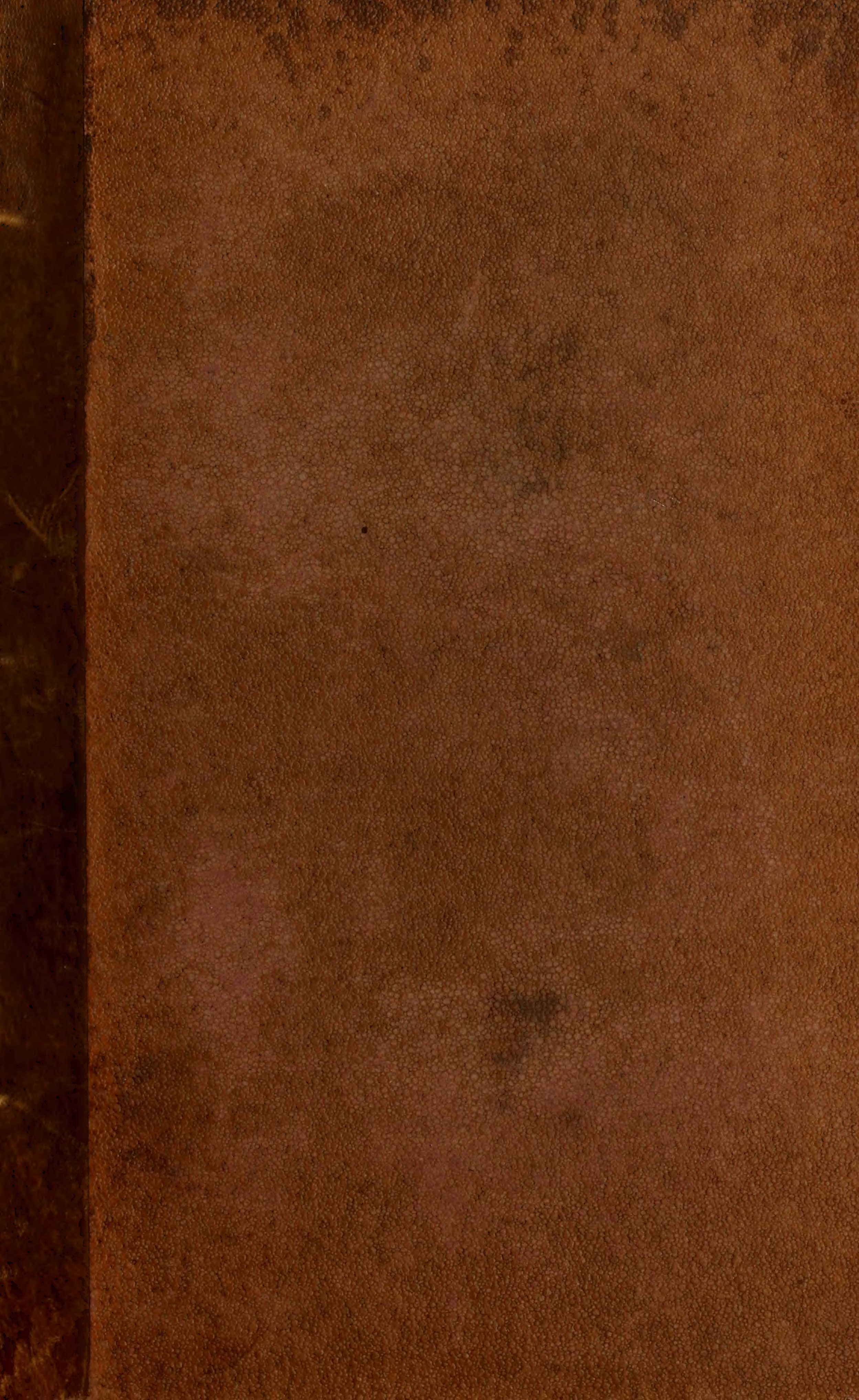
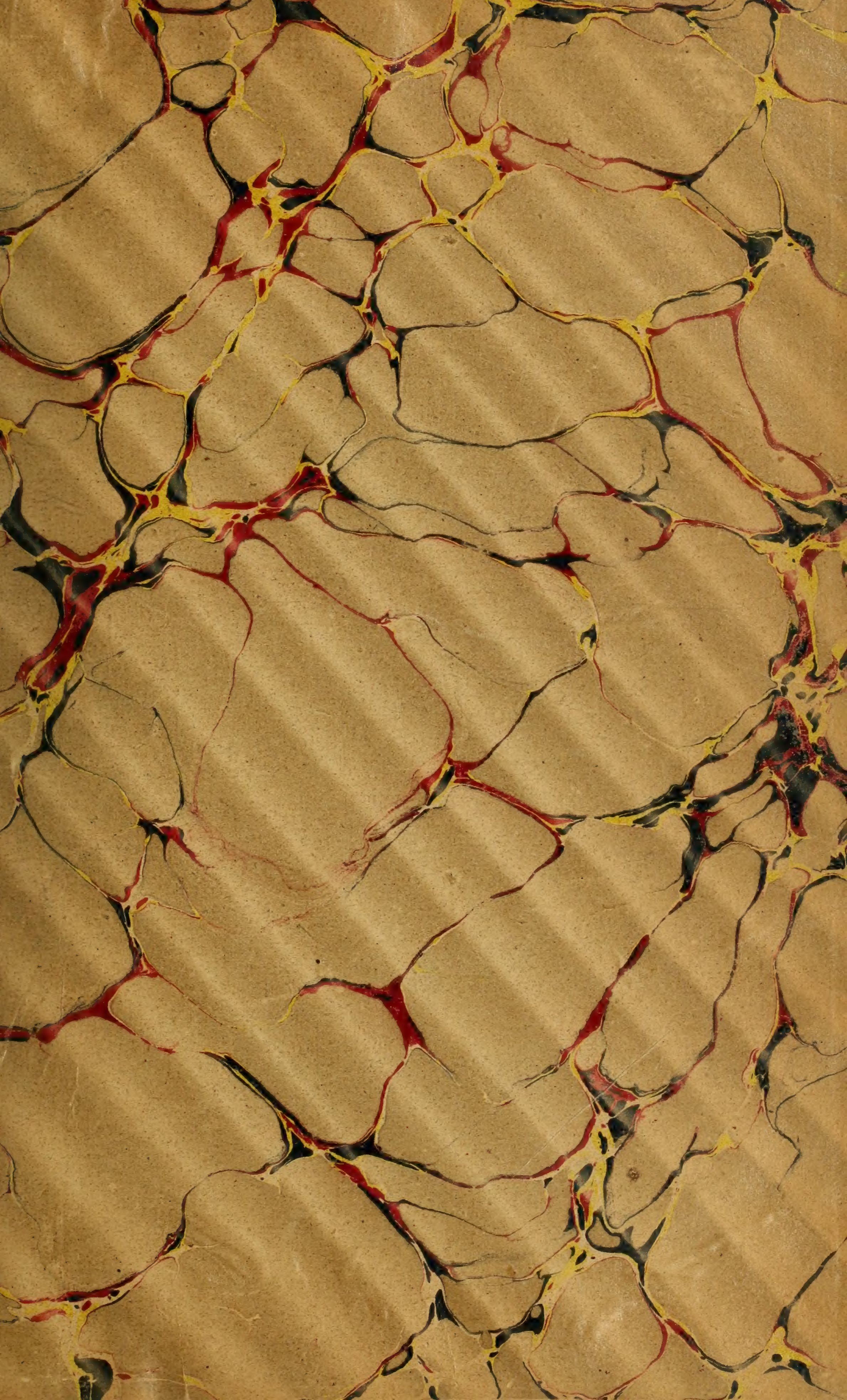
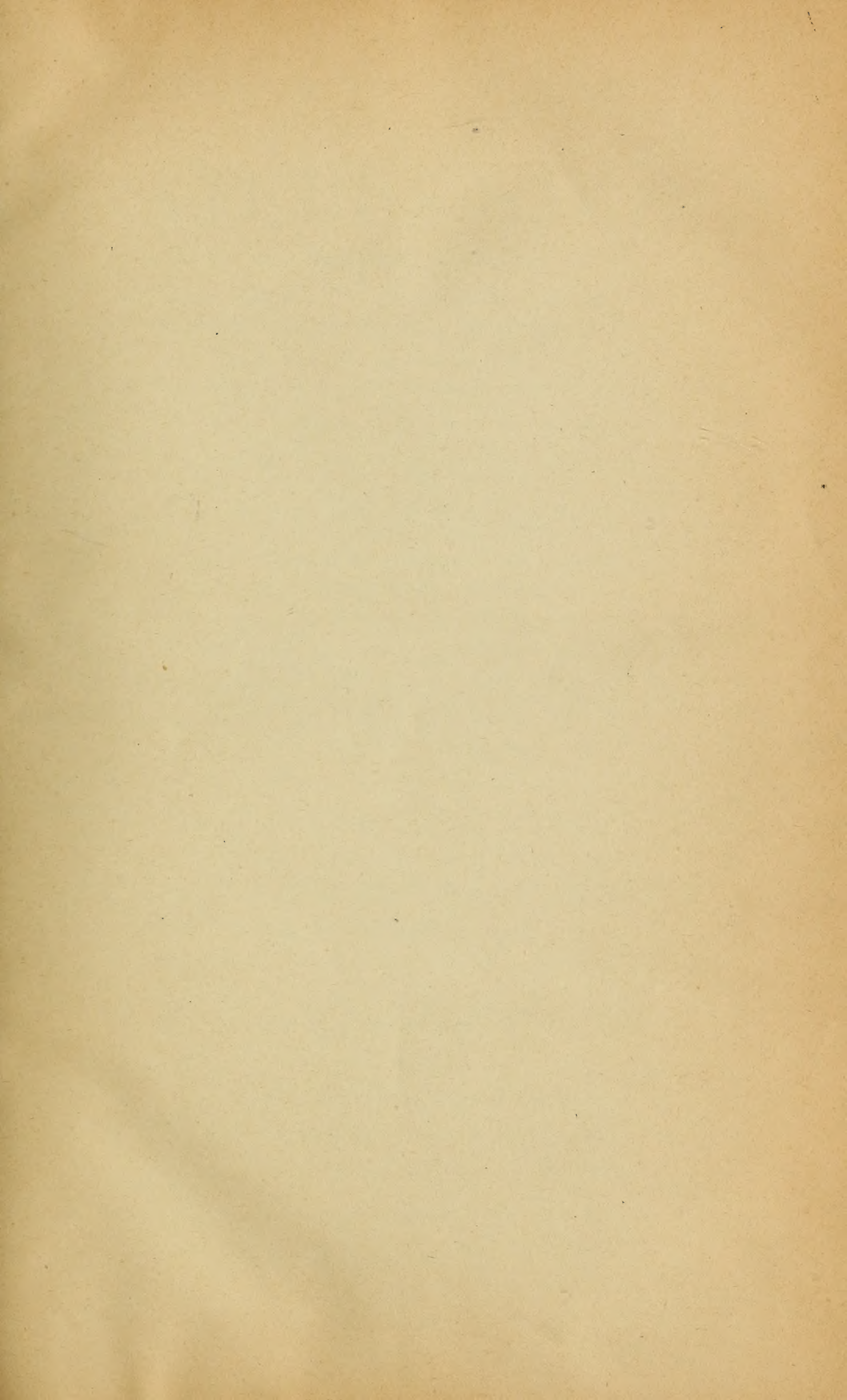










COLLECTION INTÉGRALE ET UNIVERSELLE DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE,

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN *, BALLET, SÉGAUD, SURIAN *, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PÉRUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY *;

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LOBIOT, JÉROME DE PARIS, GEOFFRIN, RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE;

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME VINGT-CINQUIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE BOSSUET. (SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE.)

CHEZ L'EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.
1846.

SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS CE VOLUME.

BOSSUET.

Imprimerie de Vrayet de Surcy et Cie,
rue de Sèvres, 37, à Paris.

SUITE DES SERMONS DE BOSSUET.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

SUR LA PAIX FAITE ET ANNONCÉE PAR JÉSUS-CHRIST.

Combien extraordinaire la manière dont cette paix a été conclue : moyen dont Jésus-Christ s'est servi pour nous la procurer. Obligation de renoncer à tous ses attachements criminels, et de quitter toutes ses intelligences avec le monde, pour y participer. Rétablissement du commerce entre le ciel et la terre, fruit de cette paix. Comment est-elle accompagnée de toutes les marques d'une parfaite réunion.

Venit Jesus, et stetit in medio, et dixit eis : Pax vobis.
Jésus vint, et se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous (*Joan.*, XX, 19).

La justice et la paix sont deux intimes amies; elles se baisent, dit le roi prophète, et se tiennent si étroitement embrassées, que nulle force n'est capable de les désunir : *Justitia et pax osculatæ sunt* (*Psalm.* LXXXIV, 11). Où la justice n'est pas reçue, il ne faut pas espérer que la paix y vienne; et c'est pourquoi les crimes des hommes ayant chassé la justice par toute la terre, la paix aussi les avait quittés, et s'était retirée au ciel, qui est le lieu de son origine. Mais (1) après que la mort de notre Sauveur a eu rétabli la justice par la rémission des péchés, la paix, sa fidèle compagne, a commencé de paraître aux hommes avec ce visage tranquille qui porte la joie dans le fond des cœurs *Pax vobis* (*Joan.*, XX, 19) : La paix soit avec vous, dit le Fils de Dieu; et saint Paul, publiant par toute la terre la paix que le Fils de Dieu nous a méritée, écrit aux Romains ces grandes paroles : Etant donc justifiés par la foi, nous (2) sommes en paix avec Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ (*Rom.*, V, 1); reconnaissant bien, chrétiens (3), qu'on ne peut être en paix avec Dieu, sans être revêtu de sa justice. Cette paix accordée entre Dieu et l'homme par la médiation du Sauveur Jésus, est le sujet principal de notre Evangile, et sera la matière de ce discours.

Le déluge est passé, les cataractes du ciel se sont refermées : Jésus-Christ ayant soutenu tous les flots de la colère divine, qui venaient accabler les hommes; les eaux maintenant se sont retirées, la colombe s'approche de nous avec une branche d'olive; Jésus-Christ s'avance au milieu des siens, et leur annonce que la paix est faite; *Et dixit eis : Pax vobis.* A ce mot de paix, chrétiens, tous les cœurs sont saisis de joie, tous les troubles s'évanouissent, toutes les premières terreurs se dissipent; les Apôtres épouvantés se rassurent voyant le Seigneur, et ne se lassent d'admirer celui qui, ayant été par sa grâce l'unique négociateur de cette paix, leur en vient encore lui-même donner la nouvelle : *Gavisi sunt discipuli viso Domino* (*Joan.*, XX, 20) : Les disciples donc eurent une extrême joie de voir le Seigneur.

Les Apôtres ne sont pas les seuls qui doivent se réjouir en Notre-Seigneur de ce traité de paix admirable; et comme nous y avons été compris avec eux, nous devons participer à leur joie commune. Donc, mes frères, réjouissons-nous, et rendons grâces au divin Jésus de la paix. Nous étions des sujets rebelles qui ne pouvions éviter la juste vengeance qui était due à notre révolte; et enfin notre (1) souverain nous donne la paix. O Dieu, qui nous dira le secret de cette importante négociation? de quelle sorte s'est fait ce traité? quelles conditions nous (2) a-t-on données? quels fruits recevra la nature humaine de cette sainte et divine paix? C'est ce qu'il faut tâcher de vous faire entendre; et trois circonstances de notre Evangile nous en donneront l'éclaircissement.

Je remarque premièrement que Jésus paraissant au milieu des siens, et leur donnant le salut de paix, il leur montre en même temps ses mains et ses pieds : *Et cum hoc dixisset, ostendit eis manus et pedes* (*Luc.*, XXIV, 40); c'est-à-dire, les cicatrices de ses (3) plaies sacrées. Je vois secondement dans mon Evangile, que les Apôtres étaient retirés, que les portes étaient fermées : *Et fores essent clausæ* (*Joan.*, XX, 19) : nul n'y pouvait entrer que le Fils de Dieu; si bien que, les voyant séquestrés du monde, il vint tout à coup leur donner la paix; *Pax vobis* (*Ibid.*) : La paix soit avec vous : et il redoubla encore une fois cette bienheureuse salutation, lorsqu'il vit qu'ils le regardaient, et ne s'attachaient qu'à lui seul. *Dixit ergo eis iterum : Pax vobis* (*Ibid.*, 21) : Il leur dit une seconde fois : La paix soit avec vous. Enfin la troisième chose que j'ai observée, c'est qu'il leur fait présent de ses dons célestes, il leur donne son Saint-Esprit : *Accipite Spiritum Sanctum* (*Ibid.*, 22) : Recevez le Saint-Esprit. Il les envoie par toute la terre le porter à tous les fidèles : Comme mon Père m'a envoyé, ainsi, dit-il, je vous envoie : allez-vous-en étendre par tous les peuples la grâce qui vous a été accordée; ceux dont vous remettrez les péchés, j'entends qu'ils leur soient remis : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos* (*Joan.*, XX, 21);... *quorum remiseritis peccata, remittuntur eis* (23). Voilà trois circonstances de notre Evangile, lesquelles, Messieurs, si nous entendons, nous y lirons manifestement

(1) Aussitôt que
(2) Avons la.
(3) Que pour être en paix avec Dieu, il faut.

(1) Prince.
(2) Impose-t-on
(3) Blessures.

(Une.)

toute l'histoire de notre paix. Vous demandez par quels moyens elle a été faite; et le Fils de Dieu vous montre ses plaies : vous désirez en savoir les conditions; regardez (1) dans son Evangile ses disciples séquestrés du monde, qui n'ont d'attachement qu'à lui seul : vous en voulez enfin connaître les fruits; voyez le Saint-Esprit répandu, et les dons du ciel versés sur les hommes.

Mais peut-être que ce mystère de paix ne vous paraît pas encore assez clairement; mettons-le, s'il se peut, dans un plus grand jour, et réduisons en peu de paroles tout l'ordre de notre dessein, sur le fondement de notre Evangile. Ma proposition générale, c'est que le Fils de Dieu a fait notre paix, et pour vous en expliquer le particulier, je dirai premièrement, chrétiens, que le moyen dont il s'est servi, ç'a été sa mort, et c'est ce qu'il nous enseigne en montrant ses plaies; secondement, je vous ferai voir que la condition qu'il nous impose, c'est de renoncer aux intelligences que nous avions avec le monde et les autres ennemis de Dieu; c'est pourquoi il ne donne sa paix qu'à ceux qu'il trouve (2) retirés du monde. Enfin je conclurai ce discours, en vous (3) proposant les fruits admirables de cette sainte et divine paix, par le rétablissement du commerce entre le ciel et la terre; et c'est ce que le Fils de Dieu nous fait bien entendre, en donnant son Esprit à ses saints Apôtres, et les envoyant par tout l'univers pour y répandre de toutes parts les trésors célestes. C'est en peu de mots, chrétiens, toute l'histoire de notre paix : la mort du Fils de Dieu en est le moyen; renoncer aux intelligences, la condition; le commerce rétabli, la suite et le fruit. Soyez attentifs, chrétiens; et s'il reste quelque obscurité, elle sera bientôt (4) dissipée avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Pour vous expliquer la manière dont s'est faite la paix de Dieu et des hommes, j'avancerai d'abord une chose qui n'a d'exemple dans aucune histoire : que cette paix se devait conclure par la mort violente de l'ambassadeur qui était député pour la négocier. Voilà une proposition inouïe parmi tous les peuples du monde; mais que la doctrine de l'Evangile nous fait voir très-indubitable. Que Jésus-Christ soit l'ambassadeur du Père éternel, et son ambassadeur pour traiter la paix, toute l'Ecriture nous le témoigne. Il se dit toujours l'Envoyé du Père, et son envoyé vers les hommes; et qu'il soit envoyé pour traiter la paix, non-seulement ses paroles, mais tout l'ordre de ses desseins le font bien connaître. C'est pourquoi saint Paul assure qu'il est notre paix : *Ipse enim est pax nostra* (*Ephes.*, II, 14); et que le sujet de sa mission, c'est la réconciliation de notre nature : Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi* (II *Cor.*, V, 19). Combien devait être vénérable aux hommes ce grand et céleste envoyé du Père! outre la dignité de sa personne, nous le pouvons encore aisément juger par le titre d'ambassadeur, d'ambassadeur de la paix.

Qu'est-il nécessaire que je vous rapporte, ce que nul (1) de mes auditeurs ne peut ignorer, que la personne des ambassadeurs est sacrée et inviolable? C'est comme un traité solennel où la foi publique du genre humain est intervenue, que l'on puisse députer librement pour traiter de la paix et de l'alliance, ou des intérêts communs des Etats; et violer cette loi consacrée par le droit des gens, et que la barbarie même n'a pas effacée dans les âmes les plus farouches, c'est se déclarer ennemi public de la paix, de la bonne foi et de toute la nature humaine : Dieu même, comme protecteur de la société du genre humain, est intéressé dans cette injure; tellement que celle que l'on fait aux ambassadeurs, n'est pas seulement une perfidie, mais une espèce de sacrilége.

Et voici que Jésus, Fils du Dieu vivant, le divin Jésus, Jésus envoyé aux hommes pour faire leur paix, ô commission sainte et vénérable! a été maltraité par eux jusqu'à être attaché à un bois infâme. Toute la majesté de Dieu est violée manifestement par cette action; non-seulement parce qu'il est son ambassadeur, mais encore parce qu'il est son Fils bien-aimé. Et néanmoins, ô prodige étrange! cette mort qui devait rendre la guerre éternelle, c'est (2) ce qui conclut l'alliance : ce qui a tant de fois armé les peuples, a désarmé tout à coup le Père éternel; et la personne sacrée de son envoyé ayant été violée par un si indigne attentat, aussitôt il a fait et signé la paix. Voici un mystère (3) incroyable : Dieu est irrité justement contre la malice des hommes; et lorsque, par le meurtre de son envoyé, de son Christ, de son Fils unique, ils ont ajouté le comble à leurs crimes, c'est alors qu'il commence d'oublier les crimes.

Qui sera le sage et l'intelligent qui nous développera ce secret, et qui nous apprendra nettement ce que Dieu a trouvé de si agréable dans la mort de son Fils unique, qu'elle lui ait fait pardonner les péchés du monde? Ce sera, Messieurs, saint Augustin qui nous en donnera le fondement : dans les traités qu'il a faits sur la première épître de saint Jean (*Tract.* VII, *n.* 7, *t.* III, *part.* II, *p.* 874, 875), il a remarqué comme trois principes de la mort de Notre-Seigneur. Il a, dit-il, été livré à la mort par trois sortes de personnes : il a été livré par son Père; saint Paul : Il n'a point (4) épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous (*Rom.*, VIII, 32). Il a été livré par ses ennemis; Judas l'a livré aux Juifs : *Ego vobis eum tradam* (*Matth.*, XXVI, 15); les Juifs l'ont livré à Pilate : *Tradiderunt Pontio Pilato præsidi* (*Ib.*, XXVII, 2); Pilate l'a livré aux soldats

(1) Il vous montre.
(2) Séparés.
(3) Expliquant.
(4) Eclaircie.

(1) Homme vivant.
(2) Elle même qui conclut le traité de paix.
(3) Admirable.
(4) Pardonné à.

pour le mettre en croix : *Tradidit militibus ad crucifigendum* (*Matth.*, XXVII, 26). Non-seulement, Messieurs, il a été livré par son Père, et livré par ses ennemis, mais encore livré par lui-même. Saint Paul en est touché jusqu'au fond de l'âme, lorsqu'il écrit ainsi aux Galates : Ce que je vis maintenant, je vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est (1) livré lui-même pour moi ; *Et tradidit semetipsum pro me* (*Gal.*, II, 20.) Voilà donc le Fils de Dieu livré à la mort par de différentes personnes et par des motifs bien opposés (2) Son Père l'a livré pour satisfaire à sa justice irritée ; il ne lui a pas pardonné ; *Non pepercit* (*Rom.*, VIII, 32), dit saint Paul : Judas l'a livré par avarice ; les Juifs par envie ; Pilate par lâcheté ; et lui-même par obéissance.

Dans ces volontés si diverses, il nous faut rechercher, mes frères, ce qui a pu faire la paix des hommes ; et pour cela il est nécessaire d'en examiner les différences. Chose (3) étrange, Messieurs ; nous trouvons dans un même fait, le Père et le Fils, Judas et Pilate et les Juifs. Tous livrent le Fils de Dieu au supplice ; tous le livrent par leur volonté, et néanmoins la volonté des uns est très-bonne, et celle des autres est très-criminelle : ce sont les motifs qui les distinguent. Le Père et le Fils y ont concouru par une bonne volonté ; ç'a été par l'amour de la justice : Judas au contraire et les Juifs par une volonté très-méchante ; ç'a été pour contenter leurs mauvais désirs (4). Voilà déjà quelque différence ; mais nous ne voyons pas encore bien distinctement ce qui a produit notre paix : il est temps enfin de le dire.

Mettons ce mystère en plein jour, et voyons ce qui nous a réconciliés. Les (5) Juifs ont livré Jésus-Christ ; et en le livrant (6) par envie, ils ont ajouté le comble à l'iniquité : ce n'est pas pour faire la paix, ni pour attirer le pardon des crimes. Le Père éternel l'a livré aussi (7) ; il l'a fait par une volonté (8) équitable : il s'est pris à la caution, la partie principale étant insolvable ; il a exigé de la caution le paiement de la dette : (9) sans doute cette pensée était juste ; mais je ne vois pas encore notre paix conclue : je vois au contraire un Dieu qui se venge, et qui exige ce qui lui est dû, de son propre Fils ; (10) il faut autre chose, mes frères, pour la réconciliation de notre nature. Mais entre ces Juifs méchants et injustes, et un Dieu juste, mais sévère ; (11) entre ces hommes injustes qui, multipliant leurs crimes, augmentent leurs dettes, et ce Père rigoureux qui exige (12) si

(1) Donné.
(2) Le Père éternel a livré son Fils comme caution des pécheurs, par un sentiment de justice ; c'est ce qui fait dire à saint Paul : Il n'a pas pardonné à son propre Fils (*Rom.*, VIII, 32).
(3) Admirable.
(4) Parmi ces motifs opposés, ne pouvons-nous pas découvrir quelle est la cause de notre paix ?
(5) Hommes.
(6) Avec injustice.
(7) Ç'a été.
(8) Pleine de justice.
(9) Je ne vois rien que de juste dans.
(10) Qui ne voit qu'il faut.
(11) Au milieu des hommes qui doivent.
(12) Avec une sévérité incroyable.

sévèrement ce qui lui est dû ; je (1) vois un Fils soumis et obéissant, qui prend sur soi volontairement, et tout ce que les hommes doivent, et tout ce que le Père peut exiger : ce que Dieu a ordonné par justice, ce que les hommes ont accompli par envie, il l'accepte humblement par obéissance. Chrétiens, ne craignons plus, notre paix est faite : Dieu exige ; Jésus-Christ le paie : les hommes multiplient leurs dettes ; mais Jésus-Christ se charge encore de cette nouvelle obligation ; son mérite infini est capable de porter et de payer tout. Si tous les hommes sont dus, comme des victimes, à la justice divine, une victime de la dignité du Fils de Dieu peut remplir la place de toutes les autres.

Mais le sang versé de son Fils irrite de nouveau sa colère : il est vrai ; mais ce même sang peut apaiser aussi sa colère : (2) en tant que répandu par les Juifs, ce sang de Jésus-Christ crie vengeance ; en tant que présenté par Jésus-Christ, ce même sang crie miséricorde : mais la voix que Jésus-Christ pousse est sans doute la plus puissante ; quelque grande que soit la malice d'un attentat commis contre un Dieu, il y a encore plus de dignité dans l'obéissance d'un Dieu : ainsi la miséricorde l'emporte ; et (3) voilà ce grand mystère du christianisme. L'ambassadeur est mort, et la paix enfin est conclue. Ne parlons plus du crime des Juifs, parlons de l'obéissance du Fils de Dieu : ceux-là ont commis un meurtre exécrable, celui-ci a accepté une mort honteuse avec une humilité sans exemple ; et cette mort acceptée est capable d'effacer le meurtre commis. Qu'ils viennent seulement, ces bourreaux qui ont mis la main sur Jésus-Christ ; qu'ils viennent, dit saint Augustin, boire par la foi ce sang qu'ils ont répandu par la cruauté, et ils trouveront leur rémission même dans le sujet de leurs crimes (*De Scriptur. serm.* 77, *c.* 3, *t.* V, *p.* 420). Si la grâce, si le pardon, si la paix et l'alliance s'étend jusqu'à eux, eh ! que peuvent craindre les autres ?

Non, mes frères, ne doutons plus que nous ne soyons réconciliés. Allons au cénacle avec les apôtres recevoir de Jésus-Christ le salut de paix, et adorer ses plaies qu'il leur montre. Je ne m'étonne plus si l'évangéliste remarque que le Fils de Dieu, leur donnant la paix, leur découvre ses pieds et ses mains percés, *Et ostendit eis manus et pedes* (*Luc.* XXIV, 40) : c'est que ces blessures ont fait notre paix ; c'est qu'il veut que nous en lisions le traité, la conclusion, la ratification infaillible dans ces cicatrices sacrées. Il les veut porter jusque dans le ciel, afin que si son Père s'irrite contre la malice des hommes, il puisse continuellement lui représenter, dans ces divines blessures, une image du sacrifice qui l'a apaisé. Il nous a laissé sur la terre une image de ce sacrifice dans

(1) Découvre.
(2) La mort du Fils apaise le Père : il trouve de quoi s'irriter beaucoup dans l'horrible attentat des hommes commis contre un Dieu ; mais il trouve encore plus de quoi s'apaiser dans l'obéissance d'un Dieu
(3) Vous le voyez, chrétiens, ce.

l'adorable Eucharistie : il en a aussi emporté une dans le ciel, dans les empreintes de ces plaies sacrées. C'est là toute notre espérance; c'est l'unique appui des pécheurs. Cet Agneau mystique de l'Apocalypse, qui paraît toujours devant le trône, et y paraît toujours comme mort; *Tanquam occisum* (*Apoc.*, V, 6); c'est-à-dire, ce divin Jésus qui se montre au Père céleste avec les marques de sa mort sanglante, avec ces cicatrices salutaires encore toutes fraîches et toutes vermeilles, toutes teintes, si je l'ose dire, de ce sang précieux et innocent qui a pacifié le ciel et la terre; c'est ce qui me fait approcher du trône de Dieu avec une pleine confiance; sachant bien que si j'ai péché, j'ai un avocat près du Père, Jésus-Christ le Juste (I *Joan.*, II, 1); mais que cette confiance, Messieurs, n'entretienne pas notre dureté, et ne nous endorme pas dans nos crimes. Ces plaies qui paraissent pour nous dans le ciel, paraîtront contre nous dans le jugement : *Videbunt in quem transfixerunt* (*Joan.*, XIX, 37) : Ils verront celui qu'ils ont percé; ils verront les cicatrices de ces plaies sacrées qui font maintenant notre paix, mais qui crieront alors hautement vengeance contre notre endurcissement et contre l'ingratitude de ceux qui n'auront pas accompli la condition que ce bienheureux traité nous impose.

SECOND POINT.

Durant le temps de notre révolte, nous avons pris des engagements, nous avons entretenu des correspondances avec les ennemis de notre prince; et, comme dit le prophète Isaïe, nous avons fait un traité avec la mort, et lié une société avec l'enfer : *Percussimus fœdus cum morte, et cum inferno fecimus pactum* (XXVIII, 15); c'est-à-dire, que nous sommes entrés avec le monde dans des attachements criminels. Maintenant, pour jouir du bénéfice de cette paix que notre céleste médiateur a négociée, il faut renoncer à tous ces traités, et rompre pour jamais ces intelligences : c'est la condition qu'on nous impose, et elle est couchée en termes formels dans le même prophète Isaïe : *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit :* Votre traité avec la mort sera cassé, votre pacte avec l'enfer ne tiendra pas (*Ibid.*, 18).

Pour entendre solidement cette unique condition de notre paix, il faut remarquer avant toutes choses avec saint Augustin en divers endroits, mais il le dit admirablement sur le psaume cent trente-six, qu'il y a deux cités diverses, mêlées de corps, séparées de cœur, qui suivent, dit-il, le courant du siècle, jusqu'à ce que le siècle finisse : *Duas civitates, permixtas sibi interim corpore, et corde separatas, currere per ista volumina sæculorum usque in finem* (*Enar. in ps.* CXXXVI, *n.* 1, *t.* IV, *p.* 1513) : l'une enferme dans son enceinte les enfants de Dieu, et se nomme Jérusalem; l'autre contient les hommes du monde, et s'appelle Babylone. Il n'est rien de si opposé que ces deux villes. Babylone, dit saint Augustin (*Ibid.*, *n.* 2, *pag.* 1514 *et seq.*), a pour sa fin la paix temporelle; et la sainte Jérusalem se propose la paix de l'éternité. Les princes en sont ennemis, les coutumes toutes dissemblables, les lois entièrement opposées. Saint Paul distingue deux sortes de lois (*Rom.*, VII, 23) : il y a la loi de l'esprit; elle gouverne dans Jérusalem : il y a la loi de la chair; elle règne dans Babylone. Les citoyens de Jérusalem ne doivent jamais sortir de ses murailles; tout commerce leur est interdit avec cette cité criminelle, de peur qu'ils ne souillent leur pureté dans ses continuelles profanations.

Mais où donc pourra-t-on bâtir cette cité innocente? quelles montagnes assez hautes, quelles mers et quel océan assez vaste (1) sera capable de la séparer de cette autre cité corrompue? Ne recherchons pas, chrétiens, une place qui la sépare; elle ne doit pas en être éloignée par la distance des lieux : dessein certainement bien étrange. Jérusalem est bâtie au milieu même de Babylone; ces peuples, dont les lois sont si différentes et les desseins si incompatibles, enfin qui ne doivent point avoir de commerce ensemble, sont néanmoins mêlés par toute la terre. D'où vient ceci? grand Dieu, quelle étrange confusion! vous qui avez si sagement et avec tant d'ordre rangé (2) chaque chose en sa place, pourquoi ne voulez-vous point séparer les bons de la troupe des méchants et des impies? Ils seront, dit saint Augustin, mêlés de corps, mais ils seront séparés de cœur (*Ibid.*). Ce n'est pas ici le lieu, chrétiens, de chercher la raison de ce mélange; disons seulement, en passant, que ce même Dieu tout-puissant qui a sauvé les enfants dans la fournaise, et Daniel parmi les lions; qui a gardé la famille de Noé sur un bois fragile contre la fureur inévitable des eaux universellement débordées, et celle de Lot de l'embrasement et des monstrueuses voluptés de Sodome; qui a fait luire à ses enfants une merveilleuse lumière parmi ces ténèbres épaisses qui enveloppaient toute l'Egypte : ce même Dieu a entrepris de faire éclater son pouvoir, en conservant l'innocence dans le cœur des siens au milieu de la dépravation générale. Mener une vie innocente loin de la corruption commune, ce n'est pas une épreuve assez difficile pour connaître la fidélité de ses serviteurs; mais les laisser avec les méchants, et leur faire observer la justice, leur faire respirer le même air et les préserver de la contagion, les laisser mêlés dans l'extérieur et rompre le commerce au dedans, l'œuvre est digne de sa puissance, l'épreuve est digne de ses élus; c'est pourquoi Dieu a voulu établir cet ordre.

Mais, chrétiens, qu'il est mal suivi! nous, qui sommes par notre baptême les citoyens de Jérusalem, que nous avons de commerce avec cette ville ennemie! Nous nous embarquons tous les jours sur les fleuves de Babylone. Qu'est-ce à dire ceci, mes frères? quels sont ces fleuves de Babylone? Saint Augustin nous l'expliquera. Les fleuves de Babylone, dit-il, c'est tout ce qu'on aime et qui passe :

(1) La pourrait assez.
(2) Toutes choses.

Flumina Babylonis sunt omnia quæ hic amantur et transeunt (*Enar. in ps.* CXXXVI, *n.* 3, *t.* IV, *p.* 1514) ; c'est-à-dire, des biens périssables. Nous voyons ces fleuves passer devant nous, ces fleuves des plaisirs du monde; nous voyons les voluptés couler devant nous, les eaux nous en semblent claires, et dans l'ardeur de l'été, on trouve quelque douceur à s'y rafraîchir; le cours en paraît tranquille, et on s'embarque aisément dessus; et on entre bien avant par ce moyen dans le commerce de cette cité criminelle. Mais que signifie ce commerce ? Il est bien aisé de l'entendre : ce n'est pas seulement, Messieurs, être emporté quelquefois par les fleuves de Babylone; c'est y entretenir ses intelligences, c'est y avoir ses parties liées : c'est être de ces intrigues malicieuses, de ces cabales de libertinage, enfin c'est avoir le cœur attaché où Dieu ne le permet pas. Ceux qui sont du monde de cette manière, n'en sont pas seulement par emportement; ils en sont par traités exprès, par une formelle conspiration contre la profession chrétienne : c'est ce traité avec la mort, c'est cette alliance avec l'enfer ; la paix de Jésus-Christ n'est pas pour eux, s'ils n'acceptent la condition de quitter aujourd'hui ses intelligences.

Mais, chrétiens, qu'il est malaisé de tirer d'eux ce consentement ! que le cœur est violenté lorsqu'il faut abandonner cet ancien commerce ! La solennité pascale est venue, où la voix publique de toute l'Eglise presse les pécheurs les plus endurcis à retourner à Dieu par la pénitence : combien ce cœur a-t-il combattu ? combien a-t-il eu de peine à se rendre ? Enfin il est venu à ce tribunal où Jésus-Christ accorde la paix à quiconque y vient (1) chercher sa miséricorde. Eh bien ! as-tu accepté la condition ? as-tu renoncé de bonne foi à ces intelligences secrètes où t'avait engagé la rébellion ? C'est ce que Dieu exige de nous ; et saint Paul nous en montre la nécessité par ces paroles convaincantes : Si nous sommes des créatures nouvelles, donc nos anciennes pensées sont évanouies, tout doit être nouveau en nous ; et tout cela vient de Dieu, qui nous a réconciliés par Jésus-Christ : c'est-à-dire, si nous l'entendons, que, vous étant réconciliés, vous ne devez pas vivre de la même sorte, ni avoir les mêmes correspondances que lorsque vous étiez séparés de Dieu. Maintenant que vous êtes rentrés en paix avec lui, la nouvelle obligation de ce traité demande que vous preniez d'autres liaisons : *Vetera transierunt ; ecce facta sunt omnia nova* (II *Cor.*, V, 17) : Ce qui était vieux est passé ; tout est devenu nouveau.

Entrons donc, mes frères, avec les apôtres dans cette retraite mystérieuse; vivons désormais séparés du monde, et de toutes ses vanités, et de toutes les intelligences que nous y avons contractées contre le service de Dieu. Ce sera dans cette retraite que Jésus-Christ viendra nous donner le salut de paix; si nous n'y avons pas les joies de la terre, nous aurons la joie de voir le Seigneur; si la source des plaisirs mortels est tarie pour nous, nous y aurons les plaies de Jésus, sources inépuisables de douceurs célestes. Enfin le commerce du monde rompu ne sera pas capable de nous affliger, si nous y méditons sérieusement le commerce rétabli avec le ciel par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et c'est ce qui me reste à vous dire.

(1) Implorer.

TROISIÈME POINT.

C'est notre charitable ambassadeur qui a rétabli en sa personne le commerce entre le ciel et la terre : il est venu du ciel, qui est son pays et son naturel héritage; il est entré en société avec les habitants de la terre, et étant dans cette nation étrangère, il y a exercé, dit saint Augustin, un saint et admirable trafic. Il a pris de nous les fruits malheureux qu'a produits cette terre ingrate : et que nous a-t-il donné en échange ? car c'est ce qu'il faut pour le trafic. Il nous a apporté les biens véritables que produit cette céleste patrie, la grâce, la miséricorde, le Saint-Esprit : *Hæc enim mira commutatio facta est, et divina sunt peracta commercia, mutatio rerum celebrata in hoc mundo a Negotiatore cœlesti. Venit accipere contumelias, dare honores ; venit haurire dolorem, dare salutem; venit subire mortem, dare vitam* (*S. August.*, *Enar.* II, *in Ps.* XXX, *n.* 3, *t.* IV, *p.* 146). Je vois dans l'histoire de mon Evangile, qu'il le répand abondamment sur ses disciples, par le souffle de sa bouche divine : Recevez, dit-il, le Saint-Esprit (*Joan.*, XX, 22). Il envoie ses disciples par tout l'univers, pour y publier la paix, l'amnistie, l'abolition générale de tous les péchés, et faire part à tous les croyants des grâces célestes qu'ils ont reçues. Mais je laisse toutes ces choses, (1) afin que je vous découvre une belle doctrine de notre Evangile, touchant le rétablissement du commerce entre le ciel et la terre, en conséquence de la paix conclue.

C'est une chose d'expérience, que lorsque deux Etats sont ennemis, ils n'ont point d'ambassadeurs les uns chez les autres ; parce que, n'y ayant point de société, et le commerce étant rompu entre les deux peuples, il n'y a point par conséquent d'intérêt commun qui (2) doive être traité par ambassadeurs. Mais lorsque l'alliance et le commerce sont entièrement rétablis, une des marques les plus sensibles de réconciliation et de paix, c'est de voir de part et d'autre des ambassadeurs et des résidents, pour traiter les intérêts communs des deux peuples confédérés. La paix que Dieu fait avec les mortels, est accompagnée de toutes les marques d'une parfaite réunion : c'est pourquoi toutes les hostilités étant cessées entre le ciel et la terre, et le commerce étant entièrement rétabli, Dieu veut avoir ici ses agents, et il nous permet aussi d'en avoir au ciel pour y ménager nos intérêts. Que Dieu ait ses agents sur la terre, vous le voyez dans notre évangile (*Joan.*, XX, 21, 22) : Comme mon Père m'a envoyé, ainsi, dit le Fils de Dieu, je vous envoie : allez au nom de mon Père et au

(1) Il faut.
(2) Demande d'être.

mien annoncer par tout l'univers la rémission des péchés (*Joan.*, XX, 21, 22; *Luc.*, XXIV, 47) : Vous êtes nos ambassadeurs avec un pouvoir si peu limité, que tout ce que vous ferez au monde, nous le ratifierons dans le ciel : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis, retenta sunt* (*Joan.*, XX, 23) : Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.

Voilà Dieu qui établit ses agents dans la Jérusalem terrestre : qui sera le nôtre, mes frères, dans la céleste Jérusalem ? Ce Jésus qui a fait la paix, ce Jésus qui paraît dans notre Evangile, glorieux et ressuscité, prêt à retourner à son Père; c'est lui-même, n'en cherchons point d'autre; c'est lui qui, étant venu de la part de Dieu pour traiter ses intérêts avec les hommes, remontera bientôt dans le ciel pour traiter les intérêts des hommes; c'est notre agent et notre avocat auprès de Dieu son Père; c'est de saint Paul que je l'ai appris. Jésus-Christ, notre avant-coureur, est entré au ciel; mais c'est pour nous, dit saint Paul, qu'il y est entré. *Præcursor pro nobis introivit Jesus* (*Hebr.*, VI, 20) : il est à la droite de la Majesté; mais c'est, dit le même apôtre, afin de paraître pour nous devant la face de Dieu : *Ut appareat nunc vultui Dei pro nobis* (*Hebr.*, IX, 24). Enfin il est monté dans le ciel, chargé de toutes nos affaires : Toujours vivant, dit saint Paul, afin d'intercéder pour nous sans relâche : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (*Ib.*, VII, 25). C'est pourquoi, voyant ses apôtres qui s'affligeaient, lui entendant dire qu'il retournerait bientôt à son Père : C'est votre avantage, dit-il, que je m'en retourne à mon Père (*Joan.*, XVI, 7) : si je demeure toujours avec vous, quel agent aurez-vous au ciel ? mais si je retourne à celui qui m'a envoyé, vous aurez auprès de lui un charitable négociateur chargé de traiter toutes vos affaires; toujours vivant, afin d'intercéder pour vous : *Semper vivens, ad interpellandum pro nobis.*

Après cela, mes frères, doutons-nous que le commerce ne soit rétabli? Nous avons des affaires au ciel, ou plutôt nous n'avons point d'affaires en ce monde, c'est au ciel que sont toutes nos affaires : nous y avons Jésus-Christ, qui ne dédaigne pas d'être notre agent. Toujours vivant, dit saint Paul, afin d'intercéder pour nous; toujours vivant, sans relâche, il n'y a pas un moment [d'interruption]; la vie du ciel toute en action. Dieu aussi a des affaires parmi les hommes; il a des âmes à gagner, des élus à rassembler par toute la terre; il a aussi ses agents parmi les hommes, il y a ses ambassadeurs. Ces ambassadeurs, chrétiens, ce sont les ministres de ses sacrements et les prédicateurs de son Evangile; ce sont eux que Jésus envoie, c'est d'eux que saint Paul a dit : Nous sommes des ambassadeurs pour Jésus-Christ. *Pro Christo ergo legatione fungimur* (II *Cor.*, V, 20) : Dieu exhorte les peuples par nous. *Tanquam Deo exhortante per nos* (*Ibid.*) Dieu a fait la paix avec le monde; mais il nous a, dit-il, confié ce traité de paix (*Ibid.*, 18), c'est à nous de le publier par toute la terre; c'est à nous d'exhorter les peuples à en observer les conditions. Enfin, il a mis dans nos bouches (1) la parole de réconciliation : *Posuit in nobis verbum reconciliationis* (*Ibid.*, 19).

Nous voilà donc, mes frères, établis ambassadeurs de la part de Dieu; c'est saint Paul qui nous en assure; et que reste-t-il donc maintenant, sinon que, mettant en usage cette merveilleuse qualité que Dieu nous donne, nous vous disions avec cet apôtre : *Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo* (*Ibid.*, 20)? Nous vous prions pour Jésus-Christ, réconciliez-vous avec Dieu. Oui, s'il y a encore quelque âme endurcie, s'il y a quelque pécheur impénitent que la parole de l'Evangile, que la solennité de ces saints jours, que les ordonnances de l'Eglise, que le sang de Jésus-Christ n'ait pas ému; s'il y a dans cette audience, ah! Dieu ne le veuille pas! mais enfin s'il y a quelqu'un si rebelle, si opiniâtre, qu'il n'ait pas encore accepté cette paix si avantageuse que Jésus crucifié a négociée à des conditions si équitables : *Obsecramus pro Christo;* nous pourrions lui commander de la part de Dieu; nous le prions, nous l'exhortons, nous le conjurons pour Jésus-Christ; ce n'est pas en notre nom que nous lui parlons : c'est pour Jésus-Christ, dit saint Paul. Ah! si ce divin Sauveur était sur la terre, lui-même parlerait à cet endurci; lui-même, par sa douceur infinie, tâcherait de surmonter son ingratitude; mais il n'y est plus, il est dans le ciel, où il fait nos affaires auprès de son Père, où sa qualité d'agent le demande, afin de paraître pour nous devant la face de Dieu : *Ut appareat nunc vultui Dei pro nobis* (*Heb.*, IX, 24). N'étant donc plus sur la terre pour parler lui-même aux pécheurs, il a substitué en sa place les apôtres, les pasteurs, les prédicateurs : C'est donc pour Jésus-Christ, dit saint Paul, que nous vous prions : *Obsecramus pro Christo* (II *Cor.*, V, 20); et si les prières ne suffisent pas, nous vous conjurons de tout notre cœur, par le soin de votre salut, par la paix que Jésus-Christ nous a donnée, par ses plaies encore sanglantes qu'il présente à baiser à ses disciples, par son Esprit qu'il répand sur eux, par cette charité infinie qui l'oblige à les envoyer par toute la terre, pour porter à tous les croyants le repos de leur conscience dans la rémission de leurs crimes; par toutes ces grâces, mes frères, et s'il y a quelque chose encore qui soit plus capable de vous émouvoir, nous vous prions pour Jésus-Christ, réconciliez-vous avec Dieu. Eh! que faut-il espérer de vous, si tant de fêtes, tant de mystères, et cette dévotion publique n'a pas amolli votre dureté? et toutefois, toutefois, mes frères, tous les jours appartiennent au Seigneur.

Venez, venez, convertissez-vous; car enfin, qu'attendez-vous, chrétiens, pour vous

(1) Le ministère.

repentir de vos crimes? Quoi! que Jésus-Christ vous parle lui-même? quoi! qu'il vienne avec toutes ses foudres, pour ébranler votre cœur de fer? vaine et inutile attente! Il est venu une fois, et c'est assez pour notre salut. Maintenant, vous ne verrez plus sa divine face, que pour entendre prononcer votre sentence. Plût à Dieu qu'elle vous soit favorable! plût à Dieu que vous soyez placés à sa droite! Mais si vous voulez entendre sa voix qui vous appellera un jour à sa gloire, entendez la voix de ses ministres qui vous appellent maintenant à la pénitence: *Posuit in nobis verbum reconciliationis* (II *Cor.*, V, 19). Si vous écoutez les ambassadeurs, le Souverain viendra au-devant de vous; si vous acceptez cette paix qu'il vous présente en ce monde, il vous fera jouir la paix qu'il vous réserve au siècle futur, avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Prêché à Dijon devant M. le Prince.

SUR LA PROVIDENCE.

Pourquoi la Providence a-t-elle éprouvé tant de contradictions. Attention au Jugement dernier, unique moyen pour résoudre toutes les difficultés qui naissent des désordres qui sont dans ce monde. Raisons qui doivent porter le juste à ne point s'impatienter dans ses afflictions, à ne point murmurer contre la prospérité des impies et à ne point la désirer. Combien les maux qu'il endure lui sont utiles pour sa guérison: secours que Dieu lui donne pour se soutenir contre tous les accidents de la vie, dans l'espérance assurée d'une joie immortelle.

Mundus autem gaudebit, vos autem contristabimini; sed tristitia vestra vertetur in gaudium.

Le monde se réjouira, et vous serez dans la tristesse; mais votre tristesse se changera en joie (*Joan.*, XVI, 20).

De toutes les passions qui nous troublent, je ne crains point, fidèles, de vous assurer que la plus pleine d'illusion c'est la joie, bien qu'elle soit la plus désirée: et le Sage n'a jamais parlé avec plus de sens, que lorsqu'il a dit dans l'Ecclésiaste qu'il réputait le ris une erreur, et que la joie était une tromperie: *Risum reputavi errorem* (II, 2). Et la raison, c'est, si je ne me trompe, que depuis la désobéissance de l'homme, Dieu a voulu retirer à lui tout ce qu'il avait répandu de solide contentement sur la terre dans l'innocence des commencements: il l'a, dis-je, voulu retirer à lui, pour le rendre un jour à ses bienheureux; et que la petite goutte de joie qui nous est restée d'un si grand débris, n'est pas capable de satisfaire une âme dont les désirs ne sont point finis, et qui ne se peut jamais reposer qu'en Dieu. C'est pourquoi nous lisons dans notre Evangile, que Jésus laisse la joie au monde, comme un présent qu'il estime peu; *Mundus gaudebit* (*Joan.* XVI, 20): Le monde sera dans la joie: et que le partage de ses enfants, c'est une salutaire tristesse qui ne veut point être consolée par les plaisirs que le monde cherche: *Vos autem contristabimini*: Pour vous, vous serez dans la tristesse.

Mais encore que le sujet de mon Evangile m'oblige aujourd'hui à vous faire voir la vanité des réjouissances du monde, ne vous persuadez pas, chrétiens, que je veuille par là tempérer la joie de la belle journée que nous attendons. Je sais bien que Tertullien a dit autrefois que la licence ordinairement épiait le temps des réjouissances publiques, et qu'elle n'en trouvait point qui lui fût plus propre: *Est omnis publicæ lætitiæ luxuria captatrix* (*De Corona*, *n.* 13, *p.* 129). Mais celle que nous verrons bientôt éclater, est si raisonnable et si bien fondée, que l'Eglise même y veut prendre part, qu'elle y mêlera ses actions de grâces, dont cette chapelle royale résonnera toute: et d'ailleurs il est impossible que cette joie ne soit infiniment juste, venant d'un principe de reconnaissance.

Et certainement, Monseigneur, quelque grands préparatifs que l'on fasse pour (1) recevoir demain votre Altesse, son entrée n'aura rien de plus magnifique, rien de plus grand ni de plus glorieux, que les vœux et la reconnaissance publique de tous les ordres de cette province, que votre haute générosité a comblée de biens, et à qui votre (2) main armée a donné la paix, que votre autorité lui conserve. Le plus digne emploi d'un grand prince, c'est de sauver les pays entiers, et de montrer, comme votre Altesse, l'éminence de sa dignité par l'étendue de ses influences. C'est l'effet le plus relevé que puisse produire en vous votre sang illustre, mêlé si souvent dans (3) celui des rois. Toutes ces obligations si universellement répandues, ce sont, Monseigneur, autant de colonnes que vous érigez à votre gloire dans les cœurs des hommes, colonnes augustes et majestueuses, et plus durables que tous les marbres. Autrefois de pareils bienfaits vous ont dressé de pareilles marques dans (4) cette ville illustre et fameuse que l'Empire nous a rendue, et qui a été si longtemps heureuse sous votre conduite. Elles durent et dureront à jamais dans les affections de ces peuples, qu'un si long temps n'a pas altérées. Que de trophées de cette nature s'était élevés en Guyenne votre âme si grande et si bienfaisante! L'envie n'a jamais pu les abattre: elle les a peut-être couverts pour un temps; mais enfin tout le monde a ouvert les yeux, et l'éclat solide de votre vertu a dissipé l'illusion de quelques années. Tant il est vrai, Monseigneur, qu'une puissance si peu limitée, et qui ne s'occupe, comme la vôtre, qu'à faire du bien, laisse des impressions immortelles. Mais je ne prétends pas ici prévenir les doctes et éloquentes harangues par lesquelles votre Altesse sera célébrée. Je dois ma voix au Sauveur des âmes et aux vérités de son Evangile; il me suffit d'avoir dit ce mot, pour me joindre aux acclamations du public, et témoigner la part que je prends aux avantages de ma patrie. Ecoutons maintenant parler Jésus-Christ, après que, etc.

(1) Honorer.
(2) Epée.
(3) De tant de races souveraines et couronnées.
(4) La célèbre ville de Metz, qui a été.

Ce que dit Tertullien est très-véritable, que les hommes sont accoutumés, il y a longtemps, à manquer au respect qu'ils doivent à Dieu, et à traiter peu révéremment les choses sacrées; *Semper humana gens male de Deo meruit* (*Apolog.*, *n.* 40, *pag.* 37) : car outre que, dès l'origine du monde, l'idolâtrie a divisé son empire, et lui a voulu donner des égaux, l'ignorance téméraire et précipitée a gâté, autant qu'elle a pu, l'auguste pureté de son être, par les opinions étranges qu'elle en a formées. L'homme a eu l'audace de lui disputer tous les avantages de sa nature, et il me serait aisé de vous faire voir qu'il n'y a aucun de ses attributs qui n'ait été l'objet de quelque blasphème. Mais de toutes ses perfections infinies, celle qui a été exposée à des contradictions plus opiniâtres, c'est sans doute cette Providence éternelle qui gouverne les choses humaines. Rien n'a paru plus insupportable à l'arrogance des libertins, que de se voir continuellement observés par cet œil toujours veillant de la Providence divine : il leur a paru, à ces libertins, que c'était une contrainte importune de reconnaître qu'il y eût au ciel une force supérieure qui gouvernât tous nos mouvements, et châtiât nos actions déréglées avec une autorité souveraine. Ils ont voulu secouer le joug de cette Providence qui veille sur nous, afin d'entretenir dans l'indépendance une liberté indocile, qui les porte à vivre à leur fantaisie, sans crainte, sans retenue et sans discipline.

Telle était la doctrine des Epicuriens, laquelle, toute brutale qu'elle est, tâchait de s'appuyer sur des arguments; et ce qui paraissait le plus vraisemblable, c'est la preuve qu'elle a tirée de la distribution des biens et des maux, telle qu'elle est représentée dans notre Evangile. Le monde se réjouira, dit le Fils de Dieu, et vous, mes disciples, vous serez tristes (*Joan.*, XVI, 20). Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? Le monde, les amateurs des biens périssables, les ennemis de Dieu seront dans la joie : encore ce désordre est-il supportable; mais vous, ô justes, ô enfants de Dieu, vous serez dans l'affliction, dans la tristesse. C'est ici que le libertinage s'écrie que l'innocence ainsi opprimée rend un témoignage certain contre la Providence divine, et fait voir que les affaires humaines vont au hasard et à l'aventure.

Ah! fidèles, qu'opposerons-nous à cet exécrable blasphème, et comment défendrons-nous contre les impies (1) les vérités que nous adorons? Ecouterons-nous les amis de Job, qui lui soutiennent qu'il est coupable, parce qu'il était affligé; et que sa vertu était fausse, parce qu'elle était exercée? Quand est-ce que l'on a vu, disaient-ils (2), que les gens de bien fussent maltraités? cela ne se peut, cela ne se peut (*Job*, IV, 7). Mais au contraire, dit le Fils de Dieu, ceux dont je prédis les afflictions, ce ne sont ni des trompeurs ni des hypocrites; ce sont mes disciples les plus fidèles, ce sont ceux dont je propose la vertu au monde, comme l'exemple le plus achevé d'une bonne vie. Ceux-là, dit Jésus, seront affligés (*Joan.*, XVI, 20); *Vos autem contristabimini :* voilà qui paraît bien étrange; et les amis de Job ne l'ont pu comprendre.

D'autre part, la philosophie ne s'est pas moins embarrassée sur cette difficulté importante : écoutez comme parlaient certains philosophes, que le monde appelait les Stoïciens. Ils disaient avec les amis de Job : C'est une erreur de s'imaginer que l'homme de bien puisse être affligé; mais ils se prenaient d'une autre manière : c'est que le sage, disaient-ils, est invulnérable et inaccessible à toute sorte de maux : quelque disgrâce qui lui arrive, il ne peut jamais être malheureux, parce qu'il est lui-même sa félicité. C'est le prendre d'un ton bien haut pour des hommes faibles et mortels. Mais, ô maximes vraiment pompeuses! ô insensibilité affectée! ô fausse et imaginaire sagesse, qui croit être forte, parce qu'elle est dure, et généreuse, parce qu'elle est enflée! Que ces principes sont opposés à la (1) modeste simplicité du Sauveur des âmes, qui, considérant dans notre Evangile ses fidèles dans l'affliction, confesse qu'ils en seront attristés: *Vos autem contristabimini :* et partant leurs douleurs seront effectives!

Plus nous avançons, chrétiens, plus les difficultés nous paraissent grandes. Mais (2) voyons encore en un mot le dernier effort de la philosophie impuissante; afin que, reconnaissant l'inutilité de tous les remèdes, nous recourions avec plus de foi à l'Evangile du Sauveur des âmes. Sénèque a fait un traité exprès pour défendre la cause de la Providence et fortifier le juste souffrant; où, après avoir épuisé toutes ses sentences pompeuses et tous ses raisonnements magnifiques, enfin il introduit Dieu parlant en ces termes au juste et à l'homme de bien affligé : Que veux-tu que je fasse? dit-il; je n'ai pu te retirer de ces maux, mais j'ai armé ton courage contre toutes choses : *Quia non poteram vos istis subducere, animos vestros adversus omnia armavi* (*De Provident.*, *c.* 6). Je n'ai pu : quelle parole à un Dieu! Est-ce donc une nécessité absolue qu'on ne puisse prendre le parti de la Providence divine, sans combattre ouvertement sa toute-puissance? C'est ainsi que réussit la philosophie, quand elle se mêle de faire parler cette Majesté souveraine, et de pénétrer ses secrets.

Allons, fidèles, à Jésus-Christ, allons à la véritable sagesse. Ecoutons parler notre Dieu dans sa langue naturelle, je veux dire dans les oracles de son Ecriture. Cherchons aux innocents affligés des consolations plus solides dans l'Evangile de cette journée. Mais afin de procéder avec ordre, réduisons nos raisonnements à trois chefs tirés des paroles du Sauveur des âmes, que j'ai alléguées pour mon texte. Le monde, dit-il, se réjouira, et vous, ô justes, vous serez tristes; mais votre tristesse sera changée en joie. Le monde se réjouira; mais ce sera certainement d'une joie telle que le monde la peut

(1) L'adorable vérité de notre Evangile.
(2) La vertu maltraitée et les gens de bien affligés.

(1) Doctrine.
(2) Voulez-vous voir.

avoir, trompeuse, inconstante et imaginaire, parce qu'il est écrit que le monde passe, *Mundus autem gaudebit* (*Joan.*, XVI, 20) : Vous, ô justes, vous serez tristes ; mais c'est votre médecin qui vous parle ainsi, et qui vous prépare cette amertume, donc elle vous sera salutaire : *Vos autem contristabimini.* Que si peut-être vous vous plaignez qu'il vous laisse sans consolation sur la terre au milieu de tant de misères, voyez qu'en vous donnant cette médecine, il vous présente de l'autre main la douceur d'une espérance assurée, qui vous ôte tout ce mauvais goût, et remplit votre âme de plaisirs célestes : votre tristesse, dit-il, sera changée en joie : *Tristitia vestra vertetur in gaudium.*

Par conséquent, ô homme de bien, si parmi tes afflictions il t'arrive de jeter les yeux sur la prospérité des méchants, que ton cœur n'en murmure point, parce qu'elle ne mérite pas d'être désirée ; c'est la première vérité de notre Evangile. Si cependant les misères croissent, si le fardeau des malheurs s'augmente, ne te laisse pas accabler, et reconnais dans la douleur qui te presse l'opération du médecin qui te guérit : *Vos autem contristabimini* ; c'est le second point. Enfin, si tes forces se diminuent, soutiens ton courage abattu par l'attente du bien que l'on te propose, qui est une santé éternelle dans la bienheureuse immortalité ; *Tristitia vestra vertetur in gaudium* ; c'est par où je finirai ce discours. Et voilà en abrégé, chrétiens, toute l'économie de cet entretien, et le sujet du saint Evangile que l'Eglise a lu ce matin dans la célébration des divins mystères. Reste que vous vous rendiez attentifs à ces vérités importantes. Laissons tous les discours superflus ; cette matière est essentielle ; allons à la substance des choses avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Pour entrer d'abord en matière, je commence mon raisonnement par cette proposition infaillible, qu'il n'est rien de mieux ordonné que les événements des choses humaines ; et toutefois qu'il n'est rien aussi où la confusion soit plus apparente. Qu'il n'y ait rien de mieux ordonné, (1) il m'est aisé de le faire voir par ce raisonnement invincible :

Plus les choses touchent de près à la Providence et à la sagesse divine, plus la disposition en doit être belle : or, dans toutes les parties de cet univers, Dieu n'a rien de plus cher que l'homme, qu'il a fait à sa ressemblance : rien par conséquent n'est mieux ordonné que ce qui touche cette créature chérie et si avantagée par son Créateur. Et si nous admirons tous les jours tant d'art, tant de justesse, tant d'économie dans les astres, dans les éléments, dans toutes les natures inanimées ; à plus forte raison, doit-on dire qu'il y a un ordre admirable dans ce qui regarde les hommes. Il y a donc certainement beaucoup d'ordre ; et toutefois il faut (2) reconnaître qu'il n'y a rien qui paraisse moins. Au contraire, plus nous pénétrons dans la conduite des choses humaines, dans les événements des affaires, plus nous sommes contraints d'avouer qu'il y a beaucoup de désordre. Ce serait une insolence inouïe, si nous voulions ici faire le procès à tout ce qu'il y a jamais eu de grand dans le monde. Il y a eu plus d'un David sur le trône ; ce n'est pas pour une fois seulement que la grandeur et la piété se sont jointes : il y a eu des hommes extraordinaires que la vertu a portés au plus grand éclat ; et la malice n'est pas si universelle, que l'innocence n'ait été souvent couronnée.

(1) C'est ce qu'il m'est aisé.
(2) Confesser.

Mais, chrétiens, ne nous flattons pas ; avouons, à la honte du genre humain, que les crimes les plus hardis ont été ordinairement plus heureux que les vertus les plus renommées. Et la raison en est évidente : c'est sans doute que la licence est plus entreprenante que la retenue. La fortune veut être prise par force ; les affaires veulent être emportées par la violence : il faut que les passions se remuent, il faut prendre des desseins extrêmes. Que fera ici la vertu avec sa faible et impuissante médiocrité ? je dis faible et impuissante dans l'esprit des hommes. Elle est trop sévère et trop composée : c'est pourquoi le divin Psalmiste, après avoir décrit le bruit que les pécheurs ont fait dans le monde, il vient ensuite à parler du juste : Et le juste, dit-il, qu'a-t-il fait ? *Justus autem quid fecit* (*Ps.* X, 3) ? Il semble, dit-il, qu'il n'agisse pas ; et il n'agit pas en effet selon l'opinion des mondains qui ne connaissent point d'action sans agitation, ni d'affaire sans empressement. Le juste n'ayant donc point d'action, du moins au sentiment des hommes du monde, il ne faut pas s'étonner, fidèles, si les grands succès ne sont pas pour lui.

Et certes l'expérience nous apprend assez que ce qui nous meut, ce qui nous excite, ce n'est pas la droite raison : on se contente de l'admirer et de la faire servir de prétexte ; mais l'intérêt, la passion, la vengeance, c'est ce qui (1) agite puissamment les ressorts de l'âme : et en un mot le vice, qui met tout en œuvre, est plus actif, plus pressant, plus prompt ; et ensuite, pour l'ordinaire, il réussit mieux que la vertu, qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure. D'ailleurs, les histoires saintes et profanes nous montrent partout de fameux exemples qui font voir les prospérités des impies, c'est-à-dire, l'iniquité triomphante. Quelle confusion plus étrange ! David même s'en scandalise, et il avoue que sa constance devient chancelante, quand il considère la paix des pécheurs ; *Pacem peccatorum videns* (*Ps.* LXXII, 3) : tant ce désordre est épouvantable ; et (2) cependant nous vous avons dit qu'il n'est rien de mieux ordonné que les événements des choses humaines. Comment démêlerons-nous ces obscurités et comment accorderons-nous ces contrariétés apparentes ? comment prouverons-nous un

(1) Remue.
(2) Toutefois

tel paradoxe, que l'ordre le plus excellent se doive trouver dans une confusion si visible? Accordons, par une doctrine solide, ces contrariétés apparentes, et montrons à l'homme de bien qu'il ne doit pas envier les prospérités de ce monde qui se réjouit.

J'apprends du Sage, dans l'Ecclésiaste (*Eccl.* III, 17), que l'unique moyen de sortir de cette épineuse difficulté, c'est de jeter les yeux sur le jugement. Regardez les choses humaines dans leur propre suite; tout y est confus et mêlé : mais regardez-les par rapport au jugement dernier et universel; vous y voyez reluire un ordre admirable. Le monde, comparé à ces tableaux qui sont comme un jeu de l'optique, dont la figure est assez étrange; la première vue ne vous montre qu'une peinture qui n'a que des traits informes, et un mélange confus de couleurs : mais sitôt que celui qui sait le secret, vous le fait considérer par le point de vue, ou dans un miroir tourné en cylindre qu'il applique sur cette peinture confuse; aussitôt les lignes se ramassant, cette confusion se démêle et vous produit une image bien proportionnée. Il en est ainsi de ce monde : quand je le contemple dans sa propre vue, je n'y aperçois que desordre; si la foi me le fait regarder par rapport au jugement dernier et universel, en même temps j'y vois reluire un ordre admirable. Mais entrons profondément en cette matière et éclaircissons, par les Ecritures, la difficulté proposée. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement.

Remarquons avant toutes choses que le jugement dernier et universel est toujours représenté dans les saintes lettres par un acte de séparation. On mettra, dit-on, les mauvais à part; on les tirera du milieu des justes (*Matt.*, XIII, 48. 49) : et enfin tout l'Evangile parle de la sorte. Et la raison en est évidente, en ce que le discernement est la principale fonction du juge, et la qualité nécessaire du jugement : de sorte que cette grande journée en laquelle le Fils de Dieu descendra du ciel, c'est la journée du discernement général : que si c'est la journée du discernement, où les bons seront séparés d'avec les impies; donc en attendant ce grand jour, il faut qu'ils demeurent mêlés.

Approche ici, ô toi qui murmures en voyant la prospérité des pécheurs : Ah! la terre les devrait engloutir; ah! le ciel se devrait éclater en foudre. Tu ne songes pas au secret de Dieu. S'il punissait ici tous les réprouvés, la peine les discernerait d'avec les bons : or, l'heure du discernement n'est pas arrivée; cela est réservé pour le jugement : ce n'est donc pas encore le temps de punir généralement tous les criminels; parce que ce n'est pas encore celui de les séparer d'avec tous les justes. Ne vois-tu pas, dit saint Augustin, que pendant l'hiver l'arbre mort et l'arbre vivant paraissent égaux; ils sont tous deux sans fruits et sans feuilles. Quand est-ce qu'on les pourra discerner? Ce sera lorsque le printemps viendra renouveler la nature, et que cette verdure agréable fera paraître dans toutes les branches la vie que la racine tenait enfermée (*Enarr. in Ps.* CXLVIII, *n.* 16. *pag.* 1681). Ainsi ne t'impatiente pas, ô homme de bien; laisse passer l'hiver de ce siècle, où toutes choses se sont confondues : contemple ce grand renouvellement de la résurrection générale, qui fera le discernement tout entier, lorsque la gloire de Jésus-Christ reluira visiblement sur les justes. Si cependant ils sont mêlés avec les impies, si l'ivraie croît avec le bon grain, si même elle s'élève au-dessus; c'est-à-dire, si l'iniquité semble triomphante, n'imite pas l'ardeur inconsidérée de ceux qui, poussés d'un zèle indiscret, (1) voudraient arracher ces mauvaises herbes; c'est un zèle indiscret et précipité. Aussi le père de famille ne le permet pas : Attendez, dit-il, la moisson (*Matt.*, XIII, 30), c'est-à-dire, la fin du siècle, où toutes choses seront démêlées; alors on fera le discernement, et ce sera le temps de chaque chose (*Eccl.*, III, 17), selon la parole de l'Ecclésiaste.

Ces excellents principes étant établis, je ne me contente plus de vous dire que ce que Dieu tarde à punir les crimes, ce qu'il les laisse souvent prospérer, n'a rien de contraire à sa Providence; je passe outre maintenant, et je dis que c'est un effet visible de sa Providence : car la sagesse ne consiste pas à faire les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. Cette sagesse profonde de Dieu ne se gouverne pas par les préjugés, ni par les fantaisies des enfants des hommes; mais selon l'ordre (2) immuable des temps et des lieux qu'elle a éternellement disposé. C'est pourquoi, dit Tertullien, voici des paroles précieuses. Dieu ayant remis le jugement à la fin des siècles, il ne précipite pas le discernement, qui en est une condition nécessaire. En attendant il se montre également à tous, miséricordieux et sévère; et il a voulu que les étrangers eussent part aux biens, et que les siens eussent aussi part aux maux : *Qui semel æternum judicium destinavit post sæculi finem, non præcipitat discretionem, quæ est conditio judicii ante sæculi finem. Æqualis est interim super omne hominum genus, et indulgens, et increpans; communia voluit esse et commoda profanis, et incommoda suis* (*Apolog.*, *n.* 41, *p.* 37). Remarquez cette excellente parole : il ne précipite pas le discernement. Précipiter les affaires, c'est le propre de la faiblesse, qui est contrainte de s'empresser dans l'exécution de ses desseins, parce qu'elle dépend des occasions, et que ces occasions sont certains moments dont la fuite précipitée cause aussi de la précipitation à ceux qui les cherchent. Mais Dieu qui est l'arbitre de tous les temps, qui sait que rien ne peut échapper ses mains, il ne précipite pas ses (3) conseils; jamais il ne prévient le temps résolu, il ne s'impatiente pas : il se rit des prospérités de ses ennemis; parce que, dit le roi-prophète, il sait bien où il les

(1) Tenteraient d'arracher.
(2) Certain.
(3) Ouvrages.

attend, il voit de loin le jour qu'il leur a marqué pour en prendre une rigoureuse vengeance : *Quoniam prospicit quod veniet dies ejus* (*Psalm.* XXXVII, 13). Mais en attendant (1) ce grand jour, voyez comme il distribue les biens et les maux avec une équité merveilleuse, tirée de la nature des uns et des autres.

Je distingue deux sortes de biens et de maux. Il y a les biens et les maux mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal, qui peut tourner en bien par la patience; comme la santé est un bien, qui peut (2) dégénérer en mal, en favorisant la débauche : c'est ce que j'appelle les biens et les maux mêlés, qui participent de la nature du bien et du mal, selon l'usage où on les applique. Mais il y a outre cela le bien souverain, qui jamais ne peut être mal, comme la félicité éternelle; et il y a aussi certains maux extrêmes, qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, comme les supplices des réprouvés. Cette (3) distinction étant supposée, je dis que ces biens et ces maux suprêmes, si je puis parler de la sorte, appartiennent au discernement général, où les bons seront séparés pour jamais de la société des impies, et que ces biens et ces maux mêlés se distribuent avec équité dans le mélange des choses présentes.

Car il fallait que la Providence destinât certains biens aux justes, où les méchants n'eussent point de part; et de même qu'elle préparât aux méchants des peines, dont les bons ne fussent jamais tourmentés. De là vient ce discernement éternel qui se fera dans le jugement. Et avant ce temps limité, tout ce qu'il y a de biens et de maux devait être commun aux uns et aux autres, c'est-à-dire, à l'impie aussi bien qu'au juste; parce que les élus et les réprouvés étant en quelque façon confondus durant tout le cours de ce siècle, la justice et la miséricorde divine sont aussi par conséquent tempérées. C'est ce qui fait dire au prophète : Que le calice qui est dans les mains de Dieu est plein de vin pur et de vin mêlé : *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto* (*Ps.* LXXIV, 9). Ce passage est très-remarquable, et nous y voyons bien représentée toute l'économie de la Providence. Il y a premièrement le vin pur, c'est-à-dire, la joie céleste, qui n'est altérée par aucun mélange de mal; c'est une joie toute pure : *Vini meri*. Il y a aussi le mélange, et c'est ce que ce siècle doit boire, ainsi que nous l'avons expliqué, parce qu'il n'y a que des biens et des maux mêlés : *Plenus mixto*. Et enfin il y a la lie : *Fæx ejus non est exinanita* ; et c'est ce que boiront les pécheurs : *Bibent omnes peccatores*. Ces pécheurs surpris dans leurs crimes, ces pécheurs éternellement séparés des justes, ils boiront toute la lie, toute l'amertume de la vengeance divine.

Tremblez, tremblez, pécheurs endurcis, devant la colère qui vous poursuit; car si dans le mélange du siècle présent, où Dieu en s'irritant se modère, où sa justice est toujours mêlée de miséricorde, où il frappe d'un bras qui se retient, nous ne pouvons que quelquefois supporter ses coups; où en serez-vous, misérables, si vous êtes un jour contraints de porter le poids intolérable de sa colère, quand elle agira de toutes ses forces, et qu'il n'y aura plus aucune douceur qui tempère son amertume? Et vous, admirez, ô enfants de Dieu! comme votre Père céleste tourne tout à votre avantage, vous instruisant non-seulement par paroles, mais encore par les choses mêmes. Et certes s'il punissait tous les crimes, s'il n'épargnait aucun criminel, qui ne croirait que toute sa colère serait épuisée dès ce siècle, et qu'il ne réserverait rien au siècle futur? Si donc il les attend, s'il les souffre, sa patience même vous avertit de la sévérité de ses jugements. Et quand il leur permet si souvent de réussir pendant cette vie, quand il souffre que le monde se réjouisse, quand il laisse monter les pécheurs jusque sur les trônes, c'est encore une instruction qu'il vous donne, mais une instruction importante. Si personne ne prospérait que les justes, les hommes étant ordinairement attachés aux biens, ne serviraient Dieu que pour les prospérités temporelles : et le service que nous lui rendrions, au lieu de nous rendre religieux, nous ferait avares; au lieu de nous faire désirer le ciel, nous captiverait dans les biens mortels.

Voyez, dit-il, mortels abusés, voyez l'état que je fais des biens après lesquels vous courez avec tant d'ardeur; voyez à quel prix je les mets, et avec quelle facilité je les abandonne à mes ennemis; je dis à mes ennemis les plus implacables, à ceux auxquels ma juste fureur prépare des torrents de flammes éternelles. Regardez les républiques de Rome et d'Athènes; elles ne connaîtront pas seulement mon nom adorable, elles serviront les idoles. Toutefois, elles seront florissantes par les lettres, par les conquêtes et par l'abondance, par toutes sortes de prospérités temporelles; et le peuple qui me révère sera relégué en Judée, en un petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infidèles. Voyez ce Néron, ce Domitien, ces deux monstres du genre humain, si durs par leur humeur sanguinaire, si efféminés par leurs infâmes délices, qui persécuteront mon Eglise par toutes sortes de cruautés, qui oseront même se bâtir des temples pour braver la Divinité; ils seront les maîtres de l'univers. Dieu leur abandonne l'empire du monde, comme un présent de peu d'importance qu'il met dans les mains de ses ennemis.

(1) Ah! qu'il est bien vrai, ô Seigneur! que vos pensées ne sont pas les pensées des hommes, et que vos voies ne sont pas nos voies (*Isai.*, LV, 8)! O vanité et grandeur

(1) Cette dernière journée
(2) Être changé.
(3) Division.

(1) O voies de Dieu bien contraires aux voies des hommes!

humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parais peu à ma vue, quand je te regarde par cet endroit! Ouvrons les yeux à cette lumière ; laissons, laissons réjouir le monde, et ne lui envions pas sa prospérité. Elle passe et le monde passe ; elle fleurit avec quelque honneur dans la confusion de ce siècle : viendra le temps du discernement. Vous la dissiperez, ô Seigneur! comme un songe de ceux qui s'éveillent ; et pour confondre vos ennemis, vous détruirez leur image en votre cité : *In civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum rediges* (*Ps.* LXXII, 20). Qu'est-ce à dire, vous détruirez leur image? C'est-à-dire, vous détruirez leur félicité, qui n'est pas une félicité véritable, mais une ombre fragile de félicité : vous la briserez ainsi que du verre, et vous la briserez en votre cité : *In civitate tua*, c'est-à-dire, devant vos élus, afin que l'arrogance des enfants des hommes demeure éternellement confondue.

Par conséquent, ô juste, ô fidèle! recherche uniquement les biens véritables que Dieu ne donne qu'à ses serviteurs ; apprends à mépriser les biens apparents, qui bien loin de nous faire heureux, sont souvent un commencement de supplice. Oui, cette félicité des enfants du siècle, lorsqu'ils nagent dans les plaisirs illicites, que tout leur rit, que tout leur succède ; cette paix, ce repos que nous admirons, qui, selon l'expression du prophète, fait sortir l'iniquité de leur graisse : *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum* (*Ps.* LXXII, 7), qui les enfle, qui les enivre jusqu'à leur faire oublier la mort ; c'est un supplice, c'est une vengeance que Dieu commence d'exercer sur eux. Cette impunité, c'est une peine qui les précipite au sens réprouvé, qui les livre aux désirs de leur cœur, leur amassant ainsi un trésor de haine dans ce jour d'indignation, de vengeance et de fureur éternelle. N'est-ce pas assez pour nous écrier avec l'incomparable Augustin : *Nihil est infelicius felicitate peccantium, qua pœnalis nutritur impunitas, et mala voluntas velut hostis interior roboratur* (*Epist.* 138, *ad Marcell.*, c. 2, *n.* 14, *t.* II, *p.* 416) : Il n'est rien de plus misérable que la félicité des pécheurs, qui entretient une impunité qui tient lieu de peine, et fortifie cet ennemi domestique ; je veux dire la volonté déréglée, en contentant ses mauvais désirs. Mais si nous voyons par là, chrétiens, que la prospérité peut être une peine, ne pouvons-nous pas faire voir aussi que l'affliction peut être un remède? Ainsi notre première partie ayant montré à l'homme de bien qu'il doit considérer sans envie les enfants du siècle qui se réjouissent, nous lui ferons voir dans le second point qu'il doit tirer de l'utilité des disgrâces que Dieu lui envoie.

SECOND POINT.

Donc, fidèles, pour vous faire voir combien les afflictions sont utiles, connaissons premièrement quelle est leur nature ; et disons que la cause générale de toutes nos peines, c'est le trouble qu'on nous apporte dans les choses que nous aimons. Or, nous pouvons y être troublés en trois différentes manières, qui me semblent être comme les trois sources d'où découlent toutes les misères dont nous nous plaignons. Premièrement on nous inquiète quand on nous refuse ce que nous aimons : car il n'est rien de plus misérable que cette soif qui jamais n'est rassasiée, que ces désirs toujours suspendus qui courent éternellement sans rien prendre. On ne peut assez exprimer combien l'âme est travaillée par ce mouvement. Mais on l'afflige beaucoup davantage, quand on la trouble dans la possession du bien qu'elle tient ; Parce que, dit saint Augustin, quand elle possède ce qu'elle aimait, comme les honneurs, les richesses, elle se l'attache à elle-même par la joie qu'elle a de l'avoir, elle se l'incorpore en quelque façon, si je puis parler de la sorte ; cela devient comme une partie de nous-mêmes, et pour dire le mot de saint Augustin, comme un membre de notre cœur (*De liber. Arbitr.*, *lib.* I, c. 15, *n.* 33, *t.* I, *p.* 583) : de sorte que si on vient à nous l'arracher, aussitôt le cœur en gémit, il est tout déchiré, tout ensanglanté par la violence qu'il souffre. La troisième espèce d'affliction qui est si ordinaire dans la vie humaine, ne nous ôte pas entièrement le bien qui nous plaît ; mais elle nous traverse de tant de côtés, elle nous presse tellement d'ailleurs, qu'elle ne nous permet pas d'en jouir. Vous avez acquis de grands biens, il semble que vous deviez être heureux ; mais vos continuelles infirmités vous empêchent de goûter le fruit de votre bonne fortune : est-il rien de plus importun? c'est avoir le verre en main et ne pouvoir boire, bien que vous soyez tourmenté d'une soif ardente ; et cela nous cause un chagrin extrême.

Voilà les trois genres d'affliction qui produisent toutes nos plaintes : n'avoir pas ce que nous aimons, le perdre après l'avoir possédé, le posséder sans en goûter la douceur à cause des empêchements que les autres maux y apportent. Si donc je vous fais voir, chrétiens, que ces trois choses nous sont salutaires, n'aurai-je pas prouvé manifestement que c'est un effet merveilleux de la bonté paternelle de Dieu sur les justes, de vouloir qu'ils soient attristés dans la vie présente, comme Jésus leur prédit dans notre Evangile ? C'est ce que j'entreprends de montrer avec le secours de la grâce.

Et premièrement, il nous est utile de n'avoir pas ce que nous aimons ; et c'est en quoi le monde s'abuse, qui, voyant un homme qui a ce qu'il veut, s'écrie avec un grand applaudissement : Qu'il est heureux! qu'il est fortuné! il a ce qu'il veut, n'est-il pas heureux ? Il est vrai, le monde le dit, mais l'Evangile de Jésus-Christ s'y oppose : et la raison, c'est que nous sommes malades. Je vous nie, délicats du siècle, que la misère consiste à n'avoir pas ce que vous aimez ; c'est plutôt à n'aimer pas ce qu'il faut : et de même la félicité n'est pas tant à posséder ce que vous aimez, qu'à aimer ce qui le doit être.

Pour entendre solidement cette vérité, remarquez que la félicité est la santé de l'âme. Nulle créature n'est heureuse si elle n'est

saine; et c'est la même chose à l'égard de l'âme, qu'elle soit heureuse et qu'elle soit saine; à cause qu'elle est saine quand elle est dans une bonne constitution, et cela même la rend heureuse. Comparez maintenant ces deux choses, n'avoir pas ce que nous aimons, et aimer ce qui ne doit pas être aimé; et considérez lequel des deux rend l'homme plus véritablement misérable. Direz-vous que c'est n'avoir pas ce que vous aimez? mais quand vous n'avez pas ce que vous aimez, c'est un empêchement qui vient du dehors. Au contraire, quand vous aimez ce qu'il ne faut pas, c'est un déréglement au dedans. Le premier, c'est une mauvaise fortune; il se peut faire que l'intérieur n'en soit point troublé; le second est une maladie qui l'altère et qui le corrompt. Et puisqu'il n'y a point de bonheur sans la santé et le bon état du dedans, il s'ensuit que celui-là est plus malheureux qui aime sans une juste raison, que celui qui aime sans un bon succès; parce qu'il est plus déréglé, et par conséquent plus malade. Dans les autres maux, Délivrez-moi; mais où il y a du désordre et ensuite du péché, Ah! guérissez-moi, s'écrie-t-il; c'est qu'il y a du déréglement et conséquemment de la maladie. D'où il résulte très-évidemment que le bonheur ne consiste pas à obtenir ce que l'on désire.

Cela est bon quand on est en bonne santé. On accorde à un homme sain de manger à son appétit : mais il y a des appétits de malade qu'il est nécessaire de tenir en bride; et ce serait une opinion bien brutale d'établir la félicité à contenter les désirs irréguliers qui sont causés par la maladie. Or, fidèles, toute notre nature est remplie de ces appétits de malades, qui naissent de la faiblesse de notre raison et de la mortalité qui nous environne. N'est-ce pas un appétit de malade que cet amour désordonné des richesses, qui nous fait mépriser les biens éternels? N'est-ce pas un appétit de malade que de courir après les plaisirs, et de négliger en nous la partie céleste pour satisfaire la partie mortelle? Et parce qu'il naît en nous une infinité de ces appétits de malade, de là vient que nous lisons dans les saintes Lettres que Dieu se venge souvent de ses ennemis en satisfaisant leurs désirs. Étrange manière de se venger, mais qui de toutes est la plus terrible.

C'est ainsi qu'il traita les Israélites qui murmuraient au désert contre sa bonté. Qui est-ce, disait ce peuple brutal, qui nous donnera de la chair? nous ne pouvons plus souffrir cette manne (*Nomb.*, XI, 4. 6 : *Psalm.* LXXVII, 21, 27, 31). Dieu les exauça en sa fureur, et leur donnant les viandes qu'ils demandaient, sa colère en même temps s'éleva contre eux. C'est ainsi que, pour punir les plus grands pécheurs, nous apprenons du divin Apôtre qu'il les livre à leurs propres désirs (*Rom.*, I, 24); comme s'il disait, il les livre entre les mains des bourreaux ou de leurs plus cruels ennemis. Que s'il est ainsi, chrétiens, comme l'expérience nous l'apprend assez, que nous nourrissons en nous-mêmes tant de désirs qui nous sont nuisibles et pernicieux : donc c'est un effet de miséricorde de nous contrarier souvent dans nos appétits, d'appauvrir nos convoitises qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent; et le vrai remède de nos maladies, c'est de contenir nos affections déréglées par une discipline forte et vigoureuse, et non pas de les contenter par une molle condescendance. *Vos autem contristabimini* (*Joan.*, XVI, 20) : Pour vous, vous serez dans la tristesse, en n'ayant pas ce que vous aimez; c'est la première peine qui vous est utile.

Mais, fidèle, il ne t'est pas moins salutaire qu'on t'enlève quelquefois ce que tu possèdes. Connaissons-le par expérience. Quand nous possédons les biens temporels, il se fait certains nœuds secrets qui engagent le cœur insensiblement dans l'amour des choses présentes; et cet engagement est plus dangereux, en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Le désir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation et du mouvement; mais la possession assurée, c'est un repos, c'est comme un sommeil; on s'y endort, on ne le sent pas. C'est ce que dit l'apôtre saint Paul, que ceux qui amassent de grandes richesses tombent dans les lacets : *Incidunt in laqueum* (I *Tim.*, VI, 9). C'est que la possession des richesses a des filets invisibles où le cœur se prend insensiblement. Peu à peu il se détache du Créateur par l'amour désordonné de la créature; et à peine s'aperçoit-il de cet attachement vicieux. Mais qu'on lui dise que cette maison est brûlée, que cette somme est perdue sans ressource par la banqueroute de ce marchand; aussitôt le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir combien ces richesses étaient fortement attachées aux fibres de l'âme, et combien il s'écartait de la droite voie par cet attachement (1) excessif : *Quantum hæc amando peccaverint, perdendo senserunt*, dit saint Augustin (*De Civit. Dei*, *l.* L, *c.* 10, *t.* VII, *p.* 11). Il verra combien ces richesses pouvaient être plus utilement employées; et qu'enfin il n'a rien sauvé de tous ses grands biens, que ce qu'il a mis en sûreté dans le ciel, l'y faisant passer par les mains des pauvres : il ouvrira les yeux aux biens éternels qu'il commençait déjà d'oublier. Ainsi, ce petit mal guérira les grands, et sa blessure sera son salut.

Mais si Dieu laisse à ses serviteurs quelque possession des biens de la terre; ce qu'il peut faire de meilleur pour eux, c'est de leur en donner du dégoût, de répandre mille amertumes secrètes sur tous les plaisirs qui les environnent, de ne leur permettre jamais de s'y reposer, de secouer et d'abattre cette fleur du monde qui leur rit trop agréablement; de leur faire naître des difficultés, de peur que cet exil ne leur plaise et qu'ils ne le prennent pour la patrie; de piquer leur cœur jusqu'au vif, pour leur faire sentir la misère de ce pèlerinage laborieux, et exciter leurs affections endormies à la jouissance des biens véritables. C'est ainsi qu'il vous faut traiter, ô enfants de Dieu, jusqu'à ce

(1) Vicieux.

que votre santé soit parfaite : cette convoitise qui vous rend malades, demande nécessairement cette médecine. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger : il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens où il est dangereux de se plaire trop. Si ces remèdes vous semblent durs, ils excusent, dit Tertullien, le mal qu'ils vous font par l'utilité qu'ils vous apportent : *Emolumento curationis offensam sui excusant* (*De Pœnit. n.* 10, *p.* 147).

Mais admirez la bonté de notre Sauveur qui, de peur que vous soyez accablés, vous donne de quoi vous mettre au dessus de tous les malheurs de la vie. Et quel est ce secours qu'il vous donne? C'est une espérance assurée que la joie de l'immortalité bienheureuse suivra de près vos afflictions. Or, il n'est rien de (1) plus solide que cette espérance, appuyée sur la parole qui porte le monde, et si évidemment attestée par toute la suite de notre Evangile. Attestée premièrement par la joie du siècle : car si Dieu donne de la joie à ses ennemis, songez ce qu'il prépare à ses serviteurs; si tel est le contentement des captifs, quelle sera la felicité des enfants? Attestée en second lieu par la tristesse des Justes ; car si (2) tel est le plaisir de Dieu que durant tout le cours de la vie présente la vertu soit toujours aux mains avec tant de maux qui l'attaquent ; si d'ailleurs, selon la règle immuable de la véritable sagesse, la guerre se fait pour avoir la paix : donc cette vertu qu'on met à l'épreuve, enfin un jour se verra paisible, et ce Dieu qui l'a fait combattre lui donnera un jour la paix assurée. Et si nous apprenons de saint Paul que *la souffrance produit l'épreuve* (*Rom.*, V, 33) ; si lorsque le capitaine éprouve un soldat, c'est qu'il lui destine quelque bel emploi : console-toi, ô juste souffrant ; puisque Dieu t'éprouve par la patience, c'est une marque qu'il veut t'élever, et tu dois mesurer ta grandeur future par la difficulté de l'épreuve. Et c'est pourquoi l'Apôtre ayant dit que la souffrance produit l'épreuve, il ajoute aussitôt après que l'épreuve produit l'espérance (*Ibid.*, 4).

Mais quelle parole pourrait exprimer quelle est la force de cette espérance? C'est elle qui nous fait trouver un port assuré parmi toutes les tempêtes de cette vie. C'est pourquoi l'Apôtre l'appelle notre ancre (*Hebr.*, VI, 19) : et de même que l'ancre empêche que le navire ne soit emporté; et quoiqu'il soit au milieu des ondes, elle l'établit sur la terre, lui faisant en quelque sorte rencontrer un port entre les vagues dont il est battu : ainsi quoique nous flottions encore ici-bas, l'espérance qui est l'ancre de notre âme nous donnera de la consistance, si nous la savons jeter dans le ciel.

Donc, ô justes, consolez-vous dans toutes les disgrâces qui vous arrivent ; et quand la terre tremblerait jusqu'aux fondements, quand le ciel se (3) mêlerait avec les enfers, quand toute la nature serait renversée, que votre espérance demeure ferme : le ciel et la terre passeront, mais la parole de celui qui a dit que notre tristesse sera changée en joie, sera éternellement immuable; et quelque fléau qui tombe sur vous, ne croyez jamais que Dieu vous oublie. Le Seigneur sait ceux qui sont à lui ; et son œil veille toujours sur les justes (II *Tim.*, II, 19; *Ps.* XXXIII, 16). Quoiqu'ils soient mêlés avec les impies, désolés par les mêmes guerres, emportés par les mêmes pestes, battus enfin des mêmes tempêtes, Dieu sait bien démêler les siens de cette confusion générale. Le même feu fait reluire l'or et fumer la paille. Le même mouvement, dit saint Augustin, fait exhaler la puanteur de la boue et la bonne senteur des parfums (*De Civit. Dei*, *l.* I, *c.* 8, *tom.* VII, *p.* 8) ; et le vin n'est pas confondu avec le marc, quoiqu'ils portent tous deux le poids du même pressoir : ainsi les mêmes afflictions qui consument les méchants, purifient les justes. Que si quelquefois les pécheurs prospèrent, s'ils tâchent quelquefois de faire rougir l'espérance de l'homme de bien par l'ostentation d'un éclat présent, disons leur avec le grand Augustin : O herbe rampante, oserais-tu te comparer à l'arbre fruitier pendant la rigueur de l'hiver, sous le prétexte qu'il perd sa verdure durant cette froide saison, et que tu conserves la tienne? Viendra l'ardeur du grand jugement qui te desséchera jusqu'à la racine, et fera germer les fruits immortels des arbres que la patience aura cultivés (*Enar.* II *in Ps.* XLVIII, *n.* 34, *t.* IV, *p.* 436, 437).

Méditons, méditons, fidèles, cette grande et terrible vicissitude : le monde se réjouira, et vous serez tristes ; mais votre tristesse tournera en joie, et la joie du monde sera changée en un grincement de dents éternel. Ah! si ce changement est inévitable, loin de nous l'amour des plaisirs du monde ! Quand les enfants du siècle nous inviteront à leurs délices, à leurs débauches, à leurs autres joies dissolues, craignons de nous joindre à leur compagnie : l'heure de notre réjouissance n'est pas arrivée. Pourquoi m'invitent-ils, dit Tertullien? je ne veux point de part à leurs joies, parce qu'ils seront exclus de la mienne (*De Spect. n.* 28, *p.* 102). Il y a une vicissitude de biens et de maux ; on y va par tour : il y a une loi établie, que nous expérimenterons tour-à-tour les biens et les maux. J'appréhende de me réjouir avec eux, de peur de pleurer un jour avec eux. C'est être trop delicat de vouloir trouver du plaisir partout : il sied mal à un chrétien de se réjouir, pendant qu'il n'est plus avec Jésus-Christ. Si j'ai quelqu'affection pour ce divin Maître, il faut que je le suive en tous lieux ; et avant que de me joindre à lui dans l'éternité de sa gloire, il faut que je l'accompagne du moins un moment dans la dureté de sa croix. Ce sont, fidèles, les sentiments avec lesquels vous devez gagner ce jubilé que je vous annonce. C'est ainsi que vous pourrez obtenir cette paix si ardemment désirée, et qui en est le véritable sujet : car il n'est point d'oraison plus forte que celle qui part

(1) Mieux établi.
(2) C'est une loi établie.
(3) Confondrait.

d'une chair mortifiée par la pénitence, et d'une âme dégoûtée des plaisirs du siècle.

ABRÉGÉ

D'UN AUTRE SERMON POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Combien les plaisirs des sens sont dangereux, trompeurs, contraires à notre état; et combien nous devons les mépriser et les fuir. Quels sont ceux que nous devons rechercher.

Mundus autem gaudebit; vos autem contristabimini.
Le monde se réjouira; et vous serez dans la tristesse (*Joan.*, XVI, 20).

Tous ceux qui vivent chrétiennement souffriront persécution. L'Église naissante : ne vous persuadez pas [qu'elle fût] seulement persécutée par les tyrans; chacun était soi-même son persécuteur. On affichait à tous les poteaux et dans toutes les places publiques des sentences épouvantables contre ses enfants; eux-mêmes se condamnaient (1). On leur ôtait la vie; eux, les plaisirs : leurs biens; eux, tout usage immodéré. Exil de leur patrie; tout le monde leur était un exil : ils s'ordonnaient à eux-mêmes de ne s'arrêter nulle part et de n'avoir nulle consistance en aucun pays, etc. Cette persécution aliénait autant les esprits que l'autre; encore plus, dit Tertullien : *Plures invenias, quos magis periculum voluptatis quam vitæ, avocet ab hac secta* (*De Spect. n.* 2. *p.* 83). On craignait les rigueurs des empereurs contre l'Église; mais on craignait bien plus la sévérité de sa discipline contre elle-même; et ils se fussent plus facilement exposés à perdre la vie, qu'à se voir arracher les plaisirs sans lesquels la vie semble être à charge.

Cette persécution dure encore. Les chrétiens se doivent déclarer la guerre, et à toutes les joies sensuelles; parce qu'elles sont ruineuses à l'innocence, et le chrétien ne doit rien aimer que de saint; parce qu'elles sont vaines et imaginaires, et le chrétien ne doit rien aimer que de véritable; parce que ce n'en est pas le temps, et que le chrétien doit s'accommoder aux ordres de la divine Providence.

PREMIER POINT.

Quand on parle contre les plaisirs, les libertins s'élèvent, et peu s'en faut qu'ils n'appellent Dieu cruel : car, disent-ils, qu'y a-t-il de si criminel dans les plaisirs? C'est pourquoi, pour leur fermer la bouche, le discours grave et sérieux que fait Cicéron (*In Hortens.*). Je l'ai pris dans saint Augustin : il cesse d'être profane après avoir passé par ce sacré canal.

Les voluptés corporelles peuvent-elles sembler désirables, elles que Platon a nommées l'appât et l'hameçon de tous les maux? En effet quelles maladies et de l'esprit et du corps; quel épuisement et des forces, et de la beauté de l'un et de l'autre; quelle honte, quelle infamie, quel opprobre, n'est pas causé par les voluptés desquelles plus le transport est violent, plus il est ennemi de toute sagesse? *Cujus motus ut quisque est maximus, ita est inimicissimus philosophiæ.* Car qui ne sait, que les grandes émotions des sens ne laissent aucun lieu à la réflexion ni à aucune pensée sérieuse? Et qui serait l'homme assez brutal qui voulût passer toute sa vie parmi ces emportements de ses sens émus, parmi cet enivrement des plaisirs? Mais qui serait l'homme de sens rassis qui ne désirerait pas plutôt que la nature ne nous eût donné aucun de ces plaisirs corporels qui dégradent l'âme de sa dignité et de sa grandeur naturelle ?

Voilà, dit saint Augustin (*Lib.* IV, *contra Jul.*, *c.* 19, *t.* X, *p.* 619), ce qu'a dit celui qui n'a rien su de la première institution, ni de la dépravation de notre nature, ni de la félicité du paradis, ni des joies éternelles qui nous sont promises; qui n'a point appris que la chair convoite contre l'esprit. Rougissons, conclut saint Augustin, en entendant les discours des impies si conformes à la vérité, nous qui avons appris dans la véritable et sainte philosophie de la vraie piété que la chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair : *Erubescamus interim veris disputationibus impiorum, qui didicimus in vera veræ pietatis sanctaque philosophia, et contra spiritum carnem, et contra carnem concupiscere spiritum.* Je vous conjure, mes frères, que la philosophie chrétienne qui est la seule véritable philosophie, ne soit ni moins grave, ni moins honnête, ni moins chaste, ni moins sérieuse, ni moins tempérée que la philosophie des païens : *Obsecro te, non sit honestior philosophia gentium, quam nostra christiana, quæ una est vera philosophia; quando quidem studium vel amor sapientiæ significatur hoc nomine.*

L'amour des plaisirs affaiblit le cœur et énerve le principe de droiture qui est en nous, pour résister à tous les crimes. Les joies des sens amollissent l'âme, la rendent légère, ôtent la réflexion, le poids de l'esprit et du jugement, dissipent au dehors et ne laissent ni force ni courage pour Dieu, pour qui nous les devons uniquement réserver : *Fortitudinem meam ad te custodiam* (*Ps.* LVIII, 10) [De là] une espèce d'ivresse qui offusque les lumières de l'esprit et fait naître une ardeur violente qui pousse à tout crime. Cette ivresse ne se passe pas; parce qu'elle ne prend pas le cerveau par des fumées grossières, mais le cœur par une attache très-intime et très-délicate. Le cœur ne résiste plus à rien; et il suffit de ne pas user avec une sage modération de ce qui peut être permis, pour réduire l'âme insensiblement dans cet état funeste : *Id quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat* (*S. Paulin. ad Sever.*, *Ep.* 30, *n.* 3, *p.* 186).

[Combien faut-il donc] éviter les douceurs qui nous séduisent, les violences qui nous entraînent! Celles-là à craindre par la durée; celles-ci par (1) la promptitude de leurs mouvements : celles-là nous flattent; celles-ci nous poussent par force. On n'attend pas que l'enfant se soit blessé pour lui ôter une épée. Otez le regard avant que le cœur soit percé : ôtez la fréquentation si familière

(1) A la persécution qui ôtait la vie aux chrétiens, ils en joignaient une autre qui leur arrachait les plaisirs.

(1) L'impétuosité.

avant qu'elle devienne un engagement; et la douceur de la grâce qui vous sera inspirée, vous fera trouver plus de plaisir dans ce qui vous est commandé, que vous n'en auriez dans les objets qui mettraient obstacle à votre obéissance : *Ut inspirata gratiæ suavitate per Spiritum sanctum, faciat plus delectare quod præcipit, quam delectat quod impedit* (*S. August., de Spirit. et Litter., cap.* 29, *tom.* X, *p.* 114). [Que la] difficulté de revenir [sur ses pas, quand une fois on s'est laissé prendre aux attraits de la volupté, vous retienne; et pensez que si vous vous livrez à ses impressions] elle vous conduira où vous ne voudriez pas aller : *Quoniam volens quò nollem perveneram* (*S. Aug. Confess., l.* VIII, *c.* 5, *t.* I, *p.* 149).

[Mais, dira le voluptueux], qu'on ne m'envie pas mes plaisirs qui ne font tort à personne, ni mes divertissements qui ne me font faire aucune injustice. Vous ne savez, dit saint Augustin, où vous pousseront ces flatteurs. Voyez, poursuit ce grand homme, les buissons hérissés d'épines qui font horreur à la vue. La racine n'en est pas piquante ; mais c'est elle qui pousse ces pointes perçantes qui déchirent et ensanglantent les mains (*Enar. in ps.* LII, *n.* 3, *t.* IV, *p.* 488; *Enar. in ps.* CXXXIX, *n.* 4, *t.* IV, *p.* 1553). Ainsi l'attache aux plaisirs semble d'abord être douce; mais elle s'effarouche et devient cruelle quand elle trouve de la résistance; mais elle se porte aisément à se remplir par des pilleries, lorsqu'elle s'est épuisée par ses excessives dépenses.

Quand j'entends parler les voluptueux dans le livre de la Sapience, je ne vois rien de plus agréable ni de plus riant. Ils ne parlent que de festins, que de danses, que de fleurs, que de passe-temps. *Coronemus nos rosis antequam marcescant : nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostræ* (II, 8) : Couronnons, disent-ils, nos têtes de fleurs avant qu'elles soient flétries : qu'il n'y ait point de pré, où notre intempérance ne se signale. Ils invitent tout le monde à leur bonne chère, et ils veulent leur faire part de leurs plaisirs. *Nemo nostrum exors sit luxuriæ nostræ : ubique relinquamus signa lætitiæ* (*Ibid.*, 9) : Que nul ne se dispense de prendre part à notre débauche : laissons partout des marques de réjouissance. Que leurs paroles sont douces ! que leur humeur est enjouée ! que leur compagnie est désirable ! Mais si vous laissez pousser cette malheureuse racine, les épines sortiront bientôt : car écoutez la suite de leurs discours, et vous les verrez résolus à opprimer le juste qui les contredit, à réparer par des pilleries ce qu'ils ont dissipé par leurs débauches. Opprimons, ajoutent-ils, le juste et le pauvre ; ne pardonnons point à la veuve ni à l'orphelin : *Opprimamus pauperem justum* (*Ibid.*, 10). Quel est ce soudain changement ? et qui aurait jamais attendu d'une douceur si plaisante une cruauté si impitoyable ?

C'est en effet, chrétiens, que l'âme s'étant une fois éloignée de Dieu, fait de terribles progrès dans ce malheureux voyage. Le principe de toute droiture, c'est-à-dire la crainte de Dieu, étant affaibli, elle n'a plus de force ni de résistance : elle s'abandonne peu à peu, et tombe d'excès en excès et de désordre en désordre. *De même qu'un espion*, dit saint Grégoire de Nysse, *s'il est rejeté d'abord, s'en retourne honteux et confus ; mais s'il est reçu dans la place, il gagne peu à peu les uns par les autres avec un air innocent, et enfin le parti des traîtres devient le plus fort : ainsi un vicieux amour des plaisirs ayant une fois entrée dans le cœur par une secrète intelligence, il sollicite l'un après l'autre tout ce qu'il y a en nous de mauvais désirs : il se fait*, dit ce saint évêque, *une grande défection ; tout se range de ce côté. La raison inconsidérée qui s'était trop* (1) *facilement confiée aux sens, est trahie par ces infidèles* (*In Eccle. hom.* 8, *t.* I, *p.* 460, 461) : tout est perdu, tout [est renversé].

C'est donc avec raison que l'Eglise nous détache des plaisirs du monde, même des licites. Le carême [a été institué] pour cet exercice : nous nous en servons pour une occasion de scandale. Mais quand les joies sensuelles ne seraient pas dangereuses, c'est assez qu'elles soient vaines [pour nous porter à les rejeter].

SECOND POINT.

Je vous ai fait parler un philosophe comme un auteur non suspect, pour vous faire voir les périls où la volupté mettait la vertu : je vous produirai maintenant un roi. Si un philosophe qui a passé sa vie dans un coin de son cabinet, [était le seul qui s'élevât contre les plaisirs,] on dirait qu'il parlerait en spéculatif; mais un roi à qui la fortune n'avait rien refusé et qui ne s'était rien refusé lui-même, [qui avait] promené ses sens par toutes sortes d'expériences, [est bien propre à vous convaincre de la vanité de tous les plaisirs des sens]. Salomon [vous l'atteste hautement]. Deux obstacles [nous empêchent d'en jouir] : ou on ne peut pas par impuissance : il nous décrit son abondance : ou on ne veut pas par retenue ; il nous fait entendre qu'il avait abandonné ses sens : *Quæ desideraverunt oculi mei, non negavi eis, nec prohibui cor meum* (*Eccles.*, II, 10) : Je n'ai rien refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont désiré ; et j'ai permis à mon cœur de jouir de tous les plaisirs. Ne se contenter pas de quelques plaisirs, vouloir que tous ses sens et tous ses désirs soient satisfaits par quelque chose d'exquis ; [c'est ce que Salomon avait fait]. Après cela que dit-il? Il s'éveille, il se reconnaît, et *il a trouvé*, dit-il, *que tout cela était vanité et affliction d'esprit* (*Ibid.*, 11) : pesez ces deux mots. Vanité, parce qu'il n'y a point de corps ; tout le prix vient de la faiblesse de la raison ; et c'est alors qu'il dit : *Risum reputavi errorem ; et gaudio dixi : Quid frustra deciperis* (*Ibid.*, 2)? J'ai dit au ris : Tu n'es que folie ; et à la joie : Pourquoi veux-tu me séduire? Preuve que tous ces grands divertissements touchent plus les enfants que tous les autres. Etre paré, courir de çà et de là, se déguiser,

(1) Aveuglément.

se masquer, [sont des jeux d'enfants] : nous nous rions de leurs badineries ; et les nôtres sont d'autant plus ridicules que nous y mêlons plus de sérieux ; car il n'y a rien de plus ridicule que le sérieux dans les niaiseries. L'amour de tous ces divertissements, c'est donc un reste d'enfance.

Bien plus, c'est une folie: qui rit avec plus d'emportement que les insensés? *Fatuus in risu exaltat vocem suam : vir autem sapiens vix tacite ridebit* (*Eccli.*, XXI, 23) : L'insensé élève sa voix en riant ; mais l'homme sage rira à peine tout bas : avec crainte, parce qu'il craint toujours de se tromper ; parce qu'un certain sérieux intime désavoue toutes ces fausses joies et a honte de s'y laisser emporter ; parce qu'il ne sait s'il y a plus de sujet ou de tristesse ou de joie. Dégoût, appétit, encore dégoût, puis renouvellement d'ardeur ; c'est ce qui arrive dans tous les plaisirs. C'est donc une disposition déraisonnable à cause du changement ; et par conséquent vanité, faiblesse de raison. Le carnaval achevé, que vous reste-t-il ? Le corps fatigué et l'esprit vide. Oh! l'homme n'est que vanité, et aussi ne poursuit-il que des choses vaines : *Verumtamen in imagine pertransit homo; sed et frustra conturbatur* (*Psalm.* XXXVIII, 8) : il n'est rien et il ne recherche que des riens pompeux. Tout est vanité; ajoutons, et affliction d'esprit.

Nulle voie si aplanie où il ne se trouve des embarras; nulle passion si douce qui ne fasse naître mille passions accablantes. L'espérance balancée par la crainte : l'amour.... il ne convient pas à la gravité de cette chaire de parler de ses douceurs ; mais nous pouvons bien parler de l'enfer de la jalousie. Nul ne fait moins ce qu'il veut que celui qui veut faire tout ce qu'il veut ; parce que dans l'exécution de ses volontés, impuissant de soi-même, il dépend d'autrui. Les hommes sont contredisants, les humeurs contraires : on se choque, on se traverse mutuellement ; il est malaisé de faire concourir avec nos desseins [ceux des autres] : donc affliction d'esprit. Quiconque ne résiste pas à ses volontés, est injuste au prochain, incommode au monde, outrageux à Dieu, pénible à soi-même. Voulez-vous faire ce que vous voulez ? N'entreprenez pas de faire ce que vous voulez. Retranchez les volontés superflues qui vous rendent dépendants des autres : plus aisé de modérer ses volontés que de les satisfaire ; vous y trouverez les vrais plaisirs.

Ne soupirez donc plus après les plaisirs de ce corps mortel; ne buvez plus cette eau trouble, laquelle vous voyez [sortir] d'une source si corrompue. Ce qui peut nous déplaire un seul moment, jamais digne de notre amour. Et ne nous persuadons pas que nous vivions sans plaisirs, pour les vouloir transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle, à la partie divine et incorruptible. C'est là au contraire, dit Tertullien, qu'il se forme une volupté toute céleste du mépris des voluptés sensuelles. Car quel plus grand plaisir que le mépris des plaisirs mêmes, qui sans pouvoir nous contenter, ne nous laissent jamais de repos : *Quæ major voluptas quam fastidium ipsius voluptatis* (*De Spect. n.* 29, *p.* 102)?

Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime ; plaisir toujours égal, toujours uniforme; qui naît non du trouble de l'âme, mais de sa paix ; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la rectitude immuable de sa conscience: plaisir par conséquent véritable ; qui n'agite pas la volonté, mais qui la calme; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire ; qui ne chatouille pas le cœur dans sa surface, mais qui l'attire tout entier à Dieu par son centre.

Voyez les liesses, les transports, les chants de cette cité triomphante. C'est de là que Jésus-Christ nous a apporté un commencement de la gloire dans le bienfait de la grâce ; un essai de la vision dans la foi ; une partie de la félicité dans l'espérance ; enfin un plaisir intime [dans la paix d'une bonne conscience] : et si ces plaisirs ne sont pas tout à fait sensibles et satisfaisants, aussi n'en est-ce pas encore le temps.

TROISIÈME POINT.

1° C'est le temps du voyage ; [et celui qui se livre aux plaisirs, au lieu d'avancer, perd de vue le terme où il doit tendre, et ne saurait y arriver]. 2° C'est le temps de rendre compte de ses actions. Celui qui est toujours en joie pense-t-il quelquefois aux grandes affaires qu'il a, et combien les ris excessifs et les jeux perpétuels siéent mal à ceux qui doivent être présentés devant le tribunal de Jésus-Christ? La joie quand vous serez absous. 3° C'est le temps du combat; et [les plaisirs ne sont propres qu'à nous énerver et nous réduire dans l'impuissance de vaincre]. 4° C'est le temps de travailler à sa guérison et non le temps de se livrer aux plaisirs : *Sanitatis tempus est non voluptatis* (*S. Aug., de Scriptur. ser.* 87, *c.* 11, *t.* V, *p.* 468). [Il faut réprimer ces] appétits irréguliers qui sont causés par la maladie, [et qui ne peuvent que l'entretenir ou l'augmenter si l'on se prête à les satisfaire].

Il y a des maux qui nous blessent, il y a des maux qui nous flattent : ceux-là nous les devons supporter; ceux-ci nous les devons modérer: le premier par la patience et par le courage; le second par la tempérance et par la retenue. Et les maux qui nous affligent nous servent à corriger ceux qui nous flattent; parce que la force de ces derniers est dans le plaisir, et que la pointe du plaisir s'émousse par la souffrance [qui en est] le contraire : *Alia quæ per patientiam sustinemus, alia quæ per continentiam refrenamus* (*S. Aug., cont. Julian. l.* V, *c.* 5, *t.* X, *p.* 640). C'est ainsi que nous faisons servir d'instrument à la justice la peine du péché : *In usus justitiæ peccati pœna conversa est* (*S. Aug., de Civit. Dei, lib.* XIII, *c.* 4, *t.* VII, *p.* 328). Un malade ne songe pas au plaisir; trop heureux de recouvrer la santé : [et pour l'acquérir il consent de se soumettre

à un] régime [exact et sévère. Telle est la conduite que nous devons suivre]. *Nostræ cœnæ, nostræ nuptiæ nondum sunt. Non possumus cum illis discumbere, quia nec illi nobiscum* (*Tertul., de Spect. n.* 28, *p.* 102): Le temps de nos festins, de nos noces, n'est pas encore venu : nous ne pouvons nous réjouir avec les mondains, parce qu'ils ne pourront aussi se réjouir avec nous. Viendra le temps de notre banquet: l'époux viendra, et il leur sera dit: *Nescio vos* (*Matt.*, XXV, 12): Je ne vous connais pas; et nous entrerons en la joie de Notre-Seigneur. Nous ne la connaissons que par espérance ; mais alors nous en aurons la possession véritable. *Amen.*

SERMON

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Prêché dans la cathédrale de Meaux, à l'ouverture d'une mission, en 1692 (1).

Mépris que nous devons faire du monde pour aller à Dieu. Obligation de toujours croître en amour et en perfection durant le cours de cette vie. Deux sortes de tristesses: quelle est celle qui est le partage des enfants de Dieu. Dispositions dans lesquelles nous devons entrer lorsque Dieu nous frappe. Sentiments de pénitence nécessaires pour obtenir l'indulgence du Jubilé. Stabilité essentielle à la vraie pénitence : amour, seul capable de produire une solide conversion.

Vado ad Patrem meum.
Je m'en vais à mon Père (*Joan.*, XVI, 16).

Notre-Seigneur, mes chers frères, dit cette parole en la personne de ses fidèles, aussi bien qu'en la sienne ; et pour nous donner la confiance de la répéter avec lui, il a dit en un autre endroit: Je monte vers mon Père et vers votre Père; vers mon Dieu et vers votre Dieu (*Joan.*, XX, 17). Son Père est donc le nôtre aussi, quoiqu'à titre différent; le sien par nature, et le nôtre par adoption ; et nous pouvons dire avec lui : «Je m'en vais à mon Père». Je puis même ajouter, mes chers frères, que (2) cette belle parole nous convient, en un certain sens, plus qu'à Jésus-Christ; puisque (3) vivant sur la terre, il était déjà avec son Père, selon sa divinité; et que, même selon sa nature humaine, son âme sainte en voyait la face. Il était toujours avec lui; et dans un temps où il semblait encore éloigné de retourner au lieu de sa gloire avec son Père, il ne laissait pas de dire : Je ne suis pas seul; mais mon Père qui m'a envoyé, et moi, sommes toujours ensemble (*Joan.*, VIII, 16).

C'est donc à nous qui sommes vraiment séparés de Dieu, c'est à nous, mes bien-aimés, à faire un continuel effort pour y retourner; c'est à nous à dire sans cesse : *Je vais à mon Père ;* et comme cette parole marquait la consommation (1) du mystère de Jésus-Christ dans son retour à sa gloire, elle marque aussi la perfection de la vie du chrétien, dans le désir qu'elle nous inspire de retourner à Dieu de tout notre cœur.

Pénétrons (2) donc le sens de cette parole ; concevons premièrement ce que c'est que d'aller à notre Père ; voyons en second lieu ce qui nous doit arriver, en attendant que nous y soyons (3) ; et comprenons en dernier lieu quel bien nous (4) y aurons quand nous y serons parvenus : tout cela nous sera marqué dans notre Evangile ; et je ne ferai que suivre pas à pas ce que Jésus-Christ nous y propose.

PREMIER POINT.

Je m'en vais à mon Père. C'est l'état d'un chrétien d'aller toujours, mais d'où est-ce qu'il part, et où est-ce qu'il doit arriver? Saint Jean nous le fait entendre par cette parole : *Jésus sachant que son heure était venue, de passer de ce monde à son Père* (*Joan.*, XIII, 1). N'en disons pas davantage; nous devons faire ce passage avec Jésus-Christ. Je ne suis pas du monde, dit-il, comme ils ne sont pas du monde (*Joan.*, XVII, 16). Ainsi, selon sa parole, vous n'êtes pas du monde; quittez-le donc, marchez sans relâche, mais marchez vers votre Père. Voilà les deux raisons de votre passage: la misère du lieu d'où vous partez, et la beauté (5) de celui où vous êtes appelés.

Saint Paul, (6) pour nous exprimer le premier : *Le temps est court* (I *Cor.*, VII, 29), dit-il. Le temps est court; si vous ne quittez le monde, il vous quittera ; il reste donc. Que celui qui est marié, soit comme ne l'étant pas ; et ceux qui pleurent, comme ne pleurant pas ; et ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant pas; et ceux qui achètent, comme n'achetant pas; et ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas; parce que la figure de ce monde passe (*Ibid.*, 29, 30, 31, 32). Comme s'il disait : Pourquoi voulez-vous demeurer dans ce qui passe? vous croyez que c'est un corps, une vérité; ce n'est qu'une ombre et une figure qui passe et qui s'évanouit ; ainsi, en quelque état que vous soyez, ne vous arrêtez jamais. Les liaisons les plus (7) fermes et les plus saintes, telle qu'est celle du mariage, trouvent leur dissolution dans la mort; vos regrets passeront comme vos joies ; ce que vous croyez posséder à plus juste titre, vous échappe, à quelque prix que vous l'ayez acheté; tout passe malgré qu'on en ait.

Mais *c'est autre chose*, dit saint Augustin, *de passer avec le monde, autre chose de passer du monde pour aller ailleurs* (*In Joan., tract.* LV, *n.* 1, *tom.* III, *part*, II, *p.* 653). Le premier, c'est le partage des pécheurs; malheu-

(1) Nous n'avons point le manuscrit original de ce sermon. Il a déjà été imprimé dans un recueil de lettres et d'opuscules de M. Bossuet, publié en 1748 en deux vol. in-12, et il est placé dans le second volume de ce recueil, pag. 92 et suiv. Nous l'avons aussi trouvé dans quelques recueils manuscrits qui ont dû être copiés sur les originaux : nous avons conféré ces copies avec l'imprimé, et nous avons mis en variantes les différences qui pouvaient s'y rencontrer.
(2) Ces paroles nous conviennent.
(3) En.

(1) La consommation de Jésus-Christ.
(2) Dans.
(3) Parvenus.
(4) Aurons alors, et quel bonheur infini nous y attend.
(5) La félicité et la gloire.
(6) Nous exprime ainsi.
(7) Fortes.

reux partage qui ne leur demeure même pas, puisque si le monde passe, ils passent aussi avec lui. Le second, c'est le partage des enfants de Dieu, qui, de peur de passer toujours, ainsi que le monde, sortent du monde en esprit, et (1) passent pour aller à Dieu. Domaines, possessions, palais magnifiques, beaux châteaux (2), pourquoi voulez-vous m'arrêter? vous tomberez un jour; ou (3) si vous subsistez, bientôt je ne serai plus moi-même pour vous posséder : adieu, je passe, je vous quitte, je m'en vais, je n'ai pas le loisir d'arrêter. Et vous, plaisirs, honneurs, dignités, pourquoi étalez-vous vos charmes trompeurs? Je m'en vais. En vain vous me demandez encore quelques moments, ce reste de jeunesse et de vigueur; non, non, je suis pressé; je pars, je m'en vais; vous ne m'êtes plus rien. Mais (4) où allez-vous? Je vous l'ai dit, je m'en vais à mon Père: c'est la seconde raison de hâter mon départ.

Le monde (5) est si peu de chose, que les philosophes l'ont quitté, sans même savoir où aller : dégoûtés de sa vanité et de ses misères, ils l'ont quitté ; ils l'ont quitté, dis-je, sans même savoir s'ils trouveraient, en le quittant, une autre demeure où ils pussent s'établir solidement. Mais, moi, je sais où je vais : je vais à mon Père. Que craint un enfant quand il va dans la maison (6) paternelle? Ce malheureux prodigue, qui s'était perdu en s'en éloignant, et qui s'était jeté en tant de péchés et en tant de (7) misères, trouve une ressource, en disant : *Je me lèverai, et je retournerai chez mon Père* (*Luc.*, XV, 18). Prodigues, cent fois plus perdus que le prodigue de l'Evangile, dites donc : Je me lèverai, je retournerai; mais plutôt ne dites pas, Je retournerai, partez à l'instant. Jésus-Christ vous apprend à dire, non pas, J'irai à mon Père, mais, j'y vais ; je pars à l'instant : ou si vous dites, Je retournerai, avec le prodigue, que cette résolution soit suivie d'un prompt effet, comme la sienne ; car il se leva aussitôt, et il vint à son père. Dites donc dans le même esprit : Je retournerai à mon père : là, les mercenaires, les âmes imparfaites, ceux qui commencent à servir Dieu, et qui le font encore par quelque espèce d'intérêt, ne laissent pas de trouver dans sa maison un commencement d'abondance; combien donc en trouveront ceux qui sont parfaits, et qui le servent par un pur amour? Allez donc, marchez : quand le monde serait aussi beau qu'il s'en vante, et qu'il le paraît à vos sens, il le faudrait quitter pour une plus grande beauté, pour celle de Dieu et de son royaume. Mais maintenant ce n'est rien, et vous hésitez, et vous dites toujours : J'irai, je me lèverai, je retournerai à mon Père; sans jamais dire : Je vais.

Mais enfin supposons que vous partiez; vous voilà dans la maison paternelle. Attiré

(1) Partent.
(2) Meubles, richesses.
(3) Ou bien.
(4) Encore.
(5) En lui-même.
(6) De son père.
(7) Désordres et de.

par les sensibles douceurs d'une conversion naissante, vous y demeurez (1); c'est le veau gras qu'on vous y a donné d'abord, c'est la musique qu'on fait retentir dans toute la maison à votre retour. Voulez-vous donc demeurer dans cet état agréable, et y attacher votre cœur? Non, non, marchez, avancez; recevez ce que Dieu vous donne; mais élevez-vous plus haut, à la croix, à la souffrance, aux délaissements de Jésus-Christ, à la sécheresse qui lui a fait dire : J'ai soif (*Joan.*, XIX, 28); où néanmoins il ne reçoit encore que du vinaigre.

Eh bien! me voilà donc arrivé ; j'ai passé par les épreuves, et Dieu m'a donné la persévérance: je n'ai donc qu'à m'arrêter. Non, marchez toujours. Etes-vous plus avancé qu'un saint Paul qui avait bu tant de fois le calice de la passion de son (2) Sauveur? écoutez comme il parle, ou plutôt considérez comme il agit. Il dit aux Philippiens : Mes frères, je ne crois pas être arrivé (III, 13). Eh quoi! grand Apôtre, n'êtes-vous pas du nombre des parfaits! et pourquoi avez-vous dit dans cet endroit même : Tout ce que nous sommes de parfaits, ayons ce sentiment (*Ib.*, 15)? Il est parfait, et néanmoins : Non, dit-il, mes frères, je ne suis pas encore où je veux aller, et il ne me reste qu'une chose à faire (*Ibid.*, 13). Entendez-vous : Il ne me reste qu'une chose à faire. Et quoi? C'est qu'oubliant ce que j'ai fait, et tout l'espace que j'ai laissé derrière moi dans la carrière où je cours, je m'étende à ce qui est devant moi. Je m'étende; que veut-il dire? Je fais continuellement de nouveaux efforts ; je me brise, pour ainsi (3) dire, et je me disloque moi-même, par l'effort continuel que je fais pour m'avancer; et cela incessamment, sans prendre haleine, sans poser le pied un moment (4) dans l'endroit de la carrière où je me trouve; je cours de toutes mes forces vers le terme qui m'est proposé (*Ibid.*, 14) (5). Et encore, quel est ce terme? et verrons-nous une fin à votre course (6) durant cette vie mortelle? Ecoutez ce qu'il répond : Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ (I *Cor.*, IV, 16). Imitateur de Jésus-Christ! je ne m'étonne donc plus si, après tant d'efforts, tant de souffrances, tant de conversions, tant de prodiges de votre vie, vous dites toujours que vous n'êtes pas encore arrivé. Le terme où vous tendez, qui est d'imiter la perfection de Jésus-Christ, est toujours infiniment éloigné de vous : ainsi vous irez toujours, tant que vous serez en cette vie, puisque vous tendez à un but où vous ne serez jamais arrivé parfaitement.

Et vous, mes frères, que ferez-vous, sinon ce qu'ajoute le même apôtre dans son Epître aux Philippiens? Soyez, mes frères, mes imitateurs, et proposez-vous l'exemple de ceux qui se conduisent selon le modèle que vous avez vu en nous (III, 17). Il faut donc tou-

(1) Vous êtes comblé de joie.
(2) Maître.
(3) Parler.
(4) Pour m'arrêter.
(5) Par la vocation céleste.
(6) O saint apôtre.

jours avancer, toujours croître; en quelque degré de perfection qu'on soit, ne s'y reposer jamais, ne s'y arrêter jamais. Je m'en vais, je m'en vais plus haut, et toujours plus près de mon Père : *Vado ad Patrem*. Le chemin où l'on marche, la montagne où l'on veut, pour ainsi dire, grimper, est si roide que si l'on n'avance toujours, on retombe; si l'on ne monte sans cesse, et qu'on veuille prendre un moment pour se reposer, on est entraîné en bas par son propre poids. Il faut donc toujours passer outre, toujours s'élever (1), sans s'arrêter nulle part. C'est la pâque de la nouvelle alliance qu'il faut célébrer en habit de voyageur, le bâton à la main, la robe ceinte, et manger vite l'agneau pascal ; car c'est la pâque, c'est-à-dire, le passage du Seigneur (*Exod.*, XII, 11) ; et comme Moïse l'explique après, c'est la victime du passage du Seigneur (27), qui nous apprend aussi à passer toujours outre, sans nous arrêter jamais ; car Jésus-Christ, qui est cette victime, s'en va toujours à son Père, et nous y mène avec lui. Si nous ne faisons un continuel effort pour nous approcher de lui, et nous y unir de plus en plus, nous n'accomplissons pas le précepte : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toutes vos pensées, de toutes vos forces (*Deut.* VI, 5).

Mais quand on sera arrivé à ce parfait exercice de l'amour de Dieu, alors du moins il sera permis de s'arrêter et de prendre du repos ? Quoi, vous ne savez donc pas qu'en aimant, on acquiert de nouvelles forces pour aimer ! le cœur s'anime, se dilate, le Saint-Esprit qui le possède lui inspire de nouvelles forces pour aimer de plus en plus. Ainsi vous n'aimez point de toutes vos forces, si vous n'aimez encore de ces nouvelles forces que vous donne le parfait amour. Il faut donc croître en amour pendant tout le cours de cette vie : celui qui donne des bornes à son amour, ne sait ce que c'est que d'aimer : celui qui ne tend pas toujours à un plus haut degré de perfection, ne connaît pas la perfection, ni les obligations du christianisme. Soyez parfaits, dit le Sauveur, comme votre Père céleste est parfait (*Matt.*, V, 48). Pour avancer vers ce but où l'on n'est jamais tout à fait en cette vie, il faut croître en perfection, toujours aimer de plus en plus. Je ne sais si dans le ciel même l'amour n'ira point toujours croissant ; puisque l'objet qu'on aimera étant infini et infiniment parfait, il fournira éternellement à l'amour de nouvelles flammes. Si néanmoins il faut dire qu'il y a des bornes, c'est (2) Dieu seul qui les donne ; et comme durant cette vie, on peut toujours avancer, toujours croître, il le faut donc toujours faire, toujours dire : Je vais à mon Père, c'est-à-dire, je marche non-seulement pour y aller lorsque j'en suis éloigné, mais lors même que je m'en approche et que je m'y unis, je tâche de m'en approcher et de m'y unir davantage, jusqu'à ce que je parvienne à cette parfaite unité où je ne serai avec lui qu'un même esprit, où je lui serai

(1) Toujours poursuivre.
(2) Du moins.

tout à fait semblable, en le voyant tel qu'il est (I *Joan.*, III) ; ou enfin, et pour tout dire en un mot, où lui-même sera tout en tous (I *Cor.*, XV, 28), et rassasiera tous nos désirs. Mais en attendant (1), qu'avons-nous à faire ? C'est ce que je vous (2) devais expliquer dans la seconde partie de ce discours, ou plutôt ce que Jésus-Christ vous expliquera lui-même dans notre Evangile.

SECOND POINT.

Ce que vous (3) avez à faire, dit-il, en attendant le jour de votre délivrance, c'est que vous pleurerez et vous gémirez, et le monde se réjouira ; mais vous, vous serez dans la tristesse : *Vos autem contristabimini* (*Joan.*, XVI, 20). Pour entendre cette tristesse, il faut écouter le saint apôtre, qui nous dit qu'il y a de deux sortes de tristesse : il y a la tristesse du siècle, la tristesse selon le monde et la tristesse selon Dieu (II *Cor.*, VII, 10). Ne croyez pas, mes frères, sous prétexte que Jésus-Christ a prononcé que le monde serait dans la joie, ne croyez pas, dis-je, qu'il ait voulu dire que ses joies seront sans amertume, ou qu'elles ne seront pas suivies de douleur. Qui ne voit par expérience que ceux qui aiment le monde ont presque toujours à pleurer (4) la perte de leurs biens, de leurs plaisirs, de leur fortune, de leurs espérances et en un mot de ce qu'ils aiment? Si donc Jésus-Christ a dit que le monde se réjouira, c'est qu'il cherchera toujours à se réjouir; c'est là son génie, c'est là son caractère : mais quoiqu'il cherche toujours la joie, il ne lui arrive jamais de la trouver (5) à son gré, c'est-à-dire, pure et durable. Salomon a dit, il y a longtemps, que ces deux qualités manquent aux joies de la terre : *Le ris* (6) *sera mêlé de douleur* (*Prov.*, XIV, 13) ; les joies du monde ne sont donc jamais pures : *Les pleurs suivent de près la joie;* elle ne sera donc jamais durable, et quelque heureux qu'on soit dans le monde, (7) il y a plus d'afflictions que de plaisirs ; c'est donc là cette tristesse du siècle dont saint Paul vous a parlé.

Mais qu'en a dit ce bienheureux apôtre? La tristesse du siècle produit la mort (II *Cor.*, VII, 10) ; parce qu'elle vient de l'attachement aux biens périssables. A cette tristesse du siècle saint Paul oppose la tristesse qui est selon Dieu et qui est le vrai caractère de ses enfants. La tristesse qui nous peut venir du côté du monde, par la perte des biens de la terre, ou par l'infirmité de la nature, par les maladies, par les douleurs, nous est commune avec les impies; ainsi ce n'est pas là cette tristesse que le Sauveur donne en partage à ses fidèles en leur disant : Vous pleurerez. C'est, mes frères, cette douleur selon Dieu, dont il veut parler, et quel en est le sujet? sinon qu'ordinairement le monde persé-

(1) Ce bonheur.
(2) Dois expliquer dans ce discours, et.
(3) Devez.
(4) Quelque chose, ou.
(5) Assez.
(6) Ici-bas sera toujours.
(7) On y a.

cuteur fait souffrir les gens de bien et les tient dans l'oppression. Ajoutons que Dieu, comme un bon père, châtie les justes comme ses enfants, et leur fait trouver leurs maux en ce monde, afin de leur réserver leurs biens dans la vie future. Vous voyez (1) bien déjà quelque chose de cette tristesse qui est selon Dieu. Soumettez-vous-y, mes chers frères, soumettez-vous à l'ordre qu'il a établi dans sa famille, et si, lorsqu'il a résolu de punir le monde, il commence le jugement par sa maison (I *Petr.*, IV, 17), par les justes qui sont ses enfants, tendez le dos humblement à cette main paternelle, et laissez-lui exercer une rigueur si remplie de miséricorde.

Mais voici encore une autre (2) espèce de cette tristesse selon Dieu. Assis sur les fleuves de Babylone et au milieu des biens qui passent, les fidèles sentent leur bannissement et pleurent en se souvenant de Sion, leur chère patrie. Ah! mes chers enfants, si quelque goutte de cette tristesse entre dans vos cœurs, et que, pleins de dédain et de dégoût pour ce qui passe, vous vous sentiez affligés de ne pas jouir encore du bien (3) qui est éternel, après lequel vous soupirez, c'est là la tristesse selon Dieu que je vous souhaite.

Mais ce n'est pas encore celle que j'ai dessein de vous prêcher aujourd'hui avec saint Paul. Cette tristesse, qui est selon Dieu, produit, dit ce saint apôtre, une pénitence stable (II *Cor.*, VII, 10). C'est donc là principalement cette douleur que je vous souhaite : le regret de vos péchés, la tristesse et l'amertume de la pénitence. Si je puis vous inspirer cette douleur, alors, alors, mes chers frères, je vous dirai avec l'Apôtre : Ah! mes bien-aimés, je me réjouis, non pas de ce que vous êtes contristés, mais de ce que vous l'êtes selon Dieu par la pénitence (*Ibid.*, 9), et encore : Qui est celui qui me peut donner de la consolation et de la joie, sinon celui qui s'afflige à mon sujet (*Ibid.*, II, 2), à qui ma prédication et mes avertissements ont inspiré cette tristesse qui est selon Dieu, et le regret de leurs fautes ?

C'est, mes frères, pour vous inspirer cette tristesse salutaire, que j'ai appelé des prédicateurs qui vous prêcheront la pénitence dans (4) le sac et sur la croix. Vous commencerez dès ce soir à les entendre, et je fais l'ouverture de cette mission, dont j'espère tant de fruits. Laissez-vous donc affliger selon Dieu, et plongez-vous dans la tristesse de la pénitence. Je suis touché, il y a longtemps, de la tristesse que vous donnent tant de misères, tant de charges que vous avez beaucoup de peine à supporter, et que sans doute vous ne pouvez supporter longtemps, malgré votre bonne volonté. Je vous plains (5) ; je les ressens avec vous, et quelle serait ma joie, si je pouvais vous soulager de ce fardeau ? Mais il faut que je vous parle comme un père : quand vous exagéreriez vos maux, qui sont grands, vous n'allez pas à la source. Toutes les fois que Dieu frappe et qu'on ressent des misères, ou publiques, ou particulières, qu'on est frappé dans ses biens, dans sa personne, dans sa famille, il ne faut pas s'arrêter à plaindre ses maux et à pousser des gémissements qui ne les guérissent pas : il faut porter sa pensée à nos péchés qui nous les attirent.

Voyez ce prodigue, dont nous vous parlions tout à l'heure, réduit à paître un troupeau immonde, et gagnant à peine du pain dans un service si bas et si indigne. Il ne se contente pas de dire : Les moindres domestiques de mon Père sont abondamment nourris, et moi qui suis son fils, je meurs ici de faim (*Luc.*, XV, 17); car cette plainte stérile n'aurait fait qu'aigrir ses maux, au lieu de les soulager. Il va à la source : il sent que la source de ses maux, c'est d'avoir quitté son Père et sa maison où tout abonde; c'est de s'être contenté des biens qui se dissipent si vite et qu'il lui avait arrachés ; parce que ce père si sage et si bon qui en connaissait la malignité, avait peine à les lui donner. Il dit donc dans ce sentiment : J'irai, je me lèverai, et je retournerai vers mon père (*Ibid.*, 18) ; et non content de le dire d'une manière faible et imparfaite, il se lève, il vient à son père et il éprouve les douceurs de ses tendres embrassements. S'il s'était contenté de dire : Ah ! que je suis malheureux ! et que se prenant de ses maux, non point à soi-même, mais à Dieu, il eût blasphémé contre le ciel ; qu'aurait-il fait autre chose, que d'aggraver son fardeau ? Mais parce qu'il a dit dans sa misère : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis pas digne d'être appelé votre fils ; il a tout ensemble et effacé son péché, et fini les maux qui en faisaient le châtiment.

Mes bien-aimés, faites-en de même. Vous voyez tant d'ennemis conjurés de tous côtés contre vous : ne dites pas comme faisaient autrefois les Juifs : C'est l'Egypte, ce sont les Chaldéens, c'est l'épée du roi de Babylone, qui nous poursuit ; dites : Ce sont nos péchés qui ont mis la séparation entre Dieu et nous (*Isai.*, LIX, 2) ; encore un coup, ce sont nos péchés qui soulèvent contre nous tant d'ennemis. Nos péchés accablent l'Etat, comme disait saint Grégoire, le royaume n'en peut plus sous ce faix : *Peccatorum nostrorum oneribus premimur, quæ reipublicæ vires gravant* (*Ad Maur. Aug.*, *ep. l.* V, *ep.* 20, *t.* II, *p.* 747). Venez donc gémir devant Dieu, à la voix de ces saints missionnaires qui viennent me seconder et me prêter leurs secours, pour vous préparer à la grâce du Jubilé.

Vous me direz : Mais la grâce du Jubilé est donnée pour nous soulager et relâcher les peines que nous méritons par nos crimes ; par conséquent pour nous donner de la joie, et non pas pour nous plonger dans la tristesse à laquelle vous nous exhortez. Vous n'entendez pas, mes bien-aimés, le mystère de l'indulgence et du Jubilé, et la nature de cette grâce. Il y a une peine et une douleur

(1) Donc.
(2) Cause.
(3) Eternel de votre céleste patrie, après laquelle.
(4) La pénitence.
(5) Je sens vos maux.

que l'indulgence relâche : il y en a une autre qu'elle augmente. La peine qu'elle relâche, c'est cette affreuse austérité de la pénitence, dont nous devrions porter toutes les rigueurs, après avoir tant de fois péché contre Dieu et outragé son Saint-Esprit. Mais il y a une peine que l'Indulgence doit augmenter; et c'est la peine que nous cause le regret d'avoir offensé Dieu. Et pourquoi l'Indulgence vient-elle augmenter cette peine d'un cœur affligé de ses péchés, et percé de douleur d'en avoir commis un si grand nombre? si ce n'est, comme dit le Sauveur, que celui à qui on remet davantage, aime aussi davantage (*Luc.*, VII, 47), et qu'en aimant davantage son bienfaiteur, il doit aussi s'affliger davantage de l'avoir offensé par tant de crimes. C'est donc ainsi que l'Indulgence augmente la peine ; cette peine d'avoir commis un péché mortel, cent péchés mortels, un nombre infini de péchés mortels. C'est pour ceux en qui cette peine intérieure de la pénitence s'augmente, c'est pour ceux-là, mes bien-aimés, que l'Indulgence est accordée. *Ceux qui font la pénitence indifféremment*, comme parle le saint concile de Nicée, *il n'y a point d'indulgence pour eux* (*Can.* XII, *Lab.*, *t.* II, *p.* 42). L'esprit de l'Eglise est d'accorder l'Indulgence à ceux qui sont pénétrés et comme accablés par (1) la douleur de leurs crimes.

Mais je veux encore remonter plus haut, et vous remettre devant les yeux l'exemple de saint Paul. C'est la pénitence imposée et l'Indulgence accordée à ce Corinthien incestueux, qui a donné lieu à l'excellente doctrine que je vous ai rapportée de ce grand apôtre sur la tristesse de la pénitence. Saint Paul avait prononcé contre ce pécheur scandaleux une dure et juste sentence, jusqu'à le livrer à Satan, pour l'affliger selon la chair, et le sauver selon l'esprit (I *Cor.*, V, 5). l'Eglise de Corinthe, vivement touchée du reproche que saint Paul lui avait fait de souffrir un si grand scandale au milieu d'elle, avait mis ce pécheur en pénitence ; et depuis, touchée de ses larmes, elle en avait adouci la rigueur, suppliant le saint apôtre d'agréer ce charitable adoucissement. Et sur cela voici l'Indulgence qu'accorda saint Paul : voici le premier exemple de cette indulgence apostolique, qui a été de tout temps si prisée et si estimée dans l'Eglise. Eh bien, dit-il, c'est assez que le pécheur scandaleux ait reçu la correction, ait subi la peine que vous lui avez imposée dans votre assemblée par la multitude, dit-il, par l'Eglise, par les pasteurs, avec le consentement de tout le peuple ; car c'est sans doute ce que veulent dire ces mots : *Sufficit objurgatio hæc, quæ fit a pluribus* (II *Cor.*, II, 6). Ainsi, loin de trouver mauvais ce que votre charité a fait pour lui et l'adoucissement de sa peine, je vous exhorte au contraire de le traiter avec indulgence, de le consoler par ce moyen dans l'extrême confusion et affliction que lui cause son crime; De peur, dit cet apôtre, qu'il ne soit accablé par un excès de tristesse :

(1) Le regret.

Ne forte abundantiori tristitia absorbeatur (II *Cor.*, II, 7).

Vous voyez maintenant, mes bien-aimés, ce qui le rendit digne de l'indulgence de l'Eglise et de saint Paul; c'est que s'étant livré sans bornes à cette tristesse salutaire de la pénitence, il s'y plongea jusqu'à faire craindre qu'il en serait accablé, que sa douleur ne l'absorbât ; *Ne absorbeatur*, ne l'abîmât ; en sorte qu'il ne la pût pas supporter. Livrez-vous donc, à son exemple, à la douleur de la pénitence ; afin de vous rendre dignes de l'indulgence, des consolations, de la charité de l'Eglise.

Mais, mes frères, n'oubliez pas un caractère de cette tristesse qui est selon Dieu, marqué par saint Paul, dans le passage que nous traitons. La tristesse qui est selon Dieu, produit, dit-il, une pénitence. Mes frères, quelle pénitence? Une pénitence stable: *Pœnitentiam stabilem* (*Ibid.*, VII, 10), non pas de ces douleurs passagères, que la première attaque des sens et de la tentation emporte aussitôt et sans résistance. Cette tristesse produit la mort, aussi bien que celle du siècle, parce qu'elle n'a servi au pécheur que pour lui faire faire une confession, qui n'ayant point eu de bons effets, n'en peut avoir eu que de très-mauvais, en donnant lieu à une rechute plus dangereuse que le premier mal. La pénitence que je vous demande est une pénitence durable, affermie sur de solides maximes et sur une épreuve convenable. Et en quoi consiste la stabilité de cette tristesse? L'Apôtre dit, quand elle est parfaite, qu'elle doit produire une pénitence stable pour le salut (*Ibid.*): elle a donc la stabilité qui lui convient, lorsqu'elle vous mène jusqu'au salut, jusqu'à la parfaite union avec Dieu, et au dernier accomplissement de cette parole : Je vais à mon Père. Alors il vous arrivera ce que Jésus-Christ a promis dans notre Evangile: ce qui devait faire le dernier point de ce discours, et que je tranche en un mot.

Alors, dit-il, votre tristesse sera changée en joie, et en une joie que personne ne vous ôtera jamais : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis* (*Joan.*, XVI, 22). Voilà, mes frères, la joie que je vous souhaite ; non pas ces joies que le monde donne et que le monde ôte : il les donne, non par raison, mais par humeur, par bizarrerie (1); et il les ôte sans savoir pourquoi, avec aussi peu de raison qu'il en a eu à les donner. Loin de nous ces joies trompeuses ; loin de nous l'aveuglement qu'elles produisent dans les cœurs, et le criminel attachement avec lequel on s'y abandonne. Je vous souhaite cette joie qui ne change pas; parce que celui qui la donne est immuable.

Mais, mes frères, n'oubliez jamais qu'il y faut venir par la tristesse, par la tristesse qui est selon Dieu, par la tristesse de la pénitence. C'est ce que Jésus-Christ nous explique à la fin de notre Evangile, par une comparaison admirable et bien naturelle. Une femme, dit-il, a de la douleur pendant qu'elle enfante, parce que son heure est venue : mais lorsqu'elle a enfanté un fils, elle

(1) Par caprice.

ne se souvient plus de ses maux, dans la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde (*Joan.*, XVI, 21). Voilà le modèle de cette douleur de la pénitence que je vous ai aujourd'hui prêchée après saint Paul. Vous devez enfanter un homme; et cet homme que vous devez enfanter et à qui vous devez donner une vie nouvelle, c'est vous-même. Votre heure est venue, (1) vous êtes à terme: la guerre avec tous ses maux, le commencement d'une campagne, qui apparemment doit être décisive; la mission, le jubilé, nos pressantes exhortations, avertissent qu'il est temps que vous acheviez cet enfantement, que vous semblez commencer depuis tant d'années (2), d'une manière si languissante et si faible (3). Mes bien-aimés, si la douleur que vous cause vos péchés n'est vive, pénétrante (4), déchirante, vous n'enfanterez jamais votre salut; hélas! vous serez de ceux dont il est écrit : L'enfant se présente et sa mère n'a pas la force de le mettre au monde : *Vires non habet parturiens* (IV *Reg.*, XIX, 3). Vous n'avez que des désirs (5) imparfaits, des résolutions (6) chancelantes; c'est-à-dire, non pas des résolutions, mais des mouvements languissants qui n'aboutissent à rien : vous périrez avec le fruit que vous devez mettre au jour; c'est-à-dire, votre conversion et votre salut. Mais si vous criez de toutes vos forces, si vos gémissements percent le ciel, si vos efforts sont pressants et persévérants, et que vous soyez de ces violents qui veulent emporter le ciel de force; que votre sort sera heureux! et quelle sera votre joie! Car si cette mère se tient heureuse pour avoir mis au monde un enfant qui est, à la vérité, un autre elle-même, mais enfin un autre: quelle doit être votre consolation, quel doit être votre transport, lorsque vous aurez enfanté, non pas un autre, mais vous-même? Afin de commencer une vie nouvelle, abandonnez-vous donc aux justes regrets d'avoir offensé Dieu; et si vous voulez achever cet enfantement salutaire que je vous prêche en son nom, ne vous arrêtez pas à la crainte de ses jugements.

La crainte de ses jugements est un tonnerre qui étonne, qui ébranle le désert, qui brise les cèdres, qui abat l'orgueil, qui, par de vives secousses, commence à déraciner les mauvaises habitudes. Mais pour rendre (7) la terre féconde, il faut que ce tonnerre rompe la nuée et fasse couler la pluie qui rend la terre féconde : *Dominus diluvium inhabitare facit* (*Ps.* XXVIII, 10). Cette pluie dont l'âme est arrosée et pénétrée, qu'est-ce autre chose, mes frères, que le saint amour? La terreur ne frappe qu'au dehors; il n'y a que l'amour qui change le cœur. La crainte agit avec violence et peut bien nous retenir pour un peu de temps; la seule dilection nous fait agir naturellement, par inclination, (1) et produit des résolutions aussi permanentes que douces. Et c'est encore ce qu'il nous faut faire, en disant: Je vais à mon Père. Ah! ce n'est point à un Juge implacable et rigoureux qu'il nous faut aller, comme de vils esclaves, comme des criminels condamnés (2); c'est à un Père miséricordieux et plein de tendresse. (3) Aimez donc, si vous voulez vivre; aimez, si vous voulez changer votre cœur, et y faire un changement durable. Ne vous lassez point de regretter d'avoir tant offensé un si bon Père; et après avoir goûté par ces saints regrets l'amertume de la pénitence, peu à peu (4) vous remplirez votre cœur de cette joie qui ne vous sera jamais ôtée; par la bénédiction éternelle du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

(1) Vous touchez le terme.
(2) De guerres et de disettes, mais d'une manière.
(3) Quand on entend les cris d'une femme en travail qui sont médiocres et languissants, on dit : Elle n'accouche pas encore : mais quand un cri qui perce les oreilles, les déchire, pour ainsi dire, et pénètre jusqu'au cœur, alors on se réjouit, et on dit : Elle est délivrée; et on apprend un peu après l'heureuse nouvelle qu'elle a mis un homme au monde, et on la voit consolée de son travail, qui auparavant lui était insupportable.
(4) Si elle ne déchire, pour ainsi dire, et ne brise vos cœurs.
(5) Informes et.
(6) Vagues et.
(7) Cette.

(1) Avec plaisir.
(2) Et qu'on conduit au supplice.
(3) Allons.
(4) Notre cœur sera rempli de cette joie pure qui ne lui.

SERMON

SUR LE MYSTÈRE DE L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Jésus, l'unique et véritable Pontife, figuré dans les cérémonies de l'ancienne Loi; le seul qui remplit parfaitement les fonctions du Sacerdoce. Besoin que nous avions d'un pareil Pontife : pourquoi devait-il monter au ciel. Excellence de sa qualité de Médiateur : comment est-il le médiateur universel. En quel sens donnons-nous ce nom aux Saints. Avec quel succès il sollicite, comme notre Avocat, la miséricorde divine en notre faveur : grâces et bénédictions qu'il répand sur nous du haut du ciel. Raisons qui doivent nous porter à être éternellement enflammés des désirs célestes.

Præcursor pro nobis introivit Jesus, secundum ordinem Melchisedech Pontifex factus in æternum.

Jésus, notre avant coureur, est entré pour nous au dedans du voile, c'est-à-dire, au ciel, fait pontife éternellement selon l'ordre de Melchisédech (*Hebr.* VI, 20).

Si l'on voyait une telle magnificence lorsque les consuls et les dictateurs triomphaient des nations étrangères; si les arcs triomphaux portaient jusqu'aux nues le nom et la gloire du victorieux ; s'il montait dans le Capitole au milieu de la foule de ses citoyens, qui faisaient retentir leurs acclamations jusque devant les autels de leurs dieux ; aujourd'hui que notre invincible Libérateur fait son entrée au plus haut des cieux, enrichi des dépouilles de nos ennemis; quelle serait notre ingratitude, si nous n'accompagnions son triomphe de pieux cantiques et de sincères actions de grâces? Certes, il est bien juste, ô Seigneur Jésus, que nous assistions avec une sainte allégresse à la célébrité de votre triomphe : car encore que sortant de ce monde, vous emportiez avec vous toute notre joie; encore que cette solennité

regarde plus apparemment les saints anges, qui seront dorénavant réjouis par l'honneur de votre bienheureuse présence; toutefois il est assuré que nous avons la plus grande part en cette journée. Vos intérêts sont de telle sorte liés avec ceux de notre nature, qu'il ne s'accomplit rien en votre personne qui ne tourne à l'avantage du genre humain : vous ne montez au ciel que pour nous en ouvrir le passage. Je m'en vais, dites-vous, préparer vos places (*Joan.*, XIV, 2). C'est pourquoi votre Apôtre saint Paul ne craint pas de vous appeler notre avant-coureur, et de dire que vous entrez pour nous dans le ciel : tellement que si nous savons comprendre vos intentions, vous ne frustrez aujourd'hui notre vue que pour accroître notre espérance.

Et en effet, considérons, mes très-chères sœurs, quel est le sujet de ce magnifique triomphe qui se fait aujourd'hui dans le ciel. N'est-ce pas qu'on y reçoit Jésus-Christ comme un conquérant? Mais c'est nous qui sommes sa conquête, et c'est de nos ennemis qu'il triomphe. Toute la cour céleste accourt au-devant de Jésus ; on publie ses louanges et ses victoires, on chante qu'il a brisé les fers des captifs, et que son sang a délivré la race d'Adam éternellement condamnée. Que si on honore sa qualité de Sauveur, eh! quelle est donc notre gloire, mes sœurs, puisque le salut et la délivrance des hommes fait non-seulement la fête des anges, mais encore le triomphe du Fils de Dieu même? Réjouissons-nous, mortels misérables, et ne respirons plus que les choses célestes. La divinité de Jésus, toujours immuable dans sa grandeur, n'a jamais été abaissée, et par conséquent ce n'est pas la divinité qui est aujourd'hui établie en gloire ; car elle (1) n'a jamais rien perdu de sa dignité naturelle. Cette humanité qui a été méprisée, qui a été traitée si indignement, c'est elle qui est élevée aujourd'hui : et si Jésus est couronné en ce jour illustre, c'est notre nature qui est couronnée ; c'est elle qui est placée dans ce trône auguste devant lequel le ciel et la terre se courbent. Celui qui est descendu, dit saint Paul, c'est lui-même qui est monté (*Ephes.*, IV, 10) : celui qui était si petit sur la terre est infiniment relevé dans le ciel ; et par la puissance de Dieu, sa grandeur est crue selon la mesure de sa bassesse.

Nous lisons au livre des Nombres (*Num.*, X, 35, 36), que lorsque l'on élevait l'arche d'alliance, Moïse disait : Elevez-vous, Seigneur, et que vos ennemis disparaissent; et que ceux qui vous haïssent, soient dissipés devant votre face : et lorsque les lévites la descendaient : Venez, disait-il, ô Seigneur, à la multitude de l'armée d'Israël. Que signifiait cette arche sinon le Sauveur? C'était par l'arche que Dieu rendait ses oracles ; par l'arche il se faisait voir à son peuple : l'arche était ornée de deux chérubins sur lesquels il se reposait en sa majesté. Et n'est-ce pas Jésus qui est l'interprète et l'oracle du Père, parce qu'il est sa parole et son Fils? N'est-ce pas en la personne du médiateur que la divinité habite corporellement (*Coloss.*, II, 9), comme dit l'apôtre saint Paul, et que ce Dieu invisible en lui-même, en s'appropriant une chair humaine, s'est vraiment rendu visible aux mortels? Et ainsi l'arche représentait au vieux peuple le Fils de Dieu fait homme, qui est le prince du peuple nouveau : c'est lui en effet qui est descendu, et c'est lui aussi qui est élevé. Ce Dieu-Homme est descendu pour combattre : c'est pourquoi Moïse disait : Descendez, Seigneur, à l'armée. Il monte pour triompher : c'est pourquoi le même Moïse dit : Elevez-vous, Seigneur, et que vos ennemis fuient devant votre face. Moïse prie le Dieu d'Israël de descendre à l'armée de son peuple; cela sent le travail du combat : mais en ce qu'il assure qu'en s'élevant, sa présence dissipera tous ses ennemis; qui ne remarque la tranquillité du triomphe? C'est ce que nous voyons accompli en la personne de notre Sauveur. Jésus-Christ, dans l'infirmité de sa chair, au jour de sa passion douloureuse, a livré bataille à Satan et à ses anges rebelles, qui étaient conjurés contre lui. Sans doute il est descendu pour combattre, puisqu'il a combattu par sa mort : c'est descendre infiniment à un Dieu, que de mourir cruellement sur un bois infâme. Mais aujourd'hui, ce même Jésus, après son combat, montant à la droite du Père, met tous ses ennemis à ses pieds, et à la vue d'une si grande puissance, tout genou se fléchit devant lui, comme dit l'Apôtre, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers (*Philip.*, II, 10). Chantons donc avec le Psalmiste, et disons à notre maître victorieux : Elevez-vous, Seigneur, au lieu de votre repos, vous et l'arche que vous vous êtes sanctifiée (*Ps.* CXXXI, 8) ; c'est-à-dire, vous et l'humanité que vous vous êtes unie : disons avec Moïse : Elevez-vous, Seigneur, et que vos ennemis disparaissent ; et que ceux qui vous haïssent soient dissipés devant votre face. Et (1) certainement il est vrai que la magnificence de son triomphe dompte la fierté de ses adversaires, et rompt leurs entreprises audacieuses. Les démons n'auraient point senti leur déroute, s'ils n'avaient reconnu par expérience que l'autorité souveraine avait été mise aux mains de celui dont ils avaient méprisé la faiblesse : c'est pourquoi il était convenable qu'après être descendu pour combattre, il allât au ciel recueillir la gloire que ses victoires lui avaient acquise. Comme un prince, qui a sur les bras une grande guerre contre une nation éloignée, quitte pour un temps son royaume, pour aller combattre ses ennemis en leur propre terre ; puis l'expédition étant achevée, il rentre avec un superbe appareil dans la ville capitale de son royaume, et orne toute sa suite et ses chariots des dépouilles des peuples vaincus : ainsi le Fils de Dieu, notre roi, voulant renverser le règne du diable, qui, par une insolente usurpation, s'était hautement déclaré le prince du monde, est lui-même descendu en terre, pour vaincre (2) cet irréconciliable ennemi;

(1) N'est pas déchue.

(1) En effet.
(2) Pousser.

et l'ayant dépossédé de son trône par des armes qui n'auraient rien eu que de faible, si elles avaient été employées par d'autres mains que celles d'un Dieu, il ne restait plus autre chose à faire, sinon qu'il retournât triomphant au ciel, qui est le lieu de son origine, et le siége principal de sa royauté. Vous voyez donc que Jésus-Christ, comme roi, devait nécessairement remonter au ciel.

Mais le Seigneur Jésus n'est pas seulement un roi puissant et victorieux, il est le grand sacrificateur du peuple fidèle, et le pontife de la nouvelle alliance; et de là vient qu'il nous est figuré dans les Ecritures en la personne de Melchisédech, qui était tout ensemble et roi et pontife. Or cette qualité de pontife, qui est le principal ornement de notre Sauveur, en qualité d'homme, l'obligeait encore plus que sa royauté à se rendre auprès de son Père, pour y traiter les affaires des hommes, desquels il est établi le médiateur. Et d'autant que le texte du saint apôtre, que je me suis proposé de vous expliquer, joint l'ascension de Jésus-Christ dans les cieux avec la dignité de son sacerdoce, suivons diligemment sa pensée, et proposons la doctrine toute céleste qu'il étale avec une si divine éloquence dans l'incomparable Epître aux Hébreux : mais pour y procéder dans un plus grand ordre, réduisons tout notre discours à trois chefs.

Le pontife, ainsi que nous le verrons dans la suite, est le député du peuple vers Dieu : en cette qualité, il a trois fonctions principales. Et premièrement il faut qu'il s'approche de Dieu au nom du peuple qui lui est commis : secondement étant près de Dieu, il faut qu'il s'entremette et qu'il négocie pour son peuple : et enfin en troisième lieu, parce qu'étant si proche de Dieu, il devient une personne sacrée, il faut qu'il consacre les autres en les bénissant. J'espère avec l'assistance divine, que la suite de mon discours vous fera mieux comprendre ces trois fonctions : pour cette heure, je ne vous demande autre chose, sinon que vous reteniez ces trois mots : Le pontife, dit l'apôtre saint Paul, est établi près de Dieu pour les hommes (*Hebr.*, V, 1). Pour cela, il faut qu'il s'approche, il faut qu'il intercède, il faut qu'il bénisse : car, s'il ne s'approchait, il ne serait pas en état de traiter; et s'il n'intercédait, il lui serait inutile de s'approcher; et s'il ne bénissait, il ne servirait rien au peuple de l'employer. Ainsi en s'approchant, il nous prépare les grâces; en intercédant, il nous les obtient; en bénissant, il les épanche sur nous. Or ces fonctions sont si excellentes, qu'aucune créature vivante n'est capable de les exercer dans leur perfection. C'est Jésus, c'est Jésus, qui est l'unique et le véritable pontife : c'est lui seul qui approche de Dieu avec dignité; lui seul qui intercède avec fruit; lui seul qui bénit avec efficace. Ce sont de grandes choses en peu de mots : attendez-en l'explication de l'Apôtre, dont je ne ferai que suivre les raisonnements. Montrons par cette doctrine toute chrétienne, qu'il était nécessaire que notre Sauveur, pour faire sa charge de grand pontife, allât prendre sa place auprès de son Père, à la droite de sa majesté : faisons voir incidemment à nos adversaires, qui veulent tirer ces belles maximes à l'avantage de leur nouvelle doctrine, qu'ils les ont très-mal entendues, et que le véritable sens en est dans l'Eglise. Seigneur Jésus, soyez avec nous.

PREMIER POINT.

La doctrine de l'Apôtre m'oblige à vous représenter la structure du tabernacle, qui était le temple portatif des Israélites, et tout ensemble celle du temple auguste de Jérusalem, que Salomon avait fait bâtir sur la forme du tabernacle, que Dieu lui-même avait désigné à Moïse. Le temple donc et le tabernacle avaient deux parties; le devant du temple, où l'autel des sacrifices était au milieu, et dont l'entrée était libre à tous les enfants d'Israël; là se faisaient les oblations et toutes les autres cérémonies qui regardaient le service divin : le lieu saint, où étaient les tables, les pains de proposition, les parfums, le chandelier d'or, et où entraient les enfants d'Aaron et les lévites. Mais il y avait une autre partie plus secrète et plus retirée, où était l'arche, et le propitiatoire qui était la couverture de l'arche, et les chérubins d'or qui étendaient leurs ailes sur l'arche, comme pour couvrir la majesté du Dieu des armées, qui avait en ce temps choisi l'arche pour sa demeure. Ce lieu auguste, si religieux et si vénérable, consacré par une (1) dévotion plus particulière, s'appelait l'oracle ou le sanctuaire, ou autrement le lieu très-saint et le Saint des saints, selon la façon de parler des Hébreux. De ce lieu, il était prononcé : Quiconque y entrera, il mourra de mort. C'était le lieu secret et inaccessible, où on n'osait pas même porter ses regards, tant il était vénérable et terrible : et c'est pourquoi entre le lieu saint et le sanctuaire, un grand voile parsemé de chérubins était étendu, qui couvrait les mystères aux yeux du peuple, et leur apprenait à les respecter dans une profonde humiliation. Telle était la forme du temple où l'ancien peuple (2) servait le Seigneur son Dieu.

Que ce lieu avait de majesté, chrétiens ! et que c'est avec beaucoup de raison que les plus grands monarques de l'Orient l'ont honoré par leurs sacrifices, et ont donné tant de priviléges illustres à ce temple et à ses ministres ! Mais il vous paraîtra beaucoup plus auguste, si vous remarquez que cette sainte maison était la seule dans tout l'univers que Dieu avait choisie pour son domicile, et qu'il n'y avait que ce lieu sur la terre où l'on fît le service du vrai Dieu vivant, et dans lequel on lui consacrât des victimes. C'est ce qui a fait dire aux anciens Hébreux, et après à quelques auteurs ecclésiastiques, que ce temple unique du peuple de Dieu, était la figure du monde (*Phil. l. de Somn. p.* 143; *l.* II, *de Monarch.*, *p.* 634, 635, *ed.* 1613; *S. Hieronym.*, *ep. ad Fabiol.*, *t.* II,

(1) Religion très-.
(2) Adorait.

p. 578 ; *homil. inter oper. S. Chrysost. t.* II, *p.* 793). Car de même qu'il n'y a qu'un Dieu créateur, et un monde qui est l'ouvrage de sa sagesse et comme le temple de sa majesté, où il est loué et servi par l'obéissance de ses créatures, ainsi il n'y avait qu'un seul temple, qui représentait dans son unité le monde unique, qui a été (1) fait par le Dieu unique.

Selon cela, j'apprends de l'Apôtre, que cette partie du temple de Salomon dans laquelle se faisait l'assemblée du peuple, nous figurait la terre, qui est la demeure des hommes; et que ce lieu si secret, si impénétrable, où était l'arche du témoignage, où Dieu, comme dit le psalmiste, était assis sur les chérubins (*Psalm.* XCVIII, 1) représentait cette haute demeure, que l'Ecriture appelle le ciel des cieux (*Ps.* CXIII, 16), où l'Eternel se fait voir en sa gloire. C'est pourquoi et l'arche et le sanctuaire, qui était honoré en ce temps-là, comme je l'ai dit, de la présence particulière de Dieu, étaient couverts d'un voile mystérieux ; pour nous faire entendre ce que dit l'Apôtre, que Dieu habite une lumière inaccessible (I *Tim.*, VI, 16), et que l'essence divine est cachée par le voile d'un impénétrable secret. Et d'autant que les hommes, par leurs péchés, s'étaient exclus éternellement de la vue de Dieu ; ce qui a fait dire si souvent au vieux peuple : Si nous voyons Dieu, nous mourrons (*Jud.*, XIII, 22) ; de là vient que l'entrée du sanctuaire était interdite, sous peine de mort, à tous les enfants d'Israël, par une espèce d'excommunication générale, qui représentait à ceux qui étaient éclairés, que, sans la grâce de notre Sauveur, nonobstant les services, les victimes et les cérémonies de la loi, tous les hommes étaient excommuniés du vrai sanctuaire du Dieu vivant ; c'est-à-dire, de son royaume céleste. Et cette interprétation, chrétiens, n'est pas une invention de l'esprit humain : l'Apôtre nous l'enseigne en termes exprès, quand il dit aux Hébreux, que par cette rigoureuse défense d'entrer et de regarder dans le sanctuaire, le Saint-Esprit nous voulait montrer que le chemin des lieux saints n'était point ouvert, tant que le premier tabernacle était en état (*Heb.*, IX, 8). L'Apôtre veut nous apprendre que tant que ce tabernacle sera en état, c'est-à-dire, tandis que l'on n'aura point de meilleures hosties que les animaux égorgés, le chemin des lieux saints, c'est-à-dire, la porte du ciel, nous sera fermée.

Mais, mes frères, réjouissons-nous; le sang de Notre-Seigneur Jésus a levé cette excommunication de la loi. Ecoutez l'apôtre saint Paul, qui vous dit qu'il a pénétré au dedans du voile (*Heb.* VI, 19). Vous entendez maintenant, ce me semble, ce que signifie le dedans du voile : il entend que Jésus est monté dans le ciel, qu'il est entré en ce divin sanctuaire, et que cette secrète et inaccessible demeure de Dieu, dont les hommes étaient exclus pour jamais, a été ouverte à Jésus-Christ Homme, qui y a porté les prémices de notre nature. Et voyez cette vérité figurée par une admirable cérémonie de la loi, que l'Apôtre nous explique mot à mot dans le même chapitre. Je vous prie, rendez-vous attentifs, et écoutez la plus belle figure, la plus exacte, la plus littérale qui nous ait jamais été proposée.

Ce lieu si caché, si impénétrable, était ouvert une fois l'année ; mais il n'était ouvert qu'un moment, et à une seule personne, qui était le grand sacrificateur. Car d'autant que la fonction de pontife, c'est de s'approcher de Dieu pour le peuple ; il semblait bien raisonnable, mes sœurs, que le souverain prêtre du l'ancienne loi entrât quelquefois dans le sanctuaire où Dieu daignait bien habiter pour lors : aussi lui est-il ordonné dans le Lévitique (*Levit.*, XVI, 34), d'entrer dans le Saint des saints une fois l'année. Mais d'autant que le pontife des Juifs était lui-même un homme pécheur ; avant que de s'approcher de ce lieu que Dieu avait rempli de sa gloire, il fallait qu'il se purifiât par des sacrifices. Représentez-vous toute cette cérémonie, qui est comme une histoire du Sauveur Jésus : figurez-vous que cet unique moment est venu, où le pontife doit entrer dans le Saint des saints, qu'il ne reverra plus de toute l'année, de peur qu'il ne meure; car telle est la rigueur de la loi (*Ibid.* 1, *suiv.*). Voyez-le dans le premier tabernacle, qui sacrifie deux victimes pour ses péchés, et pour les péchés du peuple qui l'environne: considérez-le faisant sa prière, et se préparant d'entrer en ce lieu terrible. Après ces sacrifices offerts, lui reste-t-il encore quelque chose à faire, et ne peut-il pas désormais s'approcher de l'arche ? Non, fidèles; s'il s'en approche ainsi, il est mort ; la majesté de Dieu le fera périr. Comment donc ? Remarquez ceci, je vous prie: qu'il prenne le sang de la victime immolée, qu'il le porte avec lui devant Dieu dans le sanctuaire, qu'il y trempe ses doigts, et Dieu le regardera d'un bon œil; ensuite il priera devant l'arche pour ses péchés et pour ceux des Israélites, et sa prière sera agréable. Qui ne voit ici, chrétiens, que ce n'est point par son propre mérite que l'accès lui est donné dans le sanctuaire? C'est le sang de la victime immolée qui l'introduit et qui le fait agréer. Je vous prie, voyez le mystère : l'Hostie est offerte hors du sanctuaire, mais son sang est porté dans le Saint des saints; par ce sang le pontife pénètre au dedans du voile, par ce sang il approche de Dieu, par ce sang ses prières sont exaucées. Dites-moi, fidèles, quel est ce sang ? le sang des bêtes brutes est-il capable de réconcilier l'homme? notre Dieu se plaît-il si fort dans le sang des animaux égorgés, qu'il ne puisse souffrir son pontife devant sa face, s'il n'est, pour ainsi dire, teint de ce sang ? à travers de ces ombres, ne découvrez-vous pas le Seigneur Jésus, qui, par son sang, ouvre le sanctuaire éternel ? Mais il faut vous le faire toucher au doigt. Je vous demande quel est ce pontife dont la dignité est si relevée, que lui seul pût entrer dans le sanctuaire; dont l'imperfection est si grande, qu'il n'y peut entrer

(1) Bâti.

qu'une fois l'année, qu'il n'y peut introduire son peuple, et qu'il n'y est lui-même introduit que par le sang d'un bouc ou d'un veau? Quelle est la majesté de ce sanctuaire où on entre avec tant de cérémonie ? mais quelle est l'imperfection de ce sanctuaire dont l'entrée, si sévèrement interdite, est ouverte enfin par le sang d'une bête sacrifiée ? Enfin quelle est la vertu et tout ensemble l'imbécillité de ce sang qui donne la liberté d'approcher de l'arche, mais qui ne la donne qu'au pontife seul, qui ne la lui donne que pour un moment, et laisse après cela l'entrée défendue par une loi éternelle et inviolable.

Dites-nous, ô Juifs aveugles, qui ne voulez pas croire au Sauveur Jésus, d'où vient cet étrange assemblage d'une dignité si auguste et d'une imperfection si visible ? tout cela ne vous prêche-t-il pas que ce sont des figures? Parce que vos cérémonies sont des ombres, elles ont de l'imperfection ; et elles ont aussi de la dignité, à cause des mystères de Jésus qu'elles représentent. Ce sang, ce pontife, ce Saint des saints, ne vous crient-ils pas : Peuple, ce n'est pas ici ton pontife qui t'introduira au vrai sanctuaire : ce n'est pas ici le vrai sang qui doit purger tes iniquités : ce n'est pas ici ce grand sanctuaire où repose la majesté du Dieu d'Israël: Dieu t'enverra un jour un pontife plus excellent, qui, par un meilleur sang, t'ouvrira un sanctuaire bien plus auguste ?

Admirez en effet, mes très-chères sœurs, comme tant de choses en apparence si enveloppées, et qui semblent si contraires en elles-mêmes, cadrent et s'ajustent si proprement au Sauveur Jésus. Le pontife offre son sacrifice hors du sanctuaire au milieu de l'assemblée de son peuple ; le sacrifice de la mort de Jésus se fait sur la terre, au milieu des hommes : le pontife entre au dedans du voile, c'est-à-dire, dans le Saint des saints ; Jésus, après son sanglant sacrifice, pénètre au vrai Saint des saints, c'est-à-dire, au ciel : le pontife n'offre qu'une fois l'année ce sacrifice qui découvre le sanctuaire ; Jésus-Christ n'a offert qu'une fois ce sacrifice d'une vertu infinie, par lequel les cieux sont ouverts ; car, fidèles, qui ne sait que l'année, dans sa perfection accomplie, représente en abrégé l'étendue des siècles ; puisqu'il est si évident que les siècles ne sont que des années révolues? Le pontife ayant immolé sa victime sur l'autel du premier tabernacle, porte son sang devant la face de Dieu dans son sanctuaire, afin de l'apaiser sur son peuple ; Jésus ayant immolé sur la terre, n'accomplit-il pas ce mystère montant aujourd'hui dans les cieux ? Voyez comme il s'approche du trône du Père, lui montrant ces blessures toutes récentes, toutes teintes et toutes vermeilles de ce divin sang, de ce sang de la nouvelle alliance, versé pour la rémission de nos crimes, n'est-ce pas là, mes frères, porter vraiment devant la face de Dieu le sang de la victime innocente qui a été immolée pour notre salut ? Ouvrez-vous donc, voile mystérieux, ouvrez-vous, sanctuaire éternel de la Trinité adorable ; laissez entrer Jésus-Christ, mon pontife, au plus intime secret du Père. Car si le sang des veaux et des boucs rendait accessible le Saint des saints, bien qu'une loi si rigoureuse en fermât la porte, le sang de l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, n'ouvrira-t-il pas le vrai sanctuaire? et si le pontife du vieux Testament avait de si beaux priviléges, bien qu'il ne s'approchât de ce très-saint lieu, que *par un sang étranger*, comme dit l'Apôtre (*Heb.*, IX, 25) ; c'est-à-dire, par le sang des victimes ; quelle doit être la gloire de notre pontife, qui se présente à Dieu en son propre sang : *Per proprium sanguinem*, dit le même Apôtre (*Ibid.*, XII). Et si le pontife selon l'ordre d'Aaron, qui était un homme pécheur, pénètre dans la partie la plus sainte, qu'y aura-t-il de si sacré dans les cieux où Jésus ne doive être introduit? Jésus, dis-je, ce Pontife si pur et si innocent, qui étant seul agréable au Père, a été seul établi sacrificateur selon l'ordre de Melchisédech (*Ib.*, VII, 17, 26).

Admirons donc maintenant, mes très-chères sœurs, l'excellence de la religion chrétienne, par l'éminente dignité de son sacerdoce. Le pontife du Vieux Testament, avant que d'entrer dans le Saint des saints, offrait des sacrifices pour ses péchés et pour les péchés de son peuple ; après, étant au dedans du voile, il continuait la même prière pour ses péchés et pour ceux des Israélites. Jésus-Christ Notre-Seigneur, notre vrai pontife, étant la justice et la sainteté même, n'a que faire de victimes pour ses péchés ; mais au contraire étant innocent et sans tache, il est lui-même une très-digne Hostie pour l'expiation des péchés du monde. Si donc il entre aujourd'hui dans le Saint des saints, c'est-à-dire, à la droite du Père, il n'y entre pas pour lui-même, ce n'est pas pour lui-même qu'il y va prier. C'est pourquoi l'Apôtre dit dans mon texte : *Jésus notre avant-coureur est entré pour nous :* il veut dire, le pontife de la loi ancienne avait besoin d'offrir pour lui-même, et d'entrer pour lui-même dans le sanctuaire ; mais Jésus notre vrai pontife est entré pour nous. Eh! quoi donc, Jésus-Christ Notre-Seigneur n'est-il pas monté dans le ciel pour y recevoir la couronne ! comment donc n'y est-il pas entré pour lui-même? Et toutefois l'Apôtre nous dit : Jésus notre avant-coureur est entré pour nous. Entendons son raisonnement, chrétiens, Jésus n'avait que faire de sang pour entrer au ciel : il était lui-même du ciel, et le ciel lui était dû de droit naturel : et toutefois il y est entré par son sang ; il n'est monté au ciel qu'après qu'il est mort sur la croix : ce n'est donc pas pour lui-même qu'il y est entré de la sorte. C'était nous, c'était nous qui avions besoin de sang pour entrer au ciel, parce qu'étant pécheurs, nous étions coupables de mort: notre sang était dû à la rigueur de la (1) vengeance divine, si Jésus n'eût fait cet aimable échange de son sang pour le nôtre, de sa vie pour la vie des hommes. De là tant

(1) Justice.

de sang répandu dans les sacrifices des Israélites, pour nous signifier ce que dit l'Apôtre, que *sans l'effusion du sang, il n'y a point de rémission* (*Heb.*, IX, 22). Et ainsi, quand il entre au ciel par son sang, ce n'est pas pour lui, c'est pour nous qu'il y entre; c'est pour nous qu'il approche du Père éternel: d'où nous voyons une autre différence notable entre le sacrificateur du vieux peuple, et Jésus le pontife du peuple nouveau. A la vérité le pontife pouvait entrer dans le sanctuaire, mais outre qu'il en sortait aussitôt, il ne pouvait en ouvrir l'entrée à aucun du peuple! c'est à cause qu'étant pécheur lui-même, il n'était souffert que par grâce dans le Saint des saints; et n'y étant souffert que par grâce, il ne pouvait acquérir aucun droit au peuple. Mais Jésus qui a le droit naturel d'entrer dans le ciel y veut encore entrer par son sang: [ainsi il avait deux droits], le droit naturel et le droit acquis. Le premier droit, il le réserve pour lui; il entre et il demeure éternellement. Le second droit, il nous le transfère; avec lui, et par lui, nous pouvons entrer; par son sang, l'accès nous est libre au dedans du voile. De là vient que l'Apôtre l'appelle notre avant-coureur: Jésus, dit-il, notre avant-coureur, est entré pour nous.

Les évangélistes remarquent, qu'au moment que Jésus-Christ expira, ce voile, dont je vous ai parlé tant de fois, qui était entre le lieu saint et le lieu très-saint, fut déchiré entièrement et de haut en bas (*Matth.*, XXVII, 51; *Marc.*, XV, 38, *Luc.*, XXIII, 45). O merveilleuse suite de nos mystères! Jésus-Christ étant mort, il n'y a plus de voile: le Pontife le tirait pour entrer; le sang de Jésus-Christ le déchire; il n'y en a plus désormais: le Saint des saints sera découvert; de haut en bas le voile est rompu. Et n'est-ce pas ce que dit l'Apôtre dans sa deuxième Epître aux Corinthiens: Il y avait un voile, dit-il, devant les yeux du peuple charnel: pour nous qui sommes le peuple spirituel, nous contemplons à face découverte la gloire de Dieu (II *Cor.*, III, 15, 18). Vous me direz peut-être que nous avons aussi le voile de la foi qui nous couvre; mais il m'est aisé de répondre: il est vrai que nos yeux ne pénètrent pas encore au dedans du voile; mais notre espérance y pénètre, il n'y a aucune obscurité qui l'arrête; elle va jusqu'au plus intime secret de Dieu. Et pourquoi? C'est parce qu'elle va après Jésus-Christ, parce qu'elle le suit, qu'elle s'y attache. L'Apôtre nous l'explique dans notre texte: Tenons ferme, dit-il, mes chers frères, dans l'espérance que nous avons, qui pénètre jusqu'au dedans du voile où Jésus notre précurseur est entré pour nous (*Hebr.*, VI, 19, 20). Ah! nous n'avons point un Pontife qui ne puisse pas nous introduire dans le sanctuaire: comme Jésus y est entré, nous y entrerons

Et toutefois pour accomplir de point en point l'ancienne figure, nous y entrerons tous, et il n'y aura que le pontife qui y entrera. Dieu éternel! qui entendra ce mystère? Oui, fidèles, je le dis encore une fois, il n'y a que Jésus-Christ seul qui entre dans la gloire. Ecoutez le Sauveur lui-même: Nul ne monte au ciel, nous dit-il, excepté celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel (*Joan.*, III, 13). Nul ne monte au ciel, que celui qui est descendu du ciel. Fidèles, sommes-nous descendus du ciel? et comment donc y monterons-nous? Eh! sommes-nous encore excommuniés comme si nous vivions sous la loi? Non certes, le grand pontife nous a absous; il a voulu lui-même être rejeté, afin que par lui nous fussions reçus. Nous monterons au ciel en Jésus-Christ et par Jésus-Christ; il est notre chef, nous sommes ses membres, *nous sommes sa plénitude* (*Ephes.*, I, 23), comme dit saint Paul: quand nous entrons au ciel, c'est Jésus-Christ qui entre, parce que ce sont ses membres qui entrent. Celui qui vaincra, dit Jésus-Christ lui-même, je le ferai asseoir dans mon trône (*Apoc.*, III, 21). Voyez que nous serons dans son trône; nous n'occuperons avec lui qu'une même place: nous serons au ciel comme confondus avec Jésus-Christ; et par un merveilleux effet de la grâce, notre disette est la cause de notre abondance; parce qu'il nous est sans comparaison plus avantageux d'être considérés en Jésus-Christ seul, que si nous l'étions en nous-mêmes. Par conséquent, mes sœurs, aujourd'hui que Jésus-Christ approche du Père, croyons que nous approchons en lui et par lui. C'est pour nous qu'il ouvre le sanctuaire; c'est pour nous qu'il pénètre au dedans du voile; c'est pour nous qu'il paraît devant Dieu. Les pontifes de la loi ancienne étaient des hommes mortels: la charge auguste du sacerdoce ne se conservait dans la famille d'Aaron que par la succession du vivant au mort. Jésus vivant éternellement, dit l'Apôtre, a un sacerdoce éternel (*Hebr.*, VII, 24): c'est pourquoi, dit le même saint Paul, il peut toujours sauver ceux qui s'approchent de Dieu par lui, il est toujours vivant pour intercéder: *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (*Ibid.*, 25): c'est notre seconde partie.

SECOND POINT.

J'apprends de l'Apôtre saint Paul, que tout pontife doit être tiré d'entre les hommes, et qu'il est établi pour les hommes, en ce qui doit être traité avec Dieu (*Ibid.*, V, 1); d'où il résulte que le pontife est l'ambassadeur du peuple vers Dieu. Puis donc que Notre-Seigneur Jésus est notre pontife, il s'ensuit qu'il est notre ambassadeur. Admirons ici le bonheur des hommes, en ce que notre prince même daigne bien être notre ambassadeur. Or il est sans doute qu'étant notre ambassadeur auprès de son Père, il fallait qu'il résidât près de sa personne, et ensuite qu'il y négociât nos affaires, qu'il lui portât toutes les paroles de notre part, qu'il nous conciliât la bienveillance de ce grand Dieu, et qu'il maintînt la bienheureuse alliance qu'il lui a plu de faire avec nous: telle est la fonction d'un ambassadeur. C'est pour cela que notre pontife ne cesse de solliciter son Père pour nous; il est toujours vi-

vant pour intercéder : et de là vient que l'Écriture lui donne cette excellente qualité de médiateur, de laquelle il est nécessaire que je tâche de vous faire comprendre la force.

Et premièrement il est manifeste que Jésus-Christ prie, et que nous prions ; que Jésus-Christ s'entremet pour nous, et que nous nous entremettons les uns pour les autres à cause de la charité fraternelle. Et d'autant que les saints sont nos frères, cette charité sincère et indivisible qui les lie de communion avec nous, les oblige de prier et d'intercéder pour cette partie des fidèles qui combat en terre. Cette vérité n'est point contestée : nos adversaires mêmes ne désavouent point que les bienheureux ne prient Dieu pour nous. Cette doctrine donc étant si constante, qu'a de particulier le Seigneur Jésus pour lui donner singulièrement et par excellence cette belle qualité de médiateur? le mettrons-nous avec le reste du peuple dans le nombre des suppliants? chrétiens, entendons ce mystère. C'est autre chose de s'entremettre par charité, autre chose d'être le médiateur établi pour faire valoir les prières, et donner du poids à l'entremise des autres. Apportons un exemple familier. C'est autre chose de s'entremettre près d'un monarque, et d'y rendre aux personnes que nous chérissons les offices d'un bon ami ; autre chose d'être établi par le prince même pour lui rapporter toutes les requêtes, pour distribuer toutes les grâces, pour présenter tous ceux qui viennent demander audience. Jésus est le médiateur général ; nul n'est agréé s'il n'est présenté de sa main : (1) si la prière n'est faite en son nom, elle ne sera pas seulement ouïe; nul bienfait n'est accordé que par lui. Et que pourrai-je vous dire de ce saint pontife, par qui toutes les prières sont exaucées, par qui toutes les grâces sont entérinées, par qui toutes les offrandes sont bien reçues, par qui tous ceux qui veulent s'approcher de Dieu sont très-assurés d'être admis? Quelle dignité, chrétiens! De toutes les parties de la terre les vœux viennent à Dieu par Jésus : tous ceux qui invoquent Dieu comme il faut, l'invoquent au nom de ce grand pontife, que Tertullien appelle fort bien *catholicum Patris sacerdotem* (*Adversus Marcion.*, *lib.* IV, *n.* 9, *p.* 512), le pontife universel établi de Dieu pour offrir les vœux de toutes les creatures. Non, ni les patriarches, ni les prophètes, ni les Apôtres, ni les martyrs, ni les Séraphins mêmes, tout brillants d'intelligence, tout brûlants d'amour, ni la reine de tous les esprits bienheureux, l'incomparable Marie, ne peuvent aborder du trône de Dieu, si Jésus ne les introduit : ils prient, nous n'en doutons pas, et ils prient pour nous ; mais ils prient comme nous au nom de Jésus, et ils ne sont exaucés qu'en ce nom.

C'est pourquoi je ne craindrai pas d'assurer, qu'encore que l'Eglise de Dieu sur la terre et les esprits bienheureux dans le ciel ne cessent jamais de prier, il n'y a que Jésus-Christ seul qui soit exaucé; parce que tous les autres ne le sont qu'à cause de lui. C'est, mes sœurs, pour cette raison que dans les prières ecclésiastiques nous prions Dieu, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'avoir pour agréables les oraisons que les saints lui présentent pour nous. Si elles étaient valables par elles-mêmes, quelle serait notre hardiesse de demander qu'elles fussent reçues? est-ce peut-être que nous espérons que notre entremise les fera valoir? D'où vient donc cette façon de prier? nous demandons les intercessions de nos frères qui règnent avec Jésus-Christ, et en même temps nous prions notre Dieu qu'il daigne écouter leurs prières : prétendons-nous que nos oraisons donnent prix à celles des saints? Qui le croirait ainsi, entendrait mal l'intention de l'Eglise. Elle prétend par là nous faire connaître que, lorsque nous implorons l'assistance des saints qui nous attendent dans le Paradis, c'est pour joindre nos prières aux leurs, c'est pour faire avec eux une même oraison et un même chœur de musique, un même concert, comme nous ne faisons qu'une même Eglise. Et encore que nous sachions que cette union soit très-agréable à notre grand Dieu, toutefois nous confessons, priant de la sorte, qu'elle ne lui plaît qu'à cause de son cher Fils; que c'est le nom de Jésus qui prie et qui donne accès, qui fléchit et qui persuade le Père.

Cela nous est exactement figuré aux quatrième et cinquième chapitres de l'Apocalypse; là nous est représenté le trône de Dieu, où est assis celui qui vit aux siècles des siècles, et autour les vingt-quatre vieillards, qui, pour plusieurs raisons qu'il serait trop long de déduire ici, signifient tous les esprits bienheureux (*Apoc.*, IV, 2 *et suiv.*). Chacun de ces vieillards porte en sa main une fiole d'or pleine de parfums, qui sont les oraisons des saints, dit saint Jean (*Ibid.*, V, 8), c'est-à-dire, des fidèles, selon la phrase de l'Ecriture. Vous voyez donc, mes sœurs, que ce vénérable sénat, qui environne le trône du Dieu vivant, a soin de lui présenter nos prières : ce n'est pas moi qui le dis, c'est saint Jean. Mais n'est-ce point entreprendre, me dira-t-on, sur la dignité de notre Sauveur? A Dieu ne plaise qu'il soit ainsi. Les vieillards environnent le trône, mais devant le trône, au milieu des vieillards, l'Apôtre nous y représente un agneau comme (1) tué, devant lequel les vieillards se prosternent (*Ibid.*). Qui ne voit que cet agneau c'est notre Sauveur? Il paraît comme tué, à cause des cicatrices de ses blessures, et parce que sa mort est toujours présente devant la face de Dieu ; il est au milieu de tous ceux qui prient, comme celui par lequel ils prient et qu'ils regardent tous en priant; il est devant le trône, afin que nul n'approche que par lui seul; il paraît entre Dieu et ses fidèles adorateurs, comme le médiateur de Dieu et des hommes, comme celui qui doit recevoir les prières, qui les doit porter à Dieu dans son trône. Ainsi les saints présentent nos orai-

(1) Nulle prière ne peut être reçue si elle n'est faite en son nom.

(1) Mort.

sons, ils y joignent les leurs, comme frères, comme membres du même corps; mais le tout est offert au nom de Jésus.

Que reprendront nos adversaires dans cette doctrine? n'est-elle pas également pieuse et indubitable? Je sais qu'ils nous diront que nous appelons les saints nos médiateurs : et encore que je pusse répondre que le saint concile de Trente ne se sert point de cette façon de parler, non plus que l'Eglise dans ses prières publiques, je leur veux accorder que nous les nommons ainsi quelquefois. Mais que je leur demanderais volontiers, si la miséricorde divine en avait amené ici quelques-uns, que je leur demanderais volontiers si c'est le nom ou la chose qui leur déplaît. Pour ce qui est de la doctrine, il est clair qu'étant telle que je l'ai proposée, elle est au-dessus de toute censure. L'honneur demeure entier à notre Sauveur : il est le seul qui ait accès par lui-même; tous les autres, si saints qu'ils soient, ne peuvent rien espérer que par lui : et par là le titre de médiateur lui convient avec une prérogative si éminente, que qui voudrait l'attribuer en ce sens à d'autres qu'à lui, il ne le pourrait pas sans blasphème. C'est aussi ce qui a fait dire à l'Apôtre : *Un Dieu, un médiateur de Dieu et des hommes* (I *Tim.*, II, 5). Que si nos adversaires se fâchent de ce que nous attribuons quelquefois aux serviteurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ un titre qui, par notre propre confession, convient par excellence à notre Sauveur; combien criminel serait leur chagrin, si ayant approuvé la doctrine, qui ne peut être en effet combattue, des mots les séparaient de leurs frères et faisaient de l'Eglise de notre Sauveur le théâtre de tant de guerres? Qu'ils nous disent si ce nom de médiateur est plus incommunicable que le nom de roi, que le nom de sacrificateur, que le nom de Dieu : et ne savent-ils pas que l'Ecriture nous prêche que nous sommes rois et pontifes (I *Petr.*, II, 9)? Veulent-ils rompre avec toute l'antiquité chrétienne, parce qu'elle a donné le nom de pontifes et de sacrificateurs aux évêques et aux ministres des choses sacrées? veulent-ils point se prendre à Dieu même, qui appelle les hommes des dieux (*Ps.* LXXXI, 6)? Ne vous emportez donc pas contre nous avec le faste de votre nouvelle réforme, comme si nous avions oublié la médiation de Jésus, qui fait toute notre espérance. Nous disons, et il est très-certain, et vous-mêmes ne le pouvez nier, que les saints s'entremettent pour nous par la charité fraternelle : mais comme ils ne s'entremettent que par le nom de Notre-Seigneur, il est ridicule de dire qu'il en soit jaloux. C'est en ce sens que nous les appelons quelquefois de ce titre de médiateurs, à peu près de la même manière que les juges sont appelés dieux (*Ps.* XLVI, 10). Criez, déclamez tant qu'il vous plaira, abusez le peuple par de faux prétextes; notre doctrine demeurera ferme, et notre Eglise, fondée sur la pierre, ne sera jamais dissipée.

Pardonnez cette digression, mes très-chères sœurs. Certes, étant tombé sur cette matière, je n'ai pu m'empêcher de répondre à une calomnie si intolérable, par laquelle on veut faire croire que nous renonçons à l'unique consolation du fidèle. Oui, notre unique consolation, c'est de savoir que le Fils de Dieu prend nos intérêts auprès de son Père. Nous ne craignons point d'être condamnés, ayant un si puissant défenseur et un si divin avocat. Nous lisons avec une joie incroyable ces pieuses paroles de l'apôtre saint Jean : Nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le Juste (I *Joan.*, II, 1). Nous entendons, par la grâce de Dieu, la force et l'énergie de ce mot : nous savons que si l'ambassadeur négocie, si le sacrificateur intercède; l'avocat presse, sollicite et convainc : par où le disciple bien-aimé veut nous faire entendre que Jésus ne prie pas seulement qu'on nous fasse miséricorde, mais qu'il prouve qu'il nous faut faire miséricorde. Et quelle raison emploie-t-il, ce grand, ce charitable avocat? Ils vous devaient, mon Père, mais j'ai satisfait; j'ai rendu toute la dette mienne, et je vous ai payé beaucoup plus que vous ne pouviez exiger : ils méritaient la mort, mais je l'ai soufferte en leur place. Il montre ses plaies, et le Père, se ressouvenant de l'obéissance de ce cher Fils, s'attendrit sur lui, et pour l'amour de lui regarde le genre humain en pitié. C'est ainsi que plaide notre avocat. Car ne vous imaginez pas, chrétiens, qu'il soit nécessaire qu'il parle pour se faire entendre; c'est assez qu'il se présente devant son Père avec ces glorieux caractères : sitôt qu'il paraît seulement devant lui, sa colère est aussitôt désarmée. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul parle ainsi aux Hébreux : Jésus-Christ est entré dans le Saint des saints; afin, dit-il, de paraître pour nous devant la face de Dieu (*Hebr.*, IX, 24). Il veut dire : Ne craignez point, mortels misérables, Jésus-Christ étant dans le ciel, tout y sera décidé en votre faveur, la seule présence de ce bien-aimé vous rend Dieu propice.

C'est ce que signifie cet agneau de l'Apocalypse, dont je vous parlais tout à l'heure, qui est devant le trône comme tué. De ce trône, il est écrit en ce même lieu, qu'il en sort des foudres et des éclairs, et un effroyable tonnerre. Dieu éternel, oserons-nous bien approcher? Approchons, allons au trône de grâce avec confiance, comme dit l'Apôtre (*Hebr.*, IV, 16). Ce trône dont la majesté nous effraye, voyez que l'Apôtre l'appelle un trône de grâce : approchons, et ne craignons pas. Puisque l'agneau est devant le trône, vivons en repos; les foudres ne viendront pas jusqu'à nous, sa présence arrête le cours de la vengeance divine, et change une fureur implacable en une éternelle miséricorde.

Combien donc était-il nécessaire que Jésus retournât à son Père. O confiance! ô consolation des fidèles! qui me donnera une foi assez vive pour dire généreusement avec l'Apôtre : Qui accusera les élus de Dieu (*Rom.*, VIII, 33)? Jésus-Christ est leur avocat et leur défenseur : un Dieu les justifie, qui les osera condamner? Jésus-Christ, qui est mort, voire même qui est res-

suscité, et de plus qui intercède pour nous, ne suffit-il pas pour nous mettre à couvert? Qui donc nous pourra séparer de la charité de notre Sauveur (Ibid., 34, 35)? Que reste-t-il après cela, chrétiens, sinon que nous nous rendions dignes de si grands mystères, desquels nous sommes participants? Puisque nous avons au ciel un si grand trésor, élevons-y nos cœurs et nos espérances : c'est ma dernière partie, que je tranche en un mot, parce que ce n'est que la suite des deux précédentes.

TROISIÈME POINT.

C'est de ce lieu, mes sœurs, que les bénédictions descendent sur nous. Que je suis ravi d'aise, quand je considère Jésus-Christ, notre grand sacrificateur, officiant devant cet autel éternel où notre Dieu se fait adorer! Tantôt il se tourne à son Père pour lui parler de nos misères et de nos besoins, tantôt il se tourne sur nous, et il nous comble de grâces par son seul regard. Notre pontife n'est pas seulement près de Dieu pour lui porter nos vœux et nos oraisons ; il y est pour épancher sur nous les trésors célestes : il a toujours les mains pleines des offrandes que la terre envoie dans le ciel, et des dons que le ciel verse sur la terre. C'est pourquoi l'Evangéliste saint Luc nous apprend qu'il est monté en nous bénissant : Elevant ses mains, dit-il, il les bénissait (*Luc.*, XXIV, 50) ; et pendant qu'il les bénissait, il était porté dans les cieux. Ne croyons donc pas, chrétiens, que l'absence de Notre-Seigneur Jésus nous enlève ses bénédictions et ses grâces : il se retire en nous bénissant; c'est-à-dire, que si nous le perdons de corps, il demeure avec nous en esprit ; il ne laisse pas de veiller sur nous et de nous enrichir par son abondance. De là vient qu'il disait à ses saints Apôtres : Si je ne m'en retourne à mon Père, l'Esprit paraclet ne descendra pas (*Joan.*, XVI, 7) ; je réserve à vous départir ce grand don, quand je serai au lieu de ma gloire. Et l'évangéliste l'enseigne ainsi, quand il dit : l'Esprit n'était pas encore donné parce que Jésus n'était point encore glorifié (*Ibid.*, VII, 39).

Donc, mes sœurs, entendons quel est le lieu d'où nous viennent les grâces. Si la source de tous nos biens se trouve en la terre, à la bonne heure, attachons-nous à la terre : que si, au contraire, ce monde visible ne nous produit continuellement que des maux ; si l'origine de notre bien, si le fondement de notre espérance, si la cause unique de notre salut est au ciel, soyons éternellement enflammés de desirs célestes ; ne respirons désormais que le ciel, où Jésus notre avant-coureur est entré pour nous (*Heb.*, VI, 20). Certes il pouvait aller à son Père sans rendre ses Apôtres témoins de son Ascension triomphante : mais il lui plaît de les appeler, afin de leur apprendre à le suivre. Non, mes sœurs, les saints disciples de notre Sauveur ne sont point aujourd'hui assemblés pour être seulement spectateurs : Jésus monte devant leurs yeux pour les inviter à le suivre. Comme l'aigle, dit Moïse, qui provoque ses petits à voler et vole sur eux ; ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ, cet aigle mystérieux dont le vol est si ferme et si haut, assemble ses disciples comme ses aiglons ; et fendant les airs devant eux, il les incite par son exemple à percer les nues : *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans* (*Deuteron.*, XXXII, 11).

Courage donc, mes sœurs, suivons cet aigle divin qui nous précède. Jésus-Christ ne vole pas seulement devant nous ; il nous prend, il nous élève et il nous soutient : il étend ses ailes sur nous, et nous porte sur ses épaules : *Expandit alas suas, atque portavit eos in humeris suis* (*Ibid.*). Et partant que la terre ne nous tienne plus, rompons les chaînes qui nous attachent, et jouissons par un vol généreux de la bienheureuse liberté à laquelle nos âmes soupirent. Pourquoi nous arrêtons-nous sur la terre ? notre chef est au ciel; lui voulons-nous arracher ses membres ? Notre autel est au ciel, notre pontife est à la droite de Dieu; c'est là donc que nos sacrifices doivent être offerts, c'est là qu'il nous faut chercher le vrai exercice de la religion chrétienne. Les philosophes du monde ont bien reconnu que notre repos ne pouvait pas être ici-bas. Maintenant que nous avons été élevés parmi des mystères si hauts, quelle est notre brutalité, si nous servons dorénavant aux désirs terrestres, après que nous sommes incorporés à ce saint Pontife, qui a pénétré pour nous au dedans du voile, jusqu'à la partie la plus secrète du Saint des saints (*Heb.*, IX, 12) ? J'avoue que Jésus excuse nos fautes, parce qu'il est notre Pontife et notre Avocat. Mais combien serait détestable notre ingratitude, si la bonté inestimable de notre Sauveur lâchait la bride à nos convoitises ? Loin de nous une si honteuse pensée. Mais plutôt renonçant aux désirs charnels, rendons-nous dignes de l'honneur que Jésus nous fait de traiter nos affaires auprès de son Père ; et vivons comme il est convenable à ceux pour lesquels le Fils de Dieu intercède. Considérons que par le sang de notre pontife nous sommes nous-mêmes, comme dit saint Pierre, les sacrificateurs du Très-Haut, offrant des victimes spirituelles, agréables par Jésus-Christ (I *Ep.*, II, 5) ; et puisqu'il a plu à notre Sauveur de nous faire participants de son sacerdoce, soyons saints, comme notre Pontife est saint. Car si dans le Vieux Testament celui qui violait la dignité du pontife par quelque espèce d'irrévérence, était si rigoureusement châtié, quel sera le supplice de ceux qui mépriseront l'autorité de ce grand Pontife, auquel Dieu a dit : Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui (*Ps.* II, 7) ?

Par conséquent, mes sœurs, obéissons fidèlement à notre pontife; et après tant de grâces reçues, comprenons ce que dit saint Paul ; qu'il sera horrible de tomber aux mains du Dieu vivant (*Heb.*, X, 31), lorsque sa bonté méprisée se sera tournée en fureur. Songeons que Jésus-Christ est notre médiateur et notre avocat; mais n'oublions pas qu'il est notre juge. C'est de quoi les anges

nous avertissent quand ils parlent ainsi aux apôtres : *hommes galiléens, que regardez-vous? Ce Jésus que vous avez vu monter dans le ciel, reviendra un jour de la même sorte* (*Act.*, I, 11). Joignons ensemble ces deux pensées : celui qui est monté pour intercéder, doit descendre à la fin pour juger; et son jugement sera d'autant plus sévère, que sa miséricorde a été plus grande. Ne dédaignons donc pas la bonté de Dieu, qui nous attend à repentance depuis longtemps : dépouillons les convoitises charnelles, et nourrissons nos âmes de pensées célestes. Eh Dieu ! qu'y a-t-il pour nous sur la terre, puisque notre pontife nous ouvre le ciel ? Notre avocat, notre médiateur, notre chef, notre intercesseur est au ciel ; notre joie, notre amour et notre espérance, notre héritage, notre pays, notre domicile est au ciel ; notre couronne et le lieu de notre repos est au ciel, où Jésus-Christ, notre avant-coureur, entré pour nous dans le Saint des saints avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne aux siècles des siècles. *Amen.*

PREMIER SERMON

POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE.

SUR LA DISTINCTION DES DEUX ALLIANCES.

Combien depuis le péché nous sommes naturellement portés au mal, et combien la vertu nous est difficile. Impuissance de la loi pour nous soulager dans nos infirmités : comment n'est-elle propre qu'à augmenter le crime et qu'à nous donner la mort. De quelle manière elle nous fait sentir notre impuissance et le besoin que nous avons de la grâce. Chaste délectation, esprit vivifiant; caractère distinctif de la nouvelle alliance. Pourquoi la crainte ne peut-elle changer les cœurs. Amour que nous devons à Dieu : excès de notre ingratitude.

Littera occidit; Spiritus autem vivificat.
La lettre tue; mais l'Esprit vivifie (II *Cor.*, III, 6)

A la vérité, le sang du Sauveur nous avait réconciliés à notre grand Dieu par une alliance perpétuelle; mais il ne suffisait pas pour notre salut que cette alliance eût été conclue, si ensuite elle n'eût été publiée. C'est pourquoi Dieu a choisi ce jour où les Israélites étaient assemblés par une solennelle convocation, pour y faire publier hautement le traité de la nouvelle alliance qu'il lui plaît contracter avec nous : et c'est ce que nous montrent ces langues de feu qui tombent d'en haut sur les saints apôtres; car d'autant que la nouvelle alliance, selon les oracles des prophètes, devait être solennellement publiée par le ministère de la prédication ; le Saint-Esprit descend en forme de langues, pour nous faire entendre par cette figure, qu'il donne de nouvelles langues aux saints apôtres, et qu'autant qu'il remplit de personnes, il établit autant de hérauts qui publieront les articles de l'alliance et les commandements de la loi nouvelle partout ou il lui plaira de les envoyer (1).

(1) En effet, entendez l'apôtre saint Pierre aussitôt après la descente du Saint-Esprit ; voyez comme il exhorte le peuple et annonce la rémission des péchés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, déclarant aux habitants de Jérusalem, que ce Jésus qu'ils ont fait mourir, Dieu l'a établi le Seigneur et le Christ : *Quia Dominum eum et Christum fecit Deus* (*Act*, II, 23). C'est ce que saint Pierre prêche aujourd'hui, comme il est écrit aux Actes; et cela, dites-moi, chrétiens, n'est-ce pas faire la publication de la loi nouvelle et de la nouvelle alliance? Je joins ensemble l'alliance et la loi, parce qu'elles ne sont toutes deux qu'un même Evangile, que les apôtres, comme les hérauts du grand Dieu, publient premièrement dans Jérusalem.

(1) C'est donc aujourd'hui, chrétiens, que la loi nouvelle a été publiée : aujourd'hui la prédication du saint Evangile a commencé d'éclairer le monde : aujourd'hui l'Eglise chrétienne a pris sa naissance : aujourd'hui la loi mosaïque, donnée autrefois avec tant de pompe, est abolie par une loi plus auguste; les sacrifices des animaux étant rejetés, le Saint-Esprit, envoyé du ciel, se fait lui-même des hosties raisonnables et des sacrifices vivants des cœurs des disciples.

Il est très-certain, bienheureuse Marie, que vous fûtes la principale de ces victimes; impétrez-nous l'abondance du Saint-Esprit qui vous a aujourd'hui embrasée. Sainte Mère de Jésus-Christ, vous étiez déjà tout accoutumée à le sentir présent en votre âme; puisque déjà sa vertu vous avait couverte, lorsque l'ange vous salua de la part de Dieu, vous disant : *Ave, Maria.*

Entrons d'abord en notre matière ; elle est si haute et si importante, qu'elle ne permet pas de perdre le temps à vous faire des avant-propos superflus. Je vous ai déjà dit, chrétiens, que la fête que nous célébrons en (2) ce jour, c'est la publication de la loi nouvelle : et de là vient que la prédication par laquelle cette loi se doit publier, est commencée aujourd'hui dans Jérusalem, selon cette prédiction d'Isaïe : *La loi sortira de Sion, et la parole de Dieu de Jérusalem* (*Isa.*, II, 3). Mais (3) bien qu'elle dût être commencée dans Jérusalem, elle ne devait pas y être arrêtée : (4) de là elle devait se répandre dans toutes les nations et dans tous les peuples, jusqu'aux extrémités de la terre. Comme donc la loi nouvelle de notre Sauveur n'était pas faite pour un seul peuple; certaine-

(1) Si vous me demandez, chrétiens, pour quelle cause la Pentecôte, qui était une fête du peuple ancien, est devenue une solennité du peuple nouveau; et d'où vient que depuis le levant jusqu'au couchant, tous les fidèles s'en réjouissent, non moins que de la sainte nativité, ou de la glorieuse résurrection de notre Sauveur ; je vous en dirai la raison, avec l'assistance de cet Esprit-Saint qui a rempli en ce jour sacré l'âme des apôtres. C'est aujourd'hui que notre Eglise a pris naissance : aujourd'hui par la prédication du saint Evangile, la gloire et la doctrine de Jésus-Christ ont commencé d'éclairer le monde... Les Juifs offraient autrefois à Dieu à la Pentecôte les prémices de leurs moissons. Aujourd'hui Dieu se consacre lui-même par son Saint-Esprit les prémices du christianisme, c'est-à-dire, les premiers fruits du sang de son Fils, et rend les commencements de l'Eglise illustres par des signes si admirables, que tous les spectateurs en sont étonnés. Par conséquent, mes frères, avec quelle joie devons-nous célébrer ce saint jour? Et si aujourd'hui les premiers chrétiens paraissent si visiblement échauffés de l'esprit de Dieu, n'est-il pas raisonnable que nous montrions par une sainte et divine ardeur que nous sommes leurs descendants?

(2) Cette journée.

(3) Encore que la publication du saint Evangile dût.

(4) Tous les prophètes avaient promis que la loi nouvelle serait portée jusqu'aux extrémités de la terre, et que par elle toutes les nations et toutes les langues seraient assujetties au vrai Dieu.

ment il n'était pas convenable qu'elle fût publiée en un seul langage. (1) C'est pourquoi le texte sacré nous enseigne que les apôtres prêchant aujourd'hui; bien que leur auditoire fût ramassé d'une infinité de nations diverses, chacun y entendait son propre idiome et la langue de son pays. (2) Par où le Saint-Esprit nous enseigne que, si, à la tour de Babel, l'orgueil avait autrefois divisé les langues (*Genes.*, XI, 9), l'humble doctrine de l'Evangile les allait aujourd'hui rassembler; qu'il n'y en aurait point de si rude, ni de si barbare dans laquelle la vérité de Dieu ne fût enseignée; que l'Eglise de Jésus-Christ les parlerait toutes; et que, si, dans le Vieux Testament, il n'y avait que la seule langue hébraïque qui fût l'interprète des secrets de Dieu, maintenant, par la grâce de l'Evangile, toutes les langues seraient consacrées, selon cet oracle de Daniel : *Toutes les langues serviront au Seigneur* (*Dan.*, VII, 14). Par où vous voyez, chrétiens, la merveilleuse conduite de Dieu, qui ordonne, par un très-sage conseil, que la loi qui devait être commune à toutes les nations de la terre, soit publiée dès le premier jour en toutes les langues.

Imitons les saints apôtres, mes frères, et publions la loi de notre Sauveur avec une ferveur céleste et divine. Je vous dénonce

(1) Aussi les premiers docteurs du christianisme, qui avant ce jour étaient ignorants, aujourd'hui étant pleins de l'esprit de Dieu, parlent toutes sortes de langues, ainsi que remarque le texte sacré.

(2) Etrange et inconcevable opération de cet Esprit qui souffle où il veut! De toutes les parties de la terre où les Juifs étaient dispersés, il en était venu dans Jérusalem pour y célébrer la fête de la Pentecôte. Les apôtres parlent à cet auditoire mêlé de tant de peuples divers et de langues si différentes; et cependant chacun les entend; le Romain et le Parthe, le Juif et le Grec, le Mède, l'Egyptien et l'Arabe, l'Africain, l'Européen et l'Asiatique : bien plus, dans un même discours des apôtres ils remarquent tous leur propre langue; il semble à chacun qu'on lui parle la langue que sa nourrice lui a apprise, et c'est pour cela qu'ils s'écrient : Ces hommes ne sont-ils pas Galiléens? comment est-ce donc que chacun entend la langue dans laquelle il est né (*Act.*, II, 7, 8)? Fidèles, que signifie ce nouveau prodige? C'est que par la grâce du christianisme toutes les langues seront réunies; l'Eglise parlera tous les langages : il n'y en aura point ni de si rude, ni de si barbare, dans lequel la vérité de Dieu ne soit enseignée; et les nations diverses entrant dans l'Eglise, l'articulation, à la vérité, sera différente; mais il n'y aura en quelque sorte qu'un même langage : parce que tous les peuples fidèles parmi la multiplicité des sons et des voix, n'auront tous qu'une même foi à la bouche, et une même vérité dans le cœur.

Autrefois à la tour de Babel l'orgueil des hommes a partagé les langages (*Genes.*, XI, 9); mais l'humilité de notre Sauveur les a aujourd'hui rassemblés; et la créance qui devait être commune à toutes les nations de la terre, est publiée dès le premier jour en toutes les langues. Par où vous voyez, chrétiens, selon que je l'ai déjà dit, que le mystère que nous honorons aujourd'hui avec tant de solennité, c'est la publication de la loi nouvelle. Or, notre Dieu ne s'est pas contenté qu'elle ait été publiée une fois; il a établi pour toujours les prédicateurs, qui succédant à la fonction des apôtres, doivent être les hérauts de son Evangile. Et ainsi, que puis-je faire de mieux en cette sainte et bienheureuse journée, que de rappeler en votre mémoire sous quelle loi vous avez à vivre? Ecoutez donc, peuples chrétiens, je vous dénonce au nom de Jésus, par la parole duquel cette chaire vous doit être en vénération; je vous dénonce, dis-je, au nom de Jésus, que vous n'êtes point sous la loi mosaïque : elle est annulée et ensevelie; mais Dieu vous a appelés à la loi de grâce, à l'Evangile, au Nouveau Testament, qui a été signé du sang du Sauveur, et scellé aujourd'hui par l'Esprit de Dieu.

donc, au nom de Jésus, que, par la descente du Saint-Esprit, vous n'êtes plus sous la loi mosaïque, et que Dieu vous a appelés à la loi de grâce : et afin que vous entendiez quelle est la loi dont on vous délivre, et quelle est la loi que l'on vous impose, je vous produis l'apôtre saint Paul, qui vous enseignera cette différence. *La lettre tue*, dit-il, *et l'esprit vivifie* (II *Cor.*, III, 6). La lettre, c'est la loi ancienne; et l'esprit, comme vous le verrez, c'est la loi de grâce : et ainsi, en suivant l'apôtre saint Paul, faisons voir, avec l'assistance divine, que la loi nous tue par la lettre, et (1) que la grâce nous vivifie par l'esprit.

PREMIER POINT.

Et pour pénétrer le fond de notre passage, il faut examiner avant toutes choses quelle est cette lettre qui tue, dont parle l'Apôtre. Et premièrement il est assuré qu'il (2) parle très-évidemment de la loi : mais d'autant (3) qu'on pourrait entendre ce texte, de la loi cérémonielle, comme de la circoncision et des sacrifices dont l'observation tue les âmes, ou même de quelques façons de parler figurées qui sont dans la loi, et qui ont un sens très-pernicieux, quand on les veut prendre trop

(1) Qu'il n'y a que la loi nouvelle qui nous vivifie.

(2) Veut parler de.

(3) Que la loi mosaïque a plusieurs parties, on pourrait douter de laquelle il parle. Dans la loi il y a les préceptes cérémoniaux, comme la circoncision et les sacrifices; et il y a les préceptes moraux qui sont compris dans le décalogue : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu; tu ne te feras point d'idole taillée; tu ne déroberas point (*Deut.*, V, 8, 19), et le reste. Quant aux préceptes cérémoniaux, il est très-constant que la lettre tue; d'autant que les cérémonies de la loi ne sont pas seulement abrogées, mais encore expressément condamnées dans la loi de grâce, suivant ce que dit saint Paul aux Galates : Si vous vous faites circoncire, Jésus-Christ ne vous sert de rien (*Gal.*, V, 2). Est-ce donc de cette partie de la loi qui ordonnait les anciennes observations, que l'Apôtre décide que la lettre tue? ou bien cette sentence plutôt ne doit-elle point s'appliquer à certaines expressions figurées qui sont en divers endroits de la loi?... ou si ce n'est ni l'une ni l'autre de ces deux choses que l'Apôtre veut désigner par ces mots, ne parle-t-il point peut-être du décalogue? A quelle opinion nous rangerons-nous? Je réponds qu'il parle du décalogue qui fut donné à Moïse sur la montagne; et je le prouve par une raison invincible. Car dans ce même troisième chapitre de la deuxième aux Corinthiens, où saint Paul nous enseigne que la lettre tue; immédiatement après, parlant de la loi, il l'appelle le ministère de mort qui a été taillé dans la pierre : *Ministratio mortis, litteris deformata in lapidibus* (II *Cor.*, III, 7). Qu'est-ce qui a été gravé dans la pierre? aucun de nous pourrait-il ignorer que ce sont les dix préceptes du décalogue; que ces dix commandements de la loi qui défendent le mal si ouvertement, c'est ce que l'Apôtre appelle la lettre qui tue?... Concluons donc maintenant et disons : sans doute le ministère de mort et la lettre qui tue, c'est la même chose : or, la loi qui a été gravée sur la pierre, c'est-à-dire, les préceptes du décalogue, selon saint Paul, c'est le ministère de mort; et partant les préceptes du décalogue, ces préceptes si saints et si justes, selon la doctrine du saint Apôtre, sont indubitablement la lettre qui tue. Et pour confirmer cette vérité, le même, aux Romains, que ne dit-il pas de la loi? Je ne connaîtrais pas le péché, dit-il, si la loi n'avait dit : Tu ne convoiteras point (*Rom.*, VII, 7) Sur quoi l'incomparable saint Augustin raisonne ainsi très-doctement à son ordinaire : Où est-ce que la loi dit, tu ne convoiteras point? chacun sait que cela est écrit dans le décalogue. C'est donc du décalogue que parle l'Apôtre, et c'est ce qu'il entend par la loi : et par conséquent, lorsqu'il dit : Les passions des péchés qui sont par la loi (*Rom.*, VII, 5), c'est du décalogue qu'il parle; et quand il répète si souvent la loi de péché et de mort, c'est encore du décalogue qu'il parle (*Lib. de Spirit. et Litt. cap.* 14, *n.* 23, 24, *t.* X, *p.* 98, 99).

à la lettre ; à raison de quoi on peut dire que la loi, en quelques-unes de ses parties, est une lettre qui tue : pour ne vous point laisser en suspens, je dis que l'Apôtre parle du décalogue, qui est la partie de la loi la plus sainte. Oui, ces dix commandements si augustes qui défendent le mal si ouvertement, c'est ce que l'Apôtre appelle la loi qui tue ; et je le prouve clairement par ce texte : car après avoir dit que la lettre tue; immédiatement après, parlant de la loi, il l'appelle un ministère de mort taillé en lettres dans la pierre : *Ministratio mortis, litteris deformata in lapidibus* (II *Cor.*, III, 7). Le ministère de mort, c'est sans doute la lettre qui tue; et la lettre taillée dans la pierre, ne sont-ce pas les deux tables données à Moïse, où la loi était écrite du doigt de Dieu ? C'est donc cette loi donnée à Moïse, cette loi si sainte du décalogue, que l'Apôtre appelle ministère de mort, et par conséquent la lettre qui tue. C'est pourquoi, dans l'Epître aux Romains, il l'appelle expressément *une loi de mort* (*Rom.*, VII, 6) et une loi de damnation : il dit que *la force du péché est dans la loi* (I *Cor.*, XV, 56), que *le péché est mort sans la loi*, et que *la loi lui donne la vie*; que *le péché nous trompe par le commandement de la loi* (*Rom.*, VII, 8, 9, 11) : et quantité d'autres choses de même force.

Que dirons-nous ici, chrétiens? Quoi, ces paroles si vénérables : *Israël, je suis le Seigneur ton Dieu, tu n'auras point d'autres dieux devant moi* (*Deut.*, V, 6, 7), sont-elles donc une lettre qui tue! et une loi si sainte méritait-elle un pareil éloge de la bouche d'un apôtre de Jésus-Christ ! Tâchons de démêler ces obscurités avec l'assistance de cet Esprit-Saint qui a rempli aujourd'hui les cœurs des apôtres. Cette question est haute, elle est difficile ; mais comme elle est importante à la piété, Dieu nous fera la grâce d'en venir à bout. Pour moi, de crainte de m'égarer, je suivrai pas à pas le plus éminent de tous les docteurs, le plus profond interprète du grand Apôtre, je veux dire, l'incomparable saint Augustin, qui explique (1) divinement cette vérité dans le premier livre à Simplicien et dans le livre de l'Esprit et de la Lettre. Rendez-vous attentifs, chrétiens, à une instruction que j'ose appeler la base de la piété chrétienne.

Quand l'Apôtre parle ainsi de la loi, quand il l'appelle une lettre qui tue, et qui donne au péché de nouvelles forces, croyez qu'il ne songe pas à blâmer la loi ; mais il déplore la faiblesse de la nature. Si donc vous voulez entendre l'Apôtre, apprenez premièrement à connaître les langueurs mortelles qui nous accablent depuis la chute du premier père, dans lequel, comme dans la tige du genre humain, toute la race des hommes a été gâtée par une corruption générale.

Et pour mieux comprendre nos infirmités, considérons, avant toutes choses, quelle était la fin à laquelle notre nature était destinée. Certes, puisqu'il avait plu à notre grand Dieu de laisser tomber sur nos âmes une étincelle

(1) Admirablement, excellemment.

de ce feu divin qui éclaire les créatures intelligentes, il est sans doute que nos actions devaient être conduites par la raison. Or il n'y avait rien de plus raisonnable que de consacrer tout ce que nous sommes à celui dont la libéralité nous a enrichis ; et partant notre inclination la plus naturelle devait être d'aimer et de servir Dieu : c'est à quoi tout l'homme devait conspirer. D'où passant plus outre, je dis que les sens étant inférieurs à l'intelligence, il fallait aussi que les biens sensibles le cédassent aux biens de l'esprit; et ainsi, pour mettre les choses dans un bon ordre, les affections de l'homme devaient être tellement disposées, que l'esprit dominât sur le corps, que la raison l'emportât sur les sens, et que le Créateur fût préféré à la créature. Vous voyez bien qu'il n'y a rien de plus juste; et si la nature humaine était droite, telles devraient être ses inclinations.

Mais, ô Dieu, que nous en sommes bien éloignés ! et que cette belle disposition est étrangement pervertie; puisque par le désordre de notre péché, nos inclinations naturelles se sont tournées aux objets contraires ! car certainement la plupart des hommes suit l'inclination naturelle. Or il n'est pas difficile de voir qu'est-ce qui domine le plus dans le monde. La première vue, n'est-il pas vrai, c'est qu'il n'y a que les sens qui règnent, que la raison est opprimée et éteinte ? elle n'est écoutée qu'autant qu'elle favorise les passions ; nous n'avons d'attachement qu'à la créature, et si nous (1) suivons le cours de nos mouvements, nous en viendrons (2) bientôt à oublier Dieu. Qu'ainsi ne soit; regardez quel était le monde avant que l'on y eût prêché l'Evangile. Où était, en ce temps-là, le règne de Dieu, et à qui est-ce qu'on présentait de l'encens ? Qui ne sait que l'idolâtrie avait tellement infecté la terre, qu'il semblait que ce grand univers fût changé en un temple d'idoles ? Qui n'est saisi d'horreur en voyant cette multiplicité de dieux inventée pour rendre méprisable le nom de Dieu ? Qui ne voit en ce nombre prodigieux de fausses divinités l'étrange débordement de notre nature qui, renonçant à son époux véritable, à la manière d'une femme impudique, s'abandonnait à une infinité d'adultères (3) par une insatiable prostitution? Car il est très-certain que l'idolâtrie n'avait rien laissé d'entier sur la terre : c'était le crime (4) de tout le monde ; et encore que Dieu se fût réservé un petit peuple dans la Judée, toutefois nous savons que ce peuple, qui était le seul dans (5) toute la terre habitable, instruit dans la véritable religion, était si fort porté à quitter son Dieu, que ni ses miracles, quoique très-visibles; ni ses promesses, quoique très-magnifiques; ni ses châtiments, quoique très-rigoureux, n'étaient pas capables de retenir cette inclination furieuse qu'ils avaient de courir après les idoles : tant il est vrai que le genre hu-

(1) Allons suivant.
(2) Aussitôt.
(3) Avec.
(4) Du genre humain.
(5) Tout l'univers que Dieu avait éclairé, illuminé de sa connaissance.

main, par le vice de son origine, est devenu enclin naturellement à mépriser Dieu ; et voyez-le par une expérience si universelle. Et d'où vient cette inclination naturelle, si contraire à notre première institution, sinon de la contagion du premier péché par lequel, la source des hommes étant infectée, la corruption nous est passée en nature.

Ah! fidèles, ne craignons pas de confesser ingénument nos infirmités : que ceux-là en rougissent, qui ne savent pas le remède, qui ne connaissent pas le Libérateur. Pour nous, n'appréhendons pas de montrer nos plaies, et avouons que notre nature est extrêmement languissante : et comment pourrions-nous le nier? Quand nous voudrions le dissimuler ou le taire, toute notre vie crierait contre nous; nos occupations ordinaires témoignent assez où tend la pente de notre cœur. D'où vient que tous les sages s'accordent que le chemin du vice est glissant? d'où vient que nous connaissons par expérience, que non-seulement nous y tombons de nous-mêmes, mais encore que nous y sommes comme entraînés? au lieu que pour (1) monter à cette éminence où la vertu établit son trône, il faut se raidir et bander les nerfs avec une incroyable contension. Après cela, est-il malaisé de connaître où nous porte le poids de notre inclination dominante? et qui ne voit que nous allons au mal naturellement; puisqu'il faut faire effort pour nous en tirer, et que nous n'en pouvons sortir qu'avec peine? De là vient que la doctrine de l'Evangile, qui ne peut repaître que l'entendement, ne tient presque point à notre âme : au contraire, les choses sensibles y font de profondes impressions. J'en appelle, chrétiens, à vos consciences. Quelquefois, quand vous entendez discourir des mystères du royaume de Dieu, ne vous sentez-vous pas échauffés? vous ne concevez que de grands desseins : faut-il faire le premier pas de l'exécution, n'est-il pas vrai que le moindre souffle du diable éteint cette flamme errante et volage, qui ne prend pas à sa matière? Il est vrai, nous sentons je ne sais quel instinct en nous-mêmes, qui voudrait, ce nous semble, s'élever à Dieu; mais nous sentons aussi un torrent de cupidités opposées qui nous entraînent et qui nous captivent (*Rom.*, VII, 23). De là les gémissements de l'Apôtre et de tous les vrais serviteurs de Dieu, qui se plaignent qu'ils sont captifs; et que, malgré tous leurs bons désirs, ils éprouvent continuellement en eux-mêmes une certaine résistance à la loi de Dieu qui les presse et qui les tourmente. Et partant qui donc serait si superbe, qui voyant l'Apôtre saint Paul ainsi vivement attaqué, ne confesserait pas devant Dieu, dans l'humiliation de son âme, que vraiment notre maladie est extrême, et que les plaies de notre nature sont bien (2) profondes?

Je sais que l'orgueilleuse sagesse du monde ne goûtera pas cette humble doctrine du christianisme. La nature, quoique impuissante, n'a jamais été sans flatteurs, qui l'ont enflée par de vains éloges; parce qu'en effet ils ont vu en elle quelque chose de fort excellent : mais ils ne se sont point aperçus qu'il en était comme des restes d'un édifice autrefois très-régulier et très-magnifique, renversé maintenant et porté par terre; mais qui conserve encore dans sa ruine quelques vestiges de son ancienne grandeur et de la science de son architecte. Ainsi nous voyons encore en notre nature, quoique malade, quoique disloquée, quelques traces de sa première institution; et la sagesse humaine s'étant bien voulu tromper par cette apparence, encore qu'elle y remarquât des défauts visibles, elle a mieux aimé couvrir ses maux par l'orgueil, que de les guérir par l'humilité. J'avoue même que les hommes, pour la plupart, ne remarquent pas comme il faut cette résistance dont nous parlons; mais combien y a-t-il de malades qui ne sentent pas leur infirmité! Cela, cela, fidèles, c'est le plus dangereux effet de nos maladies, que nous sommes réduits aux abois, et qu'une folle arrogance nous persuade que nous sommes en bonne santé : c'est en cela que je suis plus malade, que je ne sais pas déplorer ma misère, ni implorer le secours du Libérateur; faible et altier tout ensemble, impuissant et présomptueux.

Et d'ailleurs je ne m'étonne pas, si vivant comme nous vivons, nous ne sentons pas la guerre éternelle que nous fait la concupiscence. Lorsque vous suivez, en nageant, le cours de la rivière qui vous conduit, il vous semble qu'il n'y a rien de si doux, ni de si paisible; mais si vous remontez contre l'eau, si vous vous opposez à sa chute, c'est alors, c'est alors que vous éprouvez la rapidité de son mouvement. Ainsi, je ne m'étonne pas, chrétien, si menant une vie paresseuse, si ne faisant aucun effort pour le ciel, si ne songeant point à t'élever au-dessus de l'homme, pour commencer à jouir de Dieu, tu ne sens pas la résistance de la convoitise; c'est qu'elle t'emporte toi-même avec elle; vous marchez ensemble d'un même pas, et vous allez tous deux dans la même voie; ainsi son impétuosité t'est imperceptible.

Un saint Paul, un saint Paul la sentira mieux, parce qu'il a ses affections avec Jésus-Christ : les inclinations charnelles le blessent, parce qu'il aime la loi du Sauveur; tout ce qui s'y oppose, lui devient sensible. Aspirons à la perfection chrétienne : suivons un peu Jésus-Christ dans la voie étroite, et bientôt notre expérience nous fera reconnaître notre infirmité. C'est alors qu'étant fatigués par les opiniâtres oppositions de la convoitise, nous confesserons que les forces nous manquent, si la grâce divine ne nous soutient. Car enfin ce n'est pas un ouvrage humain de dompter cet ennemi domestique qui nous persécute si vivement, et qui ne nous donne aucun relâche. Etant ainsi déchirés en nous-mêmes, nous nous consumons par nos propres efforts; plus nous pensons nous pouvoir relever par notre naturelle vigueur, et plus elle se diminue : comme un pauvre malade moribond qui ne

(1) Gagner cette.
(2) Dangereuses.

sait plus que faire ; il s'imagine qu'en se levant il sera un peu allégé ; il achève de perdre son peu de force par un travail qu'il ne peut supporter ; et après qu'il s'est beaucoup tourmenté à traîner ses membres appesantis avec une extrême contension, il retombe, ainsi qu'une pierre, sans pouls et sans mouvement, plus faible et plus impuissant que jamais. Ainsi en est-il de nos volontés, si elles ne sont secourues par la grâce. Or la grâce n'est point par la loi : car si la grâce était par la loi, c'est en vain que Jésus-Christ serait mort, et ce grand scandale de la croix serait inutile. C'est pourquoi l'évangéliste nous dit : *La loi a été donnée par Moïse ; mais la grâce et la vérité a été faite par Jésus-Christ* (*Joan.*, I, 17). D'où je conclus que, sous le Vieux Testament, tous ceux qui obéissaient à la grâce, c'était par le mérite de Jésus-Christ ; et de là ils appartenaient au christianisme, parce que la grâce, ni la justice n'est point par la loi. Et de là, pour revenir à mon texte, j'infère avec l'Apôtre, que « La Lettre tue ». Voyez si je prouverai bien ce que je propose, et renouvelez vos attentions.

Insistons toujours aux mêmes principes. Et ainsi, pour revenir à notre passage, figurez-vous cet homme malade, que je vous dépeignais tout à l'heure ; cet homme tyrannisé par ses convoitises, cet homme impuissant à tout bien, qui, selon le concile d'Orange, *n'a rien de son cru que le mensonge et le péché* (*Arausic.* II, *can.* XXII, *Lab. t.* IV, *p.* 1670). Que produira la loi en cet homme, puisqu'elle ne peut lui donner la grâce ? elle parle, elle commande, elle tonne, elle retentit aux oreilles d'un ton puissant et impérieux ; mais que sert de frapper les oreilles, puisque la maladie est au cœur ? Je ne craindrai point de le dire : si vous n'ajoutez l'esprit de la grâce, je ne craindrai point de le dire, tout ce bruit de la loi ne fait qu'étourdir le pauvre malade : elle l'effraie, elle l'épouvante ; mais il vaudrait bien mieux le guérir, et c'est ce que la loi ne peut faire. Quel est donc l'avantage qu'apporte la loi ? Elle fait connaître le mal, elle allume le flambeau devant le malade, elle lui montre le chemin de la vie : *Fais ceci, et tu vivras*, lui dit-elle : *Hoc fac, et vives* (*Luc.*, X, 28). Mais à quoi sert de montrer à ce pauvre paralytique, qui est au lit depuis trente-huit ans, à quoi sert que vous lui montriez l'eau miraculeuse qui peut le guérir ? *Hominem non habeo* (*Joan.*, V, 7) : Je n'ai personne, dit-il, il est immobile, il faut le porter, et il est impossible que la loi le porte.

Mais la loi, direz-vous, n'a-t-elle donc aucune énergie ? Certes, son énergie est très-grande, mais très-pernicieuse à notre malade. Que fait-elle ? Elle augmente la connaissance, et cela même augmente le crime : elle me commande de la part de Dieu, elle me fait comprendre ses jugements. Avant la loi, je ne connaissais pas que Dieu fût mon Juge, ni qu'il prît la qualité de vengeur des crimes ; mais la loi me montre bien qu'il est juge, puisqu'il daigne bien être législateur. Mais enfin, que produit cette connaissance ? Elle fait que mon péché est moins excusable, et ma rébellion plus audacieuse. C'est pourquoi l'Apôtre nous dit que : *Le péché a abondé par la loi* (*Rom.*, V, 20), qu'elle lui donne de nouvelles forces, qu'*elle le fait vivre* (*Ibid.*, VII, 9) ; parce qu'à tous les autres péchés, elle ajoute la désobéissance formelle, qui est le comble de tous les maux. De cette sorte, que fait la loi ? Elle lie les transgresseurs par des malédictions éternelles ; parce qu'il est écrit dans cette loi même : *Maudit est celui qui n'observe pas ce qui est commandé dans ce livre* (*Deut.*, XXVII, 26).

A présent, ne voyez-vous pas clairement toute la force du raisonnement de l'Apôtre ? car la loi ne nous touchant qu'au dehors, elle n'a pas la force de nous soulager ; et, sortant de la bouche de Dieu, elle a la force de nous condamner. La loi donc, considérée en cette manière, qu'est-ce autre chose qu'une lettre qui ne soutient pas l'impuissance, mais qui condamne la rébellion ; qui ne soulage pas le malade, mais qui témoigne contre le pécheur ? *Non adjutrix legentium, sed testis peccantium*, dit saint Augustin (*De divers. Quæst. ad Simplician. l.* I, *Quæst.* 5, *n.* 7, *t.* VI, *p.* 84) : mais cet excellent docteur passe bien plus outre, appuyé sur la doctrine du saint apôtre.

Achevons de faire connaître à l'homme l'extrémité de sa maladie ; afin qu'il sache mieux reconnaître la miséricorde infinie de son médecin. Nous avons dit que notre plus grand mal, c'est l'orgueil. Que fait le commandement à un orgueilleux ? Il fait qu'il se raidit au contraire, comme une eau débordée qui s'irrite par les obstacles ; et d'où vient cela ? C'est à cause que l'orgueilleux n'affecte rien tant que la liberté, et ne fuit rien tant que la dépendance : c'est pourquoi il se plaît à secouer le joug ; il aime la licence, parce qu'elle semble un débordement de la liberté. Notre âme donc étant inquiète, indocile et impatiente, la vouloir retenir par la discipline, c'est la précipiter davantage. Avouons la vérité, chrétiens, nous trouvons une certaine douceur dans les choses qui nous sont défendues : tel ne se souciera pas beaucoup de la chair, qui la trouvera plus délicieuse pendant le carême. La défense excite notre appétit, et, par ce moyen, fait naître un nouveau plaisir. Et quelle est la cause de ce plaisir, si ce n'est celle que je viens de vous rapporter ? c'est-à-dire, cette vaine ostentation d'une liberté indocile et licencieuse, qui est si douce à un orgueilleux, et qui fait que l'objet de ses passions lui plaît d'autant plus, qu'il lui est moins permis : *Tanto magis libet, quanto minus licet*, dit saint Augustin (*Ibid.*, *n.* 17, *p.* 88) ; et c'est ce que veut dire l'Apôtre aux Romains : *Le péché prenant occasion du commandement, m'a trompé et m'a fait mourir* (*Rom.*, VII, 11). Le péché prenant occasion du commandement, il m'a trompé par cette fausse douceur que la défense fait naître. Elle est vaine, elle est fausse, il est vrai ; mais (1) très-

(1) Plus.

charmante à une âme superbe, et c'est par cette raison qu'elle trompe facilement. Reprenons donc maintenant ce raisonnement : la loi, par la défense, augmente le plaisir de mal faire, et, par là (1) excite la convoitise ; la convoitise me donne la mort ; et partant, la loi me donne la mort, non point certes par elle-même, mais par la malignité du péché qui domine en moi : en sorte que la concupiscence est devenue, par le commandement même, une source plus abondante de péché : *Ut fiat supra modum peccans peccatum per mandatum*, continue le même saint Paul (*Rom.*, VII, 13).

Ne voyez-vous pas maintenant, plus clair que le jour, que non-seulement les préceptes du décalogue, mais encore, par une conséquence infaillible, tous les enseignements de la loi, et même toute la doctrine de l'Evangile, si nous n'impétrons l'Esprit de la grâce, ne sont qu'une lettre qui tue, qui (2) pique la convoitise par la défense, et (3) comble le péché par la transgression? Et quelle est donc l'utilité de la loi? Ah! c'est ici, mes frères, où il nous faut recueillir le fruit des doctes enseignements de l'Apôtre. Ne croyons pas qu'il nous ait voulu débiter une doctrine si délicate, à la manière des rhétoriciens. Saint Augustin a bien compris sa pensée. Il a voulu, dit-il, faire voir à l'homme combien était grande son impuissance, et combien déplorable son infirmité, puisqu'une loi si juste et si sainte lui devenait un poison mortel ; afin que, par ce moyen, nous reconnussions humblement qu'il ne suffit pas que Dieu nous enseigne, mais qu'il est nécessaire qu'il nous soulage: *Non tantum doctorem sibi esse necessarium, verum etiam adjutorem Deum* (*De Spirit. et Litt.*, *cap.* 6, *t.* X, *p*, 89). C'est pourquoi le grand Docteur des Gentils, après avoir dit de la loi toutes les choses que je vous ai rapportées, commence à se plaindre de sa servitude : *Je me plais*, dit-il, *à la loi de Dieu selon l'homme intérieur ; mais je sens une loi en moi-même qui répugne à la loi de l'Esprit, et me captive sous la loi du péché ; car je ne fais pas le bien que je veux ; mais je fais le mal que je hais. Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? La grâce de Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ* (*Rom.*, VII, 15, 22, 23, 24, 25). C'est là enfin, fidèles, c'est à cette grâce que notre impuissance doit nous conduire. La loi ne fait autre chose que nous montrer ce que nous devons demander à Dieu, et de quoi nous avons à lui rendre grâces ; et c'est ce qui a fait dire à saint Augustin : *Faites ainsi, Seigneur, faites ainsi, Seigneur miséricordieux ; commandez ce qui ne peut être accompli, ou plutôt commandez ce qui ne peut être accompli que par votre grâce; afin que tout fléchisse devant vous, et que celui qui se glorifie, se glorifie seulement en Notre-Seigneur* (*In Psalm.* CXVIII, *Ser.* XXVII, *n.* 3, *t.* IV, *p.* 1350).

(1) Embrase, incite.
(2) Enflamme.
(3) Augmente

C'est là la vraie justice du christianisme, qui ne vient pas en nous par nous-mêmes, mais qui nous est donnée par le Saint-Esprit : c'est là cette justice qui est par la foi, que l'apôtre saint Paul élève si fort, non pas comme l'entendent nos adversaires, qui disent que toute la vertu de justifier consiste en la foi. Ils n'ont pas bien pris le sens de l'Apôtre ; et je le prouve démonstrativement en un mot, que je vous prie de retenir, pour les combattre dans la rencontre : *Si*, dit saint Paul, *j'ai toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, et que je n'aie pas la charité, je ne suis rien* (*I Cor.*, XIII, 2). S'il n'est rien, donc il n'est pas juste, donc la foi ne justifie pas sans la charité; et toutefois il est véritable que c'est la foi en Jésus-Christ qui nous justifie ; parce qu'elle n'est pas seulement la base, mais la source qui fait découler sur nous la justice qui est par la grâce. Car, comme dit le grand Augustin : ce que la loi commande, la foi l'impètre : *Fides impetrat quod Lex imperat* (*In Psal.* CXVIII, *Serm.* XVI, *n.* 2, *t.* IV, *p.* 1318). La loi dit : *Tu ne convoiteras pas* (*Rom.*, VII, 7) ; la foi dit avec le Sage : *Je sais, ô grand Dieu, et je le confesse, que personne ne peut être continent, si vous ne le faites* (*Sap.*, VIII, 21). Dieu dit, par la loi : *Fais ce que j'ordonne.* La foi répond à Dieu : *Donnez, Seigneur, ce que vous ordonnez* (*S. Aug.*, *Confess. lib.* X, *Cap.* 29, *t.* I, *p.* 184). La foi fait naître l'humilité, et l'humilité attire la grâce. *Et c'est la grâce qui justifie* (*Tit.*, III, 7). Ainsi notre justification se fait par la foi : la foi en est la première cause ; et en cela nous différons du peuple charnel, qui ne considérait que l'action commandée, sans regarder le principe qui la produit. Quand ils lisaient la loi, ils ne songeaient à autre chose qu'à faire, et ils ne pensaient point qu'il fallait auparavant demander. Pour nous, nous écoutons, à la vérité, ce que Dieu ordonne ; mais la foi en Jésus-Christ nous enseigne que c'est de Dieu même qu'il le faut attendre. Ainsi notre justice ne vient pas des œuvres, en tant qu'elles se font de nos propres forces ; elle naît de la foi qui, *opérant par la charité, fructifie en bonnes œuvres*, comme dit l'Apôtre (*Gal.*, V, 6 ; *Colos.*, I, 10).

En effet, croire en Jésus-Christ, n'est-ce pas croire au Sauveur, au Libérateur? et quand nous croyons au Libérateur, ne sentons-nous pas notre servitude? quand nous confessons le Sauveur, ne confessons-nous pas que nous sommes perdus? Ainsi, reconnaissant devant Dieu que nous sommes perdus en nous-mêmes, nous courons à Jésus-Christ par la foi, cherchant notre salut en lui seul : c'est là cette foi qui nous justifie, si nous croyons, si nous confessons que nous sommes morts, et que c'est Jésus-Christ qui nous rend la vie. Chrétien, le crois-tu de la sorte? le croyons-nous ainsi, chrétiens? Si tu ne le crois pas, tu renies Jésus-Christ pour Sauveur; Jésus n'est plus Jésus, et toute la vertu de sa croix est anéantie. Que si nous confessons cette vérité, qui n'est pas un article particulier, mais qui est

le fondement et la base qui soutient tout le corps du christianisme ; avec quelle humilité, avec quelle ardeur, avec quelle persévérance devons-nous approcher de notre grand Dieu, pour rendre grâces de ce que nous avons, et pour demander ce qui nous manque? Que ma peine serait heureusement employée, si l'humilité chrétienne, si le renoncement à nous-mêmes, si l'espérance au Libérateur, si la nécessité de persévérer dans une oraison soumise et respectueuse, demeuraient aujourd'hui gravées dans vos âmes par des caractères ineffaçables! Prions, fidèles, prions ardemment ; apprenons de la loi combien nous avons besoin de la grâce. Ecoutons le saint concile de Trente, qui assure : qu'*en commandant, Dieu nous avertit de faire ce que nous pouvons, et de demander ce que nous ne pouvons pas* (*Sess.* VI, *c.* XI, *Lab. t.* XIV, *pag.* 761). (1) Entendons, par cette doctrine, qu'il y a des choses que nous pouvons, et d'autres que nous ne pouvons pas ; et si nous ne les demandons, elles ne nous seront pas données. Ainsi, nous demeurerons impuissants, et notre impuissance n'excusera point notre crime ; au contraire, nous serons doublement coupables, en ce que nous serons tombés dans le crime pour n'avoir pas voulu demander la grâce. Combien donc est-il nécessaire que nous priions, ainsi que de misérables nécessiteux qui ne peuvent vivre que par aumônes ! C'est ce que prétend l'apôtre saint Paul, dans cet humble raisonnement que j'ai tâché de vous expliquer ; il nous montre notre servitude et notre impuissance, afin que les fidèles étant effrayés par les menaces de la lettre qui tue, ils recourent par la prière à l'Esprit qui nous vivifie. C'est la dernière partie de mon texte, par laquelle je m'en vais conclure en peu de paroles.

SECOND POINT.

Je vous ai fait voir, chrétiens, par la doctrine de l'apôtre saint Paul, que la grâce et la justice n'est point par la loi; d'autant qu'elle ne fait qu'éclairer l'esprit, et qu'elle n'est pas capable de changer le cœur. Mais, continue le même saint Paul, *Ce qui était impossible à la loi, Dieu l'a fait lui-même en envoyant son Fils, qui a répandu dans nos âmes l'esprit de la grâce, afin que la justice de la loi s'accomplît en nous* (*Rom.*, VIII, 3, 4), ce qui a fait encore dire à l'Apôtre que *maintenant nous ne sommes plus sous la loi* (*Ibid.*, VI, 14). (2) Or, pour entendre plus clairement ce qu'il nous veut dire, considérons une belle distinction de saint Augustin (*S. Aug.*, *in Joan. Tract.* III, *n.* 2, *t.* III, *part.* II, *p.* 304, 305) : C'est autre chose, dit-il, d'être sous la loi, et autre chose d'être avec la loi ; car la loi, par son équité, a deux grands effets : ou elle dirige ceux qui obéissent, ou elle rend punissables ceux qui se révoltent. Ceux qui rejettent la loi sont sous la loi, parce qu'encore qu'ils fassent de vains efforts pour se soustraire de son domaine (1), elle les maudit, elle les condamne, elle les tient pressés sous la rigueur de ses ordonnances ; et par conséquent ils sont sous la loi, et la loi les tue. Au contraire ceux qui accomplissent la loi, ils sont ses amis, dit saint Augustin, ils vont avec elle, parce qu'ils l'embrassent, qu'ils la suivent, qu'ils l'aiment. Ces choses étant ainsi supposées, il s'ensuit que les observateurs de la loi ne sont plus sous la loi comme esclaves, mais sont avec la loi comme amis. Et comme dans le Nouveau Testament l'esprit de la grâce nous est élargi, par lequel la justice de la loi peut être accomplie, il est très-vrai, ce que dit l'Apôtre, que *nous ne sommes plus sous la loi* (*Rom.*, VI, 14), parce que si nous suivons cet esprit de grâce, la loi ne nous châtie plus comme notre juge, mais elle nous

(1) Il y a donc des choses que nous ne pouvons pas, et si.

(2) Mais comme il importe que nous pénétrions ce que c'est que cette loi gravée dans les cœurs, et quelle est la nécessité de cette influence secrète de l'esprit de Dieu dans nos âmes, écoutez l'Apôtre saint Paul qui nous expliquera ce mystère dans les quatre mots que j'ai rapportés : La lettre tue, l'esprit vivifie. Pour comprendre solidement sa pensée, remarquons deux grands effets de la loi : elle dirige ceux qui la reçoivent, elle condamne ceux qui la rejettent; elle est la règle des uns, le juge des autres : de sorte que nous pouvons distinguer comme deux qualités dans la loi. Il y a son équité qui dirige, il y a sa vérité qui condamne; et il faut nécessairement, ou que nous suivions la première, ou que nous souffrions la seconde; c'est-à-dire, que si l'équité ne nous règle, la sévérité nous accable ; et que la force de la loi est telle, qu'il faut qu'elle nous gouverne ou qu'elle nous perde : ceux qui s'y attachent se rangent eux-mêmes en se conformant à la règle ; ceux qui la choquent se brisent contre elle. La loi tue lorsqu'elle nous dit : Si tu n'obéis, tu mourras de mort (*Exod.*, XXI, 12 *et suiv.*); et la loi aussi vivifie ; parce qu'il est écrit dans les saintes lettres : Fais ces choses et tu vivras (*Luc.*, X, 28) : elle tue ceux qu'elle condamne, elle vivifie ceux qu'elle dirige. Mais il y a cette différence notable, par laquelle nous connaîtrons le sens de l'Apôtre dans le passage que nous traitons : c'est que la loi suffit toute seule pour donner la mort au pécheur, et qu'elle ne suffit pas toute seule pour donner le salut au juste; et la raison en est évidente. Pour donner la mort au pécheur, c'est assez que la loi prononce au dehors la sentence qui le condamne ; et c'est ce qu'elle fait toute seule avec une autorité souveraine : au contraire, pour donner la vie, il faut qu'elle soit écrite au dedans; parce que c'est là qu'elle doit agir, et elle n'y peut entrer par ses propres forces : elle retentit aux oreilles, elle brille devant les yeux ; mais elle ne pénètre point dans le cœur : il faut que le Saint-Esprit lui ouvre l'entrée; par où nous pouvons aisément comprendre le raisonnement de l'Apôtre. Tant que la loi demeure hors de nous, qu'elle frappe seulement les oreilles, elle ne sert qu'à nous condamner; c'est pourquoi c'est une lettre qui tue : et lorsqu'elle entre dans l'intérieur, pour y opérer le salut des hommes, c'est le Saint-Esprit qui l'y grave ; c'est pourquoi c'est l'Esprit qui nous vivifie. Comme nous sommes tout ensemble durs et ignorants, il ne suffit pas de nous enseigner ; il faut encore nous amollir. Ainsi vous n'avez rien fait, ô divin Sauveur, de nous avoir prêché au dehors les préceptes de votre Evangile, si vous ne parlez au dedans d'une manière secrète et intérieure, par l'effusion de votre Esprit-Saint. De là il est facile d'entendre quelle est l'opération de la loi, et quelle est celle de l'Esprit de Dieu. Parce qu'il voit que la loi nous tue, quand elle agit seulement au dehors; il l'écrit dans le fond du cœur, afin qu'elle nous donne la vie. L'équité de la loi se présente à nous, sa sévérité nous menace ; et le Saint-Esprit qui nous meut, afin que nous puissions éviter la sévérité qui condamne, nous fait aimer l'équité qui règle; de peur que nous soyons captifs sous la loi comme criminels, il fait que nous l'embrassions comme ses amis; et c'est ainsi qu'il nous vivifie. De sorte que tout le dessein de l'Apôtre dans le passage que nous expliquons, c'est, en premier lieu de nous faire voir la loi ennemie de l'homme pécheur, qui le tue et qui le condamne; et ensuite l'homme pécheur devenu ami de la loi, qui l'embrasse et qui la chérit par l'opération de la grâce.

(1) Et qu'ils se mettent en quelque façon au-dessus en refusant de lui obéir, ils ne laissent pas d'être sous la loi, parce qu'elle les tient captifs et pressés sous.

conduit comme notre règle ; de sorte que si nous obéissons à la grâce, à laquelle nous avons été appelés, la loi ne nous tue plus, mais plutôt elle nous donne la vie dont elle contient les promesses, d'autant qu'il est écrit : ***Fais ces choses, et tu vivras*** (*Luc.*, X, 28). D'où il s'ensuit très-évidemment que *c'est l'Esprit qui nous vivifie* (II *Cor.*, III, 6); car la cause pour laquelle la lettre tue, c'est qu'elle ne (1) fait que retentir au dehors pour nous condamner. Or l'esprit agit au dedans pour nous secourir ; il va à la source de la maladie : au lieu de cette brutale ardeur qui nous rend captifs des plaisirs sensibles, il inspire en nos cœurs cette chaste délectation des biens éternels; c'est lui qui nous rend amis de la loi, parce que, domptant la convoitise qui lui résiste, il fait que son équité nous attire. Vous voyez donc que c'est par l'Esprit que nous sommes les amis de la loi, que nous sommes avec elle et non point sous elle ; et ainsi c'est l'Esprit qui nous vivifie, d'autant qu'il écrit au dedans cette loi qui nous tue quand elle résonne seulement au dehors.

C'est là, mes frères, cette nouvelle alliance que Dieu nous annonce par Jérémie. *Le temps viendra*, dit le Seigneur, *que je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël, non point selon le pacte que j'avais juré à leurs pères; mais voici l'alliance que je contracterai avec eux : j'imprimerai ma loi dans leurs âmes*, (2) *et je l'écrirai en leurs cœurs* (*Jerem.*, XXXI, 31, 32, 33) ; il veut dire : la première loi était au dehors, la seconde aura toute sa force au dedans : c'est pourquoi j'ai écrit la première loi sur des pierres, et la seconde je la graverai dans les cœurs. Bref, la première loi frappant au dehors, émouvait les âmes par la terreur ; la seconde les changera par l'amour. Et, pour pénétrer au fond du mystère, dites-moi, qu'opère la crainte dans nos cœurs ? Elle les étonne, elle les ébranle, elle les secoue; mais je soutiens qu'il est impossible qu'elle les change, et la raison en est évidente : c'est que les sentiments que la crainte donne sont toujours contraints. Le loup prêt à se ruer sur la bergerie voit les bergers armés et les chiens en garde : tout affamé qu'il est, il se retire pour cette fois ; mais pour cela il n'en est pas moins furieux, il n'en aime pas moins le carnage. Que vous rencontriez des voleurs ; si vous êtes les plus forts, ils ne vous abordent qu'avec une civilité apparente : ils sont toujours voleurs, toujours avides de pillerie. La crainte donc étouffe les affections ; elle semble les réprimer pour un temps, mais elle n'en coupe pas la racine. Otez cet obstacle, levez cette digue, l'inclination qui était forcée se rejettera aussitôt en son premiers cours : par où vous voyez manifestement qu'encore qu'elle ne parût point au dehors, elle vivait toujours au secret du cœur, bridée et non éteinte, et retenue plutôt qu'abolie.

C'est pourquoi le grand saint Augustin, parlant de ceux qui gardaient la loi par la seule terreur de la peine, non par l'amour de la véritable justice, il prononce cette terrible, mais très-véritable sentence : Ils ne laissaient pas, dit-il, d'être criminels, parce que ce qui paraissait aux hommes dans l'œuvre, devant Dieu, à qui nos profondeurs sont ouvertes, n'était nullement dans la volonté : au contraire, cet œil pénétrant de la connaissance divine voyait qu'ils aimeraient beaucoup mieux commettre le crime, s'ils osaient en attendre l'impunité : *Coram Deo non erat in voluntate, quod coram hominibus apparebat in opere : potiusque ex illo rei tenebantur quod eos noverat Deus malle, si fieri posset impune, committere* (*De Spir. et Littera, cap.* 8, *t.* X, *p.* 92). Donc, selon la doctrine de ce grand homme, la crainte n'est pas capable de changer le cœur. Considérez, je vous prie, cette pierre sur laquelle Dieu écrit sa loi ; en est-elle changée pour contenir des paroles si vénérables ? en a-t-elle perdu quelque chose de sa dureté ? Qui ne voit que ces saints préceptes ne tiennent qu'à une superficie extérieure (1)? D'où vient que la loi mosaïque est ainsi écrite, sinon parce que c'est une loi de crainte ? Et Dieu ne veut-il pas nous faire entendre que si la loi ne nous touche que par la crainte, il en est de nos cœurs comme d'une pierre ; qu'ainsi notre dureté n'est point amollie, et que la loi demeure sur la surface ? De là vient que le Concile de Trente, parlant de la crainte des peines, définit très-bien à la vérité contre la doctrine des luthériens, que *C'est une impression de l'Esprit de Dieu*; car, puisque cette crainte est si bien fondée sur les redoutables jugements de Dieu, pourquoi ne viendrait-elle pas de son Saint-Esprit ? Mais ces saints Pères s'expliquent après, et nous disent que c'est une impression de l'esprit de Dieu qui n'habite pas encore au dedans, mais qui meut seulement et qui pousse : *Spiritus sancti impulsum, non adhuc quidem inhabitantis, sed tantum moventis* (*Sess.* XIV, c. 4, *Lab. t.* XIV, *p.* 817). D'où il s'ensuit manifestement que la seule crainte des peines ne peut imprimer la loi dans les cœurs.

Certes, il faut l'avouer, il n'y a que la charité qui les amollisse. Notre maladie, chrétiens, c'est de nous attacher à la créature : donc nous attacher à Dieu c'est notre santé. C'est un amour pervers qui nous gâte ; il n'y a donc que le saint amour qui nous rétablisse. Un plaisir désordonné nous captive ; il n'y a qu'une sainte délectation qui soit capable de nous délivrer. La seule affection du

(1) Touche que le dehors.

(2) Et au lieu que la loi mosaïque avait été gravée sur des pierres, la loi de la nouvelle alliance, que Jésus est venu annoncer au monde, a été écrite dans le fond des cœurs comme dans des tables vivantes. C'est là le mystère que nous honorons, et c'est ce qu'avaient prédit les anciens oracles, qu'il y aurait un jour une loi nouvelle qui serait écrite dans l'esprit des hommes, et gravée profondément dans les cœurs : *Dabo legem meam in cordibus eorum* (*Jer.*, XXXI, 33). C'est pour cela que le Saint-Esprit remplit aujourd'hui l'Église naissante ; et que non content de paraître aux yeux sous une apparence visible, il se coule efficacement dans les âmes, pour leur enseigner au dedans ce que la loi leur montre au dehors.

(1) Ainsi en est-il de nos cœurs quand la loi n'y entre que par la crainte ; elle ne touche que la surface, et notre dureté n'est point amollie.

vrai bien peut arracher l'affection du bien apparent; il n'y a proprement que l'amour qui ait pour ainsi dire la clef du cœur. Il faut donc qu'un saint amour dilate le nôtre, qu'il l'ouvre jusqu'au fond pour recevoir la rosée des grâces divines. Ainsi notre âme sera tout autre; ce ne sera plus une pierre sur laquelle on écrira au dehors, ce sera une cire toute pénétrée et toute fondue par une céleste chaleur.

Par là vous voyez la loi gravée dans les cœurs, selon l'oracle de Jérémie. Y a-t-il rien de plus avant en nos cœurs que ce qui nous plaît? Ce que nous aimons nous tient lieu de loi; et ainsi je ne me tromperai pas quand je dirai que l'amour est la loi des cœurs : et partant un saint amour doit être la loi des héritiers du Nouveau Testament, parce qu'ils doivent porter leur loi dans leurs cœurs. La loi ancienne a été écrite sur de la pierre; il n'est rien de plus immobile : aussi est-ce une loi morte et inanimée. Il nous faut, il nous faut une loi vivante; et quelle peut être cette loi vivante, sinon le vif amour du souverain bien, que le doigt de Dieu, c'est-à-dire son Saint-Esprit, écrit et imprime au fond de nos âmes quand il y répand l'onction de la charité, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : *La charité est répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné* (*Rom.*, V, 5). La charité est donc cette loi vivante qui nous gouverne et qui nous meut intérieurement; et c'est pourquoi l'Esprit vivifie, parce qu'il imprime en nous une loi vivante, qui est la loi de la nouvelle alliance, c'est-à-dire la loi de l'amour de Dieu. Par conséquent qui pourrait douter que la charité ne soit l'esprit de la loi nouvelle et l'âme, pour ainsi dire, du christianisme, puisqu'il a été prédit si longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, que les enfants du Nouveau Testament auraient la loi gravée en leurs cœurs par l'inspiration de l'amour divin?

Et selon la conséquence de ces principes, où je n'ai fait que suivre saint Augustin, qui ne s'est attaché qu'à saint Paul, je ne craindrai pas de vous assurer que, quiconque ne se soumet à la loi que par la seule appréhension de la peine, il s'excommunie lui-même du christianisme et retourne à la lettre qui tue et à la captivité de la synagogue. Et pour vous en convaincre, regardez premièrement qui nous sommes : sommes-nous enfants ou esclaves? Si Dieu vous traite comme des esclaves, contentez-vous de craindre le Maître; mais s'il vous envoie son propre Fils pour vous dire qu'il daigne bien vous adopter pour enfants, pouvez-vous ne point aimer votre Père? Or l'apôtre saint Paul nous enseigne que nous n'avons pas reçu l'esprit de servitude par la crainte, mais que Dieu nous a départi l'esprit de l'adoption des enfants, par lequel nous l'appelons notre Père (*Rom.*, VIII, 15). Comment l'appelons-nous tous les jours notre Père qui êtes aux cieux, si nous lui dénions notre amour? Davantage, considérons de quelle sorte il nous a adoptés : est-ce par contrainte ou bien par amour? Ah! nous savons bien que c'est par amour, et par un amour infini. *Dieu a tant aimé le monde*, dit Notre-Seigneur, *qu'il a donné son Fils unique pour le sauver* (*Joan.*, III, 16). Si donc notre Dieu nous a tant aimés, comment prétendons-nous payer son amour si ce n'est par un amour réciproque? D'autant plus, comme dit saint Bernard, que l'amour est la seule chose en laquelle nous sommes capables d'imiter Dieu. Il nous juge, nous ne le jugeons pas; il nous donne, et il n'a pas besoin de nos dons. S'il commande, nous devons obéir; s'il se fâche, nous devons trembler; et s'il aime, que devons-nous faire? Nous devons aimer : c'est la seule chose que nous pouvons faire avec lui (*Serm.* XXXIII, *in Cantic.*, *n.* 4, *t.* I, *p.* 1558). Et combien sont criminels les enfants qui ne veulent pas imiter un Père si bon?

Est-ce assez considérer Dieu comme Père? considérons-le maintenant comme Prince. Comme Roi, il nous commande; mais il ne nous commande rien tant que l'amour. *Tu aimeras*, dit-il, *le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toutes tes forces, de toute ton âme* (*Deut.*, VI, 5). A-t-il jamais parlé avec une plus grande énergie? Et Jésus-Christ : *Qui ne m'aime pas*, nous dit-il, *n'observe pas mes commandements* (*Joan.*, XIV, 24). Donc qui n'aime pas Jésus-Christ, puisqu'il n'observe pas ses commandements, il viole la majesté de son roi.

Voulez-vous que nous parlions maintenant des dons que Dieu fait à ses serviteurs, et que par la qualité des présents, nous jugions de l'amour qu'il exige? Quel est le grand don que Dieu nous fait? C'est le Saint-Esprit : et qu'est-ce que le Saint-Esprit? n'est-ce pas l'amour éternel du Père et du Fils? Quelle est l'opération propre du Saint-Esprit? n'est-ce pas de faire naître, d'inspirer l'amour en nos cœurs, et d'y répandre la charité? et partant qui méprise la charité, il rejette le Saint-Esprit; et cependant c'est le Saint-Esprit qui nous vivifie. Mais si je voulais poursuivre le reste, quand est-ce que j'aurais achevé cette induction? Il n'y a mystère du christianisme, il n'y a article dans le symbole, il n'y a demande dans l'oraison, il n'y a mot ni syllabe dans l'Evangile, qui ne nous crie qu'il faut aimer Dieu.

Ce Dieu fait homme, ce Verbe incarné, qu'est-il venu faire en ce monde? avec quel appareil nous est-il venu enseigner? s'est-il caché dans une nuée? a-t-il tonné et éclairé sur une montagne toute fumante de sa majesté? a-t-il dit d'une voix terrible : Retirez-vous; que mon serviteur Moïse approche tout seul; et les hommes et les animaux qui aborderont près de la montagne, mourront de mort (*Exod.*, XIX, 12, 13)? La loi Mosaïque a été donnée avec ce redoutable appareil. Sous l'Evangile, Dieu change bien de langage : y a-t-il rien eu de plus accessible que Jésus-Christ, rien de plus affable, rien de plus doux? Il n'éloigne personne d'auprès de lui : bien plus, non-seulement il y souffre, mais encore il y appelle les plus grands pécheurs, et lui-même il va au-devant. Ve-

nez à moi, dit-il, et ne craignez pas : *Venez, venez à moi, oppressés, je vous aiderai à porter vos fardeaux* (*Matth.*, XI, 29); venez, malades, je vous guérirai; venez, affamés, je vous nourrirai : pécheurs, publicains, approchez; je suis votre libérateur. Il les souffre, il les invite, il va au-devant. Et que veut dire ce changement, chrétiens? d'où vient cette aimable condescendance d'un Dieu qui se familiarise avec nous? Qui ne voit qu'il veut éloigner la crainte servile, et qu'à quelque prix que ce soit, il est résolu de se faire aimer, même, si j'ose parler de la sorte, aux dépens de sa propre grandeur? Dites-moi, était-ce pour se faire craindre qu'il a voulu être pendu à la croix? n'est-ce pas plutôt pour nous tendre les bras, et pour ouvrir autant de sources d'amour comme il a de plaies? Pourquoi se donne-t-il à nous dans l'Eucharistie? n'est-ce pas pour nous témoigner un extrême transport d'amour, quand il s'unit à nous de la sorte? Ne diriez-vous pas, chrétiens, que ne pouvant souffrir nos froideurs, nos indifférences, nos déloyautés, lui-même il veut porter sur nos cœurs des charbons ardents? Comment donc excuserons-nous notre négligence? mais où se cachera notre ingratitude? Après cela, n'est-il pas juste de s'écrier avec le grand apôtre saint Paul : *Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème* (I *Cor.*, XVI, 22)? sentence autant juste que formidable. Oui certes, il doit être anathème, celui qui n'aime pas Jésus-Christ : la terre (1) se devrait ouvrir sous ses pas, et l'ensevelir tout vivant dans le plus profond cachot de l'enfer; le ciel devrait être de fer pour lui; toutes les créatures lui devraient ouvertement déclarer la guerre, à ce perfide, à ce déloyal, qui n'aime point Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Mais ô malheur! ô ingratitude! c'est nous qui sommes ces perfides. Oserions-nous bien dire que nous aimons Notre-Seigneur Jésus-Christ? Jésus-Christ n'est pas un homme mortel que nous puissions tromper par nos compliments : il voit clair dans les cœurs, et il ne voit point d'amour dans les nôtres. Quand vous aimez quelqu'un sur la terre, rompez-vous tous les jours avec lui pour des sujets de très-peu d'importance? foulez-vous aux pieds tout ce qu'il vous donne? manquez-vous aux paroles que vous lui donnez? Il n'y a aucun homme vivant que vous voulussiez traiter de la sorte : c'est ainsi pourtant que vous en usez envers Jésus-Christ. Il a lié amitié avec vous; tous les jours vous y renoncez : il vous donne son corps; vous le profanez : vous lui avez engagé votre foi; vous la violez : il vous prie pour vos ennemis; vous le refusez : il vous recommande ses pauvres; vous les méprisez : il n'y a aucune partie de son corps que vos blasphèmes ne déshonorent. Et comment donc pouvez-vous éviter cette horrible, mais très-équitable excommunication de l'Apôtre? Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème.

(1) Ne devrait pas le porter.

Et comment la puis-je éviter moi-même, ingrat et impudent pécheur que je suis? Ah! plutôt, ô grand Dieu tout-puissant, qui gouvernez les cœurs ainsi qu'il vous plaît; si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, faites par votre grâce qu'il aime Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Aimons, aimons, mes frères, aimons Dieu de tout notre cœur : nous ne sommes pas Chrétiens, si du moins nous ne nous efforçons de l'aimer, si du moins nous ne désirons cet amour, si nous ne le demandons ardemment à ce divin esprit qui nous vivifie. Je ne veux pas dire que nous soyons obligés, sous peine de damnation éternelle, d'avoir la perfection de la charité. Non, fidèles, nous sommes de pauvres pécheurs : le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ excusera devant Dieu nos défauts, pourvu que nous en fassions pénitence. Je ne vous dis donc pas que nous soyons obligés d'avoir la perfection de la charité; mais je vous dis et je vous assure que nous sommes indispensablement obligés d'y tendre, selon la mesure qui nous est donnée, sans quoi nous ne sommes pas chrétiens. Courage; travaillons pour la charité. La charité, c'est tout le christianisme : quand vous épurez votre charité, vous préparez un ornement pour le ciel. Il n'y a, dit saint Paul, que la charité qui demeure au ciel : la foi se perd dans la claire vue; l'espérance s'évanouit par la possession effective : Il n'y a que la charité qui jamais ne peut être éteinte : *Charitas numquam excidit* (I *Cor.*, XIII, 8). Non-seulement elle est couronnée comme la foi et comme l'espérance; mais elle-même elle est la couronne et de la foi et de l'espérance. La charité seule est digne du ciel, digne de la gloire du paradis; elle seule sera réservée pour briller éternellement devant Dieu comme un or pur; elle seule sera réservée pour brûler éternellement devant Dieu, comme un holocauste de bonne odeur. Commençons d'aimer sur la terre, puisque nous ne cesserons jamais d'aimer dans le ciel : commençons la charité dès ce monde, afin qu'elle soit un jour consommée.

SECOND SERMON

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Quel est l'esprit du christianisme. Mépriser les présents du monde, sa haine et sa fureur, trois maximes de la générosité chrétienne. Avec quel courage les apôtres et les premiers chrétiens méprisent les présents du monde, attaquent sa haine, triomphent de ses menaces. Merveilleuse union que le Saint-Esprit fait de leurs cœurs. Pourquoi ne devons-nous pas nous regarder en nous-mêmes, mais dans l'unité de tout le corps dont nous sommes membres. L'envie et la dureté exterminées par la fraternité chrétienne.

Spiritum nolite extinguere.
N'éteignez pas l'esprit (I *Thessal.*, V, 19).

Cette joie publique et universelle, qui se répand par toute la terre, dans cette auguste solennité, avertit les chrétiens de se souvenir que c'est en ce jour que l'Eglise est née et que nous sommes nés avec elle, par la grâce

de la nouvelle alliance. Il n'est point de nation si barbare, ni de peuple si éloigné, qui ne soient invités par le Saint-Esprit à la fête que nous célébrons. Si étrange que soit leur langage, ils pourront tous l'entendre aujourd'hui dans la bouche des saints apôtres ; et Dieu nous montre, par ce miracle, que cette Eglise si resserrée, que nous voyons naître en un coin du monde (1), remplira un jour tout l'univers et attirera tous les peuples, puisque déjà, dès sa tendre enfance, elle parle toutes les langues; afin, mesdames, que nous entendions que si la confusion de Babel les a autrefois divisées, la charité chrétienne les unira toutes, et qu'il n'y en aura point de si rude ni de si irrégulière, en laquelle on ne prêche le Sauveur Jésus et les mystères de son Evangile. Que reste-t-il donc maintenant? sinon que (2), participant de tout notre cœur à la joie commune de tout le monde, nous tâchions de nous revêtir de l'esprit de cette Eglise naissante, c'est-à-dire du Saint-Esprit même, après que nous aurons imploré sa grâce, par l'intercession de Marie, qui le reçoit aujourd'hui avec tous les autres ; mais qui était accoutumée dès longtemps à sa bienheureuse présence, puisqu'il était survenu en elle, lorsque l'ange la salua par ces mots : *Ave, Maria.*

Puisque cette sainte journée fait revoir à tous les fidèles la solennité bienheureuse en laquelle l'Esprit de Dieu se répandit avec abondance sur les disciples de Jésus-Christ et sur son Eglise naissante ; je me persuade aisément, âmes saintes et religieuses, que, rappelant en votre mémoire une grâce si signalée, vous aurez aussi préparé vos cœurs pour la recevoir en vous-mêmes, et pour être les temples vivants de ce Dieu qui descend sur nous. Que si je ne me trompe pas dans cette pensée, s'il est vrai (3), comme je l'espère, que le Saint-Esprit vous anime, et que vous brûliez de ses flammes, que puis-je faire de plus convenable pour édifier votre piété, que de vous exhorter, autant que je puis, à conserver cette ardeur divine, en vous disant avec l'Apôtre : *Spiritum nolite exstinguere* (I *Thess.*, V, 19) : Gardez-vous d'éteindre l'Esprit? Car, mes sœurs, ce divin Esprit qui est tombé sur les saints apôtres, sous la forme visible du feu, se répand encore invisiblement dans tout le corps de l'Eglise; il ne descend pas sur la terre, pour passer légèrement sur les cœurs, il vient établir sa demeure dans la sainte société des fidèles : *Apud vos manebit* (*Joan.*, XIV, 17). C'est pourquoi nous apprenons, par les Ecritures (*Ezech.*, XI, 19; XXXVI, 26), qu'il y a un esprit nouveau, un esprit du christianisme et de l'Evangile, dont nous devons tous être revêtus; et c'est cet esprit du christianisme que saint Paul nous défend d'éteindre. Il faut donc entendre aujourd'hui quel est cet esprit de la loi nouvelle qui doit animer tous les chrétiens ; et pour le comprendre solidement, écoutez, non point mes paroles, mais les saints enseignements de l'apôtre, que je choisis pour mon conducteur. Grand Paul, expliquez-nous ce mystère.

Nous voyons, par expérience, que chaque assemblée, chaque compagnie a son esprit particulier; et quand nos charges ou nos dignités nous donnent place dans quelque corps, aussitôt on nous avertit de prendre l'esprit de la compagnie dans laquelle nous sommes entrés. Quel est donc l'esprit de l'Eglise, dont notre baptême nous a fait les membres? et quel est cet esprit nouveau, qui se répand aujourd'hui sur les saints apôtres, et qui doit se communiquer à tous les disciples de l'Evangile? Chrétiens, voici la réponse de l'incomparable docteur des Gentils : *Non dedit nobis Deus Spiritum timoris; sed virtutis et dilectionis* (II *Tim.*, I, 7). Sache, dit-il, mon cher Timothée, car c'est à lui qu'il écrit ces mots, que Dieu ne nous donne pas un esprit de crainte, mais un esprit de force et d'amour. Par conséquent saint Paul nous enseigne que cet esprit de force et de charité, c'est le véritable esprit du christianisme.

Mais il faut entrer plus avant dans le sentiment de l'Apôtre; et pour cela, remarquez, messieurs, que la profession du christianisme a deux grandes obligations que Jésus-Christ nous a imposées. Il oblige premièrement ses disciples à l'exercice d'une rude guerre ; il les oblige secondement à une sainte et divine paix. Il les prépare à la guerre, quand il les avertit en plusieurs endroits que tout le monde leur résistera; c'est pourquoi il veut qu'ils soient violents; et il les oblige à la paix, lorsque malgré ces contradictions, il leur ordonne d'être pacifiques. Il les prépare à la guerre, quand il les envoie au milieu des loups : *In medio luporum* (*Matth.* X, 16), et il les oblige à la paix, quand il veut qu'ils soient des brebis : *Sicut oves* (*Ibid.*). Il les prépare à la guerre, quand il dit, dans son Evangile, qu'il jette un glaive au milieu du monde, pour être le signal du combat : *Non veni pacem mittere, sed gladium* (*Ibid.*, 34) ; et il les oblige à la paix, quand il promet d'allumer un feu pour être le principe de la charité : *Ignem veni mittere in terram* (*Luc*, XII, 49). Il y a donc une sainte guerre pour combattre contre le monde, et il y a une paix du christianisme, pour nous unir en Notre-Seigneur. Pour soutenir de si longs combats, nous avons besoin d'un esprit de force, et pour maintenir cette paix, l'esprit de charité nous est nécessaire ; c'est pourquoi saint Paul nous enseigne que *Dieu ne nous donne pas un esprit de crainte, mais un esprit de force et de charité* (II. *Tim.*, I, 7) : et tel est l'esprit du christianisme, dont les apôtres ont été remplis.

En effet, considérons attentivement l'histoire de l'Eglise naissante. Qu'y voyons-nous d'extraordinaire, et en quoi y remarquons-nous cet esprit du christianisme? En ces deux effets admirables, je veux dire en la fermeté invincible et en la sainte union de tous les fidèles; et vous le verrez clairement, si vous voulez seulement entendre ce que saint Luc a dit dans les Actes : Ils furent remplis de

(1) S'étendra un jour par tout l'univers.
(2) Nous participions saintement à... et que nous.
(3) Ce que je présume.

l'Esprit de Dieu : *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto* (*Act.*, IV, 31); et de là, qu'est-il arrivé? Deux choses que saint Luc a bien remarquées : *Loquebantur cum fiducia* (*Ibid.*). Premièrement, ils parlèrent avec fermeté : voyez-vous pas cet esprit de force? Et il ajoute aussitôt après : Et ils n'étaient tous qu'un cœur et qu'une âme: *Cor unum et anima una* (*Ibid.*, 32) ; et c'est l'esprit de la charité. Voilà donc, et n'en doutez pas, quel est l'esprit du christianisme ; voilà quel était l'esprit de nos pères, esprit courageux, esprit pacifique, esprit de fermeté et de résistance, esprit de charité et de douceur, esprit qui se met au-dessus de tout par sa force et par sa vigueur, esprit qui se met au-dessous de tous par la condescendance de sa charité : *Per charitatem servite invicem* (*Gal.*, V, 13). Tel est l'esprit de la loi nouvelle. Chrétiens, ne l'éteignez pas : *Spiritum nolite exstinguere* (II *Tim.*, V, 19). Imitez l'Eglise naissante et la ferveur de ces premiers temps, dont je vous dois aujourd'hui proposer l'exemple. Conservez cet esprit de force, par lequel vous pourrez combattre le monde; conservez cet esprit d'amour, pour vivre en l'unité de vos frères, dans la paix du christianisme, deux points que je traite en peu de paroles, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Disons donc avant toutes choses, que les chrétiens doivent être forts, et que l'esprit du christianisme est un esprit de courage et de fermeté : car si nous voyons dans l'histoire que des peuples se vantaient d'être belliqueux, parce que, dès leur première jeunesse, on les préparait à la guerre, on les durcissait aux travaux, on les accoutumait aux périls; combien devons-nous être forts, nous qui sommes dès notre enfance enrôlés par le saint baptême à une milice spirituelle, dont la vie n'est que tentation, dont tout l'exercice est la guerre, et qui sommes exposés au milieu du monde comme dans un champ de bataille, pour combattre mille ennemis découverts, et mille ennemis invisibles? Parmi tant de difficultés et tant de périls qui nous environnent, devons-nous pas être nourris dans un esprit de force et de fermeté; afin d'être toujours immobiles, malgré les plaisirs qui nous tentent, malgré les afflictions qui nous frappent, malgré les tempêtes qui nous menacent? Aussi voyons-nous dans les Ecritures, que Dieu, prévoyant les combats où il engageait ses fidèles, leur ordonne de se renfermer et de demeurer en repos, jusqu'à ce qu'il les ait revêtus de force : *Sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto* (*Luc.*, XXIV, 49) : leur montrant par cette parole que, pour soutenir les efforts qui attaquent les enfants de Dieu en ce monde, il faut une fermeté extraordinaire.

C'est ce qui m'oblige, messieurs, à vous proposer aujourd'hui trois maximes fondamentales de la générosité chrétienne, lesquelles vous verrez pratiquées dans l'histoire du christianisme naissant, et dans la conduite de ces grands hommes que le Saint-Esprit remplit en ce jour ; voici quelles sont ces maximes, que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire : mépriser les présents du monde, ses richesses, ses biens, ses plaisirs ; voilà la première maxime. Mais parce qu'en refusant les présents du monde, on encourt infailliblement ses disgrâces ; non-seulement mépriser ses biens, mais encore mépriser sa haine, et ne pas craindre de lui déplaire ; voilà la seconde maxime. Et comme sa haine étant méprisée se tourne en une fureur implacable, non-seulement mépriser sa haine, mais sa rage, mais ses menaces, et enfin se mettre au-dessus des maux que la fureur la plus emportée peut faire souffrir à notre innocence, c'est là le dernier effort de la fermeté, voilà la troisième maxime : c'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre.

La première maxime de force que nous donne l'esprit du christianisme, c'est de mépriser les présents du monde ; et la raison en est évidente : car c'est un principe très-indubitable que notre estime ou notre mépris suivent les idées dont nous sommes pleins, et les espérances que l'on nous donne. Voyons donc de quelles idées nous remplit (1) l'esprit du christianisme, et quels désirs il excite en nous. Il faut que vous l'appreniez de saint Paul, par ces excellentes paroles qu'il adresse aux Corinthiens : *Non enim Spiritum hujus mundi accepimus* (I *Cor.*, II, 12) : Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde ; et par conséquent concluez que le chrétien véritable n'est pas plein des idées du monde. Quel esprit avons-nous reçu? *Sed Spiritum qui ex Deo est* (*Ibid.*) : Un esprit qui est de Dieu, dit saint Paul, et il en ajoute cette raison : Afin que nous sachions, poursuit-il, toutes les choses que Dieu nous donne : *Ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis* (*Ibid.*). Quelles sont ces choses que Dieu nous donne, sinon l'adoption des enfants, l'égalité avec les anges, l'héritage de Jésus-Christ, la communication de sa gloire, la société de son trône? Voilà quelles sont les idées que le Saint-Esprit imprime en nos âmes : il y grave l'idée d'un bien éternel, d'un trésor qui ne se perd, d'une vie qui ne finit pas, d'une paix immuable et perpétuelle. Si je suis plein de ces grandes choses, et si j'ai l'esprit occupé d'espérances si relevées, puis-je estimer les présents du monde? Car, ô monde, qu'opposeras-tu à ces biens infinis et inestimables? Des plaisirs? mais seront-ils purs? Des honneurs? seront-ils solides? La faveur? est-elle durable? La fortune? est-elle assurée? Quelque grand établissement? es-tu capable de m'en garantir une jouissance paisible, et me rendras-tu immortel pour posséder ces biens sans inquiétude? qui ne sait qu'il est impossible? La figure de ce monde passe ;

(1) O esprit du christianisme, quels désirs excitez-vous en nos âmes, que leur faites-vous espérer, et de quelles idées les remplissez-vous? De l'idée d'un bien éternel, d'un trésor qui ne se perd pas, etc. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul a dit une belle parole écrivant aux Corinthiens : Nous avons reçu un esprit qui nous vient de la part de Dieu : *Spiritum qui ex Deo est*. Et pourquoi l'avons-nous reçu? Voici la raison de l'Apôtre : *Ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis* : C'est afin, dit-il, que nous connaissions toutes les choses que Dieu nous donne? Quelles sont ces choses, etc.

tout ce que les hommes estiment, n'est que (1) folie et illusion; et l'Esprit de grâce que j'ai reçu, me remplissant des grandes idées des biens éternels qui me sont donnés, m'a élevé au-dessus du monde, et ses présents ne me sont plus rien. Telle est la première maxime de la générosité chrétienne.

Mais, fidèles, ce n'est pas assez : si vous n'aimez pas le monde, il vous haïra; ceux qui méprisent les présents du monde, encourent infailliblement sa disgrâce; et il faut ou s'engager avec lui, en recevant ses faveurs, ou rompre ouvertement ses liens, et ne pas craindre de lui déplaire; et c'est la seconde maxime de l'esprit du christianisme. Car c'est une vérité très-constante, que jamais les hommes ne produiront rien qui soit digne de l'Evangile et de l'esprit de la loi nouvelle, tant qu'on n'aura pas le courage de renoncer à la complaisance, et de se résoudre à déplaire aux hommes. En effet, considérez, chrétiens, les lois tyranniques et pernicieuses que le monde nous a imposées contre les obligations de notre baptême. N'est-ce pas le monde qui dit que de pardonner, c'est faiblesse, et que c'est manquer de courage que de modérer son ambition? N'est-ce pas le monde qui veut que la jeunesse coure aux voluptés, et que l'âge plus avancé n'ait de soin que pour s'établir, et que tout cède à l'intérêt? N'est-ce pas une loi du monde, qu'il faut nécessairement s'avancer, s'il se peut par les bonnes voies, sinon s'avancer par quelque façon, s'il le faut par la flatterie, s'il est besoin, même par le crime? N'est-ce pas ce que dit le monde? ne sont-ce pas ses lois et ses ordonnances? Et pourquoi sont-elles suivies? d'où leur vient cette autorité qu'elles se sont acquise par toute la terre? est-ce de la raison, ou de la justice? Mais Jésus-Christ les a condamnées, et il a donné tout son sang pour nous délivrer de leur servitude : d'où vient donc que ces lois maudites règnent encore par toute la terre, contre la doctrine de l'Evangile? Je ne craindrai pas d'assurer que c'est la (2) crainte de déplaire aux hommes, qui leur donne cette autorité.

Mais peut-être que vous (3) jugerez que ce n'est pas à la complaisance qu'il faut imputer tout ce crime, et qu'il en faut aussi accuser nos autres inclinations corrompues. Non, mes sœurs, je n'accuse qu'elle, et je m'appuie sur cette raison; car je confesse facilement que nos mauvaises inclinations nous jettent dans de mauvaises pratiques; (4) mais je nie que ce soit nos (5) inclinations qui leur donnent la force de lois auxquelles on n'ose pas contredire. Ce qui les érige en force de lois, et ce qui (6) contraint à les suivre par une espèce de nécessité, c'est la tyrannie de la complaisance; parce qu'on a honte de demeurer seul, parce qu'on n'ose pas s'écarter du chemin que l'on voit battu, parce qu'on craint de déplaire aux hommes; et on dit pour toute raison : c'est ainsi qu'on vit dans le monde; il faut faire comme les autres: tellement que ces lois (1) damnables que le monde oppose au christianisme, il faut quelqu'un pour les proposer et quelqu'un pour les établir : nos inclinations les proposent et nos inclinations les conseillent; mais c'est la crainte de déplaire aux hommes qui leur donne l'autorité souveraine. C'est ce que prévoyait le divin apôtre, lorsqu'il avertit ainsi les fidèles : Vous avez été achetés d'un grand prix (I *Cor.*, VI, 20); ne vous rendez pas esclaves des hommes : *Nolite fieri servi hominum* (*Ibid.*, VII, 23). En effet, ne le sens-tu pas que tu te jettes dans la servitude, quand tu crains de déplaire aux hommes, et quand tu n'oses résister à leurs sentiments, esclave volontaire des erreurs d'autrui?

Chrétiens, ce n'est pas là notre esprit, ce n'est pas l'esprit du christianisme. Ecoutez l'apôtre saint Paul, qui nous dit avec tant de force : Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde : *Non enim Spiritum hujus mundi accepimus* (*Ibid.*, II, 12). Je ne croirai pas me tromper si je dis que l'esprit du monde dont parle l'apôtre en ce lieu, c'est la complaisance mondaine, qui corrompt les meilleures âmes; qui minant peu à peu les malheureux restes de notre vertu chancelante, nous fait être de tous les crimes, non tant par inclination, que par compagnie; qui, au lieu de cette force invincible et de cette fermeté d'un front chrétien que la croix doit avoir durci contre toute sorte d'opprobres, les rend si tendres et si délicats, que nous avons honte de déplaire aux hommes pour le service de Jésus-Christ. Mon Sauveur, ce n'est pas là cet esprit que vous avez aujourd'hui répandu sur nous : *Non enim Spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est* (*Ibid.*) : Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, pour être les esclaves des hommes; mais notre esprit venant de Dieu même, nous met au-dessus de leurs jugements, et nous fait mépriser leur haine; et c'est la seconde maxime de la générosité du christianisme.

Mais il faut encore s'élever plus haut; et la troisième qui me reste à vous proposer, va faire trembler tous nos sens, et étonner toute la nature; car c'est elle qui fait dire au divin Apôtre : Qui est capable de nous séparer de la charité de Notre-Seigneur? est-ce l'affliction ou l'angoisse? est-ce la nudité ou la faim? la persécution ou le glaive? mais nous surmontons en toutes ces choses, à cause de celui qui nous a aimés : *In his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos* (*Rom.*, VIII, 35, 36, 37). Ainsi, que le monde frémisse, qu'il allume par toute la terre le feu de ses persécutions, la (2) générosité chrétienne surmontera sa rage impuissante; et je comprends aisément la cause d'une victoire si glorieuse, par une excellente doctrine que l'apôtre saint Jean nous enseigne : Que celui qui habite en nous est plus grand que

(1) Vanité.
(2) Complaisance qui les autorise.
(3) Me direz.
(4) Chrétiens, je ne le nie pas.
(5) Désirs déréglés qui érigent ces pratiques pernicieuses, honteuses, criminelles, en lois souveraines.
(6) Fait qu'on ne peut pas s'en défendre et qu'on est.

(1) Maudites.
(2) L'esprit généreux du christianisme.

celui qui est dans le monde : *Major qui in vobis est, quam qui in mundo* (I *Joan.*, IV, 4). Entendez ici, chrétiens, que celui qui est en nous, c'est le Saint-Esprit que Dieu a répandu en nos cœurs. Et qui ne sait que cet Esprit tout-puissant est infiniment plus grand que le monde? par conséquent, quoi qu'il entreprenne, et quelques tourments qu'il prépare, le plus fort ne cédera pas au plus faible. Le chrétien généreux surmontera tout; parce qu'il est rempli d'un esprit qui est infiniment (1) au-dessus du monde.

Ce sont, mes sœurs, ces fortes pensées qui ont si longtemps soutenu l'Eglise; elle voyait tout l'empire conjuré contre elle : elle lisait à tous les poteaux et à toutes les places publiques les sentences épouvantables que l'on prononçait contre ses enfants : toutefois elle n'était pas effrayée ; mais sentant l'Esprit dont elle était pleine, elle savait bien maintenir cette liberté glorieuse de professer le christianisme; et quoique les lois la lui refusassent, elle se la donnait par son sang : car c'était un crime chez elle de se l'acquérir par une autre voie; et l'unique moyen qu'elle proposait pour (2) secouer ce joug, c'était de mourir constamment. C'est pourquoi Tertullien s'étonne qu'il y eût des chrétiens assez lâches pour se racheter par argent des persécutions qui les menaçaient; et vous allez entendre des sentiments vraiment dignes de l'ancienne Eglise et de l'esprit du christianisme. *Christianus pecunia salvus est; et in hoc nummos habet ne patiatur, dum adversus Deum erit dives* (*De Fug. in persecut.*, *n.* 12, *p.* 698) : O honte de l'Eglise, s'écrie ce grand homme, un chrétien sauvé par argent, un chrétien riche pour ne souffrir pas! a-t-il donc oublié, dit-il, que Jésus s'est montré riche pour lui par l'effusion de son sang? *At enim Christus sanguine fuit dives pro illo* (*Ibid.*). Ne vous semble-t-il pas qu'il lui dise: Toi, qui t'es voulu sauver par ton or, dis-moi, chrétien, où était ton sang? n'en avais-tu plus dans tes veines, (3) quand tu as été fouiller dans tes coffres pour y trouver le prix honteux de ta liberté? Sache qu'étant rachetés par le sang, étant délivrés par le sang, nous ne devons point d'argent pour nos vies, nous n'en devons point pour nos libertés; et notre sang nous doit garder celle que le sang de Jésus-Christ nous a méritée : *Sanguine empti, sanguine munerati, nullum nummum pro capite debemus* (*Tertull.*, *ibid.*, *p.* 699). Ceux qui vivent en cet Esprit, ce sont, mes sœurs, les vrais chrétiens, et ce sont les vrais successeurs de ces hommes incomparables que l'esprit de force remplit (4) aujourd'hui : car il est temps de venir à eux, et de vous montrer dans leurs actions ces trois maximes que j'ai expliquées.

Et premièrement regardez comme ils méprisent les présents du monde : aussitôt qu'ils sont chrétiens, ils ne veulent plus être riches. Voyez ces nouveaux convertis, avec

(1) Plus fort que le monde.
(2) Surmonter ces lois tyranniques.
(3) Toi qui as recours à tes coffres.
(4) En ce jour.

quel zèle ils vendent leurs biens, et comme ils se pressent autour des apôtres, pour jeter tout leur argent à leurs pieds : *Ponebant ante pedes Apostolorum* (*Act.*, IV, 35). Où vous pouvez aisément connaître le mépris qu'ils font des richesses; car, comme remarque saint Jean Chrysostome (*In act. Apost. Hom.* XI, *n.* I, *t.* IX, *p.* 90. *In Ep. ad Rom. Hom.* VII, *n.* 8, *ibid. pag.* 494), judicieusement à son ordinaire, ils ne les mettent pas dans les mains, mais ils les apportent aux pieds des apôtres ; et en voici la véritable raison. S'ils croyaient leur faire un présent honnête, ils les leur donneraient dans leurs mains; mais en les jetant à leurs pieds, ne semble-t-il pas qu'ils nous veulent dire que ce n'est pas tant un présent qu'ils font, qu'un fardeau inutile dont ils se déchargent? et tout ensemble n'admirez-vous pas comme ils honorent les saints apôtres? O apôtres de Jésus-Christ, c'est vous qui êtes les vainqueurs du monde; et voilà qu'on met à vos pieds les dépouilles du monde vaincu, ainsi qu'un trophée magnifique qu'on érige à votre victoire. D'où vient à ces nouveaux chrétiens un si grand mépris des richesses, sinon qu'ils commencent à se revêtir de l'esprit du christianisme, et que l'idée des biens éternels leur ôte l'estime des biens périssables? C'était la première maxime, mépriser les présents du monde (1).

Je vois que vous admirez ces grands hommes, vous êtes étonnés de leur fermeté; toutefois tout ce que j'ai dit n'est qu'un faible commencement : nos braves et invincibles lutteurs ne sont pas entrés au combat; ils (2) n'ont fait encore que se dépouiller, quand ils ont quitté leurs richesses : ils (3) vont commencer à venir aux prises, en attaquant la haine du monde. C'est ici qu'il faut avoir les yeux attentifs.

Certainement, chrétiens, c'était une étrange résolution que de prêcher le nom de Jésus dans la ville de Jérusalem. Il n'y avait que cinquante jours que tout le monde criait contre lui : *Qu'on l'ôte, qu'on l'ôte, qu'on le crucifie* (*Joan.*, XIX, 15). Cette haine cruelle et envenimée vivait encore dans le cœur des peuples ; prononcer seulement son nom, c'était choquer toutes les oreilles ; le louer, c'était un blasphème : mais publier qu'il est le Messie, prêcher sa glorieuse résurrection, n'était-ce pas porter les esprits jusqu'à la dernière fureur? Tout cela n'arrête pas les apôtres. Oui, nous vous prêchons, disaient-ils, et *que toute la maison d'Israël le sache, que le Dieu de nos pères a ressuscité, et a fait asseoir à sa droite ce Jésus que vous avez mis en croix* (*Act.*, II, 36). Et parce qu'ils avaient cru s'excuser de la mort de cet Innocent, en le livrant aux mains de Pilate, ils ne leur dissimulent pas que cette excuse augmente leur faute : *Car Pilate*, disent-ils, *a voulu le sauver, et c'est vous qui l'avez perdu* (*Ibid.*, III, 13). Et voyez comme ils exagèrent leur crime : *Vous avez renié le Saint et le Juste, et*

(1) Voyons-leur maintenant surmonter sa haine.
(2) Se sont dépouillés, ils ont déjà quitté.
(3) Commencent.

vous avez demandé la grâce d'un voleur et d'un meurtrier, et vous avez fait mourir l'Auteur de la vie (*Ibid.*, 14, 15). Est-il rien de plus véhément pour confondre leur ingratitude, que de leur mettre devant les yeux toute l'horreur de cette injustice, d'avoir conservé la vie à celui qui l'ôtait aux autres par ses homicides, et tout ensemble de l'avoir ôtée à celui qui la donnait par sa grâce? et pendant qu'ils disaient ces choses, combien voyaient-ils d'hommes irrités dont la rage frémissait contre eux? Mais ces grandes âmes ne s'étonnaient pas, et c'était une des maximes de l'esprit qui les possédait, de ne pas craindre de déplaire aux hommes.

Passons maintenant plus avant, et voyons-leur vaincre les menaces de ceux dont ils ont méprisé la haine; c'est la dernière maxime. On les prend, on les emprisonne, on les fouette inhumainement; on leur ordonne, sous de grandes peines, de ne plus prêcher en ce nom : *In nomine hoc* (*Act.* IV, 17); car, messieurs, c'est ainsi qu'ils parlent; en ce nom odieux au monde, et qu'ils craignent de prononcer, tant ils l'ont en exécration. A cela, que répondent les apôtres? Une parole toute généreuse : *Non possumus* (*Ibid.*, 20) : Nous ne pouvons pas, nous ne pouvons pas nous taire des choses dont nous sommes témoins oculaires. Et remarquez ici, chrétiens, qu'ils ne disent point : nous ne voulons pas; car ils sembleraient donner espérance qu'on pourrait changer leur résolution ; mais de peur qu'on attende d'eux quelque chose indigne de leur ministère, ils disent tous (1) d'une même voix : Ne tentez pas l'impossible : *Non possumus :* Nous ne pouvons pas. C'est ce qui confond leurs juges iniques.

C'est ici que ces innocents font le procès à leurs propres juges, (2) qu'ils effraient ceux qui les menacent, et qu'ils abattent ceux qui les frappent; car écoutez ces juges iniques, et voyez comme ils parlent entre eux dans leur criminelle assemblée. *Quid faciemus hominibus istis* (*Ibid.*, IV, 16)? Que pouvons-nous faire à ces hommes? Voici un spectacle digne de vos yeux : dès la première prédication, trois mille hommes viennent aux apôtres, et touchés de pénitence, leur disent : Nos chers frères, que ferons-nous? *Quid faciemus, viri fratres* (*Ibid.*, II, 37)? D'autre part, les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens les appellent à leur tribunal : là, étonnés de leur fermeté et ne sachant que résoudre, ils disent : Que ferons-nous à ces hommes? *Quid faciemus hominibus istis?* ceux qui croient et ceux qui contredisent, tous deux disent : Que ferons-nous? mais avec des sentiments opposés; les uns par obéissance, et les autres par désespoir; les uns le disent pour subir la loi, et les autres le disent de la rage de ne pouvoir pas la donner. Avez-vous jamais entendu une victoire plus glorieuse? Il n'y a que deux sortes d'hommes dans la ville de Jérusalem, dont les uns croient, les autres résistent : (1) ceux-là suivent les apôtres et s'abandonnent à leur conduite : Nos frères, que ferons-nous? ordonnez : et (2) ceux mêmes qui les contredisent et qui veulent les exterminer, ne savent néanmoins que leur faire : Que ferons-nous à ces hommes? Ne voyez-vous pas qu'ils jettent leurs biens, et qu'ils sont prêts à donner leurs âmes? les promesses ne les gagnent pas, les injures ne les troublent pas, les menaces les encouragent, les supplices les réjouissent : *Quid faciemus?* Que leur ferons-nous? O Eglise de Jésus-Christ, je n'ai plus de peine à comprendre que les tiens, en prêchant, en (3) souffrant, en mourant, couvriront les tyrans de honte, et qu'un jour ta patience forcera le monde à changer les lois qui te condamnaient; puisque je vois que, dès ta naissance, tu confonds déjà tous les magistrats et toutes les puissances de Jérusalem par la seule fermeté de cette parole : *Non possumus :* Nous ne pouvons pas.

Mais, saints disciples de Jésus-Christ, quelle est cette nouvelle impuissance? Vous trembliez en ces derniers jours, et le plus hardi de la troupe a renié lâchement son maître; et vous dites maintenant : Nous ne pouvons pas. Et pourquoi ne pouvez-vous pas? C'est que les choses ont été changées; un feu céleste est tombé sur nous, une loi a été écrite en nos cœurs, un esprit tout-puissant nous presse; charmés de ses attraits infinis, nous nous sommes imposé nous-mêmes une bienheureuse nécessité d'aimer Jésus-Christ plus que notre vie; c'est pourquoi nous ne pouvons plus obéir au monde : nous pouvons souffrir, nous pouvons mourir; mais nous ne pouvons pas trahir l'Evangile, et dissimuler ce que nous savons : *Non possumus ea quæ vidimus et audivimus non loqui* (*Act.*, IV, 20) : Nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et entendues.

Voilà, messieurs, quels étaient nos pères; tel est l'esprit du christianisme, esprit de fermeté et de résistance, qui se met au-dessus des présents du monde, au-dessus de sa haine la plus (4) animée, au-dessus de ses menaces les plus terribles : c'est par cet esprit généreux que l'Eglise a été fondée; c'est dans cet esprit qu'elle s'est nourrie; chrétiens, ne l'éteignez pas : *Spiritum nolite exstinguere.* (5) Quand on tâche de nous détourner de la droite voie du salut, quand le monde nous veut corrompre par ses dangereuses faveurs, et par le poison de sa complaisance, pourquoi n'osons-nous résister? Si nous nous vantons d'être chrétiens, pourquoi craignons-nous de déplaire aux hommes? et que ne disons-nous, avec les apôtres, ce généreux « Nous ne pouvons pas »? Mais l'usage de cette parole ne se trouve plus parmi nous : il n'est rien que nous ne puissions pour satisfaire notre ambition et

(1) D'un commun accord.
(2) Ceux qui commandent sont abattus, ceux qui menacent sont effrayés, ceux qui frappent sont frappés eux-mêmes.

(1) Les premiers.
(2) Les autres.
(3) Endurant.
(4) Echauffée.
(5) Quand on attaque notre constance.

nos passions déréglées. Ne faut-il que trahir notre conscience, ne faut-il qu'abandonner nos amis, ne faut-il que violer les plus saints devoirs que la religion nous impose : *Possumus :* Nous le pouvons ; nous pouvons tout pour notre fortune, nous pouvons tout pour nous agrandir ; mais s'il faut servir Jésus-Christ, s'il faut nous résoudre de nous séparer de ces objets qui nous plaisent trop, s'il faut rompre ces attachements et (1) briser ces liens trop doux ; c'est alors que nous commençons de ne rien pouvoir : *Non possumus :* Nous ne pouvons pas. Que sert donc de dire aujourd'hui à la plupart de mes auditeurs : N'éteignez pas l'esprit de la grâce ? Il est éteint, il n'y en a plus ; cet esprit de fermeté chrétienne ne se trouve plus (2) dans le monde : c'est pourquoi les vices ne sont pas repris ; ils triomphent, tout leur applaudit ; et de ce grand feu du christianisme qui autrefois a embrasé tout le monde, à peine en reste-t-il quelques étincelles. Tâchons donc de les rallumer en nous-mêmes, ces étincelles à demi éteintes et ensevelies sous la cendre.

Chrétiens, quoi qu'on nous propose, soyons fermes en Jésus-Christ, et dans les maximes de son Evangile. Pourquoi veut-on vous intimider par la perte des biens du monde ? Tertullien a dit un beau mot que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire : *Non admittit status fidei necessitates* (*De Cor. Milit.*, *n.* 11, *p.* 128) : La foi ne connaît point de nécessités. Vous perdrez ce que vous aimez ; est-il nécessaire que je le possède ? Votre procédé déplaira aux hommes ; est-il nécessaire que je leur plaise ? Votre fortune sera ruinée ; est-il nécessaire que je la conserve ? Et quand notre vie même serait en péril ; mais l'infinie bonté de mon Dieu n'expose pas notre lâcheté à des épreuves si difficiles ; quand notre vie même serait en péril, je vous le dis encore une fois, la foi ne connaît point de nécessités ; il n'est pas même nécessaire que (3) vous viviez, mais il est nécessaire que (4) vous serviez Dieu ; et quoi qu'on fasse, quoi qu'on entreprenne, que l'on tonne, que l'on foudroie, que l'on mêle le ciel avec la terre, toujours sera-t-il véritable qu'il ne peut jamais y avoir aucune nécessité de pécher ; puisqu'il n'y a parmi les fidèles qu'une seule nécessité, qui est celle de ne pécher pas : *Nulla est necessitas delinquendi, quibus una est necessitas non delinquendi* (*De Cor. Milit.*, *n.* 11, *p.* 128). Méditons ces fortes maximes de l'Evangile de Jésus-Christ ; mais ne songeons pas tellement à la fermeté chrétienne, que nous oubliions les tendresses de la charité fraternelle qui est la seconde partie de l'esprit du christianisme.

SECOND POINT.

Il pourrait sembler, chrétiens, que l'esprit du christianisme, en rendant nos pères plus forts, les aurait en même temps rendus moins sensibles, et que la fermeté de leur âme au

(1) Rompre.
(2) Parmi nous.
(3) Je vive.
(4) Je serve.

rait diminué quelque chose de la tendresse de leur charité. Car, soit que ces deux qualités, je veux dire la douceur et le grand courage, dépendent de complexions différentes ; soit que ces hommes nourris aux alarmes, étant accoutumés de longtemps à n'être pas (1) alarmés de leurs périls, ni abattus de leurs propres maux, (2) ne puissent pas être aisément émus de tous les autres objets qui les frappent ; nous voyons assez ordinairement que ces forts et ces intrépides prennent dans les hasards de la guerre je ne sais quoi de moins doux et de moins sensible, pour ne pas dire de plus dur et de plus rigoureux.

Mais il n'en est pas de la sorte de nos généreux chrétiens ; ils sont fermes contre les périls ; mais ils sont tendres à aimer leurs frères, et l'esprit tout-puissant qui les pousse, sait bien le secret d'accorder de plus (3) opposées contrariétés. C'est pourquoi nous lisons dans les Ecritures que le Saint-Esprit forme les fidèles de deux matières bien différentes. Premièrement il les fait (4) d'une matière molle, quand il dit par la bouche d'Ezéchiel : *Dabo vobis cor carneum* (*Ez.*, XXXVI, 26) : Je vous donnerai un cœur de chair ; et il les fait (5) aussi de fer et d'airain, quand il dit à Jérémie : Je t'ai mis comme une colonne de fer, et comme une muraille d'airain : *Dedi te in columnam ferream, et in murum æreum* (*Jerem.*, I, 18). Qui ne voit qu'il les fait d'airain, pour résister à tous les périls ; et qu'en même temps il les fait de chair, pour être attendris par la charité ? Et de même que ce feu terrestre partage tellement sa vertu, qu'il y a des choses qu'il fait plus fermes, et qu'il y en a d'autres qu'il rend plus molles ; il en est à peu près de même de ce feu spirituel qui tombe aujourd'hui. Il affermit et il amollit, mais d'une façon extraordinaire ; puisque ce sont les mêmes cœurs des disciples, qui semblent être des cœurs de diamant par leur fermeté invincible, qui deviennent des cœurs humains et des cœurs de chair par la charité fraternelle. C'est l'effet de ce feu céleste qui se repose aujourd'hui sur eux. Il amollit les cœurs des (6) fidèles, il les a, pour ainsi dire, fondus, il les a saintement mêlés ; et les faisant couler les uns dans les autres par la communication de la charité, il a composé de ce beau mélange cette merveilleuse unité de cœur, qui nous est représentée dans les Actes en ces mots : *Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una* (*Act.*, IV, 32) : Dans toute la société des fidèles, il n'y avait qu'un (7) même cœur et qu'une même âme ; c'est ce qu'il nous faut expliquer.

Je pourrais développer en ce lieu les principes très-relevés de cette belle théologie, qui nous enseigne que le Saint-Esprit étant le lien éternel du Père et du Fils, c'est à lui

(1) Touchés.
(2) Ne s'émeuvent pas.
(3) Grandes.
(4) De chair.
(5) Secondement.
(6) Disciples.
(7) Cœur et qu'une âme.

qu'il appartenait (1) d'être le lien de tous les fidèles ; et qu'ayant une force d'unir infinie, il les a unis en effet d'une manière (2) encore plus étroite que n'est celle qui assemble les parties du corps. Mais supposant ces vérités saintes, et ne voulant pas entrer aujourd'hui dans cette haute théologie, je me réduis à vous proposer une maxime très-fructueuse de la charité chrétienne, qui résulte de cette doctrine : c'est qu'étant persuadés par les Ecritures que nous ne sommes qu'un même corps par la charité, nous devons nous regarder, non pas en nous-mêmes, mais dans l'unité de ce corps, et diriger par cette pensée toute notre conduite à l'égard des autres. Expliquons ceci plus distinctement, par l'exemple de cette Eglise naissante qui fait le sujet de tout mon discours.

Je remarque donc dans les Actes, où son histoire nous est rapportée, deux espèces de multitudes. Quand le Saint-Esprit descendit, il se fit premièrement une multitude, assemblée par le bruit et par le tumulte. On entend du bruit, on s'assemble ; mais quelle est cette multitude? Voici comme l'appelle le texte sacré : Une multitude confuse : *Convenit multitudo et mente confusa est* (*Act.*, II, 6). Toutes les pensées y sont différentes; les uns disent : *Qu'est-ce que ceci?* les autres en font une raillerie : *Ils sont ivres* (*Ibid.*, 12, 13), ils ne le sont pas; voilà une multitude confuse. Mais je vois quelque temps après une multitude bien autre, une multitude tranquille, une multitude ordonnée, où tout conspire au même dessein, où il n'y a qu'un cœur et qu'une âme ; *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una* (*Ibid.*, IV, 32). D'où vient, mes sœurs, cette différence? C'est que, dans cette première assemblée, chacun se regarde en lui-même, et prend ses pensées ainsi qu'il lui plaît, suivant les mouvements dont il est poussé : de là vient qu'elles sont diverses, et il se fait une multitude confuse, multitude tumultueuse. Mais, dans cette multitude des nouveaux croyants, nul ne se regarde comme détaché ; on se considère comme dans le corps où l'on se trouve avec les autres, on prend un esprit de société, esprit de concorde et de paix ; et c'est l'esprit du christianisme qui fait une multitude ordonnée, où il n'y a qu'un cœur et qu'une âme.

Qui pourrait vous dire, mes sœurs, le nombre infini d'effets admirables que produit cette belle considération par laquelle nous nous regardons, non pas en nous-mêmes, mais en l'unité de l'Eglise? Mais parmi tant de grands effets, je vous prie, retenez-en deux, qui feront le fruit de cet entretien : c'est qu'elle extermine deux vices, qui sont les deux pestes du christianisme : l'envie et la dureté. L'envie qui se fâche du bien des autres, la dureté qui (3) est insensible à leurs maux : l'envie qui nous pousse à ruiner nos frères, et (4) l'esprit d'intérêt qui

(1) D'unir entre eux tous les chrétiens.
(2) Bien.
(3) Ne veut pas ressentir leurs.
(4) La dureté.

nous rend (1) coupables de la misère qu'ils souffrent par un refus cruel.

Et premièrement, chrétiens, la malignité de l'envie n'est pas capable de (2) troubler les âmes qui savent bien se considérer dans cette unité de l'Eglise; et la raison en est évidente : car l'envie ne naît en nos cœurs que du sentiment de notre indigence, lorsque nous voyons dans les autres ce que nous croyons qui nous manque. Or si nous voulons nous considérer dans cette unité de l'Eglise, il ne reste plus d'indigence, nous nous y trouvons infiniment riches, par conséquent l'envie est éteinte. Celle-là, dites-vous, a de grandes grâces, elle a des talents extraordinaires pour la conduite spirituelle : la nature qui s'en inquiète, croit que son éclat diminue le nôtre ; quels remèdes contre ces pensées, qui attaquent quelquefois les meilleures âmes? Ne vous regardez pas en vous-mêmes, c'est là que vous vous trouverez indigente : ne vous comparez pas avec les autres, c'est là que vous verrez l'inégalité ; mais regardez, et vous et les autres dans l'unité du corps de l'Eglise : tout est à vous dans cette unité, et par la fraternité chrétienne tous les biens sont communs entre les fidèles. C'est ce que j'apprends de saint Augustin par ces excellentes paroles : Mes frères, dit-il, ne vous plaignez pas s'il y a des dons qui vous manquent : Aimez seulement l'unité, et les autres ne les auront que pour vous : *Si amas unitatem, etiam tibi habet quisquis in illa habet aliquid* (*In Joan. Tract.* XXXII, *n.* 8, *t.* III, *part.* II, *pag.* 528). Si la main avait son sentiment propre, elle se réjouirait de ce que l'œil éclaire, parce qu'il éclaire pour tout le corps, et l'œil n'envierait pas à la main, ni la force, ni son adresse qui le sauve lui-même en tant de rencontres. Voyez les apôtres du Fils de Dieu : autrefois ils étaient toujours en querelle au sujet de la primauté; mais depuis que le Saint-Esprit les a faits un cœur et une âme, ils ne sont plus jaloux ni contentieux. Ils croient tous parler (3) par saint Pierre, ils croient présider avec lui ; et si son ombre guérit les maladies, toute l'Eglise prend part à ce don et s'en glorifie en Notre-Seigneur. Ainsi, mes frères, dit saint Augustin, ne nous regardons pas en nous-mêmes ; aimons l'unité du corps de l'Eglise, aimons-nous nous-mêmes en cette unité ; les richesses de la charité fraternelle suppléeront le défaut de notre indigence, et ce que nous n'avons pas en nous-mêmes, nous le trouverons très-abondamment dans cette unité merveilleuse : *Si amas unitatem, etiam tibi habet quisquis in illa habet aliquid* (*In Joan. Tract.* XXXII, *n.* 8, *t.* III, *part.* II, *p.* 528). (4) Voilà le moyen d'exclure l'envie. *Tolle invidiam, et tuum est quod habeo : tollam invidiam, et meum est quod habes :* Otez l'envie, (5) ce que j'ai est à vous, ce que vous avez est à moi ; tout est à

(1) Complices de leur misère par le refus de la soulager.
(2) Toucher, gâter.
(3) Avec.
(4) Seulement, dit saint Augustin, ayons soin d'éloigner l'envie.
(5) Et tout est à vous.

vous par la charité. Dieu vous donne des grâces extraordinaires; ah! mon frère, je m'en réjouis, j'y veux prendre part avec vous, j'en veux même jouir avec vous dans l'unité du corps de l'Eglise. L'envie seule nous peut rendre pauvres, parce qu'elle seule nous peut priver de cette sainte communication des biens de l'Eglise.

Mais si nous avons la consolation de participer aux biens de nos frères, quelle serait notre dureté si nous ne voulions pas ressentir leurs maux? et c'est ici qu'il faut déplorer le misérable état du christianisme. Avons-nous jamais ressenti que nous sommes les membres d'un corps? Qui de nous a langui avec les malades? qui de nous a pâti avec les faibles? qui de nous a souffert avec les pauvres? Quand je considère, fidèles, les calamités qui nous environnent, la pauvreté, la désolation, le désespoir de tant de familles ruinées, il me semble que de toutes parts il s'élève un cri de misère à l'entour de nous, qui devrait nous fendre le cœur, et qui peut-être ne frappe pas nos oreilles. Car, ô riche superbe et impitoyable, si tu entendais cette voix, pourrait-elle pas obtenir de toi quelque retranchement médiocre des superfluités de ta table? pourrait-elle pas obtenir qu'il y eût quelque peu moins d'or dans ces riches ameublements dans lesquels tu te glorifies? Et tu ne sens pas, misérable, que la cruauté de ton luxe arrache l'âme à cent orphelins auxquels la Providence divine a assigné la vie sur ce fonds!

Mais peut-être que vous me direz qu'il se fait des charités dans l'Eglise. Chrétiens, quelles charités! quelques misérables aumônes, faibles et inutiles secours d'une extrême nécessité, que nous répandons d'une main avare, comme une goutte d'eau sur un grand brasier, ou une miette de pain dans la faim extrême. La charité ne donne pas de la sorte : elle donne libéralement, parce qu'elle sent la misère, parce qu'elle s'afflige avec l'affligé, et que, soulageant le nécessiteux, (1) elle-même se sent allégée. C'est ainsi qu'on vivait dans ces premiers temps où j'ai tâché de vous rappeler. Quand on voyait un pauvre en l'Eglise, tous les fidèles étaient touchés; aussitôt chacun s'accusait soi-même, chacun regardait la misère de ce pauvre membre affligé comme la honte de tout le corps, et comme un reproche sensible de la dureté des particuliers : c'est pourquoi ils mettaient leurs biens en commun, de peur que personne ne fût coupable de l'indigence de (2) l'un de ses frères (*Act.*, V, 1, *seq.*). Et Ananias ayant méprisé cette loi que la charité avait imposée, il fut puni exemplairement comme un infâme et comme un voleur, quoiqu'il n'eût retenu que son propre bien : de là vient qu'il est nommé par saint Chrysostome : Le voleur de son propre bien : *Rerum suarum fur* (*In Act. Apost. Homil.* XII, *n.* 1, *t.* IX, *p.* 97). Tremblons donc, tremblons, chrétiens ; et étant imitateurs de son crime, appréhendons aussi son supplice.

(1) Elle sent qu'elle se soulage elle-même.
(2) Quelqu'un.

Et que l'on ne m'objecte pas que nous ne sommes plus tenus à ces lois, puisque cette communauté ne subsiste plus : (1) car quelle est la honte de cette parole? Sommes-nous encore chrétiens, s'il n'y a plus de communauté entre nous? Les biens ne sont plus en commun ; mais il sera toujours véritable que la charité est commune, que la charité est compatissante, que la charité regarde les autres. Les biens ne sont donc plus en commun par une commune possession; mais ils sont encore en commun par la communication de la charité : et la Providence divine, en (2) divisant les richesses aux particuliers, a trouvé ce nouveau secret de les remettre en commun par une autre voie, lorsqu'elle en commet la dispensation à la charité fraternelle, qui regarde toujours l'intérêt des autres.

Tel est l'esprit du christianisme : chrétiens, n'éteignez pas cet esprit ; et si tout le monde l'éteint, âmes saintes et religieuses, faites qu'il vive du moins parmi vous. C'est dans vos saintes sociétés que l'on voit encore une image de cette communauté chrétienne que le Saint-Esprit avait opérée : c'est pourquoi vos maisons ressemblent au ciel ; et comme la pureté que vous professez vous égale en quelque sorte aux saints anges, de même ce qui unit vos esprits, c'est ce qui unit aussi les esprits célestes, c'est-à-dire, un désir ardent de servir votre commun maître : vous n'avez toutes qu'un même intérêt, tout est commun entre vous ; et ce mot si froid de mien et de tien, qui a fait naître toutes les querelles et tous les procès, est exclu de votre unité. Que reste-t-il donc maintenant? sinon qu'ayant chassé du milieu de vous la semence des divisions, vous y fassiez régner cet esprit de paix, qui sera le nœud de votre concorde, l'appui immuable de votre foi et le gage de votre immortalité. *Amen.*

TROISIÈME SERMON

POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE.

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE.

Caractère des hommes spirituels que le Saint-Esprit forme aujourd'hui. Esprit de fermeté et de vigueur, nécessaire pour se soutenir dans la vie chrétienne. Combien notre extrême délicatesse est opposée à la fermeté et au courage des premiers chrétiens. Persécution du monde : quelles sont ses maximes et les armes qu'il emploie pour abattre ceux qui lui résistent. D'où vient notre insensibilité pour les maux des autres. Envie et esprit d'intérêt, deux péchés principaux que le Saint-Esprit reprend : leurs funestes suites : remèdes à ces deux défauts.

Cum venerit Paracletus, arguet mundum de peccato.

Quand l'esprit de vérité viendra, il convaincra le monde de péché (*Joan.*, XVI, 8).

Comme les hommes ingrats ont péché dès

(1) Car il n'en est pas de la sorte : nous ne serons plus chrétiens, quand il n'y aura plus de communauté entre nous.
(2) Laissant les biens.

(1) le commencement du monde contre Dieu qui les a créés, Dieu aussi les a convaincus de péché dès le commencement du monde. Il a convaincu (2) les pécheurs, lorsqu'il a chassé nos premiers parents du paradis de délices; lorsque, écoutant la voix du sang d'Abel, il a fait errer par tout l'univers le parricide Caïn, toujours fugitif et toujours tremblant; lorsque, par un déluge universel, il a puni une corruption universelle. Dieu a (3) repris les pécheurs d'une manière plus claire et plus convaincante, lorsqu'il a donné sa loi à son peuple par l'entremise de Moïse, et lorsque dans l'Ancien Testament il a exercé tant de fois une justice si rigoureuse contre ceux qui ont (4) transgressé une loi si sainte et si juste. Comme les hommes avaient rejeté ce que Dieu avait commandé par la bouche de Moïse et des prophètes, il a enfin envoyé son propre Fils, qui est venu en personne, pour condamner les péchés du monde, et par (5) sa doctrine céleste, et par l'exemple de sa vie irréprochable, et par une autorité qui est autant au-dessus de celle de Moïse et des prophètes, que la dignité du fils surpasse la condition des serviteurs. Après que le Père et le Fils avaient condamné les pécheurs, il fallait que le Saint-Esprit vînt encore les convaincre; et Jésus-Christ nous enseigne qu'il est descendu en ce jour pour accomplir cet ouvrage : *Quand cet Esprit*, dit-il, *sera venu*, *il convaincra le monde de péché*. J'ai dessein de vous expliquer ce qu'a fait aujourd'hui le Saint-Esprit, pour convaincre les pécheurs; quelle est cette façon particulière de reprendre les péchés, qui lui est attribuée dans notre Évangile, et de quel châtiment sera suivie une conviction si manifeste : mais pour traiter (6) avec fruit une matière si importante, j'ai besoin des lumières de ce même Esprit, que je vous prie de demander avec moi par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave*.

L'ouvrage du Saint-Esprit, celui que les saintes Écritures lui attribuent en particulier, c'est d'agir secrètement dans nos cœurs, de nous changer au dedans, de nous renouveler dans l'intérieur, et de réformer, par ce moyen, nos actions extérieures. J'ai dessein de vous faire voir que l'opération du Saint-Esprit dans les apôtres et dans les premiers chrétiens, convainc le monde de péché : mais comme nous ne connaissons ce qui se passe dans les cœurs, que par les œuvres, et qu'il serait malaisé de vous faire ici le dénombrement de tous les effets de la grâce, je m'attacherai, Messieurs, à deux effets principaux que la grâce du Saint-Esprit produit dans les hommes qu'elle renouvelle, et qui ont éclaté principalement après la descente du Saint-Esprit dans les premiers chrétiens et dans l'Église naissante.

Les hommes naturellement se laissent amollir par les plaisirs, ou affaiblir par la crainte et par la douleur : mais ces hommes spirituels que le Saint-Esprit a formés, je veux dire les apôtres, les premiers fidèles; timides auparavant, ils ont abandonné lâchement leur maître par une fuite honteuse, et le plus hardi de tous a eu la faiblesse de le renier : aujourd'hui que le Saint-Esprit les a revêtus de force, ce sont des hommes nouveaux, que ni la crainte, ni la douleur, ni les plus dures (1) épreuves, ni la violence des coups, ni l'indignité des affronts ne (2) sont plus capables d'émouvoir et d'empêcher de rendre à la face de tout l'univers un glorieux témoignage à Jésus-Christ ressuscité. Tel est le premier caractère des hommes spirituels que je dois aujourd'hui vous représenter : ils sont pleins d'un esprit de force, qui triomphe du monde et de (3) sa puissance.

Mais voici un second effet qui n'est pas moins merveilleux : au lieu qu'on voit ordinairement les hommes si attachés à leurs intérêts, que pourvu qu'ils soient (4) à leur aise, ils regardent les maux des autres avec une souveraine tranquillité, les apôtres et les premiers chrétiens, ces créatures nouvelles que le Saint-Esprit a formées, attendris par la charité qu'il a répandue dans les cœurs, ne sont plus qu'un cœur et qu'une âme : *Cor unum et anima una* (*Act.*, IV, 32), comme il est écrit dans les Actes; et touchés des maux qu'endurent les pauvres, ils ne craignent pas de vendre leurs biens, pour établir parmi eux une communauté bienheureuse. Tels sont les deux caractères dont le Saint-Esprit a marqué les hommes qu'il forme en ce jour. Invincibles, inébranlables, insensibles en quelque sorte à leurs propres maux par l'Esprit de force qui les a remplis, sensibles aux maux de leurs frères par les entrailles de la charité fraternelle, ils condamnent notre faiblesse qui ne veut rien souffrir pour l'amour de Dieu; ils convainquent notre dureté qui nous rend insensibles aux maux de nos frères : (5) ainsi, par l'opération du Saint-Esprit, le monde est convaincu de péché. Considérons attentivement cette double conviction, et voyons, avant toutes choses, notre faiblesse condamnée par cet Esprit de force et de fermeté qui paraît dans les apôtres et dans l'Église naissante.

PREMIER POINT.

Que l'esprit du christianisme soit un esprit de courage et de force, un esprit de fermeté et de vigueur, nous le comprendrons aisément, si nous considérons que la vie chrétienne est un combat continuel. Double combat, double guerre, comme dans un champ de bataille, pour combattre mille ennemis découverts et mille ennemis invisibles. Si la vie chrétienne est un combat continuel,

(1) L'origine.
(2) Le monde de péché.
(3) Convaincu.
(4) Méprisé.
(5) Les lumières de son Évangile.
(6) Fructueusement.

(1) Extrémités.
(2) Peuvent plus empêcher de rendre.
(3) Ses puissances.
(4) En repos.
(5) Voilà les deux grands péchés dont le Saint-Esprit nous convainc.

donc l'esprit du christianisme est un esprit de force. Persécution au dehors, persécution intérieure : la nature contre la grâce ; la chair contre l'esprit ; les plaisirs contre le devoir ; (1) l'habitude contre la raison ; les sens contre la foi ; les attraits présents contre l'espérance ; l'usage corrompu du monde contre la pureté de la loi de Dieu. Qui ne sent point ce combat, dit saint Augustin, c'est qu'il est déjà vaincu, c'est qu'il a donné les mains à l'ennemi qui règne sans résistance : *Si nihil in te alteri resistit, vide totum ubi sit. Si spiritus tuus a carne contra concupiscente non dissentit, vide ne forte carni mens tota consentiat : vide ne forte ideo non sit bellum, quia pax perversa est* (*Serm.* XXX, *de Scriptur. c.* 3, *t.* V, *p.* 152). Qui suit le courant d'un fleuve, n'en sent la rapidité que par la force qui l'emporte avec le courant. Pouvons-nous vaincre dans ce combat, sans être revêtus d'un esprit de force ? C'est pour cela que le Fils de Dieu, sachant que la force et la fermeté étaient comme le fondement de toute la vie chrétienne, a voulu faire paraître cet esprit avec un si grand éclat dès l'origine du christianisme. Vous allez voir, chrétiens, de quelle sorte cet esprit de force qui a rempli les apôtres, convainc d'infidélité, et les juifs qui n'ont pas cru à leur parole, et les chrétiens qui ont dégénéré de leur fermeté : *Arguet mundum de peccato ;... quia non crediderunt in me* (*Joan.*, XVI, 8, 9) : Il convaincra le monde touchant le péché,... parce qu'ils n'ont point cru en moi.

Simon, fils de Jonas, c'est-à-dire, fils de la colombe, régénéré au dedans par le Saint-Esprit, Simon, que ce même Esprit rend digne aujourd'hui du titre de Pierre, par la fermeté qu'il vous donne ; c'est à vous à parler pour vos frères, puisque vous êtes le chef du collége apostolique. Parlez donc, ô disciple, autrefois le plus hardi à promettre, et le plus faible (2) à exécuter ; qui vouliez mourir, disiez-vous, et qui reniez trois fois votre maître ; c'est à vous à réparer votre faute. Il ne connaissait pas Jésus, écoutez maintenant comme il le prêche, ce Jésus, l'objet de la haine publique. Mes frères, qu'il est changé ! il n'était fort alors que par une téméraire confiance en lui-même ; aujourd'hui qu'il est fort par le Saint-Esprit, écoutez quelles paroles ce divin Esprit met dans sa bouche : Nous vous prêchons Jésus de Nazareth ;... Sache donc, toute la maison d'Israël, que le Dieu de nos pères a ressuscité et qu'il a fait asseoir à sa droite ce Jésus que vous avez crucifié (*Act.*, II, 22, 36) : car Pilate, ajoute-t-il, l'a voulu sauver, l'ayant jugé innocent ; mais c'est vous qui l'avez mis en croix (*Ibid.*, III, 13). Et voyez comme il exagère leur crime : Vous avez renié le Saint et le Juste, et vous avez demandé la grâce d'un voleur et d'un meurtrier, et vous avez fait mourir l'auteur de la vie (*Ibid.*, 14, 15). Quelle force ! quelle véhémence ! car que peut-on imaginer de plus fort pour confondre leur ingratitude, que de leur remettre devant les yeux toute l'horreur de cette injustice, d'avoir conservé la vie à Barabbas qui l'ôtait aux autres par ses homicides, et tout ensemble de l'avoir ravie à Jésus qui l'offrait à tous par sa grâce ? Non, mes frères, ce n'est pas un homme qui parle, c'est le Saint-Esprit habitant en lui qui convainc le monde de péché, parce qu'il n'a pas cru en Jésus-Christ (1).

Mais voyons passer les apôtres des discours aux actions, du témoignage de la parole au témoignage des œuvres et du sang : sans fierté, sans emportement, sans ces violents efforts que fait une âme étonnée, mais qui s'excite par force ; comme des hommes qui sentent la force de la vérité, qui se soutient de son propre poids, ils sortent du conseil tout remplis de joie : *Ibant gaudentes* (*Act.*, V, 41). Quel est ce nouveau sujet de joie dans une si cruelle persécution ? De ce qu'on les avait jugés dignes ; de quelle récompense, ou de quelle gloire ? Dignes d'être maltraités et battus de verges pour le saint nom de Jésus. On les cite encore une fois, on les cite devant le conseil des pontifes, on les met en prison, on les (2) bat de verges par main de bourreau avec cruauté et ignominie, on leur défend, sur de grandes peines, de ne plus prêcher en ce nom ; car, Messieurs, c'est ainsi qu'ils parlent : Ne prêchez pas en ce nom, en ce nom odieux au monde, et qu'ils craignent même de prononcer, tant ils l'ont en exécration. A cela, que répondront les apôtres ? Une parole de force et de fermeté : *Nous ne pouvons pas nous taire, et ne pas dire ce que nous avons vu et ce que nous avons ouï* (*Act.*, IV, 20). Remarquez, dit ici saint Jean Chrysostome, de quelle manière ils s'expriment : s'ils disaient simplement, nous ne voulons pas ; comme la volonté de l'homme n'est que trop (3) changeante, on aurait pu espérer de

(1) L'accoutumance.
(2) Dans l'action.

(1) Dieu ayant choisi les apôtres pour convaincre le monde par leur ministère, de ce qu'il ne croyait pas en son Fils, deux choses étaient nécessaires pour rendre leur déposition convaincante : la première, que le fait dont ils déposaient fût constamment de leur connaissance ; la seconde, qu'on fût assuré de la sincérité de leur cœur. Vous verrez bientôt, chrétiens, combien l'opération du Saint-Esprit était nécessaire pour ce grand ouvrage.

Pour établir le premier, Jésus-Christ leur avait paru ; [il avait été] vu, touché. C'était à la vérité un grand avantage qu'ils pussent dire au monde : Nous ne pouvons pas nous taire, et ne pas dire ce que nous avons vu et ce que nous avons ouï : *Non possumus quæ vidimus et audivimus non loqui* (*Act.*, IV, 20). Mais cela ne suffisait pas ; car combien avaient-ils vu de miracles ? et cependant [ils avaient] fui, tremblé et renié [leur maître]. Aussi leur défend-il de sortir de Jérusalem jusqu'à ce qu'ils soient revêtus de la vertu d'en haut : *Quoadusque induamini virtute ex alto* (*Luc.*, XXIV, 49). Il faut pousser jusqu'à la mort ce beau témoignage, cette importante déposition sur laquelle la foi de tout l'univers devait un jour se reposer. Sans varier, sans être affaiblis, lorsque tous les intérêts cessent, que toutes les espérances humaines s'évanouissent, [on les voit toujours les mêmes, toujours fermes et constants dans leur déposition]. Nos témoins mis à la torture contre l'ordinaire [n'hésitent point et persévèrent invinciblement dans leur témoignage]. La preuve est complète ; le Saint-Esprit a achevé la conviction. Cherchez, désirez ce qu'il faut pour rendre un témoignage convaincant [et voyez si vous ne trouvez pas tout réuni dans celui des apôtres].
(2) Fouette.
(3) Muable.

vaincre leur résolution ; mais de peur qu'on n'attende d'eux quelque faiblesse indigne de leur ministère : Nous ne pouvons pas, disent-ils, et ne tentez pas l'impossible : *Non possumus* (*Act.*, IV, 20). Et pourquoi ne pouvez-vous pas ? n'êtes-vous pas les mêmes? C'est que les choses ont été changées : un feu (1) divin est tombé sur nous, une loi a été écrite en nos cœurs, un esprit tout-puissant nous fortifie et nous presse : (2) touchés par ses divines inspirations, nous nous sommes imposés nous-mêmes une bienheureuse nécessité d'aimer Jésus-Christ plus que notre vie : c'est pourquoi nous ne pouvons plus obéir au monde ; nous pouvons souffrir, nous pouvons mourir ; mais nous ne pouvons (3) plus trahir l'Evangile, ni dissimuler ce que nous savons par des voies si indubitables : *Non possumus.*

Mais admirez, chrétiens, l'efficace du Saint-Esprit dans cette parole : les pontifes et les (4) magistrats du temple, étourdis et frappés de cette réponse comme d'un coup de tonnerre, consultent ce qu'ils feront ; et malgré toute leur fureur, elle arrache cet aveu de leur impuissance : car écoutez comme ils parlent : *Quid faciemus hominibus istis* (*Ibid.*, 16) ? Que ferons-nous à ces hommes ? Quel nouveau genre d'hommes nous paraît ici ! aussitôt qu'ils professent la foi de Jésus, ils commencent à jeter leurs biens, et ils sont prêts à donner leurs âmes ; les promesses ne les gagnent pas, les injures ne les troublent pas, les menaces les encouragent, les supplices les réjouissent : *Quid faciemus?* Que leur ferons-nous ? Eglise de Jésus-Christ, je n'ai pas de peine à comprendre qu'en prêchant, en souffrant, en mourant, les fidèles couvriront un jour leurs tyrans de honte, et que leur patience forcera le monde à changer les lois qui les condamnaient ; puisque je vois que dès ta naissance tu confonds tous les magistrats et toutes les puissances de Jérusalem par la seule fermeté de cette parole : *Non possumus :* Nous ne pouvons pas. *Arguet mundum de peccato* (*Joan.*, XVI, 8) : Il a donc convaincu le monde de n'avoir pas cru en Jésus-Christ ; mais ce même Esprit nous va convaincre d'infidélité.

Car, mes frères, je vous en prie, pensez un peu à vous-mêmes ; mais pensons-y tous ensemble, et rougissons devant les autels de notre délicatesse : s'il est nécessaire d'avoir de la force pour avoir l'esprit du christianisme, quand mériterons-nous d'être appelés chrétiens, nous qui, bien loin de rien endurer pour le Fils de Dieu qui a tant enduré pour nous, nous piquons au contraire de n'être pas endurants? Nous nous faisons un honneur d'être délicats, et nous mettons une partie de cet esprit de grandeur mondaine dans cette délicatesse : sensibles au moindre mot, et offensés à l'extrémité, si on ne nous ménage avec précaution non-

(1) Céleste.
(2) Pressés de.
(3) Pas.
(4) Pharisiens.

seulement dans nos intérêts, mais encore dans nos fantaisies et dans nos humeurs ; et comme si la nature même était obligée de nous épargner, nous nous regardons, ce semble, comme des personnes privilégiées que les maux n'osent approcher ; tant nous paraissons étonnés d'en souffrir les moindres atteintes, n'osant presque nous avouer à nous-mêmes que nous sommes des créatures mortelles, et ce qui est plus indigne encore, oubliant que nous sommes chrétiens, c'est-à-dire, des hommes qui ont professé dans le saint baptême d'embrasser la croix de Jésus-Christ, d'éteindre en eux-mêmes l'amour des plaisirs par la mortification de leurs sens et l'étude de la pénitence.

Venez, venez, chrétiens, qui avez oublié le christianisme : remontez à votre origine ; contemplez, dans l'établissement de l'Eglise, quel est l'esprit du christianisme et de l'Evangile ; approchez-vous des apôtres, et souffrez que le Saint-Esprit vous convainque d'infidélité par leur exemple : je dis d'infidélité ; car qu'eussions-nous fait, je vous prie, faibles et délicates créatures, si nous eussions vécu dans ces premiers temps, où il fallait, dit Tertullien, acheter au prix de son sang la liberté de professer le christianisme (*De Fug. in persec.*, *n.* 12, *p.* 699 ; *Ad Scapul.*, *n.* 1, *p.* 85) ? Que de chutes ! Que de faiblesses ! que d'apostasies !

Mais quoique ces sanglantes persécutions soient cessées, une autre persécution s'est élevée dans l'Eglise même : persécution du monde [dans] ses maximes, ses lois tyranniques, l'autorité qu'il se donne ; ses armes dans ses traits piquants, dans ses railleries. [L'une de ses maximes est] qu'il faut s'avancer nécessairement, s'il se peut, par les bonnes voies, sinon s'avancer par quelque façon ; s'il le faut, par des complaisances honteuses, s'il est besoin, même par le crime ; et que c'est manquer de courage, que de modérer son ambition : au reste, à qui veut fortement les choses, nul obstacle n'est invincible ; un génie appliqué perce tout, se fait faire place, arrive enfin à son but. Ainsi, mon Sauveur, on s'applique tant aux espérances du monde, qu'on oublie et son devoir et votre Evangile.

C'est encore une maxime du monde, que qui pardonne une injure, en attire une autre ; qu'il se faut venger pour se faire craindre ; dissimuler quelquefois par nécessité, mais éclater, quand on peut, par quelque coup d'importance ; bon ami, bon ennemi ; servir les autres dans leurs passions, pour les engager dans les nôtres : et quand achèverais-je ce discours, [si je voulais ici tout détailler] ?

Il est vrai, ces dangereuses maximes ont leur principe caché dans nos inclinations corrompues ; mais c'est l'usage du monde qui les érige en lois souveraines, qu'on n'ose pas contredire : car, pour abattre ceux qui lui résistent, le monde est armé de traits piquants, je veux dire, de railleries, tantôt fines, tantôt grossières ; (1) les unes

(1) Celles-là.

plus accablantes par leur (1) insolence outrageuse, (2) les autres plus insinuantes par leur apparente douceur. Voyez jusqu'à quel point le monde veut triompher de Jésus-Christ; il pousse sa victoire jusqu'à l'insulte: tantôt il la croit pleine et entière, et il se moque hautement de ceux qui résistent, comme s'il avait tellement raison, qu'on ne pût lui résister sans extravagance. Que la foi lui paraît simple et malhabile! que la sincérité lui paraît grossière! que la piété chrétienne lui semble être de l'autre monde! que la vertu est faible à ses yeux, avec son impuissante médiocrité, avec ses mesures réglées, avec ses lois contraignantes! Qui l'eût cru, qui l'eût pensé, qu'au milieu du christianisme on eût honte de la piété? Le monde ne menace point de nous bannir; mais l'abandon est quelque espèce d'exil: il ne fait pas mourir; mais il ôte les plaisirs et les honneurs, sans lesquels la vie nous serait à charge: ses traits piquants [percent jusqu'au cœur, et lui font une blessure mortelle]: la vertu, (3) accablée par les moqueries, [succombe sous la violence des coups qui lui sont portés]. Ainsi une âme bien née, qui peut-être entrait dans le monde avec de bonnes inclinations, est entraînée par nécessité, ou dans la fausse galanterie, sans laquelle on n'a point d'esprit, ou dans des pensées ambitieuses, sans lesquelles on n'est pas du monde.

Dans cette dépravation générale, on ne sait qui corrompt les autres; nous nous corrompons mutuellement, et chacun est étourdi en particulier par le bruit que nous faisons tous ensemble: ainsi nous sommes de tous les crimes, de toutes les médisances, de toutes les railleries contre Dieu, contre le prochain, moins par inclination que par complaisance. Faibles créatures que nous sommes, (4) quand dirons-nous avec les apôtres ce généreux *Nous ne pouvons pas?* Mais cette vigueur chrétienne ne se trouve plus parmi nous: il n'est rien que nous ne puissions pour satisfaire notre ambition et nos passions déréglées. Ne faut-il que trahir notre conscience, ne faut-il que violer les plus saints devoirs que la religion nous impose, ne faut-il qu'abandonner nos amis, *Possumus, possumus*; nous le pouvons: l'honneur du monde y résiste un peu; mais enfin on nous trouvera des expédients: on tendra de loin des piéges subtils à sa simplicité innocente; il périra, et il aura tort. C'en est fait; *Possumus*, nous le pouvons; nous pouvons tout pour notre fortune, nous pouvons tout pour notre plaisir: mais s'il faut expier nos crimes par les saintes pratiques de la pénitence, s'il faut briser ces liens trop doux, et abandonner ces occasions dans lesquelles notre intégrité a tant de fois fait naufrage; tout nous devient impossible, nous ne pouvons: s'il faut surmonter ce désir de plaire, qui nous rend esclaves volontaires des erreurs d'autrui, malgré les nobles sentiments de la liberté chrétienne, et contre le précepte de l'Apôtre qui nous crie si hautement: *Vous avez été achetés d'un grand prix, ne vous rendez pas esclaves des hommes* (*I Cor.*, VII, 23); tout nous devient impossible. Le Saint-Esprit nous convainc de péché: les apôtres et les premiers chrétiens, dont nous nous glorifions en vain d'être les enfants, si nous n'en sommes les imitateurs, confondent notre lâcheté et notre mollesse. Il n'y a point d'excuse contre Jésus-Christ, il n'y a point de raison contre l'Evangile. Ne dites plus désormais: Le monde le veut ainsi: la foi ne reconnaît point de pareilles nécessités. Y allât-il de la fortune, y allât-il de la vie, y allât-il de l'honneur que vous vous vantez faussement peut-être de préférer à la vie; dût le ciel se mêler avec la terre, et toute la nature se confondre, il ne peut jamais y avoir aucune nécessité de pécher; puisqu'il n'y a parmi les fidèles qu'une seule nécessité, qui est celle de ne pécher pas: *Nulla est necessitas delinquendi, quibus una est necessitas non delinquendi* (*De Coron. Milit. n.* 11, *p.* 128).

SECOND POINT.

Vous (1) craignez peut-être, Messieurs, que ces hommes intrépides aient quelque chose de rude pour les autres: et il est assez ordinaire que ces âmes fortes, que ni leurs périls n'alarment, ni les maux qu'on leur fait sentir n'abattent, aient quelque chose d'insensible, et soient peu disposées à plaindre les autres. Au contraire, le chrétien, cet homme spirituel que je vous représente, que le Saint-Esprit a rempli, est uni aux forts comme aux faibles par le lien de la charité: *Compage charitatis summis simul et infimis junctus.* [Telle est] la nature de la charité: unie à Dieu [elle s'étend à tous ceux qui lui appartiennent]: par son union, insensible pour elle-même; par sa dilatation, mêlée avec tous les autres. Saint Paul [nous en fournit un bel] exemple: *Que faites-vous*, dit-il aux fidèles, *pleurant et me brisant le cœur? car, pour moi, je suis préparé non-seulement à être lié, mais encore à souffrir la mort en Jérusalem* (*Act.*, XXI, 13). Quelle fermeté, et quelle tendresse! la mort ne l'étonne pas, et il ne peut voir pleurer ses frères: [il veut voir] couler son sang, et non couler leurs larmes. Le même Paul: Je sais avoir faim, je sais avoir soif; je sais vivre pauvrement, je sais vivre dans l'abondance; ayant éprouvé de tout, je suis fait à tout (*Philipp.*, IV, 12): qui est faible, sans que je m'affaiblisse avec lui? *Quis infirmatur, et ego non infirmor* (*II Cor.*, XI, 19)? et il recommande aux fidèles de pleurer avec ceux qui pleurent: *Flere cum flentibus* (*Rom.*, XII, 15).

Raison profonde: ce qui nous rend insensibles aux maux des autres, c'est d'être pleins de nous-mêmes; enchanté de ses plaisirs, enivré du bon succès de ses espérances: tout va bien; c'est assez, je suis à mon aise. Or, on s'aime toujours soi-même, et on n'aime que soi-même, jusqu'à ce qu'on ait

(1) Moquerie.
(2) Celles-ci.
(3) Etouffée.
(4) Que ne disons-nous plutôt avec les apôtres.

(1) Croirez.

aimé quelque chose de plus que soi-même; et ce ne peut être que Dieu. Voulez-vous donc être capables d'aimer sincèrement?... Mais, Messieurs, qu'on ne me mêle point dans ce discours de pensées profanes, ni des idées de cet amour qui ne doit pas même être nommé dans cette chaire : car appellerai-je aimer, ce transport d'une âme emportée qui cherche à se satisfaire, et qui, de quelque [nom] qu'il s'appelle et de quelque couleur qu'il se déguise, a toujours la sensualité pour son fond? Je veux vous apprendre un amour chaste, un amour sincère, un amour tendre par la charité; mais il faut un objet au-dessus de nous, qui nous attire hors de nous. Ce n'est pas assez : il faut une force intérieure qui nous pousse hors de nous-mêmes; qui, ébranlant jusqu'aux fondements cet amour-propre, nous arrache à nous-mêmes. Alors, aimant Dieu plus que nous-mêmes, nous pourrons devenir capables d'aimer le prochain comme nous-mêmes. C'est pourquoi ce divin Esprit ayant rempli les apôtres, les ayant transportés hors d'eux-mêmes en les attachant à Dieu par Jésus-Christ, ou plutôt à Dieu en Jésus-Christ (car qu'est-ce que Jésus-Christ, sinon Dieu en nous, Dieu se donnant à nous?), la ligne de séparation étant ôtée, le paroi mitoyen étant renversé, il a fait cette bienheureuse unité de cœur, par laquelle toute la multitude de ceux qui croyaient n'était qu'un cœur et qu'une âme ; *Multitudinis cor unum et anima una* (*Act.*, IV, 32). Et parce que Dieu est peu aimé, de là vient aussi que la charité fraternelle ne paraît point sur la terre. *Arguet mundum de peccato :* Le monde n'aime rien. *Habitatio tua in medio doli; vir fratrem suum deridebit* (*Jerem.*, IX, 56) : Votre demeure est au milieu d'un peuple tout rempli de fourberie ; chacun d'eux se rit de son frère. Esprit de moquerie secrète répandu dans le monde, etc. Je ne parle ici ni des vengeances implacables, ni des inimitiés déclarées, ni des aigreurs invincibles ; je représente seulement les choses dont on ne fait pas même scrupule, et qui font voir toutefois que ni l'amour de Dieu n'est en nous, ni la charité fraternelle, ni enfin la moindre étincelle du Saint-Esprit, ni la première teinture du christianisme.

Mais il y a deux péchés principaux que le Saint-Esprit reprend : l'envie et l'esprit d'intérêt et d'avarice. C'est convaincre l'infidélité des Juifs, que de l'attaquer ainsi par la racine; car la cause secrète et profonde qui a empêché les pharisiens [de croire], c'est l'envie et l'intérêt : mais il reprend aussi les chrétiens.

L'envie, le poison de tous les cœurs, [dit] saint Grégoire de Nazianze, la plus juste et la plus injuste de toutes les passions (*Orat.*, XXVII, *n.* 8, *t.* I, *p.* 466, 467). La plus injuste, sans doute, car elle attaque les innocents ; mais la plus juste tout ensemble, car elle punit le coupable, et fait le juste et insupportable supplice de celui qui la nourrit dans son cœur. Peut-elle subsister dans cette unité, si nous nous regardons comme un en Jésus-Christ? Si la main avait son sentiment propre, envierait-elle à l'œil de ce qu'il éclaire, puisqu'il éclaire pour tout le corps? et l'œil envierait-il à la main et sa force et son adresse, qui l'a lui-même tant de fois sauvé? Quel est le sujet de votre envie? Elle plaît, elle est plus chérie. O Dieu! si vous songiez ce que c'est que de plaire de cette sorte, et quel est le fond de ces agréments! Mais venons à quelque chose que le monde estime plus important. Vous enviez à cet homme son élévation : s'il ne s'acquitte dignement d'un si grand emploi, n'est-il pas plus digne de pitié que d'envie? et pouvez-vous lui envier une élévation qui découvre à tout l'univers ses faiblesses déplorables, ou ses emportements furieux, ou ses ignorances grossières? Que s'il fait bien dans un grand emploi, pourquoi portez-vous envie au soleil de ce qu'il vous éclaire avec tous les autres? Venez plutôt profiter du bien qu'il fait à tout l'univers; profitez de cette belle fontaine qui arrose vos terres, aussi bien que celles de vos voisins, au lieu de songer à en faire tarir la source. Les apôtres, auparavant, disputaient de la primauté; aujourd'hui ils parlent tous par la bouche de saint Pierre, ils croient présider avec lui : si son ombre guérit, toute l'Eglise s'en glorifie en Notre-Seigneur.

Esprit d'intérêt et d'avarice, [combien contraire à] cette unité [de tous les fidèles, que le Saint-Esprit avait formée au commencement]. Alors nul ne considérait ce qu'il possédait comme étant à lui en particulier; mais toutes choses étaient communes entre eux : *Nec quisquam eorum quæ possidebat aliquid suum esse dicebat; sed erant illis omnia communia* (*Act.*, IV, 32). Si nos cœurs étaient aussi étroitement unis que ceux des premiers fidèles, pourrions-nous douter que tous les biens dussent être communs entre nous? Pour eux, ils n'hésitaient pas à se les communiquer, parce que leur esprit et leurs cœurs étaient comme fondus les uns dans les autres par un saint mélange : *Qui animo animaque miscemur, nihil de rei communicatione dubitamus* (*Tert.*, *Apol.*, *n.* 39, *p.* 35). Misérables aumônes que les prédicateurs nous arrachent à force de crier contre la dureté de cœur! faible et misérable secours d'une extrême nécessité, que nous laissons tomber d'une main avare, comme une goutte d'eau dans un grand brasier! Quiconque est plein de la charité ressent les maux du prochain, souffre avec lui et le soulage comme se soulageant soi-même. On n'entend point cette unité; et cependant c'est là le fond du christianisme. Membres du même corps par le Saint-Esprit, [c'est pour nous un devoir essentiel de nous entre-secourir avec tout le zèle de la charité]. Et quand est-ce que nous serons capables de le pratiquer, si nous ne sommes pas même capables de l'entendre? Le monde répond qu'on ne peut pas : on a tant de charges! La réponse de saint Pierre à Ananias : Vous mentez au Saint-Esprit (*Act.*, V, 3). Il voulait avoir l'honneur d'une bonne action qu'il ne faisait pas :

vous en savez le châtiment. Vous voulez avoir l'honneur de la charité sans l'exercer, en vous excusant sur votre impuissance; et moi, je vous découvrirai un fonds inépuisable pour la charité : le fonds du Dieu créateur. Argent, terre, pierreries, tout est à vous, [lui dit] David : *Tua sunt omnia;* et ensuite : *Quæ de manu tua accepimus, dedimus tibi* (I *Par.*, XXIX, 14) : Nous ne vous avons présenté que ce que nous avons reçu de votre main. *Sed adhuc excellentiorem viam vobis demonstro* (I *Cor.*, XII, 30) : Mais je vous montre encore une voie plus excellente : le fonds du Dieu sauveur, du Dieu crucifié, du Dieu dépouillé, qui vous apprend à vous dépouiller devant lui. [Il faut vous faire un] fonds pour la charité sur le retranchement de la vanité], [en réprimant ces] pauvres intérieurs, les passions insatiables, [qui ne disent] jamais : C'est assez, [et ne laissent] rien pour les pauvres. [Pour y parvenir, soyez exacts à faire en vous une continuelle] circoncision. [Mais] quelle règle [y faut-il suivre]? Je ne puis la proposer en cette chaire, car elle n'est peut-être pas la même pour tous; mais que chacun s'applique à considérer le néant du monde et sa figure qui passe. Nous sommes comme des étrangers et des voyageurs : nos jours passent comme l'ombre sur la terre, et nous n'y demeurons qu'un moment : *Peregrini sumus coram te et advenæ : dies nostri quasi umbra super terram, et nulla est mora* (I *Par.*, XXIX, 15). Voyez quelle est cette pauvreté qui fait qu'on n'est riche que par le dehors. Quand vous vous appliquez quelque ornement, songez qu'il ne durera guère, et que peut-être il restera après vous. Telle est la nature des choses que vous dites vôtres. Les véritables richesses, vous n'avez aucun soin de les amasser. [Connaissez-en le prix, désirez-les, recherchez-les avec un vif empressement] : de là naîtra un dégoût de ces richesses empruntées, qui tiennent si peu à votre personne; de là cette circoncision du cœur, plus grande de jour en jour. L'esprit du monde [porte à] toujours augmenter et accroître ses folles dépenses : l'esprit du christianisme, [au contraire, pousse à] toujours diminuer ses besoins. [Suivez ses impressions, il vous en reviendra une] double utilité : vous vous enrichirez au dedans, et vous serez en état d'exercer la charité fraternelle. Tel est l'esprit du christianisme, Messieurs. N'éteignez pas cet esprit : *Spiritum nolite exstinguere* (I *Thess.*, V, 19).

Madame, Votre Majesté est née avec un éclat qui lui fait voir tout l'univers au-dessous d'elle : vous êtes la digne épouse d'un roi qui, par la sagesse de ses conseils, par la hauteur de ses entreprises, par la grandeur de sa puissance, pourrait être l'effroi de l'Europe, si, par sa générosité, il n'aimait mieux en être l'appui. Mais, Madame, la moindre pensée du christianisme, le moindre sentiment de piété, la moindre étincelle du Saint-Esprit, vaut mieux, sans comparaison, que ce grand royaume que le roi a mis entre vos mains avec une confiance si absolue. Laissez-vous donc posséder à cet esprit du christianisme; remplissez-vous de l'esprit de force, pour combattre en vous-même sans relâche tous ces restes de faiblesse humaine, dont les fortunes les plus relevées ne sont pas exemptes; remplissez-vous de l'esprit de charité fraternelle, et n'usez de votre pouvoir que pour soulager les pauvres et les misérables. Ainsi puissions-nous bientôt changer en actions de grâces les vœux continuels que nous faisons pour votre heureux accouchement. Puisse ce jeune prince, le digne objet de votre tendresse, croître visiblement sous votre conduite; puisse-t-il apprendre de vous cet abrégé des sciences, la soumission envers Dieu et la bonté envers les peuples. Mais puissions-nous tous ensemble pratiquer les saintes maximes de l'Évangile et vivre selon l'esprit du christianisme, afin que nous puissions aussi tous ensemble, maîtres et serviteurs, princes et sujets, jouir de la félicité éternelle : au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

ABRÉGÉ

D'UN AUTRE SERMON

POUR LE MÊME JOUR,

Prêché dans la cathédrale de Meaux.

Profondeur de la malice du cœur humain : combien nous avons besoin que l'Esprit-Saint crée en nous un cœur pur.

Cor mundum crea in me, Deus.
O Dieu, créez en moi un cœur pur (*Ps.* L, 12).

Ce sermon sera une prière, au peuple de la part de Dieu, à Dieu de la part du peuple.

Le Saint-Esprit en ce jour appelé, *Creator Spiritus*, Esprit Créateur, par rapport à cette nouvelle création : non qu'il ne soit créateur [dans la première création, conjointement avec le Père et le Fils]; mais la création nouvelle [lui est donnée] par une attribution particulière. Pour en fonder la demande, et nous faire dire : O Dieu, créez en moi ce cœur nouveau, il faut considérer avant toutes choses quel cœur nous avons. Pesez toutes les paroles de Notre-Seigneur, au chapitre septième de saint Marc : *De corde hominum malæ cogitationes procedunt, adulteria, fornicationes, homicidia, furta, avaritiæ, nequitiæ, dolus, impudicitiæ, oculus malus, blasphemia, superbia, stultitia* (*Marc.*, VII, 21, 22) : Du cœur de l'homme sortent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les homicides, les larcins, l'avarice, les méchancetés, la fourberie, la dissolution, l'œil malin et envieux, les médisances, l'orgueil, la folie, le déréglement d'esprit. Appuyez beaucoup sur celui-là : *Bonus homo de bono thesauro cordis sui profert bonum, et malus homo de malo thesauro profert malum; ex abundantia enim cordis os loquitur* (*Luc.*, VI, 45) : L'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur, et le méchant en tire de mauvaises du mauvais trésor de son cœur. *Non potest arbor bona malos fructus facere, neque arbor mala bonos fructus facere* (*Matth.*, VII, 18) : Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, et un mauvais arbre n'en peut produire de

bons. Jugez du fond de votre cœur par vos pensées.

Pesez beaucoup sur chaque crime : *Adulteria*, les adultères. On ne le conçoit pas. David, coupable de ce crime, ne pense pas que ce soit à lui que s'adresse le discours du prophète ; il est attendri sur le récit que Nathan lui fait de sa parabole, et, entrant dans une grande indignation contre le coupable, il prononce qu'il est digne de mort : *Filius mortis est vir qui fecit hoc* (II *Reg.* XII, 5), et il déclare qu'il rendra au quadruple la brebis qu'il a enlevée : *Ovem reddet in quadruplum* (*Ibid.*, 6). Vous ne sauriez la rendre, son innocence, sa foi, [que vous lui avez enlevées]. Appuyer sur les autres : *Homicidia* (I *Joan.*, III, 15), les homicides. Qui hait son frère c'est un meurtrier. *Superbia*, l'orgueil ; *Stultitia*, la folie : expliquer bien cette folie, cet égarement d'esprit. *Nequitiæ*, méchanceté : le cœur humain sensuel et voluptueux, injuste, violent et vindicatif, malin et trompeur, superbe jusqu'à en devenir insensé. *Si quis existimat se aliquid esse, cum nihil sit, ipse se seducit* (*Galat.*, VI, 3) : Si quelqu'un s'estime être quelque chose, il se trompe lui-même, parce qu'il n'est rien. Folie naturelle à l'orgueil. [Il y a une] distance infinie entre être quelque chose et n'être rien, et néanmoins [l'orgueil est] si grossier, si aveugle, qu'il confond ce qui [est séparé par une] distance infinie, tant la folie le domine.

Ne dites pas : Je n'ai pas tant de [vices : vous avez en vous-même] le principe de tous ; le plaisir nous mène à tout, [à] la mollesse, [à] la paresse, à tout ; nulle résistance : il ne manquera que l'occasion. Ah ! quel cœur je porte donc dans mon sein ! tout ce qui y entre s'y corrompt, corrompt le bien qui est en moi, qui est dans les autres; Dieu même, sa parole, sa miséricorde : il abuse de tout. Ah ! je ne veux plus de ce cœur : il empoisonne tout, les paroles les plus innocentes du prochain. Quoi ! dans mon sein un tel venin, un tel poison, un tel serpent! Ah ! je le veux arracher.

Mais je ne puis, il tient trop avant. Venez, Esprit créateur : *Cor mundum, spiritum rectum* (*Psal.* L, 12) : Créez en moi un cœur pur, un esprit droit. Pesez ces deux choses : pureté, droiture. O mon Dieu! je vous le demande pour tout ce peuple partagé entre ceux qui ont déjà fait leur jubilé, leur mission, et ceux qui demeurent encore endurcis. Silence d'une heure dans le ciel (*Apoc.*, VIII, 1) ; ce silence délibère si l'on doit punir, s'il faut attendre encore ; et plus après. Se taire durant quelque temps, comme en attente de ce qui sera décidé. Un ange qui paraît, le soleil, l'iris (*Ibid.*, X, 1 *et suiv.*). Je reconnais la prédication de l'Evangile à cette lumière, plus grande que celle qui [parut] sur la face de Moïse ; point de voile : l'iris, signe de paix, de miséricorde, d'alliance. [L'ange met] un pied sur la mer, un sur la terre ; sur ceux qui sont affermis, [sur] ceux qui [sont] encore agités ; il lève la main au ciel, plus de temps. Quoi donc, cette mission, pourquoi le dernier temps? Vous me laissez une faible espérance, si, avec ce secours extraordinaire, le jubilé, la Pentecôte, tout ensemble tant d'exemples, tant de prières, tant de changements, nous ne gagnons rien; quelle espérance de mieux réussir? Ah ! venez, Esprit créateur, etc.

Les larcins, en saint Marc. A cette occasion, parler des restitutions : on ne veut pas prendre sur ses plaisirs, sur son nécessaire [pour les faire]. Quelle différence ! cette pauvre veuve [de l'Evangile] était pauvre, plus digne de recevoir l'aumône qu'obligée à la donner, et néanmoins elle trouve [de quoi donner] : *Omnem victum suum quem habuit, misit* (*Luc.*, XXI, 4) : elle a donné tout ce qui lui restait pour vivre. Elle, pour l'aumône, et vous ne voulez pas trouver pour la restitution.

Toute la force de ce discours doit être à pénétrer jusqu'au vif de chaque crime, et à en arracher les moindres fibres, crainte de la renaissance.

Et aussi, bien expliquer ce pur et ce droit, qui sera suivi de l'Esprit-Saint et de l'Esprit principal : force, courage, etc

SERMON

SUR LE MYSTÈRE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

Excellente image que nous portons en nous-mêmes de ce mystère ineffable. Autre image de ce grand mystère dans l'unité de l'Eglise. Pourquoi faut-il que le Père engendre en lui-même le Verbe : cette génération du Verbe, représentée dans la bienheureuse fécondité de l'Eglise. Comment le Fils et le Saint-Esprit reçoivent du Père continuellement en eux-mêmes la vie et l'intelligence. Tous les fidèles unis dans la vie de l'intelligence. Quelles doivent être les lois de leur charité mutuelle : combien ils y sont infidèles.

Pater sancte, serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos

Père saint, gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous (*Joan.*, XVII, 11).

Quand je considère en moi-même l'éternelle félicité que notre Dieu nous a préparée; quand je songe que nous verrons sans obscurité tout ce que nous croyons sur la terre, que cette lumière inaccessible nous sera ouverte, et que la Trinité adorable nous découvrira ses secrets; que là nous verrons le vrai Fils de Dieu sortant éternellement du sein de son Père, et demeurant éternellement dans le sein du Père; que nous verrons le Saint-Esprit, ce torrent de flammes, procéder des embrassements mutuels que se donnent le Père et le Fils, ou plutôt qui est lui-même l'embrassement, l'amour et le baiser du Père et du Fils; que nous verrons cette unité si inviolable que le nombre n'y peut apporter de division, et ce nombre si bien ordonné, que l'unité n'y (1) met pas de confusion : mon âme est ravie, chrétiens, de l'espérance d'un si beau spectacle, et je ne puis que je ne m'écrie avec le Prophète : *Que vos tabernacles sont beaux, ô Dieu des armées ! Mon cœur languit et soupire après la maison du Seigneur*

(1) Apporte.

(*Psal.* LXXXIII, 1). Et puisque notre unique consolation dans ce misérable pèlerinage, c'est de penser aux biens éternels que nous attendons en la vie future, entretenons-nous ici-bas, mes frères, des merveilles que nous verrons dans le ciel, et parlons, quoique en bégayant, des secrets et ineffables mystères qui nous seront un jour découverts dans la sainte cité de Sion, dans la cité de notre Dieu, *que Dieu a fondée éternellement* (*Ps.* XLVII, 9). Mais d'autant que ceux-là pénètrent le mieux les secrets divins, qui s'abaissent plus profondément devant Dieu, prosternons-nous de cœur et d'esprit devant cette majesté infinie; et afin qu'elle nous soit favorable, prions la mère de miséricorde qu'elle nous impètre par ses prières cet Esprit qui la remplit si abondamment, lorsque l'ange l'eut saluée par ces paroles que nous lui disons: *Ave, Maria.*

Cette Trinité incréée, souveraine, toute-puissante, incompréhensible, afin de nous donner quelque idée de sa perfection infinie, a fait une Trinité créée sur la terre, et a voulu imprimer en ses créatures une image de ce mystère ineffable, qui associe le nombre avec l'unité d'une manière si haute et si admirable. Si vous désirez savoir, chrétiens, quelle est cette Trinité créée dont je parle, ne regardez point le ciel, ni la terre, ni les astres, ni les éléments, ni toute cette diversité qui nous environne; rentrez en vous-mêmes, et vous la verrez: c'est votre âme, c'est votre intelligence, c'est votre raison, qui est cette Trinité dépendante, en laquelle est représentée cette Trinité souveraine. C'est pourquoi nous voyons dans les Ecritures et dans la création de cet univers, que la Trinité n'y paraît que lorsque Dieu se résolut à produire l'homme. Remarquez que tous les autres ouvrages sont faits par une parole de commandement, et l'homme par une parole de consultation: Que la lumière soit faite, que le firmament soit fait: *Fiat lux* (*Gen.*, I, 3); c'est une parole de commandement. L'homme est créé d'une autre manière qui a quelque chose de plus magnifique. Dieu ne dit pas: Que l'homme soit fait; mais toute la Trinité assemblée prononce par un conseil commun: *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* (*Ibid.*, 26). Quelle est cette nouvelle façon de parler? Et pourquoi est-ce que les personnes divines commencent seulement à se déclarer, quand il est question de former Adam? Est-ce que entre les créatures l'homme est la seule qui se peut vanter d'être l'ouvrage de la Trinité? Nullement, il n'en est pas de la sorte: car toutes les opérations de la très-sainte Trinité sont inséparables. D'où vient donc que la Trinité très-auguste se découvre si hautement pour créer notre premier père, si ce n'est pour nous faire entendre qu'elle choisit l'homme entre toutes les créatures pour y peindre son image et sa ressemblance? De là vient que les trois personnes divines s'assemblent, pour ainsi dire, et tiennent conseil pour former l'âme raisonnable; parce que chacune de ces trois personnes doit en quelque sorte contribuer quelque chose de ce qu'elle a de propre, pour l'accomplissement d'un si grand ouvrage.

En effet, comme la Trinité très-auguste a une source et une fontaine de divinité, ainsi que parlent les Pères grecs, un trésor de vie et d'intelligence, que nous appelons le Père, où le Fils et le Saint-Esprit ne cessent jamais de puiser; de même l'âme raisonnable a son trésor qui la rend féconde (*S. Athan.*, *epist. de Synod. n.* 41, 42, *t.* I, *part.* II, *pag* 756; *S. Greg. Naz.*, *orat.* XLV, *n.* 5, *t.* I, *p.* 720): tout ce que les sens lui apportent du dehors, elle le ramasse au dedans, elle en fait comme un réservoir, que nous appelons la mémoire: et de même que ce trésor infini, c'est-à-dire, le Père éternel, contemplant ses propres richesses, produit son Verbe qui est son image, ainsi l'âme raisonnable, pleine et enrichie de belles idées, produit cette parole intérieure que nous appelons la pensée, ou la conception, ou le discours, qui est la vive image des choses. Car ne sentons-nous pas, chrétiens, que lorsque nous concevons quelque objet, nous nous en faisons en nous-mêmes une peinture animée, que l'incomparable saint Augustin appelle le fils de notre cœur, *Filius cordis tui* (*De Trinit.*, *lib.* XI, *cap.* 7, *t.* VIII, *p.* 908)? Enfin, comme en produisant en nous cette image qui nous donne l'intelligence, nous nous plaisons à entendre, nous aimons par conséquent cette intelligence; et ainsi de ce trésor qui est la mémoire, et de l'intelligence qu'elle produit naît une troisième chose qu'on appelle amour, en laquelle sont terminées toutes les opérations de notre âme. Ainsi du Père qui est le trésor, et du Fils qui est la raison et l'intelligence, procède cet Esprit infini qui est (1) le terme de l'opération de l'un et de l'autre; et comme le Père, ce trésor éternel, se communique sans s'épuiser, ainsi ce trésor invisible et intérieur que notre âme renferme en son propre sein, ne perd rien en se répandant, car notre mémoire ne s'épuise pas par les conceptions qu'elle enfante; mais elle demeure toujours féconde, comme Dieu le Père est toujours fécond.

Or, encore que cette image soit infiniment éloignée de la perfection de l'original, elle ne laisse pas d'être très-noble et très-excellente; parce que c'est la Trinité même qui a bien voulu la former en nous: et de là vient qu'en produisant l'homme, qui, par les opérations de son âme, devait en quelque façon imiter celles de la Trinité toujours adorable, cette même Trinité d'un commun accord prononce cette parole sacrée, si glorieuse à notre nature: « Faisons l'homme à notre image et ressemblance. » C'est encore pour cette raison que le Fils de Dieu a voulu que les trois divines personnes parussent dans notre nouvelle naissance, et que nous y fussions consacrés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit (*Matth.*, XXVIII, 19). Admirez ici, chrétiens, les profonds conseils de la Providence dans le rapport merveilleux des divins mystères. Où est-ce que l'homme a

(1) L'amour de l'un et de l'autre.

été formé? dans la création. Où est-ce que l'homme est reformé? dans le saint baptême, qui est une seconde création, où la grâce de Jésus-Christ nous donne une nouvelle naissance, et nous fait des créatures nouvelles. Quand nous sommes formés premièrement par la création, la Trinité s'y découvre par ces paroles : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* (*Gen.*, I, 26) ; quand nous sommes régénérés, quand le Saint-Esprit nous reforme dans les eaux sacrées du baptême, toute la Trinité y est appelée. La Trinité dans la création, la Trinité dans la régénération ; n'est-ce pas afin que nous comprenions que le Fils de Dieu rétablit en nous la première dignité de notre origine, et qu'il répare miséricordieusement en nos âmes l'image de la Trinité adorable que notre création nous avait donnée, et que notre péché avait obscurcie ?

Mais passons encore plus loin : afin que la Trinité très-indivisible éclatât plus visiblement dans les hommes, il a plu à Notre-Seigneur Jésus-Christ que son Eglise en fût une image, comme la suite de ce discours le fera paraître. Qui est-ce qui nous a enseigné cette belle théologie? Chrétiens, c'est Jésus-Christ même qui nous l'a montrée dans les paroles que j'ai tirées pour mon texte. *Père saint*, dit-il à son Père, *gardez ceux que vous m'avez donnés* (*Joan.*, XVII, 11). Qui sont ceux que le Père a donnés au Fils? Ce sont les fidèles, qui, étant unis par l'Esprit de Dieu, composent cette sainte société que nous exprimons par le nom d'Eglise. « Gardez-les, dit-il, afin qu'ils soient un ». Ils sont un, dit le Fils de Dieu; c'est-à-dire, que leur multitude n'empêche pas une parfaite unité ; et afin qu'il ne fût pas permis de douter que cette mystérieuse unité, qui doit assembler le corps de l'Eglise, ne fût l'image de cette unité ineffable qui associe les trois personnes divines, Jésus-Christ l'explique en ces mots : *Qu'ils soient un*, dit-il, *comme nous* (*Ibid.*); et un peu après : *Comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous, ainsi je vous prie qu'ils soient un en nous* (*Ibid.*, 21) ; et encore : *Je leur ai donné*, dit-il, *la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous* (*Ibid.*, 22). O grandeur ! ô dignité de l'Eglise ! ô sainte société des fidèles, qui doit être si parfaite et si achevée, que Jésus-Christ ne lui donne point un autre modèle, que l'unité même du Père, et du Fils, et de l'Esprit qui procède du Père et du Fils ! Qu'ils soient un, dit le Fils de Dieu, non point comme les anges, ni comme les archanges, ni comme les chérubins, ni comme les séraphins : *Mais qu'ils soient*, dit-il, *un comme nous*. Entendons le sens de cette parole : comme nous sommes un dans le même être, dans la même intelligence, dans le même amour; ainsi qu'ils soient un comme nous; c'est-à-dire, un dans le même être par leur nouvelle nativité ; un dans la même intelligence par la doctrine de vérité ; un dans le même amour par le lien de la charité. C'est de cette triple unité que j'espère vous entretenir aujourd'hui avec l'assistance divine.

PREMIER POINT.

Encore que la génération éternelle par laquelle le Fils procède du Père, surpasse infiniment les intelligences de toutes les créatures mortelles, et même de tous les esprits bienheureux ; toutefois ne laissons pas de porter nos vues dans le sein du Père éternel, pour y contempler le mystère de cette génération ineffable. Mais de peur que cette lumière ne nous aveugle, regardons-la comme réfléchie dans ce beau miroir des Ecritures divines, que le Saint-Esprit nous a préparé, pour s'accommoder à notre portée.

La première chose que je remarque dans la génération du Verbe éternel, c'est que le Père l'engendre en lui-même contre l'ordinaire des autres pères qui engendrent nécessairement au dehors. Nous apprenons des Ecritures, que le Fils procède du Père : *Je suis*, dit-il, *sorti de Dieu* (*Joan.*, XVI, 27). Tout ce qui est produit, il faut qu'il soit tiré du néant, comme, par exemple, le ciel et la terre; ou qu'il soit produit de quelque chose, comme les plantes et les animaux. Que le Fils unique de Dieu ait été tiré du néant, c'est ce que les Ariens mêmes, qui niaient la divinité du Sauveur du monde, n'ont jamais osé avancer (*S. Aug.*, *cont. Maximin.*, *l.* II, *c.* 14, *t.* VIII, *p.* 703, 704). En effet, puisque le Verbe éternel est le Fils de Dieu par nature, il ne peut être tiré du néant; autrement il ne serait pas engendré, il ne procéderait pas comme Fils; et lui qui est le vrai Fils de Dieu, le Fils singulièrement et par excellence, et qui est appelé dans les Ecritures, le propre Fils du Père éternel, ne serait en rien différent de ceux qui le sont par adoption. Par conséquent, il est clair que le Fils de Dieu ne peut pas être tiré du néant, et ce blasphème serait exécrable : que s'il n'a pas été tiré du néant, voyons d'où il a été engendré.

C'est une loi nécessaire et inviolable, que tout fils doit recevoir en lui-même quelque partie de la substance du père ; et c'est pourquoi quand nous parlons d'un fils à un père, nous disons que c'est un autre lui-même. Si donc mon Sauveur est le Fils de Dieu, qui ne voit qu'il doit être formé de la propre substance de Dieu? Mais ne concevons ici rien de mortel; éloignons de notre esprit et de nos pensées tout ce qui ressent la matière : ne croyons pas que le Fils de Dieu ait reçu seulement en lui-même quelque partie de la substance du Père : car puisqu'il est essentiel à Dieu d'être simple et indivisible, sa substance ne souffre point de partage ; et par conséquent si le Verbe, en cette belle qualité de Fils, doit participer nécessairement à la substance de Dieu son Père, il la reçoit sans division, elle lui est communiquée tout entière; et le Père qui le produit du fond même de son essence, la répand sur lui sans réserve. Et d'autant que la nature divine ne peut être ni séparée, ni distraite ; si le Fils sortait hors du Père, s'il était produit hors de lui, jamais il ne recevrait son essence, et il perdrait le titre de Fils : de sorte que, afin

qu'il soit Fils, il faut que son Père l'engendre en lui-même.

C'est ce que nous apprenons par les Ecritures : dites-le-nous, bien-aimé disciple, qui avez bu ces secrets célestes dans le sein et dans le cœur du Verbe éternel. *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu* (*Joan.*, I. 1) ; c'est-à-dire, dès que le Verbe a été, il était en Dieu : il a donc été produit en Dieu même. C'est pourquoi il procède de Dieu comme son Verbe, comme sa conception, comme sa pensée, comme la parole intérieure par laquelle il s'entretient en lui-même de ses perfections infinies : il ne peut donc pas être séparé de lui. Méditez cette admirable doctrine : tout ce qui engendre est vivant; engendrer, c'est une fonction de vie; et la vie de Dieu, c'est l'intelligence : donc il engendre par intelligence. Or l'entendement n'agit qu'en lui-même; il ne se répand point au dehors : au contraire, tout ce qu'il rencontre au dehors, il s'efforce de le ramasser au dedans; de là vient que nous disons ordinairement, que nous comprenons une chose, que nous l'avons mise dans notre esprit, lorsque nous l'avons entendue. Ainsi cette essence infinie, souverainement immatérielle, qui ne vit que de raison et d'intelligence, ne souffre pas que rien soit engendré en elle, si ce n'est par la voie de l'intelligence; et, par conséquent, le Verbe éternel, la sagesse et la pensée de son Père, étant produit par intelligence, naît et demeure dans son principe : *Hoc erat in principio apud Deum* (*Joan.*, I, 2).

C'est ce que le grave Tertullien nous explique admirablement dans cet excellent Apologétique. *Cette parole*, dit ce grand homme, *nous disons que Dieu la profère et l'engendre en la proférant* (*Apolog.*, *n.* 21, *p.* 21) : car c'est une parole substantielle qui porte en elle-même toute la vertu, toute l'énergie, toute la substance du principe qui la produit; *et c'est pourquoi*, dit Tertullien, *nous l'appelons Fils de Dieu, à cause de l'unité de substance* (*Ibid.*). Après, il compare le Fils de Dieu au rayon que la lumière produit, sans rien diminuer de son être, sans rien perdre de son éclat; et il conclut qu'il est sorti de la tige, mais qu'il ne s'en est pas retiré : *Non recessit, sed excessit.* O Dieu ! mon esprit se confond ; je me perds, je m'abîme dans cet océan; mes yeux faibles et languissants ne peuvent plus supporter un si grand éclat. Reprenons, fidèles, de nouvelles forces, en reposant un peu notre vue sur des objets qui soient plus de notre portée.

Sainte société des fidèles, Eglise remplie de l'Esprit de Dieu, chaste Epouse de mon Sauveur, vous représentez sur la terre la génération du Verbe éternel dans votre bienheureuse fécondité. Dieu engendre, et vous engendrez : Dieu, comme nous avons dit, engendre en lui-même; sainte Eglise, où engendrez-vous vos enfants? Dans votre paix, dans votre concorde, dans votre unité, dans votre sein et dans vos entrailles. Heureuse maternité de l'Eglise ! les mères que nous voyons sur la terre, conçoivent, à la vérité, leur fruit en leur sein; mais elles (1) l'enfantent hors de leurs entrailles: au contraire, la sainte Eglise, elle conçoit hors de ses entrailles, elle enfante dans ses entrailles. Un infidèle vient à l'Eglise, il demande d'être associé avec les fidèles : l'Eglise l'instruit et le catéchise ; il n'est pas encore en son sein, il n'est point encore en son unité; elle n'enfante pas encore, mais elle conçoit : ainsi elle ne conçoit pas en son sein; aussitôt qu'elle nous enfante, nous commençons à être en son unité. C'est ainsi que vous engendrez, sainte Eglise, à l'imitation du Père éternel. Engendrer, c'est incorporer; engendrer vos enfants, ce n'est pas les produire au dehors de vous; c'est en faire un même corps avec vous; et comme le Père engendrant son Fils, le fait un même Dieu avec lui; ainsi les enfants que vous engendrez, vous les faites ce que vous êtes, en formant Jésus-Christ en eux : et comme le Père engendre le Fils en lui communiquant son même être, ainsi vous engendrez vos enfants, en leur communiquant cet être nouveau que la grâce vous a donné en Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Ut sint unum sicut et nos* (*Joan.*, XVII, 11). Ce que je dis du Père et du Fils, je le dis encore du Saint-Esprit, qui sont trois choses, et la même chose. C'est pourquoi saint Augustin : *En Dieu il y a nombre, en Dieu il n'y a point de nombre; quand vous comptez les trois personnes, vous voyez un nombre; quand vous demandez ce que c'est, il n'y a plus de nombre : on répond que c'est un seul Dieu. Parce qu'elles sont trois, voilà comme un nombre ; quand vous recherchez ce qu'elles sont, le nombre s'échappe, vous ne trouvez plus que l'unité simple* (*In Joan. Tract.* XXXIX, *n.* 4, *tom.* III, *part.* II, *p.* 562). *Quia tres sunt, tamquam est numerus : si quæris quid tres, non est numerus.* Ainsi en est-il de l'Eglise : comptez les fidèles, vous voyez un nombre : que sont les fidèles? il n'y a plus de nombre : ils sont tous un même corps en Notre-Seigneur. *Il n'y a plus ni Grec ni Barbare, ni Romain, ni Scythe, mais un seul Jésus-Christ qui est tout en tous* (*Coloss.*, III, 11) : *Ut sint unum sicut et nos.*

SECOND POINT.

Contemplons dans les Ecritures comment le Fils et le Saint-Esprit reçoivent continuellement en eux-mêmes la vie et l'intelligence du Père : et premièrement pour le Fils, voici comme il en parle dans son Evangile en saint Jean : *En vérité, en vérité, je vous dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, et il ne fait que ce qu'il voit faire à son Père; et tout ce que le Père fait, le Fils le fait semblablement : car le Père aime le Fils, et il lui montre tout ce qu'il fait* (*Joan.*, V, 19, 20). Quand nous entendons ces paroles, aussitôt notre faible imagination se représente le Père opérant, et le Fils regardant ses œuvres, à peu près comme un apprenti qui s'instruit en voyant travailler son maître : mais si nous voulons entendre les secrets divins, détruisons ces idoles vaines et charnelles que l'accoutumance des choses humaines

(1) L'engendrent.

élève dans nos cœurs, détruisons, dis-je, ces idoles par (1) le foudre des Ecritures. Si le Père agissait premièrement, et que le Fils le regardât faire, et après qu'il agît lui-même à l'imitation de son Père, il s'ensuivrait nécessairement que leurs opérations seraient séparées. Or, nous apprenons par les Ecritures, que tout ce que le Père fait, est fait par son Fils : *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil* (*Joan.*, I, 3) : Par lui toutes choses ont été faites, et sans lui rien n'a été fait : *Omnia per ipsum facta sunt.* Et c'est pourquoi il nous dit lui-même : Tout ce que le Père fait, le Fils le fait semblablement (*Ibid.*, V, 19). Si le Fils fait tous les ouvrages que fait son Père, leurs actions ne peuvent point être séparées; et il ne se contente point de nous dire qu'il fait tout ce que fait le Père; mais tout ce que le Père fait, dit-il, le Fils le fait semblablement. Les caractères que la main forme, c'est la plume qui les forme aussi; mais elle ne les forme pas semblablement : la main les forme comme la cause mouvante, et la plume comme l'instrument qui est mu. A Dieu ne plaise que nous croyions qu'il en soit ainsi du Père et du Fils : Tout ce que fait le Père, dit Notre-Seigneur, cela même le Fils le fait semblablement; c'est-à-dire, avec la même puissance, avec la même sagesse, et par la même opération : *Hoc et Filius similiter facit.*

D'où vient que vous dites, ô mon Sauveur : Le Fils ne peut rien faire de lui-même, sinon ce qu'il voit faire à son Père, et le Père montre à son Fils tout ce qu'il fait? Quelle est cette merveilleuse manière par laquelle vous contemplez votre Père, par laquelle vous voyez en lui tout ce que vous faites et tout ce qu'il fait? comment est-ce qu'il vous parle et qu'il vous enseigne? Et, puisque vous êtes Dieu comme lui, d'où vient que vous ne faites rien de vous-même? Qui nous développera ces mystères? Ecoutons parler le grand Augustin (*In Joan. Tract.* XX, *n.*4, *t.* III, *part.* II, *p.* 450 *et seq.; de Trinit., l.* II, *n.* 3, *t.* VIII, *p.* 773, 774) : Le Fils, dit-il, ne fait rien de lui-même, parce qu'il n'est pas de lui-même; celui qui lui communique son essence, lui communique aussi son opération; et encore qu'il reçoive tout de son Père, il ne laisse pas d'être égal au Père; parce que le Père qui lui donne tout, lui donne aussi son égalité. Le Père lui donne tout ce qu'il est, et l'engendre aussi grand que lui; parce qu'il lui donne sa propre grandeur. C'est ainsi, ô Père céleste, que vous enseignez votre Fils, parce que vous lui donnez sans réserve la même science qui est en vous.

Mais entendons ce secret, mes frères, selon la mesure qui nous est donnée, et autant qu'il a plu à Dieu de nous le révéler par les Ecritures. Il est clair que celui qui enseigne, veut communiquer sa science : par exemple, les prédicateurs que l'Esprit de Dieu établit pour enseigner au peuple la saine doctrine, pourquoi montent-ils dans les chaires? n'est-ce pas afin de faire passer les lumières que Dieu leur donne, dans l'esprit de leurs auditeurs? C'est ce que prétend celui qui enseigne. Il ouvre son cœur à ceux qui l'écoutent; il tâche de les rendre semblables à lui; il veut qu'ils prennent ses sentiments, et qu'ils entrent dans ses pensées : et ainsi celui qui enseigne et celui qui est enseigné doivent se rencontrer ensemble, et s'unir dans la participation des mêmes lumières. Par conséquent, la méthode d'enseigner tend à l'unité des esprits dans la science et dans la doctrine; et ce que j'ai dit est très-véritable, que celui qui veut enseigner, veut communiquer sa science. Mais ni la nature, ni l'art ne font qu'ébaucher cet ouvrage; cette communication est très-imparfaite, et cette unité n'est que commencée. Cette entière communication de science ne se peut trouver qu'en Dieu même : c'est là que le Père enseigne le Fils d'une manière infiniment admirable; parce qu'il lui communique sa propre science : là se fait cette parfaite unité d'esprit entre le Père et le Fils; parce que la vie et l'intelligence, la raison et la lumière du Père se trouvent tellement dans le Fils, qu'il ne se fait de l'une et de l'autre qu'une même vie, une même intelligence, et un même Esprit. C'est pourquoi le Père enseignant, et le Fils qui est enseigné, sont également adorables; parce que le Fils reçoit cette même science du Père, qui ne souffre aucune imperfection.

Et ne nous imaginons pas, chrétiens, que (1) lorsque le Père enseigne le Fils, il lui communique la science comme la perfection de son être : comme il l'engendre parfait, il lui donne tout en l'engendrant : bien plus, si nous le savons bien entendre, l'engendrer et l'enseigner, c'est la même chose : *Hoc est eum docuisse, quod est scientem genuisse,* dit saint Augustin (*In Joan. Tract.* XL, *n.* 5, *tom.* III, *part.* II, *p.* 567). Vous me direz qu'engendrer et enseigner sont des termes bien opposés. Il est vrai dans les créatures, où il est certain qu'engendrer n'est pas un acte d'intelligence; mais en Dieu, dont la vie est intelligence, qui engendre conséquemment par intelligence, il ne se faut pas étonner si, en enseignant, il engendre : car s'il enseigne son Fils éternel en lui communiquant sa propre science, il l'engendre en lui communiquant sa propre science; parce qu'à l'égard de Dieu, être c'est savoir, être c'est entendre, comme enseigne la théologie : d'où il s'ensuit manifestement que cela même que le Père enseigne le Fils, prouve l'unité du Père et du Fils dans la vie de l'intelligence. Il est de même du Saint-Esprit, puisqu'il procède du Père et du Fils avec la même perfection que le Fils reçoit de son Père. Ainsi le Père, le Fils et le Saint-Esprit, même lumière, même majesté, même intelligence, vivent tous ensemble d'entendre, et tous ensemble ne font qu'une même vie.

Père saint, dit le Fils de Dieu, *gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous* (*Joan.*, XVII,

(1) La force.

(1) Le Père, après avoir engendré son Fils, lui.

11) ; c'est-à-dire, qu'ils soient comme nous, unis dans la même vie de l'intelligence. Mais pouvons-nous bien espérer que tous les fidèles doivent être unis dans la vie de l'intelligence? Oui, certes, nous le devons espérer. Regardez les esprits bienheureux qui règnent au ciel avec Jésus-Christ; quelle est leur vie, quelle est leur lumière? *Leur lumière*, dit l'Apocalypse, *c'est l'agneau*, c'est-à-dire, le Verbe incréé qui s'est fait victime du monde : donc la lumière des bienheureux, c'est ce Verbe, cette parole que le Père profère dans l'éternité. Mais ce Verbe n'est pas une lumière qui soit allumée hors de leurs esprits; c'est une lumière infinie qui luit intérieurement dans leurs âmes. En cette lumière ils y voient le Fils; parce que cette lumière, c'est le Fils même : en cette lumière ils y voient le Père; parce que c'est la splendeur du Père : *Qui me voit*, dit le Fils de Dieu, *voit mon Père* (*Joan.*, XIV, 9) : ils y voient le Saint-Esprit en cette lumière; parce que le Saint-Esprit en procède. En cette lumière, ils s'y contemplent eux-mêmes, parce qu'ils se trouvent en elle plus heureusement qu'en eux-mêmes: ils y voient les idées vivantes, ils y voient les raisons des choses créées, raisons éternellement permanentes; et de même qu'en cette vie nous connaissons les causes par les effets, l'unité par la multitude, l'invisible par le visible; là, dans ce Verbe, qui est dans les bienheureux, qui est leur vie, qui est leur lumière, ils voient la multitude dans l'unité même, le visible dans l'invisible, la diversité des effets dans la cause infiniment abondante qui les a tirés du néant; c'est-à-dire, dans le Verbe qui en est l'idée, qui est la raison souveraine par laquelle toutes choses ont été faites. Dans ce Verbe, les bienheureux voient, ils voient et ils vivent; et ils vivent tous dans la même vie, parce qu'ils vivent tous dans ce même Verbe. O vue! ô vie! ô félicité! c'est ainsi que vivent les bienheureux : *Ut sint unum sicut et nos* (*Joan.*, XVII, 11).

Mais nous qui languissons ici-bas dans ce misérable pèlerinage, vivons-nous d'une même vie par l'intelligence? Oui, fidèles, n'en doutez pas. Ce Fils de Dieu, ce Verbe éternel, cette vie, cette lumière, cette intelligence, qui éclaire les esprits bienheureux, qui, en les éclairant, les fait vivre d'une vie divine, ne luit-elle pas aussi en nos cœurs? n'est-elle pas au fond de nos âmes, pour y ouvrir une source de vie éternelle? Voulez-vous entendre cette vérité par l'action que nous faisons en ce lieu? Chrétiens, si nous l'entendons, nous commençons ici notre paradis; puisque nous commençons tous ensemble à vivre de cette parole vivante qui nourrit et qui fait vivre tous les bienheureux. Je vous prêche cette parole, selon que je puis, selon que le Saint Esprit me l'a enseignée : je la fais retentir à vos oreilles; puis-je la porter au fond de vos cœurs? Nullement, ce n'est pas un ouvrage humain. Si vous l'entendez et si vous l'aimez, c'est le Fils de Dieu qui vous parle, c'est lui qui vous prêche sans bruit dans cette profonde retraite, dans cet inaccessible secret de vos cœurs, où il n'y a que sa parole et sa voix qui soit capable de pénétrer : si vous l'entendez, vous vivez, et vous vivez en ce même Verbe dans lequel les bienheureux vivent; vous vivez en lui, vous vivez de lui, et vous vivez tous d'une même vie ; parce que vous buvez tous ensemble à la même source de vie. O sainte unité des fidèles! mon Père, qu'ils soient un comme nous dans la vie de l'intelligence. Chrétiens, si nous vivons tous de ce Verbe, [soyons étroitement unis par la charité].

O sainte et admirable doctrine ! Vivons de telle sorte, fidèles, qu'elle ne soit point stérile en nos cœurs, et ne rendons point inutiles tant de grands mystères. Si le Saint-Esprit est en nous, s'il y opère la charité, s'il la fait semblable à lui-même, élevons nos entendements, et apprenons dans le Saint-Esprit quelles doivent être les lois de notre charité mutuelle. Le Saint-Esprit est un amour pur, qui ne souffre aucun mélange terrestre : ainsi, mes frères, aimons-nous en Dieu, pour accomplir la parole de notre maître : *Père saint, qu'ils soient un en nous* (*Joan.*, XVII, 11). Le Saint-Esprit est un amour constant, parce que c'est un amour éternel : ainsi que notre affection soit constante, que jamais elle ne puisse être refroidie, selon cette parole de l'Ecriture: *Demeurez en la charité* (*Hebr.*, XIII, 1). Le Saint-Esprit est un amour sincère, parce qu'il procède du fond du cœur, du fond même de l'essence : ainsi que notre charité soit sincère, qu'elle ne souffre ni feinte, ni dissimulation; parce que l'apôtre saint Paul a dit : *Ne vous trompez point les uns les autres; car vous êtes membres les uns des autres* (*Ephes.*, IV, 25). Enfin le Saint-Esprit est un amour désintéressé, parce que ce qui fait l'intérêt, c'est ce malheureux mot de mien et de tien ; et d'autant que tout est commun entre le Père et le Fils, leur amour est infiniment désintéressé : ainsi considérons, chrétiens, que tout est commun entre les fidèles, et épurons tellement nos affections qu'elles, soient entièrement désintéressées : *Ut sint unum sicut et nos.*

Certes, mes frères, si le Fils de Dieu s'était contenté de nous dire qu'il veut que nous soyons un comme frères, nous devrions respecter les uns dans les autres ce nom sacré de sœurs et de frères, et le nœud de la société fraternelle. S'il nous avait ordonné simplement de vivre dans une mutuelle correspondance, comme des personnes qui sont enrôlées dans un même corps de milice, sous l'étendard de sa sainte croix, nous devrions rougir de honte de n'être pas tous unis ensemble sous les ordres d'un si divin capitaine. S'il nous avait dit seulement que nous sommes membres d'un même corps, nous devrions méditer jour et nuit cette parole du saint Apôtre: *Quand une partie de notre corps souffre, toutes les autres y compatissent* (I *Cor.*, XII, 26). Mais puisqu'il passe au-dessus des cieux et de toutes les intelligences, et qu'il nous donne pour modèle de notre unité l'unité

même du Père et du Fils, qui pourrait nous exprimer, chrétiens, quelle doit [être] notre union, et combien nous nous rendrons criminels, si nous rompons le sacré lien de la charité fraternelle qui doit être réglée sur ce grand exemple ?

Mais comme si c'était peu de chose de proposer à tous les fidèles le plus grand de tous les mystères, pour être le modèle de leur unité, il scelle encore cette unité sainte par un autre mystère incompréhensible, qui est le mystère de l'Eucharistie. Nous venons tous à la même table, nous y prenons ce même pain de vie, qui est le pain de communion, le pain de charité et de paix ; nous jurons sur les saints autels, nous scellons par le sang de notre Sauveur notre confédération mutuelle ; cependant, ô sacrilége exécrable ! nous manquons tous les jours à la foi promise, et nous ne laissons pas d'avoir toujours, et la médisance à la bouche, et l'envie ou l'aversion dans le cœur. Le Sauveur nous dit dans son Evangile : *En cela on reconnaîtra que vous êtes vraiment mes disciples, si vous avez une charité sincère les uns pour les autres* (*Joan.*, XIII, 35) ; et il prie ainsi Dieu son Père : *Je vous demande qu'ils soient consommés en un ; afin que le monde sache que c'est vous qui m'avez envoyé* (*Ibid.*, XVII, 21, 23).

O damnable infidélité de ceux qui se glorifient du nom chrétien ! les chrétiens se détruisent eux-mêmes, toute l'Eglise est ensanglantée du meurtre de ses enfants, que ses enfants propres massacrent : et comme si tant de guerres et tant de carnages n'étaient pas capables de rassasier notre impitoyable inhumanité, nous nous déchirons dans les mêmes villes, dans les mêmes maisons, sous les mêmes toits, par des inimitiés irréconciliables. Nous demandons tous les jours la paix, et nous-mêmes nous faisons la guerre. Car d'où viennent tant d'envies, tant de médisances, tant de querelles et tant de procès ? Les parents s'animent contre les parents, et les frères contre les frères, avec une fureur implacable ; on emploie et les médisances et les calomnies, et la tromperie et la fraude ; (1) la candeur et la bonne foi ne se trouvent plus parmi nous ; toutes les rues, toutes les places, tous les cabinets retentissent du bruit des procès : infidèles si féconds en chicanerie que nous sommes ; tant nous avons oublié le christianisme, tant nous méprisons l'Evangile qui est une discipline de paix. Cependant nous souhaitons la paix, nous avons sans cesse la paix à la bouche ; et nous faisons régner par nos dissensions le diable, qui est l'auteur des discordes, et nous chassons l'Esprit pacifique, c'est-à-dire, l'Esprit de Dieu. Que si vous avez voulu, mon Sauveur, que la sainte union des fidèles fût la marque de votre venue ; que font maintenant tous les chrétiens, sinon publier hautement que votre Père ne vous a pas envoyé, et que l'Evangile est une chimère, et que tous vos mystères sont autant de fables ?

(1) Il n'y a plus désormais aucune bonne foi.

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Grandeur de la charité des saints anges pour les hommes. Pourquoi se réjouissent-ils si fort dans la conversion des pécheurs. Trois effets de la miséricorde divine à l'égard de l'âme pécheresse. Double unité dans l'Eglise : l'une extérieure, qui est liée par les sacrements ; l'autre invisible et spirituelle formée par la charité. Comment les pécheurs séparés de cette unité commencent leur enfer même sur la terre. Quels sont les dignes fruits de pénitence. De quelle manière le pécheur sincèrement touché, s'accuse, se condamne et se punit.

Dico vobis quod ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quam super nonaginta novem justis, qui non indigent pœnitentia.

Je vous dis qu'il y aura plus de joie au ciel devant les anges de Dieu sur un pécheur faisant pénitence, que sur quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence (*Luc.*, XV, 7).

Si quelqu'un n'a pas encore assez entendu combien est grande la charité des saints anges pour les misérables mortels, qu'il (1) considère en notre Evangile les aimables paroles du Sauveur des âmes, par lesquelles il nous apprend que la conversion des pécheurs réjouit tous les esprits bienheureux ; et qu'encore que Dieu les enivre du torrent de ses éternelles délices, néanmoins ils sentent augmenter leur joie, quand nous sommes renouvelés par la pénitence. Nous lisons dans les Ecritures qu'autrefois les esprits célestes se déclarèrent visiblement contre nous, lorsqu'un chérubin envoyé de Dieu avec une forme terrrible, tenant en sa main un glaive de feu, gardait la porte du paradis, pour épouvanter nos parents rebelles, et leur interdire l'entrée de ce jardin délicieux qu'ils avaient déshonoré par leur crime (*Genes.*, III, 24). Mais après la naissance de ce Sauveur, qui nous a réconciliés par son sang, vous n'ignorez pas, chrétiens, que ces bienheureuses intelligences qui nous avaient déclaré la guerre, nous vinrent aussi annoncer la paix : *Que la paix*, disent-ils, *soit donnée aux hommes* (*Luc.*, II, 14) ; et depuis cette salutaire journée, nous leur sommes devenus si chers, que Jésus-Christ nous enseigne dans notre Evangile, qu'ils préfèrent nos intérêts aux leurs propres. C'est ce que vous remarquerez aisément, si vous pénétrez le sens des paroles que j'ai alléguées pour mon texte. *Les anges*, dit le Fils de Dieu, *se réjouissent plus de la conversion d'un pécheur, que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence* (*Ibid.*, XV, 7). Je demande quels sont ces justes auxquels le Sauveur ne craint pas de dire que la pénitence n'est pas nécessaire. Certes, nous ne les trouverons pas sur la terre ; puisque, tous les hommes étant pécheurs, ce serait une témérité inouïe que d'assurer qu'ils n'ont pas besoin du remède

(1) Ecoute.

de la pénitence. *Si quelqu'un dit qu'il ne pèche pas, il se trompe, et la verité n'est pas en lui* (1 *Joan.*, I, 8), dit le disciple bien-aimé de notre Sauveur

Où chercherons-nous donc, chrétiens, cette innocence si pure et si achevée, qu'elle n'a pas besoin de la pénitence? Sans doute, puisqu'elle est bannie du milieu des hommes, elle ne se peut rencontrer que parmi les anges, qui, détestant la rébellion et l'audace de Satan et de ses complices, demeurèrent immuablement dans le bien où Dieu les avait établis dès leur origine. Vous êtes les seuls, ô esprits célestes, parmi toutes les créatures, qui jamais n'avez été souillés par aucun péché; vous êtes ces justes de notre Evangile, auxquels la pénitence n'est pas nécessaire; et ainsi lorsque notre Sauveur nous apprend que vous recevez une joie plus grande de la conversion des pécheurs, que de la justice des innocents qui n'ont pas besoin de se repentir; c'est de même que s'il nous disait que notre pénitence vous réjouit plus que votre propre persévérance. Merveilleuse vertu de la pénitence, qui oblige tous les saints anges à nous préférer à eux-mêmes, qui répare si glorieusement les ruines des plus grands pécheurs, qu'elle les met en quelque sorte au-dessus des justes, et qui fait que la justice rendue a quelque avantage au-dessus de la justice toujours conservée. Car puisque ces intelligences célestes, qui goûtent le vrai bien dans sa source, ne peuvent avoir de ces joies déréglées que l'opinion fait naître en nos âmes, ne voyez-vous pas, chrétiens, qu'elles ne se peuvent réjouir que du bien? et donc si leur joie est plus abondante, ne faut-il pas conclure nécessairement qu'il leur paraît quelque bien plus considérable, d'autant plus que c'est le Sauveur lui-même qui les excite par son exemple à cette sainte et divine joie?

En effet, ne voyez-vous pas qu'il se présente à nous dans notre Evangile sous la figure de ce berger qui *laisse tous ses troupeaux au désert pour chercher une brebis égarée; qui, l'ayant trouvée au milieu des bois seule et tremblante d'effroi, la rapporte sur ses épaules, et appelant ses amis et ses proches : Réjouissez-vous avec moi*, dit-il, *de ce que j'ai rencontré ma brebis perdue* (*Luc.*, XV, 4, *et suiv.*)? De sorte que les anges et le Sauveur même se réjouissant plus d'un pécheur sauvé que d'un juste qui persévère, il paraît que l'innocence recouvrée a quelque chose de plus agréable que l'innocence continuée. Réjouissons-nous, pécheurs misérables; admirons la force de la pénitence, qui nous rend avec avantage ce que notre péché nous avait fait perdre; et pour exciter en nos cœurs les saints gémissements de la pénitence, recherchons les véritables raisons de cette vérité si satisfaisante que Jésus-Christ nous enseigne dans son Evangile.

Si je n'avais qu'à vous parler d'une joie humaine, je me contenterais de vous dire que nous expérimentons tous les jours une certaine douceur plus sensible à rentrer dans la possession de nos biens, qu'à nous maintenir dans la jouissance; nous goûtons la santé par la maladie; et la perte de nos amis nous apprend combien ils nous étaient nécessaires; car l'accoutumance nous ôte ce qu'il y a de plus vif dans le sentiment; et notre jugement est si faible, que, ne pouvant pénétrer les choses en elles-mêmes, il ne les reconnaît jamais mieux que par leurs contraires; tellement que cet excès de joie que nous ressentons lorsque nous pouvons réparer nos pertes, vient presque toujours de notre faiblesse. Mais à Dieu ne plaise que nous croyions qu'il en soit ainsi de la joie des anges et de celle du Fils de Dieu même, dont nous devons aujourd'hui expliquer les causes! Il faut prendre des principes plus relevés, si nous voulons pénétrer de si grands mystères. Entrons en matière, et disons: tout le motif de la joie du Fils, c'est la gloire de Dieu son Père; tout le motif de la joie des anges, c'est la gloire de leur Créateur; si donc ils se réjouissent si fort dans la conversion des pécheurs, c'est que la gloire de Dieu y paraît avec plus de magnificence. Prouvons solidement cette vérité.

La gloire de Dieu éclate singulièrement dans les natures intelligentes par sa miséricorde et par sa justice : sa providence, son immensité, sa toute-puissance paraissent dans les créatures inanimées, mais il n'y a que les raisonnables qui puissent ressentir les effets de sa miséricorde et de sa justice; et ce sont ces deux attributs qui établissent sa gloire et son règne sur les natures intelligentes. C'est par la miséricorde et par la justice que les anges et les hommes sont sujets à Dieu : la miséricorde règne sur les bons, la justice sur les criminels; l'une par la communication de ses dons, l'autre par la sévérité de ses lois; l'une par douceur, et l'autre par force; l'une se fait aimer, l'autre se fait craindre; l'une attire, et l'autre réprime; l'une récompense la fidélité, l'autre venge la rébellion : si bien que la miséricorde et la justice sont en quelque sorte les deux mains de Dieu, dont l'une donne, et l'autre châtie : ce sont les deux colonnes qui soutiennent la majesté de son règne; l'une élève les innocents, l'autre accable les criminels; afin que Dieu domine sur les uns et sur les autres avec une égale puissance. C'est pourquoi le Prophète chante : *Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité* (*Ps.* XXIV, 10); c'est-à-dire, miséricorde et justice, selon l'interprétation des docteurs, d'autant que la justice de Dieu c'est sa vérité, parce que, comme dit le grand saint Thomas (1-2, *Quæst.* XCIII, *art.* 2), c'est à cause de sa vérité qu'il est la loi éternelle et qu'il est la loi immuable qui règle toutes les créatures intelligentes. Que si toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et justice, si ce sont ces deux divins attributs qui établissent sa gloire et son règne : je ne m'étonne plus, ô saints anges, de ce que la pénitence vous comble de joie : c'est que vous y voyez éclater magnifiquement la gloire de Dieu votre Créateur par sa miséricorde et par sa justice; la miséricorde, dans

la conversion ; la justice, dans la satisfaction ; la première, dans la rémission des péchés ; la seconde, dans les gémissements des pécheurs.

PREMIER POINT.

Pour entrer d'abord en matière, je remarquerai dans notre Evangile trois effets de la miséricorde divine dans la conversion des pécheurs : Dieu les cherche, Dieu les trouve, Dieu les rapporte ; c'est ce que nous lisons clairement dans la parabole de notre Evangile. Le bon berger, dit le Fils de Dieu, va après sa brebis perdue : *Vadit ad illam quæ perierat* (*Luc.*, XV, 4); et il va jusqu'à ce qu'il la trouve : *Donec inveniat eam;* et après l'avoir retrouvée, il la charge sur ses épaules. C'est la véritable figure du Sauveur des âmes : il cherche charitablement les pécheurs, suivant ce qu'il dit dans son Evangile : *Le Fils de l'homme est venu chercher ce qui était perdu* (*Ibid.*, XIX, 10). Il les trouve par la vertu de sa grâce ; car il est ce Samaritain miséricordieux qui, trouvant en son chemin le pauvre blessé, est touché de miséricorde, et s'approche, et ne dédaigne pas de lier ses plaies : *Et alligavit vulnera ejus* (*Ibid.*, X, 34). Enfin il les porte sur ses épaules ; parce que c'est lui dont il est écrit : Vraiment il a porté nos langueurs; *Vere languores nostros ipse tulit* (*Is.*, LIII, 4). Or, cette triple miséricorde répond à la triple misère en laquelle est précipitée l'âme pécheresse. Elle s'écarte, elle fuit, elle perd ses forces, et devient entièrement impuissante : elle s'éloigne du bon pasteur, et s'en éloignant, elle oublie, elle ne connaît plus son visage ; tellement que lorsqu'il approche, elle fuit, et fuyant elle se fatigue, et tombe dans une extrême impuissance. Mais le pasteur infiniment bon, qui ne se plaît qu'à sauver les âmes, oppose charitablement à ces trois misères trois effets merveilleux de miséricorde : car il cherche sa brebis éloignée ; il trouve et il atteint sa brebis fuyante ; il rapporte sur ses épaules cette pauvre brebis épuisée de forces. Apprenons ici à connaître la miséricorde du pasteur fidèle, qui nous a sauvés au péril de sa propre vie.

Et premièrement remarquons ce qui est écrit dans notre Evangile, que la brebis que le Sauveur cherche, n'est plus en la compagnie de tout le troupeau ; par conséquent elle est séparée : mais entendons le sens de cette parole. Le troupeau du Fils de Dieu, c'est l'Eglise; et celui qui est séparé du troupeau, semble être hors de la vraie Eglise. Dirons-nous que le Fils de Dieu ne parle en ce lieu que des hérétiques qui ont rompu le lien d'unité ? Mais la suite de notre Evangile réfutera manifestement cette explication ; puisque Jésus-Christ nous fait bien entendre qu'il parle généralement de tous les pécheurs, parce qu'il veut encourager tous les pénitents. Mais pourrons-nous dire, fidèles, que tous les pécheurs sont séparés du sacré troupeau et de la communion de l'Eglise ? Nullement ; il n'en est pas de la sorte : c'est l'erreur de Calvin et des Calvinistes, contre laquelle le Fils de Dieu nous a dit qu'il y a de l'ivraie même dans son champ (*Matt.*, XIII, 28, 41, 48), qu'il y a du scandale même en sa maison, qu'il y a de mauvais poissons même en ses filets. Mais d'où vient, direz-vous, que notre Sauveur, nous figurant tous les pécheurs en notre Evangile, les représente comme séparés du troupeau ? Entrons en sa pensée, et disons avec l'incomparable saint Augustin : Il y en a qui sont dans la maison de Dieu, et qui ne sont pas la maison de Dieu ; il y en a qui sont dans la maison de Dieu, et qui sont eux-mêmes la maison de Dieu : *Alios ita esse in domo Dei, ut ipsi etiam sint eadem domus Dei* (*De Bapt.*, *cont. Donat.*, *l.* VII, *c.* 51, *t.* IX, *p.* 200). Expliquons la doctrine de ce grand évêque.

Les justes sont en la maison de Dieu, et ils sont eux-mêmes la maison de Dieu, selon ce que dit le Prophète : *J'habiterai au milieu de vous* (II *Cor.*, VI, 16) ; et l'Apôtre: *Ne savez-vous pas que vous êtes les temples de l'Esprit de Dieu* (I *Cor.*, III, 16) ? Mais les méchants qui sont en l'Eglise, qui est la maison que Dieu a choisie, ne sont pas la maison choisie : Dieu n'habite pas en leurs cœurs : ils ne sont pas les pierres vivantes de ce miraculeux édifice, dont les fondements sont posés en terre, et dont le sommet égale les cieux. Ils sont dans l'Eglise, dit saint Augustin, comme la paille est dans le froment : *Sicut esse palea dicitur in frumentis ;* Parce qu'encore qu'ils soient liés par les sacrements, néanmoins ils sont séparés de cette invisible unité qui est assemblée par la charité : *Cum intus videantur, ab illa invisibili charitatis compage separati sunt.* En effet, ajoute saint Augustin, il y en a qu'on doit dire être dans la maison de telle manière qu'ils n'appartiennent pas à ce qui en fait la liaison, ni à la société de cette justice qui produit des fruits de paix ; mais ils y sont comme on dit que la paille se trouve avec le froment : car nous ne pouvons nier qu'ils soient dans la maison, l'Apôtre nous disant que, dans une grande maison, il y a non-seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et de terre, et que les uns sont pour des usages honnêtes, les autres pour des usages honteux. *Alios ita dici esse in domo, ut non pertineant ad compagem domus, nec ad societatem fructiferæ pacificæque justitiæ ; sed sicut esse palea dicitur in frumentis : nam et istos esse in domo, negare non possumus, dicente Apostolo* (II *Timoth.*, II, 20) : *In magna autem domo, non solum aurea vasa sunt vel argentea, sed et lignea et fictilia, et alia quidem sunt in honorem, alia vero in contumeliam* (*De Bapt.*, *cont. Donat.*, *lib.* VII, *c.* 51, *p.* 200, 201).

Par où nous voyons clairement qu'il y a double unité dans l'Eglise : l'une est liée par les sacrements qui nous sont communs ; en celle-là les mauvais y entrent, quoiqu'ils n'y entrent qu'à leur condamnation. Mais il y a une autre unité invisible et spirituelle, qui joint les saints par la charité, qui en fait les membres vivants : à cette paix, à cette unité, à cette concorde, il n'y a que les justes qui y partici-

pent; les impies n'y ont point de place, ils en sont excommuniés. Il y a une arche, à la vérité, qui renferme tous les animaux mondes et immondes, il y a un champ qui porte le bon et le mauvais grain ; mais il y a une colombe et une parfaite, qui ne reçoit en son sein que les vrais fidèles, qui vivent en l'unité par la charité : *Una est columba mea, perfecta mea* (*Cant.*, VI, 8). C'est pourquoi le Sauveur des âmes représente tous les pécheurs comme séparés du troupeau ; parce qu'ils sont exclus, par leurs crimes, de cette invisible société qui unit les brebis fidèles en la charité de Notre-Seigneur : et pour vous faire voir, chrétiens, qu'ils ne sont plus avec le troupeau, c'est que le céleste et divin pasteur ne leur donne plus la même pâture. Dites-moi, quel est le pain des fidèles, quelle est la nourriture des enfants de Dieu? n'est-ce pas le pain de l'Eucharistie, ce pain céleste et vivifiant que nous recevons de ces saints autels? Cette sainte et divine table est-elle préparée aux impies, dont les consciences sont infectées de péchés mortels? Nullement; ils en sont exclus : s'ils sont si téméraires que d'en approcher, ils y prendront un poison mortel, au lieu d'une viande d'immortalité.

Reconnais donc, pécheur misérable, que tu es séparé du troupeau fidèle, puisque tu es privé de la nourriture que le vrai pasteur lui a (1) destinée ; et ne me réponds pas : Je suis de l'Eglise, je demeure en ce corps mystique. Car que sert au bras gangrené de tenir encore au reste du corps par quelques nerfs qui n'ont plus de force? que lui sert, dis-je, de tenir au corps, puisqu'il est si fort éloigné du cœur, qu'il ne peut plus en recevoir aucune influence? quelque union qui paraisse au dehors, il y a une prodigieuse distance entre la partie vivante et la partie morte. Il en est de même de toi, ô pécheur ! il ne te sert de rien d'être dans le corps, puisque tu es entièrement séparé du cœur. Le cœur de l'Eglise, c'est la charité : c'est là qu'est le principe de vie; c'est de là que se répand la chaleur vitale : si bien que n'étant pas en la charité, bien qu'il te soit permis d'entrer au dehors, tu es excommunié du dedans. Ne me vante point ta foi, qui est morte; ne me dis pas que tu t'assembles avec les fidèles: les hommes t'y reçoivent, mais Dieu t'en sépare : le corps s'en approche, il est vrai; mais l'âme en est infiniment éloignée : la vie et la mort ne s'accordent pas. Considère donc, misérable, combien tu es loin des membres vivants, puisqu'il est certain que tu perds la vie. C'est pour cette raison que le Fils de Dieu les représente, dans la parabole de notre Evangile, comme exclus, comme excommuniés du troupeau; parce qu'étant des membres pourris, ils ne participent point à la vie : c'est pourquoi le pain de vie leur est refusé ; c'est pourquoi ils sont séparés du banquet céleste, qui est la vie du peuple fidèle. D'où passant plus outre, je dis qu'étant séparés de cette unité, ils commencent leur enfer même sur la terre, et que leurs crimes les y font descendre: car ne nous imaginons pas que l'enfer consiste dans ces épouvantables tourments, dans ces étangs de feu et de soufre, dans ces flammes éternellement dévorantes, dans cette rage, dans ce désespoir, dans cet horrible grincement de dents. L'enfer, si nous l'entendons, c'est le péché même ; l'enfer, c'est d'être éloigné de Dieu : et la preuve en est évidente par les Ecritures.

Job nous représente l'enfer en ces mots: *C'est un lieu*, dit-il, *où il n'y a nul ordre, mais une horreur perpétuelle* (*Job.*, X, 22) : de sorte que l'enfer c'est le désordre et la confusion. Or le désordre n'est pas dans la peine: au contraire, j'apprends de saint Augustin que la peine, c'est l'ordre du crime (*Ad Honorat. Ep.* CXL, *c.* II, *t.* II, *p.* 423). Quand je dis péché, je dis le désordre, parce que j'exprime la rébellion ; quand je dis péché puni, je dis une chose très-bien ordonnée ; car c'est un ordre très-équitable que l'iniquité soit punie : d'où il s'ensuit invinciblement que ce qui fait la confusion dans l'enfer, ce n'est pas la peine, mais le péché. Que si le dernier degré de misère, ce qui fait la damnation et l'enfer, c'est d'être séparé de Dieu, qui est la véritable béatitude ; si d'ailleurs il est plus clair que le jour que c'est le péché qui nous en sépare : comprends, ô pécheur misérable ! que tu portes ton enfer en toi-même ; parce que tu y portes ton crime, qui te fait descendre vivant en ces effroyables cachots, où sont tourmentées les âmes rebelles. Car comme l'apôtre saint Paul, parlant des fidèles qui vivent en Dieu par la charité, assure que *leur demeure est au ciel, et leur conversation avec les anges* (*Philipp.*, III, 20) ; ainsi nous pouvons dire très-certainement que les méchants sont abîmés dans l'enfer, et que leur conversation est avec les diables. Etrange séparation du pécheur, qui trouve son enfer même en cette vie ! et n'est-il pas juste qu'il trouve l'enfer, puisqu'il est séparé du sacré troupeau, que la charité fait vivre en Notre-Seigneur?

Mais peut-être vous répondrez que le pécheur se peut relever, et que l'enfer n'a point de ressource. Ah ! ne nous flattons point de cette pensée : la blessure que fait le péché est éternelle et irrémédiable. Mais Dieu, direz-vous, y peut remédier : il le peut, à cause qu'il est tout-puissant; ce qui n'empêche pas que la maladie ne soit incurable de sa nature. Concevons ceci, chrétiens : l'orgueilleux Nabuchodonosor a fait jeter les trois saints enfants dans la fournaise de flammes ardentes : autant qu'il est en lui, il les a brûlés, encore que Dieu les ait rafraîchis (*Dan.*, III, 21). Ainsi, lorsque nous commettons un péché mortel, nous donnons tellement la mort à notre âme, qu'encore que Dieu nous puisse guérir, néanmoins de notre côté nous rendons, et notre péché, et notre damnation éternels; parce que nous éteignons la vie jusqu'à la racine. Il faut regarder ce que fait le péché, non ce que fait la Toute-Puissance. Qui renonce une fois à

(1) Préparée.

Dieu, y renonce (1) éternellement; parce que c'est la nature du péché de faire, autant qu'il le peut, une séparation éternelle. C'est pourquoi le prophète-roi se considérant dans le crime, se considère comme dans l'enfer, à cause de cette effroyable séparation: *Æstimatus sum cum descendentibus in lacum* (*Psalm.* LXXXVII, 5): Je suis, dit-il, compté parmi ceux qui descendent dans le cachot; et après: Ils m'ont mis dans le lac inférieur, dans les ténèbres, et dans l'ombre de la mort: *Posuerunt me in lacu inferiori* (*Ibid.*,): Et de là vient qu'il s'écrie dans sa pénitence: *De profundis clamavi ad te, Domine* (*Psalm.* CXXIX, 1): Seigneur, je crie à vous des lieux profonds; et rendant grâces de sa délivrance: *Vous avez*, dit-il, *retiré mon âme de l'enfer inférieur* (*Psalm.* LXXXV, 13). C'est que ce saint homme avait bien conçu que le péché est un abîme et une prison, un gouffre, un cachot, un enfer.

Dans ce cachot et dans cet abîme où nos crimes nous précipitent, quelle espérance aurions-nous, fidèles, si Dieu ne nous avait donné un libérateur, qui étant venu au monde pour notre salut, a bien voulu même aller aux enfers pour achever un si grand ouvrage? C'est ce même libérateur qui est descendu aux enfers, qui daigne descendre encore tous les jours dans l'enfer des consciences criminelles: car, certes, vous y descendez, ô Sauveur! lorsque vous faites luire en nos âmes, au milieu des ténèbres où elles languissent, les belles et éclatantes lumières de vos divines inspirations. C'est ainsi, ô pasteur miséricordieux! que vous cherchez votre brebis égarée: votre amour vous transporte à un tel excès, que vous la cherchez jusque dans l'enfer; parce que vous la cherchez jusque dans le crime. Figurez-vous ici, chrétiens, quel fut le ravissement des saints Pères, lorsqu'ils virent leurs limbes honorés de la glorieuse présence du Sauveur du monde. Combien louèrent-ils la miséricorde de ce Dieu qui les visitait jusque dans ces lieux souterrains, et qui allait, pour l'amour d'eux, jusqu'aux enfers! Or, sa miséricorde est beaucoup plus grande, quand il va chercher les pécheurs: ils sont dans un enfer plus obscur, et dans une captivité bien plus déplorable. Nos pères, qui étaient réservés aux limbes jusqu'à la venue du Sauveur, soupiraient continuellement après lui, et pressaient son arrivée par leurs vœux: au contraire les misérables pécheurs, dans cet enfer de l'impiété où ils sont, non-seulement ne cherchent pas le Sauveur, mais ils fuient sitôt qu'il s'approche; et c'est la seconde misère de l'âme.

Nous sommes infiniment éloignés de Dieu, et nous le fuyons, quand il vient à nous. Comprenons par un exemple sensible combien est dangereuse cette maladie. Voyez un pauvre malade, faible et languissant; ses forces se diminuent tous les jours: il faudrait qu'il prît quelque nourriture pour soutenir son infirmité; il ne peut. Je ne sais quelle humeur (1) froide lui a causé un dégoût étrange: si on lui présente quelque nourriture, si exquise, si bien apprêtée qu'elle soit, aussitôt son cœur se soulève: de sorte que nous pouvons dire que sa maladie, c'est une aversion du remède. Telle et encore beaucoup plus horrible est la maladie d'un pécheur. Il a voulu goûter, aussi bien qu'Adam, cette pomme qui lui paraissait agréable: il a voulu se rassasier des plaisirs mortels; et par un juste jugement de Dieu, il a perdu tout le goût des biens éternels. Vous les lui présentez, il en a horreur; vous lui montrez la terre promise, il retourne son cœur en Egypte; vous lui donnez la manne, elle lui semble fade et sans goût. Ainsi nous fuyons malheureusement le charitable pasteur qui nous cherche.

Pécheur, ne le fuis-tu pas tous les jours? Maintenant que tu entends sa sainte parole, peut-être que ce pasteur miséricordieux te presse intérieurement en ta conscience. Veux-tu pas restituer ce bien mal acquis? veux-tu pas enfin mettre quelques bornes à cette vie débauchée et licencieuse? veux-tu pas bannir de ton cœur l'envie qui le ronge, cette haine envenimée qui l'enflamme, ou cette amitié dangereuse qui ne le flatte que pour le perdre? Ecoute, pécheur; c'est Jésus qui te cherche, et ton cœur répond à ce doux Sauveur: Je ne puis encore. Tu le remets de jour en jour, demain, dans huit jours, dans un mois; n'est-ce pas fuir celui qui te cherche, et mépriser sa miséricorde? Insensé, que t'a fait Jésus, que tu fuis si opiniâtrément sa douce présence? D'où vient que la brebis égarée ne reconnaît plus la voix du pasteur qui l'appelle et lui tend les bras, et qu'elle court follement au loup ravissant qui se prépare à la dévorer? Peut-être tu répondras: Je ne puis, je ne puis marcher dans la voie étroite. Mais ne vois-tu pas, misérable, que Jésus te présente ses propres épaules, pour soulager ton infirmité et ton impuissance? il descend à toi, pour te relever; en prenant ton infirmité, il te communique sa force: c'est le dernier excès de miséricorde.

Comme notre âme est faite pour Dieu, il faut qu'elle prenne sa force en celui qui est l'auteur de son être: que si se détournant du souverain bien, elle tâche de se rassasier dans les créatures, elle devient languissante et exténuée; à peu près comme un homme qui ne prendrait que des viandes qui ne seraient pas nourrissantes. De là vient que l'enfant prodigue sortant de la maison paternelle, ne trouve plus rien qui le rassasie; parce que notre âme ne peut trouver qu'en Dieu seul cette nourriture solide qui est capable de l'entretenir: de là ces rechutes fréquentes, qui sont les marques les plus certaines que nos forces sont épuisées. Que fera une âme impuissante, si Jésus ne supporte son infirmité? Aussi présente-t-il ses épaules à cette pauvre brebis égarée; parce qu'errant de çà et de là, elle s'était extrêmement fatiguée: *Multum enim errando laboraverat* (*Ter-*

(1) Pour un jamais.

(1) Malfaisante.

tull. de Pœniten. n. 8, *p.* 146). Il la cherche, quand il l'invite par ses saintes inspirations ; il la trouve, quand il la change par la vertu de sa grâce; il la porte sur ses épaules, quand il lui donne la persévérance.

O miséricorde ineffable et digne certainement d'être célébrée par la joie de tous les Esprits bienheureux! La grandeur de Dieu, c'est son abondance, par laquelle étant infiniment plein, il trouve tout son bien en lui-même. Ce qui montre la plénitude, c'est la munificence : c'est pourquoi Dieu se réjouit en voyant ses œuvres; parce qu'il voit ses propres richesses et son abondance dans la communication de sa bonté. Or il y a deux sortes de bonté en Dieu : l'une ne rencontre rien de contraire à son action, et elle s'appelle libéralité; l'autre trouve de l'opposition, et elle prend le nom de miséricorde. Quand Dieu a fait le ciel et la terre, rien ne s'est opposé à sa volonté : quand Dieu convertit les pécheurs, il faut qu'il surmonte leur résistance, et qu'il combatte, pour ainsi dire, sa propre justice, en lui arrachant ses victimes. Or cette bonté qui se roidit contre tant d'obstacles, est sans doute plus abondante que celle qui ne trouve point d'empêchements à ses bienheureuses communications : c'est pourquoi les Ecritures divines disent que *Dieu est riche en miséricorde* (*Ephes.*, II, 4); que les richesses de sa miséricorde [sont infinies et inépuisables].

SECOND POINT.

Après vous avoir parlé, chrétiens, de la partie la plus douce de la pénitence, la suite de mon Evangile demande que je vous représente en peu de paroles la partie difficile et laborieuse. Il paraît d'abord incroyable que la justice divine doive avoir sa place dans la conversion des pécheurs; puisqu'il semble qu'elle se relâche de tous ses droits, pour donner à la seule miséricorde toute la gloire de cette action. Toutefois, écoutons le Sauveur du monde, qui nous avertit dans notre Evangile : Les anges se réjouissent, dit-il, sur un pécheur faisant pénitence. Qu'est-ce à dire, faire pénitence ? Si nous entendons faire pénitence selon les maximes de l'Evangile ; certainement faire pénitence, c'est faire ce que dit saint Jean, des fruits dignes de pénitence (*Luc.*, III, 8). Or ces fruits dignes de pénitence, selon le consentement de tous les docteurs, ce sont des œuvres laborieuses, par lesquelles nous vengeons nous-mêmes sur nos propres corps la bonté de Dieu méprisée. C'est à quoi il nous exhorte par son prophète : *Retournez à moi*, dit-il, *retournez à moi de tout votre cœur, en pleurs, en jeûnes, en gémissements, dans le sac, dans la cendre et dans le cilice* (*Joel.*, II, 38).

Et pour entendre cette doctrine, figurez-vous un pauvre pécheur qui, reconnaissant l'horreur de son crime, considère la main de Dieu armée contre lui, et regarde qu'il va supporter le poids de sa juste et impitoyable vengeance. De là les craintes, de là les frayeurs, de là les douleurs amères et inconsolables. Au milieu de ces effroyables langueurs la sainte pénitence se présente à lui pour soulager ses infirmités par ses salutaires conseils : elle lui fait voir dans les Ecritures que Dieu dit lui-même : *Je ne me vengerai pas deux fois d'une même faute*; et ailleurs : *Si nous nous jugions, nous ne serions pas jugés* (I *Cor.*, XI, 31). Lui ayant remontré ces choses, Aie bon courage, dit-elle, préviens la justice par la justice. Dieu se veut venger, venge-le toi-même; sa colère est armée contre toi, arme tes propres mains contre tes propres iniquités : Dieu recevra en pitié le sacrifice d'un cœur contrit que tu lui offriras pour l'expiation de ton crime; et sans considérer que les peines que tu t'imposes ne sont pas une vengeance proportionnée, il regardera seulement qu'elle est volontaire. Là-dessus le pécheur s'éveille, et regardant la justice divine si fort enflammée contre nous, et que d'ailleurs il est impossible de lui résister; il voit qu'il est impossible de faire autre chose que de se joindre à elle pour en éviter la fureur, de prendre son parti contre soi-même et de venger par ses propres mains les mystères de Jésus violés, son Saint-Esprit affligé, et sa majesté offensée. C'est pourquoi il se transporte en cet épouvantable jugement où voyant que Dieu accuse les pécheurs, qu'il les condamne et qu'il les punit, il se met en quelque sorte à sa place : de criminel il devient le juge, il s'accuse, c'est la confession; il se condamne, c'est la contrition; il se punit, c'est la satisfaction.

Et premièrement il s'accuse : et voyant dans les Ecritures que Dieu, menaçant les pécheurs, leur dit : *Je te mettrai contre toi-même* (*Ps.* XLIX, 21), il prévient cette sentence très-équitable, et il témoigne lui-même son iniquité. Il dit hautement avec David : *J'ai péché au Seigneur* (II *Reg.*, XII, 13); il dit encore avec Daniel : *Nous avons péché, nous avons mal fait, nous avons transgressé vos commandements, nous avons laissé vos préceptes et vos jugements; à vous la gloire, à vous la justice, à nous la confusion et l'ignominie* (*Dan.*, III, 29, 30). Il dit avec le publicain : *O Dieu! ayez pitié de moi, misérable pécheur* (*Luc.*, XVIII, 13). Il va au tribunal de la pénitence, il a recours aux clefs de l'Eglise. Une fausse honte l'arrête : O honte, dit-il, qui m'étais donnée pour me retenir dans l'ardeur du crime, et qui m'as abandonné si mal à propos, il est temps aussi que je t'abandonne; et t'ayant perdue malheureusement pour le péché, je te veux perdre utilement pour la pénitence. Là il découvre avec une sainte confusion ses profondes et ignominieuses blessures, il se reproche lui-même sa lâcheté devant Dieu et devant les hommes. Que demandez-vous, justice divine? qu'est-il nécessaire que vous l'accusiez? il s'accuse lui-même volontairement.

Mais il ne suffit pas qu'il s'accuse, il faut encore qu'il se condamne. Expliquez-le-nous, ô grand Augustin ! Faites dès à présent, nous dit-il, ce que Dieu vous menace de faire lui-même; cessez de détourner vos regards de dessus vous, en vous dissimulant vos actions, et mettez-vous vous-même devant votre face. Montez ensuite sur le tri-

bunal de votre conscience; soyez votre juge; que la crainte vous tienne lieu de bourreau, et que par son tourment elle produise en vous une salutaire confession. Mais lorsque vous aurez ainsi confessé votre péché, appliquez-vous sérieusement, et travaillez sans relâche à guérir les plaies qu'il vous a faites (*Enarr. in Ps.* XLIX, *n.* 28, *t.* IV, *p.* 460. *Enarr. in Ps.* XXXVII, *n.* 24, *t.* IV, *p.* 306). Votre premier travail doit être de vous déplaire à vous-même, de condamner et d'attaquer vos péchés, et de changer en mieux votre vie : *Prior labor ut displiceas tibi, ut peccata expugnes, ut muteris in melius* (*Enar. in Ps.* LIX, *n.* 5, *t.* IV, *p.* 579). C'est ainsi que firent les Ninivites. Dieu les menace de les renverser, et ils se renversent eux-mêmes en détruisant jusqu'à la racine leurs inclinations corrompues. Ninive est véritablement renversée, puisque tous ses mauvais désirs sont changés en bien ; elle est véritablement renversée, puisque le luxe de ses habits est changé en un sac et un cilice, la superfluité de ses banquets en un jeûne austère, la joie dissolue de ses débauches aux saints gémissements de la pénitence : *Subvertitur plane Ninive, cum calcatis deterioribus studiis ad meliora convertitur ; subvertitur, inquam, dum purpura in cilicium, affluentia in jejunium, lætitia mutatur in fletum* (*S. Eucher. Lugd. Hom. de Pœnit. Niniv. Biblioth. PP. Lugd. t.* VI, *p.* 646). O ville heureusement renversée ! Renversons Ninive en nous.

Mais écoutons encore, il ne suffit pas de nous condamner, il ne suffit pas de changer nos mœurs. La bonté entreprenant sur la justice, la justice fait quelques réserves. Parce que Jésus-Christ est bon, il ne faut pas que nous soyons lâches ; au contraire, nous devons être d'autant plus rigoureux à nous-mêmes, que Jésus-Christ est plus miséricordieux. [C'est dans ces dispositions que le saint roi pénitent disait à Dieu] : Je mange la cendre comme le pain, et je mêle mon breuvage de mes larmes, à cause de votre colère et de votre indignation : *Quia cinerem tamquam panem manducabam, et potum meum cum fletu miscebam, a facie iræ et indignationis tuæ* (*Ps.* CI, 10, 11). [Les Ninivites entrèrent dans les mêmes sentiments] ; ils jugèrent le remède de la pénitence si efficace, qu'ils crurent que le jeûne même de tous leurs animaux leur serait salutaire : *Ninivites, tam manifestum judicantes afflictionis remedium, ut sibi etiam animalium crederent profuturum esse jejunium* (*S. Eucher.*, *ibid.*).

O spectacle digne des anges ! parce que l'homme accuse, Dieu n'accuse plus ; l'homme se joignant avec la justice, lui fait tomber les armes des mains; il l'affaiblit, pour ainsi dire, en la fortifiant : Dieu lui pardonne, parce qu'il ne se pardonne pas ; Dieu prend son parti, parce qu'il prend le parti de Dieu ; parce qu'il se joint à la justice contre soi-même, la miséricorde se joint à lui contre la justice. N'épargnons pas, mes frères, des larmes si fructueuses ; frustrons l'attente du diable par la persévérance de notre douleur : plus nous déplorons la misère où nous sommes tombés, plus nous nous rapprocherons du bien que nous avons perdu.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SUR L'EGLISE (1).

Fermeté immobile de l'Eglise au milieu des furieuses tempêtes qui l'ont agitée. Principe d'opposition aux vérités divines que l'homme porte dans son cœur. Aveuglement et présomption, deux causes de cette répugnance. Combien avec de pareilles dispositions dans les hommes, il est peu étonnant que l'Eglise ait eu à éprouver de si terribles contradictions. Sa victoire sur les hérésies : comment la curiosité les a-t-elle enfantées. Etonnante dépravation des mœurs dans l'Eglise même : le triomphe de sa charité au milieu de tant de désordres.

Erat navis in medio mari.
Le navire était au milieu de la mer (*Marc.*, VI, 47).

Le mystère de l'Evangile, c'est l'infirmité et la force unies, la grandeur et la bassesse assemblées. Ce grand mystère, messieurs, a paru premièrement en notre Sauveur, où la puissance divine et la faiblesse humaine s'étant alliées, composent ensemble ce tout admirable que nous appelons Jésus-Christ : mais ce qui paraît en sa personne, il a voulu aussi le faire éclater dans l'Eglise qui est son corps, où une partie triomphe par les miracles, l'autre succombe sous les outrages qu'elle reçoit : *Unum horum coruscat miraculis, aliud succumbit injuriis* (*S. Leo de Passion. Dom.*, *Serm.* III, *c.* II, *t.* I, *p.* 248). C'est pourquoi nous voyons dans son Ecriture, que tantôt cette Eglise est représentée comme une maison bâtie sur (2) une pierre immobile, et tantôt (3) comme un navire qui flotte au milieu des ondes au gré des vents et des tempêtes ; si bien qu'il paraît, chrétiens, qu'il n'est rien de plus faible que cette Eglise, puisqu'elle est ainsi agitée, et qu'il n'est rien aussi de plus fort, puisqu'on ne la peut jamais renverser, et qu'elle demeure toujours immuable, malgré les efforts de l'enfer. L'Evangile de cette journée nous la représente parmi les flots : *Erat navis in medio mari* : Portée de çà et de là par un vent contraire : *Erat enim ventus contrarius* (*Marc.*, VI, 48). Et ce qui est de plus surprenant, c'est que Jésus, qui est son appui, semble l'abandonner à la tempête ; il s'approche et il veut passer, comme si son péril ne le touchait pas : *Et volebat præterire*

(1) Le texte de ce sermon appartient au samedi de la première semaine de carême. Quelques incidents nous ont empêché de le mettre au jour, où il devait naturellement être placé. Au reste, la matière que M. Bossuet y traite, convient aussi bien au quatrième dimanche après la Pentecôte, puisque la barque est encore l'objet de l'Evangile de ce jour, et représente également l'Eglise, que M. Bossuet a prise pour le sujet de son discours.
(2) Le roc.
(3) Flottante

eos (*Marc.*, VI, 48). Toutefois, ne croyez pas qu'il l'oublie ; il permettra bien que les flots l'agitent, mais non pas qu'ils la (1) submergent, ni qu'ils l'engloutissent. Il commande aux vents, et ils s'apaisent ; il entre dans le navire, et il arrive sûrement au port : *Ascendit in navim, et cessavit ventus, et applicuerunt* (*Ibid.*, 51, 53) ; afin, messieurs, que nous entendions qu'il n'y a rien à craindre pour l'Eglise, parce que le Fils de Dieu la protége. J'entreprends aujourd'hui de vous faire voir cette vérité importante ; et afin que vous en soyez convaincus plus facilement, je laisse les raisonnements recherchés, pour l'établir solidement par expérience.

Considérez en effet, messieurs, les trois furieuses tempêtes qui ont troublé l'état de l'Eglise. Aussitôt qu'elle a paru sur la terre, l'infidélité s'est élevée, et elle a excité les persécutions : après, la curiosité s'est émue, et elle a fait naître les hérésies : enfin la corruption des mœurs a suivi, qui a si étrangement soulevé les flots, que la nacelle y a (2) paru presque enveloppée : *Ita ut navicula operiretur fluctibus* (*Matth.*, VIII, 24). Voilà, mes frères, les trois tempêtes (3) qui ont successivement tourmenté l'Eglise. Les infidèles se sont assemblés pour la détruire par les fondements : les hérétiques en sont sortis pour lui arracher ses enfants, et lui déchirer les entrailles : et si enfin les mauvais chrétiens sont demeurés dans son sein, ce n'est que pour lui porter le venin jusque dans le cœur. Il faut donc, mes frères, que cette Eglise soit bien appuyée et bien fortement établie ; puisqu'au milieu de tant de traverses, malgré l'effort des persécutions, elle s'est soutenue par sa fermeté ; malgré les attaques de l'hérésie, elle a été la colonne de la vérité ; malgré la licence des mœurs dépravées, elle demeure le centre de la charité. Voilà le sujet de cet entretien, et les trois points de cette méditation.

PREMIER POINT.

Comme l'Eglise n'a plus à souffrir la tempête des persécutions, je passerai légèrement sur cette matière ; et néanmoins je ne laisserai pas, si Dieu le permet, de toucher des vérités assez importantes. La première sera, chrétiens, qu'il ne faut pas s'étonner si l'Eglise a eu à souffrir quand elle a paru sur la terre, ni si le monde l'a combattue de toute sa force : il était impossible qu'il ne fût ainsi ; et vous en serez convaincus si vous savez connaître ce que c'est que l'homme. Je dis donc que nous avons tous dans le fond du cœur un principe d'opposition et de répugnance à toutes les vérités divines ; en telle sorte que l'homme laissé à lui-même, non-seulement ne peut les entendre, mais qu'ensuite il ne peut les souffrir ; et qu'en étant choqué au dernier point, il est comme forcé de les combattre. Ce principe de répugnance s'appelle dans l'Ecriture, *Infidélité* (*Luc.*, IX, 41, etc.), ailleurs *Esprit de défiance* (*Ephes.*, II, 2), ailleurs, *Esprit d'incrédulité* (*Coloss.*, III, 6) : il est dans tous les hommes ; et s'il ne produit pas en nous tous ses effets, c'est la grâce de Dieu qui l'empêche.

Si vous remontez jusqu'à l'origine, vous trouverez, messieurs, que deux choses produisent en nous cette répugnance : la première, c'est l'aveuglement ; la seconde, la présomption. L'aveuglement, messieurs, nous est représenté dans les Ecritures par une façon de parler admirable : elles disent que les pécheurs ont oublié Dieu : *Omnes gentes quæ obliviscuntur Deum* (*Ps.* IX, 18) : *Obliti sunt verba tua inimici mei* (*Ps.* CXVIII, 139) : *Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum* (*Psal.* XLIX, 22). Que veut dire cet oubli, mes frères ? Il est bien aisé de le comprendre : c'est que Dieu, à la vérité, avait éclairé l'homme de sa connaissance ; mais l'homme a fermé les yeux à cette lumière : il s'est laissé mener par ses sens ; peu à peu il n'a plus pensé à ce qu'il ne voyait pas ; il a oublié aisément ce à quoi il ne pensait pas. Voilà Dieu dans l'oubli ; voilà ses vérités effacées : ne lui en parlez pas, c'est un langage qu'il ne connaît plus : *Obliti sunt verba tua inimici mei :* Mes ennemis ont oublié vos paroles. C'est pourquoi la même Ecriture voulant aussi nous représenter de quelle sorte les hommes retournent à Dieu, nous dit qu'ils se souviendront ; *Reminiscentur :* et ensuite qu'arrivera-t-il ? *Et convertentur ad Dominum* (*Ps.* XXI, 28) : Ah ! ils se convertiront au Seigneur. Quoi, ils l'avaient donc oublié, leur Dieu, leur créateur, leur époux, leur père ! Oui, mes frères, il est ainsi ; ils en ont perdu le souvenir. Cela va bien loin, si vous l'entendez : toute la connaissance de Dieu, toutes les idées de ses vérités ; l'oubli, comme une éponge, a passé dessus, et les a entièrement effacées ; ou s'il en reste encore quelques traces, elles sont si obscures, qu'on n'y connaît rien : voyez durant le règne de l'idolâtrie, durant qu'elle régnait sur toute la terre.

Ce serait peu que ce long oubli pour nous exciter à la résistance, si l'orgueil ne s'y était joint : mais il est arrivé, pour notre malheur, que, quoique l'homme soit aveugle à l'extrémité, il est encore plus présomptueux. En quittant la sagesse de Dieu, il s'est fait une sagesse à sa mode ; il ne sait rien, et croit tout entendre : si bien que tout ce qu'on lui dit, qu'il ne conçoit pas, il le prend pour un reproche de son ignorance ; il ne le peut souffrir, il s'irrite ; si la raison lui manque, il emploie la force, il emprunte les armes de la fureur pour se maintenir en possession de sa profonde et superbe ignorance. Jugez où les vérités évangéliques, si hautes, si majestueuses, si impénétrables, si contraires au sens humain et à la raison préoccupée, ont dû pousser cet aveugle présomptueux, je veux dire l'homme ; et quelle résistance il fallait attendre d'une indocilité si opiniâtre. Voyez-la par expérience en la personne de notre Sauveur. Qu'aviez-vous fait, ô divin Jésus ! pour exciter contre vous ce scandale horrible ? pourquoi les peuples se troublent-ils ? pourquoi frémissent-ils contre vous avec

(1) Renversent.
(2) Eté presque enveloppée.
(3) Dont l'Eglise a été tourmentée.

une rage si désespérée (*Psalm.* II, 1)? Chrétiens, voici le crime du Sauveur Jésus : il a enseigné les vérités de son Père (*Joan.* VIII, 28); ce qu'il a vu dans le sein de Dieu, il est venu l'annoncer aux hommes (*Ibid.*, I, 18). Ces aveugles ne l'ont pas compris, et ils n'ont pas pu le comprendre : *Animalis homo non potest intelligere* (I *Cor.*, II, 14). L'homme animal ne peut comprendre les choses qui sont de l'esprit de Dieu. Ecoutez comme il leur reproche : Pourquoi ne connaissez-vous pas mon langage? parce que vous ne pouvez pas prêter l'oreille à mon discours : *Quare loquelam meam non cognoscitis? quia non potestis audire sermonem meum* (*Joan.*, VIII, 43).

Mais peut-être ne l'entendant pas, ils se contenteront de le mépriser. Non, mes frères; ce sont des superbes : tout ce qu'ils n'entendent pas, ils le combattent; *Tout ce qu'ils ignorent, ils le blasphèment* (*Jud.*, 10). C'est pourquoi Jésus-Christ leur dit : Vous me voulez tuer, méchants que vous êtes, parce que mon discours ne prend point en vous : *Quæritis me interficere, quia sermo meus non capit in vobis* (*Joan.*, VIII, 37). Quelle fureur, mes frères, d'entreprendre de tuer un homme, parce qu'on n'entend pas son discours! Mais il n'y a pas sujet de s'en étonner; il parlait des vérités de son Père à des ignorants opiniâtres : comme ils n'entendaient pas ce divin langage, car il n'y a que les humbles qui l'entendent, ils ne pouvaient qu'être étourdis de la voix de Dieu; et (1) c'est ce qui les excitait à la résistance : plus les vérités étaient hautes, et plus leur raison superbe était étourdie, et plus leur folle résistance était enflammée. Il ne faut donc pas trouver étrange si Jésus leur prêchant, comme il dit lui-même, *Ce qu'il avait appris au sein de son Père* (*Joan.*, VIII, 38), ils se portent à la dernière fureur, et se résolvent de le mettre à mort par un infâme supplice : *Quia sermo meus non capit in vobis.*

Après cela, pouvez-vous douter de ce principe d'opposition, qu'une ignorance altière et présomptueuse a gravé dans le cœur des hommes contre Dieu et ses vérités? Jésus-Christ l'a éprouvé le premier : son Eglise paraissant au monde, pour soutenir la même doctrine par laquelle ce divin Maître avait scandalisé les superbes, pouvait-elle manquer d'ennemis? Non, mes frères, il n'est pas possible; puisque la foi qu'elle professe vient étonner le monde par sa nouveauté, troubler les esprits par sa hauteur, effrayer les sens par sa sévérité; qu'elle se prépare à souffrir. Il faut qu'elle soit en haine à tout le monde; et vous le savez, chrétiens, c'est une chose incompréhensible, ce qu'a souffert l'Eglise de Dieu durant près de quatre cents ans sous les Empereurs infidèles. Il serait infini de le raconter : concevez seulement ceci, qu'elle était tellement chargée, et de la haine publique, et des imprécations de toute la terre, qu'on l'accusait hautement de tous les désordres du monde. Si la pluie manquait aux biens de la terre, si les Barbares faisaient quelques courses et ravageaient, si le Tibre se débordait, les chrétiens en étaient la cause, et tout le monde disait qu'il n'y avait point de meilleure victime pour apaiser la colère des dieux, que de leur immoler les chrétiens, par tout ce que la rage et le désespoir pouvaient inventer de plus cruel : *Per atrociora ingenia pœnarum* (*Tert.*, *de Resur. carn.*, *n.* 8, *p.* 385). Qu'aviez-vous fait, Eglise, pour être traitée de la sorte? J'en pourrais rapporter plusieurs causes; mais celle-ci est la principale : elle faisait profession de la vérité, et de la vérité divine; de là ces cris de la haine, de là ces injustes persécutions : si l'Eglise en a été agitée, elle n'en a pas été surprise; elle sait bien connaître la main qui l'appuie, et elle se sent à l'épreuve de toutes sortes d'attaques.

Et à ce propos, chrétiens, saint Augustin se représente que les fidèles, étonnés de voir durer si longtemps la persécution, s'adressent à l'Eglise leur mère, et lui en demandent la cause. Il y a longtemps, ô Eglise! que l'on frappe sur vos pasteurs, et les troupeaux sont dispersés : Dieu vous a-t-il oubliée? Si ce n'eût été qu'en passant, [nous eussions pu penser que ce n'était qu'une épreuve : mais après] tant de siècles [de persécution, les maux vont toujours croissant, et les scandales se multiplient]; les vents grondent, les flots se soulèvent; vous flottez de çà et de là, battue des ondes et de la tempête; ne craignez-vous pas d'être abîmée? La réponse de l'Eglise est dans le psaume cent vingt-huit. Mes enfants, je ne m'étonne pas de tant de traverses; j'y suis accoutumée dès mon enfance : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea* (*Psalm.* CXXVIII, 1) : Ces mêmes ennemis qui m'attaquent m'ont déjà persécutée dès ma jeunesse. L'Eglise a toujours été sur la terre; dès sa plus tendre enfance elle était représentée en Abel, et il a été tué par Caïn, son frère : elle a été représentée en Enoch, et il a fallu le tirer du milieu des impies : *Translatus est ab iniquis* (*Hebr.*, XI, 5); sans doute parce qu'ils ne pouvaient souffrir son innocence : la famille de Noé, il a fallu la délivrer du déluge : Abraham, que n'a-t-il pas souffert des impies? son fils Isaac, d'Ismaël; Jacob, d'Esaü? celui qui était selon la chair, n'a-t-il pas persécuté celui qui était selon l'esprit (*Gal.*, IV, 29)? Moïse, Elie, les prophètes, Jésus-Christ et les apôtres, [combien n'ont-ils pas eu à souffrir]? Par conséquent, mon fils, dit l'Eglise, ne t'étonne pas de ces violences: *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea: numquid ideo non perveni ad senectutem* (*Enar. in Ps.* CXXVIII, *n.* 2, 3, *tom.* IV, *p.* 1448)? Regarde mon antiquité, considère mes cheveux gris; ces cruelles persécutions dont on a tourmenté mon enfance, m'ont-elles empêché de parvenir à cette vénérable vieillesse? Si c'était la première fois, j'en serais peut-être troublée; maintenant la longue habitude fait que mon cœur ne s'en émeut pas. Je laisse faire aux pécheurs; ils ont travaillé sur mon dos: *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores* (*Psalm.* CXXVIII, 3): je ne tourne pas ma face contre eux, pour

(1) C'est pourquoi ils s'animaient à la résistance.

m'opposer à leur violence; je ne fais que tendre le dos ; ils frappent (1) cruellement, et je souffre sans murmurer; c'est pourquoi ils ne donnent point de bornes à leur furie : *Prolongaverunt iniquitatem suam* (*Ps.* CXXVIII). Ma patience sert de jouet à leur injustice ; mais je ne me lasse point de souffrir, et je me souviens de celui qui a abandonné ses joues aux soufflets, et n'a pas détourné sa face des crachats : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me* (*Is.*, L, 6). Quoique je semble toujours flottante, ne t'étonne pas; la main toute-puissante qui me sert d'appui, saura bien m'empêcher d'être submergée. Que si Dieu la soutient avec tant de force contre la violence, pourrez-vous croire, messieurs, qu'il la laisse accabler par les hérésies ? Non messieurs ; ne le croyez pas : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La seconde tempête de l'Eglise, c'est la curiosité qui l'excite : curiosité, chrétiens, qui est la peste des esprits, la ruine de la piété et la mère des hérésies. Pour bien entendre cette vérité, il faut remarquer avant toutes choses que la sagesse divine a donné des bornes à nos connaissances; car, comme cette Providence infinie voyant que les eaux de la mer se répandraient par toute la terre, et en couvriraient toute la surface, lui a prescrit (2) un terme qu'il ne lui permet pas de passer; ainsi, sachant que (3) l'intempérance des esprits s'étendrait jusqu'à l'infini par une curiosité démesurée, il lui a marqué des limites auxquelles il lui ordonne d'arrêter son cours. Tu iras, dit-il jusque-là, et tu ne passeras pas plus outre : *Usque huc gradieris et non procedes amplius ; et hic confringes tumentes fluctus tuos* (*Job.*, XXXVIII, 11). C'est pourquoi Tertullien a dit sagement, que le chrétien ne veut savoir que fort peu de choses, parce que, poursuit ce grand homme, les choses certaines sont en petit nombre : *Christiano paucis ad scientiam veritatis opus est, nam et certa semper in paucis* (*De Anima*, *n.* 2, *p.* 306). Il ne se veut pas égarer dans les questions infinies qui sont défendues par l'Apôtre : *Infinitas quæstiones devita* (*Tit.* III, 9), il se resserre humblement dans les points que Dieu a révélés à son Eglise ; et ce qu'il n'a pas révélé, il trouve de la sûreté à ne le savoir pas : il déteste la vaine science que l'esprit humain usurpe, et il aime la docte ignorance que la loi divine prescrit : C'est tout savoir, dit-il, que de n'en pas savoir davantage : *Nihil ultra scire, omnia scire est* (*Tert., de Præscr. hær., n.* 14, *p.* 236).

Quiconque se tient dans ces bornes, et sait régler sa foi par ce qu'il apprend de Dieu par l'Eglise, ne doit pas appréhender la tempête ; mais la curiosité des esprits superbes ne peut souffrir cette modestie ; ses flots s'élèvent, dit l'Ecriture, ils montent jusqu'aux cieux, ils descendent jusqu'aux abîmes : *Exaltati sunt fluctus ejus ; ascendunt usque ad cœlos, et descendunt usque ad abyssos* (*Psal.* CVI, 25, 26). Voilà une agitation bien violente ; c'est une vive image des esprits curieux : leurs pensées vagues et agitées se poussent comme des flots les unes les autres ; elles s'enflent, elles s'élèvent démesurément. Il n'y a rien de si élevé dans le ciel, ni rien de si caché dans les profondeurs de l'enfer où ils ne s'imaginent de pouvoir atteindre : *Ascendunt usque ad cœlos*, et les conseils de sa providence, et les causes de ses miracles, et la suite impénétrable de ses mystères, ils veulent tout soumettre à leur jugement : *Ascendunt.* Malheureux, qui s'agitant de la sorte ne voient pas qu'il leur arrive comme à ceux qui sont tourmentés par la tempête : *Turbati sunt et moti sunt sicut ebrius* (*Ibid.*, 27) : Ils sont troublés comme des ivrognes ; la tête leur tourne dans ce mouvement : *Et omnis sapientia eorum devorata est* (*Ibid.*). Là toute leur sagesse se dissipe, et ayant malheureusement perdu la route, ils se heurtent contre des écueils, ils se jettent dans des abîmes, ils s'égarent dans des hérésies. Arius, Nestorius, etc., votre curiosité vous a perdus. Voilà la tempête élevée par la curiosité des hérétiques ; c'est par là qu'ils séduisent les simples, parce que, dit saint Augustin, toute âme ignorante est curieuse : *Omnis anima indocta curiosa est* (*De Ag. chr., c.* 4, *t.* VI, *p.* 248). Cela est nouveau, écoutons : la manière [dont on propose cette doctrine nous plaît]. Arius, Nestorius, etc., pourquoi cherchez-vous ce qui ne se peut pas trouver ? Il n'est pas permis de chercher au-delà de ce qu'il nous est permis de trouver : *Amplius quærere non licet quam quod inveniri licet* (*Tert. de Anima, n.* 2, *p.* 306).

Pour empêcher les égarements de cette curiosité pernicieuse, le seul remède, mes frères, c'est d'écouter (1) la voix de l'Eglise, et de soumettre son jugement à ses décisions infaillibles. Je parle à vous, enfants nouveau-nés que l'Eglise a engendrés ; c'est sur la fermeté de cette Eglise qu'il faut appuyer vos esprits, qui seraient flottants sans ce soutien. Etes-vous curieux de la vérité ?

(1) Avec fureur.
(2) Des limites.
(3) L'esprit humain.

(1) Deux moyens contre les élus ; la violence : *Injicient vobis manus* : Ils se saisiront de vous. Le remède ; quitter volontiers : *Fugiant ad montes* (*Luc.*, XXI, 12): Qu'ils s'enfuient sur les montagnes : *Non revertatur tollere tunicam suam ; non descendat tollere aliquid de domo sua* (*Matth.*, XXIV, 16, 18): Que celui qui sera au haut du toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison ; et que celui qui sera dans le champ ne retourne point pour prendre ses vêtements. C'est ôter la prise à nos ennemis : il faut leur abandonner jusqu'à notre manteau : *Dimitte ei et pallium* (*Matth.*, V, 40). [Le second moyen, c'est] la séduction : *Pseudoprophetæ surgent* (*Ibid.*, XXIV, 11): Il s'élèvera de faux prophètes qui en séduiront plusieurs. [Le remède, c'est de s'attacher] à l'unité de l'Eglise, du corps de Jésus-Christ : *Ubicumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ* (*Ibid.*, 28) : Partout où le corps se trouvera, les aigles s'y assembleront. *Ecce in deserto est* (*Ibid.*, 26) : Si l'on vous dit, le voici dans le désert, elle est abandonnée; ne sortez point pour y aller : *Ecce in penetralibus* (*Ibid.*) : Le voici dans le lieu le plus retiré de la maison, elle est cachée ; ne le croyez point. *Hic est Christus, aut illic* (*Ibid.*, 23) : Le Christ est ici, ou il est là : [ils veulent nous persuader que l'Eglise est retirée] en des lieux particuliers, qu'elle n'est point partout, et catholique. *Nubes sine aqua* (*Jud.*, 12) : Ces nuées nous ôtent le soleil, et ne nous donnent pas la fécondité : elles semblent promettre de l'eau, mais elles n'en contiennent pas ; nuages qui ne s'élèvent que pour servir de jouet aux vents.

voulez-vous voir ? voulez-vous entendre ? Voyez et écoutez dans l'Eglise : *Sicut audivimus, sic vidimus* (*Psalm.* XLVII, 9) : Nous avons ouï et nous avons vu, dit David ; et où ? *In civitate Domini virtutum* (*Ibid.*) : en la cité de notre Dieu, c'est-à-dire en sa sainte Eglise. Celui qui est hors de l'Eglise, dit saint Augustin, quelque curieux qu'il soit, de quelque science qu'il se vante, il ne voit ni n'entend. Quiconque est dans l'Eglise, il n'est ni sourd ni aveugle : *Extra illam qui est, nec audit, nec videt; in illa qui est, nec surdus, nec cæcus est* (*Enar. in ps.* XLVII, *n.* 7, *t.* IV, *p.* 420). Donc s'il est ainsi, chrétiens, que notre curiosité n'aille pas plus loin. L'Eglise a parlé, c'est assez ; cet homme est sorti de l'Eglise : il prêche, il dogmatise, il enseigne. Que dit-il ? que prêche-t-il ? quelle est sa doctrine ? O homme vainement curieux ! je ne m'informe pas de sa doctrine : il est impossible qu'il enseigne bien, puisqu'il n'enseigne pas dans l'Eglise. Un martyr illustre, un docteur très-éclairé, saint Cyprien, [va vous le déclarer]. Antonianus, un de ses collègues, lui avait écrit au sujet de Novatien, schismatique, pour savoir de lui par quelle hérésie il avait mérité la censure ; le saint docteur lui fait cette belle réponse : *Desiderasti ut rescriberem tibi quam hæresim Novatianus introduxisset....... Quisquis ille fuerit multum de se licet jactans, et sibi plurimum vindicans, profanus est, alienus est, foris est* (*Cypr.*, *Ep.* LII *ad Anton.*, *p.* 66, 68) : Pour ce qui regarde Novatien, duquel vous désirez que je vous écrive quelle hérésie il a introduite; sachez premièrement que nous ne devons pas même être curieux de ce qu'il enseigne, puisqu'il enseigne hors de l'Eglise : quel qu'il soit, et de quoi qu'il se vante, il n'est pas chrétien, n'étant pas en l'Eglise de Jésus-Christ.

L'orgueil des hérétiques s'élève : quoi ! je croirai sur la foi d'autrui ! Je veux voir, je veux entendre moi-même. Langage superbe; reconnaissez-le, mes chers frères, c'est celui que vous parliez autrefois. L'Eglise l'a dit, n'est-ce pas assez ? Mais elle se peut tromper? Enfant, qui déshonores ta mère, en quelle écriture as-tu lu que l'Eglise puisse tromper ses enfants? Tu reconnais qu'elle est mère; elle seule peut engendrer les enfants de Dieu: si elle peut les engendrer, qui doute qu'elle puisse les nourrir ? Certes la terre qui produit les plantes leur donne aussi leur nourriture : la nature ne fait jamais une mère qu'elle ne fasse en même temps une nourrice. L'Eglise sera-t-elle seule qui engendrera des enfants et n'aura point de lait à leur donner? Ce lait des fidèles, c'est la vérité, c'est la parole de vie. Enfants dénaturés, qui sortez des entrailles et rejetez les mamelles ; si j'ai des entrailles qui vous ont porté, j'ai des mamelles pour vous allaiter : voyez, voyez le lait qui en coule, la parole de vérité qui en distille; approchez-vous, sucez et vivez, et ne (1) portez pas votre bouche à des sources empoisonnées. Mais il faut connaître quelle est cette Eglise. Ah ! qu'il est bien aisé d'exclure la vôtre, dressée de nouveau ! O Eglise bâtie sur le sable ! Vous croyez, ô divin Jésus ! avoir bâti sur la pierre : c'est sur un sable mouvant; c'est la confession de foi. Donc (1) votre édifice est tombé par terre ; il a fallu que Luther et Calvin vinssent le dresser de nouveau. Mes enfants, respectez mes cheveux gris; voyez cette antiquité vénérable : je ne vieillis pas, parce que je ne meurs jamais, mais je suis ancienne. Pourquoi vous vantez-vous de m'avoir rétablie? Quoi ! vous avez fait votre mère? Mais si vous l'avez faite, d'où êtes-vous nés? Et vous dites que je suis tombée ? Je suis sortie de tant de périls.

Laissons-les errer, mes frères : Dieu n'a perdu pour cela pas un des siens. Ils étaient de la paille et non du bon grain; le vent a soufflé, et la paille s'en est allée. *Ils s'en sont allé en leur lieu* (*Act.*, I, 25). *Ils étaient parmi nous, mais ils n'étaient point des nôtres* (I *Joan.*, II, 19). Pour nous, enfants de l'Eglise, et vous que l'on avait exposés dehors comme des avortons, et qui êtes enfin rentrés dans son sein, apprenez à n'être curieux qu'avec l'Eglise, à ne chercher la vérité qu'avec l'Eglise, et retenez cette doctrine. Dieu aurait pu sans doute, car que peut-on dénier à sa puissance ? il aurait pu nous conduire à la vérité par nos connaissances particulières, mais il a établi une autre conduite : il a voulu que chaque particulier fît discernement de la vérité, non point seul, mais avec tout le corps et toute la communion catholique à laquelle son jugement doit être soumis. Cette excellente police est née de l'ordre de la charité, qui est la vraie loi de l'Eglise; car si quelqu'un cherchait en particulier, et si les sentiments se divisaient, les cœurs pourraient enfin être partagés. Mais pour nous unir tous ensemble par le lien d'une charité indissoluble, pour nous faire chérir davantage la communion et la paix, il a établi cette loi. Voulez-vous entendre la vérité ? allez au sein de l'unité, au centre de la charité : c'est l'unité catholique qui sera la chaste mamelle d'où (2) coulera sur vous le lait de la doctrine évangélique, tellement que l'amour de la vérité est un nœud qui nous lie à l'unité et à la société fraternelle. Nous sommes membres d'un même corps; cherchons tous ensemble : laissons faire les fonctions à chaque membre. Laissons voir les yeux, laissons parler la bouche. Il y a des pasteurs à qui le Saint-Esprit même a appris à dire sur toutes les contestations qui sont nées : *Il a plu au Saint-Esprit et à nous* (*Act.*, XV, 28). Arrêtons-nous là, chrétiens, et *ne soyons pas plus sages qu'il ne faut, mais soyons sages avec retenue* (*Rom.*, XII, 3), et selon la mesure qui nous est donnée.

TROISIÈME POINT.

Jusqu'ici, mes frères, tout ce que j'ai dit est glorieux à l'Eglise : j'ai publié sa constance dans les tourments, sa victoire sur les hérésies; tout cela est grand et auguste. Mais que ne puis-je maintenant vous cacher sa honte, je veux dire les mœurs dépravées de

(1) Buvez pas.

(1) Le firmament.
(2) Vous prendrez.

ceux qu'elle porte en son sein ? Mais puisqu'à (1) ma grande douleur cette corruption est si visible, et que je suis contraint d'en parler, je commencerai à la déplorer par les éloquentes paroles d'un saint et illustre écrivain. C'est Salvien, prêtre de Marseille, qui, dans le premier livre qu'il a adressé à la sainte Eglise catholique, lui parle en ces termes : Je ne sais, dit-il, ô Eglise! de quelle sorte il est arrivé que ta propre félicité combattant contre toi-même, tu as presque autant amassé de vices que tu as conquis de nouveaux peuples : *Nescio quomodo pugnante contra temetipsam tua felicitate, quantum tibi auctum est populorum, tantum pene vitiorum* (*Advers. Avarit.*, *lib.* I, *num.* 1, *pag.* 218). La prospérité a attiré les pertes; la grandeur est venue, et la discipline s'est relâchée. Pendant que le nombre des fidèles s'est augmenté, l'ardeur de la foi s'est ralentie, et l'on t'a vue, ô Eglise! affaiblie par ta fécondité, diminuée par ton accroissement, et presque abattue par tes propres forces : *Quantum tibi copiæ accessit, tantum disciplinæ recessit... Multiplicatis fidei populis, fides imminuta est...*, *factaque es, Ecclesia, profectu tuæ fecunditatis infirmior, atque accessu relabens, et quasi viribus minus valida* (*Ibid.*). Voilà une plainte bien éloquente ; mais, mes frères, à notre honte, elle n'est que trop véritable. L'Eglise n'est faite que pour les saints : il est vrai, les enfants de Dieu y sont appelés de toutes parts ; tous ceux qui sont du nombre y sont entrés, mais plusieurs y sont entrés par-dessus le nombre : *Multiplicati sunt super numerum* (*Ps.* XXXIX, 6). L'ivraie est crue avec le bon grain, et la charité s'étant refroidie, le scandale s'est élevé jusque dans la maison de Dieu. Voilà ce qui scandalise les faibles, voilà la tentation des infirmes. Quand vous verrez, mes frères, l'iniquité qui lève la tête au milieu même du temple de Dieu, Satan vous dira : Est-ce-là l'Eglise ? sont-ce-là les successeurs des apôtres? et il tâchera de vous ébranler, imposant à la simplicité de votre foi.

Il faudrait peut-être un plus long discours pour vous fortifier contre ces pensées; mais étant pressé par le temps, je dirai seulement ce petit mot, plein de consolation et de vérité : Ne croyez pas, mes frères, que l'homme ennemi, qui va semer la nuit dans le champ, puisse (2) empêcher de croître le bon grain du père de famille (*Matth.*, XIII, 23 *et seq.*), ni lui ôter sa moisson : il peut bien la mêler, remarquez ceci ; il peut bien semer pardessus; mais il ne peut pas ni arracher le froment, ni corrompre la bonne semence. Il y en a qui profanent les sacrements ; mais il y en a toujours qu'ils sanctifient : il y a des terres sèches et pierreuses où la parole tombe inutilement; mais il y a des champs fertiles où elle fructifie au centuple. Il y a des gens de bien, il y a des saints : le bras de Jésus-Christ n'est pas affaibli ; l'Eglise n'est pas devenue stérile; le sang de Jésus-Christ n'est pas inutile; la parole de son

(1) Mon grand regret.
(2) Suffoquer.

Evangile n'est pas infructueuse à l'égard de tous. Déplorez donc, quand il vous plaira, la prodigieuse corruption de mœurs qui se voit même dans l'Eglise ; je me joindrai à vous dans cette plainte : je confesserai avec saint Bernard, qu'*une maladie puante infecte quasi tout son corps* (*In Cant. Serm.* XXXIII, *n.* 15, *t.* I, *p.* 1392). Non, non, le temple de Dieu n'en est pas exempt : Jésus-Christ en enrichit qui le déshonorent; Jésus-Christ en élève qui servent à l'Antechrist : l'iniquité est entrée comme un torrent; on ne peut plus (1) noter les impies, on ne peut plus les fuir, on ne peut plus les retrancher, (2) tant ils sont forts, tant ils sont puissants, tant le nombre en est infini : la maison de Dieu n'en est pas exempte. Mais, au milieu de tous ces désordres, sachez que *Dieu connaît ceux qui sont à lui* (II *Tim.*, II, 19). Jetez les yeux dans ces séminaires ; combien de prêtres très-charitables ! dans les cloîtres ; combien de saints pénitents ! [dans le monde; combien] de magistrats [recommandables par leur zèle pour la justice et leur amour pour la vérité] ! combien qui *possèdent comme ne possédant pas*, *qui usent du monde comme n'en usant pas*, *sachant bien que la figure de ce monde passe* (I *Cor.*, VII, 30, 31) : les uns paraissent, les autres sont cachés ; selon qu'il plaît au Père céleste, ou de les sanctifier par l'obscurité, ou de les produire par le bon exemple.

Mais il y a aussi des méchants ; le nombre en est infini ; je ne puis vivre en leur compagnie. Mon frère, où irez-vous? vous en trouverez par toute la terre; ils sont partout mêlés avec les bons : ils seront séparés un jour; mais l'heure n'en est pas encore arrivée. Que faut-il faire en attendant? Se séparer de cœur ; les reprendre avec liberté, afin qu'ils se corrigent ; et s'ils ne le font, les supporter en charité, afin de les confondre. Mes frères, nous ne savons pas les conseils de Dieu : il y a des méchants qui s'amenderont; et il les faut attendre en patience : il y en a qui persévéreront dans leur malice; et, puisque Dieu les supporte, ne devons-nous pas les supporter? Il y en a qui sont destinés pour exercer la vertu des uns, venger le crime des autres ; on les ôtera du milieu, quand ils auront accompli leur ouvrage : laissez accoucher cette criminelle avant que de la faire mourir. Dieu sait le jour de tous ; il a marqué dans ses décrets éternels le jour de la conversion des uns, le jour de la damnation des autres ; ne précipitez pas le discernement. *Aimez vos frères*, dit saint Jean, *et vous ne souffrirez point de scandale* (I *Joan.*, II, 10) : pourquoi ? parce que, dit saint Augustin, Celui qui aime son frère, il souffre tout pour l'unité : *Qui diligit fratrem, tolerat omnia propter unitatem* (*In Epist. Joan. Tract.* I, *n.* 12, *t.* III, *part.* II, *p.* 834).

Aimons donc, mes frères, cette unité sainte ; aimons la fraternité chrétienne, et croyons qu'il n'y a aucune raison pour laquelle elle puisse être violée. Que les scandales s'élèvent, que l'impiété [règne] dans

(1) Remarquer.
(2) Parce qu'ils se sont multipliés sans nombre.

l'Eglise, qu'elle paraisse, si vous voulez, jusque sur l'autel; c'est là le triomphe de la charité d'aimer l'unité catholique, malgré les troubles, malgré les scandales, malgré les déréglements de la discipline. Gémissons-en devant Dieu; reprenons les devant les hommes, si notre vocation le permet : mais si nous avons un bon zèle, ne crions pas vainement contre les abus ; mettons la main à l'œuvre sérieusement, et commençons chacun par nous-mêmes la réformation de l'Eglise. Mes enfants, nous dit-elle, regardez l'état où je suis; voyez mes plaies, voyez mes ruines. Ne croyez pas que je veuille me plaindre des anciennes persécutions que j'ai souffertes, ni de celle dont je suis menacée à la fin des siècles : je jouis maintenant d'une pleine paix sous la protection de vos princes, qui sont devenus mes enfants, aussi bien que vous; mais c'est cette paix qui m'a désolée : *Ecce, ecce in pace amaritudo mea amarissima* (*Isa.*, XXXVIII, 17). Il m'était certainement bien amer, lorsque je voyais mes enfants si cruellement massacrés; il me l'a été beaucoup davantage, lorsque les hérétiques se sont élevés et ont arraché avec eux, en se retirant avec violence, une grande partie de mes entrailles : mais les blessures des uns m'ont honorée; et, quoique touchée au dernier point de la retraite des autres, enfin ils sont sortis de mon sein comme des humeurs qui me surchargeaient. Maintenant, maintenant (1) mon amertume très-amère est dans la paix : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.* C'est vous, enfants de ma paix, c'est vous, mes enfants et mes domestiques, qui me donnez les blessures les plus sensibles par vos mœurs dépravées : c'est vous qui ternissez ma gloire, qui me portez le venin au cœur, qui couvrez de honte ce front auguste sur lequel il ne devait paraître ni tache, ni ride (*Ephes.*, V, 27). Guérissez-moi, [en travaillant à guérir en vous-mêmes ces plaies profondes que tant d'iniquités ont faites à votre conscience et votre honneur, et qui sont devenues les miennes].

Que reste-t-il, après cela, sinon qu'elle vous parle des intérêts de ces nouveaux frères que sa charité vous a donnés : elle vous les recommande. Le schisme lui a enlevé tout l'Orient; l'hérésie a gâté tout le Nord : ô France, qui étais autrefois exempte de monstres, elle t'a cruellement partagée! Parmi des ruines si épouvantables, l'Eglise, qui est toujours mère, tâche d'élever un petit (2) asile pour recueillir les restes d'un si grand naufrage; et ses enfants dénaturés l'abandonnent dans ce besoin : le jeu engloutit tout; ils jettent dans ce gouffre des sommes immenses : pour cette œuvre de piété si nécessaire, il ne se trouve rien dans la bourse. Les prédicateurs élèvent leur voix avec toute l'autorité que leur donne leur ministère, avec toute la charité que leur inspire la compassion de ces misérables; et ils ne peuvent arracher un demi-écu; et il faut les aller presser les uns après les autres; et ils donnent quelque aumône chétive, faible et inutile secours : et encore ils s'estiment heureux d'échapper; au lieu qu'ils devraient courir d'eux-mêmes pour apporter, du moins, quelque petit soulagement à une (1) extrémité si pressante. O dureté des cœurs! ô inhumanité sans exemple! Mes chers frères, Dieu vous en préserve! Ah! si vous aimez cette Eglise dont je vous ai dit de si grandes choses, laissez aujourd'hui, en ce lieu où elle rappelle ses enfants dévoyés, quelque charité considérable. Ainsi soit-il.

(1) Ma grande amertume.
(2) Les nouveaux catholiques où ce sermon a été prêché.

SERMON

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SUR LA RÉCONCILIATION.

Motifs pressants que Jésus-Christ emploie pour nous porter à une affection mutuelle. Le sacrifice d'oraison, incapable de plaire à Dieu, s'il n'est offert par la charité fraternelle. Obligation de prier avec tous nos frères : pourquoi ne pouvons-nous nous en acquitter si nous les haïssons. Combien aveugles et injustes les aversions que nous concevons contre eux. Condition que Dieu nous impose pour obtenir le pardon de nos fautes.

Si offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversum te, relinque ibi munus tuum ante altare, et vade prius reconciliari fratri tuo : et tunc veniens offeres munus tuum.

Si, étant sur le point de faire votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère ; après cela vous viendrez présenter votre offrande (*Matth.*, V, 23, 24).

Certes, la doctrine du Sauveur Jésus est accompagnée d'une merveilleuse douceur, et toutes ses paroles sont pleines d'un sentiment d'humanité extraordinaire : mais le tendre amour qu'il a pour notre nature, ne paraît en aucun lieu plus évidemment, que dans les différents préceptes qu'il nous donne dans son Evangile, pour entretenir inviolablement parmi nous le lien de la charité fraternelle. Il voyait avec combien de fureur les hommes s'arment contre leurs semblables; que des haines furieuses et des aversions implacables divisent les peuples et les nations; que, parce que nous sommes séparés par quelques fleuves ou par quelques montagnes, nous semblons avoir oublié que nous avons une même nature; ce qui excite parmi nous des guerres et des dissensions immortelles, avec une horrible désolation et une effusion cruelle du sang humain.

Pour calmer ces mouvements farouches et inhumains, Jésus nous ramène à notre origine; il tâche de réveiller en nos âmes ce sentiment de tendre compassion que la nature nous donne pour tous nos semblables, quand nous les voyons affligés : par où il nous fait voir qu'un homme ne peut être étranger à un homme; et que si nous n'avions perverti les inclinations naturelles, il nous serait aisé de sentir que nous nous touchons de bien près. Il nous enseigne :

(1) Nécessité.

Que devant Dieu, il n'y a ni Barbare, ni Grec, ni Romain, ni Scythe, (*Colos.*, III, 11); et fortifiant les sentiments de la nature par des considérations plus puissantes, il nous apprend que nous avons tous une même cité dans le ciel, et une même société dans la terre; et que nous sommes tous ensemble une même nation et un même peuple, qui devons vivre dans les mêmes mœurs, selon l'Evangile, et sous un même monarque qui est Dieu, et sous un même législateur qui est Jésus-Christ.

Mais d'autant que la discorde et la haine n'anime pas seulement les peuples contre les peuples, mais qu'elle divise encore les concitoyens, qu'elle désole même les familles; en sorte qu'il passe pour miracle parmi les hommes, quand on voit deux personnes vraiment amies, et que nous, nous sommes non-seulement ennemis, mais loups et tigres les uns aux autres; combien emploie-t-il de raisons pour nous apaiser et pour nous unir? avec quelle force ne nous presse-t-il pas à vivre en amis et en frères? Et sachant combien est puissant parmi nous le motif de la religion, il la fait intervenir à la réconciliation du genre humain : il nous lie entre nous par le même nœud par lequel nous tenons à Dieu; et il pose pour maxime fondamentale, que la religion ne consiste pas seulement à honorer Dieu, mais encore à aimer les hommes. Est-il rien de plus pressant pour nous enflammer à une affection mutuelle? et ne devons-nous pas louer Dieu de nous avoir élevés dans une école si douce et sous une institution si humaine?

Mais il passe bien plus avant. Les injures que l'on nous fait, chères sœurs, nous fâchent excessivement : la douleur allume la colère; la colère pousse à la vengeance; le désir de vengeance nourrit des inimitiés irréconciliables : de là les querelles et les procès; de là les médisances et les calomnies; de là les guerres et les combats; de là presque tous les malheurs qui agitent la vie humaine. Pour couper la racine de tant de maux, je veux, dit notre aimable Sauveur, je veux que vous chérissiez cordialement vos semblables; j'entends que votre amitié soit si ferme, qu'elle ne puisse être ébranlée par aucune injure. Si quelque téméraire veut rompre la sainte alliance que je viens établir parmi vous, que le nœud en soit toujours ferme de votre part : il faut que l'amour de la concorde soit gravé si profondément dans vos cœurs, que vous tâchiez de retenir même ceux qui se voudront séparer. Fléchissez vos ennemis par douceur, plutôt que de les repousser avec violence; modérez leurs transports injustes, plutôt que de vous en rendre les imitateurs et les compagnons.

Et en effet, mes sœurs, si l'orgueil et l'indocilité de notre nature pouvait permettre que de si saintes maximes eussent quelque vogue parmi les hommes, qui ne voit que cette modération en dompterait les humeurs les plus altières? Les courages les plus fiers seraient contraints de rendre les armes, et les âmes les plus outrées perdraient toute leur amertume. Le nom d'inimitié ne serait presque pas connu sur la terre. Si quelqu'un persécutait ses semblables, tout le monde (1) le regarderait comme une bête farouche; et il n'y aurait plus que les furieux et les insensés qui pussent se faire des ennemis. O sainte doctrine de l'Evangile, qui ferait régner parmi nous une paix si tranquille et si assurée, si peu que nous la voulussions écouter! qui ne désirerait qu'elle fût reçue par toute la terre avec les applaudissements qu'elle mérite?

La philosophie avait bien tâché de jeter quelques fondements de cette doctrine; elle avait bien montré qu'il était quelquefois honorable de pardonner à ses ennemis : elle a mis la clémence parmi les vertus; mais ce n'était pas une vertu populaire; elle n'appartenait qu'aux victorieux. On leur avait bien persuadé qu'ils devaient faire gloire d'oublier les injures de leurs ennemis désarmés; mais le monde ne savait pas encore qu'il était beau de leur pardonner, avant même que de les avoir abattus. Notre Maître miséricordieux s'était réservé de nous enseigner une doctrine si humaine et si salutaire: c'était à lui de nous faire paraître ce grand triomphe de la charité, et de faire que ni les injures, ni les opprobres ne pussent jamais altérer la candeur, ni la cordialité de (2) la société fraternelle. C'est ce qu'il nous fait remarquer dans notre Evangile, avec des paroles si douces, qu'elles peuvent charmer les âmes les plus féroces : *Quitte l'autel*, dit-il, *pour te réconcilier à ton frère* (*Matt.*, V, 24).

Et quel est ce précepte, ô Sauveur Jésus? et comment nous ordonnez-vous de laisser le service de Dieu, pour nous acquitter de devoirs humains? est-il donc bienséant de quitter le Créateur pour la créature? Cela semble bien étrange, mes sœurs; cependant c'est ce qu'ordonne le Fils de Dieu. Il ordonne que nous quittions même le service divin, pour nous réconcilier à nos frères : il veut que nos ennemis nous soient en quelque sorte plus chers que ses propres autels, et que nous allions à eux, avant que de nous présenter à son Père, comme si c'était une affaire plus importante. N'est-ce pas pour nous enseigner, chères sœurs, que devant lui il n'est rien de plus précieux que la charité et la paix; qu'il aime si fort les hommes, qu'il ne peut souffrir qu'ils soient en querelle; que Dieu considère la charité fraternelle comme une partie de son culte, et que nous ne saurions lui apporter de présent qui soit plus agréable à ses yeux, qu'un cœur paisible et sans fiel, et une âme saintement réconciliée? O charité ineffable de Dieu pour les hommes! s'écrie saint Jean Chrysostome; il néglige l'honneur qui lui est dû, pour y substituer la charité envers le prochain. Interrompez, nous dit-il, mon culte, afin que votre charité soit persévérante : car la réconciliation avec son frère,

(1) S'élèverait contre lui comme contre
(2) L'amitié.

est pour moi un vrai sacrifice : *O ineffabilem erga homines amorem Dei ! honorem suum despicit pro charitate erga proximum. Interrumpatur, inquit, cultus meus, ut charitas tua maneat : nam vere sacrificium mihi est, reconciliatio cum fratre* (*S. Chrys.*, *in Matth.*, *hom.* XVI, *n.* 9, *tom.* VII, *p.* 216). C'est ce que je traiterai aujourd'hui avec l'assistance divine, et j'en tirerai deux raisons du texte de mon Evangile. Notre-Seigneur nous ordonne de nous réconcilier, avant que d'offrir notre présent à l'autel : c'est de ce présent et de cet autel, que je formerai mon raisonnement, et je tâcherai de vous faire voir que ni le présent qu'offrent les chrétiens, ni l'autel duquel ils s'approchent, ne souffrent que des esprits vraiment réconciliés : ce seront les deux points de cette exhortation.

PREMIER POINT.

Quand je parle des présents que les fidèles doivent offrir à Dieu, ne croyez pas, mes sœurs, que je parle des animaux égorgés qu'on lui présentait autrefois devant ses autels. Pendant que les enfants d'Aaron exerçaient le sacerdoce qu'ils avaient reçu par succession de leur père, les juifs apportaient à Dieu des offrandes terrestres et corporelles : on chargeait ses autels d'agneaux et de bœufs, d'encens et de parfums, et de plusieurs autres choses semblables. Mais comme nous offrons dans un temple plus excellent, sur un autel plus divin, et que nous avons un pontife duquel le sacerdoce légal n'était qu'une figure imparfaite, aussi faisons-nous à Dieu de plus saintes oblations. Nous venons avec des vœux pieux, et des prières respectueuses, et de sincères actions de grâces, louant et célébrant la munificence divine, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre sacrificateur et notre victime : ce sont les oblations que nous apportons tous dans la nouvelle alliance. Nous honorons Dieu par ce sacrifice, et c'est de cet encens que nous parfumons ses autels : et afin que nous pussions faire de telles offrandes, Jésus, notre grand sacrificateur, nous a rendus participants de son sacerdoce : *Il nous a faits rois et sacrificateurs à notre Dieu* (*Apoc.*, V, 10), dit l'apôtre saint Jean dans l'Apocalypse. Mais puisque ce sacerdoce est spirituel, il ne faut pas s'étonner si notre oblation est spirituelle : c'est pourquoi l'apôtre saint Pierre dit que *nous offrons des victimes spirituelles, acceptables par Notre-Seigneur Jésus-Christ* (I *Petr.*, II, 5). C'est là ce sacrifice de cœur contrit, sacrifice de louange et de joie, sacrifice d'oraison et d'actions de grâces, dont il est parlé tant de fois dans les Ecritures : c'est le présent que nous devons à notre grand Dieu, et je dis qu'il ne lui peut plaire, s'il ne lui est offert par la charité fraternelle : sans elle, il ne reçoit rien, et par elle, il reçoit toutes choses : la charité est comme la main qui lui présente nos oraisons, et comme il n'y a que cette main qui lui plaise, tout ce qui vient d'autre part ne lui agrée pas.

Et pour le prouver par des raisons invincibles, je considère trois choses dans nos oraisons, qui toutes trois ne peuvent être sans la charité pour nos frères : le principe de nos prières ; ceux pour qui nous prions ; celui à qui nos prières s'adressent. Quant au principe de nos oraisons, vous savez bien, mes sœurs, qu'elles ne viennent pas de nous-mêmes : les prières des chrétiens ont une source bien plus divine. Que pouvons-nous de nous-mêmes, sinon le mensonge et le péché (*Arausic.* II, *Can.* 22, *Lab. t.* IV, *p.* 1670), dit le saint concile d'Orange? Le plus dangereux effet de nos maladies, c'est que nous ne savons pas même demander comme il faut l'assistance du médecin : *Nous ne savons*, dit l'apôtre saint Paul, *comment il nous faut demander* (*Rom.*, VIII, 26).

Eh ! misérables que nous sommes, qui nous tirera de cet abîme de maux, puisque nous ne savons pas implorer le secours du Libérateur? Ah ! dit l'Apôtre, L'Esprit aide nos infirmités : et comment? *C'est qu'il prie pour nous*, dit saint Paul, *avec des gémissements incroyables* (*Ibid.*). Eh quoi ! mes sœurs, cet Esprit qui est appelé notre Paraclet, c'est-à-dire, Consolateur, a-t-il lui-même besoin de consolateur? que s'il n'a pas besoin de consolateur, comment est-ce que l'Apôtre nous le représente priant et gémissant avec des gémissements incroyables ? C'est que c'est lui qui fait en nous nos prières ; c'est lui qui enflamme nos espérances; c'est lui qui nous inspire les chastes désirs; c'est lui qui forme en nos cœurs ces pieux et salutaires gémissements qui attirent sur nous la miséricorde divine. Nous retirons ce bonheur de notre propre misère, que, ne pouvant prier par nous-mêmes, le Saint-Esprit daigne prier en nous, et forme lui-même nos oraisons en nos âmes. De là vient que le grand Tertullien parlant des prières des chrétiens : Nous offrons à Dieu, dit-il, une oraison qui vient d'une conscience innocente et d'une chair pudique, et du Saint-Esprit : *De carne pudica, de anima innocenti, de Spiritu Sancto profectam* (*Apolog.*, *n.* 30, *p.* 30). Ce serait peu que la conscience pure et que la chair pudique, s'il n'y ajoutait, pour comble de perfection, qu'elle vient de l'Esprit de Dieu.

En effet, nos oraisons, ce sont des parfums ; et les parfums ne peuvent monter au ciel, si une chaleur pénétrante ne les tourne en vapeur subtile, et ne les porte elle-même par sa vigueur. Ainsi nos oraisons seraient trop pesantes et trop terrestres, venant de personnes si sensuelles, si ce feu divin, je veux dire, le Saint-Esprit, ne les purifiait et ne les élevait. Le Saint-Esprit est le sceau de Dieu, qui, étant appliqué à nos oraisons, les rend agréables à sa majesté; car c'est une chose assurée, que nous ne pouvons prier, sinon par Notre-Seigneur Jésus-Christ; il n'y a point d'autre nom. D'ailleurs, il n'est pas moins vrai que nous ne pouvons pas même nommer le Seigneur Jésus, sinon dans le Saint-Esprit (I *Cor.*, XII, 3) ; et si nous ne pouvons nommer Jésus, à plus forte raison prier au nom de Jésus : donc nos prières

sont nulles, si elles ne naissent du Saint-Esprit.

Examinons maintenant quel est cet Esprit. C'est lui qui est appelé *Le Dieu Charité;* c'est lui qui lie le Père et le Fils dont il est le baiser : *Osculum Patris et Filii* (I *Joan.*, IV, 8, 16). C'est lui qui, se répandant sur les hommes, les lie et les attache à Dieu par un nœud sacré ; c'est lui qui nous lie les uns avec les autres ; c'est lui qui, par une opération vivifiante, nous fait frères et membres du même corps (*S. Bernard.*, *de Divers.*, *Serm.* LXXXIX, *n.* 1, *t.* I, *p.* 1209 ; *In Cantic.*, *Serm.* VIII, *Ibid.*, *p.* 1285, 1286). Que si c'est cet Esprit qui opère en nos âmes la charité, celui-là ne prie pas par le Saint-Esprit, qui a rompu l'union fraternelle, et qui ne prie pas en paix et en charité. Et toi qui empoisonnes ton cœur par des inimitiés irréconciliables, n'as-tu rien à demander à Dieu ? et si tu le veux demander, ne faut-il pas que tu le demandes par l'Esprit du christianisme ? et ne sais-tu pas que l'Esprit du christianisme c'est le Saint-Esprit? D'ailleurs, ignores-tu que le Saint-Esprit n'agit et n'opère que par charité? Que si tu méprises la charité, tu ne veux donc pas prier par le Saint-Esprit ? et si tu ne veux pas prier par le Saint-Esprit, au nom de qui prieras-tu? par quelle autorité te présenteras-tu à la majesté divine? sera-ce par tes propres mérites? mais tes propres mérites, c'est la damnation et l'enfer. Choisiras-tu quelque autre patron qui, par son propre crédit, te rende l'accès favorable au Père? Ne sais-tu pas que *tu ne peux* (1) *aborder au trône de la miséricorde, sinon par Notre-Seigneur Jésus-Christ* (*Heb.*, IV, 16), *et que tu ne peux pas même nommer le Seigneur Jésus, sinon dans le Saint-Esprit* (*I Cor.*, XII, 3)? Quiconque pense invoquer Dieu en un autre nom qu'en celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa prière lui tourne à damnation. Le Père, dit un ancien, n'écoute pas volontiers les prières que le Fils n'a point dictées ; car le Père connaît les sentiments et les paroles de son Fils ; il ne saurait recevoir ce que la présomption de l'esprit humain aurait pu inventer, mais uniquement ce que la sagesse de son Christ lui aura exposé : *Nec Pater libenter exaudit orationem quam Filius non dictavit : cognoscit enim Pater Filii sui sensus et verba; nec suscipit quæ usurpatio humana excogitavit, sed quæ sapientia Christi exposuit* (*Oper. imperfect. in Matt.*, *Hom.* XIV, *int. Oper. S Chrysost.*, *t.* VI, *pag.* 78).

Prions donc en charité, chères sœurs, puisque nous prions par le Saint-Esprit : prions avec nos frères, prions pour nos frères ; et quoiqu'ils veuillent rompre avec nous, gardons-leur toujours un cœur fraternel, par la grâce du Saint-Esprit. Songeons que Notre-Seigneur Jésus ne nous a pas, si je l'ose dire, enseigné à prier en particulier ; il nous a appris à prier en corps. *Notre Père, qui êtes aux cieux* (*Matt.*, VI, 9), disons-nous : cette prière se fait au nom de plusieurs ; nous devons croire, quand nous prions de la sorte, que toute la société de nos frères prie avec nous. C'est de quoi se glorifiaient les premiers fidèles : Nous venons, disait Tertullien, à Dieu comme en troupe : *Quasi manu facta ambimus* (*Apolog.*, *n.* 39, *p.* 34). Cette force, cette violence que nous lui faisons, lui est agréable : *Hæc vis Deo grata est.* Voyez, mes sœurs, que les prières des frères, c'est-à-dire, les prières de la charité et de l'unité, forcent Dieu à nous accorder nos demandes. Ecoutez ce qui est dit dans les Actes : *Tous ensemble unanimement, ils levèrent la voix à Dieu* (*Act.*, IV, 24). Et quel fut l'événement de cette prière? *Le lieu où ils étaient assemblés trembla, et ils furent remplis du Saint-Esprit* (*Ibid.*, 31). Voilà Dieu forcé par la prière des frères, parce qu'ils prient ensemble, il est comme contraint de donner un signe visible que cette prière lui plaît : *Hæc vis Deo grata est.* Nous nous plaignons quelquefois que nos prières ne sont pas exaucées : voulons-nous forcer Dieu, chrétiens? unissons-nous, et prions ensemble.

Mais quand je parle de prier ensemble, songeons que ce qui nous assemble, ce n'est pas ce que nous sommes enclos dans les murailles du même temple, ni ce que nous avons tous les yeux arrêtés sur le même autel. Non, non, nous avons des liens plus étroits : ce qui nous associe, c'est la charité. Chrétiens, si vous avez quelque haine, considérez celui que vous haïssez : voulez-vous prier avec lui? si vous ne le voulez pas, vous ne voulez pas prier en fidèle ; car prier en fidèle, c'est prier par le Saint-Esprit ; et comme c'est le même Esprit qui est en nous tous, comme c'est lui qui nous associe, il faut que nous priions en société. Que si vous voulez bien prier avec lui, comment est-ce que vous le haïssez? n'avons-nous pas prouvé clairement que c'est la charité qui nous met ensemble? Sans elle, il n'y a point d'unité : vous ne pouvez donc prier avec vos frères que par charité; et si vous les haïssez, comment priez-vous en charité avec eux?

Vous me direz peut-être que votre haine est restreinte à un seul, et que vous aimez cordialement tous les autres. Mais considérez que la charité n'a point de réserve : comme elle vient du Saint-Esprit qui se plaît à se répandre sur tous les fidèles, aussi la charité, comme étant une onction divine, s'étend abondamment, et se communique avec une grande profusion. Quand il n'y aurait qu'un chaînon brisé, la charité est entièrement désunie, et la communication est interrompue. Vivons donc en charité avec tous, afin de prier en charité avec tous : croyons que c'est cette charité qui force Dieu d'accorder les grâces ; et que si elle ne nous introduit près de lui, il est inaccessible et inexorable.

Mais ce n'est pas assez de prier avec tous nos frères, il faut encore prier Dieu pour tous nos frères ; la forme nous en est donnée par l'oraison dominicale, en laquelle nous ne demandons rien pour nous seuls ; mais nous prions généralement pour les nécessi-

(1) Approcher du.

tés de tous les fidèles. En vain prierions-nous avec eux, si nous ne priions ainsi pour eux, car de même que nous ne pouvons exclure personne de notre charité, aussi ne nous est-il pas permis de les exclure de nos prières. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, dans sa première à Timothée, recommande que l'on fasse à Dieu des supplications et des prières, des demandes et des actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois et pour tous ceux qui sont élevés en dignité : *Pro regibus et omnibus qui in sublimitate sunt* (I *Tim.*, II, 2) : pour toutes les conditions et tous les états ; car, ajoute-t-il, cela est bon et agréable à Dieu notre Sauveur : *Hoc enim bonum est et acceptum coram Salvatore nostro Deo*. Que si Dieu a une si grande bonté que d'admettre généralement tous les hommes à la participation de ses grâces, s'il embrasse si volontiers tous ceux qui se présentent à lui, quelle témérité nous serait-ce de rejeter de la communion de nos prières ceux que Dieu reçoit à la possession de ses biens?

Il n'est point de pareille insolence, que lorsqu'un serviteur se mêle de restreindre à sa fantaisie les libéralités de son maître : et comment est-ce que vous observez ce que vous demandez à Dieu tous les jours, *que sa sainte volonté soit faite* (*Matth.*, VI, 10)? car puisque sa volonté est de bien faire généralement à tous les hommes, si vous priez qu'elle soit accomplie, vous demandez par conséquent que tous les hommes soient participants de ses dons. Il est donc nécessaire que nous priions Dieu pour toute la société des hommes, et particulièrement pour tous ceux qui sont déjà assemblés dans l'Eglise; parmi lesquels le Fils de Dieu veut que vous compreniez tous vos ennemis et tous ceux qui vous persécutent : *Orate pro persequentibus vos* (*Matth.*, V, 44). Que si vous priez pour eux, ils ne peuvent plus être vos ennemis, et s'ils sont vos ennemis, vous ne pouvez prier pour eux comme il faut. Ceux-là ne peuvent pas être vos ennemis, auxquels vous désirez du bien de tout votre cœur ; et ceux pour qui vous priez, vous leur désirez du bien de tout votre cœur.

Certainement, puisque vous priez Dieu, qui est si bon et si bienfaisant, ce n'est que pour en obtenir quelque bien ; et comme la prière n'est pas prière, si elle ne se fait de toutes les forces de l'âme, vous demandez à Dieu avec ardeur, qu'il fasse du bien à ceux pour lesquels vous lui présentez vos prières. Encore si cette demande se devait faire devant les hommes, vous pourriez dissimuler vos pensées, et sous de belles demandes cacher de mauvaises intentions : mais parlant à celui qui lit dans vos plus secrètes pensées, qui découvre le fond de votre âme plus clairement que vous-même, vous ne pouvez démentir vos inclinations ; de sorte qu'il est autant impossible que vous priiez pour ceux que vous haïssez, qu'il est impossible que vous aimiez et que vous désiriez sincèrement du bien à ceux que vous haïssez. Car que peut-on désirer plus sincèrement que ce qu'on désire en la présence de Dieu? et comment peut-on leur souhaiter plus de bien, que de le demander instamment à celui qui seul est capable de leur donner? Partant, si vous haïssez quelqu'un, absolument il ne se peut faire que vous priiez pour lui la majesté souveraine ; et offrant à Dieu une oraison si évidemment contraire à ses ordonnances et à l'esprit qui prie en nous et par nous, vous espérez éviter la condamnation de votre témérité ?

O Dieu éternel, quelle indignité! On prie pour les Juifs, et pour les idolâtres, et pour les pécheurs les plus endurcis, et pour les ennemis les plus déclarés de Dieu ; et vous ne voulez pas prier pour vos ennemis! Certes, c'est une extrême folie, pendant que l'on croit obtenir de Dieu le pardon des crimes énormes, qu'un misérable homme fasse le difficile et l'inexorable. Quelque estime que vous ayez de vous-même, et en quelque rang que vous vous mettiez, l'offense qui se fait contre un homme, s'il n'y avait que son intérêt, ne peut être que très-légère. Cet homme que vous excluez de vos prières, l'Eglise prie pour lui ; et refusant ainsi de communiquer aux prières de toute l'Eglise, n'est-ce pas vous excommunier vous-même? Regardez à quel excès vous emporte votre haine inconsidérée. Vous me direz que vous n'y preniez pas garde ; maintenant donc que vous le voyez très-évidemment, c'est à vous de vous corriger.

Ne me dites pas que vous priez pour tout le monde : car puisqu'il est certain qu'il n'y a que la seule charité qui prie, il ne se peut faire que vous priiez pour ceux que vous haïssez. Votre intention dément vos paroles ; et quand la bouche les nomme, le cœur les exclut : ou bien si vous priez pour eux, dites-moi, quel bien leur souhaitez-vous? leur souhaitez-vous le souverain bien, qui est Dieu? Certainement, si vous ne le faites, votre haine est bien furieuse, puisque, non content de leur refuser le pardon, vous ne voulez pas même que Dieu leur pardonne. Que si vous demandez pour eux cette grande et éternelle félicité, ne voyez-vous pas que c'est être trop aveugle, que de leur envier des biens passagers, en leur désirant les biens solides et permanents? car en les troublant dans les biens temporels, vous vous privez vous-même des biens éternels ; et ainsi vous êtes contraint, malgré la fureur de votre colère, de leur souhaiter plus de bien que vous ne vous en souhaitez à vous-même ; et après cela vous n'avouerez pas que votre haine est aveugle? Que si vous ne lui enviez les biens temporels que parce qu'il vous les ôte en les possédant, ô Dieu éternel! que ne songez-vous plutôt que ces biens sont bien méprisables ; puisqu'ils sont bornés si étroitement, que la jouissance de l'un, sert d'obstacle à l'autre? Et que n'aspirez-vous aux vrais biens, dont la richesse et l'abondance est si grande, qu'il y en a pour contenter tout le monde? Vous en pouvez jouir, sans en exclure vos compétiteurs : encore qu'ils soient possédés par les autres, vous ne laisserez pas de les posséder tout entiers.

Certes, si nous désirions ces biens comme il faut, il n'y aurait point d'inimitiés dans le monde : ce qui fait les inimitiés, c'est le partage des biens que nous poursuivons; il semble que nos rivaux nous ôtent ce qu'ils prennent pour eux. Or les biens éternels se communiquent sans se partager : ils ne font ni querelles ni jalousies; ils ne souffrent ni ennemis ni envieux; à cause qu'ils sont capables de satisfaire tous ceux qui ont le courage de les espérer : c'est là, c'est là, mes sœurs, c'est le vrai remède contre les inimitiés et la haine. Quel mal me peut-on faire, si je n'aime que les biens divins? je n'appréhende pas qu'on me les ravisse. Vous m'ôterez mes biens temporels; mais je les dédaigne et je les méprise; j'ai porté mes espérances plus haut : je sais qu'ils n'ont que le nom de bien, que les mortels abusés leur donnent mal à propos; et moi, je veux aspirer à des biens solides : puisque vous ne sauriez m'ôter que des choses dont je ne fais point d'état, vous ne sauriez me faire d'injure, parce que vous ne sauriez me procurer aucun mal. Il est vrai que vous me montrez une mauvaise volonté, mais une mauvaise volonté inutile : et pensez-vous que cela m'offense? Non, non; appuyé sur mon Dieu, je suis infiniment au-dessus de votre colère et de votre envie; et si peu que j'aie de connaissance, il m'est aisé de juger qu'une mauvaise volonté sans effet est plus digne de compassion que de haine.

Vous voyez, mes sœurs, que les aversions que nous concevons ne viennent que de l'estime trop grande que nous faisons des biens corruptibles, et que toutes nos dissensions seraient à jamais terminées, si nous les méprisions comme ils le méritent. Mais je m'éloigne de mon sujet un peu trop longtemps : retournons à notre présent, et montrons que celui à qui nous l'offrons ne le peut recevoir que des âmes réconciliées. Je tranche en peu de mots ce raisonnement : vous prendrez le loisir d'y faire une réflexion sérieuse. Permettez-moi encore, mes sœurs, que je parle en votre présence à cet ennemi irréconciliable qui vient présenter à Dieu des prières qui viennent d'une âme envenimée par un cruel désir de vengeance.

As-tu vécu si innocemment, que tu n'aies jamais eu besoin de demander à Dieu la rémission de tes crimes? es-tu si assuré de toi-même que tu puisses dire que tu n'auras plus besoin désormais d'une pareille miséricorde? Si tu reconnais que tu as reçu de Dieu des grâces si signalées, de ta part ton ingratitude est extrême d'en refuser une si petite, qu'il a bien la bonté de te demander pour ton frère qui t'a offensé; si tu espères encore de grandes faveurs de lui, c'est une étrange folie de lui dénier ce qu'il te propose en faveur de tes semblables. Furieux, qui ne veux pas pardonner, ne vois-tu pas que toi-même tu vas prononcer ta sentence? Si tu penses qu'il est juste de pardonner, tu te condamnes toi-même, en disant ce que tu ne fais pas; s'il n'est pas raisonnable qu'on t'oblige de pardonner à ton frère, combien moins est-il raisonnable que Dieu pardonne à son ennemi? Ainsi, quoi que tu puisses dire, tes paroles retomberont sur toi, et tu seras accablé par tes propres raisons. Exagère tant que tu voudras la malice et l'ingratitude de tes ennemis; ô Dieu! où te sauveras-tu, si Dieu juge de tes actions avec la même rigueur? Ah! plutôt, mon cher frère, plutôt que d'entrer dans un examen si sévère, relâche-toi, afin que Dieu se relâche. *Jugement sans miséricorde si tu refuses de faire miséricorde* (*Jac.*, II, 13); grâce et miséricorde sans aucune aigreur, si tu pardonnes sans aucune aigreur. Pardonnez et je pardonnerai (*Matt.*, VI, 14). Qui de nous ne voudrait acheter la rémission de crimes si énormes, tels que sont les nôtres, par l'oubli de quelques injures légères, qui ne nous paraissent grandes, qu'à cause de notre ignorance et de l'aveugle témérité de nos passions inconsidérées?

Cependant admirons, mes sœurs, la bonté ineffable de Dieu, qui aime si fort la miséricorde, que, non content de pardonner avec tant de libéralité tant de crimes qui se font contre lui, il veut encore obliger tous les hommes à pardonner, et se sert pour cela de l'artifice le plus aimable dont jamais on se puisse aviser. Quelquefois, quand nous voulons obtenir une grâce considérable de nos amis, nous attendons qu'eux-mêmes ils viennent à nous pour nous demander quelque chose : c'est ainsi que fait ce bon Père, qui désire sur toutes choses de voir la paix parmi ses enfants. Ah! dit-il, on l'a offensé, je veux qu'il pardonne; je sais que cela lui sera bien rude; mais il a besoin de moi tous les jours : bientôt, bientôt il faudra qu'il vienne lui-même pour me demander pardon de ses fautes; c'est là, dit-il, que je l'attendrai. Pardonne, lui dirai-je, si tu veux que je te pardonne; je veux bien me relâcher, si tu te relâches. O miséricorde de notre Dieu, qui devient le négociateur de notre mutuelle réconciliation! combien sont à plaindre ceux qui refusent des conditions si justes!

O Dieu! je frémis, chères sœurs, quand je considère ces faux chrétiens qui ne veulent pas pardonner : tous les jours ils se condamnent eux-mêmes, quand ils disent l'oraison dominicale : Pardonnez, disent-ils, comme nous pardonnons (*Matth.*, VI, 12). Misérable, tu ne pardonnes pas; n'est-ce pas comme si tu disais : Seigneur, ne me pardonnez pas, comme je ne veux pas pardonner? Ainsi cette sainte oraison, en laquelle consiste toute la bénédiction des fidèles, se tourne en malédiction et en anathème; et quels chrétiens sont-ce que ceux-ci qui ne peuvent pas dire l'oraison dominicale? Concluons que la prière n'est pas agréable, si elle ne vient d'une âme réconciliée.

(1) Notre autel est un autel de paix; le sa-

(1) C'est ici que devait commencer le second point du sermon; puisque le prédicateur a annoncé dans sa division qu'il ferait voir, dans les deux points de son discours, que ni les présents qu'offrent les fidèles, ni l'autel duquel ils s'approchent, ne souffrent que des esprits vraiment réconciliés. Il a prouvé dans le premier point la nécessité de la charité fraternelle, pour rendre à Dieu nos présents agréables : il lui restait à montrer dans le second, que l'autel

crifice que nous célébrons, c'est la passion de Jésus. Il est mort pour la réconciliation des ennemis ; il ne demandait pas à son Père qu'il le vengeât des siens, mais il le priait de leur pardonner : *Non se vindicari, sed illis postulabat ignosci* (*S. Leo de Passion. Dom.*, *Serm.* XI, *c.* III, *t.* I, *p.* 274). Ce sang a été répandu pour pacifier le ciel et la terre ; non-seulement les hommes à Dieu, mais les hommes entre eux, et avec toutes les créatures. Le péché des hommes avait mis en guerre les créatures contre eux, et eux-mêmes contre eux-mêmes ; c'est pour leur donner la paix que Jésus a versé son sang. Catilina donne du sang à ses convives (*Sallust.*, *Bell. Catilin.*, *Edit. Var.*, *n.* 22, *p.* 57 *et seq.*) ; que si ce sang a lié entre eux une société de meurtres, de perfidies, le sang innocent du pacifique Jésus ne pourra-t-il pas lier parmi nous une sainte et véritable concorde ? *Unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus* (I *Cor.*, X, 17) : Nous ne sommes tous ensemble qu'un seul pain et un seul corps, parce que nous participons tous à un même pain. Quel regret a un père, quand il voit ses enfants à sa table, mangeant un commun pain, et se regardant les uns les autres avec des yeux de colère ? Les hommes te reçoivent à la sainte table ; Jésus le grand pontife t'excommunie : Retire-toi, dit-il, n'approche pas de mon autel, que tu ne sois réconcilié à ton frère.

SERMON

POUR LE NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Doctrine extravagante des Marcionites sur la Divinité. Combien la tendre compassion du Sauveur pour les hommes a été vive et efficace pendant les jours de sa vie mortelle, et est encore agissante dans la félicité de la gloire. Confiance qu'elle doit nous inspirer ; comment nous devons l'imiter. Deux manières dont il peut régner sur les hommes : l'une pleine de douceur, l'autre toute de rigueur. Exemple qu'il nous en donne dans sa conduite sur le peuple Juif. Leçon que nous devons tirer de la terrible vengeance qu'il exerce sur cette nation infidèle.

Ut appropinquavit, videns civitatem flevit super eam, dicens : Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi ; nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.

Comme Jésus s'approchait de Jérusalem, considérant cette ville, il se mit à pleurer sur elle : Si tu avais connu, dit-il, du moins en ce jour qui t'est donné, ce qu'il faudrait que tu fisses pour avoir la paix ! mais certes ces choses sont cachées à tes yeux (*Luc.*, XIX, 41).

Comme on voit que de braves soldats, en quelques lieux écartés où les puissent avoir jetés les divers hasards de la guerre, ne laissent pas de marcher dans le temps préfix au rendez-vous de leurs troupes assigné par le général ; de même le Sauveur Jésus, quand il vit son heure venue, se résolut de quitter toutes les autres contrées de la Palestine, par lesquelles il allait prêchant la parole de vie ; et sachant très-bien que telle était la volonté de son Père, qu'il se vînt rendre dans Jérusalem, pour y subir peu de jours après la rigueur du dernier supplice, il tourna ses pas du côté de cette ville perfide, afin d'y célébrer cette Pâque éternellement mémorable, et par l'institution de ses saints mystères, et par l'effusion de son sang. Comme donc il descendait le long de la montagne des Olives, sitôt qu'il put découvrir cette cité, il se mit à considérer ses hautes et superbes murailles, ses beaux et invincibles remparts, ses édifices si magnifiques, son temple, la merveille du monde, unique et incomparable comme le Dieu auquel il était dédié ; puis, repassant en son esprit jusqu'à quel point cette ville devait être bientôt désolée, pour n'avoir point voulu suivre ses salutaires conseils, il ne put retenir ses larmes ; et touché au vif en son cœur d'une tendre compassion, il commença sa plainte en ces termes : Jérusalem, cité de Dieu, dont les prophètes ont dit des choses si admirables, que mon Père a choisie entre toutes les villes du monde pour y faire adorer son saint nom ; Jérusalem, que j'ai toujours si tendrement aimée, et dont j'ai chéri les habitants comme s'ils eussent été mes propres frères ; mais Jérusalem qui n'as payé mes bienfaits que d'ingratitude, qui as déjà mille fois dressé des embûches à ma vie, et enfin dans peu de jours tremperas tes mains dans mon sang ; ah ! si tu reconnaissais, du moins en ces jours qui te sont donnés pour faire pénitence, si tu reconnaissais les grâces que je t'ai présentées, et de quelle paix tu jouirais sous la douceur de mon empire, et combien est extrême le malheur de ne point suivre mes commandements ! Mais hélas ! ta passion t'a voilé les yeux, et t'a rendue aveugle pour ta propre félicité : viendra, viendra le temps, et il te touche de près, que tes ennemis t'environneront de remparts, et te presseront, et te mettront à l'étroit, et te renverseront de fond en comble ; parce que tu n'as pas connu le temps dans lequel je t'ai visitée.

Il n'y eut jamais de doctrine si extravagante que celle qu'enseignaient autrefois les Marcionites, les plus insensés hérétiques qui aient jamais troublé le repos de la sainte Eglise. Ils s'étaient figuré la divinité d'une étrange sorte ; car, ne pouvant comprendre comment sa bonté si douce et si bienfaisante pouvait s'accorder avec sa justice si sévère et si rigoureuse, ils divisèrent l'indivisible essence de Dieu ; ils séparèrent le Dieu bon d'avec le Dieu juste. Et voyez, s'il vous plaît, chrétiens, si vous auriez jamais entendu parler d'une pareille folie. Ils établirent deux dieux, deux premiers principes ; dont l'un, qui n'avait pour toute qualité qu'une bonté insensible et déraisonnable, semblable en ce point à ce dieu oisif et inutile des épicuriens, craignait tellement d'être incommode à qui que ce fût, qu'il ne voulait pas même faire de la peine aux méchants, et (1) par ce moyen laissait

dont les fidèles s'approchent, exige d'eux les mêmes dispositions de charité et de paix ; mais il n'a qu'ébauché sur son manuscrit ce qu'il s'était proposé, et il a laissé ce econd point dans l'état d'imperfection où il se trouve ici.

(1) Ainsi.

(1) régner le vice à son aise : d'où vient que Tertullien le nomme un dieu sous l'empire duquel les péchés se réjouissaient : *Sub quo delicta gauderent* (*Advers. Marcion.*, *l.* II, *n.* 13, *p.* 464).

L'autre à l'opposite, étant d'un naturel cruel et malin, toujours ruminant à part soi quelque dessein de nous nuire, n'avait point d'autre plaisir que de tremper, disaient-ils, ses mains dans le sang, et tâchait de satisfaire sa mauvaise humeur par les délices de la vengeance ; à quoi ils ajoutaient, pour achever cette fable, qu'un chacun de ces dieux faisait un Christ à sa mode et formé selon son génie ; de sorte que Notre-Seigneur, qui était le Fils de ce Dieu ennemi de toute justice, ne devait être, à leur avis, ni juge, ni vengeur des crimes ; mais seulement maître, médecin et libérateur. Certes, je m'étonnerais, chrétiens, qu'une doctrine si monstrueuse ait jamais pu trouver quelque créance parmi les fidèles; si je ne savais qu'il n'y a point d'abîme d'erreurs dans lequel l'esprit humain ne se précipite, lorsque, enflé des sciences humaines, et secouant le joug de la foi, il se laisse emporter à sa raison égarée. Mais autant que leur opinion est ridicule et impie, autant sont admirables les raisonnements que leur opposent les Pères ; et voici entre autres une leçon excellente du grave Tertullien au second livre contre Marcion.

Tu ne t'éloignes pas tant de la vérité, Marcion, quand tu dis que la nature divine est seulement bienfaisante. Il est vrai que dans l'origine des choses, Dieu n'avait que de la bonté ; et jamais il n'aurait fait aucun mal à ses créatures, s'il n'y avait été forcé par leur ingratitude : *Deus a primordio tantum bonus* (*Advers. Marcion.*, *l.* II, *n.* 11, *p.* 462). Ce n'est pas que sa justice ne l'ait accompagné dès la naissance du monde ; mais en ce temps il ne l'occupait qu'à donner une belle disposition aux belles choses qu'il avait produites : il lui faisait décider la querelle des éléments ; elle leur assignait leur place ; elle prononçait entre le ciel et la terre, entre le jour et la nuit; enfin elle faisait le partage entre toutes les créatures qui étaient enveloppées dans la confusion du premier chaos. Telle était l'occupation de la justice dans l'innocence des commencements. Mais depuis que la malice s'est élevée, dit Tertullien, depuis que cette bonté infinie, qui ne devait avoir que des adorateurs, a trouvé des adversaires : *At enim, ut malum postea erupit, atque inde jam cœpit bonitas Dei cum adversario agere* (*Ibid.*, *n.* 13, *p.* 463), la justice divine a été obligée de prendre un bien autre emploi : il a fallu qu'elle vengeât cette bonté méprisée, que du moins elle la fît craindre à ceux qui seraient assez aveugles pour ne l'aimer pas. Par conséquent, tu t'abuses, Marcion, de commettre ainsi la justice avec la bonté, comme si elle lui était opposée : au contraire elle agit pour elle, elle fait ses affaires, elle défend ses intérêts : *Omne justitiæ opus, procuratio bonitatis est* (*Ibid.*). Et voilà sans doute les véritables sentiments de Dieu notre Père touchant la miséricorde et la justice ; ce qui étant ainsi, il n'y a plus aucune raison de douter que le Sauveur Jésus, l'envoyé du Père, qui ne fait rien que ce qu'il lui voit faire, n'ait pris les mêmes pensées.

Et sans en aller chercher d'autres preuves dans la suite de sa sainte vie, l'Evangile que je vous ai proposé nous en donne une bien évidente. Mon Sauveur s'approche de Jérusalem ; et considérant l'ingratitude extrême de ses citoyens envers lui, il se sent saisi de douleur, il laisse couler des larmes : Ah ! si tu savais, s'écrie-t-il, ce qui t'est présenté pour la paix ! mais hélas tu es aveuglée : *Si cognovisses.* Qui ne voit ici les marques d'une véritable compassion? C'est le propre de la douleur de s'interrompre elle-même. *Ah! si tu savais*, dit mon maître (*Luc.*, XIX, 42) ; puis, arrêtant là son discours, plus il semble se retenir, plus il fait paraître une véritable tendresse : ou plutôt, si nous l'entendons, ce Si tu savais, prononcé avec tant de transport, signifie un désir violent; comme s'il eût dit: Ah! plût à Dieu que tu susses! C'est un désir qui le presse si fort dans le cœur, qu'il n'a pas assez de force pour l'énoncer par la bouche comme il le voudrait, et ne le peut exprimer que par un élan de pitié. Ainsi donc la voix de ton Pasteur t'invite à la pénitence, ô ingrate Jérusalem : trop heureuse, hélas ! que tes malheurs soient plaints d'une bouche si innocente, et pleurés de ces yeux divins, si ton aveuglement te pouvait permettre de profiter de ses larmes. Mais comme il prévoit que tu seras insensible aux témoignages de son amour, il change ses douceurs en menaces ; et viendra le temps, poursuit-il, que tu seras entièrement ruinée par tes ennemis : pour quelle raison? parce que tu n'as pas reconnu l'heure dans laquelle je t'ai visitée. C'est là la cause de leurs misères ; par où nous voyons que ce discours de mon maître n'est pas une simple prophétie de leur disgrâce future. Il leur reproche le mépris qu'ils ont fait de lui; il leur fait entendre que son affection méprisée se tournera en fureur, que lui-même qui daigne les plaindre, les verra périr sans être touché de pitié, et qu'il les poursuivra par les mains des soldats romains, ministres de sa vengeance.

Voilà dans le même discours le Sauveur miséricordieux et le Sauveur inexorable ; et c'est ce que je prétends vous faire considérer aujourd'hui avec l'assistance divine. Sachez, ô fidèles, qu'étant, comme nous sommes, l'Israël de Dieu et les vrais enfants de la race d'Abraham, nous héritons des promesses et des menaces de ce premier peuple: ce que mon maître a fait une fois au sujet de Jérusalem, tous les jours il le fait à notre sujet, ingrats et aveugles que nous sommes ; il invite et menace, il embrasse et rejette ; premièrement doux, après implacable. Je vous représenterai donc aujourd'hui, par l'explication de mon texte, les larmes et les plaintes du Sauveur qui nous appellent à lui; puis la colère du même Sauveur qui nous repousse bien loin de son trône; Jésus déplorant nos maux, à cause de sa propre bonté•

(1) Triompher.

Jésus devenu impitoyable, à cause de l'excès de nos crimes. Ecoutez premièrement la voix douce et bénigne de cet agneau sans tache, et après vous écouterez les terribles rugissements de ce lion victorieux né de la tribu de Juda : c'est le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

Pour vous faire entendre par une doctrine solide combien est immense la miséricorde de notre Sauveur, je vous prie de considérer une vérité que je viens d'avancer tout à l'heure, et que j'ai prise de Tertullien. Ce grand homme nous a enseigné que Dieu a commencé ses ouvrages par un épanchement de sa bonté sur toutes ses créatures, et que sa première inclination, c'est de nous bien faire. Et en vérité il me semble que sa raison est bien évidente : car pour bien connaître quelle est la première des inclinations, il faut choisir celle qui se trouvera la plus naturelle, d'autant que la nature est la racine de tout le reste. Or notre Dieu, chrétiens, a-t-il rien de plus naturel que cette inclination de nous enrichir par la profusion de ses grâces ? Comme une source envoie ses eaux naturellement, comme le soleil naturellement répand ses rayons; ainsi Dieu naturellement fait du bien, étant bon, abondant, plein de richesses infinies par sa condition naturelle, il doit être aussi par nature bienfaisant, libéral, magnifique. Quand il te punit, ô impie, la raison n'en est pas en lui-même; il ne veut pas que personne périsse : c'est ta malice, c'est ton ingratitude qui attire son indignation sur ta tête. Au contraire, si nous voulons l'exciter à nous faire du bien, il n'est pas nécessaire de chercher bien loin des motifs ; sa propre bonté, sa nature d'elle-même si bienfaisante lui est un motif très-pressant, et une raison intime qui ne le quitte jamais. C'est pourquoi Tertullien dit fort à propos, que la bonté est la première, parce qu'elle est selon la nature : *Prior bonitas, secundum naturam* (*Advers. Marcion.*, *l.* II, *n.* 11, *p.* 462) ; et que la sévérité suit après, parce qu'il lui faut une cause : *Severitas posterior, secundum causam ;* comme s'il disait : A la munificence divine, il ne lui faut point de raison, si on peut parler de la sorte; c'est la propre nature de Dieu. Il n'y a que la justice qui va chercher des causes et des raisons : encore ne les cherche-t-elle pas, nous les lui donnons ; c'est nous qui fournissons par nos crimes la matière à sa juste vengeance. Par conséquent, comme dit très-bien le même Tertullien, ce que Dieu est bon, c'est du sien et de son propre fonds ; ce qu'il est juste, c'est du nôtre : *De suo optimus ; de nostro justus* (*De Resur. carn.*, *n.* 14, *p.* 388). L'exercice de la bonté lui est souverainement volontaire; celui de la justice, forcé : celui-là procède entièrement du dedans, celui-ci d'une cause étrangère. Or il est évident que ce qui est naturel, intérieur, volontaire, précède toujours ce qui est étranger et contraint. Il est donc vrai, ce que j'ai touché dès l'entrée de ce discours, ce que je viens de prouver par les raisons de Tertullien , que , dans l'origine des choses, Dieu n'a pu faire paraître que de la bonté : *Deus a primordio tantum bonus.*

Passons outre maintenant, et disons : le Sauveur Jésus, chrétiens, notre amour et notre espérance, notre pontife, notre avocat, notre intercesseur ; qu'est-il venu faire au monde! qu'est-ce que nous en apprend le grand apôtre saint Paul ? N'enseigne-t-il pas qu'il est venu pour renouveler toutes choses en sa personne (*Philip.*, III, 21), pour ramener tout à la première origine, pour reprendre les premières traces de Dieu son Père , et reformer toutes les créatures selon le premier plan, la première idée de ce grand Ouvrier ? C'est la doctrine de saint Paul en une infinité d'endroits de ses divines Epîtres, et partant, n'en doutons pas, le Fils de Dieu est venu sur la terre revêtu de ces premiers sentiments de son Père ; c'est-à-dire, ainsi que je l'ai exposé tout à l'heure, de clémence, de bonté, de charité infinie. C'est pourquoi, nous expliquant le sujet de sa mission : *Dieu n'a pas envoyé son Fils au monde*, dit-il, *afin de juger le monde; mais afin de sauver le monde* (*Joan.*, III, 17).

Mais n'a-t-il pas assuré, direz-vous, que *son Père avait remis tout son jugement en ses mains* (*Joan.*, V, 22)? et ses apôtres n'ont-il pas prêché par toute la terre après son Ascension triomphante, que *Dieu l'avait établi juge des vivants et des morts* (*Act.*, X, 42)? *Néanmoins*, dit-il, *je ne suis pas envoyé pour juger le monde* (*Joan.*, XII, 47). Tout le pouvoir de mon ambassade ne consiste qu'en une négociation de paix : et plût à Dieu que les hommes ingrats eussent voulu recevoir l'éternelle miséricorde que je leur étais venu présenter ! Je ne paraissais sur la terre que pour leur bien faire; mais leur malice a contraint mon Père d'attacher la qualité de juge à ma première commission. Ainsi sa première qualité est celle de Sauveur ; celle de juge est, pour ainsi dire, accessoire : et d'autant [qu'il] ne l'a acceptée que comme à regret, y étant obligé par les ordres exprès de son Père, de là vient qu'il en a réservé l'exercice à la fin des siècles. En attendant il reçoit miséricordieusement tous ceux qui viennent à lui; il s'offre de bon cœur à eux , pour être leur intercesseur auprès de son Père : enfin telle est sa charge, et telle sa fonction ; il n'est envoyé que pour faire miséricorde.

Et à ce propos, il me souvient d'un petit mot de saint Pierre, par lequel il dépeint fort bien le Sauveur à Corneille. Jésus de Nazareth, dit-il, homme approuvé de Dieu, qui passait bien faisant et guérissant tous les oppressés: *Pertransiit benefaciendo, et sanando omnes oppressos a diabolo* (*Act.*, X, 38). O Dieu , les belles paroles, et bien dignes de mon Sauveur! La folle éloquence du siècle, quand elle veut élever quelque valeureux capitaine, dit qu'il a parcouru les provinces moins par ses pas, que par ses victoires (*Plin. Secund.*, *Paneg. Traj. dict.*). Les panégyriques sont pleins de semblables discours. Et qu'est-ce à dire, à votre avis, que parcourir les provinces par des victoires ? n'est-ce pas porter

partout le carnage et la pillerie! Ah! que mon Sauveur a parcouru la Judée d'une manière bien plus aimable! il l'a parcourue moins par ses pas que par ses bienfaits. Il allait de tous côtés, guérissant les malades, consolant les misérables, instruisant les ignorants, annonçant à tous avec une fermeté invincible la parole de vie éternelle, que le Saint-Esprit lui avait mise à la bouche: *Pertransiit benefaciendo*. Ce n'était pas seulement les lieux où il arrêtait, qui se trouvaient mieux de sa présence: autant de pas, autant de vestiges de sa bonté. Il rendait remarquables les endroits par où il passait, par la profusion de ses grâces. En cette bourgade, il n'y a plus d'aveugles, ni d'estropiés: sans doute, disait-on, le débonnaire Jésus a passé par là.

Et en effet, chrétiens, quelle contrée de la Palestine n'a pas expérimenté mille et mille fois sa douceur? Et je ne doute pas qu'il n'eût été chercher les malheureux jusqu'au bout du monde, si les ordres de son Père ne l'eussent arrêté en Judée. Vit-il jamais un misérable, qu'il n'en eût pitié? Ah! que je suis ravi, quand je vois dans son Evangile qu'il n'entreprend presque jamais aucune guérison importante, qu'il ne donne auparavant quelque marque de compassion! il y en a mille beaux endroits dans les Evangiles. La première grâce qu'il leur faisait, c'était de les plaindre en son âme avec une affection véritablement paternelle; son cœur écoutait la voix de la misère qui l'attendrissait, et en même temps il sollicitait son bras à les soulager.

Que ne ressentons-nous du moins, ô fidèles, quelque peu de cette tendresse? Nous n'avons pas en nos mains ce grand et prodigieux pouvoir pour subvenir aux nécessités de nos pauvres frères; mais Dieu et la nature ont inséré dans nos âmes je ne sais quel sentiment, qui ne nous permet pas de voir souffrir nos semblables, sans y prendre part, à moins que de n'être plus hommes. Mes frères (1), faisons donc voir aux pauvres que nous sommes touchés de leurs misères, si nous n'avons pas dépouillé toute sorte d'humanité. Ceux qui ne leur donnent qu'à regret, que pour se délivrer de leurs importunités, (2) ont-ils jamais pris la peine de considérer que c'est le Fils de Dieu qui les leur adresse; que ce serait bien souvent leur faire une double aumône, que de leur épargner la honte de nous demander; que toujours la première aumône doit venir du cœur; je veux dire, fidèles, une aumône de tendre compassion; c'est un présent qui ne s'épuise jamais; il y en a dans nos âmes un trésor immense et une source infinie; et cependant c'est le seul dont le Fils de Dieu fait état. Quand vous distribuez de l'argent ou du pain, c'est faire l'aumône au pauvre; mais quand vous accueillez le pauvre avec ce sentiment de tendresse, savez-vous ce que vous faites? vous faites l'aumône à Dieu: *J'aime mieux*, dit-il, *la miséricorde que le sacrifice* (*Matth.*, IX, 13). C'est alors que votre charité donne des ailes à cette matière pesante et terrestre; et par les mains des pauvres dans lesquelles vous la consignez, elle la fait monter devant Dieu comme une offrande agréable. C'est alors que vous devenez véritablement semblables au Sauveur Jésus, qui n'a pris une chair humaine qu'afin de compatir à nos infirmités avec une affection plus sensible.

(1) Au nom de Dieu.
(2) Songent-ils bien

Oui certes, il est vrai, chrétiens; ce qui a fait résoudre le Fils de Dieu à se revêtir d'une chair semblable à la nôtre, c'est le dessein qu'il a eu de ressentir pour nous une compassion véritable; et en voici la raison prise de l'Epître aux Hébreux, dont je m'en vais tâcher de vous exposer la doctrine; et rendez-[vous], s'il vous plaît, attentifs. Si le Fils de Dieu n'avait prétendu autre chose que de s'unir seulement à quelques-unes de ses créatures, les intelligences célestes se présentaient, ce semble, à propos dans son voisinage, qui, à raison de leur immortalité et de leurs autres qualités éminentes, ont sans doute plus de rapport avec la nature divine; mais, certes, il n'avait que faire de chercher dans ses créatures ni la grandeur, ni l'immortalité. Qu'est-ce qu'il y cherchait, chrétiens? la misère et la compassion. C'est pourquoi, dit excellemment la savante Epître aux Hébreux: *Non angelos apprehendit; sed semen Abrahæ apprehendit* (*Hebr.*, II, 16). Il n'a pas pris la nature angélique; mais il a voulu prendre, servons-nous des mots de l'auteur, il a voulu appréhender la nature humaine. La belle réflexion que fait, à mon avis, sur ces mots le docte saint Jean Chrysostome (*In Epist. ad Hebr. Homil.* V, *n.* 1, *t.* XII, *p.* 51). Il a, dit l'Apôtre, appréhendé la nature humaine; elle s'enfuyait, elle ne voulait point du Sauveur; qu'a-t-il fait? Il a couru après d'une course précipitée, *sautant les montagnes* (*Cant.*, II, 8), c'est-à-dire, les ordres des anges, comme il est écrit aux Cantiques: *Il a couru, comme un géant, à grands pas et démesurés*, passant en un moment du ciel en la terre: *Exsultavit ut gigas ad currendam viam* (*Ps.* XVIII, 6). Là il a atteint cette fugitive nature, il l'a saisie, il l'a appréhendée au corps et en l'âme: *Semen Abrahæ apprehendit* (*Heb.*, II, 16). Il a eu pour ses frères, c'est-à-dire, pour nous autres hommes, une si grande tendresse, qu'il a voulu en tout point se rendre semblable à eux: *Debuit per omnia fratribus similari* (*Ibid.*, 17). Il a vu que nous étions composés de chair et de sang; pour cela, il a pris non un corps céleste, comme disaient les Marcionites; non une chair fantastique et un spectre d'homme, comme assuraient les Manichéens; quoi donc? une chair tout ainsi que nous, un sang qui avait les mêmes qualités que le nôtre: *Quia pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter participavit iisdem* (*Ibid.*, 14). Et ainsi parce que les enfants sont d'une nature mortelle, composée de chair et de sang, il a aussi lui-même participé à cette même nature, dit le grand Apôtre aux Hébreux; et cela pour quelle raison? *Ut misericors fieret* (*Ibid.*, 17):

Afin d'être miséricordieux, poursuit le même saint Paul.

Et quoi donc, le Fils de Dieu, dans l'éternité de sa gloire, était-il sans miséricorde! Non, certes ; mais sa miséricorde n'était pas accompagnée d'une compassion effective ; parce que, comme vous savez, toute véritable compassion suppose quelque douleur ; et partant le Fils de Dieu, dans le sein du Père éternel, était également incapable de pâtir et de compatir ; et lorsque l'Ecriture attribue ces sortes d'affections à la nature divine, vous n'ignorez pas que cette façon de parler ne peut être que figurée. C'est ce qui a obligé le Sauveur à prendre une nature humaine; parce qu'il voulait ressentir une réelle et véritable pitié : *Ut misericors fieret.* Si donc il voulait être touché pour nous d'une pitié réelle et véritable, il fallait qu'il prît une nature capable de ces émotions; ou bien disons autrement, et toutefois toujours dans les mêmes principes : Notre Dieu, dans la grandeur de sa majesté, avait pitié de nous comme de ses enfants et de ses ouvrages; mais depuis l'Incarnation, il a commencé à nous plaindre, comme ses frères, comme ses semblables, comme des hommes tels que lui. Depuis ce temps-là, il ne nous a pas plaints seulement comme l'on voit ceux qui sont dans le port plaindre souvent les autres qu'ils voient agités sur la mer d'une furieuse tourmente; mais il nous a plaints comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres, par une expérience sensible de leurs communes misères; enfin, l'oserai-je dire? il nous a plaints, ce bon frère, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous; ayant eu, ainsi que nous, une chair sensible aux douleurs, et un sang capable de s'émouvoir, et une température de corps sujette, comme la nôtre, à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. C'est pourquoi l'Apôtre se glorifie de la grande bénignité de notre pontife : Ah ! nous n'avons pas un pontife, dit-il, qui soit insensible à nos maux : *Non habemus pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris* (*Heb.*, IV, 15); pour quelle raison? Parce qu'il a passé par toute sorte d'épreuves : *Tentatum per omnia* (*Ibid.*).

Vous le savez, chrétiens; parmi toutes les personnes dont nous plaignons les disgrâces, il n'y en a point pour lesquelles nous soyons émus d'une compassion plus tendre, que celles que nous voyons (1) dans les mêmes afflictions, dont quelque fâcheuse rencontre nous a fait éprouver la rigueur. Vous perdez un bon ami; j'en ai perdu un autrefois; dans cette rencontre d'afflictions, ma douleur et ma compassion s'en échauffera davantage ; je sais par expérience combien il est sensible de perdre un ami. Ici je vous annonce une douce consolation, ô pauvres nécessiteux, malades oppressés, enfin généralement misérables, quels que vous soyez. Jésus mon pontife n'a épargné à son corps ni les sueurs, ni les fatigues, ni la faim, ni la soif, ni les infirmités, ni la mort; il n'a épargné à son esprit ni les tristesses, ni les injures, ni les ennuis, ni les appréhensions. O Dieu! qu'il aura d'inclination de nous assister, nous qu'il voit du plus haut des cieux battus de ces mêmes orages dont il a été autrefois attaqué ! *Tentatum per omnia.* Il a tout pris jusqu'aux moindres choses, tout jusqu'aux plus grandes infirmités, si vous en exceptez le péché : *Absque peccato* (*Ibid.*), encore connaît-il bien par sa propre expérience combien est grand le poids du péché; il a daigné porter les nôtres à la croix sur ses épaules innocentes : *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum* (I *Petr.*, II, 24). On dirait qu'il s'est (1) voulu rendre en quelque sorte semblable aux pécheurs : *In similitudinem carnis peccati* (*Rom.*, VIII, 3), dit saint Paul ; afin de déplorer leur misère avec une plus grande tendresse. De là ces larmes amères, de là ces plaintes charitables que nous avons vues aujourd'hui dans notre Evangile.

Et je remarque, ô fidèles, que cette compassion ne l'a pas seulement accompagné durant le cours de sa vie : car si l'Apôtre l'a, comme vous voyez, attachée à sa qualité de pontife; selon sa doctrine, tout pontife doit compatir. Or le Sauveur n'a pas seulement été mon pontife, lorsqu'il s'est immolé pour mes péchés sur la croix ; mais à présent il est entré au sanctuaire par la vertu de son sang ; afin de paraître pour nous devant la face de Dieu (*Heb.*, IX, 12, 24), et y exercer un sacerdoce éternel selon l'ordre de Melchisédech. Il est donc pontife et sacrificateur à jamais; c'est la doctrine du même apôtre; ce qui a donné la hardiesse à l'admirable Origène de dire ces affectueuses paroles : Mon Seigneur Jésus pleure encore mes péchés, il gémit et soupire pour nous : *Dominus meus Jesus luget etiam nunc peccata mea, gemit suspiratque pro nobis* (*In. Levit. Hom.* VII, *n.* 2, *t.* II, *p.* 221). Il veut dire que, pour être heureux, il n'en a pas dépouillé les sentiments d'humanité; il a encore pitié de nous; il n'a pas oublié ses longs travaux, ni toutes les autres épreuves de son laborieux pèlerinage; il a compassion de nous voir passer une vie dont il a éprouvé les misères, qu'il sait être assiégée de tant de diverses calamités. Ce sentiment le touche dans la félicité de sa gloire, encore qu'il ne le trouble pas; il agit en son cœur, bien qu'il n'agite pas son cœur; si nous avions besoin de larmes, il en donnerait.

Pour moi, je vous l'avoue, chrétiens, c'est là mon unique espérance, c'est là toute ma joie et le seul appui de mon repos : autrement dans quel désespoir ne m'abîmerait pas le nombre infini de mes crimes? Quand je considère le sentier étroit sur lequel Dieu m'a commandé de marcher, la prodigieuse difficulté qu'il y a de retenir dans un chemin si glissant une volonté si volage et si précipitée que la mienne ; quand je jette les yeux sur la profondeur impénétrable du cœur de l'homme, capable de cacher dans ses replis tortueux tant d'inclinations corrompues dont je n'aurai nulle connaissance;

(1) Affligées des mêmes infortunes.

(1) Rendu autant qu'il s'est pu faire.

enfin, quand je vois l'amour-propre faire pour l'ordinaire la meilleure partie de mes actions ; je frémis d'horreur, ô fidèles, qu'il ne se trouve beaucoup de péchés dans les choses qui me paraissent les plus innocentes : et quand même je serais très-juste devant les hommes, ô Dieu éternel, quelle justice humaine ne disparaîtrait point devant votre face? et qui serait celui qui pourrait justifier sa vie, si vous entriez avec lui dans un examen rigoureux? Si le saint apôtre saint Paul, après avoir dit avec une si grande assurance, qu'il ne se sent point coupable en soi-même, ne laisse pas de craindre de n'être pas justifié devant vous : *Nihil mihi conscius sum; sed non in hoc justificatus sum* (I *Cor.*, IV, 4) ; que dirai-je, moi misérable? et quels devront donc être les troubles de ma conscience? Mais, ô mon aimable pontife, c'est vous qui répandez une certaine sérénité dans mon cœur, qui me fait vivre en paix sous l'ombre de votre protection. Pontife fidèle et compatissant à mes maux ; non, tant que je vous verrai à la droite de votre Père avec une nature semblable à la mienne, je ne croirai jamais que le genre humain lui déplaise, et la terreur de sa majesté ne m'empêchera point d'approcher de l'asile de sa miséricorde. Vous avez voulu être appelé par le prophète Isaïe, un homme de douleurs, et qui sait ce que c'est que l'infirmité : *Virum dolorum et scientem infirmitatem* (*Is.*, LIII, 3). Vous savez en effet par expérience, vous savez ce que c'est que l'infirmité de ma chair, et combien elle pèse à l'esprit, et que vous-même en votre passion avez eu besoin de toute votre constance pour en soutenir la faiblesse. *L'esprit est fort*, disiez-vous; *mais la chair est infirme* (*Matth.*, XXVI, 41) : cela me rend très-certain que vous aurez pitié de mes maux. Fortifiez mon âme, ô Seigneur, d'une sainte et salutaire confiance ; par laquelle, me défiant des plaisirs, me défiant des honneurs de la terre, me défiant de moi-même, je n'appuie mon cœur que sur votre miséricorde, et établi sur ce roc immobile, je voie briser à mes pieds les troubles et les tempêtes qui agitent la vie humaine.

Mais, ô Dieu, éloignez de moi une autre sorte de confiance qui règne parmi les libertins ; confiance aveugle et téméraire, qui, ajoutant l'audace au crime, et l'insolence à l'ingratitude, les enhardit à se révolter contre vous par l'espérance de l'impunité. Loin de nous, loin de nous, ô fidèles, une si détestable manie : car de même que la pénitence, en même temps qu'elle amollit la dureté de nos cœurs, attendrit aussi et amollit par ses larmes le cœur irrité de Jésus; ainsi notre endurcissement nous rendrait à la fin le cœur du même Jésus endurci et inexorable. Arrêtons-nous ici, chrétiens, et sur cette considération, entrons, avec l'aide de Dieu, dans notre seconde partie.

SECOND POINT

Ceux qui sont tant soit peu versés dans les Écritures, savent bien qu'une des plus belles promesses que Dieu ait faites à son Fils, est celle de lui donner l'empire de tout l'univers, et de faire par ce moyen que tous les hommes soient ses sujets. Or, encore que nous fassions semblant d'être chrétiens, et qu'à nous entendre parler, on pût croire que nous tenons ce titre à honneur; si est-ce néanmoins que nous n'épargnons rien pour empêcher que cet oracle divin ne soit véritable. Et certainement il s'en faut beaucoup que le Sauveur ne règne sur nous, puisque d'observer sa loi c'est la moindre de nos pensées; et toutefois comme il serait très-injuste qu'à cause de notre malice le Fils de Dieu fût privé d'un honneur qui lui est si bien dû, lorsque par nos rébellions il semble que nous nous retirions de son empire, il trouve bien le moyen d'y rentrer par une autre voie. Le Fils de Dieu donc peut régner en deux façons sur les hommes.

Il y en a sur lesquels il règne par ses charmes, par les attraits de sa grâce, par l'équité de sa loi, par la douceur de ses promesses, par la force de ses vérités ; ce sont les justes ses bien-aimés : et c'est ce règne que David prophétise en esprit au psaume : Allez, ô le plus beau des hommes, avec cette grâce et cette beauté qui vous est si naturelle; allez-vous-en, dit-il, combattre et régner : *Specie tua et pulchritudine tua* (*Ps.* XLIV, 5). Que cet empire est doux, chrétiens! et de quel supplice, de quelle servitude ne seront pas dignes ceux qui refuseront une domination si juste et si agréable? Aussi le Fils de Dieu régnera sur eux d'une autre manière, bien étrange, et qui ne leur sera pas supportable : il y régnera par la rigueur de ses ordonnances, par l'exécution de sa justice, par l'exercice de sa vengeance. C'est de ce règne qu'il faut entendre le psaume second, dans lequel Dieu est introduit parlant à son Fils en ces termes : Vous les régirez, ô mon Fils, avec un sceptre de fer, et vous les romprez tout ainsi qu'un vaisseau d'argile : *Reges eos in virga ferrea, et sicut vas figuli confringes eos* (*Ps.* II, 9); et ces autres paroles : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied : *Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum* (*Ps.* CIX, 2) ; et celles-ci : Le Seigneur règne, que la terre tressaille de joie : *Dominus regnavit; exsultet terra* (*Ps.* XCVI, 1); celles-là enfin : Le Seigneur règne; que tous les peuples soient saisis de frayeur : *Dominus regnavit; irascantur populi* (*Ps.* XCVIII, 1). Et de ces vérités, nous en avons un exemple évident dans le peuple Juif.

Le Fils de Dieu vient à eux dans un appareil de douceur, plutôt comme leur compagnon que comme leur maître. C'était un homme sans faste et sans bruit, le plus paisible qui fût au monde; il voulait régner sur eux par sa miséricorde et par ses bienfaits, ainsi que je vous le disais tout à l'heure. Mais comme il n'y a point de fontaine dont la course soit si tranquille, à laquelle on ne fasse prendre par la résistance la rapidité d'un torrent; de même le Sauveur, irrité par tous ces obstacles que les Juifs

aveugles opposent à sa bonté, semble déposer en un moment toute cette humeur pacifique. C'est ce qu'il leur fit entendre une fois, étant près de Jérusalem, par une parabole excellente rapportée en saint Luc, dans laquelle il se dépeint soi-même (1) sous la figure d'un roi qui, s'en étant allé bien loin dans une terre étrangère, apprend que ses sujets se sont révoltés contre lui; et pour vous le faire court, voici la sentence qu'il leur prononce : *Pour mes ennemis, dit-il, qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, qu'on me les amène et qu'on les égorge en ma présence* (*Luc.*, XIX, 12 *et seq.*) : où, certes, vous le voyez bien autre que je ne vous le représentais dans ma première partie. Là il ne pouvait voir un misérable, qu'il n'en eût pitié : ici il fait venir ses ennemis, et les fait égorger à ses yeux.

En effet, il a exercé sur les Juifs une punition exemplaire, que vous voyez clairement déduite dans notre Evangile ; et d'autant qu'il m'a semblé inutile de chercher bien loin des raisons, où mon propre texte me fournit un exemple si visible et si authentique dans la désolation de Jérusalem ; je me suis résolu de me servir des moyens que le Fils de Dieu lui-même semble m'avoir mis à la main. Je m'en vais donc employer le reste de cet entretien à vous représenter, si je puis, les ruines de Jérusalem encore toutes fumantes du feu de la colère divine : et comme vous avez reconnu dans notre première partie, qu'il n'y a rien de plus aimable que les embrassements du Sauveur, j'espère qu'étant étonnés dans le fond de vos consciences d'un événement si tragique, vous serez contraints d'avouer qu'il n'y a rien de plus terrible que de tomber en ses mains, quand sa bonté, surmontée par la multitude des crimes, est devenue implacable : pour cela je toucherai seulement les principales circonstances.

Jérusalem, demeure de tant de rois, qui, dans le temps qu'elle fut ruinée, était sans difficulté la plus ancienne ville du monde, et le pouvait disputer en beauté avec celles qui étaient les plus renommées dans tout l'Orient, pendant deux mille et environ deux cents ans qui ont mesuré sa durée, a certainement éprouvé beaucoup de différentes fortunes : mais nous pouvons toutefois assurer que, tandis qu'elle est demeurée dans l'observance de la loi de Dieu, elle était la plus paisible et la plus heureuse ville du monde. Mais déjà il y avait longtemps qu'elle se rendait de plus en plus rebelle à ses volontés, qu'elle souillait ses mains par le meurtre de ses saints prophètes, et attirait sur sa tête un déluge de sang innocent qui grossissait tous les jours; jusqu'à tant que ses iniquités étant montées jusqu'au dernier comble, elles contraignirent enfin la justice divine à en faire un châtiment exemplaire. Comme donc Dieu avait résolu que cette vengeance éclatât par tout l'univers, pour servir à tous les peuples et à tous les âges d'un mémorial éternel, il y voulut employer les premières personnes du monde, je veux dire, les Romains, maîtres de la terre et des mers, Vespasien et Tite que déjà il avait destinés à l'empire du genre humain : tant il est vrai que les plus grands potentats de la terre ne sont, après tout, autre chose que les ministres de ses conseils.

(1) Comme un roi.

Et afin que vous ne croyiez pas que ce débordement de l'armée romaine dans la Judée, soit plutôt arrivé par un événement fortuit que par un ordre exprès de la Providence divine, écoutez la menace qu'il en fait à son peuple par la bouche de son serviteur Moïse; c'est-à-dire, (1) six à sept cents ans avant que ni Jérusalem, ni Rome fussent bâties ; elle est couchée au Deutéronome. Israël, dit Moïse, si tu résistes jamais aux volontés de ton Dieu, il amènera sur toi, des extrémités de la terre, une nation inconnue, dont tu ne pourras entendre la langue (*Deut.*, XXVIII, 49) ; c'est-à-dire, avec laquelle tu n'auras aucune sorte de commerce : ce sont les propres mots de Moïse. Un mot de réflexion, chrétiens. Les Mèdes, les Perses, les Syriens, dont nous apprenons par l'histoire, que Jérusalem a subi le joug avant sa dernière ruine, étaient tous peuples de l'Orient, avec lesquels par conséquent elle pouvait entretenir un commerce assez ordinaire : mais pour les Romains, que de vastes mers, que de longs espaces de terre les en séparaient! Rome à l'Occident, Jérusalem à son égard jusque dans les confins de l'Orient, c'est ce qu'on appelle proprement les extrémités de la terre. Aussi les Romains s'étaient déjà rendus redoutables par tout le monde, que les Juifs ne les connaissaient encore que par quelques bruits confus de leur grandeur et de leurs victoires. Mais poursuivons notre prophétie.

Ce peuple viendra fondre sur toi tout ainsi qu'une aigle volante : *In similitudinem aquilæ volantis* (*Ibid.*). Ne vous semble-t-il pas à ces marques reconnaître le symbole de l'empire romain, qui portait dans ses étendards une aigle aux ailes déployées ? passons outre. Une nation audacieuse, continue Moïse, (et y eut-il jamais peuple plus orgueilleux que les Romains, ni qui eût un plus grand mépris pour tous les autres peuples du monde, qu'ils considéraient à leur égard comme des esclaves?) qui ne respectera point tes vieillards, et n'aura point de pitié de tes enfants. Ceci me fait souvenir de cette fatale journée dans laquelle les soldats romains étant entrés de force dans la ville de Jérusalem, sans faire aucune distinction de sexe, ni d'âge, les enveloppèrent tous dans un massacre commun. Quoi plus? Ce peuple dit Moïse, t'assiégera dans toutes tes places (*Ibid.*, 52) : et il paraît par l'histoire qu'il n'y en a eu aucune dans la Judée qui n'ait été contrainte de recevoir garnison romaine, et quasi toutes après un long siége. Et enfin ils porteront par terre tes hautes et superbes murailles qui te rendaient insolente : *Destruentur muri tui firmi atque su-*

(1) Plusieurs centaines d'années.

blimes, in quibus habebas fiduciam (*Deut.*, XXVIII, 52). Ne dirait-on pas que le prophète a voulu dépeindre ces belles murailles de Jérusalem, ces fortifications si régulières, ces remparts si superbement élevés, ces tours de si admirable structure, qu'il n'y avait rien de semblable dans tout l'univers (*De Bell. Jud.*, *lib.* V, *c.* IV, *n.* 3, *p.* 1223, *Ed. Oxon.* 1720), selon que le rapporte Josèphe? et tout cela toutefois fut tellement renversé, qu'au dire du même Josèphe, historien juif, témoin oculaire de toutes ces choses et de celles que j'ai à vous dire, il n'y resta pas aucun vestige que cette ville eût jamais été (*Ibid. l.* VII, *c.* I, *n.* 1, *p.* 1295).

O redoutable fureur de Dieu, qui anéantis tout ce que tu frappes! Mais il fallait accomplir la prophétie de mon Maître, qui assure dans mon Evangile, qu'il ne demeurerait pas pierre sur pierre dans l'enceinte d'une si grande ville : *Non relinquent in te lapidem super lapidem* (*Luc.*, XIX, 44). C'est ce que firent les soldats romains, en exécution des ordres de Dieu ; et Tite, leur capitaine et le fils de leur empereur, après avoir mis fin à cette fameuse expédition, resta toute sa vie tellement étonné des marques de la vengeance divine, qu'il avait si évidemment découverte dans la suite de cette guerre, que quand on le congratulait d'une conquête si glorieuse : Non, non, disait-il, ce n'est pas moi qui ai dompté les Juifs; je n'ai fait que prêter mon bras à Dieu qui était irrité contre eux (*Philost. Apol. Tyan. Vit.*, *l.* VI, *c.* 24, *p.* 304, 305. *Edit. Morel.*). Parole que j'ai d'autant plus soigneusement remarquée, qu'elle a été prononcée par un empereur infidèle, et qu'elle nous est rapportée par Philostrate, historien profane, dans la vie d'Apollonius Tyaneus.

Après cela, chrétiens, nous qui sommes les enfants de Dieu, comment ne serons-nous point effrayés de ses jugements, qui étonnent jusqu'à ses ennemis ? Mais ce n'est ici que la moindre partie de ce qu'il prépare à ce peuple; vous allez voir tout à l'heure quelles machines il fait jouer, quand il veut faire sentir la pesanteur de son bras aux grandes villes et aux nations tout entières ; et Dieu veuille que nous n'en voyions pas quelque funeste exemple en nos jours ! Non, non, nation déloyale, ce n'est pas assez, pour te punir, de l'armée des Romains ; non que les Romains, je l'avoue, ne soient de beaucoup trop forts pour toi ; et c'est en vain que tu prétends défendre ta liberté contre ces maîtres du monde. Mais s'ils sont assez puissants pour te surmonter, il faut quelque chose de plus pour t'affliger ainsi que tu le mérites ; que deux ou trois troupes de Juifs séditieux entrent donc dans Jérusalem, et qu'elle en devienne la proie, afin que tous ensemble ils deviennent la proie des Romains.

O Dieu, quelle fureur! l'ennemi est à leur porte, et je vois dans la ville trois ou quatre factions contraires qui se déchirent entre elles, qui toutes déchirent le peuple, se faisant entre elles une guerre ouverte pour l'honneur du commandement, mais unies toutefois pour la société de crimes et de voleries. Figurez-vous dans Jérusalem plus de vingt-deux mille hommes de guerre, gens de carnage et de sang, qui s'étaient aguerris par leurs brigandages ; au reste, si déterminés, qu'on eût dit, rapporte Josèphe, qu'ils se nourrissaient d'incommodités, et que la famine et la peste leur donnaient de nouvelles forces (*De Bell. Judaic.*, *l.* V, *c.* VIII, *n.* 2, *tom.* II, *p.* 1238, *c.* XII, *n.* 4, *p.* 1253, *c.* XIII, *n.* 7, *p.* 1256). Toutefois, Messieurs, ne les considérez pas comme des soldats destinés contre les Romains ; ce sont des bourreaux que Dieu a armés les uns contre les autres. Chose incroyable et néanmoins très-certaine ! à peine retournaient-ils d'un assaut soutenu contre les Romains, qu'ils se livraient dans leur ville de plus cruelles batailles; leurs mains n'étaient pas encore essuyées du sang de leurs ennemis, et ils les venaient tremper dans celui de leurs citoyens. Tite les pressait si vivement, qu'à peine pouvaient-ils respirer; et ils se disputaient encore, les armes à la main, à qui commanderait dans cette ville réduite aux abois, qu'eux-mêmes avaient désolée par leurs pilleries, et qui n'était presque plus qu'un champ couvert de corps morts.

Vous vous étonnez à bon droit de cet aveuglement dont ils sont encore menacés dans mon vingt-huitième chapitre du Deutéronome : *Percutiam vos amentia et furore mentis* (*Deut.*, XXVIII, 28) : Je vous frapperai de folie et d'aliénation d'esprit. Mais peut-être vous ne remarquez pas que Dieu a laissé tomber les mêmes fléaux sur nos têtes. La France, hélas ! notre commune patrie, agitée depuis si longtemps par une guerre étrangère, achève de se désoler par ses divisions intestines. Encore, parmi les Juifs, tous les deux partis conspiraient à repousser l'ennemi commun, bien loin de vouloir se fortifier par son secours, ou y entretenir quelqu'intelligence ; le moindre soupçon en était puni de mort sans rémission. Et nous, au contraire..... Ah ! fidèles, n'achevons pas, épargnons un peu notre honte; songeons plutôt aux moyens d'apaiser la juste colère de Dieu, qui commence à éclater sur nos têtes ; aussi bien la suite de mon récit me rappelle.

Je vous ai fait voir l'ennemi qui les presse au dehors des murailles ; vous voyez la division qui les déchire au dedans de leur ville; voici un ennemi plus cruel qui va porter une guerre furieuse au fond des maisons. Cet ennemi dont je veux parler, c'est la faim, qui, suivie de ses deux satellites, la rage et le désespoir, va mettre aux mains, non plus les citoyens contre les citoyens, mais le mari contre la femme, et le père contre les enfants, et cela pour quelques vieux restes de pain à demi rongés. Que dis-je, pour du pain ? ils eussent [été] trop heureux ; pour cent ordures qui sont remarquées dans l'histoire, et que je m'abstiens de nommer par le respect de cette audience ; jusque-là qu'une femme dénaturée, qui avait

un enfant dans le berceau, ô mères, détournez vos oreilles! eut bien la rage de le massacrer, de le faire bouillir et de le manger. Action abominable, et qui fait dresser les cheveux, prédite toutefois dans le chapitre du Deutéronome que j'ai déjà cité tant de fois : Je te réduirai à une telle extrémité de famine, que tu mangeras le fruit de ton ventre : *Comedes fructum uteri tui* (*Deut.*, XXVIII, 53).

Et à la vérité, chrétiens, quand je fais réflexion sur les diverses calamités qui affligent la vie humaine, entre toutes les autres la famine me semble être celle qui représente mieux l'état d'une âme criminelle, et la peine qu'elle mérite. L'âme, aussi bien que le corps, a sa faim et sa nourriture : cette nourriture, c'est la vérité, c'est un bien permanent et solide, c'est une pure et sincère beauté; et tout cela, c'est Dieu même (*Luc.*, XV, 14; XVI, 24). Comme donc elle se sent piquée d'un certain appétit qui la rend affamée de quelque bien hors de soi, elle se jette avec avidité sur l'objet des choses créées qui se présentent à elle, espérant s'en rassasier; mais ce sont viandes creuses, qui ne sont pas assez fortes, et n'ont pas assez de corps pour la sustenter; au contraire, la retirant de Dieu qui est sa véritable et solide nourriture, ils la jettent insensiblement dans une extrême nécessité et dans une famine désespérée. D'où vient que l'enfant prodigue, si vous y prenez garde, sortant de la maison paternelle, arrive en un pays où il y a une horrible famine; et le mauvais riche, enseveli dans les flammes, demande et demandera éternellement une goutte d'eau, qui ne lui sera jamais accordée. C'est la véritable punition des damnés, toujours tourmentés d'une faim et d'une soif si enragée, qu'ils se rongent et se consument eux-mêmes dans leur désespoir. Que si vous voulez voir une image de l'état où ils sont, jetez les yeux sur cette nation réprouvée, enclose dans les murailles de Jérusalem.

Il n'est pas croyable combien il y avait de monde renfermé dans cette ville; car outre que Jérusalem était déjà fort peuplée, tous les Juifs y étaient accourus de tous côtés, afin de célébrer la pâque, selon leur coutume. Or, chacun sait la religion de ce peuple pour toutes ses cérémonies. Comme donc ils y étaient assemblés des millions entiers, l'armée romaine survint tout à coup et forma le siége, sans que l'on eût le loisir de pourvoir à la subsistance d'un si grand peuple. Ici je ne puis que je n'interrompe mon discours, pour admirer vos conseils, ô éternel Roi des siècles! qui choisissez si bien le temps de surprendre vos ennemis. Ce n'étaient pas seulement les habitants de Jérusalem, c'étaient tous les Juifs que vous vouliez châtier. Voilà donc, pour ainsi dire, toute la nation enfermée dans une même prison, comme étant déjà par vous condamnée au dernier supplice; et cela dans le temps de Pâque, la principale de leurs solennités, pour accomplir cette fameuse prophétie, par laquelle vous leur dénonciez : Que vous changeriez leurs fêtes en deuil : *Convertam festivitates vestras in luctum* (*Amos*, VIII, 10). Certes, vous vous êtes souvenu, ô grand Dieu! que c'était dans le temps de Pâque que leurs pères avaient osé emprisonner le Sauveur : vous leur rendez le change, ô Seigneur! et dans le même temps de Pâques vous emprisonnez dans la capitale de leur pays leurs enfants, imitateurs de leur opiniâtreté.

En effet, qui considérera l'état de Jérusalem, et les travaux dont l'empereur Tite fit environner ses murailles; il la prendra plutôt pour une prison que pour une ville; car encore que son armée fût de près de soixante mille hommes des meilleurs soldats de la terre, il ne croyait pas pouvoir tellement tenir les passages fermés, que les Juifs qui savaient tous les détours des chemins n'échappassent à travers de son camp, ainsi que des loups affamés, pour chercher de la nourriture. Jugez de l'enceinte de la ville, que soixante mille hommes ne peuvent assez environner. Que fait-il? il prend une étrange résolution, et jusqu'alors inconnue : ce fut de tirer tout autour de Jérusalem une muraille munie de quantité de forts; et cet ouvrage, qui d'abord paraissait impossible, fut achevé en trois jours, non sans quelque vertu plus qu'humaine. Aussi Josèphe remarque : Que je ne sais quelle ardeur céleste saisit tout à coup l'esprit des soldats (*De Bell. Judaic.*, *l.* V, *c.* XII, *n.* 2, *p.* 1251. *Ed. Oxon.*, 1720) : de sorte qu'entreprenant ce grand œuvre sous les auspices de Dieu, ils en imitèrent la promptitude.

Voilà, voilà, chrétiens, la prophétie de mon Evangile accomplie de point en point. Te voilà assiégée de tes ennemis, comme mon Maître te l'a prédit quarante ans auparavant : *O Jérusalem! te voilà pressée de tous côtés; ils t'ont mise à l'étroit, ils t'ont environnée de remparts et de forts* (*Luc.*, XIX, 43). Ce sont les mots de mon texte, et y a-t-il une seule parole qui ne semble y avoir été mise pour dépeindre cette circonvallation, non de lignes, mais de murailles? Depuis ce temps, quels discours pourraient vous dépeindre leur faim enragée, leur fureur et leur désespoir; et la prodigieuse quantité de morts qui gisaient dans leurs rues sans espérance de sépulture, exhalant de leurs corps pourris le venin, la peste et la mort?

Cependant, ô aveuglement! ces peuples insensés, qui voyaient accomplir à leurs yeux tant d'illustres prophéties tirées de leurs propres livres, écoutaient encore un tas de devins qui leur promettaient l'empire du monde. Comme l'endurci Pharaon, qui, voyant les grands prodiges que la main de Dieu opérait par la main de Moïse et d'Aaron, ses ministres, avait encore recours aux illusions de ses enchanteurs (*Num.*, VII *et* VIII). Ainsi Dieu a accoutumé de se venger de ses ennemis; ils refusent de solides espérances, il les laisse séduire par mille folles prétentions; ils s'obstinent à ne vouloir

point recevoir ses inspirations ; il leur pervertit le sens, il les abandonne à leurs conseils furieux ; ils s'endurcissent contre lui : le ciel après cela devient de fer sur leur tête : *Dabo vobis cœlum desuper sicut ferrum* (*Lev.*, XXVI, 19). Il ne leur envoie plus aucune influence de grâce.

Ce fut cet endurcissement qui fit opiniâtrer les Juifs contre les Romains, contre la peste, contre la famine, contre Dieu qui leur faisait la guerre si ouvertement : cet endurcissement, dis-je, les fit tellement opiniâtres, qu'après tant de désastres il fallut encore prendre leur ville de force : ce qui fut le dernier trait de colère que Dieu lança sur elle. Si on eût composé, à la faveur de la capitulation, beaucoup de Juifs se seraient sauvés. Tite lui-même ne les voyait périr qu'à regret. Or, il fallait à la justice divine un nombre infini de victimes ; elle voulait voir onze cent mille hommes couchés sur la place dans le siége d'une seule ville ; et après cela encore, poursuivant les restes de cette nation déloyale, elle les a dispersés par toute la terre : pour quelle raison ? Comme les magistrats, après avoir fait rouer quelques malfaiteurs, ordonnent que l'on exposera en plusieurs endroits, sur les grands chemins, leurs membres écartelés, pour faire frayeur aux autres scélérats : cette comparaison vous fait horreur ; tant y a que Dieu s'est comporté à peu près de même. Après avoir exécuté sur les Juifs l'arrêt de mort que leurs propres prophètes leur avaient, il y avait si longtemps, prononcé ; il les a répandus çà et là parmi le monde, portant de toutes [parts] imprimée sur eux la marque de sa vengeance.

Peuple monstrueux, qui n'a ni feu, ni lieu, sans pays et de tout pays, autrefois le plus heureux du monde, maintenant la fable et la haine de tout le monde ; misérable, sans être plaint de qui que ce soit; devenu dans sa misère, par une certaine malédiction, la risée des plus modérés. Ne croyez pas toutefois que ce soit mon intention d'insulter à leur infortune : non, à Dieu ne plaise que j'oublie jusqu'à ce point la gravité de cette chaire ; mais j'ai cru que mon Evangile nous ayant présenté cet exemple, le Fils de Dieu nous invitait à y faire quelque réflexion : donnez-moi un moment de loisir pour nous appliquer à nous-mêmes celles que nous avons déjà faites, qui sont peut-être trop générales.

Chrétiens, quels que vous soyez, en vérité, quels sentiments produit dans vos âmes une si étrange révolution ? Je pense que vous voyez bien par des circonstances si remarquables, et par le rapport de tant de prophéties ; et il y en a une infinité d'autres qui ne peuvent pas être expliquées dans un seul discours ; vous voyez bien, dis-je, que la main de Dieu éclate dans cet ouvrage. Au reste, ce n'est point ici une histoire qui se soit passée dans quelque coin inconnu de la terre, ou qui soit venue à nous par quelques bruits incertains : cela s'est fait à la face du monde. Josèphe, historien juif, témoin oculaire, également estimé, et des nôtres, et de ceux de sa nation, nous l'a raconté tout au long ; et il me semble que cet accident est assez considérable pour mériter que vous y pensiez.

Vous croirez peut-être que la chose est trop éloignée de notre âge pour nous émouvoir ; mais, certes, ce nous serait une trop folle pensée de ne pas craindre, parce que nous ne voyons pas toujours à nos yeux quelqu'un frappé de la foudre. Vous devriez considérer que Dieu ne se venge pas moins, encore que souvent il ne veuille pas que sa main paraisse ; quand il fait éclater sa vengeance, ce n'est pas pour la faire plus grande : c'est pour la rendre exemplaire, et un exemple de cette sorte, si public, si indubitable, doit servir de mémorial ès siècles des siècles. Car enfin, si Dieu en ce temps-là haïssait le péché, il n'a pas commencé à lui plaire depuis : outre que nous serions bien insensés d'oublier la tempête qui a submergé les Juifs ; puisque nous voyons à nos yeux des restes de leur naufrage que Dieu a jetés, pour ainsi dire, à nos portes : et ce n'est pas pour autre raison que Dieu conserve les Juifs ; c'est afin de faire durer l'exemple de sa vengeance. Enfin il est bien étrange que nous aimions mieux nous-mêmes peut-être servir d'exemple, que de faire profit de celui des autres. La main de Dieu est sur nous trop visiblement pour ne le pas reconnaître ; et il est temps désormais que nous prévenions sa juste fureur par la pénitence. Quand nous ne verrions dans le peuple juif qu'une grande nation qui est tout à coup renversée, ce serait assez pour nous faire craindre la même [punition], particulièrement en ces temps de guerre, où sa justice nous poursuit et nous presse si fort. Mais si nous considérons que c'est le peuple juif, autrefois le peuple de Dieu, auquel nous avons succédé, qui est la figure de tout ce qui doit nous arriver, selon que l'enseigne l'Apôtre (I *Cor.*, X, 6, 11) ; nous trouverons que cet exemple nous touche bien plus près que nous ne pensons ; puisque étant l'Israël de Dieu et les vrais enfants de la race d'Abraham, nous devons hériter aussi bien des menaces, que des promesses qui leur sont faites.

Mais il faut, ô pécheur ! il faut que j'entre avec toi dans une discussion plus exacte ; il faut que j'examine si tu es beaucoup moins coupable que ne le sont les Juifs. Tu me dis qu'ils n'ont pas connu le Sauveur; et toi, penses-tu le connaître? Je te dis en un mot avec l'apôtre saint Jean : Que qui pèche, ne le connaît pas, et ne sait qui il est : *Qui peccat, non vidit eum, nec cognovit eum* (I *Joan.*, III, 6). Tu l'appelles ton maître et ton seigneur; oui, de bouche : tu te moques de lui; il faudrait le dire du cœur. Et comment est-ce que le cœur parle? Par les œuvres : voilà le langage du cœur, voilà ce qui fait connaître les intentions. Au reste, ce cœur, tu n'as garde de le lui donner; tu ne le peux pas : tu dis toi-même qu'il est engagé ailleurs dans des liens que tu appelles bien doux. Insensé, qui trouves doux ce qui te sépare

de Dieu! et après cela, tu penses connaître son Fils. Non, non, tu ne le connais pas; seulement tu en sais assez pour être damné davantage, comme les Juifs dont les rébellions ont été punies plus rigoureusement que celles des autres peuples, parce qu'ils avaient reçu des connaissances plus particulières.

Mais, direz-vous, les Juifs ont crucifié le Sauveur. Et ignorez-vous, ô pécheurs! que vous foulez aux pieds le sang de son testament, que vous faites pis que de le crucifier; que s'il était capable de souffrir, un seul péché mortel lui causerait plus de douleur que tous ses supplices. Ce n'est point ici une vaine exagération; il faut brûler toutes les Ecritures, si cela n'est vrai. Elles nous apprennent qu'il a voulu être crucifié pour anéantir le péché; par conséquent, il n'y a point de doute qu'il ne lui soit plus insupportable que sa propre croix. Mais je vois bien qu'il faut vous dire quelque chose de plus; je m'en vais avancer une parole bien hardie, et qui n'en est pas moins véritable: le plus grand crime des Juifs n'est pas d'avoir fait mourir le Sauveur: cela vous étonne; je le prévoyais bien, mais je ne m'en dédis pourtant pas; au contraire, je prétends bien vous le faire avouer à vous-mêmes; et comment cela? parce que Dieu, depuis la mort de son Fils, les a laissés encore quarante ans sans les punir. Tertullien remarque très-bien que ce temps leur était donné pour en faire pénitence (*Lib.* III, *cont. Marc. n.* 23, *p.* 498); il avait donc dessein de la leur pardonner. Par conséquent, quand il a usé d'une punition si soudaine, il y a eu quelque autre crime qu'il ne pouvait plus supporter, qui lui était plus insupportable que le meurtre de son propre Fils. Quel est ce crime si noir, si abominable? C'est l'endurcissement, c'est l'impénitence; s'ils eussent fait pénitence, ils auraient trouvé dans le sang qu'ils avaient violemment répandu, la rémission du crime de l'avoir épanché.

Tremblez donc, pécheurs endurcis, qui avalez l'iniquité comme l'eau, dont l'endurcissement a presque étouffé les remords de la conscience; qui, depuis des années, n'avez point de honte de croupir dans les mêmes ordures, et de charger des mêmes péchés les oreilles des confesseurs. Car enfin ne vous persuadez pas que Dieu vous laisse rébeller contre lui des siècles entiers: sa miséricorde est infinie, mais ses effets ont leurs limites prescrites par sa sagesse; elle qui a compté les étoiles, qui a borné cet univers dans une rondeur finie, qui a prescrit des bornes aux flots de la mer, a marqué la hauteur jusqu'où elle a résolu de laisser monter tes iniquités. Peut-être t'attendra-t-il encore quelque temps: peut-être; mais, ô Dieu! qui le peut savoir? c'est un secret qui est caché dans l'abîme de votre providence. Mais enfin tôt ou tard, ou tu mettras fin à tes crimes par la pénitence, ou Dieu l'y mettra par la justice de sa vengeance: tu ne perds rien pour différer. Les hommes se hâtent d'exécuter leurs desseins, parce qu'ils ont peur de laisser échapper les occasions, qui ne consistent qu'en certains moments dont la fuite est si précipitée: Dieu, tout au contraire, sait que rien ne lui échappe, qu'il te fera bien payer l'intérêt de ce qu'il t'a si longtemps attendu.

Que s'il commence une fois à appuyer sa main sur nous, ô Dieu! que deviendrons-nous? quel antre assez ténébreux, quel abîme assez profond nous pourra soustraire à sa fureur? Son bras tout-puissant ne cessera de nous poursuivre, de nous abattre, de nous désoler; il ne restera plus en nous pierre sur pierre: tout ira en désordre, en confusion, en une décadence éternelle. Je vous laisse dans cette pensée; j'ai tâché de vous faire voir, selon que Dieu me l'a inspiré, d'un côté la miséricorde qui vous invite, d'autre part la justice qui vous effraie; c'est à vous à choisir, chrétiens; et encore que je sois assuré de vous avoir fait voir de quel côté il faut se porter, il y a grand danger que vous ne preniez le pire. Tel est l'aveuglement de notre nature; mais Dieu, par sa grâce, vous veuille donner et à moi de meilleurs conseils.

ABRÉGÉ
D'UN SERMON
POUR LE XXI DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

La parabole du serviteur à qui le maître avait quitté dix mille talents; qui fait exécuter son conserviteur, pour cent deniers, avec une rigueur effroyable (*Matth.* XVIII, 23).

Trois vérités dans cette parabole: 1° que tout pécheur contracte une dette envers la justice divine; 2° qu'il ne peut jamais lui en faire le payement ni en être quitte, si Dieu ne la lui remet par pure grâce; 3° que la condition qu'il y appose, c'est que nous remettions aux autres.

Le péché est une dette: *Dimitte nobis debita nostra* (*Matth.*, VI, 12): Remettez-nous nos dettes. On doit en deux façons: 1° lorsqu'on ôte à quelqu'un par injustice; 2° lorsqu'il nous prête volontairement. Il nous a assistés dans notre nécessité, il est juste que nous lui rendions dans notre abondance. Nous devons à Dieu en toutes les deux manières. Contrat avec lui: si vous l'observez, bénédiction; sinon, malédiction: le peuple l'accepte; *Amen* (*Deut.*, XXVII, 15 *et seq.*). Donc en observant, Dieu vous doit; autrement vous lui devez: si bien que tout ce qui nous reste après le péché, ne nous reste plus que par grâce. Notre Evangile: *Jussit eum Dominus ejus venumdari, et uxorem ejus, et filios, et omnia quæ habebat, et reddi* (*Matth.*, XVIII, 25): Son maître commanda qu'on le vendît, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu'il avait, pour satisfaire à cette dette. Le pécheur mérite d'être affligé en sa personne, en ce qui lui est cher en sa postérité: *Insuper et universos languores, et plagas quæ non sunt scriptæ in volumine legis hujus* (*Deut.*, XXVIII, 61): Et même tous les maux et toutes les plaies qui ne seraient pas marquées dans ce livre de la loi, parce que,

temporelles. Mais il y a un autre livre, le Nouveau Testament, qui n'a que des promesses, et aussi des menaces spirituelles, plus terribles.

Voilà ce que nous devons. [Nous sommes insolvables] : preuve, la croix de Jésus-Christ. Innocent, il ne devait rien : *Princeps hujus mundi in me non habet quidquam* (*Joan.*, XIV, 30) : Le prince de ce monde n'a rien en moi qui lui appartienne. Pourquoi paie-t-il? Il est caution. On ne discute la caution que lorsque la partie principale est insolvable : Jésus est donc contraint par corps. Mais puisqu'il a payé, nous sommes donc quittes. [Nullement : il faut encore que] l'application [de ses mérites se fasse en nous] ; autrement, c'est comme s'il n'était pas mort. C'est pourquoi le supplice éternel s'ensuit; éternel, parce qu'il doit durer jusqu'à l'extinction de la dette : or, jamais elle ne peut être acquittée; donc, toujours pourrir dans la prison. Dette gratuitement remise par les sacrements.

Voulez-vous toujours laisser votre caution dans la peine? ne le voulez-vous pas tirer de la croix où vos péchés l'ont mis? Tant que le péché est en vous, il est toujours en croix : *Rursum crucifigentes sibimet ipsis Filium Dei* (*Hebr.*, VI, 6) : Autant qu'il est en eux, ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu.

EXHORTATION

FAITE AUX NOUVELLES CATHOLIQUES, POUR EXCITER LA CHARITÉ DES FIDÈLES EN LEUR FAVEUR.

Pauvreté et abondance, deux genres d'épreuve. Patience et charité, deux voies uniques pour arriver au royaume céleste. Qu'est-ce que la foi? miracles et martyres, deux moyens par lesquels elle a été établie et soutenue. Combien l'hommage que nous devons à la vérité, exige que nous soyons résolus à souffrir pour elle : grande utilité que nous retirons de ces souffrances. Quelle est l'épreuve des riches? que doivent-ils faire pour y être fidèles? Obligation qu'ils ont d'imiter, à l'égard des pauvres, la libéralité du Sauveur envers nous.

Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se.

Dieu les a mis à l'épreuve, et les a trouvés dignes de lui (*Sap.*, III, 5).

Le serviteur est bien heureux, lorsque son maître daigne éprouver sa fidélité; et le soldat doit avoir beaucoup d'espérance, lorsqu'il voit aussi que son capitaine met son courage à l'épreuve ; car comme on n'éprouve pas en vain la vertu, l'essai qu'on fait de la leur, leur est un gage assuré, et des emplois qu'on leur veut donner, et des grâces qu'on leur prépare; d'où il est aisé de comprendre combien l'Apôtre a raison de dire que l'épreuve produit l'espérance : *Probatio vero spem* (*Rom.*, V, 4). C'est ce qui m'oblige, Messieurs, pour fortifier l'espérance dans laquelle doivent vivre les enfants de Dieu, de vous parler des épreuves qui en sont le fondement immuable ; et je vous exposerai plus au long les raisons particulières qui m'engagent à en traiter dans cette assemblée, après avoir imploré le secours d'en haut par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Comme c'était de l'or le plus (1) affiné que les enfants d'Israël consacraient à Dieu, pour faire l'ornement de son sanctuaire, la vertu doit être la plus épurée qui servira d'ornement au sanctuaire céleste, et au temple qui n'est point bâti de main d'homme. Dieu a dessein d'épurer les âmes, afin de les rendre dignes de la gloire, de la sainteté, de la magnificence du siècle futur; mais afin de les épurer, et d'en tirer tout le fin, si je puis parler de la sorte, il leur prépare aussi de grandes épreuves. Et remarquez, Messieurs, qu'il y en a de deux genres : l'épreuve de la pauvreté et celle de l'abondance ; car non-seulement les afflictions, mais encore les prospérités sont une pierre de touche à laquelle la vertu peut se reconnaître. Je l'ai appris du grand saint Basile, dans cette excellente homélie qu'il a faite sur l'avarice; et saint Basile l'a appris lui-même des Ecritures divines (*S. Basil.*, *Hom. de Avarit. n.* **1**, *tom.* **II**, *pag.* **43**, *Edit. Bened.*).

Nous lisons dans le livre du Deutéronome : Le Seigneur vous a conduit par le désert, afin de vous affliger et de vous éprouver tout ensemble : *Adduxit te Dominus tuus per desertum, ut affligeret te atque tentaret* (*Deut.*, VIII, 2) : voilà l'épreuve par l'affliction. Mais nous lisons aussi en l'Exode, lorsque Dieu fit pleuvoir la manne, qu'il parle ainsi à Moïse : Je pleuvrai, dit-il, des pains du ciel, *Ecce, ego pluam vobis panes de cœlo* (*Exod.*, XVI, 4); et il ajoute aussitôt après : C'est afin d'éprouver mon peuple, et de voir s'il marchera dans (2) toutes mes voies : et voilà en termes formels l'épreuve des prospérités et de l'abondance : *Ut tentem eum utrum ambulet in lege mea, an non* (*Ibid.*).

Toutes choses, dit le saint Apôtre, *arrivaient en figure au peuple ancien* (I *Cor.*, X, 11), et nous devons rechercher la vérité de ces deux épreuves dans la nouvelle alliance : je vous en dirai ma pensée, pour servir de fondement à tout ce discours.

Je ne vois dans le Nouveau Testament que deux voies pour arriver au royaume; ou celle de la patience, qui souffre les maux ; ou celle de la charité, qui les soulage. La grande voie et la voie royale par laquelle Jésus-Christ a marché lui-même, est celle des afflictions. Le Sauveur n'appelle à son banquet que les faibles, que les malades, que les languissants (*Luc.*, XIV, 21) : il ne veut voir en sa compagnie que ceux qui portent sa marque, c'est-à-dire, la pauvreté et la croix. Tel était son premier dessein, lorsqu'il a formé son Eglise. Mais si tout le monde était pauvre, qui pourrait soulager les pauvres, et leur aider à soutenir le fardeau qui les accable? C'est pour cela, chrétiens, qu'outre la voie des afflictions, qui est la plus assurée, il a plu à notre Sauveur d'ouvrir un autre chemin aux riches et aux fortunés, qui est celui de la charité et

(1) Fin.
(2) Ma loi.

de la communication fraternelle. Si vous n'avez pas cette gloire de vivre avec Jésus-Christ dans l'humiliation et dans (1) l'indigence, voici une autre voie qui vous est montrée, une seconde espérance qui vous est offerte, c'est de secourir les misérables, et d'adoucir leurs douleurs et leurs amertumes. Ainsi Dieu nous éprouve en ces deux manières : si vous vivez dans l'affliction, croyez que le Seigneur vous éprouve, pour reconnaître votre patience : si vous êtes dans l'abondance, croyez que le Seigneur vous éprouve, pour reconnaître votre charité : *Tentat vos Dominus Deus vester* (*Deut.*, XIII, 3). Et par là vous voyez, mes frères, les deux épreuves diverses dont je vous ai fait l'ouverture.

La vue de mon auditoire me (2) jette profondément dans cette pensée : car que vois-je dans cette assemblée, sinon l'exercice de ces deux épreuves ? Deux objets attirent mes yeux, et doivent aujourd'hui partager mes soins. Je vois d'un côté des âmes souffrantes, que la profession de la foi expose à de grands périls; et de l'autre, des personnes de condition qui semblent ici accourir pour soulager leurs (3) misères : je suis redevable aux uns et aux autres; et pour m'acquitter envers tous, j'exhorterai en particulier chacun de mes auditeurs à être fidèle à son épreuve. Je vous dirai, mes très-chères sœurs : Souffrez avec soumission, et votre foi sera épurée par l'épreuve de la patience. Je vous dirai, Messieurs et Mesdames : Donnez libéralement, et votre charité sera épurée par l'épreuve de la compassion. Ainsi (4) cette exhortation sera partagée entre les deux sortes de personnes qui composent cette assemblée; et le partage que je vois dans mon auditoire, fera celui de ce discours.

PREMIER POINT.

Je commence par vous, mes très-chères sœurs, nouveaux enfants de l'Eglise et ses plus chères délices; nouveaux arbres qu'elle a plantés, et nouveaux fruits qu'elle goûte. Je ne puis m'empêcher d'abord de vous témoigner devant Dieu que je suis touché de vos maux : la séparation de vos proches, les outrages dont ils vous accablent, les dures persécutions qu'ils font à votre innocence, les misères et les périls où votre foi vous expose, m'affligent sensiblement; et comme de si grands besoins et des extrémités si pressantes demandent un secours réel, j'ai peine, je vous l'avoue, à ne vous donner que des paroles. Mais comme votre foi en Jésus-Christ ne vous permet pas de compter pour rien les paroles de ses ministres, ou plutôt ses propres paroles dont ses ministres sont établis les dispensateurs, je vous donnerai avec joie un trésor de consolation dans des paroles saintes et évangéliques, et je vous dirai avant toutes choses, avec le grand saint Basile : Vous souffrez, mes très-chères sœurs, devez-vous vous en (1) étonner, étant chrétiennes (*Hom. in fam. et siccit. n.* 5, *tom.* II, *p.* 67)? Le soldat se reconnaît par les hasards et les périls; le marchand, par la vigilance; le laboureur, par son travail (2) opiniâtre; le courtisan, par ses assiduités; et le chrétien, par les douleurs et par les afflictions. Ce n'est pas assez de le dire; il faut établir cette vérité par quelque principe solide, et faire voir en peu de paroles, que l'épreuve de la foi, c'est la patience : mais afin de le bien entendre, examinons, je vous prie, quelle est la nature de la foi, et la manière divine dont elle veut être prouvée.

La foi est une adhérence de cœur à la vérité éternelle, malgré toutes les raisons et les témoignages des sens et de la raison : de là, vous pouvez comprendre qu'elle dédaigne tous les arguments que peut inventer la sagesse humaine; mais si les raisons lui manquent, le ciel même lui fournit des preuves, et elle est suffisamment établie par les miracles et par les martyres.

C'est, mes frères, par ces deux moyens qu'a été soutenue la foi chrétienne. Elle est venue sur la terre troubler tout le monde par sa nouveauté, étonner tous les esprits par sa hauteur, effrayer tous les sens par la sévérité inouïe de sa discipline. Tout l'univers s'est uni contre elle, et a conjuré sa perte; mais, malgré toute la nature, elle a été établie par les choses prodigieuses que Dieu a faites pour l'autoriser, et par les cruelles extrémités que les hommes ont endurées pour la défendre. Dieu et les hommes ont fait leurs efforts pour appuyer le christianisme. Quel a dû être l'effort de Dieu, sinon d'étendre sa main à des signes et à des prodiges? Quel a dû être l'effort des hommes, sinon de souffrir avec soumission des peines et des tourments? Chacun a fait ce qui lui est propre; car il n'y avait rien de plus convenable, ni à la puissance divine, que de faire de grands miracles pour (3) autoriser la foi chrétienne, ni à la faiblesse humaine, que de souffrir de grands maux pour en soutenir la vérité. Voilà donc la preuve de Dieu; faire des miracles : *In eo quod manum tuam extendas ad sanitates, et signa et prodigia fieri per nomen sancti filii tui Jesu* (*Act.* IV). Voici la preuve des hommes; souffrir des tourments : l'homme étant si faible, ne pouvait rien faire de grand ni de remarquable, que de s'abandonner à souffrir. Ainsi ce que Dieu a opéré et ce que les hommes ont souffert, a également concouru à prouver la vérité de la foi : les miracles que Dieu a faits, ont montré que la doctrine du Christianisme surpassait toute la nature; et (4) les cruautés inouïes auxquelles se sont soumis les fidèles pour défendre cette doctrine, ont fait voir jusqu'où doit aller le glorieux ascendant qui appartient à la vérité sur tous les esprits et sur tous les cœurs.

(1) Les angoisses.
(2) Fait penser à ces choses.
(3) Calamités.
(4) Mon discours.

(1) Affliger.
(2) Assidu.
(3) Etablir.
(4) L'ardeur qu'ont eue les fidèles à défendre.

Et en effet, chrétiens, jamais nous ne rendrons à la vérité l'hommage qui lui est dû, jusqu'à ce que nous soyons résolus à souffrir pour elle; et c'est ce qui a fait dire à Tertullien, que la foi est obligée au martyre: *Debitricem martyrii fidem* (*Scorp. n.* 8, *p.* 625). Oui, sainte vérité de Dieu, souveraine de tous les esprits, et arbitre de la vie humaine, le témoignage de la parole est une preuve trop faible de ma servitude; je dois vous prouver ma foi par l'épreuve des souffrances. O vérité éternelle! si j'endure pour l'amour de vous, si mes sens sont noyés pour l'amour de vous dans la douleur et dans l'amertume, ce vous sera une preuve que (1) j'y ai renoncé de bon cœur pour m'attacher à vos (2) ordres. Pour faire voir à toute la terre que je m'abaisse volontairement sous le joug que vous m'imposez, je veux bien m'abaisser encore jusqu'aux dernières humiliations : qu'on me jette dans les prisons, et qu'on charge mes mains de fers, je regarderai ma captivité comme une image (3) glorieuse de ces chaînes intérieures par lesquelles j'ai lié ma volonté tout entière, et assujetti mon entendement à l'obéissance de Jésus-Christ et de sa sainte doctrine : *In captivitatem redigentes intellectum in obsequium Christi* (II *Cor.*, X, 5).

Consolez-vous donc, mes très-chères sœurs, dans la preuve que vous donnez par vos peines de la pureté de votre foi. Vous êtes un grand spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes : vos souffrances font l'honneur de la sainte Eglise, qui se glorifie de voir en vous, même au milieu de sa paix et de son triomphe, une image de ses combats, et une peinture animée des martyres qu'elle a soufferts. Ne vous occupez pas tellement des maux que vous endurez, que vous ne laissiez épancher vos cœurs dans le souvenir agréable des récompenses qui vous attendent. Encore un peu, encore un peu, dit le Seigneur, et je viendrai moi-même essuyer vos larmes, et je m'approcherai de vous pour vous consoler, et vous verrez le feu de ma vengeance dévorer vos persécuteurs; et cependant je vous recevrai en ma paix et en mon repos, au sein de mes éternelles miséricordes.

Vous endurez pour la foi; ne vous découragez pas : songez que la sainte Eglise s'est fortifiée par les tourments, accrue par la patience, établie par (4) l'effort des persécutions. Et à ce propos, chrétiens, je me souviens que saint Augustin se représente que les fidèles étonnés de voir durer si longtemps ces cruelles persécutions par lesquelles l'Eglise était agitée, s'adressent à elle-même, et lui en demandent la cause (*Enar. in Ps.* CXXVIII, *n.* 2, 3, *tom.* IV, *p.* 1448). Il y a longtemps, ô Eglise! que l'on frappe sur vos pasteurs, et que l'on dissipe vos troupeaux; Dieu vous a-t-il oubliée? les vents grondent, les flots se soulèvent vous flottez de çà et de là battue des ondes et de la tempête; ne craignez-vous pas à la fin d'être entièrement abîmée et ensevelie sous les eaux? Le même saint Augustin ayant ainsi fait parler les fidèles, fait aussi répondre l'Eglise, par ces paroles du divin Psalmiste : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea, dicat nunc Israel* (*Psalm.* CXXVIII, 1). Mes enfants, dit la sainte Eglise, je ne m'étonne pas de tant de traverses; j'y suis accoutumée dès ma tendre enfance : les ennemis qui m'attaquent n'ont jamais cessé de me tourmenter dès ma première jeunesse, et ils n'ont rien gagné contre moi, et leurs efforts ont été toujours inutiles : *Etenim non potuerunt mihi* (*Ibid.*, 2).

Et certainement, chrétiens, l'Eglise a toujours été sur la terre, et jamais elle n'a été sans afflictions. Elle était représentée en Abel, et il a été tué par Caïn, son frère : elle a été représentée en Enoch, et il a fallu le (1) séparer du milieu des iniques et des impies, qui ne pouvaient compatir avec son innocence : *Et translatus est ab iniquis* (*Heb.*, XI, 5) : elle nous a paru dans la famille de Noé, et il a fallu un miracle pour la délivrer, non-seulement des eaux du déluge, mais encore des contradictions des enfants du siècle. Le jour me manquerait, comme dit l'Apôtre, si j'entreprenais de vous raconter ce qu'ont souffert des impies, Abraham et les patriarches, Moïse et tous les prophètes, Jésus-Christ et ses saints apôtres (*Heb.*, XI, 32). Par conséquent, dit la sainte Eglise, par la bouche du saint Psalmiste, je ne m'étonne pas de ces violences : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea; numquid ideo non perveni ad senectutem* (*S. August.*, *Enar. in ps.* CXXVIII, *n.* 3, *tom.* IV, *p.* 1448)? Regardez, mes enfants, mon antiquité, considérez ces cheveux gris; ces cruelles persécutions dont a été tourmentée mon enfance, m'ont-elles pu empêcher de parvenir heureusement à cette vieillesse vénérable? Ainsi je ne m'étonne plus des persécutions : si c'était la première fois, j'en serais peut-être troublée; maintenant la longue habitude fait que je ne m'en émeus point; je laisse agir les pécheurs : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores* (*Psalm.* CXXVIII, 3) : je ne tourne pas ma face contre eux pour m'opposer à leurs violences; je ne fais que tendre le dos pour porter les coups qu'ils me donnent : ils frappent cruellement, et je souffre sans murmurer; c'est pourquoi ils prolongent leurs iniquités, et ne mettent point de bornes à leur furie : *Prolongaverunt iniquitatem suam* (*Ibid.*) : ma patience sert de jouet à leur injustice; mais je ne me lasse pas de souffrir, je suis bien aise de prouver ma foi à celui qui m'a appelée, et de me (2) montrer digne de son choix, par une si noble épreuve d'un amour constant et fidèle : *Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se* (*Sap.* III).

Entrez, mes sœurs, dans ces sentiments; souffrez pour l'amour de la sainte Eglise :

(1) Je les ai quittés pour vous suivre.
(2) Lumières.
(3) Sacrée.
(4) La violence.

(1) Tirer.
(2) Rendre.

la grâce que Dieu vous a faite de vous ramener à son unité, ne vous semblerait pas assez précieuse, si elle ne vous coûtait quelque chose. Songez à ce qu'ont souffert les saints personnages dont je vous ai récité les noms et rappelé le souvenir : joignez-vous à cette troupe (1) bienheureuse de ceux qui ont souffert pour la vérité, et *qui ont blanchi leurs étoles dans le sang de l'agneau sans tache* (*Apocal.*, VII, 14). Autant de peines qu'on souffre, autant de larmes qu'on verse pour (2) avoir embrassé la foi, autant de fois on se lave dans le sang du Sauveur Jésus, et on y nettoie ses péchés, et on sort de ce bain sacré avec une splendeur immortelle; et c'est alors que Jésus nous dit : « Voici mes fidèles et mes bien-aimés, et ils marcheront avec moi ornés d'une céleste blancheur; parce qu'ils sont dignes d'une telle gloire : *Et ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt* (*Apoc.*, III, 4). Voyez donc, mes très-chères sœurs, voyez Jésus-Christ qui vous tend les bras, qui soutient votre faiblesse, qui admire aussi votre force, et prépare votre couronne; il vous a éprouvées par la patience, et vous a trouvées dignes de lui : *Tentavit eos, et invenit illos dignos se.*

Mais nous, que ferons-nous, chrétiens, demeurerons-nous insensibles, et serons-nous spectateurs oisifs d'un combat si célèbre et si glorieux? ne donnerons-nous que des paroles et quelques frivoles consolations à des peines si effectives? et pendant que ces filles innocentes, qui souffrent persécution pour la justice, sont dans le feu de l'affliction, où Dieu épure leur foi; ne ferons-nous point distiller sur elles quelque rosée de nos charités, pour les rafraîchir dans cette fournaise, et les aider à souffrir une épreuve si violente? C'est de quoi il faut vous entretenir dans le reste de ce discours, que je tranche en peu de paroles.

SECOND POINT.

Je parle donc maintenant à vous qui vivez dans les richesses et dans l'abondance. Ne vous persuadez pas que Dieu vous ait ouvert ses trésors avec une telle libéralité, pour contenter votre luxe : c'est qu'il a dessein d'éprouver si vous avez un cœur chrétien, c'est-à-dire, un cœur fraternel et un cœur compatissant.

David, considérant autrefois les immenses profusions de Dieu envers lui, se sentit obligé par reconnaissance de faire de magnifiques préparatifs pour orner son temple; et lui offrant (3) de grands dons, il y ajouta ces paroles : Je sais, dit-il, ô mon Dieu! que vous éprouvez les cœurs, et que vous aimez la simplicité; et c'est pourquoi, Seigneur tout-puissant, je vous ai consacré ces choses avec une grande joie en la simplicité de mon cœur : *Scio, Deus meus, quod probes corda et simplicitatem diligas; unde et ego in simplicitate cordis mei lætus obtuli universa hæc* (I *Paral.*, XXIX, 17). Vous voyez comme il reconnaît que les bontés (1) de Dieu étaient une épreuve; et qu'il voulait éprouver en lui donnant, s'il avait un cœur libéral, qui offrît à Dieu volontairement ce qu'il recevait de sa main.

(1) Sacrée, invincible, généreuse.
(2) La cause de la vérité, et pour la foi
(3) Tous ses dons.

Croyez, ô riches du siècle! qu'il vous ouvre ses mains dans la même vue : s'il est libéral envers vous, c'est qu'il a dessein d'éprouver si votre âme sera attendrie par ses bontés, et sera touchée du désir de les imiter. De là cette abondance dans votre maison, de là cette affluence de biens, de là ce bonheur, ce succès, ce cours fortuné de vos affaires. Il veut voir, chrétien, si ton cœur avide engloutira tous ces biens pour ta propre satisfaction; ou bien, si se dilatant par la charité, il fera couler ses ruisseaux sur les pauvres et les misérables, comme parle l'Ecriture sainte (*Is.*, LVIII, 10) : car ce sont les temples qu'il aime; et c'est là qu'il veut recevoir les effets de ta gratitude.

Voici, Messieurs, une grande épreuve; c'est ici qu'il nous faut entendre la malédiction des grandes fortunes. L'abondance, la prospérité a coutume d'endurcir le cœur de l'homme : l'aise, la joie (2), l'affluence, remplissent l'âme de sorte qu'elles en éloignent tout le sentiment de la misère des autres, et mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source de la compassion. C'est pourquoi le divin apôtre parlant des fortunés de la terre, de ceux qui s'aiment eux-mêmes, et qui vivent dans les plaisirs, dans la bonne chère, dans le luxe, dans les vanités, les appelle cruels et impitoyables, sans affection, sans miséricorde, amateurs de leurs voluptés : *Homines seipsos amantes, immites, sine affectione, sine benignitate, voluptatum amatores* (II *Tim.*, III, 3). Voilà une merveilleuse contexture de qualités différentes. Vous croyiez peut-être, Messieurs, que cet amour des plaisirs ne fût que tendre et délicat, ou bien plaisant et flatteur; mais vous n'aviez pas encore songé qu'il fût cruel et impitoyable. Mais c'est que le saint apôtre, pénétrant par l'esprit de Dieu dans les plus intimes replis de nos cœurs, voyait que ces hommes voluptueux, attachés excessivement à leurs propres satisfactions, deviennent insensibles aux maux de leurs frères : c'est pourquoi il dit qu'ils sont sans affection, sans tendresse et sans miséricorde; ils ne regardent qu'eux-mêmes. Et le prophète Isaïe (3) représente au naturel leurs véritables sentiments, lorsqu'il leur attribue ces paroles : *Ego sum et præter me non est altera* (*Is.*, XLVII, 10) : Je suis, et il n'y a que moi sur la terre. Qu'est-ce que toute cette multitude? têtes de nul prix, et gens de néant : penser aux intérêts des autres, leur délicatesse ne le permet pas : chacun ne compte que soi; et tenant tous les autres dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le reste des hommes.

(1) Que Dieu lui a faites.
(2) La félicité.
(3) Les fait parler admirablement dans la véritable disposition de leurs cœurs.

O Dieu clément et juste ! ce n'est pas pour cette raison que vous avez départi aux riches du monde (1) quelque écoulement de votre abondance : vous les avez faits grands, pour servir de pères à vos pauvres : votre providence a pris soin de détourner les maux de dessus leurs têtes, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain : vous les avez mis à leur aise et en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfants. Telle est l'épreuve où vous les mettez ; et leur grandeur au contraire les rend dédaigneux, leur abondance secs, leur félicité insensibles ; encore qu'ils voient tous les jours, non tant des pauvres et des misérables, que la misère elle-même et la pauvreté en personne, pleurante et gémissante à leur porte.

O riches ! voilà votre épreuve ; et afin d'y être fidèles, écoutez attentivement cette parole du Sauveur des âmes : Donnez-vous de garde de toute avarice : *Cavete ab omni avaritia* (*Luc.*, XII, 15). Cette parole du Fils de Dieu demande un auditeur attentif. Donnez-vous de garde de toute avarice ; c'est qu'il y en a de plus d'une sorte : il y a une avarice sordide, une avarice noire et ténébreuse, qui enfouit ses trésors, qui n'en repaît que sa vue, et qui en interdit l'usage à ses mains : De quoi lui servent-ils, sinon qu'il voit de ses yeux beaucoup de richesses? *Quid prodest possessori, nisi quod cernit divitias oculis suis* (*Eccl.*, V, 10) ? Mais il y a encore une autre avarice, qui dépense, qui fait bonne chère, qui n'épargne rien à ses appétits. Je me trompe peut-être, mes frères, d'appeler cela avarice, puisque c'est une extrême prodigalité ; je parle néanmoins avec l'Evangile : elle mérite le nom d'avarice, parce que c'est une avidité qui veut dévorer tous ses biens, qui donne tout à ses appétits, et qui ne veut rien donner aux (2) nécessités des pauvres et des (3) misérables ; et je parle en cela selon l'Evangile. Jésus-Christ ayant dit ces mots : Donnez-vous de garde de toute avarice, apporte l'exemple d'un homme qui, ravi de son abondance, veut agrandir ses greniers, et augmenter sa dépense : car il paraît bien, chrétiens, qu'il voulait user de ses richesses, puisqu'il se dit à lui-même : Mon âme, voilà de grands biens ; repose-toi, fais grande chère, mange et bois longtemps à ton aise : *Requiesce, comede, bibe, epulare* (*Luc.*, XII, 19). Voyez de quoi il repaît son âme ; de même, dit saint Basile, que s'il avait une âme de bête (*Hom. de Avar.*, *n.* 6, *t.* II, *p.* 48). Encore qu'il donne tout à son plaisir, et qu'il tienne une table si abondante et si délicate, Jésus-Christ néanmoins le traite d'avare, condamnant l'avidité de son cœur, qui consume tous ses biens pour soi, qui donne tout à ses excès et à ses débauches, et n'ouvre point ses mains aux nécessités, ni aux besoins de ses frères. Prenez garde à cette avarice de cœur, à cette avidité : modérez vos passions, et faites un fonds aux pauvres sur la modération de vos vanités : *Manum inferre rei suæ in causa eleemosynæ* (*Tertullian.*, *de Patient.*, *n.* 7, *p.* 164).

(1) Un rayon.
(2) Misères.
(3) Indigents.

Pourquoi agrandir tes greniers ? Je te montre un lieu convenable où tu mettras tes richesses plus en sûreté : laisse un peu déborder ce fleuve ; laisse-le se répandre sur les misérables : mais pourquoi tout donner à tes appétits? Mon âme, dis-tu, repose-toi, mange et bois longtemps à ton aise. Regarde de quels biens tu repais ton âme ; de même, dit saint Basile, que si tu avais une âme de bête. Ne me dis point : Que ferai-je ? il faut te [modérer, réprimer l'avidité de tes désirs, contraindre tes passions dans de justes bornes]. Si vous ne le faites, mes frères, il n'y a point d'espérance de salut pour vous ; car, pour arriver à la gloire que Jésus-Christ nous a méritée, il faut porter son image, il faut être marqué à son caractère, il faut en un mot lui être conforme. Quelle ressemblance avez-vous avec sa pauvreté dans votre abondance ; avec ses délaissements dans vos joies ; avec sa croix, avec ses épines, avec son fiel et ses amertumes parmi vos délices dissolues ? est-ce là une ressemblance, ou plutôt [n'est-ce pas] une manifeste contrariété? Voici néanmoins quelque ressemblance et quelques ressources pour vous : c'est que la croix de notre Sauveur n'est pas seulement (1) un exercice, mais encore une inondation d'une libéralité infinie : il donne pour nous son âme et son corps, il prodigue tout son sang pour notre salut. Imitez du moins quelque trait, sinon de ses souffrances affreuses, du moins d'une libéralité si aimable et si attirante : donnez au prochain, sinon vos peines, du moins vos commodités ; sinon (2) votre vie et votre substance, du moins le superflu de vos biens ou le reste de vos excès ; entrez dans les saints désirs du Sauveur et dans les empressements de sa charité pour les hommes : il a [guéri] les malades, il a reçu les faméliques, il a soutenu les désespérés. C'est là, sans doute, la moindre partie que vous puissiez imiter de la vie de notre Sauveur. Soyez les imitateurs, sinon des souffrances qu'il a endurées à la croix, du moins des libéralités qu'il y exerce. Jésus-Christ demande une partie des biens qu'il vous a donnés pour sauver son bien et son trésor : son trésor, ce sont les âmes. Venez travailler au salut des âmes ; considérez ces filles non moins innocentes qu'affligées. Faut-il vous représenter et les périls de ce sexe, et les dangereuses suites de sa pauvreté, l'écueil le plus ordinaire où sa pudeur fait naufrage? faut-il vous dire les tentations où leur foi se trouve exposée dans les extrémités qui les pressent ?

Considérez le ravage qu'a fait l'hérésie ; quelle plaie ! quelle ruine ! quelle funeste désolation ! La terre est désolée, le ciel est en deuil et tout couvert de ténèbres, après qu'un si grand nombre d'étoiles qui devaient briller dans son firmament a été traîné au fond de l'abîme avec la queue du dragon. L'Eglise gémit et soupire de se voir arracher

(1) Une souffrance.
(2) Votre sang et votre vie, du moins quelque partie de vos biens.

si cruellement une si grande partie de ses entrailles : [dans cette affliction elle forme un] asile pour recueillir quelques restes de son naufrage [et vous ne vous mettez point en peine de le soutenir] : cette maison depuis si longtemps n'a pas encore de pain. Qu'attendez-vous, mes chers frères? quoi ! que leurs parents qu'elles ont quittés, viennent offrir le pain que votre dureté leur dénie ? horrible tentation ; dans le schisme, le plus grand malheur, c'est la charité éteinte. Le diable, pour leur imposer, [présente une] image de la charité dans le secours mutuel qu'ils se donnent les uns aux autres. Voulez-vous donc qu'elles pensent qu'il n'y a point de charité dans l'Église, et qu'elles tirent cette conséquence? donc l'esprit de Dieu s'en est retiré. Vous leur vantez votre foi, et l'apôtre saint Jacques vous dit : *Montre ta foi par tes œuvres* (*Jac.*, II, 18). C'est ainsi que le malin s'efforce de les séduire et de les replonger dans l'abîme d'où elles ne sont encore qu'à demi sorties : veux-tu être aujourd'hui, par ta dureté, coopérateur de sa malice, autoriser ses tromperies et donner efficace à ses tentations? sois plutôt coopérateur de la charité de Jésus pour sauver les âmes. Maintenant que je vous parle, ce divin Sauveur vous éprouve : si vous aimez les âmes, si vous désirez leur salut, si vous êtes effrayés de leurs périls, vous êtes ses véritables disciples; si vous sortez de cet oratoire sans être touchés de si grands malheurs, vous reposant du soin de cette maison sur ces dames si charitables, comme si cette œuvre importante ne vous regardait pas autant qu'elles ; funeste épreuve pour vous, qui prouvera votre dureté, convaincra votre obstination, condamnera votre ingratitude.

PRÉFACE
DU TOME X DE L'EDITION DE 1808.

L'estime si bien méritée que tous les vrais connaisseurs ont témoignée pour les sermons de Bossuet, publiés dans les volumes précédents, fait désirer avec empressement la suite de ce précieux recueil, et nous donne aussi une juste confiance que les pièces qui forment ces nouveaux volumes ne seront pas accueillies avec moins de satisfaction. En effet, on y trouvera le même fond de doctrine, la même sublimité dans les vues, le même ton d'éloquence, et pour tout dire en un mot, d'aussi grandes richesses que dans les sermons déjà mis au jour.

Les neuf premiers volumes renfermaient les discours prêchés par l'illustre orateur dans ses différentes stations : ceux-ci contiennent les sermons détachés, ceux sur l'Exaltation de la sainte Croix, sur les principaux mystères de la Vierge, sa Nativité, sa Visitation, son Assomption, et nombre de discours pour des Vêtures et des Professions religieuses. Mais avant tout nous avons placé à la tête de ce volume le sermon célèbre sur l'Unité de l'Eglise, prêché par monsieur Bossuet à l'ouverture de l'assemblée de 1682.

Le prélat venait d'être nommé à l'évêché de Meaux lorsque les contestations qui s'étaient élevées entre Rome et la France, particulièrement sur la Régale, et les menaces dont Innocent XI remplissait ses brefs, déterminèrent Louis XIV à faire assembler les évêques de son royaume, pour prévenir l'effet de ces divisions naissantes, en cherchant les moyens d'apaiser les différends. Ce prince qui connaissait le mérite de Bossuet, jugea qu'on aurait besoin de ses lumières dans une affaire aussi délicate, et il voulut qu'il fût de l'assemblée : son savoir et son éloquence le firent choisir en même temps pour prononcer le discours qui devait servir de prélude aux importantes délibérations de cette assemblée, et pour ainsi dire en tracer le plan.

On sent combien il était difficile de satisfaire, dans une pareille circonstance, à tous les devoirs, et de balancer si religieusement tous les intérêts, que loin d'aigrir les esprits, un orateur chrétien travaillât au contraire à les pacifier en les rappelant aux vrais principes.

D'un côté un pape recommandable par l'austérité de ses mœurs, par son zèle pour le maintien des règles anciennes et la conservation des priviléges de l'Église, s'élève avec force contre des entreprises qu'il juge leur donner une atteinte essentielle, et paraît disposé à ne rien ménager pour se faire écouter : ici un grand roi, l'admiration et la terreur de l'Europe, accoutumé à voir tout plier sous ses volontés, jaloux d'exercer un droit qu'on lui représente comme inhérent à sa couronne, ne voit qu'avec surprise l'opposition d'Innocent XI à ses prétentions, et ne peut entendre sans éclater les anathèmes dont on le menace. Quel embarras pour un orateur chargé de porter la parole au milieu de ces effrayantes divisions !

ARTICLE PREMIER.

Analyse et justification de ce discours injustement critiqué.

Quoi qu'on ait pu dire, et quel que soit encore le jugement qu'on fasse du discours que le grand Bossuet prononça dans ces circonstances épineuses, nous croyons pouvoir avancer qu'il s'y prit avec tout l'art et toute la sagesse que l'on devait attendre de son habileté, et qu'il sut allier le respect dû aux deux puissances avec le zèle pour la vérité et l'amour de la concorde.

En effet, quoi de plus conforme à l'esprit

de l'Evangile, et de plus capable de ranimer dans les cœurs les sentiments de paix, que les vues présentées par le prélat dans son sermon ? Tout paraît annoncer une rupture prochaine: pour la prévenir, l'orateur développe admirablement le grand mystère de l'unité chrétienne, « qu'une raison nécessaire, comme il le dit, l'oblige de prêcher : » mystère qui fait toute la beauté et toute la force de l'Eglise, qui a rétabli l'ordre dans le monde, pacifié les créatures entre elles, et réconcilié Dieu avec les hommes. Mais ce bel ordre ne subsiste que dans la mutuelle correspondance de toutes les parties qui composent ce divin assemblage, et principalement dans les rapports du chef avec les membres, dans la juste subordination des inférieurs à l'égard des supérieurs, dans le maintien de tous les degrés de la hiérarchie, dans le concours amical des deux puissances vers la même fin ; car la concorde du sacerdoce et de l'empire est un des soutiens de l'Eglise, et fait partie de cette unité qui la rend si belle. Troublez cette harmonie, dérangez ces justes proportions, bientôt tout s'agite, tout se confond et rentre dans ce chaos d'où la main charitable du divin Réparateur avait tiré une seconde fois le genre humain.

C'est là le plan que l'orateur chrétien se propose de développer dans son discours: c'est le point de vue sous lequel il fait considérer à ses auditeurs les contestations survenues entre Rome et la France, afin de les intéresser plus vivement au rétablissement de la paix. Dans sa première partie, il montre d'abord quelle est la forme du gouvernement ecclésiastique, qui est destiné à conserver l'unité de l'esprit dans l'Eglise; parce que le lien extérieur de sa communion a pour but d'entretenir et de fortifier l'union des cœurs produite par le Saint-Esprit. Jésus-Christ, pour consommer le mystère de cette unité, choisit Pierre, auquel il inspire une foi digne d'être le fondement de l'admirable édifice qu'il voulait construire. Par ce choix tout divin, Pierre reçoit une primauté qui le distingue entre tous ses frères, qui l'établit chef de la chrétienté, et qui élève en sa personne l'Eglise romaine à un si haut degré d'autorité et de gloire. Car le ministère de saint Pierre n'a pas fini avec lui; ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle ne peut jamais avoir de fin. Ainsi Pierre vivra toujours dans ses successeurs; sa primauté leur sera transmise de siècle en siècle, quelque part que soit transportée sa chaire. Mais s'ils héritent de sa dignité, ils doivent aussi se montrer dépositaires de son esprit, apprendre de son exemple à exercer une si grande puissance avec humilité et condescendance, et ne jamais oublier que, sous un maître tel que le nôtre, il faut, selon sa parole, que le premier soit comme lui, par la charité, le serviteur de tous les autres (*Marc.*, X, 44).

Ce n'est pas au reste un monarque qui commande à des sujets ; c'est un père qui gouverne des enfants avec une bonté toute paternelle, un pasteur qui conduit le troupeau qui lui est confié avec une tendre sollicitude ; c'est un frère qui, malgré sa prééminence, partage avec ses frères la même autorité, les mêmes droits; car les évêques tirent leur puissance de la même origine : les paroles qui marquent si clairement la primauté de saint Pierre ont créé les évêques; et l'on ne peut voir ni une puissance mieux établie, ni une mission plus immédiate. Toute la différence, c'est que la puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans son partage, au lieu que la puissance donnée à un seul et sur tous emporte la plénitude, et n'ayant à se partager avec aucun autre, elle n'a de bornes que celles que prescrit la règle. Ainsi, tous reçoivent la même puissance, et tous de la même source, mais non pas tous en même degré ni avec la même étendue. Et encore, pour consommer le mystère d'unité, faut-il que tout soit possédé solidairement dans l'unité du corps ; en sorte que l'autorité ecclésiastique, premièrement établie en la personne d'un seul, ne s'est répandue qu'à condition d'être toujours ramenée au principe de son unité, et que tous ceux qui auraient à l'exercer se tiendraient inséparablement unis à la même chaire.

Telle est la correspondance que Jésus-Christ a voulu mettre entre les différentes portions du même corps, correspondance si intime et si parfaite, que ce que fait chaque évêque, selon la règle et dans l'esprit de l'unité catholique, toute l'Eglise, tout l'épiscopat, et le chef de l'épiscopat le fait avec lui. Peut-on s'imaginer une constitution ni plus ferme pour se soutenir, ni plus forte pour abattre les têtes superbes, et tout ce qui s'élève avec plus de hauteur contre la science de Dieu ?

Après ces grandes vues, qui assurément nous donnent la plus haute idée de l'Eglise, le prélat fait admirer la conduite de son fondateur, qui la laisse pendant trois cents ans en butte à toutes les puissances, qui dans un si long intervalle nous fait voir l'empire toujours ennemi de l'Eglise, et tout ensemble vaincu par l'Eglise ; enfin l'empire réconcilié avec l'Eglise, et tout ensemble le rempart et la défense de l'Eglise. Fille du ciel, il faut qu'il paraisse qu'elle est née libre et indépendante dans son état essentiel, et ne doit son origine, son triomphe, son accroissement qu'au Père céleste. Quand après de si longues persécutions, parfaitement établie et parfaitement gouvernée durant tant de siècles, sans aucun secours humain, il paraît clairement qu'elle ne tient rien de l'homme; c'est alors que l'entrée de l'Eglise est ouverte aux Césars.

Si les princes devenus chrétiens ont beaucoup fait pour elle, l'Eglise se doit à elle-même et à ses services toutes les grâces qu'elle en a reçues. Quel ordre en effet, quelle compagnie, quelle armée les a mieux servis, que l'Eglise l'a fait par sa patience ? En souffrant tout de leur part sans murmurer, et ne cessant, au milieu des plus violentes persécutions, de révérer dans leur personne

l'ordre du ciel et le caractère du Tout-Puissant, elle leur a érigé un trône dans le lieu le plus sûr de tous et le plus inaccessible, dans la conscience même, où Dieu a le sien, et c'est là le fondement le plus assuré de la tranquillité publique.

Dans son second point, M. Bossuet expose tous les avantages de l'Eglise gallicane, mais d'une manière qui fait sentir combien elle doit chérir l'unité, et combien les papes doivent la considérer et révérer ses souverains. C'était en effet le conseil de Dieu que la foi nous fût annoncée par le saint-siége, afin que, éternellement unis par les liens les plus étroits à ce centre commun de l'unité catholique, nous ne cessassions de révérer l'Eglise romaine comme notre mère. Aussi a-t-on vu dans tous les temps l'Eglise gallicane très-soigneuse de rendre à ce siége l'honneur qui lui est dû, et très-empressée de lui témoigner son attachement filial. Cette Eglise, en recevant par le ministère de saint Remi Clovis et les Français dans son sein, leur imprima dans le fond du cœur un respect tout particulier pour le saint-siége, dont ils devaient être les plus zélés, ainsi que les plus puissants protecteurs. Animés de ces sentiments, que n'ont pas fait ces princes, principalement sous la seconde race, pour conserver au siége de Rome tout l'éclat de sa dignité? Combien de marques n'ont-ils pas données aux pontifes de cette Eglise de leur tendre affection et de la vénération la plus sincère! témoin tant de papes réfugiés, protégés, rétablis et comblés de biens sous cette race. Qui ne sait, dit l'orateur, que l'Eglise romaine lui doit tout ce qu'elle possède de pays? Dieu, qui voulait que cette Eglise, la mère commune de tous les royaumes, ne fût un jour dépendante d'aucun royaume dans le temporel, et que le siége où tous les fidèles devaient garder l'unité, fût mis enfin au-dessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies d'Etat pourraient causer, jeta les fondements de ce grand dessein par Pépin et par Charlemagne.

Mais les papes n'éprouvèrent pas moins de bienfaisance de la piété et de la noble générosité des rois de la troisième race. Au milieu des troubles qui leur faisaient tout craindre, et qui tant de fois les menacèrent jusque sur leur siége des plus tristes révolutions, ils trouvèrent toujours en nos rois ces charitables voisins que le pape Pélage II avait espérés. La France, plus favorable à leur puissance sacrée que l'Italie et que Rome même, leur devint comme un second siége où ils tenaient leurs conciles, et d'où ils faisaient entendre leurs oracles par toute l'Eglise.

Pouvait-on mieux s'y prendre pour inspirer aux deux puissances des sentiments de paix, et préparer les voies à une heureuse conciliation? Le principe général de l'unité catholique, toujours blessée par ces tristes dissensions, si bien présenté par l'orateur, était d'abord assez capable de les faire déplorer : mais combien n'ajoute pas à la douleur le souvenir, qu'il a très-habilement ménagé, de l'union étroite, si ancienne, si persévérante, qui a constamment subsisté entre l'Eglise romaine et l'Eglise gallicane? Si l'Eglise de France s'est dans tous les temps fait gloire de révérer le siége de saint Pierre, et de lui demeurer intimement unie, il est donc bien digne de son attachement de s'empresser, au moindre bruit de division, à resserrer des liens qui lui ont toujours été si précieux, et de s'efforcer, en unissant plus étroitement le chef et les membres, le sacerdoce et l'empire, de prévenir toutes les suites funestes d'une rupture trop difficile à réparer.

Mais quelle reconnaissance n'exige pas des pontifes romains, le zèle avec lequel nos rois les ont secourus, et les bienfaits dont ils les ont comblés? Puisque les papes ont reçu des marques si distinguées de leur affection, puisqu'ils ont donné de si grands éloges à leur magnanimité, les élevant autant au-dessus des autres souverains, que les souverains sont au-dessus des particuliers, n'est-il pas de l'équité et de la bienséance qu'ils honorent à leur tour ceux qui les ont si sincèrement honorés; et que l'égalité tant recommandée par l'Apôtre, s'entretienne ainsi par de mutuelles déférences? Avec quelle cordialité, quelle douce complaisance doivent-ils traiter la France, le seul royaume qui, malgré tous les efforts de l'hérésie, et tant de bouleversements qu'elle a causés, n'a cessé, par une miséricorde si gratuite, de conserver la foi de ses pères? Et pourraient-ils ne pas avoir tous les égards que mérite un trône qui, depuis plus de douze cents ans, n'a jamais été occupé que par des rois toujours enfants de l'Eglise catholique, toujours unis au saint-siége?

Enfin, par une juste conséquence, des princes très-chrétiens, qui se croient, avec raison, plus honorés d'un si beau titre que de tout l'éclat qui les environne, des princes héritiers de sentiments de leurs illustres ancêtres, éviteront, sans doute, de donner la moindre atteinte aux droits des Eglises; et si par surprise ils rendent des arrêts qui leur soient préjudiciables, on les trouvera toujours disposés à écouter les justes plaintes, toujours prêts à réparer les torts, lorsque, sans prétendre user de violence et faire trop sentir l'autorité, on saura employer les voies de douceur et d'insinuation, et recourir aux modestes représentations que la prudence peut alors suggérer.

Telles sont les leçons si sages qui résultent du discours de notre illustre auteur. Comment donc s'est-il trouvé des critiques qui aient pris à tâche de décrier ce sermon? Des bouffons ont osé le tourner en ridicule, et des hommes graves n'ont pas craint de répéter et d'appuyer leurs fades plaisanteries. Qu'un Faydit, le nommer c'est tout dire, ait eu la témérité de railler le discours de Bossuet, par une épigramme aussi grossière qu'insipide, personne n'en est étonné; de pareils traits sont dignes du génie extravagant de cet écrivain. Mais qu'un abbé de Longuerue ait rapporté gravement cette épigramme, et lui ait applaudi, c'est une nou-

velle preuve et de la singularité de ses idées, et des travers d'esprit dont sont capables des hommes d'ailleurs recommandables. « Une des plus jolies épigrammes, dit cet abbé, qui soient dans notre langue, est celle de Faydit, qui avait de l'esprit et du savoir, mais un peu *fou*. Elle est sur le discours que M. Bossuet fit à l'assemblée de 1682, où il parlait avec tant d'obscurité, que personne n'y entendit rien, répétant continuellement les paroles de Balaam : *Quam pulchra sunt tabernacula tua, Jacob!* Sur quoi Faydit,» etc. (*Longueruana, part.* II, *pag.* 14, 15). Nous croirions manquer à la dignité de notre édition, si nous transcrivions ici cette épigramme assez connue, que le temps dissipera avec beaucoup d'autres futilités du même genre, et que nous honorerions trop en la consignant à la tête de ce volume. N'est-il pas, au reste, bien glorieux pour l'abbé de Longuerue, de se servir contre un prélat de ce mérite de la production d'un *fou?* Et à qui fait-il tort, si ce n'est à lui-même, en approuvant et se plaisant à relever une pièce qui ne déshonora que son auteur, comme le dit fort bien M. de Burigny (*Vie de Bossuet, p.* 265)? Cette conduite ne doit pas nous surprendre dans l'abbé de Longuerue, qui ne connaissait point de ménagements envers ceux qu'il n'aimait pas, et qui, ajoute M. de Burigny, fut toujours injuste à l'égard de M. Bossuet.

Nous ne voyons pas, au surplus, sur quel fondement on peut accuser ce prélat d'avoir parlé avec tant d'obscurité. L'assemblée du clergé porta du discours de Bossuet un jugement bien différent, puisque, dans sa lettre circulaire à tous les évêques du royaume, elle en parle avec les plus grands éloges. «L'illustre orateur, y dit-elle, qui a ouvert notre assemblée, nous a tracé par avance et inspiré à tous cette idée de l'union qui doit être entre nous, et du zèle avec lequel nous devons tous concourir au maintien de l'unité de l'Eglise; et il l'a fait avec tant d'éloquence, d'érudition et de piété, que tout le monde a dès lors auguré l'heureux succès de notre assemblée (*Lettre* XCVIII, *tom.* IX, *pag.* 417, *de la dernière Edition in-4° des OEuvres du prélat*).» Voilà ce qu'ont pensé de ce discours les auditeurs les plus illustres et les plus capables de juger de son mérite; car on sait combien de prélats distingués par leurs lumières composaient cette assemblée.

Le précis que nous avons donné de ce sermon montre assez combien sont fondés les éloges que l'assemblée lui donne; et tant s'en faut que Bossuet y ait parlé d'une manière obscure ou équivoque sur les points les plus délicats, que nous pouvons au contraire dire avec vérité, qu'il y a comme jeté les fondements de tout ce qui s'est fait dans cette assemblée en faveur des principaux articles de nos libertés. Loin d'exagérer dans son discours la puissance des successeurs de saint Pierre, il n'est occupé qu'à la réduire dans ses véritables bornes, qu'à en montrer l'usage légitime dans le maintien et l'observance exacte des canons, et qu'à faire sentir à ceux qui l'exercent qu'ils doivent s'estimer heureux de dispenser les trésors du ciel, et ne pas songer à disposer des choses inférieures que Dieu n'a pas mises en leurs mains. On ne pouvait assurément présenter cette autorité sous des couleurs plus favorables, et en même temps donner à ceux qui en sont revêtus des leçons plus salutaires, et distribuées avec plus de sagesse. Aussi le prélat, comme il le dit au cardinal d'Estrées, dans la lettre dont nous parlerons plus bas, avait-il toujours eu dans l'esprit, qu'en expliquant l'autorité du saint-siége, de manière qu'on en ôte ce qui la fait plutôt craindre que révérer à certains esprits, cette autorité, sans rien perdre de sa force, se montre aimable à tout le monde, même aux hérétiques et à tous ses ennemis.

Quant à nos libertés, serait-il possible de s'exprimer plus clairement que le fait le prélat en leur faveur, et comment témoigner plus de zèle pour leur conservation? Il les trouve toutes renfermées dans la célèbre Pragmatique publiée par saint Louis, pour maintenir dans son royaume *le droit commun et la puissance des ordinaires selon les conciles généraux et les institutions des saints Pères*. Et afin de mieux représenter l'étendue de nos maximes, et de montrer plus précisément l'usage qu'on doit en faire dans les besoins de l'Eglise, il rappelle ce qui se passa dans les conciles de Pise et de Constance, et renvoie aux décrets immortels qu'ils firent pour déterminer la juste application de ces règles, et les affermir à jamais. «La France, dit l'orateur, fut la plus zélée à les soutenir, mais la France fut suivie de toute l'Eglise. Conservons, poursuit-il, ces fortes maximes de nos pères que l'Eglise gallicane a trouvées dans la tradition de l'Eglise universelle; que les universités du royaume, et principalement celle de Paris, ont apprises des saints évêques et des saints docteurs qui ont toujours éclairé l'Eglise de France, sans que le saint-siége ait diminué les éloges qu'il a donnés à ces fameuses universités.»

Est-ce là parler obscurément, et, qui plus est, avec tant d'obscurité que personne ne puisse rien entendre au discours du prélat? Il faut être étrangement prévenu pour porter un pareil jugement, et avoir une prodigieuse confiance dans ses lumières, pour s'imaginer que l'on persuadera la multitude des lecteurs avec ce ton sentencieux, démenti à toutes les pages du discours que l'on critique. L'analyse exacte que nous en avons donnée est plus propre, sans doute, à fixer l'idée qu'on doit en avoir, que ces traits vagues et indéterminés, qu'il est toujours fort aisé de hasarder, et qu'on est pour l'ordinaire d'autant moins en état de justifier, qu'on les prodigue avec plus de facilité. Pour nous, tout nous autorise à dire que l'orateur a touché tous les points qu'il convenait de faire entrer dans un pareil discours, et n'a rien oublié pour porter tous les esprits à la paix. Avec quelle énergie n'invite-t-il pas Innocent XI à se réconcilier avec Louis XIV, et combien de puissants motifs ne lui présente-t-il pas pour

l'y engager? Mais de peur que les dissensions venant à s'accroître de plus en plus, des esprits malintentionnés n'en profitassent pour suggérer des remèdes pires que le mal, en conseillant une séparation criminelle, semblable à celle qu'ont exécutée ces royaumes malheureux et aveugles qui ont cru s'affranchir en secouant, disaient-ils, le joug de Rome qu'ils appelaient un joug étranger, l'orateur, attentif à aller au-devant de tous les excès, repousse ces conseils trop funestes avec beaucoup de force, et la plus juste indignation.

C'en est assez pour confondre à jamais le jugement burlesque que Faydit et ses admirateurs ont porté de ce discours. Mais il eut d'autres adversaires plus importants, lorsqu'il fut question de le faire imprimer. M. Bossuet nous rend compte lui-même de ce qui se passa alors, et des difficultés qu'on lui fit éprouver. C'est dans sa lettre à M. le cardinal d'Estrées, ambassadeur de Sa Majesté auprès du saint-siége. Afin que vous soyez instruit de tout le fait, lui dit-il, je lus le sermon à M. de Paris et à M. de Reims, deux jours avant que de le prononcer. On demeura d'accord qu'il n'y avait rien à y changer. Je le prononçai de mot à mot comme il avait été lu. On a souhaité depuis de le revoir en particulier avec plus de soin, afin d'aller en toute maturité. Il fut relu à MM. de Paris, de Reims, de Tournay, pour le premier ordre; et pour le second, à M. l'abbé de Saint-Luc, et à MM. Cocquelin, chancelier de Notre-Dame, Courcier, théologal, et Faure. On alla jusqu'à la chicane; et il passa tout d'une voix qu'on n'y changerait pas une syllabe. Quelqu'un (c'était M. l'archevêque de Paris, de Harlay) dit seulement à l'endroit que vous trouverez, pag. 45 (1re éd.), où il s'agit d'un passage de Charlemagne, qu'il ne fallait pas dire comme il y avait, «plutôt que de rompre avec elle;» mais «plutôt que de rompre avec l'Eglise.» Je refusai ce parti, comme introduisant une espèce de division entre l'Eglise romaine et l'Eglise en général. Tous furent de mon avis, et même celui qui avait fait la difficulté. La chose fut remuée depuis par le même, qui trouvait que le mot de rompre disait trop. Vous savez qu'on ne veut pas toujours se dédire. Je proposai au lieu de rompre, de mettre, rompre la communion; ce qui était, comme vous voyez, la même chose: la difficulté cessa à l'instant. Le roi a voulu voir le sermon: Sa Majesté l'a lu tout entier avec beaucoup d'attention, et m'a fait l'honneur de me dire qu'elle en était très-contente, et qu'il le fallait imprimer. L'assemblée m'a ordonné de le faire, et j'ai obéi.

Le prélat entre ensuite dans le fond de son discours, et rend compte au cardinal d'Estrées de son plan, et des motifs qui l'ont dirigé dans l'exécution..... Je ne lui fais pas remarquer, ajoute-t-il, ce que j'ai répandu par-ci par-là, pour induire les deux puissances à la paix: elle n'a pas besoin d'être avertie. Je puis dire que tout le monde jugea que le sermon était respectueux pour elles, pacifique, de bonne intention; et si l'effet de la lecture est semblable à celui de la prononciation, j'aurai sujet de louer Dieu. Mais comme ce qui se lit est sujet à une plus vive contradiction, j'aurai besoin que Votre Eminence prenne la peine d'entrer à fond dans tous mes motifs, et dans toute la suite de mon discours, pour justifier toutes les paroles sur lesquelles on pourrait épiloguer. Je n'en ai pas mis une seule, qu'avec des raisons particulières, et toujours, je vous l'assure devant Dieu, avec une intention très-pure pour le saint-siége et pour la paix. Les tendres oreilles des Romains doivent être respectées, et je l'ai fait de tout mon cœur. Trois points les peuvent blesser: l'indépendance de la temporalité des rois, la juridiction épiscopale immédiatement de Jésus-Christ, et l'autorité des conciles. Vous savez bien que sur ces choses on ne biaise point en France; et je me suis étudié à parler de sorte que, sans trahir la doctrine de l'Eglise gallicane, je pusse ne point offenser la majesté romaine. C'est tout ce qu'on peut demander à un évêque français, qui est obligé, par les conjonctures, à parler de ces matières. En un mot, j'ai parlé net; car il le faut partout, et surtout dans la chaire: mais j'ai parlé avec respect, et Dieu m'est témoin que ç'a été à bon dessein.

ARTICLE SECOND.

On donne une idée des autres sermons qui composent ces volumes.

Après le sermon sur l'unité de l'Eglise, viennent les sermons sur le mystère de la croix, où le prélat, avec son éloquence ordinaire, développe admirablement la vertu et toutes les richesses de ce grand mystère. « Dieu, pour faire éclater sa puissance d'une façon extraordinaire, en la personne de son Fils, a voulu, dit le prélat, que la plus grande infamie fût une source de gloire incompréhensible. » Quelle plus noble idée! Et comment? parce que c'est en la croix que paraissent le mieux la puissance et la miséricorde divine, et que toute la gloire de Dieu consiste dans la manifestation de ces deux attributs. Or, la puissance du Sauveur éclate autant dans sa faiblesse volontaire, que dans sa force réelle: aussi ne se glorifie-t-il pas moins du pouvoir qu'il a de mourir, que de celui qu'il a de ressusciter. Et pour nous présenter une belle image de ce pouvoir: «En vain, dit l'orateur, s'efforcerait-on de faire sécher les grandes rivières, ou de faire tarir les fontaines d'eau vive: à mesure que vous en ôtez, la source toujours féconde répare sa perte par elle-même, et s'enrichit continuellement de nouvelles eaux. Ainsi en était-il du Sauveur Jésus: il avait en lui-même une source éternelle de vie, je veux dire le Verbe divin; et cette source est trop abondante, pour pouvoir être jamais épuisée. Frappez tant que vous voudrez, ô bourreaux! faites des ouvertures de toutes parts sur le corps de mon aimable Sauveur,

afin de faire, pour ainsi dire, écouler cette belle vie : il en porte la source en lui-même; et comme cette source ne peut tarir, elle ne cessera jamais de couler si lui-même ne retient son cours. Mais ce que votre haine ne peut pas faire, son amour le fera pour notre salut.»

Tout déclare cette charité immense qui le fait devenir faible, passible et mortel : et pour la rendre plus sensible, «il ne veut pas que la nécessité naturelle ait aucune part dans sa mort : parce qu'il en réserve toute la gloire à la charité infinie qu'il a pour les hommes. O gloire ! ô puissance du crucifié ! Quel autre voyons-nous qui s'endorme si précisément quand il veut, comme Jésus est mort quand il lui a plu ? Quel homme méditant un voyage marque si certainement l'heure de son départ, que Jésus a marqué l'heure de son trépas ?»

Mais s'il fait paraître tant de puissance jusque dans sa mort, combien n'en éclate-t-il pas dans le triomphe de sa croix ? « La croix a dompté les démons ; la croix a abattu l'orgueil et l'arrogance des hommes ; la croix a renversé leur fausse sagesse et a triomphé de leur cœur. Il est plus glorieux d'avoir remporté une si belle victoire, que d'avoir troublé l'ordre de l'univers ; parce qu'il n'est rien dans tout l'univers de plus indocile, de plus fier et de plus indomptable que le cœur de l'homme.» Et combien n'ajoute pas à l'éclat de cette victoire la faiblesse des moyens qui y contribuent ! « C'est honorer l'orgueil que d'aller contre lui par la force ; il faut que l'infirmité même le dompte. Ce n'est pas assez qu'il succombe, s'il n'est contraint de reconnaître son impuissance : il faut le renverser par ce qu'il dédaigne le plus. Tu t'es élevé, ô Satan ! tu t'es élevé contre Dieu de toute ta force : Dieu descendra contre toi armé seulement de faiblesse, afin de montrer combien il se rit de tes téméraires projets. Tu as voulu être le Dieu de l'homme ; un homme sera ton Dieu : tu as amené la mort sur la terre; la mort ruinera tes desseins : tu as établi ton empire en attachant les hommes à de faux honneurs, à des richesses mal assurées, à des plaisirs pleins d'illusion ; les opprobres, la pauvreté, l'extrême misère, la croix en un mot détruira ton empire de fond en comble. O puissance de la croix ! » et contraste bien capable de relever la divinité du Sauveur ! Au milieu de tant de merveilles qu'il opère, il est méprisé, rejeté : « Sa doctrine, toute céleste, qui devait le faire respecter partout, le fait attacher à la croix; et cette croix infâme, qui devait le faire mépriser partout, le rend vénérable à tout l'univers .... Il change l'instrument du plus honteux supplice en une machine céleste pour enlever tous les cœurs : .... de la croix il est tombé au sépulcre, et par un merveilleux contre-coup tous les peuples sont tombés à ses pieds.»

Mais il faut voir dans le sermon même avec quelle pénétration, quelle sublimité de vues le prédicateur explique ce grand mystère; et nous pouvons dire que son sermon est si riche, si abondant en grandes vérités, qu'il fournirait la matière d'un excellent traité de religion.

Dans le second sermon sur le même sujet, le prélat expose les vrais moyens de profiter de cet adorable mystère. Si Jésus-Christ est exalté à la croix par ses souffrances, il doit l'être aussi dans les nôtres, et nous ne pouvons être exaltés avec lui qu'en participant aux siennes. Mais, pour ne pas s'y tromper, il faut bien considérer que, comme le Père exerce en même temps sur le calvaire sa miséricorde et sa justice, et que Jésus-Christ concilie en sa personne ces deux grands attributs : ainsi nous pouvons participer à la croix en deux manières très-différentes, ou pour y opérer notre salut, ou ponr y commencer notre condamnation. Tout dépend de l'esprit dans lequel nous recevons les croix, de la patience avec laquelle nous les portons, et de l'usage que nous savons en faire, à l'imitation de notre chef.

Ce discernement terrible et cette diversité surprenante nous sont parfaitement représentés dans les deux larrons qui expirent sur la croix aux côtés du Sauveur. Trois hommes sont en croix : au milieu, l'auteur de la grâce; d'un côté, un criminel pénitent qui la reçoit; de l'autre, un criminel endurci qui la rejette. Tous deux sont à la croix avec Jésus-Christ, tous deux compagnons de son supplice; mais quelle différence dans les effets ! l'un y trouve la miséricorde , l'autre les rigueurs de la justice : la croix élève jusqu'au paradis la patience de l'un ; la croix précipite au fond de l'enfer l'impénitence de l'autre.

Et telle est la terrible diversité qui se rencontre d'ordinaire entre ceux qui, par les afflictions multipliées de cette vie, se trouvent comme attachés à la croix avec Jésus-Christ : quoique aussi proches, en apparence, que la plupart en sont éloignés par les dispositions de leur cœur ! Pour ceux-ci la croix est un moyen de salut; et pour ceux-là, comme si elle avait changé de nature, elle devient un instrument de vengeance. Telle est la matière de ce discours, que l'orateur termine par cette belle reflexion : « C'est par la croix et par les souffrances que la profession de foi doit être scellée : sa profession nous oblige au martyre; et cette grande soumission à croire des choses incroyables ne peut être mieux confirmée, qu'en se soumettant aussi à en souffrir de pénibles et de difficiles, et qu'en captivant son corps pour rendre un témoignage ferme et vigoureux à ces bienheureuses chaînes, par lesquelles la foi captive l'esprit.»

Les sermons de la Vierge, sur sa Nativité, sa Visitation, son Assomption, nous donnent la plus haute idée de l'excellence de Marie, et forment un tableau achevé de ses vertus et de ses grandeurs. Aussi sont-ils bien propres à nous inspirer le plus profond respect, et la dévotion la plus tendre pour une mère si comblée de grâces, et si empressée à nous secourir.

Après Jésus-Christ, rien de plus grand que Marie; et comme elle tire de lui toute sa perfection, c'est aussi pour lui et sur ce divin modèle qu'elle est formée. « La loi de nature et la loi écrite, les cérémonies et les sacrifices, le sacerdoce et les prophéties n'étaient qu'une ébauche de Jésus-Christ; et Dieu n'est venu à ce grand ouvrage que par un appareil infini d'images et de figures, qui lui ont servi de préparatifs. Mais le temps étant arrivé, l'heure du mystère étant proche, il médite quelque chose de plus excellent : il forme la bienheureuse Marie, pour nous représenter plus au naturel Jésus-Christ, qu'il devait envoyer bientôt, et il en rassemble les plus beaux traits pour les réunir en celle qu'il destinait pour être sa mère. Oui, Dieu, en créant ce divin enfant, avait sa pensée en Jésus-Christ, et ne travaillait que pour lui. Pour la rendre digne de son Fils, il la tire sur son Fils même; et devant nous donner bientôt son Verbe incarné, il nous fait paraître en Marie un Jésus-Christ ébauché, si l'on peut parler de la sorte, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies. »

Combien faut-il, en effet, que Marie soit comblée de grâces, elle à qui le Père éternel donne son propre Fils, non point d'une manière commune, mais comme il lui appartient à lui-même comme Fils, comme Fils unique. Dieu, par un conseil admirable, ayant jugé à propos que la Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité, il l'a, par ce moyen, associée en quelque façon à sa génération éternelle,..... puisqu'il a ordonné que son Fils fût à elle en la même qualité qu'il lui appartient; et que, pour établir avec elle une société éternelle, il a voulu qu'elle fût la Mère de son Fils unique, et être le Père du sien. O prodige, s'écrie le prédicateur, ô abîme de charité ! Quel esprit ne se perdrait pas dans la considération de ces complaisances incompréhensibles qu'il a eues pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce commun Fils, le nœud inviolable de votre alliance divine, le gage de vos affections mutuelles!... Mais quel doit être l'union de Marie avec ce divin enfant qu'elle conçoit par l'obéissance de sa foi ! Pour contenter l'amour de Jésus-Christ, ne faut-il pas qu'elle lui soit unie en esprit, autant qu'elle le touche de près par les liens de la nature et du sang? Puisque cette union se fait par la grâce, combien doit-elle en être remplie? Et quand nous aurions ramassé tout ce qu'il y a de dons dans les créatures, tout cela réuni ensemble pourrait-il égaler sa plénitude ?

C'est sur des fondements aussi solides que M. Bossuet prétend établir la véritable dévotion pour la sainte Vierge. « Dieu ayant résolu dans l'éternité de nous donner Jésus-Christ par son entremise, il ne se contente pas de se servir d'elle comme d'un simple instrument; mais il veut qu'elle coopère à ce grand ouvrage par un mouvement de sa volonté.... et le mystère de l'Incarnation, qui tient depuis tant de siècles le ciel et la terre en attente, demeure en suspens jusqu'à ce que la sainte Vierge y ait consenti.... tant il a été nécessaire aux hommes qu'elle ait désiré leur salut... Mais la sagesse divine ayant une fois résolu de nous donner Jésus-Christ par Marie, ce décret ne se change plus; il est, et sera toujours véritable que sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations, qui n'en sont que des dépendances. »

Et pouvons-nous ne pas tout attendre de sa charité? puisque, autant ce haut degré de gloire où elle est élevée l'approche de Dieu, autant sa tendresse maternelle l'approche de nous. Aussi le divin Sauveur, qui voulait que sa Mère selon la chair devînt la nôtre selon l'esprit, et que cette nouvelle Eve coopérât par sa charité, avec le nouvel Adam, à la naissance spirituelle de ses membres, considérant, du haut de sa croix, combien son âme était attendrie; comme si c'eût été là qu'il l'eût attendue, afin de lui donner pour nous des entrailles et un cœur de mère, il lui montre saint Jean, et en sa personne tous ses disciples qu'il représentait; il les lui donne pour enfants, et lui recommande d'avoir pour eux cette même affection maternelle qui se réveillait alors si vivement en son âme pour lui.

Mais, afin de ne pas s'abuser par une fausse confiance, l'orateur s'applique à montrer que, pour éprouver les effets de la tendresse de cette charitable Mère, il faut travailler à se conformer à ce bel et admirable exemplaire. Et qu'imiterons-nous particulièrement en Marie, si ce n'est cet amour si fort et si tendre qu'elle a eu pour Jésus-Christ, qui est la plus vive source des excellences et des perfections de cette Vierge incomparable? Que pouvons-nous faire qui lui plaise davantage, que d'attacher toutes nos affections à celui qui a été et sera éternellement toutes ses délices? Quel plus grand honneur que d'aimer un Dieu? et quelle plus ravissante douceur que d'aimer uniquement un Dieu homme,... un Dieu nous cherchant, un Dieu se familiarisant avec nous, un Dieu brûlant d'amour pour nous, un Dieu se donnant à nous; et qui, se donnant à nous tout entier, pour toute récompense ne veut que nous?

Les sermons sur la Visitation de Marie, où le prédicateur expose avec beaucoup de lumière le mystère de cette visite, nous montrent comment Jésus-Christ, après s'être communiqué si abondamment à sa sainte Mère, se répand sur nous par son entremise. Rien de plus instructif et de plus profond que ce discours; rien de plus propre à faire entrer les âmes dans les dispositions convenables pour attirer Jésus-Christ en elles, et le posséder constamment. Ecoutons un moment parler l'orateur.

PRÉFACE

DES TOMES XI, XII ET XIII DE L'ÉDITION DE 1808 (1).

Le Fils de Dieu, nous dit-il, *visitant les hommes, imprime trois mouvements dans leurs cœurs : premièrement, sitôt qu'il approche, il leur inspire avant toutes choses une grande et auguste idée de sa majesté, qui fait que l'âme, tremblante et confuse de sa naturelle bassesse, est saisie devant Dieu d'un profond respect, et se juge indigne des dons de sa grâce ; tel est son premier sentiment. Mais ce n'est pas assez, car cette âme ainsi abaissée n'osera jamais s'approcher de Dieu; elle s'en éloignera toujours par respect, en reconnaissant son peu de mérite. C'est pourquoi, par un second mouvement, il presse au dedans son ardeur fidèle de s'approcher avec confiance, et de courir à lui par de saints désirs ; c'est le second sentiment qu'il lui donne. Enfin, le troisième et le plus parfait, c'est que, se rendant propice à ses vœux, il fait triompher la paix dans son cœur,.... et la comble d'une sainte joie par ses chastes embrassements.*

Et pouvait-on nous faire mieux sentir combien nous devons être pénétrés de respect devant l'Etre suprême, que par ces belles paroles : *Il est seul en tout ce qu'il est ; il est le seul sage, le seul bienheureux,.... unique en sa majesté, inaccessible en son trône, incomparable en sa puissance?... Il est le souverain grand, qui, ne souffrant rien qui s'égale à lui, s'établit à lui-même une auguste solitude par la singularité de ses perfections. .... Toutes les grandeurs humaines ont leur faible..... Qui peut se vanter d'être grand en tout? ..... Tout ce qui s'élève d'un côté, s'abaisse de l'autre ; ..... tellement qu'il n'y a rien de si grand que le petit ne puisse atteindre par quelque endroit. Il n'y a que vous, ô souverain grand, ô Dieu éternel, qui êtes singulier en toutes choses, seul en toutes choses. Vous êtes le seul auquel on peut dire : O Seigneur, qui est semblable à vous? profond en vos conseils, terrible en vos jugements, absolu en vos volontés, magnifique et admirable en vos œuvres. Que si vous êtes si grand, si majestueux, malheur à qui se fait grand devant vous ; malheur, malheur aux têtes superbes, qui vont hautes et levées devant votre face : vous frappez sur ces cèdres, et vous les déracinez ; vous touchez sur ces orgueilleuses montagnes, et vous les faites évanouir en fumée.*

Et afin de nous porter à nous humilier plus profondément, et nous exciter à entrer dans des sentiments si essentiels à la piété chrétienne : *Sachez*, ajoute-t-il, *que sa bonté vous prévient en tout, et que sa grâce se montre grâce en ce qu'elle n'est attirée par aucuns mérites ...... Et qui donc ne prévient-il pas, s'il prévient même son précurseur? Que si nous sommes ainsi prévenus, de quoi pouvons-nous nous glorifier? sera-ce peut-être du commencement? mais c'est là que la grâce nous a éclairés, sans que nous l'ayons mérité. Quoi, sera-ce du progrès? mais la grâce s'étend dans toute la vie, et dans toute la vie elle est toujours grâce. C'est un fleuve qui retient, durant tout son cours, le nom qu'il a pris dans son origine; c'est la grâce elle-même qui mérite d'être augmentée, afin que par cet accroissement, elle mérite d'arriver à sa perfection.*

(1) Ces trois volumes sont compris dans ce tome XXV de notre édition des Orateurs sacrés. M.

Le second sermon sur le même mystère est également rempli de belles vues, très-propres à nous faire connaître le véritable esprit des Ecritures, et à nous les faire étudier avec fruit. L'illustre auteur y établit pour principe qu'il n'y a dans la loi ni point ni virgule, si l'on peut parler de la sorte, qui ne trouve son vrai sens en Jésus-Christ; et que Jésus-Christ n'a jamais fait un seul pas, que pour accomplir exactement et de point en point ce qui était écrit de lui dans la loi. Ainsi, quelque différence qui nous y paraisse, Moïse et Jésus-Christ se touchent de près ; la Synagogue et l'Eglise se tendent les mains; et l'on voit dans la visite que rend Marie à Elisabeth, et dans leurs embrassements mutuels, l'Evangile qui baise la Loi, l'Eglise qui embrasse la Synagogue : elles sont cousines, pour nous montrer que la loi ancienne et la loi nouvelle se touchent de près, qu'elles sont parentes, qu'elles viennent toutes deux de race céleste. La Loi honore l'Evangile en le prédisant; l'Evangile honore la Loi en l'accomplissant: c'est le mutuel salut qu'ils se donnent. Mais dans la vieillesse d'Elisabeth, nous est représentée la mourante caducité de la Loi ; et dans la jeunesse de la sainte Vierge, l'éternelle nouveauté de l'Eglise; dans la stérilité d'Elisabeth, la stérilité de la Synagogue, qui d'elle-même ne peut engendrer des enfants au ciel; et la divine fécondité de l'Eglise dans celle de Marie. Toutefois la stérile enfante; Elisabeth a un fils comme la Vierge : aussi la Synagogue a-t-elle enfanté, mais des figures et des prophéties. Elisabeth a conçu, mais un précurseur à Jésus, une voix qui prépare les chemins : Marie enfante la Vérité même.

Dans les sermons sur l'Assomption de Marie, l'orateur achève de tracer le tableau des grandeurs de cette Vierge incomparable; et en l'élevant bien au-dessus des créatures les plus excellentes, il nous laisse dans une juste admiration de sa gloire, il enflamme

de plus en plus nos désirs d'imiter ses vertus pour mériter sa protection.

Point d'autre cause, selon l'orateur, de la mort de Marie, que son amour même pour son Fils. Cet amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne poussait pas un seul soupir qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel; il ne formait pas un regret qui ne dût en troubler toute l'harmonie; il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer avec soi l'âme de Marie.... Comme ce divin amour régnait dans son cœur sans aucun obstacle, et occupait toutes ses pensées, il allait de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant par ses désirs, se multipliant par soi-même; de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours, à une telle perfection, que la terre n'était plus capable de le contenir... O amour de la sainte Vierge! s'écrie l'orateur transporté, ta perfection est trop éminente, tu ne peux plus tenir dans un corps mortel; ton feu pousse des flammes trop vives, pour pouvoir être couvert sous cette cendre. Va briller dans l'éternité, va brûler devant la face de Dieu, va te perdre dans son sein immense qui seul est capable de te contenir. Alors la divine Vierge rendit, sans peine et sans violence, sa sainte et bienheureuse âme entre les mains de son Fils. Il ne fut pas nécessaire que son amour s'efforçât par des mouvements extraordinaires. Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr, comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre: ainsi fut cueillie cette âme bénite, pour être tout d'un coup transportée au ciel; ainsi mourut la divine Vierge par un élan de l'amour divin: son âme fut élevée au ciel sur une nuée de désirs sacrés. Et c'est ce qui fait dire aux saints anges: *Qui est celle-ci, qui s'élève comme la fumée odoriférante d'une composition de myrrhe et d'encens?* Belle et excellente comparaison, qui nous explique admirablement la manière de cette mort heureuse et tranquille. Cette fumée odoriférante que nous voyons s'élever d'une composition de parfums, n'en est pas arrachée par force, ni poussée dehors avec violence: une chaleur douce et tempérée la détache délicatement, et la tourne en une vapeur subtile, qui monte en l'air comme d'elle-même. C'est ainsi que l'âme de la sainte Vierge a été séparée du corps: on n'en a pas ébranlé tous les fondements par une secousse violente; une divine chaleur l'a détachée doucement du corps, et l'a élevée à son bien-aimé.

Ces extraits suffiraient déjà pour inspirer au lecteur l'envie de lire des sermons si remplis de grandes vérités, présentées avec ce ton noble, mâle et sublime, qui caractérise les discours de Bossuet. Le second sermon sur la même matière développe toutes les richesses du saint amour, dont la force faisait vivre Marie, dont les langueurs et les impatiences défaillantes lui ont donné la mort, et dont les sublimités ont fait la majesté et la gloire de son triomphe.

Les sermons pour les vêtures et professions ne sont ni moins instructifs, ni moins sublimes, ni moins éloquents que ceux qui les précèdent. Tandis que le prélat y est occupé à faire sentir aux religieuses et aux vierges chrétiennes l'importance de leurs obligations et le prix de leurs avantages, il y établit à son ordinaire des principes que chacun peut et doit s'appliquer pour apprendre à se bien connaître et travailler efficacement à son renouvellement. Ce ne sont pas de ces maximes générales qui ne brillent que d'un éclat passager, sans laisser dans l'esprit aucune règle sûre pour la réforme du cœur. Ici Bossuet, toujours le même, s'étudie à approfondir tout ce qu'il traite, à développer les vérités propres à son sujet, à les présenter d'une manière aussi touchante que lumineuse et convaincante. Tous ses sermons de morale ne tendent qu'à faire sentir à l'homme la profondeur de ses plaies, qu'à lui découvrir la nature et la grandeur de ses maladies, en lui montrant aussi les remèdes propres à leur guérison; et tel est l'objet et la fin des sermons faits pour les vêtures et professions religieuses.

Dans l'un, il s'applique à prouver que nous apportons au monde trois vices capitaux, d'où naissent tous les désordres de notre vie: une liberté indocile qui affecte l'indépendance; une molle délicatesse qui nous fait soupirer après les plaisirs qui nous corrompent; un vain désir de paraître, qui nous épanche au dehors et nous rend ennemis de toute retraite. Mais en même temps il fait voir que la vie religieuse oppose à ces trois désordres des remèdes forts et infaillibles; parce qu'en nous contraignant elle nous règle, en nous mortifiant elle nous purifie, en nous cachant elle nous recueille et nous renferme avec Jésus-Christ.

Dans un autre de ces sermons, il nous apprend comment par les pratiques de la vie religieuse on se dépouille du vieil homme, et l'on se revêt de Jésus-Christ. Un troisième est destiné à nous montrer que le monde se vante vainement d'être libre; que comme il est une prison, en sortir c'est rompre ses fers; et que la profession religieuse donne la véritable liberté d'esprit aux âmes que Jésus-Christ y appelle; parce qu'elle leur fournit des moyens certains pour se délivrer efficacement de la triple servitude qu'on voit dans le monde, du péché, des passions, de l'empressement. Car outre les deux espèces de captivité qui nous asservissent, l'une par le péché, l'autre par la convoitise, le monde nous rend encore esclaves d'une autre manière, par l'empressement des affaires, et par tant de lois différentes de civilité et de bienséance, que la coutume introduit et que la complaisance autorise, qui nous dérobent le temps, qui nous dérobent à nous-mêmes, et qui rendent notre vie tellement captive dans cette chaîne continuelle de visites, de divertissements, d'occupations, qui naissent perpétuellement les unes des autres, que nous n'avons pas le loisir de penser à nous, parmi tant d'heures du meilleur temps, que

nous sommes contraints de donner aux autres.

Mais la vie religieuse affranchit de ces différentes servitudes : le péché en est exclu par l'ordre de la discipline régulière ; les passions y perdent leur force par l'exercice de la pénitence : cet empressement éternel où nous engagent les devoirs du monde en est également banni, parce que la conduite du siècle y est méprisée, et que ses lois n'y sont pas reçues : ainsi l'on peut y jouir pleinement de la liberté bienheureuse que le Fils de Dieu nous promet.

Il est vrai qu'on se contraint dans les monastères, et qu'on y vit dans la dépendance. Mais à quoi tend cette dépendance, et pourquoi s'y soumet-on à tant de contraintes ? N'est-ce pas pour marcher plus sûrement dans la voie de Jésus-Christ, pour s'imposer à soi-même une heureuse nécessité de suivre ses maximes, et pour s'ôter, s'il se peut, la liberté de mal faire, la liberté de se perdre? Mais glorieuse dépendance, qui nous fait dépendre d'autant plus de Dieu, et qui nous rend vraiment maîtres de nous-mêmes, parce que c'est en cela qu'on est libre de ne dépendre que de Dieu, et de rompre tous les autres nœuds qui tiennent les hommes asservis au monde et à leurs passions.

On voit dans tous ces sermons avec quel art, quelle lumière, quelle profondeur de doctrine l'orateur chrétien nous introduit dans les secrets les plus cachés de la morale évangélique. Tout instruit, tout touche, tout élève l'âme dans ces discours aussi propres à éclairer l'esprit qu'à échauffer le cœur. C'est des uns aux autres un enchaînement de principes qui font sentir à l'homme son état, ses besoins et ses ressources. Jésus-Christ en est partout le fondement; et toute la méthode du prédicateur, c'est de le faire bien connaître, c'est d'en inspirer l'amour, c'est de travailler à ramener sans cesse les chrétiens à ce grand modèle, pour exprimer ses traits, et être formés à sa ressemblance. Il ne quitte guère un sujet qu'il ne l'ait, pour ainsi dire, épuisé; et les vérités qu'il n'a pu développer dans les bornes d'un discours, deviennent la matière de plusieurs autres, où, étendant ses vues, il répand de toutes parts la lumière pour sonder de plus en plus les abîmes du cœur humain, et le forcer de sentir l'illusion de ses désirs et le dérèglement de ses cupidités.

Ainsi, après avoir montré en combien de manières les hommes sont misérablement captifs dans le monde, il va, pour achever de les désabuser, leur faire connaître dans un autre discours la superfluité de tant de soins qu'ils se donnent, et la vanité de leurs desseins si multipliés : car les mœurs sont plus dissemblables que les visages; et la mer n'a pas plus de vagues, quand elle est agitée par les vents, qu'il naît de diverses pensées de cet abîme sans fond, de ce secret inscrutable du cœur de l'homme.

Et pénétrant plus avant dans la source du mal, il leur fait voir que l'empressement et le trouble qui ne cessent de les agiter, sont la vraie cause de toutes leurs maladies, et qu'ils ne recouvreront jamais la santé de leurs âmes et le repos après lequel ils soupirent, à moins qu'ils ne se retirent de la multitude des objets sensibles où leurs désirs sont si étrangement répandus, pour se recueillir en eux-mêmes et s'occuper, selon la parole du Sauveur, de la recherche de l'unique nécessaire.

Qu'ils s'agitent en tant de soins divers, qu'ils se tourmentent par tant d'occupations différentes qui les travaillent sans fin, qu'ils paraissent toujours si sérieusement appliqués; il n'en est pas moins vrai que leur vie n'est autre chose qu'un égarement continuel, que leurs opinions sont autant d'erreurs, et que leurs voies ne sont qu'ignorance : quoiqu'ils paraissent si prudents, si actifs, si vigilants, ils ne savent ce qui leur est propre, ils ne connaissent ni le bien ni le mal, ils errent de çà et de là, sans savoir la véritable conduite qui doit gouverner leur vie.... Pourquoi tant d'affaires, pourquoi tant de soins, pourquoi tant d'occupations différentes, puisqu'il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire?... Donc nous nous consumons de soins superflus, donc nous ne concevons que de vains desseins, donc nous ne repaissons nos esprits que de creuses et chimériques imaginations, nous qui sommes si étrangement partagés. La parole du Sauveur nous rappelant à l'unité seule, condamne la folie et l'illusion de nos désirs inconsidérés et de nos prétentions infinies : donc il s'ensuit de son discours que la solitude que les hommes fuient, et les cloîtres qu'ils estiment autant de prisons, sont les écoles de la véritable sagesse; puisque tous les soins du monde en étant exclus avec leur empressante multiplicité, on n'y cherche que l'unité nécessaire, qui seule est capable d'établir les cœurs dans une tranquillité immuable.

C'est ainsi que Jésus, ce charitable Médecin, s'applique à guérir nos maladies, en remontant à la cause du mal. Notre âme est affaiblie en cela même qu'elle est partagée : de là l'empressement et le trouble. Voilà le principe de la maladie ; après suit l'application du remède : car, puisque la cause de notre faiblesse, c'est que nos désirs sont partagés dans les objets visibles qui nous environnent, qui ne voit que le véritable remède, c'est de savoir ramasser nos forces inutilement dissipées? C'est aussi ce que fait le Seigneur Jésus en nous appliquant à l'unité simple, qui n'est autre chose que Dieu. De là naît enfin la santé de l'âme, dans le repos, dans la stabilité, dans la consistance que lui promet le divin Sauveur.

Tel est le plan de ce beau discours, composé des vérités les plus importantes, les plus propres à nous faire sentir l'excellence de la morale évangélique. Autant il est solide, autant les pensées en sont nobles, grandes et sublimes : il est rempli, comme les autres, de ces traits vifs qui frappent, qui saisissent l'esprit, et qui raniment l'attention de l'au-

diteur ou du lecteur. Quelques exemples en fourniront la preuve.

Etrange aveuglement de l'esprit humain, qui ne croit point s'occuper s'il ne s'embarrasse, qui ne conçoit point d'action sans agitation, et qui ne trouve d'affaire que dans le trouble!.... Et adressant la parole aux riches et aux avares : *Votre corps terrestre et mortel ne se nourrit que de ce qu'il prend; et de là vient que la sagesse divine lui a préparé tant de beaux organes, pour s'unir et s'incorporer ce qui le sustente. Votre âme, d'une nature immortelle, n'aura-t-elle pas aussi ses organes pour recevoir en elle-même le bien qu'elle cherche? Maintenant ouvrez son sein tant qu'il vous plaira, et vous verrez qu'elle ne peut recevoir en elle cet or et cet argent que vous entassez, et qui ne peut jamais la satisfaire.* Expliquant ensuite comment l'âme, poussée par le péché, est tombée de Dieu sur elle-même, et de là sur la multitude des objets sensibles qui l'environnent : *De même*, dit-il, *qu'une eau qui se précipite du sommet d'une montagne, rencontrant au milieu de sa course une roche, premièrement elle fond sur elle avec toute son impétuosité; et là elle est contrainte de se partager, forcée par sa dureté qui la rompt : ainsi l'homme, que son orgueil avait emporté, tombe premièrement sur soi-même, parce qu'il est aussitôt déçu par son amour-propre: et là, rencontrant l'orgueil en son âme, élevé comme un dur rocher, il se brise, il se partage, et il se dissipe dans la vanité de plusieurs désirs, dans lesquels son âme s'égare.* Peut-on une plus belle comparaison, plus énergique et plus propre à donner une juste idée de l'effet qu'il veut représenter? Les sermons de Bossuet sont pleins de semblables images, qui caractérisent un génie vif, une imagination forte, riche, grande et élevée.

Le discours sur la vaine gloire, prêché à la profession d'une demoiselle que la reine mère avait tendrement aimée, et qui avait été auprès d'elle jusqu'à sa mort, nous montre parfaitement tout le néant de cette fausse gloire, ses funestes effets, et les avantages de la vie cachée, de l'abaissement du cœur et de l'humilité chrétienne. Parmi ceux qui aiment la gloire, les uns veulent éclater aux yeux du monde; les autres, plus finement et plus délicatement glorieux, se satisfont en eux-mêmes. Cette gloire cachée et intérieure est sans comparaison la plus dangereuse. L'Ecriture condamne en nous le désir de plaire aux hommes, et par conséquent à nous-mêmes; parce que, si vous me permettez de parler ainsi, nous ne sommes que trop hommes, c'est-à-dire, trop faibles et trop pécheurs....

Mais il va découvrir plus à fond les dangers de la vaine gloire. *C'est la gloire*, dit-il, *qui nourrit dans l'esprit de l'homme le secret principe d'incrédulité; c'est elle qui entretient la révolte contre l'Evangile; c'est elle aussi qui a apporté le plus grand obstacle à l'établissement de sa doctrine. Si la plupart des autres vices combattent la charité, celui-ci combat la foi : les autres détruisent l'édifice; celui-ci renverse le fondement même... A ces esprits enflés qui se nourrissent de gloire, Jésus-Christ est trop nu et trop bas pour eux, les lumières de l'Evangile trop simples, la doctrine du christianisme trop populaire...*

Qu'il caractérise divinement la gloire humaine, et qu'il en fait bien sentir le ridicule et le néant! *Le propre de la gloire, c'est d'amasser autour de soi tout ce qu'elle peut : l'homme se trouve trop petit tout seul..., il tâche de s'agrandir et de s'accroître; il pense qu'il s'incorpore tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert..., et s'imagine qu'il devient plus grand et se multiplie quand on parle de lui, quand il est dans la bouche de tous les hommes, quand on l'estime, quand on le redoute, quand on l'aime, quand on le recherche, enfin, quand il fait du bruit dans le monde. La vertu toute seule lui semble trop unie et trop simple. Ces esprits enflés trouvent Jésus-Christ si petit, si humble, si dépouillé, qu'ils n'ont que du mépris pour lui à la vue de ses abaissements... Voulez-vous être capable de connaître les grandeurs de Jésus-Christ, quittez toutes ces idées, plutôt vastes que grandes, plutôt pompeuses que riches, que la gloire inspire, dont la gloire remplit les esprits, ou plutôt dont elle les enfle; car l'esprit ne se remplit pas de choses si vaines. Il faut savoir que Dieu seul est tout, que tout ce que nous amassons autour de nous, pour nous faire valoir et nous rendre recommandables, n'est pas une marque de notre abondance, mais plutôt de notre disette, qui emprunte de tous côtés.*

La seconde partie, où le prédicateur dévoile les pernicieuses impressions de cette gloire intérieure que l'homme vain et superbe se donne à lui-même, n'est pas moins lumineuse et intéressante. *Mais*, ajoute-t-il, *il faut prendre garde qu'en méprisant la gloire des hommes, vous ne retombiez sur vous-même, et que vous ne receviez plus agréablement de vos propres mains cet encens que vous refusez de la main des autres. C'est un défaut ordinaire de l'esprit humain, après qu'il s'est élevé au-dessus des vices, au-dessus des désirs vulgaires, au-dessus des jugements et de l'estime des autres, de se plaire uniquement en soi-même... C'est pourquoi, si l'on n'y prend garde attentivement, en épurant son jugement et son esprit, en réprimant les mauvais désirs et les faiblesses humaines, on nourrit en soi-même insensiblement une gloire cachée et intérieure, qui est d'autant plus à craindre, qu'il reste moins de défauts pour lui servir de contrepoids... C'est alors que, nous renfermant et nous ramassant dans notre esprit, nous sommes ordinairement encore plus livrés à notre amour-propre. Ainsi, en cet état, bien loin de mépriser la vaine gloire, au contraire, nous en séparons pour nous le plus délicat et le plus exquis; nous en prenons le plus fin parfum, et tirons, pour ainsi dire, l'esprit et la quintessence de cet agréable poison : car notre gloire est d'autant plus grande, qu'elle se contente d'elle-même. Nous trouvons je ne sais quoi de plus flatteur dans notre propre jugement, quand il a eu la force de s'élever au-dessus des jugements des autres; ce qui fait que nous en sommes et plus amoureux et plus*

jaloux. Et alors, quand il arrive que nous nous plaisons dans nos pensées, nous nous y plaisons d'autant plus, que rien ne nous plaît que nous. C'est ainsi que nous nous faisons des dieux en nous-mêmes.

Peut-on mieux connaître le cœur humain, anatomiser plus délicatement ses dispositions, et pénétrer avec plus de sagacité les artifices et les jeux de son amour-propre? Bossuet, aussi profond dans la science de la morale que dans celle des dogmes, va toujours au principe radical de la vertu ou du vice, et fait sentir, par des raisons puisées dans la nature même des choses dont il parle, le véritable état de l'homme, le fond de sa misère, la cause de ses défauts, la qualité des remèdes convenables à son état. Qu'il lui inculque vivement le besoin qu'il a de s'humilier, si bien exprimé par ces belles paroles : *Ne soyez pas de ces montagnes que le ciel foudroie, sur lesquelles les pluies ne s'arrêtent pas ; mais de ces humbles vallées qui ramassent les eaux célestes et en deviennent fécondes.*

Nous en aurions peut-être assez dit pour prouver l'excellence des sermons contenus dans ce volume ; mais nous sommes trop avancés pour nous arrêter ici, et il nous paraît nécessaire d'achever de montrer la solidité, la beauté, l'élévation de ces discours, que trop de gens sont portés à déprimer, chacun par différents motifs.

Après avoir exposé dans les sermons précédents l'étendue de nos maladies et l'efficace des remèdes que la vie religieuse offre pour leur guérison, l'orateur fait connaître dans les sermons suivants, aux épouses de Jésus-Christ, les fruits qu'elles retirent de ce traitement par l'union intime qu'il leur procure avec l'Epoux céleste, et leur apprend la manière dont elles doivent répondre à son affection, et se garantir des effets de sa jalousie... *Il n'était pas juste*, leur dit-il, *de vous donner d'abord ce divin Epoux, encore que votre cœur languît après lui : il fallait auparavant embellir votre âme par une pratique plus exacte de la vertu, et éprouver votre foi par une longue suite de saints exercices.... Votre Epoux est un grand roi, votre Epoux vous aime avec tendresse ; mais il faut encore vous dire qu'il vous aime avec jalousie... Vous voyez sa royauté par les hommages qu'on lui rend; vous voyez son amour par l'ardeur de sa recherche ; vous voyez sa jalousie par le soin qu'il prend de veiller sur vous, et de marquer si exactement toutes vos démarches... Il est roi ; apprenez, ma sœur, qu'il faut soutenir vigoureusement cette haute dignité de son Epouse ; il vous aime ; ayez donc grand soin de vous rendre toujours agréable à ses yeux, pour conserver son affection. Il est jaloux; apprenez de là quelle précaution vous devez garder pour lui justifier votre conduite... C'est un roi ; mais c'est un roi pauvre, qui a pour palais une étable; dont le trône est une croix. Pour soutenir la dignité d'epouse, il ne veut que l'amour de la pauvreté. Il aime, et ce qu'il aime ce sont les âmes pures : pour conserver son affection, l'agrément qu'il recherche, c'est la chasteté. Il est délicat et jaloux, et il veille de près sur vos actions : l'unique précaution qu'il vous demande, c'est la fidélité de l'obéissance.*

Grandes et nobles idées, vues vraiment sublimes, et qu'on trouvera bien soutenues dans l'exécution du dessein : il nous suffit de rassembler ici quelques traits pour le justifier.

Que pour établir une royauté, il soit nécessaire de se faire pauvre, que la nécessité et l'indigence soient le premier degré pour monter au trône, c'est ce qui est entièrement inouï dans toutes les nations de la terre ; et mon Sauveur s'était réservé de nous faire voir ce miracle... C'est ici une royauté extraordinaire. Ce roi n'est pas roi pour s'élever ; c'est pourquoi il ne cherche rien de ce qui éclate aux yeux des hommes... Comme il devait être crucifié, il a voulu être méprisé ; et pour s'abandonner au mépris, il lui a plu d'être pauvre. Regardez les degrés, mes sœurs, par où votre Epoux monte sur son trône, ou plutôt par où votre Epoux descend à son trône : à la royauté par la croix, à la croix par l'oppression, à l'oppression par le mépris, au mépris par la pauvreté... Que cet appareil est digne de ce roi pauvre, qui ne se fait pas roi pour s'agrandir, mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines ; et qui veut que les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, la gloire du monde anéantie, fassent tout l'ornement de son triomphe. Ce n'est pas par impuissance, mais par dédain ; ce n'est pas par nécessité, mais par abondance. Il ne méprise les biens de la terre qu'à cause de la plénitude des biens du ciel ; et sa royauté est d'autant plus grande qu'elle ne veut rien de mortel.

Exprimant ensuite les conditions du mariage qu'il contracte avec ses épouses : *Nouveau mariage*, s'écrie-t-il, *où le premier article que l'Epoux demande, c'est que l'épouse qu'il a choisie renonce à son héritage; où il l'oblige par son contrat à se dépouiller de tous ses droits ; où il appelle ses parents, non point pour recevoir d'eux leurs biens temporels, mais pour leur quitter à jamais ce qu'elle pouvait espérer par sa succession. C'est ainsi que Jésus-Christ se marie ; parce qu'il est si grand par lui-même, que c'est se rendre indigne de lui que de ne se contenter pas de ses biens, et de désirer autre chose quand on le possède.*

Mais l'amour de ce divin Epoux paraît dans l'ardeur de sa recherche et dans la manière dont il s'est uni son épouse. *Ce serait peu de vous avoir choisie ; jamais vous n'eussiez suivi ce choix bienheureux, s'il ne vous avait attirée. Nul ne vient à lui qu'il ne lui donne; nul ne peut venir qu'il ne l'attire.... Que si peut-être vous n'avez pas senti si distinctement tous ces mouvements admirables, connaissez votre Epoux, et sachez qu'il agit en nous d'une manière si délicate, que souvent le cœur est gagné avant même qu'il s'en aperçoive. Et s'il ne vous avait attirée de cette manière forte et puissante, à laquelle nulle dureté ne résiste, par combien de vaines délices le monde vous aurait-il amollie? par combien d'erreurs dangereuses se serait-il efforcé de vous séduire?*

par combien de fausses lumières aurait-il tâché de vous éblouir ?.... Toutefois l'amour du divin Epoux a fait quelque chose de plus en votre faveur. En vain sa lumière et sa grâce vous eût excitée à venir; vous n'eussiez pu continuer un si grand voyage, si le même astre qui vous l'a fait entreprendre, ne vous eût précédée durant votre course.... Autant de pas que vous avez faits, la grâce a toujours marché devant vous, et votre volonté n'a fait que la suivre.... Qui vit jamais un amour pareil, et une recherche si ardente ?

Bossuet nous fait sentir aussi vivement combien est grande la jalousie de ce divin Epoux. *Il voit que nous recevons à pleines mains les présents de son rival, qui nous amuse avec une pomme, qui nous gagne par des biens qui n'ont qu'une légère apparence. Chrétiens, il en est jaloux : quoi! l'on préfère des présents si vains à tant de bienfaits si considérables!.... Pour détourner nos yeux et nos cœurs des libéralités trompeuses de notre ennemi, il veut redoubler ses dons jusqu'à l'infini. Son amour excessif le fait monter sur la croix, où il nous donne non-seulement son esprit et sa grâce, son trône et sa gloire, mais encore son corps et son sang, sa personne et sa vie; et se donnant lui-même, que ne nous donne-t-il pas! Voyez, voyez, nous dit-il en même temps, si ce prétendant que vous écoutez, voyez s'il pourra jamais égaler un tel amour et une telle munificence? A quelque prix que ce soit, il est résolu de gagner nos cœurs, et nous pourrions nous défendre d'une jalousie si obligeante!*

Mais si l'Epoux céleste a l'ardeur et les transports des jaloux, il en a aussi les regards et la vigilance. Il a les yeux toujours ouverts, toujours appliqués à veiller sur vous, pour étudier tous vos pas, pour observer toutes vos démarches. Et ces grilles, et cette clôture, et tant de contraintes différentes auxquelles il vous assujettit, n'en est-ce pas assez pour vous faire comprendre combien sa jalousie est délicate? Il vous renferme soigneusement, il rend de toutes parts l'abord difficile, il observe jusqu'à vos regards; et ce voile qu'il met sur votre tête, montre assez qu'il est jaloux, et de ceux qu'on jette sur vous, et de ceux que vous jetez sur les autres. Il compte tous vos pas, il règle votre conduite jusqu'aux moindres choses; ne sont-ce pas des actions d'un amant jaloux? Il n'en fait pas ainsi à tous les fidèles; mais c'est que s'il est jaloux de tous les autres, il l'est beaucoup plus de ses épouses.

Ce ne sont là que quelques traits de ces beaux discours, plus propres à exciter à les lire et à les méditer, qu'à en donner une juste idée. Les grandes vérités, les vives images, les pensées fortes et sublimes y sont si multipliées, que l'embarras, lorsqu'on veut en rapporter quelques morceaux, est de savoir à quoi déterminer son choix. Bossuet n'est pas aussi de ces orateurs qui ont bientôt épuisé les petites ressources de leur faible génie, ou qui se fatiguent vainement à tourner en mille manières une même pensée, pour suppléer, par une insipide profusion de mots, à l'indigence de leur fonds. Sa fécondité paraît prendre de nouvelles forces, en accumulant ses productions; et son riche génie, semblable à ces mines précieuses toujours plus abondantes à mesure qu'on les pénètre, ne cesse de lui fournir des vues de plus en plus intéressantes pour embellir les sujets qu'il traite. Ainsi, quoiqu'il nous eût déjà développé de si nobles idées sur l'union de Jésus-Christ avec ses épouses, il va bientôt se surpasser en reprenant la même matière dans un autre sermon. Comme il prêchait ce sermon le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, pour adapter son discours au mystère, il remonte à la croix, et y trouve le contrat que Jésus a passé avec ses épouses.

Le mystère de notre salut nous est, dit-il, proposé dans les saintes lettres comme l'effet de plusieurs actes publics, passés authentiquement par le Fils de Dieu en faveur de notre nature. Nous y voyons premièrement l'acte d'amnistie et d'abolition générale, par lequel il nous remet nos péchés : ensuite nous y lisons le traité de paix, par lequel il pacifie le ciel et la terre, et le rachat qu'il a fait de nos âmes pour nous retirer des mains de Satan. Nous y lisons aussi en plus d'un endroit le testament mystique et spirituel, par lequel il nous donne la vie éternelle, et nous fait ses cohéritiers dans le royaume de Dieu, son père. Enfin, on y voit le sacré contrat par lequel il épouse sa sainte Eglise, et la fait entrer avec lui dans une bienheureuse communauté. De ces actes découlent toutes les grâces de la nouvelle alliance; et ce que j'y trouve de plus remarquable, c'est que notre aimable et divin Sauveur les a tous ratifiés par son sang.

Mais quel est le contrat par lequel Jésus-Christ s'unit à ses épouses, et quelles en sont les conditions? C'est ce que le prédicateur explique admirablement. *Le monde est mort pour le chrétien, en tant qu'il n'a plus d'attrait pour son cœur, et le chrétien est mort pour le monde, en tant qu'il n'a plus d'amour pour les biens qu'il donne. C'est le traité qu'il nous fait signer en nous recevant au baptême : c'est le même qu'il vous propose dans ces noces spirituelles, ainsi qu'un sacré contrat, pour être observé dans la dernière rigueur et dans la perfection la plus éminente : contrat digne de vous être offert par un roi crucifié, digne d'être accepté humblement dans une profession solennelle, où l'on voue devant Dieu et devant ses anges un renoncement éternel au monde.*

Méditez ce sacré contrat sous lequel Jésus-Christ vous prend pour épouse; dites hautement avec le divin Apôtre : Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo (*Galat.*, VI, *v.* 14). *En effet, le monde ne vous est plus rien, et vous n'êtes plus rien au monde, puisqu'il ne vous comptera plus parmi les vivants. Votre famille vous perd : vous allez entrer dans un autre monde; vous ne tenez plus par aucun lien à la société civile; et cette clôture vous est un tombeau dans lequel vous allez être ensevelie. Que vos proches ne pleurent pas dans*

cette mort bienheureuse, qui vous fera vivre avec Jésus-Christ.

Et combien ne ranime-t-il pas ses espérances, et ne relève-t-il pas son courage, pour la porter à consommer ce généreux sacrifice, lorsqu'il lui adresse ces belles paroles? *Pendant que Jésus-Christ crucifié vous parle lui-même de son affection par autant de bouches qu'il a de blessures, et que son amour s'épanche sur vous avec tout son sang par ses veines cruellement déchirées, il me semble peu nécessaire de vous dire combien il vous aime; et vos yeux attachés sur la croix vous en apprendront plus que tous mes discours.*

En effet, cet amour est si grand, si sublime, si magnifique, que pour en représenter les caractères, on a besoin d'emprunter dans la nature une multitude d'images qui puissent nous en donner quelque idée. Car le Fils de Dieu a aimé les hommes en toutes sortes de qualités capables d'inspirer de l'amour. Il les a aimés comme un père; il les a aimés comme un sauveur, comme un ami, comme un frère, comme un époux; et il nous aime sous tous ces titres, afin que nous connaissions quel'amour qui le fait mourir pour nous en la croix, a toutes les qualités d'un amour parfait. Il est fort comme l'amour d'un père, tendre comme l'amour d'une mère, bienfaisant comme l'amour d'un sauveur, cordial comme l'amour d'un bon frère, sincère comme l'amour d'un fidèle ami, mais ardent comme l'amour d'un époux.

Si Jésus-Christ a tant aimé les hommes, quelle doit être la vivacité de son affection pour les vierges sacrées? Elles ont des droits particuliers sur le cœur de ce divin Epoux, et il faut que leurs priviléges répondent à l'ardeur de son amour et à la pureté de leurs désirs.

Accourez, ô troupe de vierges, et suivez partout ce grand conducteur. Que les autres le suivent partout où ils peuvent; vous seules le pouvez suivre partout où il va, et entrer par ce moyen avec lui dans la plus intime familiarité. C'est la belle et heureuse suite de ce privilége incomparable. Ces âmes pures et virginales s'étant constamment attachées à suivre Jésus-Christ partout, cette preuve inviolable de leur amitié fait que Jésus s'attache réciproquement à les avoir toujours dans sa compagnie.

Quelque grandes que soient ces vues, quelque vifs que soient les sentiments qu'elles inspirent, l'orateur sait encore les ennoblir et les fortifier par les belles réflexions qu'il développe dans le discours sur la virginité. Il est si solide, si touchant, si propre à élever l'esprit et le cœur des vierges chrétiennes, en leur faisant concevoir une haute estime de leur état, qu'elles ne sauraient trop le méditer, trop se pénétrer des grandes vérités qu'il renferme. Aussi sublime que profond, il fournit sur cette importante matière les principes les plus solides, les idées les plus justes et les plus nobles. La notion qu'il donne d'abord de la virginité est également précise et lumineuse. La virginité chrétienne consiste en une sainte séparation et en une chaste union. Cette séparation fait sa pureté; cette chaste et divine union est la cause des délices spirituelles que la grâce fait abonder dans les âmes vraiment virginales.

Et, pour nous montrer que le principe de la pureté est une séparation salutaire, il nous élève jusqu'à celui qui est la source et le modèle de toute pureté. Dieu est un être infiniment pur; il est la pureté même. Mais en quoi remarquons-nous cette pureté incompréhensible de l'Etre divin, sinon en ce que Dieu est d'une nature entièrement dégagée, libre de toute altération étrangère, sans mélange, sans changement, sans corruption? Et s'il nous est permis de parler en bégayant de si grands mystères, nous pouvons dire que son essence n'est qu'une indivisible unité, qui ne reçoit rien de dehors; parce qu'il est infiniment riche, et qu'elle enferme toutes choses en elle-même, dans sa vaste et immense simplicité. C'est pour cette raison, autant que notre faiblesse le peut comprendre, que l'être de notre Dieu est si pur; parce qu'il est infiniment séparé, et qu'il ne souffre rien en lui-même que ses propres perfections, qui ne sont autre chose que son essence...... Par où vous voyez sans difficulté que c'est le détachement qui nous purifie: de sorte que la virginité chrétienne étant la perfection de la pureté, il s'ensuit que pour être vierge, selon la discipline de l'Evangile, il faut une séparation très-entière et un détachement sans réserve.

Si nous voulons concevoir quelle est l'étendue de ce détachement, quelle doit être la violence de cette séparation qu'exige la virginité, les leçons mâles qu'elle donne à ses sectateurs par la bouche de Bossuet, nous l'apprendront. La virginité chrétienne est, à l'égard de la tempérance, ce qu'est la magnificence à l'égard des libéralités ordinaires. La tempérance modère les plaisirs du corps, la virginité les méprise: la tempérance, en les goûtant, se met au-dessus, à la vérité; mais la virginité plus mâle et plus forte ne daigne pas même y tourner les yeux: la tempérance porte ses liens d'un courage ferme, la virginité les rompt d'une main hardie: la tempérance se contente de la liberté, la virginité veut l'empire et la souveraineté absolue; ou plutôt, la tempérance gouverne le corps; vous diriez que la virginité s'en sépare: elle s'élève jusqu'au ciel, presque entièrement dégagée; et bien qu'elle soit dans un corps mortel, elle ne laisse pas de prendre sa place parmi les esprits bienheureux; parce qu'elle ne se nourrit, non plus qu'eux, que de délices spirituelles.

Que la virginité paraît belle, céleste et divine sous cet admirable pinceau! Mais si elle élève l'âme à un si haut degré de sainteté, elle ne peut manquer de faire réfléchir sa vertu jusque sur le corps, qui doit participer à son état, non-seulement comme un serviteur très-obéissant, mais encore comme un compagnon très-fidèle. En effet, dit notre orateur, cette belle lumière de virginité établit tellement son siége dans l'âme, qu'elle rejaillit aussi sur le corps et le sanctifie: et de

quelle sorte ? C'est, dit l'admirable saint Basile, que cette virginité spirituelle et intérieure se peint elle-même sur le corps comme le soleil dans une nuée, et par cette chaste peinture elle consacre cette chair mortelle. De là vient qu'elle se doit répandre par tout le corps, parce qu'elle remplit tout le cœur : et c'est ce qui fait dire au même saint que tous les sens d'une vierge doivent être vierges : *Virgines esse sensus virginis oportet.* En effet, ne voyez-vous pas qu'il se fait comme un mariage entre les objets et les sens ? Notre vue, notre ouïe, tous nos sens s'unissent, en quelque sorte, avec les objets : ils contractent une certaine alliance; de sorte que si les objets ne sont purs, la virginité de nos sens se gâte.

Les combats que le vieil homme livre sans cesse au nouveau, les efforts que la concupiscence toujours agissante fait continuellement pour se produire, sont encore un nouveau motif qui doit porter les vierges à garder soigneusement leurs sens; et c'est ce que le prédicateur leur représente avec cette énergie qui lui est ordinaire. Cette convoitise indocile et impatiente, quoiqu'on tâche de la retenir par la discipline, elle frappe, elle s'avance de toutes parts, comme un prisonnier inquiet qui tâche de sortir : elle se présente par tous les sens, pour se jeter sur les objets qui lui plaisent. Elle fait la modeste au commencement; il semble qu'elle se contente de peu ; ce n'est qu'un désir imparfait, ce n'est qu'une curiosité, ce n'est presque rien : mais si vous satisfaites ce premier désir, bientôt vous verrez qu'il en attirera beaucoup d'autres, et enfin toute l'âme sera ébranlée. Comme si vous jetez une pierre dans un étang, vous ne touchez qu'une partie de ses eaux ; mais celle-là, en poussant les autres, les agite en rond, et enfin toute l'eau en est remuée. Ainsi les passions de notre âme s'excitent peu à peu les unes les autres par un mouvement enchaîné.

Qu'il décrit bien pathétiquement les funestes attraits des plaisirs des sens! Pour en montrer plus vivement tous les artifices et en faire mieux redouter les dangereuses amorces, il les compare au rusé serpent qui séduisit nos pères. *Ce serpent*, dit-il, *si nous l'entendons, c'est l'amour des plaisirs du monde, qui rampe continuellement sur la terre, et qui se glisse insensiblement dans nos cœurs par un mouvement tortueux, pour les empoisonner d'un venin mortel.* Ne croit-on pas, à l'aide de cette belle image, si vive et si naturelle, voir ce serpent tourner autour de nous, et chercher à s'insinuer jusque dans notre sein? Tel est le caractère des sermons de Bossuet, ils parlent à l'esprit, ils parlent à la raison, ils parlent aux sens ; mais ils parlent encore plus au cœur, et tous les genres de preuves, tous les secours de l'éloquence sont mis en œuvre dans ces discours pour éclairer et pour toucher, pour convaincre et pour persuader.

Ce serpent qui nous a si bien représenté les pernicieuses adresses des plaisirs sensibles, ne fait pas moins connaître les trompeuses illusions qu'ils nous font sans cesse: car demandez aux insensés amateurs du siècle si leurs folles et téméraires amours leur ont jamais donné la félicité qu'elles leur avaient tant de fois promise? Sans doute, s'ils ne veulent trahir les secrets reproches de leurs consciences, ils vous répondront franchement que ce serpent les a toujours abusés : Serpens decepit me; *d'où je conclus que l'amour du monde est semblable au serpent artificieux, qui trompa dans le paradis la trop grande crédulité de nos premiers pères.*

Après avoir développé avec tant de lumière et d'éloquence les caractères de la virginité, il expose avec la même supériorité ses avantages, et particulièrement celui qu'elle a d'attirer fortement Jésus dans les âmes. *Si les âmes*, dit-il, *les plus détachées des choses mortelles sont les plus dignes des embrassements de la chaste et immortelle beauté, qui ne se montre qu'aux esprits purs ; si d'ailleurs la virginité chrétienne, comme nous l'avons dit, est tellement dégoûtée des plaisirs du siècle, qu'il n'y a aucune des joies mondaines qui n'offense sa pudeur et sa modestie : n'est-il pas plus clair que le jour que c'est à la pureté virginale qu'appartient la bienheureuse union de l'Epoux infiniment désirable?*

Et ramassant sous un seul point de vue tous les traits qui marquent la grandeur de l'affection de Jésus pour la virginité, il s'élève d'autant plus haut qu'il craint de ne pouvoir atteindre à la sublimité de cet amour. *Quelle éloquence*, s'écrie-t-il, *pourrait exprimer l'amour du Sauveur Jésus pour la virginité? C'est lui qui a été engendré dans l'éternité par une génération virginale; c'est lui qui, naissant dans le temps, ne veut point de mère qui ne soit vierge; c'est lui qui, célébrant la dernière Pâque, met sur sa poitrine un disciple vierge, et l'enivre de plaisirs célestes; c'est lui qui, mourant à la croix, n'honore de ses discours que les vierges; c'est lui qui, régnant en sa gloire, veut avoir les vierges en sa compagnie..... Jésus n'a point de temples plus beaux que ceux que la virginité lui consacre. C'est là qu'il se plaît d'habiter : il fait ses plus chères délices d'un cœur virginal, parce que ce cœur se donne à lui sans partage, parce qu'il ne brûle point d'autres flammes, et que lui seul possède en repos, sans distraction, toute l'intégrité de son amour.*

Mais puisque l'Epoux céleste a tant d'affection pour les vierges, quelle doit être leur joie dans cette mystérieuse union ! Les amertumes mêmes contentent alors, parce que la charité les change en douceurs. Le monde ne comprend pas ces délices : la sainte pureté les entend, parce qu'elle les goûte dans la source même. De là le nouveau cantique que les vierges chantent à la suite de l'Agneau, dont l'orateur, pour en expliquer les divins caractères, parle avec de si dignes transports, que nous croirions déjà entendre ce mélodieux concert.

Quel est donc, demande-t-il, *ce nouveau cantique qui se chante avec tant de bruit, qu'il est semblable à un grand tonnerre, et avec une si juste harmonie, qu'on le compare à une mu-*

sique? Cantique éclatant, qui retentit ainsi qu'un tonnerre, qui est si secret néanmoins et si rare, que personne ne l'entend ni ne le sait que ceux qui le chantent... Si les vierges suivent l'Agneau, je ne m'étonne plus de leur chant, parce que je vois le principe de leur joie. C'est aux vierges qu'appartient le nouveau cantique, puisque la virginité est une vertu qui est propre à la nouvelle alliance; aucun n'apprend ce cantique que ceux qui le chantent, parce que c'est de la virginité que le Sauveur a dit : Tout le monde n'entend pas cette parole, mais ceux à qui appartient ce don. Au reste, si le cantique des vierges éclate avec bruit, c'est qu'il vient d'une joie abondante; s'il résonne avec justesse, c'est qu'il naît d'une joie réglée, qui n'a rien du débordement ni de la dissolution de la joie mondaine.

Pour mettre le complément à tant d'excellentes vérités renfermées dans les discours dont nous avons rendu compte, il faut y joindre celui qui vient après, et qui traite du parfait renoncement au monde, du soin qu'une vierge chrétienne doit avoir d'éviter les moindres relâchements dans la vertu, et de l'obligation que sa vocation lui impose de tendre à la perfection avec une vigueur toujours nouvelle.

C'est dans cet important discours que le prélat donne en deux mots la plus utile et la plus nécessaire leçon aux prédicateurs, en leur apprenant quelle est la nature de l'éloquence qu'il leur convient de rechercher. Il prie cet Esprit qui souffle où il veut de répandre sur ses lèvres ces deux beaux ornements de l'éloquence chrétienne, la SIMPLICITÉ et la VÉRITÉ. Oh! combien de discours dont on fait tant de parade, où l'on s'épuise à montrer partout de l'esprit et du brillant, sont réprouvés par cette règle si juste et si conforme aux principes de la religion! Ils ont beau, ces orateurs si remplis d'eux-mêmes, se guinder, s'enfler, se tourmenter pour produire de grandes et belles choses, ils s'abusent, ils se fatiguent en vain, parce qu'ils se sont fait de fausses idées de l'éloquence chrétienne, ou plutôt parce que, trop jaloux de se faire un nom, trop curieux des applaudissements humains, ils s'étudient plus à paraître, à se faire admirer, à se prêcher eux-mêmes, qu'à instruire, qu'à annoncer dans la sincérité la parole évangélique. Au reste, ne soyons pas étonnés si Bossuet joint ici la simplicité à la vérité; c'est qu'en effet la vérité est si belle, si forte, si puissante par elle-même qu'elle n'a pas besoin de tous ces ornements empruntés dont on prétend la décorer, et qui ne font pour l'ordinaire que l'avilir et lui faire perdre toute sa vertu. Une noble simplicité, au contraire, lui laisse tout son agrément, toute son efficace, et jamais elle n'agit avec plus d'empire que lorsque les prédicateurs l'annoncent de manière qu'ils témoignent attendre d'elle seule tous leurs succès.

Mais arrêtons-nous, et donnons une idée du discours qui a occasionné cette digression. Pour rendre raison de cette loi si pénible qui nous est imposée de nous renoncer nous-mêmes, le prédicateur remonte au bienheureux état d'innocence, où la partie supérieure conduisait si paisiblement les mouvements inférieurs, où le corps se trouvait si bien du gouvernement de l'esprit, parce que l'homme tout entier conspirait à la même fin. En ce temps-là, poursuit l'orateur, on n'entendait point parler de ces fâcheux termes de renoncer à soi-même. Mais la vanité, fille et mère du désordre, pervertit bientôt cette douce disposition; et ayant fait soulever l'esprit contre Dieu, elle souleva par un même coup la chair contre la raison. La désobéissance est vengée par la désobéissance : l'homme, ainsi que l'enseigne saint Paul, veut en même temps ce qu'il ne veut pas, et sentant en soi deux volontés discordantes, il ne saurait plus reconnaître laquelle est la sienne; si bien que, dans cette incertitude et cette impuissance, il faut nécessairement qu'il se perde pour se sauver. On ne lui dit plus, comme auparavant, qu'il commande à toutes les créatures, mais on l'avertit de se défier de toutes les créatures. Pour le punir d'avoir voulu se satisfaire contre la loi de son Dieu, il est ordonné à jamais qu'il renoncera à ses propres inclinations s'il veut rentrer en ses bonnes grâces. Et lui qui croyait se pouvoir faire plus de bien qu'il n'en avait reçu des mains de son Créateur, sera condamné par une juste vengeance à être lui-même son plus cruel et irréconciliable ennemi.

C'est là vraiment remonter à la source du mal, éclairer l'homme sur son état, et lui faire sentir par principe la nécessité, la justice et en même temps l'utilité de ce renoncement qui lui est prescrit. Mais néanmoins qu'il est difficile, et qu'il faut d'art, si l'on peut parler ainsi, et de courage pour l'effectuer! Quand il s'agit, dit le prédicateur, de se diviser de soi-même, de quitter non ce que nous possédons, mais ce que nous sommes, où trouverons-nous une main assez industrieuse ou assez puissante pour délier ou pour rompre un nœud si étroit? Quelles chaînes assez fortes pourront jamais contraindre cet homme animal qui règne en nos membres à subir le joug de l'homme spirituel?

Toujours jaloux d'instruire à fond ses auditeurs, il a soin, dans tous ses sermons, de leur faire suivre le fil des vérités qu'il leur expose, pour les conduire de l'une à l'autre jusqu'au premier anneau qui lie toute la chaîne. Ici par exemple, s'il veut inculquer aux religieuses à qui il prêche, l'obligation qu'elles ont de persévérer dans la guerre qu'elles ont déclarée au monde et à elles-mêmes, il les ramène à la nature de leurs vœux; et en approfondissant l'objet et la fin de ces engagements sacrés, il leur fait voir clairement que le moindre affaiblissement serait une infidélité manifeste.

C'est la religion, leur dit-il, qui nous lie à Dieu, et le vœu en est un des actes qui a la vertu d'étreindre ce sacré nœud. Car encore que tout ce que nous sommes appartienne au Créateur de droit naturel, néanmoins il a voulu nous laisser un certain domaine sur

nos actions, pour former en nos âmes une légère image de sa souveraineté absolue, et c'est ce domaine que vous lui cédez et transportez par vos vœux. Quels doivent donc être les sentiments d'une âme qui veut de tout son cœur se dévouer à Dieu? Premièrement elle considère que tout ce qu'il y a d'être dans les créatures relève de cet Etre souverain et universel; puis, poussée d'un violent désir de se réunir à son principe et de se donner à lui pour toute l'éternité, elle proteste de se résigner tout entière à ses saintes dispositions, afin qu'il règne sans réserve sur ses puissances, qu'il les occupe toutes et les remue selon ses conseils, s'y attachant de tous ses efforts, et enracinant pour ainsi dire sa volonté dans cette volonté première et indépendante, la règle et le centre de toutes les autres. Telle est l'adoration que vous allez rendre aujourd'hui à cet Esprit incompréhensible, dont le ciel et la terre redoutent les commandements. Et cette adoration est en ce point différente de toutes les autres, que celles-ci passent avec l'acte que vous en formez, au lieu que celle-là a son effet dans toute la vie : de sorte que comme Dieu est immuable par la loi toujours permanente de son autorité, ainsi vous vous faites à vous-même une loi, par les vœux que vous concevez, d'être ferme et inébranlable dans son service. On sent toute la solidité et la profondeur de ces principes, combien ils élèvent l'âme, combien ils sont propres à lui inspirer un grand respect, un amour sincère pour des engagements qui la lient si étroitement à son Dieu.

A des raisons si puissantes, l'orateur ajoute une belle comparaison, qui fait pour ainsi dire toucher au doigt les dangers du relâchement. Une âme religieuse, ce sont ses paroles, dont tous les mouvements concourent à la même fin, ressemble en ce point à une voûte bien affermie, qui est incapable de succomber quand on la veut pousser tout entière, mais qu'on peut faire tomber facilement en ruine par la désunion qui s'en ferait pièce à pièce. Ainsi la dévotion, qui consiste dans un certain accord de tous les sentiments de l'âme, est trop forte quand toutes les parties se prêtent un mutuel secours : elle ne se peut perdre par aucun moyen que par le relâchement. Ne dédaignez donc pas ce qui vous semble le moins nécessaire, parce que de là dépend le plus important; Dieu ayant ordonné, pour la connexion de toutes les choses, et afin que chacune eût son prix, que les plus grandes fussent soutenues par les plus petites.

ARTICLE TROISIÈME.

Analyse du discours sur l'Eglise et de celui prêché à la profession de madame de la Vallière.

Pour ne point interrompre l'analyse que nous avons donnée de ces différents sermons, qui forment un tout lié et suivi, nous n'avons point parlé d'un très-beau discours sur l'Eglise, prêché à la vêture d'une nouvelle catholique. C'est là où le prélat exprime bien tendrement la charité dont il est animé pour ses frères errants : *Si*, leur dit-il, *j'appelle leur Eglise une Eglise de ténèbres, je les prie de ne pas croire que pour condamner leurs erreurs je m'aigrisse contre leur personne. Certes, je puis dire d'eux avec vérité ce que l'Apôtre disait des Juifs, que le plus tendre désir de mon cœur et la plus ardente prière que je présente tous les jours à mon Dieu est pour leur salut. Je ne puis voir sans une extrême douleur les entrailles de la sainte Eglise si cruellement déchirées; et pour parler plus humainement, je suis touché jusqu'au vif quand je considère tant d'honnêtes gens que je chéris, comme Dieu le sait, marchant dans la voie des ténèbres.*

Tout le plan de ce discours profond, c'est de montrer que la lumière dont Jésus-Christ est venu nous éclairer a passé des apôtres à son Eglise, à qui ils l'ont communiquée : mais quoique les premières Eglises fondées par les Apôtres en aient produit une multitude d'autres, il ne faut pas croire que l'on ait divisé pour cela cette première et originelle lumière, ou que l'on ait pour ainsi dire arraché quelque rayon aux Eglises apostoliques pour le porter aux autres Eglises. Cette lumière a été étendue, mais elle n'a pas été divisée....... Toutes les Eglises sont apostoliques, parce qu'elles sont descendues des Eglises apostoliques. Un si grand nombre d'Eglises ne sont que cette Eglise unique et première que les apôtres avaient fondée. Cette unité sainte et indivisible, la succession continuelle nous l'a apportée... C'est là le lieu sacré dans lequel Jésus-Christ renferme le trésor des lumières célestes, en sorte que quelque docte que soit un homme, quelques beaux sentiments qu'il professe, il marche dans les ténèbres s'il abandonne l'unité de l'Eglise. Mais au contraire ceux qui suivent les leçons de cette Eglise enseignent ce qu'ils ont appris de leurs prédécesseurs, ce que leurs prédécesseurs ont reçu des hommes apostoliques, ce que ceux-ci ont reçu des apôtres, ce que les apôtres ont appris de Jésus-Christ, ce que Jésus-Christ a reçu de son Père. O la belle chaîne, s'écrie l'orateur, ô la sainte concorde, ô la divine tissure que nos nouveaux docteurs ont rompue! Cette belle succession était la gloire de l'Eglise de Dieu : c'est ce que nous opposions aux ennemis de Jésus, que, malgré les tyrans et les hérétiques, malgré la violence et la fraude, l'Eglise de Jésus-Christ était demeurée immobile.

D'après ces grands principes, le prédicateur fait sentir aux protestants leur illusion de prétendre que l'Eglise ait été abolie pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce que Luther et Calvin la vinssent dresser de nouveau. Et comme ils ont tâché d'adoucir une proposition aussi révoltante, en admettant une Eglise invisible et cachée, qui, par un terrible jugement de Dieu qui la retirait de la vue des méchants, ne paraissait pas, Bossuet, dans son étonnement, adresse à Dieu ces paroles : *Ah! que vous êtes vraiment redoutable en vos conseils, ô grand Dieu, qui avez permis, par une juste vengeance, que ceux qui ont déchiré votre Eglise ne sussent pas ce que c'est que*

l'Eglise ! Et il leur montre que cette Eglise cachée dont ils veulent s'autoriser, n'était qu'un amas de chrétiens lâches qui n'osaient confesser ce qu'ils croyaient, qui trahissaient leurs consciences en s'unissant de corps à une Eglise dont ils se séparaient d'esprit. *C'est en vain,* continue-t-il, *qu'ils prétendent tirer leur autorité de gens qui se sont produits d'eux-mêmes aussi bien qu'eux, et qui, après avoir agité quelque temps le christianisme, sont retournés dans l'abîme d'où ils étaient sortis, tout ainsi qu'une noire vapeur.*

Quel monstre d'Eglise que cette Eglise cachée! Eglise sans pasteurs ni prédicateurs, Eglise sans sacrements et sans aucune profession de foi, Eglise vraiment de ténèbres, digne d'être cachée, puisqu'elle n'a aucun trait de l'Eglise de Jésus-Christ.

Enfin l'orateur, pour achever de les confondre, leur fait voir combien est honteuse cette union chimérique que les calvinistes et les luthériens avaient prétendu faire entre eux pour se fortifier. Et qui a jamais ouï dire que l'Eglise de Jésus-Christ fût un amas de sectes diverses, qui ont une profession de foi différente et contraire en plusieurs points, dont les pasteurs n'ont pas la même origine, et ne communiquent entre eux ni dans l'ordination, ni dans les synodes? Cette union n'est-elle pas plutôt une conspiration de factieux qu'une concorde ecclésiastique? comme on voit les mécontents d'un Etat entrer dans le même parti, chacun avec son intérêt distingué de celui des autres, et ne s'associer seulement que pour la ruine de leur commune patrie, pendant que les fidèles serviteurs du prince sont unis véritablement pour le service du maître. Le reste du discours est aussi fort, aussi lumineux, et met dans le plus grand jour l'injustice du schisme des protestants.

Le sermon prêché à la profession de madame la duchesse de la Vallière est une source de lumières pour le renouvellement des cœurs. On connaît depuis longtemps ce discours qui a déjà été imprimé plusieurs fois, et nous l'avons corrigé sur l'original qui nous a fourni des additions et changements assez considérables. Tous ceux qui ont du goût et qui savent estimer le vrai beau, qui n'est réel qu'autant que la vérité en fait le fond : tous ceux qui aiment le solide, et non ce faux brillant qui éblouit sans éclairer, ont admiré la noblesse, l'énergie, la sublimité de ce discours. Ils ont vu avec quel art l'orateur a su choisir les vérités les plus convenables à la circonstance, les ménager et les distribuer de telle manière, qu'en instruisant très-strictement la nouvelle professe, chaque auditeur pût s'appliquer ses paroles, et se voir même dans le miroir qu'il lui présentait. On est vraiment étonné qu'il ait pu tracer avec un pinceau si délicat les égarements de cette admirable pénitente, et la suivre dans ses différents états, en paraissant plutôt faire la peinture des déréglements du cœur humain, que de ceux de madame de la Vallière.

Que ces paroles de l'orateur, qui commencent son discours, sont belles, qu'elles sont expressives, qu'elles disent de choses en paraissant tout taire ! *Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous? quel état et quel état? Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent d'elles-mêmes... Il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme, tout est changé au dehors : ce qui se fait au dedans est encore plus nouveau: et moi, pour célébrer ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années, je fais entendre une voix que les chaires ne connaissent plus.*

C'est en effet le renouvellement du cœur et la nouveauté de vie, qui fait le sujet principal de ce magnifique discours. Pour en bien développer tous les caractères et les effets, il remonte à la première institution de l'homme, le fait paraître avec ces beaux traits qui formaient en lui cette ressemblance divine, que le péché a si étrangement défigurée, qu'à peine est-elle reconnaissable. La pureté de l'amour qui l'unissait et l'attachait à son Dieu, faisait sa droiture et sa force, le principe de tous ses biens, et la source de tout son bonheur. Mais, au contraire, son amour s'étant détaché de l'Auteur de son être, pour s'arrêter et se fixer en lui-même ; un désordre, un bouleversement universel a succédé à cette belle harmonie, qui faisait toute sa gloire : de là l'origine de tous ses déréglements, de là la cause de tous ses malheurs. Ainsi, pour rentrer dans l'ordre, et se renouveler, il faut que son amour reprenne son premier cours, et ramène à Dieu ce cœur qu'il en avait si étrangement éloigné dans l'impétuosité de ses emportements. Tel est, en peu de mots, le plan de ce discours, dont l'orateur présente ainsi la matière :

Considérons, chrétiens, quelle est cette nouveauté des cœurs, et quel est l'état ancien d'où le Saint-Esprit nous tire. Qu'y a-t-il de plus ancien que de s'aimer soi-même? Qu'y a-t-il de plus nouveau que d'être soi-même son persécuteur? Mais celui qui se persécute lui-même, doit avoir vu quelque chose qu'il aime plus que lui-même : de sorte qu'il y a deux amours qui font ici toutes choses. Saint Augustin les définit par ces paroles: *Amor sui usque ad contemptum Dei: amor Dei usque ad contemptum sui.* L'un est l'amour de soi-même, poussé jusqu'au mépris de Dieu: c'est ce qui fait la vie ancienne et la vie du monde ; l'autre est l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même : c'est ce qui fait la vie nouvelle du christianisme, et ce qui étant porté à sa perfection, fait la vie religieuse. Ces deux amours opposés feront tout le sujet de ce discours.

On sent quel riche fonds d'instructions et de vérités un aussi beau plan doit fournir, surtout à un maître si habile et si profond. Il est aisé de concevoir de quelle manière, en suivant l'amour profane dans tous ses égarements, et l'amour chrétien dans ses retours vers Dieu, il va faire aussi adroitement qu'utilement l'histoire de la vie mondaine et pénitente de madame de la Vallière, et combien il a eu raison de lui adresser ces paro-

les : *Ma sœur, parmi les choses que j'ai à dire, vous saurez bien démêler ce qui vous est propre.* Et, en effet, il lui était facile de se les approprier, sans que l'orateur, comme il convenait, fît aucune application ; et tel est, encore un coup, l'art de ce grand maître d'avoir si bien choisi sa matière, que tout parlât dans son discours à celle qui en était le sujet, sans qu'il parût lui dire personnellement un seul mot.

Mais il n'a pas moins montré d'habileté d'avoir en même temps su trouver un sujet si capable de rappeler à eux-mêmes ses auditeurs, et de les détourner de l'attention qu'une curiosité maligne aurait pu vouloir donner aux misères d'autrui. Aussi, dès le commencement, les avertit-il qu'il va leur proposer des vérités qui les intéressent autant que personne, et dont ils ne sauraient être trop vivement pénétrés. *Mais prenez bien garde, messieurs, qu'il faut ici observer plus que jamais le précepte que nous donne l'Ecclésiaste. Le sage qui entend,* dit-il, *une parole sensée la loue, et se l'applique à lui-même : il ne regarde pas à droite et à gauche à qui elle peut convenir, il se l'applique à lui-même, et il en fait son profit.... Chrétiens, suivez avec moi l'amour de soi-même dans tous ses excès et voyez jusqu'à quel point il vous a gagnés par ses douceurs dangereuses. Considérez ensuite une âme qui, après s'être ainsi égarée, commence à revenir sur ses pas, qui abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimait, et qui, laissant enfin tout au-dessous d'elle, ne se réserve plus que Dieu seul.* C'était là précisément le véritable état de madame de la Vallière ; et, quant à la première partie, il n'y avait point d'auditeur qui ne pût se voir et se reconnaître dans ce miroir fidèle. Mais il faut lire le discours pour se convaincre que l'exécution répond parfaitement au dessein de l'orateur.

ARTICLE QUATRIÈME.

Réponse à la critique qu'on a faite de ce discours. Raisons qui nous ont porté à donner ici une idée de tous les sermons contenus dans les tomes X, XI, XII *et* XIII.

Après tout ce que nous venons de dire, n'avons-nous pas sujet de nous étonner qu'il se soit trouvé des critiques qui aient prétendu pouvoir déprécier un si beau sermon? C'est ce qu'a osé tenter, en particulier, un écrivain qui, à la vérité, possède, comme on le verra bientôt, des connaissances rares sur la bonne éloquence. Enflé de ses talents supérieurs, il se pique d'un grand goût dans les jugements qu'il porte des auteurs et de leurs productions; et, soutenu des efforts d'une imagination impérieuse, déjà il se croit un maître en état de critiquer les anciens, et de donner des préceptes aux modernes. Pour nous prouver que le sermon de Bossuet est très-répréhensible, il établit (*Essai sur l'Eloquence de la chaire, première Edit., pag.* 19, 22, 23 *et suiv., seconde Edit., p.* 26, 27, 28 *et suiv.*) d'abord qu'il est contraire aux bonnes règles, de mêler indistinctement, dans un discours, l'Ancien et le Nouveau Testament : cette méthode, selon lui, est sujette à de grands abus, et le goût ne peut s'accommoder d'un pareil mélange. *Des textes dispersés de cette sorte dans tout un sermon, en interrompent,* dit-il, *presque toujours le fil.... Il est aisé de voir que le tissu n'est pas d'une même trame, que l'orateur s'est contraint pour plier ses pensées et ses périodes à un texte qu'il voulait employer.* Ne semble-t-il pas que ces beaux diseurs rougissent de citer l'Ecriture, et qu'ils voudraient qu'on fît des sermons, comme on compose ces discours oratoires, consacrés à la vanité humaine, dont l'esprit et la raison fournissent le sujet et la matière? Et, en vérité, ils n'ont pas si tort; car la manière toute profane dont la plupart prêchent est un opprobre pour la religion ; et c'est déshonorer l'Ecriture que de la faire entrer dans de pareils discours.

Mais écoutons notre écrivain, il va nous développer sa pensée : *Rendons plus sensible cette observation,* ajoute-t-il : *considérons de plus en plus ce que produit dans le discours cette diversité de citations et de textes. Dieu, qui a inspiré les auteurs sacrés, s'est proportionné à leur condition, à leur esprit et leur caractère. Un prophète de la cour n'écrivait pas comme un prophète choisi parmi les bergers ou le peuple. Isaïe et Amos ont deux styles bien différents : celui de saint Paul est plus élevé que celui de saint Jacques et de saint Pierre : ainsi, rassembler dans un discours leurs divers passages, c'est mêler des compositions qui ne se ressemblent pas, des expressions relevées avec des mots vulgaires, que la délicatesse de notre langue n'adopte pas ; c'est confondre les styles, joindre les figures orientales avec les tours moins hardis de nos climats, parler plusieurs langues à la fois; c'est enfin réunir plusieurs sortes d'architectures, et brouiller le goût des nations. Si Dieu,* poursuit cet écrivain, *s'est abaissé à parler à des hommes obscurs selon leur génie ; cette condescendance ne nous oblige pas, en parlant à des hommes plus éclairés, d'un goût et d'un esprit plus relevés, à employer les mêmes images.*

Ici l'on serait tenté de se demander si c'est un chrétien qui parle, ou un de ces hommes profanes qui ne cherchent dans l'Ecriture que ce qui peut flatter l'imagination, charmer l'esprit et délecter les sens. Quoi, l'Ecriture renferme des tours vulgaires que la délicatesse de notre langue n'adopte pas ! Quoi, ces tours n'ont pas été indignes de l'Esprit-Saint qui les a consacrés, et notre langue ne pourra les souffrir ! N'est-ce pas en effet le même Esprit qui a parlé dans Amos et dans Isaïe? *Idem enim qui per omnes Prophetas, in eo Spiritus sanctus loquebatur* (*S. Hier., in Amos, t.* III, *p.* 1370). Les discours d'Amos ne s'adressaient-ils pas indistinctement à tous, aux grands et aux petits, aux savants et aux ignorants; et aujourd'hui on ne pourrait s'en servir en parlant à des hommes éclairés, d'un goût et d'un esprit relevés? On aurait honte devant eux d'user des expressions et des images que le Seigneur a voulu choisir pour s'en faire entendre. Si

l'on n'excusait de pareils propos sur le déréglement de l'imagination de ces enthousiastes, qui, pour enfanter quelque chose de nouveau, s'agitent de telle sorte qu'ils en perdent la raison et s'égarent dans la folie de leurs idées ; si, dis-je, cette espèce de délire ne demandait quelque indulgence pour ces pauvres têtes exaltées, serait-il possible de ne pas taxer d'impiété et de blasphème des propositions aussi injurieuses à la majesté des Ecritures, et aussi révoltantes ? Ce mince rhéteur ignore sans doute que ce qui paraît petit et bas dans nos livres saints, est plus élevé, plus profond que tous les discours de l'éloquence et de la sagesse humaine. Le grand Augustin en jugea bien ainsi, lorsque commençant à perdre cette enflure que lui avait causée la lecture des orateurs profanes, il se mit à lire les Ecritures avec cet amour de la vérité et ces sentiments d'une humble docilité, qui peuvent seuls donner l'intelligence et le goût des choses de Dieu.

Mais qu'il est fâcheux qu'un aussi rare génie que l'auteur qui nous occupe, n'ait pas vécu du temps des Basile, des Grégoire, des Chrysostome, des Augustin, ces maîtres de l'éloquence chrétienne qui, dans tous leurs discours, rassemblent tant de textes des Ecritures, qui en font la principale force et le plus bel ornement. Il leur aurait appris que rien n'était plus opposé aux vraies règles de l'art, au bon goût d'une composition oratoire, que ce mélange et cette diversité de citations et de textes ; il leur eût dit que c'est joindre dans un seul ouvrage plusieurs sortes de styles, parler en quelque sorte plusieurs langues à la fois, réunir les figures familières aux Hébreux avec le langage des peuples de Perse et de Babylone, et tout le reste de ce verbiage ampoulé, qui tient lieu de raisons à ces grands diseurs de rien.

Au reste, pour fournir aux anciens et aux modernes les moyens de se réformer, après leur avoir montré leurs défauts, il se serait offert de leur tracer un plan qui répondît à l'étendue de ses vues. « *Je tâcherai* (qu'il est « modeste !) *de vous indiquer une manière « d'employer les Ecritures* plus propre pour « l'éloquence, et aussi capable d'édifier. » Mais ce ton si modeste ne sied pas à un pareil maître, et il en prend bientôt un plus décisif. *Nous indiquerons*, ajoute-t-il aussitôt, *un moyen plus efficace d'amener l'auditeur à la conviction*. Assurément, à en juger par le succès des pièces de l'auteur, il a trouvé vraiment la pierre philosophale de l'éloquence. Quelle reconnaissance ne doit-on pas à un homme qui, pour communiquer aux autres ce goût exquis qu'il a su se former, et, pour ainsi dire, puisé dans son fonds, ne craint pas de braver le jugement qu'une aveugle admiration ou qu'un faux respect nous faisait porter des écrits et des discours de ces hommes que nous révérons comme nos modèles et nos guides ! Mais c'est que le zèle de la vérité le transporte, et il ne peut souffrir plus longtemps qu'on rende tant d'hommages à des orateurs si répréhensibles. *Me pardonnerez-vous*, s'écrie-t-il, *d'avoir osé déférer en quelque sorte des noms si recommandables ?* Il n'a pas besoin de réponse, et il se sent assez de force pour s'élever au-dessus de tous les contradicteurs. *Oui, Messieurs*, répond-il ; *car la vérité est au-dessus des têtes les plus élevées*. Malheureusement cette vérité qui l'enflamme, ce sont les idées bizarres que son imagination a conçues. Eh bien ! il nous pardonnera sans doute de l'avoir déféré lui-même ; car son nom n'est point si recommandable, ni sa tête si élevée pour que nous ne puissions user à son égard du même droit.

Empressé de confirmer tout ce qu'il vient d'avancer sur l'usage des différents textes de l'Ecriture dans un discours, il cite devant sa chaire Bossuet pour s'y entendre repris et condamné d'avoir ignoré les règles du bon goût et l'art de la belle éloquence. *Je rendrai*, dit-il, *cette vérité plus sensible par l'exemple de Bossuet ; car les défauts vus dans un grand homme impriment un souvenir plus profond*. Voyez combien il est jaloux que ses leçons et ses censures impriment un souvenir profond ; nous travaillons aussi à empêcher qu'on ne les oublie. Il continue : *Bossuet, quelque sublime qu'il soit quand il se livre à l'impétuosité de son génie, n'est plus communément aussi grand lorsqu'il multiplie dans ses discours les textes de l'Ecriture ; son style, déjà assez rude, n'a plus cette unité, cette vigueur qui s'y rencontrent, lorsque ses mouvements sont moins dépendants*. Il cite en preuve le sermon pour la profession de madame la duchesse de la Vallière, et il dit : *Dans le discours pour la profession religieuse de madame la duchesse de la Vallière, notre orateur fait un long détail des ornements des filles de Sion, et des châtiments dont elles sont menacées ; détail qui ne convient ni à la sévérité de notre langue, ni à la majesté du sujet, et qu'il eût pu présenter autrement*. Eh quoi ! ne fallait-il pas au moins rapporter le texte, en montrer les défauts, et prendre de là occasion de faire l'application de ses règles, en nous déclarant la manière dont Bossuet eût dû présenter ces vérités ? Mais ce n'est pas là la méthode de ces petits discoureurs ; ils n'y trouveraient pas leur compte, et ils décéleraient trop leur ineptie et leur sotte vanité ; ils ont bien meilleur marché de prendre un ton décisif et tranchant, de prononcer sentencieusement la condamnation d'un auteur dont ils redoutent la comparaison, et d'exiger qu'on les en croie sur leur parole.

C'est ainsi que plus haut il avait en deux mots frappé de sa censure nos plus célèbres prédicateurs. *Parmi nos plus fameux orateurs*, disait-il, *à commencer par Bossuet, Bourdaloue, Massillon, aucun n'a été à l'abri des applications arbitraires, forcées, ou même fausses ; leurs plus beaux discours sont déparés par des passages tronqués, des allusions et des sens mystiques, que le fond des textes semblait proscrire*. Après cela, à quoi se réduiront les discours de ces grands hommes, autant estimés, si ce qui en doit faire la principale beauté, consiste en passages tron-

qués, en applications arbitraires, forcées ou même fausses? Et quelle preuve ce critique nous donne-t-il d'un jugement aussi hardi? Aucune, à son ordinaire; sa parole doit nous tenir lieu de tout examen, de toute discussion. Qu'il sied bien à un pareil censeur de traiter avec tant de suffisance des hommes aussi recommandables! Certes, il figurerait glorieusement, si nous voulions exposer ici l'abus indigne qu'il fait du petit nombre de textes de l'Ecriture qu'il emploie dans ses discours.

Mais si cet écrivain n'a pas jugé devoir nous apporter des preuves de la justesse de sa critique, en revanche il nous paie de belles paroles, vraiment dignes de ces littérateurs charlatans qui nous inondent et qui dupent par leurs fades discours les sots qui les écoutent. *Mais je m'arrête, Messieurs,* ajoute-t-il, *vous blâmeriez ma hardiesse; quoique remarquer ainsi les taches d'un esprit si sublime, ce serait une sûre marque qu'on s'enflammera davantage pour ce qu'il a de grand. L'homme appelé à penser ne se prosterne pas devant toutes les productions du génie; il ne l'honore point aveuglément; il ne pense point que tout ce qui vient d'au-dessus de lui exige indistinctement son admiration et son hommage.* Nous n'eussions point blâmé sa hardiesse, si modestement il se fût appliqué à nous faire connaître ces prétendues taches. Mais la hardiesse n'est-elle pas insupportable lorsqu'on ose censurer un aussi grand homme que Bossuet, sans se mettre en peine de justifier ce qu'on avance? n'est-ce pas exiger soi-même qu'on *se prosterne* devant toutes ses inventions? n'est-ce pas vouloir qu'on honore aveuglément toutes ses chimères, que de prononcer des décisions aussi tranchantes, sans fournir au lecteur, par des discussions sages, les moyens de les apprécier?

Pour nous, qui ne prétendons pas qu'on s'en rapporte à notre jugement, lors même que nous parlons en faveur de Bossuet, nous donnerons ici le texte que notre auteur proscrit si sévèrement. L'âme, dit l'orateur, considérant ensuite le corps auquel elle est unie, le voit revêtu de mille ornements étrangers; elle en a honte, parce qu'elle voit que ces ornements sont un piége pour les autres et pour elle-même; alors elle est en état d'écouter les paroles que le Saint-Esprit adresse aux dames mondaines par la bouche du prophète Isaïe : *J'ai vu les filles de Sion la tête levée, marchant d'un pas affecté, avec des contenances étudiées, et faisant signe des yeux à droite et à gauche; pour cela,* dit le Seigneur, *je ferai tomber tous leurs cheveux* (*Isa.*, III, 16). Quelle sorte de vengeance! Quoi! fallait-il foudroyer et le prendre d'un ton si haut pour abattre des cheveux? Ce grand Dieu, qui se vante de déraciner par son souffle les cèdres du Liban, tonne pour abattre les feuilles des arbres. Est-ce là le digne effet d'une main toute-puissante? qu'il est honteux à l'homme d'être si fort attaché à des choses vaines, que les lui ôter soit un supplice! C'est pour cela que le prophète passe encore plus avant. Après avoir dit : *Je ferai tomber leurs cheveux; je détruirai,* poursuit-il, *et les colliers et les bracelets, et les anneaux et les boîtes à parfums, et les vestes et les manteaux, et les rubans et les broderies, et ces toiles si déliées* (*Isa.*, III, 19 *et seq.*), vaines couvertures qui ne cachent rien, et le reste; car le Saint-Esprit a voulu descendre dans un dénombrement exact de tous les ornements de la vanité; s'attachant, pour ainsi parler, à suivre par sa vengeance toutes les diverses parures qu'une vaine curiosité a inventées.

Nous ne nous arrêterons pas à faire ici l'apologie de ce beau morceau; il porte sa recommandation avec soi, et c'est l'avoir bien vengé que de l'avoir mis sous les yeux du lecteur; car peut-on, avec un peu de discernement, n'y pas reconnaître le génie de Bossuet, cette force et cette élévation qui distingueront toujours ce prince des orateurs français?

Mais, tel est malheureusement le caractère de notre siècle; une multitude d'écrivains insipides, qui prétendent en faire l'ornement, sont assez ridicules pour croire l'illustrer par le soin qu'ils prennent de décrier les anciens, dont les écrits font honte à la puérilité de leurs minces productions; petits génies qui pensent s'élever en rabaissant les ouvrages ou les pièces qu'ils ne sont pas capables de priser et d'imiter. A peine dans le siècle dernier eussent-ils été comptés parmi ces médiocres littérateurs qu'on sifflait de toutes parts, ou regardés comme des écoliers supportables; et bientôt séduits par une aveugle présomption, ils s'imaginent qu'ils vont, en affectant une suffisance que tout dément en eux, se faire un nom qui effacera tous ceux que nous révérons à tant de titres. Qu'il est déplorable, après les grands hommes qui ont posé les bornes de la véritable éloquence, d'être livrés en proie à cette troupe de vains déclamateurs, qui gâtent et corrompent tout ce qu'ils touchent! Faut-il s'étonner que le bon goût dépérisse parmi nous? Comment les vraies beautés oratoires ne disparaîtraient-elles pas en France? et n'est-il pas à craindre que les richesses, dont nos pères nous avaient comblés, ne se perdent et ne se dissipent entièrement par l'ignorance, la frivolité, le mauvais goût de ceux qui leur ont succédé? Mais que peuvent produire nos plaintes et nos gémissements? les gens sages et judicieux ne cessent d'en faire, et le mal va toujours croissant; parce que les honneurs, les distinctions, les récompenses sont trop souvent le partage de ces esprits aussi vains que pernicieux.

Pour nous conformer à ce qui avait déjà été pratiqué dans d'autres éditions, nous avons mis à la tête du sermon prêché à la profession de madame de la Vallière, un abrégé de la vie de cette illustre pénitente, que nous avons rédigé sur les monuments les plus authentiques. Il convenait de joindre à ce discours un récit qui pût suppléer aux sages réticences de l'orateur, et qui conservât le souvenir de faits que la religion a

tant d'intérêt de rappeler à la mémoire de ses enfants.

Aux sermons dont nous venons de parler succède une suite de Pensées chrétiennes et morales sur différents sujets, qui complètent notre volume. Ces pensées sont belles, sublimes et profondes, toujours pleines d'instructions, et souvent capables, si elles étaient étendues et bien développées, de fournir matière à d'amples discours. Nous en avions préparé une analyse succincte et méthodique; mais dans le dessein d'abréger, nous l'avons supprimée. Il nous a paru que nous en avions assez dit pour faire connaître les richesses que renferment les tom. X, XI, XII et XIII (1). Le désir de les mettre en vue nous a portés à rendre compte des différentes pièces qui les composent. Beaucoup de gens fort peu prévenus en faveur des sermons en général, et surtout des sermons prêchés à des vêtures ou professions, ne croient pas même devoir prendre la peine de lire les discours de Bossuet, qu'ils confondent sans peine avec ceux de la multitude, ou qu'ils regardent comme des discours surannés que l'auteur n'aura point assez travaillés pour les rendre dignes de leur application. Afin de les détromper, nous avons cru devoir leur fournir une courte analyse des sermons contenus dans ces volumes, qui en fût comme le *prospectus*, et d'après laquelle ils jugeassent avec connaissance de cause du mérite de ces pièces.

Un autre motif non moins pressant nous a déterminé à suivre ce plan. Combien de personnes qui, sous des prétextes différents et par des vues même opposées, ont cherché à diminuer le prix des sermons déjà publiés? Nous avons entendu les uns attaquer le style, les autres le fond des pièces, et nous en avons vu plusieurs concourir ainsi à les décrier, quoique contre leur intention. Dans ces circonstances, il nous a semblé que pour mettre le public en état de décider, sans être obligé de lire des volumes entiers, nous ne pouvions rien faire de mieux que de lui présenter un petit abrégé des discours que nous lui donnons aujourd'hui, qui suffirait pour fixer son jugement sur tous les sermons de Bossuet en général; parce que ceux des volumes précédents, loin d'être inférieurs, l'emportent peut-être même par l'importance des matières, l'élévation des pensées, le ton d'éloquence qui y règne. Nous osons nous promettre que quiconque lira ces extraits d'un œil impartial, se sentira comme entraîné à lire les discours entiers, et reconnaîtra bientôt qu'il n'est point de livre, point de traité plus propre à donner une grande idée de la religion, à nourrir la piété et à former le cœur, ni plus capable d'élever l'esprit, et de lui faire prendre le goût du vrai beau et du solide.

ARTICLE CINQUIÈME.

Notice de différentes prises d'habits ou professions, prêchées par M. Bossuet, et de quelques autres discours faits par le prélat.

Comme nous n'avons pu marquer exactement à chacun des discours imprimés dans ces volumes, pour qui et à quelle occasion ils ont été prêchés, nous nous sommes déterminés à réunir ici tout ce que nous pouvons savoir d'historique sur ces différentes pièces, d'après un mémoire original des Carmélites, et ceux de M. Ledieu, qui contiennent quelques anecdotes assez intéressantes pour n'être pas négligées.

Le 8 de septembre 1660, M. Bossuet prêcha, aux grandes Carmélites, le sermon de la vêture de mademoiselle de Bouillon, de Château-Thierry, dite, en religion, sœur Emilie de la Passion, l'aînée des deux sœurs du cardinal de Bouillon, religieuses de ce couvent. Les reines assistèrent à ce sermon avec une grande cour, et les applaudissements répondirent au mérite de la pièce, que l'on trouvera dans ce volume.

M. Bossuet prêcha encore, en 1664, aux grandes Carmélites, à la prise d'habit de madame la comtesse de Rochefort. Comme elle était veuve, son texte fut *: Honorez les veuves qui sont vraiment veuves* (I *Tim.*, V. 3). Nous n'avons pas ce sermon.

La même année, le duc de Luynes, ami de tous les habiles gens, qui estimait beaucoup l'abbé Bossuet, le mena à Jouarre, dans la compagnie de l'évêque de Périgueux, qui devait prêcher avec lui à la profession des deux filles du duc. M. de Périgueux prêcha, le 7 de mai, pour Marie-Louise de Saint-Bernard de Luynes, depuis prieure de Torcy; et l'abbé Bossuet, le jour suivant, pour Henriette-Thérèse-Angélique d'Albert de Luynes, morte à Torcy, où elle avait suivi sa sœur.

L'abbé Bossuet alla aussi à Meaux, en 1669, avec le duc de la Vieuville, pour la vêture de sa fille, Marie-Thérèse-Henriette de Vienne, qu'il prêcha, le 8 de septembre, dans l'abbaye de Notre-Dame, en présence de M. de Ligny, évêque de Meaux, son ami, qui officiait pontificalement.

Le 5 décembre 1681, sœur Marie-Anne de Saint-François Bailly, d'une des meilleures familles de Dijon, reçut le voile aux Carmélites, de la main de l'ancien évêque de Condom, officiant pontificalement. Il prêcha sur ce texte : *Qui vult venire post me*, etc. ; et le discours fut admirable, ajoute cette sainte fille, dans le mémoire qu'elle fit, lorsqu'elle était sous-prieure, sur les différents sermons prêchés par M. Bossuet aux Carmélites.

Monsieur le dauphin et le duc de Montausier lui avaient recommandé madame de la Mare: il ne put la faire recevoir chez les religieuses des Filles Dieu de Paris, qu'à la condition expresse de prêcher à sa vêture et à sa profession. C'est ce qu'il exécuta en 1685 et en 1686, avec cette circonstance, qu'il fut obligé de partir de Meaux pour la profession, le jour même de la Pentecôte, sur le soir, après avoir fait tout l'office et prêché

(1) Ces tomes font partie, comme nous l'avons dit, du présent volume. M.

dans sa cathédrale, parce qu'il devait prononcer son discours le lundi suivant au matin.

Le retour de mademoiselle de Peray à l'Eglise fit dans le monde un grand bruit. Elle était nièce de messieurs de Dangeau, fille d'une de leurs sœurs, et joignait à beaucoup d'esprit un grand attachement pour la religion protestante. Conduite aux Nouvelles-Catholiques le 5 mars 1686, elle eut plusieurs conférences avec M. l'évêque de Meaux; une à Versailles, qui dura toute une après-dînée; une autre à Paris, dont M. l'abbé Fleury fut témoin. Ce prélat la convainquit par les propres passages du *Bouclier de la foi* de Dumoulin, qu'elle alléguait. On fit venir le livre, et une simple lecture des textes suffit pour manifester les contradictions de l'auteur. La demoiselle resta interdite; et elle avoua depuis qu'elle avait été outrée de douleur, de se voir pressée de manière à demeurer sans réplique: mais, quel que fût son dépit, ce coup abattit son orgueil et produisit sa conversion. Elle s'instruisit pendant deux ans chez les Nouvelles-Catholiques de Paris, après lesquels elle fit son abjuration.

Pénétrée de la plus vive reconnaissance pour une faveur aussi singulière, elle se détermina à embrasser la vie religieuse, afin d'y vivre et mourir comme une victime d'actions de grâces. Elle cherchait à Paris les maisons les plus austères, et elle choisit enfin les grandes Carmélites, auxquelles elle se fixa par le conseil des pères de l'Oratoire. Sa naissance, sa piété, son esprit, l'y firent recevoir avec empressement. La religion chrétienne lui avait paru si aimable dans saint Cyprien, qu'elle croyait lui être redevable de sa conversion. En conséquence, elle voulut porter son nom en religion, et fut nommée sœur Charlotte de Saint-Cyprien. L'évêque de Meaux lui donna le voile le 13 de mai 1689, et prit ce texte si propre à une fille qui s'était convertie après tant de combats et de violences: *Maledicta terra in opere tuo: in laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ tuæ; spinas et tribulos germinabit tibi:* « La terre sera maudite dans votre œuvre: vous n'en tirerez aucune nourriture toute votre vie qu'à force de travail; elle vous produira des ronces et des épines.» M. Bossuet avait passé cette nuit-là même à Saint-Cloud, pour exhorter à la mort mademoiselle de Duras, dame d'atour de Madame. Le sermon qu'il fit à cette cérémonie nous manque absolument.

La dernière fois que ce prélat prêcha aux Carmélites, fut le 3 mai 1692, officiant pontificalement à la vêture de madame de Villers, sa parente, veuve d'un conseiller au parlement de Dijon, dont la fille unique venait d'épouser M. de Chessy, maître des requêtes, fils aîné de M. de Foursy, conseiller d'Etat.

En 1661, M. Bossuet prêcha le carême aux grandes Carmélites: ses sermons furent très-suivis, et lui attirèrent beaucoup d'applaudissements. Je me souviens, dit la religieuse qui écrit, que les gens doctes qui y assistaient, s'attroupaient ensuite dans notre cour, et en parlaient avec admiration. Les reines vinrent entendre le sermon de saint Joseph: c'était celui du *Depositum custodi*, prêché aux Feuillants l'année précédente. Nous avons donné, dans les premiers tomes, un bon nombre de sermons prêchés par M. Bossuet chez les Carmélites, et nous publierons, dans un autre volume, celui de saint Joseph, que nous avons recouvré depuis peu.

Quelques années après, M. Bossuet n'étant point encore évêque, fit des conférences, deux fois la semaine, pendant le carême, au parloir des Carmélites. Madame la princesse de Conty et madame de Longueville s'y trouvèrent avec plusieurs autres personnes. C'était, disent ces religieuses, une explication des Epîtres du carême, d'une grande beauté et remplie des plus solides instructions. Nous ne possédons rien de toutes ces conférences.

M. Bossuet a de même expliqué, en différents temps, aux Carmélites, quelques prophètes, le Cantique des cantiques et l'Apocalypse; et toujours il se fit admirer. J'étais présent, dit M. Ledieu, à l'explication que M. de Meaux y fit de l'Apocalypse et du Cantique des cantiques, en 1686 et 1687. Elle occupa sept ou huit discours, qui ne nous sont point parvenus.

M. de Meaux, ami de longue main de madame la duchesse de Longueville, a fait très-souvent chez elle des conférences dans les assemblées qui s'y tenaient des dames de charité. Nous avons donné, dans le premier volume, le plan d'une de ces conférences.

Nos mémoires ne nous apprennent rien de plus sur ces différents objets, et, comme l'on voit, la plupart de ces discours, ou n'ont pas été écrits, ou se trouvent égarés.

ARTICLE SIXIÈME.

Les reproches qui nous ont été faits d'avoir laissé dans les sermons de Bossuet des incorrections de style, très-mal fondés. Mérite de ces pièces: combien elles sont dignes de servir de modèle aux prédicateurs. Jugement qu'en a porté le père de Neuville.

Nous ne nous arrêterons guère à répondre aux reproches qu'on a pu nous faire de n'avoir pas changé des expressions vieillies, corrigé des négligences de style, et, en un mot, habillé Bossuet un peu à la moderne. Nous aurions cru au contraire qu'on nous saurait gré de notre fidélité, et nous eussions pensé qu'on aurait pu, si nous avions suivi ce plan, nous reprocher d'avoir été assez téméraires pour oser entreprendre de perfectionner Bossuet. Et certes, que nous nous fussions donné la même liberté que s'est attribuée l'éditeur de Bourdaloue, on n'eût pas manqué de se plaindre et de nous intenter procès; car tel est l'esprit de contradiction qui anime les hommes: il faut, quoi que vous fassiez, qu'ils critiquent, qu'ils condamnent; et lors même que vous suivrez leurs idées, ils vous trouveront répréhensible de n'avoir pas prévu qu'ils pouvaient en changer.

Mais un inconvénient beaucoup plus sé-

rieux eût suffi pour nous arrêter, quelque raison qui pût nous porter à nous permettre ces changements. Si nous les avions faits, à l'instant on nous eût accusé d'avoir touché au fond, et altéré le sens des pensées, sous prétexte de faire disparaître certaines imperfections. Rien en effet n'est plus aisé que de dénaturer une idée, en retranchant un mot pour lui en substituer un autre. Ainsi les plaintes auraient été bien plus graves et d'une autre conséquence, car il n'en eût pas fallu davantage pour infirmer l'authenticité de ces discours. Obligé donc d'entreprendre une longue controverse pour nous justifier, quels débats n'eussions-nous pas eus à soutenir avant de parvenir à constater la fidélité de nos corrections ?

D'ailleurs, comment contenter tous les esprits, puisque telle expression, tel tour de phrase, telle idée, qui vous sembleront déparer la pièce, trouveront des défenseurs, qui prétendront que l'on aurait tort de les corriger, et que l'on gâterait le morceau en y faisant des additions ou des retranchements. D'après toutes ces considérations, quel parti plus sage pouvait prendre un éditeur, que de laisser les sermons de Bossuet dans l'état où il les trouvait? Le respect dû à un si grand homme, qui a acquis une autorité si bien méritée, ne demandait-il pas encore cette retenue, scrupuleuse, j'en conviens, mais au moins toujours louable dans son motif, et qui en soi ne porte aucun préjudice réel?

Au reste, de quoi s'agit-il? Qu'on examine soigneusement et équitablement les discours de l'illustre orateur, qu'on fasse un relevé des endroits qui pourraient exiger quelque correction, difficilement la liste qu'on en formera remplira-t-elle une feuille. Or, de si légères imperfections doivent-elles être comptées sur quatre volumes in-4°? et que peuvent de pareilles négligences pour affaiblir le mérite de cette longue suite de discours si intéressants? Ces défauts seront, si l'on veut, comme les irrégularités ménagées dans de magnifiques édifices, qui servent à en faire mieux remarquer la noble architecture, les compartiments et le bel ordre de tout l'ensemble.

En effet, quoi qu'on puisse dire, les sermons de Bossuet offriront toujours aux yeux des personnes judicieuses et impartiales un très-riche fonds de la plus mâle éloquence, un trésor de doctrine des plus précieux, un modèle de la vraie manière de traiter dans les chaires les dogmes de la religion. Si l'on considère le tissu de ces discours, peut-on n'être pas étonné de la profondeur des vues qu'ils renferment, de l'étendue des lumières qui y éclatent, de l'élévation des pensées qui frappent et saisissent de toute part? Quelle noblesse dans le ton! quelle vivacité d'images, quelle force, quelle énergie d'expressions, quelle majesté dans ce grand tout, qui imprime en même temps, et les plus vifs sentiments des vérités chrétiennes, et une juste admiration pour l'auteur, qui a su les mettre dans un si beau jour, et les exposer avec tant de dignité! Qu'on lise, qu'on compare, et l'on verra si jamais homme eut de plus hautes conceptions de la divinité, et si jamais prédicateur nous en a donné des idées plus sublimes. Qui nous a fait connaître plus à fond l'œuvre inestimable du divin Sauveur dans tous ses rapports avec notre état? Qui a plus parfaitement éclairé l'homme sur sa bassesse et sa grandeur, ses misères et ses ressources? Qui a plus noblement représenté la sage et merveilleuse économie de nos mystères? Enfin, qui a développé avec plus de lumière tous les grands principes de la morale évangélique, et qui en a mieux fait sentir la connexité avec nos maladies, la force vraiment souveraine pour rétablir l'homme dans sa première constitution?

Que nous serions heureux si la prédication était aujourd'hui dirigée sur le plan qu'a suivi et tracé ce grand maître! Combien les vérités chrétiennes paraîtraient-elles majestueuses et aimables dans nos chaires! qu'elles y seraient révérées et goûtées! que leur éclat attirerait d'auditeurs, et combien leur vertu douce et efficace s'assujettirait-elle puissamment les volontés les plus rebelles! Mais malheureusement on n'en voit que trop plus occupés à se faire une réputation de beaux diseurs, qu'à se montrer de fidèles dispensateurs de la parole qui leur est confiée. Uniquement appliqués à charmer les esprits, et non à les instruire solidement, à briller, et non à échauffer les cœurs, ils font les derniers efforts pour s'élever et s'agrandir, ils s'épuisent pour inventer des idées nouvelles et singulières; et après s'être bien tourmenté la tête, ils n'enfantent souvent que des imaginations creuses, des pensées vaines ou insipides. Si plus heureux dans leurs productions, ils réussissent à se distinguer par l'élévation affectée de leurs discours, que peuvent-ils se promettre de ces périodes si bien arrondies, de ces phrases compassées avec tant de symétrie, de ces saillies éblouissantes d'un génie ambitieux, de ces sermons, en un mot, si remplis de grands mots et si vides de choses? Vous diriez à les entendre, qu'il serait aujourd'hui honteux de prêcher comme les Apôtres et les Pères, qu'ils osent à peine nommer; et que pour former des disciples à Jésus-Christ, il faut plus étudier à l'école des profanes qu'à celle de l'Evangile et des auteurs sacrés. Aveugles, qui semblent ignorer que notre foi n'est pas établie sur les inventions de l'art, mais sur la puissance du Très-Haut; que pour prêcher avec fruit on doit employer non les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'esprit et de la vertu de Dieu, qui se montrent dans la sincérité, la force et l'onction dont la parole évangélique doit être accompagnée. Et en effet, sa noble simplicité a bien plus de grâce et d'autorité que tous les langages les plus étudiés d'une éloquence mondaine; car ce qui paraît faible dans les choses divines est plus puissant, plus efficace que toute l'industrie des hommes.

Voulez-vous donc prêcher avec dignité et

avec succès, cherchez le solide ; désabusez-vous de ces petites manières qui vous coûtent trop, et ne produisent au plus qu'une admiration stérile : prenez un style grave et majestueux; ne pensez point à vous relever par la singularité de votre diction et de vos tours ; occupez-vous des choses, ne songez qu'à remplir dignement votre ministère, qu'à honorer la vérité, qui vous illustrera d'autant plus, que vous paraîtrez vous oublier davantage vous-même. Pour tout dire, enfin, imitez Bossuet; étudiez dans les sources; faites-vous un fonds, un bon trésor, d'où vous tiriez des choses nouvelles et anciennes, capables de nourrir la foi des fidèles. Lisez soigneusement les Ecritures, non avec cette curiosité qui en profane l'étude et qui ferme l'entrée de ce sanctuaire, parce qu'elle n'y cherche qu'une vaine satisfaction; mais méditez-les avec ce profond respect qui en découvre les secrets, avec cette humble piété qui en fait goûter les mystères. Remplissez-vous de la doctrine des Pères : fidèle disciple de ces excellents maîtres, suivez soigneusement toutes leurs leçons, et tâchez de recueillir encore plus leur esprit que leurs pensées. Mais pour entrer dans ces dispositions si essentielles, pour attirer la lumière et l'intelligence, accompagnez votre travail de continuelles et ferventes prières, qu'une grande pureté de vues et d'intention dirige toutes vos recherches. En un mot, faites de la prédication plus une affaire du cœur que de l'esprit; aimez par-dessus tout la vérité; pénétrez-vous-en; réglez sur elle vos sentiments, votre vie; écoutez-la intérieurement, soyez docile à ses impressions ; si elle vous instruit, si elle vous anime, elle ne pourra manquer de rendre vos discours lumineux, éloquents, et de les remplir de cette force mâle et vigoureuse, qui abat et renverse toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu.

Qu'on nous donne des prédicateurs formés sur ces maximes, et certainement les sermons de Bossuet seront partout admirés, recherchés, étudiés. Mais tant que le mauvais goût, qui s'est malheureusement introduit, dominera parmi nous, est-il étonnant qu'ils soient un objet de critique? La plupart de ces beaux diseurs de riens auraient honte de témoigner de l'estime pour des sermons qui les font rougir dans le secret, et qui condamnent si hautement la puérilité des leurs. Il leur en coûterait trop pour prêcher selon la méthode de Bossuet; et ils ont bien plutôt fait d'assembler des mots, de former de jolies phrases, de donner à leurs pièces les grâces d'une élégance toute profane, que de composer des discours lumineux et touchants, qui demanderaient trop d'étude, trop d'application et de recueillement. Par-là, ils savent se faire d'un travail si sérieux en lui-même, un divertissement de l'esprit; et ils trouvent moyen de joindre les amusements de la vie à une fonction qui ne laisse aucun loisir à ceux qui veulent s'en acquitter apostoliquement.

Au surplus, les sermons de Bossuet tiennent trop intimement à la vérité, qu'ils annoncent avec tant d'énergie et de grandeur, pour ne pas participer en quelque sorte à sa stabilité. Toutes ces pièces, tous ces discours si peu solides, si peu dignes de passer à la postérité, n'auront que l'éclat du moment qui les a vus naître, et périront avec le temps qui les entraînera après lui dans ce vaste abîme du néant, où viennent enfin se confondre les productions futiles de la vanité humaine.

Cependant nous devons rendre justice à la sagesse des vues d'un bon nombre de lecteurs. Bien des personnes éclairées ont porté un jugement très-favorable et très-vrai des sermons de Bossuet. Nous pourrions citer ici plusieurs de ces critiques; mais nous nous bornerons à un seul témoignage, qui ne sera pas suspect, et qui dès lors paraîtra peut-être plus décisif : c'est celui du père de Neuville, consigné dans une lettre qu'il a écrite à l'imprimeur après avoir lu plusieurs de ces sermons. « Vous ne pouviez, lui mar-« que-t-il, me faire un présent qui fût reçu « avec plus de plaisir et de reconnaissance. « Plût au ciel que la Providence m'eût en-« richi de ce trésor avant cet âge d'affaiblis-« sement et de langueur, qui me met hors « d'état d'en profiter! A l'école de ce maître « unique du sublime, de l'énergique, du pa-« thétique, j'aurais appris à réfléchir, à « creuser, à penser, à exprimer; et j'aurais « désiré de tomber dans ces négligences de « style, inséparables de l'activité, de l'impé-« tuosité du génie. Heureux le siècle qui a « produit ce prodige d'éloquence mâle, « ferme, vigoureuse, que Rome et Athènes « dans leurs plus beaux jours auraient envié « à la France! Malheur au siècle qui ne « saurait pas le goûter et l'admirer !

« Mais y pensez-vous, monsieur? vous « souhaitez que mes sermons paraissent, et « vous m'envoyez Bossuet! La complaisance « m'en enivrait; je travaillais à les retou-« cher; j'aurais été charmé de vous les con-« fier. J'ai lu deux ou trois sermons de Bos-« suet. Que mes paperasses me semblent « froides et inanimées! Que je me trouve « petit et rampant! Combien je sens que je « ne suis rien! Cette lecture m'a passionné; « elle m'a transporté jusqu'à me persuader « que j'écoutais; et revenu à moi-même, j'ai « entendu la voix de ma raison me condam-« ner au silence. Mon amour-propre a sou-« scrit, sans murmurer, sans se plaindre. Je « crois qu'avec de l'esprit, de l'étude, des « efforts, on peut se permettre de marcher « sur les pas de l'immortel Bourdaloue, et « aspirer à lui ressembler, sans cependant « se flatter d'atteindre à la perfection de son « modèle. Mais un Bossuet, passez-moi ces « expressions, il naît tout entier, il ne se « forme point par des développements, par « des accroissements successifs; et il y au-« rait presque autant de folie à entreprendre « de l'imiter, que de délire à se promettre « de l'égaler. Souffrez, monsieur, que je le « déclare sérieusement et très-sérieusement.»

J'ai l'honneur d'être, etc. DE NEUVILLE.

De Saint-Germain-en-Laye, le 4 octobre 1772.

Tels étaient les sentiments du père de Neuville sur les sermons de Bossuet. Qu'eût-il dit, s'il avait vu les siens recherchés avec une sorte d'enthousiasme, et ceux de Bossuet honteusement dédaignés ? Dans quels termes aurait-il déploré l'excès de cet aveuglement, et combien de fois eût-il répété : *Malheur au siècle qui ne saurait pas les goûter et les admirer !*

ARTICLE SEPTIÈME

Sur les sermons de Bossuet, dont M. l'abbé de Montholon nous a enrichis, et réponse à un écrivain qui prétend que Bossuet et Bourdaloue ont été rivaux.

Quoique nous fussions convaincus par les sermons mêmes de notre illustre auteur, qu'il nous en manquait encore un bon nombre, surtout de ses panégyriques, auxquels il renvoie dans les originaux de plusieurs de ses discours ; toutefois après bien des recherches inutiles, et malgré tous nos regrets, nous pensions que nous ne parviendrions jamais à les découvrir. Dans cette idée nous avons réuni tout ce qui pouvait nous rester des sermons du prélat, pour former ce volume. Déjà l'impression en était achevée, et nous avions perdu de vue cet objet pour nous occuper des volumes suivants, lorsque la Providence nous a procuré ce précieux dépôt. M. l'abbé de Montholon, doyen et grand-vicaire de l'église de Metz, en était possesseur. Nous l'ignorions absolument ; mais rempli de l'amour du bien public, il s'est fait un devoir et un honneur de nous instruire de ses richesses ; et sur les premières sollicitations il s'est empressé de nous les communiquer avec cette générosité qui caractérise les âmes grandes et élevées. Quoique de si favorables dispositions ne demandassent pas de notre part de fortes instances, M. le président de Montholon, cousin de M. le doyen de Metz, et auquel nous sommes en tant de manières si particulièrement redevables, a bien voulu unir sa recommandation à nos prières, pour nous procurer tout ce que son cousin pouvait avoir des écrits du prélat. Sans attendre cette requête, il nous avait envoyé un bon nombre de sermons originaux, vraiment admirables, et depuis il nous a encore enrichis de morceaux très-importants, qui nous donneront plus d'une fois occasion de rappeler le nom des Montholon, qui doit être à jamais cher à notre édition et à tous ceux qui s'y intéressent.

Plût à Dieu que nous rencontrassions souvent des hommes animés du même esprit ! nous ne languirions pas si souvent dans des recherches infructueuses, et nous ne consumerions pas un temps précieux en lettres, en visites, en prières inutiles. Ce n'est pas là une des moindres peines et un des plus petits désagréments que nous ayons à éprouver dans un travail déjà par lui-même assez difficile, et sujet à bien des embarras. Mais dans un siècle tel que le nôtre, où l'on trouve si peu de disposition aux bonnes entreprises, c'est beaucoup de pouvoir nommer avec de justes éloges quelques hommes comme messieurs de Montholon, et M. Choppin d'Arnouville, gendre de madame de Chazot. Nous aurons cependant bientôt la consolation de célébrer encore les bienfaits d'un nombre d'illustres personnages, à qui nous sommes jaloux de payer le tribut de reconnaissance que nous leur devons. Pourrions-nous oublier leurs procédés si pleins d'honnêtetés, qui nous ont amplement dédommagés des rebuts, des défaites, de l'indifférence de plusieurs autres, que nous n'honorerions pas en les faisant connaître, et sur lesquels nous nous taisons par ménagement?

Les sermons que nous a communiqués M. l'abbé de Montholon son ttous des panégyriques, au nombre d'environ une quinzaine. Comme notre volume était imprimé, il n'a pas été possible de les mettre à leur vraie place, autrement nous ne les aurions pas séparés des trois panégyriques qui y sont renfermés. Pour compléter ce recueil, nous désirerions pouvoir encore recouvrer différents sermons, dont nous avons la note et qui nous manquent. Nous formerions alors du tout une seconde partie du septième volume, qui est celui-ci ; et par cet arrangement nous éviterions de troubler l'ordre des matières. Nous prions ceux qui posséderaient quelques-uns de ces sermons, si dignes d'être rassemblés, de vouloir bien se hâter de nous en faire part, pour que nous ne fassions pas trop longtemps languir le public dans l'attente de ce qui nous en reste. Il serait fâcheux de laisser en arrière des pièces qui devraient entrer dans le volume que nous allons préparer, et d'être obligés de les rejeter dans d'autres auxquels elles n'auraient aucun rapport.

Avant de finir, nous devons relever ici une erreur de fait assez considérable, dans laquelle est tombé, à l'égard de Bossuet, un écrivain, qui a prétendu célébrer le mérite des sermons de l'illustre prédicateur par ses réflexions. Cet auteur veut que Bossuet ait prêché à la cour le carême de 1681. *Je vois*, dit-il, *que lorsque l'évêque de Meaux prêcha son dernier carême à la cour en* 1681, *Bourdaloue y avait déjà rempli quatre carêmes, et notamment celui de l'année précédente. Bossuet et Bourdaloue ont par conséquent été rivaux; ils ont été comparés, ils ont été jugés, ils ont parcouru ensemble la même carrière.* Tous ces faits sont autant de suppositions formées dans l'imagination de l'orateur, qui ne se met pas aussi en peine de prouver ce qu'il avance. S'il avait voulu faire attention à toutes les raisons que nous avons réunies pour montrer le contraire, il aurait eu plus d'égard à des preuves aussi décisives, qu'à des récits hasardés qu'il a très-légèrement adoptés ; et dès lors il n'aurait pas bâti sur un fondement si fragile la chimère de la rivalité de Bossuet avec Bourdaloue.

Nous avons fait voir que Bossuet depuis l'avent de 1669, qu'il prêcha à la cour, ne remplit plus aucune station, soit à Versailles, soit à Paris; et que, entièrement occupé de l'éducation de M. le dauphin dont il fut chargé en 1670, ou appliqué à la composi-

tion de ses différents ouvrages, il ne fit désormais entendre que très-rarement sa voix dans les chaires, jusqu'en 1682 qu'il devint évêque de l'église de Meaux; car il prêcha dans son diocèse plus qu'il n'avait jamais fait à Paris ou ailleurs. Aussi, lorsque avant cette époque il reprenait la parole en quelques occasions extraordinaires, ne pouvait-il s'empêcher d'en témoigner une sorte d'étonnement? *Et moi*, disait-il dans le sermon qu'il fit en 1675, à la profession de madame de la Vallière, *pour célébrer ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années; je fais entendre une voix que les chaires ne connaissent plus.* Et dans un sermon prononcé devant le roi le jour de Pâques 1680 ou 1681, il s'écrie avec la même surprise: *Reprendre la parole après tant d'années d'un perpétuel silence.* Il avait donc gardé jusque-là un perpétuel silence, depuis l'avent qu'il prêcha à Versailles en 1669, et il ne fit en 1681 d'autre sermon que celui du jour de Pâques. C'est ce discours qui a pu donner lieu de croire qu'il aurait rempli la station de 1681. Comme il avait prêché le jour de Pâques, on aura conclu qu'il avait fourni toute la carrière du carême de cette année. Mais, fausse conséquence; puisque tout déclare que depuis son entrée à la cour il ne s'est montré dans les chaires qu'en passant, pour y prêcher seulement quelques sermons détachés. Et de là vient que ses panégyristes nous disent que: *Méditant déjà des victoires contre les ennemis de l'Eglise, il laissa obtenir à ses rivaux le premier rang qu'il pouvait occuper dans l'éloquence sacrée* (*Eloge de Bossuet, par l'abbé de Clerembault*).

Un pareil témoignage d'un auteur contemporain, appuyé de tant d'autres qui répètent la même chose, a-t-il pu permettre à l'écrivain que nous réfutons, d'assurer que *c'est une opinion assez généralement reçue, que Bossuet, effrayé de la grande réputation de Bourdaloue, n'osa pas lutter contre ce célèbre jésuite, et qu'il aima mieux être le premier dans la controverse, que le second dans la chaire.* Quel auteur grave a jamais autorisé cette opinion calomnieuse? et pourquoi se forger des fantômes, qu'on réalise en affectant de les poursuivre? Au reste, quoi de plus contradictoire que toutes ces suppositions? Comment croire que Bossuet ait été effrayé de la grande réputation de Bourdaloue, comment cette opinion sera-t-elle généralement reçue, s'il est constant, ainsi que le soutient cet auteur, qu'ils ont été rivaux, s'il est vrai que Bossuet ait prêché le carême de 1681? Il n'aura donc pas craint de lutter contre ce célèbre jésuite; et personne n'a pu ni le penser, ni le soupçonner dès qu'on l'a vu prêcher un carême à la cour, après toutes les stations que Bourdaloue y avait déjà remplies? Mais sur quel fondement notre critique peut-il avancer que Bossuet a réellement prêché ce carême, lui qui prétend que le prélat *renonça pour toujours aux grandes stations de la chaire, à l'âge de cinquante-deux ans?* Il a dû, dans cette hypothèse, cesser de prêcher des carêmes et des avents en 1679, puisqu'il est mort en 1704, à l'âge de 77 ans. Toutes ces contradictions se trouvent réunies dans la même page, et nous prouvent combien cet écrivain a profondément ruminé ses réflexions.

C'en est assez pour dissiper toutes ces fictions, que des hommes, qui ne daignent point prendre la peine d'examiner les faits qu'ils débitent, se plaisent à enfanter, afin d'avoir lieu de discourir tout à leur aise sur ce qu'ils ignorent. Nous nous bornons à relever ici les erreurs dont nous venons de parler, que le lecteur peu instruit de ces détails n'aurait pu aisément apercevoir. Pour les autres fautes, avec du goût et de l'attention, il les aura remarquées sans peine.

ARTICLE HUITIÈME.

Des autres discours et écrits qui complètent les douzième et treizième volumes, et de la conduite du prélat dans le gouvernement de son diocèse.

Nous avons cru devoir réunir à la suite des sermons plusieurs discours que M. Bossuet a prêchés chez les religieuses de son diocèse, et plusieurs écrits composés pour leur instruction. Ce prélat, quoique si distrait par tant d'affaires importantes et par les différents ouvrages qu'il était obligé d'entreprendre pour l'utilité de l'Eglise, ne laissait pas de donner autant d'attention à chaque portion de son troupeau, que s'il n'eût eu que cet unique emploi. C'est le propre des âmes élevées et des vastes génies de savoir se partager de telle manière, que sans confondre leurs idées ils semblent se multiplier et être tout entiers à chaque objet qui demande leur application.

Ainsi Bossuet, toujours maître de lui-même, toujours supérieur à ses grandes occupations, alliait sans peine ses différents devoirs; et malgré des travaux si étonnants, il ne perdait jamais de vue aucune des brebis confiées à ses soins. Son affection paternelle les embrassait toutes; aussi soigneux de donner le lait aux plus faibles, que zélé pour rompre le pain aux forts, grands et petits, tous pouvaient également compter sur les empressements de sa sollicitude: car, bien éloigné de se déterminer dans ses distributions par des considérations humaines, il ne consultait que le mérite ou le besoin, les seuls titres qui réglaient ses largesses, et qui avaient sur lui des droits auxquels il ne pouvait rien refuser.

Affable sans contrainte, il prévenait tous ses enfants par les témoignages d'une douceur inépuisable, qui naissait de la bonté de son âme et de la plénitude de sa charité. Jamais on ne le vit vouloir dominer ses frères, mais il se montra toujours uniquement occupé des moyens de leur être utile; et pendant que ses vertus et ses grandes qualités lui conciliaient les respects de son troupeau, la candeur, qui accompagnait toutes ses manières, en lui gagnant les cœurs, lui attirait la confiance de tous ceux qui l'approchaient. Parfaitement instruit des engagements de la servitude apostolique, il aurait cru manquer

essentiellement à l'esprit de son ministère, si quelqu'un eût pu se plaindre de n'avoir pas la liberté de déposer ses peines dans son sein, et de venir chercher dans ses lumières les consolations et les avis que son état pouvait exiger. Aussi, persuadé qu'il était plus à son peuple qu'à lui-même, se faisait-il un devoir de ne rebuter jamais personne? et après avoir écouté les uns et les autres avec une patience inaltérable, il s'empressait de les secourir avec une tendresse qui aurait suffi pour calmer leurs maux.

Mais tous ces faits, si authentiques et si glorieux à la mémoire du prélat, ont déjà été publiés solennellement, et servi de matière à son éloge funèbre. *Pourriez-vous, prêtres et lévites,* dit l'orateur, *pourriez-vous jamais effacer de votre esprit la tendre et constante affection qui l'unissait avec vous? Pourriez-vous oublier, pasteurs, son assiduité aux synodes annuels, aux exercices des séminaires, aux conférences établies parmi vous, aux missions qu'il envoyait dans vos principales villes, et dont il était toujours l'âme et le chef? Pourriez-vous, heureux troupeau, perdre l'idée de ses soins charitables à pacifier les troubles de vos familles, à prévenir les scandales, à corriger par l'indulgence plutôt que par la rigueur, à distribuer les grâces et les bienfaits, non pas à la sollicitation, mais au besoin et au mérite; à joindre toujours l'instruction familière, insinuante, à l'administration publique des sacrements, dans la ville et dans la campagne, à vous porter enfin la parole de salut, toutes les fois qu'il officiait solennellement dans cette église.* Tels étaient les sentiments et la conduite de ce grand évêque.

Pour se pénétrer de plus en plus de l'importance de ses obligations, et se les rappeler continuellement à l'esprit, il tenait sur son bureau, et toujours sous ses yeux, l'extrait qu'il avait fait d'un sermon de saint Augustin, où cet admirable docteur, si touché de la grandeur des comptes qu'un évêque doit rendre à Dieu, disait à son peuple: *Je n'ai pas assez de présomption pour oser me flatter de n'avoir donné à aucun de vous un juste sujet de se plaindre de moi, depuis que j'exerce les fonctions de l'épiscopat; si donc, accablé des soins et des embarras de mon ministère, je n'ai pas accordé audience à celui qui me la demandait, ou si je l'ai reçu d'un air triste et chagrin; si j'ai parlé à quelqu'un avec dureté, si par mes réponses indiscrètes j'ai contristé le cœur de l'affligé qui implorait mon secours; si, distrait par d'autres pensées, j'ai négligé ou différé d'assister le pauvre, et lui ai témoigné avec un regard sévère être importuné de ses instances; si enfin j'ai fait paraître trop de sensibilité pour les faux soupçons qu'on formait contre moi, et si par un effet de la fragilité humaine j'en ai conçu moi-même d'injustes; vous, hélas! à qui je me confesse redevable pour toutes ces fautes, pardonnez-les-moi, je vous en conjure, et vous obtiendrez ainsi vous-mêmes le pardon de vos péchés* (*In die annivers. Ordinat., serm.* 383, *tom.* V. *p.* 1484, 1485)

Ces paroles, toutes remplies des sentiments de la piété la plus sincère, respirent bien l'esprit dont était animé le docteur de l'humilité chrétienne. Bossuet qui avait des rapports si intimes avec ce grand évêque, autant par l'élévation de son génie et l'étendue de ses connaissances, que par son amour pour la religion et la générosité de son cœur, se l'était aussi proposé pour modèle, et témoignait en toute occasion combien il s'intéressait vivement à sa gloire. Les derniers éditeurs des ouvrages de ce Père hésitaient sur le véritable auteur du sermon dont nous venons de donner l'extrait, et l'avaient placé entre les douteux. Le prélat qui partout y trouvait le style et le caractère de son maître, jaloux de lui conserver un si beau monument de sa modestie, fit connaître ce qu'il pensait aux éditeurs; et pleins de respect pour ses lumières, ils insérèrent dans le dernier volume une note (1), qui instruisait le public de son jugement.

Quoique l'évêque de Meaux eût pour toutes ses ouailles une tendresse vraiment paternelle, et qu'il leur donnât sans cesse des preuves de son zèle et de sa vigilance: cependant il savait se communiquer dans une sage proportion et avec un discernement éclairé.

(1) Dom Mabillon, dans une lettre à M. Ledieu, secrétaire du prélat, lui rend compte de ce fait: voici ses paroles. « Pour ce qui est du sermon en question, on a eu « encore le temps d'ajouter deux lignes à celles que Dom « Thomas Blampin avait déjà mises, pour adoucir sa cri- « tique qui le rejetait absolument; et on a mis: *Nec si- « lendum quod illustrissimi Meldensis episcopi judicio ge- « nium spiret ac modestiam sancti Augustini, dignusque « videatur qui inter genuinos ejus sermones locum obti- « neat.* Le public vous aura obligation de cette addition, « car on n'y aurait pas pensé. » La lettre de dom Mabillon est du 6 août 1700; mais le volume qui contient le sermon dont il s'agit ici, avait été publié en 1683: ainsi, ce fut dans les additions et corrections mises à la fin de l'index général que l'on plaça la note qui déclarait le sentiment de M. Bossuet sur ce sermon. Outre cette observation, le prélat, autant par sa pénétration, que par la lecture assidue et profonde qu'il faisait de saint Augustin, avait restitué une lacune assez considérable, qui se trouve dans le sermon 299, tom. V, pag. 1213, et que les éditeurs ne purent suppléer avec le secours de tous les manuscrits qu'ils consultèrent. La leçon de M. Bossuet est si juste, si naturelle, que le saint docteur paraît n'avoir pu se servir d'autres expressions pour compléter le texte de son discours. Le prélat fit part de sa découverte aux éditeurs, qui eurent soin de la communiquer au public dans les additions qui sont à la suite de la table générale. Ce fait est également attesté par la lettre de dom Mabillon, qui en parle ainsi à M. Ledieu: « Pour le premier article qui « concerne la restitution de la lacune, j'en avertis ceux « qui avaient soin de l'impression, dans le temps que l'on « en était à cet endroit. On n'eut pas le temps d'écrire à « Saint-Germain-en-Laye, pour vous prier de nous en- « voyer cette restitution, dont on ne trouva pas de « copie. On l'a faite, comme je crois, telle que Mon- « seigneur l'avait faite. » Nous ne voyons cependant pas que celle du prélat ait été exactement suivie, et pour que le lecteur juge du mérite des changements qu'on y a faits, nous les rapporterons ici. M. Bossuet avait mis: *His donis suis debet promissam coronam;* on a substitué à *promissam coronam*, promissa sua. Au lieu de ces mots que M. de Meaux avait restitués: *Sed his, inquam, donis suis debet alia dona sua*; on a suppléé ceux-ci: *Sed his, inquam, donis suis debet promissa sua;* et enfin à la place de ces paroles: *Antequam talia donaret, quam coronam deberet?* on a mis: *Antequam talia donaret, quid erat quod Paulo deberet?* Les expressions de M. Bossuet nous paraissent plus precises et plus énergiques, surtout dans les deux premiers membres: mais comme les éditeurs ne retrouvèrent pas, au moment de l'impression, la copie qui leur avait été donnée de la restitution faite par le prélat, leur mémoire ne les aura pas servis assez fidèlement.

Les religieuses, cette portion si illustre et si précieuse du troupeau de Jésus-Christ, avaient aussi la principale part dans ses soins et son affection. Quand il n'aurait fait d'autres ouvrages que ceux qu'il a composés pour leur instruction et leur avancement, il y en aurait assez pour montrer l'étendue de son zèle, l'ardeur de sa charité et la grandeur de ses lumières. C'est de là que son panégyriste s'écriait : *Mais les compagnes de l'Agneau, les vierges consacrées à Dieu ne rompront-elles pas le silence de leur solitude, pour informer tout le monde chrétien de sa profonde intelligence à leur faire connaître et aimer l'esprit propre de leur état, à les conduire sûrement dans les voies les plus sublimes, à leur développer les secrets de la vie mystique, à leur ouvrir tous les trésors du véritable amour de Dieu?* (*Oraison funèbre de Bossuet, par le Père de la Rue, p.* 24, *in*-4°.)

Leur juste reconnaissance pour un prélat si recommandable, et qui devait être si cher à leur cœur, les a portées avec raison à mettre au jour ces admirables écrits ; et animées des sentiments de cette charité, dont il leur avait si bien fait connaître le véritable esprit, elles se sont cru obligées de communiquer à leurs frères ce trésor précieux, afin de s'enrichir ainsi doublement. Nous avons eu lieu d'éprouver leur empressement dans les recherches que nous avons faites, il y a quelques années, au diocèse de Meaux ; et nous n'oublierons jamais les témoignages de respect et d'attachement pour la mémoire du prélat, que nous ont donnés principalement les religieuses de la Visitation, et en particulier la mère de Jasseau, qui était alors leur supérieure. Ces dispositions bien louables méritent d'autant plus notre sensibilité et notre souvenir, que malheureusement le temps a beaucoup affaibli dans d'autres communautés, également redevables à la sollicitude de ce bon pasteur, les anciens sentiments dont leurs mères étaient si justement remplies pour lui.

Les discours suivants sont le fruit de ces recherches que nous avons faites dans le diocèse de Meaux. Le premier, qui est sur l'Etat religieux, renferme de très-grandes vérités, fort propres à nous faire sentir les dangers du commerce d'un monde pervers, et à nous porter à déplorer le triste et funeste relâchement des chrétiens de nos jours. On se tromperait grandement si l'on pensait que ce discours et les exhortations qui le suivent ne peuvent convenir qu'aux personnes renfermées dans les cloîtres. Tandis qu'ils développent parfaitement les obligations principales de la vie religieuse, ses avantages, les fruits qu'elle doit produire dans les âmes, ils fournissent aussi à ceux qui sont dans le siècle des principes sûrs et lumineux pour travailler sérieusement à la réforme de leurs mœurs, et les instruisent très-exactement des règles qu'ils ont à suivre pour se conduire en véritables chrétiens.

On trouvera aussi plusieurs autres écrits, la plupart composés de même pour les religieuses, sur différents points de la doctrine chrétienne, et également utiles à toutes sortes de personnes. Ce sont des exercices pour faire saintement ses actions, un discours très-touchant sur le parfait abandon à Dieu ; une préparation à la retraite pour le renouvellement des vœux, avec une élévation qui exprime les sentiments dans lesquels on doit célébrer son entrée en religion ; des exercices et prières pour la messe et la communion, un discours admirable sur l'union des âmes avec Jésus-Christ ; deux retraites de dix jours, l'une sur la pénitence, l'autre sur les jugements téméraires et divers sujets ; des réflexions sur le triste état des pécheurs, et les ressources qu'ils trouvent dans l'infinie miséricorde de leur Dieu ; une préparation à la mort, et des exercices pour s'y bien disposer ; enfin, des réflexions très-belles et très-profondes sur l'agonie de Jésus-Christ, et un exposé des sentiments où le chrétien doit être touchant la vie et la mort, qui nous présente des vérités très-capables de nous consoler de la privation de cette vie et de la perte de nos proches ou de nos amis. Plusieurs de ces pièces ont déjà été imprimées dans d'autres recueils, que nous avons eu soin d'indiquer.

Quelque multipliés que soient les Ecrits qu'on a recueillis dans les monastères des religieuses du diocèse de Meaux, c'est encore peu de chose en comparaison de tout ce que le prélat avait entrepris pour leur consolation et leur instruction. Les seuls discours, exhortations, conférences qu'il a faits dans leurs monastères, en tout temps et en toute occasion, suffiraient pour former d'amples volumes. *Il visitait à propos*, dit M. Ledieu, son secrétaire, *et consolait par sa parole les saintes vierges qu'il estimait, comme un ancien père, la plus saine portion du troupeau, et la plus digne du soin des pasteurs. Il leur parlait familièrement et souvent, comme il avait fait aux Carmélites de Paris, dans des conférences au parloir, sur un psaume ou quelque endroit important de l'Evangile, pour leur en faciliter la méditation, et leur en donner le goût et le désir de cette nourriture des saintes âmes. Les filles de la Visitation de Meaux ont été souvent favorisées de ces pieuses et ferventes élévations, comme il les appelait.*

Toujours prêt à les instruire, à les encourager, à ranimer leur ferveur, il accourait au moindre besoin. S'il apprenait que quelque événement imprévu eût troublé la paix des épouses de Jésus-Christ, que quelque abus menaçât de s'établir dans leur sanctuaire, il s'empressait de venir calmer les esprits par ses discours, et de retrancher le mal naissant, avec le glaive de la parole qu'il avait sans cesse en main. Toutes ses visites, qu'il faisait régulièrement, pour connaître en détail l'état et les dispositions de ces vierges chrétiennes, pour corriger en pasteur vigilant, ce qui pouvait retarder leurs progrès, pour perfectionner les statuts propres à entretenir l'ordre et la discipline ; toutes ses visites, dis-je, indépendamment des avis particuliers donnés à chacune, étaient précé-

dées, accompagnées et suivies de discours convenables aux circonstances, qui animaient toutes les opérations du prélat, et qui, destinés à faire connaître l'esprit qu'il convenait d'apporter à la visite, le fruit qu'on devait en tirer, tendaient à produire un heureux renouvellement dans tous les cœurs.

Le seul désir d'entendre ce vénérable pasteur était pour lui un ordre auquel il déférait avec joie; car les épouses de Jésus-Christ avaient un droit spécial sur ses moments, et comme elles connaissaient sa tendre charité pour elles, qu'elles étaient saintement affamées de ses instructions, elles prenaient occasion de tout, de leurs fêtes et de leurs cérémonies pour l'attirer à leurs grilles, et rendre la joie de la solennité plus vive par le festin tout spirituel dont il venait les récréer. Si quelque affaire urgente et imprévue ne lui permettait pas de remplir leurs vœux, autant affligé qu'elles de ce contre-temps, il ne négligeait rien pour les consoler; et l'on est ravi de voir avec quelle bonté il s'excuse de cette soustraction, avec quel empressement il se hâte au premier moment de venir les dédommager de cette dure abstinence. Celles d'entre elles qui avaient plus de mémoire et de présence d'esprit avaient soin, après la conférence, d'écrire le discours que le prélat leur avait fait de l'abondance de son cœur paternel, et il approuvait, comme on le verra dans quelques lettres, cette méthode si propre à conserver le fruit de ses entretiens. C'est aux soins de ces bonnes religieuses que nous sommes redevables d'avoir hérité de quelque portion des monuments du zèle et de la sagesse de cet illustre prélat.

Si l'on eût eu attention de recueillir aussitôt après sa mort toutes ces richesses dispersées dans les différents monastères, on en aurait certainement amassé de bien plus considérables que celles que nous possédons. On y pensa à la vérité, et nous verrons que M. de Saint-André, curé de Varedes, s'occupa de cette collection; mais il ne paraît pas qu'il y ait donné tout le soin qu'elle demandait. Aussi dans les recherches que nous avons faites il y a plusieurs années, nous disait-on que si nous étions venus vingt ans plus tôt, nous aurions trouvé bien d'autres manuscrits ; mais, ajoutait-on... La douleur autant que la charité nous empêche d'achever ; et par ménagement nous nous abstenons de nommer la maison où nous avons entendu ces propos si déplorables : elle se reconnaîtra assez à ce seul trait. Puisse-t-elle rougir saintement de son aveugle indifférence et de son ingratitude envers un prélat qui les chérissait si tendrement. Ce n'étaient pas là, au reste, les dispositions des religieuses qui avaient eu le bonheur de vivre sous la conduite de ce grand évêque. Elles connaissaient trop leur avantage pour ne pas le priser jusqu'à la fin, et elles étaient trop éclairées pour ne pas sentir que le véritable moyen d'honorer leur maison était de porter éternellement le plus grand respect à la mémoire d'un pasteur si digne de leurs regrets, et de témoigner un attachement inviolable pour un père qui méritait à tant de titres l'amour de ses enfants.

La petite pièce que nous donnons ici, et qui terminera cette préface, nous paraît, quoique d'une poésie assez simple, mériter notre attention, parce qu'elle confirme tout ce que nous avons dit, et qu'elle est remplie de ces sentiments qui font la gloire du pasteur et l'éloge du troupeau.

Elle fut composée par la sœur Claude-Marie Amaury, religieuse de la Visitation de Sainte-Marie de Meaux, à l'occasion d'un séjour un peu long que M. Bossuet avait fait à Paris ou à la cour. Ces dignes religieuses, vivement touchées de son absence, prirent la liberté de lui en faire leurs plaintes, et ce prélat, sensible à leur douleur, après avoir justifié son retardement, leur répondit avec une bonté admirable : Mes filles, j'en dis ma coulpe. Sur quoi la religieuse que nous venons de nommer fit les vers suivants, qu'elle envoya à M. Bossuet.

Faut-il donc, Monseigneur, qu'une absence pénible,
A nos justes regrets vous montre si sensible ?
Faut-il, qu'autant distrait par de si grands travaux,
Qui consolent l'Eglise, au comble de ses maux,
Vous accusiez de coulpe, et de coulpe importante
Une perte pour nous seulement affligeante?
Permettez que j'applique à votre repentir
L'oracle que Sion fait partout retentir :
O bienheureuse coulpe, aveu noble et sincère,
Qui donne à ce troupeau son pasteur et son père;
Et qui nous faisant voir un prélat pénitent,
Tous les biens nous procure avec un cœur content
Vos vertus, digne effet d'une cause divine,
Portent toujours les traits de leur noble origine :
Dans votre pénitence éclate éminemment
L'humble aveu, la douleur et le prompt changement.
Il resterait encor, le dirai-je? ah! je n'ose :
Mais pourquoi, Monseigneur, vous celer quelque chose
La constance toujours prouva les conversions :
Que les fruits de la vôtre à jamais nous goûtions !
Si vos emplois sont grands autant que vos mérites,
Ne nous dédaignez pas, quoique hélas! si petites.
Un génie élevé, d'un ordre supérieur,
Pour s'abaisser souvent ne perd pas sa grandeur.
Prodiguez, il est juste, aux grands votre éloquence :
Il faut pour les traiter une riche abondance.
Mais les miettes au moins donnez à notre ardeur :
Que notre faim vous parle autant que votre cœur.
Verriez-vous sans pitié soixante Cananées,
Qui répandent leur âme à vos pieds prosternées?
Daignez de temps en temps leur préparer du pain ;
Car il est bien meilleur, pétri de votre main.
Et de cet aliment la force vivifiante
Bientôt ranimera la vertu languissante

Le treizième volume est terminé par un précis très-étendu du sermon que M. Bossuet prêcha dans le monastère des Bénédictines de Torcy, le jour de la profession de la sœur Cornuau : après s'être consumée pendant plus de vingt ans par l'ardeur de ses désirs pour la vie religieuse, elle eut enfin la consolation de les voir accomplir en se consacrant à Dieu dans cette maison par les conseils et entre les mains de son directeur. Ce fut là qu'elle s'occupa à mettre en ordre et à transcrire les lettres qu'il lui avait écrites.

SERMON

PRÊCHÉ A L'OUVERTURE DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU CLERGÉ DE FRANCE, LE 9 NOVEMBRE 1681.

SUR L UNITÉ DE L'ÉGLISE.

Messeigneurs, c'est sans doute un grand

spectacle, de voir l'Eglise chrétienne figurée dans les anciens Israélites; la voir, dis-je, sortie de l'Egypte et des ténèbres de l'idolâtrie, cherchant la terre promise à travers un désert immense, où elle ne trouve que d'affreux rochers et des sables brûlants; nulle terre, nulle culture, nul fruit; une sécheresse effroyable; nul pain qu'il ne lui faille envoyer du ciel; nul rafraîchissement qu'il ne lui faille tirer par miracle du sein d'une roche; toute la nature stérile pour elle, et aucun bien que par grâce : mais ce n'est pas ce qu'elle a de plus surprenant. Dans l'horreur de cette vaste solitude, on la voit environnée d'ennemis, ne marchant jamais qu'en bataille, ne logeant que sous des tentes; toujours prête à déloger et à combattre : étrangère que rien n'attache, que rien ne contente; qui regarde tout en passant, sans vouloir jamais s'arrêter : heureuse néanmoins dans cet état, tant à cause des consolations qu'elle reçoit durant le voyage, qu'à cause du glorieux et immuable repos qui sera la fin de sa course. Voilà l'image de l'Eglise pendant qu'elle voyage sur la terre.

Balaam la voit dans le désert : son ordre, sa discipline, ses douze tribus rangées sous leurs étendards : Dieu, son chef invisible, au milieu d'elle : Aaron, prince des prêtres et de tout le peuple de Dieu, chef visible de l'Eglise sous l'autorité de Moïse, souverain législateur et figure de Jésus-Christ : le sacerdoce étroitement uni avec la magistrature : tout en paix par le concours de ces deux puissances : Coré et ses sectateurs, ennemis de l'ordre et de la paix, engloutis, à la vue de tout le peuple, dans la terre soudainement entr'ouverte sous leurs pieds, et ensevelis tout vivants dans les enfers. Quel spectacle! quelle assemblée! quelle beauté de l'Eglise! Du haut d'une montagne, Balaam la voit tout entière, et au lieu de la maudire, comme on l'y voulait contraindre, il la bénit. On le détourne, on espère lui en cacher la beauté, en lui montrant ce grand corps par un coin d'où il ne puisse en découvrir qu'une partie; et il n'est pas moins transporté, parce qu'il voit cette partie dans le tout, avec toute la convenance et toute la proportion qui les assortit l'un avec l'autre. Ainsi, de quelque côté qu'il la considère, il est hors de lui; et ravi en admiration, il s'écrie : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel.* (*Num.*, XXIV, 5)! Que vous êtes admirables sous vos tentes, enfants de Jacob! quel ordre dans votre camp! quelle merveilleuse beauté paraît dans ces pavillons si sagement arrangés; et si vous causez tant d'admiration sous vos tentes et dans votre marche, que sera-ce quand vous serez établis dans votre patrie!

Il n'est pas possible, mes frères, qu'à la vue de cette auguste assemblée, vous n'entriez dans de pareils sentiments. Une des plus belles parties de l'Eglise universelle se présente à vous. C'est l'Eglise gallicane qui vous a tous engendrés en Jésus-Christ : l'Eglise renommée dans tous les siècles, aujourd'hui représentée par tant de prélats que vous voyez assistés de l'élite de leur clergé, et tous ensemble prêts à vous bénir, prêts à vous instruire selon l'ordre qu'ils en ont reçu du ciel. C'est en leur nom que je vous parle; c'est par leur autorité que je vous prêche. Qu'elle est belle, cette Eglise gallicane, pleine de science et de vertu! mais qu'elle est belle dans son tout, qui est l'Eglise catholique; et qu'elle est belle saintement et inviolablement unie à son chef, c'est-à-dire, au successeur de saint Pierre! Oh! que cette union ne soit point troublée! que rien n'altère cette paix et cette unité où Dieu habite!

Esprit-Saint, Esprit pacifique, qui faites habiter les frères unanimement dans votre maison, affermissez-y la paix. La paix est l'objet de cette assemblée : au moindre bruit de division, nous accourons effrayés, pour unir parfaitement le corps de l'Eglise, le père et les enfants, le chef et les membres, le sacerdoce et l'empire. Mais puisqu'il s'agit d'unité, commençons à nous unir par des vœux communs, et demandons tous ensemble la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Messeigneurs, *Regarde, et fais selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne.* (*Exod.*, XXV, 40). C'est ce qui fut dit à Moïse, lorsqu'il eut ordre de construire le tabernacle. Mais saint Paul nous avertit (*Heb.*, VIII, 9) que ce n'est point ce tabernacle bâti de main d'homme, qui doit être travaillé avec tant de soin, et formé sur ce beau modèle : c'est le vrai tabernacle de Dieu et des hommes; c'est l'Eglise catholique, où Dieu habite, et dont le plan est fait dans le ciel. C'est aussi pour cette raison que saint Jean voyait dans l'Apocalypse *la sainte cité de Jérusalem* (*Apoc.*, XXI, 10), et l'Eglise qui commençait à s'établir par toute la terre; il la voyait, dis-je, descendre du ciel. C'est là que les dessins en ont été pris : *Regarde, et fais selon le modèle qui t'a été montré sur cette montagne.*

Mais pourquoi parler de saint Jean et de Moïse? écoutons Jésus-Christ lui-même. Il nous dira qu'*il ne fait rien que ce qu'il voit faire à son Père* (*Joan.*, V, 19). Qu'a-t-il donc vu, chrétiens, quand il a formé son Eglise? qu'a-t-il vu dans la lumière éternelle et dans les splendeurs des saints où il a été engendré devant l'aurore? C'est le secret de l'Epoux, et nul autre que l'Epoux ne le peut dire : *Père saint, je vous recommande ceux que vous m'avez donnés* (*Ibid.*, XVII, 11), je vous recommande mon Eglise; *Gardez-les en votre nom, afin qu'ils soient un comme nous*; et encore : *Comme vous êtes en moi, et moi en vous, ô mon Père, ainsi qu'ils soient un en nous. Qu'ils soient un comme nous; qu'ils soient un en nous* (*Ibid.*, 21, 22) : je vous entends, ô Sauveur; vous voulez faire votre Eglise belle, vous commencez par la faire parfaitement une; car qu'est-ce que la beauté, sinon un rapport, une convenance et enfin une espèce d'unité? Rien n'est plus beau que la nature divine, où le nombre même, qui ne subsiste que dans les rapports mutuels de trois personnes égales, se termine en une parfaite unité. Après la divinité, rien n'est plus beau

que l'Eglise, où l'unité divine est représentée. « Un comme nous, un en nous : regardez et faites suivant ce modèle. »

Une si grande lumière nous éblouirait : descendons et considérons l'unité avec la beauté dans les chœurs des anges. La lumière s'y distribue sans se diviser; elle passe d'un ordre à un autre, d'un chœur à un autre, avec une parfaite correspondance, parce qu'il y a une parfaite subordination. Les anges ne dédaignent pas de se soumettre aux archanges, ni les archanges de reconnaître les puissances supérieures. C'est une armée où tout marche avec ordre, et, comme disait ce patriarche, *c'est ici le camp de Dieu* (*Genes.*, XXXII, 2). C'est pourquoi, dans ce combat donné dans le ciel, on nous représente *Michel et ses anges contre Satan et ses anges* (*Apoc.*, XII, 7). Il y a un chef dans chaque parti; mais ceux qui disent, avec saint Michel : « Qui égale Dieu? » triomphent des orgueilleux, qui disent : Qui nous égale? et les anges victorieux demeurent unis à leur Créateur, sous le chef qu'il leur a donné. O Jésus! qui n'êtes pas moins le chef des anges que celui des hommes, « regardez, et faites selon ce modèle; » que la sainte hiérarchie de votre Eglise soit formée sur celle des esprits célestes; car, comme dit saint Grégoire, *si la seule beauté de l'ordre fait qu'il se trouve tant d'obéissance où il n'y a point de péché, combien plus doit-il y avoir de subordination et de dépendance parmi nous, où le péché mettrait tout en confusion, sans ce secours?* (*S. Greg.*, *Epist. lib.* V, *ep.* LIV, *tom.* II, *p.* 784.)

Selon cet ordre admirable, toute la nature angélique a ensemble une immortelle beauté, et chaque troupe, chaque chœur des anges, a sa beauté particulière, inséparable de celle du tout. Cet ordre a passé du ciel à la terre; et je vous ai dit d'abord, qu'outre la beauté de l'Eglise universelle, qui consiste dans l'assemblage du tout, chaque Eglise, placée dans un si beau tout, avec une justesse parfaite, a sa grâce particulière. Jusqu'ici tout nous est commun avec les saints anges; mais saint Grégoire nous a fait remarquer que le péché n'est point parmi eux (*Ibid.*); c'est pourquoi la paix y règne éternellement. Cette cité bienheureuse, d'où les superbes et les factieux ont été bannis, où il n'est resté que les humbles et les pacifiques, ne craint plus d'être divisée. Le péché est parmi nous : malgré notre infirmité, l'orgueil y règne; et tirant tout à soi, il nous arme les uns contre les autres. L'Eglise donc, qui porte en son sein, dans ce secret principe d'orgueil qu'elle ne cesse de réformer dans ses enfants, une éternelle semence de division, n'aurait point de beauté durable, ni de véritable unité, si elle ne trouvait dans son unité des moyens de s'y affermir, quand elle est menacée de division.

Ecoutez. Voici le mystère de l'unité catholique, et le principe immortel de la beauté de l'Eglise. Elle est belle et une dans son tout : c'est ma première partie, où nous verrons la beauté de tout le corps de l'Eglise; belle et une en chaque membre, c'est ma seconde partie, où nous verrons la beauté particulière de l'Eglise gallicane dans ce beau tout de l'Eglise universelle; belle et une, d'une beauté et d'une unité durables; c'est ma dernière partie, où nous verrons, dans le sein de l'unité catholique, des remèdes pour prévenir les moindres commencements de division et de trouble. Que de grandeur et de beauté! mais que de force, que de majesté, que de vigueur dans l'Eglise! Car ne croyez pas que je parle d'une beauté superficielle, qui trompe les yeux. La vraie beauté vient de la santé; ce qui rend l'Eglise forte, la rend belle : son unité la rend belle, son unité la rend forte. Voyons donc, dans son unité, et sa beauté et sa force : heureux si, l'ayant vue belle premièrement dans son tout, et ensuite dans la partie à laquelle nous nous trouvons immédiatement attachés, nous travaillons à finir jusqu'aux moindres dissensions qui pourraient défigurer une beauté si parfaite! Ce sera le fruit de ce discours; et c'est sans doute le plus digne objet qu'on puisse proposer à un si grand auditoire.

PREMIER POINT.

J'ai, Messieurs, à vous prêcher un grand mystère; c'est le mystère de l'unité de l'Eglise. Unie au dedans par le Saint-Esprit, elle a encore un lien commun de sa communion extérieure, et doit demeurer unie par un gouvernement où l'autorité de Jésus-Christ soit représentée. Ainsi l'unité garde l'unité; et sous le sceau du gouvernement ecclésiastique, l'unité de l'esprit est conservée. Quel est ce gouvernement? quelle en est la forme? Ne disons rien de nous-mêmes, ouvrons l'Evangile : l'Agneau a levé les sceaux de ce sacré livre, et la tradition de l'Eglise a tout expliqué.

Nous trouverons dans l'Evangile, que Jésus-Christ, voulant commencer le mystère de l'unité dans son Eglise, parmi tous ses disciples, en choisit douze; mais que, voulant consommer le mystère de l'unité dans la même Eglise, parmi les douze, il en choisit un. *Il appela ses disciples*, dit l'Evangile (*Luc*, VI, 13) : les voilà tous; *et parmi eux*, *il en choisit douze.* Voilà une première séparation, et les apôtres choisis. *Et voici les noms des douze apôtres. Le premier est Simon, qu'on appelle Pierre* (*Matth.*, X, 2). Voilà, dans une seconde séparation, saint Pierre mis à la tête, et appelé pour cette raison du nom de Pierre, *que Jésus-Christ*, dit saint Marc, *lui avait donné* (*Marc*, III, 16), pour préparer, comme vous verrez, l'ouvrage qu'il méditait, d'élever tout son édifice sur cette pierre.

Tout ceci n'est encore qu'un commencement du mystère de l'unité. Jésus-Christ, en le commençant, parlait encore à plusieurs : « Allez, prêchez; je vous envoie : » *Ite, prædicate; mitto vos.* Mais quand il veut mettre la dernière main au mystère de l'unité, il ne parle plus à plusieurs; il désigne Pierre personnellement, et par le nouveau nom qu'il lui a donné. C'est un seul qui

parle à un seul : Jésus-Christ, fils de Dieu, à Simon, fils de Jonas ; Jésus-Christ, qui est la vraie pierre, et fort par lui-même, à Simon, qui n'est Pierre que par la force que Jésus-Christ lui communique (*Matth.*, XVI, 17). C'est à celui-là que Jésus-Christ parle ; et en lui parlant, il agit en lui, et y imprime le caractère de sa fermeté : ***Et moi***, dit-il, *je te dis, à toi : Tu es Pierre*, *et*, ajoute-t-il, *sur cette pierre*, *j'établirai mon Eglise; et*, conclut-il, *les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* (*Matth.*, XVI, 18). Pour le préparer à cet honneur, Jésus-Christ, qui sait que la foi qu'on a en lui est le fondement de son Eglise, inspire à Pierre une foi digne d'être le fondement de cet admirable édifice : *Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant* (*Ibid.*, 16). Par cette haute prédication de la foi, il s'attire l'inviolable promesse qui le fait le fondement de l'Eglise. La parole de Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à un mortel. Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finisse avec lui : ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle, ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs, Pierre parlera toujours dans sa chaire : c'est ce que disent les Pères, c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcédoine (*Conc. Chalc.*, *act.* II, III, *Lab.*, *t.* IV, *p.* 368, 425. *Rel. ad Leon.*, *ibid. p.* 833).

Jésus-Christ ne parle pas sans effet. Pierre portera partout avec lui, dans cette haute prédication de la foi, le fondement des Eglises, et voici le chemin qu'il lui faut faire: Par Jérusalem, la cité sainte, où Jésus-Christ a paru, où l'*Eglise devait commencer* (*Luc.*, XXIV, 47), pour continuer la succession du peuple de Dieu, où Pierre, par conséquent, devait être longtemps le chef de la parole et de la conduite; d'où il allait, visitant les Eglises persécutées, et les confirmant dans la foi (*Act.* IX. 32); où il fallait que le grand Paul, Paul revenu du troisième ciel, le vînt voir : non pas Jacques, quoiqu'il y fût; un si grand apôtre, *frère du Seigneur* (*Gal.*, I, 18, 19), évêque de Jérusalem, appelé le Juste, et également respecté par les chrétiens et par les Juifs : ce n'était pas lui que Paul devait venir voir ; mais il est venu voir Pierre, et le voir, selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles, et digne d'être recherchée : *Le contempler*, *l'étudier*, dit saint Jean Chrysostome, *et le voir comme plus grand aussi bien que plus ancien que lui*, dit le même Père (*In Epist. ad Gal.*, *cap.* I, *n.* 11, *tom.* X, *p.* 677); le voir néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisait lui-même par une révélation si expresse ; mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre : par cette sainte cité, et encore par Antioche, la métropolitaine de l'Orient ; mais ce n'est rien, la plus illustre Eglise du monde, puisque c'est là que le nom de chrétien a pris naissance. Vous l'avez lu dans les Actes (*Act.*, XI, 26) : Eglise fondée par saint Barnabé et par saint Paul ; mais que la dignité de Pierre oblige à le reconnaître pour son premier pasteur : l'histoire ecclésiastique en fait foi : où il fallait que Pierre vînt, quand elle se fut distinguée des autres par une si éclatante profession du christianisme, et que sa chaire à Antioche fit une solennité dans les Eglises : par ces deux villes illustres dans l'Eglise chrétienne par des caractères si marqués, il fallait qu'il vînt à Rome, plus illustre encore : Rome, le chef de l'idolâtrie, aussi bien que de l'empire ; mais Rome qui, pour signaler le triomphe de Jésus-Christ, est prédestinée à être le chef de la religion et de l'Eglise, doit devenir, par cette raison, la propre Eglise de saint Pierre ; et voilà où il faut qu'il vienne, par Jérusalem et par Antioche.

Mais pourquoi voyons-nous ici l'apôtre saint Paul? Le mystère en serait long à déduire. Souvenez-vous seulement du grand partage où l'univers fut comme divisé entre Pierre et Paul (*Act.*, X), où Pierre, chargé du tout en général par sa primauté et par un ordre exprès, chargé des Gentils qu'il avait reçus en la personne de Cornélius le Centurion, ne laisse pas, pour faciliter la prédication, de se charger du soin spécial des Juifs, comme Paul se chargea du soin spécial des Gentils (*Gal.*, II, 7, 8, 9). Puisqu'il fallait partager, il fallait que le premier eût les aînés ; que le chef, à qui tout se devait unir, eût le peuple, sur lequel le reste devait être enté, et que le vicaire de Jésus-Christ eût le partage de Jésus-Christ même. Mais ce n'est pas encore assez; et il faut que Rome revienne au partage de saint Pierre ; car encore que, comme chef de la gentilité, elle fût, plus que toutes autres villes, comprise dans le partage de l'apôtre des Gentils, comme chef de la chrétienté, il faut que Pierre y fonde l'Eglise. Ce n'est pas tout, il faut que la commission extraordinaire de Paul expire avec lui à Rome, et que, réunie à jamais, pour ainsi parler, à la chaire suprême de Pierre, à laquelle elle était subordonnée, elle élève l'Eglise romaine au comble de l'autorité et de la gloire. Disons encore : Quoique ces deux frères, saint Pierre et saint Paul, nouveaux fondateurs de Rome, plus heureux, comme plus unis, que ses deux premiers fondateurs, doivent consacrer ensemble l'Eglise romaine, quelque grand que soit saint Paul, en science, en dons spirituels, en charité, en courage ; *qu'il ait travaillé plus que tous les autres apôtres* (I *Cor.*, XV, 10), et qu'il paraisse étonné lui-même de ses grandes révélations et de l'excès de ses lumières, il faut que la parole de Jésus-Christ prévale (II *Cor.*, II, 7) : Rome ne sera pas la chaire de saint Paul, mais la chaire de saint Pierre ; c'est sous ce titre qu'elle sera plus assurément que jamais le chef du monde ; et qui ne sait ce qu'a chanté le grand saint Prosper (*Carm. de ingr.*, *cap.* II), il y a plus de douze cents ans : *Rome*, *le siége de Pierre*, *devenue sous*

ce titre le chef de l'ordre pastoral dans tout l'univers, s'assujettit par la religion ce qu'elle n'a pu subjuguer par les armes. Que volontiers nous répétons ce sacré cantique d'un Père de l'Eglise gallicane! C'est le cantique de la paix, où, dans la grandeur de Rome, l'unité de toute l'Eglise est célébrée.

Ainsi fut établie et fixée à Rome la chaire éternelle : c'est cette Eglise romaine, qui, enseignée par saint Pierre et ses successeurs, ne connaît point d'hérésie. Les donatistes affectèrent d'y avoir un siége, et crurent se sauver, par ce moyen, du reproche qu'on leur faisait, que la chaire d'unité leur manquait (*S. Opt. Mil.*, *lib.* II, *n.* IV, *p.* 29, *Edit. Dupin*, *Paris.*, *an.* 1700) : mais la chaire de pestilence ne put subsister, ni avoir de succession auprès de la chaire de vérité (*S. Leo*, *Serm.* XLI, *cap.* V, *tom.* I, *p.* 217). Les manichéens se cachèrent quelque temps dans cette Eglise : les y découvrir seulement a été les en bannir pour jamais. Ainsi, les hérésies ont pu y passer, mais non pas y prendre racine. Que, contre la coutume de tous leurs prédécesseurs, un ou deux souverains pontifes, ou par violence, ou par surprise, n'aient pas assez constamment soutenu ou assez pleinement expliqué la doctrine de la foi; consultés de toute la terre, et répondant durant tant de siècles à toutes sortes de questions de doctrine, de discipline, de cérémonies, qu'une seule de leurs réponses se trouve notée par la souveraine rigueur d'un concile œcuménique; ces fautes particulières n'ont pu faire aucune impression dans la chaire de saint Pierre. Un vaisseau qui fend les eaux n'y laisse pas moins de vestiges de son passage. C'est Pierre qui a failli, mais qu'un regard de Jésus ramène aussitôt (*Luc.*, XXII, 61); et qui, avant que le Fils de Dieu lui déclare sa faute future, assuré de sa conversion, reçoit l'ordre *de confirmer ses frères* (*Ibid.*, 32) : et quels frères? les apôtres; les colonnes mêmes : combien plus les siècles suivants? Qu'a servi à l'hérésie des monothélites d'avoir pu surprendre un pape? L'anathème qui lui a donné le premier coup n'en est pas moins parti de cette chaire, qu'elle tenta vainement d'occuper; et le concile sixième ne s'en est pas écrié avec moins de force : *Pierre a parlé par Agathon* (*Conc. Const.* III, *Gen.* VI, *Serm. acclam. ad Imp. Act.* XVIII, *tom.* VI *Conc.*, *p.* 1053). Toutes les autres hérésies ont reçu du même endroit le coup mortel. Ainsi, l'Église romaine est toujours vierge : la foi romaine est toujours la foi de l'Eglise; on croit toujours ce qu'on a cru; la même voix retentit partout; et Pierre demeure, dans ses successeurs, le fondement des fidèles. C'est Jésus-Christ qui l'a dit; et le ciel et la terre passeront plutôt que sa parole.

Mais voyons encore en un mot la suite de cette parole. Jésus-Christ poursuit son dessein; et après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise* (*Matth.*, XVI, 18, 19), il ajoute : *Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux.* Toi, qui as la prérogative de la prédication de la foi, tu auras aussi les clefs qui désignent l'autorité du gouvernement. *Ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel.* Tout est soumis à ces clefs; tout, mes frères : rois et peuples, pasteurs et troupeaux. Nous le publions avec joie; car nous aimons l'unité et nous tenons à gloire notre obéissance. C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement *d'aimer plus que tous les autres apôtres* (*Joan.*, XXI, 15, 16, 17), et ensuite, *de paître* et gouverner tout, *et les agneaux et les brebis*, et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes. Pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui Jésus-Christ, confessant aussi qu'avec raison on lui demande un plus grand amour, puisqu'il a plus de dignité avec plus de charge; et que parmi nous, sous la discipline d'un maître tel que le nôtre, il faut, selon sa parole, *que le premier soit, comme lui, par la charité, le serviteur de tous les autres* (*Marc.*, X, 44).

Ainsi, saint Pierre paraît le premier en toutes manières : le premier à confesser la foi (*Matth.*, XVI, 16); le premier dans l'obligation d'exercer l'amour (*Joan.*, XXI, 15 *et suiv.*); le premier de tous les apôtres qui vit Jésus-Christ ressuscité des morts, comme il en devait être le premier témoin devant tout le peuple (I *Cor.*, XV, 5); le premier quand il fallut remplir le nombre des apôtres (*Act.*, II, 14); le premier qui confirma la foi par un miracle (*Act.*, I, 15); le premier à convertir les Juifs (*Ibid.*, III, 6, 7); le premier à recevoir les Gentils (*Ibid.*, II, 14) : le premier partout (*Ibid.*, X). Mais je ne puis pas tout dire. Tout concourt à établir sa primauté; oui, mes frères, tout, jusqu'à ses fautes, qui apprennent à ses successeurs à exercer une si grande puissance avec humilité et condescendance. Car Jésus-Christ est le seul pontife qui, au-dessus, dit saint Paul, du péché et de l'ignorance, n'a pu ressentir la faiblesse humaine que dans la mortalité, ni apprendre la compassion que par ses souffrances (*Heb.*, II, 17, 18; IV, 15; VII, 26). Mais les pontifes, ses vicaires, qui tous les jours disent avec nous : *Pardonnez-nous nos fautes* (*Matth.*, IV, 12), apprennent à compatir d'une autre manière, et ne se glorifient pas du trésor qu'ils portent dans un vaisseau si fragile.

Mais une autre faute de Pierre donne une autre leçon à toute l'Eglise. Il en avait déjà pris le gouvernement en main, quand saint Paul lui dit en face qu'*il ne marchait pas droitement selon l'Evangile* (*Gal.*, II, 11, 14); parce qu'en s'éloignant trop des Gentils convertis, il mettait quelque espèce de division dans l'Eglise. Il ne manquait pas dans la foi, mais dans la conduite : je le sais; les anciens l'ont dit, et il est certain. Mais enfin saint Paul faisait voir à un si grand apôtre qu'il manquait dans la conduite; et encore que cette faute lui fût commune avec Jacques, il ne s'en prend pas à Jacques, mais à Pierre, qui était chargé du gouvernement; et il écrit la faute de Pierre dans une épître qu'on devrait lire éternellement dans toutes les Eglises

avec le respect qu'on doit à l'autorité divine : et Pierre, qui le voit, ne s'en fâche pas; et Paul, qui l'écrit, ne craint pas qu'on l'accuse d'être vain. Ames célestes, qui ne sont touchées que du bien commun; qui écrivent, qui laissent écrire, aux dépens de tout, ce qu'ils croient utile à la conversion des Gentils et à l'instruction de la postérité! Il fallait que, dans un pontife aussi éminent que saint Pierre, les pontifes, ses successeurs, apprissent à prêter l'oreille à leurs inférieurs, lorsque, beaucoup moindres que saint Paul, et dans de moindres sujets, ils leur parleraient avec moins de force, mais toujours avec le même dessein de pacifier l'Eglise. Voilà ce que saint Cyprien (*S. Cyp.*, *epist.* LXXI, *pag.* 127), saint Augustin (*S. Aug.*, *epist.* LXXXIII, *c.* II, 198) et les autres Pères ont remarqué dans cet exemple de saint Pierre. Admirons, après ces grands hommes, dans l'humilité, l'ornement le plus nécessaire des grandes places; et quelque chose de plus vénérable dans la modestie que dans tous les autres dons; et le monde plus disposé à l'obéissance, quand celui à qui on la doit obéit le premier à la raison; et Pierre, qui se corrige, plus grand, s'il se peut, que Paul qui le reprend.

Suivons : ne vous lassez point d'entendre le grand mystère qu'une raison nécessaire nous oblige aujourd'hui de vous prêcher. On veut de la morale dans les sermons, et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme. Ce que je vous prêche, *je vous le dis, est un grand mystère en Jésus-Christ et en son Eglise* (*Ephes.*, V, 32); et ce mystère est le fondement de cette belle morale qui unit tous les chrétiens dans la paix, dans l'obéissance et dans l'unité catholique.

Vous avez vu cette unité dans le saint-siége : la voulez-vous voir dans tout l'ordre et dans tout le collége épiscopal? Mais c'est encore en saint Pierre qu'elle doit paraître, et encore dans ces paroles : *Tout ce que tu lieras sera lié, tout ce que tu délieras sera délié* (*Matth.*, XVI, 19). Tous les papes et tous les saints Pères l'ont enseigné d'un commun accord. Oui, mes frères, ces grandes paroles, où vous avez vu si clairement la primauté de saint Pierre, ont érigé les évêques, puisque la force de leur ministère consiste à lier ou à délier ceux qui croient ou ne croient pas à leur parole. Ainsi, cette divine puissance de lier et de délier est une annexe nécessaire, et comme le dernier sceau de la prédication que Jésus-Christ leur a confiée; et vous voyez, en passant, tout l'ordre de la juridiction ecclésiastique. C'est pourquoi le même qui a dit à saint Pierre : *Tout ce que tu lieras sera lié*, *tout ce que tu délieras sera délié*, a dit la même chose à tous les apôtres (*Matth.*, XVIII, 18), et leur a dit encore : *Tous ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; et tous ceux dont vous retiendrez les péchés, ils leur seront retenus* (*Joan.*, XX, 23). Qu'est-ce que lier, sinon retenir; et qu'est-ce que délier, sinon remettre? Et le même qui donne à Pierre cette puissance, la donne aussi de sa propre bouche à tous les apôtres. *Comme mon Père m'a envoyé*, *ainsi*, dit-il, *je vous envoie* (*Ibid.*, 21). On ne peut voir ni une puissance mieux établie, ni une mission plus immédiate. Aussi souffle-t-il également sur tous; il répand sur tous le même esprit avec ce souffle, en leur disant : *Recevez le Saint-Esprit; ceux dont vous remettrez les péchés, ils sont remis* (*Ibid.*, 22, 23), et le reste que nous avons récité.

C'était donc manifestement le dessein de Jésus-Christ, de mettre premièrement dans un seul ce que dans la suite il voulait mettre dans plusieurs : mais la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole : *Tout ce que tu lieras*, dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : *Tout ce que vous remettrez*. Car les promesses de Jésus-Christ, aussi bien que ses dons, sont sans repentance; et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement est irrévocable : outre que la puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans son partage; au lieu que la puissance donnée à un seul et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude; et n'ayant à se partager avec aucun autre, elle n'a de bornes que celles que donne la règle. C'est pourquoi nos anciens docteurs de Paris, que je pourrais ici nommer avec honneur, ont tous reconnu d'une même voix, dans la chaire de saint Pierre, la plénitude de la puissance apostolique : c'est un point décidé et résolu Mais ils demandent seulement qu'elle soit réglée dans son exercice par les canons, c'est-à-dire, par les lois communes de toute l'Eglise; de peur que, s'élevant au-dessus de tout, elle ne détruise elle-même ses propres décrets.

Ainsi le mystère est entendu : tous reçoivent la même puissance, et tous de la même source; mais non pas tous en même degré, ni avec la même étendue : car Jésus-Christ se communique en telle mesure qu'il lui plaît, et toujours de la manière la plus convenable à établir l'unité de son Eglise. C'est pourquoi il commence par le premier, et dans ce premier il forme le tout; et lui-même il développe avec ordre ce qu'il a mis dans un seul. *Et Pierre*, dit saint Augustin, *qui, dans l'honneur de sa primauté*, *représentait toute l'Eglise*, *reçoit aussi le premier*, *et le seul d'abord, les clefs qui dans la suite devaient être communiquées à tous les autres* (*S. Aug. in Joan. Tract.* CXXIV, *t.* III, *part.* II, *pag.* 822; *S. Opt. Mil.*, *lib.* VII, *n.* 3, *pag.* 104), afin que nous apprenions, selon la doctrine d'un saint évêque de l'Eglise gallicane (*S. Cæsar. Arel. Epist. ad Symm.*, *t.* I, *Conc. Gall.*, *p.* 184, *edit. Sirmund.*), que l'autorité ecclésiastique, premièrement établie en la personne d'un seul, ne s'est répandue qu'à condition d'être toujours ramenée au principe de son unité; et que tous ceux qui auront à l'exercer se doivent tenir inséparablement unis à la même chaire.

C'est cette chaire romaine, tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté, comme à l'envi, *la principauté de la chaire apostolique*,

la principauté principale, la source de l'unité, et dans la place de Pierre, l'éminent degré de la chaire sacerdotale; l'Eglise mère, qui tient en sa main la conduite de toutes les autres Eglises; le chef de l'épiscopat, d'où part le rayon du gouvernement; la chaire principale, la chaire unique, en laquelle seule tous gardent l'unité. Vous entendez dans ces mots saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avit, saint Théodoret, le concile de Chalcédoine et les autres; l'Afrique, les Gaules, la Grèce, l'Asie; l'Orient et l'Occident unis ensemble (*S. Aug. Epist.* XLIII, *t.* II, *p.* 91; *S. Iren., lib.* III, *c.* III, *p.* 175; *S. Cypr. Epist.* LV, *p.* 83; *Theod. Ep. ad Ren.* CXVI, *t.* III, *p.* 989, *edit. Sirm.*; *S. Avit. Ep. ad Faust., t.* I, *Conc. Gal., p.* 158; *S. Prosp. Carm. de Ingr., c.* II; *Conc. Chalc. Relat. ad Leon. Lab., t* IV, *p.* 837; *Libell. Joan. Const. ib., p.* 1486; *S. Opt. Mil., lib.* II, *n.* 2, *p.* 28; *Conc. Meld. Præf., t.* III, *Conc. Gall., p.* 27; *Synod. Rem., t.* VIII *Conc., p.* 591; *Conc. Vien., t.* IX *Conc., p.* 433; *Conc. Cabil., ib., p.* 275; *Conc. Rem., ib., p.* 481; *Conc. Cicest., t.* X *Conc., p.* 1182; *Yvo Carn. de Cath. Pet. Ant. Bibl. P. P., edit. Paris. t.* X, *p.* 837). Et voilà, sans préjudice des lumières divines, extraordinaires et surabondantes, et de la puissance proportionnée à de si grandes lumières, qui était pour les premiers temps dans les apôtres, premiers fondateurs de toutes les Eglises chrétiennes; voilà, dis-je, ce qui doit rester, selon la parole de Jésus-Christ et la constante tradition de nos pères, dans l'ordre commun de l'Eglise. Et puisque c'était le conseil de Dieu de permettre, pour éprouver ses fidèles, qu'il s'élevât des schismes et des hérésies, il n'y avait point de constitution ni plus ferme pour se soutenir, ni plus forte pour les abattre. Par cette constitution, tout est fort dans l'Eglise, parce que tout y est divin et que tout y est uni : et comme chaque partie est divine, le lien aussi est divin; et l'assemblage est tel, que chaque partie agit avec la force du tout. C'est pourquoi nos prédécesseurs, qui ont dit si souvent dans leurs conciles, qu'ils agissaient dans leurs Eglises comme vicaires de Jésus-Christ et successeurs des apôtres qu'il a immédiatement envoyés, ont dit aussi dans d'autres conciles, comme ont fait les papes à Châlons, à Vienne et ailleurs, qu'ils agissaient au nom de Pierre : *Vice Petri*, par l'autorité donnée à tous les évêques en la personne de saint Pierre : *Auctoritate episcopis per beatum Petrum collata*, comme vicaires de saint Pierre : *Vicarii Petri*, et l'ont dit lors même qu'ils agissaient par leur autorité ordinaire et subordonnée, parce que tout a été mis premièrement dans saint Pierre, et que la correspondance est telle dans tout le corps de l'Eglise, que ce que fait chaque évêque, selon la règle et dans l'esprit de l'unité catholique, toute l'Eglise, tout l'épiscopat et le chef de l'épiscopat le fait avec lui.

S'il est ainsi, chrétiens, si les évêques n'ont tous ensemble qu'une même chaire, par le rapport essentiel qu'ils ont tous avec la chaire unique où saint Pierre et ses successeurs sont assis; si, en conséquence de cette doctrine, ils doivent tous agir dans l'esprit de l'unité catholique, en sorte que chaque évêque ne dise rien, ne fasse rien, ne pense rien que l'Eglise universelle ne puisse avouer, que doit attendre l'univers d'une assemblée de tant d'évêques? M'est-il permis, Messeigneurs, de vous adresser la parole, à vous de qui je la tiens aujourd'hui, mais à vous qui êtes mes juges et les interprètes de la volonté divine? Ah! sans doute, puisque c'est vous qui m'ouvrez la bouche. Quand je vous parle, Messeigneurs, ce n'est pas moi qui vous parle : c'est vous-mêmes qui vous parlez à vous-mêmes. Songeons que nous devons agir par l'esprit de toute l'Eglise; ne soyons pas des hommes vulgaires, que les vues particulières détournent du vrai esprit de l'unité catholique. Nous agissons dans un corps, dans le corps de l'épiscopat et de l'Eglise catholique, où tout ce qui est contraire à la règle ne manque jamais d'être détesté; car l'esprit de vérité y prévaut toujours. Puissent nos résolutions être telles, qu'elles soient dignes de nos pères et dignes d'être adoptées par nos descendants; dignes enfin d'être comptées parmi les actes authentiques de l'Eglise, et insérées avec honneur dans ces registres immortels où sont compris les décrets qui regardent non-seulement la vie présente, mais encore la vie future et l'éternité tout entière!

La comprenez-vous maintenant, cette immortelle beauté de l'Eglise catholique, où se ramasse ce que tous les lieux, ce que tous les siècles, présents, passés et futurs, ont de beau et de glorieux? Que vous êtes belle dans cette union, ô Eglise catholique; mais en même temps que vous êtes forte! *Belle*, dit le saint cantique, *et agréable comme Jérusalem* (*Cant.*, VI, 3); et en même temps, *Terrible comme une armée rangée en bataille:* belle comme Jérusalem, où l'on voit une sainte uniformité, et une police admirable sous un même chef : belle assurément dans votre paix, lorsque, recueillie dans vos murailles, vous louez celui qui vous a choisie, annonçant ses vérités à ses fidèles. Mais si les scandales s'élèvent, si les ennemis de Dieu osent l'attaquer par leurs blasphèmes, vous sortez de vos murailles, ô Jérusalem! et vous vous formez en armée pour les combattre : toujours belle en cet état, car votre beauté ne vous quitte pas ; mais tout à coup devenue terrible : car une armée qui paraît si belle dans une revue, combien est-elle terrible, quand on voit tous les arcs bandés et toutes les piques hérissées contre soi? Que vous êtes donc terrible, ô Eglise sainte! lorsque vous marchez, Pierre à votre tête, et la chaire de l'unité vous unissant toute; abattant les têtes superbes et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu ; pressant ses ennemis de tout le poids de vos bataillons serrés ; les accablant tout ensemble, et de toute l'autorité des siècles passés, et de toute l'exécration des siècles futurs ; dissipant les hérésies et les étouffant quelquefois dans leur nais-

sance ; prenant les petits de Babylone et les hérésies naissantes, et les brisant contre votre Pierre ; Jésus-Christ votre chef vous mouvant d'en haut et vous unissant ; mais vous mouvant et vous unissant par des instruments proportionnés, par des moyens convenables, par un chef qui le représente, qui vous fasse en tout agir tout entière, et rassemble toutes vos forces dans une seule action.

Je ne m'étonne donc plus de la force de l'Eglise, ni de ce puissant attrait de son unité. Pleine de l'Esprit de celui qui dit : *Je tirerai tout à moi* (*Joan.*, XII, 32) ; tout vient à elle, Juifs et Gentils, Grecs et Barbares. Les Juifs devaient venir les premiers ; et malgré la réprobation de ce peuple ingrat, il y a ce précieux reste et ces bienheureux réservés tant célébrés par les prophètes. Prêchez, Pierre ; tendez vos filets, divin pêcheur. Cinq mille, trois mille entreront d'abord, bientôt suivis d'un plus grand nombre. Mais *Jésus-Christ a d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail* (*Joan.*, X, 16). C'est par vous, ô Pierre ! qu'il veut commencer à les rassembler. Voyez ces serpents, voyez ces reptiles et ces autres animaux immondes qui vous sont présentés du ciel. Ce sont les gentils, peuple immonde, et peuple qui n'est pas peuple ; et que vous dit la voix céleste ? *Tue et mange* (*Act.*, X., 12, 13), unis, incorpore, fais mourir la gentilité dans ces peuples : et voilà en même temps à la porte les envoyés de Cornélius ; et Pierre, qui a reçu les bienheureux restes des Juifs, va consacrer les prémices des gentils.

Après les prémices viendra le tout ; après l'officier romain, Rome viendra elle-même ; après Rome viendront les peuples l'un sur l'autre. Quelle Eglise a enfanté tant d'autres Eglises ? D'abord tout l'Occident est venu par elle, et nous sommes venus des premiers ; vous le verrez bientôt. Mais Rome n'est pas épuisée dans sa vieillesse, et sa voix n'est pas éteinte ; nuit et jour elle ne cesse de crier aux peuples les plus éloignés, afin de les appeler au banquet où tout est fait un ; et voilà qu'à cette voix maternelle les extrémités de l'Orient s'ébranlent et semblent vouloir enfanter une nouvelle chrétienté, pour réparer les ravages des dernières hérésies : c'est le destin de l'Eglise. *Movebo candelabrum tuum* (*Apoc.*, II, 5) : Je remuerai votre chandelier, dit Jésus-Christ à l'église d'Ephèse, je vous ôterai la foi. Je le remuerai ; il n'éteint pas la lumière, il la transporte ; elle passe à des climats plus heureux. Malheur, malheur encore une fois à qui la perd ! mais la lumière va son train, et le soleil achève sa course.

Mais, quoi ! je ne vois pas encore les rois et les empereurs ! Où sont-ils, ces illustres nourriciers tant de fois promis à l'Eglise par les prophètes ? Ils viendront, mais en leur temps. Ne voyez-vous pas dans un seul psaume le temps *où les nations entrent en fureur, où les rois et les princes font de vains complots contre le Seigneur et contre son Christ ?* (*Psalm.* II.) Mais je vois tout à coup un autre temps : *Et nunc, et nunc*, Et maintenant : c'est un autre temps qui va paraître. *Et nunc, Reges, intelligite :* Et maintenant, ô rois, entendez : durant le temps de votre ignorance vous avez combattu l'Eglise, et vous l'avez vue triompher malgré vous ; maintenant vous allez aider à son triomphe. *Et maintenant, ô Rois, entendez ; instruisez-vous, arbitres du monde, servez le Seigneur en crainte ;* et le reste que vous savez.

Durant ces jours de tempête, où l'Eglise, comme un rocher, devait voir les efforts des rois se briser contre elle, demandez aux chrétiens si les césars pouvaient être de leur corps : Tertullien vous répondra hardiment que non. *Les césars*, dit-il, *seraient chrétiens, s'ils pouvaient être tout ensemble chrétiens et césars* (*Tertul.*, *Apolog. n.* 21, *pag.* 22). Quoi ! les césars ne peuvent pas être chrétiens ! ce n'est pas de ces excès de Tertullien ; il parlait au nom de toute l'Eglise dans cet admirable Apologétique, et ce qu'il dit est vrai à la lettre : mais il faut distinguer les temps. Il y avait le premier temps où l'on devait voir l'empire ennemi de l'Eglise et tout ensemble vaincu par l'Eglise ; et le second temps, où l'on devait voir l'empire réconcilié avec l'Eglise, et tout ensemble le rempart et la défense de l'Eglise.

L'Eglise n'est pas moins féconde que la Synagogue ; elle doit, comme elle, avoir ses David, ses Salomon, ses Ezéchias, ses Josias, dont la main royale lui serve d'appui : comme elle, il faut qu'elle voie la concorde de l'empire et du sacerdoce ; un Josué partager la terre aux enfants de Dieu avec un Eléazar ; un Josaphat établir l'observance de la loi avec un Amasias ; un Joas réparer le temple avec un Joaïda ; un Zorobabel en relever les ruines avec un Jésus, fils de Josédec ; un Néhémias réformer le peuple avec un Esdras. Mais la Synagogue, dont les promesses sont terrestres, commence par la puissance et par les armes : l'Eglise commence par la croix et par les martyres ; fille du ciel, il faut qu'il paraisse qu'elle est née libre et indépendante dans son état essentiel, et ne doit son origine qu'au Père céleste. Quand après trois cents ans de persécution, parfaitement établie et parfaitement gouvernée durant tant de siècles, sans aucun secours humain, il paraîtra clairement qu'elle ne tient rien de l'homme ; venez maintenant, ô césars ! il est temps : *Et nunc intelligite.* Tu vaincras, ô Constantin ! et Rome te sera soumise ; mais tu vaincras par la croix : Rome verra la première ce grand spectacle ; un empereur victorieux prosterné devant le tombeau d'un pêcheur, et devenu son disciple.

Depuis ce temps-là, chrétiens, l'Eglise a appris d'en haut à se servir des rois et des empereurs pour faire mieux servir Dieu ; *Pour élargir*, disait saint Grégoire, *les voies du ciel ;* pour donner un cours plus libre à l'Evangile, une force plus présente à ses canons, et un soutien plus sensible à sa discipline (*S. Greg. Epist. lib.* III, *Epist.* LXV, *ad Mauric. Aug. tom.* II, *pag.* 676 ; *Conc.*

Aquis. II, *tom.* II, *Conc. Gall. pag.* 576). Que l'Eglise demeure seule, ne craignez rien; Dieu est avec elle, et la soutient au dedans: mais les princes religieux lui élèvent par leur protection ces invincibles dehors qui la font jouir, disait un grand pape, d'une douce tranquillité, à l'abri de leur autorité sacrée (*Innoc.* II, *Ep.* II, *t.* X *Conc.*, *pag.* 946).

Mais parlons toujours comme il faut de l'épouse de Jésus-Christ : l'Eglise se doit à elle-même et à ses services toutes les grâces qu'elle a reçues des rois de la terre. Quel ordre, quelle compagnie, quelle armée, quelque forte, quelque fidèle, et quelque agissante qu'elle soit, les a mieux servis que l'Eglise a fait par sa patience? Dans ces cruelles persécutions qu'elle endure sans murmurer durant tant de siècles, en combattant pour Jésus-Christ, j'oserai le dire, elle ne combat guère moins pour l'autorité des princes qui la persécutent : ce combat n'est pas indigne d'elle; puisque c'est encore combattre pour l'ordre de Dieu. En effet, n'est-ce pas combattre pour l'autorité légitime, que d'en souffrir tout sans murmure? Ce n'était point par faiblesse; qui peut mourir n'est jamais faible: mais c'est que l'Eglise savait jusqu'où il lui était permis d'étendre sa résistance. *Nondum usque ad sanguinem restitistis* (*Hebr.*, XII, 4) : Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang, disait l'Apôtre; jusqu'au sang, c'est-à-dire, jusqu'à donner le sien, et non pas jusqu'à répandre celui des autres. Quand on la veut forcer de désavouer ou de taire les vérités de l'Evangile, elle ne peut que dire avec les apôtres : *Non possumus, non possumus* (*Act.*, IV, 20): que prétendez-vous? Nous ne pouvons pas; et en même temps découvrir le sein où l'on veut frapper: de sorte que le même sang qui rend témoignage à l'Evangile, le même sang le rend aussi à cette vérité, que nul prétexte ni nulle raison ne peut autoriser les révoltes; qu'il faut révérer l'ordre du ciel, et le caractère du Tout-Puissant dans tous les princes, quels qu'ils soient; puisque les plus beaux temps de l'Eglise nous le font voir sacré et inviolable, même dans les princes persécuteurs de l'Evangile. Ainsi leur couronne est hors d'atteinte: l'Eglise leur a érigé un trône dans le lieu le plus sûr de tous et le plus inaccessible, dans la conscience même où Dieu a le sien; et c'est là le fondement le plus assuré de la tranquillité publique.

Nous leur dirons donc sans crainte, même en publiant leurs bienfaits, qu'il y a plus de justice que de grâce dans les priviléges qu'ils accordent à l'Eglise, et qu'ils ne pouvaient refuser de lui faire part de quelques honneurs de leur royaume, qu'elle prend tant de soin de leur conserver. Mais confessons en même temps qu'au milieu de tant d'ennemis, de tant d'hérétiques, de tant d'impies, de tant de rebelles qui nous environnent, nous devons beaucoup aux princes qui nous mettent à couvert de leurs insultes; et que nos mains désarmées, que nous ne pouvons que tendre au ciel, sont heureusement soutenues par leur puissance.

Il le faut avouer, Messieurs, notre ministère est pénible : s'opposer aux scandales, au torrent des mauvaises mœurs et au cours violent des passions, qu'on trouve toujours d'autant plus hautaines qu'elles sont plus déraisonnables; c'est un terrible ministère, et on ne peut l'exercer sans rigueur. C'est ce que nos prédécesseurs, assemblés dans les conciles de Thionville et de Meaux, appellent la rigueur du salut des hommes : *Rigorem salutis humanæ* (*Conc. ad Theodon. vil. can.* VI, *Conc. Gal. t.* III, *pag.* 16, *Conc. Meld. can.* XII, *ibid. p.* 35). L'Eglise assemblée dans ces conciles demande l'assistance des rois, pour exercer plus facilement cette rigueur salutaire au genre humain; et, convaincue par expérience du besoin qu'elle a de leur protection pour aider les âmes infirmes, c'est-à-dire, le plus grand nombre de ses enfants, elle ne se prive qu'avec peine de ce secours : de sorte que la concorde du sacerdoce et de l'empire, dans le cours ordinaire des choses humaines, est un des soutiens de l'Eglise, et fait partie de cette unité qui la rend si belle.

Car qu'y a-t-il de plus beau que d'entendre un saint empereur dire à un saint pape : Je ne vous puis rien refuser, puisque je vous dois tout en Jésus-Christ (*Henric.* II *ad Bened.* VIII, *t.* IX *Conc.*, *p.* 831) : *Nihil tibi negare possum, cui per Deum omnia debeo;* Tout ce que votre autorité paternelle a réglé dans son concile pour le rétablissement de l'Eglise, je le loue, je l'approuve, je le confirme comme votre fils; je veux qu'il soit inséré parmi les lois, qu'il fasse partie du droit public, et qu'il vive autant que l'Eglise : *Et in æternum mansura, et humanis solemniter legibus inscribenda, et inter publica jura semper recipienda hac auctoritate, vivente Ecclesia, victura;* ou d'entendre un roi pieux dans un concile; c'était un roi d'Angleterre : ah! nos entrailles s'émeuvent à ce nom, et l'Eglise, toujours mère, ne peut s'empêcher dans ce souvenir de renouveler ses gémissements et ses vœux. Passons et écoutons ce saint roi, ce nouveau David, dire au clergé assemblé : *Ego Constantini, vos Petri gladium habetis in manibus; jungamus dexteras, gladium gladio copulemus* (*Eadg. Orat. ad Cler.*, *t.* IX *Conc.*, *p.* 697) : J'ai le glaive de Constantin à la main, et vous y avez celui de Pierre; donnons-nous la main, et joignons le glaive au glaive. Que ceux qui n'ont pas la foi assez vive pour craindre les coups invisibles de votre glaive spirituel tremblent à la vue du glaive royal. Ne craignez rien, saints évêques; si les hommes sont assez rebelles pour ne pas croire à vos paroles, qui sont celles de Jésus-Christ, des châtiments rigoureux leur en feront, malgré qu'ils en aient, sentir la force, et la puissance royale ne vous manquera jamais.

A cet admirable spectacle, qui ne s'écrierait encore une fois avec Balaam : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob!* O Eglise catholique, que vous êtes belle! le Saint-Esprit vous anime, le saint-siége unit tous vos pasteurs, les rois font la garde autour

de vous : qui ne respecterait votre puissance !

SECOND POINT.

Paraissez maintenant, sainte Eglise gallicane, avec vos évêques orthodoxes et avec vos rois très-chrétiens, et venez servir d'ornement à l'Eglise universelle. Et vous, Seigneur tout-puissant, qui avez comblé cette Eglise de tant de bienfaits, animez-moi de ce même esprit dont vous remplîtes David lorsqu'il chanta si noblement les grâces de l'ancien peuple, afin qu'à son exemple je puisse aujourd'hui, avec tant d'évêques et dans une si grande assemblée, célébrer vos miséricordes éternelles : *Quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus* (*Ps.* CXXXV, 1). C'est vous, Seigneur, qui excitâtes saint Pierre et ses successeurs à nous envoyer dès les premiers temps les évêques qui ont fondé nos églises. C'était le conseil de Dieu que la foi nous fût annoncée par le saint-siége, afin qu'éternellement unis par des liens particuliers à ce centre commun de toute l'unité catholique, nous pussions dire avec un grand archevêque de Reims : *La sainte Eglise romaine, la mère, la nourrice et la maîtresse de toutes les Eglises, doit être consultée dans tous les doutes qui regardent la foi et les mœurs, principalement par ceux qui, comme nous, ont été engendrés en Jésus-Christ par son ministère, et nourris par elle du lait de la doctrine catholique.* (*Hincm. de Divort. Loth. et Teutb. tom.* I, *pag.* 561, *Edit. Sirmund.*)

Il est vrai qu'il nous est venu d'Orient, et par le ministère de saint Polycarpe, une autre mission qui ne nous a pas été moins fructueuse. C'est de là que nous avons eu le vénérable vieillard saint Pothin, fondateur de la célèbre Eglise de Lyon ; et encore le grand saint Irénée, successeur de son martyre aussi bien que de son siége ; Irénée digne de son nom, et véritablement pacifique, qui fut envoyé à Rome et au pape saint Eleuthère, de la part de l'Eglise gallicane ; ambassadeur de la paix, qui depuis la procura aux saintes Eglises d'Asie d'où il nous avait été envoyé ; qui retint le pape saint Victor, lorsqu'il les voulait retrancher de la communion, et qui, présidant au concile des saints évêques des Gaules, dont il était réputé le père, fit connaître à ce saint pape qu'il ne fallait pas pousser toutes les affaires à l'extrémité, ni toujours user d'un droit rigoureux (*Euseb., Hist. Eccl. lib.* V, *cap.* III, *pag.* 168, *edit. Val. ; ibid. c.* XXIII, XXIV, *pag.* 191, 192). Mais comme l'Eglise est une par tout l'univers, cette mission orientale n'a pas été moins favorable à l'autorité du saint-siége, que ceux que le saint-siége avait immédiatement envoyés ; et le même saint Irénée a prononcé cet oracle révéré de tous les siècles : *Quand nous exposons la tradition que la très-grande, très-ancienne et très-célèbre Eglise romaine, fondée par les apôtres saint Pierre et saint Paul, a reçue des apôtres, et qu'elle a conservée jusqu'à nous par la succession de ses évêques, nous confondons tous les hérétiques ; parce que c'est avec cette Eglise que toutes les Eglises et tous les fidèles qui sont par toute la terre doivent s'accorder, à cause de sa principale et excellente principauté, et que c'est en elle que ces mêmes fidèles, répandus par toute la terre, ont conservé la tradition qui vient des apôtres* (*S. Iren., lib.* III *contra Hæres., c.* 3, *p.* 175).

Appuyée sur ces solides fondements, l'Eglise gallicane a été forte comme la tour de David. Quand le perfide Arius voulut renverser, avec la divinité du Fils de Dieu, le fondement de la foi prêchée par saint Pierre, et changer en création et en adoption la génération éternelle de ce Fils unique ; cette superbe hérésie, soutenue par un empereur, ne trouva point de plus grand obstacle à ses progrès, que la constance et la foi de saint Athanase d'Alexandrie et de saint Hilaire de Poitiers ; et malgré l'inégalité de ces deux siéges, les deux évêques furent égaux en gloire, comme ils l'étaient en courage.

Pour perpétuer cette gloire de l'Eglise gallicane, le célèbre saint Martin fut élevé sous la discipline de saint Hilaire ; et cette Eglise, renouvelée par les exemples et par les miracles de cet homme incomparable, crut revoir le temps des apôtres ; tant la providence divine fut soigneuse de réveiller parmi nous l'ancien esprit, et d'y faire revivre les premières grâces !

Quand le temps fut arrivé que l'empire romain devait tomber en Occident, et que la Gaule devait devenir France, Dieu ne laissa pas longtemps sous des princes idolâtres une si noble partie de la chrétienté ; et voulant transmettre aux rois des Français la garde de son Eglise, qu'il avait confiée aux empereurs, il donna non-seulement à la France, mais encore à tout l'Occident un nouveau Constantin en la personne de Clovis. La victoire miraculeuse qu'il envoya du ciel à ces deux princes guerriers, fut le gage de son amour, et le glorieux attrait qui leur fit embrasser le christianisme. La foi fut victorieuse, et la belliqueuse nation des Francs connut que le Dieu de Clotilde était le vrai Dieu des armées.

Alors saint Remi vit en esprit qu'en engendrant en Jésus-Christ les rois de France avec leur peuple, il donnait à l'Eglise d'invincibles protecteurs. Ce grand saint et ce nouveau Samuel, appelé pour sacrer les rois, sacra ceux-ci, comme il dit lui-même, pour être *les perpétuels défenseurs de l'Eglise et des pauvres* (*Testam. S. Rem. apud Flod. lib.* I, *cap.* XVIII) ; digne objet de la royauté. Après leur avoir enseigné à faire fleurir les Eglises et à rendre les peuples heureux (croyez que c'est lui-même qui vous parle, puisque je ne fais ici que réciter les paroles paternelles de cet apôtre des Français), il priait Dieu nuit et jour qu'ils persévérassent dans la foi, et qu'ils régnassent selon les règles qu'il leur avait données, leur prédisant en même temps qu'en dilatant leur royaume, ils dilateraient celui de Jésus-Christ (*Ibid. et cap.* XIII) ; et que s'ils étaient fidèles à garder les lois qu'il leur prescrivait de la part de Dieu, l'empire romain leur serait donné ; en sorte que des rois de France sortiraient des empereurs di-

gnes de ce nom, qui feraient régner Jésus-Christ.

Telles furent les bénédictions que versa mille et mille fois le grand saint Remi sur les Français et sur leurs rois, qu'il appelait toujours ses chers enfants ; louant sans cesse la bonté divine de ce que, pour affermir la foi naissante de ce peuple béni de Dieu, elle avait daigné, par le ministère de sa main pécheresse, c'est ainsi qu'il parle, renouveler à la vue de tous les Français et de leur roi, les miracles qu'on avait vus éclater dans la première fondation des Eglises chrétiennes. Tous les saints qui étaient alors furent réjouis; et dans le déclin de l'empire romain, ils crurent voir paraître dans les rois de France une nouvelle lumière pour tout l'Occident : *In Occiduis partibus novi jubaris lumen effulgurat* (*S. Avit. Vien. epist. ad Clod. t.* I *Conc. Gall., pag.* 154) ; et non-seulement pour tout l'Occident, mais encore pour toute l'Eglise, à laquelle ce nouveau royaume promettait de nouveaux progrès. C'est ce que disait saint Avit, ce docte et ce saint évêque de Vienne, ce grave et éloquent défenseur de l'Eglise romaine, qui fut chargé par tous ses collègues, les saints évêques des Gaules, de recommander aux Romains, dans la cause du pape Symmaque, la cause commune de tout l'épiscopat ; *parce que*, disait ce grand homme, *quand le pape et le chef de tous les évêques est attaqué, ce n'est pas un seul évêque, mais l'épiscopat tout entier qui est en péril* (*Epist. ad Faust. ibid. pag.* 158).

Tous les conciles de ces temps font voir qu'en ce qui touchait la foi et la discipline, nos saints prédécesseurs regardaient toujours l'Eglise romaine, et se gouvernaient par ses traditions. Tel était le sentiment de l'Eglise gallicane, qui, en recevant, par le ministère de saint Remi, Clovis et les Français dans son sein, leur imprimait dans le fond du cœur ce respect pour le saint-siége, dont ils devaient être les plus zélés aussi bien que les plus puissants protecteurs (*Ep. Syn. Episc. Gall. apud Leon. t.* I, *p.* 580; *Araus.* II, *præf. tom.* I *Conc. Gall., pag.* 216). Les papes connurent d'abord la protection qui leur était envoyée du ciel ; et ressentant dans nos rois je ne sais quoi de plus filial que dans les autres, que ne dirent-ils point alors, comme par un secret pressentiment, à la louange de leurs protecteurs futurs? Anastase II, du temps de Clovis, croit voir dans le royaume de France nouvellement converti, une colonne de fer que Dieu élevait pour le soutien de sa sainte Eglise, pendant que la charité se refroidissait partout ailleurs. Pélage II se promet des descendants de Clovis, comme des voisins charitables de l'Italie et de Rome, la même protection pour le saint-siége qu'il avait toujours reçue des empereurs : et saint Grégoire, le plus saint de tous, enchérit aussi sur ses saints prédécesseurs, lorsque touché de la foi et du zèle de ces rois, il les met *autant au-dessus des autres souverains, que les souverains sont au-dessus des particuliers* (*Bonif.* II, *Ep. ad Cæsar. Arel. ibid. pag.* 223; *Conc. Vas.* II, *can.* III, IV, V, *ibid. p.* 226, 227; *Conc. Aurel.* III, *can.* III, XXVI, *ibid. p.* 248, 255; *Anast.* II, *Ep.* II *ad Clod., t.* IV *Conc. p.* 1282; *Pel.* II, *Ep. ad Aunach. Autiss., tom.* I *Conc. Gall. p.* 376; *S. Greg. M. Epist. lib.* VI, *Epist.* VI, *t.* II, *p.* 795).

Leur foi croissait en effet avec leur empire ; et selon la prédiction de tant de saints, l'Eglise s'étendait par les rois de France. L'Angleterre le sait, et le moine saint Augustin, son premier apôtre. Saint Boniface, l'apôtre de la Germanie, et les autres apôtres du Nord ne reçurent pas un moindre secours de la France; et Dieu montrait dès lors par des signes manifestes ce que les siècles suivants ont confirmé, qu'il voulait que les conquêtes des Français étendissent celles de l'Eglise.

Les enfants de Clovis ne marchèrent pas dans les voies que saint Remi leur avait marquées : Dieu les rejeta de devant sa face ; mais il ne retira pas ses miséricordes de dessus le royaume de France. Une seconde race fut élevée sur le trône; Dieu s'en mêla, et le zèle de la religion s'accrut par ce changement : témoin tant de papes réfugiés, protégés, rétablis et comblés de biens sous cette race. Les papes et toute l'Eglise bénirent Pépin, qui en était le chef; les bénédictions de saint Remi passèrent à lui : de lui sortit cet empereur, père d'empereurs, que ce saint évêque semble avoir vu; et Charlemagne régna pour le bien de toute l'Eglise (*Paul.* I, *Ep.* X *ad Fr., t.* II *Conc. Gall., pag.* 59; *De Schol. instit. Capit. Baluz. tom.* I, *pag.* 202, 203). Vaillant, savant, modéré, guerrier sans ambition et exemplaire dans sa vie, je le veux bien dire en passant, malgré les reproches des siècles ignorants, ses conquêtes prodigieuses furent la dilatation du règne de Dieu, et il se montra très-chrétien dans toutes ses œuvres. Il fit revivre les anciens canons; les conciles longtemps négligés furent rétablis, et la discipline revint avec eux. Si ce grand prince rétablit les lettres, ce fut pour mieux faire entendre les saintes Ecritures et l'ancienne tradition par ce secours. L'Eglise romaine fut consultée dans les affaires douteuses, et ses réponses, reçues avec révérence, furent des lois inviolables. Il eut tant d'amour pour elle, que le principal article de son testament fut de recommander à ses successeurs la défense de l'Eglise de saint Pierre, comme le précieux héritage de sa maison, qu'il avait reçu de son père et de son aïeul, et qu'il voulait laisser à ses enfants. Ce même amour lui fit dire ce qui fut répété depuis par tout un concile, sous l'un de ses descendants, que, *quand cette Eglise imposerait un joug à peine supportable, il le faudrait souffrir*, plutôt que de rompre la communion avec elle (*Conc. Francof. can.* VIII, *t.* II; *Conc. Gall. p.* 196; *Capit. Aquis. an. Imp.* III, *cap.* IV, *Baluz. tom.* I, *p.* 380, 381; *Capit. de divis. Regni, cap.* XV, *ibid. p.* 444; *Capit. Car. M. de hon. sed. Apost. ann. Imp.* I, *Baluz. t.* I, *p.* 357; *Conc. Tribur. sub Arn. Imp. can.* XXX, *tom.* IX, *Conc. p.* 456; *Capit. Angilr. data, tom.* II *Conc. Gall., pag.*

100, *Epit. can. ab Adr. Car. M. oblat.*, *Conc. tom.* VI, *p.* 1800). Elle n'imposait point de tel joug ; mais ce sage prince voulait tout prévoir, pour affermir l'union dans tous les cas. Au reste, les canons que lui envoya son sage et intime ami le pape Adrien, n'étaient qu'un abrégé de l'ancienne discipline, que l'Église de France regarde toujours comme la source et le soutien de ses libertés: nous demandons encore d'être jugés par les canons envoyés à ce grand prince ; et sous un nouveau Charlemagne, nous souhaitons d'avoir toujours à vivre sous une semblable discipline.

Jamais règne n'a été ni si fort, ni si éclairé ; jamais prince n'a été moins guidé par un faux zèle ; jamais on n'a mieux su distinguer les bornes des deux puissances. On voit parler dans les décrets du concile de Francfort, tantôt les évêques seuls, tantôt le prince seul, et tantôt les deux puissances ensemble (*Conc. Francof.*, *can.* I, II, *can.* III, V, *can.* IV, V, VI, VII, *tom.* II *Conc. Gall.*, *p.* 193 *et seq.; Ibid. can.* I, *p.* 193 ; *Ibid. Epist. Car. M. p.* 188; *Ibid. p.* 188, 190). Je ne veux pas m'étendre sur les diverses matières qui donnèrent lieu à cette diversité ; je remarquerai seulement que les évêques ayant prononcé seuls la condamnation de la nouvelle hérésie qu'on vit alors s'élever en Espagne, ce grand roi sut bien trouver sa place dans une occasion si importante. Comme son savoir éclatait dans toute l'Eglise autant que son équité, les nouveaux hérétiques le prièrent de se rendre l'arbitre de la cause. Charlemagne, pour les confondre par eux-mêmes, accepta l'offre ; mais il savait comment un prince peut être arbitre en ces matières. Il consulta le saint-siége avant toutes choses; il écouta aussi les autres évêques, qu'il trouva conformes à leur chef. C'est sur quoi se régla ce religieux prince ; c'est par ce canal qu'il reçut la doctrine de l'Evangile et l'ancienne tradition de l'Eglise catholique : c'est de là qu'il apprit ce qu'il fallait croire; et sans discuter davantage la matière, dans la lettre qu'il écrit aux nouveaux docteurs, il leur envoie *les lettres, les décisions et les décrets formés par l'autorité ecclésiastique, les exhortant à s'y soumettre avec lui, et à ne se croire pas plus savants que l'Eglise universelle; parce que*, ajoutait ce grand prince, *après ce concours de l'autorité apostolique, et de l'unanimité synodale, vous ne pouvez plus éviter d'être tenus pour hérétiques, et nous n'osons plus avoir de communion avec vous.*

Qu'on n'impute point à la France des sentiments nouveaux : voilà tous ses sentiments du temps de Charlemagne; mais Charlemagne les avait reçus de plus haut, et ils étaient venus des anciens Pères et dès l'origine du christianisme. Le saint-siége principalement, et le corps de l'épiscopat uni à son chef, c'est où il faut trouver le dépôt de la doctrine ecclésiastique confiée aux évêques par les apôtres ; car c'est aussi à cette unité qu'il est dit : *Qui vous écoute, m'écoute* (*Luc.*, X, 16); et encore : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* (*Matth.*, XVII, 18) ; et encore : *Vous êtes la lumière du monde ;* et encore : *Dites-le à l'Eglise; et s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il vous soit comme un gentil et un publicain* (*Ibid.*, V, 14; XVIII, 17); et encore, pour me servir du même passage qui est ici allégué par Charlemagne : *Je serai toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles* (*Ibid.*, XXVIII, 20). Ce grand prince, soumis le premier à cette règle, ne craint plus après cela de condamner les hérétiques, comme déjà condamnés par l'autorité de l'Eglise ; et le jugement du saint-siége et du concile de Francfort devint le sien.

Est-il besoin de raconter ce que Charlemagne, à l'exemple du roi, son père, fit pour la grandeur temporelle du saint-siége et de l'Eglise romaine? Qui ne sait qu'elle doit à ces deux princes et à leur maison tout ce qu'elle possède de pays? Dieu, qui voulait que cette Eglise, la mère commune de tous les royaumes, dans la suite ne fût dépendante d'aucun royaume dans le temporel, et que le siége où tous les fidèles devaient garder l'unité, à la fin fût mis au-dessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies d'Etat pourraient causer, jeta les fondements de ce grand dessein par Pépin et par Charlemagne. C'est par une heureuse suite de leur libéralité que l'Eglise, indépendante dans son chef, de toutes les puissances temporelles, se voit en état d'exercer plus librement, pour le bien commun et sous la commune protection des rois chrétiens, cette puissance céleste de régir les âmes; et que, tenant en main la balance droite au milieu de tant d'empires souvent ennemis, elle entretient l'unité dans tout le corps, tantôt par d'inflexibles décrets, et tantôt par de sages tempéraments.

L'Empire sortit trop tôt d'une maison et d'une nation si bienfaisante envers l'Eglise. Rome eut des maîtres fâcheux, et les papes avaient tout à craindre tant des empereurs que d'un peuple séditieux; mais ils trouvèrent toujours en nos rois ces charitables voisins que le pape Pélage II avait espérés. La France, plus favorable à leur puissance sacrée que l'Italie et que Rome même, leur devint comme un second siége où ils tenaient leurs conciles, et d'où ils faisaient entendre leurs oracles par toute l'Eglise. Troyes, et Clermont, et Toulouse, et Tours, et Reims plusieurs fois, et les autres villes le peuvent dire ; pour ne point parler ici de deux conciles universels tenus à Lyon, et d'un autre concile universel tenu à Vienne ; tant les papes ont pris plaisir à faire les actes les plus importants et les plus authentiques de l'Eglise, dans le sein et avec la fidèle coopération de l'Eglise Gallicane !

Cependant la troisième race était montée sur le trône; race encore plus pieuse que les deux autres; qui aussi a toujours vu augmenter sa gloire; qui seule dans tout l'univers et depuis le commencement du monde, se voit sans interruption depuis sept cents ans toujours couronnée et toujours régnante, race enfin qui devait donner saint Louis au monde ; en laquelle le monde étonné voit encore aujourd'hui de si grandes choses, et

en attend de plus grandes. Vous dirai-je combien de fois et en quels termes elle a été bénie par le saint-siége? Sous cette race la France est *un royaume chéri et béni de Dieu, un royaume dont l'exaltation est inséparable de celle du saint-siége* (*Alex.* III, *Epist.* XXX, *t.* X, *Conc. pag.* 1212; *Innoc.* III, *Greg.* IX, *t.* XI, *Conc. part.*I, *p.*27, 367), un royaume... mais si j'entreprenais de tout raconter, le jour ne suffirait pas.

Aussi faut-il avouer qu'il y a eu dans ces rois, avec beaucoup de religion, une noblesse qui les a fait révérer de toute la terre, et qui les a mis au-dessus des autres rois. Quand les empereurs se vantaient de combattre pour les intérêts communs des rois, les nôtres ont su trouver dans une plus noble constitution de leur Etat, et dans une plus grande hauteur de leur couronne, une plus sûre défense, puisque, sans qu'ils eussent besoin de se remuer, leur majesté ne fut pas même attaquée dans ces premiers temps, et que jamais ils n'ont été obligés ni à soutenir des guerres, ni ce qui est bien plus horrible, à faire des schismes pour la défendre.

Ces rois, aussi bienfaisants que religieux, loin de profiter de la faiblesse des papes toujours réfugiés dans leur royaume, se relâchaient volontairement de quelques-uns de leurs droits, plutôt que de troubler la paix de l'Eglise; et pendant que saint Thomas de Cantorbéry était banni d'Angleterre comme ennemi des droits de la royauté, la France, plus équitable, le recevait dans son sein comme le martyr des libertés ecclésiastiques. Nos rois donnèrent cet exemple à tout l'univers. L'Eglise qu'ils honoraient, les honorait à son tour; et l'égalité, tant recommandée par l'Apôtre, s'entretenait par de mutuelles reconnaissances.

La piété se ralentissait, et les désordres se multipliaient dans toute la terre. Dieu n'oublia pas la France : au milieu de la barbarie et de l'ignorance, elle produisit saint Bernard, apôtre, prophète, ange terrestre, par sa doctrine, par sa prédication, par ses miracles étonnants, et par une vie encore plus étonnante que ses miracles. C'est lui qui réveilla dans ce royaume, et qui répandit dans tout l'univers l'esprit de piété et de pénitence. Jamais sujet ne fut plus zélé pour son prince; jamais prêtre ne fut plus soumis à l'épiscopat; jamais enfant de l'Eglise ne défendit mieux l'autorité apostolique de sa mère l'Eglise romaine. Il regardait dans le pape seul tout ce qu'il y avait de plus grand dans l'un et l'autre Testament; un Abraham, un Melchisédech, un Moïse, un Aaron, un saint Pierre, en un mot Jésus-Christ même. Mais afin qu'une autorité sur laquelle l'Eglise est fondée, fût plus sainte et plus vénérable à tous les peuples, il ne cessa d'en séparer, autant qu'il pouvait, ce qui semblait plutôt la déshonorer que l'agrandir. (*S. Ber. de Consid. lib.* II, *cap.* VIII, *et lib.* IV, *cap.* VII, *t.* 1, *p.* 422, 444.) Tout est à vous, disait-il, tout dépend du chef; mais c'est avec un certain ordre (*Ibid. lib.* III, *cap.* IV, *p.* 433). On ferait un monstre du corps humain, si on attachait immédiatement tous les membres à la tête, c'est par les évêques, et les archevêques qu'on doit venir au saint-siége : ne troublez point cette hiérarchie, qui est l'image de celle des anges. Vous pouvez tout, il est vrai; mais un de vos ancêtres disait : *Tout m'est permis, mais tout n'est pas convenable* (I *Cor.*, X, 22). Vous avez la plénitude de la puissance; mais rien ne convient mieux à la puissance que la règle (*S. Bern.*, *ibid. lib.* IV, *c.* VII, *pag.* 444). Enfin l'Eglise romaine est la Mère des Eglises, mais non une maîtresse impérieuse; et vous êtes, non pas le seigneur des évêques, mais l'un d'eux, paroles que ce saint homme n'a pas proférées pour affaiblir une autorité qu'il a fait révérer à toute la terre; mais afin de rappeler en la mémoire du successeur de saint Pierre cette excellente doctrine, que Jésus-Christ qui l'a élevé à une si grande puissance, n'a pas voulu néanmoins lui donner un caractère supérieur à celui de l'épiscopat; afin que, dans cette haute élévation, il prît soin de conserver dans tous les évêques la dignité d'un caractère qui lui est commun avec eux, et qu'il songeât qu'il y a toujours, avec une grande autorité, quelque chose de doux et de fraternel dans le gouvernement ecclésiastique; puisque si le pape doit gouverner les évêques, il les doit aussi gouverner par les lois communes que le saint-siége a faites siennes en les confirmant. C'est ce que disent tous les papes; et encore qu'ils puissent dispenser des lois pour l'utilité publique, le plus naturel exercice de leur puissance est de les faire observer en les observant les premiers, comme ils en ont toujours fait profession dès l'origine du christianisme. Voilà ce que disaient saint Bernard (*Ibid.*, *lib.* III, *cap.* IV, *pag.* 433) et tous les saints de ce temps; voilà ce qu'ont toujours dit ceux qui ont été parmi nous les plus pieux. C'est aussi ce qui obligea le roi le plus saint qui ait jamais porté la couronne, le plus soumis au saint-siége, et le plus ardent défenseur de la foi romaine, vous reconnaissez saint Louis, à persévérer dans ces maximes, et à publier une pragmatique pour maintenir dans son royaume *Le droit commun et la puissance des ordinaires, selon les conciles généraux et les institutions des saints Pères* (*Prag. S. Lud.*).

Ne demandez plus ce que c'est que les libertés de l'Eglise gallicane. Les voilà toutes dans ces précieuses paroles de l'ordonnance de saint Louis; nous n'en voulons jamais connaître d'autres. Nous mettons notre liberté à être sujets aux canons, et plût à Dieu que l'exécution en fût aussi effective dans la pratique, que cette profession est magnifique dans nos livres! Quoi qu'il en soit, c'est notre loi; nous faisons consister notre liberté à marcher, autant qu'il se peut, dans *le droit commun* qui est le principe, ou plutôt le fond de tout le bon ordre de l'Eglise : *sous la puissance canonique des ordinaires, selon les conciles généraux et les institutions des saints Pères :* état bien différent de celui où la dureté de nos cœurs, plutôt que l'indulgence des souverains dispensateurs, nous

a jetés; où les priviléges accablent les lois; où les grâces semblent vouloir prendre la place du droit commun, tant elles se multiplient; où tant de règles ne subsistent plus que dans la formalité qu'il faut observer d'en demander la dispense; et plût à Dieu que ces formules conservent du moins, avec le souvenir des canons, l'espérance de les rétablir! C'est l'intention du saint-siége, c'en est l'esprit, il est certain. Mais s'il faut, autant qu'il se peut, tendre au renouvellement des anciens canons, combien religieusement faut-il conserver ce qui en reste, et surtout ce qui est le fondement de la discipline! Si vous voyez donc vos évêques demander humblement au pape l'inviolable conservation de ces canons et de la puissance ordinaire dans tous ses degrés, souvenez-vous qu'ils ne font que marcher sur les pas de saint Louis et de Charlemagne, et imiter les saints dont ils remplissent les chaires. Ce n'est pas nous diviser d'avec le saint-siége, à Dieu ne plaise! c'est au contraire conserver avec soin jusqu'aux moindres fibres qui tiennent les membres unis avec le chef. Ce n'est pas diminuer la plénitude de la puissance apostolique : l'Océan même a ses bornes dans sa plénitude; et s'il les outre-passait sans mesure aucune, sa plénitude serait un déluge qui ravagerait tout l'univers.

Au reste, la puissance qu'il faut reconnaître dans le saint-siége est si haute et si éminente, si chère et si vénérable à tous les fidèles, qu'il n'y a rien au-dessus que toute l'Eglise catholique ensemble : encore faut-il savoir connaître les besoins extraordinaires et les extrêmes périls où il faut que tout s'assemble et se réunisse. Ces maximes sont de tous les siècles; mais dans l'un des derniers siècles, un besoin pressant de l'Eglise, un grand mal, un schisme effroyable, obligea toute l'Église à les expliquer et à les mettre en pratique d'une façon plus expresse dans le saint concile de Pise, et dans le saint concile de Constance. La France fut la plus zélée à les soutenir, mais la France fut suivie de toute l'Eglise. Ces maximes, supposées comme indubitables du commun consentement des papes, de tous les évêques et de tous les fidèles, rétablirent l'autorité du saint-siége affaiblie par les divisions. Ces maximes mirent fin au schisme, extirpèrent les hérésies que le schisme fortifiait, et firent espérer au monde, malgré la dépravation des mœurs, la réforme universelle de la discipline dans toute la chrétienté, sans rien excepter.

Ces maximes demeureront toujours en dépôt dans l'Eglise catholique. Les esprits inquiets et turbulents voudront s'en servir pour brouiller; mais les humbles, les pacifiques, les vrais enfants de l'Eglise s'en serviront toujours selon la règle, dans les vrais besoins et pour des biens effectifs. Les cas où on le doit faire seraient aisés à marquer, puisqu'ils sont si clairement expliqués dans les décrets du concile de Constance (*Sess.* V); mais il vaut mieux espérer que la déplorable nécessité de réfléchir sur ces cas, n'arrivera pas, et que nos jours ne seront pas assez malheureux pour avoir besoin de tels remèdes. Ah! si le nom de concile œcuménique, nom si saint et si vénérable, doit être employé, que ce ne soit pas en matière contentieuse et pour faire durer de funestes divisions; mais plutôt pour réunir la chrétienté déchirée par tant de schismes, et pour travailler à l'œuvre de réformation, qui jamais n'est achevée durant cette vie! Cependant conservons ces fortes maximes de nos pères, que l'Eglise gallicane a trouvées dans la tradition de l'Église universelle; que les universités du royaume, et principalement celle de Paris, ont apprises des saints évêques et des saints docteurs, qui ont toujours éclairé l'Eglise de France, sans que le saint-siége ait diminué les éloges qu'il a donnés à ces fameuses universités (*Urban. VI, Epist. II, t. XI, Conc. pag.* 2048). Au contraire, c'est en sortant du concile de Bâle où ces maximes avaient été renouvelées avec l'applaudissement de tout le royaume, que Pie II qui le savait, puisqu'il avait autrefois prêté sa plume à ce concile, s'adressant à un évêque de Paris, dans l'assemblée générale de tous les princes chrétiens, lui parla ainsi de la France :

La France a beaucoup d'universités, parmi lesquelles la vôtre, mon vénérable frère, est la plus illustre; parce qu'on y enseigne si bien la théologie, et que c'est un si grand honneur d'y pouvoir mériter le titre de docteur. de sorte que le florissant royaume de France avec tous les avantages de la nature et de la fortune, a encore ceux de la doctrine et de la pure religion (*Pius* II *in Conv., Mant., t.* XIII *Conc., pag.* 1771). Voilà ce que dit un savant pape, qui n'ignorait pas nos sentiments, puisqu'ils étaient alors dans leur plus grande vigueur; et je puis dire qu'il en approuve le fond dans la bulle, où en révoquant ce qu'il avait dit avant son exaltation en faveur du concile de Bâle, il déclare qu'il n'en révère pas moins le concile de Constance, dont il embrasse les décrets, et nommément ceux où l'autorité et la puissance des conciles est expliquée (*Bulla retract. Pii* II, *ibid., pag.* 1407).

Il savait bien que la France n'abusait point de ces maximes; puisque même elle venait de donner un exemple incomparable de modération dans la célèbre assemblée de Bourges; où louant les Pères de Bâle qui soutenaient ces maximes, elle rejeta l'application outrée qu'ils en firent contre le pape Eugène IV. Nos libertés furent défendues; le pape fut reconnu; le schisme fut éteint dans sa naissance; tout fut pacifié : qui fit un si grand ouvrage? un grand roi fidèlement assisté par le plus docte clergé qui fût au monde.

Jamais il ne fut tant parlé des libertés de l'Eglise, et jamais il n'en fut posé un plus solide fondement que dans ces paroles immortelles de Charles VII : *Comme c'est*, dit-il, *le devoir des prélats d'annoncer avec liberté la vérité qu'ils ont apprise de Jésus-Christ, c'est aussi le devoir du prince, et de la recevoir de leur bouche, prouvée par les Ecritures, et de l'exécuter avec efficace* (*Prag.*

Carol. VII). Voilà en effet le vrai fondement des libertés de l'Eglise : alors elle est vraiment libre quand elle dit la vérité, quand elle la dit aux rois qui l'aiment naturellement, et qu'ils l'écoutent de leur bouche ; car alors s'accomplit cet oracle du Fils de Dieu : Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera, et vous serez vraiment libres (*Joan.*, VIII, 32, 36).

Nous sommes accoutumés à voir agir nos rois très-chrétiens dans cet esprit. Depuis le temps qu'ils se sont rangés sous la discipline de saint Remi, ils n'ont jamais manqué d'écouter leurs évêques orthodoxes. L'empire romain vit succéder au premier empereur chrétien un empereur hérétique. La succession des empereurs a souvent été déshonorée par de semblables désordres. Mais pour ne point reprocher aux autres royaumes leur malheureux sort, contentons-nous de dire, avec humilité et actions de grâces, que la France est le seul royaume qui jamais depuis tant de siècles n'a vu changer la foi de ses rois : elle n'en a jamais eu, depuis plus de douze cents ans, qui n'ait été enfant de l'Eglise catholique : le trône royal est sans tache et toujours uni au saint-siége; il semble avoir participé à la fermeté de cette pierre : *Gratias Deos super inenarrabili dono ejus* (II *Cor.*, IX, 15) : Grâces à Dieu sur ce don inexplicable de sa bonté.

En écoutant leurs évêques dans la vraie foi, c'était une suite naturelle que ces rois les écoutassent dans ce qui regarde la discipline ecclésiastique. Loin de vouloir faire en ce point la loi à l'Eglise, un empereur, roi de France, disait aux évêques : Je veux qu'appuyés de notre secours et secondés de notre puissance, comme le bon ordre le prescrit : *Famulante, ut decet, potestate nostra* (*Lud. Pius, Capit. an.* 823, *Baluz.*, *t.* I, *p.* 634) (pesez ces paroles; et remarquez que la puissance royale, qui partout ailleurs veut dominer, et avec raison, ici ne veut que servir) ; je veux donc, dit cet empereur, que, secondés et servis par notre puissance, vous puissiez exécuter ce que votre autorité demande : paroles dignes des maîtres du monde, qui ne sont jamais plus dignes de l'être ni plus assurés sur leur trône, que lorsqu'ils font respecter l'ordre que Dieu a établi.

Ce langage était ordinaire aux rois très-chrétiens; et ce que faisaient ces pieux princes, ils ne cessaient de l'inspirer à leurs officiers. Malheur, malheur à l'Eglise, quand les deux juridictions ont commencé à se regarder d'un œil jaloux ! O plaie du christianisme! Ministres de l'Eglise, ministres des rois, et ministres du Roi des rois; les uns et les autres, quoique établis d'une manière différente, ah! pourquoi vous divisez-vous? l'ordre de Dieu est-il opposé à l'ordre de Dieu? Eh! pourquoi ne songez-vous pas que vos fonctions sont unies; que servir Dieu, c'est servir l'Etat, que servir l'Etat, c'est servir Dieu? Mais l'autorité est aveugle; l'autorité veut toujours monter, toujours s'étendre; l'autorité se croit dégradée quand on lui montre ses bornes. Pourquoi accuser l'autorité? accusons l'orgueil, et disons comme l'Apôtre disait de la loi : *L'autorité est sainte et juste et bonne;* sainte, elle vient de Dieu; juste, elle conserve le bien à un chacun; bonne, elle assure le repos public. *Mais l'iniquité afin de paraître iniquité, se sert* (*Rom.*, VII, 12) de l'autorité pour mal faire; en sorte que l'iniquité est souverainement inique, quand elle pèche par l'autorité que Dieu a établie pour le bien des hommes.

Nos rois n'ont rien oublié pour empêcher ce désordre. Leurs capitulaires ne parlent pas moins fortement pour les évêques que les conciles. C'est dans les capitulaires des rois qu'il est ordonné aux deux puissances, au lieu d'entreprendre l'une sur l'autre, *de s'aider mutuellement dans leurs fonctions*, et qu'il est ordonné en particulier aux comtes, aux juges, à ceux qui ont en main l'autorité royale, d'*être obéissants aux évêques :* c'est ce que portait l'ordonnance de Charlemagne; et ce grand prince ajoutait, qu'*il ne pouvait tenir pour de fidèles sujets ceux qui n'étaient pas fidèles à Dieu, ni en espérer une sincère obéissance, lorsqu'ils ne la rendaient pas aux ministres de Jésus-Christ, dans ce qui regardait les causes de Dieu et les intérêts de l'Eglise* (*Cap.* IV, *Car. M. an.* 806, *Baluz.*, *t.* I, *pag.* 450; *Capit. ap. Theod. de hon. Episc. et rel. Sacerd. ibid. pag.* 438; *Coll. Anseg. lib.* VI, *cap.* CCXLIX, *ibid. pag.* 965; *Conc. Arel.* VI, *sub. Car. M. can.* XIII, *t.* II, *Conc. Gall. pag.* 271; *Capit. Car. M. an.* 813, *Baluz.*, *t.* I, *pag.* 503). C'était parler en prince habile, qui sait en quoi l'obéissance est due aux évêques, et ne confond point les bornes des deux puissances : il mérite d'autant plus d'en être cru. Selon ses ordonnances, on laisse aux évêques l'autorité tout entière dans les causes de Dieu, et dans les intérêts de l'Eglise; et avec raison, puisqu'en cela l'ordre de Dieu, la grâce attachée à leur caractère, l'Ecriture, la Tradition, les canons et les lois parlent pour eux.

Qu'est-il besoin d'alléguer les autres rois? Que ne doivent point les évêques au grand Louis? que ne fait point ce religieux prince pour les intérêts de l'Eglise? pour qui a-t-il triomphé, si ce n'est pour elle? Quand tout en un moment ploya sous sa main, et que les provinces se soumirent comme à l'envi, n'ouvrit-il pas autant de temples à l'Eglise qu'il força de places ? Mais l'hérésie de Calvin fut la seule confondue en ce temps. Aujourd'hui le luthéranisme, la source du mal et la tête de l'hérésie, est entamée; heureux présage pour l'Eglise! il commence à rendre les temples usurpés. L'un des plus grands de ces temples, celui qui de dessus les bords du Rhin élève le plus haut, et fait révérer de plus loin son sacré sommet, par la piété de Louis est sanctifié de nouveau. Que ne doit espérer la France, lorsque fermée de tous côtés par d'invincibles barrières, à couvert de la jalousie, et assurant la paix de l'Europe par celle dont son roi la fera jouir, elle verra ce grand prince tourner plus que jamais tous ses soins au bonheur des peuples, et aux intérêts de l'Eglise dont il fait les siens?

Nous, mes frères, nous qui vous parlons, nous avons ouï de la bouche de ce prince incomparable, à la veille de ce départ glorieux qui tenait toute l'Europe en suspens, qu'il allait travailler pour l'Eglise et pour l'Etat; deux choses qu'on verrait toujours inséparables dans tous ses desseins. France, tu vivras par ces maximes; et rien ne sera plus inébranlable qu'un royaume uni si étroitement à l'Eglise que Dieu soutient. Combien devons-nous chérir un prince qui unit tous ses intérêts à ceux de l'Eglise? N'est-il pas notre consolation et notre joie, lui qui réjouit tous les jours le ciel et la terre par tant de conversions? Pouvons-nous n'être pas touchés, pendant que par son secours nous ramenons tous les jours un si grand nombre de nos enfants dévoyés? et qui ressent plus de joie de leur changement, que l'Eglise romaine leur mère commune, qui dilate son sein pour les recevoir? La main de Louis était réservée pour achever de guérir les plaies de l'Eglise. Déjà celles de l'épiscopat ne nous paraissent plus irrémédiables. Outre cent arrêts favorables; sous les auspices d'un prince qui ne veut que voir la raison pour s'y soumettre, on ouvre les yeux, on ne lit plus les canons et les décrets des saints Pères par pièces et par lambeaux, pour nous y tendre des piéges; on prend la suite des antiquités ecclésiastiques; et si on entre dans cet esprit, que verra-t-on à toutes les pages, que des monuments éternels de notre autorité sacrée?

Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes quand nous parlons de cette sorte ; mais nous prêchons Jésus-Christ qui nous a établis ses ministres, et nous prêchons tout ensemble que nous sommes en Jésus-Christ dévoués à votre service (II *Cor.*, III, 6, IV, 5). Car qu'est-ce que l'épiscopat, si ce n'est une servitude que la charité nous impose, pour sauver les âmes? et qu'est-ce que soutenir l'épiscopat, que soutenir la foi et la discipline? Il ne faut donc pas s'étonner si Louis qui aime et honore l'Eglise, aime et honore notre ministère apostolique. Que tarde un si saint pape à s'unir intimement au plus religieux de tous les rois? Un pontificat si saint et si désintéressé ne doit être mémorable que par la paix, et par les fruits de la paix, qui seront, j'ose le prédire, l'humiliation des infidèles, la conversion des hérétiques, et le rétablissement de la discipline. Voilà l'objet de nos vœux; et s'il fallait sacrifier quelque chose à un si grand bien, craindrait-on d'en être blâmé?

TROISIÈME POINT.

Ç'a toujours été dans l'Eglise un commencement de paix, que d'assembler les évêques orthodoxes. Jésus-Christ est l'auteur de la paix, Jésus-Christ est la paix lui-même : nous ne sommes jamais plus assurés d'être assemblés en son nom, ni par conséquent de l'avoir, selon sa promesse, au milieu de nous, que lorsque nous sommes assemblés pour la paix ; et nous pouvons dire avec un ancien pape, que nous sommes véritablement ambassadeurs pour Jésus-Christ, quand nous travaillons à la paix de l'Eglise : *Pro Christo legatione fungimur, cum paci Ecclesiæ studium impendere procuramus* (*Joan.* VIII, *Ep.* LXXX, *t.* IX, *Conc.*, *pag.* 66). L'épiscopat qui est un, aime à s'unir : c'est en s'unissant qu'il se purifie; c'est en s'unissant qu'il se règle, c'est en s'unissant qu'il se réforme; mais surtout, c'est en s'unissant qu'il attire dans son unité le Dieu de la paix; et *les apôtres étaient assemblés* (*Joan.* XX, 19), dit l'Evangéliste, quand Jésus-Christ leur vint dire, ce qu'ils disent ensuite à tout le peuple: *Pax vobis*,« La paix soit avec vous. »

Saint Bernard, l'ange de paix, voyant un commencement de division entre l'Eglise et l'Etat, écrivit à Louis VII : *Il n'y a rien de plus nécessaire que d'assembler les évêques en ce temps* (*S. Bern.*, *Ep.* CCLV, *t.* I, *p.* 257) : et une des raisons qu'il en apporte, *c'est*, dit-il à ce sage prince, *que s'il est sorti de la rigueur de l'autorité apostolique quelque chose dont Votre Majesté se trouve offensée, vos fidèles sujets travailleront à faire qu'il soit révoqué ou adouci, autant qu'il le faut pour votre honneur.*

Et pour ce qui est de la discipline, quand nous la voyons blessée, nous nous assemblons pour proposer les canons; bornes naturelles de la puissance ecclésiastique, qu'elle se fait elle-même par son exercice. Le saint-siége aime cette voie; le langage des canons est son langage naturel; et, à la louange immortelle de cette Eglise, il n'y a rien de plus répété dans ses Décrétales, ni rien de mieux établi dans sa pratique, que la loi qu'elle se fait d'observer et de faire observer les saints canons.

Les exemples nous feront mieux voir le succès de ces saintes assemblées. On rapporta dans un concile de la province de Lyon, un privilége de Rome qu'on crut contre l'ordre. Nos pères dirent aussitôt, selon leur coutume : *Relisant le saint concile de Calcédoine, et les sentences de plusieurs autres Pères authentiques, le saint concile a résolu que ce privilége ne pouvait subsister, puisqu'il n'était pas conforme, mais contraire aux constitutions canoniques* (*Conc. Ansan.*, *an.* 1025, *t.* IX, *Conc.*, *pag.* 859).

Vous reconnaissez dans ces paroles l'ancien style de l'Eglise : ce concile est pourtant du onzième siècle ; afin que vous voyiez dans tous les temps la suite de nos traditions, et la conduite toujours uniforme de l'Eglise gallicane. Elle ne s'élève pas contre le saint-siége; puisqu'elle sait au contraire qu'un siége qui doit régler tout l'univers, n'a jamais intention d'affaiblir la règle; mais comme dans un si grand siége, où un seul doit répondre à toute la terre, il peut échapper quelque chose même à la plus grande vigilance, on y doit d'autant plus prendre garde, que ce qui vient d'une autorité si éminente, pourrait à la fin passer pour loi, ou devenir un exemple pour la postérité. C'est pourquoi dans ces occasions toutes les Eglises, mais principalement celle de France, ont toujours représenté au saint-siége, avec un profond respect, ce qu'ont réglé les canons.

Nous en avons un bel exemple dans le se-

cond concile de Limoges, qui est encore du onzième siècle. On s'y plaignit d'une sentence donnée par surprise, et contre l'ordre canonique, par le pape Jean XVIII. Nos prédécesseurs assemblés proposèrent d'abord la règle, qu'*ils avaient reçue,* disaient-ils, *des pontifes apostoliques et des autres Pères* (*Conc. Lemov.* II, *Sess.* II, *tom.* IX *Conc.*, *Ibid.*, *p.* 909). Ils ajoutèrent ensuite, comme un fondement incontestable, que *le jugement de toute l'Eglise paraissait principalement dans le saint-siége apostolique.* Ce ne fut pas sans remarquer l'ordre canonique avec lequel les affaires y devaient être portées, afin que ce jugement eût toute sa force; et la conclusion fut, que *les pontifes apostoliques ne devaient pas révoquer les sentences des évêques,* contre cet ordre canonique; *parce que comme les membres sont obligés à suivre leur chef, il ne faut pas aussi que le chef afflige ses membres* (*Ibid.*).

Comme ç'a toujours été la coutume de l'Eglise de France de proposer les canons, ç'a toujours été la coutume du saint-siége d'écouter volontiers de tels discours, et le même concile nous en fournit un exemple mémorable. Un évêque (1) s'était plaint au même pape Jean XVIII, d'une absolution que ce pape avait mal donnée au préjudice de la sentence de cet évêque. Le pape lui fit cette réponse vraiment paternelle, qui fut lue avec une incroyable consolation de tout le concile : *C'est votre faute, mon très-cher frère, de ne m'avoir pas instruit; j'aurais confirmé votre sentence; et ceux qui m'ont surpris n'auraient remporté que des anathèmes. A Dieu ne plaise, poursuivit-il, qu'il y ait schisme entre moi et mes co-évêques! je déclare à tous mes frères les évêques, que je veux les consoler et les secourir, et non pas les troubler ni les contredire dans l'exercice de leur ministère. A ces mots, tous les évêques se dirent les uns aux autres : C'est à tort que nous osons murmurer contre notre chef; nous n'avons à nous plaindre que de nous-mêmes, et du peu de soin que nous prenons de l'avertir* (*Ibid.*, *p.* 908).

Vous le voyez, chrétiens, les puissances suprêmes veulent être instruites, et veulent toujours agir avec connaissance. Vous voyez aussi qu'il y a toujours quelque chose de paternel dans le saint siége, et toujours un fond de correspondance entre le chef et les membres, qui rend la paix assurée; pourvu qu'en proposant la règle, on ne manque jamais au respect que la même règle prescrit. L'Eglise de France aime d'autant plus sa mère l'Eglise romaine, et ressent pour elle un respect d'autant plus sincère, qu'elle y regarde plus purement l'institution primitive et l'ordre de Jésus-Christ. La marque la plus évidente de l'assistance que le Saint-Esprit donne à cette mère des Eglises, c'est de la rendre si juste et si modérée, que jamais elle n'ait mis les excès parmi les dogmes. Qu'elle est grande, l'Eglise romaine, soutenant toutes les Eglises, *portant,* dit un ancien pape, *le fardeau de tous ceux qui souffrent* (*Jean* VIII, *epist.* 80, *tom.* IX *Conc.*, *p.* 66), entretenant l'unité, confirmant la foi, liant et déliant les pécheurs, ouvrant et fermant le ciel! qu'elle est grande encore une fois, lorsque pleine de l'autorité de saint Pierre, de tous les apôtres, de tous les conciles, elle en exécute, avec autant de force que de discrétion, les salutaires décrets! Quelle a été sa puissance, lorsqu'elle la fait consister principalement à tenir toute créature abaissée sous l'autorité des canons, sans jamais s'éloigner de ceux qui sont les fondements de la discipline; et qu'heureuse de dispenser les trésors du ciel, elle ne songeait pas à disposer des choses inférieures que Dieu n'avait pas mises en sa main!

Dans cet état glorieux où vous paraît l'Eglise romaine, et les rois et les royaumes sont trop heureux d'avoir à lui obéir. Quel aveuglement, quand des royaumes chrétiens ont cru s'affranchir en secouant, disaient-ils, le joug de Rome, qu'ils appelaient un joug étranger! comme si l'Eglise avait cessé d'être universelle, ou que le lien commun qui fait de tant de royaumes un seul royaume de Jésus-Christ, pût devenir étranger à des chrétiens. Quelle erreur, quand des rois ont cru se rendre plus indépendants en se rendant maîtres de la religion! au lieu que la religion dont l'autorité rend leur majesté inviolable, ne peut être pour leur propre bien trop indépendante, et que la grandeur des rois est d'être si grands qu'ils ne puissent, non plus que Dieu dont ils sont l'image, se nuire à eux-mêmes, ni par conséquent à la religion, qui est l'appui de leur trône. Dieu préserve nos rois très-chrétiens de prétendre à l'empire des choses sacrées, et qu'il ne leur vienne jamais une si détestable envie de régner! Ils n'y ont jamais pensé. Invincibles envers toute autre puissance, et toujours humbles devant le saint-siége, ils savent en quoi consiste la véritable hauteur. Ces princes, également religieux et magnanimes, n'ont pas moins méprisé que détesté les extrémités auxquelles on ne se laisse emporter que par désespoir et par faiblesse.

L'Eglise de France est zélée pour ses libertés : elle a raison; puisque le grand concile d'Ephèse nous apprend que ces libertés particulières des Eglises sont un des fruits de la Rédemption, par laquelle Jésus-Christ nous a affranchis : et il est certain qu'en matière de religion et de conscience, des libertés modérées entretiennent l'ordre de l'Eglise, et y affermissent la paix : mais nos pères nous ont appris à soutenir ces libertés sans manquer au respect; et loin d'en vouloir manquer, nous croyons au contraire que le respect inviolable que nous conserverons pour le saint-siége, nous sauvera des blessures qu'on voudrait nous faire, sous un nom qui nous est si cher et si vénérable (*Conc. Bitur.*, *cap. de Elect.*, *t.* XI *Conc.*, *p.* 1018; *Conc. Ephes. Act.* VII, *t.* III *Conc.*, *pag.* 801).

Sainte Eglise romaine, mère des Eglises et mère de tous les fidèles, Eglise choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons tou-

(1) Etienne, évêque de Clermont.

jours à ton unité par le fond de nos entrailles. Si je t'oublie, Eglise romaine, puissé-je m'oublier moi-même! que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir, si je ne te mets pas au commencement de tous mes cantiques de réjouissance : *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ* (*Psalm.* CXXXVI, 6).

Mais vous qui nous écoutez; puisque vous nous voyez marcher sur les pas de nos ancêtres, que reste-t-il, chrétiens, sinon qu'unis à notre assemblée avec une fidèle correspondance, vous nous aidiez de vos vœux? *Souvent*, dit un ancien Père, *les lumières de ceux qui enseignent viennent des prières de ceux qui écoutent : Hoc accipit Doctor quod meretur auditor* (*S. Pet. Chrysol.*, *Serm.* LXXXVI). Tout ce qui se fait de bien dans l'Eglise, et même par les pasteurs, se fait, dit saint Augustin, par les secrets gémissements de ces colombes innocentes, qui sont répandues par toute la terre (*De Bapt. cont. Donat.*, *lib.* III, *tom.* XVII, XVIII, *t.* IX, *p.* 117, 118).

Ames simples, âmes cachées aux yeux des hommes, et cachées principalement à vos propres yeux, mais qui connaissez Dieu et que Dieu connaît; où êtes-vous dans cet auditoire, afin que je vous adresse ma parole? Mais sans qu'il soit besoin que je vous connaisse, ce Dieu qui vous connaît, qui habite en vous, saura bien porter mes paroles, qui sont les siennes, dans votre cœur. Je vous parle donc sans vous connaître, âmes dégoûtées du siècle. Ah! comment avez-vous pu en éviter la contagion? comment est-ce que cette face extérieure du monde ne vous a pas éblouies? quelle grâce vous a préservées de la vanité, de la vanité que nous voyons si universellement régner? Personne ne se connaît; on ne connaît plus personne : les marques des conditions sont confondues : on se détruit pour se parer; on s'épuise à dorer un édifice dont les fondements sont écroulés, et on appelle se soutenir que d'achever de se perdre. Ames humbles, âmes innocentes, que la grâce a désabusées de cette erreur et de toutes les illusions du siècle, c'est vous dont je demande les prières : en reconnaissance du don de Dieu dont le sceau est en vous, priez sans relâche pour son Eglise; priez, fondez en larmes devant le Seigneur. Priez, justes; mais priez, pécheurs, prions ensemble : car si Dieu exauce les uns pour leur mérite, il exauce aussi les autres pour leur pénitence: c'est un commencement de conversion que de prier pour l'Eglise.

Priez donc tous ensemble, encore une fois, que ce qui doit finir finisse bientôt. Tremblez à l'ombre même de la division: songez au malheur des peuples, qui ayant rompu l'unité, se rompent en tant de morceaux, et ne voient plus dans leur religion que la confusion de l'enfer, et l'horreur de la mort. Ah! prenons garde que ce mal ne gagne. Déjà nous ne voyons que trop parmi nous de ces esprits libertins, qui, sans savoir ni la religion ni ses fondements, ni ses origines, ni sa suite, *blasphèment ce qu'ils ignorent, et se corrompent dans ce qu'ils savent : nuées sans eau*, poursuit l'apôtre saint Jude, *docteurs sans doctrine, qui, pour toute autorité ont leur hardiesse, et pour toute science leurs décisions précipitées : arbres deux fois morts et déracinés* (*Jud.*, 10, 12); morts premièrement, parce qu'ils ont perdu la charité; mais doublement morts, parce qu'ils ont encore perdu la foi, et entièrement déracinés, puisque déchus de l'une et de l'autre, ils ne tiennent à l'Eglise par aucune fibre : astres errants, qui se glorifient dans leurs routes nouvelles et écartées, sans songer qu'il leur faudra bientôt disparaître. Opposons à ces esprits légers, et à ce charme trompeur de la nouveauté, la pierre sur laquelle nous sommes fondés, et l'autorité de nos traditions où tous les siècles passés sont renfermés, et l'antiquité qui nous réunit à l'origine des choses. Marchons dans les sentiers de nos pères; mais marchons dans les anciennes mœurs, comme nous voulons marcher dans l'ancienne foi.

Allez, chrétiens, dans cette voie d'un pas ferme : allons à la tête de tout le troupeau, Messeigneurs, plus humbles et plus soumis que tout le reste : zélés défenseurs des canons; autant de ceux qui ordonnent la régularité de nos mœurs, que de ceux qui ont maintenu l'autorité sainte de notre caractère; et soigneux de les faire paraître dans notre vie, plus encore que dans nos discours : afin que quand le prince des pasteurs et le pontife éternel apparaîtra, nous puissions lui rendre un compte fidèle et de nous et du troupeau qu'il nous a commis, et recevoir tous ensemble l'éternelle bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

PREMIER SERMON.

POUR L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

SUR LA VERTU DE LA CROIX DE JESUS-CHRIST.

Combien grande l'entreprise de rendre la croix vénérable. Puissance absolue et miséricorde infinie, deux choses dans lesquelles consiste la gloire de Dieu : comment éclatent-elles mieux dans la croix du Sauveur. Changements admirables qu'elle a produits dans le monde : raisons que nous avons de mettre en elle toute notre gloire. Sentiments et actions qui prouvent que la croix est pour nous un sujet de scandale.

Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.

Pour moi, à Dieu ne plaise que jamais je me glorifie, si ce n'est en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*Galat.*, VI, 14).

Ce n'a pas été une petite entreprise de rendre la croix vénérable : jamais chose aucune ne fut attaquée avec des moqueries plus plausibles. Les Juifs et les gentils en faisaient une pièce de raillerie, et il faut bien que les premiers chrétiens aient eu une hardiesse et une fermeté plus qu'humaines pour prêcher à la face du monde, avec une telle assurance, une chose si extravagante. C'est

pourquoi le grave Tertullien se vante que la croix de Jésus, en lui faisant mépriser la honte, l'a rendu impudent de la bonne sorte et heureusement insensé. *Laissez-moi*, disait ce grand homme, quand on lui reprochait les opprobres de l'Evangile, *laissez-moi jouir de l'ignominie de mon maître et du déshonneur nécessaire de notre foi. Le Fils de Dieu a été pendu à la croix : je n'en ai point de honte à cause que la chose est honteuse. Le Fils de Dieu est mort; il est croyable, parce qu'il est ridicule. Le Fils de Dieu est ressuscité; je le crois d'autant plus certain que, selon la raison humaine, il paraît entièrement impossible* (*De Carne Christi, num.* 5, *pag.* 361). Ainsi la simplicité de nos pères se plaisait d'étourdir les sages du siècle par des propositions étranges et inouïes, dans lesquelles ils ne pouvaient rien comprendre; afin que la gloire du monde s'évanouissant en fumée, il ne restât plus d'autre gloire que celle de la croix de Jésus.

Bienheureuse Mère de mon Sauveur, que la Providence divine, voulant éprouver votre patience, amena aux pieds de la croix où l'on déchirait vos entrailles; puisque vous êtes de toutes les créatures celle qui en a le mieux vu l'infamie, et celle qui en a le mieux connu la grandeur, aidez-nous, par vos pieuses intercessions, à célébrer la gloire de votre Fils crucifié pour l'amour de nous. Je vous le demande par cette douleur maternelle qui perça votre âme sur le Calvaire, et par la joie infinie que vous ressentîtes quand le Saint-Esprit descendit sur vous, pour former le corps de Jésus, après que l'ange vous eut saluée par ces divines paroles, *Ave*, etc.

Le grand Dieu tout-puissant qui de rien a fait le ciel et la terre, qui a tiré les astres et la lumière du sein d'un abîme infini de ténèbres, ce Dieu, pour faire éclater sa puissance d'une façon extraordinaire, en la personne de son cher Fils, a voulu que la plus grande infamie fût une source de gloire incompréhensible. C'est pourquoi le Sauveur Jésus, encore qu'il eût vécu (1) comme un innocent, a fini sa vie comme un criminel; et comme si le gibet et la mort n'eussent point eu pour lui assez de bassesse, il a choisi volontairement de tous les supplices le plus honteux, et de toutes les morts la plus inhumaine. En effet, le tourment de la croix, qu'est-ce autre chose qu'une longue mort, par laquelle la vie est arrachée peu à peu avec une violence incroyable, pendant qu'une nudité ignominieuse expose le pauvre supplicié à la risée des spectateurs inhumains? si bien que le misérable patient semble en quelque sorte n'être élevé au-dessus de ce bois infâme qu'afin de découvrir de plus loin une multitude de peuple qui repaît ses yeux du spectacle de sa misère.

Non, l'imagination humaine ne se peut rien représenter de plus effroyable, et jamais on n'a rien inventé ni de plus rigoureux pour les scélérats, ni de plus infâme pour les esclaves. Aussi le maître de l'éloquence, accusant

(1) Après avoir vécu.

un gouverneur de province d'avoir fait crucifier un Romain, représente cette action comme la plus noire et la plus furieuse qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme, et proteste que, par un tel attentat, la liberté publique (1) et la majesté de l'empire étaient violées (*Cicer. in Verrem*, *lib.* VII). C'était assez d'être né libre, fidèles, pour être exempt de cet horrible supplice. Il ne fallait pas seulement que ceux que l'on attachait à la croix fussent les plus détestables de tous les mortels, mais encore les derniers et les plus abjects. Ainsi ce que les Romains trouvaient insupportable pour leurs citoyens, les Juifs parricides l'ont fait souffrir à leur roi.

Mais ce qui surpasse tous les malheurs, c'est que, selon la remarque du saint apôtre, *Le crucifié est maudit de Dieu* (*Gal.*, III, 13), comme il est écrit au Deutéronome : *Maudit de Dieu le pendu au bois* (*Deut.*, XXI,23). Et qu'y a-t-il donc de plus honteux que la croix, puisque nous y voyons jointes ensemble l'exécration des hommes et la malédiction du Dieu tout-puissant? Après cela, dites-moi, je vous prie, quelle est notre audace de ne rougir pas d'adorer un maître pendu? Et où est le front de l'Apôtre qui, ayant dit aux Corinthiens, qu'*il ne souffrira pas que sa gloire lui soit ravie* (I *Cor.*, IX. 15), ne craint pas de dire aux Galates : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Jésus!* Quel honneur, quelle gloire à un homme qui témoigne en être jaloux! Ah! pénétrons sa pensée, chrétiens, et apprenons à nous glorifier avec lui dans les opprobres de notre Sauveur. Pour cela, suivez, s'il vous plaît, ce raisonnement :

La gloire du chrétien ne peut être que la gloire de Dieu; d'autant que le chrétien ne trouve rien qui soit digne de son ambition et de son courage, que les choses divines et immortelles. Or, la gloire de Dieu consiste en deux choses : premièrement en sa puissance absolue, et après en sa miséricorde infinie; car pour avoir de la gloire il faut être grand, il faut faire éclater sa grandeur. Si l'éclat n'est appuyé sur une grandeur solide, il est faible et n'a qu'un faux jour, et si la grandeur est cachée, elle ne brille pas de cette belle et pure lumière sans laquelle la gloire ne peut subsister. Je dis donc que la gloire de Dieu est en sa puissance et en sa bonté. Par la première il est majestueux en lui-même, par l'autre il est magnifique envers nous. Par la puissance, il enferme en son sein des trésors et des richesses immenses; mais c'est la miséricorde qui ouvre ce sein, pour les faire inonder sur les créatures. La puissance est comme la source, et la miséricorde est comme un canal. La puissance fournit ce que distribue la miséricorde, et c'est du mélange de ces deux choses que naît ce divin éclat que nous appelons la gloire de Dieu.

Ce qui a fait dire ces beaux mots au Psalmiste : *Dieu*, dit-il, *a parlé une fois* (*Ps.* LXI, 12). J'entends ici par cette parole le bruit de la gloire de Dieu qui retentit par tout l'univers,

(1) Est anéantie.

selon ce que dit le même Psalmiste : *Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie la grandeur de ses œuvres* (*Psal.* XVIII, 1). Dieu donc a parlé une fois, dit David : et qu'est-ce qu'il a dit, grand prophète? *Il a parlé une fois, et j'ai*, dit-il, *entendu ces deux choses, qu'à Dieu appartient la puissance et qu'à lui appartient la miséricorde* (*Ps.* LXI, 12, 13). Par où vous voyez manifestement que Dieu ne se glorifie que de sa puissance et de sa bonté. C'est la véritable gloire de Dieu, parce que la miséricorde divine, touchée de compassion de la bassesse des créatures, et sollicitant en leur faveur la puissance, en même temps qu'elle orne ce qui n'a aucun ornement par soi-même, elle fait retourner tout l'honneur à Dieu, qui seul est capable de relever ce qui n'est rien par sa condition naturelle.

Ces choses étant ainsi supposées, passons outre maintenant et disons : La gloire de notre Dieu est en sa puissance et en sa bonté, ainsi que nous l'avons vu fort évidemment : or, c'est en la croix que paraissent le mieux a puissance et la miséricorde divine; ce que e me propose de vous faire voir avec la râce du Saint-Esprit. C'est pourquoi l'apôre saint Paul qui dit que *tout l'Evangile consiste en la croix*, appelle l'Evangile *la force et la puissance de Dieu* (I *Cor.*, I, 17, 18). Et d'ailleurs il ne nous prêche autre chose, sinon que *La croix nous rend Dieu propice et nous assure sa miséricorde, par Notre-Seigneur Jésus-Christ* (*Ephes.*, II, 16, 18). Par conséquent il est vrai que la croix est la gloire des chrétiens, et quand je vous aurai montré dans le supplice de notre Maître ces deux qualités excellentes, je pourrai dire avec l'apôtre saint Paul : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Jésus* (*Coloss.*, I, 20) ! C'est le sujet de cet entretien. Je considère aujourd'hui comme les deux bras de la croix du Sauveur Jésus : dans l'un je me représente un trésor infini de puissance, et dans l'autre une source immense de miséricorde.

Inspirez-nous, ô Seigneur Jésus ! afin que nous célébrions dignement la gloire de votre croix. Et vous, ô peuple d'acquisition, vous que le sang du prince Jésus a délivré d'une servitude éternelle, contemplez attentivement les merveilles de la mort triomphante de votre invincible libérateur. Commençons avec l'assistance de Dieu, et glorifions sa toute-puissance dans l'exaltation de sa croix.

PREMIER POINT.

Si vous voyez Notre-Seigneur Jésus-Christ abandonné à la fureur des bourreaux, s'il rend l'âme parmi des douleurs incroyables, ne vous imaginez pas, chrétiens, qu'il soit réduit à cette extrémité par faiblesse ou par impuissance : ce n'est pas la rigueur des tourments qui le fait mourir; il meurt parce qu'il le veut, et il sort du monde sans contrainte, parce qu'il y est venu volontairement : *Abcessit potestate, quia non venerat necessitate* (*S. Aug. in Joan.*, *tract.* XXXI, *n.* 6, *t.* III, *part.* II, *p.* 522). La mort dans les animaux est une défaillance de la nature; la mort en Jésus-Christ est un effet de puissance. C'est pourquoi lui-même parlant de sa mort, il dit : *J'ai la puissance de quitter la vie, et j'ai la puissance de la reprendre* (*Joan.*, X, 18). Où vous voyez manifestement qu'il met en même rang sa résurrection et sa mort, et qu'il ne se glorifie pas moins du pouvoir qu'il a de mourir que de celui qu'il a de ressusciter.

Et en effet, ne fallait-il pas qu'il eût en lui-même un préservatif infaillible contre la mort, puisque par sa seule parole il faisait revivre des corps pourris et ranimait la corruption? Ce jeune mort de Naïm, et la fille du prince de la synagogue, et le Lazare déjà puant, n'ont-ils pas ressenti la vertu de cette parole vivifiante (*Luc*, VII, 15; *Marc*, V, 42; *Jean*, XI, 44) ? Celui donc qui avait le pouvoir de rendre la vie aux autres, avec quelle facilité pouvait-il se la conserver à lui-même ? En vain s'efforcerait-on de faire sécher les grandes rivières ou de faire tarir les fontaines d'eau vive : à mesure que vous en ôtez, la source (1) toujours féconde, répare sa perte par elle-même, et s'enrichit continuellement de nouvelles eaux : ainsi était-il du Sauveur Jésus. Il avait en lui-même une source éternelle de vie, je veux dire le Verbe divin ; et cette source est trop abondante pour pouvoir jamais être épuisée. Frappez tant que vous voudrez, ô bourreaux ; faites des ouvertures de toutes parts sur le corps de mon aimable Sauveur, afin de faire, pour ainsi dire, écouler cette belle vie : il en porte la source en lui-même ; et comme cette source ne peut tarir, elle ne cessera jamais de couler si lui-même ne retient son cours. Mais ce que votre haine ne peut pas faire, son amour le fera pour notre salut. Lui qui commande, ainsi qu'il lui plaît, à la santé et aux maladies, il commandera à la vie de se retirer pour un temps de son divin corps. Il ne veut pas que la nécessité naturelle ait aucune part dans sa mort; parce qu'il en réserve toute la gloire à la charité infinie qu'il a pour les hommes. Par où vous voyez, chrétiens, que notre Maître est mort par puissance, et non pas par infirmité : *Potestate mortuus est*, dit saint Augustin (*De natura et gratia*, *cap.* XXIV, *t.* X, *p.* 138).

Aussi l'évangéliste saint Jean observe une chose qui mérite d'être considérée ; c'est que le Sauveur étant à la croix, fait une revue générale sur tout ce qui était écrit de lui dans les prophéties ; et voyant qu'il ne lui restait plus rien à faire que de prendre ce breuvage amer que lui promettait le Psalmiste, il demanda à boire. *J'ai soif*, dit-il aussitôt, afin que toutes choses fussent accomplies (*Joan.*, XIX, 28). Puis après avoir légèrement goûté de la langue le fiel et le vinaigre qu'on lui présentait, il remarqua lui-même que tout était consommé, qu'il avait exécuté de point en point toutes les volontés de son Père : et enfin ne voyant plus rien qui le pût retenir au monde, élevant fortement sa voix, il rendit l'âme avec une action si paisible, si libre, si préméditée, qu'il était aisé de juger que

(1) Parce que la source, etc.

personne ne la lui ôtait, mais qu'il la donnait lui-même de son plein gré, ainsi qu'il l'avait assuré. Personne, dit-il, ne m'ôte mon âme; mais je la donne moi-même de ma pure et franche volonté (*Joan.*, X, 18).

O gloire ! ô puissance du Crucifié ! Quel autre voyons-nous qui s'endorme si précisément quand il veut, comme Jésus est mort quand il lui a plu? Quel homme, méditant un voyage, marque si certainement l'heure de son départ que Jésus a marqué l'heure de son trépas? De là vient que le Centenier qui avait ordre de garder la croix, considérant cette mort non-seulement si tranquille, mais encore si délibérée, et entendant ce grand cri dont Jésus accompagna son dernier soupir, étonné de voir tant de force dans cette extrémité de faiblesse, s'écria lui-même tout effrayé : *Vraiment cet homme est le Fils de Dieu* (*Marc.*, XV, 39) ! Et lui qui ne faisait point d'état du Seigneur vivant, reconnut tant de puissance en sa mort, qu'elle lui fit confesser sa divinité.

Vous dirai-je ici, chrétiens, à la gloire de la croix de Jésus, que ce mort que vous y voyez attaché, remue le ciel et les éléments, qu'il renverse tout l'ordre du monde, qu'il obscurcit le soleil et la lune, et, si j'ose parler de la sorte, qu'il fait appréhender à toute la nature le désordre et la confusion du premier chaos? Certes, je vous entretiendrais volontiers de tant d'étranges événements, si ce n'était que je me suis proposé de vous dire de plus grandes choses. La croix a dompté les démons; la croix a abattu l'orgueil et l'arrogance des hommes; la croix a renversé leur fausse sagesse, et a triomphé de leurs cœurs. (1) J'estime plus glorieux d'avoir remporté une si belle victoire, que d'avoir troublé l'ordre de l'univers; parce que je ne vois rien dans tout l'univers de plus indocile, ni de plus fier, ni de plus indomptable que le cœur de l'homme. C'est en cela que la croix me paraît puissante; et vous le verrez très-évidemment par la suite de ce discours. Renouvelez, s'il vous plaît, vos attentions, et suivez mon raisonnement

Où la puissance paraît le mieux, c'est dans la victoire, surtout quand on la gagne sur des ennemis superbes et audacieux. Or, fidèles, ce Dieu infiniment bon, sous le règne duquel toutes les créatures seraient heureuses si elles étaient soumises, il a eu des rebelles et des ennemis, parce qu'il y a eu des ingrats et des insolents. Il a fallu dompter ces rebelles: mais pourquoi les dompter par la croix? C'est le miracle de la toute-puissance, c'est le grand mystère du christianisme. Pénétrons dans ces vérités adorables sous la conduite des Ecritures.

Sachez donc que le plus grand ennemi de Dieu, celui qui lui est le plus insupportable, celui qui choque le plus sa grandeur et sa souveraineté, c'est l'orgueil; car encore que les autres vices abusent des créatures de Dieu contre son service, ils ne nient pas qu'elles ne soient à lui; au lieu que l'orgueil, autant qu'il le peut, les tire de son domaine. Et comment? c'est parce que l'orgueilleux veut se rendre maître de toutes choses; il croit que tout lui est dû : son ordinaire est de s'attribuer tout à lui-même; et par là il se fait lui-même son Dieu, secouant le joug de l'autorité souveraine. C'est pourquoi le diable s'étant élevé par une arrogance extraordinaire, les Ecritures ont dit qu'il avait affecté la divinité (*Isa.*, XIV, 14); et Dieu lui-même nous déclare souvent qu'il est un Dieu jaloux, qui ne peut souffrir les superbes (*Exod.*, XXXIV, 14); qu'il rejette les orgueilleux de devant sa face (*Isa.*, XLII, 8); parce que les superbes sont ses rivaux, et veulent traiter d'égal avec lui : par conséquent il est véritable que l'orgueil est le capital ennemi de Dieu.

En effet, n'est-ce pas l'orgueil, chrétiens, qui a soulevé contre lui tout le monde? L'orgueil est premièrement monté dans le ciel où est le trône de Dieu, et lui a débauché ses anges; il a porté jusque dans son sanctuaire le flambeau de rébellion; après, il est descendu dans la terre, et ayant déjà gagné les intelligences célestes, il s'est servi d'elles pour dompter les hommes. Lucifer, cet esprit superbe, conservant sa première audace, même dans les cachots éternels, ne conçoit que de furieux desseins. Il médite de subjuguer l'homme, à cause que Dieu l'honore et le favorise; mais sachant qu'il n'y peut réussir, tant que les hommes demeureront dans la soumission pour leur Créateur, il en fait premièrement des rebelles, afin d'en faire après cela des esclaves. Pour les rendre rebelles, il fallait auparavant les rendre orgueilleux. Il leur inspire donc l'arrogance qui le possède : de là l'histoire de nos malheurs; de là cette longue suite de maux qui affligent notre nature opprimée par la violence de ce tyran.

Enflé de ce bon succès, il se déclare publiquement le rival de Dieu; il abolit son culte par toute la terre; il se fait adorer en sa place par les hommes qu'il a assujettis à sa tyrannie. C'est pourquoi le Fils de Dieu l'appelle *le prince du monde* (*Joan.*, XII, 31), et l'Apôtre, encore plus énergiquement, *le Dieu de ce siècle* (II *Cor.*, IV, 4). Voilà de quelle sorte l'orgueil a armé le ciel et la terre, tâchant d'abattre le trône de Dieu. C'est lui qui est le père de l'idolâtrie : car c'est par l'orgueil que les hommes, méprisant l'autorité légitime, et devenus amoureux d'eux-mêmes, se sont fait des divinités à leur mode. Ils n'ont point voulu de dieux que ceux qu'ils faisaient; ils n'ont plus adoré que leurs erreurs et leurs fantaisies; dignes, certes, d'avoir des dieux de pierre et de bronze, et de servir aux créatures inanimées, eux qui se lassaient du culte du Dieu vivant, qui les avait formés à sa ressemblance. Ainsi toutes les créatures, agitées de l'esprit d'orgueil qui dominait par tout l'univers, faisaient la guerre à leur Créateur avec une rage impuissante.

Elevez-vous, Seigneur; que vos ennemis disparaissent, et que ceux qui vous haïssent soient renversés devant votre face (*Ps.* LXVII, 1). Mais, ô Dieu, de quelles armes vous servez-

(1) Cette victoire me semble plus glorieuse.

vous pour défaire ces escadrons furieux? Je ne vois ni vos foudres, ni vos éclairs, ni cette majesté redoutable devant laquelle les plus hautes montagnes s'écoulent comme de la cire : je vois seulement une chair meurtrie et du sang épanché avec violence, et une mort infâme et cruelle, une croix et une couronne d'épines : c'est tout votre appareil de guerre ; c'est tout ce que vous opposez à vos ennemis. Justement, certes, justement ; et en voici la raison solide, que je vous prie, chrétiens, de considérer.

C'est honorer l'orgueil, que d'aller contre lui par la force; il faut que l'infirmité même le dompte. Ce n'est pas assez qu'il succombe, s'il n'est contraint de reconnaître son impuissance; il faut le renverser par ce qu'il dédaigne le plus. Tu t'es élevé, ô Satan, tu t'es élevé contre Dieu de toute ta force : Dieu descendra contre toi armé seulement de faiblesse, afin de montrer combien il se rit de tes téméraires projets. Tu as voulu être le Dieu de l'homme ; un homme sera ton Dieu : tu as amené la mort sur la terre; la mort ruinera tes desseins : tu as établi ton empire en attachant les hommes à de faux honneurs, à des richesses mal assurées, à des plaisirs pleins d'illusion; les opprobres, la pauvreté, l'extrême misère, la croix, en un mot, détruira ton empire de fond en comble. O puissance de la croix de Jésus !

Les vérités de Dieu étaient bannies de la terre, tout était obscurci par les ténèbres de l'idolâtrie. Chose étrange, mais très-véritable! les peuples les plus polis avaient les religions les plus ridicules; ils se vantaient de n'ignorer rien, et ils étaient si misérables que d'ignorer Dieu. Ils réussissaient en toutes choses jusqu'au miracle : sur le fait de la religion, qui est le capital de la vie humaine, ils étaient entièrement insensés. Qui le pourrait croire, fidèles, que les Egyptiens, les pères de la philosophie; les Grecs, les maîtres des beaux-arts; les Romains, si graves et si avisés, que leur vertu faisait dominer par toute la terre; qui le croirait, qu'ils eussent adoré les bêtes, les éléments, les créatures inanimées, des dieux parricides et incestueux ; que non-seulement les fièvres et les maladies, mais les vices les plus infâmes et les plus brutales des passions eussent leurs temples dans Rome? Qui ne serait contraint de dire en ce lieu, que Dieu avait abandonné à l'erreur ces grands, mais superbes esprits, qui ne voulaient pas le reconnaître, et qu'ayant quitté la véritable lumière, le Dieu de ce siècle les a aveuglés pour ne voir pas des choses si manifestes?

Et le monde et les maîtres du monde, le diable les tenait captifs et tremblants sous de serviles religions, desquelles néanmoins ils étaient jaloux, non moins que de la grandeur de leur république. Qu'y avait-il de plus méchant que leurs dieux ? Quoi de plus superstitieux que leurs sacrifices? Quoi de plus impur que leurs profanes mystères ? Quoi de plus cruel que leurs jeux, qui faisaient parmi eux une partie du culte divin? jeux sanglants et dignes de bêtes farouches, où ils soûlaient leurs faux dieux de spectacles barbares et de sang humain. Cependant tant de philosophes, tant de grands esprits que le bel ordre du monde forçait à reconnaître l'unique Divinité qui gouverne toute la nature, encore qu'ils fussent choqués de tant de désordres, ils n'ont pu persuader aux hommes de les quitter. Avec leurs raisonnements si sublimes, avec leur éloquence toute-puissante, il n'ont pu désabuser les peuples de leurs ridicules cérémonies, et de leur religion monstrueuse.

Mais sitôt que la croix de Jésus a commencé de paraître au monde, sitôt que l'on a prêché la mort et le supplice du Fils de Dieu, les oracles menteurs se sont tus, le règne des idoles a été peu à peu ébranlé, enfin elles ont été renversées : et Jupiter, et Mars, et Neptune, et l'Egyptien Sérapis, et tout ce qu'on adorait dans la terre, a été enseveli dans l'oubli. Le monde a ouvert les yeux pour reconnaître le Dieu créateur, et s'est étonné de son ignorance. L'extravagance du christianisme a été plus forte que la plus sublime philosophie. La simplicité de douze pêcheurs sans secours, sans éloquence, sans art, a changé la face de l'univers. Ces pêcheurs ont été plus heureux que (1) ce fameux Athénien, à qui la fortune, ce lui semblait, apportait les villes prises dans des rets (*Plutar.*, *Vit. parall.*, *p.* 454, *edit. Francof.*, 1599). Ils ont pris tous les peuples dans leurs filets, pour en faire la conquête de Jésus-Christ, qui ramène tout à Dieu par sa croix.

Car vous remarquerez, chrétiens, que, tandis qu'il a conversé parmi nous, encore qu'il fît des miracles extraordinaires, encore qu'il eût à la bouche des paroles de vie éternelle, il a eu peu de sectateurs : ses amis mêmes rougissaient souvent de se voir rangés sous la discipline d'un maître si méprisé. Mais est-il monté sur la croix, est-il mort à ce bois infâme, quelle affluence de peuples (2) accourent à lui ! O Dieu ! quel est ce nouveau prodige? Maltraité et mésestimé dans la vie, il commence à régner après qu'il est mort. Sa doctrine toute céleste, qui devait le faire respecter partout, le fait attacher à la croix ; et cette croix infâme, qui devait le faire mépriser partout, le rend vénérable à tout l'univers. Sitôt qu'il a pu étendre les bras, tout le monde a recherché ses embrassements. Ce mystérieux grain de froment n'est pas plutôt tombé dans la terre, qu'il s'est multiplié par sa propre corruption. Il ne s'est pas plutôt élevé de terre, que, selon qu'il l'avait prédit en son Evangile, *Il a attiré à lui toutes choses* (*Joan.*, XII, 23), et a changé l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste pour enlever tous les cœurs : c'est-à-dire, que le Sauveur est tombé de la croix au sépulcre, et, par un merveilleux contre-coup, tous les peuples sont tombés à ses pieds

Voyez cette affluence de gens qui, de toutes les parties de la terre, accourent à la croix de Jésus ; qui non-seulement se glorifient de porter son nom, mais s'empressent à imiter

(1) Timothée, fils de Conon.
(2) Viennent.

ses souffrances, à être déshonorés pour sa gloire, à mourir pour l'amour de lui. Si quelqu'un parmi les anciens méprisait la mort, on admirait cette fermeté de courage comme une chose presque inouïe. Grâce à la croix de Jésus, ces exemples sont si communs parmi nous, que leur abondance nous empêche de les raconter. Depuis qu'on a prêché un Dieu mort, la mort a eu pour nous des délices : on a vu la vieillesse la plus décrépite et l'enfance la plus imbécile, les vierges tendres et délicates y courir comme à l'honneur du triomphe. C'est pourquoi on disait que les chrétiens étaient un certain genre d'hommes destinés et comme dévoués à la mort. La croix toute-puissante avait familiarisé avec eux ce fantôme hideux qui est l'horreur de toute la nature. Le monde s'est plus tôt lassé de tuer, que les chrétiens n'ont fait de souffrir : toutes les inventions de la cruauté se sont épuisées pour ébranler la foi de nos pères ; toutes les puissances du monde s'y sont employées. Mais, ô aveugle fureur, qui établit ce qu'elle pense détruire ! C'est par la croix que le Roi Jésus a résolu de conquérir tout le monde ; c'est pourquoi il imprime cette croix victorieuse sur le corps de ses braves soldats, en les associant à ses souffrances : c'est par là qu'ils surmonteront tous les peuples ; ils désarmeront leurs persécuteurs par leur patience : les loups à la fin deviendront agneaux, en immolant les agneaux à leur cruauté.

Il faut que la croix de Jésus soit adorée par toute la terre ; son empire n'aura point de bornes, parce que sa puissance n'a point de limites : elle étendra sa domination jusqu'aux provinces les plus éloignées, jusqu'aux îles les plus inaccessibles, jusqu'aux nations les plus inconnues. Quelle joie, en vérité, fidèles, de voir et Barbares et Grecs, et les Scythes et les Arabes, et les Indiens et tous les peuples du monde, faire tous ensemble un nouveau royaume, qui aura pour sa loi l'Evangile, et Jésus pour son chef, et la croix pour son étendard ! Rome même, cette ville superbe, après s'être si longtemps enivrée du sang des martyrs de Jésus ; Rome la maîtresse baissera la tête ; elle portera plus loin ses conquêtes par la religion de Jésus, qu'elle n'a fait autrefois par ses armes ; et nous lui verrons rendre plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pêcheur, qu'au temple de son Romulus.

Vous y viendrez aussi, ô Césars ! Jésus crucifié veut voir abattue à ses pieds la majesté de l'empire. Constantin, ce triomphant empereur, dans le temps marqué par la Providence, élèvera l'étendard de la croix au-dessus des aigles romaines. Par la croix il surmontera les tyrans ; par la croix il donnera la paix à l'empire ; par la croix il affermira sa maison : la croix sera son unique trophée, parce qu'il publiera hautement qu'elle lui a donné toutes ses victoires.

Certes, je ne m'étonne plus, ô Seigneur Jésus, si, peu de temps avant votre mort, vous vous écriiez avec tant de joie que votre heure glorieuse approchait, et que *Le prince du monde allait être bientôt chassé* (*Joan.*, XII, 31). Je ne m'étonne plus si je vous vois dans le palais d'Hérode, et devant le tribunal de Pilate, avec une contenance si ferme, bravant, pour ainsi dire, la pompe de la cour royale et la majesté des faisceaux romains, par la générosité de votre silence. C'est que vous sentiez bien que le jour de votre crucifiement était pour vous un jour de triomphe. En effet, vous avez triomphé, ô Jésus ! et vous menez en triomphe les puissances des ténèbres captives et tremblantes après votre croix. Vous avez surmonté le monde, non par le fer, mais par le bois : *Domuit orbem, non ferro, sed ligno* (*S. Aug.*, *Enar. in Ps.* LIV, *n.* 12, *t.* IV, *p.* 508). Car il était bien digne de votre grandeur de vaincre la force par l'impuissance, et les choses les plus hautes par les plus abjectes, et ce qui est par ce qui n'est pas, comme parle l'Apôtre, et une fausse et superbe sagesse par une sage et modeste folie (I *Cor.*, I, 27, 28). Par ce moyen vous avez fait voir qu'il n'y avait rien de faible en vos mains, et que vous faites des foudres de tout ce qu'il vous plaît employer.

Mais ne vous dirai-je pas, chrétiens, une belle marque que nous a donnée Jésus-Christ, pour nous convaincre très-évidemment que c'est la croix qui a opéré ces merveilles. C'est que, sous le règne de Constantin, dans le temps que la paix fut donnée à l'Eglise, que le vrai Dieu fut reconnu publiquement par toute la terre, que tous les peuples du monde confessèrent la divinité de Jésus, la croix de notre bon Maître, qui n'avait point paru jusqu'alors, fut reconnue par des miracles extraordinaires, dont toute l'antiquité s'est glorifiée. Elle fut exaltée dans un temple auguste à la gloire du Crucifié et à la consolation des fidèles. Est-ce par un événement fortuit que cela s'est rencontré dans ce temps ? Une chose si illustre est-elle arrivée sans quelque ordre secret de la Providence ? Ah ! ne le croyez pas, chrétiens. Et quoi donc ? C'est que tout a fléchi sous le joug du Sauveur Jésus. Les puissances infernales sont confondues ; tout le monde vient adorer le vrai Dieu dans l'Eglise, qui est son temple, et par Jésus-Christ, qui est son pontife.

Paraissez, paraissez, il est temps, ô croix, qui avez fait ces miracles ; c'est vous qui avez brisé les idoles ; c'est vous qui avez subjugué les peuples ; c'est vous qui avez donné la victoire aux valeureux soldats de Jésus, qui ont tout surmonté par la patience. Vous serez gravée sur le front des rois ; vous serez le principal ornement de la couronne des empereurs ; vous serez l'espérance et la gloire des chrétiens qui diront, avec l'apôtre saint Paul, qu'*ils ne veulent jamais se glorifier, si ce n'est en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (*Gal.*, VI, 14) ; à cause que la croix, par la bienheureuse victoire qu'elle a remportée en faisant éclater la toute-puissance divine, a aussi répandu sur nous les trésors de sa miséricorde : c'est ce qui me reste à vous dire en peu de paroles.

SECOND POINT.

Ce nous est, à la vérité, une grande gloire

de servir un Dieu si puissant qu'est celui que nous adorons ; mais c'est particulièrement sa miséricorde qui nous oblige à nous glorifier en lui seul. Qui ne se tiendrait infiniment honoré de voir un Dieu si grand qui met sa gloire à nous enrichir? Et n'est-ce pas nous presser vivement de mettre toute la nôtre à le louer? c'est ce que fait la miséricorde. Ce Dieu qui, par sa toute-puissance, est si fort au-dessus de nous, lui-même par sa bonté daigne se rabaisser jusqu'à nous, et nous communique tout ce qu'il est par une miséricordieuse condescendance. Avouons que cela touche les cœurs, et que s'il est glorieux à la toute-puissance de faire craindre la miséricorde, il ne l'est pas moins à la miséricorde de ce qu'elle fait aimer la puissance.

Car, certes, il y a de la gloire à se faire aimer : c'est pourquoi le grave Tertullien nous enseigne que, dans l'origine des choses, Dieu n'avait que de la bonté, et que sa première inclination, c'est de nous bien faire : *Deus a primordio tantum bonus* (*Lib.* II, *cont. Marc.*, *n.* 11, *pag.* 462). Et la raison qu'il en rend est bien évidente et bien digne d'un si grand homme; car pour bien connaître quelle est la première des inclinations, il faut choisir celle qui se trouvera la plus naturelle, d'autant que la nature est le principe de tout le reste. Or, notre Dieu, chrétiens, a-t-il rien de plus naturel que cette inclination de nous enrichir par la profusion de ses grâces? Comme une source envoie ses eaux naturellement, comme le soleil naturellement répand ses rayons ; ainsi Dieu naturellement fait du bien. Etant bon, abondant, plein de trésors infinis par sa dignité naturelle, il doit être aussi, par nature, bienfaisant, libéral, magnifique.

Quand il te punit, ô impie, la raison n'en est pas en lui-même ; il ne veut pas que personne périsse. C'est ta malice, c'est ton ingratitude qui attire son indignation sur ta tête. Au contraire, si nous voulons l'exciter à nous faire du bien, il n'est pas nécessaire de chercher bien loin des motifs : sa nature, d'elle-même si bienfaisante, lui est un motif très-pressant, et une raison qui ne le quitte jamais. Quand il nous fait du mal, il le fait à cause de nous ; quand il nous fait du bien, il le fait à cause de lui-même. *Ce qu'il est bon, c'est du sien, c'est de son propre fonds*, dit Tertullien, *ce qu'il est juste, c'est du nôtre :* c'est nous qui fournissons par nos crimes la matière à sa juste vengeance : *De suo optimus, de nostro justus* (*De Resurrec. carn.*, *n.* 14, *p.* 388). Il est donc vrai ce que nous disions, que Dieu n'a pu commencer ses ouvrages que par un épanchement général de sa bonté sur les créatures, et que c'est là par conséquent sa plus grande gloire.

Maintenant je vous demande : le Sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, notre pontife, notre avocat, notre intercesseur, pourquoi est-il monté sur la croix ? pourquoi est-il mort sur ce bois infâme ? qu'est-ce que nous en apprend le grand apôtre saint Paul? N'est-ce pas pour renouveler toutes choses en sa personne (*Ephes.*, I, 10; *Col.*, III, 10), pour ramener tout à la première origine, pour reprendre les premières traces de Dieu son Père, et reformer les hommes selon le premier dessein de ce grand ouvrier ? C'est la doctrine du christianisme : donc ce qui a porté le Sauveur à vouloir mourir en la croix, c'est qu'il était touché de ces premiers sentiments de son Père ; c'est-à-dire, ainsi que je l'ai exposé tout à l'heure, de clémence, de bonté, de charité infinie.

En effet, n'est-ce pas à la croix qu'il a présenté devant le trône de Dieu, non point des génisses et des taureaux, mais sa sainte chair formée par le Saint-Esprit; oblation sainte et vivante pour l'expiation de nos crimes ? N'est-ce pas à la croix qu'il a réconcilié toutes choses (*Coloss.*, I, 20), faisant, par la vertu de son sang, la vraie purification de nos âmes? Les hommes étaient révoltés contre Dieu, ainsi que nous le disions dans la première partie ; et d'autre part, la justice divine était prête à les précipiter dans l'abîme en la compagnie des démons, dont ils avaient suivi les conseils et imité la présomption : lorsque tout à coup notre charitable Pontife paraît entre Dieu et les hommes. Il se présente pour porter les coups qui allaient tomber sur nos têtes. Posé sur l'autel de la croix, il répand son sang sur les hommes, il élève à Dieu ses mains innocentes ; *et ainsi pacifiant le ciel et la terre* (*Ibid.*), il arrête le cours de la justice divine, et change une fureur implacable en une éternelle miséricorde.

En suivant l'audace des anges rebelles, nous leur avions vendu nos corps et nos âmes, par un détestable marché; et Dieu sur ce contrat avait ordonné que nous serions livrés en leurs mains : Dieu l'avait prononcé de la sorte par une sentence dernière et irrévocable. Mais qu'a fait le Sauveur Jésus ? *Il a pris*, dit l'apôtre saint Paul, *l'original de ce décret donné contre nous, et il l'a attaché à la croix* (*Ibid*, II, 14). Pour quelle raison ? C'est afin, ô Père éternel, que vous ne puissiez voir la sentence qui nous condamne, que vous ne voyiez le sacrifice qui nous absout ; afin que si vous rappeliez en votre mémoire le crime qui vous irrite, en même temps vous vous souveniez du sang qui vous apaise et vous adoucit. Ainsi a été accompli cet oracle du prophète Isaïe : *Votre traité avec la mort sera annulé, et votre pacte avec l'enfer ne tiendra pas* (*Isa.*, XXVIII, 18) : *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit.* Jésus a rompu ce damnable contrat par une meilleure alliance ; dès là nos espérances se sont relevées : le ciel, qui était de fer pour nous, a commencé de répandre ses grâces sur les misérables mortels; Jésus nous l'a ouvert par sa croix.

C'est pourquoi je la compare à cette mystérieuse échelle qui parut au patriarche Jacob, *où il voyait les anges monter et descendre* (*Genes.*, XXVIII, 12). Que veut dire ceci, chrétiens? N'est-ce pas pour nous faire entendre que la croix de notre Sauveur renoue le commerce entre le ciel et la terre ; que par cette croix les saints anges viennent à nous

comme à leurs frères et leurs alliés, et en même temps nous apprennent que, par la même croix, nous pouvons remonter au ciel avec eux, pour y remplir les places que leurs ingrats compagnons ont laissées vacantes?

Où mettrons-nous donc notre gloire, mes frères, si ce n'est en la croix de Jésus? *Car*, comme dit l'apôtre saint Paul, *si, lorsque nous étions ennemis, Dieu nous a réconciliés par la mort de son Fils unique, maintenant que nous avons la paix avec lui par le sang du Médiateur, comment ne nous comblera-t-il pas de ses dons? Et si, étant pécheurs, Jésus-Christ nous a tant aimés qu'il est mort pour l'amour de nous, maintenant que nous sommes justifiés par son sang*(*Rom.*, V, 8, 9, 10), qui pourrait dire la tendresse de son amour? Or, si Dieu a usé envers nous d'une telle miséricorde pendant que nous étions des rebelles, que ne fera-t-il pas maintenant que, par la croix du Sauveur, nous sommes devenus ses enfants? *Et celui qui nous a donné son Fils unique, que nous pourra-t-il refuser* (*Ibid.*, VIII, 32)?

Pour moi, je vous l'avoue, chrétiens, c'est là toute ma gloire, c'est là mon unique consolation; autrement, dans quel désespoir ne me jetterait pas le nombre infini de mes crimes? Quand je considère le sentier étroit sur lequel Dieu m'a commandé de marcher, et l'incroyable difficulté qu'il y a de retenir dans un chemin si glissant une volonté si volage et si précipitée que la mienne; quand je jette les yeux sur la profondeur immense du cœur humain, capable de cacher dans ses replis tortueux tant d'inclinations corrompues, dont nous n'aurons nous-mêmes nulle connaissance; je frémis d'horreur, fidèles, et j'ai juste sujet de craindre qu'il ne se trouve beaucoup de péchés dans les choses qui me paraissent les plus innocentes. Et quand même je serais très-juste devant les hommes, ô Dieu éternel, quelle justice humaine ne disparaîtra pas devant votre face! *Et qui serait celui qui pourrait justifier sa vie, si vous entriez avec lui dans un examen rigoureux* (*Ps.* CXLII, 2)? Si le grand apôtre saint Paul, après avoir dit avec une si grande assurance qu'*il ne se sent point coupable en lui-même, ne laisse pas de craindre de n'être pas justifié devant vous* (I *Cor.*, IV, 4); que dirai-je, moi misérable, et quels devront donc être les troubles de ma conscience? Mais, ô mon Pontife miséricordieux, mon Pontife fidèle et compatissant à mes maux, c'est vous qui répandez une certaine sérénité dans mon âme. Non, tant que je pourrai embrasser votre croix, jamais je ne perdrai l'espérance; tant que je vous verrai à la droite de votre Père avec une nature semblable à la mienne, portant encore sur votre chair les cicatrices de ces aimables blessures que vous avez reçues pour l'amour de moi, je ne croirai jamais que le genre humain vous déplaise, et la terreur de la majesté ne m'empêchera point d'approcher de (1) l'asile de la miséricorde. Cela me rend certain que vous aurez pitié de mes maux; c'est pourquoi votre croix est toute ma gloire, parce qu'elle est toute mon espérance.

Mais est-il bien vrai, chrétiens, que nous nous glorifions en la croix du Sauveur Jésus? Nos actions ne démentent-elles pas nos paroles? Ne faudrait-il pas dire plutôt que la croix nous est un scandale, aussi bien qu'elle l'a été aux gentils? La croix ne l'est-elle pas un scandale (I *Cor.*, I, 23), à toi qui dédaignes la pauvreté, qui ne peux souffrir les injures, qui cours après les plaisirs mortels, qui fuis tout ce que tu vois à la croix; oubliant que Notre-Seigneur Jésus-Christ a trouvé sa vie dans la mort, et ses richesses dans la pauvreté, et ses délices dans les tourments, et sa gloire dans l'ignominie? L'apôtre saint Paul disait à ceux qui voulaient établir la justice par les œuvres et les cérémonies de la loi, que *si la justice était par la loi, Jésus-Christ était mort en vain*, et que *ce grand scandale de la croix était inutile* (*Gal.*, II, 21; V, 11). Et ne pourrais-je pas dire aujourd'hui, avec beaucoup plus de raison, qu'en vain Jésus-Christ est mort à la croix, puisque n'étant mort qu'afin de nous rendre un peuple agréable à Dieu, nous vivons avec une telle licence, que nous contraignons presque les infidèles à blasphémer le saint nom qui a été invoqué sur nous? En vain Jésus-Christ est mort à la croix pour renverser la sagesse mondaine, si après sa mort on mène toujours une même vie, si l'on applaudit aux mêmes maximes, si l'on met le souverain bonheur dans les mêmes choses. En vain la croix a-t-elle abattu les idoles par toute la terre, si nous nous faisons tous les jours de nouvelles idoles par nos passions déréglées; sacrifiant, non point à Bacchus, mais à l'ivrognerie; non point à Vénus, mais à l'impudicité; non point à Plutus, mais à l'avarice; non point à Mars, mais à la vengeance; et leur immolant, non des animaux égorgés, mais nos esprits remplis de l'esprit de Dieu, et *nos corps qui sont les temples du Dieu vivant, et nos membres qui sont devenus les membres de Jésus-Christ* (I *Cor.*, IV, 19, 15; *Ephes.*, V, 30).

C'est donc une chose trop assurée, que la croix de Jésus n'est pas notre gloire: car si elle était notre gloire, nous glorifierions-nous, comme nous faisons, dans les vanités? Pourquoi pensez-vous que l'apôtre saint Paul ne dise pas en ce lieu qu'il se glorifie en la sagesse de Jésus-Christ, en la puissance de Jésus-Christ, dans les miracles de Jésus-Christ, en la résurrection de Jésus-Christ, mais seulement en la mort et en la croix de Jésus-Christ? A-t-il parlé ainsi sans raison? Ou plutôt ne vous souvenez-vous pas que je vous ai dit, à l'entrée de ce discours, que la croix était un assemblage de tous les tourments, de tous les opprobres et de tout ce qui paraît non-seulement méprisable, mais horrible, mais effroyable à notre raison? C'est pour cela que saint Paul nous dit, qu'*il se glorifie seulement en la croix du Sauveur Jésus* (*Galat.*, VI, 14); afin de nous apprendre l'humilité, afin de nous faire entendre que nous autres chrétiens, nous

(1) L'autel.

n'avons de gloire que dans les choses que le monde méprise.

Et, dites-moi, mes frères, le signe du chrétien, n'est-ce pas la croix? N'est-ce pas par la croix, dit saint Augustin, que l'on bénit, et l'eau qui nous régénère, et le sacrifice qui nous nourrit, et l'onction sainte qui nous fortifie (*In Joan.*, *tract.* CXVIII, *n.* 5, *t.* III, *part.* II, *pag.* 801)? Avez-vous oublié que l'on a imprimé la croix sur vos fronts, quand on vous a confirmés par le Saint-Esprit? Pourquoi l'imprimer sur le front? N'est-ce pas que le front est le siége de la pudeur? Jésus-Christ par la croix a voulu nous durcir le front contre cette fausse honte, qui nous fait rougir des choses que les hommes estiment basses, et qui sont grandes devant la face de Dieu. Combien de fois avons-nous rougi de bien faire? Combien de fois les emplois les plus saints nous ont-ils semblé bas et ravalés? La croix imprimée sur nos fronts nous arme d'une généreuse impudence contre cette lâche pudeur; elle nous apprend que les honneurs de la terre ne sont pas pour nous.

Quand les magistrats veulent rendre les personnes infâmes et indignes des honneurs humains, souvent ils leur font imprimer sur le corps une marque honteuse, qui découvre à tout le monde leur infamie. Vous dirai-je ici ma pensée? Dieu a imprimé sur nos fronts, dans la partie du corps la plus éminente, une marque devant lui glorieuse, devant les hommes pleine d'ignominie; afin de nous rendre incapables de recevoir aucun honneur sur la terre. Ce n'est pas que, pour être bons chrétiens, nous soyons indignes des honneurs du monde; mais c'est que les honneurs du monde ne sont pas dignes de nous. Nous sommes infâmes, selon le monde, parce que, selon le monde, la croix, qui est notre gloire, est un abrégé de toutes sortes d'infamies.

Cependant, comme si le christianisme et la croix de Jésus étaient une fable, nous n'avons d'ambition que pour la gloire du siècle: l'humilité chrétienne nous paraît une niaiserie. Nos premiers pères croyaient qu'à peine les empereurs méritaient-ils d'être chrétiens: les choses à présent sont changées. A peine croyons-nous que la piété chrétienne soit digne de paraître dans les personnes considérables: la bassesse de la croix nous est en horreur; nous voulons qu'on nous applaudisse et qu'on nous respecte.

Mais ma charge, me direz-vous, veut que je me fasse honneur: si on ne respecte les magistrats, toutes choses iront en désordre. Apprenez, apprenez quel usage le chrétien doit faire des honneurs du monde: qu'il les reçoive premièrement avec modestie, connaissant combien ils sont vains: qu'il les reçoive pour la police, mais qu'il ne les recherche pas pour la pompe; qu'il imite l'empereur Heraclius, qui déposa la pourpre, et se revêtit d'un habit de pauvre, pour porter la croix de Jésus. Ainsi, que le fidèle se dépouille de tous les honneurs devant la croix de notre bon maître; qu'il y paraisse comme pauvre, comme nu et comme mendiant; qu'il songe que, par la naissance, tous les hommes sont ses égaux; et que les pauvres, dans le christianisme, sont en quelque façon ses supérieurs. Qu'il considère que l'honneur qu'on lui rend n'est pas pour sa propre grandeur, mais pour l'ordre du monde, qui ne peut subsister sans cela; que cet ordre passera bientôt, et qu'il s'élèvera un nouvel ordre de choses, où ceux-là seront les plus grands, qui auront été les plus gens de bien, et qui auront mis leur gloire en la croix du Sauveur Jésus.

Adorons la croix dans cette pensée; assistons dans cette pensée au saint sacrifice qui se fait en mémoire de la Passion du Fils de Dieu. Fasse Notre Seigneur Jésus-Christ que nous comprenions combien sa croix est auguste, combien glorieuse; puisqu'elle seule est capable de faire éclater sur les hommes la toute-puissance de Dieu, et de répandre sur eux les trésors immenses de sa miséricorde infinie, en leur ouvrant l'entrée à la félicité éternelle. *Amen.*

SECOND SERMON

POUR L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

(Prêché aux nouveaux catholiques.)

SUR LES SOUFFRANCES.

La miséricorde et la justice conciliées en la personne de Jésus-Christ, fondement de son exaltation à la croix. Deux manières différentes dont nous pouvons participer à la croix. Le trouble qu'on nous apporte dans les choses que nous aimons, cause générale de toutes nos peines. Trois différentes façons dont notre âme peut y être troublée. Trois sources de grâces que nous trouvons dans ces trois sources d'afflictions. La croix, un instrument de vengeance à l'égard des impénitents. Terrible état d'une âme qui souffre sans se convertir. Eloge de la foi des nouveaux catholiques: motifs pressants pour les fidèles de les soulager dans leurs besoins.

Exaltari oportet Filium hominis.

Il faut que le Fils de l'homme soit exalté (*Joan.*, III, 14).

Christo confixus sum cruci.

Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ (*Galat.*, II, 19).

Toute l'Ecriture nous prêche que la gloire du Fils de Dieu est dans les souffrances, et que c'est à la croix qu'il est exalté: il n'est rien de plus véritable. Jésus est exalté à la croix par les peines qu'il a endurées; Jésus est exalté à la croix par les peines que nous endurons. C'est, mes frères, sur ce dernier point que je m'arrêterai aujourd'hui, comme sur celui qui me semble le plus fructueux; et je me propose de vous faire voir combien le Fils de Dieu est glorifié dans les souffrances qu'il nous envoie. Mais, chrétiens, ne nous trompons pas dans la gloire qu'il tire de nos afflictions: il y est glorifié en deux manières, dont l'une certainement n'est pas moins terrible, que l'autre est salutaire et glorieuse.

Voici une doctrine importante; voici un grand mystère que je vous propose; et afin

de le bien entendre, venez le méditer au Calvaire, au pied de la croix de notre Sauveur : vous y verrez deux actions opposées que le Père y exerce dans le même temps. Il y exerce sa miséricorde et sa justice ; il punit et remet les crimes ; il se venge et se réconcilie tout ensemble ; il frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes criminels, et en même temps il pardonne aux hommes criminels pour l'amour de son Fils innocent. O justice! ô miséricorde! qui vous a ainsi assemblées? C'est le mystère de Jésus-Christ ; c'est le fondement de sa gloire et de son exaltation à la croix, d'avoir concilié en sa personne ces deux divins attributs, je veux dire, la miséricorde et la justice.

Mais cette union admirable nous doit faire considérer que, comme en la croix de notre Sauveur la vengeance et le pardon se trouvent ensemble, aussi pouvons-nous participer à la croix en ces deux manières différentes, ou selon la rigueur qui s'y exerce, ou selon la grâce qui s'y accorde. Et c'est ce qu'il a plu à Notre-Seigneur de nous faire (1) voir au Calvaire. Nous y voyons, dit saint Augustin, trois hommes en croix : un qui donne le salut, un qui (2) le reçoit, un qui le méprise : *Tres erant in cruce*, *unus salvator, alius salvandus, alius damnandus* (*Enar.* II *in Psal.* XXXIV, *n.* 1, *t.* IV, *pag.* 238). Au milieu, l'auteur de la grâce; d'un côté, un qui en profite; de l'autre côté, un qui la rejette. Discernement terrible et diversité surprenante! Tous deux sont à la croix avec Jésus-Christ, tous deux compagnons de son supplice; mais, hélas! il n'y en a qu'un qui soit compagnon de sa gloire. Ce que le Sauveur avait réuni, je veux dire la miséricorde et la vengeance, ces deux hommes l'ont divisé. Jésus-Christ est au milieu d'eux, et chacun a pris son partage de la croix de Notre-Seigneur. L'un y a trouvé la miséricorde, l'autre les rigueurs de la justice : l'un y a opéré son salut, l'autre y a commencé sa damnation ; la croix a élevé jusqu'au paradis la patience de l'un, la croix a précipité au fond de l'enfer l'impénitence de l'autre. Ils ont donc participé à la croix (3) en deux manières bien différentes ; mais cette diversité n'empêchera pas que Jésus ne soit exalté en l'un et en l'autre, ou par sa miséricorde, ou par sa justice : *Exaltari oportet Filium hominis.*

Apprenez de là, chrétiens, de quelle sorte et en quel esprit vous devez recevoir la croix. Ce n'est pas assez de souffrir; car qui ne souffre pas dans la vie? Ce n'est pas assez d'être sur la croix; car plusieurs y sont comme ce voleur impénitent, qui sont bien éloignés du Crucifié. La croix dans les uns est une grâce ; la croix dans les autres est une vengeance; et toute cette diversité dépend de l'usage que nous en faisons. Avisez donc sérieusement, ô vous, âmes que Jésus afflige, ô vous que ce divin Sauveur a mis sur la croix; avisez sérieusement dans lequel de ces deux états vous voulez (1) y être attachés; et (2) afin que vous fassiez un bon choix, voyez ici en peu de paroles la peinture de l'un et de l'autre, qui fera le partage de ce discours.

(1) Paraître.
(2) Qui doit le recevoir
(3) D'une.

PREMIER POINT.

Pour parler solidement des afflictions, (3) connaissons premièrement quelle est leur nature; et (4) disons, s'il vous plaît, Messieurs, avant toutes choses, que la cause générale de toutes nos peines, c'est le trouble qu'on nous apporte dans les choses que nous aimons. Or, il me semble que nous voyons par expérience que (5) notre âme y peut être troublée en trois différentes façons : ou lorsqu'on lui refuse ce qu'elle désire, ou lorsqu'on lui ôte ce qu'elle possède, ou lorsque, lui en laissant la possession, on l'empêche de le goûter.

Premièrement, on nous inquiète quand on nous refuse ce que nous aimons; car il n'est rien de plus misérable que cette soif, qui jamais n'est rassasiée; que ces désirs toujours suspendus, qui (6) s'avancent éternellement sans rien prendre; que cette fâcheuse agitation d'une âme toujours frustrée de ce qu'elle espère : on ne peut assez exprimer combien elle est travaillée par ce mouvement. Toutefois on l'afflige beaucoup davantage, quand on la trouble dans la possession du bien qu'elle tient déjà entre ses mains; parce que, dit saint Augustin, quand elle possède ce qu'elle a aimé, comme les honneurs, les richesses ou quelque autre chose semblable, elle se l'attache à elle-même par le (7) contentement qu'elle a de l'avoir (*de lib. Arbit.*, *lib.* I, *cap.* 15, *tom.* I, *p.* 583), l'aise qu'elle sent d'en jouir; elle se l'incorpore en quelque façon, si je puis parler de la sorte; cela devient comme une partie de nous-mêmes, ou, pour dire le mot de saint Augustin, comme un membre de notre cœur, *Velut membra animi* (*ibid.*) : de sorte que si l'on vient à nous l'arracher, aussitôt le cœur en gémit, il est comme déchiré et ensanglanté par la violence qu'il souffre.

La troisième espèce d'affliction, qui est si ordinaire dans la vie humaine, ne nous ôte pas entièrement le bien qui nous plaît, mais elle nous traverse de tant de côtés, elle nous presse tellement d'ailleurs, qu'elle ne nous permet pas d'en jouir. Par exemple, vous avez acquis de grands biens : il semble que vous devez être heureux; mais vos continuelles infirmités vous empêchent de goûter le fruit de votre bonne fortune; est-il rien de plus importun? C'est être au milieu d'un jardin, sans avoir la liberté d'en goûter les fruits, non pas même d'en cueillir les fleurs : c'est avoir, pour ainsi dire, la coupe à la main, et n'en pouvoir pas rafraîchir sa bouche, bien que vous soyez pressé d'une soif ardente; et cela vous cause un chagrin extrême. Voilà, Messieurs, comme les trois

(1) Lui appartenir.
(2) Pour faire ce choix avec connaissance.
(3) Il faut connaître.
(4) Remarquez.
(5) Nous pouvons y être troublés
(6) Courent.
(7) La joie.

sources qui produisent toutes nos plaintes; voilà ce qui fait murmurer les enfants des hommes

Mais le fidèle serviteur de Dieu ne perd pas sa tranquillité parmi ces disgrâces, de laquelle de ces trois sources que puissent naître ses afflictions; et quand même elles se joindraient toutes trois ensemble pour remplir son âme d'amertume, il bénit toujours la bonté divine, et il connaît que Dieu ne le frappe que pour exalter en lui sa miséricorde: *Oportet exaltari Filium hominis* (*Joan.*, III, 14): Il faut que le Fils de l'homme soit exalté. En effet, il est véritable; et afin de nous en convaincre, parcourons, je vous prie, en peu de paroles, ces trois sources d'afflictions; sans doute nous y trouverons trois sources de grâces.

Et premièrement, chrétiens, il n'est rien ordinairement de plus salutaire que de nous refuser ce que nous désirons avec ardeur, et je dis même dans les désirs les plus innocents; car pour les désirs criminels, qui pourrait révoquer en doute que ce ne soit un effet de miséricorde, que d'en empêcher le succès? Tu es enflammé de sales désirs, et tu crois qu'on te favorise quand on te laisse le moyen de les satisfaire. Malheureux! c'est une vengeance par laquelle Dieu punit tes premiers désordres, en te livrant justement au sens réprouvé; car si tu étais si heureux, qu'il s'élevât de toutes parts des difficultés contre tes prétentions honteuses, peut-être qu'au milieu de tant de traverses, tes ardeurs insensées se ralentiraient; au lieu que ces ouvertures commodes, et cette malheureuse facilité que tu trouves, précipitent ton intempérance aux derniers excès; tellement qu'à force de t'abandonner à ces funestes appétits que la fièvre excite, de fou tu deviens furieux, et une maladie dangereuse se tourne en une maladie désespérée.

Reconnaissez donc, ô enfants de Dieu, avec quelle miséricorde Dieu nous laisse dans la faiblesse et dans l'impuissance; c'est que ce souverain médecin sait guérir nos maladies de plus d'une sorte. Quelquefois il nous laisse dans un grand pouvoir qu'il réduit à ses justes bornes par une droite volonté; en sorte que celui qui a été maître de transgresser le commandement ne l'a point transgressé: *Qui potuit transgredi, et non est transgressus* (*Eccli.*, XXXI, 10). Quelquefois il se sert d'une autre méthode, et il réduit la volonté en restreignant le pouvoir: *Frenatur potestas ut sanetur voluntas*, dit saint Augustin (*Ad Maced.*, *ep.* CLIII, *cap.* 6, *tom.* II, *pag.* 530). Sa miséricorde, qui nous veut guérir, oppose à nos désirs emportés des difficultés insurmontables: ainsi il nous dompte par la résistance, et, fatigant notre esprit, il nous accoutume à ne vouloir plus ce que nous trouvons impossible.

Mais, Messieurs, si vous trouvez juste qu'il s'oppose aux volontés criminelles, peut-être aussi vous semble-t-il rude qu'il (1) étende cette rigueur jusqu'aux désirs innocents: toutefois ne vous plaignez pas de cette conduite. Un sage jardinier n'arrache pas seulement d'un arbre les branches (1) gâtées, mais il en retranche aussi quelquefois les accroissements superflus. Ainsi Dieu n'arrache pas seulement en nous les désirs qui sont corrompus, mais il coupe quelquefois jusqu'aux inutiles, et la raison de cette conduite est bien digne de sa bonté et de sa sagesse: c'est que celui qui nous a formés, qui connaît les secrets ressorts qui font mouvoir nos inclinations, sait qu'en nous abandonnant sans réserve à toutes les choses qui nous sont permises, nous nous laissons aisément tomber à celles qui sont défendues. Et n'est-ce pas ce que sentait saint Paulin, lorsqu'il se plaint familièrement au plus intime de ses amis: (2) Je fais, dit-il, plus que je ne dois, pendant que je ne prends aucun soin de me modérer en ce que je puis: *Quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat* (*Ad Sever.*, *ep.* XXX, *n.* 3, *pag.* 186). La vertu en elle-même est infiniment éloignée du vice; mais telle est la faiblesse de notre nature, que les limites s'en touchent de près dans nos esprits, et la chute en est bien aisée. Il importe que notre âme ne jouisse pas de toute la liberté qui lui est permise, de peur qu'elle ne s'emporte jusqu'à la licence, et que, s'étant épanchée à l'extrémité, elle ne passe aisément au delà des bornes. C'est donc un effet de miséricorde de ne contenter pas toujours nos désirs, non pas même les innocents: cette croix nous est salutaire.

Mais notre Sauveur va beaucoup plus loin, et cette même miséricorde qui (3) dénie à notre âme ce qu'elle poursuit, lui arrache quelquefois ce qu'elle possède. Chrétien, n'en murmure pas: il le fait par une bonté paternelle, et nous le comprendrions aisément si nous nous savions connaître nous-mêmes. Ne me dis pas, âme chrétienne: Pourquoi m'ôte-t-on cet ami intime? pourquoi un fils, pourquoi un époux qui faisait toute la douceur de ma vie? Quel mal faisais-je en les aimant, puisque cette amitié est si légitime? Non, je ne veux pas entendre ces plaintes dans la bouche d'un chrétien, parce qu'un chrétien ne peut ignorer combien la chair et le sang se mêlent dans les affections les plus légitimes, combien les intérêts temporels, combien de sortes d'inclinations qui naissent en nous de l'amour du monde. Et toutes ces inclinations, ne sont-ce pas, si nous l'entendons, comme autant de petites parties de nous-mêmes qui se détachent du Créateur pour s'attacher à la créature, et que la perte que nous faisons des personnes chères nous apprend à réunir en Dieu seul, comme des lignes écartées du centre? Mais les hommes n'entendent pas combien cette (4) perte leur est salutaire, parce qu'ils n'entendent pas combien ces attachements sont dange-

(1) Refuse souvent les innocentes.

(1) Pourries.

(2) Que son cœur s'est laissé aller à ce qu'il ne fallait pas faire, pendant qu'il ne prenait aucun soin de modérer ce qui était permis.

(3) Refuse.

(4) Médecine.

reux ; ils ne se connaissent pas eux-mêmes, ni la pente qu'ils ont aux biens périssables.

O cœur humain ! si tu connaissais combien le monde te prend aisément, avec quelle facilité tu t'y attaches, combien tu louerais la main charitable qui vient rompre violemment ces liens, en te troublant dans la possession des biens de la terre ! Il se fait en nous, en les possédant, certains nœuds secrets qui nous engagent insensiblement dans l'amour des choses présentes, et cet engagement est plus dangereux en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Oui, le désir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation et du mouvement ; mais la possession assurée, c'est un repos, c'est comme un sommeil ; on s'y endort, on ne le sent pas : c'est pourquoi le divin Apôtre dit que ceux qui amassent de grandes richesses tombent dans de certains lacets invisibles : *Incidunt in laqueum* (I *Tim.*, VI, 9), où le cœur se prend aisément. Il se détache du Créateur par l'amour désordonné de la créature, et à peine s'aperçoit-il de cet attachement excessif. Il faut, chrétiens, le mettre à l'épreuve ; il faut que (1) le feu des tribulations lui montre à se connaître lui-même ; il faut, dit saint Augustin, qu'il apprenne, en perdant ces biens, combien il péchait en les aimant : *Quantum hæc amando peccaverint perdendo senserunt* (*De Civit. Dei*, *lib.* I, *cap.* 10, *tom.* VII, *p.* 11).

Et cela de quelle manière ? Qu'on lui dise que cette maison est brûlée, que cette somme est perdue sans ressource par la banqueroute de ce marchand, aussitôt le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir par combien de fibres secrètes ces richesses tenaient au fond de son cœur, et combien il s'écartait de la droite voie par cet engagement vicieux : *Quantum hæc amando peccaverint, perdendo senserunt.* Il connaîtra mieux par expérience la fragilité des biens de la terre, dont il ne se voulait laisser convaincre par aucun discours : dans le débris des choses humaines il tournera les yeux vers les biens éternels qu'il commençait peut-être à oublier ; ainsi ce petit mal guérira les grands, et sa blessure sera son salut.

Mais si Dieu laisse à ses serviteurs la jouissance des biens (2) du siècle, ce qu'il peut faire de meilleur pour eux, c'est de leur en donner du dégoût, de répandre mille amertumes sur tous leurs plaisirs, de ne leur permettre pas de s'y reposer, de secouer et d'abattre cette fleur du monde qui leur rit trop agréablement, de leur faire naître des difficultés, de peur que cet exil ne leur plaise et qu'ils ne le prennent pour la patrie. Vous voyez donc, ô enfants de Dieu, qu'en quelque partie de sa croix qu'il plaise au Sauveur de vous attacher, soit qu'il vous refuse ce que vous aimiez, soit qu'il vous ôte ce que vous possédiez, soit qu'il ne vous permette pas de goûter les biens dont il vous laisse la jouissance, c'est toujours pour exercer en vous sa miséricorde et exalter sa bonté dans vos afflictions.

(1) Le coup des afflictions lui vienne faire sentir son mal.

(2) Temporels de ce monde.

Oh Dieu ! si je pouvais vous faire comprendre combien elle est glorifiée par vos souffrances, que ce discours serait fructueux, et ma peine utilement employée ! Mais si mes paroles ne le peuvent pas, venez l'apprendre de ce voleur pénitent dont je vous ai d'abord proposé l'exemple. Pendant que tout le monde trahit Jésus-Christ, pendant que tous les siens l'abandonnent, il s'est réservé cet heureux larron pour le glorifier à la croix : sa foi a commencé de fleurir où la foi des disciples a été flétrie : *Tunc fides ejus de ligno floruit, quando discipulorum marcuit* (*S. Aug.*, *lib.* I *de Anima et ejus orig.*, *cap.* 9, *tom.* X. *pag.* 342). Jésus déshonoré par tout le monde n'est plus exalté que par lui seul ; venez profiter d'un si bel exemple, voici un modèle accompli.

Il n'oublie rien, mes frères, de ce qu'il faut faire dans l'affliction : il glorifie Jésus-Christ en autant de sortes qu'il veut être glorifié sur la croix : car voyez premièrement comme il s'humilie par la confession de ses crimes : Pour nous, dit-il, c'est avec justice, puisque nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée : *Et nos quidem juste, nam digna factis recipimus* (*Luc.*, XXIII, 41) ; comme il baise la main qui le frappe, comme il honore la justice qui le punit. C'est là, mes frères, l'unique moyen de la tourner en miséricorde. Mais (1) ce saint larron ne finit pas là : après s'être considéré comme criminel, il se tourne au juste qui souffre avec lui : Mais celui-ci, ajoute-t-il, n'a fait aucun mal : *Hic vero nihil mali gessit* (*Ibid.*). Cette pensée adoucit ses maux : il s'estime heureux dans ses peines de se voir uni avec l'innocent, et cette société de souffrances lui donnant avec Jésus-Christ une sainte familiarité, il lui demande avec foi part en son royaume, comme il lui en a donné en sa croix : *Domine, memento mei cum veneris in regnum tuum* (*Ib.* 42), Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez venu en votre royaume.

Je triomphe de joie, mes frères, mon cœur est rempli de ravissement en voyant la foi de ce saint voleur. Un mourant voit Jésus mourant, et il lui demande la vie ; un crucifié voit Jésus crucifié et il lui parle de son royaume ; ses yeux n'aperçoivent que des croix, et sa foi ne se représente qu'un trône. Quelle foi et quelle espérance ! Si nous mourons, mes frères, nous savons que Jésus-Christ est vivant, et notre foi chancelante a peine toutefois à s'y confier : celui-ci voit mourir Jésus avec lui, et il espère, et il se console, et il se réjouit même dans un si cruel supplice. Imitons un si saint exemple, et si nous ne sommes animés par celui de tant de martyrs et de tant de saints, rougissons du moins, chrétiens, de nous laisser surpasser par un voleur. Confessons nos péchés avec lui, reconnaissons avec lui l'innocence de Jésus-Christ : si nous imitons sa patience, la consolation ne manquera pas : Aujourd'hui, au-

(1) Cet heureux criminel.

jourd'hui, dira le Sauveur, tu seras avec moi dans mon paradis. Ne crains pas : ce sera bientôt; cette vie se passe bien vite, elle s'écoulera comme un jour d'hiver ; le matin et le soir s'y touchent de près ! Ce n'est qu'un jour, ce n'est qu'un moment que la seule infirmité fait paraître long : quand il sera écoulé, tu t'apercevras combien il est court. Aie donc de la patience avec ce larron ; exalte cette rigueur salutaire qui te frappe par miséricorde. Mais si cet exemple ne te touche pas, voici quelque chose de plus terrible qui me reste maintenant à te proposer : c'est la justice, c'est la vengeance qui brise sur la croix les impénitents; c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT.

Nous apprenons par les saintes lettres, que la postérité des impies est un effet de la vengeance de Dieu, et de sa colère qui les poursuit. Oui, lorsqu'ils nagent dans les plaisirs, que tout leur rit, que tout leur succède; cette paix que nous admirons, qui, selon l'expression du Prophète, fait sortir l'iniquité de leur graisse, *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum* (*Ps.* LXXXII, 7), qui les enfle, qui les enivre jusqu'à leur faire oublier la mort, c'est un commencement de vengeance que Dieu exerce sur eux : cette impunité, c'est une peine qui, les livrant aux désirs de leur cœur, leur amasse un trésor de haine en ce jour d'indignation et de fureur implacable.

Si nous voyons dans l'Ecriture que Dieu sait quelquefois punir les impies par une félicité apparente, cette même Ecriture, qui ne ment jamais, nous enseigne qu'il ne les punit pas toujours en cette manière, et qu'il leur fait quelquefois sentir son bras par des misères temporelles. Cet endurci Pharaon, cette prostituée Jézabel, ce maudit meurtrier Achab; et sans sortir de notre sujet, ce larron impénitent et blasphémateur, rendent témoignage à ce que je dis, et nous font bien voir, chrétiens, que ce n'est pas assez d'être sur la croix pour être uni au crucifié. Ainsi cette croix que vous avez vue comme une marque de miséricorde, vous va maintenant être présentée comme un instrument de vengeance, et afin que vous entendiez comme elle a pu sitôt changer de nature, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, qu'encore que toutes les peines soient nées du péché, il y en a néanmoins qui lui peuvent servir de remède.

Je dis que toutes les peines sont nées du péché, et en punissent les déréglements : car sous un Dieu si bon que le nôtre, l'innocence n'a rien à craindre, et elle ne peut jamais espérer qu'un traitement favorable : il est si naturel à Dieu d'être bienfaisant à ses créatures, qu'il ne ferait jamais de mal à personne , s'il n'y était forcé par les crimes. Toutefois il faut remarquer deux sortes de peines : il y a la peine suprême, qui est la damnation éternelle; il y a les peines de moindre importance , comme les afflictions de cette vie : « Toutes deux, dit saint Au« gustin, sont venues du crime, toutes deux « en doivent venger les excès. » Mais il y a cette différence, que la damnation éternelle est un effet de pure vengeance et ne peut jamais nous tourner à bien; au lieu que les afflictions temporelles sont mêlées de miséricorde, et peuvent être employées à notre salut, suivant l'usage que nous en faisons : C'est pourquoi, dit le même saint, toutes les croix que Dieu nous envoie peuvent aisément changer de nature, selon la manière dont on les reçoit : il faut considérer, non ce que l'on souffre, mais dans quel esprit on le souffre : *Non qualia, sed qualis quisque patiatur* (*De Civit. Dei. lib.* I, *cap.* VIII, *tom.* VII, *p.* 8). Ce qui était la peine du péché étant sanctifié par la patience, est tourné à l'usage de la vertu; « et le supplice du cri« minel devient le mérite de l'homme de « bien : » *Fit justi meritum etiam supplicium peccatoris* (*Ibid., lib.* XIII, *cap.* IV, *p.* 328).

S'il est ainsi, chrétiens, permettez que je m'adresse à l'impie qui souffre sans se convertir, et que je lui fasse sentir, s'il se peut, qu'il commence son enfer dès ce monde; afin qu'ayant horreur de lui-même, il retourne à Dieu par la pénitence. Et afin de le presser par de vives raisons; car il faut, si nous le pouvons, convaincre aujourd'hui sa dureté; disons en peu de mots : Qu'est-ce que l'enfer? L'enfer, chrétiens, si nous l'entendons, c'est la peine sans la pénitence. Ne vous imaginez pas, chrétiens, que l'enfer soit seulement ces ardeurs brûlantes. Il y a deux feux dans l'Ecriture, un feu qui purge : *Opus probabit ignis* (I *Cor.*, III, 12) : Le feu éprouvera l'ouvrage de chacun; un feu qui consume et qui dévore, *Cum igne devorante, ignis non exstinguetur* (*Isa.*, XXXIII, 14; LXVI, 24). La peine avec la pénitence, c'est un feu qui purge; la peine sans la pénitence, c'est un feu qui consume; et tel est proprement le feu de l'enfer. C'est pourquoi les afflictions de la vie sont un feu où se purgent les âmes pénitentes : *Salvus erit, sic tamen quasi per ignem* (I *Cor.*, III, 15) : « Il sera « sauvé, quoiqu'en passant par le feu : » il en est ainsi des âmes du purgatoire. Elles se nettoyent dans ce feu; parce que la peine est jointe aux sentiments de la pénitence qu'elles ont emportée en sortant du monde; *quasi per ignem.* Par conséquent, concluons que la peine sanctifiée par la pénitence nous est un gage de miséricorde; et concluons aussi au contraire que le caractère propre de l'enfer, c'est la peine sans la pénitence.

Si vous voulez voir, chrétiens, des peintures de ces gouffres éternels, n'allez pas chercher bien loin ni ces fourneaux ardents, ni ces montagnes ensoufrées qui vomissent des tourbillons de flammes, et qu'un ancien appelle des cheminées de l'enfer, *Ignis inferni fumariola* (*Tertul., de Pœnit., n.* 12, *p.* 148). Voulez-vous voir une vive image de l'enfer et d'une âme damnée; regardez un pécheur qui souffre et qui ne se convertit pas? Tels étaient ceux dont David parle comme d'un prodige, que Dieu avait dissipés, nous dit ce prophète, et qui n'étaient pas touchés de componction, *Dissipati sunt, nec compuncti*

(*Ps.* XXXIV, 16) : serviteurs rebelles et opiniâtres, qui se révoltent même sous la verge; (1) abattus et non corrigés, atterrés et non humiliés, châtiés et non convertis (*Apoc.* XVI, 10, 11). Tel était le déloyal Pharaon, dont le cœur s'endurcissait tous les jours sous les coups incessamment redoublés de la vengeance divine; tels sont ceux dont il est écrit dans l'Apocalypse, que Dieu les ayant frappés d'une plaie horrible, de rage ils mordaient leurs langues, blasphémaient le Dieu du ciel, et ne faisaient point pénitence. Tels hommes ne sont-ils pas des damnés qui commencent leur enfer dès ce monde?

Et il ne faut pas dire : Nous souffrons. Il y en a que la croix précipite à la damnation avec ce larron endurci : au lieu de se corriger par la pénitence, et de s'irriter contre eux-mêmes, (2) et de faire la guerre à leurs crimes, ils s'irritent contre le Dieu du ciel; ils se privent des biens de l'autre vie; on leur arrache ceux de celle-ci : si bien qu'étant frustrés de toutes parts, pleins de rage et de désespoir, et ne sachant à qui s'en prendre, ils élèvent contre Dieu leur langue insolente, par leurs murmures et par leurs blasphèmes : et il semble, dit Salvien, que leurs fautes se multipliant avec leurs supplices, la peine même de leurs péchés soit la mère de nouveaux crimes : *Ut putares pœnam ipsorum criminum, quasi matrem esse vitiorum* (*De gubernat. Dei, lib.* VI, *n.* 13, *p.* 140).

Ah! mes frères, ils vous font horreur, ces damnés vivant sur la terre; vous ne les pouvez supporter, vous détournez vos yeux de dessus leurs crimes; mais détournez-en plutôt votre cœur, et recourez à Dieu par la pénitence. Eveillez-vous enfin, ô pécheurs, du moins quand Dieu vous frappe par des maladies, par la perte de vos biens ou de vos amis : joignez aux peines que vous endurez la conversion de vos âmes; et cette croix que Dieu vous envoie, qui maintenant vous est un supplice, vous deviendra un salutaire avertissement et un gage infaillible de miséricorde. Jusqu'à quand fermerez-vous vos oreilles, jusqu'à quand endurcirez-vous vos cœurs contre la voix de Dieu qui vous parle, et contre sa main qui vous frappe? Abaissez-vous sous son bras puissant; et portez la croix qu'il vous (3) met sur les épaules, avec l'humilité et dans les sentiments de la pénitence.

Vous particulièrement, mes chers frères, sainte et bienheureuse conquête, nouveaux enfants de l'Eglise, qu'elle se glorifie d'avoir retirés au centre de son unité et au sein de sa charité ; je n'ignore pas les tourments que la haine irréconciliable de vos adversaires, que le cruel abandonnement et l'injuste persécution de vos proches vous font endurer; mais soutenez tout par la patience : c'est une espèce de martyre que vous souffrez pour la foi que vous avez embrassée. Dieu

(1) Frappés.
(2) Et contre leurs crimes.
(3) Impose.

veut épurer votre charité par l'épreuve des afflictions : ce ne lui est pas assez, mes chers frères, de vous avoir arrachés au diable par la foi, s'il ne vous en faisait (1) triompher par la constance : il ne veut pas seulement que vous échappiez, mais encore que vous surmontiez vos ennemis. Non content de vous appeler au salut par la profession de la foi, il vous invite encore à la gloire par le combat; et il veut apporter le comble au bonheur d'être délivrés, par l'honneur d'être couronnés. C'est votre gloire devant Dieu, mes frères, de sceller votre foi par vos souffrances ; et la pauvreté où vous êtes, rend un témoignage honorable à l'amour que vous avez pour l'Eglise.

Mais, chrétiens, ce qui fait leur gloire, c'est cela même qui fait notre honte. Il leur est glorieux de souffrir; mais il nous est honteux de le permettre. Leur pauvreté rend témoignage pour eux et contre nous : l'honneur de leur foi, c'est la conviction de notre dureté. Sera-t-il dit, mes frères, qu'ils seront venus à notre unité y chercher leurs véritables frères dans les véritables enfants de l'Eglise, pour être abandonnés de leur secours; et que nos adversaires nous reprocheront qu'on a soin assez d'attirer les leurs, mais qu'on les laisse en proie à la misère ? d'où jugeant de la vérité de notre foi par notre charité, ô jugement injuste, mais trop ordinaire parmi eux, ils blasphémeront contre l'Eglise ! et notre insensibilité en sera la cause. Mes frères, qu'il n'en soit pas de la sorte : pendant qu'ils souffrent pour notre foi, soutenons-les par nos charités.

Ceux qui ont souffert pour la foi, ce sont ceux que la sainte Eglise a toujours recommandés avec plus de soin. Les martyrs étant dans les prisons, les chrétiens y accouraient en foule : quelque garde que l'on posât devant les prisons, la charité des fidèles pénétrait partout. Toute l'Eglise travaillait pour eux, et croyait que (2) leurs souffrances honorant l'Eglise en sa foi, il n'y avait rien de plus nécessaire que les autres, qui étaient libres, les honorassent par la charité. Ailleurs on leur prêchait une discipline sévère; il semblait qu'il n'y eût que dans les prisons où il fût permis de les traiter délicatement, ou du moins de relâcher quelque chose de l'austérité ordinaire. Il s'y coulait même des païens, et nous en avons des exemples dans l'antiquité : ainsi la charité des fidèles rendait les prisons délicieuses. Pourquoi tant de zèle? Ils croyaient par ce moyen professer la foi et participer au martyre ; se ressouvenant de ceux qui étaient dans les chaînes, comme s'ils eussent été eux-mêmes enchaînés *Vinctorum tamquam simul vincti* (*Hebr.* XIII, 23); ils croyaient s'enchaîner avec les martyrs.

C'est par la croix et par les souffrances que la confession de foi doit être scellée. C'est ce qui fait dire à Tertullien que la foi est obligée au martyre, *Debitricem martyrii fidem* (*Scorp.*, *n.* 8, *p.* 625) : par où il veut dire, si je ne me trompe, que cette grande

(1) Les victorieux.
(2) Souffrant pour la foi commune.

soumission à croire les choses incroyables ne peut être mieux confirmée qu'en se soumettant aussi à en souffrir de pénibles et de difficiles, et qu'en captivant son corps pour rendre un témoignage ferme et vigoureux à ces bienheureuses chaînes par lesquelles la foi captive l'esprit. C'est pourquoi, après avoir fait faire aux nouveaux catholiques leur profession de foi, on les met dans une maison dédiée à la croix.

Mes frères, accourez donc en ce lieu : ceux qui y sont retirés ne se comparent pas aux martyrs, mais néanmoins c'est pour la foi qu'ils endurent. Ils ne sont pas liés dans des prisons, mais néanmoins ils portent leurs chaînes ; *Vinctos in mendicitate et ferro* (*Ps.* CVI, 18) ; non chargés de fers, mais bien par la pauvreté. Venez leur aider à porter leur croix : car qu'attendez-vous, chrétiens ? quoi ! que la misère et le désespoir les contraignent à jeter les yeux du côté du lieu d'où ils sont sortis, et à se souvenir de l'Egypte ! O Dieu, détournez de nous un si grand malheur. Ils ne le feront pas, chrétiens ; ils sont trop fermes, ils sont trop fidèles : mais combien toutefois sommes-nous coupables de les exposer à ce péril ?

Ouvrez donc vos cœurs, je vous en conjure par la croix que vous adorez, ouvrez vos cœurs et ouvrez vos mains sur les nécessités de cette maison et sur la pauvreté extrême de ceux qui l'habitent : abandonnés des leurs, qu'ils ont quittés pour le Fils de Dieu, ils n'ont plus de secours qu'en vous. Recevez-les, mes frères, avec des entrailles de miséricorde ; honorez en eux la croix de Jésus : ils la portent avec patience, je leur rends aujourd'hui ce témoignage ; mais ils ne la portent pas néanmoins sans peine : rendez-la-leur du moins supportable par l'assistance de vos charités ; et que j'apprenne en sortant d'ici que les paroles que je vous adresse, ou plutôt que toute l'Eglise et Jésus-Christ même vous adressent en leur faveur par mon ministère, n'auront pas été un son inutile.

O joie, ô consolation de mon cœur ! si vous me donnez cette joie et cette sensible consolation, je prierai ce divin Sauveur, qui souffre avec eux, et qui souffre en eux, qu'il répande sur vous les siennes, qu'il vous aide à porter vos croix comme vous aurez prêté vos mains charitables pour aider ces nouveaux enfants de l'Eglise à porter la leur plus facilement ; et enfin que pour les aumônes que vous aurez semées en ce monde, il vous rende en la vie future la moisson abondante qu'il nous a promise. *Amen.*

PRÉCIS D'UN SERMON

SUR LE MÊME SUJET.

Tous les mystères et tous les attraits de la grâce renfermés dans la croix.

Cum exaltaveritis Filium hominis, tunc cognoscetis quia ego sum.

Quand vous aurez élevé en haut le Fils de l'homme, vous connaîtrez qui je suis. (*Joan.*, VIII, 28.)

Elevons donc nos esprits et nos cœurs, afin de connaître Jésus : on voit par ce qui précède ces paroles, que les hommes ne voulaient point connaître Jésus, et qu'il ne les jugeait pas dignes qu'il se fît connaître. Ils lui demandent : *Tu quis es* (*Joan.*, VIII.) ? Et qui êtes-vous ? Il l'avait dit cent fois, et il l'avait confirmé par tant de miracles ! ils lui demandent encore, Qui êtes-vous ? comme si jamais ils n'en avaient ouï parler ; parce qu'ils ne croyaient pas en sa parole, ni au témoignage que son Père lui rendait. Il ne veut donc pas s'expliquer, et il leur répond d'une manière si obscure, qu'elle fatigue tous les interprètes. *Principium qui et loquor vobis* (*Ibid.*) ; Je suis le principe de toutes choses, moi-même qui vous parle : discours ambigu et sans suite ; mais il ne les laissait pas sans instruction. Vous ne me connaissez pas, parce que vous ne voulez pas me connaître : quand vous m'aurez exalté, vous connaîtrez qui je suis.

Allons donc à la croix ; nous y trouverons qui est Jésus : le Fils de Dieu et le Rédempteur du monde ; le roi, le vainqueur et le conquérant du monde ; le docteur et le modèle du monde : (nous y trouverons réunis) tous ses mystères, tous les attraits de sa grâce, tous ses préceptes.

Il ne fallait rien moins qu'un Dieu pour nous racheter, (qui pût) descendre de l'infinie grandeur à l'infinie bassesse : *Humiliavit semetipsum* (*Philip.*, II, 8) ; Il s'est rabaissé lui-même. On ne peut pas abaisser ni humilier un ver de terre, un néant ; mais le Fils de Dieu qui n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu, s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature du serviteur : *Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit, formam servi accipiens* (*Ibid.*, 6. 7). Car Dieu était en Jésus-Christ, se réconciliant le monde : *Deus erat in Christo mundum sibi reconcilians* (II, *Cor.*, V, 19).

Il fallait donc (un fils de l'homme) qui fût Fils de Dieu : aussi ce centurion, qui vit les prodiges qui s'opérèrent à la mort du Sauveur, s'écria-t-il : *Filius Dei erat iste* (*Matt.*, XXVII, 54), Cet homme était vraiment Fils de Dieu. Les impies disent : *Si Filius Dei es, descende de cruce :* Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix : au contraire, qu'il y meure pour être le Rédempteur ; vraiment c'était le Fils de Dieu.

J'ai dit que nous trouverons à la croix l'attrait (qui nous gagne au Père) ; car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium unigenitum daret* (*Joan.*, III, 16). (La croix nous présente) le conquérant du monde : *Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* (*Ibid.*, XII, 32). Et pour moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. *Nemo potest venire ad me, nisi Pater, qui misit me, traxerit eum* (*Ibid.*, VI, 44) : Personne ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire. (De la croix découle) ce parfum et ce baume (céleste, qui adoucit toutes nos peines, et nous fait marcher avec un saint transport). *Trahe me; post te curremus in odorem unguentorum tuorum* (*Cant.*, I, 3) : Entraî-

nez-moi : nous courrons après vous à l'odeur de vos parfums. Suavité, chaste délectation, attrait immortel, plaisir céleste et sublime.

La croix en est la source, et elle nous les fait éprouver à mesure que nous nous unissons à elle plus intimement. Rien de plus doux, de plus aimable que le règne du Sauveur; c'est par les charmes de sa beauté et l'éclat de sa majesté, dont il se sert comme d'un arc pour soumettre ceux qui lui sont opposés, qu'il triomphe de nos résistances : *Specie tua et pulchritudine tua intende* (*Ps.* XLIV, 5). Quand il commence à vous appeler, dites-lui : *Prospere procede*, avancez-vous et combattez avec succès. Quand il livre le combat et attaque vos passions, demandez-lui qu'il établisse son règne sur vos cœurs ; *Et regna*.

Le docteur, (le juge du monde paraît à la croix) : *Nunc judicium est mundi* (*Joan.*, XII, 31) : C'est maintenant que le monde va être jugé. Tout est ramassé dans la croix ; (elle est un symbole abrégé du christianisme.

Ah ! cette pécheresse, ah ! Marie, sœur du Lazare, baisent ses pieds ; avec quelle tendresse ! Les parfums, les larmes, les cheveux, tout (est employé à exprimer les sentiments de leur cœur) ; mais ses pieds n'étaient point encore percés, ni devenus une source intarissable d'amour. Venez, adorons-le ; prosternons-nous et pleurons devant le Seigneur qui nous a créés : *Venite ; adoremus, et procidamus : ploremus coram Domino qui fecit nos* (*Ps.* XCIV, 6).

PREMIER SERMON

POUR LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

SUR LES GRANDEURS DE MARIE.

Marie, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies. Raisons qui doivent nous convaincre que Jésus Christ a fait Marie innocente dès le premier jour de sa vie : qu'est-ce qui la distingue de Jésus ? L'union très-étroite de Marie avec Jésus, principe des grâces dont elle est remplie. Cette union commencée en elle par l'esprit et dans le cœur. La charité de Marie, un instrument général des opérations de la grâce. Avec quelle efficace elle parle pour nous au cœur de Jésus. Charité dont nous devons être animés, pour réclamer son intercession.

Nox præcessit, dies autem appropinquavit.
La nuit est passée, et le jour s'approche (*Rom.*, XIII, 12).

Ni l'art, ni la nature, ni Dieu même, ne produisent pas tout à coup leurs grands ouvrages ; ils ne s'avancent que pas à pas. On crayonne avant que de peindre, on dessine avant que de bâtir, et les chefs-d'œuvre sont précédés par des coups d'essai. La nature agit de la même sorte ; et ceux qui sont curieux de ses secrets savent qu'il y a de ses ouvrages où il semble qu'elle se joue, ou plutôt qu'elle exerce sa main pour faire quelque chose de plus achevé. Mais ce qui est de plus admirable, c'est que Dieu observe la même conduite, et il nous le fait paraître principalement dans le mystère de l'Incarnation : c'est le miracle de sa sagesse, c'est le grand effort de sa puissance : aussi nous dit-il que pour l'accomplir, il remuera le ciel et la terre; *Adhuc modicum, et ego commovebo cœlum et terram* (*Agg.*, II, 7) : c'est son œuvre par excellence, et son prophète l'appelle ainsi : *Domine, opus tuum.* Mais encore qu'il ne doive paraître qu'au milieu des temps, *In medio annorum vivifica illud* (*Habac.* III, 2), il n'a pas laissé de commencer dès l'origine du monde. Et la loi de nature, et la loi écrite, et les cérémonies, les sacrifices, et le sacerdoce, et les prophéties, n'étaient qu'une ébauche de Jésus-Christ, *Christi rudimenta*, disait un ancien ; et il n'est venu à ce grand ouvrage que par un appareil infini d'images et de figures, qui lui ont servi de préparatifs. Mais le temps étant arrivé, l'heure du mystère étant proche, il médite quelque chose de plus excellent : il (1) forme la bienheureuse Marie, pour nous représenter plus au naturel Jésus-Christ, qu'il devait envoyer bientôt, et il en rassemble tous les plus beaux traits en (2) celle qu'il destinait pour être sa mère. (3) Je sais que cette matière est très-difficile à traiter ; mais il n'est rien d'impossible à celui qui espère en Dieu : demandons-lui ses lumières par l'intercession de cette Vierge, que je saluerai avec l'ange, en disant, *Ave*.

Je commencerai ce discours par une belle méditation de Tertullien, dans le livre qu'il a écrit de la Résurrection de la chair. Ce grave et (4) célèbre écrivain considérant de quelle manière Dieu a formé l'homme, témoigne être assez étonné de l'attention qu'il y apporte. Représentez-vous, nous dit-il, de la terre humide dans les mains de ce divin artisan; voyez avec quel soin il la manie, comme il l'étend, comme il la (5) prépare, avec quel art et quelle justesse il en tire les linéaments; en un mot, comme il s'affectionne et s'occupe tout entier à cet ouvrage : *Recogita totum illi Deum occupatum ac deditum* (*De Resur. carn.*, *n.* 67, *pag.* 383). Il admire cette application de l'Esprit de Dieu sur une matière si méprisable; et ne pouvant s'imaginer qu'il fallût employer tant d'art ni tant d'industrie à ramasser de la poussière et à remuer de la boue, il conclut que Dieu regardait plus loin, et qu'il visait à quelqu'œuvre plus considérable; et afin de vous expliquer toute sa pensée : Cette œuvre, dit-il, c'était Jésus-Christ; et Dieu, en formant le premier homme, songeait à nous (6) tracer ce Jésus qui devait un jour naître de sa race : c'est pour cela, poursuit-il, qu'il (7) s'affectionne si sérieusement à cette besogne; parce que, voici ses paroles : Dans cette boue qu'il ajuste, il pense à nous donner une vive image de son Fils qui se doit faire homme. *Quodcumque limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus* (*Ibid*).

(1) Fait naître.
(2) Cette Vierge naissante.
(3) Voilà, Messieurs, quelqu'idée du mystère que j'ai à traiter : Dieu me veuille donner ses lumières pour exécuter ce dessein par les prières, etc.
(4) Illustre.
(5) Dispose.
(6) Exprimer.
(7) S'attache.

Sur ces belles paroles de Tertullien, voici la réflexion que je fais, et que je vous prie de peser attentivement. S'il est ainsi, mes frères, que dès l'origine du monde, Dieu en créant le premier Adam, pensât à tracer en lui le second; si c'est en vue du Sauveur Jésus qu'il forme notre premier père avec tant de soin; parce que son Fils en devait sortir, après une si longue suite de siècles et de générations interposées; aujourd'hui que je vois naître l'heureuse Marie qui le doit porter dans ses entrailles, n'ai-je pas plus de raison de conclure que Dieu, en créant ce divin enfant, avait sa pensée en Jésus-Christ, et qu'il ne travaillait que pour lui? *Christus cogitabatur*. Ainsi ne vous étonnez pas, Chrétiens, ni s'il l'a formée avec tant de soin, ni s'il l'a fait naître avec tant de grâces : c'est qu'il ne l'a formée qu'en vue du Sauveur. Pour la rendre digne de son fils, il la tire sur son fils même; et devant nous donner bientôt son Verbe incarné, il nous (1) fait déjà paraître aujourd'hui, en la nativité de Marie, un Jésus-Christ ébauché, si je puis parler de la sorte; un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies : *Christus cogitabatur homo futurus* (*Rom.*, XIII, 12). C'est pourquoi j'applique à cette naissance ces beaux mots du divin Apôtre : *Nox præcessit, dies autem appropinquavit :* La nuit est passée, et le jour s'approche. Oui, mes frères, le jour approche; et encore que le soleil ne paraisse pas, nous en voyons déjà une expression en la nativité de Marie.

J'admire trois choses en notre Sauveur, l'exemption de péché, la plénitude de grâces, une source inépuisable de charité (2) pour notre nature : voilà les trois rayons de notre soleil, par lesquels il dissipe toutes nos ténèbres. Car il fallait que Jésus fût innocent pour (3) nous purifier de nos crimes : il fallait qu'il fût plein de grâces pour enrichir notre pauvreté : il fallait qu'il fût tout brûlant d'amour, pour entreprendre la guérison de nos maladies. Ces trois qualités excellentes sont les marques inséparables, et les traits vifs et naturels par lesquels on reconnaît le Sauveur; et Dieu qui a formé la très-sainte Vierge sur cet admirable exemplaire, nous en fait voir en elle un écoulement. Ainsi, mes frères, réjouissons-nous, et disons avec l'Apôtre : « La nuit est passée, et le jour approche : » il approche ce beau, ce bienheureux, cet illustre jour qu'on promet depuis si longtemps à notre nature; il approche; les ténèbres fuient, nous jouissons déjà de quelque lumière, le jour de Jésus-Christ se commence; parce qu'ainsi que nous avons dit, encore qu'on ne voie pas le soleil, on voit déjà ses plus clairs rayons reluire par avance en Marie naissante, je veux dire l'exemption de péché, la plénitude de grâces, une (4) source incomparable de charité pour tous les pécheurs, c'est-à-dire, pour tous les hommes. Voilà, messieurs, les trois beaux rayons que le fils de Dieu envoie sur Marie. Ils n'ont toute leur force entière qu'en Jésus-Christ seul : en lui seul ils font un plein jour, qui éclaire parfaitement la nature humaine; mais ils font en la sainte Vierge une pointe du jour agréable, qui commence à la réjouir; et c'est à cette joie sainte et fructueuse que je vous invite par ce discours.

(1) Donne déjà par avance.
(2) La charité ardente.
(3) Faire l'expiation.
(4) Tendresse.

PREMIER POINT.

Il n'y a rien de plus touchant dans l'Evangile, que cette manière douce et charitable dont Dieu traite ses ennemis réconciliés, c'est-à-dire, les pécheurs convertis. Il ne se contente pas d'effacer nos taches et de laver toutes nos ordures : c'est peu à sa bonté infinie, de faire que nos péchés ne nous nuisent pas; il veut même qu'ils nous profitent : il en fait naître tant de bien pour nous, qu'il nous contraint, si je l'ose dire, de bénir nos fautes et de crier avec l'Eglise : O heureuse coulpe! *O felix culpa* (*Rom.*, V. 20)! Sa grâce dispute contre nos péchés à qui emportera le dessus; et il se plaît même, dit saint Paul, de faire abonder la profusion de ses grâces par-dessus l'excès de notre malice. Bien plus, et voici ce qu'il y a de plus surprenant, il reçoit avec tant d'amour les pécheurs réconciliés, que l'innocence la plus parfaite, mon Dieu, permettez-moi de le dire, aurait en quelque sorte sujet de s'en plaindre, ou du moins d'en avoir de la jalousie : il les traite si doucement, que pourvu qu'on y ait regret, on n'a presque plus de sujet d'y avoir regret. Une de ses brebis s'écarte de lui; toutes les autres (1), qui demeurent fermes, semblent lui être beaucoup moins chères qu'une seule qui s'est égarée; *Grex, una carior non erat*, dit Tertullien (*De Pœnit.*, *n.* 8, *p.* 146); et (2) sa miséricorde est plus attendrie sur le prodigue qu'il a retrouvé, que sur son aîné toujours fidèle; *Cariorem senserat quem lucrifecerat* (*Ibid*).

S'il est ainsi, mes frères, ne semble-t-il pas que nous devons dire que les pécheurs pénitents l'emportent par-dessus les justes qui n'ont pas péché, et la justice rétablie par-dessus l'innocence toujours conservée? Toutefois il n'en est pas de la sorte. Il n'est pas permis de douter que l'innocence ne soit toujours privilégiée : et pour ne pas parler maintenant de toutes ses autres prérogatives, n'est-ce pas assez pour sa gloire que Jésus-Christ l'ait choisie? Voyez en quels termes l'apôtre saint Paul publie l'innocence de son divin Maître : *Talis decebat ut esset nobis Pontifex* (*Hebr.*, VII, 26) : Il fallait que nous eussions un pontife saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, élevé au-dessus des cieux, et qui n'ait pas besoin d'offrir des victimes pour ses propres fautes; mais qui étant la sainteté même, fasse l'expiation des péchés. Et s'il est ainsi, chrétiens, que le Fils de Dieu ait pris l'innocence pour son partage, ne devons-nous pas confesser qu'il faut qu'elle soit sa bien-aimée?

(1) Le troupeau tout entier qui demeure ferme, ne lui est pas tant à cœur, que cette unique brebis qui s'égare.
(2) Son cœur est plus attendri.

Non, mes frères, ne croyez pas que ces mouvements de tendresse qu'il ressent pour les pécheurs pénitents, les préfèrent à la sainteté qui ne se serait jamais souillée dans le crime. On goûte mieux la santé quand on relève tout nouvellement d'une maladie; mais on ne laisse pas d'estimer bien plus le repos d'une forte constitution, que l'agrément d'une santé qui se rétablit. Il est vrai que les cœurs sont saisis d'une joie soudaine de la grâce inopinée d'un beau jour d'hiver, qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde; mais on ne laisse pas d'aimer beaucoup plus la constante sérénité d'une saison plus bénigne. Ainsi, messieurs, s'il nous est permis de juger des sentiments du Sauveur par l'exemple des sentiments humains, il caresse plus tendrement les pécheurs récemment convertis, qui sont sa nouvelle conquête; mais il aime toujours avec plus d'ardeur les justes qui sont ses anciens amis : ou, si vous voulez que nous raisonnions de cette conduite de sa miséricorde par des principes plus hauts, disons, mais disons en un mot, car il faut venir à notre sujet, qu'autres sont les sentiments de Jésus, selon sa nature divine et en qualité de Fils de Dieu, autres sont les sentiments du même Jésus, selon sa dispensation en la chair et en qualité de Sauveur des hommes : cette distinction de deux mots nous développera tout ce mystère.

Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, étant la sainteté essentielle, quoiqu'il se plaise de voir à ses pieds un pécheur qui retourne à la bonne voie, il aime toutefois d'un amour plus fort l'innocence qui ne s'est jamais démentie : comme elle s'approche de plus près de sa sainteté infinie, et qu'elle l'imite plus parfaitement, il l'honore d'une familiarité plus étroite; et quelque grâce qu'aient à ses yeux les larmes d'un pénitent, elles ne peuvent jamais égaler les chastes agréments d'une sainteté toujours fidèle. Tels sont les sentiments de Jésus selon sa nature divine : mais, mes frères, il en a pris d'autres pour l'amour de nous, quand il s'est fait notre Sauveur. Ce Dieu donne la préférence aux innocents; mais, chrétiens, réjouissons-nous : ce Sauveur miséricordieux est venu chercher les coupables; il ne vit que pour les pécheurs, parce que c'est pour les pécheurs qu'il est envoyé.

Ecoutez comme il nous explique le sujet de sa légation : *Non veni vocare justos* (*Matt.*, IX, 13) : Je ne suis pas venu pour chercher les justes, parce que, quoiqu'ils soient les plus estimables et les plus dignes de mon amitié, ma commission ne s'étend pas là. Comme Sauveur, je dois chercher ceux qui sont perdus; comme médecin, ceux qui sont malades; comme rédempteur, ceux qui sont captifs : c'est pourquoi il n'aime que leur compagnie, parce qu'il n'est au monde que pour eux seuls. Les anges qui ont toujours été justes, peuvent s'approcher de lui comme Fils de Dieu : ô innocence, voilà ta prérogative; mais en qualité de Sauveur, il donne la préférence aux hommes pécheurs. De la même manière qu'un médecin, comme homme il se plaira davantage à converser avec les sains, et néanmoins comme médecin il aimera mieux soulager les malades. Ainsi ce médecin charitable, certainement comme Fils de Dieu il préfère les innocents; mais en qualité de Sauveur, il recherchera plutôt les criminels : voilà donc tout le mystère éclairci par une doctrine sainte et évangélique. Pardonnez-moi, mes frères, si je m'y suis si fort étendu; elle est pleine de consolation pour les pécheurs tels que nous sommes; mais elle est très-avantageuse pour la sainte et perpétuelle innocence de la divine Marie.

Car s'il est vrai que le Fils de Dieu aime si fortement l'innocence, dites-moi, sera-t-il possible qu'il n'en trouve point sur la terre? Je sais qu'il la possède en lui-même au plus haut degré de perfection; mais n'aura-t-il pas le contentement de voir quelque chose qui lui ressemble, ou du moins qui approche un peu de sa pureté? Quoi! ce juste, cet innocent sera-t-il éternellement parmi les pécheurs, sans qu'on lui donne la consolation de rencontrer quelque âme sans tache? Et, dites-moi, quelle sera-t-elle, si ce n'est sa divine mère? Oui, messieurs, que ce Sauveur miséricordieux qui a chargé sur lui tous nos crimes, coure toute sa vie après les pécheurs, qu'il les aille chercher sans relâche dans tous les coins de la Palestine; mais si tout le reste du monde ne lui donne que des criminels, ah! qu'il trouve du moins dans son domestique, sous son toit et dans sa maison, de quoi satisfaire ses yeux de la beauté constante et durable d'une sainteté (1) incorruptible.

Il est vrai que ce Sauveur charitable ne méprise pas les pécheurs; que bien loin de les rejeter de devant sa face, il ne dédaigne pas de les appeler aux plus belles charges de son royaume. Il prépose à la conduite de tout son troupeau un Pierre, qui (2) a été infidèle : il met à la tête des évangélistes un Matthieu, qui a été publicain : il fait le premier des prédicateurs d'un Paul, qui a été le premier des persécuteurs. Ce ne sont pas des justes et des innocents, ce sont des pécheurs convertis qu'il élève aux premières places. Mais ne croyez pas pour cela qu'il tire sa sainte mère de ce même rang : il faut faire grande différence entre elle et les autres : et quelle sera cette différence? la voici, et je vous prie de la bien entendre; elle est essentielle et fondamentale pour la vérité que je traite.

Il a choisi ceux-là pour les autres, et il a choisi Marie pour lui-même. Pour les autres, *Omnia vestra sunt, sive Paulus, sive Apollo, sive Cephas* (*I Cor.*, III, 22); Tout est à vous, soit Paul, soit Apollon, soit Céphas. Marie pour lui : *Dilectus meus mihi, et ego illi* (*Cant.*, II, 16.) : il est mon unique, je suis son unique; il est mon fils, et je suis sa mère. Ceux qu'il appelle pour les autres, il les a tirés du péché, pour pouvoir mieux

(1) Jamais violée.
(2) L'a renié.

annoncer sa miséricorde et la rémission des péchés. C'était tout le dessein d'appeler à la confiance les âmes que le péché avait abattues : et qui pouvait prêcher avec plus de fruit la miséricorde divine, que ceux qui en étaient eux-mêmes un illustre exemple? Quel autre pouvait dire avec plus d'effet : C'est un discours fidèle que Jésus est venu sauver les pécheurs, qu'un saint Paul qui pouvait ajouter après : Desquels je suis le premier (I *Tim.*, I, 15)? *Quorum primus ego sum.* N'est-ce pas de même que s'il eût dit au pécheur qu'il désirait attirer : Ne crains point, je connais la main du médecin auquel je t'adresse; c'est lui qui m'envoie à toi pour te dire comme il m'a guéri, avec quelle facilité, avec quelles caresses, et pour t'assurer du même bonheur : *Qui curavit me, misit me ad te, et dixit mihi, illi desperanti, Vade, et dic quid habuisti, quid in te sanavi, quam cito sanavi* (*S. August.*, *Serm.* CLXXVI, *c.* IV, *t.* V, *p.* 841)? Est-il rien de plus fort ni de plus puissant pour encourager un malade, pour relever un cœur abattu et une conscience désespérée? C'était donc un sage conseil pour attirer à Dieu les pécheurs, que de leur faire annoncer sa miséricorde par des hommes qui l'avaient si bien éprouvée. Et saint Paul nous l'enseigne manifestement : J'ai reçu miséricorde, dit-il, afin que Dieu découvrît en moi les richesses de sa patience, pour l'instruction des fidèles: *Ad informationem eorum qui credituri sunt* (I *Timoth.*, I, 16). Ainsi vous voyez pour quelle raison Dieu honore dans l'Eglise, des premiers emplois, des pécheurs réconciliés : c'était pour l'instruction des fidèles.

Mais s'il a traité de la sorte ceux qu'il appelait pour les autres, ne croyons pas qu'il ait fait ainsi pour cette créature chérie, cette créature extraordinaire, créature unique et privilégiée, qu'il n'a faite que pour lui seul, c'est-à-dire, qu'il a choisie pour être sa mère. Il a fait, dans ses apôtres et dans ses ministres, ce qui était le plus utile au salut de tous ; mais il a fait, en sa sainte mère, ce qui était de plus doux, de plus glorieux, de plus satisfaisant pour lui-même : par conséquent je ne doute pas qu'il n'ait fait Marie innocente. Elle est son unique, et lui son unique: *Dilectus meus mihi, et ego illi* (*Cant.*, II, 16) : Mon bien-aimé est pour moi, et je suis pour lui : je n'ai que lui, et il n'a que moi. Je sais que le don d'innocence ne doit pas facilement être prodigué sur notre nature corrompue ; mais ce n'est pas le prodiguer trop que de n'en faire part qu'à sa seule mère ; et ce serait le trop resserrer, que de le refuser jusqu'à sa mère.

Non, mes frères, mon Sauveur ne le fera pas : je vois déjà briller sur Marie naissante l'innocence de Jésus-Christ, qui couronne sa tête. Venez honorer ce nouveau rayon que son Fils fait déjà éclater sur elle : la nuit est passée, et le jour s'approche: Jésus nous doit bientôt amener ce jour par sa bienheureuse présence. O jour heureux, ô jour sans nuage, ô jour que l'innocence du divin Jesus rendra si serein et si pur, quand viendras-tu éclairer le monde? Chrétiens, il approche, réjouissons-nous, vous en voyez déjà paraître l'aurore dans la naissance de la sainte Vierge: *Nata Virgine surrexit aurora*, dit le pieux Pierre Damien (*Serm.* XL *in Assumpt. B. Mar. Virg. p.* 92. *Edit. Paris. an.* 1642). Après cela vous étonnez-vous si je dis que Marie a paru sans tache dès le premier jour de sa vie? Puisque ce grand jour de Jésus-Christ devait être si clair et si lumineux, ne vous semble-t-il pas convenable que même le commencement en soit beau, et que la sérénité du matin nous promette celle de la journée? C'est pourquoi, comme dit très-bien Pierre Damien, Marie commençant ce jour glorieux, en a rendu la matinée belle par sa nativité bienheureuse : *Maria, veri prævia luminis, nativitate sua mane clarissimum serenavit* (*Ibid.*). Accourons donc avec joie, mes frères, pour voir les commencements de ce nouveau jour: nous y verrons briller la douce lumière d'une (1) pureté qui n'a point de taches.

Et ne nous persuadons pas que, pour distinguer Marie de Jésus, il faille lui ôter l'innocence, et ne la laisser qu'à son Fils. Pour distinguer le matin d'avec le plein jour, il ne faut pas remplir l'air de tempêtes, ni couvrir le ciel de nuages ; c'est assez que les rayons soient plus faibles, et la lumière moins éclatante : ainsi, pour distinguer Marie de Jésus, il n'est pas nécessaire que le péché s'en mêle : c'est assez que son innocence (2) soit comme un rayon affaibli, en comparaison de celle de son divin Fils : elle appartient à Jésus (3) de droit, elle n'est en (4) Marie que par privilége; à Jésus par nature, à Marie par grâce et par indulgence : nous en honorons la source en Jésus, et en Marie un écoulement. Mais ce qui doit nous consoler, mes frères, je le dis avec joie, je le dis avec sentiment de la miséricorde divine; donc ce qui nous doit consoler, c'est que cet écoulement d'innocence ne luit en la divine Marie, qu'en faveur des pauvres pécheurs. L'innocence ordinairement reproche aux criminels leur mauvaise vie, et semble prononcer leur condamnation. Mais il n'en est pas ainsi de Marie; son innocence leur est favorable : pourquoi? parce qu'ainsi que nous avons dit, elle n'est qu'un écoulement de l'innocence du Sauveur Jésus. L'innocence de Jésus-Christ, c'est la vie et le salut des pécheurs ; ainsi l'innocence de la sainte Vierge lui sert à obtenir pardon pour les criminels. Considérons donc, chrétiens, cette sainte et innocente créature comme l'appui certain de notre misère : allons nettoyer nos péchés à la vive lumière de sa pureté incorruptible; mais tâchons aussi de nous enrichir par la plénitude de ses grâces ; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je ne trouve pas difficile de parler de l'innocence de la sainte Vierge : il suffit de con-

(1) Sainteté, innocence.
(2) Cède à celle.
(3) Jésus est innocent.
(4) Marie ne le sera.

sidérer cette haute dignité de mère de Dieu, pour juger qu'elle a dû être exempte de tache. Mais quand il s'agit de représenter cette plénitude de grâces, l'esprit se confond dans cette pensée, et ne sait sur quoi arrêter sa vue. Donc, mes frères, n'entreprenons pas de décrire en particulier les perfections de Marie : ce serait vouloir sonder un abîme ; mais contentons-nous aujourd'hui de juger de leur étendue par le principe qui les a produites.

Le grand saint Thomas (1) nous enseigne que le principe de grâces en la sainte Vierge, c'est l'union très-étroite avec Jésus-Christ : et afin que vous compreniez par les Ecritures divines l'effet de cette union si avantageuse, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, une vérité importante et qui est le fondement de tout l'Evangile : c'est que la source de toutes les grâces qui ont orné la nature humaine, c'est notre alliance avec Jésus-Christ : car, mes frères, cette alliance a ouvert un sacré commerce entre le ciel et la terre, qui a infiniment enrichi les hommes ; et c'est sans doute pour cette raison que l'Eglise, inspirée de Dieu, appelle l'Incarnation un commerce ; *O admirabile commercium.* En effet, dit saint Augustin (*Enar. in Psal.* CXLVIII, *n.* 8, *tom.* IV, *p.* 1677), n'est-ce pas un commerce admirable, où Jésus, ce charitable négociateur, étant venu en ce monde pour y trafiquer dans cette nation étrangère, en prenant de nous les fruits malheureux que produit cette terre ingrate, la faiblesse, la misère, la mortalité, nous a apporté les biens véritables que produit cette céleste patrie, qui est son naturel héritage ; l'innocence, la paix, l'immortalité? C'est donc cette alliance qui nous enrichit; c'est cet admirable commerce qui fait abonder en nous tous les biens. C'est pourquoi saint Paul nous assure que nous ne pouvons plus être pauvres, depuis que Jésus-Christ est à nous : Celui qui nous donne son propre Fils, que nous pourra-t-il refuser? ne nous donne-t-il pas en lui toutes choses ? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* (*Rom.* VIII, 32)? et (1) après s'être comme débordé par cette libéralité inestimable, ne faut-il pas que ses autres dons coulent impétueusement par cette ouverture ?

Que si notre alliance avec Jésus-Christ nous produit des biens si considérables ; tais-toi, tais-toi, ô raison humaine, et n'entreprends pas d'expliquer les prérogatives de la sainte Vierge : car si c'est un avantage incompréhensible qu'on nous donne Jésus-Christ comme Sauveur, que penserons-nous de Marie, à qui le Père éternel le donne, (2) non point d'une manière commune, mais comme il lui appartient à lui-même, comme Fils, comme Fils unique ; comme Fils, qui, pour ne point partager son cœur, et tenir tout de sa sainte mère, ne veut point avoir de père en ce monde. Est-il rien d'égal à cette alliance? Et ne vous persuadez pas qu'elle unisse seulement Marie au Sauveur par une union corporelle : l'on pourrait d'abord se l'imaginer, parce qu'elle n'est sa mère que selon la chair ; mais vous prendrez bientôt une autre pensée, si vous remarquez, chrétiens, une différence notable entre Marie et les autres mères. Elle a donc ceci de particulier, qui la distingue de toutes les autres, qu'elle a conçu son Fils par l'esprit avant de le concevoir dans ses entrailles ; et cela de quelle manière? C'est que ce n'est pas la nature qui a formé en elle ce divin enfant ; elle l'a conçu par la foi, elle l'a conçu par l'o-

(1) Le grand saint Thomas nous enseigne que pour entendre dans quelle hauteur, et avec quelle plénitude la sainte Vierge a reçu la grâce, il la faut mesurer par son alliance et par son union très-étroite avec son Fils : et c'est par là, chrétiens, qu'il nous est aisé de connaître que les hommes ne lui doivent donner aucune borne. Vous raconterai-je, Messieurs, les adresses de la nature pour attacher les enfants, et pour les incorporer au sein de la mère; pour faire que leur nourriture et leur vie passent par les mêmes canaux, et faire des deux, pour ainsi dire, un même tout et une même personne? Les enfants, en venant au monde, ne rompent pas le nœud de cette union. La nature fait d'autres liens, qui sont ceux de l'amour et de la tendresse : les mères portent leurs enfants d'une autre manière, c'est-à-dire, dans le cœur. Aussitôt qu'ils sont agités, leurs entrailles sont encore émues d'une manière si vive, qu'elle ne leur permet pas de sentir qu'elles en soient séparées. Mais que sera-ce, si nous ajoutons à cette union ce qu'il y a de particulier entre Jésus et Marie; si nous considérons qu'il n'a point de père sur la terre, et qu'il reconnaît par conséquent sa mère très-pure, comme la source unique de tout son sang, et le principe unique de sa vie; en sorte qu'il ressent pour elle seule, avec une incroyable augmentation et d'amour et de tendresse, ce que la nature a inspiré au cœur des enfants pour le partager également entre le père et la mère; comme aussi réciproquement cette mère Vierge rassemble en elle-même, pour ce cher unique, ce que la même nature répand ordinairement en deux cœurs, c'est-à-dire, ce que l'amour du père a de plus fort, et ce que l'amour de la mère a de plus vif et de plus tendre : *Dilectus meus mihi, et ego illi.*

Que si vous me répondez que cette union regarde seulement le corps, et ne fait que suivre la trace du sang; c'est ici qu'il faut que je vous expose une vérité admirable, mais qui ne sera pas moins utile à votre instruction, que glorieuse et avantageuse à la sainte Vierge. C'est, messieurs, que le Fils de Dieu ayant pris un corps pour l'amour des âmes, il ne s'approche jamais de nous par son divin corps, que dans un désir infini de s'unir à nous beaucoup plus étroitement selon l'esprit. Table mystique, banquet adorable, je vous appelle à témoin de la vérité que j'avance. Parlez-nous ici, saints autels, autels si saints et si vénérables, mais, je le dirai en passant, autels fort peu révérés. Je ne me plains pas ici des ornements qui vous manquent : cela se fera bientôt; et dans l'accomplissement de ce superbe édifice que la France verra avec joie, comme un monument immortel de la majesté de ses rois, ô Seigneur, la piété de Louis, votre serviteur, que vous nous avez donné pour monarque, n'oubliera pas votre sanctuaire. Mais je me plains, saints autels, de ce que vous êtes peu révérés; parce que ceux qui viennent en cette chapelle la regardent comme un lieu profane. On entre, on sort sans adorer Dieu. Jésus-Christ, dit-on, n'y repose pas. Mais toutefois il y descend à certains moments : *Illic per certa momenta Christi corpus et sanguis habitabant.* On respecte le siége du roi, même en son absence; il remplit de sa majesté tous les lieux où il habite. Le privilége de la seconde majesté ne doit pas l'emporter sur la première. Voilà le trône de Jésus-Christ; je vous demande, Messieurs, une grâce; il sied bien au ministère que je fais d'en demander de semblables, même de ce lieu : n'entrez pas, ne sortez pas de cette chapelle, sans rendre à Dieu, à genoux, un moment d'adoration sérieuse.

Mais je m'éloigne trop, et il faut revenir à notre sujet. Je voulais prouver, chrétiens, que lorsque Jésus-Christ s'unit à nos corps, c'est principalement l'âme qu'il recherche. J'ai apporté pour ma preuve l'adorable Eucharistie.

On voit clairement que M. Bossuet fit ce morceau, lorsqu'il voulut prêcher ce sermon dans la chapelle de Versailles.

(1) Ayant épanché son cœur sur nous par ce présent inestimable.

(2) En la même qualité qu'il est à lui-même.

béissance : c'est la doctrine constante de tous les saints Pères, et elle est fondée clairement sur un passage de l'Ecriture que peut-être vous n'avez pas remarqué. C'est, mes frères, qu'Elizabeth ayant humblement salué Marie comme mère de son Seigneur : *Unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me* (*Luc.* I, 43)? D'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Seigneur vienne vers moi? elle s'écrie aussitôt toute transportée : *Heureuse qui avez cru !* comme si elle eût voulu dire : Il est vrai que vous êtes mère; mais c'est votre foi qui vous rend féconde : d'où les saints docteurs ont conclu, et ont tous conclu d'une même voix, qu'elle a conçu son Fils dans l'esprit, avant que de le porter en son corps : *Prius concepit mente quam corpore*. Ne jugez donc pas de la sainte Vierge comme vous faites des mères communes (*S. August. Serm.* CCXV, *n.* 4, *t.* V, *p.* 950; *S. Leo, in Nativit. Dom. Serm.* I, *cap.* 1, *p.* 143).

Chrétiens, je n'ignore pas qu'elles s'unissent à leurs enfans, même par l'esprit. Qui ne le voit pas? qui ne sent pas combien elles les portent au fond de leurs âmes? Mais je dis que l'union se commence au corps, et se noue premièrement par le sang : au contraire, en la sainte Vierge, la première empreinte se fait dans le cœur; son alliance avec son Fils prend son origine en l'esprit, parce qu'elle l'a conçu par la foi : et si vous voulez entendre, mes frères, jusqu'où va cette alliance, jugez-en à proportion de celle du corps. Car, permettez-moi, je vous prie, d'approfondir un si grand mystère, et de vous expliquer une vérité qui ne sera pas moins utile pour votre instruction, qu'elle sera glorieuse à la sainte Vierge.

Cette vérité, chrétiens, c'est que notre Sauveur Jésus-Christ ne s'unit jamais à nous par son corps, que dans le dessein de s'unir plus étroitement en esprit. Tables mystiques, banquet adorable, et vous, saints et sacrés autels, je vous appelle à témoin de la vérité que j'avance. Mais soyez-en les témoins vous-mêmes, vous qui participez à ces saints mystères. Quand vous avez approché de cette table divine, quand vous avez vu venir Jésus-Christ à vous en son propre corps, en son propre sang, quand on vous l'a mis dans la bouche, dites-moi, avez-vous pensé qu'il voulait s'arrêter simplement au corps. A Dieu ne plaise que vous l'ayez cru, et que vous ayez reçu seulement au corps celui qui court à vous pour chercher votre âme ! Ceux qui l'ont reçu de la sorte, qui ne se sont pas unis en esprit à celui dont ils ont reçu la chair adorable, ils ont renversé son dessein, ils ont offensé son amour. Et c'est ce qui fait dire à saint Cyprien, ces belles, mais terribles paroles : Ils font violence, dit ce saint martyr, au corps et au sang du Sauveur : *Vis infertur corpori ejus et sanguini* (*Lib. de Lapsis*, *p.* 186). Et quelle est, mes frères, cette violence? Ames saintes, âmes pieuses, vous qui savez goûter Jésus-Christ dans cet adorable mystère, vous entendez cette violence : c'est que Jésus (1) recherchait le cœur, et ils l'ont arrêté au corps, où il ne voulait que passer : ils ont empêché cet époux céleste d'aller (1) achever dans l'esprit la chaste union où il aspirait; ils l'ont contraint de retenir le cours impétueux de ses grâces, dont il voulait laisser inonder leur âme. Ainsi son amour souffre violence; et il ne faut pas s'étonner si étant violenté de la sorte, il se tourne en indignation et en fureur : au lieu du salut qu'il leur apportait, il opère en eux leur condamnation; et il nous montre assez par cette colère la vérité que j'ai avancée, que lorsqu'il s'unit corporellement, il veut que l'union de l'esprit soit proportionnée à celle du corps.

S'il est ainsi, ô divine Vierge, je conçois quelque chose de si grand de vous, que non seulement je ne le puis dire, mais encore mon esprit travaille à se l'expliquer à lui-même : car telle est votre union au corps de Jésus, lorsque vous l'avez conçu dans vos entrailles, qu'on ne peut pas s'en imaginer une plus étroite : que si l'union de l'esprit n'y répondait pas, l'amour de Jésus serait frustré de ce qu'il prétend; il souffrirait violence en vous : il faut donc, pour le contenter, que vous lui soyez unie en esprit, autant que vous le touchez de près par les liens de la nature et du sang. Et puisque cette union se fait par la grâce, que peut-on penser, et que peut-on dire? où doivent s'élever nos conceptions, pour ne point faire tort à votre grandeur? et quand nous aurions ramassé tout ce qu'il y a de dons dans les créatures, tout cela réuni ensemble pourrait-il égaler votre plénitude? Accourez donc avec joie, mes frères, pour honorer, en Marie naissante, cette plénitude de grâces : car je crois qu'il est inutile de vouloir vous prouver, par de longs discours, qu'elle l'a apportée en venant au monde. N'entreprenons pas de donner des bornes à l'amour du Fils de Dieu pour sa sainte mère; et accoutumons-nous à juger d'elle, non par ce que peut prétendre une créature, mais par la (2) dignité de son Fils. Que servirait-il à Marie d'avoir un Fils qui est devant elle et qui est l'auteur de sa naissance, s'il ne la faisait naître digne de lui? Ayant à se former une mère, la perfection d'un si grand ouvrage, ni ne pouvait être, portée trop loin, ni ne pouvait être commencée trop tôt : et si nous savons concevoir combien est auguste cette dignité à laquelle elle est appelée, nous reconnaîtrons aisément que ce n'est pas trop de l'y préparer dès le premier moment de sa vie. Mais c'est assez arrêter nos yeux à contempler de si grands mystères : ébloui d'un éclat si fort, je suis contraint de baisser la vue; et pour remettre mes sens étonnés de l'avoir considérée si long-temps dans ce haut état de grandeur qui l'approche si près de Dieu, il faut, Messieurs, que je la regarde dans sa charité maternelle, qui l'approche si près de nous; c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Ce qui me reste à vous faire entendre est

(1) En voulait au.

(1) Consommer.
(2) Qualité.

d'une telle importance, qu'il mériterait un discours entier, et ne devrait pas être resserré dans cette dernière partie : comme néanmoins je ne puis l'omettre sans laisser ce discours imparfait, j'en toucherai les chefs principaux, et je vous prie, Messieurs, de le bien entendre : car c'est sur ce fonds qu'il faut établir la dévotion solide pour la sainte Vierge. Je pose donc pour premier principe que Dieu ayant résolu dans l'éternité de nous donner Jésus-Christ par son entremise, il ne se contente pas de se servir d'elle comme d'un simple instrument ; mais il veut qu'elle coopère à ce grand ouvrage par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi il envoie son ange, pour lui proposer le mystère ; et ce grand ouvrage de l'Incarnation, qui tient depuis tant de siècles le ciel et la terre en attente, cet ouvrage, dis-je, demeure en suspens, jusqu'à ce que la sainte Vierge y ait consenti. Elle tient donc en attente Dieu et toute la nature, tant il a été nécessaire aux hommes qu'elle ait désiré leur salut! Elle l'a donc désiré, messieurs, et il a plu au Père éternel que Marie contribuât, par sa charité, à donner un Sauveur au monde.

Comme cette vérité est connue, je ne m'étends pas à vous l'expliquer ; mais je ne puis vous en taire une conséquence que peut-être vous n'avez pas assez méditée : c'est que la sagesse divine ayant une fois résolu de nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, ce décret ne se change plus ; il est et sera toujours véritable que sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle contribuera éternellement dans toutes les autres opérations, qui n'en sont que des dépendances ; et afin de le bien entendre, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, trois opérations principales de la grâce de Jésus-Christ. Dieu nous appelle, Dieu nous justifie, Dieu nous donne la persévérance : la vocation, c'est le premier pas ; la justification, c'est notre progrès ; la persévérance, la fin du voyage. Vous savez qu'en ces trois états, l'influence de Jésus-Christ nous est nécessaire. Mais il faut vous faire voir manifestement, par les Ecritures, que la charité de Marie est associée à ces trois ouvrages ; et peut-être ne croyez-vous pas que ces vérités soient si claires dans l'Evangile, que j'espère de les y montrer en peu de paroles.

Pour ce qui regarde la vocation, considérez, s'il vous plaît, Messieurs, ce qui se passe en saint Jean-Baptiste, enfermé dans les entrailles de sa mère, et vous y verrez une image des pécheurs que la grâce appelle. Jean y est dans l'obscurité. Où êtes-vous, ô pécheurs ? Il ne peut ni voir, ni entendre, et Jésus vient à lui sans qu'il y pense. Il s'approche, il parle à son cœur, il éveille et il attire ce cœur endormi et auparavant insensible : c'est ainsi que le Fils de Dieu traite les pécheurs qu'il appelle. Y pensiez-vous, ô pécheurs! quand il vous est venu troubler? Vous vous cachiez, et il vous voyait ; vous vous détourniez, et il vous savait bien trouver ; il a parlé à votre cœur, et il vous a appelés à lui, et vous ne le cherchiez pas. Mais ce même Jésus-Christ nous montre en saint Jean, que la charité de Marie concourt avec lui à ce grand ouvrage. Ce qui fait que Jésus approche de Jean, n'est-ce pas la charité de Marie? Si Jésus agit dans le cœur de Jean, n'est-ce pas par la voix de Marie? Voilà donc Marie en saint Jean-Baptiste, mère de ceux que Jésus appelle ; voyons maintenant ceux qu'il justifie.

Je les vois sans figure, dans l'Evangile, aux noces de Cana en Galilée ; ils sont déjà appelés en la personne des apôtres, mais écoutez l'écrivain sacré ; Jésus fit son premier miracle, et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui : *Et crediderunt in eum discipuli ejus* (*Joan.*, II, 11). Pouvait-il nous exprimer en termes plus clairs la grâce justifiante, dont la foi, comme vous savez, est le fondement? Mais il ne pouvait non plus nous expliquer mieux la part qu'y a eue la divine Vierge ; car qui ne sait que ce grand miracle fut l'effet de sa charité et de ses prières? Est-ce en vain que le Fils de Dieu qui dispose si bien toutes choses, n'a voulu faire son premier miracle qu'en faveur de sa sainte mère? Qui n'admirera, chrétiens, qu'elle ne se soit mêlée que de celui-ci, qui a été suivi aussitôt d'une image si expresse de la justification des pécheurs? Cela se fait-il par hasard, ou plutôt ne paraît-il pas que le Saint-Esprit veut nous faire entendre ce que remarque saint Augustin, en interprétant ce mystère, que la bienheureuse Marie étant mère de notre chef par la chair, a dû être, selon l'esprit, mère de ses membres, et coopérer par sa charité à leur naissance spirituelle? *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus* (*De S. Virg. n.* 6, *t.* VI, *p.* 343).

Mais, mes frères, ce n'est pas assez qu'elle contribue à les faire naître ; achevons de montrer ce que fait Marie dans la sainte persévérance des enfants de Dieu. Paraissez donc, enfants d'adoption et de prédestination éternelle, enfants de miséricorde et de grâce, fidèles compagnons du Sauveur Jésus, qui persévérez avec lui jusqu'à la fin, accourez à la sainte Vierge, et venez vous ranger avec les autres sous les ailes de sa charité maternelle. Chrétiens, je les vois paraître ; le disciple chéri de notre Sauveur nous les représente au Calvaire ; il est la figure des persévérants, puisqu'il suit Jésus-Christ jusqu'à la croix, qu'il s'attache constamment à ce bois mystique, qu'il vient généreusement mourir avec lui. Il est donc la figure des persévérants ; et voyez que Jésus-Christ le donne à sa mère : Femme, lui dit-il, voilà votre Fils : *Ecce Filius tuus* (*Joan.*, XIX, 26). Chrétiens, j'ai tenu parole ; ceux qui savent considérer combien l'Ecriture est mystérieuse, connaîtront, par ces trois exemples, que la charité de Marie est un instrument général des opérations de la grâce.

Par conséquent, réjouissons-nous de nous voir naître aujourd'hui une protectrice. *Nox præcessit :* la nuit est passée avec ses ter-

reurs et ses épouvantes, avec ses craintes et ses désespoirs : *Dies appropinquavit:* le jour approche, l'espérance vient; nous en voyons luire un premier rayon en la protection de la sainte Vierge. Elle (1) vient sans doute pour notre secours; je ne sais si ses cris et ses larmes n'intercèdent pas déjà pour notre misère; mais je sais qu'il n'est pas possible de choisir une meilleure avocate. Prions-la donc avec saint Bernard qu'elle parle pour nous au cœur de son Fils : *Loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi* (*Ad Beat. Virg. Serm. Panegyr. int. Oper. S. Bernard. t.* II, *n.* 7, *p.* 690). Oui certainement, ô Marie, c'est à vous qu'il appartient de parler au cœur; vous y avez un fidèle correspondant, je veux dire, l'amour filial, qui s'avancera pour recevoir l'amour maternel, et qui préviendra ses désirs; devez-vous craindre d'être refusée, quand vous parlerez au Sauveur? Son amour intercède en notre faveur; la nature même le sollicite pour nous : *Affectus ipse pro te orat; natura ipsa tibi postulat* (*Salv.*, *Ep.* IV, *p.* 199). On (2) se rend facilement aux prières, lorsqu'on est déjà vaincu par son affection : *Cito annuunt qui suo ipsi amore superantur* (*Ibid.*). C'est pour cette raison, chrétiens, que Marie parle toujours avec efficace; parce qu'elle parle à un cœur déjà tout gagné; parce qu'elle parle à un cœur de fils. Qu'elle parle donc fortement, qu'elle parle pour nous au cœur de Jésus : *Loquatur ad cor.*

Mais quelle grâce demandera-t-elle? que désirons-nous par son entremise? Quoi, mes frères, vous hésitez! Ce lieu de charité où vous êtes, ne vous inspire-t-il pas le désir de vous fortifier dans la charité? Charité, charité! ô heureuse Vierge, c'est la charité que nous demandons; sans le désir d'être charitables, que nous sert de réclamer le nom de Marie? Pour vous enflammer à la charité, entrez, Messieurs, dans ces grandes salles, pour y contempler attentivement le spectacle de l'infirmité humaine; là vous verrez en combien de sortes la maladie se joue de nos corps; là elle étend, là elle retire, là elle tourne, là elle disloque, là elle relâche, là elle engourdit, là sur le tout, là sur la moitié; là elle cloue un corps immobile, là elle le secoue par le tremblement. Pitoyable variété, chrétiens; c'est la maladie qui se joue, comme il lui plaît, de nos corps que le péché a donnés en proie à ses cruelles bizarreries; et la fortune, pour être également outrageuse, ne se rend pas moins féconde en événements fâcheux.

Regarde, ô homme, le peu que tu es; considère le peu que tu vaux; viens apprendre la liste funeste des maux dont ta faiblesse est menacée. Si tu n'en es pas encore attaqué, regarde ces misérables avec compassion; quelque superbe distinction que tu tâches de mettre entre toi et eux, tu es tiré de la même masse, engendré des mêmes principes, formé de la même boue; respecte en eux la nature humaine si étrangement maltraitée, adore

(1) Naît.
(2) On accorde facilement ce que l'on demande.

humblement la main qui t'épargne, et pour l'amour de celui qui te pardonne, aie pitié de ceux qu'il afflige. Va-t-en, mon frère, dans cette pensée; c'est Marie qui te le dit par ma bouche. Cet hôpital s'élève sous sa protection; ainsi, si tu crois mon conseil, ne sors pas aujourd'hui de sa maison, sans y laisser quelque marque de ta charité; ne dis pas que l'on en a soin. La charité est trop lâche, qui se repose toujours sur les autres; tu verras combien de nécessités implorent ta charité. Si tu le fais, mon frère, comme je l'espère, puisses-tu, au nom de Notre-Seigneur, croître en charité tous les jours; puisses-tu ne sentir jamais ni de dureté pour les misérables, ni d'envie pour les fortunés; puisses-tu n'avoir jamais ni d'ennemi que tu aigrisses par ton indifférence, ni d'ami que tu corrompes par tes flatteries; puisses-tu t'exercer si utilement dans la charité fraternelle, que tu arrives enfin au plus haut degré de la charité divine; qui t'ayant fortifié dans ce lieu d'exil contre les attaques du monde, te couronnera dans la vie future de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il, mes frères, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SECOND SERMON

POUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

En quoi consiste la grandeur de Marie : combien Jésus a le cœur pénétré d'amour pour elle. L'alliance de ce divin fils avec Marie, commencée dès la naissance de cette Vierge mère. De quelle manière nous pouvons participer à la dignité de mère de Dieu. En Marie une double fécondité. Tous les fidèles donnés à Marie pour enfants : extrême affection qu'elle leur porte : quels sont ses véritables enfants. Dans quelles dispositions il faut implorer son secours.

Quis, putas, puer iste erit?
Quel pensez-vous que sera cet enfant? (*Luc.*, I, 66.)

C'est en vain que les grands de la terre, s'emportant quelquefois plus qu'il n'est permis à des hommes, semblent vouloir cacher les faiblesses de la nature, sous cet éclat trompeur de leur éminente fortune. Je (1) reconnais, mes sœurs, avec l'Apôtre, que nous sommes obligés de les honorer comme les lieutenants de Dieu sur la terre, auxquels sa providence a commis le gouvernement de ses peuples (*Rom.*, XIII, *et seq.*); et c'est ce respect que nous leur rendons, qui (2) établit la fermeté des Etats, la (3) sûreté publique et le repos des particuliers. Mais comme il leur arrive souvent qu'enivrés de cette prospérité passagère, ils se (4) veulent mettre au-dessus de la condition humaine (5), c'est avec beaucoup de raison que le plus sage de tous les hommes entreprend de confondre leur témérité (*Sap.*, VII, 1, 2). Il les ramène au

(1) Certes, il est très-vrai, chrétiens, les bienheureux Apôtres nous obligent.
(2) Etant découlé des ordres immuables du ciel.
(3) Tranquillité du public.
(4) Mettent.
(5) Comme on en a vu mille et mille exemples dans les cours des Princes, le sage Salomon nous donne un moyen bien puissant pour confondre.

commencement de leur vie; il leur représente leurs infirmités dans leur origine, et bien qu'ils (1) aient le cœur enflé de la noblesse de leur naissance, il leur fait bien voir que si (2) illustre qu'elle puisse être, elle a toujours beaucoup plus de bassesse que de grandeur. Pour moi, dit Salomon, (3) quoique je sois le maître d'un puissant Etat, j'avoue ingénument que ma naissance ne diffère en rien de celle des autres. Je suis entré nu en ce monde, comme étant exposé à toutes sortes d'injures : j'ai salué, comme les autres hommes, la lumière du jour par des pleurs ; et le premier air que j'ai respiré m'a servi (4) comme à eux à former des cris : *Primam vocem similem omnibus emisi plorans* (*Sap.*, VIII, 3). Telle est, continue-t-il, la naissance (5) des plus grands monarques ; et de quelque grandeur que les flattent leurs courtisans, la nature, cette bonne mère qui ne sait point flatter, ne les traite pas autrement que les moindres de leurs sujets : *Nemo enim ex regibus aliud habuit nativitatis initium* (*Ibid.*, 5).

Voilà, chrétiens, (6) où le plus sage des rois appelle les grands de ce monde, pour convaincre leur ambition ; et d'autant que c'est là sans doute où elle a le plus à souffrir, il n'est pas croyable combien d'inventions ils ont recherché pour se tirer du pair, même dans cette commune faiblesse. Il faut, à quelque prix que ce soit, séparer du commun des hommes le prince naissant : c'est pourquoi chacun s'empresse à lui rendre des hommages qu'il ne comprend pas. S'il paraît dans la nature quelque changement ou quelque prodige, on en tire incontinent des augures de sa bonne fortune, comme si cette grande machine ne remuait que pour cet enfant. Comme le temps présent ne lui est point favorable, parce qu'il ne lui donne rien qui le distingue de ceux de son âge, il faut consulter l'avenir, et avoir recours nécessairement à la science des pronostics. C'est ici que les astrologues, mêlant dans leurs vaines spéculations la curiosité et la flatterie, leur font des promesses hardies, dont ils donnent pour (7) cautions des influences cachées. C'est dans ce même dessein que les orateurs (8) tâchent de faire valoir l'art des conjectures; et ainsi l'ambition humaine ne pouvant se contenir dans cette simple (9) modestie que la nature tâche de nous inspirer, elle s'enfle et se repaît de doutes et d'espérances.

Grâce à la miséricorde divine, nous sommes appelés aujourd'hui à la naissance d'une princesse qui ne demande point ces vains ornements. Gardons-nous bien, mes sœurs, de célébrer sa nativité avec ces recherches téméraires dont les hommes se servent en de pareilles rencontres : mais plutôt, considérant que celle dont nous parlons est la mère du Sauveur Jésus, apprenons de son Evangile de quelle manière il désire que nous solennisions la naissance de ses élus. Les parents de saint Jean-Baptiste nous en donnent un bel exemple : ils ne pénètrent pas les secrets de l'avenir avec une curiosité trop précipitée ; toutefois, adorant en eux-mêmes les conseils de la Providence, ils ne laissent pas de s'enquérir modestement entre eux quel sera un jour cet enfant : *Quis, putas, puer iste erit ?* Je (1) me propose aujourd'hui de faire pour la mère de notre Maître ce que je vois pratiqué pour son précurseur.

Ames saintes et religieuses, qui voyez cette incomparable princesse faire son entrée en ce monde, quel pensez-vous que sera cet enfant ? *Quis, putas, puer iste erit* (*Matt.*, I, 16) ? Que me répondrez-vous à cette question, et moi-même que répondrai-je ? (2). Tirons la réponse du saint Evangile que nous avons lu ce matin dans la célébration des divins mystères : *De qua natus est Jesus, qui vocatur Christus.* C'est d'elle qu'est né Jésus, qui est appelé le Christ.

Viendra, viendra le temps que Jésus, la sagesse du Père, l'unique rédempteur de nos âmes, la lumière du genre humain, en qui nous sommes comblés de toutes sortes de grâces, (3) se revêtira d'une chair humaine dans les entrailles de ce bénit enfant, dont nous honorons la naissance. C'est par cet éloge, mes sœurs, qu'il nous faut estimer sa grandeur, et juger avec certitude quel sera un jour cet enfant. La nativité de la sainte Vierge nous fait voir le temple vivant où se reposera le Dieu des armées, lorsqu'il viendra visiter son peuple : elle nous fait voir le commencement de ce grand et bienheureux jour, que Jésus doit bientôt faire luire au monde. Nous aurons bientôt le salut, puisque nous voyons déjà sur la terre celle qui doit y attirer le Sauveur. La malédiction de notre nature commence à se changer aujourd'hui en bénédiction et en grâce, puisque, de la race d'Adam, qui était si justement condamnée, naît la bienheureuse Marie; c'est-à-dire celle de toutes les créatures qui est tout ensemble la plus chère à Dieu, et la plus libérale aux hommes : car la grandeur de la sainte Vierge est une grandeur bienfaisante, une grandeur qui se communique et qui se répand; et la suite de ce discours vous fera paraître que sa di-

(1) Nous vantent sans cesse la.
(2) Honorable, avantageuse.
(3) Encore que.
(4) Tout ainsi qu'à.
(5) De tous les rois.
(6) Le véritable tableau de la naissance des princes, qui est parti de la main du plus sage de tous les princes.
(7) Garants.
(8) Du siècle dans ces belles oraisons qu'ils appellent généthliaques, d'un nom magnifique.
(9) Et naïve modestie de la nature, s'enfle.

(1) J'ai cru que je pouvais faire aujourd'hui pour
(2) Consulterai-je les astres pour lire dans leurs diverses figures la destinée de Marie? mais je sais que notre Sauveur est le seul astre qui la domine. Irai-je étudier dans les livres des rhétoriciens les articles dont ils se servent pour deviner de bonne grâce? mais cette petite innocente ne prendra pas plaisir aux afféteries de la rhétorique : elle aime sur toutes choses cette naïve simplicité, qui reluit de toutes parts dans l'Evangile de son cher Fils. En effet, puisque la question que je vous ai proposée est prise de l'Evangile, il sera bien à propos que j'en tire aussi la réponse.
(3) Prendra une.

gnité de mère de Dieu la rend aussi la mère des fidèles : de sorte qu'il n'y a rien, âmes chrétiennes, que nous ne (1) puissions justement attendre de la protection de cette princesse, que le ciel nous donne aujourd'hui pour être, après le Sauveur Jésus, le plus ferme appui de notre espérance.

Et c'est ce que je me propose de vous faire entendre par ce raisonnement invincible, dont les deux propositions principales feront le partage de ce discours. Afin qu'une personne soit en état de nous soulager par son assistance près de la majesté divine, il est absolument nécessaire que sa grandeur l'approche de Dieu, et que sa bonté l'approche de nous. Si sa grandeur ne l'approche de Dieu, elle ne pourra puiser dans la source où toutes les grâces sont renfermées ; si sa bonté ne l'approche de nous, nous n'aurons aucun bien par son influence. La grandeur est la main qui puise ; la bonté, la main qui répand ; et il faut ces deux qualités pour faire une parfaite communication. Marie étant la mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel, et la même Marie étant notre mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre faiblesse, jusqu'à s'intéresser à notre bonheur. Par conséquent, il est véritable que la nativité de cette princesse doit combler le monde de joie, puisqu'elle le remplit d'espérance ; et l'explication que je vous propose de ces vérités importantes établira la dévotion à la sainte Vierge sur une doctrine solide et évangélique.

PREMIER POINT

Encore que les idées différentes que nous nous formons à nous-mêmes, pour nous représenter l'essence divine, ne soient pas une véritable peinture, mais seulement une ombre imparfaite, celle qui semble la plus auguste et la plus digne de cette majesté souveraine, c'est de comprendre la divinité comme un abîme immense et comme un trésor infini, où toutes sortes de perfections sont glorieusement rassemblées. En effet, Dieu porte en son sein tout ce qui peut jamais avoir l'être : toutes les grâces, toutes les beautés que nous voyons semées sur les créatures, se ramassent toutes en son unité, et il dit à Moïse, son serviteur, qu'il lui montrera tout le bien en lui découvrant son essence (*Exod.*, XXXIII, 19). C'est que la nature du bien, que nous voyons ici partagée, se trouve totalement renfermée en Dieu. Mais, mes sœurs, ce n'est pas assez qu'elle y soit ainsi renfermée, il faut que, de cette source infinie, il coule quelques ruisseaux sur les créatures ; sans quoi, il est certain qu'elles demeureraient éternellement enveloppées dans la confusion du néant, parce que, n'étant rien par nous-mêmes, nous ne pourrons jamais avoir d'être qu'autant que cette cause première laisse tomber sur nous, pour ainsi parler, quelques rayons ou quelques étincelles du sien. Ainsi, pour produire les créatures, il faut que ce trésor immense, il faut que ce vaste sein de Dieu, où toutes choses sont renfermées, s'ouvre en quelque sorte, et coule sur nous. Et qu'est-ce qui l'ouvre? C'est la bonté ; c'est là son office et sa fonction, d'ouvrir le trésor de Dieu, pour le communiquer à la créature ; et s'il est permis à des hommes de distinguer les devoirs des divers attributs de Dieu, nous pouvons dire avec raison, que comme c'est l'infinité qui renferme en Dieu tout le bien, c'est aussi la bonté qui le communique.

C'est ce qu'il m'est aisé de vous expliquer, par une belle division de saint Augustin. Tous ceux qui donnent leurs biens aux autres, dit cet admirable docteur, le donnent par l'une de ces trois raisons : ou par une force supérieure qui les y oblige, et ils donnent par nécessité; ou par quelqu'intérêt qui leur en revient, et ils le font pour l'utilité ; ou par une inclination bienfaisante, et c'est un effet de bonté. Ainsi le soleil donne sa lumière, parce que Dieu lui a posé cette loi ; c'est nécessité. Un grand seigneur répand ses trésors pour se faire des créatures; il le fait pour l'utilité. Un père donne à son fils, à cause qu'il l'aime ; c'est un sentiment de bonté. Maintenant il est clair, mes sœurs, que ce ne peut pas être la nécessité qui oblige Dieu à étendre sur nous sa munificence, parce qu'il n'y a aucune puissance qui le domine ; ni l'utilité, parce qu'il est Dieu, et qu'il n'a pas besoin de ses créatures ; d'où il résulte que la bonté est l'unique dispensatrice des grâces ; que c'est à elle d'ouvrir le trésor de Dieu, et à tirer de son sein immense tout ce que les créatures possèdent (1). C'est pourquoi nous lisons dans les saintes Lettres, qu'après la création de cet univers, Dieu, considérant ses ouvrages, se réjouit en quelque sorte de ce qu'ils sont bons : *Et erant valde bona* (*Gen.* I, 31). D'où vient cela, dit saint Augustin, sinon qu'il se plaît de voir en ses œuvres l'image de la bonté qui les a produites (*De Genes. ad litt. lib. imperf.*, *cap.* V, *tom.* III, *part.* I, *pag.* 100) ? Et de là, il s'ensuit manifestement qu'il n'y a que l'amour en Dieu qui soit libéral, parce que, comme le propre de cette justice sévère, c'est d'agir avec rigueur, et le propre de la puissance, c'est d'agir avec efficace ; ainsi, le propre de la bonté, c'est d'agir par un pur amour.

Mais cette belle manière d'agir par amour paraît encore plus visiblement en la personne du Dieu incarné. Il sait que c'est l'amour du Père éternel qui l'a envoyé sur la terre : *Sic Deus dilexit mundum* (*Joan.* III, 16). Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique. Il avait montré de l'amour à l'homme, dans l'ouvrage de sa création, lorsqu'il le créa, dit Tertullien, non par une parole de commandement, ainsi que les autres, mais par une voix caressante et comme flatteuse : Faisons l'homme. *Non imperiali verbo, sed familiari manu, etiam verbo blandiente præmisso ; Faciamus hominem* (*Advers. Marcion.*, *lib.* II, *n.* 4, *p.*455, 456). Voilà de l'amour dans la création ; mais qui ne va pas encore jusqu'à cette extrême tendresse

(1) Devions.

(1) Tout ce que nous avons de bien.

que la Rédemption nous a fait paraître. Ce second amour du Père éternel, par lequel il a voulu réparer les hommes, n'est pas un amour ordinaire; c'est un amour qui a du transport. Dieu a tant aimé le monde! Voyez l'excès, voyez le transport; et c'est pourquoi le Dieu incarné (1) brûle d'un si grand amour pour les hommes, parce qu'il ne fait, nous dit-il lui-même, que ce qu'il voit faire à son Père (*Joan.*, V, 19). Comme son Père nous l'a donné par amour, c'est aussi par l'amour qu'il donne, et c'est l'amour qu'il a pour les hommes, qui fait la distribution de ses grâces.

Cette doctrine évangélique étant supposée, approchons-nous, mes sœurs, avec révérence du berceau de la sainte Vierge, et jugeons quelle sera un jour cette fille, par l'amour que Jésus sentira pour elle. Et d'abord je pourrais vous dire que l'amour du Sauveur Jésus, qui est une pure libéralité à l'égard des autres, à l'égard de sa sainte mère, est comme une dette, et qu'il passe en nature d'obligation, parce que c'est un amour de fils.

Mais pénétrons plus profondément les secrets divins, sous la conduite des Lettres sacrées; et pour connaître mieux quel est cet amour du Fils de Dieu pour la sainte Vierge, considérons-le, chrétiens, comme un accomplissement nécessaire du mystère de l'Incarnation. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement; il est tiré du divin Apôtre en cette admirable Epître aux Hébreux (*Hebr.*, IV, 15). C'est une sainte et salutaire pensée de méditer continuellement en nous-mêmes dans l'effusion de nos cœurs, la tendre affection de notre Sauveur pour les hommes, en ce qu'il n'a rien dédaigné de ce qui était de notre nature. Il a tout pris jusqu'aux moindres choses, tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Il a bien voulu avoir faim et soif, tout ainsi que les autres hommes; et si vous exceptez le péché, il n'a rejeté de lui aucune de nos faiblesses. C'est ce qu'il est venu chercher sur la terre; et au lieu de nos infirmités qu'il a prises, il nous a communiqué ses grandeurs. Et n'est-ce point, mes sœurs, pour cette raison que l'Église, inspirée de Dieu, appelle l'Incarnation un commerce? En effet, dit saint Augustin, c'est un commerce admirable où Jésus, ce céleste négociateur, étant venu du ciel en la terre dans le dessein de trafiquer avec une nation étrangère : qu'a-t-il fait (*Enar.* II *in Ps.* XXX, *n.* 3, *t.* IV, *pag.* 146. *Enar. in Ps.* CXLVIII, *n.* 8, *t.* IV, *pag.* 1677)? Ah! il nous a apporté les biens qui sont propres à cette céleste patrie, qui est son naturel héritage, la grâce, la gloire, l'immortalité; et il a pris les choses que cette misérable terre produit, la faiblesse, la misère, la corruption. O commerce de charité! ô riche commerce! ah! combien il devrait élever nos âmes à l'espérance des biens éternels! Jésus s'est plu dans mon néant, et je ne veux point me plaire dans sa grandeur! Son amour lui a fait trouver une douce satisfaction en se revêtant de ma pourriture, et je n'en veux point trouver à me revêtir de sa gloire; et mon cœur aime mieux courir après des délices qui passent, et des biens que la mort enlève!

Mais revenons à notre sujet, et demandons au divin époux d'où vient qu'il ne s'est pas contenté de se revêtir de notre nature, et qu'il veut prendre encore nos infirmités. La raison en est claire dans les Ecritures : c'est que le dessein de notre Sauveur dans sa bienheureuse Incarnation, est de se rendre semblable aux hommes; et comme tous ses ouvrages sont achevés, et ne souffrent aucune imperfection, de là vient, mes sœurs, qu'il ne veut point de ressemblance imparfaite. Ecoutez l'apôtre saint Paul : *Il s'est uni*, dit-il, *non pas aux Anges, mais à la postérité d'Abraham; et c'est pourquoi il fallait qu'il se rendît en tout semblable à ses frères* (*Hebr.*, II, 16, 17) : il veut être semblable aux hommes. Il faut, dit saint Paul, qu'il le soit en tout; autrement son ouvrage serait imparfait. C'est pourquoi dans le Jardin des Olives, je le vois dans la crainte, dans la tristesse (*Marc.*, XIV, 33), dans une telle consternation, qu'il sue sang et eau dans la seule appréhension du supplice qu'on lui prépare (*Luc.*, XXII, 44). Dans quelle histoire a-t-on jamais lu qu'un accident pareil soit jamais arrivé à d'autres qu'à lui? Et n'avons-nous pas raison de conclure d'un effet si extraordinaire, que jamais homme n'a eu les passions si tendres ni si fortes que mon Sauveur, bien qu'il les eût toujours modérées, parce qu'elles étaient très-soumises à la volonté de son Père? Et d'où vient, ô divin Sauveur, que vous les prenez de la sorte? Ah! c'est que je veux être semblable à vous. Et s'il ne l'était pas en ce point, il eût cru qu'il eût manqué quelque chose au mystère de l'Incarnation.

A plus forte raison doit-on dire que son cœur était tout d'amour pour la sainte Vierge, sa mère; car s'il s'est si franchement revêtu de ces sentiments de faiblesse qui semblaient indignes de sa personne, de ces langueurs mortelles, de ces vives appréhensions; s'il les a purs et si entiers, combien doit-il plutôt avoir pris l'affection envers les parents, puisque, dans la nature même, il n'y a rien de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire? Ne serait-ce pas en quelque sorte mépriser sa chair, que de n'aimer pas fortement cette sainte Vierge, du sang de laquelle elle était formée? tellement qu'il est impossible que le cœur du divin Jésus ne fût pénétré, jusqu'au fond, de l'amour de Marie, sa mère très-pure, puisque cet amour filial était l'accomplissement nécessaire de sa bienheureuse Incarnation.

Et ne me dites pas que ce grand amour étant une suite de l'Incarnation, le Fils de Dieu n'a pu en être touché qu'après s'être revêtu d'une chair humaine : car pour vous découvrir les secrets conseils de la Providence divine, en faveur de l'incomparable Marie, remarquez une belle doctrine de Tertullien, au second livre contre Marcion. C'est là que ce grand homme enseigne aux fidèles

(1) Ressent un.

que, depuis que le Fils de Dieu eut résolu de s'unir à notre nature, dès lors il a pris plaisir de converser avec les hommes, et de prendre les sentiments humains. C'est pour cela, dit Tertullien, qu'il est souvent descendu du ciel, et que, dès l'Ancien Testament, il parlait en forme humaine aux patriarches et aux prophètes. Il considère ces apparitions différentes comme des préparatifs de l'Incarnation : de cette sorte, dit-il, il s'accoutumait et il apprenait, pour ainsi dire, à être homme ; il se plaisait d'exercer, dès l'origine du monde, ce qu'il devait être enfin dans la plénitude des temps : *Ediscens jam inde a primordio hominem, quod erat futurus in fine* (*Adv. Marc.*, *lib.* II, *n.* 27, *pag.* 474).

Et si, dès l'origine du monde, avant qu'il eût pris une chair humaine, il se plaisait déjà de se revêtir de la forme et des sentiments humains, tant il était passionné pour notre nature, ne croyons pas, mes sœurs, qu'il ait attendu sa venue au monde, pour prendre des sentiments de Fils pour Marie. Dès le premier jour qu'elle naît au monde, il la regarde comme sa mère, parce qu'elle l'est, en effet, selon l'ordre des décrets divins. Il regarde en elle ce sang dont sa chair doit être formée, et il le considère déjà comme sien ; il s'en met, pour ainsi dire, en possession en le consacrant par son Esprit-Saint : ainsi son alliance avec Marie commence à la nativité de cette princesse, et avec l'alliance l'amour, et avec l'amour la munificence. Car, mes sœurs, il est impossible qu'un Dieu aime et ne donne pas ; et le commencement de ce discours vous a fait connaître que rien n'est plus libéral que l'amour de Dieu, et que c'est lui qui ouvre le trésor des grâces. Combien donc illustre, combien glorieuse est votre sainte nativité, ô divine, ô très-admirable Marie ! quelle abondance de dons célestes est aujourd'hui répandue sur vous ! Il me semble que je vois les anges qui contemplent avec respect le palais qui est déjà marqué pour leur maître, par un caractère divin que le Saint-Esprit y imprime. Mais je vois le Fils de Dieu, le Verbe éternel, qui vient lui-même consacrer son temple et l'enrichir de trésors célestes, avec une profusion qui n'a point de bornes, parce qu'il veut, ô bénit enfant dans lequel notre bénédiction prend son origine, il veut que vous naissiez digne de lui, et qu'il vous serve d'avoir un Fils qui soit l'auteur de votre naissance. Quel esprit ne se perdrait pas dans la contemplation de tant de merveilles ! Quelle conception assez relevée pourrait égaler cet honneur, cette majesté de mère de Dieu ?

Mais pourriez-vous croire, mes sœurs, que tous les fidèles peuvent prendre part à la gloire d'un si beau titre ? Nous pouvons participer en quelque façon à la dignité de mère de Dieu. Rejetons loin de nous les discours humains, les raisonnements naturels ; écoutons parler Jésus-Christ lui-même : *Celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère* (*Matth.*, XII, 50), c'est-à-dire, ô divin Sauveur, que vous ne reconnaissez aucune alliance qui vous soit plus considérable que celle qui est établie par l'obéissance à la volonté du Père céleste ; c'est là ce qui approche les hommes de vous. Il dépend de toi, ô fidèle, il dépend de toi de choisir à quel titre tu appartiendras, de quelle sorte tu seras uni au Sauveur des âmes. Jésus-Christ nous aime si fort, qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'affinité, ni aucun degré d'alliance : fais la volonté de son Père, et tu peux lui être ce que tu voudras. Si le titre de frère te plaît, Jésus-Christ te l'offre : si tu admires la dignité de sa mère, toute grande, toute éminente qu'elle est, il ne t'exclut pas même d'un si grand honneur : *Ille meus frater, soror et mater est.* Tu peux participer en quelque façon à l'amour qu'il a pour sa mère. *Omnia vestra sunt* (I *Cor.*, III, 22) : Marie est à nous ; tout est à nous, puisque Jésus-Christ même est à nous.

O mes sœurs, que nous sommes riches ! Mais à ces richesses spirituelles nous voulons joindre l'amour des biens de la terre, et nous faisons évanouir les trésors célestes. Mais écoute la loi qu'il t'impose : pour être élevés à de si beaux titres, il ne faut pas faire notre volonté, mais la volonté du Père céleste : puisque le nœud de cette alliance, c'est de faire la volonté de son Père, celui qui fait sa volonté propre, il n'est rien au Sauveur Jésus. Faisons la volonté de son Père, et nous toucherons de près à Jésus. Or, la volonté de son Père est que nous ne nous plaisions point à nous-mêmes ; car Jésus n'a point cherché sa volonté propre : *Christus non sibi placuit* (*Rom.*, XV, 3) ; mais il l'a soumise à son Père, obéissant jusqu'à la mort. Marie n'a point cherché sa volonté propre ; mais contre son inclination naturelle, elle a offert à la croix son Fils bien-aimé : elle n'a pas été menée au Thabor pour y voir la gloire de son cher Jésus ; mais elle a été conduite au Calvaire, pour y voir son ignominie, et là, sacrifier sa volonté propre à la volonté du Père éternel. Sacrifions la nôtre, mes sœurs ; n'écoutons jamais nos désirs ; écoutons la voix de l'obéissance, et alors Marie sera notre mère : c'est notre seconde partie, par laquelle j'achèverai ce discours.

SECOND POINT

Pour entendre solidement quelle est cette fécondité de Marie, qui lui donne tous les chrétiens pour enfants, distinguons avant toutes choses deux sortes de fécondité : fécondité de nature, fécondité de la charité. Nous voyons dans les adoptions, que des hommes privés d'enfants, ce que la nature leur a refusé, ils tâchent de l'acquérir par l'amour. C'est ainsi que la charité est féconde ; et ceux qui ont entendu l'Apôtre disant : *Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous* (*Galat.*, IV, 19), savent bien que la charité se fait des enfants. C'est pourquoi saint Augustin dit souvent que la charité est une mère : *Charitas mater est* (*In Ep. Joan. Tractat.* II, *n.* 4, *tom.* III, *part.* II, *pag.* 838 ; *Enar. in Psalm.* CXLVII, *n.* 14, *t.* IV, *pag.* 1659) : et pour reprendre cette vérité jusqu'au prin-

cipe, remarquons que cette double fécondité que nous voyons dans les créatures, est émanée de celle de Dieu, duquel toute paternité prend son origine. La nature de Dieu est féconde, et lui donne son Fils naturel, qu'il engendre dans l'éternité. La charité de Dieu est féconde, et lui donne des fils adoptifs ; c'est de là que nous sommes nés avec tous les enfants d'adoption. Marie participe à la fécondité naturelle de Dieu, engendrant son propre Fils ; et à la fécondité de sa charité, engendrant aussi les fidèles, à la naissance desquels elle coopère par sa charité : *Cooperata est charitate* (*S. August., de sanct. Virginit. c.* VI, *t.* VI, *p.* 343).

Donc, mes sœurs, réjouissons-nous en la sainte nativité de Marie, et célébrons ce bienheureux jour par de sincères actions de grâces. Comprenons que nos intérêts sont unis très-étroitement à ceux de Jésus ; puisque tout ce qui naît pour Jésus, naît aussi pour nous. Voyons naître pour nous, avec cette Vierge, une source de charité qui ne tarit point, une source toujours vive, toujours abondante. Buvons à cette source, mes sœurs; jouissons de cet amour maternel ; il est plein de douceur, mais ce n'est pas d'une douceur molle.

Mais que nos esprits ne s'arrêtent pas à une vaine spéculation ; méditons ce qu'exige la maternité de Marie, et de quelle sorte nous devons vivre pour être véritablement ses enfants. Ceux qui sont ses véritables enfants, ne sont pas ces chrétiens délicats qui ne peuvent souffrir les afflictions, et qui tremblent au seul nom de la pénitence. O Marie ! ce ne sont pas là vos enfants : vous les voulez plus forts et plus généreux ; et ces forts et ces généreux, vous les trouvez au pied de la croix. Appuyons par l'Ecriture divine cette vérité importante, et posons pour premier principe, que les fidèles sont à Marie, en tant que Jésus-Christ les lui a donnés ; parce qu'étant achetés au prix de son sang, il n'y a que lui seul qui peut nous donner. Or, recherchant dans son Evangile où Jésus nous a donnés à Marie, je trouve qu'il nous a donnés étant sur la croix. Où est-ce qu'il a dit à son cher disciple : *O disciple, voilà votre mère !* Où est-ce qu'il a dit à Marie : O femme, voilà votre Fils (*Joan.*, XX, 27) ! N'est-ce pas du haut de la croix? C'est là donc qu'en la personne de son bien-aimé, il donne tous les fidèles à sa sainte mère ; c'est là que nous devenons ses enfants.

Et d'où vient que notre Sauveur a voulu attendre cette heure dernière pour nous donner à Marie comme ses enfants? En voici la véritable raison : c'est qu'il veut lui donner pour nous des entrailles et un cœur de mère. Et comment cela, direz-vous ? Admirez, mes sœurs, le secret de Dieu : Marie était au pied de la croix ; elle voyait ce cher Fils tout couvert de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule et impitoyable ; son sang qui débordait de tous côtés par ses veines cruellement déchirées : qui pourrait vous dire quelle était l'émotion du sang maternel? Ah ! jamais elle ne sentit mieux qu'elle était mère : toutes les souffrances de son Fils le lui faisaient sentir au vif. Que fera ici le Sauveur? Vous allez voir, mes sœurs, qu'il sait parfaitement le secret d'émouvoir les affections.

Quand l'âme est prévenue de quelque passion violente, elle reçoit aisément les mêmes impressions pour tous les autres qui se présentent : par exemple, vous êtes possédé d'un mouvement de colère ; il sera difficile que ceux qui approchent de vous n'en ressentent quelques effets : et de là vient que, dans les séditions populaires, un homme qui saura ménager avec art les esprits de la populace irritée, lui fera aisément tourner sa fureur contre ceux auxquels on pensait le moins. Il en est de même des autres passions ; parce que l'âme étant déjà excitée, il ne reste plus qu'à l'appliquer sur d'autres objets, à quoi son propre mouvement la rend extrêmement disposée. C'est pourquoi le Sauveur Jésus, qui voulait que sa mère fût aussi la nôtre, afin d'être notre frère en toute façon, considérant du haut de sa croix combien son âme était attendrie, comme si c'eût été là qu'il l'eût attendue, il prit son temps de lui dire, lui montrant (1) saint Jean : O femme, voilà votre fils. Ce sont ses mots, et voici son sens : O femme affligée, à qui un amour infortuné fait éprouver maintenant jusqu'où peut aller la tendresse et la compassion d'une mère, cette même affection maternelle, (2) qui se réveille si vivement en votre âme pour moi, ayez-la pour Jean, mon disciple et mon bien-aimé (*Joan.*, XIX, 26) ; ayez-la pour tous mes fidèles, que je vous recommande en sa personne, parce qu'ils sont tous mes disciples et mes bien-aimés. Ce sont ces paroles, mes sœurs, qui imprimèrent au cœur de Marie une tendresse de mère pour tous les fidèles, comme pour ses véritables enfants ; car est-il rien de plus efficace sur le cœur de la sainte Vierge, que les paroles de Jésus-Christ mourant ?

Doutez-vous après cela, chrétiens, quels sont les enfants de la sainte Vierge? Qui ne voit que ses véritables enfants sont ceux qu'elle trouve au pied de la croix avec Jésus-Christ crucifié? Et qui sont ceux-là ? Ce sont ceux qui mortifient en eux le vieil hom-

(1) Saint Jean nous représente en cette action l'universalité des fidèles. Comprenez, s'il vous plaît, ce raisonnement : tous les autres disciples de mon Sauveur l'ont abandonné; et Dieu l'a permis de la sorte, afin de nous faire entendre qu'il y en a peu qui suivent Jésus-Christ à la croix. Donc tous les autres étant dispersés, la Providence n'a retenu près du Dieu mourant, que Jean le bien-aimé de son cœur. C'est l'unique, c'est le vrai fidèle : car celui-là est vraiment fidèle à Jésus, qui suit Jésus jusqu'à sa croix; et ainsi cet unique fidèle représente tous les fidèles. Par conséquent, lorsque Jésus-Christ, parlant à sa mère, lui dit que saint Jean est son fils, ne croyez pas qu'il considère saint Jean comme un homme particulier : il lui donne en la personne de Jean tous ses disciples et tous ses fidèles, tous les héritiers de la nouvelle alliance et tous les enfants de la croix : de là vient, comme je l'ai remarqué, qu'il l'appelle femme; il veut dire, femme par excellence, femme choisie singulièrement pour être la mère du peuple élu. O femme, lui dit-il, ô nouvelle Eve, voilà votre Fils; et lui, et tous les fidèles qu'il représente, ce sont vos enfants. Jean est mon disciple et mon bien-aimé; recevez en sa personne tous les chrétiens, parce que Jean tient la place d'eux tous, et qu'ils sont tous, aussi bien que Jean, mes disciples et mes bien-aimés.

(2) Dont vous êtes touchée si vivement pour moi

me, qui crucifient le péché et ses convoitises par l'exercice de la pénitence. Voulez-vous être enfants de Marie ; prenez sur vous la croix de Jésus : c'est ce que vous avez déjà commencé lorsque vous avez renoncé au monde ; mais persévérez dans votre vocation; retranchez tous les jours les mauvais désirs, et puisque vous avez méprisé le monde, qu'aucune partie de sa pompe ne soit capable de vous attirer, que le souvenir de ses vanités n'excite que du mépris en vos cœurs. Ainsi, mes sœurs, vous vous rendrez dignes du glorieux et divin emploi que la charité vous impose, de travailler au salut des âmes. Il les faut gagner par les mêmes voies que Jésus-Christ se les est acquises, par l'humiliation et par la bassesse, par la pauvreté et par les souffrances, par toutes sortes de contradictions. Voyez la bienheureuse Marie ; elle engendre les fidèles parmi ses douleurs : de sorte qu'en méditant aujourd'hui la Nativité de la sainte Vierge, songez que si elle doit être mère des fidèles, c'est par les afflictions et par les douleurs qu'elle les doit engendrer à Dieu; et croyez que travaillant au salut des âmes, c'est la mortification et la pénitence qui rendront vos soins fructueux.

Et vous, ô pécheurs mes semblables, venez au berceau de Marie implorer le secours de cette princesse, invoquer d'un cœur contrit et humilié une mère si charitable. Mais si vous avez dessein de lui plaire, prenez sur vous la croix de Jésus ; n'écoutez plus le monde qui vous avait précipités dans l'abîme, ni ses charmes qui vous avaient abusés. Déplorez vos erreurs passées, et qu'une douleur chrétienne efface les fautes que vous ont fait faire tant de complaisances mondaines. Si l'innocence a sa couronne, la pénitence a aussi la sienne. Jésus est venu chercher les pécheurs ; et Marie, tout innocente qu'elle est, leur doit la plus grande partie de sa gloire, puisqu'elle n'aurait pas été la mère d'un Dieu, si le désir de délivrer les pécheurs n'avait invité sa miséricorde à se revêtir d'une chair mortelle. S'il reste encore quelque dureté, que les larmes de cet enfant l'amollissent.

TROISIÈME SERMON

POUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

SUR LES AVANTAGES DE MARIE.

Marie, combien heureuse d'être mère de son Sauveur. Amour dont elle a été transportée pour lui. A quel degré de gloire elle doit être élevée dans le ciel. Quels étaient les sentiments d'affection de Jésus pour elle. Liaison étroite qu'elle a avec nous par sa qualité de mère des fidèles. Erreur de la plupart de ceux qui se croient ses dévots. Qui sont ceux qu'elle admet au nombre de ses enfants.

Quis, putas, puer iste erit?
Quel pensez-vous que sera cet enfant? (*Luc.*, I, 66.)

Avant la naissance du Sauveur Jésus, tout ce qu'il y avait de gens de bien sur la terre, qui vivaient attendant la rédemption d'Israël, ne faisaient autre chose que soupirer après sa venue, et par des vœux ardents, pressaient le Père éternel d'envoyer bientôt à son peuple son unique libérateur : que si parmi leurs désirs il leur paraissait quelque signe que ce temps bienheureux approchât, il n'est pas croyable avec combien de transports (1) toutes les puissances de leurs âmes éclataient en actions de grâces. Si donc ils eussent appris, à la naissance de la sainte Vierge, qu'elle devait être sa mère, combien l'auraient-ils embrassée, et quel aurait été l'excès de leur ravissement, dans l'espérance qu'ils auraient conçue d'être présents à ce jour si beau, auquel le Désiré des nations commencerait à paraître au monde? Ainsi ces peuples aveugles, qui, pour être trop passionnés admirateurs de cette lumière qui nous éclaire, défèrent des honneurs divins au soleil qui en est le père, commencent à se réjouir sitôt qu'ils découvrent au ciel son avant-courrière, l'aurore. C'est pourquoi, ô heureuse Marie! nous qui leur avons succédé, nous prenons part à leurs sentiments : mus d'un pieux respect pour celui qui vous a choisie, nous venons honorer votre lumière naissante, et couronner votre berceau, non certes de lis et de roses, mais de ces fleurs sacrées que le Saint-Esprit fait éclore; je veux dire, de saints désirs et de sincères louanges.

Monseigneur, c'est la seule chose que vous entendrez de moi aujourd'hui. L'histoire parlera assez de vos grandes et illustres journées, de vos siéges si mémorables, de vos fameuses expéditions, et de toute la suite de vos actions immortelles. Pour moi, je vous l'avoue, Monseigneur, si j'avais à louer quelque chose, je parlerais bien plutôt de cette piété véritable, qui vous fait humblement déposer aux pieds des autels cet air majestueux, cette pompe qui vous environne. Je louerais hautement la sagesse de votre choix, qui vous a fait souhaiter d'avoir dans votre maison l'exemple d'une vertu si rare, par lequel nous pouvons convaincre les esprits les plus libertins, qu'on peut conserver l'innocence parmi les plus grandes faveurs de la cour, et dans une prudente conduite, une simplicité chrétienne. Je dirais de plus, Monseigneur, que votre généreuse bonté vous a gagné pour jamais l'affection de ces peuples ; et si peu que je voulusse m'étendre sur ce sujet, je le verrais confirmé par des acclamations publiques. Mais encore qu'il soit vrai que l'on vous puisse louer, vous et cette incomparable duchesse, sans aucun soupçon de flatterie, en la place où je suis, il faut que j'en évite jusqu'à la moindre apparence. Je sais que je dois ce discours, et vous vos attentions à la très-heureuse Marie. Ce n'est donc plus à vous que je parle, sinon pour vous conjurer, Monseigneur, de joindre vos prières aux miennes et à celles de tout ce peuple ; afin qu'il plaise à Dieu m'envoyer son Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Epouse que nous allons saluer par les paroles de l'ange : *Ave.*

Pour procéder avec ordre, réduisons tout cet entretien à quelques chefs principaux.

(1) Tous les sentiments, toutes les facultés.

Je dis, ô aimable Marie! que vous serez à jamais bienheureuse d'être mère de mon Sauveur : car étant mère de Jésus-Christ, vous aurez pour lui une affection sans égale; ce sera votre premier avantage. Aussi vous aimera-t-il d'un amour qui ne souffrira point de comparaison; c'est votre seconde prérogative. Cette sainte société que vous aurez avec lui, vous unira pour jamais très-étroitement à son Père : voilà votre troisième excellence. Enfin dans cette union avec le Père éternel, vous deviendrez la mère des fidèles qui sont ses enfants, et les frères de votre Fils; c'est par ce dernier privilége que j'achèverai ce discours.

Je vous vois surpris, ce me semble; peut-être que vous jugez que ce sujet est trop vaste, et que mon discours sera trop long, ou du moins embarrassé d'une matière si ample; et toutefois il n'en sera pas ainsi, moyennant l'assistance divine. Nous avancerons pas à pas pour ne point confondre les choses, établissant par des raisons convaincantes la dignité de Marie sur sa maternité glorieuse : et encore que je reconnaisse que ces vérités sont très-hautes, je ne désespère pas de les déduire aujourd'hui avec une méthode facile. J'avoue que c'est me promettre beaucoup; et à Dieu ne plaise, fidèles, que je l'attende de mes propres forces : j'espère que ce grand Dieu, qui inspire qui il lui plaît, me donnera la grâce aujourd'hui de glorifier son saint nom en la personne de la sainte Vierge. Le Père s'intéressera pour sa Fille bien-aimée; le Fils pour sa chère mère; le Saint-Esprit pour sa chaste épouse. Animé d'une si belle espérance, que puis-je craindre dans cette entreprise? J'entre donc en matière avec confiance; chrétiens, rendez-vous attentifs.

PREMIER POINT.

(1) Dites-moi, je vous prie, chrétiens, après les choses que vous avez ouïes, quelle opinion avez-vous de cet aimable enfant qui vient de naître? quel sera-t-il à votre avis, dans le progrès de son âge? *Quis putas, puer iste erit?* Pour moi, je ne puis que je ne m'écrie : O fille, mille et mille fois bienheureuse d'être prédestinée à un amour si excessif, pour celui qui seul mérite nos affections!

Vous n'ignorez pas que l'amour du Seigneur Jésus, c'est le plus beau présent dont Dieu honore les saints. Dès le commencement des siècles, il était, bien qu'absent, les délices des patriarches. Abraham, Isaac et Jacob ne pouvaient presque modérer leur joie, quand seulement ils songeaient qu'un jour il naîtrait de leur race. Vous donc, ô heureuse Marie! vous qui le verrez sortir de vos bénites entrailles; vous qui le contemplerez sommeillant entre vos bras, ou attaché à vos chastes mamelles, comment n'en serez-vous point transportée? En suçant votre lait virginal, ne coulera-t-il pas en votre âme (1) l'ambroisie de son saint amour? et quand il commencera de vous appeler sa mère d'une parole encore bégayante; et quand vous l'entendrez (2) payer à Dieu, son Père, le tribut des premières louanges, sitôt que sa langue enfantine se sera un peu dénouée; et quand vous le verrez dans le particulier de votre maison, souple et obéissant à vos ordres, combien grandes seront vos ardeurs!

Mais disons encore qu'une des plus grandes grâces de Dieu, c'est de penser souvent au Sauveur. Oui, certes, il le faut reconnaître, son nom est un miel à la bouche; c'est une lumière à nos yeux; c'est une flamme à nos cœurs : il y a (3) je ne sais quelle grâce, que Dieu a répandue et dans toutes ses paroles, et dans toutes ses actions; y penser, c'est la vie éternelle. Pensez-y souvent, ô fidèles; sans doute vous y trouverez une consolation incroyable. C'était toute la (4) douceur de Marie : nous voyons dans les Evangiles que tout ce que lui disait son Fils, tout ce qu'on lui disait de son Fils, elle le conservait, elle le repassait mille et mille fois en son cœur : *Maria autem conservabat omnia verba hæc in corde suo* (*Luc.*, II, 19). Il tenait si fort à son âme, qu'aucune force ni violence n'était capable de l'en distraire : car il eût fallu lui tirer de ses veines jusqu'à la dernière goutte de ce sang maternel, qui ne cessait de lui parler de son Fils (5). Comme on voit que les mères prennent une part tout extraordinaire à toutes les actions de leurs fils, [ainsi Marie prenait le plus vif intérêt à tout ce qui regardait son cher Fils.] Quelle admiration de sa vie! quels charmes dans ses paroles! quelle douleur de sa passion! quel sentiment de sa charité! quel contentement de sa gloire! et après qu'il fut retourné à son Père, quelle impatience de le rejoindre!

Le docte saint Thomas, traitant de l'inégalité qui est entre les bienheureux (I *Part.*, *quæst.* XII, *art.* VI), dit que ceux-là jouiront plus abondamment de la présence divine, qui l'auront en ce monde le plus ardemment désirée; parce que, comme dit ce grand homme, la douceur de la jouissance va à proportion des désirs. Comme une flèche qui part d'un arc bandé avec plus de violence, prenant son vol au milieu des airs avec une plus grande raideur, entre aussi plus profondément au but où elle est adressée; de même l'âme fidèle pénétrera plus avant dans l'abîme de l'essence divine, le seul terme de ses espérances, quand elle s'y sera élancée par une plus grande impétuosité de désirs. Que si le grand apôtre saint Paul, frappé au vif en son âme de l'amour de Notre-Seigneur, brûle d'une telle impatience de l'aller embrasser en sa gloire, qu'il voudrait voir bientôt ruinée cette vieille masure du corps qui le sépare de Jésus-Christ : *Cupio dissolvi et esse cum Christo* (*Phil.*, I, 23); jugez des in-

(1) Le Prédicateur, pour commencer son discours, renvoie ici à un sermon de la compassion de la Vierge, imprimé dans le cinquième volume de la collection, et il se proposait d'en prendre depuis le premier alinéa de la page 622 : *je dis donc*, jusqu'au premier alinéa exclusivement de la page 627. — Ce sermon est compris dans notre vol. XXIV. M.

(1) La douceur.
(2) Rendre ses premières louanges à son Père.
(3) Une certaine.
(4) Joie.
(5) Que si, pour l'ordinaire, presque tout ce que fait un bon fils plaît à sa mère.

quiétudes et des douces émotions que peut ressentir le cœur d'une mère. Le jeune Tobie, par une absence d'un an, perce celui de sa mère d'inconsolables douleurs (*Tob.*, V, 13 *seq.*) : quelle différence entre mon Sauveur et Tobie!

S'il est donc vrai, saint enfant, qui nous fournissez aujourd'hui un sujet de méditation si pieux, s'il est vrai que votre grandeur doive croître selon la mesure de vos désirs, quelle place assez auguste vous pourra-t-on trouver dans le ciel ? Ne faudra-t-il pas que vous passiez toutes les hiérarchies angéliques pour courir à notre Sauveur ? C'est là qu'ayant laissé bien loin au dessous de vous tous les ordres des prédestinés, tout éclatante de gloire, et attirant sur vous les regards de toute la cour céleste, vous irez prendre place près du trône de votre cher Fils, pour jouir à jamais de ses plus secrètes faveurs. C'est là qu'étant charmée d'une ravissante douceur dans ses embrassements si ardemment désirés, vous parlerez à son cœur avec une efficacité merveilleuse. Eh ! quel autre que vous aura plus de pouvoir sur ce cœur ; puisque vous y trouverez une si fidèle correspondance, je veux dire l'amour filial, qui sera d'intelligence avec l'amour maternel, qui s'avancera pour le recevoir, et qui préviendra ses désirs ?

Nous voilà tombés insensiblement sur l'amour dont le Fils de Dieu honore la sainte Vierge. Fidèles, que vous en dirai-je ? Si je n'ai pu dépeindre l'affection de la mère selon son mérite, je pourrai encore moins vous représenter celle du Fils, parce que je suis assuré qu'autant que Notre-Seigneur surpasse la sainte Vierge en toute autre chose, d'autant est-il meilleur fils qu'elle était bonne mère. Mais en demeurerons-nous là, chrétiens? Cherchons, cherchons encore quelque puissante considération dans la doctrine des Evangiles ; c'est la seule qui touche les cœurs : une seule parole de l'Evangile a plus de pouvoir sur nos âmes que toute la véhémence et toutes les inventions de l'éloquence profane. Disons donc avec l'aide de Dieu, quelque chose de l'Evangile: et qu'y pouvons-nous voir de plus beau, que ces admirables transports avec lesquels le Seigneur Jésus a aimé la nature humaine ? Permettez-moi en ce lieu une briève digression : elle ne déplaira pas à Marie et ne sera pas inutile à votre instruction ni à mon sujet.

Certes, ce nous doit être une grande joie de voir que notre Sauveur n'a rien du tout dédaigné de ce qui était de l'homme : il a tout pris, excepté le péché ; je dis tout, jusqu'aux moindres choses, tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Je ne le puis pardonner à ces hérétiques qui, ayant osé nier la vérité de sa chair, ont nié par conséquent que ses souffrances et ses passions fussent véritables. Ils se privaient eux-mêmes d'une douce consolation ; au lieu que reconnaissant que toutes ces choses sont effectives, quelque affliction qui me puisse arriver, je serai toujours honoré de la compagnie de mon Maître. Si je souffre quelque nécessité, je me souviens de sa faim et de sa soif, et de son extrême indigence : si l'on fait tort à ma réputation, *Il a été rassasié d'opprobres* (*Thr.*, III, 30), comme il est dit de lui : si je me sens abattu par quelques infirmités, il en a souffert jusqu'à la mort : si je suis accablé d'ennui, que je m'en aille au jardin des Olives, je le verrai dans la crainte, dans la tristesse, dans une telle consternation qu'il sue sang et eau dans la seule appréhension de son supplice. Je n'ai jamais ouï dire que cet accident fût arrivé à d'autres personnes qu'à lui; ce qui me fait dire que jamais homme n'a eu les passions ni si tendres, ni si délicates, ni si fortes que mon Sauveur, bien qu'elles aient toujours été extrêmement modérées, parce qu'elles étaient parfaitement soumises à la volonté de son Père.

Mais de là, me direz-vous, que s'ensuit-il pour le sujet que nous traitons ? C'est ce qu'il m'est aisé de vous faire voir. Quoi donc! notre Maître se sera si franchement revêtu de ces sentiments de faiblesse qui semblaient en quelque façon être indignes de sa personne ; ces langueurs extrêmes, ces vives appréhensions, il les aura prises si pures, si entières, si sincères; et que sera-ce, après cela, de l'affection envers les parents ; étant très-certain que, dans la nature même, il n'y a rien de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire, particulièrement à l'égard d'une mère telle qu'était l'heureuse Marie? Car enfin, elle était la seule en ce monde à qui il eût obligation de la vie; et j'ose dire de plus qu'en recevant d'elle la vie, il lui est redevable et d'une partie de sa gloire, et même en quelque façon de la pureté de sa chair : de sorte que cet avantage, qui ne peut convenir à aucune autre mère qu'à celle dont nous parlons, l'obligeait d'autant plus à redoubler ses affections.

Et n'appréhendez pas, chrétiens, que je veuille déroger à la grandeur de mon Maître par cette proposition, qui n'en est pas moins véritable, bien qu'elle paraisse peut-être un peu extraordinaire, du moins au premier abord : mais je prétends l'établir sur une doctrine si indubitable de l'admirable saint Augustin, que les esprits les plus contentieux seront contraints d'en demeurer d'accord. Ce grand homme, considérant que la concupiscence se mêle dans toutes les générations ordinaires, ce qui n'est que trop véritable pour notre malheur, en tire cette conséquence : que cette maudite concupiscence, qui corrompt tout ce qu'elle touche, infecte tellement la matière qui se ramasse pour former nos corps, que la chair qui en est composée en contracte aussi une corruption nécessaire. C'est pourquoi dans la résurrection où nos corps seront tout nouveaux, c'est-à-dire, tout éclatants et tout purs, ils renaîtront non de la volonté de l'homme, ni de la volonté de la chair, mais du souffle de l'esprit de Dieu, qui prendra plaisir de les animer quand ils auront laissé à la terre les ordures de leur première génération. Or, comme ce n'est pas

ici le lieu d'éclaircir cette vérité, je me contenterai de vous dire, comme pour une preuve infaillible, que c'est la doctrine de saint Augustin, que vous trouverez merveilleusement expliquée en mille beaux endroits de ses excellents écrits, particulièrement dans ses savants livres contre Julien.

Cela étant ainsi, remarquez exactement, s'il vous plaît, ce que j'infère de cette doctrine. Je dis que si ce commerce ordinaire, parce qu'il a quelque chose d'impur, fait passer en nos corps un mélange d'impureté, nous pouvons assurer au contraire que le fruit d'une chair virginale tirera d'une racine si pure une pureté merveilleuse. Cette conséquence est certaine, et c'est une doctrine constante que le saint évêque Augustin a prise dans les Ecritures : et d'autant que le corps du Sauveur, je vous prie, suivez sa pensée, d'autant, dis-je, que le corps du Sauveur devait être plus pur que les rayons du soleil, de là vient, dit ce grand personnage, qu'il s'est choisi dès l'éternité une mère vierge, afin qu'elle l'engendrât sans aucune concupiscence par la seule vertu de la foi : *Ideo virginem matrem pia fide sanctum germen in se fieri promerentem, de qua crearetur elegit* (1) (*De pecc. Mer.*, *l.* II, *c.* 24, *t.* X, *p.* 61).

Après ces grands avantages qui sont préparés à Marie, ô Dieu, quel sera un jour cet enfant? *Quis, putas, puer iste erit?* Heureuse mille et mille fois d'aimer si fort le Sauveur, d'être si fort aimée du Sauveur! Aimer le Fils de Dieu, c'est une grâce que les hommes ne reçoivent que de lui-même, et parce que Marie est sa mère, et qu'une mère aime naturellement ses enfants, ce qui est grâce pour tous les autres lui est comme passé en nature. D'autre part, être aimé du Fils de Dieu est une pure libéralité dont il daigne honorer les hommes ; et parce qu'il est fils de Marie, et qu'il n'y a point de fils qui ne soit obligé de chérir sa mère, ce qui est libéralité pour les autres, à l'égard de la sainte Vierge, devient une obligation. S'il l'aime de cette sorte, il faudra par nécessité qu'il lui donne, il ne lui pourra donner autre chose que ses propres biens. Les biens du Fils de Dieu sont les vertus et les grâces, c'est son sang innocent qui les fait inonder sur les hommes : et à quel autre (2) pensez-vous qu'il donnerait plus de part à son sang qu'à celle dont il a tiré tout son sang? Pour moi, il me semble que ce sang précieux prenait plaisir de ruisseler pour elle à gros bouillons sur la croix, sentant bien qu'en elle était la source de laquelle il était premièrement découlé. Bien plus, ne savons-nous pas que le Père éternel ne peut s'empêcher d'aimer tout ce qui touche de près à son Fls? Nest-ce pas en sa personne que le ciel et la terre s'embrassent et se réconcilient? N'est-il pas le nœud éternel des affections de Dieu et des hommes? N'est-ce pas là toute notre gloire et le seul fondement de nos espérances? Comment n'aimera-t-il donc pas la très-heureuse Marie, qui vivra avec son Fils dans une société si parfaite? Tout cela semble établi sur des maximes inébranlables. Mais d'autant que quelques-uns pourraient se persuader que cette sainte société n'a point d'autres liens que ceux de la chair et du sang, mettons la dernière main à l'ouvrage que nous avons commencé : faisons voir en ce lieu, comme nous l'avons promis, avec quels avantages la sainte Vierge est entrée dans l'alliance du Père éternel par sa maternité glorieuse.

SECOND POINT.

C'est ici le point le plus haut et le plus difficile de tout le discours d'aujourd'hui, pour lequel toutefois il ne sera pas besoin de beaucoup de paroles; parce que nos raisonnements précédents en facilitent l'entrée, et que ce ne sera que comme une suite de nos premières considérations. Or, pour vous expliquer ma pensée, j'ai à vous proposer une doctrine sur laquelle il est nécessaire d'aller avec retenue, de peur de tomber dans l'erreur; et plût à Dieu que je pusse la déduire aussi nettement qu'elle me semble solide! Voici donc de quelle façon je raisonne: cet amour de la Vierge dont je vous parlais tout-à-l'heure, ne s'arrêtait pas à la seule humanité de son Fils. Non, certes, il allait plus avant; et par l'humanité comme par un moyen d'union, il passait à la nature divine, qui en est inséparable. C'est une haute théologie qu'il nous faut tâcher d'éclaircir par quelque chose de plus intelligible. N'est-il pas vrai qu'une bonne mère aime tout ce qui touche à la personne de son fils? J'ai déjà dit cela bien des fois, et je ne le recommence pas sans raison. Je sais bien qu'elle va quelquefois plus avant, qu'elle porte son amitié jusqu'à ses amis, et généralement à toutes les choses qui lui appartiennent; mais particulièrement pour ce qui regarde la propre personne de son fils, vous savez qu'elle y est sensible au dernier point. Je vous demande maintenant : qu'était la divinité au Fils de Marie? comment touchait-elle à sa personne? lui était-elle étrangère? Je ne veux point ici vous faire de questions extraordinaires; j'interpelle seulement votre foi : qu'elle me réponde. Vous dites tous les jours en récitant le symbole, que vous croyez en Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui est né de la Vierge Marie : celui que vous reconnaissez pour le Fils de Dieu tout-puissant, et celui qui est né de la Vierge, sont-ce deux personnes? Sans doute ce n'est pas ainsi que vous l'entendez. C'est le même qui étant Dieu et homme, selon la nature divine, est le Fils de Dieu, et selon l'humanité, le Fils de Marie. C'est pourquoi nos saints Pères ont enseigné que la Vierge est mère de Dieu. C'est cette foi, chrétiens, qui a triomphé des blasphèmes de Nestorius, et qui, jusqu'à la consommation des siècles, fera trembler les démons. Si je dis après cela que la bienheureuse Marie aime son Fils tout entier, quelqu'un de la compagnie pourra-t-il désavouer une vérité si plausible? Par

(1) *Voyez* le second sermon sur la Compassion de la sainte Vierge, tom. V de la collection et II des sermons in-4. pag. 629, à laquelle l'auteur nous renvoie, jusqu'à ces mots : *Concluons donc* de la 25e ligne. — Voir notre vol. XXIV. M.

(2) Donnerait-il.

conséquent ce Fils qu'elle chérissait tant, elle le chérissait comme un Homme-Dieu: et d'autant que ce mystère n'a rien de semblable sur la terre, je suis contraint d'élever bien haut mon esprit, pour avoir recours à un grand exemple, je veux dire, à l'exemple du Père éternel.

Depuis que l'humanité a été unie à la personne du Verbe, elle est devenue l'objet nécessaire des complaisances du Père. Ces vérités sont hautes, je l'avoue ; mais comme ce sont des maximes fondamentales du christianisme, il est important qu'elles soient entendues de tous les fidèles ; et je ne veux rien avancer, que je n'en allègue la preuve par les Ecritures. Dites-moi, s'il vous plaît, chrétiens, quand cette voix miraculeuse éclata sur le Thabor, de la part de Dieu : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu :* de qui pensez-vous que parlât le Père éternel ? N'était-ce pas de ce Dieu revêtu de chair, qui paraissait tout resplendissant aux yeux des apôtres ? Cela étant ainsi, vous voyez bien, par une déclaration si authentique, qu'il étend son amour paternel jusqu'à l'humanité de son Fils ; et qu'ayant uni si étroitement la nature humaine avec la divine, il ne le veut plus séparer dans son affection. Aussi est-ce là, si nous l'entendons bien, tout le fondement de notre espérance, quand nous considérons que Jésus, qui est homme tout ainsi que nous, est reconnu et aimé de Dieu comme son Fils propre.

Ne vous offensez pas, si je dis qu'il y a quelque chose de pareil dans l'affection de la sainte Vierge, et que son amour embrasse tout ensemble la divinité et l'humanité de son Fils, que la main puissante de Dieu a si bien unies ; car Dieu, par un conseil admirable, ayant jugé à propos que la Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité, il l'a par ce moyen associée en quelque façon à sa génération éternelle. Fidèles, entendez ce mystère. C'est l'associer à sa génération, que de la faire mère d'un même fils avec lui. Partant, puisqu'il l'a comme associée à sa génération éternelle, il était convenable qu'il coulât en même temps dans son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils ; cela est bien digne de sa sagesse. Comme sa providence dispose toutes choses avec une justesse admirable, il fallait qu'il imprimât dans le cœur de la sainte Vierge une affection qui passât de bien loin la nature, et qu'il allât jusqu'au dernier degré de la grâce ; afin qu'elle eût pour son Fils des sentiments dignes d'une mère de Dieu, et dignes d'un Homme-Dieu.

Après cela, ô Marie, quand j'aurais l'esprit d'un ange et de la plus sublime hiérarchie, mes conceptions seraient trop ravalées, pour comprendre l'union très-parfaite du Père éternel avec vous. *Dieu a tant aimé le monde*, dit notre Sauveur, *qu'il lui a donné son Fils unique* (*Joan.*, III, 16). Et en effet, comme remarque l'Apôtre : *Nous donnant son Fils, ne nous a-t-il pas donné toute sorte de biens avec lui ?* Que s'il nous a fait paraître une affection si sincère, parce qu'il nous l'a donné comme maître et comme sauveur ; l'amour ineffable qu'il avait pour vous, lui a fait concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient ; et pour établir avec vous une société éternelle, il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique, et être le Père du vôtre. O prodige ! ô abîme de charité ! quel esprit ne se perdrait pas dans la considération de ces complaisances incompréhensibles qu'il a eues pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce commun Fils, le nœud inviolable de votre sainte alliance, le gage de vos affections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre ; lui, plein d'une divinité impassible ; vous, revêtu, pour lui obéir, d'une chair mortelle.

Croissez donc, ô heureux enfant, croissez à la bonne heure ; que le ciel propice puisse faire tomber sur votre tête innocente les plus douces de ses influences. Croissez, et puissent bientôt toutes les nations de la terre venir adorer votre Fils ! puisse votre gloire être reconnue de tous les peuples du monde, auxquels votre enfantement donnera une paix éternelle ! Pour nous, mus d'un pieux respect pour celui qui vous a choisie, nous venons honorer votre lumière naissante, et jeter sur votre berceau, non des roses et des lis, mais des bouquets sacrés de désirs ardents et de sincères louanges. Certes, je l'avoue, Vierge sainte, celles que je vous ai données sont beaucoup au-dessous de vos grandeurs, et beaucoup au-dessous de mes vœux ; et toutefois je me sens ébloui d'avoir si longtemps contemplé, quoiqu'à travers tant de nuages, ce haut éclat qui vous environne ; je suis contraint de baisser la vue. Mais comme nos faibles yeux éblouis (1) des rayons du soleil dans l'ardeur de son midi, l'attendent quelquefois pour le regarder plus à leur aise lorsqu'il penche sur son couchant, dans lequel il semble à nos sens qu'il descende plus près de la terre ; ainsi étant étonné, ô Vierge admirable ! d'avoir osé vous considérer si longtemps dans cette qualité éminente de mère de Dieu, qui vous approche si près de la majesté divine, et vous élève si fort au-dessus de nous ; il faut, pour me remettre, que je vous considère un moment dans la qualité de mère des fidèles, qui vous abaisse jusqu'à nous par une miséricordieuse condescendance, et vous fait, pour ainsi dire, descendre jusqu'à nos faiblesses, auxquelles vous compatissez avec une piété maternelle. Je ne m'éloignerai point des principes que j'ai posés ; mais il faut que je tâche d'en tirer quelques instructions. Achevons, chrétiens, achevons : il est temps désormais de conclure.

Intercédez pour nous, ô sainte et bienheureuse Marie ! car, comme dit votre dévot saint Bernard (*Ad. B. Virg. Serm. Panegyr. int. op. S. Bern.*, *tom.* II, *n.* 7, *p.* 690), quelle autre peut, plutôt que vous, parler au cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

(1) De la clarté.

Vous y avez une fidèle correspondance ; je veux dire, l'amour filial qui viendra accueillir l'amour maternel, et même qui préviendra ses désirs ; et, partant, que ne devons-nous point espérer de vos pieuses intercessions ?

Certes, fidèles, il n'est pas croyable quelle utilité il nous en revient, et c'est avec beaucoup de raison que l'Eglise, répandue par toute la terre, nous exhorte à nous mettre sous sa protection spéciale. Mais toutefois je ne craindrai point de vous dire que plusieurs se trompent dans la dévotion de la Vierge ; plusieurs croient lui être dévots, qui ne le sont pas ; plusieurs l'appellent mère, qu'elle ne reconnaît pas pour enfants ; plusieurs implorent son assistance, à qui cette Vierge très-pure n'accorde pas le secours de ses prières. Apprenez donc, chrétiens, apprenez quelle est la vraie dévotion pour la sainte Vierge ; de peur que ne l'ayant pas comme il faut, vous ne perdiez toute l'utilité d'une chose qui pourrait vous être très-fructueuse.

Quand l'Eglise invite tous ses enfants à se recommander aux prières des saints qui règnent avec Jésus-Christ, elle considère, sans doute, que nous en retirons divers avantages très-importants. Mais je ne craindrai point de vous assurer que le plus grand de tous, c'est qu'en honorant leurs vertus, cette pieuse commémoration nous enflamme à imiter l'exemple de leur bonne vie : autrement, c'est en vain, chrétiens, que nous choisissons pour patrons ceux dont nous ne voulons pas être les imitateurs. Il faut, dit saint Augustin, qu'ils trouvent en nous quelques traces de leurs vertus, pour qu'ils daignent s'intéresser pour nous auprès du Seigneur : *Debent enim in nobis aliquid recognoscere de suis virtutibus*, *ut pro nobis dignentur Domino supplicare* (*Serm. de Symbolo*, *cap.* XIII, *in Append.*, *t.* VI, *pag.* 282) : de sorte que c'est une prétention ridicule, de croire que la très-sainte Mère de Dieu admette au nombre de ses enfants, ceux qui ne tâchent pas de se conformer à ce beau et admirable exemplaire.

Et qu'imiterons-nous particulièrement de la sainte Vierge, si ce n'est cet amour si fort et si tendre, qu'elle a eu pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est, comme vous avez vu, la plus vive source des excellences et des perfections de Marie ? D'ailleurs, que pouvons-nous faire qui lui plaise plus, que d'attacher toutes nos affections à celui qui a été et qui sera éternellement toutes ses délices ? Enfin, qu'y a-t-il qui nous soit ni plus nécessaire, ni plus honorable, ni plus doux et plus agréable que cet amour ? Quelle plus grande nécessité que d'aimer celui dont il est écrit : *Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème* (I *Cor.*, XVI, 22) ? Et quel plus grand honneur que d'aimer un Dieu ? et quelle plus ravissante douceur que d'aimer uniquement un Dieu-Homme ?

Certes, fidèles, rien n'est plus vrai ; Dieu est infiniment aimable en lui-même : mais quand je considère ce Dieu fait homme, je me perds, et je ne sais plus ni que dire, ni que penser ; et je conçois, ce me semble, sensiblement que je suis la plus méchante, la plus déloyale, la plus ingrate, la plus méprisable des créatures, si je ne l'aime par-dessus toutes choses. Car qu'est-ce, fidèles, que ce Dieu Jésus ? qu'est-ce autre chose qu'un Dieu nous cherchant, un Dieu se familiarisant avec nous, un Dieu brûlant d'amour pour nous, un Dieu se donnant à nous tout entier, et qui, se donnant à nous tout entier, pour toute récompense ne veut que nous ? Ingrat mille et mille fois qui ne l'aime pas ; malheureux et infiniment malheureux qui ne l'aime pas, et qui ne comprend pas combien doux est cet amour aux âmes pieuses. Fidèles, nous devrions être honteux de ce que le seul nom de Jésus n'échauffe pas incontinent nos esprits, de ce qu'il n'attendrit pas nos affections.

Donc, si vous voulez plaire à Marie, faites tout pour Jésus ; vivez en Jésus, vivez de Jésus : c'est l'unique moyen de gagner le cœur de cette bonne mère, si vous imitez son affection. Elle est mère de Jésus-Christ ; nous sommes ses membres : elle a conçu la chair de Jésus ; nous la recevons : son sang est coulé dans nos veines par les sacrements ; nous en sommes lavés et nourris : et Jésus lui-même, comme on lui disait : *Votre mère et vos frères vous cherchent*, (*Marc.*, III, 32, 33, 34, 35), étend ses mains à ses disciples, disant : *Voilà ma mère, voilà mes frères ; et celui qui fait la volonté de mon Père céleste, celui-là est mon frère*, *et ma sœur et ma mère*. O douces et ravissantes paroles, les fidèles sont ses frères ! Ce n'est pas assez, ils sont ses frères et ses sœurs : c'est trop peu ; ils sont ses frères, ses sœurs et sa mère. Non, mes frères, notre Sauveur nous aime si fort qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'affinité, ni aucun degré d'alliance ; il nous donne quel nom il nous plaît ; nous lui touchons de si près qu'il nous plaît, pourvu que nous fassions la volonté de son Père céleste. Et quelle est la volonté du Père céleste, sinon que nous aimions son bien-aimé ? Celui-ci, dit-il, est mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu dès l'éternité (*Matth.*, III, 17). Tout lui plaît en Jésus, et rien ne lui plaît qu'en Jésus, et il ne reconnaît pas pour siens ceux qui ne consacrent pas leur cœur à Jésus.

Ah ! que je vous demande, fidèles, le faisons-nous ? Notre Sauveur a dit : *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à soi-même* (*Matt.*, XVI, 24) ; qui de nous a renoncé à soi-même ? *Tous cherchent leurs propres intérêts, et non ceux de Jésus-Christ : Omnes quæ sua sunt quærunt, non quæ Jesu Christi* (*Philip.*, II, 21) ; Avez-vous jamais bien compris quel ouvrage c'est, et de quelle difficulté, que de renoncer à soi-même ? Vous avez, dites-vous, quitté les mauvaises inclinations aux plaisirs mortels : Dieu vous en fasse la grâce par sa bonté ! Mais une injure vous est demeurée sur le cœur ; vous en poursuivez la vengeance ; vous n'avez point renoncé à vous-même. Mais j'ai surmonté

ce mauvais désir; c'est tout ce que Jésus-Christ demande de moi. Nullement; ne vous y trompez pas, ce n'est pas assez : recherchez les secrets de vos consciences; peut-être que l'avarice, peut-être que ce poison subtil de la vaine gloire, peut-être qu'un certain repos de la vie, un vain désir de plaire au monde, et cette inclination si naturelle aux hommes de s'élever toujours au-dessus des autres, ou quelque autre affection pareille règne en vous. Si cela est ainsi, vous n'avez point renoncé à vous-même. Bref, considérez, chrétiens, nous sommes au milieu d'une infinité d'objets qui nous sollicitent sans cesse : tant qu'il y a une fibre de notre cœur qui est attachée aux choses mortelles, nous n'avons point renoncé à nous-mêmes; et, par conséquent, nous ne suivons pas celui qui a dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même* (*Matt.*, XVI, 24). Et si nous ne le suivons pas, où en sommes-nous?

Qui est donc celui, direz-vous, qui a vraiment renoncé à soi-même? Celui qui méprise le siècle présent, qui ne craint rien tant que de s'y plaire, qui regarde cette vie comme un exil : *Qui use des biens qu'elle nous présente, comme n'en usant pas, considérant sans cesse que la figure de ce monde passe* (I *Cor.*, VII, 31); qui soupire après Jésus-Christ, qui croit n'avoir aucun vrai bien ni aucun repos, jusqu'à ce qu'il soit avec lui. Celui-là a renoncé à soi-même, et peut présenter à Jésus un cœur qui lui sera agréable, parce qu'il ne brûle que pour lui seul. Si nous n'avons pas atteint cette perfection, comme sans doute nous en sommes bien éloignés, tendons-y du moins de toutes nos forces, si nous voulons être appelés chrétiens. Vivant ainsi, fidèles, vous pourrez prier la Vierge avec confiance qu'elle présente vos oraisons à son fils Jésus : vous serez ses véritables enfants en Notre-Seigneur Jésus-Christ : vous l'aimerez, elle vous aimera pour Notre-Seigneur Jésus-Christ; elle priera pour vous au nom de son fils Jésus-Christ; elle vous obtiendra la jouissance parfaite de son fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est l'unique félicité. *Amen.*

PRÉCIS D'UN SERMON

POUR LE MÊME JOUR.

Avantages qui discernent la naissance de Marie : biens qu'elle nous apporte.

Parmi tant de solennités par lesquelles la sainte Eglise rend hommage à la dignité de la très-heureuse Marie, les deux principales de toutes sont sa Nativité bienheureuse, et son Assomption triomphante : la première la donne à la terre; la seconde la donne au ciel. C'est pourquoi nous honorons ces deux jours d'une dévotion particulière; et l'estime que nous faisons d'un si grand présent, nous oblige à nous réjouir, soit que le ciel la donne à la terre, soit que la terre la rende au ciel. Mais ce dernier jour, ce jour de triomphe, est plutôt la fête des anges, et la sainte Nativité est la fête des hommes : et quoique la société bienheureuse, qui unit l'Eglise, qui voyage en terre, avec les citoyens immortels de la céleste Jérusalem, [leur rende tous les biens communs]; néanmoins nous devons, ce semble, sentir plus de joie de la Nativité de Marie, puisque c'est véritablement notre fête. Célébrons donc [cette solennité avec un saint transport], et implorons [avec confiance le secours de la mère de notre divin Sauveur]. *Ave.*

Encore que les hommes, enflés par la vanité, tâchent de se séparer les uns des autres, il ne laisse pas d'être véritable que la nature les a faits égaux, en les formant tous d'une même boue. Quelque inégalité qu'il paraisse entre les conditions, il ne peut y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, entre pourriture et pourriture, mortalité et mortalité. Les hommes combattent autant qu'ils peuvent cette égalité, et tâchent d'emporter le dessus et la préséance par les honneurs, par les charges, par les richesses ou par le crédit; et ces choses ont acquis tant d'estime parmi les hommes, qu'elles leur font oublier cette égalité naturelle de leur commune mortalité, et font qu'ils regardent les hommes, leurs semblables, comme s'ils étaient d'un autre ordre inférieur au leur. Mais la nature, pour conserver ses droits et pour dompter l'arrogance humaine, a voulu imprimer deux marques, par lesquelles tous les hommes fussent contraints de reconnaître leur égalité : l'une en la naissance, et l'autre en la mort; l'une au berceau, et l'autre au sépulcre; l'une au commencement, et l'autre à la fin; afin que l'homme, soit qu'il regarde devant, soit qu'il se retourne en arrière, voie toujours de quoi modérer son ambition par ces marques de sa faiblesse et de son néant; et que cette infirmité du commencement et de la fin rendît le milieu plus modéré et plus équitable. *Nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illuc* (*Job.*, I, 21) : Je suis sorti nu du ventre de ma mère, et je retournerai nu dans le sein de la terre.

C'est pourquoi l'Ecriture nous compare à des eaux coulantes : *Omnes quasi aqua dilabimur in terram* (II *Reg.*, XIV, 14) : Nous nous écoulons tous sur la terre comme des eaux qui ne reviennent plus. Comme les fleuves, quelque inégalité qu'il y ait dans leur course, sont en cela tous égaux, qu'ils viennent tous d'une source petite, de quelque rocher ou de quelque motte de terre, et qu'ils perdent enfin tous leur nom et leurs eaux dans l'Océan; là on ne distingue plus ni le Rhin, ni le Danube d'avec les plus petites rivières et les plus inconnues : ainsi les hommes commencent de même; et, après avoir achevé leur course, après avoir fait, comme des fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils se vont tous enfin perdre et confondre dans ce gouffre infini de la mort ou du néant, où l'on ne trouve plus ni César, ni Alexandre, ni tous ces augustes noms qui nous séparent; mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture qui nous égalent.

[Il y a une entière] impossibilité à la nature de se discerner dans la vie et dans la mort. La seule puissance de Dieu le peut faire, comme maître de la nature : il l'a fait pour Marie; en sa mort, par amour, conservant son corps; en sa naissance, par les avantages qui nous y paraissent, et que j'ai à vous expliquer.

Deux choses discernent les hommes : le bien qu'ils reçoivent, et le bien qu'ils font ; le premier honore leur abondance ; le second, leur libéralité. Reconnaissons donc la naissance de la sainte Vierge miraculeusement discernée des autres, par les biens qu'elle y a reçus et par ceux qu'elle nous apporte.

PREMIER POINT.

Comme l'homme est composé de deux parties, il y a aussi deux sources générales de tous les biens qu'il peut recevoir en sa naissance : l'une, ce sont les parents ; et l'autre, c'est Dieu : car nous ne recevons que nos corps par le ministère de nos parents ; mais l'âme est d'un ordre supérieur, et elle a cet avantage, qu'aucune cause naturelle ne la peut produire. Elle demande les mains de Dieu, et ne souffre pas un autre ouvrier : si bien que les causes secondes ne font que préparer la demeure à cette âme d'une origine céleste ; et après qu'elles ont disposé cette boue du corps, Dieu inspire le souffle de vie, c'est-à-dire, l'âme faite à son image, pour conduire et pour animer cette masse : de là donc ces deux sources. Voyons ce que Marie tire de l'une et de l'autre.

Pour cela, il faut entendre avant toutes choses quels étaient les parents de Marie. Pieux, chastes, charitables, vivant sans reproche dans la voie de Dieu. Il semble que cette sainteté s'arrête en ceux qui la possèdent, et qu'elle ne coule pas en leurs descendants; néanmoins il faut avouer que ce leur est un grand avantage. Saint Paul dit que *les enfants des fidèles sont saints* (I *Cor.*, VII, 14), parce que, comme dit Tertullien, ils sont destinés à la sainteté, et par là au salut. *Quia sanctitati designati*, *ac per hoc etiam saluti* (*De Anim.*, *n.* 39, *p.* 342). Dieu favorise les enfants à cause des pères. Salomon à cause de David, les Israélites à cause d'Abraham, Isaac et Jacob [à cause de leurs pères]. C'est un grand avantage d'être consacré à Dieu en naissant, par des mains saintes et innocentes. Mais il y a quelque chose de singulier en la nativité de Marie; car elle est la fille des prières de ses parents : l'union spirituelle de leurs âmes a impétré la bénédiction que Dieu a donnée à la chaste union de leur mariage, et il était juste que Marie fût un fruit, non tant de la nature que de la grâce, qu'elle vînt plutôt du ciel que de la terre, et plutôt de Dieu que des hommes. Mais cela peut être commun à Marie avec beaucoup d'autres : Samuel, saint Jean-Baptiste, etc. : à Samuel, Anne seule pria; à saint Jean-Baptiste, Zacharie fut incrédule; à Isaac, Sara se prit à rire : ici concours des deux parents : Marie commence à les sanctifier et à les unir dans la charité.

Que dirons-nous de particulier? Elle tire de ses parents cette noblesse ancienne qui la fait descendre des rois et des patriarches. La noblesse semble être un bien naturel, parce que nous l'apportons en naissant, non pas comme les richesses; il est de la nature de ceux qui sont plus précieux et plus estimés, en ce qu'on ne les peut acquérir. C'est le seul des avantages humains que le Fils de Dieu n'a pas voulu dédaigner, et c'est là ce qui la relève; car la noblesse dans les autres hommes n'est ordinairement qu'un titre inutile qui ne sert de rien à ceux qui le portent, mais qui marque seulement la vertu de leurs ancêtres. Mais elle était nécessaire au Fils de Dieu, pour accomplir le mystère pour lequel il est envoyé du Père. Il fallait qu'il vînt des patriarches comme leur héritier, pour accomplir les promesses qui leur avaient été faites : il fallait qu'il vînt des rois de Juda, afin de rendre à David la perpétuité de son trône, que tant d'oracles lui avaient promise : l'alliance sacerdotale [lui était nécessaire], parce qu'il devait être grand prêtre.

La noblesse de Jésus vient de Marie ; mais Marie a cela de commun avec beaucoup d'autres, et nous tâchons de la distinguer. Elle a en elle le sang des rois et des patriarches, avec une dignité particulière, parce qu'elle l'a pour le verser immédiatement en la personne de Jésus-Christ, et pour l'unir à celui pour lequel il a été tant de fois consacré et conservé entier et incorruptible, parmi tant de désolations et une si longue suite d'années. De même que dans une fontaine tous les tuyaux contiennent la même eau; mais le dernier par lequel elle rejaillit, la contient, ce semble, d'une manière plus noble, parce qu'il la contient pour la jeter bien haut au milieu des airs, et pour la verser dans le bassin de marbre ou de porphyre qu'on lui a richement orné et préparé avec tant de soin; ainsi ce sang des rois et des patriarches se rencontre dans la sainte Vierge comme dans le sacré canal d'où il doit rejaillir plus haut même que sa source, puisqu'il doit être uni à Dieu même, par où il doit être reçu en la personne du Fils de Dieu comme dans un bassin sacré, où il doit recevoir sa dernière perfection; où étant consacré et purifié, il répandra sa pureté et sa noblesse par toute la terre et dans toute la race des enfants d'Adam : noblesse divine et spirituelle, qui, au lieu d'être les enfants des hommes, nous fera devenir les enfants de Dieu.

Les biens qui viennent à Marie de la seconde source, qui est Dieu, sont l'avantage de la sanctification, qui lui est commun avec saint Jean-Baptiste, mais qui lui est aussi personnel, en ce que cette grâce est plus parfaite en elle que dans saint Jean; grâce singulière pour Marie, comme en Jésus la grâce de chef, à cause de sa qualité singulière, [renferme suréminemment] la grâce de l'apostolat, la grâce de précurseur, celle de prophète, [toutes les grâces que reçoivent ses membres]. [Mais pourrons-nous expliquer dignement] les caractères particuliers

de la grâce de mère de Dieu, [dont Marie a été favorisée]? de quelle dignité [une grâce si étonnante ne relève-t-elle pas cette humble servante du Seigneur], par l'union très-particulière [qu'elle lui procure avec le Sauveur dans] le mystère de l'Incarnation? grâce inexplicable, [que nous ne saurions bien comprendre].

SECOND POINT.

Les avantages que Marie nous apporte sont, l'espérance de voir bientôt Jésus-Christ, et de plus, l'espérance particulière d'obtenir [les secours qui nous sont nécessaires] par l'intercession de cette mère très-charitable de Jésus-Christ et de ses enfants.

Une nuit épouvantable [couvrait toute la terre de ses ténèbres] avant la venue du Sauveur des âmes : [mais à la naissance de Marie, nous commençons à voir la lumière]. La nuit est déjà fort avancée, et le jour approche: *Nox præcessit, dies autem appropinquavit* (*Rom.*, XIII, 12). Aussi l'état de l'Evangile est-il comparé à la lumière : Marchez comme des enfants de lumière : *Ut filii lucis ambulate* (*Ephes.*, V, 8). Jusque-là on ne rencontrait de toutes parts que des ténèbres : ténèbres d'ignorance et d'infidélité parmi les Gentils; ténèbres de figures, ombres épaisses parmi les Juifs : on ne connaissait pas la vie ni la félicité éternelle. Jésus était la voie pour nous y conduire. La nuit [où nous étions enfoncés, était une nuit] sans repos, parce que le repos ne se trouve qu'en Jésus-Christ. Venez à moi, nous dit-il, vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai : *Et ego reficiam vos* (*Matt.*, XI, 28). De là vient que, comme des malades à qui la nuit ne donne pas le repos, et dont elle accroît le chagrin, les hommes s'écriaient: Oh! si vous vouliez ouvrir les cieux et en descendre! *Utinam dirumperes cœlos, et descenderes* (*Isa.*, LXIV, 1)! O lumière, quand vous verrons-nous, et quand viendrez-vous dissiper toutes ces ombres qui nous environnent?

Marie vient pour nous apporter un commencement de lumière : ce n'est pas encore le jour, mais le jour sortira de son chaste sein. Nous ne voyons pas encore Jésus-Christ, mais nous voyons déjà en Marie ces grâces, ces vertus et ces dons qui le doivent attirer au monde. C'est le premier (1) rayon qui commence à poindre, c'est le premier commencement du jour chrétien, en la naissance de la sainte Vierge. *Sicut in die honeste ambulemus* (*Rom.*, XIII, 13) : Marchons avec bienséance, comme marchant durant le jour. Bientôt, bientôt ce divin Soleil s'avancera à pas de géant, comme parle le divin psalmiste, pour fournir sa carrière : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam* (*Ps.* XVIII, 6); et sortant, comme de son lit, du sein virginal de Marie, il portera sa lumière et sa chaleur du levant jusqu'au couchant.

Mais la bienheureuse Marie vient encore nous luire à propos contre l'obscurité du péché. Un homme et une femme nous avaient précipités dans le péché et dans la mort éternelle : Dieu veut que nous soyons délivrés, et pour cela, il destine une nouvelle Eve, aussi bien qu'un nouvel Adam, afin que les deux sexes [concourent à notre délivrance]. Réjouissons-nous donc, chrétiens, nous voyons déjà paraître au monde la moitié de notre espérance, la nouvelle Eve : il viendra bientôt, ce nouvel Adam, pour accomplir avec Marie la chaste et divine génération des enfants de la nouvelle alliance.

Le caractère de la grâce maternelle est inexplicable : il commence dès la nativité de Marie. Le Fils éternel de Dieu n'eut pas plutôt vu, au sein de son Père, celle d'où il devait prendre sa chair, qu'aussitôt il envoie son divin Esprit pour prendre possession de ce divin temple, qui lui est préparé dès l'éternité, pour le consacrer de ses grâces, pour le rendre digne de lui dès ce premier moment. Il est à croire que les cieux s'ouvrirent, et que les anges coururent en foule pour honorer cette sainte Vierge, qui était choisie pour être leur reine, et dont ils reconnurent la grandeur future, par un caractère de gloire qui leur marquait la faveur de Dieu. L'ange qui fut destiné pour sa conduite fut envoyé avec des ordres tout singuliers : quelques-uns veulent qu'il ait été d'un ordre supérieur. Mais n'entrons point dans ce secret; accourons seulement pour honorer [les excellentes prérogatives de Marie]. Ici deux écueils sont à éviter, l'impiété et la superstition.

Je sais bien, sainte Vierge, que votre grandeur n'a point empêché les bouches sacriléges des hérétiques de s'élever contre vous. Après avoir déchiré les entrailles de l'Eglise qui était leur mère, ils se sont attaqués à la mère de leur Rédempteur; ils ont bien osé blasphémer contre lui, en niant votre perpétuelle virginité; et à présent que nous sommes assemblés pour admirer en vous les merveilles du Créateur, ils qualifient nos dévotions du titre d'idolâtrie : comme si vous étiez une idole sourde à nos vœux; ou si c'était mépriser la Divinité, que de vous prier de nous la rendre propice par vos intercessions; ou bien si votre Fils se tenait déshonoré des soumissions que nous vous rendons à cause de lui! Mais quoi que l'enfer puisse entreprendre, nous ne cesserons jamais de célébrer vos louanges; et toutes les fois que la suite des années nous ramènera vos saintes solennités, l'Eglise catholique, répandue par toute la terre, s'assemblera dans les temples du Très-Haut pour vous offrir, en unité d'esprit, les respects de tous les fidèles. Toujours nous vous sentirons propice à nos vœux; et quelque part du ciel où vous puissiez être élevée par-dessus tous les chœurs des anges, nos prières pénétreront jusqu'à vous, non point par la force des cris, mais par l'ardeur de la charité.

C'est à quoi je vous exhorte, peuples chrétiens : élevons d'un commun accord nos cœurs et nos voix pour lui chanter un cantique de louanges. C'est vous qui êtes le refuge des pécheurs et la consolation des affligés. Lorsque Dieu, touché des misères du genre hu-

(1) Premier rayon, *espérance* : il faudrait trouver quelques autres rayons.

main, envoya son Fils au monde, ce fut dans vos entrailles qu'il opéra cet ouvrage incompréhensible. Il donna Jésus-Christ aux hommes par votre moyen ; mais s'il le leur donna comme Maître et comme Sauveur, l'amour éternel qu'il avait pour vous lui fit concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient ; que vous engendrassiez dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité : et pour contracter avec vous une alliance immortelle, il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique, et être le Père du vôtre. O prodige ! ô abîme de charité ! qui (1) nous donnera des conceptions assez hautes pour représenter quelles amours, quelles complaisances il a eues pour vous depuis que vous lui (2) touchez de si près par ce nœud inviolable de votre sainte alliance, par ce commun Fils, le gage de vos affections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre ; lui, plein d'une divinité impassible ; vous, revêtue, pour lui obéir, d'une chair mortelle. C'est vous que le Saint-Esprit a remplie d'un germe céleste par de chastes embrassements, et se coulant d'une manière ineffable sur votre corps virginal, il y forma celui qui était l'espérance d'Israël et l'attente des nations ; qui, étant entré dans vos entrailles comme une douce rosée, en sortit comme une fleur de sa tige, ou comme un jeune arbrisseau d'une terre vierge, sans laisser, de façon ni d'autre, de vestige de son passage, pour accomplir ainsi cette prophétie de David : *Il descendra comme une pluie et comme la rosée qui dégouttera sur la terre* (*Ps.* LXXI, 6; *Isa.*, LIII, 2); et cette autre d'Isaïe : *Il s'élèvera comme une fleur et comme une racine d'une terre desséchée* (*Isa.*, LIII, 2).

Ainsi le Verbe divin, voulant racheter les hommes, emprunta de vous de quoi payer la justice de son Père ; et ne voyant point au monde de source plus belle, il puisa dans vos chastes flancs ce sang qui a lavé nos iniquités. C'est vous qui nous l'avez conservé dans sa tendre enfance : vous avez gouverné celui dont la sagesse administre tout l'univers ; et lorsqu'il fut arrivé à sa dernière heure, la Providence vous amena au pied de sa croix pour participer de plus près à ce sacrifice. Ce fut là que, le voyant déchiré de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule, pleurant et gémissant pour nous comme une pauvre victime, et d'autre part levant au ciel ses mains innocentes, priant avec ardeur et surmontant par ses cris la colère de son Père, ainsi que le prêtre, vous sentîtes émouvoir vos compassions maternelles : et lui aussitôt, pour consoler vos douleurs, vous laisse, en la personne de son cher disciple, ses fidèles pour enfants.

O Vierge incomparable ! secourez l'Eglise catholique, qui vous loue avec tant de sincérité, et abattez le pouvoir de ses ennemis. Nous ne vous demandons pas que vous armiez contre eux la colère du Tout-Puissant : non ; l'Eglise ne peut avoir des sentiments si cruels. Apaisez plutôt sur eux l'ire formidable de Dieu, de peur qu'il ne venge ses temples profanés et la fureur qui leur a fait abolir, partout où ils ont passé, les marques de la piété de nos ancêtres, mais encore plus la perte de tant d'âmes, qu'ils ont arrachées à l'Eglise dans son propre sein. Ah ! Vierge sainte, priez Dieu qu'il touche leurs cœurs ; que sa grâce surmonte la dureté de ceux que leur orgueil et leurs intérêts ont abondonnés au sens réprouvé ; qu'elle éclaire les simples et les ignorants qui ont été séduits par le beau prétexte d'une feinte réformation : afin que, les forces du christianisme étant réunies, nous réformions ensemble nos mœurs selon l'Evangile, et allions faire adorer par toute la terre Jésus-Christ crucifié, par qui, et en qui, et avec qui nous espérons régner éternellement dans le ciel, où nous conduise, etc.

(1) Quelles conceptions assez hautes pourront exprimer.
(2) Etes devenue si proche.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

Pourquoi Jésus tient-il sa vertu cachée dans ce mystère. La sainte société que le Fils de Dieu contracte avec nous, un des plus grands mystères du christianisme. Trois mouvements qu'il imprime dans le cœur de ceux qu'il visite. L'abaissement d'une âme qui se juge indigne des faveurs de son Dieu, représenté dans Elisabeth; le transport de celle qui le cherche, figuré en saint Jean, et la paix de celle qui le possède, marquée dans les dispositions de Marie.

Intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.

Marie entra en la maison de Zacharie, et salua Elisabeth (*Luc.*, I, 40).

C'est principalement aujourd'hui, et dans la sainte solennité que nous célébrons, que les fidèles doivent reconnaître que le Sauveur est un Dieu caché, dont la vertu agit dans les cœurs d'une manière secrète et impénétrable. Je vois quatre personnes unies dans le mystère que nous honorons : Jésus et la divine Marie, saint Jean et sa mère sainte Elisabeth (*Luc.*, I, 44, 48) ; c'est ce qui fait tout le sujet de notre évangile. Mais ce que j'y trouve de plus remarquable, c'est qu'à la réserve du Fils de Dieu, toutes ces personnes sacrées y exercent visiblement quelque action particulière. Elisabeth, éclairée d'en haut, reconnaît la dignité de la sainte Vierge, et s'humilie profondément devant elle : *Unde hoc mihi?* Jean sent la présence de son divin maître jusque dans le sein de sa mère, et témoigne des transports incroyables : *Exsultavit infans.* Cependant l'heureuse Marie, admirant en elle-même de si grands effets de la toute-puissance divine, exalte de tout son cœur le saint nom de Dieu, et publie sa munificence. Ainsi toutes ces personnes agissent, et il n'y a que Jésus qui semble immobile : caché dans les entrailles de la sainte Vierge, il ne fait aucun mouvement qui rende sa présence sensible, et lui, qui est l'âme de tout le mystère, paraît sans action dans tout le mystère.

Mais ne vous étonnez pas âmes chré-

tiennes, de ce qu'il nous tient ainsi sa vertu cachée ; il a dessein de nous faire entendre qu'il est ce moteur invisible, qui meut toutes choses sans se mouvoir, qui conduit tout sans montrer sa main; de sorte qu'il me sera aisé de vous convaincre que si son action toute-puissante ne nous paraît pas aujourd'hui en elle-même dans le mystère, c'est qu'elle se découvre assez dans l'action des autres, qui n'agissent et ne se remuent que par l'impression qu'il leur donne. C'est ce que (1) vous verrez plus évidemment dans la suite de ce discours, où, devant vous entretenir des opérations de (2) son Saint-Esprit sur trois différentes personnes, j'ai besoin plus que jamais du secours de ce même Esprit qui les a remplies, et je dois tâcher d'attirer ses grâces par (3) l'intercession de celle à laquelle il se communique si abondamment, qu'il se répand sur les autres par son entremise. C'est la bienheureuse Marie, que nous saluerons avec l'Ange : *Ave, gratia.*

L'un des plus grands mystères du christianisme, c'est la sainte société que le Fils de Dieu contracte avec nous, et la manière secrète dont il nous visite. Je ne parle pas, mes très-chères sœurs, de ces communications particulières, dont il honore quelquefois des âmes choisies, et je laisse à vos directeurs et aux livres spirituels de vous en instruire. Mais outre ces visites mystiques, ne savons-nous pas que le Fils de Dieu s'approche tous les jours de ses fidèles, intérieurement, par son Saint-Esprit et par l'inspiration de sa grâce ; au dehors, par sa parole, par ses sacrements, et surtout par celui de l'adorable Eucharistie?

Il importe aux chrétiens de connaître quels sentiments ils doivent avoir, lorsque Jésus-Christ vient à eux ; et il me semble qu'il lui a plu de nous l'apprendre nettement dans notre évangile. Pour bien entendre cette vérité, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que le Fils de Dieu, visitant les hommes, imprime trois mouvements dans leurs cœurs ; et je vous prie de vous y rendre attentifs. Premièrement, sitôt qu'il approche, il nous inspire, avant toutes choses, une grande et auguste idée de sa majesté, qui fait que l'âme, tremblante et confuse de sa naturelle bassesse, est saisie devant Dieu d'un profond respect, et se juge indigne des dons de sa grâce : tel est son premier sentiment. Mais, chrétiens, ce n'est pas assez; car cette âme, ainsi abaissée, n'osera jamais s'approcher de Dieu ; elle s'en éloignera toujours par respect, en reconnaissant son peu de mérite. C'est pourquoi, par un second mouvement, il presse au dedans son ardeur fidèle de s'approcher avec confiance, et de courir à lui par de saints desirs : c'est le second sentiment qu'il donne. Enfin, le troisième et le plus parfait, c'est que, se rendant propice à ses vœux, il fait triompher sa paix dans son cœur, comme parle le divin Apôtre : *Pax Christi exsultet in cordibus vestris* (*Col.*, III, 15), et la comble d'une sainte joie par ses chastes embrassements. Vous le savez, mes très-chères sœurs, vous qui êtes si exercées dans les choses spirituelles, que c'est par ces degrés que Dieu s'avance, que tels sont les sentiments qu'il inspire aux âmes : se juger indignes de Jésus-Christ, c'est par cette humilité qu'il les prépare; désirer ardemment Jésus-Christ, c'est par cette ardeur qu'il les avance; enfin, posséder en paix Jésus-Christ, c'est par cette tranquillité qu'il les perfectionne. Ces trois sentiments paraissent (1) dans notre évangile nettement et distinctement, et avec un ordre admirable.

En effet, ne voyez-vous pas sainte Elisabeth, qui, considérant Jésus-Christ qui l'honore de sa visite en la personne de sa sainte mère, reconnaît humblement son indignité, en disant d'une voix si respectueuse : *Et unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me* (*Luc.*, I, 43) ? Et d'où me vient un si grand honneur, que la mère de mon Seigneur me visite? D'autre part, ne voyez-vous pas que ce sont des désirs ardents, qui pressent impétueusement le saint précurseur, lorsque, tressaillant au sein de sa mère, (2) il veut, ce semble, rompre les liens qui l'empêchent de se jeter aux pieds de son maître, et ne peut souffrir la prison qui le sépare de sa présence : *Exsultavit infans in utero ejus* (*Luc.*, I, 41). Enfin, n'entendez-vous pas la voix ravissante de la bienheureuse Marie, qui, étant pleine de Jésus-Christ et possédant en paix ce qu'elle aime, s'épanche toute en actions de grâces, et nous témoigne la joie de son cœur par son admirable cantique : *Magnificat anima mea Dominum* (*Ibid.*, 47) : Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur. Ainsi, je ne craindrai pas de vous assurer que j'aurai expliqué tout mon évangile, tout le mystère de cette journée, si je vous fais voir en ces trois personnes, sur lesquelles Jésus caché agit aujourd'hui, l'abaissement d'une âme qui s'en juge indigne; c'est ce que vous remarquerez en Elisabeth ; le transport d'une âme qui le cherche, c'est ce que vous reconnaîtrez en saint Jean; la paix d'une âme qui le possède, c'est ce que vous admirerez en la sainte Vierge; et c'est le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Il est bien juste, âmes chrétiennes, que la créature s'abaisse lorsque son Créateur la visite; et le premier tribut que nous lui devons quand il daigne s'approcher de nous, c'est la reconnaissance de notre bassesse. Aussi est-ce pour cela que je vous ai dit qu'aussitôt qu'il vient à nous par sa grâce, le premier sentiment qu'il inspire, c'est une crainte religieuse qui nous fait en quelque sorte retirer de lui par la considération du peu que nous sommes. Ainsi, lisons-nous en saint Luc que saint Pierre n'a pas plutôt reconnu la divinité de Jésus-Christ, par

(1) Je me propose de vous faire voir.
(2) L'Esprit de Dieu.
(3) Les prières.

(1) Et n'est-ce pas ce qui nous paraît.
(2) Il semble par ce mouvement se forcer pour.

les effets miraculeux de sa puissance, qu'il se jette incontinent à ses pieds, et : Retirez-vous, Seigneur, lui dit-il, gardez-vous bien d'approcher de moi, parce que je suis un homme pécheur : *Exi a me, quia homo peccator sum, Domine* (*Luc.*, V, 8). Ainsi, ce pieux centenier, que Jésus veut honorer d'une visite, surpris d'une telle bonté, croit ne la pouvoir reconnaître qu'en confessant aussitôt qu'il en est indigne : *Domine, non sum dignus* (*Matth.*, VIII, 8). Ainsi, pour venir à notre sujet, et n'aller pas rechercher bien loin ce qui se trouve si clairement dans notre évangile, dès la première vue de Marie, dès le premier son de sa voix, sa cousine, sainte Elisabeth, qui connaît la dignité de cette Vierge, et contemple par la foi le Dieu qu'elle porte, s'écrie, étonnée et confuse : D'où me vient un si grand honneur, que la mère de mon Seigneur me visite? *Unde hoc mihi?*

C'est, mes sœurs, cette humilité, c'est ce sentiment de respect que l'exemple d'Elisabeth devrait profondément graver dans nos cœurs; mais, pour cela, il est nécessaire que nous concevions sa pensée, et que nous pénétrions les motifs qui l'obligent à s'humilier de la sorte. J'en remarque deux principaux dans la suite de son discours, et je vous prie de les bien comprendre. *D'où me vient cet honneur,* dit-elle, *que la mère de mon Seigneur me visite?* C'est sur ces paroles qu'il faut méditer; et ce qui s'y présente d'abord à ma vue, c'est qu'Elisabeth nous témoigne que dans la visite qu'elle reçoit il y a quelque chose qu'elle connaît et quelque chose qu'elle n'entend pas. La mère de mon Seigneur vient à moi; voilà ce qu'elle connaît et ce qu'elle admire : d'où vient qu'elle me fait cet honneur, c'est ce qu'elle ignore et ce qu'elle cherche. Elle voit la dignité de Marie; et, dans une telle inégalité, elle la regarde de loin, s'humiliant profondément (1) devant elle. C'est la bienheureuse entre toutes les femmes; c'est la mère de mon Seigneur, elle le porte dans ses bénites entrailles : *Mater Domini mei* (*Luc.*, I, 43). Puis-je lui rendre assez de soumissions?

Mais, pendant qu'elle admire toutes ces grandeurs, une seconde réflexion l'oblige à redoubler ses respects. La mère de son Dieu la prévient par une visite pleine d'amitié : elle sait bien connaître l'honneur qu'on lui fait; mais elle n'en peut pas concevoir la cause : elle cherche de tous côtés en elle-même ce qui a pu lui mériter cette grâce : D'où me vient cet honneur, dit-elle, d'où me vient cette bonté surprenante? *Unde hoc mihi?* qu'ai-je fait pour la mériter, ou quels services me l'ont attirée? *Unde hoc?* Là, mes sœurs, ne découvrant rien qui soit digne d'un si grand honneur, et se sentant heureusement prévenue par une miséricorde toute gratuite, elle augmente ses respects jusqu'à l'infini, et ne trouve plus autre chose à faire, sinon de présenter humblement à Jésus-Christ, qui s'approche d'elle, un cœur humilié sous sa main, et une sincère confession de son impuissance.

Voilà donc deux motifs pressants qui la portent aux sentiments de l'humilité lorsque Jésus-Christ la visite. Premièrement, c'est qu'elle n'a rien qui puisse égaler ses grandeurs; secondement, c'est qu'elle n'a rien qui puisse mériter ses bontés : motifs en effet très-puissants, par lesquels nous devons apprendre à servir notre Dieu en crainte et à nous réjouir devant lui avec tremblement. Car quelle indigence pareille à la nôtre, puisque, si nous n'avons rien par nature, et n'avons rien encore par acquisition, nous n'avons aucun droit d'approcher de Dieu, ni par la condition ni par le mérite? Et n'étant pas moins éloignés de sa bonté par nos crimes que de sa majesté infinie par notre bassesse, que nous reste-t-il autre chose, lorsqu'il daigne nous regarder, sinon d'apprendre d'Elisabeth à révérer sa grandeur suprême par la reconnaissance de notre néant, et à honorer ses bienfaits en confessant notre indignité?

Mais, afin de ne le pas faire seulement de bouche, et d'avoir ce sentiment imprimé au cœur, considérons avant toutes choses ce qu'exige de nous la grandeur de Dieu; et, encore que nulle éloquence ne le puisse assez exprimer pour nous en former quelque idée, posons d'abord ce premier principe, que ce qui gagne le respect des hommes, ce sont les dignités qui tirent du pair, qui donnent un rang particulier, qui sont uniques et singulières. Voilà ce que les hommes révèrent; et ce fondement étant supposé, qui pourrait nous dire, mes sœurs, le respect que nous devons au souverain Etre? Il est seul en tout ce qu'il est; il est le seul sage, le seul bienheureux, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, unique en sa majesté, inaccessible en son trône, incomparable en sa puissance. De là vient que Tertullien, tâchant d'exprimer magnifiquement son excellence incommunicable, dit qu'il est le souverain grand, qui, ne souffrant rien qui s'égale à lui, s'établit lui-même une solitude par la singularité de sa perfection : *Summum magnum, ex defectione œmuli solitudinem quamdam de singularitate præstantiæ suæ possidens* (*Adv. Marc.*, *l.* I, *n.* 4, *pag.* 433). Voilà une manière de parler étrange; mais cet homme, accoutumé aux expressions fortes, semble chercher des termes nouveaux pour parler d'une grandeur qui n'a point d'exemple. Et surtout n'admirez-vous pas cette solitude de Dieu? *Solitudinem de singularitate præstantiæ;* solitude vraiment auguste, et qui doit inspirer de profonds respects.

Mais cette solitude de Dieu nous donne encore, ce me semble, une belle idée. Toutes les grandeurs ont leur faible : grand en puissance, petit en courage; grand courage, et petit esprit; grand esprit dans un corps infirme qui empêche ses fonctions. Qui peut se vanter d'être grand en tout? Nous cédons, et on nous cède; tout ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre. C'est pourquoi il y a entre tous les hommes une espèce d'égalité;

(1) S'abaissant humblement.

tellement qu'il n'y a rien de si grand que le petit ne puisse atteindre par quelque endroit. Il n'y a que vous, ô souverain Grand, ô Dieu éternel, qui êtes singulier en toutes choses, inaccessible en toutes choses, seul en toutes choses : *Solitudinem quamdam*, etc. Vous êtes le seul auquel on peut dire : *O Seigneur, qui est semblable à vous* (*Ps.* XXXIV, 10)? profond en vos (1) conseils, terrible en vos jugements, absolu en vos volontés, magnifique et admirable en vos œuvres. Que si vous êtes si grand, si majestueux, malheur à qui se fait grand devant vous! malheur, malheur aux têtes superbes qui vont hautes et levées devant votre face! Vous frappez sur ces cèdres, et vous les déracinez; vous touchez ces orgueilleuses montagnes, et vous les faites évanouir en fumée. Heureux ceux qui, vous sentant approcher par vos saintes inspirations, craignent de s'élever devant vous, de peur de vous exciter à la jalousie, mais qui s'écrient aussitôt avec le Prophète : *Qu'est-ce que l'homme, ô grand Dieu! que vous vous en souvenez? ou qui sont les enfants des hommes, que vous leur faites l'honneur de les visiter* (*Ps.* VIII, 5)? Ils se cachent, et votre face les illumine; ils se retirent par respect, et vous les cherchez; ils se jettent à vos pieds, et votre esprit pacifique repose sur eux.

Apprenez, ô enfants de Dieu! de quelle sorte il faut recevoir cette souveraine grandeur ; mais pour vous humilier plus profondément, sachez que sa bonté vous prévient en tout, et que sa grâce se montre grâce en ce qu'elle n'est attirée par aucuns mérites. Rendez, rendez ici témoignage à sa miséricorde surabondante, vous pécheurs qu'il a convertis, vous brebis perdues qu'il a ramenées, vous autrefois enfants de ténèbres, que sa grâce a faits enfants de lumière. Ne s'est-il pas souvenu de vous dans le temps que vous l'oubliiez? ne vous a-t-il pas poursuivis, quand vous le fuyiez avec plus d'ardeur? ne vous a-t-il pas attirés, quand vous méritiez le plus sa vengeance? Et vous, âmes saintes et religieuses, qui marchez dans la voie étroite, qui vous avancez à grands pas dans le chemin de la perfection ; qui vous a inspiré le mépris du monde et l'amour de la solitude ? N'est-ce pas lui qui vous a choisies, et ne lui confessez-vous pas tous les jours que vous n'avez pas mérité ce choix ? Je n'ignore pas cependant que vous n'amassiez des mérites : anathème à ceux qui le nient ! mais tous ces mérites viennent de la grâce. Si vous usez bien de la grâce, il est vrai que ce bon usage en attire d'autres ; mais il faut qu'elle vous prévienne, pour vous sanctifier par ce bon usage. Ne voyez-vous pas, dans notre évangile, que ce n'est pas Elisabeth qui vient à Marie ; c'est Marie qui (2) cherche sainte Elisabeth ; c'est Jésus qui prévient saint Jean. Quel est, mes sœurs, ce nouveau miracle? Jean doit être son précurseur, il doit marcher devant sa face, il lui doit préparer les voies ; et néanmoins nous voyons manifestement qu'il faut que Jésus-Christ le prévienne. Et qui donc ne prévient-il pas, s'il prévient même son précurseur ? Que si nous sommes ainsi prévenus, de quoi pouvons-nous nous glorifier ? Sera-ce peut-être du commencement? mais c'est là que la grâce nous a éclairés, sans que nous l'ayons mérité. Quoi ! sera-ce donc du progrès ? mais la grâce s'étend dans toute la vie, et dans toute la vie elle est toujours grâce. *Fons aquæ salientis* (*Joan.*, IV, 14). C'est (1) un fleuve qui retient, durant tout son cours, le nom qu'il a pris dans son origine ; c'est la grâce elle-même qui mérite d'être augmentée ; afin que, par cet accroissement, elle mérite d'arriver à sa perfection: *Ipsa gratia meretur augeri, ut aucta mereatur perfici*, dit saint Augustin (*Ad Paulin.*, *Ep.* CLXXXVI, *cap.* 3, *tom.* II, *p.* 667).

Que s'il est ainsi, chrétiens, que nous ne vivions que par grâce, que nous ne subsistions que par grâce, que tardons-nous à imiter sainte Elisabeth ? Que ne disons-nous du fond de nos cœurs : *Unde hoc mihi?* D'où me vient un si grand honneur ? d'où me vient cette faveur extraordinaire ? Ah ! je ne l'ai point méritée ; je ne la dois, ô Seigneur, qu'à votre bonté. C'est le premier sentiment que la grâce inspire, parce que son premier ouvrage, c'est de se faire reconnaître grâce. Confessons donc, avant toutes choses, que nous sommes indignes des dons de Dieu : Dieu alors nous en croira dignes, si nous avouons ne l'être pas ; si nous reconnaissons qu'il ne nous doit rien, il se confessera notre débiteur. Il est allé chez le Centenier, parce qu'il se juge indigne de le recevoir. Pierre se juge indigne d'approcher de lui : il le fait le fondement de son corps mystique. Paul se trouve indigne qu'on le nomme apôtre ; et il le fait le plus (1) illustre de tous ses apôtres. Jean-Baptiste s'estime indigne de lui délier ses souliers, qui est le plus vil office d'un serviteur, et il le fait son meilleur ami : *Amicus sponsi* (*Joan.*, III, 29) ; et cette main qu'il juge indigne des pieds du Sauveur, est élevée jusqu'à sa tête, qu'il arrose des eaux baptismales. Tant il est vrai, âmes chrétiennes, que ce qui nous mérite les dons de la grâce, c'est de confesser humblement que nous ne les pouvons mériter; tellement que l'humilité est l'appui de la confiance. Quiconque s'est préparé par l'humilité, peut ensuite s'abondonner aux désirs ardents dont nous allons voir les sacrés transports en la personne de saint Jean-Baptiste.

SECOND POINT.

Ce n'est pas assez à l'âme fidèle de s'humilier devant Dieu et de s'en retirer, en quelque sorte, par le sentiment de sa bassesse. Après ce premier mouvement, par lequel elle reconnaît son indignité, elle en doit ensuite ressentir un autre, c'est-à-dire, un chaste transport par lequel elle coure à Dieu et s'efforce de s'unir à lui. Mais est-il possible, mes sœurs, qu'un tel désir soit raisonnable, et que des mortels comme nous puis-

(1) Pensées.
(2) Visite.

(1) Elle ressemble à.
(2) Célèbre.

sent porter si haut leurs pensées ? Il n'est pas permis d'en douter ; et en voici la raison solide, prise de la nature de Dieu nécessairement bienfaisante. Je vous ai représenté sa grandeur suprême, qui éloigne de lui les créatures ; il vous faut maintenant parler de sa bonté, qui leur tend la main et qui les invite ; l'une et l'autre sont inconcevables : et comme, me défiant de mes forces, je me suis aidé pour la première d'une forte expression de Tertullien, je me servirai pour la seconde d'un excellent discours d'un autre docteur de l'Eglise : c'est le grand saint Grégoire de Nazianze, qui a mérité parmi les Grecs le surnom auguste de Théologien, à cause des hautes conceptions qu'il a de la nature divine.

Ce grand homme invite tout le monde à désirer Dieu, par la considération de cette bonté infinie qui prend tant de plaisir à se répandre ; ce qu'ayant expliqué avec soin, il conclut enfin par ces mots : *Ce Dieu*, dit cet excellent théologien, *désire d'être désiré; il a soif, le pourriez-vous croire, au milieu de son abondance.* Mais quelle est la soif de ce premier Etre? c'est que les hommes aient soif de lui : *Sitit sitiri* (*Orat.* XL, *t.* I, *pag.* 657). Tout infini qu'il est en lui-même, et plein de ses propres richesses, nous pouvons néanmoins l'obliger : et comment pouvons-nous l'obliger ? c'est en lui demandant qu'il nous oblige; parce qu'il donne plus volontiers que les autres ne reçoivent: ce sont les paroles de saint Grégoire.

Ne diriez-vous pas, chrétiens, qu'il vous représente une source vive, qui par (1) la fécondité continuelle de ses eaux claires et fraîches, semble présenter à boire aux passants altérés ? Elle n'a pas besoin qu'on la lave de ses ordures, ni qu'on la rafraîchisse dans son ardeur; mais, se contentant elle-même de sa netteté et de sa fraîcheur naturelle, elle ne demande, ce semble, plus rien, sinon que l'on boive, et que l'on vienne se laver et se rafraîchir de ses eaux. Ainsi la nature divine, toujours riche, toujours abondante, ne peut non plus croître que diminuer, à cause de sa plénitude; et la seule chose qui lui manque, si l'on peut parler de la sorte, c'est qu'on vienne puiser en son sein les eaux de vie éternelle, dont elle porte en elle-même une source infinie et inépuisable. C'est pourquoi saint Grégoire a raison de dire qu'il a soif que nous ayons soif de lui, et qu'il reçoit comme un bienfait, quand nous lui donnons le moyen de nous bien faire.

Cela étant ainsi, chrétiens, c'est faire injure à cette bonté, que de n'avoir pas du désir pour elle. De là les transports de saint Jean dans les entrailles de sa mère. Il sent que son maître le vient visiter, et il voudrait s'avancer pour le recevoir: c'est le saint amour qui le pousse, ce sont des désirs ardents qui le pressent. Ne voyez-vous pas, âmes saintes, qu'il tâche de rompre ses liens par son mouvement impétueux ? Mais s'il demande la liberté, ce n'est que pour courir

(1) L'abondance.

au Sauveur; et s'il ne peut plus souffrir sa prison, c'est à cause qu'elle le sépare de sa présence.

C'est donc avec beaucoup de raison que nous nous adressons à saint Jean-Baptiste, pour apprendre à désirer le Sauveur des âmes, puisqu'il lui doit préparer les voies. C'est à lui de nous inspirer des désirs ardents; et si vous (1) recherchez, chrétiens, quel est le ministère du saint précurseur, (2) vous découvrirez aisément qu'il est envoyé sur la terre pour faire désirer Jésus-Christ aux hommes, et que c'est en cette manière qu'il lui doit préparer ses voies. En effet, il faut vous faire entendre quel est le sujet de sa mission; et il faut qu'un autre saint Jean, disciple et bien-aimé du Sauveur, vous explique la (3) fonction de saint Jean-Baptiste. Ecoutez comme il parle dans son Evangile : Il y eut un homme envoyé de Dieu, dont le nom était Jean : cet homme n'était point la lumière; mais il venait sur la terre pour rendre témoignage de la lumière, c'est-à-dire, de Jésus-Christ : *Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine* (*Joan.*, I, 8). N'êtes-vous pas étonnées, mes sœurs, de cette façon de parler de l'Evangéliste? Jésus-Christ est la lumière ; et non-seulement on le voit, mais encore il nous découvre la lumière même. Qui vit jamais un pareil prodige? quand est-ce que l'on a ouï dire qu'il fallût montrer la lumière aux hommes, et leur dire : Voilà le soleil? N'est-ce pas la lumière qui découvre tout? n'est-ce pas elle dont le vif éclat vient ranimer toutes les couleurs, et lever le voile obscur et épais qui avait enveloppé toute la nature? Et voici que l'Evangile nous vient enseigner que la lumière était au milieu de nous sans être aperçue; et ce qui est beaucoup plus étrange, que Jean, qui n'est pas la lumière, est envoyé néanmoins pour nous la montrer : *Non erat ille lux.*

Dans cet (4) événement extraordinaire, chrétiens, n'accusons pas la lumière de ce que nos yeux infirmes ne la (5) peuvent voir : accusons-en notre aveuglement; accusons la faiblesse d'une vue tremblante, qui ne peut souffrir le grand jour. C'est ce que le grand Augustin nous explique (6) délicatement par ces excellentes paroles : *Tam infirmi sumus, per lucernam quærimus diem* (*In Joan. tract.* II, *n.* 8, *tom.* III, *part.* II, *pag.* 301). Saint Jean n'était qu'un petit flambeau : *Erat lucerna ardens et lucens* (*Joan.*, V, 35); et telle est notre infirmité, (7) qu'il nous faut un flambeau pour chercher le jour: il nous faut Jean-Baptiste pour chercher Jésus : *Per lucernam quærimus diem :* c'est-à-dire, mes très-chères sœurs, qu'il fallait à nos faibles yeux une lumière douce et tempérée, pour nous accoutumer au jour du

(1) Comprenez.
(2) Il vous sera aisé de connaître.
(3) Mission.
(4) Accident.
(5) Voient pas.
(6) Admirablement.
(7) Que nous cherchons le jour avec un flambeau; nous cherchons Jésus-Christ par Jean-Baptiste.

midi; et qu'il nous fallait montrer de petits rayons, pour nous faire désirer de voir le soleil, que nous avions entièrement oublié dans la longue nuit de notre ignorance : car c'est en ceci principalement qu'était déplorable l'aveuglement de notre nature, et je vous prie de le bien entendre.

Nous avions premièrement perdu la lumière : Le soleil de justice ne nous luisait plus : *Sol intelligentiæ non ortus est eis* (*Sap.*, V, 6). Non-seulement nous l'avions perdue, mais nous en avions même perdu le désir, et nous aimions mieux les ténèbres : *Dilexerunt homines magis tenebras, quam lucem* (*Joan.*, III, 19). Nous en avions non-seulement perdu le désir, mais nous nous plaisions tellement dans l'obscurité, l'ignorance de la vérité nous était de telle sorte passée en nature, que nous craignions de voir la lumière; nous fuyions devant la lumière, nous haïssions même la lumière : car Celui qui fait le mal hait la lumière : *Qui male agit, odit lucem* (*Ibid.*, 20). D'où nous venait cet aveuglement, ou plutôt cette haine de la clarté? Il faut que saint Augustin nous le fasse entendre, en remarquant certain rapport de l'entendement aux yeux corporels, et de la lumière spirituelle à la lumière sensible. Les yeux ont été faits pour voir la lumière; et tu es faite, âme raisonnable, pour voir la vérité éternelle, qui illumine tout homme qui naît au monde. Les yeux se nourrissent de la lumière : *Luce quippe pascuntur oculi nostri*, dit saint Augustin (*In Joan. Tract.* XIII, *n.* 5, *tom.* III, *part.* II, *pag.* 393); et ce qui fait voir, poursuit ce grand homme, que la lumière les nourrit et les fortifie, c'est que s'ils demeurent trop longtemps dans l'obscurité, ils deviennent faibles et malades : *Cum in tenebris fuerint, infirmantur* (*Ibid.*). Et cela pour quelle raison, si ce n'est, dit le même saint, qu'ils sont privés de leur nourriture, et comme fatigués par un trop long jeûne? *Fraudati oculi cibo suo, defatigantur et debilitantur, quasi quodam jejunio lucis* (*Ibid.*). D'où il arrive encore un effet étrange : c'est que si l'on continue à leur dérober cette nourriture agréable, ou vous les verrez enfin défaillir, manque d'aliment; ou s'ils ne meurent pas tout à fait, ils seront du moins si débiles, qu'à force de discontinuer de voir la lumière, ils n'en pourront plus supporter l'éclat : ils ne la regarderont qu'à demi, d'un œil incertain et tremblant. Ah! rendez-nous, diront-ils, notre obscurité; ôtez-nous cette lumière importune : ainsi la lumière, qui était leur vie, est devenue l'objet de leur aversion.

Chrétiens, ne sentons-nous pas qu'il nous en est arrivé de même? Qui ne sait que nous sommes faits pour nous nourrir de la vérité? C'est d'elle que doit vivre l'âme raisonnable: si elle quitte cette viande céleste, elle perd sa substance et sa force; elle devient languissante et exténuée; elle ne peut plus voir qu'avec peine; après, elle ne désire plus de voir; enfin elle ne hait rien tant que de voir. Ah! qu'il n'est que trop véritable, qu'il n'est que trop constant par expérience! On s'engage à des attachements criminels, on ne cherche que les ténèbres; les fumées s'épaississent autour de l'esprit, et la raison en est offusquée : celui qui est en cet état ne peut pas voir; la lumière de ses yeux n'est plus avec lui : *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum* (*Ps.* XXXVII, 11). Voulez-vous être convaincus qu'il ne veut pas voir? Au milieu de ces ombres qui l'environnent, un sage ami s'approche de lui; il observe s'il n'y a point quelque endroit par où on lui puisse faire entrevoir le jour; mais il en détourne la vue, il ne veut point voir la lumière, qui lui découvre une erreur qu'il aime, et dont il ne veut pas se désabuser : *Oculos suos statuerunt declinare in terram* (*Psal.* XVI, 11).

C'est ainsi que sont les pécheurs; c'est ainsi qu'était tout le genre humain: la lumière s'était retirée, et avait laissé les hommes malades dans un long oubli de la vérité. (1) Que ferez-vous, ô divin Jésus, splendeur éternelle du Père? montrerez-vous d'abord à nos yeux infirmes votre lumière si vive et si éclatante? Non, mes sœurs, il ne le fait pas; il se cache encore en lui-même; mais il se réfléchit sur saint Jean. (2) Il envoie premièrement des rayons plus faibles, pour fortifier peu à peu notre vue tremblante, et nous faire insensiblement désirer la beauté du jour. Divin précurseur, voilà votre emploi, et vous commencez aujourd'hui ce saint exercice.

Et en effet, ne voyez-vous pas que Jésus n'agit pas? il ne remue pas; il ne se montre pas, il ne paraît pas encore en lui-même, et il brille déjà en saint Jean. C'est pourquoi le bon Zacharie compare Jésus-Christ au soleil levant : *Visitavit nos Oriens ex alto* (*Luc.*, I, 78): L'Orient, dit-il, nous a visités. Et comment nous a-t-il visités, puisqu'il est encore au sein de sa mère, et qu'il ne s'est pas encore découvert au monde? Il est vrai, nous dit Zacharie; mais c'est un soleil qui se lève; on ne le voit pas encore paraître, il n'est pas sorti de l'autre horizon : toutefois ne voyez-vous pas qu'il nous a déjà visités? Nous voyons déjà poindre sa lumière, luire ses rayons: en sorte qu'il éclaire déjà les montagnes, parce qu'il a déjà lui (3) sur son précurseur: *Visitavit nos Oriens*. Voyez comme il se réjouit de ce nouveau jour; considérez avec quel transport il adore cette lumière naissante; c'est qu'il nous veut apprendre à la désirer. Car ne semble-t-il pas qu'il nous dise par ce tressaillement admirable: Que tardez-vous, mortels misérables, à courir au divin Jésus? pourquoi fuyez-vous

(1) Que fallait-il faire, mes sœurs, pour guérir ces aveugles volontaires, qui se plaisaient dans l'obscurité? Sans doute le commencement de leur guérison, c'était de leur faire désirer le jour : c'est l'emploi du saint précurseur : c'est pourquoi il marche devant Jésus-Christ.

(2) Jésus-Christ envoie donc Jean-Baptiste aux hommes, afin que, voyant sur ce grand prophète une réflexion de sa lumière, c'est-à-dire, de sa vérité, ils fussent excités par son ministère à désirer la lumière même. C'est ce qu'a fait le saint précurseur par ses divines prédications; c'est ce qu'il commence à faire aujourd'hui, et dès le sein de sa mère. Les célestes transports qu'il ressent nous apprennent à désirer le Sauveur du monde.

(3) En la personne de saint Jean-Baptiste.

sa lumière, qui est la vie des cœurs, la paix des esprits, la joie unique des yeux épurés, la viande incorruptible des âmes fidèles? que n'allez-vous donc à Jésus, que ne courez-vous à Jésus? Celui qui se fait sentir au cœur d'un enfant, quels charmes aura-t-il pour les hommes faits? Il le fait tressaillir de joie jusque dans l'obscurité du sein maternel; que sera-ce donc dans son sanctuaire? et si ses premières approches causent des transports si aimables, que feront ses embrassements!

Je ne me lasserai point de le répéter. Quoi! mes sœurs, il ne paraît pas, il n'agit pas, il ne parle pas; et déjà sa sainte présence remplit tout de joie et de l'esprit de Dieu! Quel bonheur! quel ravissement de recevoir de sa bouche divine les paroles de vie éternelle, d'en voir couler un fleuve d'eau vive, pour rafraîchir les cœurs altérés, de lui voir miséricordieusement chercher les pécheurs, d'entendre résonner sa voix paternelle, qui appelle à soi tous ceux qui travaillent, et leur promet un si doux repos! mais quoi? de le contempler jusque dans sa gloire, de regarder à découvert sa divine face, et rassasier ses yeux éternellement de ses beautés immortelles!

Ah! que tardons-nous, âmes chrétiennes? que n'excitons-nous nos désirs, que ne pressons-nous nos ardeurs trop lentes? Ce n'est pas seulement Jean qui sent de près ce divin Sauveur, qui désire ardemment sa sainte présence: de si loin que Jésus-Christ a été prévu, il a été désiré avec ferveur. Mon âme, disait David, languit après vous: quand viendrai-je? quand m'approcherai-je de la face de mon Seigneur? *Quando veniam, et apparebo ante faciem Domini* (*Ps.* XLI, 3)? Quelle honte, quelle indignité, si, lorsqu'on soupire à lui de si loin, ceux dont il s'approche, qui le possèdent, ne s'en soucient pas! Car, mes frères, n'est-il pas à nous, ne l'avons-nous pas sur nos saints autels? lui-même, en sa propre substance, ne s'y donne-t-il pas à nous? S'il ne nous est pas encore donné de l'embrasser dans son trône, que ne courons-nous du moins à ses saints autels? Courons donc à cette table mystique; prenons avidement ce corps et ce sang; n'ayons de faim que pour cette viande, n'ayons de soif que pour ce breuvage: car pour bien désirer Jésus, il ne faut désirer que lui. Désirons Jésus-Christ avec transport; nous trouverons en lui la paix de nos âmes, cette paix qu'il vous faut montrer en la bienheureuse Marie, et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Voici l'accomplissement de l'œuvre de Dieu dans les âmes qu'il a choisies. Il les purifie par l'humilité, il les enflamme par les désirs; enfin lui-même il se donne à elles, et leur amène avec lui une paix céleste (1). Ce sont, mes sœurs, les chastes délices de cette sainte et divine paix qui réjouissent la sainte Vierge en Notre-Seigneur, et qui lui font dire d'une voix contente: Mon âme exalte le nom du Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur: *Magnificat anima mea Dominum* (*Luc.*, I, 47). Certainement son âme est en paix, puisqu'elle possède Jésus-Christ. Et c'est aussi pour cette raison que, ne pouvant assez expliquer cette paix inconcevable des âmes pieuses, je m'adresse à la sainte Vierge; et je vous prie d'en apprendre d'elle les incomparables douceurs, en parcourant ce sacré cantique qui ravit aujourd'hui le ciel et la terre. Mais pour en comprendre la suite, il faut vous représenter comme en raccourci les instructions qu'il contient, que nous examinerons ensuite en détail dans le peu de temps qui nous reste.

Pour cela, je partage ce cantique en trois. Marie nous dit, avant toutes choses, les faveurs que Dieu lui a faites. Il a, dit-elle, regardé mon néant; il m'a fait de très-grandes choses, il a déployé sur moi sa puissance. Elle parle secondement du mépris du monde, et considère sa gloire abattue: Dieu a dissipé les superbes; Dieu a déposé les puissants; et pour punir les riches avares, il les a renvoyés les mains vides. Enfin elle conclut son sacré cantique, en admirant la vérité de Dieu et la fidélité de ses promesses: Il s'est souvenu de sa miséricorde, ainsi qu'il l'avait promis à nos pères: *Sicut locutus est ad patres nostros* (*Luc.*, I, 55). Voilà trois choses qui semblent bien vagues, et n'ont pas apparemment grande liaison: néan-

(1) Qu'il faut vous représenter en la sainte Vierge. Vous avez vu, âmes chrétiennes, Jésus-Christ s'approchant des hommes; vous avez vu sainte Elisabeth qui se juge indigne de le recevoir, et vous avez vu le saint précurseur dans l'impatience de l'embrasser. Marie a ressenti ces deux mouvements; mais elle est maintenant élevée plus haut. Elle a été saisie, au commencement, de cette crainte que l'humilité inspire; elle a été troublée à l'abord de l'Ange: elle était bien éloignée de croire qu'elle fût digne d'être mère, puisqu'elle s'est si humblement reconnue servante: *Ecce ancilla.* A cette crainte respectueuse ont bientôt succédé les désirs, et elle a assez souhaité Jésus-Christ. Et n'est-ce pas ce qui lui a fait dire avec tant d'ardeur: « Qu'il me soit fait selon votre parole? » *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Mais maintenant qu'elle le possède, qu'elle le porte dans ses entrailles, elle s'abandonne, mes sœurs, à des mouvements plus divins. Cette paix qui surpasse tout entendement, dont elle jouit avec lui, la remplit d'une joie inconcevable, qui éclate enfin en ces mots: « Mon âme glorifie le Seigneur. »

Voilà donc cette paix divine, qui doit faire notre partage, et dont il faut vous entretenir. Mais comme je ne puis vous en expliquer les incomparables douceurs, apprenez-les de la sainte Vierge, en parcourant avec moi les points principaux de cet admirable cantique, dont la ravissante harmonie charme aujourd'hui le ciel et la terre; vous y verrez un ordre admirable.

Pour bien entendre une vérité, il faut la rechercher jusque dans sa cause, et la reconnaître dans ses effets: et aussi les paroles de la sainte Vierge nous vont, mes sœurs, expliquer par ordre et la cause et les effets de cette paix céleste et divine. Voyons donc avant toutes choses quelle a été la cause de cette paix qui réjouit son esprit en Notre-Seigneur. « C'est, dit-elle, qu'il m'a regardée; c'est qu'il a daigné arrêter les yeux sur mon néant et sur ma bassesse: » *Quia respexit humilitatem.* Entendons ceci, chrétiens, apprenons de la sainte Vierge que ce qui fait naître dans les cœurs cette paix céleste que le monde ne peut donner, c'est le regard particulier de Dieu sur les justes: *Oculi Domini super justos.* Mais afin de nous en convaincre, je vous prie d'abord de considérer ce que veut dire la paix.

Maintenant que toute l'Europe l'attend, qu'elle se réjouit dans cette espérance, que ce grand ouvrage qui se négocie tient tous les esprits en suspens, qu'est-ce que cette paix que l'on désire?

moins elle est admirable, et je vous prie, mes sœurs, de le bien entendre : car il me semble que le dessein de la sainte Vierge, c'est d'exciter les cœurs des fidèles à aimer la paix que Dieu donne. Pour leur en montrer la douceur, elle leur en découvre d'abord le principe, principe certainement admirable : c'est le regard de Dieu sur les justes, sa bonté qui les accompagne, sa providence qui veille sur eux : *Respexit humilitatem ancillæ suæ* (*Ibid.*, 48); c'est ce qui fait naître la paix dans les saintes âmes. Mais parce que l'éclat des faveurs du monde et les vaines douceurs qu'il promet les pourraient détourner de celles de Dieu, elle leur montre secondement le monde abattu, et sa gloire détruite et anéantie. Enfin, comme ce renversement des grandeurs humaines, et l'entière félicité des âmes fidèles ne nous paraît pas en ce siècle; de peur qu'elles ne se lassent d'attendre, elle affermit leur esprit dans la paix de Dieu, par la certitude de ses promesses. Voilà l'ordre et l'abrégé du sacré cantique : peut-être ne paraît-il pas encore assez clair; mais j'espère bien, chrétiens, que je vous le ferai aisément entendre.

Considérons donc, avant toutes choses, le principe de cette paix; et comprenons-en la douceur, par la cause qui la fait naître. Dites-nous-la, ô divine Vierge, dites-nous ce qui réjouit votre esprit en Dieu. C'est, dit-elle, qu'il m'a regardée; c'est qu'il lui a plu de jeter les yeux sur la bassesse de sa servante : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* Il nous faut entendre, mes sœurs, ce que signifie ce regard de Dieu, et concevoir les biens qu'il enferme. Remarquez, dans les Ecritures, que le regard de Dieu sur les justes signifie, en quelques endroits, sa faveur et sa bienveillance, et qu'il signifie, en d'autres passages, son secours (1) et sa protection. Dieu ouvre sur eux un œil de faveur, il les regarde comme un bon père, toujours prêt à écouter leurs demandes; c'est ce que veut dire le roi-prophète : *Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum* (*Ps.* XXXIII, 16) : Les yeux de Dieu sont arrêtés sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leurs prières : voilà le regard de faveur. Mais, mes sœurs, le même prophète nous expliquera dans un autre psaume le regard de protection : *Ecce oculi Domini super metuentes eum, et in eis qui sperant super misericordia ejus* (*Ps.* XXXII, 18) : Voilà, dit-il, que les yeux de Dieu veillent continuellement sur ceux qui le craignent; et cela pour quelle raison? *Ut eruat a morte animas eorum, et alat eos in fame* (*Ibid.*, 19) : Pour délivrer leurs âmes de la mort, et les nourrir dans la faim. Voilà ce regard de protection par lequel Dieu veille sur les gens de bien pour détourner les maux qui les menacent. C'est pourquoi le même David ajoute aussitôt : Notre âme attend après le Seigneur, parce qu'il est notre protecteur et notre secours : *Anima nostra sustinet Dominum; quoniam adjutor et protector noster est* (*Ibid.*, 20). Une âme assurée de ce double regard, que peut-elle souhaiter pour avoir la paix? C'est ce que veut dire la très-sainte Vierge, lorsqu'elle nous apprend que Dieu la regarde.

(1) En effet, c'est elle, mes sœurs, qui est singulièrement honorée de ce double regard de la Providence : Dieu l'a regardée d'un œil de faveur, lorsqu'il l'a préférée à toutes les autres femmes; et que dis-je à toutes les femmes? mais aux anges, mais aux séraphins et à toutes les créatures. Le regard de protection a veillé sur elle, lorsqu'il en a détourné bien loin la corruption du péché, les ardeurs de la convoitise, et les malédictions communes de notre nature : c'est pourquoi elle chante avec tant de joie. Ecoutez comme elle célèbre la faveur de Dieu : *Fecit mihi magna qui potens est* (*Luc.*, I, 49) : il m'a, dit-elle, comblée de ses grâces; le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses. Mais voyez comme elle se loue de sa protection : *Fecit potentiam in brachio suo* (*Ibid.*, 51) : Son bras a montré en moi sa puissance : il m'a remplie de ses grâces, et m'a fait de si grandes choses, que nulle créature ne les peut égaler, ni nul entendement les comprendre : *Fecit mihi magna.* Mais s'il a ouvert sur moi ses mains libérales pour combler mon âme de biens, il a pris plaisir d'étendre son bras pour en détourner tous les maux : *Fecit potentiam.* C'est donc particulièrement l'heureuse Marie qui est favorisée de ces deux regards de bienveillance et de protection : *Quia respexit humilitatem.*

Mais néanmoins, âmes chrétiennes, âmes saintes et religieuses, vous en êtes aussi honorées; et c'est ce qui doit mettre votre esprit en paix. Pourrai-je bien exprimer cette vérité? sera-t-il donné à un pécheur de pouvoir parler dignement de la paix des âmes innocentes? Disons, mes sœurs, ce que nous pourrons; parlons de ces douceurs inconcevables, pour en rafraîchir le goût à ceux qui les sentent, et en exciter l'appétit à ceux qui ne les ont pas expérimentées. Oui certainement, ô enfants de Dieu, il vous regarde avec bienveillance; il découvre sur vous sa face bénigne. Il montre un visage terrible, lorsqu'une conscience coupable, nous reprochant l'horreur de nos crimes, fait que Dieu nous paraît en juge, avec une face irritée. Mais, lorsqu'au milieu d'une bonne vie il fait naître dans les consciences une certaine sérénité, il montre alors un visage ami et tranquille, il calme tous les troubles, il dissipe tous les nuages. Le fidèle qui espère en lui ne le regarde plus comme juge; il ne le voit plus que comme un bon père, qui l'invite doucement à soi : de sorte qu'il lui dit, plein de confiance : O Dieu, vous êtes mon protecteur : *Dicam Deo : Susceptor meus es* (*Ps.* XLI, 10); et il lui semble que Dieu lui réponde : O âme fidèle, je suis ton salut : *Dic animæ meæ : Salus tua ego sum* (*Ps.* XXXIV, 3); tellement qu'il jouit d'une pleine paix, parce qu'il est à couvert sous la main de Dieu; et de quelque côté qu'on le menace, il s'élève du fond

(1) Sa conduite.

(1) Je sais bien que la sainte Vierge est.

de son cœur une voix secrète qui le fortifie, et lui fait dire avec assurance : *Si Deus pro nobis, quis contra nos* (*Rom.*, VIII, 31)? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Le Seigneur est mon salut; qui craindrai-je? le Seigneur est le protecteur de ma vie; devant qui pourrai-je trembler (*Ps.* XXVI, 1)?

Telle est, mes sœurs, cette paix cachée que Dieu donne à ses serviteurs; paix que le monde ne peut entendre, et qui, chassée du milieu du siècle par le tumulte continuel, semble s'être retirée dans vos solitudes. Mais n'en disons rien davantage : n'entreprenons pas de persuader par nos discours ce que la seule expérience peut faire connaître; et, ne pouvant vous la représenter en elle-même, finissons enfin ce discours, en vous en disant quelque effet sensible. C'est, mes sœurs, le mépris du monde qui paraît dans la suite de notre cantique, de la fausse paix qu'il promet, des vaines douceurs qu'il fait espérer. Car cette âme, appuyée sur Dieu, qui goûte les douceurs de sa sainte paix, qui a mis son refuge dans le Très-Haut, jetant ensuite les yeux sur le monde, qu'elle voit bien loin à ses pieds; du haut de son refuge inébranlable, ô Dieu, qu'il lui semble petit, et qu'elle le voit bien d'une autre manière que ne fait pas le commun des hommes! Mais en quel état le voit-elle? elle voit toutes les grandeurs abattues, tous les superbes portés par terre; et dans ce grand renversement des choses humaines, rien ne lui paraît élevé que les simples et humbles de cœur. C'est pourquoi elle dit avec Marie : *Dispersit superbos* (*Luc.*, I, 51) : Il a dissipé les superbes : *Deposuit potentes* : Il a déposé les puissants : *Exaltavit humiles* (*Ibid.*, 52) : Et il a relevé ceux qui étaient à bas.

Entrez, mes sœurs, dans ce sentiment, qui est le sentiment véritable de la vocation religieuse; et afin de le bien entendre, représentez-vous, s'il vous plaît, cette étrange opposition de Dieu et du monde. Tout ce que Dieu élève, le monde se plaît de le rabaisser; tout ce que le monde estime, Dieu se plaît de le détruire et de le confondre : c'est pourquoi Tertullien disait si éloquemment qu'il y avait entre eux de l'émulation : *Est æmulatio divinæ rei et humanæ* (*Apolog.*, *n.* 50, *pag.* 45). Et en effet, nous le voyons par expérience. Qui sont ceux que Dieu favorise? ceux qui sont humbles, modestes et retenus. Qui sont ceux que le monde avance? ceux qui sont hardis et entreprenants : ne voyez-vous pas l'émulation? Qui sont ceux que Dieu favorise? ceux qui sont simples et sincères. Qui sont ceux que le monde avance? ceux qui sont fins et dissimulés. Le monde veut de la violence pour emporter ses faveurs; Dieu ne donne les siennes qu'à la retenue; et il n'est rien, ni de plus (1) grand devant Dieu, ni de plus inutile selon le monde, que cette médiocrité tempérée en laquelle la vertu consiste. Voilà donc une émulation entre Jésus-Christ et le monde : ce que l'un élève, l'autre le déprime; et ce combat durera toujours, jusqu'à ce que le siècle finisse.

Et c'est pourquoi, mes sœurs, le monde a deux faces. Il y en a qui le considèrent dans les biens présents, et il y en a qui jettent les yeux sur la dernière décision du siècle à venir. Ceux qui regardent le bien présent, ils donnent, mes sœurs, l'avantage au monde; ils s'imaginent déjà qu'il a la victoire, parce que Dieu, qui attend son temps, le laisse jouir un moment d'une ombre de félicité : ils voient ceux qui sont dans les grandes places, ils admirent leur abondance : Voilà, disent-ils, les seuls fortunés, voilà les heureux : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt* (*Ps.* CXLIII, 15). C'est le cantique des enfants du monde. Juges aveugles et précipités, que n'attendez-vous la fin du combat, avant d'adjuger la victoire? Viendra le revers de la main de Dieu, qui brisera comme un verre, qui fera évanouir en fumée toutes ces grandeurs que vous admirez. C'est ce que regarde la divine Vierge, et avec elle les enfants de Dieu, qui jouissent de la douceur de sa paix. Ils voient bien que le monde combat contre Dieu; mais ils savent que les forces ne sont pas égales. Ils ne se laissent point éblouir de quelque avantage apparent que Dieu laisse remporter aux enfants du siècle; ils considèrent l'événement que la justice de Dieu leur rendra funeste. C'est pourquoi ils se rient de leur gloire, et au milieu de la pompe de leur triomphe, ils chantent déjà leur défaite. Ils ne disent pas seulement que Dieu dissipera les superbes; mais il les a, disent-ils, déjà dissipés : *Dispersit;* réduits à rien : ils ne disent pas seulement qu'il déposera les puissants; ils les voient déjà à ses pieds, tremblants et étonnés de leur chute. Et pour vous, ô riches du siècle, qui vous imaginez avoir les mains pleines, elles leur semblent vides et pauvres, parce que ce que vous tenez ne leur paraît rien : ils savent qu'il s'écoule ainsi que de l'eau : *Divites dimisit inanes.* Voilà donc toute la grandeur abattue; Dieu est triomphant et victorieux. Quelle joie à ses enfants, chrétiens, de voir ses ennemis tombés à ses pieds, et ses humbles serviteurs qui lèvent la tête, eux que le monde méprisait si fort! les voilà mis et établis dans les hautes places : *Exaltavit humiles;* eux que le monde croyait indigents, Dieu les a remplis de ses biens : *Esurientes implevit bonis* (*Luc.*, I, 53).

O victoire du Tout-Puissant! ô paix et consolation des âmes fidèles! Chantez, chantez, mes sœurs, ce divin cantique; c'est le véritable cantique de celles qui ont méprisé le siècle; chantez la défaite du monde, l'anéantissement des grandeurs humaines, leurs richesses détruites, leur pompe évanouie en fumée. Moquez-vous de son triomphe d'un jour et de sa tranquillité imaginaire. Et vous qui courez après la fortune, qui ne trouvez rien de grand que ce qu'elle avance, ni rien de beau que ce qu'elle donne, ni rien de plaisant que ce qu'elle goûte, pourquoi vous entends-je parler de la sorte? N'êtes-vous pas les enfants de Dieu? ne portez-vous pas

(1) Puissant.

la marque de son adoption, le caractère sacré du baptême? La terre, n'est-ce pas votre exil? le ciel n'est-il pas votre patrie? Pourquoi vous entends-je admirer le monde? Si vous êtes de Jérusalem, pourquoi vous entends-je chanter le cantique de Babylone? Tout ce que vous me dites du monde, c'est un langage barbare, que vous avez appris dans votre exil. Oubliez cette langue étrangère, parlez le langage de votre pays. Ceux que vous voyez jouir des plaisirs, ne les appelez pas les heureux; c'est le langage de l'exil : *Beatum dixerunt.* Ceux dont le Seigneur est le Dieu, voilà les véritables heureux : c'est ainsi qu'on parle en votre patrie.

Consolez-vous dans cette pensée; vivez en paix dans cette pensée; et apprenez de la sainte Vierge, pour maintenir en paix votre conscience, premièrement, que le Seigneur vous regarde; secondement, assurés sur cet appui immuable, ne vous laissez pas éblouir aux grandeurs du monde, dites qu'il est déjà abattu, regardez la gloire future; troisièmement, si le temps vous semble trop long, regardez la fidélité de ses promesses : *Sicut locutus est.* Ce qu'il a dit à Abraham sera accompli deux mille ans après : il a envoyé son Messie; il achèvera le reste successivement; et enfin nous verrons un jour l'éternelle félicité qu'il nous a promise. *Amen.*

TROISIÈME POINT
DU MÊME SERMON.

(Prêché devant la reine d'Angleterre.)

Caractères d'une véritable paix : quel en est le principe. Manière bien différente dont les enfants du monde et les enfants de Dieu la considèrent. Discours à la reine d'Angleterre.

Encore que cette paix (1) admirable de toutes les nations chrétiennes, paix si sagement ménagée, si glorieusement conclue et si saintement affermie, soit un illustre présent du ciel et un gage de la bonté de Dieu envers les hommes; néanmoins ce ne sera pas cette paix dont je vous expliquerai les douceurs, et celle dont je dois parler est beaucoup plus relevée et sans comparaison plus divine : car je dois parler de la paix qui fait que l'âme de la sainte Vierge, possédant le Fils de Dieu en elle-même, glorifie le saint nom de Dieu, et se réjouit de tout son esprit en Dieu son Sauveur. Qui ne voit que cette paix toute céleste, que Dieu donne, est infiniment au-dessus de celle que les hommes négocient? Et néanmoins cette paix humaine étant un crayon et une ombre de la paix divine et spirituelle dont je dois vous entretenir, servons-nous de cette image imparfaite pour remonter jusqu'au principe original (1), et prendre une idée certaine de la vérité.

Je demande (2) avant toutes choses : Que concevons-nous dans la paix, et que veut dire ce mot? N'en recherchons pas, chrétiens, des définitions éloignées; mais que chacun de nous s'explique à lui-même ce qu'il entend par la paix. Paix, premièrement, signifie repos : dans la guerre, on s'agite et on se remue; dans la paix, on respire et on se repose. C'est pourquoi on aime la paix, parce que, la nature humaine étant presque toujours agitée, rien ne doit tant flatter son inquiétude que la douceur du repos, qui soulage son travail et relâche sa contention.

Mais, en disant que la paix est un repos, l'avons-nous entièrement expliquée? en avons-nous formé l'idée tout entière? Il me semble, pour moi, que ce mot de paix a encore quelque chose de plus touchant, et voici ce que c'est, si je ne me trompe : c'est que le repos peut être fort court, et la paix nous fait espérer une longue tranquillité. En effet, n'avons-nous pas vu que, lorsqu'on (3) a publié la suspension d'armes, comme un préparatif à la paix, on a cru voir déjà quelque commencement de repos? mais ce repos n'est pas une paix, parce qu'il n'est pas permanent. Après que le traité est conclu, et que l'alliance jurée établit une concorde certaine, c'est alors que la paix est faite : de sorte que pour bien expliquer la paix et en comprendre toute l'étendue, il la faut définir un repos durable et une tranquillité permanente. Et ainsi la paix doit avoir deux choses, réjouir les cœurs par le repos, et les assurer par la consistance (4); c'est ce que la paix nous fait espérer, et c'est pourquoi nous l'aimons : c'est ce que la paix de ce monde ne nous donne pas; c'est pourquoi nous devons soupirer sans cesse après une paix plus divine.

Marie nous la représente dans son cantique : elle nous montre le repos et la consistance établie sur un fondement inébranlable. Quel est ce fondement, chrétiens? écoutez la divine Vierge : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur.* Mais quelle est la cause de cette joie, et d'où vient ce ravissement? C'est, dit-elle, que Dieu a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* Arrêtons-nous là, chrétiens, et ne cherchons pas plus loin le principe de cette paix qui réjouit son âme en Notre-Seigneur. Ce qui produit cette paix divine, c'est le regard de Dieu sur les justes : sa bonté qui les accompagne, sa providence qui veille sur eux, c'est ce qui leur donne le repos et la consistance.

Et afin de le bien comprendre, remarquez avec moi, dans les Ecritures, deux regards

(1) Ce troisième point embrasse la même matière qui est traitée dans le dernier point du sermon précédent; mais les différences considérables qu'il renferme nous ont engagés à le donner ici en entier.

La paix dont il est ici question est celle des Pyrénées, conclue entre la France et l'Espagne dans l'île des Faisans, au mois de novembre 1659, après une guerre de vingt-cinq ans. Le mariage de l'Infante avec Louis XIV fut un des principaux articles de cette paix, et c'est ce qui fait dire à M. Bossuet, qu'elle a été *saintement affermie.*

(1) A la source.

(2) Disons donc.

(3) Est d'accord d'une trêve ou de quelque suspension d'armes, on jouit durant ce temps de quelque repos.

(4) Qui fait ces deux choses dans les bonnes âmes? C'est qu'il plaît à Dieu de les regarder : *Quia respexit humilitatem.* Voilà ce qui produit cette paix céleste : le regard particulier de Dieu sur les justes, sa bonté qui les accompagne, etc.

de Dieu sur les gens de bien : un regard de faveur et de bienveillance, c'est ce qui (1) les met en repos ; un regard de conduite et de protection, c'est ce qui rend leur repos durable. Dieu ouvre sur les justes un œil de faveur ; il les regarde comme un bon père, toujours prêt à écouter leurs demandes. Le roi-prophète l'exprime en ces mots : *Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum* (*Ps.* XXXIII, 16) : Les yeux de Dieu sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leurs prières. O justes, reposez-vous en celui dont la faveur et la bienveillance se déclarent envers vous si ouvertement. Mais ce repos sera-t-il durable? n'y aura-t-il rien qui le trouble et rejette vos âmes dans l'agitation? Non, ne craignez rien, ô enfants de Dieu : car, outre ce regard de bienveillance, il y a un regard de protection qui prend garde aux maux qui vous menacent. *Voilà*, dit le même David, *que les yeux de Dieu veillent continuellement sur ceux qui le craignent et qui établissent leur espérance sur sa miséricorde;* et pourquoi? *Pour délivrer leurs âmes de la mort et les nourrir dans la faim* (*Ps.* XXXII, 18). Voyez le regard de protection par lequel Dieu veille sur les gens de bien et empêche que le mal ne les approche. C'est pourquoi il ajoute aussitôt après : Notre âme attend le Seigneur, parce qu'il est notre protecteur et notre secours : *Anima nostra sustinet Dominum, quia adjutor et protector noster est* (*Ibid.*, 20). Une âme ainsi regardée de Dieu, que peut-elle désirer pour avoir la paix ?

C'est pourquoi l'heureuse Marie, toute pleine de cette paix admirable, ne s'occupe plus qu'à louer son Dieu dans les marques de sa faveur, dans les assurances de sa protection. Le Tout-Puissant, dit-elle, a fait en moi de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est;* c'est ce qui explique la faveur : *Fecit potentiam in brachio suo;* c'est ce qui regarde la protection. Il a fait en moi de grandes choses par le témoignage de sa faveur et l'inondation de ses grâces. Mais s'il a ouvert sur moi ses mains libérales pour combler mon âme de biens, il a pris plaisir d'étendre son bras pour en détourner tous les maux : *Fecit potentiam in brachio suo*.

Ames saintes et religieuses, ce n'est pas seulement la divine Vierge qui est honorée de ces deux regards : tous les fidèles serviteurs de Dieu se réjouissent ensemble dans sa maison, à la lumière de sa faveur et sous l'ombre de sa protection toute-puissante : *Sub umbra alarum tuarum protege nos* (*Ps.* XVI, 8). C'est pourquoi la paix de Dieu triomphe en leurs cœurs, comme dit l'apôtre saint Paul (*Coloss.*, III, 15) ; et la marque de cette paix, c'est que le monde ne les touche plus. Car, en effet, cette âme, appuyée sur Dieu, qui a mis, comme dit David, son refuge dans le Très-Haut ; *Altissimum posuisti refugium tuum* (*Ps.* XC, 9) ; jetant ensuite les yeux sur le monde, qu'elle voit bien loin à ses pieds, ô Dieu, qu'il lui semble petit du haut de ce refuge inébranlable, et qu'elle le voit bien d'une autre manière que ne fait pas le commun des hommes! Elle voit toutes les grandeurs abattues, tous les superbes portés par terre; et dans ce grand renversement des choses humaines, rien ne lui paraît élevé que les simples et humbles de cœur : c'est pourquoi elle dit avec Marie : *Dispersit superbos :* Dieu a dissipé les superbes : *Deposuit potentes :* il a déposé les puissants : *Et exaltavit humiles :* et il a relevé ceux qui étaient à bas.

(1) Leur donne un parfait repos.

Voici un effet admirable de cette paix dont je parle; et il ne le faut point passer sous silence. A ce que je vois, chrétiens, ce n'est pas ici une paix commune : Dieu veut qu'elle soit accompagnée de l'appareil d'un grand triomphe; et s'il donne la paix à ses serviteurs, ce n'est pas en faisant leur accord avec leur ennemi abattu. Car en effet, quel est l'ennemi de Dieu, et par conséquent de ses serviteurs, des enfants de Dieu? Vous ne l'ignorez pas, mes très-chères sœurs, vous savez que c'est le monde et ses pompes. Tout ce que Dieu élève, le monde se plaît de le rabaisser; tout ce que le monde estime, Dieu se plaît de le détruire et de le confondre : c'est pourquoi Tertullien disait si éloquemment qu'il y avait entre eux de l'émulation : *Est æmulatio divinæ rei et humanæ* (*Apolog. n.* 50, *pag.* 45). Que signifie, mes sœurs, cette émulation, si ce n'est que Dieu et le monde se contrarient éternellement, comme par un dessein prémédité? Qui sont ceux que Dieu favorise? ceux qui sont modestes et retenus. Qui sont ceux que le monde avance? ceux qui sont hardis et entreprenants. Qui sont ceux que Dieu favorise? ceux qui sont simples et sincères. Qui sont ceux que le monde avance? ceux qui sont fins et dissimulés. Le monde veut de la violence pour emporter ses faveurs; Dieu ne donne les siennes qu'à la retenue : l'un demande un cœur ferme, droit et inflexible ; l'autre a besoin de tours subtils, souples et accommodants ; et il n'est rien, ni de plus puissant selon Dieu, ni de plus inutile selon le monde, que cette médiocrité tempérée en laquelle la vertu consiste.

Voilà donc une émulation nécessaire de Jésus-Christ et de ses fidèles contre le monde et ses sectateurs ; et cette guerre durera toujours, jusqu'à ce que le siècle finisse. C'est pourquoi le monde a deux faces, et il y a sur la terre deux sortes de paix. Il y a la paix des pécheurs : *Pacem peccatorum videns* (*Psal.* LXXII, 3); il y a la paix de Dieu et de ses enfants, qui surpasse toute intelligence : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum* (*Phil.*, IV, 7). Chacun croit jouir de la paix, parce que chacun croit avoir gagné la victoire. D'où vient cette diversité, et comment arrive-t-il que deux ennemis croient sortir victorieux d'un même combat? c'est que les uns regardent les biens présents, et les autres jettent les yeux sur la dernière décision du siècle à venir. Ceux qui considèrent les biens présents donnent précipitamment l'avantage au monde : ils s'imaginent qu'il a la victoire, parce que Dieu, qui attend son heure, le

laisse jouir pour un temps d'une ombre trompeuse de félicité ; ils voient ceux qui sont dans les grandes places, ils admirent leurs délices et leur abondance : Voilà, s'écrient-ils, les seuls fortunés : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt* (*Ps.* CXLIII, 15). C'est le cantique des enfants du monde.

Juges aveugles et précipités, que n'attendez-vous la fin du combat, avant que d'adjuger la victoire? Viendra le revers de la main de Dieu, qui brisera comme un verre toute cette grandeur que vous admirez et qui vous éblouit. C'est à quoi regarde la divine Vierge, et avec elle les enfants de Dieu, qui jouissent de la douceur de sa paix. Ils voient bien que le monde combat contre Dieu ; mais ils savent que les forces ne sont pas égales. Ils ne se laissent pas éblouir de quelque avantage apparent que Dieu abandonne et laisse remporter aux enfants du siècle : ils considèrent l'événement que sa justice enfin leur rendra funeste. C'est pourquoi ils se rient de leur gloire; et au milieu de la pompe de leur triomphe, ils chantent déjà leur défaite. Ils ne disent pas seulement que Dieu dissipera les superbes, mais qu'il les a déjà dissipés : *Dispersit superbos ;* ils ne disent pas seulement que Dieu renversera les puissants du monde ; ils les voient déjà à ses pieds, tremblants et étonnés de leur chute. Et pour vous, ô riches du siècle, qui vous imaginez être pleins, serrez vos trésors tant qu'il vous plaira, ils ne laissent pas de vous reprocher que vos mains sont vides, parce que ce que vous tenez ne leur paraît rien : ils savent qu'il s'écoule à travers les doigts, ainsi que de l'eau, sans que vous puissiez le retenir : *Divites dimisit inanes.* Et d'autre part, chrétiens, pendant que les ennemis de Dieu tombent à ses pieds, ses humbles serviteurs lèvent la tête ; eux que le monde méprisait si fort, les voilà établis dans les grandes places : *Exaltavit humiles ;* eux que le monde croyait indigents, Dieu les a remplis de ses biens : *Esurientes implevit bonis.* Telle est la victoire du Tout-Puissant; et le fruit de cette victoire, c'est la paix qu'il donne à ses serviteurs par la défaite infaillible de leurs ennemis.

Chantez cette victoire, mes très-chères sœurs; entonnez avec Marie ce divin cantique; publiez la défaite du monde; chantez ses richesses dissipées, son éclat terni, sa pompe abattue, sa gloire évanouie en fumée; moquez-vous de son triomphe d'un jour et de sa tranquillité imaginaire. O aveuglement déplorable en ceux qui courent après la fortune, qui ne trouvent rien de grand que ce qu'elle élève, ni rien de beau que ce qu'elle pare, ni rien de plaisant que ce qu'elle donne! Vous laissez ces sentiments aux enfants du siècle; mais vous, ô filles de Jérusalem, saintes héritières du ciel, vous parlez le langage de votre patrie. Quoique le monde étale avec pompe ses grandeurs et ses vanités, vous ne vous couronnez pas de ses fleurs, qui seront en un moment desséchées; et pendant qu'il brille par un vain éclat, vous reconnaissez son faible dans son inconstance.

Madame (1), Votre Majesté a ces sentiments imprimés bien avant au fond de son âme, et l'exemple de sa constance en a fait des leçons à toute la terre. Le monde n'est plus capable de vous tromper; et cette âme vraiment royale, que ses adversités n'ont pas abattue, ne se laissera non plus emporter à ses prospérités inopinées. Grande et auguste reine, en laquelle Dieu a montré à nos jours un spectacle si surprenant de toutes les révolutions des choses humaines, et qui seule n'êtes point changée au milieu de tant de changements, admirez éternellement ses secrets conseils et sa conduite impénétrable. Ceux qui raisonnent des rois et de leurs Etats selon les lois de la politique chercheront des causes humaines de ce changement (2) miraculeux; ils diront à Votre Majesté qu'on peut être surpris pour un temps, mais qu'enfin on a horreur des mauvais exemples ; que la tyrannie tombe d'elle-même, pendant que l'autorité légitime se rétablit presque sans secours, par le seul besoin qu'on a d'elle, comme d'une pièce nécessaire; et qu'une longue et funeste épreuve ayant appris aux peuples cette vérité, ce trône injustement abattu s'affermit par sa propre chute.

Mais Votre Majesté est trop éclairée pour ne porter pas son esprit plus haut. Dieu se montre trop visiblement dans ces conjonctures imprévues ; et comme il n'y a que sa seule main qui ait pu calmer la tempête, il faut encore cette même main pour empêcher les flots de se soulever. Il le fera, Madame, nous l'espérons ; et si nos vœux sont exaucés, peut-être arrivera-t-il; car qui sait les secrets de la Providence? Après que Dieu a rétabli le trône du roi, sa bonté disposera tellement les choses, que le roi rétablira le trône de Dieu. Mais cette affaire, Madame, se doit traiter avec Dieu, non avec les hommes, par des prières et des vœux, non par des conseils ni par des maximes humaines. Il n'y a que sa sagesse profonde qui connaisse le terme préfix, qui a été ordonné, avant tous les temps, aux malheureux progrès de l'erreur et aux souffrances de son Eglise. C'est à nous d'attendre avec patience l'accomplissement de son œuvre, et d'en avancer l'exécution, autant qu'il est permis à des mortels, par des prières ardentes. Votre Majesté, Madame, ne cessera jamais d'en répandre ; et, quoi qu'il arrive ici-bas, Dieu lui en rendra dans le ciel une récom-

(1) Henriette-Marie de France, fille de Henri IV, roi de France, qui épousa Charles Stuart, prince de Galles, fils de Jacques VI, roi d'Ecosse et d'Angleterre. La suite continuelle des tristes aventures dont son histoire est remplie prouve avec combien de raison M. Bossuet dit que « Dieu a montré en elle un spectacle surprenant de toutes les révolutions humaines. » Après avoir couru mille dangers, évité plusieurs fois la mort, depuis la révolte des Ecossais et des Anglais contre le roi son mari, retirée en France, elle apprit que ce cher époux, opprimé par la faction de l'usurpateur Cromwel, avait péri sur un échafaud, et pour comble de douleur, qu'il était mort dans l'attachement à sa fausse religion.

(2) Le changement merveilleux dont parle ici M. Bossuet, a pour objet l'élévation de Charles II, fils de Charles Ier et de Henriette, sur le trône d'Angleterre : le 8 mai 1660 il fut proclamé roi à Londres, après un exil d'environ douze ans, depuis la révolte des Anglais et la mort tragique du roi son père.

pense éternelle : c'est le bien que je lui souhaite et à toute cette audience.

SECOND SERMON

POUR LA FÊTE DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

(Prêché devant une congrégation de prêtres.)

Union de l'Evangile avec la loi. La Synagogue figurée dans Elisabeth, et l'Eglise en Marie. Caractère de l'une et de l'autre. Esprit de ferveur dont les prêtres doivent être animés ; pureté qui leur est nécessaire. Sainteté inviolable des mystères qu'ils traitent. Condescendance qu'ils doivent avoir pour les faibles. Quel est le vrai sacrifice de la nouvelle loi.

Intravit Maria in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.
Marie étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth (*Luc.*, I, 40).

Jésus-Christ, Messieurs, étant envoyé pour être la lumière du monde, aussitôt qu'il y eut fait sa première entrée, aussitôt il commença d'enseigner les hommes. Encore que vous le voyiez aujourd'hui dans les entrailles de sa sainte mère, sans parole, ce semble, et sans action, ne vous persuadez pas qu'il se taise. Etant la parole du Père éternel, non-seulement tout ce qu'il fait et tout ce qu'il souffre, mais encore tout ce qu'il est, parle, et d'une manière très-intelligible, à ceux qui ont comme vous l'esprit exercé dans la (1) connaissance des divins mystères. Je vous prie, mes frères, de jeter les yeux sur cette belle structure de l'univers. Y a-t-il aucune partie où il ne paraisse de l'art et de la raison? Combien la disposition en est-elle sage! combien (2) l'harmonie en est-elle juste! Comme toutes choses y sont mesurées! Quel ordre et quelle conduite y règne partout! D'où vient cette beauté et d'où vient cet ordre dans cette grande machine du monde? C'est à cause qu'elle a été faite par le Fils de Dieu, qui, étant né de l'intelligence du Père, comme sa parole et son Verbe, est lui-même tout raison, tout sagesse, tout entendement. De là vient, Messieurs, que cet univers est un ouvrage si bien entendu, un ouvrage de raison et d'intelligence, parce qu'il est tiré sur une idée infiniment belle, qu'il vient d'une science très-accomplie et de cette raison souveraine qui est tout ensemble et le Verbe et le Fils de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, par qui elles seront toujours gouvernées.

Mais si le monde fait reluire de toutes parts tant d'art, tant de raison, tant d'intelligence, parce qu'il a été fait par le Fils de Dieu, quels trésors de sagesse seront enfermés en ce chef-d'œuvre incompréhensible de l'humanité qui lui est unie, où Dieu a recueilli toutes les merveilles de sa puissance? S'il fait paraître tant de sagesse dans l'ouvrage qu'il a produit hors de lui-même (*Ps.* XVIII, 1 *et suiv.*), combien en aura-t-il fait éclater dans l'ouvrage qu'il a produit, afin de se l'unir à lui-même ; je veux dire dans l'humanité qu'il s'est rendue propre par cette union si intime? Et si nous apprenons des lettres sacrées que ce monde publie la gloire de Dieu par un langage qui se fait entendre jusqu'aux peuples les plus barbares, à plus forte raison doit-on dire que tout ce qui se fait en Jésus est plein de sagesse; qu'il parle hautement et divinement, même lorsqu'il semble le plus qu'il se taise ; qu'il nous enseigne avant que de naître, et que le ventre de sa sainte Mère n'est pas seulement le sanctuaire de ce Dieu fait homme, ni le lit chaste et virginal où il consomme son mariage avec l'humanité, son épouse; mais encore que c'est une chaire où ce docteur céleste commence à prêcher les saintes vérités de son Evangile. Saint Jean l'entend, et il saute d'aise, et cette éloquence muette va émouvoir le cœur d'un enfant jusque dans le sein de sa mère. Rendons-nous attentifs, Messieurs, à cette prédication de Jésus, qui ne frappe point les oreilles, mais qui parle si fortement aux esprits ; écoutons ce que le Sauveur nous veut dire, et considérons dans cette pensée le mystère que nous honorons.

Encore qu'il pourrait peut-être sembler que l'Evangile et la loi soient bien éloignés, toutefois vous savez, Messieurs, qu'il n'y a rien qui soit mieux uni, et que Jésus-Christ n'est venu au monde que pour accomplir la loi et les prophéties par les vérités de son Evangile. C'est ce qui fait dire à Tertullien : *O Christum in novis veterem* (*Adv. Marc. lib.* IV, *n.* 21, *pag.* 535)! Oh! que Jésus-Christ est ancien dans sa nouveauté! Et de là vient que ce grand homme l'appelle, en un autre endroit, l'Illuminateur des antiquités (*Ibid.*, *n.* 40, *pag.* 571), parce qu'il n'y a dans la loi ni point ni virgule, si je puis parler de la sorte, qui ne trouve son vrai sens en Jésus-Christ seul, et que Jésus-Christ n'a jamais fait un seul pas que pour accomplir exactement et de point en point ce qui était écrit de lui dans la loi. Ainsi, quelque différence qui nous y paraisse, Moïse et Jésus-Christ se touchent de près ; la Synagogue et l'Eglise se tendent les mains, et je considère aujourd'hui, dans la visite que rend Marie à Elisabeth et dans leurs embrassements mutuels, l'Evangile qui baise la Loi, l'Eglise qui embrasse la Synagogue. Voilà l'âme, voilà le sens de la mystérieuse variété de ce grand spectacle, de Jésus-Christ allant à saint Jean, de Marie visitant sainte Elisabeth, d'un enfant qui saute de joie, de sa mère qui prophétise, d'une vierge qui éclate en actions de grâces. Vous verrez que toutes les circonstances de l'histoire de notre évangile conviennent si bien et si justement à la vérité que je vous propose, que vous admirerez sans doute avec moi la conduite impénétrable de l'Esprit de Dieu dans la dispensation des mystères.

Entrons donc, Messieurs, en cette matière avec le secours de la grâce ; étalons les richesses des secrets célestes; (1) exerçons nos entendements dans le champ des Ecritures sacrées : c'est là notre véritable exercice. Considérons premièrement les raisons pour

(1) Contemplation.
(2) L'économie.

(1) Apprenons à exercer.

lesquelles Elisabeth tient la place de la Synagogue, et Marie celle de l'Eglise ; après cela nous verrons, dans les sincères embrassements de ces charitables cousines, la loi ancienne et la loi nouvelle qui vont à la rencontre l'une de l'autre. Et c'est le sujet de cette méditation, en laquelle nous trouverons des instructions salutaires pour comprendre la dignité et tous les devoirs de notre ordre : si bien qu'il paraîtra manifestement que de toutes les solennités par lesquelles nous honorons la très-sainte Vierge, celle-ci était une des plus dignes d'être choisie singulièrement par la congrégation des prêtres.

PREMIER POINT.

La première chose que je remarque dans le tableau que je vous présente de l'Evangile embrassant la Loi, de Marie saluant sainte Elisabeth, c'est l'âge bien différent de ces deux cousines. L'Evangile nous montre sainte Elisabeth dans une extrême vieillesse, et la divine Marie dans la fleur de l'âge ; et je vois, en la vieillesse d'Elisabeth, la mourante caducité de la loi ; et dans la jeunesse de la sainte Vierge, l'éternelle nouveauté de l'Eglise. La jeunesse de l'Eglise est telle, Messieurs, que le temps n'est pas capable de l'altérer ni de s'acquérir aucun droit sur elle. Les choses éternelles ont cela de propre, qu'elles ne vieillissent jamais ; au contraire, ce qui doit périr ne cesse jamais de tendre à sa fin, et par conséquent il vieillit toujours. C'est pourquoi l'Apôtre, parlant de la loi : *Ce qui vieillit*, dit-il, *est presque aboli* (*Hebr.*, VIII, 13). Ainsi la Synagogue vieillissait toujours, parce qu'elle devait être un jour abolie. L'Eglise chrétienne ne vieillit jamais, parce qu'elle doit durer éternellement. Car, Messieurs, vous n'ignorez pas que, comme l'Eglise remplit tous les lieux, elle doit aussi remplir tous les temps. La fin du monde ne limitera point sa durée : alors elle cessera d'être sur la terre, mais elle commencera de régner au ciel : elle ne sera pas éteinte, mais elle sera transférée en un lieu de gloire où elle demeurera toujours florissante dans une perpétuelle jeunesse. Et d'où vient cette jeunesse éternelle? C'est que l'éternité n'aura qu'un seul jour ; parce que dans l'éternité rien ne passe ; ce n'est qu'une présence continuée, une présence qui ne coule point. Saint Jean le représente excellemment dans l'Apocalypse : Ils n'auront point, dit-il, besoin de soleil, parce que le Seigneur Dieu sera leur lumière, et ils régneront *aux siècles des siècles* (*Apoc.*, XXII, 5). Remarquez, s'il vous plaît, cette conséquence : le Seigneur Dieu sera leur lumière, et ils régneront aux siècles des siècles. Pourquoi les choses d'ici-bas périssent-elles, sinon parce qu'elles sont sujettes au temps, qui se perd toujours, et qui entraîne avec soi, ainsi qu'un torrent, tout ce qui lui est attaché, tout ce qui est dans sa dépendance? Le soleil qui nous éclaire fait en même temps et défait les jours ; il fait tout ensemble et défait le temps, par la rapidité de son mouvement. Mais le soleil qui éclairera le siècle futur, ce sera Dieu même. Ce soleil ne porte pas sa lumière d'un lieu en un autre, par la rapidité de sa course : il est tout à tous ; il est éternellement devant tous ; il éclaire toujours et demeure toujours immobile. C'est pourquoi, comme nous disions, l'éternité n'aura qu'un seul jour ; et ce jour n'aura ni couchant, ni aucune différence d'heures : et l'Eglise des prédestinés, qui n'aura point d'autre soleil que son Dieu, fixée immuablement dans l'éternité, sera toujours dans la nouveauté. O beau jour, et ô jour unique de l'éternité bienheureuse, quand verrons-nous ta sainte lumière, qui ne sera cachée par aucune nuit, qui ne sera obscurcie par aucun nuage ! O sainte Sion, où toutes choses sont stables et éternellement permanentes, qui nous a précipités sur ces eaux courantes, dans ce flux et ce reflux des choses humaines !

Mais, chrétiens, réjouissons-nous : si nous vieillissons dans ce monde selon notre homme animal, l'Eglise, dont nous faisons partie selon l'homme spirituel, ne vieillit jamais, parce qu'au lieu de tendre à sa fin, à la manière des choses mortelles, elle tend à cette jeunesse éternelle de la bienheureuse immortalité. C'est donc avec beaucoup de raison qu'Elisabeth, vieille, représente la Synagogue près de tomber; et Marie, dans la fleur de l'âge, l'Eglise de Jésus-Christ toujours jeune, toujours forte, toujours vigoureuse. Donc, mes frères, puisque l'esprit du christianisme est un esprit de jeunesse et de nouveauté, *purifions-nous du vieux levain*, comme dit l'Apôtre (I *Cor.*, V, 7); que notre zèle ne vieillisse pas, qu'il soit toujours jeune et toujours fervent.

La philosophie dit que les jeunes gens sont comme naturellement enivrés, parce que leur sang chaud et bouillant est semblable, en quelque sorte, à un vin fumeux et plein d'esprits, qui les rend toujours ardents, toujours animés dans la poursuite de leurs entreprises. Si nous voulons vivre, Messieurs, selon cette jeunesse spirituelle de la loi de grâce, il faut être toujours fervents, toujours intérieurement enivrés de ce vin de la nouvelle alliance que Jésus-Christ promet aux fidèles dans le royaume de Dieu son Père, c'est-à-dire dans son Eglise. C'est le Sauveur Jésus-Christ lui-même qui compare à un vin nouveau l'esprit de la loi nouvelle ; et c'est afin que nous entendions que, de même que le vin nouveau chasse tout ce qui lui est étranger, et se purge lui-même par sa propre force, ainsi nous devons conserver cet esprit nouveau du christianisme dans sa force et dans sa ferveur, afin qu'il chasse toutes nos ordures, et qu'il éloigne cette froideur paresseuse qui nous rend lents et comme engourdis dans les œuvres de piété.

Mais cette sainte et divine ardeur, qui est le vrai esprit du christianisme, doit se trouver particulièrement dans notre ordre, et nous la devons tous les jours apprendre du sacrifice que nous célébrons. L'Apôtre, dans la divine Epître aux Hébreux, jugeant de la

loi par le sacerdoce, conclut que la loi de Moïse doit être abolie, parce que son sacerdoce devait passer : *Translato enim sacerdotio, necesse est ut et legis translatio fiat* (*Hebr.*, VII, 12). En effet, quelles étaient les victimes de ces anciens sacrificateurs ? C'étaient des animaux égorgés ; tout y sentait la corruption et la mort : dignes victimes, dignes sacrifices d'une loi vieillie et mourante. Mais il n'en est pas de la sorte du sacrifice de la nouvelle alliance. Notre victime est morte une fois ; mais elle est ressuscitée pour ne mourir plus. L'hostie que nous représentons est vivante : le sang du Nouveau Testament, que nous répandons mystiquement sur ces saints autels, n'est pas le sang d'une victime morte ; c'est un sang tout vif et tout chaud, si je puis parler de la sorte : tellement que nous voudrions être toujours fervents, nous qui offrons au Père éternel une victime toujours nouvelle, et un sang qui ne souffre point de froideur. Ni le temps ni l'accoutumance, qui ralentissent ordinairement la ferveur des hommes, ne devraient diminuer la nôtre ; parce que notre victime, qui ne change point, veut toujours trouver en nous une même ardeur. Cependant nous vieillissons tous les jours, quand notre première ferveur se perd, au lieu que nous devrions toujours être jeunes, parce que le caractère que nous portons nous oblige d'être les membres les plus fervents du corps de l'Eglise, qui est toujours jeune, et qui, pour cette raison, nous est figurée dans la jeunesse de la sainte Vierge.

Et non-seulement l'âge de Marie nous représente la sainte Eglise, mais encore son état de perpétuelle virginité. Je sais que le mariage est sacré, et que son lien est très-honorable en tout et partout : *Honorabile connubium in omnibus*. Mais, si nous le comparons à la sainte virginité, il faut nécessairement avouer que le mariage sent la nature, et que la virginité sent la grâce. Et si nous considérons attentivement ce que dit l'Apôtre de la virginité et du mariage (*Hebr.*, XIII, 4 ; I *Cor.*, VII, 34), nous y trouverons une peinture parfaite de la Synagogue et de l'Eglise chrétienne. L'une est tout occupée du soin des choses du monde : *Cogitat quæ sunt mundi* (I *Cor.*, VII, 34) ; c'est le but de la Synagogue, qui a pour partage la rosée du ciel et la graisse de la terre : *De rore cœli et de pinguedine terræ* (*Gen.*, XXVII, 28) : elle n'a que des promesses terrestres, cette terre coulante de lait et de miel. Mais que fait la virginité ? Elle est uniquement occupée du soin des choses du Seigneur : *Cogitat quæ Domini sunt*. C'est le but de la sainte Eglise, qui ne considère point les choses visibles, mais les invisibles : *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur* (II *Cor.*, IV, 18). C'est, Messieurs, cet unique objet que se doivent proposer les prêtres, qui, par l'éminence du sacerdoce, font la partie la plus relevée et la plus céleste de la sainte Eglise. Si l'Eglise est un ciel, on peut dire que les prêtres sont comme le premier mobile, ou plutôt comme les intelligences qui meuvent ce ciel, et qui ne reçoivent leurs mouvements que de Dieu : aussi sont-ils appelés des anges

Mais continuons de vous faire voir la figure de l'Eglise dans la sainte Vierge, et celle de la Synagogue dans Elisabeth. Vous savez que cette vierge très-pure était mariée, et c'est par ce divin mariage qu'elle nous représente encore mieux l'Eglise. Car j'apprends de saint Augustin (*Cont. Julian. lib. V, cap.* 12, *tom.* X, *pag.* 652) que le mariage de Joseph avec Marie, n'étant point lié par les sentiments de la chair, n'avait point d'autre nœud de son union que la foi mutuelle qu'ils s'étaient donnée ; et c'est là aussi ce qui joint l'Eglise avec Jésus-Christ, son époux. La foi de Jésus est engagée à l'Eglise ; celle de l'Eglise à Jésus : *Sponsabo te mihi in fide* (*Ose.*, II, 20) : Je vous rendrai mon épouse par une inviolable fidélité, par une fidélité réciproque : *Fide pudicitiæ conjugalis* (*S. August.*, *de Bono viduit. cap.* 4, *tom.* VI, *pag.* 371).

Mais ce que je trouve très-remarquable, c'est qu'Elisabeth, vivant avec son mari, l'Ecriture la nomme stérile. Marie, au contraire, fait profession d'une perpétuelle virginité ; et la même Ecriture, qui ne ment jamais, la fait voir féconde. Voyez la stérilité de la Synagogue, qui d'elle-même ne peut engendrer des enfants au ciel ; et la divine fécondité de l'Eglise, de laquelle il est écrit : *Lætare, sterilis, quæ non paris* (*Gal.*, IV, 27). Rejouissez-vous, stérile, qui n'enfantiez point. Toutefois, Messieurs, la stérile enfante ; Elisabeth a un fils aussi bien que la sainte Vierge. Aussi la Synagogue a-t-elle enfanté, mais des figures et des prophéties. Elisabeth a conçu, mais un précurseur à Jésus, une voix qui prépare les chemins : Marie enfante la vérité même.

Et admirez ici, chrétiens, la dignité de la Vierge aussi bien que celle de la sainte Eglise, par le rapport qu'elles ont ensemble. Dieu engendre son Fils dans l'éternité par une génération ineffable, autant éloignée de la chair et du sang que la vie de Dieu est éloignée de la vie mortelle. Ce Fils unique, engendré dans l'éternité, doit être engendré dans le temps. Sera-ce d'une manière charnelle ? Loin de nous cette pensée sacrilége : il faut que sa génération dans le temps soit une image très-pure de sa chaste génération dans l'éternité. Il n'appartenait qu'au Père éternel de rendre Marie féconde de son propre Fils : puisque ce Fils lui devait être commun avec Dieu, il fallait que Dieu fît passer en elle sa propre fécondité : engendrer le Fils de Dieu ne devait pas être un effet d'une fécondité naturelle ; il fallait une fécondité divine. O incroyable dignité de Marie !

Mais l'Eglise, le croriez-vous, entre en partage de cette gloire. Il y a une double fécondité en Dieu : celle de la nature, et celle de la charité, qui fait des enfants adoptifs. la première est communiquée à Marie ; la seconde est communiquée à l'Eglise. Et c'est, Messieurs, l'honneur de notre ordre, parce que nous sommes établis ministres de cette

mystérieuse génération des enfants de la nouvelle alliance. C'est notre honneur, mais c'est notre crainte : l'une et l'autre génération demande une pureté angélique ; l'une et l'autre produit le Fils de Dieu. Notre mauvaise vie n'empêche pas que la grâce ne passe par nos mains au peuple fidèle. Les mystères que nous traitons sont si saints, qu'ils ne peuvent perdre leur vertu, même dans des mains sacriléges; mais la condamnation demeure sur nous : comme celui qui viole le sacré baptême, quoi qu'il fasse, il ne le peut perdre. Ce caractère, imprimé par le Saint-Esprit, ne peut être effacé par les mains des hommes : Il pare le soldat et convainc le déserteur : *Ornat militem, convincit desertorem* (*S. August.*, *Enar. in Ps.* XXXIX., *n.* 1, *tom.* IV, *pag.* 326). Ainsi les mystères que nous traitons ne perdent pas leur force dans les mains des prêtres, quoique ces mains soient souvent impures. Mais comme des mystères profanés portent toujours quelque malédiction avec eux, n'étant pas juste qu'elle passe au peuple, elle s'accumule sur le ministre, comme la paix retourne à nous, quand on ne la reçoit pas : autant qu'il est en nous, nous les maudissons ; autant qu'il est en nous, nous leur donnons des mystères vides de grâces, mais des mystères pleins de malédictions ; parce que nous les leur donnons profanés.

Evitons cette condamnation ; donnons au Saint-Esprit des organes purs : ne contraignons point cet Esprit sacré de se servir de mains sacriléges ; autrement il se vengera. Il se servira de nous, puisqu'il l'a dit, pour la sanctification des autres, tout indignes que nous soyons d'un tel ministère : mais autant de bénédictions que nous donnerons sur le peuple, (autant) de malédictions (nous prononcerons) contre nous. Imitons la pureté de Marie, qui nous représente si bien celle de l'Eglise, dont nous avons l'honneur d'être les ministres.

SECOND POINT

Il me reste maintenant à vous proposer la partie la plus mystérieuse de notre Evangile. Vous avez déjà vu que la loi est figurée dans Elisabeth, l'Eglise chrétienne en la sainte Vierge : il faut maintenant qu'elles se rencontrent. Déjà vous voyez qu'elles sont cousines, pour montrer que la loi ancienne et la loi nouvelle se touchent de près; qu'elles sont parentes; qu'elles viennent toutes deux de race céleste. Mais ce n'est pas assez qu'elles soient parentes, il faut encore qu'elles s'embrassent : et quand Jésus a accompli les prophéties, quand il a été immolé, en lui la loi ancienne et la loi nouvelle ne se sont-elles pas embrassées? Et voyez cela très-clairement en la personne de saint Jean-Baptiste. Saint Jean, dit saint Augustin, est comme le point du jour, qui n'est ni la nuit ni le jour, mais qui fait la liaison de l'un et de l'autre (*In Joan. Tract.* XIV, *t.* III, *part.* II, *p.* 300, 301 ; *In natal. Joan. Baptist. Serm.* 290, *t.* V, *p.* 1176 *et seq.*). Il joint la Synagogue à l'Eglise : il est comme l'envoyé de la Synagogue à Jésus afin de reconnaître le Libérateur. Il est aussi l'envoyé de Dieu, pour montrer Jésus à la synagogue. Jésus a tendu les mains à Jean, quand il a reçu son baptême : Jean a tendu les mains à Jésus, quand il a dit : *Ecce agnus Dei* (*Joan.*, I, 29) : Voilà l'agneau de Dieu : c'est pourquoi Jésus vient à Jean, et Marie à Elisabeth. Il prévient : le propre de la grâce est de prévenir.

La grâce ne nous est pas donnée à cause que nous avons fait de bonnes œuvres, mais afin que nous les fassions : elle est tellement accordée à nos bons désirs, qu'elle prévient même nos bons désirs. La grâce s'étend dans toute la vie ; et dans tout le cours de la vie elle est toujours grâce. Le bon usage de la grâce en attire d'autres; mais ce ne laisse pas d'être toujours grâce : *Gratiam pro gratia* (*Joan.*, I, 16). Ce ruisseau retient toujours dans son cours le beau nom qu'il a pris dans son origine : *Gratia ipsa meretur augeri, ut aucta mereatur et perfici* (*S. Aug. ad Paul. Ep.* CLXXXVI, *c.* 3, *t.* II, *pag.* 667) : La grâce mérite d'être augmentée, pour qu'elle mérite ensuite d'être perfectionée. Mais jamais elle ne se montre mieux ce qu'elle est, c'est-à-dire, grâce, que lorsqu'elle vient à nous sans être appelée; c'est pourquoi Marie prévient sainte Elisabeth, et Jésus prévient Jean-Baptiste.

Voyez comment Jésus prévient son précurseur même : il faut aussi qu'il nous prévienne dans la grâce du sacerdoce. Il y en a qui préviennent Jésus-Christ : ce sont ceux qui viennent sans être appelés. Jésus-Christ a été appelé par son Père : Jean était choisi pour son précurseur ; néanmoins il le prévient. La marque que nous sommes appelés, c'est le zèle du salut des âmes. Jésus vient à Jean, le libérateur au captif : Jésus visite Jean, parce qu'il faut que le médecin aille visiter son malade. Mais Jésus est dans le sein [de sa mère] et Jean dans le sein [de la sienne]. Ne semble-t-il pas que le médecin soit aussi infirme que le malade? Jésus a pris nos infirmités afin d'y apporter le remède. C'est le devoir des prêtres de se rendre faibles avec les faibles, pour les guérir. *Quis infirmatur, et ego non infirmor* (II *Cor.*, XI, 29)? Qui est faible, dit l'Apôtre, sans que je m'affaiblisse avec lui? Qui est scandalisé sans que je brûle? *Qui scandalisatur, et ego non uror?* Voulez-vous savoir, demande saint Augustin, jusqu'où l'Apôtre est descendu pour se rendre faible avec les faibles? Il s'est abaissé jusqu'à donner du lait aux petits enfants (I *Cor.*, III, 2). Ecoutez-le lui-même dire aux Thessaloniciens : *Je me suis conduit parmi vous avec une douceur d'enfant, comme une nourrice qui a soin de ses enfants* (I *Thess.*, II, 7). Et en effet nous voyons les nourrices et les mères s'abaisser pour se mettre à la portée de leurs petits enfants : et si, par exemple, elles savent parler latin, elles appetissent les paroles et rompent en quelque sorte leur langue, afin de faire d'une langue diserte un amusement d'enfant. Ainsi un père éloquent, qui a un fils encore dans l'enfance, lorsqu'il rentre dans sa maison, il dépose cette éloquence qui l'avait fait admi-

rer dans le barreau, pour prendre avec son fils un langage enfantin. *Quære quo descenderit, usque ad lac parvulis dandum. Factus sum parvulus in medio vestrum, tanquam si nutrix foveat filios suos. Videmus enim et nutrices et matres descendere ad parvulos : et si norunt Latina verba dicere, decurtant illa, et quassant, quodam modo, linguam suam, ut possint de lingua diserta fieri blandimenta puerilia..... Et disertus aliquis pater..... si habeat parvulum filium, cum ad domum redierit, seponit forensem eloquentiam quo ascenderat, et lingua puerili descendit ad parvulum* (*S. Aug. in Joan. tract.* VII, *n.* 22, *t.* III, *part.* II, *pag.* 352). Telle est aussi la conduite que doivent tenir les prêtres, pour se faire tout à tous.]

Mais revenons à Marie et à Elisabeth : elles s'embrassent; elles se saluent. La loi honore l'Evangile, en le prédisant : l'Evangile honore la loi, en l'accomplissant; c'est le mutuel salut qu'ils se donnent. Ecoutons maintenant leurs saints entretiens : *Benedicta tu in mulieribus* (*Luc.*, I, 42) : Vous êtes bénie entre toutes les femmes. O Eglise! ô société des fidèles! ô assemblée chérie entre toutes les sociétés de la terre! vous êtes singulièrement bénite; parce que vous êtes uniquement choisie. *Una est columba mea, perfecta mea* (*Cant.*, VI, 8) : Une seule est ma colombe et ma parfaite amie. *Beata es, tu quæ credidisti* (*Luc.*, I, 45) : Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, dit Elisabeth à Marie; et avec raison, puisque la foi est la source de toutes les grâces : car le juste vit de la foi : *Justus autem meus ex fide vivit. Perficientur ea quæ tibi dicta sunt a Domino* (*Hebr.*, X, 38) : Tout ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli. Tout s'accomplira; voilà la vie chrétienne. Les chrétiens sont enfants de promesse, enfants d'espérance : voilà le témoignage que la Synagogue rend à l'Eglise. L'Eglise ne désavoue pas ses dons ni ses avantages; au contraire, elle reconnaît que le Tout-Puissant a fait en elle des grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est* (*Luc.*, I, 49). Mais elle rend la louange à Dieu : *Magnificat anima mea Dominum* (*Ibid.*, 47) : Mon âme glorifie le Seigneur. Ainsi dans cette aimable rencontre de la Synagogue avec l'Eglise; pendant que la Synagogue, selon son devoir, rend un fidèle témoignage à l'Eglise, l'Eglise de son côté rend témoignage à la miséricorde divine, afin que nous apprenions, chrétiens, que le vrai sacrifice de la nouvelle loi, c'est le sacrifice d'actions de grâces. Aussi nous avertit-on, dans la célébration des saints mystères, de rendre grâces au Seigneur notre Dieu. *In isto verissimo sacrificio agere gratias admonemur Domino Deo; ut agnoscamus gratiarum actionem proprium esse novi Testamenti sacrificium.*

Il faut donc confesser que nous sommes un ouvrage de miséricorde; notre sacrifice est un sacrifice d'Eucharistie. C'est le sacrifice que Jean offre; en sautant de joie, il rend grâces au Libérateur. S'il fait tressaillir Jean, qui ne le voit pas, qui ne le touche pas, qui ne l'entend pas, où il n'agit que par sa présence seule, que sera-ce dans le ciel, où il se montrera à découvert, face à face. Jean est dans les entrailles de sa mère, et il sent Jésus, qui est aussi dans le sein de la sienne. Jésus entre dans nos entrailles, et à peine le sentons-nous.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Les vertus de Marie, le plus bel ornement de son triomphe. L'amour divin, principe de sa mort. Nature et transport de son amour; de quelle sorte cet amour lui a donné le coup de la mort. Désirs que nous devons avoir de nous réunir à Jésus-Christ. Merveilles que la sainte virginité opère en Marie : effets de cette vertu dans les vierges chrétiennes. Comment l'humilité chrétienne semble-t-elle avoir dépouillé Marie de tous ses avantages, et les lui rend-elle tous éminemment. Prière à Marie pour nous obtenir cette vertu essentielle.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum!

Qui est celle-ci qui s'élève du désert, pleine de délices, appuyée sur son bien-aimé (*Cant.* VIII, 5).

Il y a un enchaînement admirable entre les mystères du christianisme, et celui que nous célébrons a (1) une liaison particulière avec l'incarnation du Verbe éternel. Car si la divine Marie a reçu autrefois le Sauveur Jésus, il est juste que le Sauveur reçoive à son tour l'heureuse Marie; et, n'ayant point dédaigné de descendre en elle, il doit ensuite l'élever à soi, pour la faire entrer dans sa gloire. Il ne faut donc pas s'étonner, mes sœurs, si la bienheureuse Marie ressuscite avec tant d'éclat, ni si elle triomphe avec tant de pompe. Jésus, à qui cette Vierge a donné la vie, la lui rend aujourd'hui par reconnaissance : et comme il appartient à un Dieu de se montrer toujours le plus magnifique, quoiqu'il n'ait reçu qu'une vie mortelle, il est digne de sa grandeur de lui en donner en échange une glorieuse. Ainsi ces deux mystères sont liés ensemble; et afin qu'il y ait un plus grand rapport, les anges interviennent dans l'un et dans l'autre, et se réjouissent aujourd'hui, avec Marie, de voir une si belle suite du mystère qu'ils ont annoncé (2). Joignons-nous, mes très-chères sœurs, à cette pompe sacrée : mêlons nos voix à celles des anges, pour louer la divine Vierge; et de peur de ravilir leurs divins cantiques par des paroles humaines, faisons retentir jusqu'au ciel celles qu'un ange même en a apportées : *Ave, Maria.*

Le ciel, aussi bien que la terre, a ses solennités et ses triomphes, ses cérémonies et ses jours d'entrée, ses magnificences et ses spectacles; ou plutôt la terre usurpe ces noms, pour donner quelque éclat à ses vaines pompes : mais les choses ne s'en trouvent véritablement dans toute leur force,

(1) Un rapport nécessaire.

(2) Que reste-t-il maintenant, sinon que, pour achever cette ressemblance, nous nous unissions tous ensemble, pour faire retentir le même salut qui a été ouï la première fois, lorsque le Fils de Dieu s'est incarné; et que nous disions à Marie : *Ave, Maria.*

que dans les fêtes augustes de notre céleste patrie, la sainte et triomphante Jérusalem. Parmi ces solennités glorieuses, qui ont réjoui les saints anges et tous les esprits bienheureux, vous n'ignorez pas, mes sœurs, que celle que nous célébrons est l'une des plus illustres, et que sans doute l'exaltation de la sainte Vierge dans le trône que son Fils lui a (1) destiné, doit faire l'un des plus beaux jours de l'éternité ; si toutefois nous pouvons distinguer des jours dans cette éternité toujours permanente (2).

Pour vous expliquer les magnificences de cette célèbre entrée, je pourrais vous représenter le concours, les acclamations, les cantiques de réjouissance de tous les ordres des anges, et de toute la cour céleste : je pourrais encore m'élever plus haut, et vous faire voir la divine Vierge présentée par son divin Fils devant le trône du Père, pour y recevoir de sa main une couronne de gloire immortelle ; spectacle vraiment auguste, et qui ravit en admiration le ciel et la terre. Mais tout ce divin appareil passe de trop loin nos intelligences : et d'ailleurs comme le ministère que j'exerce m'oblige, (3) en vous étalant des grandeurs, de vous chercher aussi des exemples, je me propose, mes sœurs, de vous faire paraître l'heureuse Marie, suivie seulement de ses vertus, et toute resplendissante d'une suite si glorieuse. En effet, les vertus de cette Princesse, c'est ce qu'il y a de plus digne d'être regardé dans son entrée. Ses vertus en ont fait les préparatifs, ses vertus en font tout l'éclat, ses vertus en font la perfection. C'est ce que ce discours vous fera connaître ; et (4) afin que vous voyiez les choses plus distinctement, voici l'ordre que je me propose.

Pour faire entrer Marie dans sa gloire, il fallait la dépouiller, avant toutes choses, de cette misérable mortalité, comme d'un habit étranger : ensuite il a fallu parer son corps et son âme de l'immortalité glorieuse, comme d'un manteau royal et d'une robe triomphante : enfin dans ce superbe appareil, il la fallait placer dans son trône, au-dessus des chérubins et des séraphins, et de toutes les créatures. C'est tout le mystère de cette journée ; et je trouve que trois vertus de cette Princesse ont accompli tout ce grand ouvrage. S'il faut la tirer de ce corps de mort, l'amour divin fera cet office. La sainte virginité, toute pure et tout éclatante, est capable de répandre jusque sur sa chair la lumière d'immortalité, ainsi qu'une robe céleste : et après que ces deux vertus auront fait, en cette sorte, les préparatifs de cette entrée (5) magnifique, l'humilité toute-puissante achèvera la cérémonie, en la plaçant dans son trône, pour y être révérée éternellement par les hommes et par les anges. C'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans la suite de ce discours, avec le secours de la grâce.

(1) A préparé.

(2) Car que peut-on s'imaginer de plus magnifique que de voir la Reine des anges et des hommes, et la Reine, mère de Dieu, élevée au plus haut des cieux, pour y recevoir de son Fils une couronne immortelle, au milieu du concours, des acclamations, des cantiques de réjouissances de toute la cour céleste.

(3) Non-seulement à vous étaler, mais encore.

(4) Pour y procéder clairement.

(5) Glorieuse, triomphante.

PREMIER POINT.

La nature et la grâce concourent à établir immuablement la nécessité de mourir. C'est une loi de la nature, que tout ce qui est mortel doit le tribut à la mort ; et la grâce n'a pas exempté les hommes de cette (1) commune nécessité ; parce que le Fils de Dieu s'étant proposé de ruiner la mort par la mort même, il a posé cette loi, qu'il faut passer par ses mains pour en échapper, qu'il faut entrer au tombeau pour en renaître ; et enfin qu'il faut mourir une fois, pour dépouiller entièrement la mortalité. Ainsi cette pompe sacrée, que je dois aujourd'hui vous représenter, a dû (2) prendre son commencement dans le trépas de la sainte Vierge. Et c'est une partie nécessaire du triomphe de cette Reine, de subir la loi de la mort, pour laisser entre ses bras et dans son sein même, tout ce qu'elle avait de mortel.

Mais ne nous persuadons pas qu'en subissant cette loi commune, elle ait dû aussi la subir d'une façon ordinaire. Tout est surnaturel en Marie : un miracle lui a donné Jésus-Christ ; un miracle lui doit rendre ce Fils bien-aimé ; et sa vie, pleine de merveilles, a dû enfin être terminée par une mort toute divine. Mais quel sera le principe de cette mort admirable et surnaturelle ? Chrétiens, ce sera l'amour maternel ; l'amour divin fera cet ouvrage : c'est lui qui enlèvera l'âme de Marie, et qui, rompant les liens du corps, qui l'empêchent de joindre son Fils Jésus, réunira dans le ciel ce qui ne peut aussi bien être séparé sans une extrême violence. Pour bien entendre un si grand mystère, il nous faut concevoir, avant toutes choses, selon notre médiocrité, quelle est la nature de l'amour de la sainte Vierge, quelle est sa cause, quels sont ses transports, de quels traits il se sert, et quelles blessures il imprime au cœur.

Un saint évêque (3) nous a donné une grande idée de cet amour maternel, lorsqu'il a dit ces beaux mots : Pour former l'amour de Marie, deux amours se sont jointes en un : *Duæ dilectiones in unam convenerant, et ex duobus amoribus factus est amor unus* (*De Laudib. B. Virg. Homil. V. Biblioth. PP t.* XX. *Edit. Lugd. p.* 1272). Dites-moi, je vous prie, quel est ce mystère, que veut dire l'enchaînement de ces deux amours ? Il l'explique par les paroles suivantes : C'est, dit-il, que la sainte Vierge rendait à son Fils l'amour qu'elle devait à un Dieu, et qu'elle rendait aussi à son Dieu l'amour qu'elle devait à un Fils : *Cum Virgo mater Filio divinitatis amorem infunderet, et in Deo amorem nato exhiberet.* Si vous entendez ces paroles, vous verrez qu'on ne pouvait rien penser de plus grand, ni de

(1) Dure obligation.

(2) Commencer par.

(3) Amédée, évêque de Lausanne, qui vivait dans le douzième siècle, et que ses vertus rendirent encore plus recommandable que son illustre naissance.

plus fort, ni de plus sublime, pour exprimer l'amour de la sainte Vierge : car ce saint évêque veut dire que la nature et la grâce concourent ensemble, pour faire, dans le cœur de Marie, des impressions plus profondes. Il n'est rien de plus fort ni de plus pressant que l'amour que la nature donne pour un fils, et que celui que la grâce donne pour un Dieu. Ces deux amours sont deux abîmes, dont l'on ne peut pénétrer le fond, ni comprendre toute l'étendue. Mais ici nous pouvons dire avec le Psalmiste : *Abyssus abyssum invocat* (*Psal.* XLI, 8) : Un abîme appelle un autre abîme, puisque pour former l'amour de la sainte Vierge il a fallu y mêler ensemble tout ce que la nature a de plus tendre, et la grâce de plus efficace. La nature a dû s'y trouver ; parce que cet amour embrassait un Fils : la grâce a dû y agir ; parce que cet amour regardait un Dieu : *Abyssus*. Mais ce qui passe l'imagination, c'est que la nature et la grâce ordinaire n'y suffisent pas ; parce qu'il n'appartient pas à la nature de trouver un Fils dans un Dieu, et que la grâce, du moins ordinaire, ne peut faire aimer un Dieu dans un Fils : il faut donc nécessairement s'élever plus haut.

Permettez-moi, chrétiens, de porter aujourd'hui mes pensées au-dessus de la nature et de la grâce, et de chercher la source de cet amour dans le sein même du Père éternel (*Luc.*, I, 35). Je m'y sens obligé par cette raison, c'est que le divin Fils dont Marie est mère, lui est commun avec Dieu (*S. Bernard. Serm.* II *in Annunt. B. Mar.*, *tom.* I, *pag.* 977). Ce qui naîtra de vous, lui dit l'ange, sera appelé Fils de Dieu. Ainsi elle est unie avec Dieu le Père, en devenant la mère de son Fils unique, Qui ne lui est commun qu'avec le Père éternel, dans la manière dont elle l'engendre : *Cum eo solo tibi est generatio ista communis.*

Mais montons encore plus haut ; voyons d'où lui vient cet honneur, et comment elle a engendré le vrai Fils de Dieu (*Luc.*, *ibid.*). Vous jugez aisément, mes sœurs, que ce n'est pas par sa fécondité naturelle, qui ne pouvait engendrer qu'un homme : si bien que pour la rendre capable d'engendrer un Dieu, il a fallu, dit l'Evangéliste, que le Très-Haut la couvrît de sa vertu : c'est-à-dire, qu'il étendît sur elle sa fécondité : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi.* C'est en cette sorte, mes sœurs, que Marie est associée à la génération éternelle.

Mais ce Dieu, qui a bien voulu lui donner son Fils, lui communiquer sa vertu, répandre sur elle sa fécondité, pour achever son ouvrage, a dû aussi faire couler dans son chaste sein quelque rayon ou quelque étincelle de l'amour qu'il a pour ce Fils unique, qui est la splendeur de sa gloire et la vive image de sa substance. C'est de là qu'est né l'amour de Marie : il s'est fait une effusion du cœur de Dieu dans le sien ; et l'amour qu'elle a pour son Fils lui est donné de la même source qui lui a donné son Fils même. Après cette mystérieuse communication, que direz-vous, ô raison humaine? Prétendrez-vous pouvoir comprendre l'union de Marie avec Jésus-Christ ? car elle tient quelque chose de cette parfaite unité qui est entre le Père et le Fils. N'entreprenez pas non plus d'expliquer quel est cet amour maternel, qui vient d'une source si haute, et qui n'est qu'un écoulement de l'amour du Père pour son Fils unique ; que si vous n'êtes pas capable d'entendre ni sa force ni sa véhémence, croirez-vous pouvoir vous représenter et ses mouvements et ses transports ? chrétiens, il n'est pas possible ; et tout ce que nous pouvons entendre, c'est qu'il n'y eut jamais de si grand effort, que celui que faisait Marie pour se réunir à Jésus, ni jamais de violence pareille à celle que souffrait son cœur dans cette désunion.

Après la triomphante ascension du Sauveur Jésus, et la descente tant promise de l'Esprit de Dieu, vous n'ignorez pas que la très-heureuse Marie demeura encore assez longtemps sur la terre. De vous dire quelles étaient ses occupations, et quels ses mérites pendant son pèlerinage, je n'estime pas que ce soit une chose que les hommes doivent entreprendre. Si aimer Jésus, si être aimé de Jésus, ce sont deux choses qui attirent les divines bénédictions sur les âmes, quel abîme de grâces n'avait point, pour ainsi dire, inondé celle de Marie ? Qui pourrait décrire l'impétuosité de cet amour mutuel, à laquelle concourait tout ce que la nature a de tendre, tout ce que la grâce a d'efficace ? Jésus ne se lassait jamais de se voir aimé de sa mère : cette sainte mère ne croyait jamais avoir assez d'amour pour cet unique et ce bien-aimé ; elle ne demandait autre grâce à son Fils, sinon de l'aimer, et cela même attirait sur elle de nouvelles grâces.

Il est certain, chrétiens, nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de tous ces miracles ; mais de concevoir quelle était l'ardeur, quelle la véhémence de ces torrents de flammes, qui de Jésus allaient déborder sur Marie, et de Marie retournaient continuellement à Jésus ; croyez-moi, les séraphins, tout brûlants qu'ils sont, ne le peuvent faire. Mesurez, si vous pouvez, à son amour la sainte impatience qu'elle avait d'être réunie à son Fils. Parce que le Fils de Dieu ne désirait rien tant que ce baptême sanglant qui devait laver nos iniquités, il se sentait pressé en soi-même d'une manière incroyable, jusqu'à ce qu'il fût accompli (*Luc.*, XII, 50). Quoi ! il aurait eu une telle impatience de mourir pour nous, et sa mère n'en aurait point eu de vivre avec lui ? Si le grand apôtre saint Paul (1) veut rompre incontinent les liens du corps, pour aller chercher son Maître à la droite de son Père (*Phil.*, I, 21, 23), quelle devait être l'émotion du sang maternel ? Le jeune Tobie, pour une absence d'un an, perce le cœur de sa mère d'inconsolables douleurs. Quelle différence entre Jésus et Tobie ! et quels regrets la Vierge (ne ressentait-elle pas, de se

(1) Ne se peut tenir en son corps, et soupire avec un si grand empressement après son bon Maître.

voir si longtemps séparée d'un Fils qu'elle aimait uniquement) ! Quoi ! disait-elle quand elle voyait quelque fidèle partir de ce monde, par exemple saint Etienne, et ainsi des autres; quoi ! mon Fils, à quoi me réservez-vous désormais, et pourquoi me laissez-vous ici la dernière? S'il ne faut que du sang pour m'ouvrir les portes du ciel, vous qui avez voulu que votre corps fût formé du mien, vous savez bien qu'il est prêt à être répandu pour votre service. J'ai vu dans le temple ce saint vieillard Siméon, après vous avoir amoureusement embrassé, ne demander autre chose que de quitter bientôt cette vie ; tant il est doux de jouir même un moment de votre présence ; et moi, je ne souhaiterais point de mourir bientôt, pour vous aller embrasser au saint trône de votre gloire? Après m'avoir amenée au pied de votre croix pour vous voir mourir, comment me refusez-vous si longtemps de vous voir régner? Laissez, laissez seulement agir mon amour; il aura bientôt désuni mon âme de ce corps mortel, pour me transporter à vous, en qui seul je vis.

Si vous m'en croyez, âmes saintes, vous ne travaillerez pas vos esprits à chercher d'autre cause de sa mort. Cet amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne poussait pas un seul soupir qui ne dût rompre tous les liens (1) de ce corps mortel; il ne formait pas un regret qui ne dût en (2) troubler toute l'harmonie: il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer avec soi l'âme de Marie. Ah ! je vous ai dit, chrétiens, que la mort de Marie est miraculeuse ; je change maintenant de discours: tellement que la mort n'est pas le miracle ; c'en est plutôt la cessation : le miracle continuel, c'était que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé.

Mais pourrai-je vous dire comment a fini ce miracle, et de quelle sorte il est arrivé que l'amour lui ait donné le coup de la mort? Est-ce quelque désir plus enflammé, est-ce quelque mouvement plus actif, est-ce quelque transport plus violent qui est venu détacher cette âme? S'il m'est permis, chrétiens, de vous dire ce que je pense, j'attribue ce dernier effet, non point à des mouvements extraordinaires, mais à la seule perfection de l'amour de la sainte Vierge. Car comme ce divin amour régnait dans son cœur sans aucun obstacle, et occupait toutes ses pensées, il allait de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant par ses désirs, se multipliant par soi-même : de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours, à une telle perfection, que la terre n'était plus capable de le contenir. Va, mon fils, disait ce roi Grec ; (3) étends bien loin tes conquêtes : mon royaume est trop petit pour te renfermer (*Supplem. in Q. Curt. lib.* I). O amour de la sainte Vierge, ta perfection est trop éminente; tu ne peux plus tenir dans un corps mortel; ton feu pousse des flammes trop vives, pour pouvoir être couvert sous cette cendre. Va briller dans l'éternité; va brûler devant la face de Dieu; va (1) te perdre dans son sein immense, qui seul est capable de te contenir. Alors la divine Vierge rendit, sans peine et sans violence, sa sainte et bienheureuse âme entre les mains de son Fils. Il ne fut pas nécessaire que son amour s'efforçât par des mouvements extraordinaires. Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr; comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre : ainsi fut cueillie cette âme bénite, pour être tout d'un coup transportée au ciel : ainsi mourut la divine Vierge par un élan de l'amour divin; son âme fut portée au ciel sur une nuée de désirs sacrés. Et c'est ce qui fait dire aux saints anges : Qui est celle-ci, qui s'élève comme la fumée odoriférante d'une composition de myrrhe et d'encens ? *Quæ est ista, quæ ascendit sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris* (*Cant.*, III, 6)? Belle et excellente comparaison, qui nous explique admirablement la manière de cette mort heureuse et tranquille. Cette fumée (2) odoriférante, que nous voyons s'élever d'une composition de parfums, n'en est pas arrachée par force, ni poussée dehors avec violence : une chaleur douce et tempérée la détache délicatement, et la tourne en vapeur subtile, qui s'élève comme d'elle-même. C'est ainsi que l'âme de la sainte Vierge a été séparée du corps : on n'en a pas ébranlé tous les fondements par une secousse violente; une divine chaleur l'a détachée doucement du corps, (3) et l'a élevée à son bien-aimé, sur une nuée de saints désirs. C'est son chariot de triomphe; c'est l'amour, comme vous voyez, qui l'a lui-même construit de ses propres mains.

Apprenons de là, chrétiens, à désirer Jésus-Christ, puisqu'il est infiniment désirable. Mais, qui vous désire, ô Jésus ? Pourrai-je bien trouver dans cette audience un cœur qui soupire après vous, et à qui ce corps soit à charge ? Mes sœurs, ces chastes désirs se trouvent rarement dans le monde ; et une marque bien évidente qu'on désire peu Jésus-Christ, c'est le repos que l'on sent dans la jouissance des biens de la terre. Lorsque la fortune vous rit, et que vous avez tout ensemble les richesses pour fournir aux plaisirs, et la santé pour les goûter à votre aise, en vérité, chrétiens, souhaitez-vous un autre paradis; vous imaginez-vous un autre bonheur? Si vous laissez parler votre cœur, il vous dira qu'il se trouve bien, et qu'il se contente d'une telle vie. Dans cette disposition, je ne crains pas de vous assurer que vous n'êtes pas chrétiens : et si vous voulez mériter ce titre, savez-vous ce qu'il vous faut faire? Il faut que vous croyiez que tout vous manque, lorsque le monde croit que tout vous abonde ; il faut que vous gémissiez parmi tout ce qui plaît à la nature, et que vous n'espériez jamais de repos que lorsque vous serez avec Jésus-Christ. Au-

(1) Qui retiennent l'âme.
(2) Déconcerter, rompre tous les accords.
(3) Philippe à Alexandre.

(1) T'étendre.
(2) Agréable, délicate.
(3) De saints désirs ont été ses ailes, et elle a été portée jusqu'au sein de Dieu.

trement, voici un beau mot de saint Augustin : Si vous ne gémissez pas comme voyageurs, vous ne vous réjouirez pas comme citoyens : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis* (*Enar. in Ps.* CXLVIII, *n.* 4, *t.* IV, *pag.* 1675). C'est-à-dire, que vous ne serez jamais habitants du ciel, parce que vous avez voulu l'être de la terre : refusant le travail du voyage, vous n'aurez pas le repos de la patrie ; et vous arrêtant où il faut marcher, vous n'arriverez pas où il faut parvenir. C'est pourquoi Marie a toujours gémi en se souvenant de Sion ; son cœur n'avait point de paix, éloigné de son bien-aimé. Enfin ses désirs l'ont conduite à lui, en lui donnant une heureuse mort. Mais elle ne demeurera pas longtemps dans son ombre, et la sainte virginité attirera bientôt sur son corps une influence de vie ; c'est le second point de ce discours.

SECOND POINT

Le corps sacré de Marie, le trône de la chasteté, le temple de la sagesse incarnée, l'organe du Saint-Esprit, et le siége de la vertu du Très-Haut, n'a pas dû demeurer dans le tombeau : et le triomphe de Marie serait imparfait, s'il s'accomplissait sans sa sainte chair, qui a été comme la source de sa gloire. Venez donc, vierges de Jésus-Christ, chastes épouses du Sauveur des âmes, venez admirer les beautés de cette chair virginale, et contempler trois merveilles que la sainte virginité opère sur elle. La sainte virginité la préserve de corruption ; et ainsi elle lui conserve l'être : la sainte virginité lui attire une influence céleste, qui la fait ressusciter (1) avant le temps ; ainsi elle lui rend la vie : la sainte virginité répand sur elle de toutes parts une lumière divine ; et ainsi elle lui donne la gloire. C'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre.

Je dis donc, avant toutes choses, que la sainte virginité est comme un baume divin qui préserve de corruption le corps de Marie ; et vous en serez convaincues, si vous méditez attentivement quelle a été la perfection de sa pureté virginale. Pour nous en former quelque idée, posons d'abord ce principe, que Jésus-Christ notre Sauveur étant uni si étroitement, selon la chair, à la sainte Vierge, cette union si particulière a dû nécessairement être accompagnée d'une entière conformité. Jésus a cherché son semblable : et c'est pourquoi cet Epoux des vierges a voulu avoir une mère vierge, afin d'établir cette ressemblance comme le fondement de cette union. Cette vérité étant supposée, vous jugez bien, âmes chrétiennes, qu'il ne faut rien penser de commun de la pureté de Marie. Non, jamais vous ne vous en formerez une juste idée ; jamais vous n'en comprendrez la perfection, jusqu'à ce que vous ayez entendu qu'elle a opéré dans cette Vierge mère une parfaite intégrité d'esprit et de corps. Et c'est ce qui a fait dire au grand saint Thomas (III *part.*, *quæst.* XXVII, *art.* 3) qu'une grâce extraordinaire a répandu sur elle, avec abondance, une céleste rosée, qui a non-seulement tempéré comme dans les autres élus, mais éteint tout le feu de la convoitise ; c'est-à-dire, non-seulement les mauvaises œuvres, qui sont comme l'embrasement qu'elle excite ; non-seulement les mauvais désirs, qui sont comme la flamme qu'elle pousse, et les mauvaises inclinations, qui sont comme l'ardeur qu'elle entretient ; mais encore le brasier et le foyer même, comme parle la théologie, *fomes peccati* ; c'est-à-dire, selon son langage, la racine la plus profonde et la cause la plus intime du mal. Après cela, chrétiens, comment la chair de la sainte Vierge aurait-elle été corrompue, à laquelle la virginité d'esprit et de corps, et cette parfaite conformité avec Jésus-Christ, a ôté, avec le foyer de la convoitise, tout le principe de corruption ?

Car ne vous persuadez pas que nous devions considérer la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos pensées, et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin une chair de péché, comme parle l'apôtre saint Paul : *Caro peccati* (*Rom.*, VIII, 3). Une telle chair doit être détruite, je dis, même dans les élus ; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu, que la chair et le sang ne sauraient posséder : *Caro et sanguis regnum Dei non possidebunt* (I *Cor.*, XV, 50). Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on laisse tomber pièce à pièce, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture : il en est de même de cette chair toute déréglée par la convoitise. Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création. C'est ainsi qu'il faut raisonner de la corruption de la chair, selon les principes de l'Evangile : c'est de là que nous apprenons qu'il faut que notre chair soit réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché : et de là aussi nous devons entendre que celle de Marie étant toute pure, elle doit par conséquent être incorruptible.

C'est aussi pour la même cause qu'elle a dû recevoir l'immortalité par une résurrection anticipée : car encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de

(1) Le sentiment de la résurrection anticipée de Marie n'est qu'une simple opinion qui n'a point de fondement dans l'Ecriture et la tradition, et sur laquelle l'Eglise n'a rien décidé. Aussi nombre d'auteurs recommandables n'ont-ils osé assurer ce fait ; d'autres l'ont contesté ; quelques-uns l'ont nié, sans que l'Eglise ait jamais condamné les uns ou les autres. Il faut dans une pareille matière imiter la sagesse et la retenue de plusieurs écrivains respectables, tels que saint Ildephonse, Adon, Usuart, Guibert et autres, qui n'ont rien voulu décider sur cette question, qui fournit trop peu de lumières pour former un jugement certain. Voyez Tillemont, *Memoir.*, *tom. I*, *pag.* 495 *et suiv.* ; Baillet, *Vies des saints*, 15 *Août.*

tous les morts, il y a des raisons particulières qui peuvent l'obliger d'avancer le temps en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison: mais nous voyons des terres si bien cultivées, qu'elles attirent une action plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de notre Epoux ; et la sainte chair de Marie est une matière trop bien préparée pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité. Sa pureté virginale lui attire une influence particulière : sa conformité avec Jésus-Christ la dispose à recevoir un effet plus prompt de sa vertu vivifiante. Et certainement, chrétiens, elle peut bien attirer sa vertu ; puisqu'elle l'a attiré lui-même. Il est venu en cette chair, charmé par sa pureté ; il a aimé cette chair jusqu'à s'y renfermer durant neuf mois, jusqu'à s'incorporer avec elle, jusqu'à prendre racine en elle, comme parle Tertullien : *In utero radicem egit* (*De Carne Christi*, *n.* 21, *pag.* 376). Il ne laissera donc pas dans le tombeau cette chair qu'il a tant aimée ; mais il la transportera dans le ciel, ornée d'une gloire immortelle.

La sainte virginité servira encore à Marie pour lui donner cet habit de gloire ; et en voici la raison. Jésus-Christ nous représente, dans son Evangile, la gloire des corps ressuscités par cette belle parole : Ils seront comme les anges de Dieu : *Erunt sicut Angeli Dei* (*Matth.*, XXII, 30). Et c'est pour cela que Tertullien, parlant de la chair ressuscitée, l'appelle une chair angélisée : *Angelificata caro* (*De Resur. carn.*, *n.* 26, *pag.* 398). Or, de toutes les vertus chrétiennes, celle qui peut le mieux produire un si bel effet, c'est la sainte virginité ; c'est elle qui fait des anges sur la terre ; c'est elle dont saint Augustin a dit ce beau mot : *Habet aliquid jam non carnis in carne* (*De S. Virgin.*, *cap.* 13, *tom.* VI, *p.* 346). Elle a au milieu de la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme. Celle qui fait des anges dès cette vie en pourra bien faire en la vie future ; et ainsi j'ai eu raison de vous assurer qu'elle a une vertu particulière pour contribuer dans les derniers temps à la gloire des corps ressuscités. Jugez par là, chrétiens, de quel éclat, de quelle lumière sera environné celui de Marie, qui surpasse par sa pureté les séraphins mêmes. Aussi l'Ecriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires, afin de nous représenter un si grand éclat. Pour nous en tracer quelque image, à peine trouve-t-elle dans le monde assez de rayons; il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans (1) la nature. Elle a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête. Au reste, le soleil la pénètre toute, et l'environne de (2) ses rayons : *Mulier amicta sole* (*Apoc.*, XII, 2) : tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal.

Vierges de Jésus-Christ, réjouissez-vous à ce beau spectacle; songez à quels honneurs

(1) Le ciel.
(2) Sa lumière.

la sainte virginité (1) prépare vos corps : elle les purifie ; elle les consacre ; elle y éteint la concupiscence ; elle y mortifie les mauvais désirs : et par tant de saintes préparations, elle dispose cette chair mortelle à une lumière incorruptible. Apprenez donc, mes très-chères sœurs, à estimer ce sacré trésor que vous portez dans des vaisseaux de terre : *Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus* (II *Cor.*, IV, 7). Renouvelez-vous tous les jours par l'amour de la pureté ; ne souffrez pas qu'elle soit souillée par la moindre attache du corps ; et si vous êtes jalouses de la pureté de la chair, soyez-le encore beaucoup davantage de la pureté de l'esprit. Par ce moyen, vous serez les dignes compagnes de la bienheureuse Marie ; et portant ses glorieuses livrées, vous suivrez de plus près son char de triomphe, dans lequel elle va monter à son trône. Avancez-vous donc pour la suivre ; elle se prépare à marcher, elle va monter au ciel qui l'attend. Les préparatifs sont achevés : l'amour divin a fait son office, et lui a ôté sa robe mortelle : la sainte virginité lui a mis son habit royal : je vois l'humilité qui lui tend la main, et qui s'avance pour la placer dans son trône. C'est ce qui doit finir la cérémonie, et faire le dernier point de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Puisque c'est l'humilité seule qui a fait le triomphe de Jésus-Christ, il faut qu'elle fasse aussi celui de Marie ; et sa gloire ne lui plairait pas, si elle y entrait par une autre voie que par celle que son Fils a voulu choisir. Elle s'élève donc par l'humilité, et voici en quelle manière. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que le propre de l'humilité, c'est de s'appauvrir elle-même, si je puis parler de la sorte, et de se dépouiller de ses avantages. Mais aussi, par un retour merveilleux, elle s'enrichit en se dépouillant, parce qu'elle s'assure tout ce qu'elle s'ôte ; et (2) rien ne lui convient mieux que cette belle parole de saint Paul : *Tanquam nihil habentes*, *et omnia possidentes* (II *Cor.*, VI, 10) ; qu'elle n'a rien, et possède tout. Je pourrais établir cette vérité sur une doctrine solide et évangélique ; mais il est plus convenable à cette journée et à l'ordre de mon discours de vous en montrer la pratique par l'exemple de la sainte Vierge.

Elle possédait trois biens précieux : une haute dignité, une pureté admirable de corps et d'esprit ; et, ce qui est au-dessus de tous les trésors, elle possédait Jésus-Christ ; elle avait un Fils bien-aimé, dans lequel, dit le saint Apôtre, habitait toute plénitude : *In ipso placuit omnem plenitudinem inhabitare* (*Colos.*, I, 19). Voilà une créature distinguée excellemment de toutes les autres ; mais son humilité très-profonde la dépouillera, en

(1) Nous qui vivons dans une pareille espérance, purifions nos corps avec tout le soin possible : tâchons de recevoir, avec celui de notre bon Maître, les semences d'immortalité ; croyons qu'il n'y a point de plus grande profanation que de souiller en nous, par un même sacrilége, le tabernacle de l'âme, le temple du Saint-Esprit, la victime du Père éternel.

(2) Nous pouvons lui appliquer.

quelque façon, de ces merveilleux avantages. Elle qui est élevée au-dessus de tous par la dignité de mère de Dieu, se range dans le commun par la qualité de servante ; elle qui est séparée de tous par sa pureté immaculée, se mêle parmi les pécheurs, en se purifiant avec les autres. Voyez qu'elle se dépouille, en s'humiliant, de l'honneur de sa qualité, et de la prérogative de son innocence. Mais voici quelque chose de plus ; elle perd jusqu'à son Fils sur le Calvaire: et je ne dis pas seulement qu'elle perd son Fils, parce qu'elle le voit mourir d'une mort cruelle, mais elle le perd, ce Fils bien-aimé, parce qu'il cesse en quelque sorte d'être son Fils, et qu'il lui en substitue un autre en sa place: *Femme,* lui dit-il, *voilà votre fils* (*Joan.*, XIX, 26).

Méditez ceci, chrétiens; et encore que cette pensée semble peut-être un peu extraordinaire, vous verrez néanmoins qu'elle est bien fondée. Il me semble que le Sauveur ne la connaît plus pour sa mère: il l'appelle femme, et non pas sa mère: Femme, lui dit-il, voilà votre fils. Il ne parle pas ainsi sans mystère: il est dans un état d'humiliation, et il faut que sa sainte mère y soit avec lui. Jésus a un Dieu pour son père, et Marie a un Dieu pour son fils. Ce divin Sauveur a perdu son père, et il ne l'appelle plus que son Dieu ; il faut que Marie perde aussi son fils : il ne l'appelle que du nom de femme, et il ne lui donne point le nom de sa mère. Mais ce qui est le plus humiliant pour la sainte Vierge, c'est qu'il lui donne un autre fils; comme si désormais il cessait de l'être, et comme s'il rompait le nœud d'une si sainte alliance : Voilà, dit-il, votre fils, *Ecce filius tuus* (*Joan.*, XIX, 26). Et en voici la raison. Durant les jours de sa chair, c'est-à-dire, pendant le temps de sa vie mortelle, il rendait à sa sainte mère les devoirs et les services d'un fils; il était sa consolation et l'unique appui de sa vieillesse. Maintenant qu'il va entrer dans sa gloire, il prendra des sentiments plus dignes d'un Dieu ; et c'est pourquoi il laisse à un autre les devoirs de la piété naturelle. Je ne le dis pas de moi-même, et j'ai appris ce mystère du grand saint Paulin : *Jam Salvator ab humana fragilitate, qua erat natus ex fœmina, per crucis mortem demigrans in æternitatem Dei, delegat homini jura pietatis humanæ* (*Ad August.*, *Ep.* L, *n.* 17, *pag.* 295). Jésus étant prêt de passer de la fragilité humaine, par laquelle il était né d'une femme, à la gloire et à l'éternité de son Père; que fait-il? *Delegat ;* il donne saint Jean pour fils à Marie, et il laisse à un homme mortel les sentiments de la piété humaine.

Voilà donc Marie qui n'a plus son Fils ; Jésus, son Fils bien-aimé, a cédé ses droits à saint Jean, et elle passe en ce triste état une longue suite d'années. Elle se plaint au divin Sauveur : O Jésus ma consolation, pourquoi me laissez-vous si longtemps? Jésus ne l'écoute pas, et la laisse entre les mains de saint Jean. Qu'elle vive avec saint Jean, qu'elle se console avec saint Jean; c'est le fils que Jésus lui donne. C'est votre fils, lui dit-il; consolez-vous avec lui. Chrétiens, quel est cet échange? *O commutationem !* s'écrie saint Bernard (*Serm. Dom. inf. Oct. Assumpt. n.* 15; *t.* I, *p.* 1012); on lui donne Jean pour Jésus, le serviteur pour le maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu. Il plaît à son Fils de l'humilier; saint Jean prend la liberté de la reconnaître pour mère : elle accepte humblement l'échange; et cet amour maternel accoutumé à un Dieu ne refuse pas de se rabaisser jusqu'à se terminer à un homme. Oui, dit-elle, je veux bien cet homme, et je ne méritais pas d'être la mère d'un Dieu : tant son humilité est profonde ! tant sa soumission est admirable!

Reprenons tout ceci, Messieurs, et rassemblons maintenant en un tous ces actes d'humilité de la sainte Vierge. Sa dignité ne paraît plus; elle la couvre sous l'ombre de la servitude : sa pureté se retire, cachée sous les marques du péché : elle quitte jusqu'à son Fils, et elle consent par humilité d'en avoir un autre. Ainsi vous voyez qu'elle a tout perdu, et que son humilité l'a entièrement dépouillée : *Tanquam nihil habentes.* Mais voyons la suite, mes sœurs, et vous verrez que cette humilité, qui la dépouille, lui rend tout avec avantage : *Et omnia possidentes.*

O mère de Jésus-Christ, parce que vous vous êtes appelée servante, aujourd'hui l'humilité vous prépare un trône : montez en cette place éminente, et recevez l'empire absolu sur toutes les créatures. O Vierge toute sainte et tout innocente, plus pure que les rayons du soleil, vous avez voulu vous purifier et vous mêler parmi les pécheurs ; votre humilité vous va relever : vous serez l'avocate de tous les pécheurs; vous serez leur second refuge et leur principale espérance après Jésus-Christ : *Refugium peccatorum.* Enfin vous aviez perdu votre Fils; il semblait qu'il vous eût quittée, vous laissant gémir si longtemps dans cette terre étrangère. Parce que vous avez subi avec patience une telle humiliation, ce Fils veut rentrer dans ses droits, qu'il n'avait cédés à Jean que pour peu de temps. Je le vois, il vous tend les bras, et toute la cour céleste vous admire, ô heureuse Vierge, montant au ciel pleine de délices et appuyée sur ce bien-aimé : *Innixa super dilectum suum* (*Cant.*, VIII, 1).

Certes, divine Vierge, vous êtes véritablement appuyée sur ce bien-aimé : c'est de lui que vous tirez toute votre gloire : sa miséricorde est le fondement de tous vos mérites. Cieux, s'il est vrai que, par vos immuables accords, vous entreteniez l'harmonie de cet univers, entonnez sur un chant nouveau un cantique de louanges : les vertus célestes, qui règlent vos mouvements, vous invitent à donner quelque marque de réjouissance. Pour moi, s'il est permis de mêler nos conceptions à des secrets si augustes, je m'imagine que Moïse ne put s'empêcher, voyant cette Reine, de répéter cette belle prophétie qu'il nous a laissée dans ses livres : Il sortira une étoile de Jacob, et une branche s'élèvera

d'Israel (*Numer.*, XXIV, 17). Isaïe, enivré de l'esprit de Dieu, chanta dans un ravissement incompréhensible : Voici cette Vierge qui devait concevoir et enfanter un fils (*Isa.*, VII, 14). Ezéchiel reconnut cette porte close, par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti (*Ezech.*, XLIV, 2); parce que c'est par elle que le Seigneur des batailles a fait son entrée. Et au milieu d'eux, le prophète royal David animait une lyre céleste par cet admirable cantique : *Je vois à votre droite, ô mon prince, une reine en habillement d'or, enrichi d'une merveilleuse variété. Toute la gloire de cette fille de roi est intérieure; elle est néanmoins parée d'une broderie toute divine. Les vierges après elle se présenteront à mon roi; on les lui amènera dans son temple avec une sainte allégresse* (*Ps.* XLIV, 10, 14, 15, 16). Cependant la sainte Vierge elle-même tenait les esprits bienheureux dans un respectueux silence, tirant encore une fois du fond de son cœur ces excellentes paroles : *Mon âme exalte le Seigneur de tout son pouvoir, et mon esprit est saisi d'une joie infinie en Dieu mon Sauveur; parce qu'il a regardé le néant de sa servante, et voici que toutes les générations m'estimeront bienheureuse* (*Luc.*, I, 46). Voilà, mes très-chères sœurs, quelle est l'entrée de la sainte Vierge : la cérémonie est conclue, toute cette pompe sacrée est finie. Marie est placée dans son trône, entre les bras de son Fils, dans ce midi éternel, comme parle le grand saint Bernard; et la sainte humilité a fait cet ouvrage.

Que reste-t-il maintenant, sinon que nous rendions nos respects à cette auguste souveraine, et que, la voyant si près de son Fils, nous la priions de nous assister par ses intercessions toutes-puissantes. C'est à elle, dit le dévot saint Bernard, qu'il appartient véritablement de parler au cœur de Jésus : *Quis tam idoneus ut loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi, ut tu felix Maria* (*Ad Beat. Virg. Serm. Panegyr. int. Oper. S. Bernard. t.* II, *n.* 7, *p.* 690). Elle y a une fidèle correspondance; je veux dire, l'amour filial, qui viendra recevoir l'amour maternel et accomplira ses désirs. Qu'elle parle donc pour nous à ce cœur, et qu'elle nous obtienne par ses prières le don de l'humilité.

O sainte, ô bienheureuse Marie! puisque vous êtes avec Jésus-Christ, jouissant dans ce midi éternel, avec une pleine allégresse, de sa sainte et bienheureuse familiarité, parlez pour nous à son cœur; parlez, car votre Fils vous écoute. Nous ne vous demandons pas les grandeurs humaines : impétrez-nous seulement cette humilité par laquelle vous avez été couronnée, impétrez-la à ces saintes filles et à toute cette audience, et faites, ô Vierge sacrée, que tous ceux qui ont célébré votre assomption glorieuse entrent profondément dans cette pensée qu'il n'y a aucune grandeur qui ne soit appuyée sur l'humilité; que c'est elle seule qui fait les triomphes et qui distribue les couronnes; et qu'enfin il n'est rien de plus véritable que cette parole de l'Evangile, que *celui qui s'abaisse durant sa vie sera exalté à jamais dans la félicité éternelle*, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SECOND SERMON

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Prêché devant la reine.

Effets de l'amour divin en Marie. Pourquoi l'amour n'est-il dû qu'à Dieu seul. D'où est né l'amour de la sainte Vierge : cet amour capable de lui donner la mort à chaque instant. Quel soutien cherchait son amour languissant. Marie laissée au monde, pour consoler l'Eglise. Point d'autre cause de la mort de Marie que son amour. Quel est le principe de son triomphe, et quels en sont les caractères.

Dilectus meus mihi, et ego illi.

Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui (*Cant.*, II, 16).

En cette sainte journée, et durant toute cette octave, on n'entendra résonner dans toute l'Eglise que les paroles du sacré cantique. Tout retentira des douceurs et des caresses réciproques de l'Epoux et de l'Epouse: on verra celle-ci parcourir tous les jardins et tous les parterres, et ramasser toutes les fleurs et tous les fruits pour (1) faire des bouquets et des présents à son bien-aimé; et le bien-aimé réciproquement, chercher tout ce qu'il y a de plus riche et de plus agréable dans la nature pour représenter les beautés et les charmes de sa bien-aimée. En un mot, on n'entendra pendant ces jours que la céleste mélodie du Cantique des Cantiques, et par là l'Eglise veut que nous concevions que le mystère de cette journée est le mystère du saint amour. Suivons ses intentions; parlons aujourd'hui, mes frères, des délices, (2) des chastes impatiences, et des douceurs (3) ravissantes de l'amour divin; et contemplons-en les effets en la divine Marie.

Trois choses considérables me paraissent principalement devoir nous occuper dans ce discours : la vie de la sainte Vierge, la mort de la sainte Vierge, le triomphe de la sainte Vierge : et j'ai dessein de vous faire voir, et que c'est l'amour qui la faisait vivre, et que c'est l'amour qui l'a fait mourir, et que c'est aussi l'amour qui a fait la gloire de son triomphe. Comment peut-on comprendre que l'amour seul opère de si grands effets, et des effets si contraires? Si c'est l'amour qui donne la vie, peut-il après cela donner la mort? L'amour a une force qui fait vivre; l'amour a des langueurs qui font défaillir. Regardez cette force que l'amour inspire, qui excite, qui anime, qui soutient le cœur; vous verrez facilement que l'amour fait vivre. Regardez les faiblesses, les défaillances et les langueurs de l'amour; et vous n'aurez pas de peine à comprendre que l'amour peut faire mourir. Mais comment peut-il ensuite faire triompher? C'est qu'outre sa force qui anime, et sa faiblesse qui tue, il a ses grandeurs, ses sublimités, ses éléva-

(1) Couronner la tête de son bien-aimé.
(2) Des transports.
(3) Admirables.

tions, ses magnificences; et tout cela ne suffit-il pas pour la pompe d'un triomphe? Entrons donc maintenant en notre sujet, et faisons voir, par ordre, la force du saint amour qui a donné la vie à la sainte Vierge, les impatiences défaillantes du saint amour qui lui ont donné la mort, les sublimités du saint amour qui ont fait la majesté de son triomphe. C'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Comme je ne ferai autre chose dans cet entretien que de vous parler des mystères de l'amour, je me sens obligé d'abord de vous avertir que vous devez soigneusement éloigner de vos esprits toutes les (1) idées de l'amour profane. Et pour contribuer, (2) ce que je puis, à les bannir de mon auditoire, je vous prie, au nom de celle qui n'eût pas voulu être mère, si elle n'eût pu en même temps être vierge, de ne penser qu'à l'amour chaste, par lequel l'âme s'efforce de se réunir à son auteur. Pour cela, imprimez dans vos cœurs cette vérité fondamentale, que l'amour, dans son origine, n'est dû qu'à Dieu seul, et que c'est un vol sacrilége de le consacrer à un autre qu'à lui (3).

Et nous en serons convaincus, si peu que nous voulions considérer ce que nous entendons par le nom d'amour. Car qu'est-ce que nous entendons par le nom d'amour, sinon une puissance souveraine, une force impérieuse qui est en nous, pour nous tirer hors de nous, un je ne sais quoi qui dompte et captive nos cœurs sous la puissance d'un autre, qui nous fait dépendre d'autrui, et nous fait aimer notre dépendance? Et n'est-ce pas par une telle inclination que nous devons honorer celui à qui appartient naturellement tout empire, et tout droit de souveraineté sur les cœurs? C'est pourquoi lui-même voulant nous prescrire le culte que nous lui devons, il ne nous demande (1) qu'un amour sans bornes : *Tu aimeras*, dit-il, *le Seigneur ton Dieu de toute ta force* (*Deut.*, VI, 5), afin que nous entendions que l'amour seul est la source de l'adoration légitime que doit la créature à son Créateur, et le véritable tribut par lequel elle le doit reconnaître.

En effet, il est très-certain que tout amour véritable tend à adorer. S'il est quelquefois impérieux, c'est pour se rejeter plus avant dans la sujétion : il ne se satisfait pas lui-même, s'il ne vit dans une dépendance absolue. C'est la nature de l'amour; et le profane même ne parle que d'adoration, que d'hommages, que de dépendance : par où nous devrions entendre, si nous étions encore capables de nous entendre nous-mêmes, que pour mériter d'être aimé parfaitement, il faut être quelque chose de plus qu'une créature. Cette sainte doctrine, si nécessaire, étant supposée pour servir et de fondement et d'éclaircissement à tout ce discours, parlons maintenant, sans crainte et à bouche ouverte, de la force et des effets de l'amour, et voyons, avant toutes choses, quel était celui de la sainte Vierge.

Il est né de l'admirable concours de la grâce et de la nature, et il a emprunté de l'une et de l'autre ce que l'une et l'autre ont de plus pressant. Ainsi il y avait une liaison tout à fait singulière entre Jésus et Marie : *Dilectus meus mihi, et ego illi* (*Cant.*, II, 16): Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. Ils sont l'un à l'autre d'une façon incommunicable : il est à elle comme Sauveur ; cela est commun : mais il est à elle comme Fils ; à elle, comme il est au Père céleste. C'est un mystère incommunicable : *Dilectus meus mihi:* Il est Fils unique; *Et ego illi :* Il n'a que moi sur la terre ; il n'a point de père.

Cet amour étant donc si fort, et faisant une liaison si intime entre ces deux cœurs, Marie devait mourir quand elle vit expirer son Fils ; elle devait mourir autant de fois qu'elle vivait de moments : car elle le voyait toujours mourant, toujours lui disant le dernier adieu, toujours dans les mystères de sa mort et de sa sépulture. Son bien-aimé était ainsi pour elle comme un bouquet de myrrhe : *Fasculus myrrhæ, dilectus meus mihi* (*Cant.*, I, 12), et la douleur que lui causait son amour devait à chaque instant lui donner la mort. C'est pourquoi l'Ecriture, toujours forte dans la simplicité de ses expressions, compare cette douleur à un glaive tranchant et pénétrant : *Tuam animam gladius pertransibit* (*Luc.*, II, 35) : Votre âme sera percée comme par une épée. D'où vient donc qu'elle n'est pas morte étant percée de ce glaive? C'est que l'amour la faisait vivre.

C'est la propriété de l'amour de donner au cœur une vie nouvelle qui est toute pour l'objet aimé: naturellement le cœur vit pour soi. Est-il frappé de l'amour, il commence

(1) Pensées.

(2) De ma part.

(3) Il faut donc savoir, mes frères, que toutes les créatures sortant du sein de Dieu par sa puissance, il y en a quelques-unes qu'il rappelle à soi-même par sa bonté ; et ce sont les créatures raisonnables. Etant donc créées de la main de Dieu, pour retourner à lui comme à leur principe, Dieu a mis quelque chose en elles, pour leur donner le moyen de retourner à leur source, et se réunir à leur auteur ; et cela, messieurs, c'est l'amour : esprit de retour à Dieu. C'est pourquoi il a posé ce premier précepte, qui est le fondement de tous les autres : *Diliges Dominum Deum tuum* (*Deut.*, VI, 5) : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. Par où nous devons entendre que le premier et le véritable tribut de la créature raisonnable pour reconnaître son Créateur, et l'unique moyen qui lui est donné pour se réunir à lui, c'est l'amour. Ainsi l'amour véritable, c'est celui qu'on doit à Dieu ; et lorsque l'Ecriture divine et les auteurs écclésiastiques se servent de l'amour profane pour exprimer les effets de l'amour divin, ce n'est pas que l'amour divin se règle sur l'amour profane; mais c'est au contraire que l'amour profane imite les propriétés de l'amour divin. Car l'amour divin, c'est l'unique et le véritable amour, et l'amour profane n'en est qu'un égarement. Un cœur possédé de l'amour profane n'est autre chose qu'un cœur égaré qui donne à la créature ce qui n'est dû qu'au Créateur. Lors donc que l'Ecriture sainte se sert de l'amour profane pour exprimer les transports et les propriétés du saint amour, c'est qu'elle veut rappeler l'amour dévoyé au principe d'où il s'égare, et nous faire voir, même dans son égarement, les traces de la droite voie. C'est donc en cet esprit que je vous parlerai de l'amour, où, si vous découvrez quelque chose que l'amour profane ait usurpé, regardez cela comme un vol qui est fait au saint amour ; et apprenez à ôter à la créature, et à rendre au Créateur ce qui lui est dû. Cette doctrine étant supposée pour servir d'éclaircissement à tout ce discours, parlons maintenant de l'amour de la sainte Vierge, et tâchons d'exprimer sa force.

(1) Que notre amour.

une vie nouvelle pour l'objet qu'il aime. Voyez la divine Epouse ; elle ne pense qu'à son Epoux ; elle n'est occupée que de son Epoux. Nuit et jour il lui est présent ; et même, pendant le sommeil, elle veille à lui : *Ego dormio, et cor meum vigilat* (*Cant.*, V, 2) : Je dors, et mon cœur veille. Si bien, qu'ayant, même pendant son sommeil, une certaine attention sur lui, toujours vivante et toujours veillante, au premier bruit de son approche, au premier son de sa voix, elle s'écrie aussitôt toute transportée : J'entends la voix de mon bien-aimé: *Vox dilecti mei*(*Ibid.*). Elle s'était mise en son lit pour y goûter du repos ; la vie de l'amour ne le permet pas. Elle cherche en son lit, et, ne trouvant pas son bien-aimé, elle n'y peut plus demeurer: elle se lève, elle court ; elle se fatigue ; elle tourne de tous côtés, troublée, inquiète, incapable de s'arrêter jusqu'à ce qu'elle le rencontre. Elle veut que toutes les créatures lui en parlent ; elle veut que toutes les créatures se taisent. Elle veut en parler ; elle ne peut souffrir ce qui s'en dit, ni ce qu'elle en dit elle-même ; et l'amour qui la fait parler, lui rend insupportable tout ce qu'elle dit, comme indigne de son bien-aimé.

C'est ainsi que vivait la divine Vierge par la force et le transport de son amour (1). Son état était une douleur mortelle, une douleur tuante et crucifiante; et au milieu de cette douleur, je ne sais quoi de vivifiant, par le moyen de l'amour. Elle avait toujours devant les yeux Jésus-Christ crucifié. Car si l'efficace de la foi est telle, que saint Paul a bien pu écrire aux Galates, que Jésus-Christ avait été crucifié à leurs yeux (*Galat.*, III, 1) ; combien plus la divine Vierge voyait-elle toujours présent son Fils meurtri et ensanglanté, et cruellement déchiré par tant de plaies? Etant donc toujours pénétrée de la croix et des souffrances de Jésus-Christ, elle menait une vie et de douleur et de mort, et pouvait dire avec l'Apôtre : *Je meurs tous les jours* (*I Cor.*, XV, 31). Mais l'amour venait au secours, et soutenait sa vie languissante. Un désir vigoureux de se conformer aux volontés de son bien-aimé soutenait ses langueurs (2) et ses défaillances, et Jésus-Christ seul vivait en elle, parce qu'elle ne vivait que de son amour.

Les martyrs étaient animés par l'avidité de souffrir, qui, excitant leur courage, soutenait leurs forces, et en même temps prolongeait leur vie. Pour être conforme à la vie crucifiée de Jésus-Christ, Marie ayant toujours Jésus-Christ crucifié devant les yeux, elle ne vivait que d'une vie de douleur; et l'amour soutenait cette douleur par l'avidité de se conformer à Jésus-Christ, d'être percée de ses clous, d'être attachée à sa croix. Marie ne vivait que pour souffrir : *Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo* (*Cant.*, II, 5) : Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits. Son amour languissant et défaillant toujours par la douleur, cherchait du soutien. Quel soutien? des fleurs et des fruits. Mais c'étaient des fleurs du Calvaire, mais c'étaient des fruits de la croix. Les fleurs du Calvaire sont des épines ; les fruits de la croix, ce sont des peines. C'est le soutien que cherche l'amour languissant de Marie : *Fulcite me floribus, stipate me malis.* L'amour d'un Jésus crucifié la fait vivre de cette vie ; toujours elle voyait Jésus-Christ dans les agonies de sa croix ; toujours elle avait non tant les oreilles que le fond de l'âme percé de ce dernier cri de son bien-aimé expirant ; cri vraiment terrible et capable d'arracher le cœur.

Une autre vie de cet amour, c'est de nous faire vivre pour les âmes. Marie consommait, par ses souffrances intimes, ce qui manquait à la passion de son Fils. Il semble qu'il avait voulu la laisser au monde après lui pour consoler son Eglise (1), son Epouse veuve et désolée, durant les premiers efforts de son affliction récente. *Vox turturis audita est in terra nostra : Revertere, revertere* (*Cant.*, II, 12, 17) : La voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre : Revenez, revenez, mon bien-aimé. C'est le gémissement de l'Eglise, qui rappelle son cher Epoux, qu'elle n'a possédé qu'un moment. La nouvelle Epouse, dit saint Bernard, se voyant abandonnée et privée de son unique espérance; autant elle était affligée de l'absence de son Epoux, autant devait-elle avoir d'empressement pour solliciter son retour. Son amour et son besoin étaient pour elle deux raisons pressantes d'avertir son bien-aimé, qu'elle n'avait pu empêcher d'aller où il était d'abord, de hâter au moins l'avénement qu'il lui avait promis, en se séparant d'elle. Si elle désire et demande qu'il imite, dans son retour, les bêtes les plus agiles dans leur course, c'est une marque de l'ardeur de ses désirs, qui ne trouvent rien d'assez prompt, et qui ne peuvent souffrir le moindre retardement (*S. Bern.*, *in Cantic. Serm.* LXXIII, *tom.* I, *pag.* 1524, *n.* 3).

O le cruel, s'écrie-t-elle, ô l'impitoyable ! combien de siècles s'est-il fait attendre, combien désirer? Venez, venez. La Synagogue ne l'avait pas vu ; mais l'Eglise l'a vu, l'a ouï, l'a touché, et il s'en est allé tout à coup. O la cruauté ! Elle avait tout quitté pour lui dire,

(1) Etant toujours dans un état de mort par sa douleur maternelle, elle ne vivait que d'amour. Mais pourquoi cet amour ne tranchait-il pas plutôt cette vie mortelle, pour la faire vivre dans la jouissance paisible ? C'est qu'il fallait qu'elle vécût pour souffrir. Voyez donc le miracle du saint amour : l'amour faisait naître sa douleur, et cette douleur devait lui donner la mort ; et l'amour venait au secours pour la faire vivre, afin de faire aussi vivre son amour.

(2) Cette langueur n'est autre chose qu'un certain ennui qui vient de l'impatience du désir. L'âme qui aime avec ardeur tombe nécessairement dans cet ennui, si l'objet aimé se trouve absent ; parce que, tandis qu'elle se consume tout entière dans son attente, elle regarde comme un retardement la célérité même la plus prompte (*S. Bernard.*, *in Cantic. Serm* L, *t.* I, *p.* 1412, *n.* 5).

M. Bossuet a mis en latin, dans son manuscrit, ce passage de saint Bernard, sans marquer l'endroit de son sermon où il voulait le rapporter : faute de trouver une place où il puisse ne point interrompre la suite du discours, nous le renvoyons ici en note.

(1) Amour de l'Eglise pour Jésus-Christ ; nouvelle Epouse que son Epoux quitte aussitôt pour retourner à son Père, et la laisse comme une veuve désolée, qui fait qu'elle crie toujours : *Revertere, revertere*, Revenez, revenez.

avec l'apôtre saint Pierre : J'ai tout quitté pour vous suivre (*Matth.*, XIX, 27) ; et il l'avait épousée, prenant sa pauvreté et son dépouillement pour sa dot. Aussitôt après l'avoir épousée, il meurt; et s'il ressuscite, c'est pour retourner d'où il est venu; et il laisse sa chaste Epouse sur la terre, jeune, veuve, désolée, qui demeure sans soutien.

Marie [lui fut] donnée pour [être son appui et] l'unique consolation (1) de tous les fidèles sur la terre. Elle voyait son Fils dans tous ses membres; sa compassion était une prière pour tous ceux qui souffraient, son cœur [s'insinuait] dans le cœur de tous ceux qui gémissaient, pour leur aider à crier miséricorde; [elle entrait] dans les plaies de tous les blessés, pour leur aider à crier soulagement; dans tous les cœurs charitables, pour les presser de courir au soulagement, au soutien, à la consolation des nécessiteux et des affligés. [Elle agissait] dans tous les apôtres, pour annoncer l'Evangile; dans tous les martyrs, pour le sceller de leur sang; enfin généralement dans tous les fidèles, pour en observer les préceptes, en écouter les conseils, en imiter les exemples.

Le soutien [de l'âme], dans cet état [de détresse que lui cause l'éloignement de son bien-aimé, c'est] la communion : car, ne pouvant l'embrasser en sa vérité toute nue, elle l'embrasse dans la vérité de son sacrement. *Sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo* (*S. Bernard.*, *in Cantic. Serm.* XLVIII, *tom.* I, *pag.* 1433, *n.* 2) : Je me suis reposé sous l'ombre de celui que j'avais tant désiré; et son fruit est doux à ma bouche. « Son ombre, dit saint Bernard, c'est sa chair; son ombre, c'est la foi. Marie a été mise à couvert sous l'ombre de la chair de son propre Fils; et moi, je le suis à l'ombre de la foi du Seigneur. Et comment sa chair ne me couvrirait-elle pas aussi, puisque je la mange dans les saints mystères? L'Epouse désire, avec raison, d'être couverte de l'ombre de celui dont elle doit recevoir en même temps le rafraîchissement et la nourriture. Les autres arbres des forêts, quoiqu'ils consolent par leur ombre, ne donnent cependant point la nourriture, qui fait le soutien de la vie, et ne produisent point ces fruits perpétuels de salut. Un seul, Auteur de la vie, peut dire à l'Epouse : Je suis ton salut. Aussi désire-t-elle spécialement d'être à couvert sous l'ombre du Christ, parce que lui seul non-seulement rafraîchit de l'ardeur des vices, mais remplit encore le cœur de l'amour des vertus. »

Puisque nous pouvons jouir de la lumière, reposons-nous à l'ombre; mais cherchons quelque arbre qui puisse nous donner non-seulement de l'ombre, mais du fruit; non-seulement du rafraîchissement, mais de la nourriture. Il n'y a que Jésus-Christ goûté dans la communion. Reposons donc sous son ombre notre amour languissant et fatigué de ne voir pas encore la lumière, de n'embrasser pas encore la vérité même : c'est là notre unique soutien. Mais, ô soutien accablant! la communion irrite l'amour plutôt qu'elle ne l'assouvit. O Marie! il faut mourir : votre amour est venu à un point, qu'il n'y a plus que l'immensité du sein de Dieu qui le puisse contenir.

SECOND POINT.

L'amour profane est toujours plaintif; il dit toujours qu'il languit et qu'il se meurt. Mais ce n'est pas sur ce fondement que j'ai à vous faire voir que l'amour peut donner la mort : je veux établir cette vérité sur une propriété de l'amour divin. Je dis donc que l'amour divin emporte avec soi un dépouillement et une solitude effroyable que la nature n'est pas capable de porter, une si horrible destruction de l'homme tout entier (1), et un anéantissement si profond de tout le créé en nous-mêmes, que tous les sens en sont accablés. Car il faut se dénuer tellement de tout pour aller à Dieu, qu'il n'y ait plus rien qui retienne : et la racine profonde d'une telle séparation, c'est cette effroyable jalousie d'un Dieu qui (2) veut être seul dans une âme, et ne peut souffrir que lui-même dans un cœur qu'il veut aimer; tant il est exact et incompatible.

Vous pouvez voir (3), chères âmes, la délicatesse de sa jalousie dans l'Evangile de ce jour. Si Marthe s'occupe et s'empresse, c'est pour lui et pour son service : cependant il en est jaloux, parce qu'elle s'occupe de ce qui est pour lui, au lieu de s'occuper totalement et uniquement de lui, comme faisait Madeleine. *Marthe*, *Marthe*, dit-il, *tu es empressée, et tu te troubles dans la multitude ; et il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire* (*Luc.*, X, 41, 42). De là donc nous pouvons comprendre cette solitude effroyable que demande un Dieu jaloux. Il veut qu'on détruise, qu'on ravage, qu'on anéantisse tout ce qui n'est pas lui : et pour ce qui est de lui-même, il se cache cependant, et ne donne presque point de prise sur lui-même ; tellement que l'âme, d'un côté détachée de tout, et de l'autre ne trouvant pas de moyen de posséder Dieu effectivement, tombe dans des faiblesses, dans des langueurs, dans des défaillances inconcevables ; et lorsque l'amour est dans sa perfection, la défaillance va jusqu'à la mort, et la rigueur jusqu'à perdre l'être. Cet esprit de destruction et d'anéantissement est un effet de la croix.

Il réduit tout à une unité si simple, si souveraine, si imperceptible, que toute la nature en est étonnée. Ecoutez vous-même parler votre cœur : quand on lui dit qu'il ne faut

(1) Ses souffrances étaient l'un des soutiens de l'Eglise. Elles animaient les martyrs, les vierges : elles étaient la vie de tout le corps de l'Eglise. Elle vivait pour achever la couronne de son Fils : car les âmes sont sa joie et sa couronne : *Gaudium et corona mea* (*Philip.*, IV, 1). C'est là le diadème dont le vrai Salomon a été couronné par sa mère au jour de ses noces : *Videte regem Salomonem in diademate, quo coronavit eum mater sua* (*Cant.*, III, 11). Ayons donc l'ardeur de souffrir, et l'ardeur de gagner les âmes par nos travaux et par nos souffrances. Marie a vécu de cet amour, et ensuite aussi elle en est morte : c'est mon second point.

(1) Une séparatoin si étrange à la nature.

(2) Est jaloux de lui-même et de son ombre ; de sorte qu'il.

(3) Voyez

plus désormais désirer que Dieu ; il se sent comme jeté tout à coup dans une solitude affreuse, dans un désert effroyable ; comme arraché de tout ce qu'il aime. Car n'avoir plus que Dieu seul, [quel dépouillement] ! Que ferons-nous donc? que penserons-nous? Quel objet, quel plaisir, quelle occupation? Cette unité si simple nous semble une mort, parce que nous n'y voyons plus ces délices, cette variété qui charme les sens, ces égarements agréables où ils semblent se promener avec liberté, ni enfin toutes ces autres choses sans lesquelles on ne trouve pas la vie supportable.

Mais voici ce qui donne le coup de la mort : c'est que le cœur étant ainsi dépouillé de tout amour superflu et attiré au seul nécessaire avec une force incroyable, et ne le trouvant pas, il se meurt d'ennui. *L'homme insensé n'entend pas ces choses, et le sensuel ne les conçoit pas : mais aussi parlons-nous de la sagesse entre les parfaits, et nous expliquons aux spirituels les mystères de l'esprit* (I *Cor.*, II, 6, 13, 14). Je dis donc que l'âme, étant dégagée des empressements superflus, est poussée et tirée à Dieu avec une force infinie, et c'est ce qui lui donne le coup de la mort : car d'un côté elle est arrachée à tous les objets sensibles ; et d'ailleurs l'objet qu'elle cherche est tellement simple et inaccessible, qu'elle n'en peut aborder. Elle ne le voit que par la foi, c'est-à-dire, qu'elle ne le voit pas : elle ne l'embrasse qu'au milieu des ombres et à travers des nuages, c'est-à-dire, qu'elle ne trouve aucune prise. C'est là que l'amour frustré se tourne contre soi-même, et se devient lui-même insupportable. Le corps l'empêche ; l'âme l'empêche : il s'empêche et s'embarrasse lui-même ; il ne sait ni que faire, ni que devenir.

O union de deux cœurs qui ne veulent plus être qu'un ! ô cœurs soupirants après l'unité! ce n'est pas en vous mêmes que vous la pouvez trouver. Venez, ô centre des cœurs, ô source d'unité, ô unité même ; mais venez, ô unité, avec votre simplicité, plus souveraine et plus détruisante que tous les foudres et tous les tourments dont votre puissance s'arme. Venez, et ravagez tout, en rappelant tout à vous, en anéantissant tout en vous ; afin que vous seule soyez, et viviez, et régniez sur les cœurs unis, dont l'unité est votre trône, votre temple, votre autel, et comme le corps que vous animez.

Que faites-vous, ô Jésus-Christ, Dieu anéanti ? à quoi vous servent vos clous, vos épines et votre croix? à quoi votre mort et votre sépulture? N'est-ce pas pour détruire, pour crucifier, pour ensevelir en vous et avec vous toutes choses? Vous n'avez plus que faire pour vous de tout cet appareil de votre supplice, ni de tout cet attirail de mort. Votre Eglise et vos épouses, les âmes que vous avez rachetées, vous demandent ces instruments funestes et salutaires : salutaires, parce qu'ils sont funestes ; et funestes, parce qu'ils devaient être salutaires : elles ont, dis-je, besoin de ces instruments qui ne vous servent plus de rien, et dont vous n'avez plus besoin que pour les membres de votre corps mystique.

Donnez, Epoux de sang, donnez à vos épouses, les âmes baptisées, qui ne font toutes ensembles qu'une seule épouse dans l'unité de votre Eglise ; donnez-leur ces armes ravageantes et détruisantes ; afin qu'elles vous épousent par le mystère de votre croix, et que leur pauvreté, leur dépouillement, leur anéantissement total, soient la dot qu'elles vous apportent : car vous êtes riche en vous-même, et votre richesse dans la créature, c'est la pauvreté et le néant de la créature. O détruisez donc, anéantissez les âmes que vous avez rachetées, anéantissez-les par le mystère de votre croix ; afin de les rendre dignes d'être anéanties par le mystère de votre gloire, lorsque Dieu, qui est maintenant en vous, se réconciliant toutes choses, sera en vous, consommant parfaitement en un toutes choses.

Voilà le mystère d'unité, après lequel soupirent toutes les âmes exilées, qui s'affligent démesurément sur les fleuves de Babylone, en se souvenant de Sion. Mystère d'unité, qui s'opère et s'avance de jour en jour par un martyre inexplicable, et qui se consommera par une paix qui sera Dieu même. O quel renversement ! ô quelle violence ! ô que le travail de cet enfantement est horrible ! Car Dieu ne délie pas ; il arrache, il ne plie pas, mais il rompt : il ne sépare pas tant qu'il brise et ravage tout. Quand sera-ce, ô Jésus-Christ, que vous détruirez tout à fait ce qui nous détruit ? Ah ! que vous êtes cruel !

Mais que dis-je ici, chrétiens ? Que ceux-là vous représentent quels sont ces efforts qui les ont expérimentés. Pour moi, je n'oserais en parler ni les approfondir davantage ; et j'en ai dit seulement ce mot pour vous donner quelque idée de l'amour de la sainte Vierge durant les jours de son exil et la captivité de sa vie mortelle. Non, non, les séraphins même ne peuvent entendre, ni dignement expliquer, avec quelle rapidité Marie était attirée à son bien-aimé, ni quelle violence endurait son cœur dans cette séparation. Si jamais il y a eu une âme pénétrée de la croix, et ensuite de cet esprit de destruction chrétienne, c'est la divine Marie. Elle était donc toujours défaillante et toujours mourante, appelant toujours son bien-aimé avec une angoisse mortelle, et lui disant comme l'Epouse : Retournez, mon bien-aimé, et soyez semblable à un chevreuil et à un faon de cerf : *Revertere ; similis esto, dilecte mi, capreæ, hinnuloque cervorum* (*Cant.*, II, 17). C'est en vain que son Fils lui dit : *Encore un peu, encore un peu ; un peu, et vous ne me verrez plus ; un peu, et vous me verrez* (*Joan.*, XVI, 16). Car que dites-vous, ô Jésus-Christ ? songez-vous que vous parlez à un cœur qui aime ? Et vous comptez pour peu tant d'années d'une privation si horrible ? Et lorsqu'on vous aime bien, les moments sont autant d'éternités : car vous êtes l'éternité même ; et on ne compte plus

les moments, quand on sait qu'à chaque moment on perd l'éternité tout entière. Et cependant vous dites : *Encore un peu*. Ce n'est pas là consoler ; c'est plutôt outrager l'amour ; c'est insulter à ses douleurs ; c'est se rire de ses impatiences et de ses excès intolérables.

Si vous m'en croyez, saintes âmes, vous ne chercherez point d'autres causes de la mort de la sainte Vierge : son amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne poussait pas un soupir qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel ; il ne formait pas un regret qui (1) n'en dût dissoudre toute l'harmonie : il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer après soi l'âme tout entière. Je vous ai dit, chrétiens, que sa mort est miraculeuse ; je suis contraint de changer d'avis : la mort n'est pas le miracle ; c'en est plutôt la cessation. Le miracle continuel, c'était que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé. Elle vivait néanmoins ; parce que (2) tel était le conseil de Dieu, qu'elle fût conforme à Jésus-Christ crucifié, par le martyre insupportable d'une longue vie, autant pénible pour elle, que nécessaire à l'Eglise. Mais comme le divin amour régnait en son cœur sans aucun obstacle, il allait de jour en jour s'augmentant sans cesse par son exercice, et s'accroissant par lui-même : de sorte qu'il vint enfin s'étendant toujours à une telle perfection, que la terre n'était pas capable de le contenir. Ainsi, point d'autre cause de la mort de Marie, que la vivacité de son amour.

Sauveur Jésus, allumez votre amour dans nos cœurs par une semblable impatience ; et puisqu'elle naissait en Marie de cette union intime que vous aviez avec elle, rassasiez-nous tellement de vos saints mystères ; soyez tellement en nous par la participation de votre chair et de votre sang, que, vivant plus en vous qu'en nous-mêmes, nous ne respirions autre chose que d'être consommés avec vous dans la gloire que vous nous avez préparée.

Cette âme sainte et bienheureuse attire après elle son corps par une résurrection anticipée. Car encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, il y a des raisons particulières qui l'obligent d'avancer le terme en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison ; mais nous voyons des terres si bien cultivées, qu'elles attirent une influence et plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de l'Epoux, et la sainte chair de Marie est une terre trop bien préparée, pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité.

Deux choses font partie de son triomphe : la gloire de son âme par l'amour, la gloire de son corps par le rejaillissement de celle de l'âme. Aussi l'Ecriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires pour nous représenter un si grand éclat, pour nous en tracer quelque image. A peine trouve-t-elle dans le monde assez de lumières, et il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. *Elle a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête ; le soleil la pénètre toute, et l'environne de ses rayons* (*Apoc.*, XII, 1) : tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal.

Après cela, chères âmes, je ne dois pas m'étendre en un long discours, pour vous décrire la magnificence du triomphe de la sainte Vierge. L'amour qui l'a fait mourir, la fera aussi triompher. Je m'ouvrirais en ce lieu une trop vaste carrière, si j'entreprenais de vous raconter les grandeurs, les magnificences, les sublimités de l'amour. Je vous dirai seulement ce mot, que c'est à lui qu'il appartient d'élever les cœurs : car c'est lui qui nous fait dire ; *Sursum corda :* Le cœur en haut, le cœur en haut. C'est une doctrine du grand saint Thomas (*I part.*, *quæst.* XII, *art.* 6), que ceux-là seront les plus élevés dans l'ordre de la gloire, qui auront eu sur la terre de plus violents désirs de posséder Dieu. La flèche, qui part d'un arc bandé avec plus de force, prenant son vol au milieu de l'air avec une plus grande vitesse, entre aussi plus profondément au but où elle est adressée. De même l'âme fidèle pénétrera plus avant, si je puis parler de la sorte, dans l'essence même de Dieu, qui est le seul terme de ses espérances, quand elle s'y sera élancée par une plus grande impétuosité de désirs.

Mais si l'amour de Marie a été si vif et si impétueux, combien a-t-elle dû s'unir intimement à celui qui faisait l'unique objet de son cœur et de tous ses désirs ? Qui peut exprimer la gloire dont elle a été revêtue en entrant dans la joie de son bien-aimé ? Son triomphe n'est pas une vaine pompe : la puissance qui lui est donnée (répond à la dignité de sa personne, à l'excellence de son amour et à la sublimité de son élévation. Plus elle est proche du trône de son Fils, plus elle a de crédit, pour y faire recevoir favorablement nos prières et nous procurer les secours que nous réclamons. Que pourrait refuser un fils à sa mère, et à une mère si tendrement aimée ? que n'obtiendrait pas l'amour si puissant dont elle est embrasée ? Combien ne se sent-elle pas vivement sollicitée de s'intéresser pour des enfants, qui ont tant coûté à son Fils, et que ses propres douleurs lui rendent à elle-même si chers ? Mais pour nous assurer l'effet de son intercession, elle nous dit encore comme autrefois) : Faites tout ce qu'il vous dira (*Joan.*, II, 5). C'est l'unique moyen de trouver Jésus-Christ propice, et Marie disposée à prier pour nous.

Qu'elle se rende l'avocate, auprès de Dieu, de l'Eglise qui la réclame, et qu'elle détourne les malheurs qui menacent la chrétienté. Qu'elle protége du plus haut des cieux ce royaume très-chrétien, qu'un roi juste et pieux (1) lui a consacré ; et qu'elle veille en

(1) Ne dût lui donner la mort.
(2) Parce qu'il fallait qu'elle.

(1) Louis XIII, surnommé le Juste, en exécution d'un vœu qu'il avait fait pour obtenir la grossesse de la reine, donna, le 10 février 1638, un édit, par lequel il mit sa personne et son royaume sous la protection de la sainte

ses bontés sur le roi son fils, qui renouvelle tous les ans ce don solennel. Qu'elle conserve ce grand monarque et dans la paix et dans les hasards : qu'elle inspire la justice à ceux qui l'ont irrité, et à lui la bonté et la clémence. Qu'il fasse la paix par inclination, et la guerre par nécessité : qu'il ne soit terrible que pour protéger la justice, assurer la paix et la tranquillité publique. Qu'elle lui obtienne la grâce d'être toujours juste, toujours pacifique, père charitable de ses peuples, humble enfant de la sainte Eglise, protecteur de son autorité, zélé défenseur de ses droits. Qu'elle bénisse la piété exemplaire de la reine son épouse, et qu'elle fasse croître et multiplier leur royale postérité sous l'ombre de sa protection. Qu'elle mette bientôt le comble à la joie de toute la France, par le parfait rétablissement de cette reine auguste et pieuse qui nous honore de son audience, et qu'elle ne prolonge sa vie que pour augmenter ses mérites. Qu'elle soit toujours aimée, toujours respectée, cette sage et pieuse princesse, pour inspirer continuellement des conseils de paix, des sentiments de bonté, des pensées de condescendance. Qu'elle vive sur la terre n'ayant de goût que pour le ciel ; qu'elle dédaigne ce qui se passe, et qu'elle s'attache immuablement à ce qui demeure. Qu'au milieu de tant de grandeurs elle soit jetée devant Dieu dans une (1) véritable humiliation : qu'elle méprise autant sa grandeur royale, que nous sommes obligés de la révérer et qu'elle fasse sa principale occupation du soin de mériter devant Dieu une couronne immortelle. Voilà, madame, les vœux que je fais : puisse Votre Majesté les faire avec moi dans toute l'étendue d'un cœur chrétien, et recevoir pour sa récompense la sainte bénédiction du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

ABRÉGÉ
D'UN SERMON
POUR LE MÊME JOUR.

Avantages que nous retirons de l'exaltation de Marie. Le culte que nous lui rendons, nécessairement rapporté à Dieu. Moyens que nous devons prendre pour nous unir à lui, en honorant Marie.

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses (*Luc.*, I, 49).

Si Notre-Seigneur Jésus-Christ, après avoir accompli l'œuvre que son Père céleste lui avait commise sur la terre, est retourné au ciel d'où il est sorti, pour y occuper éternellement la place qui était due à sa divine naissance ; l'Apôtre nous a enseigné, qu'il ne le fait pas seulement pour sa propre gloire, mais encore pour l'utilité de la sainte Eglise. En effet, il nous est très-avantageux qu'un ambassadeur si agréable soit auprès de Dieu, pour y traiter nos affaires ; un avocat si pressant pour y défendre notre cause ; un si puissant médiateur, pour terminer nos différends. Ainsi quand il s'est assis à la droite de son Père, il ne l'a pas fait seulement pour se mettre en possession de son trône ; mais encore pour procurer nos intérêts et pour paraître pour nous devant la face de Dieu : *Ut appareat vultui Dei pro nobis* (*Hebr.*, IX, 24). Ce que Jésus-Christ notre chef a accompli une fois en sa personne, il ne cesse de l'accomplir tous les jours dans les membres de son corps mystique, selon la mesure convenable et selon la proportion de la créature. Autant de fidèles serviteurs de Dieu, qui entrent avec Jésus-Christ dans son paradis de délices, autant de pieux intercesseurs, qui ne cessent de prier pour leurs frères et pour cette partie de l'Eglise, qui voyage et qui combat sur la terre, au milieu des tentations de la fragilité humaine.

Vous devez entendre, mes frères, par cette doctrine très-sainte et très-véritable, que si la mère de Dieu est aujourd'hui élevée au-dessus de tous les esprits célestes, une si haute exaltation ne regarde pas seulement sa gloire, mais encore notre avantage. Car si elle est aujourd'hui reçue dans les embrassements de son Fils, dans la participation de son trône, dans la plénitude de sa gloire ; elle est d'autant plus puissante pour nous obtenir ses grâces, et sa charité consommée rendra son intercession plus utile et plus fructueuse à tous les enfants de Dieu, auxquels elle a enfanté leur salut et leur rédemption en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ce n'est donc pas sans raison, qu'en célébrant son triomphe nous implorons son secours : ce n'est pas sans raison que l'Eglise catholique inspire à tous (les fidèles de se mettre sous sa protection).

Tous les actes religieux doivent se terminer à Dieu ; et le propre de la religion, c'est de nous réunir à ce premier Etre. Saint Augustin nous enseigne, que c'est de cette origine que cette vertu a pris son nom : *Religio dicitur eo quod nos religet omnipotenti Deo* (*De ver. Relig.*, *n.* 111, 113, *tom.* I, *p.* 787, 788) : Elle nous lie, elle nous attache, elle nous unit à Dieu ; et c'est par cette union qu'elle est définie. L'honneur que nous rendons à la sainte Vierge appartient très-certainement à la religion, puisque nous le lui rendons dans les lieux consacrés à Dieu, dans l'assemblée de sa sainte Eglise et dans la célébration des divins mystères. Il faut donc nécessairement que ce culte, que cet honneur, que cette dévotion se rapporte à Dieu, et le regarde comme sa fin.

(Quelle est donc) l'inconsidération de nos adversaires, qui nous objectent que nous rendons à la créature un culte religieux ? L'objection porte sa réponse dans ses propres termes : si ce culte est religieux, donc il se termine enfin à Dieu seul : et quel inconvénient d'honorer la créature pour l'amour de Dieu, une créature si excellente ?

Mais laissons la dispute et la controverse, et revenons, chrétiens, à notre instruction. Par conséquent, vous devez entendre que

Vierge, et ordonna que tous les ans il se ferait une procession solennelle à Notre-Dame de Paris pour renouveler cette consécration. Telle est l'origine de la procession, qui se fait annuellement dans toutes les églises cathédrales du royaume le jour de l'Assomption.

(1) Telle

toute votre dévotion pour la sainte Mère de Dieu ne mérite pas le nom de dévotion et n'a que l'apparence de religion et la montre de la piété véritable, si elle ne vous conduit à Dieu, et ne sert à vous y unir immuablement, selon les lois du Christianisme et de l'Evangile. (Dans le culte que nous rendons à Marie, nous avons) deux moyens pour (parvenir à) cette union : ses prières et l'imitation de ses vertus. Vous vous adressez à elle comme à une créature excellente, qui est très-intimement unie à Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ : unie premièrement, par l'union du sang; unie en second lieu, par la société des souffrances ; unie enfin aujourd'hui, par la plénitude de la gloire.

Pour unir Jésus-Christ avec Marie, nous voyons concourir ensemble tout ce que la nature a de plus tendre, tout ce que la grâce a de plus puissant. Il l'appelle à sa croix pour participer à ses peines : un même martyre pour le Fils et pour la mère; une même croix et les mêmes clous ; une même lance pour percer leurs cœurs.

Sur ces deux fondements jugez de leur union dans la gloire ; il partagera son trône avec nous, combien plus avec sa Mère? *Astitit Regina a dextris tuis* (*Ps.* XLIV, 10) : Jésus-Christ est assis à la droite du Père ; Marie à la droite de son Fils. Etre assis est une marque d'autorité suprême. Il faut percer tous les chœurs des anges, (pour découvrir Marie, environnée de tout l'éclat de la gloire de son Fils).

Qui doute donc, mes frères, que la piété de nos vœux ne cherche Jésus-Christ dans Marie? Malheureux qui veulent mettre de la jalousie entre le Fils et la Mère. C'est cette sainte union qui nous attire à Jésus-Christ, qui nous attire en même temps, par un même effort, à Marie ; la regardant dans la gloire de son Fils, dans cette exaltation que nous célébrons.

L'imitation des vertus de (Marie est un des moyens les plus efficaces, pour nous unir à) Jésus-Christ; car il est tout entier dans les saints, et par conséquent dans la sainte Vierge. Saint Paul disait aux fidèles : Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (1 *Cor.*, IV, 16). Imiter les saints, c'est donc imiter Jésus-Christ. Où voyons-nous une image plus accomplie des vertus de Jésus-Christ, qu'en sa sainte Mère?

Sa pureté, le secret et la retraite, (dans lesquels elle passe sa vie, sont autant de leçons qu'elle fournit aux vierges chrétiennes). Les vierges, qui sont vraiment vierges, ont coutume d'être toujours tremblantes, et jamais elles n'ont de sécurité : pour éviter les piéges qu'elles doivent appréhender, elles craignent, même lorsqu'il n'y a point de danger pour elles : *Solent virgines, quæ vere virgines sunt, semper pavidæ et numquam esse securæ; et ut caveant timida, etiam tuta pertimescere* (*S. Bern. Hom.* III, *sup. Missus est, n.* 9, *t.* I, *pag.* 747). Elles doivent être même émues à la vue d'un ange ; regarder comme autant de piéges tout ce qui paraît de nouveau, tout ce qui survient d'inopiné : *Quidquid novum, quidquid subitum ortum fuerit contra se, æstimant machina totum* (*Ibid.*). C'est ainsi que Marie se conduit : elle est troublée, mais elle ne dit mot; son trouble est un effet de sa pudeur virginale; son assurance vient de sa fermeté; son silence et ses réflexions sont une marque de sa prudence : *Turbata est, non est locuta : quod turbata est, verecundiæ fuit virginalis; quod non perturbata, fortitudinis; quod tacuit et cogitavit, prudentiæ* (*Ibid.*).

Combien elle est éloignée de ces malicieuses ambiguïtés, de ces piéges subtils, de ces dangereuses complaisances, de ces malicieux détours, par lesquels l'impureté consommée tâche de s'insinuer dans les âmes innocentes ! Le trouble, la pudeur, le silence, (c'est là le partage des vierges chrétiennes qui veulent prendre Marie pour leur modèle).

SERMON

POUR LA FÊTE DU ROSAIRE, ÉTABLIE EN L'HONNEUR DE LA SAINTE VIERGE.

Marie associée à la double fécondité du Père, pour devenir mère de Jésus-Christ et de tous ses membres. Les pécheurs enfantés par cette mère charitable, au milieu des tourments et des cris : pourquoi. Circonstances remarquables dans lesquelles Jésus-Christ lui communique sa fécondité bienheureuse. Souvenir que nous devons avoir des gémissements de notre mère. Les fidèles consacrés à la pénitence, par la manière dont Jésus et Marie les engendrent.

Dicit Jesus Matri suæ : Mulier, ecce Filius tuus, deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.

Jésus dit à sa Mère : Femme, voilà votre Fils; après il dit à son disciple : Voilà votre mère (*Joan.*, XIX, 26, 27).

L'antiquité païenne a fort remarqué l'action d'un certain (1) philosophe, qui, ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer, par son testament, le soin de sa femme et de ses enfants au plus intime de ses amis (*Lucian. Dialog. Toxar. seu Amicit.*) : il se persuada, nous dit-on, qu'il ne pouvait (2) faire plus d'honneur à la générosité de celui auquel il donnait, en mourant, ce témoignage de sa confiance. A la vérité, chrétiens, il paraît quelque chose de beau dans cette action, si elle a été faite de bonne foi, et si l'affection a été mutuelle ; mais nous savons que les sages du monde ont ordinairement bien plus travaillé pour l'ostentation que pour la vertu ; et que la plupart de leurs belles sentences ne sont dites que par parade et par une gravité affectée. Laissons donc les histoires profanes, et allons à l'Evangile de Jésus-Christ. Pardonnez-moi, Messieurs, si je dis que ce que la nécessité a fait inventer à ce philosophe, une charité infinie l'a fait faire, en quelque sorte, à (3) notre Sauveur, d'une manière toute divine. Il regarde du haut de sa croix et Marie, et son cher disciple; c'est-à-dire, ce qu'il a

(1) Eudamidas de Corinthe.

(2) Honorer davantage l'humeur généreuse de cet ami, ni lui rien laisser de plus précieux que ce témoignage de sa confiance.

(3) Mon maître.

de plus cher au monde; et comme il leur veut laisser, en mourant, quelque marque de sa tendresse, il donne premièrement saint Jean à sa Mère; après il donne sa Mère à son bien-aimé, et il établit, par ce testament, la dévotion pour la sainte Vierge. C'est, mes frères, pour cette raison qu'on lit cet Evangile en l'Eglise, dans la sainte solennité du (1) Rosaire, pour laquelle nous sommes ici assemblés. C'est pourquoi, pour édifier votre piété, j'espère vous faire voir aujourd'hui que, par ces divines paroles, Marie est la mère de tous les fidèles, après que je lui aurai adressé celles par lesquelles on lui annonça qu'elle serait mère de Jésus-Christ même : *Ave, Maria.*

C'est un trait merveilleux de miséricorde, que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de notre nature et du rétablissement de notre espérance. Nous voyons en la Genèse, que Dieu nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps le Libérateur (*Gen.*, III, 15); en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent, qui nous a trompés, que sa tête sera brisée, c'est-à-dire, que son empire sera renversé, et que nous serons délivrés de sa tyrannie. Les menaces et les promesses se touchent : la lumière de la faveur nous paraît dans le feu même de la colère; afin que nous entendions, chrétiens, que Dieu se fâche contre nous, ainsi qu'un bon père, qui, dans les sentiments les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes, ni retenir les effets de sa tendresse. Mais ce qui me paraît le plus admirable dans cette conduite de la Providence, c'est qu'Adam même, qui nous a perdus, et Eve, qui est la source de notre misère, nous sont représentés, dans les Ecritures, comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient. Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam : Marie, sa divine Mère, est la nouvelle Eve; et par un secret merveilleux, notre réparation nous est figurée, même dans les auteurs de notre ruine.

C'est sans doute dans cette vue que saint Epiphane a considéré un passage de la Genèse, où Eve est nommée mère des vivants (*Lib.* III, *Hæres.* LXXVIII, *tom.* I, *n.* 18, *p.* 1050) : il a doctement remarqué que c'est après sa condamnation qu'elle est appelée de la sorte; et voyant qu'elle n'avait pas ce beau nom lorsqu'elle était encore dans le paradis, il s'étonne, avec raison, que l'on commence à l'appeler mère des vivants, seulement après qu'elle est condamnée à n'engendrer plus que des morts. En effet, ne jugez-vous pas que ce procédé extraordinaire nous fait voir assez clairement qu'il y a ici du mystère? et c'est ce qui fait dire à ce grand évêque qu'elle est nommée ainsi en énigme et comme figure de la sainte Vierge, qui, étant associée, avec Jésus-Christ, à la chaste génération des enfants de la nouvelle alliance, est devenue, par cette union, la vraie mère de tous les vivants, c'est-à-dire, de tous les fidèles. Voilà une belle figure de la sainte maternité de l'incomparable Marie, que j'ai à vous prêcher aujourd'hui ; et j'en reconnais l'accomplissement à la croix de notre Sauveur et dans l'Evangile de cette fête.

Car, que voyons-nous au Calvaire, et qu'est-ce que notre Evangile nous y représente? Nous y voyons Jésus-Christ souffrant, et Marie percée de douleurs, et le disciple bien-aimé du Sauveur des âmes, qui, remis de ses premières terreurs, vient recueillir les derniers soupirs de son Maître mourant pour l'amour des hommes. O saint et admirable spectacle! Toutefois, ce n'est pas là, chrétiens, ce qui doit aujourd'hui arrêter vos yeux. Mais considérez attentivement que c'est en cet état de souffrance que Jésus engendre le peuple nouveau ; et admirez que dans les douleurs de cet enfantement du Sauveur, dans le temps que nous naissons de ses plaies, et qu'il nous donne la vie par sa mort, il veut aussi que sa Mère engendre, et il lui donne saint Jean pour son fils : Femme, lui dit-il, voilà votre fils. Et ne vous persuadez pas qu'il regarde saint Jean, en ce lieu, comme un homme particulier. Tous ses disciples l'ont abandonné, et son Père ne conduit au pied de sa croix que le bien-aimé de son cœur : tellement que dans ce débris de son Eglise presque dissipée, saint Jean, qui est le seul qui lui reste, lui représente tous ses fidèles et (1) toute l'universalité des enfants de Dieu. C'est donc tout le peuple nouveau; c'est toute la société de l'Eglise, que Jésus recommande à la sainte Vierge, en la personne de ce cher disciple; et par cette divine parole, elle devient non-seulement mère de saint Jean, mais encore de tous les fidèles. Et par là ne voyez-vous

(1) La fête du Rosaire a pris son nom d'une récitation de la salutation angélique, déterminée à certain nombre, dont l'arrangement disposé en forme de couronne a été appelé *Rosaire* ou *Chapelet*. Il paraît que ce fut saint Dominique, qui le premier introduisit, parmi les fidèles, la coutume de dire de suite un certain nombre d'*Ave*, pour honorer Marie. Ses disciples travaillèrent à perfectionner cette pratique, et ils établirent en plusieurs endroits des confréries du Rosaire. Mais aucun ne témoigna tant de zèle pour la propagation de cette dévotion, qu'Alain de la Rocque, jacobin breton, qui forma un psautier de la Vierge, ainsi nommé, parce qu'il était composé de cent cinquante *Ave*. Il les distribua par dizaines, dont chacune était terminée par l'oraison Dominicale. Quoique cette méthode de prières n'ait en soi rien de répréhensible, pourvu, comme le remarque M. Abelly, qu'on ne soit pas assez superstitieux, pour croire que ces répétitions réglées du *Pater* et de l'*Ave* renferment une vertu particulière, et qu'on prenne garde qu'en les multipliant trop, on ne les récite plus que par une espèce de routine ; cependant Alain eut des adversaires, et il fut obligé de faire son apologie. Depuis ce temps, la dévotion du Rosaire fit de nouveaux progrès et se fortifia de plus en plus avec la confrérie qui lui était attachée. L'autorité du Saint-Siége contribua beaucoup à l'étendre et à la relever. Le pape Sixte IV l'approuva dans un bref qu'il écrivit, en 1479, au duc de Bretagne, François, et à la duchesse Marguerite, son épouse. En 1573, Grégoire XIII ordonna une fête publique du Rosaire, qu'il fixa au premier dimanche d'octobre, en mémoire de la victoire remportée par les chrétiens, sur les Turcs, à la bataille de Lépante, le 7 octobre 1571, sous le pape Pie V. Quelques églises la célèbrent le premier dimanche du mois de mai. *Voyez* Baillet, *Vies des Saints*, au 15 août.

(1) Tous les enfants de la croix.

pas, selon la pensée de saint Epiphane, que la bienheureuse Marie est l'Eve de la nouvelle alliance, et la mère de tous les vivants, unie spirituellement au nouvel Adam, pour être la mère de tous les élus (1)?

C'est, fidèles, sur cette doctrine tout évangélique, que j'établirai aujourd'hui la dévotion à la Vierge, pour laquelle nous sommes ici assemblés ; et pour expliquer clairement et par une méthode facile cette vérité importante, je réduis tout ce discours à deux points, que je vous prie d'imprimer en votre mémoire. Deux grandes choses étaient nécessaires, pour faire naître le peuple nouveau, et nous rendre enfants de Dieu par la grâce. Il fallait que nous fussions adoptés, il fallait que nous fussions rachetés ; car puisque nous sommes étrangers à Dieu, comment deviendrions-nous ses enfants, si sa bonté ne nous adoptait? Et puisque le crime du premier homme nous avait vendus à Satan, comment serions-nous rendus au Père éternel, si le sang de son Fils ne nous rachetait? Et donc, pour nous faire les enfants de Dieu, il faut nécessairement qu'un Dieu nous adopte, et il faut aussi qu'un Dieu nous rachète. Comment sommes-nous adoptés? par l'amour du Père éternel. Comment sommes-nous rachetés? par la mort et les souffrances du Fils. Le principe de notre adoption, c'est l'amour du Père éternel, et la raison en est évidente : car puisque ce n'est pas la nature qui nous donne à Dieu comme enfants, il s'ensuit manifestement que c'est son amour qui nous a choisis. Mais si nous avons besoin de l'amour du Père, pour devenir enfants d'adoption, les souffrances du Fils nous sont nécessaires, parce que nous sommes enfants de rédemption : et ainsi nous sommes nés tout ensemble, de l'amour infini de l'un, et des cruelles souffrances de l'autre.

Nouvelle Eve, divine Marie, quelle part avez-vous en ce grand ouvrage, et comment contribuez-vous à la chaste génération des enfants de Dieu? Chrétiens, voici le mystère; et afin que vous l'entendiez, il faut vous prouver, par les saintes lettres, que le Père et le Fils l'ont associée : le premier, à la fécondité de son amour; le second, à celle de ses souffrances : tellement qu'elle est notre

(1) N'appréhendez pas, chrétiens, que des serviteurs si fidèles de Jésus-Christ veuillent diminuer l'honneur de leur maître, en lui associant, en quelque sorte, l'heureuse Marie. Certes, c'est peu connaître la grandeur de Dieu, de penser que sa gloire soit diminuée, quand il en fait part à ses créatures. En cela dissemblable à nous ; en donnant une partie, il retient le tout. Si cela vous semble étrange d'abord, considérez que Dieu a cela de propre, qu'il est le seul qui donne sans se dépouiller. Certes, il n'agit pas comme nous, qui partageons nos soins à plusieurs, afin que la peine nous en pèse moins. Il n'en est pas ainsi du grand Dieu vivant : quand il associe ses créatures à ses ouvrages, ce n'est pas qu'il se décharge; mais il les honore, et ainsi la gloire lui appartient toute. C'est pourquoi l'Apôtre saint Paul n'a pas cru diminuer la grandeur de Dieu, quand il s'appelle non seulement son ministre, mais encore son coopérateur, συνεργός (*I Cor.*, III, 9). Vous direz qu'il se fait compagnon de Dieu ; mais à Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi! Il sait que cette partie de l'ouvrage, qu'il a plu à Dieu de lui commettre, n'en est pas moins à Dieu, parce qu'il daigne se servir de son ministère. Si donc les anciens Pères nous ont enseigné que Marie est associée singulièrement au grand ouvrage du Fils de Dieu, ils ne ravissent pas pour cela la gloire au Sauveur ; il y aurait de la malice à le croire. Mais pour éclaircir leur pensée, et pour vous apprendre le sens des éloges que l'Eglise donne à la sainte Vierge, remontons à l'origine des choses, et voyons par quelle raison il était à propos que la sainte Vierge eût tant de part à l'œuvre de notre salut, qu'elle méritât d'être associée au Fils de Dieu, qui en est l'auteur.

Chrétiens, une des choses les plus touchantes de la réparation de notre nature, c'est de voir que l'ineffable bonté de Dieu prend plaisir d'employer à notre salut tout ce qui a contribué à notre ruine : c'est ce qu'il est nécessaire que vous remarquiez avec les vénérables docteurs de l'Eglise, dont je tiens cette pieuse observation. Certes, il est sans doute que Dieu pouvait délivrer les hommes sans se faire homme, mais il lui a plu de se faire homme pour nous racheter, afin que cette même nature que le démon s'était asservie, remportât la victoire sur lui et sur ses audacieux compagnons. Davantage, encore que le Fils de Dieu eût résolu de venir en terre et de se revêtir d'une chair humaine, il pouvait se créer lui-même un corps et une âme, sans le ministère de ses créatures; et ainsi il se serait épargné la honte de naître d'une postérité condamnée. Toutefois sa Providence incompréhensible en a disposé autrement; il lui a plu que dans cette race maudite la grâce et la bénédiction prît son origine. Notre-Seigneur a voulu être le fils d'Adam, afin que sa bienheureuse naissance sanctifiât éternellement la race d'Adam, que la contagion du péché avait infectée. Avançons dans cette méditation. Il pouvait nous sauver sans mourir, et il nous a voulu sauver par sa mort : c'est qu'insistant au même dessein, il a ordonné que la mort, que le diable envieux avait amenée au monde pour nous détruire, fût employée à nous réparer, et que la peine de notre péché fût le médicament de nos maladies.

Mais, ô doux Rédempteur de nos âmes, après avoir déterminé de mourir, fallait-il nécessairement mourir à la croix? n'y avait-il que ce genre de mort qui fût capable d'expier nos crimes? Certainement il y en avait beaucoup d'autres : pourquoi donc vous vois-je pendu à ce bois infâme? Chrétiens, n'en voyez-vous pas le secret? Le fruit d'un arbre nous avait perdus : voici un autre arbre qu'on nous propose, auquel est attaché Jésus-Christ, le vrai fruit de vie. Et pour accomplir toutes choses; de même qu'en mangeant le fruit défendu, Adam, notre premier Père, a reçu la mort; nous, en mangeant ce divin fruit qui pend à la croix, nous recevons la vie éternelle. Nos rebelles parents ont cueilli sur l'arbre le fruit empoisonné, qui les tue avec leur misérable postérité : et lorsque dans la célébrité de nos saints mystères, honorant la pieuse mémoire de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ, nous mangeons humblement son corps et son sang, ainsi qu'il nous l'a commandé ; que faisons-nous autre chose, mes frères, que d'aller, pour ainsi dire, cueillir sur la croix le fruit vivifiant qu'elle porte, je veux dire cette victime innocente qui a chargé sur son dos les péchés du monde? Tellement que pour reprendre ce que j'ai dit ; si un homme nous perd, un homme nous sauve; la mort règne dans la race d'Adam ; c'est de la race d'Adam que la vie est née : Dieu fait servir de remède à notre péché la mort qui en était la punition; l'arbre nous tue, l'arbre nous guérit; et un salutaire manger répare le mal, qu'un manger téméraire avait fait..... Et parce que le genre humain est précipité dans la damnation éternelle par un homme et par une femme, il était convenable que Dieu prédestinât une nouvelle Eve, aussi bien qu'un nouvel Adam, afin de donner à la terre, au lieu de la race ancienne qui avait été condamnée, une nouvelle postérité, qui fût sanctifiée par la grâce.

..... Dieu pouvait vaincre notre ennemi d'une autre manière; mais celle-ci est plus consolante pour nous : et c'est la raison pour laquelle notre Dieu, qui nous aime, a voulu la choisir. Ce m'est déjà une grande joie, qu'il m'assure par sa parole qu'il est réconcilié avec moi; mais combien est-elle plus grande, lorsqu'il me le fait toucher au doigt par les choses mêmes! Je suis convaincu, chrétiens, que mon Dieu veut réparer nos dommages, et qu'il n'y a plus pour nous de condamnation; puisque tous les instruments de notre ruine sont tournés miséricordieusement à notre salut. Je reconnais bien ici ce que dit l'Apôtre, que Dieu renouvelle toutes choses en Jésus-Christ (*Ephes.*, I, 10) : tout revient par sa grâce à la pureté de la première origine, et je sens qu'on nous remet dans le paradis ; puisqu'on nous donne un nouvel Adam en notre Sauveur, et une nouvelle Eve en la sainte Vierge, et un nouvel arbre en la croix, et un nouveau fruit en l'Eucharistie... Vivez, vivez, fidèles, et Marie sera votre mère; mais vivez de Jésus-Christ et par Jésus-Christ; parce que Marie elle-même n'a de vie qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ.

mère; premièrement, par un amour maternel; secondement, par ces souffrances fécondes, qui déchirent son âme au Calvaire. C'est le partage de ce discours; et sans sortir de mon évangile, j'espère vous faire voir ces deux vérités accomplies au pied de la croix, et établir sur ce fondement une dévotion fructueuse pour la bienheureuse Marie.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ, notre Rédempteur, n'avait rien qui le touchât davantage que le désir miséricordieux de s'unir à notre nature, et d'entrer en société avec nous. C'est pourquoi il est né d'une race humaine, afin que nous devenions, par la grâce, une race divine et spirituelle : il se joint à nous par un double nœud, lorsqu'en se faisant fils d'Adam, il nous rend en même temps les enfants de Dieu; et par cette alliance redoublée, pendant que notre Père devient le sien, il veut que le sien devienne le nôtre. C'est ce qui lui fait dire dans son Evangile : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum* (*Joan.*, XX, 17): Je retourne à mon Père et au vôtre : afin que nous comprenions, par cette parole, qu'il veut que tout lui soit commun avec nous; puisqu'il ne nous envie pas cet honneur d'être les enfants de son Père.

Or, Messieurs, cette même libéralité qui fait qu'il nous donne son Père céleste, fait qu'il nous donne aussi sa divine Mère: il veut qu'elle nous engendre selon l'esprit comme elle l'a engendré selon la chair, et qu'elle soit en même temps sa mère et la nôtre, pour être notre frère en toutes façons. C'est dans cette pieuse pensée que vous recourez aujourd'hui à la sainte protection de Marie, et vous êtes persuadés que les véritables enfants de Dieu se reconnaissent aussi les enfants de la Vierge. Si bien que je me sens obligé, afin d'échauffer en vos cœurs la dévotion de Marie, de rechercher par les saintes lettres, de quelle sorte elle est unie au Père Eternel, pour être mère de tous les fidèles. Toutefois, je n'ose pas entreprendre de résoudre cette question de moi-même; mais (1) il me semble que saint Augustin nous donne une admirable ouverture pour connaître parfaitement cette vérité. Ecoutez les paroles de ce grand évêque, dans le livre qu'il a composé de la sainte virginité; c'est là que, parlant admirablement de la très-heureuse Marie, il nous enseigne que, selon la chair, elle est la mère de Jésus-Christ; et aussi que, selon l'esprit, elle est la mère de tous ses membres: *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus* (*De S. Virgin.*, *cap.* 6, *t.* VI, *p.* 343); parce que, poursuit ce grand homme, elle a coopéré, par sa charité, à faire naître dans l'Eglise les enfants de Dieu : *Quia cooperata est charitate, ut filii Dei nascerentur in Ecclesia.* Vous voyez la question décidée; et saint Augustin nous dit clairement que Marie est la mère de tous les fidèles, parce qu'elle les engendre par la charité. Suivons donc les traces que nous a marquées cet incomparable docteur; et expliquons par les Ecritures cette fécondité bienheureuse par laquelle nous sommes nés de la charité de Marie.

Pour cela, il nous faut entendre qu'il y a deux fécondités : la première dans la nature, la seconde dans la charité. Il est inutile de vous expliquer quelle est la fécondité naturelle, qui se montre assez tous les jours par cette éternelle multiplication, qui perpétue toutes les espèces par la bénédiction de leur créateur. Mais après avoir supposé la fécondité naturelle, faisons voir par les saintes lettres que non-seulement la nature, mais encore que la charité est féconde. Et qui peut ne voir pas cette vérité, entendant le divin apôtre lorsqu'il dit si tendrement aux Galates : Mes petits enfants, que j'enfante encore, pour lesquels je ressens encore les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous : *Filioli mei, quos iterum parturio, donec Christus formetur in vobis* (*Gal.*, IV, 19). Ne voyez-vous pas, chrétiens, la fécondité merveilleuse de la charité de saint Paul? Car quels sont ces petits enfants, que cet apôtre reconnaît pour siens, sinon ceux que la charité lui donne? et que signifient ces douleurs de l'enfantement de saint Paul, sinon les empressements de sa charité et la sainte inquiétude qui la travaille, pour engendrer les fidèles en Notre-Seigneur? et par conséquent, concluons que la charité est féconde. C'est pourquoi la même Ecriture, qui nous enseigne qu'elle a des enfants, lui attribue aussi, en divers endroits, toutes les qualités des mères.

Oui, cette charité maternelle qui se fait des enfants par sa tendresse, elle a des entrailles où elle les porte; elle a des mamelles qu'elle leur présente; elle a un lait qu'elle leur donne ; et c'est ce qui fait dire à saint Augustin que la charité est une mère, et que la même charité est une nourrice (*De Catechis. rudib. c.* 15, *t.* VI, *p.* 279) : *Charitas mater est, charitas nutrix est.* La charité est une mère qui porte tous ses enfants dans le cœur, et qui a pour eux ces entrailles tendres, ces entrailles de compassion, que nous voyons si souvent dans les Ecritures : *Charitas mater est* (*Ad Marcel. ep.* CXXXIX, *n.* 3, *t.* II, *p.* 421). Cette même charité est une nourrice qui leur présente les chastes mamelles d'où distille ce lait sans fraude de la sainte mansuétude et de la sincérité chrétienne : *Sine dolo lac* (I *Petr.* II, 2), comme parle l'apôtre saint Pierre. Tellement qu'il est véritable qu'il y a deux fécondités: la première, dans la nature ; la seconde, dans la charité. Or cette vérité étant supposée, il me sera maintenant facile de vous faire voir clairement de quelle sorte la vierge sacrée est unie au Père éternel, dans la chaste génération des enfants du Nouveau Testament.

Et premièrement, remarquez que ces deux fécondités différentes, que nous avons vues dans les créatures, se trouvent en Dieu comme dans leur source. La nature de Dieu est féconde ; son amour et sa charité l'est aussi : je dis que sa nature est féconde, et c'est elle qui lui donne ce Fils éternel qui est

(1) Il faut que nous apprenions cette vérité par la bouche de saint Augustin.

son image vivante. Mais si sa fécondité naturelle a fait naître ce divin Fils dans l'éternité, son amour lui en donne d'autres qu'il adopte tous les jours dans le temps. C'est de là que nous sommes nés, et c'est à cause de cet amour que nous l'appelons notre Père : par conséquent, le Père céleste nous paraît doublement fécond. Il l'est premièrement par nature, et par là il engendre son Fils naturel ; il l'est, secondement par amour, et c'est ce qui fait naître les adoptifs. Mais après que nous avons vu que ces deux fécondités différentes sont en Dieu comme dans leur source, voyons si nous pouvons découvrir qu'elles soient communiquées à Marie : je vous prie, renouvelez vos attentions.

Et déjà, il (1) semble qu'elle participe, en quelque manière, à la fécondité naturelle, par laquelle Dieu engendre son Fils. Car d'où vient, ô très-sainte Vierge, que vous êtes mère du Fils de Dieu même? est-ce votre fécondité propre qui vous donne cette vertu? Non, dit-elle, c'est Dieu qui l'a fait, et c'est l'ouvrage de sa puissance : *Fecit mihi magna qui potens est* (*Luc.*, I, 49). Elle n'est donc pas mère de ce Fils par sa propre fécondité. Au contraire, ne voyons-nous pas, fidèles, qu'elle se condamne elle-même à une stérilité bienheureuse, par cette ferme résolution de garder sa pureté virginale? *Quomodo fiet istud* (*Ibid.*, 34)? Comment cela se pourra-t-il faire? puis-je bien concevoir un fils, moi qui ai résolu de demeurer vierge? Si donc elle confesse sa stérilité, de quelle sorte devient-elle mère, et encore mère du Fils du Très-Haut? Ecoutez ce que lui dit l'ange : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* (*Ibid.*) : La vertu du Très-Haut vous couvrira toute. Pénétrons le sens de cette parole. Sans doute le Saint-Esprit nous veut faire entendre que la fécondité du Père céleste se communiquant à Marie, elle sera mère du Fils de Dieu même ; et c'est pourquoi l'ange, après avoir dit que la vertu du Très-Haut l'environnera, il ajoute aussitôt après, ces beaux mots : *Ideoque et quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei :* Le fruit saint qui naîtra de vous, sera nommé Fils de Dieu : comme s'il avait dessein de lui dire : O sainte et divine Marie, le fruit de vos bénites entrailles sera appelé le Fils du Très-Haut; parce que vous l'engendrerez, non par votre fécondité naturelle, mais par une bienheureuse participation de la fécondité du Père éternel, qui sera répandue sur vous.

N'admirez-vous pas, chrétiens, cette dignité de Marie? Toutefois encore ce n'est pas assez qu'elle soit associée au Père éternel, comme mère de son Fils unique : celui qui lui donne son propre Fils, qu'il engendre par sa nature, lui refusera-t-il les enfants qu'il adopte par sa charité? et s'il veut bien lui communiquer sa fécondité naturelle, afin qu'elle soit mère de Jésus-Christ, ne doit-il pas, pour achever son ouvrage, lui donner libéralement la fécondité de son amour, pour être mère de tous ses membres? Et c'est pour cela, chrétiens, que mon Evangile m'appelle

(1) Est évident.

au Calvaire ; c'est là que je vois la très-sainte Vierge, s'unissant, devant son cher Fils, à l'amour fécond du Père éternel. Ah! qui pourrait ne s'attendrir pas à la vue d'un si beau spectacle ?

Il est vrai qu'on ne peut assez admirer cette immense charité par laquelle il nous choisit pour enfants ; car, comme remarque admirablement l'incomparable saint Augustin, nous voyons que parmi les hommes l'adoption n'a jamais lieu que lorsqu'on ne peut plus espérer d'avoir de véritables enfants (*De Consens. Evang. lib.* II, *c.* 3, *t.* III, *part.* II, *pag.* 29). Alors, quand la nature n'en peut plus donner, les hommes ont trouvé le secret de s'en faire par leur amour ; tellement que cet amour, qui adopte, n'est établi que pour venir au secours et pour suppléer au défaut de la nature qui manque. Mais il n'est pas ainsi de notre grand Dieu ; il a engendré dans l'éternité un Fils qui est égal à lui-même, qui fait les délices de son cœur, qui rassasie parfaitement son amour comme il épuise sa fécondité. D'où vient donc qu'ayant un Fils si parfait, il ne laisse pas de nous adopter? Ce n'est pas l'indigence qui l'y oblige, mais les richesses immenses de sa charité. C'est la fécondité infinie d'un amour inépuisable et surabondant qui fait qu'il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin des co-héritiers à ce bien-aimé de son cœur. O amour! ô miséricorde! Mais il passe encore plus loin.

Non-seulement il joint à son propre Fils des enfants qu'il adopte par miséricorde ; mais il livre son propre Fils à la mort, pour faire naître les adoptifs ; c'est ainsi que sa charité est féconde. Nouvelle sorte de fécondité : pour produire, il faut qu'il détruise ; pour engendrer les adoptifs, il faut qu'il donne le véritable. Et ce n'est pas moi qui le dis, c'est Jésus qui me l'enseigne dans son Evangile : *Dieu a tant aimé le monde*, dit-il, *qu'il a donné son Fils unique, afin que ceux qui croient ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle* (*Joan.*, III, 16). Ne voyez-vous pas, chrétiens, qu'il donne son propre Fils à la mort, pour faire vivre les enfants d'adoption, et que cette même charité du Père, qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère ?

Mais après avoir contemplé la charité infinie de Dieu, jetez maintenant les yeux sur Marie, et voyez comme elle se joint à l'amour fécond du Père éternel ; car pourquoi son Fils l'a-t-il appelée à ce spectacle d'inhumanité? Est-ce pour lui percer le cœur et lui déchirer les entrailles? Faut-il que ses yeux maternels soient frappés de ce triste objet, et qu'elle voie couler devant elle, par tant de cruelles blessures, un sang qui lui est si cher? n'y a-t-il pas de la dureté de ne lui épargner pas cette peine? Chrétiens, ne le croyez pas, et comprenez un si grand mystère. Il fallait qu'elle se joignît à l'amour du Père éternel; et que, pour sauver les pécheurs, ils livrassent leur commun Fils, d'un commun accord, au supplice, si bien qu'il me

semble que j'entends Marie, qui parle ainsi au Père éternel d'un cœur tout ensemble ouvert et serré; serré par une extrême douleur, mais ouvert en même temps au salut des hommes, par la sainte dilatation de la charité : Puisque vous le voulez, ô mon Dieu! dit-elle, je consens à cette mort ignominieuse, à laquelle vous abandonnez le Sauveur. Vous le condamnez, j'y souscris : vous voulez sauver les pécheurs par la mort de notre fils innocent; qu'il meure afin que les hommes vivent. Voyez, mes frères, comme elle s'unit à l'amour fécond du Père éternel ; mais admirez qu'en ce même temps elle reçoit aussi sa fécondité. « Femme, dit Jésus, voilà votre fils ». Son amour lui ôte un Fils bien-aimé, son amour lui en rend un autre; et en la personne de ce seul disciple, elle devient, par la charité, l'Eve de la nouvelle alliance et la mère féconde de tous les fidèles; car qui ne voit ici un amour de mère? Donnerait-elle pour nous son cher Fils, si elle ne nous aimait comme ses enfants? Que reste-t-il donc maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour, et qu'au lieu du Fils qu'elle perd, elle en trouve un en chacun de nous?

Mais il me semble que vous me dites : Quel échange nous conseillez-vous, et que rendrons-nous à Marie? Quoi! des hommes mortels pour un Dieu! des pécheurs pour un Jésus-Christ! Est-ce ainsi qu'il nous faut réparer sa perte? Non, ce n'est pas là ma pensée. C'est un Jésus-Christ qu'elle donne, rendons-lui un Jésus-Christ en nous-mêmes, et faisons revivre en nos âmes ce Fils qu'elle perd pour l'amour de nous. Je sais bien que Dieu le lui a rendu glorieux, ressuscité, immortel; mais encore qu'elle le possède en sa gloire, elle ne laisse pas, chrétiens, de le chercher encore dans tous les fidèles. Soyons donc chastes et pudiques, et Marie reconnaîtra Jésus-Christ en nous. Soyons humbles et obéissants, comme Jésus l'a été jusqu'à la mort; ayons des cœurs tendres et des mains ouvertes pour les pauvres et les misérables; oublions toutes les injures comme Jésus les a oubliées, jusqu'à laver dans son propre sang, même les crimes de ses bourreaux. Quelle sera la joie de Marie, quand elle verra vivre Jésus-Christ en nous : dans nos âmes par la charité, dans nos corps par la continence, sur les yeux mêmes et sur les visages, par la retenue, par la modestie et par la simplicité chrétienne! C'est alors que reconnaissant en nous Jésus-Christ, par la pratique exacte de son Evangile, ses entrailles seront émues de cette vive représentation de son bien-aimé; et touchée jusque dans le cœur de cette sainte conformité, elle croira aimer Jésus-Christ en nous, et elle répandra sur nous toutes les douceurs de son affection maternelle. En est-ce assez pour nous faire voir qu'elle est notre mère par la charité, et pour nous donner un amour de fils? Que si nous ne sommes pas encore attendris, si le lait de son amour maternel ne suffit pas pour nous amollir, et qu'il faille du sang et des souffrances pour briser la dureté de nos cœurs; en voici, je vous en prépare, et c'est ma seconde partie, où vous verrez les douleurs amères et les tristes gémissements parmi lesquels elle nous engendre.

SECOND POINT.

Saint Jean nous représente la très-sainte Vierge, au chapitre douzième de l'Apocalypse, par une excellente figure. *Il parut*, dit-il, *un grand signe aux cieux, une femme environnée du soleil, qui avait la lune à ses pieds, et la tête couronnée d'étoiles, et qui allait enfanter un fils* (*Apoc.*, XII, 1): Saint Augustin nous assure, dans le livre du Symbole aux catéchumènes, que cette femme de l'Apocalypse, c'est la bienheureuse Marie, et on le pourrait aisément prouver par plusieurs raisons convaincantes (*Serm.* IV, *de Symb. ad catech.*, *cap.* 1, *tom.* VI, *pag.* 575). Mais une parole du texte sacré semble s'opposer à cette pensée; car cette femme mystérieuse nous est représentée en ce lieu dans les douleurs de l'enfantement. Elle criait, dit saint Jean, et elle était tourmentée pour enfanter : *Clamabat parturiens, et cruciabatur ut pareret* (*Apoc.*, XII, 2). Que dirons-nous ici, chrétiens? Cette femme ainsi tourmentée peut-elle être la très-sainte Vierge? Avouerons-nous à nos hérétiques que Marie a été sujette à la malédiction de toutes les mères qui mettent leurs enfants au monde, au milieu des gémissements et des cris? Au contraire, ne savons-nous pas qu'elle a enfanté sans douleur, comme elle a conçu sans corruption? Quel est donc le sens de saint Jean, dans cet enfantement douloureux qu'il attribue à la sainte Vierge? et comment démêlerons-nous ces contrariétés apparentes?

C'est le mystère que je vous prêche, c'est la vérité que je vous annonce. Nous devons entendre, mes frères, qu'il y a deux enfantements en Marie : elle a enfanté Jésus-Christ, elle a enfanté les fidèles, c'est-à-dire, elle a enfanté l'Innocent, elle a enfanté les pécheurs; elle enfante l'Innocent sans peine, mais il fallait qu'elle enfantât les pécheurs parmi les tourments et les cris : c'est pourquoi je vois dans mon évangile qu'elle les enfante à la croix, ayant le cœur rempli d'amertume, et saisi de douleur, le visage noyé de ses larmes. Et voici la raison de tout ce mystère, que je vous prie de bien pénétrer pour l'édification de vos âmes.

Puisque, ainsi que nous l'avons dit, les fidèles devaient renaître de l'amour du Père éternel et des souffrances de son cher Fils, afin que la divine Marie fût la mère du peuple nouveau, il fallait qu'elle fût unie non-seulement à l'amour fécond par lequel le Père nous a adoptés, mais encore aux cruels supplices par lesquels le Fils nous engendre; car, n'était-il pas nécessaire que l'Eve de la nouvelle alliance fût associée au nouvel Adam? Et de là vient que vous la voyez affligée au pied de la croix; afin que, de même que la première Eve a goûté autrefois sous l'arbre, avec son époux désobéissant, la douceur empoisonnée du fruit défendu, ainsi, l'Eve de mon Evangile s'approchât de la croix

de Jésus, pour goûter avec lui toute l'amertume de cet arbre mystérieux. Mais mettons ce raisonnement dans un plus grand jour, et posons, pour premier principe, que c'était la volonté du Sauveur des âmes, que toute sa fécondité fût dans ses souffrances. C'est lui-même qui me l'apprend, lorsqu'il se compare dans son Evangile à ce merveilleux grain de froment, qui se multiplie en tombant par terre, et devient fécond par sa mort : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet: si autem mortuum fuerit, multum fructum affert* (*Joan.*, XII, 24) : Si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits.

En effet, tous les mystères du Sauveur Jésus sont une chute continuelle. Il est tombé du ciel en la terre, de son trône dans une crèche ; de la bassesse de sa naissance, il est tombé par divers degrés aux misères qui ont affligé sa vie ; de là il a été abaissé jusqu'à l'ignominie de la croix ; de la croix il est tombé au sépulcre, et c'est là que finit sa chute ; parce qu'il ne pouvait descendre plus bas. Aussi n'est-il pas plutôt arrivé à ce dernier anéantissement, qu'il a commencé de montrer sa force ; et ce germe d'immortalité qu'il tenait caché en lui-même, sous l'infirmité de sa chair, s'étant développé par sa mort, on a vu ce grain de froment se multiplier avec abondance, et donner partout des enfants à Dieu. D'où je tire cette conséquence infaillible, que cette fécondité bienheureuse par laquelle il nous engendre à son Père, est dans sa mort et dans ses souffrances. Venez donc, divine Marie, venez à la croix de votre cher Fils, afin que votre amour maternel vous unisse à ces souffrances fécondes, par lesquelles il nous régénère.

Qui pourrait vous exprimer, chrétiens, cette sainte correspondance qui fait ressentir à Marie toutes les douleurs de son Fils ? Elle voyait cet unique et ce bien-aimé attaché à un bois infâme, qui étendait ses bras tout sanglants à un peuple incrédule et impitoyable ; ses yeux meurtris inhumainement et sa face (1) devenue hideuse. Quelle était l'émotion du sang maternel, en voyant le sang de ce Fils qui se débordait avec violence de ses veines cruellement déchirées ? Saint Basile de Séleucie, voyant la Chananée aux pieds du Sauveur et lui faisant sa triste prière en ces mots : *Fils de David, ayez pitié de moi, car ma fille est tourmentée par le démon* (*Matt.*, XV, 22), paraphrase ainsi ces paroles : « Ayez pitié de moi, car ma fille souffre, je suis tourmentée en sa personne ; à elle la souffrance, à moi l'affliction ; le démon la frappe, et la nature me frappe moi-même ; je ressens tous ses coups en mon cœur, et tous les traits de la fureur de Satan passent par elle jusque sur moi-même » (*Orat.* XX, *in Chanan.*). Voyez la force de la nature et de l'affection maternelle ! Mais comme le divin Jésus surpasse infiniment tous les fils, la douleur des mères communes

(1) Défigurée.

est une image imparfaite de celle qui perce le cœur de Marie. Son affliction est comme une mer, dans laquelle son âme est tout abîmée ; et par là, vous voyez comme elle est unie aux souffrances de son cher Fils, puisqu'elle a le cœur percé de ses clous, et blessé de toutes ses plaies.

Mais admirez la suite de tout ce mystère : c'est au milieu de ces douleurs excessives, c'est dans cette désolation par laquelle elle entre en société des supplices et de la croix de Jésus, que son Fils l'associe aussi à sa fécondité bienheureuse. *Femme*, lui dit-il, *voilà votre fils!* Femme qui souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec moi ; soyez mère de ceux que j'engendre par mon sang et par mes blessures. Qui pourrait vous dire, fidèles, quel fut l'effet de cette parole ? Elle gémissait au pied de la croix, et la force de la douleur l'avait presque rendue insensible ; mais aussitôt qu'elle entendit cette voix mourante du dernier adieu de son Fils, ses sentiments furent réveillés par cette nouvelle blessure ; il n'y eut goutte de sang en son cœur, qui ne fût aussitôt émue, et toutes ses entrailles furent renversées. Femme, voilà votre fils ! *Ecce filius tuus* (*Joan.*, XIX, 26). Quoi ! un autre en votre place, un autre pour vous ! Quel adieu dites-vous, ô mon Fils ! Est-ce ainsi que vous consolez votre mère ? Ainsi, cette parole la tue, et pour accomplir le mystère, cette même parole la rend féconde.

Il me souvient ici, chrétiens, de ces mères infortunées à qui on déchire les entrailles pour en arracher leurs enfants, et (1) qui meurent pour les mettre au monde. C'est ainsi, ô bienheureuse Marie, que vous enfantez les fidèles ; c'est par le cœur que vous enfantez, puisque, ainsi que nous avons dit, vous engendrez par la charité. Ces paroles de votre Fils, qui étaient son dernier adieu, entrèrent dans votre cœur comme un glaive tranchant, et y portèrent jusqu'au fond avec une douleur excessive, un amour de mère pour tous les fidèles : ainsi l'on peut dire que vous nous avez enfantés d'un cœur déchiré par la violence d'une affliction sans mesure. Et lorsque nous paraissons devant vous, pour vous appeler notre mère, vous vous souvenez de ces mots sacrés, par lesquels Jésus-Christ vous établit dans cette qualité ; de sorte que vos entrailles s'émeuvent sur nous, comme sur les enfants de votre douleur.

Souvenons-nous donc, chrétiens, que nous sommes enfants de Marie, et que c'est à la croix qu'elle nous engendre. Méditons ces belles paroles que nous adresse l'Ecclésiastique : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris* (*Eccli.*, VII, 29) : N'oublie pas les gémissements de ta mère. Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie jamais les gémissements de cette mère si charitable : *Ne obliviscaris gemitus.* Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite

(1) Les mettre au monde par violence.

voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta mère ; souviens-toi des pleurs de Marie et des incroyables douleurs qui ont déchiré (1) son âme au calvaire. Misérable, que veux-tu faire? Veux-tu élever encore une croix pour y attacher Jésus-Christ? Veux-tu faire voir à Marie son Fils crucifié encore une fois, couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds (2), à ses yeux, le sang du Nouveau Testament, et, par un si triste spectacle, rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel?

Ah! mes frères, ne le faisons pas. Souvenons-nous des pleurs de Marie, souvenons-nous des gémissements, parmi lesquels elle nous engendre ; c'est assez qu'elle ait souffert une fois, ne renouvelons pas ses douleurs. Au contraire, expions nos fautes par l'exercice de la pénitence ; songeons que nous sommes enfants de douleurs, et que les plaisirs ne sont pas pour nous. Jésus-Christ nous enfante en mourant, Marie est notre mère par l'affliction ; et nous engendrant de la sorte, tous deux nous consacrent à la pénitence. Ceux qui aiment la pénitence sont les vrais enfants de Marie ; car où a-t-elle trouvé ses enfants? Les a-t-elle trouvés parmi les plaisirs, dans la pompe, dans les grandeurs et dans les délices du monde? Non, ce n'est pas là qu'elle les rencontre ; elle les trouve avec Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ souffrant ; elle les trouve au pied de la croix, se crucifiant avec lui, s'arrosant de son divin sang, et buvant l'amour des souffrances aux sources sanglantes de ses blessures. Tels sont les enfants de Marie. Ah! mes frères, nous n'en sommes pas, nous ne sommes pas de ce nombre. Nous ne respirons que l'amour du monde, son éclat, son repos et sa liberté ; liberté fausse et imaginaire, par laquelle nous nous trouvons engagés à la damnation éternelle.

Mais, ô bienheureuse Marie! nous espérons que, par vos prières, nous éviterons tous ces maux qui menacent notre impénitence. Faites donc, Mère charitable, que nous aimions le Père céleste qui nous adopte par son amour, et ce Rédempteur miséricordieux qui nous engendre par ses souffrances ; faites que nous aimions la croix de Jésus, afin que nous soyons vos enfants, afin que vous nous montriez un jour, dans le ciel, le fruit de vos bénites entrailles, et que nous jouissions avec lui de la gloire que sa bonté nous a préparée. *Amen.*

SERMON

A LA VÊTURE DE MADEMOISELLE DE BOUILLON DE CHATEAU-THIERRY (3).

Prêché aux Carmélites le 8 septembre 1668.

Trois vices de notre naissance : leurs funestes effets. Servitude dans laquelle tombent les pécheurs, en contentant leurs passions criminelles. Dans quel péril se jettent ceux qui s'abandonnent sans réserve à toutes les choses qui leur sont permises. Lois et contraintes auxquelles se soumet la vie religieuse, pour réprimer la liberté de pécher : sagesse des précautions qu'elle prend. Combien la chasteté est délicate, et l'humilité timide. Amour que les vierges chrétiennes doivent avoir pour la retraite, le silence et la vie cachée. Mépris qu'elles sont obligées de faire de la gloire. Discours aux reines.

Oportet vos nasci denuo.

Il faut que vous naissiez encore une fois (*Joan.*, III, 7).

Ce qui doit imposer silence et confondre éternellement ceux dont le cœur se laisse emporter à la gloire de leur extraction, c'est l'obligation de renaître ; et de quelque grandeur qu'ils se vantent, ils seront forcés d'avouer qu'il y a toujours beaucoup de bassesse dans leur première naissance, puisqu'il n'est rien de plus nécessaire que de se renouveler par une seconde. La véritable noblesse est celle que l'on reçoit en naissant de Dieu. Aussi l'Eglise ne célèbre pas la nativité de Marie à cause qu'elle a tiré son origine d'une longue suite de rois, mais à cause qu'elle a apporté la grâce, en naissant en grâce, et qu'elle est née fille du Père céleste.

Mesdames, vous verrez aujourd'hui une de vos plus illustres sujettes qui, touchée de ces sentiments, se dépouillera devant vous des honneurs que sa naissance lui donne. Ce spectacle est digne de Vos Majestés ; et après (1) ces cérémonies magnifiques dans lesquelles on a étalé toutes les pompes du monde, il est juste qu'elles assistent à celles où l'on apprend à les mépriser. Elles viennent ici dans cette pensée, dans laquelle je dois les entretenir, pour ne pas frustrer leur attente. Que si la loi que m'impose cette cérémonie particulière m'empêche de m'appliquer au sujet commun que l'Eglise traite en ce jour, qui est la Nativité de Marie, par la crainte d'envelopper des matières si vastes et si différentes, j'espère que Vos Majestés me le pardonneront facilement ; et je me promets que la sainte Vierge ne m'en accordera pas moins son secours, que je lui demande humblement par les paroles de l'ange, en lui disant : *Ave, Maria.*

Enfermer dans (2) un lieu de captivité une jeune personne innocente ; soumettre à des pratiques austères et à une vie rigoureuse un corps tendre et délicat ; cacher dans une nuit éternelle une lumière éclatante, que la cour aurait vue briller dans les plus hauts rangs et dans les places les plus élevées ; ce sont trois choses extraordinaires que l'Eglise va faire aujourd'hui ; et cette illustre compagnie est assemblée en ce lieu pour ce grand spectacle.

Qui vous oblige, ma sœur ; car le ministère que j'exerce ne me permet pas de vous appeler autrement, et je dois oublier, aussi

(1) Percé.
(2) Devant elle.
(3) Elle était l'aînée des deux sœurs du comte de Bouillon, et a été appelée, dans le cloître, sœur Emilie de la Passion.

(1) La reine régnante avait fait son entrée dans Paris le 26 août de cette année, ce qui avait occasionné beaucoup de fêtes et de réjouissances.
(2) Une prison.

bien que vous, toutes les autres qualités qui vous sont dues; qui vous oblige donc à vous imposer un joug si pesant, et à entreprendre contre vous-même, c'est-à-dire contre votre liberté, en vous rendant captive dans cette clôture; contre le repos de votre vie, en embrassant tant d'austérités; contre votre propre grandeur, en vous jetant pour toujours dans cette retraite profonde, si éloignée de l'éclat du siècle et de toutes les pompes de la terre? J'entends ce que répond votre cœur, et il faut que je le dise à ces grandes reines et à toute cette audience. Vous voulez vous renouveler en Notre-Seigneur, dans cette bienheureuse journée de la naissance de la sainte Vierge; vous voulez renaître par la grâce pour commencer une vie nouvelle, qui n'ait plus rien de commun avec la nature; et pour cela ces grands changements sont absolument nécessaires.

Et en effet, chrétiens, nous apportons au monde, en naissant, une liberté indocile qui affecte l'indépendance, une molle délicatesse qui nous fait soupirer après les plaisirs, un vain désir de paraître qui nous épanche au dehors et nous rend ennemis de toute retraite (1). Ce sont trois vices communs de notre naissance, et plus elle est illustre, plus ils sont enracinés dans le fond des cœurs. Car qui ne sait que la dignité (2) entretient cette fantaisie d'indépendance, que ce tendre amour des plaisirs est flatté par une nourriture délicate; et enfin que cet esprit de grandeur fait que le désir de paraître s'emporte ordinairement aux plus grands excès.

Il faut renaître, ma sœur, et réformer aujourd'hui ces inclinations dangereuses: *Oportet vos nasci denuo.* Cet amour de l'indépendance, d'où naissent tous les désordres de notre vie, porte l'âme à ne suivre que ses volontés, et dans ce mouvement elle s'égare. Cette délicatesse flatteuse la pousse à chercher le plaisir, et dans cette recherche elle se corrompt. Ce vain désir de paraître la jette tout entière au dehors, et dans cet épanchement elle se dissipe. La vie religieuse, que vous embrassez, oppose à ces trois désordres des remèdes forts et infaillibles. Il est vrai qu'elle vous contraint; mais, en vous contraignant, elle vous règle: elle vous mortifie, je le confesse; mais, en vous mortifiant, elle vous (3) purifie: enfin elle vous retire et vous cache; mais, en vous cachant, elle vous recueille et vous renferme avec Jésus-Christ. O contrainte, ô vie pénitente, ô sainte et bienheureuse obscurité! je ne m'étonne plus si l'on vous aime et si l'on quitte, pour l'amour de vous, toutes les espérances du monde. Mais j'espère qu'on vous aimera beaucoup davantage, quand j'aurai expliqué toutes vos beautés dans la suite de ce discours, par une doctrine solide et évangélique, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

J'entrerai d'abord en matière, pour abréger ce discours; et afin de vous faire voir, par des raisons évidentes, que pour régler notre liberté il est nécessaire de la contraindre, je remarquerai, avant toutes choses, deux sortes de libertés déréglées: l'une ne se prescrit aucunes limites, et transgresse hardiment la loi: l'autre reconnaît bien qu'il y a des bornes; et quoiqu'elle ne veuille point aller au delà, elle prétend aller jusqu'au bout et user de tout son pouvoir. C'est-à-dire, pour m'expliquer en termes plus clairs, que l'une se propose pour son objet toutes les choses permises; l'autre s'étend encore plus loin et s'emporte jusqu'à celles qui sont défendues. Ces deux espèces de liberté sont fort usitées dans le monde, et je vois paraître dans l'une et dans l'autre un secret désir d'indépendance. Il se découvre visiblement dans celui qui passe par-dessus la loi, et méprise ses ordonnances. En effet, il montre bien, ce superbe, qu'il ne peut souffrir aucun joug; et c'est pourquoi le Saint-Esprit lui parle en ces termes par la bouche de Jérémie: *A sæculo confregisti jugum meum; rupisti vincula mea, et dixisti: Non serviam* (*Jer.*, II, 20): Tu as brisé le joug que je t'imposais; tu as rompu mes liens, et tu as dit en ton cœur, d'un ton de mutin et d'opiniâtre: Non, je ne servirai pas. Qui ne voit que ce téméraire (1) ne reconnaît plus aucun souverain, et qu'il prétend manifestement à l'indépendance? Mais quoique l'autre, dont j'ai parlé, qui n'exerce sa liberté qu'en usant de tous ses droits, et en la promenant généralement, si je puis parler de la sorte, dans toutes les choses permises, n'égale pas la rébellion de celui-ci; néanmoins il est véritable qu'il (2) le suit de près: car s'étendant aussi loin qu'il peut, s'il ne secoue pas le joug tout ouvertement, il montre qu'il le porte avec peine; et s'avançant ainsi à l'extrémité, où il semble ne s'arrêter qu'à regret, il donne sujet de penser qu'il n'y a plus que la seule crainte qui l'empêche de passer outre. Telles sont les deux espèces de liberté que j'avais à vous proposer, et il m'est aisé de vous faire voir que l'une et l'autre sont fort déréglées.

Et premièrement, chrétiens, pour ce qui regarde ce pécheur superbe qui méprise la loi de Dieu, son désordre, trop manifeste, ne doit pas être convaincu par un long discours, et je n'ai aussi qu'un mot à lui dire, que j'ai appris de saint Augustin. Il avait aimé autrefois cette liberté des pécheurs; mais il sentit bientôt dans la suite qu'elle l'engageait à la servitude; parce que, nous dit-il luimême, en faisant ce que je voulais, j'arrivais où je ne voulais pas: *Volens*, *quo nollem perveneram* (*Conf.*, *lib.* VIII, *c.* 5, *t.* I, *pag.* 149). Que veut dire ce saint évêque; et se peut-il faire, mes sœurs, qu'en se laissant aller où l'on veut, l'on arrive où l'on ne veut pas? Il n'est que trop véritable, et c'est le malheureux précipice où se perdent tous les pécheurs. Ils contentent leurs mauvais désirs et leurs passions criminelles: ils se

(1) Nous naissons tous avec ces trois vices; et plus la naissance est relevée.
(2) Nourrit cet esprit.
(3) Epure.

(1) Ne veut plus connaître.
(2) En approche.

réjouissent, ils font ce qu'ils veulent. Voilà une image de liberté qui les trompe; mais la souveraine puissance de celui contre lequel ils se soulèvent ne leur permet pas de jouir longtemps de leur liberté licencieuse : car en faisant ce qu'ils aiment, ils attirent nécessairement ce qu'ils fuient, la damnation, la peine éternelle, une dure nécessité qui les rend captifs du péché et qui les dévoue à la vengeance divine. Voilà une véritable servitude que leur aveuglement leur cache. Cesse donc, ô sujet rebelle, de te glorifier de ta liberté, que tu ne peux pas soutenir contre le Souverain que tu offenses; mais reconnais au contraire que tu forges toi-même tes fers par l'usage de ta liberté dissolue ; que tu mets un poids de fer sur ta tête, que tu ne peux plus secouer; et que tu (1) te jettes toi-même dans la servitude, pour avoir voulu étendre (2), sans mesure, la folle prétention de ta (3) vaine et chimérique indépendance : telle est la condition malheureuse du pécheur.

Après avoir parlé au pécheur rebelle, qui ose faire ce qu'on lui défend, maintenant adressons-nous à celui qui s'imagine être en sûreté, en faisant tout ce qui est permis; et tâchons de lui faire entendre que, s'il n'est pas encore engagé au mal, il est bien avant dans le péril. Car en s'abandonnant sans réserve à toutes les choses qui lui sont permises, qu'il est à craindre, mes sœurs, qu'il ne se laisse aisément tomber à celles qui sont défendues! Et en voici la raison en peu de paroles, que je vous prie de méditer attentivement. C'est qu'encore que la vertu, prise en elle-même, soit infiniment éloignée du vice; néanmoins il faut confesser, à la honte de notre nature, que les limites s'en touchent de près dans le penchant de nos affections, et que la chute en est bien aisée. C'est pourquoi il importe pour notre salut que notre âme ne jouisse pas de toute la liberté qui lui est permise, de peur qu'elle ne s'emporte jusqu'à la licence et qu'elle ne passe facilement au delà des bornes, quand il ne lui restera plus qu'une si légère démarche. L'expérience nous le fait connaître : de là vient que nous lisons dans les saintes lettres, que Job, voulant régler ses pensées, commence à traiter avec ses yeux : *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem* (*Job*, XXXI, 1). Il arrête des regards qui pourraient être innocents, pour empêcher des (4) pensées qui apparemment seraient criminelles : si ses yeux n'y sont pas encore obligés assez clairement par la loi de Dieu, il les y engage par traité exprès; *Pepigi fœdus :* parce qu'en effet, chrétiens, celui qui prend sa course (5) avec tant d'ardeur, dans cette vaste carrière des choses licites, doit craindre qu'étant sur le bord, il ne puisse plus retenir ses pas; qu'il ne soit emporté plus loin qu'il ne pense, ou par le penchant du chemin, ou par (6) l'impétuosité

(1) T'engages.
(2) Trop loin.
(3) Fausse.
(4) Désirs.
(5) Si fortement.
(6) La violence.

de son mouvement; et qu'enfin il ne lui arrive ce qu'a dit de lui-même le grand saint Paulin : *Quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat* (*Ad Sever.*, *Ep.* XXX, *n.* 3, *pag.* 186) : (1) Je m'emporte au delà de ce que je dois, pendant que je ne prends aucun soin de me modérer en ce que je puis.

Illustre épouse de Jésus-Christ, la vie religieuse que vous embrassez suit une conduite plus sûre : elle s'impose mille lois et mille contraintes dans le sentier de la loi de Dieu : elle se fait encore de nouvelles bornes, où elle prend plaisir de se resserrer. Vous perdrez, je le confesse, ma sœur, quelque partie de votre liberté, au milieu de tant d'observances de la discipline religieuse ; mais si vous savez bien entendre quelle liberté vous perdez, vous verrez que cette perte est avantageuse. En effet, nous sommes trop libres; trop libres à nous porter au péché, trop libres à nous jeter dans la grande voie, qui mène les âmes à la perdition. Qui nous donnera que nous puissions perdre cette partie malheureuse de notre liberté par laquelle nous nous dévoyons? O liberté dangereuse, que ne puis-je te retrancher de mon franc arbitre! Que ne puis-je m'imposer moi-même cette heureuse nécessité de ne pécher pas! Mais il ne faut pas l'espérer durant cette vie. Cette liberté glorieuse de ne pouvoir plus servir au péché, c'est la récompense des saints, c'est la félicité des bienheureux. Tant que nous vivrons dans ce lieu d'exil, nous aurons toujours à combattre cette liberté de pécher. Que faites-vous, mes très-chères sœurs, et que fait la vie religieuse? Elle voudrait pouvoir s'arracher cette liberté de mal faire; mais comme elle voit qu'il est impossible, elle la bride du moins, autant qu'il se peut; elle la serre de près par une discipline sévère : de peur qu'elle ne s'égare dans les choses qui sont défendues, elle entreprend de se les retrancher toutes, jusqu'à celles qui sont permises, et se réduit, (2) autant qu'elle peut, à celles qui sont nécessaires. Telle est la vie des carmélites.

Que cette clôture est rigoureuse! que ces grilles sont inaccessibles, et qu'elles menacent étrangement tous ceux qui approchent! C'est une sage précaution de la vie régulière et religieuse, qui détourne bien loin les occasions, pour s'empêcher, s'il se peut, de pouvoir jamais servir au péché. Elle est bien aise d'être observée; elle cherche des supérieurs qui la veillent; elle veut qu'on la conduise de l'œil, qu'on la mène, pour ainsi dire, toujours par la main; afin de se laisser moins de liberté de s'écarter de la droite voie; et elle a raison de ne craindre pas que ces salutaires contraintes soient contraires à la liberté véritable. Ce n'est pas s'opposer à un fleuve que de faire des levées, que d'élever des quais sur ses rives, pour empêcher qu'il ne se déborde et ne perde ses eaux dans la campagne; au contraire c'est lui don-

(1) Je fais plus que je ne dois.
(2) Simplement.

ner le moyen de couler plus doucement dans son lit. Celui-là seulement s'oppose à son cours, qui bâtit une digue au milieu, pour rompre le fil de son eau. Ainsi ce n'est pas perdre sa liberté que de lui donner des bornes deçà et delà, pour empêcher qu'elle ne s'égare; c'est la dresser plus (1) assurément à la voie qu'elle doit tenir. Par une telle précaution, on ne la gêne pas; mais on la conduit. Ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent, qui la détournent de son cours naturel; c'est-à-dire, qui l'empêchent d'aller à son Dieu : de sorte que la vie religieuse, qui travaille avec tant de soin à vous aplanir cette voie, travaille par conséquent à vous rendre libre. J'ai eu raison de vous dire que ses contraintes ne doivent pas vous être importunes, puisqu'elle ne vous contraint que pour vous régler; et la clôture que vous embrassez n'est pas une prison où votre liberté soit opprimée, mais un asile fortifié où elle se défend avec vigueur contre les déréglements du péché. Si ses contraintes sont si fructueuses, parce qu'elles dirigent votre liberté, ses mortifications ne le sont pas moins, parce qu'elles épurent vos affections; et c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si les sages instituteurs de la vie religieuse et retirée ont trouvé nécessaire de l'accompagner de plusieurs pratiques sévères, pour mortifier les sens et les appétits : c'est qu'ils ont vu que nos passions et ce tendre amour des plaisirs tenaient notre âme captive par des douceurs pernicieuses, qu'ils ont voulu corriger par une amertume salutaire. Et afin que vous entendiez combien cette conduite est admirable, considérez avec moi une doctrine excellente de saint Augustin.

Il nous apprend qu'il y a en nous deux sortes de maux : il y a en nous des maux qui nous plaisent, et il y a des maux qui nous affligent. Qu'il y ait des maux qui nous affligent, ah ! nous l'éprouvons toujours. Les maladies, la perte des biens, les douleurs d'esprit et de corps, tant d'autres misères qui nous environnent, ne sont-ce pas des maux qui nous affligent ? Mais il y en a aussi qui nous plaisent, et ce sont les plus dangereux. Par exemple l'ambition déréglée, la douceur cruelle de la vengeance, l'amour désordonné des plaisirs, ce sont des maux et de très-grands maux : mais ce sont des maux qui nous plaisent; parce que ce sont des maux qui nous flattent. Il y a donc des maux qui nous blessent, et ce sont ceux-là, dit saint Augustin, qu'il faut que la patience supporte; et il y a des maux qui nous flattent, et ce sont ceux-là, dit le même saint, qu'il faut que la tempérance modère : *Alia mala sunt quæ per patientiam sustinemus, alia quæ per continentiam refrenamus* (*Cont. Jul.*, *l.* V, *cap.* 5, *t.* X, *pag.* 640).

Au milieu de ces maux divers, dont nous devons supporter les uns, dont nous devons (2) réprimer les autres, et que nous devons surmonter les uns et les autres, chrétiens, quelle misère est la nôtre ! O Dieu, permettez-moi de m'en plaindre : *Usquequo, Domine, usquequo oblivisceris me in finem* (*Ps.* XII, 1)? Jusqu'à quand, ô Seigneur, nous oublierez-vous dans cet abîme de calamités ? jusqu'à quand détournerez-vous votre face de dessus les enfants d'Adam, pour n'avoir point pitié de leurs maladies ? *Avertis faciem tuam in finem ?* Jusqu'à quand, jusqu'à quand, Seigneur, me sentirai-je toujours accablé de maux, qui remplissent mon cœur de douleur, et mon esprit de fâcheuses irrésolutions? *Quamdiu ponam consilia in animamea, dolorem in corde meo per diem* (*Ibid.*)? Mais s'il ne vous plaît pas, ô mon Dieu, de me délivrer de ces maux, qui me blessent et qui m'affligent, exemptez-moi du moins de ces autres maux ; je veux dire, des maux qui m'enchantent, des maux qui m'endorment, qui me contraignent de recourir à vous ; de peur de m'endormir dans la mort : *Illumina oculos meos, ne umquam obdormiam in morte* (*Ibid.*, 4). N'est-ce pas assez, ô Seigneur, que nous soyons (1) accablés de tant de misères, qui font trembler nos sens, qui donnent de l'horreur à nos esprits ? Pourquoi faut-il qu'il y ait des maux qui nous trompent par une belle apparence, des maux que nous prenions pour des biens, qui nous plaisent et que nous aimions ? Est-ce que ce n'est pas assez d'être misérables? faut-il, pour surcroît de malheur, que nous nous plaisions en notre misère, pour perdre à jamais l'envie d'en sortir ? « Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps mort»? *Infelix homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus* (*Rom.*, VII, 24)? Ecoute la réponse, homme misérable; ce sera la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur : *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum* (*Ibid.*, 25).

Mais admire l'ordre qu'il tient pour ta guérison. Il est vrai que tu éprouves deux sortes de maux : les uns qui piquent, les autres qui flattent; mais Dieu a disposé, par sa Providence, que les uns servissent de remède aux autres; je veux dire que les maux qui blessent servent pour modérer ceux qui plaisent; les douleurs, pour corriger les passions; les afflictions de la vie, pour nous dégoûter des vaines douceurs, et étourdir le sentiment des plaisirs mortels. C'est ainsi que Dieu se conduit envers ses enfants, pour purifier leurs affections. *Impinguatus est dilectus et recalcitravit* (*Deut.*, XXXII, 15). Son bien-aimé s'est engraissé, et il a regimbé contre lui. Dieu l'a frappé, dit l'Ecriture, et il s'est remis dans son devoir, et il l'a cherché dès le matin : *Cum occideret eos quærebant eum, et revertebantur, et diluculo veniebant ad eum* (*Ps.* LXXVII, 34): Lorsqu'il les faisait mourir, ils le cherchaient et se hâtaient de revenir à lui.

Telle est la conduite de Dieu; c'est ainsi qu'il nous guérit de nos passions; et c'est sur cette sage conduite que la vie religieuse a réglé la sienne. Peut-elle suivre un plus

(1) Certainement.
(2) Modérer.

(1) Pressés.

grand exemple? peut-elle se proposer un plus beau modèle? Elle entreprend de guérir les âmes par la méthode infaillible de ce souverain médecin. Elle châtie le corps avec saint Paul (I *Cor.*, IX, 17); elle réduit en servitude le corps par les saintes austérités de la pénitence, pour le rendre parfaitement soumis à l'esprit. Que cette méthode est salutaire! Car, ma sœur, je vous en conjure, jetez encore un peu les yeux sur le monde, pendant que vous y êtes encore; voyez les déréglements de ceux qui (1) l'aiment; voyez les excès criminels où leurs passions les emportent. Ah! je vois que le spectacle de tant de péchés fait horreur à votre innocence. Mais quelle est la cause de tous ces désordres? C'est sans doute qu'ils ne songent point à donner des bornes à leurs passions : au contraire, ils les traitent délicatement; ils attisent ce feu, et ses ardeurs s'accroissent jusqu'à l'infini : ils nourrissent ces bêtes farouches, et ils n'en peuvent plus dompter la fureur; ils flattent en eux-mêmes l'amour des plaisirs; (2) et ils le rendent invincible par leurs complaisances.

Mes sœurs, que votre conduite est bien plus réglée! Bien loin de donner des armes à cet ennemi, vous l'affaiblissez tous les jours par les veilles, par l'abstinence et par l'oraison; vous tenez le corps sous le joug, comme un esclave (3) rebelle et opiniâtre. J'avoue que la nature souffre beaucoup dans cette (4) vie pénitente; mais ne vous plaignez pas de cette conduite: cette peine est un remède; cette rigueur qu'on tient à votre égard est un régime. C'est ainsi qu'il vous faut traiter, ô enfants de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite. Cette convoitise qui vous attire; ces maux trompeurs dont je vous parlais, qui ne vous blessent qu'en vous flattant, demandent nécessairement cette médecine. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger : il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens, où il est dangereux de se plaire trop. Si ces remèdes vous semblent durs, « Ils s'excusent, dit Tertullien, des maux qu'ils font par l'utilité qu'ils vous apportent : *Emolumento curationis, offensam sui excusant* (*De Pœnit.*, *n.* 10, *p.* 147). Soumettez-vous, ma sœur, puisqu'il plaît à Dieu de vous appeler à ce salutaire régime. Commencez en aujourd'hui l'épreuve avec la bénédiction de l'Eglise; embrassez de tout votre cœur ces austérités fructueuses qui, ôtant tout le goût aux plaisirs des sens, purifieront votre intelligence, pour sentir plus vivement les chastes voluptés de l'esprit. En combattant ainsi votre corps, vous épurerez vos affections, vous remporterez la victoire. Mais de peur que vous ne vous enfliez par ces grands succès, accoutumez-vous à l'humilité, par l'amour de la vie cachée : c'est ma dernière partie.

(1) Le suivent.
(2) En deviennent enfin les esclaves par.
(3) Indocile.
(4) Contrainte.

TROISIÈME POINT.

Il ne sera pas dit, chrétiens, qu'en ce jour, dédié à la sainte Vierge, elle soit passée sous silence; et la cérémonie qui nous assemble en ce lieu, m'ayant fait porter ailleurs mes pensées dans le reste de ce discours, je me suis du moins réservé de vous la proposer dans ce dernier point comme le modèle de la vie cachée. Combien elle a vécu solitaire! combien elle a été soigneuse de se retirer! Vous le pouvez juger aisément par le peu que nous savons de sa sainte vie; et les actions particulières (1) de cette vierge incomparable ne seraient pas, comme elles sont, si fort inconnues, si l'amour de la retraite ne les avait couvertes d'un voile sacré, et n'en avait fait un mystère. Qui vous a poussée, ô divine Vierge, à vous cacher si profondément? Qui vous a inspiré un si grand amour de cette obscurité mystérieuse, dans laquelle votre vie est enveloppée? Je pense, pour moi, chrétiens, que ç'a été sa pudeur. Et afin que vous entendiez quelle est cette pudeur merveilleuse dont la sainte Vierge nous donne l'exemple, je remarquerai en peu de paroles qu'il y en a de deux sortes. Si la chasteté a sa pudeur, l'humilité a aussi la sienne. Ces deux vertus chrétiennes ont cela de commun entre elles, que toutes deux craignent les regards; elles croient toutes deux perdre quelque chose de leur intégrité et de leur force, quand elles s'abandonnent à la vue des hommes : et c'est pourquoi toutes deux aiment la retraite, et embrassent la vie cachée.

Pour ce qui regarde la chasteté, je ne puis mieux vous exprimer combien elle y est délicate que par ces beaux mots de Tertullien : *Vera et tota et pura virginitas nil magis timet quam semetipsam; etiam feminarum oculos pati non vult* (*De Virg. veland.*, *n.* 15, *pag.* 202) : La virginité, nous dit-il, quand elle est entière et parfaite, *vera et tota et pura*, ne craint rien tant qu'elle-même; telle est sa délicatesse, qu'elle appréhende même les yeux des femmes : *Etiam feminarum oculos non vult* (*Matth.*, VI, 6, 3). C'est pourquoi elle se cache avec soin, se réservant tout entière aux regards de Dieu, qui sont les seuls qu'elle ne craint pas. Voilà le portrait au naturel de la pudeur virginale. Mais celle de l'humilité n'est ni moins tendre ni moins délicate : au contraire, elle semble encore plus timide; elle ferme la porte sur soi pour n'être point vue, selon le précepte de l'Evangile; elle ne craint pas seulement les regards des autres, mais encore elle appréhende les siens; elle cache à la gauche ce que fait la droite, et elle se retire tellement en Dieu, qu'elle ne se voit pas elle-même. C'est pourquoi saint Paul nous la représente dans une posture admirable : Oubliant, dit-il, ce qui est derrière, et s'étendant au-devant de toute sa force : *Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens me ipsum* (*Philip.*, III, 13). C'est la vraie posture de l'humilité, qui porte ses regards bien loin devant soi, par la crainte qu'elle a de se voir

(1) D'une personne si considérable.

soi-même, et qui considère toujours ce qui reste à faire, pour n'être jamais flattée de ce qu'elle a fait. Puisqu'elle se cache à sa propre vue, jugez de là, chrétiens, combien les regards des autres (1) peuvent offenser sa modestie.

Ces vérités étant supposées, venons maintenant à la sainte Vierge. Si vous la voyez retirée, aimant le secret et la solitude, si peu accoutumée à la vue des hommes, qu'elle est même troublée à l'abord d'un ange, c'est la pudeur de la chasteté qui lui donne cette retenue. Car les vierges, dit saint Bernard, qui sont vraiment vierges, ne sont jamais sans inquiétude, sachant qu'elles portent un trésor céleste dans un fragile vaisseau de terre; ou si les corps des vierges, purifiés et ennoblis par la chasteté, méritent un nom plus noble, mettons que ce soit un cristal : il est toujours une matière fragile : *Thesaurum in vasis fictilibus* (II *Cor.*, IV, 7). C'est pourquoi elles se tiennent sur leurs gardes, pour éviter ce qui est à craindre; toujours elles craignent où toutes choses sont en sûreté : *Ut timenda caveant, etiam tuta pertimescunt* (*S. Bern.*, *Sup. Missus est*, *Hom.* III, *n.* 9, *t.* I, *pag.* 747); et appréhendant partout des embûches, elles se font un rempart du silence, du recueillement et de la retraite. Belle et admirable leçon pour toutes les filles chrétiennes, mais leçon peu pratiquée de nos jours, où, bien loin d'aimer la retraite, elles ont peine à trouver des places assez éminentes pour se mettre en vue. Qui pourrait raconter tous les artifices dont elles se servent pour attirer les regards? et encore quels sont ces regards? et puis-je en parler dans cette chaire? Non : c'est assez de vous dire que les regards qui leur plaisent ne sont pas des regards indifférents; ce sont de ces regards ardents et avides qui boivent à longs traits sur leurs visages tout le poison qu'elles ont préparé pour les cœurs. Ce sont ces regards qu'elles aiment.

Mais n'entrons pas plus avant dans cette matière, et contentons-nous de leur dire ce que Tertullien pense d'elles. Elles rougiront peut-être d'apprendre ce que ce grand homme ne craint pas de nous assurer, et je leur dirai, après lui, que de s'attirer de tels regards, ou même s'y exposer avec dessein, si ce n'est pas s'abandonner tout à fait, c'est du moins prostituer son visage : *Totam faciem prostituere* (*De Virg. vel.*, *n.* 17, *p.* 204). Je leur laisse à méditer cette parole, que la modestie de la chaire ne me permet pas d'exprimer dans toute sa force : aussi bien ne touche-t-elle pas celle à qui je parle. Grâces à la miséricorde divine, la vocation qu'elle embrasse la met à couvert de cette honte; elle se jette dans un monastère, où, pour exclure les regards trop hardis, on bannit éternellement les plus modestes. Courage, ma chère sœur, fortifiez-vous dans cette pensée, et entrez avec joie dans un monastère où vous trouverez le plus haut degré de la pudeur virginale, selon cette belle sentence qui semble être prononcée pour les carmélites, et qu'un historien ecclésiastique a recueillie de la bouche du grand saint Martin : que le triomphe de la modestie et la dernière perfection de l'honnêteté dans votre sexe, c'est de ne se laisser jamais voir : *Prima virtus et consummata victoria est non videri* (*Sulp. Sev.*, *Dial.* II, *n.* 12, *pag.* 545, *edit. Amstel.*, *an.* 1665).

(1) Doivent.

Si la pudeur de la chasteté doit vous faire aimer la retraite, celle de l'humilité vous y oblige beaucoup davantage : c'est ce qu'il faut encore montrer, en un mot, par l'exemple de la sainte Vierge. Lorsque toute la Judée accourt à son Fils, étonnée de ses prédications et de ses miracles, elle ne se mêle pas dans ses actions éclatantes, elle demeure enfermée dans sa maison, et depuis le temps bienheureux de la manifestation de Jésus-Christ, à peine paraît-elle une ou deux fois dans tout l'Evangile. Au reste, durant trente années qu'elle le possède toute seule, elle ne se vante pas d'un si grand bonheur; elle garde partout le silence, et nous voyons bien dans l'histoire sainte qu'elle écoute attentivement ce qui se disait de son Fils, qu'elle l'admire en elle-même, qu'elle le médite en son cœur; mais nous ne lisons pas qu'elle en parle, si ce n'est à sa cousine, sainte Elisabeth, à laquelle elle ne pouvait se cacher, parce qu'il a plu au Saint-Esprit de lui révéler le mystère.

Ne voyez-vous pas, chrétiens, cette pudeur de l'humilité, qui se sent comme violée par les regards et par les louanges des hommes? Imitez un si grand exemple, et croyez que, pour plaire à l'Epoux céleste, vous ne pouvez jamais être trop cachés; que si vous en demandez la raison, je vous dirai, en peu de paroles, qu'il est un amant jaloux. Il est ordinaire aux jaloux de cacher soigneusement ce qu'ils aiment, afin de le réserver tout entier à leur cœur avide, que le moindre soupçon de partage offense à l'extrémité. Jésus, votre amant, est jaloux d'une jalousie extraordinaire : car il n'est pas seulement jaloux si vous avez pour les autres quelque complaisance, mais il est si sévère et si délicat, qu'il se pique si vous en avez pour vous-même. *Si la droite fait quelque bien, que la gauche*, dit-il, *ne le sache pas* (*Matth.*, VI, 3). Il demande tout votre amour pour lui seul, et tellement pour lui seul, que vous-même, tant il est jaloux, ne devez point entrer dans ce partage. Pour satisfaire à sa jalousie, vous ne sauriez vous chercher, ma sœur, une trop profonde retraite. Cachez-vous avec Jésus-Christ dans la sainte obscurité de cette clôture; et pour être entièrement selon son cœur, arrachez du vôtre, jusqu'à la racine, tout le désir de paraître et de plaire au monde.

Un auteur profane a écrit, au rapport de saint Augustin, que les grands et les puissants de la terre, et pour user de son mot, les princes, c'est-à-dire les personnes de votre naissance et de votre rang, devaient être nourries par la gloire : *Principem civitatis alendum esse gloria* (*De Civit. Dei*, *lib.* V, *cap.* 13, *t.* VII, *p.* 130). Et moi, au contraire, je vous dis, ma sœur, que le mépris de la gloire

doit être votre nourriture, que vous devez effacer de votre mémoire toutes les marques de grandeur; et, afin que vous commenciez à les oublier, je ne vous parlerai plus ni des titres illustres qui sont si bien dus à la grandeur de votre maison, ni des avantages glorieux de votre naissance. Je n'ignore pas néanmoins que j'en pourrais parler plus librement à une personne qui les quitte et qui les foule aux pieds, et qu'on peut en discourir de la sorte pour en inspirer le mépris. Mais cette manière détournée d'en parler en les rabaissant ne me semble pas encore assez pure pour la prise d'habit d'une carmélite. Il est des passions délicates que l'on réveille non-seulement quand on les chatouille, mais encore quand on les pique et quand on les choque : il vaut mieux les laisser dormir éternellement et qu'il ne s'en parle jamais, parce qu'on ne peut les rabaisser de la sorte sans en rappeler les idées. Ainsi l'on imprime insensiblement ce que l'on voulait effacer, et l'on réveille quelquefois la vanité qu'on pensait détruire.

Aussi ai-je remarqué dans les saintes Lettres que l'Esprit de Dieu, qui les a dictées, parle aux épouses de Jésus-Christ des avantages de la naissance avec une précaution admirable. Il ne les avertit pas seulement de les mépriser, il veut qu'elles en perdent jusqu'au souvenir : *Ecoutez, ma fille, et voyez, et oubliez votre peuple et la maison de votre père* (*Psal.* XLIV, 11) : nous montrant par cette parole que le remède le plus efficace contre ces douces pensées, qui flattent l'ambition et la vanité dans la partie la plus délicate et la plus sensible, c'est de n'y faire plus de réflexion et de les ensevelir, s'il se peut, dans un oubli éternel.

Pratiquez cette leçon salutaire, et si vous jetez les yeux sur ceux dont vous tenez la naissance, que ce soit pour contempler leurs vertus; que ce soit pour considérer cette conversion admirable où tous les intérêts politiques cédèrent à la force de la vérité, et furent sacrifiés si visiblement à la gloire de la religion; que ce soit pour vous (1) fortifier dans la piété par l'exemple de cette héroïne chrétienne qui vous a donné plus que la naissance, et qui n'aurait (2) rien désiré avec tant d'ardeur sur la terre que de vous voir aujourd'hui renaître, s'il avait plu à la Providence qu'elle eût été présente à cette action. Mais que dis-je? elle la voit du plus haut des cieux, et si la félicité dont elle y jouit est capable de recevoir de l'accroissement, vous la comblez d'une joie nouvelle. Suivez sa dévotion exemplaire; et comme Dieu l'a choisie pour remettre la vraie foi dans votre maison, tâchez d'achever un si grand ouvrage. Vous savez, ma sœur, ce que je veux dire, et quelque illustre que soit cette assemblée, on ne s'aperçoit que trop de ce qui lui manque. Dieu veuille que, l'année prochaine, la compagnie (3) soit complète, que ce grand et invincible courage se laisse vaincre une fois, et qu'après avoir tant servi, il travaille enfin pour lui-même. Votre exemple lui peut faire voir que le Saint-Esprit agit dans l'Eglise avec une efficace extraordinaire, et du moins sera-t-il forcé d'avouer que, dans le lieu où il est, il ne se verra jamais un tel sacrifice.

(1) Apprendre la.
(2) Ne pourrait avoir de plus grande joie.
(3) Cérémonie.

Mais il est temps, ma sœur, de vous le laisser accomplir; votre piété s'ennuie de porter si longtemps les livrées du monde et les marques de sa vanité. J'entends que vous soupirez après cet heureux habit que l'Eglise va bénir pour vous. Vous aurez cet honneur extraordinaire de le recevoir par les mains de cet illustre prélat qui représente ici, par sa charge, la majesté du siége apostolique, et qui en soutient si bien la grandeur par ses vertus éminentes. J'ose dire qu'il vous devait cet office : il fallait que Rome, où vous êtes née, s'intéressât par ce moyen à l'exemple de piété que vous donnez à Paris. Entrez donc dans cette clôture avec la sainte bénédiction de ce très-digne archevêque : mais souvenez-vous éternellement que, dès le premier pas que vous y ferez, vous devez renoncer de tout votre cœur jusqu'au moindre désir de paraître, et prendre pour votre partage la sainte et mystérieuse obscurité en laquelle il a plu à Notre-Seigneur que sa divine mère fût enveloppée

Madame, la grandeur qui vous environne empêche sans doute Votre Majesté de goûter cette vie cachée, qui est si agréable aux yeux de Dieu, et qui nous unit si saintement au Sauveur des âmes. Votre gloire, déjà élevée si haut, a reçu encore un nouvel éclat, où nos expressions ne peuvent atteindre. Car qui pourrait dire, madame, combien il est glorieux d'avoir contribué, avec tant de force, à pacifier éternellement ces deux puissantes maisons qui semblent ne se pouvoir quitter, tant elles se sont souvent embrassées; qui semblaient ne se pouvoir joindre, tant elles se sont souvent désunies, et que nous voyons maintenant réconciliées par cet admirable traité qui nous promet enfin la paix immuable; parce que jamais il ne s'en est fait où le présent ait été réglé par des décisions plus tranchantes, ni où l'avenir ait été prévu avec des précautions plus sages : tant a été pénétrant ce noble génie que Votre Majesté nous a conservé, par une si constante et si charitable prévoyance, comme l'instrument nécessaire pour achever un si grand ouvrage.

Mais, madame, que dirai-je maintenant de vous ? et que trouverai-je dans cet univers qui égale Votre Majesté? Que peut-on s'imaginer de plus grand que d'être l'épouse chérie du premier monarque du monde, qui s'est arrêté pour l'amour de vous au milieu de ses victoires, et qui, vous ayant préférée à tant de conquêtes infaillibles, ne laisse pas de confesser qu'encore ne vous a-t-il pas assez achetée?

Parmi tant de gloire, mesdames, ce que j'appréhende pour Vos Majestés, c'est que vous n'ayez point assez de part à l'humiliation de Jésus-Christ. C'est ce qui vous

doit obliger de vous retirer souvent avec Dieu, de vous dépouiller à ses pieds de toute cette magnificence royale, qui aussi bien ne paraît rien à ses yeux, et là, de vous couvrir humblement la face de la sainte confusion de la pénitence. C'est trop flatter les grands que de leur persuader qu'ils sont impeccables : au contraire, il faut qu'ils entendent que leur condition relevée leur apporte ce mal nécessaire, que leurs fautes ne peuvent presque être médiocres. Dans la vue de tant de périls, Vos Majestés, mesdames, doivent s'humilier profondément. Tous les peuples vous admireront, tous les peuples loueront vos vertus dans toute l'étendue de leurs cœurs. Vous seules vous vous accuserez ; vous seules vous vous confondrez devant Dieu, et vous participerez, par ce moyen, aux opprobres de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire que je vous souhaite éternelle. *Amen.*

SERMON

POUR UNE VÊTURE.

Prêché aux nouvelles catholiques.

De quelle manière l'homme peut se revêtir de Jésus-Christ. Combien étonnant l'anéantissement du Verbe : précieux avantages que nous en recueillons. D'où vient, ces hommes ont-ils tant de peine à modérer leurs désirs. Résistance qu'ils opposent aux leçons que Jésus-Christ leur a données pour les réformer : son exemple infiniment propre à confondre leur liberté licencieuse. Caractères de la vraie liberté. Comment la voie étroite est-elle une voie large. Utilité des contraintes de la vie religieuse. Epreuve nécessaire, pour ne pas s'y engager témérairement. Vertus dont doit être ornée une véritable religieuse.

Induimini Dominum Jesum Christum.

Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*Rom.*, XIII, 14).

Ne vous persuadez pas, ma très-chère sœur, que la cérémonie de ce jour ne soit qu'un simple changement d'habit. Une telle cérémonie ne mériterait pas d'être sanctifiée par la parole de Dieu, et l'Eglise, notre sainte mère, ne voudrait pas employer ses ministres à une chose de si peu d'importance. Mais comme vous quittez un habit que le siècle tâche de rendre honorable par le luxe et par les vanités, afin d'en prendre un autre, qui tire tout son ornement de la modestie et de la pudeur, ainsi devez-vous penser qu'il faut vous dépouiller aujourd'hui du vieil homme et de ses convoitises ; afin de vous revêtir du nouveau, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ, créé selon la volonté de Dieu, comme dit l'Apôtre aux Ephésiens : *Induite novum hominem, qui secundum Deum creatus est* (*Ephes.*, IV, 24). C'est à quoi vous exhorte saint Paul, dans le texte allégué ; et encore que cette parole s'adresse généralement à tous les fidèles, il me semble que c'est à vous qu'il parle en particulier et qu'il vous dit avec sa charité ordinaire : Revêtez-vous, ma sœur, de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Induimini Dominum nostrum Jesum Christum.* C'est ici la bienheureuse journée en laquelle le Fils de Dieu se fit homme, afin de nous faire des dieux. Réjouissez-vous donc en Notre-Seigneur, et revêtez-vous de celui qui a daigné aujourd'hui se revêtir de notre nature.

Peut-être vous me demanderez de quelle sorte cela se peut faire, et comment l'homme se peut revêtir de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? C'est ce que je tâcherai de vous exposer, avec l'assistance divine, par une méthode facile et familière. Mais ne pensez pas, ma très-chère sœur, que j'ose me promettre, de ma propre suffisance, l'explication d'un si haut mystère. Je ne suis ni assez téméraire pour l'entreprendre, ni assez intelligent pour l'exécuter. A Dieu ne plaise que, dans cette chaire, je vous propose une autre doctrine que celle de l'Evangile ! J'irai sous la conduite du grand apôtre saint Paul, qui sera notre prédicateur. Voici de quelle sorte ce saint personnage parle dans son Epître aux Philippiens : Ayez, dit-il, mes frères, ayez cette même affection en vous-mêmes, qui a été en Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu* (*Philip.*, II, 5) : c'est-à-dire, prenez les sentiments du Sauveur ; soyez tous envers lui comme il a été envers vous ; que ce qu'il a fait pour votre salut soit le modèle et la règle de ce que vous devez faire pour son service : ainsi vous serez revêtus du Sauveur, quand vous serez imitateurs de sa charité. Considérons donc quels ont été les sentiments du Fils de Dieu dans le mystère de l'Incarnation ; et après imprimons les mêmes pensées en nous-mêmes, et nous serons revêtus de Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon le commandement de l'Apôtre. C'est le précis de cet entretien : Dieu le fasse fructifier, par sa grâce, à l'édification de nos âmes.

PREMIER POINT.

Qui dit Dieu, dit un océan infini de toute perfection : tous ses attributs divins sont sans bornes et sans limites. Son immensité passe tous les lieux, son éternité domine sur tous les temps : les siècles ne sont rien devant lui ; ils sont comme le jour d'hier qui est passé et ne peut plus revenir : *Tamquam dies hesterna quæ præteriit,* chantait le prophète David (*Ps.* LXXXIX, 4). Si vous demandez ce qu'il est, il est impossible qu'on vous réponde. Il est ; personne n'en peut douter, et c'est aussi tout ce qu'on en peut dire : *Je suis celui qui est, c'est celui qui est qui te parle* (*Exod.*, III, 14), disait-il autrefois à Moïse. Je suis ; n'en demande pas davantage : c'est parce qu'il est impossible de définir ni de limiter ce qu'il est. Il n'est rien de ce que vous voyez ; parce qu'il est le Dieu et le Créateur de tout ce que vous voyez : il est tout ce que vous voyez, parce qu'il enferme tout dans son essence infinie. Elle est une et indivisible ; mais il n'y a aucune multitude qui puisse jamais égaler cette unité admirable. Auprès de cette unité toutes les créatures disparaissent et s'évanouissent dans le néant. Ce que je viens de vous dire, fidèles, et ce qu'il est impossible que je vous explique, c'est le Dieu que nous ado-

rons, loué et glorifié aux siècles des siècles. Voilà ce qu'est le Fils de Dieu par nature; voyons, je vous prie, ce qu'il est devenu par miséricorde et par grâce.

Certes, je vous l'avoue, chrétiens, quand j'entends cette trompette, ou plutôt ce tonnerre de l'Evangile, ainsi que l'appellent les Pères : *In principio erat Verbum* (*Joan.*, I, 1) : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. C'est lui qui était en Dieu au commencement; toutes choses ont été faites par lui; en lui était la vie; quand j'entends, dis-je, ces choses, mon âme demeure étonnée d'une telle magnificence. Mais, lorsque passant plus loin dans la lecture de cet Evangile, je vois que ce Verbe a été fait chair : *Et Verbum caro factum est* (*Joan.*, I, 14), je ne suis pas moins surpris d'un si grand anéantissement. O Dieu, dis-je incontinent en moi-même, qui l'eût jamais pu croire, qu'un commencement si majestueux dût avoir une fin qui semble si méprisable, et que d'une telle grandeur on dût jamais tomber dans une telle bassesse? Et toutefois, ma très-chère sœur, c'est ce que le Fils de Dieu, touché d'amour pour notre nature, a fait dans la plénitude des temps. Cette immensité, dont je vous parlais, s'est comme renfermée dans les entrailles d'une sainte Vierge. L'infini est devenu un enfant; l'Eternel s'est soumis à la loi des temps. Les hommes ont vu l'heure de sa mort, après avoir compté le premier jour de sa vie. Ainsi a-t-il plu à notre grand Dieu de faire voir sa toute-puissance, en élevant à la dignité la plus haute la chose du monde la plus vile et la plus infirme.

Considérez ceci, chrétiens : je vous ai représenté la nature divine en bégayant, je l'avoue; et que pouvais-je faire autre chose? mais enfin je vous l'ai, en quelque sorte, représentée dans sa grande et vaste étendue, sans bornes et sans limites; et dans l'Incarnation elle s'est comme raccourcie; *Verbum breviatum* (*Rom.*, IX, 28. 7), parole mise en abrégé. Elle s'est comme épuisée et anéantie, ainsi que parle saint Paul; non pas qu'elle ait rien perdu de ses qualités naturelles; elle n'est pas capable de changement; elle s'est communiquée à nous, sans être diminuée en elle-même. Mais enfin elle s'est unie à notre misérable nature, elle s'est chargée de notre néant, elle a pris sur soi nos infirmités. *Le Fils de Dieu égal à son Père, étant en la forme de Dieu, a pris la forme d'esclave* (*Philip.*, II, 6, 7). Et cela, qu'est-ce autre chose, sinon se prescrire certaines bornes, sinon s'abaisser et s'anéantir? N'est-ce pas, en quelque sorte, se dépouiller de sa majesté, pour se revêtir de notre faiblesse? C'est ce que nous enseigne l'Apôtre, dans le texte que j'ai allégué de l'Epître aux Philippiens. O bonté incroyable de notre Dieu! ô amour ineffable pour notre nature, qui porte le Fils du Dieu vivant à s'unir si étroitement avec nous, dont la vie n'est qu'une langueur et une défaillance continuelle!

Mais qu'est-il arrivé, chrétiens, de cette profonde humiliation? Comprenez, s'il vous plaît, ce que je veux dire. Ah! quand le Fils de Dieu est venu au monde, Dieu n'était presque point connu sur la terre, bien que la connaissance de Dieu soit la vie éternelle. Le Fils de Dieu, prêchant les vérités de son Père, *a manifesté son nom aux hommes* (*Joan.*, XVII, 6); ce sont ses propres paroles, et après son ascension triomphante, il a envoyé ses disciples, qui, parcourant tout le monde, ont ramené les peuples à la connaissance du Créateur. De tous les endroits de la terre, les fidèles se sont assemblés pour adorer le vrai Dieu, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; s'assemblant de la sorte, ils se sont unis à cet Homme-Dieu, qui est mort pour l'amour de nous; et par ce moyen ils sont devenus, non-seulement les amis, mais les membres de Jésus-Christ, ainsi que l'enseigne saint Paul (*Ephes.*, V, 30).

Et comment pourrais-je vous dire, mes frères, combien cette sainte union nous a été profitable? Quel bonheur à nous autres, pauvres mortels, d'être unis si étroitement à la sainte humanité de Jésus, qui est pleine de la nature divine! car c'est par ce moyen que toutes les grâces découlent sur nous. Nous unissant au Fils de Dieu selon ce qu'il s'est fait pour l'amour de nous, c'est-à-dire, selon la chair qu'il a prise de nous, nous entrons en société de la nature divine, nous participons, en quelque sorte, à la divinité; parce que nous sommes en Dieu, et Dieu en nous; et c'est la nouvelle alliance que Dieu a contractée avec nous par Notre-Seigneur Jésus-Christ. *J'habiterai en eux*, dit le Seigneur par la bouche de son prophète, *et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple* (*Levit.*, XXVI, 12). C'est pourquoi l'Apôtre nous avertit que nous sommes remplis de l'esprit de Dieu, et que nos corps et nos âmes sont les temples du Dieu vivant (I *Cor.*, III, 16; VI, 19). Dieu donc habitant en nous, comme il est un feu consumant, ainsi que parle l'Ecriture divine (*Deut.*, IV, 4), il nous change et nous transforme en soi-même par une opération ineffable et toute-puissante, jusqu'à ce qu'étant parvenus à la gloire, où il nous appelle, *Nous serons semblables à lui*, dit le bien-aimé disciple; *parce que nous le verrons comme il est* (I *Joan.*, III, 2) : et alors arrivera ce que dit l'apôtre saint Paul, que, tout ce qu'il y a en nous de mortel et de défectueux étant dissipé par l'esprit de Dieu, nous serons tout resplendissants de l'éclat de sa majesté divine, et Dieu sera tout en tous : *Erit Deus omnia in omnibus* (I *Cor.*, XV, 53; *Ibid.*, 28). O joie et consolation des justes et des gens de bien!

Ce que je viens de vous dire, mes frères, c'est la pure Ecriture sainte. Si Dieu est tout en tous, sa gloire s'étendra sur tous les fidèles : la divinité se répandra en quelque sorte sur nous; et bien qu'elle ne soit pas accrue en soi-même, parce qu'on ne peut lui rien ajouter, toutefois elle sera en quelque façon dilatée par la manifestation de son nom. Et c'est ce qui a fait dire au prophète que Dieu étendra ses ailes sur nous; et ailleurs, qu'il marchera au milieu de nous :

Inambulabo inter eos (*Isai.*, VIII; 8); voulant signifier par ces termes que Dieu se dilatera en nous et sur nous par l'opération de sa grâce et par la communication de sa gloire (II *Cor.*, VI, 16). Mais cette dilatation, permettez-moi de parler de la sorte, se fait par le Fils de Dieu incarné, ainsi que nous l'avons fait voir. Et, fidèles, vous le savez, s'il y a quelqu'un sur la terre qui attende aucune grâce de Dieu, autrement que par les mérites du Verbe fait chair, c'est un impie, c'est un sacrilége, qui renverse les Ecritures divines et la sainte société que Dieu a voulu avoir avec nous, par le moyen de son Fils unique.

Par où vous voyez, chrétiens, que la nature divine voulant se répandre sur nous, s'est premièrement, en quelque sorte, resserrée et anéantie en nous (*Philip.*, II, 7). Le Fils éternel du Dieu vivant, le Verbe et la Sagesse du Père, a voulu que sa divinité tout entière fût revêtue et chargée d'un corps mortel, où il semblait qu'elle fût rétrécie, selon l'expression de l'Apôtre, et de là il l'a répandue sur tous les fidèles. L'humiliation est cause de l'exaltation. Cette amplitude, cette dilatation, dont je viens de vous parler, je ne sais si je me fais bien entendre, elle est venue en suite de cet anéantissement, c'est le dessein du Fils de Dieu lorsqu'il s'est fait chair pour l'amour de nous. Que reste-t-il maintenant, sinon de vous exhorter avec l'apôtre saint Paul : Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Induimini Dominum Jesum Christum* (*Rom.*, XIII, 14). Et comment nous en revêtirons-nous? Ayez le même sentiment en vous-mêmes qu'avait le Sauveur Jésus : *Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu* (*Philip.*, II, 5) : c'est ce qu'il me reste à vous exposer.

SECOND POINT.

Retenez ce que je viens de vous dire, parce que tout ce discours, si je ne me trompe, n'a qu'une même suite de raisonnement; et comme toutes les parties s'entretiennent, elles demandent une attention plus exacte.

Quand on enseigne aux hommes qu'il faut modérer leurs désirs, qu'il faut se retrancher et se restreindre; que ce leur est une dure parole! Nous sommes nés, tous tant que nous sommes, dans une puissante inclination de faire ce qu'il nous plaît. Nous sommes jaloux de notre liberté, disons-nous, et nous mettons cette liberté à vivre comme bon nous semble, sans gêne et sans contrainte; c'est là tout le plaisir et toute la douceur de la vie. Parlez à un avare, dites-lui qu'il est temps de donner quelques bornes à ce désir insatiable d'amasser toujours; il ne comprend pas ce que vous lui dites : sa passion n'est pas satisfaite; c'est un abîme sans fin, qui ne dit jamais : C'est assez. Dites à un jeune ambitieux, qui, dans l'ardeur d'un âge bouillant, ne respire que les grands honneurs, qu'il faut mépriser les honneurs, et qu'il faut se réduire à ce que Dieu voudra ordonner de sa vie et de sa fortune : ah ! la fâcheuse sentence! Ainsi en est-il de nos autres désirs. Nous avons tous cela de mauvais, que toutes nos convoitises sont infinies; et cela vient du déréglement de notre esprit, qui n'est pas capable de prendre ses mesures bien justes, ni de vouloir les choses modérément. Nous sommes véhéments dans tous nos désirs : s'il y en a quelques-uns peut-être dont nous nous départons aisément, nous avons nos passions dominantes, sur lesquelles nous ne souffrons pas qu'on nous choque : nous nous plaignons incontinent qu'on nous ôte notre repos, qu'on veut nous faire vivre dans la servitude. C'est pourquoi la vertu est si difficile et si épineuse ; parce qu'elle entreprend de nous modérer.

Qu'a fait le Fils de Dieu ? Résolu de venir au monde comme le réformateur du genre humain, il nous donne lui-même l'exemple : Je viens, dit-il, pour vous ordonner de mortifier vos appétits déréglés ; je vous défends de suivre ces vagues et impétueux désirs, auxquels vous vous laissez emporter. Gardez-vous bien de marcher dans cette voie large et délicieuse, qui vous mènerait à la mort : allez par la voie étroite, qui vous conduira au salut. Ici les hommes résistent ; impatients de contrainte, ils refusent d'obéir au Sauveur, ils veulent avoir partout leurs commodités et leurs aises. Et pourquoi, disent-ils, ô Seigneur, pourquoi nous commandez-vous de marcher dans ce sentier difficile? pourquoi contraindre si fort nos inclinations, et nous tenir éternellement dans la gêne ?

Eh! quelle est cette manie, chrétiens ? considérez le Sauveur Jésus : voyez la Divinité, qui a daigné se couvrir d'une chair humaine. Autant que sa nature l'a pu permettre, elle a restreint son immensité : un Dieu a bien voulu se soumettre aux lois qu'il avait faites pour ses créatures. Quel antre assez obscur et quelle prison assez noire égale l'obscurité des entrailles maternelles ? Et cependant ce divin enfant, qui était homme fait dès le premier moment de sa vie, à cause de la maturité de sa connaissance, s'y étant enfermé volontairement, y a passé neuf mois sans impatience. Et toi, misérable mortel, tu veux jouir d'une liberté insolente, tu ne veux souffrir aucun joug, non pas même celui de Dieu : tu demandes témérairement qu'on lâche la bride à tes désirs ! Ah ! chrétiens, ayez en vous-mêmes les sentiments du Sauveur Jésus. Ayant une étendue infinie, il s'est mis à l'étroit pour l'amour de nous ; étant en la forme de Dieu, il a pris la forme d'esclave ; étant la source de tout être, il s'est anéanti pour notre salut; et nous qui ne sommes rien, nous ne pouvons supporter la moindre contrainte pour son service ! Certes, si nous croyons véritablement ce que nous professons tous les jours, que le Fils de Dieu, pour nous donner la vie éternelle, a pris une chair humaine, notre impudence est extrême, de ne pas renoncer à notre volonté, pour nous laisser gouverner par la sienne.

Ainsi, ma très-chère sœur, revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette sainte clôture, où vous méditez de vous retirer,

est-elle plus étroite que cette prison volontaire du ventre de la sainte Vierge, où le Fils de Dieu se met aujourd'hui ? Ne portez point d'envie à celles de votre sexe qui courent deçà et delà dans le monde, éternellement occupées à rendre et à recevoir des visites. Certainement elles semblent avoir quelque sorte de liberté ; mais c'est une liberté imaginaire, qui les empêche d'être à elles-mêmes, et qui les rend esclaves de tant de diverses circonspections que la loi de la civilité et le point d'honneur ont établies dans le monde. Que si le monde a ses contraintes, que je vous loue, ma très-chère sœur, vous qui, estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre, protestez hautement de ne vouloir vous captiver que pour le Sauveur Jésus, qui, se faisant esclave pour l'amour de nous, nous a affranchis de la servitude. C'est dans cette sainte contrainte que se trouve la vraie liberté : c'est dans cette voie étroite que l'âme est dilatée par le Saint-Esprit, pour recevoir l'abondance des grâces divines. La charité de Jésus pénétrant au fond de nos âmes ne les resserre que pour les ouvrir.

Remarquez ceci, ma très-chère sœur : la voie étroite, c'est une voie large; et, bien qu'il soit vrai que les saints ont à marcher en ce monde dans un sentier étroit, ils ne laissent pas de marcher dans un chemin spacieux. En voulez-vous la preuve par les Ecritures divines? Ecoutez le prophète David : *Latum mandatum tuum nimis* (*Psal.* CXVIII, 96) : Votre commandement est extrêmement large. Que veut dire ce saint prophète? Certes, le commandement, c'est la voie par laquelle nous devons avancer. D'où vient que le Sauveur a dit : *Si tu veux parvenir à la vie, observe les commandements* (*Matth.*, XIX, 17). Les voies de Dieu et les ordonnances de Dieu, c'est la même chose dans les Ecritures : *Heureux est celui*, dit David, *qui marche dans la voie du Seigneur* (*Ps.* CXVIII, 1), c'est-à-dire, qui garde ses lois : or le commandement est large ; c'est ainsi que parle David.

Et comment est-ce donc qu'il est dit que les voies du salut sont étroites? Ah ! chrétiens, sentons en nous-mêmes ce que le Sauveur Jésus a senti. Il s'est mis à l'étroit, afin de se répandre plus abondamment : ainsi nous devons être dans une salutaire contrainte, pour donner à notre âme sa véritable étendue. Contraignons-nous en domptant nos désirs, en mortifiant notre chair; mettons-nous à l'étroit par l'exercice de la pénitence, et notre âme sera dilatée par l'inspiration de la charité. La charité élargit les voies, dit l'admirable saint Augustin : c'est elle qui dilate l'âme et qui la rend capable de recevoir Dieu (*Enar.* II, *in Ps.* XXX, *n.* 15. *t.* IV, *p.* 153). *Mon âme se dilate sur vous, ô Corinthiens* (II *Cor.*, VI, 11); vous n'êtes point à l'étroit dans mon cœur, disait l'apôtre saint Paul; c'est qu'il les aimait par une charité très-sincère. Et ailleurs le même saint Paul : *La charité de Jésus-Christ nous presse* (*Ibid.*, V, 14). Grand apôtre, si elle nous presse, comment est-ce qu'elle nous dilate? Ah! nous répondrait-il, chrétiens, plus elle nous presse, plus elle nous dilate : autant qu'elle presse nos cœurs pour en chasser les délices du monde, autant elle les dilate pour recevoir les grâces célestes et la sainte dilection.

Ainsi réjouissez-vous, ma très-chère sœur : autant que la vie à laquelle vous êtes résolue de vous préparer est difficile et contrainte, autant est-elle libre et aisée; autant qu'elle a d'incommodités selon la chair et selon les sens, autant elle abonde en esprit de divines et bienheureuses consolations. Mais si vous y voulez profiter, revêtez-vous auparavant de Notre-Seigneur Jésus-Christ; prenez les sentiments du Sauveur : il a voulu que le mystère que nous célébrons aujourd'hui fût préparé et accompli par obéissance. Si l'ange parle à Marie, c'est de la part de Dieu qu'il lui parle ; si Marie conçoit le Sauveur, elle le conçoit par l'obéissance : *Je suis la servante du Seigneur* (*Luc.*, I, 38). Cette parole de soumission a attiré le Fils de Dieu du plus haut des cieux dans ses bénites entrailles; car elle l'a conçu, non par l'opération de la chair, mais par l'opération de l'Esprit de Dieu, et le Saint-Esprit ne repose que dans les âmes obéissantes. Enfin le Verbe est descendu sur la terre ; mais il y était envoyé par son Père, et le premier acte qu'il fit, ce fut un acte d'obéissance. *Il est écrit*, dit-il au commencement du livre, *que je ferai votre volonté, ô mon Père.* Ce sont les propres paroles que l'apôtre saint Paul lui fait dire, au moment qu'il entre en ce monde : *Ingrediens mundum dicit : .... In capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (*Hebr.*, X, 5, 7).

Prenez donc les sentiments du Sauveur Jésus. Gardez-vous bien d'entrer dans ce nouveau genre de vie, si vous n'y êtes appelée de la part de Dieu. L'Eglise ne veut pas que vous vous y engagiez témérairement, et c'est pour cette raison qu'elle vous donne ce temps d'épreuve. Eprouvez quel est le bon plaisir de Dieu; étudiez-vous vous-même; consultez les personnes spirituelles. La vie à laquelle vous vous destinez est la plus calme et la plus tranquille de toutes pour celles qui sont bien appelées ; mais pour celles qui ne le sont pas il n'y a point de pareilles tempêtes : et telle que serait la témérité d'un homme qui, ne sachant ce que c'est que la navigation, se mettrait sur mer sans pilote, telle est la folie d'une créature qui embrasse la vie religieuse sans avoir la volonté de Dieu pour son guide.

Car je vous prie de considérer, ma très-chère sœur, que ce n'est pas par vos propres forces que vous pouvez accomplir les devoirs de la vie religieuse. C'est donc par l'assistance divine : et avec quelle confiance imploreriez-vous l'assistance de Dieu pour exécuter une chose, si vous l'aviez entreprise contre sa volonté? Par conséquent, songez quelle est votre vocation, et que ce soit là toute votre étude. Sachez que la perfection

de la vie chrétienne n'est pas de se jeter dans un cloître, mais de faire la volonté de Dieu ; c'est là notre nourriture, selon ce que dit le Sauveur : *Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (*Joan.*, IV, 34). Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé.

Cependant recevez des mains de la sainte Eglise le voile qu'elle vous donnera, béni par l'invocation du nom de Dieu, qui sanctifie toutes choses. Mais en même temps recevez invisiblement de l'Esprit de Dieu un voile spirituel, qui est la simplicité et la modestie : qu'elle couvre et vos yeux et votre visage ; qu'elle ne vous permette pas d'élever la vue, sinon à ces saintes montagnes d'où vous doit venir le secours. Epouse de Jésus-Christ, si quelque chose vous plaît, excepté Jésus, vous êtes une infidèle et une adultère, et votre virginité vous tourne en prostitution. Dépouillez-vous donc généreusement de l'habit du siècle ; laissez-lui sa pompe et ses vanités ; ornez votre corps et votre âme des choses qui plaisent à votre époux ; que la candeur de votre innocence soit colorée par l'ardeur du zèle et par la pudeur modeste et timide. Ce n'est que par le silence ou par des réponses d'humilité que votre bouche doit être embellie. Insérez à vos oreilles, c'est Tertullien qui vous y exhorte, insérez à vos oreilles la sainte parole de Dieu (*De cult. femin.*, *lib.* II, *n.* 13, *p.* 181) ; ayez votre âme élevée à Dieu : alors votre taille sera droite (1) et votre contenance agréable. Que toutes vos actions soient animées de la charité, et tout ce que vous ferez aura bonne grâce. C'est la seule beauté que je vous souhaite, parce que c'est la seule qui plaît au Verbe incarné, votre époux.

Et vous, mes très-chères sœurs, recevez cette jeune fille que vous avez si bien élevée. Eh ! Dieu, que pourrais-je vous dire pour votre consolation? Sans doute votre piété a déjà prévenu tous mes soins. Ah ! que le Fils de Dieu vous aura donné de douceurs en mangeant cette même chair, cette chair sainte, cette chair vivante et pleine d'esprit de vie qu'il a prise aujourd'hui pour notre salut ! Achevez votre course avec le même courage ; veillez en prières et en oraisons, et surtout, dans ces oraisons, priez pour l'ordre ecclésiastique, afin qu'il plaise à la bonté divine de nous faire selon son cœur, à la gloire de la sainte Eglise et à la confusion de ses ennemis. Certes, je ne craindrai pas de le dire, il semble que la Providence divine vous a conduites en ce lieu non sans quelque secret conseil : ces âmes, que Dieu a retirées des ténèbres de l'hérésie pour les donner à l'Eglise par votre main, en sont un témoignage évident. Heureuses mille et mille fois d'être employées au salut des âmes, pour lesquelles le Sauveur Jésus a répandu tout son sang ! Rendez à sa bonté de continuelles actions de grâces ; imprimez la crainte de Dieu dans ces âmes tendres et innocentes que l'on vous a confiées.

(1) Et vous serez dans un maintien.

Et pour vous, ma très-chère sœur (car, puisque cet entretien a commencé par vous, il faut que ce soit par vous qu'il finisse), revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; souvenez-vous toute votre vie, pour votre consolation, que vous vous êtes dédiée à l'épreuve d'une vie plus retirée et plus solitaire, le même jour que, par une bonté infinie, il s'est jeté dans une prison volontaire. N'oubliez pas aussi que cette même journée est sainte, par la mémoire de la très-pure Marie. Priez-la de vous assister par ses pieuses intercessions ; imitez sa pureté angélique et son obéissance fidèle ; dites avec elle de tout votre cœur : « Voici la servante du Seigneur ; » qu'il me soit fait selon sa parole. » Vivez, ma très-chère sœur, selon la parole de Dieu, et vous serez récompensée selon sa parole. Si vous faites selon la parole de Dieu, il vous sera fait selon sa parole. *Amen.*

SERMON

POUR LA VÊTURE D'UNE POSTULANTE BERNARDINE.

Trois espèces de captivités qui existent dans le monde : l'une par le péché, la seconde par les passions, la troisième par l'empressement des affaires. Moyens efficaces que la vie religieuse fournit dans sa discipline, ses austérités, son éloignement du monde, pour délivrer les âmes de cette triple servitude.

Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.

Vous serez vraiment libres, lorsque le Fils vous aura délivrés (*Joan.*, VIII, 36).

Encore qu'il n'y ait rien dans le monde que les hommes estiment tant que la liberté, j'ose dire qu'il n'y a rien qu'ils conçoivent moins, et ils se rendent eux-mêmes tous les jours esclaves par l'affectation de l'indépendance ; car la liberté qui nous plaît, c'est sans doute celle que nous nous donnons en suivant nos volontés propres. Et au contraire nous lisons dans notre Evangile que jamais nous ne serons libres, jusqu'à ce que le Fils de Dieu nous ait délivrés, c'est-à-dire qu'il faut être libres, non point en contentant nos désirs, mais en soumettant notre volonté à une conduite plus haute. C'est ce que le monde a peine à comprendre, et c'est ce que votre exemple nous montre aujourd'hui, ma très-chère sœur en Jésus-Christ, puisque, renonçant volontairement à la liberté de ce monde, vous venez vous présenter au Sauveur afin d'être son affranchie et tenir de lui seul votre liberté ; et vous ne refusez pour cela ni la dureté ni la contrainte de cette clôture, vous ressouvenant que Jésus, cet aimable libérateur de nos âmes, afin de nous retirer de la servitude dans laquelle nous gémissions, n'a pas (1) craint de se renfermer lui-même jusque dans les entrailles de la sainte Vierge, après que l'ange l'eut saluée par ces mots que nous lui allons encore adresser pour implorer le Saint-Esprit par son assistance : *Ave, Maria.*

Lorsque l'Eglise persécutée voyait ses enfants traînés en prison pour la cause de l'E-

(1) Eu horreur.

vangile, et que les empereurs infidèles, désespérant de les pouvoir (1) vaincre par la cruauté des supplices, tâchaient du moins de les fatiguer et (2) de les abattre par l'ennui d'une longue captivité, (3) un célèbre auteur ecclésiastique soutenait leur constance par cette pensée. Ce grand homme, c'est Tertullien, leur représentait tout le monde comme une grande prison, où ceux qui aiment les biens périssables sont captifs et chargés de chaînes durant tout le cours de leur vie. Il n'y a point, dit-il, une plus obscure prison que le monde, où tant de sortes d'erreurs éteignent la véritable lumière; ni qui contienne plus de criminels, puisqu'il y en a presque autant que d'hommes; ni de fers plus durs que les siens, puisque les âmes mêmes en sont enchaînées; ni de cachots plus remplis d'ordures, (4) par l'infection de tant de péchés et de convoitises brutales : *Majores tenebras habet mundus, quæ hominum præcordia excæcant: graviores catenas induit mundus, quæ ipsas animas hominum constringunt; pejores immunditias exspirat mundus, libidines hominum* (*Ad Mart.*, *n.* 2, *pag.* 156). Tellement, poursuivait-il, ô très-saints martyrs, que ceux qui vous (5) arrachent du milieu du monde pour vous mettre dans (6) des cachots, (7) en pensant vous rendre captifs, vous délivrent d'une captivité plus insupportable; et quelque grande que soit leur (8) fureur, ils ne vous jettent pas tant en prison qu'ils vous attirent : *Si recogitemus ipsum magis mundum carcerem esse, exisse vos e carcere, quam in carcerem introisse intelligemus.*

Permettez-moi, madame, d'appliquer à l'action de cette journée cette belle méditation de Tertullien. Cette jeune demoiselle se présente à vous pour être admise dans votre (9) clôture comme dans une prison volontaire. Ce ne sont point des persécuteurs qui l'amènent : elle vient, touchée du mépris du monde; et sachant qu'elle a une chair qui, par la corruption de notre nature, est devenue un empêchement à l'esprit, elle s'en veut rendre elle-même la persécutrice par la mortification et la pénitence. La splendeur d'une famille opulente, dont elle est sortie, n'a pas été capable de l'attirer et de la rappeler à la jouissance des biens de la terre, bien qu'elle sache qu'aux yeux des mondains un monastère est une prison. Ni vos grilles ni votre clôture ne l'étonnent pas; elle veut bien renfermer son corps, afin que son esprit soit libre à son Dieu; et elle croit, aussi bien que Tertullien, que comme le monde est une prison, en sortir c'est la liberté. Que reste-t-il donc maintenant, sinon que nous fassions parler le Fils de Dieu

(1) Effrayer.
(2) De leur faire perdre courage.
(3) Tertullien, ce célèbre prêtre de Carthage.
(4) A cause de tant de péchés et de tant de convoitises infâmes, dont il est entièrement infecté.
(5) Séparent du monde.
(6) Les prisons.
(7) Au lieu de vous rendre captifs.
(8) Malice, haine.
(9) Cloître.

même, pour la fortifier dans cette pensée, et que nous lui fassions entendre aujourd'hui que la profession religieuse, à laquelle elle va se préparer, donne la véritable liberté d'esprit aux âmes que Jésus-Christ y appelle?

Je n'ignore pas, chrétiens, que la proposition que je fais semble un paradoxe incroyable; que nous appelons liberté ce que le monde appelle contrainte. Mais pour faire paraître, en peu de paroles, la vérité que j'ai avancée, distinguons, avant toutes choses, trois espèces de captivités, dont la vie religieuse affranchit les cœurs. Et premièrement, il est assuré que le péché nous rend des esclaves; c'est ce que nous enseigne le Sauveur des âmes, lorsqu'il dit dans son Evangile : *Qui facit peccatum, servus est peccati* (*Joan.*, VIII, 34) : Celui qui fait un péché en devient l'esclave. Secondement, il n'est pas moins vrai que nos passions et nos convoitises nous jettent aussi dans la servitude; elles ont des liens secrets qui tiennent nos volontés asservies. Et n'est-ce pas cette servitude que déplore le divin Apôtre, lorsqu'il parle de cette loi qui est en nous-mêmes, qui nous contraint et qui nous captive, qui nous empêche d'aller au bien avec une liberté tout entière? *Perficere autem bonum non invenio* (*Rom.*, VII, 18). Voilà donc deux espèces de captivités : la première, par le péché; la seconde, par la convoitise. Mais il faut remarquer, en troisième lieu, que le monde nous rend esclaves d'une autre manière, par l'empressement des affaires et par tant de lois différentes de civilité et de bienséance, que la coutume introduit et que la complaisance autorise. C'est là ce qui nous dérobe le temps; c'est là ce qui nous dérobe à nous-mêmes; c'est ce qui rend notre vie tellement captive dans cette chaîne continuelle de visites, de divertissements, d'occupations qui naissent perpétuellement les unes des autres, que nous n'avons pas la liberté de penser à nous, parmi tant d'heures du meilleur temps, que nous sommes contraints de donner aux autres; et c'est, mes sœurs, cette servitude, dont saint Paul nous avertit de nous dégager, en nous adressant ces beaux mots : *Pretio empti estis; nolite fieri servi hominum* (I *Cor.*, VII, 23) : Vous êtes rachetés d'un grand prix; ne vous rendez pas esclaves des hommes; c'est-à-dire, si nous l'entendons, que nous nous délivrions du poids (1) importun de ces occupations empressées et de tant de devoirs différents où nous jettent, presque nécessairement, les lois et le commerce du monde. Parmi tant de servitudes diverses qui oppriment de toutes parts notre liberté, ne voyez-vous pas manifestement que jamais nous ne serons libres, si le Fils ne nous affranchit et si sa main ne rompt nos liens : *Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.*

Mais s'il y a quelqu'un dans l'Eglise qui puisse aujourd'hui se glorifier d'être mis en liberté par sa grâce, c'est vous, c'est vous principalement, chastes épouses du Sauveur des âmes, c'est vous que je considère comme

(1) Empêchant.

vraiment libres; parce que Dieu vous a donné des moyens certains pour vous délivrer efficacement de cette triple servitude qu'on voit dans le monde, du péché, des passions, de l'empressement. Le péché est exclu du milieu de vous, par l'ordre et la discipline religieuse ; les passions y perdent leur force, par l'exercice de la pénitence. Cet empressement éternel, où nous engagent les devoirs du monde, ne se trouve point parmi vous : parce que sa conduite y est méprisée, et que ses lois n'y sont pas reçues : ainsi l'on y peut jouir pleinement de cette liberté bienheureuse que le Fils de Dieu nous promet dans les paroles que j'ai rapportées, et c'est ce que j'espère de vous faire entendre, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Dès le commencement de mon entreprise, il me semble, ma chère sœur, qu'on me fait un secret reproche que c'est mal entendre la liberté que de la chercher dans les cloîtres au milieu de tant de contraintes et de cette austère régularité, qui, ordonnant si exactement de toutes les actions de votre vie, vous tient si fort dans la dépendance, qu'elle ne laisse presque plus rien à votre choix. La seule proposition en paraît étrange, et la preuve fort difficile. Mais cette difficulté ne m'étonne pas, et j'oppose à cette objection ce raisonnement invincible, que je propose d'abord en peu de paroles, pour vous en donner une idée ; mais que j'étendrai plus au long dans cette première partie, pour vous le rendre sensible. Je confesse qu'on se contraint dans les monastères ; je sais que vous y vivrez dans la dépendance : mais à quoi tend cette dépendance, et pourquoi vous soumettez-vous à tant de contraintes ? N'est-ce pas pour marcher plus assurément dans la voie de Notre-Seigneur, pour vous imposer à vous-même une heureuse nécessité de suivre ses lois, et pour vous ôter, s'il se peut, la liberté de mal faire, et la liberté de vous perdre ? Puis donc que la liberté des enfants de Dieu consiste à se délivrer du péché ; puisque toutes ces contraintes ne sont établies que pour en éloigner les occasions, et en détruire le règne et la tyrannie, ne s'ensuit-il pas manifestement que la vie que vous voulez embrasser, et dont vous allez aujourd'hui commencer l'épreuve, vous donne la liberté véritable, après laquelle doivent soupirer les âmes solidement chrétiennes ? Un raisonnement si solide est capable de convaincre les plus obstinés : il faut que tous les esprits cèdent à une doctrine si (1) chrétienne. Mais encore qu'elle soit très-indubitable, il n'est pas si aisé de l'imprimer dans les cœurs ; on ne persuade pas, en si peu de mots, des vérités si éloignées des sens, si contraires aux inclinations de la nature : mettons-les donc dans un plus grand jour, voyons-en les principes et les conséquences; et puisque nous parlons de la liberté, apprenons, avant toutes choses, à la bien connaître.

Car il faut vous avertir, chrétiens, que les hommes se trompent ordinairement dans l'opinion qu'ils en conçoivent ; et le Fils de Dieu ne nous dirait pas, dans le texte que j'ai choisi, qu'il veut nous rendre vraiment libres, *Vere liberi eritis ;* si, en nous faisant espérer une liberté véritable, il n'avait dessein de nous faire entendre qu'il y en a aussi une fausse. C'est pourquoi nous devons nous rendre attentifs à démêler le vrai d'avec le faux et à comprendre nettement et distinctement, quelle doit être la liberté d'une créature raisonnable ; c'est ce que j'ai dessein de vous expliquer. Et pour cela, remarquez, mes sœurs, trois espèces de liberté, que nous pouvons nous imaginer dans les créatures. La première est celle des animaux, la seconde est la liberté des rebelles, la troisième est la liberté des enfants de Dieu. Les animaux semblent libres, parce qu'on ne leur a prescrit aucunes lois : les rebelles s'imaginent l'être, parce qu'ils secouent l'autorité des lois : les enfants de Dieu le sont en effet, en se soumettant humblement aux lois : telle est la liberté véritable ; et il nous sera fort aisé de l'établir très-solidement par la destruction des deux autres.

Car pour ce qui regarde cette liberté dont jouissent les animaux, j'ai honte de l'appeler de la sorte. Il est vrai qu'ils n'ont pas de lois qui répriment leurs appétits ou dirigent leurs mouvements ; mais c'est qu'ils n'ont pas d'intelligence qui les rende capables d'être gouvernés par la sage direction des lois ; ils vont où les entraîne un instinct aveugle, sans conduite et sans jugement. Et appellerons-nous liberté cet aveuglement brut et indocile, incapable de raison et de discipline ? A Dieu ne plaise, ô enfants des hommes, qu'une telle liberté vous plaise, et que vous souhaitiez jamais d'être libres d'une manière si basse et si ravalée !

Où sont ici ces hommes brutaux, qui trouvent toutes les lois importunes, et qui voudraient les voir abolies, pour n'en recevoir que d'eux-mêmes et de leurs désirs déréglés ? Qu'ils se souviennent du moins qu'ils sont hommes, et qu'ils n'affectent pas une liberté qui les range avec les bêtes ; qu'ils écoutent ces belles paroles que Tertullien semble n'avoir dites que pour confirmer mon raisonnement. Il a bien fallu, nous dit-il, que Dieu donnât une loi à l'homme : et cela pour quelle raison ? était-ce pour le priver de sa liberté ? Nullement, dit Tertullien, c'était pour lui témoigner de l'estime : *Lex adjecta homini, ne non tam liber, quam abjectus videretur* (*Adv. Marcion. lib.* II, *n.* 4, *pag.* 456). Cette liberté de vivre sans lois eût été injurieuse à notre nature. Dieu eût témoigné qu'il méprisait l'homme, s'il n'eût pas daigné le conduire et lui prescrire l'ordre de sa vie ; il l'eût traité comme les animaux, auxquels il ne permet de vivre sans lois qu'à cause du peu d'état qu'il en fait, et qu'il ne laisse libres que par mépris : *Æquandus cœteris animantibus, solutis a Deo et ex fastidio liberis*, dit Tertullien (*Ibid.*). Si donc il nous a établi des lois, ce n'est pas pour nous ôter notre liberté, mais pour nous

(1) Evangélique.

marquer son estime; c'est qu'il a voulu nous conduire comme des créatures intelligentes; en un mot, il a voulu nous traiter en hommes. *Constitue, Domine, legislatorem super eos* (*Psal.* IX, 21). O Dieu, donnez-leur un législateur; modérez-les par des lois: *Ut sciant gentes quoniam homines sunt:* Afin qu'on sache que ce sont des hommes capables de raison et d'intelligence, et dignes d'être gouvernés par une conduite réglée: *Constitue, Domine, legislatorem super eos.*

Par où vous voyez manifestement que la liberté convenable à l'homme n'est pas d'affecter de vivre sans lois. Il est juste que Dieu nous en donne; mais, mes sœurs, il n'est pas moins juste que notre volonté s'y soumette: car dénier son obéissance à l'autorité légitime, ce n'est pas liberté, mais rébellion; ce n'est pas franchise, mais insolence. Qui abuse de sa liberté, jusqu'à manquer de respect, mérite justement de la perdre; et il en est ainsi arrivé. L'homme ayant mal usé de sa liberté, il s'est perdu lui-même, et il a perdu tout ensemble cette liberté qui lui plaisait tant: *Libero arbitrio male utens homo, et se perdidit, et ipsum* (*S. August.*, *Enchir.*, *cap.* 30, *tom.* VI, *pag.* 207). Et cela, pour quelle raison? C'est parce qu'il a eu la hardiesse d'éprouver sa liberté contre Dieu; il a cru qu'il serait plus libre, s'il secouait le joug de sa loi. Le malheureux, sans doute, mes sœurs, a mal connu quelle était la nature de sa liberté. C'est une liberté, remarquez ceci; mais ce n'est pas une indépendance: c'est une liberté; mais elle ne l'exempte pas de la sujétion qui est essentielle à la créature; et c'est ce qui a abusé le premier homme. Un saint pape a dit autrefois qu'Adam avait été trompé par sa liberté: *Sua in æternum libertate deceptus* (*Innocent. I*, *Ep.* XXIV, *ad conc. Carth.*, *Lab.*, *t.* II, *p.* 1285). Qu'est-ce à dire trompé par sa liberté? C'est qu'il n'a pas su distinguer entre la liberté et l'indépendance; il a prétendu être libre, plus qu'il n'appartenait à un homme né sous l'empire souverain de Dieu. Il était libre comme un bon fils sous l'autorité de son père; il a prétendu être libre jusqu'à perdre entièrement le respect, et passer les bornes de la soumission. Ma sœur, ce n'est pas ainsi qu'il faut être libre; c'est la liberté des rebelles. Mais la souveraine puissance de celui contre lequel ils se soulèvent, ne leur permet pas de jouir longtemps de cette liberté licencieuse: bientôt ils se verront dans les fers, réduits à une servitude éternelle, pour avoir voulu étendre trop loin leur fière et indocile liberté.

Quelle étrange franchise, mes sœurs, qui les rend captifs du péché, et sujets à la vengeance divine! Voyez donc combien les hommes se trompent dans l'idée qu'ils se forment de la liberté, et adressez-vous au Sauveur, afin d'être vraiment affranchies: *Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.* C'est de là que vous apprendrez que la liberté véritable, c'est d'être soumis aux ordres de Dieu et obéissant à ses lois, et que vous la bâtirez solidement sur les débris de ces libertés ruineuses. Et il est aisé de l'entendre par là, si vous savez comprendre la suite des principes que j'ai posés: car, comme nous l'avons déjà dit, étant nés sous le règne souverain de Dieu, c'est une folie manifeste de prétendre être indépendants. Ainsi notre liberté doit être sujette, et elle aura d'autant plus de perfection, qu'elle se rendra plus soumise à cette puissance suprême.

Apprenez donc, ô enfants des hommes, quelle doit être votre liberté, et n'abusez pas de ce nom pour favoriser le libertinage. Le premier degré de la liberté, c'est la souveraineté et l'indépendance; mais cela n'appartient qu'à Dieu; et c'est pourquoi le second degré, où les hommes doivent se ranger, c'est d'être immédiatement au-dessous de Dieu, de ne dépendre que de lui seul, de s'attacher tellement à lui, qu'il soit, par ce moyen, au-dessus de tout. Voilà, mes sœurs, dit Tertullien, la liberté qui convient à l'homme; une liberté raisonnable, qui sait se tenir dans son ordre, qui ne s'emporte ni ne se rabaisse, qui tient à gloire de céder à Dieu, qui s'estimerait ravilie de se rendre esclave des créatures, (1) qui croit ne se pouvoir conserver, qu'en se soumettant à celui qui lui a soumis toutes choses. C'est ainsi que les hommes doivent être libres: *Ut animal rationale, intellectus et scientiæ capax, ipsa quoque libertate rationali contineretur, ei subjectus qui subjecerat illi omnia* (*Adv. Marc.*, *lib.* II, *n.* 4, *pag.* 456). C'est ce que je vous prie de comprendre par cette comparaison. Nous voyons que dans un Etat le premier degré de l'autorité, c'est d'avoir le maniement des affaires; et le second, de s'attacher tellement à celui qui tient le gouvernail, qu'en ne dépendant que de lui, nous voyions tout le reste au-dessous de nous.

Ainsi, après avoir si bien établi l'idée qu'il faut avoir de la liberté, je ne crains plus, ma sœur, qu'on vous la dispute; et je demande hardiment aux enfants du siècle ce qu'ils pensent de leur liberté, en comparaison de la vôtre. Mais pourquoi les interroger; puisque nous avons devant nous un homme qui, ayant passé par les deux épreuves de la liberté des pécheurs et de la liberté des enfants de Dieu, peut nous en instruire par son propre exemple. C'est vous que j'entends, ô grand Augustin: car peut-on se taire de vous, aujourd'hui que toute l'Eglise ne retentit que de vos louanges, et que tous les prédicateurs de l'Evangile, dont vous êtes le père et le maître, tâchent de vous témoigner leur reconnaissance? Que j'ai de douleur, ô très-saint évêque, ô docteur de tous les docteurs, de ne pouvoir m'acquitter d'un si juste hommage! Mais un autre sujet me tient attaché; et néanmoins je dirai, ma sœur, ce qui servira pour vous éclaircir de cette liberté que je vous prêche. Augustin a été pécheur, Augustin a goûté cette liberté dont se vantent les enfants du monde: il a contenté ses désirs; il a donné à ses sens ce qu'ils demandaient: c'est ainsi que les pécheurs veulent être libres. Augustin aimait

(1) Et qui ne veut s'assujettir qu'à celui.

cette liberté ; mais depuis, il a bien conçu que c'était un misérable esclavage.

Quel était cet esclavage, mes sœurs ? Il faut qu'il vous l'explique lui-même par une pensée délicate, mais pleine de vérité et de sens. J'étais dans la plus dure des captivités. Et comment cela? Il va vous le dire en un petit mot. Parce que, faisant ce que je voulais, j'arrivais où je ne voulais pas : *Quoniam volens, quo nollem perveneram* (*Confes. lib.* VIII, *c.* 5, *t.* I, *p.* 149). Quelle étrange contradiction ! Se peut-il faire, âmes chrétiennes, qu'en allant où l'on veut, l'on arrive où l'on ne veut pas ? Il se peut, et n'en doutez pas ; c'est saint Augustin qui le dit, et c'est où tombent tous les pécheurs. Ils vont où ils veulent aller; ils vont à leurs plaisirs, ils font ce qu'ils veulent. Voilà l'image de la liberté qui les trompe. Mais ils arrivent où ils ne veulent pas arriver, à la peine et à la damnation qui leur est due, et voilà la servitude véritable que leur aveuglement leur cache. Ainsi, dit le grand Augustin, étrange misère, en allant par le sentier que je choisissais, j'arrivais au lieu que je fuyais le plus ; en faisant ce que je voulais, j'attirais ce que je ne voulais pas, la vengeance, la damnation, une dure nécessité de pécher, que je me faisais à moi-même par la tyrannie de l'habitude : *Dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas* (*Ibid., p.* 148). Je croyais être libre, et je ne voyais pas, malheureux, que je forgeais mes chaînes. Par l'usage de ma liberté prétendue, je mettais un poids de fer sur ma tête, que je ne pouvais plus secouer, et je me garrottais tous les jours de plus en plus par les liens redoublés de ma volonté endurcie. Telle était la servitude du grand Augustin, lorsqu'il jouissait, dans le siècle, de la liberté des rebelles. Mais voyez maintenant, ma sœur, comme il goûte, dans la retraite, la sainte liberté des enfants.

Quand il eut pris la résolution que vous avez prise, de renoncer tout à fait au siècle, d'en quitter tous les honneurs et tous les emplois, de rompre d'un même coup tous les liens qui l'y attachaient, pour se retirer avec Dieu, ne croyez pas qu'il s'imaginât qu'une telle vie fût contrainte. Au contraire, ma chère sœur, combien se trouva-t-il allégé? quelles chaînes crut-il voir tomber de ses mains? quel poids de dessus ses épaules? avec quel ravissement s'écria-t-il : O Seigneur! vous avez rompu mes liens ? Quelle douceur inopinée se répandit tout à coup dans son âme, de ce qu'il ne goûtait plus ces vaines douceurs qui l'avaient charmé si longtemps ! *Quam suave subito mihi factum est carere suavitatibus nugarum* (*Confes. lib.* IX, *cap.* I, *t.* I, *p.* 157) ! Mais avec quel épanchement de joie vit-il naître sa liberté, qu'il n'avait pas encore connue, liberté paisible et modeste, qui lui fit baisser humblement la tête sous le fardeau léger de Jésus-Christ, et sous son joug agréable : *De quo imo altoque secreto evocatum est in momento liberum arbitrium meum, quo subderem cervicem levi jugo tuo* (*Ibid.*). C'est lui-même qui nous raconte ses joies avec un transport incroyable.

Croyez-moi, ma très-chère sœur, ou plutôt croyez le grand Augustin, croyez une personne expérimentée; vous éprouverez les mêmes douceurs et la même liberté d'esprit dans la vie dont vous commencez aujourd'hui l'épreuve, si vous y êtes bien appelée. Vous y serez dans la dépendance; mais c'est en cela que vous serez libre de ne dépendre que de Dieu seul, et de rompre tous les autres nœuds qui tiennent les hommes asservis au monde. Vous y souffrirez de la contrainte ; mais c'est pour dépendre d'autant plus de Dieu. Et ne vous avons-nous pas montré clairement que la liberté ne consiste que dans cette glorieuse dépendance? Vous perdrez une partie de votre liberté, au milieu de tant d'observances de la discipline religieuse, il est vrai, je vous le confesse ; mais si vous savez bien entendre quelle liberté vous perdez, vous verrez que cette perte est avantageuse.

En effet, nous sommes trop libres, trop libres à nous porter au péché, trop libres à nous jeter dans la grande voie qui nous mène à la perdition. Qui nous donnera que nous puissions perdre cette partie malheureuse de notre liberté, par laquelle nous nous égarons, par laquelle nous nous rendons captifs du péché? O liberté dangereuse ! que ne puis-je te retrancher de mon franc arbitre? que ne puis-je m'imposer moi-même cette heureuse nécessité de ne pécher pas ? Mais cela ne se peut durant cette vie. Cette liberté glorieuse de ne pouvoir plus servir au péché, c'est le partage des saints, c'est la félicité des bienheureux. Nous aurons toujours à combattre cette liberté de pécher, tant que nous vivrons en ce lieu d'exil et de tentations.

Que faites-vous ici, mes très-chères sœurs, et que fait la vie religieuse? Elle voudrait pouvoir s'arracher cette liberté de mal faire, elle voit qu'il est impossible ; elle la bride du moins autant qu'il se peut; elle la serre de près, par une discipline sévère, de peur qu'elle ne s'échappe; elle se retire, elle se sépare, elle se munit par une clôture; c'est pour détourner les occasions, pour empêcher, s'il se peut, de pouvoir jamais servir au péché; elle se prive des choses permises, afin de s'éloigner d'autant plus de celles qui sont défendues : elle est bien aise d'être observée; elle cherche des supérieurs qui la veillent; elle veut qu'on la conduise de l'œil, qu'on la mène toujours par la main, afin de se laisser moins de liberté de s'écarter de la droite voie; et elle a raison de ne pas craindre que ces salutaires contraintes lui fassent perdre sa liberté. Ce n'est pas s'opposer à un fleuve, ni bâtir une digue en son cours, pour rompre le fil de ses eaux, que d'élever des quais sur ses rives, pour empêcher qu'il ne se déborde et ne perde ses eaux dans la campagne ; au contraire, c'est lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit, et de suivre plus certainement son cours naturel. Ce n'est pas perdre la

liberté, que de lui donner des bornes deçà et delà, pour empêcher qu'elle ne s'égare; c'est l'adresser plus assurément à la voie qu'elle doit tenir. Par une telle précaution, on ne la gêne pas; mais on la conduit : ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent, qui la détournent de son naturel, c'est-à-dire d'aller à son Dieu.

Ainsi la discipline religieuse, qui travaille avec tant de soin à vous rendre la voie du salut unie, travaille par conséquent à vous rendre libre ; et j'ai eu raison de vous dire, dès le commencement de ce discours, que la clôture que vous embrassez, n'est pas une prison où votre liberté soit opprimée, c'est plutôt un asile fortifié, où elle se défend contre le péché pour s'exempter de sa servitude. Mais pour l'affermir davantage, si elle prend garde au péché par la discipline, elle fait quelque chose de plus, elle monte encore plus haut ; elle va jusqu'à la source, et elle dompte les passions par les exercices de la mortification et de la pénitence; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si les sages instituteurs de la vie religieuse et retirée ont jugé à propos de l'accompagner de plusieurs pratiques sévères, pour mortifier les sens et les appétits ; c'est qu'ils ont considéré l'homme comme un malade qui avait besoin de remèdes forts, et par conséquent violents; c'est qu'ils ont vu que ses passions le tenaient captif par une douceur pernicieuse, et ils ont voulu la corriger par une amertume salutaire. Que cette conduite soit sage, il est bien aisé de le justifier. Dieu même en use de la sorte, et il n'a pas de moyen plus efficace de nous dégoûter des plaisirs (1) où nos passions nous attirent, que de les mêler de mille douleurs qui nous empêchent de les trouver doux. C'est ce qu'il nous a montré par plusieurs exemples ; mais le plus illustre de tous, c'est celui de saint Augustin. Il faut qu'il vous raconte lui-même la conduite de Dieu dans sa conversion ; qu'il vous dise par quel moyen il a modéré l'ardeur de ses convoitises, et abattu leur tyrannie. Ecoutez, il vous le va dire : nous nous sommes trop bien trouvés de l'entendre, pour lui refuser notre audience.

Voici qu'il élève à Dieu la voix de son cœur, pour lui rendre ses actions de grâces. Mais de quoi pensez-vous qu'il le remercie ? est-ce de lui avoir donné tant de bons succès, de lui avoir fait trouver des amis fidèles et tant d'autres choses que le monde estime? Non, ma sœur : ne le croyez pas : autrefois ces biens le touchaient, il témoignait de la joie dans la possession de ces biens; il parle maintenant un autre langage. Je vous remercie, dit-il, ô Seigneur, non des biens temporels que vous m'accordiez, mais des peines et des amertumes que vous (2) mêliez dans mes voluptés illicites. J'adore votre rigueur miséricordieuse, qui, par le mélange de cette amertume, travaillait à m'ôter le goût de ces douceurs empoisonnées. Je reconnais, ô divin Sauveur, que vous m'étiez d'autant plus propice, que vous me troubliez dans la fausse paix que mes sens cherchaient hors de vous, et que vous ne me permettiez pas de m'y reposer : *Te propitio tanto magis, quanto minus sinebas mihi dulcescere quod non erat tu* (*Confes.*, *lib.* VI, *cap.* 6, *t.* I, *p.* 123).

(1) Que nos passions nous proposent.
(2) Répandiez.

Connaissons, par ce grand exemple, combien la sévérité nous est nécessaire. Les liens dont nos passions nous enlacent, ne peuvent être brisés sans effort; les nœuds en sont trop (1) serrés et trop délicats, pour pouvoir être défaits doucement : il faut déchirer, il faut que l'âme sente de la violence; de peur de se plaire trop dans ses convoitises. C'est ainsi que Dieu délivre ses amis fidèles de la servitude de leurs passions. Vous le voyez en saint Augustin (2). Il était assoupi dans l'amour des plaisirs du monde, emporté par ses passions, et enchanté par les maux qui plaisent; il était blessé jusqu'au cœur, et il ne sentait pas sa blessure. Dieu a appuyé sa main sur sa plaie, pour lui faire connaître son mal, et lui faire tendre les bras à son médecin : *Sensum vulneris tu pungebas* (*Ibid.*). Il l'a piqué jusqu'au vif par les afflictions, pour le détourner de ses convoitises, et exciter ses affections endormies à la recherche du bien véritable. C'est rendre l'esprit plus libre, que de brider son ennemi et le tenir en prison tout couvert de chaînes.

Subissez donc le joug du Sauveur, et aimez toutes ces contraintes, qui vont vous rendre aujourd'hui son affranchie : *Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.* Je ne travaille pas en vain, dit l'Apôtre : mais je châtie mon corps, et je le réduis en servitude ; de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même (I *Cor.*, IX, 26, 27). Ce n'est pas travailler en vain, que de mettre en liberté mon esprit. J'ai, dit-il, un ennemi domestique; voulez-vous que je le fortifie et que je le rende invincible par ma complaisance? Ne vaut-il pas bien mieux que j'appauvrisse mes convoitises, qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent? Tellement que la vraie liberté d'esprit, c'est de contenir nos affections déréglées par une discipline forte et vigoureuse, et non pas de les contenter par une molle condescendance. Mais outre le péché et les passions, il y a encore d'autres liens à rompre, cet engagement des affaires, ce nombre infini de soins superflus ; et c'est ce qui me reste à vous dire dans cette dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Jusqu'ici, âmes chrétiennes, nous avons disputé de la liberté contre des hommes qui nous contredisent, et que nos raisonnements

(1) Mêlés.
(2) Et si vous voulez savoir la raison de cette conduite admirable, le même saint Augustin vous l'expliquera par une excellente doctrine du livre V contre Julien. Il nous apprend qu'il y a en nous deux sortes de maux, etc. Nous avons ici retranché plusieurs pages, parce qu'elles se retrouvent mot à mot dans le second point du sermon prêché à la vêture de mademoiselle de Bouillon.

ne convainquent pas sur le sujet de leur servitude : car ils ne sentent pas celle du péché, parce qu'ils n'ont fait que ce qu'ils voulaient : ils ne s'aperçoivent pas non plus que leurs passions les contraignent, parce qu'ils ne s'opposent pas à leur cours, et qu'ils en suivent la pente; si bien qu'ils n'entendent pas cette servitude que nous leur avons reprochée. Mais dans la contrainte dont je dois parler, j'ai un avantage, mes sœurs, que le monde est presque d'accord avec l'Evangile, et qu'il n'y a personne qui ne confesse que cet empressement éternel où nous jettent tant d'occupations différentes, est un joug extrêmement importun et dur, qui contraint étrangement notre liberté. N'employons donc pas beaucoup de discours à prouver une vérité qui ne nous est pas contestée : nos adversaires nous donnent les mains. Le monde même, que nous combattons, se plaint tous les jours qu'on n'est pas à soi, qu'on ne fait ce que l'on veut qu'à demi ; parce qu'on nous ôte notre meilleur temps. C'est pourquoi on ne trouve jamais assez de loisir ; toutes les heures s'écoulent trop vite, toutes les journées finissent trop tôt ; et parmi tant d'empressements, il faut bien qu'on avoue, malgré qu'on en ait, qu'on n'est pas maître de sa liberté.

Telles plaintes sont ordinaires dans la bouche des hommes du monde ; et encore que je sache qu'elles sont très-justes, je ne laisse pas de maintenir que ceux qui les font ne le sont pas : car souffrez que je leur demande quelles raisons ils ont de se plaindre ? Si ces liens leur semblent pesants, il ne tient qu'à eux de les rompre; s'ils désirent d'être à eux-mêmes, ils n'ont qu'à le vouloir fortement, et bientôt ils s'en rendront maîtres. Mais, mes sœurs, ils ne le veulent pas. Tel se plaint qu'il travaille trop, qui, étant tiré des affaires, ne pourrait souffrir son repos. Les journées maintenant lui semblent trop courtes, et alors son loisir lui serait à charge : il croira être sans affaire, quand il n'aura plus que les siennes; comme si c'était peu de chose que de se conduire soi-même.

D'où vient, mes sœurs, cet aveuglement, si ce n'est que notre esprit inquiet ne peut goûter le repos ni la liberté véritable ? Et afin de le mieux entendre, remarquons, s'il vous plaît, en peu de paroles, qu'il y a de la liberté dans le repos, et qu'il y en a aussi dans le mouvement. C'est une liberté d'avoir le loisir de se reposer, et c'est aussi une liberté d'avoir la faculté de se mouvoir. Il y a de la liberté dans le repos : car quelle liberté plus solide que de se retirer en soi-même, de se faire en son cœur une solitude, pour penser uniquement à la grande affaire, qui est celle de notre salut ; de se séparer du tumulte où nous jette l'embarras du monde, pour faire concourir tous ses désirs à une occupation si nécessaire ? C'est, mes sœurs, cette liberté dont jouissait cet ancien si tranquillement, lorsqu'il disait ces belles paroles : Je ne m'échauffe point dans un barreau, je ne risque rien dans la marchandise, je n'assiége pas la porte des grands, je ne me mêle pas dans leurs dangereuses intrigues, je me suis séquestré du monde; parce que je me suis aperçu que j'ai assez d'affaires en moi-même : *In me unicum negotium mihi est;* si bien qu'à cette heure, mon plus grand soin c'est de retrancher les soins superflus : *Nihil aliud curo quam ne curem* (*Tertul.*, *de Pall.*, *n.* 5, *pag.* 138).

Telle est la liberté véritable; mais elle n'est pas au goût des hommes du siècle. Cette tranquillité leur est ennuyeuse, ce repos leur semble une léthargie : ils exercent leur liberté d'une autre manière, par un mouvement éternel, errant dans le monde deçà et delà. Ils nomment liberté leur égarement; comme des enfants qui s'estiment libres, lorsque s'étant échappés de la maison paternelle, où ils jouissaient d'un si doux repos, ils courent sans savoir où ils vont. Voilà la liberté des hommes du monde : une seule affaire ne leur suffit pas pour arrêter leur âme inquiète; ils s'engagent volontairement dans une chaîne continuée de visites, de divertissements, d'occupations différentes, qui naissent perpétuellement les unes des autres ; ils ne se laissent pas un moment à eux, parmi tant d'heures du meilleur temps, qu'ils s'obligent insensiblement à donner aux autres. Au milieu d'un tel embarras, il est vrai qu'ils se sentent quelquefois pressés, ils se plaignent de cette contrainte ; mais au fond, ils aiment cette servitude, et ils ne laissent pas de se satisfaire d'une image de liberté qui les flatte. Comme un arbre que le vent semble caresser, en se jouant avec ses feuilles et avec ses branches ; bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant, et le pousse tantôt d'un côté et tantôt d'un autre avec une grande inconstance : vous diriez toutefois que l'arbre s'égare par la liberté de son mouvement : ainsi, dit le grand saint Augustin, encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable, étant toujours contraints de céder aux divers emplois qui les pressent; toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix, en promenant deçà et delà leurs désirs vagues et incertains : *Tamquam olivæ pendentes in arbore, ducentibus ventis, quasi quadam libertate auræ perfruentes vago quodam desiderio suo* (*Enar. in Ps.* CXXXVI, *n.* 9, *t.* IV, *p.* 1518).

Quelle est, ma sœur, cette liberté qui ne nous permet pas de penser à nous, et qui, nous dérobant tout notre temps, nous mène insensiblement à la mort, avant que d'avoir appris comment il faut vivre ? Si c'est cette liberté que vous perdez en vous jetant dans ce monastère, pouvez-vous y avoir regret ? Au contraire, ne devez-vous pas (*a*) rendre grâces à Dieu d'une perte si fructueuse ? Si vous demeurez dans le siècle, il vous arrivera ce que dit l'Apôtre : Vous vous y occuperez du soin des choses du monde, et vous vous trouverez partagée et divisée : *Sollicitus est quæ sunt mundi, et divisus est* (I *Cor.*, VII. 33). Votre liberté sera divisée au milieu

(1) Louer Dieu.

des soins de la terre : une partie se perdra dans les visites, une autre, dans les soins de l'économie [dans l'attention à un mari, l'application aux affaires de sa maison, l'éducation de ses enfants, l'établissement de sa famille]. Parmi tant de troubles et d'empressements, presque toute votre liberté sera engagée : si vous y donnez quelque temps à Dieu, il faudra le dérober aux affaires. Dans la religion, elle est toute à vous; il n'y a heure, il n'y a moment que vous ne puissiez ménager, et le donner saintement à Dieu.

Toutefois, n'entrez pas témérairement dans une profession si relevée. L'Eglise, qui vous y voit avancer, vous arrête dès le premier pas : elle vous ordonne de vous éprouver et d'examiner votre vocation. Je vous ai dit, et il est très-vrai, que la vie que vous embrassez a sans doute de grands avantages; mais je ne puis vous dissimuler qu'elle a de grandes difficultés pour celles qui n'y sont pas appelées. Eprouvez-vous donc sérieusement; et si vous ne sentez en vous-même un extrême dégoût du monde, une sainte et divine ardeur pour la perfection chrétienne; sortez, ma sœur, de cette clôture, et ne profanez pas ce lieu saint. Que si Dieu, comme je le pense, vous a inspiré par sa grâce le mépris des vanités de la terre et un chaste désir d'être son épouse, que tardez-vous de vous revêtir de l'habit que votre époux vous prépare? et pourquoi vois-je encore sur votre personne tous les vains ornements du monde, c'est-à-dire, la marque de sa servitude? Rejetez loin d'une tête libre tout ce vain attirail, qui ne peut convenir qu'à des esclaves: *Omnem hanc ornatus servitutem a libero capite depellite* (*Tertul., de Cult. fem. lib.* II, *n.* 7, *pag.* 177).

Et ne vous étonnez pas si je dis que cet habit est la marque de sa servitude : car qu'est-ce que la servitude du siècle? C'est un attachement aux soins superflus : c'est ôter le temps à la vérité, pour le donner à la vanité. La nécessité et la pudeur ont fait autrefois les premiers habits; la bienséance s'en étant mêlée, elle y a ajouté quelques ornements. La nécessité les avait faits simples; la pudeur les faisait modestes : la bienséance se contentait de les faire propres; mais la curiosité s'y étant jointe, la profusion n'a plus eu de bornes; et pour orner un corps mortel, presque toute la nature travaille, presque tous les métiers suent, presque tout le temps s'y consume. Combien en a-t-on employé à ce vain ajustement qui vous environne! Combien d'heures s'y sont écoulées! et n'est-ce pas une servitude? *Omnem hanc ornatus servitutem a libero capite depellite.*

Que dirai-je de la coiffure? C'est ainsi que le monde prodigue les heures, c'est ainsi qu'il se joue du temps : il le prodigue jusqu'aux cheveux; c'est-à-dire, la chose la plus nécessaire, à la chose la plus inutile. La nature, qui ménage tout, jette les cheveux sur la tête avec négligence, comme un excrément superflu. Ce que la nature regarde comme superflu, la curiosité en fait une affaire : elle devient inventive et ingénieuse, pour se faire une étude d'une bagatelle, et un emploi d'un amusement. N'ai-je donc pas raison de vous dire que ces superbes ornements du siècle, c'est l'habit de la servitude ?

Venez donc, ma très-chère sœur, venez recevoir des mains de Jésus les ornements de la liberté. On changeait autrefois d'habit à ceux que l'on voulait affranchir; et voici qu'on vous présente humblement au divin Auteur de la liberté, afin qu'il lui plaise de vous dépouiller aujourd'hui de toutes les marques de votre esclavage. Qu'on ne trouble point, par des pleurs, une si sainte cérémonie; que la tendresse de vos parents ne s'imagine pas qu'elle vous perde, lorsque Jésus-Christ vous prend en sa garde. Quoi! ce changement d'habit vous doit-il surprendre? Si le siècle jusqu'ici vous a habillée, doit-on vous envier le bonheur que Jésus-Christ vous revête à sa mode? Quittez, quittez donc ces vains ornements et toute cette pompe étrangère. Recevez des mains de l'Eglise le dévot habit du grand saint Bernard; ou plutôt représentez-vous la main de Jésus invisiblement étendue. C'est lui qui vous environne de cette blancheur, pour être le symbole de votre innocence; c'est lui qui vous couvre de ce sacré voile, qui sera le rempart de votre pudeur, le sceau inviolable de votre retraite, la marque fidèle de votre obéissance.

Mais, en vous dépouillant des habits du siècle, dépouillez-vous aussi au dedans de toutes les vanités de la terre. Ne vous laissez pas éblouir au faux brillant que jette aux yeux la grandeur humaine : songez que les soins, les inquiétudes, et encore le dépit et le chagrin, ne laissent pas souvent de nous dévorer sous l'or et les pierreries; et que le monde est plein de grands et illustres malheureux, que tous les hommes plaindraient, si l'ignorance et l'aveuglement ne les faisaient juger dignes d'envie. Réjouissez-vous donc saintement en votre innocente simplicité, qui donnera plus de lustre à votre famille que toutes les grandeurs de la terre. Car s'il est glorieux à votre maison d'avoir mérité tant d'honneurs, c'est un nouveau degré d'élévation, de les savoir mépriser généreusement; et je la trouve bien mieux établie de s'étendre si avant, par votre moyen, jusque dans la maison de Dieu, que de s'être unie par ses alliances à tout ce que cette grande ville a de plus illustre. Encore que l'on ait vu vos prédécesseurs remplir les places les plus importantes, ne leur enviez pas la part qu'ils ont eue au gouvernement de l'Etat; mais tâchez de leur succéder en la grâce que Dieu leur a faite, de se bien gouverner eux-mêmes. Quel honneur ferez-vous, ma sœur, à ceux qui vous ont donné la naissance, en purifiant tous les jours, par la perfection religieuse, ces excellentes dispositions qu'une bonne naissance vous a transmises, qu'une sage éducation et l'exemple de la probité, qui luit de toutes parts

dans votre famille, ont si heureusement cultivées.

Qui pourrait (1) rapporter les lois importunes que le monde s'est imposées? Premièrement il nous accable d'affaires qui consument tout notre loisir ; comme si nous n'avions pas nous-mêmes une affaire assez importante, [dans cette application que nous devons donner] à régler les mouvements de nos âmes. Combien dérobe-t-il tous les jours aux personnes de votre sexe du temps qu'elles emploieraient à orner l'esprit, par le soin inutile de parer le corps? Combien de sortes d'occupations a-t-il enchaînées les unes aux autres? Quel commerce de visites, quels détours de cérémonies a-t-il inventés, pour nous tenir dans un (2) mouvement éternel, qui ne nous laisse presque pas un moment à nous, et dont le monde ne cesse de se plaindre? Quelle liberté peut-on concevoir dans cette cruelle nécessité de perdre le temps, qui nous est donné pour l'éternité, par tant d'occupations inutiles qui nous font insensiblement venir à la mort, avant que d'avoir appris comment il faut vivre.

Et cette autre nécessité qu'on s'impose, de se faire considérer dans le monde, n'est-ce pas encore une servitude qui nous rend esclaves de ceux auxquels nous nous (3) sommes obligés de plaire, qui nous assujettit au qu'en dira-t-on et à tant de circonspections importunes, qui nous fait vivre tout pour les autres, comme si nous ne devions pas enfin mourir pour nous-mêmes? Quelle folie, quelle illusion de s'établir cette dure loi, de faire toujours une vie publique ; puisqu'enfin nous devons tous faire une fin privée!

Au milieu de tant de captivités, les hommes du siècle s'estiment libres ; et parmi toutes ces lois et toutes ces contraintes du monde [ils nous vantent leur indépendance]. Mais vous, ma sœur, vous êtes libre pour Jésus-Christ : son sang vous a acheté la liberté ; ne vous rendez point esclave des hommes ; mais sacrifiez votre liberté à Jésus-Christ seul : *Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum* (I *Cor.*, VII, 23). Que si le monde a ses contraintes, que je vous trouve heureuse, ma sœur, vous qui, estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre, professez hautement que vous ne voulez vous captiver que pour l'amour de celui qui, étant le maître de toutes choses, s'est rendu esclave pour nous, afin de nous tirer de la servitude. Dépouillez donc courageusement, dépouillez, avec cet habit séculier, toute la servitude du monde ; rompez toutes ses chaînes, et oubliez toutes ses caresses : il vous offrait des fleurs ; mais le moindre vent les aurait séchées : votre éducation et votre naissance vous promettaient de grands avantages ; mais la mort vous les aurait enfin enlevés. Ne songez plus, ma sœur, à ce que vous étiez dans le siècle, si ce n'est pour vous élever au-dessus ; et apprenez de saint Bernard, votre père, que la religieuse qui s'en souvient trop, ne dépouille pas le vieil homme, mais le déguise par le masque du nouveau : *Veterem hominem non exuit, sed novo palliat* (*In Cant. serm.* XVI, *n.* 9, *t.* I, *pag.* 1315).

Que vous sert de voir votre race ornée par la noblesse des croix de Malte et par la majesté des sceaux de France, qui ont été avec tant d'éclat dans votre maison? Que vous sert d'être née d'un père qui a rempli si glorieusement la première place dans l'un de nos plus augustes sénats, plus encore par l'autorité de sa vertu, que par celle de sa dignité? Que vous sert tant de pourpre qui brille de toutes parts dans votre famille? En ce dernier jugement de Dieu, où nos consciences seront découvertes, vous ne serez pas estimée par ces ornements étrangers, mais par ceux que vous aurez acquis par vos bonnes œuvres : tellement que vous ne devez retenir de ce que vous avez vu dans votre maison, que les exemples de probité que l'on y admire, et dans lesquels vous avez été si bien élevée.

Et que l'on ne croie pas qu'en quittant le monde, vous ayez aussi quitté les plaisirs : vous ne les (1) quittez pas, mais vous les changez. Ce n'est pas les perdre, ma sœur, que de les porter du corps à l'esprit, et des sens dans la conscience. Que s'il y a quelque austérité dans la profession que vous embrassez, c'est que votre vie est une milice, où les exercices sont laborieux, parce qu'ils sont forts ; et où plus on se durcit au travail, plus on espère de remporter de victoires. Mesurez la grandeur de votre victoire, par la dureté de votre fatigue. Votre corps est renfermé ; mais l'esprit est libre : il peut aller jusqu'auprès de Dieu ; et quand l'âme sera dans le ciel, le corps ne souffrira rien sur la terre. Promenez-vous en esprit et ne cherchez point pour cela de longues allées : entrez par la magnifique étendue du chemin qui conduit à Dieu ; que tous les autres vous soient fermés : vous serez toujours assez libre, pourvu que celui-ci soit ouvert pour vous ; et tant que vous marcherez dans les voies de Dieu, vous ne serez jamais resserrée. Ne tenez votre liberté que de Jésus-Christ ; n'ayez que celle qu'il vous présente, et vous serez véritablement affranchie ; parce que sa main puissante vous délivrera premièrement de la tyrannie du péché, par les saintes précautions de la discipline religieuse, par lesquelles vous tâchez de vous imposer cette heureuse nécessité de ne pécher plus : puis de celle des passions et des convoitises, par la mortification et la pénitence, par laquelle vous (2) dompterez les maux qui vous flattent, et vous sanctifierez les maux qui vous blessent : et enfin de toutes ces lois importunes que le monde s'est imposées par ses bienséances imaginaires, qui ne nous permettent pas de vivre

(1) M. Bossuet a composé ce qui suit, jusqu'à la fin du discours, pour donner une nouvelle forme au troisième point de son sermon.
(2) Empressement.
(3) Avons résolu.

(1) Abandonnez pas, mais vous les portez du corps.
(2) Purgerez.

à nous-mêmes, ni de profiter du temps pour l'éternité. Telle sera votre liberté dans le siècle, jusqu'à temps que le Fils de Dieu, surmontant en vous la corruption et la mort, vous rendra parfaitement libre dans la bienheureuse immortalité. *Amen.*

SERMON

PRÊCHÉ A LA VÊTURE D'UNE POSTULANTE BERNARDINE.

Comment l'homme, par son péché, est-il devenu l'esclave de toutes les créatures. Trois lois qui captivent dans le monde ses amateurs. Avec quelle justice l'homme est abandonné à l'illusion des biens apparents. Combien fausse et chimérique la liberté dont se vantent les pécheurs. En quoi consiste la liberté véritable. Toute la conduite et tous les exercices de la vie religieuse, destinés à la procurer ou à la maintenir.

Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.

Vous serez vraiment libres, quand le Fils vous aura délivrés (*Joan.*, VIII).

Cette jeune fille (1) se présente à vous, mesdames, pour être admise dans votre cloître, comme dans une prison volontaire. Ce ne sont point des persécuteurs qui l'amènent : elle vient touchée du mépris du monde; et sachant qu'elle a une chair qui, par la corruption de notre nature, est devenue un empêchement à l'esprit, elle s'en veut rendre elle-même la persécutrice par la mortification et la pénitence. La tendresse d'une bonne mère n'a pas été capable de la rappeler aux douceurs de ses embrassements : elle a surmonté les obstacles que la nature tâchait d'opposer à sa généreuse résolution ; et l'alliance spirituelle qu'elle a contractée avec vous par le Saint-Esprit a été plus forte que celle du sang. Elle préfère la blancheur de saint Bernard à l'éclat de la pourpre, dans laquelle nous pouvons dire qu'elle a pris naissance ; et la pauvreté de Jésus-Christ lui plaît davantage que les richesses dont le siècle l'aurait vue parée. Bien qu'elle sache qu'aux yeux des mondains un monastère est une prison, ni vos grilles, ni votre clôture ne l'étonnent pas : elle veut bien renfermer son corps afin que son esprit soit libre à son Dieu ; et elle croit, aussi bien que Tertullien, que comme le monde est une prison, en sortir c'est la liberté (*Ad Mart., n.* 2, *p.* 156).

Et certes, ma très-chère sœur, il est véritable que depuis la rébellion de notre nature, tout le monde est rempli de chaînes pour nous. Tant que l'homme garda l'innocence que son Créateur lui avait donnée, il était le maître absolu de tout ce qui se voit dans le monde : maintenant il en est l'esclave ; son péché l'a rendu captif de ceux dont il était né souverain. Dieu lui dit dans l'innocence des commencements : Commande à toutes les créatures : *Subjicite terram, dominamini piscibus maris et volatilibus cœli et universis animantibus* (*Genes.*, I) : Assujettis-toi la terre, et domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux. Au contraire, depuis sa rébellion : Garde-toi de toutes les créatures. Il n'y en a point dans le monde qui ne croie qu'elle le doit avoir pour sujet, depuis qu'il ne l'est plus de son Dieu : c'est pourquoi les unes vomissent, pour ainsi dire, contre lui, tout ce qu'elles ont de malignité ; et si les autres montrent leurs appas ou étalent leurs ornements, c'est dans le dessein de lui plaire trop et de lui ravir, par cet artifice, tout ce qui lui reste de liberté. Les créatures, dit le Sage, sont autant de piéges tendus de toutes parts à l'esprit de l'homme (*Sap.*, XIV, 11). L'or et l'argent lui sont des liens, desquels son cœur ne peut se déprendre; les beautés mortelles l'entraînent captif, le torrent des plaisirs l'emporte; cette pompe des honneurs mondains, toute vaine qu'elle est, éblouit ses yeux, le charme de l'espérance lui ôte la vue ; en un mot, tout le monde semble n'avoir d'agrément que pour l'engager dans sa servitude par une affection déréglée.

Et après cela ne dirons-nous pas que ce monde n'est qu'une prison, qui a autant de captifs (1) qu'il a d'amateurs ? De sorte que vous tirer du monde, c'est vous tirer des fers et de l'esclavage ; et la clôture où vous vous jetez n'est pas, comme les hommes se persuadent, une prison où votre liberté soit contrainte, mais un asile fortifié, où votre liberté se défend contre ceux qui s'efforcent de l'opprimer : c'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce. Mais afin que nous voyions éclater la vraie jouissance de la liberté dans les maisons des vierges sacrées, distinguons, avant toutes choses, trois sortes de captivité dans le monde.

Il y a dans le siècle trois lois qui captivent : il y a premièrement la loi du péché; après, celle des passions et des convoitises; et la troisième est celle que le siècle nomme la nécessité des affaires et la loi de la bienséance mondaine. Et en premier lieu, le péché est la plus infâme des servitudes, où la lumière de la grâce étant tout éteinte, l'âme est jetée dans un cachot ténébreux, où elle souffre de la violence du diable tout ce que souffre une ville prise de la rage d'un ennemi implacable et victorieux. Que les passions nous captivent, c'est ce qui paraît par l'exemple d'un riche avare qui ne peut retirer son âme engagée parmi ses trésors, et par ce que Dieu défend aux Israélites d'épouser des femmes idolâtres, de peur, dit-il, qu'elles n'amollissent leurs cœurs et ne les entraînent après des dieux étrangers (*Exod.*, XXXIV, 16). Et d'où vient cela, chrétiens, si ce n'est que les passions ont certains liens invisibles qui tiennent nos volontés asservies.

Mais j'ose dire que le joug le plus empêchant que le monde impose à ceux qui le suivent, c'est celui de l'empressement des affaires et la bienséance du monde. C'est là ce qui nous dérobe le temps ; c'est là ce qui

(1) Ce discours a pour objet les mêmes vérités que le précédent; mais comme il les traite fort différemment, et contient beaucoup de choses nouvelles, nous nous sommes bornés à en retrancher le commencement, qui était absolument semblable au début du premier sermon.

(1) Que de sectateurs.

nous dérobe à nous-mêmes; c'est ce qui rend notre vie tellement captive, dans cette chaîne continuée de visites, de divertissements, d'occupations, qui naissent perpétuellement les unes des autres, que nous n'avons pas la liberté de penser à nous. O servitude cruelle et insupportable, qui ne nous permet pas de nous regarder! c'est ainsi que vivent les enfants du siècle. Parmi tant de servitudes diverses, nous nous imaginons être libres. De quelque liberté que nous nous flattions, jamais nous ne serons vraiment libres, jusqu'à ce que le Fils de Dieu nous ait délivrés.

Mais qui sont ceux qui seront plutôt délivrés par votre toute-puissante bonté, ô miséricordieux Sauveur des hommes, si ce n'est ces âmes pures et célestes qui ont tout quitté pour l'amour de vous? C'est donc vous, mes très-chères sœurs, c'est vous que je considère comme vraiment libres; parce que le Fils de Dieu vous a délivrées de la triple servitude qu'on voit dans le monde, du péché, des passions, de l'empressement. Le péché doit être exclu du milieu de vous par l'ordre et la discipline religieuse; les passions y perdent leur force par l'exercice de la pénitence; la loi de la prétendue bienséance, que la vanité humaine s'impose, n'y est pas reçue, par le mépris qu'on y fait du monde: et ainsi l'on y peut jouir pleinement de la liberté bienheureuse que le Fils de Dieu a rendue à l'homme: *Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis*. C'est ce que j'espère vous faire entendre aujourd'hui, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

C'est une juste punition de Dieu, que l'homme, après avoir méprisé la solide possession des biens véritables, que son Créateur lui avait donnés, soit abandonné à l'illusion des biens apparents. Les plaisirs du paradis ne lui ont pas plu; il sera captif des plaisirs trompeurs qui mènent les âmes à la perdition: il ne s'est pas voulu contenter de l'espérance de l'immortalité bienheureuse; il se repaîtra d'espérances vaines, que souvent le mauvais succès, et toujours la mort rendra inutiles: il n'a point voulu de la liberté qu'il avait reçue de son Souverain; il se plaira dans la liberté imaginaire, que sa raison volage lui a figurée. Justement, certes, justement, Seigneur; car il est juste que ceux-là n'aient que de faux plaisirs, qui ne veulent pas les recevoir de vos mains; qu'ils n'aient qu'une fausse liberté, puisqu'ils ne veulent pas la tenir de vous; et enfin qu'ils soient livrés à l'erreur, puisqu'ils ne se contentent pas de vos vérités.

En effet, considérons, mes très-chères sœurs, quelle image de liberté se proposent ordinairement les pécheurs. Qu'elle est fausse, qu'elle est ridicule, qu'elle est, si je puis parler ainsi, chimérique! Ecoutons-les parler, et voyons de quelle liberté ils se vantent. Nous sommes libres, nous disent-ils, nous pouvons faire ce que nous voulons. Mes sœurs, examinons leurs pensées, et nous verrons combien ils se trompent; et nous confesserons devant Dieu, dans l'effusion de nos cœurs, que nul pécheur ne peut être libre, que tous les pécheurs sont captifs. Tu peux faire ce que tu veux, et de là tu conclus: Je suis libre. Et moi je te réponds au contraire: Tu ne peux pas faire ce que tu veux, et quand tu le pourrais, tu n'es pas libre. Montrons premièrement aux pécheurs qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent.

Et certainement nous pourrions leur dire qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent, puisqu'ils ne peuvent pas empêcher que leur fortune ne soit inconstante, que leur félicité ne soit fragile, que ce qu'ils aiment ne leur échappe, que la vie ne leur manque comme un faux ami, au milieu de leurs entreprises, et que la mort ne dissipe toutes leurs pensées. Nous pourrions leur dire véritablement qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent, puisqu'ils ne peuvent pas empêcher qu'ils ne soient trompés dans leurs vaines prétentions. Ou ils les manquent, ou elles leur manquent: ils les manquent, quand ils ne parviennent pas à leur but; elles leur manquent, quand obtenant ce qu'ils veulent, ils n'y trouvent pas ce qu'ils cherchent. C'est ainsi que nous pouvons montrer aux pécheurs qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent.

Mais pressons-les de plus près encore, et déplorons l'aveuglement de ces malheureux, qui se vantent de leur liberté, pendant qu'ils gémissent dans un si honteux esclavage. Ah! les misérables captifs, ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent le plus; ce qu'ils détestent le plus, il faut qu'il arrive. Que prétendez-vous, ô pécheur, dans ces plaisirs que vous recherchez, dans ces biens que vous amassez par des voleries; que prétendez-vous? Je veux être heureux. Eh quoi! heureux même malgré Dieu? Insensé, qui vous imaginez avoir aucun bien contre la volonté du souverain bien: digne certes, qu'on dise de vous ce que nous lisons dans les psaumes: *Voilà l'homme qui n'a pas mis son secours en Dieu; mais qui a espéré dans la multitude de ses richesses, et s'est plu dans sa vanité* (*Ps.* LI, 9). Mais non-seulement vous ne pouvez obtenir ce que vous avez le plus désiré: ce que vous détestez le plus, il faut qu'il arrive; cette justice divine qui vous poursuit, ces étangs de feu et de soufre, ce grincement de dents éternel. Car quelle force vous peut arracher des mains toutes-puissantes de Dieu, que vous irritez par vos crimes, et dont vous attirez sur vous les vengeances?

Telle est la liberté de l'homme pécheur: malheureux, qui croyant faire ce qu'il veut, attire sur lui nécessairement ce qu'il veut le moins, qui, pour trop faire ses volontés, par une étrange contradiction de désirs, (1) s'empêche lui-même d'être ce qu'il veut, c'est-à-dire, heureux; qui s'imagine être vraiment libre, parce qu'il est en effet trop libre à pécher, c'est-à-dire, libre à se perdre; et qui ne s'aperçoit pas qu'il forge ses fers par l'usage de sa liberté prétendue. Et de là nous pouvons apprendre que ce n'est pas être

(1) Empêche lui-même l'exécution de sa volonté principale, qui est d'être heureux.

vraiment libres, que de faire ce que nous voulons ; mais que notre liberté véritable, c'est de faire ce que Dieu veut. De là vient que nous lisons dans notre Evangile, que les hommes sont vraiment libres quand le Fils les a délivrés : où nous devons entendre, mes sœurs, que le Fils de Dieu nous parlant d'une liberté véritable, nous explique assez qu'il y en a aussi une fausse.

La fausse liberté c'est de vouloir faire sa volonté propre ; mais notre liberté véritable, c'est que notre volonté soit soumise à Dieu : car, puisque nous sommes nés sous la sujétion de Dieu, notre liberté n'est pas une indépendance. Cette affectation de l'indépendance, c'est la liberté de Satan et de ses rebelles complices, qui ont voulu s'élever eux-mêmes contre l'autorité souveraine. Loin de nous une liberté si funeste, qui a précipité ces esprits superbes dans une servitude éternelle. Pour nous, songeons tellement que nous sommes libres, que nous n'oubliions pas que nous sommes des créatures, et des créatures raisonnables, que Dieu a faites à sa ressemblance. Puisque notre liberté est la liberté d'une créature, il faut nécessairement qu'elle soit soumise, et qu'il y ait de la servitude mêlée. Mais il y a une servitude honteuse, qui est la destruction de la liberté ; et une servitude honorable, qui en est la perfection. S'abaisser au-dessous de sa dignité naturelle, c'est une servitude honteuse: c'est ainsi que font les pécheurs ; c'est pourquoi ils ne sont pas libres. S'abaisser au-dessous de celui-là seul qui est seul naturellement souverain, c'est une servitude honorable, qui est digne d'un homme libre et qui fait l'accomplissement de la liberté. En est-on moins libre, pour obéir à la raison et à la raison souveraine, c'est-à-dire, à Dieu? N'est-ce pas au contraire une dépendance vraiment heureuse, qui, nous assujettissant à Dieu seul, nous rend maîtres de nous-mêmes et de toutes choses ?

C'est ainsi que le Sauveur voulut être libre ; il était libre certainement, car il était Fils, et non pas esclave ; mais il mit l'usage de sa liberté à être obéissant à son Père. Comme c'est la liberté qu'il a recherchée, c'est aussi celle qu'il nous a promise. *Vous serez*, dit-il, *vraiment libres*, *quand le Fils vous aura délivrés :* vous aurez une liberté véritable, quand le Fils vous l'aura donnée. Et quelle liberté vous donnera-t-il, sinon celle qu'il a voulue pour lui-même ? c'est-à-dire, d'être dépendant de Dieu seul, dont il est si doux de dépendre, et le service duquel vaut mieux qu'un royaume ; parce que cette même soumission, qui nous met au-dessous de Dieu, nous met en même temps au-dessus de tout. C'est pourquoi je ne puis m'empêcher, ma sœur, de louer votre résolution généreuse, en ce que vous avez voulu être libre, non point à la mode du monde, mais à la mode du Sauveur des âmes ; non de la liberté dangereuse que l'esprit de l'homme se donne à lui-même, mais de celle que Jésus promet à ses serviteurs.

Les enfants du siècle croient être libres ; parce qu'ils errent deçà et delà dans le monde, éternellement travaillés de soins superflus, et ils appellent leur égarement une liberté ; à peu près comme des enfants qui se pensent libres, lorsque, échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont: telle est la liberté des pécheurs (*De Corrept. et Grat.*, *cap.* 12, *tom.* X, *pag.* 768).

C'est vous, c'est vous, mesdames, qui jouissez d'une liberté véritable, parce que vous ne vous contraignez que pour servir Dieu. Et qu'on ne pense pas que cette contrainte diminue tant soit peu votre liberté ; au contraire, c'en est la perfection. Car d'où vient que vous vous mettez dans cette salutaire contrainte, sinon pour vous imposer à vous-mêmes une heureuse nécessité de ne pécher pas ? et cette sainte nécessité de ne pécher pas, n'est-ce pas la liberté véritable? Ne croyons pas, mes sœurs, que ce soit une liberté de pouvoir pécher ; ou, s'il y a de la liberté à pouvoir pécher, disons, avec saint Augustin, que c'est une liberté égarée, une liberté qui se perd. La première liberté, dit saint Augustin, c'est de pouvoir ne pécher pas: la seconde et la plus parfaite, c'est de ne pouvoir plus pécher. C'est la liberté des saints anges et de toute la société des élus, que la félicité éternelle met dans la nécessité de ne pécher plus: c'est la liberté de la céleste Jérusalem ; cette nécessité, c'est leur béatitude ; et jamais nous ne serons plus libres, que quand nous ne pourrons plus servir au péché. C'est la liberté de Dieu même, qui peut tout, et ne peut pécher. C'est à cette liberté qu'on tend dans les cloîtres, lorsque, par tant de saintes contraintes, par tant de salutaires précautions, on tâche de s'imposer une loi de ne pouvoir plus servir au péché.

SECOND POINT.

Voilà la servitude du péché exclue de la vie retirée et religieuse, par les observances de la discipline : voyons si elle n'est pas aussi délivrée de celle des passions et des convoitises, par l'exercice de la pénitence. Pour cela, considérons une belle doctrine de saint Augustin. Il y a, dit-il, deux sortes de maux : il y a des maux qui nous blessent, il y a des maux qui nous flattent ; les maladies, les passions. Les passions nous flattent, et, en nous flattant, elles nous captivent. Ceux-là, nous les devons supporter ; ceux-ci, nous les devons modérer : les premiers, par la patience et par le courage ; les seconds, par la retenue et la tempérance : *Alia quæ per patientiam sustinemus, alia quæ per continentiam refrenamus* (*Cont. Jul. l.* V, *cap.* 5, *t.* X, *p.* 640). Or Dieu, qui dispose toutes choses par une providence très-sage, et qui ne veut pas tourmenter les siens par des afflictions inutiles, a voulu que ces derniers maux servissent de remède pour guérir les autres : je veux dire, que les maux qui nous affligent, doivent corriger en nous ceux qui flattent. Ils étaient donnés en punition de notre péché ; mais, par la miséricorde divine, ce qui était une peine devient

un remède, et le châtiment du péché est tourné à l'usage de la justice : *In usus justitiæ peccati pœna conversa est* (*S. August. de Civit. Dei, lib.* XIII, *cap.* 4, *tom.* VII, *p.* 328). La raison est que la force de ceux-ci consiste dans le plaisir, et que toute la pointe du plaisir s'émousse par la souffrance.

C'est pourquoi la mortification [est établie] dans les cloîtres ; et si la chair y est contrainte, c'est pour rendre l'esprit plus libre. C'est le rendre plus libre que de brider son ennemi et le tenir en prison tout chargé de chaînes. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre : *Je ne travaille pas en vain; mais je châtie mon corps et je le réduis en servitude* (1 *Cor.*, IX, 26, 27). Ce n'est pas travailler en vain que de mettre en liberté mon esprit. J'ai, dit-il, un ennemi domestique ; voulez-vous que je le fortifie, que je le rende invincible par ma complaisance ? J'ai des passions moins traitables que ne sont des bêtes farouches ; voulez-vous que je les nourrisse? Ne vaut-il pas bien mieux que j'appauvrisse mes convoitises, qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent? Tellement que la vraie liberté d'esprit, c'est de contenir nos affections déréglées par une discipline forte et vigoureuse, et non pas de les contenter par une molle condescendance.

C'est ainsi qu'ont été libres les grands personnages qui vous ont donné cette règle que vous professez. D'où vient saint Benoît, votre patriarche, sentant que l'amour des plaisirs mortels, qu'il avait presque éteint par ses grandes austérités, se réveillait tout à coup avec violence, se déchire-t-il lui-même le corps par des ronces et des épines, sur lesquelles son zèle le jette (*S. Greg. Mag.*, *Dialog.*, *lib.* III, *c.* 2, *t.* II, *p.* 213)? N'est-ce pas qu'il veut briser les liens charnels qui menacent son esprit de la servitude? C'est pour cela que saint Bernard, votre père, a cherché un salutaire rafraîchissement dans les neiges et dans les étangs glacés, où son intégrité attaquée s'est fait un rempart contre les délices du siècle. Ses sens étaient de telle sorte mortifiés, qu'il ne voyait plus ce qui se présentait à ses yeux (*Vit. S. Bernard.*, *lib.* I, *cap.* 3, *t.* II, *p.* 1065; *lib.* III, *c.* 2, *p.* 1118; *lib.* I, *cap.* 7, *p.* 1076, 1077). La longue habitude de mépriser le plaisir du goût avait éteint en lui toute la pointe de la saveur : il mangeait de toutes choses sans choix : il buvait de l'eau ou de l'huile indifféremment, selon qu'il les avait le plus à la main. Si quelques-uns trouvaient trop rude ce long et horrible silence, il les avertissait que s'ils considéraient sérieusement l'examen rigoureux que le grand Juge fera des paroles, ils n'auraient pas beaucoup de peine à se taire. Il excitait en lui l'appétit, non par les viandes, mais par les jeûnes ; non par la délicatesse ni par le ragoût, mais par le travail ; et toutefois pour n'être pas entièrement dégoûté de son pain d'avoine et de ses légumes, il attendait que la faim les rendît un peu supportables : il couchait sur la dure ; mais il y attirait le sommeil par la psalmodie de la nuit et par l'ouvrage de la journée : de sorte que, dans cet homme, les fonctions mêmes naturelles étaient causées, non tant par la nature que par la vertu.

Quel homme plus libre que saint Bernard ? Il n'a point de passions à contenter, il n'a point de fantaisie à satisfaire ; il n'a besoin que de Dieu. Les gens du monde, au lieu de modérer leurs convoitises, sont contraints de servir à celles d'autrui. [C'est ce qui faisait dire à] saint Augustin, parlant à un grand seigneur : Vous, qui devez réprimer vos propres cupidités, vous êtes contraint de satisfaire celles des autres : *Qui debuisti refrenare cupiditates tuas, explere cogeris alienas* (*Ad Bonif.*, *Ep.* CCXX, *n.* 6, *tom.* II, *pag.* 813). C'est à cette liberté que vous aspirez, c'est l'héritage que saint Bernard a laissé à toutes les maisons de son ordre.

Mais voyez l'aveuglement du monde : comme si nous n'étions pas encore assez captifs par le péché et les convoitises, il s'est fait lui-même d'autres servitudes. Il a fait des lois, comme pour imiter Jésus-Christ, mais plutôt pour le contredire. Il ne faut pas souffrir les injures ; on vous mépriserait : il faut avoir de l'honneur dans le monde, il faut se rendre nécessaire, il faut vivre pour le public et pour les affaires : *Patriæ et imperio reique vivendum est* (*Tertul.*, *de Pallio*, *n.* 5, *pag.* 138). C'est une loi à votre sexe [de prendre] le temps de se parer, [de rendre] des visites. La bienséance est une loi qui nous ôte tout le temps, qui fait qu'il se perd véritablement. Tout le temps se perd, et on n'y attache rien de plus immobile que lui. Le temps est précieux, parce qu'il aboutit à l'éternité ; on ne demande qu'à le passer : à peine avons-nous un moment à nous ; et celui que nous avons, il semble qu'il soit dérobé. Cependant la mort vient avant que nous puissions avoir appris à vivre ; et alors, que nous servira d'avoir mené une vie publique, puisqu'enfin il nous faudra faire une fin privée? Mais que dira le monde? Et pourquoi voulons-nous vivre pour les autres, puisque nous devons enfin mourir pour nous-mêmes ? *Nemo alii vivit, moriturus sibi* (*Ibid.*).

Que si le monde a ses contraintes, que je vous estime, ma très-chère sœur, qui estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre, professez hautement de ne vouloir vous captiver que pour l'amour de celui qui, étant le maître de toutes choses, s'est rendu esclave pour l'amour de nous, afin de nous exempter de la servitude. C'est dans cette voie étroite que l'âme est dilatée par le Saint-Esprit, pour recevoir l'abondance des grâces divines. Déposez donc, ma très-chère sœur, cet habit, cette vaine pompe et toute cette servitude du siècle : vous êtes libre à Jésus-Christ; son sang vous a mise en liberté : ne vous rendez point esclave des hommes.

SERMON
POUR UNE VÊTURE
(Prêché le jour de la Nativité de la sainte Vierge.)

Combien les inclinations des hommes sont di-

verses, et les mœurs dissemblables. Superfluité de tant de soins, et vanité de la multitude de nos desseins. L'empressement et le trouble, principes de nos maladies. D'où vient en nous l'amour de la dissipation. Pourquoi ne pouvons-nous trouver la santé de nos âmes et le repos, en nous répandant dans la multitude des objets sensibles : l'un et l'autre attachés à la vie intérieure et recueillie, et à la recherche de l'unique nécessaire.

Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima ? porro unum est necessarium.

Marthe, Marthe, vous vous empressez et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses : cependant une seule chose est nécessaire (*Luc.*, X, 41, 42).

Quand je considère, mes sœurs, les diverses agitations de l'esprit humain, et tant d'occupations différentes qui travaillent inutilement les enfants des hommes, je ne puis que je ne m'écrie avec le Psalmiste : *Qu'est-ce que l'homme, ô grand Dieu, pour que vous en fassiez état, et que vous en ayez souvenance* (*Ps.* VIII, 5) ? Notre vie, qu'est-ce autre chose qu'un égarement continuel ? nos opinions sont autant d'erreurs, et nos voies ne sont qu'ignorance. Et certes, quand je parle de nos ignorances, je ne me plains pas, chrétiens, de ce que nous ne connaissons point quelle est la structure du monde, ni les influences des corps célestes, ni quelle vertu tient la terre suspendue au milieu des airs, ni de ce que tous les ouvrages de la nature nous sont des énigmes inexplicables. Car encore que ces connaissances soient très-dignes d'être recherchées, ce n'est pas ce que je déplore aujourd'hui. La cause de ma douleur nous touche de bien plus près. Je plains le malheur de notre ignorance, en ce que nous ne savons pas ce qui nous est propre ; en ce que nous ne connaissons pas le bien et le mal, et que nous errons deçà et delà, sans savoir la véritable conduite qui doit gouverner notre vie.

Et pour vous convaincre manifestement d'une vérité si constante, figurez-vous, ma très-chère sœur, que venue tout nouvellement d'une terre inconnue et déserte, séparée de bien loin du commerce et de la société des hommes, ignorante des choses humaines, vous êtes tout à coup transportée au sommet d'une haute montagne, d'où, par un effet de la puissance divine, vous découvrez la terre et les mers, et tout ce qui se fait dans le monde. Elevée donc sur cette montagne, vous voyez du premier aspect cette multitude infinie de peuples et de nations, avec leurs mœurs différentes et leurs humeurs incompatibles ; puis, descendant plus exactement au détail de la vie humaine, vous contemplez les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent. O Dieu éternel, quel tracas! quel mélange de choses ! quelle étrange confusion ! Celui-là s'échauffe dans un barreau ; celui-ci, assis dans une boutique, débite plus de mensonges que de marchandises ; cet autre, que vous voyez employer dans le jeu la meilleure partie de son temps, il se passionne, il s'impatiente, il fait une affaire de conséquence de ce qui ne devrait être qu'un relâchement de l'esprit. Les uns cherchent dans la compagnie l'applaudissement du beau monde, d'autres se plaisent à passer leur vie dans une intrigue continuelle ; ils veulent être de tous les secrets, ils s'empressent, ils se mêlent partout, ils ne songent qu'à s'acquérir tous les jours de nouvelles amitiés : et pour dire tout en un mot (1), le monde n'est qu'un amas de personnes toutes diversement affairées avec une variété incroyable.

Vous raconterai-je, mes sœurs, les diverses inclinations des hommes ? Les uns, d'une nature plus remuante, se plaisent dans les emplois violents ; les autres, d'une humeur plus paisible, s'attachent plus volontiers, ou à cette commune conversation, ou à l'étude des bonnes lettres, ou à diverses sortes de curiosités. Celui-ci est possédé de folles amours, celui-là de haines cruelles et d'inimitiés implacables, et cet autre de jalousies furieuses : l'un amasse, l'autre dépense ; quelques-uns sont ambitieux et recherchent avec ardeur les emplois publics ; les autres aiment mieux le repos et la douce oisiveté d'une vie privée. Chacun a ses inclinations différentes, chacun veut être fou à sa fantaisie : les mœurs sont plus dissemblables que les visages ; et la mer n'a pas plus de vagues quand elle est agitée par les vents, qu'il naît de diverses pensées de cet abîme sans fond, de ce secret impénétrable du cœur de l'homme. C'est à peu près ce qui se présente à nos yeux, quand nous considérons attentivement les affaires et les actions qui exercent la vie humaine.

Dans cette diversité infinie, dans cet empressement, dans cet embarras, dans ce bruit et dans ce tumulte des choses humaines, chère sœur, rentrez en vous-même ; et imposant silence à vos passions, qui ne cessent d'inquiéter l'âme par leur vain murmure, écoutez le Seigneur Jésus qui, vous parlant intérieurement au secret du cœur, vous dit avec cette voix charmante qui seule devrait attirer les hommes : *Tu te troubles dans la multitude; et il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire.*

Qu'entends-je, et que dites-vous, ô Seigneur Jésus ? Pourquoi tant d'affaires, pourquoi tant de soins, pourquoi tant d'occupations différentes, puisqu'il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire ? Si vous nous apprenez, Sagesse éternelle, que nous n'avons tous qu'une même affaire ; donc nous nous consumons de soins superflus, donc nous ne concevons que de vains desseins, donc nous ne repaissons nos esprits que de creuses et chimériques imaginations, nous qui sommes si étrangement partagés. Votre parole, ô Seigneur Jésus, nous rappelant à l'unité seule, condamne la folie et l'illusion de nos désirs inconsidérés et de nos prétentions infinies : donc il s'ensuit de votre discours que la solitude que les hommes fuient, et les cloîtres qu'ils estiment autant de prisons, sont les écoles de la véritable sagesse;

(1) Une ville.

puisque tous les soins du monde en étant exclus avec leur empressante multiplicité, on n'y cherche que l'unité nécessaire, qui seule est capable d'établir les cœurs dans une tranquillité immuable. Chère sœur, c'est ce que Jésus-Christ nous enseigne dans cette belle et mystérieuse parole, que je tâcherai aujourd'hui de vous faire entendre.

Mais pour y procéder avec ordre, que puis-je me proposer de plus salutaire que d'imiter Jésus-Christ lui-même, et de suivre cette excellente méthode que je vois si bien pratiquée par ce divin Maître? *Marthe, Marthe*, dit-il, *tu es empressée et tu te troubles dans la multitude : or, il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.* Je remarque trois choses dans ce discours : Jésus, ce charitable médecin des âmes, les considère comme languissantes, et nous laisse dans ces paroles une consultation admirable pour les guérir de leurs maladies. Il en regarde premièrement le principe ; après, ayant touché la cause du mal, il y applique les remèdes propres ; et enfin il rétablit son malade dans sa constitution naturelle. Je vous prie de considérer ces trois choses accomplies par ordre dans notre Evangile.

Marthe, Marthe, tu es empressée ; c'est-à-dire, ô âme, tu es affaiblie en cela même que tu es partagée ; de là l'empressement et le trouble : voilà le principe de la maladie; après suit l'application du remède. Car puisque la cause de notre faiblesse, c'est que nos désirs sont trop partagés dans les objets visibles qui nous environnent, qui ne voit que le véritable remède, c'est de savoir ramasser nos forces inutilement dissipées? C'est aussi ce que fait le Seigneur Jésus, en nous appliquant à l'unité simple qui n'est autre chose que Dieu. Pourquoi, dit-il, vous épuisez-vous parmi tant d'occupations différentes, puisqu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire? *Porro unum est necessarium.* Voyez qu'il ramasse nos désirs en un : de là naît enfin la santé de l'âme dans le repos, dans la stabilité, dans la consistance que lui promet le Sauveur Jésus : *Marie*, dit-il, *a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée :* c'est l'entière stabilité ; c'est ainsi que le Fils de Dieu nous guérit. Ma chère sœur, abandonnez-vous à ce médecin tout-puissant, apprenez de lui ces trois choses, que vous devez avant toutes choses vous démêler de la multitude, après, rassembler tous vos désirs en l'unité seule, et enfin que vous y trouverez le repos et la consistance. Ainsi vous accomplirez les devoirs de la vie religieuse que vous embrassez, et nous pourrons dire de vous ce que Jésus-Christ a dit de Marie, qu'en quittant le monde et ses vanités, vous avez choisi la meilleure part, qui ne vous sera point ôtée.

PREMIER POINT.

Encore que nous connaissions par expérience que notre plus grand mal naît de l'amour-propre, et que ce soit le vice de tous les hommes de s'estimer eux-mêmes excessivement, il ne laisse pas d'être véritable que de toutes les créatures l'homme est celle qui se met à plus bas prix, et qui a le plus de mépris de soi-même.

Je n'ignore pas, chrétiens, que cette proposition paraît incroyable jusqu'à ce que l'on en ait pénétré le fond : car on pourrait d'abord objecter que l'orgueil est la plus dangereuse maladie de l'homme. C'est l'amour-propre qui fait toutes nos actions ; il ne nous abandonne pas un moment ; et de même que si vous rompez un miroir, votre visage semble en quelque sorte se multiplier dans toutes les parties de cette glace cassée ; cependant c'est toujours le même visage : ainsi quoique notre âme s'étende et se partage en beaucoup d'inclinations différentes, l'amour-propre y paraît partout, étant la racine de toutes nos passions, il fait couler dans toutes les branches ses vaines, quoiqu'agréables complaisances.

Et certes, si l'on connaît la grandeur du mal lorsqu'on a recours aux remèdes extrêmes, il faut nécessairement confesser que notre nature était enflée d'une insupportable insolence : car puisque pour remédier à l'orgueil de l'homme, il a fallu rabaisser un Dieu ; puisque pour abattre l'arrogance humaine, il ne suffisait pas que le Fils de Dieu descendît du ciel en la terre, si sa majesté ne se ravalait jusqu'à la pauvreté d'une étable, jusqu'à l'ignominie de la croix, jusqu'aux agonies de la mort, jusqu'à l'obscurité du tombeau, jusqu'aux profondeurs de l'enfer ; qui ne voit que nous nous étions emportés au plus haut degré de l'insolence, nous, dis-je, qui n'avons pu être rétablis que par cette incompréhensible humiliation? Et toutefois, je ne crains point de vous assurer que par une juste punition de notre arrogance insensée, pendant que nous nous enflons et flattons notre cœur par l'estime la plus emportée de ce que nous sommes, nous ne méprisons rien tant que nous-mêmes. Et c'est ce que je veux vous faire connaître, non par des raisonnements recherchés, mais par une expérience sensible.

Considérons, je vous prie, mes très-chères sœurs, de quelle sorte les hommes agissent quand ils veulent témoigner beaucoup de mépris, et après nous reconnaîtrons que c'est ainsi que nous traitons avec nous-mêmes. Quelles sont les personnes que nous méprisons, sinon celles dont nous négligeons tous les intérêts, desquelles nous fuyons la conversation, auxquelles même nous ne daignons pas donner quelque part dans notre pensée? Or, je dis que nous en usons ainsi avec nous-mêmes ; nous laissons dans le mépris toutes nos affaires, nous ne pouvons converser avec nous-mêmes, nous ne voulons pas penser à nous-mêmes, et, en un mot, nous ne pouvons nous souffrir nous-mêmes. Car, est-il rien de plus évident que nous sommes toujours hors de nous, je veux dire, que nos occupations et nos exercices, nos conversations et nos divertissements nous attachent continuellement aux choses externes et qui ne tiennent pas à ce que nous sommes? Et une preuve très-claire de ce que je dis, c'est que

nous ne pouvons nous accoutumer à la vie recueillie et intérieure.

Chère sœur, dans la profession que vous embrassez, les hommes n'y trouvent rien de plus insupportable que la retraite, la clôture et la solitude; et toutefois, cette solitude est cause que vous rentrez en vous-même, que vous vous entretenez avec vous-même, que vous pensez sérieusement à vous-même. C'est ce que le monde ne peut goûter : l'homme pense qu'il ne fait rien, s'il ne se jette sur les objets qui se présentent; tant il est vrai, âmes chrétiennes, que nous sommes à charge à nous-mêmes! Voyez Marthe dans notre Evangile! elle s'empresse, elle se tourmente, elle est extraordinairement empêchée, elle découvre sa sœur Marie Madeleine, qui assise aux pieds de Jésus, boit à longs traits le fleuve de vie qui distille si abondamment de sa bouche. Marthe tâche de la détourner : *Seigneur, ordonnez-lui qu'elle m'aide;* elle s'imagine qu'elle est oisive, parce qu'elle ne la voit point agitée; elle croit qu'elle est sans affaires, parce qu'étant recueillie en soi, elle veille à son affaire la plus importante. Etrange aveuglement de l'esprit humain, qui ne croit point s'occuper s'il ne s'embarrasse, qui ne conçoit point d'action sans agitation, et qui ne trouve d'affaire que dans le trouble et dans l'empressement!

D'où vient cela, mes très-chères sœurs, si ce n'est que nous nous ennuyons en nous-mêmes, possédés de l'amour des objets externes? Et ainsi ne puis-je pas dire avec (1) l'admirable saint Augustin : *Usque adeo charus est hic mundus hominibus; et sibimet ipsi viluerunt* (*Ad Glor.*, *Ep.* XLIII, *cap.* 1, *t.* II, *pag.* 89) : Les hommes aiment ce monde si éperdument, qu'ils s'en traitent eux-mêmes avec mépris. C'est ce que reprend le Sauveur des âmes dans les premières paroles de ce beau passage, que j'ai allégué pour mon texte : Marthe, Marthe, dit-il, tu es empressée et tu te troubles dans la multitude; où il me semble que sa pensée se réduit à ce raisonnement invincible, dont toutes les propositions sont si évidentes qu'elles n'ont pas même besoin d'éclaircissement; écoutez seulement et vous entendrez : l'âme ne peut être en repos, si elle n'est saine, et elle ne peut jamais être saine, jusqu'à ce qu'elle ait été établie dans une bonne constitution; est-il rien de plus clair? Pour la mettre en cette bonne constitution, il faut nécessairement agir au dedans, et non pas s'épancher inutilement ni se vider, pour ainsi dire, au dehors; car la bonne constitution, c'est le bon état du dedans; qui le peut nier? Ceux donc qui consument toutes leurs forces après la multitude des objets sensibles, puisqu'ils dédaignent de travailler au dedans d'eux-mêmes, ils ne trouveront jamais la santé de l'âme, ni par conséquent son repos; de sorte qu'il n'est rien de plus véritable que nous ne pouvons rencontrer que trouble dans la multitude qui nous dissipe : *Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima.* Quelle conséquence plus nécessaire?

(1) L'incomparable.

Que prétendez-vous, ô riches du siècle, lorsque vous acquérez tous les jours de nouvelles terres, et que vous amassez tous les jours de nouveaux trésors? Vos richesses sont hors de vous, et comment espérez-vous pouvoir vous remplir de ce qui ne peut entrer en vous-mêmes? Votre corps terrestre et mortel ne se nourrit que de ce qu'il prend, et de là vient que la Sagesse divine lui a préparé tant de beaux organes, pour s'unir et s'incorporer ce qui le sustente. Votre âme, d'une nature immortelle, n'aura-t-elle pas aussi ses organes, pour recevoir en elle-même le bien qu'elle cherche? Maintenant, ouvrez son sein tant qu'il vous plaira, et vous verrez qu'elle ne peut recevoir en elle cet or et cet argent que vous entassez et qui ne peut jamais la satisfaire : lors donc que vous pensez l'en rassasier, n'est-ce pas une pareille folie, que si vous vouliez remplir un vaisseau d'une liqueur qui ne peut y être versée? Insensés, ne voyez-vous pas que vous vous travaillez inutilement, que vous vous troublez dans la multitude? *Turbaris erga plurima*

Et vous qui recherchez avec tant d'ardeur la réputation et la gloire, pensez-vous pouvoir contenter votre âme? Cette gloire que vous désirez, c'est l'estime que les autres font de votre personne; ou ils se trompent, ou ils jugent bien de votre mérite. S'ils se trompent dans leur pensée, vous seriez bien déraisonnables de faire votre bonheur de l'erreur d'autrui, que s'ils jugent sainement, c'est un bien pour eux; et comment estimez-vous pouvoir être riche d'un bien qui est possédé par les autres? Voyez donc que vous vous épanchez hors de l'unité, et que vous vous troublez dans la multitude : *Turbaris erga plurima.*

Vous enfin, qui courez après les plaisirs, dites-moi, n'avez-vous rien en vous-mêmes de plus excellent que vos sens? Cette âme, que Dieu a faite à sa ressemblance, est-elle insensible et stupide, et n'a-t-elle pas aussi ses contentements? Est-ce en vain que le Psalmiste s'écrie que son cœur se réjouit dans le Dieu vivant (*Ps.* XXXIV, 9)? Si l'âme a des délices qui lui sont propres, si elle a ses plaisirs à part, quelle est notre erreur et notre folie de croire que nous l'aurons contentée, lorsque nous aurons satisfait les sens? Au contraire, ne jugeons-nous pas que si nous ne lui donnons des objets tout spirituels, qu'elle sente et qu'elle reçoive par elle-même, elle sortira au dehors pour en chercher d'autres, et qu'elle se troublera dans la multitude? *Turbaris erga plurima.*

Ainsi, quoique je puisse nous représenter notre imagination abusée, notre âme ne trouvera jamais son repos, jusqu'à ce que nous ayons composé nos mœurs, jusqu'à ce que, nous dégageant de la multitude, afin de nous recueillir en nous-mêmes, nous nous soyons rangés au dedans et que nos affections soient bien ordonnées. C'est ce que nous apprend le Psalmiste, lorsqu'il dit : La justice et la paix se sont embrassées : *Justitia et pax osculatæ sunt* (*Ps.* LXXXIV, 11). Où est-ce qu'elles

se sont embrassées? Elles se sont embrassées certainement dans le cœur du juste. C'est la justice qui établit l'ordre, et la justice règne en nos âmes lorsque les choses y sont rangées dans une bonne disposition, et que les lois que la raison donne sont fidèlement observées; alors nous avons en nous la justice, et aussitôt après nous avons la paix : *Justitia et pax osculatæ sunt.*

O âme, si vous n'avez pas la justice, c'est-à-dire, si vous n'êtes pas recueillie pour vous composer en vous-même, infailliblement la paix vous fuira; pour quelle raison? parce qu'elle ne trouvera point au dedans de vous la justice, sa bonne amie. Que si vous avez en vous la justice, cette justice qui vous retire en vous-même pour régler votre intérieur, vous n'aurez que faire de chercher la paix; elle viendra elle-même, dit saint Augustin, pour embrasser sa fidèle amie, c'est-à-dire, la justice qui vous établit dans votre véritable constitution : *Si amaveris justitiam, non diu quæres pacem; quia et ipsa occurret tibi, ut osculetur justitiam* (*Enar. in Ps.* LXXXIV, *n.* 12, *t.* IV, *p.* 898). D'où il s'ensuit que nous n'avons point de repos jusqu'à ce que, détachés de la multitude, nous appliquions nos soins en nous-mêmes pour régler notre intérieur, selon ce que dit le Seigneur Jésus : *Marthe, Marthe, tu es empressée et tu te troubles.*

C'est pourquoi le grave Tertullien, méprisant l'inutilité de toutes les occupations ordinaires : Je ne suis point, dit-il, dans l'intrigue; on ne me voit point m'empresser près de la personne des grands; je n'assiége ni leurs portes ni leurs passages; je ne me romps point l'estomac à crier au milieu d'un barreau; je ne fréquente point les places publiques; j'ai assez à travailler en moi-même; c'est là que je mets toute mon affaire : *In me unicum negotium mihi est* (*De Pallio, n.* 5, *p.* 138). Tout mon soin est de retrancher les soins superflus : *Nihil aliud curo, quam ne curem.*

O généreuse résolution d'un philosophe chrétien! Chère sœur, c'est ce que vous devez pratiquer dans la sainte retraite où vous voulez vivre. Laissez le siècle avec ses erreurs et ses empressements inutiles. Il ne peut souffrir votre solitude, ni votre grille, ni votre clôture; il appelle votre retraite une servitude, au contraire, il se glorifie par une vaine ostentation de sa liberté. Les hommes du siècle croient être libres, parce qu'ils errent de çà et de là dans le monde, éternellement travaillés de soins superflus, et ils appellent leur égarement une liberté, comme des enfants qui se pensent libres, lorsque, échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont. Pernicieuse liberté du siècle, qui ne nous laisse pas le loisir de vaquer à nous! Heureuse mille et mille fois votre servitude, qui vous occupe si utilement en vous-même!

Quelle affaire plus importante que de composer son intérieur, c'est-à-dire, la seule chose qui nous appartienne? Quelle pensée plus douce ni plus agréable? Si ta maison menace ruine, tu y emploies les jours et les nuits avec une satisfaction merveilleuse. Ton âme se dément de toutes parts comme un édifice mal entretenu, et tu n'auras point de plaisir à la réparer! Dieu commet à tes soins un champ très-fertile, c'est-à-dire, l'âme raisonnable, capable de porter des fruits immortels : quelle honte que, dédaignant un si bel ouvrage, tu t'abaisses jusqu'à cultiver une terre stérile et infructueuse.

D'ailleurs, nos désirs sont si peu réglés, notre esprit est préoccupé de tant de fausses imaginations : ou l'orgueil nous enfle, ou l'envie nous ronge, ou les convoitises nous brûlent, et nous nous laissons accabler d'affaires, comme si celles-ci ne nous touchaient pas, ou qu'il n'y en eût pas assez pour nous occuper. Enfin que recherchons-nous parmi tant d'emplois? Pourquoi gouvernons-nous notre vie par des considérations étrangères? Je veux la passer dans les grandes charges. Mais que nous sert de faire une vie publique, puisqu'enfin nous ferons tous une mort privée? Mais si je me retire, que dira le monde? Et pourquoi voulons-nous vivre pour les autres, puisque chacun doit enfin mourir pour soi-même? O folie! ô illusion! ô troubles et empressements inutiles des enfants du siècle! Chère sœur, rompez ces liens, démêlez votre cœur de la multitude, et que vos forces se réunissent pour la seule occupation nécessaire : *Porro unum est necessarium.* C'est ma seconde partie, que je joindrai avec la troisième dans une même suite de raisonnement.

SECOND POINT.

Toutes les créatures intelligentes tendent de leur nature à l'unité seule; et j'apprends de saint Augustin que le véritable mouvement de l'âme, c'est de rappeler ses esprits des objets extérieurs au dedans de soi, et de soi-même s'élever à Dieu (*Lib. de Quant. animæ, cap.* 28, *tom.* 1, *pag.* 428). C'est pourquoi Dieu ayant fait le monde avec cet admirable artifice, aussitôt il introduit l'homme, dit Philon le Juif, au milieu de ce beau théâtre, pour être le contemplateur d'un si grand ouvrage (*Lib. de mundi opificio, pag.* 13, *édit. an.* 1613). Mais en même temps qu'il le contemple et qu'il jouit de l'incomparable beauté d'un spectacle si magnifique, il sent aussi en son propre esprit la merveilleuse vertu de l'intelligence, qui lui découvre de si grands miracles; et ainsi, rentrant en soi-même, il y ramasse toutes ses forces pour s'élever à son Créateur et louer ses libéralités infinies. De cette sorte, l'âme raisonnable se rappelle de la multitude pour concourir à l'unité seule, et telle est son institution naturelle. Mais le péché a perverti ce bel ordre et lui donne un mouvement tout contraire. Dans sa véritable constitution, elle passe de la multitude en soi-même, afin de réunir toute sa vigueur, pour se transporter à son Dieu qui est le principe de l'unité; au contraire, le péché la poussant, elle tombe de Dieu sur soi-même, et de là sur la multitude des objets sensibles.

qui l'environnent. Car de même qu'une eau qui se précipite du sommet d'une haute montagne, rencontrant au milieu de sa course une roche, premièrement elle fond sur elle avec toute son impétuosité, et là elle est contrainte à se partager, forcée par sa dureté qui la rompt; ainsi l'homme, que son orgueil avait emporté, tombe premièrement de Dieu sur soi-même, comme dit l'incomparable saint Augustin, parce qu'il est aussitôt déçu par son amour-propre; et là, rencontrant l'orgueil (1) en son âme, élevé comme un dur rocher, il se brise, il se partage et il se dissipe dans la vanité de plusieurs désirs dans lesquels son âme s'égare (*De Civit. Dei*, *l.* XIV, *cap.* 13, *tom.* VII, *p.* 364, 365).

Et c'est ce que nous pouvons comprendre aisément par le livre de la Genèse. Le serpent artificieux promet à nos pères que, s'ils mangent le fruit défendu, ils auront la science du bien et du mal; et Adam se laisse surprendre à ses promesses fallacieuses (*Gen.*, III, 5). Certes, dans la pureté de son origine, il avait la science du bien et du mal; car ne savait-il pas, chrétiens, que son souverain bien est de suivre Dieu, et le souverain mal de s'en éloigner? Mais il veut chercher dans la créature ce qu'il possédait déjà dans le Créateur; après quoi, par un jugement équitable, le Créateur retire ses dons, desquels l'homme orgueilleux n'était pas content: si bien que l'homme perdit aussitôt la véritable science du bien et du mal, et il ne resta plus en son âme que la vaine curiosité de la rechercher dans la créature.

C'est ainsi que nous allons, hommes misérables, cherchant curieusement le bien, et tâchant de le goûter partout où nous en voyons quelques apparences. Et comme toute âme curieuse est naturellement inquiète, notre humeur remuante et volage ne pouvant s'arrêter à un seul désir, se partage en mille affections déréglées, et erre de désirs en désirs par un mouvement éternel. De là vient que l'homme animal ne peut comprendre ce que dit le Seigneur Jésus, qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire, et la raison en est évidente; car nous ne croyons pas pouvoir être heureux si nos désirs ne sont satisfaits; et ainsi notre cœur étant échauffé d'une infinité de désirs, le vieil Adam ne peut pas entendre qu'il trouve jamais sa félicité en ne poursuivant qu'une seule chose. O misère! ô aveuglement, qui établit la félicité à contenter les désirs irréguliers qui sont causés par la maladie! Eveillez-vous, ô enfants d'Adam, retournez à l'unité sainte de laquelle vous êtes déchus par la pernicieuse curiosité de chercher le bien dans les créatures. Au lieu de partager vos désirs, apprenez du Sauveur Jésus à les réunir, et vous saurez le secret de les contenter: *Porro unum est necessarium.* Cessez de m'inquiéter, désirs importuns, ne prétendez pas partager mon cœur; laissez-moi écouter le Seigneur Jésus, qui m'assure, dans son Evangile, qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire.

Et certes, quand je considère, mes très-chères sœurs, qu'entre tous les êtres que nous connaissons, il n'y a que Dieu seul qui soit nécessaire, que tout le reste change, tout le reste passe, qu'il n'y a que notre grand Dieu qui soit immuable, je fais ce raisonnement en moi-même: s'il n'y a qu'un seul être qui soit nécessaire en lui-même, il n'y a rien aussi à l'égard des hommes qu'une seule opération nécessaire, qui est de suivre uniquement cet un nécessaire; car il est absolument impossible que notre repos puisse être assuré, s'il ne s'appuie sur quelque chose qui soit immobile. Plus une chose est réunie en elle-même, plus elle approche de l'immutabilité. L'unité ne donne point de prise sur elle, elle s'entretient également partout; au contraire, la multitude cause la corruption, ouvrant l'entrée à la ruine totale par la dissolution des parties. Il faut donc que mon cœur aspire à l'unité seule, qui associera toutes mes puissances, qui fera une sainte conspiration de tous les désirs de mon âme, à une fin éternellement immuable: *Porro unum est necessarium.*

Je m'élève déjà, ce me semble, au-dessus de toutes les créatures mortelles; animé de cette bienheureuse pensée, je commence à découvrir la stabilité que me promet le Sauveur Jésus dans la troisième partie de mon texte: *Maria optimam partem elegit*, *quæ non auferetur ab ea:* Marie a choisi la meilleure partie, qui ne lui sera point ôtée. Oui, si nous suivons fortement cet un nécessaire, qui nous est proposé dans notre Evangile, nous trouverons une assurance infaillible parmi les tempêtes de cette vie.

Et comment, me direz-vous, chères sœurs, comment pouvons-nous trouver l'assurance, puisque nous gémissons encore ici-bas sur les fleuves de Babylone, éloignés de la Jérusalem bienheureuse, qui est le centre de notre repos? Saint Augustin vous l'expliquera par une excellente doctrine, tirée de l'Apôtre. Nous ne sommes pas encore parvenus au ciel, mais nous y avons déjà envoyé une sainte et salutaire espérance: *Jam spem præmisimus*, dit saint Augustin (*Enar. in Ps.* LXIV, *n.* 3, *t.* IV, *p.* 603), et ce grand homme nous fait comprendre quelle est la force de l'espérance, par une excellente comparaison. Nous voguons en la mer, dit ce saint évêque, mais nous avons déjà jeté l'ancre au ciel, quand nous y avons porté l'espérance que l'Apôtre appelle l'ancre de notre âme (*Hebr.*, VI, 19). Et de même que l'ancre, dit saint Augustin, empêche que le navire ne soit emporté, quoiqu'il soit au milieu des ondes, elle ne laisse pas de l'établir sur la terre: ainsi, quoique nous flottions encore ici-bas, l'espérance, qui est l'ancre de notre âme et que nous avons envoyée au ciel, fait que nous y sommes déjà établis.

C'est pourquoi je vous exhorte, ma très-chère sœur, à mépriser généreusement la pompe du monde, et à choisir la meilleure

(1) En soi-même.

part, qui ne vous sera point ôtée. Non, certes, elle ne vous sera point ôtée ; votre retraite, votre solitude, vous fera commencer dès ce monde une vie céleste ; ce que vous commencerez sur la terre, vous le continuerez dans l'éternité. Dites-moi, que cherchez-vous dans ce monastère ? Vous y venez contempler Jésus, écouter Jésus avec Marie la contemplative ; vous y venez pour louer Jésus, pour goûter Jésus, pour aimer uniquement ce divin Jésus ; c'est pour cela que vous séparez votre cœur de l'empressante multiplicité des désirs du siècle. Que font les saints dans le ciel ? Ils jouissent de Dieu dans une bienheureuse paix, qui réunit en lui tous leurs désirs ; ils le contemplent avec une insatiable admiration de ses grandeurs ; ils l'aiment avec un doux ravissement, qui leur fait toujours trouver de nouvelles délices dans l'objet de leur amour ; et le saint transport dont ils sont animés ne leur permet pas de se lasser jamais de le louer et de célébrer ses miséricordes. Voilà, ma chère sœur, le modèle de la vie que vous allez embrasser. Qu'elle est aimable ! qu'elle est heureuse ! qu'elle est digne de votre empressement et de remplir tous vos jours !

Mais achèverons-nous ce discours sans parler de la divine Marie, dont nous célébrons aujourd'hui la nativité bienheureuse ? Allons tous ensemble, mes très-chères sœurs, allons au berceau de Marie, et couronnons ce sacré berceau, non point de lis ni de roses, mais de ces fleurs sacrées que le Saint-Esprit fait éclore ; je veux dire, de pieux désirs et de sincères louanges. Regardons l'incomparable Marie comme le modèle achevé de la vie retirée et intérieure, et tâchons de remarquer en sa vie, selon la portée de l'esprit humain, la pratique des vérités admirables que son Fils, notre Sauveur, nous a ensignées

SERMON

PRÊCHÉ A LA VÊTURE D'UNE NOUVELLE CATHOLIQUE, LE JOUR DE LA PURIFICATION.

Grandeur de la miséricorde que Dieu avait fait éclater sur elle. La multitude des Eglises, cette Eglise unique et première que les apôtres avaient fondée. Combien il est nécessaire de demeurer dans son unité : son éternelle durée, justifiée contre les sentiments des protestants. Erreurs monstrueuses et absurdités qui résultent du système de cette Eglise cachée qu'ils ont voulu supposer. La perfection de l'Eglise dans l'unité.

Vocavit vos de tenebris in admirabile lumen suum.

Il vous a appelée des ténèbres à son admirable lumière (I *Pet.*, II, 9).

Ma très-chère sœur en Notre-Seigneur Jésus-Christ, après les grandes miséricordes que Dieu a fait éclater sur vous, je ne puis mieux commencer ce discours que par des actions de grâces publiques, remerciant sa bonté paternelle qui vous a miraculeusement délivrée de la puissance des ténèbres, pour vous transporter au royaume de son Fils bien-aimé.

En effet, n'est-il pas bien juste, ô grand Dieu ! que votre sainte Eglise catholique vous loue et vous glorifie dans les siècles des siècles ? Car qui n'admirerait la profondeur de vos jugements, ô éternel roi de gloire, qui, pour la punition de nos crimes ou pour quelqu'autre secret conseil de votre sainte Providence, ayant permis qu'en ces derniers temps l'Eglise chrétienne fût déchirée par tant de sortes de schismes et par tant de lamentables divisions, ne perdez pas pour cela les âmes que vous avez choisies ; mais qui, étant riche en miséricorde, savez les éclairer, même dans le sein de l'erreur et selon votre bon plaisir, les attirez par des ressorts infaillibles à la véritable croyance. C'est ce que vous avez fait paraître en cette jeune fille élevée dans le schisme et dans l'hérésie, que vous avez regardée en pitié, ô Père très-clément et très-bon. On la nourrissait dans une doctrine hérétique, mais vous avez voulu être son docteur. Vous lui avez ouvert les yeux, pour voir votre admirable lumière; vous avez voulu faire paraître qu'il n'y a point d'âge qui ne soit mûr pour la foi, et que l'homme est assez savant quand il sait écouter vos saintes inspirations. Et voici qu'étant instruite de la véritable doctrine que nous avons reçue de nos pères par une succession de tant de siècles, touchée en son cœur d'un extrême dégoût de ce monde trompeur et d'un chaste amour de votre cher Fils, qu'elle désire choisir pour son seul époux, elle se vient présenter devant vos autels, afin que vous ayez agréable qu'elle soit admise aujourd'hui à l'épreuve d'une vie retirée. Bénissez-la, Seigneur, et soyez loué à jamais des grâces que vous lui faites ; que les anges et tous les esprits bienheureux chantent éternellement vos bontés.

Et vous, ma chère sœur, que Dieu comble de tant de bienfaits, considérez ces dévotes filles et toute cette pieuse assemblée. Mais élevez plus haut vos regards; contemplez en esprit la sainte Eglise de Dieu, tant celle qui règne dans le ciel que celle qui combat sur la terre : croyez qu'elle triomphe de joie de voir en vous des effets si visibles de la miséricorde divine. Eclatez aussi en hymnes et en cantiques; dites, dans l'épanchement de votre âme : *O Seigneur ! qui est semblable à vous* (*Ps.* XXXIV, 10)? *Que le Dieu d'Israel est bon à ceux qui sont droits de cœur* (*Ps.* LXXII, 1) et qui marchent devant sa face en toute simplicité !

Pour moi, afin de vous animer davantage à rendre à notre grand Dieu de fidèles actions de grâces, je vous donnerai, avec l'assistance divine, quelques avis succincts, mais très-importants, et sur ce que vous avez fait, et sur ce que vous allez faire. Je vous représenterai premièrement la grande grâce que Dieu vous a faite de vous retirer des ténèbres de l'hérésie; et après, je tâcherai de vous faire voir de quelle sorte vous devez user de l'inspiration qu'il vous donne, de renoncer entièrement à toutes les espérances du siècle : et il se rencontre fort à propos que les deux

principaux mystères que nous célébrons en ce jour conviennent très-bien avec ce sujet. Dans la purification de la Vierge, vous pouvez considérer avec fruit que Dieu, par sa pure bonté, vous a purgée de votre hérésie, et dans l'oblation de l'enfant Jésus, que l'on présente aujourd'hui à son Père, vous devez faire réflexion sur le dessein que vous méditez, de vous consacrer pour jamais à son service par une profession solennelle. C'est sur quoi je vous entretiendrai en ce jour : vous serez seule tout le sujet de cette exhortation. Au reste, n'attendez pas de moi tous ces ornements de la rhétorique mondaine; mais priez seulement cet Esprit qui souffle où il veut, qu'il daigne répandre sur mes lèvres ces deux beaux ornements de l'éloquence chrétienne, la simplicité et la vérité, et qu'il étende par sa grâce le peu que j'ai à vous dire.

PREMIER POINT.

Si, parlant aujourd'hui de nos frères qui, à notre grande douleur, se sont séparés d'avec nous, j'appelle leur Eglise une Eglise de ténèbres, je les prie de ne croire pas que, pour condamner leur erreur, je m'aigrisse contre leurs personnes. Certes, je puis dire d'eux avec vérité ce que l'Apôtre disait des Juifs (*Rom.* X, 1), que le plus tendre désir de mon cœur, et la plus ardente prière que je présente tous les jours à mon Dieu, est pour leur salut. Je ne puis voir, sans une extrême douleur, les entrailles de la sainte Eglise si cruellement déchirées; et pour parler plus humainement, je suis touché au vif quand je considère tant d'honnêtes gens que je chéris, comme Dieu le fait, marcher dans la voie de ténèbres. Mais afin qu'il ne semble pas que je veuille faire aujourd'hui une invective inutile, je vous proposerai une doctrine solide, et conduirai ce discours, si Dieu le permet, avec une telle modération, que sans les charger d'injures, je les presserai par de vives raisons tirées des Ecritures divines et des Pères, leurs interprètes fidèles.

Je dis donc en premier lieu, chrétiens, que Dieu est une pure et incompréhensible lumière, de laquelle toute autre lumière prend son origine; d'où vient que l'apôtre saint Jean dit que *Dieu est lumière et qu'en lui il n'y a point de ténèbres* (I *Joan.*, I, 5). Et saint Paul l'appelle *Père de lumière, qui habite une lumière inaccessible* (I *Tim.*, VI, 16). Le genre humain, chrétienne assemblée, s'étant retiré de cette lumière éternelle, languissait dans une nuit profonde et dans des ténèbres plus qu'égyptiennes, lorsque Dieu touché de pitié envoya son cher Fils en la terre, pour être la lumière du monde, comme il dit lui-même en saint Jean. C'est lui qui est cette véritable et universelle lumière, *qui illumine par ses clartés tout homme venant au monde* (*Joan.*, VIII, 12). C'est la splendeur de la gloire du Père, qui, étant devenue chair dans la plénitude des temps, est entrée en société avec nous et nous a faits participants de ses dons (*Ibid.*, I, 9): car ayant commencé sur la terre l'exercice de son ministère par la prédication de la parole de vie que son Père lui mettait à la bouche, il a assemblé près de sa personne les premiers ministres de son Evangile, qu'il a appelés ses apôtres, parce qu'après sa course achevée, il les devait envoyer par toutes les provinces du monde, pour agréger ses brebis dispersées, sous l'invocation de son nom, et la profession de son Evangile. Et comme il a dit de lui-même qu'il était la lumière du monde, ainsi que je vous le rapportais tout à l'heure, de même a-t-il dit, parlant à ses saints apôtres : Vous êtes la lumière du monde : *Vos estis lux mundi* (*Matth.*, V, 14); parce qu'étant éclairés des lumières de ce bon Pasteur par l'infusion de son Saint-Esprit, ils ont eux-mêmes communiqué la lumière aux peuples errants, comme dit l'apôtre saint Paul écrivant aux Ephésiens : *Vous étiez autrefois ténèbres; mais vous êtes maintenant lumière en Notre-Seigneur* (*Ephes.*, V, 8).

Cette lumière, au commencement, se répandit sur peu de personnes; parce que, selon la parabole de l'Evangile, l'Eglise, d'un petit grain devait devenir un grand arbre (*Luc.*, XIII, 19). Mais enfin par la miséricorde de Dieu, la foi étant augmentée, on a fondé des Eglises par toutes les parties de la terre, selon le modèle de celles que les saints apôtres avaient établies. Fidèles, ne croyez pas que l'on ait divisé pour cela cette première et originelle lumière, ou que l'on ait, pour ainsi dire, arraché quelque rayon aux Eglises apostoliques, pour les porter aux autres Eglises. Certes, cela ne s'est pas fait de la sorte : cette lumière a été étendue, mais elle n'a pas été divisée. En faisant de nouvelles Eglises, on n'a pas fait des sociétés séparées : on a été prendre des premières Eglises la continuation de la foi et la semence de la doctrine : *Traducem fidei et semina doctrinæ cæteræ exinde Ecclesiæ mutuatæ sunt*, dit Tertullien (*De Præscript.*, *n.* 20, *p.* 237, 238). Toutes les Eglises sont apostoliques, parce qu'elles sont descendues des Eglises apostoliques. Un si grand nombre d'Eglises, dit Tertullien, ne sont que cette Eglise unique et première, que les apôtres avaient fondée. Elles sont toutes premières et toutes apostoliques, parce qu'elles se sont toutes rangées à la même paix, qu'elles se sont associées à la même unité, qu'elles ont toutes le même principe. L'Eglise éclairée par le Sauveur Jésus, qui est son véritable soleil, dit l'admirable saint Cyprien, bien qu'elle répande ses rayons par toute la terre, n'a qu'une même lumière qui se communique partout. *Ecclesia Domini, luce perfusa, per totum orbem radios suos porrigit, unum tamen lumen est quod ubique diffunditur, nec universitas corporis separatur* (*Lib. de Unic. Eccl.*, *p.* 195).

Par où vous voyez, mes chers frères, que l'Eglise est le lieu sacré dans lequel Jésus-Christ renferme le trésor des lumières célestes. Quelque docte que soit un homme, quelques beaux sentiments qu'il professe, il marche dans les ténèbres s'il abandonne l'unité de l'Eglise. Celui-là ne peut avoir Dieu pour père, qui n'a pas l'Eglise pour mère. En vain

nos adversaires se glorifient-ils, en toutes rencontres, de la science des Ecritures qu'ils n'ont jamais bien étudiées selon la méthode des Pères, qui ont fait gloire de suivre les interprétations de leurs ancêtres. Nous enseignons, disaient-ils, ce que nous ont appris nos prédécesseurs ; et nos prédécesseurs l'ont reçu des hommes apostoliques ; et ceux-là des apôtres ; et les apôtres de Jésus-Christ ; et Jésus-Christ de son Père. C'est à peu près ce que veulent dire ces mots du grand Tertullien : *Ecclesia ab apostolis, apostoli a Christo, Christus a Deo tradidit* (*De Præscript.*, *n.* 37, *pag.* 245). O la belle chaîne, ô la sainte concorde, ô la divine tissure que nos nouveaux docteurs ont rompue! Cette belle succession était la gloire de l'Eglise de Dieu : c'est ce que nous opposions aux ennemis de Jésus, que malgré les tyrans et les hérétiques, malgré la violence et la fraude, l'Eglise de Jésus-Christ était demeurée immobile.

Ils renoncent volontairement à cet avantage. N'ont-ils pas osé assurer, dans l'article XXXI de leur confession, qu'il a été nécessaire que Dieu en notre temps, auquel l'état de l'Eglise était interrompu, ait suscité gens d'une façon extraordinaire, pour dresser l'Eglise de nouveau qui était en ruine et désolation? O parole inouïe aux premiers chrétiens! si ce n'est, certes, qu'elle a toujours été témérairement avancée par les hérétiques, leurs prédécesseurs, et toujours constamment réfutée par nos Pères les orthodoxes. L'avez-vous jamais cru, ô saints martyrs, ô bienheureux évêques, ô docteurs divinement éclairés, l'avez-vous jamais cru, que cette Eglise que vous fondiez par votre sang ou que vous instruisiez par votre doctrine, dût être durant tant de siècles entièrement abolie, jusqu'à ce que Luther et Calvin la vinssent dresser de nouveau. Cette cité qui a occupé tout le monde, Dieu l'a fondée éternellement, dit l'admirable saint Augustin ; le firmament tomberait aussitôt que l'Eglise serait éteinte : *Deus fundavit eam in æternum* (*Enar. in Ps.* XLVII, *n.* 7, *t.* IV, *p.* 420).

Certes, il est indubitable, ô Sauveur Jésus : comme durant toute l'éternité vous serez béni dans le ciel, ainsi pendant toute la durée de ce siècle, vous aurez toujours des adorateurs sur la terre. Et où seront ces adorateurs, si votre Eglise doit tomber en ruine? Comment pourriez-vous être adoré dans une Eglise entièrement désolée, une Eglise infectée d'erreurs, faisant profession publique d'idolâtrie, une Eglise enfin telle qu'elle a été durant plusieurs siècles, suivant l'opinion de nos adversaires? Seigneur Jésus, encore une fois, où étaient alors vos adorateurs? Eh! dites-nous, je vous prie, nos frères, qui dites si hautement que vous voulez suivre les Ecritures, dans quel évangile ou dans quelle prophétie voyez-vous que l'Eglise dût un jour tomber en ruine, qu'elle dût être désolée durant tant de siècles? La synagogue même des Juifs, qui n'avait pas de si belles promesses, a-t-elle jamais eu de si longues éclipses? Est-ce là cette Eglise fondée sur la pierre, contre laquelle les portes d'enfer ne peuvent jamais prévaloir (*Matth.*, XVI, 18)? Comment est-ce que l'Eglise de Dieu est enfin tombée en ruine et a été obscurcie d'erreurs, elle que l'Apôtre appelle la colonne et le soutien de la vérité (I *Tim.*, III, 25)? Le Sauveur Jésus parlant à ses disciples, et en leur personne à ceux qui se devaient assembler avec eux, ou qui leur devaient succéder : *Je serai*, dit-il, *avec vous jusqu'à la consommation des siècles* (*Matth.*, XXVIII, 20). Où étiez-vous donc, ô Sauveur, quand nos réformateurs sans aveu sont venus dresser de nouveau votre Eglise?

Certes, je vous l'avoue, mes chers frères, je ne puis modérer ma douleur, quand je vois de telles paroles prononcées par des chrétiens. Aussi ont-ils tâché de les adoucir par diverses explications, autant vaines que spécieuses. Je vous les rapporterai, s'il vous plaît ; et puis, à l'honneur de la vérité, et pour la consolation de nos âmes, nous les réfuterons en esprit de paix. Il leur a semblé fort étrange de dire que l'Eglise de Jésus-Christ dût cesser si longtemps d'être sur la terre. Les luthériens de la confession d'Augsbourg (1), leurs frères et leurs nouveaux alliés, assurent en l'article VII qu'il y a une Eglise sainte qui demeurera toujours. Ils parlent de l'Eglise qui est en ce monde. Et leurs propres Eglises, qui sont dans la Suisse et autres pays, disent au chapitre XVII qu'il faut qu'il y ait toujours eu une Eglise, qu'elle soit encore et qu'elle dure jusqu'à la fin des siècles, c'est-à-dire une assemblée des fidèles appelés et recueillis de tout le monde. Interrogez nos frères errants ; il faudra qu'ils répondent la même chose. Demandez-leur où était cette Eglise, lorsqu'il n'en paraissait dans le monde aucune qui fît profession de leur foi. Comme c'est une chose évidente, ils vous répondront tous qu'elle était cachée, qu'elle ne paraissait pas par un terrible jugement de Dieu qui la retirait de la vue des méchants. Ils pensent ainsi réparer l'injure qu'ils feraient à l'Eglise, s'ils osaient assurer qu'elle fût entièrement abolie. Mais quelle âme vraiment chrétienne ne déplorerait pas leur aveuglement?

Ah! que vous êtes vraiment redoutable en vos conseils, ô grand Dieu, qui avez permis, par une juste vengeance, que ceux qui ont déchiré votre Eglise ne sussent pas même ce que c'est que l'Eglise! L'Eglise, à votre avis, nos chers frères, n'est-ce qu'une multitude sans union? consiste-t-elle en des gens dispersés, qui n'ont rien de commun qu'en esprit? est-ce assez qu'ils croient intérieurement? n'est-il pas nécessaire qu'ils fassent profession de leur foi? Mais l'Apôtre dit expressément que *L'on croit dans le cœur à justice, et que l'on confesse par la bouche à salut* (*Rom.*, X, 10). Et le Sauveur lui-même : *Qui me confessera*, dit-il, *devant les hommes, je le confesserai devant mon Père*

(1) M. Bossuet a fait, en marge de son manuscrit, cette remarque sur la confession d'Augsbourg : « Elle a été imprimée en français en 1566, sans nom d'imprimeur. »

céleste (*Matth.*, X, 32). De plus, est-ce assez que chacun la professe en particulier? ne faut-il pas que ceux qui invoquent avec sincérité le nom du Seigneur, lient ensemble une sainte société par la confession publique de la même foi? Et cette Eglise cachée, dont vous nous parlez, comment pouvait-elle avoir une confession publique? qu'est-ce autre chose qu'un amas de personnes timides, qui n'osaient confesser ce qu'ils croyaient, qui démentaient leurs consciences, en s'unissant de corps à une Eglise dont ils se séparaient en esprit? Certes, s'ils se fussent séparés d'avec nos pères, leur séparation les eût rendus remarquables, et leur société se serait produite; elle n'aurait pas été cachée, comme vous le dites. Et s'ils sont demeurés unis; quoi, ces justes, ces gens de bien, cette Eglise prédestinée allaient adorer Dieu dans nos temples qui étaient des temples d'idoles, et communiquaient à nos prières qui renversaient la dignité du Médiateur, et assistaient à nos sacrifices qui réduisent à néant celui de la croix! Chers frères, en quel abîme d'erreurs tombez-vous?

Mais pour vous presser encore davantage, il n'y a point d'Eglise sans foi. Et comment croiront-ils, s'ils n'entendent? et comment entendront-ils, s'ils n'ont des prédicateurs? et peut-il y avoir des prédicateurs où il n'y a point de pasteurs? Dis-moi donc, ô Eglise cachée, à laquelle Luther et Calvin ont eu leur refuge, d'où ils tirent leur succession, bien qu'il leur soit impossible de la montrer, dis-moi où étaient tes pasteurs. Si c'étaient ceux de l'Eglise romaine, donc tu n'entendais qu'une fausse doctrine contraire à celle des réformateurs; donc tu recevais des sacrements mutilés, car ils ne les administraient pas d'autre sorte; donc tu te pouvais sauver dans cette communion; et néanmoins, c'est une chose assurée que l'on ne se peut sauver que dans la communion de la vraie Eglise. Et si l'on se sauvait en ce temps dans la communion de l'Eglise romaine, nous nous y pouvons sauver à présent. Par conséquent, ô Eglise cachée, devant que Luther te vînt découvrir, les pasteurs de l'Eglise romaine n'étaient pas tes véritables pasteurs. Que si tu étais régie par d'autres pasteurs, je demande que l'on m'en montre la liste et que l'on me fasse voir les Eglises qu'ils ont gouvernées et les chaires qu'ils ont remplies : c'est une chose impossible.

Car lorsqu'ils nous allèguent les Hussites et les Albigeois, chrétiens, vous voyez assez combien cette évasion est frivole. Ces Hussites et ces Albigeois venaient eux-mêmes, à ce qu'ils disaient, dresser de nouveau l'Eglise. Et je demanderai toujours où était l'Eglise avant les Hussites, où était-elle avant les Albigeois? En vain ils prétendent tirer leur autorité de gens qui se sont produits d'eux-mêmes aussi bien qu'eux, et qui, après avoir quelque temps agité le christianisme, sont retournés dans l'abîme duquel ils étaient sortis tout ainsi qu'une noire vapeur. Et dites-moi donc, je vous prie, quel monstre d'Eglise est-ce que cette Eglise cachée, Eglise sans pasteurs ni prédicateurs, bien que, selon la doctrine de l'Apôtre, Dieu ait mis dans le corps de l'Eglise les uns pasteurs, et les autres docteurs, sans quoi l'Eglise ne peut consister (*Ephes.*, IV, 11); Eglise sans sacrements et sans aucune profession de foi; Eglise vraiment de ténèbres, digne, certes, d'être cachée, puisqu'elle n'a aucun trait de l'Eglise de Jésus-Christ (*Art.* XXV *de leur confession*)? Le Sauveur ayant ordonné à ses apôtres que ce qu'ils entendaient en particulier, ils le prêchassent hautement sur les toits (*Matth.*, X, 27), c'est-à-dire, dans l'évidence du monde, nous parler d'une Eglise cachée, en vérité n'est-ce pas nous parler d'une Eglise de l'Antechrist?

Car l'Eglise chrétienne, dès son berceau, était connue par toute la terre, ainsi que l'Apôtre dit aux Romains : *Votre foi est annoncée par tout le monde* (*Rom.*, I, 8). Et bien qu'elle fût persécutée de toutes parts, elle se rendait illustre par ses propres persécutions et par son invincible constance. *Nous savons de cette secte*, disaient les Juifs à l'apôtre saint Paul, *que l'on lui contredit partout* (*Act.*, XXVIII 22). L'Eglise fut donc connue sitôt après la mort du Sauveur. Et en effet, étant nécessaire que tous les gens de bien se rangent à la société de l'Eglise, comme nos adversaires mêmes le professent; se peut-il une plus grande absurdité que de dire qu'elle soit cachée? Comment veut-on que les hommes se rangent à une société invisible? Partant, cette Eglise cachée à laquelle ils se glorifient d'avoir succédé, n'étant pas, selon leur propre confession, cette cité élevée sur la montagne, exposée à la vue des peuples, que reste-t-il autre chose, sinon qu'elle fût au fond de l'abîme, dont elle est sortie pour un temps au grand malheur du christianisme, pour la punition de nos crimes? C'est pourquoi il est arrivé que ces doctes, ces beaux esprits, qui ont écrit de si belles choses, ils ont tout su, excepté l'Eglise; et faute de la connaître, toutes leurs autres connaissances leur ont tourné à damnation éternelle.

Il n'y a rien de si froid ni de si mal digéré que ce qu'ils ont dit des qualités que devait avoir l'Eglise de Jésus-Christ. La perfection de l'Eglise est dans l'unité; et cette unité, chrétiens, jamais ils ne l'ont entendue. Laissons les longues disputes et les arguments difficiles : l'union qu'ils ont faite depuis peu d'années avec leurs nouveaux frères, les luthériens, décide tous nos doutes sur cette matière. Les contentions de ces deux sectes sont connues à tout le monde : elles se sont traitées très-longtemps d'impies et d'hérétiques; enfin elles se sont unies. Ce n'est pas une chose nouvelle que deux sectes s'unissent ensemble; mais qu'elles se soient unies en conservant la même doctrine, qui les a si longtemps séparées, c'est ce qui fait voir très-évidemment qu'ils ne savent pas ce que c'est que l'Eglise.

Car je leur demande, mes frères : la secte des luthériens mérite-t-elle le nom d'Eglise? Si elle n'est pas Eglise, pourquoi commu-

nier avec elle? pourquoi souiller votre communion par une communion schismatique? L'Eglise ne connaît qu'elle-même : elle ne reçoit rien qui ne soit à elle. L'étranger et l'incirconcis n'y entreront point, disait autrefois le prophète (*Isai.*, LII, 1). Que s'ils sont la vraie Eglise ; donc les luthériens et les calvinistes ne font que la même Eglise. Et qui a jamais ouï dire que l'Eglise de Jésus-Christ fût un amas de sectes diverses qui ont une profession de foi différente et contraire en plusieurs points, dont les pasteurs n'ont pas la même origine et ne communiquent entre eux ni dans l'ordination ni dans les synodes? Cette union, n'est-ce pas plutôt une conspiration de factieux qu'une concorde ecclésiastique? Comme on voit les mécontents d'un Etat entrer dans le même parti, chacun avec son intérêt distingué de celui des autres, et ne s'associer seulement que pour la ruine de leur commune patrie, pendant que les fidèles serviteurs du prince sont unis véritablement pour le service du maître, ainsi en est-il de cette fausse union que nos réformateurs prétendus ont faite depuis peu de temps. Et c'est ce que faisaient ces hérétiques, dont parle Tertullien : *Pacem quoque passim cum omnibus miscent* (*De Præscript.*, *n.* 41, *pag.* 247) : Ils entrent en paix avec tous indifféremment : car il ne leur importe pas, ajoute ce grand personnage, d'avoir des sentiments opposés, pourvu qu'ils conspirent à renverser la même vérité : *Nihil enim interest illis, licet diversa tractantibus, dum ad unius veritatis expugnationem conspirent* (*Ibid.*).

Ç'a toujours été l'esprit qui a régné dans les hérésies. Les Ariens ne voulaient autre chose, sinon que l'on supprimât le mot de *consubstantiel*, comme apportant trop grand trouble à l'Eglise ; et qu'après, en dissimulant le reste de la doctrine, on vécut en bonne intelligence. Ainsi, disent les calvinistes, ne parlons plus de la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie, sur laquelle nos pères se sont si longtemps combattus ; du reste unissons-nous, et que chacun demeure dans sa croyance. O la nouvelle façon de terminer les schismes, toujours inconnue à l'Eglise et toujours pratiquée par les hérétiques! Ils ont trouvé le moyen de s'unir dans le schisme même. *Schisma est unitas ipsis*, disait le grave Tertullien (*Ibid.*, *n.* 42, *pag.* 248) : L'unité même parmi eux est un schisme. Ils professent une foi contraire, c'est le schisme ; ils les reçoivent à la même communion, c'est l'unité. Car si les articles dans lesquels vous différez sont essentiels, pourquoi vous unissez-vous ? et s'il ne le sont pas, pourquoi avez-vous été si longtemps séparés? Pourquoi est-ce que Calvin, qui est venu le dernier, n'a pas tendu les mains à Luther? que ne lui a-t-il donné ses Eglises? pourquoi a-t-il voulu être chef de parti au préjudice de l'Evangile? pourquoi a-t-il divisé le troupeau de Jésus?

Certes, il fallait bien que vos pères crussent que les articles de foi qui vous séparaient fussent importants ; autrement, comment les excuserez-vous de n'avoir pas accouru à la même unité? Maintenant de savoir si le corps de Jésus-Christ est réellement en l'eucharistie, ou s'il n'y est pas, cela vous semble une chose de peu d'importance. Donc que de synodes inutiles, que de folles disputes, que de sang répandu vainement pour soutenir qu'il n'y était pas! Savoir si Jésus y est ou s'il n'y est pas, c'est une chose de peu d'importance : donc un tel bienfait du Sauveur Jésus demeurera dans le doute. Certes, si Jésus y est, il n'y peut-être que par un amour infini ; et ainsi ceux qui le nieraient, quel tort ne feraient-ils pas à sa miséricorde, ne reconnaissant pas une grâce si signalée? Et vous appelez cela une affaire de peu d'importance? contre la dignité de la chose qui crie contre vous ; contre les luthériens mêmes, que vous appelez et qui vous refusent; contre vos pères qui vous crient qu'ils ont cru cet article important, et que s'il ne l'était pas, en vain ont-ils apporté tant de troubles au monde.

Ne doutons donc pas, ma très-chère sœur, qu'ils ne marchent dans les ténèbres. L'apôtre saint Jean a dit que qui n'aime pas ses frères, ne sait où il va et demeure dans l'obscurité (*Joan.* II, 11). Comment donc ne sont-ils point aveugles, eux qui se sont séparés d'avec nous pour des causes si peu légitimes ; puisque nous les voyons s'ôter à eux-mêmes, dans ces derniers temps, celle que leurs pères et les nôtres avaient toujours cru être la principale? dignes certainement, après avoir rompu la vraie paix, d'entrer dans une fausse concorde, comme je vous le viens de montrer tout à l'heure ; concorde qui les fortifie peut-être selon la politique mondaine, mais si nous le savons comprendre, qui les ruine très-évidemment selon la règle de la vérité. Rendez donc grâce, à Dieu, ma très-chère sœur, qui vous a tirée de la société des ténèbres.

Ah ! qui me donnera des paroles assez énergiques pour déplorer ici leur malheur ? Certes, je l'avoue, chrétiens, il est bien difficile de se départir de la première doctrine dont on a nourri notre enfance. Tout ce qui nous paraît de contraire, nous semble étrange et nous épouvante : notre âme possédée des premiers objets ne regarde les autres qu'avec horreur. Que pouvons-nous faire dans cette rencontre? Rendre grâces pour nous et pleurer pour eux. Cependant ne laissons pas de les exhorter à rentrer en concorde avec nous; et afin de le faire avec des paroles plus énergiques, employons celles de saint Cyprien, ce grand défenseur de l'unité ecclésiastique. Voici comme parle ce grand personnage à quelques prêtres de l'Eglise romaine, qui s'étaient retirés de la société des fidèles, sous le prétexte de maintenir la pure doctrine de l'Evangile contre les ordonnances des pasteurs de l'Eglise. Ne pensez pas, mes frères, que vous défendiez l'Evangile de Jésus-Christ, en vous séparant de son troupeau, et de sa paix et de sa concorde ; étant, certes, plus convenable à de bons soldats du Sauveur de ne point sortir du camp de leur capitaine, afin que demeurant de-

dans avec nous, ils puissent pourvoir avec nous aux choses qui sont utiles à l'Eglise. Car puisque notre concorde ne doit point être rompue, et que nous ne pouvons pas quitter l'Eglise pour aller à vous, ce que nous ferions volontiers si la vérité le pouvait permettre, nous vous prions et nous vous demandons avec toute l'ardeur possible, que vous retourniez plutôt à notre fraternité et à l'Eglise de laquelle vous êtes sortis : *Nec putetis sic vos Evangelium Christi asserere, dum vosmetipsos a Christi grege et ab ejus pace et concordia separatis ; cum magis militibus gloriosis et bonis congruat intra domestica castra consistere, et intus positos ea quæ in commune tractanda sunt agere ac providere. Nam cum unanimitas et concordia nostra scindi omnino non debeat ; quia nos Ecclesia derelicta foras exire et ad vos venire non possumus, ut vos magis ad Ecclesiam matrem et ad nostram fraternitatem revertamini, quibus possumus hortamentis petimus et rogamus* (*Ad Conf. Rom. Epist.* XLIV, *p.* 58).

SECOND POINT.

(1) Dans la conduite de Dieu sur votre âme, je trouve ceci de très-remarquable, que le Saint-Esprit agissant en vous, y a fait naître en même temps l'amour de l'Eglise et celui de la sainte virginité. N'était-ce pas peut-être pour vous faire entendre que les Eglises des hérétiques que vous abandonniez généreusement, étaient des Eglises prostituées, et que la seule Eglise vierge, c'est la catholique, à laquelle la grâce divine vous a appelée? Que l'Eglise doive être vierge, il n'est rien de plus évident, parce que tous les docteurs nous enseignent qu'il y a une ressemblance parfaite entre la bienheureuse Vierge et l'Eglise, et c'est pourquoi cette femme de l'Apocalypse, qui paraît revêtue du soleil, nous représente tout ensemble l'Eglise et Marie. La sainte mère de notre Sauveur est Vierge et mariée tout ensemble : elle est également Vierge et mère. Il en est ainsi de l'Eglise, car l'Eglise aussi bien que la sainte Vierge conçoit et enfante par le Saint-Esprit. L'Eglise, comme la sainte Vierge, a un époux chaste qui n'est pas le corrupteur de sa pureté, mais plutôt qui en est le gardien fidèle; et par conséquent elle est vierge. Mais peut-être voulez-vous savoir ce que c'est que la virginité de l'Eglise : contentons en peu de mots ce pieux désir.

La virginité de l'Eglise, c'est sa vérité et son unité : et delà vient que je vous disais que les Eglises des hérétiques sont des Eglises prostituées ; parce qu'en perdant l'unité, elles se sont éloignées de la vérité. Toute âme qui est dominée par l'erreur, est une âme adultère et prostituée ; parce que l'erreur est la semence du diable, par laquelle ce vieux serpent, ce vieux adultère, qui est menteur et père du mensonge, corrompt l'intégrité des esprits : et c'est aussi pour cela que l'Eglise est vierge, parce que l'erreur n'y a point d'accès : la doctrine de l'Eglise est vierge, parce qu'elle la conserve aussi pure que son divin Epoux la lui a donnée.

Que cherchiez-vous donc, ma très-chère sœur, quand abandonnant l'hérésie vous êtes accourue à l'Eglise? Vous cherchiez la virginité de l'Eglise que l'hérésie ne reconnaît pas. Comment est-ce que nous montrons que l'hérésie ne reconnaît pas la virginité de l'Eglise? elle enseigne que l'Eglise, la vraie Eglise, n'est pas infaillible : elle enseigne que l'Eglise peut errer; elle enseigne que l'Eglise a erré souvent. Le ministre de cette ville l'a prêché et l'a écrit de la sorte. O ministre d'iniquité, vous ne connaissez pas la virginité de l'Eglise ! Si elle peut errer, elle n'est pas vierge : car l'erreur est un adultère de l'âme. Mais comment connaîtriez-vous sa virginité, puisque vous ne connaissez pas même sa sainteté? Je crois la sainte Eglise, disent les Apôtres dans leur Symbole. Est-elle sainte, si elle ment? est-elle sainte, si elle enseigne l'erreur, si elle la confirme par son autorité? Donc l'Eglise que vous nous prêchez est une Eglise prostituée ; et cette jeune fille a bien fait quand elle a quitté cette Eglise, et qu'elle a cherché une Eglise vierge. Mais notre Eglise, ma très-chère sœur, est encore vierge par son unité.

L'origine de l'unité, c'est le Fils de Dieu ; il n'a paru qu'en un seul lieu de la terre ; mais ses prédicateurs ont été par tout l'univers, et ils y ont fondé des Eglises. L'unité ne s'est pas divisée, mais elle s'est étendue; et cette unité sainte et indivisible, la succession continuelle nous l'a apportée. Considérez les troupeaux rebelles; leurs noms vous marquent leurs séparation. Zuingliens, Luthériens, Calvinistes sont des noms nouveaux : ce n'est donc pas l'unité qui les a produits ; parce que l'unité est ancienne : mais l'unité les a condamnés; parce qu'il appartient à l'unité sainte, qui communique avec l'Eglise ancienne par une succession vénérable; il appartient, dis-je, à cette unité de condamner l'audace de la nouveauté. Donc leurs noms sont des noms de schismes: notre nom, c'est un nom de communion. Mon nom, c'est chrétien, dit saint Pacien ; mon surnom, c'est catholique (*S. Pacian. ad Symphron., Ep.* I, *Bibl. Pat. Paris, t.* III, *p.* 51). Catholique, c'est universel; catholique, c'est un nom d'unité, un nom de charité et de paix. Donc l'Eglise catholique est l'Eglise vierge ; parce qu'elle possède l'unité sainte, qui la lie inséparablement à l'Epoux unique. C'est pourquoi les Eglises des hérétiques ayant perdu l'unique Epoux, elles prennent le nom de leurs adultères.

L'hérésie n'a point de vierges sacrées : quoiqu'elle se vante d'être l'Eglise, elle n'ose imiter l'Eglise en ce point. Il n'y a que la vraie Eglise qui sache saintement consacrer les vierges. Et certes, comme l'Eglise catholique est l'Eglise vierge, c'est elle aussi qui nourrit les vierges. Jésus-Christ ne les reçoit pas pour épouses, si l'Eglise, sa bien-

(1) Ce morceau, dans le manuscrit de M. Bossuet, ne fait point corps avec ce qui précède : mais comme son discours n'est pas entier, pour le compléter, autant qu'il est en nous, nous avons cru pouvoir y réunir ce fragment, qui revient parfaitement à la matière traitée dans la première partie, et qui probablement a été fait pour le même sujet.

aimée, ne les lui présente : et c'est pourquoi, vous ayant destinée dès l'éternité à ce mariage spirituel, que la pureté virginale contracte avec lui, il vous a inspiré dans le même temps ce double désir, d'aimer la virginité de l'Eglise, et de garder la virginité dans l'Eglise. Réjouissez-vous donc en Notre-Seigneur, préparez-vous aux embrassements de l'Epoux céleste. C'est lui qui est engendré dans l'éternité par une génération virginale ; c'est lui qui naissant dans le temps, ne veut point de mère qui ne soit parfaitement vierge, et il consacre son intégrité par une divine conception et par une miraculeuse naissance.

SERMON

POUR LA PROFESSION D'UNE DEMOISELLE QUE LA REINE MÈRE AVAIT TENDREMENT AIMÉE.

Opposition de la gloire du monde à Jésus-Christ et à son Évangile : pourquoi ne peut-il être goûté des superbes. Toutes les vertus corrompues par la gloire. Comment les vertus du monde ne sont-elles que des vices colorés. Dispositions dans lesquelles doit être un chrétien à l'égard de la gloire. Grand sujet de craindre de se plaire en soi-même, après s'être élevé au-dessus de l'estime des hommes : d'où vient que cette gloire cachée et intérieure est la plus dangereuse. Quelle est la science la plus nécessaire à la vie humaine. Discours à la reine d'Angleterre, et sur la reine mère défunte.

Elegi abjectus esse in domo Dei mei.

J'ai choisi d'être abaissé et humilié dans la maison de mon Dieu (*Ps.* LXXXIII, 11).

Que l'orgueil monte toujours, selon l'expression du Psalmiste (*Psal.* LXXIII, 23), jusqu'à se perdre dans les nues ; que les hommes ambitieux ne donnent aucune borne à leur élévation ; que ceux qui habitent les palais des rois ne cessent de (1) s'empresser, jusqu'à ce qu'ils occupent les plus hautes places : vous, ma sœur, qui choisissez pour votre demeure la maison de votre Dieu (*Ps.* CXXXVII, 6), vous suivez une autre conduite, et vous n'imitez pas ces empressements. Si les rois, si les grands du monde méprisent ceux qu'ils voient dans les derniers rangs, et ne daignent pas arrêter sur eux leurs regards superbes, il est écrit au contraire que Dieu, qui est le seul grand, regarde de loin et avec hauteur tous ceux qui font les grands devant sa face, et tourne ses yeux favorables sur ceux qui sont abaissés. C'est pourquoi le roi-prophète descend de son trône et choisit d'être le dernier dans la maison de son Dieu, plus assuré d'être regardé dans son humiliation, que s'il levait hautement la tête et se mettait au-dessus des autres : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei.*

Réglez-vous sur ce (2) bel exemple. Ne soyez pas, dit saint Augustin (*Enar. in Ps.* CXLI, *n.* 5, *t.* IV, *pag.* 1581), de ces montagnes que le ciel foudroie, sur lesquelles les pluis ne s'arrêtent pas ; mais de ces humbles vallées qui ramassent les eaux célestes, et en deviennent fécondes. Songez que la créature que Dieu a jamais le plus regardée, c'est celle qui s'est mise au lieu le plus bas : *Dieu*, dit-elle, *a regardé la bassesse de sa servante* (*Luc.*, I, 48). Parce qu'elle se fait servante, Dieu la fait mère et reine et maîtresse. Ses regards propices la vont (1) découvrir dans la profondeur où elle s'abaisse, dans l'obscurité où elle se cache, dans le néant où elle s'abîme. Descendez donc avec elle au dernier degré : heureuse, si en vous cachant et au monde et à vous-même, vous vous faites regarder par celui qui aime à jeter les yeux sur (2) les âmes humbles et profondément abaissées devant sa Majesté sainte. Pour entrer dans cet esprit d'humiliation, prosternez-vous aux pieds de la plus humble des créatures, et honorant avec l'ange sa glorieuse bassesse, dites-lui de tout votre cœur, *Ave.*

(1) S'efforcer.
(2) Imitez un si.

Il a été assez ordinaire aux sages du monde de rechercher la retraite et de se soustraire à la vue des hommes : ils y ont été engagés par des motifs fort divers. Quelques-uns se sont retirés pour vaquer à la contemplation et à l'étude de la sagesse : d'autres ont cherché dans la solitude la liberté et l'indépendance ; d'autres, la tranquillité et le repos ; d'autres, l'oisiveté ou le loisir : plusieurs s'y sont jetés par orgueil. Ils n'ont pas tant voulu se séparer, que se distinguer des autres par une superbe singularité ; et leur dessein n'a pas tant été d'être solitaires, que d'être extraordinaires et singuliers. Ils n'ont pu endurer, ou le mépris découvert des grands, ou leurs froides et dédaigneuses civilités : ou bien ils ont voulu montrer du dédain pour les conversations, pour les mœurs, pour les coutumes des autres hommes, et ont affecté de faire paraître que, très-contents de leurs propres biens et de leur propre suffisance, ils savaient trouver en eux-mêmes non-seulement tout leur entretien, mais encore tout leur secours et tout leur plaisir. Il s'en est vu un assez grand nombre à qui le monde n'a pas plu, parce qu'ils n'ont pas assez plu au monde. Ils l'ont méprisé tout à fait, parce qu'il ne les a pas assez honorés au gré de leur ambition, et enfin ils ont mieux aimé tout refuser de sa main, que de sembler trop faciles en se contentant de peu.

Vos motifs sont plus solides et plus vertueux. On sait assez, ma sœur, que le monde ne vous aurait été que trop favorable, si vous l'aviez jugé digne de vos soins. Vous n'affectez pas non plus de lui montrer du dédain : vous aimez mieux qu'il vous oublie ou même qu'il vous méprise, s'il veut, que de tirer parade et vanité du mépris que vous avez pour lui : enfin vous cherchez l'abaissement et l'abjection dans la maison de votre Dieu ; c'est ce que les sages du monde n'ont pas conçu ; c'est la propre vertu du christianisme.

Parmi ceux qui aiment la gloire, saint Augustin a remarqué qu'il y en a de deux

(1) Chercher.
(2) Ceux qui sont humbles et tremblants.

sortes : les uns veulent éclater aux yeux du monde; les autres, plus finement et plus délicatement glorieux, se satisfont en eux-mêmes (*De Civit. Dei*, *lib.* V, *cap.* 20, *tom.* VII, *pag.* 137, 138). Cette gloire cachée et intérieure est sans comparaison la plus dangereuse. L'Ecriture condamne en nous le désir de plaire aux hommes et par conséquent à nous-mêmes, parce que, si vous me permettez de parler ainsi, nous ne sommes que trop hommes, c'est-à-dire trop faibles et trop grands pécheurs. *Il faut*, dit le saint apôtre, *que celui qui se glorifie, se glorifie uniquement en Notre-Seigneur, parce que celui-là n'est pas approuvé, qui se fait valoir lui-même, mais celui que Dieu estime.* (*Galat.*, I, 10; II *Cor.* X, 17, 18). Ainsi, entrant aujourd'hui dans la maison de votre Dieu, par une profession solennelle, il faut quitter toute hauteur, et celle que le monde donne, et celle qu'un esprit superbe se donne à soi-même. Il faut choisir l'abaissement et l'abjection, et enfin vous rendre petite, selon le précepte de l'Evangile (*Matth.*, XVIII, 3, 4); petite aux yeux des autres hommes, très-petite à vos propres yeux. Ce sont les deux vérités que je traiterai dans ce discours, et je les joindrai l'une à l'autre dans une même suite de raisonnements.

PREMIER POINT.

Il est aisé de remarquer dans l'Evangile, que ce que le Fils de Dieu a (1) entrepris [de combattre] par des paroles plus efficaces, ç'a été la gloire du monde. C'est elle aussi qui a apporté le plus grand obstacle à l'établissement de sa doctrine, non-seulement à la profession externe et publique, mais à la foi et à la croyance. Elle n'a point eu de plus emportés ni de plus opiniâtres contradicteurs que les pharisiens et les docteurs de la loi; et le Sauveur ne leur reproche rien avec tant de force, que la vanité et le désir de la gloire. *Ils aiment*, dit-il, *les premières places; ils se plaisent à recevoir des soumissions. Ils veulent qu'on les appelle maîtres et docteurs : ils prient publiquement dans les coins des rues; afin que les hommes les voient : enfin, ils ne font rien que pour être vus et honorés* (*Matth.*, XXIII, 6, 7). Aussi quelques-uns des sénateurs qui crurent en Jésus, n'osèrent le reconnaître publiquement, de crainte d'être chassés de la synagogue : car ils aimaient plus la gloire des hommes que la gloire de Dieu. *Ex principibus multi crediderunt in eum; sed propter pharisæos non confitebantur, ut e synagoga non ejicerentur : dilexerunt enim gloriam hominum magis quam gloriam Dei* (*Joan.*, XII, 42, 43). Mais il n'a rien dit de plus efficace, ou, si vous me permettez cette expression, de plus foudroyant que cette parole que nous lisons en saint Jean : *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ a solo Deo est non quæritis* (*Joan.*, V, 44)? Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez la gloire les uns des autres, et ne recherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul? Méditez cette parole : c'est la gloire qui nourrit dans l'esprit de l'homme ce secret principe d'incrédulité; c'est elle qui entretient la révolte contre l'Evangile. Si la plupart des autres vices combattent la charité, celui-ci combat la foi : les autres détruisent l'édifice, celui-ci renverse le fondement même.

(1) Repris.

Le même conseil de la Sagesse divine qui a porté un Dieu à s'abaisser et à se rendre petit, l'a porté à ne se communiquer qu'à ceux qui sont petits et humbles : *Revelasti parvulis* (*Matth.*, XI, 25). Un Dieu dépouillé et anéanti [ne peut être goûté que des humbles]. Il a pris la faiblesse tout entière, la bassesse, l'humiliation : il n'a rien ménagé, rien épargné de tout ce que les hommes méprisent, de tout ce qui fait horreur à leurs sens [Comment les superbes entêtés de leurs grands projets, et tout occupés de leurs vastes prétentions, pourraient-ils se complaire avec lui]? A ces esprits enflés qui se nourrissent de gloire, Jésus-Christ est trop nu et trop bas pour eux, les lumières de l'Evangile trop simples, la doctrine du christianisme trop populaire. Ils n'estiment rien de grand que ce qui fait grande figure dans le monde, et ce qui occupe une grande place. C'est pourquoi le propre de la gloire, c'est d'amasser autour de soi tout ce qu'elle peut. L'homme se trouve trop petit tout seul : [il veut] ou de grands domaines, ou de grands palais, ou des habits somptueux, ou une suite magnifique, ou les louanges et l'admiration publique. Il tâche de s'agrandir et de s'accroître comme il peut : il pense qu'il s'incorpore tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne : il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Il ne peut augmenter sa taille et sa grandeur naturelle; il y applique ce qu'il peut par le dehors, et s'imagine qu'il devient plus grand et se multiplie quand on parle de lui, quand il est dans la bouche de tous les hommes, quand on l'estime, quand on le (1) redoute, quand on l'aime, quand on le recherche, enfin quand il fait du bruit dans le monde. La vertu toute seule lui semble trop unie et trop simple. Ces esprits enflés trouvent Jésus-Christ si petit, si humble, si dépouillé [qu'ils n'ont que du mépris pour lui]. Ils ne peuvent comprendre qu'il soit grand, et ne savent comment attacher ces grands noms de Sauveur, de Rédempteur et de Maître du genre humain, à cette bassesse et à cette pauvreté du Dieu-Homme.

Voulez-vous être capable de connaître les grandeurs de Jésus-Christ? Quittez toutes ces idées, plutôt vastes que grandes, plutôt pompeuses que riches, que la gloire inspire, dont la gloire remplit les esprits, ou plutôt dont elle les enfle; car l'esprit ne se remplit pas de choses si vaines. Il faut savoir que Dieu seul est tout; que tout ce que nous amassons autour de nous, pour nous faire valoir et nous rendre recommandables, n'est pas une marque de notre abondance, mais plutôt de notre disette, qui emprunte

(1) Craint.

de tous côtés. Dieu seul est grand, et toute la grandeur consiste à lui plaire, a être à lui, à le posséder, à faire sa volonté sainte, et ne se glorifier qu'en lui seul; parce que ceux qui recherchent la gloire des hommes, ne sauraient chercher celle qui vient de Dieu seul : *Gloriam ab invicem accipitis, et quæ a solo Deo est non quæritis* (*Joan.*, V, 44).

A quoi travaillent dans le monde, je ne dis pas les âmes basses et vulgaires, mais ceux que l'on appelle les honnêtes gens et les vertueux, sinon à la gloire et à l'éclat? *Gloriam ab invicem accipitis.* On loue pour être loué; on fait honneur aux autres pour en recevoir; et on se paie mutuellement d'une si vaine récompense. Ne parlons pas de ces esprits faibles qu'on mène où l'on veut par des louanges, qui s'arrêtent à tous les miroirs qui les flattent, qui s'éblouissent (1) à la premiere lueur d'une faveur même feinte. Vains admirateurs d'eux-mêmes, qui ne se sentent pas plutôt le moindre avantage, qu'ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits; le monde même les traite de faibles et de ridicules. Mais ceux-là sont-ils plus solides, sont-ils moins vains dans le fond et devant Dieu, qui, plus adroits à dissimuler leur faiblesse, savent s'attirer la gloire par des détours plus artificieux? En sont-ils moins les esclaves de la gloire? la demander misérablement, ou la ménager par adresse, et la recevoir comme chose due, [c'est également se rendre indigne et incapable de jouir de celle de Dieu] : *Gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ a solo Deo est non quæritis* (*Joan.*, V, 44) : Vous recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, et vous ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul. [Il ne suffit pas de pouvoir se rendre témoignage qu'on n'a point recherché la gloire des hommes, pour se rassurer contre ses funestes effets, parce que] lorsque la gloire se présente comme d'elle-même, et vient, pour ainsi dire, de bonne grâce, je ne sais quoi nous dit dans le cœur que nous la méritons d'autant plus que nous l'avons moins recherchée; [et alors elle nous devient aussi pernicieuse que si on l'avait désirée et sollicitée].

C'est cette gloire qui corrompt toutes les vertus; elle en corrompt la fin : elle fait faire pour les hommes ce qu'il faut faire pour Dieu; elle fait servir la vérité à l'opinion, ce qui est solide à ce qui est vain et qui n'a point de substance, et ne songe pas, dit saint Augustin, combien c'est une chose indigne, que la solidité des vertus serve à la vanité des opinions et des jugements des hommes : *Unde non digne tantæ inanitati servit soliditas quædam firmitasque virtutum* (*De Civ. Dei, lib.* V, *cap.* 20, *tom.* VII, *pag.* 138). Elle renverse l'ordre; elle fait marcher après ce qui doit aller devant. Vous voulez être libéral; il faudrait auparavant être juste, vous dégager avant que d'acquérir les autres, être libre vous-même avant que de songer à vous faire des créatures, enfin, parlons sans figure, à acquitter vos dettes avant que d'épancher des présents. Elle détruit la récompense de la vertu : *Qui magni in hoc sæculo nominati sunt multumque laudati in civitatibus gentium, quæsierunt non apud Deum, sed apud homines gloriam..... ad quam pervenientes perceperunt mercedem suam vani vanam* (*S. Aug.*, *in Ps.* CXVIII, *Serm.* XII, *n.* 2, *t.* IV, *pag.* 1306). Ainsi ces hommes d'une si grande réputation, tant célébrés parmi les nations, ont cherché la gloire non en Dieu, mais auprès des hommes; ils ont obtenu ce qu'ils demandaient; ils ont acquis cette gloire qu'ils avaient si ardemment poursuivie; et vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs pensées. Voilà ce que sont les vertus du monde, des vices colorés qui en imposent par un vain simulacre de probité Les vicieux que la gloire engendre, ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toutes sortes d'infamies. Les vices que le monde honore et couronne, sont des vices plus spécieux; il y a quelque apparence de vertu. L'honneur, qui était destiné pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et lui dérobe quelques-uns de ses ornements, pour en parer le vice qu'il veut établir dans le monde.

Il y a deux sortes de vertus : la véritable et la chrétienne, sévère, constante, inflexible, toujours attachée à ses règles, et incapable de s'en détourner pour quoi que ce soit. Ce n'est pas la vertu du monde; elle n'est pas propre aux affaires, il faut quelque chose de plus souple pour ménager la faveur des hommes; d'ailleurs elle est trop sérieuse et trop retirée, et si elle n'entre dans le monde par quelque intrigue, veut-elle qu'on l'aille chercher dans son cabinet? Ne parlez pas au monde de cette vertu; il s'en fait une autre à sa mode, plus accommodante et plus douce; une autre ajustée non point à la règle, mais à l'humeur, au temps, à l'apparence, à l'opinion. Vertu de commerce, elle prendra bien garde de ne manquer pas toujours de parole; mais il y aura des occasions où elle ne sera point scrupuleuse et saura bien faire sa cour. Malgré toute la droiture qu'elle étale avec tant de pompe dans les occasions médiocres, elle ne s'oubliera pas et saura bien ployer, quand il faudra de la faveur, dans les grands besoins et dans les coups décisifs. Il faut remarquer que le monde pardonne tout quand on réussit. Vous êtes parvenu à vos fins cachées; n'avez-vous pas honte de vous-même [d'avoir employé tant de moyens iniques pour surmonter les obstacles? Mais enfin vous avez eu le succès que vous désiriez; c'en est assez, le monde vous applaudit et canonise toute la manœuvre que vous avez concertée, toute l'intrigue que vous avez fait jouer.]

Voilà quelles sont les vertus du monde, c'est-à-dire, les vertus de ceux qui n'en ont point. Le monde n'aime pas les vices qui ne sont que vices. Car, comme dit saint Jean Chrysostome, le mal n'a point de nature pour se soutenir lui-même; et s'il était sans mélange, il se détruirait par son propre excès (*Hom.* II *in Act. Apost.*, *n.* 5, *t.* IX, *pag.* 22).

(1) Au moindre éclat

Mais aussi, si peu qu'on prenne de soin de mêler avec le vice quelque couleur de vertu, il pourra, sans trop se cacher et presque sans se contraindre, paraître avec honneur dans le monde. Il n'est pas besoin d'emprunter le masque d'une vertu sévère, ni le fard d'une hypocrisie trop étudiée ; le moindre mélange suffit, la plus légère teinture d'une vertu trompeuse et falsifiée impose aux yeux de tout le monde, concilie de l'honneur au vice; et il ne faut pas pour cela beaucoup d'industrie

Ceux qui ne se connaissent point en pierreries sont trompés par le moindre éclat ; et le monde se connaît si peu en vertu solide, que la moindre apparence éblouit sa vue. C'est pourquoi il ne s'agit presque plus parmi les hommes d'éviter les vices, il s'agit seulement de trouver des noms et des prétextes honnêtes. Pousser ses amis à quelque prix que ce soit, venger hautement ses injures [s'élever par des voies iniques; tous ces désordres passeront pour bienfaisance, grandeur d'âme, noblesse de sentiments, dès qu'on saura les décorer de ces beaux titres]. Le nom et la dignité d'homme de bien se soutiennent plus par esprit et par industrie, que par probité et par vertu ; et on est en effet assez vertueux et assez réglé pour le monde, quand on a l'adresse de se ménager et l'invention de se couvrir.

Elegi abjectus esse in domo Dei mei. Je ne veux point de cette gloire qui donne du prix au vice, [et qui couronne les actions les plus détestables]. Comment pourrions-nous recevoir la gloire que le monde donne au vice, nous qui (1) ne recevons pas celle qu'il donne à la vertu? Ce n'est pas la vertu des temps, mais la vertu de l'Evangile [qui doit être l'objet de vos désirs et de votre application]. Vous apprendrez la vertu selon la règle, en détruisant ces vertus et ces qualités que le monde admire: cette hauteur de courage, cette grandeur d'âme, ces ingénieuses curiosités, cette pénétration d'un esprit subtil et perçant. Tout cela étant corrigé, on s'en servira toutefois [avantageusement dès qu'on le convertira au culte de son Dieu. On n'aura plus de courage que pour porter la croix de Jésus, plus de grandeur d'âme que pour se renoncer soi-même, plus de curiosité que pour apprendre à se bien connaître. Mais voyez par des exemples qui vous touchent de plus près, quel est le malheur de ceux qui sont dominés par l'amour de la gloire].

Les personnes de votre sexe, quel est leur égarement quand la gloire les possède? Je ne daignerais ici vous représenter la faiblesse de celles qui mettent toute leur gloire dans la parure ; qui s'imaginent être assez ornées, quand elles amassent autour de leur corps ce qu'il y a de plus curieux ou de plus rare dans l'art ou dans la nature : Comme si c'était là, dit saint Augustin, le souverain bien et la véritable gloire de l'homme, que tout ce qu'il a soit riche et précieux, excepté lui-même : *Quasi hoc sit hominis maximum bonum habere omnia bona, præter se ipsum* (*De Civit. Dei, lib.* III, *c.* I, *t.* VII, *pag.* 59).

(1) Avons refusé.

Parlons plutôt de celles qui, fières par leur beauté ou par la supériorité de leur génie, sont d'autant plus captives de la gloire, qu'elles pensent que pour l'acquérir elles n'ont besoin que de leurs personnes et de leurs propres avantages. C'est par là qu'elles prétendent se faire un empire qui se soutient de soi-même, sans aucun secours emprunté. Ah! le malheureux empire! Et peuvent-elles en être orgueilleuses, quand elles songent à quel joug et à quelle honte les destinent leurs propres captifs? Et toutefois, elles se flattent de cette souveraineté. En effet, l'image en est éclatante. Les hommes ne méprisent rien tant que la flatterie et la (1) servitude. Pour elles, on peut descendre à tout ce que la servitude a de plus bas, et la flatterie de plus servil et de plus rampant, jusqu'à les traiter de divinités; et ce titre, que les flatteurs n'ont jamais donné aux plus grands monarques sans offenser les oreilles des courtisans les plus dévoués, se prodigue tous les jours à ces idoles avec l'applaudissement de tout le beau monde. Pour elles enfin, on croit tout permis; et le monde, tant il est aveugle et (2) sensuel! excuse en leur faveur non-seulement la folie et l'extravagance, mais encore le crime et la perfidie : tout est permis pour leur plaire et les servir.

Quel est après cela leur vanité et leur emportement? C'est ce que je n'entreprends pas de vous expliquer. Aussi mettent-elles toute leur vertu dans leur fierté. Le dirai-je dans cette chaire? leur chasteté même est un orgueil; elles craignent plutôt d'abaisser leur gloire, que de souiller leur vertu et leur innocence. Ce n'est pas leur honnêteté qu'elles veulent conserver, mais leur supériorité et leurs avantages. Et certes, si elles aimaient la vertu, se plairaient-elles à faire naître tant de désirs (3) qui lui sont contraires? et les verrions-nous se piquer non moins de corrompre dans les autres la chasteté, que de la garder en elles-mêmes? C'est par là qu'elles se rendent coupables de l'idolâtrie publique. J'appelle ainsi les attachements criminels qui déshonorent la face du christianisme et mettent tant de fausses divinités en la place du Dieu véritable. Tertullien disait autrefois aux sculpteurs, qui fabriquaient les idoles : *Tu colis idola, qui facis ut coli possint* (*De Idololat.*, *n.* 6, *p.* 107) : Tu es coupable du crime d'adorer les idoles, toi qui es cause qu'on les peut adorer. Et vous, superbes beautés, vaines idoles du monde, pensez-vous être innocentes de l'idolâtrie que vous faites régner sur la terre? C'est vous qui ornez l'idole, vous qui parez l'autel profane, vous-mêmes qui recevez l'encens et agréez le sacrifice d'abomination. Bien plus, vous ne fabriquez pas seulement l'idole, comme ceux dont parle Tertullien ; mais vous-mêmes vous êtes l'idole que le monde adore : et non-seulement le soin de

(1) Sujétion.
(2) Corrompu.
(3) Déshonnêtes.

vous montrer et de plaire, mais encore ces complaisances, et cette gloire cachée, et ce secret triomphe de votre cœur dans les damnables victoires que vous remportez, en attirent sur vous tout le crime.

Ah! cachons-nous à jamais dans la maison de notre Dieu : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei*. Assez et trop longtemps nous avons étalé au monde les attraits de l'esprit et du corps. Cette belle parole qu'un historien ecclésiastique a recueillie de la bouche du grand saint Martin, doit vous servir de règle. Il disait, au rapport de Sulpice Sévère, que le triomphe de la modestie et la dernière perfection de l'honnêteté dans votre sexe, c'est de ne se pas laisser voir : *Prima virtus et consummata victoria est non videri* (*Sulpic. Sever.*, *Dialog.* II, *n.* 12, *p.* 545, *Edit. Amstelod. an.* 1665). Que votre vertu soit un mystère entre Dieu et vous : entrez dans le cabinet et fermez la porte sur vous. Il est temps de se cacher avec Jésus-Christ; il est temps non de paraître, mais de se cacher; non de dominer, mais de dépendre; non de s'élever au-dessus des autres, mais de se mettre aux pieds de tous; non de se pousser aux premiers rangs dans le siècle, mais de tenir le dernier dans la maison de votre Dieu.

Comment pourrions-nous recevoir la gloire que le monde donne au vice, puisque nous ne voulons pas même recevoir celle qu'il donne à la vertu? Glorifiez-moi vous-même, mon Père, parce que je ne reçois point la gloire des hommes : *Clarifica me tu, Pater;... claritatem ab hominibus non accipio* (*Joan.* XVII; *Joan.* V, 41). Non-seulement je ne la recherche pas, mais même je ne la reçois pas. Elle me veut donner le change [et me priver du bien solide qui doit être l'unique objet de mon ambition]. Ainsi puissiez-vous dans votre retraite trouver Dieu (1) qui seul vous contente, et rencontrer par sa grâce autant d'ornements dans vos mœurs que vous en avez généreusement méprisé dans votre fortune [car c'est là ce qu'exige la vie que vous embrassez] : *Tam pretiosa requirit in moribus, quam contempsit in rebus* (*Epist. ad Demetriad. in Ap. Oper. S. August.*, *t.* II, *Ep.* XVII, *cap.* 1, *pag.* 5).

SECOND POINT.

Mais, ma sœur, il faut prendre garde qu'en méprisant la gloire des hommes, vous ne retombiez sur vous-même et que vous ne receviez plus agréablement de vos propres mains cet encens que vous refusez de la main des autres. C'est un défaut ordinaire de l'esprit humain, après qu'il s'est élevé au-dessus des vices, au-dessus des désirs vulgaires, au-dessus des jugements et de l'estime des autres, de se plaire uniquement en soi-même. Et il faut ici vous expliquer tout le progrès de l'orgueil, par une excellente doctrine de saint Augustin (*Cont. Jul.*, *l.* IV, *c.* 3, *n.* 28, *t.* X, *p.* 599)

Il n'y a rien au-dessous de Dieu de plus (2) noble que la créature raisonnable : d'où

(1) Duquel seul vous vous contentez.
(2) Excellent.

il s'ensuit qu'une âme (1) vertueuse, qui se cultive elle-même, ne découvre rien sur la terre qui soit capable de la délecter plus qu'elle-même; et elle trouve d'autant plus à se plaire dans son propre bien, que le bien qu'elle recherche est plus excellent. C'est pourquoi, si l'on n'y prend garde attentivement, en épurant son jugement et son esprit, en réprimant les mauvais désirs et les faiblesses humaines, on nourrit en soi-même insensiblement une gloire cachée et intérieure qui est d'autant plus (2) à craindre, qu'il reste moins de défauts pour lui servir de contrepoids. Et, comme j'ai déjà dit, il ne faut point vous imaginer que nous avons évité cette maladie, quand nous avons méprisé l'estime des hommes; car c'est alors que nous renfermant et nous ramassant en nous-mêmes, nous sommes ordinairement encore plus livrés à notre amour-propre.

Ainsi en cet état, chrétiens, bien loin de mépriser la vaine gloire, au contraire nous en séparons pour nous le plus délicat et le plus exquis; nous en prenons le plus fin parfum, et tirons, pour ainsi dire, l'esprit et la quintessence (3) de cet agréable poison. Car notre gloire est d'autant plus grande, qu'elle se contente d'elle-même. Nous trouvons je ne sais quoi de plus fin dans notre propre jugement, quand il a eu la force de s'élever au-dessus des jugements des autres; ce qui fait que nous en sommes et plus amoureux et plus jaloux Et alors quand il arrive que nous nous plaisons en nous-mêmes, nous nous y plaisons d'autant plus que rien ne nous plaît que nous. C'est ainsi que nous nous faisons des dieux en nous-mêmes.

En effet, ce qu'il y a de plus dangereux pour nous dans les louanges que l'on nous donne, n'est pas le péril d'être flattés par la bonne estime des autres. Cette complaisance secrète que nous avons pour nous-mêmes, c'est ce qui fait notre plus grand mal : c'est elle que les louanges et les approbations qu'on donne à notre conduite ou à notre esprit, viennent fortifier dans le fond du cœur. Et certes, rien ne nourrit tant cette estime que nous avons de notre mérite, que les applaudissements de ceux qui nous environnent : ce concours de leur opinion avec la nôtre fait un concert trop agréable pour nous. C'est ce concours de leur complaisance avec la nôtre, qui fait que la nôtre se croit bien fondée et s'imprime avec plus de force. Cette même complaisance nous revient par plusieurs endroits et se réveille de toutes parts : quand nous la prenons seule, elle n'est pas moins dangereuse.

C'est, ma sœur, à cet excès qu'arrivent ceux qui ne se glorifient pas en Notre-Seigneur, selon le précepte de l'Apôtre. *Maudit l'homme qui s'appuie et se plaît en l'homme*, dit l'oracle de l'Écriture (I *Cor.*, I, 31; *Jerem.* XVII, 5)! Et par là, dit saint Augustin (*Enchirid. c.* 114, *t.* VI, *p.* 239), celui-là est

(1) Fidèle qui travaille à sa perfection, ne rencontre.
(2) Dangereuse.
(3) D'un poison si subtil.

maudit de Dieu, qui se plaît ou se confie en lui-même; parce que lui-même est un homme; de sorte qu'il ne suffit pas de vouloir être petit aux yeux de tous, si nous ne sommes petits à nous-mêmes et si nous ne nous tenons les derniers de tous. Chacun, par le sentiment d'une humilité sincère, doit croire les autres au-dessus de soi : *In humilitate superiores sibi invicem arbitrantes* (*Philip.*, II, 3).

Etudiez vos défauts : vous venez dans la religion pour vous détacher de vous-même. Séparée par l'obéissance, de votre esprit propre et de vos propres lumières, vous commencerez à vous voir et à vous connaître dans une lumière supérieure.

La science la plus nécessaire à la vie humaine, c'est de se connaître soi-même. Et saint Augustin a raison de dire qu'il vaut mieux savoir ses défauts, que de pénétrer tous les secrets des états, et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature (*De Trinit.*, *lib.* IV, *n.* 1, *tom.* VIII, *pag.* 809). Cette science est d'autant plus belle, qu'elle n'est pas seulement la plus nécessaire, mais la plus rare de toutes. *Delicta quis intelligit* (*Psal.* XVIII, 13)? Qui est-ce qui connaît ses fautes? Nous jetons nos regards bien loin; et pendant que nous nous perdons dans des pensées infinies, nous nous échappons à nous-mêmes. Tout le monde connaît nos défauts : ils sont la fable du peuple; nous seuls ne les savons pas, et deux choses nous en empêchent : premièrement nous nous voyons de trop près; l'œil se confond avec l'objet : nous ne sommes pas assez détachés de nous-mêmes pour nous considérer d'un regard distinct, et nous voir d'une pleine vue : secondement, et c'est le plus grand désordre, nous ne voulons pas nous connaître, si ce n'est par les beaux endroits. Nous nous plaignons du peintre qui n'a pas su couvrir nos défauts; et nous aimons mieux ne voir que notre ombre et notre figure, si peu qu'elle semble belle, que notre propre personne, si peu qu'il y paraisse d'imperfection. Cette ignorance nous satisfait; et par la même faiblesse qui fait que nous nous imaginons être sains quand nous ne sentons pas nos maux, assurés quand nous fermons les yeux aux périls, riches quand nous négligeons de voir l'embarras et la confusion de nos comptes et de nos affaires, nous croyons aussi être parfaits quand nous n'apercevons pas nos défauts : quand notre conscience nous les reproche, nous nous étourdissons nous-mêmes.

Dans ce silence, dans cette retraite; envisagez vos défauts, connaissez exactement vos péchés : vous trouverez tous les jours de quoi vous déplaire à vous-même. Dieu, dit saint Augustin, a voulu, pour nous empêcher de tomber dans l'orgueil, que nous eussions un besoin continuel de la rémission des péchés : *Ne superbi viveremus, ut sub quotidiana peccatorum remissione vivamus.* Qui demande qu'on lui pardonne, ne croit pas mériter de gloire. C'est quelque chose de ferme et de vigoureux, [qui vous est nécessaire]. Regardez ce qui reste à faire : vous n'avez rien moins que Jésus-Christ pour modèle; [ce qui vous oblige] d'oublier ce qui est derrière vous, et de vous avancer sans cesse vers ce qui est devant vous : *Quæ retro sunt obliviscens, ad ea quæ sunt priora extendens meipsum* (*Contra Jul.*, *l.* IV, *c.* 3, *t.* X, *p.* 600. *Philip.* III, 13). Telle est la posture de l'humanité : oubliant ce qui est derrière, et s'étendant au-devant de toute sa force, elle porte ses regards bien loin devant soi, dans la crainte qu'elle a de se voir soi-même, et considère toujours ce qui reste à faire, pour n'être jamais flattée de ce qu'elle a fait.

Enfoncez-vous donc aujourd'hui dans une obscurité sainte : vous êtes morte par ce sacrifice sous un glaive spirituel. Cachez à la droite ce que fait la gauche; que votre vie soit cachée avec Jésus-Christ : soyez cachée au monde et à vous-même. Celui qui se plaît en soi-même, dit excellemment saint Jean Chrysostome, et se glorifie en ses bonnes œuvres, ravage sa propre moisson, et détruit son propre édifice. C'est ce qui vous est figuré par ce voile mystérieux que votre illustre prélat va mettre sur votre tête : vous allez être enveloppée et ensevelie dans une éternelle obscurité. Abaissez-vous donc sous la main sacrée de ce charitable et religieux pasteur, et dites avec le Psalmiste : *J'ai choisi d'être humiliée et anéantie dans la maison de mon Dieu.*

Mais, Messieurs, ne semble-t-il pas que la présence d'une fille de Henri le Grand, d'une reine si auguste et si grande, donne trop d'éclat à cette cérémonie d'humiliation, à ce mystère d'obscurité sainte? Non, Madame, Votre Majesté ne vient pas ici pour y apporter la gloire du monde, mais pour prendre part aux abaissements de la vie religieuse et humiliée. Le sang de Louis ne vous a pas seulement donné une grandeur auguste et royale, mais encore vous a inspiré une piété toute chrétienne; et il est digne de vous, qu'étant obligée par votre rang à faire une si grande partie des pompes du monde, votre foi vous invite à assister aux cérémonies où l'on apprend à les mépriser.

Mais, Messieurs, n'avez-vous pas remarqué encore qu'une autre reine nous manque? Anne, vous n'êtes plus, puisque vous n'honorez pas de votre présence ce grand et religieux spectacle. Grande reine, si vous étiez, cette fille qui vous fut chère, dont vous connaissiez si bien la vertu, qui a eu votre confiance jusqu'à votre dernier soupir, ne serait présentée à Dieu que de votre main. Et certes, il serait juste que l'ayant arrachée de cette maison, et l'ayant ôtée à Dieu pour un temps, vous-même lui rendissiez ce qu'il n'a fait que vous prêter.

Mais, Messieurs, suis-je chrétien quand je parle comme je fais? Traiterai-je comme morte celle qui vit avec Dieu, et croirai-je qu'elle nous manque aujourd'hui, parce qu'elle ne se montre pas à ces yeux mortels? Non, non; il n'est pas ainsi. Nous avons ici plus d'une reine, s'il est vrai, comme nous

enseigne la théologie, qu'on voit tout dans ce miroir infini de la divine essence. Si les âmes bienheureuses y découvrent principalement tout ce qui touche les personnes qui leur sont attachées par des liaisons particulières; ma sœur, Anne Maurice d'Espagne, votre unique et chère maîtresse, vous voit du plus haut des cieux : sans doute, elle a trop de part au sacrifice que vous faites. Après elle, vous n'avez voulu servir que Dieu seul. Après lui avoir fermé les yeux, vous avez fermé pour jamais les vôtres aux folles vanités du siècle. Il semble que vous n'avez pas voulu même la survivre; puisque, dans le même moment que cette âme pieuse a quitté le monde, vous l'avez aussi quitté : vous avez aussi passé de sa cour dans le cloître, pour vous consacrer à une mort mystique et spirituelle. En sortant de cette cour si chrétienne, si sainte, si religieuse, vous avez cru qu'aucune maison n'était digne de vous recevoir que celles qui sont dédiées à votre Dieu ; et vous venez professer ici solennellement qu'une reine si puissante et si magnifique, après vous avoir honorée de son affection et comblée si abondamment de ses grâces, n'a pu néanmoins vous rendre heureuse. Et tant s'en faut que vous estimiez qu'elle ait pu faire votre bonheur par toutes ses largesses ; qu'au contraire, mieux éclairée par les lumières de la foi, vous mettez votre bonheur à quitter généreusement tout ce qu'elle a pu faire pour vous, tout ce qu'une libéralité royale a voulu accumuler de biens sur votre tête. O pauvreté et impuissance des rois, qui peuvent faire leurs serviteurs riches, puissants, fortunés ; mais qui ne peuvent pas les faire heureux ! Et certes, il n'appartient qu'à celui qui est lui-même le souverain bien, de donner la félicité.

Venez donc, ma chère sœur en Jésus-Christ, venez vous jeter entre ses bras ; venez vous cacher sous ses ailes, venez vous humilier dans sa maison. Recevez-la, Monseigneur (1), au nombre des vierges sacrées que votre haute sagesse et votre sollicitude pastorale sait si bien conduire dans la voie étroite. Donnez-lui de ce cœur toujours pacifique et véritablement paternel votre sainte bénédiction, que je vous demande aussi pour moi-même, comme une authentique approbation de la doctrine que j'ai prêchée. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR UNE PROFESSION PRÊCHÉE LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Noces spirituelles qu'une religieuse célèbre avec Jésus-Christ au jour de sa profession. Qualités de ce divin Epoux. D'où vient qu'il est obligé de se faire pauvre pour acquérir le titre de roi. La pauvreté, l'unique dot qu'il exige de son épouse : pourquoi. Combien grand l'amour qu'il a eu pour elle. Moyens qu'elle doit prendre pour conserver une affection si inconcevable. Précieux effets de la virginité; transports que le Sauveur a toujours pour elle Jalousie miséricordieuse qu'il a témoignée à son épouse; avec quelle vigilance il observe toutes ses démarches. Soin qu'elle doit avoir de se garantir des effets d'une jalousie si délicate.

(1) L'archevêque.

Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se.
Les noces de l'Agneau se vont célébrer, et son épouse s'est préparée (*Apoc.*, XIX, 7).

Enfin, ma sœur, elle est arrivée cette heure désirée depuis si longtemps, en laquelle vous serez unie avec Jésus-Christ par des noces spirituelles. Certainement il n'était pas juste de vous donner d'abord ce divin Epoux, encore que votre cœur languît après lui : il fallait auparavant embellir votre âme par une pratique plus exacte de la vertu et éprouver votre foi par une longue suite de saints exercices. Maintenant que vous vous êtes ornée d'une manière digne de lui, et que votre noviciat vous a préparée à ce bienheureux mariage, il n'est pas juste de le retarder, et nous allons en commencer la cérémonie : *Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus paravit se.* En cet état, ma très-chère sœur, vous parler d'autre chose que de votre Epoux, ce serait offenser votre amour, et je n'ai garde de commettre une telle faute. Parlons donc aujourd'hui du divin Jésus; qu'il fasse tout le sujet de cet entretien. Considérons attentivement quel est cet Epoux qu'on vous donne, et pour joindre votre fête particulière avec celle de toute l'Eglise, tâchons de connaître ses qualités par le mystère de cette journée. Vous y apprendrez sa grandeur, vous y découvrirez son amour et vous y verrez aussi sa jalousie.

Il est grand, n'en doutez pas, puisque c'est un roi. Les mages le publient hautement : *Où est né*, disent-ils, *le Roi des Juifs* (*Matth.*, II, 2)? Et c'est pour honorer sa royauté qu'ils viennent de si loin lui rendre leurs hommages. Ce Roi vous aime d'un amour ardent, et il vous montre assez son amour par la bonté qu'il a eue de vous prévenir. Les mages ne le connaissaient pas, et il leur envoie son étoile pour les attirer. Il vous a été rechercher par la même miséricorde, et il a fait luire sur vous, ainsi qu'un astre bénin, une inspiration particulière qui vous a retirée du monde, pour vous unir à lui de plus près. Votre Epoux est donc un grand roi, votre Epoux vous aime avec tendresse; mais il faut encore vous dire qu'il vous aime avec jalousie.

Il appelle les mages à lui, mais il ne veut pas qu'ils retournent par la même voie, ni qu'ils aiment ce qu'ils aimaient auparavant. Ainsi, en lui donnant votre cœur, détachez-vous aujourd'hui de toutes choses. S'il vous chérit comme un amant, il vous observe comme un jaloux ; et le soin qu'il a pris d'avertir les mages du chemin qu'ils devaient tenir, peut vous faire entendre, ma sœur, qu'il veille bien exactement sur votre conduite. Apprenez de là quel est cet Epoux qui vous donne aujourd'hui la main. Vous voyez sa royauté par les hommages (1) qu'on lui rend, vous voyez son amour par l'ardeur de

(1) Qu'il reçoit.

sa recherche, vous voyez sa jalousie par le soin qu'il prend de veiller sur vous et de marquer si exactement toutes vos démarches.

O épouse de Jésus-Christ! profitez de la connaissance particulière qu'on vous donne de l'Epoux céleste auquel vous engagez votre foi. Il est roi : apprenez, ma sœur, qu'il faut soutenir (1) vigoureusement cette haute dignité de son épouse. Il vous aime : prenez donc grand soin de vous rendre toujours agréable pour conserver son affection. Il est jaloux : apprenez de là quelle précaution vous devez garder pour lui justifier votre conduite. Voilà trois avis importants que j'ai à vous donner en peu de paroles. Mais, pour les rendre plus particuliers et ensuite plus fructueux, il faut en faire l'application à la vie que vous embrassez et aux trois vœux que vous allez faire.

Je vous ai dit qu'il faut prendre soin de soutenir la dignité dont il vous honore, de conserver l'amour dont il vous prévient, et de n'offenser pas la jalousie par laquelle il vous observe. Qu'il vous sera aisé d'accomplir ces choses par le secours de vos vœux! C'est un roi ; mais c'est un roi pauvre, qui a pour palais une étable, dont le trône est une croix. Pour soutenir (2) la dignité d'épouse, il ne veut que l'amour de la pauvreté; il aime (3), et ce qu'il aime, ce sont les âmes pures; pour conserver son affection (4), l'agrément qu'il recherche, c'est la chasteté. Il est délicat et jaloux, et il veille de près sur vos actions; (5) l'unique précaution qu'il vous demande, c'est la fidélité de l'obéissance. Dieu soit loué, mes sœurs, de m'avoir inspiré ces pensées et de m'avoir donné le moyen de joindre, ainsi que je l'ai promis, l'action que vous allez faire avec le mystère que l'Eglise honore.

PREMIER POINT.

Il est bien vrai, mes sœurs, ce que Dieu nous dit avec tant de force par la bouche de son prophète Isaïe, que ses pensées ne sont pas les pensées des hommes, et que ses voies sont infiniment éloignées des nôtres (*Isai.*, LV, 8). Le ciel n'est pas plus élevé par-dessus la terre que les conseils de la sagesse divine le sont par-dessus les opinions et les maximes de notre prudence. Le mystère du Verbe (6) fait chair, où nous voyons un renversement de toutes les maximes du monde, est une preuve invincible de cette vérité. Et sans vous raconter maintenant toutes les particularités de ce grand mystère, ce que j'ai à vous prêcher aujourd'hui suffira pour vous faire voir cet éloignement infini des pensées de Dieu et des nôtres. Car, mes sœurs, je prêche un roi pauvre, un roi que ses sujets ne connaissent pas : *Sui eum non receperunt* (*Joan.*, I, 11); qui n'a par conséquent ni provinces qui lui obéissent, ni armées qui combattent sous ses étendards. Son trône, c'est une crèche, et son palais une étable; c'est un monarque dans l'indigence et un souverain dans l'opprobre. O ciel, ô terre, ô anges et hommes, étonnez-vous des abaissements du monarque que nous adorons!

Mais nous voyons, Messieurs, ordinairement que les pauvres s'associent des riches pour chercher du secours à leur indigence. Il est dans l'usage des choses humaines qu'un pauvre qui se marie tâche de subvenir à sa pauvreté, en prenant une femme riche dont la dot le mette à son aise. Et voici mon Sauveur Jésus, le plus pauvre de tous les pauvres, qui ne veut que des pauvres en sa compagnie; qui, se choisissant une épouse, ne veut pour dot que sa pauvreté, et l'oblige à renoncer hautement à l'espérance de son héritage. Entendons ces deux vérités, et voyons quel est ce mystère.

Quoiqu'il soit assez extraordinaire de venir de la misère à la royauté, et qu'il le soit beaucoup plus d'être pauvre et roi, toutefois il est véritable que nous avons des exemples de l'un et de l'autre, et que Dieu se plaît quelquefois à confondre l'arrogance humaine par de telles vicissitudes. Mais que pour établir une royauté, il soit nécessaire de se faire pauvre, que la nécessité et l'indigence soient le premier degré pour monter au trône, c'est ce qui est entièrement inouï dans toutes les nations de la terre, et mon Sauveur s'était réservé de nous faire voir ce miracle. Car, mes frères, vous le savez, ou vous êtes fort peu informés des vérités de notre croyance, vous savez que le Fils de Dieu, pour s'acquérir le titre de roi, a été obligé de se faire pauvre. Son Père lui promet que toutes les nations de la terre reconnaîtront son autorité, et qu'il les lui donnera pour son héritage (*Psal.* II, 8). Mais qui ne sait, parmi les fidèles, que pour monter sur ce trône qui lui est promis sur la terre, il a fallu qu'il descendît de celui où il régnait dans le ciel; que, pour acquérir ce nouvel héritage, il a fallu quitter celui qui lui appartenait par sa naissance, et venir parmi les hommes, faible et indigent, exposé à toute sorte de misères?

Vous le savez, chrétiens, et les mystères que nous célébrons durant ces saints jours ne vous permettent pas d'ignorer ce fondement du christianisme. Mais, pour en savoir le secret et pénétrer les causes d'un si grand mystère sous la conduite de l'Ecriture, nous remarquerons, s'il vous plaît, deux royautés en notre Sauveur. Comme Dieu, il est le roi et le souverain de toutes les créatures qui ont été faites par lui : *Omnia per ipsum* (*Joan.*, I, 3). Et, outre cela, en qualité d'homme, il est roi en particulier de tout le peuple qu'il a racheté, sur lequel il s'est acquis un droit absolu par le prix qu'il a donné pour sa délivrance. Voilà donc deux royautés dans le Fils de Dieu : la première lui est naturelle et lui appartient par sa naissance; la seconde est acquise, et il l'a méritée par ses travaux. La première de ces royautés, qui lui appar-

(1) Magnifiquement.
(2) A sa mode la grandeur royale.
(3) Est passionné pour les âmes pures
(4) Amour.
(5) Mais comme il aime la soumission et chérit les âmes soumises; pour se défendre de sa jalousie, la souveraine précaution c'est l'obéissance.
(6) De l'Incarnation.

tient par la création, n'a rien que de grand et d'auguste, parce que c'est un apanage de sa naturelle grandeur, et qu'elle suit nécessairement son indépendance. Et pourquoi n'en est-il pas de même de celle qui est née par la rédemption? Saint Augustin vous le dira mieux que je ne suis capable de vous l'expliquer. Voici la raison que j'en ai conçue par les principes de ce grand évêque. Puisque le Sauveur était né avec une telle puissance qu'il était de droit naturel maître absolu de tout l'univers, lorsqu'il a voulu s'acquérir les hommes par un titre particulier, nous devons entendre, Messieurs, qu'il ne le fait pas de la sorte dans le dessein de s'agrandir, mais dans celui de les obliger.

En effet, dit saint Augustin, que sert-il au roi des anges de se faire le roi des hommes, au Dieu de toute la nature de vouloir s'en acquérir une partie sur laquelle il a déjà un droit absolu? Il n'augmente (1) pas par là son empire, puisqu'en s'acquérant les fidèles, il ne s'acquiert que son propre bien et ne se donne que des sujets qui lui appartiennent déjà : tellement que s'il recherche cette royauté, il faut conclure, dit ce saint évêque, que ce n'est pas dans une pensée d'élévation, mais par un dessein de condescendance; ni pour augmenter son pouvoir, mais pour exercer sa miséricorde : *Dignatio est, non promotio; miserationis indicium est, non potestatis augmentum* (*In Joan.*, *tract.* LI, *n.* 5, *t.* III, *part.* II, *pag.* 635). Ainsi ne vous étonnez pas aujourd'hui, ô mages qui venez l'adorer, si vous ne voyez dans ce nouveau roi aucune marque de grandeur royale. C'est ici une royauté extraordinaire. Ce roi n'est pas roi pour s'élever; c'est pourquoi il ne cherche rien de ce qui élève : il est roi pour nous obliger; et c'est pourquoi il recherche ce qui nous oblige.

Et, mes frères, vous savez assez combien sa pauvreté y est nécessaire; puisque tous les oracles divins nous enseignent que nous ne devons être sauvés que par ses souffrances. Mais poussons encore plus loin cette vérité chrétienne, et prouvons invinciblement que c'est par le degré de la pauvreté que notre roi doit monter au trône. Vous le comprendrez sans difficulté, si vous considérez attentivement quel est le trône que l'on lui destine. Cherchons-le dans l'histoire de son Evangile : jetons les yeux sur toute sa vie; ne verrons-nous point quelque part le titre de sa royauté? Sera-ce peut-être dans les synagogues, où il enseigne avec tant d'autorité? ou ne sera-ce point plutôt au Thabor, où il paraît avec tant d'éclat? au Jourdain, où le ciel s'ouvre sur lui? Où verrons-nous écrit : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs* (*Joan.*, XIX, 19)? Ah! mes frères, c'est sur sa croix; et ce titre doit nous faire entendre que la croix est le trône de ce nouveau roi. Elle n'est pas seulement son trône, elle est la source de sa royauté. Car comme nous sommes un peuple racheté, il est notre roi par la croix qui a porté le prix de notre salut; comme nous sommes un peuple conquis, *Populus acquisitionis* (I *Petr.*, II, 9), il est notre roi par la croix qui a été l'instrument de sa conquête. Il se confesse roi dans sa Passion : *Ergo rex es tu* (*Joan.*, XVIII, 37)? Et, ce qu'il n'a jamais avoué quand il a paru comme tout-puissant par la grandeur de ses miracles, il commence à le publier lorsqu'il paraît le plus méprisable par sa qualité de criminel. Et pourquoi cela, je vous prie, si ce n'est afin que nous entendions que c'est sa croix et sa mort ignominieuse qui font l'établissement de sa royauté?

S'il est ainsi, s'il est ainsi, si tel est le dessein de Dieu, que mon maître doive régner par son supplice; ah! pauvreté, viens à son secours, pauvreté, prête-lui la main! Il ne peut être roi sans son entremise : car considérez, âmes saintes, ce bel ordre des conseils de Dieu. Afin que Jésus-Christ fût notre roi en qualité de Sauveur, il fallait qu'il nous acquît; et pour nous acquérir, il fallait qu'il nous achetât; et pour nous acheter, il devait donner notre prix; pour donner notre prix, il fallait qu'il fût mis en croix; pour être mis en croix, il fallait qu'il fût méprisé, et afin qu'il fût méprisé, ne fallait-il pas qu'il fût pauvre, qu'il fût faible; qu'il fût impuissant, abandonné aux injures, exposé à l'oppression et à l'injustice par sa condition misérable? *Ut daret pretium, pro nobis crucifixus est; ut crucifigeretur, contemptus est; ut contemneretur, humilis apparuit* (*S. August.*, *in Joan.*, *Tract.* IV, *n.* 2, *tom.* III, *part.* II, *pag.* 313). S'il eût paru aux hommes avec un appareil redoutable, qui aurait osé mettre la main sur sa personne? Ses gardes, ses satellites, comme il dit lui-même, ne l'auraient-ils pas délivré (*Matt.*, XXVI, 53)? S'il eût eu quelque crédit dans le monde, l'aurait-on traité si indignement? Mais comme il devait être crucifié, il a voulu être méprisé; et pour s'abandonner au mépris, il lui a plu d'être pauvre.

Regardez les degrés, mes sœurs, par où votre époux monte dans son trône, ou plutôt par où votre époux descend à son trône, à la royauté par la croix, à la croix par l'oppression, à l'oppression par le mépris, au mépris par la pauvreté. O pauvreté de Jésus, que je t'adore aujourd'hui avec les mages! tu es le sacré marchepied par où mon roi est allé au trône; c'est toi qui l'as conduit à la royauté; parce que c'est toi qui l'as mené jusque sur la croix. Et vous, ô Jésus, mon roi et mon maître; ah! que je comprends aujourd'hui tous les mystères de votre vie, par la royauté dont je parle! Je m'étonnais de vous voir dans une étable, sur de la paille, et dans une crèche : mon esprit éperdu ne pouvait comprendre tant de bassesse. Mais que tout cela vous sied bien! Il faut un tel palais à un roi pauvre, un tel berceau à un roi pauvre, un tel appareil à un roi pauvre. Que cette couronne d'épines vous est convenable! Que ce sceptre fragile est bien dans vos mains! Tout cela est digne d'un roi qui vient régner par la pauvreté. Et lorsque faisant votre entrée dans la ville de Jérusalem, vous êtes monté sur une ânesse

(1) N'accroît.

ah! mes frères, qui ne rougirait d'un si ridicule équipage, si l'on n'était convaincu d'ailleurs qu'il est digne de ce roi pauvre, qui ne se fait pas roi pour s'agrandir, mais pour fouler aux pieds la grandeur mondaine?

Chère sœur, voilà votre époux; voilà le roi que nous vous donnons. N'ayez pas de honte de sa pauvreté : elle abonde en biens infinis. Il ne méprise les biens de la terre qu'à cause de la plénitude des biens du ciel; et sa royauté est d'autant plus grande, qu'elle ne veut rien de mortel. Ce n'est pas par impuissance, mais par dédain; ce n'est pas par nécessité, mais par plénitude. Il n'a pas besoin de nos biens: *Bonorum meorum non eges* (*Ps*. XV, 2) : et il ne lui convient pas, en sa dispensation selon la chair, [de les posséder]. Car, étant riche, il s'est fait pauvre pour l'amour de nous : *Cum dives esset, propter nos egenus factus est* (II *Cor*., VIII, 9). C'est pourquoi je vous ai dit au commencement, qu'il demande pour dot votre pauvreté. Pourquoi cela, âmes chrétiennes, si ce n'est, comme il nous a dit, que *son royaume n'est pas de ce monde* (*Joan*., XVIII, 36)? Si son royaume était de ce monde, il demanderait pour dot les biens de ce monde : mais son royaume n'étant pas du monde, il ne vous estimera riche qu'en perdant tous les biens que le monde donne. C'est par cette dot de la pauvreté que vous achetez son royaume.

Ce n'est pas sans raison qu'il ne donne la félicité en qualité de royaume qu'aux pauvres et à ceux qui souffrent. O Evangile, que tes mystères sont liés, et que ta doctrine est suivie! Le trône de Jésus-Christ, c'est la croix; le premier degré, c'est la pauvreté. Il ne parle de royaume qu'à ceux qui sont sur le trône de sa croix par les souffrances, ou sur le premier degré par la pauvreté. Venez donc donner la main à ce roi. Et vous, recevez-la, ô Jésus! recevez-la comme votre épouse; puisqu'elle consent d'être pauvre : donnez-lui part à votre royaume, puisqu'elle le mérite par son indigence. Nouveau mariage, mes sœurs, où le premier article que l'Epoux demande, c'est que l'épouse qu'il a choisie renonce à son héritage; où il l'oblige par son contrat à se dépouiller de tous ses biens; où il appelle ses parents, non point pour recevoir d'eux leurs biens temporels, mais pour leur quitter à jamais ce qu'elle pouvait espérer par sa succession. C'est ainsi que Jésus-Christ se marie; parce qu'il est si grand par lui-même, que c'est se rendre indigne de lui que de ne se contenter pas de ses biens, et de désirer autre chose quand on le possède. Oubliez votre peuple, et la maison de votre père : *Obliviscere populum tuum, et domum patris tui* (*Psal*. XLIV, 11). Vous voyez la condition sous laquelle Jésus-Christ vous reçoit; voyez maintenant les moyens de vous conserver son amour : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Il est temps, ma sœur, de vous faire voir l'amour qu'a pour vous votre Epoux céleste; et comme l'amour d'un époux se fait paraître principalement dans l'ardeur de la recherche, il faut vous montrer, en peu de paroles, de quelle sorte Jésus-Christ vous a recherchée. Vous découvrirez cette vérité dans l'étoile mystérieuse qui paraît dans notre mystère; et à la faveur de sa lumière, vous verrez des marques sensibles de l'amour du divin Sauveur, et du désir qu'il a eu de vous posséder. Il y a trois choses dans cette étoile qui me paraissent fort considérables, et qui font merveilleusement pour notre sujet.

Premièrement, je remarque que cet astre ne jette pas indifféremment sa lumière, et semble faire un choix des personnes sur lesquelles il répand ses rayons. Il ne luit pas par toute la terre : on ne le voit qu'en Orient, nous dit l'Evangile; encore n'y paraît-il qu'aux trois mages. Et ce qui nous fait voir manifestement que cette étoile éclaire avec choix et avec discernement des personnes, c'est qu'elle se cache sur Jérusalem, et qu'elle retire ses rayons de dessus cette ville ingrate. Secondement, cette belle étoile ne choisit pas seulement ceux qu'elle illumine, mais encore elle les attire. Elle montre aux mages un éclat si doux, et je ne sais quelle lueur si bénigne, que leurs yeux en étant charmés, à peine se peuvent-ils empêcher de la suivre : *Vidimus stellam ejus, et venimus* (*Matth*., II, 2) : Nous l'avons vue, disent-ils, et aussitôt nous sommes venus. Enfin non-seulement elle les attire, mais encore elle les précède : *Stellam quam viderant Magi, antecedebat eos* (*Ibid*., 9). Elle marche devant eux pour les conduire; et afin de leur faire porter plus facilement les fatigues et les ennuis du voyage, elle remplit leurs cœurs d'une sainte joie : *Videntes autem stellam, gavisi sunt gaudio magno* (*Ibid*., 10).

Voilà, ma sœur, les trois qualités de l'étoile qui nous apparaît : elle choisit, elle attire et elle précède. Et vous reconnaissez à ces trois marques l'inspiration favorable par laquelle Jésus-Christ vous a appelée à l'heureuse dignité d'épouse. Cette inspiration, c'est votre étoile : elle s'est levée sur votre orient, c'est-à-dire, dès vos premières années; mais elle vous a paru par un choix exprès. Cette grâce, que Dieu vous a faite, n'a pas été donnée à tout le monde. Le fils de Dieu nous a dit lui-même que tous n'entendent pas cette parole : *Non omnes capiunt verbum istud* (*Matth*., XIX, 11). Qui est donc celui qui la peut entendre? C'est celui, dit-il, à qui Dieu le donne : *Sed quibus datum est*. Par conséquent, il vous a choisie; il vous a choisie entre mille. Combien a-t-il laissé de vos compagnes? Combien en a-t-on voulu appeler qui n'ont pas écouté cette voix? Combien s'en est-il présenté, qu'il ne lui a pas plu de recevoir? *Non hos elegit Dominus* (*Baruch*., III, 27) : Le Seigneur ne les a pas choisies. Ses yeux ont daigné s'arrêter sur vous : pouvez-vous douter de son amour après le bonheur de cette préférence?

Ce serait peu de vous avoir choisie; jamais vous n'eussiez suivi ce choix bienheureux, s'il ne vous avait attirée. Nul ne vient à lui qu'il ne lui donne; nul ne peut venir

qu'il ne l'attire (*Joan.*, VI, 44). Tâchez de rappeler en votre mémoire le moment auquel il vous a touchée. Quelle lumière vous parut tout à coup? Quel attrait inopiné du bien éternel arracha de votre cœur l'amour du monde, et vous le fit regarder avec mépris? C'est l'étoile qui vous paraît, c'est l'inspiration qui vous attire. Que si peut-être il est arrivé que vous n'ayez pas senti si distinctement tous ces mouvements admirables; mais, ma sœur, connaissez votre époux, et sachez qu'il agit en nous d'une manière si délicate, que souvent le cœur est gagné avant même qu'il s'en aperçoive. Et s'il ne vous avait attirée de cette manière forte et puissante, à laquelle, dit saint Augustin (*De Prædest. Sanct.*, *c.* 8, *t.* X, *p.* 799), nulle dureté ne résiste, par combien de vaines délices le monde vous aurait-il amollie? par combien d'erreurs dangereuses se serait-il efforcé de vous séduire? par combien de fausses lumières aurait-il tâché de vous éblouir? Mais l'étoile de Jésus-Christ, je veux dire son inspiration et sa grâce, a eu un éclat plus fort et une lumière plus attirante. Vous l'avez vue; elle vous a charmée; vous êtes venue aussitôt : *Vidimus et venimus* (*Matt.*, II, 2), et Jésus est prêt à vous recevoir. Heureuse d'avoir été si soigneusement recherchée, et si fortement attirée!

Toutefois, l'amour du divin Époux a fait quelque chose de plus en votre faveur. En vain sa lumière et sa grâce vous eût excitée à venir; vous n'eussiez pu continuer un si grand voyage, si le même astre qui vous l'a fait entreprendre ne vous eût précédée durant votre course. Laissez les raisonnements éloignés, et jugez-en par l'expérience de votre noviciat. Autant de pas que vous avez faits, la grâce a toujours marché devant vous, et votre volonté n'a fait que la suivre : *Pedisequa*, *non prævia voluntate*, dit saint Augustin, (*Ad Paulin. Ep.* CLXXXVI, *c.* 3, *t.* II, *p.* 667). Autrement, ma très-chère sœur, parmi tant de tentations qui vous environnent, votre volonté chancelante serait tombée à chaque moment; le bruit et le tumulte du monde vous eût empêchée de prêter l'oreille aux caresses de votre Epoux, qui parle en secret; l'éclat et la pompe du monde, qui frappe les sens et les éblouit de près, aurait effacé à vos yeux la lumière modeste et tempérée de la simplicité religieuse; la mollesse et les délices du monde vous auraient rendue trop insupportable votre vie pénitente et mortifiée. Votre Epoux ne l'a pas permis; son étoile qui vous avait excitée, non-seulement a voulu vous accompagner, mais encore marcher devant vous; afin que vous ne pussiez la perdre de vue : *Antecedebat eos* (*Matt.*, II, 9), et la joie dont elle a rempli votre cœur, s'est (1) répandue si abondamment dans toutes les puissances de votre âme, qu'elle a noyé et abîmé la joie de ce monde qui s'efforçait à tout moment de lever la tête.

Ainsi, ma sœur, ayant surmonté les difficultés du voyage, je veux dire les peines du noviciat, la conduite de cette étoile vous a enfin amenée où était l'enfant : *Staret supra ubi erat puer* (*Ibid.*). C'est là, c'est là qu'elle vous arrête. Entrez, et vous trouverez le divin Jésus prêt à recevoir vos présents et à vous donner les siens; c'est-à-dire, à vous donner sa foi et à recevoir la vôtre, et à s'unir avec vous par un éternel mariage. Qui vit jamais un amour pareil, ni une recherche si ardente? Il vous a choisie entre mille; de peur que vous ne manquassiez à le suivre, il a pris soin de vous attirer. Qui pourrait assez admirer son assiduité infatigable? Il ne vous a pas quittée un moment; et dans tous les pas que vous avez faits, il a toujours marché devant, pour vous ouvrir le chemin plus libre, marquant le sentier que vous deviez suivre, par un trait d'une lumière céleste. Combien devez-vous faire d'efforts, combien rechercher d'agréments pour vous conserver à jamais une affection si ardente!

C'est ici qu'il faut vous dire un secret de la grâce que je vous prêche, et de l'amour du Fils de Dieu que je vous annonce. C'est que son amour ne continue pas ainsi qu'il commence; et la différence consiste en ce point, que pour commencer à nous aimer, il ne nous demande point de mérites; mais pour le continuer, il nous en demande. Saint Augustin vous le dira mieux. Il a aimé notre âme, dit ce saint évêque, toute laide qu'elle était par ses crimes; mais il l'a aimée, poursuit-il, afin de l'embellir par les bonnes œuvres : *Fœdos dilexit ut pulchros faceret* (*In Joan.*, *Tract.* X, *n.* 18, *t.* III, *part.* II, *pag.* 374). Et ailleurs, plus élégamment : Il nous a aimés, nous dit-il, dans le temps que nous lui déplaisions, mais c'était afin de produire en nous ce qui est capable de lui plaire : *Displicentes amati sumus*, *ut esset in nobis unde placeremus* (*Ibid.*, *Tract.* CII, *n.* 5, *pag.* 755). Il vous a choisie, ma très-chère sœur, par un amour gratuit, par une bonté prévenante, par un pur effet de miséricorde. Comme il a voulu venir de lui-même, il n'a point fallu d'agrément pour l'attirer, mais il en faut nécessairement pour le tenir. Mais quelles grâces, quels agréments pourront vous conserver cet Epoux céleste, qui est lui-même si accompli et le plus beau des enfants des hommes (*Ps.* XLIV, 3)?

Il faut vous dire encore en un mot que vous ne manquerez jamais d'agrément pour lui, tant que vous aurez soin de conserver pure la virginité chrétienne que vous lui vouez aujourd'hui. Si vous voulez entendre, mes sœurs, combien la virginité lui est agréable, vous n'avez qu'à méditer attentivement les mystères que nous honorons durant ces saints jours. Quel est le sujet de ces fêtes? qu'est-ce que l'Eglise nous y représente? Un Dieu qui descend sur la terre : c'est la sainte virginité qui a eu la force de l'attirer. Un Dieu qui naît d'une femme, *Ex muliere* (*Galat.*, IV, 4) : mais la sainte virginité l'a purifiée, afin que le Saint-Esprit

(1) Déborbée sur vous.

opérât sur elle. Un Dieu qui prend une chair humaine; mais il ne l'aurait pas revêtue, si cette chair n'eût été ornée de toute la pureté d'un sang virginal. Et de peur que vous ne croyiez que c'est trop flatter la virginité que de lui attribuer un si grand ouvrage, tâchons d'éclaircir cette vérité par un beau principe tiré de la doctrine des Pères.

Ils nous représentent la virginité comme une espèce de milieu entre les esprits et les corps; et saint Augustin l'entend de la sorte, lorsqu'il parle en ces termes des vierges sacrées : Elles ont, dit-il, en la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme : *Habent aliquid jam non carnis in carne* (*De S. Virginit.*, *c.* 13, *t.* VI, *pag.* 346). Les esprits et les corps, voilà les extrémités opposées; la virginité, voilà le milieu qui participe de l'une et de l'autre. Elle est en la chair, dit saint Augustin; c'est par là qu'elle tient aux hommes, mais elle a, dit-il, dans la chair quelque chose qui n'est pas de la chair; c'est par là qu'elle touche aux anges, tellement qu'elle est le milieu entre les esprits et les corps. C'est une perfection des hommes, mais c'est un écoulement de la vie des anges. Et ce beau principe étant supposé, je ne m'étonne pas, chrétiens, si la sainte virginité est intervenue pour unir, dans le mystère de l'Incarnation, la divinité à la chair. Il y avait trop de disproportion entre la corruption de nos corps et la beauté immortelle de cet esprit pur : tellement que pour mettre ensemble deux natures si éloignées, il fallait auparavant trouver un milieu dans lequel elles s'approchassent.

Il est tout trouvé, chrétiens; et la sainte virginité peut faire ce grand effet par son entremise. Et s'il m'est permis aujourd'hui d'expliquer un si grand mystère par l'exemple des choses sensibles, j'en trouve quelque crayon imparfait dans la lumière qui nous éclaire. Il n'est rien de plus opposé que la lumière et les corps opaques. La lumière tombant dessus ne les peut jamais pénétrer, parce que leur obscurité la repousse; il semble au contraire qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons. Mais lorsqu'elle rencontre un corps transparent, elle y entre, elle s'y unit; parce qu'elle y trouve l'éclat et la transparence qui approche de sa nature, et a quelque chose de sa clarté. Ainsi nous pouvons dire, Messieurs, que la divinité du Fils de Dieu, voulant s'unir à un corps mortel, demandait en quelque façon que la virginité se mît entre deux; parce qu'ayant quelque chose de spirituel, elle a pu préparer la chair à être unie à cet esprit pur.

Je ne le dis pas de moi-même; c'est un saint évêque d'Orient qui m'a donné ouverture à cette pensée; et voici ses propres paroles, tirées fidèlement de son texte. C'est, dit-il, la virginité qui fait que Dieu ne refuse pas de venir vivre avec les hommes; c'est elle qui donne aux hommes des ailes pour prendre leur vol du côté du ciel; et étant le lien sacré de la familiarité de l'homme avec Dieu, elle accorde par son entremise des choses si éloignées par nature (*S. Greg. Nyss.*, *Orat. de Virg.*, *c.* 2, *t.* III, *p.* 115, 116). S'il est ainsi, et n'en doutons pas, puisque de si grands hommes le disent, puisque nous le voyons par tant de raisons, ne croyez pas, ma très-chère sœur, que vous puissiez jamais manquer d'agrément pour Jésus votre époux céleste, tant que vous porterez en vous-même ce qui l'a attiré du ciel en la terre. La bonté de Dieu est sans repentance : ce qu'il aime, il l'aime toujours; et ayant cherché une fois avec tant d'ardeur la pureté virginale, il a toujours pour elle le même transport. Et aussi voyons-nous dans son Ecriture qu'il la veut toujours avoir en sa compagnie : car les vierges suivent l'Agneau partout : *Sequuntur agnum quocumque ierit* (*Apoc.*, XIV, 4). Soyez donc vierge d'esprit et de corps; [veillez sur votre cœur et tous vos sens, pour les maintenir dans une intégrité parfaite.] Ainsi un chaste agrément vous conservera ce que la grâce de votre époux vous a accordé; vous aurez toujours son affection, et vous n'offenserez pas sa jalousie. Il faut encore parler en un mot de cette jalousie de l'Epoux céleste, et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Que Dieu soit jaloux, chrétiens, il s'en vante si souvent dans son Ecriture, qu'il ne nous permet pas de l'ignorer. C'est une des qualités qu'il se donne dans le Décalogue. Je suis, dit-il, le Seigneur ton Dieu, Dieu fort et jaloux : *Deus tuus, fortis et zelotes* (*Exod.*, XX, 5). Et cette qualité de jaloux est si naturelle à Dieu, qu'elle fait un de ses noms, comme il est écrit en l'Exode : *Dominus zelotes nomen ejus* (*Ibid.*, XXXIV, 14) : Son nom est le Seigneur jaloux. Il paraît donc assez que Dieu est jaloux, et peu de personnes l'ignorent. Mais que l'ouvrage de notre salut, que le mystère de Rédemption que nous honorons durant ces saints jours, soit un effet de sa jalousie, c'est ce que vous n'avez pas peut-être encore entendu, et qu'il est nécessaire que je vous explique, puisque mon sujet m'y conduit.

Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Dieu qui nous en assure, en termes exprès par la bouche de son prophète Isaïe : *De Jerusalem exibunt reliquiæ, et salvatio de monte Sion : zelus Domini exercituum faciet istud* (*Isai.*, XXXVII, 32) : Dans les ruines de Jérusalem il restera un grand peuple que Dieu délivrera de la mort; le salut paraîtra en la montagne de Sion; la jalousie du Dieu des armées fera cet ouvrage. Après des paroles si claires, il n'est pas permis de douter que le mystère de notre salut ne soit un effet de jalousie; mais de quelle sorte cela s'accomplit, il n'est pas fort aisé de le comprendre. Car, mes sœurs, que la jalousie du Dieu des armées le porte à châtier ceux qui le méprisent, je le conçois sans difficulté; c'est le propre de la jalousie. Et je remarque aussi dans les saintes lettres que Dieu n'y parle guère de sa jalousie, qu'il ne nous fasse en même temps craindre ses vengeances.

Je suis un Dieu jaloux, dit le Seigneur : *Deus fortis, zelotes;* et il ajoute aussitôt après : Vengeant les iniquités des pères sur les enfants : *Visitans iniquitates patrum in filios* (*Exod.*, XX, 5). Dieu est jaloux, dit Moïse; et il dit dans le même lieu que Dieu est un feu consumant; l'ardeur de sa jalousie brûle les pécheurs : *Dominus Deus tuus ignis consumens est, Deus æmulator* (*Deut.*, IV, 24). Et le prophète Nahum a joint ces deux choses : Le Seigneur est un Dieu jaloux, et le Seigneur est un Dieu vengeur : *Deus æmulator et ulciscens Dominus* (*Nah.*, 1, 2), tant ces deux qualités sont inséparables!

Que s'il est ainsi, chrétiens, se peut-il faire que nous rencontrions le principe de notre salut dans la jalousie, qui semble être la source des vengeances? Et après que le prophète a uni un Dieu jaloux et un Dieu vengeur, oserons-nous espérer de trouver ensemble un Dieu jaloux et un Dieu Sauveur? Néanmoins il est véritable; ce qui a sauvé le peuple fidèle, c'est la jalousie du Dieu des armées; vous l'avez ouï de sa propre bouche : *Zelus Domini exercituum faciet istud* (*Isai.*, XXXVII, 32). Mais il ne faut plus vous tenir en suspens; il est temps d'expliquer un si grand mystère. Un excellent auteur de l'antiquité nous en va donner l'ouverture; ce grand homme, c'est Tertullien. Il dit que Dieu a (1) recouvré son image, que le diable avait enlevée par une opération de jalousie : *Deus imaginem suam, a diabolo captam, æmula operatione recuperavit* (*De Carne Christi, n.* 17, *p.* 372). Voilà peu de paroles, Messieurs; mais elles renferment un sens admirable qu'il faut tâcher de développer.

Pour cela, il est nécessaire de reprendre les choses d'un plus haut principe, et de rappeler en votre mémoire la témérité de cet ange qui, par une audace inouïe, a voulu s'égaler à Dieu, et se placer jusque dans son trône. Repoussé de sa main puissante, et précipité dans l'abîme, il ne peut quitter le premier dessein de son audace démesurée; il se déclare hautement le rival de Dieu. C'est ainsi que Tertullien l'appelle : *Æmulus Dei* (*de Spect.*, *n.* 2, *p.* 90), le jaloux, le rival de Dieu. Il se veut faire adorer en sa place; il n'a pu occuper son trône, il lui veut enlever son bien. Il entre dans le Paradis terrestre, furieux et désespéré; il y trouve l'image de Dieu, c'est-à-dire l'homme, image chérie et bien-aimée, que Dieu avait faite de sa propre main; il la séduit il la corrompt. Surprise par ses flatteries, elle s'abandonne à lui. La parjure qu'elle est, l'ingrate et l'infidèle qu'elle est, au milieu des bienfaits de son époux, dans le lit même de son époux (pardonnez-moi la hardiesse de cette parole, que je ne trouve pas encore assez forte pour exprimer l'indignité de cette action), dans le lit même de son époux, elle se prostitue à son rival. O insigne infidélité! ô lâcheté sans pareille! Fallait-il quelque chose de plus que cette honteuse prostitution faite à la face de Dieu, pour l'exciter à jalousie? Il s'y excite en effet. Mon épouse s'est fait enlever; mon image s'est laissé corrompre, elle que j'avais faite avec tant d'amour, dont j'avais moi-même formé tous les traits, que j'avais animée d'un souffle de vie sorti de ma propre bouche.

Que fera, mes frères, ce Dieu fort et jaloux, irrité d'un si infâme abandonnement? Que fera-t-il à cette épouse qui a méprisé un si grand amour, et offensé si fortement sa jalousie? Certainement il pouvait la perdre. Mais, ô jalousie miséricordieuse, il a mieux aimé la sauver. O rival! je ne veux point qu'elle soit ta proie; je ne la puis souffrir en tes mains : ce spectacle indigne irrite mon cœur, et le provoque à jalousie. Piqué de ce sentiment, il court après, pour la retirer, il descend du ciel en la terre, pour chercher son épouse qui s'y est perdue. Il vient nous sauver des mains de Satan, jaloux de nous voir en sa puissance. Vous l'avez vu ces jours passés naître en Bethléem; il vous a fait annoncer par ses anges qu'il était votre Sauveur : la jalousie du Dieu des armées a fait cet ouvrage. Certes, cette manière admirable dont il se sert pour nous retirer, montre assez, si nous l'entendons, que c'est la jalousie qui le fait agir. Car considérez, je vous prie, qu'il n'envoie pas ses anges pour nous délivrer; il y vient lui-même en personne : *Deus ipse veniet, et salvabit vos* (*Isa.*, XXXV, 4) : Dieu viendra lui-même, et il vous sauvera. Et cela, pour quelle raison? si ce n'est afin que nous comprenions que c'est à lui que nous devons tout, et que nous lui consacrions tout notre amour, comme nous tenons de lui seul tout notre salut.

C'est pourquoi nous voyons, dans son Ecriture, qu'il n'est pas moins jaloux de sa qualité de Sauveur que de celle de Seigneur et de Dieu. Ecoutez comme il en parle, Messieurs : *Ego Dominus, et non est ultra Deus absque me; Deus justus et salvans, non est præter me* (*Isa.*, XLV, 21) : Je suis le Seigneur, et il n'y a point d'autre Dieu que moi; je suis le Dieu juste, et personne ne vous sauvera que moi. Il me semble que ce Dieu jaloux adresse sa voix, comme un amant passionné, à la nature humaine infidèle. O volage! ô prostituée! qui m'as quitté pour mon ennemi; n'est-ce pas moi qui suis le Seigneur? et il n'y a point de Dieu que moi. Regarde qu'il n'y a que moi qui te sauve; et si tu m'as oublié après t'avoir créée, reviens du moins quand je te délivre. Voyez, mes frères, comme il est jaloux de la qualité de Sauveur. Et ailleurs, se glorifiant de l'ouvrage de notre salut : C'est moi, c'est moi, dit-il, qui l'ai fait. Ce ne sont ni mes anges, ni mes archanges, ni aucune des vertus célestes; c'est moi seul qui l'ai fait, c'est moi seul qui vous porterai sur mes épaules, c'est moi seul qui vous sauverai : *Ego feci, ego feram, ego portabo, ego salvabo* (*Isa.*, XLVI, 4). Tant il est jaloux de cette gloire, tant notre délivrance lui tient au cœur, tant il craint que nos affections ne se partagent!

(1) Délivré.

Et c'est pour cette même raison qu'il nous fait, dit saint Chrysostome, des présents si riches. Il voit que nous recevons à pleines mains les présents de son rival qui nous séduit; il nous amuse par une pomme, il nous gagne par des biens trompeurs, qui n'ont qu'une légère apparence. Chrétiens, il en est jaloux! Quoi! l'on préfère des présents si vains à tant de bienfaits si considérables? Que fera-t-il, dit saint Chrysostome (*In Ep.* 1 *ad Cor.*, *Hom.* XXIV, *n.* 2, *t.* X, *p.* 213)? Il fera comme un amant passionné, qui, voyant celle qu'il recherche gagnée par les présents des autres prétendants, multiplierait aussi les siens, sans mesure, pour emporter le dessus, et la dégoûter des présents des autres; ainsi fait le Sauveur Jésus. Pour détourner nos yeux et nos cœurs des libéralités trompeuses de notre ennemi, il redouble ses dons jusqu'à l'infini, il nous donne son Esprit et sa grâce, il nous donne son trône et sa gloire, il nous donne son royaume et son héritage, il nous donne sa personne et sa vie, il nous donne son corps et son sang. Et que ne nous donne-t-il pas? Voyez, voyez, dit-il, si cet autre prétendant que vous écoutez, voyez s'il pourra égaler une telle munificence. A quelque prix que ce soit, il est résolu de gagner nos cœurs, et nous voudrions nous défendre d'une jalousie si obligeante! J'en ai dit assez pour vous faire voir que le Dieu Sauveur est jaloux, et qu'il nous sauve par sa jalousie, *æmula operatione* (*Tertul.*, *de Carne Chr.*, *n.* 17, *p.* 372). Mais s'il en a l'ardeur et les transports, il en a aussi les regards et la vigilance.

Il a, ma sœur, des yeux de jaloux, toujours ouverts pour veiller sur vous, pour étudier tous vos pas, pour observer toutes vos démarches; et sans m'engager dans de longues preuves d'une vérité si constante, considérez seulement l'état où vous êtes. Et ces grilles, et cette clôture, et tant de contraintes différentes, n'est-ce pas assez pour vous faire comprendre combien sa jalousie est délicate? Il vous renferme soigneusement, il rend de toutes parts l'abord difficile, il observe jusqu'à vos regards, et ce voile qu'il met sur votre tête montre assez qu'il est jaloux et de ceux qu'on jette sur vous, et de ceux que vous jetez sur les autres. Il compte tous vos pas, il règle votre conduite, jusqu'aux moindres choses: ne sont-ce pas des actions d'un amant jaloux? Il n'en fait pas ainsi à tous les fidèles; mais c'est que, s'il est jaloux de tous les autres, il l'est beaucoup plus de ses épouses. Etant donc ainsi observée de près, pour vous garantir des effets d'une jalousie si délicate, il ne vous reste, ma chère sœur, qu'une obéissance toujours ponctuelle et un entier abandonnement de vos volontés. Marchez par la voie qu'il vous prescrit, par la règle qu'il vous a donnée; écoutez son ange qui vous avertit; ce sont vos supérieurs qui tiennent sa place. Vivant de la sorte, ma sœur, espérez tout de son amour, et n'appréhendez rien de sa jalousie. Il serait trop long de parler de l'obéissance: ce mot suffira. Il faut finir par une réflexion sur la jalousie.

Sachez donc que ce Dieu jaloux veut que ses fidèles le soient aussi, et qu'une sainte jalousie nous soit comme un aiguillon pour nous exciter à son service. *Ecce venio cito; tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam* (*Apoc.*, III, 11): Je viendrai bientôt; tenez fortement ce qui a été mis en vos mains, de peur que votre couronne ne soit donnée à un autre. Pourquoi parle-t-il de la sorte? pourquoi nous destiner une couronne qui doit briller sur une autre tête? Que ne la destinait-il tout d'abord à celui qui la devait enfin obtenir? Pour nous exciter à jalousie? C'est ainsi qu'il a fait à l'égard des Juifs. [Ils étaient le peuple choisi; c'était à eux que les promesses avaient été faites, et ils devaient en recevoir l'accomplissement; mais leur incrédulité a suspendu à leur égard l'effet des miséricordes qui leur étaient réservées.] Dieu a appelé les Gentils, pour exciter les Juifs à jalousie, de peur qu'ils ne perdissent la place que tant d'oracles divins leur avaient promise. Leur chute est devenue une occasion de salut aux Gentils, afin que l'exemple des Gentils leur donnât de l'émulation pour les suivre: *Illorum delicto salus est Gentibus, ut illos æmulentur* (*Rom.*, XI, 11). Tant que je serai l'apôtre des Gentils, dit saint Paul, je travaillerai à rendre illustre mon ministère, pour tâcher d'exciter de l'émulation dans l'esprit des Juifs qui me sont unis selon la chair, et d'en sauver quelques-uns: *Quamdiu ego sum Gentium apostolus, ministerium meum honorificabo; si quomodo ad æmulandum provocem carnem meam, et salvos faciam aliquos ex illis* (*Ibid.*, 13, 14). Comme un père, dit saint Chrysostome, qui appelle son fils pour le caresser, ce fils mutin et opiniâtre refuse ses embrassements; il en fait approcher un autre, et il attire par la jalousie celui que l'amour n'avait pas gagné (*In Ep. ad Rom.*, *Hom.* XVIII, *n.* 3, *tom.* IX, *pag.* 634). Que tel ait été le dessein de Dieu, il nous le déclare lui-même formellement par la bouche de Moïse: Ils m'ont, dit-il, piqué de jalousie, en adorant ceux qui n'étaient point dieux, et ils m'ont irrité par leurs vanités sacriléges; et moi, je les piquerai aussi de jalousie, en aimant ceux qui ne forment pas un peuple, et je les irriterai, en substituant à leur place une nation insensée: *Ipsi me provocaverunt in eo qui non erat Deus, et irritaverunt in vanitatibus suis; et ego provocabo eos in eo qui non est populus, et in gente stulta irritabo illos* (*Deut.*, XXXII, 21).

Cet innocent artifice de sa bonté paternelle a été inutile aux Juifs. Dieu leur a voulu donner de la jalousie, pour les enflammer à le suivre; ils l'ont refusé. Vive Dieu! dit le Seigneur; cette jalousie fera leur supplice. Ce sera alors, leur dit Jésus-Christ, qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents, quand vous verrez qu'Abraham, Isaac, Jacob et tous les prophètes seront dans le royaume de Dieu, et que vous autres vous serez chassés dehors: *Ibi erit fletus et stridor den-*

tium (*Luc.*, XIII, 28). Il en viendra d'orient et d'occident, du septentrion et du midi, qui auront place au festin, dans le royaume de Dieu ; alors ceux qui sont les derniers seront les premiers, et ceux qui sont les premiers seront les derniers : *Et venient ab oriente, et occidente, et aquilone, et austro, et accumbent in regno Dei : et ecce sunt novissimi qui erant primi, et sunt primi qui erant novissimi* (*Ibid.*, 29, 30). Les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures : *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores* (*Matth.*, VIII, 11). La jalousie [leur fera alors sentir son aiguillon dans toute sa force], et ensuite la rage et le désespoir achèveront de leur ronger le cœur, parce qu'ils connaîtront l'inutilité de tous leurs regrets] : *Ibi erit fletus et stridor dentium.* L'un des grands supplices des damnés sera de voir la place qui était destinée pour eux [occupée par d'autres]. Que ce trône est auguste ! que cette couronne est brillante ! Elle était préparée pour moi, et je l'ai perdue par ce misérable plaisir d'un moment. Chrétien, où est ton courage?

Tenez donc, ma sœur, fortement ce qui a été mis entre vos mains ; de peur que votre couronne ne soit donnée à un autre : *Tene quod habes; ut nemo accipiat coronam tuam.* La couronne de l'époux appartient, en quelque sorte, à l'épouse; ne la perdez pas; songez au mépris que l'on a pour une épouse répudiée. [Travaillez à soutenir cette haute dignité d'épouse de Jésus-Christ, par une vie entièrement dégagée des objets sensibles. Occupez-vous sans cesse des moyens de vous rendre de plus en plus digne de ses chastes embrassements, en évitant soigneusement tout ce qui pourrait blesser son œil jaloux. Vivez ainsi dans une continuelle attente de sa venue ; soupirez avec ardeur après son retour : n'ayez d'amour, de cœur, d'esprit, de mouvement que pour lui ; afin que, tout embrasée du désir de le posséder, vous méritiez, lorsqu'il paraîtra, d'entrer dans la salle des noces pour consommer éternellement ce bienheureux mariage que vous aller contracter avec lui.]

EXORDE

POUR LE MÊME DISCOURS.

Il est écrit (1), mes sœurs, dans le livre de la Genèse, que l'*homme quittera son père et sa mère, pour s'attacher à son épouse* (*Genes.*, II, 24); et saint Augustin nous enseigne qu'on ne peut jamais bien entendre le sens véritable de ce passage, si l'on ne l'applique au Fils de Dieu (*De Genes. cont. Manich.*, *lib.* II, *cap.* 24, *t.* I, *pag.* 680). En effet, dit ce saint évêque, selon l'usage des choses humaines, il fallait dire que c'était l'épouse qui quitte la maison paternelle pour s'attacher à son époux; et il n'y a, ce semble, que Jésus-Christ seul dont l'on puisse parler en un sens contraire. Car il est cet époux céleste qui a, en quelque sorte, quitté Dieu son Père qui l'engendre dans l'éternité, et sa mère la synagogue qui l'a engendré dans le temps, pour s'attacher à son Eglise que son sang et son esprit lui ont ramassée de toutes les nations de la terre. Si je vous disais de moi-même que c'est en cette journée que l'Eglise célèbre ces noces avec son cher et divin Epoux, vous croiriez peut-être, Messieurs, que c'est une invention que j'aurais trouvée, pour joindre le mystère de cette fête avec la cérémonie que nous allons faire, que tous les saints Pères appellent des noces. Mais il n'en est pas de la sorte; c'est l'Eglise elle-même qui chante dans l'office de cette journée : *Hodie cœlesti sponso juncta est Ecclesia :* Aujourd'hui l'Eglise a été unie avec son Epoux; elle célèbre en ce mystère le jour de son mariage. Tellement, ma très-chère sœur, que vos noces spirituelles avec Jésus-Christ se rencontrant si heureusement avec celles de la sainte Eglise dans une même solennité, il ne me sera pas malaisé d'accommoder le sujet que vous me donnez de parler, avec celui de la fête que nous célébrons aujourd'hui; et j'espère traiter l'un et l'autre, pourvu qu'il plaise à l'Epoux céleste, dont je dois raconter les louanges, de m'accorder le secours de son Esprit par l'intercession de sa sainte mère. *Ave.*

(1) Cet exorde paraît avoir été destiné pour ce sermon, qui en manque effectivement : mais comme il ne pourrait être mis en tête du discours, sans en déranger l'ordre et la suite, et sans y faire pour cette raison des changements, nous avons pris le parti de le renvoyer à la fin du sermon.

SERMON

POUR UNE PROFESSION

(Prêché le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix.)

Combien il en a coûté à Jésus-Christ pour le contrat de son mariage avec l'Eglise. Trois qualités de cet Epoux des vierges chrétiennes. Dans quel dessein a-t-il acquis les hommes. Pourquoi ne devons-nous rechercher dans ce nouveau roi aucune marque extérieure de grandeur royale. Conditions qu'il exige de celles qu'il prend pour ses épouses. Prérogative des vierges chrétiennes : pureté qui leur est nécessaire. Extrême jalousie de leur époux : comment elles doivent se conduire pour ne pas offenser ses regards.

Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se.
Les noces de l'Agneau sont venues, et son épouse s'est préparée (*Apoc.*, XIX, 7).

Le mystère de notre salut nous est proposé dans les saintes lettres sous des figures diverses, dont la plus fréquente, mes sœurs, c'est de nous représenter cet ouvrage comme l'effet de plusieurs actes publics, passés authentiquement par le Fils de Dieu en faveur de notre nature. Nous y voyons premièrement l'acte d'amnistie et d'abolition générale, par lequel il nous remet nos péchés : ensuite nous y lisons le traité de paix, par lequel il pacifie le ciel et la terre, et le rachat qu'il a fait de nous pour nous retirer des mains de Satan. Nous y lisons aussi en plus d'un endroit le testament mystique et spirituel, par lequel il nous donne la vie éternelle, et nous fait ses cohéritiers dans le royaume de Dieu son Père. Enfin il y a le sacré contrat par lequel il épouse sa sainte Eglise, et la fait entrer avec lui dans une bienheureuse communauté. De ces actes, et

de quelques autres qu'il serait trop long de vous rapporter, découlent toutes les grâces de la nouvelle alliance; et ce que j'y trouve de plus remarquable, c'est que notre aimable et divin Sauveur les a tous ratifiés par son sang. Dans la rémission de nos crimes, il est notre propitiateur par son sang; Dieu l'ayant proposé pour être la victime de réconciliation par la foi que les hommes auraient en son sang; *Propitiationem per fidem in sanguine ipsius* (*Rom.*, III, 25). S'il a pacifié le ciel et la terre, c'est par le sang de sa croix : *Pacificans per sanguinem crucis ejus* (*Col.*, I, 20). S'il nous a rachetés des mains de Satan comme un bien aliéné de son domaine, les vieillards lui chantent dans l'Apocalypse que son sang a fait cet ouvrage : Vous nous avez rachetés par votre sang, lui disent-ils : *Redemisti nos in sanguine tuo* (*Apoc.*, V, 9) : et pour ce qui regarde son testament, c'est lui-même qui a prononcé dans sa sainte cène : *Buvez; ceci est mon sang, le sang du Nouveau Testament, versé pour la rémission des péchés* (*Mat.*, XXVI, 28).

Ne croyez pas, âmes chrétiennes, que le contrat de son mariage, par lequel il s'unit à l'Eglise, lui ait moins coûté que le reste. C'est à lui que convient proprement ce mot : Vous m'êtes un époux de sang : *Sponsus sanguinum tu es mihi* (*Exod.*, IV, 25) : et ce n'est pas sans sujet que, dans le passage de l'Apocalypse que j'ai choisi pour mon texte, il est épousé comme un agneau, c'est-à-dire en qualité de victime : *Venerunt nuptiæ Agni*. Ainsi, quoique la fête de sa croix, qui comprend un mystère de douleurs, semble être fort éloignée de la solennité de son mariage, qui est une cérémonie de joie, il y a néanmoins beaucoup de rapport; et nous pouvons aisément traiter l'une et l'autre dans la suite de ce discours, après avoir imploré le secours d'en haut par l'intercession de la Vierge, *Ave*.

Dans cette cérémonie, vous parler d'autre chose, ma très-chère sœur, que de votre Epoux, ce serait offenser votre amour. Parlons donc aujourd'hui du divin Jésus; qu'il fasse tout le sujet de cet entretien. Considérons attentivement quel est cet Epoux qu'on vous donne; et pour joindre votre (1) fête particulière avec celle de toute l'Eglise, tâchons de connaître ses qualités par le mystère de cette journée. Vous y verrez premièrement qu'il est roi, et vous lirez le titre de sa royauté gravé en trois langues au haut de sa croix : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs* (*Joan.*, XIX, 19). Vous y apprendrez, en second lieu, que c'est un amant passionné; et son sang, que le seul amour tire de ses veines, en sera la marque évidente. Enfin, vous découvrirez que c'est un amant jaloux; et il me sera aisé de vous faire voir, par les Ecritures divines, que ce grand ouvrage de notre salut, accompli heureusement sur la croix, a été un effet de sa jalousie.

PREMIER POINT.

Quand je considère, mes sœurs, cette qualité de roi des Juifs que Pilate donne à Jésus-Christ, et qu'il fait paraître au haut de sa croix malgré les oppositions des pontifes; j'admire profondément la conduite de la Providence qui lui met cette pensée dans l'esprit, et je me demande à moi-même : D'où vient que notre Sauveur, qui a refusé si constamment le titre de roi durant les jours de sa gloire, c'est-à-dire, quand il se montrait un Dieu tout-puissant par la grandeur de ses miracles, commence à le recevoir dans le jour de ses abaissements, et lorsqu'il paraît le dernier des hommes par la honte de son supplice. Où est l'éclat et la majesté qui doivent suivre ce grand nom de roi, et qu'a de commun la grandeur royale avec cet appareil d'ignominie? C'est ce qu'il faut vous expliquer en peu de paroles, et pour cela, remarquez, mes sœurs, que Jésus-Christ a deux royautés, dont l'une lui convient comme Dieu, et l'autre lui appartient en qualité d'homme. Comme Dieu, il est le roi et le souverain de toutes les créatures qui ont été faites par lui : *Omnia per ipsum facta sunt* (*Joan.*, I, 7); et outre cela, en qualité d'homme, il est roi en particulier de tout le peuple qu'il a racheté, sur lequel il s'est acquis un droit absolu par le (1) prix qu'il a donné pour sa délivrance. Voilà donc deux royautés dans le Fils de Dieu : la première lui est naturelle, et lui appartient par sa naissance; la seconde est acquise, et il l'a méritée par ses travaux. La première de ces royautés qui lui appartient par la création, n'a rien que de grand et d'auguste; parce que c'est un apanage de sa grandeur naturelle, et qu'elle suit nécessairement son indépendance : mais il ne doit pas en être de même de celle qu'il s'est acquise par la Rédemption; et en voici la raison solide que j'ai tirée de saint Augustin.

Puisque le Fils de Dieu était né avec une

(1) Célébration de la noce spirituelle le jour de la Croix; et qu'elle y voyait trois qualités de son époux : 1° le titre de sa royauté; 2° l'ardeur de son amour; 3° la délicatesse de sa jalousie. En apprenant qu'il est roi, elle verra qu'il faut soutenir la dignité d'épouse : en apprenant qu'il aime, le soin qu'elle doit avoir de se rendre toujours agréable pour conserver son affection : en apprenant qu'il est jaloux, les précautions qu'elle doit garder pour lui justifier toute sa conduite. C'est un roi pauvre, dont le trône est une croix, le sceptre un roseau, la couronne composée d'épines : il veut qu'on soutienne sa dignité par la pauvreté. Il aime les âmes pures; et l'agrément qu'il demande, c'est la chasteté. Il est délicat et jaloux; et la précaution qu'il veut, c'est l'obéissance. La jalousie du Fils de Dieu paraît à la croix : car c'est là que, par une émulation digne de lui, il recouvre sur le diable son image dont cet usurpateur s'était emparé : *Deus imaginem suam a diabolo captam æmula operatione recuperavit* (*Tert. de Car. Chr.*, *n.* 17, *p.* 372). Il était jaloux de ce que son image s'était prostituée à son ennemi, après qu'il l'avait formée avec tant de soin. Dans le dessein de l'honorer, il avait voulu la façonner, pour ainsi dire, de ses propres mains; et avec quelle application ne s'était-il pas étudié à lui imprimer les traits de sa ressemblance? *Toties honoratur, quoties manus Dei patitur : recogita totum illi Deum occupatum ac deditum* (*Ter. de Res. car.*, *n.* 6, *p.* 383). Cependant elle s'abandonne à son ennemi : de là la jalousie de son Dieu. De crainte qu'elle ne partageât encore son cœur, il la vient sauver lui-même : il ne veut pas que personne s'en mêle que lui : *Ego feci, ego salvabo* (*Isai.*, XLVI, 4) : ni les anges, ni les archanges n'ont été employés à ce ministère : le zèle du Seigneur des armées fera lui-même cette œuvre : *Zelus Domini exercituum faciet hoc* (*Isa.*, IX, 7).

(1) Sang.

telle puissance qu'il était de droit naturel maître absolu de tout l'univers, lorsqu'il a voulu s'acquérir les hommes par un titre particulier, nous devons entendre, mes frères, qu'il ne le fait pas de la sorte dans le dessein de s'agrandir, mais dans celui de les obliger. En effet, dit saint Augustin, que sert-il au Roi des anges de se faire le roi des hommes; au Dieu de toute la nature, de vouloir s'en acquérir une partie, sur laquelle il a déjà un droit souverain? il n'accroît point par là son empire, il n'étend pas plus loin sa puissance, puisqu'en s'acquérant les fidèles, il ne s'acquiert que son propre bien, et ne se donne que des sujets qui lui appartiennent déjà par le titre de la création. Tellement que s'il recherche cette royauté, il faut conclure, dit ce saint évêque, que ce n'est pas dans (1) un dessein d'élévation, mais par un sentiment de condescendance, ni pour augmenter son pouvoir, mais pour exercer sa miséricorde : *Dignatio est, non promotio ; miserationis indicium, non potestatis augmentum* (*In Joan.*, *Tr.* LI, *t.* III, *part.* II, *pag.* 635).

Ainsi nous ne devons chercher en ce nouveau Roi aucune marque extérieure de grandeur royale. C'est ici une royauté extraordinaire. Jésus-Christ n'est pas Roi pour s'agrandir, c'est pourquoi il ne cherche rien de ce qui l'élève aux yeux des hommes ; il est Roi pour nous obliger, c'est pourquoi il recherche ce qui nous oblige, c'est-à-dire, des blessures qui nous guérissent, une honte qui fait notre gloire, et une mort qui nous sauve. Telles sont les marques de sa royauté; elles sont dignes d'un roi qui ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes, par l'éclat d'une vaine pompe, mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines, et qui veut que les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, la gloire du monde anéantie, fassent tout l'ornement de son triomphe.

Voilà le Roi, ma très-chère sœur, que vous choisissez pour époux. S'il est pauvre, abandonné, destitué entièrement des honneurs du siècle et de tous les biens de la terre, au nom de Dieu n'en rougissez pas. Ce n'est point par impuissance, mais par dédain ; ce n'est point par nécessité, mais par abondance. Il ne méprise les avantages du monde qu'à cause de la plénitude des trésors célestes ; et ce qui rend sa royauté plus auguste, c'est qu'elle ne veut rien de mortel. C'est pourquoi dans ce bienheureux mariage, dans lequel ce divin Epoux vous associe à son trône, il demande pour dot votre pauvreté. Nouveau mariage, mes sœurs, où le premier article que l'Epoux propose, c'est que l'épouse qu'il a choisie renonce à son héritage ; où il l'oblige, par son contrat, à se dépouiller de tous ses droits ; où il appelle ses parents, non pour recevoir d'eux leurs biens temporels, mais pour leur quitter à jamais ce qu'elle peut espérer par sa succession. C'est à cette condition que ce Roi crucifié vous épouse ; car si son royaume était de ce monde, il en pourrait peut-être demander les biens ; mais son royaume n'étant pas du monde, il a raison d'exiger cette condition nécessaire : c'est que vous renonciez tout à fait au monde par la sainte profession de la pauvreté volontaire, dont il vous a donné l'exemple.

(1) Une pensée.

Le contrat qu'il vous propose, ma sœur, les articles qu'il vous présente à signer, sont compris en ces paroles du divin Sauveur : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (*Gal.*, VI, 14) : Le monde m'est crucifié, et je suis crucifié au monde. Où vous devez remarquer, avec le docte saint Jean Chrysostome, que ce n'est pas assez à l'Apôtre que le monde soit mort pour le chrétien; mais qu'il veut encore, dit ce saint évêque (*Lib.* II *de Compunct.*, *n.* 2, *tom.* I, *pag.* 142), que le chrétien soit mort pour le monde; et cela pour nous faire entendre que le commerce est rompu des deux côtés, et qu'il n'y a plus aucune alliance. Car, poursuit ce docte interprète, l'apôtre considérait que non-seulement les vivants ont quelque sentiment les uns pour les autres; mais qu'il leur reste encore quelque affection pour les morts ; ils en conservent le souvenir, ils leur rendent quelques honneurs, ne seraient-ce que ceux de la sépulture. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul ayant entrepris de nous faire entendre jusqu'à quelle extrémité le fidèle doit se dégager de l'amour du monde : Ce n'est pas assez, nous dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde et le chrétien, comme il l'est entre les vivants et les morts; car il reste assez ordinairement quelque affection en ceux qui survivent, qui va chercher les morts dans le tombeau même ; mais tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tels doivent être le monde et le chrétien. (1). Grande et admirable rupture! Mais donnons-en une idée plus particulière.

Ce qui nous fait vivre au monde, c'est l'inclination pour les biens du monde ; ce qui fait vivre le monde pour nous, c'est un certain éclat qui nous éblouit. La mort éteint les inclinations, cette chaleur tempérée qui les entretient s'est entièrement exhalée ; la mort ternit dans les plus beaux corps toute cette fleur de beauté, et fait évanouir cette bonne grâce. Ainsi le monde est mort pour le chrétien, en tant qu'il n'a plus d'attrait pour son cœur ; et le chrétien est mort pour le monde, en tant qu'il n'a plus d'amour pour les biens qu'il donne. C'est ce qui s'appelle dans l'Ecriture être crucifié avec Jésus-Christ. C'est le (2) traité qu'il nous a fait signer en nous recevant au baptême : c'est le même qu'il vous propose dans ces noces spirituelles, ainsi qu'un sacré contrat, pour être observé par vous dans la dernière rigueur et dans la perfection la plus éminente ; contrat digne de vous être lu dans la fête de la Sainte-Croix, digne de vous être offert par un roi crucifié, digne d'être accepté humblement (3) dans une profession solennelle, où l'on voue de-

(1) Que veut dire cette rupture, et où nous conduit ce raisonnement?
(2) Pacte qu'il fait avec nous.
(3) Au jour d'une.

vant Dieu et devant ses anges, un renoncement éternel au monde.

Méditez ce sacré contrat sous lequel Jésus-Christ vous prend pour épouse; dites hautement avec le divin Apôtre : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo*. En effet, le monde ne vous est plus rien, puisque vous renoncez à ses espérances; et vous n'êtes plus rien au monde puisqu'il ne vous comptera plus parmi les vivants. Votre famille vous perd, vous allez entrer dans un autre monde, vous ne tenez plus par aucun lien à la société civile, et cette clôture vous est un tombeau dans lequel vous allez être comme ensevelie. Que vos proches ne pleurent pas dans cette mort bienheureuse qui vous fera vivre avec Jésus-Christ. Son affection vous est assurée, puisque l'ayant acquise par la pauvreté, vous avez le moyen de gagner son cœur par la pureté virginale : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Pendant que Jésus-Christ crucifié vous parle lui-même de son affection par autant de bouches qu'il a de blessures, et que son amour s'épanche sur vous avec tout son sang par ses veines cruellement déchirées, il me semble peu nécessaire de vous dire combien il vous aime; et vos yeux attachés sur la croix vous en apprendront plus que tous mes discours. Je remarquerai seulement, ma sœur, que cet ardent amour qu'il témoigne, n'est pas seulement l'amour d'un sauveur, mais encore l'amour d'un époux, et je l'ai appris de l'Apôtre qui, voulant donner aux chrétiens un modèle de l'amitié conjugale, leur propose l'amour infini que Jésus-Christ montre à son Eglise en se livrant pour elle à la croix. Maris, dit-il, aimez vos femmes comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise, et s'est donné lui-même pour elle : *Viri, diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam, et tradidit semetipsum pro ea* (*Ephes*., V, 25). Ainsi, dans cet amour du Sauveur, vous y trouverez l'amour d'un époux.

Il est bon de remarquer en passant, qu'ainsi le Fils de Dieu a aimé les hommes en toutes sortes de qualités qui peuvent donner de l'amour. Il les a aimés comme un père; il les a aimés comme un sauveur, comme un ami, comme un frère, comme un époux; et il nous aime sous tous ces titres, afin que nous connaissions que l'amour qui le fait mourir pour nous en la croix, a toutes les qualités d'un amour parfait. Il est fort comme l'amour d'un père, tendre comme l'amour d'une mère, bienfaisant comme l'amour d'un sauveur, cordial comme l'amour d'un bon frère, (1) sincère comme l'amour d'un fidèle ami; mais ardent comme l'amour d'un époux. Mais cet amour de Jésus-Christ, dont parle l'apôtre, regarde généralement toute son Eglise; il faut montrer aux vierges sacrées leurs avantages particuliers, et les droits extraordinaires que leur donne leur chasteté sur le cœur de l'Epoux céleste.

Un mot de l'Apocalypse nous découvrira ce secret, et je vous prie de le bien entendre. *Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati; virgines enim sunt: hi sequuntur Agnum quocumque ierit* (*Apoc*., XIV, 4) : Ceux-là, dit-il, sont les vierges qui suivent l'Agneau partout où il va. Telle est la prérogative des vierges, dont le grand et admirable saint Augustin nous expliquera le mystère (*De sancta Virginitate, cap*. 27, *t*. VI, *p*. 354). Pour cela, il remarque avant toutes choses, que suivre Jésus-Christ, c'est l'imiter autant qu'il est permis à des hommes : *Hunc in eo quisque sequitur, in quo imitatur :* tellement que le suivre partout où il va, c'est l'imiter en tout ce qu'il fait. Ce fondement étant supposé, il est bien aisé de conclure que suivre l'Agneau partout où il va, c'est le privilége des vierges. Car si Jésus est doux et humble de cœur, si Jésus est simple et pauvre d'esprit, si Jésus est soumis et obéissant, s'il est miséricordieux et charitable; et les vierges et les mariés peuvent le suivre dans toutes ces voies. Quoiqu'ils ne puissent pas y marcher de la même force, ils peuvent néanmoins, dit saint Augustin (*Ibid*., *c*. 28), s'attacher diligemment à tous ses pas, et insister fidèlement à tous ses vestiges; ils ne peuvent pas les remplir, mais ils peuvent y mettre le pied; ils peuvent même le suivre jusqu'à cette noble épreuve de la charité, de laquelle lui-même a dit qu'il n'y en a point de plus grande, c'est-à-dire jusqu'à mourir, pour signaler son amour (*Joan*., XV, 13).

Jusqu'ici, ô divin Sauveur! vous pouvez être suivi de tous vos fidèles; mais après, il se présente un nouveau sentier où tous ne peuvent pas vous accompagner. Car, mes frères, cet Agneau sans tache marche par un chemin virginal. Ce sont les mots de saint Augustin : *Ecce ille Agnus graditur itinere virginali* (*Ibid*., *c*. 29). Ce Fils de vierge est demeuré vierge, et trouvant au-dessous de lui-même la sainteté nuptiale, il ne lui a voulu donner aucun rang, ni dans sa naissance, ni dans sa vie. Que de saints ne le peuvent suivre dans cette route sacrée! *Non omnes capiunt verbum istud* (*Matth*., XIX, 11), toutefois il ne veut pas y demeurer seul.

Accourez, ô troupe des vierges! et suivez partout ce grand conducteur. Que les autres le suivent partout où ils peuvent; vous seules le pouvez suivre partout où il va, et entrer par ce moyen avec lui dans la plus intime familiarité. C'est la belle et heureuse suite de ce privilége incomparable : ces âmes pures et virginales s'étant constamment attachées à suivre Jésus-Christ partout, cette preuve de leur amitié fait que Jésus s'attache réciproquement à les avoir toujours dans sa compagnie. Il fait toujours éclater sur elles un rayon de faveur particulière; il se met en leurs mains dans sa naissance, il les pose sur sa poitrine dans sa sainte cène, il ne les oublie pas à sa croix, et les ayant tendrement aimées, il les aime jusqu'à la fin : *In finem dilexit eos* (*Joan*., XXIII, 1). Une mère vierge, un disciple vierge y reçoivent les dernières preuves de son amitié, et ne voulant pas sortir de ce monde sans les honorer de quelque présent, comme il ne voit rien de plus grand

(1) Constant.

que ce que consacre la virginité, il les laisse mutuellement l'un à l'autre : *Femme,* lui dit-il, *voilà votre fils; fils, voilà votre mère* (*Joan.*, XIX, 26, 27). Il n'est pas jusqu'à son sépulcre qu'il veut trouver vierge, tant il a d'amour pour la virginité !

Recherchons encore, mes sœurs, pour épuiser cette matière importante, d'où vient que le Fils de Dieu fait ses plus chères délices d'un cœur virginal, et ne trouve rien de plus digne de ses chastes embrassements. C'est à cause qu'un cœur virginal se donne à lui sans aucun partage, qu'il ne brûle point d'autres flammes, et qu'il n'est point occupé par d'autres affections. Qui pourrait assez exprimer quelle grande place y tient un époux, et combien il attire d'amour après soi? Ensuite naissent les enfants, dont chacun emporte sa part, qui lui est mieux due et plus assurée que celle de son héritage. Parmi tant de désirs divers, à combien de sortes d'objets le cœur est-il contraint de s'ouvrir ! L'esprit, dit l'Apôtre, en est divisé: *Sollicitus et divisus est* (I *Cor.*, VII, 33) ; et, dans ce fâcheux partage, nous pouvons dire avec le Psalmiste : *Sicut aqua effusus sum* *Ps.* XXI, 15) : Je suis répandu comme de l'eau; et cette vive source d'amour qui devait tendre tout entière au ciel, multipliée et divisée en tant de ruisseaux, se va perdre deçà et delà dans la terre. Pour empêcher ce partage, la sainte virginité vient fermer le cœur : *Ut signaculum super cor tuum* (*Cant.*, VIII, 6); elle y appose comme un sceau sacré qui empêche d'en ouvrir l'entrée, si bien que Jésus-Christ y règne tout seul; et c'est pourquoi il aime ce cœur virginal; parce qu'il possède en repos, sans distraction, toute l'intégrité de son amour.

C'est ainsi, ô pudique épouse ! que vous devez aimer Jésus-Christ : tout l'amour que vous auriez pour un cher époux, vous le devez, dit saint Augustin, au Sauveur des âmes. Mais que dis-je? vous lui en devez beaucoup davantage : car cette femme que vous voyez, qui chérit si tendrement son mari, ordinairement ne le choisit pas ; mais plutôt il lui est échu en partage par des conjonctures imprévues. Elle aime celui qu'on lui a donné; mais avant qu'on le lui donnât, son cœur a erré longtemps sur la multitude par un vague désir de plaire : s'il ne s'est donné qu'à un seul, il s'est du moins offert à plusieurs ; et ne discernant pas dans la troupe cet unique qui lui était destiné, son amour est demeuré longtemps suspendu, tout prêt à tomber sur quelque autre. Il n'en est pas de la sorte de l'Epoux que vous embrassez : jamais vous n'avez balancé dans un si beau choix, et il a emporté d'abord vos premières inclinations. Comme donc vous le voyez attaché en croix, attachez-le fortement à tout votre cœur : *Toto vobis figatur in corde, qui pro vobis fixus est in cruce* (*De S. Virginit.*, *c.* 55, *t.* VI, *pag.* 638) : Cédez-lui dans votre esprit toute l'étendue que vous n'avez pas voulu laisser occuper par le mariage : *Totum teneat in animo vestro, quidquid noluistis occupari connubio* (*Ibid.*). Cédez : vous lui en devez même beaucoup davantage ; parce que vous devez chérir bien plus qu'un époux, celui qui vous fait résoudre à ne vous donner jamais à aucun époux; et il ne vous est pas permis de l'aimer d'une affection médiocre, puisque vous renoncez pour l'amour de lui aux affections les plus grandes, et tout ensemble les plus légitimes.

Courez donc après cet amant céleste; joignez-vous à cette troupe innocente qui le suit partout où il va, accompagnant ses pas de pieux cantiques. Les Agathe et les Cécile, les Agnès et les Luce vous tendent les bras, et vous montrent la place qui vous est marquée. Pour entrer dans cette assemblée, soyez vierge d'esprit et de corps; que cet amour de la pureté, qui se forme dans votre cœur, se répande sur tous vos sens. Conservez votre ouïe ; c'est par là qu'Eve a été séduite : gardez soigneusement votre vue ; et songez que ce n'est pas en vain qu'on vous donne un voile, comme un rempart de votre pudeur, qui empêche vos yeux de s'égarer, et qui ne permette pas, dit le grave Tertullien, à ceux des autres de se porter sur vous : *Vallum verecundiæ, quod nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos* (*De Virg. veland.*, *n.* 16, *pag.* 203) : Surtout gardez votre cœur, et ne dédaignez pas les petits désordres ; parce que c'est par là que les grands commencent, et que l'embrasement qui consume tout, est excité souvent par une étincelle. Ainsi un chaste agrément vous conservera ce que la grâce de votre Epoux vous a accordé : ainsi vous posséderez toujours son affection, et jamais vous n'offenserez sa jalousie. Il faut encore vous dire un mot de la jalousie de votre Epoux ; et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Que Dieu soit jaloux, chrétiens, il s'en vante si souvent dans son Ecriture, qu'il ne nous permet pas de l'ignorer. C'est une des qualités qu'il se donne dans le Décalogue. Je suis, dit-il, le Seigneur ton Dieu, fort et jaloux, *Fortis, zelotes* (*Exod.*, XX, 5) ; et cette qualité de jaloux lui est si propre et si naturelle, qu'elle fait un de ses noms, comme il est écrit dans l'Exode : *Dominus zelotes nomen ejus* (*Ibid.*, XXXIV, 14). Il paraît donc assez que Dieu est jaloux, et peu de personnes l'ignorent : mais que l'ouvrage de notre salut et la mort du Fils de Dieu à la croix soient un effet de sa jalousie; c'est ce que vous n'avez pas peut-être encore entendu, et ce qu'il est nécessaire que je vous explique, puisque mon sujet m'y conduit.

A la vérité, chrétiens, il n'est pas aisé de comprendre de quelle sorte s'accomplit un si grand mystère. Car, que la jalousie du Dieu des armées le porte à châtier ceux qui le méprisent, je le conçois sans difficulté; c'est l'effet ordinaire de la jalousie; et je remarque aussi dans les saintes Lettres que Dieu n'y parle guère de sa jalousie, qu'il ne nous fasse en même temps craindre ses vengeances. Je suis un Dieu jaloux, dit le Seigneur : *Deus zelotes* (*Exod.*, XX, 5); et il ajoute aussitôt après : Vengeant les iniquités des

pères sur les enfants : *Visitans iniquitates patrum in filios.* Dieu est jaloux, dit Moïse : il dit dans le même lieu que le feu de la jalousie brûle les pécheurs : *Dominus Deus tuus ignis consumens est, Deus æmulator* (*Deuter.*, IV, 24). Et le prophète Nahum a joint ces deux choses : Le Seigneur est un Dieu jaloux, et le Seigneur est un Dieu vengeur : *Deus æmulator, et ulciscens Dominus* (*Nah.*, I, 2) ; tant ces deux qualités sont inséparables !

Que s'il est ainsi, chrétiens, se peut-il faire que nous rencontrions le principe de notre salut dans la jalousie, qui semble être la source des vengeances ; et après que le Prophète a uni le Dieu jaloux et le Dieu vengeur, oserons-nous espérer de trouver ensemble un Dieu jaloux et un Dieu sauveur? Peut-être aurions-nous peine à le croire, si nous n'en avions appris le secret de la bouche d'un autre prophète. C'est le prophète Isaïe, dont voici des paroles remarquables : *De Jerusalem exibunt reliquiæ, et salvatio de monte Sion : zelus Domini exercituum faciet istud* (*Isa.*, XXXVII, 32). Dans les ruines de Jérusalem il restera un grand peuple que Dieu délivrera de la mort, et le salut paraîtra en la montagne de Sion : la jalousie du Dieu des armées fera cet ouvrage. Après un oracle si clair, il n'est plus permis de douter que ce ne soit la jalousie du Dieu des armées qui ait sauvé le peuple fidèle.

Mais pour pénétrer un si grand mystère, reprenons les choses d'un plus haut principe, et rappelons en notre mémoire la témérité de cet ange qui, par une audace inouïe, voulut s'égaler à Dieu et se placer jusque dans son trône. Vous savez qu'étant repoussé de sa main puissante, et précipité dans l'abîme, il ne peut encore quitter le premier dessein de son audace démesurée. Il se déclare hautement le rival de Dieu ; c'est ainsi que le nomme Tertullien : *Æmulus Dei* (*De Spect.*, *n.* 2, *p.* 90) : Le rival, le jaloux de Dieu : il se veut faire adorer en sa place ; et s'il n'a pu occuper son trône, il lui veut du moins enlever son bien. Il entre dans le paradis terrestre, furieux et désespéré ; il y trouve l'image de Dieu, c'est-à-dire, l'homme ; image chérie et bien-aimée, que Dieu avait établie dans son paradis de délices, qu'il avait formée de sa main et animée de son souffle. Ce n'était qu'une créature ; mais enfin elle était aimée par son Créateur : il ne l'avait pétrie que d'un peu de boue ; mais cette boue avait été formée de sa main. Ce vieux serpent la séduit, il la corrompt. Surprise par ses flatteries, elle s'abandonne à lui : la parjure qu'elle est, l'ingrate et l'infidèle qu'elle est ; au milieu des bienfaits de son époux, dans le lit même de son époux, pardonnez-moi la hardiesse de cette parole, que je ne trouve pas encore assez forte pour exprimer l'indignité de cette action ; dans le lit même de son époux, elle se prostitue à son rival.

O insigne infidélité ! ô lâcheté sans exemple ! Fallait-il quelque chose de plus que cette honteuse prostitution, faite à la face de Dieu, pour l'exciter à jalousie? Il s'y excite en effet d'une étrange sorte. Quoi ! mon épouse s'est fait enlever; mon image s'est laissé corrompre, elle que j'avais faite avec tant d'amour, dont j'avais moi-même formé tous les traits, que j'avais animée d'un souffle de vie, sorti de ma propre bouche !

Que fera, mes frères, ce Dieu fort et jaloux, irrité d'un abandonnement si infâme ? que fera-t-il à cette épouse infidèle, qui a méprisé un si grand amour ? Certainement il pouvait la perdre ; mais, ô jalousie miséricordieuse ! il a mieux aimé la sauver. O rival ! il ne veut point qu'elle soit ta proie; il ne peut la souffrir en tes mains. Cet indigne spectacle irritant son cœur, il court après pour la retirer, et descend du ciel en la terre pour chercher son épouse qui s'y est perdue : *Venit quærere quod perierat* (*Matth.*, XVIII, 11). La manière dont il se sert pour nous délivrer, montre assez, si nous l'entendons, que c'est la jalousie qui le fait agir : car il n'envoie ni ses anges, ni ses archanges, qui sont les ministres ordinaires de ses volontés. Il a peur que son épouse volage, devant sa liberté à d'autres qu'à lui, ne partage encore son cœur, au lieu de le conserver tout entier à son Epoux légitime; c'est pourquoi il vient lui-même en personne : *Deus ipse veniet, et salvabit nos* (*Isa.*, XXXV, 4). S'il faut des supplices, c'est lui qui les souffre : s'il faut du sang, c'est lui qui le donne : afin que nous comprenions que c'est à lui que nous devons tout, et que nous lui consacrions tout notre amour, comme nous tenons de lui seul tout notre salut.

De là vient que nous lisons dans son Ecriture, qu'il n'est pas moins jaloux de sa qualité de Sauveur que de celle de Seigneur et de Dieu. Ecoutez de quelle façon il en parle : *Ego Dominus, et non est ultra Deus absque me : Deus justus, et salvans non est præter me* (*Isa.*, XLV, 21). Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, que ce Dieu jaloux adresse sa voix à la nature humaine infidèle, ainsi qu'un amant passionné, mais dont on a méprisé l'amour? O volage, ô prostituée, qui m'as quitté pour mon ennemi, regarde que c'est moi qui suis le Seigneur, et il n'y a point de Dieu que moi ; mais considère encore, ô parjure, infidèle ! qu'il n'y a que moi qui te sauve ; et si tu m'as oublié après t'avoir créée, reviens du moins à moi quand je te délivre. Voyez comme il est jaloux de sa qualité de Sauveur. Et ailleurs, se glorifiant de l'ouvrage de notre salut : C'est moi, c'est moi, dit-il, qui l'ai fait; ce ne sont ni mes anges, ni mes archanges, ni aucune des vertus célestes : c'est moi seul qui l'ai fait ; c'est moi seul qui vous porterai sur mes épaules; enfin c'est moi seul qui vous sauverai : *Ego feci, ego feram, ego portabo, ego salvabo* (*Isa.*, XLVI, 4) : tant il est jaloux de cette gloire ; et c'est, mes sœurs, cette jalousie qui l'attache sur cette croix, dont nous célébrons aujourd'hui la fête.

Car, dit excellemment saint Jean Chrysostome, comme un amant passionné, voyant celle qu'il recherche avec tant de soin, gagnée par les présents de quelque autre qui prétend à ses bonnes grâces, multiplie auss sans mesure les marques de son amitié pour

emporter le dessus ; de même en est-il du Sauveur des âmes (*In Epist.* I *ad Cor. Hom.* XXIV, *n.* 2, *t.* X, *p.* 213). Il voit que nous recevons à pleines mains les présents de son rival, qui nous amuse par une pomme, qui nous gagne par des biens trompeurs, qui n'ont qu'une légère apparence : pour détourner nos yeux et nos cœurs de ses libéralités pernicieuses, il redouble ses dons jusqu'à l'infini ; et son amour excessif voulant faire un dernier effort, le fait enfin monter sur la croix, où il nous donne non-seulement sa gloire et son trône, mais encore son corps et son sang, et sa personne et sa vie : enfin, se donnant lui-même, que ne nous donne-t-il pas ? Et nous faisant un si grand présent, il me semble qu'il nous dit à tous : Voyez si ce prétendant que vous écoutez pourra jamais égaler un tel amour et une telle munificence. C'est ainsi qu'il parle, c'est ainsi qu'il fait; et nous pourrions-nous défendre d'une jalousie si obligeante ?

Mais, ma sœur, si l'Epoux céleste a l'ardeur et les transports des jaloux, il en a les regards et la vigilance. Il a des yeux de jaloux, toujours ouverts, toujours appliqués pour veiller sur vous, pour étudier tous vos pas, pour observer toutes vos démarches. J'ai remarqué dans le saint Cantique deux regards de l'Epoux céleste : il y a un regard qui admire, et c'est le regard de l'amant ; il y a un regard qui observe, et c'est le regard du jaloux. Que vous êtes belle, ô fille de prince, dit l'Époux à la chaste Epouse (*Cant.*, VII, 1, 6) ! Cette ardente exclamation vient d'un regard qui admire, et il n'est pas indigne du divin Epoux, dont il est dit dans son Évangile qu'il admira la foi du centenier (*Matth.*, VIII, 10). Mais voulez-vous voir maintenant quel est le regard du jaloux ? Il est venu, dit l'Epouse, le bien-aimé de mon cœur, regardant par les fenêtres, guettant par les treillis : *Dilectus meus venit, respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos* (*Cant.* II, 9). Il vient en cette sorte pour vous observer ; et c'est le regard de la jalousie : de là naissent et ces grilles et cette clôture. Il vous renferme soigneusement, il rend de toutes parts l'abord difficile ; il compte tous vos pas, il règle votre conduite jusqu'aux moindres choses : ne sont-ce pas des actions d'un amant jaloux ? Il n'en fait pas ainsi au commun des hommes ; mais c'est que s'il est jaloux des autres fidèles, il l'est beaucoup plus de ses épouses. Etant donc ainsi observée de près, pour vous garantir des effets d'une jalousie si délicate, il ne vous reste, ma sœur, qu'une obéissance toujours ponctuelle, et un entier abandonnement de vos volontés. C'est ce que je vous recommande en finissant ce discours ; et afin que vous compreniez combien cette obéissance vous est nécessaire, je vous dirai la raison pour laquelle elle vous défend de la jalousie de votre Epoux.

Ce qui excite Dieu à jalousie, c'est lorsque l'homme se veut faire Dieu, et entreprend de lui ressembler. Mais il ne s'offense pas de toute sorte de ressemblance : car il nous a faits à son image, et il y a de ses attributs dans lesquels il n'est pas jaloux que nous tâchions de lui ressembler; au contraire, il nous le commande. Par exemple, voyez sa miséricorde, combien riche, combien éclatante ; il vous est ordonné de vous conformer à cet admirable modèle : *Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est* (*Luc.*, VI, 36) : Soyez miséricordieux, comme l'est votre Père céleste. Ainsi, comme il est véritable, vous pouvez l'imiter dans sa vérité : il est juste ; vous pouvez le suivre dans sa justice : il est saint ; et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas toutefois que vous osiez porter vos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce merveilleux attribut; lui-même vous y exhorte : Soyez saints, parce que je suis saint : *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum* (*Levit.*, XI, 44).

Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause tant de jalousie? C'est lorsque nous lui voulons ressembler dans l'autorité souveraine ; lorsque nous voulons l'imiter dans l'honneur de l'indépendance, et prendre pour loi notre volonté, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue. C'est là le point chatouilleux, c'est là l'endroit délicat; c'est alors que sa jalousie repousse avec violence tous ceux qui veulent s'approcher ainsi de sa majesté souveraine. Par conséquent, si sa jalousie s'irrite seulement contre notre orgueil; qui ne voit que la soumission est l'unique moyen pour nous en défendre? il est jaloux quand vous prenez pour loi votre volonté. Pour empêcher les effets de sa jalousie, abandonnez votre volonté. Soyons des Dieux, il nous est permis, par l'imitation de sa justice, de sa bonté, de sa sainteté, de sa miséricorde toujours bienfaisante. Quand il s'agira de puissance et d'autorité, tenons-nous dans les bornes d'une créature, et ne portons pas nos désirs à une ressemblance si dangereuse.

Mais si nous ne pouvons ressembler à Dieu dans cette souveraine indépendance, admirons, mes sœurs, sa bonté suprême qui a voulu nous ressembler dans la soumission. Jetez les yeux de la foi sur ce Dieu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. A la vue d'un abaissement si profond, qui pourrait refuser de se soumettre? Vous vivez, ma sœur, dans un monastère où la sage abbesse qui vous gouverne vous doit faire trouver la soumission non-seulement fructueuse, mais encore douce et désirable. Mais quand vous auriez à souffrir une autre conduite, de quelle obéissance vous pourriez-vous plaindre en voyant celle du Sauveur des âmes, et à la volonté de quels hommes l'a livré et abandonné son Père céleste? Ç'a été à la volonté de Judas, à celle de Pilate et des Pontifes, à celle des soldats inhumains qui, ne gardant avec lui aucune mesure, ont fait de lui tout ce qu'ils ont voulu : *Fecerunt in eo quæcumque voluerunt* (*Matt.* XVII, 12). Après cet exemple de soumission, vous ne sauriez descendre assez bas ; et vous devez chérir les dernières places qui, depuis l'abaissement du Dieu-homme, sont devenues désormais les plus honorables.

SERMON

POUR UNE PROFESSION, SUR LA VIRGINITÉ.

Sainte séparation et chaste union, deux choses dans lesquelles consiste la sainte virginité: combien elle est mâle et généreuse. De quelle manière, en établissant son siége dans l'âme, rejaillit-elle sur le corps. Avec quel soin les vierges doivent garder tous leurs sens. D'où vient la sainte virginité a-t-elle tant d'attraits pour le Sauveur. Saint ravissement des vierges et leurs priviléges. Précautions qui leur sont nécessaires pour être saintement unies à leur Epoux. Son amour et sa jalousie: ses deux regards sur elles. Qu'est-ce qui cause sa retraite. Funestes effets de l'orgueil: avantages de l'humilité.

Æmulor vos Dei æmulatione : despondi enim vos uni viro, Virginem castam exhibere Christo.

J'ai pour vous un amour de jalousie, et d'une jalousie de Dieu; parce que je vous ai fiancés à cet unique époux, qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une Vierge toute pure (II *Cor.*, XI, 2).

Puisque la sainte cérémonie par laquelle vous vous consacrez au Sauveur avec la bénédiction de l'Eglise, vous met au nombre des vierges sacrées, et vous joint à la troupe innocente de ces filles choisies et bien-aimées qui doivent être conduites au Roi, selon la prophétie du Psalmiste (*Ps.* XLIV, 15); pour vous faire connaître avec évidence quelle est la profession que vous faites, il est nécessaire que vous pénétriez ce que c'est que la virginité chrétienne, dont les anciens docteurs nous ont fait de si grands éloges. C'est aussi ce que vous enseigne le divin Apôtre, en vous assurant qu'il vous a unie, comme une vierge chaste et pudique, à un seul homme qui est Jésus-Christ; et il vous montre, par ces paroles, que la sainte virginité consiste principalement en deux choses. Mais pour entendre un si grand mystère, remontons jusqu'au principe, et supposons avant toutes choses que cet Epoux immortel, que votre virginité vous prépare, a deux qualités admirables. Il est infiniment séparé de tout par la pureté de son être : il est infiniment communicatif par un effet de sa bonté.

Quand j'entends le Seigneur Jésus qui enseigne à Marthe empressée, qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire (*Luc.*, X, 42); je remarque en cette parole la condamnation infaillible de la vanité des enfants des hommes. Car si le Fils de Dieu nous apprend que nous n'avons tous qu'une même affaire, ne s'ensuit-il pas clairement que nous nous consumons de soins superflus, que nous ne concevons que de vains desseins, et que nous ne repaissons nos esprits que de creuses imaginations, nous qui sommes si étrangement partagés parmi tant d'occupations différentes? tellement que ce divin Maître, nous rappelant à l'unité seule, condamne la folie et l'illusion de nos désirs inconsidérés, et de nos prétentions infinies : d'où il est aisé de conclure que la solitude que les hommes fuient, et les cloîtres qu'ils estiment autant de prisons, sont les écoles de la véritable sagesse; puisque tous les soins du monde en étant exclus avec leur empressante multiplicité, on n'y cherche que l'unité nécessaire, qui seule est capable d'établir les cœurs dans une tranquillité immuable.

C'est, Madame, à cette unité que vous invite le divin Apôtre, quand il vous assure aujourd'hui qu'il vous a unie pour toujours, comme une vierge chaste et pudique, à un seul homme qui est Jésus-Christ, *Uni viro*. C'est en effet à cet unique Epoux que votre profession vous consacre; et la sainte virginité que vous lui offrez en ce jour, vous sépare de toutes choses pour vous attacher à lui seul. Mais avant que de traiter un si grand mystère, recourons tous, d'une même voix, à la mère et au modèle des vierges, et implorons sa bienheureuse assistance, en la saluant avec l'ange, et disant : *Ave, Maria.*

Il importe infiniment au salut des âmes de considérer sérieusement un endroit admirable du divin Apôtre, où cet excellent Maître des Gentils nous représente l'économie de l'Eglise dans la diversité des opérations qui font l'harmonie de ce corps mystique. Il se fait, dit-il (*Rom.*, XII, *4 et suiv.*), en l'Eglise une certaine distribution de grâces; et comme nous voyons que le corps humain se conserve par les fonctions différentes de chacun des membres qui le composent, ainsi en est-il du corps de l'Eglise, dont tous les membres ont des dons divers, selon que l'esprit de Dieu les anime. C'est de là que nous apprenons cette belle et importante leçon, que la perfection du Christianisme consiste à nous acquitter de la fonction à laquelle le Saint-Esprit nous destine. Car comme le corps humain est parfait lorsque l'œil discerne bien les objets, et l'ouïe la différence des sons; lorsque l'estomac prépare au reste du corps la nourriture qui lui est propre, que le poumon rafraîchit le cœur, et que le cœur fomente le corps par cette chaleur douce et vivifiante qui réside en lui comme dans sa source; et enfin lorsque les organes exécutent fidèlement ce que la nature leur a commis : ainsi la perfection du corps de l'Eglise, c'est que tous les membres de Jésus-Christ exercent constamment l'action qui leur est particulièrement destinée, et que chacun rapporte son opération à la fin du divin Esprit qui nous meut et qui nous gouverne. C'est sans doute pour cette raison, mes très-chères sœurs, que vous avez désiré de moi que je vous entretinsse aujourd'hui de la sainte profession à laquelle le Saint-Esprit vous a appelées; et pour contenter ce pieux désir, considérons, avant toutes choses, pourquoi vous vous êtes retirées du monde, à quoi vous avez été destinées, quel est votre nom, quel est votre titre, quelle est votre fonction dans l'Eglise.

Vous êtes, mes sœurs, ces filles choisies qui devez être conduites au Roi, selon la prophétie du Psalmiste (*Ps.* XLIV, 15); vous êtes les vierges de Jésus-Christ et les chastes épouses du Sauveur des âmes : de sorte que pour connaître avec évidence quelle est la profession que vous faites, il est nécessaire que vous pénétriez ce que c'est que la virginité chrétienne à laquelle vous avez été consacrées. C'est aussi ce que vous enseignera

le divin Apôtre, en vous assurant qu'il vous a unies, comme une vierge chaste et pudique, à un seul homme qui est Jésus-Christ. Mais, pour entendre le sens de ce beau passage, disons que la virginité chrétienne consiste en une sainte séparation et en une chaste union. Cette séparation fait sa pureté; cette chaste et divine union est la cause des délices spirituelles que la grâce fait abonder dans les âmes vraiment virginales.

Que le principe de la pureté soit une séparation salutaire, vous le comprendrez aisément, si vous remarquez que nous appelons impur ce qui est mêlé, et que nous estimons pur et net ce qui, étant uni en soi-même, n'est gâté ni corrompu par aucun mélange. Par exemple, tant qu'une fontaine se conserve dans son canal telle qu'elle est sortie de la roche qui lui a donné sa naissance, elle est nette, elle est pure, elle ne paraît point corrompue. Que si, par l'impétuosité de son cours, elle agite trop violemment la terre sur laquelle elle passe, et qu'elle en détache quelque partie qu'elle entraîne avec elle parmi ses eaux, aussitôt vous lui voyez perdre toute sa netteté naturelle; elle cesse invisiblement d'être pure sitôt qu'elle commence d'être mêlée.

Mais élevons plus haut nos pensées, et considérons en Dieu même la preuve de la vérité que j'avance. La théologie nous enseigne que Dieu est un être infiniment pur; elle dit qu'il est la pureté même. En quoi est-ce que nous remarquons cette pureté incompréhensible de l'Etre divin, sinon en ce que Dieu est d'une nature entièrement dégagée, libre de toute altération étrangère, sans mélange, sans changement, sans corruption? et s'il nous est permis de parler, en bégayant, de si grands mystères, nous pouvons dire que son essence n'est qu'une indivisible unité qui ne reçoit rien de dehors parce qu'elle est infiniment riche et qu'elle enferme toutes choses en elle-même dans sa vaste et immense simplicité. C'est pour cette raison, mes très-chères sœurs, autant que notre faiblesse le peut comprendre, que l'être de notre Dieu est si pur, parce qu'il est infiniment séparé, et qu'il ne souffre rien en lui-même que ses propres perfections, qui ne sont autre chose que son essence. Cette première pureté, de laquelle toute pureté prend son origine, se répandant par degrés sur les créatures, ne trouve rien de plus proche d'elle que les intelligences célestes, qui, sans doute, sont d'autant plus pures qu'elles sont plus éloignées du mélange, étant séparées de toute matière; et de là vient que nous les appelons esprits purs.

Selon ces principes, mes très-chères sœurs, il faut que vous soyez séparées, et quoique vos âmes se trouvent liées à un corps mortel par leur condition naturelle, il faut nécessairement vous en détacher en purifiant vos affections. C'est pourquoi le prophète Isaïe, voulant exhorter à la pureté les enfants de la nouvelle alliance, il les invite à une sainte séparation : *Retirez-vous, retirez-vous*, leur dit-il, *sortez de là, ne touchez point aux choses souillées; soyez purs*. Par où vous voyez sans difficulté que c'est le détachement qui nous purifie; de sorte que la virginité chrétienne étant la perfection de la pureté, il s'ensuit que, pour être vierge selon la discipline de l'Evangile, il faut une séparation très-entière et un détachement sans réserve.

Mais faudra-t-il donc, direz-vous, que les vierges, pour être pures, demeurent éternellement séparées, sans attacher leur affection à aucun objet? Nullement : ce n'est pas là ma pensée. Si nous étions faits pour nous-mêmes, nous pourrions ne vivre aussi qu'en nous-mêmes; mais puisqu'il n'y a que notre grand Dieu qui puisse être lui-même sa félicité, il faut que nos mouvements tendent hors de nous si nous voulons jouir de quelque repos. Donc la vierge vraiment chrétienne, crainte que sa pureté perde son éclat, s'attache uniquement à celui dans lequel nous vous avons dit que la pureté prend son origine. Regardez, mes très-chères sœurs, regardez le Verbe divin de votre époux; c'est à lui que vous devez vous unir, après vous être purifiées par le mépris général des biens de la terre; si bien que j'ai eu raison de vous dire que la virginité chrétienne, c'est une sainte séparation et une bienheureuse union. De là vient que l'apôtre saint Jean, voulant décrire la gloire des vierges, les représente sur une montagne avec l'Agneau (*Apoc.*, XIV, 1 *et suiv.*). D'où vient qu'elles sont sur une montagne élevée bien haut au-dessus du monde, si ce n'est que la virginité les sépare? et d'où vient qu'elles sont avec l'Agneau, si ce n'est que la virginité les unit? C'est aussi ce que nous enseigne l'Apôtre dans le passage que nous expliquons : *Je vous ai promises*, dit-il, *à un seul*. Qui ne voit la séparation dans cette unité, puisque le propre de l'unité est d'exclure? Mais, ajoute le même saint Paul, *je vous ai promises à un seul mari*. Qui ne voit, dans ce mariage divin et spirituel, la chaste union que je vous propose? Parlons donc de cette séparation salutaire qui établit votre pureté, et de cette mystérieuse union qui vous fera goûter les plaisirs célestes dans les chastes embrassements du Sauveur. Chères sœurs, c'est en ces deux choses que consiste la virginité chrétienne, et ce sont aussi ces deux choses que je traiterai aujourd'hui, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Si nous entendons bien ce que c'est que l'homme, nous trouverons que nous sommes comme suspendus entre le ciel et la terre, sans qu'on puisse bien décider auquel des deux nous appartenons. Il n'y a point au monde une si étrange composition que la nôtre : une partie de nous est tellement brute, qu'elle n'a rien au-dessus des bêtes; l'autre est si haute et si relevée, qu'elle semble nous égaler aux intelligences. Qui pourrait lire sans s'étonner de quelle sorte Dieu forme l'homme? Premièrement, il prend de la boue; est-il une matière plus vile? après, il y inspire un souffle de vie, il y grave son image et sa ressemblance; est-il rien de plus

admirable? C'est pourquoi je vous disais, chrétiens, que nous sommes entre le ciel et la terre, et qu'il semble que l'un et l'autre puissent disputer à qui nous appartenons à plus juste titre. Notre mortalité nous donne à la terre, l'image de Dieu nous adjuge au ciel; et nous sommes tellement partagés, qu'il semble qu'on ne puisse faire justice sur ce différend sans nous ruiner et sans nous détruire par une distraction violente; toutefois il n'en est pas de la sorte. La sage providence de Dieu ne laisse pas notre condition si fort incertaine que cette importante difficulté ne puisse être facilement terminée.

Mais qui jugera donc un si grand procès? Qui décidera cette question, qui met toute la nature en dispute? Chrétien, n'en doute pas, ce sera toi-même. L'homme est la matière de tout le procès, et il en est lui-même le juge. Oui, nous pouvons prononcer souverainement si nous sommes de la terre ou du ciel: selon que nous tournerons nos inclinations, ou nous serons des animaux bruts, ou nous serons des anges célestes (1). C'est pourquoi, dit saint Augustin, Dieu a formé l'homme avec l'usage de son libre arbitre; animal terrestre, mais digne du ciel s'il sait s'attacher à son Créateur : *Terrenum animal, sed cœlo dignum, si suo cohæreret Auctori* (*De Civit. Dei*, *lib.* XXII, *c.* 1, *tom.* VII, *pag.* 656). Ne nous plaignons pas, chrétiens, si cet esprit, d'une nature immortelle, est lié à une chair corruptible. Dieu qui, par un très-sage conseil, a trouvé bon de le mêler à cette matière, lui a inspiré une secrète vertu par laquelle il s'en peut aussi détacher avec le secours de sa grâce; et si nous conservons à l'image de Dieu, c'est-à-dire à la raison qu'il nous a donnée, la prééminence qui lui est due, ce corps même, (qui n'en serait étonné?) oui, ce corps tout pesant, tout mortel qu'il est, passera au rang des choses célestes, parce que l'âme, qui est la partie principale à laquelle appartient le domaine, attirera son corps avec elle, non seulement comme un serviteur très-obéissant, mais encore comme un compagnon très-fidèle.

Ainsi je vous exhorte, mes frères, par les paroles du saint apôtre, que vous vous dépouilliez de l'homme animal (*Ephes.*, IV, 22). Défaites-vous de l'homme terrestre, qui n'a que des désirs corrompus; déclarez-vous, par une juste sentence, venus du ciel et faits pour le ciel, en rejetant les affections corporelles qui vous tiennent attachés à la terre. Retirez-vous, retirez-vous, soyez purs, ne touchez point aux choses immondes, et je vous recevrai, dit le Seigneur (I *Cor.*, XV, 49; II *Cor.*, VI, 17). Mais c'est à vous, ô vierges sacrées, chastes épouses du Sauveur des âmes, c'est à vous que cette séparation salutaire est particulièrement commandée; car s'il est vrai que la pureté n'est autre chose qu'un détachement, comme nous l'avons très-bien établi, considérez sérieusement en vous-mêmes combien vous devez être détachées, puisque la profession que vous faites de la sainte virginité vous oblige à la pureté la plus éminente.

L'Ange de l'école m'apprend une belle et solide doctrine qui confirme bien cette vérité. Nous voyons que, parmi les vertus morales, il y en a, si je le puis dire, de moins vigoureuses qui se contiennent en certaines bornes; mais il y a des vertus généreuses qui ne sont jamais satisfaites jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à ce qu'il y a de plus relevé. Par exemple, le courageux est assuré contre les périls dans les entreprises considérables; mais le magnanime va plus loin encore : car à peine peut-il trouver ni des entreprises assez hardies, ni aucun péril assez grand qui mérite d'exercer toute sa vertu. Le libéral use de ses biens et sait les employer honorablement selon que la droite raison l'ordonne. Mais il y a une certaine libéralité plus étendue et plus généreuse, qui affecte, ce semble, la profusion, et c'est ce que nous appelons la magnificence. Le grand saint Thomas nous enseigne que cette belle et admirable vertu, que la philosophie n'a jamais connue, je veux dire la virginité chrétienne, est à l'égard de la tempérance ce qu'est la magnificence à l'égard des libéralités ordinaires (2-2, *quæst.* CII, *art.* 3). La tempérance modère les plaisirs du corps, la virginité les méprise; la tempérance, en les goûtant, se met au-dessus à la vérité; mais la virginité, plus mâle et plus forte, ne daigne pas même y (1) tourner les yeux : la tempérance porte ses liens d'un courage ferme; la virginité les rompt d'une main hardie : la tempérance se contente de la liberté; la virginité veut l'empire et la souveraineté absolue : ou plutôt la tempérance gouverne le corps; vous diriez que la virginité s'en sépare : elle s'élève jusqu'au ciel presque entièrement dégagée, et bien qu'elle soit dans un corps mortel, elle ne laisse pas de prendre sa place parmi les esprits bienheureux, parce qu'elle ne se nourrit, non plus qu'eux, que de délices spirituelles. De là vient que saint Augustin parle ainsi des vierges : *Habent aliquid jam non carnis in carne :* Elles ont, dit-il, en la chair quelque chose qui n'est point de la chair, quelque chose qui tient de l'ange plutôt que de l'homme (*De S. Virginit.*, *cap.* 13, *t.* VI, *pag.* 346). Et c'est encore ce qui fait dire au grand saint Basile que la virginité n'est pas dans le corps, mais qu'elle établit son siége dans l'âme (*Lib. de Virginit.*, *n.* 2, *tom.* III, *pag.* 589).

Mais d'autant que cette vérité importante doit servir de fondement à votre conduite, il faut que je vous la fasse comprendre par une raison évidente. Et certes, nous ne vous prêchons pas, mes très-chères sœurs, une virginité de vestale; nous ne regardons pas la virginité comme ferait un médecin ou un philosophe, qui s'arrêterait simplement au corps. Nous parlons de la virginité chrétienne et religieuse; et il est clair que tout

(1) Qu'est-ce que le libre arbitre, sinon la faculté de disposer de soi-même? Tout le monde veut nous avoir; c'est à nous de nous donner.

(1) Jeter.

ce qui est chrétien doit être entendu en esprit, parce que, par la grâce du christianisme, nous sommes en la nouvelle alliance, où les vrais adorateurs adorent le Père en esprit et en vérité (*Joan.*, IV, 23). En effet, nous (1) avons fait voir que la sainte virginité est un détachement général de toutes les affections corporelles autant que la faiblesse humaine le peut souffrir, parce que c'est une pureté éminente qui se retire, qui se sépare, qui, selon le précepte du saint Apôtre, ne regarde que l'unité, *Uni viro*, et exclut toute multitude. Or, ce détachement général, cette généreuse séparation, doit être nécessairement un effort de l'âme; car une action si divine ne peut naître que d'une raison très-bien affermie; et par conséquent il est clair que la virginité est dans l'âme. (2) Ce n'est rien de garder seulement le corps, c'est l'âme que vous devez tenir séparée si vous désirez la conserver pure. Si quelque bien mortel se présente à vous, s'il vous flatte, s'il vous attire, s'il tâche de gagner votre cœur, retirez-vous, ne vous mêlez pas : votre pureté en serait ternie, et ensuite votre virginité corrompue; car la vraie virginité est dans l'âme, et ce n'est autre chose qu'un détachement, une affection épurée, un cœur entièrement (3) dégoûté des plaisirs du siècle.

Mais, mes sœurs, cette belle lumière de virginité établit tellement son siége dans l'âme, qu'elle rejaillit aussi sur le corps et le sanctifie. Et de quelle sorte? C'est, dit l'admirable saint Basile, que cette virginité spirituelle et intérieure se peint elle-même sur le corps comme le soleil dans une nuée; et par cette chaste peinture elle consacre cette chair mortelle. De là vient qu'elle se doit répandre par tout le corps, parce qu'elle remplit tout le cœur. Et c'est ce qui fait dire au même saint que tous les sens d'une vierge doivent être vierges : *Virgines esse sensus virginis oportet* (*Lib. de Virginit.*, *n.* 7, 15, 20, *t.* III, *p.* 595, 604, 607). En effet, ne voyez-vous pas qu'il se fait comme un mariage entre les objets et les sens? Notre vue, notre ouïe, tous nos sens, s'unissent en quelque sorte avec les objets; ils contractent une certaine alliance : de sorte que si les objets ne sont purs, la virginité de nos sens se gâte. Les exemples feront mieux entendre ce que je veux dire : notre vue n'est pas vierge si elle ne se repaît que de vanités; les discours immodestes et les inutiles corrompent la virginité de l'ouïe; notre bouche, pour être vierge, doit être fermée par la modestie du silence.

Donc, ô vierges de Jésus-Christ! gardez soigneusement tous vos sens si vous désirez être vraiment vierges. Songez que ce vieil homme qui est en nous, avec lequel nous devons combattre durant tout le cours de la vie, ne cesse de faire effort pour supplanter l'homme nouveau. Cette convoitise indocile et impatiente, quoiqu'on tâche de la retenir par la discipline, elle frappe, elle s'avance de toutes parts, comme un prisonnier inquiet qui tâche de sortir; elle se présente par tous les sens, pour se jeter sur les objets qui lui plaisent. Elle fait la modeste au commencement; il semble qu'elle se contente de peu : ce n'est qu'un désir imparfait, ce n'est qu'une curiosité, ce n'est presque rien; mais si vous satisfaites ce premier désir, bientôt vous verrez qu'il en attirera beaucoup d'autres, et enfin toute l'âme sera ébranlée. Comme si vous jetez une pierre dans un étang, vous ne touchez qu'une partie de ses eaux; mais celle-là, en poussant les autres, les agite en rond, et enfin toute l'eau en est remuée. Ainsi les passions de notre âme s'excitent peu à peu les unes les autres par un mouvement enchaîné. Si donc vous êtes détachée du monde, craignez d'y rengager vos affections; si vous êtes unie à un seul Epoux, craignez de partager votre cœur; démêlez-vous de la multitude, puisque vous êtes vouée à un seul. Préparez au Fils de Dieu un cœur net, par un détachement général, et il le remplira de (1) lui-même par ses chastes embrassements : c'est par où je m'en vais conclure en peu de paroles.

(1) Vous avons dit.
(2) C'est peu de chose.
(3) Dégagé.

SECOND POINT.

Il n'est rien de plus assuré que Jésus ne s'unit jamais aux âmes qui sont remplies de l'amour du monde et qui sont captives des plaisirs des sens. Je vois dans la Genèse que nos premiers pères se présentaient au commencement devant Dieu avec une sainte familiarité; mais sitôt qu'ils eurent suivi les dangereuses persuasions du serpent trompeur, aussitôt ils fuient, nous dit l'Ecriture, et se cachent devant la face de Dieu (*Gen.*, III, 8). Ce serpent, si nous l'entendons, c'est l'amour des plaisirs du monde, qui rampe perpétuellement sur la terre et qui se glisse insensiblement dans nos cœurs par un mouvement tortueux, pour les empoisonner d'un venin mortel. Et c'est sans doute pour cette raison qu'Eve confesse tout simplement que ce rusé serpent l'a déçue : ce qui convient merveilleusement à l'amour du monde. Car demandez aux insensés amateurs du siècle si leurs folles et téméraires amours leur ont jamais donné la félicité qu'elles leur avaient tant de fois promise? Sans doute, s'ils ne veulent trahir les secrets reproches de leurs consciences, ils vous répondront franchement que ce serpent les a toujours abusés : *Serpens decepit me* (*Genes.*, III, 13) : d'où je conclus que l'amour du monde est semblable au serpent artificieux, qui trompa dans le paradis la trop grande crédulité de nos premiers pères. Et comme, après l'avoir entendu, ils sont contraints de fuir devant Dieu, vous devez apprendre, fidèles, que Dieu ne fera pas sa demeure en vous jusqu'à ce que vous vous dépouilliez de l'amour du monde.

D'où, passant plus outre, je dis que ce qui attire plus fortement Jésus en nos âmes, c'est la pureté virginale. Car si les âmes les plus détachées des choses mortelles sont les plus dignes des embrassements de la chaste et

(1) Saintes délices.

immortelle beauté, qui ne se montre qu'aux esprits purs; si d'ailleurs la virginité chrétienne, comme nous l'avons déjà dit, est tellement dégoûtée des plaisirs du siècle, qu'il n'y a aucune des joies mondaines qui n'offense sa pudeur et sa modestie, n'est-il pas plus clair que le jour que c'est à la pureté virginale qu'appartient la bienheureuse union de l'Epoux infiniment désirable?

En effet, quelle éloquence pourrait exprimer quel est l'amour du Sauveur Jésus pour la sainte virginité? C'est lui qui a été engendré dans l'éternité par une génération virginale; c'est lui qui, naissant dans le temps, ne veut point de mère qui ne soit vierge; c'est lui qui, célébrant la dernière pâque, met sur sa poitrine un disciple vierge, et l'enivre de plaisirs célestes; c'est lui qui, mourant à la croix, n'honore de ses derniers discours que les vierges; c'est lui qui, régnant en sa gloire, veut avoir les vierges en sa compagnie (*Apoc.*, XIV, 4). *Ce sont les vierges*, dit saint Jean dans l'Apocalypse, *qui suivent l'Agneau partout où il va*, accompagnant ses pas de pieux cantiques. Jésus n'a point de temples plus beaux que ceux que la virginité lui consacre; c'est là qu'il se plaît à se reposer. Il y avait dans le tabernacle dont Dieu prescrivit la forme à Moïse, un lieu dont l'accès était libre au peuple, un autre où les sacrificateurs exerçaient les fonctions de leur sacerdoce; mais il y avait outre cela, chrétiens, la partie secrète et inaccessible, que l'on appelait le sanctuaire et le Saint des saints. L'entrée de ce lieu était interdite; nul n'en approchait que le grand pontife; et c'était là que Dieu reposait, assis sur les chérubins, selon la phrase des lettres sacrées. C'est la sainte virginité qui nous est représentée par cette figure; c'est elle qui se démêle de la multitude des objets sensibles qui nous environnent, et ne donne d'accès qu'au seul grand pontife. Voulez-vous entendre comment? Ecoutez le divin apôtre : Celles, dit-il, qui sont mariées sont contraintes de s'occuper dans les soins du monde : *Sollicita est quæ sunt mundi* (I *Cor.*, VII, 33). Voyez que la multitude y aborde; mais la sainte virginité, que fait-elle? Ah! vous dit l'apôtre saint Paul, elle songe à plaire à Dieu seul : *Quomodo placeat Deo* (*Ibid.*, 32). C'est là que la multitude est exclue, c'est là qu'on ne vaque qu'à l'unique nécessaire, c'est là que l'on n'a d'époux que Jésus tout seul : de sorte qu'on n'ouvre la porte qu'au seul grand pontife, c'est-à-dire, si nous l'entendons, à l'amour de Dieu, qui est la seule des affections de nos cœurs qui est capable de les consacrer, et qui a droit d'offrir devant Dieu des victimes spirituelles, agréables par Jésus-Christ, comme parle l'apôtre saint Pierre (I *Petr.*, II, 5). Aussi est-ce là le lieu du repos : c'est là que Jésus se plaît d'habiter, parce que rien n'y entre que son saint amour, parce qu'il aime d'autant plus à remplir les âmes, qu'il les trouve plus vides de l'amour du monde.

Mais, mes sœurs, voulez-vous entendre les ravissements des vierges sacrées dans les chastes embrassements du Seigneur Jésus? Ecoutez parler la pudique Epouse, dès le commencement du divin Cantique : *Osculetur me osculo oris sui* : Qu'il me baise du baiser de sa bouche (*Cant.*, I, 1). O amour impétueux de l'Epouse! Elle ne demande ni l'héritage, ni la récompense; elle ne demande pas même la doctrine, nous dit le dévot saint Bernard : elle ne demande que le baiser du divin Jésus, à la façon d'une chaste amante qui respire un amour sacré et qui ne veut pas dissimuler l'ardeur qui la presse (*In Cant. Serm.* VII, *n.* 2, *t.* I, *pag.* 1280). Ah! ne soupçonnons rien ici de mortel : tout est divin et spirituel. Elle court après le Sauveur Jésus; elle veut aller recueillir toutes ses paroles; et alors elle croira baiser sa divine bouche. Elle veut l'embrasser par la charité, et elle croit que cet embrassement la rendra heureuse : c'est pourquoi elle le demande avec tant d'ardeur. Mais quel autre peut demander à plus juste titre les saints embrassements de l'Epoux des vierges, que la pureté virginale? C'est à elle qu'il appartient d'embrasser Jésus, parce qu'elle n'a point d'autre Epoux que lui; et c'est ce qui fait dire à l'Apôtre que ce sont les vierges chastes et pudiques qu'il destine à l'unique Epoux, qui est le Sauveur : *Uni viro*.

Quelle doit être votre joie, ô vierges sacrées, dans cette mystérieuse union! C'est là, dit le pieux saint Bernard, que les amertumes contentent, parce que la charité les change en douceur (*De Div.*, *Serm.* XCV, *n.* 2, *tom.* I, *pag.* 1217). Le monde ne comprend pas ces délices; la sainte pureté les entend, parce qu'elle les goûte dans la source même. Expliquez-nous-les, ô disciple vierge! Disciple bien-aimé du Sauveur, dites-nous les chastes délices des vierges en la compagnie de l'Agneau. Ecoutez comme il parle dans l'Apocalypse : J'ai entendu, dit-il, une voix du ciel, comme le bruit de plusieurs eaux, et comme le bruit d'un grand tonnerre, et comme le bruit d'instruments de musique; et ils chantaient un nouveau cantique devant le trône, et nul autre qu'eux ne pouvait l'apprendre (*Apoc.*, XIV, 2, 3). Quel est donc ce nouveau cantique qui se chante avec tant de bruit, qu'il est semblable à un grand tonnerre, et avec une si juste harmonie, qu'on le compare à une musique? Cantique éclatant, qui éclate ainsi qu'un tonnerre; qui est si secret néanmoins et si rare, que personne ne l'entend ni ne le sait que ceux qui le chantent. Qui nous développera ces mystères? Ce sera le disciple bien-aimé lui-même : *Ce sont ceux-ci*, dit-il, *qui sont vierges; et ils suivent l'Agneau partout où il va* (*Ibid.*, 4). Si les vierges suivent l'Agneau, je ne m'étonne plus de leur chant, parce que je vois le principe de leur joie. C'est aux vierges qu'appartient le nouveau cantique, puisque la virginité est une vertu qui est propre à la nouvelle alliance; aucun n'apprend ce cantique que ceux qui le chantent, parce que c'est de la virginité que le Sauveur dit : *Tout le monde n'entend pas cette parole*, *mais ceux à qui appartient ce don*

(*Matth.*, XIX, 11). Au reste, si le Cantique des vierges éclate avec bruit, c'est qu'il vient d'une joie abondante; s'il résonne avec justesse, c'est qu'il naît d'une joie réglée, qui n'a rien du débordement ni de la dissolution de la joie mondaine.

Courage donc, mes très-chères sœurs, joignez-vous à cette troupe innocente, apprenez ce nouveau cantique. Voyez cette sainte compagnie qui vous tend les bras : Venez, disent-elles, venez avec nous, pour chanter les louanges de l'Agneau sans tache, qui a purgé par son sang les péchés du monde : là les Agnès, les Agathe, les Cécile, les Ursule, les Luce, vous montrent déjà la place qui vous est marquée, si vous gardez la foi à l'Epoux céleste auquel l'Apôtre vous a promises. Ah! souvenez-vous, chères sœurs, que vous êtes fiancées à ce seul Epoux, et ainsi que vous devez être généreusement séparées. Si vous voulez lui être saintement unies, réglez les passions de votre âme, et apprenez de saint Augustin qu'il vous est plus aisé de les modérer qu'aux amateurs du monde de les contenter : *Facilius resecantur in eis qui Deum diligunt cupiditates istæ, quam in eis qui mundum diligunt aliquando satiantur* (*Ad Bonif.*, *Ep.* CCXX, *n.* 6, *tom.* II, *pag.* 813). Conservez votre ouïe ; c'est par là qu'Eve a été séduite : gardez soigneusement votre vue; car ce n'est pas en vain qu'on vous donne un voile, comme un rempart de votre pudeur, dit le grave Tertullien, qui retient vos yeux et exclut ceux des autres : *Vallum verecundiæ, quod nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos* (*De Virg. veland.*, *n.* 16, *pag.* 203). Que votre âme ne s'épanche pas en des discours inconsidérés, parce que si vous ne demeurez unies en vous-mêmes, vos forces aussitôt seront dissipées. Ne dédaignez pas les petits désordres, parce que c'est par là que les grands commencent : craignez où il n'y a rien à appréhender, et vous trouverez la sûreté dans le péril même. Vous devez croire qu'il est bienséant à des vierges d'être timides, puisque vous voyez la très-sainte Vierge être même troublée à l'aspect d'un ange (*Luc.*, I, 29); et ce qui doit vous obliger à craindre toujours, c'est que l'Epoux que vous donne le saint Apôtre n'a pas moins de jalousie que d'amour pour vous.

Voulez-vous voir qu'il a de l'amour? écoutez le divin psalmiste : *Le roi*, dit-il, *désirera votre beauté* (*Ps.* XXIV, 12). Voulez-vous voir qu'il a de la jalousie? *Je suis jaloux de vous*, dit l'Apôtre, *de la jalousie de Dieu*. Voyez que cet excellent maître des Gentils, vous montrant l'amour de Jésus pour exciter votre confiance, vous parle en même temps de sa jalousie pour vous retenir toujours dans la crainte. De là vient qu'en lisant le sacré Cantique nous remarquons deux regards du divin Epoux (*Cant.*, VII, 1, 6). il y a un regard qui admire, et c'est le regard de l'amant; il y a un regard qui observe, et c'est celui de la jalousie. Que vous êtes belle, ô fille du prince! dit l'Epoux à la chaste épouse. Cette ardente exclamation ne vient-elle pas d'un regard qui admire? c'est ce que j'appelle le regard de l'Amant. Voulez-vous voir le regard du jaloux? *Mon bien-aimé est venu*, dit l'Epouse, *regardant par les fenêtres, guettant par les treillis* (*Ibid.*, II, 9). Ne voyez-vous pas le regard qui observe ? c'est le regard de la jalousie. Aimez le regard de l'Amant; craignez le regard de la jalousie, qui vous veille et qui vous observe.

Chères sœurs, votre Bien-Aimé est jaloux de la jalousie la plus délicate : s'il voit que votre cœur se partage, il se pique et il se retire; il vous veut posséder tout seul. C'est pourquoi, en le choisissant pour Epoux, vous vous êtes entièrement dépouillées : vous avez joint à la sainte virginité une pauvreté désintéressée, qui ne laisse rien sur la terre que vous puissiez justement estimer à vous. Vous abandonnez même votre volonté; et quittant ce qui est le plus en votre pouvoir, ne déclarez-vous pas devant Dieu que vous ne vous retenez aucun bien au monde? Vous confirmez, par la religion de vos vœux, ces généreuses résolutions; et ces vœux, ne sont-ce pas des contrats sacrés, par lesquels vous cédez à Dieu et lui transportez en fonds tout ce que vous êtes ? Votre profession est un sacrifice, et les vœux que vous prononcez sont un glaive spirituel qui vous immole au sauveur des âmes.

Vivez donc, mes très-chères sœurs, comme des victimes volontairement consacrées : humiliez-vous sous la main de Dieu, et ne souffrez pas que l'orgueil prostitue votre virginité à Satan, qui est le prince des esprits superbes. Ah! sans doute vous n'ignorez pas jusqu'à quel point l'orgueil est à craindre, et que c'est le plus dangereux de nos ennemis. C'est celui qui lâche le dernier prise, et qui sait même profiter de la déroute de tous les autres. Que dis-je, de la déroute de tous les autres? il profite de sa propre défaite. C'est le seul de nos ennemis, de la défaite duquel il est dangereux de se réjouir, parce qu'en se réjouissant de l'avoir vaincu, on le rétablit dans ses droits, et souvent même on lui augmente ses forces. Lorsque nous pensons quelquefois avoir si bien réglé notre vie, que nous avons surmonté jusqu'à l'orgueil même, c'est là, dit saint Augustin, qu'il lève la tête : Et de quoi triomphes-tu? nous dit-il, je vis encore, et c'est ton triomphe qui me donne la vie: *Ecce ego vivo ; quid triumphas? et ideo vivo, quia triumphas* (*De Nat. et Grat. cap.* 31, *t.* X, *p.* 142); ou plutôt ton triomphe c'est moi-même.

Munissez-vous, mes sœurs, contre ce poison qui a gâté les plus grande âmes, et ruiné les vertus les plus éminentes. Etudiez la science de l'humilité, qui est la vraie science des enfants de Dieu. C'est elle qui vous ouvrira les secrets célestes, c'est par elle que les grandeurs de Jésus vous sont accessibles; c'est elle qui mérite d'obtenir de Dieu ce qu'elle ne peut jamais exprimer assez : c'est elle qui vous bâtira sur la terre un édifice spirituel, dont le faîte s'élèvera jusqu'aux cieux; les vierges saintement soumises, étant associées avec les saints anges, chanteront avec eux aux siècles des siècles, devant le

trône de l'Agneau sans tache, la gloire éternelle et indivisible du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON

POUR UNE PROFESSION.

Quel est le monde auquel il nous faut renoncer. Combien ce renoncement doit être étendu dans une religieuse. Avec quel soin elle doit persévérer dans la guerre qu'elle déclare au monde, et éviter les moindres relâchements. Obligation que sa vocation lui impose, d'avancer toujours, et de tendre sans cesse à la perfection.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive (*S. Luc.*, IX, 23).

Vous avez désiré, ma très-chère sœur, d'entendre de moi en ce jour une exhortation chrétienne, espérant peut-être que ce grand prédicateur des cœurs donnerait par sa vertu quelque prix à mes pensées, parce qu'il les verrait naître d'une charité fraternelle. Il faut, s'il se peut, satisfaire ce pieux désir; et pour faire de mon côté ce qui sera nécessaire, je tirerai des paroles de notre Sauveur, que je vous ai récitées, trois instructions importantes qui vous pourront servir, avec la grâce de Dieu, pour tout le reste de votre vie. Seulement je vous conjure de joindre vos prières aux miennes, afin qu'il plaise à cet esprit qui souffle où il veut (*Joan.*, III, 8), de répandre sur mes lèvres ces deux beaux ornements de l'éloquence chrétienne, je veux dire la simplicité et la vérité. Après quoi, pour une plus claire intelligence de cet entretien, je vais tâcher de vous expliquer l'intention de notre bon Maître dans le lieu que je viens d'alléguer.

Comme un sage capitaine, se préparant à une expédition difficile, déclare à ceux qui viennent servir sous ses ordres à quelles conditions il les reçoit dans ses troupes : de même le Sauveur Jésus étant descendu du ciel pour faire la guerre à Satan, pour inviter tous les hommes à cette entreprise, il propose en peu de mots les qualités nécessaires pour pouvoir être rangés sous ses étendards : Quiconque, dit-il, désire venir après moi, c'est-à-dire, quiconque me veut reconnaître pour son capitaine, il faut, poursuit-il, qu'il renonce à soi-même : *Abneget semetipsum ;* puis, qu'il prenne une généreuse résolution de porter sa croix tous les jours : *Et tollat crucem suam quotidie ;* et qu'il me suive enfin par mille embarras de périls, de supplices et d'ignominies : *Et sequatur me.* C'est en abrégé ce qu'il faut quitter et ce qu'il faut faire à sa suite : voilà les lois et les ordonnances de cette milice. C'est pourquoi je me suis résolu d'appliquer à l'état que vous allez embrasser (1) les ordres généraux de Jésus-Christ, notre chef, et de vous faire voir, dans le sens littéral de mon texte, selon le dessein que je vous ai déjà proposé, premièrement, jusqu'à quel point votre condition vous oblige de renoncer au monde ; en second lieu, comment il vous faut persévérer dans cette sainte résolution; et enfin comment, non contente de persévérer, vous devez toujours croître et toujours enchérir par-dessus les actions passées. Ce seront les trois avertissements que comprendra ce discours, que je prie Dieu de graver pour jamais au fond de votre âme.

(1) Les lois universelles de notre invincible général.

PREMIER POINT.

Lorsqu'on vous prêche si souvent, ma très-chère sœur, qu'il faut renoncer, il est nécessaire que vous entendiez que ce monde, auquel il faut renoncer, réside en vous-même. Le disciple bien-aimé vous le montre fort à propos, quand il dit : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt* (I *Joan.*, II, 15) : Gardez-vous bien d'aimer le monde, ni ce qui est dans le monde ; d'autant, ajoute-t-il peu après, qu'il n'y a dans le monde que concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux, et superbe de vie : *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ.* Cet orgueil et cette double concupiscence, que peut-ce être autre chose que le trouble de nos passions? Et ce trouble, n'est-ce pas le fruit maudit de l'amour aveugle que nous avons pour nous mêmes? Par conséquent, ce monde qu'il nous faut quitter, c'est nous-mêmes : *Abneget semetipsum.*

Que si vous me demandez d'où nous vient cette dure nécessité, que notre adversaire nous soit si proche, et que nous soyons, pour ainsi dire, si fort amis de notre ennemi, qu'il vous souvienne de ce bienheureux état d'innocence où la partie supérieure conduisait si paisiblement les mouvements inférieurs, où le corps se trouvait si bien du gouvernement de l'esprit; parce que l'homme tout entier conspirait à la même fin (*Rom.*, VII, 19). En ce temps-là, on n'entendait point parler de ces fâcheux termes de renoncer à soi-même ; mais la vanité, fille et mère du désordre, pervertit bientôt cette douce disposition, et ayant fait révolter l'esprit contre Dieu, souleva par un même coup la chair contre la raison. La désobéissance est vengée par la désobéissance : l'homme, ainsi que l'enseigne saint Paul, veut en même temps ce qu'il ne veut pas, et sentant en soi deux volontés discordantes, il ne saurait plus reconnaître laquelle est la sienne : si bien que, dans cette incertitude et cette impuissance, il faut nécessairement qu'il se perde pour se sauver (*Luc.*, IX, 24). On ne lui dit plus, comme auparavant, qu'il commande à toutes les créatures (*Genes.*, I, 28), mais on l'avertit de se défier de toutes les créatures. Pour le punir d'avoir voulu se satisfaire contre la loi de son Dieu, il est ordonné à jamais qu'il renoncera à ses propres inclinations, s'il se veut bien remettre en ses bonnes grâces. Et lui qui croyait se pouvoir faire plus de bien qu'il n'en avait reçu de la main de son Créateur, sera condamné, par une juste vengeance, à être lui-même son plus cruel et irréconciliable ennemi.

C'est pourquoi je vous en conjure, ma très-chère sœur, par ce Dieu que vous ser-

vez ; après avoir compris combien il est nécessaire de quitter le monde, considérez attentivement la hauteur de cette entreprise. Le monde qu'il faut mépriser, ce n'est ni le ciel, ni la terre; ce ne sont ni les compagnies, ni cette vaine pompe, ni les folles intrigues des hommes : certes, il ne serait pas d'une si prodigieuse difficulté de s'en séparer. Mais quand il s'agit de se diviser de soi-même, de quitter, dit saint Grégoire, non ce que nous possédons, mais ce que nous sommes, où trouverons-nous une main assez industrieuse ou assez puissante pour délier ou pour rompre un nœud si étroit (*In Evang.*, *lib.* II, *Hom.* XXXII, *n.* 1 *et seq.*, *t.* I, *p.* 1586 *et seq.*)? Quelles chaînes assez fortes pourront jamais contraindre cet homme animal, qui règne en nos membres, à subir le joug de l'homme spirituel ? Sans doute il retournera toujours à ses inclinations corrompues. Comme une personne que l'on attache contre son gré à quelque sorte d'emploi, dans le temps que vous l'y croyez le plus occupée, s'entretient souvent dans ces conceptions creuses et extravagantes : de même ce vieil Adam, quand vous lui aurez arraché ce qu'il poursuit avec plus d'ardeur, quand vous aurez tenté toutes sortes de voies pour lui faire suivre la raison, il n'y aura ni erreurs ni chimères où il ne s'amuse plutôt, d'autant, dit saint Paul, qu'il est incapable de goûter ce qui est de Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei* (I *Cor.*, II, 14).

Et ne vous tenez point assurée sur votre vertu; car il se sert contre nous de la vertu même. Ceux qu'il n'a pu vaincre par un combat opiniâtre, souvent il les renverse par l'honneur de la victoire; et lorsqu'ils s'imaginent être devenus extrêmement humbles, il les rend orgueilleux par cette humilité prétendue. Combien en voyons-nous qui, séduits par ses artifices, pensent, en se jetant dans un cloître, quitter les vanités pour la mortification, et ne font, à le bien prendre, que quitter des vanités pour des vanités ; en cela d'autant plus criminels et plus misérables, qu'ils vont porter le monde jusqu'au fond de la solitude, qu'ils se vont perdre dans le lieu où les autres cherchent leur refuge, et qu'ils joignent non-seulement Jésus-Christ avec Bélial, mais qu'ils sacrifient à Bélial dans le temple et sur les autels de Jésus-Christ même !

C'est, ma très-chère sœur, ce que vous avez particulièrement à méditer en ce jour. Si vous envisagez bien l'action que vous allez faire, vous trouverez que toutes ses circonstances vous prêchent le mépris du monde. Parcourons-les, s'il vous plaît, et vous découvrirez clairement ce que je vous dis.

Dites-moi, y a-t-il rien qui rende une personne plus vile que la pauvreté? Quand vous entendez dire de quelqu'un que c'est un homme de néant, ne jugez-vous pas incontinent qu'on parle d'un pauvre? D'où vient que David, après avoir dépeint les diverses calamités des pauvres, conclut enfin par ces paroles qu'il adresse à Dieu : *Tibi derelictus est pauper* (*Ps.* IX, 35). O Seigneur, on vous abandonne le pauvre ; voulant dire que chacun court avec ambition au service des grands, et qu'il n'y a que Dieu seul à qui les pauvres ne soient point à charge. Et il est si vrai, ce que dit un poëte (*Juvenal.*, *Satir.* III), que la pauvreté rend les hommes ridicules, que ceux qui y sont réduits ont je ne sais quelle honte de l'avouer, et quelquefois le deviennent de crainte de le paraître. Je sais bien que celle que vous professez, d'un côté vous est honorable ; mais elle a aussi d'autre part quelque chose de beaucoup plus rude, en ce qu'elle ressemble à la pauvreté des esclaves, qui non-seulement ne possèdent rien, mais de plus sont incapables de rien posséder. Vous perdez toute sorte de droits; on en vient jusque-là, que de ne vous plus compter parmi les vivants; si bien que vous pouvez dire avec le Psalmiste : *Tous mes proches m'ont abandonné, mais le Seigneur a eu la bonté de me recevoir* (*Ps.* XXVI, 10); et avec Notre-Seigneur : *Mon père, et ma mère, mes frères et mes sœurs, ce sont ceux qui écoutent et observent la parole de mon Dieu* (*Matth.*, XII, 50).

Quant à cette fleur sacrée de votre virginité, que vous allez présenter pour être en bonne odeur au Verbe divin votre Epoux, ô Dieu ! qui vous pourrait assez exprimer combien elle vous oblige de vous tenir nette de toutes les affections de la terre? Sachez que votre virginité vous prépare un lit nuptial, où vous posséderez, dans le repos de votre âme, Jésus l'amoureux des vierges, mais qui les aime avec une extrême jalousie. C'est pourquoi son zélé disciple, prenant part aux affections de son Maître : je suis jaloux de vous, dit-il, de la jalousie de Dieu : *Æmulor enim vos Dei æmulatione;* parce que, ajoute-t-il, je vous ai fiancée, comme une vierge chaste, à un seul homme qui est Jésus-Christ : *Despondi vos uni viro, virginem castam exhibere Christo* (II *Cor.*, XI, 2). Or, pensez quel serait le sentiment d'une fille chaste et pudique, si on lui parlait de rompre, avant son mariage, cette foi qu'elle conserve uniquement pour son cher époux. Telle doit être votre pudeur, je ne dis pas à l'égard des voluptés bestiales, mais je dis à l'égard des moindres sollicitations de ce monde.

Car la jalousie de Jésus ne regarde pas seulement les hommes; son amour est si tendre, qu'il s'offense et se pique si vous choisissez la moindre chose hors de lui. Toutes ces douces contraintes où vous êtes sont autant d'effets de sa jalousie. Y a-t-il aucun de nos sens par lequel nous touchions les choses plus légèrement que par celui de la vue? Et toutefois il témoigne, par ce voile qu'il vous impose, qu'il ne vous permet pas cette sorte de jouissance. Et le docte Tertullien dit que l'on en couvre les vierges, de peur qu'elles ne soient souillées des moindres regards, estimant la virginité une chose si délicate, qu'elle peut être en quelque façon violée par les yeux, surtout par ces yeux que l'Apôtre appelle si élégamment yeux pleins

d'adultère : *Oculos adulterii plenos* (II *Petr.*, II, 14). D'où vient que ce grand homme, selon sa gravité ordinaire, nous a dépeint de la sorte ce voile des vierges : *Indue armaturam pudoris, circumduc vallum pudicitiæ, murum sexui tuo strue qui nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos* (*De Virg. vel.*, *n.* 16, *pag.* 203). Revêtez-vous, leur dit-il, des armes de la pudeur; entourez votre honnêteté d'un rempart; dressez une muraille à votre sexe, qui empêche vos yeux de sortir, et refuse l'entrée à ceux des autres. D'où vous pouvez conclure qu'une vierge n'est plus vierge sitôt qu'elle s'abandonne aux sentiments de la terre, et qu'alors sa virginité lui tourne en prostitution.

Passons outre; il n'y a rien qui soit plus à vous que votre propre volonté, néanmoins vous avez bien la résolution de vous en vouloir dépouiller. En effet, vous la soumettez tellement aux ordres d'autrui, qu'on ne sait plus si c'est la vôtre ou celle de vos supérieurs; et l'obéissance rigoureuse que vous professez l'anéantit de telle sorte, qu'un Père ancien l'a nommée la sépulture de la volonté (*S. Joan. Clim. Scal. Parad. Grad.* IV, *pag.* 41, *Edit. an.* 1633); sépulture certainement bien pénible, parce qu'il la faut recommencer mille et mille fois; mais qui vous avertit que, renonçant si généreusement à la chose qui est le plus en votre pouvoir, ce serait un crime si vous vous reteniez aucun bien du monde.

Enfin, considérez, par une réflexion sérieuse, que l'action que vous allez faire est un sacrifice; et que ce serait un sacrilége exécrable, si vous réserviez quelque chose de ce qui entre, par une oblation solennelle, en la possession du Très-Haut. Ophni et Phinées, sacrificateurs d'Israël, pour s'être attribué les offrandes que le peuple présentait à Dieu, furent dévorés avec leur armée par le glaive des Philistins (I *Reg.*, II, III, IV); d'autant, comme dit le prophète Isaïe, que Dieu est le Seigneur, et ne peut souffrir la rapine dans les holocaustes : *Ego Dominus, odio habens rapinam in holocausto* (*Isai.*, LXI, 8). Et de quelle punition penseriez-vous être digne, si vous ravissiez à Dieu, non point la graisse des agneaux ou des béliers, mais une victime vivante, lavée du sang de son Fils, qu'il a tirée du monde pour la sanctifier à son nom?

Dites donc, ma très-chère sœur, en faisant une revue générale dans tous les replis de votre cœur; dites du plus profond de votre âme : O monde, à qui mon Maître n'a pu plaire, et qui n'as pu plaire à mon Maître; ô monde, qu'il a surmonté par l'infamie de sa mort; monde, enfin, théâtre de folie et d'illusion, je te quitte et je te renonce de toute mon affection. Et vous, rompez mes liens, ô Seigneur; je vous immolerai une hostie de louange (*Ps.* CXV, 8), et mon âme délivrée ne cessera de bénir vos incomparables bontés. Daignez, mon Sauveur Jésus, me recevoir en vos bras, et ne permettez pas que mes ennemis m'en arrachent. C'est ce que vous donnera, s'il plaît à Dieu, la persévérance, qui doit faire le second point de cet entretien.

SECOND POINT.

Qui veut venir après moi, dit notre divin capitaine, qu'il renonce à soi-même, et porte sa croix tous les jours, *Tollat crucem suam quotidie.* Cette croix, c'est la guerre que nous devons avoir contre le monde et la chair auxquels nous devons nous crucifier avec notre Maître ; et ce mot, *tous les jours*, nous marque la persévérance. Au reste, notre Prince nous avertit qu'il ne nous veut point épargner; qu'avec lui une bataille gagnée en attire une autre, et qu'il ne sait point donner d'autre rafraîchissement à ses troupes; qu'il entend enfin que leur travail soit continuel en ce monde, puisque leur couronne dans le ciel doit être immortelle : voilà comme il nous encourage à persévérer.

Pour appliquer ceci à votre condition, comprenez, s'il vous plaît, la nature de vos vœux. Il y a deux sortes de vœux : les uns sont pour un temps, et les autres à perpétuité, comme ceux que vous allez faire. Ce que je dirai se doit entendre particulièrement des derniers, bien qu'à proportion il se puisse aussi appliquer aux autres.

C'est la religion, disent les théologiens, qui nous lie à Dieu ; et le vœu, selon leur doctrine, en est un des actes qui a la vertu d'étreindre ce sacré nœud. Car encore que tout ce que nous sommes appartienne au Créateur de droit naturel, néanmoins il a voulu nous laisser un certain domaine sur nos actions, pour former en nos âmes une légère image de sa souveraineté absolue; et c'est ce domaine que vous lui cédez et transportez par vos vœux. Quels doivent donc être les sentiments d'une âme pieuse, qui se veut de tout son cœur dévouer à Dieu? Premièrement elle considère que tout ce qu'il y a d'être dans les créatures relève de cet Etre souverain et universel : puis, poussée d'un violent désir de se réunir à son principe et de se donner à lui pour toute l'éternité, elle proteste de se résigner tout entière à ses saintes dispositions, afin qu'il règne sans réserve sur ses puissances; qu'il les occupe toutes et les remue selon ses conseils, s'y attachant de tous ses efforts, et enracinant, pour ainsi dire, sa volonté dans cette volonté première et indépendante, la règle et le centre de toutes les autres. Telle est l'adoration que vous allez rendre aujourd'hui à cet Esprit incompréhensible, dont le ciel et la terre redoutent les commandements. Et cette adoration est en ce point différente de toutes les autres, que celles-ci passent avec l'acte que vous en formez, au lieu que celle-là a son effet dans toute la vie : de sorte que, comme Dieu est immuable par la loi toujours permanente de son éternité, ainsi vous vous faites une loi vous-même par les vœux que vous concevez d'être ferme et inébranlable dans son service.

Donnez-vous donc de garde que l'ennemi ne vous trompe, et que, ne pouvant vous ébranler d'abord dans la fin principale de votre vocation, il ne tâche de vous jeter peu à peu dans quelque relâchement, et ne vous

fasse négliger insensiblement les choses de moindre importance : sur quoi vous avez à penser qu'une âme religieuse, dont tous les mouvements concourent à la même fin, ressemble en ce point à une voûte bien affermie, qui est incapable de succomber quand on la veut pousser tout entière, mais qu'on peut faire tomber facilement en ruine par la désunion qui s'en ferait pièce à pièce. C'est pourquoi ne dédaignez pas ce qui vous semble le moins nécessaire, parce que de là dépend le plus important; Dieu ayant ordonné pour la connexion de toutes les choses, et afin que chacune eût son prix, que les plus grandes fussent soutenues sur les plus petites : et ainsi ce qui serait peut-être à mépriser selon sa nature, devient très-considérable par la conséquence. Ne permettez donc pas que l'on vous puisse jamais reprocher ce que le saint Apôtre reproche aux Galates : *Sic stulti estis, ut cum spiritu cœperitis, nunc carne consummemini* (*Galat.*, III, 3)? Seriez-vous bien assez insensée pour vouloir finir par la chair, après avoir commencé par l'esprit? Auriez-vous, poursuit-il, tant souffert en vain? *Tanta passi estis sine causa* (*Ibid.*, 4)?

Et moi, ne vous puis-je pas dire, à l'exemple de ce maître des prédicateurs : Auriez-vous pour néant renoncé au monde? Non, non, ma très-chère sœur; veillez dans l'exercice de l'oraison : que vos yeux languissent et défaillent, en regardant le saint lieu d'où vous doit venir le secours; et celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre, non-seulement vous donnera la grâce de persévérer, mais il vous fera croître de jour en jour en Jésus-Christ, notre chef : *Crescentes in eo per omnia, qui est caput Christus* (*Ephes.*, IV, 15). C'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Qui veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, et porte sa croix tous les jours, et me suive : *Et sequatur me.* Pour ne nous point éloigner de notre première pensée, ne vous semble-t-il pas entendre notre brave capitaine, qui pour porter en nos cœurs une vigoureuse résolution : Qui m'aime me suive, dit-il : il est vrai que je vous mène à de grands périls; mais souvenez-vous que je vous commande de me suivre, et non point de marcher devant. Or, nous n'avons point un pontife qui ne sache pas compatir à nos infirmités : *Non habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris* (*Hebr.*, IV, 15). Comprenez maintenant combien ces paroles nous invitent à croître toujours.

Quand ces deux difficultés concourent en un même objet, savoir la nécessité de le suivre et l'impossibilité d'y atteindre, il ne reste qu'une chose à faire, qui est d'avancer toujours. Or, tel est le Fils de Dieu, l'exemplaire de notre vie. Nous voyons dans ses actions premièrement la lumière de ses vertus qui nous doit conduire; et en second lieu la perfection, où nous ne pouvons parvenir. Il faut donc courir incessamment après lui, selon la mesure qui nous est donnée; comme ce brave athlète saint Paul, qui court incessamment vers le but de la carrière : *Ad destinatum prosequor*, dit-il (*Philip.*, III, 12, 13, 14); c'est-à-dire, Je poursuis toujours ma pointe; je ne cesse de pousser en avant au point où l'on me montre le terme de ma carrière, qui est Jésus-Christ. Mais, considérant entre son Maître et lui une distance infinie, il s'étonne d'avoir si peu avancé, et oublie, dit-il, ce qui est derrière lui; c'est-à-dire, qu'il ne fait point d'état de l'espace qu'il a couru : *Quæ quidem retro sunt obliviscens.* Quant à ce qui lui reste, où il ne voit point de bornes, il s'y étend : il veut dire qu'il passe ses forces, et sort en quelque façon de soi-même pour y arriver : *Ad ea quæ sunt priora extendens meipsum;* d'où je conclus que la perfection du christianisme ne consiste point en un degré déterminé. Or ce que vous recherchez dans le genre de vie que vous embrassez, c'est la perfection du christianisme; et par conséquent ne vous lassez jamais de monter : allez de vertu en vertu, si vous voulez voir le Dieu des dieux en Sion (*Ps.* LXXXIII, 8).

Et pour ramasser en trois mots toute l'instruction de ce discours, détachez-vous entièrement de vous-même : vous y êtes obligée par l'action que vous allez faire, et par les conseils évangéliques que vous professez : *Abneget semetipsum.* Persévérez; c'est ce que vous enseigne la nature de vos vœux, qui est immuable : *Tollat crucem suam quotidie.* Enfin augmentez, si vous ne voulez aller contre la fin de votre vocation, qui est la perfection du christianisme : avancez donc toujours en suivant Jésus : *Et sequatur me.* C'est ce que j'avais à vous dire touchant l'exposition de mon texte : maintenant, pour ne point retarder vos désirs, je m'en vais conclure.

Par quel ordre de la Providence est-il arrivé que cette journée, qui va vous voir tout à l'heure sortir du monde, touchât de si près celle qui vous y a vue faire votre première entrée, et que presqu'un même temps fût témoin de votre naissance et de votre mort? N'est-ce point que Dieu veut vous faire entendre par là que vous n'êtes née que pour cette vocation? ou bien que, pendant ces jours qui, selon la révolution des années, vous représentent les premiers de votre vie, vous en devez commencer une nouvelle au service de Jésus-Christ? Quoi qu'il en soit, ma très-chère sœur, et quoi que ce soit que ce Roi des siècles vous (1) veuille signifier par cette bienheureuse rencontre, je le prie de le faire profiter à votre salut.

Cet ancien disait qu'il n'avait vécu que depuis qu'il s'était retiré dans la solitude. Puisse notre grand Dieu combler de tant de douceurs la solitude plus sainte où vous vous jetez, que vous commenciez seulement cette matinée à compter vos jours! puissiez-vous devenir aujourd'hui enfant en Jésus-Christ! et que ce mercredi, qui vous doit être si mémorable, soit dorénavant le jour de votre nativité!

C'est aussi en ce même jour, ma très-

(1) Ait voulu faire remarquer.

chère sœur, que vous fûtes baptisée. Vous n'aviez fait que le premier pas dans ce monde, et déjà on vous obligeait par un acte public d'y renoncer. Vous n'aviez alors pour toute voix que des cris : l'Eglise vous prêta la sienne pour faire cette généreuse déclaration ; après quoi vous fûtes lavée de l'eau du baptême, où, laissant les ordures de votre première nativité, vous reprîtes une nouvelle naissance, non point de la chair, mais d'un esprit pur et d'une eau sanctifiée par des paroles de vie. Oh! que vous célébrerez dignement aujourd'hui l'anniversaire de votre baptême! puisque vous allez non-seulement quitter le monde en esprit, mais que vous lui allez arracher votre corps, et rompre avec lui toute sorte de commerce.

L'on a toujours cru que le martyre était un baptême ; et les saintes pénitences que l'on voue de pratiquer dans les monastères, ne peuvent-elles point passer pour un nouveau genre de martyre, dans lequel Dieu ne voit rien qui ne plaise à sa majesté, puisque le persécuteur et le patient lui sont agréables? Que si le grand Cyrille de Jérusalem a bien pu appeler le baptême un sépulcre et une mère (*Catech.* XX, *Myst.* II, *n.* 4. *p.* 312), n'en puis-je pas dire autant de la cérémonie de ce jour, dans laquelle votre chair ensevelie donnera place à la pure vie de l'esprit? Heureuse à qui la perte de si peu de chose va valoir un bien éternel ; qui, par un aimable artifice, quittez tout pour tout retrouver en Dieu, et ainsi deviendrez ce que dit saint Paul, *comme n'ayant rien et possédant toutes choses* (II *Cor.*, VI, 10) !

Mais sachez (1), ma sœur, que ce monde que vous quittez a intelligence chez vous, et que durant tout le temps que vous demeurerez sur la terre, il ne cessera jamais de vous persécuter. Il tentera toutes sortes de voies et toutes sortes d'artifices pour vous embarrasser de quelque affection sensible. Ah ! ma très-chère sœur, donnez-vous bien de garde de l'écouter. Ne voyez-vous pas que le démon est toujours à épier l'occasion de vous perdre, qu'il ne cesse de dresser quelques batteries nouvelles pour vous attaquer? Quelle honte serait-ce, si votre esprit avait moins de soin de se conserver que la chair et le monde n'en ont de vous nuire? Regardez les passionnés de la terre, comme ils sont constants dans leurs poursuites insensées : faut-il que la folie de la chair soit plus prévoyante que la sagesse du ciel ?

Je ne doute pas que vous n'ayez au commencement une grande ardeur dans les moindres choses, et j'espère que Dieu vous la conservera ; mais il faut y prendre garde. Qu'il est facile, ma chère sœur, de se relâcher, et que nous nous persuadons facilement qu'il n'est pas besoin de se donner tant de peine ! Et cependant il n'y a rien de si dangereux. La dévotion ne se perd jamais que par le relâchement. Il en est comme d'une voûte : tant que toutes les pierres s'appuient l'une l'autre, elle résiste à toutes sortes d'efforts et ne peut jamais être abattue que par pièces : de même la dévotion, qui consiste dans un certain accord de tous les sentiments de l'âme, est trop forte quand toutes les parties se prêtent un mutuel secours ; elle ne se peut perdre par autre moyen que par le relâchement.

Il y a certaines petites choses que nous avons peine à croire si nécessaires ; c'est pourquoi nous les omettons assez facilement, mais c'est un artifice du démon. Souvenez-vous que les plus grandes choses dépendent d'un petit commencement ; qu'il faut avoir fait le premier pas avant que d'être renversé dans un précipice. Nous ne nous apercevons pas du changement tant que nous ne voyons pas une notable altération ; et cependant les forces se diminuent, et le démon gagne peu à peu ce qui lui aurait été inaccessible s'il y eût prétendu du premier abord. Il se faut donc bien garder de faire comme ces âmes lâches. Ah ! disent-elles, pour cela c'est peu de chose ; je serai plus exacte dans les choses d'importance : comme si celle qui manque dans ce qui est plus facile, pouvait se promettre de venir à bout des grandes difficultés ! Pour moi, je ne voudrais dire que trois mots à une personne de cette sorte.

N'est-il pas vrai que nous ne nous maintenons que par la grâce de Dieu ? Vous n'en pouvez douter ; et si cela est, d'où vient que vous vous promettez d'être ponctuelle dans les soins importants, bien que vous soyez négligente dans les choses qui vous paraissent de moindre conséquence ? Vous qui avouez que, dans l'état de la plus grande perfection, il n'y a que Dieu qui puisse vous soutenir, comment pouvez-vous vous assurer de vous retenir, lorsque vous avez donné le premier branle à votre âme du côté du penchant ? Est-ce par votre force ou par celle de Dieu ? Si vous croyez le pouvoir par vous-même, c'est une grande vanité ; si vous l'attendez de Dieu, c'est une grande imprudence : car il ne se peut rien concevoir de plus imprudent que de reconnaître que nous dépendons de Dieu, et de lui donner sujet de nous abandonner par nos négligences.

Par où vous voyez, ma très-chère sœur, que de négliger les petites choses, ce n'est pas une faute si peu considérable que nous nous l'imaginons, et que bien qu'elle ne semble pas grande en elle-même, elle est extrêmement dangereuse dans ses conséquences. C'est pourquoi je vous dis avec l'Apôtre : *State in Domino* (*Phil.*, IV, 1) : Tenez ferme et demeurez dans Notre-Seigneur. Mortifiez-vous dans les petites choses, afin de vous accoutumer à vaincre dans les grandes tentations. Refusez tout ce qui vous viendra de la part du monde, jusqu'au moindre présent, pour ne lui pas donner la moindre prise ; et surtout vivez de telle sorte dans la religion, qu'on ne vous puisse pas reprocher, au jour du jugement, qu'en vous le commencement valait mieux que la fin : de

(1) Le reste de ce sermon paraît être une extension ou un développement des vérités déjà énoncées dans le corps du discours, et que M. Bossuet se sera proposé de traiter d'une nouvelle manière dans quelque autre occasion.

peur que votre ferveur ne passe pour une dévotion légère ou pour un amour de la nouveauté.

Nous avons vu, ma sœur en Jésus-Christ, qu'il est nécessaire de renoncer entièrement au monde, et qu'il faut persévérer dans cette aversion pour acquérir la perfection de cette vie solitaire que vous embrassez. Il semble qu'il n'y ait plus rien à ajouter à ces deux choses. Et en effet, je ne voudrais pas en dire davantage si je n'avais à parler à une épouse de Jésus-Christ : mais il faut vous porter au plus haut degré, puisque vous avez résolu de suivre le chemin de la perfection. Je vous dis donc qu'il ne suffit pas de persévérer; il faut croître, ma sœur, et courir toujours de plus en plus à Jésus-Christ.

Je pourrais vous dire, pour établir cette vérité, (1) qu'un bon courage ne se peut prescrire de bornes ; que l'amour qui craint d'aller trop loin n'est qu'un faux amour; que le chemin du ciel étant extrêmement roide, ce serait une grande témérité de prétendre y marcher d'un pas égal, qu'il faut toujours faire contention; que qui ne s'efforce pas de monter, il faut qu'il soit renversé de son propre poids ; que nous ne saurions nous acquitter des obligations que nous avons à Dieu, quand nous y emploierions une éternité avec toute l'ardeur imaginable ; et partant, que ce serait bien manquer de courage et une grande ingratitude, de nous borner lâchement à un commencement de vertu mal affermie, contre toute prudence, contre les enseignements et l'exemple du Fils de Dieu, contre les sentiments que vous doit inspirer la générosité du christianisme et l'amour d'un si bon père tel qu'est notre Dieu. Je ne doute pas que vous ne vous rendissiez à ces raisons : mais il faut vous faire voir combien est étroite l'obligation que vous avez de croître jusqu'à la mort.

Je vous dis donc, ma sœur, que si vous n'avez dessein de vous avancer toujours, il ne vous sert de rien d'entrer dans un cloître, ni de vous attacher à Dieu par les promesses solennelles que vous allez faire. Pourquoi quittez-vous les empêchements du monde? N'est-ce pas parce que vous aspirez à la perfection avec la grâce de Dieu? Or, la perfection du christianisme n'a point de bornes assurées, d'autant qu'elle se doit former sur un exemplaire dont il n'est pas possible d'imiter toutes les beautés. C'est Jésus-Christ, ma sœur, le Fils du Père éternel, celui qui porte tout le monde par sa parole, en qui habitent toutes les richesses de la divinité. Puis donc que nous ne pouvons jamais atteindre à nous conformer parfaitement à Jésus-Christ, tout ce que nous pouvons, c'est de tâcher d'en approcher de plus en plus. Et si la perfection du christianisme n'est pas dans un degré déterminé, il s'ensuit qu'elle consiste à monter toujours. Et partant, ma sœur, vous proposer d'atteindre à la perfection, et vous vouloir arrêter en quelque lieu, c'est contraindre vos propres desseins ; c'est aller contre votre vocation que de prescrire des bornes à votre amour. L'Esprit de Dieu, que vous voulez faire absolument régner sur vous, ne saurait laisser ses entreprises imparfaites ; il porte tout au plus haut degré, quand on le laisse dominer sur une âme.

Considérez comme l'ambition ne saurait trouver de bornes quand on lui laisse prendre le dessus sur la raison : et nous pourrions croire que l'Esprit de Dieu ne voudrait pas pousser à rechercher ce qu'il y a de meilleur ? Cela est bon dans les âmes où on le tient en contrainte. Mais vous, ma sœur, vous vous captivez pour donner la liberté tout entière à l'Esprit de Dieu ; laissez-le agir dans votre âme. La charité qui opère en vous vient de Dieu et ne demande autre chose que de retourner à sa source : si elle est forte en votre âme, elle ne cessera de l'entraîner par l'impétuosité de sa course, jusqu'à tant qu'elle se soit reposée dans le sein du Bien-Aimé.

(1) Que la générosité.

SERMON

POUR LA PROFESSION DE MADAME DE LA VALLIÈRE, DUCHESSE DE VAUJOUR.

(Prêché devant la reine, le 4 juin 1675.)

Spectacle admirable que Dieu nous présente dans le renouvellement des cœurs. Deux amours opposés, qui font tout dans les hommes. Attentat et chute funeste de l'âme qui a voulu, comme Dieu, être à elle-même sa félicité. De quelle manière, touchée de Dieu, elle commence à revenir sur ses pas, et abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimait, pour ne se réserver plus que Dieu seul. Cette vie pénitente et détachée, montrée très-possible par l'exemple de Madame de la Vallière. Réponse que Dieu fait aux raisons que les mondains allèguent pour se dispenser de l'embrasser.

Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.

Et celui qui était assis sur le trône a dit : Je renouvelle toutes choses (Apoc., XXI, 5).

Ce sera sans doute un grand spectacle, quand celui qui est assis sur le trône, d'où relève tout l'univers, et à qui il ne coûte pas plus à faire qu'à dire, parce qu'il fait tout ce qui lui plaît par sa seule parole, prononcera du haut de son trône, à la fin des siècles, qu'il va renouveler toutes choses ; et qu'en même temps on verra toute la nature changée faire paraître un monde nouveau pour les élus. Mais quand, pour nous préparer à ces nouveautés surprenantes du siècle futur, il agit secrètement dans les cœurs par son Saint-Esprit, qu'il les change, qu'il les renouvelle, et que, les remuant jusqu'au fond, il leur inspire des désirs jusqu'alors inconnus; ce changement n'est ni moins nouveau ni moins admirable. Et certainement, chrétiens, il n'y a rien de plus merveilleux que ces changements. Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous ? quel état et quel état? Je n'ai pas besoin de parler : les choses parlent assez d'elles-mêmes.

Madame, voici un objet digne de la pré-

sence et des yeux d'une si pieuse reine. Votre Majesté ne vient pas ici pour apporter les pompes mondaines dans la solitude : son humilité la sollicite à venir prendre part aux abaissements de la vie religieuse; et il est juste que, faisant par votre état une partie si considérable des grandeurs du monde, vous assistiez quelquefois aux cérémonies où on apprend à les mépriser. Admirez donc avec nous ces grands changements de la main de Dieu. Il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme, tout est changé au dehors : ce qui se fait au dedans est encore plus nouveau; et moi, pour célébrer ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années, je fais entendre une voix que les chaires ne connaissent plus.

Afin donc que tout soit nouveau dans cette pieuse cérémonie, ô Dieu, donnez-moi encore ce style nouveau du Saint-Esprit, qui commence à faire sentir sa force toute-puissante (1) dans la bouche des apôtres. Que je prêche comme un saint Pierre la gloire de Jésus-Christ crucifié : que je fasse voir au monde ingrat avec quelle impiété il le crucifie encore tous les jours. Que je crucifie le monde à son tour; que j'en efface tous les traits et toute la gloire; que je l'ensevelisse, que je l'enterre avec Jésus-Christ; enfin que je fasse voir que tout est mort, et qu'il n'y a que Jésus-Christ qui vit.

Mes sœurs, demandez pour moi cette grâce : ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs; et Dieu donne, par ses ministres, des enseignements convenables aux saintes dispositions de ceux qui écoutent. Faites donc, par vos prières, le discours qui doit vous instruire, et obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

Nous ne devons pas être curieux de connaître distinctement ces nouveautés merveilleuses du siècle futur : comme Dieu les fera sans nous, nous devons nous en reposer sur sa puissance et sur sa sagesse. Mais il n'en est pas de même des nouveautés saintes qu'il opère au fond de nos cœurs. Il est écrit : *Je vous donnerai un cœur nouveau* (*Ezech.*, XXXVI, 26); et il est écrit : *Faites-vous un cœur nouveau* (*Ibid.*, XVIII, 31) : de sorte que ce cœur nouveau qui nous est donné, c'est nous aussi qui le devons faire; et comme nous devons y concourir par le mouvement de nos volontés, il faut que ce mouvement soit prévenu par la connaissance.

Considérons donc, chrétiens, quelle est cette nouveauté des cœurs, et quel est l'état ancien d'où le Saint-Esprit nous tire. Qu'y a-t-il de plus ancien que de s'aimer soi-même, et qu'y a-t-il de plus nouveau que d'être soi-même son persécuteur? Mais celui qui se persécute lui-même doit avoir vu quelque chose qu'il aime plus que lui-même : de sorte qu'il y a deux amours qui font ici toutes choses. Saint Augustin les définit par ces paroles : *Amor sui usque ad contemptum Dei; amor Dei usque ad contemptum sui* (*De Civ. Dei, lib.* XIV, *cap.* 28, *tom.* VII, *pag.* 378) : l'un est l'amour de soi-même poussé jusqu'au mépris de Dieu; c'est ce qui fait la vie ancienne et la vie du monde; l'autre est l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même; c'est ce qui fait la vie nouvelle du christianisme; et ce qui, étant porté à sa perfection, fait la vie religieuse. Ces deux amours opposés feront tout le sujet de ce discours.

Mais prenez bien garde, Messieurs, qu'il faut ici observer plus que jamais le précepte que nous donne l'Ecclésiastique. *Le Sage qui entend*, dit-il, *une parole sensée, la loue, et se l'applique à lui-même* (*Eccli.*, XXI, 18) : il ne regarde pas à droite et à gauche, à qui elle peut convenir; il se l'applique à lui-même, et il en fait son profit. Ma sœur, parmi les choses que j'ai à dire, vous saurez bien démêler ce qui vous est propre. Faites-en de même, chrétiens; suivez avec moi l'amour de soi-même dans tous ses excès, et voyez jusqu'à quel point il vous a gagnés par ses douceurs dangereuses. Considérez ensuite une âme qui, après s'être ainsi égarée, commence à revenir sur ses pas; qui abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimait, et qui, laissant enfin tout au-dessous d'elle, ne se réserve plus que Dieu seul. Suivez-la dans tous les pas qu'elle fait pour retourner à lui, et voyez si vous avez fait quelque progrès dans cette voie; voilà ce que vous aurez à considérer. Entrons d'abord au fond de notre matière : je ne veux pas vous tenir longtemps en suspens.

PREMIER POINT.

L'homme, que vous voyez si attaché à lui-même par son amour-propre, n'a pas été créé avec ce défaut. Dans son origine, Dieu l'avait fait à son image; et ce nom d'image lui doit faire entendre qu'il n'était point pour lui-même; une image est toute faite pour son original. Si un portrait pouvait tout d'un coup devenir animé, comme il ne se verrait aucun trait qui ne se rapportât à celui qu'il représente, il ne vivrait que pour lui seul et ne respirerait que sa gloire. Et toutefois ces portraits que nous animons se trouveraient obligés à partager leur amour entre les originaux qu'ils représentent, et le peintre qui les a faits. Mais nous ne sommes point dans cette peine : nous sommes les images de notre Auteur; et celui qui nous a faits, nous a faits aussi à sa ressemblance : ainsi en toute manière nous nous devons à lui seul, et c'est à lui seul que notre âme doit être attachée.

En effet, quoique cette âme soit défigurée, quoique cette image de Dieu soit comme effacée par le péché, si nous en cherchons bien tous les anciens traits, nous reconnaîtrons, nonobstant sa corruption, qu'elle ressemble encore à Dieu, et que c'est pour Dieu qu'elle est faite. O âme! vous connaissez et vous aimez; c'est là ce que vous avez de plus essentiel, et c'est par là que vous ressemblez à votre Auteur, qui n'est que connaissance et qu'amour. Mais la connaissance est donnée pour entendre ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour est donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'est-ce qu'il y a

(1) C'était la troisième fête de la Pentecôte.

de plus vrai que celui qui est la vérité même? et qu'y a-t-il de meilleur que celui qui est la bonté même? L'âme est donc faite pour Dieu: c'est à lui qu'elle devait se tenir attachée et comme suspendue par sa connaissance et par son amour; c'est ainsi qu'elle est l'image de Dieu. Il se connaît lui-même, il s'aime lui-même, et c'est là sa vie : et l'âme raisonnable devait vivre aussi en le connaissant et en l'aimant. Ainsi par sa naturelle constitution elle était unie à son Auteur, et devait faire sa félicité de celle d'un Etre si parfait et si bienfaisant; en cela consistait sa droiture et sa force. Enfin c'est par là qu'elle était riche, parce qu'encore qu'elle n'eût rien de son propre fonds, elle possédait un bien infini par la libéralité de son Auteur; c'est-à-dire, qu'elle le possédait lui-même, et le possédait d'une manière si assurée, qu'elle n'avait qu'à l'aimer persévéramment pour le posséder toujours; puisque aimer un si grand bien, c'est ce qui en assure la possession, ou plutôt c'est ce qui la fait.

Mais elle n'est pas demeurée longtemps en cet état. Cette âme, qui était heureuse parce que Dieu l'avait faite à son image, a voulu non lui ressembler, mais être absolument comme lui. Heureuse qu'elle était de connaître et d'aimer celui qui se connaît et s'aime éternellement, elle a voulu, comme lui, faire elle-même sa félicité. Hélas! qu'elle s'est trompée, et que sa chute a été funeste! Elle est tombée de Dieu sur elle-même. Que fera Dieu pour la punir de sa défection? Il lui donnera ce qu'elle demande : se cherchant elle-même, elle se trouvera elle-même. Mais en se trouvant ainsi elle-même, étrange confusion! elle se perdra bientôt elle-même. Car voilà que déjà elle commence à se méconnaître; transportée de son orgueil, elle dit : *Je suis un Dieu, et je me suis faite moi-même* (*Ezech.*, XXVIII, 2). C'est ainsi que le prophète fait parler les âmes hautaines qui mettent leur félicité dans leur propre grandeur et dans leur propre excellence.

En effet, il est véritable que, pour pouvoir dire : Je veux être content de moi-même et me suffire à moi-même, il faut aussi pouvoir dire : Je me suis fait moi-même, ou plutôt, je suis de moi-même. Ainsi, l'âme raisonnable veut être semblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir à aucune créature, c'est-à-dire, par l'indépendance et par la plénitude de l'être. Sortie de son état pour avoir voulu être heureuse indépendamment de Dieu, elle ne peut ni conserver son ancienne et naturelle félicité, ni arriver à celle qu'elle poursuit vainement. Mais comme ici son orgueil la trompe, il faut lui faire sentir par quelque autre endroit sa pauvreté et sa misère. Il ne faut pour cela que la laisser quelque temps à elle-même; cette âme, qui s'est tant aimée et tant cherchée, ne se peut plus supporter. Aussitôt qu'elle est seule avec elle-même, sa solitude lui fait horreur; elle trouve en elle-même un vide infini que Dieu seul pouvait remplir : si bien qu'étant séparée de Dieu, que son fonds réclame sans cesse, tourmentée par son indigence, l'ennui la dévore, le chagrin la tue; il faut qu'elle cherche des amusements au dehors, et jamais elle n'aura de repos si elle ne trouve de quoi s'étourdir. Tant il est vrai que Dieu la punit par son propre déréglement, et que pour s'être cherchée elle-même, elle devient elle-même son supplice. Mais elle ne peut pas demeurer en cet état, tout triste qu'il est; il faut qu'elle tombe encore plus bas, et voici comment.

Représentez-vous un homme qui est né dans les richesses et qui les a dissipées par ses profusions; il ne peut souffrir sa pauvreté. Ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison abandonnée, où on ne voit plus cette foule de domestiques, lui fait peur : pour se cacher à lui-même sa misère, il emprunte de tous côtés; il remplit par ce moyen, en quelque façon, le vide de sa maison, et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux, qui ne songe pas que tout ce qui l'éblouit menace sa liberté et son repos. Ainsi l'âme raisonnable, née riche par les biens que lui avait donnés son Auteur, et appauvrie volontairement pour s'être cherchée elle-même; réduite à ce fonds étroit et stérile, tâche de tromper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines en empruntant de tous côtés de quoi se remplir.

Elle commence par son corps et par ses sens, parce qu'elle ne trouve rien qui lui soit plus proche. Ce corps, qui lui est uni si étroitement, mais qui toutefois est d'une nature si inférieure à la sienne, devient le plus cher objet de ses complaisances. Elle tourne tous ses soins de ce côté-là; le moindre rayon de beauté qu'elle y aperçoit suffit pour l'arrêter : elle se mire, pour ainsi parler, et se considère elle-même dans ce corps : elle croit voir, dans la douceur de ces regards et de ce visage, la douceur d'une humeur paisible; dans la délicatesse des traits, la délicatesse de l'esprit; dans ce port et cette mine relevée, la grandeur et la noblesse du courage. Faible et trompeuse image sans doute, mais enfin la vanité s'en repaît. A quoi es-tu réduite, âme raisonnable? Toi qui étais née pour l'éternité et pour un objet immortel, tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte; en un mot, d'un corps qui par sa mortalité est devenu un empêchement et un fardeau à l'esprit!

Elle n'est pas plus heureuse en jouissant des plaisirs que ses sens lui offrent : au contraire, elle s'appauvrit dans cette recherche, puisqu'en poursuivant le plaisir elle perd d'abord la raison. Le plaisir est un sentiment qui nous transporte, qui nous enivre, qui nous saisit indépendamment de la raison, et nous entraîne malgré ses lois. La raison en effet n'est jamais si faible que lorsque le plaisir domine; et ce qui marque une opposition éternelle entre la raison et le plaisir, c'est que, pendant que la raison demande une chose, le plaisir en exige une autre : ainsi l'âme, devenue captive du plaisir, est devenue en même temps ennemie de la raison. Voilà où elle est tombée quand elle a voulu

emprunter des sens de quoi réparer ses pertes : mais ce n'est pas là encore la fin de ses maux. Ces sens de qui elle emprunte empruntent eux-mêmes de tous côtés ; ils tirent tout de leurs objets, et engagent par conséquent à tous ces objets extérieurs l'âme qui, livrée aux sens, ne peut plus rien avoir que par eux.

Je ne veux point ici vous parler de tous les sens pour vous faire avouer leur indigence: considérez seulement la vue, à combien d'objets extérieurs elle nous attache. Tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paraît grand et magnifique, devient l'objet de nos désirs et de notre curiosité. Le Saint-Esprit nous en avait bien avertis lorsqu'il avait dit cette parole : *Ne suivez pas vos pensées et vos yeux , vous souillant et vous corrompant ;* disons le mot du Saint Esprit : *Vous prostituant vous-mêmes à tous les objets qui se présentent* (*Num.*, XV, 39). Nous faisons tout le contraire de ce que Dieu commande, nous nous engageons de toutes parts ; nous qui n'avions besoin que de Dieu, nous commençons à avoir besoin de tout. Cet homme croit s'agrandir avec son équipage qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse , avec son domaine qu'il étend. Cette femme ambitieuse et vaine croit valoir beaucoup quand elle s'est chargée d'or, de pierreries et de mille autres vains ornements. Pour la parer, toute la nature s'épuise, tous les arts suent, toute l'industrie se consume. Ainsi nous amassons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare : notre vanité se repaît de cette fausse abondance; et par là nous tombons insensiblement dans les piéges de l'avarice : triste et sombre passion, autant qu'elle est cruelle et insatiable.

C'est elle , dit saint Augustin, qui trouvant l'âme pauvre et vide au dedans , la pousse au dehors, la partage en mille soucis, et la consume par des efforts aussi vains que laborieux. Elle se tourmente comme dans un songe ; on veut parler : la voix ne suit pas ; on veut faire de grands mouvements : on sent ses membres engourdis. Ainsi l'âme veut se remplir ; elle ne peut : son argent, qu'elle appelle son bien, est dehors, et c'est le dedans qui est vide et pauvre. Elle se tourmente de voir son bien si détaché d'elle-même, si exposé au hasard, si soumis au pouvoir d'autrui. Cependant elle voit croître ses mauvais désirs avec ses richesses. L'avarice, dit saint Paul , est la racine de tous les maux : *Radix omnium malorum est cupiditas* (I *Tim.*, VI, 10). En effet, les richesses sont un moyen d'avoir presque sûrement tout ce qu'on désire. Par les richesses, l'ambitieux se peut assouvir d'honneurs ; le voluptueux, de plaisirs ; chacun enfin de ce qu'il demande. Tous les mauvais désirs naissent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent le moyen de les satisfaire. Il ne faut donc pas s'étonner si la passion des richesses est si violente, puisqu'elle ramasse en elle toutes les autres. Que l'âme est asservie ! de quel joug elle est chargée ! et pour s'être cherchée elle-même, combien est-elle devenue pauvre et captive !

Mais peut-être que les passions plus nobles et plus généreuses seront plus capables de la remplir? Voyons ce que la gloire lui pourra produire. Il n'y a rien de plus éclatant, ni qui fasse tant de bruit parmi les hommes, et tout ensemble il n'y a rien de plus misérable ni de plus pauvre. Pour nous en convaincre, considérons-la dans ce qu'elle a de plus magnifique et de plus grand. Il n'y a point de plus grande gloire que celle des conquérants ; choisissons le plus renommé d'entre eux. Quand on veut parler d'un grand conquérant , chacun pense à Alexandre : ce sera donc, si vous voulez, Alexandre qui nous fera voir la pauvreté des rois conquérants. Qu'est-ce qu'il a souhaité, ce grand Alexandre, [et qu'a-t-il cherché] par tant de travaux et tant de peines qu'il a souffertes lui-même, et qu'il a fait souffrir aux autres ? Il a souhaité de faire du bruit dans le monde durant sa vie et après sa mort. Il a tout ce qu'il a demandé ; personne n'en a tant fait : dans l'Egypte, dans la Perse, dans les Indes, dans toute la terre, en Orient et en Occident, depuis plus de deux mille ans, on ne parle que d'Alexandre. Il vit dans la bouche de tous les hommes, sans que sa gloire soit effacée ou diminuée depuis tant de siècles : les éloges ne lui manquent pas; mais c'est lui qui manque aux éloges. Il a eu ce qu'il demandait ; en a-t-il été plus heureux , tourmenté par son ambition durant sa vie, et tourmenté maintenant dans les enfers, où il porte la peine éternelle d'avoir voulu se faire adorer comme un Dieu, soit par orgueil, soit par politique? Il en est de même de tous ses semblables. Ceux qui désirent la gloire, la gloire souvent leur est donnée. *Ils ont reçu leur récompense*, dit le Fils de Dieu (*Matth.*, VI, 2); ils ont été payés selon leurs mérites. Ces grands hommes, dit saint Augustin, tant célébrés parmi les Gentils, et j'ajoute trop estimés parmi les chrétiens, ont eu ce qu'ils demandaient ; ils ont acquis cette gloire qu'ils désiraient avec tant d'ardeur ; et, vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs : *Quærebant non apud Deum , sed apud homines gloriam...; ad quam pervenientes perceperunt mercedem suam , vani vanam* (*In Ps.* CXVIII, *Serm.* XII, *n.* 2, *t.* IV, *pag.* 1306).

Vous voyez, Messieurs, l'âme raisonnable déchue de sa première dignité, parce qu'elle quitte Dieu, et que Dieu la quitte ; menée de captivité en captivité , captive d'elle-même, captive de son corps, captive des sens et des plaisirs, captive de toutes les choses qui l'environnent. Saint Paul dit tout en un mot, quand il parle ainsi : L'homme , dit-il, est vendu sous le péché : *Venumdatus sub peccato* (*Rom.*, VII, 14); livré au péché, captif sous ses lois, accablé de ce joug honteux comme un esclave vendu. A quel prix le péché l'a-t-il acheté? Il l'a acheté par tous les faux biens qu'il lui a donnés. Entraîné par tous ces faux biens, et asservi par toutes les choses qu'il croit posséder, il ne peut plus respirer, ni regarder le ciel d'où il est venu. Ainsi il a perdu Dieu, et toutefois, le mal-

heureux, il ne peut s'en passer; car il y a au fond de notre âme un secret désir qui le redemande sans cesse.

L'idée de celui qui nous a créés est empreinte profondément au dedans de nous. Mais, ô malheur incroyable, et lamentable aveuglement! rien n'est gravé plus avant dans le cœur de l'homme, et rien ne lui sert moins dans sa conduite. Les sentiments de religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme, et la dernière que l'homme consulte: rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes, rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. En voulez-vous voir une preuve? A présent que je suis assis dans la chaire de Jésus-Christ et des apôtres, que vous m'écoutez avec attention, si j'allais (ah! plutôt la mort); si j'allais vous enseigner quelque erreur, je verrais tout mon auditoire se révolter contre moi. Je vous prêche les vérités les plus importantes de la religion; que feront-elles? O Dieu! qu'est-ce donc que l'homme? est-ce un prodige? est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles? ou bien est-ce une énigme inexplicable?

Non, Messieurs, nous avons expliqué l'énigme. Ce qu'il y a de si grand dans l'homme est un reste de sa première institution: ce qu'il y a de si bas et qui paraît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble à un édifice ruiné qui, dans ses masures renversées, conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Fondé dans son origine sur la connaissance de Dieu et sur son amour par sa volonté dépravée, il est tombé en ruine; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessin, et la marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste encore en l'homme si forte, qu'il ne peut la perdre; et tout ensemble si faible, qu'il ne peut la suivre: si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa faute, et lui faire sentir sa perte. Ainsi, il est vrai qu'il a perdu Dieu, mais nous avons dit, et il est vrai, qu'il ne pouvait éviter après cela de se perdre aussi lui-même.

L'âme qui s'est éloignée de la source de son être, ne connaît plus ce qu'elle est. Elle s'est embarrassée, dit saint Augustin, dans toutes les choses qu'elle aime, et de là vient qu'en les perdant elle se croit aussitôt perdue elle-même (*De Trin.*, *lib.* X, *c.* 5, *t.* VIII, *pag.* 893). Ma maison est brûlée, on se tourmente et on dit: Je suis perdu, ma réputation est blessée, ma fortune est ruinée, je suis perdu. Mais surtout quand le corps est attaqué, c'est là qu'on s'écrie plus que jamais: Je suis perdu. L'homme se croit attaqué au fond de son être sans vouloir jamais considérer que ce qui dit, je suis perdu, n'est pas le corps, car le corps de lui-même est sans sentiment; et l'âme, qui dit qu'elle est perdue, ne sent pas qu'elle est autre chose que celui dont elle connaît la perte future; c'est pourquoi elle se croit perdue en le perdant. Ah! si elle n'avait pas oublié Dieu, si elle avait toujours songé qu'elle est son image, elle se serait tenue à lui comme au seul appui de son être, et attachée à un principe si haut, elle n'aurait pas cru périr en voyant tomber ce qui est si fort au-dessous d'elle. Mais, comme dit saint Augustin, s'étant engagée tout entière dans son corps et dans les choses sensibles; roulée et enveloppée parmi les objets qu'elle aime, et dont elle traîne continuellement l'idée avec elle, elle ne s'en peut plus démêler, elle ne sait plus ce qu'elle est (*Ibid.*, *cap.* 8, *p.* 895). Elle dit: Je suis une vapeur, je suis un souffle, je suis un air délié ou un feu subtil; sans doute une vapeur qui aime Dieu, un feu qui connaît Dieu, un air fait à son image. O âme, voilà le comble de tes maux: en te cherchant, tu t'es perdue; et toi-même tu te méconnais. En ce triste et malheureux état, écoutons la parole de Dieu par la bouche de son prophète: *Convertimini, sicut in profundum recesseratis, filii Israel* (*Isa.*, XXXI, *c.* 6). O âme, reviens à Dieu autant du fond, que tu t'en étais si profondément retirée.

SECOND POINT.

Et en effet, chrétiens, dans cet oubli profond et de Dieu et d'elle-même où elle est plongée, ce grand Dieu sait bien la trouver. Il fait entendre sa voix, quand il lui plaît, au milieu du bruit du monde, dans son plus grand éclat et au milieu de toutes ses pompes; il en découvre le fond, c'est-à-dire, la vanité et le néant. L'âme honteuse de sa servitude vient à considérer pourquoi elle est née; et recherchant en elle-même les restes de l'image de Dieu, elle songe à la rétablir en se réunissant à son auteur. Touchée de ce sentiment, elle commence à rejeter les choses extérieures. O richesses! dit-elle, vous n'avez qu'un nom trompeur; vous venez pour me remplir, mais j'ai un vide infini où vous n'entrez pas. Mes secrets désirs, qui demandent Dieu, ne peuvent pas être satisfaits par tous vos trésors; il faut que je m'enrichisse par quelque chose de plus grand et de plus intime. Voilà les richesses méprisées.

L'âme, considérant ensuite le corps auquel elle est unie, le voit revêtu de mille ornements étrangers: elle en a honte, parce qu'elle voit que ces ornements sont un piége pour les autres et pour elle-même. Alors elle est en état d'écouter les paroles que le Saint-Esprit adresse aux dames mondaines, par la bouche du prophète Isaïe: *J'ai vu les filles de Sion la tête levée, marchant d'un pas affecté, avec des contenances étudiées, et faisant signe des yeux à droite et à gauche; pour cela, dit le Seigneur, je ferai tomber tous leurs cheveux* (*Isa.*, III, 16, 17). Quelle sorte de vengeance! Quoi, fallait-il foudroyer et le prendre d'un ton si haut pour abattre des cheveux? Ce grand Dieu, qui se vante de déraciner par son souffle les cèdres du Liban, tonne pour abattre les feuilles des arbres. Est-ce là le digne effet d'une main toute-puissante? Qu'il est honteux à l'homme d'être

si fort attaché à des choses vaines, que les lui ôter soit un supplice! C'est pour cela que le Prophète passe encore plus avant. Après avoir dit : *Je ferai tomber leurs cheveux*, *Je détruirai*, poursuit-il, *et les colliers*, *et les bracelets*, *et les anneaux*, *et les boîtes à parfums*, *et les vestes*, *et les manteaux*, *et les rubans*, *et les broderies*, *et ces toiles si déliées* (*Ibid.*); vaines couvertures qui ne cachent rien, et le reste. Car le Saint-Esprit a voulu descendre dans un dénombrement exact de tous les ornements de la vanité; s'attachant, pour ainsi parler, à suivre par sa vengeance toutes les diverses parures qu'une vaine curiosité a inventées. A ces menaces du Saint-Esprit, l'âme qui s'est sentie longtemps attachée à ces ornements, commence à rentrer en elle-même. Quoi, Seigneur, dit-elle, vous voulez détruire toute cette vaine parure! Pour prévenir votre colère, je commencerai moi-même à m'en dépouiller. Entrons dans un état où il n'y ait plus d'ornement que celui de la vertu.

Ici cette âme dégoûtée du monde, s'avisant que ces ornements marquent dans les hommes quelque dignité, et venant à considérer les honneurs que le monde vante, elle en connaît aussitôt le fond. Elle voit l'orgueil qu'ils inspirent, et découvre dans cet orgueil, et les disputes, et les jalousies, et tous les maux qu'il entraîne; elle voit en même temps que si ces honneurs ont quelque chose de solide, c'est qu'ils obligent de donner au monde un grand exemple. Mais on peut en les quittant donner un exemple plus utile; et il est beau, quand on les a, d'en faire un si bel usage. Loin donc, honneurs de la terre ! tout votre éclat couvre mal nos faiblesses et nos défauts; il ne les cache qu'à nous seuls, et les fait connaître à tous les autres. Ah! *J'aime mieux avoir la dernière place dans la maison de mon Dieu*, *que de tenir les plus hauts rangs dans la demeure des pécheurs* (*Ps.* LXXXIII, 11).

L'âme se dépouille, comme vous voyez, des choses extérieures; elle revient de son égarement et commence à être plus proche d'elle-même. Mais osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé? N'aura-t-on point de pitié de cette complexion délicate? Au contraire, c'est à lui principalement que l'âme s'en prend, comme à son plus dangereux séducteur. J'ai, dit-elle, trouvé une victime : depuis que ce corps est devenu mortel, il semblait n'être devenu pour moi qu'un embarras et un attrait qui me porte au mal; mais la pénitence me fait voir que je le puis mettre à un meilleur usage. Grâce à la miséricorde divine, j'ai en lui de quoi réparer mes fautes passées. Cette pensée la sollicite à ne plus rien donner à ses sens : elle leur ôte tous leurs plaisirs; elle embrasse toutes les mortifications; elle donne au corps une nourriture peu agréable; et afin que la nature s'en contente, elle attend que la nécessité la rende supportable. Ce corps si tendre couche sur la dure; la psalmodie de la nuit et le travail de la journée y attirent le sommeil; sommeil léger qui n'appesantit pas l'esprit et n'interrompt presque point ses actions. Ainsi, toutes les fonctions, même de la nature, commencent dorénavant à devenir des opérations de la grâce. On déclare une guerre immortelle et irréconciliable à tous les plaisirs; il n'y en a aucun de si innocent qui ne devienne suspect; la raison que Dieu a donnée à l'âme pour la conduire, s'écrie en les voyant approcher : C'est ce serpent qui nous a séduits : *Serpens decepit me* (*Genes.*, III, 13). Les premiers plaisirs qui nous ont trompés sont entrés dans notre cœur avec une mine innocente, comme un ennemi qui se déguise pour entrer dans une place qu'il veut révolter contre les puissances légitimes. Ces désirs qui nous semblaient innocents ont remué peu à peu les passions les plus violentes, qui nous ont mis dans les fers que nous avons tant de peine à rompre.

L'âme, délivrée par ces réflexions de la captivité des sens, et détachée de son corps par la mortification, est enfin revenue à elle-même. Elle est revenue de bien loin et semble avoir fait un grand progrès; mais enfin, s'étant trouvée elle-même, elle a trouvé la source de tous ses maux. C'est donc à elle-même qu'elle en veut encore : déçue par sa liberté dont elle a fait un mauvais usage, elle songe à la contraindre de toutes parts; des grilles affreuses, une retraite profonde, une clôture impénétrable, une obéissance entière, toutes les actions réglées, tous les pas comptés, cent yeux qui vous observent; encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer. Elle se met de tous côtés sous le joug; elle se souvient des tristes jalousies du monde, et s'abandonne sans réserve aux douces jalousies d'un Dieu bienfaisant, qui ne veut avoir les cœurs que pour les remplir des douceurs célestes. De peur de retomber sur ces objets extérieurs, et que sa liberté ne s'égare encore une fois en les cherchant, elle se met des bornes de tous côtés; mais de peur de s'arrêter en elle-même, elle abandonne sa volonté propre. Ainsi resserrée de toutes parts, elle ne peut plus respirer que du côté du ciel; elle se donne donc en proie à l'amour divin; elle rappelle sa connaissance et son amour à leur usage primitif. C'est alors que nous pouvons dire avec David : *O Dieu! votre serviteur a trouvé son cœur pour vous faire cette prière* (II *Reg.*, VII, 27). L'âme, si longtemps égarée dans les choses extérieures, s'est enfin trouvée elle-même; mais c'est pour s'élever au-dessus d'elle, et se donner tout à fait à Dieu.

Il n'y a rien de plus nouveau que cet état où l'âme pleine de Dieu s'oublie elle-même. De cette union avec Dieu on voit naître bientôt en elle toutes les vertus. Là est la véritable prudence, car on apprend à tendre à sa fin; c'est-à-dire à Dieu, par la seule voie qui y mène, c'est-à-dire par l'amour. Là est la force et le courage, car il n'y a rien qu'on ne souffre pour l'amour de Dieu. Là se trouve la tempérance parfaite, car on ne peut plus goûter les plaisirs des sens qui dé-

robent à Dieu les cœurs et l'attention des esprits; là, on commence à faire justice à Dieu, au prochain et à soi-même : à Dieu, parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit, en l'aimant plus que soi-même; au prochain, parce qu'on commence à l'aimer véritablement, non pour soi-même, mais comme soi-même, après qu'on a fait l'effort de renoncer à soi-même; enfin, on se fait justice à soi-même, parce qu'on se donne de tout son cœur à qui on appartient naturellement. Mais en se donnant de la sorte, on acquiert le plus grand de tous les biens, et on a ce merveilleux avantage d'être heureux par le même objet qui fait la félicité de Dieu.

L'amour de Dieu fait donc naître toutes les vertus; et pour les faire subsister éternellement, il leur donne pour fondement l'humilité. Demandez à ceux qui ont dans le cœur quelque passion violente, s'ils conservent quelque orgueil ou quelque fierté en présence de ce qu'ils aiment : on ne se soumet que trop, on n'est que trop humble. L'âme possédée de l'amour de Dieu, transportée par cet amour hors d'elle-même, n'a garde de songer à elle, ni par conséquent de s'enorgueillir; car elle voit un objet au prix duquel elle se compte pour rien, et en est tellement éprise qu'elle le préfère à elle-même, non-seulement par raison, mais par amour.

Mais voici de quoi l'humilier plus profondément encore : attachée à ce divin objet, elle voit toujours au-dessous d'elle deux gouffres profonds, le néant d'où elle est tirée, et un autre néant plus affreux encore : c'est le péché où elle peut retomber sans cesse, pour peu qu'elle s'éloigne de Dieu et qu'elle l'oblige de la quitter. Elle considère que si elle est juste, c'est Dieu qui la fait telle continuellement. Saint Augustin ne veut pas qu'on dise que Dieu nous a faits justes; mais il dit qu'il nous fait justes à chaque moment (*De Gen. ad litt.*, *lib.* VIII, *cap.* 12, *t.* III, *part.* I, *pag.* 234). Ce n'est pas, dit-il, comme un médecin qui, ayant guéri son malade, le laisse dans une santé qui n'a plus besoin de son secours; c'est comme l'air qui n'a pas été fait lumineux pour le demeurer ensuite par lui-même, mais qui est fait tel continuellement par le soleil. Ainsi, l'âme attachée à Dieu sent continuellement sa dépendance, et sent que la justice qui lui est donnée ne subsiste pas toute seule, mais que Dieu la crée en elle à chaque instant, de sorte qu'elle se tient toujours attentive de ce côté-là; elle demeure toujours sous la main de Dieu, toujours attachée au gouvernement et comme au rayon de sa grâce. En cet état elle se connaît, et ne craint plus de périr de la manière dont elle le craignait auparavant : elle sent qu'elle est faite pour un objet éternel, et ne connaît plus de mort que le péché.

Il faudrait ici vous découvrir la dernière perfection de l'âmour de Dieu, il faudrait vous montrer cette âme détachée encore des chastes douceurs qui l'ont attirée à Dieu, et possédée seulement de ce qu'elle découvre en Dieu même, c'est-à-dire, de ses perfections infinies. Là se verrait l'union de l'âme avec un Jésus délaissé; là s'entendrait la dernière consommation de l'amour divin dans un endroit de l'âme si profond et si retiré que les sens n'en soupçonnent rien, tant il est éloigné de leur région : mais pour expliquer cette matière, il faudrait tenir un langage que le monde n'entendrait pas.

Finissons donc ce discours, et permettez qu'en le finissant je vous demande, Messieurs, si les saintes vérités que j'ai annoncées ont excité en vos cœurs quelque étincelle de l'amour divin. La vie chrétienne que je vous propose si pénitente, si mortifiée, si détachée des sens et de nous-mêmes, vous paraît peut-être impossible. Peut-on vivre, direz-vous, de cette sorte? Peut-on renoncer à ce qui plaît? On vous dira de là-haut (1) qu'on peut quelque chose de plus difficile; puisqu'on peut embrasser tout ce qui choque. Mais pour le faire, direz-vous, il faut aimer Dieu; et je ne sais si on peut le connaître assez pour l'aimer autant qu'il faudrait. On vous dira de là-haut qu'on en connaît assez pour l'aimer sans bornes. Mais peut-on mener dans le monde une telle vie? Oui, sans doute, puisque le monde même vous désabuse du monde : ses appas ont assez d'illusions, ses faveurs assez d'inconstance, ses rebuts assez d'amertume : il y a assez d'injustice et de perfidie dans le procédé des hommes, assez d'inégalités et de bizarreries dans leurs humeurs incommodes et contrariantes; c'en est assez sans doute pour nous dégoûter.

Hé, dites-vous, je ne suis que trop dégoûté : tout me dégoûte en effet, mais rien ne me touche; le monde me déplaît, mais Dieu ne me plaît pas pour cela. Je connais cet état étrange, malheureux et insupportable, mais trop ordinaire dans la vie. Pour en sortir, âmes chrétiennes, sachez que qui cherche Dieu de bonne foi, ne manque jamais de le trouver; sa parole y est expresse : *Celui qui frappe, on lui ouvre; celui qui demande, on lui donne; celui qui cherche, il trouve infailliblement* (*Matth.*, III, 8). Si donc vous ne trouvez pas, sans doute vous ne cherchez pas. Remuez jusqu'au fond de votre cœur; les plaies du cœur ont cela, qu'elles peuvent être sondées jusqu'au fond, pourvu qu'on ait le courage de les pénétrer. Vous trouverez dans ce fond un secret orgueil qui vous fait dédaigner tout ce qu'on vous dit, et tous les sages conseils : vous trouverez un esprit de raillerie inconsidérée, qui naît parmi l'enjouement des conversations. Quiconque en est possédé croit que toute la vie n'est qu'un jeu : on ne veut que se divertir; et la face de la raison, si je puis parler de la sorte, paraît trop sérieuse et trop chagrine.

Mais à quoi est-ce que je m'étudie? A chercher des causes secrètes du dégoût que vous donne la piété? Il y en a de plus grossières et de plus palpables : on sait quelles sont les pensées qui arrêtent le monde ordinairement. On n'aime point la piété véritable; parce

(1) Madame de la Vallière était à la grille d'en haut avec la reine.

que, contente des biens éternels, elle ne donne point d'établissement sur la terre, elle ne fait point la fortune de ceux qui la suivent. C'est l'objection ordinaire que font à Dieu les hommes du monde : mais il y a répondu d'une manière digne de lui, par la bouche du prophète Malachie. *Vos paroles se sont élevées contre moi, dit le Seigneur, et vous avez répondu : Quelles paroles avons-nous proférées contre vous? Vous avez dit : Celui qui sert Dieu se tourmente en vain. Quel bien nous est-il revenu d'avoir gardé ses commandements, et d'avoir marché tristement devant sa face? Les hommes superbes et entreprenants sont heureux; car ils se sont établis en vivant dans l'impiété; et ils ont tenté Dieu en songeant à se faire heureux malgré ses lois, et ils ont fait leurs affaires* (*Mal.*, III, 13 *et suiv.*).

Voilà l'objection des impies, proposée dans toute sa force par le Saint-Esprit. *A ces mots*, poursuit le prophète, *les gens de bien étonnés se sont parlé secrètement les uns aux autres.* Personne sur la terre n'ose entreprendre, ce semble, de répondre aux impies qui attaquent Dieu avec une audace si insensée; mais Dieu répondra lui-même. *Le Seigneur a prêté l'oreille à ces choses*, dit le prophète, *et il les a ouïes : il a fait un livre où il écrit les noms de ceux qui le servent; et, en ce jour où j'agis*, *dit le Seigneur des armées*, c'est-à-dire, *en ce dernier jour où j'achève tous mes ouvrages, où je déploie ma miséricorde et ma justice, en ce jour*, dit-il, *les gens de bien seront ma possession particulière; je les traiterai comme un bon père traite un fils obéissant. Alors vous vous retournerez, ô impies! vous verrez de loin leur félicité, dont vous serez exclus pour jamais: et vous verrez alors quelle différence il y a entre le juste et l'impie, entre celui qui sert Dieu et celui qui méprise ses lois.* C'est ainsi que Dieu répond aux objections des impies. Vous n'avez pas voulu croire que ceux qui me servent puissent être heureux : vous n'en avez cru ni ma parole, ni l'expérience des autres; votre expérience vous en convaincra; vous les verrez heureux, et vous vous verrez misérables : *Hæc dicit Dominus faciens hæc* : C'est ce que dit le Seigneur, il l'en faut croire : car lui-même qui le dit, c'est lui qui le fait; et c'est ainsi qu'il fait taire les superbes et les incrédules.

Serez-vous assez heureux pour profiter de cet avis, et pour prévenir sa colère? Allez, Messieurs, et pensez-y : ne songez point au prédicateur qui vous a parlé, ni s'il a bien dit, ni s'il a mal dit : qu'importe qu'ait dit un homme mortel? Il y a un prédicateur invisible qui prêche dans le fond des cœurs; c'est celui-là que les prédicateurs et les auditeurs doivent écouter. C'est lui qui parle intérieurement à celui qui parle au dehors, et c'est lui que doivent entendre au dedans du cœur tous ceux qui prêtent l'oreille aux discours sacrés. Le prédicateur qui parle au dehors, ne fait qu'un seul sermon pour tout un grand peuple : mais le prédicateur du dedans, je veux dire le Saint-Esprit, fait autant de prédications différentes qu'il y a de personnes dans un auditoire; car il parle à chacun en particulier, et lui applique selon ses besoins la parole de la vie éternelle. Ecoutez-le donc, chrétiens; laissez-lui remuer au fond de vos cœurs ce secret principe de l'amour de Dieu.

Esprit saint, Esprit pacifique, je vous ai préparé les voies en prêchant votre parole. Ma voix a été semblable peut-être à ce bruit impétueux qui a prévenu votre descente : descendez maintenant, ô feu invisible! et que ces discours enflammés que vous ferez au dedans des cœurs, les remplissent d'une ardeur céleste. Faites-leur goûter la vie éternelle, qui consiste à connaître et à aimer Dieu : donnez-leur un essai de la vision dans la foi; un avant-goût de la possession, dans l'espérance; une goutte de ce torrent de délices qui enivre les bienheureux, dans les transports célestes de l'amour divin.

Et vous, ma sœur, qui avez commencé à goûter ces chastes délices, descendez, allez à l'autel; victime de la pénitence, allez achever votre sacrifice : le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré; le glaive, c'est la parole qui sépare l'âme d'avec elle-même pour l'attacher uniquement à son Dieu. Le sacré pontife vous attend (1) avec ce voile mystérieux que vous demandez. Enveloppez-vous dans ce voile : vivez cachée à vous-même, aussi bien qu'à tout le monde; et connue de Dieu, échappez-vous à vous-même, sortez de vous-même, et prenez un si noble essor, que vous ne trouviez de repos que dans l'essence du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

PENSÉES CHRÉTIENNES ET MORALES, SUR DIFFÉRENTS SUJETS.

Temps destiné pour se former au Carême. — Toute la vie est un temps destiné pour se former au Carême; car la pénitence est l'exercice de toute la vie chrétienne. Les dimanches sont consacrés aux œuvres de la piété, afin qu'elle influe et se répande dans les autres jours : ainsi le Carême est institué afin de se renouveler dans un esprit de pénitence qui s'étende à tous les temps.

Conditions que doit avoir notre jeûne. — Comment donc faut-il sanctifier le Carême? l'Evangile nous dit que Jésus fut conduit dans le désert : *Ductus est in desertum* (*Matth.*, IV, 1); et par là il nous montre que la retraite doit accompagner notre jeûne. Celui de Jésus-Christ s'étendit à tout, pour nous apprendre que la mortification de tous nos sens est absolument nécessaire dans un véritable jeûne. Enfin c'est par tous ces moyens que Jésus-Christ se dispose à la tentation; *Ut tentaretur;* parce que le jeûne et tous les exercices de la pénitence doivent nous préparer à vaincre la tentation, en combattant le démon notre ennemi.

Nécessité de la retraite, et ses avantages. — Mais pourquoi la retraite nous est-elle si nécessaire? C'est que tout est corruption dans le monde : Tout ce qui est dans le monde,

(1) M. l'archevêque de Paris

dit saint Jean, est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie : *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ* (I *Joan.*, II, 16). Tout le monde est sous l'empire du malin esprit : *Mundus totus in maligno positus est* (*Ibid.*, V, 19). Au contraire, nous trouverons Jésus-Christ dans le désert; nous y verrons la nature dans sa pureté : elle nous paraîtra peut-être d'abord affreuse, à cause de l'habitude que nous avons de voir les choses si étrangement falsifiées par l'artifice éblouissant de la séduction : mais l'illusion faite à nos sens se dissipera bientôt dans le calme de la solitude ; et la nature nous y plaira d'autant plus, qu'elle n'y est point gâtée par le luxe; ce qui nous la rendra beaucoup plus agréable.

Profonde malice des hommes : désordres qui règnent dans le monde. — Si, comme Jésus-Christ, nous n'y avons de société qu'avec les bêtes, *cum bestiis* (*Marc.*, I, 13) ; pensons que les hommes sont plus sauvages, plus cruels que les animaux les plus farouches: là, c'est l'instinct qui conduit; dans les hommes, c'est une malice déterminée et délibérée. C'est ce qui jette le prophète dans la solitude. Qui me fera trouver dans le désert, s'écrie Jérémie, une cabane de voyageurs? *Quis dabit me in solitudine diversorium viatorum* (*Jer.*, IX, 2)? Afin que j'abandonne mon peuple, et que je me retire du milieu d'eux ; car ils sont tous des adultères, c'est une foule de prévaricateurs : *Et derelinquam populum meum, et recedam ab eis; quia omnes adulteri sunt, cœtus prævaricatorum* (*Ibid.*). Chacun d'eux se rit de son frère : *Vir fratrem suum deridebit* (*Ibid.*, 5). Qu'est-ce qu'on fait dans le monde, que se moquer les uns des autres, que chercher tous les moyens de se tromper, de se nuire réciproquement, de se supplanter? *Habitatio tua in medio doli* (*Ibid.*, 6) : Votre demeure est au milieu d'un peuple tout rempli de fourberie. Il n'y a plus de saint sur la terre; on ne sait plus à qui se fier : *Periit sanctus de terra* (*Mich.*, VII, 2). La division s'est introduite jusque dans les mariages. De quoi les femmes s'entretiennent-elles, si ce ce n'est des excès multipliés des personnes de leur sexe, dont elles rougiraient si elles étaient elles-mêmes irréprochables? Toutes les familles sont dans la confusion : *Le fils traite son père avec outrage; la fille s'élève contre sa mère; la belle-fille contre sa belle-mère; et l'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison* (*Ibid.*, 6).

Biens que nous procure la solitude. — Dans cet état de choses, celui qui veut sincèrement penser à son salut et entrer dans la pénitence, ne doit-il pas se réfugier dans la solitude, et chercher son appui en Dieu seul? *Ego autem ad Dominum aspiciam..... Audiet me Deus meus* (*Ibid.*, 7) : Mais pour moi, j'arrêterai les yeux sur le Seigneur....; et mon Dieu m'écoutera. Plus il se séparera des créatures, plus il trouvera de consolation avec Dieu dans la retraite; et au défaut des secours humains, les anges mêmes lui seront envoyés pour le servir : *Et angeli ministrabant illi* (*Marc.*, I, 13).

Mortification qui doit accompagner notre jeûne. — Le véritable jeûne emporte une mortification universelle, et doit, par ses effets, nous familiariser avec la mort, et nous la rendre chaque jour plus présente : *Mortem de proximo norit* (*Tertul.*, *de Jej. n.* 12, *pag.* 710). Jeûner, c'est sacrifier toute sa vie dans les objets qui peuvent contribuer à l'entretenir, et dont on se prive par un esprit de pénitence. Dans ce sacrifice, l'homme est lui-même la victime qu'il offre à son Dieu. Pour nous y disposer, l'Eglise, à ces heures de silence où l'on offre les premiers vœux dans la tranquillité de la nuit, exhorte tous ses enfants à user avec plus de retenue des paroles, des aliments, du sommeil et des plaisirs : *Utamur ergo parcius verbis, cibis et potibus, somno, jocis* (*Hym. Offic. noct. in Quadrag.*). Par là elle nous fait assez sentir que le vrai jeûne consiste dans un retranchement général, non-seulement de tout ce qui peut flatter la nature, mais encore de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire pour le soutien de la vie ; et qu'en un mot, il est établi pour nous conduire à cette parfaite circoncision, qui fait le caractère de la vie spirituelle.

Force et puissance du démon. — C'est ainsi que nous pourrons entrer dans l'exercice de vaincre les tentations. Pour y réussir, il est nécessaire de connaître la force et la puissance du démon. Il peut non-seulement transporter les corps, mais agir encore sur l'imagination, exciter au dedans des mouvements déréglés, y remuer les passions, porter le trouble jusqu'au fond de notre âme, et mettre tout en désordre, si Dieu le lui permet. Et qui ne sera frappé d'étonnement et de frayeur, quand on voit ce que Notre-Seigneur lui a permis d'exécuter sur sa personne même? mais c'était pour le vaincre. Ma confiance est que c'est des peines et des souffrances mêmes par lesquelles il a été tenté et éprouvé, qu'il tire la vertu et la force de secourir ceux qui sont aussi tentés : *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari* (*Hebr.*, II, 12).

La nécessité, une des principales sources de la tentation : ce qu'il faut opposer à cette tentation. — Mais il n'est pas moins important de bien démêler les artifices du démon, et de savoir ce qu'il leur faut opposer. Premièrement il nous tente par la nécessité : *Dic ut lapides isti panes fiant* (*Matth.*, IV, 3) : Dites que ces pierres deviennent des pains ; et c'est ainsi que, prenant occasion de la faim que Jésus-Christ éprouva après son jeûne, il eût voulu le porter à quitter le dessein pour lequel il avait été poussé par l'Esprit dans le désert, et l'engager à changer sa résolution. Une des sources principales des tentations, c'est donc la nécessité : de là les fraudes, les injustices, le violement des lois divines et ecclésiastiques. Le remède contre cette tentation, c'est d'être bien pénétré de cette parole dont Jésus-Christ se sert pour

repousser le tentateur : *Non in solo pane vivit homo* (*Matt.*, IV) : L'homme ne vit pas seulement de pain. J'ai une autre vie dans la parole de Dieu, dans la vérité, dans l'accomplissement de la volonté divine : non que je ne vous plaigne dans les misères que vous éprouvez, et je voudrais pourvoir aux besoins de chacun ; mais, dans l'impuissance où je me trouve de le faire, je dois donner du moins à tous l'enseignement nécessaire, et les consolations qui peuvent les soutenir dans leurs détresses.

Réponse à la seconde tentation qui naît de la vanité. — La seconde tentation n'a plus la nécessité pour prétexte : la gloire, l'élévation, la grandeur en fournissent la matière. Que répondre alors au tentateur ? La souveraineté n'est rien ; nous avons un autre maître, un autre Seigneur qui mérite seul notre adoration et notre culte : *Dominum Deum tuum adorabis* (*Ibid.*, 10): Tu adoreras le Seigneur ton Dieu.

La témérité, troisième tentation. — Dans la troisième tentation, Satan, pour porter celui qu'il veut renverser à céder à ses efforts, cherche à lui inspirer une espérance téméraire du pardon. Jette-toi du haut du temple la tête devant ; précipite-toi dans le crime : Dieu te soutiendra, te pardonnera ; c'est son ancienne manière. *Nequaquam morte moriemini* (*Genes.*, III, 4) : Assurément vous ne mourrez pas, disait-il à Ève. Consentir à ses suggestions, c'est plus tenter Dieu que si nous nous précipitions du haut du temple ; car la pesanteur naturelle du corps ne nous pousse pas si naturellement vers la terre, que le péché dans l'enfer.

Sentiments de crainte, dans lesquels nous devons vivre, même après la victoire. — Enfin, quoique par le secours de la grâce nous ayons vaincu notre ennemi, ne nous rassurons pas ; car, malgré sa défaite, le démon reviendra bientôt nous attaquer. Après la triple victoire que Jésus-Christ eut remportée sur le tentateur, il se retira de lui pour un temps : *Recessit ab illo usque ad tempus* (*Luc.*, IV, 13). Ce ne fut que pour un temps ; et à plus forte raison n'abandonnera-t-il jamais le dessein de nous perdre. S'il diffère de nous tendre de nouveaux piéges, c'est pour mieux prendre son temps ; c'est qu'il épie une occasion plus favorable : mais il tourne sans cesse autour de nous pour nous dévorer : *Circuit quærens quem devoret* (I *Petr.*, V, 8). Ne quittons donc jamais les armes de notre milice ; mettons en œuvre toutes les ressources qui peuvent nous fortifier contre un ennemi si redoutable : pratiquons une sainte vigilance, une prière humble et persévérante, tous les exercices de la pénitence chrétienne ; et surtout gardons une retraite continuelle, qui nous sépare des objets dont le tentateur pourrait se servir pour nous dresser des piéges et nous séduire.

D'où vient les premiers chrétiens étaient-ils habitués à faire sur eux le signe de la croix dans toutes leurs actions. Nécessité de la pénitence et ses caractères. — Quand on accoutumait les premiers chrétiens, dès l'établissement du christianisme, à faire sur eux le signe de la croix dans toutes leurs actions saintes et profanes ; à quelle autre fin pouvait-ce être, sinon pour marquer tous leurs sens du caractère de mort, et leur enseigner que s'ils avaient quelque vie et quelque satisfaction, ce ne devait pas être en eux-mêmes ? D'où nous pouvons inférer par la suite nécessaire de cette doctrine, et la signification grecque du mot de corps nous y peut servir, que nos corps sont comme des sépulcres où nos âmes sont gisantes et ensevelies. Partant, gardons-nous bien de parer ces sépulcres du faste et de la pompe du monde ; mais plutôt revêtons-les comme d'un deuil spirituel par la mortification et la pénitence. Chrétiens, voici le temps qui en approche ; et les chaires et les prières publiques ne retentiront dorénavant que de la pénitence : toute l'Eglise s'unit pour offrir en esprit un sacrifice de jeûne. Nourrissons le nôtre de ce pain de larmes, qui doit être la vraie viande des pénitents. Répandons nos oraisons devant la face de Dieu, d'une conscience véritablement affligée ; et n'épargnons point nos aumônes pour racheter nos iniquités, ouvrant nos cœurs sur la misère du pauvre. Voici, voici le temps de vaquer à ces exercices : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* (II *Cor.*, VI, 2).

Dissolution des chrétiens de nos jours, excès de leur aveuglement. — Mais, ô vie humaine, incapable de toute règle ! si près des jours de retraite, la dissolution peut-elle être plus triomphante ? Ne dirions-nous pas qu'elle a entrepris de nous fermer le passage de la pénitence, et qu'elle en occupe l'entrée pour faire de la débauche un chemin à la piété ? Certes, je ne m'étonne pas si nous n'en avons que la montre et quelques froides grimaces ; car, il est certain : la chute de la pénitence au libertinage est bien aisée; mais de remonter du libertinage à la pénitence, mais sitôt après s'être rassasié des fausses douceurs de l'un, goûter l'amertume de l'autre, c'est ce que la corruption de notre nature ne saurait souffrir. Laissons donc au monde sa félicité ; préparons-nous sérieusement à corriger notre vie : autant que le monde s'efforce de noircir ces jours par l'infamie de tant d'excessives débauches, autant devons-nous les sanctifier par la pénitence et par une piété sincère.

Charité fraternelle, caractère du chrétien. — Le caractère du chrétien, c'est d'aimer tous les hommes, et de ne craindre pas d'en être haï ; ainsi l'esprit de charité fraternelle forme le caractère particulier du chrétien. Ce que je vous commande, dit Jésus-Christ à ses disciples, c'est de vous aimer les uns les autres : *Hæc mando vobis, ut diligatis invicem* (*Joan.*, XV, 17). Ce commandement est comme le précepte spécial de Jésus-Christ et de l'Evangile, puisqu'il ajoute : C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres (*Joan.*, XIII, 35) : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.*

Quatre sortes d'esprits dans le monde diamétralement opposés à la charité. — L'esprit du monde, bien différent de celui du chrétien, renferme quatre sortes d'esprits diamétralement opposés à la charité : esprit de ressentiment, esprit d'aversion, esprit de jalousie, esprit d'indifférence. Et voici le progrès du mal : on vous a offensé ; c'est une action particulière qui vous a indisposé contre celui qui l'a commise. L'esprit d'aversion va encore plus loin : ce n'est pas une action particulière ; c'est toute la personne qui vous déplaît ; son air, sa contenance, sa démarche ; tout vous choque et vous révolte en lui. L'esprit de jalousie enchérit encore : ce n'est pas qu'il vous offense ni qu'il vous déplaise ; s'il n'était pas heureux, vous l'aimeriez ; si vous ne sentiez point en lui quelque excellence, par laquelle vous voulez croire que vous êtes déprimé, vous auriez pour lui des dispositions plus équitables. L'esprit d'indifférence : Que m'importe, dit-on, qu'il soit heureux ou malheureux, habile ou ignorant, estimé ou méprisé ? Que m'importe ? Qu'est-ce que cela me fait ? C'est la disposition la plus opposée à la charité fraternelle. Plein et occupé de soi-même, on ne sent rien pour les autres, on ne leur témoigne que froideur et insensibilité. Mais voici le remède, en un mot, à chaque partie d'un si grand mal.

Nos ressentiments, combien injustes. —L'esprit de ressentiment et de vengeance est un attentat contre la souveraineté de Dieu : *Mihi vindicta,* nous dit-il (*Rom.*, XII, 19) ; C'est à moi que la vengeance est réservée. *Mihi flectetur omne genu* (*Rom.*, XIV, 11): Tout genou fléchira devant moi. Deux raisons nous font donc sentir l'injustice de nos ressentiments : premièrement, Dieu seul est juge souverain ; à lui le jugement, à lui la vengeance; l'entreprendre, c'est attenter sur ses droits suprêmes : secondement, il est la règle; lui seul peut venger; parce qu'il ne peut jamais faillir, jamais faire trop ni trop peu.

Vains prétextes de l'esprit d'aversion. L'esprit d'aversion se fonde sur l'humeur et sur les défauts naturels de ceux qui nous déplaisent. Rien de plus capable de le confondre que ce que dit Jésus-Christ sur la femme adultère : *Que celui de vous qui est sans péché, que celui de vous qui est parfait, lui jette la pierre* (*Joan.*, VIII, 7). Vous donc, qui ne pouvez souffrir vos frères, sans doute que vous êtes parfait et le seul parfait ; car tous les autres vous déplaisent : ainsi, à vous entendre, vous devez être le modèle de notre âge, le seul estimable. Jetez donc la pierre au reste des hommes : si vous ne l'osez, parce que le témoignage de votre conscience vous retient, portez donc, comme vous le prescrit l'Apôtre (*Gal.*, VI, 2), les fardeaux des autres, et craignez que Jésus-Christ ne vous fasse le même reproche qu'aux pharisiens : *Hypocrite, qui coulez le moucheron et qui avalez le chameau* (*Matth.*, XXIII, 24) ; *qui ne pouvez souffrir un fétu dans l'œil de votre frère, et ne voyez pas la poutre qui crève le vôtre* (*Ibid.*, VII, 3).

Remède à l'esprit de jalousie. Le remède à l'esprit de jalousie, c'est la parole de Jésus-Christ : *Celui qui fait mal hait la lumière* (*Joan*, III, 20). Nulle passion plus basse, ni qui veuille plus se cacher que la jalousie. Elle a honte d'elle-même : si elle paraissait, elle porterait son opprobre et sa flétrissure sur le front. On ne veut pas se l'avouer à soi-même, tant elle est ignominieuse : mais dans ce caractère caché et honteux, dont on serait confus et déconcerté s'il paraissait, on trouve la conviction de notre esprit bas et de notre courage ravili.

Terrible vengeance qu'attire l'esprit d'indifférence sur celui qui s'en rend coupable. L'esprit d'indifférence est proprement l'esprit de Caïn, celui qu'il témoignait lorsqu'il disait à Dieu : *Num custos fratris mei sum ego* (*Genes.*, IV, 9)? Suis-je le gardien de mon frère ? Et qui ne redoutera un esprit si funeste, en voyant à quelles horribles extrémités il conduisit ce malheureux fratricide? La vérité nous assure qu'on en usera à notre égard de la même manière que nous en aurons usé envers les autres (*Marc.*, IV, 24). Que peuvent donc se promettre ces hommes sans tendresse, sans sentiment pour leurs frères ? Tu es insensible aux intérêts de ton frère : Dieu sera insensible pour toi. Ainsi le mauvais riche fut insensible aux maux de Lazare ; et à son tour, il n'éprouva qu'insensibilité dans l'excès des tourments qu'il endurait. Tous les imitateurs de son indifférence doivent s'attendre au même traitement : une goutte d'eau éternellement demandée et éternellement refusée, le ciel de fer sur ta tête, la terre d'airain sous tes pieds, voilà ce que mérite ton indifférence. *Jugement sans miséricorde à celui qui ne fait point miséricorde* (*Jac.*, II, 13).

Doctrine de saint Jude contre les indifférents. Rien de plus fort que la doctrine de saint Jude contre les indifférents : *Nuées sans eau* (*Jud.*, 12), qui ne répandent jamais la moindre rosée sur la terre : ce sont des arbres sans fruits ; ou s'ils en donnent, ce sont des fruits qui ne mûrissent jamais : quelques désirs, des feuilles, des fleurs, jamais de fruit pour le prochain. Aussi quel terrible jugement ces pécheurs impitoyables ne subiront-ils pas, lorsque Dieu viendra convaincre tous les impies de la dureté de leur cœur et de l'injustice de leurs actions, et exercer ses vengeances contre tous ceux qui manquent de charité, *qui se séparent eux-mêmes* (*Ibid.*, 19) ? *Hommes sensuels, qui, n'ayant point l'Esprit de Dieu, font schisme dans le corps même dont ils sont membres* (I *Cor.*, XII, 15, 16).

Cœur resserré et cœur dilaté : leurs effets. Dilatamini et vos (II *Cor.*, VI, 12, 13) : Etendez donc votre cœur pour vos frères. Pourquoi vos entrailles sont-elles resserrées à leur égard? *Angustiamini autem in visceribus vestris.* Rien n'entre chez vous que votre intérêt, votre passion, votre plaisir. Dilatez-vous donc, dilatez-vous : *Dilatamini, dilatamini et vos.* Voilà donc ce cœur dilaté

qui enferme tous les hommes : son amour embrasse les amis et les ennemis ; il ne fait plus de différence entre ceux qui plaisent et ceux qui déplaisent. Mais encore que cela soit ainsi et qu'il les aime tous, il ne se soucie pas d'être aimé, il ne craint point d'être haï : c'est le comble, c'est la perfection de la générosité chrétienne. Il ne s'en soucie pas par rapport à soi ; et s'il recherche leur amitié, c'est afin de vivre en paix, autant qu'il est en lui, avec tout le monde : *Cum omnibus hominibus pacem habentes* (*Rom.*, XII, 18).

Motifs de consolation pour ceux qui n'éprouvent de leurs frères que de mauvais traitements, au lieu de la tendre charité qu'ils leur témoignent. — Mais s'ils ne veulent pas répondre aux efforts de sa charité, il sera alors heureux de souffrir patiemment la haine injuste qu'ils lui porteront : *Beati eritis cum vos oderint homines... et exprobraverint... propter Filium hominis* (*Luc.*, VI, 22). Et ce qui doit le consoler, c'est qu'il aura en cela un trait de ressemblance avec le Sauveur, que les hommes ont haï sans aucun sujet : *Ut adimpleatur sermo qui in lege eorum scriptus est, quia odio habuerunt me gratis* (*Joan.*, XV, 25). Toutes ses œuvres ne respiraient que tendresse pour les hommes ; ses discours étaient animés d'un zèle tout divin pour leur salut ; il était vivement sensible à toutes leurs infirmités ; il prodiguait les miracles de sa puissance en leur faveur ; il les instruisait avec une bonté ravissante ; il les supportait avec une patience infatigable ; mais parce qu'il leur disait la vérité, il leur devint odieux, et ils résolurent sa perte. Ainsi, par un mouvement de charité, vous avez repris votre frère, vous lui avez mis son péché devant les yeux ; à cette femme, sa vie licencieuse ; à ce mari faible, qui ne réprime pas les excès de son épouse, sa lâche condescendance ; à ce père, à cette mère trop indulgents, leur mollesse. Vous êtes haï, on ne peut souffrir le zèle qui vous anime : réjouissez-vous, parce que vous êtes heureux. Vous vous êtes jeté entre deux frères, deux parents, deux amis, qui allaient se consumer par des procès, mettre le feu dans la maison l'un de l'autre : vous vous jetez au milieu du feu, entre les poignards aiguisés de ces hommes qui se perçaient mutuellement ; ils vous haïssent, ils vous frappent, ils vous percent tous deux ; vous êtes heureux. Le monde vous hait, parce que vous n'en voulez pas suivre les œuvres, ni marcher dans ses sentiers. Vous n'avez pas voulu prêter votre ministère au crime, à la passion d'autrui ; on vous hait gratuitement : vous êtes heureux, vous portez le caractère de Jésus-Christ. Venez, médisant, venez, envieux ; vous imprimez sur moi ce beau caractère de Jésus-Christ ; ils m'ont haï gratuitement. Mais combien y a-t-il loin de lui à vous ? Il était innocent, parfait, bienfaisant envers tout le monde ; mais vous, pourquoi le monde vous aimerait-il ? On a donc raison de s'élever contre vous en général ; mais on a tort de le faire dans ce point particulier, et c'est pourquoi on vous hait gratuitement. Vous avez mérité, il est vrai, la haine, tous les mépris ; mais vous la souffrez injustement de celui-ci, pour ce sujet, à cet égard ; c'est ce qui vous rend conforme à Jésus-Christ, qui a été haï le premier sans sujet : *Quia odio habuerunt me gratis* ; et c'est aussi ce qui doit vous combler de joie et vous encourager.

Combien Dieu aime à pardonner et à faire pardonner. — Dieu estime tellement de pardonner, que non-seulement il pardonne, mais oblige tout le monde à pardonner. Il sait que tous les hommes ont besoin qu'il leur pardonne ; il se sert de cela pour les obliger à pardonner. Il met, pour ainsi dire, son pardon en vente ; il veut être payé en même monnaie ; il donne pardon pour pardon. Il ne veut pas que nous fassions de mal à nos frères, même quand ils nous en font ; et voyant bien que notre inclination y répugne, il épie l'occasion que nous avons besoin de lui, que nous venions nous-mêmes lui demander pardon ; afin de faire avec nous une compensation du pardon qu'il nous fera, avec celui que nous accorderons à nos frères. Et comme il sait bien que nous ne sommes pas capables de lui donner quoi que ce soit ; c'est pourquoi il a pris sur soi tout ce qui arriverait à nos frères de bien ou de mal : il se ressent et des bienfaits et des injures ; et voilà comme il fait compensation de pardon à pardon.

Comment nous devons pardonner à nos frères. — Seigneur, afin que vous me pardonniez, je transige avec vous que je pardonnerai à tel qui m'a offensé ; je vous donne sa dette en échange de celle dont je suis chargé envers vous ; mais je vous la donne, afin que vous lui pardonniez aussi bien qu'à moi. Pour vous obliger à ne me rien demander, je vous cède une dette dont je vous prie aussi de ne rien demander. C'est ainsi que Dieu veut que nous traitions avec lui, tant il aime à pardonner et à faire pardonner aux autres.

Jésus-Christ, envoyé pour nous instruire. Obéissance que nous devons à sa parole. — Dieu ayant parlé à nos pères en plusieurs façons différentes, par la bouche de ses prophètes, nous a parlé enfin par son propre Fils, qui est l'unique héritier de son domaine, et la parole immuable par laquelle il a fait les siècles (*Hebr.*, I, 1, 2). Il savait bien, ce grand Dieu, qu'il n'appartient pas à des hommes de nous conduire à la vérité ; parce que leur autorité n'est pas assez grande pour la faire croire sur leur parole, et que leur sagesse est trop courte pour nous en donner l'intelligence. Il nous a donc envoyé son Fils, qui, étant le rejaillissement de sa gloire et la figure invisible de sa substance, s'est revêtu d'une chair humaine (*Ibid.*, 3) ; afin de nous enseigner en personne les secrets célestes qu'il n'avait pas ouïs par rapport, mais que lui-même avait vus dans le sein du Père ; et qu'il n'avait point appris par étude, mais qui lui avaient été communiqués par sa naissance éternelle. Après les enseignements d'un tel Maître, il ne faut plus consul-

ter les sens, ni faire disputer la raison humaine; il faut seulement écouter et croire. Et je ne m'étonne pas si le Père fait retentir aujourd'hui, comme un éclat de tonnerre, cette parole que j'ai rapportée : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le* (*Matt.*, XVII, 5) ; c'est-à-dire, qu'après Jésus-Christ, il n'y a plus de recherche à faire. Ce divin Maître nous ayant parlé, toute la curiosité de l'esprit humain doit être à jamais arrêtée, et il ne faut plus songer qu'à l'obéissance.

L'obligation d'écouter Jésus-Christ, toujours subsistante. — Ne croyez pas, mes frères, que l'obligation d'écouter Jésus n'ait duré que pendant les jours de sa vie mortelle; elle est imposée à l'Eglise pour tous les temps, parce que ce même Jésus, qui nous a perpétué sa sainte présence dans le mystère de l'Eucharistie, a perpétué aussi sa sainte parole dans la prédication de l'Evangile. Ainsi l'un des plus importants devoirs de la piété chrétienne, c'est d'écouter les discours sacrés; et je m'estimerai bienheureux, si je puis vous expliquer aujourd'hui les saintes dispositions qu'y doit apporter une âme fidèle. Mais dans le dessein de vous faire entendre ce que doit un chrétien véritable à la parole de Dieu, où trouverai-je un plus grand secours que dans les prières de celle qui l'écouta si bien dans le cœur, qu'elle mérita par sa foi de la (1) concevoir dans ses entrailles : c'est la divine (2) Marie que nous saluerons avec l'ange.

Trois paroles que le Fils de Dieu est venu nous apporter de la part de son Père. — Si jamais il y eut un discours qui méritât votre attention, je ne crains pas de vous assurer que c'est celui de notre Evangile. Ce ne sont point des hommes qui vous la demandent, c'est une voix descendue du ciel ; c'est Dieu même qui nous ordonne d'écouter son Fils : *Hic est Filius meus :* Celui-ci est mon Fils. Parlez donc, ô Sauveur! parlez ; voilà votre peuple à vos pieds, prêt à écouter votre parole. Chrétiens, je réponds pour vous, et je m'assure que vous avouez en vos cœurs ce que je dis en votre nom dans cette chaire. Ecoutez donc attentivement trois paroles que le Fils de Dieu est venu vous apporter de la part de son Père : la parole de sa doctrine, la parole de ses préceptes, la parole de ses promesses.

Dispositions pour entendre la parole de Jésus-Christ. — Il faut juger de tout par la parole de Jésus-Christ. Les dispositions pour l'entendre sont premièrement la crainte et la terreur ; et en second lieu, l'amour; car nous devons nous plaire dans cette parole.

Ses effets en nous. — La parole nous attache à Jésus-Christ, à ses souffrances; mais après [elle nous associe à] sa gloire, non-seulement pour la voir, ce qui transporta saint Pierre, mais pour la ressentir tout entière en nous.

(1) Porter.

(2) C'est la bienheureuse Marie qui a la première pratiqué cette obéissance : elle a cru, et elle a été bienheureuse : elle a ouï, et elle a conçu par l'ouïe. Pour apprendre à profiter de son exemple, implorons ses intercessions, et faisons une prière de la parole de l'Ange.

Description de l'habillement du grand prêtre rapportée à Jésus-Christ. — Dans la riche description que le Saint-Esprit nous fait entendre en l'Exode, des habillements du pontife, ce que je trouve de plus remarquable, c'est qu'il lui était ordonné de ne paraître jamais devant Dieu, sans porter sur sa poitrine la doctrine et la vérité en cette tunique mystérieuse, qui est appelée par Moïse le rational du jugement (*Exod.*, XXVIII, 30). Soit que les mots fussent gravés sur ce sacré vêtement, comme veulent quelques interprètes; soit que les choses fussent figurées par deux pierres précieuses qui faisaient partie des ornements du grand prêtre, comme d'autres l'ont entendu ; toujours est-il assuré que ceci regarde le Fils de Dieu, qui est la fin de la loi et le pontife de la nouvelle alliance ; qui, ayant porté sur lui-même toute sa vie la doctrine et la vérité, non point dans des lettres ni dans des figures, mais dans ses actions irrépréhensibles, les porte d'une manière bien plus efficace dans le sacrifice de la croix, où il commence à entrer véritablement dans les fonctions de son sacerdoce. Approchons donc, chrétiens, pour voir la doctrine et la vérité gravées sur le corps de notre pontife, en autant de caractères qu'il a de blessures; et tirons tous les principes de notre science de sa passion douloureuse.

Comment Jésus est à la croix. — Mais pour apprendre avec ordre et avec méthode cette science divine, remarquons avant toutes choses que Jésus est à la croix comme une victime; qu'il y est comme un rédempteur, qu'il y est comme un combattant. Comme victime, il se perd lui-même ; comme rédempteur, il sauve les âmes ; comme combattant, il gagne le ciel. Et voici l'ordre de sa sagesse dans ce qu'il a perdu, ce qu'il a acheté, ce qu'il a conquis. Jésus a dû beaucoup perdre dans sa passion, parce qu'il était comme une victime; il y a dû acheter quelque chose, parce qu'il y était comme un rédempteur ; il a dû aussi conquérir, parce qu'il y était comme combattant. Cette victime s'est détruite elle-même, ce rédempteur a sauvé les âmes, ce combattant a gagné le ciel. Cette victime, pour être détruite, s'abandonne à la fureur de ses ennemis, prodigue son sang et sa vie. Il livre au supplice son corps et son âme, il abandonne tout ce qu'il possède ; et c'est pourquoi sa passion est un sacrifice. Mais lorsqu'il prodigue ainsi tous ses biens, ne nous persuadons pas qu'il veuille les donner à pure perte. C'est un achat qu'il traite, c'est un échange qu'il fait; il donne tout ce qu'il a pour sauver nos âmes, pour les racheter des mains de Satan, auquel notre péché nous avait vendus. Et pour cela, chrétiens, sa croix est appelée dans les Ecritures un mystère de rédemption.

Son dessein sur les âmes qu'il a rachetées. — Mais que fera-t-il de ces âmes qu'il a rachetées? à quel usage les destine-t-il? quel est son dessein sur elles? Dessein certainement admirable ; il les veut ramener au ciel qui est le lieu de leur origine, pour les y faire régner en sa compagnie. Mais comme nos

crimes nous l'ont fermé, et que la justice divine veille sans cesse à la porte pour nous en défendre l'entrée, Jésus entreprend de le conquérir; et il commence dans cet esprit ce fameux combat, dans lequel il vient aux mains sur la croix avec la justice de son Père, armée contre lui personnellement. Il la surmonte, il la force, il la désarme; et par là le ciel devient sa conquête. Ainsi, vous voyez, Messieurs, toute l'économie de notre salut dans le mystère de cette journée. Jésus prodigue tout ce qu'il possède; c'est ce qui fait la perfection de son sacrifice. Jésus, en se donnant lui-même, achète des âmes; c'est ce qui consomme l'œuvre de la rédemption. Jésus en combattant force le ciel, c'est ce qui assure le prix de ses conquêtes.

Instructions que Jésus-Christ nous donne à la croix, pour le règlement de nos mœurs. — Mais qu'apprendrons-nous, pour régler nos mœurs, dans cet admirable spectacle? tout ce qui nous est nécessaire pour notre conduite. Nous apprendrons à mépriser les biens périssables; car qui pourrait ne mépriser pas ce que Jésus prodigue? Nous apprendrons à estimer nos âmes; car qui pourrait n'estimer pas ce que Jésus achète? Nous apprendrons à désirer le ciel; car qui pourrait ne désirer pas ce que Jésus nous a conquis par tant de travaux? Quitter tout pour sauver son âme en allant à Dieu, n'est-ce pas toute la science du Christianisme? et ne la voyez-vous pas toute ramassée en Jésus-Christ crucifié?

Raisons qui portent Jésus-Christ à fuir, lorsqu'on le veut faire roi. — Je ne m'étonne pas si le Fils de Dieu s'écarte bien loin, lorsque les peuples le cherchent pour le faire roi : *Cum cognovisset quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus* (*Joan.*, VI, 15): Jésus sachant qu'ils devaient venir l'enlever pour le faire roi, s'enfuit une seconde fois sur la montagne, sans être accompagné de personne. La royauté qu'on lui veut donner n'est pas à sa mode. Ce peuple, ébloui des grandeurs du monde, a honte de voir dans l'abjection celui qu'il reconnaît pour son Messie, et il veut le placer dans un trône avec une magnificence royale. Une telle royauté n'est pas à son goût; et c'est pourquoi Tertullien a raison de dire : *Regem se fieri, conscius regni sui, refugit* (*De Idolol.*, *n.* 18, *p.* 116) : Sachant, dit-il, quel est son royaume, il refuse celui qu'on lui présente. Un roi pauvre, un roi de douleurs, qui s'est lui-même destiné un trône où il ne peut s'établir que par le mépris, n'a garde d'accepter une royauté qui tire son éclat des pompes mondaines. Donnez-lui plutôt une croix, donnez-lui un roseau fragile, donnez-lui une couronne d'épines.

Pourquoi Jésus-Christ veut-il être loué des enfants. — Jésus-Christ fait célébrer la victoire et la paix, qu'il veut procurer aux hommes, par la bouche des enfants; afin de confondre la jalousie des pharisiens et des docteurs, par les louanges simples et naïves d'un âge innocent.

Sentiments de Jésus-Christ, dans lesquels nous devons entrer. — *Hoc sentite in vobis, quod in Christo Jesu* (*Philip.*, II, 5): Soyez dans la même disposition et le même sentiment où a été Jésus-Christ. La foi des mystères de la Passion est assez commune; mais il faut entrer dans les sentiments de Jésus-Christ, et l'Apôtre les réduit à trois dans ce chapitre, l'humiliation, la componction, les entrailles de miséricorde.

Principaux degrés d'humiliation, par lesquels le Sauveur s'anéantit. — *Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo; sed semetipsum exinanivit* (*Ibid*, 6, 7): Il n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même. Jésus-Christ ne craint point de s'abaisser, assuré qu'il ne peut pas perdre sa naturelle grandeur. Les principaux degrés d'humiliation par lesquels il s'anéantit, sont la forme d'esclave, la mort, et la mort de la croix, qui était infâme et maudite. Son innocence est reconnue; et cependant il est sacrifié, comme un homme de néant, à une populace insensée. Barrabas lui est préféré; on le crucifie entre deux voleurs; il est placé au milieu, comme s'il était le plus scélérat : eux, comme si on leur faisait injure de les faire souffrir avec lui, l'accablent de reproches avec tous les autres. Ainsi dans la passion du Sauveur, il y a encore plus d'ignominie que de douleur, pour remédier au grand mal du genre humain, c'est à-dire, à l'orgueil.

L'humilité, combien nécessaire à la pénitence, et ce qu'il faut faire pour l'acquérir. — L'humilité est la disposition la plus essentielle dans la pénitence; et pour l'acquérir, il faut découvrir et sentir toute la malice de son cœur : or, qui peut dire jusqu'où s'étend notre corruption? Nous ne sommes innocents d'aucun crime, par les dispositions que nous nourrissons, comme ceux qui ont disposition à certaines maladies par le vice de leur tempérament, quoiqu'ils n'aient pas le mal actuel.

Motifs qui ont obligé Jésus-Christ à descendre du ciel, et à y remontrer. — Jésus est descendu par humilité et par compassion : ce qui l'a fait descendre, l'a fait remonter, l'humilité et la charité. L'humilité, qui l'avait porté à s'abaisser, exigeait qu'il fût revêtu de gloire: Quiconque s'abaisse sera élevé : *Qui se humiliat exaltabitur* (*Luc.*, XIV, 11). Sa charité l'a fait remonter au ciel; car il y est entré, afin de se présenter pour nous devant la face de Dieu : *Jesus introivit in ipsum cœlum, ut appareat nunc vultui Dei pro nobis* (*Hebr.*, IX, 24).

Pourquoi Jésus-Christ doit-il ressusciter. — L'Agneau qui s'est volontairement immolé pour les pécheurs, est digne de recevoir la vertu, la force, la divinité (*Apoc.*, V, 12), comme chantent dans l'Apocalypse tous les bienheureux esprits; c'est-à-dire, il est digne de ressusciter pour paraître éternellement tout ce qu'il est, un Dieu toujours heureux et toujours vivant.

Les moyens de connaître la vérité, et la nécessité de la soumission pour y parvenir. Deux moyens de connaître la verité : pre-

mièrement en elle-même; secondement par l'autorité sur la foi d'autrui. Dans le premier, point de soumission. C'est à Dieu seul de faire connaître la vérité en l'une et l'autre manière; parce que: C'est lui qui éclaire tout homme qui vient au monde : *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (*Joan.*, I, 9). Il ne peut tromper ni être trompé. Quand les hommes attestent [quelque point, leur témoignage ne produit qu'] opinion et doute : au contraire quand Dieu parle , la foi et la conviction [résultent de son témoignage]. Or, il est juste que Dieu soit adoré en ces deux manières. La vérité qui se découvre, et l'autorité qui fléchit doivent dominer [la raison et la captiver]. La vue [claire de la vérité est réservée pour] l'autre vie; la foi et la soumission sont pour la terre. Il faut que la vérité soit découverte ; en attendant, pour s'y préparer, que son autorité soit révérée. Vous perdez quelque chose du vôtre, le droit de juger qui nous est si cher, que nous voulons nous mêler de juger de tout, même des choses les plus cachées : [et c'est là faire à Dieu le sacrifice qui lui est le plus agréable, le plus capable de l'honorer; c'est-à-dire], le sacrifice, non-seulement des sens, mais de la raison même.

Combien efficace l'amour de l'Eglise. — On cherche vainement dans la medecine un remède unique et universel, qui remette tellement la nature dans sa véritable constitution, qu'il soit capable de la guérir de toutes ses maladies. Ce qui ne se trouve pas dans la médecine, se trouve dans la science sacrée. [Elle fournit à] chaque hérésie son remède particulier: [mais elle présente aussi un] remède général [contre toutes les hérésies, dans] l'amour de l'Eglise qui rétablit si heureusement le principe de la religion , qu'il renferme entièrement en lui-même la condamnation de toutes les erreurs, la détestation de tous les schismes , l'antidote de tous les poisons, enfin la guérison infaillible de toutes les maladies.

Quelle estime on doit faire du bonheur d'être dans l'Eglise. Différents effets du baptême. — Ce jour-là , mes très-chères sœurs, auquel Dieu vous ouvrant les yeux [sur l'égarement de vos voies, vous fit connaître son Eglise et vous inspira d'y rentrer], vous doit être et plus cher et plus mémorable que votre propre naissance, plus cher même que votre baptême. C'est la marque de son efficace, qu'il ne perde pas sa vertu, même dans des mains sacriléges. Mais que sert d'avoir le baptême, [si on n'en conserve pas la grâce, et si l'on demeure séparé de l'Eglise]? La marque de la milice dans les troupes est une marque d'honneur; en un soldat fugitif, c'est le témoignage de sa désertion. Ainsi le baptême qui est la marque de la milice chrétienne, dans l'Eglise est une marque d'honneur ; dans le schisme, une conviction de la révolte. Plût à Dieu non-seulement rappeler à votre souvenir le jour que vous vous êtes données à l'Eglise, mais encore renouveler votre première ferveur! Pour cela, je vous dirai ce que c'est que la sainte Eglise : je vous montrerai d'abord ce qu'elle est à Jésus-Christ et à ses enfants ; et je vous ferai voir ensuite ce qu'elle est en elle - même dans la société de ses membres. Par le premier, vous apprendrez ce que nous lui sommes; par le second, comment et en quel esprit nous y devons vivre.

Ce que c'est que l'Eglise. — Qu'est-ce que l'Eglise? C'est l'assemblée des enfants de Dieu, l'armée du Dieu vivant, son royaume, sa cité, son temple, son trône, son sanctuaire, son tabernacle. Disons quelque chose de plus profond : l'Eglise, c'est Jésus-Christ, mais Jésus-Christ répandu et communiqué.

Deux manières dont Jésus-Christ est à nous. — Jésus-Christ est à nous en deux manières : par sa foi, qu'il nous engage ; par son Esprit, qu'il nous donne: les noms d'épouse et celui de corps sont destinés à représenter ces deux choses.

L'Eglise, une mère et une nourrice. — L'Eglise est mère et nourrice tout ensemble : mère, contre ceux qui disent qu'elle n'était plus [lorsqu'ils ont paru dans le monde. Si elle n'était plus, d'où sont-ils] nés, [et qui les a engendrés à Jésus-Christ]? L'Eglise est aussi nourrice; car elle a du lait [pour nourrir ses enfants, et leur procurer l'accroissement dans la vie spirituelle].

Comment les hérétiques et les catholiques cherchent la vérité. — Manière de rechercher la vérité des hérétiques et des catholiques ; ceux-là par l'esprit particulier. C'est ce qui les a divisés de l'Eglise ; c'est ce qui les divise entre eux. Cet esprit particulier, c'est le glaive de division qu'ils ont pris en main pour se séparer de l'Eglise; par le même, ils se sont divisés entre eux. Les catholiques cherchent au contraire la vérité avec l'unité ; [parce qu'ils suivent] l'autorité de l'Eglise : *Visum est Spiritui Sancto et nobis* (*Luc.*, XV, 28) : Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous.

Beauté de l'Eglise dans tout ce qui lui appartient. — Pour être filles de l'Eglise, il faut aimer sa doctrine, aimer ses cérémonies: rien à dédaigner quand on voit que le Saint-Esprit a admiré jusqu'aux franges de son habit, *In fimbriis aureis* (*Ps.* XLIV, 15); que l'Epoux a été charmé même d'un de ses cheveux (*Cant.*, IV, 9). Tout ce qui est dans l'Eglise respire un saint amour, qui blesse d'un pareil trait le cœur de l'Epoux.

L'Eglise, seule véritable Epouse. — Venez être membres vivants ; venez à l'Epouse, soyez épouses. Venez à l'Epouse par la foi ; soyez épouses par l'amour. Les sociétés hérétiques se vantent d'être l'Epouse ; mais écoutez les noms qu'elles portent : Zuingiens, Luthériens, Calvinistes. Ce n'est pas là le nom de l'Epoux ; ce sont des épouses infidèles, qui, ayant quitté l'Epoux véritable, ont pris les noms de leurs adultères.

Renouvellement de toutes choses par l'Eglise. L'obscurité même, lumineuse dans l'Eglise. — *Vidi cœlum novum et terram novam* (*Apoc.*, XXI, 1) : Je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle. Renouvellement de toutes choses par l'Eglise : relation de toutes choses à l'Eglise, et de l'Eglise à toutes choses.

Hors de l'Eglise, la lumière éblouit; dans l'Eglise, l'obscurité illumine; parce que Dieu qui aveugle avec la lumière, éclaire, quand il lui plaît, avec de la boue.

Sur le petit nombre des gens de bien, le mélange des bons et des mauvais. [Pour prémunir les esprits] contre la tentation qu'il n'y a point de gens de bien, disons-leur: *Estote tales, et invenietis tales:* Soyez tels que vous désirez de voir les autres, et vous en trouverez qui vous ressemblent. Dans la grange, tout semble paille, le bon grain est mêlé et caché dedans; il faut profiter de ce mélange. L'Eglise est ici-bas comme dans un pèlerinage; elle est étrangère: faut-il s'étonner si elle est mêlée de tant d'étrangers?

L'inutilité des soins qu'on se donne pour acquérir de grands biens. — Que vous vous faites de belles maisons! que vous acquérez de belles terres! Pourquoi vous faites-vous de nouveaux liens? Pourquoi aggravez-vous votre fardeau? Votre maison est bâtie, votre héritage est assuré, toutes vos acquisitions sont faites; il n'y a plus qu'à se mettre en possession.

Conclusion d'un sermon prêché devant son altesse royale, sur l'autorité suprême que Jésus-Christ s'est acquise pour réformer les jugements humains. — Il faut une autorité qui arrête nos éternelles contradictions, qui détermine nos incertitudes, condamne nos erreurs et nos ignorances: autrement la présomption, l'ignorance, l'esprit de contradiction, ne laissera rien d'entier parmi les hommes. Jésus-Christ s'est mis au-dessus des jugements humains, plus que jamais homme vivant n'avait fait, non-seulement par sa doctrine, mais encore par sa vie. La possession certaine de la vérité lui a fait mépriser les opinions: il n'a rien donné à l'opinion, rien à l'intérêt, rien au plaisir, rien à la gloire. De combien de degrés s'est-il élevé par-dessus les égards humains? On ne peut pas même inventer ni feindre une fin vraisemblable à ses desseins, autre que celle de faire triompher sur tous les esprits la vérité divine. Ceux qui se rendent captifs des opinions humaines ne peuvent pas en être les juges. A vous donc, ô divin Jésus, qui vous êtes élevé si haut par-dessus les pensées des hommes, à vous il appartient de les réformer avec une autorité suprême. Il s'est donné l'autorité tout entière sur les jugements humains en se mettant au-dessus; c'est à lui de confirmer ce qu'il y reste de droit, de fixer ce qu'il y a de douteux, et de rejeter pour jamais ce qu'ils ont de corrompu et de dépravé.

Discours à son altesse, pour l'inviter à régler tous ses jugements sur celui de Jésus-Christ. — Réglons donc tous nos jugements sur celui de Jésus-Christ. Madame, voilà la règle que se propose sans doute une princesse si éclairée; c'est la seule qui est digne d'une âme si grande et d'un esprit si bien fait et si pénétrant (1). Vos lumières seront toujours pures, quand elles seront dirigées par les lumières d'en-haut. On louera plus que jamais ce juste discernement, ce jugement exquis, ce goût délicat, quand vous continuerez à goûter les (1) célestes vérités, et à préférer les biens que l'Evangile nous présente (2) à tous ceux que le monde nous donne, et à tous ceux qu'il promet, beaucoup plus grands que ceux qu'il nous donne. Tous les peuples, déjà gagnés à votre altesse royale par une forte estime et par une juste et très-respectueuse inclination, y joindront une vénération qui n'aura point de limites, et qui portera votre gloire à un si haut point, qu'il n'y aura rien au-dessus que la gloire même des saints, et la félicité éternelle que je vous souhaite avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

La bonté et la justice, les deux bras de Dieu: de quelle manière il s'en sert. — La bonté et la justice divine sont comme les deux bras de Dieu: mais la bonté est le bras droit; c'est elle qui commence, qui fait presque tout, qui veut paraître dans toutes les opérations. Que les hommes s'y laissent conduire, elle remplira tout de bienfaits et de munificence: mais, au contraire, si l'insolence humaine s'élève contre elle, la justice, cet autre bras qui devait demeurer à jamais sans action, se meut contre la malice des hommes. Ce bras terrible, qui porte avec soi les foudres, la fureur, la désolation éternelle, s'élèvera aussi pour écraser les têtes de ses ennemis. Il y a une espèce de partage entre la bonté et la justice: la bonté a la prévention, tous les commencements lui appartiennent; toutes les choses aussi dans leur première institution sont très-bonnes. La justice ne s'étend qu'à ce qui est ajouté, qui est le péché. Mais il y a cette différence, que la justice ne prend jamais rien sur les droits de la bonté. La bonté, au contraire, anticipe quelquefois sur ceux de la justice: car par le pardon elle s'étend même sur les péchés, qui sont le propre fond sur lequel la justice travaille.

Quelle est la perfection de l'homme, et en quoi consiste sa félicité. — Il semble que la perfection de chaque chose consiste en son action: car chaque chose a son action. La perfection et le bien d'un architecte, c'est de bâtir; et du peintre comme tel, de faire un tableau; et ainsi des autres. Quoi donc! les artisans, ceux même qui font profession des arts les plus mécaniques ont leurs actions; les cordonniers, les maçons, les charpentiers: l'homme seul se trouverait-il être sans action? La nature l'aura-t-elle destiné à une oisiveté éternelle? l'aura-t-elle formé si beau, si adroit, si désireux de savoir, pour le laisser toujours inutile? ou bien ne faut-il pas dire plutôt que si les yeux, les oreilles, le cœur, le cerveau, et généralement toutes les parties qui composent l'homme ont leur action, l'homme aura, outre

(1) Voilà la règle qu'il faut proposer à une princesse si éclairée, et celle que votre altesse royale sait bien reconnaître.

(1) Eternelles.

(2) A toutes les grandeurs, beautés, félicités que le monde admire.

celles-là, quelque action, quelque ouvrage, quelque fonction principale? Quelle donc pourra être sa fonction? car, certes, la faculté de croître lui est commune avec les plantes. Or il est ici besoin de quelque chose qui lui soit propre; parce que nous trouvons que la perfection de chaque chose est d'exercer l'action que Dieu et la nature lui ont donnée, pour la distinguer des autres. Par exemple, la perfection du joueur de luth, en tant qu'il est tel, ne consiste pas en ce qu'il peut avoir de commun avec l'arithméticien et le peintre, comme peuvent être la subtilité de la main et la science des nombres; mais en ce qui lui est propre. Par cette même raison, il est clair que l'homme ne peut pas trouver sa perfection dans les fonctions animales: car les bêtes brutes l'égalent et le surpassent même quelquefois en cette partie. Que si nous trouvons, après une exacte recherche de tout ce qui est dans l'homme, que la raison est tout ensemble ce qu'il a de plus propre et de plus divin, ne faudra-t-il pas décider que la perfection de l'homme est de vivre selon la raison? Et de là il résulte que c'est dans cet exercice que consiste sa félicité. Car il est certain que chaque chose est heureuse, quand elle est parvenue à la perfection pour laquelle elle est née; et le bonheur du joueur de luth comme tel, est de toucher délicatement cet instrument si harmonieux. Car comme le propre du joueur de luth c'est de jouer du luth; aussi est-ce du bon joueur de luth d'en jouer selon les règles de l'art. Que si l'homme n'avait autre qualité que celle de jouer du luth, il serait parfaitement heureux quand il aurait atteint la perfection de cette science. Il en est de même de la raison; et encore qu'il y ait en l'homme autre chose que la raison, si est-ce néanmoins qu'elle est la partie dominante, et l'autre est née pour lui obéir: par où il paraît que la félicité de l'homme consiste à vivre selon la raison. En quoi il ne faut pas prendre garde aux sentiments des particuliers: car l'esprit de l'homme est capable d'errer, non moins dans le choix des choses qu'il faut faire pour être heureux, que dans la connaissance de toutes les autres vérités. De sorte qu'il ne faut pas avoir égard à ceux qui se sont figuré une fausse idée de bonheur; et ainsi leur imagination étant abusée, ils semblent jouir de quelque ombre de félicité; semblables aux hypocondriaques, dont la fantaisie blessée se repaît du simulacre et du songe d'un plaisir vain et chimérique, et d'un fantôme léger, d'un spectre sans corps.

Sur la société, ses besoins et les échanges qui s'y font. — La société consiste dans les services mutuels que se rendent les particuliers; c'est pourquoi elle se lie par la communication et permutation: et tout cela est né du besoin; parce qu'il n'est pas possible qu'un seul homme puisse suffire à tout. Ainsi la société demande la diversité des ouvrages: car s'il n'y en avait que d'une sorte, chacun serait suffisant à soi-même. De là vient que deux médecins ne composeront jamais une société; mais le médecin, par exemple, et le laboureur. Ils se donnent donc l'un à l'autre les choses dont ils ont besoin. Mais d'autant qu'il y en a dont l'ouvrage vaut mieux que celui des autres; afin d'obliger le meilleur à donner au moindre, il a fallu faire une mesure commune; et cela, les hommes l'ont fait par l'estimation. Or afin que cela fût plus commode, d'autant qu'il semblait extrêmement difficile d'égaler des choses de si différente nature, comme une maison et du blé, on a introduit l'usage de l'argent. Je vous donne mon blé, par exemple; mais j'aurai besoin d'un logement dans quelque temps. Je fais un échange avec Paul, afin de me loger: mais Paul n'a pas de quoi m'accommoder; il substitue de l'argent en la place du logement que je lui demande; et ainsi l'argent m'est comme caution que je pourrai avoir une maison quand la nécessité me pressera; sans quoi il est évident que je ne délivrerais pas mon blé que je ne visse la maison en mes mains. C'est pourquoi Aristote appelle l'argent, *Fidejussor nummus, sponsor* (*De Morib*, *lib.* V, *cap.* 8).

Désirs insatiables de la cupidité. — L'argent n'est pas une chose que la nature désire pour lui-même: car les métaux par eux-mêmes n'ont aucun usage utile au service de l'homme. Aussi dans l'origine des choses, les richesses consistaient dans la possession des biens dont la nature avait besoin, et dont le désir nous est naturel, tel qu'est le froment, le vin et les troupeaux: nous le voyons dans les patriarches. Que si l'argent ne nous est nécessaire que comme substitué en la place de ces choses, le désir n'en doit pas être plus grand qu'il serait de ces choses-là même. Le désir maintenant va à proportion du besoin: or les bornes du besoin sont étroites. La nature est sobre et se contente de peu: mais la cupidité est venue, qui ne s'est plus voulu contenter du nécessaire; par les degrés du commode, du plaisant, du bienséant, elle est montée au délicieux, au mou, au superflu, au somptueux. Nous nous sommes fait certaines règles d'une bienséance incommode; d'où il est arrivé qu'un homme peut être pauvre, et néanmoins ne manquer de rien de ce que la nature désire: et cela, c'est absolument ne manquer de rien; parce qu'il faut contenter la nature, non l'opinion. La pauvreté n'est plus opposée à la nécessité, mais au luxe; et ainsi ce que dit Aristote se vérifie en cette rencontre, que *les hommes ne travaillent qu'à irriter la soif de leurs cupidités* (*Ib.*, *lib.* VII, *cap.* 15).

Contre la guerre étrangère et civile. — La guerre est une chose si horrible, que je m'étonne comment le seul nom n'en donne pas de l'horreur: en quoi je ne puis souffrir l'extrême brutalité des anciens, qui avaient fait une divinité pour la guerre; au lieu qu'un esprit qui ne s'occupe qu'aux armes, est non un Dieu, mais une furie. S'il venait un homme ou du ciel, ou de quelque terre inconnue et inaccessible, où la malice des hom-

mes n'eût pas encore pénétré, à qui on fit voir tout l'appareil d'une bataille et d'une guerre, sans lui dire à quoi tant de machines épouvantables, tant d'hommes armés seraient destinés, il ne pourrait croire autre chose, sinon que l'on se prépare contre quelque bête farouche ou quelque monstre étrange, ennemi du genre humain. Que si on venait à lui dire que cela se prépare contre des hommes, il ne faut point douter que ce récit ne lui fît dresser les cheveux, qu'il n'eût en abomination une si cruelle entreprise, et qu'il ne maudît mille et mille fois ceux qui l'auraient conduit en une terre si inhumaine. Mais encore souffrons que les nations se battent les unes contre les autres; puisque telle est notre inhumanité et notre fureur, que lorsque nous nous trouvons séparés de quelques fleuves ou quelques montagnes, ou par quelques légères différences de langage ou de mœurs, nous semblons oublier que nous avons une nature commune. Mais que des peuples qui se sont associés ensemble sous les mêmes lois et le même gouvernement, afin de se prêter un secours mutuel; que ces peuples, dis-je, se détruisent eux-mêmes par des guerres sanglantes, cela passe à la dernière extrémité de la fureur.

Grande difficulté pour décider si l'on est vertueux. — Il y a une grande difficulté à savoir si l'on est vertueux. Il y a des vices si semblables aux vertus, des vertus auxquelles il faut si peu de détour pour les faire décliner au vice : il arrive des circonstances qui varient si fort la nature des objets et des actions; ces circonstances sont si peu prévues, si difficiles à connaître; ce point indivisible, dans lequel la vertu consiste, est si inconnu, si fort imperceptible! Aristote dit que la vertu est le milieu défini par le jugement d'un homme sage (*De Morib., l.* II *cap.* 9). Et qui est cet homme sage? Chacun le pense être; et si vous voulez le définir, il le faudra faire par la vertu même : et ainsi vous définissez l'homme sage par la vertu, et la vertu par l'homme sage.

Equité de la peine éternelle. — Pourquoi, nous dit-on, pour un péché qui passe si vite, est-on condamné à une peine éternelle? *O homme, qui es-tu pour répondre à Dieu* (*Rom.*, IX, 20)? et néanmoins, afin de satisfaire en un mot à la question : n'est-il pas vrai que lorsque tu te livres aux objets de tes passions, tu veux pécher sans fin? Combien de fois as-tu protesté aux complices de tes désordres que tu ne leur serais jamais infidèle? Toutes les protestations s'en vont en fumée, le vent les emporte; parce que Dieu confond tes projets : mais c'est là l'intention de ton cœur; tu ne veux jamais voir finir la chose où tu mets ton bonheur : et la marque que tu désires pouvoir toujours pécher, c'est que tu ne mets point de fin à tes crimes, tant que tu vis. Combien de pâques, de jubilés, de maladies, d'exhortations, de menaces, dont tu n'as tiré aucun profit? Tout passe pour toi comme l'eau : n'est-il pas juste ensuite que celui qui n'a jamais voulu cesser de pécher, ne cesse jamais aussi d'être tourmenté? *Ut numquam careat supplicio, qui numquam voluit carere peccato* (*S. Greg. Mag., Mor. l.* XXXIV, *n.* 36, *t.* I, *pag.* 1133).

Combien tout est plus vif en l'autre vie qu'en celle-ci. — En l'autre vie tout est infiniment plus vif qu'en celle-ci. Nous n'avons ici qu'une ombre de plaisir et qu'une ombre de douleur. Nous ne saurions concevoir toutes les puissances du siècle futur : *Virtutes sæculi venturi* (*Hebr.*, VI, 5). La vertu, la force, la puissance se montrent là; tout ce qui est en cette vie n'est rien.

Attention qu'on doit avoir à choisir un bon conducteur. — Si vous voulez revenir sincèrement à Dieu, et obtenir de lui le pardon de vos fautes, ne vous livrez pas à des conducteurs aveugles; car ceux qui sortent d'entre leurs mains sont comme s'ils n'avaient point été traités. On s'en étonne; on remarque toujours en eux les mêmes habitudes, les mêmes fréquentations, les mêmes inimitiés.

Cruelle mollesse des mauvais médecins de l'âme; sage sévérité des bons. — Allez-vous rechercher le chirurgien, le médecin qui vous flatte, ou celui qui vous guérit? Ce prophète lui a dit : Il vivra; et Dieu m'a dit qu'il mourrait de mort (*Isa.*, XXXVIII, 1 *et seq.*). Que ne le traitez-vous avec une sainte sévérité, en lui disant : Vous mourrez; comme Isaïe à Ezéchias, qui cependant le guérit. La plaie profonde de la fille de mon peuple me blesse profondément; j'en suis attristé; j'en suis tout épouvanté : *Super contritione filiæ populi mei contritus sum et contristatus; stupor obtinuit me* (*Isa.*, VIII, 21). N'y a-t-il donc point de résine dans Galaad? Ne s'y trouve-t-il point de médecin? Pourquoi donc la blessure de la fille de mon peuple n'a-t-elle point été fermée? *Numquid resina non est in Galaad, aut medicus non est ibi? Quare igitur non est obducta cicatrix filiæ populi mei* (*Ibid.*, 22)?

Sentiments d'une véritable pénitence. — Puisse le Seigneur répandre sur nous un esprit de grâce et de prières, qui nous porte à pleurer sur la perte que nous avons faite, comme Israël sur la mort de Josias, le meilleur de tous les rois et les délices de son peuple; faisons un deuil universel, poussons de profonds gémissements; pleurons avec larmes et avec soupirs, comme on pleure son fils unique; soyons pénétrés de douleur, comme on l'est à la mort d'un fils aîné. Eh! serait-ce trop s'affliger; puisque c'est son âme, c'est soi-même qu'on doit pleurer? Soyons donc tous dans les larmes; retranchons toutes les visites, comme au jour d'une grande affliction; séparons-nous, famille à famille, chacun à part, les hommes séparément, les femmes de même; afin de célébrer le jeûne du Seigneur en retraite, en prières et en continence.

Brièveté du temps. — Notre vie est toujours emportée par le temps qui nous échappe; tâchons d'y attacher quelque chose de plus ferme que lui.

Comment on doit s'exciter l'appétit, et prendre la nourriture. — [Le chrétien doit se procurer] l'appétit, non par les viandes, mais par le jeûne; non par la délicatesse de la

table, mais par le travail. [Les saints voulaient qu'il n'y eût] que la faim qui la rendît supportable. Il faut donner la nourriture à son corps avec une certaine peine, comme un tribut que rend un homme libre qui déplore sa servitude. *Cibus, ut tributum onerosum ægre reddendum homini libero, suamque deploranti servitutem.*

Sur les ris immodérés. — *Fatuus in risu exaltat vocem suam; vir autem sapiens vix tacite ridebit* (*Eccli.*, XXI, 23) : L'insensé élève sa voix en riant; mais l'homme sage rira à peine tout bas. Une certaine hauteur de l'âme désavoue [ces démonstrations d'une joie immodérée]; un homme sage craint de faire paraître qu'il soit emporté par la joie; il rit timidement et du bout des lèvres.

Austérité d'une vie chrétienne et pénitente. — Coucher sur la dure pour y dormir, attirer le sommeil par la psalmodie de la nuit et par l'ouvrage de la journée, faire les fonctions même naturelles, non tant par la nature que par la vertu. Saint Bernard [condamne avec raison] la délicatesse des hommes qui voudraient se rendre immortels; [il disait] qu'un religieux était assez sain, quand (1) il se portait assez bien pour chanter et psalmodier.

De quelle manière il faut considérer notre corps. — [Penser que] le corps n'est qu'une victime que la charité consacre; en l'immolant, elle le conserve, afin de le pouvoir toujours immoler; une masse de boue qu'on pare d'un léger ornement à cause de l'âme qui y demeure. Si un roi était obligé de demeurer dans quelque pauvre maison, [il lui procurerait un] ornement passager, [et y ferait briller] quelque rayon de la magnificence royale. Ainsi cette terre et cette poussière, [qui forme notre corps], est revêtue de quelque éclat en faveur de l'âme qui doit y habiter quelque temps. Toutefois c'est toujours de la poussière qui, au bout d'un terme bien court, retombera dans la première bassesse de sa naturelle corruption.

Vertu de sainte Gorgonie, bien opposée à la conduite des femmes mondaines. — Elle ne s'est point souciée de se charger d'or, ni de pierreries, ni de cette beauté étrangère qu'on achète ou qu'on s'attache par artifice, faisant une idole de l'image de Dieu. [Point d'autre] rouge [sur son visage] que celui que causait la pudeur, ni de blanc que celui que donne l'abstinence; elle laissait les autres ornements à celles à qui la pudeur est une honte, qui désirent la santé pour la beauté, l'embonpoint, la vivacité pour le teint; laides par leur beauté empruntée, déshonorées par leurs ornements artificiels, défigurées par leur air, choquantes et importunes par leur agrément affecté.

Son silence, sa pénitence, ses gémissements. — Qui a plus su? qui a moins parlé? O corps exténué! ô âme, qui soutenait le corps presque sans aucune nourriture! ou plutôt, ô corps contraint de mourir avant la mort même, afin que l'âme fût en liberté! ô membres tendres et délicats, couchés sur la dure! ô gémissements! ô cris de la nuit pénétrant les nues, perçant jusqu'à Dieu! ô fontaines de larmes, sources de joie! ô Eve! ô appât du plaisir sensible et goût du fruit défendu, surmontés par la continence! ô Jésus-Christ! ô sa mort! ô son anéantissement et sa croix, honorés par la pratique de la pénitence! ô femme, qui a fait voir que la différence du sexe n'est pas dans l'esprit ni dans le cœur!

Malheur de ceux qui flattent leur corps, et qui s'y attachent. — Plût à Dieu que je m'ensevelisse avec Jésus-Christ pour être son cohéritier! car que faisons-nous, chrétiens, que faisons-nous autre chose, lorsque nous flattons ce corps, que d'accroître la proie de la mort, lui enrichir son butin, lui engraisser sa victime? Pourquoi m'es-tu donné, ô corps mortel! fardeau accablant, soutien nécessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec lequel je ne puis avoir ni guerre ni paix; parce qu'à chaque moment il faut s'accorder, et à chaque moment il faut rompre? O inconcevable union et aliénation non moins surprenante! malheureux homme que je suis! Et vous vous attachez à ce corps mortel, et vous bâtissez sur ces ruines, et vous contractez avec ce mortel une amitié immortelle?

Comment il faut le traiter. — Je ne sais pourquoi je suis uni à ce corps mortel, ni pourquoi, étant l'image de Dieu, il faut que je sois plongé dans cette boue. Je le hais comme mon ennemi capital, je l'aime comme le compagnon de mes travaux; je le fuis comme ma prison, je l'honore comme mon cohéritier.

De quelle manière nous devons vivre. — Regarder la vie comme un faux ami; fermer les sens, vivre hors de la chair et du monde, recueilli en soi, conversant avec soi et avec Dieu. Mener une vie au dessus de tout ce qui est visible, et recevoir les idées divines, toujours nettes et immuables, nullement mélangées des formes terrestres, errantes et vagues, que le mouvement des choses humaines nous imprime. Etre par ce moyen, et devenir de plus en plus un miroir très-net de Dieu et des choses divines; s'élever à la lumière par la lumière, c'est-à-dire, à la plus claire par la plus obscure; goûter par avance la vie céleste.

Conversation avec soi-même. — Je converse avec moi-même comme avec le plus légitime censeur de ma vie.

Combien l'intérêt a de force pour conduire les hommes. — Nous sommes fortement attachés à nous-mêmes; c'est pourquoi ceux qui conduisent prennent les hommes par leurs intérêts, sachant que la probité et la vertu sont fort faibles, et ont peu d'effet dans le monde. On oublie aisément les bienfaits; ce qu'on n'oublie jamais, c'est son avantage; on engage par là les hommes; et comme il est malaisé de faire beaucoup de bien, que la source du bien est peu féconde et tarit bientôt, on est contraint de donner des espérances, même fausses. Il n'y a point d'homme plus aisé à mener qu'un homme qui espère; il aide à la tromperie.

De quelle sorte on s'engage dans les emplois.

(1) Il avait assez de force et de santé pour la psalmodie et pour les exercices spirituels.

— Nous nous plaignons de notre ignorance; mais c'est elle qui fait presque tout le bien du monde; ne prévoit pas, fait que nous nous engageons. C'est ainsi qu'on entre dans le mariage et dans les emplois, qu'on se détermine à aller à la guerre: on n'a qu'une vue générale des incommodités qui s'y trouvent. On s'engage, on trouve mille accidents imprévus; on voudrait retourner en arrière, il est trop tard, on est engagé.

Quel est le vrai plaisir. — Le plaisir d'être maître de soi-même et de ses passions doit être balancé avec celui de les contenter; et il emportera le dessus, si nous savons comprendre ce que c'est que la liberté.

Qui sont ceux que Dieu semble n'avoir destinés que pour les autres. — Il semble qu'il y ait des personnes que Dieu n'ait destinées que pour les autres, pour instruire, pour donner exemple. Ils ont une demi-piété, des sentiments imparfaits de dévotion; parce que cela règle du moins l'extérieur, et est nécessaire pour cet effet; mais le sceau de la piété, c'est-à-dire, les bonnes œuvres et la conversion du cœur ne s'y trouvent pas; ils ne s'abstiennent pas des péchés damnables.

Raisons qui doivent nous porter à exercer la miséricorde. — Nous devons exercer la miséricorde pour deux raisons; premièrement, parce que nous l'avons reçue; Revêtez-vous, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, de tendresse et d'entrailles de miséricorde: *Induite vos, sicut sancti et electi Dei, viscera misericordiæ* (*Coloss.*, III, 12); secondement, afin de la recevoir; donnez et on vous donnera: *Date et dabitur vobis* (*Luc.*, VI, 38): *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* (*Matth.*, V, 7). Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde; premièrement, parce qu'on nous a donné; secondement, afin qu'on nous donne.

Combien il nous est glorieux de souffrir pour Jésus-Christ. — *Vobis donatum est pro Christo, non solum ut in eum credatis, sed ut etiam pro illo patiamini* (*Philip.*, I, 29): C'est une grâce que Dieu vous a faite, non-seulement de ce que vous croyez en Jésus-Christ, mais encore de ce que vous souffrez pour lui: *Vobis*, à vous, non aux anges; car auquel des anges a-t-il jamais été dit: *Ostendam illi quanta oporteat pro nomine meo pati* (*Act.*, IX, 16): Je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour mon nom.

Les temples élevés, non pour renfermer Dieu, mais pour nous recueillir. — *Non in manufactis templis habitat* (*Act.*, XVII, 24). Dieu n'habite point dans les temples bâtis par les hommes. Les temples ne sont pas élevés comme pour y renfermer la divinité, mais afin de recueillir nous-mêmes nos esprits en Dieu. Ce Dieu qui est immense, les hommes s'imaginaient pouvoir le ramasser en un temple ou dans des statues; au lieu qu'il fallait songer à recueillir en lui leur esprit dissipé.

Inconstance et déréglement que produit en nous la concupiscence. — *Inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitia* (*Sap.*, IV, 12). Les passions volages de la concupiscence renversent l'esprit, même éloigné du mal. Pourquoi? parce que, errant d'un désir à un autre, à la fin il s'en trouve quelqu'un qui nous surprend; comme un malade chagrin qu'on tâche de divertir, tantôt par un objet, tantôt par un autre; on lui propose des jeux de toutes façons; enfin insensiblement on l'amuse.

Dangers des prédicateurs. — Condition périlleuse des prédicateurs, à qui il n'y a rien, ni tant à désirer, ni tant à craindre, que la satisfaction et même le profit de leurs auditeurs.

La mort et ses circonstances. — Voyez cette bouche ouverte, ce visage allongé, cette respiration entrecoupée, ce jugement offusqué qui revient par certains moments comme de fort loin; autant de signes prochains de la mort. Les amis du moribond, vivement affligés, se livrent à une sorte de désespoir qui leur fait tout tenter pour rappeler le mourant à la vie; chacun s'empresse à le secourir quand on ne peut plus rien; et dans les vicissitudes de la maladie, on passe successivement de la tristesse à la joie, et de l'une à l'autre. S'il paraît quelque mieux dans l'état du malade, on aperçoit, sur ceux qui l'environnent, un rayon d'espérance qui illumine tout à coup le visage comme à travers d'un nuage; et enfin, lorsque le malade est aux prises avec la mort, tout le monde court sans savoir où; dès qu'il est expiré, la douleur éclate par les cris et les sanglots. Le temps semble adoucir le chagrin que cause cette mort; sa femme ne pleure plus et croit être tranquille, cependant elle demeure étourdie, comme si elle était tombée du haut d'un clocher. On ne peut imaginer la mort; on croit à toute heure voir entrer le défunt; l'âme, afin de suppléer la présence de l'objet qu'elle aime, fait effort pour rendre sa douleur immortelle; son affection envers la mémoire de son ami et le désir de le faire revivre, lui fait prendre tous les moyens qui peuvent réparer sa perte. On voit par là combien on a raison de dire que cela est un des principes de l'idolâtrie; un reste de l'immortalité perdue nous fait ainsi combattre contre la mort. Mais il est fort nécessaire de se préparer de bonne heure à perdre ce qui nous est cher; car dans le coup on écoute peu les consolations.

Désir de la vie future. — Il faut examiner ce que doit produire en nous le désir de la vie future: ce désir caractérise les vrais chrétiens, qui doivent se regarder ici bas comme voyageurs.

Hypocrites de deux sortes. — Il y a des hypocrites qui ont dessein de tromper; il y a des hypocrites qui trompent et n'en ont pas précisément le dessein, mais qui agissent par bienséance et ne veulent point donner de scandale: les premiers sont plus dangereux pour les autres, et les seconds pour eux-mêmes.

La grâce et la nature, opposées quant à l'effet, semblables quant à la manière d'agir. — L'Evangile nous apprend qu'il n'y a rien de plus opposé que la nature et la grâce; et néan-

moins la grâce agit selon la nature et ne pervertit pas son ordre. Quant à l'objet auquel la grâce nous applique, il y a entre elle et la nature une étrange opposition; mais quant à la manière dont la grâce nous fait agir, elle a avec la nature une entière ressemblance et une parfaite conformité. *Sicut exhibuistis membra vestra servire iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem* (*Rom.*, VI, 19) : Comme vous avez fait servir les membres de votre corps à l'injustice pour commettre l'iniquité, faites-les servir maintenant à la justice pour votre sanctification.

Si une injuste injure nous ôte notre honneur. — On dit: Cet homme m'a ôté mon honneur. Comment ? en me faisant un affront. Ce n'est pas lui qui vous l'ôte: car l'injuste injure étant mal fondée, n'ôte rien; c'est l'opinion de ceux qui jugent mal des choses.

Condition pour être unis à la croix.—Pour être unis à la croix, il faut joindre la peine à l'opprobre ; pour la diminuer, en ne pouvant éviter la peine, nous en voulons du moins séparer la honte.

Comment nous détachons Jésus-Christ de la croix. — Pour détacher Jésus-Christ de la croix, il faut nous y attacher en sa place, celui-là le crucifie de nouveau, qui se détache lui-même de la croix.

L'âme abandonnée de Dieu. — *Ego vado* (*Joan.*, VIII, 21) : Je m'en vais. Ces paroles nous représentent Jésus-Christ se séparant et disant à l'âme le dernier adieu, rompant ses liaisons avec elle, retirant ses grâces et lui reprochant son ingratitude. J'ai voulu t'attirer à moi pour te donner la vie; tu n'as pas voulu : adieu donc, adieu pour jamais ; je me retire maintenant ; *Ego vado ;* c'est moi qui m'en vais, mais je te chasserai un jour : *Discedite a me* (*Matt.*, XXV, 41) : Retirez-vous de moi.

Etat du pécheur chassé de la présence de Dieu. — Trois choses à considérer : le pécheur quittant Dieu, Dieu abandonnant le pécheur, et enfin Dieu chassant le pécheur. *Discedite*, retirez-vous, *maledicti*, maudits, *in ignem æternum*, Allez au feu éternel. C'est alors que le damné conjurera toutes les créatures, et leur dira comme Saül à l'Amalécite : *Sta super me, et interfice me; quoniam tenent me angustiæ, et adhuc tota anima mea in me est* (II *Reg.*, I, 9). Appuyez-vous sur moi, et me tuez ; parce que je suis dans un accablement de douleur, et que toute mon âme est encore en moi. Tant de liaisons que le pécheur avait avec Dieu se trouveront rompues tout à coup. Que je voie le visage du roi, disait Absalon : *Videam faciem Regis : quod si memor est iniquitatis meæ, interficiat me* (II *Reg.*, XIV, 32): S'il se souvient encore de ma faute, qu'il me fasse mourir. Il n'y avait entre ce prince et David qu'une liaison, l'homme en a avec Dieu une infinité: un coup de foudre part, qui rompt tout : *Discedite*, retirez-vous. Adieu, mon père ; adieu, mon frère ; adieu, mon ami ; adieu, mon Dieu, adieu, mon Seigneur; adieu, mon maître; adieu, mon roi; adieu, mon tout. Jésus-Christ ne le peut plus souffrir, il le hait infiniment, nécessairement, éternellement, substantiellement, comme il s'aime ; parce qu'il est dans l'état de péché ; non dans l'acte, ni dans l'habitude, mais dans l'état. Le péché est humanisé en lui ; c'est un homme devenu péché, il perd tout bien, *Omne bonum:* il ne reste pour tout bien en lui que la simplicité de son être, et c'est son malheur extrême ; parce que Dieu le conserve pour être en butte éternellement à ses vengeances, et le sujet de toutes les misères possibles.

Effet de la malédiction que Dieu prononce contre lui. — *Maledicti :* Maudits. Cette parole exprime un jugement pratique en Dieu, qui livre le pécheur à toute l'exécration de sa justice; et elle contient une imprécation contre lui, qui déracine jusqu'aux moindres fibres de la capacité qui était en lui pour recevoir du bien et pour en faire : ainsi, ces deux maux viennent subitement fondre sur le pécheur, la viduité et la stérilité : *Duo mala venerunt super te, viduitas et sterilitas* (*Isa.*, XLVII, 9). Il se trouve moins capable de recevoir du bien que le néant; et l'inflexibilité de la volonté de Dieu dans son jugement répond à l'invariabilité de celle du pécheur dans le mal. Il a rejeté la bénédiction ; elle sera éloignée de lui : *Noluit benedictionem et elongabitur ab eo* (*Ps.* CVIII, 18).

Nature du feu où il est jeté. — *In ignem æternum :* Allez au feu éternel, feu surnaturel dans sa production, instrument de la puissance divine dans son usage, immortel dans son opération. Méditez. Cela est-il vrai? Qui est-ce que cela regarde? Pourquoi, mon Sauveur, faut-il vous quitter? *Discedite:* Retirez-vous. Votre bénédiction avant que de partir ; *Maledicti*, vous êtes maudits. Ce ne sera peut-être pas pour toujours ; je reviendrai faire pénitence. Ah ! mes yeux, que je vous ferai bien porter la peine de tous ces regards voluptueux qui me coûtent si cher ! quel torrent de larmes ne vous forcerai-je pas alors de répandre ! quelle violence ne ferai-je pas à tous mes sens pour en expier l'abus et les soumettre à la loi divine ! Non, vous vous flattez en vain, il n'y aura plus de temps; tout est désormais éternel, le supplice comme la récompense.

Orgueil grossier, orgueil plus adroit. — C'est un orgueil indiscipliné qui se vante, qui va à la gloire avec un empressement trop visible; il se fait moquer de lui : c'est au contraire un orgueil habile que celui qui va à la gloire par l'apparence de la modestie.

Mépris artificieux que font quelques-uns de l'opinion des autres. — Quelques-uns semblent mépriser l'opinion des autres : Ce sont des hommes, disent-ils; mais ils s'admirent eux-mêmes, ils mettent leur souverain bien à se plaire à eux-mêmes, comme si eux-mêmes n'étaient pas des hommes.

Pourquoi celui qui est ainsi disposé, feint-il de se contenter de lui-même. — Quiconque a cette pensée, veut plaire aux autres; mais il feint de se contenter de soi-même, pour l'une de ces deux raisons : premièrement, ou

parce qu'il ne peut acquérir l'estime des autres, et il s'en console en se prisant soi-même ; secondement, par une certaine fierté qui fait que, désirant l'estime des autres, il ne veut pas la demander, et veut l'obtenir comme une chose due ; en quoi il est d'autant plus possédé de cette passion, qu'il la couvre davantage. Mais il croit toujours y arriver par cette voie, et la gloire le charmera d'autant plus, qu'il l'aura acquise en la méprisant; c'est comme un tribut qu'il exige, pour marque d'une plus grande souveraineté et indépendance, comme s'il était au-dessus même de l'honneur.

Principes d'une fausse modération. — La modestie et la modération dans les honneurs peut venir de ces principes mauvais ; premièrement, l'âme est contente et hume tout l'encens en elle-même, ce qui devrait être au dehors est au dedans, et y rentre bien avant : secondement, l'extérieur paraît affable, ce qui fait quelque montre de modestie, et souvent cela vient de ce que l'âme, contente en elle-même et pleine de joie, la répand sur ceux qui approchent, et les traite bien ; comme, au contraire, une humeur chagrine décharge sa bile sur eux par un superbe dégoût.

Trois vices principaux au sujet de l'aumône. — Touchant l'aumône, il semble qu'il y a trois vices principaux: le premier, de ceux qui ne la font point; le second, de ceux qui ne la font point dans l'esprit de Jésus-Christ et par le principe de la foi, mais par quelque pitié naturelle; la troisième, de ceux qui la faisant, croient, en quelque sorte, s'exempter par là de la peine qui est due à leur mauvaise vie, et ne songent pas à se convertir ; contre lesquels saint Augustin a dit ces beaux mots : Certes, que nul ne pense pouvoir commettre tous les jours et racheter autant de fois par des aumônes ces crimes horribles qui excluent du royaume des cieux ceux qui s'y abandonnent. Il faut travailler à changer de vie, apaiser Dieu par des aumônes pour les péchés passés, et ne pas prétendre qu'on puisse, en quelque sorte, lui lier les mains, et acheter le droit de commettre toujours impunément le péché : *Sane cavendum est ne quisquam existimet infanda illa crimina, qualia qui agunt regnum Dei non possidebunt, quotidie perpetranda, et eleemosynis quotidie redimenda. In melius quippe est vita mutanda, et per eleemosynas de peccatis præteritis est propitiandus Deus ; non ad hoc emendus quodam modo, ut ea semper liceat impune committere* (*Enchir. cap.* 70, *n.* 19, *t.* VI, *p.* 223).

Pourquoi Dieu permet le mystère d'iniquité, et en quoi il consiste. — *Nisi venerit discessio primum* (II *Thess.*, II, 3). Il ne viendra pas que la révolte et l'apostasie ne soit arrivée auparavant. Quel est ce mystère d'iniquité, cette apostasie des hommes quittant Jésus-Christ, en sorte qu'il ne trouve plus de vraie foi parmi eux ? *Non inveniet fidem* (*Luc.*, XVIII, 8). Ce mystère d'iniquité est fait pour éprouver ses élus et ses fidèles serviteurs, et il consiste dans la corruption des maximes de l'Evangile et dans l'établissement de l'anti-christianisme.

Empire de la mort et du péché sur nous. Que faut-il faire pour nous délivrer de cette injuste domination. — Le péché et la mort dominent sur nous; la mort, comme un tyran; le péché, comme un roi chéri et aimé. Il faut, pour nous délivrer de cette injuste domination, craindre ce que nous aimions, et aimer ce que nous craignions. Il y en a sur lesquels le péché règne, quand ils lui obéissent avec plaisir ; il y en a qu'il tyrannise. *Quod nolo malum, hoc ago* (*Rom.*, VII, 19). Je fais le mal que je ne veux pas ; c'est le meilleur état.

Ame et corps, donnés par l'Ecriture à ce qui n'en a pas. — L'Ecriture donne de l'âme à ce qui n'en a pas pour bénir Dieu; du corps à ce qui n'en a pas, pour nous rendre plus sensibles les opérations divines, et s'accommoder à notre faiblesse. *Misericordia et veritas obviaverunt sibi : justitia et pax osculatæ sunt* (*Ps.* LXXXIV, 11): La miséricorde et la vérité se sont rencontrées ; la justice et la paix se sont donné le baiser.

D'où vient que l'imposture de la renommée est si séduisante. — La renommée nous en impose, quoique cent fois on ait été trompé par ses faux bruits. Cette séduction a pour principe, ou la malignité de notre cœur, toujours prêt à s'ouvrir à la médisance, ou notre amour-propre, aussi empressé à se persuader tout ce qui peut flatter l'intérêt de ses désirs.

Comment le pécheur est conduit au désespoir. Au commencement les pécheurs disent : Il n'est pas encore temps; après, ils trouvent qu'il n'est plus temps: ainsi l'illusion que leur fait une espérance présomptueuse, les conduit à une autre illusion encore plus funeste, celle du désespoir. Ayant perdu tout remords et tout sentiment, ils s'abandonnent à la dissolution, pour se plonger, avec une ardeur insatiable, dans toutes sortes d'impuretés : *Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ in operationem immunditiæ omnis* (*Ephes.*, IV, 19).

Soutien de l'amitié entre les inégaux. — L'amitié entre les inégaux est soutenue, d'une part par l'humilité, de l'autre par la libéralité.

Obstacles à la conversion du pécheur. — Un des obstacles à la conversion du pécheur, c'est l'espérance de l'impunité. Il doute : y a-t-il une vengeance ? Convaincu qu'il y a un Dieu qui punit les crimes, il commence à mettre la main à l'œuvre. Eh bien, se dit-il à lui-même, il est temps, convertissons-nous. Il éprouve alors une répugnance de tous ses sens et de sa raison asservie. Au milieu de ce travail, il vient une seconde fois à se ralentir. Eh ! est-il possible, dit-il, que Dieu m'ait si étroitement défendu ce que lui-même m'a rendu si agréable ? C'est un père, et non un tyran ; il ne punit que ceux qui ne suivent pas la vertu; mais il ne met pas la vertu à se contrarier soi-même : au contraire la vertu étant à faire du bien aux autres, elle ne consiste pas à déchirer son propre cœur.

Débouté de cette défense par la raison de la justice de Dieu, à qui tout mal déplaît, et même celui qui nous plaît : car les désirs irréguliers d'un malade ne sont pas les lois de la nature ; son dernier obstacle, c'est le désespoir : *Desperantes semetipsos*. Il a douté de la justice qui venge, et de la sagesse qui règle ; il doute maintenant et de la bonté qui pardonne, et de la bonté qui guérit, et de la puissance qui corrige. Contre le premier doute, il faut se soutenir par ces paroles de saint Jacques : La miséricorde s'élèvera au-dessus de la rigueur du jugement : *Superexaltat misericordia judicium* (*Jac.*, II, 13) ; contre le second, on doit dire à Dieu : Guérissez-moi, Seigneur, et je serai guéri : *Sana me, Domine, et sanabor* (*Jer.*, XVII, 14).

Cause des blasphèmes contre la Providence. — Ceux qui blasphèment contre la Providence se révoltent contre elle, parce qu'ils la prennent pour une cause particulière des désordres qui règnent dans le monde.

Prétextes pour se dispenser de l'aumône. — On se flatte, en ce qu'on espère de soi-même faire des aumônes quand on sera riche. Les prétextes ne manqueront pas alors pour s'en dispenser : on ne trouve pas à qui la faire ; on commence à entrer en défiance de ceux qui se mêlent des affaires de charité ; on retarde, on veut encore ; mais on remet à un autre temps : peu à peu on n'y pense plus ; après, la volonté se change, on ne le veut plus.

Pénitences feintes. — La crainte de la puissance divine oblige quelquefois les pécheurs à se convertir à lui par une pénitence feinte : *In multitudine virtutis tuæ mentientur tibi inimici tui* (*Ps.* LXV, 3) : Au milieu des effets les plus multipliés de votre puissance, vos ennemis s'opiniâtreront à vous démentir.

Défaut qui empêche les hommes d'agir. — Un défaut qui empêche les hommes d'agir, c'est de ne sentir pas de quoi ils sont capables. Trois choses les en empêchent : la crainte, pour ne s'être pas éprouvés ; la paresse, pour ne vouloir pas travailler ; l'application ailleurs, pour satisfaire sa légèreté. La crainte présuppose un bon principe, le désir de bien faire, il le faut animer ; la paresse vient de lâcheté, il faut la combattre ; l'application ailleurs vient de différentes causes, il faut se captiver. Il est à regretter qu'un bon naturel ne se mette pas à son meilleur usage.

Attention que le chrétien doit avoir à profiter de tout. — Les chrétiens doivent apprendre à profiter de tout, des biens et des maux de la vie, des vices et des vertus des autres, de leur persévérance et de leur chute, de leurs tentations, de leurs propres fautes et de leurs bonnes actions.

Faux jugement sur ceux qui sont parvenus au faîte des honneurs. — Quand quelqu'un est arrivé au haut degré des honneurs auxquels l'ambition aspire, on dit : Il ne doit plus avoir de regret à mourir ; et c'est précisément le contraire, parce que rien ne coûte plus que de quitter ce qu'on a aimé si passionnément.

Bons et mauvais effets de la honte; remèdes à ses funestes impressions. — La honte se met entre la vertu et le péché pour empêcher qu'on ne la quitte; puis entre le péché et la vertu, pour empêcher qu'on ne la reprenne ; et malheureusement elle réussit mieux dans ce dernier effort. Trois choses à faire, pour se fortifier contre cette honte : premièrement, rentrer en sa conscience ; la honte intérieure fait qu'on méprise l'extérieure ; secondement, se dire sincèrement à soi-même : J'ai ravi la gloire à Dieu, il est juste que je perde la mienne; troisièmement, penser combien il est nécessaire de souffrir une confusion passagère pour éviter la honte éternelle.

Comment on doit triompher du péché. — *De peccato triumphum agere* (*S. Greg. Nazian. Orat.* XL, *n.* 26, *t.* I, *p.* 657). Triompher du péché comme un conquérant qui, non content d'avoir vaincu, choisit un jour pour triompher ; mener ainsi ce péché, ce roi captif, en triomphe par une pénitence publique et édifiante. Deux sortes de personnes ont besoin de conversion ; les honnêtes païens, qui n'ont que des vertus morales, et ceux qui ont commis de grands crimes.

Les vertus chrétiennes, hardies et entreprenantes. — La foi est hardie : rien de plus hardi que de croire un Dieu homme et mort. Toutes les vertus chrétiennes sont aussi hardies et entreprenantes ; car elles surmontent tous les obstacles ; elles doivent se faire en foi, et tenir de son caractère.

Quelle est la fin des passions. — Dieu veut que nous le servions avec ferveur; c'est pourquoi il fait naître en nous les passions qui font agir ardemment, comme l'émulation.

Trois faux cultes à éviter dans l'adoration. — *Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate* (*Joan.*, IV, 23) : Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Il faut éviter trois faux cultes : l'erreur, l'hypocrisie, la superstition. L'erreur n'adore pas Dieu tel qu'il est : il n'est tel que dans l'Eglise catholique. L'hypocrisie ne montre pas l'homme tel qu'il est. La superstition mêle l'un et l'autre, et en est un monstrueux assemblage ; c'est ce que saint Paulin exprime très-bien par ces paroles : *Superstitioni religiosa*, *Religioni profana* (*Ad Jov. Epist.* XVI, *n.* 10, *p.* 93).

L'erreur de ceux qui s'imaginent qu'il n'y a point de vrais pieux, très-dangereuse. — On ne saurait s'élever trop fortement contre ceux qui s'imaginent qu'il n'y a point de vrais pieux : d'où il résulte, premièrement, qu'ils désespèrent de le pouvoir devenir; secondement, qu'ils ne se joignent à aucune œuvre de piété, parce qu'ils soupçonnent toujours du mal caché.

Patience chrétienne. — Pour pratiquer la patience chrétienne, il faut souffrir les maux, souffrir le dégoût, souffrir le délai.

La complaisance, cause du péché. — L'a-

mour de la société a été comme la cause du péché; car, selon la remarque de saint Augustin, Adam n'a pas été séduit; mais sa complaisance pour sa femme l'a porté à désobéir : *Adam non seductum esse, sed sociali necessitudine paruisse* (*De Civ. Dei, l.* XIV, *c.* XI, *tom.* VII, *p.* 353).

Effets de la préoccupation. — La préoccupation a cela de propre qu'elle empêche de voir le reste, et elle-même elle ne se peut remarquer, parce qu'elle ne cause aucun mouvement inusité.

Défaut dans les hommes. — C'est un grand défaut dans les hommes de vouloir tout régler, excepté eux-mêmes.

Double péché dans la manière dont nous jugeons de notre prochain. — Nous péchons doublement dans l'estime que nous faisons de notre prochain : premièrement, en ce que nous présumons dans les autres les vices que nous sentons en nous-mêmes; secondement, en ce que nous les trouvons bien plus blâmables dans les autres que dans nous-mêmes. Saint Grégoire de Nazianze dit, si je ne me trompe (*Orat.* XXVIII, *n.* 1, *tom.* I, *pag.* 473), que nous sommes comme le miroir où nous voyons les autres, parce qu'en effet, ne connaissant pas leur intérieur, nous ne pouvons en juger que par quelque chose de semblable que nous connaissons, qui est nous-mêmes. Mais si nous sommes le miroir où nous voyons les affections des autres, les autres doivent être le miroir où nous voyions la difformité de nos propres vices, que nous ne remarquons pas assez quand nous les considérons en nous-mêmes.

Comment la médisance agit. — La médisance attaque comme il se pratique dans la guerre : premièrement, elle tire l'épée ouvertement contre ses ennemis; secondement, elle va par embûches : La bouche de l'homme trompeur s'est ouverte pour me déchirer : *Os dolosi super me apertum est* (*Ps.* CVIII, 1); troisièmement, elle assiége, elle empêche toutes les ouvertures de la justification; elle fait venir la calomnie de tant de côtés, que l'innocence assiégée ne peut se défendre : Ils m'ont comme assiégé par leurs discours remplis de haine : *Sermonibus odii circumdederunt me* (*Ibid.*, 2) Alors il n'y a de recours qu'à Dieu : Ne vous taisez pas, mon Dieu, sur le sujet de mon innocence : *Deus, laudem meam ne tacueris* (*Ibid.*).

Deux manières dont on pèche contre soi-même par les paroles. — On pèche principalement en deux manières à l'égard de soi-même par les paroles : par des discours de vanité, en publiant ce qu'il faut taire; par des discours de curiosité, en s'enquérant de ce qu'il ne faut pas savoir.

Manières différentes dont les criminels doivent agir envers un juge ou envers un père. — Les criminels doivent agir différemment envers un juge qu'ils ne feraient envers un père : envers un juge, on nie, on se défend, on s'excuse; envers un père, on confesse, on promet, on demande grâce; on ne défend pas le passé, on donne des assurances pour l'avenir. Un juge veut la punition, et un père l'amendement du criminel; c'est pourquoi il oublie le passé, pourvu qu'on stipule pour l'avenir.

D'où vient les grands sont-ils si peu équitables. — Si les grands ont peu de justice, c'ést qu'ils ne peuvent s'appliquer cette première loi de l'équité naturelle : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même : *Alii ne feceris quod tibi fieri non vis;* à cause qu'ils s'imaginent que tout leur est dû, et que leur orgueil ne peut consentir à se mettre en égalité avec les autres. Pour cela, il faut qu'ils descendent et qu'ils se mettent en la place du faible, qu'ils voient en cet état ce qu'ils voudraient leur être fait : mais ils ne peuvent se résoudre à s'imaginer qu'ils sont peu de chose, ni à se mettre en la place du petit; c'est néanmoins en quoi consiste la véritable grandeur. Ils sont élevés au-dessus des autres pour soutenir leurs besoins et entrer dans leurs justes sentiments contre ceux qui les oppriment.

Prières inutiles. — *Orantes nolite multum loqui* (*Matt.*, VI, 7) : N'affectez point de parler beaucoup dans vos prières. Jésus-Christ nous avertit ici d'éviter les prières où l'on ne fait que parler sans sentiment, où le cœur ne dit rien de lui-même, mais va tout emprunter de l'esprit.

Aveuglement des hommes dans leurs plaisirs. — Les hommes font leur plaisir de ce que Dieu envoie pour se venger, tant ils sont abandonnés au sens réprouvé de leur cœur : *Tradidit eos in reprobum sensum* (*Rom.*, I, 28). Dieu fera à son tour leur supplice de ce qui a été leur plaisir; car les satisfactions que l'homme pécheur goûte dans les objets de ses passions, deviennent dans la main du Dieu vengeur un aiguillon qui ne cessera de les tourmenter : *Quæ sunt delectamenta homini peccanti, fiunt irritamenta Domino punienti* (*S. Aug. Enar. in Psal.* VII, *n.* 16, *t.* IV, *p.* 37).

Pourquoi le précepte irrite le désir. — Le précepte n'empêche pas le péché, parce qu'il faut boucher la source, qui est la convoitise : au contraire, le précepte irrite le désir; car l'âme fait effort quand on veut lui ôter ce qu'elle regarde comme son bien. Or, quand on lui défend, on lui arrache déjà, en quelque sorte, ce qu'elle possède par l'amour, et elle accroît son effort pour le retenir.

Comment agissons-nous par humeur, et non par raison. Nous agissons par humeur et non par raison; c'est pourquoi l'ambition ni l'avarice ne se changent pas pour avoir ce qu'elles demandent, parce que l'humeur demeure toujours. Les appétits qui consistent à remplir les organes corporels se finissent, à cause que les organes sont bornés : mais dans les appétits où l'imagination doit être remplie, il n'y a nulle fin; c'est ce qui s'appelle agir par humeur.

De quelle manière nous devons immoler notre Pâque. — Afin de ne point immoler notre Pâque avec le vieux levain, *Non in fermento veteri* (I *Cor.*, V, 8), bannissons de nous cet esprit d'envie qui nous anime les

uns contre les autres, et qui est ce levain de malice dont l'Apôtre veut que nous nous purifiions, *Non in fermento malitiæ.* Rejetons ces défiances injurieuses à nos frères, et dilatons ces cœurs fermés par la cupidité aux sentiments de tendresse que nous nous devons mutuellement; c'est ainsi que nous célébrerons notre Pâque avec les azymes de la sincérité et de la vérité : *In azymis sinceritatis et veritatis.*

Quelle est la fin des arts, et pourquoi a-t-il fallu établir des récompenses pour ceux qui les exercent. Dans quelle vue l'homme sage doit-il se charger du gouvernement des autres. — Les arts ne se profitent pas à eux-mêmes, mais à ceux auxquels ils président. La médecine a pour objet la conservation ou le rétablissement de la santé de ceux qu'elle traite; l'art pastoral ne tend à autre chose, sinon que les troupeaux soient en bon état; et comme l'art pastoral et les autres arts ne profitent rien d'eux-mêmes à qui s'en sert, il a été besoin d'y établir quelque récompense pour ceux qui les exercent. L'art de gouverner est de même, et il faudrait que les hommes fussent obligés, par quelques gages, d'accepter le gouvernement, ou sous quelques peines. La peine est d'être soumis aux méchants, qui contraint les bons d'accepter la conduite : de sorte que s'il y avait une ville où tous les hommes fussent bons, on se battrait pour ne pas conduire, avec le même empressement que l'on fait maintenant pour gouverner. Car il n'y a point d'homme assez insensé qui n'aime mieux qu'on pourvoie justement à tous ses besoins, que de se faire des affaires en se chargeant de subvenir à ceux des autres.

Conduite de l'homme de bien dans les fonctions publiques. — La justice est une espèce de martyre. L'homme de bien, dans les fonctions publiques, ne peut gratifier ses amis; l'injuste le peut. L'homme de bien se donne des bornes à lui-même; l'injuste n'en connaît aucunes. Celui à qui il fait du bien croit qu'il lui est dû; il n'oblige proprement que la société, et qui est encore une multitude toujours ingrate. Il souffre les injures et s'expose à toutes sortes d'outrages, croyant qu'il n'est non plus permis à un homme de bien de faire du mal, qu'à un médecin de tuer.

Pourquoi est-il peu considéré. Combien les hommes sont injustes. — Il est peu considéré, parce qu'il ne peut se faire d'amis que par la vertu, qui est une faible ressource; parce que les hommes ordinairement sont injustes, car ils ne blâment que ceux qui sont injustes à demi. Ceux qui arrivent par leur injustice jusqu'à opprimer l'autorité des lois sont loués, non-seulement par les flatteurs, mais parce qu'en effet le genre humain ne juge que par les événements; que l'injustice impunie passe aisément pour justice, si peu qu'elle ait d'adresse pour se couvrir de prétextes, et que les hommes estiment heureux ceux qui sont venus à ce point. Car il est vrai que les hommes ne blâment l'injustice que parce qu'ils ne peuvent la faire et qu'ils craignent de la souffrir.

Les grands principalement tenus de pratiquer la justice. — De tout cela il résulte que c'est principalement aux grands de pratiquer la justice, premièrement, parce qu'ils sont personnes publiques, dont le bien, comme tels, est le bien public; secondement, parce qu'ils ne craignent rien à cause de leur puissance; troisièmement, parce que leur appui doit être l'amour, la reconnaissance, le respect de la multitude qui aime la justice, dont l'amour ne se corrompt en nous qu'à cause des intérêts particuliers.

Différentes espèces de biens. — Il y a des biens qu'on désire pour eux-mêmes, sans avoir égard à ce qu'ils produisent, comme le plaisir qui n'a aucune mauvaise suite; d'autres que l'on désire et pour eux-mêmes et pour les autres biens qu'ils apportent, comme de se porter bien, d'être sage; d'autres que l'on ne désire que pour les suites, comme d'être traité quand on est malade, d'exercer quelque art pénible. Ainsi il y a des biens laborieux, et c'est une suite nécessaire de cette vie misérable, où les biens ne sont pas purs.

Préférence qu'on donne dans le monde à l'injuste sur l'homme juste. — Pour voir quel est dans le monde l'avantage de l'injuste sur le juste, il faut supposer l'un et l'autre parfait en son art. L'injuste faisant injure sera caché, le souverain degré d'injustice est d'être injuste et de paraître juste; au contraire, le plus haut degré de justice, c'est de ne s'émouvoir de rien et d'être souverainement juste sans vouloir le paraître, et ne le paraissant pas en effet. Le plus heureux, au jugement de presque tous les hommes, sera l'injuste.

Paroles de l'évêque aux archidiacres. — L'évêque adresse aux archidiacres et doyens ruraux les paroles de Jacob à son fils Joseph : Allez, et voyez si tout va bien parmi vos frères, et si les troupeaux sont en bon état, et vous me rapporterez ce qui se passe : *Vade et vide si cuncta prospera sint erga fratres tuos et pecora, et renuntia mihi quid agatur* (*Genes.*, XXXVII, 14).

Dessein de Dieu dans la manière dont il a armé l'homme. — Dieu a attaché des armes naturelles aux animaux, des ongles aux lions, des cornes aux taureaux, des dents aux sangliers; il les a, au contraire, séparées et détachées de l'homme, pour modérer en lui l'appétit de la vengeance, [afin de le porter à ne les prendre] que par raison, [et l'engager à] y penser [avant de s'en servir].

Connaissances cachées. — Dieu enseigne quelquefois aux hommes des choses qu'ils ne pensent pas savoir : *J'ai instruit une veuve*, dit-il à Elie, *pour te nourrir* (III *Reg.*, XVII, 9). Elle n'en savait rien, [mais elle y était toute préparée par] la disposition secrète du cœur.

Vie chrétienne. — *Utamur nostro in nostram utilitatem* (*S. Bern.*, *hom.* III *sup.* Missus, *n.* 14, *t.* I, *pag.* 748). Faire usage de Dieu pour aller à Dieu, c'est la vie chrétienne.

Motif pour nous porter à la conversion de nos mœurs. — Les hommes sont sujets à un

changement perpétuel; quand sera-ce que nous changerons par la conversion? Tous les âges, tous les états changent quelque chose en nous; quand sera-ce que nous changerons pour la vertu?

Artifices de l'hypocrisie. — [Par un raffinement de] délicatesse, on hait la médisance, la galanterie grossière; pourvu qu'on la tourne agréablement, [on n'en a plus d'horreur]. La haine du vice a fait qu'on en parle avec circonspection : la haine n'est plus que pour les paroles et les apparences.

Combien Dieu doit être présent à un roi. — Un roi doit agir comme si Dieu était présent; il ne le voit pas en lui-même, mais il lui est présent par ses œuvres, comme le prince l'est dans l'étendue de ses Etats par ses différentes opérations. La majesté de Dieu lui doit être d'autant plus présente, qu'il en porte en lui-même une image plus vive et plus auguste.

Deux devoirs qu'un roi a à remplir. — Un roi a deux devoirs à remplir : pour le dedans, rendre la justice par lui-même, la faire rendre par ses officiers; et pour le dehors, garder la foi dans les paroles qu'il donne : mais bien prendre garde à ce qu'il promet. Car tel promet qui est percé ensuite comme d'une épée par sa conscience : *Est qui promittit, et quasi gladio pungitur conscientiæ* (*Prov.*, XII, 18).

Que doit faire le prince pour gouverner avec sagesse. — Le prince, pour gouverner avec sagesse, doit juger de la disposition de ses sujets par la sienne : *Intellige quæ sunt proximi ex te ipso* (*Eccli.*, XXXI, 18). Il faut qu'il se montre tel aux particuliers qu'il voudrait qu'ils fussent à son égard, si eux étaient princes et lui particulier. Mais les princes ont bien de la peine à se mettre en comparaison; ils croient que tout leur est dû, et cependant ils doivent plus qu'on ne leur doit. Je suis, disent-ils souvent, et en eux-mêmes et par leur conduite, et il n'y a que moi sur la terre. Dieu châtie les injustices des rois après leur mort.

Vertus qui doivent caractériser un souverain. — La justice dans un souverain demande de la fermeté et de l'égalité. Trois vertus sont comme les sœurs de la justice qui doit le caractériser : la constance, la prudence, la clémence. La première, pour l'affermir dans la volonté de suivre la loi; la seconde, pour le discernement des faits; la troisième, pour supporter les faiblesses, et lui apprendre à tempérer en certaines choses la rigueur de la loi.

Combien glorieux de se laisser vaincre par la justice. — Il est plus beau d'être vaincu par la justice que de triompher par les armes; car, lorsque nous sommes vaincus par la justice, la raison triomphe en nous, qui est la principale partie de nous-mêmes. Et c'est alors que les rois sont rois, quand ils font régner la justice sur eux-mêmes, parce que, comme dit Platon, la gloire d'un règne consiste dans l'amour de l'équité : *Quia regni decus est æquitatis affectus.*

Conquêtes que doit faire un prince. — Un prince doit faire des conquêtes dans son propre Etat, en gagnant ses peuples à soi, en les gagnant à Dieu et à la justice, en déracinant les vices.

Moyens de bien disposer un Etat. — Un Etat est bien disposé par l'exemple qui change les personnes et les forme à la vertu; au lieu que les lois sont souvent des remèdes qui surchargent, loin de soulager.

Ennemis contre lesquels les princes ne sont pas sur leurs gardes. — Les princes ont des ennemis contre lesquels ils n'ont jamais l'épée tirée : ce sont les flatteurs. Contre ceux-là le prince n'est pas sur ses gardes; ce sont cependant les plus proches, et c'est l'une des épreuves de la vertu. Il faut qu'un roi soit au-dessus des louanges, et il ne doit en être touché qu'autant qu'il a sujet de craindre d'être blâmé. On traite délicatement les princes, pour leur inspirer de loin *causas odii.*

Dispositions éloignées à la conversion. — Quelquefois Dieu met au cœur des pécheurs certaines dispositions éloignées qui feront à la fin leur conversion, étant réduites en acte. Par exemple, dans la Samaritaine, toute perdue qu'elle était, deux choses [la disposaient à revenir de ses égarements] : premièrement, d'attendre le Messie et de grandes choses par lui, de grandes instructions; secondement, d'avoir désir d'apprendre la manière d'adorer Dieu : désir dont l'ardeur paraît en ce qu'ayant trouvé l'occasion de la rencontre d'un habile homme, aussitôt elle lui demande ce point.

Fausses conversions. — On croit se convertir quand on se change, et quelquefois on ne fait que changer de vice, [que passer] de la galanterie à l'ambition; de l'ambition, quand un certain âge s'est passé, où l'on n'a plus assez de force pour la soutenir, on va se perdre dans l'avarice.

Frayeur qu'inspirent les choses saintes. — *Probet autem se ipsum homo* (*I Cor.*, XI, 28) : Que l'homme s'éprouve lui-même. Tout ce qui est saint inspire de la frayeur. Isaïe, après avoir ouï retentir de la bouche des séraphins ces paroles : *Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus Deus exercituum* (*Isai.*, VI, 3) : Saint, Saint, Saint est le Seigneur le Dieu des armées, au lieu de dire : Je suis consolé, il s'écrie : Malheur à moi qui me suis tu, parce que mes lèvres sont souillées, et j'ai vu de mes propres yeux le Roi, le Seigneur : *Væ mihi, quia tacui, quia pollutus labiis ego sum..., et Regem Dominum exercituum vidi oculis meis* (*Ibid.*, 5)! La vierge Marie est aussi troublée à la voix de l'ange qui vient lui annoncer le grand prodige qui doit s'opérer en elle.

Première épreuve que nous devons faire. — Il faut d'abord s'éprouver sur la connaissance, voir si l'on connaît bien son mal, si l'on sent ce que c'est que d'être exclu de la sainte table : c'est l'être du ciel. Aussi combien grande était la douleur des premiers chrétiens quand ils s'en voyaient séparés?

Quelle est la fin de notre épreuve. Caractère du jugement de Dieu. — Notre épreuve a pour fin de prévenir le jugement de Dieu : *Si nous nous jugions, nous ne serions pas jugés*

(I *Cor.*, XI, 31). Or le jugement de Dieu est pénétrant, car l'épée qui sort de sa bouche entre jusque dans les replis de l'âme (*Hebr.*, IV, 12); il est éclairant, parce que la lumière de sa vérité dissipe toutes les ténèbres qui pourraient nous couvrir. *Scrutabor Jerusalem in lucernis* (*Sophon.*, I, 12) : Je porterai la lumière des lampes jusque dans les lieux les plus cachés de Jérusalem. Il est accablant, car il s'exerce dans toute la rigueur d'une justice qui s'avance pour redemander tous ses droits. Le Seigneur a résolu d'abattre la muraille de la fille de Sion; il a tendu son cordeau, et il n'a point retiré sa main que tout ne fût renversé : *Cogitavit Dominus dissipare murum filiæ Sion; tetendit funiculum suum, et non avertit manum suam a perditione* (*Thren.*, II, 8).

Qualités que doit avoir le nôtre. — La première qualité que doit avoir notre jugement, c'est la douleur; la seconde, la confusion; la troisième, c'est d'entrer dans le sentiment de la justice de Dieu, s'accabler et se renverser soi-même.

Combien le jugement de Dieu est pénétrant. Nécessité de la douleur pour nous bien juger nous-mêmes. — Pesez le chapitre IV de l'Épître aux Hébreux. *Vivus sermo Dei* (*Heb.*, IV, 12) : La parole de Dieu est vivante et efficace, et elle perce plus qu'une épée à deux tranchants; elle entre et pénètre jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit, jusque dans les jointures et dans les moelles, et elle démêle les pensées et les mouvements du cœur. Voyez la victime qui avait été égorgée: on l'écorchait, la graisse était séparée d'avec la chair; les reins, les entrailles étaient mis à part; on faisait, pour ainsi dire, l'anatomie de la victime. C'est ainsi que Dieu, comme un chirurgien, avec son couteau affilé et à deux tranchants à la main, qui est sa parole, pénètre les jointures, les moelles, les pensées, les intentions les plus secrètes, et fait, dans la partie la plus spirituelle de notre être, comme une espèce d'anatomie sur un sujet vivant. La douleur, pour prévenir son jugement, doit donc être vive, comme sa parole l'est : *Vivus sermo.* Ce glaive est vivant ; il donne la vie, mais proportionnée : aux justes une vie de joie, aux pécheurs une vie de douleurs. Ils doivent être comme agités de convulsions et de douleurs; il faut qu'ils souffrent des maux comme une femme qui est en travail : *Torsiones et dolores tenebunt, quasi parturiens dolebunt* (*Isa.*, XIII, 8). Ce n'est pas tout de penser à vos péchés, la douleur vous est encore nécessaire : car c'est le point essentiel de bien prévenir le jugement de Dieu. Or ce jugement produit la plus vive douleur; donc si point de douleur ici, point de jugement de Dieu. Or si nous ne nous jugeons, nous serons jugés.

Quelle doit être notre confusion à la vue de nos iniquités. Effets de cette confusion dans l'âme qui en est remplie. La confusion est la seconde qualité : elle doit être semblable à celle d'un voleur qui est surpris dans son délit : *Quomodo confunditur fur quando deprehenditur* (*Jerem.*, II, 26). Il faudrait que les pécheurs qui déplorent sincèrement leurs excès, et qui veulent prévenir le jugement du Seigneur, imitassent, par esprit de pénitence, ceux qui, à son approche, saisis d'une crainte trop tardive, se regarderont l'un l'autre avec étonnement, et dont les visages seront desséchés comme s'ils avaient été brûlés par le feu : *Unusquisque ad proximum suum stupebit, facies combustæ vultus eorum* (*Isa.*, XIII, 8). Cette honte est le témoignage du pécheur contre soi-même; elle produit une tendresse dans le front qui le fait rougir saintement des désordres de sa vie, et qui lui fait dire d'un cœur vivement pénétré : Il ne nous reste que la confusion de notre visage : *Nobis confusio faciei* (*Dan.*, IX, 8). Les grands comme les petits doivent s'en revêtir et en être couverts : *Regibus nostris, principibus nostris.* L'effet de cette confusion, c'est de nous faire entrer dans de grands sentiments de notre indignité, qui nous portent à nous anéantir devant Dieu, et nous empêchent même de lever les yeux en sa présence; parce que nos iniquités sont alors comme un poids sur notre tête, qui nous oblige de nous abaisser toujours plus profondément : *Deus meus, confundor et erubesco levare faciem meam ad te, quoniam iniquitates nostræ multiplicatæ sunt super caput nostrum* (I *Esdr.*, IX, 6). Ce n'est pas seulement la considération des châtiments que le péché nous attire qui doit nous tenir dans cet état d'humiliation, mais la vue du péché en lui-même, de sa laideur, de l'opposition qu'il met entre Dieu et nous, pour pouvoir lui dire avec Esdras : Vous nous voyez abattus devant vos yeux, dans la vue de notre péché; car, après cet excès, on ne peut pas subsister devant votre face : *Ecce coram te sumus in delicto nostro; non enim stari potest coram te super hoc* (*Ibid.*, 15). Et ne nous bornons pas à une vue générale de nos désordres, mais sondons le fond de nos cœurs, pour y découvrir le grand péché, le péché dominant qui a entraîné tous les autres, et qui a provoqué d'une manière toute particulière la colère de Dieu sur nous : *Omnia quæ venerunt super nos in operibus nostris pessimis, et in delicto nostro magno* (*Ibid.*, 13). C'est ce péché capital que nous devons combattre avec le plus de vigueur, pour parvenir à une véritable conversion, parce qu'en subjuguant l'inclination qui commande en nous, nous abattrons du même coup toutes les autres qui en dépendent, et le cœur se trouvera affranchi de l'empire des passions. On ne doit pas craindre les difficultés qu'on peut éprouver dans ce combat, parce qu'on parviendra sûrement à vaincre ses inclinations, pourvu qu'on entreprenne sa conversion avec force; et s'il en coûte pour résister à soi-même, le plaisir que l'on goûte à se faire violence est bien propre à nous animer et à nous dédommager abondamment de tous nos sacrifices.

Comment il faut que le pécheur entre dans les sentiments de la justice divine. — Mais il faut encore entrer dans les sentiments de la justice divine, et pour cela imiter Ninive

renversée par la pénitence ; prendre surtout pour modèle la pécheresse aux pieds de Jésus, qui renverse tout, en faisant servir à la réparation de ses iniquités tout ce qui lui a servi d'instrument pour les commettre.

Examen qu'il doit faire de ses résolutions, et des moyens qu'il prend pour assurer sa conversion. — Si l'on ne veut pas se tromper dans une affaire d'aussi grande conséquence, il est très-essentiel de bien s'examiner sur la sincérité de ses résolutions, sur les moyens qu'on prend pour les rendre efficaces, pour assurer sa conversion, et produire de dignes fruits de pénitence. Un de ces moyens, c'est le souvenir de la sainte passion de Jésus-Christ, où nous devons puiser le véritable esprit de pénitence et la force de la faire, qui en doit être la règle, le modèle, et que nous ne saurions trop méditer, si nous voulons bien comprendre tout ce que la justice divine exige du pécheur pour se réconcilier avec lui.

Vigilance que doivent avoir les pécheurs convertis. — Il n'est pas moins nécessaire de s'éprouver sur les précautions et sur le régime qu'on se prescrit pour conserver sa santé. Lorsqu'on l'a recouvrée, on a surtout besoin d'une grande vigilance pour éviter les petits péchés, de peur que l'esprit, accoutumé aux fautes légères, n'ait plus horreur des plus grandes, et qu'en s'habituant au mal, il ne prétende être autorisé à le commettre : *Ut mens assueta malis levibus, nec gravia perhorrescat; atque ad quamdam auctoritatem nequitiæ, per culpas nutrita perveniat* (*S. Greg. Mag.*, *Past. part.* III, *c.* 33, *t.* II, *p.* 92).

Effets de cette vigilance. — Cette vigilance, si nécessaire pour conserver la grâce, doit nous faire prendre garde à toutes les occasions qui pourraient ou l'affaiblir ou nous la faire perdre, afin de les éviter soigneusement; elle nous apprendra à ôter le regard avant que le cœur soit blessé. Mais pour persévérer, il est essentiel de prier beaucoup, dans le sentiment de sa faiblesse et de ses besoins; car l'âme qui ne prie pas tombe bientôt dans le sommeil, et de là dans la mort. Ainsi, après sa conversion il faut opérer son salut avec crainte et un tremblement mêlé d'amour. Quelle crainte ? celle de perdre Dieu.

La bonne conscience, un refuge assuré. — Parmi tant d'accidents, l'homme se doit faire un refuge. Nul refuge n'est assuré que celui de la bonne conscience : sans elle on ne rencontre que malheurs inévitables. Ceux qui l'ont mauvaise sont sans refuge, parce qu'il n'y a dans leur conscience nulle sûreté, nul repos. *Ipsa munditia cordis delectabit te :* La pureté du cœur vous réjouira.

État et caractère du négligent. — Il y en a qui ne trouvent leur repos que dans une incurie de toutes choses, qui ne prennent rien à cœur, qui se donnent à ce qui est présent, et n'ont du futur aucune inquiétude, non point parce qu'ils ne croient pas, mais parce qu'ils n'y songent pas. Ils ne nient pas, mais ils ne sont pas persuadés du siècle futur.

Comment les péchés naissent les uns des autres. — L'impunité fait naître dans les hommes un certain sentiment que Dieu ne se soucie pas des péchés : ensuite une autre réflexion, quand on en a commis un, qu'il vaut autant aller à tout. Ayant une fois tiré l'épée, on franchit toutes les bornes. Il n'y a que le premier obstacle qui coûte à vaincre, la pudeur ; on avale après la honte.

Joie maligne des pécheurs lorsque les gens de bien tombent. — Les hommes se réjouissent quand ils voient tomber ceux qui sont gens de bien, ils prennent plaisir de le publier. Premièrement vous les blâmez ; ils font plus, ils se condamnent, ils se châtient; secondement, quand vous péchez par leurs exemples, vous faites pis qu'eux, car ils ne cherchent pas à s'excuser. Ainsi celui-là est plus criminel que David, qui ose se permettre les crimes de ce roi, parce que c'est lui qui les a commis : *Inde anima iniquior, quæ cum propterea fecerit quia fecit David, pejus fecit quam David* (*S. Aug.*, *Enar. in ps.* L, *t.* IV, *pag.* 463).

Sur les courtisans. — Quand vous croyez qu'on ne peut pas être homme de bien à la cour, vous rendez témoignage contre vous-même, vous vous condamnez vous-même.

Dispositions de ceux qui aiment le monde. — Tant qu'on est attaché au monde, on ne soupçonne pas qu'on puisse seulement aimer Dieu, on prend tout à mal.

Pourquoi les méchants ne veulent point trouver de gens de bien. — Les méchants ne veulent point trouver de bons, de peur de conviction, et pour ne point se joindre aux bonnes œuvres. De tout temps la profession de vouloir bien faire a été odieuse au monde.

Comment on doit agir pour bien juger de ce que l'on fait et souffre. — Il est nécessaire de se mettre en la place des autres pour juger de la même mesure ce que l'on fait et ce que l'on souffre. Dieu, par l'injure que nous souffrons, extorque de nous la confession de la vérité. Car ceux qui font du mal aux autres reconnaissent que cela est un mal, lorsqu'on leur fait souffrir le même traitement : *Nam qui mala faciunt clamant mala esse quando patiuntur* (*S. Aug. in ps.* LVIII, *Enar.* I, *t.* IV, *pag.* 565).

Source de la flatterie et de la plupart des désordres. — On voit dans les hommes le désir de plaire : c'est le premier péché par complaisance; on y voit aussi le désir de contredire. Comment accorder de si grandes contradictions ? C'est que nous voulons tout rapporter à nous, et ne pouvons souffrir ce qui s'oppose à nos désirs. De la première source vient la flatterie; de l'autre, la plupart des désordres de la vie.

Efficace de la douleur. — Le poids de la douleur dans la pénitence empêche les affections déréglées, car la contrition est une brisure de cœur.

La curiosité, combien funeste. — La curiosité nous porte à disputer des choses divines et produit en nous l'empressement d'en parler; de là naît ensuite le mépris et l'indifférence :

il semble qu'on s'intéresse pour la piété, et dans le fait on en détruit tout l'esprit. La curiosité veut aller toute seule; la foi accorde et tempère toutes choses.

Vrai moyen de connaître Dieu. — Autant que nous sommes purs, autant pouvons-nous imaginer Dieu; autant que nous nous le représentons, autant devons-nous l'aimer; autant que nous l'aimons, autant ensuite nous l'entendons.

Besoin que nous avons de nous unir à Dieu. — En cette vie, il faut en partie que Dieu descende à nous : c'est ce qu'il fait par la révélation. Il faut aussi que nous montions à lui : c'est ce que nous faisons par la foi. Sans cela, nous n'aurions jamais de société avec Dieu; cette bonté inestimable demeurerait comme resserrée en elle-même, et l'homme resterait éternellement dans son indigence.

Avantages de la véritable dévotion. — La vraie dévotion, loin d'être à craindre dans un Etat, y est au contraire d'un grand secours. Elle défend de vouloir du mal à personne, d'en faire à autrui, d'en dire, d'en penser de qui que ce soit; elle ne souffre pas qu'on entreprenne, même contre un particulier, ce qui ne serait pas permis contre un empereur : et combien plus interdit-elle à son égard tout ce qu'elle ne permet pas contre le dernier des sujets? *Male velle, male facere, male dicere, male cogitare de quoquam ex æquo vetamur. Quodcumque non licet in imperatorem, id nec in quemquam; quod in neminem, eo forsitan magis nec in ipsum* (*Tertul. Apol.*, *n.* 36, *pag.* 33).

Vues qui doivent diriger les juges. — Si les juges qui ne sont équitables qu'aux puissants regardaient la justice comme une reine à laquelle seule il faut complaire, ils s'empresseraient, pour mériter son approbation, de faire droit à tous sans acception de personnes.

Liberté farouche que les hommes affectent. — Les hommes affectent une liberté farouche qui ne connaît aucune règle et ne veut dépendre que de son inclination. Les bêtes ne nuisent que par nécessité ou colère; l'homme par plaisir. Quoique la nature semble armée de toutes parts contre nous, pour nous contenir dans les justes bornes, rien n'est capable de modérer la violence de nos passions, tant elles sont indomptables!

Double transfiguration de Jésus-Christ. — Double transfiguration de Jésus-Christ sur deux montagnes, le Thabor et le Calvaire. *Facta est, dum oraret, species vultus ejus altera* (*Luc.*, IX, 29) : Pendant qu'il faisait sa prière, son visage parut tout autre. *Non est species ei neque decor* (*Isa.*, LIII, 2) : Il a été sans éclat et sans beauté. Le soleil obscurci dans l'une et dans l'autre : là, par la lumière de Jésus-Christ; ici, de honte de la confusion de son Créateur. Marie n'a pas vu la transfiguration glorieuse; elle a vu la douloureuse.

Caractère d'un grand courage. — Au grand courage rien n'est grand : de là il dédaigne tout ce qu'il a. Mais il ne suffit pas de s'agrandir dans les choses qu'on dédaignera, aussi bien que les autres, quand on sera le maître : il faut chercher quelque chose qui soit digne de satisfaire un grand cœur, la vertu.

Comment on peut se rendre maître des choses. — On ne peut se rendre maître des choses en les possédant toutes; il faut s'en rendre le maître en les méprisant toutes.

Avidité insatiable de la cupidité. — Plus on a, plus on veut avoir; on agit par humeur, l'humeur subsiste toujours : de là vient qu'on ne se contente jamais. La perte est plus sensible aux riches qu'aux pauvres, et le désir d'avoir est aussi plus ardent dans les premiers ; il faut en effet qu'il soit plus ardent, parce que la facilité est plus grande. Si l'on a tant d'ardeur lorsque le chemin était difficile, à plus forte raison quand on le trouve aplani. Ainsi la possession des richesses augmente le désir d'en amasser.

Différentes espèces d'inimitié. — On peut concevoir de l'inimitié contre son prochain à cause de quelque action qu'il a faite qui nous déplaît. Cette disposition est très-dangereuse, mais l'inimitié contre l'état de la personne est encore plus à craindre. Souvent on conçoit de l'envie et de l'inimitié par fantaisie, par antipathie. On ne sait pourquoi : on le sait, on ne le dit pas; on le sait, et on le dit : c'est la disposition de Saül contre David.

Fautes que nous commettons en jugeant nos frères. — On est habitué à juger des autres par soi-même; il semble que nous ne pouvons presque pas faire autrement, mais c'est conjecture. Là nous faisons deux fautes : premièrement, d'attribuer aux autres nos vices; secondement, de les voir dans les autres bien plus grands qu'en nous-mêmes; et la troisième faute que nous commettons, c'est qu'en voyant les fautes des autres, nous devrions songer, par la même raison, que nous en sommes capables, et gémir pour eux en tremblant pour nous. Nous ne pardonnons rien aux autres, nous ne nous refusons rien à nous-mêmes.

Illusion que nous font les vanités du monde. — Les vanités, les vices nous trompent dès le commencement du monde, et nous ne sommes pas encore désabusés de leur tromperie.

Qu'est-ce que le monde, et qui sont ceux qui le connaissent le mieux. — Le monde est une comédie qui se joue en différentes scènes. Ceux qui sont dans le monde comme spectateurs, souvent le connaissent mieux que ceux qui y sont comme acteurs.

Conduite des faux amis. — *Est amicus solo nomine amicus. Nonne tristitia inest usque ad mortem* (*Eccl.*, XXXVII, 1)? Il y a un ami qui n'est ami que de nom. N'est-ce pas une douleur qui dure jusqu'à la mort? Les faux amis laissent tomber dans le piége, faute d'avertir. On souffre tout; on reprend avec envie; on s'en vante après comme pour se disculper : on affecte un certain extérieur dans la mauvaise fortune, pour soutenir le simulacre d'amitié, et quelque dignité d'un nom si saint.

Tentation dans les grandes charges.—Fili, in vita tua tenta animam tuam; et si fuerit nequam, non des illi potestatem (*Eccl.* XXXVII, 30): Mon fils, éprouvez votre âme pendant votre vie; et si vous trouvez que quelque chose lui soit dangereux, ne le lui accordez pas. La tentation dans les grandes charges, dans les grandes affaires, c'est qu'on les trouve si importantes, qu'on y donne tout, et que l'affaire du salut s'oublie.

Combien nous sommes éloignés d'être chrétiens.— Nonne et ethnici hoc faciunt (*Matth.*, V, 47) ? Les païens ne le font-ils pas aussi? Il faut que notre justice passe celle des gentils, qu'elle passe même celle des pharisiens. Quand serons-nous chrétiens, nous qui ne sommes pas encore arrivés au premier degré, qui est celui de la philosophie et sagesse purement humaine ?

Respect que nous devons avoir pour nos frères. — Respecter la main de Dieu sur notre frère, les traits de sa ressemblance et de sa face, le sang de Jésus-Christ dont il est lavé.

Charité qu'il faut leur témoigner. — Si negavi quod volebant pauperibus, et oculos viduæ exspectare feci...humerus meus a junctura sua cadat, et brachium meum cum suis ossibus confringatur (*Job*, XXXI, 16, 22): Si j'ai différé de donner aux pauvres ce qu'ils désiraient; si j'ai fait attendre la veuve et lassé ses yeux, que mon bras soit arraché de mon épaule, et que la partie supérieure de mon bras se sépare de la partie inférieure, par le brisement du coude. Qui viole par sa dureté la société du genre humain, celui-là est justement puni par la dislocation et la fracture de ses os et de ses membres. *Membra de membro* (I *Cor.*, XII, 27): Vous êtes les membres les uns des autres. *Oculos viduæ*: Les yeux de la veuve, non ses plaintes. *Exspectare :* Non-seulement donner, mais promptement et sans faire attendre.

Pourquoi l'avarice est-elle une idolâtrie.— Pourquoi l'avarice est-elle une idolâtrie? C'est que les richesses sont une espèce d'idole; on y met sa confiance. *Non sperare in incerto divitiarum, sed in Deo vivo* (I *Tim.* VI., 17). Ne point mettre sa confiance dans les richesses incertaines et périssables, mais dans le Dieu vivant, non dans cette idole muette et inanimée.

Comment ceux qui veulent devenir riches tombent dans les piéges du diable. — Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem (*Ibid.*, 9). Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation. Ceux qui veulent devenir riches : il n'a pas dit les riches, mais ceux qui veulent s'enrichir, tombent dans la tentation de le faire par de mauvais moyens. On commence par les bons: il ne manque plus qu'une injustice, une fausseté, un faux serment. *Et in laqueum diaboli* (*Ibid.*) : Et dans le piége du diable. De soin en soin, piége, lacet: on ne peut plus sortir de ce labyrinthe de mauvaises affaires. *Et desideria inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum et perditionem* (*Ibid.*) : Et en des désirs inutiles et pernicieux, qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition. *Primo inutilia :* premièrement inutiles ; *secundo nociva :* secondement pernicieux : car plusieurs de ceux qui étaient possédés du désir des richesses se sont écartés de la foi: *Erraverunt a fide* (*Ibid.*, 10). *Fides est sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium* (*Hebr.*, XI, 1). La foi est le fondement des choses que l'on doit espérer, et une pleine conviction de celles qu'on ne voit point. L'avarice veut voir et compter. *Et inseruerunt se doloribus multis* (I *Tim.*, VI, 10): Et ils se sont embarrassés en une infinité d'afflictions et de peines. Les grands pleurs dans les grandes maisons.

Que doit-on faire pour éviter l'orgueil. — *Non sublime sapere* (*Ibid.*, 17): N'avoir pas une haute idée de soi-même; c'est-à-dire, premièrement, ne pas s'estimer beaucoup; secondement, ne point mépriser les autres ; troisièmement, ne leur pas faire injustice, comme si les lois n'étaient pas communes: ne les tenir bas qu'autant que cette sujétion leur est utile, non pour contenter notre humeur ou notre fierté naturelle. La puissance est de l'ordre de Dieu, non l'insulte, ni le mépris, ni l'injure, ni les avantages injustes.

Remèdes que l'Apôtre prescrit contre nos maladies spirituelles.— Divitibus hujus sæculi (*Ibid.*) : Aux riches de ce siècle. Les véritables riches sont ceux qui ont faim des biens de l'autre. A ceux que le siècle appelle riches, *Præcipe*, commandez, ce sont des commandements. L'Apôtre prescrit des remèdes spécifiques aux différentes maladies : premièrement, contre l'orgueil: *Non sublime sapere;* secondement, contre la confiance aux richesses, il montre que c'est une idolâtrie; troisièmement, *Bene agere* (*Ibid.* 18): Faire du bien; contre la paresse. Ils croient n'avoir rien à faire qu'à se divertir. Cela, c'est pour eux-mêmes ; ensuite pour le prochain: *Facile tribuere* (*Ibid.*): Donner l'aumône de bon cœur : *Communicare :* Participer à leurs maux, pour participer à leur bénédiction et à leur grâce ; car celle de la nouvelle alliance est pour les pauvres.

Pourquoi Dieu punit les pécheurs. — Dieu punit les pécheurs : premièrement, médicinalement pour eux ; de peur qu'ils ne se délectent dans le péché, et que, devenus incorrigibles, ils ne meurent dans l'impénitence ; secondement, exemplairement pour les autres ; troisièmement, par une contrariété naturelle, par la répugnance nécessaire qu'il a au péché; naturelle et par conséquent infinie, nécessaire et par conséquent éternelle.

Comment Dieu convainc le pécheur.— J'entrerai en jugement avec vous, dit le Seigneur; j'entrerai en jugement avec les enfants de vos enfants : car passez aux îles de Céthim, et voyez s'il s'y est fait quelque chose de semblable. Y a-t-il quelque nation qui ait changé ses dieux, qui certainement ne sont point des dieux ; et cependant mon peuple a changé sa gloire en de vaines idoles (*Jerem.*, II, 9). Dieu condamne avec autorité; il convainc, par la comparaison des uns avec

les autres; il confond le pécheur, en lui montrant quel abus il a fait de ses grâces.

Les infidèles, justifiés en quelque sorte par les mauvais chrétiens. — Vous avez surpassé l'une et l'autre, Samarie et Sodome, par vos abominations; et vos sœurs pourraient paraître justes en comparaison de toutes les abominations que vous avez faites; car elles pourraient paraître justes en comparaison de vous. Confondez-vous et portez votre ignominie, vous qui avez justifié vos deux sœurs (*Ezech.*, XVI, 51, 52). Il semble que les infidèles s'élèveront contre les chrétiens qui ont méprisé tous les moyens de salut qui leur étaient offerts. Seigneur, diront-ils, voilà votre peuple: que lui a servi d'avoir été éclairé de vos lumières? quel usage a-t-il fait de tous vos dons? Pour nous, si nous ne vous avons pas adoré, c'est que nous ne vous avons pas connu. Ils sont justifiés par comparaison; mais Dieu ne laisse pas de les juger. Touché de leurs cris, il fait tomber sur les fidèles le surcroît de peine qui est diminué par leur ignorance. Ils semblent justifiés à proportion; dirai-je? Leur supplice semble n'être rien à comparaison. Dieu, dans l'étendue de sa puissance, sait bien trouver des règles dans la même peine.

Aveuglement des impies. — Que les impies nous disent de bonne foi s'ils sont assurés de ce qu'ils pensent; si le consentement universel, si le changement si soudain de tant de peuples, le commencement si saint et si simple de la religion laisse aucun lieu de douter de la divinité de son origine? Qu'ils se regardent sur le point de passer à l'éternité, et qu'ils voient dans quelle disposition ils voudraient se trouver à ce dernier moment. Etrange aveuglement de l'homme, qui, tout penchant qu'il est à la mort, ne veut prendre qu'à l'extrémité les sentiments d'un mourant qu'elle inspire!

Injustice de leurs plaintes. — Vous vous plaignez de ce que Dieu ne vous a pas communiqué son secret. A qui voulez-vous que Dieu le dise? Quoi, qu'il parle à l'oreille à chacun, ou qu'il se montre à tout le monde! Pourquoi vous plutôt qu'un autre? Choisissez quels hommes vous désireriez que Dieu envoyât pour vous faire entendre sa parole. Ce sont de ceux-là qu'il a pris. Où en trouveriez vous de plus sincères, de plus propres à vous persuader? et comment pouvez-vous leur prêter ce complot? Venez, leur faites-vous dire, associons-nous; inventons une belle fable: disons-nous que ce Crucifié est le Fils de Dieu. Mais si cela est véritable, comme tant de faits vous le prouvent, quelle est votre opiniâtreté de refuser de vous soumettre!

Effets de la retraite et de l'oraison. — La retraite et l'oraison nous apprennent à mourir; parce que celle-là détache les sens des objets extérieurs; et celle-ci l'esprit des sens.

Adoration et amour de Dieu. — Parce que nous connaissons Dieu, nous l'aimons; parce que nous ne le comprenons pas, nous l'adorons.

La volupté, combien funeste. — L'intempérance a attiré les plus terribles châtiments. Il ne faut pas jeter les yeux sur l'objet, ni se permettre le moindre retour: se rappeler la femme de Loth. L'adultère de David a été plus puni que son meurtre. La volupté affaiblit le cœur, et énerve le principe de droiture, comme on le voit dans Samson et dans Salomon. La volupté commence ses attaques par les yeux; ce sont les premiers qui se corrompent. L'impudicité est nommée la première et avec l'idolâtrie: elle s'excuse toujours sur sa faiblesse. La luxure et la dépense se tournent en cruauté.

Forfanterie des philosophes. — Combien en voit-on qui se servent de la philosophie, non pour se détacher des biens de la fortune, mais pour plâtrer la douleur qu'ils ont de les perdre, et faire les dédaigneux de ce qu'ils ne peuvent avoir?

Honneur dû aux saints.—Le vrai honneur que nous devons rendre aux saints, c'est de les imiter. Leurs reliques nous prêchent, en nous invitant à suivre leurs exemples; elles nous demandent un reliquaire vivant, les vertus, le cœur.

Dérèglement de l'amour paternel. — Que n'a pas gâté la concupiscence? elle a vicié même l'amour paternel. Les parents jettent leurs enfants dans les religions sans vocation, et les empêchent d'y entrer contre leur vocation.

Vertu de sainte Fare. — Les parents de sainte Fare veulent la forcer d'entrer dans le mariage: mais on la veut ôter à Jésus-Christ; on lui veut ravir l'Epoux céleste. Sainte Fare s'en prend à ses yeux innocents qu'elle éteint, qu'elle noie dans un déluge de larmes. Cette sainte, qui se renferme, a voulu n'être jamais vue et ne jamais voir.

Grands biens produits par sainte Fare. — Mais quelle fut la fécondité de sainte Fare, par l'union qu'elle contracta avec l'Epoux céleste? Le voisinage, tout le royaume, l'Angleterre même, recueillirent les précieux fruits de ce mariage tout divin. Elle enfanta à Jésus-Christ saint Faron, son frère, que je ne puis nommer sans confusion et sans consolation: sans consolation, parce qu'il m'apprend mes devoirs; sans confusion, parce qu'il accable mon infirmité par l'exemple de ses vertus. Diocèse de Meaux, ce que tu dois à Fare est inestimable; tu lui dois saint Faron. Et vous, mes filles, qui avez pour mère et pour modèle sainte Fare, donnez, par vos prières, un imitateur de saint Faron à ce diocèse.

Unité à laquelle nous devons tendre.—*Porro unum est necessarium* (*Luc.*, X, 42): Une seule chose est nécessaire. Touté multiplicité est ici foudroyée: il faut que tout soit ravagé pour nous ramener à cette heureuse unité qui fait notre santé et notre bonheur.

Efforts que nous devons faire pour retenir notre Dieu.— Dieu nous cherche quand nous le cherchons: *Trahe me; post te curremus* (*Cant.*, I, 3): Entraînez-moi; nous courrons après vous. Il ne nous quitte jamais le premier: mais il faut faire effort pour le rete-

nir; autrement, il se retire, et nous tombons dans l'abîme : Nous nous égarons dans un pays fort éloigné : *In regionem longinquam* (*Luc.*, XV, 13).

Qu'est-ce que retenir Jésus-Christ et ne le laisser point aller. — Si nous avons sincèrement cherché notre Dieu, disons donc : *Tenui eum, nec dimittam* (*Cant.*, III, 4). Je l'ai arrêté, et je ne le laisserai point aller. Qu'est-ce que ce *Tenui?* Ce sont les bons mouvements, les attraits de la grâce, les instructions, tout ce qui nous parle de Jésus-Christ; s'en souvenir, en converser, se renouveler dans l'amour des vérités saintes, dans le désir d'y conformer ses sentiments et sa conduite ; se tenir ainsi toujours inviolablement attaché à Jésus-Christ, afin qu'après avoir dit avec vérité durant le cours du voyage : *Non dimittam*, nous le disions avec assurance dans la gloire.

Dispositions où nous devons être à l'égard du péché et de la mort. — Le péché règne comme un roi chéri ; la mort, comme un tyran. Il faut craindre ce que nous aimons, le péché ; et aimer ce que nous craignons, la mort.

Fausse pénitence par la seule crainte. — La pure crainte ne produit qu'une fausse pénitence. *In multitudine virtutis tuæ mentientur tibi inimici tui* (*Ps.* LXV, 2) : La grandeur de votre puissance contraindra vos ennemis à vous rendre un hommage que leur cœur désavoue.

Comment il faut mener les hommes passionnés. — Il faut mener les hommes passionnés comme des enfants et des malades, par des espérances vaines.

Leçons que nous donne Jésus-Christ dans sa Passion. — Deux choses que nous devons apprendre par la Passion, à nous mépriser, à nous estimer : à nous mépriser à l'exemple de Jésus-Christ qui se prodigue ; à nous estimer par le prix avec lequel il nous achète.

Combien les maux présents nous sont sensibles. De quelle manière nous devons chercher la paix. — La vie présente est fâcheuse, on se plaint toujours de son siècle ; on souhaite le siècle passé qui se plaignait aussi du sien. La source du bien est corrompue et mêlée ; aussi le mal prévaut : quand il est présent, on le croit toujours plus grand que jamais. Tous les ans, on dit qu'on n'a jamais éprouvé des saisons si dures et si fâcheuses. Dans ce dégoût, qui nous fera voir les biens qu'on nous promet? *Quis ostendet nobis bona* (*Ps.* IV, 6)? En attendant, cherchons la paix, et poursuivons-la avec persévérance : car elle est encore éloignée : *Quære pacem, et persequere eam* (*Ps.* XXXIII, 14). Il faut d'abord la chercher dans sa conscience, et travailler à se l'y procurer.

Moyens que Dieu prend pour nous guérir. — Il est important que l'esprit soit dompté : nous n'avons pas le courage de retrancher nous-mêmes notre volonté ; Dieu, comme souverain médecin, le fait en plusieurs manières, et surtout par les contradictions qu'il nous envoie. Les véritables vertus se font remarquer durant les persécutions.

Vertu de Jésus-Christ pour nous soutenir. — Par les choses qu'il a souffertes, il nous montre qu'il est puissant pour prêter secours à ceux qui souffrent : *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari* (*Hebr.*, II, 18). Car il est juste que celui qui s'est fait infirme par sa volonté, devienne l'appui des autres par sa puissance ; et que pour honorer la faiblesse qu'il a prise volontairement, il soit le support de ceux qui sont faibles par nécessité. Il va devant nous pour nous prévenir ; il se retourne et nous tend la main pour nous appuyer.

Violence qu'il faut se faire pour pardonner à ses ennemis. — Pour pardonner à ses ennemis, il faut combattre premièrement la colère qui respire la vengeance ; secondement, la politique qui dit : Si je souffre, on entreprendra contre moi ; troisièmement, la justice que l'on fait intervenir pour autoriser son ressentiment. Il est juste, dit-on, que les méchants soient réprimés ; oui, par les lois. Mais quand cela ne se peut, et que les lois n'y pourvoient pas, ou ne le peuvent, on doit alors souffrir l'offense comme une suite de la société. L'impuissance humaine ne peut pourvoir à tout ; et l'on verrait un désordre extrême, si chacun se faisait justice.

L'esprit de raillerie, opposé au salut. — Combien l'esprit de raillerie est-il opposé au salut et au sérieux de l'Evangile? *Væ vobis, qui ridetis* (*Luc.*, VI, 25)? Malheur à vous, qui riez ! Les gens du monde ne savent eux-mêmes pourquoi ils y sont attachés.

Pernicieuses suites de l'ambition. — Si l'on désire les fortunes extraordinaires pour satisfaire l'ambition, la foi se ruine. On veut toujours s'élever au-dessus de sa condition, jusqu'à être Dieu. *Elevatum est cor tuum, et dixisti : Deus ego sum, et in cathedra Dei sedi; et dedisti cor tuum quasi cor Dei* (*Ezech.*, XXVIII, 2) : Votre cœur s'est élevé, et vous avez dit en vous-même : Je suis un Dieu, et je suis assis sur la chaire de Dieu ; et votre cœur s'est élevé comme si c'était le cœur d'un Dieu. *Ecce ego ad te, Pharao, qui dicis : Meus est fluvius, et ego feci memetipsum* (*Ib.*, XXIX, 3) : Je viens à toi, Pharaon, qui dis : le fleuve est à moi, et c'est moi qui me suis fait moi-même. Si l'on cherche à élever sa maison et à l'agrandir, qu'on pense que les chrétiens ont une postérité qui ne dépend pas des grandeurs de ce monde. Si l'on aspire à une autre éternité que celle que Dieu promet, qu'on se souvienne que Dieu renverse tous ces projets ambitieux. C'est ainsi qu'il ruina la maison d'Achab, la maison de Jéhu ; et que tous les jours il en fait disparaître tant d'autres, appuyées sur les mêmes fondements.

Combien peu on écoute les prédicateurs. — Nous parlons contre le luxe, et on nous l'amène devant nos yeux : nous élevons nos voix contre les irrévérences scandaleuses, et nous n'entendons autre chose. Il y a quel-

ques gens de bien qui gémissent en leur conscience, qui disent en eux-mêmes : Ils ont raison. Mais nous ne les connaissons pas : ils se cachent parmi la presse, et ils nous échappent.

Importance de ce que fait l'homme. — Rien de moins important que ce que fait l'homme, parce qu'il est mortel : rien de plus important, par rapport à l'éternité.

Effets que doit produire en nous la mort et la douleur : deux sentiments à corriger dans la première. — La mort nous doit rendre plus forts contre la douleur, et la douleur contre la mort. Dans l'heure de la mort, deux sentiments à corriger : premièrement, la crainte, celle qui trouble ; secondement, quand tout est désespéré, par dépit on voudrait bientôt finir, et par impatience à cause de la douleur.

Facilité de jurer et de mentir dans les hommes, et leur injustice. — Rien de plus commun dans la bouche des hommes que le mensonge, et que de prendre à témoin la première vérité. Quiconque ment, ne garde point la foi qu'il exige; car il veut que celui à qui il ment, lui soit fidèle dans la chose même sur laquelle il le trompe. Or, celui qui viole la foi donnée, est coupable d'une grande injustice.

Cause et effets de la préoccupation, et ses remèdes. — Les ennemis de la justice sont l'intérêt, la sollicitation violente, la corruption. On se corrompt soi-même par l'attache à son sens et à ses impressions. Il y a un intérêt délicat, jaloux de ses pensées, qui nous préoccupe en leur faveur. Mais rien de plus dangereux que cette préoccupation : elle nous empêche de voir tout ce qui pourrait nous éclairer sur le bon parti. Elle ne se peut remarquer, parce qu'elle ne cause aucun mouvement inusité. Ainsi la première chose qu'elle cache, c'est elle-même. Elle sent que ce n'est point un intérêt étranger qui la nourrit ; mais cet intérêt caché, l'amour de nos opinions : nous ne le sentons pas; car c'est nous-mêmes qu'elle trompe. C'est pourquoi Salomon demandait à Dieu un cœur docile à toutes les impressions de la vérité, et étendu comme les bords de la mer, c'est-à-dire, dégagé de toutes les préoccupations qui nous resserrent l'esprit, et ne nous permettent pas de comparer les différentes raisons qui doivent déterminer notre jugement : *Cor docile, et latitudinem cordis quasi arenam quæ est in littore maris* (III *Reg.*, III, 9; IV, 29). Le remède à la prévention, c'est de se défier. De qui? de soi-même. Mais voilà une autre perplexité : il faut donc s'abandonner aux autres. O Dieu, trouvez le milieu : le voici ; la prière, la confiance en Dieu. Appliquons-nous à écouter Jésus-Christ en toutes choses : *Ipsum audite* (*Matt.*, XVII, 5) ; mais écoutons-le de manière que nous réglions sur son jugement tout ce qui nous regarde, nos plaisirs, nos douleurs, nos craintes, nos discours: en un mot, toute notre conduite.

Athéisme caché dans tous les hommes. — Les hommes estiment faiblesse de ne s'attendre qu'à Dieu. Il y a un athéisme caché dans tous les cœurs, qui se répand dans toutes les actions. On compte Dieu pour rien : on croit que quand on a recours à Dieu, c'est que les choses sont désespérées, et qu'il n'y a plus rien à faire.

La crainte servile, principe du bien que font la plupart des hommes. — Peut-on mettre en comparaison ce que vous faites de bien avec ce que vous faites de mal? Pourquoi péchez-vous? parce que vous aimez le péché. Pourquoi priez-vous? parce que vous craignez : l'un donc par l'inclination, l'autre par une espèce de force.

Motifs qui doivent nous porter à ne point juger nos frères. — Tout oblige l'homme de se tenir en posture d'un criminel qui doit non juger, mais être jugé, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui produira à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres : *Quoadusque veniat qui illuminabit abscondita tenebrarum* (I *Cor.*, IV, 5). Pour juger, il faut être innocent. Le coupable qui juge les autres, se condamne lui-même par même raison. *In quo enim judicas alium, teipsum condemnas* (*Rom.*, II, 1): En les condamnant, vous vous condamnez vous-même. *Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat* (*Joan.*, VIII, 7) : Que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette le premier la pierre. *Hypocrita, ejice primum trabem de oculo tuo* (*Matt.*, VII, 5) : Hypocrite, ôtez premièrement la poutre de votre œil. Hypocrite; parce qu'il fait le vertueux en reprenant les autres. Il ne l'est pas; parce qu'il ne se corrige pas lui-même. Il reprend ce qu'il ne peut pas amender : il n'amende pas ce qui est en son pouvoir. Suivez les hommes, ils vous blâment; ne les suivez pas, ils vous critiquent de même par un désir opiniâtre de contredire.

Raisons qui doivent nous porter à ne pas différer de régler notre vie. — Il y a des gens qui commencent à vivre lorsqu'il faut cesser de vivre ; ou plutôt qui ont cessé de vivre avant de commencer. Ceux-là commenceront, à la mort, une malheureuse stabilité. La Providence de Dieu a ses fins déterminées, auxquelles arriveront enfin, sans y penser, ceux qui ne se déterminent jamais. Ce sera la fin de leur inconstance. Il faut donc se déterminer ; il faut donc régler sa vie et l'accomplir de manière que chaque jour nous tienne lieu de toute la vie. *Id ago, ut mihi instar totius vitæ sit dies* (*Senec.*, *Ep.* LXI).

Caractère de la vertu. — La vertu tient cela de l'éternité, qu'elle trouve tout son être en un point. Ainsi un jour lui suffit; parce que son étendue est de s'élever tout entière à Dieu, et non de se dilater par parties. Celui-là donc est le vrai sage, qui trouve toute sa vie en un jour : de sorte qu'il ne faut pas se plaindre que la vie est courte; parce que c'est le propre d'un grand ouvrier de renfermer le tout dans un petit espace : et quiconque vit de la sorte, quoique son âge soit imparfait, sa vie ne laisse pas d'être parfaite.

Combien il est important de faire au plus tôt

un bon usage du temps. — Il est tard de ménager quand on est au fond : rien de plus essentiel que de travailler de bonne heure. Il faut épargner le temps de la jeunesse : celui qui reste au fond n'est pas seulement le plus court, mais le plus mauvais et comme la lie de tout l'âge.

Malheur de ceux qui sont engagés dans les espérances du monde et de la cour. — Dieu envoie annoncer avec diligence à ceux qui espèrent toujours dans le monde, aux gens de la cour, que leur espérance engage : *Væ terræ* (*Is.*, XVIII, 1)! Malheur à la terre! Mais à qui ce malheur? *Ite, angeli veloces, ad gentem convulsam et dilaceratam, ad gentem exspectantem et conculcatam* (*Ibid.*, 2) : Allez en diligence, ambassadeurs, vers une nation divisée et déchirée, vers une nation qui espère et qui attend, et qui est foulée aux pieds. Et combien n'est-elle pas foulée aux pieds? *Cujus diripuerunt flumina terram ejus* (*Ibid.*) : dont la terre est ravagée par l'inondation des fleuves : à qui tout ce qui coule et s'échappe a ôté tout le solide.

Pourquoi les hommes ont-ils tant d'opposition pour la vérité. Les hommes haïssent la vérité qui les reprend : ils ne veulent pas la connaître, de crainte qu'elle ne les juge; mais elle ne perd point son droit, et ils la perdent elle-même. Ceux qui nous reprennent nous signifient la sentence de Dieu contre nos vices. La loi qui est en Dieu la prononce, les hommes qui nous reprennent la signifient; la lumière de la conscience la veut mettre à exécution.

Effets du culte divin. — Ce n'est pas Dieu, mais nous qui croissons par le culte que nous lui rendons : nous venons, non pour le faire descendre à nous, mais pour nous élever à lui : il ne rebute pas toujours quand il diffère; mais il aime la persévérance, et lui donne tout.

Pourquoi le monde hait les gens de bien. — On hait les gens de bien, parce qu'ils rendent témoignage contre le monde, que ses œuvres sont mauvaises. *Quia testimonium perhibeo de illo quod opera ejus mala sunt* (*Joan.*, VII, 7). On en médit; on donne de mauvaises couleurs à leurs actions : on veut se persuader et dire qu'il n'y en a point.

Grâce du mystère de l'Epiphanie. Comment nous devons adorer Jésus-Christ. — La grâce du mystère de l'Epiphanie, c'est un esprit d'adoration envers Jésus-Christ, et Jésus enfant, et Jésus inconnu, Jésus dans l'abjection; esprit d'adoration des états inconnus de Jésus-Christ; esprit d'adoration pour attirer à ce Dieu inconnu ceux qui le connaissent le moins et qui en sont le plus éloignés : entrez-y pour toutes les créatures qui ne le connaissent pas. Et nous, comment adorerons-nous? comme si nous en entendions parler la première fois, comme si son étoile ne nous avait apparu que de ce jour. Car, en effet, qu'avons-nous vu? qu'avons-nous connu? Si nous le connaissons tant soit peu, tous les jours nous cessons de le connaître; nous nous enfonçons tous les jours dans le centre d'une bienheureuse ignorance, où nous n'avons de vue qu'en ne voyant rien. Sortons donc du fond de cette ignorance comme d'un pays éloigné; et, sous la conduite de l'étoile, la foi, tantôt lumineuse, tantôt obscurcie, paraissant et disparaissant, suivant le plaisir de Dieu, allons adorer ce Dieu dont la gloire, dont la grandeur, c'est de nous être inconnu, jusqu'à ce qu'il nous ait mis en état de ne plus rien connaître qu'en lui.

De quelle manière il faut qu'il se fasse sentir à nos cœurs. — Donc, ô Dieu caché, ô Dieu inconnu, anéantissez en nous-mêmes toutes nos lumières; et ne vous faites sentir à nos cœurs que par un poids tout-puissant, qui nous presse de sortir de nous, pour nous élancer, pour nous perdre en vous.

Baptême où nous devons désirer d'être plongés. — Qu'il vous baptise, non point d'un baptême d'eau, mais d'un baptême de feu, mais d'un baptême d'esprit, mais d'un baptême de sang. Jetez-vous dans le sang de sa passion, dans ses souffrances intérieures et extérieures; perdez terre dans cet océan; enivrez-vous de ce vin, tant que ses fumées, non moins efficaces que délicates et pénétrantes, vous fassent perdre toute attache à vous-même, tout goût, tout sentiment des choses présentes, pour être dans le fond et dans les puissances captive de la vertu cachée et toute-puissante qui est dans le sang et dans les souffrances de votre Epoux sous le pressoir. Ainsi puisse-t-il changer l'eau en vin, et accomplir en votre cœur tous les mystères que l'Eglise adore dans la fête de l'Epiphanie!

Dans quel oubli doit vivre l'épouse de Jésus-Christ. Adorateurs cachés qu'il se forme. — Oubliez tout, chère épouse; oubliez ce que vous faites et ce que vous êtes, vos lumières, vos connaissances, vos grâces, votre paix, vos agitations, votre néant même; oubliez tout de moment à autre, et n'ayez dans l'esprit et dans le cœur que ce que le cher Enfant y imprimera. O enfance, ô abjection, ô être inconnu de Jésus, faites-vous des adorateurs aussi inconnus que vous. Qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes; qu'ils vous aiment sans en rien savoir; qu'ils vous soient ce que vous leur êtes, adorateurs cachés à un Dieu caché. Oui, cachez en eux votre mystère; éloignez-en les superbes et les curieux; n'y appelez que les simples, les enfants, les ignorants que vous éclairez, et dont vous êtes vous seul toute la science.

Comment il établit son règne, et montre l'infinité de son être. — O vie, ô mort, ô péché, ô grâce, ô lumière, ô ténèbres, vous n'êtes plus rien. O néant, conçu et aperçu, vous n'êtes plus rien; vous êtes perdu en Dieu. Mais, ô Dieu connu, vous êtes vous-même caché dans le néant. Régnez, ô Jésus, ô Dieu inconnu, régnez en détruisant tout : donnez un être infini à tout ce que vous devez détruire; afin que l'infinité de votre être ne se montre et ne se déclare que par l'infinité des destructions que vous opérez.

FRAGMENT D'UN DISCOURS
SUR LA VIE CHRÉTIENNE.

Dieu, la vie de nos âmes par l'union qu'il a avec elles. Obligation du chrétien de mourir au péché, pour recevoir et conserver cette vie divine. D'où vient Dieu laisse-t-il ici-bas dans les saints l'attrait au mal. Comment détruit-il en eux le péché, même dès cette vie.

Je tirerai mon raisonnement de deux excellents discours de saint Augustin : le premier, c'est le traité XIX sur saint Jean ; le second, c'est le sermon XVIII des paroles de l'Apôtre. Ce grand homme, aux lieux allégués, distingue en l'âme deux sortes de vie : l'une est celle qu'elle communique au corps, l'autre est celle dont elle vit elle-même. Comme l'âme est la vie du corps, ce saint évêque enseigne que Dieu est sa vie (*De Verb. Apost.*, *serm.* CLXI, *cap.* 6, *tom.* V, *pag.* 777). Pénétrons, s'il vous plaît, sa pensée. L'âme ne pourrait donner la vie à nos corps, si elle n'avait ces trois qualités. Il faut premièrement qu'elle soit plus noble; car il est plus noble de donner que de recevoir : il faut en second lieu qu'elle lui soit unie; car notre vie ne peut point être hors de nous : il faut enfin qu'elle lui communique des opérations que le corps ne puisse exercer sans elle; car la vie consiste principalement dans l'action. Ces trois choses paraissent clairement en nous : ce corps mortel dans lequel nous vivons, si vous le séparez de son âme, qu'est-ce autre chose qu'un tronc inutile et qu'une masse de boue? Mais sitôt que l'âme lui est conjointe, il se remue, il voit, il entend, il est capable de toutes les fonctions de la vie. Si je vous fais voir maintenant que Dieu fait, à l'égard de l'âme, la même chose que ce que l'âme fait à l'égard du corps, vous avouerez sans doute que (1), tout ainsi que l'âme est la vie du corps, ainsi Dieu est la vie de l'âme; et la proposition de saint Augustin sera véritable. Voyons ce qui en est, et prouvons tout solidement par les Ecritures.

Et premièrement, que Dieu soit plus noble et plus éminent que nos âmes, ce serait perdre le temps de vous le prouver. Pour ce qui regarde l'union de Dieu avec nos esprits, il n'y a pas non plus de lieu d'en douter, après que l'Ecriture a dit tant de fois que Dieu viendrait en nous, qu'il ferait sa demeure chez nous (*Joan.*, XIV, 23), que nous serions son peuple et qu'il demeurerait en nous (*Levit.*, XXVII, 12), et ailleurs que, qui adhère à Dieu est un même esprit avec lui (I *Cor.*, VI, 17); et enfin, que la charité a été répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit qu'on nous a donné (*Rom.*, V, 3). Tous ces témoignages sont clairs et n'ont pas besoin d'explication.

L'union de Dieu avec nos âmes étant établie, il reste donc maintenant à considérer si l'âme, par cette union avec Dieu, est élevée à quelque action de vie dont sa nature ne soit pas capable par elle-même. Mais nous n'y recevrons point de difficultés, si nous avons bien retenu les choses qui ont déjà été accordées. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement; vous verrez qu'il relève merveilleusement la dignité de la vie chrétienne. Il n'y a rien qui ne devienne plus parfait en s'unissant à un Etre plus noble : par exemple, les corps les plus bruts reçoivent tout à coup un certain éclat, quand la lumière du soleil s'y attache. Par conséquent, il ne se peut faire que l'âme s'unissant à ce premier Etre très-parfait, très-excellent et très-bon, elle n'en devienne meilleure. Et d'autant que les causes agissent selon la perfection de leur être, qui ne voit que l'âme étant meilleure, elle agira mieux ? Car dans cet état d'union avec Dieu, que nous avons montré par les Ecritures, sa vertu est fortifiée par la toute-puissante vertu de Dieu qui s'unit à elle; de sorte qu'elle participe, en quelque façon, aux actions divines. Cela est peut-être un peu relevé; mais tâchons de le rendre sensible par un exemple.

Considérez les cordes d'un instrument : d'elles-mêmes elles sont muettes et immobiles. Sont-elles touchées d'une main savante, elles reçoivent en elles la mesure et la cadence, et même elles la portent aux autres. Cette mesure et cette cadence, elles sont originairement dans l'esprit du maître ; mais il les fait en quelque sorte passer dans les cordes, lorsque les touchant avec art, il les fait participer à son action. Ainsi l'âme, si j'ose parler de la sorte, s'élevant à cette justice, à cette sagesse, à cette infinie sainteté, qui n'est autre chose que Dieu; touchée, pour ainsi dire, par l'esprit de Dieu, elle devient juste, elle devient sage, elle devient sainte; et participant selon sa portée aux actions divines, elle agit saintement comme Dieu lui-même agit saintement. Elle croit en Dieu, elle aime Dieu, elle espère en Dieu ; et lorsqu'elle croit en Dieu, qu'elle aime Dieu, qu'elle espère en Dieu, c'est Dieu qui fait en elle cette foi, cette espérance et ce saint amour. C'est pourquoi l'Apôtre nous dit que *Dieu fait en nous le vouloir et le faire* (*Philip.*, II, 13), c'est-à-dire, si nous le savons bien comprendre, que nous ne faisons le bien que par l'action qu'il nous donne ; nous ne voulons le bien que par la volonté qu'il opère en nous. Donc toutes les actions chrétiennes sont des actions divines et surnaturelles auxquelles l'âme ne pourrait parvenir, n'était que Dieu s'unissant à elle, les lui communique par le Saint-Esprit qui est répandu dans nos cœurs. De plus, ces actions que Dieu fait en nous, ce sont aussi actions de vie, et même de vie éternelle. Par conséquent, (1) on ne peut nier que Dieu s'unissant à nos âmes, mouvant ainsi nos âmes, ne soit véritablement la vie de nos âmes. Et c'est là, si nous l'entendons la nouveauté de vie dont parle l'Apôtre (*Rom.*, VI, 4).

Passons outre maintenant, et disons : Si Dieu est notre vie, parce qu'il agit en nous, parce qu'il nous fait vivre divinement, en nous rendant participants des actions divines, il est absolument nécessaire qu'il dé-

(1) Dieu est la vie de l'âme à aussi bon titre que l'âme elle-même est la vie du corps.

(1) Ce qui étant ainsi posé

truise en nous le péché qui non-seulement nous éloigne de Dieu, mais encore nous fait vivre comme des bêtes hors (1) de la conduite de la raison. Et ainsi, chrétiens, élevons nos cœurs; et puisque dans cette bienheureuse nouveauté de vie nous devons vivre et agir selon Dieu, rejetons loin de nous le péché qui nous fait vivre comme des bêtes brutes, et aimons la justice de la vertu par laquelle nous sommes participants, comme dit l'apôtre saint Pierre, de la nature divine (II *Petr.*, I, 4). C'est à quoi nous exhorte saint Paul, quand il dit : Si nous vivons de l'esprit marchons en esprit : *Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus* (*Galat.*, V, 25); c'est-à-dire si nous vivons d'une vie divine, faisons des actions dignes d'une vie divine. Si l'esprit de Dieu nous anime, laissons la chair et ses convoitises, et vivons comme animés de l'esprit de Dieu, faisons des œuvres convenables à l'esprit de Dieu; et comme Jésus-Christ est ressuscité par la gloire du Père, ainsi marchons en nouveauté de vie.

Regardons, avec l'apôtre saint Paul, Jésus ressuscité, qui est la source de notre vie (*Hebr.*, XII, 2). Quel était le Sauveur Jésus pendant le cours de sa vie mortelle? Il était chargé des péchés du monde, il s'était mis volontairement en la place de tous les pécheurs, pour lesquels il s'était constitué caution, et dont il était convenu de subir les peines. C'est pour cela que sa chair a été infirme; pour cela il a langui sur la croix parmi des douleurs incroyables ; pour cela il est cruellement mort avec la perte de tout son sang. Dieu éternel, qu'il est changé maintenant! *Il est mort au péché* (*Rom.*, VI, 10), dit l'Apôtre, c'est-à-dire qu'il a dépouillé toutes les faiblesses qui avaient environné sa personne en qualité de caution des pécheurs. « Il est mort au péché et il vit à Dieu »; parce qu'il a commencé une vie nouvelle qui n'a plus rien de l'infirmité de la chair, mais en laquelle reluit la gloire de Dieu : *Quod autem vivit, vivit Deo* (*Ibid.*). Ainsi estimez, continue l'Apôtre, vous qui êtes ressuscités avec Jésus-Christ, estimez que vous êtes morts au péché et vivants à Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et comme Jésus-Christ est ressuscité par la gloire du Père, marchons aussi dans une vie nouvelle (*Ibid.*, 11). C'est à quoi nous oblige la résurrection de notre Sauveur et la doctrine du saint Evangile ; et ce que la doctrine évangélique nous prêche, cela même est confirmé en nous par le saint baptême (*Ibid.*, 4).

De là était née cette belle cérémonie que l'on observait dans l'ancienne Eglise au baptême des chrétiens. On les plongeait entièrement dans les eaux, en invoquant sur eux le saint nom de Dieu. Les (2) spectateurs qui voyaient les nouveaux baptisés se noyer, pour ainsi dire, et se perdre dans les ondes de ce bain salutaire, puis revenir aussitôt lavés de cette fontaine très-pure, se les représentaient en un moment tout changés par la vertu occulte du Saint-Esprit, dont ces eaux étaient animées; comme si, sortant de ce monde en même temps qu'ils disparaissaient à leur vue, ils fussent allés mourir avec le Sauveur, pour ressusciter avec lui selon la vie nouvelle du christianisme. Telle était la cérémonie du baptême à laquelle l'apôtre regarde, lorsqu'il dit dans le texte que nous traitons, que nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ, pour mourir avec lui dans le saint baptême, afin que comme Jésus-Christ est ressuscité par la gloire du Père, ainsi nous marchions en nouveauté de vie. Il regardait à cette cérémonie du baptême, qui se pratiquait sans doute du temps des apôtres : or, encore que le temps ait changé, que la cérémonie ne soit plus la même, la vertu du baptême n'est point altérée, à cause qu'elle ne consiste pas tant dans cet élément corruptible, que dans la parole de Jésus-Christ, et dans l'invocation de la Trinité, et dans la communication de l'esprit de Dieu, qui sont choses sur lesquelles le temps ne peut rien.

En effet, tout autant que nous sommes de baptisés, nous sommes tous consacrés dans le saint baptême à la Trinité très-auguste, par la mort du péché et par la résurrection à la vie nouvelle. C'est pourquoi nos péchés y sont abolis, et la nouveauté de vie y est commencée, et de là vient que nous appelons le baptême le sacrement de régénération et de renouvellement de l'homme par le Saint-Esprit. D'où je conclus que le dessein de Dieu est de détruire en nous le péché, puisqu'il veut que la vie chrétienne commence par l'abolition (1) de nos crimes, et ainsi il nous rend la justice que la prévarication du premier père nous avait ôtée. Grâces à votre bonté, ô grand Dieu, qui faites un si grand présent à vos serviteurs, par Jésus-Christ le juste qui, se chargeant de nos péchés, à la croix, par un divin échange nous a communiqué sa justice.

Mais ici peut-être vous m'objecterez que le péché n'est point détruit, même dans les justes, puisque la foi catholique professe qu'il n'y a aucun homme vivant qui ne soit pécheur. Pour résoudre cette difficulté, et connaître clairement quelle est la justice que le Saint-Esprit nous rend en ce monde, l'ordre de mon (2) raisonnement m'oblige d'entrer en ma seconde partie, et de vous faire voir le combat du fidèle contre la chair et ses convoitises. Je joindrai donc cette seconde partie avec ce qui me reste à dire de la première, dans une même suite de discours. Je tâcherai pourtant de ne rien confondre ; mais j'ai besoin que vous renouveliez vos attentions.

La seconde partie de la vie chrétienne, c'est de combattre la concupiscence, pour détruire en nous le péché. Or quand je parle ici de concupiscence, n'entendez par ce mot aucune passion particulière, mais plutôt toutes les passions assemblées que l'Ecriture a accoutumé d'appeler d'un nom général, la concupiscence de la chair. Mais définissons en un mot la concupiscence, et disons avec le grand

(1) Loin.
(2) Fidèles.

(1) Rémission.
(2) La nécessité de ma matière.

Augustin : La concupiscence, c'est un attrait qui nous (1) fait (2) incliner à la créature au préjudice du Créateur, qui nous pousse aux choses sensibles au préjudice des biens éternels.

Qu'est-il nécessaire de vous dire combien cet attrait est puissant en nous? Chacun sait qu'il est né avec nous et qu'il nous est passé en nature. Voyez avant le christianisme, comme le vrai Dieu était méprisé par toute la terre ; voyez depuis le christianisme, combien peu de personnes goûtent comme il faut les vérités célestes de l'Évangile, et vous verrez que les choses divines nous touchent bien peu. Qui fait cela, fidèles, si ce n'est que nous aimons les créatures désordonnément? C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit : *La chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair* (*Gal.*, V, 17). Et ailleurs : *Je me plais en la loi selon l'homme intérieur ; mais je sens en moi-même une loi qui résiste à la loi de l'esprit* (*Rom.*, VII, 22, 23) : voilà le combat. Que si l'Apôtre même ressent cette guerre, qui ne voit que cette opiniâtre contrariété de la convoitise, répugnante au bien, se rencontre même dans les plus justes?

Dieu éternel, d'où vient ce désordre? Pourquoi cet attrait du mal, même dans les saints? Car enfin ils se plaignent tous généralement que, dans le dessein qu'ils ont de s'unir à Dieu, ils sentent une résistance continuelle. Grand Dieu, je connais vos desseins : vous voulez que nous expérimentions en nous-mêmes une répugnance éternelle à ce que votre loi, si juste et si sainte, désire de nous, afin que nous sachions distinguer ce que nous faisons par nous-mêmes, d'avec ce que vous faites en nous par votre Esprit-Saint, et que, par l'épreuve de notre impuissance, nous apprenions à attribuer la victoire, non point à nos propres forces, mais à votre bras et à l'honneur de votre assistance. Et ainsi vous nous laissez nos faiblesses, afin de faire triompher votre grâce dans l'infirmité de notre nature. Par où vous voyez, chrétiens, que la concupiscence combat dans les justes, mais que la grâce divine surmonte. C'est la grâce qui oppose à l'attrait du mal la chaste délectation des biens éternels ; c'est-à-dire la charité qui nous fait observer la loi, non point par la crainte de la peine, mais par l'amour de la véritable justice ; et cette charité est répandue en nos cœurs, non par le libre arbitre qui est né avec nous, mais par le Saint-Esprit qui nous est donné.

La charité donc et la convoitise se font la guerre sans aucune trève : à mesure que l'une croît, l'autre diminue. Il en est comme d'une balance ; autant que vous ôtez à la charité, autant vous ajoutez de poids à la convoitise. Quand la charité surmonte, nous sommes libres de cette liberté dont parle l'Apôtre (*Gal.* IV, 31), par laquelle Jésus-Christ nous a affranchis. Nous sommes libres, dis-je, parce que nous agissons par la charité, c'est-à-dire par une affection libérale. Mais notre liberté n'est point achevée, parce que le règne de la charité n'est pas accompli. La liberté sera entière quand la paix sera assurée, c'est-à-dire au ciel. Cependant nous gémissons ici-bas, parce que la paix de la charité que nous y avons, étant toujours mêlée avec la guerre de la convoitise, elle n'est pas tant le calme de nos troubles que la consolation de notre misère : et en voici une belle raison de saint Augustin.

La liberté n'est point parfaite, dit-il, et la paix n'est point assurée, parce que la convoitise qui nous résiste, ne peut être combattue sans péril ; elle ne peut être aussi bridée sans contrainte, ni par conséquent (1) modérée sans inquiétude. *Illa quæ resistunt, periculoso debellantur prælio ; et illa quæ victa sunt, nondum securo triumphantur otio, sed adhuc sollicito premuntur imperio* (*De Civ. Dei*, *lib.* XIX, *c.* 27, *tom.* VII, *pag.* 572). Et de là vient que notre justice ici-bas, je parle encore avec le grand Augustin, de là vient que notre justice consiste plus en la rémission des péchés qu'en la perfection des vertus : *Magis remissione peccatorum constat, quam perfectione virtutum* (*Ibid.*, *p.* 573). Certes, je sais que ceux qui sont humbles goûteront cette doctrine toute évangélique, qui est la base de l'humilité chrétienne.

Mais si la vie des justes est accompagnée de péchés, comment est-ce que ma proposition sera véritable, que Dieu détruit le péché dans les justes, même en cette vie? C'est, s'il vous en souvient, ce que j'avais laissé à résoudre ; maintenant je vous dirai en un mot : J'avoue que les plus grands saints sont pécheurs, et s'ils ne le reconnaissent humblement, ils ne sont pas saints. Ils sont pécheurs, mais ils ne servent plus au péché ; ils ne sont pas entièrement exempts de péché, mais ils sont délivrés de sa servitude. Il y a quelques restes de péché en eux, mais le péché n'y règne plus, comme dit l'Apôtre : *Que le péché ne règne plus en vos corps mortels* (*Rom.*, VI, 12) ; et ainsi le péché n'y est pas éteint tout à fait, mais le règne du péché y est abattu par le règne de la justice, selon cette parole de l'Apôtre : Etant libres du péché, vous êtes faits soumis à la justice.

Comment est-ce que le règne du péché est abattu dans les justes? Ecoutez l'apôtre saint Paul : *Que le péché ne règne plus en vos corps mortels pour obéir à ses convoitises* (*Ibid.*, 18). Vous voyez par là que le péché règne où les convoitises sont obéies. Les uns leur lâchent la bride, et se laissant emporter à leur brutale impétuosité, ils tombent dans ces péchés qu'on nomme mortels, desquels l'Apôtre a dit, que *qui fait ces choses, il ne possédera point le royaume de Dieu* (I *Cor.*, VI, 9, 10). Les justes au contraire, bien loin d'obéir à leurs convoitises, ils leur résistent, ils leur font la guerre, ainsi que je disais tout à l'heure. Et bien que la victoire leur demeure par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, toutefois dans un conflit si long, si opiniâtre, où les combattants sont aux mains de si près, en frappant ils sont frappés quelquefois : *Percutimus et percutimur* (*Serm.* CCCLI, *de*

(1) Attire.
(2) Pencher.

(1) Régie.

Pœnit., *c.* 3, *t.* V, *p.* 1356), dit saint Augustin; et le victorieux ne sort point d'une mêlée si âpre et si rude sans quelques blessures, c'est ce que nous appelons péchés véniels. Parce que la justice est victorieuse, elle mérite le nom de véritable justice; parce qu'elle reçoit quelque atteinte qui diminue de beaucoup son éclat, elle n'est point justice parfaite. C'est autre chose d'avoir le bien accompli, autre chose de ne se plaire point dans le mal. Notre vue peut se déplaire dans les ténèbres, encore qu'elle ne puisse pas s'arrêter dans cette vive source de la lumière: *Potest oculus nullis tenebris delectari, quamvis non possit in fulgentissima luce defigi* (*S. Aug.*, *de Spir. et Litt.*, *n.* 65, *t.* X, *pag.* 123).

Si l'homme juste, résistant à la convoitise, tombe quelquefois dans le mal, du moins il a cet avantage qu'il ne s'y plaît pas; au contraire il déplore sa servitude, il soupire ardemment après cette bienheureuse liberté du ciel. Il dit avec l'apôtre saint Paul : *Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort* (*Rom.*, VI, 24)? S'il tombe, il se relève aussitôt; s'il a quelques péchés, il a aussi la charité qui les couvre : *La charité*, dit l'apôtre saint Pierre, *couvre la multitude des péchés* (I *Petr.*, IV, 8).

Bien plus, ce grand Dieu tout-puissant (1) fait éclater la lumière même du sein des plus épaisses ténèbres; il fait servir à la justice le péché même. Admirable économie de la grâce! oui, les péchés mêmes, je l'oserai dire, dans lesquels la fragilité humaine fait tomber le juste, si d'un côté ils diminuent la justice, ils l'augmentent et l'accroissent de l'autre. Et comment cela? C'est qu'ils enflamment les saints désirs de l'homme fidèle; c'est qu'en lui faisant connaître sa servitude, ils font qu'il désire bien plus ardemment les bienheureux embrassements de son Dieu, dans lesquels il trouvera la vraie liberté; c'est qu'ils lui font confesser sa propre faiblesse et le besoin qu'il a de la grâce, dans un état d'un profond anéantissement. Et d'autant que le plus juste c'est le plus humble, le péché même, en quelque sorte, accroît la justice, parce qu'il nous fonde de plus en plus dans l'humilité.

Vivons ainsi, fidèles, vivons ainsi; faisons que notre faiblesse augmente l'honneur de notre victoire, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aimons cette justice divine qui fait que le péché même nous tourne à bien; quand nous voyons croître nos iniquités, (2) songeons à nous enrichir par les bonnes œuvres, afin de réparer notre perte. Le fidèle qui vit de la sorte, expiant ses péchés par les aumônes, se purifiant toute sa vie par la pénitence, par le sacrifice d'un cœur contrit, par les œuvres de miséricorde, il ne détruit pas seulement le règne du péché, comme je disais tout à l'heure, je passe maintenant plus outre, et je dis qu'il détruit entièrement le péché, parce que, dit saint Augustin, comme notre vie n'est pas sans péché, aussi les remèdes pour les purger ne nous manquent pas : *Sicut peccata non defuerunt, ita etiam remedia quibus purgarentur, affuerunt* (*Ad Hilar.*, *ep.* CLVII, *c.* 1, *t.* II, *pag.* 543).

Enfin celui qui vit de la sorte, détestant les péchés mortels, faisant toute sa vie pénitence pour les véniels, à la manière que je viens de dire avec l'incomparable saint Augustin, il méritera, dit le même Père, que nos nouveaux réformateurs entendent ce mot; c'est dans cette belle épître à Hilaire, où ce grand personnage combat l'orgueilleuse hérésie de Pélage, ennemi de la grâce de Jésus-Christ. Cet humble défenseur de la grâce chrétienne se sert en ce lieu du mot de mérite; était-ce pour enfler le libre arbitre? N'était-ce pas plutôt pour relever la dignité de la grâce et des saints mouvements que Dieu fait en nous? Quelle est est donc votre vanité et votre injustice, ô très-charitables réformateurs, de prêcher que nous ruinons la grâce de Dieu parce que nous nous servons du mot de mérite? si ce n'est peut-être que vous vouliez dire que saint Augustin a détruit la grâce, et que Calvin seul l'a bien établie. Pardonnez-moi cette digression; je reviens à mon passage de saint Augustin. Un homme passant sa vie dans l'esprit de mortification et de pénitence, encore qu'il ne vive pas sans péché, il méritera, dit saint Augustin, de sortir de ce monde sans aucun péché : *Merebitur hinc exire sine peccato, quamvis, cum hic viveret, habuerit nonnulla peccata* (*Ibid.*) : et ainsi le péché est détruit en nous, à cause du mérite de la vraie foi qui opère par la charité.

Il est donc vrai, fidèles, ce que j'ai dit, que même dans cet exil Dieu détruit le péché par sa grâce; il est vrai qu'il y surmonte la concupiscence : et ainsi, par la miséricorde de Dieu, je me suis déjà acquitté envers vous des deux premières parties de ma dette. Faites votre profit de cette doctrine : elle est haute, mais nécessaire. Je sais que les humbles l'entendent; peut-être ne plaira-t-elle pas aux superbes. Les lâches sans doute seront fâchés qu'on leur parle toujours de combattre. Mais pour vous, ô vrais chrétiens, (1) travaillez sans aucun relâche; puisque vous avez un ennemi en vous-mêmes, avec lequel, si vous faites la paix en ce monde, vous ne sauriez avoir la paix avec Dieu. Voyez combien il est nécessaire de veiller toujours, de prier toujours, de peur de tomber en tentation. Que si cette guerre continuelle vous semble fâcheuse, consolez-vous par l'espérance fidèle de la glorieuse résurrection, qui se commence déjà en nos corps. C'est la troisième opération que le Saint-Esprit exerce dans l'homme fidèle durant le pèlerinage de cette vie; et c'est aussi par où je m'en vais conclure.

(1) Sait tirer.
(2) Plus nous devons songer à en obtenir le pardon par les bonnes œuvres.

(1) Travaillez, travaillez, chrétiens, puisque vous avez toujours à combattre un ennemi qui vous touche de si près.

INSTRUCTION SUR LA LECTURE DE L'ECRITURE SAINTE,

POUR LES RELIGIEUSES ET COMMUNAUTÉS DE FILLES DU DIOCÈSE DE MEAUX (1).

De quelle manière et dans quel esprit on doit la lire, pour le faire avec fruit.

Ce qu'on doit le plus recommander, c'est la lecture du Nouveau Testament, où il faut avoir une attention particulière aux quatre Evangiles, où sont la vie et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui fait notre exemple et notre salut avec les propres paroles sorties de sa bouche ; et ensuite aux Actes des Apôtres, où l'on voit les commencements et la fondation de l'Eglise. Dans les Epîtres de saint Paul, on s'attachera principalement aux grandeurs de Jésus-Christ et aux préceptes moraux. Les autres épîtres canoniques sont toutes morales et pleines d'instructions, dont tous les fidèles doivent profiter. Les avertissements moraux, et les sentiments de piété, d'adoration, d'actions de grâces envers Dieu et envers Jésus-Christ, sont admirables dans l'Apocalypse : c'est à quoi il se faut attacher, sans trop s'occuper l'esprit des mystères de ce divin livre.

Pour ce qui regarde l'Ancien Testament, les livres dont tout le monde peut tirer le plus de profit, sont les Proverbes de Salomon, son Ecclésiaste, le livre de la Sagesse et l'Ecclésiastique.

Pour profiter des Proverbes et des autres livres de cette nature, où il y a beaucoup de sentences, il est bon de s'en mettre, à chaque lecture, une ou deux des plus touchantes dans l'esprit ; de s'en faire une nourriture, et la règle de ses pratiques pendant la journée.

Il faut apprendre dans l'Ecclésiaste à mépriser tous les biens du monde, et même à mépriser l'homme selon ce qu'il a de corporel, où il n'est guère élevé au-dessus des bêtes : mais il se doit estimer beaucoup par le rapport qu'il a à Dieu, comme il paraît principalement au dernier chapitre.

On apprend, par la même raison, à mépriser les belles qualités de l'esprit qui ne se rapportent pas à cette fin, la science, la sagesse humaine, qui, sans la crainte de Dieu, n'est qu'erreur et qu'illusion, et ne produit à l'esprit qu'un vain travail. En un mot, ce livre est fait pour dégoûter l'homme de tout ce qui est sous le soleil ; et par là il est très-propre aux âmes retirées du monde. C'est aussi pour cette raison que saint Jérôme le lisait à sainte Blésille, pour lui en inspirer le mépris ; et il en dédia la version avec un excellent commentaire à sainte Paule et à sa fille sainte Eustoquie, si renommées dans toutes les Eglises pour avoir préféré Bethléem à Rome, et une humble retraite à toutes les grandeurs du monde.

Les histoires de Tobie, de Judith, d'Esther de Job et des Machabées sont très-édifiantes. On peut voir, dans la personne de Judith, les avantages que produit la chasteté et le jeûne ; et dans celle d'Holopherne, les maux où l'on est plongé par l'intempérance.

Il y a des profondeurs dans de certains endroits du livre de Job, qu'il n'appartient pas à tout le monde de pénétrer ; et il se faut contenter d'y observer, comme au milieu des agitations que Dieu permet à l'esprit malin d'exciter dans cette sainte âme, qu'il revient toujours à Dieu et à sa bonté où il met son espérance.

Celles qui sont plus versées dans les saintes Ecritures et dans la vraie piété, tireront beaucoup d'utilité de la Genèse, où se voit la toute-puissance de Dieu dans la création de l'univers ; la chute de nos premiers parents, et la malédiction du genre humain, sa dépravation punie par le déluge ; la vocation, la foi et l'obéissance d'Abraham ; les promesses du Christ à venir, faites à lui et aux patriarches ; la foi d'Isaac, celle de Jacob ; l'histoire admirable de Joseph, et les témoignages de la providence paternelle de Dieu, et autres choses semblables. On remarquera, principalement dans l'Exode et dans le reste du Pentateuque, l'endurcissement de Pharaon, les bontés de Dieu envers son peuple, avec ses ingratitudes châtiées dans le désert, et les extrêmes rigueurs de la justice divine ; les merveilles de Sinaï, lorsque la loi de Dieu y fut publiée, et les autres qui sont racontées dans ces divins livres ; avec la sagesse, l'autorité et la douceur de Moïse.

On passera plus légèrement sur les préceptes cérémoniaux, qui ne regardaient que l'ancien peuple, et n'étaient que des figures et des ombres : et, pour la même raison, on pourra se dispenser de la lecture du Lévitique, à la réserve du chapitre XXVI, capable de pénétrer des frayeurs de la justice de Dieu, les âmes les plus indociles et les plus rebelles.

On remarquera, principalement dans le livre de Josué et des Juges, la prompte vengeance de Dieu lorsque le peuple est infidèle ; et le soudain retour de ses miséricordes aussitôt qu'il revient à lui. Il faut observer, dans le livre des Rois, la fidélité de Samuel, la punition des facilités et de l'excessive indulgence d'Héli, d'ailleurs très-saint pontife ; la désobéissance et les injustes jalousies de Saül ; David, sa clémence, sa fidélité, son péché, sa pénitence ; les merveilles du règne de Salomon, et sa chute déplorable, capable de faire trembler les saints ; le schisme de dix tribus, l'aveuglement et les malheurs où elles tombèrent pour s'être séparées du peuple de Dieu ; les prodiges de la vie d'Elie et d'Elisée ; la protection que Dieu donne aux rois et aux peuples, lorsqu'ils sont fidèles à sa loi ; sa longue patience, et enfin ses rigoureux châtiments. Les livres d'Esdras découvrent le profit que fit le peuple saint des châtiments de Dieu, et les marques de la divine bonté envers ceux qui se repentent.

On pourra se préparer par cette lecture à celle des prophètes, parmi lesquels les plus touchants sont Isaïe et Jérémie. Les chapi-

(1) M. de Troyes a publié cette instruction à la suite des Méditations, tom. IV, pag. 494 et suiv. Nous l'avons revue sur plusieurs anciens manuscrits

tres LII et LIII d'Isaïe contiennent tout le fruit de la Passion du Sauveur. Les Lamentations de Jérémie apprennent aux âmes chrétiennes, sous la figure de la ruine de Jérusalem, à déplorer leur véritable malheur, qui est celui de perdre Dieu par le péché. On peut laisser les derniers chapitres d'Ezéchiel, depuis le XL jusqu'à la fin ; on pourrait dire depuis XXXVIII : le reste se lira avec beaucoup d'édification. L'histoire de Susanne, avec la fidélité des trois jeunes hommes, édifiera beaucoup dans Daniel. On ne saurait trop lire le chapitre IX, où le mystère de Jésus-Christ est révélé. L'obscurité d'Osée n'empêchera pas qu'on n'en profite beaucoup, si, en laissant les mystères plus obscurs, on s'attache uniquement à ce qui regarde les mœurs et la vive répréhension que Dieu fait des vices. On en peut dire autant à proportion des autres prophètes.

Pour découvrir le fil de l'Histoire sainte, on pourra se servir utilement du Discours sur l'Histoire universelle. Le petit récit de la suite du peuple de Dieu, au commencement du second Catéchisme de Meaux, sera aussi fort utile, aussi bien que le Catéchisme historique de M. l'abbé Fleury. Il faut être persuadé que les plus grandes difficultés qu'on trouve dans l'Ancien Testament, viennent des mœurs et des coutumes particulières de l'ancien peuple.

On trouvera, en quelques endroits de l'Ecriture, certains récits et certaines expressions auxquels il n'est pas nécessaire que tout le monde s'attache. Le Saint-Esprit a eu ses desseins en les insérant dans les Saints Livres ; et ces sortes d'expressions tendent toutes, ou à inculquer quelques vérités, ou à inspirer l'horreur de grands crimes. Mais comme elles peuvent faire d'autres effets dans les âmes faibles, il faut passer par-dessus légèrement, et prendre bien garde surtout à ne s'y arrêter pas par curiosité : car Dieu frapperait terriblement ceux qui abuseraient jusqu'à cet excès de sa parole, et qui feraient servir de matière à leurs mauvaises pensées, un livre qui est fait pour les extirper.

Si l'on trouve dans les saints quelque chose qui ressente quelque vice ou quelque péché, comme le mensonge, il faut croire ou que c'est un mystère que tout le monde n'est pas capable de pénétrer, ou, en tout cas, que cela ne doit servir ni de règle ni d'excuse ; puisque, par un effet terrible de l'infirmité humaine, les saints peuvent avoir fait quelques fautes au milieu de leurs plus belles actions ; et que nous ne devons suivre de toutes leurs vies, que ce qui est conforme à la loi de Dieu. La plus utile observation qu'il y ait à faire sur la lecture de l'Ecriture, est de s'attacher à profiter de ce qui est clair, et de passer ce qui est obscur, en l'adorant, et soumettant toutes ses pensées au jugement de l'Eglise. Par ce moyen, on tire autant de profit de ce qu'on n'entend pas que de ce qu'on entend ; parce qu'on se nourrit de l'un, et on s'humilie de l'autre.

La traduction de l'Ancien Testament, attribuée à M. de Sacy, est fort approuvée ; et les notes dont elle est accompagnée, fournissent beaucoup de quoi nourrir la piété.

On peut permettre aux religieuses, et autres âmes fidèles, la lecture des livres de l'Ecriture, à peu près dans l'ordre qu'ils sont rapportés dans cette instruction ; afin que, chacun prenant cette divine nourriture selon sa disposition, elle profite à l'accroissement spirituel de tous ceux qui la recevront.

A l'égard des autres livres de piété, ceux qui traitent des choses de science, ou qui ont donné matière à de grandes contentions, ne sont guère propres à des religieuses, ni au commun des fidèles ; quand il n'y aurait autre chose que ce qu'on les lit ordinairement, plutôt par curiosité que pour l'édification. Les autres livres qui paraissaient avec les marques de l'approbation publique, peuvent être lus sans scrupule, selon qu'on voit qu'on en profite. Je n'entre point dans le détail, qui serait infini ; et me contente de dire ce qu'il faut penser des livres que je trouve dans chaque communauté, sans vouloir exclure les autres, qui auront une pareille approbation.

SERMON

SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

(Prêché devant les religieuses de Saint-Cyr (1).

Fragilité et grande misère du monde : puissance et funestes effets de sa séduction. Motifs pressants pour porter les chrétiens à s'en séparer entièrement. Origine des communautés religieuses. En quoi consiste la pauvreté dont on y fait profession. Infidélités sans nombre, qu'on commet journellement dans les monastères contre cette vertu. Avantages de la virginité : jusqu'où elle doit s'étendre. A qui se rapporte l'obéissance que l'on rend aux supérieurs. Dans quel esprit il faut se soumettre à ceux qui abusent de leur autorité. Avec quel soin les religieuses doivent éviter le commerce du monde, les sentiments de la vanité, et les amusements de l'esprit.

Le monde entier n'est rien ; tout ce qui est mesuré par le temps va finir. Le ciel, qui nous couvre par sa voûte immense, est comme une tente, selon la comparaison de l'Ecriture (*Job.*, XXXVI, 29) : on la dresse le soir pour les voyageurs, et on l'enlève le lendemain. Quelle doit être notre vie et notre conversation ici bas, dit un Apôtre (II *Pet.*, III, 10, 11), puisque ces cieux que nous voyons, et cette terre qui nous porte, vont être embrasés par le feu ? La fin de tout arrive ; la voilà qui vient ; elle est presque déjà venue. Tout ce qui paraît de plus solide n'est qu'une figure qui passe quand on en

(1) Nous n'avons point l'original de ce sermon, dont nous avons trouvé plusieurs copies dans le diocèse de Meaux : toutes l'attribuent à M. Bossuet, et il est aisé de l'y reconnaître. Il paraît qu'il l'a prêché dans la maison de Saint-Cyr : car ce que le prélat y dit des dangers du voisinage de la cour, et du piége qu'ont à craindre de leur naissance celles à qui il parle, convient parfaitement à cette maison, située auprès de Versailles, et l'école des jeunes demoiselles.

veut jouir, qu'une ombre fugitive qui disparaît. *Le temps est court*, dit saint Paul parlant des vierges ; *donc il faut user du monde comme n'en usant pas* (I *Cor.*, VII, 29), n'en user que pour le vrai besoin, en user sobrement sans en vouloir jouir, en user en passant sans s'y arrêter et sans y tenir. C'est donc une pitoyable erreur que de s'imaginer qu'on sacrifie beaucoup à Dieu quand on quitte le monde pour lui : c'est renoncer à une illusion pernicieuse ; c'est renoncer à de vrais maux déguisés sous une vaine apparence de biens. Perd-on un appui, quand on jette un roseau félé, qui, loin de nous soutenir, nous percerait la main, si nous voulions nous y appuyer ? faut-il bien du courage pour s'enfuir d'une maison qui tombe en ruine, et qui nous écraserait dans sa chute ?

Que quitte-t-on en quittant le monde ? ce que quitte celui qui, à son réveil, sort d'un songe plein d'inquiétude. Tout ce qui se voit, qui se touche, qui se compte, qui se mesure par le temps, n'est qu'une ombre de l'être véritable : à peine commence-t-il à être qu'il n'est déjà plus. Ce n'est rien sacrifier à Dieu, que de lui sacrifier la nature entière : c'est lui donner le néant, la vanité, le mensonge même. D'ailleurs, ce monde si vain et si fragile, est trompeur, ingrat, plein de trahisons. Oh ! combien dure est sa servitude ! Enfants des hommes, que ne vous en coûte-t-il point pour le flatter, pour tâcher de lui plaire, pour mendier ses grâces ? Quelles traverses, quelles alarmes, quelles bassesses, quelle lâcheté pour parvenir à ce qu'on n'a point de honte d'appeler les honneurs ! Quel état violent, et pour ceux qui s'efforcent de parvenir, et pour ceux même qui sont parvenus ! Quelle pauvreté effective dans une abondance apparente ! Tout y trahit le cœur, jusqu'à l'espérance même dont on paraît nourri : Les désirs s'enveniment ; ils deviennent farouches et insatiables : l'envie déchire les entrailles ; on est malheureux non-seulement par son propre malheur, mais encore par la prospérité d'autrui. On est peu touché de ce qu'on possède ; on ne sent que ce qu'on n'a pas : l'expérience de la vanité de ce qu'on a, ne ralentit jamais la fureur d'acquérir ce qu'on sait bien qui est aussi vain et aussi incapable de rendre heureux. On ne peut ni assouvir les passions ni les vaincre ; on en sent la tyrannie, et on ne veut point être délivré.

Oh ! si je pouvais traîner le monde entier dans les cloîtres et dans les solitudes, j'arracherais de sa bouche un aveu de sa misère et de son désespoir. Mais hélas ! que vois-je ? Va-t-on dans le monde l'étudier de près dans son état le plus naturel ; on n'entend, dans toutes les familles, que gémissements de cœurs oppressés. L'un est dans une disgrâce qui lui enlève le fruit de ses travaux depuis tant d'années, et qui met sa patience à bout ; l'autre souffre dans sa place des dégoûts et des désagréments : celui-ci perd ; l'autre craint de perdre : cet autre n'a pas assez ; il est dans un état violent. L'ennui les poursuit tous, jusque dans les spectacles et dans la foule des plaisirs : ils avouent qu'ils sont misérables ; et je ne veux que le monde, pour apprendre aux hommes combien le monde est digne de mépris.

Mais pendant que les enfants du siècle parlent ainsi, quel est le langage de ceux qui doivent être les enfants de Dieu ? Hélas ! il conserve une estime et une admiration secrètes pour les choses les plus vaines, que le monde même, tout vain qu'il est, ne peut s'empêcher de mépriser. O mon Dieu, arrachez du cœur de vos enfants cette erreur maudite. J'en ai vu, même de bons, de sincères dans leur piété, qui, faute d'expérience, étaient éblouis d'un éclat grossier. Ils étaient étonnés de voir des gens, avancés dans les honneurs du siècle, leur dire : Nous ne sommes point heureux. Cette vérité leur était encore nouvelle, comme si l'Evangile ne la leur avait pas révélée, comme si leur renoncement au monde n'avait pas dû être fondé sur une pleine et constante persuasion de sa vanité. O mon Dieu, le monde, par le langage même de ses passions, rend témoignage à la vérité de votre Evangile, qui dit : *Malheur au monde* (*Matt.*, XVIII, 7) ; et vos enfants ne rougissent point de montrer que le monde a encore pour eux quelque chose de doux et d'agréable.

Ce monde n'est pas seulement fragile et misérable ; il est encore incompatible avec les vrais biens. Les peines que nous lui voyons souffrir, sont pour lui le commencement des douleurs éternelles. Comme la joie céleste se forme peu à peu dès cette vie dans le cœur des justes, où est le royaume de Dieu ; les horreurs et le désespoir de l'enfer se forment aussi peu à peu dans le cœur des hommes profanes, qui vivent loin de Dieu. Le monde est un enfer déjà commencé : tout y est envie, fureur, haine de la vérité et de la vertu, impuissance et désespoir d'apaiser son propre cœur et de rassasier ses désirs.

Jésus-Christ est venu du ciel sur la terre foudroyer de ses malédictions ce monde impie, après en avoir enlevé ses élus. *Dieu nous a arrachés*, dit saint Paul, *à la puissance des ténèbres, pour nous transférer au royaume de son fils bien-aimé* (*Coloss.*, I, 13). Le monde est le royaume de Satan, et les ténèbres du péché couvrent cette région de mort. *Malheur au monde à cause des scandales* (*Matt.*, XVIII, 7) ! Hélas ! les justes même sont ébranlés. Oh ! qu'elle est redoutable cette puissance des ténèbres qui aveugle les plus clairvoyants ! C'est une puissance d'enchanter les esprits, de les séduire, de leur ôter la vérité même, après qu'ils l'ont crue, sentie et aimée. O puissance terrible, qui répand l'erreur, qui fait qu'on ne voit plus ce qu'on voyait, qu'on craint de le revoir, et qu'on se complaît dans les ténèbres de la mort ! Enfants de Dieu, fuyez cette puissance ; elle entraîne tout, elle flatte, elle tyrannise, elle enlève les cœurs. Ecoutez Jésus-Christ, qui crie : *On ne peut servir deux maîtres : Dieu et le monde* (*Matt.*, VI, 24). Ecoutez un de ses apôtres, qui ajoute :

Adultères, ne savez-vous pas que l'amitié de ce monde est ennemie de Dieu (*Jac.*, IV, 4)? point de milieu ; nulle espérance d'en trouver : c'est abandonner Dieu, c'est renoncer à son amour, que d'aimer son ennemi.

Mais en renonçant au monde, faut-il renoncer à tout ce que le monde donne? Ecoutez encore un autre apôtre; c'est saint Jean: *N'aimez ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde* (I *Joan.*, II, 15), ni lui, ni ce qui lui appartient; tout ce qu'il donne est aussi vain, aussi corrompu, aussi empoisonné que lui.

Mais quoi, faut-il que tous les chrétiens vivent dans ce renoncement? Ecoutez-vous vous-même du moins, si vous n'écoutez pas les apôtres. Qu'avez-vous promis dans votre baptême, pour entrer, non dans la perfection d'un ordre religieux, mais dans le simple christianisme et dans l'espérance du salut? Vous avez renoncé à Satan, à ses pompes. Remarquez quelles sont ces pompes : Satan n'en a point de distinguées de celles du siècle. Les pompes du siècle, qu'on est tenté de croire innocentes, sont donc, selon vous-même, celles de Satan ; et vous avez promis de les détester. Cette promesse si solennelle, qui vous a introduit dans la société des fidèles, ne sera-t-elle qu'une comédie et une dérision sacrilége? Le renoncement au monde et la détestation de ses vanités, est donc essentiel au salut de chaque chrétien. Celui qui quitte le monde, qu'y ajoute-t-il? Il s'éloigne de son ennemi, il détourne les yeux pour ne pas voir ce qu'il abhorre ; il se lasse d'être aux prises avec cet ennemi, ne pouvant jamais faire ni trêve ni paix. Est-ce là un grand sacrifice? n'est-ce pas plutôt un grand soulagement, une sûreté douce, une paix qu'on devrait chercher pour soi-même dès qu'on désire être chrétien et n'aimer pas ce que Dieu condamne? Quand on ne veut pas aimer Dieu, quand on ne veut aimer que ses passions, et s'y livrer sans religion, par ce désespoir dont parle saint Paul, je ne m'étonne pas qu'on aime le monde et qu'on le cherche (*Eph.*, IV, 19). Mais quand on croit la religion, quand on désire de s'y attacher, quand on craint la justice de Dieu, quand on se craint soi-même, et qu'on se défie de sa propre fragilité ; peut-on craindre de quitter le monde dès qu'on veut faire son salut? n'y a-t-il pas plus de sûreté et de facilité, de secours, de consolations dans la solitude?

Laissons donc pour un moment les vues de perfection : ne parlons que d'amour de son salut, que d'intérêt propre, que de douceur et de paix de cette vie. Où sera-t-il, cet intérêt même temporel, pour une âme en qui toute religion n'est pas éteinte? Où sera-t-elle, cette paix, sinon loin d'une mer si orageuse, qui ne fait voir partout qu'écueils et que naufrages? Où sera-t-elle, sinon loin des objets qui enflamment les désirs, qui irritent les passions, qui empoisonnent les cœurs les plus innocents, qui réveillent tout ce qu'il y a de plus malin dans l'homme, qui ébranlent les âmes les plus fermes et les plus droites? Hélas! je vois tomber les plus hauts cèdres du Liban, et je courrai au-devant du péril, et je craindrai de me mettre à l'abri de la tempête! N'est-ce pas être ennemi de soi-même, rejeter le salut et la paix ; en un mot, aimer sa perte, et la chercher dans un trouble continuel?

Après cela, faut-il s'étonner si saint Paul exhorte les vierges à demeurer libres, n'ayant d'autre époux que l'Epoux céleste (I *Cor.*, VII, 25 *et suiv.*)? Il ne dit pas : C'est afin que vous soyez dans une plus haute perfection, et dans une oraison plus éminente, il dit : Afin que vous ne soyez point dans un malheureux partage entre Jésus-Christ et un époux mortel, entre les saints exercices de la religion, et les soins dont on ne peut se garantir quand on est dans l'esclavage du siècle. C'est afin que vous puissiez prier sans empêchement : c'est que vous auriez, dit-il, dans le mariage, les tribulations de la chair, et je voudrais vous les épargner : c'est, dit-il encore, que je voudrais vous voir dégagées de tout embarras. A la vérité, ce n'est pas un précepte; car cette parole, comme Jésus-Christ le dit dans l'Evangile (*Matt.*, XIX, 11), ne peut être comprise de tous ; mais heureux, je dis même heureux dès cette vie, ceux à qui il est donné de la comprendre, de la goûter et de la suivre ! Ce n'est pas un précepte; mais c'est un conseil de l'Apôtre, de l'Apôtre, dis-je, plein de l'esprit de Dieu; c'est un conseil que tous n'ont pas le courage de suivre, mais qu'il donne à tous en général, afin qu'il soit suivi de ceux à qui Dieu mettra au cœur ce goût de la bienheureuse liberté.

De là vient qu'en ouvrant les livres des saints Pères, je ne trouve de tous côtés, même dans les sermons faits à tout le peuple sans distinction, que des exhortations pressantes, pour conduire les chrétiens en foule dans les solitudes. C'est ainsi que saint Basile fait un sermon exprès, pour inviter tous les chrétiens à la vie solitaire. Saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Ambroise, l'Orient, l'Occident, tout retentit des louanges du désert, et de la fuite du siècle. J'aperçois même dans la règle de saint Benoît, qu'on ne craignait point de consacrer les enfants avant qu'ils eussent l'usage de raison. Les parents, sans craindre de les tyranniser, croyaient pouvoir les vouer à Dieu dès le berceau. Vous vous en étonnez, vous qui mettez une si grande différence entre la vie du commun des chrétiens, vivant au milieu du siècle, et celle des âmes religieuses, consacrées à Dieu dans la solitude. Mais apprenez que parmi ces vrais chrétiens, qui ne regardaient le siècle qu'avec horreur, il y avait peu de différence entre la vie pénitente et recueillie que l'on menait dans sa famille et celle que l'on menait dans un désert. S'il y avait quelque différence, c'est qu'il est plus doux, plus facile, plus sûr de mépriser le monde de loin que de près. On ne croyait donc point gêner

la liberté des enfants; puisqu'ils devaient, comme chrétiens, ne prendre nulle part aux pompes et aux joies du monde. C'était leur épargner des tentations, et leur préparer une heureuse paix, que de les ensevelir tout vivants dans cette société, avec les anges de la terre.

Aimable simplicité des enfants de Dieu, qui n'avaient plus rien à ménager ici-bas! ô pratique étonnante! mais qui n'est si disproportionnée à nos mœurs, qu'à cause que les disciples de Jésus-Christ ne savent plus ce que c'est que de porter la croix avec lui, et que de dire avec lui : Malheur, malheur au monde! On n'a point de honte d'être chrétien, et de vouloir jouir de sa liberté pour goûter le fruit défendu, pour aimer le monde que Jésus-Christ déteste. O lâcheté honteuse, qui était réservée pour la consommation de l'iniquité dans les derniers siècles! On a oublié qu'être chrétien et n'être plus de ce monde, c'est essentiellement la même chose.

Hélas! quand vous reverrons-nous, ô beaux jours, ô jours bienheureux, où toutes les familles chrétiennes, sans quitter leurs maisons et leurs travaux, vivaient comme nos communautés les plus régulières? c'est sur ce modèle que nos communautés se sont formées. On se taisait, on priait, on travaillait sans cesse des mains, on se cachait; en sorte que les chrétiens étaient appelés un genre d'hommes qui fuyaient la lumière. On obéissait au pasteur, au père de famille : point d'autre attente que celle de notre bienheureuse espérance pour l'avénement du grand Dieu de gloire; point d'autre assemblée que celle où l'on écoutait les paroles de la foi; point d'autre festin que celui de l'Agneau, suivi d'un repas de charité; point d'autre pompe que celle des fêtes et des cérémonies; point d'autre plaisir que celui de chanter les psaumes et les sacrés cantiques; point d'autres veilles que celles où l'on ne cessait de prier. O beaux jours! quand vous reverrons-nous? Qui me donnera des yeux, pour voir la gloire de Jérusalem renouvelée? Heureuse postérité, sous laquelle reviendront ces anciens jours! De tels chrétiens étaient solitaires, et changeaient les villes en déserts.

Dès ces premiers temps, nous admirons en Orient des hommes et des femmes qu'on nommait ascètes, c'est-à-dire exercitants. C'étaient des chrétiens dans le célibat, qui suivaient toute la perfection du conseil de l'Apôtre. En Occident, quelle foule de vierges et de personnes de tout âge, de toutes conditions, qui dans l'obscurité et dans le silence ignoraient le monde, et étaient ignorées de lui; parce que le monde n'était pas digne d'elles! Les persécutions poussèrent jusque dans les plus affreux déserts les patriarches des anachorètes, saint Paul et saint Antoine : mais la persécution fit moins de solitaires que la paix et le triomphe de l'Eglise, après la conversion de Constantin. Les chrétiens, si simples et si ennemis de toute mollesse, craignaient plus une paix flatteuse pour les sens, qu'ils n'avaient craint la cruauté des tyrans. Les déserts se peuplèrent d'anges innombrables, qui vivaient dans des corps mortels sans tenir à la terre : les solitudes sauvages fleurirent; les villes entières étaient presque désertes; d'autres villes, comme Oxyrinque, dans l'Egypte, devenaient autant de monastères. Voilà la source des communautés religieuses : ô qu'elle est belle! qu'elle est touchante! que la terre ressemble au ciel, quand les hommes y vivent ainsi!

Mais hélas, que cette ferveur des anciens jours nous reproche le relâchement et la tiédeur des nôtres! Il me semble que j'entends saint Antoine qui se plaint de ce que le soleil vient troubler sa prière, qui a été aussi longue que la nuit. Je crois le voir qui reçoit une lettre de l'empereur, et qui dit à ses disciples : Réjouissez-vous, non de ce que l'empereur m'a écrit; mais de ce que Dieu nous a écrit une lettre, en nous donnant l'Evangile de son fils (*Apud S. Athanas., Vit. S. Anton., t. I, part. II, n.* 81, *p.* 855, 856). Je vois saint Pacôme qui, marchant sur les traces de saint Antoine, devient de son côté, dans un autre désert, le père d'une postérité innombrable. J'admire Hilarion, qui fuit de pays en pays, jusqu'au delà des mers, le bruit de ses vertus et de ses miracles qui le poursuit. J'entends un solitaire qui, ayant vendu le livre des Evangiles pour donner tout aux pauvres et pour ne posséder plus rien, s'écrie : J'ai tout quitté, même jusqu'au livre qui m'a appris à quitter tout. Un autre, c'est le grand Arsène, devenu sauvage, s'il m'est permis de parler ainsi, consolait les autres solitaires qui se plaignaient de ne le point voir, en leur disant : Dieu sait, Dieu sait, mes frères, si je ne vous aime point; mais je ne puis être avec lui et avec vous. Voilà les hommes que Dieu a montrés de loin au monde dans les déserts pour le condamner, et pour nous apprendre à le fuir.

Sortons, sortons de Babylone persécutrice des enfants de Dieu, et enivrée du sang des saints; hâtons-nous d'en sortir, de peur de participer à ses crimes et à ses plaies. Ici je parle devant Dieu qui me voit, qui m'entend; je parle en Jésus-Christ, et c'est sa parole qui est dans ma bouche. Je vous dois la vérité; je vous la donne toute pure, sans exagération. Que celui qui est attaché au monde par des liens légitimes que la Providence a formés, y demeure en paix; qu'il en use comme n'en usant point; qu'il vive dans le monde sans y tenir ni par le plaisir, ni par intérêt; mais qu'il tremble, et qu'il ne se console qu'en s'abandonnant aux desseins de Dieu. Je dis bien davantage : que celui qui n'a jamais cherché le monde, et que Dieu y appelle par des marques décisives de vocation, y aille, et Dieu sera avec lui. *Mille traits tomberont à sa gauche et dix mille à sa droite, sans le toucher. Il foulera aux pieds l'aspic et le basilic, le lion et le dragon* (*Psal.* XC, 7, 13). Rien ne le blessera, pourvu qu'il n'aille qu'à mesure que Dieu

le mènera par la main. Mais ceux que Dieu n'y mène point, iront-ils s'exposer d'eux-mêmes? craindront-ils de s'éloigner des tentations et de faciliter leur salut? Non, quiconque veut chercher Dieu, doit fuir le monde autant que son état lui permet de le fuir.

Mais que faire dans la retraite? quelles en seront les occupations? quel en sera le fruit? c'est ce qu'il me reste à vous expliquer.

SECOND POINT.

Toutes les communautés religieuses ont trois vœux qui font l'essentiel de leur état : pauvreté, chasteté, obéissance. La correction des mœurs et la stabilité, marquées dans la règle de saint Benoît, reviennent au même but, qui est de tenir les hommes dans l'obéissance jusqu'à la mort. Examinons en peu de mots, tous ces divers engagements.

Rien n'effraye plus que la pauvreté; c'est pourquoi Jésus-Christ, qui est venu révéler des vérités cachées depuis l'origine des siècles, comme dit l'Evangile (*Matt.*, XIII, 35), commence ses instructions, en renversant le sens humain, par la pauvreté. *Bienheureux les pauvres d'esprit*, dit-il (*Matt.*, V, 3); ailleurs il est dit : *Bienheureux les pauvres* (*Luc.*, VI, 20), mais c'est la même chose; c'est-à-dire, bienheureux ceux qui sont pauvres par l'esprit, par la volonté, par le mépris des fausses richesses, par le renoncement à tous biens créés, à tout talent naturel, au trésor même le plus intime et dont on est le plus jaloux, je veux dire de sa propre sagesse, de son propre esprit. Heureux qui s'appauvrit ainsi soi-même, qui ne se laisse rien : heureux qui est pauvre jusqu'à se dépouiller de tout soi-même; heureux qui n'a plus d'autre bien que la pauvreté du Sauveur, dont le monde a été ainsi enrichi, selon l'expression de saint Paul (II *Cor.*, VIII, 9).

On promet à Dieu d'entrer dans cet état de nudité et de renoncement; on le promet, et c'est à Dieu : on le déclare à la face des saints autels; mais après avoir goûté le don de Dieu, on retombe dans le piége de ses désirs. L'amour-propre, avide et timide, craint toujours de manquer; il s'accroche à tout, comme une personne qui se noie se prend à tout ce qu'elle trouve, même à des ronces et à des épines, pour se sauver. Plus on ôte à l'amour-propre, plus il s'efforce de reprendre d'une main ce qui échappe à l'autre. Il est inépuisable en beaux prétextes : il se replie comme un serpent, il se déguise; il prend toutes les formes, il invente mille nouveaux besoins, pour flatter sa délicatesse et pour autoriser ses relâchements. Il se dédommage en petits détails, des sacrifices qu'il a faits en gros : il se retranche dans un meuble, dans un habit, un livre, un rien qu'on n'oserait nommer; il tient à un emploi, à une confidence, à une marque d'estime, à une vaine amitié. Voilà ce qui lui tient lieu des charges, des honneurs, des richesses, des rangs que les ambitieux du siècle poursuivent : tout ce qui a un goût de propriété, tout ce qui fait une petite distinction, tout ce qui console l'orgueil abattu et resserré dans des bornes si étroites, tout ce qui nourrit un reste de vie naturelle, et qui soutient ce qu'on appelle moi; tout cela est recherché avec avidité. On le conserve; on craint de le perdre; on le défend avec subtilité, bien loin de l'abandonner, quand les autres nous le reprochent, nous ne pouvons nous résoudre à nous l'avouer à nous-mêmes : on est plus jaloux là-dessus qu'un avare ne le fut jamais de son trésor.

Ainsi la pauvreté n'est qu'un nom, et le grand sacrifice de la piété chrétienne se tourne en pure illusion et en petitesse d'esprit. On est plus vif pour des bagatelles, que les gens du monde ne le sont pour les plus grands intérêts : on est sensible aux moindres commodités qui manquent : on ne veut rien posséder, mais on veut tout avoir, même le superflu, si peu qu'il flatte notre goût : non-seulement la pauvreté n'est point pratiquée, mais elle est inconnue. On ne sait ce que c'est que d'être pauvre par la nourriture grossière, pauvre par la nécessité du travail, pauvre par la simplicité et la petitesse du logement, pauvre dans toutle détail de la vie.

Où sont ces anciens instituteurs de la vie religieuse, qui ont voulu se faire pauvres par sacrifice, comme les pauvres de la campagne le sont par nécessité? Ils s'étaient proposé pour modèle de leur vie celle de ces ouvriers champêtres, qui gagnent leur vie par le travail, et qui, par ce travail, ne gagnent que le nécessaire. C'est dans cette vraie et admirable pauvreté qu'ont vécu tant d'hommes capables de gouverner le monde, tant de vierges délicates nourries dans l'opulence et dans les délices, tant de personnes de la plus haute condition.

C'est par là que les communautés peuvent être généreuses, libérales, désintéressées. Autrefois les solitaires d'Orient et d'Egypte non-seulement vivaient du travail de leurs mains, mais faisaient encore des aumônes immenses. On voyait sur la mer des vaisseaux chargés de leurs charités ; maintenant il faut des revenus prodigieux pour faire subsister une communauté. Les familles accoutumées à la pauvreté épargnent tout ; elles subsistent de peu, mais les communautés ne peuvent se passer de l'abondance. Combien de centaines de familles subsisteraient honnêtement de ce qui suffit à peine pour la dépense d'une seule communauté, qui fait profession de renoncer aux biens des familles du siècle pour embrasser la pauvreté! Quelle dérision! quel renversement! Dans ces communautés, la dépense des infirmes surpasse souvent celle des pauvres malades d'une ville entière. C'est qu'on est de loisir pour s'écouter soi-même dans les moindres infirmités ; c'est qu'on a le loisir de les prévenir, d'être toujours occupé de soi et de sa délicatesse; c'est qu'on ne mène point une vie simple, pauvre, active et courageuse. De là vient, dans des maisons qui devraient être pauvres, une âpreté scandaleuse pour l'intérêt; le fantôme de communauté sert de prétexte pour le couvrir, comme

si la communauté était autre chose que l'assemblage des particuliers qui ont renoncé à tout, et comme si le désintéressement des particuliers ne devait pas rendre toute la communauté désintéressée !

Ayez affaire à de pauvres gens chargés d'une grande famille; souvent vous les trouverez droits, modérés, capables de relâcher pour la paix, et d'une facile composition. Ayez affaire à une communauté régulière ; elle se fait un point de conscience de vous traiter avec rigueur. J'ai honte de le dire, je ne le dis qu'en secret et en gémissant, je ne le dis qu'à l'oreille pour instruire les épouses de Jésus-Christ ; mais enfin il faut le dire, puisque malheureusement il est vrai, on ne voit point de gens plus ombrageux, plus difficultueux, plus tenaces, plus ardents dans les procès que ces personnes, qui ne devraient pas même avoir d'affaires. Cœurs bas, cœurs rétrécis, est-ce donc dans l'école chrétienne que vous avez été formés ? Est-ce ainsi que vous avez appris Jésus-Christ, Jésus-Christ qui n'a pas eu de quoi reposer sa tête, et qui a dit, comme saint Paul nous l'assure : *On est bien plus heureux de donner que de recevoir* (*Act.*, XX, 35)?

(Mais ne vous imaginez pas que votre état soit plus pénible, parce que vous avez embrassé la pauvreté de Jésus-Christ.) Entrez dans les familles de la plus haute condition, pénétrez au dedans de ces palais magnifiques : le dehors brille, mais le dedans n'est que misère ; partout un état violent, des dépenses que la folie universelle a rendues comme nécessaires; des revenus qui ne viennent point, des dettes qui s'accumulent et qu'on ne peut payer, une foule de domestiques dont on ne sait lequel retrancher, des enfants qu'on ne peut pourvoir ; on souffre, et on cache sa souffrance ; non-seulement on est pauvre selon sa condition, mais pauvre honteux, et l'on fait souffrir d'autres pauvres, je veux dire des créanciers pauvres, près de faire banqueroute, et de la faire frauduleusement. Voilà ce qu'on appelle les riches de la terre, voilà ces gens qui éblouissent les yeux de tout le genre humain.

Vierges pauvres, épouses de Jésus-Christ attaché nu sur la croix, oseriez-vous vous comparer avec les riches? Vous avez promis de tout quitter : ils font profession de chercher et de posséder les plus grands biens. Ne faites point cette comparaison par leurs biens et par les vôtres, mais par vos besoins et par les leurs. Quels sont vos vrais besoins auxquels on ne satisfait pas ? Combien de besoins de leur condition auxquels ils ne peuvent satisfaire ? Mais encore leur pauvreté est honteuse et sans consolation : la vôtre est glorieuse, et vous n'y avez que trop d'honneur à craindre.

Cette pauvreté, si toutefois on peut la nommer telle, puisque vous ne manquez de rien, est pourtant ce qui effraie, ce qui fait murmurer, ce qui fait qu'on porte impatiemment le joug de Jésus-Christ. Qu'il est léger, qu'il est doux, ce joug! On s'en trouve pourtant accablé. Quelle commodité, de trouver tout dans la maison où l'on se renferme pour toute sa vie, sans avoir besoin du dehors, sans recourir à aucune industrie, sans être exposé aux coups de la fortune, sans être chargé d'aucune bienséance qui tyrannise, sans courir risque de perdre, sans avoir besoin de gagner, enfin étant bien sûr de ne manquer jamais que d'un superflu qui donnerait plus de peine que de plaisir? Qui est ce qui pourrait se vanter d'en trouver autant dans sa famille ? Qui est-ce qui ne serait pas plus pauvre au milieu de ces prétendues richesses, qu'on ne l'est en se dépouillant ainsi de tout dans cette maison ?

O mon Dieu ! quand est-ce que vous donnerez des cœurs nouveaux, des cœurs dignes de vous, des cœurs ennemis de la propriété, des cœurs à qui vous puissiez suffire, des cœurs qui mettent leur joie à se détacher et à se priver de plus en plus, comme les cœurs ambitieux et avares du monde s'accoutument de plus en plus à étendre leurs désirs et leurs possessions ? Mais qui est-ce qui osera se plaindre de la pauvreté? qu'il vienne, je vais le confondre ; ou plutôt, ô mon Dieu ! instruisez, touchez, animez, faites sentir jusqu'au fond du cœur combien il est doux d'être libre par la nudité, combien on est heureux de ne tenir à rien ici-bas !

Au vœu de pauvreté on joint celui de chasteté ; mais vous avez entendu l'Apôtre qui dit : *Je souhaite que vous soyez débarrassés* (I *Cor.*, VII, 28, 32). Et encore : *Ceux qui entrent dans les liens du mariage sentiront les tribulations de la chair, et je voudrais vous les épargner.*

Vous le voyez, la chasteté n'est point un joug dur et pesant, une peine et un état rigoureux ; c'est au contraire une liberté, une paix, une douce exemption des soins cuisants et des tribulations amères, qui affligent les hommes dans le mariage. Le mariage est saint, honorable, sans tache, selon la doctrine de l'Apôtre (*Hebr.*, XIII, 4); mais, selon le même Apôtre, il y a une autre voie plus pure et plus douce, c'est celle de la sainte virginité. Il est permis de chercher un secours à l'infirmité de la chair, mais heureux qui n'en a pas besoin et qui peut la vaincre ; car elle cause de sensibles peines à quiconque ne la peut dompter qu'à demi.

Demandez, voyez, écoutez; que trouvez-vous dans toutes les familles, dans les mariages même qu'on croit les mieux assortis et les plus heureux, sinon des peines, des contradictions, des angoisses ? Les voilà ces tribulations dont parle l'Apôtre, il n'en a point parlé en vain. Le monde en parle encore plus que lui ; toute la nature humaine est en souffrance. Laissons là tant de mariages pleins de dissensions scandaleuses ; encore une fois, prenons les meilleurs : il n'y paraît rien de malheureux ; mais pour empêcher que rien n'éclate, combien faut-il que le mari et la femme souffrent l'un de l'autre ?

Ils sont tous deux également raisonnables, si vous le voulez, chose étrangement rare,

et qu'il n'est pas permis d'espérer; mais chacun a ses humeurs, ses préventions, ses habitudes, ses liaisons. Quelques convenances qu'ils aient entre eux, les naturels sont toujours assez opposés pour causer une contrariété fréquente dans une société si longue; on se voit de si près, si souvent, avec tant de défauts de part et d'autre, dans les occasions les plus naturelles et les plus imprévues, où l'on ne peut point être préparé; on se lasse, le goût s'use, l'imperfection rebute, l'humanité se fait sentir de plus en plus; il faut à toute heure prendre sur soi, et ne pas montrer tout ce qu'on y prend; il faut à son tour prendre sur son prochain, et s'apercevoir de sa répugnance. La complaisance diminue, le cœur se dessèche; on se devient une croix l'un à l'autre: on aime sa croix, je le veux, mais c'est la croix qu'on porte. Souvent on ne tient plus l'un à l'autre que par devoir tout au plus, ou par une estime sèche, ou par une amitié altérée et sans goût, et qui ne se réveille que dans les fortes occasions. Le commerce journalier n'a presque rien de doux; le cœur ne s'y repose guère; c'est plutôt une conformité d'intérêt, un lien d'honneur, un attachement fidèle qu'une amitié sensible et cordiale. Supposons même cette vive amitié, que fera-t-elle? où peut-elle aboutir? Elle cause aux deux époux des délicatesses, des sensibilités, des alarmes. Mais voici où je les attends: enfin, il faudra que l'un soit presque inconsolable à la mort de l'autre; et il n'y a point dans l'humanité de plus cruelles douleurs, que celles qui sont préparées pour le meilleur mariage du monde.

Joignez à ces tribulations celle des enfants ou indignes et dénaturés, ou aimables, mais insensibles à l'amitié; ou pleins de bonnes et de mauvaises qualités, dont le mélange fait le supplice des parents; ou enfin heureusement nés, et propres à déchirer le cœur d'un père et d'une mère qui, dans leur vieillesse voient, par la mort prématurée de cet enfant, éteindre toutes leurs espérances. Ajouterai-je encore toutes les traverses qu'on souffre dans la vie par les domestiques, par les voisins, par les ennemis, par les amis même, les jalousies, les artifices, les calomnies, les procès, les pertes de biens, les embarras des créanciers? Est-ce vivre? O affreuses tribulations! qu'il est doux de vous voir de loin dans la solitude!

O sainte solitude! ô sainte virginité! heureuses les chastes colombes qui, sur les ailes du divin amour, vont chercher vos délices dans le désert! O âmes choisies et bien-aimées, à qui il est donné de vivre avec indépendance de la chair! Elles ont un Epoux qui ne peut mourir, en qui elles ne verront jamais ombre d'imperfection, qui les aime, qui les rend heureuses par son amour; elles n'ont à craindre que de ne l'aimer pas assez, ou d'aimer ce qu'il n'aime pas.

Car il faut l'entendre; la virginité du corps n'est bonne qu'autant qu'elle opère la virginité de l'esprit. [Se contenter de la première], ce serait réduire la religion à une privation corporelle, à une pratique judaïque. Il n'est utile de dompter la chair, que pour rendre l'esprit plus libre et plus fervent dans l'amour de Dieu. Cette virginité du corps n'est qu'une suite de l'incorruptibilité d'une âme vierge, qui ne se souille par aucune affection mondaine. Aimez-vous ce que Dieu n'aime pas? aimez-vous ce qu'il aime, d'un autre amour que le sien? Vous n'êtes plus vierges; si vous l'êtes encore du corps, ce n'est plus rien; vous ne l'êtes plus par l'esprit. Cette fleur si belle est flétrie et foulée aux pieds: l'indigne créature, le mélange impur et honteux, enlève l'amour que l'époux voulait seul avoir. Vous irritez toute sa jalousie, ô épouses adultères; votre cœur s'ouvre aux ennemis de Dieu. Revenez, revenez à lui; écoutez ce que dit saint Pierre: *Rendez vos âmes chastes par l'obéissance à la charité* (I *Petr.*, I, 22), c'est-à-dire qu'il n'y a que la loi du pur amour qui rapporte tout à Dieu, par laquelle l'âme puisse être vierge et digne des noces de l'Agneau sacré.

Si donc on invite les vierges à conserver cette pureté virginale, ce n'est pas pour leur demander plus qu'aux autres; et quand même on leur demanderait des choses au-dessus du commun des chrétiens, ne doivent-elles pas donner à Dieu, à proportion de ce qu'elles reçoivent de lui? Heureuses, s'il leur est donné de suivre l'Agneau partout où il va! Mais de plus, cette virginité céleste n'est point une perfection rigoureuse qui appesantit le joug de Jésus-Christ. Au contraire, vous l'avez vu par les paroles de l'Apôtre, et par la peinture sensible des gens qui languissent dans les liens de la chair. Cette virginité n'est utile que pour rendre l'esprit vierge et sans tache, que pour mettre l'âme dans une plus grande liberté de vaquer à Dieu.

L'Eglise désirerait que tous pussent tendre à cet état angélique, et elle dit volontiers, comme saint Paul, à tous ses enfants: *Je vous aime d'un amour de jalousie, qui est la jalousie de Dieu même; je vous ai tous promis à un seul époux, comme ne faisant tous ensemble qu'une seule épouse chaste; et cet époux c'est Jésus-Christ* (II *Cor.*, XI, 2). Je sais bien qu'il n'est pas donné à tous de comprendre ces vérités; mais enfin, heureux ceux qui ont des oreilles pour les entendre et un cœur pour les sentir!

La troisième promesse qu'on fait en renonçant au monde, c'est d'obéir toute sa vie aux supérieurs de la maison où l'on se voue à Dieu.

L'obéissance, me direz-vous, est le joug le plus dur et le plus pesant. N'est-ce pas assez d'obéir à Dieu et aux hommes, de qui nous dépendons naturellement, sans établir de nouvelles dépendances? En promettant d'obéir, on s'assujettit non-seulement à la sagesse et à la charité, mais aux passions, aux fantaisies, aux duretés des supérieurs, qui sont toujours des hommes imparfaits, et souvent jaloux de la domination. Voilà ce qu'on est tenté de penser contre l'obéissance. Ecoutez, en esprit de recueillement et d'humilité, ce que je tâcherai de vous dire.

A proprement parler, ce n'est point aux hommes qu'il faut obéir; ce n'est point eux qu'il faut regarder dans l'obéissance. Quand ils exercent le ministère avec fidélité, ils font régner la loi; et loin de régner eux-mêmes, ils ne font que servir à la faire régner : non-seulement ils deviennent soumis à la loi, comme les autres; mais ils deviennent effectivement les serviteurs de tous ceux à qui ils sont obligés de commander.

Ce n'est point ici un langage magnifique pour couvrir la domination; c'est une vérité que nous devons prendre à la lettre, aussi sérieusement qu'elle nous est enseignée par saint Paul et par Jésus-Christ même. Le supérieur vient servir, et non pas pour être servi. Il faut qu'il entre dans tous les besoins; qu'il se proportionne aux petits, qu'il se rapetisse avec eux, qu'il porte les faibles, qu'il soutienne ceux qui sont tentés; qu'il soit l'homme, non-seulement de Dieu, mais encore de tous les autres hommes qu'il est chargé de conduire; qu'il s'oublie, qu'il se compte pour rien, qu'il perde la liberté, pour devenir, par la charité, l'esclave et le débiteur de ses frères; qu'en un mot, il se fasse tout à tous, pour les gagner tous. Jugez, jugez si ce ministère est pénible, et s'il vous convient, comme dit l'Apôtre (*Hebr.*, XIII, 17), d'être cause, par votre indocilité, que les supérieurs l'exercent avec angoisse et amertume.

Mais, direz-vous, les supérieurs sont imparfaits, et il faut souffrir leur caprice; c'est ce qui rend l'obéissance rude. J'en conviens; ils sont imparfaits, ils peuvent abuser de leur autorité; mais s'ils en abusent, tant pis pour eux; il ne vous en reviendra que des biens solides. Ce qui est caprice dans le supérieur, par rapport aux règles de son ministère, est, par rapport à vous, selon les intentions de Dieu, une occasion de vous humilier et de mortifier votre amour-propre trop sensible. Le supérieur fait une faute; mais il ne la fait qu'à cause que Dieu l'a permise pour votre bien. Ce qui est donc, en un sens, la volonté injuste et capricieuse du supérieur, est, en un autre sens plus profond et plus important, la volonté de Dieu même sur vous.

Cessez donc de considérer le supérieur, qui n'est qu'un instrument indigne et défectueux d'une très-parfaite et très-miséricordieuse Providence. Regardez Dieu seul, qui se sert des défauts des supérieurs pour corriger les vôtres. Ne vous irritez pas contre l'homme, car l'homme n'est rien; ne vous élevez point contre celui qui vous tient la place de Dieu même, et en qui tout est divin pour votre correction, même jusqu'aux défauts par lesquels il exerce votre patience. Souvent les défauts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus, parce que nous avons encore plus de besoin de mourir à nous-mêmes et à notre propre sens, que d'être éclairés, édifiés, consolés par des supérieurs sans défauts.

De plus, quelle comparaison entre ce qu'on souffre, dans une communauté, des préventions ou, si vous voulez, des bizarreries des supérieurs, et ce qu'il faudrait souffrir, dans le monde, d'un mari brusque, dur et hautain, d'enfants mal nés, de parents épineux, de domestiques indociles, infidèles, d'amis ingrats et injustes, de voisins envieux, d'ennemis artificieux et implacables, de tant de bienséances gênantes, de tant de compagnies ennuyeuses, de tant d'affaires pleines d'amertume? Quelle comparaison entre le joug du siècle et celui de Jésus-Christ, entre les sujétions innombrables du monde et celles d'une communauté?

Dans la communauté, la solitude, le silence, l'obéissance exacte à la règle et aux constitutions, vous garantissent presque de tout ce qu'il y aurait à souffrir des humeurs, tant des supérieurs que de vos égaux. Tout est réglé : en le suivant, vous en êtes quitte. La règle et les constitutions ne sont point des fardeaux ajoutés au joug de l'Evangile; [mais elles ne sont proprement que l'Evangile] expliqué en détail, et appliqué à la vie de communauté. Si la règle n'est que l'explication de l'Evangile pour cet état, les supérieurs ne sont que les surveillants, pour faire pratiquer cette règle évangélique; ainsi, tout se réduit à l'Evangile.

Lors même que les supérieurs, passant au delà des bornes, traitent durement leurs inférieurs, que peuvent-ils contre eux, à le bien prendre? Ce n'est presque rien; ils peuvent mortifier leur goût dans de petites choses, leur retrancher quelque vaine consolation, les critiquer un peu sèchement; mais cela ne peut aller loin. Comme les affaires du monde, ici tout est réglé, tout est écrit, tout a ses bornes précises. Les exercices journaliers ne laissent rien à décider : il n'y a qu'à chanter les louanges de Dieu, travailler, se trouver ponctuellement à tout, ne se mêler jamais des choses dont on n'est point chargé, se taire, se cacher, chercher son soutien en Dieu, et non dans les amitiés particulières. Le pis qui vous puisse arriver, c'est de n'être jamais dans les emplois de confiance, qui sont pénibles et dangereux, qu'on est fort heureux de n'avoir jamais, et qu'on est obligé de craindre. Le pis qui vous puisse arriver, c'est que les supérieurs vous humilient et vous mettent en pénitence, comme si vous ne deviez pas y être toujours, comme si la vie chrétienne et religieuse n'était pas un sacrifice d'amour, d'humiliation et de pénitence continuelle!

Où est-il donc, ce joug si dur de l'obéissance? Hélas! je dois bien plus craindre ma volonté propre que celle d'autrui. Ma volonté, si bonne, si raisonnable, si vertueuse qu'elle soit, est toujours ma propre volonté qui me livre à moi-même, qui me rend indépendant de Dieu et propriétaire de ses dons, si peu que je m'y arrête. La volonté d'autrui, qui a autorité sur moi, quelque injuste qu'elle soit, est à mon égard la volonté de Dieu toute pure. Le supérieur commande mal; mais moi j'obéis bien, heureux de n'avoir plus qu'à obéir! De tant d'affaires,

il ne m'en reste qu'une, qui est de n'avoir plus ni volonté, ni sens propre ; de me laisser mener comme un petit enfant, sans raisonner, sans prévoir, sans m'informer : tout est fait pour moi, pourvu que je ne fasse qu'obéir. Dans cette candeur et cette simplicité enfantine, je n'ai qu'à me défendre de ma vaine et curieuse raison, qu'à n'entrer point dans les motifs des supérieurs, qu'à me décharger de tous mes soins sur leur sollicitude.

O douce paix ! ô heureuse abnégation de soi-même ! ô liberté des enfants de Dieu, qui vont, comme Abraham, sans savoir où ! O pauvreté d'esprit, par laquelle on se dépouille de sa propre sagesse et de sa propre volonté, comme on se dépouille de son argent et de son patrimoine ! Par là, tous les vœux, pris dans leur vraie perfection, se réunissent ; le même pur amour, qui fait qu'on se renonce soi-même sans réserve, rend l'âme vierge aussi bien que le corps, appauvrit l'homme, jusqu'à lui ôter son esprit et sa volonté ; enfin le met dans une désappropriation de lui-même, où il n'a plus de quoi se conduire, et où il ne sait plus que laisser faire autrui. Heureux qui fait ces choses, heureux qui les goûte, heureux même qui commence à les entendre et à leur ouvrir son cœur !

Qu'on ne dise donc plus que l'obéissance est rude. Au contraire, ce qui est rude, c'est d'être livré à soi-même et à ses désirs. Malheur, dit l'Ecriture (*Prov.*, I, 31), à celui qui marche dans sa voie, qui se rassasie du fruit de ses propres conseils ! Malheur à celui qui se croit libre, quand il n'est point déterminé par autrui ; qui ne sent pas qu'il est entraîné au dedans par un orgueil tyrannique, par des passions insatiables, et même par une vaine sagesse, qui, sous une apparence trompeuse, est souvent pire que les passions mêmes. Non, qu'on ne dise plus que l'obéissance est rude ; au contraire, il est doux de n'être plus à soi, à ce maître aveugle et injuste. Que volontiers je m'écrie, avec saint Bernard : Qui me donnera cent supérieurs, au lieu d'un, pour me gouverner ? Ce n'est pas une gêne, c'est un secours : plus je dépendrai de mes supérieurs, moins je serai exposé à moi-même. Il en est des supérieurs comme des clôtures : ce n'est pas une prison qui tient en captivité, c'est un rempart qui défend l'âme faible contre le monde trompeur et contre sa propre fragilité. A-t-on jamais pris la garde d'un prince pour une troupe d'hommes qui lui ôtent la liberté ? Celui qui se renferme dans une citadelle contre l'ennemi, conserve par là sa liberté, loin de la perdre.

(1) Que l'obéissance vous apprenne à sacrifier même votre attrait et vos inclinations, quelque saints qu'ils puissent être, pour vous soumettre aux emplois que les supérieurs croient devoir vous imposer. Ce que Dieu fait faire n'éloigne jamais de Dieu : mais il ne le faut faire qu'autant qu'il y détermine, et donner tout le reste au silence, à la lecture et à l'oraison. Ces heures précieuses qui vous resteront, pourvu que vous les ménagiez fidèlement, seront le grain de senevé marqué dans l'Evangile (*Matth.*, XIII, 31 32), qui, étant le moindre des grains de la terre, croît jusqu'à devenir un grand arbre, sur les branches duquel les oiseaux du ciel viennent se percher tantôt un quart-d'heure, tantôt une demi-heure, puis quelques minutes : si vous le voulez, tous ces moments entre-coupés ne paraissent rien ; mais ils font tout, pourvu qu'en bon ménager on sache les mettre à profit (1). Il vaut mieux rompre sans cesse sa volonté dans des fonctions gênantes, par la décision d'autrui, que de se recueillir selon son goût et sa volonté propre. Quiconque fait la volonté d'autrui par un renoncement sincère à la sienne, fait une excellente oraison et un sacrifice d'holocauste, qui monte en odeur de suavité jusqu'au trône de Dieu.

Ne craignez pas de n'être pas assez solitaires. O que vous aurez de silence et de solitude, pourvu que vous ne parliez jamais que quand votre fonction vous fera parler ! Quand on retranche toutes les visites du dehors, excepté celles d'une absolue nécessité, qui sont très-rares ; quand on retranche au dedans toutes les curiosités, les amitiés vaines et molles, les murmures, les rapports indiscrets, en un mot toutes les paroles oiseuses, dont il faudra un jour rendre compte ; quand on ne parle que pour obéir, pour s'instruire, pour édifier, ce qu'on dit ne dissipe point.

Gardez-vous bien de ne point vous consi-

(1) Mais il est temps de finir : hâtons-nous de considérer le dernier engagement de cette maison, qui est celui d'instruire et d'élever de jeunes demoiselles.

Saint Benoît n'a point cru troubler le silence et la solitude de ses disciples, en les chargeant de l'instruction de la jeunesse. Ils étaient moines, c'est-à-dire solitaires, et ne laissaient point que d'enseigner les lettres saintes aux enfants que l'on voulait élever loin de la contagion du siècle. En effet, on peut s'occuper au dedans d'une solitude de cette fonction de charité, sans admettre le monde chez soi. Il suffit que les supérieurs aient avec les parents un commerce inévitable, qui est assez rare quand on le réduit au seul nécessaire. Tout le reste de la communauté jouit tranquillement de la solitude : on se tait toutes les fois qu'on n'est pas obligé d'enseigner ; on ne parle que par obéissance, pour le besoin et avec règle ; ce n'est ni amusement ni conversation dissipante, c'est sujétion pénible, c'est travail réglé Ce travail doit être mis à la place du travail des mains, pour les personnes qui sont si chargées de l'instruction, qu'elles ne peuvent travailler à aucun ouvrage : ce travail demande une patience infinie ; il y faut même un grand recueillement ; car si vous vous y dissipez en instruisant, vos instructions deviennent inutiles ; vous n'êtes plus qu'un airain sonnant, comme dit l'Apôtre, qu'une timbale qui retentit vainement : vos paroles sont mortes ; elles n'ont plus l'esprit de vie : votre cœur est déréglé ; il n'a plus ni force, ni action, ni sentiment de vérité, ni grâce de persuasion, ni autorité ; tout y languit, rien ne s'exécute que par forme.

Ne vous plaignez donc pas que l'instruction vous dessèche et vous dissipe : mais au contraire ne perdez jamais un moment pour vous recueillir et vous remplir de l'esprit d'oraison ; afin que vous puissiez résister dans vos fonctions à la tentation de vous dissiper. Quand vous vous bornerez à l'instruction simple, familière, charitable, dont vous êtes chargées par votre état, votre vocation ne vous dissipera jamais. Ce que Dieu fait faire, etc.

(1) De plus grands temps que vous auriez à vous, vous laisseraient trop à vous-mêmes et à votre imagination : vous tomberiez dans une langueur ennuyeuse, dans des occupations choisies à votre mode, dont vous vous passionneriez. Il vaut mieux rompre, etc.

dérer comme n'étant point solitaires, à cause que vous êtes chargées de l'instruction du prochain : cette idée de votre état serait pour vous un piége continuel. Non, non, vous ne devez point vous croire dans un état séculier, ce n'est qu'à force d'avoir renoncé au monde et à son commerce que vous serez propres à en préserver cette jeunesse innocente et précieuse aux yeux de Dieu. Plus vous avez d'embarras par cette éducation de tant de filles d'une naissance distinguée, plus vous êtes exposées par le voisinage de la cour et par la protection que vous en retirez, moins vous devez avoir de complaisance pour le siècle. Si l'ennemi est a vos portes, vous devez vous retrancher contre lui avec plus de précaution et redoubler vos gardes. O que le silence, que l'humilité, que l'obéissance, que l'obscurité, que le recueillement, que l'oraison sans relâche sont nécessaires aux épouses de Jésus-Christ, qui sont si près de l'enchantement de la cour et de l'air empesté des fausses grandeurs ! Contre des périls si terribles, vous ne sauriez, je ne crains pas de le dire, être trop sauvages, trop alarmées, trop enfoncées dans votre solitude, trop attachées à toutes les choses extérieures qui vous sépareront du monde, de ses modes et de ses vaines politesses. Vous ne sauriez mettre trop de grilles, trop de clôtures, trop de formalités gênantes et ennuyeuses entre lui et vous. Craignez de ne pas passer assez pour de vraies religieuses, qui n'aiment que la réforme et l'obscurité, qui oublient le monde jusqu'à lui vouloir déplaire par leur simplicité; autrement vous vivez tous les jours sur le bord du plus affreux des précipices.

Mais un autre piége que vous devez craindre, c'est votre naissance. Epouses de Jésus-Christ, écoutez et voyez ; oubliez la maison de votre père. La naissance, qui flatte l'orgueil des hommes, n'est rien ; c'est le mérite de nos ancêtres, qui n'est point le nôtre; c'est se parer du bien d'autrui : de plus, ce n'est presque jamais qu'un vieux nom oublié dans le monde, avili par beaucoup de gens sans mérite, qui n'ont pas su le soutenir. La noblesse n'est souvent qu'une pauvreté vaine, ignorante et grossière, oisive, qui se pique de mépriser tout ce qui lui manque : est-ce là de quoi avoir le cœur si enflé? Jésus-Christ, sorti de tant de rois, de tant de souverains pontifes de la loi judaïque, de tant de patriarches, à remonter jusqu'à la création du monde; Jésus-Christ, dont la naissance était la plus illustre, sans comparaison, qui ait paru dans tout le genre humain, est réduit au métier de charpentier, grossier et pénible, pour gagner sa vie. Il joint à la plus auguste naissance l'état le plus vil et le plus méprisable, pour confondre la vanité et la mollesse des nobles, pour tourner en ignominie ce que la fausse gloire des hommes conserve avec tant de jalousie.

Détrompons-nous donc; il n'y a plus en Jésus-Christ de libres ni d'esclaves, de nobles ni de roturiers : en lui tout est noble par les dons de la foi; en lui tout est bas, tout est petit, tout est anéanti par le renoncement aux vaines distinctions, et par le mépris de tout ce que le monde trompeur élève. Soyons nobles comme Jésus-Christ : n'importe, il faut être charpentier avec lui; il faut, comme lui, travailler à la sueur de son front dans l'obscurité, dans le silence et l'obéissance. Vous qui étiez libres, vous ne l'êtes plus; la charité vous a faites esclaves (1). Accoutumez-vous, dès vos commencements, à aimer les fonctions les plus basses, à n'en mépriser aucune, à ne rougir point d'une servitude qui fait votre unique gloire. Aimez ce qui est petit; goûtez ce qui vous abaisse ; ignorez le monde, et faites qu'il vous ignore ; ne craignez point de devenir grossières, à force d'être simples. La vraie, la bonne simplicité fait la parfaite politesse, que le monde, tout poli qu'il est, ne sait pas connaître. Il vaudrait bien mieux être un peu grossières pour être plus simples, plus éloignées des manières vaines et affectées du siècle (2).

Fuyez comme un poison toutes les curiosités, tous les amusements d'esprit; car les femmes n'ont pas moins de penchant à être vaines par leur esprit que par leur corps. Souvent les lectures qu'elles font avec tant d'empressement, se tournent en parures vaines et en ajustements immodestes de leur esprit : souvent elles lisent par vanité, comme elles se coiffent. Il faut faire de l'esprit comme du corps; tout superflu doit être retranché : tout doit sentir la simplicité et l'oubli de soi-même. O quel amusement pernicieux dans ce qu'on appelle lectures les plus solides ! On veut tout savoir, juger de tout, se faire valoir sur tout. Rien ne ramène tant le monde vain et faux dans les solitudes, que cette vaine curiosité des livres. Si vous lisez simplement pour vous nourrir des paroles de la foi, vous lirez peu; vous méditerez beaucoup ce que vous aurez lu.

(1) Vous n'êtes pas ici pour vous-mêmes, vous n'y êtes que les esclaves de ces enfants, qui sont ceux de Dieu. N'entendez-vous pas l'apôtre qui dit : Etant libre, je me suis fait esclave de tous, pour les gagner tous? voilà votre modèle. Cette maison n'est point a vous, ce n'est point pour vous qu'elle a été dotée et fondée ; c'est pour l'éducation des jeunes demoiselles qu'on a fait cet établissement : vous n'y entrez que par rapport à elles, et pour le besoin qu'elles ont de quelqu'un qui les conduise et qui les forme. Si donc il arrivait, ô Dieu, ne le souffrez jamais, que plutôt les bâtiments se renversent! s'il arrivait que vous négligeassiez vos fonctions essentielles, si oubliant que vous êtes en Jésus-Christ les servantes de cette jeunesse, vous ne songiez plus qu'à jouir en paix des biens consacrés à leur éducation; si l'on ne trouvait dans cette humble école de Jésus-Christ que des dames vaines et fastueuses; hélas! quel scandale! les épouses de Jésus-Christ, toutes couvertes de rides, deviendraient alors l'objet du mépris de ce monde même, auquel elles auraient voulu plaire. Accoutumez-vous donc dès le commencement, etc.

(2) Mais puisque vous êtes destinées à l'instruction de la jeunesse, il faut sans doute que vous soyez exactement instruites des choses que vous devez apprendre à ces enfants. Vous devez savoir les vérités de la religion, les maximes d'une conduite sage, modeste et laborieuse ; car vous devez former ces filles, ou pour des cloîtres, ou pour entrer dans des familles honnêtes et chrétiennes, où le capital est la sagesse des mœurs, l'application à l'économie et l'amour d'une piété simple. Ainsi, apprenez-leur à se taire et à se cacher, à travailler, à souffrir, à obéir et à épargner : voilà ce qu'elles auront besoin de savoir, supposé qu'elles se marient; mais fuyez comme un poison, etc.

Pour bien lire, il faut digérer la lecture, et la convertir en sa propre substance. Il n'est pas question d'avoir compris un grand nombre de vérités lumineuses; il est question d'aimer beaucoup chaque vérité, d'en laisser pénétrer peu à peu son cœur, de regarder longtemps de suite le même objet, de s'y unir, moins par des réflexions subtiles, que par le sentiment du cœur. Aimez, aimez : vous saurez beaucoup en apprenant peu ; car l'onction intérieure vous enseignera toutes choses. O qu'une simplicité ignorante qui ne sait qu'aimer Dieu, sans s'aimer soi-même, est au-dessus de tous les docteurs ! L'esprit lui suggère toutes vérités sans les lire en détail : car il lui fait sentir, par une lumière intime et profonde, une lumière de vérité, d'expérience et de sentiment, qu'elle n'est rien, et que Dieu est tout. Qui sait cela, sait tout : voilà la science de Jésus-Christ, en comparaison de laquelle toute la sagesse mondaine n'est que perte et ordure, selon saint Paul (*Philip.*, III, 8) (1).

Seigneur, répandez votre esprit sur cette maison qui est la vôtre; couvrez-la de votre ombre ; protégez-la du bouclier de votre amour; soyez tout autour d'elle, comme un rempart de feu, pour la défendre de tant d'ennemis. Tandis que votre gloire habitera au milieu comme dans son sanctuaire, ne souffrez pas, Seigneur, que la lumière se change en ténèbres, ni que le sel de la terre s'affadisse et soit foulé aux pieds. Donnez des cœurs selon le vôtre, l'horreur du monde, le mépris de soi-même, le renoncement à tout amour-propre, et le divin et généreux amour qui est l'âme de toutes les véritables vertus ; amour si ignoré, mais si nécessaire ; amour dont ceux mêmes qui en parlent et le désirent, ne comprennent point l'étendue sans bornes ; amour sans lequel toutes les vertus sont superficielles, et ne jettent point de profondes racines dans les cœurs; amour qui fait seul la parfaite adoration en esprit et en vérité; amour, unique fin de notre création. O amour ! venez vous-même ; animez, régnez, vivez, consumez tout l'homme par vos flammes pures ; qu'il ne reste que vous pour l'éternité.

EXHORTATION

A L'OUVERTURE D'UNE VISITE FAITE EN LA COMMUNAUTÉ DE SAINTE-URSULE DE MEAUX,

Le 9 avril 1685 (2).

Quelle est la fin et quels doivent être les fruits de la visite du prélat. Dispositions nécessaires aux religieuses pour en profiter. Effets admirables que produit la grâce dans une âme qui en est remplie. Crucifiement qui constitue toute la perfection religieuse. Les restes de l'amour du monde, combien pernicieux. Obligation imposée aux personnes religieuses de prier pour les besoins de l'Eglise, et de gémir sur le triste état des pécheurs. Tendres invitations du prélat, pour porter toutes les sœurs à lui ouvrir leur cœur sans déguisement.

Si quis sitit, veniat ad me, et bibat.

Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi; je lui donnerai à boire d'une eau vive qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle; et il n'aura plus soif.

Ce sont les paroles sacrées que Jésus-Christ a prononcées dans l'Evangile de ce jour, parlant au peuple dans le temple de Jérusalem.

Ce n'est pas sans mystère que Jésus-Christ a proféré ces admirables paroles, au jour que les Juifs célébraient une fête parmi eux, où on apportait de l'eau dans un bassin pour certains usages dans une cérémonie : ce qu'il n'est pas nécessaire de vous expliquer ici ; puisque Jésus-Christ ne dit ces mêmes paroles que dans un sens mystique et sublime, qui ne signifiait rien autre chose que l'eau de la grâce qu'il voulait donner abondamment. Il parlait de cette eau mystérieuse qu'il désirait répandre dans les âmes, et dont il voulait établir la source dans son Eglise. Ces mêmes paroles signifiaient aussi encore le zèle qu'avait le Sauveur de voir venir à lui les hommes pour prendre ces eaux de salut et de grâce, et la disposition qui est nécessaire pour les recevoir, représentée par la soif qui marque aussi très-bien le désir et la préparation qu'il faut que vous apportiez à la grâce qu'il vous veut conférer dans cette occasion, par mon ministère.

Remarquez, mes filles, que Jésus-Christ jeta un grand cri, disant : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi ; et je lui donnerai à boire* (*Joan.*, VI, 1, 37). Ce cri est en faveur des pécheurs, pour qui il demande miséricorde ; il est en faveur des justes et des âmes fidèles, dont il désire la perfection et la sainteté. Il crie pour les appeler à lui ; afin de répandre en elles, avec plus d'abondance, l'eau de ses divines grâces. Mais ce cri nous représente encore ceux qu'il jette dans l'Eglise et dans nos mystères. Il crie dans ce temps par la bouche des prédicateurs, qui excitent les peuples à faire des fruits dignes de pénitence. Il crie à l'autel, quand il dit par la bouche des prêtres : *Faites ceci en mémoire de moi* (*Luc.*, XXII, 19). Ces paroles sont un cri de l'amour de Jésus-Christ, qui demande le nôtre. Il crie dans les mystères de ce temps : il criera bientôt de la croix par toutes ses plaies et par son sang, demandant à son Père le salut de tous les hommes, pour qui il va donner sa vie adorable. Il crie spirituellement dans les âmes, par les mouvements intérieurs que son divin Esprit y forme. Il a crié dans vos cœurs, mes filles ; c'est cet Esprit saint

(1) Par cette simplicité, vous parviendrez à instruire le monde, sans avoir aucun commerce dangereux avec lui ; vous redresserez, vous arroserez, vous ferez croître et fleurir ces jeunes plantes, dont les fruits se communiqueront ensuite dans tout le royaume. Vous formerez de dignes vierges, qui répandront dans les cloîtres le doux parfum de Jésus-Christ ; vous procurerez à la société des mères de famille, recommandables par leurs vertus, qui seront pour leurs enfants des sources de grâces et de bénédictions, et qui contribueront par leur piété et l'exemple de toute leur conduite, à faire aimer et révérer le Dieu que nous adorons, qui est aujourd'hui si peu connu et si mal servi. Seigneur, etc.

(2) Ce discours et les suivants nous ont été conservés par les religieuses ursulines de la ville de Meaux, qui avaient soin d'écrire les instructions que M. Bossuet leur faisait. On ne saurait trop louer le zèle de ces dignes religieuses, pour se nourrir des vérités que leur enseignait ce vigilant pasteur, et pour transmettre à la postérité les monuments de sa sollicitude.

qui a formé ces cris qu'il y a si longtemps que vous faites entendre, et qui sont parvenus jusqu'à mes oreilles, et qui m'ont fait connaître vos désirs. Combien y a-t-il, mes chères sœurs, que vous me demandez cette visite, et que vous reconnaissez vous-mêmes le besoin que vous en avez? Vous la souhaitez toutes unanimement: vous vous êtes, sans doute, préparées à recevoir les grâces de cette même visite, et les effets qu'elle doit produire chez vous, et pour lesquels je la viens faire. Je viens confirmer, et je désire accroître le bien que j'y trouverai, et détruire l'imperfection jusqu'à la racine. Mais il faut que vous ayez un véritable esprit de renouvellement, et un désir sincère de coopérer à nos soins de tout votre pouvoir.

Va, dit Dieu autrefois au prophète Jonas, comme nous venons de lire en la Messe : Lève-toi pour aller à Ninive vers mon peuple; prêche-leur la pénitence, et les avertis de ma part qu'ils aient à changer de vie; qu'ils se convertissent de tout leur cœur à moi, qui suis leur Dieu et leur Seigneur; autrement, que, dans quarante jours, Ninive sera renversée et entièrement détruite (*Jon.*, III, 2 *et seq.*). Si ces paroles donnèrent de la frayeur à ce peuple, et eurent tant de pouvoir et tant d'effet, celles que je viens de vous dire de la part de Dieu, ne vous doivent pas moins émouvoir de respect et de crainte. Il y a plus ici que Jonas; et celui qui m'envoie à vous, est le même Dieu, grand et redoutable.

Je viens donc aujourd'hui de sa part vous prêcher la pénitence, le changement et le renouvellement de vie, le mépris du monde, le parfait renoncement à vous-mêmes, la soumission d'esprit, la mortification des sens: en un mot, je viens faire cette visite pour réparer tout ce qu'il y aurait de déchet en la perfection religieuse dans votre maison, pour éteindre, pour détruire et anéantir les plus petits restes de l'amour du monde et des choses de la terre. Il faut faire périr les moindres inclinations de ce monde corrompu : il faut qu'il meure, qu'il y meure, qu'il expire, qu'il y rende le dernier soupir. Venez donc, mes filles, travailler toutes avec moi, pour exterminer tout ce qui ressent encore ce monde criminel. Venez m'aider à renverser Ninive : détruisons tout ce qu'il y a encore de trop immortifié, de trop mondain ; enfin tout ce qui est trop naturel et imparfait en vous, sans pardonner à la moindre chose et sans rien épargner.

Dites-moi, mes sœurs, quelles sont maintenant vos inclinations et vos pensées? Vous êtes, par vos vœux, mortes au monde et à tout ce qui est créé; que souhaitez-vous à présent? Avez-vous d'autres désirs que ceux qui vous doivent élever sans cesse vers les biens de l'éternité bienheureuse, et vous y faire aspirer à tout moment? Si votre cœur a encore quelque mouvement qui le possède, il faut désormais que ce soit pour la justice, pour la perfection et la sainteté de chacune de vous en particulier, et de tout votre monastère, par le moyen de cette visite. Souhaitez véritablement d'en recevoir les grâces; demandez qu'elles soient répandues en vos âmes. C'est là, mes filles, désirer la justice, comme dit Jésus-Christ dans son Evangile, lorsqu'il a prononcé cet oracle sur la montagne : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice! ils seront rassasiés* (*Matth.*, V, 6). Vous serez parfaitement rassasiées, si vous n'avez que cet unique désir. Il vous donnera à boire de cette eau vive qui éteindra votre soif. Demandez-lui comme la Samaritaine (*Joan.*, IV, 15), et il vous donnera cette eau dont je vous parle, qui n'est autre que la grâce, de laquelle il veut remplir vos âmes dans cette fonction sainte que je viens exercer chez vous : car si nous ne méritons pas que ces eaux soient en nous pour nous-mêmes, nous les avons toutefois pour les répandre dans les autres. La source en est dans l'Eglise : elle est dans mon ministère pour les épancher dans vos cœurs; puisque par mon caractère et en qualité de son ministre, quoiqu'indigne, je vous représente sa personne. Vous en serez toutes pénétrées dans cette action sainte, si vous n'y apportez qu'un esprit soumis et détaché de toutes choses.

La grâce est, selon la théologie, une qualité spirituelle que Jésus-Christ répand dans nos âmes, laquelle pénètre le plus intime de notre substance, qui s'imprime dans le plus secret de nous-mêmes, et qui se répand dans toutes les puissances et les facultés de l'âme, qui la possède intérieurement, la rend pure et agréable aux yeux de ce divin Sauveur, la fait être son sanctuaire, son tabernacle, son temple, enfin son lieu de délices. Quand une âme est ainsi toute remplie, l'abondance de ces eaux rejaillit jusqu'à la vie éternelle; c'est-à-dire, qu'elle élève cette âme jusqu'à l'heureux état de la perfection. N'est-ce pas ce que dit Jésus-Christ : *Des fleuves sortiront de son ventre* (*Joan.*, VII, 38) ? la fontaine de ces eaux vives rejaillissant jusqu'à la vie éternelle, qui est précédée ici-bas de la grâce et de la sainteté. On voit l'épanchement de ces eaux jusque sur les sens extérieurs, sur les yeux par la modestie, dans les paroles par le silence religieux et par une sainte circonspection et retenue à parler; en un mot, une personne paraît mortifiée en toutes ses actions; elle se montre partout, possédée de la grâce au dedans d'elle-même, contraire à l'esprit du monde, ennemie de la nature et des sens, mais toute pleine des vertus et de l'esprit de Jésus-Christ.

Je ne sais, mes filles, si vous avez assez bien pesé l'importante vérité contenue en ces paroles de saint Paul, lorsqu'il dit qu'il est crucifié au monde et que le monde est crucifié pour lui (*Gal.*, VI, 14)? Ces paroles renferment, si vous y prenez garde, toute la perfection religieuse, à laquelle vous devez sans cesse aspirer. Etre crucifié au monde, c'est y renoncer, n'y plus penser, n'avoir que du dégoût et de l'aversion de toutes ses maximes, avoir du mépris pour l'honneur et pour tout ce qui est vain, mépriser le plaisir et tout ce que le monde estime, n'avoir plus la moindre attache à tout ce qui s'appelle com-

plaisance en vous-mêmes; au contraire, faire état partout et en toutes choses de la simplicité chrétienne, et de l'esprit de la croix de Jésus-Christ : voilà ce que c'est que d'être crucifié au monde. Mais ce n'est pas encore assez; il faut que le monde soit crucifié pour vous. C'est, mes filles, que vous ne devez pas seulement oublier ce malheureux monde, mais aussi le monde vous doit oublier : et pour vivre saintement dans votre état, vous devez souhaiter d'en être oubliées; vous devez désirer d'être effacées de sa mémoire, comme des personnes mortes et ensevelies avec Jésus-Christ.

Considérez-vous comme mortes au monde, et qu'il est pareillement mort pour vous. Dès que vous vous êtes ensevelies dans le sépulcre de la religion, vous séparant du monde, vous avez dû mourir à tout le sensible par la mortification et un renoncement total à tout ce qui est mortel et terrestre. Faites donc maintenant vivre Jésus-Christ en vous par sa grâce : ne respirez que pour lui; n'agissez que par son esprit, et soyez-en parfaitement possédées : mourez tous les jours à votre esprit propre et à votre jugement, le soumettant à l'obéissance : mourez à vos désirs et à vos sens; mourez à vous-mêmes; étouffez le plus petit mouvement de la concupiscence, dès qu'il s'élève en vous. Enfin, mes sœurs, rendez le dernier soupir de la vie imparfaite, et encore tant soit peu engagée dans les illusions du monde; dites-lui un adieu général et éternel : autrement, si vous ne mourez de cette mort mystique, prenez garde que quelque reste dangereux de la corruption de ce monde malheureux, ne dessèche et ne détruise en vos âmes ces eaux de grâce que je viens y verser par cette visite, ou même ne vous rende incapables de les recevoir et ne les empêche d'entrer.

Il en est des objets du monde qui offusquent notre imagination, qui occupent et amusent notre esprit, comme d'une fontaine pleine d'eau vive, qui ne pourrait rejaillir, ni même retenir ses eaux, si le conduit en était bouché; parce que la liberté de couler et de se répandre lui étant ôtée, cette fontaine sans doute viendrait à sécher, et la source en tarirait. La même chose arrive à l'égard de ces eaux de grâce dont je désire remplir votre cœur. Si ce même cœur est encore prévenu d'inclinations inquiètes, ou occupé des objets de la terre; si le monde, ou quoi que ce soit de créé, vous remplit l'esprit et possède votre affection; s'il a quelque pouvoir d'y faire des impressions, et s'il se propose encore à vos sens comme un objet attrayant, vous deviendrez comme cette fontaine, vous ne pourrez recevoir ces saintes et mystiques eaux; parce qu'il est impossible de remplir ce qui est déjà plein : ou bien vous ne pourrez conserver longtemps ces grâces dont nous vous parlons; car l'esprit du monde et l'esprit de Jésus-Christ ne sauraient compatir ensemble, et ne peuvent demeurer dans une âme. Ces eaux divines ne rejailliront point jusqu'à la vie éternelle, à moins que, pour les conserver, vous ne vous dégagiez entièrement de tout ce qui vous empêche de vivre à Jésus-Christ et de sa divine vie; à moins que vous ne deveniez insensibles comme des personnes mortes et crucifiées au monde, qui l'ont mis si fort en oubli, qu'elles ne pensent jamais à lui qu'avec horreur, ou avec compassion de tant d'âmes qui sont emportées par sa corruption, et afin de vous employer sans cesse à demander miséricorde pour ce monde malheureux, qui retient tant de personnes continuellement exposées au danger de se perdre et de se damner pour jamais.

Vous le devez, mes filles; ce sont les obligations de votre état. Je vous exhorte de tout mon pouvoir à vous en acquitter avec grand soin. Offrez sans cesse des prières à la divine majesté, pour toutes les nécessités de l'Eglise : priez pour obtenir la conversion des infidèles, des pécheurs et des mauvais chrétiens; et demandez à Dieu qu'il touche leurs cœurs. Gémissez devant lui pour tant de prêtres qui déshonorent leur caractère, qui profanent les choses saintes, et qui ne vivent pas conformément à leur dignité et à la sainteté de leur état. Affligez-vous pour ces femmes et ces filles mondaines, qui n'ont point cette pudeur qui est l'ornement de votre sexe; pour tant de chrétiens et de chrétiennes, qui s'abandonnent à toutes leurs inclinations déréglées, et qui suivent malheureusement les pernicieuses maximes du monde et ses damnables impressions. Ayez, mes filles, du zèle et de la charité pour toutes ces personnes qui sont dans le chemin de perdition, prêtes à tomber dans des abîmes éternels. Faites monter vos prières au ciel, comme un encens devant le trône de Dieu, pour apaiser sa colère irritée contre tous ces pécheurs qui l'offensent si outrageusement. Revêtez-vous des entrailles de miséricorde : pleurez sur ces grands maux, pour ces nécessités, et pour tant de misères qui vraiment sont dignes de compassion et de larmes. Voilà, mes sœurs, de quelle manière vous devez conserver le souvenir du monde; c'est ainsi qu'il faut y penser, et non autrement : hors de là il vous doit être à dégoût; tout vous y doit être fort indifférent, et ne doit point entrer dans vos pensées.

Que toute votre occupation d'esprit soit de vous appliquer sérieusement à opérer votre salut, en travaillant pour vous avancer à la perfection où vous êtes obligée de tendre sans cesse : vous ne vous sauverez pas, si vous n'y aspirez avec amour et ferveur, le reste de vos jours. Renouvelez donc en vous ce désir, dans cette visite que je commence aujourd'hui à ce dessein, de vous porter toutes à la perfection, et pour vous sanctifier. Pour correspondre de votre part à nos intentions, souvenez-vous de ces paroles portées dans l'Evangile, que Jésus-Christ prononça avec tant de zèle et tant de douceur : *Venez à moi*, dit-il, *vous qui êtes travaillés et chargés de quelques peines, et je vous soulagerai* (*Matth.*, XI, 28). Je vous dis la même chose, mes filles; je vous adresse

les mêmes paroles, en vous conviant toutes de venir m'ouvrir vos cœurs sans crainte : dites-moi avec confiance tout ce qui vous pèse, tout ce qui vous fait peine, je vous soulagerai. Venez donc à moi sans rien craindre; apportez-moi un cœur sincère, un cœur parfaitement soumis et un cœur simple : ce sont les dispositions que je veux voir, et que je demande de vous toutes, et avec lesquelles vous devez venir en ma présence. Déclarez-moi tout ce qu'en conscience vous voyez être nécessaire ou utile que je connaisse pour le bien de votre communauté : je vous y oblige; je vous ordonne de ne me rien soustraire, par tout ce saint pouvoir que j'exerce en vertu de mon caractère.

Je vous dénonce de la part de Dieu tout-puissant, au nom duquel je vous parle par l'autorité que je tiens de lui, et par tout l'empire qu'il me donne sur vous toutes et sur chacune de vos âmes, que si vous êtes sincères et sans déguisement, je demeurerai chargé de tout ce que vous me direz : au contraire, ce que vous voudrez me cacher et me taire, je vous déclare que je vous en charge vous-mêmes, et que ce sera un poids qui vous écrasera. Prenez garde à ceci, mes sœurs ; ne taisez pas ce qu'il est utile de me dire, non tant pour vous décharger que pour nous donner les connaissances nécessaires : ne m'apportez que des choses véritables et utiles pour la communauté ou pour votre particulier; qu'il n'y ait rien d'inutile : mais parlez-moi avec franchise, et ne craignez point de me fatiguer; puisque je veux bien vous écouter, et vous donner tout le temps que vous pouvez souhaiter pour votre instruction et pour votre consolation. Vous ne me serez point à charge, tant que je verrai, en ce que vous me direz, de l'utilité pour vous ou pour le public : au contraire, je vous écouterai, je vous répondrai selon les mouvements de Dieu, et avec les paroles qu'il me mettra en la bouche. Ainsi, vous serez instruites, et vous recevrez les secours dont vous pouvez avoir besoin ; et moi je vous dirai ce que son divin Esprit me donnera pour vous, chacune selon ce que je verrai qui lui sera propre, pour procurer votre perfection et votre paix : car je désire profiter à tout le monde, et qu'il n'y ait pas une de vous qui ne prenne en cette visite l'esprit d'un saint renouvellement en la perfection de son état. Je vous y porterai toutes en général, et chacune en particulier. Dieu m'envoie à vous pour détruire Ninive; c'est-à-dire, pour déraciner jusqu'aux plus petites inclinations de la nature corrompue, et toutes les imperfections contraires à votre sainteté. Si ce peuple fit pénitence à la voix d'un prophète, et s'il se rendit docile à sa parole, comme nous l'avons lu en la sainte épître de ce jour; avec quelle docilité devez-vous coopérer à notre dessein, et n'y apporter nul obstacle !

Venez donc à moi, mes filles, avec un grand zèle de votre avancement et un saint désir de la perfection : ne craignez point de me découvrir vos besoins ; ouvrez-moi vos consciences, et n'hésitez pas de me dire tout ce qui sera pour votre bien et même pour votre consolation. Je sais que l'office des pasteurs des âmes est de confirmer les fortes et de compatir aux infirmes, de les consoler en leurs faiblesses, de les soulever et de les charger sur leurs épaules : c'est ce que je me propose de faire en cette visite. Les fortes, nous travaillerons à les animer de plus en plus à la perfection, et de les transporter jusqu'au ciel : les faibles, nous les encouragerons, nous nous abaisserons jusqu'à leurs faiblesses pour les relever et les fortifier; nous les porterons sur nos épaules; et les unes et les autres, nous les animerons, et nous tâcherons de les faire marcher, et de les élever toutes à la perfection où elles sont appelées. En un mot, nous désirons réparer tout ce qui serait déchu en l'observance régulière, rallumer ce qui serait éteint en la charité, et établir une ferme et solide paix. A cet effet, je prétends réunir tout ce qui serait tant soit peu divisé; je viens établir la concorde en dissipant les plus faibles dispositions et les plus légers sentiments contraires. Je veux ruiner et anéantir jusqu'au plus petit défaut contraire à la charité, et détruire tous les empêchements de la parfaite union, jusqu'aux moindres fibres. Il faut réparer toutes les ruines de cette vertu, et remédier à tout ce qui s'y oppose, pour faire fleurir l'ordre et la perfection dans votre communauté. Pour cela, ne négligez aucune des déclarations sincères et véritables qui seront requises; puisque les connaissances que vous me donnerez me serviront à faire régner Jésus-Christ, par une charité parfaite et une paix inaltérable en ce monde, qui vous conduira au repos éternel de l'autre. C'est ce que je vous souhaite à toutes; cependant je prie Dieu qu'il vous bénisse, et qu'il vous remplisse de ses grâces.

DEUXIÈME EXHORTATION

FAITE DANS LE CHOEUR A LA CONCLUSION DE LA VISITE,

Le 27 avril 1685.

Silence et recueillement nécessaires pour écouter l'esprit de Jésus-Christ au dedans de soi-même. Funestes suites de la dissipation et de l'attache aux choses sensibles. Obligation d'écouter Dieu dans ses supérieurs. Soumission et respect qui leur sont dus, ainsi qu'aux confesseurs et directeurs. Maux que cause dans les communautés le peu de respect pour le silence. De quelle manière on doit y parler de ses mécontentements. Partialités qu'il faut en bannir.

Sit autem omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum.

Que tout homme soit prompt à écouter, et tardif à parler. Paroles de l'Epître de saint Jacques (*Ch.* I, *v.* 19).

Dans ces paroles, mes filles, je renferme tout le fruit de la visite et j'y fais consister toute la perfection de cette communauté. Je me restreins seulement à vous recommander ces deux choses: Qu'on soit prompt à écouter, et tardif à parler. Que veut dire, mes sœurs,

être prompt à écouter? Qu'est-ce que vous devez écouter? et qui devez-vous écouter?

Vous devez écouter premièrement cette chaste vérité qui vient se répandre dans notre cœur, quand elle le trouve préparé, tranquille et pacifique. C'est l'esprit de Jésus-Christ qu'il faut écouter au dedans de vous-mêmes, et qui vous parle par ses inspirations, par ses vocations intérieures, par ses attraits et par ses touches secrètes, par ses impressions amoureuses et par ses grâces prévenantes. Il faut, mes filles, l'écouter avec attention, et observer ses mouvements favorables, où il veut répandre dans votre cœur les pures lumières de la sagesse et de la grâce. Il faut se rendre bien attentive quand ce divin Esprit frappe à la porte de ce même cœur, pour s'y faire entendre en qualité de docteur et de maître. C'est en ces temps heureux, où il faut être tranquille, et parfaitement dégagé du bruit et du tumulte des créatures. Il faut être libre de toute inquiétude, de toute passion forte; en un mot, il faut un silence et une récollection parfaite, pour entendre intérieurement la voix de Dieu. Quand le Créateur parle, il faut que la créature cesse de parler, et qu'elle se taise par un grand recueillement. L'Esprit de Dieu, qui ne se plaît à demeurer que dans un cœur paisible et tranquille, ne vient jamais dans une âme toujours agitée, ou souvent troublée par le désordre et le bruit que causent ses passions, et l'émotion de ses sentiments : il n'habite point aussi dans une âme dissipée, distraite, qui aime l'épanchement, et qui cherche à se répandre au dehors par ces discours inutiles, et ces conversations si ennemies de la vie intérieure.

Prenez donc garde, mes filles, de ne pas vous étourdir vous-mêmes, et n'empêchez pas l'Esprit-Saint, qui est en vous, de parler à vos cœurs. Souvenez-vous que c'est un esprit pacifique, qui vient se communiquer avec paix et avec douceur, non avec force et violence, et qui n'entre jamais dans un cœur au milieu des tempêtes, des orages et de ces vents furieux qui ne sont propres qu'à déraciner les cèdres du Liban : il y veut venir avec une paix amoureuse et dans un agréable et doux zéphyr, dont parle l'Ecriture sainte (III *Reg.*, XIX, 12), qui anime une âme et qui la remplisse d'une véritable joie par la douceur des grâces qui lui sont données, et que cet esprit de sainteté lui communique en se venant insinuer en elle suavement, bénignement; parce qu'il la trouve dans la paix et dans le silence. Ecoutez-donc Dieu parler au fond de vous-mêmes, et n'ayez que le soin de votre perfection, sans vous mettre en peine que de ce qui vous peut empêcher d'y parvenir.

Il n'y a qu'une seule chose nécessaire; c'est Dieu seul, qui doit occuper vos pensées et posséder votre cœur. Hé! de quoi profitent les applications que l'on donne aux choses de la terre, et tant d'empressements superflus et distrayants que l'amour-propre fait naître dans le cœur humain? Si vous retranchez tout cela par le dégagement des créatures, vous aurez cette félicité qui se goûte dans la cessation et le repos de tous les désirs. Jésus-Christ est le centre de votre paix; et tous les troubles, toutes les peines et les difficultés qui vous peuvent faire obstacle en la voie de la perfection et de votre salut, ne viennent que des dissipations et des amusements hors de lui et ensuite des passions du cœur mal mortifiées et déréglées, qui suivent ces états trop ordinaires de distraction et d'égarement parmi les choses terrestres où l'on fait de si grandes pertes.

Mes filles, il n'y a plus rien pour vous sur la terre de nécessaire; Jésus-Christ est votre unique besoin, le seul bien qui vous suffit et qu'il faut que vous cherchiez sans cesse. Ayez donc une âme pure et simple, et qui tende toujours à réunir en Dieu toutes ses puissances intérieures et ses opérations extérieures, par la récollection et la retraite, où vous entendrez la voix de votre Epoux. Ce n'est que dans le silence et dans le retranchement des discours inutiles et distrayants, qu'il vous visitera par ses inspirations et par ses grâces, et qu'il fera sentir sa présence à votre intérieur.

Mais il faut encore écouter Dieu parler par le ministère des supérieurs, qui vous représentent Jésus-Christ, et spécialement dans les visites pastorales, où le Saint-Esprit préside infailliblement.

Ici, mes filles, je suis bien aise de vous dire en passant, que si vous ne tirez pas de cette visite le fruit que j'attends et que vous devez en recueillir, assurément Jésus-Christ vous en demandera un compte rigoureux et sévère à son tribunal, qui sera très-redoutable à celles qui n'auront pas fait un bon et digne usage des grâces attachées à cette même visite. Prenez-y garde, mes sœurs; je vous citerai et je m'élèvrai contre vous au jour du Seigneur : ce ne sera pas moi qui vous jugerai; non, ce ne sera pas moi; mais, je vous le dis, ce seront mes paroles qui vous condamneront, si vous ne les écoutez pas avec l'attention requise, et si vous les recevez avec moins de soumission d'esprit que vous ne devez pour en faire un véritable profit. Il est dit en la sainte Ecriture, que les pasteurs de l'Eglise s'élèveront, au jugement de Dieu, contre ceux qui n'auront pas fait état de leurs paroles, qui ne les auront pas écoutés avec respect, et qui auront méprisé ou négligé leurs avertissements. Cela, mes filles, vous doit porter à l'observance fidèle et exacte de ce que nous vous disons ; et il faut aussi que vous ayez pour vos confesseurs et directeurs beaucoup d'estime, de soumission et de déférence.

Ils vous parlent de la part de Dieu ; vous devez donc écouter l'Esprit de Jésus-Christ dans leur ministère. N'a-t-il pas dit dans l'Evangile, parlant d'eux : *Qui vous écoute, m'écoute* (*Luc.*, X, 16) ? Puisque c'est Jésus-Christ qui nous assure de cette vérité, prenez garde à ces paroles si dignes de respect : ayez une singulière vénération pour vos confesseurs et directeurs : ce sont eux qui sont chargés de vos âmes : c'est par eux que

Dieu vous parle, n'en doutez point ; et puisqu'ils vous déclarent ses volontés, vous devez les écouter avec humilité et docilité, et vous soumettre humblement à leurs ordres et à leur conduite, bien loin d'en murmurer, d'en dire ses sentiments, de s'en plaindre mal à propos en des assemblées secrètes. L'Esprit de Jésus-Christ ne se trouve nullement dans ces plaintes indiscrètes et dans ces murmures que l'on fait de ses ministres. Dans la sainte Ecriture, il est expressément défendu de mal parler d'eux : elle ordonne de les respecter et de les honorer, et de ne point toucher aux oints du Seigneur (*Exod.*, XXII, 28 ; *Act.*, XXIII, 5 ; *Ps.* CIV, 15). Si vous considériez bien leur grand pouvoir et leur sublime dignité, sans doute que vous auriez pour leur personne plus de respect. Bannissez d'entre vous ces plaintes et ces murmures.

Je vous en conjure, mes filles ; que je n'entende plus parler de mécontentement ni de ces discours qui causent parmi vous des émotions. Ne regardez que l'autorité que Dieu a donnée sur vous à ses ministres. Je défends ces plaintes et ces entretiens des sentiments contraires à l'humilité et à la paix. Si quelque chose vous fait peine, je n'entends pas que vous ne puissiez en parler à vos supérieurs pour vous instruire : on le peut dans quelques rencontres, mais jamais pour condamner les ministres de Dieu ; ce qui ne lui peut être agréable : hors de là vous pouvez communiquer vos difficultés aux supérieurs. Non, je n'ôte point la liberté de s'adresser à ceux à qui on les peut dire, j'entends aux pasteurs et aux susdits supérieurs : moi-même je veux bien encore vous écouter dans votre besoin et quand il sera nécessaire pour votre consolation. Sachez que je vous porte toutes dans mon sein et dans mes entrailles : vous m'êtes présentes à l'esprit jour et nuit, et tout ce que vous m'avez dit toutes en particulier. Croyez, mes chères filles, que pas une syllabe ne m'est échappée de la mémoire; je pense à toutes vos nécessités, tant en général qu'en particulier.

Mettez-vous donc en repos, si vous m'avez déclaré les choses comme vous les diriez si vous alliez dans un quart d'heure paraître devant la majesté de Dieu : n'ayez plus aucun souci à présent, puisque je veux bien me charger de tout ce que vous m'avez dit. Ne vous l'ai-je pas dit au commencement de cette visite, que je me charge de tout ce que vous m'avez declaré ? Cela étant, attendez en paix et avec patience, que Dieu vous manifeste sa volonté par mon ministère ; puisque vous vous déchargez sur nous de tout ce qui vous concerne tant en général qu'en particulier, c'est à vous à demeurer en repos et dans l'indifférence, par une soumission à tout ce que l'Esprit de Dieu nous inspirera, dans le temps, de vous dire pour votre perfection. Je ne négligerai rien pour votre avancement : j'y apporterai tous mes soins et toute mon application, et je veillerai sur tous vos besoins spirituels. Assurez-vous, mes filles, que vous êtes toutes présentes à mon esprit, et qu'à l'avenir j'étendrai de plus en plus mon soin pastoral sur vous toutes, vous permettant même la liberté d'avoir recours à notre autorité épiscopale dans vos plus pressantes nécessités. Venez donc à moi, mes filles, quand vous vous trouverez chargées et oppressées : je vous soulagerai et donnerai le repos à vos âmes. Venez; puisque je vous recevrai avec douceur et avec joie, voulant bien vous écouter, quand il sera nécessaire : mais toutefois, faites que cela n'arrive que dans de grands besoins et dans les occurrences de choses de conséquence. A cela nous discernerons les esprits, et nous en connaîtrons la sagesse et la prudence, par l'importance des choses que l'on viendra nous dire.

Cependant, mes filles, observez ce que nous vous prescrivons pour votre salut et pour votre perfection. Ecoutez Dieu parler en vous : écoutez-le parlant par vos supérieurs et par le saint ministère de vos confesseurs et directeurs ; puisque c'est le Saint-Esprit qui vous conduit par eux : enfin écoutez encore ce même Dieu parler par votre supérieure; parce que la supérieure en sa manière vous tient aussi la place de Jésus-Christ. Vous devez avoir pour elle respect, amour et confiance. C'est une mère spirituelle, qui vous doit porter toutes dans ses entrailles : c'est pourquoi il faut qu'une supérieure reçoive avec un cœur vraiment maternel, et qu'elle porte dans son sein les fortes et les faibles, et que sa charité s'étende sur toutes en général et en particulier, sans favoriser plus les unes que les autres. Il faut qu'elle parle à toutes dans leurs besoins avec douceur et bonté : mais aussi il ne faut pas qu'il y en ait qui se fâchent et qui observent si elle parle plus souvent à quelques-unes. Croyez que celles-là en ont plus de besoin, et que leurs nécessités sont plus grandes et plus pressantes que les vôtres, et que, cela étant, celles-là doivent recourir plus fréquemment à la charité de la supérieure, pour être conduites sûrement dans le chemin de la perfection. Sachez, mes filles, que Dieu a attaché votre perfection à l'obéissance que vous devez rendre à votre supérieure. Assurez-vous que la voix de votre supérieure est la voix de Dieu même, et que c'est lui qui vous parle quand elle vous ordonne quelque chose. Respectez donc l'autorité de Jésus-Christ, qui est en elle et qui y réside. Ecoutez ses paroles avec autant de respect que vous feriez celles de Jésus-Christ même : puisqu'il dit en la personne des supérieurs : *Qui vous écoute, m'écoute.* Je sais bien que les choses qu'elle ordonne peuvent paraître quelquefois n'être pas si justes. Hé bien ! il y a de l'infirmité : mais je sais aussi qu'elle peut avoir des raisons que les particulières ne peuvent pas penétrer.

Voilà, mes sœurs, comme vous devez écouter Dieu parler; c'est ainsi qu'il faut entendre et pratiquer ces paroles de saint Jacques : *Que tout homme soit prompt à écouter.* Soyez donc promptes à écouter

Dieu parler dans votre cœur et par la bouche de ceux qu'il vous donne pour votre conduite : mais aussi soyez tardives à parler. Aimez le silence, la retraite et la solitude : ne dites jamais aucune parole dont vous puissiez ensuite vous repentir : soyez fort circonspectes à parler, et ne dites jamais rien, comme dit saint Augustin, sans l'avoir conçu dans le cœur, et ensuite pesé et ordonné par la raison, avant que de le laisser échapper ou sortir de votre bouche. Le désir de parler est commun à tout homme, mais surtout à votre sexe; cette inclination vous est naturelle : toutefois il la faut combattre. Vous n'aurez jamais regret d'avoir gardé le silence, quelque peine et contrainte qu'il faille souffrir. Il y a de la mortification, je vous l'avoue, à garder le silence. Hé bien! on dira une parole piquante, de mépris ou de raillerie : on se satisfait, on se fait justice à soi-même par ses plaintes et ses murmures; mais aussi combien blessez-vous la charité, et combien de fautes fait-on pour ne savoir pas garder le silence en ces occasions?

Dieu m'a fait connaître, dans la lumière de son esprit, que la cause principale du trouble et de la division de la communauté ne vient point d'ailleurs, que de ce qu'on est trop prompt à parler, et du défaut de silence. Si donc le silence y était bien observé, je crois que la charité y serait parfaite, et les fruits de la paix se trouveraient en cette maison. C'est ce que vous avez vous-mêmes fort bien remarqué, et chacune de vous a justement mis le doigt sur la source du mal. Presque toutes m'ont dit leur pensée sur ce sujet, m'avouant que le silence n'était point gardé religieusement, et que cette grande liberté de parler en tout temps, de communiquer ses sentiments sur toutes choses, et de se dire des paroles contre la charité et la douceur, était l'unique cause de tous les désordres qui troublaient la paix et le repos de chacune. Puis donc que vous reconnaissez ce défaut être une source de discorde, apportez toutes vos diligences pour le retrancher tout à fait.

Je vous puis dire pour votre consolation, mes filles, que j'ai trouvé beaucoup de bien dans cette maison : il y a de la vertu, de bons principes de piété. Presque toutes m'ont fait paraître de grands désirs de renouvellement : toutes désirent la paix; et dans toutes les plaintes qui nous ont été faites assez exactement pour et contre, je n'ai trouvé aucun sujet considérable et capable de désunir les esprits, et de les aliéner les uns des autres. Hé! faut-il donc, pour un entêtement et pour je ne sais quelle préoccupation d'esprit, que l'union et la charité ne soient pas parmi vous au point où elles y devraient être? Que chacune donc s'efforce de retenir ses pensées et ses sentiments en elle-même, sans se les communiquer l'une à l'autre pour s'indisposer. Vous ne devez jamais, quelque peine que vous sentiez, et nonobstant les sujets de vous plaindre que vous pourriez avoir, vous ne devez pas, dis-je, vous porter à parler avec une liberté contraire à la charité de la paix. Il ne vous est point permis de vous faire justice à vous-mêmes. Vous pouvez parler aux personnes à qui il convient; je n'entends pas à celles qui seraient intéressées ou qui se pourraient indisposer : je dis à la supérieure, et encore d'une manière qui ne lui puisse pas donner d'éloignement des autres; mais avec les circonstances que la prudence et la discrétion enseignent. Les supérieurs sont des fontaines publiques : il ne faut pas les empoisonner. C'est comme cela, mes sœurs, qu'il faut manier les intérêts de la charité, et que vous devez ménager et procurer toujours les biens de la paix, sans vous faire tort les unes aux autres, ni vous désobliger.

Hé bien! mes filles, je vous défends de la part de Dieu, et par l'autorité que j'ai sur vous, de vous maltraiter. Quand je dis maltraiter, j'entends de vous offenser par aucun emportement de paroles rudes et piquantes, qui blessent et qui aigrissent, qui témoignent du mépris, de l'aliénation et trop de fierté; et même de dire aucune chose contre le respect que vous vous devez les unes aux autres, de faire des divisions entre vous et de parler contre les personnes consacrées à Dieu, cela étant tout à fait indigne de vous, et opposé aux devoirs de votre état vraiment saint. Supportez-vous donc toutes, et traitez-vous avec une charité sincère. *Prévenez-vous les unes les autres en honneur et en honnêteté*, comme vous conseille saint Paul (*Rom.*, XII, 10). Et moi je vous conjure au nom de Dieu, et je vous l'ordonne même, de ne jamais vous parler qu'avec douceur, modestie et charité; d'éloigner de votre conversation toutes ces paroles désagréables, contraires ou de raillerie; en un mot tout ce qui est contraire à l'union et à cette civilité qui doit paraître et qu'il faut faire régner dans vos entretiens. Parmi les grands et les princes du monde, nous voyons qu'ils se traitent tous les uns les autres avec honneur et respect, quoiqu'ils soient égaux en qualité; chacun d'eux se rendant honneur réciproquement, sans craindre de se rabaisser; et n'est-ce pas se rendre honneur à soi-même que de traiter avec honneur les personnes de même dignité? C'est ainsi, mes filles, que vous devez en user parmi vous, non que je désire une civilité affectée et mondaine; ce n'est pas celle-là que je demande : celle que je vous recommande d'avoir entre vous, doit être fondée sur ce que vous êtes à Jésus-Christ.

Hé quoi! mes filles, pour qui vous prenez-vous? qui pensez-vous être, pour vous traiter avec tant de mépris et de grossièreté? ne savez-vous pas que vous appartenez à Jésus-Christ, que *vous êtes rachetées d'un grand prix* (I *Cor.*, VI, 20), que vous faites la plus illustre portion de l'Eglise, étant les véritables épouses du Seigneur, et que son Esprit-Saint habite en vous par sa grâce? Est-il possible que vous manqueriez de charité et de douceur envers vos sœurs? Si vous considériez en elles un Jésus-Christ pauvre, un Jésus obéissant, un Jésus anéanti et humilié,

un Jésus mortifié et crucifié pour un jour le voir ressuscité et glorieux en elles; si vous aviez ces saintes pensées pour toutes vos sœurs, n'est-il pas vrai que vous n'auriez pour elles que des sentiments de respect et d'estime, et que jamais il ne sortirait une seule parole de votre bouche contraire à la charité? Si on les considérait comme les anges de la terre, on se garderait bien de les mépriser. Mes filles, occupez-vous de ces mêmes pensées à l'avenir: retenez la plus petite parole qui puisse désagréer à Jésus-Christ et contrister son divin Esprit, qui est au dedans de vous toutes; craignez de lui déplaire et de l'offenser en la personne de vos sœurs.

Il y a encore une chose dont vous devez vous abstenir pour maintenir et conserver la charité; c'est, mes sœurs, de bannir de vos récréations et de vos entretiens ces partialités et contentions qui naissent souvent entre vous pour de certaines différences. On dit: les filles de celui-ci, les filles de celui-là... Pour moi, dit-on, je suis à ce directeur; l'autre dit: je serai à cet autre... celle-là est la fille d'un tel ou d'un tel. Saint Paul, en pareilles particularités, parle ainsi aux Corinthiens: Puisqu'il y a parmi vous de l'envie et du débat, n'êtes-vous pas charnels; et ne pensez-vous pas selon l'homme, lorsque l'un dit: Pour moi, je suis de Paul; un autre d'Apollo? n'êtes-vous pas des hommes de parler en ces termes?

Ne pourrais-je pas vous dire ici la même chose que disait l'Apôtre parlant à des hommes? Il leur reprochait qu'ils étaient de chair; parce qu'ils parlaient ainsi en hommes. Moi, je vous dirai aussi que vous êtes des filles, que vous parlez en filles. Et en effet, dans cette rencontre, n'êtes-vous pas des filles, et ne parlez-vous pas en vraies filles, lorsque vous tenez ces discours? Ne savez-vous pas, mes sœurs, que vous n'avez qu'un seul Maître, qui est Jésus-Christ, qui vous est représenté par ses ministres? C'est à lui seul et à nous, qui vous tenons sa place, à qui vous appartenez et de qui vous devez dépendre absolument: les autres vous sont donnés seulement comme des secours, que l'on vous accorde simplement pour les temps où vous pouvez en avoir besoin. Si vous ne considériez que Jésus-Christ en ces personnes, vous ne feriez point de distinctions qui ne sont pas dignes des épouses du Seigneur. Ne parlez donc plus dans ces termes qui ressentent encore trop la chair et le sang: agissez d'une manière plus dégagée et éloignée de toutes bassesses. Vous êtes l'ornement de l'Eglise, que vous embellissez: vous en êtes les victimes saintes, qui êtes consacrées à Dieu, et profitables au public par la profession de votre institut. Je vous regarde comme des anges sur la terre, comme les épouses de Jésus-Christ et comme les enfants de Dieu. Espérez donc miséricorde, puisque vous êtes enfants de miséricorde, formées à la louange de la grâce de Jésus-Christ.

Voilà, mes filles, ce que j'avais à vous dire pour votre perfection, touchant le silence, l'union et la charité. Que chacune s'étudie à présent à l'observer, et tâche de se conformer à tout ce que je viens de vous prescrire. N'empêchez point le Saint-Esprit d'entrer en vous; n'apportez point de résistance ni d'obstacles aux grâces qu'il a dessein de vous faire par mon ministère en cette visite. Vous me direz: Tout cela ne se fait pas tout d'un coup. Il est vrai; mais je vous répondrai qu'avec un grand désir et une volonté efficace, l'on vient à bout de tout. Travaillez-y, mes filles, et souvenez-vous toujours de ces paroles que je vous ai dites au commencement de ce discours: *Que tout homme soit prompt à écouter et tardif à parler*. Ecoutez Dieu parler au fond de vos cœurs; écoutez-le quand il vous parle par l'organe de vos supérieurs et directeurs; enfin écoutez-le encore parlant en la personne de votre supérieure, et surtout je vous recommande d'être tardives à parler. Aimez le silence et le repos dans l'obéissance, et n'ayez plus qu'un seul et unique désir, qu'une seule occupation, qui est le soin de votre perfection et avancement spirituel, et de faire du progrès dans la vertu.

Monseigneur fit ensuite le chapitre, après lequel sa Grandeur, continuant de nous instruire, nous dit les choses qui suivent :

Voici, mes chères filles, les ordonnances (1) et les articles que j'ai dressés pour le bon règlement de cette maison. Je n'ai pas trouvé nécessaire d'en faire un si grand nombre; je me suis contenté de vous en donner seulement quelques-uns à observer, que voici, vous renvoyant cependant aux ordonnances de visite ci-devant faites fort amplement en l'année 1669, dans lesquelles j'ai trouvé toutes choses expliquées fort au long: vous observerez tout ce qui vous y est ordonné; c'est mon intention, spécialement pour les parloirs: n'y demeurer que le temps marqué par la règle. L'on n'y demeurera pas durant l'office divin et les observances tant que faire se pourra, ni pendant les temps et les heures du silence: l'on n'y parlera point de choses qui puissent scandaliser les personnes séculières ni les auscultatrices. Bref, vous vous y tiendrez dans la retenue et la modestie religieuse, convenables à votre état.

ORDONNANCES

NOTIFIÉES A NOS CHÈRES FILLES LES RELIGIEUSES DE SAINTE-URSULE DE MEAUX, AU CHAPITRE TENU DANS LEUR CHOEUR,

Le 4 avril 1685,

Pour conclusion de la visite régulière par nous faite les jours précédents.

L'office divin sera chanté sans précipitation et avec le plus de décence que faire se pourra, sans qu'un chœur anticipe sur un

(1) Quoique nous ayons formé le plan de mettre dans une classe à part les ordonnances, mandements et autres écrits semblables, que M. Bossuet a pu faire pour son diocèse; cependant les ordonnances que nous plaçons ici, nous ont paru avoir une trop grande liaison avec les discours qu'on vient de lire, pour nous permettre de les séparer (*Note de l'édition de* 1808).

autre, et gardant la médiation : toutes s'affectionneront au chant, et aucune ne s'en dispensera sans nécessité.

Mes filles, ayez du zèle et de la ferveur pour bien chanter les louanges de Dieu. Quand l'office est bien chanté, sachez que tout le reste va bien : au contraire, quand on ne s'acquitte pas bien de ses devoirs dans le divin office, on peut dire que rien n'est bien dans une maison. C'est une occupation sainte qui mérite toutes vos attentions : c'est la plus grande et la plus digne que vous puissiez avoir sur la terre, puisque vous avez l'honneur de parler à Dieu. Quand vous chantez ses louanges, vous faites ici-bas ce que les anges font dans le ciel. Acquittez-vous donc de cette excellente et sublime action le plus parfaitement que vous pourrez : apportez-y toute l'application nécessaire, et faites en sorte qu'un chœur n'anticipe pas sur l'autre. La sainte Eglise commande que l'office divin soit fait sans interruption : ces anticipations d'un chœur à l'autre font des interruptions en ce saint exercice ; c'est pourquoi faites les pauses, et observez exactement la médiation.

Ici, mes filles, faites une belle réflexion. Il est remarqué dans la sainte Ecriture (*Apoc.*, VIII, 1), qu'il se fit un grand silence dans le ciel; et que les anges, durant ce silence, rendaient leurs hommages et leurs adorations à la suprême majesté de Dieu. Que signifie ce silence mystérieux que firent les anges dans le ciel? Il doit vous imprimer un profond respect pour la majesté de Dieu, lorsque vous chantez ses louanges; c'est pour vous apprendre, par ces célestes intelligences, que toute créature, soit au ciel ou en la terre, doit demeurer dans le silence et se taire pour adorer et admirer la grandeur de Dieu. Admirez donc et adorez celui à qui vous avez l'honneur de parler; faites de temps en temps ce silence à l'imitation des anges, observant bien la médiation; et puis derechef chantez comme eux alternativement, chœur à chœur, les louanges de votre Créateur et Seigneur. Si chacune avait application à faire cet acte d'adoration et d'admiration dans le temps de la médiation, il serait plutôt à craindre qu'elle fût trop longue que trop courte.

Les sœurs éviteront toute partialité, spécialement dans les choses où il est besoin d'avoir recours à notre autorité pour être pourvu au bien commun, et s'abstiendront d'en faire des entretiens inutiles : elles se contenteront de nous représenter les vues qu'elles en auront, demeurant cependant en paix et se conformant avec soumission aux ordres qui leur seront donnés dans le temps.

Dans les visites, l'une ne suggérera pas à l'autre ce qu'elle dira : chacune déclarera ses pensées avec simplicité. L'on a fait quelques fautes dans cette visite sur cet article, ce qui m'a obligé de vous en faire avertir, en ayant eu connaissance. Cet avis vous servira dans les visites à venir : on n'a pas observé cela en cette visite-ci; il faudra y prendre garde dans les autres. Soyez plus fidèles, mes filles, que vous ne l'avez été en celle-ci.

On évitera les amitiés privées et communications secrètes, sous telle peine qu'il conviendra décerner : les vocales qui récidiveront dans cette faute avec scandale, seront privées du chapitre ; de même, si elles déclarent aux personnes intéressées ce qui aura été dit contre elles.

Pour les amitiés particulières et communications dangereuses, je veux que vous les évitiez comme les pertes de la religion, et que vous les fuyiez comme des sources de division et de vices. Ayez-les en horreur, et qu'il ne s'en trouve jamais dans cette communauté de semblables. Je n'entends pas toutefois par là défendre absolument tous entretiens et communications: j'en trouve parmi vous de saints et de bons qui sont même utiles : ils le seront toujours, s'ils ont les conditions qu'il faut pour être parfaits; savoir, qu'ils soient rares, brefs, modestes, et avec permission de l'obéissance : s'ils sont réglés de la sorte, je ne les désapprouverai pas.

A l'égard du secret du chapitre, que les vocales soient là-dessus fort réservées. Vous savez par expérience les inconvénients qui en sont arrivés par le passé , il pourrait encore en arriver de plus grands à l'avenir, si vous n'y veillez autrement ; prenez-y garde : voici un article de conséquence; pensez-y, mes filles.

Les sœurs n'entreront pas dans les cellules les unes des autres, sans permission de la mère supérieure : on se gardera bien d'en emporter secrètement d'autorité privée, ni livres, ni écrits, sous peine de désobéissance.

Elles se rendront ponctuelles au confessionnal, de manière que le confesseur ne perde point le temps à les attendre.

Je vous exhorte, mes filles, d'être fort exactes et fidèles à cette ordonnance pour la confession. Ce n'est pas avoir du respect pour le ministre de Jésus-Christ, que de le faire attendre au confessionnal après vous. Que chacune de vous soit à l'avenir plus diligente à se trouver, aux jours prescrits, aux heures marquées pour la confession. Le temps que vous faites perdre ainsi au confesseur serait plus utilement employé à prier pour vous et à présenter à Notre-Seigneur tous vos besoins, pour lui demander les lumières nécessaires pour travailler au salut et à la perfection de vos âmes, dont il est chargé par son ministère. Quand vous allez au sacrement de pénitence, soyez pénétrées d'une forte componction de cœur; allez-y avec respect, avec humilité, avec soumission, et surtout avec confiance, comme à Jésus-Christ même, de qui le confesseur tient la place. Ne faites point de certaines distinctions par rapport à l'homme; entrez dans l'esprit de la foi, fermant les yeux à toutes les vues humaines; n'envisagez uniquement que Jésus-Christ en la personne du confesseur, qui vous le représente pour lors en qualité de votre juge. Allez donc à ce tribunal avec un esprit sérieux, et soyez pénétrées d'une sainte frayeur, en vous considé-

rant comme une criminelle en la présence de son juge.

Imitez la Madeleine, mes filles, et souvenez-vous de sa diligence et de sa ferveur lorsqu'elle allait trouver Jésus-Christ pour entendre sa parole et pour obtenir la rémission de ses offenses. Quand elle savait le lieu où Notre-Seigneur était, et quand elle apprenait qu'il la demandait, jamais Madeleine ne s'en excusait : elle ne se faisait pas appeler plusieurs fois ; mais promptement et sans différer elle s'allait jeter aux pieds de Jésus-Christ pour entendre ces favorables paroles : *Tes péchés te sont pardonnés.* Voilà, mes filles, votre modèle; imitez cette illustre pénitente; animez-vous par l'exemple de cette grande sainte. Si vous aviez plus de foi, vous auriez de même un saint empressement de vous aller jeter aux pieds de votre confesseur, afin d'entendre les mêmes paroles d'absolution pour la rémission de vos péchés, puisqu'il vous représente Jésus-Christ dans ce sacrement. Si l'on s'occupait de ces pensées, on se tiendrait devant le confesseur avec tout le respect et la modestie requise; on l'écouterait avec humilité, avec soumission, en esprit de foi; on se préparerait sérieusement; on se garderait bien de se répandre en des discours frivoles, et l'on ne dissiperait pas son esprit vainement, au lieu de se disposer à une si sainte et si grande action.

Les religieuses du juvénat seront sous la conduite de la mère assistante; cependant la mère supérieure continuera d'en prendre soin jusqu'à la fin de janvier prochain.

Pour de bonnes raisons, jugées telles par les supérieurs, on a trouvé à propos d'en décharger ladite mère assistante durant ce triennal; cependant, dans le temps, elle en aura la direction comme il est convenable à sa charge.

Les sœurs prendront garde qu'elles ne s'ouvrent de rien, par aucune voie, aux pensionnaires et autres du dehors, des affaires ou difficultés qui pourraient arriver au dedans.

On ne donnera point deux charges de Discrètes à la même personne sans nécessité, et qu'avec une mûre délibération des supérieurs.

Nous renouvelons les ordonnances des visites ci-devant faites.

Nous ordonnons que les présentes et les autres ci-devant faites, depuis l'année 1669, seront lues de trois mois en trois mois; et nous chargerons la mère supérieure de les faire lire et observer, et de tenir la main à l'exécution exacte.

Donné le 27 avril 1685.

† J. BENIGNE, évêque de Meaux.

A la mère supérieure.

Ma mère, je vous charge d'avoir l'œil et de tenir fortement la main à ce que toutes nos intentions et nos ordonnances soient soigneusement observées dans cette maison. Ne souffrez point de plaintes ni de murmures; prenez garde que l'on ait pour les ministres du Seigneur le respect qui est dû à leur caractère; ne souffrez pas non plus que vos sœurs s'emportent, et empêchez qu'il ne se dise rien qui puisse altérer la charité et troubler la paix de cette communauté. Avertissez-nous dans ces occasions, et faites-nous connaître celles qui transgresseraient nos ordres. Faites surtout garder ce silence si nécessaire, que j'ai tant recommandé. Et de toutes ces choses, je souhaite et je prétends que vous m'en rendiez compte, et je vous enjoins de le faire de temps en temps : moi-même je vous en interrogerai et je m'informerai si elles sont religieusement observées.

Et vous, mes filles, je vous exhorte derechef de travailler incessamment à votre perfection, dans la paix et dans le silence. Que chacune de vous ne pense plus qu'à cette unique affaire et à se bien acquitter de ce que l'obéissance vous donne à faire chacune dans vos obédiences. Travaillez et agissez dans l'esprit de Jésus-Christ; prenez-le pour votre modèle dans toutes vos actions. Voyez avec quelle perfection et obéissance il servait Joseph et Marie : c'était son obédience que de leur être sujet et soumis en toutes ses actions, durant sa vie cachée. Considérez bien ce bel exemple, et vous y conformez parfaitement en cette vie, afin que vous puissiez être un jour unies éternellement à lui dans la bienheureuse vie de la gloire céleste.

TROISIÈME EXHORTATION

SUR LA RETRAITE FAITE CHEZ LES RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX, A TOUTES LES PROFESSES DU NOVICIAT,

Le mercredi saint, 18 avril 1685.

Avantages de la retraite. Maux que cause la dissipation. Comment les religieuses doivent l'éviter et travailler à se séparer des créatures, pour se recueillir en Dieu.

Mes filles, j'ai désiré de vous parler à vous autres en particulier, vous exhorter encore aujourd'hui à estimer extrêmement votre vocation et votre état; et j'ai voulu vous faire venir toutes en ma présence, pour vous animer derechef à vous perfectionner par les meilleurs et les plus solides moyens que vous avez dans votre état, et que vous devez fidèlement suivre. Ces jours passés je vous ai fait dire une chose que j'estimais que vous devez faire, touchant le plus important de ces moyens, qui est la retraite. Vous m'avez fait paraître là-dessus vos bons sentiments, m'ayant toutes marqué le désir que vous aviez d'observer avec exactitude ce que je vous ai ordonné sur ce point, qui vous est de si grande conséquence.

Vous êtes déjà à Jésus-Christ, et vous lui appartenez par votre consécration, puisque vous êtes professes; et vous êtes heureuses de ce que Dieu prend un soin particulier de vous. Mais j'estime encore extrêmement votre bonheur, de ce qu'étant obligées de tendre à la perfection du christianisme, vous êtes dans le plus favorable temps pour vous y avancer et pour vous y bien établir. Je considère beaucoup l'avantage que vous possédez dans ces années de noviciat où vous voilà encore. La religion vous y retient

pour vous mieux former et pour vous mieux revêtir de son esprit. Jésus-Christ a sur vous un regard tout particulier de bienveillance et de grâce, et il vous le témoigne par ce plus grand soin que l'on prend de vous. On vous cultive davantage; on vous destine tout exprès une mère pour veiller plus particulièrement sur vous et pour vous inspirer les dispositions que vous devez avoir et qu'il faut que vous établissiez pour le fondement de votre vie religieuse. On vous tient sous une discipline plus exacte; et vous avez pendant ce temps plus de facilité pour vous avancer dans la perfection chrétienne et pour acquérir les vertus religieuses, vivant plus séparées et hors des emplois plus capables de vous distraire. Vous n'avez en cet état que l'unique soin de votre avancement : travaillez-y par la retraite. Ce qui vous y avancera, ce sera la retraite, la séparation des créatures, l'amour de la solitude, l'attention à ne se point répandre çà et là, à ne point parler aux créatures, à ne point faire parler en vous les créatures; mais à se former une habitude d'un saint recueillement pour parler à Dieu et pour l'écouter parler en vous.

C'est là, mes filles, le désir que vous devez avoir, de vous rendre dignes que Dieu vous parle, de vous disposer à traiter avec lui, et de ne point perdre les moyens que vous avez pour vous procurer ce grand avantage. Je vous regarde comme le fondement sur lequel Dieu veut établir l'édifice de la religion, puisque c'est dans le noviciat que se doivent former celles qui après composent la communauté. Pour y être plus utiles, il faut premièrement que vous soyez bien fondées en la vertu par un bon noviciat, où vous ayez bien employé le temps et travaillé à votre perfection, et cela par la séparation des créatures, sans laquelle vous ne pourrez acquérir aucune vertu; et ce serait, à la vérité, une chose bien ruineuse et bien préjudiciable de voir une fille sortir du noviciat sans y avoir acquis les bonnes habitudes et la pratique des vertus nécessaires pour tendre efficacement à sa perfection, et pour y faire tous les jours de nouveaux progrès le reste de sa vie. Cela serait bien dommageable, et pour elle, et pour toute la maison, dont l'ordre est troublé et détruit par le défaut de vertu solide. Or cette solide vertu consiste principalement dans le soin que vous devez prendre de cultiver très-soigneusement, chacune en votre particulier, la grâce de votre vocation sainte, par la récollection intérieure et par la séparation des créatures.

Croyez-moi, mes filles, et je vous l'ai déjà dit, vous n'avancerez qu'à mesure que vous vous affectionnerez à désirer et à rechercher la retraite et le silence. Ce sera ce silence qui vous établira solidement dans les vertus qui soutiendront votre conduite et qui en feront toute l'économie pendant tout le reste de votre vie et quand vous serez à la communauté : à moins de cela, jamais vous n'y pourrez être de bonne édification, et vous n'y vivrez point en vraies religieuses. C'est donc dans cette retraite, qu'on ne peut assez vous recommander, que vous cultiverez, que vous goûterez et que vous conserverez le fruit d'une vocation si sainte : sans elle vous ne le pouvez faire; sans elle vous ne trouverez jamais que du déchet en votre âme, du désordre dans votre conscience et du trouble dans votre cœur. Si vous vous épanchez facilement au dehors, vous ne pouvez retenir longtemps l'impression d'aucune grâce, ni en faire nul profit : car les discours vains et inutiles ne servent qu'à dissiper et à remplir l'esprit d'une multitude de choses qui l'empêchent de se porter vers Dieu, son souverain bien. Les épanchements au dehors offusquent l'âme de pensées attachantes, qui sont de grands obstacles à l'oraison : cela forme votre intérieur à un état de distraction qui vous rend inhabiles à ce saint exercice de traiter avec Dieu.

Que l'on fait de grandes pertes par le manquement d'intérieur! Que l'habitude à tant parler cause de grandes omissions du bien et fait tomber dans de grands maux! Si l'on connaissait ce que l'on perd à se répandre inutilement à l'extérieur, on s'affligerait avec grand sujet sur ces pertes. Que fait-on quand on préfère les entretiens des créatures à ceux de Dieu, sinon se livrer volontairement à son propre dommage? Et que faites-vous, mes filles, lorsque vous vous remplissez des idées et des entretiens des créatures? Vous en êtes distraites, vous vous en occupez, vous en demeurez toutes pénétrées : cela vous dissipe et vous traverse dans vos saints exercices. Vous portez cette impression dans la prière, et c'est ce qui vous ôte la présence de Dieu. Vous ne sauriez vous adonner à l'oraison, et vous y perdez le temps. Ainsi tout l'ouvrage de votre avancement spirituel est arrêté par ce déréglement et par cet épanchement au dehors.

Vous ne pouvez rien faire dans l'oraison, ni rien établir dans l'édifice de votre perfection, si, pour traiter avec Dieu, vous n'entrez dans une grande disposition de solitude à l'égard de la créature. Il attend, à la mettre en vous, qu'il vous trouve silencieuses. Quand il trouve notre âme seule, dégagée des créatures et retirée avec lui tout seul, il la visite, il lui envoie ses lumières, il répand en elle ses grâces, il lui découvre ses vérités : c'est là où il nous remplit de la connaissance de nous-mêmes et de la contrition de nos fautes. En ce saint silence, si nous avons besoin d'humilité, nous recevons des impressions qui nous anéantissent : nous sommes occupés, au dedans de notre âme, de l'esprit d'une componction intime; Dieu nous remplit de cette sainte horreur de nous-mêmes, à la vue de nos indignités; il opère en notre intérieur de secrètes, mais puissantes convictions de nos iniquités; il nous abaisse et nous écrase comme des vers; enfin, mes filles, sa bonté prend ce temps de retraite, et il l'attend pour nous occuper, pour nous éclairer, pour nous purifier et nous changer par tous ces effets de sa grâce. Dans ce saint commerce avec Dieu, vous formerez des résolutions efficaces pour la pratique des œu-

vres de la perfection du christianisme, qui fait la principale de vos obligations.

C'est le but où vous devez tendre sans cesse; c'est là votre fin, que vous devez toujours regarder et non pas vous porter à rien de singulier. Il ne faut point vous proposer rien d'extraordinaire qui ressente l'élévation; mais pourtant vous devez vous tenir disposées à vous exercer en la pratique des plus grandes vertus, si Dieu vous en donne les occasions : car bien qu'une religieuse ne doive pas se porter d'elle-même à rien d'extraordinaire, elle est cependant obligée d'être fidèle à embrasser les actes des plus grandes vertus, et de s'y porter avec fidélité quand Dieu les exigera, et s'il les demande d'elle. Le soin que vous devez avoir de votre salut et de votre sanctification doit vous rendre attentives et soigneuses de recevoir et conserver la grâce; mais vous ne le serez jamais si vous vous répandez trop à l'extérieur et si vous ne vous récolligez pas.

Je sais que vous êtes toutes fort occupées : il y a assez d'obédiences dans cette maison, et votre institut vous occupe bien du temps et vous emploie beaucoup. C'est pourquoi le peu de loisir qui vous reste, employez-le à rentrer sérieusement dans le sanctuaire de votre âme, où, sans doute, vous trouverez le Saint-Esprit. Ayez un saint empressement de vous donner à la retraite, et de faire de votre cellule un petit paradis, estimant tous les moments où vous pouvez vous y retirer, afin d'y entendre parler Dieu en vous-mêmes et pour l'y écouter paisiblement; et non-seulement pour l'écouter, mais pour le posséder. Car, mes filles, il n'est pas de ce divin objet de notre amour la même chose que des créatures : souvent nous aimons ce que nous ne possédons pas, et au moins ce que nous ne pouvons pas toujours posséder. Mais en Dieu, nous avons ce bonheur et ce grand avantage, de ne le pouvoir aimer sans le posséder : aussitôt que nous l'aimons, nous sommes en possession de lui-même. Quand donc vous serez en obédience avec quelqu'une de la communauté, aussitôt préméditez tout ce que vous aurez à faire pour prendre toujours le parti du silence, et prévoyez comment vous ferez pour le garder partout autant que vous pourrez.

Après vous être acquittées des devoirs de vos offices, estimez-vous heureuses si vous pouvez ménager le reste du temps pour le consacrer à la retraite. Si vous y êtes véritablement affectionnées, vous ne consommerez pas vainement le temps; vous n'aimerez pas à le perdre ni à le mal employer : soyez-en ménagères; et au lieu de le consommer à parler inutilement après l'acquit de vos obédiences, allez le passer en votre cellule en ouvrage et en silence; et là, mes filles, occupez-vous de Dieu et de sa présence : pesez l'état que vous devez faire de ces moments qu'il vous donne pour lui parler, pour vous entretenir de lui et avec lui.

Combien précieux ces moments qui nous mettent en état d'écouter Dieu parler en nous-mêmes! Dieu qui se plaît à se communiquer à une âme, quand il la trouve dans une entière oubliance et séparation de tout ce qui est hors de lui : Dieu qui observe et qui attend ce temps favorable pour prendre une possession intime de l'intérieur, pour y établir son règne, et qui le dispose à ses grâces dès que notre cœur le cherche dans la récollection véritable : Dieu qui visite l'intime de ce cœur pour en faire son temple, sa maison vivante et animée, pour contenir son immense et incompréhensible grandeur : Dieu qui porte des lumières dans le fond de l'âme recueillie, tantôt comme juge pour la remplir du regret de ses fautes, tantôt comme souverain et tout-puissant, pour la remplir du sentiment de sa présence et de sa majesté, et la former à des états d'abaissement et d'anéantissement devant lui : Dieu qui communique sa sainteté à ses créatures par des impressions de pureté, et des désirs qu'il leur donne de séparation pour les choses de la terre : Dieu qui leur confère cette même pureté, et qui les dispose à traiter familièrement avec lui, en leur imprimant une chaste crainte de lui déplaire, et les rendant amoureusement désireuses de lui plaire : Dieu qui prend une secrète possession d'une âme qu'il trouve fidèle à se séparer des vaines joies et des vains amusements de la terre, et qui la comble de délices en lui faisant part de sa même joie : Dieu qui lui ouvre des sentiers admirables de paix, de consolation et de douceur, quand il la trouve à l'écart, seule avec lui, séparée des objets créés, et fuyant tout engagement avec les créatures.

Mes filles, j'ai eu bien raison de vous le dire; on fait des pertes déplorables par le défaut de silence. Pleurez celles que vous avez faites, et réparez-les à l'avenir, vous rendant fidèles à retrancher tout discours inutile et superflu. Etablissez en vous-mêmes ce silence, inspirez-le dans les autres; et croyez que c'est l'élément de votre perfection d'être retirées, intérieures et récolligées. Attendez plus de fruit de cette conduite que de tous les entretiens avec les créatures, quelque saints qu'ils puissent être. Votre avancement ne dépend point de traiter avec les créatures; persuadez-vous plutôt, comme il est vrai, qu'il est attaché à parler peu aux hommes, et beaucoup à Dieu. Apprenons aujourd'hui à nous passer de toutes les créatures, et à ne chercher point de consolation qu'en Jésus-Christ.

Et à quoi servent tant de discours, ces entretiens inutiles et tant de paroles superflues, sinon à vous ôter ces grands biens et à vous faire de grands maux en vous dissipant? Cela vous remplit de troubles et d'inquiétudes, et vous ôte l'Esprit de Jésus-Christ, qui ne se trouve que dans la paix et dans la fidélité à se retirer en son intérieur. D'où viennent tant de désirs de parler, sinon de cette nature qui veut toujours se satisfaire en la créature et parmi les sens, et qui nous détourne de Dieu pour nous convertir vers les choses de la terre?

Non, mes filles, il ne faut plus que vous suiviez ces mouvements qui vous ont atti-

rées dehors; il faut rentrer en vous-mêmes, et que vous vous passiez, le plus qu'il vous sera possible, de tout ce qui n'est point Dieu, pour le faire occuper tout seul votre cœur et vos pensées. N'ayez d'entretien avec personne, à moins qu'il n'y ait du besoin : évitez par là de grands écueils, qui font obstacle à la pureté de la vie. Saint Jacques dit que de la langue viennent tous les péchés qui se commettent (*Jac.*, III, 6). La paix serait toujours dans les communautés, si l'on savait gouverner sa langue : car, d'où procèdent tant de fautes? d'où vient que l'on a de petites antipathies, que l'on fait des médisances, que l'on raille, que l'on se plaint, que l'on murmure, et que l'on voit de certains éloignements les unes des autres, qui forment les divisions? Tous ces défauts ne viennent que du dérèglement de la langue et du défaut de silence; et si l'on ne parlait point, et que vous vous tinssiez dans votre retraite, tout cela n'arriverait pas. Le manquement de silence cause toutes les fautes contre la charité, qui se trouvent dans les maisons religieuses. Aussi saint Jacques nous dit : *Que l'homme soit prompt à écouter, et tardif à parler* (*Jac.*, I, 19). Qu'entend-il par là, sinon qu'il faut apprendre à ne parler que pour les choses nécessaires? que veut dire cela, si ce n'est qu'on doit écouter celles qu'il faut qui nous parlent; mais les écouter d'une manière qu'elles ne nous distraient point et ne nous empêchent pas d'entendre parler Jésus-Christ dans le fond de notre âme?

Faites si bien, que vous contractiez une sainte habitude de ne parler précisément que lorsque quelque nécessité vous y oblige; faites-vous-en une loi, et mettez-y votre plaisir. La pratique fidèle de ce point vous en fera goûter l'exercice. Rendez-vous-y soigneuses, mes filles; ayez toujours un nouveau désir d'en faire l'expérience. Lorsqu'une âme, pressée du désir de se perfectionner, fait de suffisants efforts pour obtenir cette grâce de récollection, et s'y adonne sérieusement, il arrive que, par le moyen de son silence, elle obtient le silence; je veux dire que venant à goûter le bonheur de sa solitude, elle en chérit et en recherche la possession : elle ménage les moindres moments de cette sainte retraite, et elle les estime précieux. On voit cette religieuse se renfermer dans sa petite cellule; parce quelle est tout animée des dispositions qui lui font aimer sa solitude, et la préférer à toutes les conversations et à tous les divertissements de la terre.

Ainsi, mes filles, avec un peu d'application à ce que nous vous disons, vous ferez vos délices de cette pratique et de ce saint exercice, de laisser parler Dieu intérieurement dans votre cœur. Tout aussitôt qu'il vous trouvera seules, vous entendrez sa voix et vous sentirez sa présence par certaines touches de grâces : vous vous trouverez tout abîmées devant lui dans un profond sentiment de respect pour sa majesté; vous y produirez des actes intérieurs de toutes manières, qui vous disposeront à l'oraison, et vous en conféreront l'esprit : vous serez dégagées et purifiées des dispositions grossières, dont les sens et la nature font des impressions si fréquentes e si imparfaites. Ce sera dans la séparation, et en vous retirant seules auprès de Dieu, que vous posséderez ces grâces, et jamais parmi les discours et les fréquentations inutiles avec les créatures.

Faites donc taire chez vous toutes les créatures; et vous-mêmes, quittez tout entretien de pensée avec elles, afin d'être en état que Dieu vous parle. Observez de ne point parler pour vous-mêmes; voilà une bonne règle du silence. Il ne faut point parler pour soi-même, mais seulement pour la gloire de Dieu, pour le bien du prochain, pour la charité : et comme Jésus-Christ est votre modèle, voyez l'exemple qu'il vous en donne pendant sa vie : chose admirable! que l'on ne nous ait pu dire qu'une seule parole qu'il ait dite durant trente ans, qui fut lorsque sa mère le cherchait.

En sa passion il a fait usage d'un perpétuel silence. Voyez-le chez Caïphe; il répond pour rendre témoignage à la vérité : devant Pilate, il parle pour l'instruire : hors delà, quel silence! il n'a jamais parlé pour soi : lorsqu'il était accusé et calomnié, il ne répondait rien; et quand la vérité l'a obligé de parler, il l'a fait en peu de paroles. Apprenez donc de lui le silence ; aimez à être seules, après l'acquit de vos emplois. Occupez-vous à aimer Jésus-Christ, à penser à lui : méditez sa passion, lisez ses paroles, goûtez ses maximes, aimez d'être abandonnées des créatures, pesez les états d'abandon de Jésus-Christ; voyez-le seul, délaissé. Ce divin Sauveur nous est d'un grand exemple dans tous ses mystères : c'est sur lui, mes filles, qu'il faut vous imprimer bien avant cette vérité : Il n'y a que Dieu dont je doive attendre ma perfection, et partout trouver moyen de pratiquer l'éloignement et la solitude des créatures. Quand on y a mis son affection, on la trouve en tout temps, en tous lieux.

C'est donc là, mes filles, ce qui m'a fait vous parler en particulier, vous assembler toutes ici en ma présence pour vous donner cette instruction, qui n'est pas simplement un avis et un conseil : ce n'est pas seulement une exhortation ; mais c'est un précepte que je vous donne, et que Dieu m'a inspiré de vous enjoindre. Recevez-le de la part du Saint-Esprit, qui m'a porté à vous le donner : ressouvenez-vous bien de ce jour, et ne l'oubliez jamais. Je vous ai trouvées toutes, ce me semble, dans de bons désirs : ce sont vos bonnes dispositions qui me font espérer que vous ferez profit de cette ordonnance : gardez-la donc soigneusement et priez Dieu pour moi : je le prie de tout mon cœur qu'il vous bénisse.

QUATRIÈME EXHORTATION

FAITE AUX RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX,

Le 4 mai 1685

Avec quelle vigilance, quelle religion il faut

qu'elles travaillent à l'éducation des enfants qui leur sont confiés. Soin qu'elles doivent avoir de se renouveler dans l'esprit de leur profession. Combien il est nécessaire qu'elles soient en garde contre l'ennemi de leur salut. Obligations renfermées dans le vœu de pauvreté. Importance et utilité de l'obéissance. Devoir des religieuses de tendre sans cesse à la perfection. Charité, zèle et tendresse du prélat pour elles.

J'étais fâché, mes filles, de n'être pas venu hier solenniser les saints mystères de la croix avec vous : mais j'ai l'expérience que tous les jours sont bons et saints, et que toutes les solennités de l'Eglise ont leurs lumières propres et particulières pour la sanctification des âmes. Ce sont autant d'astres lumineux et d'étoiles brillantes qui ornent l'Eglise, et qui nous illuminent par les influences de leurs lumières. Je trouve heureusement qu'aujourd'hui se rencontre la fête de Sainte-Monique, qui est votre modèle, mes filles, en l'exercice de votre institut, dans son zèle, dans sa charité, dans le soin et la sollicitude qu'elle a eus, et par les travaux qu'elle a soutenus, n'épargnant rien pour obtenir et pour procurer la conversion de son fils. Hé ! ne savez-vous pas que ce sont ses soupirs et ses gémissements, ses larmes et ses continuelles prières qui ont enfanté saint Augustin à la grâce ? Que voilà une belle idée, pour vous conduire dans vos emplois et dans tout ce que vous avez à faire dans l'instruction des enfants !

Il est vrai que vous ne trouvez pas dans cette jeunesse, qui vous est confiée, les grands crimes qu'avait sainte Monique à combattre et (1) à détruire dans son fils : quoique cela ne soit pas, elles ont néanmoins le principe de tous les vices, par cet héritage funeste que nous tenons d'origine. Notre mère Ève est la première qui a péché ; le mal a commencé par une femme ; le péché s'est introduit par votre sexe ; il s'y achève, il s'y perpétue et se dilate dans tous les âges. Cette source maligne se trouve en ces jeunes filles et se répand dans tout le cours de leur vie. Quand donc vous en voyez d'épanchées, sujettes à discourir, opiniâtres, rebelles, qui se portent à l'oisiveté, et surtout indociles, vous ne sauriez trop gêner celles que vous voyez enclines à ces mauvaises dispositions; et ce doit être là le sujet de vos larmes, et de (2) vos gémissements. Vous devez prier et soupirer pour elles devant Notre-Seigneur, sur le préjugé des grands maux qui en peuvent arriver dans la suite : car l'indocilité est le commencement de tous les vices, et cette charité qui fait profiter dans le salut [des autres], doit non-seulement vous affliger et vous causer des gémissements en la présence de Dieu, mais il faut encore qu'elle vous anime à travailler fortement, pour déraciner jusqu'aux moindres semences du mal ; parce que l'efficacité malheureuse du péché se développe avec l'âge.

(1) Déraciner.
(2) Votre douleur.

Vous devez donc, mes filles, veiller beaucoup sur elles et sur vous-mêmes dans l'exercice de votre institut, lorsque vous y êtes employées, pour faire en sorte qu'elles ne voient rien en vous qui ne les porte au bien et qui ne leur persuade la vertu : et surtout ne soyez point oisives devant elles; parce que vous leur devez l'exemple. Je vous recommande très-expressément de ne les point porter à avoir cet air de distinction des modes et des vanités du monde : car de la vanité, qui les porte à l'immodestie, on tombe malheureusement dans l'impureté. Je sais bien qu'il y a des parents qui les aiment de la sorte, et qui les veulent voir ce qu'on appelle enjouées, agréables et jolies : mais je vous prie, n'ayez point de condescendance pour eux, ne les écoutez point, tenez ferme; et faites-leur entendre que le plus bel ornement d'une fille chrétienne est la modestie, la pudeur et l'humilité. Voilà les dispositions qu'elles doivent avoir sortant de chez vous; voilà ce qu'elles doivent apprendre auprès des épouses de Jésus-Christ et entre leurs mains : c'est de conformer leurs mœurs à la piété et aux maximes du christianisme, pour animer de cet esprit tous les états et toutes les actions de leur vie.

Pour vous, mes filles, renouvelez-vous dans tous vos bons propos ; je vous y exhorte par les entrailles de la miséricorde de Dieu : renouvelez-vous et souvenez-vous de la sainteté de votre vocation, et pourquoi vous avez quitté le monde : ç'a été pour vivre dans la retraite, dans la solitude, et de la vie de Jésus-Christ, séparées du tumulte et des (1) embarras du siècle, et pour vous unir à Dieu dans cet heureux état de séparation de toutes les choses d'ici-bas. Mais souvenez-vous aussi que le démon travaille incessamment pour (2) vous perdre et pour détruire en vous l'œuvre de Dieu; et s'apercevant des bons effets qu'a déjà produits la visite, il fera comme il est dit dans l'Évangile (*Matth.* XII, 43 *et seq.*) : étant sorti d'une demeure qu'il avait occupée, la trouvant nette et purifiée, il se propose d'y venir; il lui donne de nouvelles attaques, et appelle ses semblables pour user même de violence. Ainsi, après avoir été chassé et contraint de s'éloigner de ce lieu, par les grâces que Dieu vous a conférées par notre ministère en cette visite, voulant s'approcher encore de cette maison, qu'il avait tâché de troubler et d'inquiéter ci-devant par ses ruses, la trouvant, dis-je, maintenant dans le repos et dans le calme, ornée et parée, cet ennemi de la paix viendra, n'en doutez point, mes filles, pour attaquer derechef la place. Cet (3) ennemi de votre salut redoublera ses suggestions et fera tous ses efforts pour y rentrer par de nouvelles batteries.

Veillez donc et priez, de peur de la tentation ; car la chair est infirme : craignez, mes sœurs, ce serpent qui entre et qui s'insinue par les sens, en glissant son venin malicieu-

(1) Emplois.
(2) Votre perte.
(3) Adversaire.

sement et imperceptiblement : défiez-vous de cet esprit rusé ; ce n'est qu'un trompeur. Il vous dira comme à nos premiers parents : *Vous serez comme des dieux* (*Genes.*, III, 5) ; mais ne l'écoutez pas, ne vous laissez pas séduire : car que prétend ce malin par ce langage, sinon de vous faire raisonner, de vous faire présumer et de vous élever, en vous persuadant ce qui serait contraire à la soumission et à la docilité ? Il vous portera à vous imaginer que vous pouvez bien vous dispenser de cette humble obéissance et de tant de renoncements à vous-mêmes. Vous serez comme des dieux ; je veux dire qu'il vous fera croire que vous êtes au-dessus de tout, que vous avez des lumières, de bonnes raisons : tout cela tendra à vous jeter dans l'indépendance. Ne croyez point ce tentateur ; ne vous laissez point séduire par les suggestions de ce serpent. Non, mes filles, ce n'est point comme des dieux que vous devez être ; c'est comme Jésus-Christ humilié et obéissant ; c'est comme Jésus-Christ souffrant et crucifié qu'il faut que vous soyez : ce doivent être là toutes vos prétentions : tous vos désirs ne doivent vous élever qu'à tendre sans cesse à vous rendre en tout semblables à lui (1) par les humiliations de la croix. L'ennemi de votre bien pourra même vous dire, pour vous décevoir et pour vous tromper : Vous ne mourrez pas (*Ibid.*, 4); non, non, vous ne mourrez pas : ce n'est pas là grande chose ; ce ne sera pas là (2) un péché mortel : quand je me dispenserai de cette soumission parfaite, de cette humble et paisible disposition ; ce n'est point là si grande chose. Toutefois sachez, mes filles, que tout péché volontaire dispose au péché mortel qui tue l'âme, et qu'il ne faut pas qu'une épouse de Jésus-Christ se livre à aucune infidélité : quand même ce ne serait pas un péché, vous devez appréhender et fuir tout ce qui est capable d'offenser les yeux de votre divin Epoux.

Renouvelez-vous donc aussi, mes filles, dans l'esprit de votre vocation : souvenez-vous de votre consécration, de l'oblation et du sacrifice de vos vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance.

Et premièrement la chasteté : la perfection de cette (3) noble vertu est un retranchement général de tous plaisirs des sens. Je n'entends pas parler ici de ces vices grossiers qui ne se doivent pas seulement nommer parmi nous, ni de la privation des plaisirs légitimes du monde : mais vous devez surtout la faire consister dans cette pureté intérieure de l'âme, dans cette mortification parfaite des sentiments de la nature ; ne souffrir nulle attache ni aucun désir de satisfaire les sens, par le plus petit plaisir hors de Dieu ; et de plus, ne (4) souffrir aucun amour étranger, qui puisse partager vos cœurs : car des épouses de Jésus-Christ ne le doivent jamais partager ni diviser pour la créature. Ce cœur est à lui : vous le lui avez donné tout entier lorsque vous vous êtes consacrées à son service. Fuyez donc, mes filles, et ayez en horreur ces amitiés qui le divisent. Evitez, comme un très-grand mal, ces liaisons particulières ; fuyez, comme la peste, les partialités, ces liens particuliers qui vous désunissent du général ; c'est à quoi vous devez penser sérieusement. Qu'il n'y en ait donc point entre vous, mes filles, à l'avenir, si vous voulez être parfaitement à Jésus-Christ, votre époux.

Le vœu de pauvreté vous oblige premièrement à être pauvres en commun, c'est-à-dire, mes filles, qu'il faut que vous ménagiez toutes le bien de la communauté, prenant garde à ne le point consommer sans véritable besoin ; que toutes aient le nécessaire, mais rien de superflu et d'inutile, non point par épargne ni par une avarice sordide, mais par un esprit de pauvreté et de vrai dénûment intérieur qui vous fasse passer légèrement sur les choses de la vie humaine, et qui vous rende fidèles à ne vous y pas répandre et attacher, mais plutôt à vous en dégager pour l'amour de Jésus-Christ, en qui vous avez toutes choses. Que l'esprit de cette humble pauvreté soit donc parmi vous ; ayez soin de ne rien perdre, de ne rien dissiper et de ne rien laisser gâter. Epargnez le bien de la maison, parce que vous êtes des pauvres, et parce que c'est le bien de Dieu dont il vous donne l'usage seulement pour vos besoins, et non pour vous permettre aucunes superfluités ni satisfactions inutiles. Les gens pauvres ne portent leurs pensées qu'aux choses expressément nécessaires dans leur état d'indigence, où nous voyons que le moindre déchet leur est de conséquence. Dans un triste ménage, un pot cassé est une perte considérable. Souvenez-vous donc, mes filles, que vous êtes des pauvres, et que vous devez par conséquent ménager le bien de la religion qui appartient à Dieu, et qu'étant les épouses de Jésus-Christ pauvre, vous devez chérir sa pauvreté. Il y a des occasions qui sont de légitimes objets de libéralité, et où la piété l'inspire, comme la charité envers les pauvres, le soulagement des misérables et des affligés, et encore le zèle pour la décoration des saints autels selon les moyens que Dieu en donne.

Mais il y a une seule chose, mes filles, où vous devez toujours être libérales : c'est envers vos pauvres sœurs infirmes et malades. Il ne faut point craindre ici de l'être trop à leur égard, puisque vous devez même prévenir jusqu'à leurs petits besoins pour éviter les sujets de plaintes et de murmures, quoiqu'il faille toujours mortifier la nature ; mais quand elle est surchargée et accablée par la maladie, c'est alors qu'il faut la soulager avec douceur et charité, sans rien négliger ni épargner pour son soulagement. Toutefois, il ne faut pas avoir égard aux petites délicatesses ; il ne faut rien accorder à la nature, mais tout au besoin. Estimez donc, mes filles, les malades ; aimez-les, respectez-les et les honorez comme étant consacrées par

(1) Dans les abaissements.
(2) Un grand péché.
(3) Belle.
(4) Conserver.

l'onction de la croix, et marquées du caractère de Jésus-Christ souffrant. Comme il faut représenter les vrais besoins à la mère supérieure, c'est à elle aussi à y pourvoir charitablement; mais il se faut abandonner et se dégager des trop grands empressements de la nature. Faites état, mes filles, de la pauvreté que vous avez vouée et que vous professez; aimez-la même dans le temps de la maladie, et partout accoutumez-vous à faire tous les jours une circoncision spirituelle qui vous fasse éviter l'inutilité et retrancher le superflu. C'est à quoi vous devez tendre, et ce que votre saint état vous demande et vous prescrit.

Pour ce qui est de l'obéissance, c'est le fondement solide de la vie religieuse. C'est en cette vertu, mes filles, où l'on trouve la joie, la paix véritable du cœur, et la sûreté entière dans l'état que vous avez embrassé. Ainsi vous devez mettre en cette vertu toute votre perfection. De plus, vous devez y trouver le repos de vos âmes, et chercher en elle un véritable contentement; car hors de là vous ne rencontrerez qu'incertitude, qu'égarement et que trouble. Reposez-vous donc, mes filles, entièrement sur l'obéissance, et regardez-la toujours comme le principe de votre avancement et de votre salut. Obéissez à vos supérieurs avec un esprit de douceur, d'humilité et de soumission parfaite, sans murmure ni chagrin. En toutes choses soumettez votre jugement à celui de l'obéissance avec une entière docilité, ne donnant point lieu à votre (1) esprit propre de raisonner et de réfléchir sur ce que les supérieurs vous ordonnent, et sur les dispositions qu'ils font de vous. Obéissez-leur comme à Jésus-Christ; cherchez, mes filles, la paix et le repos dans l'obéissance, vous ne la trouverez pas ailleurs.

Je vous l'ai dit au commencement, et je vous le dis encore : soyez soumises, soyez dociles et parfaitement résolues de travailler à votre perfection : vous y devez tendre et aspirer incessamment par la fidélité en la pratique de ces vertus. C'est votre état qui vous y oblige expressément, pour remplir dignement les devoirs de votre vocation, et vous acquitter de vos promesses et de vos vœux. Voilà l'unique désir que vous devez avoir, votre salut en dépend; car rarement, faites attention à ceci, fait-on son salut en religion si on ne tend à la perfection. Non, je ne crois point, et ce n'est point mon opinion, qu'une religieuse se sauve quand elle n'est point dans la résolution de tendre à cette perfection, quand elle n'y aspire point et qu'elle n'y veut point travailler. Portez-y donc, mes filles, tous vos désirs; aspirez-y de tout votre cœur; travaillez-y sans relâche jusqu'à la mort; envisagez toujours le plus parfait; ayez à cœur de garder les plus petites règles, sans toutefois trop de scrupule. Attachez-vous aux pratiques solides qui conduisent à la perfection, et non pas à ces craintes scrupuleuses qui ne sont point la véritable vertu. Ne craignez point de vous soumettre à certains petits soulagements, aux jours de jeûne, que l'obéissance ordonne de prendre à celles qui sont dans l'emploi de l'institut. Ce n'est pas pour satisfaire la nature que l'on désire cela et qu'on vous l'ordonne, mais pour soulager et subvenir à la faiblesse, et pour mieux supporter la fatigue et le travail de l'instruction. Vos règles sont bien faites, elles ont été examinées et approuvées; celles qui vous ont précédées en ont usé de même. Allez en esprit de confiance; marchez avec sûreté en obéissant, et quittez ces appréhensions frivoles : je vous décharge de toutes ces vaines craintes, je lève tous les scrupules; ce n'est point sur ces sujets que vous devez tant craindre, mais vous devez toujours appréhender la négligence en l'acquit de vos devoirs. Estimez et embrassez toutes les pratiques de la vie religieuse avec ferveur et amour, car toutes ces choses vous conduiront infailliblement à la plus haute perfection; ce sont des degrés qui vous y doivent acheminer tous les jours. C'est dans l'exacte observance de vos vœux et de vos règles, où vous devez faire consister votre perfection. Ce n'est pas dans ces entretiens, ni dans ces belles paroles, ni même dans ces sublimes contemplations, vaines et apparentes, qu'elle consiste : non, ce n'est point dans toutes ces élévations de l'esprit; mais elle est uniquement et très-assurément dans la pratique d'une profonde humilité et parfaite obéissance.

Croyez-moi, mes filles, et ne pensez donc plus qu'à votre perfection. Laissez-vous conduire sans résistance, je vous en conjure par les entrailles de la miséricorde de Dieu. Jusqu'à présent je ne vous ai parlé qu'avec douceur, charité, bénignité et miséricorde; je n'ai fait peine à personne, j'ai tout ménagé, tout épargné, j'ai même tout pardonné et tout oublié. Je n'ai point voulu faire confusion à personne, il n'y en a pas une qui puisse se plaindre d'avoir été traduite devant les autres; personne ne peut dire qu'on ait diminué sa réputation, ni qu'on l'ait déshonorée en la présence de ses sœurs. Mais que dis-je, déshonorée? Serait-ce un déshonneur pour une religieuse de lui faire trouver et pratiquer l'humilité? Bien loin donc de reprendre et corriger personne, je vous ai toutes mises à couvert jusqu'à présent; j'ai usé de toutes sortes de douceur; mais si, à l'avenir, il y en avait, à Dieu ne plaise, quelques-unes indociles, désobéissantes à nos ordres, rebelles à nos lois, et qui ne fussent pas disposées à profiter de notre douceur et bénignité, qu'elles prennent garde d'irriter la colère de Dieu et de nous contraindre de changer notre première douceur en sévérité et en rigueur; qu'elles ne nous obligent pas à exercer sur elles la puissance ecclésiastique. Nous savons le pouvoir que l'Eglise nous donne par notre autorité épiscopale; nous n'ignorons pas que Dieu nous met en main cette puissance de l'Eglise pour châtier les esprits rebelles, et pour leur faire sentir toute sa sévérité.

Voulez-vous, disait saint Paul à des gens opiniâtres, que je vienne à vous avec la

(1) Propre jugement.

verge en main et en esprit de rigueur, ou bien avec douceur et suavité (I *Cor.*, II, 21)? J'en dis de même : si vous m'obligez de prendre cette verge de correction, cette verge, dis-je, qui est capable de confondre, d'abattre et d'écraser en vous anéantissant jusqu'au centre de la terre. Lorsque nous sommes contraints d'en frapper les désobéissants et contumaces, et d'exercer ce pouvoir redoutable, cela est capable de faire trembler, et je frémis moi-même quand j'y pense; car c'est le commencement du jugement de Dieu, et même, c'est l'exécution de la sentence qu'il prononcera intérieurement contre une âme rebelle et indocile. Au nom de Dieu, mes filles, ne me contraignez pas de vous traiter de la sorte; soyez dociles et parfaitement soumises à toutes nos ordonnances; ne méprisez pas la grâce, ne l'outragez point indignement, prenez-y garde, mes sœurs. Quoi! serait-il possible qu'il y en eût quelqu'une de vous qui voulût nous percer le cœur et en même temps le sien, et me navrer de douleur par sa perte et sa rébellion? Ne me donnez pas ce déplaisir et celui de me voir obligé d'accuser et citer au jugement de Dieu celles qui n'auraient point fait profit de nos paroles et de nos instructions. Pour éviter ce malheur, gravez-les, je vous conjure, au milieu de vos cœurs et de votre esprit; imprimez-les dans votre âme, et généralement dans toute votre conduite intérieure et extérieure, et ne les oubliez jamais. Croyez, mes filles, que tous nos soins, nos peines, nos veilles, nos sollicitudes, nos regards, nos paroles et enfin toutes nos actions sont formées et animées par l'esprit et la charité de Jésus-Christ, qui réside en nous par la dignité de notre caractère, et sortent même des entrailles de la miséricorde de Dieu, pour vous conférer la grâce à laquelle il faut que vous soyez fidèles; en sorte que vous ne pensiez plus qu'à servir Dieu avec tranquillité et perfection.

Ainsi, mes filles, à présent que vous m'avez toutes déchargé vos cœurs, soyez en paix; et, comme je vous disais au commencement de cette visite, que tout ce que vous me diriez, ma conscience en demeurerait chargée, au contraire, ce que vous me tairiez, vous en demeureriez chargées vous-mêmes : vous y avez tout déposé, vous m'avez parlé toutes avec simplicité et ouverture de cœur. Demeurez à présent paisibles, soumises et dans la douceur comme de véritables servantes de Dieu. Je puis vous rendre ce témoignage pour votre consolation, qu'il y a dans cette maison de bonnes âmes qui ont de la vertu, qui veulent la perfection et désirent beaucoup de se renouveler encore. Vivez donc en repos et dans le silence; ayez un soin et une vigilance toute spéciale de vous avancer de jour en jour dans les plus hautes vertus; marchez à grands pas à la perfection de votre état. Si vous continuez, mes filles, dans les bonnes dispositions où je vous vois toutes, vous serez vraiment ma joie, ma consolation et ma couronne au jour du Seigneur. Voilà, mes chères filles, ce que j'attends et espère de vous, donnez-moi cette consolation; respectez-vous les unes les autres, je vous le dis et vous le recommande derechef. Car enfin, mes filles vous êtes l'ornement de l'Eglise, vous en faites la plus belle partie, vous êtes la portion et le troupeau de Jésus-Christ. Ne dégénérez pas de ces nobles et sublimes dignités; ne démentez pas aussi cette qualité si auguste d'être les épouses de Jésus-Christ; ne déshonorez pas votre mère la sainte Eglise, et ne blessez pas le cœur de son Epoux, qui serait percé de douleur s'il ne vous voyait pas (1) tendre à la pratique des vertus solides.

Après vous avoir exhortées à la perfection de votre état, comme j'y suis obligé par mon ministère, quoiqu'en perfectionnant les autres, nous nous laissions tomber malheureusement tous les jours dans des fautes, et qu'en veillant sur autrui nous ne prenions pas assez garde à nous-mêmes, je vous dirai, comme saint Paul, que je crains qu'après avoir enseigné et prêché les autres, je ne sois moi-même condamné de Dieu (I *Cor.*, IX, 27). Demandez donc pour moi sa miséricorde dont j'ai tant de besoin pour opérer mon salut, afin que je ne sois pas jugé au dernier jour à la rigueur. Je m'en vais, mais ce ne sera pas pour longtemps; et si les affaires de l'Eglise m'obligent à m'éloigner un peu de vous, c'est par nécessité; et je puis dire avec saint Paul, que si je m'absente de corps, je demeure en esprit avec vous (I *Cor.*, V, 3). Je ne vous oublierai point, vous serez toutes aussi présentes à mon esprit, et encore plus particulièrement depuis cette visite que devant.

Mais faites en sorte que j'aie la consolation d'entendre dire à mon retour qu'il n'y a plus dans cette maison qu'un même cœur en l'esprit de Jésus-Christ, par le lien d'une très-étroite charité; que je ne trouve ici rien de bas, rien de rampant, point d'amusements; en un mot, faites que j'apprenne que l'on a profité de nos avis, de nos instructions et de nos ordonnances. Ah! que je souhaiterais, mes filles, que vous pussiez toutes parvenir à cette parfaite conformité que vous devez avoir avec votre Epoux! ce serait pour lors que vous seriez remplies d'une abondance de grâce que l'on ne peut pas exprimer. Quelle gloire pour vous d'être ainsi pénétrées de Dieu! quel bonheur, quelle félicité, quel excès, quelle joie et consolation! quelle exultation et quel triomphe au jour du Seigneur, auquel vous parviendrez toutes, comme j'espère et désire, par la miséricorde de Jésus-Christ, lequel je prie de vous remplir de grâce en ce monde et de gloire en l'autre; et en son nom je vous bénis toutes.

Monseigneur ayant fini son exhortation, étant debout et près de monter au parloir pour revoir en particulier une seconde fois la communauté, dit encore, avant que de nous quitter, ce peu de mots dignes d'être remarqués :

Ressouvenez-vous de la dignité et de l'état de votre profession, de la sainteté de votre vocation et des saintes obligations de votre

(1) Aspirer.

baptême; et répandez continuellement l'esprit de ces grandes grâces dans toutes vos dispositions intérieures et extérieures.

Ne vous occupez, mes filles, que de votre perfection, allant toujours en avant vers votre patrie, oubliant les choses qui sont en arrière, pour vous hâter de parvenir jusqu'à Jésus-Christ, parce que la distance est grande et le chemin est long, pour arriver à ce terme qui est Jésus-Christ.

A la fin du manuscrit on lit encore ces paroles : Les vierges sont le fruit sacré de la chasteté féconde des évêques.

CONFÉRENCE

FAITE DEVANT LES RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX.

Terrible compte qu'elles auront à rendre des grâces qu'elles ont reçues. Perfection qu'exigent d'elles les vœux qu'elles ont faits dans leur profession. Tendresse et sollicitude pastorale du prélat pour ses filles. Motifs qui l'obligent d'exiger d'elles une obéissance entière. Etroite union qu'il désire voir régner entre elles.

Quid hoc audio de te? Redde rationem villicationis tuæ.

Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez compte de votre administration. Ce sont les paroles de Jésus-Christ dans l'Evangile de ce jour, *en saint Luc*, XVI, 2.

Je suis bien aise, mes filles, de ne m'en aller pas sans vous dire adieu; mais c'est un court adieu, puisque je ne m'éloigne que pour peu de temps, et j'espère même que je serai ici le dernier jour de ce mois. Il me semble que je ne pouvais mieux choisir que ces paroles pour le sujet de cette conférence, pour vous laisser quelque chose qui soit profitable et utile à votre salut, et qui s'imprime dans vos cœurs.

Ces paroles de l'Evangile s'entendent d'un seigneur qui, ayant donné ses terres et confié son bien à un certain homme, et ayant appris qu'il en faisait un mauvais usage, qu'il avait tout dissipé, le fait venir en sa présence, et lui dit ces paroles : Qu'est-ce que j'entends dire de vous? quel bruit est venu à mes oreilles? J'ai appris que vous avez dissipé mes biens et en avez fait un mauvais usage; venez, rendez compte de votre administration.

C'est ce que Jésus-Christ dit à chacun de nous en particulier; et le premier sens de ces paroles peut être appliqué et entendu des pasteurs. Et il me semble que j'entends cette voix : Qu'entends-je, qu'entends-je de vous? Rends compte, rends compte de ton administration. Où est cette charité pastorale? où est ce zèle apostolique? où est cette sollicitude ecclésiastique? où est cette inquiétude spirituelle? où est cette charité chrétienne? où est ce soin de la perfection? Quand je fais reflexion à ces paroles, je vous avoue, mes filles, que cette voix me fait trembler. Que puis-je faire et que puis-je répondre, sinon, mon Dieu, ayez pitié de moi? [Il ne me reste d'autre ressource, que] d'attendre et de demander la miséricorde de Dieu, et de m'abandonner à sa providence.

Mais il ne faut pas que vous pensiez que ces paroles soient mises dans l'Evangile seulement pour les pasteurs de l'Eglise et pour les personnes supérieures; elles s'adressent aussi à tous les chrétiens et à vous, mes sœurs, tout particulièrement. Car, *on demandera beaucoup à celui qui a reçu beaucoup* (*Luc.*, XII, 48); et on demandera peu à celui qui a reçu peu. Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile (*Matth.*, XXV, 20, 21) que celui qui avait cinq talents, on lui en demanda cinq autres, et celui qui n'en avait que deux, on ne lui en demanda que deux. C'est le maître qui parle; il n'y a rien à dire; sa parole est expresse.

Qu'avez-vous reçu? Examinez un peu, mes sœurs, les grâces que Dieu vous a faites, non-seulement comme au commun des chrétiens, vous donnant la grâce du baptême et vous faisant enfants de Dieu, mais encore la grâce de la vocation religieuse, grâce pour suivre les conseils évangeliques; mais de plus vous donnant une abondance de lumières pour connaître les misères du monde et les difficultés de s'y sauver. Envisagez un peu les ocasions qu'il y a de se perdre dans le monde, les scandales, les médisances, les mauvais exemples, les sensualités, les dissensions; et vous connaîtrez les grâces que Dieu vous a faites, vous faisant entrer dans la religion, où vous ferez votre salut avec plus de paix, de repos et avec moins d'inquiétude que dans le monde, n'ayant point de plus grande affaire que l'unique soin de votre salut. Prenez que je vienne aujourd'hui, non pas comme une personne particulière, mais de la part de Dieu, qui m'envoie vous demander compte de l'administration de tous ses biens. Qu'entends-je de vous? Rendez compte de votre âme et de votre vocation. Qu'entends-je dire de vous? Quelles sont ces négligences? quelles affections humaines! quel oubli de votre âme! de votre âme, non pas parce qu'elle est votre âme; mais à cause qu'elle appartient à Jésus-Christ.

Eh quoi, mes sœurs, ne serait-ce pas une désolation universelle, et comment pourrait-on vivre et subsister, si, ayant semé de bon grain dans ses terres, on ne trouvait que de méchante ivraie? Je sais bien que la terre, pour produire ses fruits, a besoin de la rosée du ciel et des influences du soleil. Mais combien plus nos âmes ont-elles besoin de ces pluies de grâce, de ces rosées célestes, de ce soleil de justice qui nous donne la fécondité des bonnes œuvres? Il veut bien que nous nous servions des secours extérieurs; mais c'est lui qui donne l'accroissement.

Rendez compte d'un grand nombre de grâces que vous avez reçues. N'avais-je pas semé de bon grain dans cette terre? D'où vient donc que je ne trouve que des ronces et des épines? Que font dans ce cœur ces affections humaines, cet oubli de Dieu et de sa perfection? Que fera-t-on de cette paille inutile, quand le Maître dira à ses serviteurs : *Que la paille soit séparée du bon grain; jetez-la au feu, et que le blé soit mis dans mon grenier* (*Matth.*, XIII, 30)? Mes sœurs, si vous

êtes cette paille inutile et qui n'est propre à rien, vous serez jetées au feu de la damnation éternelle ; et le bon grain sera porté dans ces greniers non pas terrestres, mais dans ces tabernacles éternels.

Ah! qu'il faudrait souvent nous demander ce compte à nous-mêmes, afin qu'il n'y ait rien à redire, s'il se peut, à ce dernier et redoutable compte qu'il faudra rendre, que personne ne pourra éluder! Et c'est pour ce sujet que je vous le demande aujourd'hui, afin d'éviter cet éternel et épouvantable jugement, auquel il faudra que cette âme paraisse immédiatement devant Dieu, toute nue et revêtue seulement des bonnes œuvres qu'elle aura faites et pratiquées en ce monde.

Où est donc ce grand zèle de votre perfection que vous devez avoir et qui doit animer toutes les actions et la conduite de votre vie? Combien devez-vous faire état de vos âmes qui ont été rachetées d'un grand prix, comme est le sang de Jésus-Christ? *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique pour notre salut* (*Joan.*, III, 16). Et il ne s'est pas contenté, cet aimable Sauveur, de venir une fois à nous dans le mystère de l'Incarnation; il se donne encore tous les jours à nous par la sainte communion, dans le sacrement de son amour, pour embraser nos cœurs des plus pures flammes de sa charité, et nous consommer en lui, comme il dit lui-même : *Afin qu'ils soient tous en moi, comme je suis dans mon Père* (*Joan.*, XVII, 21). C'est Jésus-Christ qui veut que nous ayons avec lui la même union qu'il a avec son Père; jugez quelle perfection cela demande de vous.

Commençons donc à examiner sur vos vœux et les obligations que vous avez toutes de tendre à la perfection de votre vocation. Que chacune mette la main à la conscience, et qu'elle considère si elle a cet esprit de pauvreté exact et détaché de tout, et même du désir d'avoir et de posséder quelque chose.

La pauvreté ne consiste pas seulement à vous dépouiller de tous les biens et de toutes les commodités superflues et inutiles, mais encore du plus intime de l'âme, par un dépouillement entier de toutes les pensées, désirs et affections aux choses du monde. Ce ne serait pas avoir une véritable pauvreté, si l'on avait le moindre désir et attachement pour les choses de ce monde, et si l'on se portait d'inclination à ce qui est des biens de la terre. Car remarquez ce que dit saint Paul : *Une vierge ne doit s'occuper que du soin des choses du Seigneur, et de ce qui peut lui plaire* (I *Cor.*, VII, 32 *et seq.*). Si vous avez donc un désir, je dis un simple désir des choses de la terre, vous n'avez point la véritable pauvreté, qui demande un dégagement entier des moindres attaches; puisqu'elle ne vous permet pas un simple retour vers les choses de la terre, pour votre propre satisfaction ; mais il faut que toute affection étrangère soit anéantie en vous, pour que votre cœur soit tout rempli de l'amour de votre divin époux. Voilà une pensée bien profonde, et une grande perfection à laquelle vous devez tendre, et à quoi vous devez faire de sérieuses réflexions.

Vous ne devez pas ignorer ce que c'est que d'embrasser la perfection évangélique, de faire des vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance; puisque vous vous êtes engagées volontairement. Donc, par la pauvreté intérieure et extérieure que vous avez vouée, vous avez renoncé aux biens, aux honneurs et aux plaisirs. Ce n'est donc pas pratiquer la pauvreté que d'avoir quelque chose en propre; parce que cela serait contraire à la perfection de votre état, qui exige que vous soyez dégagées de tout.

Venons à la chasteté. La chasteté demande de vous une séparation entière de tout plaisir; c'est-à-dire, en un mot, ne pas donner la moindre satisfaction aux sens extérieurs, et renoncer absolument à tout ce qui peut satisfaire la nature et la concupiscence, et que vous soyez comme des anges par la pureté de vos pensées. Il faut avoir cette pureté de corps et d'esprit, pour ne pas souffrir la moindre affection sensible et humaine ; il faut qu'il n'y ait rien entre Jésus-Christ et l'âme, entre l'époux et l'épouse ; il faut être pures comme les anges, afin de pouvoir être dignes d'être présentées devant le trône de Dieu.

Quelle doit être enfin, mes filles, votre obéissance? elle ne doit pas seulement être extérieure et pour quelque temps, mais toujours la même et perpétuelle, accompagnée des sentiments du cœur, de l'esprit et de la volonté. Car qu'est-ce qu'une obéissance extérieure et forcée ? On dira : il faut obéir seulement à l'extérieur; car si je me révolte et que je marque de l'empressement, on ne m'accordera pas ce que je demande, parce qu'on pourrait croire que je suis préoccupée de passion. Il faut avoir encore patience trois mois, on verra ce qu'il fera. On met ainsi des bornes, et on marque l'obéissance jusqu'à un certain temps. Est-ce là une obéissance, ou plutôt, pour la bien nommer par son propre nom, n'est-ce pas une vraie désobéissance?

Je demande de vous, mes sœurs, une obéissance et soumission d'esprit parfaite. Il faut prendre ce glaive dont Jésus-Christ parle dans son Evangile (*Matth.*, X, 34), cette épée, ce couteau à deux tranchants qui divise le corps d'avec l'esprit, qui coupe, qui tranche, qui sépare, qui anéantisse la volonté, le jugement propre. Quand on veut ouvrir un corps, on se sert des rasoirs les plus fins et les plus délicats pour couper et séparer les muscles des nerfs, des tendons; on fouille partout dans les entrailles, jusqu'au cœur et aux veines les plus délicates; on sépare et on divise tout, jusqu'aux moindres petites parties. Ainsi il faut prendre cette épée à deux tranchants qui coupe de tous côtés, à droite et à gauche; qui sépare et divise, qui anéantisse et retranche tout ce qui est contraire à l'obéissance, jusqu'aux moindres fibres.

Ces paroles de l'Evangile sont considérables et méritent une grande attention, pour atteindre à la pratique de l'obéissance : *Que celui qui veut venir après moi se renonce*

soi-même (*Matth.*, XVI, 24). Ah! que ces paroles sont dures, je l'avoue, et qu'elles sont difficiles à embrasser! Ces paroles sont bientôt dites et sont plus aisées à dire qu'à faire. Mais il faut que le sacrifice soit entier; il faut que l'holocauste soit parfait, qu'il soit jeté au feu, entièrement brûlé, détruit et consumé, pour être agréable à Dieu. Et comme il ne désire autre chose de vous, mes filles, qu'une parfaite obéissance, travaillez y donc; c'est le vrai moyen de parvenir à cette perfection, à laquelle vous devez tendre incessamment. Tous les chrétiens y sont obligés : combien devez-vous plus vous y avancer, puisque vous avez beaucoup plus de moyens? N'ayez donc que ce soin de vous occuper sans cesse de votre perfection. Car j'ai plus de désir, de soin et de sollicitude de votre propre perfection, que vous n'en pouvez avoir vous-mêmes.

Je puis vous rendre ce témoignage et me le rendre à moi-même comme étant sous les yeux de Dieu, que je vous porte toutes écrites dans mon cœur et empreintes dans mon esprit. Je n'ai pour vous que des entrailles de miséricorde; je connais tous vos besoins, je sais toutes vos nécessités; et, comme je vous ai dit plusieurs fois, j'ai tout entendu et n'ai pas oublié un seul mot ni une syllabe; rien n'est échappé à ma mémoire de tout ce que vous m'avez dit chacune en particulier. Ce n'est donc point pour m'exempter d'avoir cette sollicitude et cette sainte inquiétude, que je ne me rends pas à ce que vous souhaitez; au contraire, plus je verrai que vous aurez d'obéissance, plus je serai porté à prendre un grand soin de votre avancement. Donnez-moi donc cette consolation, que je dise que vous êtes mes véritables filles sous ma main; car je suis jaloux du salut de vos âmes.

Pourquoi croyez-vous, mes filles, que je demande de vous une si grande perfection? Est-ce pour moi? m'en revient-il quelque chose? point du tout; je recevrai seulement bonne édification de votre vertu et de votre obéissance. Mais croyez que c'est principalement pour vous, pour votre salut et pour éviter ce jugement terrible et cette condamnation qui se fera d'une âme qui n'aura pas fait usage des moyens de perfection pour assurer son salut. Travaillez incessamment à l'acquérir, et demeurez toujours dans les bornes d'une parfaite soumission à tout ce que l'on souhaitera de vous. Et pour ce sujet, il est à propos et convenable de vous faire connaître, comme par degrés, les principes qui doivent vous diriger, et de vous instruire de l'ordre et de la discipline de l'Eglise. Car je crois que vous êtes filles de l'Eglise; et par conséquent vous êtes plus capables d'en concevoir les règles, qu'il ne faut pas que vous ignoriez.

Apprenez donc, mes filles, aujourd'hui sa conduite, et qu'elle ne se porte pas facilement ni légèrement à changer les personnes qui servent, par leur ministère, à la conduite des âmes, et comme il y a une subordination dans les règles qu'elle observe.

Par exemple, les prêtres sont amovibles, et les évêques sont perpétuels. Les prêtres dépendent et sont sous l'autorité des évêques, et ce sont les évêques qui les établissent dans les fonctions de leur ministère. Or, quoique cela soit, on observe de ne les point ôter que pour des causes extraordinaires, et après avoir examiné leur conduite. Moi donc à qui Dieu a commis le soin de ce diocèse, et à qui, tout indigne que je suis, Dieu a mis cette charge sur les épaules, qui me fait gémir et soupirer à toutes les heures du jour, par la pesanteur du poids qui m'accable, estimant mes épaules trop faibles pour le pouvoir porter; moi qui me rends tous les jours, par mes péchés, digne des plus grands châtiments de la colère de Dieu. Or, je reviens et je dis : Si Dieu eût permis que vous eussiez un méchant évêque, il faudrait bien que vous me souffrissiez tel que je serais, parce qu'étant votre pasteur, vous êtes obligées de m'obéir. Je le dis de même de ceux qui vous sont donnés par notre autorité pour la conduite de vos âmes, à qui vous devez vous assujettir comme à Dieu; puisqu'ils vous sont donnés et établis et approuvés de notre autorité.

Vous me direz et me répondrez peut-être que l'Eglise ne vous contraint et ne vous oblige pas à cela. Il est vrai, puisque, en quelque façon, vous ne dépendez que de l'évêque seul. Mais que serait-ce, mes filles, si dans le corps humain tous les membres voulaient exercer les mêmes fonctions? Il faut que chacun demeure à la place qui lui est convenable. Je dis le même, mes sœurs, de la subordination qui doit être parmi vous. Si l'obéissance n'est point gardée en cette maison, ce ne sera que confusion et un continuel désordre; tout ira à la division et à la ruine totale de la perfection.

Savez-vous, mes sœurs, d'où viennent les schismes et les hérésies dans l'Eglise? par un commencement de division et de rébellion secrète. C'en est là un commencement que je trouve ici. Prenez-y garde; car j'ai reconnu, dès le commencement de la visite, que les unes veulent trop, les autres pas assez; cela marque trop d'empressement et d'attachement à ce qui est de l'homme. Ecoutez ce que dit saint Paul au peuple de Corinthe : *J'ai appris qu'il y a des partialités entre vous; l'un dit : Je suis à Pierre; l'autre dit : Je suis à Paul, moi à Apollo, moi à Céphas, et moi à Jésus-Christ. Jésus-Christ est-il donc divisé? Paul a-t-il été crucifié pour vous? avez-vous été baptisés au nom de Paul* (I *Cor.*, I, 12, 13)? Mais saint Paul, que répondit-il à ces gens-là? leur dit-il : Laissez-moi faire, je dirai à Pierre qu'il se retire et qu'il ne vous parle plus. Apollo, Céphas, ne vous en mêlez plus; ne vous mettez pas en peine, je m'éloignerai moi-même et ferai en sorte que Jésus-Christ viendra en personne vous conduire et vous gouverner en ma place. Eh! quel discours, mes filles! ne sommes-nous pas tous à Jésus-Christ, et Jésus-Christ n'est-il pas pour tous? Qu'est-ce que vous trouvez dans ce prêtre? J'ai examiné et approuvé sa con-

duite; il est de bonnes mœurs, il a la charité, il est rempli de zèle, il a l'esprit et la capacité de son ministère.

Enfin on veut pousser à bout. Fera-t-on, ne fera-t-on pas? Ah! le voilà dit, qu'on ne m'en parle plus. Je vous déclare que je le veux et que je ne changerai point; je serai ferme et ne me laisserai point ébranler par tout ce que vous me pourriez dire, jusqu'à ce que le Saint-Esprit me fasse connaître autre chose, et que je vous voie toutes dans une si parfaite obéissance sur ce sujet, qu'il ne reste pas la moindre répugnance ni résistance sur ce qui a été du passé. Je veux vous voir dans une parfaite soumission à mes ordres; à moins de cela, n'attendez rien autre chose de moi. Abandonnez-vous donc à moi, mes chères filles, pour le soin de votre perfection. Je sais mieux ce qui vous est utile que vous-mêmes; j'en fais mon principal, comme si je n'avais que cela à penser.

Je vous conjure, mes filles, de vous tenir en union les unes avec les autres, par ce lien de la charité qui unit tous les cœurs en Dieu. Que je n'entende plus parler de divisions, de partialités. Que l'on ne tienne plus ces discours : On parle plus à celle-ci, on ne parle point à cette autre; on parle rudement à celle-ci, on parle doucement à celle-là; on ne me traite pas comme certaines. Eh! les ministres de Dieu ne sont-ils pas à tous, et ne se font-ils pas tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ? Vous vous arrêtez trop à ce qui est humain et extérieur, sans considérer la grâce intérieure qui vous est conférée par le pouvoir du caractère, qui est dans ce ministre de Jésus Christ. Ainsi vous recevrez toujours l'effet du sacrement. Que ce soit de ce monsieur-ci ou de ce monsieur-là, que vous importe? Agissez surnaturellement et par des vues plus spirituelles et dégagées des sens.

Croyez moi, mes filles, mettez-vous dans ces dispositions, et vous expérimenterez une grande paix et tranquillité d'esprit. Qu'on ne voie plus entre vous d'ambition, d'envie, de jalousie. Qu'on n'entende plus parmi vous ces plaintes si peu religieuses : On élève cette personne, on la met dans cet office, et moi je n'y suis pas. Tous sont-ils propres à une même charge; et, comme dit saint Paul: *Tous sont-ils docteurs, tous sont-ils apôtres, tous sont-ils prophètes* (I *Cor.*, XII, 29), tous sont-ils capables d'un même emploi? Mais la vertu est utile à tous, et tous sont obligés de se rendre capables de la pratiquer. C'est pourquoi dilatez, dilatez vos cœurs par la charité, n'ayez point des cœurs rétrécis, resserrés et petits : allez à Dieu en esprit de confiance, courez à grands pas dans la voie de la perfection; afin que vous puissiez croître de vertu en vertu, jusqu'à ce que vous parveniez toutes à la consommation de la gloire, que je vous souhaite en vous bénissant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Après que Monseigneur eut achevé sa conférence, il dit encore en peu de mots, en s'adressant à notre mère supérieure.

Ma mère, je vous recommande cette communauté, soyez leur toujours une bonne mère, comme vous leur avez été jusqu'à présent. Il faut que vous ouvriez vos entrailles, et que vous élargissiez votre sein, pour les recevoir toutes, et pourvoir à leurs besoins. De leur part, il faut aussi qu'elles se rendent obéissantes et soumises à ce que vous leur ordonnerez, sans vous faire peine.

INSTRUCTION

FAITE AUX RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX, SUR LE SILENCE.

Trois sortes de silence. Avec quelle exactitude Jésus-Christ les a gardées. Motifs qui ont porté les instituteurs d'ordre à le prescrire dans leurs règles. En quoi consiste le silence de prudence, et comment il faut le pratiquer à l'exemple de Jésus-Christ. Qualités que doit avoir le silence de patience dans les souffrances et les contradictions : combien il est salutaire et contribue à la perfection des âmes.

Si tacueritis, salvi eritis

Si tu te tais, tu seras sauvé, dit un grave auteur.

Ces paroles seront le sujet de notre méditation.

L'avant-propos montrait évidemment les défauts de la langue, et comme elle est la source et le principe universel de tous les péchés et d'un grand nombre d'imperfections : ensuite il était prouvé comme le silence était le souverain remède, pour corriger tout d'un coup ce cours malheureux et les saillies de nos passions. Ainsi, il est vrai de dire que le silence bien gardé est un moyen sûr pour faire son salut. *Si tacueritis, salvi eritis :* Gardez le silence, vous vous sauverez infailliblement sans beaucoup de peine.

Il y a trois sortes de silence : le silence de règle, le silence de prudence dans les conversations, et le silence de patience dans les contradictions. Notre-Seigneur nous a donné de beaux exemples de silence dans tout le cours de sa passion et de sa vie ; du silence de règle dans le berceau, dans son enfance, durant sa vie cachée; du silence de prudence dans sa vie conversante et publique; enfin, du silence de patience en sa passion, où ce divin Sauveur a tant souffert, sans dire un seul mot pour sa défense et pour s'exempter de souffrir. Ces trois sortes de silence feront les trois points de notre méditation.

PREMIER POINT.

Considérons, chères âmes, que Jésus-Christ a gardé le silence de règle admirablement dans son enfance. Il est de règle selon l'ordre de la nature; et Jésus-Christ s'assujettit à cette règle, lui qui est la parole éternelle du Père, non-seulement comme les autres enfants, mais encore l'espace de trente ans entiers : car l'Evangile dit qu'il n'a parlé qu'une fois, lorsqu'il fut au temple, où il instruisait les docteurs, pour montrer que s'il ne disait mot, c'était pour apprendre aux hommes à garder le silence. Si donc, mes chères filles, Jésus-Christ a été si exact dans ce silence, combien devez-vous, à son imi-

tation, être fidèles dans l'observance de celui qui vous est prescrit par votre règle?

Dans chaque ordre religieux nous voyons que les uns sont distingués des autres ; cet ordre-là par une grande pénitence et austérité de vie; celui-ci est destiné pour chanter incessamment les louanges de Dieu. Il y en a qui ne sont appliqués qu'à la contemplation, d'autres enfin sont tout dévoués au service du prochain et à la charité. Mais dans toutes ces différences singulières de chaque institut, nous remarquons que dans tous le silence y est prescrit et ordonné par la règle, et qu'il y a des temps et des heures de silence. Quelques-uns gardent un silence perpétuel et profond, et ne parlent jamais ; d'autres sont obligés de le garder des temps considérables dans la journée, y ayant même des heures destinées pour cet effet, et où il n'est pas permis de parler.

Remarquez, mes chères filles, que tous les fondateurs de religions ont eu trois pensées et raisons, quand ils ont établi et prescrit le silence dans leur règle. La première, c'est qu'ils ont connu et vu par expérience que le silence retranchait beaucoup de péchés et de défauts. Et en effet, où le silence n'est pas observé comme il doit l'être, combien s'y glisse-t-il d'imperfections et de désordres? C'est ce que nous verrons bientôt dans la suite de cet entretien. *In multiloquio non deerit peccatum*, dit le Saint-Esprit (*Proverb.*, X, 19) : Le péché suit toujours la multitude des paroles. Et saint Jacques a eu raison de dire, que la langue est l'organe et le principe de tout péché (*Jac.*, III, 6). La seconde raison qu'ont eue encore les fondateurs d'ordres en établissant l'esprit de retraite, c'est qu'ils ont prévu que la dévotion et l'esprit d'oraison ne pouvaient subsister sans le silence. Ceci est visible et trop vrai ; nous le voyons tous les jours dans ces âmes épanchées et dissipées, qui aiment à se répandre au dehors. He ! dites-moi, chères âmes, sont-elles pour l'ordinaire bien spirituelles et filles d'oraison, si elles ne sont recueillies? Quelque bons sentiments et mouvements intérieurs que Dieu leur donne dans la prière, ils seront sans fruits, tandis qu'elles se dissiperont aussitôt, recherchant à causer et à parler : il est certain que toute l'onction de la dévotion s'évanouira et se perdra insensiblement; car elle ne peut se conserver que dans une âme silencieuse et parfaitement recolligée, attentive sur soi-même. Ainsi il ne faut pas espérer ni attendre grande spiritualité ni piété d'une religieuse, qui aime à discourir et à s'entretenir avec celle-ci et avec celle-là, qui ne peut demeurer une heure dans sa cellule en repos et en silence.

Enfin la troisième raison qui a porté les fondateurs à recommander si étroitement le silence à leurs religieux, c'est parce que le silence unit les frères. Et en effet, c'est un moyen très-propre pour maintenir la charité, la paix et l'union dans une maison religieuse, puisque le silence bannit tous ces discours et entretiens qui la divisent et la détruisent. Car pour l'ordinaire qu'est-ce qui fait la matière de ces conversations trop familières, sinon les défauts de ses sœurs? ce qui apporte bien souvent du trouble et de la division dans une communauté, et tout cela faute de silence. Quand on veut réformer un monastère qui n'est plus dans sa première ferveur, que fait-on? L'on observe soigneusement si les règles y sont bien gardées, spécialement les plus essentielles. S'aperçoit-on que le silence manque et n'est plus observé, c'est par là que l'on commence : aussitôt on y rétablit le silence qui n'y était point gardé, parce que c'est le moyen qui retranche tout d'un coup les autres imperfections, abus ou désordres qui arrivent dans une maison religieuse pour s'être relâchée sur la règle du silence.

Ayez donc, chères âmes, de l'amour et de l'estime du silence de règle, si nécessaire pour entretenir et conserver toutes les vertus religieuses. Comme je vous ai déjà dit, dans toutes les maisons ou monastères l'on est toujours obligé à le garder aux temps et lieux ordonnés : c'est là ce qui maintient la régularité. Vous autres, mes chères filles, quoique vous soyez consacrées au public par votre institut pour instruire la jeunesse, vous ne laissez pas d'avoir aussi ce silence de règle à observer dans de certains temps; et j'ai remarqué, ce me semble, que par vos constitutions vous devez vous abstenir tout au moins de tous discours et paroles inutiles durant la journée. Et si vous ne parlez que pour le nécessaire vous garderez un long silence, et vous ne vous épancherez pas inutilement parmi les créatures à vous entretenir de tout ce qui se passe dans une maison. Tous ces désirs de communiquer avec cette amie seront mortifiés et réprimés; l'on ne cherchera pas à s'aller décharger avec celle-ci de tout ce qui fait peine pour en murmurer et s'en plaindre inconsidérément.

Si Notre-Seigneur faisait la visite dans ce monastère pour voir si le silence est bien gardé, et qu'il entrât dans les lieux où il doit être gardé, hélas ! qu'est-ce qu'il y trouverait? Là deux petites amies, et ici trois autres en peloton occupées à causer et à s'entretenir ensemble à la dérobée, tandis peut-être que l'on devrait être au chœur ou à une autre observance. Si donc Jésus-Christ se présentait à elles, et leur allait faire cette demande : « Quels sont ces discours que vous tenez ensemble? » *Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem* (*Luc.*, XXI , 17)? quelle serait leur réponse? Pourraient-elles dire avec vérité : Nous parlons de Jésus de Nazareth ; ou bien nous parlons des moyens pour arriver à la pratique de la vertu, pour nous encourager l'une et l'autre. Ah ! c'est souvent de rien moins; car la plupart de tous vos discours avec cette amie, qui est la confidente de tous vos mécontentements, sont de lui dire tous vos sentiments imparfaits sur tout ce qui vous choque et vous contrarie ; c'est de parler des défauts des autres, et des prétendus déplaisirs que vous dites avoir reçus de cette sœur que vous ne pouvez

souffrir. C'est là où l'on murmure, où l'on se plaint à tort et à travers de la conduite des officières de la maison. On critique, on censure, on contrôle toutes choses : la supérieure même n'est pas exempte d'être sur le tapis; l'on blâme sa conduite et sa manière d'agir; enfin l'on mêle dans ces entretiens familiers celle-ci, celle-là, encore celui-là ; bref, c'est dans ces communications indiscrètes où se font une infinité de péchés de médisance, et très-souvent de jugements téméraires plus griefs que l'on ne pense. Il faut ici faire réflexion, chacune selon son besoin, à ce que la conscience dictera avant que de terminer ce premier point.

SECOND POINT.

Dans le second point de notre méditation, nous allons voir le silence de prudence qu'il faut garder dans les conversations, pour apprendre à n'y point faire de fautes contraires à la charité. Et pour nous y bien comporter, envisageons, chères âmes, Jésus-Christ notre parfait modèle, qui a pratiqué merveilleusement ce silence de prudence, dont je vais vous parler, en vous en faisant voir un bel exemple dans sa sacrée personne, pendant sa vie conversante et dans les années de ses prédications.

Ce doux Sauveur était si débonnaire qu'il est remarqué de lui qu'il n'a jamais rien dit qui fût capable de donner un juste sujet de plainte et de peine à personne. Cet Agneau plein de douceur a contraint les Juifs mêmes de dire de lui que jamais homme n'avait si bien parlé : *Numquam sic locutus est homo, sicut hic homo* (*Joan.*, VII, 46). Et dans une autre occasion, où ils voulaient surprendre Jésus-Christ dans ses paroles, que firent-ils à cet effet? Ils lui demandèrent s'il était permis de payer le tribut à César. Notre-Seigneur, qui est la sagesse même, leur fit cette réponse prudente et judicieuse, qu'il était juste de rendre à César ce qui était à César, et à Dieu ce qui est à Dieu (*Matt.*, XXII, 21).

Voilà, mes chères filles, une belle idée et un modèle achevé pour vous apprendre la pratique du silence de prudence dans vos conversations; car, remarquez avec moi, que la perfection du silence ne consiste pas seulement à ne point parler, mais aussi à parler selon les règles de la charité chrétienne et religieuse. Comme par votre Institut vous ne devez pas vivre à la façon des ermites, et être toujours en solitude; il est nécessaire que vous conversiez les unes avec les autres les jours de récréations, où vous devez vous trouver toutes ensemble, pour obéir à la règle, en esprit de charité et d'union. Mais, chères âmes, comme c'est ici l'endroit le plus glissant peut-être qui soit en la vie religieuse, et où il soit plus aisé d'y faire des fautes, soit par inconsidération ou imprudence, n'étant pas pour lors attentives sur vous-mêmes; il faut se munir de grandes précautions et beaucoup veiller sur ses paroles, pour ne point commettre de péchés même considérables, où insensiblement on se laisse aller dans la conversation, faute de savoir se maintenir dans les règles de la prudence et de la charité. C'est pourquoi il faut s'observer, et prendre des mesures pour n'y point faillir avec vos sœurs, de manière que votre conscience n'y soit point intéressée, ni la paix altérée.

Car, mes filles, bien que vous soyez toutes membres d'un même corps, cependant la différence des humeurs et tempéraments, qui se rencontre entre toutes, forme de certaines oppositions et contradictions qui vous obligent à une grande circonspection dans les heures de vos récréations, où vous devez singulièrement faire paraître ce silence de prudence, en prenant garde surtout de ne rien dire qui puisse tant soit peu fâcher, et donner de la peine à vos sœurs. Il faut aussi, par une sage discrétion, que vous sachiez prévoir et ne pas dire les choses que vous jugeriez ou croiriez devoir fâcher et mécontenter quelque sœur : de plus cette même prudence doit vous empêcher de relever cent choses qui peuvent exciter parmi vous de petites disputes et divisions, d'où d'ordinaire elles naissent et se forment.

Ah! mes chères filles, ayez attention à vous conduire de la sorte, si vous voulez maintenir la paix et la charité dans vos conversations, qui autrement deviendraient plus nuisibles qu'utiles. Pour cet effet, il faut savoir supporter prudemment et vertueusement les fardeaux les unes des autres, comme vous y exhorte le grand saint Paul : *Alter alterius onera portate* (*Gal.*, VI, 2). Que cette pratique si nécessaire vous ferait endurer de choses, si vous y aviez un peu d'application! Chacune à son tour n'a-t-elle pas à supporter quelques défauts dans les autres? Aujourd'hui vous endurez une parole un peu fâcheuse qu'une sœur vous aura dite par mauvaise humeur : eh bien ! demain elle souffrira peut-être de vous des choses plus sensibles.

Mais, direz-vous, j'ai à converser avec cette sœur qui est d'une humeur si rustique et si insupportable, qu'il me faut toute ma patience pour ne la choquer ni rebuter quand elle est dans sa mauvaise humeur. Il est vrai, il se rencontre des personnes si inciviles et malhonnêtes dans leurs conversations, qu'elles sont presque intraitables. Ces humeurs farouches y sont fort à charge, et donnent souvent sujet d'exercer la patience des autres toute leur vie; car comme naturellement elles sont de cette humeur, joint à l'éducation qu'elles ont eue, qui a fort contribué à leurs mauvaises dispositions d'esprit, il n'en faut pas attendre autre chose de plus. Pour l'ordinaire elles sont ombrageuses, soupçonneuses et très-aisées à se fâcher et à parler selon leur boutade. Quoi qu'il en soit, la charité vous oblige de les supporter, et de ne les pas fâcher mal à propos. Je sais que cela est un peu difficile, et qu'il n'y a rien de si contraire à un naturel plus sociable et poli, qui sait vivre honnêtement dans la conversation, que ces personnes grossières et fâcheuses, qui ne peuvent dire une parole de douceur et d'honnêteté. Mais ne

savez-vous pas que c'est là où la vertu se fortifie, et où elle a matière de s'exercer avec beaucoup de mérite; et que c'est en supportant patiemment les humeurs contraires à la vôtre, que vous faites voir que vos vertus et votre conduite ne sont point illusion?

Mais, dites-vous encore : Cette sœur est si ombrageuse et pointilleuse, que la moindre chose la met en mauvaise humeur, s'imaginant toujours que je lui en veux : je dis, par exemple, une parole innocemment et bonnement, sans avoir intention de lui faire de la peine; cependant elle s'en choque et s'aigrit. Or, je veux que vous n'ayez point eu intention de l'attaquer; toutefois vous qui avez un naturel plus favorable et raisonnable, vous devez en conscience ménager ces esprits faibles qui, par leur incapacité de faire autrement, s'échappent souvent malgré eux. Ainsi, par esprit de charité et de douceur, ayez égard à leurs faiblesses : ne leur donnez pas sujet d'offenser Dieu en les contrariant; ayez même de la condescendance pour elles : abstenez-vous de dire de certaines choses, quoique indifférentes et innocentes, que ces esprits mal faits prendraient de travers; ayez-en de la compassion, car elles-mêmes ont de la peine et de la confusion de se voir ainsi à charge aux autres; ce qui les humilie et mortifie étrangement devant Dieu, dans la connaissance qu'il leur donne de leur fragilité; elles en ont de l'amertume de cœur, à moins qu'elles ne soient tout à fait aveugles sur ce défaut.

Et vous, esprits revêches, humeurs grossières et fâcheuses, apprenez à vous vaincre et à être maîtresses de ces mouvements impétueux que produit en vous ce mauvais naturel que vous devez sans cesse combattre et détruire, pour vivre de la vie de la grâce, en mourant à la nature. Et ne pensez pas dire, pour vous mettre à couvert, comme ces âmes lâches et imparfaites : Je ne saurais faire autrement, c'est mon humeur : car vous n'en serez pas quittes pour cela devant Dieu, puisque vous êtes obligées, selon les préceptes de Jésus-Christ dans l'Evangile, de vous mortifier et de travailler à renoncer à vous-mêmes tous les jours. Et Dieu n'a-t-il pas dit à Caïn, au commencement du monde, de mortifier son humeur farouche, ses appétits déréglés, et de surmonter ses passions indomptées (*Genes.*, IV, 6, 7)?

Voyez donc, mes chères filles, la nécessité qu'il y a de veiller sur sa langue, quand on est obligé de converser; et vous plus particulièrement qui, par votre institut, êtes souvent engagées à communiquer et parler avec les séculiers, dans les occasions que vous procure l'instruction de la jeunesse qui vous est confiée, comme d'aller souvent au parloir visiter les parents des pensionnaires; car la bienséance et l'honnêteté, quelquefois la nécessité même, vous obligent d'avoir des entretiens avec ces personnes, et outre cela votre règle vous le permet; comme aussi avec vos parents et d'autres de vos amies et connaissances. Mais c'est ici, chères âmes religieuses, qu'il faut surtout vous bien conduire et parler avec discrétion. Si jamais vous avez besoin du silence de prudence, c'est dans ces temps où il y a bien à perdre ou à gagner. Je vous en avertis, prenez-y garde, et comportez-vous-y d'une manière si édifiante que les gens du monde n'aient pas moins d'estime de vous. Pour cet effet, il faut qu'une religieuse au parloir, en présence des séculiers, soit d'un maintien grave et modeste. Elle doit veiller extrêmement sur ses paroles, ne pas trop s'épancher, ni se dissiper; car les gens du monde observent, plus que l'on ne pense, toutes les actions et la conduite des religieuses au parloir; et selon la sagesse et discrétion qu'ils remarquent dans les unes, ils prennent de fort mauvaises impressions de celles qu'ils voient trop libres, plus inconsidérées et mondaines dans leurs paroles, qui ne se sentent nullement de leur état, ne mêlant presque jamais dans leurs discours rien de spirituel et de Dieu, comme devrait faire une bonne religieuse.

Ne vous y trompez pas; car bien que les gens du monde vous fassent paraître de la complaisance et témoignent agréer vos pensées, ou entrer dans tous vos sentiments, vous ne savez pas de quelle manière ils prennent en eux-mêmes les choses qu'ils semblent approuver quand ils sont auprès de vos grilles. Car après, qu'arrive-t-il de ces beaux entretiens quand ils sont en compagnie? et lorsqu'ils se mettent à parler des religieuses, que disent-ils? Ah! dit celle-là, ces jours passés j'ai entretenu une religieuse, je n'ai été qu'un quart d'heure avec elle, vous ne la connaissez pas; pour moi je sais bien de quelle humeur elle est, je sais ses sentiments sur telles choses. Vous seriez surprises et même étonnées de savoir que ce sont souvent vos parents et vos plus proches qui parlent de vous de la sorte. Si je vous avertis de ceci, ce n'est pas que j'aie connaissance particulière de cette maison là-dessus; je veux croire que ce défaut n'est pas ici; ce que je dis à présent, je le dis ailleurs, parce que ce point est de conséquence; car il faut peu de chose pour mettre une communauté dans une très mauvaise réputation dans l'esprit des personnes séculières, parce qu'elles s'imaginent que toutes les religieuses doivent être des saintes. Et là-dessus, je me souviens moi-même que je me suis trouvé dans des maisons honorables à Paris, où j'ai ouï parler de certaines religieuses d'une manière plaisante et fort à la cavalière. Mes chères filles, qui produit un si méchant effet, si ce n'est l'imprudence et l'inconsidération des particulières qui ont parlé au parloir mal à propos, qui n'ont pu s'empêcher de faire paraître des saillies d'une passion immortifiée, qui donnaient à connaître leurs dispositions, tant sur ce qui les concernait que sur les affaires particulières qui se passent dans une maison?

Pour éviter tous ces dangereux inconvénients, vous voyez, chères âmes, que le plus sûr est de tenir très-cachées, et sous un secret inviolable, les affaires d'une communauté, sans en donner aucune connaissance aux personnes du dehors. Et pour vous justifier ici, ne me

dites pas pour excuse : c'était à ma sœur que j'ai dit telles choses, c'est à ma mère, c'est à un prêtre ou directeur. Ne croyez pas avoir mieux fait, ni en être déchargées ; car sous prétexte de direction, très-souvent il arrive qu'insensiblement l'on mêle dans ces communications toutes les affaires les plus secrètes d'une maison, dont on devrait se taire absolument, puisque, étant répandues au dehors, l'expérience nous montre que l'on n'en voit que de très-mauvais effets, par la méchante réputation où ces connaissances mettent la communauté.

Vous devez encore prendre garde à un point qui n'est pas moins important que celui-ci, qui est d'être fort réservées dans vos paroles devant vos pensionnaires, tant celles qui leur rendent quelques services, comme celles qui sont destinées à leur instruction ; car ce sont de jeunes plantes extrêmement susceptibles des impressions qu'on leur donne ; et quoiqu'elles soient encore jeunes, elles savent bien remarquer ce que l'on dit et fait en leur présence : d'où vient que dans la suite ces impressions premières, que vous leur avez données, leur demeurent, et qu'après, elles se souviennent de ces idées qu'elles avaient déjà, lesquelles s'accroissent avec l'âge ; ce qui leur fait dire, parlant des maîtresses qu'elles ont eues : Pour moi, disent-elles, j'ai eu dans un tel couvent une maîtresse qui n'était guère spirituelle ni dévote ; car il était rare qu'elle nous parlât de Dieu ; elle avait de certaines maximes mondaines, et au lieu de nous porter à la modestie, elle nous enseignait des secrets de vanité. On en entend d'autres qui, voyant les procédés de celle-ci, si contraires à la charité, disent que cette maîtresse-là avait assurément de l'antipathie et de l'aversion pour elles.

Ah ! mes chères filles, bannissez, par votre prudence et bonne conduite, tous ces défauts qui ont de si mauvaises suites. Le silence bien gardé en est le remède, et le plus court chemin pour retrancher toutes ces pensées et discours mal digérés, qui ne laissent après tout dans la conscience que du scrupule et bien du trouble. Car enfin, tôt ou tard l'on s'aperçoit qu'on a mal parlé, et que l'on ne devait pas dire bien des choses qui auraient dû être ensevelies dans le silence. Ayez pour cet effet la règle du silence en estime ; gardez-la exactement, et vous serez à couvert de mille embarras où jette nécessairement le trop grand parler. Mes chères filles, avec un peu d'application et avec une bonne volonté vous en viendrez à bout. Ayez attention sur votre langue pour ne laisser échapper aucune parole dont vous puissiez vous repentir après l'avoir dite. Retirez-vous dans votre cellule ; c'est là le lieu sûr : ne vous produisez au dehors qu'avec peine et pour la nécessité ; que la prudence et la discrétion règlent toutes vos paroles, pour n'en dire aucune qui ne soit bonne, utile ou nécessaire. Si vous gardez toutes ces mesures, assurez-vous que la paix et l'union sera parfaite dans cette maison, et qu'elle conservera la bonne réputation où elle est aujourd'hui.

Mes chères filles, ce n'est pas assez de savoir garder le silence de prudence ; il faut de plus apprendre à se taire dans les croix, les persécutions et autres peines et afflictions qui arrivent dans la vie : c'est ce qui s'appelle le silence de patience, lequel vous conduira à un degré de perfection convenable à votre état, qui vous doit rendre en tout conformes à Jésus-Christ votre Epoux ; c'est ce que nous allons considérer dans le dernier point de notre méditation.

TROISIÈME POINT.

Considérons que le silence de patience dans les afflictions, les souffrances et les contradictions, est une des choses les plus difficiles à pratiquer de la morale chrétienne. Peu de gens aiment à souffrir, et à souffrir en silence sous les yeux de Dieu : et s'il est rare d'en trouver qui aiment à souffrir, il l'est encore plus d'en voir qui souffrent sans chercher à se répandre au dehors. Cependant c'est le silence qui sanctifie nos croix et nos afflictions, et qui en augmente de beaucoup le mérite. Avez-vous de la peine à pâtir dans vos croix et vos traverses? envisagez Jésus-Christ. Parmi une infinité de persécutions et de douleurs qu'il endure en présence de ses juges iniques, devant qui il est accusé et calomnié si faussement, Jésus garde un profond silence et ne répond rien : *Jesus autem tacebat* (*Matth.*, XXVI, 63). C'est ce qui me touche le plus dans la Passion du divin Sauveur, que ce profond silence qu'il garde avec une patience invincible, et qui donnait de l'étonnement au président : *Ita ut miraretur præses* (*Matth.*, XXVII, 14). Il souffre, il endure mille injures, mille outrages et indignités de la part de toute sorte de personnes : il est accusé faussement par les Juifs et les Pharisiens, ses cruels ennemis. On dit que c'est un blasphémateur, un séditieux, qu'il est un perturbateur de la loi et du repos public, qu'il empêche que l'on ne paie le tribut à César ; enfin que c'est un semeur de nouvelles doctrines qui abuse le peuple. Jésus entend retentir à ses sacrées oreilles ces cris et ces calomnies, sans dire un seul mot pour se justifier et se défendre contre ces chiens enragés, qui déchirent si outrageusement sa réputation : et pendant cette nuit obscure et ténébreuse, durant laquelle ce cher Sauveur a souffert une infinité d'outrages, d'affronts et de cruautés, que disait ce doux Agneau? Hélas ! jamais la moindre parole d'impatience. Enfin dans cette sanglante et douloureuse flagellation, où il est tout écorché et déchiré à coups de fouets et de nerfs de bœuf, qui font couler de toutes parts le sang de ses veines sacrées ; ah ! quelle patience et quel silence fait paraître ce doux Jésus ! Il souffre tout cela sans rien dire ; il n'ouvre pas seulement la bouche pour se plaindre de la cruauté de ses fiers bourreaux, qui ne sont pas encore contents de l'avoir traité si inhumainement : ils prennent une piquante couronne d'épines, et lui percent jusqu'au cerveau. Jésus endure ce tourment comme les autres, dans un silence inviolable. Il est conduit chez Hérode, qui désirait avec empressement de le

voir, et s'en réjouissait ; mais Notre-Seigneur persévère constamment à garder son profond silence. Nonobstant qu'il sût bien qu'Hérode le pouvait délivrer d'entre les mains de ses ennemis, il ne dit mot cependant en sa présence, et ne proféra aucune parole, chose étonnante ! et c'est avec sujet qu'un saint Père l'a appelé la victime du silence ; puisque ce divin Jésus l'a consacré par sa patience durant sa Passion.

Mes chères filles, que voilà un exemple digne de vos imitations et tout ensemble de vos admirations! Voilà comme vous devriez en user lorsque vous êtes accusées, persécutées à tort : comme aussi dans le temps de l'affliction, il faut savoir souffrir en silence, avec patience, sans murmurer ni vous plaindre. Dans quelque état où Dieu permette que vous soyez, apprenez à y demeurer sans rechercher de vaines consolations parmi les créatures dans tout ce qui vous fait peine : mais prenez plutôt le parti du silence et vous renfermez en vous-mêmes, afin que Notre-Seigneur vous donne intérieurement des forces pour souffrir avec vertu et mérite. C'est dans ces occasions-là où il faut dire avec David : *Renuit consolari anima mea; memor fui Dei, et delectatus sum* (*Ps.* LXXVI, 3, 4) : Mon âme a refusé toute consolation ; je me suis souvenu de Dieu, et j'ai trouvé ma joie.

C'est ici où une âme est éprouvée et perfectionnée merveilleusement, quand, par une générosité vraiment chrétienne, elle sait s'élever au-dessus de tout ce qui lui arrive de fâcheux ou de contraire, et qu'elle peut, comme Jésus-Christ son Epoux, garder un profond silence, lors même qu'elle a plus sujet de parler, soit pour sa justification dans des accusations injustes, soit pour sa consolation dans une affliction sensible, et au milieu des plus grandes tempêtes ou bourrasques. Il faut qu'une âme vraiment généreuse prenne pour toute défense le silence, qui sera son repos et sa paix parmi les agitations. Jésus-Christ y fait goûter des douceurs intérieures, au fond du cœur, à une âme un peu courageuse, qui pour son amour rejette et abandonne toutes celles qu'elle pourrait trouver dans les créatures. Cela est inexplicable ; il n'y a que ceux qui l'expérimentent qui en puissent parler dignement.

Mais avant de passer plus loin, remarquez, chères âmes, qu'il y a trois règles ou trois maximes importantes à pratiquer, pour ne point faire de fautes dans ce silence de patience, si nécessaire dans les occasions imprévues où l'on est persécuté, accusé : c'est de ne jamais parler que pour la charité, que pour la vérité ou la nécessité, et jamais pour soi ni pour son propre intérêt.

Eh bien! âmes religieuses, sont-ce là les motifs qui vous font parler? Qu'est-ce qui vous fait ouvrir la bouche? Est-ce la nécessité ou bien la vérité? Examinez là-dessus votre cœur ; et sondez-le jusqu'au plus profond dans la rencontre des contradictions et autres circonstances, pour reconnaître que le plus souvent c'est la passion ou l'intérêt qui vous fait parler.

Oh! mais, direz-vous, je suis accusée d'une chose tout à fait désavantageuse : quel moyen de ne se pas justifier dans cette conjoncture, où l'on m'attribue tout ce qu'il y a de mal, et l'on dit que j'en suis la cause, tandis que j'avais bien d'autres intentions que celles que l'on s'imagine? Arrêtez, que la passion n'ait pas le dessus sur la raison ; réprimez tous les raisonnements naturels, pour écouter ceux de la grâce : ne dites pas que vous ne pouvez vous empêcher de parler pour faire connaître votre innocence, et qu'il est bien difficile alors de se taire ; puisque l'exemple de Jésus-Christ vous doit rendre la chose aisée et facile. Vous n'avez pas de plus grandes persécutions et contradictions à soutenir que les siennes : tous les saints en ont bien supporté d'autres, plus fâcheuses que les vôtres. Si vous faisiez réflexion que Jésus-Christ par ces persécutions vous fait part d'un éclat de sa croix, vous auriez de la joie de les endurer avec patience dans un profond silence, pour y adorer ses desseins sur votre personne, qu'il prétend élever, par ce chemin rude et semé d'épines, à une grande perfection, si vous n'apportez aucune résistance à ses volontés suprêmes.

Que le silence est donc avantageux à une âme dans la souffrance, et dans tous les états pénibles où elle se trouve, puisque par ce silence il n'y a point de passions si fortes qui ne soient retenues dans les bornes de la raison ! En voulez-vous voir des preuves par quelques exemples? Etes-vous tentées d'ambition? Que vous dit la passion dans cette rencontre, où elle est émue par quelque accident? c'est de vous élever au-dessus des autres par des paroles suffisantes, et pleines d'un orgueil secret. Eh bien! gardez le silence et vous taisez ; insensiblement ces saillies de la nature corrompue s'évanouiront. De même, que vous dit la passion dans les émotions d'une humeur colère et impatiente? Dans ces mouvements violents, où en êtes-vous si vous ne les réprimez? Bientôt vous vous laisserez aller à des paroles d'emportement, sans craindre de choquer et de piquer les unes et les autres. Mais si vous savez vous taire, vous apaiserez infailliblement ces saillies impétueuses qui s'élèvent en vous-mêmes ; et pour lors vous pourrez dire comme le Prophète au milieu de vos troubles : *Turbatus sum, et non sum locutus* (*Ps.* LXXVI, 5) : J'ai été troublée au dedans de moi ; mais ma langue n'a formé aucune parole.

Sentez-vous en vous-mêmes quelques mouvements d'aversion et d'antipathie, ou de ressentiment contre quelques-unes de vos sœurs? Que vous dit cette passion à la vue de celle-là que vous ne pouvez souffrir? aussitôt elle vous inspire de la mépriser ou rebuter, par des paroles de froideur et de vengeance. Mais le moyen le plus court, pour combattre et vaincre cette passion qui vous anime et vous tourmente, vous portant à commettre une infinité de péchés ; c'est de vous taire à l'heure même que vous avez plus d'envie de parler, et de prendre le parti du silence. Il faudrait même dans ces occasions-

là, mordre sa langue plutôt que de choquer et fâcher ses sœurs.

Enfin, êtes-vous tentées de curiosité, et avez-vous envie de vous épancher vainement, en allant trouver justement celle-là qui est un vrai bureau d'adresse, et cette autre-ci qui sait toutes les nouvelles, et qui a incessamment les oreilles ouvertes pour entendre tout ce qui se passe de nouveau dans la maison, laquelle est toujours en haleine pour tout savoir? N'y allez pas, gardez le silence; mortifiez ces désirs de curiosité. Croyez-moi, mes chères filles, vous aurez plus de consolation de tout ignorer, et de ne point apprendre les choses qui ne vous concernent point : votre conscience en sera plus pure, votre esprit plus dégagé et plus libre pour vous entretenir avec Dieu dans l'oraison. Faites plus d'état d'une heure de récollection, où vous avez été seules avec Dieu, que de plusieurs autres où vous vous êtes contentées parmi les entretiens des créatures; car pour l'ordinaire, la vertu en est bien affaiblie.

Soyez persuadées, chères âmes, qu'en gardant fidèlement le silence, vous serez victorieuses de toutes vos passions, et qu'en peu de temps vous arriverez à la perfection. Souvenez-vous des avantages du silence de prudence; n'oubliez pas ceux du silence de patience, dont je vous parlais tout à l'heure : gravez-les dans votre esprit; afin que lorsque la tentation ou l'affliction arrivera, vous soyez toujours disposées à la bien recevoir, dans les dispositions saintes que je vous ai marquées. Dans vos souffrances et contradictions, n'envisagez jamais les causes secondes; et ne vous amusez point inutilement à vouloir découvrir la source de vos peines par des recherches d'amour-propre, pour savoir qui sont ceux qui vous les font naître; car proprement cela s'appelle courir après la pierre qui vous frappe. Il faut bien plutôt vous élever en haut vers le ciel pour voir la main qui la jette, qui n'est autre que Dieu même, qui est celui qui a permis que telles choses vous arrivassent pour votre salut, si vous en savez bien profiter. Dans tous les événements les plus fâcheux, une âme vraiment chrétienne et religieuse doit dire à Dieu dans le plus intime d'elle-même : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* (*Psal.* CVII, 2) : Mon cœur est préparé à faire votre volonté, soit dans l'adversité ou la prospérité. Ah! mes chères filles, plût à Dieu que vous et moi nous fussions dans ces dispositions : c'est à quoi il nous faut résoudre dans cette méditation; c'est le fruit que nous devons en remporter, et c'est la grâce qu'il faut instamment demander à Jésus-Christ : je vous y exhorte, et me recommande à vos prières.

PAROLES SAINTES (1)

DE MON ILLUSTRE PASTEUR, MONSEIGNEUR JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET, ÉVÊQUE DE MEAUX, LA VEILLE ET LE JOUR DE MA PROFESSION.

A l'interrogation hors la clôture.

Vous avez raison, ma fille, d'appeler et d'estimer heureux le jour de votre profession. Il est heureux pour vous, puisque vous y serez faite l'épouse de Jésus-Christ; mais faites-y bien réflexion, et voyez à quoi vous allez vous engager. Ne croyez pas que vous serez exempte de peines dans la religion : ce serait un abus que de le prétendre, puisque c'est un continuel sacrifice de mort à soi-même, et que la nature y souffre beaucoup; mais il n'importe, ne l'écoutez pas, car autrement vous ne ferez jamais rien. Si vous avez de la peine, à la bonne heure, vous en aurez plus de mérite, et Dieu vous donnera toujours ses grâces, pourvu que vous lui soyez fidèle. En voilà une bien grande qu'il vous fait de vous appeler à la sainte religion; correspondez-y fidèlement. Vous faites bien, ma fille, de vivre dans la crainte, car l'homme doit continuellement se défier de soi-même. Il ne faut cependant pas qu'elle soit excessive, car il y aurait de la recherche de soi-même, et cette si grande crainte pourrait provenir d'une âme lâche qui a peur de travailler. C'est bien fait, ma fille, d'être toujours en crainte, pourvu qu'elle soit filiale et non point servile; et pour y éviter les extrémités ayez continuellement recours à Dieu et vous combattez vous-même, puisque ce n'est qu'après le combat que l'on remporte la victoire : soyez toujours humble et docile, vivez dans l'obéissance, et vous n'aurez point toutes ces craintes.

A mes demandes après le Sermon.

Vous voilà, ma fille, pleinement instruite des obligations que vous allez contracter avec Jésus-Christ par le moyen de vos vœux; vous voyez à quoi ils vous obligent : comme par le vœu de pauvreté vous renoncez pour jamais aux biens, aux pompes et à toutes les richesses du monde, comme vous devez renoncer par le vœu de chasteté à tous les plaisirs et contentements du siècle, en vous séparant même du plus petit par une mortification générale de tous vos sens. Enfin vous avez entendu que par l'obéissance vous devez consacrer votre cœur, votre volonté, et tout ce qui est en vous jusqu'au fond de vos entrailles, pour n'avoir plus désormais d'autre volonté que celle de vos supérieures. C'est ce qui vous vient d'être prêché si saintement.

Ma fille, retenez toutes ces vérités profondes et ne les oubliez jamais; gravez-les dans votre esprit et dans votre cœur, afin d'animer toutes vos opérations, et de vous établir sur ces principes solides pendant tout le cours de votre vie religieuse. C'est, ma fille, la prière que je vais faire à Dieu pour vous, dans le reste de cette cérémonie, en vous aidant à achever votre sacrifice. Unissez-vous à nous de tout votre cœur. *Det tibi Deus in hoc sancto proposito perseverantiam :* Que Dieu vous donne la persévérance dans cette sainte résolution.

(1) Ces paroles sont tirées du manuscrit d'une religieuse ursuline de Meaux, qui écrivit, après la cérémonie, les différents discours que M. Bossuet lui fit lors de sa profession. Nous leur conservons le titre qu'elle leur a donné, comme plus propre à faire connaître le respect que ces bonnes religieuses avaient pour les instructions de leur digne pasteur.

A la sainte Communion.

Ma fille, voilà, votre divin époux, voici votre Dieu qui vient se donner à vous. Recevez cette victime sainte qui s'est immolée pour vous; consommez en lui votre sacrifice; mangez Jésus-Christ, savourez cette viande céleste et divine. Que votre esprit, votre cœur, tout votre intérieur et tout l'intime de vous-même en soit rempli. Nourrissez-vous de cet aliment et de cette nourriture sacrée, incorporez-vous à elle; en la prenant, vous recevrez l'esprit de vos vœux. Nourrissez-vous donc de l'esprit de pauvreté, recevant celui qui a été si pauvre, qu'il est dit de lui, qu'il n'a pas seulement eu de quoi reposer son chef adorable (*Matt.*, VIII, 20). Nourrissez-vous de cette chair virginale, et vous recevrez en vous-même l'esprit de chasteté, et la pureté de celui qui est vierge, Fils d'une Vierge, ami des vierges, et le chaste époux des vierges. Recevez cette divine hostie, mangez cette victime d'amour et de pureté, et vous recevrez dans votre cœur l'esprit d'obédience de celui qui, par obéissance, s'est immolé et offert en sacrifice et en oblation pour le salut de tous les hommes, de celui qui s'est rendu sujet et parfaitement soumis, pendant sa vie, à tous ceux qui lui ont tenu la place de Dieu son Père, et qui a été obéissant jusqu'à la mort de la croix. Enfin vous venez de faire vœu d'instruire les petites filles : nourrissez-vous encore, en prenant Jésus-Christ, de l'esprit de zèle et de charité pour le salut des âmes, de celui qui s'est consommé pour elles. Soyez une parfaite imitatrice de celui-là même qui a dit : *Laissez ces petits enfants venir à moi* (*Marc.*, X, 14). Fortifiez-vous par cette divine nourriture; mangez-la avec amour et respect; recevez-la souvent, car elle vous donnera des forces dans l'exercice de votre institut, elle vous animera toujours de nouveau pour vous en acquitter dignement. Recevez donc, ma chère fille, Jésus-Christ, qui se donne à vous en confirmation de vos vœux. Prenez cet aimable époux, aimez-le de toute votre capacité; unissez-vous à lui très-étroitement en cette vie, afin d'y être unie en l'autre par la gloire, durant toute l'éternité. *Quod Deus in te incœpit ipse perficiat :* Que Dieu achève ce qu'il a commencé en vous.

En me donnant le voile.

Ma fille, recevez ce voile qui vient d'être béni dans cette cérémonie par le sacré ministère de l'Eglise; ce voile, qui est le signe de votre séparation du monde, sous lequel vous allez être toute votre vie ensevelie avec Jésus-Christ dans le tombeau de la religion, et cachée avec lui en Dieu. Recevez ce même voile qui est la marque de l'alliance que vous avez contractée avec lui; il ne vous sera jamais ôté que vous ne voyiez la face de Dieu à découvert dans le ciel.

Après la cérémonie.

Enfin, ma fille, vous voilà consacrée à Jésus-Christ, voilà votre immolation faite : il ne reste plus qu'à être fidèle à votre époux dans votre saint état, et qu'à y persévérer jusqu'à la fin. Pour cet effet, prenez toujours le plus pénible. Ne regardez pas ce que vous avez fait, mais ce qui vous reste encore à faire. Accoutumez-vous à l'exercice de cette continuelle circoncision du cœur, qui vous séparera sans cesse des inclinations de la nature corrompue, si contraire à l'esprit et à la grâce de Jésus-Christ votre divin époux ! Puissiez-vous, ma fille, par ce moyen vous élever toujours davantage par une vie pure et toute céleste! Puissiez-vous monter de vertu en vertu, jusqu'à ce que vous soyez parvenue à la montagne d'Horeb, au sommet de la perfection, pour y consommer votre sacrifice!

RÉFLEXIONS

SUR QUELQUES PAROLES DE JÉSUS-CHRIST (1)

Et moi je vous dis : Ne résistez point à celui qui vous traite mal (*Matt.*, V, 39). Ne point résister au prochain qui nous traite mal, c'est ne se point mettre en danger de perdre la patience, la charité, la douceur, la modération; car ce sont des biens que nous devons avoir principalement soin de conserver. Ne point résister, c'est vaincre en vertu celui qui nous veut attaquer, et c'est ainsi qu'il faut être plus fort que lui. Ne point résister, c'est ôter au feu le moyen de s'allumer, ne répondant rien, et adoucissant tout.

Bienheureux sont les doux, parce qu'ils posséderont la terre (*Ibid.*, 4).

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur (*Ibid.*, XI, 29).

Pour entretenir le bon ordre et la paix dans votre communauté, pour gagner peu à peu tous les cœurs, pour persuader sans difficulté et sans disputer, pour entraîner les autres sans effort, pour attirer les personnes les plus éloignées de suivre le bon chemin, il n'y a qu'à pratiquer envers elles la douceur, mais la pratiquer comme Jésus-Christ : car il ne suffit pas d'être doux, si on ne l'est comme lui. Il est vrai que pour y parvenir il faut beaucoup prendre sur soi. Il faut compatir, excuser, supporter, condescendre, se soumettre, s'humilier; et j'avoue que cela est très-difficile. Mais souvenons-nous que la grande vertu, la grande sévérité du Christianisme consiste dans la pratique de la charité, de l'humilité et de la douceur, dans la patience, et le pardon de toutes offenses, même les plus sensibles; et que c'est une grande illusion que de vouloir chercher la perfection hors de là, ou de prétendre la trouver sans cela.

Saint François de Sales s'est adonné à un continuel exercice de douceur pour l'intérêt de la foi; et nous devons nous y attacher pour l'intérêt de la charité : car la charité ne nous doit pas être moins précieuse que la foi, et nous ne devons pas faire moins pour l'une que pour l'autre. La miséricorde veut qu'on fasse du bien à son prochain en toutes rencontres; qu'on ne le juge jamais, qu'on ne le condamne point, et que dans ses peines et afflictions on l'assiste et le console.

(1) Les différents morceaux qui vont suivre ont été donnés dans un recueil de lettres et opuscules de M. Bossuet, imprimé en deux volumes in-12, à Paris, chez Barrois, en 1748.

HOMÉLIE SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE :

Si le grain de froment, dit Jésus-Christ, *ne tombe en terre et ne meurt, il demeure seul : mais s'il meurt, il se multiplie et porte beaucoup de fruit* (*Joan.*, XII, 24, 25).

Nous sommes ce grain de froment, et nous avons un germe de vie caché en nous-mêmes : c'est par là que nous pouvons porter beaucoup de fruit, et du fruit pour la vie éternelle : mais il faut pour cela que tout meure en nous; il faut que le germe de vie se dégage, et se débarrasse de tout ce qui l'enveloppe. La fécondité de ce grain ne paraît qu'à ce prix. Tombons donc et cachons-nous en terre; humilions-nous, laissons périr tout l'homme extérieur, la vie des sens, la vie du plaisir, la vie de l'honneur, la vie du corps. Entendons bien la force de ce mot : *Se haïr soi-même* (*Luc.*, XIV, 26). Si les choses de la terre n'étaient que viles et de nul prix, il suffirait de les mépriser; si elles n'étaient qu'inutiles, il suffirait de les laisser là; s'il suffisait de donner la préférence au Sauveur, il se serait contenté de dire comme ailleurs : *Si on aime ces choses plus que moi, on n'est pas digne de moi* (*Matt.*, X, 37) : mais pour nous montrer qu'elles sont nuisibles, il se sert du mot de *haine*. Entendons par là le courage que demande le Christianisme : tout perdre, tout sacrifier. Cette vie est une tempête; il faut soulager le vaisseau, quoi qu'il en coûte : car que servirait-il de tout sauver, si soi-même il faut périr?

Périsse donc pour nous tout ce qui nous plaît; qu'il s'en aille en pure perte pour nous. Haïr son âme, c'est haïr tous les talents et tous les avantages naturels, comme étant à nous; et peut-on s'en glorifier quand on les hait? Mais peut-on ne les pas haïr, quand on considère qu'ils ne nous servent qu'à nous perdre, dans l'état d'aveuglement et de faiblesse où nous sommes, toujours en danger de tout rapporter à nous, au lieu de tendre à Dieu par ses dons? Gloire, fortune, réputation, santé, beauté, esprit, savoir, adresse, habileté, tout nous perd : le goût même de notre vertu nous perd plus que tout le reste. Il n'y a rien que Jésus-Christ ait tant répété et tant inculqué que ce précepte : *Si on veut être mon disciple, il faut*, dit-il, *haïr son père, sa mère, ses frères et sœurs, femmes et enfants, et sa propre âme*, et tout le sensible en nous; alors cette fécondité intérieure développera toute sa vertu, et nous porterons beaucoup de fruit.

Notre-Seigneur ajoute encore : *Qui aime son âme, la perdra.* C'est la perdre que de chercher à la satisfaire. Il faut qu'elle perde tout, et qu'elle se perde elle-même, qu'elle se haïsse, qu'elle se refuse tout, si elle veut se garder pour la vie éternelle.

Toutes les fois que quelque chose de flatteur se présente à nous, songeons à ces paroles : *Qui aime son âme, la perd.* Toutes les fois que quelque chose de dur et de pesant se présente, songeons aussitôt : Haïr son âme, c'est la sauver. Ainsi nous vivrons de la foi, et nous serons vrais justes dans l'esprit et les maximes de l'Evangile.

SUR LA PRIÈRE.

Prier Dieu véritablement, c'est lui exposer avec humilité nos misères, et lui demander d'en avoir compassion selon la grandeur de sa miséricorde, et des mérites de Jésus-Christ. *Demandez, et vous recevrez; frappez, et on vous ouvrira; cherchez, et vous trouverez* (*Matt.*, VII, 7, 8). Ce sont trois degrés, et comme trois instances qu'il faut faire persévéramment, et coup sur coup. Mais que faut-il demander à Dieu? Saint Jacques nous le dit : *Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne abondamment à tous, sans jamais reprocher ses bienfaits* (*Jac.*, I, 5). Mais il faut demander la sagesse d'en haut avec confiance, et sans hésiter dans son cœur. C'est ce que Notre-Seigneur nous apprend lui-même : *En vérité, en vérité je vous le dis, que si vous aviez de la foi, et que vous n'hésitiez pas, vous obtiendriez tout, jusqu'à précipiter les montagnes dans la mer; et je vous le dis encore un coup, tout ce que vous demanderez dans votre prière, croyez que vous le recevrez, et il vous arrivera* (*Matt.*, XXI, 21, 22).

Regardons donc où nous en sommes par nos péchés, et demandons à Dieu notre conversion avec foi, et ne disons pas qu'il est impossible : car quand nos péchés seraient d'un poids aussi accablant qu'une montagne, prions, et il cédera à la prière; croyons que nous obtiendrons ce que nous demandons. Jésus-Christ se sert exprès de cette comparaison familière, pour nous montrer que tout est possible à celui qui prie, et à celui qui croit. Animons donc notre courage, ô chrétiens! et jamais ne désespérons de notre salut.

Apprenons maintenant ce que c'est que de frapper, et qu'il faut persévérer à frapper, jusqu'à nous rendre importuns si cela se pouvait : car il y a une manière de forcer Dieu, et de lui arracher, pour ainsi dire, ses grâces; et cette manière, c'est de demander et de crier sans relâche à son secours, avec une ferme foi, et une humble et haute confiance. D'où il faut conclure avec l'Evangile, *Demandez, et on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez et on vous ouvrira.* Ce que Jésus répète encore une fois en disant : *Car quiconque demande, reçoit; quiconque cherche, trouve; et on ouvre à celui qui frappe.*

Il faut donc prier pendant le jour, prier pendant la nuit autant de fois qu'on s'éveille; et quoique Dieu semble ne pas écouter, ou même nous rebuter, frappons toujours, attendons tout de Dieu, et cependant agissons aussi : car il ne faut pas seulement demander comme si Dieu devait tout faire tout seul; mais encore chercher de notre côté, et faire agir notre volonté avec la grâce; car tout se fait par ce concours : mais il ne faut jamais oublier que c'est toujours Dieu qui nous prévient, et c'est là le fondement de l'humilité.

Jésus-Christ dit encore qu'*il faut toujours prier, et ne cesser jamais* (*Luc.*, XVIII, 1). Cette prière perpétuelle ne consiste pas dans une continuelle contention d'esprit, qui ne ferait qu'épuiser les forces, et dont on ne viendrait peut-être pas à bout. Cette prière perpétuelle se fait lorsque, ayant prié aux heures réglées, on recueille de sa prière ou de sa lecture quelques vérités que l'on conserve dans son cœur, et que l'on rappelle sans effort, en se tenant le plus qu'on peut dans l'état d'une humble dépendance envers Dieu, en lui exposant ses besoins; c'est-à-dire, les lui remettant devant les yeux sans rien dire. Alors comme la terre entr'ouverte et desséchée semble demander la pluie, seulement en exposant au ciel sa sécheresse; ainsi l'âme, en exposant ses besoins à Dieu, le prie véritablement. C'est ce que dit David : *Mon âme, Seigneur, est devant vous comme une terre desséchée et sans eau* (*Psal.* CXLII, 6). Ah! Seigneur, je n'ai pas besoin de vous prier; mon besoin vous prie, ma nécessité vous prie, toutes mes misères et toutes mes faiblesses vous prient : tant que cette disposition dure, on prie sans prier; tant qu'on demeure attentif à éviter ce qui met en danger de déplaire à Dieu, et qu'on tâche de faire en tout sa volonté, on prie, et Dieu entend ce langage.

O Seigneur, devant qui je suis, et à qui ma misère paraît tout entière, ayez-en pitié; et toutes les fois qu'elle paraîtra à vos yeux, ô Dieu infiniment bon, qu'elle sollicite pour moi vos miséricordes. Voilà une manière de prier toujours, et peut-être la meilleure.

Apprenons encore à demander par Jésus-Christ. Par Jésus-Christ, c'est demander sa gloire; c'est interposer le sacré nom du Sauveur; c'est mettre sa confiance en ses bontés, et aux mérites infinis de son sang. Ce qu'on demande par le Sauveur doit être principalement le salut; le reste est comme l'accessoire : on est assuré d'obtenir quand on demande en un tel nom, auquel le Père ne peut rien refuser. Si donc on n'obtient pas, c'est qu'on demande mal, ou qu'on ne demande pas ce qu'il faut demander. Demander mal, c'est demander sans foi : si vous demandez avec foi et persévérance, vous l'obtiendrez : demandons notre conversion, et nous l'obtiendrons.

Le fruit de la doctrine de Jésus-Christ sur la prière, doit être de s'y rendre fidèle aux heures qu'on y a consacrées. Fût-on distrait au dedans, si on gémit de l'être, si on souhaite seulement de ne l'être pas, et qu'on demeure humble et recueilli au dehors; l'obéissance qu'on rend à Dieu et à l'Eglise, à la règle de son état, l'attention à observer les cérémonies, et tout ce qui est de l'extérieur de la piété, prononçant bien les paroles, etc.; on prie alors par état et par disposition, par volonté; mais surtout si on s'humilie de ses sécheresses, de ses distractions. Oh! que la prière est agréable à Dieu, quand elle mortifie le corps et l'âme! qu'elle obtient de grâces, et qu'elle expie de péchés!

SUR LA PRIÈRE AU NOM DE JÉSUS-CHRIST

Toutes les fois que nous disons : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*, et nous devons le dire toutes les fois que nous prions, ou en effet, ou en désir et en intention, n'y ayant point d'autre nom par lequel nous devions être sauvés : toutes les fois donc que nous le disons, nous devons croire et connaître que nous sommes sauvés par grâce, uniquement par Jésus-Christ et par ses mérites infinis : non que nous soyons sans mérites, mais à cause que nos mérites sont ses dons, et que ceux de Jésus-Christ en font tout le prix; parce que ce sont les mérites d'un Dieu. C'est ainsi qu'il faut prier par Notre-Seigneur Jésus-Christ; et l'Eglise, qui le fait toujours, reçoit par là tout l'effet de la divine prière qu'il fit pour nous la veille de sa Passion. Si elle célèbre la grâce et la gloire des saints apôtres, qui sont les chefs du troupeau, elle reconnaît l'effet de la prière que Jésus-Christ a faite distinctement pour eux. Mais les saints qui sont consommés dans la gloire, n'ont pas moins été compris dans la vue et dans l'intention de Jésus-Christ, encore qu'il ne l'ait pas exprimé. Qui doute qu'il n'y vît tous ceux que son Père lui avait donnés dans la suite des siècles, et pour lesquels il allait s'immoler avec un amour particulier? Entrons donc avec Jésus-Christ dans la construction de tout le corps de l'Eglise; et rendant grâces avec elle par Jésus-Christ, pour tous ceux qui sont déjà consommés en lui, demandons l'accomplissement de tout le corps mystique de ce divin Chef, et de toute la société des saints. Demandons en même temps, avec confiance, que nous nous trouvions rangés dans ce nombre bienheureux et fortuné. Ne doutons point que cette grâce ne nous soit donnée, si nous persévérons à la demander par pure miséricorde et par grâce; c'est-à-dire, par les mérites infinis du sang précieux de Jésus-Christ, qui a été versé pour nous, et dont nous avons le gage sacré dans l'Eucharistie.

PRIÈRE.

O mon Sauveur, mon Médiateur et mon Avocat, je n'ai rien à espérer que par vous : j'entre dans vos voies pour obéir à vos préceptes; ainsi je justifie ce que vous dites : *Je suis la voie* (*Joan.* XIV, 6). C'est par vous qu'il faut aller; c'est par vous qu'il faut demander; c'est par vous qu'il faut demander vos grâces.

Tant de vérités sont renfermées dans ces paroles : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*. Toutes les fois qu'elles retentissent à nos oreilles, ou que nous les prononçons, rappelons ces vérités dans notre esprit, et conformons-y notre cœur. Les vœux montent par Jésus-Christ; les grâces viennent par lui : pour l'invoquer il faut l'aimer et l'imiter; c'est l'abrégé du christianisme.

DE LA MEILLEURE MANIÈRE DE FAIRE L'ORAISON.

Tout ce qui unit à Dieu, tout ce qui fait qu'on le goûte, qu'on se plaît en lui, qu'on se ré-

jouit de sa gloire, et qu'on l'aime si purement qu'on fait sa félicité de la sienne, et que, non content des discours, des pensées, des affections et des résolutions, on en vient solidement à la pratique du détachement de soi-même et des créatures; tout cela est bon, tout cela est la vraie oraison. Il faut observer de ne pas tourmenter sa tête, ni même trop exciter son cœur; mais prendre ce qui se présente à la vue de l'âme, avec humilité et simplicité, sans ces efforts violents qui sont plus imaginaires que véritables et fonciers; se laisser doucement attirer à Dieu, s'abandonnant à son esprit. S'il reste quelque goût sensible, on le peut prendre en passant sans s'en repaître, et aussi sans le rejeter avec effort; mais se laisser couler soi-même en Dieu et en éternelle vérité par le fond de l'âme; aimant Dieu, et non pas le goût de Dieu; sa vérité, et non le plaisir qu'elle donne. Ne souhaitez pas un plus haut degré d'oraison pour être plus aimés de Dieu; mais désirez d'être toujours de plus en plus unis à Dieu, afin qu'il vous possède. La meilleure oraison est celle où l'on s'étudie, avec plus de simplicité et d'humilité, à se conformer à la volonté de Dieu et aux exemples de Jésus-Christ, et celle où l'on s'abandonne le plus aux dispositions et aux mouvements que Dieu met dans l'âme par sa grâce et par son Esprit.

PENSÉES DÉTACHÉES

SUR LES VISITES DU SEIGNEUR, L'ATTENTION A LUI PLAIRE, L'EFFICACE DE LA PAROLE DE DIEU.

I. Il y a un jour que Dieu seul sait, après lequel il n'y a plus pour l'âme aucune ressource; c'est parce que Jésus-Christ a dit : *Tu n'as pas connu, ô Jérusalem, le temps où Dieu te visitait* (*Luc.*, XIX, 44); espère encore, il est encore temps; et si jusqu'ici tu as été insensible à ta propre perte, pleure aujourd'hui, et tu vivras : car c'est le grand signe de la miséricorde divine, de reconnaître sa misère et d'en gémir sincèrement.

II. Nous devrions tellement nous occuper en Dieu, en nous tenant en sa divine présence, que nuit et jour rien ne nous revienne tant dans l'esprit, que le soin et le désir de le contenter en tout, que de l'aimer et de lui plaire. Certainement c'est un grand don de Dieu, que de l'aimer, et d'être toujours pressé d'un ardent désir d'augmenter dans son amour.

III. La médecine des âmes malades, c'est la parole de Jésus-Christ. Prendre cette médecine, c'est la lire avec respect et attention, y réfléchir, et la méditer en esprit de prière. Le fondement du salut, c'est de croire et de s'unir non-seulement à la vérité en général, mais encore à chaque vérité particulière qu'on lit, par un acte de foi qu'on fait dessus. Le commencement du salut, c'est lorsque ces vérités reviennent comme d'elles-mêmes dans la mémoire, et y ramènent l'attention à Dieu et au salut : le fruit, c'est de vaincre ses passions, et de devenir plus fort et plus courageux par cette victoire : l'effet accompli de ce remède céleste, c'est de rendre l'âme parfaitement saine : elle le serait d'abord, si elle le voulait. Car comme sa maladie est le dérèglement de sa volonté, sa santé serait parfaite par un seul acte parfait de sa volonté pour plaire en tout à Dieu. La force ne manque pas au remède. La parole de Jésus-Christ est vive et efficace; elle pénètre jusqu'à la moelle, jusque dans l'intérieur de l'âme : une vertu divine l'accompagne; et Jésus-Christ ne manque jamais de parler au dedans à ceux qui s'affectionnent au dehors à sa sainte parole. Le respect que lui portent ces âmes fidèles, est même une marque qu'il leur a déjà parlé.

EXERCICE JOURNALIER,

POUR FAIRE EN ESPRIT DE FOI TOUTES SES ACTIONS PENDANT LE NOVICIAT (1).

Pour bien commencer votre journée, dès le moment que vous serez éveillée, faites le signe de la croix. Adorez la majesté de Dieu par un acte de retour sur tout ce que vous êtes : rendez grâces à Dieu de toutes ses miséricordes sur vous, et vous donnez toute à lui.

Lorsque vous serez levée, mettez-vous à genoux, et faites votre exercice du matin en cette manière :

Très-sainte Trinité, je vous adore de toutes les puissances de mon âme; je vous remercie de ce que vous m'avez préservée de tant de périls et de dangers, que d'autres meilleures que moi n'ont pas évités. Je me donne toute à vous, et vous remercie très-humblement de ce que vous m'avez créée à votre image et ressemblance. Rachetée de votre sang précieux, appelée à la foi et à la vocation religieuse, je vous supplie de me faire la grâce de reconnaître toutes ces miséricordes, et de vous être fidèle tout le temps de ma vie. Père de toute bonté, je m'offre à vous, et vous adore comme votre fille, voulant vous obéir en toutes choses. Remplissez mon entendement de vos connaissances et de vos grandeurs, et mon cœur de votre amour; afin que je vous serve comme je dois.

Verbe divin, je vous honore et adore avec tous les respects que je dois, et je m'offre à vous comme esclave; mais esclave de votre amour, voulant m'assujettir à la vraie vie de l'esprit, que vous avez enseignée venant au monde. Mais comme je ne peux rien de moi-même que le péché, donnez-moi, s'il vous plaît, la grâce pour enflammer mon cœur dans la pratique des vertus. Présentez à ma mémoire le souvenir de ce que vous avez fait pendant que vous conversiez parmi les hommes, et de tout ce que vous avez souffert pour me racheter : c'est la miséricorde que je vous demande, ô mon Jésus, et que j'en fasse l'usage conforme à vos desseins.

Divin Esprit, je vous adore de toutes les forces de mon âme, et je m'offre à vous comme écolière et disciple, pour être instruite

(1) Cet exercice et le suivant nous ont été remis par un curé du diocèse de Meaux, qui les tenait de M. de Saint-André, curé de Varèdes, lequel était très-lié avec M. Bossuet, et avait eu soin, après sa mort, de recueillir dans les différentes communautés les écrits que ce prélat avait faits pour leur instruction (*Edition de* 1808).

de ce que j'ai à faire pour posséder votre amour; vous suppliant que mon cœur en soit enflammé, et qu'il soit détaché de l'affection des créatures, auxquelles je renonce pour adhérer à vous seul. Je vous demande la lumière, pour connaître ce que je dois faire pour ma perfection; vous demandant pardon de la négligence que j'ai apportée à suivre les inspirations que vous m'avez données tant de fois pour mon salut.

Très-sainte et adorable Trinité, prosternée à vos pieds, je vous adore de toutes les forces de mon âme, et vous supplie d'agréer que je vous offre tout ce que je ferai aujourd'hui intérieurement et extérieurement, en l'honneur des mérites de Jésus-Christ, et pour honorer toutes ses actions; lui demandant la grâce que les miennes soient sanctifiées par les siennes, désirant de les unir à ses mérites.

POUR LE DIMANCHE.

Mon Dieu, ayant uni toutes mes actions intérieures et extérieures à celles de mon Jésus, je vous les offre aussi, pour vous remercier de ce que vous avez donné l'infaillibilité à la sainte Eglise pour nous enseigner, comme elle l'apprend à ses enfants par ce qu'elle leur commande de croire; je me rends de tout mon cœur à ses lois amoureuses.

POUR LE LUNDI.

Mon Dieu, je vous supplie que toutes les actions de ce jour soient à l'intention et pour le repos des âmes du purgatoire, particulièrement pour celles qui sont le plus délaissées; vous conjurant que, par les douleurs et l'effusion du précieux sang de mon Sauveur, il vous plaise les délivrer et les faire jouir de votre gloire; vous demandant la foi, l'humilité et le mépris de tout ce qui n'est point vous.

POUR LE MARDI.

Mon souverain Seigneur, je vous offre toutes mes pensées, mes paroles et mes actions, intérieures et extérieures, pour honorer toutes celles de mon Jésus lorsqu'il était sur la terre, et pour vous remercier des grâces et prérogatives que vous avez accordées à tous les saints et saintes; mais particulièrement à ceux et celles que l'Eglise honore en ce jour; vous demandant, par leur intercession, ma conversion parfaite.

POUR LE MERCREDI.

Mon Dieu, je vous offre tout ce que je ferai en ce jour, pour vous remercier de ce que vous m'avez fait naître de parents catholiques qui m'ont élevée dans la foi; vous suppliant de me faire la grâce d'y vivre et mourir, de daigner convertir tous les hérétiques, et de donner votre esprit au pape et à tous ceux qui conduisent visiblement l'Eglise, pour en bannir toutes les erreurs.

POUR LE JEUDI.

Mon Dieu, agréez que je fasse aujourd'hui toutes mes actions, intérieures et extérieures, pour honorer la demeure de mon Jésus dans le très-saint Sacrement de l'autel, et que j'adore son humilité et son amour; vous suppliant, par cet anéantissement où il s'est réduit pour moi, que je sois humble, et que je me conforme aux états de mon Jésus dans ce sacrement auguste, que je révère de tout mon cœur.

POUR LE VENDREDI.

Je vous consacre en ce jour, mon Dieu, tout ce que je ferai intérieurement et extérieurement, pour honorer la Passion et les souffrances de mon Jésus, et pour imprimer sa croix dans mon cœur; vous suppliant que, par sa mort et ses douleurs, j'aie la force pour supporter toutes les croix qu'il lui plaira m'envoyer, auxquelles je me soumets de tout mon cœur.

POUR LE SAMEDI.

Je vous présente, ô mon souverain Seigneur, tout ce que j'ai dessein de faire aujourd'hui, pour votre plus grande gloire, et pour honorer en la sainte Vierge sa virginité et sa maternité tout ensemble; vous suppliant, mon Dieu, de me donner la pureté de corps et d'âme, la grâce que je vous sois fidèle, et que je ne m'éloigne point de vos desseins sur moi.

Sainte Vierge, je vous supplie de me prendre en votre protection, et de m'obtenir de votre Fils la grâce que je lui sois constamment unie, et que je m'étudie toujours à suivre ses volontés saintes.

Sub tuum præsidium, etc.

Saint ange, qui m'avez été donné de la bonté divine pour gardien de mon corps et de mon âme, je vous supplie de me préserver en ce jour des périls spirituels et corporels, et que vous m'empêchiez d'offenser la majesté de mon Dieu; me portant à faire le bien et à m'éloigner du mal, et détournant de moi les occasions du péché : assistez-moi en tous les moments de ma vie, mais surtout à celui de ma mort.

Finissez après avoir adoré encore la très-sainte Trinité, disant :

Sainte Trinité, je vous adore de toutes les forces de mon âme; et je vous demande votre sainte bénédiction, et qu'il vous plaise remplir les puissances de mon âme de votre connaissance, de votre amour et de votre souvenir.

Puis tâchez, en vous habillant, de vous entretenir l'esprit en la présence de Dieu; le suppliant de vous revêtir de sa grâce, en vous couvrant des habits de la sainte religion, que vous baiserez par respect en les mettant, et demandant avec instance à Notre-Seigneur, qu'il vous donne le vrai esprit de votre père saint Benoît, qui est dans le silence et dans l'obéissance.

Vous irez à Primes, et tâcherez d'assister à ce premier office avec le plus de ferveur que vous pourrez, et vous chanterez les louanges de Dieu avec respect et avec application d'esprit, vous souvenant que vous faites en terre ce que les anges font au ciel; et si cela ne suffit pas, vous offrirez cette heure en l'honneur de Jésus cruellement flagellé. Pénétrez profondément ce mystère; et abîmez-vous, voyant un Dieu de majesté traité en esclave, qui, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, n'a au-

cune partie saine en lui. Que cet état de Jésus vous excite à l'aimer de tout votre cœur, et à souffrir pour lui tout ce que la Providence permettra qu'il vous arrive.

Pour l'oraison, tâchez d'avoir un grand désir de converser avec Dieu. Vous commencerez votre oraison par un acte de foi et d'une profonde humilité, dans la vue de la grandeur de Dieu et de votre bassesse.

Après cela, entrez doucement en votre sujet avec beaucoup de dépendance de Dieu, pour recevoir ce qu'il lui plaira vous donner, sans empressement de votre part, n'y apportant rien de vous que l'anéantissement et l'abaissement; car bien souvent, faute de laisser agir la grâce, on la perd. Si vous avez quelque sécheresse, impuissance ou distraction, faites ce que vous pourrez pour rejeter les dernières; afin qu'il n'y ait point de votre faute; et pour les déréliction, acceptez-les avec humilité, croyant que c'est ce que vous méritez; et dites à votre bon Dieu, dans le silence, par un simple regard, ou parlant intérieurement : Ah! mon Dieu, j'avoue que j'ai mérité ce traitement par mes infidélités; mais je vous supplie que je n'y commette point de fautes, et que je fasse bon usage de ce qu'il vous plaît que je souffre. Je vous aime de tout mon cœur, et en cet état de privation, sachant bien que vous êtes la bonté même, et que vous ne faites rien que pour votre gloire et pour mon salut. D'autres fois, vous lui pourrez dire : Mon Dieu, je suis bien aise de vous servir à mes dépens : puisque vous le voulez ainsi, je m'y soumets de toutes les forces de mon esprit, et je renonce à tout ce qui vous pourrait déplaire.

Au commencement de la messe, excitez-vous à une grande douleur de vos péchés, et offrez le grand sacrifice de la messe, pour honorer celui que Jésus a consommé sur la croix pour nos péchés : remerciez-le de cet adorable mystère, lui demandant la grâce de vous rendre digne d'une si copieuse rédemption. Offrez-le aussi pour remercier Dieu des grâces infinies qu'il a départies à la sainte Vierge sa mère, pour honorer Dieu en ses saints, et pour les âmes du purgatoire. Si cela ne suffit pas, servez-vous de l'exercice de la messe et de la communion, quand vous communierez.

Après la basse messe, vous souvenant que vous venez de converser avec Dieu, faites l'offrande de toutes vos actions dans cet esprit de recueillement, avec beaucoup de respect et d'attention à sa présence.

Après cette offrande, vous vous occuperez aux emplois de votre charge avec soin et diligence, travaillant, autant que vous pourrez, à être fidèle à la grâce; car de cette fidélité dépend votre avancement à la perfection. Dieu a tant de pente à se communiquer à nous, qu'il ne cherche que des âmes préparées à s'unir à lui. Disposez-vous pour recevoir ses dons. La meilleure disposition est de faire bon usage des grâces qu'il vous donne pour vous avancer, et c'est pour cela qu'il dit : *Celui qui est fidèle en peu, je l'établirai en beaucoup* (*Matt.*, XXV, 21). Soyez donc soigneuse et courageuse à mortifier vos passions et vos cinq sens; mais particulièrement lorsque vous en avez le mouvement.

Le ressouvenir de ces choses vous aidera à retourner à Dieu, et à rentrer en vous-même pendant votre travail manuel, pour vous donner toute à Dieu qui vous a créée pour lui, et pour vous engager à l'aimer. Comment le ferez-vous, sinon en détruisant en vous, par la mortification, l'Adam terrestre, pour vous revêtir du céleste qui est Jésus-Christ? Je vous conjure en son nom de vous rendre exacte en ces points par la pratique de ce qui suit.

Le premier point, être fidèle aux obligations de votre condition, et qu'il n'y ait jamais que l'obéissance qui vous en dispense; et que vous ne fassiez rien de ce que vous devez faire, que pour Dieu, donnant une âme à tout ce que vous devez faire, parce qu'il n'y a rien de petit, quand on fait avec esprit et obéissance les actions religieuses.

Le deuxième, être fidèle aux traits de Dieu dans votre intérieur; obéissant à sa voix, quelque répugnance que vous y ayez : rendez cette fidélité à sa grâce, et il vous en donnera de nouvelles. C'est ce qui fait avancer les âmes, parce qu'elles reçoivent de plus en plus de nouvelles grâces, par le bon usage des premières.

Le troisième, est d'être inviolablement fidèle à la mortification de vos passions et des cinq sens; vous assurant que vous ne pouvez tendre à la perfection, ni devenir fille d'oraison que par cette voie.

Il y a encore trois autres principes sur lesquels je suis bien aise de vous instruire, qui, bien pratiqués, remédient aux trois occasions par lesquelles les chrétiens et les religieuses reculent au lieu d'avancer, et qui, lorsqu'elles ne sont pas encore dans le chemin, les empêchent d'y entrer.

Le premier, sont les tentations, sécheresses, déréliction, impuissances, pauvreté, aveuglement, soit pour l'oraison mentale ou autres prières. Et afin que ces peines ne vous empêchent pas de servir Dieu, priez-le par foi, par fidélité, par obéissance; vous imprimant bien cela en l'esprit, pour vous engager avec courage au service que vous lui devez. Il est mon Sauveur, lui direz-vous, ma force, mon commencement et ma fin; cela étant, je dois le servir également au milieu de ces tentations, de ces impuissances, etc.

Produisez en ces commencements des actes de foi de ces vérités, pour vous en donner l'habitude.

Le deuxième, sont les maladies, infirmités, assujettissements du corps, qui souvent, si l'on n'est fidèle, relâchent l'esprit et l'entretiennent dans les soins de ce corps, dans la mollesse et dans la lâcheté. Il faut, pour y remédier et l'empêcher, accepter de la main de Dieu et de sa très-sainte volonté l'état de la maladie, et vous persuader, par réflexion et par acte de foi, ce qui est dit dans le premier empêchement, qui est que, dans l'état

de la maladie, vous devez rendre à Dieu service, fidélité, adoration, tendre à votre perfection par ces voies, et conserver toujours la mortification : si elle ne peut être exercée sur le corps par les austérités, il faut qu'elle soit dans l'esprit, les passions et les cinq sens. Qu'il y a de sujets de grande pénitence dans les maladies, quand on les sait prendre comme l'on doit !

Le troisième empêchement, sont les occupations, obédiences, contradictions et embarras que vous devez éviter : mais quand l'obéissance vous y emploie, il s'y faut soumettre et vous souvenir que vous devez être fidèle, et que Dieu est votre Dieu, que vous êtes sa créature, et par conséquent obligée de l'aimer et servir : faire usage de ces embarras, étant inviolablement fidèle à ce Dieu de bonté, et lui demander, par aspiration ou par la foi en sa présence, la grâce de lui rendre ce que vous lui devez comme à votre Créateur. C'est en cette manière que l'on pratique la vertu, et que l'on tend à la perfection ; et ce qu'on acquiert dans ces oppositions est bien plus solide que lorsque nous avons des goûts, des facilités à prier et à agir, de la santé, et bien du temps pour la retraite. C'est pourquoi pendant que vous êtes dans la force et dans la vigueur de la grâce de votre vocation, imprimez-vous ces pratiques qui font toute la perfection des âmes religieuses, ou dont le défaut cause leur entière infidélité et relâchement au service de Dieu que vous devez préférer à tout, disant : C'est cette souveraine bonté qui m'a donné l'être, et qui m'a faite pour lui ; et ainsi du reste : et lorsque vous y aurez commis quelques fautes, vous pratiquerez trois choses.

La première, de rentrer dans votre intérieur pour vous en humilier, et en porter le poids devant la majesté divine.

La deuxième, est de vous confier en sa miséricorde, et lui demander la grâce de vous amender, lui promettant que vous le ferez par la force de sa grâce.

La troisième, est de vous en humilier devant votre directeur, en lui découvrant l'état de votre intérieur. Je vous puis assurer que si vous voulez, avec la grâce de votre vocation, vous rendre fidèle à ces principes dans toutes les rencontres, en peu de temps vous y aurez une telle habitude, que vous n'aurez plus de peine dans la pratique de ces choses, comme dit votre sainte Règle ; et, pour vous aider à les retenir plus facilement, je les mettrai en abrégé.

La première, être inviolablement fidèle à tous les devoirs de votre condition, les faisant pour Dieu, donnant une âme à toutes les actions extérieures.

La deuxième, est la fidélité aux inspirations intimes que vous ressentirez de quitter le mal et de faire le bien. Si l'on consultait bien ce fonds, l'on ne ferait pas tant de fautes, et l'on adhérerait plus qu'on ne fait aux saintes inspirations.

La troisième, est la fidèle pratique de la mortification des passions, des cinq sens et de tout le grossier.

La quatrième, est de porter les peines et privations dans l'esprit de soumission et de fidélité, et d'en faire un saint usage par un acte de foi.

La cinquième, est la maladie qu'il faut souffrir et accepter de la main de Dieu, pour être fidèle à ne se point relâcher de la pratique intérieure de la mortification.

La sixième, est d'être soigneuse dans l'obédience et dans les emplois que l'obéissance vous donne, de vous y conserver dans un esprit intérieur, et une attention à la présence de Dieu en vous.

Sachez que, si vous voulez tendre à la perfection et à la sanctification de votre âme, vous devez durant les années de votre noviciat, vous engager dans une entière pratique de tout ceci, afin d'en prendre les habitudes : cela étant, vous pouvez en peu acquérir cet esprit d'oraison qui est si avantageux pour les âmes religieuses, et qui les fait parvenir à cette union divine qui leur fait aimer Dieu de tout leur cœur. Mais comment pouvez-vous garder ce premier commandement que Dieu nous a fait, si, par toutes ces pratiques de mortification, vous ne détruisez tout ce qui est opposé à ce Dieu d'amour ?

Je vous conseille de ne point quitter ces petites pratiques que votre direction vous donne, si ce n'est que Dieu vous accorde quelques grâces surnaturelles qui n'arrivent, pour l'ordinaire, qu'après la purgation et la pratique d'une sérieuse mortification en toutes (qui dit toutes n'excepte rien) les voies de votre sanctification ; faisant tout ce que je viens de vous marquer avec une obéissance entière ; car je désire que vous ne fassiez rien sans une actuelle obéissance, et que vous vous accoutumiez à la demander pour tout ce que vous avez à faire, soit pour votre intérieur ou extérieur, du moins une fois la semaine : et quand vous rendrez compte de votre intérieur, premièrement, vous commencerez toujours, disant : Je vous supplie de me donner le mérite de l'obéissance pour dire ma coulpe et pour rendre compte de mon intérieur ; secondement, vous direz : Depuis que je suis sortie de ma direction, je me suis trouvée, en tous mes exercices et à l'oraison, de telle et telle manière : troisièmement, vous direz comment vous avez travaillé à détruire le vice qu'on vous aura donné à combattre, et à acquérir la vertu opposée que vous deviez pratiquer : quatrièmement, vous déclarerez si vous avez été soigneuse de mortifier vos sens, et particulièrement celui que vous aurez eu la semaine à combattre : cinquièmement, quelles impressions vos lectures vous ont faites, quel fruit vous en avez retiré pour l'accomplissement de vos devoirs : sixièmement, si vous avez quelque avis à demander, ou quelque peine à exposer, vous le ferez : septièmement, vous en allant, vous tâcherez de vous souvenir des instructions qu'on vous aura données, avec une forte résolution d'en venir à la pratique.

Quand on sonnera le deuxième office, rentrez dans votre intérieur, et vous réjouissez de ce que vous allez chanter les louanges de

Dieu; et vous lui direz avec un saint transport : Mon Seigneur, préparez mon cœur et ma langue, afin que l'un et l'autre vous louent. Et tâchez d'être à l'office avec grande modestie et recueillement, ne pensant qu'à la majesté de Dieu : ou, si cela ne suffit, honorez les ignominies et douleurs que les Juifs firent souffrir à Jésus, lui mettant une couronne d'épines sur la tête, que l'on enfonçait dans son sacré chef. Adorez-le profondément pour réparer les outrages que lui firent souffrir les Juifs qui se moquaient de cet innocent Agneau, se mettant à genoux et le saluant par dérision. Quel spectacle de voir un Dieu abandonné à la raillerie de ses ennemis! Excitez votre âme à connaître la grandeur de votre ingratitude par les excessives douleurs de ce divin Sauveur.

Vous irez ensuite faire votre examen, vous mettant en la présence de Dieu, l'adorant avec le plus d'application que vous pourrez; et rentrant dans votre intérieur vous connaîtrez ce que vous avez fait contre Dieu, contre l'obéissance, votre prochain et vous-même, demandant à Notre-Seigneur qu'il vous fasse connaître toutes les fautes que vous avez commises, et qu'en les connaissant il vous en donne le regret, la douleur, et la volonté de ne les plus commettre; car tout bien vient de Dieu, père des lumières. C'est pourquoi il faut que vous demandiez avec confiance à Notre-Seigneur tout ce qui est pour votre sanctification; il vous invite à demander tout à son Père en son nom.

Vous irez au réfectoire, vous humiliant de voir à quel assujettissement nous sommes obligés; et, pendant que vous donnerez la nourriture à votre corps, priez Notre-Seigneur qu'il sustente votre âme. De temps en temps renouvelez votre attention pour entendre la lecture, et ne laissez jamais passer aucun repas sans vous mortifier, en vous privant de quelque chose de ce que vous mangez avec trop d'appétit, ou en mangeant ce que vous n'aimez pas; mais que ce soit en peu de chose, parce qu'il faut estimer davantage l'esprit général que la singularité, prenant en esprit de simplicité et de pauvreté ce que la religion vous donne.

Après le réfectoire vous monterez au dortoir pour garder le silence; ce que vous ferez en union avec celui que Jésus-Christ a gardé dans l'état d'abaissement de son enfance; et vous vous occuperez à quelque petit ouvrage, si vous en avez à faire, ou à quelque lecture peu appliquante.

Quand on dira None à midi, vous adorerez Jésus-Christ portant sa croix. Pénétrez-vous intérieurement de l'excès des douleurs qu'il souffrait pendant que l'on clouait ses mains et ses pieds, que vous adorerez profondément en offrant au Père éternel toutes ces souffrances de Jésus pour le salut des hommes, mais en particulier pour votre âme criminelle.

Quand on sonnera le silence, vous ferez de même que j'ai dit au matin, vous souvenant, pendant vos occupations, que les dispositions éloignées pour l'oraison sont la fidélité aux inspirations de Notre-Seigneur, la mortification de vos passions et des cinq sens, et de faire vos actions pendant la journée en la présence de Dieu; et de temps en temps vous vous entretiendrez avec Notre-Seigneur, selon l'attrait que vous en aurez, tantôt par adoration, par consécration et par des actes d'humilité; considérant la grandeur de Dieu et votre bassesse, sa charité pour vous et votre indignité, ce qui vous doit bien engager à l'aimer de tout votre cœur. D'autres fois confiez-vous en lui, et lui demandez miséricorde avec protestation de fidélité, le priant de vous accorder le pardon de vos fautes. Vous pourrez, de toutes ces pensées, prendre celle pour laquelle vous aurez plus d'attrait et de pente selon vos besoins. Si vous voulez, vous vous contenterez de celle de la présence de Dieu, comme il est en vous et dans votre intime, et y adhérerez par la foi.

Sitôt que l'on sonnera l'oraison, vous serez diligente à y aller, et tâcherez de vous consacrer toute à Notre-Seigneur, le priant qu'il remplisse les puissances de votre âme de sa connaissance et de son amour, et qu'il vous donne sa grâce pour converser avec lui par l'exercice de l'oraison que vous ferez comme on vous l'a appris ou de cette façon : vous vous soumettrez pleinement au domaine de Dieu que vous adorerez, et à qui vous offrirez le temps que vous allez passer en sa sainte présence, en union des oraisons de Jésus-Christ, le suppliant amoureusement qu'il sanctifie la vôtre par les siennes. Renoncez à toutes les pensées étrangères, et faites un désaveu de toutes les inutilités qui vous viendront, et appliquez-vous paisiblement, sous les yeux de Dieu, au sujet de votre oraison.

S'il arrive que vous ne le puissiez par tentation ou distraction, causée par votre infidélité, humiliez-vous devant la majesté souveraine de Dieu; et, après deux ou trois actes, si vous voyez que vous ne puissiez rien, souffrez cette peine, impuissance et pauvreté : renoncez à toute la coulpe, et acceptez-en la peine. Parlez à Dieu par quelque acte de confiance, d'abandon et de soumission à sa volonté; et demeurez avec respect en sa présence, supportant humblement les sécheresses que vous éprouvez. Ne sortez jamais de l'oraison sans en tirer quelque fruit; demandant à Notre-Seigneur la grâce de pratiquer tout ce que vous voyez qu'il demande de vous; prenant des résolutions d'être obéissante, assujettissant votre jugement et toutes vos raisons à celle qui vous gouverne; et protestant que, quelque difficulté que vous y trouviez, vous en voulez venir à la pratique, à l'imitation de Jésus-Christ, duquel l'Apôtre dit : *Il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix; et pour cet effet, il a été exalté* (*Phil.*, II, 8, 9).

Les Vêpres se disant ensuite, vous tâcherez de les chanter dans l'esprit que votre oraison vous aura laissé, ou bien dans la considération de Jésus-Christ sur la croix, mourant par amour pour vous. Voyez là

plaie de son côté; et le priez que vous puissiez être toute recueillie en elle, considérant l'excès de son amour.

Après Vêpres, vous irez en votre cellule, où étant, vous vous mettrez à genoux ; et rentrant dans votre intérieur, vous y adorerez la majesté de Dieu, et lui offrirez ce temps en union de la retraite de Jésus-Christ; le suppliant qu'il sanctifie cette heure, et qu'il vous donne son esprit et son intelligence pour concevoir votre lecture, et être instruite de ce qu'il veut de vous pour sa gloire et votre plus grande perfection. Cette lecture se doit plutôt appeler une méditation ou étude de toutes les vertus; et, quand quelque vérité vous aura touchée, recueillie et éclairée, fermez votre livre, et la pénétrez à loisir : laissez agir la grâce en vous selon toute son étendue ; et lorsque ce mouvement sera passé, relisez et employez ainsi cette heure de temps, qui vous sera fort utile si vous la pratiquez en cette manière.

Vous irez au réfectoire, et observerez les mêmes choses que le matin, après lequel vous irez faire une visite au Saint-Sacrement, que vous adorerez avec respect, rentrant dans votre intérieur : offrez par obéissance votre heure de récréation ; suppliant Jésus-Christ qu'il lui plaise vous donner sa bénédiction, et vous faire la grâce de ne rien dire qui lui puisse déplaire. Pendant votre conversation, rappelez-vous de temps en temps que Dieu vous regarde, et qu'ainsi il ne faut rien dire ni rien faire qui soit indigne de sa présence.

Lorsque la cloche sonnera pour aller à Complies, tâchez d'élever votre cœur à Dieu avec une nouvelle ferveur, pour suppléer à toutes les négligences de ce jour. Honorez, durant cette dernière heure de l'office, la descente de Jésus-Christ de la croix ; et reconnaissant par quelque acte d'amour celui qu'il vous a porté en achevant de consommer son sacrifice, demandez-lui que, par sa mort, il vous fasse mourir au péché pour ne vivre qu'en lui.

A la fin, vous ferez votre examen avec le plus d'application que vous pourrez, en cette manière :

Mon Seigneur, je vous adore du profond de mon âme : prosternée à vos pieds, je vous rends grâces de ce que vous m'avez créée à votre image et ressemblance, rachetée de votre précieux sang, fait naître en la foi catholique, appelée à la sainte religion, et préservée de tant de périls et dangers, auxquels beaucoup d'autres, qui vous ont été plus fidèles que moi, ont été exposés, et surtout en ce jour, dans lequel vous m'avez tant fait de miséricordes. Béni soyez-vous, mon Dieu. Esprit bienheureux, aidez-moi à le remercier de toutes les grâces qu'il me fait; et lui demandez pour moi celle de connaître les péchés que j'ai commis contre sa bonté, et qu'en les connaissant j'en aie le véritable regret que je dois.

Je vous adore, mon Sauveur Jésus, comme mon souverain Juge; je me soumets de tout mon cœur à la puissance que vous avez de me juger : je suis très-aise que vous ayez ce pouvoir sur moi; et je vous supplie de me faire participante de la lumière par laquelle vous me ferez voir mes péchés à l'heure de la mort, lorsque je comparaîtrai devant votre tribunal. Faites-moi aussi participante du zèle de votre justice, afin que je haïsse mes péchés comme vous les haïssez.

Veni, Sancte Spiritus, etc.

Mon Seigneur, voilà un grand nombre de péchés que j'ai commis contre votre bonté infinie : mais j'en ai regret, et je m'en accuse à vos pieds ; non-seulement de ceux que je connais, mais aussi de ceux dont je n'ai pas la connaissance et que vous voyez en moi : je vous en demande pardon, espérant, s'il vous plaît, en vos divines miséricordes.

Miserere mei, Deus, etc.

Oui, mon Dieu, je crie vers vous, pour obtenir miséricorde de votre infinie bonté : je vous supplie de me pardonner par votre infinie clémence, par les mérites du sang de mon Sauveur, ayant un vif regret de vous avoir offensé, non point pour la crainte de l'enfer ni pour quelque motif temporel, mais uniquement pour l'amour de vous-même ; et c'est pour cela que je suis, par votre grâce, dans la volonté de n'y retomber jamais, et de vous être fidèle jusqu'à la mort : je voudrais avoir toute la douleur dont un cœur humain est capable, par le secours de votre grâce.

Confiteor, etc.

Mon Dieu, je vous donne mon cœur; et je vous aime avec une telle complaisance, que de toute ma volonté j'aime, j'accepte et embrasse tout ce qu'il vous plaira qui m'arrive, tant à moi qu'à toutes les personnes qui me regardent, pour lesquelles je vous demande, comme pour moi, l'accomplissement des desseins de miséricorde que vous avez sur nous de toute éternité.

Je vous offre, mon Seigneur, le sommeil que je vais prendre, en union de celui que mon Jésus a pris lorsqu'il était en cette vie mortelle ; vous suppliant d'animer mon cœur si puissamment, que tous ses mouvements se portent vers vous, et qu'il s'unisse, par ses désirs, à tous les bienheureux pour vous aimer, vous louer, vous bénir, et vous adorer dans leur société.

In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.

In te, Domine, speravi; non confundar, etc.

Suscipe me, Domine, etc.

J'espère et j'espérerai toute ma vie, ô mon Dieu, en vos grandes miséricordes, où je mets toutes mes espérances.

Venez, ô mon Dieu, posséder mon cœur; qu'il n'aime que vous dans l'éternité.

Veni, Domine Jesu.

Je veux, ô mon Dieu, faire en tout votre sainte volonté, et m'y soumets de toute la mienne.

Non mea; sed tua voluntas fiat.

Je me soumets de tout mon cœur à la mort, et je l'accepte humblement; parce que c'est votre volonté que je meure : je

veux toutes les circonstances qui la doivent accompagner, comme pour le temps et l'heure; vous suppliant de m'assister en ce moment, et que je meure en votre sainte grâce; adorant, dès maintenant et pour cette heure, ce que je ne pourrai peut-être pas faire alors, le jugement que vous porterez de mon âme, m'y soumettant de toute ma volonté; vous suppliant de me traiter non selon mes mérites, mais selon toute l'étendue de vos miséricordes et de la charité de Jésus-Christ pour moi.

Sainte Vierge, je vous prie de me prendre sous votre protection particulière; et demandez pour moi à votre Fils que je ne m'éloigne jamais de lui tant soit peu, mais que mon âme veille avec lui pendant le sommeil. Assistez-moi en tous les moments de ma vie, et surtout en celui de ma mort.

Saint ange, à qui la bonté de Dieu a donné charge de mon âme et de mon corps, je vous supplie d'en prendre un soin singulier, et de me préserver de tout danger, des illusions et tentations, et de m'obtenir que je n'offense point mon Dieu; mais que mon âme soit toujours unie à lui par amour.

Je vous adore, très-sainte Trinité; c'est de tout mon cœur que je vous révère, vous suppliant de me donner votre sainte bénédiction, de me garder de tout péché, et de remplir les puissances de mon âme de votre connaissance, de votre amour et de votre souvenir. *Ainsi soit-il.*

Après l'examen, on monte au dortoir, où se commence le silence souverain, jusqu'au lendemain, que vous observerez avec toute l'exactitude possible. Vous vous déshabillerez en diligence pour être couchée à huit heures; et vous ne vous occuperez à rien du tout, sinon à lire votre sainte oraison auparavant.

Quand on vous éveillera pour Matines, levez-vous en diligence et avec une nouvelle ferveur; remerciant Dieu de vous avoir appelée à une vocation où vous avez le moyen de le louer, durant que le monde n'y pense pas. Allez à l'Eglise faire votre préparation, et offrez ce moment en l'honneur du moment de la naissance de Jésus-Christ; honorez toutes les circonstances de ses abaissements dans la crèche; vous unissant à tous les bienheureux, qui donnent gloire au Seigneur de ce que le Rédempteur est né.

Consacrez-vous toute à lui, et le priez de sanctifier toutes les actions de votre journée, ou, si vous aimez mieux, consacrez-la à Jésus agonisant.

Quel spectacle de voir un Dieu de majesté prosterné en terre sur sa face, priant et disant: *Mon Dieu, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; mais votre volonté soit faite et non la mienne* (*Luc.*, XXII, 42)! Que cet exemple vous apprenne à prier avec humilité et soumission aux volontés de Dieu, et qu'il sanctifie toutes les petites angoisses et abandons que la Providence permettra vous arriver.

Avant que de finir cet exercice, il faut que je vous dise que je ne l'ai fait que pour les âmes qui ne sont pas encore dans la pratique des vertus, et qui n'ont point d'habitude à la mortification, et rien de bien surnaturel. S'il se trouvait des âmes à qui Notre-Seigneur fît quelque grâce extraordinaire, elles ne se doivent servir de ces petits moyens que dépendamment de la même grâce: car ce ne sont là que de faibles moyens, pour aider et suppléer aux impuissances, et défaut d'habitude: néanmoins, si l'on est exact à les suivre, ils peuvent beaucoup aider, pourvu qu'on les embrasse avec esprit et de cœur, sans se violenter ni aller contre le trait intérieur, à quoi l'on doit se rendre très-fidèle: cela étant, Notre-Seigneur bénira tout: je le supplie qu'il vous fasse cette grâce. Ainsi soit-il.

EXERCICE DE LA SAINTE MESSE.

Au commencement de la messe, voyant le prêtre, vous vous représenterez Jésus-Christ revêtu de cet habit blanc, qui est signifié par l'aube du prêtre, adorant le Père éternel; et vous lui offrirez ce sacrifice, lui disant de cœur:

Mon Dieu, je vous adore de toutes les forces de mon âme, et je vous offre ce saint sacrifice pour honorer et renouveler la passion de mon Jésus, et, par lui, le mérite de ses douleurs. Je vous demande pardon de mes crimes et la grâce d'une parfaite conversion; que je sois par amour totalement à vous, confessant, mon Dieu, que je suis indigne d'assister à ce grand sacrifice. Mais je m'accuse à vos pieds de tous les péchés que j'ai commis, selon la parfaite connaissance que vous en avez; je vous en demande pardon et miséricorde, et une véritable douleur de vous avoir offensé.

Dites le *Confiteor.*

A *l'Introït.*

Vous honorerez la première entrée du Fils de Dieu dans le monde pour la rédemption des hommes, et tâcherez de reconnaître cet amour par amour, lui disant:

Ah! mon doux Jésus, je vous aime, et je veux vous aimer de toutes les forces de mon âme; et qu'à jamais je reconnaisse les bontés que vous avez pour tous les hommes, et pour mon âme en particulier.

Faites en sorte que votre esprit s'applique à la reconnaissance des miséricordes de Jésus-Christ venant au monde.

Au *Kyrie, eleyson.*

Imaginez-vous toute la nature humaine prosternée devant la majesté de Dieu, demandant miséricorde à ce bon Jésus, qui ne vient au monde que pour vous la faire. Honorez toujours cette première entrée, et lui dites:

Ah! mon Seigneur, faites-moi miséricorde, s'il vous plaît, et à tout votre pauvre peuple qui vous la demande avec moi.

Au *Gloria in excelsis.*

Vos anges, Seigneur, nous ont annoncé, par ce cantique, la réconciliation des hommes avec votre majesté. Vous promettez, mon Dieu, que la paix et la tranquillité seront assurées aux hommes de bonne volonté.

Donnez-la-moi bonne, s'il vous plaît; puisque je ne veux chercher de véritable repos qu'en vous, qui êtes mon souverain bien.

Honorez la charité infinie de Jésus-Christ venant au monde; et voyez que c'est pour glorifier le Père éternel, et sauver le genre humain. Demandez-lui que vous reconnaissiez cette bonté, par une grande fidélité à son service.

A l'Evangile.

Vous tâcherez de l'entendre avec respect, vous représentant que c'est la vraie publication des œuvres du Fils de Dieu étant au monde, pour servir de modèle de perfection aux âmes chrétiennes et aux religieuses plus particulièrement; puisque, pour imiter Jésus-Christ, elles ont renoncé à tout, pour suivre, aimer et servir Dieu; sachant qu'on ne peut avoir deux maîtres sans aimer l'un et haïr l'autre, comme dit le même Seigneur (*Matth.* VI, 24). Anéantissez-vous; avouez que vous n'avez pas ouï la parole du saint Evangile avec le respect que vous deviez; puisque bien souvent, quoique consacrée à Dieu, vous avez voulu, en le servant, aimer le monde avec lui. Pendant que l'on achèvera l'Evangile, faites des résolutions contraires.

Pendant le *Credo*, vous ne ferez autre chose que dire intérieurement à Dieu: Je crois ce que la sainte Eglise me commande de croire, sans en douter; et je vous remercie, ô mon Dieu! de ce que vous m'avez fait naître dans la vraie Eglise; je vous supplie que j'y meure et que par votre sang et l'amour que vous lui portez comme à votre Epouse, vous augmentiez le nombre de ses enfants et la renouveliez; convertissant les juifs, avec tous les infidèles et les hérétiques, à la vraie et unique foi, pour laquelle je souhaite, par votre grâce, donner ma vie.

Si cela ne suffit pas pour vous occuper pendant le *Credo*, vous n'avez qu'à vous arrêter intérieurement aux paroles qui y sont dites, que Jésus est né d'une Vierge, qu'il a souffert la mort et est descendu aux enfers, ressuscité et assis à la droite de son Père, où il prie pour nous, et est notre unique avocat, voyant en tous ces mystères l'amour de votre Dieu pour tous les hommes.

A l'Offertoire.

L'Offertoire de la messe représente ce que Jésus a fait dans le jardin des Olives, acceptant la mort et s'offrant à son Père. Renouvelez cette même offrande, disant intérieurement:

Père de toute bonté, je vous offre mon Jésus et l'acceptation qu'il fit de souffrir pour mon salut, vous suppliant qu'elle me soit méritoire, que je sois toute à vous et que j'accepte toutes les souffrances qu'il vous plaira m'envoyer, comme je fais maintenant de tout mon cœur.

A la Préface.

Il faut que votre cœur s'élève d'une façon plus spirituelle, vous détachant de toutes sortes de pensées pour paraître devant Dieu avec plus de pureté, vous unissant avec tous les esprits bienheureux pour entonner: *Sanctus, Sanctus, Sanctus.*

A l'Elévation.

Adorez Jésus-Christ avec foi et respect, le priant qu'il vous élève et attire à lui par sa grâce et par sa présence dans le très-saint sacrement. Offrez-vous à sa divine majesté en ce moment, pour honorer l'offrande qu'il a faite de lui-même à son Père, pour vos péchés et pour ceux de tout le monde; tâchant de vous unir à lui intimement, par amour et par foi.

Pendant le *Pater*, appliquez-vous à quelqu'une des demandes de l'Oraison dominicale, en en prenant une pour chaque jour, vous unissant avec le prêtre dans l'esprit de l'Eglise.

Aux *Agnus Dei*, vous demanderez au Père éternel, par Jésus-Christ, le pardon de vos péchés, et vous le lui offrirez comme le vrai Agneau sans tache; puisqu'il n'est venu que pour effacer les péchés du monde et pour vous faire miséricorde.

Pour la Communion spirituelle.

Vous tâcherez de faire une communion spirituelle, vous y préparant par une confession intérieure en la présence de Dieu, auquel vous demanderez pardon et produirez quelque acte de contrition. Excitez votre cœur à le recevoir chez vous d'une façon toute spirituelle; après, vous l'adorerez profondément et produirez des actes d'une vive foi de la présence sacramentelle de votre Dieu, avec lequel vous unirez les puissances de votre âme le plus intimement que vous pourrez; et vous vous abandonnerez toute à lui, pour qu'il prenne une pleine possession de votre cœur et qu'il en dirige tous les mouvements. Vous veillerez avec soin sur vous-même, pour vous conserver dans cette union avec le divin Epoux; et vous entretiendrez Jésus aussi familièrement, comme si vous aviez reçu les saintes espèces. Ainsi vous pourrez, durant tout le jour, manger spirituellement Jésus, vous unissant intimement à lui avec de profonds actes d'adoration. Il ne faut point qu'il y ait obstacle en l'âme, si petit soit-il, pour rendre la communion spirituelle efficace.

Le reste de la messe se doit employer à entretenir Jésus et lui exposer vos nécessités spirituelles.

Aux dernières Oraisons.

Demandez à Dieu dans l'esprit de l'Eglise, qu'il vous fasse la grâce d'avoir participé à ce saint sacrifice; le priant, par les mérites d'icelui, que vous ne vous éloigniez jamais de la fidélité que vous lui devez, soit en ce jour, soit pendant toute votre vie.

A la bénédiction du prêtre, priez la sainte Trinité de vous donner la sienne. Ainsi soit-il.

PRÉPARATION A LA RETRAITE,

POUR LE RENOUVELLEMENT DES VOEUX,

OU

DISCOURS (1) SUR L'ACTE D'ABANDON A DIEU.

Ses caractères, ses conditions et ses effets.

Je voudrais qu'on lût attentivement le

(1) Ce discours a été publié par M. Bossuet, évêque de

chapitre X de l'Evangile de saint Luc, depuis le verset 38 jusqu'à la fin. Après l'avoir lu et un peu considéré en grand silence, je souhaiterais que, par un acte de foi, on se mît aux pieds de Jésus avec Marie, pour entendre sa parole.

Jésus parle encore tous les jours dans son Evangile; mais il parle d'une manière admirable dans l'intime secret du cœur; car il est la parole même du Père éternel, où toute vérité est renfermée. Il faut donc lui prêter ces oreilles intérieures dont il est écrit : *Vous avez, Seigneur, ouvert l'oreille à votre serviteur* (II *Reg.*, VII, 27).

Heureux ceux à qui Dieu a ouvert l'oreille en cette sorte; ils n'ont qu'à la tenir toujours attentive, leur oraison est faite de leur côté. Jésus leur parlera bientôt, et il n'y a qu'à se tenir en état d'entendre sa voix.

Marie était assise aux pieds de Jésus (*Luc.*, X, 39). Assise tranquille aux pieds de Jésus; humilité, soumission; se soumettre à la parole éternelle, à la vérité. Silence. Que tout se taise : *Il se fit un silence dans le ciel, environ d'une demi-heure* (*Apoc.*, VIII, 1). Qui parle durant ce temps? Dieu seul, environ une demi-heure. Ce grand silence de l'âme, où tout cesse, où tout se tait devant Dieu, dans le ciel, dans la haute partie de notre âme, ne dure guère durant cette vie; mais pour peu qu'il dure, qu'il se dit de choses, et que Dieu y parle! Sois attentive, âme chrétienne; ne te laisse pas détourner dans ces bienheureux moments.

Entrez dans le cabinet et fermez la porte sur vous, priez votre Père dans le secret; et votre Père qui vous voit dans le secret, vous le rendra (*Matt.*, VI, 6). Que vous rendra-t-il? parole pour parole : pour la parole par laquelle vous l'aurez prié de vous instruire, la parole par laquelle il vous fera entendre ce qu'il veut de vous, et son éternelle vérité.

Entrez donc et fermez la porte. Entrez en vous-même et ne vous laissez détourner par quoi que ce soit. Quand ce serait une Marthe, une âme sainte qui viendrait vous inviter à servir Jésus, demeurez toujours enfermée dans ces saints et bienheureux moments. Jésus ne veut point de vous ces services extérieurs; tout le service qu'il veut de vous, c'est que vous l'écoutiez seul et que vous prêtiez l'oreille du cœur à sa parole.

Parlez donc, Seigneur; il est temps : *Votre serviteur écoute* (I *Reg.*, III, 10); parlez : et que direz-vous? *Marthe, Marthe, tu es empressée et tu te troubles dans le soin de beaucoup de choses; or, il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire* (*Luc.*, X, 41). Ne faut-il donc pas s'acquitter de tous ses devoirs, de toutes ses obédiences? Il le faut, sans doute : mais il ne faut jamais être empressé; et il y a d'heureux moments où tout autre devoir, tout autre exercice, toute autre obédience cessent en vous; il n'y a pour vous d'autre obédience que celle d'écouter Jésus qui veut vous parler.

Troyes, à la suite des Méditations sur l'Evangile, tom. IV, pages 422 et suiv.

Il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire. Il n'y a que Dieu seul qui soit nécessaire; il est tout, le reste n'est rien : *Tout ce qui est, disparaît devant sa face; et toutes les nations sont un vide et un néant à ses yeux* (*Isai.*, XL, 17). Il est le seul nécessaire à l'homme; c'est lui seul qu'il faut désirer et à qui il faut s'unir. *Crains Dieu et observe ses commandements; car c'est là tout l'homme* (*Eccles.*, XII, 13). Tout le reste lui est étranger; cela lui appartient, comme une chose qui lui est propre : c'est tout le fonds de l'homme, toute sa substance, tout son être. Quoi que tu perdes, ô homme, pourvu que tu ne perdes pas Dieu, tu n'as rien perdu du tien. Laisse donc écouler le reste, ne te réserve que de craindre et aimer Dieu; c'est là tout l'homme.

Il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire. Comme Dieu est seul et que l'homme se considère comme seul devant lui; il faut trouver quelque chose en l'homme qui soit parfaitement un, un acte qui renferme tout dans son unité; qui, d'un côté renferme tout ce qui est dans l'homme, et d'autre côté réponde à tout ce qui est en Dieu.

Faites-moi trouver cet acte, ô mon Dieu! cet acte si étendu, si simple, qui vous livre tout ce que je suis, qui m'unisse à tout ce que vous êtes. O Jésus! je suis à vos pieds; faites-le-moi trouver : faites-moi trouver cet Un nécessaire. Tu l'entends déjà, âme chrétienne : Jésus te dit dans le cœur que cet acte, c'est l'acte d'abandon. Car cet acte livre tout l'homme à Dieu; son âme, son corps en général et en particulier, toutes ses pensées, tous ses sentiments, tous ses désirs, tous ses membres, toutes ses veines, avec tout le sang qu'elles renferment, tous ses nerfs, jusqu'aux moindres linéaments, tous ses os, et jusqu'à l'intérieur et jusqu'à la moelle, toutes ses entrailles, tout ce qui est au dedans et au dehors. Tout vous est abandonné, ô Seigneur! faites-en ce que vous voulez. O mon Dieu! je vous abandonne ma vie; et non-seulement celle que je mène en captivité et en exil sur la terre, mais encore ma vie dans l'éternité. Je vous abandonne mon salut; je remets ma volonté entre vos mains, je vous remets l'empire que vous m'avez donné sur mes actions. Faites-moi selon votre cœur; et *créez en moi un cœur pur* (*Ps.* L, 12), un cœur docile et obéissant. *Tirez-moi; nous courrons après vous et après les douceurs de vos parfums. Ceux qui sont droits vous aiment* (*Cant.*, I, 3). Faites-moi donc droit, ô mon Dieu! afin que je vous aime de tout mon cœur, de ce cœur que vous formez en moi par votre grâce. Je vous ai tout livré, je n'ai plus rien; c'est là tout l'homme.

Que si cet acte répond à tout ce qui est en l'homme, il répond aussi en même temps à tout ce qui est en Dieu. Je m'abandonne à vous, ô mon Dieu! à votre unité, pour être fait un avec vous; à votre infinité et à votre immensité incompréhensible, pour m'y perdre et m'y oublier moi-même; à votre sagesse infinie, pour être gouverné selon vos desseins et non pas selon mes pensées; à vos

décrets éternels, connus et inconnus, pour m'y conformer, parce qu'ils sont tous également justes; à votre éternité, pour en faire mon bonheur; à votre toute-puissance, pour être toujours sous votre main; à votre bonté paternelle, afin que dans le temps que vous m'avez marqué, vous receviez mon esprit entre vos bras; à votre justice, en tant qu'elle justifie l'impie et le pécheur; afin que d'impie et de pécheur, vous le fassiez devenir juste et saint. Il n'y a qu'à cette justice qui punit les crimes, que je ne veux pas m'abandonner; car ce serait m'abandonner à la damnation que je mérite : et néanmoins, Seigneur, elle est sainte, cette justice, comme tous vos autres attributs; elle est sainte et ne doit pas être privée de son sacrifice. Il faut donc aussi m'y abandonner. Et voici que Jésus-Christ se présente; afin que je m'y abandonne, en lui et par lui.

Donc, ô Dieu saint, ô Dieu vengeur des crimes, j'adore vos saintes et inexorables rigueurs; et je m'y abandonne en Jésus-Christ, qui s'y est abandonné pour moi, afin de m'en délivrer; car il s'est soumis volontairement à porter tous mes péchés et ceux de tout le monde, et s'est livré pour eux tous aux rigueurs de votre justice, parce qu'il avait un mérite et une sainteté infinie à lui opposer. Je m'y livre donc, en lui et par lui; et je vous offre, pour vous apaiser envers moi, ses mérites et sa sainteté, dont il m'a couvert et revêtu. Ne me regardez pas en moi-même; mais regardez-moi en Jésus-Christ et comme un membre du corps dont il est le chef. Donnez-moi telle part que vous voudrez à la passion de votre saint Fils Jésus, afin que *je sois sanctifié en vérité* (*Joan.*, XVII, 19), en celui *qui s'est sanctifié pour moi*, comme il dit lui-même.

Enfin, ô Dieu! unité parfaite, que je ne puis égaler, ni comprendre par la multiplicité, quelle qu'elle soit, de mes pensées, et au contraire dont je m'éloigne d'autant plus, que je multiplie mes pensées, je vous en demande une, si vous le voulez, où je ramasse en un, autant qu'il est permis à ma faiblesse, toutes vos infinies perfections, ou plutôt cette perfection seule et infinie, qui fait que vous êtes Dieu, le seul qui est, de qui tout est, en qui tout est, qui est heureux par lui-même! O Dieu, soyez heureux éternellement, je m'en réjouis : c'est en cela que je mets tout mon bonheur. En cet esprit, ô mon Dieu, *grand dans vos conseils, incompréhensible à penser, qui vous êtes fait un nom et une gloire immortelle* (*Jer.*, XXXII, 19, 20), par la magnificence de vos œuvres; je m'abandonne à vous de tout mon cœur, à la vie et à la mort, dans le temps et dans l'éternité. Vous êtes ma joie, mon consolateur, mon refuge, mon appui; qui m'avez donné Jésus-Christ pour être *la pierre posée dans les fondements de Sion, la pierre principale, la pierre de l'angle, la pierre éprouvée, choisie, affermie, inébranlable, la pierre solide et précieuse; et qui espère en cet appui, qui s'y abandonne, ne sera point confondu dans son espérance* (*Isa.*, XXVIII, 16).

Faisons donc comme ceux qui, accablés de travail et ne pouvant plus se soutenir, aussitôt qu'ils ont trouvé quelque appui solide, quelque bras ferme et puissant, mais bienfaisant tout ensemble, qui se prête à eux, s'y abandonnent, se laissent porter et se reposent dessus. Ainsi nous qui ne pouvons rien par nous-mêmes, que nous tourmenter vainement jusqu'à l'infini, laissons-nous aller avec foi entre les bras secourables de notre Dieu, notre Sauveur et notre Père : car c'est alors que nous apprenons véritablement à l'appeler de ce nom; puisque comme de petits enfants innocents et simples, sans peine, sans inquiétude, sans prévoyance, en un certain sens, pour l'avenir, *nous rejetons en lui toutes nos inquiétudes; parce qu'il a soin de nous* (I *Petr.*, V, 7), comme dit saint Pierre, fondé sur cette parole du Sauveur : *Votre Père sait que vous avez besoin de ces choses* (*Matth.*, VI, 32).

Je te dis donc, âme chrétienne, quelle que tu sois, et de quelques soins que tu sois agitée, je te dis au nom du Sauveur : *Votre Père sait de quoi vous avez besoin.* Ne vous laissez donc point agiter; et, comme dit le même Sauveur en saint Luc, *Ne vous laissez point élever en haut* (*Luc.*, XII, 29), et comme tenir en suspens entre le ciel et la terre, incertains de quel côté vous allez tomber; mais laissez-vous doucement tomber entre les bras secourables de votre Père céleste.

Avec cet acte, mon cher frère, ma chère sœur, chrétien, qui que vous soyez, ne soyez en peine de rien : ne soyez point en peine de votre faiblesse; car Dieu sera votre force. Le dirai-je? Oui, je le dirai : ne soyez point en peine de vos péchés mêmes; parce que cet acte, s'il est bien fait, les emporte tous : et toutes les fois qu'il n'a pas tout son effet, c'est à cause qu'il n'est pas fait dans toute sa perfection. Tâchez donc seulement de le bien faire, et livrez-vous tout entier à Dieu; afin qu'il le fasse en vous, et que vous le fassiez avec son secours. Tout est fait, et vous n'avez qu'à y demeurer.

Cet acte est le plus parfait et le plus simple de tous les actes; car ce n'est pas un effort comme d'un homme qui veut agir de lui-même; mais c'est se laisser aller pour être *mu et poussé par l'esprit de Dieu* (*Rom.*, VIII, 14), comme dit saint Paul; non pas toutefois, à Dieu ne plaise, à la manière des choses inanimées; puisque c'est se laisser aller à cet esprit qui nous meut volontairement, librement, avec une sincère complaisance pour tout ce que Dieu est, et par conséquent pour tout ce qu'il veut; puisque sa volonté, c'est Dieu lui-même : pour dire avec le Sauveur : *Oui, mon Père, il est ainsi : parce qu'il a été ainsi déterminé devant vous* (*Matth.*, XI, 26).

Il ne faut donc pas s'imaginer, comme quelques-uns, qu'on tombe, par cet abandon, dans une inaction ou dans une espèce d'oisiveté. Car, au contraire, s'il est vrai, comme il l'est, que nous soyons d'autant plus agissants, que nous sommes plus poussés, plus mus, plus animés par le Saint-Esprit, cet acte par lequel nous nous y livrons, et à

l'action qu'il fait en nous, nous met, pour ainsi parler, tout en action pour Dieu. Nous allons avec ardeur à nos exercices, parce que Dieu, à qui nous nous sommes abandonnés, le veut ainsi : nous recourons continuellement aux saints sacrements, comme aux secours que Dieu, à qui nous nous sommes livrés, nous a donnés pour nous soutenir. Ainsi un acte si simple enferme tous nos devoirs, la parfaite reconnaissance de tous nos besoins, et un efficace désir de tous les remèdes que Dieu a donnés à notre impuissance.

C'est cet acte qui nous fait dire : *Que votre nom soit sanctifié* (*Luc.*, XI, 2). Car nous sanctifions, autant qu'il est en nous, tout ce qui est en Dieu, quand nous nous y unissons de tout notre cœur. Ce même acte nous fait dire encore : *Que votre règne arrive* (*Ibid.*) ; puisque nous ne nous livrons à Dieu qu'afin qu'il règne en nous et qu'il règne sur nous, qu'il règne sur tout ce qui est ; qu'il fasse en nous son royaume ainsi que dit le Sauveur : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous* (*Ibid.*, XVII, 21). Cet acte nous fait dire aussi : *Votre volonté soit faite dans la terre comme au ciel* (*Matth.*, VI, 10) ; parce que nous consentons de tout notre cœur, de la faire en tout ce qui dépend de nous, et que Dieu la fasse en tout ce qui n'en dépend pas : en sorte qu'il soit maître en nous, comme il l'est au ciel sur les esprits bienheureux, qui n'ont, lorsque Dieu agit, qu'un *Amen* à dire, c'est-à-dire, *Ainsi soit-il*, qu'un *Alleluia* à chanter, c'est-à-dire, *Dieu soit loué* de tout ce qu'il fait, comme il paraît dans l'Apocalypse (*Apoc.*, XIX, 4), et comme dit l'apôtre saint Paul : *Abondant en actions de grâces, rendant grâces en tout temps et en toutes choses à Dieu le Père, par Notre-Seigneur Jésus-Christ* (*Coloss.*, II, 7; *Eph.*, V, 20).

Ainsi le partage du chrétien est une continuelle action de grâces, rendue à Dieu de tout ce qu'il fait; parce que tout ce qu'il fait tourne à sa gloire : et cette action de grâces est le fruit de cet abandon, par lequel nous nous livrons à lui par une entière complaisance pour ses volontés.

Vous trouverez dans cet acte, âme chrétienne, un parfait renouvellement des promesses de votre baptême : vous y trouverez une entière abnégation de tout ce que vous êtes née ; parce que si vous n'étiez née dans l'iniquité, et que vous ne fussiez point, par votre naissance, toute remplie de péché et d'ordure, vous n'auriez pas eu besoin de renaître : vous y trouverez un entier abandon *à cet esprit de nouveauté* (*Ps.* L), qui ne cesse de vous réformer intérieurement et extérieurement, en remplissant tout votre intérieur de soumission à Dieu, et tout votre extérieur de pudeur, de modestie, de douceur, d'humilité et de paix.

Vous trouverez dans le même acte, âme religieuse, le renouvellement de tous vos vœux, parce que si Dieu seul est votre appui, auquel vous vous livrez tout entière, vous ne voulez donc nul appui dans ces biens extérieurs qu'on nomme richesses; et ainsi vous êtes pauvre. Vous en voulez encore moins dans tout ce qui flatte les sens; et ainsi vous êtes chaste : et encore moins, sans hésiter, en tout ce qui flatte au dedans votre volonté, et ainsi vous êtes obéissante.

Car qu'est-ce que l'amour des richesses, si ce n'est un emprunt qu'on fait des choses extérieures, et par conséquent une marque de la pauvreté du dedans? Et qu'est-ce que l'amour des plaisirs des sens, sinon encore un emprunt que l'âme va faire à son corps et aux objets qui l'environnent, et par conséquent toujours une pauvreté du dedans? Et qu'est-ce que l'amour de sa propre volonté, si ce n'est encore un emprunt que l'âme se va faire continuellement à elle-même pour tâcher de se contenter, sans pouvoir jamais en venir à bout? au lieu de se faire riche une bonne fois, en s'abandonnant à Dieu, et en prenant tout en lui, ou plutôt en le prenant lui-même tout entier.

Te voilà donc, âme chrétienne, rappelée à ton origine, c'est-à-dire, à ton baptême. Te voilà, âme religieuse, rappelée à ton origine, c'est-à-dire, au jour bienheureux de ta profession. Que reste t-il maintenant, sinon que tu renouvelles ta ferveur, et que ton sacrifice soit agréable comme le sacrifice des premiers jours, lorsque, tout abîmée en Dieu, et toute pénétrée du dégoût du monde, tu ressentais la première joie d'une âme renouvelée et délivrée de ses liens?

Cet abandon est la mort du péché; et premièrement c'est la mort des péchés passés ; parce que, lorsqu'il est parfait, il les emporte. Car cet acte, qu'est-ce autre chose qu'un amour parfait et une parfaite conformité de nos volontés avec celle de Dieu ? A qui se peut-on livrer, sinon à celui qu'on aime? Et qui est celui qu'on aime, sinon celui à qui on se fie souverainement? Qu'est-ce donc encore un coup? qu'est-ce que cet acte, sinon, comme dit saint Jean, *cet amour parfait, cette parfaite charité qui bannit la crainte* (I *Joan.*, IV, 18)? Il n'y a donc plus rien à craindre pour ceux qui feront cet acte, avec toute la perfection que Dieu y demande : il n'y a plus rien à craindre, ni péchés passés, ni supplice, ni punition. Tout disparaît devant cet acte, qui enferme par conséquent toute la vertu de la contrition et celle du sacrement de pénitence, dont elle emporte le vœu. Mais quels regrets, quelle repentance ne reste-t-il point de cet abandon ? Quelle douleur d'avoir abandonné, quand ce ne serait qu'un seul moment, celui à qui on s'est livré, en s'abandonnant tout entier?

O mon Dieu! je n'aurai jamais assez de larmes pour déplorer un si grand malheur, quand je serais tout changé en pleurs. Mais si jamais j'ai des larmes, si je regrette jamais mes péchés, ce sera pour avoir tant offensé et outragé cette divine bonté, à laquelle je m'abandonne.

Mais aussi pour faire un tel acte, et s'abandonner tout à fait à Dieu, à quoi ne faut-il pas renoncer? à quelles inclinations? à quelles douceurs? Car puis-je me livrer à Dieu avec l'amour, tout petit qu'il soit, des biens de la terre, sans craindre cette sentence

du Sauveur : *Vous ne pouvez pas servir deux maîtres* (*Matth.*, VI, 24) ? Il faut renoncer à tout autre maître, c'est-à-dire, à tous les désirs qui me maîtrisent et qui dominent dans le cœur ; il y faut renoncer jusqu'au bout ; car il serait encore mon maître du côté où je ne voudrais pas y renoncer tout à fait. Ainsi cet abandon n'est par seulement la mort des péchés passés ; c'est encore celle des péchés à venir. Car quelle âme, qui se livre à Dieu, pourrait, dans ce saint état, se livrer à l'iniquité et à l'injustice ? Et en même temps, c'est la mort de tous les scrupules, parce que l'âme, livrée à Dieu et à sa bonté infinie, afin qu'il fasse et excite en elle tout ce qu'il faut pour lui plaire, ne peut rien craindre, ni d'elle-même ni de son péché ; puisqu'elle est toujours unie, par son fonds, au principe qui les guérit et les purifie.

Comment donc, direz-vous, une telle âme n'est-elle pas assurée de sa sainteté et de son salut ? Comment, si ce n'est pour cette raison qu'il ne lui est jamais donné en cette vie, de savoir si elle s'abandonne à Dieu de bonne foi, ni si elle persévérera à s'y abandonner jusqu'à la fin ? Ce qui la porte à s'humilier jusqu'aux enfers, et en même temps lui sert d'aiguillon pour s'abandonner à Dieu de nouveau à chaque moment, avec la même ferveur et la même ardeur que si elle n'avait jamais rien fait, mettant sa force, son repos et sa confiance, non en elle-même ni dans ce qui est en elle, mais en Dieu, dont tout lui vient.

C'est là enfin, pour revenir à l'Evangile que nous avons lu au commencement, et à Marie que nous y avons vue si attentive au Sauveur ; c'est là, dis-je, ce qui s'appelle *être véritablement assise aux pieds du Sauveur*, pour écouter ce qu'il veut, et se laisser gouverner par ce qu'on écoute comme sa loi. C'est là cet *un nécessaire* que Jésus explique, et que Marie avait déjà choisi ; et il ne faut pas s'étonner si Jésus ajoute : *Marie a choisi la meilleure part*, *qui ne lui sera point ôtée* (*Luc.*, X, 43).

Elle a choisi d'être assise aux pieds du Sauveur ; d'être tranquille, attentive, obéissante à sa parole, c'est-à-dire, à sa volonté, à sa parole intérieure et extérieure, à ce qu'il dit au dedans et au dehors ; d'être unie à sa vérité et abandonnée à ses ordres.

Elle a choisi la meilleure part, *qui ne lui sera point ôtée. La mort viendra*, *et*, *en ce jour*, *toutes les pensées des hommes périront* (*Ps.* CXLV, 4). Mais cette pensée, par laquelle l'homme s'est livré à Dieu, ne périra pas ; au contraire, elle recevra sa perfection : car *La charité*, dit saint Paul, *ne finira jamais*, *pas même lorsque les prophéties s'évanouiront*, *et que la science humaine sera abolie* (I *Cor.*, XIII, 8, 9, 10) : *la charité* ne finira pas ; et rien ne périra que ce qu'il y a d'imparfait en nous.

Viendra le temps de sortir de la retraite, et de rentrer dans les exercices ordinaires ; mais le partage de Marie ne périra pas. La parole qu'elle a écoutée la suivra partout : l'attention secrète qu'elle y aura lui fera tout faire comme il faut : elle ne rompra ce silence intime qu'avec peine ; et lorsque l'obéissance et la charité le prescriront, une voix intérieure ne cessera de la rappeler dans son secret. Toujours prête à y retourner, elle ne laissera pas de prêter son attention à ses emplois : mais elle souhaitera, avec une infatigable ardeur, sa bienheureuse tranquillité aux pieds du Sauveur ; et encore avec plus d'ardeur, la vie bienheureuse, où la vérité sera manifestée, et où Dieu sera tout en tous. *Amen*, *Amen*.

Au reste, *mes frères*, *que tout ce qui est véritable*, *tout ce qui est honnête*, *tout ce qui est juste*, *tout ce qui est saint*, *tout ce qui nous peut rendre aimables* (*sans vouloir plaire à la créature*); *tout ce qui est d'édification et de bonne odeur : s'il y a quelque sentiment raisonnable et vertueux*, *et quelque chose de louable dans le règlement des mœurs ; que tout cela soit le sujet de vos méditations et l'unique entretien de vos pensées* (*Philip.*, IV, 8). Car à quoi pense celui qui est uni à Dieu, sinon aux choses qui lui plaisent ? *Que si quelqu'un parle*, *que ce soit comme si Dieu parlait en lui. Si quelqu'un sert dans quelques saints exercices*, *qu'il y serve comme n'agissant que par la vertu que Dieu lui donne*, *afin qu'en tout ce que vous faites*, *Dieu soit glorifié par Jésus-Christ* (I *Petr.*, IV. 21). *Et tout ce que vous ferez*, *faites-le de tout votre cœur* (*Colos.*, III, 23) ; jamais avec nonchalance, par coutume et comme par manière d'acquit : *Faites-le*, *dis je*, *de tout votre cœur*, *comme le faisant pour Dieu*, *et non pour les hommes. Servez Notre-Seigneur Jésus-Christ* (*Ibid.*, 24) ; que ce soit votre seul Maître. *Amen*, *Amen*.

Oui, *je viens bientôt. Ainsi soit-il. Venez*, *Seigneur Jésus*, *venez. La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous* (*Ap.* XXII, 20, 21).

SUR LE PARFAIT ABANDON (1).

Quand on est bien abandonné à Dieu, on est prêt à tout : on suppose le pis qu'on en puisse supposer, et on se jette aveuglément dans le sein de Dieu. On s'oublie, on se perd ; et c'est là la plus parfaite pénitence qu'on puisse faire, que cet entier oubli de soi-même : car toute la conversion ne consiste qu'à se bien renoncer et s'oublier, pour s'occuper de Dieu et se remplir de lui. Cet oubli est le vrai martyre de l'amour-propre : c'est sa mort et son anéantissement, où il ne trouve plus de ressource : alors le cœur se dilate et s'élargit. On est soulagé en se déchargeant du dangereux poids de soi-même, dont on était accablé auparavant. On regarde Dieu comme un bon père, qui nous mène comme par la main, dans le moment présent ; et on trouve tout son repos dans l'humble et la ferme confiance en sa bonté paternelle.

Si quelque chose est capable de rendre un cœur libre et de le mettre au large, c'est le parfait abandon à Dieu et à sa sainte volonté :

(1) Les écrits que nous donnons ici sont tirés du recueil in-12, de lettres et opuscules de M. Bossuet, déjà cité. *Voyez* le tome II, depuis la page 200 jusqu'à la page 205, et depuis la page 178 jusqu'à la page 187.

cet abandon répand dans le cœur une paix divine, plus abondante que les fleuves les plus vastes et les plus remplis. Si quelque chose peut rendre un esprit serein, dissiper les plus vives inquiétudes, adoucir les peines les plus amères, c'est assurément cette parfaite simplicité et liberté d'un cœur entièrement abandonné entre les mains de Dieu. L'onction de l'abandon donne une certaine vigueur dans toutes les actions, et épanche la joie du Saint-Esprit jusque sur le visage et dans les paroles. Je mettrai donc toute ma force dans ce parfait abandon entre les mains de Dieu par Jésus-Christ, et il sera ma conclusion pour toutes choses, en la vertu du Saint-Esprit. *Amen.*

ACTE D'ABANDON.

O Dieu saint, ô Dieu vengeur des crimes! j'adore vos saintes et inexorables rigueurs, et je m'y abandonne entièrement en Jésus-Christ, qui s'y est abandonné pour moi, afin de m'en délivrer. Il s'est soumis volontairement à porter mes péchés et ceux de tout l'univers. Il s'est livré pour eux tous aux rigueurs de votre justice; parce qu'il a un mérite infini à lui opposer pour vous apaiser envers moi. Je vous offre ses mérites et sa sainteté parfaite, dont il m'a couvert et revêtu : ne me regardez pas en moi-même; mais regardez-moi en Jésus-Christ, comme un membre dont il est le chef : donnez-moi telle part que vous voudrez à son sacrifice et à sa sainte mort et passion; afin qu'en Jésus-Christ votre Fils, je sois sanctifié en vérité. *Amen.*

AUTRE ACTE.

Mon Dieu, qui êtes la bonté même, j'adore cette bonté infinie; je m'y unis, je m'appuie sur elle, plus encore en elle-même que dans ses effets. Je ne sens en moi aucun bien, aucunes bonnes œuvres faite dans l'exactitude de la perfection que vous voulez, ni par où je puisse vous plaire : aussi, n'est-ce pas en moi ni en mes œuvres que je mets ma confiance; mais en vous seul, ô bonté infinie, qui pouvez en un moment faire en moi tout ce qu'il faut pour vous être agréable. Je vis dans cette foi, et je remets, durant que je vis, jusqu'au dernier soupir, mon cœur, mon corps, mon esprit, mon âme, mon salut et ma volonté entre vos divines mains.

O Jésus, fils unique du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde pour racheter mon âme pécheresse, je vous la remets. Je mets votre sang précieux, votre sainte mort et passion, et vos plaies adorables, et surtout celle de votre sacré cœur, entre la justice divine et mes péchés; et je vis ainsi dans la foi et dans l'espérance que j'ai en vous, ô Fils de Dieu, qui m'avez aimé et qui vous êtes donné pour moi. *Amen.*

Ne craignez rien avec cet acte qui efface les péchés en un moment. Faites-vous le lire dans vos peines; tenez-le tant que vous pourrez entre vos mains; et quand vous croyez ne le pouvoir plus produire, tenez-en le fond, et incorporez-le dans l'intime de votre cœur.

SENTIMENTS ET DISPOSITIONS

DANS LESQUELS ON DOIT CÉLÉBRER SON ENTRÉE DANS LA SAINTE RELIGION.

Il faut la célébrer tous les ans dans les transports de joie, de reconnaissance et d'amour, pour le choix plein de miséricorde et de bonté que Dieu a fait de nous, en nous attachant pour jamais à lui. *O mon âme! bénissez le Seigneur; et que tout ce qui est moi loue son saint nom* (*Ps.* CII, 1) en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. *O mon âme! bénissez le Seigneur, et n'oubliez jamais toutes les grâces qu'il vous a faites* (*Ibid.*, 2); et efforcez-vous sans cesse, avec son divin secours, à y répondre de plus en plus, à mériter celles qu'il vous prépare, et à parvenir à leur parfaite consommation par une heureuse persévérance. *Amen.*

Laissons de nouveau évanouir le monde et tout son faux éclat, tout ce qui le compose et ce qui fait l'empressement des hommes insensés; et quand, par les lumières de la foi, tout sera mis en pièces et en morceaux, et que nous le verrons comme déjà détruit, restons seuls avec Dieu seul, environnés de ce débris et de ce vaste néant. Laissons-nous écouler dans ce grand tout qui est Dieu : en sorte que nous-mêmes nous ne soyons plus rien qu'en lui seul. Nous étions en lui avant tous les temps, dans son décret éternel; nous en sommes sortis, pour ainsi dire, par son amour, qui nous a tirés du néant. Retournons à cette fin adorable, à cette idée, à ce décret, à ce principe, à cet amour; et le jour anniversaire que nous partîmes pour aller à la Maison de Dieu, la sainte religion, afin de nous immoler à lui, disons avec une plénitude de cœur, dans une joie pure, le psaume CXXI : *Lætatus sum in his.* Le jour de notre arrivée et de notre entrée, le psaume LXXXIII : *Quam dilecta*, et le LXXXIV : *Benedixisti*, appuyant sur les versets 8 et 9. Le lendemain, le psaume XC : *Qui habitat*, et le LXXXI : *Memento, Domine, David* : arrêter sur le verset 15. Le troisième jour, le psaume LXXXVI : *Fundamenta* : admirons les fondements de Sion, qui sont l'humilité et la confiance. Le quatrième jour, pour rendre grâces à Dieu de notre liberté, les psaumes CXIV : *Dilexi quoniam exaudiet*, et CXV : *Credidi propter*, qui n'en font qu'un dans l'original et qui sont de même dessein : appuyer sur les versets 7, 8, du psaume *Credidi.* Le cinquième jour, dans les mêmes vues encore, mais avec une plus intime joie de notre sortie du monde, le psaume CXIII : *In exitu Israel de Ægypto.* Le sixième jour, le psaume CXXV et le XXII : *In convertendo, Dominus regit me.* Le septième jour, adorons l'Epoux céleste dans le sein et à la droite de son Père, et au sortir des temps de sa sainte enfance, par les psaumes XXIX : *Exaltabo te, Domine*, et XXXIX : *Exspectans exspectavi.* Le huitième jour de l'octave, disons avec une pleine effusion de cœur, en éclatant en reconnaissance et en actions de grâces, le psaume CII : *Benedic, anima mea, Domino;* le CXLIV : *Exaltabo*

te, et le CXVII : *Confitemini*. Ainsi se célébrera notre heureuse délivrance de la servitude du siècle.

Consacrons-nous donc de nouveau au Seigneur notre Dieu, de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces, comme des victimes qu'on mène librement à l'autel, qui est le sens des versets 26, 27, de ce dernier psaume. Voilà les psaumes pour la veille et l'octave de la fête de notre sainte dédicace. Lisons encore, durant cette aimable octave, les chapitres LI et LIV d'Isaïe, le chapitre VIII de l'Evangile de saint Jean ; et demandons à Dieu la liberté véritable, qui est celle que Jésus-Christ donne par la vérité. Ecoutons plutôt les promesses que les menaces. Accoutumons-nous à craindre la vérité, mais à espérer encore davantage en la grande bonté de Dieu : lisons-en les merveilles dans le chapitre V de l'Epître aux Romains.

DU PROPHÈTE ISAIE.

CHAPITRE LII, VERSETS CHOISIS.

1. Levez-vous, Sion, levez-vous; revêtez-vous de votre force; parez-vous des vêtements de votre gloire, Jérusalem, ville du Saint, parce qu'à l'avenir il n'y aura plus d'incirconcis et d'impurs qui passent au milieu de vous.

2. Sortez de la poussière, levez-vous, asseyez-vous, ô Jérusalem! Rompez les chaînes de votre col, filles de Sion captive.

3. Car voici ce que dit le Seigneur : Vous avez été vendues pour rien, et vous serez rachetées sans argent.

4. Il viendra un jour auquel mon peuple connaîtra la grandeur de mon nom; un jour auquel je dirai : Moi qui parlais autrefois, me voici présent.

7. Que les pieds de celui qui annonce et qui prêche la paix sur les montagnes sont beaux! les pieds de celui qui annonce la bonne nouvelle, qui prêche le salut, qui dit à Sion : Votre Dieu va régner.

8. Alors vos sentinelles se feront entendre; ils élèveront leur voix; ils chanteront ensemble des cantiques de louanges, parce qu'ils verront, de leurs yeux, que le Seigneur aura converti Sion.

9. Réjouissez-vous, désert de Jérusalem; louons tous ensemble le Seigneur, parce qu'il a consolé son peuple et racheté Jérusalem.

10. Le Seigneur a fait voir son bras saint à toutes les nations; et toutes les régions de la terre verront le Sauveur que notre Dieu doit envoyer.

11. Retirez-vous, sortez de Babylone, ne touchez rien d'impur : sortez du milieu d'elle ; purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur.

12. Vous n'en sortirez point en tumulte, ni par une fuite précipitée, parce que le Seigneur marchera devant vous : le Dieu d'Israël vous rassemblera.

13. Mon serviteur sera rempli d'intelligence; il sera grand et élevé; il montera au plus haut comble de la gloire.

14. Il paraîtra sans gloire et sans éclat devant les hommes, et dans une forme méprisable.

15. Il arrosera beaucoup de nations. Les rois se tiendront devant lui dans le silence. Ceux à qui il n'a pas été annoncé le verront; et ceux qui n'avaient point entendu parler de lui le contempleront.

CHAPITRE LV, VERSETS CHOISIS.

1. Vous tous qui avez soif, venez aux eaux; vous qui n'avez point d'argent, hâtez-vous, achetez et mangez; venez et achetez sans argent et sans aucun échange le vin et le lait.

2. Pourquoi employez-vous votre argent à ce qui ne peut vous nourrir, et vos travaux à ce qui ne peut vous rassasier? Ecoutez-moi avec attention : nourrissez-vous de la bonne nourriture que je vous donne, et votre âme, en étant comme engraissée, sera dans la joie.

3. Abaissez votre oreille et venez à moi; écoutez-moi, et votre âme trouvera la vie : je ferai avec elle une alliance éternelle.

6. Cherchez le Seigneur pendant qu'on le peut trouver; invoquez-le pendant qu'il est proche.

7. Que l'impie quitte ses voies, et l'injuste ses pensées, et qu'il retourne au Seigneur; et il lui fera miséricorde : qu'il retourne à notre Dieu, parce qu'il est plein de bonté pour pardonner.

8. Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit le Seigneur.

9. Mais autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes voies et mes pensées sont au-dessus de vos pensées.

10. Et comme la pluie et la neige descendent du ciel et n'y retournent plus, mais qu'elles abreuvent la terre, la rendent féconde et la font germer, en sorte qu'elle donne la semence pour semer et le pain pour s'en nourrir.

11. Ainsi ma parole, qui sort de ma bouche, ne retournera point sans fruit; mais elle fera tout ce que je veux.

12. Vous sortirez avec joie et vous serez conduits dans la paix. Les campagnes et les collines retentiront de cantiques de louanges.

13. Le sapin s'élèvera au lieu des herbes les plus viles; le myrte croîtra au lieu de l'ortie; et le Seigneur éclatera comme un signe éternel qui ne disparaîtra jamais.

RÉFLEXIONS.

Il y a un livre éternel, où est écrit ce que Dieu veut de tous ses élus; et à la tête, ce qu'il veut en particulier de Jésus-Christ, qui en est le chef. Le premier article de ce livre est que Jésus-Christ sera mis à la place de toutes les victimes, en faisant la volonté de Dieu avec une entière obéissance. C'est à quoi il se soumet; et David lui fait dire : *Mon Dieu, je l'ai voulu; et votre loi est au milieu de mon cœur* (*Psaume* XXXIX, 8).

Soyons donc, à l'exemple de Jésus-Christ, en esprit de victime; soyons abandonnés sans réserve à la volonté de Dieu : autrement nous n'aurons point de part à son sa-

crifice. Fallût-il être un holocauste entièrement consumé par le feu, laissons-nous réduire en cendres plutôt que de nous opposer jamais à ce que Dieu veut de nous. C'est dans la sainte volonté de Dieu que se trouve l'égalité et le repos. Dans la vie des passions et de la volonté propre, on pense aujourd'hui une chose et demain une autre; une chose durant la nuit, et une autre durant le jour; une chose quand on est triste, une autre quand on est de bonne humeur. Le seul remède à ces alternatives journalières et à ces inégalités de notre vie, c'est la soumission à la volonté de Dieu. Comme Dieu est toujours le même dans tous les changements qu'il opère au dehors, l'homme chrétien est toujours le même lorsqu'il est soumis à sa volonté. On n'a pas besoin de chercher de raisons particulières pour se calmer : c'est l'amour-propre ordinairement qui les fournit. La souveraine raison, au-dessus de toute raison, c'est ce que Dieu veut. La volonté de Dieu, seule sainte en elle-même, est elle seule sa raison et toute notre raison pour toutes choses. Prenons garde néanmoins que ce ne soit pas par paresse et pour nous donner un faux repos, que nous ayons recours à la volonté de Dieu : elle nous fait reposer, mais en agissant et en faisant tout ce qu'il faut. Qu'importe donc ce que nous devenions sur la terre? Arrive ce qui pourra de nous; il n'y a qu'une seule chose à vouloir et à demander toujours : c'est d'accomplir la divine volonté, parce que quiconque fait la volonté de Dieu demeurera éternellement. *Amen.*

ÉLÉVATION

POUR LE RENOUVELLEMENT DES VOEUX, LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

Seigneur, qui ne manquez jamais de vous laisser trouver à ceux qui vous cherchent, qui avez tendu la main à votre peuple toutes les fois qu'il a levé les siennes vers vous, et que du comble de son iniquité et de son ingratitude, aussi bien que de son affliction et de son malheur, il a eu recours à votre clémence.

Seigneur, de qui les yeux sont incessamment ouverts sur les besoins de ceux qui s'appliquent à ne rien vouloir en ce monde que l'exaltation de votre saint nom et la sanctification de leurs âmes, recevez dans votre miséricorde les promesses que nous vous faisons aujourd'hui, pressés par le désir de réparer les maux que nos langueurs, nos négligences et nos infidélités nous ont causés, et par la crainte que nous avons de continuer à vous déplaire et enfin de vous perdre.

Formez dans le fond de nos cœurs ces protestations saintes que nous allons faire, avant que nos bouches les prononcent, afin qu'étant votre œuvre beaucoup plus que la nôtre, le même esprit qui les aura dictées veille sans cesse pour les rendre inviolables; et que, malgré les tentations qui s'opposent toujours aux résolutions les plus saintes, rien n'empêche que celle-ci n'ait son effet et son accomplissement tout entier.

Nous renouvelons donc, Seigneur, dans la présence de tous vos saints, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, et sous la protection de votre sainte Mère, que nous regardons comme le soutien de notre faiblesse et l'appui de notre fragilité, les engagements que nous avons déjà pris au pied de vos sacrés autels; et nous vous promettons tout de nouveau de garder notre sainte règle d'une manière plus exacte que nous n'avons fait jusqu'ici, conformément aux usages, aux pratiques et aux maximes établies dans ce monastère, que nous avons reçues de nos pères et de nos saints instituteurs, comme si vous nous les aviez données par le ministère de vos anges. Nous vous promettons donc de nouveau de vivre dans l'oubli de toutes les choses qui passent, dans la fuite et dans l'éloignement des hommes, dans l'amour de la retraite, dans la prière, dans l'observation d'un silence rigoureux, dans la mortification des sens, dans l'austérité de la nourriture, dans la pauvreté, dans les travaux des mains, dans l'humiliation de l'esprit, dans l'exercice des humiliations, si utiles et si sanctifiantes, dans cette obéissance, dans ce parfait délaissement et abandon de nous-mêmes entre les mains de celui qui aura l'autorité pour nous conduire, tant qu'il aura votre esprit et vos lumières, et que, conformément à nos obligations et à nos desirs, il n'aura point d'autres vues que de nous élever à la perfection à laquelle notre profession nous destine; dans cette confiance sincère et cette affection cordiale que notre règle nous ordonne d'avoir pour nos supérieurs; et enfin dans cette charité si ardente, si soigneuse et si tendre, que nous devons exercer à l'égard de nos frères, et que nous reconnaissons, selon votre parole, être le véritable caractère qui distingue vos élus de ceux qui ne le sont pas.

Nous espérons, Seigneur, que vous ferez descendre les flammes sacrées de votre divin amour sur le sacrifice que nous vous offrons, comme vous fîtes autrefois tomber le feu du ciel sur celui qui vous fut offert par votre prophète; et que l'odeur qui s'élèvera de l'embrasement de la victime, étant portée jusqu'à votre trône, obtiendra de votre bonté toutes les grâces qui nous sont nécessaires, afin que, persévérant tous ensemble d'un même zèle et d'une même fidélité dans cette sainte carrière, dans laquelle nous nous trouvons engagés par l'ordre de votre providence, nous puissions terminer nos combats et consommer heureusement notre course; et que dans ce jour redoutable auquel vous viendrez juger le ciel et la terre, lorsque votre archange nous éveillera de notre sommeil, nous allions, malgré toutes les puissances de l'air, à votre rencontre, pleins de joie et de cette confiance que vous donnerez à tous ceux qui, selon vos déterminations éternelles, doivent avoir part à votre gloire et à votre triomphe.

PRIÈRES (1)

POUR SE PRÉPARER A LA SAINTE COMMUNION.

PREMIÈRE PARTIE DE LA PRIÈRE.

Le chrétien reconnaît le dessein du Sauveur dans l'institution de l'Eucharistie, et admire l'excès de son amour.

Il faut avouer, ô Jésus! mon Sauveur, que vous avez voulu nous témoigner votre amour par des effets incompréhensibles. Cet amour a été la cause de cette union réelle, par laquelle vous vous êtes fait homme. Cet amour vous a porté à immoler pour nous ce même corps, aussi réellement que vous l'aviez pris; et voulant, ô Jésus! faire ressentir à chacun de vos enfants, en vous donnant à lui en particulier, la charité que vous avez témoignée à tous en général, vous avez institué l'admirable sacrement de l'Eucharistie, ce chef d'œuvre de votre toute-puissance, ce rare effet de votre bonté, par lequel vous nous rendez tous réellement participants de votre corps divin, afin de nous persuader par là que c'est pour nous que vous l'avez pris et que vous l'avez offert en sacrifice; car si les Juifs, dans l'ancienne alliance, mangeaient la chair des hosties pacifiques, offertes pour eux, comme une marque de la part qu'ils avaient à cette immolation, de même, ô Jésus! vous avez voulu, après vous être fait vous-même notre victime, que nous mangeassions effectivement cette chair de notre sacrifice, afin que la manducation actuelle de cette chair adorable fût un témoignage perpétuel à chacun de nous en particulier, que c'est pour nous que vous l'avez prise et que vous l'avez immolée. O prodige de bonté! ô abîme de charité! ô tendresse de l'amour de notre Sauveur! quel excès de miséricorde! O Jésus! quelle invention de votre sagesse! Mais quelle confiance nous inspire la manducation de cette chair sacrifiée pour nos péchés! Quelle assurance de notre réconciliation avec vous! Il était défendu à l'ancien peuple de manger de l'hostie offerte pour ses crimes, pour lui faire comprendre que la véritable expiation ne se faisait pas dans cette loi par le sang des animaux. Tout le monde était comme interdit par cette défense, sans pouvoir actuellement participer à la rémission des péchés. Ce n'est pas ainsi que vous traitez vos enfants, divin Sauveur : vous nous commandez de manger votre corps, qui est la vraie hostie immolée pour nos fautes, pour nous persuader que la rémission des péchés est accomplie dans le Nouveau Testament. Vous ne vouliez pas non plus, ô mon Dieu! que ce même peuple mangeât du sang (*Levit.*, XVII, 10, 11); et une des raisons de cette défense était que le sang nous est donné pour l'expiation de nos âmes. Mais, au contraire, vous nous donnez votre sang, et vous nous ordonnez de le boire, parce qu'il est répandu pour la rémission des péchés, nous marquant par là, en même temps, que la manducation de votre corps et de votre sang est aussi réelle à la sainte table, que la grâce et l'expiation des péchés est actuelle et effective dans la nouvelle alliance.

(1) M. de Troyes a fait imprimer ces prières à la fin du dernier volume des Méditations, tome IV, page 450 et suivantes.

DEUXIÈME PARTIE DE LA PRIÈRE.

Le chrétien excite sa foi sur ce mystère, et renonce au jugement des sens.

Il est ainsi, mon Dieu, je le crois; c'est la foi de votre Eglise : c'est ce qu'elle a toujours cru, appuyée sur votre parole; car vous l'avez dit vous-même de votre bouche sacrée : *Prenez, c'est mon corps; buvez, c'est mon sang* (*Matth.*, XXVI, 26, 27, 28). Je le crois; votre autorité domine sur toute la nature. Sans me mettre donc en peine comment vous exécutez ce que vous dites, je m'attache, avec votre Eglise, précisément à vos paroles. Celui qui fait ce qu'il veut, opère ce qu'il dit en parlant; et il vous a été plus aisé, ô Sauveur! de forcer les lois de la nature, pour vérifier votre parole, qu'il ne nous est aisé d'accommoder notre esprit à des interprétations violentes, qui renversent toutes les lois du discours. Cette parole toute puissante a tiré toutes choses du néant : lui serait-il donc difficile de changer en d'autres substances ce qui était déjà? Je crois, Seigneur; mais augmentez ma foi : rendez-la victorieuse dans le combat que lui livrent les sens. Ce mystère est un mystère de foi : que je n'écoute donc que ce qu'elle m'en apprend; que je croie, sans aucun doute, que ce qui est sur cet autel est votre corps même, que ce qui est dans le calice est votre propre sang, répandu pour la rémission des péchés.

TROISIÈME PARTIE DE LA PRIÈRE.

Le chrétien demande à Jésus-Christ les saintes dispositions qu'il faut apporter à la réception d'un si grand sacrement.

Qu'il opère en moi, mon Sauveur, la rémission de mes péchés; que ce sang divin me purifie, qu'il lave toutes les taches qui ont souillé cette robe nuptiale, dont vous m'aviez revêtu dans le baptême, afin que je puisse m'asseoir avec assurance au banquet des noces de votre Fils. Je suis, je l'avoue, une épouse infidèle, qui ai manqué une infinité de fois à la foi donnée : *Mais revenez, nous dites-vous, ô Seigneur! revenez, je vous recevrai* (*Jerem.*, III, 1), pourvu que vous ayez repris votre première robe, et que vous portiez, dans l'anneau que l'on vous met au doigt, la marque de l'union où le Verbe divin entre avec vous. Rendez-moi cet anneau mystique, revêtez-moi de nouveau, ô mon Père! comme un autre enfant prodigue qui retourne à vous, de cette robe de l'innocence et de la sainteté que je dois apporter à votre table; c'est l'immortelle parure que vous nous demandez, vous qui êtes en même temps l'époux, le convive et la victime immolée qu'on nous donne à manger. Les riches habits sont une marque de joie, et il est juste de se réjouir à votre table, ô roi tout-puissant! lorsque vous célébrez les noces de votre Fils avec les âmes saintes, lorsque vous nous en donnez le corps pour en jouir et

pour nous faire devenir un même corps et un même esprit avec lui par la communion; car ce festin nuptial est aussi en un autre sens, ô mon Dieu! la consommation de ce mariage sacré, où l'Eglise et toute âme sainte s'unit à l'Epoux, corps à corps, cœur à cœur, esprit à esprit; et c'est là qu'on trouve l'accomplissement de cette parole : *Qui me mange, vivra par moi* (*Joan.*, VI, 58). Qu'elle s'accomplisse en moi, mon Sauveur, que j'en sente l'effet : transformez-moi en vous, et que ce soit vous-même qui viviez en moi. Mais, pour cela, que je m'approche de ce céleste repas avec les habits les plus magnifiques; que j'y vienne avec toutes les vertus; que j'y coure avec une joie digne d'un tel festin et de la viande immortelle que vous m'y donnez. *Ce pain est un pain du ciel; c'est un pain vivant, qui donne la vie au monde* (*Joan.*, VI, 33, 51). *Venez, mes amis*, nous dites-vous, ô céleste époux! *venez, mangez, buvez* (*Prov.* IX, 5), *enivrez-vous, mes très-chers* (*Cant.*, V, 1), de ce vin qui transporte l'âme et lui fait goûter, par avance, les plaisirs des anges. Mais, ô Jésus! pour avoir part à ces chastes délices, faites-moi cesser de vivre selon les sens; car la mortification doit faire une des parties de notre habit nuptial, et il faut se mortifier pour célébrer votre mort, ô mon Sauveur!

RETRAITE DE DIX JOURS (1),

SUR LA PÉNITENCE.

AVERTISSEMENT.

Quand je dis, dans tout ce discours, qu'on pèse, qu'on appuie, qu'on considère sérieusement, je veux dire qu'on s'arrête un peu en faisant un acte de foi : Je crois, cela est vrai, celui qui l'a dit est la vérité même.

Considérer cette vérité particulière comme une parcelle de la vérité qui est Jésus-Christ même, c'est-à-dire, Dieu même s'approchant de nous, se communiquant et s'unissant à nous; car voilà ce que c'est que Jésus-Christ. Il faut donc considérer cette vérité qu'il a révélée de sa propre bouche, s'y attacher par le cœur, l'aimer, parce qu'elle nous unit à Dieu par Jésus-Christ qui nous l'a enseignée, et qui dit qu'*il est la voie, la vérité et la vie* (*Joan.*, XIV, 6).

Avant la lecture ou méditation :

Veni, Sancte Spiritus, etc.

Parlez, Seigneur; votre serviteur, votre servante vous écoute.

En finissant :

Faites croître, ô mon Dieu! dans mon âme, la divine semence que vous venez d'y jeter : je vous le demande par les mérites infinis, et au nom de votre Fils, Jésus-Christ Notre-Seigneur, par l'intercession de la très-sainte Vierge, de saint Joseph et de tous les anges et saints.

Premier jour. Lisez le chapitre III de saint Matthieu, pesez sur ces paroles : *Faites pénitence; car le royaume des cieux est proche*; et sur celles-ci : *Préparez les voies du Seigneur, faites ses sentiers droits.* Entrez dans les dispositions qui ouvrent le cœur à Dieu, et l'invitent à demeurer en nous; faites ses sentiers droits, redressez votre cœur, excitez-vous à aimer Dieu, après avoir tant aimé la créature, vous-même principalement, et la moindre partie de vous-même, c'est-à-dire, votre corps. Rétablissez en vous-même la droiture, en préférant l'âme au corps, et Dieu à l'un et à l'autre : c'est ce qui rend le cœur droit et les voies droites.

Pesez ces paroles : *Et Jean les baptisait dans le Jourdain, pendant qu'ils confessaient leurs péchés:* c'est faire sortir le pus de l'ulcère; et celles-ci : *Faites de dignes fruits de pénitence*, en vous corrigeant et en évitant, comme la mort, les choses mêmes qui seraient d'ailleurs innocentes ou moins défendues, si elles disposaient au péché; en vous châtiant vous-même par des mortifications volontaires, lorsqu'on trouvera à propos de vous en prescrire ou de vous en permettre. Pesez encore ces paroles : *Jean avait un habit de poil de chameau, et une ceinture de cuir sur ses reins, vivant de sauterelles et de miel sauvage.* Si un innocent et un juste si parfait s'affligeait ainsi lui-même, combien plus les pécheurs y sont-ils obligés? Pesez enfin ces paroles : *Dieu peut tirer de ces pierres des enfants d'Abraham.* Ne désespérez jamais de votre conversion : d'un cœur endurci, Dieu en peut faire un cœur pénitent; d'un cœur de pierre, un cœur de chair, pourvu qu'on lui soit fidèle; car il faut de la fidélité et du courage, pour faire de dignes fruits de pénitence.

Il se faut faire violence, *afin que la coutume de pécher cède à la violence du repentir* (*In Joan.*, *tract.* XLIX, *tom.* III, *part.* II, *pag.* 627), comme dit saint Augustin. Méditez et goûtez cette parole.

Le même jour, vous direz le psaume VI, qui est le premier de la Pénitence. Se présenter soi-même à Dieu, comme un malade ulcéré, gangrené, affaibli, épuisé; demander à Dieu qu'il nous guérisse, lui dire du fond du cœur : *Sed tu, Domine, usquequo?* Mais vous, Seigneur, jusqu'à quand? jusqu'à quand me laisserez-vous dans ma nonchalance? Excitez ma langueur, excitez ma foi; donnez-moi de la force et du courage, car il faut vous être fidèle. Vous m'excitez au dehors par vos ministres, vous m'excitez au dedans par vous-même, et si je n'étais pas sourd, j'entendrais votre voix. Tâchez d'attendrir votre cœur sur ce verset : *J'ai été travaillé dans mon gémissement; toutes les nuits je laverai mon lit et je l'arroserai de mes larmes.*

O Dieu! quand pleurerai-je ma malheureuse âme, plongée volontairement dans le péché et dans les ombres de la mort! O Dieu! frappez cette pierre et faites-en découler les larmes de la pénitence.

Je n'exclus pas les autres pensées, je donne celle-ci pour aider; si une suffit, on s'y tiendra. On passera une demi-heure le matin, et autant l'après-dînée, dans cet exercice. On laissera passer dans la lecture ce qu'on n'entend pas, sans même s'efforcer à l'entendre; et on tâchera de graver dans son cœur ce

(1) Cette retraite a été donnée dans le recueil dont nous avons parlé plusieurs fois, tome II, pag. 145 et suiv.

qu'on entend, en pesant chaque parole, surtout celles que je viens de marquer, en en remarquant quelques-unes pour les rappeler de temps en temps pendant le jour et la nuit.

On commencera par se mettre à genoux, en invoquant le Saint-Esprit et se mettant devant Dieu. On pourra lire le chapitre assis et on dira le psaume à genoux. On fera ainsi tous les autres jours.

IIe Jour. Lisez le même chapitre III de saint Matthieu; appuyez sur ces paroles : *La hache est déjà à la racine de l'arbre.* Etat d'une âme pécheresse sous le coup inévitable et irrémédiable de la justice divine prête à trancher, non les branches, mais la racine; la main déjà appliquée et le tranchant enfoncé : il va tomber, et il n'y a plus que le feu pour un tel arbre. Mais quel feu! Pesez ces paroles : *Il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais.*

A ces paroles : *Celui qui vient après moi est plus fort que moi*, pensez à Jésus-Christ, qui est venu laver nos péchés en nous donnant le baptême et le feu du Saint-Esprit pour nous purifier; et après ce baptême, il nous donne encore le baptême de la pénitence et des larmes. S'exciter aux regrets et dire : O mon âme! seras-tu encore longtemps insensible? O Jésus! attendrissez, amollissez mon cœur. En continuant, appuyez sur cette parole : *C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui je me plais uniquement.* Excitez votre âme à se plaire en celui en qui le Père met toute sa complaisance.

Le même jour, le psaume XXXI, qui est le second de la Pénitence. Appuyez sur ces mots : *Bienheureux ceux à qui les iniquités sont pardonnées et dont les péchés sont couverts!* Bienheureux l'homme! Goûtez le bonheur de celui à qui ses péchés sont pardonnés, qui est réconcilié avec Dieu. Et encore sur ces paroles : *J'ai dit : Je confesserai mon iniquité au Seigneur.* O bonté! j'ai dit : Je confesserai, et vous avez pardonné; vous avez prévenu même l'exécution de la résolution de me confesser, et vous me pardonnez avant que je m'acquitte de ce devoir. C'est ce qui arrive à ceux qui ont le cœur contrit de la contrition parfaite; et pour les autres, c'est déjà un commencement de pardon, que de leur donner un commencement de repentir. Dieu achèvera son ouvrage, mais il faut lui être fidèle et coopérer à sa grâce; c'est-à-dire, en suivre les impressions et les mouvements.

Sur ces paroles : *Ne soyez pas comme le cheval et le mulet :* inclinations bestiales, l'abrutissement dans les sens de la chair, impétuosité aveugle et indomptable, aller toujours devant soi au gré de son appétit insensé. Mais dans la suite, écoutez : O Seigneur! *tenez-leur la mâchoire par le mors et par la bride.* Puisqu'ils sont comme des chevaux et des mulets, traitez-les comme ces animaux. Toi-même, âme chrétienne, prends la bride en main et retiens les emportements; car il faut être fidèle, et pendant qu'il tient la bride, la tenir aussi, se dompter soi-même et se faire violence.

IIIe Jour. Lisez le chapitre XIII de saint Luc, jusqu'au verset 18. Appuyez sur la parabole de l'arbre infructueux : c'est un figuier, un excellent arbre, dont le fruit est des plus exquis. Ce que Dieu attend de nous est excellent, un très-bon fruit, qui est son amour. Pesez ces paroles : *Il y a trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier, et je n'en trouve point;* et celles-ci : *Coupez l'arbre;* pourquoi tient-il une bonne place, et occupe-t-il inutilement la culture et les soins de l'Eglise? Et encore ces paroles : *Laissez-le encore cette année.* Prolongation du temps de la pénitence, les soins de la culture redoublés, le coup bientôt après si on n'est fidèle; espérer, mais craindre et se souvenir de cette hache terrible et de son tranchant appliqué par une main toute-puissante à la racine, dans l'évangile des jours précédents.

Le psaume XXXVII, qui est le troisième de la Pénitence, verset 5 : considérer encore les plaies de notre âme, ses ulcères invétérés, la corruption, la gangrène, la mort dans les veines, le cœur attaqué déjà et presque pénétré par le venin. Appuyez encore sur ces paroles : *Ma force m'a délaissé, et la lumière de mes yeux n'est plus avec moi;* et sur celles-ci : *Mes amis et mes proches se sont approchés de moi et se sont arrêtés pour me considérer.* Les prêtres, les confesseurs, les supérieurs sont venus auprès de moi pour m'aider dans mon mal extrême; saisis d'étonnement, ils se sont arrêtés, ne sachant plus que me faire; enfin ils se sont retirés, ils se sont éloignés de moi : *De longe steterunt.* O Seigneur! où en suis-je? Mais, ô Seigneur! j'espère en vous. *Quoniam in te speravi, Domine.* Ne me délaissez pas, Seigneur : *Ne derelinquas me, ne discesseris a me; intende in adjutorium meum.* O Seigneur, Dieu de mon salut, qui en êtes le seul auteur, appliquez-vous à mon secours. Apprenez par ces paroles qu'il faut faire tous nos efforts pour prendre de bonnes résolutions; mais encore en faire davantage pour demander de tout son cœur à Dieu son secours, sans lequel on ne peut rien. Il faut encore appuyer sur ces paroles : J'annoncerai mon péché : *Iniquitatem meam annuntiabo.* C'est la confession; mais il faut y joindre : *Cogitabo pro peccato meo :* Je penserai à mon péché, je ferai réflexion sur un si grand mal et sur les moyens de m'en délivrer.

IVe Jour. Le même chapitre XIII de saint Luc jusqu'au même endroit. Appuyez sur cette femme qui avait depuis dix-huit ans un esprit d'infirmité, une habitude de faiblesse, qui la rendait incapable de soutenir son corps et sa tête, qui ne pouvait même, en aucune sorte, regarder en haut. Appliquez-vous le tout à vous-même, et prenez cette habitude dans toutes les lectures que je vous prescris. Passez au verset 12, où Jésus la guérit. Il n'y a rien à désespérer; le mal est grand, mais le médecin est tout-puissant. Pesez encore, dans le verset 16 : *Ne fallait-il pas délivrer cette fille d'Abraham, que Satan tenait liée*, etc.? Songez ce que c'est qu'une âme liée par Satan, par l'habitude du mal.

Nul autre que Jésus-Christ ne la pouvait délier. Il s'applique avec un amour particulier à délivrer les filles d'Abraham, celles qui sont dans l'alliance, celles qui, à l'exemple de ce patriarche, ont quitté leur pays et tout ce qu'elles avaient ou espéraient sur la terre, pour suivre Dieu. Il en a pitié. *Ne fallait-il pas*, dit-il, *la délier et rompre ses mauvaises habitudes?* Finissez enfin votre lecture avec ces paroles : *Tout le peuple se réjouissait* (*vers.* 17). Goûtez la joie que vous donnerez à tous ceux qui, ayant été témoins de votre indifférence pour votre salut, le seront du renouvellement de votre zèle.

Le psaume L, qui est le quatrième de la Pénitence. Tout y parle également en faveur du pécheur qui a pitié de lui-même et qui prie Dieu de le regarder aussi avec compassion. Appuyez sur ces paroles : *Créez en moi un cœur pur*. C'est un ouvrage du Tout-Puissant, et plus qu'une création. Et encore sur ces paroles : *Fortifiez-moi par l'esprit principal* (*verset* 14), l'esprit de courage, de persévérance et de force, opposé à cet esprit de faiblesse que vous venez de voir dans cette femme de notre évangile. A ces mots : *Usez, Seigneur, de votre bonté, afin que les murailles de Jérusalem soient rebâties;* songez à Jérusalem ruinée, ville autrefois si belle et si sainte, qui n'est plus qu'un amas de pierres : ainsi est votre âme. Il la faut réédifier depuis le fondement jusqu'au comble, avec tous ses ornements. Quel travail! quelle application! mais aussi quelle joie après l'accomplissement d'un si bel ouvrage!

Ve Jour. Lisez le chapitre XVI de saint Luc, depuis le verset 19 jusqu'à la fin. Considérez-y deux choses : la fin des plaisirs par la mort, le commencement des supplices dans l'enfer. Pesez ces mots : *Le riche mourut*. L'homme attaché à son corps mourut; que lui servirent ses plaisirs? Quelle folie de tant travailler pour un corps mortel! Appuyez sur la pensée de la mort, mais voyez-y commencer le supplice éternel de ceux qui sont attachés à leur corps. Appuyez sur ces paroles : *Je suis tourmenté, je souffre cruellement dans cette flamme;* et sur celles-ci : *Qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour rafraîchir ma langue*. A quoi en est-on réduit? à quoi se termine cette abondance de plaisirs tant recherchés? On se réduit à demander une goutte d'eau, éternellement demandée, éternellement refusée. Et encore sur ces paroles : *Il y a un grand chaos entre vous et nous*. Voir de loin le lieu de repos et de gloire; voir, entre soi et ce lieu, un espace immense, un impénétrable chaos; on voudrait s'y élancer, on ne peut; on voudrait que quelqu'un vînt de ce lieu-là pour nous apporter le moindre soulagement : rien n'en viendra jamais. On n'aura que supplice, désespoir, grincements de dents; des ennemis impitoyables autour de soi, soi-même plus ennemi que tous les autres ennemis joints ensemble; trouble immense au dedans, au dehors nul secours et rien à espérer. Quel état! Pesez enfin sur cette parole : *Ils ont Moïse et les prophètes*. Ils sont inexcusables : combien plus le sommes-nous, nous qui avons Jésus-Christ et les apôtres, qui avons reçu tant de grâces, qui avons été, par tant d'exemples des saints, favorisés de tant d'instructions et de moyens de sanctification?

Le psaume CI, qui est le cinquième de la Pénitence. Pesez ces mots : *Hâtez-vous de m'écouter dans mon extrême faiblesse; j'ai besoin d'un prompt secours; mes jours se sont dissipés comme une fumée, j'ai oublié de manger mon pain*. J'ai perdu le pain de vie, la sainte parole, le goût de la vérité et celui de la table sacrée de Jésus-Christ. Revenez encore à la pensée de la mort, à ces mots : *Mes jours se sont abaissés et échappés comme l'ombre;* et encore : *Il est temps de vous souvenir de Sion, de Jérusalem ruinée; les pierres en sont agréables à vos serviteurs*. Il faut aimer en soi-même ce qui reste de la ruine de notre âme, ces pierres, quoique renversées, qui autrefois ont composé l'édifice; conserver soigneusement le peu de bien qui reste dans son âme, et songer à rétablir Jérusalem, c'est-à-dire, à renouveler l'âme ruinée et désolée par le péché.

VIe Jour. Lisez le chapitre IX de saint Marc, depuis le verset 42. Appuyez sur ces mots, que Jésus-Christ inculque tant : *Que le ver des damnés ne mourra point, et que le feu qui les brûlera ne s'éteindra jamais*. Ce ver rongeur est la conscience réveillée après le long assoupissement de cette vie, qui ne nous laissera de repos ni jour ni nuit. Songez à ce feu qui ne s'éteindra pas; pesez encore ces paroles de saint Matthieu : *Les enfants du royaume* (*Matth.*, VIII, 12), ceux à qui le royaume céleste était destiné, seront envoyés, à cause de leurs infidélités, dans les ténèbres extérieures, hors de la lumière céleste, hors le lieu de paix; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents, là, les grâces méprisées ou négligées se tourneront en fureur : il n'y aura pas moyen d'apaiser les reproches de sa conscience, un mal si interne ne laissera aux damnés que la rage et le désespoir. Concluez que pour éviter un mal si étrange, ce n'est pas trop nous demander que nos mains, nos pieds, nos yeux : il faut arracher tous nos membres, toutes nos mauvaises habitudes; toutes nos mauvaises inclinations les unes après les autres, plutôt que de périr à jamais dans de si cruels supplices. Songez aussi à la violence qu'il faut se faire par la pénitence, comme s'il fallait s'arracher un pied, une main, ses propres yeux. Pesez enfin quel aveuglement c'est de s'attacher à son corps, corps qu'il faut, pour ainsi dire, mettre en pièces; de peur qu'il ne soit l'instrument de notre supplice, après avoir été l'appât qui nous a trompés.

Le psaume CXXIX, qui est le sixième de la Pénitence. Entonner un lugubre *De profundis*, sur la mort de son âme; se représenter dans l'enfer, au milieu de ces affreux et intolérables supplices qu'on vient de voir; crier à Dieu du fond de cet abîme, *De profundis*, et n'attendre rien que de sa miséricorde. Pesez surtout cette parole : *Copiosa*

apud eum redemptio : La rédemption chez lui est abondante. Pensez ici à ses infinies miséricordes et aux mérites infinis du sang de son Fils. Ah ! que la rédemption est abondante du côté de Dieu ! Que la fidélité à la recevoir soit égale de votre côté, par le secours de sa grâce qu'il faut demander avec ardeur. Interposez souvent dans vos prières, entre Dieu et vous, le nom adorable de notre Sauveur Jésus-Christ, à l'exemple de l'Eglise, qui conclut toutes ses prières par ces mots : *Per Dominum nostrum Jesum Christum :* Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

VII[e] JOUR. Lisez le chapitre XXV de saint Matthieu, jusqu'au verset 14 : *Le royaume des cieux est semblable à dix vierges.* Elles sont toutes vierges ; toutes elles ont une lampe allumée ; toutes étaient en grâce ; toutes également dans une profession sainte où elles attendaient l'Epoux céleste, et ne demandaient que d'entrer dans son festin nuptial ; mais la moitié en est excluse. Pesez sur cette huile qui devait entretenir les lampes ; ce sont les saintes pratiques, et en particulier celles de la vie religieuse, toutes faites pour entretenir la présence de Dieu et l'esprit de piété. Faute de s'attacher à ces observances, les lampes s'éteignent ; c'est en vain qu'on demande aux autres une partie de leur huile ; chacun a à répondre de soi.

Pesez sur cette forte clameur, ce grand cri qui se fait entendre tout à coup : *Voici l'Epoux qui vient; il faut aller au-devant de lui.* Il faut mourir ; il arrive ; il faut aller comparaître à son jugement. On craint d'y paraître avec des lampes éteintes ; on va pour acheter de l'huile. On s'efforce près de la mort de faire de bonnes œuvres, et on regrette le temps perdu : il n'est plus temps ; il y avait le moment à prendre. Ce n'est pas qu'il ne soit toujours temps à notre égard ; parce que nous ne savons pas jusqu'où l'Epoux veut étendre ses miséricordes ; c'est pourquoi il faut toujours approcher, à quelque heure qu'il nous invite. Mais l'Epoux sait ses moments ; et il faut aussi toujours veiller ; parce qu'on ne sait ni le jour ni l'heure : et si on la passe, on criera en vain : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous.* Le Seigneur nous répondra : *Nescio vos :* Je ne vous connais point. O terribles paroles ! Je ne vois en vous aucune des marques que j'ai mises dans mes enfants, aucune marque de la piété chrétienne, aucune vraie observance de la vie religieuse. Retirez-vous, la porte est fermée à jamais ; je ne sais qui vous êtes. Allez, allez avec ceux que je ne connais pas et qui ne me connaissent pas aussi. Elles périssent donc par leur négligence et pour avoir méprisé ou négligé ce qui entretenait la lampe allumée, c'est-à-dire, la piété véritable, la piété fervente. Pesez le mal de la négligence : ce n'est pas tant le crime qui nous perd que la négligence ; car on sortirait du crime sans la négligence. C'est elle qui, en empêchant d'entretenir l'esprit de piété, fait venir les crimes qui l'éteignent tout à fait : ceci est bien à peser.

Le psaume CXLII, qui est le septième de la pénitence. Appuyez sur ces paroles : *N'entrez point en jugement avec votre serviteur ;* ne m'imputez point toutes mes négligences : qui se peut sauver, si vous les imputez ? Mais il faut donc travailler sans cesse à les diminuer ; autrement c'est se moquer que de le prier de ne les pas imputer. Et encore : *Mon ennemi m'a mis dans des lieux obscurs : ma vie est éteinte, et on me va mettre dans le tombeau, je suis parmi les morts.* Et encore : *Mon âme est comme une terre desséchée ; hâtez-vous de m'écouter : mon esprit est défailli, et je tombe sans force : si vous ne m'aidez, mes résolutions seront vaines; apprenez-moi à faire votre volonté.* Mais il faut donc que je vous écoute ; autrement je n'apprendrai rien, et tous vos enseignements seront sans effet.

VIII[e] JOUR. Le même chapitre XXV de saint Matthieu, depuis le verset 14 jusqu'à la fin. Les talents sont les dons de Dieu. Pesez sur la nécessité de les faire valoir : pesez sur la rigueur extrême du compte qu'on vous en demandera. Appuyez encore sur ces paroles : *Le serviteur inutile,.......* et voyez où on le jette. Son crime, c'est son inutilité, c'est de n'avoir pas fait profiter les grâces, ce sont des talents enfouis, ce qui est confirmé par ces paroles : *Serviteur paresseux et mauvais.* Un serviteur est assez mauvais quand il est paresseux, lâche et nonchalant; il n'en faut pas davantage pour le chasser ; on lui ôte même ce qu'il a ; il est nu, dépouillé, misérable et dans une indigence éternelle. Le bon serviteur profite de sa perte, parce qu'il devient encore plus soigneux et plus diligent, par l'exemple d'une si sévère punition de la négligence. Pesez encore ces paroles du maître : *Parce que vous avez été fidèle en peu, il vous sera donné beaucoup;* car il le répète deux fois. Prenez garde à ne pas négliger les petites choses ; car delà dépendent les grandes ; et le Sage a raison de dire : *Qui méprise les petites choses, tombe peu à peu* (*Eccli.*, XIX, 1). L'on se trouve, sans y penser, dans l'abîme, d'où l'on ne sort point ; car le juge a dit : *Allez, maudits, retirez-vous.* C'est cet abîme, c'est le chaos que vous avez déjà vu. Tremblez à ces mots: *Retirez-vous;* et à ceux-ci : *Au feu éternel ;* et encore à ceux-ci : *Préparé au diable et à ses anges.* Quel est le lieu où l'on est banni ? avec qui est-on ? et pourquoi ? On ne raconte point d'autres crimes que celui d'avoir omis et négligé les bonnes œuvres. Ainsi, à vrai dire, la nonchalance est le seul crime qu'on punit : donc tout faire, et toujours avec zèle, avec ferveur, avec persévérance.

Le psaume LXXXVII ; appuyez sur ces mots : *Mon âme est remplie de mal; ma vie est proche de l'enfer : je suis mis au rang de ceux qui ont été jetés dans le lac.* C'est le cachot des criminels, si profond qu'on a trouvé l'eau en le creusant ; et encore, *Dans le lac inférieur ;* dans le cachot le plus profond et le plus ténébreux, *comme ceux qui sont blessés et déjà mis dans le tombeau, dont vous ne vous souvenez plus.* Il faut donc crier jour et

nuit, et prévenir Dieu dès le matin; car encore que par son long endurcissement on soit mis au rang des morts, on peut ressusciter par sa bonté. Les médecins ne ressuscitent pas : mais Jésus-Christ est un Médecin tout-puissant, qui peut rendre la vie à l'âme, et qui ressuscite les morts.

IXᵉ Jour. Le chapitre XVI de saint Matthieu, depuis le verset 21 jusqu'à la fin; et en saint Luc, le chapitre IX, verset 21 jusqu'au 27. Pesez ces mots : *Porter sa croix* (*Matth.*, XVI, 24); et ce mot que saint Luc ajoute : *Tous les jours* (*Luc.*, IX, 23). Crucifier ses passions, c'est l'ouvrage de tous les jours. Pesez ces mots : *Qu'il renonce à soi-même* (*Matth.*, XVI, 24); à son corps, à ses sens, à tout ce qu'ils présentent, à son âme, comme Jésus-Christ dit ailleurs, à sa propre volonté, à sa propre joie (*Luc.*, XIV, 26). Si cela semble rude, deux choses adoucissent cette peine; la première, c'est que Jésus-Christ nous a précédés dans cette voie, c'est ce qu'il pose pour fondement; c'est pourquoi il ajoute qu'il faut le suivre. C'est la première considération qui doit nous consoler dans cet étrange dépouillement.

La seconde considération qui adoucit cette croix et ce prodigieux renoncement que l'Evangile nous prescrit, c'est que par là on sauve son âme. *Qui la perd en cette sorte, la sauve, la trouve, la garde : mais qui la garde en cette vie, qui lui épargne les croix, qui lui procure les plaisirs, qui ménage ses inclinations, la perd sans ressource* (*Matt.*, XVI, 25; *Luc.*, IX, 24). Jésus-Christ achève de surmonter la difficulté, en nous disant : *Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme? Que donnera-t-il en échange pour son âme* (*Matt.*, XVI, 26)? Il faut donc répéter souvent, et se dire souvent à soi-même : Que sert à l'homme, que sert à l'homme; que lui sert d'avoir tout le monde, s'il perd son âme, s'il se perd lui-même? et le dire souvent pendant le jour. Quand il faut quitter quelque chose qui plaît, se dire toujours, quand ce serait tout le monde : *Que sert à l'homme?* Hélas! encore un coup, que sert à l'homme? Que peut gagner celui qui se perd soi-même? que lui reste-t-il de ce qu'il croyait avoir gagné, après que lui-même il s'est perdu? Cette parole a fait tous les solitaires, tous les pénitents, tous les martyrs, tous les saints. Faute de l'avoir entendue, saint Pierre est appelé Satan (*Ibid.*, 23); et tous les apôtres sont jugés indignes d'annoncer Jésus-Christ.

Le psaume XII : *Usquequo, Domine* (*Verset* 1) : Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand m'oublierez-vous? Mais vous ne m'oubliez que parce que je m'oublie moi-même. Jusqu'à quand oublierai-je mon âme, et tâcherai-je de lui gagner ce qui la perd? Serai-je encore longtemps à rouler de vains desseins dans mon esprit? ne me résoudrai-je jamais? Pourquoi veux-je faire triompher mon ennemi? quel plaisir prends-je à me perdre? Mon âme, prends une fois une bonne résolution. Et vous, Seigneur, éclairez-moi; de peur que je ne m'endorme dans la mort. Pesez ces mots : *S'endormir dans la mort.* Affreux sommeil, funeste repos, perte irréparable, quand on est dans la mort; et que loin de veiller pour en sortir, on s'y endort volontairement.

Xᵉ Jour. Le chapitre IX de saint Matthieu, depuis le verset 9 jusqu'au 14; et le chapitre XV de saint Luc tout du long. Pesez ces paroles : *Je ne suis pas venu appeler les justes; mais les pécheurs* (*Matt.*, IX, 13). Les pécheurs sont la cause de sa venue : il leur doit en quelque sorte son être : combien donc les aime-t-il? S'approcher de Jésus-Christ, comme d'un médecin des maux incurables; lui exposer ses plaies cachées; considérer combien *Il aime à exercer la miséricorde* (*Luc.*, XV, 4). Contempler, des yeux de la foi, la brebis égarée et perdue; soi-même : le bon pasteur, qui la cherche, qui s'abaisse pour la relever; sa pitié, sa condescendance : qui la porte, parce qu'elle est faible; qui la charge sur ses épaules, et ne se plaint point de ce fardeau, parce qu'il l'aime et qu'il ne la veut plus perdre : la joie du ciel. Le pécheur pénitent est, en un certain sens, préféré au juste; et un seul à quatre-vingt-dix-neuf. Considérer le grand prix d'une âme devant Jésus-Christ : la grande douleur qu'il a de la perdre, et la joie de la recouvrer, comme la drachme perdue (*Verset* 8). Le prodigue qui veut son bien hors des mains et de la maison de son père : il perd tout par ses plaisirs. Ses propres excès le ramènent : il a honte d'avoir à nourrir les pourceaux, ses passions, ses sens; troupeau immonde et infâme. Il ne dit pas seulement : *Je me lèverai* (*Verset* 18), il ne prend pas de vaines résolutions : il se lève, il marche, il arrive. *Mon père*, dit-il, *j'ai péché; je ne suis pas digne....* : dire cela du fond du cœur. Plus il s'humilie, plus le père s'attendrit. Il le voit de loin; dès le premier pas qu'il fait, il accourt, il s'attendrit, il tombe sur son cou : remarquez, il ne s'y jette pas, il y tombe; il ne se peut retenir, il s'incline, il s'abaisse lui-même : il semble qu'il ne veuille plus avoir de soutien qu'en ce fils qu'il a recouvré; et il le comble de tant de biens, que le juste, qui a toujours persévéré, semble avoir quelque sujet d'entrer en jalousie. Laissons-nous toucher à sa bonté; disons souvent : *Je me lèverai, j'irai à mon Père.* Ayons pitié de nous-mêmes, en disant : *Je meurs ici de faim.* Mon père donne à toutes ses créatures, jusqu'aux plus viles, ce qui leur est nécessaire, et il nourrit jusqu'aux corbeaux : et moi, qui suis son fils, *Je meurs ici de faim* (*Verset* 17), je cherche une nourriture qui m'affame, parce qu'elle me prive du pain de vie. Allons, allons, je me lèverai, j'irai à mon Père : il est temps; il est plus que temps.

Qui ne pleurerait son âme égarée, en lisant ces paroles? qui ne s'empresserait de se ranger parmi les pécheurs pénitents? On a vu dans le second psaume de la Pénitence, que tous les saints prient pour nous et pour notre iniquité : il faut donc les appeler à notre secours, et dire les litanies des saints

avec les prières qui suivent; et pour psaume, le LXIX, qui fait partie de ces prières. Pesez ces mots: *Hâtez-vous.* Le prodigue qui dit déjà: *Je me lèverai, j'irai...*, sent qu'il a eu besoin de Dieu pour le dire, et qu'il en a encore besoin pour l'exécuter. Il dit donc, dans son besoin et dans sa faiblesse : Hâtez-vous, hâtez-vous : je suis un mendiant, je suis un pauvre ; aidez-moi, Seigneur : je n'ai rien à vous donner; je suis pauvre et mendiant, je suis votre pauvre ; je n'ai rien pour vous exciter à la pitié, que mon extrême misère. Voulez-vous faire un coup digne de votre miséricorde? mes péchés vous présentent une occasion de la signaler. Mais , mon aide, mon libérateur, ne tardez pas : hâtez-vous , ne tardez pas : hâtez-vous , je péris : la force me manque ; je ne puis me tenir à ce bâton que vous me tendez au-dessus de l'eau : je n'en puis plus ; mes mains défaillent. Tirez-moi de cet abîme ; je n'en puis plus , je me noie.

Conclusion.

Finir la retraite en lisant les derniers versets de saint Matthieu, chapitre XI, depuis le verset 28 : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et fatigués, et je vous soulagerai.* C'est Jésus qui vous invite, le même que vous avez offensé : il vous cherche, il revient à vous. A qui vient-il? à moi qui suis un pécheur, un ingrat, un prodigue, un malade. Il revient donc à moi comme un médecin, comme un Sauveur aussi bon que puissant. Venez, ô âmes malades et mourantes! venez, vous que vos faiblesses troublent, que vos péchés accablent : venez, imitez ma douceur. Ne vous plaignez pas, ne vous aigrissez pas, ne vous soulevez pas contre ceux qui vous veulent guérir. Soyez doux quand on vous reprend; je l'ai bien été quand on m'a mis à la croix, moi en qui il n'y avait rien à reprendre. Soyez humble à mon exemple. Si vous êtes humble, vous serez doux, vous vous laisserez conduire, vous vous laisserez reprendre; vous changerez votre aigreur indocile en douceur et en reconnaissance. N'appréhendez pas mon joug, il est doux; ni mon fardeau, il est léger. Le saint amour que j'inspire adoucit tout ; il rend tout agréable et aisé. C'est un joug cependant, c'est un fardeau : il faut du courage pour le porter; mais on est bien payé de sa peine. J'ai beaucoup à donner et en cette vie et en l'autre ; on ne perd rien avec moi : il n'y a qu'à venir lorsque j'appelle. Répétez souvent et croyez toujours entendre : Venez, cette douce invitation du Sauveur , ce doux Venez.

Quelle doit être notre espérance et notre consolation, dans quelque angoisse que nous puissions nous trouver! Comme c'est à titre de misère que Jésus-Christ nous invite de venir à lui, les plus misérables sont les plus appelés. *Amen.*

RETRAITE DE DIX JOURS

SUR LES JUGEMENTS TÉMÉRAIRES ET AUTRES SUJETS.

Premier Jour. *Ne jugez pas* (*Matth.*, VII, 1) ; car *qui êtes-vous pour juger le serviteur d'autrui? S'il demeure ferme ou s'il tombe, cela regarde son maître, et c'est à lui de le juger. Mais le Seigneur est puissant pour l'établir et le faire demeurer ferme* (*Rom.*, XIV, 4), soit en le soutenant ou en l'empêchant de tomber, soit en le relevant de sa chute. Celui que vous croyez tombé, ou dont vous regardez la chute comme prochaine, sera peut-être élevé plus haut que vous dans le ciel. Car savez-vous la grâce que le Seigneur lui réserve? Songez à cette parole du Sauveur : *Les femmes de mauvaise vie et les publicains vous précéderont dans le royaume de Dieu* (*Matt.*, XXI, 31). Vous qui nous vantez votre zèle pour observer la loi ; à qui donc oserez-vous désormais vous préférer, si les excès de ceux que vous méprisez n'empêchent pas la préférence que Dieu leur réserve en ses miséricordes? Qui êtes-vous donc, encore un coup, pour juger votre frère? Qui vous a donné ce droit sur votre égal? ou pourquoi méprisez-vous votre frère? *Car il faut que nous comparaissions tous devant le tribunal de Jésus-Christ : chacun de nous rendra compte à Dieu pour soi-même,* et non pour les autres qu'il juge si sévèrement. Ainsi, *ne nous jugeons plus les uns les autres;* nous devons être assez occupés du jugement que nous avons à craindre pour nous-mêmes. *Voyez* saint Paul aux Romains, XIV, 10, 12, 13.

Représentez-vous par la foi ce redoutable jugement de Jésus-Christ, et combien vous avez d'intérêt à en éviter la rigueur : mais vous l'évitez en ne jugeant pas. *Ne jugez point*, dit-il, *et vous ne serez pas jugés* (*Matt.*, VII, 1); *car*, poursuit-il, *on vous jugera comme vous aurez jugé les autres, et par la même règle. C'est pourquoi*, dit saint Paul, *vous êtes inexcusable, ô vous, qui que vous soyez, qui jugez votre frère ; car en ce que vous jugez les autres, vous vous condamnez vous-même, puisque vous faites les mêmes choses que vous jugez* (*Rom.*, II, 1) : et quand vous ne feriez pas les mêmes, vous en faites d'autres qui ne sont pas moins mauvaises, et vous devez vous souvenir de cette parole : *Celui qui transgresse la loi en un commandement, la méprise en tous les autres. Car celui qui a dit : Tu ne commettras point d'impureté, a dit aussi : Tu ne tueras point* (*Jac.*, II, 10, 11).

Regarde-toi donc toi-même comme transgresseur de toute la loi; et vois si, en cet état de criminel, tu oseras entreprendre de juger ton frère. Prends garde, sévère censeur de la vie des autres, et trop rigoureux exacteur de ses devoirs : prends garde que tu ne prononces toi-même ta propre sentence, et qu'il ne te soit dit un jour : *Tu seras jugé par ta bouche, mauvais serviteur* (*Luc.*, XIX, 22).

IIe Jour. *Pourquoi voyez-vous ce fétu dans l'œil d'autrui, et que vous ne songez pas plutôt à la poutre qui crève le vôtre* (*Matt.*, VII, 3)? Songez premièrement à vous rappeler en votre mémoire les paroles de saint Paul : *En jugeant les autres, vous vous condamnez*

vous-même. Vous laissez vivre vos vices, et vous condamnez ceux d'autrui. Clairvoyant en ce qui ne vous touche pas, vous êtes aveugle pour vous-même. Que vous serviront vos lumières, votre vaine curiosité et la pénétration dont vous vous savez si bon gré à connaître les vices des autres et à juger de leurs secrètes intentions? que vous servira tout cela, sinon à vous perdre? Hypocrite, songez à la qualité que le Sauveur, c'est-à-dire, la vérité même, donne à ces sévères censeurs qui, trop attentifs aux vices des autres, oublient les leurs que leur amour-propre leur cache. Vous auriez honte d'avoir à vous reprocher un vice si bas et si honteux que celui de l'hypocrisie : c'est Jésus-Christ, c'est la vérité même qui vous le reproche.

Songez à cette parole du Sauveur, lorsqu'on accusa devant lui la femme adultère : *Que celui qui est innocent jette la première pierre* (*Joan.*, VIII, 7).

Ne songez pas à accuser ou à juger les autres; mais à vous corriger vous-même. Lisez les paroles de saint Paul : *La charité est patiente, elle est douce : elle n'a point de jalousie, elle n'est point maligne ni malicieuse dans les jugements : elle ne s'enfle point elle-même par la présomption ou par la fierté : elle n'est point ambitieuse, ni ne s'élève au-dessus des autres par les jugements : elle ne s'aigrit ni ne s'irrite contre personne, elle ne soupçonne pas le mal, elle ne prend pas plaisir de trouver le mal dans les autres* (I *Cor.*, XIII, 4, 5, 6); toute sa joie est d'y trouver du bien, et elle regarde toujours le prochain du beau côté. Loin de se laisser aigrir par le mal qu'elle croit qu'on lui a fait, *elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout de son prochain, elle en endure tout;* trop heureuse par l'équité qu'elle garde envers les autres et par la condescendance qu'elle a pour eux, d'obtenir de Dieu qu'il la traite avec une pareille miséricorde, et d'éviter ce reproche : Hypocrite.

Faisons donc un rigoureux examen de nos propres défauts, et laissons à Dieu à juger de ceux des autres.

IIIe Jour. *Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, ni les perles aux pourceaux* (*Matt.*, VII, 6).

La chose sainte des chrétiens, c'est l'Eucharistie. L'ange, en parlant de Jésus-Christ à la sainte Vierge, qu'elle devait concevoir dans ses bénites entrailles, lui dit : *La chose sainte qui naîtra de vous* (*Luc.*, I, 35). Cette chose sainte, c'est le corps de Jésus-Christ, c'est le même corps que nous recevons : ne le donnez pas aux chiens ni aux pourceaux.

Les chiens et les pourceaux, à qui il ne faut pas donner la chose sainte, sont ceux dont parle saint Pierre : *Un chien qui ravale ce qu'il a vomi; un pourceau qui, vraiment lavé, se vautre de nouveau dans le bourbier* (II *Petr.*, II, 22); c'est-à-dire, un pécheur qui ne prend aucun soin de se corriger et se salit de nouveau après la communion et la pénitence : ne lui donnez pas aisément la chose sainte; qu'il s'en rende digne par sa fidélité.

Les choses saintes aux saints : c'est ce qu'on criait autrefois, et ce que l'Eglise orientale crie encore avant la communion. *Quelle société entre la justice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et le démon* (II *Cor.*, VI, 14, 15)? Ne venez donc à la chose sainte que lorsque vous serez saints.

Mais quand donc y viendrons-nous? Dieu tiendra pour saint à cet égard celui qui aura un sincère désir de l'être, et qui, après avoir travaillé sérieusement à se corriger, va chercher la sainteté dans sa source et dans le corps du Sauveur, dans le dessein de s'en remplir et de soutenir sa faiblesse.

Les pourceaux qui foulent les perles aux pieds et se jettent avec fureur contre ceux qui les leur présentent, sont ceux qui, étant repris et recevant de saints avis de leurs supérieurs ou de leurs frères, s'aigrissent par orgueil et s'irritent contre ceux qui les leur donnent. Prenez garde à n'être pas de ce nombre; et en quelque sorte qu'on vous fasse connaître vos défauts, humiliez-vous et profitez de l'avis.

IVe Jour. *Demandez* (*Vers.* 7). Ce n'est pas assez : n'attendez pas que Dieu vous donne tout sans vous-même, ni que les bonnes œuvres que vous souhaitez d'obtenir tombent du ciel toutes seules, sans que vous vous excitiez à coopérer à la grâce. Demandez et cherchez tout ensemble. Ne demandez pas faiblement : frappez fortement et persévéramment à la porte. Lisez attentivement la parabole de l'ami qui presse son ami, en saint Luc, XI, 5 et suiv.

Cherchez la cause profonde de ce que vous n'êtes pas toujours exaucé, et apprenez-la de saint Jacques, I, 5, 6, 7 et encore IV, 3.

Demandez à Dieu le vrai bien, qui est la sagesse du ciel : demandez-la persévéramment et avec foi au Père des lumières, elle vous sera donnée; car il donne abondamment et sans reprocher ses bienfaits.

Demandez à Dieu comme à un père, et pesez bien ces paroles : *Si vous qui êtes mauvais* (*Vers.* 11), et encore : *Si vous donnez volontiers les biens qui vous sont donnés, et que vous n'avez que par emprunt; combien plus votre Père céleste*, qui est la source du bien et la bonté même, dont la nature, pour ainsi parler, est de donner, combien plutôt *vous donnera-t-il les biens véritables?* Demandez donc, encore un coup, comme à un père; demandez avec foi et confiance : votre Père céleste ne vous pourra rien refuser.

Demandez avec confiance jusqu'aux moindres choses; mais insistez principalement sur les grandes, qui sont le salut et la conversion, qui sont celles qu'il ne refuse jamais.

Ne vous découragez point de vos chutes si fréquentes; ne dites pas : Jamais je ne viendrai à bout de ce défaut. *Opérez votre salut avec tremblement* (*Phil.*, II, 12); mais en même temps avec confiance, parce que ce n'est pas vous seul qui devez agir.

C'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire, comme dit saint Paul. Appuyez-vous donc sur la grâce, et demandez-la avec foi à celui qui ne demande que de vous la donner.

Ve Jour. *Faites comme vous voulez qu'on vous fasse* (*Matth.*, VII, 12). C'est la règle la plus simple qu'on se puisse proposer, et en même temps la plus droite et la plus naturelle. C'est sur cette foi qu'est fondée la société et l'équité naturelle; mais Notre-Seigneur l'a relevée, en ajoutant : *C'est la loi et les prophètes.*

La racine de cette loi est dans ce précepte : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Tu lui souhaiteras la même chose qu'à toi-même : tu ne voudras donc point lui faire ce que tu ne voudrais pas en souffrir. Tous ces préceptes sont compris dans ce seul précepte : apprenez-le de saint Paul, Rom. XIII, 8, 9, 10.

Lisez aussi dans la même épître, chapitre XII, versets 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21; appuyez sur ces paroles du verset 18 : *S'il se peut, et autant qu'il est en vous.* Quand votre frère ne répondrait pas au désir que vous avez de vivre en paix avec lui, vous, de votre côté, *autant qu'il est en vous*, *gardez la paix et la charité;* car si vous aviez l'esprit droit, vous souhaiteriez qu'on en usât ainsi avec vous-même. Faites-le donc avec les autres, et imprimez dans votre cœur cette belle règle de l'Évangile.

VIe Jour. Appuyez sur ces paroles : *Efforcez-vous* (*Luc.*, XIII, 24) : le salut ne se fait point avec mollesse et nonchalance : *Le royaume des cieux souffre violence, et les violents l'emportent* (*Matt.*, XI, 12). *D'entrer;* ne vous contentez pas d'approcher, entrez en effet. *Par la porte étroite* de la mortification de vos passions, par la crainte de votre humeur altière qu'il faut dompter en toutes choses. *La porte est large, la voie est spacieuse* (*Matt.*, VII, 13). Se laisser aller à ses désirs, c'est la voie large : il est aisé d'entrer par cette porte, mais songez où elle mène, à la perdition. Peu entrent par la porte étroite; beaucoup trouvent la voie large. Ne songez donc pas à ce qu'on fait communément : les mauvais exemples l'emportent par le nombre. Imitez le petit nombre de ceux qui pensent solidement à leur perfection. Pesez encore sur cette parole : *Que la porte est petite, et que la voie est étroite!* comme qui dirait : vous ne sauriez assez comprendre combien elle l'est. Concluez donc : il faut faire effort, il faut se faire violence; point de paresse ni de langueur dans la voie du salut. Qui n'avance pas, recule. Ainsi le soin de la perfection et celui du salut sont inséparables. Qui ne vise pas à être parfait, à monter jusqu'au haut avec un effort continuel, retombe par son propre poids.

La voie étroite, en un autre sens, est la voie large. Plus on se met à l'étroit en mortifiant ses désirs, plus Dieu dilate le cœur par la consolation de la charité.

La vie religieuse est la voie étroite par l'observance des conseils évangéliques : il y faut donc entrer non-seulement par la profession et par l'habit, mais par la pratique. Il ne suffit pas d'y être appelé, il faut entrer jusqu'au fond. *Beaucoup d'appelés et peu d'élus* (*Matt.*, XX, 16) : peu entrent de bonne foi dans la voie étroite.

VIIe Jour. *Vous les connaîtrez par leurs fruits* (*Matt.*, VII, 20). Le figuier que Jésus-Christ maudit avec ses feuilles, avait l'apparence d'un bel arbre; mais parce qu'il manquait de fruit, il fut maudit.

La malédiction consista à le priver de fruit à jamais : prenez-y garde.

Les feuilles sont l'apparence d'une bonne vie, les fleurs sont les fruits commencés. Si l'on ne porte de vrais fruits et des œuvres parfaites de la justice chrétienne, on est maudit.

Faites de dignes fruits de pénitence (*Matt.*, III, 8). Quand un arbre produit continuellement de mauvais fruits ou qu'il n'en porte pas de beaux, il est mauvais; triste état d'un arbre qui, faute de porter des fruits, n'est plus propre que pour le feu. *Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits est coupé et jeté au feu* (*Ibid.*). Songez à ces paroles : *La cognée est à la racine des arbres;* non aux branches, mais à la racine : tout va périr tout d'un coup.

Interrogez-vous vous-même : Quel bon fruit ai-je porté? quelle passion ai-je corrigée? quelle bonne habitude ai-je acquise?

Si un sage confesseur vous prive quelquefois des sacrements, parce qu'il ne voit en vous que des feuilles ou des fleurs, et non des fruits, ne vous en étonnez pas.

Lisez le chapitre XIII de saint Luc, jusqu'au verset 10, et appuyez sur la parabole du figuier infructueux malgré la culture, verset 6 et suiv.

VIIIe Jour. Versets 21, 22, 23 : ces versets sont la confirmation des précédents. Celui qui répète si souvent : *Seigneur, Seigneur* (*Matt.*, VII, 21), et n'accomplit pas ses préceptes, c'est l'arbre qui porte des feuilles et des fleurs tout au plus, mais nul fruit. Il vaudrait mieux ne pas tant dire : Seigneur, Seigneur, et accomplir ses préceptes.

Je ne vous connais pas, ô vous qui n'avez que des paroles; je ne vous connais pas, vous n'avez pas le vrai caractère du chrétien. *Retirez-vous;* vous n'êtes pas de mes brebis. Pesez, et tremblez à ces paroles : *Je ne vous connais point, retirez-vous;* et où irez-vous, en vous retirant de la vie et de tout le bien, sinon à la mort et à tout le mal?

Eussiez-vous fait des miracles au nom de Jésus-Christ, retirez-vous; il ne vous connaît pas. Les bonnes œuvres sont les vrais miracles et la vraie marque qu'il désire. Humiliez-vous, abaissez-vous aux pieds de tous vos frères et de toutes vos sœurs, cela vaut mieux que des miracles.

O mon Jésus! comment pourrai-je entendre ces paroles : *Retirez-vous?* Quoi! mon bien et le seul objet de mon amour, vous perdrai-je à jamais? ne vous verrai-je ja-

mais dans toute l'éternité? Ah! plutôt mille morts!

IX° Jour. *Celui qui écoute et fait*, en qui la vertu se tourne en habitude par la pratique, *c'est l'homme sage qui bâtit sur la pierre* (*Vers.* 24, 25, 26, 27).

Ecouter n'est rien : faire c'est tout; toutes les fois qu'on conçoit de bons désirs, ou qu'on forme de bonnes résolutions, on écoute, mais on est encore du nombre des écoutants. *Celui qui écoute mon Père et qui apprend, vient à moi*, dit Jésus-Christ (*Joan.*, VI, 45). Ecoute, âme chrétienne, écoute au dedans de toi-même, retire-toi à l'endroit intime où la vérité éternelle se fait entendre; écoute et apprends sous un tel maître, écoute ce que dit l'Esprit qui te sollicite et qui t'appelle à la perfection. Mais la marque que tu auras écouté et appris, c'est que tu viens à Jésus; marche après lui, suis ses exemples, c'est bâtir sur la pierre. Mais celui qui ne fait qu'écouter, c'est-à-dire, que considérer et méditer la sainte parole sans en venir réellement à la pratique, bâtit sur le sable. Les tentations, les afflictions, les dégoûts viennent : la maison tombe et la ruine est si grande, que souvent elle devient irréparable. Songez à la véritable sagesse et à la véritable folie, dont vous voyez un exemple dans cette parabole du Sauveur.

X° Jour. Qui n'admirerait la doctrine de Jésus-Christ, sa pureté, sa sublimité, son efficace dans la conversion du monde, dans la mort de tant de martyrs, dans le mépris des grandeurs et des plaisirs qu'elle a inspiré à tant de millions d'âmes?

Par elle, les honneurs du monde ont perdu tout leur éclat, toutes les fleurs sont tombées. L'homme est devenu un ange par le détachement de ses sens, et il est porté à se proposer pour modèle la perfection de Dieu même : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* (*Matt.*, V, 48). Qui n'admirerait donc, encore un coup, cette doctrine céleste? Mais ce n'est pas tout de l'admirer; Jésus enseigne avec puissance comme ayant la souveraine autorité, parce qu'il est la vérité même; il faut que tout cède, que tout orgueil humain baisse la tête.

Dieu vous préserve d'un docteur timide et vacillant qui n'ose vous dire vos vérités, ni vous faire marcher à grands pas à la perfection, à la manière des pharisiens et des docteurs de la Loi, qui ne songeaient qu'à s'attacher le peuple et non à le corriger. Demandez à Dieu un docteur qui vous parle avec efficace et avec puissance sans vous épargner: c'est à celui-là que votre conversion est réservée.

Songez à l'autorité de la doctrine de Jésus-Christ, et combien il lui appartient de parler avec puissance; ainsi, laissez-vous conduire à sa direction et à ses maximes.

Lisez pour conclusion le chapitre XVII de saint Jean; conformez-vous aux intentions et aux prières du Maître céleste, et disposez-vous à en faire le sujet d'une autre retraite, si Dieu vous en fait la grâce.

Il est aisé de faire de cette matière des sujets de méditations pour plusieurs heures par jour.

Il n'est pas besoin de multiplier ses pensées : en faisant un acte de foi sur chacune des vérités, et en le répétant souvent, ou plutôt en le continuant par une adhérence à la vérité qu'il contient, et une soumission à l'autorité du Fils de Dieu qui l'enseigne, il en naît naturellement des désirs et des résolutions. On priera Dieu qu'il les tourne en œuvres et en pratiques solides. D'un clin d'œil, on fait l'application de chaque vérité à son état, à sa vocation, à ses besoins particuliers : plus de foi que de raisonnements; plus d'affection que de considération. Digérer, c'est se nourrir; prendre beaucoup de nourriture sans la digérer, c'est se suffoquer; lire peu chaque fois et en tirer le suc. *Amen, Amen.*

PRÉPARATION A LA MORT.

PREMIÈRE PRIÈRE SUR LA MORT.

Le coupable attend son supplice et adore la puissance qui le punit.

Seigneur, vous n'avez pas fait la mort (*Sap.*, I, 13) : elle n'était pas au commencement, et *elle n'est entrée dans le monde qu'en punition du péché* (*Rom.*, V, 12). *Vous avez créé l'homme immortel* (*Sap.*, II, 23); et s'il fût demeuré obéissant, la mort eût été pour lui un mal inconnu, mais c'était le moindre de nos malheurs. L'âme mortellement blessée par le péché, par la mort temporelle, nous précipitait dans l'éternelle, et l'enfer était notre partage.

O Dieu! voici la merveille de votre grâce : La mort n'est plus mort après que Jésus-Christ l'a soufferte pour nos péchés et pour les péchés du monde. Elle n'est plus qu'un passage à l'immortalité, et notre supplice nous a tourné en remède, puisqu'en portant avec foi et avec soumission, la mort à laquelle nous avons été justement condamnés, nous l'évitons à jamais.

Voici donc, Seigneur, votre coupable qui vient porter la mort à laquelle vous l'avez condamné : enfant d'Adam pécheur et mortel, je viens humblement subir l'exécution de votre juste sentence. Mon Dieu, je le reconnais, j'ai mangé le fruit défendu dont vous aviez prononcé qu'au jour que je le mangerais, je mourrais de mort. Je l'ai mangé, Seigneur, ce fruit défendu, non-seulement une fois en Adam, mais encore toutes les fois que j'ai préféré ma volonté à la vôtre. Je viens donc subir ma sentence, je viens recevoir la mort que j'ai méritée : frappez, Seigneur, votre criminel se soumet; j'adore votre souveraine puissance dans l'exécution de cette sentence dont nul n'a jamais pu éviter l'effet, ni même le reculer d'un moment. Il faut mourir, vous l'avez dit : le riche comme le pauvre, le roi comme le sujet. C'est ce coup inévitable de votre main souveraine qui égale toutes les conditions, tous les âges, tous les états, et la vie la plus longue avec la plus courte; parce qu'il ne sert de rien d'écrire beaucoup si, en un

moment et par une seule rature, tout est effacé.

J'adore donc, ô mon Dieu! ce coup tout-puissant de votre main souveraine, j'entre dans la voie de toute chair. Il fallait à notre orgueil et à notre mollesse ce dernier coup pour nous confondre. Les vanités nous auraient trop aisément enivrés, si la mort ne se fût toujours présentée en face; si, de quelque côté qu'on se peut tourner, on ne voyait toujours devant soi ce dernier moment, lequel lorsqu'il est venu, tout le reste de notre vie est convaincu d'illusion et d'erreur. O Seigneur! je vous rends grâces de ce secours que vous laissez à notre faiblesse, de cette humiliation que vous envoyez à notre orgueil, de cette mort que vous donnez à nos sens. O Seigneur! la vie de nos sens et de notre vanité serait trop vive, si vous ne la mortifiiez par la vue continuelle de la mort. Taisons-nous, mortels malheureux, il n'y a plus de réplique, il faut céder; il faut, malgré qu'on en ait, mépriser ce squelette, de quelque parure qu'on le revête; la mort en montre le fond à tous les hommes, même à ceux qui y sont le plus attachés. Que toute chair demeure atterée et anéantie. O Dieu! j'adore ce bras souverain qui détruit tout par un seul coup; ô mort! tu m'ouvres les yeux, afin que je voie mes vanités; ainsi, ô mort! tu m'es un remède contre toi-même. Il est vrai, tu ôtes tout à mes sens, mais en même temps, tu me désabuses de tous les faux biens que tu m'ôtes. O mort! tu n'es plus mort que pour ceux qui veulent être trompés; ô mort! tu m'es un remède, tu envoies tes avant-coureurs, les infirmités, les douleurs, les maladies de toutes les sortes, afin de rompre peu à peu les liens qui me plaisent trop, quoiqu'ils m'accablent. O mort! Jésus-Christ crucifié t'a donné vertu; ô mort! tu n'es plus ma mort, tu es le commencement de ma délivrance.

SECONDE PRIÈRE.

Le chrétien attend sa délivrance, et adore son Libérateur.

O Seigneur! nous avions fait un traité avec la mort, et un pacte avec l'enfer : nous nous y étions vendus et livrés, et vous avez dit : *Je poserai en Sion une pierre fondamentale, une pierre précieuse et choisie; la pierre de l'angle, fondée sur un fondement inébranlable. Que celui qui croit* (*Is.*, XXVIII, 16, 18) en celui qui est figuré par cette pierre, *ne se presse pas* d'exécuter le traité qu'il a fait avec la mort et avec l'enfer. *Car le traité que vous avez fait avec la mort sera effacé; et le pacte que vous avez fait avec l'enfer ne tiendra pas.* Et voici comme ce pacte a été rompu. Le Juste, le Saint des Saints, celui que Dieu a sacré par une onction qui est au dessus de tout, et par la divinité même, s'est livré volontairement à la mort : il s'est soumis à la puissance des ténèbres; et, en même temps, le traité de notre servitude a été annulé. Jésus-Christ l'a mis en croix, et l'a effacé par son sang. Il est entré dans le tombeau, il est descendu jusqu'aux enfers; et au lieu d'y demeurer assujetti, il a chanté ce cantique, que David, son père selon la chair, avait composé pour lui : *J'avais toujours le Seigneur en vue; je le voyais à ma droite, jusque dans les ombres de la mort* (*Ps.* X , 8, 9, 10), jusque dans les tristes prisons dont j'ai été délivrer les âmes qui y attendaient ma venue. *C'est pour cela que mon cœur était plein de joie, et que mon corps même s'est reposé en espérance; parce que vous ne laisserez pas mon âme dans l'enfer, et vous ne permettrez pas que votre saint éprouve la corruption. Vous m'avez montré le chemin à la vie :* j'y retournerai victorieux de la mort.

Je le crois ainsi, mon Sauveur. David, qui a composé ce divin cantique, ne l'a pas composé pour lui; puisque sa chair a été corrompue, comme celle de tous les autres hommes : mais il a vu en esprit la vôtre qui sortait de lui, et qui est demeurée incorruptible (*Act.* II, 29, 31). Il est ainsi, je le crois, il est ainsi. Vous êtes ressuscité le troisième jour; et votre résurrection, manifestée à toute la terre par le témoignage de vos saints apôtres, suivie de tant de miracles, a été le signal donné aux Gentils et aux Juifs que vous aviez choisis, pour se rassembler sous l'invocation de votre nom : il est ainsi, je le crois.

Mais je crois encore, que vous n'avez pas surmonté la mort pour vous seul : vous l'avez surmontée pour nous, qui croyons en vous. Nous n'aurons pas, à la vérité, votre privilége, de ne pas trouver la corruption dans le tombeau : car il faut que notre chair, qui est une chair de péché, soit dissoute, et poussée jusqu'à la dernière séparation de ses parties. Mais notre corps sera mis en terre comme un germe qui se reproduira lui-même. *Il est mis en terre dans la corruption; il sera reproduit incorruptible; il est mis en terre difforme et défiguré, il sera reproduit et ressuscitera glorieux; il est mis en terre sans force et sans mouvement, il en sortira plein de vie et de vigueur; il est mis en terre comme on y mettrait le corps d'un animal, mais il ressuscitera comme un corps spirituel* (I *Cor.*, XV, 42, 43, 44), et ne laissera à la terre que la mort, la corruption, l'infirmité et la vieillesse.

Je vous adore, ô Jésus mon libérateur; je vous adore, ô Jésus ressuscité pour vous-même, et pour tous vos membres que vous avez remplis de votre esprit, qui est l'esprit de vie éternelle. Vous avez enduré la mort, afin que la mort fût vaincue, Satan désarmé, son empire abattu; et afin d'affranchir ceux que la crainte de la mort tenait dans une éternelle servitude (*Hebr.*, II, 14, 15). Vous serez vraiment libres, quand le Fils vous aura délivrés (*Joan.*, VIII, 36). Je le crois, Seigneur, il est ainsi. Mon unique libérateur, je vous adore : il faut que je meure comme vous, afin que je vive comme vous. *Je sais que mon Rédempteur est vivant; et au dernier jour je ressusciterai de la poussière, et je serai de nouveau environné de ma peau; et je verrai mon Dieu dans ma chair. Je le verrai moi-même de mes yeux; ce sera moi, et non pas*

un autre. Je conserverai cette espérance dans mon sein (*Job*, XIX, 25, 26, 27, 28) : je la porterai jusqu'au milieu des ombres de la mort. *Qui me donnera que ce discours soit écrit comme avec le fer et le diamant sur le rocher* (*Ibid.* 24); que le caractère en soit immortel, et gravé éternellement dans mon cœur, dans un cœur affermi dans la foi?

Ce sera vous, ô Seigneur! ce sera vous qui mettrez votre main sur moi, et qui me direz, comme vous dites à votre disciple bien-aimé : *Ne crains point; je suis le premier et le dernier ; je suis vivant et j'ai été mort, et je vis aux siècles des siècles : et j'ai en ma main les clefs de la mort et de l'enfer* (*Apoc.*, I, 17, 18). Tout le monde entendra ma voix; *et tous ceux qui sont dans les tombeaux, entendront la voix du Fils de l'Homme-Dieu : et ceux qui auront bien fait, ressusciteront pour la vie; et ceux qui auront mal fait, ressusciteront pour le jugement* (*Joan.*, V, 28, 29).

TROISIÈME PRIÈRE.

Le chrétien s'abandonne à la confiance.

O mon Dieu ! cette dernière parole me rejette dans de plus grandes frayeurs qu'auparavant : car elle m'annonce qu'il faudra comparaître devant votre tribunal redoutable. Et comment oserai-je y comparaître avec tant de péchés? Mais quoi ! est-ce donc en vain que vous avez dit : *Qui espère en moi ne sera pas confondu* (*Eccli.*, II, 11)? Et encore : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous à la mort, quels biens ne nous a-t-il pas donnés avec lui ? Qui osera accuser les élus de Dieu ? C'est Dieu même qui les justifie : qui les condamnera? C'est Jésus-Christ qui est mort, mais qui est ressuscité, qui est à la droite de son Père, qui ne cesse d'intercéder pour nous* (*Rom.*, VIII, 31, 32, 33, 34). Et encore : *Je vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, qui s'est livré pour moi* (*Gal.*, II, 20), *qui a porté nos péchés dans son propre corps sur le bois de la croix ; et nous avons été guéris par ses blessures* (I *Petr.*, II, 24). Je n'ai donc point à craindre mes péchés, qui sont effacés au moment que je m'abandonne à la confiance. Je n'ai à craindre que de craindre trop : je n'ai à craindre que de ne me pas assez abandonner à Dieu par Jésus-Christ. O mon Dieu, ma miséricorde; ô mon Dieu, je m'abandonne à vous : je mets la croix de votre Fils entre mes péchés et votre justice.

Mon Sauveur, vous avez deux titres pour posséder l'héritage de Dieu votre Père : vous avez le titre de votre naissance; vous avez celui de vos travaux. Le royaume vous appartient comme étant le Fils; et il vous appartient encore en qualité de conquérant. Vous avez retenu pour vous le premier titre, vous m'avez abandonné le second. Je le prends, je m'en saisis avec foi. Mon âme, il faut espérer en Dieu. *Mon âme, pourquoi es-tu triste, et pourquoi me troubles-tu* (*Ps.* XLI, 6, 12, 13)? Pourquoi me troubles-tu encore une fois? *Espère en lui*, mon âme, et dis-lui de toutes tes forces : *O mon Dieu! vous êtes mon salut*. Mon âme, tu n'as rien à craindre que de ne pas crier assez haut.

QUATRIÈME PRIÈRE.

A la vue de la mort, le chrétien renouvelle les actes de foi, d'espérance et de charité.

Le temps approche, Seigneur, que les ténèbres seront dissipées, et que la foi se changera en claire vue; le temps approche où je chanterai avec le Psalmiste : O Seigneur, *nous avons vu ce que nous avions ouï* (*Ps.* XLVII, 9). O Seigneur, tout nous paraît comme il nous avait été prêché. Je n'ai plus qu'un moment; et dans un instant je verrai à découvert toutes vos merveilles, toute la beauté de votre face, la sainteté qui est en vous, votre vérité tout entière. *Mon Sauveur, je crois : aidez mon incrédulité* (*Marc.*, IX, 23), et soutenez ma faiblesse. O Dieu, je le reconnais, je n'ai rien à espérer de moi-même : mais vous avez commandé d'aller *en espérance contre l'espérance* (*Rom.*, IV, 18). Ainsi en espérance contre l'espérance, je crois avec Abraham. Tout tombe, cet édifice mortel s'en va par pièces. Mais *si cette maison de terre se renverse et tombe sur ses propres ruines, j'ai une maison céleste* (II *Cor.*, V, 1), où vous me promettez de me recevoir. O Seigneur ! j'y cours, j'y vole, j'y suis déjà transporté par la meilleure partie de moi-même. *Je me réjouis d'entendre dire que j'irai dans la maison du Seigneur. Je suis à ta porte, ô Jérusalem ! me voilà debout; mes pieds sont en mouvement* (*Ps.* CXXI, 1), et tout mon corps s'élance pour y entrer.

Quand vous verrai-je, ô le bien unique, quand vous verrai-je? Quand jouirai-je de votre face désirable, ô vérité, ô vraie lumière, ô bien, ô source du bien, ô tout le bien, ô le tout parfait, ô le seul parfait, ô vous qui êtes seul, qui êtes tout, en qui je serai, qui serez en moi, qui serez tout à tous, avec qui je vais être *un seul esprit* (I *Cor.*, VI, 17)? Mon Dieu je vous aime : mon Dieu, ma vie et *ma force, je vous aime, je vous aimerai* (*Ps.* XVII, 1); je verrai vos merveilles. Enivré de votre beauté et de vos délices, je chanterai vos louanges. Tout le reste est passé; tout s'en va autour de moi comme une fumée : mais je m'en vais où tout est. Dieu puissant, Dieu éternel, Dieu heureux, je me réjouis de votre puissance, de votre éternité, de votre bonheur. Quand vous verrai-je, ô principe qui n'avez point de principe? Quand verrai-je sortir de votre sein votre fils, qui vous est égal? Quand verrai-je votre Saint-Esprit procéder de votre union, terminer votre fécondité, consommer votre éternelle action? Tais-toi, mon âme, ne parle plus. Pourquoi bégayer encore quand la vérité te va parler?

Mon Sauveur, en écoutant vos saintes paroles j'ai tant désiré de vous voir et de vous entendre vous-même! l'heure est venue; je vous verrai dans un moment: je vous verrai comme Juge, il est vrai; mais vous me serez un Juge Sauveur. Vous me jugerez selon vos miséricordes; parce que je mets en vous toute mon espérance, et que je m'abandonne à vous sans réserve. Sainte Cité

de Jérusalem, mes nouveaux citoyens, mes nouveaux frères, ou plutôt mes anciens citoyens, mes anciens frères, je vous salue en foi. Bientôt, bientôt, dans un moment, je serai en état de vous embrasser : recevez-moi dans votre unité. Adieu, mes frères mortels ; adieu, sainte Eglise catholique. Vous m'avez porté dans vos entrailles, vous m'avez nourri de votre lait : achevez de me purifier par vos sacrifices, puisque je meurs dans votre unité et dans votre foi. Mais, ô Eglise! point d'adieu pour vous : je vais vous trouver dans le ciel dans la plus belle partie de vous-même. Ah! je vais voir votre source et votre terme, les prophètes et les apôtres vos fondements, les martyrs vos victimes, les vierges votre fleur, les confesseurs votre ornement, tous les saints vos intercesseurs. Eglise, je ferme les yeux : je vous dis adieu sur la terre; je vous trouverai dans le ciel.

CINQUIÈME PRIÈRE.

Le chrétien fait sa dernière confession pour mourir.

O Dieu! *je vous découvre mes péchés, et je ne vous cache point mes injustices. J'ai dit : Seigneur, je confesserai mon injustice contre moi-même; et vous avez remis mon iniquité* (*Ps.* XXXI, 5). J'ai dit : Je confesserai ; et vous avez déjà remis. Je l'ai dit avec tant de foi et une si vive ardeur, avec tant de contrition et tant d'espérance, que la rémission a prévenu la confession. Mais comment sais-je si je l'ai dit de cette sorte ? Je n'ai pas besoin de le savoir, je ne veux pas le savoir ; ce n'en est pas ici le temps. Mais vous, Seigneur, qui savez ce qu'il faut faire pour le bien dire, donnez ce que vous commandez, et commandez ce qu'il vous plaira. Je vous le demande par vous-même, par votre bonté, par Jésus-Christ, par sa mort, par tous ses mystères. Je vous donne ma volonté, qui est à vous par tant de titres : faites en moi ce qu'il faut qui y soit pour vous plaire. Pour moi je ne puis vous prêter qu'un faible effort, qui encore vient de vous. J'ai dit: Je confesserai. Votre ministre m'ordonnera-t-il de repasser sur les péchés de ma vie passée? J'ai dit : Je confesserai. Me défendra-t-il de me troubler par cette vue effroyable ? J'ai dit : Je confesserai de ma vie passée ce qu'il voudra que je confesse. Vous lui avez ordonné de me lier et de me délier, de pardonner, de retenir. Il a vos clefs en sa main ; c'est à lui à y soumettre ce qu'il trouvera à propos : et vous lui avez donné votre Saint-Esprit, esprit de discernement, qui sonde le fond des cœurs, pour exercer cette fonction : *Recevez le Saint-Esprit*, avez-vous dit, grand Pontife (*Joan.*, XX, 22). C'est vous qui me gouvernez, qui me purifiez par son ministère. Mon Sauveur, je me réjouis de ce que le péché va finir en moi. Je vous ai tant offensé, bon Père, bon Juge, bon Sauveur; pardon. Mais les péchés vont finir : la mort ne sera pas la fin de ma vie ; elle le sera de mon péché. O mort, que je t'aime par cet endroit-là! Remettez tout, Seigneur, par votre bonté ; et retirez-moi promptement, de peur que je ne pèche de nouveau.

SIXIÈME PRIÈRE.

Le chrétien reçoit le viatique

Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, il vivra ; et tout homme qui vit et qui croit en moi, ne mourra point à jamais. Le croyez-vous ainsi (*Joan.*, XI, 25, 26) ? O chrétien ! je ne te dis plus rien ; c'est Jésus-Christ qui te parle en la personne de Marthe ; réponds avec elle : *Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde.* Ajoute avec saint Paul : *Afin de sauver les pécheurs, desquels je suis le premier* (I *Tim.*, I, 15).

Crois donc, âme chrétienne, adore, espère, aime. O Jésus ! ôtez les voiles, et que je vous voie. O Jésus ! parlez dans mon cœur, et faites que je vous écoute. Parlez, parlez, parlez; il n'y a plus qu'un moment, parlez. Donnez-moi des larmes pour vous répondre : frappez la pierre ; et que les eaux d'un amour plein d'espérance, pénétré de reconnaissance, vraiment pénitent, coulent jusqu'à terre.

SEPTIÈME PRIÈRE.

Le chrétien demande et reçoit l'extrême-onction.

Venez, prêtres du Seigneur, venez soutenir mon infirmité de votre huile adoucissante, purifiante et confortative. Hélas! j'ai désiré d'un grand désir de recevoir ce soutien de vos saintes mains. Je me souviens des prières avec lesquelles on a consacré cette huile sainte le jeudi saint, avec un si grand concours de saints ministres, et une si grande attention de tout le peuple. Voici le temps de la lutte : Eglise sainte, oignez vos athlètes, afin que le démon soit vaincu. O saints prêtres ! j'entends votre sainte voix qui m'annonce la promesse du Saint-Esprit, écrite par l'apôtre saint Jacques : *Le Seigneur soulagera le malade; et s'il est en péché, il lui sera remis* (*Jac.*, V, 15). Voix de consolation et d'espérance. Effacez, Seigneur, tous mes péchés ; effacez, déracinez : purifiez tous mes sens ; afin que je vous sois présenté comme *Une oblation sainte* (*Rom.*, XII, 1) et digne de vous.

HUITIÈME PRIÈRE.

Le chrétien expire en paix en s'unissant à l'agonie du Sauveur.

Mon Sauveur, je cours à vos pieds dans le sacré jardin : je me prosterne avec vous la face contre terre : je m'approche autant que je puis de votre saint corps, pour recueillir sur le mien les grumeaux de sang qui découlent de toutes vos veines. Je prends à deux mains le calice que votre Père m'envoie. Vous n'aviez pas besoin d'un ange pour vous consoler dans votre agonie (*Luc.*, XXII, 43) : c'est pour moi qu'il vient à vous. Venez, ange saint ; venez, aimable consolateur de Jésus-Christ souffrant et agonisant dans ses membres ; venez. Fuyez, troupes infernales ; ne voyez-vous pas ce

saint ange, la croix de Jésus-Christ en main? Ah! mon Sauveur, je le dirai avec vous: Tout est consommé (*Joan.* XIX, 30). *Amen, amen*; tout est fait. Je remets mon esprit entre vos mains (*Luc.*, XXIII, 46). Mon âme, commençons l'*Amen* éternel, l'*Alleluia* éternel, qui fera la joie et le cantique des bienheureux dans l'éternité.

Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur: *Misericordias Domini in æternum cantabo* (*Ps.* LXXXVIII, 1).

Amen, Alleluia.

O moment heureux, où nous sortirons des ombres et des énigmes pour voir la vérité manifestée! courons-y avec ardeur. Hâtons-nous de purifier notre cœur, afin de voir Dieu selon la promesse de l'Evangile. Ç'a été le (1) temps du voyage: *Là finissent les gémissements* (*Apoc.*, XXI, 4), là s'achèvent les travaux de la foi, quand elle va, pour ainsi dire, enfanter la claire vue. Heureux moment, encore une fois! qui ne le désire pas, n'est pas chrétien.

COURTES PRIÈRES,

Que l'on peut faire réitérer souvent à un malade, aux approches de la mort, contre les terreurs de la mort.

Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, quand il serait mort, il vivra; et celui qui vit et croit en moi, ne mourra point à jamais (*Joan.*, XI, 25, 26). Celui qui croit en moi, ne connaîtra point la mort (*Ibid.*, VIII, 51, 52).

O Jésus! soyez ma vie et ma résurrection, selon votre parole.

Je me soumets, ô Dieu, ô juste Juge, à la sentence de mort que vous avez donnée contre moi, à cause de mon péché. *O mort! je serai ta mort*, dit le Fils de Dieu (*Ose.*, XIII, 14). *O mort, où est ta victoire? où est ton aiguillon* (I *Cor.*, XV, 55)? où sont tes armes? Mon Seigneur t'a désarmée.

Contre les terreurs de la conscience.

Mon Dieu, ayez pitié de moi, pauvre pécheresse. Mon Dieu, *J'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis pas digne d'être appelée votre fille: traitez-moi comme le moindre de vos serviteurs* (*Luc.*, XV, 18, 19).

Qui accusera les élus de Dieu? c'est Dieu qui les justifie. Qui les condamnera? c'est Jésus-Christ, qui est mort, qui est aussi ressuscité, qui est à la droite de son Père, et qui intercède pour moi. Qui donc me séparera de la vérité et de la charité de Jésus-Christ (*Rom.*, VIII, 33, 34, 35)? Qui me privera de son amour? qui m'empêchera de l'aimer?

Celui à qui on remet davantage, aime davantage (*Luc.*, VII, 47). *In te, Domine, speravi; non confundar in æternum. In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. Redemisti me, Domine Deus veritatis* (*Ps.* XXX, 2, 6).

Où le péché a abondé, la grâce surabonde (*Rom.* V, 20).

(1) On lit *terme* dans l'imprimé; un manuscrit très-authentique porte: *temps*; et nous avons préféré cette leçon, qui nous a paru plus assortie à la construction de la phrase.

Dans les grandes douleurs.

Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ; et je vis, non pas moi, mais Jésus-Christ en moi. Je vis en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré à la mort pour moi (*Gal.*, II, 19, 20).

Que je porte, mon Dieu, sur mon corps, l'impression de la mort de Jésus; afin que la vie de Jésus se développe sur moi (II *Cor.*, IV, 10). *O mon Père! si vous le voulez, vous pouvez détourner de moi ce calice: mais, ô mon Dieu! votre volonté soit faite et non pas la mienne* (*Luc.*, XXII, 42).

Mon Dieu, donnez-moi la patience. Vous nous avez promis *que vous ne nous laisseriez pas tenter au-dessus de nos forces* (I *Cor.*, X, 23). Vous êtes fidèle, ô mon Dieu! je me fie à votre promesse. Je le sais, Seigneur; si ce grain, si ce corps mortel n'est mortifié, il ne portera aucun fruit. Faites-moi faire de dignes fruits de pénitence. O Jésus! j'embrasse la croix que vous m'imposez: je la veux porter jusqu'au bout; donnez-moi la force de la soutenir.

Acceptez ce faible sacrifice; et unissez-le au vôtre, qui est parfait et infini.

En adorant et baisant la croix.

O Jésus! vous avez été élevé sur cette croix pour être l'objet de notre espérance. *Il fallait que vous fussiez élevé sur cette croix, comme le serpent dans le désert* (*Joan.*, III 14); afin que tout le monde pût tourner ses yeux vers vous. La guérison de tout l'univers a été le fruit de cette cruelle et mystérieuse exaltation. O Jésus! je vous adore sur cette croix; et m'y tenant à vos pieds, je vous dis comme l'Epouse: *Tirez-moi; nous courrons après vous* (*Cant.*, I, 3). La miséricorde, qui vous fait subir le supplice de la croix, l'amour qui vous fait mourir et qui sort par toutes vos plaies, est le doux parfum qui s'exhale pour attirer mon cœur. Tirez-moi de cette douce et puissante manière, dont vous avez dit que *votre Père tire à vous tous ceux qui y viennent* (*Joan.*, VI, 44); de cette manière toute puissante, qui ne me permette pas de demeurer en chemin. Que j'aille jusqu'à vous, jusqu'à votre croix: que j'y sois uni, percé de vos douleurs, crucifié avec vous; en sorte que je ne vive plus que pour vous seul, et que je n'aspire plus qu'à cette vie immortelle, que vous nous avez méritée par la croix.

O Jésus, que tout est vil à qui vous a trouvé, à qui est attiré jusqu'à vous, jusqu'à votre croix! O Jésus, quelle vertu vous avez cachée dans cette croix! Faites-la sentir à mon cœur, maintenant que mes douleurs m'y tiennent attaché.

Le psaume, *Miserere*, versets choisis.

Le psaume, *Lætatus sum*, de même.

Le psaume, *Benedic, anima mea, Domino.*

Le psaume, *Quam dilecta*, de même.

Le psaume, *Quemadmodum desiderat.*

Il faut choisir les traits les plus perçants de la préparation à la mort, et les réciter de temps en temps.

Misericordias Domini in æternum cantabo.

Deus meus, misericordia mea.

On peut dire en latin ce que le malade entend.

EXERCICE

POUR SE DISPOSER A BIEN MOURIR (1).

Vous ferez un acte de foi en la présence de Dieu, et demeurerez avec respect devant lui, comme si vous n'aviez plus que ce moment à vivre; et en cet état, vous l'adorerez profondément, lui disant :

Mon Dieu, je vous adore de toute ma volonté; et pour le faire plus dignement, je m'unis à toutes les saintes âmes du ciel et de la terre, qui le font maintenant; et je crois fermement que vous êtes mon Dieu et mon juste Juge, auquel je dois un jour, et peut-être dans ce moment, rendre un compte exact de toutes mes pensées, paroles et actions.

ACTE DE FOI.

Je proteste aussi, mon Dieu, que je crois tout ce que l'Eglise croit; et je veux mourir dans la vraie et vive foi de tout ce qu'elle m'enseigne, étant prête, par votre grâce, de donner ma vie, et de répandre mon sang jusqu'à la dernière goutte, pour confirmer cette divine foi.

ACTE DE DÉSIR DE VOIR DIEU.

Je désire ardemment, ô mon Dieu! de jouir de vous et de vous voir; puisque c'est vous qui êtes mon bonheur et ma félicité. Mais je sais, ô mon Dieu! que je ne le mérite par aucune de mes œuvres, mais uniquement par les mérites de mon Jésus. C'est aussi par tout ce qu'il a fait et souffert pour moi, que j'ose espérer, quoique misérable pécheresse, que je jouirai de vous éternellement.

ACTE DE CONTRITION.

Toute ma confiance, ô mon Dieu! est dans les mérites du sang précieux que Jésus-Christ a répandu pour effacer mes crimes; et c'est en son saint nom que je vous demande pardon, prosternée aux sacrés pieds de ce divin Sauveur de mon âme, dans un vrai ressentiment d'humiliation à la vue de ma résistance à vos grâces, et des infidélités que j'ai commises contre vous. Je vous en demande pardon, dans la confiance que vous ne pouvez refuser un cœur contrit et humilié.

Miserere, mei, Deus, etc.

ACTE D'AMOUR.

Ah! mon Dieu, faites-moi miséricorde et la grâce que mon cœur brûle de votre saint amour pour le temps et pour l'éternité. Je ne le puis que par votre grâce; ô mon Dieu! ne me la refusez pas : je vous la demande de tout mon cœur, et vous proteste que je veux et consens d'être séparée, par la mort, de tout ce qui m'est le plus cher, quand il vous plaira et de la manière que vous le voudrez; puisque vous m'êtes plus cher que tout et que moi-même.

ACTE DE SOUMISSION.

Prosternée à vos pieds cloués pour moi sur la croix, ô Jésus! je proteste que, de toute ma volonté, j'accepte la mort par soumission à votre sainte volonté, et par hommage à la vôtre, adorant le jugement que vous ferez de moi. Je vous supplie, par les mérites de votre mort, de me le rendre favorable, pour que je puisse m'unir à vous éternellement : car, par votre grâce, je vous aime et désire vous aimer de tout mon cœur, plus que moi-même et que toutes les choses de ce monde, que je vous sacrifie de toute ma volonté.

(1) Cet exercice était joint à ceux que nous a communiqués le curé du diocèse de Meaux, dont nous avons déjà parlé. (*Note de l'édit. de* 1808.)

RÉFLEXIONS

SUR L'AGONIE DE JÉSUS-CHRIST (1).

Ce qui s'appelle agonie, selon l'usage ordinaire, c'est cet intervalle de temps qui se passe depuis que l'âme, forcée de se séparer du corps, vient se retirer au cœur, qui est le dernier mourant, jusqu'à ce qu'elle s'en sépare effectivement par la mort.

Comme Jésus-Christ, dans sa Passion, voulut que la nature humaine, dont il s'était revêtu, fît en lui à la mort ce qu'elle fait dans les autres hommes, et souffrît sur la croix cette agonie : ce fut dans les derniers moments qui se passèrent entre la plus belle de toutes les vies et la plus précieuse de toutes les morts, qu'il éprouva le dernier effort de la nature; lorsqu'ayant remis son esprit entre les mains de son Père, sa tête, pour donner passage à son âme vers son cœur, se baissa; et son âme divine s'y étant en effet retirée tout entière, s'en sépara pour s'y réunir au troisième jour par sa glorieuse résurrection.

Les chrétiens ont un si grand intérêt à savoir les mystères, et à prendre les sentiments et les dispositions de Jésus-Christ leur adorable Sauveur, dans tous ses états, qu'ils devraient sans cesse s'y appliquer; mais surtout à ces grands et terribles mystères de sa Passion et de sa mort, par lesquels il a consommé l'œuvre de notre salut éternel par la Rédemption, et terminé sa très-sainte vie. Puisque de tous les temps, il n'y en a point de plus important que celui de la mort, qui est celui de la décision de notre sort pour toute l'éternité, c'est aussi celui sur lequel Dieu et le démon ont de plus grands desseins pour ou contre nous : c'est enfin celui où l'on peut réparer toutes les pertes passées; puisque n'y ayant alors rien de médiocre dans les sentiments de l'âme, c'est le temps de pratiquer les plus hautes vertus d'une manière grande et héroïque, sur le modèle de celles que le Fils de Dieu a voulu y pratiquer pour notre exemple.

C'est l'opinion de plusieurs célèbres docteurs, et même de quelques saints Pères, que le démon, qui avait tenté lui-même Jésus-Christ au désert, fit encore visiblement un dernier effort lorsqu'il le vit attaché à la croix, ou pour reconnaître avec certitude s'il était effectivement le Messie promis et le Libérateur du genre humain, ce qu'il craignait infiniment, ou s'il ne l'était pas, pour le surprendre et pour lui faire commettre

(1) Ces réflexions sont imprimées dans le recueil en deux volumes in-12, tom. II, pag. 119 et suiv.

quelques péchés qui rendissent sa mort criminelle ou moins parfaite. Cette opinion a beaucoup de vraisemblance : car cet esprit infernal remarquant tant de sagesse, tant de courage, tant de sainteté en Jésus-Christ dans le désert, désespéra pour lors de le vaincre, et *se retira*, dit saint Luc (*Luc.*, IV, 13); mais ce ne fut que *pour un temps*.

Si nous cherchons ce temps auquel Satan ranima toutes ses espérances, et sa rage par de nouveaux efforts, nous l'apprenons du Sauveur même. Car dans cet admirable discours, qu'il fit à ses apôtres dans le cénacle, immédiatement après l'institution de la divine Eucharistie, et avant que de partir pour aller au jardin des Olives, il leur dit : *Voici le prince du monde qui va venir, et il ne trouvera rien en moi qui lui appartienne* (*Joan.*, XIV, 30). Ce fut peut-être pour le surprendre d'une manière qui confondît davantage sa fausse et maligne prudence, que le Fils de Dieu s'écria sur la croix : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* (*Matt.*, XXVII, 46)? Le démon n'en pénétra ni le sens ni le mystère : il crut, comme il l'a inspiré depuis à un hérésiarque, que c'était un désespoir, étant pris lui-même au piége qu'il tendait au Sauveur, et qui lui fut un sujet d'aveuglement. Il se trouva donc vaincu par un triomphe d'amour, de puissance et de sagesse, au moment qu'il se croyait victorieux. On peut même, sans forcer les paroles, tirer cette opinion de saint Paul aux Colossiens : Que *Jésus-Christ vainquit en lui-même et mena en triomphe sur la croix, les principautés et les puissances de l'enfer* (*Coloss.*, II, 15). Ce terme, *en lui-même*, paraît nous devoir faire conclure que le combat se fit en lui-même, et qu'il fut attaqué sur la croix; soit que le démon eût reçu le pouvoir de faire quelque impression sur l'imagination du Sauveur, ou que toute cette tentation demeurât au dehors et se bornât à des efforts inutiles. Le démon se mit de la partie avec les Juifs et avec les gentils, et se présenta dans l'agonie de Jésus-Christ, pour l'y attaquer et l'y renverser.

Mais de ces mêmes paroles de l'Apôtre, les enfants de la nouvelle alliance tirent un grand sujet de confiance et de consolation : car il n'est pas dit seulement que le Sauveur vainquit les puissances infernales, il est encore ajouté qu'il les désarma. Les démons peuvent donc bien nous attaquer dans ces derniers moments de la vie, comme ils attaquèrent Jésus-Christ : mais étant sans armes, sans courage et sans force contre ceux qui s'appuient sur le secours d'un si puissant défenseur; ce n'est qu'une rage impuissante, laquelle jette dans l'air des feux et des flèches qui retombent sur elle. Si l'on menace tant les pécheurs du pouvoir et de la malice de Satan à la mort, ce ne sont que ceux qui jusque-là lui ont donné sur eux ce pouvoir, et se sont mis à son égard dans une espèce de servitude, dans laquelle il les surprend. Ils ont bien voulu être surpris dans son esclavage; ils s'y sont exposés librement, en voulant bien risquer leur salut. Ils ne peuvent, il est vrai, échapper alors à ce pouvoir que par une grâce privilégiée d'une puissance extraordinaire, laquelle il ne se faut pas promettre; parce que Jésus-Christ ne l'a jamais promise; qu'il a même menacé du contraire, en criant si souvent dans son Evangile que l'on veillât et que l'on se tînt prêt (*Matt.*, XXIV, 42. *Marc.*, XIII, 33, *et suiv. Luc.*, XII, 37 *et suiv.*) : car cette grâce s'étend en effet sur bien moins de personnes qu'on ne pense, même de celles qui meurent au milieu des prêtres et avec les sacrements.

Mais pour ceux que la dernière maladie trouvera dans l'union avec Jésus-Christ, qui portent les chaînes sacrées qu'il donne à ceux que la charité fait ses esclaves, et qui sont dans son parti, comme étant les enfants de Jérusalem, et non pas de Babylone; c'est un droit que la victoire de Jésus-Christ leur a acquis pour ces derniers moments, que d'être hors de la portée des flèches du démon. Sa victoire a tiré la leur en conséquence; c'est pour eux comme pour lui qu'il a vaincu et triomphé, parce que c'est plutôt pour eux que pour lui qu'il a désarmé cet ennemi désespéré.

C'est enfin, en un sens, pour eux comme pour lui, qu'il a dit, que *le démon n'a nul pouvoir contre lui* (*Joan.*, XIV, 30); parce qu'étant sous la protection et sous la puissance du vainqueur, le vaincu ne trouve rien en eux qui lui appartienne.

Cette victoire du Fils de Dieu à l'agonie et sur la croix, de quelque manière qu'on la comprenne, est un des grands bienfaits dont les chrétiens lui sont redevables; car qui pourrait échapper, dans ces moments de faiblesse, à la rage d'un ennemi si puissant et si rusé? Ce doit donc être là un des principaux objets de la dévotion de ceux qui veulent rendre un hommage singulier à ce dernier état de la vie du Sauveur : ils doivent adorer cette puissance victorieuse et ce triomphe de Jésus-Christ sur la croix. S'il leur paraît alors agonisant, il doit être vu des yeux de la foi, comme triomphant dans son agonie et triomphant déjà par avance pour eux quand ils seront en cet état. Ils doivent se pénétrer de reconnaissance pour un si grand bienfait, se persuader du besoin qu'ils ont, pour avoir part à ce privilége et à ce droit, de vivre sous la puissance et dans le parti de Jésus-Christ; afin de n'être pas surpris dans un assujettissement contraire, qui ferait alors toute la force de Lucifer. Il faut qu'ils demandent à cet adorable victorieux, avec une humble instance, qu'il les associe à sa victoire et à son triomphe : en un mot, ils doivent, par une entière confiance à cette victoire à laquelle ils ont droit, calmer toutes les agitations qu'une crainte trop vive de la mort, du démon, de leurs péchés passés et des jugements de Dieu, pourrait faire naître dans leur cœur, en affaiblissant la foi.

Si c'est une grâce de l'agonie du Sauveur, que de rendre vains les efforts de Satan, dans un temps où la raison obscurcie, affaiblie et préoccupée, aurait peine à s'en défendre, ou

pour mieux dire, ne s'en défendrait pas, c'est encore une plus grande grâce que d'associer cette âme par un droit d'union, de société et de commerce entre le chef et les membres vivants, aux emplois divins de l'âme de Jésus-Christ, et aux vertus héroïques qu'il pratiqua dans cet état. Le Sauveur s'était chargé non-seulement des péchés, mais aussi de tous les intérêts, des obligations et de tous les devoirs de ses enfants et de ses véritables membres mystiques. Leur agonie était à la croix distinctement présente aux yeux de son cœur; il prévit le genre de maladie dont ils devaient mourir; comme il n'ignorait pas combien les douleurs et les symptômes d'une maladie violente ou précipitée lieraient avec les sens les plus nobles puissances de l'âme, et les rendraient faibles et impuissantes dans leur abattement; qui pourrait comprendre l'étendue et l'effort de la charité, avec laquelle il regarda leur agonie comme inséparable de la sienne? Tout ce qu'il fit alors, il le fit en acquit de leurs obligations et en supplément de ce qu'ils ne pourraient faire en ce temps. Il consacra en lui la peine naturelle que l'âme ressent quand elle est frappée des sombres et affreuses idées d'une séparation inévitable; il la sanctifia dans un esprit de soumission et de pénitence, de sacrifice et d'hommage à la souveraineté de son Père. Il offrit cette agonie de ses enfants et toute sa suite, par un mouvement d'amour qu'il leur communiqua dès lors, s'ils sont en état d'y avoir part, et dont il leur fit le transport aux yeux et dans le sein de son Père, en supplément de leur impuissance, si leur raison obscurcie les rendait incapables d'entrer actuellement dans ses dispositions. S'ils ne peuvent les avoir en eux-mêmes, ils les ont en Jésus-Christ; et les avoir en lui, c'est les avoir en soi par le droit de la société, que la grâce de leur union avec lui met entre lui et eux.

Que de grandeurs, que de priviléges de grâce, que de miracles d'amour qu'on ne connaîtra qu'après la mort! Le chrétien les trouve en Jésus-Christ; et que ceux-là sont malheureux, que le péché mortel excommunie, tient séparés de lui, et prive de ces avantages merveilleux en ces derniers moments! quelles pertes! quelles angoisses! quelles suites de justes frayeurs! Il faut tirer trois instructions de ce principe, qui est une vérité constante dans la foi, et très-bien établie dans les saintes Ecritures. Comme c'est au même degré que la grâce aura uni les âmes à Jésus-Christ, et les aura fait participer à ses sentiments et à son esprit, qu'elles auront part à ce divin supplément qui, dans la faiblesse où la maladie réduit, doit être d'un grand secours; il est donc d'une conséquence infinie de s'appliquer pendant la vie à se remplir de cet esprit, en prenant les mesures de sa conduite sur les sentiments, les maximes et les exemples du Sauveur.

Il est vrai que le moindre degré de la grâce justifiante, qui lie l'âme à Jésus-Christ, la rend participante de tout ce qu'il a fait pour elle dans cet état. C'est toujours là un grand fonds de consolation pour tant d'âmes, que leur simplicité rend ignorantes des grandeurs de Dieu et du christianisme, et que l'on ne peut même en informer; parce qu'une éducation grossière et rustique les en rend incapables, et que la misère et la nécessité de leur condition leur fait compter les heures du jour par celles de leur travail. Ces âmes, si elles ont observé la loi de Dieu selon le degré de leur lumière, trouveront en Jésus-Christ ce supplément sur le pied de leur bonne foi et de leur innocente simplicité. C'est ce qui sanctifie leur mort, quoique les prêtres, qui seraient peu instruits de ces sentiments, ne les leur inspirent pas. La vertu de Jésus-Christ n'est bornée ni aux sacrements, ni aux ministres, ni à la connaissance de ceux qui y sont intéressés. Il nous a fait du bien sans nous le dire, parce qu'étant le Verbe et la parole du Père, il nous le dira pour nous charmer durant toute l'éternité. Cependant il n'est pas moins vrai que ces grands priviléges d'amour se communiquent aux âmes, avec des effusions beaucoup plus riches et plus abondantes, à qui une union plus étroite d'esprit et de sentiment y donne plus de droit. Ce lien, qui est aussi un canal de communication, à mesure qu'il sera fort et qu'il sera grand, portera du cœur de Jésus-Christ dans l'âme fidèle, des gouttes, des ruisseaux, des torrents, des fleuves entiers de grâce et de miséricorde.

L'autre instruction est qu'au lieu d'embarrasser par un zèle mal entendu, les âmes agonisantes de mille actes confus, au hasard de l'imagination, il faut les faire entrer doucement, de temps en temps, dans la vue de ce que Jésus-Christ leur est et de ce qu'elles lui sont; leur insinuer par cette vue, une entière confiance en lui et en ce qu'il a fait pour elles; le leur faire voir agonisant avec elles, et se chargeant de leurs intérêts et de leurs obligations; exciter en elles le désir d'union et de société avec lui, dans toutes les dispositions de son agonie et de sa mort : et si on leur fait produire des actes de contrition, de soumission, de confiance, d'amour, qu'on ne les sépare jamais de Jésus-Christ dans ces actes; mais qu'on leur dise, par exemple : Le cœur sacré de Jésus-Christ a été rempli dans sa Passion de la douleur de vos péchés; il faut participer à cette douleur, il faut s'y unir et la demander, l'offrir en supplément de la faiblesse de la vôtre. Et pour l'exciter dans leur cœur, faites pour eux, en peu de paroles, des actes qui en expriment tout le sentiment. Mais animez, leur doit-on dire, un acte formé sur ce modèle, par la soumission de Jésus-Christ qui, en acceptant et offrant sa mort, a accepté la vôtre et l'a offerte à son Père. Il lui a remis entre les mains votre vie, en lui remettant la sienne; il l'a fait en votre nom et en acquit de votre obligation. Il faut donc dire avec lui, et avoir intention de le dire dans tous les sentiments dans lesquels il l'a dit : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* (*Luc.*, XXIII, 46).

C'est ainsi qu'il faut rendre conforme, autant qu'on peut, l'agonie des âmes chré-

tiennes à celle du Fils de Dieu leur unique exemplaire, leur chef et leur espérance. Il n'y a presque autre chose à faire, si l'on suppose des âmes qui aient fait pendant leur vie une attention principale et souveraine à leur salut : car pour celles qui ont besoin qu'on s'applique alors à l'essentiel, à étonner leur sensibilité, à développer les replis corrompus de leur conscience, à réconcilier, à restituer, à réparer des scandales, il faudrait tenir un autre langage; mais ce ne sont pas de pareilles âmes que nous avons ici en vue.

Enfin la troisième instruction qui regarde la dévotion à l'agonie de Jésus-Christ, c'est qu'il faut adorer tous les mouvements de son divin cœur en cet état, s'y consacrer, en implorer la puissance et la vertu, s'y unir de toute son âme par avance pour ces moments-là; et comme ces mouvements du sacré cœur de Jésus-Christ sont renfermés et exprimés prophétiquement, pour la plupart, en mêmes termes qu'il les exprima sur la croix, dans les psaumes XXI et XXX; ce doit être l'application de l'âme de les prononcer souvent de cœur et de bouche, parce que le Sauveur l'a fait, et si elle ne peut les dire tout entiers, d'en prononcer au moins les principaux versets.

La dévotion à l'agonie du Fils de Dieu doit aussi appliquer l'âme singulièrement à cette grande et importante parole, qui fut la dernière qu'il proféra : *Consummatum est* (*Joan.*, XIX, 30). Cette parole est comme le sceau du Nouveau Testament et de la nouvelle alliance; mais sans entrer dans tous les sens dans lesquels on la peut entendre, en voici un de pratique et qui est très-propre à notre salut et à notre sujet.

Il n'y a rien de plus grand dans l'univers que Jésus-Christ : il n'y a rien de plus grand dans Jésus-Christ que son sacrifice, et il n'y a rien de plus grand dans son sacrifice que son dernier soupir et que le moment précieux qui sépara son âme très-sainte de son corps adorable. Ce fut dans cet instant fatal à l'enfer et infiniment favorable à l'Eglise, que toute la vieille loi étant finie, et toutes les promesses du Testament étant confirmées, ce qui ne se pouvait accomplir que par l'achèvement du sacrifice du Médiateur, tous les anciens sacrifices des animaux perdirent alors leur vertu : tous les enfants des promesses prirent alors leurs places avec le Sauveur; et devenant des victimes, leur mort qui n'aurait pu être jusque-là qu'une peine du péché, fut changée, dans celle de Jésus-Christ, en nature de sacrifice.

Tout est consommé, nous crie-t-il; et les digues de mon cœur étant levées, mon amour va répandre sans bornes dans tout l'univers, la vertu de mon sacrifice. *Tout est consommé*, et la mort de mes membres mystiques étant unie à la mienne, ne sera désormais que l'accomplissement de mes promesses, et de mes desseins sur eux. *Tout est consommé*, et la consommation de leur vie, dans leur dernier moment, doit recevoir de ma mort la vertu d'être un sacrifice parfait, qui rende hommage à toutes les perfections de la divinité. C'est dans ce sens que l'Apôtre la comprit, quand il dit aux Hébreux : que *le Sauveur, par une seule oblation, a consommé pour toujours ceux qu'il a sanctifiés* (*Hebr.*, X, 14); c'est-à-dire que la mort des vrais chrétiens consacrés dans le baptême pour être des victimes, est devenue dans celle de Jésus-Christ un sacrifice parfait; et que de son oblation et de la leur, il ne s'en est fait qu'une seule oblation.

Voilà le terme de la grâce des sacrements et de toute la religion. C'est donc là que toutes les agonies se terminent : c'est le grand sacrifice de Jésus-Christ qui en est le préparatif, et, si on l'ose dire, le pompeux appareil. Jésus-Christ en est le souverain prêtre; n'y envisageons rien de naturel; et un des grands emplois de sa sacrificature jusqu'à la fin des siècles, sera de renouveler et de perpétuer son sacrifice, non-seulement dans le mystère de la divine Eucharistie, mais encore dans la mort de tous les vrais fidèles.

C'est dans cet esprit qu'il faut recevoir le saint Viatique. Le grand pontife de la loi nouvelle se transporte pour cela dans son temple, c'est-à-dire, dans le corps et l'âme du chrétien : il y offre premièrement le sacrifice de lui-même, y étant en état de victime par le sacrement, et y représentant cette destruction qui se fit sur le Calvaire, de sa vie naturelle. Il exerça alors singulièrement auprès de son Père, le grand emploi de sa médiation, y traitant avec lui de tous les intérêts éternels de ses élus, et tout cela se fait dans l'âme et le corps du fidèle même : et celui qui est le temple du sacerdoce de Jésus-Christ, pour ces augustes usages et ces divines fonctions de son sacerdoce, devient aussi prêtre et victime avec lui.

C'est en dernier ressort que le pontife souverain prend possession de la victime dans ce sacrement; qu'il consacre sa mort; qu'il devient lui-même le sceau, qui est la marque du caractère de victime; et qu'usant de ses droits sur une vie qui lui appartient, il se sert de la maladie comme du couteau et du glaive, avec lequel il égorge et immole cette hostie. Ainsi le chrétien s'unissant alors, non-seulement au corps adorable de Jésus-Christ dans son sacrement, mais encore à son esprit et à son cœur; entrant par soumission et par adhérence dans tous ses desseins; voulant disposer de son être et de sa vie comme le grand sacrificateur en dispose, devient prêtre avec lui dans sa mort, et achève, dans ce dernier moment, ce sacrifice auquel il avait été consacré au baptême, et qu'il a dû continuer tous les moments de sa vie.

C'est ainsi que la vérité de ces paroles, *Consummatum est* (*Joan.*, XIX, 30), s'accomplit dans les membres, comme en Jésus-Christ leur chef.

L'extrême-onction contribue encore à la perfection de ce sacrifice, et c'était l'ancien usage de l'Eglise de la donner avant le saint Viatique, à ceux qui avaient perdu par des crimes l'innocence de leur baptême, et avaient été assujettis à la pénitence canonique. Car, quoiqu'on supposât que le sacrement de la réconciliation leur avait rendu la grâce, l'on

savait cependant que les crimes laissent ordinairement dans l'âme de certains vestiges, de certains déréglements qui sont des impuretés et des taches. Or, il faut à Dieu, qui est infiniment pur, des victimes pures et sans défaut. Ce sacrement, et la grâce qu'il communique, était en partie pour rendre la victime pure : c'est pourquoi il précédait le saint Viatique; afin que le grand prêtre, trouvant la victime en état d'être sacrifiée, pût la présenter toute pure à son Père par l'oblation, avant que de l'immoler par la mort.

Mais quoique l'on donne ce sacrement après l'Eucharistie, l'on doit toujours le donner dans ce sentiment ; y avoir en vue l'infinie pureté de Dieu, et aspirer à cette grâce de pureté, dont le caractère est d'ôter de la victime les impuretés et les taches, qui rendent sa vie moins propre et moins digne d'être immolée à un Dieu si pur et si saint.

Une compagnie de fidèles qui assistent à la réception de ces sacrements et à l'agonie d'une âme; un prêtre qui tient lieu de Jésus-Christ comme son ministre, ne doivent-ils pas détourner leur esprit de tout ce qui frappe les sens, pour ne se remplir que de l'idée d'un sacrifice où celui du Sauveur va se renouveler, et auquel ils doivent concourir chacun en leur manière? Dieu nous fasse la grâce d'entrer dans ces vérités et d'en être remplis à la mort. *Amen.*

PRIÈRE.

En union et hommage des trois heures de vos extrêmes langueurs et des douleurs de la séparation de votre âme très-sainte d'avec votre corps, adorable ô Jésus ! je vous consacre ma dernière agonie, et les douleurs de ma mort. Faites, mon cher Sauveur, que mon âme soit entre vos mains toute couverte de vos infinis mérites et de votre précieux sang ; que mon dernier instant honore le vôtre, et que le dernier mouvement de mon cœur soit un acte de votre très-saint et très-pur amour. Je réitère de tout mon cœur la protestation que j'ai faite tant de fois, que je déteste tous mes péchés et tout ce qui vous déplaît, que je vous aime par-dessus toute chose, que je vous rends grâces de tous vos infinis bienfaits, que je veux être à jamais uni à vous, et que je mets en vous seul, et par vous en votre Père, toute ma confiance, et que j'espère mon salut de son éternelle miséricorde, par vos souffrances et par votre mort. O Jésus ! victime sacrée, seule digne de Dieu, daignez nous joindre et nous unir à votre sacrifice.

O Jésus! vous êtes le refuge et le salut des pécheurs, soyez le mien et dites à mon âme: Je suis ton salut. Mettez votre croix, votre mort et votre passion entre nous et vos divins jugements, afin de nous faire grâce et miséricorde. O divine Marie! ouvrez-nous votre sein maternel, recevez-nous en votre protection toute-puissante, mettez-nous dans le cœur adorable de Jésus-Christ votre Fils. O grand saint Joseph, saint Michel, saint Gabriel, saint Raphael, tous les anges et saints, intercédez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort! *Amen.*

PRIÈRE
POUR UNIR NOS SOUFFRANCES A CELLES DE JÉSUS-CHRIST.

Mon Dieu, je m'unis de tout mon cœur à votre saint Fils Jésus qui, dans la sueur de son agonie, vous a présenté la prière de tous ses membres infirmes. O Dieu! vous l'avez livré à la tristesse, à l'ennui, à la frayeur; et le calice que vous lui avez donné à boire était si plein d'horreur, qu'il vous pria de le détourner de lui. En union avec sa sainte âme, je vous le dis, ô mon Dieu et mon Père ! *Détournez de moi ce calice horrible ; toutefois, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne* (*Luc.*, XX, 42). Je mêle ce calice avec celui que votre Fils, notre Sauveur, a avalé par votre ordre. Il ne me fallait pas un moindre remède, ô mon Dieu ! je le reçois de votre main avec une ferme foi que vous l'avez préparé pour mon salut, et pour me rendre semblable à Jésus-Christ mon Sauveur. Mais, ô Seigneur ! qui avez promis de ne nous mettre pas à des épreuves qui passent nos forces, vous êtes fidèle et véritable : je crois en votre parole, et je vous prie, par votre Fils, de me donner de la force ou d'épargner ma faiblesse.

Jésus, mon Sauveur, nom de miséricorde et de grâce, je m'unis à la sainte prière du jardin, à vos sueurs, à votre agonie, à votre accablante tristesse, à l'agitation effroyable de votre sainte âme, aux ennuis auxquels vous avez été livré, à la pesanteur de vos immenses douleurs, à votre délaissement, à votre abandon, au spectacle affreux qui vous fit voir la justice de votre Père armée contre vous, aux combats que vous avez livrés aux démons dans ce temps de vos délaissements, et à la victoire que vous avez remportée sur ces noirs et malicieux ennemis, à votre anéantissement et aux profondeurs de vos humiliations, qui font fléchir le genou devant vous à toutes les créatures, dans le ciel, dans la terre et dans les enfers ; en un mot, je m'unis à votre croix et à tout ce que vous choisissez pour crucifier l'homme. Ayez pitié de tous les pécheurs et de moi, qui suis le premier de tous ; consolez-moi, convertissez-moi, anéantissez-moi, rendez-moi digne de porter votre livrée. *Amen.*

DISCOURS
AUX FILLES DE LA VISITATION, SUR LA MORT (1),
Le jour du décès de M. Mutelle, leur confesseur.

Vous voyez, mes filles, la fin de toutes choses; tout passe, tout nous quitte, tout nous abandonne, tout finit, et nous passons et nous finissons aussi nous-mêmes.

C'est la mort, oui, c'est la mort qui finit tout, qui détruit tout, qui renverse tout et qui anéantit tout. Tout fait effort contre la mort, tout se révolte contre elle ; les hommes, les bêtes mêmes emploient toutes leurs forces pour se défendre de la mort. Cepen-

(1) Ce discours se trouve dans le recueil en deux volumes in-12, tom. II, pag. 86; et nous l'avons collationné sur plusieurs manuscrits, qui nous ont autorisé à y faire quelques changements.

dant rien ne lui peut résister, elle brise, elle écrase, elle détruit, elle anéantit tout. Grandeur, puissance, élévation, rois, empereurs, souverains, grands et petits de la terre, nul ne s'en peut défendre ; elle confond et réduit en poussière les plus superbes monarques, comme les derniers de leurs sujets. C'est donc la mort qui finit tout, qui détruit tout, qui nous réduit au néant, et qui, en même temps, nous fait voir que nous ne pouvons sortir de ce néant, et nous relever par conséquent, qu'en nous élevant vers Dieu, qu'en nous portant à Dieu, qu'en nous attachant à Dieu par un immortel amour.

Rien n'établit et ne prouve mieux l'être souverain de Dieu et son domaine sur nous, que la mort.

Dieu est celui qui est : tout ce qui est et existe, est et existe par lui. Il est cet Être vivant en qui tout vit et respire. Remarquez donc bien, mes filles, ce que je vais vous dire, écoutez-le avec une profonde attention. Quelle consolation et quel sujet de joie pour vous, en quelque état que vous soyez ! Quand quelquefois vous-mêmes vous trouveriez à l'oraison l'esprit rempli de mille fantômes, sans aucun arrêt, ne pouvant assujettir l'imagination, cette folle de l'âme, comme l'appelle sainte Thérèse ; d'autres fois, sèches et arides, sans pouvoir produire une seule bonne pensée, comme une souche, comme une bête devant Dieu ; qu'importe ? Il n'y a alors qu'à consentir et qu'à adhérer à la vérité de l'être de Dieu : consentir à la vérité, cet acte seul suffit. Prenez garde que je dis consentir à la vérité, car Dieu seul est le seul Etre vrai. Adhérer à la vérité, consentir à la vérité, c'est adhérer à Dieu, c'est mettre Dieu en possession du droit qu'il a sur nous. Cet acte seul comprend tous les actes ; c'est le plus grand, c'est le plus élevé que nous puissions faire.

Mais, vous me direz, cela est bien difficile. Non, mes filles, il n'est point difficile ; faites attention à ce que je vous dis. Cet acte est grand, il est parfait ; mais en même temps je dis qu'il doit être fait fort simplement. Il n'y a rien de si simple que cet acte, adhérer à la vérité, consentir à la vérité, se rendre à la vérité, se soumettre à la vérité. Mais cet acte doit être fait sans effort, par un retour de tout le cœur vers Dieu. Il doit être, je cherche un terme pour m'expliquer, il doit être affectueux, tendre, sensible. Me comprenez-vous ? mais me comprends-je bien moi-même ? Car c'est un certain mouvement du cœur, qui n'est point sensible de la sensibilité humaine, mais qui naît de cette joie pure de l'esprit, de cette joie du Seigneur qu'on ne peut exprimer. Et partant réjouissez-vous et dites seulement en tout temps : Je consens, mon Dieu, à toute la vérité de votre Etre, je fais mon bonheur de ce que vous êtes ce que vous êtes ; c'est ma béatitude anticipée, c'est mon paradis à présent, et ce sera mon paradis dans le paradis. *Amen.*

SENTIMENTS DU CHRÉTIEN,

TOUCHANT LA VIE ET LA MORT,

Tirés du chapitre cinquième de la seconde Épître aux Corinthiens.

Scimus enim quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quod ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cœlis (*Vers.* 2). Nous savons, dit l'Apôtre, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses, mais nous le savons très-assurément et avec une entière certitude, que *si cette maison de terre et de boue dans laquelle nous habitons*, c'est-à-dire, notre chair mortelle, *est détruite, nous avons une autre maison que Dieu nous a préparée au ciel, laquelle n'étant point bâtie de main d'homme*, ni sur des fondements caducs, ne peut jamais être ruinée, mais *subsiste éternelle* et inébranlable. C'est pourquoi, lorsque nous approchons de la mort, nous ne nous affligeons pas, comme des personnes qui vont être chassées de leur maison, mais nous nous réjouissons, au contraire, comme étant près de passer à un palais plus magnifique ; et en attendant ce jour, nous gémissons continuellement par le désir que nous avons d'être bientôt revêtus de cette demeure céleste : *Nam et in hoc ingemiscimus, habitationem nostram, quæ de cœlo est, superindui cupientes.* Ce qui nous arrivera infailliblement, pourvu que nous paraissions devant Dieu comme revêtus et non pas comme dépouillés : *Si tamen vestiti, non nudi inveniamur;* parce qu'il est écrit qu'*on ne donne rien, sinon à celui qui a déjà quelque chose* (*Matth.*, XXV, 29) ; et que nul ne peut espérer d'être revêtu de cet habillement de gloire, s'il n'a eu soin de couvrir sa nudité ignominieuse par le vêtement des bonnes œuvres.

Nous donc, qui vivons dans cette espérance; *tandis que nous sommes enfermés dans cette demeure terrestre, étant appesantis par ce corps de mort*, qui est un fardeau insupportable et un empêchement étrange à l'esprit, *nous ne cessons de gémir : Nam et qui sumus in hoc tabernaculo, ingemiscimus gravati :* comme ceux qui étant dans une prison soupirent et gémissent, quand ils rappellent en leur souvenir les beautés et les douceurs de la maison paternelle; et la cause la plus pressante de nos gémissements, c'est que nous ne voulons point être dépouillés : *Eo quod nolumus exspoliari* (*Ibid.*). C'est pourquoi cette vie misérable, dans laquelle les ans, qui vont et qui viennent, nous enlèvent continuellement quelque chose, nous est extrêmement à charge; parce que nous sentant nés pour être immortels, nous ne pouvons nous contenter d'une vie qui n'est qu'une ombre de mort. Mais nous soupirons de tout notre cœur après cette vie bienheureuse, qui, nous revêtant de gloire de toutes parts, engloutira tout d'un coup ce qu'il y a en nous de mortel : *Sed supervestiri, ut absorbeatur quod mortale est, a vita* (*Ibid.*).

Ce serait véritablement une témérité bien

criminelle, si nous prenions de nous-mêmes des pensées si hautes; mais c'est Dieu qui nous a faits pour cela. *Qui autem nos efficit in hoc ipsum, Deus ;* parce qu'il nous a créés au commencement pour ne mourir jamais : et après que notre péché nous a fait déchoir de cette grâce, en laquelle Jésus-Christ nous a rétablis; afin de soutenir notre confiance dans des prétentions si relevées, il nous a donné son Saint-Esprit, Esprit de régénération et de vie, pour nous être un gage certain de notre immortalité : *Qui dedit nobis pignus Spiritus.* C'est ce qui fait que, contre toute apparence humaine, nous osons espérer, sans crainte, des choses qui sont si fort au-dessus de nous : *Audentes igitur semper.* Et comme cette loi nous est imposée par un ordre supérieur et irrévocable, que tant que nous serons dans ce corps mortel, nous serons éloignés du Seigneur, nous nous excitons nous-mêmes à concevoir une volonté déterminée de nous éloigner du corps, pour être présents devant Dieu : *Scientes quoniam, dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino... Audemus autem, et bonam voluntatem habemus magis peregrinari a corpore, et præsentes esse ad Dominum* (II *Cor.* V, 8). Car nous sentons en effet que nous sommes bien loin de lui; parce que nous le connaissons par la foi, et non point encore en lui-même et en sa propre nature : *Per fidem enim ambulamus, et non per speciem.* Cette obscurité de nos connaissances est une marque trop convaincante que nous sommes éloignés de la source de la lumière. C'est pourquoi nous désirons ardemment que les nuages soient dissipés, que les énigmes s'évanouissent, et que nos esprits, qui ne font qu'entrevoir le jour parmi les ténèbres qui nous environnent, soient enfin réjouis par la claire vue de la vérité éternelle.

Nous devons entendre par là que nous avons à faire un double voyage : car, tant que nous sommes dans le corps, nous voyageons loin de Dieu; et quand nous sommes avec Dieu, nous voyageons loin du corps. L'un et l'autre n'est qu'un voyage, et non point une entière séparation; parce que nous passons dans le corps pour aller à Dieu, et que nous allons à Dieu dans l'espérance de retourner à nos corps. D'où il faut tirer cette conséquence, que lorsque nous vivons dans cette chair, nous ne devons pas nous y attacher comme si nous y devions demeurer toujours; et que lorsqu'il en faut sortir, nous ne devons pas nous affliger comme si nous n'y devions jamais retourner.

Ainsi étant délivrés, par ces sentiments, des soins inquiets de la vie et des appréhensions de la mort, nous tournons toutes nos pensées à celui auquel seul aboutit tout notre voyage; et nous ne songeons qu'à lui plaire, soit que nous soyons absents ou présents, parce que pendant ce temps malheureux que nous passons loin de sa présence, nous travaillons à nous rendre dignes de paraître un jour devant sa face : *Et ideo contendimus, sive absentes, sive præsentes, placere illi.*

Telle doit être la vie chrétienne; et pour vivre comme chrétiens, il faut vivre comme voyageurs : car vivre chrétiennement, c'est vivre selon la foi, selon ce qui est écrit : Le juste vit de la foi : *Justus autem ex fide vivit* (*Rom.*, I, 17). Or, vivre selon la foi, c'est vivre comme voyageur, *en ne contemplant pas ce qui se voit, mais ce qui ne se voit pas*, qui est la vraie disposition d'un homme qui passe son chemin : *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur* (II *Cor.*, IV, 18). Que si nous vivons comme voyageurs, nous devons considérer tout ce que nous possédons sur la terre, non pas comme un bien véritable, mais comme un rafraîchissement durant le voyage : *Instrumentum peregrinationis, non irritamentum cupiditatis*, dit saint Augustin (*In Joan. Tract.* XL, *n.* 10, *t.* III, *p.* II, *p.* 769); comme un bâton pour nous soutenir dans le travail, et non comme un lit pour nous reposer; comme une maison de passage où l'on se délasse, et non comme une demeure où l'on s'arrête. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul appelle notre corps un tabernacle, c'est-à-dire, une tente, un pavillon, une cabane, en un mot, un lieu de passage, et non une demeure fixe.

Cet esprit de pèlerinage, qui est l'esprit de la foi, et par conséquent l'esprit du christianisme, nous est excellemment représenté par ces beaux mots de l'Apôtre : Je vous le dis, mes frères, le temps est court : reste que ceux qui ont des femmes, soient comme n'en ayant pas ; et ceux qui s'affligent, comme ne s'affligeant pas, et ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant pas; et ceux qui achètent, comme ne possédant pas; et ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas ; parce que la figure de ce monde passe : *Hoc itaque dico, fratres, tempus breve est : reliquum est ut qui habent uxores, tamquam non habentes sint ; et qui flent, tamquam non flentes; et qui gaudent, tamquam non gaudentes; et qui emunt, tamquam non possidentes; et qui utuntur hoc mundo, tamquam non utantur : præterit enim figura hujus mundi* (I *Cor.*, VII, 29, 30, 31). C'est-à-dire, selon saint Augustin, que ceux qui ont des femmes, ne doivent point y être liés par aucun attachement corporel; que ceux qui s'affligent par le sentiment du mal présent, doivent se réjouir par l'espérance du bien futur; que la joie de ceux qui s'emportent parmi les commodités temporelles, doit être tempérée par la crainte des jugements éternels; que ceux qui achètent doivent posséder ce qu'ils ont, sans que leur cœur y soit engagé; enfin que ceux qui usent de ce monde, doivent considérer qu'ils passent avec lui ; parce que la figure de ce monde passe : *Qui habent uxores, non carnali concupiscentiæ subjugentur ; et qui flent tristitia præsentis mali, gaudeant spe futuri boni ; et qui gaudent propter temporale aliquod commodum, timeant æternum supplicium; et qui emunt, sic habendo possideant, ut amando non hæreant ; et qui utuntur hoc mundo, transire se cogitent, non manere* (*De Nupt. et Concup.*, *lib.* I, *cap.* 13, *t.* X, *p.* 288).

Si nous entrons comme il faut dans cet esprit de la foi, nous prendrons les choses comme en passant; et lorsque ceux qui nous sont chers, s'en iront à Dieu devant nous, nous ne serons pas inconsolables comme si nous les avions perdus ; mais nous travaillerons à nous rendre dignes de les rejoindre au lieu où ils nous attendent. De là vient que nous ne devons pas nous laisser abattre par une douleur sans remède, comme si nous n'avions plus aucune espérance; mais nous affliger seulement comme feraient des personnes proches, qui ayant longtemps voyagé ensemble, seraient contraints de se séparer; lesquels ayant donné quelques larmes à la tendresse naturelle, vont, continuant leur chemin où leurs affaires les appellent, non sans quelque regret qui les accompagne toujours, mais qui est notablement allégé par l'espérance de se revoir. C'est ainsi, dit saint Augustin, qu'on permet à la tendresse des fidèles de s'attrister sur la mort de leurs amis, par le mouvement d'une douleur passagère. Que les sentiments de l'humanité leur fassent répandre des larmes momentanées, qui soient aussitôt réprimées par les consolations de la foi; laquelle nous persuade que les chrétiens qui meurent, s'éloignent un peu de nous pour passer à une meilleure vie : *Permittuntur itaque pia corda charorum de suorum mortibus contristari dolore sanabili, et consolabiles lacrymas fundant conditione mortali ; quas cito reprimat fidei gaudium, qua creduntur fideles, quando moriuntur, paululum a nobis abire et ad meliora transire* (*De verb. Apost. Serm.* CLXXII, *t.* V, *p.* 828).

Mais si, dans les pertes que nous faisons, notre cœur est abattu et désolé, cela nous doit avertir de penser à nous : car c'est par là que nous connaissons qu'une grande partie de nous-mêmes est appuyée sur la créature; puisque ce fondement lui ayant manqué, elle s'abat et tombe par terre; ou bien, demeurant comme suspendue, elle souffre beaucoup d'inquiétude, pour ne savoir plus où se reposer : ce qui nous doit faire recueillir nos forces, pour retirer et réunir au Créateur cette partie de nous-mêmes, qui se détachait sans que nous nous en fussions aperçus : d'où, passant encore plus outre, nous devons apprendre à ouvrir les yeux pour reconnaître les autres liens également imperceptibles, par lesquels notre cœur, étant captivé dans l'amour des biens qu'il possède, ne se donne pas tout entier, et ne s'appuie qu'avec réserve sur celui en qui seul il doit espérer, s'il ne veut pas être confondu.

DISCOURS

SUR L'UNION DE JÉSUS-CHRIST AVEC SON ÉPOUSE.

Comment Jésus-Christ est-il l'Epoux des âmes dans l'oraison.

Veni in hortum meum, soror mea, sponsa.
Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon (*épouse*. Cant. des cant. V:)

Le nom d'Epouse est le plus obligeant et le plus doux, dont Jésus-Christ puisse honorer les âmes qu'il appelle à la sainteté de son amour; et il ne pouvait choisir un nom plus propre que celui d'Epoux, pour exprimer l'amour qu'il porte à l'âme, et l'amour que l'âme doit avoir réciproquement pour lui. Il ne reste qu'à voir où se fait leur alliance et de quelle manière ils s'unissent ensemble.

Saint Bernard dit que c'est dans l'oraison, qui est un admirable commerce entre Dieu et l'âme, qu'on ne connaît jamais bien qu'après en avoir fait l'expérience. C'est là que l'Epoux visite l'Epouse; c'est là que l'Epouse soupire après son Epoux : c'est là que se fait cette union déifique entre l'Epoux et l'Epouse, qui fait le souverain bien de cette vie, et le plus haut degré de perfection où l'amour divin puisse aspirer sur la terre.

Les visites que l'Epoux céleste rend à l'Epouse se font dans le cœur : la porte par où il entre, est la porte du cœur. Les discours qu'il lui tient, sont à l'oreille du cœur : le cabinet où elle le reçoit, est le cabinet du cœur. Le Verbe, qui sort du cœur du Père, ne peut être reçu que dans le cœur.

Je confesse, dit saint Bernard (*In Cant. Cant. Serm.* LXXIV, *n.* 5, *tom.* I, *pag.* 1528), que cet amoureux Epoux m'a quelquefois honoré de ses visites ; et, si je l'ose dire dans la simplicité de mon cœur, il est vrai qu'il m'a souvent fait cette faveur. Dans ces fréquentes visites, il est arrivé parfois que je ne m'en suis pas aperçu. J'ai bien senti sa présence ; je me souviens encore de sa demeure : j'ai même pressenti sa venue ; mais je n'ai jamais su comprendre comment il entrait, ni de quelle manière il sortait : si bien que je ne puis dire ni d'où il vient, ni où il va, ni l'endroit où il entre, ni celui par où il sort. Certainement il n'est pas entré par les yeux ; car il n'est point revêtu de couleur : il n'est pas aussi entré par l'oreille; car il ne fait point de bruit : ni par l'odorat; car il ne se mêle point avec l'air comme les odeurs, mais seulement avec l'esprit. Ce n'est point une qualité qui fasse impression dans l'air; mais une substance qui le crée. Il ne s'est point coulé dans mon cœur par la bouche; car on ne le mange pas : il ne s'est point fait sentir par l'attouchement; il n'a rien de grossier ni de palpable : par où est-ce donc qu'il est entré?

Peut-être qu'il n'était pas besoin qu'il entrât, parce qu'il n'était pas dehors. Il n'est pas étranger chez nous : mais aussi ne vient-il pas du dedans, parce qu'il est bon : et je sais que le principe du bien n'est pas en moi. J'ai monté jusqu'à la pointe de mon esprit; mais j'ai trouvé que le Verbe était infiniment au-dessus. Je suis descendu dans le plus profond de mon âme, pour sonder curieusement ce secret ; mais j'ai connu qu'il était encore dessous. Jetant les yeux sur ce qui est hors de moi, j'ai vu qu'il était au delà de tout ce qui m'est extérieur; et rappelant ma vue au dedans, j'ai aperçu qu'il était plus intime à mon cœur que mon cœur même.

Mais comment est-ce donc que je sais qu'il est présent, puisqu'il ne laisse point de trace ni de vestige qui m'en donne la con-

naissance? Je ne le connais pas, à la voix, ni au visage, ni au marcher, ni par le rapport d'aucun de mes sens, mais seulement par le mouvement de mon cœur, par les biens et les richesses qu'il y laisse, et par les effets merveilleux qu'il y opère. Il n'y est pas sitôt entré qu'il le réveille incontinent. Comme il est vif et agissant, il le tire du profond sommeil où il était comme enseveli: il le blesse pour le guérir : il le touche pour le ramollir, parce qu'il est dur comme le marbre. Il y déracine les mauvaises habitudes ; il y détruit les inclinations déréglées, et il y plante la vertu. S'il est sec, il l'arrose des eaux de sa grâce; s'il est ténébreux, il l'éclaire de ses lumières; s'il est fermé, il l'ouvre ; s'il est serré, il le dilate ; s'il est froid, il le réchauffe ; s'il est courbé, il le redresse. Je connais la grandeur de son pouvoir, parce qu'il donne la chasse aux vices, et qu'il n'a pas plutôt paru que ces monstres prennent la fuite. J'admire sa sagesse, quand il me découvre mes défauts cachés dans les plus secrets replis de mon âme. Le changement qu'il opère en moi par l'amendement de ma vie, me fait goûter avec plaisir les douceurs de sa bonté : le renouvellement intérieur de mon âme me découvre sa beauté ; et tous ces effets ensemble me remplissent d'un étonnement extraordinaire, et d'une profonde vénération de sa grandeur.

Si les entretiens de l'Epoux étaient aussi longs qu'ils sont agréables à l'Epouse, elle serait trop heureuse et satisfaite : mais quoiqu'il ne l'abandonne jamais, si elle ne l'y oblige par quelque offense mortelle, il ne laisse pas de lui soustraire souvent le sentiment de sa présence par un effet tout particulier de sa bonté, que nous avons coutume d'exprimer par ces noms d'éloignement, de fuite et d'absence. C'est une mer qui a son flux et son reflux, ses mouvements réguliers et irréguliers qui nous surprennent. C'est un soleil qui donne la lumière, et la retire quand il lui plaît : sa clarté donne de la joie à notre âme ; son éloignement lui cause bien des soupirs et des gémissements.

Dieu m'est témoin, dit Origène (*In Cant. Homil.* I, *n.* 7, *t.* III, *p.* 16), que j'ai souvent reçu la visite de l'Epoux; et qu'après l'avoir entretenu avec de grandes privautés, il se retire tout d'un coup, et me laisse dans le désir de le chercher, et dans l'impuissance de le trouver. Dans cette absence, je soupire après son retour : je le rappelle par des désirs ardents ; et il est si bon qu'il revient. Mais aussitôt qu'il s'est montré, et que je pense l'embrasser, il s'échappe de nouveau ; et moi je renouvelle mes larmes et mes soupirs.

Cette conduite est propre à l'état où nous vivons dans cet exil ; état de changement, sujet à plusieurs vicissitudes qui interrompent la jouissance de l'Epouse par de fréquentes privations. Nous n'avons ici qu'un avant-goût, un essai, et comme l'odeur de la béatitude. Dieu s'approche de nous comme s'il voulait se donner à nous; et lorsque vous pensez le saisir, il se retire à l'instant. Et comme l'éclair qui sort de la nue et traverse l'air en un moment, éblouit la vue plutôt qu'il ne l'éclaire ; de même cette lumière divine, qui vous investit et vous pénètre, fait un jour dans la nuit, une nuit mystique dans le jour. Vous êtes touché subitement, et vous sentez cette touche délicate au fond de l'âme ; mais vous n'apercevez pas celui qui vous touche. On vous dit intérieurement des paroles secrètes et ineffables, qui vous font connaître qu'il y a quelqu'un auprès de vous, ou même au dedans de vous qui vous parle, mais qui ne se montre pas à découvert.

Dieu se présente à notre cœur ; il lui jette un rayon de lumière, il l'invite, il l'attire, il pique son désir ; mais parce que le cœur ne sent qu'à demi cette odeur et cette saveur délicieuse, qui n'a rien de commun avec les douceurs de la chair, il demeure ravi d'étonnement et la souhaite avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle surpasse tous les contentements de la terre : son désir est suivi de la jouissance. Bientôt après suit la privation, qui par la renaissance des désirs qu'elle rallume, fait un cercle de notre vie, qui passe continuellement du désir à la jouissance, de la jouissance à l'absence, et de l'absence au désir

Qui est-ce qui me pourra développer le secret de ces mystérieuses vicissitudes, dit saint Bernard (*In Cant. Serm.* LXXIV, *n.* 1, *p.* 1526, 1527)? Qui m'expliquera les allées et les venues, les approches et les éloignements du Verbe ? L'Epoux n'est-il point un peu léger et volage ? D'où peut venir et où peut aller ou retourner celui qui remplit toutes choses de son immense grandeur ? Sans doute le changement n'est pas dans l'Epoux; mais dans le cœur de l'Epouse, qui reconnaît la présence du Verbe lorsqu'elle sent l'effet de la grâce; et quand elle ne le sent plus, elle se plaint de son absence, et renouvelle ses soupirs. Elle s'écrie avec le prophète *: Seigneur, mon cœur vous a dit : les yeux de mon âme vous ont cherché* (*Ps.* XXVI, 8). Et peut-être, dit saint Bernard (*S. Ber. ibid.*, *n.* 3, *p.* 1527), que c'est pour cela que l'Epoux se retire; afin qu'elle le rappelle avec plus de ferveur, et qu'elle l'arrête avec plus de fermeté : comme autrefois s'étant joint aux deux disciples qui allaient à Emmaüs, il feignit de passer outre; afin d'entendre ces paroles de leur bouche même: *Mane nobiscum, Domine* (*Luc.*, XXIV, 29) ; Demeurez avec nous, Seigneur, car il se plaît à se faire chercher; afin de réveiller nos soins et d'embraser notre cœur.

Il ne fait que toucher en passant la cime de notre entendement : comme un éclair, dit saint Grégoire de Nazianze, qui passe devant nos yeux ; partageant ainsi notre esprit entre les ténèbres et la lumière, afin que ce peu que nous connaissons soit un charme qui nous attire, et que ce que nous ne connaissons pas, soit un secret qui nous ravisse d'étonnement : en sorte que l'admiration excite nos désirs, et que nos désirs purifient nos cœurs, et que nos cœurs se déifient par

la familiarité que nous contractons avec Dieu dans cette aimable privauté.

Les vents qui secouent les branches des arbres les nettoient : les orages qui agitent l'air le purifient : les tempêtes qui ébranlent et renversent la mer, lui font jeter les corps morts sur le rivage : de même l'agitation du cœur, ému par ces saintes inquiétudes, contribue beaucoup à sa pureté, et l'exempte de beaucoup de tâches et d'ordures, qui s'amassent au fond de l'ame pendant qu'elle est dans le calme, et qu'elle jouit d'un repos tranquille. L'eau qui croupit dans un étang se corrompt et devient puante : le pain qui cuit sous la cendre se brûle si on ne le tourne, comme dit le prophète (*Ose.*, VII, 8) : les corps qui ne font point d'exercice amassent beaucoup de mauvaises humeurs, qui sont des dispositions à de grandes maladies : et ainsi le cœur, qui n'est point exercé par ces épreuves et par ces mouvements alternatifs de douceur et de rigueur, s'évapore au feu des consolations divines, se corrompt par le repos, et se charge de mauvaises habitudes. C'est pourquoi le Fils de Dieu, qui l'aime et qui prend soin de le cultiver, lui procure de l'exercice ; ne voulant pas qu'il demeure oisif, ou qu'il se relâche par une trop longue jouissance de ses faveurs et de ses caresses.

Il semble qu'il se joue avec les hommes, dit Richard de Saint-Victor (*De Grad. charit.*, *cap.* II, *pag.* 2|), comme un père avec ses enfants : ils se figurent tantôt qu'ils le tiennent; et puis tout à coup il leur échappe : tantôt il se montre comme un soleil avec beaucoup de lumière ; et puis en un moment il se cache dans les nuages. Il s'en va, il revient, il fuit, il s'arrête ; il les surprend, il se laisse surprendre, et tout aussitôt il se dérobe : et puis après avoir tiré quelques larmes de leurs yeux, quelques soupirs de leurs cœurs, il retourne ; enfin il les réjouit de la douceur de ses visites.

Je m'en vais pour peu de temps, et je vous reverrai bientôt (*Joan.*, XVI, 16, 22) : souffrez mon absence pour un moment. O moment et moment ! ô moment de longue durée ! Mon doux Maître, comment dites-vous que le temps de votre absence est court ? Pardonnez-moi, si j'ose vous contredire ; mais il me semble qu'il est bien long et qu'il dure trop. Ce sont les plaintes de l'Epouse qui s'emporte par l'ardeur de son zèle, et se laisse aller à la violence de ses désirs. Elle ne considère pas ses mérites : elle n'a pas égard à la majesté de Dieu ; elle ferme les yeux à sa grandeur, et les ouvre au plaisir qu'elle sent en sa présence. Elle rappelle l'Epoux avec une sainte liberté : elle redemande celui qui fait toutes ses délices, lui disant amoureusement : *Retournez, mon bien-aimé ; revenez promptement* (*Cant.*, II, 17) ; hâtez-vous de me secourir ; *égalez la vitesse des chevreuils et des daims.*

Au reste, ne pensez pas que ces larmes soient stériles, ni ces soupirs inutiles : cet état de privation est très-avantageux à qui sait s'en prévaloir. C'est là que notre amour propre, qui est aveugle, trouve des yeux pour sonder l'abîme de ses misères, et reconnaître son indigence : c'est là que notre cœur apprend à compatir aux autres, par l'expérience de ses propres peines : c'est là qu'il trouve un torrent de larmes pour noyer ses crimes, et un trésor si précieux, qu'il suffit non-seulement pour payer ses dettes, mais encore celles du prochain. C'est un fournaise d'amour, où l'Epouse échauffe son zèle, et lui donne des ailes de feu, pour voler à la conquête des âmes, aux dépens de son contentement et de son repos : c'est une école de sagesse, où elle apprend les secrets de la vie intérieure : c'est une épreuve où elle se fortifie par la pratique des vertus chrétiennes ; comme les plantes jettent de profondes racines durant les rigueurs de l'hiver. C'est là qu'elle goûte cette importante vérité, qu'il faut interrompre les délices de la contemplation par les travaux de l'action : qu'elle doit laisser les secrets baisers de l'Epoux, pour donner les mamelles à ses enfants : que l'amour effectif est préférable à l'amour affectif, et que personne ne doit vivre pour lui seul ; mais que chacun est obligé d'employer sa vie à la gloire de celui qui a voulu mourir pour tous les hommes. C'est le creuset où elle met sa charité à l'épreuve, pour savoir si elle est de bon aloi. C'est la balance où elle pèse les grâces de Dieu, pour en faire un sage discernement, et préférer l'auteur des consolations à tous ses dons. C'est un exil passager, qui lui fait sentir, par précaution, combien c'est un grand mal d'être abandonné de Dieu pour jamais ; puisque une absence de peu de jours lui paraît plus insupportable que toutes les peines du monde : mais, surtout, c'est une excellente disposition à l'union intime avec son divin Epoux, qui est, à vrai dire, le fruit de ses désirs, la fin de ses travaux, et la récompense de toutes ses peines.

Tous les saints Pères qui parlent de l'union qui se fait entre l'âme et l'Epoux céleste, dans l'exercice de l'oraison, disent qu'elle est inexplicable. Saint Thomas l'appelle un baiser ineffable ; parce qu'on peut bien goûter l'excellence des affections et des impressions divines, mais on ne la peut pas exprimer. Saint Bernard dit que c'est un lien ineffable d'amour ; parce que la manière dont on le voit est ineffable et demande une pureté de cœur tout extraordinaire. Saint Augustin dit que cette union se fait d'une manière qui ne peut tomber dans la pensée d'un homme, s'il n'en a fait l'expérience.

On peut dire que le propre de l'amour est de tendre à l'union la plus intime et la plus étroite qui puisse être, et qu'il ne se contente pas d'une jouissance superficielle, mais qu'il aspire à la possession parfaite. De là vient que l'âme qui aime parfaitement Jésus-Christ, après avoir pratiqué toutes les actions de vertu et de mortification les plus héroïques, après avoir reçu toutes les faveurs les plus signalées de l'Epoux, les visions, les révélations, les extases, les transports d'amour, les vues, les lumières, croit n'avoir

rien fait et n'avoir rien reçu ; à cause, dit saint Macaire, du désir insatiable qu'elle a de posséder le Seigneur; à cause de l'amour immense et ineffable qu'elle lui porte, qui fait qu'elle se consume de désirs ardents, et qu'elle aspire sans cesse au baiser de l'Epoux.

On peut bien dire encore que cette union parfaite, qui est l'objet de ses désirs, n'est pas seulement une simple union, par le moyen de la grâce habituelle qui est commune à tous les justes, ou par l'amour actuel, même extatique et jouissant, qui ne se donne qu'aux grandes âmes; mais c'est le plus haut degré de la contemplation, le plus sublime don de l'Epoux, qui se donne lui-même, qui s'écoule intimement dans l'âme, qui la touche, qui se jette entre ses bras, et se fait sentir et goûter par une connaissance expérimentale, où la volonté a plus de part que l'entendement, et l'amour que la vue. D'où vient que Richard de Saint-Victor dit *que l'amour est un œil; et qu'aimer, c'est voir* (*De Grad. charit., cap.* 3, *pag.* 353); et saint Augustin : *Qui connaît la vérité, la connaît; et qui la connaît, connaît l'éternité : c'est la charité qui la connaît* (*Conf. lib.* VII, *c.* 10, *t.* I, *p.* 139).

On peut bien dire avec saint Bernard que cet embrassement, ce baiser, cette touche, cette union, n'est point dans l'imagination ni dans les sens, mais dans la partie la plus spirituelle de notre être, dans le plus intime de notre cœur, où l'âme, par une singulière prérogative, reçoit son bien-aimé, non par figure, mais par infusion, non par image, mais par impression. On peut dire avec Denis le Chartreux que le divin Epoux, voyant l'âme tout éprise de son amour, se communique à elle, se présente à elle, l'embrasse, l'attire au dedans de lui-même, la baise, la serre étroitement avec une complaisance merveilleuse ; et que l'épouse, étant tout à coup, en un moment, en un clin d'œil, investie des rayons de la Divinité, éblouie de sa clarté, liée des bras de son amour, pénétrée de sa présence, opprimée du poids de sa grandeur et de l'efficace excellente de ses perfections, de sa majesté, de ses lumières immenses, est tellement surprise, étonnée, épouvantée, ravie en admiration de son infinie grandeur, de sa brillante clarté, de la délicieuse sérénité de son visage, qu'elle est comme noyée dans cet abîme de lumière, perdue dans cet océan de bonté, brûlée et consumée dans cette fournaise d'amour, anéantie en elle-même par une heureuse défaillance, sans savoir où elle est, tant elle est égarée et enfoncée dans cette vaste solitude de l'immensité divine. Mais de dire comment cela se fait, et ce qui se passe en ce secret entre l'Epoux et l'épouse, cela est impossible : il le faut honorer par le silence, et louer à jamais l'amour ineffable du Verbe, qui daigne tant s'abaisser pour relever sa créature.

Les devoirs de l'âme qui est épouse de Jésus-Christ.

Entre les devoirs de l'épouse envers son divin Epoux, celui de l'amour est le premier, et même l'on peut dire qu'il est unique, parce qu'il contient tous les autres avec éminence. Car il faut considérer que Jésus-Christ prend quelquefois le nom de Seigneur, quelquefois celui de Père, et quelquefois celui d'Epoux. Quand il veut nous donner de la crainte, dit saint Grégoire, il prend la qualité de Seigneur ; lorsqu'il veut être honoré, il prend celle de Père ; mais quand il veut être aimé, il se fait appeler Epoux (*In Cant. Proœm., n.* 8, *tom.* III, *part.* II, *p.* 400).

Faites réflexion sur l'ordre qu'il garde : de la crainte procède ordinairement le respect; du respect l'amour. En cet amour consiste, comme dit excellemment saint Bernard (*In Cant. Serm.* LXXXIII, *n.* 3, *p.* 1557), la ressemblance de l'âme avec le Verbe, selon cette parole de l'Apôtre : *Soyez les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfants bien-aimés; et marchez dans l'amour et la charité, comme Jésus-Christ nous a aimés* (*Ephes.*, V, 2); afin de vous joindre, par conformité, à celui dont l'infinité vous sépare. Cette conformité marie l'âme avec le Verbe, lorsqu'elle se montre semblable en volonté et en désir à celui à qui elle ressemble par le privilége de la nature, aimant comme elle est aimée : si donc elle aime parfaitement, elle est épouse.

Qu'y a-t-il de plus doux que cette conformité? qu'y a-t-il de plus souhaitable que cet amour, qui fait, ô âme fidèle, que, ne vous contentant pas d'être instruite par les hommes, mais vous adressant vous-même confidemment au Verbe, vous lui adhérez constamment, vous l'interrogez familièrement, vous le consultez sur toutes choses; égalant la liberté de vos désirs à l'étendue de vos pensées et de vos connaissances?

Certainement on peut dire que c'est ici que l'on contracte un mariage spirituel et saint avec le Verbe ; je dis trop peu quand je dis qu'on le contracte; on le consomme : car c'est en effet le consommer, que de deux esprits ne faire qu'un, en voulant et ne voulant pas les mêmes choses. Au reste, il ne faut pas craindre que l'inégalité des personnes affaiblisse aucunement la conformité des volontés, parce que l'amour n'a pas tant d'égard au respect. Le mot d'amour vient d'aimer, non pas d'honorer. Que celui-là se tienne en respect, qui frissonne, qui est interdit, qui tremble, qui est saisi d'étonnement : tout cela n'a point de lieu en celui qui aime. L'amour est plus que satisfait de lui-même ; et quand il est entré dans le cœur, il attire à soi toutes les autres affections et se les assujettit. C'est pourquoi celle qui aime s'applique à l'amour et ne sait autre chose ; et celui qui mérite d'être honoré, respecté et admiré, aime mieux néanmoins être aimé : l'un est l'Epoux, l'autre est l'épouse.

Quelle affinité et quelle liaison cherchez-vous entre deux époux, sinon d'aimer et d'être aimé? Ce lien surpasse celui des pères et des mères à l'égard de leurs enfants, qui est celui de tous que la nature a serré plus étroitement. Aussi est-il écrit à ce sujet que *L'homme laissera son père et sa mère, et s'at-*

tachera à son épouse (*Matth.*, XIX, 5). Voyez comme cette affection n'est pas seulement plus forte que toutes les autres, mais qu'elle se surmonte elle-même dans le cœur des époux. Ajoutez que celui qui est l'Epoux n'est pas seulement épris d'amour; il est l'amour même. Mais n'est-il point aussi l'honneur? Pour moi je ne l'ai point lu : j'ai bien lu que *Dieu est charité* (I *Joan.*, IV, 8); mais je n'ai point lu qu'il soit honneur ni dignité. Ce n'est pas que Dieu rejette l'honneur, lui qui dit : *Si je suis père, où est l'honneur qui m'est dû* (*Malac.*, I, 6)? mais il le dit en qualité de Père. Que s'il veut montrer qu'il est Epoux, il dira : Où est l'amour qui m'est dû? Car il dit aussi au même endroit : *Si je suis Seigneur, où est la crainte qui m'est due* (*Ibid.*)? Dieu donc veut être craint comme Seigneur, honoré comme Père, aimé et chéri comme Epoux.

De ces trois devoirs, lequel est le plus excellent et le plus noble? L'amour. Sans l'amour, la crainte est fâcheuse, et l'honneur n'est point agréable. La crainte est une passion servile, tandis qu'elle n'est point affranchie par l'amour; et l'honneur qui ne vient point du cœur n'est point un vrai honneur, mais une pure flatterie. La gloire et l'honneur appartiennent à Dieu, mais il ne les accepte point s'ils ne sont assaisonnés par l'amour : car il suffit par lui-même, il plaît par lui-même et pour l'amour de lui-même. L'amour est lui-même, et son mérite et sa récompense. Il ne demande point d'autre motif ni d'autre fruit que lui-même : son fruit, c'est son usage. J'aime parce que j'aime; j'aime pour aimer. En vérité, l'amour est une grande chose, pourvu qu'il retourne à son principe, et que, remontant à sa source par une réflexion continuelle, il y prenne des forces pour entretenir son cours.

De tous les mouvements, de tous les sentiments et de toutes les affections de l'âme, il n'y a que l'amour qui puisse servir à la créature pour rendre la pareille à son auteur, sinon avec égalité, pour le moins avec quelque rapport. Par exemple, si Dieu se fâche contre moi, me fâcherai-je contre lui? Non, certes; mais je craindrai, mais je tremblerai, mais je lui demanderai pardon : de même s'il me reprend, je ne le reprendrai pas à mon tour, mais plutôt je le justifierai, et s'il me juge, je n'entreprendrai pas de le juger, mais plutôt de l'adorer. S'il domine, il faut que je serve; s'il commande, il faut que j'obéisse : je ne puis pas exiger de lui une obéissance réciproque. Mais il n'est pas ainsi de l'amour : car quand Dieu aime, il ne demande autre chose qu'un retour d'amour, parce qu'il n'aime que pour être aimé, sachant bien que ceux qui l'aiment sont rendus bienheureux par l'amour même qu'ils lui portent.

Ainsi l'âme qui est assez heureuse pour y être parvenue brûle d'un si ardent désir de voir son Epoux dans la gloire, que la vie lui est un supplice, la terre un exil, le corps une prison, et l'éloignement de Dieu une espèce d'enfer qui la fait sans cesse soupirer après la mort. Dans cet état, dit saint Grégoire (*In Cant. c.* 3, *t.* III, *pag.* 419), elle ne reçoit aucune consolation des choses de la terre; elle n'en a aucun goût, ni sentiment, ni désir : au contraire, c'est pour elle un sujet de peine, qui la fait soupirer jour et nuit, et languir dans l'absence de son Epoux : car elle est blessée d'amour; et cette plaie, qui consume les forces du corps, est la parfaite santé de l'âme, sans laquelle sa disposition serait très-mauvaise et très-dangereuse. Plus cette plaie est profonde, plus elle est saine. Sa force consiste dans la langueur, et sa consolation est de n'en avoir point sur la terre. Tout ce qu'elle voit ne lui cause que de la tristesse, parce qu'elle est privée de la vue de celui qu'elle aime. Il n'y a qu'une seule chose qui la puisse consoler, c'est de voir que plusieurs âmes profitent de son exemple, et sont embrasées de l'amour de son Epoux.

Tel était saint Ignace, martyr, qui soupirait après les tourments et la mort par l'extrême désir qu'il avait de voir Jésus-Christ. Quand sera-ce, disait-il, que je jouirai de ce bonheur, d'être déchiré des bêtes farouches dont on me menace? Ah! qu'elles se hâtent de me faire mourir et de me tourmenter; et, de grâce, qu'elles ne m'épargnent point comme elles font les autres martyrs : car je suis résolu, si elles ne viennent à moi, de les aller attaquer, et de les obliger à me dévorer. Pardonnez-moi ce transport, mes petits enfants; je sais ce qui m'est bon : je commence maintenant à être disciple de Jésus-Christ, ne désirant plus rien de toutes les choses visibles, et n'ayant qu'un seul désir, qui est de trouver Jésus-Christ. Qu'on me fasse souffrir les feux, les croix et les dents des bêtes farouches; que tous les tourments que les démons peuvent inspirer aux bourreaux viennent fondre sur moi; je suis prêt à tout, pourvu que je puisse jouir de Jésus-Christ. Quel amour! quels transports! quelle ardeur pour Jésus-Christ! Puissions-nous entrer dans ces sentiments, et, comme le saint martyr, n'avoir plus de vie, d'être, de mouvement, que pour consommer notre union avec le divin Epoux.

DISCOURS

AUX RELIGIEUSES DE SAINTE-MARIE, LE JOUR DE LA FÊTE DE LA VISITATION.

Je ne m'étonne pas si votre fondateur, cet homme si éclairé, cet homme si pénétré des salutaires lumières de l'Evangile, vous a choisies pour honorer cette fête si remplie de mystères d'ineffable suavité, et d'une charité immense. Mais qui n'admirerait, par-dessus toutes choses, les grands exemples qui s'offrent à nous dans ce mystère d'une inexplicable instruction, si profitable, non-seulement pour les personnes cachées dans la solitude, mais propre pour vous, pour moi, pour tous les fidèles? pour les justes, c'est leur consolation; pour les pécheurs, c'est l'attrait qui les excite à faire pénitence. Qui n'admirera premièrement Elisabeth qui s'abaisse? *D'où me vient ce bonheur* (*Luc.*, I, 43)? Mais voyez un effet plus surprenant. Jean, qui n'est pas né, montre

par son tressaillement sa joie à l'approche de son Sauveur, et Marie, possédée de l'esprit de Dieu, chante ce divin cantique : *Mon âme glorifie le Seigneur* (*Ibid.*, 47).

Au milieu de tant de merveilles, de tant de miracles, je ne vois que Jésus qui n'agit pas, que Jésus dans le silence. Les mères s'abaissent et prophétisent, Jean tressaille ; il n'y a que Jésus qui paraît sans action, et c'est Jésus qui est l'âme de tout ce mystère. Il ne fait aucune démonstration de sa présence : lui, le moteur invisible de toutes choses, paraît immobile ; il se tient dans le secret, lui qui développe et découvre tout ce qui est caché et enveloppé. Nous voyons souvent cette grande merveille, et nous ressentons ses bienfaits ; mais il cache la main qui les donne. A la faveur de cette nouvelle lumière, je découvre ce que dit le Prophète : *Vraiment vous êtes un Dieu caché*, *un Dieu Sauveur* (*Isa.*, XLV, 15), un Dieu qui s'est humilié, un Dieu qui s'est épuisé lui-même dans ses abaissements, un Dieu abaissé dans un profond néant.

Mais pénétrons dans ce mystère ineffable, où Jésus paraît sans action. Que ce repos de Jésus est une grande et merveilleuse action ! Le grand mystère du christianisme, c'est de comprendre la secrète opération de Dieu dans les âmes. Dieu est descendu du ciel en terre pour se communiquer aux hommes, soit par la participation de ses mystères, soit en se donnant à eux par la communion. Il veut se donner à nous, et que nous nous donnions à lui. Il opère dans les cœurs de certains mouvements pour les attirer à lui, un entretien secret qui les élève à la plus intime communication ; mais c'est dans la solitude que l'âme ressent ses divines approches. Que doit faire une âme dont Dieu s'approche par sa grâce et ses fréquentes visites? Elle doit apporter trois dispositions : un saint abaissement, une humilité profonde, une sainte frayeur. Abaissement, humilité, frayeur, voilà la première disposition ; la seconde, c'est un transport divin, un transport admirable ; elle s'éloigne par humilité, et s'approche par désir : la troisième, c'est une joie céleste en son salutaire, qu'elle a le bonheur de posséder.

Je m'assure que vous prévenez déjà mes pensées, et que vous considérez ces saintes dispositions dans les trois personnes qui ont part à ce mystère. Vous voyez Elisabeth qui s'abaisse : *D'où me vient ce bonheur* (*Luc.*, I, 44)? Jean qui se transporte : *L'enfant a tressailli ;* Marie qui s'élève et se repose en Dieu : *Mon âme magnifie le Seigneur.* Voilà les trois secrets de ce mystère : l'anéantissement d'Elisabeth, qui s'abaisse à l'approche de son Dieu ; le transport divin de Jean, qui le cherche ; et la paix de la Vierge, qui le possède. L'approche de Dieu produit l'abaissement de l'âme, le transport dans celle qui le cherche, la paix dans celle qui le possède. C'est le sujet de cet entretien familier.

Ténèbres qu'il vient illuminer, néant qu'il vient remplir, que dois-tu faire quand Dieu approche? A l'approche d'une telle grandeur, néant, que dois-tu faire? Tu dois t'abaisser. Abaissez-vous, néant. Et toi, pécheur, que dois-tu faire? Pécheur, tu dois t'éloigner : une sainte frayeur te doit saisir, puisque le péché a plus d'opposition à la sainteté de Dieu, que le néant à sa grandeur. Grandeur que rien ne peut égaler, sainteté qui ne peut être comprise : deux perfections en Dieu qui nous doivent faire entrer dans des sentiments d'une humilité profonde.

Voyez les prophètes, quand l'esprit de Dieu était sur eux, combien ils étaient épouvantés. Jérémie, saisi d'effroi, tremble et se confond, en sorte que ses os semblaient se disloquer et prêts à se dissoudre (*Jer.*, XXIII, 9). Ezéchiel, au travers des ailes des chérubins, voit je ne sais quoi de merveilleux ; il s'étonne, il se pâme, il tombe sur sa face (*Ezech.*, II, 1). Mais ce qui doit nous jeter dans l'étonnement aux approches de notre Dieu, c'est qu'il vient à un néant, et à un néant qui lui est opposé par le péché. Aussi saint Pierre, pénétré de cette vue, dit-il à Jésus-Christ : *Retirez-vous de moi*, *car je suis un pécheur* (*Luc.*, V, 8). Et le Centenier : *Seigneur*, *je ne suis pas digne ; une parole*, *une parole de votre part* (*Matth.*, VIII, 8).

Où sont ces téméraires, qui n'ont point de honte de faire entrer Jésus-Christ dans une bouche sacrilége? Vous les voyez qui traitent avec Dieu, soit dans le secret de leur cœur, soit qu'ils reçoivent la viande sacrée, sans tremblement et sans crainte. Ce sont des profanes, qui ne méritent pas d'être au nombre des fidèles, et qui veulent goûter le pain des anges, le pain des saints. Mais vous, âmes saintes et tremblantes, venez et goûtez que le Seigneur est doux, venez dans un profond abaissement ; et, saisies d'admiration, vous devez dire : *D'où me vient ce bonheur?* car vous ne sauriez, sans l'aveuglement le plus déplorable, vous persuader que vous l'avez mérité. Et pour peu que vous vous rendiez justice, combien n'êtes-vous pas forcées de vous en reconnaître indignes?

En effet, si je pouvais pénétrer le secret des cœurs de ceux qui composent cet auditoire, que d'orgueil secret sous l'apparence d'humilité, que de jalousie sous des compliments d'amitié et de complaisance ! Voyons même les âmes les plus parfaites : il ne m'appartient pas de les sonder ; mais qu'elles parlent elles-mêmes, elles avoueront qu'elles ont toujours en elles la racine du péché, dont il faut arracher jusqu'à la moindre fibre qui s'oppose à la grâce ; grâce qui nous prévient toujours, et qui ne trouve rien en nous qui l'attire, que notre extrême misère.

Il n'y a en l'âme que misère : misère en son origine, misère dans toute la suite de la vie ; misère profonde, misère extrême ; mais la misère est l'objet et le but de la miséricorde. Dieu veut une misère toute pure, pour faire voir une miséricorde entière. Ce n'est pas qu'il n'y ait un vrai mérite dans les

justes, et c'est une erreur intolérable dans les hérétiques de ce temps, d'avoir osé avancer que la grâce ne servait que d'un voile pour couvrir l'iniquité. Les misérables, ils n'ont jamais goûté ses attraits : je ne m'en étonne pas; ce n'est pas elle qui les meut et les conduit, ils n'agissent que par hypocrisie et par passion.

Mais, quoiqu'il y ait des mérites dans les justes, la grâce n'en est pas moins grâce, parce que leurs mérites sont le fruit de son opération dans leurs cœurs. La grâce tire son nom de son origine : semblable à ces grandes rivières, qui, pour se répandre en différents ruisseaux, ne perdent point leur nom. La grâce prévient les justes pour les faire mériter, mais elle récompense après, par justice, le mérite qu'elle leur a fait acquérir. C'est une grâce qui nous défend, c'est une grâce qui nous prévient : elle nous justifie par miséricorde, et nous récompense par justice, comme les paroles de saint Paul nous l'attestent : *J'attends*, dit-il, *la couronne de justice que Dieu, comme juste Juge, me rendra* (II *Tim.*, IV, 8). Mais, dit saint Augustin, Dieu ne serait pas juste Juge s'il n'avait été auparavant un Père miséricordieux (*De Grat. et Lib. Arb., cap.* 6, *t.* X, *pag.* 725).

Voilà, mes chères filles, le fondement de votre abaissement devant Dieu. S'il vous a retirées du monde, *Unde hoc?* Si vous avez eu des tentations durant votre noviciat, et que vous les ayez surmontées, *Unde hoc?* Si dans la suite vous vous êtes élevées au-dessus des dégoûts et des difficultés de la vie spirituelle, *Unde hoc?* S'il a plu à Dieu de vous gratifier de quelque grâce extraordinaire, *Unde hoc?*

Mais disons, en passant, que c'est par Marie que la grâce nous est distribuée, pour combattre l'opinion de ceux qui nous blâment d'honorer la Vierge comme mère de Dieu. Ils voudraient établir une secrète jalousie entre Dieu et la créature, à cause de l'honneur que nous rendons aux saints. Gens peu versés dans l'Ecriture, esprits grossiers et pesants dans leur prétendue subtilité; qu'ils écoutent sainte Elisabeth. Elle ne dit pas : D'où me vient ce bonheur que mon Seigneur vienne à moi ; mais, que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ? *Sitôt*, dit-elle, *que la voix de votre salutation est venue à mes oreilles, l'enfant que je porte a tressailli* (*Luc.*, I, 44). Ainsi Marie contribue aux opérations de la grâce dans nos cœurs; et loin de faire injure à la grâce en attribuant cette prérogative à Marie, c'est au contraire honorer la grâce, parce que c'est d'elle que la Vierge tire toute son excellence.

Nous avons dit que la première disposition d'une âme qui veut approcher de son Dieu, c'est l'anéantissement : mais ce n'est pas assez que l'âme soit abaissée, car si elle est éternellement abaissée, comment se transportera-t-elle vers Dieu? Jean ne sent pas plutôt le Sauveur, que, animé de ces dispositions, il fait effort pour rompre les liens qui le retiennent et courir à lui : il voudrait déjà remplir ses fonctions de précurseur, mais il est prévenu. Jésus a prévenu son précurseur. Ne laissons pas passer ceci sans instruction. Dieu, source de tout bien, grand, immense, inaccessible, demande de se communiquer. Dieu se donne, Dieu se développe avec une libéralité immense. C'est, mes filles, une vérité bien douce et bien consolante: Dieu désire d'être désiré; il a soif que l'on ait soif de lui. Dieu, qui ne désire rien et n'a besoin de rien, désire cependant d'être désiré. Il en est comme d'une belle fontaine qui coule dans une plaine : elle est claire, elle est fraîche, elle est pure, elle ne désire pas d'être rafraîchie; mais si elle désire quelque chose, c'est sans doute de désaltérer les passants.

Ainsi, il ne nous est pas permis, malgré notre indignité, de nous reposer en nous-mêmes; il faut courir avec transport, il faut venir se plonger dans ces sources d'eau vive. Il n'y a point d'humilité qui empêche de désirer le Sauveur; et heureux celui qui soupire après lui : car c'est celui-là à qui Jésus-Christ se donne tout entier. Le Centurion s'abaissa aux pieds des apôtres (*Act.*, X, 44); mais il désira, et par là il mérita que le Saint-Esprit prévînt l'imposition des mains des apôtres. Saint Jean, interrogé de ce qu'il est, s'il est le Christ, s'il est prophète, ne dit point ce qu'il est, mais il dit ce qu'il n'est pas : *Je ne suis qu'une voix, un son qui frappe l'air* (*Matth.*, III, 3), qui n'a rien de considérable que de dire la vérité. Il s'estime indigne de délier la courroie des souliers de Jésus-Christ et, plein, d'ardeur pour son Maître, il a mérité d'élever sa main sur celui au-dessous duquel il s'était abaissé.

Mais considérons les caractères de la mission de saint Jean. La grâce du saint Précurseur, c'est une grâce de lumière; c'est une lumière qui veut rendre témoignage à la lumière : la lumière découvre la lumière. Ah! c'est un petit flambeau qui découvre un grand flambeau. Le soleil se montre de lui-même, il n'a point de précurseur qui dise : Voilà le soleil! mais les hommes avaient besoin qu'on les préparât à l'éclat du grand jour, qui devait bientôt briller en Jésus-Christ.

Le monde était dans de profondes ténèbres, semblable à ceux qui sont dans un cachot : quand ils en sortent, ils sont éblouis de la lumière, ils se détournent de la lumière, ils se cachent à la lumière. Ainsi les pécheurs, emportés par la violence de leurs passions, se précipitent dans les épaisses ténèbres du péché, et ne peuvent ensuite souffrir la lumière qu'on leur présente pour dissiper leur aveuglement. Vous dites à cet homme colère, à ce vindicatif, qu'en satisfaisant son ressentiment, il va tomber dans un funeste esclavage dont il ne pourra se retirer; mais il ne veut point de lumière, il méprise la lumière, il la hait, et n'aime que l'obscurité qui lui cache ses désordres.

Telle est donc l'infirmité de notre raison, qu'elle ne peut soutenir l'éclat de la lumière qui éblouit nos faibles yeux; il faut une moindre lumière pour nous découvrir la

grande, un petit flambeau pour nous montrer le grand flambeau. Le propre de saint Jean, c'est de découvrir et faire désirer Jésus-Christ ; c'est pourquoi le prophète Zacharie l'appelle son horizon. L'orient qui paraît sur nos montagnes, c'est le signe, c'est l'avant-courrier du soleil, c'est ce qui nous annonce le lever du soleil. Saint Jean, comme une belle aurore, a devancé le soleil : Cet Orient d'en haut, *Oriens ex alto* (*Luc.*, I, 78, 79), qui vient pour éclairer ceux qui sont dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour conduire nos pas dans le chemin de la paix et l'observance de la loi.

Mais, pour profiter de la lumière qui luit sur nous, disons avec David : Je chercherai, j'approfondirai, *Scrutabor* (*Ps.* CXVIII, 34) ; j'approfondirai votre loi. Entrons avec sincérité dans cette étude : travaillons sérieusement à connaître toute l'étendue de nos obligations, et gardons-nous de vouloir nous dissimuler celles qui ne s'accorderaient pas avec nos cupidités. Ne cherchons pas à les restreindre ou à les régler sur nos désirs ; songeons plutôt à connaître, à la lumière de cette loi si pure, tous les vices de notre cœur, et à réformer sur ses préceptes tout ce qu'elle condamne dans nos dispositions et dans nos œuvres, en pratiquant soigneusement tout ce qu'elle nous commande.

Oh! quand une âme vient à s'examiner aux yeux de Dieu en approfondissant dans ses commandements, en sondant, en pénétrant la perfection qui y est cachée, qu'elle s'en trouve éloignée ! Si j'approfondis votre loi, je vois, ô mon Dieu, que tout ce que je fais, jusqu'aux meilleures actions, est infiniment éloigné de la perfection qu'elle renferme, parce que je n'approfondis pas, parce que je ne pratique que la surface des préceptes. C'est donc en approfondissant la loi de son Dieu que l'âme découvre le fond de sa corruption, et voit tant de taches dans ses œuvres qu'elle n'en trouve pas une qui ne soit remplie de défauts. Ainsi les lumières de la loi éclairant une âme, elle commence à entrer en de salutaires ténèbres, où Dieu s'unit à elle, et, le possédant, elle ne peut contenir sa joie.

Dès lors il suivra ce que je ne puis expliquer, et ce qui me surpasse. Parlez, Marie; c'est à vous à nous faire connaître vos sentiments : possédant votre Dieu, quels ont été vos transports, vos joies, vos jubilations, votre exultation, votre paix, votre triomphe? Elle prononce un divin cantique qui est la gloire des humbles et la confusion des superbes. Que votre âme éprouve cet excès de joie que ressentait Marie en glorifiant son Dieu, en exaltant ses miséricordes.

Mais que veut dire exalter Dieu ? Exalter Dieu, mes filles, c'est agrandir Dieu. Pour vous le faire entendre, mon cœur veut enfanter quelque chose de si grand, que je crains de faire un effort inutile; mais peut-être vous ferai-je concevoir ma pensée. Exalter Dieu, c'est le mettre au-dessus de tout ce que nous en pouvons penser, au-dessus de toute grandeur. Si vous pensez que Dieu est infini, éternel, immense, mettez-le encore au-dessus ; élevez-le au-dessus de l'élévation, exaltez-le au-dessus de l'exaltation. Enfin, quelque haute idée que vous en puissiez former, mettez-le toujours au-dessus : voilà ce que c'est que d'exalter Dieu.

Mais quelle est la cause de l'exultation de Marie, quel en est le sujet? La première cause de son exultation, c'est qu'*il a regardé la bassesse de sa servante*. Elle ne dit pas sa servante, mais la bassesse de sa servante, tant elle est pénétrée de son néant. Il y a en Dieu un regard de bonté et de miséricorde qui est celui qu'il arrête sur les âmes pénitentes pour les consoler et les encourager à revenir à lui. Mais il y a aussi en Dieu pour le juste un regard de faveur et de bienveillance, un regard de défense et de protection ; ah ! un regard de la sérénité de sa face, dont la beauté jamais ne se ternit. Il est écrit (*Prov.*, XVI, 24) que le regard du roi a quelque chose d'heureux et de divin. Quelle impression doit donc faire sur le cœur des justes ce regard de Dieu, si amoureux, si tendre, dont il est écrit : *Voici les yeux du Seigneur qui se reposent sur les justes* (*Ps.* XXXIII, 16) ! C'est là ce regard de Dieu qui transporte Marie de joie et d'admiration.

La deuxième cause de l'exultation de Marie, c'est le triomphe de Dieu sur le monde, c'est la victoire qu'il a remportée sur lui. Ce monde a quelque chose d'éclatant qui surprend et trompe ceux qui s'en laissent éblouir; sa lumière faible éblouit les faibles. Marie, à la lueur de cette lumière qui l'éclaire, a découvert la vanité, le faux éclat, le faste de cette pompe vaine. Elle n'a pas regardé le triomphe de Dieu sur le monde comme devant arriver, mais comme étant déjà fait, *Deposuit*. Elle l'a vu abattu, elle l'a vu renversé et Dieu victorieux : *Deposuit :* Il les a mis à bas. Le monde n'est pas entièrement vaincu ; il triomphe. Le monde à présent triomphe, il se moque des simples : mais Dieu le renversera ; et Marie considère ce triomphe comme accompli, *Deposuit, deposuit*. Elle ne dit pas : Il les renversera, il les brisera; mais *Deposuit*. C'en est fait, il est renversé, il est brisé, il est à bas.

En effet, sur qui Dieu arrête-t-il ses regards? qui est-ce qu'il exalte? Ce n'est pas ces superbes du monde. Sur qui donc Dieu arrête-t-il ses regards? qui est-ce qu'il exalte? une âme humble, inconnue des autres, qui passe toute sa vie dans un coin d'un monastère sans se plaindre de personne, se plaignant toujours d'elle-même; c'est cette âme que Dieu exalte : *Exaltavit humiles*. Mais pour cette puissance du monde, dès que Dieu s'est fait homme, s'est fait serviteur; dès que l'innocent s'est fait pécheur, en prenant sur lui nos offenses, il l'a mise à bas. Voilà la joie de Marie; c'est l'accomplissement des promesses qui nous sont faites, et la troisième cause de son exultation.

Les promesses de Dieu valent mieux que les dons du monde : ce que Dieu promet est

meilleur que ce que le monde donne. Soutenons-nous donc par ses promesses ; relevons nos courages et nos cœurs, et nous réjouissons comme si nous en voyions déjà l'accomplissement. Ne disons point qu'il est longtemps. *S'il tarde,* dit le prophète, *il ne laissera pas que de venir* (*Habac.*, II, 3). Abraham, en la personne duquel les promesses ont été données, s'en est réjoui deux mille ans avant qu'elles fussent accomplies : *Il a vu le jour du Seigneur, il s'en est réjoui* (*Joan.*, VIII, 56). Laissons-nous donc gagner à ces promesses. Jésus est à la porte ; il n'y a plus qu'une petite muraille entre lui et nous qui est cette vie mortelle.

RÉFLEXIONS

SUR LE TRISTE ÉTAT DES PÉCHEURS, ET LES RESSOURCES QU'ILS ONT DANS LA MISÉRICORDE DE DIEU.

C'est une coutume ordinaire aux hommes de s'appliquer sérieusement et assidûment à des affaires très-inutiles, et de ne se donner aucun soin pour celles qui leur sont de la dernière conséquence. Vous dépensez beaucoup et vous prenez bien de la peine pour vous délivrer des maux que votre corps souffre. Certes, le péché n'est pas un mal de peu d'importance, qui doive être négligé et dont le malade ait sujet de rire. Il n'y a point d'homme sage sur la terre qui n'aimât mieux perdre tous ses biens et la vie même plutôt que de commettre un péché mortel. Les anges et les saints sont si sensibles à l'outrage que le péché fait à Dieu, que, malgré la charité dont ils sont remplis pour les hommes, le zèle de la justice qui les dévore les porte à demander vengeance contre les pécheurs impénitents. Saint Paul, transporté du même zèle, trouvait qu'il lui serait plus doux de mourir et d'être anathème pour ses frères (*Rom.*, IX, 3) que de voir régner dans leur cœur le péché qu'ils aimaient, qu'ils y souffraient sans se plaindre. Ce grand apôtre parlait sincèrement, parce qu'il connaissait très-bien les deux propriétés essentielles du péché de l'homme, qui sont d'être la vraie mort de l'âme immortelle et la cause de la mort d'un Dieu.

Vous qui employez les années à penser à d'autres choses qu'à votre salut et qu'aux affaires de l'éternité, ne refusez pas à votre conscience le temps pour écouter ce qu'elle vous dira de la part de Dieu sur ce grand sujet. C'est alors que vous pourrez apprendre d'elle l'explication de ces paroles de saint Denis : *Que la lumière porte dans soi la connaissance de la nuit; qu'en se voyant et se connaissant, elle connaît les ténèbres.* Saint Denis veut dire que Dieu pense du péché de l'homme ce que le soleil penserait de la nuit, s'il pouvait se voir et se connaître lui-même.

Et en effet, quoiqu'il n'y ait rien de ténébreux dans le soleil, néanmoins, si cet astre avait de l'intelligence et des yeux vivants, comme il verrait mieux que personne que la lumière est la plus parfaite des beautés visibles, il verrait aussi mieux que personne que la laideur, la plus effroyable des laideurs et la plus ennemie des yeux, c'est la nuit. Quoiqu'il n'ait jamais été avec elle, et que jamais il ne l'ait vue, il suffirait à cet astre d'être parfaitement lumineux pour la connaître et la mesurer parfaitement. Il est vrai qu'il ne se trouve en Dieu aucune tache ni aucun péché, que tout y est parfaitement lumineux : néanmoins c'est dans cette essence pure et impeccable qu'il voit, mieux que tous les hommes ne l'ont jamais vu dans leur substance pécheresse et corrompue, ce que c'est que le péché.

Je vous laisse ici avec vous-même, âme chrétienne : levez les yeux ; contemplez en silence ces vérités théologiques, que Dieu, par sa propre sainteté, connaît votre péché, qu'il le considère, qu'il l'examine, et qu'il en sait toutes les dimensions ; que c'est par elle qu'il mesure ce que vous êtes durant vos désordres ; qu'autant qu'il voit d'infinité dans les beautés et les grandeurs de ses perfections divines, autant il en voit dans les laideurs, les bassesses et les opprobres de votre vie criminelle. Il mesure votre état au sien ; et il trouve qu'il n'y a pas plus de hauteur ni de gloire dans les plus sublimes élévations de sa sagesse et de son amour envers son Verbe, qu'il y a de néant où vous êtes tombée en vous éloignant de lui. Il voit les unes et les autres par la même vision.

Qu'est-ce ceci, grand Dieu, s'écrie le prophète, tremblant d'horreur ? Faut-il donc que ce soit dans un jour si éclatant que vous contempliez les disgrâces et les hontes de notre vie misérable ; et que, parmi les splendeurs du paradis, le siècle de notre ingratitude soit un spectacle de votre éternité? Voilà comme Dieu connaît ce qui se passe parmi nous ; et voilà ce qu'il pense d'un seul et du moindre des péchés.

Mais combien en voit-il ? Regardez-vous tandis que votre juge vous regarde. Voyez dans votre âme ce qu'il y voit, ce nombre innombrable de péchés invétérés, cet amas de corruption ancienne et nouvelle, toutes ces funestes dispositions que Dieu contemple dans vous, contemplez-les vous-même ; ne vous cachez rien. Il connaît vos pensées, connaissez les siennes et considérez ce qu'il médite. Au moins voyez ce qui est autour de vous, à l'heure que je vous parle : sa justice qui vous environne, qui observe, et qui écrit votre vie ; sa miséricorde qui vous délaisse et qui vous livre à la mort ; l'une et l'autre qui par des cris intérieurs vous reprochent ce que vous êtes aujourd'hui, et vous annoncent ce que vous serez demain, ou cette nuit, et peut-être dans une heure ; inopinément, au milieu de vos plaisirs, mort, jugé, condamné : en trois minutes ce grand changement sera fait. C'est Dieu qui vous parle ; pesez ses paroles : méditez, et accordez à votre conscience la solitude où elle vous appelle, afin que vous réfléchissiez un peu sur ces grands objets, et que vous délibériez avec elle. Il est question de vous résoudre ou à périr, en demeurant, par un choix de désespoir, dans le déplorable état

où vous êtes, ou bien à vous en retirer au plus tôt par la pénitence.

Peut-être que ni l'un ni l'autre ne vous plaît. Vous ne répondez que par des larmes, comme un malade désespéré, étendu sur un lit et agité par la violence de son mal, qui ne peut s'exprimer que par des cris ou des soupirs. Il semble que la pensée vous vienne de faire comme ce pécheur dont parle le prophète, et de vous informer s'il n'y a point quelque endroit au monde où Dieu ne soit point, et où vous puissiez n'être point vu de lui et n'être point persécuté par sa voix foudroyante. Vous sentez combien il est terrible d'être vu d'un Dieu, tandis qu'on est dans le péché et qu'on ne fait aucun effort pour en sortir; combien il est malheureux d'être appelé à une nouvelle vie par des inspirations si fortes et si douces, tandis qu'une longue accoutumance nous tient attachés à la vie mondaine, et qu'une cruelle et invincible passion nous engage à aimer la créature. Grand Dieu, dites-vous, ayez pitié de moi. Je ne vous demande qu'une grâce, qui est que vous me disiez, ce que vous savez vous seul, en quel endroit du monde je pourrai m'enfuir pour me cacher à vos yeux, et pour ne plus entendre les menaces de votre justice ni le bruit des poursuites et des invitations de votre amour.

Voilà certes une résolution bien étrange de demander à Dieu même ce qu'il faut faire, et où il faut aller, pour s'enfuir de sa présence: mais c'est une merveille plus admirable, que ce grand Dieu ne refuse pas de répondre au pécheur et de l'instruire. La réponse qu'il lui donne, et que je vous adresse, âme chrétienne, c'est d'aller à l'endroit où habite la miséricorde, c'est-à-dire, sur le Calvaire; que là, pouvu que vous disiez sincèrement ce qui doit être dit à la miséricorde souveraine, et que vous la laissiez faire ce qu'il lui plaira dons votre cœur, vous y trouverez le repos et la sûreté que vous désirez.

Jusqu'à ce que les ombres se dissipent, et que le jour de la bienheureuse éternité paraisse, j'irai dans la solitude, sur la montagne de la Myrrhe, et sur la colline de l'Encens, pour contempler de là les vérités éternelles, et pour m'élever à Dieu par la pénitence et par l'oraison, comme l'encens monte au ciel en se détruisant lui-même, et en se consumant dans la flamme.

Ce n'est point ma voix, âme chrétienne, ni la voix de l'homme, c'est quelque chose de plus puissant et de plus digne d'être écouté, qui vous appelle au Calvaire et qui vous y attend, comme à l'endroit le plus propre pour apaiser les agitations de votre cœur et pour vous établir en l'état heureux où vous aspirez. Dites-y d'abord ce que votre douleur vous inspirera. Continuez de vous y plaindre de la nécessité fatale où vous pensez être d'aimer partout votre péché, et partout d'être vu d'un Dieu et persécuté par ses inspirations et par ses menaces. Levez ensuite les yeux, et contemplez celui qui paraît sur la croix. Vous verrez dans son cœur ouvert une miséricorde qui voit à la vérité les pécheurs en quelque endroit qu'ils puissent être, mais qui ne les regarde que pour mesurer les grâces qu'elle leur destine sur ses bontés, et les proportionner à la grandeur de leurs fautes et des châtiments qu'ils ont mérités. Vous y verrez que ce Dieu que vous fuyez ne vous poursuit que parce qu'il a dans ses mains ce que vous cherchez en le fuyant, le repos de votre âme, et ce que vous ne trouverez jamais, si cet incomparable bienfaiteur manque à vous atteindre avant que la mort, qui vous poursuit elle-même, l'ait prévenu.

Remarquez que le dernier état et le plus bas où l'homme puisse se trouver est l'état du péché, et que l'éclat le plus haut et le plus divin où puisse être un Dieu est celui de la grande miséricorde. Dieu et l'homme sont parvenus chacun à cette dernière extrémité, l'un de la hauteur, et l'autre de la bassesse, le jour de la Passion; l'homme, en répandant le sang du Sauveur crucifié, et Dieu le Père en recevant l'oblation de ce sang précieux. Voilà de quoi contempler et vous arrêter un peu. Je n'ai pas de longs discours à vous faire pour vous porter à entrer dans les sentiments que demande de vous ce grand spectacle. Il me suffit de vous dire que s'il y a de grands péchés dans l'homme, il y a en Dieu une grande miséricorde.

Les grands péchés sont ceux qui se commettent contre les préceptes divins, et qui naissent dans le cœur de l'homme ingrat après le baptême, au milieu des grâces et des bienfaits de la rédemption; qui y renaissent après le pardon reçu et après toutes les promesses de la pénitence; qui se multiplient par les rechutes, qui se fortifient par l'impunité, qui s'endurcissent par le châtiment. Voilà les différents degrés par lesquels le pécheur est conduit dans l'abîme le plus profond de l'iniquité. Alors, insensible sur ses désordres, il parvient à étouffer les cris de sa conscience; il perd de vue les jugements de son Dieu et bannit toutes les craintes qui pouvaient le retenir au commencement.

Mais si Dieu, pour troubler ce funeste repos que goûte le pécheur, étend sur lui sa main et lui fait voir l'horreur de son état, bientôt cette fausse paix dont il jouissait se dissipera; il ne pourra plus se souffrir lui-même, et, continuellement pressé par les inquiétudes qui le dévoreront, il se répandra de tous côtés pour se délivrer de ces insupportables agitations du cœur: semblable à un cheval qui, couvert d'une armée d'abeilles, et piqué jusqu'aux entrailles par leurs aiguillons, se met en fuite, portant avec soi ses ennemis et son mal, et qui, brisant ce qu'il rencontre, terrassant ceux qui l'arrêtent et les foulant aux pieds, s'égare où il peut et où la fureur le conduit, à travers les précipices, cherchant partout son remède et partout semblant demander où est la mort. Tel est l'état des pécheurs livrés aux cruels remords de leur conscience.

Quelque terrible que soit l'extrémité où ils se trouvent réduits, qu'ils ne perdent pas confiance, car ils ont encore une ressource assurée dans la grande miséricorde de leur Dieu. La grande miséricorde, c'est celle qui contemple ce spectacle du pécheur épuisé par de vains efforts, avec des sentiments de compassion, qui entreprend efficacement d'y remédier. Elle le fait lorsque, rassemblant ce qu'il y a de plus fort et de plus doux dans sa grâce victorieuse, elle en forme une lumière semblable à celle de l'aurore. C'est par cette lumière répandue sur le visage des pécheurs profondément endormis, qu'elle ouvre leurs yeux aveugles, et que, sans violence et sans douleur, brisant toutes les chaînes de leur sommeil, elle les éveille et les éclaire, et leur fait voir inopinément dans un grand jour toutes les beautés de la vertu. Grande et adorable miséricorde, qui n'a point de bornes dans l'étendue de ses bienfaits, et qui ne voit aucun crime sur la terre qu'elle ne soit prête à oublier, si le pécheur, après toutes ses impiétés, ses révoltes et ses désordres, entrait dans les sentiments d'une sincère pénitence, et soumettait son orgueil à faire l'aveu humble de toutes ses iniquités.

Chrétiens qui lisez ces lignes, combien de péchés en votre vie depuis le premier jour que vous avez commencé d'être pécheurs, et combien de bonté dans Dieu depuis ce moment! Quel jour s'est-il passé où cet aimable Père des enfants prodigues ne vous ait attendus, où il ne vous ait été chercher pour vous tendre la main et pour vous aider à sortir de cet état d'impénitence? Que n'a-t-il pas fait pour vous ramener des portes de la mort et de l'enfer, où vous a conduits votre vie licencieuse? De quelque côté que vous vous considériez, vous ne voyez en vous que de grands péchés et d'effroyables ingratitudes; mais aussi de quelque côté que vous examiniez la conduite que Dieu a tenue sur vous jusqu'à ce jour, vous ne découvrez en lui que d'ineffables miséricordes. Voudriez-vous ensuite exécuter la résolution que vous aviez prise de vous enfuir assez loin de Dieu pour ne plus entendre sa voix paternelle et pour courir où le désespoir et l'aveuglement vous mèneront? Ne préférerez-vous pas plutôt de vous abandonner à cette miséricorde si pleine de tendresse qui vous ouvre son sein et vous invite avec tant d'amour à vous y réfugier?

Quoi! pécheur, vous hésitez? vous êtes incertain sur le choix que vous devez faire? Hélas! dit saint Pierre, à qui irons-nous, Seigneur? vous avez les paroles de la vie éternelle. *Ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes* (*Joan.*, VI, 69). Divin Sauveur, la grâce et la vie sont sur vos lèvres, pour se répandre sur les hommes: mon cœur soupire après l'une et l'autre. Je suis pécheur, et je suis mort. Je porte dans mon sein la mort et le péché qui m'étouffent: il ne me reste qu'un moment de vie, et une éternité de peines m'attend si je ne pense sérieusement à ma guérison. Où chercherai-je mon remède, si ce n'est auprès de celui qui peut seul me délivrer des maux que je souffre et de ceux qui me menacent? où irai-je, sinon à vous qui avez les paroles de la vie éternelle? Pesez ces paroles, et tâchez d'entendre ce qu'on vous répond du ciel.

Je n'ai rien à vous dire davantage, que ce que je viens de vous représenter: vous avez de grands péchés; vous avez par conséquent besoin d'une grande miséricorde. Allez au Calvaire, c'est l'unique endroit où elle se trouve et l'unique endroit où vous la devez chercher. Il est vrai qu'on vous y accusera d'avoir répandu le sang du Sauveur et d'être le parricide qui l'avez crucifié; on vous y montrera sur le haut d'un arbre le plus énorme de tous les crimes, et c'est à vous qu'on l'attribue. Mais ne vous effrayez pas: ayez seulement soin, d'abord que vous entrerez et que vous verrez le Crucifié, de faire sortir la vérité de votre cœur et de votre bouche. Confessez que vous êtes le coupable contre qui le ciel et la terre crient vengeance; dites avec le prophète, et dans les mêmes dispositions: Je reconnais mon iniquité: *Iniquitatem meam ego cognosco* (*Ps.* L, 5). Vous verrez aussitôt la miséricorde qui sortira du cœur de Dieu pour venir à votre rencontre, pour vous embrasser et joindre sur vos lèvres la grâce avec la vérité, c'est-à-dire la confiance du pardon à la sincérité de la douleur qui vous aura fait confesser votre injustice.

Parlez donc et avouez votre crime; dites avec David: Mon péché est toujours présent devant moi: *Peccatum meum contra me est semper* (*Ibid.*) Il est vrai, Seigneur, mon péché est grand, puisqu'il comprend la multitude infinie des péchés que j'ai commis. Je le vois imprimé sur votre croix qui me le reproche; mais votre miséricorde y est aussi gravée en caractères ineffaçables. C'est sur elle que vous devez régler les desseins de votre cœur envers moi, et c'est par elle qu'il faut que vous appreniez la réponse que vous devez donner à mes larmes. Je n'implore pas la miséricorde des anges et des saints, ni la miséricorde d'un Dieu glorieux dans le ciel. J'ai besoin de la grande et suprême miséricorde, que je ne trouve que dans un Dieu crucifié. Celui que j'ai fait mourir est le seul qui me doit ressusciter. O Dieu souffrant et mourant! le mal que je vous montre en moi n'est pas un mal passager ou indifférent; c'est la mort de l'âme pour le temps et l'éternité. Ramassez la multitude de vos grâces et des pardons que vous avez accordés aux pécheurs depuis le commencement du monde; ramassez-les aujourd'hui pour moi seul. Vous trouverez en moi tous les pécheurs, il faut que je trouve en vous toutes les bontés et tout l'amour qui les a convertis jusqu'à cette heure. Divin Sauveur, glorifiez votre puissance, et faites voir dans cette créature si criminelle ce que c'est qu'un Dieu fait homme pour le salut des hommes, ce que peut sa grâce sur un cœur désespéré.

PRÉCIS D'UN DISCOURS

FAIT AUX RELIGIEUSES DE LA VISITATION DE MEAUX, DANS UNE VISITE.

J'ai désiré de vous voir, pour vous communiquer quelque peu de la grâce spirituelle, et vous confirmer (*Rom.*, I, 11). C'est saint Paul, ce vigilant pasteur, cet homme apostolique, cet homme du troisième ciel, qui parle ainsi. Examinons un peu ses paroles; pesons-les toutes. J'ai désiré de vous voir, dit-il; il ne se contente pas de leur écrire. Tantôt il envoie Tite, tantôt Timothée, ou quelque autre de ses disciples; mais enfin le désir immense de leur communiquer quelque peu de la grâce spirituelle le porte à souhaiter de venir lui-même leur rendre visite. Quelque peu : pourquoi quelque peu ? C'est que ce grand Apôtre, qui avait reçu tant de dons, parlait en la personne de nous autres, pasteurs indignes et infirmes, qui n'en pouvons communiquer que quelque peu; il avait en vue la disposition de ceux qui la reçoivent et qui souvent ne sont capables que d'en recevoir peu; et aussi, il n'appartient qu'à Dieu de rendre notre ministère assez efficace pour en donner beaucoup. De nous-mêmes nous ne saurions conférer aux autres la moindre grâce; c'est Dieu, comme dit l'Apôtre, qui nous en rend capables (II *Cor.*, II, 16). Et vous voyez par là combien vous êtes intéressées à demander pour nous à l'auteur de tout don, qu'il prépare nos cœurs et les vôtres; afin que nous puissions produire des fruits abondants parmi vous. Dieu sait, mes filles, que j'ai désiré d'un désir cordial, dans la sincérité de mon cœur et sous les yeux de Dieu, de vous voir. Sans me comparer au grand Apôtre, recevez le peu que je vous donne; puisque Dieu donne beaucoup à celui qui reçoit peu.

Je trouve trois fruits de la visite: le premier me regarde et il vous regarde; c'est la consolation mutuelle que nous en devons retirer vous et moi: vous, en voyant la sollicitude de votre pasteur; et moi, par la joie que me donnera, dans cette visite, la promptitude de votre obéissance, et par l'espérance que je concevrai que vous serez ma couronne dans le ciel et ma consolation sur la terre, quand je penserai que j'ai des filles qui aiment sincèrement Dieu. Le second fruit de la visite, c'est l'estime que vous devez avoir de votre âme, en considérant le soin que Jésus-Christ lui-même en a pris; il n'a pas cru trop donner que de vous racheter au prix de son sang. Que ne devez-vous donc pas faire pour vous conserver dans la pureté qu'il vous a acquise? Et de là naît le troisième fruit de la visite, qui est de connaître vos défauts, et de prendre les moyens les plus propres pour vous en corriger et vous purifier des péchés qui souillent la pureté de l'âme, en travaillant efficacement à les éviter, afin de vous avancer chaque jour vers la perfection de votre état.

Le péché plaît à tous les hommes, lorsqu'ils le commettent; quand il est commis, l'homme sage s'en afflige et en pleure amèrement; le scrupuleux et pusillanime s'en désespère; l'imprudent rit et s'étonne de ce que les saints lui en portent compassion, et qu'ils lui parlent de pénitence. Entre les malades, les plus à plaindre sont ceux qui ne se plaignent pas eux-mêmes, et qui aiment leur maladie. Haïssons la nôtre; la haine est son remède; elle est la marque que nous ne sommes pas délaissés, et qu'on médite encore pour nous dans le ciel des desseins de miséricorde.

PRÉCIS D'UN SERMON

QUE M. BOSSUET AVAIT PRÊCHÉ A LA PROFESSION DE LA SOEUR CORNUAU, LE JEUDI DANS L'OCTAVE DE LA PENTECÔTE (1).

Sur les obligations de l'état qu'elle allait embrasser.

Je vous ai parlé, ma fille, dans le discours que je vous ai fait sur l'Evangile du jour, depuis le premier verset du neuvième chapitre de saint Luc jusqu'au sixième; et je vous ai dit ce qu'il avait plu à Dieu de me mettre dans le cœur sur les devoirs de votre état, pour votre instruction et votre consolation, et sur ce qu'il demandait de vous. Puisque vous me dites qu'il vous serait utile d'avoir par écrit quelque chose de ce que je vous ai prêché, voilà ce que j'ai pu en rappeler dans ma mémoire. Je loue Dieu de ce qu'il vous a fait goûter mes paroles, et je le prie de faire qu'elles vous pénètrent de plus en plus.

Je vous ai fait voir dans la première partie de mon discours (car c'était plutôt un discours qu'un sermon étendu ; puisqu'en prenant en main l'Evangile du jour, je m'abandonnai à l'Esprit de Dieu pour dire ce qu'il m'inspirerait pour vous) : je vous dis donc que vous aviez reçu, aussi bien que les apôtres, la vertu de guérir toutes sortes de maladies, et la puissance de chasser tous les démons. Dans la seconde, je vous fis voir que vous deviez vivre comme Jésus-Christ le prescrit aux apôtres dans ce même Evangile, pour reconnaître les grandes grâces qu'il vous a faites.

Premier point. La source et le principe de toutes les langueurs et de toutes les maladies de nos âmes est l'humeur particulière de chacun de nous. C'est par cette humeur que nous agissons presque en toutes choses; nous ne songeons qu'à la satisfaire, et rien n'est si rare que de ne point suivre son humeur : elle se mêle presque dans toutes nos meilleures actions, et c'est ce qui les gâte souvent ou les rend toutes languissantes. Cette humeur est la cause de toutes nos maladies spirituelles et de toutes nos chutes; car pourquoi se laisse-t-on aller aux contentions, aux querelles; pourquoi nous abandonnons-nous à la colère, sinon parce qu'on blesse notre humeur, que l'on s'y oppose et que l'on ne nous permet pas de la contenter? Pourquoi ne saurions-nous souffrir certaines manières du prochain, sinon

(1) Ce précis est tiré de la lettre CXCVIII, du nombre de celles que le prélat a écrites à cette sœur, et qui font partie du tome XI de la nouvelle Collection des œuvres de Bossuet, in-4°.

parce qu'elles sont contraires à notre humeur? Et d'où vient enfin que nous ne sommes point soumis à Dieu dans les divers incidents de la vie, que nous en murmurons, n'est-ce pas parce qu'ils ne s'accordent point avec les vues que nous avons pour satisfaire notre humeur? Tout ce qui la contrarie nous choque : tout ce qui la retient et la met à la gêne nous déplaît et nous trouble.

O grande et profonde maladie que cette humeur! Elle a pris son origine dans le jardin délicieux où l'homme, en mangeant de ce fruit qui avait un si beau nom, et goûtant, avec le fruit défendu, la pernicieuse douceur de contenter son esprit, d'agir par lui-même, loin de devenir immortel et indépendant comme Dieu, devint l'esclave de ses sens, lui qui en était auparavant le maître, et tomba dans autant de maladies qu'il y a de passions qui le dominent.

Mais, grâces à notre libérateur, il n'y a ni langueur ni maladie dont nous ne puissions être délivrés : il vous a donné, ma fille, la vertu de les guérir toutes. Oui, il n'y en a aucune que, aidée de sa grâce, vous ne puissiez éviter, pourvu que vous travailliez à vaincre cette humeur dont vous voyez qu'elles viennent toutes. Veillez donc sans cesse pour ne la pas laisser dominer, ni même se glisser dans rien de ce que vous faites : agissez toujours sans avoir égard à votre humeur : ne donnez jamais dans ce qu'elle vous inspirera; car pour peu que vous la suiviez, elle se rendra bientôt la maîtresse; et le démon, cet ennemi qui ne songe qu'à nous faire tomber, s'en servira pour vous nuire.

Que la misère de l'homme est grande! Il a non-seulement à combattre cette humeur, source de tant de maux, mais encore les sollicitations du démon, qui, plein d'envie contre nous, ne se plaît que dans le misérable emploi de tenter les hommes, son heureuse félicité étant changée en la triste consolation de se faire des compagnons de son malheur.

Cet état où est l'homme depuis sa chute, nous est fort bien marqué dans le prophète-roi : *Fiat via illorum tenebræ et lubricum, et Angelus Domini persequens eos* (*Psalm.* XXXIV, 6) : Que leur voie soit ténébreuse et glissante, et que l'ange du Seigneur les poursuive. Voilà un chemin bien dangereux. Quand il n'y aurait que des ténèbres, qui n'en aurait de l'horreur? Quand il ne serait que glissant, qui ne craindrait d'y marcher? Mais étant glissant et ténébreux, quel danger ne court-on point à chaque pas? Cependant il faut marcher; l'ange du Seigneur les poursuit : ange du Seigneur par sa création, mais devenu ange mauvais par le dérèglement de sa volonté. Encore un coup, voilà un chemin où le péril paraît presque inévitable ; car lorsqu'un homme se voit dans les ténèbres et dans un endroit glissant, sans savoir où il peut mettre le pied, il a au moins cette ressource d'attendre qu'il fasse jour; mais il y a ici un ange qui poursuit et qui presse.

Tel est le déplorable état où se trouve l'homme : son esprit est dans les ténèbres; son entendement dans une profonde ignorance; sa volonté le porte au mal dès sa naissance ; son humeur le sollicite continuellement et le fait presque tomber à chaque pas; et comme si ce n'était pas assez, le démon le presse par de continuelles tentations. Mais que dis-je, le démon? Il y en a une infinité qui nous tentent. C'est pour cela, ma fille, que je vous ai fait remarquer dans l'Evangile que Jésus-Christ donna pouvoir à ses apôtres contre toutes sortes de démons.

Il y a le démon de la vaine gloire, le démon de la sensualité, le démon de la colère, le démon de l'avarice, celui de l'envie, etc., et ces démons cherchent à tout moment à nous faire tomber. Ils nous attaquent dans toutes nos voies ; ils se servent de tout ce qui est en nous et hors de nous pour nous engager dans le péché. *Tout ce qui est dans le monde*, dit saint Jean, *n'est que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie* (I *Joan.*, II, 6) : et c'est par tout cela que le diable nous tente, que le démon de la sensualité nous flatte, que le démon de la vaine gloire nous fait aspirer à l'élévation et aux honneurs, que le démon de la curiosité nous engage dans de vaines connaissances : car bien que l'homme soit tenté par sa propre cupidité; cependant, comme, selon saint Jacques, cette cupidité est encore excitée par notre ennemi, combien donc devons-nous veiller et prier pour ne lui donner aucune prise sur nous, en écoutant nos mauvaises inclinations, en agissant pour le plaisir? car cela n'est jamais permis.

Il n'est pas défendu de trouver du plaisir dans les choses licites, comme dans le boire et le manger; mais il ne faut jamais avoir en vue cette volupté, dans quoi que ce soit que l'on fasse, ni s'y attacher. Ainsi il faut que le soutien de la vie soit l'unique cause qui oblige de boire et de manger, et le faire dans la seule vue de se conformer à l'ordre de Dieu sur nous.

Prenez-y garde, ma fille, ne vous laissez jamais aller à contenter la cupidité ; car pour peu que vous l'écoutiez, vous donnerez des armes au démon contre vous. Mais si vous réprimez cet ennemi, si vous l'assujettissez à l'esprit, le démon n'aura aucun moyen de vous nuire ; vous le chasserez et vous l'éloignerez de vous. Jésus-Christ vous en a donné le pouvoir, comme je vous l'ai déjà dit. Oui, ma fille, il vous a donné puissance contre toute sorte de démons ; et, si vous êtes fidèle aux dons célestes, vous pourrez dire avec le Sauveur : *Le prince du monde va venir, et il ne trouvera rien en moi qui lui appartienne* (*Joan.*, XIV, 30) ; et comme un saint évêque (1) disait à la mort au démon qu'il voyait s'approcher de lui : *Que fais-tu ici, bête cruelle? il n'y a rien qui t'y donne droit* (*Sulpic. Sever.*, *Epist.* III).

Telle est la confiance qu'inspire à ceux

(1) Saint Martin de Tours.

qui sont à Jésus-Christ le pouvoir qu'il leur a donné sur cet ennemi. Depuis qu'il a été vaincu sur la croix, son empire est abattu par toute la terre, et nous pouvons, par la vertu divine, sortir même avec avantage de toutes ses tentations, et mettre en fuite tous les démons. Le Fils de Dieu en avait chassé sept de Madeleine (*Marc.*, XVI, 9), et c'est ce qui l'attachait si tendrement à son libérateur (*Luc.*, VIII, 2); son amour était un effet de sa reconnaissance.

Pour vous, ma fille, comment témoignerez-vous la vôtre à celui qui vous a comblée de tant de grâces ? De quelle manière lui ferez-vous paraître votre gratitude, et que vous ressentez ses bienfaits ? Il va vous l'apprendre lui-même dans la suite de notre Evangile, que je vais vous expliquer.

SECOND POINT.

Ne préparez rien pour le chemin, ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent, et n'ayez point deux habits.

Voilà, ma fille, le dénûment que Jésus-Christ vous demande pour reconnaître ses grâces ; voilà le parfait dégagement où il vous veut, et auquel vous vous êtes engagée par le vœu de pauvreté. Il faut que cette pauvreté soit entière, que rien de superflu et d'inutile ne l'affaiblisse. Ne vous réservez rien, ma fille, soyez exacte là-dessus. N'ayez rien en particulier, comme il est dit des premiers fidèles : *Tout ce qu'ils avaient était commun entre eux, et on distribuait toutes choses à tous, selon que chacun en avait besoin* (*Act.*, IV, 32, 35).

Voilà votre modèle, ma fille. Si vous voulez être vraiment pauvre, il ne faut rien avoir que ce que la nécessité demande, et n'user même du nécessaire que comme appartenant à vos sœurs autant qu'à vous. Loin donc toute attache, toute propriété, toute possession particulière. Qu'est-ce que posséder une chose, dit saint Augustin, sinon l'avoir à soi, comme un bien auquel les autres n'ont point de part ? Et si cela est, on n'est point pauvre (*Enar. in ps.* CXXXI, *n.* 5, *t.* IV, *p.* 1474 ; *Serm.* L, *n.* 4, *t.* V, *p.* 277 ; *Serm.* CCCLVIII, *n.* 2, *p.* 1395).

On n'a point renoncé à toute propriété, non-seulement lorsqu'on ne veut point que les biens extérieurs nous soient communs avec nos frères, mais aussi quand on souhaite de la préférence dans les biens intérieurs. Craignez, ma fille, cette espèce de propriété : aimez dans vos sœurs les dons de Dieu, et loin de les leur envier, réjouissez-vous-en comme s'il vous les faisait à vous-même, et vous y aurez part.

C'est Dieu proprement que l'on doit aimer comme le bien commun. Ce bien souverain et infini ne diminue point en se communiquant : il se donne tout à tous, et on ne se fait point de tort l'un à l'autre en le possédant : chacun le peut posséder tellement tout entier, qu'il n'empêche pas qu'un autre ne le possède de même.

Aimez-le, ma fille, ce bien qui est le seul véritable et la source de tout bien. Que votre cœur ne se partage jamais entre lui et la créature : c'est ce que vous lui avez promis par le vœu de chasteté. Qu'il possède seul votre cœur et toutes vos affections : ne souffrez rien d'étranger ni rien qui profane un cœur qui lui est entièrement consacré. Brûlez pour lui d'un continuel et insatiable amour : n'aspirez qu'à le posséder ; le posséder, c'est être possédé de lui, et c'est là le pur amour.

Persévérez donc constamment dans la pratique des obligations où vous vous êtes engagée ; car c'est ce que Dieu demande encore de vous dans le même Evangile, en disant à ses apôtres : *En quelque maison que vous soyez entrés, demeurez-y, et n'en sortez point.* Le vœu de stabilité que vous avez prononcé à la face des autels est bien marqué, ma fille, dans ces paroles.

Rien n'est plus inconstant que l'esprit humain, et rien n'est plus difficile que de le fixer. Aujourd'hui il veut une chose, demain il en veut une autre : ce qui lui plaisait le matin lui déplaît et lui est insupportable le soir ; ses désirs, ses sentiments et ses vues changent presque à tous les moments. Jésus-Christ a voulu retenir cette mutabilité dans ses apôtres, leur défendant de changer le lieu de leur demeure, et d'aller de maison en maison. Il nous fait voir encore combien l'instabilité lui déplaît dans ceux qui s'engagent à sa suite, par ce qu'il dit à cet homme qui le voulait suivre, mais qui demandait de retourner dans sa maison pour quelques moments : *Quiconque ayant mis la main à la charrue regarde derrière soi, n'est pas propre au royaume de Dieu* (*Luc.*, IX, 62).

Soyez ferme, ma fille, et constante dans l'exécution de ce que vous avez promis à Dieu. Attachez-vous invariablement à la pratique de vos règles : marchez d'un pas égal dans le chemin où vous êtes entrée, ne vous détournant ni à droite ni à gauche : allez toujours devant vous, comme ces animaux mystiques qui nous sont représentés dans Ezéchiel : *Chacun d'eux marchait devant soi,* dit le prophète ; *ils allaient où les emportait l'impétuosité de l'esprit, et ils ne retournaient point lorsqu'ils marchaient* (*Ezech.*, I, 12). Avancez donc sans cesse, ma fille, et ne vous arrêtez jamais, mais marchez tout droit devant vous : fuyez les extrémités, demeurez dans un juste milieu ; c'est dans ce point que consiste la vertu : n'excédez ni à droite ni à gauche.

On excède à droite lorsqu'on se laisse aller à un zèle indiscret, et qu'on s'engage dans des actions qui, bien que bonnes en elles-mêmes, ne sont pas dans l'ordre de Dieu par rapport à nous. On se détourne à gauche lorsqu'on fait le mal, et c'est là le lieu du démon, qui, nous y trouvant, nous fait rentrer sous sa tyrannie, comme il est rapporté dans l'histoire ecclésiastique (*Tertull.*, *de Spect.*, *n.* 26, *p.* 83, *ed. Rig.*), de cette chrétienne dont le diable se saisit au théâtre ; car étant interrogé comment il avait osé entrer dans une personne qui était consacrée à Jésus-Christ : Je l'ai trouvée, répond-il, dans un lieu qui m'appartient, et j'ai eu droit sur elle.

Evitez ce malheur, ma fille; fuyez jusqu'aux apparences du mal, et généralement tout ce qui peut vous détourner de votre voie ; gardez-vous du moindre relâchement. Ne vous laissez point affaiblir, et attachez-vous toujours à celles de vos sœurs que vous verrez les plus ferventes et les plus exactes : je parle sans vues particulières, croyant toutes vos sœurs dans une exacte observance de leurs devoirs ; mais il n'y a point de maison, si sainte qu'elle soit, où il n'y ait des âmes plus fidèles à leurs obligations, et qui désirent davantage la perfection de leur état, et d'autres plus faibles et plus portées à se retirer de la sainte sévérité de la Règle. Eloignez-vous de celles-ci, ma fille, si vous en rencontrez ; secouez même contre elle la poussière de vos pieds, comme parle l'Evangile que nous expliquons; car c'est encore une instruction que le Fils de Dieu vous y donne, et ce qu'il exige de vous, lorsqu'il dit à ses apôtres : *S'ils ne veulent pas vous recevoir, sortant de leur ville, secouez même contre eux la poussière de vos pieds, afin que ce leur soit un témoignage contre eux.* N'ayez aucune liaison ni aucun commerce avec ces personnes indociles, et qui voudraient vous entraîner avec elles dans une vie molle et relâchée ; fermez les yeux à leurs mauvais exemples ; unissez-vous à celles de vos sœurs qui vous paraîtront les plus zélées, les plus exactes, les plus humbles et les plus soumises. Liez-vous avec ces enfants de paix, comme les appelle le Sauveur dans le chapitre suivant (*Luc.*, X, 6); entrez dans leurs sentiments, animez-vous en voyant leur ferveur, élevez-vous avec elles à ce qu'il y a de plus parfait; enfin, comme vous y exhorte saint Paul, *Que tout ce qui est véritable, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui vous peut rendre aimable, tout ce qui est d'édification et de bonne odeur ; s'il y a quelque chose de louable dans le règlement des mœurs, que tout cela soit le sujet de vos méditations et l'entretien de vos pensées* (*Philip.*, IV, 8). Nourrissez-vous-en, ma fille, car votre nourriture désormais doit être de faire la volonté du Père céleste, comme dit le Sauveur : *Ma viande est de faire la volonté de mon Père* (*Joan.*, IV, 34); c'est-à-dire qu'il faut que votre soumission et votre obéissance soit entière et parfaite envers Dieu et envers vos supérieurs ; c'est ce que Jésus-Christ demande encore de vous.

Mangez, dit-il à ses apôtres, dans le même endroit de l'Evangile, *mangez tout ce qui sera mis devant vous*, sans choix et sans distinction ; c'est-à-dire qu'il faut que vous receviez avec une paix égale ce que Dieu vous enverra, soit croix, soit peines, soit sécheresses, soit consolations, soit douceurs d'une tendre dévotion. Ayez la même égalité dans les différentes conduites de votre supérieure; laissez-la vous gouverner comme elle jugera plus utile pour votre perfection. Qu'elle vous mette dans cette situation ou dans cette autre, qu'elle vous destine à cet emploi ou à un autre, soyez indifférente à tout, et obéissez à l'aveugle et sans réserve à tout ce qu'elle vous ordonnera.

Voilà, ma fille, toutes les obligations de l'état que vous avez embrassé parfaitement expliquées dans l'Evangile; c'est ce que Jésus-Christ exige de votre reconnaissance. Vous en peut-il trop demander, après les miséricordes qu'il vous a faites, et la grâce qu'il vient de vous accorder, grâce pour laquelle vous soupiriez depuis si longtemps ? Je fus témoin de vos désirs dans l'attente de ce bonheur dont enfin vous jouissez. Combien avez-vous gémi, formé de vœux, versé de larmes devant Dieu, pendant tant d'années, pour l'obtenir ! Je veillais sur vous cependant, et j'observais les mouvements de votre cœur, attendant les moments où l'Epoux céleste se déclarerait : car quoique déjà séparée du monde, et vivant dans une sainte communauté, je vous voyais toujours attirée à quelque chose de plus parfait. De cette vallée je vous ai conduite sur une sainte montagne, où vous croyiez trouver l'accomplissement de vos désirs. Quelles consolations et quelles douceurs ne vous ai-je pas vu goûter, et quels charmes ne trouviez-vous pas dans ce saint monastère de Jouarre, et enfin combien avait-il d'agréments et d'attraits pour vous ! Vous pensiez, ma fille, que c'était là le lieu où le Seigneur vous voulait. Mais non : il y a une prédestination de lieux et de personnes qu'il destine à notre bien et à notre bonheur ; il vous appelait dans le saint monastère où vous êtes, et où vous avez enfin consommé votre sacrifice, sous la conduite d'une si digne supérieure (1), entre les mains de laquelle je vous ai laissée, vous voyant confiée à ses soins, dont je lui demanderai compte au dernier jour. Elle vous instruira, elle exercera envers vous la charité d'une véritable mère, pour vous élever à la perfection de votre état.

Vous n'avez donc plus, ma fille, qu'une seule affaire et qu'une unique occupation, qui est de vous rendre agréable à l'Epoux divin, de vous unir à cet Epoux incomparable, comme au seul objet de votre amour. Ouvrez-lui votre cœur, afin qu'il en prenne de plus en plus possession et qu'il le rende une victime digne de lui avoir été immolée; que vous soyez toute à lui, comme il sera tout à vous. C'est, ma fille, ce que je lui demande pour vous, et je vous bénis en son saint nom. *Amen.*

EXTRAIT

de la préface du tome VII de la Collection in-4° des œuvres de Bossuet, où il est fait mention des panégyriques de saint Sulpice le Pieux, de saint François de Sales, et de saint Benoît.

Ces panégyriques sont bien capables de nous faire regretter ceux qui pourraient nous manquer. Ce ne sont pas de ces éloges stériles qui ne produisent au plus qu'une froide admiration de celui qui en est le sujet, ou de l'orateur qui a épuisé toutes les ressources de l'art pour relever son héros, mais du reste qui instruisent peu l'auditeur, et

(1) Madame de Luynes, auparavant religieuse à Jouarre.

laissent son cœur dans un grand vide : car il n'est que trop vrai, comme le dit Bossuet dans un de ces panégyriques, que beaucoup veulent monter dans les chaires pour y charmer les esprits par l'éclat de leurs pensées délicates, mais que peu s'étudient comme il faut à se rendre capables d'échauffer les cœurs par des sentiments de piété.

Ici le prédicateur trouve dans la vie et les exemples de ceux qu'il célèbre les leçons les plus importantes : il s'applique à faire connaître l'esprit qui leur est propre; et tous leurs éloges portent sur les vérités dont la pratique les a particulièrement sanctifiés. Ainsi dans le panégyrique de saint Sulpice, après avoir distingué les trois grâces qui sont dans l'Eglise pour surmonter le monde et ses vanités, la première, qui est de s'en séparer tout à fait et de s'éloigner de son commerce; la seconde, de s'y conserver sans corruption et de résister à ses attraits; la troisième, plus éminente, qui est d'en imprimer le dégoût aux autres et d'en empêcher la contagion; il fait voir comment ces trois grâces se trouvent admirablement réunies en saint Sulpice. Il a commencé sa vie à la cour; il l'a finie dans la solitude : le milieu en a été occupé dans les fonctions ecclésiastiques. Courtisan, il a vécu dans le monde sans être épris de ses charmes; évêque, il en a détaché ses frères; solitaire, il a désiré de finir ses jours dans une entière retraite. Ainsi, successivement dans les trois états de sa vie, on lui voit surmonter le monde de toutes les manières dont on le peut vaincre; car il s'est opposé généreusement à ses faveurs dans la cour, à sa malignité dans l'épiscopat, à la douceur de son commerce dans la solitude. Les vérités que le prélat traite dans ce discours avec autant de lumière que d'onction fournissent à tous les fidèles des règles sûres de conduite, pour se garantir des atteintes d'un monde pervers qui ne travaille qu'à les séduire et les corrompre; mais elles présentent aux ecclésiastiques, aux prêtres, et surtout aux évêques, des maximes qu'ils ne sauraient trop méditer, trop avoir devant les yeux, s'ils veulent conformer leur vie à la sainteté de leur état et à la grandeur de leurs obligations. Ils trouveront dans les instructions de ce discours et dans celles du suivant, qui est le panégyrique de saint François de Sales, de puissants motifs pour les animer dans leurs fonctions, et de grandes vues pour diriger leur conduite.

La science a rendu saint François un flambeau capable d'illuminer les fidèles; la dignité épiscopale a mis ce flambeau sur le chandelier pour éclairer toute l'Eglise; et le soin de la direction a appliqué cette lumière bénigne à la conduite des particuliers..... Sa science pleine d'onction attendrit les cœurs; sa modestie dans l'autorité attire puissamment les hommes à la vertu; sa douceur dans la direction les gagne à l'amour de Notre-Seigneur. Si sa science reluit parce qu'elle éclaire, elle échauffe en même temps parce qu'elle est tendre et affective : s'il brille aux yeux des hommes par l'éclat de sa dignité, il les édifie, les excite, les enflamme tout ensemble par l'exemple de sa modération : enfin, si ceux qu'il dirige se trouvent éclairés par ses sages et salutaires conseils, ils se sentent aussi vivement touchés par sa charmante douceur. Un plan aussi beau, aussi intéressant, exécuté de la main d'un si grand maître, ne peut manquer de produire un discours également sublime, profond et lumineux.

Après avoir donné, dans ces deux discours d'importantes leçons à tous les fidèles, et en particulier aux ecclésiastiques, il instruit admirablement dans le panégyrique de saint Benoît les moines de l'excellence et de l'étendue de leurs engagements, qui tous se réduisent à sortir continuellement des choses extérieures et d'eux-mêmes, pour se perdre saintement en Dieu; à sortir des plaisirs des sens par la mortification de la pénitence; à renoncer à la satisfaction de l'esprit et à la complaisance en sa propre volonté par l'amour de la discipline et la sujétion de l'obéissance; enfin, à perdre de vue sa propre perfection, par une sincère humilité et un ardent désir de croître toujours en vertu.

Ces vues sont grandes, solides et lumineuses : aussi renferment-elles tout le fond de la vie chrétienne; parce qu'il ne faut pas séparer l'institution monastique de la perfection évangélique : car, comme le dit fort bien Bossuet, qu'est-ce qu'un moine véritable, et un moine digne de ce nom, sinon un parfait chrétien? Ainsi toutes les saintes maximes que le prélat développe dans ce discours, conviennent exactement à tous les états, à toutes les professions; et pour avoir part au salut, il est nécessaire que chacun s'étudie à les suivre selon sa condition : on ne saurait être autrement chrétien, ni capable de posséder Jésus-Christ.

Si le prédicateur, en instruisant ceux à qui il parle ici, a soin d'éclairer tous les chrétiens en général, pendant qu'il trace aux inférieurs les règles de leur conduite, il ne néglige pas d'apprendre aux supérieurs ecclésiastiques l'usage qu'ils doivent faire de leur autorité, et à quel assujettissement les astreint la charge qu'ils exercent. Dans le monde, leur dit-il, l'autorité attire à soi les pensées des autres, captive leurs humeurs sous la sienne. Dans les supériorités ecclésiastiques, on doit s'accommoder aux humeurs des autres; parce qu'on doit rendre l'obéissance non-seulement ponctuelle, mais volontaire; parce qu'on doit non-seulement régir, mais guérir les âmes; non seulement les conduire, mais les supporter..... Admirable alliance! régir et servir, telle est l'autorité ecclésiastique. Il y a cette différence entre celui qui gouverne et celui qui obéit, que celui qui obéit ne doit obéir qu'à un seul, et que celui qui gouverne obéit à tous : si bien que sous le nom de père, sous le nom de supérieur et de maître spirituel, il est effectivement serviteur de tous ses frères : *Omnium me servum feci* (I *Cor.*, IX, 19). Ainsi celui de tous dont la volonté est la plus captive, c'est le supérieur;

car il ne doit jamais agir suivant son inclination, mais selon le besoin des autres..... Nul par conséquent ne doit être plus dénué de son esprit propre et de sa volonté.

Si ces grands principes étaient bien gravés dans les cœurs, quelle heureuse harmonie ne verrait-on pas régner dans tout le corps de l'Eglise? quelle paix, quelle mutuelle correspondance entre les supérieurs et les inférieurs! qu'il serait doux d'obéir quand on remarquerait un si grand désintéressement dans les chefs! et combien peu s'empresserait-on de vouloir commander, si l'on pensait sérieusement à devenir moins maître de soi-même, plus dépendant, plus esclave en gouvernant les autres.

PANÉGYRIQUE DE SAINT SULPICE,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE MÈRE.

Trois grâces dans l'Eglise, pour surmonter le monde et ses vanités : ces trois grâces réunies en saint Sulpice. Innocence de sa vie à la cour : ses vertus dans l'épiscopat : sa retraite avant sa mort, pour régler ses comptes avec la justice divine. Excellentes leçons qu'il fournit, dans ces différents états, aux ecclésiastiques et à tous les chrétiens.

Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed spiritum qui ex Deo est; ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis.

Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, mais un esprit qui vient de Dieu, pour connaître les choses qu'il nous a données (I *Cor.*, II, 12).

Chaque compagnie a ses lois, ses coutumes, ses maximes et son esprit; et lorsque nos emplois ou nos dignités nous donnent place dans quelque corps, aussitôt on nous avertit de prendre l'esprit de la compagnie dans laquelle nous sommes entrés. Cette grande société, que l'Ecriture appelle le monde, a son esprit qui lui est propre; et c'est ce que l'apôtre saint Paul appelle, dans notre texte, l'esprit du monde. Mais, comme la grâce du christianisme est répandue en nos cœurs pour nous séparer du monde et nous dépouiller de son esprit, un autre esprit nous est donné, d'autres maximes nous sont proposées : et c'est pourquoi le même saint Paul, parlant de la société des enfants de Dieu, a dit ces belles paroles : Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, mais un esprit qui est de Dieu, pour connaître les dons de sa grâce : *Ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis.*

Si le saint que nous honorons, et dont je dois prononcer l'éloge, avait eu l'esprit de ce monde, il aurait été rempli des idées du monde, et il aurait marché comme les autres, dans la grande voie, courant après les délices et les vanités; mais, étant plein au contraire de l'esprit de Dieu, il a connu parfaitement les biens qu'il nous donne : un trésor qui ne se perd pas; une vie qui ne finit pas; l'héritage de Jésus-Christ, la communication de sa gloire, la société de son trône. Ces grandes et nobles idées ayant effacé de son cœur les idées du monde, la cour ne l'a point corrompu par ses faveurs, ni engagé par ses attraits, ni trompé par ses espérances; et il nous enseigne, par ses saints exemples, à nous défaire entièrement de l'esprit du monde, pour recevoir l'esprit du christianisme. Venez donc apprendre aujourd'hui [de ce grand serviteur de Dieu le mépris que vous devez faire du monde, de ses plaisirs et de toutes ses vanités].

Jésus-Christ, ce glorieux conquérant, a eu à combattre le ciel, la terre et les enfers; je veux dire, la justice de Dieu, la rage et la furie des démons, des persécutions inouïes de la part du monde : toujours grand, toujours invincible, il a triomphé dans tous ces combats; tout l'univers publie ses victoires. Mais celle dont il se glorifie avec plus de magnificence, c'est celle qu'il a gagnée sur le monde; et je ne lis rien dans son Evangile qu'il ait dit avec plus de force que cette belle parole : Prenez courage, j'ai vaincu le monde : *Confidite, ego vici mundum* (*Joan.*, XVI, 33).

Il l'a vaincu en effet lorsque, crucifié sur le Calvaire, il a couvert, pour ainsi dire, la face du monde de toute l'horreur de sa croix, de toute l'ignominie de son supplice. Non content de l'avoir vaincu par lui-même, il le surmonte tous les jours par ses serviteurs. Il est sorti de ses plaies un esprit victorieux du monde, qui, animant le corps de l'Eglise, la rend saintement féconde pour engendrer tous les jours une race spirituelle, (1) née pour triompher glorieusement de la pompe, des vanités et des délices mondaines.

Cette grâce, victorieuse des attraits du monde, n'agit pas de la même sorte dans tous les fidèles. Il y a de saints solitaires qui se sont tout à fait retirés du monde; il y en a d'autres, non moins illustres, lesquels, y vivant sans en être, l'ont, pour ainsi dire, vaincu dans son propre champ de bataille. Ceux-là, entièrement détachés, semblent désormais n'user plus du monde (I *Cor.*, VII, 31); ceux-ci, non moins généreux, en usent comme n'en usant pas, selon le précepte de l'Apôtre : ceux-là, s'en arrachant tout à coup, n'ont plus rien à démêler avec lui; ceux-ci sont toujours aux mains, et gagnent de jour en jour, par un long combat, ce que les autres emportent tout à une fois par la seule fuite : car ici la fuite même est une victoire, parce qu'elle ne vient ni de surprise, ni de lâcheté, mais d'une ardeur de courage, qui rompt ses liens, force sa prison, et assure sa liberté par une retraite glorieuse.

Ce n'est pas assez, chrétiens, et il y a dans l'Eglise une grâce plus excellente; je veux dire, une force céleste et divine, qui nous fait non-seulement surmonter le monde par la fuite ou par le combat, mais qui en doit inspirer le mépris aux autres. C'est la grâce de l'ordre ecclésiastique : car, comme on voit dans le monde une efficace d'erreur qui fait passer de l'un à l'autre, par une espèce de contagion, l'amour des vanités de la terre, il a plu au Saint-Esprit de mettre dans ses ministres une efficace de sa vérité, pour (2) détacher tous les cœurs de l'esprit du

(1) Qui triomphe.

(2) Répandre dans tous les cœurs le mépris du monde,

monde, pour prévenir la contagion qui empoisonne les âmes, et rompre les enchantements, par lesquels il les tient captives.

Voilà donc trois grâces qui sont dans l'Église pour surmonter le monde et ses vanités : la première, de s'en séparer tout à fait et de s'éloigner de son commerce ; la seconde, de s'y conserver sans corruption, et de résister à ses attraits ; la troisième, plus éminente, est d'en imprimer le dégoût aux autres, et d'en empêcher la contagion. Ces trois grâces sont dans l'Église ; mais il est rare de les voir unies dans une même personne, et c'est ce qui me fait admirer la vie du grand saint Sulpice. Il l'a commencée à la cour, il l'a finie dans la solitude : le milieu en a été occupé dans les fonctions ecclésiastiques. Courtisan, il a vécu dans le monde sans être pris de ses charmes ; évêque, il en a (1) détaché ses frères ; solitaire, il a désiré de finir ses jours dans une entière retraite. Ainsi successivement, dans les trois états de sa vie, nous lui verrons surmonter le monde de toutes les manières dont on le peut vaincre : car (2) il s'est opposé généreusement à ses faveurs dans la cour, au cours de sa malignité dans l'épiscopat, à la douceur de son commerce dans la solitude : trois points de ce discours.

PREMIER POINT.

Quoique les hommes soient partagés en tant de conditions différentes, toutefois, selon l'Écriture, il n'y a que deux genres d'hommes, dont les uns composent le monde, et les autres la société des enfants de Dieu. Cette solennelle division est venue, dit saint Augustin (*De Civitate Dei*, *lib.* XIV, *c.* 4, *tom.* VII, *pag.* 353), de ce que l'homme n'a que deux parties principales : la partie animale, et la raisonnable ; et c'est par là que nous distinguons deux espèces d'hommes, parce que les uns suivent la chair, et les autres sont gouvernés par l'esprit. Ces deux races d'hommes ont paru d'abord en figure, dès l'origine des siècles, en la personne et dans la famille de Caïn et de Seth, les enfants de celui-ci étant toujours appelés les enfants de Dieu, et au contraire ceux de Caïn étant nommés constamment les enfants des hommes : afin que nous distinguions qu'il y en a qui vivent comme nés de Dieu, selon les mouvements de l'esprit, et les autres comme nés des hommes, selon les inclinations de la nature.

De là ces deux cités renommées, dont il est parlé si souvent dans les saintes Lettres : Babylone charnelle et terrestre ; Jérusalem divine et spirituelle, dont l'une est posée sur les fleuves, c'est-à-dire, dans une éternelle agitation : *Super aquas multas* (*Apocal.*, XVII, 1), dit l'Apocalypse ; ce qui a fait dire au Psalmiste : *Assis sur les fleuves de Babylone* (*Ps.* CXXXVI) ; et l'autre est bâtie sur une montagne, c'est-à-dire, dans une consistance immuable. C'est pourquoi le même a chanté : Celui qui se confie en Dieu est comme la montagne de Sion ; celui qui habite en Jérusalem ne sera pas ébranlé : *Qui confidunt in Domino sicut mons Sion* (*Psalm.* CXXIV, 1). Or, encore que ces deux cités soient mêlées de corps, elles sont, dit saint Augustin (*De Catech. rud.*, *cap.* 19, *t.* VI, *pag.* 283), infiniment éloignées d'esprit et de mœurs ; ce qui nous est encore représenté dès le commencement des choses, en ce que les enfants de Dieu s'étant alliés, par les mariages, avec la race des hommes ; ayant trouvé, dit l'Écriture (*Genes.*, VI, 2), leurs filles belles, ayant aimé leurs plaisirs et leurs vanités, Dieu, irrité de cette alliance, résolut, en sa juste indignation, d'ensevelir tout le monde dans le déluge : afin que nous entendions, que les véritables enfants de Dieu doivent fuir entièrement le commerce et l'alliance du monde, de peur de communiquer, comme dit l'Apôtre, à ses œuvres infructueuses (*Ephes.*, V, 11).

C'est pourquoi le Sauveur Jésus, *l'illuminateur des antiquités : Illuminator antiquitatum* (*Tertul.*, *adv. Marc. lib.* IV, *n.* 40, *pag.* 571), parlant de ses véritables disciples, dont les noms sont écrits au ciel : *Ils ne sont pas du monde*, dit il, *comme je ne suis pas du monde* (*Joan.*, XVII, 16) ; et quiconque veut être du monde, il s'exclut volontairement de la société de ses prières et de la communion de son sacrifice, Jésus-Christ ayant dit décisivement : *Je ne prie pas pour le monde* (*Ibid.*, 9).

J'ai dit ces choses, mes frères, afin que vous connaissiez, que ce n'est pas une obligation particulière des religieux de mépriser le monde ; mais que la nécessité de s'en séparer est la première, la plus générale, la plus ancienne obligation de tous les enfants de Dieu.

Si nous en croyons l'Évangile, rien de plus opposé que Jésus-Christ et le monde ; et de ce monde, Messieurs, la partie la plus éclatante, et par conséquent la plus dangereuse, chacun sait assez que c'est la cour. Comme elle est le principe et le centre de toutes les affaires du monde, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appas, y étale toute sa pompe.

Saint Sulpice, nourri à la cour dès sa jeunesse, [triompha, par un miracle singulier de la grâce, de ses artifices et de sa séduction. Il sut vivre sans ambition au milieu des honneurs qui l'environnaient ; sans partialité, malgré tous les intérêts qui divisent d'ordinaire les courtisans ; sans avarice, quoiqu'il ne vît que des hommes occupés à tout attirer à eux, soigneux de tout ménager, pour parvenir au terme de leurs espérances. Tant de périls ne servirent qu'à faire mieux éclater l'innocence de Sulpice : la candeur de ses mœurs, sa simplicité, sa modestie, sa douceur, forcèrent de le respecter dans un lieu où ces vertus trouvent si peu d'accès et où tous les vices opposés règnent souverainement. Un si bel exemple fit impression ; et l'on vit, par les conversions extraordinaires qu'il produisit, combien la vertu pure et sincère a d'empire sur les cœurs les moins disposés à l'embrasser.]

(1) Détrompé.
(2) Il a heureusement résisté.

Sulpice, chaste dans un âge [où la pureté fait les plus tristes naufrages, après avoir résisté à toutes les caresses du monde, voulut, pour affermir davantage sa vertu contre les écueils qu'elle avait à craindre, sceller ses résolutions par des engagements qui ne pussent lui permettre d'écouter aucune espèce de proposition. Il fit donc vœu de virginité; et déjà irréprochable dans toute sa conduite, il se montra encore plus sévère, et porta les précautions jusqu'à la dernière délicatesse.]

O sainte chasteté, fleur de la vertu, ornement immortel des corps mortels, marque assurée d'une âme bien faite, protectrice de la sainteté et de la foi mutuelle dans les mariages, fidèle dépositaire de la pureté du sang des races, et qui seule en sais conserver la trace! quoique tu sois si nécessaire au genre humain, où te trouve-t-on sur la terre? O grand opprobre de nos mœurs! l'un des sexes a honte de te conserver; et celui auquel il pourrait sembler que tu es échue en partage ne se pique guère moins de te perdre dans les autres que de te conserver en soi-même. Confessez-vous à Dieu devant ses autels, vaines et superbes beautés, dont la chasteté n'est qu'orgueil ou affectation et grimace; quel est votre sentiment, lorsque vous vous étalez avec tant de pompe pour attirer les regards? dites-moi seulement ce mot: quels regards désirez-vous attirer? sont-ce des regards indifférents? Ah! quel miracle que saint Sulpice, jeune et agréable, n'ait jamais été pris dans ces piéges! sachant qu'il ne devait l'amour qu'à son Dieu, jamais il n'a souillé dans son cœur la source de l'amour. Ange visible, [tandis que son cœur brûlait du feu céleste de la charité, son corps, embrasé de cette divine flamme, se consumait tout entier au service de son Dieu, dans les exercices de la piété chrétienne et les austérités de la pénitence.] Ses autres vertus n'étaient pas de ces vertus du monde et de commerce, ajustées non point à la règle, elle serait trop austère, mais à l'opinion et à l'humeur des hommes: ce sont là les vertus des sages mondains, ou plutôt c'est le masque spécieux sous lequel ils cachent leurs vices.

[Que la vertu de Sulpice avait des caractères bien différents! Parce qu'elle était chrétienne et véritable, elle était sévère et constante, fermement attachée aux règles, incapable de s'en détourner pour quelque prétexte que ce pût être.] Sa bonne foi [dans les affaires ne reçut jamais la moindre atteinte;] sa probité, [supérieure à toutes les vues d'intérêt, demeura toujours inaltérable;] sa justice [ne connut aucune de ces préférences que suggèrent la cupidité ou le respect humain;] sa candeur [ne permettait pas même de suspecter sa sincérité;] et son innocence, [qui s'affermissait de plus en plus par tous les moyens qui auraient pu l'affaiblir, embellissait toutes ses autres vertus. Le plus beau et le plus grand encore, c'est qu'au milieu de tant de faveurs et de considérations que lui procurait son mérite, il savait toujours conserver une] admirable modération. Mais peut-être ne durera-t-elle que jusqu'à ce qu'elle ait gagné le dessus: car le génie de l'ambition, c'est d'être tremblante et souple lorsqu'elle a des prétentions; et, quand elle est parvenue à ses fins, la faveur la rend audacieuse et insupportable: *Pavida cum quærit, audax cum pervenerit* (*S. Greg. M.*, *Past. part.* I, *cap.* 9, *tom.* II, *pag.* 9). Un habile courtisan disait autrefois qu'il ne pouvait souffrir à la cour l'insolence et les outrages des favoris, et encore moins, disait-il, leurs civilités superbes et dédaigneuses, leurs grâces trop engageantes, leur amitié tyrannique, qui demande d'un homme libre une dépendance servile: *Contumeliosam humanitatem* (*Senec.*, *Epist.* IV).

Sulpice, toujours modéré, sut se tenir dans les bornes que l'humilité chrétienne lui prescrivait. Pour se détromper du monde, il allait se rassasier de la vue des opprobres de Jésus-Christ dans les hôpitaux et dans les prisons. [Il voyait une] image de la grandeur de Dieu dans le prince, [et il trouvait une] image de la bassesse de Jésus-Christ et de ses humiliations dans les pauvres. Le favori de Clotaire aux pieds d'un pauvre ulcéré, adorant Jésus-Christ sous des haillons, et expiant la contagion des grandeurs du monde; quel beau spectacle! Mais il évitait, le plus qu'il était possible, les regards des hommes, et ne cherchait qu'à leur cacher [ses bonnes œuvres; bien éloigné d'imiter] ces vertus trompeuses, qui se rendent elles-mêmes captives des yeux qu'elles veulent captiver. [C'est ainsi que Sulpice a su se conserver pur et sans tache, au milieu de toutes les faveurs les plus capables d'amollir un cœur tendre, et de lui inspirer l'amour du monde. Il a vaincu le monde dans sa partie la plus séduisante et la plus redoutable: voyons comment, après en avoir triomphé lui-même, il va travailler à détruire son empire dans les autres.]

SECOND POINT.

La grâce du baptême porte une efficace, pour nous détacher du monde; la grâce de l'ordination porte une efficace divine, pour imprimer ce détachement dans tous les cœurs.

Le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde. Il y a guerre déclarée entre Jésus-Christ et le monde, une inimitié immortelle; le monde le veut détruire, et il veut détruire le monde. Ceux qu'il établit ses ministres doivent donc entrer dans ses intérêts; s'il y a en eux quelque puissance, c'est pour détruire la puissance qui lui est contraire. Ainsi toute la puissance ecclésiastique est destinée à abattre les hauteurs du monde; *Ad deprimendam altitudinem sæculi hujus* (*Dionys.*, *de Eccles. Hierar.*, *c.* 5, *p.* 127 *et seq. Edit. Morel*).

On reçoit le Saint-Esprit dans le baptême, dans une certaine mesure; mais on en reçoit la plénitude dans l'ordination sacrée, et c'est ce que signifie l'imposition des mains de l'évêque; car, comme dit un ancien écrivain, ce que fait le pontife mu de Dieu, animé de Dieu, c'est l'image de ce que Dieu fait d'une

manière plus forte et plus pénétrante. L'évêque ouvre les mains sur nos têtes; Dieu verse, à pleines mains, dans les âmes la plénitude de son Saint-Esprit. C'est ce qui fait dire à un saint pape : La plénitude de l'Esprit saint opère dans l'ordination sacrée : *Plenitudo Spiritus in sacris ordinationibus operatur* (*Innocent*. I, *ad Alex. ep*. XXIV, *pag*. 853. *Epist. Rom. Pont. edit. D. Coustant*). Le Saint-Esprit, dans le baptême, nous dépouille de l'esprit du monde : *Non enim spiritum hujus mundi accepimus*. La plénitude du Saint-Esprit doit faire dans l'ordination quelque chose de beaucoup plus fort; elle doit se répandre bien loin au dehors, pour détruire, dans tous les cœurs, l'esprit et l'amour du monde. Animons-nous, mes frères; c'est assez pour nous d'être chrétiens, trop d'honneur de porter ce beau caractère : *Propter nos nihil sufficientius est* (I *Cor*., II, 12). Si donc nous sommes ecclésiastiques, c'est sans doute pour le bien des autres.

Que n'a pas entrepris le grand saint Sulpice, pour détruire le règne du monde? Mais c'est peu de dire qu'il a entrepris; ses soins paternels opéraient toujours de nouvelles conversions. Il y avait dans ses paroles et dans sa conduite une certaine vertu occulte, mais toute-puissante, qui inspirait le dégoût du monde. Nous lisons dans l'histoire de sa vie, que, durant son épiscopat, tous les déserts à l'entour de Bourges étaient peuplés de saints solitaires. Il consacrait tous les jours à Dieu des vierges sacrées; [il apprenait aux familles à user de ce monde, comme n'en usant pas; et partout il répandait un esprit de détachement, qui portait les cœurs à ne soupirer qu'après les biens célestes.]

D'où lui venait ce bonheur, cette bénédiction, cette grâce, d'inspirer si puissamment le mépris du monde? Qu'y avait-il dans sa vie et dans sa personne, qui fût capable d'opérer de si merveilleux changements? C'est ce qu'il faut tâcher d'expliquer en faveur de tant de saints ecclésiastiques qui remplissent ce séminaire et cette audience. Deux choses produisaient un si grand effet : la simplicité ecclésiastique, qui condamnait souverainement la somptuosité, les délices, les superfluités du monde : un gémissement paternel sur les âmes qui étaient captives de ses vanités.

La simplicité ecclésiastique, c'est un dépouillement intérieur, qui, par une sainte circoncision, opère au dehors un retranchement effectif de toutes superfluités. En quoi le monde paraît-il grand? dans ses superfluités; de grands palais, de riches habits, une longue suite de domestiques. L'homme, si petit par lui-même, si resserré en lui-même, s'imagine qu'il s'agrandit et qu'il se dilate, en amassant autour de soi des choses qui lui sont étrangères. Le vulgaire est étonné de cette pompe, et ne manque pas de s'écrier : Voilà les grands, voilà les heureux. C'est ainsi que la puissance du monde tâche de faire voir que ses biens sont grands. Une autre puissance est établie, pour faire voir qu'il n'est rien; c'est la puissance ecclésiastique.

Toutes nos actions, jusqu'aux moindres gestes du corps, jusqu'au moindre et plus délicat mouvement des yeux, doivent ressentir le mépris du monde. Si la vanité change tout, le visage, le regard, le son de la voix; car tout devient instrument de la vanité : ainsi la simplicité doit tout régler; mais qu'elle ne soit jamais affectée, parce qu'elle ne serait plus simplicité. Entreprenons, Messieurs, de faire voir à tous les hommes, que le monde n'a rien de solide, ni de désirable; et pour cela [imitons] la frugalité, la modestie et la simplicité du grand saint Sulpice. Ayant donc de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons être contents : *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti simus* (I *Timot*., VI, 8). Que nous servent ces cheveux coupés, si nous nourrissons au dedans tant de désirs superflus, pour ne pas dire pernicieux? [saint Sulpice nous a appris, par son exemple, à faire sur nous-mêmes de continuels efforts, pour les retrancher jusqu'à la racine].

[Sa vie, tout ecclésiastique, annonçait un pasteur entièrement mort aux choses du siècle, uniquement dévoué aux intérêts de Jésus-Christ et au salut des âmes. Loin de profiter des moyens que lui fournissait sa place pour se procurer plus d'aisances, de commodités et d'éclat extérieur, il jugea au contraire, que sa charge lui imposait une nouvelle obligation de faire chaque jour, dans sa vie, de plus grands retranchements. Déjà, n'étant qu'abbé de la chapelle du roi Clotaire second, il n'avait voulu retenir, pour sa subsistance et celle des clercs qu'il gouvernait, que le tiers des appointements que le roi lui donnait, et il distribuait le reste aux pauvres. Mais lorsqu'il fut élevé sur le siége de Bourges, il crut encore devoir augmenter sa pénitence, redoubler ses austérités et pratiquer un détachement universel. Rien de plus frugal que sa table; on n'y donnait rien à la sensualité et au plaisir; rien de plus modeste que ses habits ou ses meubles; tout y ressentait la pauvreté de Jésus-Christ; rien enfin de plus simple que toute sa conduite, de plus affable que sa personne. Sa bonté, pleine de tendresse, le fit regarder comme le père de son peuple; et sa douceur, toujours égale, lui mérita le surnom de Débonnaire. Qu'il était éloigné de vouloir en imposer à ses peuples par la magnificence de ses équipages et la pompe de son cortége ! ministre de la loi de charité, il voulait inspirer l'amour et non la terreur; et pour y réussir, il lui suffisait de se montrer avec l'appareil de ses vertus. Aussi les pauvres formaient-ils tout son train; et, à l'exemple d'un grand évêque, il mettait toute sa sûreté dans le secours de leurs prières : *Habeo defensionem, sed in orationibus pauperum* (*S. Ambr*., *Serm. cont. Aux*., *n*. 33, *tom*. II, *p*. 873). « Ces aveugles, pouvait-il dire avec saint Ambroise, ces boiteux, ces infirmes, ces vieillards, qui me suivent et m'accompagnent, sont plus capables de me défendre que les soldats les plus braves et les plus aguerris : *Cæci illi et claudi, debiles et senes*

robustis bellatoribus fortiores sunt (*Ibid.*).

C'est ainsi, chrétiens, que Sulpice travaillait à retracer dans toute sa vie les mœurs apostoliques, et à fournir, à tous les siècles suivants, un modèle accompli de toutes les vertus qui doivent orner un ministre de Jésus-Christ. Oh! que la frugalité de ce digne pasteur condamnera d'ecclésiastiques qui prétendent se distinguer par ces profusions splendides, ces délicatesses recherchées de leur table, dont la religion rougit pour eux! Comment le faste de leur ameublement somptueux pourra-t-il soutenir le parallèle de la modestie évangélique de ce saint évêque? L'aimable simplicité de ses manières ne suffit-elle pas pour confondre à jamais ces superbes hauteurs que des vicaires de l'humilité et de la servitude de Jésus-Christ affectent à l'égard des peuples qui leur sont confiés; le dirai-je, à l'égard même de leurs coopérateurs? Ont-ils donc oublié avec quelle force le souverain pasteur leur interdit l'esprit de domination, et combien il leur recommande la douceur et la condescendance, dont il leur a donné de si grands exemples?

Mais que prétendent les ecclésiastiques, qui, loin d'imiter le zèle de saint Sulpice pour ruiner l'esprit du monde, semblent au contraire, par une vie toute profane, n'être appliqués qu'à le faire vivre, l'étendre et l'affermir? Croient-ils que, par des mœurs si opposées à celles de nos pères, ils se rendront plus recommandables dans le monde qu'ils cultivent avec tant de soin? Mais ce monde même, dont ils veulent se montrer amis et obtenir la considération, les méprise souverainement, parce qu'il sait quelle doit être la vie d'un ministre des autels; et aveugles qu'ils sont, ils ne voient pas qu'il ne fait effort, pour les entraîner dans ses mœurs dépravées, qu'afin de les avilir et les dégrader, et de faire rejaillir ensuite, sur la religion qu'ils doivent maintenir, l'opprobre dont il les aura couverts. S'ils veulent donc vraiment se distinguer, qu'ils pensent sérieusement à se séparer de la multitude, par la sainteté d'une vie qui les élève autant au-dessus du commun des hommes, qu'ils leur sont supérieurs par l'éminence de leur caractère]. Car la dignité sacerdotale exige, de ceux qui en sont revêtus, une gravité de mœurs peu commune, une vie sérieuse et appliquée, une vertu toute singulière : *Sobriam a turbis gravitatem, seriam vitam, singulare pondus, dignitas sibi vindicat sacerdotalis* (*S. Amb. ad Iren. Epist.* XXVIII, *n.* 2, *tom.* II, *p.* 902). Sont-ils jaloux de soutenir en eux l'autorité du sacerdoce? qu'ils pensent à l'assurer par le mérite de leur foi et la sainteté de leur vie : *Dignitatis suæ auctoritatem fidei et vitæ meritis quærant* (*Conc. Carthag.* IV, *cap.* XV; *Lab.*, *Conc. t.* II, *pag.* 1201). [Mais que jamais ils ne se fassent assez d'illusion pour croire se rendre vénérables par une pompe extérieure qui ne peut qu'éblouir les yeux des ignorants, et qui leur attire une amère critique de la part de ceux qui réfléchissent]. Le vrai ecclésiastique s'étudie à prouver sa profession par son habit, sa démarche et toute sa conduite; il n'a garde de chercher à se donner un faux éclat par des ornements empruntés : *Clericus professionem suam, et in habitu, et in incessu probet, et nec vestibus, nec calceamentis decorem quærat* (*Ibid.*, *c.* XLV, *pag.* 1204).

[Voilà les leçons que les Pères et les Conciles ont données aux ecclésiastiques, ou plutôt ils n'ont fait que renouveler celles que Jésus-Christ lui-même leur avait laissées dans ses exemples. Qu'il nous exprime admirablement] la simplicité de sa vie, lorsqu'il nous dit : Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids et des retraites; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête! *Vulpes foveas habent, et volucres cœli nidos; Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet* (*Matt.*, VIII, 20). [Son dessein, en nous tenant ce discours, n'est pas d'exciter en nous] des sentiments de pitié [sur un état qui paraît à la nature si digne de compassion; mais il veut nous] donner du courage, [et nous inspirer un généreux détachement de tout ce qui peut paraître le plus nécessaire; parce que la foi d'un ministre de Jésus-Christ ne connaît d'autre nécessité que celle de tout sacrifier pour son Dieu et le salut des âmes.]

[Telles sont les dispositions avec lesquelles on doit entrer dans le sacerdoce de Jésus-Christ, pour continuer son œuvre;] et malheur à ceux qui, poussés du désir de s'élever, cherchent, dans l'honneur attaché au sacerdoce, un moyen de se procurer les avantages du monde, qu'il avait pour objet de détruire : *Mundi lucrum quæritur sub ejus honoris specie, quo mundi destrui lucra debuerunt* (*S. Gregor. Mag.*, *Past.* I *part.*, *cap.* VIII, *tom.* II, *pag.* 9).

[Au reste, je ne prétends pas, mes frères, qu'on refuse aux prêtres l'honneur qui leur est dû par tant de titres. Si dans l'ancienne loi l'ordre sacerdotal était si fort distingué, et jouissait des plus grandes prérogatives; il convient que dans la nouvelle, dont le sacerdoce est autant au-dessus de celui d'Aaron que la vérité l'emporte sur la figure, l'honneur rendu aux prêtres réponde à l'excellence de leur dignité, et à l'éminence du Pontife qu'ils représentent sur la terre.] Il faut honorer ses ministres, pour l'amour de celui qui a dit : « Qui vous reçoit me reçoit. » (*Matth.* X, 40). [Mais plus les peuples leur témoignent de vénération et de déférence, moins aussi doivent-ils faire paraître d'empressement pour recevoir ces marques de distinction; et ils ne sauraient trop craindre de les aimer et de s'en réjouir. Pour éviter cette funeste disposition,] la simplicité ecclésiastique suit cette belle règle ecclésiastique : Elle se montre un exemple de patience et d'humilité, en recevant toujours moins qu'on ne lui offre; mais quoiqu'elle n'accepte jamais le tout, elle a la prudence de ne point tout refuser : *Seipsum præbeat patientiæ atque humilitatis exemplum, minus sibi assumendo quam offertur; sed tamen ab eis qui se honorant nec totum nec nihil accipiendo* (*S. August.*, *ad Aurel. Epist.* XXII, *cap.* II, *tom.* II, *p.* 29). Il ne faut pas

recevoir tout ce qu'on nous offre, de peur qu'il ne paraisse que nous nous repaissons de cette fumée; il ne faut pas le rejeter tout à fait, à cause de ceux à qui on ne pourrait se rendre utile, si l'on ne jouissait de quelque considération : *Propter illos accipiatur quibus consulere non potest, si nimia dejectione vilescat* (*Ibid.*).

[Mais, après avoir imité le saint dépouillement de Sulpice, à l'égard de toutes les vanités du siècle, il faut encore entrer dans son esprit de] gémissement [sur les âmes qui en sont malheureusement captives.] L'état de l'Eglise, durant cette vie, c'est un état de désolation; parce que c'est un état de viduité : *Non possunt filii sponsi lugere, quamdiu cum illis est sponsus* (*Matt.*, IX, 15). Elle est séparée de son cher Epoux, et elle ne peut se consoler d'avoir perdu plus de la moitié d'elle-même. Cet état de désolation et de viduité de l'Eglise doit paraître principalement dans l'ordre ecclésiastique. Le sacerdoce est un état de pénitence, pour ceux qui ne font pas pénitence; les prêtres doivent les pleurer, avec saint Paul, d'un cœur pénétré de la plus vive douleur : *Lugeam multos qui non egerunt pœnitentiam* (II *Cor.*, XII, 21). [Car il ne faut pas s'imaginer qu'il suffise de se conduire d'une manière irréprochable, de donner à tous des exemples de toutes les vertus. Le prêtre, vraiment digne de ce nom,] non-seulement ne commet aucun crime, mais il déplore encore et travaille à expier ceux des autres, comme s'ils lui étaient personnels : *Nulla illicita perpetrat, sed perpetrata ab aliis, ut propria deplorat* (*S. Greg. Mag. Past. part.* I, *cap.* X, *tom.* II, *pag.* 10). Aussi les joies dissolues du monde portaient-elles un contre-coup de tristesse sur le cœur de saint Sulpice : car il écoutait ces paroles comme un tonnerre : Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez réduits aux pleurs et aux larmes ! *Væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis et flebitis* (*Luc.*, VI, 25) ! Il s'effrayait pour son peuple; et tâchait, par ses discours, non d'exciter ses acclamations, mais de lui inspirer les sentiments d'une componction salutaire : *Docente te in Ecclesia, non clamor populi, sed gemitus suscitetur* (*S. Hier.*, *ad Nepot. epist.* XXXIV, *t.* IV, *p.* 262).

Jésus-Christ, mes frères, en choisissant ses ministres, leur dit encore, comme à saint Pierre : M'aimes-tu? pais mon troupeau. En effet, il ne confierait pas des brebis si tendrement aimées à celui qui ne l'aimerait pas : *Neque enim non amanti committeret tam amatas.* Cet amour [était la vraie] source des larmes de saint Sulpice; [et comme il aimait sans mesure, ses larmes, sur les désordres de son peuple ne pouvaient jamais tarir.] Jésus-Christ, gémissant pour nous, [dans les jours de sa vie mortelle, présentait à ce saint évêque un modèle qui pressait son cœur de soupirer sans cesse pour ses frères. Il savait que ce divin Sauveur, incapable de gémir depuis qu'il est entré dans sa gloire, a spécialement établi les prêtres pour le suppléer dans cette fonction : aussi travaillait-il à perpétuer, par le mouvement du même Esprit, les gémissements ineffables du Pontife céleste.] Ses prières [étaient continuelles, animées de cet esprit de ferveur et de persévérance qui force la résistance même du ciel.] Il avait éprouvé, par sa propre expérience, qu'il pouvait obtenir du Seigneur tout ce qu'il lui demanderait : *Orationis usu et experimento jam didicit, quod obtinere a Domino quæ poposcerit possit* (*S. Greg. Mag., Past. part.* I, *cap.* X, *tom.* II, *pag.* 10. Il l'avait expérimenté, priant en faveur du roi, réduit à l'extrémité; puisqu'il l'avait emporté contre Dieu : [et s'il avait tant de crédit pour la conservation et le rétablissement de la vie corporelle,] combien plus en devait-il avoir pour le soutien et le renouvellement de la vie spirituelle?

Mais quel était son gémissement sur les ecclésiastiques mondains, [qui par l'indécence de leur conduite, avilissent le saint ministère dont ils sont revêtus ! Hélas ! mes frères, si le cœur sacerdotal de saint Sulpice était si vivement touché d'en voir, dans ces heureux temps, qui ne cherchaient, dans l'honneur du sacerdoce destiné à la ruine du monde, qu'un moyen de s'y avancer et d'y faire fortune; quels seraient ses larmes et ses sanglots aujourd'hui, où l'on en voit si peu qui entrent dans le ministère, avec un désir sincère de s'y consacrer entièrement au service de l'Eglise, et de se sacrifier pour Jésus-Christ !] Oui, nous devons le dire avec douleur et confusion : Ceux qui semblent porter la croix, la portent de manière qu'ils ont plus de part à sa gloire, que de société avec ses souffrances : *Hi qui putantur crucem portare, sic portant, ut plus habeant in crucis nomine dignitatis, quam in passione supplicii* (*Salvian., de Gub. Dei, lib.* III, *n.* 3, *p.* 48). [Ils ignorent sans doute pourquoi ils sont prêtres; ils ne veulent pas entendre qu'ils n'ont été admis au sacerdoce de Jésus-Christ, que pour consommer l'œuvre de son immolation. Mais que feront-ils, lorsque ce grand Pontife, prêtre et victime, paraîtra et cherchera, pour les associer à la gloire, des ministres qui, à l'innocence et à la pureté des mœurs, aient joint une mortification générale, une entière séparation de toutes les vanités et de tous les plaisirs du monde?] S'ils avaient de la foi, pourraient-ils y songer sans sécher d'effroi ?

Saint Sulpice, touché de cette pensée, se retire pour régler ses comptes avec la justice divine. Il connaît la charge d'un évêque; il sait que tous doivent comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ; afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes ou mauvaises actions qu'il aura faites, pendant qu'il était revêtu de son corps : *Ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit* (II *Cor.*, V. 10). Si le compte est si exact de ce qu'on fait en son propre corps, oh ! combien est-il redoutable de ce qu'on fait dans le corps de Jésus-Christ, qui est son Eglise ! *Si reddenda est ratio de his quæ quisque gessit in corpore suo, quid fiet de his quæ quisque gessit in corpore Christi* (*Serm. ad Cleric. in conc. Rem., in Ap. op. S. Bern., tom.* II, *p.* 735)? Il

ne se repose pas sur sa vocation si sainte, si canonique; il sait que Judas a été élu par Jésus-Christ même, et que cependant, par son avarice, il a perdu la grâce de l'Apostolat.

Justice de Dieu, que vous êtes exacte! vous comptez tous les pas, vous mettez en la balance tous les grains de sable. Il se retire donc pour se préparer à la mort, pour méditer la sévérité de la justice de Dieu. Il récompense un verre d'eau; mais il pèse une parole oiseuse, particulièrement dans les prêtres, où tout, jusqu'aux moindres actions, doit être une source de grâces. Tout ce que nous donnons au monde, ce sont des larcins que nous faisons aux âmes fidèles.

A quoi pensons-nous, chrétiens? que ne nous retirons-nous pour nous préparer à ce dernier jour? N'avons-nous pas appris de l'Apôtre, que nous sommes tous ajournés, pour comparaître personnellement devant le tribunal de Jésus-Christ? Quelle sera cette surprise, combien étrange et combien terrible, lorsque ces saintes vérités, auxquelles les pécheurs ne pensaient jamais, ou qu'ils laissaient inutiles et négligées dans un coin de leur mémoire, leur paraîtront tout d'un coup pour les condamner! Aigre, inexorable, inflexible, armée de reproches amers, te trouverons-nous toujours, ô vérité persécutante? Oui, mes frères, ils la trouveront: spectacle horrible à leurs yeux, poids intolérable sur leurs consciences, flamme dévorante dans leurs entrailles. [Pour qu'elle nous soit alors favorable, il faut] se retirer quelque temps, afin d'écouter ses conseils, avant que d'être convaincus par son témoignage, jugés par ses règles, condamnés par ses arrêts et par ses sentences suprêmes. Accoutumons-nous aux yeux et à la présence de notre juge; [prévenons cette] solitude effroyable, où l'âme se trouvera réduite devant Jésus-Christ, [lorsqu'elle sera citée à son tribunal,] pour lui rendre compte. Le remède le plus efficace, c'est une douce solitude devant lui-même, pour lui préparer ses comptes. Attendre à la mort, combien dangereux! c'est le coup du souverain: Dieu presse trop violemment.

Mais cette solitude est ennuyeuse, [et qui peut se résoudre à s'y enfoncer?] Oh! que le père du mensonge, ce malicieux imposteur, (1) nous trompe subtilement, pour empêcher que nos cœurs, avides de joie, ne fassent le discernement des véritables sujets de se réjouir: *Heu, quam subtiliter nos ille decipiendi artifex fallit, ut non discernamus, gaudendi avidi, unde verius gaudeamus* (*Julian. Pom., de Vita contempl. lib.* II, *c.* XIII, *int. oper. S. Pros.*)! [C'est dans la solitude, que l'âme, dégagée des objets sensibles qui la tyrannisent, délivrée du tumulte des affaires qui l'accablent, peut commencer à goûter, dans un doux repos, les joies solides et des plaisirs capables de la contenter. Là, occupée à se purifier des souillures qu'elle a pu contracter dans le commerce du monde, plus elle devient pure et détachée, plus elle est en état de puiser à la source de ces voluptés célestes, qui l'élèvent, la transportent et l'ennoblissent, en l'attachant à l'auteur de tout bien.] Tous les autres divertissements [ne sont rien qu'un] charme de notre chagrin, qu'un amusement d'un cœur enivré. Vous sentez-vous dans ce tumulte, dans ce bruit, dans cette dissipation, dans cette sortie de vous-même? Avec quelle joie, dit David, Votre serviteur a trouvé son cœur, pour vous adresser sa prière: *Invenit servus tuus cor suum, ut oraret te oratione hac* (II *Reg.*, VII, 27).

Mais l'on craint de passer pour un homme inutile, et de rendre sa vie méprisable: *Sed ignavam infamabis* (*Tertull.*, *de Pallio*, *n.* 5, *p.* 138). Il faut faire quelque figure dans le monde; [y devenir important, nécessaire; servir l'état et la patrie: *Patriæ et imperio, reique vivendum est* (*Ibid.*). Ainsi le temps s'écoule sans s'en apercevoir. Sous ces spécieux prétextes, on contracte chaque jour de nouveaux engagements avec le monde, loin de rompre les anciens. L'unique nécessaire est le seul négligé: tous les bons mouvements, qui nous portaient à nous en occuper, se dissipent; et enfin, après avoir été le jouet du temps, du monde et de soi-même, on est surpris de se voir arrivé, sans préparation, aux portes de l'éternité.]

Madame, Votre Majesté doit penser sérieusement à ce dernier jour. Nous n'osons y jeter les yeux; cette pensée nous effraie, et fait horreur à tous vos sujets qui vous regardent comme leur mère, aussi bien que comme celle de notre monarque. Mais, Madame, autant qu'elle nous fait horreur, autant Votre Majesté se la doit rendre ordinaire et familière. Puisse Votre Majesté être tellement occupée de Dieu, avoir le cœur tellement percé de la crainte de ses jugements, l'âme si vivement pénétrée de l'exactitude et des rigueurs de sa justice, qu'elle se mette en état de rendre bon compte d'une si grande puissance, et de tout le bien qu'elle peut faire, et encore de tout le mal qu'elle peut, ou empêcher par autorité, ou modérer par conseils, ou détourner par prudence: c'est ce que Dieu demande de vous. Ah! si les vœux que je lui fais pour votre salut sont reçus devant sa face, cette salutaire pensée jettera Votre Majesté dans une humiliation si profonde, que méprisant autant sa grandeur royale que nous sommes obligés de la révérer, elle fera sa plus chère occupation du soin de mériter, dans le ciel, une couronne immortelle.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

La science de saint François de Sales, lumineuse, mais beaucoup plus ardente. Avec quel fruit il a travaillé à l'édification de l'Eglise. Son éloignement pour tous les objets de l'ambition: bel exemple de sa modération. Douceur extrême qu'il témoignait aux âmes qu'il conduisait. Cette douceur absolument nécessaire aux directeurs. trois vertus principales qu'elle produit

(1) En impose adroitement à nos yeux.

Combien le saint prélat les possédait éminemment.

Ille erat lucerna ardens et lucens.
Il était une lampe ardente et luisante (*Joan.*, V, 35).

Laissons un spectacle de cruauté, pour arrêter notre vue sur l'image de la douceur même : laissons de petits enfants qui emportent la couronne des hommes, pour admirer un homme qui a l'innocence et la simplicité des enfants : laissons des mères désolées, qui ne veulent point recevoir de consolation dans la perte qu'elles font de leurs fils, pour contempler un père toujours constant, qui a amené lui-même ses filles à Dieu, afin de les immoler de ses propres mains, par la mortification religieuse. Il n'est pas malaisé, ce semble, de louer un père si vénérable devant des filles si respectueuses ; puisqu'elles ont le cœur si bien préparé à écouter ses louanges : mais à le considérer par un autre endroit, cette entreprise est fort haute ; parce qu'étant si justement prévenues d'une estime extraordinaire de ses vertus, il n'est rien de plus difficile que de satisfaire à leur piété, remplir leurs justes désirs et égaler leurs grandes idées. C'est ce qui me fait désirer, mes sœurs, pour votre entière satisfaction, que l'éloge de ce grand homme (1) eût déjà été fait en ce lieu (2) auguste, où se prononcent les oracles du christianisme (3). Mais en attendant ce glorieux jour, trop éloigné pour nos vœux, qui ouvrira la bouche des prédicateurs, pour faire retentir, par toutes les chaires, les mérites incomparables de François de Sales, votre très-saint instituteur, (4) nous pouvons nous entretenir en particulier de ses admirables vertus, et honorer, avec ses enfants, sa bienheureuse mémoire, qui est plus douce à tous les fidèles qu'une (5) composition de parfums, comme parle l'Ecriture sainte (*Eccli.*, XLIX, 1). Commençons donc, chères âmes, cette sainte conversation avec la bénédiction du ciel; et pour implorer son secours, employons les prières de la sainte Vierge, en disant, *Ave.*

Il y a assez de fausses lumières qui ne veulent briller dans le monde, que pour attirer l'admiration par la surprise des yeux. Il est assez naturel aux hommes de vouloir s'élever aux lieux éminents, pour étaler de loin, avec pompe, l'éclat d'une superbe grandeur. Ce vice, si commun dans le monde, est entré bien avant dans l'Eglise, et a gagné jusqu'aux autels. Beaucoup veulent monter dans les chaires, pour (6) y charmer les esprits par leur science et l'éclat de leurs pensées délicates; mais peu s'étudient, comme il faut, à se rendre capables d'échauffer les cœurs par des sentiments de piété. Beaucoup s'empressent, avec ardeur, de paraître dans les grandes places pour luire sur le chandelier; peu s'appliquent sérieusement à jeter, dans les âmes, ce feu céleste que Jésus a apporté sur la terre (*Luc.*, XII, 49).

François de Sales, mes sœurs, votre saint et admirable instituteur, n'a pas été de ces faux luisants qui n'attirent que des regards curieux et des acclamations inutiles. Il avait appris de l'Evangile, que les amis de l'Epoux et les ministres de sa sainte Eglise, devaient être ardents et luisants; qu'ils devaient non-seulement éclairer, mais encore échauffer la maison de Dieu : *Ille erat lucerna ardens et lucens.* C'est ce qu'il a fidèlement accompli durant le cours de sa vie; et il ne sera pas malaisé de vous le faire connaître évidemment par cette réflexion.

Trois choses principalement lui ont donné beaucoup d'éclat dans le monde; la science, comme docteur et prédicateur; l'autorité, comme évêque; la conduite, comme directeur des âmes. La science l'a rendu un flambeau, capable d'illuminer les fidèles : la dignité épiscopale a mis ce flambeau sur le chandelier, pour éclairer toute l'Eglise; et le soin de la direction a appliqué cette lumière bénigne à la conduite des particuliers. Vous voyez combien reluit ce flambeau sacré : admirez maintenant comme il échauffe. Sa science, pleine d'onction, attendrit les cœurs; sa modestie, dans l'autorité, enflamme les hommes à la vertu; sa douceur, dans la direction, les gagne à l'amour de Notre-Seigneur. Voilà donc un flambeau ardent et luisant : si sa science reluit, parce qu'elle est claire, elle échauffe en même temps, parce qu'elle est tendre et affective; s'il brille aux yeux des hommes par l'éclat de sa dignité, il les édifie, les excite, les enflamme tout ensemble par l'exemple de sa modération. Enfin, si ceux qu'il dirige se trouvent éclairés fort heureusement par ses sages et salutaires conseils, ils se sentent aussi vivement touchés par sa charmante douceur; et c'est ce que je me propose de vous expliquer dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

(1) Plusieurs considèrent Jésus-Christ comme un sujet de recherches curieuses, et pensent être savants dans son Ecriture, quand ils y ont rencontré, ou des questions inutiles, ou des rêveries agréables. François de Sales, mes sœurs, a cherché une science qui tendît à la piété; et, afin que vous entendiez dans le fond, et de quelle sorte Jésus-Christ veut être connu, remontez avec moi jusqu'au principe.

Il y a deux temps à distinguer, qui comprennent tout le mystère du christianisme : il y a le temps des énigmes, et ensuite le

(1) Se fasse bientôt.
(2) Sacré.
(3) Et que le Siége apostolique ouvrant la bouche des prédicateurs, nous fassions retentir, par toutes les chaires, les mérites de ce prélat incomparable.
(4) Il nous est permis de.
(5) Exhalaison.
(6) Y faire voir leur heureux génie par une science recherchée.

(1) Je commencerai ce discours, en détruisant la fausse imagination de certains savants importuns, qui mettent toute la science ecclésiastique dans des connaissances stériles et abstraites, qui ne sont pas capables de toucher les cœurs. Notre saint et illustre évêque a rejeté bien loin cette science, et a souvent averti les théologiens de ne se pas consumer inutilement dans ces méditations infructueuses; et il leur a montré, par son exemple, que la science des saints est celle qui excite la piété.

temps de la claire vue; le temps de l'obscurité, et après, celui des lumières; enfin le temps de croire et le temps de voir. Cette distinction étant supposée, tirons maintenant cette conséquence. Dans le temps de la claire vue, c'est alors que les esprits seront satisfaits par la manifestation de la vérité, car nous verrons Dieu face à face : *Videbimus facie ad faciem* (I *Cor.*, XIII, 12); et là, découvrant sans aucun nuage la vérité dans sa source, nous trouverons de quoi contenter toutes nos curiosités raisonnables. Maintenant quelle est notre connaissance? connaissance obscure et enveloppée, qui nous fait entrevoir de loin quelques rayons de lumière à travers mille nuages épais; connaissance par conséquent qui n'a pas été destinée pour nous satisfaire, mais pour nous conduire, et qui est plutôt pour le cœur que pour l'esprit. Et c'est ce qui a fait dire au divin Sauveur : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (*Matth.*, V, 8) : Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. *Videbunt;* ils verront un jour, et alors ce sera le temps de satisfaire l'esprit; maintenant c'est le temps de travailler pour le cœur, en le purifiant par le saint amour, et ce doit être tout l'objet de notre science.

Approfondissons davantage cette matière importante et apprenons, par les saintes Lettres, quelle est la science de cette vie. L'apôtre saint Pierre la compare à un flambeau allumé parmi les ténèbres : *Lucernæ ardenti in caliginoso loco* (II *Petr.*, I, 19). Traduisons mot à mot ces belles paroles : C'est une lampe allumée dans un lieu obscur. [Plus la nuit qui nous environne est obscure, plus il est nécessaire que la lumière qui nous éclaire soit vive, pour en pénétrer les ténèbres; mais plus les difficultés du chemin sont grandes, plus il faut de courage pour les surmonter, plus nous avons besoin d'être animés par l'éclat de la lumière qui nous dirige]; (1) c'est pourquoi si ce flambeau a de la lumière, il doit avoir encore beaucoup plus d'ardeur, parce qu'elle doit attirer.

C'est pourquoi notre saint évêque a étudié dans l'Evangile de Jésus-Christ une science lumineuse, à la vérité, mais encore beaucoup plus ardente; et aussi, quoiqu'il sût convaincre, il savait bien mieux convertir. Le grand cardinal du Perron en a rendu un beau témoignage. Ce rare et admirable génie, dont les ouvrages presque divins, sont le plus ferme rempart de l'Eglise contre les hérétiques modernes, a dit plusieurs fois qu'il convaincrait bien les errants; mais que, si l'on voulait qu'ils se convertissent, il fallait les conduire à notre prélat. Et en effet, il n'est pas croyable combien de brebis errantes il a ramenées au troupeau : c'est que sa science, pleine d'onction, ne brillait que pour échauffer. Des traits de flamme sortaient de sa bouche, qui allaient pénétrer dans le fond des cœurs. Il savait que la chaleur entre bien plus avant que la lumière : celle-ci ne fait qu'effleurer et dorer légèrement la surface; la chaleur pénètre jusqu'aux entrailles, pour en tirer des fruits merveilleux et y produire des richesses inestimables. C'est cette bénigne chaleur qui donnait une efficace si extraordinaire à ses divines prédications que, dans un pays fort peuplé de son diocèse, où il n'y avait que cent catholiques, quand il commença de prêcher, à peine y restait-il autant d'hérétiques, quand il y eut répandu cette lumière ardente de l'Evangile.

Mais ne vous persuadez pas qu'il n'ait converti que les hérétiques; cette science ardente et luisante agissait encore bien plus fortement sur les domestiques de la foi. Je trouve, dans ces derniers siècles, deux hommes d'une sainteté extraordinaire, saint Charles Borromée et François de Sales. Leurs talents étaient différents et leurs conduites diverses; car chacun a reçu son don par la distribution de l'Esprit; mais tous deux ont travaillé avec même fruit à l'édification de l'Eglise, quoique par des voies différentes. Saint Charles a réveillé dans le clergé cet esprit de piété ecclésiastique. L'illustre François de Sales a rétabli la dévotion parmi les peuples. Avant saint Charles Borromée, il semblait que l'ordre ecclésiastique avait oublié sa vocation, tant il avait corrompu ses voies; et l'on peut dire, mes sœurs, qu'avant votre saint instituteur l'esprit de dévotion n'était presque plus connu parmi les gens du siècle. On reléguait dans les cloîtres la vie intérieure et spirituelle, et on la croyait trop sauvage pour paraître dans la cour et dans le grand monde. François de Sales a été choisi pour l'aller chercher dans sa retraite et pour désabuser les esprits de cette créance pernicieuse. Il a ramené la dévotion au milieu du monde; mais ne croyez pas qu'il l'ait déguisée pour la rendre plus agréable aux yeux des mondains : il l'amène dans son habit naturel, avec sa croix, avec ses épines, avec son détachement et ses souffrances. En l'état que la produit ce digne prélat, et dans lequel elle nous paraît en son Introduction à la vie dévote, le religieux le plus austère la peut reconnaître; et le courtisan le plus dégoûté, s'il ne lui donne pas son affection, ne peut lui refuser son estime.

Et certainement, chrétiens, c'est une erreur intolérable qui a préoccupé les esprits, qu'on ne peut être dévot dans le monde. Ceux qui se plaignent sans cesse que l'on n'y peut pas faire son salut, démentent Jésus-Christ et son Evangile. Jésus-Christ s'est déclaré le Sauveur de tous; et par là il nous fait connaître qu'il n'y a aucune condition qu'il n'ait consacrée, et à laquelle il n'ait ouvert le chemin du ciel. Car, comme dit excellemment saint Jean Chrysostome (*In Epist. ad Rom.*, *hom.* XXVI, *n.* 4, *tom.* IX, *pag.* 717), la doctrine de l'Evangile est bien peu puissante, si elle ne peut policer les villes, régler les sociétés et le commerce des hommes. Si, pour vivre chrétiennement, il faut quitter sa famille et la société du genre humain, pour habiter les déserts et les lieux cachés et inaccessibles, les empires seront renversés et les villes abandonnées. Ce n'est pas le dessein

(1) Ici l'auteur renvoie à un panégyrique de sainte Catherine, qui nous manque.

du Fils de Dieu : au contraire, il commande aux siens de luire devant les hommes. Il n'a pas dit dans les bois, dans les solitudes, dans les montagnes seules et inhabitées; il a dit dans les villes et parmi les hommes : c'est là que leur lumière doit luire, afin que l'on glorifie leur Père céleste (*Matth.*, V, 16). Louons donc ceux qui se retirent, mais ne décourageons pas ceux qui demeurent; s'ils ne suivent pas la vertu, qu'ils n'en accusent que leur lâcheté, et non leurs emplois, ni le monde, ni les attraits de la cour, ni les occupations de la vie civile.

Mais que dis-je ici, chrétiens? les hommes abuseront de cette doctrine et en prendront un prétexte pour s'engager dans l'amour du monde. Que dirons-nous donc, mes frères, et où nous tournerons-nous désormais, si on change en venin tous nos discours? Prêchons qu'on ne peut se sauver dans le monde, nous désespérons nos auditeurs; disons, comme il est vrai, qu'on s'y peut sauver, ils prennent occasion de s'y embarquer trop avant. O mondains, ne vous trompez pas, et entendez ce que nous prêchons. Nous disons qu'on peut se sauver dans le monde, mais pourvu qu'on y vive dans un esprit de détachement; qu'on se peut sauver dans les grands emplois, mais pourvu qu'on les exerce avec justice; qu'on se peut sauver parmi les richesses, mais pourvu qu'on les dispense avec charité; enfin qu'on se peut sauver dans les dignités, mais pourvu qu'on en use avec cette modération dont notre saint prélat nous donnera un illustre exemple dans notre seconde partie.

SECOND POINT.

De toutes les passions humaines, la plus fière dans ses pensées et la plus emportée dans ses désirs, mais la plus souple dans sa conduite et la plus cachée dans ses desseins, c'est l'ambition. Saint Grégoire nous a représenté son vrai caractère, lorsqu'il a dit ces mots dans son Pastoral, qui est un chef-d'œuvre de prudence et le plus accompli de ses ouvrages. L'ambition, dit ce grand pontife, est timide quand elle cherche, superbe et audacieuse quand elle a trouvé (*Past.*, *part.* I, *cap.* 9, *tom.* II, *pag.* 9) : *Pavida cum quærit, audax cum pervenerit* (1). Il ne pouvait pas mieux nous décrire le naturel étrange de l'ambition que par l'union monstrueuse de ces deux qualités opposées, la timidité et l'audace. Comme la dernière lui est naturelle et lui vient de son propre fonds, aussi la fait-elle paraître dans toute sa force quand elle a sa liberté tout entière : *Audax cum pervenerit* (*In Epist. ad Phil.*, *hom.* VII, *n.* 5, *tom.* XI, *pag.* 252). Mais en attendant, chrétiens, qu'elle soit arrivée au but, elle se resserre en elle-même, elle contraint ses inclinations : *Timida cum quærit.* Et voici la raison qui l'y oblige : c'est, comme dit saint Jean Chrysostome, que les hommes sont naturellement d'une humeur fâcheuse et contrariante : *Contentiosum hominum genus.* Soit que le venin de l'envie les empêche de voir les progrès des autres d'un œil équitable; soit qu'en traversant leurs desseins, une imagination de puissance qu'ils exercent leur fasse un plaisir secret et malin; soit que quelque autre inclination malfaisante les oblige à s'opposer les uns aux autres, toujours est-il vrai de dire que l'ardeur d'une poursuite trop ouverte (1) nous attire infailliblement des concurrents et des opposants. C'est pourquoi l'ambition raffinée s'avance d'un pas timide, et, tâchant de se cacher sous son contraire pour être mieux déguisée, elle (2) se montre au public sous le visage de la retenue.

Voyez cet ambitieux, voyez Simon le Magicien devant les apôtres, comme il est rampant à leurs pieds, comme il leur parle d'une voix tremblante (*Act.*, VIII, 19, 24). Le même, quand il aura acquis du crédit en imposant aux peuples et aux empereurs par ses charmes et par ses prestiges, à quel excès d'arrogance ne se laissera-t-il pas emporter, et combien travaillera-t-il pour abattre ces mêmes apôtres, devant lesquels il paraissait si bassement respectueux.

Mais je ne m'étonne pas, chrétiens, que l'ambition se cache aux autres, puisqu'elle ne se découvre pas à elle-même. Ne voyons-nous pas tous les jours que cet ambitieux ne se connaît pas et qu'il ne sent pas l'ardeur qui le presse et le brûle? Dans les premières démarches de sa fortune naissante, il ne songeait qu'à se tirer de la boue; après, il a eu dessein de servir l'Eglise, dans quelque emploi honorable ; là d'autres désirs se sont découverts, que son cœur ne lui avait pas encore expliqués : c'est que ce feu, qui se prenait par le bas, ne regardait pas encore le sommet du toit; il gagne de degré en degré où sa matière l'attire, et ne remarque sa force qu'en s'élevant. Tel est le naturel des ambitieux qui s'efforcent de persuader, et aux autres et à eux-mêmes, qu'ils n'ont que des sentiments modestes. Mais quelque profonds que soient les abîmes où ils tâchent de nous recéler leurs vastes prétentions, quand ils seront établis dans les dignités, leur gloire trop longtemps cachée, se produira malgré eux, par ces deux effets qui ne laissent pas de s'accorder, encore que d'abord ils semblent contraires : l'un est de mépriser ce qu'ils sont; l'autre de le faire valoir avec excès.

Oui, je dis qu'ils méprisent ce qu'ils sont, puisque leur esprit n'en est pas content; qu'ils se plaignent sans cesse de leur mauvaise fortune et qu'ils pensent n'avoir rien fait. Leur vertu, à leur avis, (3) mériterait un plus grand théâtre; leur grand génie se trouve à l'étroit dans un emploi si borné : cette pourpre ne leur paraît pas assez brillante ; et il faudrait, pour les satisfaire, qu'elle jetât plus de feu. Dans ces hautes prétentions, ils comptent pour rien tout ce qu'ils possèdent. Mais (4) voyez l'égarement

(1) Voici, mes sœurs, un étrange monstre, qui est composé du mélange de ces deux qualités contraires la timidité et l'audace.

(1) Découverte.
(2) S'éloigne toujours le plus en apparence de ce qu'elle cherche le plus.
(3) N'a pas encore trouvé son théâtre.
(4) Que l'ambition est aveugle!

de leur ambition : pendant qu'ils méprisent eux-mêmes les honneurs dont ils sont revêtus, ils veulent que tout le monde (1) les considère comme quelque chose d'auguste; et (2) si peu qu'on ose entreprendre de toucher ce point délicat, vous n'entendrez sortir de leur bouche que des paroles d'autorité, pour marquer leur grandeur et leur puissance. Ainsi ce superbe Aman, tant de fois cité dans les chaires comme le modèle d'une ambition démesurée, (3) quoiqu'il veuille que toute la terre adore sa puissance prodigieuse, il la méprise lui-même en son cœur; et il s'imagine n'avoir rien gagné, quand il regarde l'accroissement qui lui manque encore : *Hæc cum omnia habeam, nihil me habere puto* (*Esth.*, V, 13). Tant l'ambition est injuste, ou de ne se contenter pas de ce qu'elle veut que le monde admire, ou d'exiger qu'on respecte tant ce qui n'est pas capable de la satisfaire.

Ceux qui s'abandonnent, mes sœurs, à ces sentiments déréglés, peuvent bien luire et briller dans le monde par des dignités éminentes; mais ils ne luisent que pour le scandale, et ne sont pas capables d'enflammer les cœurs au mépris des vanités de la terre et à l'amour de la modestie chrétienne. C'est, mes sœurs, notre saint évêque qui a été véritablement une lumière ardente et luisante, lui qui, étant établi dans le premier ordre de la (4) dignité ecclésiastique, s'est également éloigné de ces deux effets ordinaires de l'ambition, de vouloir s'élever plus haut, ou de maintenir avec faste l'autorité de son rang par un dédain fastueux. Pour l'élever à l'épiscopat, il avait été nécessaire de forcer son humilité par un commandement absolu. Il remplit si dignement cette place, qu'il n'y avait aucun prélat dans l'Eglise, que la réputation publique jugeât si digne des premiers siéges. Ce n'était pas seulement la renommée, dont le suffrage ordinairement n'est pas de grand poids. Le roi Henri le Grand le pressa souvent d'accepter les premières prélatures de ce royaume; et, sous le règne de son fils, un grand cardinal qui était chef de ses conseils, le voulait faire son coadjuteur dans l'évêché de Paris, avec des avantages extraordinaires. Il était tellement respecté dans Rome, qu'il eût pu facilement s'élever jusqu'à la pourpre sacrée, si peu qu'il eût pris de soin de s'attirer cet honneur. Parmi ces ouvertures favorables, il nous eût été impossible de comprendre quel était son détachement, si la Providence divine n'eût permis, pour notre instruction, qu'il s'en soit lui-même expliqué à une personne confidente, comme s'il eût été à l'article de la mort, où tout le monde ne paraît que fumée.

Que je vous demande ici, chrétiens : Balthasar, ce grand roi des Assyriens, à la veille de cette nuit fatale en laquelle Daniel lui prédit, de la part de Dieu, la fin de sa vie et la translation de son trône, était-il encore charmé de cette pompe royale, dans les approches de la dernière heure? Au contraire, ne vous semble-t-il pas qu'il voyait son sceptre lui tomber des mains, sa pourpre pâlir sur ses épaules, et l'éclat de sa couronne se ternir visiblement sur sa tête parmi les ombres de la mort qui commençaient à l'environner? Pourrait-on encore se glorifier de la beauté d'un vaisseau, (1) étant tout près de l'écueil, contre lequel on saurait qu'il se va briser? Ces aveugles adorateurs de la fortune estiment-ils beaucoup leur grandeur, quand ils voient que, dans un moment, toute leur gloire passera à leur nom, tous leurs titres à leur tombeau, et peut-être leurs dignités à leurs ennemis, du moins à des indifférents? Alors, alors, mes frères, toutes leurs vanités seront confondues; et, s'il leur reste encore quelque lumière, ils seront contraints d'avouer que tout ce qui passe est bien méprisable. Mais ces sentiments forcés leur apporteront peu d'utilité; au contraire, ce sera peut-être leur condamnation, qu'il ait fallu appeler la mort au secours, pour les contraindre, eux, où il semble que rien ne vive que l'ambition de reconnaître des vérités si constantes.

François de Sales, mes sœurs, n'attend pas cette extrémité, pour éteindre en son cœur tout l'amour du monde; dans la plus grande vigueur de son âge, au milieu de l'applaudissement et de la faveur, il le considère des mêmes yeux qu'il ferait en ce dernier jour, où périssent toutes nos pensées; et il ne songe non plus à s'avancer que s'il était un homme mourant. Et certainement, chrétiens, il n'est pas seulement un homme mourant; mais il est en effet de ces heureux morts, dont la vie est cachée en Dieu et qui s'ensevelissent tout vivants avec Jésus-Christ. Que s'il est si sage et si tempéré à l'égard des dignités qu'il n'a pas, il use, dans le même esprit, de la puissance qui lui est confiée. Il en donna un illustre exemple, lorsque son Introduction à la vie dévote, ce chef-d'œuvre de piété et de prudence, ce trésor de sages conseils, ce livre qui conduit tant d'âmes à Dieu, dans lequel tous les esprits purs viennent goûter avec joie les saintes douceurs de la dévotion, fut déchiré publiquement, jusque dans les chaires évangéliques, avec toute l'amertume et l'emportement que peut inspirer un zèle indiscret, pour ne pas dire malin. Si notre saint évêque se fût élevé contre ces prédicateurs téméraires, il aurait trouvé assez de prétextes de couvrir son ressentiment de l'intérêt de l'épiscopat, qui était violé en sa personne, et dont l'honneur, disait un Ancien, établit la paix de l'Eglise (*Tertul.*, *de Bapt.*, *n.* 17, *pag.* 263). Mais il pensa, chrétiens, que si c'était une plaie à l'Eglise de voir qu'un évêque fût outragé, elle serait bien plus grande encore de voir qu'un évêque fût en colère, parût ému en sa propre cause et animé dans ses intérêts. Ce grand homme se persuada que l'injure que l'on faisait à sa dignité, serait bien

(1) S'abaisse à leurs pieds.
(2) Ils se piquent d'être sensibles à la moindre idée du mépris.
(3) Pendant qu'il veut que toute la terre admire et révère son autorité, sa puissance, etc.
(4) Magistrature, autorité.

(1) A la vue.

mieux réparée par l'exemple de sa modestie que par le châtiment de ses envieux : c'est pourquoi on ne vit ni censures, ni apologie, ni réponse; il dissimula cet affront. Il en parle comme en passant en un endroit de ses œuvres, en des termes si modérés, que nous ne pourrions jamais nous imaginer l'atrocité de l'injure, si la mémoire n'en était encore toute récente. [Mais si sa modération nous charme, sa douceur dans la conduite des âmes, ne sera pas moins touchante; c'est ma troisième partie.]

TROISIÈME POINT.

Qui que vous soyez, chrétiens, qui êtes appelés par le Saint-Esprit à la conduite des âmes que le Fils de Dieu a rachetées, ne vous proposez pas de suivre les règles de la politique du monde. Songez que votre modèle est au ciel, et que le premier directeur des âmes, celui dont vous devez imiter l'exemple, c'est ce Dieu même que nous adorons. Or (1) ce directeur souverain des âmes ne se contente pas de répandre des lumières dans l'esprit, il en veut au cœur. Quand il veut faire sentir son pouvoir aux créatures inanimées, il ne consulte pas leurs (2) dispositions; mais il les contraint et les force. Il n'y a que le cœur humain qu'il semble ne régir pas tant par puissance, qu'il le ménage par art, qu'il le conduit par industrie et qu'il l'engage par douceur. Les directeurs des consciences doivent agir par la même voie; et cette douceur chrétienne est le principal instrument de la conduite des âmes; parce qu'ils doivent amener à Dieu des victimes volontaires et lui former des enfants et non des esclaves.

Pour avoir une belle idée de cette douceur évangélique, (3) ce serait assez, ce me semble, de contempler le visage de François de Sales. Toutefois, pour remonter jusqu'au principe, allons chercher, jusque dans son cœur, la source de cette douceur attirante, qui n'est autre que la charité. Ceux qui ont le plus pratiqué et le mieux connu ce grand homme nous assurent qu'il était enclin à la colère, c'est-à-dire qu'il était du tempérament qui est le plus opposé à la douceur. Mais il faut ici admirer ce que fait la charité dans les cœurs, et de quelle manière elle les change, et tout ensemble vous découvrir ce que c'est que la douceur chrétienne, qui semble être la vertu particulière de notre illustre prélat. Pour bien entendre ces choses, il faut remarquer, s'il vous plaît, que le plus grand changement que la nature fasse dans les hommes, c'est lorsqu'elle leur donne des enfants; c'est alors que les humeurs les plus aigres et les plus indifférentes conçoivent une (4) nouvelle tendresse, et ressentent des empressements qui leur étaient auparavant inconnus. Il n'y a personne qui n'ait observé les inclinations extraordinaires,

(1) Ce moteur souverain des cœurs n'a pas la coutume de les gouverner comme les autres parties de la nature.
(2) Inclinations.
(3) Il suffit de contempler.
(4) Certaine.

qui naissent tout à coup dans le cœur des mères et des nourrices qui sont comme de secondes mères. Or j'ai appris de saint Augustin que la charité est une mère, et que la charité est une nourrice : *Charitas nutrix, charitas mater est* (*De Catec. rud.*, *cap.* XV, *t.* VI, *pag.* 279; *Ad Marcel.*, *ep.* CXXXIX, *n.* 3, *t.* II, *p.* 421). En effet, nous lisons dans les Écritures que la charité a des enfants; elle a des entrailles où elle les porte, elle a des mamelles qu'elle leur présente, elle a un lait qu'elle leur donne. Il ne faut donc pas s'étonner si elle change ceux qu'elle possède, et surtout les conducteurs des âmes, ni si elle adoucit leur humeur, en leur (1) inspirant dans le cœur des sentiments maternels.

C'est, mes sœurs, cette onction de la charité qui a changé votre bienheureux Père; c'est cette huile vraiment céleste, c'est ce baume spirituel qui a (2) calmé ces esprits chauds et remuants, qui excitaient en lui la colère, par où vous devez maintenant connaître ce que c'est que la douceur chrétienne. Ce n'est pas autre chose, mes sœurs, que la fleur de la charité, qui, ayant rempli le dedans, répand ensuite sur l'extérieur une grâce simple et sans fard, et un air de (3) cordialité tempéré, qui ne respire qu'une affection toute sainte; c'est par là que François de Sales commençait à gagner les cœurs.

Mais la douceur chrétienne n'agit pas seulement sur le visage; elle porte avec soi, dans l'intérieur, ces trois vertus principales qui la composent, la patience, la compassion, la condescendance, vertus absolument nécessaires à ceux qui dirigent les âmes : la patience, pour supporter les défauts; la compassion, pour les plaindre; la condescendance, pour les guérir. La conduite des âmes est une agriculture spirituelle, et j'apprends de l'apôtre saint Jacques que la vertu des laboureurs, c'est la patience : Voilà, dit-il, que le laboureur attend le fruit de la terre, supportant patiemment toutes choses : *Ecce agricola exspectat pretiosum fructum terræ, patienter ferens* (*Jac.*, V, 7).

Et en effet, chrétiens, pour dompter, si je puis parler de la sorte, (4) la dureté de la terre, (5) surmonter l'inégalité des saisons, et supporter, sans relâche, l'assiduité d'un si long travail, (6) qu'y a-t-il de plus nécessaire que la patience? Mais vous en avez d'autant plus besoin, ô laboureurs spirituels, que le grain que vous semez est plus délicat et plus précieux, (7) le champ que vous cultivez plus stérile, les fruits que vous attendez ordinairement plus tardifs, et les vicissitudes que vous craignez, sans comparaison plus dangereuses. Pour vaincre ces difficultés, il faut une patience invincible, telle qu'était celle de François de Sales. Bien loin de (8) se dégoûter ou de relâcher son appli-

(1) Imprimant.
(2) Adouci ces humeurs aigres.
(3) Liberté.
(4) L'opiniâtreté.
(5) Soutenir.
(6) Il n'est rien de plus nécessaire
(7) La terre.
(8) S'impatienter.

cation, quand la terre qu'il cultivait ne lui donnait pas des fruits assez tôt, il augmentait son ardeur, quand elle ne lui produisait que des épines. On a vu des hommes ingrats, auxquels il avait donné tant de veilles pour les conduire par la droite voie, qui, au lieu de reconnaître ses soins, s'emportaient jusqu'à cet excès de lui faire mille reproches outrageux. C'était un sourd qui n'entendait pas, et un muet qui ne parlait pas : *Ego autem tamquam surdus non audiebam, et sicut mutus non aperiens os suum* (*Ps.* XXXVII, 14). Il louait Dieu dans son cœur, de lui faire naître cette occasion de fléchir, par sa patience, ceux qui résistaient à ses bons conseils. Quelque étrange que fût leur (1) emportement, il ne lui est jamais arrivé de se plaindre d'eux ; mais il n'a jamais cessé de les plaindre eux-mêmes ; et c'est le second sentiment d'un bon directeur.

Vous le savez, ô pécheurs, lépreux spirituels, que la Providence divine adressait à cet Elisée, vous particulièrement pauvres dévoyés de ce grand diocèse de Genève, et vous pasteurs des troupeaux errants, ministres d'iniquité, qui corrompez les fontaines de (2) Jacob, et tâchez de détourner ses eaux vives sur une terre étrangère, lorsque votre bonheur vous a fait tomber entre les mains de ce pasteur charitable, vous avez expérimenté quelles étaient ses compassions.

Et certainement, chrétiens, il n'est rien de plus efficace, pour toucher les cœurs, que cette sincère démonstration d'une charité compatissante. La compassion va bien plus au cœur lorsqu'elle montre le désir de sauver, et les larmes du père affligé, qui déplore les erreurs de son prodigue, lui font bien mieux sentir son égarement que les discours subtils et étudiés par lesquels il aurait pu le convaincre. C'est ce qui faisait dire à saint Augustin, qu'il fallait rappeler les hérétiques plutôt par des témoignages de charité que par des contentions échauffées (*In Joan.*, *Tract.* VI, *n.* 15, *tom.* III, *part.* II, *p.* 337). La raison en est évidente ; c'est que l'ardeur de celui qui dispute peut naître du désir de vaincre : la compassion est plus agréable, qui montre le désir de sauver. Un homme peut s'aigrir contre vous, quand vous choquez ses pensées ; mais il vous sera toujours obligé que vous désiriez son salut : il craint de servir de rophée à votre orgueil, mais il ne se fâche jamais d'être l'objet de votre charité. Entrez par cet abord favorable, n'attaquez pas (3) cette place du côté de cette éminence, où la présomption se retranche, ce ne sont que des hauteurs immenses et des précipices escarpés et ruineux ; approchez par l'endroit le plus accessible ; et par ce cœur qui s'ouvre à vous, tâchez de gagner l'esprit qui s'éloigne.

Jamais homme n'a mieux pratiqué cette ruse innocente et cette salutaire intelligence, que le saint évêque dont nous parlons. Il ne lui était pas difficile de persuader aux pécheurs, et particulièrement aux hérétiques qui conversaient avec lui, combien il déplorait leur misère ; c'est pourquoi aussitôt ils étaient touchés, et il leur semblait entendre une voix secrète qui leur disait, dans le fond du cœur, ces paroles de saint Augustin : *Veni, columba te vocat, gemendo te vocat* (*In Joan*, *Tract.* VI, *n.* 15, *t.* III, *part.* II, *p.* 337) : Pécheurs, courez à la pénitence ; hérétiques, venez à l'Eglise ; celui qui vous appelle, c'est la douceur même ; ce n'est pas un oiseau sauvage qui vous étourdit par ses cris importuns, ou qui vous déchire par ses ongles ; c'est une colombe qui gémit pour vous, et qui (1) tâche de vous attirer, en gémissant, par l'effort d'une compassion plus que paternelle : *Veni, columba te vocat, gemendo te vocat.* Un homme si tendre, mes sœurs, et si charitable, sans doute n'avait pas de peine à se rabaisser par une miséricordieuse condescendance, qui est la troisième partie de la douceur chrétienne, et la qualité la plus nécessaire à un fidèle conducteur des âmes, condescendance, mes sœurs, que l'onction de la charité produit dans les cœurs, et voici en quelle manière.

Je vous parlais tout à l'heure de ces changements merveilleux, que fait dans les cœurs l'amour des enfants, entre lesquels le plus remarquable est d'apprendre à se rabaisser ; car voyez cette mère et cette nourrice, ou ce père même, si vous voulez, comme il se rapetisse avec cet enfant, si je puis parler de la sorte. Il vient du palais, dit saint Augustin, où il a prononcé des arrêts, où il a fait retentir tout le barreau du bruit de son éloquence (*In Joan.*, *Tract.* VII, *n.* 22, *t.* III, *part.* II, *pag.* 352) ; retourné dans son domestique, parmi ses enfants, il vous paraît un autre homme. Ce ton de voix magnifique a dégénéré et s'est changé en un bégaiement ; ce visage, naguère si grave, a pris tout à coup un air enfantin ; une troupe d'enfants l'environne, auxquels il est ravi de céder, et ils ont tant de pouvoir sur ses volontés qu'il ne peut leur rien refuser que ce qui leur nuit. Puisque l'amour des enfants produit ces effets, (2) il faut bien que la charité chrétienne, qui donne des sentiments maternels, particulièrement aux pasteurs des âmes, inspire en même temps la condescendance ; elle accorde tout, excepté ce qui est contraire au salut. Vous le savez, ô grand Paul, qui êtes descendu tant de fois du troisième ciel, pour bégayer avec les enfants, qui paraissiez vous-même parmi les fidèles, ainsi qu'un enfant : *Facti sumus parvuli in medio vestrum* (I *Thess.*, II, 7) ; petit avec les petits, gentil avec les gentils, infirme avec les infirmes, tout à tous, afin de les sauver tous.

Que dirai-je maintenant de saint François de Sales ? [Ce sera, mes frères, vous représenter au naturel les saints artifices de

(1) Egarement.
(2) Sion.
(3) Gabaon, par ces hauteurs et ces précipices, dans lesquels.

(1) Vous invite.
(2) Ne vous étonnez pas, chrétiens, si la charité donnant des sentiments maternels.

sa charitable condescendance pour les âmes, que de vous exposer ici les vrais caractères de la charité pastorale que saint Augustin nous a si tendrement exprimés]. La charité, nous dit-il, enfante les uns, s'affaiblit avec les autres ; elle a soin d'édifier ceux-ci, elle craint de blesser ceux-là ; elle s'abaisse vers les uns, elle s'élève vers les autres ; douce pour certains, sévère à quelques-uns ; ennemie de personne, elle se montre la mère de tous, elle couvre de ses plumes molles ses tendres poussins ; elle appelle d'une voix pressante ceux qui se plaignent ; et les superbes, qui refusent de se rendre sous ses ailes caressantes, deviennent la proie des oiseaux voraces : *Ipsa charitas alios parturit, cum aliis infirmatur; alios curat ædificare, alios contremiscit offendere; ad alios se inclinat, ad alios se erigit; aliis blanda, aliis severa; nulli inimica, omnibus mater* (*S. Aug.*, *de Cat. rud.*, *cap.* XV, *tom.* VI, *p.* 279);... *languidulis plumis teneros fetus operit, et susurrantes pullos contracta voce advocat: cujus blandas alas refugientes superbi, præda fiunt alitibus* (*Ibid.* , *cap.* X , *p.* 274). Elle s'élève contre les uns sans s'emporter, et s'abaisse devant les autres sans se démettre : sévère à ceux-là sans rigueur , et douce à ceux-ci sans flatterie : elle se plaît avec les forts, mais elle les quitte pour courir aux besoins des faibles (1).

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIERRE NOLASQUE.

Avec quel zèle saint Pierre Nolasque, pour imiter et honorer la charité du divin Sauveur, a consacré au soulagement et à la délivrance de ses frères captifs, ses soins , sa personne et ses disciples.

Dedit semetipsum pro nobis.
Il s'est donné lui-même pour nous (*Tit.*, II, 14).

C'est un plus grand bonheur, dit le Fils de Dieu, de donner que de recevoir. Cette parole était digne de celui qui a tout donné jusqu'à son sang , et qui se serait épuisé lui-même , si ses trésors n'étaient infinis aussi bien que ses largesses. Saint Paul, qui a recueilli ce beau sentiment de la bouche de notre Sauveur, le propose à tous les fidèles pour servir de loi à leur charité. Souvenez-vous, leur dit-il (*Act.*, XX, 35), de cette parole du Seigneur Jésus , qu'*il vaut mieux donner que de recevoir;* parce que le bien que vous recevez est une consolation de votre indigence, et celui que vous répandez est la marque d'une plénitude qui s'étend à soulager les besoins des autres.

Jamais il n'y a eu sur la terre un homme plus libéral que le grand saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre sacré de Notre-Dame de la Merci, dont nous honorons aujourd'hui la bienheureuse mémoire ; car il ne s'est rien proposé de moins que l'immense profusion d'un Dieu qui s'est prodigué lui-même ; et de là il a conçu le dessein de dévouer sa personne et de consacrer tout son ordre aux nécessités des misérables.

Tous les fidèles serviteurs de Dieu ont imité quelques traits du Sauveur des âmes : celui-ci a cette grâce particulière de l'avoir fidèlement copié dans le caractère par lequel il est établi notre rédempteur. Pour entendre un si grand dessein et imiter un si grand exemple, demandons l'assistance, etc. *Ave.*

La manière la plus excellente d'honorer les choses divines, c'est, Messieurs , de les imiter. Dieu nous ayant fait cet honneur de nous former à sa ressemblance, le plus grand hommage que nous puissions rendre à la souveraine vérité de Dieu, c'est de nous conformer à ce qu'il est ; car alors nous célébrons ses grandeurs , non point par nos paroles, ni par nos pensées , ni par quelques sentiments de notre cœur; mais, ce qui est bien plus relevé, par toute la suite de nos actions et par tout l'état de notre personne.

Nous pouvons donc honorer en deux façons les mystères de Jésus-Christ , ou par des actes particuliers de nos volontés, ou par tout l'état de notre vie. Nous les honorons par des actes, en les adorant par foi, en les ressentant par reconnaissance, en nous y attachant par amour. Mais voici que je vous montre avec l'Apôtre une voie bien plus excellente : *Excellentiorem viam vobis demonstro* (I *Cor.*, XII, 30). C'est d'honorer ces divins mystères par quelque chose de plus profond , en nous dévouant saintement à Dieu, non-seulement pour les aimer et pour les connaître, mais encore pour les imiter, pour en porter sur nous-mêmes l'impression et le caractère , pour en recevoir en nous-mêmes la bénédiction et la grâce.

C'est en cette sorte, mes frères , que saint Pierre Nolasque a été choisi pour honorer le mystère de la Rédemption. Il l'a honoré véritablement entrant dans les devoirs, dans la gratitude, dans toutes les dépendances d'une créature rachetée. Mais , afin qu'il fût lié plus intimement à la grâce de ce mystère , il a plu au Saint-Esprit qu'il se dévouât volontairement à l'imitation de cette immense charité, par laquelle *Jésus-Christ a donné son âme* (1) *pour être*, comme il le dit lui-même, *la rédemption de plusieurs* (*Matth.*, XX , 28).

S'il y a quelque chose au monde, quelque servitude capable de représenter à nos yeux la misère extrême de la captivité horrible de l'homme sous la tyrannie des démons , c'est l'état d'un chrétien captif, sous la tyrannie des mahométans. Car et le corps et l'esprit y souffrent une égale violence, et l'on n'est pas moins en péril de son salut que de sa vie. C'est donc au soulagement de cet état misérable qu'est appliqué saint Pierre Nolasque, pour honorer les bontés de Jésus délivrant les hommes de la tyrannie de Satan. Il se donne de tout son cœur à ces malheureux esclaves , et il s'y donne dans le même esprit que Jésus s'est donné aux hommes captifs , pour les affranchir de leur servitude : *Dedit semetipsum pro nobis.*

(1) M. Bossuet renvoie, pour finir son sermon, au panégyrique de saint Thomas de Villeneuve, que toutes nos recherches n'ont pu nous procurer.

(1) Pour la vie, pour la liberté, pour la rédemption de notre nature.

Jésus-Christ a donné aux hommes et à l'œuvre de la rédemption, premièrement ses soins paternels; secondement sa propre personne; troisièmement ses disciples. Il nous a donné ses soins, parce qu'il a toujours eu l'esprit occupé de la pensée de notre salut : il nous a donné sa propre personne, parce qu'il s'est immolé pour nous : il nous a donné ses disciples qui, étant la plus noble partie du peuple qu'il a racheté, est appliquée par lui-même et entièrement dévouée à coopérer par sa charité à la délivrance de tous les autres.

C'est ainsi que le Fils de Dieu a consommé l'œuvre de notre rédemption, et c'est par les mêmes voies que le saint que nous révérons a imité son amour et honoré son mystère. Fidèle imitateur du Sauveur des âmes, il a été touché, aussi bien que lui, des cruelles extrémités où sont réduits les captifs; il leur a donné, aussi bien que lui, premièrement tous les soins, secondement toute sa personne, troisièmement tous ses disciples et l'ordre religieux qu'il a établi dans l'Eglise. C'est ce que nous aurons à considérer dans les trois points de ce discours.

PREMIER POINT.

L'une des raisons principales qui a rendu les infidèles si fort incrédules au mystère du Verbe incarné, c'est qu'ils n'ont pu se persuader que Dieu eût tant d'amour pour le genre humain que les chrétiens le publiaient. Celse, dans cet écrit si envenimé qu'il a fait contre l'Evangile, auquel le docte Origène (*Orig.*, *Cont. Cels. lib.* V, *tom.* I, *p.* 578 *et seq.*) a si fortement répondu, se moque des chrétiens de ce qu'ils osaient présumer que Dieu même était descendu du ciel pour venir à leur secours. Ils trouvaient indigne de Dieu d'avoir un soin si particulier des choses humaines; et c'est pourquoi l'Ecriture sainte, pour établir dans les cœurs la croyance d'un si grand mystère, ne cesse de publier la bonté de Dieu et son amour pour les hommes. C'est aussi ce qui a obligé l'apôtre saint Jean à confesser en ces termes la foi de la rédemption : *Pour nous, nous croyons*, dit-il, *à la charité que Dieu a eue pour les hommes.* Voilà une belle profession de foi, et conçue d'une façon bien singulière, mais absolument nécessaire pour combattre et déraciner l'incrédulité. Car c'est de même que s'il disait : les Juifs et les Gentils ne veulent pas croire que Dieu ait si fort aimé la nature humaine, que de s'en revêtir pour la racheter. Mais pour nous, dit ce saint apôtre, nous n'ignorons pas ses bontés; et connaissant, comme nous faisons, ses miséricordes et ses entrailles paternelles, nous croyons facilement cet amour immense qu'il a témoigné aux hommes en se livrant lui-même pour eux : *Et nos cognovimus et credidimus charitati quam habet Deus in nobis* (I *Joan.*, IV, 16).

Elevons donc nos voix, mes frères, et confessons hautement que nous croyons à la charité que le Fils de Dieu a eue pour nous. Nous croyons qu'il s'est fait homme pour notre salut : nous croyons qu'il n'a vécu sur la terre que pour travailler à ce grand ouvrage. Il nous a toujours portés dans son cœur, dans sa naissance et dans sa mort, dans son travail et dans son repos, dans ses conversations et dans ses retraites, dans les villes et dans le désert, dans la gloire et dans les opprobres, dans ses humiliations et dans ses miracles. Il n'a rien fait que pour nous durant tout le cours de sa vie mortelle; et maintenant qu'il est dans le ciel à la droite de la majesté de Dieu son Père dans les lieux très-hauts, il ne nous a pas oubliés. Au contraire, dit le saint Apôtre, *il y est monté pour y être notre avocat, notre ambassadeur et notre pontife* (*Ibid.*, II, 1). Il traite nos affaires auprès de son Père, *toujours vivant*, dit le même Apôtre, *afin d'intercéder pour nous : Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (*Hebr.*, VII, 25), comme s'il n'avait ni de vie, ni de félicité, ni de gloire que pour l'avantage et le bien des hommes.

Ce n'est pas assez, chrétiens : si nous croyons véritablement que Dieu nous a aimés avec tant d'excès, il faut qu'un si grand amour, qui s'est étendu sur nous avec tant de profusion, nous fasse aussi dilater nos cœurs sur les besoins de nos frères. *Si Dieu*, dit saint Jean, *nous a tant aimés, nous devons nous aimer les uns les autres* (I *Joan.*, IV, 11); nous devons reconnaître ses soins paternels, en nous revêtant à son exemple de soins charitables; et nous ne pouvons mieux confesser la miséricorde que nous recevons qu'en l'exerçant sur les autres en simplicité de cœur : *Estote misericordes* (*Luc.*, VI, 36).

Le Saint que nous honorons était pénétré de ces sentiments. Il avait toujours devant les yeux les charités infinies d'un Dieu rédempteur; et, pour se rendre semblable à lui, il se laissait percer par les mêmes traits, il avait sucé cet esprit dans les plaies de Jésus-Christ, dans la source même des miséricordes. Il pouvait dire avec Job que *la tendresse, la compassion, la miséricorde avaient crû avec lui dès son enfance* (*Job*, XXXI, 8); et c'était par de telles victimes qu'il croyait devoir honorer les bontés inexprimables d'un Dieu rédempteur.

Et en effet, chrétiens, pour rendre le souverain culte à la souveraine majesté de Dieu, il me semble que nous lui devons deux sortes de sacrifices. Je remarque dans les Ecritures qu'il y a un sacrifice qui tue et un sacrifice qui donne la vie. Le sacrifice qui tue est assez connu, témoin le sang de tant de victimes et le massacre de tant d'animaux. Mais, outre ce sacrifice qui détruit, je vois dans les saintes Lettres un sacrifice qui sauve. Car, comme dit le sage Ecclésiastique, Celui-là offre un sacrifice qui exerce la miséricorde : *Qui facit misericordiam, offert sacrificium* (*Eccli.*, XXXV, 34). D'où vient cette différence, si ce n'est que l'un de ces sacrifices a été divinement établi pour honorer la bonté de Dieu, et l'autre pour (1) apaiser sa sainte justice. La justice divine

(1) Il faut que tout l'autel nage dans le sang : donnez un couteau, allumez du feu, que je consume cette victime; donnez une croix, Jésus-Christ.

poursuit les pécheurs à main armée, elle lave ses mains dans leur sang, elle les perd et les extermine; elle veut qu'ils soient dissipés devant sa face, comme la cire fondue devant le feu : *Pereant peccatores a facie Dei* (*Psalm.* LXVII, 3). Au contraire, la miséricorde, toujours douce, toujours bienfaisante, ne veut pas que personne périsse, elle attend les pécheurs avec patience ; elle pense, dit l'Ecriture, des pensées de paix, et non des pensées d'affliction : *Ego cogito cogitationes pacis, et non afflictionis* (*Jerem.*, XXIX, 11).

Voilà une grande opposition : aussi honore-t-on ces deux attributs par des sacrifices bien opposés. A cette justice rigoureuse qui tonne, qui fulmine, qui rompt et qui brise, qui renverse les montagnes et arrache les cèdres du Liban, c'est-à-dire, qui extermine les pécheurs superbes, il lui faut des sacrifices sanglants et des victimes égorgées, pour marquer la peine qui est due (1) au crime. Mais pour cette miséricorde toujours bienfaisante, qui guérit ce qui est blessé, qui affermit ce qui est faible, qui vivifie ce qui est mort, il faut présenter un sacrifice non des victimes détruites, mais des victimes conservées; c'est-à-dire, des pauvres soulagés, des infirmes soutenus, des morts ressuscités dans les pécheurs convertis. Telles sont les véritables hosties qui honorent la miséricorde divine.

Ainsi saint Pierre Nolasque étant toujours occupé des soins, des compassions, des bontés de Jésus pour le genre humain, et sentant son cœur empressé dans le désir de les reconnaître, il s'écrie avec le Psalmiste : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi* (*Psalm.* CXV, 3)? Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits, et à toute la nature humaine? Quelle victime, quel sacrifice lui offrirai-je en actions de grâce? Ah ! poursuit-il avec le Prophète : *Calicem salutaris accipiam* (*Ibid.*, 4). Je prendrai le calice du Sauveur, je boirai le même breuvage que Jésus a bu; c'est-à-dire, je me remplirai, je m'enivrerai de sa charité par laquelle il a tant aimé la nature humaine. Je dilaterai mon cœur, comme il a dilaté le sien ; j'offrirai à ce Dieu amateur et conservateur des hommes des victimes qui lui plaisent, des hommes sauvés et délivrés.

Il cherche donc dans toute l'Eglise tous les infirmes, tous les malheureux, résolu de leur consacrer ses affections et ses soins. Dieu lui fait arrêter les yeux sur ces misérables captifs qui gémissent sous la tyrannie des mahométans. Il voit leur corps dans l'oppression, leur esprit dans l'angoisse, leur cœur dans le désespoir, leur foi même dans un péril évident. Il offre à Dieu leurs cris, leurs gémissements, les larmes de leurs amis, la désolation de leur famille. Peut-être ne le font-ils pas, peut-être sont-ils de ceux qui s'élèvent contre Dieu même sous les coups de sa main puissante ; serviteurs rebelles et opiniâtres, châtiés et non corrigés, frappés et non convertis, abattus et non humiliés, atterrés, comme dit David, sans être touchés de componction : *Dissipati sunt, non compuncti* (*Psalm.* XXXIV, 16). C'est ce qui afflige son cœur. Quoiqu'il pense toujours à eux avec un empressement charitable, néanmoins deux fois le jour et deux fois la nuit il se présente pour eux devant la face de Dieu, et cherche auprès d'un Père si tendre les moyens de soulager ses enfants captifs.

Mes frères, cet objet lugubre d'un chrétien captif dans les prisons des mahométans me jette dans une profonde considération des grands et épouvantables progrès de cette religion monstrueuse. O Dieu, que le genre humain est crédule aux impostures de satan! Oh! que l'esprit de séduction et d'erreur a d'ascendant sur notre raison ! Que nous portons en nous-mêmes, au fond de nos cœurs, une étrange opposition à la vérité dans nos aveuglements, dans nos ignorances, dans nos préoccupations opiniâtres. Voyez comme l'ennemi du genre humain n'a rien oublié pour nous perdre et pour nous faire embrasser des erreurs damnables. Avant la venue du Sauveur, il se faisait adorer par toute la terre sous les noms de ces fameuses idoles, devant lesquelles tremblaient tous les peuples ; il travaillait de toute sa force à étouffer le nom du vrai Dieu. Jésus-Christ et ses martyrs l'ont fait retentir si haut, depuis le levant jusqu'au couchant, qu'il n'y a plus moyen de l'éteindre ni de l'obscurcir. Les peuples, qui ne le connaissaient pas, y sont attirés en foule par la croix de Jésus-Christ ; et voici que cet ancien imposteur qui, dès l'origine du monde, est en possession de tromper les hommes, ne pouvant plus abolir le saint nom de Dieu, frémissant contre Jésus-Christ qui l'a fait connaître à tout l'univers, tourne toute sa furie contre lui et contre son Evangile : et trouvant encore le nom de Jésus trop bien établi dans le monde par tant de martyrs et tant de miracles, il lui déclare la guerre en faisant semblant de le révérer, et il inspire (1) à Mahomet, en l'appelant un prophète, de faire passer sa doctrine pour une imposture ; et cette religion monstrueuse, qui se dément elle-même, a pour toute raison son ignorance, pour toute persuasion sa violence et sa tyrannie, pour tout miracle ses armes, armes redoutables et victorieuses, qui font trembler le monde et rétablissent par force l'empire de satan dans tout l'univers.

O Jésus, Seigneur des seigneurs, Arbitre de tous les empires et Prince des rois de la terre, jusqu'à quand endurerez-vous que votre ennemi déclaré, assis sur le trône du grand Constantin, soutienne avec tant d'armées les blasphèmes de son Mahomet, abatte votre croix sous son croissant, et diminue tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées ? Est-ce que vous réservez cette redoutable puissance pour faire souffrir à votre Eglise cette dernière et effroyable persécution que vous lui avez dénoncée ? Est-ce

(1) A ses ennemis.

(1) A ses ennemis.

que, pour entretenir votre Eglise dans le mépris des grandeurs, comme elle y a été élevée, en même temps que vous lui donnez la gloire d'avoir des rois pour enfants, vous abandonnez d'un autre côté à votre ennemi capital, comme un présent de peu d'importance, le plus redoutable empire qui soit éclairé par le soleil? Ou bien est-ce qu'il ne vous plaît pas que votre Eglise, nourrie dans les alarmes, fortifiée par les persécutions et par les terreurs, jouisse dans la paix même d'une tranquillité assurée? Et c'est pour cette raison que vous lui mettez, comme sur sa tête, cette puissance redoutable qui ne cesse de la menacer de la dernière désolation.

En effet, chrétiens, ç'a été le conseil de Dieu que l'Eglise fût établie au milieu des flots, qui frémissent impétueusement autour d'elle et menacent de l'engloutir. C'est pourquoi saint Augustin, expliquant ces paroles du sacré psalmiste, *Lætentur insulæ multæ* (*Ps.* XCVI, 1), dit que ces îles vraiment fortunées, qui doivent se réjouir du règne de Dieu, sont les Eglises chrétiennes, environnées de toutes parts d'une mer irritée qui menace de les engloutir et de les couvrir sous ses ondes (*Enar. in Psal.* XCVI, *n°* 4, *tom.* IV, *page* 1043). Tel est le conseil de Dieu; et je regarde la puissance mahométane comme un océan indomptable, toujours prêt à inonder toute l'Eglise, sa furie n'étant arrêtée que par des digues entr'ouvertes; ce sont les puissances chrétiennes, toujours cruellement divisées. Et n'étaient-ce pas ces divisions qui avaient ouvert autrefois aux sultans, successeurs de Mahomet, une entrée si large, que du temps de Pierre de Nolasque les Espagnes même étaient entièrement inondées?

C'est ce qui lui perce le cœur. Il est nuit et jour persécuté des cris des captifs; il faut qu'il coure à leur délivrance. Ne lui dites pas que la noblesse de son extraction et le crédit qu'il a auprès du roi d'Aragon dont il a été précepteur, l'appelle à des emplois plus illustres : il court après ses captifs. Il fallait qu'il descendît de bien haut à l'humiliation d'un emploi si bas, selon l'estime du monde, pour mieux imiter celui qui est descendu du ciel en la terre : imiter un Dieu rédempteur, c'est toute la gloire qu'il se propose. Par mille traverses, par mille périls, il va délivrer ses frères. Content de tout donner, de tout sacrifier, pourvu qu'il leur procure la liberté, ou du moins quelque soulagement à leurs maux, pour les leur rendre plus supportables. Et pourrais-je vous exprimer les empressements de sa sollicitude pour subvenir à leurs besoins, les attendrissements de sa charité à la vue de leur état, tous les efforts de son zèle en faveur de ces infortunés captifs? Il sent toutes leurs peines, il est pénétré de leurs dangers; et plus prisonnier qu'eux tous par ces chaînes invisibles dont la charité le serre, il porte tout le poids de la misère de chacun de ses frères, il s'en voit continuellement pressé, il n'est occupé qu'à y apporter quelques remèdes. Qui souffre dans ces noirs cachots, sans qu'il souffre avec lui? Qui est faible au milieu de tant d'épreuves, sans qu'il s'efforce de le soutenir? Qui est scandalisé, sans que son cœur brûle du désir de le relever (II *Cor.*, XI, 29)?

Tels sont les sentiments que la charité forme dans l'âme de Pierre Nolasque, telle est la conduite qu'elle lui inspire. Et que ne produirait-elle pas en vous, si vous étiez animés du même esprit? *Revêtez-vous donc comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de patience*, afin de vous secourir mutuellement avec tout l'épanchement d'une tendresse vraiment chrétienne : *Induite vos ergo sicut electi Dei, sancti, et dilecti, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam* (*Coloss.*, III, 12).

Dieu commence pour vous donner l'exemple; imitez sa charité si prévenante, si bienfaisante; qu'il se fasse comme un combat entre nous et la miséricorde divine, et soyons jaloux de ne pas nous laisser vaincre en munificence. Dieu commence par nous enrichir de ses biens, imitez-le en vous prodiguant à sa gloire et au salut de vos frères. Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux : *Estote misericordes, sicut Pater vester cœlestis misericors est* (*Luc.*, VI, 36). C'est alors que vous recevrez au centuple tout ce que vous aurez généreusement donné. Car Dieu revient à la charge et il nous imite à son tour : Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* (*Matth.*, V, 7). Par là il se fait un flux et reflux de miséricorde : Dieu, qui aime un tel sacrifice, multiplie ses dons. Allant ainsi en augmentant, après avoir donné vos soins, vous donnerez à la fin votre propre personne, comme saint Pierre Nolasque.

SECOND POINT.

Ce fut, Messieurs, un grand spectacle, lorsqu'on vit sur le Calvaire le Fils uniquement agréable se mettre en la place des ennemis; l'innocent, le juste, la sainteté même se donner en échange pour les malfaiteurs; celui qui était infiniment riche se constituer caution et se livrer tout entier pour les insolvables.

Vous savez assez, chrétiens, quelle dette le genre humain avait contractée envers Dieu et envers sa sainte justice. Nous sommes naturellement débiteurs à ses lois suprêmes. Et qu'est-ce que nous leur devons? une obéissance fidèle. Mais lorsque nous manquons volontairement à lui payer cette dette, nous entrons dans une autre obligation : nous devons notre tête à ses vengeances, nous ne pouvons plus le payer que par notre mort et notre supplice.

En vain les hommes, effrayés par le sentiment de leurs crimes, cherchent des victimes et des holocaustes pour les subroger en leur place. Dussent-ils massacrer tous leurs troupeaux, et les immoler à Dieu devant ses

autels ; il n'est pas possible que la vie des bêtes paye pour la vie des hommes. La compensation n'est pas suffisante : *Impossibile enim est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata* (*Heb.*, X, 4). De sorte que ceux qui offraient de tels sacrifices faisaient bien, à la vérité, une reconnaissance publique de ce qu'ils devaient à la justice divine; mais ils n'avaient pas pour cela le paiement de leurs dettes. Il fallait qu'un homme payât pour les hommes; et c'est pour cela qu'un Dieu s'est fait homme.

Ce Dieu homme, avide de nous racheter, livre à l'abandon sa propre personne à la justice de Dieu, à l'injustice des hommes, à la furie des démons. Dieu, les hommes, les démons exercent sur lui toute leur puissance. Il s'engage, il se prodigue de tous côtés ; et il ne lui importe pas comment il se donne, pourvu qu'il paye notre prix, et qu'il nous rende notre liberté et notre franchise.

Je ne puis vous dire, mes frères, dans quels excès nous doit jeter la contemplation de ce mystère. Jésus-Christ se donnant pour moi, et devenant ma rançon, m'apprend deux choses contraires. Il m'apprend à m'estimer, il m'apprend à me mépriser, l'un et l'autre jusqu'à l'infini. Mon cœur, incertain et irrésolu, ne sait à quoi se déterminer, au milieu de telles contraintes. M'estimerai-je, me mépriserai-je, ou joindrai-je l'un et l'autre ensemble, puisque mon Sauveur m'apprend l'un et l'autre?

Oui, chrétiens, mon Sauveur m'apprend à m'estimer jusqu'à l'infini. Car la règle d'estimer les choses, c'est de connaître le prix qu'elles coûtent. Ecoutez maintenant l'Apôtre (*I Petr.*, I, 18, 19) qui vous dit que vous avez été rachetés, non par or, ni par argent, ni par des richesses corruptibles, mais par le sang d'un Dieu, par la personne d'un Dieu immolé pour vous. O âme! dit saint Augustin, apprends à t'estimer par cette rançon, voilà le prix que tu vaux : *O anima, erige te, tanti vales* (*Enar. in Psal.* CII, *n.* 6, *tom.* IV, *p.* 1116) ! O homme! celui qui t'a fait s'est livré pour toi; celui dont la sagesse infinie sait donner si justement la valeur aux choses a mis ton âme à ce prix. Qu'est-ce donc que la terre, qu'est-ce que le ciel, qu'est-ce que toute la nature ensemble en comparaison de (1) ma dignité?

Mais ce qui m'apprend à m'estimer m'apprend à me mépriser jusqu'à l'excès. Car quand je vois un Dieu qui se ravilit jusqu'à vouloir se donner lui-même pour racheter ses esclaves : que dis-je ses esclaves? cette qualité est trop honorable, les esclaves du démon et du péché; il me semble qu'il se rabaisse, non plus jusqu'au néant, mais infiniment au-dessous. Et en effet, chrétiens, se rendre semblable aux hommes, c'est se ravaler jusqu'au néant; mais se livrer pour les hommes, mourir pour les hommes, créature si vile par son extraction et si ravilie par son crime, c'est plus que s'anéantir, puisque c'est mettre le néant au-dessus de soi, c'est se mépriser pour le néant même

(1) De ce que je suis.

Après l'exemple d'un Dieu à qui l'excès de sa charité rend sa propre vie misérable, pourvu qu'il puisse à ce prix racheter les âmes, y a-t-il quelque esclave assez malheureux pour lequel nous devions craindre de nous prodiguer? Saint Paul aussi ne sait plus que faire : Je donnerai volontiers pour vous tout ce que j'ai : *Ego autem impendam* (II *Cor.*, XII, 15). Ce n'est pas assez, il faut inventer un terme nouveau pour exprimer une ardeur nouvelle : *Et superimpendar ipse pro animabus vestris* (*Ibid.*) : Et je me donnerai encore moi-même pour le salut de vos âmes. Un martyre, c'est la privation du martyre, le vrai néant. C'est ce qui touche saint Pierre Nolasque : sa personne ne lui est plus rien, quand il voit un Dieu se donner lui-même ; il n'y a point de cachots dans lesquels il n'aille chercher de pauvres captifs, pour leur rendre leur liberté aux dépens de sa propre vie.

Le voyez-vous, Messieurs, traitant avec ce barbare de la délivrance de ce chrétien. S'il manque quelque chose au prix, il offre un supplément admirable ; il est prêt à donner sa propre personne, il consent d'entrer dans la même prison, de se charger des mêmes fers, de subir les mêmes travaux et de rendre les mêmes services. O grâce de la rédemption, que vous opérez dans son âme! Il a un cœur de Jésus, qui n'a ni de vie ni de liberté que pour la rédemption de ses frères. C'est l'esprit d'un Dieu rédempteur qui le rend capable de ces sentiments ; car admirez la suite de cette action : prisonnier entre les mains des pirates pour ses frères qu'il a délivrés, il préfère son cachot à tous les palais, et ses chaînes à tous les trésors. Il n'y a rien qui puisse égaler sa joie, et je ne m'en étonne pas. La liberté plaît à la nature, la captivité à la grâce, et saint Pierre Nolasque goûte l'une et l'autre, portant en lui-même la captivité, et possédant la liberté dans ses frères, qu'il a heureusement affranchis d'une misérable servitude. Il est satisfait, puisque ses frères le sont ; et pour ce qui regarde sa liberté propre, il la méprise si fort, qu'il est toujours prêt de l'abandonner pour le moindre des chrétiens captifs, ne désirant d'être libre que pour s'engager de nouveau en faveur des autres esclaves. Voyez ce que lui apprend un Dieu rédempteur. On veut l'engager à la cour dans les liens de la fortune ; il le refuse, et il court pour se charger d'autres liens : ce sont les liens de Jésus-Christ.

Je ne sais si je pourrai vous faire comprendre ce que Dieu me met dans l'esprit, pour exprimer les transports de la charité de ce grand homme. Il me semble en vérité, chrétiens, qu'il goûte mieux dans les autres la douceur de la liberté, qu'il ne le ferait en lui-même. Car le plaisir d'être libre, quand il s'attache à nous-mêmes, étant un fruit de notre amour-propre, le chrétien doit craindre de s'abandonner à cette douceur trop sensible. Quand est-ce donc qu'un homme de Dieu goûtera le plaisir de la liberté dans toute son étendue? Quand il ne la goûtera

que dans ses frères affranchis. Telles sont les délices de Pierre Nolasque. Pendant qu'il est dans les fers, il ressent tout le plaisir et toute la joie de ceux (1) qu'il a délivrés, et il le ressent d'autant plus, que cette joie ne le flatte qu'en le dépouillant de lui-même, pour lui faire trouver son repos dans le repos de ses frères.

Telle est la joie du Dieu rédempteur. Ecoutez le divin Apôtre : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem* (*Heb.*, XII, 2) : Il a enduré la croix, s'étant proposé une grande joie. Quelle joie pouvait goûter ce divin Sauveur dans cette langueur, dans cette tristesse, dans cet ennui accablant, dans lequel sa sainte âme était abîmée? Quelle joie, dis-je, pouvait-il goûter, qui ait fait dire à l'Apôtre : *Proposito sibi gaudio?* Joie divine, joie toute céleste et digne d'un Dieu Sauveur (2); la joie d'affranchir les hommes captifs en donnant son âme pour eux.

Pour tirer quelque utilité d'un si grand exemple, faisons cette observation, que nous devons honorer la charité d'un Dieu rédempteur en deux manières différentes. Nous la devons honorer par une généreuse indépendance, nous la devons honorer par une extrême sujétion. Car, ainsi que nous avons dit, un Dieu se prodiguant pour les âmes, nous apprend également à nous estimer et à nous mépriser nous-mêmes. L'estime que nous devons avoir de nous-mêmes nous rend libres et indépendants, le mépris que nous devons faire de nous-mêmes nous doit rendre esclaves volontaires, pour honorer la charité de celui qui, étant libre et indépendant, s'est assujetti pour notre salut à des extrémités si cruelles.

Saint Paul parle ainsi aux fidèles : *Vous avez été achetés d'un prix infini, ne vous rendez pas esclaves des hommes.* Rachetés d'une si grande rançon, ne ravilissez pas votre dignité, vous qu'un Dieu a daigné payer au prix de son sang, ne soyez pas dépendants des hommes mortels; ne prodiguez pas une liberté qui a tant coûté à votre Sauveur. Tel est le précepte de l'Apôtre (I *Cor.*, VII, 23). Et il semble que Pierre Nolasque agit au contraire, et je vois que, pour imiter un Dieu rédempteur, il se rend esclave des hommes, et des hommes ennemis de Dieu. Entendons le sens de l'Apôtre : *Vous qui êtes rachetés par un si grand prix, ne vous rendez pas*, dit-il, *serviteurs des hommes.* Ne vous rendez pas les esclaves de leurs vanités, mais rendez-vous esclaves de leurs besoins. Ne vous rendez pas leurs esclaves en adhérant à leurs erreurs, mais leurs esclaves en soulageant leurs nécessités. Ne vous rendez pas leurs esclaves par une vaine complaisance, mais rendez-vous leurs esclaves par une charité sincère et compatissante : *Per charitatem servite invicem* (*Galat.*, V, 13).

Entrons dans le détail de cette morale. Un de vos amis vous aborde, un de ces amis mondains, qui vous aiment pour le siècle et les vanités; il vous veut donner un sage conseil. Comme il vous honore et qu'il vous estime, il désire votre avancement; c'est pourquoi il vous exhorte de vous embarquer dans cette intrigue, peut-être malicieuse, d'engager ce grand dans vos intérêts, peut-être au préjudice de votre conscience. Prenez garde soigneusement, et ne vous rendez pas esclaves des hommes. Entrez en considération de ce que vous êtes, pensez ce qu'un Dieu a donné pour vous. Quand on vous représente ce que vous valez, pour vous engager dans des desseins ambitieux : vous ne me connaissez pas tout entier, je vaux infiniment davantage; ne vous mettez pas tout seul dans la balance, pesez-vous, dit saint Augustin, avec votre prix : *Appende te cum pretio tuo* (*Enar.* II *in Psal.* XXXII, *n°* 4, *t.* IV, *p.* 189). Et si vous savez estimer votre âme, vous verrez qu'aucune chose n'est digne de vous, qui ne soit digne premièrement de Jésus-Christ même. Vous êtes digne de cet emploi, vous dit-on; mais est-il digne de ce que je suis, devez-vous répondre? Ne soyons donc pas si vils à nous-mêmes, nous qui sommes si précieux au Dieu rédempteur, que nous nous rendions esclaves des complaisances mondaines. C'est ainsi que nous devons estimer notre âme, pour laquelle Jésus-Christ a donné la sienne.

Mais apprenons aussi à nous mépriser, et à dire avec l'Apôtre : *Mon âme ne m'est pas précieuse* (*Act.*, XX, 24). Si nos frères ont besoin de notre secours, quelque indignes qu'ils nous paraissent de cette assistance, ne craignons pas de nous prodiguer pour les secourir. Car Jésus n'a pas dédaigné de prodiguer et sa vie et sa divine personne pour le salut des pécheurs. Méprisons donc saintement notre âme, ayons-la toujours en nos mains pour la prodiguer au premier venu : *Anima mea in manibus meis semper* (*Ps.* CXVIII, 109). O sainte charité! rendez-moi captif des nécessités des misérables; disposez en leur faveur, non-seulement de mes biens, mais de ma vie et de ma personne. C'est ici qu'il faut pratiquer toutes ces contrariétés évangéliques, de perdre son âme pour la conserver, de la gagner en la prodiguant, de la rendre estimable par le mépris même.

Car en effet, chrétiens, quelle gloire, quelle grandeur, quelle dignité dans ce mépris! Saint Pierre Nolasque ne s'estime rien, il s'appelle un vrai néant, et préfère la liberté du moindre esclave à la sienne. Et vous voyez qu'en se méprisant, il participe à la dignité du Sauveur des âmes, qui s'est montré non-seulement le Sauveur, mais encore le maître et le Dieu de tous, en se donnant volontairement pour tous.

Ah! le zèle de Dieu me presse. Je ne veux plus que mon âme soit à moi-même. Venez, pauvres, venez, misérables, faites de moi ce qu'il vous plaira; je suis à vous, je suis votre esclave. Ce n'est pas moi, Messieurs, en particulier qui vous parle ainsi, mais je vous exprime, comme je peux, les sentiments d'un vrai chrétien. O Dieu! qui nous donnera que des âmes de cette sorte, libres

(1) Des chrétiens.
(2) Rédempteur.

par leur servitude, dégagées et indépendantes par leur dépendance, travaillent au salut des hommes! L'Eglise aurait bientôt conquis tout le monde. Car telle est la règle de l'Evangile, il faut que nous nous donnions à ceux que nous voulons gagner à Jésus-Christ. Voulons-nous les assujettir, il faut nous assujettir à leur service; et nous devons, pour ainsi dire, être leur conquête, pour les rendre capables d'être la nôtre. Pourquoi est-ce qu'un Paul, un Céphas, un Apollo et tant d'autres ouvriers fidèles ont conquis tant d'âmes à notre Sauveur? C'est à cause qu'ils se donnaient sans retenue aux âmes : *Omnia vestra sunt* (I *Cor.*, III, 22). Tout est à vous, dit l'Apôtre, et Paul, et Céphas, et Apollo, tout est à vous encore une fois. C'est pourquoi tout était à eux, parce qu'ils étaient à tous sans réserve.

Dieu nous a fait connaître, en la vie de notre grand saint, l'efficace de cette charité si bienfaisante. On a vu un mahométan, astrologue, médecin, parent du roi maure d'Andalousie, c'est-à-dire, si nous l'entendons, un homme dans lequel tout combattait contre l'Evangile, la religion, la science, la curiosité, la fortune, qui baissa néanmoins la tête sous le joug aimable de Jésus-Christ, convaincu par le seul miracle de la charité de saint Pierre Nolasque. Il voyait un homme qui se donnait pour des inconnus; l'image du mystère de la rédemption lui fit adorer l'original: il crut à la charité que Dieu a eue pour les hommes, en voyant celle que ce même Dieu inspirait aux hommes pour leurs semblables. Il n'eut point de peine à comprendre, que ce grand œuvre de la rédemption, que les chrétiens vantaient avec tant de force, était réel et véritable, puisque l'esprit en durait encore, et se déclarait à ses yeux avec une telle efficace dans cet illustre disciple de la croix. Il se jette donc entre ses bras: et, non content de recevoir de lui le baptême, il lui demande l'habit de son ordre, avide de pratiquer ce qui l'avait gagné à l'Eglise: *Si comprehendam in quo et comprehensus sum a Christo Jesu* (*Phil.*, III, 12). Ah! si l'on voyait reluire en l'Eglise cette charité désintéressée, toute la terre se convertirait. Car qu'y aurait-il de plus efficace, pour faire adorer un Dieu se livrant pour tous, que d'imiter son exemple? *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (*Phil.*, II, 5). Soyez dans la même disposition où a été Jésus-Christ. Renonçons donc à nous-mêmes pour gagner nos frères; c'est à quoi nous invite saint Pierre Nolasque. Il y invite les autres; mais, mes Pères, il vous y a dévoués: c'est le sujet de ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

C'est un précepte de l'Apôtre de ne point considérer ce qui nous touche, mais ce qui touche les autres : *Non quæ sua sunt singuli considerantes, sed ea quæ aliorum* (*Phil.*, II, 4). C'est la perfection de la charité, et c'est par là que nous nous montrons les véritables disciples de celui qui a méprisé son honneur, qui a oublié sa propre personne, qui a donné enfin son âme pour nous.

Ce précepte de saint Paul prend son origine de celui de Jésus-Christ même. Car écoutez comme il parle à ses saints disciples la veille de sa passion douloureuse : Je vous donne, dit-il, un nouveau commandement, qui est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés: *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos* (*Joan.*, XIII, 34). La force de ce précepte est dans ces paroles, «Comme je vous ai aimés» : et par là il faut que nous entendions, que, comme il nous a aimés jusqu'à s'oublier soi-même pour notre salut, ainsi, pour aimer nos frères dans la perfection qu'il désire, nous devons regarder avec saint Paul, non ce qui nous touche en particulier, mais ce qui touche les autres.

N'est-ce pas pour cette raison qu'il nous a donné son saint corps, mémorial éternel de la charité infinie par laquelle il s'est donné pour notre salut? Il ne nous donne son corps que pour nous donner son esprit; car c'est lui qui nous a dit que c'est l'esprit qui vivifie, et que la chair par elle-même ne profite pas (*Joan.*, VI, 64). Il nous donne son corps afin de nous donner son esprit: et quel est l'esprit de Jésus, sinon cet esprit de charité pure, toujours prête à renoncer à soi-même, pour servir aux utilités et au salut du prochain? Ainsi ce divin Sauveur, non content d'avoir pratiqué cette charité excellente de se donner pour ses amis, nous a laissé son esprit, afin que nous ne soyons plus à nous-mêmes, mais à ceux qu'il a faits nos frères, et non-seulement nos frères, mais nos propres membres.

C'est ici, mes révérends Pères, que votre saint patriarche a imité parfaitement son divin modèle. Car, après avoir pratiqué dans une si haute perfection cette grande charité du Sauveur des âmes, il en a fait votre loi et la règle de tout son ordre; et il vous a obligés, non-seulement à exposer votre liberté, mais encore à l'engager effectivement pour délivrer vos frères captifs. Il a voulu par là vous conduire au point le plus éminent de la vie régulière et religieuse.

En effet, qu'ont prétendu les auteurs de ces saintes institutions, sinon de conduire leurs disciples à l'entière abnégation de soi-même? On le peut faire de deux sortes. On renonce premièrement à soi-même, en mortifiant ses désirs par l'exercice de la pénitence. Mais on y renonce secondement, et d'une manière beaucoup plus parfaite, par la pratique de la charité fraternelle. Votre bienheureux instituteur n'a pas dédaigné la première voie : la vie qu'il vous a prescrite est une vie pénitente et mortifiée. Mais il a eu encore un dessein plus noble, et il a cru qu'il n'y avait rien de plus efficace pour vous détacher de vous-mêmes que de vous nourrir dans cet esprit vraiment chrétien, qui fait que votre liberté, vos personnes mêmes sont entièrement dévouées au service et au salut du prochain.

Voilà une méthode admirable de surmonter l'amour-propre; car la nature de l'amour-

propre, c'est de se borner en soi-même, de se nourrir de soi-même, de vivre entièrement pour soi-même. Voilà un amour captif, qui ne sort, ni se répand au dehors. Voulez-vous vous affranchir de sa tyrannie? Dilatez-vous : *Dilatamini et vos* (II *Cor.*, VI, 13). Laissez sortir ce captif; laissez couler sur le prochain cet amour que vous avez pour vous-mêmes ; aimez vos frères comme vous-mêmes, selon le précepte de l'Evangile (*Marc.*, XII, 31). Ne voyez-vous pas, chrétiens, que l'amour, auparavant trop captif, commence à s'affranchir en se dilatant? Ce n'est plus un amour-propre, qui n'aime rien que soi-même; c'est un amour de société, qui aime le prochain comme soi-même; et s'il peut aller à ce point que de l'aimer plus que soi-même, procurer son bien et son avantage aux dépens de sa liberté et de sa propre personne, comme saint Pierre Nolasque l'a pratiqué et comme il l'a ordonné à ses religieux, amour-propre, tu es détruit jusqu'à la racine; un amour divin et céleste a succédé en ta place, qui, nous arrachant à nous-mêmes, fait que nous nous retrouvons plus parfaitement dans l'amour de Jésus-Christ notre Sauveur et dans l'unité de ses membres.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT JOSEPH.

(Prêché devant la reine mère, en 1660, dans l'église des RR. PP. Feuillants.)

Trois dépôts confiés à saint Joseph par la Providence divine, la virginité de Marie, la personne de Jésus-Christ, le secret du Père éternel dans l'incarnation de son Fils. Pureté angélique, fidélité persévérante de ses soins, amour de la vie cachée, trois vertus en saint Joseph qui répondent aux trois dépôts qui lui sont commis, et qui les lui font garder inviolablement.

Depositum custodi...
Gardez le dépôt.... (I *Tim.*, VI, 20).

C'est une opinion reçue et un sentiment commun parmi tous les hommes, que le dépôt a quelque chose de saint, et nous le devons conserver à celui qui nous le confie, non-seulement par fidélité, mais encore par une espèce de religion. Aussi apprenons-nous du grand saint Ambroise, au second livre de ses Offices (*Cap.* XXIX, *tom.* II, *p.* 105), que c'était une pieuse coutume établie parmi les fidèles d'apporter aux évêques et à leur clergé ce qu'ils voulaient garder avec plus de soin, pour le mettre auprès des autels : par une sainte persuasion qu'ils avaient, qu'ils ne pouvaient mieux placer leurs trésors qu'où Dieu même confie les siens, c'est-à-dire, ses sacrés mystères. Cette coutume s'était introduite dans l'Eglise par l'exemple de la Synagogue ancienne. Nous lisons dans l'Histoire sainte (*Herodian.*, *Hist. lib.* I) que le temple auguste de Jérusalem était le lieu de dépôt des Juifs ; et nous apprenons des auteurs profanes que les païens faisaient cet honneur à leurs fausses divinités, de mettre leurs dépôts dans leurs temples, et de les confier à leurs prêtres : comme si la nature nous enseignait que l'obligation du dépôt ayant quelque chose de religieux, il ne pouvait être mieux placé que dans les lieux où l'on révère la Divinité, et entre les mains de ceux que la religion consacre.

Mais s'il y eut jamais un dépôt qui méritât d'être appelé saint, et d'être ensuite gardé saintement, c'est celui dont je dois parler, et que la providence du Père éternel commet à la foi du juste Joseph : si bien que sa maison me paraît un temple, puisqu'un Dieu y daigne habiter, et s'y est mis lui-même en dépôt ; et Joseph a dû être consacré, pour garder ce sacré trésor. En effet il l'a été, chrétiens; son corps l'a été par la continence, et son âme par tous les dons de la grâce.

MADAME,

Comme les vertus sont modestes et élevées dans la retenue, elles ont honte de se montrer elles-mêmes; et elles savent que ce qui les rend plus recommandables, c'est le soin qu'elles prennent de se cacher, de peur de ternir, par l'ostentation et par une lumière empruntée, l'éclat naturel et solide que leur donne la pudeur qui les accompagne. Il n'y a que l'obéissance dont on se peut glorifier sans crainte ; elle est la seule entre les vertus que l'on ne blâme point de se produire, et dont on se peut vanter hardiment, sans que la modestie en soit offensée. C'est pour cette raison, Madame, que je supplie Votre Majesté de permettre que je publie hautement les soumissions que je rends aux commandements que j'ai reçus d'elle. (1) Il lui plaît d'ouïr de ma bouche ce panégyrique du grand saint Joseph, elle m'ordonne de rappeler en mon souvenir des idées que le temps avait effacées. (2) J'y aurais de la répugnance, si je ne croyais manquer de respect en rougissant de dire ce que Votre Majesté veut entendre. Il ne faut donc point étudier d'excuses ; il ne faut point se plaindre du peu de loisir, ni peser soigneusement les motifs pour lesquels Votre Majesté me donne cet ordre. L'obéissance est trop curieuse, qui cherche les causes du commandement. Il ne lui appartient pas d'avoir des yeux, si ce n'est pour considérer son devoir : elle doit chérir son aveuglement, qui la fait marcher avec sûreté. Votre Majesté verra donc Joseph dépositaire du Père éternel : il est digne de ce titre auguste, auquel il s'est préparé par tant de vertus. Mais n'est-il pas juste, (3) Madame, qu'après vous avoir témoigné mes soumissions, je demande à Dieu cette fermeté qu'il promet aux prédicateurs de son Evangile, et qui, bien loin de se rabaisser devant les monarques du monde, y doit paraître avec plus de force ?

(1) Elle a la bonté de vouloir entendre ce que Dieu m'a inspiré autrefois dans une occasion pareille.

(2) Et trouvez bon, Madame, que je dise, avec tout le respect que je dois, que, me donnant à peine deux jours pour rappeler en mon souvenir des idées que le temps avait effacées, il semble que Votre Majesté m'ait voulu ôter le loisir d'y joindre de nouvelles pensées.

(3) Madame, dans cette action que l'obéissance me fait entreprendre, il ne faut pas que j'oublie l'autorité sainte et apostolique, que Jésus-Christ a donnée aux prédicateurs. Votre Majesté n'entend pas que sa présence en rabatte rien, et je m'en vais demander à Dieu cette fermeté, etc.

Je m'adresse à vous, divine Marie, pour m'obtenir de Dieu cette grâce : j'espère tout de votre assistance, lorsque je dois célébrer la gloire de votre époux. O Marie, vous avez vu les effets de la grâce qui l'a rempli, et j'ai besoin de votre secours pour les faire entendre à ce peuple. Quand est-ce qu'on peut espérer de vous des intercessions plus puissantes, que où il s'agit du pudique époux que le Père vous a choisi, pour conserver cette pureté qui vous est si chère et si précieuse? (1) Nous recourons donc à vous, ô Marie, en vous saluant avec l'ange, et disant : *Ave, Maria.*

Dans le dessein que je me propose d'appuyer les louanges de saint Joseph, non point sur des conjectures douteuses, mais sur une doctrine solide tirée des Ecritures divines et des Pères, leurs interprètes fidèles; je ne puis rien faire de plus convenable à la solennité de cette journée, que de vous représenter ce grand saint comme un homme que Dieu choisit parmi tous les autres pour lui mettre en main son trésor, et le rendre ici-bas son dépositaire. Je prétends vous faire voir aujourd'hui que, comme rien ne lui convient mieux, il n'est rien aussi qui soit plus illustre; et que ce beau titre de dépositaire, nous découvrant les conseils de Dieu sur ce bienheureux patriarche, nous montre la source de toutes ses grâces, et le fondement assuré de tous ses éloges.

Et premièrement, chrétiens, il m'est aisé de vous faire voir combien cette qualité lui est honorable. Car, si le nom de dépositaire emporte une marque d'estime et rend témoignage à la probité; si, pour confier un dépôt, nous choisissons ceux de nos amis dont la vertu est plus reconnue, dont la fidélité est plus éprouvée, enfin les plus intimes, les plus confidents : quelle est la gloire de saint Joseph, que Dieu fait dépositaire, non-seulement de la bienheureuse Marie, que sa pureté angélique rend si agréable à ses yeux, mais encore de son propre Fils, qui est l'unique objet de ses complaisances, et l'unique espérance de notre salut : de sorte qu'en la personne de Jésus-Christ, saint Joseph est établi le dépositaire du trésor commun de Dieu et des hommes. Quelle éloquence peut égaler la grandeur et la majesté de ce titre?

Si donc, fidèles, ce titre est si glorieux et si avantageux à celui dont je dois faire aujourd'hui le panégyrique, (2) il faut que je pénètre un si grand mystère avec le secours de la grâce; et que, recherchant dans nos Ecritures ce que nous y lisons de Joseph, je fasse voir que tout se rapporte à cette belle qualité de dépositaire. En effet, je trouve dans les Evangiles trois dépôts confiés au juste Joseph par la Providence divine, et j'y trouve aussi trois vertus qui éclatent entre les autres, et qui répondent à ces trois dépôts; c'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre, suivez, s'il vous plaît, attentivement :

(1) Je me jette à vos pieds dans cette pensée, en disant avec tout le peuple, *Ave.*

(2) Il faut que nous entrions plus parfaitement dans un mystère si admirable.

Le premier de tous les dépôts qui a été commis à sa foi (j'entends le premier dans l'ordre des temps), c'est la sainte virginité de Marie, qu'il lui doit conserver entière sous le voile sacré de son mariage, et qu'il a toujours saintement gardée, ainsi qu'un dépôt sacré qu'il ne lui était pas permis de toucher; voilà quel est le premier dépôt. Le second et le plus auguste, c'est la personne de Jésus-Christ, que le Père céleste dépose en ses mains, afin qu'il serve de père à ce saint Enfant qui n'en peut avoir sur la terre. Vous voyez déjà, chrétiens, deux grands et deux illustres dépôts confiés aux soins de saint Joseph; mais j'en remarque encore un troisième que vous trouverez admirable, si je puis vous l'expliquer clairement. Pour l'entendre, il faut remarquer que le secret est comme un dépôt. C'est violer la sainteté du dépôt que de trahir le secret d'un ami, et nous apprenons par les lois que si vous divulguez le secret du testament que je vous confie, je puis ensuite agir contre vous comme ayant manqué au dépôt : *Depositi actione tecum agi posse*, comme parlent les jurisconsultes; et la raison en est évidente, parce que le secret est comme un dépôt; par où vous pouvez comprendre aisément que Joseph est dépositaire du Père éternel, parce qu'il lui a dit son secret. Quel secret? Secret admirable; c'est l'Incarnation de son Fils. Car, fidèles, vous n'ignorez pas que (1) c'était un conseil de Dieu, de ne pas montrer Jésus-Christ au monde, jusqu'à ce que l'heure en fût arrivée, et saint Joseph a été choisi, non-seulement pour le conserver, mais encore pour le cacher. Aussi lisons-nous dans l'Evangéliste (*Luc.*, II, 33), qu'il admirait avec Marie tout ce qu'on disait du Sauveur : mais nous ne lisons pas qu'il parlât, parce que le Père éternel, en lui découvrant le mystère, lui découvre le tout en secret et sous l'obligation du silence; et ce secret, c'est un troisième dépôt que le Père ajoute aux deux autres, selon ce que dit le grand saint Bernard, que Dieu a voulu commettre à sa foi le secret le plus sacré de son cœur : *Cui tuto committeret secretissimum atque sacratissimum sui cordis arcanum* (*Super Missus est hom.* II, *n.* 16, *tom.* 1, *p.* 742). Que vous êtes chéri de Dieu, ô incomparable Joseph! puisqu'il vous confie ces trois grands dépôts : la virginité de Marie, la personne de son Fils unique, le secret de tout son mystère.

Mais ne croyez pas, chrétiens, qu'il soit méconnaissant de ses grâces. Si Dieu l'honore par ces trois dépôts, de sa part il présente à Dieu le sacrifice de trois vertus, que je remarque dans l'Evangile. Je ne doute pas que sa vie n'ait été ornée de toutes les autres; mais voici les trois principales que Dieu veut que nous voyions dans son Ecriture : la première, c'est sa pureté qui paraît par sa continence dans son mariage; la se-

(1) Les apôtres étaient des lumières, afin de faire voir Jésus-Christ; et saint Joseph un voile pour le couvrir, jusqu'à ce que son heure fût arrivée.

conde, sa fidélité; la troisième, son humilité et l'amour de la vie cachée. Qui ne voit la pureté de Joseph par cette sainte société de désirs pudiques, et cette admirable correspondance avec la virginité de Marie dans leurs (1) noces spirituelles. La seconde, sa fidélité dans les soins infatigables qu'il a de Jésus, au milieu de tant de traverses qui suivent partout ce divin Enfant dès le commencement de sa vie. (2) La troisième, son humilité, en ce que possédant un si grand trésor, par une grâce extraordinaire du Père éternel; bien loin de se vanter de ses dons ou de faire connaître ses avantages, il se cache autant qu'il peut aux yeux des mortels, jouissant paisiblement avec Dieu du mystère qu'il lui révèle, et des richesses infinies qu'il met en sa garde. Ah! que je découvre ici de grandeurs, et que j'y découvre d'instructions importantes! Que je vois de grandeurs dans ces dépôts, que je vois d'exemples dans ces vertus, et que l'explication d'un si beau sujet sera glorieux à Joseph et fructueux à tous les fidèles! Mais afin de ne rien omettre dans une matière si importante, entrons plus avant au fond du mystère, achevons d'admirer les desseins de Dieu sur l'incomparable Joseph. Après avoir vu les dépôts, après avoir vu les vertus, considérons le rapport des uns et des autres, et faisons le partage de tout ce discours :

Pour garder la virginité de Marie sous le voile du mariage, quelle vertu est nécessaire à Joseph? Une pureté angélique qui puisse en quelque sorte répondre à la pureté de sa chaste épouse. Pour conserver le Sauveur Jésus parmi tant de persécutions qui l'attaquent dès son enfance, quelle vertu demanderons-nous? Une fidélité inviolable, qui ne puisse être ébranlée par aucuns périls. Enfin, pour garder le secret qui lui a été confié, quelle vertu y emploiera-t-il, sinon cette humilité admirable qui appréhende les yeux des hommes, qui ne veut pas se montrer au monde, mais qui aime à se cacher avec Jésus-Christ? *Depositum custodi* (*I Tim.*, VI, 20) : O Joseph, gardez le dépôt, gardez la virginité de Marie; et pour la garder dans le mariage, joignez-y votre pureté. Gardez cette vie précieuse, de laquelle dépend le salut des hommes, et employez à la conserver parmi tant de difficultés, la fidélité de vos soins. Gardez le secret du Père éternel : il veut que son Fils soit caché au monde, servez-lui d'un voile sacré, et enveloppez-vous avec lui dans l'obscurité qui le couvre par l'amour de la vie cachée. C'est ce que je me propose de vous expliquer avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

(3) Pour comprendre solidement combien Dieu honore le grand saint Joseph, lorsque sa providence dépose en ses mains la virginité de Marie, il importe que nous entendions avant toutes choses combien cette virginité est chérie du ciel, (1) combien elle est utile à la terre; et ainsi nous jugerons aisément par la qualité du dépôt de la dignité du dépositaire. (2) Mettons donc cette vérité dans son jour, et faisons voir par les saintes Lettres, combien la virginité était nécessaire pour attirer Jésus-Christ au monde. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que c'était un conseil de la Providence que, comme Dieu produit son Fils dans l'éternité par une génération virginale, aussi, quand il naîtrait dans le temps, (3) il sortît d'une Mère vierge. C'est pourquoi les prophètes avaient annoncé qu'une Vierge concevrait un Fils (*Isai.*, VII, 14); nos pères ont vécu dans cette espérance, et l'Évangile nous en a fait voir le bienheureux accomplissement. (4) Mais s'il est permis à des hommes de rechercher les causes d'un si grand mystère, (5) il me semble que j'en découvre une très-considérable; et qu'examinant la nature de la sainte virginité selon la doctrine des Pères, j'y remarque une secrète vertu, qui oblige en quelque sorte (6) le Fils de Dieu à venir au monde par son entremise.

En effet, demandons aux anciens docteurs de quelle sorte ils nous définissent la virginité chrétienne : ils nous répondront d'un commun accord que c'est une imitation de la vie des anges; qu'elle met les hommes au-dessus du corps, par le mépris de tous ses plaisirs, et qu'elle élève tellement la chair, qu'elle l'égale en quelque façon, si nous l'osons dire, à la pureté des esprits. Expliquez-le-nous, ô grand Augustin, et faites-nous entendre en un mot quelle estime vous faites des vierges. Voici une belle parole : *Habent aliquid jam non carnis in carne* (*De S. Virginit.*, *cap.* XIII, *t.* VI, *pag.* 346). Ils ont, dit-il, en la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme : *Habent aliquid jam non carnis in carne.* Vous voyez donc que, selon

(1) Combien paraît.
(2) Enfin qui ne remarque.
(3) Puisque ce premier point nous doit faire voir que Dieu met entre les mains de Joseph la virginité de Marie, ainsi qu'un céleste dépôt; pour entendre solidement combien il l'honore en lui confiant un si grand trésor, il importe.

(1) Combien son prix est inestimable.
(2) Je pose donc pour fondement de tout ce discours, que le monde n'avait rien de plus précieux que la virginité de Marie, dans le temps qu'il plut au Père éternel de la confier à Joseph; et pour entendre cette vérité, suivez, s'il vous plaît, ce raisonnement. Il n'est rien de plus précieux que ce qui doit attirer Jésus-Christ au monde. C'est vous, ô virginité de Marie qui, par les chastes attraits et par la lumière céleste de votre pureté admirable, devez aller charmer le Fils du Très-Haut jusque dans le sein de son Père, et qui devez ensuite attirer au monde cet unique Rédempteur des âmes : et par conséquent, chrétiens, il n'est rien de plus précieux que la virginité de Marie. Mais mettons cette vérité dans un plus grand jour, et faisons voir solidement par les saintes Lettres, combien la virginité était nécessaire pour la réparation de notre nature. Car c'était un conseil, etc.
(3) Il fût formé du sang d'une Vierge. Jésus devait être tout l'amour des vierges, il devait être le pudique Époux de la sainte virginité, il devait en être la gloire, et il devait aussi en être le fruit, et venir au monde par son entremise. C'est pourquoi, etc.
(4) Tel était le conseil de Dieu que son Fils naquît d'une Vierge, et s'il est permis, etc.
(5) J'en ai une à vous proposer qui sera un des plus grands ornements du panégyrique de saint Joseph, et qui d'ailleurs sera très-solide, parce que les anciens docteurs l'ont tirée des Écritures saintes.
(6) Le Père éternel à nous donner son Fils par son entremise.

ce Père, la virginité est comme un milieu entre les esprits et les corps, et qu'elle (1) nous fait approcher des natures spirituelles; et de là il est aisé de comprendre combien (2) cette vertu devait avancer le mystère de l'Incarnation. Car qu'est-ce que le mystère de l'Incarnation? C'est l'union très-étroite de Dieu et de l'homme, de la Divinité avec la chair. *Le Verbe a été fait chair*, dit l'Evangéliste (*Joan.*, I, 14); voilà l'union, voilà le mystère.

Mais, fidèles, ne semble-t-il pas qu'il y a trop de disproportion entre la corruption de nos corps et la beauté immortelle de cet esprit pur; (3) et ainsi qu'il n'est pas possible d'unir des natures si éloignées? C'est aussi pour cette raison que la sainte virginité se met entre deux, pour les approcher par son entremise. Et en effet, nous voyons que la lumière, lorsqu'elle tombe sur les corps opaques, ne les peut jamais pénétrer, parce que leur obscurité la repousse; il semble au contraire qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons : mais quand elle rencontre un corps transparent, elle y entre, elle s'y unit, parce qu'elle y trouve l'éclat et la transparence qui approche de sa nature, et tient quelque chose de la lumière. Ainsi nous pouvons dire, fidèles, que la divinité du Verbe éternel, voulant s'unir à un corps mortel, demandait la bienheureuse entremise de la sainte virginité, qui, ayant quelque chose de spirituel, a pu en quelque sorte préparer la chair à être unie à cet esprit pur.

Mais de peur que vous ne croyiez que je parle ainsi de moi-même, il faut que vous appreniez cette vérité d'un célèbre évêque d'Orient : c'est le grand Grégoire de Nysse, dont je vous rapporte les propres paroles, tirées fidèlement de son texte. C'est, dit-il, la virginité qui fait que Dieu ne refuse pas de venir vivre avec les hommes : c'est elle qui donne aux hommes des ailes pour prendre leur vol du côté du ciel; et étant le lien sacré de la familiarité de l'homme avec Dieu, elle accorde, par son entremise, des choses si éloignées par nature : *Quæ adeo natura distant, ipsa intercedens sua virtute conciliat adducitque in concordiam* (*De Virginit.*, *cap.* II, *tom.* III, *p.* 116).

Peut-on confirmer en termes plus clairs la vérité que je prêche? (4) Et par là ne voyez-vous pas et la dignité de Marie, et celle de Joseph son fidèle époux? Vous voyez la dignité de Marie, en ce que sa virginité bienheureuse a été choisie dès l'éternité pour donner Jésus-Christ au monde; et vous voyez la dignité de Joseph, en ce que cette pureté de Marie, qui a été si utile à notre nature, a été confiée à ses soins, et que c'est lui qui conserve au monde une chose si nécessaire. (1) O Joseph, gardez ce dépôt, *Depositum custodi.* Gardez chèrement ce sacré dépôt de la pureté de Marie. Puisqu'il plaît au Père éternel de garder la virginité de Marie sous le voile du mariage, elle ne se peut plus conserver sans vous; et aussi votre pureté est devenue en quelque sorte nécessaire au monde, par la charge glorieuse qui lui est donnée de garder celle de Marie.

C'est ici qu'il faut vous représenter un spectacle qui étonne toute la nature; je veux dire ce mariage céleste, destiné par la Providence pour protéger la virginité, et donner par ce moyen Jésus-Christ au monde. Mais qui prendrai-je pour mon conducteur dans une entreprise si difficile, sinon l'incomparable Augustin, qui traite si divinement ce mystère? Ecoutez ce savant évêque, et suivez exactement sa pensée (*De Genes. ad litt. lib.*, IX, *cap.* VII, *tom.* III, *part.* I, *pag.* 247). Il remarque avant toutes choses, qu'il y a trois liens dans le mariage. Il y a premièrement le sacré contrat, par lequel ceux que l'on unit se donnent entièrement l'un à l'autre : il y a secondement l'amour conjugal, par lequel ils se vouent mutuellement un cœur qui n'est plus capable de se partager, et qui ne peut brûler d'autres flammes : il y a enfin les enfants qui sont un troisième lien; parce que l'amour des parents venant, pour ainsi dire, à se rencontrer dans ces fruits communs de leur mariage, l'amour se lie par un nœud plus ferme.

Saint Augustin trouve ces trois choses dans le mariage de saint Joseph, et il nous montre que tout y concourt à garder la virginité. Il y trouve premièrement le sacré contrat, par lequel ils se sont donnés l'un à l'autre; et c'est là qu'il faut admirer le triomphe de la pureté dans la vérité de ce

(1) Rend en quelque sorte la chair spirituelle.

(2) Son entremise était nécessaire au mystère.

(3) Et qu'il n'est pas possible d'unir des natures si éloignées, s'il ne se met auparavant entre deux quelque chose qui les approche : je veux dire, qu'il ne semble pas que la chair puisse aspirer à la gloire de toucher si près la divinité, si elle n'y est auparavant préparée par quelque excellente disposition, si elle ne reçoit quelque qualité qui l'approche en quelque façon des esprits. Mais qui lui peut donner ce bel avantage, si ce n'est la virginité, qui tient en quelque façon de l'homme et de l'ange?

(4) Et de là je tire cette conséquence : un Dieu devait venir sur la terre; mais la sainte virginité le devait attirer du ciel : un Dieu devait prendre une chair humaine; mais cette chair devait être ornée de toute la pureté d'un sang virginal. Un Dieu devait avoir une mère; mais la sainte virginité lui devait purifier cette mère, afin que le Saint-Esprit pût se répandre sur son chaste corps. C'est pourquoi le grand saint Ambroise applique à la pureté de Marie ce passage d'un saint prophète : *Ascendit Dominus super nubem levem* : Ce Dieu est monté sur une nuée légère. Quelle est, dit-il, cette nuée légère sur laquelle Dieu s'est fait porter? C'est la virginité de Marie, qui ne sent point la corruption de la chair, ni le poids de ses convoitises. C'est, fidèles, sur cette nuée que le Dieu Verbe s'est fait porter, quand il a voulu descendre du ciel; et c'est cette belle nuée qui a plu le juste : *Nubes pluant justum.* Et par cette doctrine évangélique, nous découvrons d'une même vue, et la dignité, etc.

(1) Car, puisque c'était un conseil de Dieu de ne pas découvrir aux hommes le miracle de sa grossesse jusqu'à ce que l'heure en fût arrivée, qui ne voit manifestement que c'était une suite de ce conseil de conserver la virginité de Marie sous le voile du mariage, pour la mettre à couvert de la calomnie, durant le temps qu'il plairait à Dieu de cacher un si grand mystère? Et pour exécuter ce dessein, de protéger sa virginité par l'honnêteté nuptiale, ne lui fallait-il pas trouver un époux, dont la pureté angélique pût en quelque sorte répondre à la sienne, et qui fût digne de vivre avec elle dans une sainte société de désirs tout spirituels? Joseph est choisi par la Providence pour accomplir un si grand mystère; et ainsi la pureté de ce saint est devenue en quelque sorte nécessaire au monde, par la charge qui lui est donnée de conserver celle de Marie.

mariage. Car Marie appartient à Joseph, et Joseph à la divine Marie; si bien que leur mariage est très-véritable, parce qu'ils se sont donnés l'un à l'autre (*Contra Julian. lib.* V, *cap.* XII, *tome* X, *pag.* 652). Mais de quelle sorte se sont-ils donnés? Pureté, voici ton triomphe. Ils se donnent réciproquement leur virginité, et sur cette virginité ils se cèdent un droit mutuel. Quel droit? De se la garder l'un à l'autre. Oui, Marie a droit de garder la virginité de Joseph, et Joseph a droit de garder la virginité de Marie. Ni l'un ni l'autre n'en peut disposer, et toute la fidélité de ce mariage consiste à garder la virginité. Voilà les promesses qui les assemblent, voilà le traité qui les lie. Ce sont deux virginités qui s'unissent, pour se conserver éternellement l'une l'autre par une chaste correspondance de désirs pudiques; et il me semble que je vois deux astres, qui n'entrent ensemble en conjonction, qu'à cause que leurs lumières s'allient. Tel est le nœud de ce mariage, d'autant plus ferme, dit saint Augustin (*De Nupt. et Concup., lib.* I, *cap.* XI, *tom.* X, *pag.* 286), que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables, en cela même qu'elles sont plus saintes.

Qui pourrait maintenant vous dire quel devait être l'amour conjugal de ces bienheureux mariés? Car, ô sainte virginité, vos flammes sont d'autant plus fortes qu'elles sont plus pures et plus dégagées; et le feu de la convoitise, qui est allumé dans nos corps, ne peut jamais égaler l'ardeur des chastes embrasements des esprits, que l'amour de la pureté lie ensemble. Je ne chercherai pas des raisonnements pour prouver cette vérité; mais je l'établirai par un grand miracle que j'ai lu dans saint Grégoire de Tours, au premier livre de son Histoire (*Histor. Franc. lib.*, I, *n.* 42, *pag.* 31 *et seq.*). Le récit vous en sera agréable, et du moins il relâchera vos attentions. Il dit que deux personnes de condition et de la première noblesse d'Auvergne, ayant vécu dans le mariage avec une continence parfaite, passèrent à une vie plus heureuse, et que leurs corps furent inhumés en deux places assez éloignées. Mais il arriva une chose étrange : ils ne purent pas demeurer longtemps dans cette dure séparation; et tout le monde fut étonné qu'on trouvât tout à coup leurs tombeaux unis, sans que personne y eût mis la main. Chrétiens, que signifie ce miracle? Ne vous semble-t-il pas que ces chastes morts se plaignent de se voir ainsi éloignés? Ne vous semble-t-il pas qu'ils vous disent, car permettez-moi de les animer et de leur prêter une voix, puisque Dieu leur donne le mouvement; ne vous semble-t-il pas qu'ils vous disent : Et pourquoi a-t-on voulu nous séparer? Nous avons été si longtemps ensemble, et nous y avons toujours été comme morts, parce que nous avons éteint tout le sentiment des plaisirs mortels; et étant accoutumés depuis tant d'années à être ensemble comme des morts, la mort ne nous doit pas désunir. Aussi Dieu permit qu'ils se rapprochèrent, pour nous montrer, par cette merveille, que ce ne sont pas les plus belles flammes que celles où la convoitise se mêle, mais que deux virginités, bien unies par un mariage spirituel, en produisent de bien plus fortes, et qui peuvent, ce semble, se conserver sous les cendres même de la mort. C'est pourquoi Grégoire de Tours, qui nous a décrit cette histoire, ajoute que les peuples de cette contrée appelaient ordinairement ces sépulcres, les sépulcres des deux amants; comme si ces peuples eussent voulu dire que c'étaient de véritables amants, parce qu'ils s'aimaient par l'esprit.

Mais où est-ce que cet amour si spirituel s'est jamais trouvé si parfait, que dans le mariage de saint Joseph? C'est là que l'amour était tout céleste, puisque toutes ses flammes et tous ses désirs ne tendaient qu'à conserver la virginité; et il est aisé de l'entendre. Car dites-nous, ô divin Joseph, qu'est-ce que vous aimiez en Marie? Ah! sans doute, ce n'était pas la beauté mortelle, mais cette beauté cachée et intérieure, dont la sainte virginité faisait le principal ornement. C'était donc la pureté de Marie qui faisait le chaste objet de ses feux, et plus il aimait cette pureté, plus il la voulait conserver, premièrement en sa sainte épouse, et secondement en lui-même, par une entière unité de cœur : si bien que son amour conjugal se détournant du cours ordinaire, se donnait et s'appliquait tout entier à garder la virginité de Marie. O amour divin et spirituel! Chrétiens, n'admirez-vous pas comme tout concourt dans ce mariage à conserver ce sacré dépôt? Leurs promesses sont toutes pures, leur amour est tout virginal : il reste maintenant à considérer ce qu'il y a de plus admirable; c'est le fruit sacré de ce mariage, je veux dire le Sauveur Jésus.

Mais il me semble vous voir étonnés de m'entendre prêcher si assurément que Jésus est le fruit de ce mariage. Nous comprenons bien, direz-vous, que l'incomparable Joseph est père de Jésus-Christ par ses soins; mais nous savons qu'il n'a point de part à sa bienheureuse naissance. Comment donc nous assurez-vous que Jésus est le fruit de ce mariage? Cela peut-être paraît impossible : toutefois, si vous rappelez à votre mémoire tant de vérités importantes, que nous avons, ce me semble, si bien établies, j'espère que vous m'accorderez aisément que Jésus, ce béni enfant, est sorti, en quelque manière, de l'union virginale de ces deux époux. Car, fidèles, n'avons-nous pas dit que c'est la virginité de Marie qui a attiré Jésus-Christ du ciel? Jésus n'est-il pas cette fleur sacrée que la virginité a poussée? N'est-il pas le fruit bienheureux que la virginité a produit? Oui, certainement, nous dit saint Fulgence, il est le fruit, il est l'ornement, il est le prix et la récompense de la sainte virginité : *Sanctæ virginitatis fructus, decus et munus* (*Ad Prob.*, *Epist.* III, *n.* 6, *p.* 165). C'est à cause de sa pureté que Marie a plu au Père éternel; c'est à cause de sa pureté que le Saint-Esprit se répand sur elle et recherche ses embrassements, pour la remplir

d'un germe céleste. Et par conséquent ne peut-on pas dire que c'est sa pureté qui la rend féconde? Que si c'est sa pureté qui la rend féconde, je ne craindrai plus d'assurer que Joseph a part à ce grand miracle. Car si cette pureté angélique est le bien de la divine Marie, elle est le dépôt du juste Joseph.

Mais je passe encore plus loin, chrétiens; permettez-moi de quitter mon texte, et d'enchérir sur mes premières pensées, pour vous dire que la pureté de Marie n'est pas seulement le dépôt, mais encore le bien de son chaste époux. Elle est à lui par son mariage, elle est à lui par les chastes soins par lesquels il l'a conservée. O féconde virginité! si vous êtes le bien de Marie, vous êtes aussi le bien de Joseph. Marie l'a vouée, Joseph la conserve; et tous deux la présentent au Père éternel comme un bien gardé par leurs soins communs. Comme donc il a tant de part à la sainte virginité de Marie, il en prend aussi au fruit qu'elle porte; c'est pourquoi Jésus est son fils, non pas, à la vérité, par la chair, mais il est son fils par l'esprit, à cause de l'alliance virginale qui le joint avec sa Mère. Et saint Augustin l'a dit en un mot : *Propter quod fidele conjugium parentes Christi vocari ambo meruerunt* (*De Nupt. et Concup.*, *lib.* I, *cap.* XI, *tome* X, *page* 286). O mystère de pureté! ô paternité bienheureuse! ô lumières incorruptibles, qui brillent de toutes parts dans ce mariage!

Chrétiens, méditons ces choses, appliquons-les-nous à nous-mêmes : tout se fait ici pour l'amour de nous; tirons donc notre instruction de ce qui s'opère pour notre salut. Voyez combien chaste, combien innocente est la doctrine du christianisme. Jamais ne comprendrons-nous quels nous sommes? Quelle honte, que nous nous souillions tous les jours par toute sorte d'impuretés, nous qui avons été élevés parmi des mystères si chastes? Et quand est-ce que nous entendrons quelle est la dignité de nos corps depuis que le Fils de Dieu en a pris un semblable? *Que la chair se soit jouée*, dit Tertullien (*De Pudicit.*, *n.* 6, *pag.* 721), *ou plutôt qu'elle se soit corrompue, avant qu'elle eût été recherchée par son maître; elle n'était pas digne du don de salut, ni propre à l'office de la sainteté. Elle était encore en Adam, tyrannisée par ses convoitises, suivant les beautés apparentes, et attachant toujours ses yeux à la terre. Elle était impure et souillée, parce qu'elle n'était pas lavée au baptême. Mais depuis qu'un Dieu, en se faisant homme, n'a pas voulu venir en ce monde, si la sainte virginité ne l'y attirait; depuis que, trouvant au-dessous de lui-même la sainteté nuptiale, il a voulu avoir une mère vierge, et qu'il n'a pas cru que Joseph fût digne de prendre le soin de sa vie, s'il ne s'y préparait par la continence; depuis que, pour laver notre chair, son sang a sanctifié une eau salutaire, où elle peut laisser toutes les ordures de sa première nativité; nous devons entendre, fidèles, que depuis ce temps-là la chair est tout autre. Ce n'est plus cette chair formée de la boue, et engendrée par la convoitise; c'est une chair refaite et renouvelée par une eau très-pure et par l'Esprit-Saint.* Donc, mes frères, respectons nos corps, qui sont les membres de Jésus-Christ, gardons-nous de prostituer à l'impureté cette chair que le baptême a fait vierge. *Possédons nos vaisseaux en honneur, et non pas dans ces passions ignominieuses que notre brutalité nous inspire, comme les gentils qui n'ont pas de Dieu. Car Dieu ne nous appelle pas à l'impureté, mais à la sanctification* (I *Thess.*, IV, 4, 5, 7), en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Honorons, par la continence, cette sainte virginité qui nous a donné le Sauveur, qui a rendu sa Mère féconde, qui a fait que Joseph a part à cette fécondité bienheureuse, et l'élève, si je l'ose dire, jusqu'à être le père de Jésus-Christ même. Mais, fidèles, après avoir vu qu'il contribue, en quelque façon, à la naissance de Jésus-Christ, en gardant la pureté de sa sainte Mère; voyons maintenant ses soins paternels, et admirons la fidélité par laquelle il conserve ce divin Enfant que le Père céleste lui a confié; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Ce n'est pas assez au Père éternel d'avoir confié à Joseph la virginité de Marie, il lui prépare quelque chose de plus relevé, et après avoir commis à sa foi cette sainte virginité qui doit donner Jésus-Christ au monde, comme s'il avait dessein d'épuiser sa libéralité infinie en faveur de ce patriarche, il va mettre en ses mains Jésus-Christ lui-même, et il veut le conserver par ses soins. Mais si nous pénétrons le secret, si nous entrons au fond du mystère, c'est là, fidèles, que nous trouverons quelque chose de si glorieux au juste Joseph, que nous ne pourrons jamais assez le comprendre; car Jésus, ce divin enfant, sur lequel Joseph a toujours les yeux, et qui fait l'admirable sujet de ses saintes inquiétudes, est né sur la terre comme un orphelin, et il n'a point de père en ce monde. C'est pourquoi saint Paul dit qu'il est sans père : *Sine patre* (*Hebr.*, VII, 3). Il est vrai qu'il en a un dans le ciel; mais à voir comme il l'abandonne, il semble que ce père ne le connaît plus. Il s'en plaindra un jour sur la croix, lorsque l'appelant son Dieu et non pas son père, *Et pourquoi*, dira-t-il, *m'abandonnez-vous* (*Matth.*, XXVII, 46)? Mais ce qu'il a dit en mourant, il pouvait le dire dès sa naissance, puisque dès ce premier moment son Père l'expose aux persécutions, et commence à l'abandonner aux injures. Tout ce qu'il fait en faveur de ce Fils unique, pour montrer qu'il ne l'oublie pas, du moins ce qui paraît à nos yeux, c'est de le mettre en la garde d'un homme mortel qui conduira sa pénible enfance, et Joseph est choisi pour ce ministère. Que fera ici ce saint homme? Qui pourrait dire avec quelle joie il reçoit cet abandonné, et comme il s'offre de tout son cœur pour être le père de cet orphelin? Depuis ce temps-là, chrétiens, il ne vit plus que pour Jésus-Christ, il n'a plus de soin que pour lui, il prend lui-même pour (1) ce Dieu un cœur et des entrailles de père; et ce

(1) Ce saint enfant.

qu'il n'est pas par nature, il le devient par affection.

Mais, afin que vous soyez convaincus de la vérité d'un si grand mystère et si glorieux à Joseph, il faut vous le montrer par les Ecritures, et pour cela vous exposer une belle réflexion de saint Chrysostome. Il remarque dans l'Evangile que partout Joseph y paraît en père. C'est lui qui donne le nom à Jésus comme les pères le donnaient alors ; c'est lui seul que l'ange avertit de tous les périls de l'enfant, et c'est à lui qu'il annonce le temps du retour. Jésus le révère et lui obéit ; c'est lui qui dirige toute sa conduite comme en ayant le soin principal, et partout il nous est montré comme père. D'où vient cela, dit saint Chrysostome? En voici la raison véritable : C'est, dit-il, que c'était un conseil de Dieu de donner au grand saint Joseph tout ce qui peut appartenir à un père sans blesser la virginité : Ὅπερ ἐστὶ πατρὸς ἴδιον, οὐ λυμαινόμενον τὸ τῆς παρθενίας ἀξίωμα, τοῦτό σοι δίδομι (*In Matth.*, *hom.* IV, *n.* 6, *tom.* VII, *pag.* 58).

Je ne sais si je comprends bien toute la force de cette pensée ; mais voici, si je ne me trompe, ce que veut dire ce grand évêque. Et premièrement supposons pour certain que c'est la sainte virginité qui empêche que le Fils de Dieu, en se faisant homme, ne choisisse un père mortel. En effet, Jésus-Christ venant sur la terre pour se rendre semblable aux hommes, comme il voulait bien avoir une mère il ne devait pas refuser, ce semble, d'avoir un père tout ainsi que nous, et de s'unir encore à notre nature par le nœud de cette alliance. Mais la sainte virginité s'y est opposée, parce que les prophètes lui avaient promis qu'un jour le Sauveur la rendrait féconde ; et puisqu'il devait naître d'une Vierge mère, il ne pouvait avoir de père que Dieu. C'est par conséquent la virginité qui empêche la paternité de Joseph. Mais peut-elle l'empêcher jusqu'à ce point que Joseph n'y ait plus de part, et qu'il n'ait aucune qualité de père ? Nullement, dit saint Chrysostome ; car la sainte virginité ne s'oppose qu'aux qualités qui la blessent, et qui ne sait qu'il y en a dans le nom de père qui ne choquent pas la pudeur et qu'elle peut avouer pour siennes ? Ces soins, cette tendresse, cette affection, cela blesse-t-il la virginité? Voyez donc le secret de Dieu, et l'accommodement qu'il invente dans ce différend mémorable entre la paternité de Joseph et la pureté virginale. Il partage la paternité, et il veut que la virginité fasse le partage. Sainte pureté, lui dit-il, vos droits vous seront conservés. Il y a quelque chose dans le nom de père que la virginité ne peut pas souffrir; vous ne l'aurez pas, ô Joseph ! Mais tout ce qui appartient à un père, sans que la virginité (1) soit intéressée, voilà, dit-il, ce que je vous donne : *Hoc tibi do, quod, salva virginitate, paternum esse potest.* Et par conséquent, chrétiens, Marie ne concevra pas de Joseph, parce que la virginité y serait blessée ; mais Joseph partagera avec Marie ces soins, ces veilles, ces inquiétudes, par lesquels elle élèvera ce divin enfant, et il ressentira pour Jésus cette inclination naturelle, toutes ces douces émotions, tous ces tendres empressements d'un cœur paternel.

Mais peut-être vous demanderez où il prendra ce cœur paternel si la nature ne le lui donne pas ? Ces inclinations naturelles peuvent-elles s'acquérir par choix, et l'art peut-il imiter ce que la nature écrit dans les cœurs? Si donc saint Joseph n'est pas père, comment aura-t-il un amour de père? C'est ici qu'il nous faut entendre que la puissance divine agit en cette œuvre. C'est par un effet de cette puissance que saint Joseph a un cœur de père, et si la nature ne le donne pas, Dieu lui en fait un de sa propre main. Car c'est de lui dont il est écrit qu'il tourne où il lui plaît les inclinations (1). Pour l'entendre, il faut remarquer une belle théologie que le Psalmiste nous a enseignée lorsqu'il dit que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes : *Qui finxit singillatim corda eorum* (*Psal.* XXXII, 15). Ne vous persuadez pas, chrétiens, que David regarde le cœur comme un (2) simple organe du corps que Dieu forme par sa puissance comme toutes les autres parties (3) qui composent l'homme. Il veut dire quelque chose de singulier : il considère le cœur en ce lieu comme principe de l'inclination, et il le regarde dans les mains de Dieu comme une terre molle et humide qui cède et qui obéit aux mains du potier, et reçoit de lui sa figure. C'est ainsi, nous dit le Psalmiste, que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes.

Qu'est-ce à dire en particulier ? Il faut un cœur de chair dans les uns, quand il les amollit par la charité ; un cœur endurci dans les autres, lorsque, retirant ses lumières par une juste punition de leurs crimes, il les abandonne au sens réprouvé. Ne fait-il pas dans tous les fidèles, non un cœur d'esclave, mais un cœur d'enfant, quand il envoie en eux l'Esprit de son Fils. Les apôtres tremblaient au moindre péril ; mais Dieu leur fait un cœur tout nouveau, et leur courage devient invincible. Quels étaient les sentiments de Saül pendant qu'il paissait ses troupeaux? Ils étaient sans doute bas et populaires. Mais Dieu, en le mettant sur le trône, lui change le cœur par son onction : *Immutavit Dominus cor Saul* (I *Reg.*, X, 9) ; et il reconnaît incontinent qu'il est roi. D'autre part, les Israélites considéraient ce nouveau monarque comme un homme de la lie du peuple ; mais la main de Dieu leur touchant le cœur, *Quorum Deus tetigit corda* (*Ibid.*, 26), aussitôt ils le voient plus grand, et ils se sentent émus, en le regardant, de cette crainte respectueuse que l'on a pour ses souverains : c'est que Dieu faisait en eux un cœur de sujets.

C'est donc, fidèles, cette même main qui

(1) En soit offensée.

(1) Et dont le Psalmiste a dit ce beau mot, avec une merveilleuse énergie, qu'il forme en particulier tous les cœurs des hommes : *Qui finxit singillatim corda eorum.* Entendons le sens de cette parole.

(2) Instrument de la vie.

(3) De nos corps.

forme en particulier tous les cœurs des hommes, qui fait un cœur de père en Joseph, et un cœur de fils en Jésus. C'est pourquoi Jésus obéit, et Joseph ne craint pas de lui commander Et d'où lui vient cette hardiesse de commander à son Créateur? C'est que le vrai Père de Jésus-Christ, ce Dieu qui l'engendre dans l'éternité, ayant choisi le divin Joseph pour servir de père au milieu des temps à son Fils unique, a fait, en quelque sorte, couler en son sein quelque rayon ou quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils : c'est ce qui lui change le cœur, c'est ce qui lui donne un amour de père; si bien que le juste Joseph, qui sent en lui-même un cœur paternel, formé tout à coup par la main de Dieu, sent aussi que Dieu lui ordonne d'user d'une autorité paternelle; et il ose bien commander à celui qu'il reconnaît pour son maître.

Et, après cela, chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous explique la fidélité de Joseph à garder ce sacré dépôt? Peut-il manquer de fidélité à celui qu'il reconnaît pour son Fils unique? de sorte qu'il ne serait pas nécessaire que je vous parlasse de cette vertu, s'il n'était important pour votre instruction que vous ne perdiez pas un si bel exemple? Car c'est ici qu'il nous faut apprendre par les traverses continuelles qui ont exercé saint Joseph, depuis que Jésus-Christ est mis en sa garde, qu'on ne peut conserver ce dépôt sans peine, et que, pour être fidèle à sa grâce, il faut se préparer à souffrir. Oui, certes, quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime. Joseph et Marie étaient pauvres; mais (1) ils n'avaient pas encore été sans maison, ils avaient un lieu pour se retirer. Aussitôt que cet Enfant vient au monde, (2) on ne trouve point de maison pour eux, et leur retraite est dans une étable. Qui leur procure cette disgrâce, sinon celui dont il est écrit que *Venant en son propre bien*, *il n'y a pas été reçu par les siens* (*Joan.*, I, 11), et qu'il n'a pas de gîte assuré où il puisse reposer sa tête? Mais n'est-ce pas assez de leur indigence? Pourquoi leur attire-t-il des persécutions? Ils vivaient ensemble dans leur ménage pauvrement, mais avec douceur, surmontant leur pauvreté par leur patience et par leur travail assidu (*Matth.*, VIII, 20). Mais Jésus ne leur permet pas ce repos : il ne vient au monde que pour les troubler, et il attire tous les malheurs avec lui. Hérode ne peut souffrir que cet Enfant vive : la bassesse de sa naissance n'est pas capable de le cacher (3) à la jalousie de ce tyran. Le ciel lui-même trahit le secret : il découvre Jésus-Christ par une étoile; et il semble qu'il ne lui amène de loin des adorateurs que pour lui susciter dans son pays propre un persécuteur impitoyable.

(1) Au moins avaient-ils leur maison en laquelle ils se mettaient à couvert.
(2) Il n'y a plus.
(3) A la rage.

Que fera ici saint Joseph? Représentez-vous, chrétiens, ce que c'est qu'un pauvre artisan, qui n'a point d'autre héritage que ses mains, (1) ni d'autre fonds que sa boutique, ni d'autre ressource que son travail. Il est contraint d'aller en Egypte, et de souffrir un exil fâcheux; et cela pour quelle raison? Parce qu'il a Jésus-Christ avec lui. Cependant, croyez-vous, fidèles, qu'il se plaigne de cet Enfant incommode, qui le tire de sa patrie, et qui lui est donné pour le tourmenter? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'il s'estime heureux de souffrir en sa compagnie, et que toute la cause (2) de son déplaisir, c'est le péril du divin Enfant qui lui est plus cher que lui-même? Mais peut-être a-t-il sujet d'espérer de voir bientôt finir ses disgrâces? Non, fidèles, il ne l'attend pas; partout on lui prédit des malheurs. Siméon l'a entretenu des étranges contradictions que devait souffrir ce cher Fils : il en voit déjà le commencement, et il passe sa vie dans de continuelles appréhensions des maux qui lui sont préparés.

Est-ce assez pour éprouver sa fidélité! Chrétiens, ne le croyez pas; voici encore une étrange épreuve. Si c'est peu des hommes pour le tourmenter, Jésus devient lui-même son persécuteur : il s'échappe adroitement de ses mains, il se dérobe à sa vigilance, et il demeure trois jours perdu. Qu'avez-vous fait, fidèle Joseph? Qu'est devenu le sacré dépôt que le Père céleste vous a confié? Ah ! qui pourrait ici raconter ses plaintes ! Si vous n'avez pas encore entendu la paternité de Joseph, voyez ses larmes, voyez ses douleurs, et reconnaissez qu'il est père. Ses regrets le font bien connaître, et Marie a raison de dire à cette rencontre : *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te* (*Luc.*, II, 48) : Votre père et moi vous cherchions avec une extrême douleur. O mon Fils, dit-elle au Sauveur, je ne crains pas de l'appeler ici votre père, et je ne prétends pas faire tort à la pureté de votre naissance. Il s'agit de soins et d'inquiétudes; et c'est par là que je puis dire qu'il est votre père, puisqu'il a des inquiétudes vraiment paternelles : *Ego et pater tuus*; je le joins avec moi par la société des douleurs.

Voyez, fidèles, par quelles souffrances Jésus éprouve la fidélité, et comme il ne veut être qu'avec ceux qui souffrent. Ames molles et voluptueuses, cet Enfant ne veut pas être avec vous, sa pauvreté a honte de votre luxe; et sa chair, destinée à tant de supplices, ne peut supporter votre extrême délicatesse. Il cherche ces forts et ces courageux qui ne refusent pas de porter sa croix, qui ne rougissent pas d'être compagnons de son indigence et de sa misère. Je vous laisse à méditer ces vérités saintes; car, pour moi, je ne puis vous dire tout ce que je pense sur ce beau sujet. Je me sens appelé ailleurs, et il faut que je considère le secret du Père éternel confié à l'humilité de Joseph : il faut que nous voyions Jésus-Christ caché; et Jo-

(1) Qui se voit tous les jours au bout de son fonds.
(2) De ses douleurs.

seph caché avec lui, et que nous nous excitions par ce bel exemple à l'amour de la vie cachée.

TROISIÈME POINT.

Que dirai-je ici, chrétiens, de cet homme caché avec Jésus-Christ? Où trouverai-je des lumières assez pénétrantes pour percer les obscurités qui enveloppent la vie de Joseph? Et quelle entreprise est la mienne, de vouloir exposer au jour ce que l'Ecriture a couvert d'un silence mystérieux? Si c'est un conseil du Père éternel que son Fils soit caché au monde, et que Joseph le soit avec lui, adorons les secrets de sa providence, sans nous mêler de les rechercher; et que la vie cachée de Joseph soit l'objet de notre vénération, et non pas la matière de nos discours. Toutefois il en faut parler, puisque je sais bien que je l'ai promis; et il sera utile au salut des âmes de méditer un si beau sujet, puisque, si je n'ai rien à dire autre chose, je dirai, du moins, chrétiens, que Joseph a eu cet honneur d'être tous les jours avec Jésus-Christ, qu'il a eu avec Marie la plus grande part à ses grâces; que néanmoins Joseph a été caché, que sa vie, que ses actions, que ses vertus étaient inconnues. Peut-être apprendrons-nous d'un si bel exemple, qu'on peut être grand sans éclat, qu'on peut être bienheureux sans bruit, qu'on peut avoir la vraie gloire sans le secours de la renommée, par le seul témoignage de sa conscience : *Gloria mea hæc est, testimonium conscientiæ meæ* (I *Cor.*, I, 12); et cette pensée nous incitera à mépriser la gloire du monde; c'est la fin que je me propose.

Mais, pour entendre solidement la grandeur et la dignité de la vie cachée de Joseph, remontons jusqu'au principe, et admirons, avant toutes choses, la variété infinie des conseils de la Providence dans les vocations différentes. Entre toutes les vocations, j'en remarque deux dans les Ecritures qui semblent directement opposées : la première, celle des apôtres; la seconde, celle de Joseph. Jésus est révélé aux apôtres, Jésus est révélé à Joseph, mais avec des conditions bien contraires. Il est révélé aux apôtres, pour l'annoncer par tout l'univers; il est révélé à Joseph, pour le taire et pour le cacher. Les apôtres sont des lumières, pour faire voir Jésus-Christ au monde; Joseph est un voile, pour le couvrir; et sous ce voile mystérieux on nous cache la virginité de Marie et la grandeur du Sauveur des âmes. Aussi nous lisons dans les Ecritures que lorsqu'on le voulait mépriser, *N'est-ce pas là*, disait-on, *le fils de Joseph* (*Joan.*, VI, 42)? Si bien que Jésus, entre les mains des apôtres, c'est une parole qu'il faut prêcher : *Prædicate verbum Evangelii hujus* (*Act.*, V, 20) : Prêchez la parole de cet Evangile; et Jésus entre les mains de Joseph, c'est une parole cachée, *Verbum absconditum* (*Luc.*, XVIII, 34); et il n'est pas permis de la découvrir. En effet, voyez-en la suite. Les divins apôtres prêchent si hautement l'Évangile, (1) que le bruit de leur prédication retentit jusqu'au ciel : et saint Paul a bien osé dire que les conseils de la sagesse divine sont venus à la connaissance des célestes puissances par l'Eglise, dit cet apôtre, et par le ministère des prédicateurs, *Per Ecclesiam* (*Eph.*, III, 10); et Joseph, au contraire, entendant parler des merveilles de Jésus-Christ, il écoute, il admire et se tait.

(1) Que la gloire en va jusqu'au ciel.

Que veut dire cette différence? Dieu est-il contraire à lui-même dans ses vocations opposées? Non, fidèles, ne le croyez pas : toute cette diversité tend à enseigner aux enfants de Dieu cette vérité importante, que toute la perfection chrétienne ne consiste qu'à se soumettre. Celui qui glorifie les apôtres par l'honneur de la prédication glorifie aussi saint Joseph par l'humilité du silence; et par là nous devons apprendre que la gloire des chrétiens n'est pas dans les emplois éclatants, mais à faire ce que Dieu veut. Si tous ne peuvent pas avoir l'honneur de prêcher Jésus-Christ, tous peuvent avoir l'honneur de lui obéir; et c'est la gloire de saint Joseph, c'est le solide honneur du christianisme. Ne me demandez donc pas, chrétiens, ce que faisait saint Joseph dans sa vie cachée; il est impossible que je vous l'apprenne, et je ne puis répondre autre chose sinon ce que dit le divin Psalmiste : Le juste, dit-il, qu'a-t-il fait? *Justus autem quid fecit* (*Psal.* X, 4)? Ordinairement la vie des pécheurs fait plus de bruit que celle des justes; parce que l'intérêt et les passions, c'est ce qui remue tout dans le monde. Les pécheurs, dit David, ont tendu leur arc, ils l'ont lâché contre les justes, ils ont détruit, ils ont renversé, on ne parle que d'eux dans le monde : *Quoniam quæ perfecisti, destruxerunt* (*Ibid.*) Mais le juste, ajoute-t-il, qu'a-t-il fait? *Justus autem quid fecit?* Il veut dire qu'il n'a rien fait. En effet il n'a rien fait pour les yeux des hommes, parce qu'il a tout (1) fait pour les yeux de Dieu. C'est ainsi que vivait le juste Joseph. Il voyait Jésus-Christ, et il se taisait; il le goûtait, et il n'en parlait point; il se contentait de Dieu seul, sans partager sa gloire avec les hommes. Il accomplissait sa vocation, parce que, comme les apôtres sont les ministres de Jésus-Christ découvert, Joseph était le ministre et le compagnon de sa vie cachée.

Mais, chrétiens, (2) pourrons-nous bien

(1) Réservé.

(2) Pourquoi le fait-il, et que nous veut-il enseigner? Ah! fidèles, j'entends le mystère. C'est qu'il voit au fond de nos cœurs, combien nous sommes tyrannisés par le vain désir de paraître. C'est le premier vice qui se montre en l'homme, et c'est le dernier qui le quitte. Il éclate dès notre enfance, il corrompt toute notre vie, il nous suit jusqu'à la mort. Combien étouffe-t-il de vertus par cette crainte honteuse de paraître sage? Combien fait-il faire de crimes pour satisfaire l'ambition, etc. C'est donc le vice le plus dangereux et le plus enraciné dans l'esprit des hommes; je ne m'étonne pas, mon Sauveur, si vous vous cachez avec ceux que vous aimez le plus sur la terre, c'est-à-dire, avec Joseph et Marie, pour nous apprendre par ce grand exemple que le bruit et l'éclat du monde est l'objet de votre mépris, qu'il n'est point de véritable grandeur que d'obéir à Dieu notre Père, en quelque état qu'il nous veuille mettre.

dire pourquoi il faut que Jésus se cache, pourquoi cette splendeur éternelle de la face du Père céleste se couvre d'une obscurité volontaire durant l'espace de trente années? Ah! superbe, l'ignores-tu? homme du monde, ne le sais-tu pas? C'est ton orgueil qui en est la cause; c'est ton vain désir de paraître; c'est ton ambition infinie, et cette complaisance criminelle qui te fait honteusement détourner à un soin pernicieux de plaire aux hommes, celui qui doit être employé à plaire à ton Dieu. C'est pour cela que Jésus se cache. Il voit le désordre que ce vice produit; il voit le ravage que cette passion fait dans les esprits, quelles racines elle y a jetées, et combien elle corrompt toute notre vie depuis l'enfance jusqu'à la mort; il voit les vertus qu'elle étouffe par cette crainte lâche et honteuse de paraître sage et dévot; il voit les crimes qu'elle fait commettre, ou pour s'accommoder à la société par une damnable complaisance, ou pour satisfaire l'ambition à laquelle on sacrifie tout dans le monde. Mais, fidèles, ce n'est pas tout : il voit que ce désir de paraître détruit les vertus les plus éminentes, en leur faisant prendre le change, en substituant la gloire du monde à la place de celle du ciel, en nous faisant faire pour l'amour des hommes ce qu'il faut faire pour l'amour de Dieu. Jésus-Christ voit tous ces malheurs, causés par le désir de paraître; et il se cache, pour nous enseigner à mépriser le bruit et l'éclat du monde. Il ne croit pas que sa croix suffise pour dompter cette passion furieuse; il choisit, s'il se peut, un état plus bas, et où il est en quelque sorte plus anéanti.

Car enfin, je ne craindrai pas de le dire, mon Sauveur, je vous connais mieux à la croix et dans la honte de votre supplice, que je ne fais dans cette bassesse et dans cette vie inconnue. Quoique votre corps soit tout déchiré, que votre face soit (1) ensanglantée, et que, bien loin de paraître Dieu, (2) vous n'ayez pas même la figure d'homme, toutefois vous ne m'êtes pas si caché, et je vois, au travers de tant de nuages, quelque rayon de votre grandeur dans cette constante résolution par laquelle vous surmontez les plus grands tourments. Votre douleur a de la dignité, puisqu'elle vous fait trouver un adorateur dans l'un des compagnons de votre supplice. Mais ici je ne vois rien que de bas; et dans cet état d'anéantissement, un ancien a raison de dire que vous êtes injurieux à vous-même : *Adultus non gestit agnosci, sed contumeliosus insuper sibi est* (*Tertul. de Patient. n.* 3, *pag.* 160). Il est injurieux à lui-même, parce qu'il semble qu'il ne fait rien, et qu'il est inutile au monde. Mais il ne refuse pas cette ignominie, il veut bien que cette injure soit ajoutée à toutes les autres qu'il a souffertes, pourvu qu'en se cachant avec Joseph et avec l'heureuse Marie, il nous apprenne, par ce grand exemple, que s'il se produit quelque jour au monde, ce sera par le désir de nous profiter, et pour obéir à son Père; qu'en effet toute la grandeur consiste à nous conformer aux ordres de Dieu, de quelque sorte qu'il lui plaise disposer de nous; et enfin que cette obscurité que nous craignons tant est si illustre et si glorieuse, qu'elle peut être choisie même par un Dieu. Voilà ce que nous enseigne Jésus-Christ caché avec toute son humble famille, avec Marie et Joseph, qu'il associe à l'obscurité de sa vie, à cause qu'ils lui sont très-chers. (1) Prenons-y donc part avec eux, et cachons-nous avec Jésus-Christ.

Chrétiens, ne savez-vous pas que Jésus-Christ est encore caché? Il souffre qu'on blasphème tous les jours son nom, et qu'on se moque de son Evangile, parce que l'heure de sa grande gloire n'est pas arrivée. Il est caché avec son Père, et nous sommes cachés en Dieu avec lui, comme parle le divin Apôtre. Puisque nous sommes cachés avec lui, ce n'est pas en ce lieu d'exil que nous devons rechercher la gloire. Mais quand Jésus se montrera en sa majesté, ce sera alors le temps de paraître : *Cum Christus apparuerit, tunc et simul apparebimus cum illo in gloria* (*Colos.*, III, 4). O Dieu, qu'il fera beau paraître en ce jour où Jésus nous louera devant ses saints anges, à la face de tout l'univers, et devant son Père céleste! Quelle nuit, quelle obscurité assez longue pourra nous mériter cette gloire? Que les hommes se taisent de nous éternellement, pourvu que Jésus-Christ en parle en ce jour. Toutefois craignons, chrétiens, craignons cette terrible parole qu'il a prononcée dans son Evangile : *Vous avez reçu votre récompense* (*Matth.*, VI, 2). Vous avez voulu la gloire des hommes : vous l'avez eue; vous êtes payé, il n'y a plus rien à attendre. O envie ingénieuse de notre ennemi, qui nous donne les yeux des hommes, afin de nous ôter ceux de Dieu; qui par une (2) reconnaissance malicieuse s'offre à récompenser nos vertus, de peur que Dieu ne les récompense! Malheureux, je ne veux point de ta gloire : ni ton éclat, ni ta vaine pompe ne peuvent pas payer mes travaux. J'attends ma couronne d'une main plus chère, et ma récompense d'un bras plus puissant. Quand Jésus paraîtra en sa majesté, c'est alors, c'est alors que je veux paraître.

C'est là, fidèles, que vous verrez ce que je ne puis vous dire aujourd'hui : vous découvrirez les merveilles de la vie cachée de Joseph; vous saurez ce qu'il a fait durant tant d'années, et combien il est glorieux de se cacher avec Jésus-Christ. Ah! sans doute, il n'est pas de ceux qui ont reçu leur récompense en ce monde : c'est pourquoi il paraîtra alors, parce qu'il n'a pas paru; il éclatera, parce qu'il n'a point éclaté. Dieu réparera l'obscurité de sa vie; et sa gloire sera d'autant plus grande, qu'elle est réservée pour la vie future.

Aimons donc cette vie cachée, où Jésus

(1) Défigurée.
(2) A peine vous reste-t-il une forme humaine.

(1) Pratiquons cette leçon importante. Eh! fidèles, ne voyez-vous pas que Jésus-Christ, etc.
(2) Justice.

s'est enveloppé avec Joseph. Qu'importe que les hommes nous voient! Celui-là est follement ambitieux, à qui les yeux de Dieu ne suffisent pas; et c'est lui faire trop d'injure que de ne se contenter pas de l'avoir (1) pour spectateur. Que si vous êtes dans les grandes charges et dans les emplois importants; si c'est une nécessité que votre vie soit toute publique, méditez du moins sérieusement que vous ferez enfin une mort privée, puisque tous ces honneurs ne vous suivront pas. Que le bruit que les hommes font autour de vous, ne vous empêche pas d'écouter les paroles du Fils de Dieu. Il ne dit pas : Heureux ceux qu'on loue; mais il dit dans son Evangile : *Heureux ceux que l'on maudit pour l'amour de moi* (*Matth.*, V, 11). Tremblez donc, dans cette gloire qui vous environne, de ce que vous n'êtes pas jugés dignes des opprobres de l'Evangile. Mais si le monde nous les refuse, chrétiens, faisons-nous-en à nous-mêmes; reprochons-nous devant Dieu notre ingratitude et nos vanités ridicules : mettons-nous à nous-mêmes devant notre face toute la honte de notre vie; soyons du moins obscurs à nos yeux, par une humble confession de nos crimes, et participons comme nous pouvons à la confusion de Jésus, afin de participer à sa gloire. *Amen.*

MADAME,

Cette grandeur qui vous environne empêche sans doute Votre Majesté de pouvoir goûter avec Jésus-Christ cette obscurité bienheureuse. Votre vie est dans la lumière, votre piété perce les nuages dans lesquels votre humilité veut l'envelopper. Les victoires de notre grand roi relèvent l'éclat de votre couronne; et ce qui surpasse toutes les victoires, c'est qu'on ne parle plus par toute la France que de cette ardeur toute chrétienne avec laquelle Votre Majesté travaille à faire descendre la paix sur la terre, d'où nos crimes l'ont bannie depuis tant d'années, et à rendre le calme à cet Etat, après en avoir soutenu toutes les tempêtes avec une résolution si constante. Parmi tant de gloire et tant de grandeur, quelle part peut prendre Votre Majesté à l'obscurité de Jésus-Christ et aux opprobres de son Evangile? Puisque le monde s'efforce à lui donner des louanges, où pourra-t-elle trouver l'humiliation, si elle ne la prend d'elle-même? C'est, Madame, ce qui oblige Votre Majesté, lorsqu'elle se retire avec Dieu, de se dépouiller à ses pieds de toute cette magnificence royale, qui aussi bien (2) s'évanouit devant lui, et là de se couvrir humblement la face de la sainte confusion de la pénitence. C'est trop flatter les grands que de leur persuader qu'ils sont impeccables : au contraire, qui ne sait pas que leur condition éminente leur apporte ce mal nécessaire, que leurs fautes ne peuvent presque être médiocres? C'est, Madame, dans la vue de tant de périls que Votre Majesté doit s'humilier. Tous les peuples loueront sa sage conduite dans toute l'étendue de leurs cœurs; elle seule s'accusera, elle seule se confondra devant Dieu, et participera par ce moyen aux opprobres de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire, que je lui souhaite éternelle. *Amen.*

(1) Cachons-nous à nous-mêmes le bien que nous faisons : que la gauche ne sache pas ce que fait la droite; mais confessons sincèrement que c'est Dieu qui fait tout en nous.

(2) Ne sert de rien.

SECOND PANÉGYRIQUE

DE SAINT JOSEPH.

(Prêché devant la reine.)

La simplicité, le détachement, l'amour de la vie cachée, trois vertus qui forment le caractère de l'homme de bien, et qui rendent saint Joseph digne de louange.

Quæsivit sibi Deus virum juxta cor suum.

Le Seigneur s'est cherché un homme selon son cœur (I *Reg.*, XIII, 14).

Cet homme, selon le cœur de Dieu, ne se montre pas au dehors, et Dieu ne le choisit pas sur les apparences, ni sur le témoignage de la voix publique. Lorsqu'il envoya Samuel dans la maison de Jessé pour y trouver David, le premier de tous qui a mérité cet éloge, ce grand homme, que Dieu destinait à la plus auguste couronne du monde, n'était pas même connu dans sa famille. On présente, sans songer à lui, tous ses aînés au Prophète; mais Dieu, qui ne juge pas à la manière des hommes, l'avertissait en secret de ne regarder pas à leur riche taille, ni à leur (1) contenance hardie : si bien que rejetant ceux que l'on produisait dans le monde, il fit approcher celui que l'on envoyait paître les troupeaux; et versant sur sa tête l'onction royale, il laissa ses parents étonnés d'avoir si peu jusqu'alors connu ce fils (2) que Dieu choisissait avec un avantage si extraordinaire.

Une semblable conduite de la Providence divine me fait appliquer aujourd'hui à Joseph, le fils de David, ce qui a été dit de David lui-même. Le temps était arrivé que Dieu cherchât un homme selon son cœur pour déposer en ses mains ce qu'il avait de plus cher; je veux dire la personne de son Fils unique, l'intégrité de sa sainte mère, le salut du genre humain, le secret le plus sacré de son conseil, le trésor du ciel et de la terre. Il laisse Jérusalem et les autres villes renommées; il s'arrête sur Nazareth, et, dans cette bourgade inconnue, il va choisir encore un homme inconnu, un pauvre artisan, Joseph, en un mot, pour lui confier un emploi dont les anges du premier ordre se seraient sentis honorés, afin, Messieurs, que nous entendions que l'homme, selon le cœur de Dieu, doit être lui-même cherché dans le cœur, et que ce sont les vertus cachées qui le rendent digne de cette louange. Comme je me propose aujourd'hui de traiter ces vertus cachées, c'est-à-dire de vous découvrir le cœur du juste Joseph, j'ai besoin plus que jamais, chrétiens, que celui qui s'appelle le Dieu de nos cœurs (*Psal.* LXXII, 26) m'éclaire par son Saint-Esprit. Mais quelle injure ferions-nous à la divine Marie, si, ayant accoutumé en d'autres sujets de lui demander son se-

(1) Mine guerrière.

(2) Sur lequel Dieu arrêtait son choix.

cours, maintenant qu'il s'agit de son saint époux, nous ne nous efforcions de lui dire avec une dévotion particulière : *Ave*.

C'est un vice ordinaire aux hommes de se donner entièrement au dehors et de négliger le dedans; de travailler à la montre et à l'apparence, et de mépriser l'effectif et le solide; de songer souvent quels ils paraissent, et de ne penser point quels ils doivent être. C'est pourquoi les vertus qui sont estimées, ce sont celles qui se mêlent d'affaires et qui entrent dans le commerce des hommes : au contraire, les vertus cachées et intérieures, où le public n'a point de part, où tout se passe entre Dieu et l'homme, non seulement ne sont pas suivies, mais ne sont pas même entendues. Et toutefois c'est dans ce secret que consiste tout le mystère de la vertu véritable. En vain pensez-vous former un bon magistrat si vous ne faites auparavant un homme de bien; en vain vous considérez quelle place vous pourrez remplir dans la société civile si vous ne méditez auparavant quel homme vous êtes en particulier. Si la société civile élève un édifice, l'architecte fait tailler premièrement une pierre, (1) et puis on la pose dans le bâtiment. Il faut composer un homme en lui-même avant que de méditer quel rang on lui donnera parmi les autres; et si l'on ne (2) travaille sur ce fonds, toutes les autres vertus, si éclatantes qu'elles puissent être, ne seront que des vertus de parade et (3) appliquées par le dehors, qui n'auront point de corps ni de vérité. Elles pourront nous acquérir de l'estime et rendre nos mœurs agréables, enfin elles pourront nous former au gré et selon le cœur des hommes; mais il n'y a que les vertus particulières qui aient ce droit admirable de nous composer au gré et selon le cœur de Dieu.

Ce sont ces vertus particulières, c'est cet homme de bien, cet homme au gré de Dieu et selon son cœur, que je veux vous montrer aujourd'hui en la personne du juste Joseph. Je laisse les dons et les mystères qui pourraient relever son panégyrique. Je ne vous dis plus, chrétiens, qu'il est le dépositaire des trésors célestes, le père de Jésus-Christ, le conducteur de son enfance, le protecteur de sa vie, l'époux et le gardien de sa sainte mère. (4) Je veux taire tout ce qui éclate pour faire l'éloge d'un saint dont la principale grandeur est d'avoir été à Dieu sans éclat. Les vertus mêmes dont je parlerai ne sont ni de la société ni du commerce : tout est renfermé dans le secret de sa conscience. La simplicité, le détachement, l'amour de la vie cachée, sont donc les trois vertus du juste Joseph, que j'ai dessein de vous proposer.

(1) Avant que de la mettre avec les autres.
(2) Bâtit.
(3) Artificielles.
(4) Je m'attache à sa vie particulière; et pour vous en donner le tableau, je n'irai pas chercher bien loin ni des conjectures douteuses, ni des révélations apocryphes. Le peu que nous avons dans les Ecritures me suffit pour vous faire voir dans le bon Joseph l'idée et le caractère de cet homme de bien que nous cherchons, qui a réglé avec Dieu son intérieur.

Vous me paraissez étonnés de voir l'éloge d'un si grand saint, dont la vocation est si haute, réduit à trois vertus si communes : mais sachez qu'en ces trois vertus consiste le caractère de cet homme de bien dont nous parlons; et il m'est aisé de vous faire voir que c'est aussi en ces trois vertus que consiste le caractère du juste Joseph. Car, mes sœurs, cet homme de bien, que nous considérons pour être selon le cœur de Dieu, il faut premièrement qu'il le cherche; en second lieu, qu'il le trouve; en troisième lieu, qu'il en jouisse. Quiconque cherche Dieu, qu'il cherche en simplicité celui qui (1) ne peut souffrir les voies détournées. Quiconque veut trouver Dieu, qu'il se détache de toutes choses pour trouver celui qui veut être lui seul tout notre bien. Quiconque veut jouir de Dieu, (2) qu'il se cache et qu'il se retire pour jouir en repos, dans la solitude, de celui qui ne se communique point parmi le trouble et l'agitation du monde. C'est ce qu'a fait notre patriarche. (3) Joseph, homme simple, a cherché Dieu; Joseph, homme détaché, a trouvé Dieu; Joseph, homme retiré, a joui de Dieu : c'est le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Le chemin de la vertu n'est pas de ces grandes routes dans lesquelles on peut s'étendre avec liberté : au contraire, nous apprenons par les saintes Lettres que ce n'est qu'un petit sentier, et une voie étroite et

(1) N'aime point.
(2) Il faut qu'il se retire avec lui, il faut, pour ainsi dire, qu'il se cache en lui, afin de le goûter en repos.
(3) O Joseph, homme simple, vous cherchez Dieu en simplicité; et il prend soin de guider vos pas, il vous envoie ses anges pour vous instruire; tout le ciel veille à votre conduite. O Joseph, homme détaché, vous allez et vous venez comme Dieu vous mène : partout où il vous appelle, vous y trouvez votre maison et votre patrie; votre cœur ne tient à rien sur la terre. Il fallait que vous fussiez ainsi disposé, pour être digne de recevoir en votre maison ce Dieu incarné qui se donne à vous. O Joseph, homme de retraite, vous savez ce que c'est que de jouir d'un Dieu; et dans le dessein de le posséder en la paix de votre cœur, de peur que la gloire du monde ne vous détourne, ou que son tracas ne vous trouble, vous vous enveloppez avec Jésus-Christ dans l'amour de la vie cachée. O l'homme juste, l'homme de Dieu, et l'homme selon son cœur! Apprenez de là, chrétiens, que d'être un bon particulier c'est quelque chose de grand et de vénérable; et dépouillez cette ambition qui vous ôte à Dieu et à vous-mêmes, sous prétexte de vous donner au public. Mais, pour mieux comprendre cette vérité, venez considérer avant toutes choses la simplicité de Joseph dans ma première partie.

Quand je vous parle de la sainte simplicité, ne croyez pas entendre le nom d'une vertu particulière. Dans le style de l'Ecriture, homme simple n'est autre chose que la définition d'un homme de bien. Jacob, dit-elle (*Genes.*, XXV, 27), était homme simple, c'est-à-dire, était homme juste; et c'est ainsi que le Saint-Esprit a accoutumé de parler. Toutefois, chrétiens, il y a quelque chose de singulier, qui nous est représenté par cette expression; et il faut tâcher de l'entendre. La simplicité, si je ne me trompe, est une certaine droiture d'un cœur qui est sincère avec Dieu, et c'est pourquoi l'Ecriture sainte joint toujours ces deux qualités dans la définition de l'homme de bien. Job, dit-elle, était simple et droit : *Erat vir ille simplex et rectus* (*Job*, I, 1). Ainsi la simplicité, c'est la droiture du cœur, et vous entendez bien, âmes saintes, que cette droiture de cœur c'est la pureté d'intention : de sorte qu'un homme simple, c'est un homme dont le cœur est droit avec Dieu, c'est-à-dire, dont les intentions sont droites et pures, qui n'aime que Dieu dans le cœur, qui marche à lui sans détour; et c'est la première qualité d'un homme de bien. Vous pouvez juger aisément combien elle est nécessaire, par cette réflexion.

serrée, et tout ensemble extrêmement droite : *Semita justi recta est, rectus callis justi ad ambulandum* (*Isai.*, XXVI, 7). Par où nous devons apprendre qu'il faut y marcher en simplicité et dans une grande droiture. Si peu non-seulement que l'on se détourne, mais même que l'on chancelle dans cette voie, on tombe dans les écueils dont elle est environnée de part et d'autre. C'est pourquoi le Saint-Esprit, voyant ce péril, nous avertit si souvent de marcher dans la voie qu'il nous a marquée, sans jamais nous détourner à droite ou à gauche : *Non declinabitis neque ad dexteram neque ad sinistram* (*Deut.*, V, 32; XVII, 11. *Prov.*, IV, 27. *Isai.*, XXX, 21); nous enseignant par cette parole que pour tenir cette voie il faut dresser tellement son intention, qu'on ne lui permette jamais de se relâcher, ni de faire le moindre pas de côté ou d'autre.

C'est ce qui s'appelle dans les Écritures avoir le cœur droit avec Dieu, et marcher en simplicité devant sa face. C'est le seul moyen de le chercher, (1) et la voie unique pour aller à lui; parce que, comme dit le Sage, Dieu conduit le juste par les voies droites. *Justum deduxit Dominus per vias rectas* (*Sap.* , X, 10). Car il veut qu'on le cherche avec grande ardeur; et ainsi que l'on prenne les voies les plus courtes, qui sont toujours les plus droites : si bien qu'il ne croit pas qu'on le cherche, lorsqu'on ne marche pas droitement à lui. C'est pourquoi il ne veut point ceux qui s'arrêtent, il ne veut point ceux qui se détournent, il ne veut point ceux qui se partagent. Quiconque prétend partager son cœur entre la terre et le ciel ne donne rien au ciel, et tout à la terre; parce que la terre retient ce qu'il lui engage, et que le ciel n'accepte pas ce qu'il lui offre (2).

Vous devez entendre par ce discours, que cette bienheureuse simplicité tant vantée dans les saintes Lettres, c'est une certaine droiture de cœur et une pureté d'intention ; et l'acte principal de cette vertu, c'est d'aller à Dieu de bonne foi, et sans s'en imposer à soi-même : acte nécessaire et important, qu'il faut que je vous explique. Ne vous persuadez pas, chrétiens, que je parle ainsi sans raison : car si dans la voie de la vertu il y en a qui trompent les autres, beaucoup aussi se trompent eux-mêmes. Ceux qui se partagent entre les deux voies, qui veulent avoir un pied dans l'une et dans l'autre, qui se donnent tellement à Dieu, qu'ils ont toujours un regard au monde; ceux-là ne marchent point en simplicité, ni devant Dieu ni devant les hommes, et n'ont point par conséquent de vertu solide. Ils ne sont pas droits avec les hommes, parce qu'ils imposent à leur vue par l'image d'une piété qui ne peut être que contrefaite, étant altérée par le mélange : ils ne sont pas droits devant Dieu, parce que pour plaire à ses yeux, il ne suffit pas, chrétiens, de produire par étude et par artifice des actes de vertu empruntés, et des directions d'intentions forcées.

Un homme engagé dans l'amour du monde viole tous les jours les lois les plus saintes de la bonne foi, ou de l'amitié, ou de l'équité naturelle, que nous devons aux plus étrangers, pour satisfaire à son avarice. Cependant sur une certaine inclination vague et générale, qui lui reste pour la vertu, il s'imagine être homme de bien, et il en veut produire des actes : mais quels actes, ô Dieu tout-puissant? Il a ouï dire à ses directeurs ce que c'est qu'un acte de détachement, ou un acte de contrition et de repentance : il tire de sa mémoire les paroles qui le composent, ou l'image des sentiments qui le forment. Il les applique (1) comme il peut sur sa volonté ; car je ne puis dire (2) autre chose, puisque son intention y est opposée : et il s'imagine être vertueux ; mais il se trompe, il s'abuse, il se joue lui-même.

Pour se rendre agréable à Dieu, il ne suffit pas, chrétiens, de tirer (3) par artifice des actes de vertu forcés, et des directions d'intention (4) étudiées. Les actes de piété doivent naître du fond du cœur, et non pas être empruntés de l'esprit ou de la mémoire. Mais ceux qui viennent du cœur ne souffrent point de partage. *Nul ne peut servir deux maîtres* (*Matth.*, VI, 24) : Dieu ne peut souffrir cette intention louche, si je puis parler de la sorte, qui regarde des deux côtés en un même temps. Les regards ainsi partagés rendent l'abord d'un homme choquant et difforme, et l'âme se défigure elle-même quand elle tourne en deux endroits ses intentions. *Il faut*, dit le Fils de Dieu, *que votre œil soit simple* (*Luc.*, XI, 34) : c'est-à-dire que votre regard soit unique; et pour parler encore en termes plus clairs, que l'intention pure et dégagée s'appliquant tout entière à la même fin, le cœur prenne sincèrement et de bonne foi les sentiments que Dieu veut. Mais ce que j'en ai dit en général se connaîtra mieux dans l'exemple.

Dieu a ordonné au juste Joseph de recevoir la divine Vierge comme son épouse fidèle, pendant (5) que sa grossesse semble la convaincre; de regarder comme son fils propre un enfant qui ne le touche que parce qu'il est dans sa maison ; de révérer comme son Dieu celui auquel il est obligé de servir de protecteur et de gardien. Dans ces trois choses, mes frères, où il faut prendre des sentiments délicats, et que la nature ne peut pas donner, il n'y a qu'une extrême simplicité qui puisse rendre le cœur docile et traitable. Voyons ce que fera le juste Joseph. Nous remarquerons en son lieu qu'à l'égard de sa

(1) Car il faut encore remarquer ceci pour honorer la simplicité, qu'on ne peut chercher Dieu que par son moyen. Il conduit le juste par les voies droites; on ne le trouve jamais qu'on ne marche droitement à lui.

(2) Il faut donc écouter le Sage et chercher Dieu en simplicité du cœur : *In simplicitate cordis quærite illum* (*Sap* , I, 1) , c'est-à-dire, avec une intention pure et dégagée.

(1) Pour ainsi dire.
(2) Qu'elle les produise.
(3) Par étude, comme par machine.
(4) Artificielles.
(5) Qu'elle devient mère sans qu'il y ait part.

sainte épouse jamais le soupçon ne fut plus modeste, ni le doute plus respectueux : mais enfin il était si juste, qu'il ne pouvait pas se désabuser sans que le ciel s'en mêlât. Aussi un ange lui déclare de la part de Dieu qu'elle a conçu de son Saint-Esprit (*Matth.*, I, 20). Si son intention eût été moins droite, s'il n'eût été à Dieu qu'à demi, il ne se serait pas rendu tout à fait, il serait demeuré au fond de son âme quelque reste de soupçon mal guéri, et son affection pour la sainte Vierge aurait toujours été douteuse et tremblante. Mais son cœur, (1) qui cherche Dieu en simplicité, ne sait point se partager avec Dieu : il n'a point de peine à connaître que la vertu incorruptible de sa sainte épouse méritait le témoignage du ciel. Il surpasse la foi d'Abraham, bien qu'il nous soit donné dans les Ecritures comme le modèle de la foi parfaite (*Rom.*, IV, 11 *et suiv.*). Abraham est loué dans les saintes Lettres pour avoir cru l'enfantement d'une stérile (*Genes.*, XV, 6), Joseph a cru celui d'une vierge, et il a reconnu en simplicité ce grand et impénétrable mystère de la virginité féconde.

Mais voici quelque chose de plus admirable. Dieu veut que vous receviez comme votre fils cet enfant de la pureté de Marie. Vous ne partagerez pas avec cette vierge l'honneur de lui donner la naissance, parce que la virginité y serait blessée ; mais vous partagerez avec elle ces soins, ces veilles, ces inquiétudes par lesquels elle élèvera ce cher fils : vous tiendrez lieu de père à ce saint enfant qui n'en a point sur la terre, et, quoique vous ne le soyez pas par la nature, il faut que vous le deveniez par l'affection. Mais comment s'accomplira un si grand ouvrage ? Où prendra-t-il ce cœur paternel, si la nature ne le lui donne pas ? Ces inclinations peuvent-elles s'acquérir par choix, et ne craindrons-nous pas en ce lieu ces mouvements empruntés et ces affections artificielles que nous venons de reprendre tout à l'heure ? Non, mes frères, ne le craignons pas. Un cœur (2) qui cherche Dieu en simplicité est une terre molle et humide, qui reçoit la forme qu'il lui veut donner ; ce que Dieu veut lui passe en nature. Si donc c'est la volonté du Père céleste que Joseph tienne sa place en ce monde, et qu'il serve de père à son Fils, il ressentira, n'en doutez pas, pour ce saint et divin Enfant cette inclination naturelle, toutes ces douces émotions, tous ces tendres empressements d'un cœur paternel.

En effet, durant ces trois jours que le Fils de Dieu s'était dérobé pour demeurer dans le temple avec les docteurs, il est aussi touché que la mère même, et elle le sait bien reconnaître : *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te* (*Luc*, II, 48) : Votre père et moi étions affligés. Voyez qu'elle le joint avec elle dans la société des douleurs. Je ne crains pas de l'appeler ici votre père, et je ne prétends pas faire tort à la pureté de votre naissance : il s'agit de soins et d'inquiétudes, et c'est par là que je puis dire qu'il est votre

(1) Simple et innocent.

(2) Simple et droit avec Dieu.

père, puisqu'il a vraiment des inquiétudes paternelles. Voyez, Messieurs, comme ce saint homme prend simplement et de bonne foi les sentiments que Dieu lui ordonne. Mais aimant Jésus Christ comme son fils, se pourra-t-il faire, mes sœurs, qu'il le révère comme son Dieu ? Sans doute, et il n'y aurait rien (1) de plus difficile, si la sainte simplicité n'avait rendu son esprit docile, pour céder sans peine aux ordres divins.

Voici, chrétiens, le dernier effort de la simplicité du juste Joseph, dans la pureté de sa foi. Le grand mystère de notre foi, c'est de croire un Dieu dans la faiblesse. Mais afin de bien comprendre, mes sœurs, combien est parfaite la foi de Joseph, il faut, s'il vous plaît, remarquer que la faiblesse de Jésus-Christ peut être considérée en deux états : ou comme étant soutenue par quelque effet de puissance, ou comme étant délaissée et abandonnée à elle-même. Dans les dernières années de la vie de notre Sauveur, quoique l'infirmité de sa chair fût visible par ses souffrances, sa toute-puissance divine ne l'était pas moins par les miracles. Il est vrai qu'il paraissait homme, mais cet homme disait des choses qu'aucun homme n'avait jamais dites, mais cet homme faisait des choses qu'aucun homme n'avait jamais faites. Alors la faiblesse étant soutenue, je ne m'étonne pas que, dans cet état, Jésus ait attiré des adorateurs, les marques de la puissance pouvant donner lieu de juger que l'infirmité était volontaire, et la foi n'était pas d'un si grand mérite. Mais en l'état que l'a vu Joseph, j'ai quelque peine à comprendre comment il a cru si fidèlement, parce que jamais la faiblesse n'a paru plus abandonnée, non pas même, je le dis sans crainte, dans l'ignominie de la croix. Car c'était cette heure importante pour laquelle il était venu : son Père l'avait délaissé ; il était d'accord avec lui qu'il le délaisserait en ce jour : lui-même s'abandonnait volontairement pour être livré aux mains des bourreaux. Si durant ces jours d'abandonnement la puissance de ses ennemis a été fort grande, ils ne doivent pas s'en glorifier ; parce que, les ayant renversés d'abord par une seule de ses paroles, il leur a bien fait connaître qu'il ne leur cédait que par une faiblesse volontaire : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper* (*Joan.*, XIX, 11) : Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi s'il ne vous était donné d'en haut. Mais en l'état dont je parle et dans lequel le voit saint Joseph, la faiblesse est d'autant plus grande qu'elle semble en quelque sorte forcée.

Car enfin, mon divin Sauveur, quelle est en cette rencontre la conduite de votre Père céleste ? Il veut sauver les mages qui sont venus vous adorer, et il les fait échapper par une autre voie. Je ne l'invente pas, chrétiens, je ne fais que suivre l'histoire sainte. Il veut vous sauver vous-mêmes, et il semble qu'il ait peine à l'exécuter. Un ange vient du ciel éveiller, pour ainsi dire, Joseph en sursaut, et lui dire, comme pressé par un péril impré-

(1) De moins praticable.

vu : *Fuyez vite, partez cette nuit avec la mère et l'enfant, et sauvez vous en Egypte* (*Matth.*, II, 13) : Fuyez ; oh ! quelle parole ! Encore s'il avait dit : Retirez-vous. Mais fuyez pendant la nuit : ô précaution de faiblesse ! Quoi donc, le Dieu d'Israel ne se sauve qu'à la faveur des ténèbres ! et qui le dit ? c'est un ange qui arrive soudainement à Joseph comme un messager effrayé : De sorte, dit un ancien, qu'il semble que tout le ciel soit alarmé, et que la terreur s'y soit répandue avant même de passer à la terre : *Ut videatur cœlum timor ante tenuisse quam terram* (*S. Pet. Chrysol.*, *serm.* CLI *Biblioth. Patr. Lugdun.*, *tom.* VII, *pag.* 961). Mais voyons la suite de cette aventure. Joseph se sauve en Egypte, et le même ange revient à lui : *Retourne*, dit-il, *en Judée, car ceux-là sont morts qui cherchaient l'âme de l'enfant* (*Matth.*, II, 20). Eh quoi ! s'ils étaient vivants, un Dieu ne serait pas en sûreté ? O faiblesse délaissée et abandonnée ! Voilà l'état du divin Jésus, et en cet état saint Joseph l'adore avec la même soumission que s'il avait vu ses plus grands miracles. Il reconnaît le mystère de ce miraculeux délaissement ; il sait que la vertu de la foi, c'est de soutenir l'espérance sans aucun sujet d'espérance : *In spem contra spem* (*Rom.*, IV, 18). Il s'abandonne à Dieu en simplicité, et exécute sans s'enquérir tout ce qu'il commande. En effet, l'obéissance est trop curieuse, qui examine les causes du commandement : elle ne doit avoir des yeux que pour considérer son devoir, et elle doit chérir son aveuglement, qui la fait marcher en sûreté. Mais cette obéissance de saint Joseph venait de ce qu'il croyait en simplicité, et que son esprit, ne chancelant pas entre la raison et la foi, suivait avec une intention droite les lumières qui venaient d'en haut. O foi vive, ô foi simple et droite ! que le Sauveur a raison de dire qu'il ne te trouvera plus sur la terre (*Luc.*, XVIII, 8) ! Car, mes frères, comment croyons-nous ? Qui nous donnera aujourd'hui de pénétrer au fond de nous-mêmes, pour voir si ces actes de foi que nous faisons quelquefois sont véritablement dans le cœur, ou si ce n'est pas la coutume qui les y amène du dehors.

Que si nous ne pouvons pas lire dans nos cœurs, interrogeons nos œuvres, et connaissons notre peu de foi. Une marque de sa faiblesse, c'est que nous n'osons entreprendre de bâtir dessus ; nous n'osons nous y confier, ni établir sur ce fondement l'espérance de notre bonheur. Démentez-moi, Messieurs, si je ne dis pas la vérité. Lorsque nous flottons incertains entre la vie chrétienne et la vie du monde, n'est-ce pas un doute secret qui nous dit dans le fond du cœur : Mais (1) cette immortalité que l'on nous promet, est-ce une chose assurée ; et n'est-ce pas trop hasarder son repos, son bonheur (2), que de quitter ce qu'on voit, pour suivre ce qu'on ne voit pas ? Nous ne croyons donc pas en simplicité, nous ne sommes pas chrétiens de bonne foi.

(1) Ce ciel.
(2) Sa félicité, son plaisir.

Mais je croirais, direz-vous, si je voyais un ange comme saint Joseph. O homme, désabusez-vous : Jonas (1) a disputé contre Dieu, quoiqu'il fût instruit de ses volontés par une vision manifeste ; et Job a été fidèle, quoiqu'il n'eût point encore été confirmé par des apparitions extraordinaires. Ce ne sont pas les voies extraordinaires qui font fléchir notre cœur, mais la sainte simplicité, et la pureté d'intention que produit la charité véritable, qui attache aisément notre esprit à Dieu, en le détachant des créatures. C'est, mes sœurs, ce détachement qui fera notre seconde partie.

SECOND POINT.

Dieu, qui a établi son Evangile sur des contrariétés mystérieuses, ne se donne qu'à ceux qui se contentent de lui, et se détachent des autres biens. Il faut qu'Abraham quitte sa maison et tous les attachements de la terre, avant que Dieu lui dise : Je suis ton Dieu. Il faut abandonner tout ce qui se voit, pour mériter ce qui ne se voit pas ; et nul ne peut posséder ce grand tout, s'il n'est au monde comme n'ayant rien : *Tanquam nihil habentes* (II *Cor.*, VI, 10). Si jamais il y eut un homme à qui Dieu se soit donné de bon cœur, c'est sans doute le juste Joseph, qui le tient dans sa maison et entre ses mains, et à qui il est présent à toutes les heures beaucoup plus dans le cœur que devant les yeux. Voilà un homme qui a trouvé Dieu d'une façon bien particulière : aussi s'est-il rendu digne d'un si grand trésor par un détachement sans réserve, puisqu'il est détaché de ses passions, détaché de son intérêt et de son propre repos.

Deux sortes de passions ont accoutumé de nous émouvoir, je veux dire les passions douces et les passions violentes. Desquelles des deux, mes sœurs, est-il plus difficile de se rendre maître ? (2) il n'est pas aisé de le décider. J'ai appris du grand saint Thomas, que celles-là sont à craindre par la durée, celles-ci par la promptitude et par l'impétuosité de leur mouvement ; celles-là nous flattent, celles-ci nous poussent par force ; celles-là nous gagnent, celles-ci nous entraînent. Mais, quoique par des voies différentes, les unes et les autres renversent le sens, les unes et les autres engagent le cœur. O pauvre cœur humain, de combien d'ennemis es-tu la proie ? de combien de tempêtes es-tu le jouet ? de combien d'illusions es-tu le théâtre ?

Mais apprenons, chrétiens, par l'exemple de saint Joseph, à vaincre ces douceurs qui nous (3) charment, et ces violences qui nous emportent. Voyez comme il est détaché de ses passions, puisqu'il a pu surmonter sans (4) résistance, parmi les douces la plus flatteuse, parmi les violentes la plus farouche ; je veux dire l'amour et la jalousie. Son épouse est sa sœur. Il n'est touché, si je le

(1) N'a pas cru à la voix de Dieu, quoiqu'il l'eût entendue.
(2) C'est ce qu'il n'est pas aisé de vous expliquer.
(3) Trompent, séduisent.
(4) Effort.

puis dire, que de la virginité de Marie; mais il l'aime pour la conserver en sa chaste épouse, et ensuite pour l'imprimer en soi-même par une entière unité de cœur. La fidélité de ce mariage consiste à se garder l'un à l'autre la parfaite intégrité qu'ils se sont promise. Voilà les promesses qui les assemblent, voilà le traité qui les lie. Ce sont deux virginités qui s'unissent pour se conserver l'une et l'autre éternellement par une chaste correspondance de désirs pudiques; et il me semble que je vois deux astres qui n'entrent ensemble en conjonction qu'à cause que leurs lumières s'allient. Tel est le nœud de ce mariage, d'autant plus ferme, dit saint Augustin (*De Nupt. et Concup.*, *lib.* I, *cap.* XI, *tom.* X, *pag.* 286), que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables, en cela même qu'elles sont plus saintes.

Mais la jalousie, chrétiens, a pensé rompre le sacré lien de cette amitié conjugale. Joseph, encore ignorant (1) des mystères dont sa chère épouse s'était rendue digne, ne sait que penser de sa grossesse. Je laisse aux peintres et aux poëtes de représenter à vos yeux les horreurs de la jalousie, le venin de ce serpent, et les cent yeux de ce monstre: il me suffit de vous dire que c'est une espèce de complication des passions les plus furieuses. C'est là qu'un amour outragé pousse la douleur jusqu'au désespoir, et la haine jusqu'à la furie; et c'est peut-être pour cette raison que le Saint-Esprit nous a dit: *Dura sicut infernus æmulatio* (*Cant.*, VIII, 6): La jalousie est dure comme l'enfer, parce qu'elle ramasse en effet les deux choses les plus cruelles que l'enfer ait, la rage et le désespoir.

Mais ce monstre si furieux ne peut rien contre le juste Joseph; car admirez sa modération envers sa sainte et divine épouse. Il sent le mal tel, qu'il ne peut la défendre; et il ne veut pas la condamner tout à fait. Il prend un conseil tempéré. Réduit par l'autorité de la loi (2) à l'éloigner de sa compagnie, il évite du moins de la diffamer, il demeure dans les bornes de la justice; et bien loin d'exiger le châtiment, il lui épargne même la honte. Voilà une résolution bien modérée: mais encore ne presse-t-il pas l'exécution. Il veut attendre la nuit, cette sage conseillère dans nos ennuis, dans nos promptitudes, dans nos précipitations dangereuses. Et en effet cette nuit lui découvrira le mystère, un ange viendra éclaircir ses doutes; et j'ose dire, Messieurs, que Dieu devait ce secours au juste Joseph. Car, puisque la raison humaine soutenue de la grâce s'était élevée à son plus haut point, il fallait que le ciel achevât le reste; et celui-là était digne de savoir la vérité, qui, sans l'avoir reconnue, n'avait pas laissé néanmoins de pratiquer la justice: *Merito responsum subvenit mox divinum, cui humano deficiente consilio justitia non defecit* (*S. Petr. Chrysol.*, *serm.* 175; *Bibl. Patr. Lugd.*, *tom.* VII, *pag.* 978).

(1) De ce que le Saint-Esprit a fait dans Marie
(2) A la nécessité d'éloigner Marie.

Certainement saint Jean Chrysostome a raison d'admirer ici la philosophie de Joseph. C'était, dit-il (*In Matth.*, *Hom.* IV, *n.* 4, *tom.* VII, *p.* 52), un grand philosophe, parfaitement détaché de ses passions, puisque nous lui voyons surmonter la plus tyrannique de toutes. Combien est maître de tous ses mouvements un homme qui en cet état est capable de prendre conseil, et un conseil modéré, et qui, l'ayant pris si sage, peut encore en suspendre l'exécution, et dormir parmi ces pensées d'un sommeil tranquille? Si son âme n'eût été calme, croyez que les lumières d'en haut n'y seraient pas sitôt descendues. Il est donc indubitable, mes frères, qu'il était bien détaché de ses passions, tant de celles qui charment par leur douceur, que de celles qui entraînent par leur violence.

Plusieurs jugeront peut-être qu'étant si détaché de ses passions, c'est un discours superflu de vous dire (1) qu'il l'est aussi de ses intérêts. Mais je ne sais pas, chrétiens, si cette conséquence est bien assurée. Car cet attachement à notre intérêt est plutôt un vice qu'une passion; parce que les passions ont leur cours, et consistent dans une certaine ardeur que les emplois changent, que l'âme modère, que le temps emporte, qui se consume enfin elle-même: au lieu que l'attachement à l'intérêt s'enracine de plus en plus par le temps (2); parce que, dit saint Thomas (IIa IIæ, *quæst.* CXVIII, *art.* 1, *ad* 3), venant de faiblesse, il se fortifie tous les jours à mesure que tout le reste se débilite et s'épuise. Mais quoi qu'il en soit, chrétiens, il n'est rien de plus dégagé de cet intérêt que l'âme du juste Joseph. Représentez-vous un pauvre artisan qui n'a point d'héritage que ses mains, point de fonds que sa boutique, point de ressource que son travail, qui donne d'une main ce qu'il vient de recevoir de l'autre, et se voit tous les jours au bout de son fonds; obligé néanmoins à de grands voyages, qui lui ôtent toutes ses pratiques (car il faut parler de la sorte du père de Jésus-Christ), sans que l'ange qu'on lui envoie lui dise jamais un mot de sa subsistance. Il n'a pas eu honte de souffrir ce que nous avons honte de dire: humiliez-vous, ô grandeurs humaines! Il va néanmoins, sans s'inquiéter, toujours errant, toujours vagabond, seulement parce qu'il est avec Jésus-Christ; trop heureux de le posséder à ce prix. Il s'estime encore trop riche, et il fait tous les jours de nouveaux efforts pour vider son cœur, afin que Dieu y étende ses possessions et y dilate son règne; abondant, parce qu'il n'a rien; possédant tout, parce qu'il ne rencontre ni repos, ni demeure, ni consistance.

C'est ici le dernier effet du détachement de Joseph, et celui que nous devons remarquer avec une réflexion plus sérieuse. Car notre vice le plus commun et le plus opposé au christianisme, c'est une malheureuse inclination de nous établir sur la terre; au lieu que nous devons toujours avancer, et ne nous

(1) C'est une suite infaillible.
(2) Avec l'âge.

arrêter jamais nulle part. Saint Paul, dans la divine Épître aux Hébreux, nous enseigne que Dieu nous a bâti une cité ; et c'est pour cela, dit-il, qu'il ne rougit pas de s'appeler notre Dieu : *Ideo non confunditur Deus vocari Deus eorum : paravit enim illis civitatem* (*Hebr.*, XI. 26). Et en effet, chrétiens, comme le nom de Dieu est un nom de Père, il aurait honte, avec raison, de s'appeler notre Dieu, s'il ne (1) pourvoyait à nos besoins. Il a donc songé, ce bon Père, à pourvoir soigneusement ses enfants : il leur a préparé une cité qui a des fondements, dit saint Paul, *Fundamenta habentem civitatem* (*Ibid.*, 10), c'est-à-dire, qui est solide et inébranlable. S'il a honte de n'y pas pourvoir, quelle honte de ne l'accepter pas ! Quelle injure faites-vous à votre patrie, si vous vous trouvez bien dans l'exil ? Quel mépris faites-vous de Sion, si vous êtes à votre aise dans Babylone? Allez et marchez toujours, et n'ayez jamais de demeure fixe. C'est ainsi qu'a vécu le juste Joseph. A-t-il jamais goûté un moment de joie depuis qu'il a eu Jésus-Christ en garde? Cet enfant ne laisse pas les siens en repos : il les inquiète toujours dans ce qu'ils possèdent, et toujours il leur suscite quelque nouveau trouble.

Il nous veut apprendre, mes sœurs, que c'est un conseil de la miséricorde (2) de mêler de l'amertume dans toutes nos joies. Car nous sommes des voyageurs, exposés pendant le voyage à l'intempérie de l'air et à l'irrégularité des saisons. Parmi les fatigues d'un si long voyage, l'âme, épuisée par le travail, cherche quelque lieu pour se délasser. L'un met son divertissement dans un emploi; l'autre a sa consolation dans sa femme, dans sa famille ; l'autre son espérance en son fils. Ainsi chacun se partage et cherche quelque appui sur la terre. L'Évangile ne blâme pas ces affections : mais comme le cœur humain est précipité dans ses mouvements, et qu'il lui est difficile de modérer ses désirs, ce qui lui était donné pour se relâcher, peu à peu il s'y repose et enfin il s'y attache. Ce n'était qu'un bâton pour le soutenir pendant le travail du voyage, il s'en fait un lit pour s'y endormir, et il demeure, il s'arrête, il ne se souvient plus de Sion : *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus* (*Ps.* XL, 4). Dieu lui renverse ce lit où il s'endormait parmi les félicités temporelles ; et par une plaie salutaire, il fait sentir à ce cœur combien ce repos était dangereux. Vivons donc en ce monde comme détachés. Si nous y sommes comme n'ayant rien, nous y serons en effet comme possesseurs de tout : si nous nous détachons des créatures, nous y gagnerons le Créateur ; et il ne nous restera plus que de nous cacher avec Joseph, pour en jouir dans la retraite et la solitude, c'est notre dernière partie.

TROISIÈME POINT.

La justice chrétienne est une affaire particulière de Dieu avec l'homme, et de l'homme avec Dieu ; c'est un mystère entre eux deux, qu'on profane quand on le divulgue, et qui ne peut être caché avec trop de religion à ceux qui ne sont pas du secret. C'est pourquoi le Fils de Dieu nous ordonne, lorsque nous avons dessein de prier, et le même doit s'entendre de toutes les vertus chrétiennes, il nous ordonne, dis-je, de nous retirer en particulier, et de fermer la porte sur nous (*Matth.*, VI, 6). Fermez, dit-il, la porte sur vous, et célébrez votre mystère avec Dieu tout seul, sans y admettre personne que ceux qu'il lui plaira d'appeler : *Solo pectoris contentus arcano orationem tuam fac esse mysterium* (*S. Chrysost.*, *in Matth. Hom.* XIX, *n.* 3, *tom.* VII, *pag.* 248). Ainsi la vie chrétienne doit être une vie cachée (1), et le chrétien véritable doit désirer ardemment de demeurer couvert sous l'aile de Dieu, sans avoir d'autre spectateur.

Mais ici toute la nature réclame et ne peut souffrir cette obscurité, dont voici la raison, si je ne me trompe : c'est que la nature répugne à la mort; et vivre caché et inconnu, c'est être comme mort dans l'esprit des hommes. Car comme la vie, est dans l'action, celui qui cesse d'agir (2) semble avoir aussi cessé de vivre. Or, mes sœurs, les hommes du monde, accoutumés au tumulte et aux empressements, ne savent pas ce que c'est qu'une action paisible et intérieure, et ils croient qu'ils n'agissent pas s'ils ne s'agitent et qu'ils ne se remuent pas s'ils ne font du bruit ; de sorte qu'ils considèrent la retraite et l'obscurité comme une extinction de la vie : au contraire, ils mettent tellement la vie dans cet éclat du monde et dans ce bruit tumultueux, qu'ils osent bien se persuader qu'ils ne seront pas tout à fait morts, tant que leur nom fera du bruit sur la terre. C'est pourquoi la réputation leur paraît comme une seconde vie : ils comptent pour beaucoup de survivre dans la mémoire des hommes ; et peu s'en faut qu'ils ne croient qu'ils sortiront en secret de leurs tombeaux pour entendre ce qu'on dira d'eux, tant ils sont persuadés que vivre, c'est faire du bruit et remuer encore les choses humaines, parce qu'ils mettent la vie dans le bruit. Voilà l'éternité que promet le siècle, éternité par les titres, immortalité par la renommée : *Qualem potest præstare sæculum de titulis æternitatem, de fama immortalitatem* (*Tertul.*, *Scorp. n.* 6, *pag.* 622). Vaine et fragile immortalité, mais dont ces anciens conquérants faisaient tant d'état. C'est cette fausse imagination qui fait que l'obscurité semble une mort aux amateurs du monde, et même, si je l'ose dire, quelque chose de plus dur que la mort; puisque, selon leur opinion, vivre caché et inconnu, c'est s'ensevelir tout vivant et s'enterrer, pour ainsi dire, au milieu du monde.

Notre-Seigneur Jésus-Christ étant venu pour mourir et s'immoler, il a voulu mourir

(1) Pensait à nous établir.
(2) De nous troubler dans toutes nos joies. C'est ce que dit le divin Psalmiste, que Dieu renverse le lit de ses serviteurs. Parmi ces incommodités de la vie, le cœur soupire après quelque appui.

(1) Et celui-là n'est pas un vrai chrétien qui ne peut pas se résoudre à.
(2) A cessé de vivre.

et s'immoler pour nous en toutes manières : de sorte qu'il ne s'est point contenté, mes sœurs, de mourir de la mort naturelle, ni de la mort la plus cruelle et la plus violente; mais il a encore voulu y ajouter la mort civile et politique. Et comme cette mort civile vient par deux moyens, ou par l'infamie, ou par l'oubli, il a voulu subir l'une et l'autre. Victime pour l'orgueil humain, il a voulu se sacrifier par tous les genres d'humiliations ; et il a donné à cette mort d'oubli les trente premières années de sa vie. Pour mourir avec Jésus-Christ, il nous faut mourir de cette mort, afin de pouvoir dire avec saint Paul : *Mihi mundus crucifixus est*, *et ego mundo* (*Gal.*, VI, 14) : Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde.

Le grand pape saint Grégoire donne à ce passage de l'Apôtre une belle interprétation : Le monde, dit-il, est mort pour nous quand nous le quittons; mais, ajoute-t-il (*Moral. in Job.*, *lib.* V, *cap.* 3, *tom.* I, *pag.* 150), ce n'est pas assez : il faut, pour arriver à la perfection, que nous soyons morts pour lui et qu'il nous quitte; c'est-à-dire, que nous devons nous mettre en tel état, que nous ne plaisions plus au monde, qu'il nous tienne pour morts, et qu'il ne nous compte plus pour être de ses parties et de ses intrigues, ni même de ses entretiens et de ses discours. C'est la haute perfection du christianisme, c'est là que l'on trouve la vie, parce que l'on apprend à jouir de Dieu, qui n'habite pas dans le tourbillon ni dans le tumulte du siècle, mais dans la paix de la solitude et de la retraite.

Ainsi était mort le juste Joseph : enseveli avec Jésus-Christ et la divine Marie, il ne s'ennuyait pas de cette mort qui le faisait vivre avec le Sauveur. Au contraire, il ne craint rien tant que le bruit et la vie du siècle viennent troubler ou interrompre ce repos caché et intérieur. Mystère admirable, mes sœurs : Joseph a dans sa maison de quoi attirer les yeux de toute la terre, et le monde ne le connaît pas : il possède un Dieu homme, et il n'en dit mot : il est témoin d'un si grand mystère, et il le goûte en secret sans le divulguer. Les mages et les pasteurs viennent adorer Jésus-Christ, Siméon et Anne publient ses grandeurs ; nul autre ne pouvait rendre meilleur témoignage du mystère de Jésus-Christ que celui qui en était le dépositaire, qui savait le miracle de sa naissance, que l'ange avait si bien instruit de sa dignité et du sujet de son envoi. Quel père ne parlerait pas d'un fils si aimable! Et cependant l'ardeur de tant d'âmes saintes qui s'épanchent devant lui avec tant de zèle pour célébrer les louanges de Jésus-Christ n'est pas capable d'ouvrir sa bouche pour leur découvrir le secret de Dieu qui lui a été confié. *Erant mirantes*, dit l'évangéliste (*Luc.*, II, 33) : ils paraissaient étonnés, il semblait qu'ils ne savaient rien : ils écoutaient parler tous les autres, et ils gardaient le silence avec tant de religion, qu'on dit encore dans leur ville, au bout de trente ans : N'est-ce pas le fils de Joseph (*Joan.*, VI, 42)? sans qu'on ait rien appris durant tant d'années du mystère de sa conception virginale (1). C'est qu'ils savaient l'un et l'autre que pour jouir de Dieu en vérité, il fallait se faire une solitude; qu'il fallait rappeler en soi-même tant de désirs qui errent deçà et delà, et tant de pensées qui s'égarent, qu'il fallait se retirer avec Dieu et se contenter de sa vue.

Mais, chrétiens, où trouverons-nous ces hommes spirituels et intérieurs dans un siècle qui donne tout à l'éclat? Quand je considère les hommes, leurs emplois, leurs occupations, leurs empressements, je trouve tous les jours plus véritable ce qu'a dit saint Jean Chrysostome (*In Matth.*, *Hom.* XIX, *n.* 1, *tom.* VII, *pag.* 244), que si nous rentrons en nous-mêmes, nous trouverons que nos actions se font toutes par des vues humaines. Car, pour ne point parler en ce lieu de ces âmes prostituées qui ne tâchent que de plaire au monde, combien pourrons-nous en trouver qui ne se détournent pas de la droite voie, s'ils rencontrent en leur chemin les puissances; qui ne se relâchent du moins, s'ils ne se ralentissent pas tout à fait ; qui ne tâchent de se ménager entre la justice et la faveur, entre le devoir et la complaisance? Combien en trouverons-nous à qui le préjugé des opinions, la tyrannie de la coutume, la crainte de choquer le monde, ne fassent pas chercher du moins des tempéraments pour accorder Jésus-Christ avec Bélial, et l'Évangile avec le siècle? Que s'il y en a quelques-uns en qui les égards humains n'étouffent ni ne resserrent les sentiments de la vertu, y en aura-t-il quelqu'un qui ne se lasse pas d'attendre sa couronne en l'autre vie, et qui ne veuille pas en tirer toujours quelque (2) fruit par avance dans les louanges des hommes? C'est la peste de la vertu chrétienne. Et comme j'ai l'honneur de parler en présence d'une grande reine, qui écoute tous les jours les justes applaudissements de ses peuples, il me sera permis d'appuyer un peu sur cette morale.

La vertu est comme une plante qui peut mourir en deux sortes : quand on l'arrache ou quand on la dessèche. Il viendra un ravage d'eaux qui la déracinera et la portera par terre; ou bien, sans y employer tant de violence, il arrivera quelque intempérie qui la fera sécher sur son tronc : elle paraîtra encore vivante, mais elle aura cependant la mort dans le sein. Il en est de même de la vertu. Vous aimez l'équité et la justice : quelque grand intérêt qui se présente à vous, ou quelque passion violente qui pousse impétueusement dans votre cœur cet amour que vous avez pour la justice : s'il se laisse emporter à cette tempête, ce sera un ravage

(1) O Dieu ! j'adore avec un profond respect les voies impénétrables de votre sagesse. J'admire la diversité des vocations par lesquelles votre providence daigne dispenser les emplois des hommes, ordonnant aux uns de publier ce que vous confiez à l'autre en secret et sous l'obligation du silence; sanctifiant les prédicateurs par la publication de votre mystère, et Joseph par le soin de le couvrir; rendant la vie des uns illustre et glorieuse par tout l'univers, et donnant pour partage au juste Joseph d'être caché avec vous. O Dieu ! soyez béni éternellement.

(2) Récompense.

d'eaux qui déracinera la justice. Vous soupirez quelque temps sur l'affaiblissement que vous éprouvez; mais enfin vous laissez arracher cet amour de votre cœur. Tout le monde est étonné de voir que vous avez perdu la justice que vous cultiviez avec tant de soin.

Mais quand vous aurez résisté à ces efforts violents, ne prétendez pas pour cela de l'avoir sauvée, si vous ne la gardez d'un autre péril; j'entends celui des louanges. Le vice contraire la déracine, l'amour des louanges la dessèche. Il semble qu'elle se tienne en état; elle paraît se bien soutenir, et elle trompe en quelque sorte les yeux des hommes. Mais la racine est séchée, elle ne tire plus de nourriture, elle n'est plus bonne que pour le feu. C'est cette herbe des toits dont parle David, qui se sèche d'elle-même avant qu'on l'arrache : *Quod priusquam evellatur exaruit* (*Ps.* CXXVIII, 6). Qu'il serait à désirer, chrétiens, qu'elle ne fût pas née dans un lieu si haut et qu'elle durât plus longtemps dans quelque vallée déserte! Qu'il serait à désirer pour cette vertu qu'elle ne fût pas exposée dans une place si éminente, et qu'elle se nourrît dans quelque coin par l'humilité chrétienne (1)!

Que si c'est une nécessité qu'il faille mener une vie publique et entendre les louanges des hommes, voici ce qu'il faut penser. Quand ce que l'on dit n'est pas au dedans, craignons un plus grand (2) jugement. Si les louanges sont véritables, craignons de perdre notre récompense. Pour éviter ce dernier malheur, Madame, voici un sage conseil que vous donne un grand pape, c'est saint Grégoire le Grand (*Greg. Mag.*, *Moral. lib.* XXII, *cap.* VIII, *t.* I, *p.* 707); il mérite que Votre Majesté lui donne audience. Ne cachez jamais la vertu comme une chose dont vous ayez honte : il faut qu'elle luise devant les hommes, afin qu'ils glorifient le Père céleste. Elle doit luire principalement dans la personne des souverains, afin que les mœurs dépravées soient non-seulement réprimées par l'autorité de leurs lois, mais encore confondues par la lumière de leurs exemples. Mais pour dérober quelque chose aux hommes, je propose à Votre Majesté un artifice innocent. Outre les vertus qui doivent l'exemple, *mettez toujours quelque chose dans l'intérieur que le monde ne connaisse pas;* faites-vous un trésor caché que vous réserviez pour les yeux de Dieu, ou, comme dit Tertullien : *Mentire aliquid ex his quæ intus sunt, ut soli Deo exhibeas veritatem* (*De Virg. vel.*, *n.* 16, *p.* 203).

MADAME,

Ce sera de là que sortira votre grande gloire. Joseph a mérité les plus grands honneurs, parce qu'il n'a jamais été touché de l'honneur : l'Eglise n'a rien de plus illustre, parce qu'elle n'a rien de plus caché. Je rends grâces au Roi d'avoir voulu honorer sa sainte mémoire avec une nouvelle solennité. Fasse le Dieu tout-puissant que toujours il révère ainsi la vertu cachée; mais qu'il ne se contente pas de l'honorer dans le ciel, qu'il la chérisse aussi sur la terre; qu'à l'exemple des rois pieux, il aille quelquefois la forcer dans sa retraite; et qu'il puisse bien entendre cette vérité, que la vertu qui s'empresse avec plus d'ardeur à paraître au grand jour que fait sa présence, n'est pas toujours le plus à l'épreuve. Si Votre Majesté, Madame, lui inspire ces sages pensées, elle aura pour sa récompense la félicité éternelle que, etc. *Amen.*

(1) A l'ombre de votre clôture, dans le secret de votre retraite. Le voile que vous portez sur vos têtes, ne croyez pas, mes sœurs, que ce soit seulement pour cacher le corps et pour couvrir le visage.

(2) Châtiment.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT BENOÎT.

Trois états et comme trois lieux où nous avons coutume de nous arrêter dans le voyage de cette vie, et qui nous empêchent d'arriver à notre patrie. Saint Benoît attentif, dès sa jeunesse, à écouter la voix qui lui criait de sortir des sens. Sa vie admirable dans le désert. Que devons-nous faire à son imitation, lorsque le plaisir des sens commence à se réveiller en nous. Fin et avantages de la loi de l'obéissance prescrite par saint Benoît : de quelle manière ce saint l'a pratiquée. Obligation du chrétien de toujours avancer. Attention qu'a eue saint Benoît de tenir sans cesse ses disciples en haleine. Motifs qui doivent porter, même les plus parfaits, à opérer leur salut avec crainte et tremblement.

Egredere.
Sors (*Gen.*, XII, 1).

Le croirez-vous, mes frères, si je vous le dis, que toute la doctrine de l'Evangile, toute la discipline chrétienne, toute la perfection de la vie monastique est entièrement renfermée dans cette seule parole : *Egredere:* Sors. La vie du chrétien est un long et infini voyage, durant le cours duquel, quelque plaisir qui nous (1) flatte, quelque compagnie qui nous (2) amuse, quelque ennui qui nous prenne, quelque fatigue qui nous accable: aussitôt que nous commençons de nous reposer, une voix divine s'élève d'en haut qui nous dit sans cesse et sans relâche : *Egredere:* Sors; et nous ordonne de marcher plus outre. Telle est la vie chrétienne, et telle est par conséquent la vie monastique. Car qu'est-ce qu'un moine véritable et un moine digne de ce nom, sinon un parfait chrétien? Faisons donc voir aujourd'hui dans le Père et le Législateur, le modèle de tous les moines, la pratique exacte de ce beau précepte, après avoir imploré le secours d'en haut, etc.

Dans ce grand et infini voyage où nous devons marcher sans repos, et nous avancer sans relâche, je remarque trois états et comme trois lieux, où nous avons coutume de nous arrêter. Ou bien nous nous arrêtons dans le plaisir des sens, ou bien dans la satisfaction de notre esprit propre, et dans l'exercice de notre liberté, ou bien enfin

(1) Attache.

(2) Arrête.

dans la vue de notre perfection. Voilà comme trois pays étrangers dans lesquels nous nous arrêtons, et ensuite nous n'arrivons (1) pas en notre patrie.

Mais pour aller à la source, et rendre la raison profonde de ces trois divers égarements, considérons tous les pas, et remarquons les divers progrès que fait l'âme durant ce voyage. Ou nous nous arrêtons au-dessous de nous, ou nous nous arrêtons en nous-mêmes, ou nous nous arrêtons au-dessus de nous. Lorsque nous nous attachons au plaisir des sens, nous nous arrêtons au-dessous de nous : c'est le premier attrait de l'âme encore ignorante, lorsqu'elle commence son voyage. Elle trouve premièrement en son chemin cette basse région; elle y voit des fleuves qui coulent, des fleurs qui se (2) flétrissent du matin au soir; tout y passe dans une grande inconstance. Mais dans ces fleuves qui s'écoulent, elle trouve de quoi rafraîchir sa soif; elle promène ses désirs errants dans cette variété d'objets; et quoiqu'elle perde toujours ce qu'elle possède, son espérance flatteuse ne cesse de (3) l'enchanter de telle sorte, qu'elle se plaît dans cette basse région. *Egredere :* Sors : songe que tu es faite à l'image de Dieu; rappelle ce qu'il y a en toi de divin et d'immortel : veux-tu être toujours captive des choses inférieures? Que si elle obéit à cette voix, en sortant de ce pays, elle se trouve comme dans un autre, qui n'est pas moins dangereux pour elle, c'est la satisfaction de son esprit propre. Nuls attraits que ses désirs, nulle règle que ses humeurs, nulle conduite que ses volontés. Elle n'est plus au dessous d'elle; elle commence à s'arrêter en elle-même : la voilà dans des objets et dans des attaches, qui sont plus convenables à sa dignité; et toutefois l'oracle la presse, et lui dit encore : *Egredere :* Sors. Ame, ne sens-tu pas, par je ne sais quoi de pressant qui te pousse au-dessus de toi, que tu n'es pas faite pour toi-même? Un bien infini t'appelle; Dieu même te tend les bras : sors donc de cette seconde région, c'est-à-dire, de la satisfaction de ton esprit propre.

Ainsi, mes frères, elle arrivera à ce qu'il y a de plus relevé et de plus sublime, et commencera de s'unir à Dieu. Et alors ne lui sera-t-il pas permis de se reposer? Non; il n'y rien de plus dangereux : car c'est là qu'une secrète complaisance fait qu'on s'endort dans la vue de sa propre perfection. Tout est calme, tout est soumis ; toutes les passions sont vaincues, toutes les humeurs domptées; l'esprit même, avec sa fierté et son audace naturelle, abattu et mortifié : il est temps de se reposer. Non, non ; *Egredere:* Sors. Il nous est tellement ordonné de cheminer sans relâche, qu'il ne nous est pas même permis de nous arrêter en Dieu : car quoiqu'il n'y ait rien au-dessus de lui à prétendre, il y a tous les jours à faire en lui de nouveaux progrès, et il découvre, pour ainsi dire, tous les jours à notre ardeur de nouvelles infinités. Ainsi nous renfermer dans certaines bornes, c'est entreprendre de resserrer l'immensité de sa nature.

(1) Jamais.
(2) Fanent.
(3) L'amuser.

Allez donc, sans vous arrêter jamais; perdez la vue de toute la perfection que vous pouvez avoir acquise; marchez de vertus en vertus, si vous voulez être dignes de voir le Dieu des dieux en Sion. Telle est la vie chrétienne; telle est l'institution monastique, conformément à laquelle nous regarderons saint Benoît dans une continuelle sortie de lui-même, pour se perdre saintement en Dieu. Nous le verrons premièrement sortir des plaisirs des sens, par la mortification et la pénitence : secondement, de la satisfaction de l'esprit, par l'amour de la discipline et de la régularité monastique : enfin sortir de la vue de sa propre perfection, par une parfaite humilité, et un ardent désir de croître : c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Nous lisons de l'enfant prodigue qu'en sortant de la maison paternelle il fut en une région fort éloignée : *In regionem longinquam* (*Luc.*, XV, 13). C'est l'image des égarements de notre âme, qui, s'étant retirée de Dieu, ô qu'il est vrai qu'elle s'est perdue dans une région bien éloignée, jusqu'à être captive des sens. Voyez à quelle hauteur elle devait être élevée. L'homme avait été fait pour être spirituel, même dans la chair : *Qui futurus fuerat etiam carne spiritualis* (*S. Aug., de Civ. Dei t.* VII, *l.* XIV, *c.* XV, *p.* 366). Oui, créature chère, homme que Dieu a fait à sa ressemblance, tu devais être spirituel, même dans le corps, parce que ce corps, que Dieu t'a donné, devait être régi par l'esprit ; et qui ne sait que celui qui est régi participe en quelque sorte à la qualité du principe qui le meut et qui le gouverne par l'impression qu'il en reçoit? Voilà [l'heureuse condition] où l'âme était établie.

Mais, ô changement déplorable! la chair a pris le régime, et l'âme est devenue toute corporelle : *Fieret etiam mente carnalis* (*Ibid.*). Car qui ne voit par expérience que la raison, ministre des sens et appliquée tout entière à les servir, emploie toute son industrie à raffiner leur goût, à irriter leur appétit, à leur assaisonner leurs objets, et ne se peut déprendre elle-même de ces pensées sensuelles? Voilà l'extrémité, voilà l'exil où l'âme a été reléguée. Peut-on rien imaginer de plus déplorable ? Etre dégradée au point de servir à celui à qui l'on devait commander avec un empire souverain, quoi de plus honteux! Mais une âme faite à l'image de son Dieu, si noble qu'elle ne peut prétendre à rien moins qu'à la possession de son auteur, s'avilir jusqu'à se réduire dans la dépendance des sens [pour y trouver son bonheur et sa perfection, quel affreux esclavage! qui peut concevoir l'extrémité de sa misère] ?

Egredere, egredere : Sors, sors d'une si infâme servitude et d'un bannissement si honteux : retire-toi de ces plaisirs trompeurs qui ne tendent qu'à t'énerver : *Caveatur delectatio, cui mentem enervandam non oportet*

dari (*S. Aug.*, *Confess. l.* X, *c.* XXXIII, *t.* I, *p.* 187). C'est pour Dieu que tu dois conserver toute ta force ; c'est vers lui que tu dois tourner toute l'activité de tes désirs, tout l'empressement de ton amour, et ne pas te répandre dans de vaines délices, qui ne sont propres qu'à t'épuiser : *Fortitudinem suam ad te custodiant; nec eam spargant in deliciosas lassitudines* (*Ibid. c.* XXXIV, *pag.* 189).

Saint Benoît a écouté cette voix à Rome, parmi la jeunesse licencieuse. Aussitôt qu'il fut arrivé à cet âge ardent où je ne sais quoi commence à se remuer dans le cœur, que la contagion des mauvais exemples et sa propre inquiétude précipitent à toute sorte d'excès, aussitôt il se sentit obligé à prêter l'oreille attentive à celui qui lui disait, *Egredere :* Sors. J'aurais besoin d'emprunter ici les couleurs de la poésie pour vous représenter vivement cette affreuse solitude, ce désert horrible et effroyable dans lequel il se retira. Un silence affreux et terrible, qui n'était interrompu que par les cris des bêtes sauvages ; et comme si ce désert épouvantable n'eût pas été suffisant pour sa retraite, au milieu de ces vallons inhabités et de ces roches escarpées, il se choisit encore un trou profond, dont les bêtes même n'auraient pu qu'à peine faire leur tanière. C'est là que se cache ce saint jeune homme, ou plutôt c'est là qu'il s'enterre tout vivant, pour y faire mourir tous les sens, jusqu'aux affections les plus naturelles.

Sa vie, [toute céleste, l'élève déjà à la condition des anges : uniquement occupé de la prière, et de la méditation des vérités éternelles, il oublie presque qu'il a un corps, et semble avoir le sentiment de ses besoins]. Le religieux Romain le nourrit du reste de son jeûne (1). [Ce digne confident se dérobe à lui-même, pour sustenter son ami, une partie de l'étroit nécessaire où le réduit son abstinence.] Ah! dans les superfluités et dans l'abondance, nous ne trouvons rien pour les pauvres ; et celui-ci dans sa pauvreté, après que la pénitence avait soigneusement retranché tout ce qu'elle pouvait, ne laisse pas de trouver encore de quoi nourrir saint Benoît; et tous deux vivent ensemble, non tant d'un même repas que d'un même jeûne.

C'est, mes Pères, dans cette retraite, et parmi ces austérités, qu'il méditait ces belles règles de sobriété qu'il vous a données : premièrement, d'ôter à la nature tout le superflu : secondement, pour s'empêcher de prendre du goût en prenant le nécessaire, rappeler l'esprit au dedans par la lecture et la méditation; en sorte qu'on paraisse moins sortir d'un repas que d'un exercice spirituel : *Ut non tam cœnam cœnent*, *quam disciplinam* (*Tert.*, *Apolog. n.* 39, *pag.* 36) : troisièmement, d'être sans inquiétude à l'égard de ce nécessaire ; ne donner pas cet appui aux sens, que l'aliment nécessaire leur est assuré : [en un mot n'avoir] aucune prévoyance humaine, s'abandonner entièrement à la Providence, ne pas plus craindre la faim que les autres maux, donner aux pauvres tout ce qui reste.

Mais voyons néanmoins encore comment il sortira de l'amour de ces infâmes plaisirs, dont les ardeurs insensées nous poussent à des excès si horribles. Saint Grégoire de Nysse a remarqué que l'Apôtre parle différemment de cette passion et des autres. Il veut qu'on fasse tête contre tous les vices, et il n'y a que celui-ci contre lequel il ordonne de s'assurer par la fuite. *State succincti lumbos vestros* (*Ephes.*, VI, 14) : Demeurez, mettez-vous en défense, faites ferme. Mais parlant du vice d'impureté, toute l'espérance est dans la fuite ; et c'est pourquoi il a dit : *Fugite fornicationem* (I *Cor.*, VI, 18). *Militare præceptum*, dit saint Grégoire de Nysse (*Orat. de Fug. fornic. tom.* II, *pag.* 129) : tout le précepte de la milice dans cette guerre, c'est de savoir fuir, parce que tous les traits donnent dans les yeux, et pas les yeux dans le cœur ; si bien que le salut est d'éviter la rencontre et de détourner les regards.

Quel autre avait pratiqué avec plus de force cette noble et généreuse fuite que notre saint ? Mais, ô faiblesse de notre nature, qui trouve toujours en elle-même le principe de sa perte ! Le feu infernal le poursuit jusque dans cette grotte affreuse : déjà elle lui paraît insupportable; déjà il regarde le monde d'un œil plus riant. [Près de succomber, il a recours à un remède inouï, pour émousser l'aiguillon de la chair, et amortir ce feu impur dont il se sent embrasé. Animé d'un saint transport, il se jette dans un amas d'épines], et convertit, par cette généreuse violence, les attraits de la volupté en une douleur vive, mais salutaire : *Voluptatem traxit in dolorem* (*S. Greg. Mag.*, *Dialog. lib.* II, *cap.* II, *tom.* II, *p.* 213). Le sentiment de la volupté avait éveillé tous les sens, pour les appeler à la participation de ses douceurs pernicieuses ; et, pour détourner le cours de ces ardeurs sensuelles, il excite le sentiment de la douleur, qui éveille tous les sens d'une autre manière, pour les noyer dans l'amertume : *Voluptatem traxit in dolorem :* Il tira en douleur tout le sentiment de la volupté. C'est à quoi il employa ces épines : elles rappelèrent en son souvenir et l'ancienne malédiction de notre nature, et les supplices que le Sauveur a soufferts pour nos voluptés infâmes.

C'est ce que doit faire en nous le plaisir des sens : aussitôt qu'il commence à se réveiller, cette douceur trompeuse, dont il nous séduit, nous doit rappeler la mémoire de ce trouble, de cette alarme, de cette amertume, où ces excès ont plongé la sainte âme de notre Sauveur. Ne croyons pas que ce combat nous soit inutile ; au contraire, la victoire nous est assurée. Saint Benoît, par ce seul effort, a vaincu pour jamais la concupiscence : Il n'aura plus que de légers combats à soutenir; non que sa vertu se soit

(1) M. Bossuet cite ici, et plus bas encore, un autre sermon de saint Benoît, auquel il renvoie, et que nous n'avons pu retrouver.

affaiblie, mais parce que ses ennemis sont terrassés, et que le nombre en est diminué : *Exercet minora certamina, non virtutum diminutione, sed hostium* (*S. August., cont. Julian. lib.* VI, *cap.* XVIII, *t.* X, *pag.* 694) (1). Sortez donc du plaisir des sens ; mais prenez garde, mes frères, qu'en sortant de cet embarras, pour aller à Dieu librement, vous ne vous arrêtiez pas en chemin, et ne soyez pas retenus par la satisfaction de l'esprit.

SECOND POINT.

Saint Augustin nous apprend que dans cette grande chute de notre nature, l'homme, en se séparant de Dieu, tomba premièrement sur soi-même (*De Civ. Dei*, *lib.* XIV, *cap.* XIII, *t.* VII, *p.* 364). Il n'en est pas demeuré là, à la vérité; et s'étant brisé par l'effort d'une telle chute, ses désirs qui étaient réunis en Dieu, mis en plusieurs pièces par cette rupture, furent partagés deçà et delà, et tombèrent impétueusement dans les choses inférieures. Mais ils ne furent pas précipités tout à coup à ce bas étage ; et notre esprit, détaché de Dieu, demeura premièrement arrêté en lui-même par la complaisance à ses volontés et l'amour de sa liberté déréglée.

En effet, cet amour de la liberté est la source du premier crime. Un saint pape nous apprend que l'homme a été déçu par sa liberté : *Sua in æternum libertate deceptus* (*Innocent.* I, *Epist.* XXIV, *ad conc. Carth.*, *Lab. tom.* II, *p.* 1285). Il a été trompé par sa liberté, parce qu'il en a voulu faire une indépendance ; il a été trompé par sa liberté, parce qu'il l'a élevée jusqu'à l'audace de la rébellion ; il a été trompé par sa liberté, parce qu'il a voulu goûter la fausse douceur de faire ce que nous voulons, au préjudice de ce que Dieu veut. Tel est le péché du premier homme, qui, ayant passé à ses descendants, tel qu'il a été dans sa source, a imprimé au fond de nos cœurs une liberté indomptée et un amour d'indépendance.

Nous nous relevons de notre chute avec le même progrès par lequel nous sommes tombés. Comme donc, en nous retirant de Dieu, nous nous sommes arrêtés en nous-mêmes, avant que de nous engager tout à fait dans les choses inférieures ; ainsi sortant de ce bas étage, nous avons beaucoup à craindre de nous arrêter encore à nous-mêmes, plutôt que de nous réunir tout à fait à Dieu. C'est à quoi s'est opposé le grand saint Benoît (*Regul.*, *cap.* v), lorsqu'il vous a obligés si exactement à la loi de l'obéissance. [Il la fonde sur les motifs les plus pressants : la nécessité de se quitter soi-même et de renoncer à sa volonté propre, pour parvenir, en s'élevant au-dessus de ses désirs et de ses cupidités, à se fixer pleinement en Dieu. Et comme il suffit de se réserver une partie de son propre esprit pour le recouvrer tout entier et s'y arrêter, aussi le saint législateur veut-il que l'obéissance qu'il prescrit soit prompte, parfaite et sans bornes. Il va jusqu'à exiger qu'on] laisse tous les ouvrages imparfaits, afin que l'ouvrage de l'obéissance soit parfaitement accompli. C'est une image de la souveraineté de Dieu, [qui demande que nous quittions tout, au moindre signe de sa volonté pour] honorer la dépendance souveraine où sa grandeur et sa majesté tiennent toutes choses. Rien donc de plus exact que la manière dont la règle de saint Benoît décrit l'obéissance; et rien de plus propre que cette juste dépendance pour dompter, par la discipline, cette liberté indomptable.

[Pratiquez donc, mes Pères, avec joie, une obéissance si salutaire et glorieuse.] Les mondains courent à la servitude par la liberté : vous, au contraire, vous parvenez à la liberté par la dépendance. [Car, hélas ! plus nous suivons nos désirs déréglés, plus nous devenons captifs; plus nous nous conduisons par notre volonté propre, moins nous faisons ce que nous voulons.] Je suis, dit saint Augustin, qui l'avait bien éprouvé, je suis parvenu où je ne voulais pas en obéissant à ma volonté : *Volens quo nollem perveneram* (*Confess.*, *l.* VIII, *cap.* v, *tom.* I, *pag.* 149). Voulez-vous que vos passions soient invincibles? Qui de nous n'espère pas de les vaincre un jour? Mais en les autorisant par notre liberté indocile, nous les mettons en état de ne pouvoir plus être réprimées. Vous suivez vos inclinations, vous faites ce que vous voulez; vous ne pouvez plus en être le maître, vous voilà où vous ne voulez pas : vous vous engagez à cet amour, vous allez où vous voulez ; vous ne pouvez plus vous en déprendre : et ces chaînes que vous avez vous-même forgées [vous coûteront plus à rompre que le fer le plus dur]. Vous voilà donc où vous ne voulez pas : ainsi vous arriverez à la servitude par la liberté.

Prenez une voie contraire; allez à la liberté par la dépendance. Qu'est-ce que la liberté des enfants de Dieu, sinon une dilatation et une étendue d'un cœur qui se dégage de tout le fini? *Egredere;* par conséquent coupez, retranchez. Notre volonté est finie; et tant qu'elle se resserre en elle-même, elle se donne des bornes. Voulez-vous être libre, dégagez-vous; n'ayez plus de volonté que celle de Dieu : ainsi vous entrerez dans les puissances du Seigneur, et, oubliant votre volonté propre, vous ne vous souviendrez plus que de sa justice.

Mais peut-être que vous direz : Comment est-ce que saint Benoît a pratiqué cette obéissance, lui qui a toujours gouverné? Et moi je vous répondrai qu'il a pratiqué l'obéissance, lorsque, malgré son humilité, il a accepté le commandement. Je vous répondrai encore une fois qu'il a pratiqué l'obéissance, lorsqu'il s'est laissé forcer, par la charité, à quitter la paix de sa retraite. Enfin je vous répondrai qu'il a pratiqué l'obéissance, lorsqu'il a exercé son autorité.

Quelle est la supériorité ecclésiastique? Dans le monde, l'autorité attire à soi les pensées des autres, captive leurs humeurs sous la sienne. Dans les supériorités ecclésiastiques, on doit s'accommoder aux humeurs

(1) Le prédicateur nous renvoie au troisième point d'un panégyrique de saint Thomas d'Aquin, que nous n'avons encore pu découvrir.

des autres, parce qu'on doit rendre l'obéissance non-seulement ponctuelle, mais volontaire; parce qu'on doit non-seulement régir, mais guérir les âmes; non-seulement les conduire, mais les supporter. Saint Benoît a bien entendu cette vérité, lorsqu'il a dit ces mots touchant l'abbé: Qu'il pense combien il est difficile de conduire les âmes et de s'accommoder aux dispositions de chacun : *Quam arduum sit regere animas, et multorum servire moribus* (*Reg.*, *cap.* 2). Admirable alliance! régir et servir, telle est l'autorité ecclésiastique. Il y a cette différence entre celui qui gouverne et celui qui obéit, que celui qui obéit ne doit obéir qu'à un seul, et que celui qui gouverne obéit à tous; si bien que sous le nom de supérieur et de maître spirituel il est effectivement serviteur de tous ses frères: *Omnium me servum feci* (I *Cor.*, IX, 19). Ainsi celui de tous dont la volonté est la plus captive, c'est le supérieur; car il ne doit jamais agir suivant son inclination, mais selon le besoin des autres, employant, comme saint Benoît le lui recommande, tantôt de douces insinuations, tantôt les remontrances et les reproches, d'autres fois les exhortations, et se conformant aux qualités et aux dispositions de tous ses frères : *Blandimentis, increpationibus, suasionibus, omnibus se conformet et aptet* (*Reg.*, *cap.* 2). Nul, par conséquent, ne doit être plus dénué de son esprit propre et de sa propre volonté.

[Pourquoi] l'eau [nous est-elle d'un si grand usage, et fournit-elle tant de secours à la vie, si ce n'est parce qu'étant un corps fluide, elle s'offre comme d'elle-même à tous nos besoins, et qu'elle se communique, sans qu'il faille faire aucun effort pour en jouir ? Au contraire, les corps solides, qui ont leur figure propre, ne savent jamais se prêter à nos désirs : toujours ils opposent une résistance qu'on ne surmonte qu'avec peine ; et plutôt que de céder à nos volontés, ils se brisent, et rompent souvent les instruments qui servent à les réduire]. Ainsi ceux qui ont leur volonté, ne fléchissent pas facilement aux besoins des autres : [l'opiniâtre attachement qu'ils ont à leur propre sens les empêche d'user, dans les occasions, d'une sage condescendance ; et par cette inflexibilité, ils arrachent, ils détruisent, au lieu de planter et d'édifier.]

[Vous voyez, mes Pères, combien l'obéissance vous doit être chère et précieuse, et avec quel zèle vous devez vous porter à la rendre.] C'est la guide des mœurs, le rempart de l'humilité, l'appui de la persévérance, la vie de l'esprit, et la mort assurée de l'amour-propre. Vous avez, mes Pères, un exemple domestique de la vertu de l'obéissance. [Le jeune Placide, tombé dans un lac, en y puisant de l'eau, est prêt de s'y noyer, lorsque saint Benoît ordonne à saint Maur, son fidèle disciple, de courir promptement pour le retirer. Sur la parole de son maître, Maur part sans hésiter, sans s'arrêter aux difficultés de l'entreprise ; et plein de confiance dans l'ordre qu'il avait reçu, il marche sur les eaux avec autant de fermeté que sur la terre, et retire Placide du gouffre où il allait être abîmé]. A quoi attribuerai-je un si grand miracle, ou à la force de l'obéissance, ou à celle du commandement ? Grande question dit saint Grégoire (*Dialog.*, *lib.* II, *cap.* VII, *t.* II, *pag.* 225), entre saint Benoît et saint Maur. Mais disons pour la décider que l'obéissance porte grâce, pour accomplir l'effet du commandement; que le commandement porte grâce pour donner efficace à l'obéissance.

Marchez, mes Pères, sur les flots, avec le secours de l'obéissance; vous trouverez de la consistance au milieu de l'inconstance des choses humaines. Les flots n'auront point de force pour vous abattre, ni les abîmes pour vous engloutir. Vous demeurerez immuables, comme si tout faisait ferme sous vos pieds, et vous sortirez victorieux. Mais quand vous serez arrivés à cette perfection éminente de renoncer à la satisfaction de votre esprit propre, ne vous arrêtez pas en si beau chemin : *Egredere:* Sortez, passez outre.

TROISIÈME POINT.

La perfection chrétienne n'est pas dans un degré déterminé; elle consiste à croître toujours. Jésus-Christ en est le modèle; c'est lui que nous devons suivre. Jamais nous ne pourrons, dans cette vie, atteindre l'éminence de sa sainteté: par conséquent, il faut avancer sans cesse, et sans se relâcher jamais. *Egredere, egredere* : quelque part où vous soyez, passez outre; oubliez tout ce ce qui est derrière vous, avancez-vous infatigablement vers ce qui est devant vous, et courez incessamment au terme de la carrière où vous êtes entrés : *Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens me ipsum, ad destinatum persequor* (*Phil.*, III, 13, 14).

En effet, le voyage chrétien est de tendre à une charité éminente par un chemin droit, avec un poids d'une pesanteur infinie qui vous traîne en bas. Tel est l'état du chrétien : il faut toujours être en action, toujours grimper, toujours faire effort : car dans un chemin si droit, avec un poids si (1) pesant, qui ne court pas, retombe; qui languit, meurt bientôt; qui ne fait pas tout, ne fait rien; qui n'avance pas, recule en arrière.

Aussi saint Benoît, après avoir mené ses disciples par tous les sentiers de la perfection, à la fin il les rappelle au premier pas, en leur faisant sentir que tout ce qu'il leur a prescrit, n'est encore que le commencement d'une vie vraiment chrétienne et religieuse : *Ut initium aliquod conversationis nos demonstremus habere* (*Reg.*, *c.* LXXIII). [Son dessein est de] les tenir toujours en haleine, et de les empêcher d'être jamais satisfaits d'eux-mêmes, quelque fidélité qu'ils puissent avoir eue pour les pratiques de leur règle. Ce ne sera jamais, au jugement de leur Père, qu'un moyen qui doit les conduire à quelque chose d'encore plus parfait. Qui que vous soyez, leur dit-il, qui désirez arriver promptement à la céleste patrie, accomplissez, par la grâce de Jésus-Christ, cette

(1) Pressant.

règle, comme un petit commencement de la vie monastique; et vous vous élèverez enfin, en la pratiquant, à de plus grandes choses : vous parviendrez, avec le secours de Dieu, au comble d'une doctrine toute sainte et d'une vertu toute divine: *Quisquis igitur ad patriam cœlestem festinas, hanc minimam inchoationis regulam, Deo adjuvante, perfice; et tunc demum ad majora doctrinæ virtutumque culmina, Deo protegente, pervenies* (*Ibid.*).

Deux raisons [portaient saint Benoît à exciter ainsi le zèle de ses enfants] : l'une, que si l'on croit être parvenu au but, si l'on croit avoir fait quelque progrès, on se relâche; le sommeil nous prend, on périt. [Rien de plus funeste que] l'assoupissement de l'âme qui croit être avancée dans la perfection. Il y a en nous une partie languissante, qui est toujours prête à s'endormir, toujours fatiguée, toujours accablée, qui ne cherche qu'à se laisser aller au repos. L'esprit veille et dispute contre le sommeil, selon le précepte du Sauveur : *Vigilate* (*Matth.*, XVI, 41). La chair, cette partie languissante et endormie, lui dit, pour l'inviter au repos : Tout est calme, tout est tranquille; les passions sont vaincues, les vents sont bridés, toutes les tempêtes apaisées, le ciel est serein, la mer est unie, le vaisseau s'avance tout seul : *Ferunt ipsa æquora classem* (*Virgil., Æneid. lib.* V). Voyez comme le ciel est serein, les vagues dociles; ne voulez-vous pas prendre un peu de repos? L'esprit se laisse aller et sommeille : assuré sur la face de la mer calmée, et sur la protection du ciel expérimentée souvent, il lâche le gouvernail, et laisse aller le vaisseau à l'abandon : les vents se soulèvent, il est submergé. O esprit, qui vous êtes fié vainement et en la grâce du ciel et au calme trompeur de vos passions, vous servirez d'exemple à jamais des périls où jette les âmes une folle et téméraire confiance! *O nimium cœlo et pelago confise sereno* (*Ibid.*).

L'autre raison, [qui doit engager les religieux et les chrétiens à se hâter de toujours avancer, sans jamais s'arrêter, c'est le danger de se laisser surprendre par les artifices et les flatteries de la vanité : car au moment où le chrétien, content de lui-même, se réjouira de ses progrès et croira pouvoir se reposer, parce qu'il a surmonté tous ses vices, l'orgueil, ranimé par cette vaine complaisance], lèvera la tête, et lui dira : Je vis encore; pourquoi triomphes-tu? et c'est parce que tu triomphes que je vis : *Et ideo vivo, quia triumphas* (*S. Aug., de Nat. et Grat. c.* XXXI, *tom.* X, *p.* 142). [Que celui donc qui veut assurer son salut s'étudie à une] pratique exacte de l'humilité, en se transportant continuellement hors de soi-même, [par un mépris sincère de tout ce qu'il est, de tout ce qu'il a fait, et un désir persévérant de travailler chaque jour à s'unir plus intimement à son Dieu]. C'est dans cette vue, mes Pères, que saint Benoît, votre bienheureux législateur, vous ramène toujours au commencement, jugeant bien que la vie spirituelle ne peut subsister, sans un continuel renouvellement de ferveur. C'est pour cela qu'il appelle l'accomplissement de sa règle un petit commencement. Car parlons en vérité de cette règle; et pour couronner cette humilité, qui l'a si saintement déprimée, relevons-la aujourd'hui, et célébrons sa grandeur et sa perfection devant l'Eglise de Dieu.

Cette règle, c'est un précis du christianisme, un docte et mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Evangile, de toutes les institutions des saints Pères, de tous les conseils de perfection. Là paraissent avec éminence la prudence et la simplicité, l'humilité et le courage, (1) la sévérité et la douceur, la liberté et la dépendance. Là, la correction a toute sa fermeté, la condescendance tout son attrait, le commandement toute sa vigueur, et la sujétion son repos, le silence sa gravité, et la parole sa grâce, la force son exercice, et la faiblesse son soutien; et toutefois, mes Pères, il l'appelle un commencement, pour vous nourrir toujours dans la la crainte.

Tremblez ici, chrétiens: ceux qui sont dans le port frémissent, et ceux qui sont dans les tempêtes vivent assurés : [ceux qui ont renoncé à tout, à leurs biens, à leur liberté, à leur volonté même; qui ont embrassé la pénitence la plus rigoureuse, qui s'immolent en tant de manières différentes, ne sont pas encore contents, et veulent toujours en faire davantage. Ils gémissent sur le passé, ils s'inquiètent sur le présent, ils prennent des mesures efficaces, pour se montrer à l'avenir plus fervents: et ces hommes, qui passent leurs jours dans la mollesse, les plaisirs, l'oisiveté, qui ne savent ce que c'est que de contraindre leurs sens et leur volonté, qui ne font aucun effort pour briser leurs chaînes, croiront pouvoir être tranquilles sur leur état, et vivre dans une pleine sécurité, au milieu de tant de sujets de trembler.] Oh! que ces voies sont contraires! oh! que les uns ou les autres sont insensés! Qui jugera ce différend? qui décidera ce doute? qui terminera ce procès? Chacun a pris son parti et s'est intéressé dans sa propre cause. Jugez-nous, sagesse; tranchez par votre autorité souveraine cette question : lesquels sont les sages? lesquels sont les fous? ou, si vous ne voulez pas nous parler vous-même, faites parler votre Apôtre. Opérez, nous dit-il, votre salut avec crainte et tremblement : *Cum metu et tremore* (*Philip.*, II, 12). O vous, qui êtes dans la voie de perfection, opérez votre salut avec tremblement; car c'est Dieu seul qui vous tient. Si vous le quittez, il vous quitte; si vous l'abandonnez, il vous abandonne; si vous vous relâchez, il vous laisse aller. Mais s'il vous quitte, vous le quittez encore plus; et s'il vous abandonne, vous vous éloignez jusqu'à l'infini; et s'il vous laisse aller, vous tombez jusqu'au fond du précipice. Que si ceux-là vivent en crainte qui sont dans la voie de perfection, combien doivent être saisis de frayeur ceux qui s'abandonnent aux vices?

(1) L'austérité.

Egredere, egredere (1) : Sortez [donc mes frères, sortez de tous ces objets sensibles qui vous séduisent ; détachez-vous de ces faux plaisirs qui vous captivent et vous dégradent. Ne vous arrêtez pas davantage à vous-mêmes, parce que vous vous rendriez coupables d'une insigne apostasie. Vous vous devez à un Dieu qui vous a faits pour lui, de qui vous tenez tout, et qui peut seul satisfaire l'avidité de vos désirs. Mais si vous voulez le posséder, courez ; ne mettez point de bornes à vos efforts pour l'embrasser : car pour peu que vous vous relâchiez, il vous échappe. Aspirez toujours à quelque chose de plus grand et de plus parfait. Regardez-vous sans cesse comme des voyageurs qui n'ont point ici-bas de cité permanente. Cherchez, avec un empressement toujours nouveau, celle où vous devez habiter un jour; envoyez-y d'avance votre cœur, votre amour, tous vos désirs, pour en prendre possession, et marchez d'un pas ferme et courageux : car le chemin est étroit, il est pénible ; il faut se roidir continuellement pour arriver à la montagne de Sion, votre véritable patrie, où, après tous les périls et toutes les fatigues du voyage, vous jouirez d'un repos et d'une paix inaltérable, que je vous souhaite].

PANÉGYRIQUE
DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

(Prêché à Paris, chez les RR. PP. Minimes de la place Royale, en 1658.)

Séparation du monde, union intime avec Jésus-Christ, droit particulier sur les biens de Dieu, trois avantages qu'a donnés à François de Paule l'intégrité baptismale.

Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.

Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous (*Luc.* xv, 31).

Je ne pouvais désirer, Messieurs, une rencontre plus heureuse ni plus favorable que de (2) faire ici mon dernier discours, en produisant dans cette audience le grand et admirable saint François de Paule. L'adieu que doivent dire aux fidèles les prédicateurs de l'Evangile ne doit être autre chose qu'un pieux désir par lequel ils tâchent d'attirer sur eux les bénédictions célestes ; et c'est ce que fait l'apôtre saint Paul lorsque, se séparant des Ephésiens, il les recommande au grand Dieu et à sa grâce toute-puissante : *Et nunc commendo vos Deo, et verbo gratiæ ipsius* (*Act.*, XX, 32). Je ne doute pas, chrétiens, que les (3) vœux de ce saint apôtre n'aient été suivis de l'exécution ; mais, ne pouvant pas espérer un pareil effet de prières comme les miennes, ce m'est une consolation particulière de vous faire paraître saint François de Paule pour vous bénir en notre Seigneur. Ce sera donc ce grand patriarche qui, vous trouvant assemblés dans une église qui porte son nom, étendra aujourd'hui les mains sur vous; ce sera lui

(1) M. Bossuet s'était contenté, pour indiquer sa péroraison, d'écrire ces mots : « Récapitulation de tout le voyage; exhortation à l'amour de la patrie.

(2) Finir cet ouvrage que j'ai entrepris.

(3) Souhaits.

qui vous obtiendra les grâces du ciel, et qui (1), laissant dans vos esprits l'idée de sa sainteté et la mémoire de ses vertus, confirmera par ses beaux exemples les vérités évangéliques (2) qui vous ont été prêchées durant ce carême. Animé de cette pensée, je commencerai ce discours avec une bonne espérance ; et, de peur qu'elle ne soit vaine, je prie Dieu (3) de la confirmer par la grâce de son Saint-Esprit, que je lui demande humblement par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Ne parlons pas toujours du pécheur qui fait pénitence, ni du prodigue qui retourne dans la maison paternelle. Qu'on n'entende pas toujours dans les chaires la joie de ce père miséricordieux qui a retrouvé son cadet qu'il avait perdu. Cet aîné fidèle et obéissant, qui est toujours demeuré (4) auprès de son père avec toutes les soumissions d'un bon fils, mérite bien aussi qu'on loue quelquefois sa persévérance. Il ne faut pas laisser dans l'oubli cette partie de la parabole; et l'innocence toujours conservée, telle que nous la voyons en François de Paule, doit aussi avoir ses panégyriques. Il est vrai que l'Evangile semble ne retentir de toutes parts que du retour de ce prodigue : il occupe, ce semble, tout l'esprit du père; vous diriez qu'il n'y ait que lui qui le touche au cœur. Toutefois au milieu du ravissement que lui donne son cadet retrouvé, il dit deux ou trois mots à l'aîné, qui lui témoignent une affection bien (5) particulière : « Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous; » et, je vous prie, ne vous fâchez pas si je vous laisse aujourd'hui épancher ma joie sur votre frère que j'avais perdu, et que j'ai retrouvé contre mon attente : *Fili, tu semper mecum es*; c'est-à-dire, si nous (6) l'entendons : Mon fils, je sais bien reconnaître votre obéissance toujours constante, et elle m'inspire pour vous un fond d'amitié, laquelle ne laisse pas d'être plus forte, encore que vous ne la voyiez pas accompagnée de cette émotion sensible que me donne le retour inopiné de votre frère : Vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi, est à vous; nos cœurs et nos intérêts ne sont qu'un : *Tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.* Voilà une parole bien tendre : cet aîné a un beau partage, et garde bien sa place dans le cœur du père.

Cette parole, Messieurs, se traite rarement dans les chaires ; parce que cette fidélité inviolable ne se trouve guère dans les mœurs. Qui de nous n'est jamais sorti de la maison de son père? Qui de nous n'a pas été prodigue? Qui n'a pas dissipé sa substance par une vie déréglée et licencieuse? Qui n'a pas repu les pourceaux, c'est-à-dire, ses passions corrompues? Puisqu'il y en a si peu dans l'Eglise qui aient su garder sans tache l'intégrité de leur baptême, il est beaucoup

(1) Vous laissant en partage l'exemple de ses vertus.

(2) Que j'ai tâché de vous annoncer.

(3) De lui donner l'affermissement.

(4) Près de sa personne.

(5) Cordiale.

(6) Le savons entendre

plus nécessaire de rappeler les pécheurs que de parler des avantages de l'innocence. Et toutefois, chrétiens, comme l'Eglise nous montre aujourd'hui, en la personne de saint François de Paule, une sainteté extraordinaire, qui s'est commencée dès l'enfance, et qui s'est toujours augmentée jusqu'à (1) son extrême vieillesse; comme nous voyons en ce grand homme un religieux accompli; comme nous admirons dans sa longue vie un siècle presque tout entier d'une piété toujours également soutenue : prodiges que nous sommes, respectons cet aîné toujours fidèle, et célébrons les prérogatives de la sainteté baptismale, si soigneusement conservee.

Je les trouve toutes ramassées dans les paroles de mon texte. Etre toujours avec Jésus-Christ sur sa croix et dans ses souffrances, dans le mépris du monde et des vanités; et être toujours avec Jésus-Christ par une sainte correspondance de charité, et une véritable unité de cœur : voilà deux choses qui sont renfermées dans la première partie de mon texte : *Fili, tu semper mecum es* : Mon fils, vous êtes toujours avec moi. Mais il ajoute; pour comble de gloire : Et tout ce qui est à moi est à vous : *Et omnia mea tua sunt;* c'est-à-dire, que l'innocence a un droit acquis sur tous les biens de son Créateur. Ce sont, mes frères, les trois avantages qu'a donnés à François de Paule l'intégrité baptismale. Nous commençons dans le saint baptême à être avec Jésus-Christ sur la croix (2), parce que nous y professons le mépris du monde : Saint François, dès son enfance, a éternellement rompu le commerce avec lui par une vie pénitente et mortifiée (3). Nous commençons dans le saint baptême à nous unir à Dieu par la charité : il n'a jamais cessé d'avancer toujours dans cette bienheureuse communication. Nous acquérons dans le saint baptême un droit particulier sur les biens de Dieu : et saint François a tellement conservé et même encore augmenté ce droit, qu'on l'a vu maître de soi-même et de toutes choses par une puissance miraculeuse, que Dieu lui avait donnée presque sur toutes les créatures. Ces trois merveilleux avantages de la sainteté baptismale, tous ramassés dans mon texte, et dans la personne de François de Paule, feront le partage de ce discours et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

C'est une fausse imagination que de croire que l'obligation de quitter le monde ne regarde que les cloîtres et les monastères. Ce qu'a dit l'apôtre saint Paul (*Rom.*, VI, 3, 4), que nous sommes morts et ensevelis avec Jésus-Christ, étant une dépendance de notre baptême, oblige également tous les fidèles, et leur impose une nécessité indispensable de rompre tout commerce avec le monde. Et en effet, Messieurs, les liens qui nous attachent au monde se formant en nous par la naissance, il est clair qu'ils se doivent rompre par la mort. Les morts ne sont plus de rien, ils n'ont plus de part à la société humaine ; c'est pourquoi les tombeaux sont appelés des solitudes : *Ædificant sibi solitudines* (*Job*, III, 14). Si donc nous sommes morts en Jésus-Christ par le saint baptême, nous avons par conséquent renoncé au monde.

Le grand apôtre (1) saint Paul nous a expliqué profondément ce que c'est que cette mort spirituelle, lorsqu'il a parlé en ces termes : Le monde, dit-il, est crucifié pour moi, et moi je suis crucifié pour le monde : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (*Galat.*, VI, 14). Le docte et éloquent saint Jean Chrysostome fait une belle réflexion sur ces paroles : Ce n'est pas assez, dit-il à l'Apôtre (*De Compunct., lib.* II, *n.* 2, *tom.* II, *p.* 142), que le chrétien soit mort au monde ; mais il ajoute encore : Il faut que le monde soit mort pour le chrétien; et cela pour nous faire entendre que le commerce est rompu des deux côtés, et qu'il n'y a plus aucune alliance. Car, poursuit ce docte interprète, l'Apôtre considérait que non-seulement les vivants ont quelques sentiments les uns pour les autres, mais qu'il leur reste encore quelque affection pour les morts; ils en conservent le souvenir, ils leur rendent quelques honneurs, ne serait ce que ceux de la sépulture. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul ayant entrepris de nous faire entendre jusqu'à quelle extrémité le fidèle doit se dégager de l'amour du monde : Ce n'est pas assez, nous dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde et le chrétien, comme il l'est entre les vivants et les morts; car il y a souvent quelque affection (2) des vivants aux morts, qui va les rechercher dans le tombeau même. Il faut une plus grande rupture; et afin qu'il n'y reste plus aucune alliance, tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tel doit être le monde et le chrétien : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* Où (3) va cela, chrétiens, et où nous conduit ce raisonnement? Il faut nous en donner, en peu de paroles, une idée plus particulière.

Ce qui nous fait vivre au monde, c'est l'inclination (4) pour le monde; ce qui fait vivre le monde pour nous, c'est un certain éclat, qui nous (5) charme dans les biens du monde. La mort éteint les inclinations, la mort ternit le lustre de toutes choses : c'est pourquoi, dit saint Paul, je suis mort au monde; je n'ai plus d'inclination pour le monde ; le monde est mort pour moi, il n'a

(1) La vieillesse décrépite.
(2) C'est-à dire, à professer.
(3) Il a éternellement rompu le commerce avec le monde par les exercices de la pénitence.

(1) Pour garder l'intégrité baptismale, et mériter d'entendre ces belles paroles de la bouche de Jésus-Christ : « Mon fils, tu es toujours avec moi, » il faut se résoudre avant toutes choses de ne le quitter jamais dans ses souffrances, et de le suivre persévéramment à sa croix. L'homme baptisé, chrétiens, est un homme crucifié avec le Sauveur, et saint Paul nous a expliqué admirablement à quoi nous oblige ce crucifiement, lorsqu'il a écrit ainsi aux Galates : *Mihi mundus*, etc.
(2) Liaison.
(3) Que veut dire cette rupture.
(4) Pour les biens du.
(5) Eblouit.

plus d'éclat pour mes yeux. Comme on voit dans le plus beau corps du monde, qu'aussitôt que l'âme s'en est retirée, encore que les linéaments soient presque les mêmes, cette fleur de beauté se passe, et cette bonne grâce s'évanouit : ainsi le monde est mort pour le chrétien (1) ; il n'a plus d'appas qui l'attirent, ni de charmes qui touchent son cœur. Voilà cette mort spirituelle qui sépare le monde et le chrétien ; telle est l'obligation du baptême. Mais si nous avons si mal observé les promesses que nous avons faites, admirons, du moins aujourd'hui, la sainte obstination de saint François de Paule à combattre la nature et ses sentiments ; admirons la fidélité inviolable de ce grand homme, qui a été envoyé de Dieu pour faire revivre en son siècle cet esprit de mortification et de pénitence, c'est-à-dire, le véritable esprit du christianisme, presque entièrement aboli par la mollesse.

Que dirai-je ici, chrétiens, et par où commencerai-je l'éloge de sa pénitence? Qu'admirerai-je le plus, ou qu'il l'ait sitôt commencée, ou qu'il l'ait fait durer si longtemps avec une pareille vigueur? Sa tendre enfance l'a vue naître en lui, sa vieillesse la plus décrépite ne l'a jamais vu relâchée. Par l'une de ces entreprises, il a imité Jean-Baptiste ; et par l'autre, il a égalé les Paul, les Antoine, les Hilarion. Vous allez voir, Messieurs, en ce grand homme un terrible renversement de la nature, et afin de le bien entendre, représentez-vous en vous-mêmes quelles sont ordinairement dans tous les hommes les deux extrémités de la vie; je veux dire, l'enfance et la vieillesse. Elles ont déjà cela de commun, que la faiblesse et l'infirmité sont leur partage. L'enfance est faible, parce qu'elle ne fait que commencer ; la vieillesse, parce qu'elle (2) approche de sa ruine, prête à tomber par terre. Dans l'enfance, le corps est semblable à un bâtiment encore imparfait; et il ressemble dans la vieillesse à un édifice caduc dont les fondements sont ébranlés. Les désirs en l'une et en l'autre sont proportionnés à leur état. Avec le même empressement que l'enfance montre pour la nourriture, la vieillesse s'étudie aux précautions; parce que l'une veut acquérir ce qui lui manque, et l'autre retenir ce qui lui échappe. Ainsi l'une (3) demande des secours pour s'avancer à sa perfection, et l'autre cherche des appuis pour soutenir sa défaillance. C'est pourquoi elles sont toutes deux entièrement appliquées à ce qui touche le corps; la dernière, sollicitée par la crainte; et la première, poussée par un secret instinct de la nature.

François de Paule, Messieurs, est un homme que Dieu a voulu envoyer au monde pour nous montrer que les lois de la nature cèdent, quand il lui plaît, aux lois de la grâce. Nous voyons en cet homme admirable, contre tout l'ordre de la nature, un enfant qui modère ses désirs, un vieillard qui n'épargne pas son peu de force. C'est ce fils fidèle et persévérant qui est toujours avec Jésus-Christ. Jésus a toujours été dans les travaux : *In laboribus a juventute mea* (*Ps.* LXXXVII, 16) ; il a toujours été sur la croix. François de Paule, enfant, commence les travaux de sa pénitence. Il n'avait que six ou sept ans, que des religieux très-réformés admiraient sa vie austère et mortifiée. A treize ans il quitte le monde et se jette dans un désert, de peur de souiller son innocence par la contagion du siècle. Grâce du baptême, mort spirituelle, où as-tu jamais paru avec plus de force? Cet enfant est déjà crucifié au monde, cet enfant est déjà mort au monde, auquel il n'a jamais commencé de vivre. Cela est admirable, sans doute; mais voici qui ne l'est pas moins.

A quatre-vingt-onze ans, ni ses fatigues continuelles, ni son extrême caducité, ne le peuvent obliger de modérer la sévérité de sa vie. Il fait un carême éternel ; et, dans la rigueur de son jeûne, un peu de pain est sa nourriture, de l'eau toute pure étanche sa soif : à ses jours de réjouissance, il y ajoute quelques légumes : voilà les ragoûts de François de Paule. Au milieu de cette rigueur, de peur de manger pour le plaisir, il attend toujours la dernière nécessité. Il ne songe à prendre sa réfection que lorsqu'il sent que la nuit approche. Après avoir vaqué tout le jour au service de son Créateur, il croit avoir quelque droit de penser pourvoir à l'infirmité de la nature. Il traite son corps comme un mercénaire, à qui il donne son pain quand il a achevé sa journée. Par une nourriture modique il se prépare à un sommeil léger; louant la munificence divine, de ce qu'elle lui apprend si bien à se contenter de peu. Telle est la conduite de saint François en santé et en maladie : tel est son régime de vivre. Une vigueur spirituelle, qui se renouvelle et se fortifie de jour en jour, ne permet pas à son âme de sentir la caducité de l'âge. C'est cette jeunesse intérieure qui soutenait ses membres cassés dans sa vieillesse décrépite, et lui a fait continuer sa pénitence jusqu'à la fin de sa vie.

Voici, mes frères, un grand exemple, pour confondre notre mollesse. O Dieu de mon cœur ! quand je considère que cet homme si pur et si innocent, cet homme qui est toujours demeuré dans l'enfance et la simplicité du saint baptême, fait une pénitence si rigoureuse, je frémis jusqu'au fond de l'âme, et les continuelles mortifications de cet innocent me font trembler pour les criminels qui vivent dans les délices. Quand nous aurions toujours conservé la sainteté baptismale, la seule conformité avec Jésus-Christ nous (1)

(1) En tant qu'il n'a plus d'attraits pour son cœur ; et le chrétien est mort pour le monde, en tant qu'il n'a plus d'amour pour ses vains plaisirs, et que, s'il a pour lui quelque reste d'inclination, il ne cesse de la combattre par une vie pénitente. C'est ce qui s'appelle dans l'Ecriture être crucifié avec Jésus-Christ. Nous le devons être par notre baptême, où nous contractons tous l'obligation de mortifier en nous l'amour des plaisirs.

(2) Est prête à s'étendre.

(3) Désire.

(1) Engage à nous crucifier avec lui, en mortifiant nos mauvais désirs. Car puisque saint Paul nous enseigne que tout autant que nous sommes de baptisés, nous avons été

oblige d'embrasser sa croix, en mortifiant nos mauvais désirs. Mais lorsque nous avons été assez malheureux pour perdre la sainteté et la grâce par quelque faute mortelle, il est bien aisé de juger combien alors cette obligation est redoublée. Car l'apôtre saint Paul nous enseigne que quiconque déchoit de la grâce crucifie de nouveau Jésus-Christ, qu'il perce encore une fois ses pieds et ses mains (*Hebr.*, VI, 6) ; que non-seulement il répand, mais encore qu'il foule aux pieds son sang précieux (*Hebr.*, X, 29). S'il est ainsi, chrétiens mes frères, pour réparer cet attentat par lequel nous crucifions Jésus-Christ, que pouvons-nous faire autre chose, sinon de nous crucifier nous-mêmes, et de venger sur nos propres corps l'injure que nous avons faite à notre Sauveur ?

Tout autant que nous sommes de pécheurs, prenons aujourd'hui ces sentiments, et imprimons vivement en nos esprits cette obligation indispensable de venger Jésus-Christ en nous-mêmes. Je ne vous demande pas pour cela ni des jeûnes continuels, ni des macérations extraordinaires, quoique, hélas! quand nous le ferions, la justice divine aurait droit d'en exiger encore beaucoup davantage : mais notre lâcheté et notre faiblesse ne permettent pas seulement que l'on nous propose une médecine si forte. Du moins corrigeons nos mauvais désirs ; du moins ne pensons jamais à nos crimes, sans nous affliger devant Dieu de notre prodigieuse ingratitude. Ne donnons point de bornes à une si juste douleur ; et songeons, qu'étant subrogée à une peine d'une éternelle durée , elle doit imiter, en quelque sorte, son intolérable perpétuité (1) : faisons-la donc durer du moins jusqu'à la fin de notre vie. Heureux ceux que la mort (2) vient surprendre dans les humbles sentiments (3) de la pénitence. Je parle mal, chrétiens; la mort ne les surprend pas. La mort pour eux n'est pas une mort; elle n'est mort que pour ceux qui vivent enivrés de l'amour du monde.

Notre incomparable François (4) était en la cour de Louis XI , où l'on voyait tous les jours et le pouvoir de la mort, et son impuissance : son pouvoir sur ce grand monarque; son impuissance, sur ce pauvre ermite. Louis, resserré dans ses forteresses et environné de ses gardes, ne sait à qui confier sa vie; et la crainte de la mort le saisit de telle sorte, qu'elle lui fait méconnaître ses meilleurs amis. Vous voyez un prince, Messieurs, que la mort réduit en un triste état : toujours tremblant, toujours inquiet, il craint généralement tout ce qui l'approche; et il n'est précaution qu'il ne cherche pour se garantir de cette ennemie, qui saura bien éluder ses soins et les vains raffinements de sa politique.

Regardez maintenant le pauvre François, et voyez si elle lui fera seulement froncer les sourcils. Il la contemple d'un visage riant : elle ne lui est pas inconnue ; et il y a déjà trop longtemps qu'il s'est familiarisé avec elle, pour être étonné de ses approches. La mortification l'a accoutumé à la mort; les jeûnes et la pénitence, dit Tertullien, la lui ont déjà fait voir de près, et l'ont souvent avancé dans son voisinage : *Sæpe jejunans, mortem de proximo novit* (*De Jejun.*, *n.* 12, *p.* 710). Il sortira du monde plus légèrement : il s'est déjà déchargé lui-même d'une partie de son corps, comme d'un empêchement importun à l'âme : *Præmisso jam sanguinis succo, tamquam animæ impedimento* (*Ibid.*). C'est pourquoi, sentant (1) approcher la mort , il lui tend de bon cœur les bras ; il lui présente avec joie ce qui lui reste du corps; et, d'un visage riant, il lui désigne (2) l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort, lui dit-il, quoique le monde te nomme cruelle et inexorable, tu ne me feras aucun mal, parce que tu ne m'ôteras rien de ce que j'aime. Bien loin de rompre le cours de mes desseins, tu ne feras qu'achever l'ouvrage que j'ai commencé, en me défaisant de toutes les choses dont je tâche de me défaire il y a longtemps. Tu me déchargeras de ce corps : ô mort, je t'en remercie ; il y a plus de quatre-vingts ans que je travaille moi-même à m'en décharger. J'ai professé dans le baptême, que ses désirs ne me (3) touchaient pas : j'ai tâché de les (4) couper pendant tout le cours de ma vie ; ton secours, ô mort, m'était nécessaire pour en arracher la racine; tu ne détruis pas ce que je suis, mais tu achèves ce que je fais.

Telle est la force de la pénitence. Celui qui aime ses exercices a toujours son âme en ses mains , et est prêt à tout moment de la rendre. L'admirable François de Paule, tout rempli de ces sentiments, et nourri dès sa tendre enfance sur la croix de notre Sauveur, n'avait garde de craindre la mort. Mais nous parlons déjà de sa mort, et nous ne faisons encore que de commencer les merveilles de sa sainte vie : l'ordre des choses nous y a conduits. Mais continuons la suite de notre dessein ; et après avoir vu notre grand saint François uni si étroitement avec Jésus-Christ dans la société de ses souffrances, voyons-le dans la bienheureuse participation de sa sainte familiarité : *Tu semper mecum es* : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Saint Paul, écrivant aux Hébreux, a prononcé cette sentence dans le chapitre VI de cette Épître admirable : Il est impossible,

revêtus de Jésus-Christ ; cette bienheureuse conformité que nous devons avoir avec lui suffit pour nous obliger de prendre part à sa croix.

(1) En s'étendant du moins, etc.

(2) Saisit.

(3) Dieu a promis la rémission à la pénitence, mais il ne s'est pas engagé de donner du temps à ses remises.

(4) C'est vous, sainte pénitence, qui avez fait mourir saint François de Paule avec cette tranquillité admirable : c'est vous qui lui donnez un avantage par-dessus le plus grand monarque du monde. Je vois trembler Louis XI, au milieu de ses gardes et de ses forteresses , et l'appréhension de la mort ne lui laisse plus aucun repos. Voilà un roi en un état bien déplorable ; toujours tremblant, etc.

(1) Voyant.

(2) Montre.

(3) Seraient rien.

(4) Retrancher, ou mortifier.

dit-il, que ceux qui ont reçu une fois dans le saint baptême les lumières de la grâce, qui ont goûté le don céleste, qui ont été faits participants du Saint-Esprit, et sont tombés volontairement de cet état bienheureux, soient jamais renouvelés par la pénitence : *Impossibile est rursum renovari ad pœnitentiam* (*Heb.*, VI, 4, 6). Je m'éloignerais de (1) la vérité, si je voulais conclure de ce passage, comme faisaient les Novatiens, que ceux qui sont une fois déchus de la grâce, n'y peuvent jamais être rétablis : mais je ne croirai pas me tromper, si j'en tire cette conséquence (2) qu'il y a je ne sais quoi de particulier dans l'intégrité baptismale, qu'on ne retrouve jamais quand on l'a perdue : *Impossibile est rursum renovari.* Rendez-lui sa première robe, dit ce père miséricordieux, parlant du prodigue (3) pénitent ; (4) c'est-à-dire, rendez-lui la justice dont il s'était dépouillé lui-même. Cette robe lui est rendue, je le confesse : qu'elle est belle et resplendissante ! mais elle aurait encore un éclat plus grand, si elle n'avait jamais été souillée. Le père, je le sais bien, reçoit son fils dans sa maison, et il le fait rentrer dans ses premiers droits; mais néanmoins il ne lui dit pas : Mon fils, tu es toujours avec moi : *Fili, tu semper mecum es ;* et il montre bien, par cette parole, que cette innocence toujours entière, cette fidélité jamais violée, sait bien conserver ses avantages.

En quoi consiste ce privilége? C'est ce qu'il est malaisé d'entendre. La tendresse extraordinaire que Dieu témoigne dans son Ecriture pour les pécheurs convertis semble nous obliger de croire qu'il n'use avec eux d'aucune réserve. (5) Ne peut-on pas même juger qu'il les préfère aux justes, en quelque façon, puisqu'il quitte les justes, dit l'Evangile, pour aller chercher les pécheurs ; et que, bien loin de diminuer pour eux son affection, il prend plaisir au contraire de la redoubler? Et toutefois, chrétiens, il ne nous est pas permis de douter que ce Dieu, qui est juste dans toutes ses œuvres, ne sache bien garder la prérogative qui est due naturellement à l'innocence : et lorsqu'il semble que les saintes Lettres accordent aux pécheurs convertis quelque sorte de préférence (*Luc.*, XV, 4), (6) voici en quel sens il le faut entendre. Cette décision est tirée du grand saint Thomas, qui, faisant la comparaison de l'état du juste qui persévère, et du pécheur qui se convertit, dit qu'il faut considérer en l'un ce qu'il a, et en l'autre d'où il est sorti. Après cette distinction, il conclut judicieusement, à son ordinaire, que Dieu conserve au juste un plus grand don, et qu'il retire le pécheur d'un plus grand mal : et partant, que le juste est sans doute plus avantagé, si

(1) Je ne dirais pas.
(2) Si je conclus de ces paroles.
(3) Converti.
(4) Cette robe, c'est la grâce dont, etc.
(5) Il semble même qu'il les préfère aux justes, puisqu'il, etc.
(6) Comment donc accorderons-nous ces contrariétés apparentes? Dieu témoigne plus d'amour au juste, et il en témoigne plus au pécheur, mais en différentes manières.

l'on a égard à son mérite ; mais que le pécheur semblera plus (1) favorisé, si l'on regarde son indignité. D'où il s'ensuit que l'état du juste est toujours absolument le meilleur; et par conséquent (2) il faut croire que ces mouvements de tendresse, que ressent la bonté divine pour les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête, n'ôtent pas (3) la prérogative d'une estime particulière aux justes, qui sont ses anciens amis ; et qu'enfin ce chaste amateur de la sainteté et de l'innocence trouve je ne sais quel attrait particulier dans ces âmes, (4) qui n'ont jamais rejeté sa grâce, ni afflige son esprit; qui, étant toujours fraîches et toujours nouvelles, et gardant inviolablement leur première foi, après une longue suite d'années, paraissent aussi saintes, aussi innocentes qu'elles sortirent des eaux du baptême comme a fait, par exemple, saint François de Paule.

Quelles douceurs, quelle affection, quelle familiarité particulière Dieu réserve à ces innocents : c'est un secret de sa grâce, que je n'entreprends pas de pénétrer. Je sais seulement que François de Paule, accoutumé dès sa tendre enfance à communiquer avec Dieu, ne pouvait plus vivre un moment sans lui. Semblable à ces amis empressés, qui contractent une habitude si forte de converser librement ensemble, que la moindre séparation ne leur paraît pas supportable : ainsi vivait saint François de Paule. O mon Dieu, disait-il avec David, du plus loin que je me souvienne, et presque dès le ventre de ma mère, vous êtes mon Dieu : *De ventre matris meæ Deus meus es tu, ne discesseris a me* (*Psal.* XXI, 11, 12). Jamais mon cœur n'a aimé que vous, il n'a jamais brûlé d'autres flammes. Eh! mon Dieu, ne me quittez pas : *Ne discesseris a me.* Je ne puis subsister un moment sans vous. Son cœur étant ainsi disposé, c'était, Messieurs, lui ôter la vie que de le (6) tirer de sa solitude. En effet, dit le dévot saint Bernard, c'est une espèce de mort violente que de se sentir arracher de la douce société de Jésus-Christ par les affaires du monde : *Mori videntur sibi ...... et revera mortis species est a contemplatione candidi Jesu ad has tenebras rursus avelli* (*In Append. Oper. S. Bern., Tract. de Pas. Dom. cap.* XXVII, *t.* II, *p.* 464). Jugez donc des douleurs de François de Paule, quand il reçut l'ordre du pape d'aller à la cour de Louis

(1) Chéri.
(2) Le plus estimé de Dieu.
(3) La préférence qui est due à la sainteté toujours fidèle. On goûte mieux la santé, quand on relève nouvellement d'une maladie ; mais on estime toutefois beaucoup davantage les forces toujours égales d'une bonne constitution. Les cœurs sont saisis d'une joie soudaine par la grâce inopinée d'un beau jour d'hiver qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde ; mais on ne laisse pas de mieux aimer la constante sérénité d'une saison plus bénigne. Ainsi, Messieurs, s'il nous est permis de juger des sentiments du Sauveur par l'exemple des sentiments humains, il caresse plus tendrement les pécheurs récemment convertis, qui sont sa nouvelle conquête ; mais il aime avec plus d'ardeur les innocents ; il réserve une familiarité plus particulière aux justes, qui sont ses anciens amis, qu'il a eus toujours avec lui.
(4) Qui n'ont jamais rejeté sa grâce, ni affligé son esprit, enfin qui ne lui ont jamais donné sujet de se plaindre.
(5) Faire sortir de sa retraite.

XI, qui le demandait avec instance. O solitude, ô retraite qu'on le force d'abandonner! Combien regretta-t-il de vous perdre? Mais enfin il faut obéir; et je vois qu'il vous quitte, bien résolu néanmoins de se faire une solitude dans le tumulte, au milieu de tout le bruit de la cour et de ses empressements éternels.

C'est ici, c'est ici, chrétiens, où je vous prie de vous rendre attentifs à ce que va faire François de Paule. Voici, sans doute, son plus grand miracle, d'avoir été si solitaire et si recueilli au milieu des faveurs des rois et dans les applaudissements de toute leur cour. Je ne m'étonne plus, quand je lis dans l'histoire de saint François, qu'il a passé au milieu des flammes sans en avoir été offensé, ni que domptant la fureur de ce détroit de Sicile, fameux par tant de naufrages, il ait trouvé, sur son manteau, la sûreté que les plus adroits pilotes ont peine à trouver dans leurs grands vaisseaux. La cour a des flammes plus dévorantes, elle a des écueils plus dangereux; et bien que les inventions hardies des expressions poétiques n'aient pu nous représenter la mer de Sicile aussi horrible que la nature l'a faite, la cour a des vagues plus furieuses, et des abîmes plus creux, et des tempêtes plus redoutables. Comme c'est de la cour que dépendent toutes les affaires, et que c'est là aussi qu'elles aboutissent, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appâts, y étale toute sa pompe: là est l'empire de l'intérêt, là est le théâtre des passions: là elles sont les plus violentes, là elles sont les plus déguisées.

Voici donc François de Paule dans un nouveau monde, chéri et honoré par trois de nos rois; et après cela vous ne doutez pas que toute la cour ne lui applaudisse. Tout cela ne le touche pas: la douce méditation des choses divines et cette sainte union avec Jésus-Christ l'ont désabusé pour jamais de tout ce qui éclate dans le monde. Doux attraits de la cour, combien avez-vous corrompu d'innocents? Combien en a-t-on vu qui se laissent comme entraîner à la cour par force, sans dessein de s'y engager? Enfin l'occasion s'est présentée belle: le moment fatal est venu; la vague les a poussés et les a emportés, ainsi que les autres. Ils n'étaient venus, disaient-ils, que pour être spectateurs de la comédie: à la fin ils en ont trouvé l'intrigue si belle, qu'ils y ont voulu jouer leur personnage. Souvent même l'on s'est servi de la piété pour s'ouvrir des entrées favorables; et, après que l'on a bu de cette eau, l'âme est toute changée par une espèce d'enchantement. C'est un breuvage charmé qui enivre les plus sobres; et (1) la plupart de ceux qui en ont goûté ne peuvent presque plus goûter autre chose.

Cependant l'admirable saint François de Paule est solitaire jusque dans la cour, et toujours recueilli en Dieu parmi ce tumulte: on ne peut presque le tirer de sa cellule, où cette âme pure et innocente embrasse son Dieu en secret. L'heure de manger arrive: il goûte une nourriture plus agréable dans les douceurs de son oraison. La nuit l'invite au repos: il trouve son véritable repos (1) à répandre son cœur devant Dieu. Le roi le demande en personne avec une extrême impatience: il a affaire, il ne peut quitter, il est enfermé avec Dieu dans de secrètes communications. On frappe à sa porte avec violence: l'amour divin, qui a occupé tous ses sens par le ravissement de l'esprit ne lui permet pas d'entendre autre chose que ce que Dieu lui dit au fond de son cœur, dans un saint et admirable silence. O homme vraiment uni avec Dieu, et digne d'entendre de sa bouche: *Fili, tu semper mecum es*, Mon fils, vous êtes toujours avec moi! Il est accoutumé avec Dieu, il ne connaît que lui: il est né, il est crû sous son aile; il ne peut le quitter ni vivre sans lui un seul moment, privé des délices de son amour.

Sainte familiarité avec Jésus-Christ, oraison, prière, méditation, entretiens sacrés de l'âme avec Dieu, que ne savons-nous goûter vos douceurs! Pour les goûter, mes frères, il faut se retirer quelquefois du bruit et du tumulte du monde, afin d'écouter Jésus en secret. Il est malaisé, dit saint Augustin, de trouver Jésus-Christ dans le grand monde: il faut pour cela une solitude: *Difficile est in turba videre Jesum: solitudo quædam necessaria est* (*In Joan., tract.* XVII, *n.* 2, *tom.* III, *part.* II, *pag.* 427). Faisons-nous une solitude; (2) rentrons en nous-mêmes pour penser à Dieu; ramassons tout notre esprit en cette haute partie de notre âme, pour nous exciter à louer Dieu; ne permettons pas, chrétiens, qu'aucune autre pensée nous vienne troubler.

Mais que (3) les hommes du monde sont éloignés de ces sentiments! Converser avec Dieu leur paraît une rêverie: le seul mot de retraite et de solitude leur (4) donne un ennui qu'ils ne peuvent vaincre. Ils passent éternellement d'affaire en affaire, et de visite en visite; et je ne m'étonne pas, dit saint Bernard; (5) ils n'ont pas cette oreille intérieur pour (6) écouter la voix de Dieu dans leur conscience, (7) ni cette bouche spirituelle pour lui parler secrètement au dedans du cœur. C'est pourquoi il cherchent (8) à tromper le temps par mille sortes d'occupations; et ne sachant à quoi passer les heures du jour, dont la lenteur leur est à charge, ils charment l'ennui qui les accable par des amusements inutiles: *Longitudinem temporis qua gravantur, inutilibus confabulationibus expendere satagunt* (*Tract. de Pass. Dom. c.* XXVII, *in Append. Oper. S. Bern. t.* II, *pag.* 464). Regardez cet homme d'intrigues, environné de la troupe de ses clients, qui se croit honoré par l'assiduité des devoirs qu'ils

(1) Quand on en a goûté, on ne peut presque plus, etc.

(1) Dans la paix et les embrassements de Dieu.
(2) Retirons-nous.
(3) Nous sommes.
(4) Inspire.
(5) Ils ne savent pas converser avec Dieu.
(6) Savoir discerner la voix.
(7) Ils ne peuvent goûter les douceurs de cette conversation céleste.
(8) A s'occuper dans les emplois extérieurs: *Exteriorum sensuum subsidia quærunt.*

s'empressent de lui rendre; il regarde comme une grande peine de se trouver vis-à-vis de lui-même: *Stipatus clientium cuneis, frequentiore comitatu officiosi agminis hic honestatus, pœnam putat esse cum solus est* (*S. Cyprian., Ep. ad Donat. p.* 2). Toujours ce lui est un supplice que d'être seul, comme si ce n'était pas assez de lui-même pour pouvoir s'occuper agréablement dans l'affaire de son salut. Cependant il est véritable, vous vous fuyez vous-même, vous refusez de converser avec vous-même, vous cherchez continuellement les autres, et vous ne pouvez vous souffrir vous-même. *Usque adeo charus est hic mundus hominibus, ut sibimetipsis viluerint* (*S. August., Ep.* XLIII, *cap.* II, *tom.* II, *p.* 89) : Ce monde (1) tient si fort au cœur des hommes, qu'ils se dédaignent eux-mêmes, qu'ils en oublient leurs propres affaires. Désabusez-vous, ô mortels! Que vous servent ces liaisons et ces nouvelles intrigues où vous vous jetez tous les jours? C'est pour vous donner du crédit, pour avoir de l'autorité. Mais unissez-vous avec Dieu, et apprenez de François de Paule que c'est par là qu'on peut acquérir la véritable puissance : (2) *Omnia mea tua sunt :* c'est ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Nous apprenons de Tertullien que l'hérétique Marcion avait l'insolence de reprocher hautement au Dieu d'Abraham qu'il ne s'accordait pas avec lui-même. Tantôt il paraissait dans son Ecriture avec une majesté si terrible, qu'on (3) n'en osait approcher sans crainte; et tantôt il avait, dit-il, des faiblesses, des facilités, des bassesses et des enfances : *Pusillitates et incongruentias Dei* (*Adv. Marc., lib.* II, *n.* 26, 27, *page* 474), comme il avait l'audace de s'exprimer, jusqu'à craindre de fâcher Moïse (4), et à le prier de le laisser faire : *Dimitte me ut irascatur furor meus* (*Exod.*, XXXII, 10) : Laisse-moi lâcher la bride à ma colère contre ce peuple infidèle (5). D'où cet hérétique concluait que le Dieu que servaient les Juifs avait une conduite irrégulière, qui se démentait elle-même.

Ce qui servait de prétexte à cette rêverie sacrilége, c'est en effet, Messieurs, que nous voyons dans les saintes Ecritures que Dieu change en quelque façon de conduite selon la diversité des personnes. Quand les hommes présument d'eux-mêmes, ou qu'ils manquent à la soumission qui lui est due, ou qu'ils prennent peu de soin de se rendre dignes de s'approcher de sa majesté, il ne se relâche jamais d'aucun de ses droits, et il (1) conserve avec eux toute sa grandeur. Voyez comme il traite Achab, comme il se plaît à l'humilier. Au contraire, quand on obéit, et que l'on (2) agit avec lui en simplicité de cœur, il se dépouille en quelque sorte de sa puissance, et il n'y a aucune partie de son domaine dont il ne mette en possession ses serviteurs. Vive le Seigneur! dit Elie, en la présence duquel je suis; il n'y aura ni pluie ni rosée que par mon congé : *Vivit Dominus! in cujus conspectu sto, si erit annis his ros et pluvia, nisi juxta oris mei verba* (III *Reg.*, XVII, 1). Voilà un homme qui paraît bien vindicatif, et cependant voyez-en la suite. C'est un homme qui jure, et Dieu se sent lié par ce serment; et pour délivrer la parole de son serviteur, confirmée par son jurement, il ferme le ciel durant trois années avec une rigueur inflexible.

Que veut dire ceci, chrétiens, si ce n'est, comme dit si bien saint Augustin, que Dieu se fait servir par les hommes, et qu'il les sert aussi réciproquement? Ses fidèles serviteurs lui disent avec le Psalmiste : Nous voilà tout prêts, ô Seigneur, d'accomplir constamment votre volonté : *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (*Psal.* XXXIX, 8, 9). Vous voyez les hommes qui servent Dieu; mais écoutez le même Psalmiste : Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent : *Voluntatem timentium se faciet* (*Ps.* CXLIV, 19). Voilà Dieu qui leur rend le change, et les sert aussi à son tour. Vous servez Dieu, Dieu vous sert; vous faites sa volonté, et il fait la vôtre : *Si ideo times Deum ut facias ejus voluntatem, ille quodam modo ministrat tibi, facit voluntatem tuam* (*Enar. in Psal.* CXLIV *n.* 23, *tom.* IV, *pag.* 1624). Pour nous apprendre, chrétiens, que Dieu est un ami sincère, qui n'a rien de réservé pour les siens, et qui, étudiant les désirs de ceux qui le craignent, leur permet d'user de ses biens (3) avec une espèce d'empire : *Voluntatem timentium se faciet.*

Mais encore que cette bonté s'étende généralement sur tous ses amis, c'est-à-dire, sur tous les justes, les paroles de mon texte nous font bien connaître que ces justes (4)

(1) Est si cher aux hommes.

(2) Cette fidélité persévérante, cette sainte familiarité d'un fils qui est toujours demeuré avec son père, lui donne une pleine disposition de tous les biens paternels, et un droit d'en user avec empire. C'est ce que le Fils de Dieu nous exprime par les paroles de mon texte: Mon Fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous : *Et omnia mea tua sunt.*

(3) Ne la pouvait regarder.

(4) Dieu étant en colère contre son peuple avait comme résolu de le perdre; mais il appréhende Moïse, il craint de fâcher Moïse. Pour avoir entière liberté d'agir, il tâche auparavant de gagner Moïse. Laisse-moi, laisse-moi, dit-il, que je lâche la bride à ma colère, pour détruire ce peuple infidèle. Pour toi, ne sois pas en peine, je te ferai le père d'un grand peuple: *Dimitte me ut irascatur furor meus, faciamque te in gentem magnam.*

(5) Il n'entendait pas combien il y a de grandeur et de dignité dans ce rabaissement volontaire.

(1) Se tient alors sur sa grandeur.

(2) Traite.

(3) Avec un soin particulier de les satisfaire.

(4) Particulièrement ceux dont le cœur a été droit dans leur enfance, comme le grand saint François de Paule. C'est à ceux là, Messieurs, qu'il dit avec joie : « Tout ce qui est à moi est à vous; » et remarquez, s'il vous plaît, quelle est l'occasion de ce discours. L'aîné se plaignait à son père du festin qu'il faisait pour son prodigue, et lui reprochait qu'il ne lui avait jamais rien donné pour régaler ses amis. A quoi le père répondit ce que vous avez entendu : « Tout « ce qui est à moi, est à vous; » c'est-à-dire, si vous l'entendez: Il n'est pas nécessaire, mon fils, que je vous donne aucune part de mes biens, puisque enfin tout vous est acquis. C'est à vous à user de votre droit, etc. Voilà le privilége de l'innocence; et encore que je confesse que cette parfaite communication des biens de Dieu regarde principalement les avantages spirituels, néanmoins il est véritable, et l'exemple de saint François de Paule le fait bien connaître, qu'il donne aussi quelquefois aux justes une

persévérants, ces enfants qui n'ont jamais quitté la maison, ont un droit tout particulier de disposer des biens paternels; et c'est à ceux-là qu'il dit dans son Evangile ces paroles, avec un sentiment de tendresse extraordinaire et singulier : Mon fils, vous avez toujours été avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous : *Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.* Pourquoi me reprochez-vous que je ne vous donne rien? Usez vous-même de votre droit, et disposez, comme maître, de tout ce qu'il y a dans ma maison.

C'est donc en vertu de cette innocence et de cette parole de l'Evangile, que le grand saint François de Paule n'a jamais rien cru d'impossible. Cette sainte familiarité d'un fils qui sent l'amour de son père, lui donnait la confiance de tout entreprendre; et un prélat de la cour de Rome que le pape lui avait envoyé pour l'examiner, lui représentant les difficultés de l'établissement de son ordre si austère, si pénitent, si mortifié, fut ravi en admiration d'entendre dire à notre grand saint, avec une ferveur d'esprit incroyable, que tout est possible quand on aime Dieu et qu'on s'étudie de lui plaire; et qu'alors les créatures les plus rebelles sont forcées, par une secrète vertu, de faire la volonté de celui qui s'applique à faire celle de son Dieu. Il n'a point été trompé dans son attente; son ordre fleurit dans toute l'Eglise avec cette constante régularité qu'il avait si bien établie et qui se soutient sans relâchement depuis deux cents ans.

Ce n'est pas en cette seule rencontre que Dieu a fait connaître à son serviteur qu'il écoutait (1) ses désirs. Tous les peuples où il a passé ont ressenti mille et mille fois des effets considérables de ses prières; et quatre de nos rois successivement lui ont rendu ce glorieux témoignage, que dans leurs affaires très-importantes ils n'avaient point trouvé de secours plus prompt, ni de protection plus assurée. Presque toutes les créatures ont senti cette puissance si peu limitée que Dieu lui donnait sur ses biens; et je vous raconterais avec joie les miracles presque infinis que Dieu faisait par son ministère, non-seulement dans les grands besoins, mais encore, s'il se peut dire, sans nécessité, n'était que ce détail serait ennuyeux et apporterait peu de fruit. Mais (2) comme de tels miracles, qui se font particulièrement hors des grands besoins, sont le sujet le plus ordinaire de la raillerie des incrédules, il faut qu'à l'occasion du grand saint François, je tâche aujourd'hui de leur apprendre, par une doctrine solide, à parler plus révéremment des œuvres de Dieu. Voici donc ce que j'ai vu dans les saintes lettres touchant ces sortes de miracles.

puissance absolue sur toutes les créatures. De là ce nombre infini de miracles qu'il faisait tous les jours avec une facilité incroyable.

(1) Accomplissait.

(2) Je sais, Messieurs, que de tels miracles sont le sujet de la raillerie des incrédules, et que quand ils voient dans les vies des saints que Dieu emploie sa puissance extraordinaire dans des nécessités communes, ils s'élèvent contre ces histoires, et que la vérité leur en est suspecte.

Je trouve deux raisons principales pour lesquelles Dieu étend son bras à des opérations miraculeuses : la première, c'est pour montrer sa grandeur et convaincre les hommes de sa puissance; la seconde, pour faire voir sa bonté et combien il est indulgent à ses serviteurs. Or je remarque cette différence dans ces deux espèces de miracles, que lorsque Dieu veut faire un miracle pour montrer seulement sa toute-puissance, il choisit des (1) occasions extraordinaires. Mais quand il veut faire encore sentir sa bonté, il ne néglige pas les occasions les plus (2) communes. Cela (3) vient de la différence de ces deux divins attributs. La toute-puissance semble surmonter de plus grands obstacles; la bonté descend à des soins plus particuliers. L'Ecriture nous le fait voir en deux chapitres consécutifs du quatrième livre des Rois (4). Elisée guérit Naaman le lépreux, capitaine général de la milice du roi de Syrie, et chef des armes de tout son royaume : voilà une occasion extraordinaire, où Dieu veut montrer son pouvoir aux nations infidèles. Qu'il vienne à moi, dit Elisée, et qu'il sache qu'Israël n'est point sans prophète : *Veniat ad me et sciat esse prophetam in Israel* (IV *Reg.*, V, 8). Mais au chapitre suivant, comme les enfants des prophètes (5) travaillaient sur le bord d'un fleuve, l'un d'eux laisse tomber sa cognée dans l'eau, et aussitôt crie à Elisée : *Heu! heu! heu! domine mi, et hoc ipsum mutuo acceperam* (*Ibid.*, VI, 5) : Hélas! cette cognée n'était pas à moi, je l'avais empruntée. Et encore qu'une rencontre (6) si peu importante semblât ne mériter pas un miracle, néanmoins Dieu, qui se plaît à faire connaître qu'il aime (7) la simplicité de ses serviteurs, et prévient (8) leurs désirs dans les moindres choses, fit nager miraculeusement ce fer sur les eaux au commandement d'Elisée, et le rendit à celui qui l'avait perdu (9). Et d'où

(1) Nécessités pressantes.

(2) Vulgaires.

(3) La raison en est évidente; c'est que la puissance paraît dans les entreprises extraordinaires, et la bonté se fait connaître en descendant aux soins les plus communs.

(4) Nous lisons au quatrième livre des Rois, que le roi de Syrie ayant envoyé Naaman au roi d'Israël, pour le guérir de sa lèpre, ce prince fut fort étonné d'une telle proposition : Me prend-il pour un Dieu, qui puisse donner la vie et la mort? *Numquid Deus ego sum, ut occidere possim et vivificare?* Mais le prophète Elisée lui envoya dire qu'il cessât de s'inquiéter : Que Naaman vienne à moi, et qu'il sache qu'il y a un prophète en Israel : *Veniat, et sciat esse Prophetam in Israel.*

(5) Etant allé couper du bois nécessaire pour leurs logements.

(6) De cette nature.

(7) Ecoute ses serviteurs dans les moindres choses, honora tellement la simplicité de ce prophète, qu'il.

(8) Ecoute.

(9) Reconnaissez donc, chrétiens, que Dieu, à qui il ne coûte rien de faire céder la nature à ses volontés, emploie quelquefois les miracles dans des occasions peu pressantes, seulement pour faire paraître la facilité incroyable avec laquelle il s'abandonne à ses serviteurs. Si quelqu'un mérite cette grâce et cette entière disposition des biens de Dieu, ce sont particulièrement ses anciens amis qui lui ont toujours gardé la fidélité. Si bien que notre grand saint étant de ce nombre, je n'ai pas de peine à comprendre que Dieu, suivant ses désirs, ait fait par ses mains de si grands miracles. La source, Messieurs, n'en est point tarie; et s'il en a fait en ce monde, sa puissance n'est pas épuisée depuis qu'il est devenu citoyen du ciel. Saint Augustin a dit dans le livre XIII de la Trinité *Teneant*

vient cela, chrétiens? si ce n'est que notre grand Dieu, qui n'est pas moins bon que puissant, nous montrant sa toute-puissance dans les entreprises éclatantes, veut bien aussi, quand il lui plaît, montrer dans les moindres la facilité incroyable avec laquelle il s'abandonne à ses serviteurs, pour justifier cette parole : *Omnia mea tua sunt.*

Puisque le grand saint François de Paule a été choisi de Dieu en son temps, pour faire éclater en sa personne cette merveilleuse communication qu'il donne de sa puissance à ses bons amis, je ne m'étonne pas, chrétiens, si les fidèles de Jésus-Christ ont eu tant de confiance en lui durant sa vie, ni si elle dure encore, et a pris de nouvelles forces après sa mort. Je ne m'étonne pas de voir sa mémoire singulièrement honorée par la dévotion publique, son ordre révéré par toute l'Eglise, et les temples qui portent son nom et sont consacrés à sa mémoire, fréquentés avec grand concours par tous les fidèles.

Mais ce qui m'étonne, mes frères, ce que je ne puis vous dissimuler, ce que je voudrais pouvoir dire avec tant de force que les cœurs les plus durs en fussent touchés, c'est lorsqu'il arrive que ces mêmes temples, où la mémoire de François de Paule, où les bons exemples de ses religieux, enfin, pour abréger ce discours, où toutes choses inspirent la dévotion, deviennent le théâtre de l'irrévérence de quelques particuliers audacieux. Je n'accuse pas tout le monde, et je ne doute pas, au contraire, que cette église ne soit fréquentée par des personnes d'une piété très-recommandable. Mais qui pourrait souffrir sans douleur que sa sainteté soit déshonorée par les désordres de ceux qui, ne respectant ni Dieu ni les hommes, la profanent tous les jours par leurs insolences? Que s'il y avait dans cet auditoire quelques-uns de cette troupe scandaleuse (1), permettez-moi de leur demander, que leur a fait ce saint lieu qu'ils choisissent pour le profaner par leurs paroles, par leurs actions, par leurs contenances impies? Que leur ont fait ces religieux, vrais enfants et imitateurs du grand saint François de Paule? et leur vie a-t-elle mérité, au milieu de tant de travaux que leur fait subir volontairement leur mortification et leur pénitence, qu'on leur ajoute encore cette peine, qui est la seule qui les afflige, de voir mépriser à leurs yeux le maître qu'ils servent.

mortales justitiam, potentia immortalibus dabitur : Que les mortels gardent la justice, la puissance leur sera donnée dans le séjour de l'immortalité; c'est-à-dire, c'est ici le temps de pratiquer la justice, mais ce n'est pas encore le temps de recevoir la puissance. Nous devons apprendre en cette vie à vouloir seulement ce qu'il faut, il nous sera donné en l'autre de pouvoir tout ce que nous voulons. Ce n'est donc pas ici le lieu du pouvoir, et néanmoins Dieu se plaît, Messieurs, de donner dès ce monde à ses serviteurs une étendue de puissance qui s'avance jusqu'aux miracles. Par conséquent, qui pourrait vous dire combien elle s'accroît dans la vie future? Accourez donc toujours dans les églises consacrées sous le nom et la mémoire du grand saint François, accourez-y, mes frères, mais que le concours ne s'y fasse pas au préjudice de la piété. C'est ce que j'ai à vous recommander dans ce dernier discours.

(1) Trouvez bon, je vous prie, Messieurs, que je leur adresse la parole : Mes frères, qui que vous soyez je vous appelle encore de ce nom; car quoique vous ayez perdu le respect pour Dieu, il ne laisse pas malgré vous d'être votre père. Que vous a fait cette Eglise, et pourquoi la choisissez vous pour y faire paraître vos impiétés?

Mais laissons les hommes mortels, et parlons des intérêts du Sauveur des âmes. Que leur a fait Jésus-Christ, qu'ils viennent outrager jusque dans son temple? Pendant que le prêtre est saisi de crainte, dans une profonde considération des sacrements dont il est ministre; pendant que le Saint-Esprit descend sur l'autel pour y opérer les sacrés mystères, que les anges les révèrent, que les démons tremblent, que les âmes saintes et pieuses de nos frères qui sont décédés attendent leur soulagement des saints sacrifices, ces impies discourent aussi librement, que si (1) tout ce mystère était une fable. D'où leur vient cette hardiesse devant Jésus-Christ? Est-ce qu'ils ne le connaissent pas, parce qu'il se cache; ou qu'ils le méprisent, parce qu'il se tait? Vive le Seigneur tout-puissant, en la présence duquel je parle : ce Dieu qui se tait maintenant, ne se taira pas toujours; ce Dieu qui se tient maintenant caché, saura bien quelque jour paraître pour leur confusion éternelle. J'ai cru (2) que je ne devais pas quitter cette chaire, sans leur donner ce charitable avertissement. C'est honorer saint François de Paule, que de travailler, comme nous pouvons, à purger son Eglise de ces scandaleux; et je les exhorte, en Notre-Seigneur, de profiter de cette instruction, s'ils ne veulent être regardés comme des profanateurs publics de tous les mystères du christianisme.

Mais après leur avoir parlé, je retourne à vous, chrétiens, qui venez en ce temple pour adorer Dieu, et pour y écouter sa sainte parole. Que vous dirai-je aujourd'hui, et par où conclurai-je ce dernier discours? Ce sera par ces beaux mots de l'Apôtre : *Deus autem spei repleat vos gaudio et pace in credendo, ut abundetis in spe et virtute Spiritus sancti* (*Rom.*, XV, 13): Que le Dieu de mon espérance vous remplisse de joie et de paix, en croyant à la parole de son Evangile; afin que vous abondiez en espérance et en la vertu du Saint-Esprit. C'est l'adieu que j'ai à vous dire : nos remercîments sont des vœux; nos adieux, des instructions et des prières. Que ce grand Dieu de notre espérance, pour vous récompenser de l'attention que vous avez donnée à son Evangile, vous fasse la grâce d'en profiter. C'est ce que je demande pour vous : demandez pour moi réciproquement que je puisse tous les jours apprendre à traiter saintement et fidèlement la parole de vérité; que non-seulement je la traite, mais que j'en vive. Je vous quitte avec ce mot; et ce ne sera pas néanmoins sans vous avoir désiré à tous, dans toute l'étendue de mon cœur, la félicité éternelle, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen*

(1) Jésus-Christ n'y était pas.
(2) Ne devoir pas.

SECOND PANEGYRIQUE

DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

(Prêché à Metz.)

Combien la pénitence est nécessaire à tous les chrétiens: quelle en doit être l'étendue. Avec quel courage saint François l'a pratiquée. Sa conduite admirable à la cour de Louis XI. *Comment l'amour divin était-il le principe de la joie qu'il ressentait parmi ses grandes austérités. Efficace de cet amour dans nos cœurs. Exhortation à la pénitence, pour honorer dignement les saints.*

Charitas Christi urget nos.
La charité de Jésus-Christ nous presse (II *Cor*. v, 14).

Rendons cet honneur à l'humilité, qu'elle est seule digne de louanges. La louange en cela est contraire aux autres choses que nous estimons, qu'elle perd son prix étant recherchée, et que sa valeur s'augmente quand on la méprise. Encore que les philosophes fussent des animaux de gloire, comme les appelle Tertullien, *Philosophus animal gloriæ* (*De Anima*, *pag*. 304), ils ont reconnu la vérité de ce que je viens de vous dire; et voici la raison qu'ils en ont rendue; c'est que la gloire n'a point de corps, sinon en tant qu'elle est attachée à la vertu, dont elle n'est qu'une dépendance. C'est pourquoi, disaient-ils, il faut diriger ses intentions à la vertu seule : la gloire, comme un de ses apanages, la doit suivre sans qu'on y pense. Mais la religion chrétienne élève bien plus haut nos pensées : elle nous apprend que Dieu est le seul qui a de la majesté et de la gloire, et par conséquent que c'est à lui seul de la distribuer, ainsi qu'il lui plaît, à ses créatures, selon qu'elles s'approchent de lui. Or encore que Dieu soit très-haut, il est néanmoins inaccessible aux âmes qui veulent trop s'élever, et on ne l'approche qu'en s'abaissant : de sorte que la gloire n'est qu'une ombre et un fantôme, si elle n'est soutenue par le fondement de l'humilité, qui attire les louanges en les rejetant. De là vient que l'Eglise dit aujourd'hui dans la Collecte de saint François : O Dieu ! qui êtes la gloire des humbles : *Deus, humilium celsitudo*. C'est à cette gloire solide qu'il faut porter notre ambition.

Monseigneur, la gloire du monde vous doit être devenue en quelque façon méprisable par votre propre abondance. Certes, notre histoire ne se taira pas de vos fameuses expéditions, et la postérité la plus éloignée ne pourra lire sans étonnement toutes les merveilles de votre vie. Les peuples que vous conservez, ne perdront jamais la mémoire d'une si heureuse protection : ils diront à leurs descendants jusqu'aux dernières générations, que sous le grand maréchal de Schomberg, dans le dérèglement des affaires, et au milieu de la licence des armes, ils ont commencé à jouir du calme et de la douceur de la paix.

Madame, votre piété, votre sage conduite, votre charité si sincère, et vos autres généreuses inclinations auront aussi leur part dans cet applaudissement général de toutes les conditions et de tous les âges : mais je ne craindrai pas de vous dire que cette gloire est bien peu de chose, si vous ne l'appuyez sur l'humilité.

Viendra, viendra le temps, Monseigneur, que non-seulement les histoires, et les marbres, et les trophées, mais encore les villes, et les forteresses, et les peuples, et les nations seront consumés par le même feu; et alors toute la gloire des hommes s'évanouira en fumée, si elle n'est défendue de l'embrasement général par l'humilité chrétienne. Alors le Sauveur Jésus descendra en sa majesté; et assemblant le ciel et la terre pour l'éloge de ses serviteurs, dans une telle multitude il ne choisira, chrétiens, ni les César ni les Alexandre; il mettra en une place éminente les plus humbles, les plus inconnus. Parce que le pauvre François de Paule s'est humilié en ce monde, sa vertu sera honorée d'un panégyrique éternel, de la propre bouche du Fils de Dieu. C'est ce qui m'encourage, mes frères, à célébrer aujourd'hui ses louanges à la gloire de notre grand Dieu, et pour l'édification de nos âmes. Bien que sa vertu soit couronnée dans le ciel, comme elle a été exercée sur la terre, il est juste qu'elle y reçoive les éloges qui lui sont dus. Pour cela implorons la grâce de Dieu, par l'entremise de celle qui a été l'exemplaire des humbles, et qui fut élevée à la dignité la plus haute en même temps qu'elle s'abaissa par les paroles les plus soumises, après que l'ange l'eut saluée en ces termes : *Ave, Maria.*

Si nous avons jamais bien compris ce que nous devenons par la grâce du saint baptême et par la profession du christianisme, nous devons avoir entendu que nous sommes des hommes nouveaux et de nouvelles créatures en Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul nous exhorte de nous renouveler en notre âme, et de ne marcher plus selon le vieil homme, mais en la nouveauté de l'esprit de Dieu (*Eph*., IV, 22 *et suiv*.). De là vient que le Sauveur Jésus nous est donné comme un nouvel homme et comme un nouvel Adam, ainsi que l'appelle le même saint Paul (I *Cor*., XV, 45), et c'est lui qui, selon la volonté de son Père, est venu dans la plénitude des temps, afin de nous réformer selon les premières idées de cet excellent ouvrier, qui, dans l'origine des choses, nous avait faits à sa ressemblance. Par conséquent, comme le fils de Dieu est lui-même le nouvel homme, personne ne peut espérer de participer à ses grâces, s'il n'est renouvelé à l'exemple de Notre-Seigneur, qui nous est proposé comme l'auteur de notre salut et comme le modèle de notre vie.

Mais d'autant qu'il était impossible que cette nouveauté admirable se fît en nous par nos propres forces, Dieu nous a donné (1) l'Esprit de son Fils, ainsi que parle l'Apôtre : *Misit Deus Spiritum Filii sui* (*Galat*., VI, 6); et c'est cet Esprit tout-puissant qui, venant habiter dans nos âmes, les change et les renouvelle, formant en nous les traits naturels et une vive image de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur lequel nous devons

(1) Envoyé.

être (1) moulés. Pour cela il exerce en nos cœurs deux excellentes opérations, qu'il est nécessaire que vous entendiez; parce que c'est sur cette doctrine que tout ce discours doit être (2) fondé.

Considérez donc, chrétiens, que l'homme, dans sa véritable constitution, ne pouvant avoir d'autre appui que Dieu, ne pouvait se retirer aussi de lui qu'il ne fît une chute effroyable : et encore que par cette chute il ait été précipité au-dessous de toutes les créatures, toutefois, dit saint Augustin, il tomba premièrement sur soi-même : *Primum incidit in seipsum* (*De Trinit., lib.* XII, *cap.* 11). Que veut dire ce grand personnage, que l'homme tomba sur soi-même? Tombant sur une chose qui lui est si proche et si chère, il semble que la chute n'en soit pas extrêmement dangereuse; et néanmoins cet incomparable docteur prétend par là nous représenter une grande extrémité de misère Pénétrons sa pensée; et disons que l'homme par ce moyen devenu amoureux de soi-même, s'est jeté dans un abîme de maux, courant aveuglément après ses désirs, et consumant ses forces après une vaine idole de félicité, qu'il s'est figurée à sa fantaisie.

Eh, fidèles! qu'est-il nécessaire d'employer ici beaucoup de paroles, pour vous faire voir que c'est l'amour-propre qui fait toutes nos actions? N'est-ce pas cet amour flatteur qui nous cache nos défauts à nous-mêmes, et qui ne nous montre les choses que par l'endroit (3) agréable? Il ne nous abandonne pas un moment : et de même que si vous rompez un miroir, votre visage semble en quelque sorte se multiplier dans toutes les parties de cette glace cassée; cependant c'est toujours le même visage : ainsi quoique notre âme s'étende et se partage en beaucoup d'inclinations différentes, l'amour-propre y paraît partout. Etant la racine de toutes nos passions, il fait couler dans toutes les branches ses vaines, mais douces complaisances : si bien que l'homme s'arrêtant en soi-même, ne peut plus s'élever à son Créateur. Et qui ne voit ici un désordre tout manifeste?

Car Dieu étant notre fin dernière, en cette qualité notre cœur lui doit son premier tribut : et ne savez-vous pas que le tribut du cœur c'est l'amour? Ainsi nous attribuons à nous-mêmes les droits qui n'appartiennent qu'à Dieu; nous nous faisons notre fin dernière; nous ne songeons qu'à nous plaire en toutes choses, même au préjudice de la loi divine; et par divers degrés, nous venons à ce maudit amour qui règne dans les enfants du siècle, et que saint Augustin définit en ces termes : *Amor sui usque ad contemptum Dei* (*De Civ. Dei, lib.* XIV, *cap.* 28, *tom.* VII, *pag.* 378) : L'amour de soi-même qui passe jusqu'au mépris de Dieu. C'est contre cet amour criminel que le Fils de Dieu s'élève dans son Evangile, le condamnant à jamais par cette irrévocable sentence : Qui aime son âme, la perd ; et qui l'abandonne, la sauve : *Qui amat animam suam, perdet eam; et qui odit animam suam, custodit eam* (*Joan.*, XII, 25). Voyant que c'est l'amour-propre qui est cause de tous nos crimes, il avertit tous ceux qui veulent se ranger sous sa discipline, que s'ils ne se haïssent eux-mêmes, il ne les peut recevoir en sa compagnie : Celui qui ne veut pas renoncer à soi-même pour l'amour de moi, n'est pas digne de moi (*Matth.*, X, 38). De cette sorte, il nous arrache à nous-mêmes par une espèce de violence; et déclarant la guerre à cet amour-propre qui, s'élève en nous au mépris de Dieu, comme disait tout à l'heure le saint évêque Augustin, il fait succéder en sa place l'amour de Dieu jusqu'au mépris de nous-mêmes : *Amor Dei usque ad contemptum sui,* dit le même saint Augustin (*loc. cit.*).

Par là vous voyez, chrétiens, les deux opérations de l'Esprit de Dieu. Car, pour nous faire la guerre à nous-mêmes, ne faut-il pas qu'il y ait en nous quelqu'autre chose que nous? Et comment irons-nous à Dieu, si son Saint-Esprit ne nous y élève? Par conséquent, il est nécessaire que cet Esprit tout-puissant lève le charme de l'amour-propre, et nous détrompe de ses illusions : et puisque faisant paraître à nos yeux un rayon de cette ravissante beauté, qui seule est capable de satisfaire la vaste capacité de nos âmes, il embrase nos cœurs des flammes de sa charité, en telle sorte que l'homme, pressé auparavant de l'amour qu'il avait pour soi-même, puisse dire avec l'apôtre saint Paul : La charité de Jésus-Christ nous presse : *Charitas Christi urget nos.* Elle nous presse, nous incitant contre nous; elle nous presse, nous portant au-dessus de nous; elle nous presse, nous détachant de nous-mêmes; elle nous presse, nous unissant à Dieu; elle nous presse, non moins par les mouvements d'une sainte haine, que les doux transports d'une bienheureuse dilection : *Charitas Christi urget nos.*

Voilà, mes frères, voilà ce que le Saint-Esprit opère en nos cœurs, et voilà le précis de la vie de l'incomparable François de Paule. Vous le verrez ce grand personnage, vous le verrez avec un visage toujours riant et toujours sévère. Il est toujours en guerre, et toujours en paix : toujours en guerre contre soi-même, par les austérités de la pénitence; toujours en paix avec Dieu, par les embrassements de la charité. Il épure la charité par la pénitence; il sanctifie la pénitence par la charité. Il considère son corps comme sa prison, et son Dieu comme sa délivrance. D'une main, il rompt ses liens; et de l'autre, il s'attache à l'objet qui lui donne la liberté. Sa vie est un sacrifice continuel. Il détruit sa chair par la pénitence; il l'offre et la consacre par la charité. Mais pourquoi vous tenir si longtemps dans l'attente d'un si beau spectacle? Fidèles, regardez ce combat : vous verrez l'admirable François de Paule combattant l'amour-propre par l'amour de Dieu. Ce vieillard que vous voyez, c'est le plus zélé ennemi de soi-même; mais c'est aussi l'homme le plus passionné pour la

(1) Réglés
(2) Etabli.
(3) Qui nous plaît.

gloire de son Créateur : c'est le sujet de tout ce discours.

PREMIER POINT.

Si dans cette première partie je vous annonce une doctrine sévère ; si je ne vous prêche autre chose que les rigueurs de la pénitence ; fidèles, ne vous en étonnez pas. On ne peut louer un grand politique, qu'on ne parle de ses bons conseils ; ni faire l'éloge d'un capitaine fameux, sans rapporter ses conquêtes. Partant, que les chrétiens délicats, qui aiment qu'on les flatte par une doctrine lâche et complaisante, n'entendent pas les louanges du grave et austère François de Paule. Jamais homme n'a mieux compris ce que nous enseigne saint Augustin après les divines Ecritures (*Serm.* 351, *n.* 3, *tom.* V, *p.* 1352), que la vie chrétienne est une pénitence continuelle. Certes, dans le bienheureux état de la justice originelle, ces mots fâcheux de mortification et de pénitence n'étaient pas encore en usage, et n'avaient point d'accès (1) dans un lieu si agréable et si innocent. L'homme alors, tout occupé des louanges de son Dieu, ne connaissait pas les gémissements : *Non gemebat, sed laudabat* (*S. Aug.*, *Enar.* II, *in Ps.* XXXIX, *n.* 18 , *tom.* IV, *p.* 141). Mais depuis que par son orgueil il eut mérité que Dieu le chassât de ce paradis de délices ; depuis que cet ange vengeur, avec son épée foudroyante, fut établi à ses portes pour lui en empêcher les approches, que de pleurs et que de regrets ! Depuis ce temps-là, chrétiens, la vie humaine a été condamnée à des gémissements éternels. Race maudite et infortunée d'un misérable (2) proscrit, nous n'avons plus à espérer de salut, si nous ne fléchissons par nos larmes celui que nous avons irrité contre nous ; et parce que les pleurs ne s'accordent pas avec les plaisirs, il faut nécessairement que nous confessions que nous sommes nés pour la pénitence. C'est ce que dit le grave Tertullien dans le Traité si saint et si orthodoxe qu'il a fait de cette matière : Pécheur que je suis, dit ce grand personnage, et né seulement pour la pénitence : *Peccator omnium notarum cum sim, nec ulli rei nisi pœnitentiæ natus* (*De Pœnit.*, *n.* 12, *p.* 148) ; comment est-ce que je m'en tairai, puisque Adam même, le premier auteur et de notre vie et de notre crime, restitué en son paradis par la pénitence, ne cesse de la publier ? *Super illa tacere non possum, quam ipse quoque, et stirpis humanæ et offensæ in Deum princeps Adam , exomologesi restitutus in Paradisum suum, non tacet* (*Ibid.*).

C'est pourquoi le Fils de Dieu, venant sur la terre afin de porter nos péchés, s'est dévoué à la pénitence ; et l'ayant consommée par sa mort, il nous a laissé la même pratique : et c'est à quoi nous nous obligeons très-étroitement par le saint baptême. Le baptême, n'en doutez pas, est un sacrement de pénitence, parce que c'est un sacrement de mort et de sépulture. L'Apôtre ne dit-il pas aux Romains, qu'autant que nous sommes de baptisés, nous sommes baptisés en la mort de Jésus, et que nous sommes ensevelis avec lui ? *In morte Christi baptizati estis, consepulti ei per baptismum* (*Rom.*, VI, 3, 4). N'est-ce pas ce que nos pères représentaient par cette mystérieuse manière d'administrer le baptême ? On plongeait les hommes tout entiers, et on les ensevelissait sous les eaux. Et comme les fidèles les voyaient se noyer, pour ainsi dire, dans les ondes de ce bain salutaire, ils se les représentaient tout changés en un moment par la vertu du Saint-Esprit, dont ces eaux étaient animées : comme si sortant de ce monde en même temps qu'ils disparaissaient à leur vue, ils fussent allés mourir et s'ensevelir avec le Sauveur, selon la parole du saint apôtre, *Consepulti ei per baptismum.* Rendez-vous capables, mes frères, de ces anciens sentiments de l'Eglise, et ne vous étonnez pas si l'on vous parle souvent de vous mortifier ; puisque le sacrement par lequel vous êtes entrés dans l'Eglise, vous a initiés tout ensemble, et à la religion chrétienne, et à une vie pénitente.

Mais puisque nous sommes sur cette matière , et d'ailleurs que la Providence divine semble avoir suscité saint François de Paule, afin de renouveler en son siècle l'esprit de pénitence, presque entièrement éteint par la mollesse des hommes , il sera, ce me semble, à propos , avant que de vous raconter (1) ses austérités, de vous dire en peu de mots les raisons qui peuvent l'avoir obligé à une manière de vivre si laborieuse ; et tout ensemble de vous faire voir qu'un chrétien est un pénitent, qui ne doit point donner d'autres bornes à ses mortifications que celles qui termineront le cours de sa vie. En voici la raison solide que je tire de saint Augustin (*Serm.* 351, *n.* 3 *et suiv.* *tom.* V, *p.* 1352), dans une excellente homélie qu'il a faite de la pénitence. Il y a deux sortes de chrétiens : les uns ont perdu la candeur de l'innocence baptismale, et les autres l'ont conservée ; quoiqu'à notre grande honte, le nombre de ces derniers soit si petit dans le monde, qu'à peine doivent-ils être comptés. Or, les uns et les autres sont obligés à la pénitence jusqu'au dernier soupir, et partant la vie chrétienne est une pénitence continuelle.

Car, pour nous autres misérables pécheurs, qui nous sommes dépouillés de Jésus-Christ dont nous avions été revêtus par le saint baptême , et qui , nonobstant tant de confessions réitérées, retournons toujours à nos mêmes crimes , quelles larmes assez amères, et quelles douleurs assez véhémentes peuvent égaler notre ingratitude ? N'avons-nous pas sujet de craindre que la bonté de Dieu , si indignement (2) méprisée, ne se tourne en une fureur implacable ? Que si sa juste vengeance est si grande contre les gentils, qui ne sont jamais entrés dans son alliance , sa colère ne sera-t-elle pas d'autant plus redoutable pour nous, qu'il est plus sensible à un père d'avoir des enfants perfides, que d'avoir de mauvais serviteurs ? Donc , si la justice divine est si fort enflammée contre

(1) D'entrée.
(2) Banni.

(1) Représenter.
(2) Cruellement.

nous, puisqu'il est impossible que nous lui puissions résister, que reste-t-il à faire autre chose, sinon de prendre son parti contre nous-mêmes, et de venger par nos propres mains les mystères de Jésus violés, et son sang profané, et son Saint-Esprit affligé, comme parlent les Ecritures, et sa majesté offensée (*Hebr.*, X, 29)? C'est ainsi, c'est ainsi, chrétiens, que prenant contre nous le parti de la justice divine, nous obligerons sa miséricorde à prendre notre parti contre sa justice. Plus nous déplorerons la misère où nous sommes tombés, plus nous nous rapprocherons du bien que nous avons perdu; Dieu recevra en pitié le sacrifice du cœur contrit, que nous lui offrirons pour la satisfaction de nos crimes, et sans considérer que les peines que nous nous imposons ne sont pas une vengeance proportionnée, ce bon père regardera seulement qu'elle est volontaire. Ne cessons donc jamais de répandre des larmes si fructueuses : frustrons l'attente du diable par la persévérance de notre douleur, qui étant subrogée en la place d'un tourment d'une éternelle durée, doit imiter en quelque sorte son intolérable perpétuité, en s'étendant du moins jusqu'à notre dernière agonie.

Mais s'il y avait quelqu'un dans le monde qui eût conservé jusqu'à cette heure la grâce du saint baptême, ô Dieu, le rare trésor pour l'Eglise! Toutefois, qu'il ne pense pas qu'il soit exempt pour cela de la loi indispensable de la pénitence. Qui ne tremblerait pas, chrétiens, en entendant les gémissements des âmes les plus innocentes? Plus les saints s'avancent dans la vertu, plus ils déplorent leurs déréglements, non par une humilité contrefaite, mais par un sentiment véritable de leurs propres infirmités. En voulez-vous savoir la raison? Voici celle de saint Augustin, prise des Ecritures divines; c'est que nous avons un ennemi domestique avec lequel si nous sommes en paix, nous ne sommes point en paix avec Dieu. Et par combien d'expériences sensibles pourrais-je vous faire voir que, depuis notre première (1) enfance jusqu'à la fin de nos jours, nous avons en nous-mêmes certaines passions malfaisantes et une inclination au mal que l'Apôtre appelle la convoitise (*Rom.*, VII, 8), qui ne nous donne aucun relâche? Il est vrai que les saints la surmontent; mais bien qu'elle soit surmontée, elle ne laisse pas de combattre. Dans un combat si long, si opiniâtre, l'ennemi nous attaquant de si près, si nous donnons des coups, nous en recevons : *Percutimus et percutimur* (*Serm.* 351, *n.* 6, *tom.* V, *p.* 1356), dit saint Augustin, En blessant, nous sommes blessés; et encore que dans les saints ces blessures soient légères, et que chacune en particulier n'ait pas assez de malignité pour leur faire perdre la vie, elles les accableraient (2) par leur multitude, s'ils n'y remédiaient par la pénitence.

Ah! quel déplaisir à une âme vraiment touchée de l'amour de Dieu, de sentir tant de répugnance à faire ce qu'elle aime le mieux? Combien répand-elle de larmes, agitée en elle-même de tant de diverses affections qui la sépareraient de son Dieu, si elle se laissait emporter à leur violence? C'est ce qui afflige les saints; de là leurs plaintes et leurs pénitences; de là cette sainte haine qu'ils ont pour eux-mêmes; de là cette guerre cruelle et innocente qu'ils se déclarent. Imaginez-vous, chrétiens, qu'un traître ou un envieux tâche de vous animer par de faux rapports contre vos amis les plus affidés. Combien souffrez-vous de contrainte, lorsque vous êtes en compagnie? Avec quels yeux le regardez-vous, ce perfide, ce déloyal, qui veut vous ravir ce que vous avez de plus cher? Et quels sont donc les transports des amis de Dieu, sentant l'amour-propre en eux-mêmes, qui, par toutes sortes de flatteries les sollicite de rompre avec Dieu? Cette seule pensée leur fait horreur; c'est elle qui les arme contre leur propre chair: ils deviennent inventifs à se tourmenter.

Regardez, fidèles, regardez le grand et l'incomparable François de Paule. O Dieu éternel! que dirai-je, et par où entrerai-je dans l'éloge de sa pénitence? Qu'admirerai-je le plus, ou qu'il l'ait sitôt commencée, ou qu'il l'ait fait durer si longtemps avec une pareille vigueur? Sa tendre enfance l'a vue naître, sa vieillesse la plus décrépite ne l'a jamais vue relâchée. Par l'une de ces entreprises, il a imité Jean-Baptiste, et par l'autre il a égalé les Paul, les Antoine, les Hilarion.

Ce vieillard vénérable que vous voyez marcher avec une contenance si grave et si simple, soutenant d'un bâton ses membres cassés, il y a soixante-dix-neuf ans qu'il fait une pénitence sévère. Dans sa treizième année il quitta la maison paternelle; il se jeta dès lors dans la solitude, il embrassa dès lors les austérités. A quatre-vingt-onze ans, ni les veilles, ni les fatigues, ni l'extrême caducité ne lui ont pu encore faire modérer l'étroite sévérité de sa vie, que Dieu n'a étendue si longtemps, qu'afin de nous faire voir une persévérance incroyable. Il fait un carême éternel, et durant ce carême, il semble qu'il ne se nourrisse que d'oraisons et de jeûnes. Un peu de pain est sa nourriture, de l'eau toute pure étanche sa soif; à ses jours de réjouissance, il y ajoute quelque légume: voilà les ragoûts de François de Paule. En santé et en maladie, tel est son régime de vie, et dans une vie si austère, il est plus content que les rois. Il dit qu'il importe peu de quoi on sustente ce corps mortel, que la foi change la nature des choses, que Dieu donne telle vertu qu'il lui plaît aux nourritures que nous prenons, et que pour ceux qui mettent leur espérance en lui seul, tout est bon, tout est salutaire; et c'est pour confondre ceux qui, voulant se dispenser de la mortification commune, se figurent de vaines appréhensions, afin de les faire servir d'excuse à leur délicatesse affectée.

Que vous dirai-je ici de l'austérité de son jeûne? Il ne songe à prendre sa réfection, que lorsqu'il sent que la nuit approche.

(1) Plus tendre.
(2) Epuiseraient.

Après avoir vaqué tout le jour au service de son Créateur, il croit avoir quelque droit de penser à l'infirmité de la nature. Il traite son corps comme un mercenaire à qui il donne son pain ; de peur de manger pour le plaisir, il attend la dernière nécessité; par une nourriture modique, il se prépare à un sommeil léger, louant la munificence divine de ce qu'elle le sustente de peu.

Qu'est-il nécessaire de vous raconter ses autres austérités? Sa vie est égale partout; toutes les parties en sont réglées par la discipline de la pénitence. Demandez-lui la raison d'une telle sévérité? Il vous répondra avec l'apôtre saint Paul : Ne pensez pas, mes frères, que je travaille en vain : *Sic curro, non quasi in incertum* (I *Cor.*, IX, 26). Et que faites-vous donc, grand François de Paule? Ah ! dit-il, je châtie mon corps : *Castigo corpus meum* (*Ibid.*, 27). Oh! le soin inutile, diront les fols amateurs du siècle ! Mais par ce moyen, dit saint Paul, et après lui notre saint, par ce moyen je réduis en servitude ma chair : *In servitutem corpus meum redigo* (*Ibid.*). Et pourquoi se donner tant de peines? C'est de peur, dit-il, qu'après avoir enseigné les autres, moi-même je ne sois réprouvé : *Ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar*. Je me perdrais par l'amour de moi-même; par la haine de moi-même je me veux sauver; je ne prends pas ce que le monde appelle commodités, de peur que par un chemin si glissant, je ne tombe insensiblement dans les voluptés. Puisque l'amour-propre me presse si fort, je veux me roidir au contraire; pressé plus vivement par la charité de Jésus-Christ, de crainte de m'aimer trop, je me persécute.

C'est ainsi que nos Pères ont été nourris : L'Eglise, dès son berceau, a eu des persécuteurs, et plusieurs siècles se sont passés, pendant lesquels les puissances du monde faisaient, pour ainsi dire, continuellement rejaillir sur elle le sang de ses propres enfants. Dieu la voulait élever de la sorte, dans les hasards et dans les combats, et parmi de durs exercices, de peur qu'efféminée par l'amour des plaisirs de la terre, elle n'eût pas le courage assez ferme, ni digne des grandeurs auxquelles elle était appelée. Sectateurs d'une doctrine établie par tant de supplices, s'il était coulé en nos veines une goutte du sang de nos braves et invincibles ancêtres, nous ne soupirerions pas comme nous faisons, après ces molles délices qui énervent la vigueur de notre foi, et font tomber par terre cette première générosité du christianisme.

Quelle est ici votre pensée, chrétiens? Vous dites que ces maximes sont extrêmement rigoureuses. Elles ne m'étonnent pas moins que vous; toutefois, je ne puis vous dissimuler qu'elles sont extrêmement chrétiennes. Jésus, notre Sauveur, dont nous faisons gloire d'être les disciples, après nous les avoir annoncées, les a confirmées par sa mort, et nous les a laissées par son testament. Regardez-le au jardin des Olives, c'est une pieuse remarque de saint Augustin : toutes les parties de son corps furent teintes par cette mystérieuse sueur. Que veut dire cela? dit saint Augustin. C'est qu'il avait dessein de nous faire voir que l'Eglise, qui est son corps, devait de toutes parts dégoutter de sang : *Quid ostendebat, quando per corpus orantis globi sanguinis distillabant, nisi quia corpus ejus, quod est Ecclesia, martyrum sanguine jam fluebat* (*Enar. in Psal.* LXXXV, *n.* 1, *tom.* IV, *p.* 902)?

Vous me direz peut-être que les persécutions sont cessées. Il est vrai, les persécutions sont cessées, mais les martyres ne sont pas cessés. Le martyre de la pénitence est inséparable de la sainte Eglise ; ce martyre, à la vérité, n'a pas un appareil si terrible ; mais ce qui semble lui manquer du côté de la violence, il le récompense par la durée. Pendant toute l'étendue des siècles, il faut que l'Eglise dégoutte de sang; si ce n'est du sang que répand la tyrannie, c'est du sang que verse la pénitence. Les larmes, selon la pensée de saint Augustin, sont le sang le plus pur de l'âme : *Sanguis animæ per lacrymas profluat* (*Serm.*, 351, *cap.* IV, *t.* V, *p.* 1356). C'est ce sang qu'épanche la pénitence. Et pourquoi ne comparerai-je pas la pénitence au martyre ? Autant que les saints retranchent de mauvais désirs, ne se font-ils pas autant de salutaires blessures ? En déracinant l'amour-propre, ils arrachent comme un membre du cœur, selon le précepte de l'Evangile. Car, l'amour-propre ne tient pas moins au cœur, que les membres tiennent au corps ; c'est le vrai sens de cette parole : Si votre main droite vous scandalise, coupez, tranchez, dit le Fils de Dieu : *Abscide illam* (*Marc.*, IX, 42). C'est-à-dire, si nous l'entendons, qu'il faut porter le couteau jusqu'au cœur, jusqu'aux plus intimes inclinations. L'Apôtre a prononcé pour tous les hommes et pour tous les temps, que tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, souffriront persécution : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur* (II *Timoth.*, III, 12). Ainsi, au défaut des tyrans, les saints se persécutent eux-mêmes, tant il est nécessaire que l'Eglise souffre. Une haine injuste et cruelle animait les empereurs contre les gens de bien ; une sainte haine anime les gens de bien contre eux-mêmes.

O nouveau genre de martyre, où le martyr patient et le persécuteur sont également agréables ; où Dieu, d'une même main, soutient celui qui souffre, et couronne celui qui persécute! C'est le martyre de saint François, c'est où il a paru invincible ; et quoique vous l'ayez déjà vu dans ce que je vous ai rapporté de sa vie, il faut encore ajouter un trait au tableau que j'ai commencé de sa pénitence, et puis nous passerons à sa charité.

Je dis donc qu'il y a deux choses qui composent la pénitence : la mortification du corps et l'abaissement de l'esprit. Car la pénitence, comme je l'ai touché au commencement de ce discours, est un sacrifice de tout l'homme, qui, se jugeant digne du dernier supplice, se détruit en quelque façon devant Dieu. Par

conséquent, il est nécessaire, afin que le sacrifice soit plein et entier, de dompter et l'esprit et le corps : le corps par les mortifications, et l'esprit par l'humilité. Et d'autant que le sacrifice est plus agréable, lorsque la victime est plus noble, il ne faut point douter que ce ne soit une action sans comparaison plus excellente, d'humilier son esprit devant Dieu, que de châtier son corps pour l'amour de lui : de sorte que l'humilité est la partie la plus essentielle de la pénitence chrétienne. C'est pourquoi le docte Tertullien donne cette belle définition à la pénitence : La pénitence, dit-il, c'est la science d'humilier l'homme : *Prosternendi et humilificandi hominis disciplina* (*De Pœnit.*, *n.* 9, *pag.* 146). D'où passant plus outre, je dis que si la vie chrétienne est une pénitence continuelle, ainsi que nous l'avons établi par la doctrine de saint Augustin, ce qui fait le vrai pénitent, c'est ce qui fait le vrai chrétien ; et partant, c'est en l'humilité que consiste la souveraine perfection du christianisme.

Ainsi ne vous persuadez pas avoir vu toute la pénitence de François de Paule, quand je vous ai fait contempler ses austérités : je ne vous ai encore montré que l'écorce. Tout sec et exténué qu'il est en son corps par les jeûnes et par les veilles, il est encore plus mortifié en esprit. Son âme est en quelque sorte plus exténuée; elle est entièrement vide de ces vaines pensées qui nous enflent. Dans une pureté angélique, dans une vertu si constante, si consommée, il se compte pour un serviteur inutile, il s'estime le moindre de tous ses frères. Le souverain pontife lui parle de le faire prêtre : François de Paule est effrayé du seul nom de prêtre. Ha ! faire prêtre un pécheur comme moi ! Cette proposition le fait trembler jusqu'au fond de l'âme. O confusion de notre siècle ! Des hommes tout sensuels comme nous se présentent audacieusement à ce redoutable (1) ministère, dont le seul nom épouvante cet ange terrestre ! Pour les honneurs du siècle, jamais homme les a-t-il plus méprisés ? Il ne peut seulement comprendre pour quelle raison on les nomme honneurs. O Dieu ! quel coup de tonnerre fut-ce pour lui, lorsqu'on lui apporta la nouvelle que le roi Louis XI le voulait avoir à sa cour; que le pape lui ordonnait d'y aller, et auparavant de passer à Rome ! Combien regretta-t-il la douce retraite de sa solitude, et la bienheureuse obscurité de sa vie ! Et pourquoi, disait-il, pourquoi faut-il que ce pauvre ermite soit connu des grands de la terre ? Hé ! dans quel coin pourrai-je dorénavant me cacher, puisque dans les déserts même de la Calabre je suis connu par un roi de France ?

C'est ici, chrétiens, où je vous prie de vous rendre attentifs à ce que va faire François de Paule : voici le plus grand miracle de ce saint homme. Certes je ne m'étonne plus qu'il ait tant de fois passé au milieu des flammes, sans en avoir été offensé ; ni de ce que, domptant la fureur de ce terrible détroit de Sicile, fameux par tant de naufrages, il ait trouvé, sur son seul manteau, l'assurance que les plus adroits nautonniers ne pouvaient trouver dans leurs grands navires. La cour qu'il a surmontée, a des flammes plus dévorantes, elle a des écueils plus dangereux ; et bien que les inventions hardies de l'expression poétique n'aient pu nous représenter la mer de Sicile, si horrible que la nature l'a faite, la cour a des vagues plus furieuses, des abîmes plus creux, et des tempêtes plus redoutables. Comme c'est de la cour que dépendent toutes les affaires, et que c'est aussi là qu'elles aboutissent, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appâts, y étale toute sa pompe. Là est l'empire de l'intérêt; là est le théâtre des passions ; là elles se montrent les plus violentes : là elles sont les plus déguisées. Voici donc François de Paule dans un nouveau monde. Il regarde ce mouvement, ces révolutions, cet empressement éternel, et uniquement pour des biens périssables, et pour une fortune qui n'a rien de plus assuré que sa décadence ; il croit que Dieu ne l'a amené en ce lieu, que pour connaître jusqu'où se peut porter la folie des hommes.

A Rome, le pape lui rend des honneurs extraordinaires ; tous les cardinaux le visitent. En France, trois grands rois le caressent ; et après cela, je vous laisse à penser si tout le monde lui applaudit. A peine peut-il comprendre pourquoi on le respecte si fort. Il ne s'élève point parmi des faveurs si inespérées ; c'est toujours le même homme, toujours humble, toujours soumis. Il parle aux grands et aux petits avec la même franchise, avec la même liberté : il traite avec tous indifféremment, par des discours simples, mais bien sensés, qui ne tendent qu'à la gloire de Dieu et au salut de leurs âmes. O personnage vraiment admirable ! Doux attraits de la cour, combien avez-vous corrompu d'innocents ! ceux qui vous ont goûtés, ne peuvent presque goûter autre chose. Combien avons-nous vu de personnes, je dis même des personnes pieuses, qui se laissaient comme entraîner à la cour, sans dessein de s'y engager ! Oh ! non, ils se donneront bien de garde de se laisser ainsi captiver. Enfin l'occasion s'est présentée belle, le moment fatal est venu, la vague les a poussés et les a emportés ainsi que les autres. Ils n'étaient venus, disaient-ils, que pour être spectateurs de la comédie ; à la fin, à force de la regarder, ils en ont trouvé l'intrigue si belle, qu'ils ont voulu jouer leur personnage. La piété même s'y glisse, souvent elle ouvre des entrées favorables ; et après que l'on a bu de cette eau, tout le monde le dit, les histoires le publient, l'âme est toute changée par une espèce d'enchantement : c'est un breuvage charmé, qui enivre les plus sobres.

Cependant l'incomparable François de Paule est solitaire jusque dans la cour : rien ne l'ébranle, rien ne l'émeut ; il ne demande rien, il ne s'empresse de rien, non pas même

(1) Terrible.

pour l'établissement de son ordre; il s'en remet à la Providence. Pour lui, il ne fait que ce qu'il a à faire, d'instruire ceux que Dieu lui envoie, et d'édifier l'Église par ses bons exemples. Je pense que je ne dirai rien qui soit éloigné de la vérité, si je dis que la cour de Louis XI devait être la plus raffinée de l'Europe : car s'il est vrai que l'humeur du prince règle les passions de ses courtisans, sous un prince si rusé, tout le monde raffinait sans doute; c'était la manie du siècle, c'était la fantaisie de la cour. François de Paule regarde leurs souplesses avec un certain mépris. Pour lui, bien qu'il soit obligé de converser souvent avec eux, il conserve cette bonté si franche et si cordiale, et cette naïve enfance de son innocente simplicité. Chacun admire une si grande candeur, et tout le monde demeure d'accord qu'elle vaut mieux que toutes les finesses.

Ici il me vient une pensée : de considérer lequel a l'âme plus grande et plus royale de Louis ou de François de Paule. Oui, j'ose comparer un pauvre moine avec un des plus grands rois et des plus politiques, qui ait jamais porté la couronne; et sans délibérer davantage, je donne la préférence à l'humble François. En quoi mettons-nous la grandeur de l'âme? Est-ce à prendre de nobles desseins? Tous ceux de Louis sont enfermés dans la terre : François ne trouve rien qui soit digne de lui, que le ciel. Louis, pour exécuter ce qu'il prétendait, cherchait mille pratiques et mille détours; et avec sa puissance royale, il ne pouvait si bien nouer ses intrigues, que souvent un petit ressort venant à manquer, toute l'entreprise ne fût renversée. François se propose de plus grands desseins, et sans aucun détour, y va par des voies très-courtes et très-assurées. Louis, à ce que remarque l'histoire, avec tous ses impôts et tous ses (1) tributs, à peine a-t-il assez d'argent dans ses coffres, pour réparer les défauts de sa politique. François rachète tous ses péchés, François gagne le ciel par ses larmes et par de pieux désirs; ce sont ses richesses les plus précieuses, et il en a dans son cœur un trésor immense et une source infinie. Louis, en une infinité de rencontres, est contraint de plier sous les coups de sa mauvaise fortune : et la fortune et le monde sont au-dessous de François. Enfin, pour vous faire voir la royauté de François, considérez ce prince qui tremble dans ses forteresses et au milieu de ses gardes. Il sent approcher une ennemie qui tranchera toutes ses espérances, et néanmoins il ne peut éviter ses attaques. Fidèles, vous entendez bien que c'est de la mort dont je parle. Regardez maintenant le pauvre François, voyez, voyez si la mort lui fait seulement froncer les sourcils : il la contemple avec un visage riant, il lui tend de bon cœur les mains, il lui montre l'endroit où elle doit frapper, il lui présente cette pourriture du corps. O mort ! lui dit-il, quoique le monde t'appelle cruelle, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de tout ce que j'aime : tu ne rompras pas le cours de mes desseins; au contraire, tu ne feras qu'achever l'ouvrage que j'ai commencé; tu me déferas tout à fait des choses dont il y a longtemps que je tâche de me dépouiller; tu me délivreras de ce corps. O mort ! je te remercie : il y a près de quatre-vingts ans que je travaille moi-même à m'en décharger.

O fermeté invincible de François de Paule! ô grande âme et vraiment royale! Que les rois de la terre se glorifient dans leur vaine magnificence : il n'y a point de royauté pareille à celle de François de Paule. Il règne sur ses appétits : il est paisible, il est satisfait. La vie la plus heureuse est celle qui appréhende le moins la mort. Et qui de nous aime si fort le monde, qu'il ne désirât plutôt de mourir comme le pauvre François de Paule que comme le roi Louis XI? Que si nous voulons mourir comme lui, il faudrait vivre aussi comme lui. Sa vie a donc été bienheureuse. Il est vrai qu'il s'est affligé par diverses austérités; mais souffrant pour l'amour de celui qui seul avait gagné ses affections, sa charité charmait tous ses maux, elle adoucissait toutes ses douleurs. O puissance de la charité! direz-vous. Mais le voulez-vous voir par l'exemple de saint François; un moment d'audience satisfera ce pieux désir.

SECOND POINT.

Ne vous étonnez pas, chrétiens, si dans une vie si dure, si laborieuse, l'admirable François de Paule a toujours un air riant et toujours un visage content. Il aimait, et c'est tout vous dire; parce que, dit saint Augustin, Celui qui aime, ne travaille pas : *Qui amat, non laborat* (*In Joan. Tract.* XLVII, *n.* 1, *tom.* III, *part.* II, *p.* 614). Voyez les folles amours du siècle, comme elles triomphent parmi les souffrances. Or la charité de Jésus venant d'une source plus haute, est aussi plus pressante et plus forte : *Charitas Christi urget nos.* Et encore que son cours soit plus réglé, il n'en est pas moins impétueux. Certes, il faut l'avouer, mes chers frères, à notre grande confusion, que nous entendons peu ce que l'on nous dit de son énergie. Le langage de l'amour de Dieu, nous est un langage barbare. Les âmes froides et languissantes comme les nôtres ne comprennent pas ses discours, qui sont pleins d'une ardeur si divine : *Non capit ignitum eloquium frigidum pectus*, disait le dévot saint Bernard (*In Cant.*, *Serm.* 79, *n.* 1, *tom.* I, *p.* 1544). Si je vous dis que l'amour de Dieu fait oublier toutes choses aux âmes qui en sont frappées; si je vous dis qu'en étant possédées, elles en perdent le soin de leur corps, qu'elles ne songent presque plus ni à l'habiller, ni à le nourrir, comme peut-être vous ne ressentez pas ces mouvements en vous-mêmes, vous prendrez peut-être ces vérités pour des rêveries agréables; et moi, qui suis bien éloigné d'une expérience si sainte, je ne pourrais jamais vous parler des doux transports de la charité, si je n'empruntais les sentiments des saints Pères.

Ecoutez donc le grand saint Basile, l'ornement de l'Église orientale, le rempart de la

(1) Toutes ses extorsions violentes.

foi catholique contre la perfidie arienne. Voici comme parle ce saint évêque : Sitôt que quelque rayon de cette première beauté commence à paraître sur nous, notre esprit, transporté par une ravissante douceur, perd aussitôt la mémoire de toutes ses autres occupations, il oublie toutes les nécessités de la vie. Nous aimons tellement cet amour bienheureux et céleste, que nous ne pouvons plus sentir d'autres flammes. Fidèles, que veut-il dire, que nous aimons cet amour tout céleste? *Cœlestem illum ac plane beatum amantes amorem* (*In Psal.* XLIV, *n.* 6. *tom.* I, *pag.* 164). C'est par l'amour qu'on aime ; mais comment se peut-il faire qu'on aime l'amour? Ah! c'est que l'âme fidèle, blessée de l'amour de son Dieu, aimant elle sent qu'elle aime, elle s'en réjouit, elle en triomphe de joie ; elle commence à s'aimer elle-même, non pas pour elle-même, mais elle s'aime de ce qu'elle aime Dieu : *Cœlestem illum ac plane beatum amantes amorem.* Et cet amour lui plaît tellement, qu'en faisant toutes ses délices, elle regarde tout le reste avec indifférence. C'est ce que dit le tendre et affectueux saint Bernard, que celui qui aime, il aime : *Qui amat, amat* (*In Cant. Serm.* 83, *n.* 3, *t.* I, *p.* 1558) : Celui qui aime, il aime. Ce n'est pas, ce semble, une grande merveille. Il aime, c'est-à-dire, il ne sait autre chose qu'aimer ; il aime, et c'est tout, si vous me permettez cette façon de parler familière. L'amour de Dieu, quand il est dans une âme, il change tout en soi-même : il ne souffre ni douleur, ni crainte, ni espérance que celle qu'il donne.

François de Paule, ô l'ardent amoureux! Il est blessé, il est transporté, on ne peut le tirer de sa chère cellule, parce qu'il y embrasse son Dieu en paix et en solitude. L'heure de manger arrive : il a une nourriture plus agréable, goûtant les douceurs de la charité. La nuit l'invite au repos : il trouve son véritable repos dans les chastes embrassements de son Dieu. Le roi le demande avec une extrême impatience : il a affaire, il ne peut quitter; il est renfermé avec Dieu dans de secrètes communications. On frappe à sa porte avec violence : la charité, qui a occupé tous ses sens par le ravissement de l'esprit, ne lui permet d'entendre autre chose, que ce que Dieu lui dit au fond de son cœur dans un saint et ineffable silence. C'est qu'il aime son Dieu, et qu'il aime tellement cet amour, qu'il veut le voir tout seul dans son cœur ; et autant qu'il lui est possible, il en chasse tous les autres mouvements. Comme chacun parle de ce qu'il aime, et que l'aimable François de Paule n'aime que ce saint et divin amour, aussi ne parle-t-il d'autre chose. Il avait gravé bien profondément au fond de son âme cette belle sentence du saint apôtre : *Omnia vestra in charitate fiant* (I *Cor.*, XVI, 14).

Que toutes vos actions se fassent en charité. Allons en charité, disait-il, faisons par charité : c'était la façon de parler ordinaire, que ce saint homme avait toujours à la bouche, fidèle interprète du cœur. De cette sorte, tous ses discours étaient des cantiques de l'amour divin, qui calmaient tous ses mouvements, qui enflammaient ses pieux désirs, qui charmaient toutes les douleurs de cette vie misérable.

Mais encore est-il nécessaire que je tâche de vous faire comprendre la force de cette parole, qui était si familière au Saint dont nous célébrons les louanges. Comprenez, comprenez, chrétiens, combien doivent être divins les mouvements des âmes fidèles. L'antiquité profane consacrait toutes nos affections, et en faisait ses divinités ; et l'amour avait ses temples dans Rome, pour ne pas parler en ce lieu de ceux de la peur et des autres passions plus basses. Quand ils se sentaient possédés de quelque mouvement extraordinaire, ils croyaient qu'il venait d'un dieu, ou bien que ce désir violent était lui-même leur dieu : *An sua cuique deus fit dira cupido* (*Virg. Æneid. lib.* IX, *v.* 185)? Permettez-moi ce petit mot d'un auteur profane, que je m'en vais tâcher d'effacer par un passage admirable d'un auteur sacré. Il n'y a que les chrétiens qui puissent se vanter que leur amour est un dieu. Dieu est amour ; Dieu est charité, dit le bien-aimé disciple: *Deus charitas est* (I *Joan.*, IV, 16). Et puisque Dieu est charité, poursuit-il, celui qui demeure en charité, demeure en Dieu, et Dieu en lui : *Et qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo.* O divine Théologie! comprendrons-nous bien ce mystère? Oui, certes, nous le comprendrons avec l'assistance divine, en suivant les vestiges des anciens docteurs.

Pour cela, élevez vos esprits jusqu'aux choses les plus hautes que la foi chrétienne nous représente Contemplez dans la Trinité adorable le Père et le Fils qui, enflammés l'un pour l'autre par le même amour, produisent un torrent de flammes, un amour personnel et subsistant, que l'Écriture appelle le Saint-Esprit ; amour qui est commun au Père et au Fils, parce qu'il procède du Père et du Fils. C'est ce Dieu qui est charité, selon ce que dit l'apôtre saint Jean : *Deus charitas est.* Car de même que le Fils de Dieu procédant par intelligence, il est intelligence et par soi ; ainsi le Saint-Esprit procédant par amour, est amour (*In Cant.*, *Serm.* 8, *n.* 2, *tom.* I, *pag.* 1285). C'est pourquoi le dévot saint Bernard voulant nous exprimer que le Saint-Esprit est amour, il l'appelle le baiser de la bouche de Dieu, un fleuve de joie (*In Ascens. Dom. Serm.* 5, *n.* 13, *tom.* I, *pag.* 926), un fleuve de vin pur, un fleuve de feu céleste (*In Fest. Pent. Serm.* 3, *n.* 1, *tom.* I, *p.* 933), un qui vient de deux, qui unit les deux, lien vital et vivant, *Unus ex duobus, uniens ambos, vivificum gluten* (*Serm.* 71, *cap.* 12, *tom.* V, *pag.* 392). En quoi il suit la profonde théologie de son maître, saint Augustin (*S. Aug.*, *Serm.* 213, *cap.* 7, *tom.* V, *p.* 941), qui appelle le Saint-Esprit le lien commun du Père, et du Fils (*Enchir.*, *cap.* 56, *tom.* VI, *p.* 217). et de là vient que les Pères l'ont appelé le saint complément de la Trinité (*S. Basil.*, *lib. de Spirit. sancto*, *cap.* 18, *n.* 45,

t. III, *p.* 38), d'autant que l'union, c'est ce qui achève les choses : tout est accompli quand l'union est faite, on ne peut plus rien ajouter.

C'est donc ce Dieu de charité, qui est l'amour du Père et du Fils, qui, descendant en nos cœurs, y opère la charité. Celui, dit saint Augustin, qui lie la société du Père et du Fils, c'est lui qui lie la société et entre nous, et avec le Père et le Fils. Ils nous réduisent en un par le Saint-Esprit, qui est commun à l'un et à l'autre, qui est Dieu et amour de Dieu : *Quod ergo commune est Patri et Filio, per hoc nos voluerunt habere communionem et inter nos et secum, et per illud donum nos colligere in unum quod ambo habent unum, hoc est per Spiritum sanctum Deum et donum Dei* (*S. Aug.*, *Serm.* 71, *cap.* XII, *tom.* V, *p.* 392). C'est donc le Saint-Esprit, qui étant dès l'éternité le lien du Père et du Fils, puis se communiquant à nous par une miséricordieuse condescendance, nous attache premièrement à Dieu par un pur amour, et par le même nœud nous unit les uns aux autres. Telle est l'origine de la charité, qui est la chaîne qui lie toutes choses : c'est ce Dieu charité. Il n'est pas plutôt en nos âmes, que lui qui est amour et charité, il les embrase de ses feux, il y coule un amour qui lui ressemble en quelque sorte : à cause qu'il est le Dieu charité, il nous donne la charité. Remplis de cet amour qui procède du Père et du Fils, nous aimons le Père et le Fils, et nous aimons aussi avec le Père et le Fils cet amour bienheureux qui nous fait aimer le Père et le Fils, dit saint Augustin. Ne vous souvient-il pas de ce que nous disions tout à l'heure, que nous aimions l'amour? C'est le sens profond de cette parole de saint Basile, que nous n'avions pour lors que légèrement effleuré. Ce baiser divin, souvenez-vous que c'est saint Bernard qui appelle ainsi le Saint-Esprit, ce baiser mutuel que le Père et le Fils se donnent dans l'éternité, et qu'ils nous donnent après dans le temps, nous nous le donnons les uns aux autres par un épanchement d'amour. C'est en cette manière que la charité passe du ciel en la terre, du cœur de Dieu dans le cœur de l'homme, où, comme dit l'Apôtre, *elle est répandue par le Saint-Esprit qui nous est donné* (*Rom.*, V, 5). Par où vous voyez ces deux choses, que le Saint-Esprit nous est donné, et que par lui la charité nous est donnée, et partant, il y a en nos cœurs, premièrement la charité incréée, qui est le Saint-Esprit, et après, la charité créée, qui nous est donnée par le Saint-Esprit. De là vient que l'apôtre saint Jean, qui a dit que Dieu est charité, dit dans le même endroit que la charité est de Dieu : *Charitas ex Deo est* (I *Ep. Joan.*, IV). Car le Saint-Esprit n'est pas plutôt dans nos âmes, que les embrasant de ses feux, il y coule un amour qui lui est en quelque sorte semblable : étant le Dieu charité, il y opère la charité. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean, considérant le ruisseau dans sa source, et la source dans le ruisseau, prononce cette haute parole que *Dieu est charité*, et que *qui demeure en charité, demeure en Dieu, et Dieu en lui.*

Que dirai-je maintenant de vous, ô admirable François de Paule, qui n'avez que la charité dans la bouche, parce que vous n'avez que la charité dans le cœur? Je ne m'étonne pas, chrétiens, de ce que dit de ce saint personnage le judicieux Philippe de Commines, qui l'avait vu souvent en la cour de Louis XI : *Je ne pense*, dit-il, *jamais avoir vu homme vivant de si sainte vie, où il semblât mieux que le Saint-Esprit parlait par sa bouche.* C'est que ses paroles et son action étant animées par la charité, semblaient n'avoir rien de mortel, mais faisaient éclater tout visiblement l'opération de l'esprit de Dieu, souverain moteur de son âme. De là vient ce que remarque le même auteur, que bien qu'il fût ignorant et sans lettres, il parlait si bien des choses divines, et dans un sens si profond, que tout le monde en était étonné. C'est que ce Maître tout-puissant l'enseignait par son onction. Enfin, c'était par sa charité qu'il semblait avoir sur toutes les créatures un commandement absolu ; parce que, uni à Dieu par une amitié si sincère, il était comme un Dieu sur la terre, selon ce que dit l'apôtre saint Paul, que, qui s'attache à Dieu, est un même esprit avec lui : *Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est* (I *Cor.*, VI, 17).

C'est une chose admirable, que la miséricorde de notre Dieu ait porté cette majesté souveraine à se rabaisser jusqu'à nous, non-seulement par une amitié cordiale, mais encore quelquefois, si je l'ose dire, par une étroite familiarité. Je viens, dit-il, frapper à la porte; si quelqu'un m'ouvre, j'entrerai avec lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi : *Ecce sto ad ostium et pulso; si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, introbo ad illum, et cœnabo cum illo, et ipse mecum* (*Apocalyp.*, III, 20). Se peut-il rien de plus libre? François de Paule, ce bon ami, étant ainsi familier avec Dieu à cause de son innocence, il disposait librement des biens de son Dieu, qui semblait lui avoir tout mis à la main. Aussi certes, s'il m'est permis de parler comme nous parlons dans les choses humaines, ce n'était pas une connaissance d'un jour. Le saint homme François de Paule, ayant commencé sa retraite à douze ans, et ayant toujours donné dès sa tendre enfance des marques d'une piété extraordinaire, il y a grande apparence qu'il a toujours conservé l'intégrité baptismale; et ce sont ces âmes que Dieu chérit, ces âmes toujours fraîches et toujours nouvelles, qui gardant inviolablement leur première fidélité, après une longue suite d'années, paraissent telles devant sa face, aussi saintes, aussi innocentes qu'elles sortirent des eaux du baptême. Et c'est, mes frères, ce qui me confond. O Dieu de mon cœur, quand je considère que cette âme si chaste, si virginale, cette âme qui est toujours demeurée dans la première enfance du saint baptême, fait une pénitence si rigoureuse, je frémis jusqu'au fond de l'âme. Fidèles, quelle indi-

gnité ! Les innocents font pénitence, et les criminels vivent dans les délices.

O sainte pénitence, autrefois si honorée dans l'Église, en quel endroit du monde t'es-tu maintenant retirée? Elle n'a plus aucun rang dans le siècle : rebutée de tout le monde, elle s'est jetée dans les cloîtres, et néanmoins ce n'est pas là qu'elle est le plus nécessaire. C'est là que se retirent les personnes les plus pures; et nous qui demeurons dans les attachements de la terre, nous que les vains désirs du siècle embarrassent en tant de pratiques criminelles, nous nous moquons de la pénitence, qui est le seul remède de nos désordres. Consultons-nous dans nos consciences : sommes-nous véritablement chrétiens? Les chrétiens sont les enfants de Dieu, et les enfants de Dieu sont poussés par l'Esprit de Dieu; et ceux qui sont poussés par l'Esprit de Dieu, la charité de Jésus les presse. Hélas! oserions-nous bien dire que l'amour de Jésus nous presse, nous qui n'avons d'empressement que pour les biens de la terre, qui ne donnons pas à Dieu un moment de temps bien entier? Chauds pour les intérêts du monde, froids et languissants pour le service du Sauveur Jésus. Certes, si nous étions, je ne dis pas pressés, nous n'en sommes plus à ces termes, mais si nous étions tant soit peu émus par la charité de Jésus, nous ne ferions pas tant de resolutions inutiles; le saint jour de Pâques ne nous verrait pas toujours chargés des mêmes crimes dont nous nous sommes confessés les années passées. Fidèles, qui vous étonnez de tant de fréquentes rechutes, ah! que la cause en est bien visible! Nous ne voulons point nous faire de violence, nous voulons trop avoir nos commodités; et les commodités nous mènent insensiblement dans les voluptés : ainsi accoutumés à une vie molle, nous ne pouvons souffrir le joug de Jésus. Nous nous impatientons contre Dieu des moindres disgrâces qui nous arrivent, au lieu de les recevoir de sa main pour l'expiation de nos fautes; et dans une si grande délicatesse, nous pensons pouvoir honorer les saints, nous faisons nos dévotions à la mémoire de François de Paule. Est-ce honorer les saints, que de condamner leur vie par une vie tout opposée? Est-ce honorer les saints, que d'entendre parler de leurs vertus, et n'être pas touchés du désir de les imiter? Est-ce honorer les saints, que de regarder le chemin par lequel ils sont montés dans le ciel, et de prendre une route contraire?

Figurez-vous, mes frères, que le vénérable François de Paule vous paraît aujourd'hui sur ces terribles autels, et qu'avec sa gravité et sa simplicité ordinaire : Chrétiens, vous dit-il, qu'êtes-vous venus faire en ce temple? ce n'est pas pour m'y rendre vos adorations : vous savez qu'elles ne sont dues qu'à Dieu seul. Vous voulez peut-être que je m'intéresse dans vos folles prétentions. Vous me demandez une vie aisée, à moi qui ai mené une vie toujours rigoureuse. Je présenterai volontiers vos vœux à notre grand Dieu, au nom de son cher Fils Jésus-Christ, pourvu que ce soit des vœux qui paraissent dignes de chrétiens. Mais apprenez de moi que si vous désirez que nous autres amis de Dieu priions pour vous notre commun Maître, il veut que vous craigniez ce que nous avons craint, et que vous aimiez ce que nous avons aimé sur la terre. En vivant de la sorte, vous nous trouverez de vrais frères et de charitables intercesseurs.

Allons donc tous ensemble, fidèles, allons rendre les vrais honneurs à l'humble François de Paule. Je vous ai apporté en ce lieu des reliques de ce saint homme; l'odeur qui nous reste de sa sainteté et la mémoire de ses vertus, c'est ce qu'il a laissé sur la terre de meilleur et de plus utile : ce sont les reliques de son âme. Baisons ces précieuses reliques, enchâssons-les dans nos cœurs comme dans un saint reliquaire. Ne souhaitons pas une vie si douce ni si aisée; ne soyons pas fâchés quand elle sera détrempée de quelques amertumes. Le soldat est trop lâche, qui veut avoir tous ses plaisirs pendant la campagne; le laboureur est indigne de vivre, qui ne veut point travailler avant la moisson. Et toi, dit Tertullien (*De Spectac., n.* 28, *p.* 102), tu es trop délicat chrétien, si tu désires les voluptés même dans le siècle. Notre temps de délices viendra : c'est ici le temps d'épreuve et de pénitence. Les impies ont leur temps dans le siècle, parce que leur félicité ne peut pas être éternelle; le nôtre est différé après cette vie, afin qu'il puisse s'étendre dans les siècles des siècles. Nous devons pleurer ici-bas, pendant qu'ils se réjouissent; quand l'heure de notre triomphe sera venue, ils commenceront à pleurer. Gardons nous bien de rire avec eux, de peur de pleurer aussi avec eux : pleurons plutôt avec les saints, afin de nous réjouir en leur compagnie. Gémissons en ce monde, comme a fait le pauvre François; soyons imitateurs de sa pénitence, et nous serons compagnons de sa gloire. *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DE L'APÔTRE SAINT PIERRE.

Divers états de son amour pour Jésus-Christ. Quelle a été la cause de sa chute, et par quels degrés son amour est parvenu au comble de la perfection.

Simon Joannis, amas me? Domine, tu scis quia amo te.

Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? Seigneur, vous savez toutes choses, et vous n'ignorez pas que je vous aime (*Joan.*, XXI, 17).

C'est sans doute, mes frères, un spectacle bien digne de notre curiosité, que de considérer le progrès de l'amour de Dieu dans les âmes. Quel agréable divertissement ne trouve-t-on pas à contempler de quelle manière les ouvrages de la nature s'avancent à leur perfection, par un accroissement insensible? Combien ne goûte-t-on pas de plaisir à observer le succès des arbres qu'on a entés dans un jardin, l'accroissement des blés, le cours d'une rivière? On aime à voir comment d'une petite source elle va se grossissant peu à peu, jusqu'à ce qu'elle se décharge en la mer. Ainsi c'est un saint et innocent plaisir de remarquer les progrès de l'amour de Dieu dans

les cœurs. Examinons-les en saint Pierre.

Son amour a été premièrement imparfait, et celui qu'il ressentait pour le Fils de Dieu tenait plus d'une tendresse naturelle que de la charité divine. De là vient qu'il était faible, languissant, et n'avait qu'une ferveur de peu de durée. Ce qu'il y avait de plus dangereux, c'est que cette ardeur inconstante, qui ne le rendait pas ferme, le faisait superbe et présomptueux : voilà le premier état de son amour. Mais le faible de cet amour languissant ayant enfin paru dans sa chute, cet apôtre, se défiant de soi-même, se releva de sa ruine plus fort et plus vigoureux par l'humilité qu'il avait acquise : voilà quel est le second degré. Et enfin cet amour, qui s'était fortifié par la pénitence, fut entièrement perfectionné par le sacrifice de son martyre. C'est ce qu'il nous faut remarquer en la personne de notre apôtre, en observant, avant toutes choses, que ce triple progrès nous est expliqué dans le texte de notre évangile.

Car n'est-ce pas pour cette raison que Jésus demande trois fois à saint Pierre : Pierre, m'aimes-tu? Il ne se contente pas de sa première réponse : Je vous aime, dit-il, Seigneur. Mais peut-être que c'est de cet amour faible, dont l'ardeur indiscrète le transportait avant sa chute : s'il est ainsi, ce n'est pas assez. De là vient que Jésus réitère la même demande; et il ne se contente pas que Pierre lui réponde encore de même : car il ne suffit pas que son amour soit fortifié par la pénitence, il faut qu'il soit consommé par le martyre. C'est pourquoi il le presse plus vivement, et le disciple lui répond avec une ardeur non pareille : Vous savez, Seigneur, que je vous aime. Tellement que notre Sauveur, voyant son amour élevé au plus haut degré où il peut monter en ce monde, ne l'interroge pas davantage, et il lui dit : Suis-moi. — Et où? — A la croix, où tu seras attaché avec moi : *Extendes manus tuas* (*Joan.*, XXI, 18) : marquant par là le dernier effort que peut faire la charité. Car point de charité plus grande ici-bas que celle qui conduit à donner sa vie pour Jésus-Christ : *Majorem charitatem nemo habet* (*Ibid.*, XV, 13). Ainsi paraissent dans notre évangile ces trois états de l'amour que saint Pierre a ressenti pour le Fils de Dieu; et suivant les traces de l'Ecriture, nous vous ferons voir aussi, premièrement son amour imparfait et faible par le mélange des sentiments de la chair; secondement, son amour épuré et fortifié par les larmes de la pénitence; troisièmement, son amour consommé et perfectionné par la gloire du martyre.

PREMIER POINT.

Il semble que ce soit faire tort à l'amour que saint Pierre avait pour son Maître, que de dire qu'il ait été imparfait. Le premier pas qu'il fait, c'est de quitter toutes choses pour l'amour de lui : *Ecce nos reliquimus omnia* (*Matt.*, XIX, 27). Et peut-il témoigner un plus grand amour que lorsqu'il lui dit avec tant de force : A qui irons-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle : *Ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes* (*Joan.*, VI, 69). Toutefois son amour était imparfait, parce qu'il tenait beaucoup plus d'une tendresse naturelle qu'il avait pour Jésus-Christ, que d'une charité véritable. Pour l'entendre, il faut remarquer quelle sorte d'amour Jésus-Christ veut que l'on ait pour lui. Il ne veut pas que l'on aime simplement sa gloire, mais encore son abaissement et sa croix. C'est pourquoi nous voyons en plusieurs endroits que, lorsque sa grandeur paraît davantage, il rappelle aussitôt les esprits au souvenir de sa mort : *Loquebantur de excessu* (*Luc*, IX, 31). C'est de quoi il entretenait, à sa glorieuse transfiguration, Moïse et Elie; de même, en plusieurs endroits de l'Evangile, on voit qu'il a un soin tout particulier de ne laisser jamais perdre de vue ses souffrances (1). Ainsi, pour l'aimer d'un amour parfait, il faut surmonter cette tendresse naturelle qui voudrait le voir toujours dans la gloire, afin de prendre un amour fort et vigoureux qui puisse le suivre dans l'ignominie. C'est ce que saint Pierre ne pouvait pas goûter. Il avait de la charité, mais cette charité était imparfaite, à cause d'une affection plus basse qui se mêlait avec elle. C'est ce que nous voyons clairement au chap. XVI de saint Matthieu.

Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, s'écrie cet apôtre : *Tu es Christus, Filius Dei vivi.* Il dit cela non-seulement avec beaucoup de lumière, mais avec beaucoup d'ardeur. C'est pourquoi il est heureux, *beatus*, parce qu'il avait la foi, et la foi opérante par la charité. Cette ardeur ne tenait rien de la terre; la chair et le sang n'y avaient aucune part : *Caro et sanguis non revelavit tibi* (*Matth.*, XVI, 17). Mais voyons ce qui suit après.

Jésus-Christ voyant sa gloire si hautement confessée par la bouche de Pierre, commence, selon son style ordinaire, à parler de ses abaissements. Dès lors, il déclara à ses disciples qu'il fallait qu'il souffrît beaucoup, et qu'il fût mis à mort : *Exinde cœpit Jesus ostendere discipulis suis, quoniam oporteret eum multa pati, et occidi* (*Ibid.*, 21). Et aussitôt ce même Pierre, qui avait si bien reconnu la vérité en confessant la grandeur du Sauveur du monde, ne peut la souffrir dans ce qu'il déclare de sa bassesse. Sur quoi Pierre le prenant à part, se mit à le reprendre en lui disant : A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne vous arrivera pas : *Cœpit increpare illum : absit a te, Domine, non erit tibi hoc* (*Ibid.*, 22). Ne voyez-vous pas, chrétiens, qu'il n'aime pas Jésus-Christ comme il faut? Il ne connaît pas le mystère du Verbe fait chair, c'est-à-dire, le mystère d'un Dieu abaissé. Il confesse avec joie ses grandeurs, mais il ne peut supporter ses humiliations; de sorte qu'il ne l'aime pas comme Sauveur, puisque ses abaissements n'ont pas moins de part à ce grand ouvrage, que sa grandeur divine et infinie. Quelle est la cause de la répugnance qu'avait cet apôtre à reconnaître ce Dieu abaissé? C'était cette tendresse naturelle qu'il

(1) *Voyez le sermon du Nom de Jésus,* Vocabis nomen ejus.

avait pour le Fils de Dieu, par laquelle il le voulait voir honoré à la manière que les hommes le désirent. C'est pourquoi le Sauveur lui dit : *Retire-toi de moi, Satan, tu m'es à scandale; car tu n'as pas le sentiment des choses divines, mais seulement de ce qui regarde les hommes.* Voyez l'opposition. Là, il dit : Barjona, fils de la colombe : ici, Satan. Là, il dit : Tu es une pierre sur laquelle je veux bâtir : ici, Tu es une pierre de scandale pour faire tomber. Là, *Caro et sanguis non revelabit tibi, sed Pater meus* : ici à l'opposite, *Non sapis ea quæ Dei sunt, sed ea quæ hominum.* D'où vient qu'il lui parle si différemment, sinon à cause de ce mélange qui rend sa charité imparfaite? Il a de la charité : *Caro et sanguis non revelavit* ; il a un amour naturel qui ne veut que de la gloire, et fuit les humiliations : *Non sapis quæ Dei sunt.* C'est pourquoi, quand on prend son Maître, il frappe de son épée, ne pouvant souffrir cet affront. Aussi Jésus-Christ lui dit : Quoi ! je ne boirai pas le calice que mon Père m'a donné à boire? *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum* (*Joan.*, XVIII, 11)?

C'est ce mélange d'amour naturel qui rendait sa charité lente; car cet amour l'embarrasse, quoiqu'il semble aller à la même fin. Comme si vous liiez deux hommes ensemble, dont l'un soit agile et l'autre pesant, et qu'en même temps vous leur ordonniez de courir dans la même voie ; quoiqu'ils aillent au même but, néanmoins ils s'embarrassent l'un l'autre ; et pendant que le plus dispos veut aller avec diligence, retenu et accablé par la pesanteur de l'autre, souvent il ne peut plus avancer, souvent même il tombe, et ne se relève qu'à peine. Ainsi en est-il de ces deux amours. Tous deux, ce semble, vont à Jésus-Christ ; celui-là, divin et céleste, l'aime d'un amour que la chair et le sang ne peuvent inspirer; et l'autre est porté pour lui de cette tendresse naturelle, que nous avons tant de fois décrite. Le premier est lié avec le dernier; et étant enveloppé avec lui, non-seulement il est retardé, mais encore porté par terre par la pesanteur qui l'arrête.

C'est pourquoi vous voyez l'amour de saint Pierre, toujours chancelant, toujours variable. Il voit son Maître, et il se jette dans les eaux pour venir à lui; mais un moment après il a peur, et mérite que Jésus lui dise : *Modicæ fidei, quare dubitasti* (*Matt.*, XIV, 31)? Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? Quand le Sauveur lui prédit sa chute, il se laisse si fort transporter par la chaleur de son amour indiscret, qu'il donne le démenti à son Maître; mais attaqué par une servante, il le renie avec jurement. Qui est cause de cette chute, sinon sa témérité? Et qui l'a rendu téméraire, sinon cet amour naturel qu'il sentait pour le Fils de Dieu? Il s'imaginait qu'il était ferme, parce qu'il expérimentait qu'il était ardent; et il ne considérait pas que la fermeté vient de la grâce, et non pas des efforts de la nature : tellement qu'étant tout ensemble et faible et présomptueux ; déçu par son propre amour, il promet beaucoup; et surpris par sa faiblesse, il n'accomplit rien : au contraire, il renie son Maître; et pendant que la lâcheté des autres fait qu'ils évitent la honte de le renier par celle de leur fuite, le courage faible de saint Pierre fait qu'il le suit, pour le lui faire quitter plus honteusement ; de sorte qu'il semble que son amour ne l'engage plus à un grand combat, que pour le faire tomber d'une manière plus ignominieuse.

Ainsi se séduisent eux-mêmes, ceux qui n'aiment pas Jésus-Christ selon les sentiments qu'il demande, c'est-à-dire, qui n'aiment pas sa croix; qui attendent de lui des prospérités temporelles, qui le louent quand ils sont contents, qui l'abandonnent sur la croix et dans les douleurs. Leur amour ne vient pas de la charité qui ne cherche que Dieu, mais d'une complaisance qu'ils ont pour eux-mêmes; c'est pourquoi ils sont téméraires; parce que la nature est toujours orgueilleuse, comme la charité est toujours modeste. Voilà les causes de la langueur et ensuite de la chute de notre Apôtre : mais voyons son amour épuré et fortifié par les larmes de la pénitence.

SECOND POINT.

Saint Augustin nous apprend qu'il est utile aux superbes de tomber, parce que leur chute leur ouvre les yeux, qu'ils avaient aveuglés par leur amour-propre (*De Civ. Dei, lib.* XIV, *cap.* XIII, *tom.* VII, *pag.* 366). C'est ce que nous voyons en la personne de notre Apôtre. Il a vu que son amour l'avait trompé : il se figurait qu'il était ferme, parce qu'il se sentait ardent, et il se fiait sur cette ardeur; mais ayant reconnu par expérience que cette ardeur n'était pas constante, tant que la nature s'en mêlait, il a purifié son cœur pour n'y laisser brûler que la charité toute seule. Et la raison en est évidente ; car de même que la comparaison que j'ai déjà faite d'un homme dispos, qui court dans la même carrière avec un autre pesant et tardif, l'expérience ayant appris au premier que le second l'empêche et le fait tomber, l'oblige aussi à rompre les liens qui l'attachaient avec lui : ainsi l'apôtre saint Pierre ayant reconnu que le mélange des sentiments naturels rendait sa charité moins active, et enfin en avait éteint toute la lumière, il a séparé bien loin toutes ces affections qui venaient du fond de la nature, pour laisser aller la charité toute seule. Que me sert, disait-il, en pleurant amèrement sa chute honteuse, que me sert cette ardeur indiscrète à laquelle je me suis laissé séduire? Il faut éteindre ce feu volage qui s'exhale par son propre effort, et se consume par sa propre violence, et ne laisser agir en mon âme que celui de la charité qui s'accroît continuellement par son exercice. C'est ce qui lui fait dire, aussi bien qu'à son collègue saint Paul : Si nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de cette sorte : *Et si cognovimus secundum carnem Christum, sed nunc jam non novimus* (II *Cor.*, V, 16). La chair qui se plaît dans la pompe du monde, ne veut voir Jésus-

Christ que dans sa gloire, et ne peut supporter son ignominie. Mais la charité ne l'aime pas moins sur le Calvaire que sur le Thabor; et je devais avoir dit du premier ce que j'ai dit autrefois de l'autre : Il nous est bon d'être ici : *Bonum est nos hic esse* (*Matt.*, XVII, 4).

Voilà donc saint Pierre changé, et sa chute l'a rendu savant. Car, sachant qu'un empire très-noble et très-souverain était préparé à notre Sauveur, il ne pouvait comprendre qu'il le pût jamais conserver au milieu des ignominies auxquelles il disait si souvent lui-même que sa sainte humanité était destinée : si bien que ne pouvant concilier ces deux vérités, le désir ardent qu'il avait de voir Jésus-Christ régnant, l'empêchait de reconnaître Jésus-Christ souffrant. Mais sa chute l'a désabusé de cette erreur : car dans la chaleur de son crime, ayant senti son cœur amolli par un seul regard de son Maître, il est convaincu, par sa propre expérience, qu'il n'a rien perdu de sa puissance, pour être entre les mains des bourreaux. Il voit ce Jésus méprisé, ce Jésus abandonné aux soldats, régner en victorieux sur les cœurs les plus endurcis. Il croyait qu'il perdrait son empire parmi les supplices; et il sent par expérience que jamais il n'a régné plus absolument. Ses yeux, quoique déjà tout meurtris, ne laissent pas, par un seul regard, de faire couler des larmes amères. Ainsi, persuadé par sa chute et par les larmes de sa pénitence, que le royaume de Jésus-Christ se conserve et s'établit par sa croix, il purifie son amour par cette pensée; et lui qui avait tant de répugnance à considérer Jésus-Christ en croix, reconnaît avec une fermeté incroyable, que son règne et son pouvoir est en la croix. Que toute la maison d'Israël sache donc très-certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié : *Certissime sciat ergo omnis domus Israel, quia et Dominum eum et Christum fecit Deus, hunc Jesum quem vos interemistis* (*Act.*, II, 36).

Voilà donc saint Pierre changé, le voilà fortifié par la pénitence. Son amour n'est plus faible, parce qu'il n'est plus présomptueux; et il n'est plus présomptueux, parce que ce n'est plus un amour mêlé des inclinations naturelles, mais une charité toute pure, laquelle, comme dit saint Paul, n'est jamais superbe ni ambitieuse (I *Cor.*, XIII, 4, 5). Cet amour imparfait et son orgueil tout ensemble ont été brisés par sa chute, et étant devenu humble, il devient ensuite invincible. Il n'avait pas eu la force de résister à une servante, et le voilà qui tient tête à tous les magistrats de Jérusalem. Là, il n'ose pas confesser son Maître; ici, il répond constamment que, non-seulement il ne veut pas, mais encore qu'il ne peut pas refuser sa voix pour rendre témoignage à ses vérités. *Non possumus* (*Act.*, IV, 20). Comme un soldat qui, dans le commencement du combat ayant été surpris par la crainte, se serait abandonné à la fuite, tout à coup rougissant de sa faiblesse, et piqué d'une noble honte et d'une juste indignation contre son courage qui lui a manqué, revient à la mêlée, fortifié par sa défaite; et pour réparer sa première faute, il se jette où le péril est le plus certain.

Ainsi l'apôtre saint Pierre [profondément humilié de sa chute, et pénétré de la plus vive douleur de son infidélité envers son divin Maître, ne craint pas de s'exposer à tous les effets de la haine et de la fureur des Juifs, pour lui témoigner la sincérité de son repentir, et lui prouver l'ardeur de son zèle]. Apprenons donc que la pénitence nous doit donner de nouvelles forces pour combattre le péché, et faire régner Jésus-Christ sur nos cœurs. C'est par là que nous montrerons la vérité de notre douleur, et que notre amour allant toujours se perfectionnant parmi nos victoires et nos sacrifices, pourra être enfin à jamais affermi, comme celui du saint Apôtre, par le dernier effort d'une charité insurmontable.

TROISIÈME POINT.

Petre, amas me? Pierre, m'aimez-vous? Jésus-Christ l'interroge trois fois, pour montrer que la charité est une dette qui ne peut jamais être entièrement acquittée, et que ce divin Maître ne laisse pas d'exiger dans le temps même que l'on la paie, parce que cette dette est de nature qu'elle s'accroît en la payant. Pierre depuis le moment de sa conversion, pour acquitter dignement cette dette, n'a cessé de croître dans l'amour de son divin Maître; et son amour par ces différents progrès est enfin parvenu à un degré si éminent, qu'il ne saurait atteindre ici-bas à une plus haute perfection.

C'est à cette heure que notre Apôtre est fondé plus que jamais à répondre au divin Sauveur : Vous savez que je vous aime; puisque son amour mis à la plus grande épreuve que l'homme puisse porter, triomphe des tourments et de la mort même. Ni l'attache à la vie, ni l'opprobre d'un supplice ignominieux, ni la douleur d'un martyre cruel et long, ne peuvent ralentir son ardeur. Que dis-je? ils ne servent qu'à l'animer de plus en plus, par le désir dont son cœur est possédé de se sacrifier pour celui qu'il aime si fortement; et loin de trouver rien de trop pénible dans l'amertume de ses souffrances, il veut encore y ajouter de son propre mouvement une circonstance non moins dure, pour exprimer plus vivement les sentiments de son profond abaissement devant son Maître, pour lui faire comme une dernière amende honorable de ses infidélités passées, et l'adorer dans le plus parfait anéantissement de lui-même. Tant il est vrai que l'amour de saint Pierre est à présent aussi fort que la mort, que son zèle est inflexible comme l'enfer, que ses lampes sont des lampes de feu, que sa flamme est toute divine (*Cant.*, VIII, 6, 7); et que s'il a succombé autrefois à la plus faible épreuve, désormais les grandes eaux ne pourront l'éteindre, et les fleuves de toutes les tentations réunies n'auront point la force de l'étouffer.

Quel contraste, mes frères, entre nous et ce grand Apôtre! Si Jésus-Christ nous demandait, ainsi qu'à lui : M'aimez-vous?

Amas me? Qui répondra : Seigneur, je vous aime ? Tous le diront ; mais prenons garde. L'hypocrisie le dit, mais c'est une feinte. La présomption le dit ; mais c'est une illusion. L'amour du monde le dit, mais c'est un intérêt qui n'aime Jésus-Christ que pour être heureux sur la terre. Qui sont ceux qui le disent véritablement? Ceux qui l'aiment jusque sur la croix ; ceux qui sont prêts à tout perdre pour lui demeurer fidèles, à tout souffrir pour être consommés dan son amour.

PANÉGYRIQUE

DE L'APÔTRE SAINT PAUL.

Comment le grand Apôtre dans ses prédications, dans ses combats, dans le gouvernement ecclésiastique est-il toujours faible, et triomphe-t-il de tous les obstacles par ses faiblesses mêmes?

Placeo mihi in infirmitatibus meis : cum enim infirmor, tunc potens sum.

Je ne me plais que dans mes faiblesses : car lorsque je me sens faible, c'est alors que je suis puissant (II *Cor.* XII, 10).

Dans le dessein que je me propose de faire aujourd'hui le panégyrique du plus illustre des prédicateurs, et du plus zélé des apôtres, je ne puis vous dissimuler que je me sens moi-même étonné de la grandeur de mon entreprise. Quand je rappelle à mon souvenir tant de peuples que Paul a conquis, tant de travaux qu'il a surmontés, tant de mystères qu'il a découverts, tant d'exemples qu'il nous a laissés d'une charité consommée, ce sujet me paraît si vaste, si relevé, si majestueux, que mon esprit se trouvant surpris, ne sait ni où s'arrêter dans cette étendue, ni que tenter dans cette hauteur, ni que choisir dans cette abondance ; et j'ose bien me persuader qu'un ange même ne suffirait pas pour louer cet homme du troisième ciel.

Mais ce qui m'étonne le plus, c'est que cet amour mêlé de respect que je sens pour le divin Paul, et duquel j'espérais de nouvelles forces dans un ouvrage qui tend à sa gloire, s'est tourné ici contre moi, et a confondu longtemps mes pensées ; parce que dans la haute idée que j'avais conçue de l'Apôtre, je ne pouvais rien dire qui lui fût égal, et il ne me permettait rien qui fût au-dessous.

Que me reste-t-il donc, chrétiens, après vous avoir confessé ma faiblesse et mon impuissance, sinon de recourir à celui qui a inspiré à saint Paul les paroles que j'ai rapportées? *Cum infirmor, tunc potens sum:* Je suis puissant, lorsque je suis faible. Après ces beaux mots de mon grand Apôtre, il ne m'est plus permis de me plaindre, et je ne crains pas de dire avec lui, que, Je me plais dans cette faiblesse, qui me promet un secours divin : *Placeo mihi in infirmitatibus.* Mais pour obtenir cette grâce, il nous faut encore recourir à celle dans laquelle le mystère ne s'est accompli, qu'après qu'elle a reconnu qu'il passait ses forces ; c'est la bienheureuse Marie, que nous saluerons en disant : *Ave*

Parmi tant d'actions glorieuses, et tant de choses extraordinaires qui se présentent ensemble à ma vue, quand je considère l'histoire de l'incomparable docteur des Gentils, ne vous étonnez pas, chrétiens, si, laissant à part ses miracles et ses (1) hautes révélations, et cette sagesse toute divine et vraiment digne du troisième ciel, qui paraît dans ses écrits admirables, et tant d'autres sujets illustres qui rempliraient d'abord vos esprits de nobles et magnifiques idées, je me réduis à vous faire voir les infirmités de ce grand Apôtre, et si c'est sur ce seul objet que je vous prie d'arrêter vos yeux. Ce qui m'a porté à ce choix, c'est que devant vous prêcher saint Paul, je me suis senti obligé d'entrer dans l'esprit de saint Paul lui-même, et de prendre ses sentiments. C'est pourquoi l'ayant entendu nous prêcher avec tant de zèle, qu'il ne se glorifie que dans ses faiblesses, et que ses infirmités sont sa force : *Cum enim infirmor, tunc potens sum,* je suis les mouvements qu'il m'inspire, et je médite son panégyrique, en tâchant de vous faire voir ces faiblesses toutes-puissantes, par lesquelles il a établi l'Eglise, renversé la sagesse humaine, et captivé tout entendement sous l'obéissance de Jésus-Christ.

Entrons donc, avant toutes choses, dans le sens de cette parole, et examinons les raisons pour lesquelles le divin Paul ne se croit fort que dans sa faiblesse : c'est ce qu'il m'est aisé de vous faire entendre. Il se souvenait, chrétiens, de son Dieu anéanti pour l'amour des hommes : il savait que si ce grand monde, et ce qu'il enferme en son vaste sein, est l'ouvrage de sa puissance, il avait fait un monde nouveau, un monde racheté par son sang, et régénéré par sa mort, c'est-à-dire, sa sainte Eglise, qui est l'œuvre de sa faiblesse. C'est ce que regarde saint Paul ; et après ces grandes pensées, il jette aussitôt les yeux sur lui-même. C'est là qu'il admire sa vocation : il se voit choisi dès l'éternité pour être le prédicateur des Gentils ; et comme l'Eglise doit être formée de ces nations infidèles, dont il est ordonné l'Apôtre, il s'ensuit manifestement qu'il est le principal coopérateur de la grâce de Jésus-Christ dans l'établissement de l'Eglise.

Quels seront ses sentiments, chrétiens, dans une entreprise si haute, où la Providence l'appelle? l'exécutera-t-il par la force? Mais, outre que la sienne n'y peut pas suffire, le Saint-Esprit lui a fait connaître que la volonté du Père céleste, c'est que cet ouvrage divin soit soutenu par l'infirmité : *Dieu,* dit-il, *a choisi ce qui est infirme, pour détruire ce qui est puissant* (I *Cor.*, I, 27). Par conséquent, que lui reste-t-il, sinon de consacrer au Sauveur une faiblesse soumise et obéissante, et de confesser son infirmité ; afin d'être le digne ministre de ce Dieu, qui étant si fort par nature, s'est fait infirme pour notre salut? Voilà donc la raison solide pour laquelle il se considère comme un instrument inutile, qui n'a de vertu ni de force qu'à cause de la main qui l'emploie ; et c'est pour cela, chrétiens, qu'il triomphe dans son

(1) Grandes, belles.

impuissance, et qu'en avouant qu'il est faible, il ose dire qu'il est tout-puissant : *Cum enim infirmor, tunc potens sum.*

Mais, pour nous convaincre par expérience de la vérité qu'il nous prêche, il faut voir ce grand homme dans trois fonctions importantes du ministère qui lui est commis. Car ce n'est pas mon dessein, Messieurs, de considérer aujourd'hui saint Paul dans sa vie particulière : je me propose de le regarder dans les emplois de l'apostolat, et je les réduis à trois chefs : la prédication, les combats, le gouvernement ecclésiastique.

Entendez ceci, chrétiens, et voyez la liaison nécessaire de ces trois obligations dont le charge son apostolat. Car il fallait premièrement établir l'Eglise, et c'est ce qu'a fait la prédication : mais d'autant que cette Eglise naissante devait être dès son berceau (1) attaquée par toute la terre, en même temps qu'on l'établissait, il fallait se préparer à combattre ; et parce qu'un si grand établissement se dissiperait de lui-même, si les esprits n'étaient bien conduits, après avoir si bien soutenu l'Eglise contre ceux qui l'attaquaient au dehors, il fallait la maintenir au dedans par le bon ordre de la discipline. De sorte que la prédication devait précéder, parce que la foi commence par l'ouïe : après, les combats devaient suivre; car aussitôt que l'Evangile parut, les persécutions s'élevèrent : enfin le gouvernement ecclésiastique devait assurer les conquêtes, en tenant les peuples conquis dans l'obéissance par une police toute divine.

C'est, mes frères, à ces trois choses que se rapportent tous les travaux de l'Apôtre ; et nous le pouvons aisément connaître par le récit qu'il en fait lui-même dans ce merveilleux chapitre onzième de la seconde aux Corinthiens. Il raconte premièrement ses fatigues et ses voyages laborieux : et n'est-ce pas la prédication qui les lui faisait entreprendre, pour porter par toute la terre l'Evangile du Fils de Dieu? Il raconte aussi ses périls, et tant de (2) cruelles persécutions qui ont éprouvé sa constance ; et voilà quels sont ses combats. Enfin, il ajoute à toutes ses peines les inquiétudes qui le travaillaient dans le soin de conduire toutes les Eglises : *Sollicitudo omnium Ecclesiarum* (II *Cor.*, XI, 28), et c'est ce qui regarde le gouvernement.

Ainsi, vous voyez en peu de paroles tout ce qui occupe l'esprit de saint Paul : il prêche, il combat, il gouverne ; et, Messieurs, le pourrez-vous croire? il est faible dans tous ces emplois. Et premièrement il est assuré que saint Paul est faible en prêchant, puisque sa prédication n'est pas appuyée, ni sur la force de l'éloquence, ni sur ces doctes raisonnements que la philosophie a rendus plausibles : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis* (I *Cor.*, II, 4). Secondement, il n'est pas moins clair qu'il est faible dans les combats, puisque, lorsque tout le monde l'attaque, il ne résiste à ses ennemis qu'en

(1) Persécutée.
(2) D'étranges.

s'abandonnant à leur violence : *Facti sumus sicut oves occisionis* (*Rom.*, VIII, 36) : il est donc faible en ces deux états. Mais peut-être que parmi ses frères, où la grâce de l'apostolat et l'autorité du gouvernement lui donnent un rang si considérable, ce grand homme paraîtra plus fort? Non, fidèles ne le croyez pas : c'est là que vous le verrez plus infirme. Il se souvient qu'il est le disciple de celui qui a dit dans son Evangile, qu'il n'est pas venu pour être servi, mais afin de servir lui-même (*Matth.*, XX, 28) : c'est pourquoi il ne gouverne pas les fidèles, en leur faisant supporter le joug d'une autorité superbe et impérieuse ; mais il les gouverne par la charité, en se faisant infirme avec eux : *Factus sum infirmis infirmus* (I *Cor.*, IX, 19, 20) ; et se rendant serviteur de tous : *Omnium me servum feci.* Il est donc infirme partout, soit qu'il prêche, soit qu'il combatte, soit qu'il gouverne le peuple de Dieu par l'autorité de l'apostolat ; et ce qui est de plus admirable, c'est qu'au milieu de tant de faiblesse, il nous dit (1) d'un ton de victorieux, qu'il est fort, qu'il est puissant, qu'il est invincible : *Cum enim infirmor, tunc potens sum.*

Ah! mes frères, ne voyez-vous pas la raison qui lui donne cette hardiesse? C'est qu'il sent qu'il est le ministre de ce Dieu qui, se faisant faible, n'a pas perdu sa toute-puissance. Plein de cette haute pensée, il voit (2) sa faiblesse au-dessus de tout. Il croit que ses prédications persuaderont, parce qu'elles n'ont point de force pour persuader ; il croit qu'il surmontera dans tous les combats, parce qu'il n'a point d'armes pour se défendre ; il croit qu'il pourra tout sur ses frères dans l'ordre du gouvernement ecclésiastique, parce qu'il s'abaissera à leurs pieds, et se rendra l'esclave de tous par la servitude de la charité. Tant il est vrai que dans toutes choses il est puissant, en ce qu'il est faible, puisqu'il met la force de persuader dans la simplicité du discours ; puisqu'il n'espère vaincre qu'en souffrant ; puisqu'il fonde sur sa servitude toute l'autorité de son ministère. Voilà, Messieurs, trois infirmités, dans lesquelles je prétends montrer la puissance du divin Apôtre : soyez, s'il vous plaît, attentifs, et considérez dans ce premier point la faiblesse victorieuse de ses prédications toutes simples.

PREMIER POINT.

Je ne puis assez exprimer combien grand, combien admirable est le spectacle que je vous prépare dans cette première partie. Car ce que les plus grands hommes de l'antiquité ont (3) souvent désiré de voir, c'est ce que je dois vous représenter : saint Paul prêchant Jésus-Christ au monde, et convertissant les cœurs endurcis par ses divines prédications. Mais n'attendez pas, chrétiens, de ce céleste prédicateur, ni la pompe, ni les ornements dont se pare l'éloquence humaine. Il est trop grave et trop sérieux pour rechercher ces

(1) Avec un air.
(2) Tout le monde au-dessous de lui.
(3) Désiré avec tant d'ardeur.

délicatesses ; ou, pour dire quelque chose de plus chrétien et de plus digne du grand Apôtre, il est trop passionnément amoureux des glorieuses bassesses du christianisme, pour vouloir corrompre par les vanités de l'éloquence séculière la vénérable simplicité de l'Evangile de Jésus-Christ. Mais, afin que vous compreniez quel est donc ce prédicateur, destiné par la Providence pour confondre la sagesse humaine, écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même dans la première aux Corinthiens.

Trois choses contribuent ordinairement (1) à rendre un orateur agréable et efficace : la personne de celui qui parle, la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique ; et la raison en est évidente ; car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable, les belles choses nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise les fait doucement entrer dans le cœur. Mais de la manière que se représente le prédicateur dont je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages.

Et premièrement, chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui même que sa mine n'est point relevée : *Præsentia corporis infirma* (II *Cor.*, X, 10) ; et si vous considérez sa condition, il est méprisable, et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique. De là vient qu'il dit aux Corinthiens : *J'ai été au milieu de vous avec beaucoup de crainte et d'infirmité* (I *Cor.*, II, 3) ; d'où il est aisé de comprendre combien sa personne était méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations !

Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle, qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé. Non, il n'en est pas de la sorte : Il ne sait, dit-il, autre chose que son Maître crucifié : *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* (*Ibid.*, 2) ; c'est-à-dire, qu'il ne sait rien que ce qui choque, que ce qui scandalise, que ce qui paraît folie et extravagance. Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés ? Mais, grand Paul, si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes (2) polis, couvrez des fleurs de la rhétorique cette face hideuse de votre Evangile, et adoucissez son austérité par les charmes de votre éloquence. A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du Fils de Dieu : c'est la volonté de mon Maître que mes paroles ne soient pas moins rudes que ma doctrine paraît incroyable : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis* (*Ibid.*, 4). C'est ici qu'il nous faut entendre les secrets de la Providence. Elevons nos esprits, Messieurs, et considérons les raisons pour lesquelles (3) le Père céleste a choisi ce prédicateur sans (4) éloquence et sans agrément, pour

(1) A donner de la force aux discours.
(2) Etudiez du moins des termes choisis.
(3) L'Esprit de Dieu.
(4) Crédit.

porter par toute la terre, aux Romains, aux Grecs, aux Barbares, aux petits, aux grands, aux rois même, l'Evangile de Jésus-Christ.

Pour pénétrer un si grand mystère, écoutez le grand Paul lui même, qui, ayant représenté aux Corinthiens combien ses prédications avaient été simples, en rend cette raison admirable : C'est, dit-il, que nous vous prêchons une sagesse qui est cachée, que les princes de ce monde n'ont pas reconnue : *Sapientiam quæ abscondita est* (I *Cor.*, II, 7). Quelle est cette sagesse cachée ? Chrétiens, c'est Jésus-Christ même. Il est la sagesse du Père ; mais il est une sagesse incarnée, qui, s'étant couverte volontairement de l'infirmité de la chair, s'est cachée aux grands de la terre par l'obscurité de ce voile. C'est donc une sagesse cachée ; et c'est sur cela que s'appuie le raisonnement de l'Apôtre. Ne vous étonnez pas, nous dit-il, si, prêchant une sagesse cachée, mes discours ne sont point ornés des lumières de l'éloquence. Cette merveilleuse faiblesse qui accompagne la prédication est une suite de l'abaissement par lequel mon Sauveur s'est anéanti ; et comme il a été (1) humble en sa personne, il veut l'être encore dans son Evangile.

Admirable pensée de l'Apôtre, et digne certainement d'être méditée. Mettons-la donc dans un plus grand jour, et supposons, avant toutes choses, que le Fils éternel de Dieu avait résolu de paraître aux hommes en deux différentes manières : premièrement, il devait paraître dans la vérité de sa chair ; secondement, il devait paraître dans la vérité de sa parole. Car, comme il était le Sauveur de tous, il devait se montrer à tous. Par conséquent, il ne suffit pas qu'il paraisse en un coin du monde, il faut qu'il se montre par tous les endroits où la volonté de son Père lui a préparé des fidèles : si bien que ce même Jésus, qui n'a paru que dans la Judée par la vérité de sa chair, sera porté par toute la terre par la vérité de sa parole.

C'est pourquoi le grand Origène n'a pas craint de nous assurer que la parole de l'Evangile est une espèce de second corps que le Sauveur a pris pour notre salut. *Panis quem Dominus corpus suum esse dicit, verbum est nutritorium animarum* (*In Matt. Commentar. n.* 85, *tom.* III, *p.* 898) : La parole qui nous nourrit est en quelque sorte le corps du Sauveur. Qu'est-ce à dire ? chrétiens ; et quelle ressemblance a-t-il pu trouver entre le corps de notre Sauveur et la parole de son Evangile ? Voici le fond de cette pensée : c'est que la sagesse éternelle, qui est engendrée dans le sein du Père, s'est rendue sensible en deux sortes : elle s'est rendue sensible en la chair qu'elle a prise au sein de Marie, et elle se rend encore sensible par les Ecritures divines et par la parole de l'Evangile : tellement que nous pouvons dire que cette parole et ces Ecritures sont comme un second corps qu'elle prend pour paraître encore à nos yeux. C'est là en effet que nous la voyons : ce Jésus qui a

(1) Bas.

conversé avec les apôtres, vit encore pour nous dans son Evangile, et il y répand encore, pour notre salut, la parole de vie éternelle.

Après cette belle doctrine, il est bien aisé de comprendre que la prédication des apôtres, soit qu'elle sorte toute vivante de la bouche de ces grands hommes, soit qu'elle coule dans leurs écrits pour y être portée aux âges suivants, ne doit rien avoir qui éclate. Car, mes frères, n'entendez-vous pas, selon la pensée de saint Paul, que ce Jésus qui nous doit paraître et dans sa chair et dans sa parole, veut être humble dans l'une et dans l'autre?

De là ce rapport admirable entre la personne de Jésus-Christ et la parole qu'il a inspirée. *Lac est credentibus, cibus est intelligentibus.* La chair qu'il a prise a été infirme, la parole qui le prêche est simple : nous adorons en notre Sauveur la bassesse mêlée avec la grandeur. Il en est ainsi de son Ecriture; tout y est grand, et tout y est bas; tout y est riche, et tout y est pauvre; et en l'Evangile, comme en Jésus-Christ, ce que l'on voit est faible, et ce que l'on croit est divin. Il y a des lumières dans l'un et dans l'autre; mais ces lumières dans l'un et dans l'autre sont enveloppées de nuages : en Jésus, par l'infirmité de la chair, et en l'Ecriture divine, par la simplicité de la lettre. C'est ainsi que Jésus veut être prêché, et il dédaigne pour sa parole aussi bien que pour sa personne tout ce que les hommes admirent.

N'attendez donc pas de l'Apôtre, ni qu'il vienne flatter les oreilles par des cadences harmonieuses, ni qu'il veuille charmer les esprits par de vaines curiosités. Ecoutez ce qu'il dit lui-même : *Nous prêchons une sagesse cachée; nous prêchons un Dieu crucifié.* Ne cherchons pas de vains ornements à ce Dieu qui rejette tout l'éclat du monde. Si notre simplicité déplaît aux superbes, qu'ils sachent que (1) nous voulons leur déplaire, que Jésus-Christ dédaigne leur faste insolent, et qu'il ne veut être connu que des humbles. Abaissons-nous donc à ces humbles; faisons-leur des prédications dont la bassesse tienne quelque chose de l'humiliation de la croix, et qui soient dignes de ce Dieu qui ne veut vaincre que par la faiblesse.

C'est pour ces solides raisons que saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes; il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. (1) Une puissance surnaturelle, qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables Epîtres une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements, qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où (2) il tire son origine, ainsi cette vertu céleste qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend.

C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'Apôtre a assujetti toutes choses. (3) Elle a renversé les idoles, établi la croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire enfin, dans ses admirables Epîtres, elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés longtemps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur, où ils se croyaient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ, sous la discipline de Paul.

Aimons donc, aimons, chrétiens, la simplicité de Jésus, aimons l'Evangile avec sa

(1) Nous craignons de leur plaire.

(1) Je ne sais quelle vertu secrète.

(2) D'où ses eaux sont précipitées.

(3) Elle a réprimé la fierté des Juifs, qui se glorifiaient trop insolemment des promesses faites à leurs pères; elle a dompté l'orgueil des Gentils, qui s'enflaient des fausses grandeurs de leur vaine philosophie : elle a humilié les uns et les autres sous la grâce de Jésus-Christ, et sous sa prédestination éternelle, elle a confondu l'audace obstinée des faux zélateurs de la loi, qui voulaient charger les fidèles de ses dures obligations.

bassesse, aimons Paul dans son style rude, et profitons d'un si grand exemple. Ne regardons pas les prédications comme un divertissement de l'esprit, n'exigeons pas des prédicateurs les agréments de la rhétorique, mais la doctrine des Ecritures. Que si notre délicatesse, si notre dégoût les contraint à chercher des ornements étrangers, pour nous attirer par quelque moyen à l'Evangile du Sauveur Jésus, distinguons l'assaisonnement de la nourriture solide. (1) Au milieu des discours qui plaisent, ne jugeons rien de digne de nous que les enseignements qui édifient; et accoutumons-nous tellement à aimer Jésus-Christ tout seul dans la pureté naturelle de ses vérités toutes saintes, que nous voyions encore régner dans l'Eglise cette première simplicité qui a fait dire au divin Apôtre : *Cum infirmor, tunc potens sum :* Je suis puissant, parce que je suis faible; mes discours sont forts, parce qu'ils sont simples; c'est leur simplicité innocente qui a confondu la sagesse humaine. Mais, grand Paul, ce n'est pas assez : la puissance vient au secours de la fausse sagesse; je vois les persécuteurs qui s'élèvent. Après avoir fait des discours où votre simplicité persuade, il faut vous préparer aux combats où votre faiblesse triomphe ; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est donc un décret de la Providence, que pour annoncer Jésus-Christ les paroles ne suffisent pas : il faut quelque chose de plus violent pour persuader le monde endurci. Il faut lui parler par des plaies, il faut l'émouvoir par du sang (2); et c'est à force de souffrir, c'est par les supplices que la religion chrétienne doit vaincre sa dureté obstinée. C'est, Messieurs, cette vérité, c'est cette force persuasive du sang épanché pour le Fils de Dieu, qu'il faut maintenant vous faire comprendre par l'exemple du divin Apôtre; mais pour cela remontons à la source.

Je suppose donc, chrétiens, qu'encore que la parole du Sauveur des âmes ait une efficace divine, toutefois sa force de persuader consiste principalement en son sang; et vous le pouvez aisément comprendre par l'histoire de son Evangile : car qui ne sait que le Fils de Dieu, tant qu'il a prêché sur la terre, a toujours eu peu de sectateurs, et que ce n'est que depuis sa mort que les peuples ont couru à ce divin Maître? Quel est, Messieurs, ce nouveau miracle? Méprisé et abandonné pendant tout le cours de sa vie, il commence à régner après qu'il est mort. Ses paroles toutes divines, qui devaient lui attirer les respects des hommes, le font attacher à un bois infâme; et l'ignominie de ce bois, qui devait couvrir ses disciples d'une confusion éternelle, fait adorer par tout l'univers les vérités de son Evangile. N'est-ce pas pour nous faire entendre que sa croix, et non ses paroles, devaient émouvoir les cœurs endurcis, et que sa force de persuader était en son sang répandu et dans ses cruelles blessures?

La raison d'un si grand mystère mériterait bien d'être pénétrée, si le sujet que j'ai à traiter me laissait assez de loisir pour la mettre ici dans son jour. Disons (1) seulement en peu de paroles que le Fils de Dieu s'était incarné afin de porter sa parole en deux endroits différents : il devait parler à la terre, et il devait encore parler au ciel. Il devait parler à la terre par ses divines prédications; mais il avait aussi à parler au ciel par l'effusion de son sang, qui devait fléchir sa rigueur, en expiant les péchés du monde. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit que le sang du Sauveur Jésus crie bien mieux que celui d'Abel : *Melius clamantem quam Abel* (*Heb.*, XII, 24); parce que le sang d'Abel demande vengeance, et le sang de notre Sauveur fait descendre la miséricorde. Jésus-Christ devait donc parler à son Père aussi bien qu'aux hommes au ciel aussi bien qu'à la terre.

Mais il faut remarquer ici un secret de la Providence : c'est que c'était au ciel qu'il fallait parler, afin que la terre fût persuadée. Et (2) cela, pour quelle raison? c'est que la grâce divine qui devait amollir les cœurs devait être envoyée du ciel. Par exemple, vous avez beau semer votre grain sur cette terre toute desséchée ; vous recueillerez peu de fruit si la pluie du ciel ne la rend féconde. Il en est à peu près de même dans la vérité que je vous explique. Lorsque mon Sauveur a parlé aux hommes, il a seulement semé sur la terre, et cette terre ingrate et stérile lui a donné peu de sectateurs : il faut donc maintenant qu'il parle à son Père; il faut que, se tournant du côté du ciel, il y porte la voix de son sang. C'est alors, Messieurs, c'est alors que la grâce tombant avec abondance, notre terre donnera son fruit : alors le ciel apaisé per-

(1) Ne nous arrêtons pas aux discours qui plaisent, mais aux enseignements qui instruisent.

(2) C'est pourquoi Tertullien dit, et il le prouve par les exemples de l'ancienne et de la nouvelle alliance, que la foi est obligée au martyre : *Talia primordia et exempla debitricem martyrii fidem ostendunt* Quand la foi, dit-il, s'expose au martyre, ne croyez pas qu'elle fasse un présent ; c'est une dette dont elle s'acquitte. Puisqu'elle vient étonner le monde par la nouveauté de sa doctrine, troubler les esprits par sa hauteur, effrayer les sens par sa sévérité, qu'elle se prépare à combattre. Elle est obligée au martyre, parce qu'elle doit du sang : elle en doit au divin Sauveur qui nous a donné tout le sien ; elle en doit aux vérités qu'elle prêche, qui méritent d'être confirmées par ce témoignage ; elle en doit au monde rebelle qu'elle ne peut gagner que par ses souffrances.

(1) Disons-en seulement ce mot, que notre Sauveur Jésus-Christ étant venu au monde pour s'humilier, tant qu'il y a eu quelque ignominie à laquelle il a pu descendre, la confusion l'a suivi partout : de là vient que tous ses mystères sont une chute continuelle. Il est tombé du ciel en la terre, de son trône dans une crèche, de la bassesse de sa naissance premièrement à l'obscurité, après aux afflictions de sa vie, et de là enfin à sa mort honteuse. Mais c'était le terme ordonné où devaient finir ses bassesses. Comme il ne pouvait descendre plus bas, c'est là qu'il a commencé à se relever ; et cette course de ses abaissements étant achevée par sa croix, il a été couronné de gloire. Aussitôt son Père céleste a donné une efficace divine au sang qu'il avait répandu ; et pour honorer ce cher Fils, il a changé l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste, pour attirer à lui tous les cœurs.

(2) Et la raison en est évidente, parce que, etc.

suadera aisément les hommes, et la parole qu'il a semée fructifiera par tout l'univers. De là vient qu'il a dit lui-même : Quand j'aurai été élevé de terre, quand j'aurai été mis en croix, quand j'aurai répandu mon sang, je tirerai à moi toutes choses : *Omnia traham ad meipsum* (*Joan.*, XII, 32) : nous montrant par cette parole que sa force était en sa croix, et que son sang lui devait attirer le monde.

Cette vérité étant supposée, je ne m'étonne pas, chrétiens, que l'Eglise soit établie par le moyen des persécutions. Donnez du sang, bienheureux apôtre ; (1) votre Maître lui donnera une voix capable d'émouvoir le ciel et la terre. Puisqu'il vous a enseigné que sa force consiste en sa croix, portez-la par toute la terre, cette croix victorieuse et toute-puissante ; mais ne la portez pas imprimée sur des marbres inanimés, ni sur des métaux insensibles ; portez-la sur votre corps même, (2) et abandonnez-le aux tyrans, afin que leur fureur y puisse graver (3) une image vive et naturelle de Jésus-Christ crucifié.

C'est (4) ce qu'il va bientôt entreprendre ; il ira par toute la terre. Chrétiens, pour quelle raison? c'est afin, nous dit-il lui-même, c'est afin de porter partout la mort et la croix de Jésus imprimée en son propre corps : *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes* (II *Cor.*, IV, 10) ; et c'est peut-être pour cette raison qu'il a dit ces belles paroles, écrivant aux Colossiens : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi* (*Coloss.*, I, 24) : Je veux, dit-il, accomplir ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ. Que nous dites-vous, ô grand Paul ? Peut-il donc manquer quelque chose au prix et à la valeur infinie des souffrances de votre Maître? Non, ce n'est pas là sa pensée. Ce grand homme n'ignore pas que rien ne manque à leur dignité ; mais ce qui leur manque, dit-il, c'est que Jésus n'a souffert qu'en Jérusalem ; et comme sa force est toute en sa croix, il faut qu'il souffre par tout le monde, afin d'attirer tout le monde. C'est ce que l'Apôtre voulait accomplir. Les Juifs ont vu la croix de son Maître ; il la veut montrer aux Gentils dont il est le prédicateur. (5) Il va donc dans cette pensée, du levant jusqu'au couchant, de Jérusalem jusqu'à Rome, (6) portant partout sur lui-même la croix de Jésus, et accomplissant ses souffrances ; trouvant partout de nouveaux supplices, faisant partout de nouveaux fidèles, et remplissant tant de nations de son sang et de l'Evangile.

(1) Donnez-en, martyrs invincibles : ce sang répandu pour le Fils de Dieu est une semence divine, qui fera naître des chrétiens par tout l'univers : *Semen est sanguis christianorum* (*Tertull. Apolog.*).
(2) Chaste et innocente victime, abandonnez-le.
(3) Grave sur vos membres.
(4) C'est ce que fait le divin Apôtre : il sait ce que peut la croix de son Maître imprimée sur le corps de ses disciples.
(5) Ils la verront gravée sur sa chair, si souvent déchirée pour le Fils de Dieu, et pour la gloire de son Evangile. Il faut que ce même Jésus qu'il a persécuté autrefois en la personne de ses disciples, soit persécuté en la sienne : le sang des martyrs l'a gagné, et son sang gagnera les autres. Animé de cette pensée, il va.
(6) Il vole de pays en pays avec un zèle infatigable.

Mais je ne croirais pas, chrétiens, m'être acquitté de ce que je dois à la gloire de ce grand Apôtre, si, parmi tant de grands exemples que nous donne sa belle vie, je ne choisissais quelque action illustre, où vous puissiez voir en particulier (1) combien ses souffrances (2) sont persuasives. Considérez donc ce grand homme fouetté à Philippes par main de bourreau (*Act.*, XVI, 23 *et suiv.*), pour y avoir prêché Jésus-Christ, puis jeté dans l'obscurité d'un cachot, ayant les pieds serrés dans du bois qui était entr'ouvert par force, et les pressait ensuite avec violence ; qui cependant, triomphant de joie de sentir si vivement (3) en lui-même la sanglante impression de la croix, avec Silas son cher compagnon, rompait le silence de la nuit, en offrant à Dieu, d'une âme contente, des louanges pour ses supplices, des actions de grâces pour ses blessures. (4) Voilà comme il porte la croix du Sauveur ; et aussi dans ce même temps le Sauveur lui veut faire voir une merveilleuse représentation de ce qui s'est fait à la sienne. Là du sang, et ici du sang ; là, Messieurs, *la terre a tremblé*, et ici elle tremble encore : *Terræmotus factus est magnus* (*Matth.*, XXVII, 51 ; *Act.* XVI, 26) : là les tombeaux ont été ouverts, qui sont comme les prisons des morts, et des morts sont ressuscités (*Matth.*, XXVII, 52) ; ici les prisons sont ouvertes, qui sont les tombeaux obscurs des hommes vivants : *Aperta sunt omnia ostia* (*Act.*, XVI, 26) : et pour achever cette ressemblance, là celui qui garde la croix du Sauveur le reconnaît pour le Fils de Dieu, *Vere Filius Dei erat iste* (*Matth.*, XXVII, 54) ; et ici celui qui garde saint Paul se jette aussitôt à ses pieds : *Procidit ad pedes* (*Act.*, XVI, 29), et se soumet à son Evangile. Que ferai-je, dit-il, pour être sauvé? *Quid me oportet facere, ut salvus fiam* (*Ibid.*, 30)? Il lave premièrement les plaies de l'Apôtre : l'Apôtre après lavera les siennes par la grâce du saint baptême ; et ce bienheureux geôlier se prépare à cette eau céleste, en essuyant le sang de l'Apôtre qui lui inspire l'amour de la croix et l'esprit du christianisme.

Vous voyez déjà, chrétiens, ce que peut la croix de Jésus, imprimée sur le corps de Paul ; mais renouvelez vos attentions pour voir la suite de cette aventure, qui vous le montrera d'une manière bien plus admirable. Que fera le divin Apôtre, sortant des prisons de Philippes? Qu'il vous le dise de sa propre bouche, dans une lettre qu'il a écrite aux habitants de Thessalonique : Vous savez, leur dit-il, mes frères, quelle a été notre entrée chez vous, et qu'elle n'a pas été inutile : *Quia non inanis fuit* (I *Thess.*, II, 1). Pour quelle raison, chrétiens, son abord à Thessalonique n'a-t-il pas été inutile? Vous serez surpris de l'apprendre : C'est, dit-il, qu'ayant été tourmentés et traités indignement à Philippes, cela nous a donné l'assurance de vous annoncer l'Evangile : *Sed ante*

(1) Que sa force est dans ses souffrances.
(2) Attirent les peuples.
(3) Sur son corps.
(4) Quel exemple de patience! Et vos cœurs ne sont-ils pas attendris par la vue d'un si beau spectacle?

passi, et contumeliis affecti, sicut scitis, in Philippis, fiduciam habuimus in Deo nostro, loqui ad vos Evangelium Dei (I *Thess.*, II, 2).

Quand je considère, Messieurs, ces paroles du divin Apôtre, j'avoue que je ne suis plus à moi-même, et je ne puis assez admirer l'esprit céleste qui le possédait. Car quel est le victorieux dont le cœur puisse être autant excité par l'image glorieuse et tranquille de la victoire tout nouvellement remportée, que le grand Paul est encouragé par le souvenir des souffrances dont il porte encore les marques, dont il sent encore les vives atteintes? Son entrée sera fructueuse, parce qu'elle est précédée par de grands tourments; il prêchera avec confiance, parce qu'il a beaucoup enduré; (1) et si nous savons pénétrer tout le sens de cette parole, nous devons croire que le grand Apôtre sortant des prisons de Philippes (2) exhortait par cette pensée les compagnons de son ministère. Allons, mes frères, à Thessalonique, notre entrée n'y sera pas inutile, puisque nous avons déjà tant souffert; nous avons assez répandu de sang pour oser entreprendre quelque grand dessein. Allons donc en cette ville célèbre, faisons-y (3) profiter ce sang répandu, portons-y la croix de Jésus récemment imprimée sur nous par nos plaies encore toutes fraîches; et que ces nouvelles blessures donnent au Sauveur de nouveaux disciples. Il y vole dans cette espérance, et son attente n'est pas frustrée.

Mais pourquoi m'arrêter, Messieurs, à vous raconter le fruit qu'il a fait dans la ville de Thessalonique? Il en est de même de toutes les autres qu'il éclaire par sa doctrine, et qu'il (4) attire par ses souffrances. Il court ainsi par toute la terre portant partout la croix de Jésus (5); toujours menacé, toujours poursuivi avec une fureur implacable; sans repos durant trente années, il passe d'un travail à un autre, et trouve partout de nouveaux périls; des naufrages dans ses voyages de mer, des embûches dans ceux de terre; de la haine parmi les Gentils, de la rage parmi les Juifs; des calomniateurs dans tous les tribunaux, des supplices dans toutes les villes; dans l'Église même et dans sa maison des faux frères qui le trahissent; tantôt lapidé et laissé pour mort, tantôt battu outrageusement et presque déchiré par le peuple il meurt tous les jours pour le Fils de Dieu, *Quotidie morior* (I *Cor.*, XV, 31), et il marque l'ordre de ses voyages par les traces du sang qu'il répand et par les peuples qu'il convertit; car il joint toujours l'un et l'autre: (6) si bien que nous lui pouvons appliquer ces beaux mots de Tertullien : Ses blessures font ses conquêtes; il ne reçoit pas plutôt une plaie qu'il la couvre par une couronne; aussitôt qu'il verse du sang, il (1) acquiert de nouvelles palmes; il remporte plus de victoires qu'il ne souffre de violences : *Corona premit vulnera, palma sanguinem obscurat, plus victoriarum est quam injuriarum* (*Scorp.*, *n.* 6, *pag.* 622).

C'est pourquoi le Sauveur Jésus voulant encore abattre à ses pieds l'impérieuse majesté de Rome, il y conduit enfin le divin Apôtre, comme le plus illustre de ses capitaines. Mais, mes frères, il faut plus de sang pour fonder cette illustre Église, qui doit être la mère des autres : saint Paul y donnera tout le sien; aussi y trouvera-t-il un persécuteur qui ne le sait pas répandre à demi, je veux dire le cruel Néron, qui ajoutera le comble à ses crimes en faisant mourir cet Apôtre.

Vous raconterai-je, Messieurs, combien son sang se multipliera, quelle suite de chrétiens sa fécondité fera naître, combien il animera de martyrs, et avec quelle force il affermira cet empire spirituel qui se doit établir à Rome, plus illustre que celui des Césars? Mais quand est-ce que j'achèverai, si j'entreprends de vous rapporter toutes les grandeurs de l'Apôtre? J'en ai dit assez, chrétiens, pour nous inspirer l'amour de la croix, si notre extrême délicatesse ne nous la rendait odieuse. O croix, qui donnez la victoire à Paul, et dont la faiblesse le rend tout-puissant, notre siècle délicieux ne peut souffrir votre dureté? Personne ne veut dire avec l'Apôtre : Je ne me plais que dans mes souffrances, et je ne suis fort que dans mes faiblesses. Nous voulons être puissants dans le monde, c'est pourquoi nous sommes faibles selon Jésus-Christ; et l'amour de la croix de Jésus étant éteint parmi les fidèles, toute la force chrétienne s'est évanouie. (2) Mais, mes frères, je ne puis vous dire ce que je pense sur ce beau sujet. Le grand Paul me rappelle encore : après avoir vu les faiblesses que la croix lui a fait sentir, il faut achever ce discours, en considérant les infirmités que la charité lui inspire dans le gouvernement ecclésiastique.

TROISIÈME POINT.

Le pourrez-vous croire, Messieurs, que l'Église de Jésus-Christ se gouverne par la

(1) Et, Messieurs, n'en soyez pas étonnés : comme il met sa force en la croix, et sa puissance dans l'infirmité, ses coups lui tiennent lieu de victoire, et les peines qu'il a souffertes lui assurent un succès heureux. C'est pourquoi il dit ces beaux mots : Nous avons prêché avec confiance parce que nous avons beaucoup enduré.

(2) Excitait.

(3) Parler.

(4) Gagne.

(5) Il étend partout ses conquêtes et son empire.

(6) Que vous sert donc, ô persécuteurs! de le poursuivre avec tant de haine? Vous avancez l'ouvrage de Paul, lorsque vous pensez le détruire; car deux choses lui sont nécessaires pour gagner les nations infidèles, des paroles pour les instruire et du sang pour les émouvoir. Il peut leur donner ses instructions par la seule force de sa charité; mais il ne peut leur donner du sang si on ne le tire pas par quelque supplice : si bien que votre fureur lui est nécessaire. Vous lui donnez le moyen de vaincre, en lui donnant celui de souffrir. Ses blessures font ses conquêtes, et nous pouvons dire de lui ces beaux mots, etc.

(1) Fait naître.

(2) Mais si nous ne pouvons imiter cette fermeté de l'Apôtre, imitons du moins sa tendresse; si nous ne pouvons pas dire avec saint Paul : Je ne me plais que dans mes souffrances, tâchons, mes frères, de dire avec lui : *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* Qui est infirme sans que je le sois? Je me rends infirme avec les infirmes. Imprimons dans nos cœurs ces infirmités bienheureuses que la charité lui inspire : c'est ma dernière partie, que je donne toute à l'instruction.

faiblesse; que l'autorité des pasteurs soit appuyée sur l'infirmité; que le grand apôtre saint Paul, qui commande avec tant d'empire, qui menace si hautement les opiniâtres, qui juge souverainement les pécheurs, enfin qui fait valoir avec tant de force la dignité de son ministère, soit infirme parmi les fidèles, et que ce soit une divine faiblesse qui le rende puissant dans l'Eglise? Cela vous paraît peut-être incroyable; cependant c'est une doctrine que lui-même nous a enseignée, et qu'il faut vous expliquer en peu de paroles.

Pour cela vous devez entendre que l'empire spirituel que le Fils de Dieu donne à son Eglise n'est pas semblable à celui des rois. Il n'a pas cette majesté terrible, il n'a pas ce faste dédaigneux ni ce superbe esprit de grandeur dont sont enflés les princes du monde. *Les rois des nations les dominent*, dit le Fils de Dieu dans son Evangile, *mais il n'en est pas ainsi parmi vous, où le plus grand doit être le moindre, et où le premier est le serviteur* (*Luc.*, XXII, 25, 26).

Le fondement de cette doctrine, c'est que cet empire divin est (1) fondé sur la charité. Car, mes frères, cette charité peut prendre toutes sortes de formes. C'est elle qui commande dans les pasteurs, c'est elle qui obéit dans les peuples : mais soit qu'elle commande, soit qu'elle obéisse, elle retient toujours ses qualités propres; elle demeure toujours charité, toujours douce, toujours patiente, toujours tendre et compatissante, jamais fière ni (2) ambitieuse.

Le gouvernement ecclésiastique, qui est appuyé sur la charité, n'a donc rien d'altier ni de (3) violent : son commandement est modeste, son autorité est douce et paisible. Ce n'est pas une domination qu'elle exerce : *Dominantur, vos autem non sic ;* c'est (4) un ministère dont elle s'acquitte; c'est une économie qu'elle ménage par la sage dispensation de la charité fraternelle.

Mais cette charité ecclésiastique qui conduit le peuple de Dieu passe encore beaucoup plus loin. Au lieu de s'élever orgueilleusement pour faire valoir son autorité, elle croit que pour gouverner il faut qu'elle s'affaiblisse, qu'elle se rende infirme elle-même, afin de porter les infirmes. Car Jésus-Christ, son original, en venant régner sur les hommes, a voulu prendre leurs infirmités : ainsi les apôtres, ainsi les pasteurs doivent se revêtir des faiblesses des troupeaux commis à leur vigilance, afin que, de même que le Fils de Dieu est un pontife compatissant qui

(1) Etabli.

(2) Impérieuse.

(3) Dédaigneux.

(4) Une dispensation charitable, une servitude honorable. Mais le caractère particulier de cette charité ecclésiastique qui gouverne dans les pasteurs, c'est qu'elle ne s'élève pas orgueilleusement au-dessus des troupeaux qui lui sont commis; mais plutôt elle descend jusqu'à eux pour les gouverner, elle s'abaisse à leurs pieds : car elle imite le Fils de Dieu qui, venant régner sur son peuple, a voulu prendre ses infirmités. Il ne veut pas régner par la crainte, parce qu'il veut régner sur les cœurs, qu'il les veut gagner par la charité; c'est pourquoi il est venu pour servir. Ainsi les pasteurs du peuple fidèle doivent se revêtir de ses infirmités.

ressent nos infirmités, ainsi les pasteurs du peuple fidèle sentent les faiblesses de leurs frères, et portent leurs infirmités en les partageant. C'est pourquoi le divin Apôtre, plein de cet esprit ecclésiastique, croit établir son autorité en se faisant infirme aux infirmes, et se rendant serviteur de tous (I *Cor.*, IX, 22).

Mais voulez-vous voir, chrétiens, dans un exemple particulier, jusqu'à quel point cet homme admirable ressent les infirmités de ses frères? Représentez-vous ses fatigues, ses voyages, ses inquiétudes, ses peines pour résister à tant d'ennemis, ses soins pour enseigner tant de peuples, ses veilles pour gouverner tant d'Eglises : cependant, accablé de tous ces travaux, il s'impose encore lui-même la nécessité de gagner sa vie à la sueur de son corps : *Operantes manibus nostris* (I *Cor.*, IV, 12).

Que l'ancienne Rome ne me vante plus ses dictateurs pris à la charrue, qui ne quittaient leur commandement que pour retourner à leur labourage : je vois quelque chose de plus merveilleux en la personne de mon grand Apôtre, qui, même au milieu de ses fonctions non moins augustes que laborieuses, renonce volontairement aux droits de sa charge, et refusant de tous les fidèles la paye honorable qui était si bien due à son ministère, ne veut tirer que de ses propres mains ce qui est nécessaire pour sa subsistance.

Cela, mes frères, venait d'un esprit infiniment au-dessus du monde; mais vous l'admirerez beaucoup davantage si vous pénétrez le motif de cette action glorieuse. Ecoutez donc ces belles paroles de l'admirable saint Augustin, par lesquelles il entre si bien dans les sentiments du grand Paul : *Infirmorum periculis, ne falsis suspicionibus agitati odissent quasi venale Evangelium, tamquam paternis maternisque visceribus tremefactus hoc fecit.* Qui vous oblige, ô divin Apôtre! à travailler ainsi de vos mains? *C'est à cause*, dit saint Augustin, *qu'ayant une tendresse plus que maternelle pour les peuples qui lui sont commis, il tremble pour les périls des infirmes, qui, agités par de faux soupçons, pourraient peut être haïr l'Evangile, en s'imaginant que l'Apôtre le prêchait pour son intérêt* (*De Opere Monach.*, *cap.* 12, *tom.* VI, *p.* 485). Quelle charité de saint Paul! Ce qu'il craint, ce n'est qu'un soupçon, et un soupçon mal fondé, et un soupçon qu'il eût démenti par toute la suite de sa vie céleste, si épurée des sentiments de la terre : toutefois ce soupçon fait trembler l'Apôtre, il déchire ses entrailles plus que maternelles (1); ce grand homme, pour éviter ce soupçon, veut bien veiller nuit et jour, et ajouter le travail des mains à toutes ses autres fatigues.

Qui pourrait donc expliquer combien vivement il sentait toutes les infirmités des fidèles? Celui qui tremblait pour un seul soupçon, et qu'une ombre de mal épouvantait, en quel état était-il, mes frères, quelle était son inquiétude, quand il voyait des maux véri-

(1) Ses entrailles en sont émues.

tables, des scandales parmi les fidèles, des péchés publics ou particuliers? Que ne puis-je entrer dans ce cœur tout ardent des flammes de la charité fraternelle, pour y voir de quel sentiment le grand Paul disait ces beaux mots : Qui est infirme parmi les fidèles, sans que je sois infirme avec lui? Et qui peut les scandaliser, sans que je sois moi-même brûlé de douleur? *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror* (II *Cor.*, XI, 29)?

Arrêtons ici, chrétiens, et que la méditation d'un si grand exemple fasse le fruit de tout ce discours. Car quelle âme de fer et de bronze ne se sentirait attendrie par les saintes infirmités que la charité inspire à l'Apôtre? Voyait-il un membre affligé, il ressentait toute sa douleur. Voyait-il des simples et des ignorants, il descendait du troisième ciel pour leur donner un lait maternel et bégayer avec ces enfants. Voyait-il des pécheurs touchés, le saint Apôtre pleurait avec eux pour participer à leur pénitence. En voyait-il d'endurcis, il pleurait encore leur aveuglement. Partout où l'on frappait un fidèle, il se sentait aussitôt frappé, et la douleur passant jusqu'à lui par la sainte correspondance de la charité fraternelle, il s'écriait aussitôt, comme blessé et ensanglanté : *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* Qui est infirme sans que je le sois? Je suis brûlé intérieurement quand quelqu'un est scandalisé. Si bien qu'en considérant ce saint homme, répandant ses lumières par toute l'Eglise, recevant de tous côtés des atteintes de tous les membres affligés, je me le représente souvent comme le cœur de ce corps mystique ; et de même que tous les membres, comme ils tirent du cœur toute leur vertu, lui font aussi promptement sentir par une secrète communication tous les maux dont ils sont (1) attaqués, comme s'ils voulaient l'avertir de l'assistance dont ils ont besoin, ainsi tous les maux qui sont dans l'Eglise se réfléchissent sur le saint Apôtre, pour solliciter sa charité attendrie d'aller au secours des infirmes : *Quis infirmatur, et ego non infirmor?*

Mais je passe encore plus loin, et j'apprends de saint Chrysostome qu'il n'est pas seulement le cœur de l'Eglise, mais qu'il s'afflige pour tous les membres, comme si lui seul était toute l'Eglise : *Tamquam ipse universa orbis Ecclesia esset, sic pro membris singulis discruciabatur* (*In Epist.* II *ad Cor. Homil.* XXV, *n.* 2, *tom.* X, *pag.* 614). Que ne me reste-t-il assez de loisir pour entrer au fond de cette pensée, et pour vous montrer, chrétiens, cette étendue de la charité qui ne permet pas à saint Paul de se resserrer en lui-même, qui le répand dans toute l'Eglise, qui le mêle avec tous les membres, qui fait qu'il vit et souffre en eux : *Tamquam ipse universa orbis Ecclesia esset, sic pro membris singulis discruciabatur*. C'est là, c'est là, si nous l'entendons, le comble des infirmités de l'Apôtre.

Grand Paul, permettez-moi de le dire, j'ai médité toute votre vie, j'ai considéré vos infirmités au milieu des persécutions; mais je ne craindrai pas d'assurer qu'elles ne sont pas (1) comparables à celles qui sont attirées sur vous par la charité fraternelle. Dans vos persécutions vous ne portiez que vos propres faiblesses, ici vous êtes chargé de celles des autres ; dans vos persécutions vous souffriez par vos ennemis, ici vous souffrez par vos frères, dont tous les besoins et tous les périls ne vous laissent pas respirer ; dans vos persécutions votre charité vous fortifiait et vous soutenait contre les attaques, ici c'est votre charité qui vous accable ; dans vos persécutions vous ne pouviez être combattu que d'un seul endroit, dans un même temps, ici tout le monde ensemble vient fondre sur vous, et vous devez en soutenir le faix.

C'est donc ici l'accomplissement de toutes ces divines faiblesses dont l'Apôtre se glorifie, et c'est ici qu'il s'écrie avec plus de joie: *Cum infirmor, tunc potens sum :* Je ne suis puissant que dans ma faiblesse. Car quelle est la force de Paul, qui se fait infirme volontairement afin de porter les infirmes ; qui partage avec eux leurs infirmités, afin de les aider à les soutenir; qui s'abaisse jusqu'à terre par la charité, pour les mettre sur ses épaules et les élever avec lui au ciel ; qui se fait esclave d'eux tous, pour les gagner tous à son Maître? N'est-ce pas là gouverner l'Eglise d'une manière digne d'un apôtre? N'est-ce pas imiter Jésus-Christ lui-même, dont le trouble nous affermit et dont les infirmités nous guérissent?

Ne voulez-vous pas, chrétiens, imiter un si grand exemple? Que d'infirmes à supporter, que d'ignorants à instruire, que de pauvres à soulager dans l'Eglise! Mon frère, excitez votre zèle : cet homme qui vous hait depuis tant d'années, c'est un infirme qu'il vous faut guérir. Mais sa haine est invétérée: donc son infirmité est plus dangereuse. Mais il vous a, dites-vous, maltraité souvent par des injures et par des outrages : soutenez son infirmité, tout le mal est tombé sur lui ; ayez pitié du mal qu'il s'est fait, et oubliez celui qu'il a voulu vous faire. Courez à ce pécheur endurci; réchauffez et rallumez sa charité éteinte; tendez-lui les bras, ouvrez-lui le cœur, tâchez de gagner votre frère.

Mais jetez encore les yeux sur les nécessités temporelles de tant de pauvres qui crient après vous. Ne semble-t-il pas que la Providence ait voulu les unir ensemble dans cet hôpital merveilleux, afin que leur voix fût plus forte, et qu'ils pussent plus aisément émouvoir vos cœurs? Ne voulez-vous pas les entendre, et vous joindre à tant d'âmes saintes, qui, conduites par vos pasteurs, courent au soulagement de ces misérables? Allez à ces infirmes, mes frères, faites-vous infirmes avec eux; sentez en vous-mêmes leurs infirmités, et participez à leur misère. Souffrez premièrement avec eux; et ensuite soulagez-

(1) Atteints.

(1) Violence de cette persécution, plus cruelle que les autres. Là, ses faiblesses propres; ici celles de tous les autres : là il résiste; ici il veut bien être infirme. Ici la charité le soutient pour résister aux autres; ici c'est la charité elle-même qui l'accable. En l'autre il se réjouit; ici il est toujours dans les larmes. Là il souffre de ses persécuteurs ennemis, ici de ses frères.

vous avec eux, en répandant abondamment vos aumônes. Portez ces faibles et ces impuissants, et ces faibles et ces impuissants vous porteront après jusqu'au ciel. *Amen.*

PRÉCIS D'UN PANÉGYRIQUE DU MÊME APÔTRE.

Son amour pour la vérité, pour les souffrances et pour l'Eglise.

Charitas Christi urget nos.
La charité de Jésus-Christ nous presse (II *Cor.*, V, 14).

La charité est une huile qui remplit le cœur et un feu qui le presse. C'est cet effort de la charité pressante que je veux considérer. *Ave.*

Charitas Christi urget nos : æstimantes hoc, quoniam si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt : et pro omnibus mortuus est Christus; ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit (II *Cor.*, V, 14, 15). La charité de Jésus-Christ nous presse : considérant que si un seul est mort pour tous, donc tous sont morts; et que Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. La vue de Jésus-Christ mort doit donc nous inspirer le désir de lui rendre autant de vies qu'il y a de cœurs, en ne vivant plus que pour lui. Aussi saint Basile, parlant de saint Paul sur ce passage, dit qu'il était insensé d'une folie d'amour, vivant d'une vie d'amour pour celui qui l'avait gagné.

Mais qu'est-ce que vivre pour Jésus-Christ? c'est aimer ce qu'il aimait, et renfermer, par une parfaite conformité, ses affections dans les objets qui lui ont gagné le cœur, détruisant en nous toute autre chose.

Or nous pouvons déterminer trois choses que Jésus a aimées. Il a aimé sa vérité; il a aimé sa croix; il a aimé son Eglise. Il est venu pour prêcher les hommes, c'est pourquoi il a aimé la vérité; il est venu pour racheter les hommes, c'est pourquoi il a aimé sa croix; il est venu pour sanctifier les hommes par l'application de son sang, c'est pourquoi il a aimé son Eglise.

Paul a vécu pour Jésus, et aimé ce que Jésus aime. Il a aimé la vérité, et il en a fait tout son emploi; il a aimé la croix, et il en a fait toutes ses délices; il a aimé l'Eglise, et il en a fait l'objet de ses complaisances et l'unique sujet de tous ses travaux.

Jésus a aimé la vérité. Engendré par la connaissance de la vérité, vérité lui-même, principe, avec le Père, de l'Esprit qui est appelé de vérité, parce qu'il procède de l'amour d'icelle, la charité a pressé Jésus de sortir du sein de son Père, pour la rendre sensible et palpable : *Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit* (*Joan.*, I, 18). Quiconque aime la vérité la veut publier et la veut faire régner. La vérité est une vierge, mais sa pudeur est de n'être pas découverte : *Nihil veritas erubescit, nisi solummodo abscondi* (*Tertull., adv. Valentin., n.* 3, *p.* 290). Quand on est animé de son amour, on est pressé de la publier : *Charitas Christi urget nos.*

PREMIER POINT.

Paul ayant connu la vérité, il ne va point aux apôtres qui la savaient, mais il la prêche en Arabie, à Damas, montrant que celui-ci était Jésus. Voyez comme il est pressé de la découvrir : *Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idololatriæ deditam civitatem* (*Act.*, XVII, 16). Il se sentait ému au dedans de lui-même, en voyant que cette ville était livrée à l'idolâtrie. Mais Paul montre la vérité toute nue, sans fard, sans aucuns de ces ornements d'une sagesse mondaine : il la prêche avec une éloquence qui tire sa force de sa simplicité toute céleste.

Pour prêcher la vérité avec autorité, il la prêche dans un esprit d'indépendance; et pour cela il ne veut rien tirer de personne : il impose à ses propres mains la charge de lui fournir tout ce qui lui est nécessaire. Et en effet, pour prêcher la vérité, il faut un cœur de roi, une grandeur d'âme royale : *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus* (*Ps.* II. 6) : J'ai été établi roi sur Sion, sa montagne sainte, afin d'annoncer ses ordonnances : et si cette noble fonction ne demande pas qu'on soit roi par l'autorité du commandement, du moins exige-t-elle qu'on soit roi par indépendance. C'est pourquoi saint Paul se rend indépendant de tout (*Coloss.*, I, 28); et s'étant mis en état de n'avoir besoin de rien, il va reprenant tout homme à temps et à contre-temps : *Corripiens omnem hominem..... opportune, importune* (II *Tim.*, VI, 2). Il s'était mis en état de ne se réjouir du bien qu'on lui faisait, que pour l'amour de ceux qui le faisaient (*Phil.*, IV).

SECOND POINT.

Jésus a aimé la croix, et a toujours témoigné une grande avidité pour les souffrances. Paul aimait la croix pour se conformer à Jésus et pour faire régner Jésus (I *Thess.*, II, 1, 2). Aussi ce sont ses souffrances qui ouvrent la porte à l'Evangile dans les différents lieux où il prêche. Les moments de souffrance sont des moments précieux. Dans les autres occasions, la bouche seule loue. Parmi les souffrances, et tout le corps affligé, et tout le cœur abattu sous la main de Dieu, et tout l'esprit assujetti aux lois de sa volonté, se tournent en langues pour célébrer la grandeur de sa souveraineté absolue, et sa miséricorde et sa justice.

TROISIÈME POINT.

Qui peut dire combien saint Paul a aimé l'Eglise? Trois choses nous montrent assez à quel haut degré son amour pour l'Eglise était porté : l'empressement de la charité de l'Apôtre pour ses frères, la tendresse de sa charité pour chacun d'eux, l'étendue de sa charité pour tous les membres qui composent l'Eglise. Ainsi c'est avec grande raison que saint Chrysostome, frappé du zèle étonnant de l'Apôtre et de son immense charité, dit que Paul, par sa grande sensibilité sur les intérêts de l'Eglise, en était non-seulement le

cœur, *Cor Ecclesiæ*, mais qu'il s'affectait aussi vivement sur les biens et les maux de tout le corps, que s'il eût été l'Église entière: *Quasi ipse universa esset orbis Ecclesia.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINT VICTOR.

(Prononcé à Paris dans l'abbaye de ce nom en 1657.)

Mépris des idoles, conversion de ses propres gardes, effusion de son sang; trois manières dont saint Victor fait triompher Jésus-Christ. Comment nous devons l'imiter.

Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.

La victoire qui surmonte le monde, c'est notre foi (I *Joan.*, V, 4).

Quand je considère, Messieurs, tant de sortes de cruautés qu'on a exercées sur les chrétiens, pendant l'espace de quatre cents ans, avec une fureur implacable, je médite souvent en moi-même pour quelle cause il a plu, à Dieu, qui pouvait choisir des moyens plus doux, qu'il en ait coûté tant de sang pour établir (1) son Église. En effet, si nous consultons la faiblesse humaine, il est malaisé de comprendre comment il a pu se résoudre à souffrir qu'on lui immolât tant de martyrs, lui qui avait rejeté dans sa nouvelle alliance les sacrifices sanglants, et après avoir épargné le sang des taureaux et des boucs, il y a sujet de s'étonner qu'il se soit plu, durant tant de siècles, à voir verser celui des hommes, et encore celui de ses serviteurs, par tant d'étranges supplices. Et toutefois, chrétiens, tel a été le conseil de sa providence; et je ne crains point de vous assurer (2) que c'est un conseil de miséricorde. Dieu ne se plaît pas dans le sang, mais il se plaît dans le spectacle de la patience. Dieu n'aime pas (3) la cruauté, mais il aime une vertu éprouvée; et s'il la fait passer par un examen laborieux, c'est qu'il sait qu'il a le pouvoir de la récompenser selon ses mérites. Si saint Victor avait moins souffert, sa foi n'aurait pas montré toute sa vigueur; et si les tyrans l'avaient épargné, ils lui auraient envié ses couronnes. Dieu nous propose le ciel comme une place qu'il veut qu'on lui enlève et qu'on emporte de force, afin que, non contents du salut, nous aspirions encore à la gloire, et qu'étant non-seulement échappés des mains de nos ennemis, mais encore ayant surmonté toute leur puissance, nous puissions dire avec l'Apôtre: *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Pour prendre ces sentiments généreux, s'il ne fallait que de grands exemples, j'espérerais quelque effet extraordinaire de celui de l'invincible Victor, dont la constance s'est signalée par un martyre si mémorable; mais comme ces nobles désirs ne naissent pas de nous-mêmes, recourons à celui qui les inspire, et demandons-lui son esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Comme (4) c'est le dessein du Fils de Dieu de n'avoir dans sa compagnie que des esprits courageux, il ne leur propose aussi que de grands objets et des espérances glorieuses; il ne leur parle que de victoires: partout il ne leur promet que des couronnes, et toujours il les entretient de fortes pensées. Entre tous les fidèles de Jésus-Christ, ceux qui se sont le plus remplis de ces sentiments, ce sont les bienheureux martyrs, que nous pouvons appeler les vrais conquérants et les vrais triomphateurs de l'Église. Encore que leurs victoires aient des circonstances sans nombre qui en relèvent l'éclat, néanmoins la gloire qu'ils se sont acquise dépend principalement de trois choses, dont la première est la cause de leur martyre, la seconde le fruit, la troisième la perfection. La cause (1) de leur martyre, ç'a été (2) le mépris des idoles. Le fruit de leurs souffrances et de leur mar-

(1) La loi chrétienne.

(2) Et si nous en savons pénétrer le fond, nous reconnaîtrons aisément.

(3) Dieu déteste.

(4) Il y a cette différence entre la milice des hommes et celle de Jésus-Christ, que dans la milice des hommes on n'est obligé que de bien combattre, au lieu que dans celle de Jésus-Christ, il nous est, outre cela, ordonné de vaincre et de désarmer nos ennemis. Cette différence, Messieurs, est fondée sur cette raison, que dans les guerres des hommes l'événement des batailles ne dépend pas toujours du courage ni de la résolution des combattants: mille conjonctures diverses, que nulle prudence ne peut prévoir, ni nul effort détourner, rendent le succès hasardeux; et toutes les histoires sont pleines de ces braves infortunés qui ont eu la gloire de bien combattre, sans goûter le plaisir du triomphe. Au contraire, sous les glorieux étendards de Jésus-Christ, notre capitaine, comme les armes qu'il nous donne sont invincibles, et que le seul nom de notre chef peut mettre nos ennemis en déroute, la victoire n'est jamais douteuse, pourvu que le courage ne nous manque pas. Mes élus, dit le Seigneur, ne travaillent pas en vain: *Electi mei non laborabunt frustra* (*Isa.*, LXV, 23). C'est pourquoi, dit le bien-aimé disciple, tout ce qui est né de Dieu surmonte le monde; tout ce qui est enrôlé dans cette milice par la grâce du saint baptême emporte infailliblement la victoire; c'est-à-dire, que dans cette armée il n'y a point de vertus malheureuses, et que la valeur n'y a jamais de mauvais succès; enfin, que la conduite en est si certaine, qu'il n'y a de vaincus que les déserteurs. Ainsi, comme l'assurance de vaincre dépend de la résolution de combattre, ne vous étonnez pas si je vous ai dit que nous devons mériter autant de couronnes que nous livrons de batailles, et que Jésus-Christ ne souffre sous ses étendards que des victorieux et des conquérants: *Omne quod natum est ex Deo, vincit mundum* (I *Joan.*, V, 4).

Cette vérité étant reconnue, il n'y a rien à craindre pour saint Victor dans ce long et admirable combat, dont vous venez aujourd'hui être spectateurs. Puisqu'il est résolu de résister, il est par conséquent assuré de vaincre: mais il ne veut de victoire que pour faire régner Jésus-Christ son maître. En effet, il le fait régner, et il montre bien sa puissance à la face des juges romains et de tout le peuple infidèle, en trois circonstances remarquables que nous apprend son histoire. On le produit devant les idoles, pour leur présenter de l'encens; et au lieu de les adorer, d'un coup de pied qu'il leur donne, il les renverse par terre. N'est-ce pas faire triompher le Dieu vivant sur les fausses divinités, par lesquelles on l'excite à la jalousie? Mais c'est peu au divin Sauveur, d'avoir vaincu des idoles muettes et inanimées; ce sont les hommes qu'il cherche; c'est sur les hommes qu'il veut régner. Victor, prisonnier et chargé de fers, lui conserve non-seulement des sujets, mais encore il lui en attire; il encourage ses frères, il fait des martyrs de ses gardes. N'est-ce pas établir généreusement l'empire de Jésus-Christ, que de retenir ses troupes dans la discipline, et même les fortifier de nouveaux soldats, pendant que la puissance ennemie travaille à les dissiper par la crainte? Enfin, il est tourmenté par des cruautés sans exemple, et c'est là qu'il scelle de son propre sang la gloire de Jésus-Christ, en soutenant, pour l'amour de lui, la terrible nouveauté de tant de supplices. Voilà les entreprises mémorables de notre invincible martyr: c'est ainsi que Victor est victorieux; et le fruit de cette victoire est de faire triompher Jésus-Christ. Oui, vous triomphez, ô Jésus, etc.

(1) Pour laquelle ils ont enduré.

(2) Le renversement.

tyre, ç'a été la conversion des peuples; et enfin ce qui en a fait la perfection, c'est (1) qu'ils ne se sont pas épargnés eux-mêmes, et qu'ils ont signalé leur fidélité par l'effusion de leur sang. Voilà ce que j'appelle la perfection, suivant cette parole de l'Evangile : Il n'y a point de charité plus grande que de donner sa vie pour ceux qu'on aime : *Majorem charitatem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (*Joan.*, XV, 13).

C'est, ce me semble, de ces trois chefs que se doit tirer principalement la gloire des saints martyrs, et c'est aussi sur ce fondement que je prétends appuyer, Messieurs, celle de l'invincible Victor, patron de cette célèbre abbaye. Il fut produit devant les idoles par l'ordre des juges romains, afin qu'il leur offrît de l'encens; et non content de le refuser avec une fermeté inébranlable, d'un coup de pied qu'il leur donne il les renverse par terre. C'est pour cette cause qu'il a enduré de si cruels supplices. Mais c'est peu pour le Dieu vivant qu'on ait fait tomber à ses pieds des idoles muettes et inanimées, c'est une trop faible victoire; (2) ce qui le touche le plus, c'est que les hommes, ses vives images, sur lesquels il a empreint les traits de sa face, adorent ces images mortes, par lesquelles une ignorance grossière a entrepris de figurer sa divinité. Victor, généreux, Victor, après avoir détruit ces vains simulacres, travaille à lui gagner les hommes, ses vivantes images : Victor s'y applique de toute sa force; et j'apprends de l'historien de sa vie que, pendant qu'il a été prisonnier, il a heureusement converti ses gardes, il a fidèlement confirmé ses frères. Peut-il mieux servir Dieu et avec plus de fruit, que de travailler si utilement à retenir ses troupes dans la discipline, et même à les fortifier de nouveaux soldats, pendant que la puissance ennemie tâche de les dissiper par la crainte? (3) C'est le fruit de cet illustre martyre; mais ce qui en a fait la perfection, c'est que l'invincible Victor, non content d'avoir si bien conduit au combat la milice du Fils de Dieu, a encore payé de sa personne, en mourant pour l'amour de lui (4) dans des tourments sans exemple, et lui a sacrifié sa vie. C'est ainsi qu'il a surmonté le monde, et ce qu'il prétend par cette victoire, c'est de faire triompher Jésus-Christ.

En effet, vous triomphez, ô Jésus, et Victor fait éclater aujourd'hui votre souveraine puissance sur les fausses divinités, sur vos élus, sur lui-même : sur les fausses divinités, en les détruisant devant vous; sur ceux que vous avez choisis (5), en les affermissant dans votre service; et enfin sur lui-même, en s'immolant tout entier à votre gloire. C'est ce qu'a fait le grand saint Victor, c'est ce qui doit aujourd'hui vous servir d'exemple, et Dieu veuille que je vous propose avec tant de force les victoires de ce saint martyr, que vous soyez enflammés de la même ardeur de vaincre le monde.

(1) De ne s'être pas épargnés eux-mêmes, et d'avoir versé leur sang pour leur maître.
(2) Ce qu'il désire le plus, c'est qu'on abatte devant lui, d'une autre manière, les hommes, ses vives images.
(3) Notre saint a fait quelque chose de plus glorieux; car, non content.
(4) Par des cruautés inouïes.
(5) En les gagnant ou les conservant pour votre service.

PREMIER POINT.

Quel est ce concours de peuple que je vois fondre de toutes parts en la place publique de Marseille? Quel spectacle les y attire? quelle nouveauté les y mène? Mais quel est cet homme intrépide que je vois devant cette idole, et que l'on presse par tant de menaces de lui présenter de l'encens, sans pouvoir fléchir sa constance ni ébranler sa résolution? Sans doute, c'est cet illustre Victor, la fleur de la noblesse de Marseille, qui, étant pressé de se déclarer sur le sujet de la religion, a confessé hautement la foi chrétienne, en présence de toute l'armée dans laquelle il avait servi avec tant de gloire, et a renoncé volontairement à l'épée, au baudrier et aux autres marques de la milice, si considérables par tout l'empire, si convenables à sa condition, pour porter les caractères de Jésus-Christ, c'est-à-dire des chaînes aux pieds et aux mains, et des blessures dans tout le corps déchiré cruellement par mille supplices. Car depuis ce jour glorieux, auquel notre invincible martyr préféra les opprobres de Jésus-Christ aux honneurs de la milice romaine, on n'a cessé de le tourmenter par des cruautés inouïes, sans lui donner aucun relâche, et on lui prépare encore de plus grands tourments.

Mais avant que de l'exposer aux nouvelles peines qu'une fureur inventive a imaginées, les magistrats résolurent (1) de lui présenter publiquement la statue de leur Jupiter. Ils espéraient, Messieurs, que son corps étant épuisé par les souffrances passées, et son esprit troublé par la crainte des maux à venir, dont l'on exposait à ses yeux le grand et terrible appareil, la faiblesse humaine abattue, pour détourner l'effort de cette tempête, laisserait enfin échapper quelque petit signe d'adoration. C'en était assez pour les satisfaire; (2) et ils avaient raison de se contenter des plus légères grimaces, sachant bien qu'un homme qui peut se résoudre à n'être chrétien qu'à demi, cesse entièrement de l'être, et que le cœur ne se pouvant partager entre la vérité et l'erreur, toute la foi est renversée par la moindre démonstration d'infidélité.

Voilà donc notre saint martyr devant l'idole de ce Jupiter, père prétendu des dieux et des hommes. Tout le peuple se prosterne à terre; et cette multitude aveugle, qui ne craint pas les coups de la main de Dieu, tremble devant l'ouvrage de la main des hommes. Grand et admirable Victor, quelles furent alors vos pensées? telles que le Saint-Esprit nous les représente dans le cœur du divin Apôtre : *Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idololatriæ deditam civitatem* (*Act.*, XVII, 16) : Son esprit était pressé et violenté en lui-même, voyant cette multitude idolâtre :

(1) De le produire publiquement devant l'idole.
(2) Ils étaient accoutumés.

ce spectacle lui était plus dur que tous ses supplices. Tantôt il levait les yeux au ciel ; tantôt il les jetait sur ce peuple, avec une tendre compassion de son aveuglement déplorable. Sont-ce là, disait-il, ô Dieu vivant! sont-ce là les dieux que l'on vous oppose? Quoi! est-il possible qu'on se persuade que je puisse abaisser devant cette idole ce corps qui est destiné pour être votre victime, et que vous avez déjà consacré par tant de souffrances? Là, plein de zèle et de jalousie pour la gloire du Dieu des armées, et saintement indigné qu'on le crût capable d'une lâcheté si honteuse, il tourne sur cette idole un regard sévère, et d'un coup de pied il la renverse devant tout ce peuple qui se prosternait à ses pieds : il la brise, il la foule aux pieds, et il surmonte le monde en détruisant les divinités qu'il élève contre le vrai Dieu, qui a fait le ciel et la terre. (1) Une voix retentit de toutes parts : Qu'on venge l'injure des dieux immortels! Mais pendant que les juges irrités exercent leur esprit (2) cruel à inventer de nouveaux supplices, et que Victor attend d'un visage égal la fin de leurs délibérations tragiques, rentrons en nous-mêmes, Messieurs, et tirons quelque instruction de cet acte de piété héroïque.

Ne nous persuadons pas que l'idolâtrie soit détruite, sous prétexte que nous ne voyons plus parmi nous ces idoles grossières et matérielles que l'antiquité aveugle adorait. Il y a une idolâtrie spirituelle qui règne encore par toute la terre. Il y a des idoles cachées que nous adorons en secret au fond de nos cœurs ; et ce que saint Paul a dit de l'avarice, que c'était un culte d'idoles (*Ephes.*, V, 5), se doit dire de la même sorte de tous les autres péchés qui nous captivent sous leur tyrannie. De là vient ce beau mot de Tertullien, que le crime de l'idolâtrie est tout le sujet du jugement : *Tota causa judicii, idololatria* (*De Idolol.*, *n.* 1, *p.* 104). Quoi donc! est-il véritable que Dieu ne jugera que les idolâtres? et tous les autres pécheurs jouiront-ils de l'impunité? Chrétiens, ne le croyez pas : ce n'est pas le dessein de ce grand homme d'autoriser tous les autres crimes ; mais c'est qu'il prétend qu'en l'idolâtrie tous les autres sont condamnés ; mais c'est qu'il estime que l'idolâtrie se trouve dans tous les crimes, qu'elle est comme un crime universel, dont tous les autres ne sont que des dépendances. Il est ainsi, chrétiens : nous sommes des idolâtres, lorsque nous servons à nos convoitises. (3) Humilions-nous devant notre Dieu d'être coupables de ce crime énorme ; et afin de bien comprendre cette vérité (4) qui nous doit couvrir de confusion, faisons une réflexion sérieuse sur les causes et sur les effets de l'idolâtrie : par là nous reconnaîtrons aisément qu'il y en a bien peu parmi nous qui soient tout à fait exempts de ce crime.

Le principe de l'idolâtrie, ce qui l'a fait

(1) Un cri s'élève.
(2) Sanguinaire.
(3) Confondons.
(4) Qui doit couvrir nos faces de honte.

régner dans le genre humain, c'est que nous nous sommes éloignés de Dieu et attachés à nous-mêmes; et si nous savons entendre aujourd'hui ce que fait en nous cet éloignement et ce qu'y produit cette attache, nous aurons découvert la cause évidente de tous les égarements des idolâtres. Quand je dis que nous nous sommes éloignés de Dieu, je ne prétends pas, chrétiens, que nous en ayons perdu toute idée. Il est vrai que si l'homme avait pu éteindre toute la connaissance de Dieu, la malignité de son cœur l'aurait porté à cet excès. Mais Dieu ne l'a pas permis : il se montre à nos esprits par trop d'endroits, il se grave en trop de manières en nos cœurs : *Non sine testimonio semetipsum reliquit* (*Act.*, XIV, 16). L'homme qui ne veut pas le connaître ne peut le méconnaître entièrement; et cet étrange combat de Dieu qui s'approche de l'homme, de l'homme qui s'éloigne de Dieu, a produit ce monstrueux assemblage que nous remarquons dans l'idolâtrie. C'est Dieu, et ce n'est pas Dieu qu'on adore : c'est le nom de Dieu qu'on emploie, mais on en détruit la grandeur en communiquant à la créature ce nom incommunicable, *Incommunicabile nomen* (*Sap.*, XIV, 21); mais on en prend toute l'énergie en répandant sur plusieurs ce qui n'a de majesté qu'en l'unité seule.

D'où est venu ce dessein à l'homme, sinon de l'instinct du serpent trompeur, qui a dit à nos premiers pères : *Vous serez comme des dieux?* (1) Saint Basile de Séleucie dit que, proférant ces paroles, il jetait dès l'origine du monde les fondements de l'idolâtrie. Car dès lors il commençait (2) d'inspirer à l'homme le désir d'attribuer à d'autres sujets ce qui était incommunicable, et l'audace de multiplier ce qui devait être toujours unique. *Vous serez*, voilà cette injuste communication, *des dieux* (*Genes.*, III, 5), voilà cette multiplication injurieuse; tout cela pour avilir la Divinité (*Orat.* III, *Biblioth. Pat. Ludg. tom.* VIII, *pag.* 432). Car comme nul autre que Dieu ne peut soutenir ce grand nom, le communiquer, c'est le détruire : et comme toute sa force est dans l'unité, le multiplier, c'est l'anéantir. C'est à quoi tendait l'impiété par tant de divisions et tant de partages, de tourner enfin le nom de Dieu en dérision, ce nom auguste, si redoutable. C'est pourquoi, après avoir divisé la Divinité, premièrement par ses attributs, secondement par ses affections, ensuite par les éléments et les autres parties du monde, dont l'on a fait un partage entre les aînés et les cadets, comme d'une terre ou d'un héritage, on en est venu à la fin à une multiplication sans ordre et sans bornes, jusqu'à reléguer plusieurs dieux aux foyers et aux cuisines; on en a mis trois à la seule porte. Aussi saint Augustin reproche-t-il aux païens, qu'au lieu qu'il n'y a qu'un portier dans une maison, et qu'il suffit parce que c'est un homme, les hommes ont voulu

(1) Pour moi je pense, Messieurs.
(2) De communiquer

qu'il y eût trois dieux : *Unum quisque domui suæ ponit ostiarium; et quia homo est, omnino sufficit : tres deos isti posuerunt* (*De Civ. Dei, lib.* IV, *cap.* 8, *tom.* VII, *pag.* 94). A quel dessein tant de dieux, sinon pour dégrader ce grand nom et en avilir la majesté? Ainsi vous voyez, chrétiens, que l'homme s'étant éloigné de Dieu, ce qu'il n'a pu entièrement abolir, je veux dire son nom et sa connaissance, il l'a obscurci par l'erreur, il l'a corrompu par le mélange, il l'a anéanti par le partage.

Mais passons encore plus loin, et remarquons maintenant que ce qui l'a (1) poussé à ces erreurs, c'est un désir caché qu'il a dans le cœur de se déifier soi-même. Car depuis qu'il eut avalé ce poison subtil de la flatterie infernale : *Vous serez comme des dieux*, s'il avait pu ouvertement se déclarer Dieu, son orgueil se serait emporté jusqu'à cet excès. Mais se dire Dieu, chrétiens, et cependant se sentir mortel, l'arrogance la plus (2) aveugle en aurait eu honte. Et de là vient, Messieurs, je vous prie d'observer ceci en passant, que nous lisons dans l'histoire sainte que le roi Nabuchodonosor, exigeant de son peuple les honneurs divins, n'osa les demander pour sa personne, et ordonna qu'on les rendît à sa statue (*Dan.*, III, 5). Quel privilége avait cette image, pour mériter l'adoration plutôt que l'original? Nul sans doute; mais il agissait ainsi par un certain sentiment que cette présence d'un homme mortel, incapable de soutenir les honneurs divins, démentirait trop vivement sa prétention (3) extravagante. L'homme donc étant empêché par sa misérable mortalité, conviction trop manifeste de sa faiblesse, de se porter lui-même pour Dieu, et tâchant néanmoins, autant qu'il pouvait, d'attacher la Divinité à soi-même, il lui a donné premièrement une forme humaine; ensuite il a adoré ses propres ouvrages; après il a fait des dieux de ses passions, il en a fait même de ses vices. Enfin, ne pouvant s'égaler à Dieu, il a voulu mettre Dieu au-dessous de lui; il a prodigué le nom de Dieu, jusqu'à le donner aux animaux et aux plus indignes reptiles. Et cela, pour quelle raison, sinon pour secouer le joug de son souverain, afin que, la majesté de Dieu étant si étrangement avilie, et l'homme n'ayant plus devant les yeux ni l'autorité de son nom, ni les conduites de sa Providence, ni la crainte de ses jugements, n'eût plus d'autre règle que sa volonté, plus d'autres guides que ses passions, et enfin plus d'autres dieux que lui-même : c'est à quoi aboutissaient à la fin toutes les inventions de l'idolâtrie.

C'est ce qui a porté le grand saint Victor à (4) renverser avec tant de zèle les idoles par lesquelles les hommes ingrats tâchaient de renverser le trône de Dieu, pour n'adorer que leurs fantaisies. Mais revenez, illustre martyr : d'autres idoles se sont élevées, d'autres idolâtres remplissent la terre; et sous la profession du christianisme, ils présentent de l'encens dans leur conscience à de fausses divinités. Et certainement, chrétiens, s'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'aliénation d'avec Dieu et l'attachement à nous-mêmes sont (1) la cause de l'idolâtrie; si d'ailleurs nous reconnaissons en nous ces deux vices, et si fortement enracinés, comment pouvons-nous nous persuader que nous soyons exempts de ce crime, dont nous portons la source en nous-mêmes? Non, non, mes frères, ne le croyons pas : l'idolâtrie n'est pas renversée, elle n'a fait que changer de forme, elle a pris seulement un autre visage.

Cœur humain, abîme infini, qui dans tes profondes retraites caches tant de pensées différentes qui s'échappent souvent à tes propres yeux, si tu veux savoir ce que tu adores et à qui tu présentes de l'encens, regarde seulement où vont tes désirs; car c'est là l'encens que Dieu veut, c'est le seul parfum qui lui plaît. Où vont-ils donc ces désirs? De quel côté prennent-ils leur cours? Où se tourne leur mouvement? Tu le sais, je n'ose le dire; mais de quelque côté qu'ils se portent, sache que c'est là ta divinité : Dieu n'a plus que le nom de Dieu; cette créature en reçoit l'hommage, puisqu'elle emporte l'amour que Dieu en demande. Mais comme nous avons vu dans l'idolâtrie que l'homme, s'étant une fois donné la licence de se faire des dieux à sa mode, les a multipliés sans aucune mesure, il nous en arrive tous les jours de même : car quiconque s'éloigne de Dieu, l'indigence de la créature l'obligeant à partager sans fin ses affections, il ne se contente pas d'une seule idole. (2) Où l'on a trouvé le plaisir, on n'y trouve pas la fortune; ce qui satisfait l'avarice, ne contente pas la vanité : l'homme a des besoins infinis; et chaque créature étant bornée, ce que l'une ne donne pas il faut nécessairement l'emprunter de l'autre. Autant d'appuis que nous y cherchons, autant nous faisons-nous de maîtres; et ces maîtres que nous mettons sur nos têtes, craindrons-nous de les appeler nos divinités? Et ne sont-ils pas plus que nos dieux, si je puis parler de la sorte, puisque nous les préférons à Dieu même?

Mais, pour nous convaincre, Messieurs, d'une idolâtrie plus criminelle, considérons, je vous prie, quelle idée nous avons de Dieu. Qui de nous ne lui donne pas une forme et une nature étrangère? Lorsque, ayant le cœur éloigné de lui, nous croyons néanmoins l'honorer par certaines prières réglées, que

(1) Porté à tous ces excès.
(2) Extrême.
(3) Sacrilége.
(4) Fouler aux pieds.

(1) Le principe.
(2) O homme! tu soupires après le plaisir, et voilà ta première idole. Mais ce qui te donne le plaisir ne te donne pas la fortune; et cette fortune que tu poursuis, à laquelle tu sacrifies tout, est une autre divinité que tu sers. Mais peut-être que ta fortune ne satisfera pas à ta vanité : une autre passion s'élève, et une autre idole se forme. Enfin, autant de vices qui nous captivent, autant de passions qui nous dominent, ce sont autant de fausses divinités par lesquelles nous excitons Dieu à la jalousie. Et ne sont-ce pas en effet des divinités, puisque nous les préférons à Dieu, puisqu'elles nous le font oublier, et même le méconnaître.

nous faisons passer sur le bord des lèvres par un murmure inutile; et celui qui croit l'apaiser en lui présentant par aumône quelque partie de ses rapines; et celui qui, observant dans sa sainte loi ce qu'il trouve de plus conforme à son humeur, croit par là s'acquérir le droit de mépriser impunément tout le reste; et celui qui, multipliant tous les jours ses crimes, sans prendre aucun soin de se convertir, ne parle que de pardon et ne prêche que miséricorde : en vérité, Messieurs, se figure-t-il Dieu tel qu'il est? Eh quoi! le Dieu des chrétiens est-ce un Dieu qui se paye de vaines grimaces, ou qui se laisse corrompre par les présents, ou qui souffre qu'on se partage entre lui et le monde, ou qui se dépouille de sa justice pour laisser gouverner le monde par une bonté insensible et déraisonnable, sous laquelle les péchés seraient impunis? Est-ce là le Dieu des chrétiens? N'est-ce pas plutôt une idole formée à plaisir et au gré de nos passions?

Et d'où est né en nous ce dessein de faire Dieu à notre mode, sinon de ce vieux levain de l'idolâtrie qui faisait crier autrefois à ce peuple : Faites-nous, faites-nous des dieux? *Fac nobis deos* (*Exod.*, XXXII, 1). Et pourquoi voulons-nous faire des dieux à plaisir, sinon pour dépouiller la Divinité des attributs qui nous choquent, qui contraignent la liberté, ou plutôt la licence immodérée que nous donnons à nos passions? Si bien que nous ne défigurons la Divinité qu'afin que le péché triomphe à son aise et que nous ne connaissions plus d'autres dieux que nos vices, et nos fantaisies, et nos inclinations corrompues. Dans un aveuglement si étrange, combien faudrait-il de Victors pour briser toutes les idoles par lesquelles nous excitons Dieu à jalousie? Chrétiens, que chacun détruise les siennes : soit que ce soit Vénus et l'impureté, soit que ce soit Mammone et l'avarice, donnons-leur un coup de pied généreux qui les abatte devant Jésus-Christ; car à quoi nous aurait servi de baiser ce pied vénérable, sacré dépôt de cette maison?

O pied de l'illustre Victor, c'est par vos coups puissants que l'idole est tombée par terre. Ce tyran qui vous a coupé a cru vous immoler à son Jupiter; mais il vous a consacré à Jésus-Christ et n'a fait que signaler votre victoire. C'est l'honneur de saint Victor qu'il lui ait coûté du sang pour faire triompher Jésus-Christ; et il fallait pour sa gloire qu'en renversant un faux dieu, il offrît un sacrifice au véritable. Mes frères, imitons cet exemple : mais portons encore plus loin notre zèle; et après avoir appris de Victor à détruire les ennemis de Jésus-Christ, apprenons encore du même martyr à lui conserver ses serviteurs. Il a fait l'un et l'autre avec courage; il a renversé par terre les ennemis du Fils de Dieu; voyons maintenant comment il travaille à lui conserver ses serviteurs : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est un secret de Dieu de savoir joindre ensemble (1) l'affranchissement et la servitude; et saint Paul nous l'a expliqué en la première Epître aux Corinthiens, lorsqu'il a dit ces belles paroles : Le fidèle qui est libre est serviteur de Jésus-Christ : *Qui in Domino vocatus est servus, libertus est Domini : similiter qui liber vocatus est servus est Christi* (I *Cor.*, VII, 22). Ce tempérament merveilleux qu'apporte le saint Apôtre à la liberté par la contrainte, à la contrainte par la liberté, est plein d'une sage conduite et digne de l'esprit de Dieu. Celui qui est libre, Messieurs, a besoin qu'on le modère et qu'on le réprime; et celui qui est dans la servitude a besoin qu'on le soutienne et qu'on le relève. Saint Paul (1) a fait l'un et l'autre, en disant (2) à l'affranchi qu'il est serviteur, et au serviteur qu'il est affranchi. Par la première de ces paroles il donne comme un contrepoids à la liberté, de peur qu'elle ne s'emporte : il semble, par la seconde, qu'il lâche la main à la contrainte, de peur qu'elle ne se laisse accabler; et il nous apprend (3) par toutes les deux cette vérité (4) importante, que le chrétien doit mêler dans toutes ses actions et la liberté et la contrainte. (5) Jamais tant de liberté, que nous n'y donnions toujours quelques bornes qui nous contraignent; et jamais tant de contrainte, que nous ne nous sachions toujours conserver une sainte liberté d'esprit et joindre par ce moyen la liberté et la servitude.

Mais cette liberté et cette contrainte, qui se trouvent jointes selon l'esprit dans tous les véritables enfants de Dieu, il a plu à la Providence qu'elles (6) fussent unies en notre martyr, même selon le corps et en le prenant à la lettre. Son historien nous apprend une particularité remarquable : c'est qu'ayant été arrêté par l'ordre de l'empereur pour la cause de l'Evangile, il demeurait captif durant tout le jour, et qu'un ange le délivrait toutes les nuits, tellement que nous pouvons dire qu'il était prisonnier et libre. Mais ce qui fait le plus à notre sujet, c'est que dans l'un et dans l'autre de ces deux états il travaillait toujours au salut des âmes, puisque ainsi que nous lisons dans la même histoire, étant renfermé dans la prison il convertissait ses propres gardes, et qu'il n'usait de sa liberté que pour (7) affermir en Jésus-Christ l'esprit de ses frères : *Ut christianorum parentia corda confirmaret.*

Durant le temps des persécutions, deux spectacles de piété édifiaient les hommes et les anges : les chrétiens en prison et les chrétiens en liberté, qui semblaient en quelque sorte disputer ensemble à qui glorifierait le mieux Jésus-Christ, quoique par des voies différentes; et il faut que je vous donne en peu de paroles une description de leurs exercices; mon sujet en sera éclairci et votre piété édifiée. Faisons donc, avant toutes

(1) La liberté.

(1) Entreprend de le faire.
(2) Au libre.
(3) Par cette doctrine.
(4) Admirable.
(5) Dans l'étendue de la liberté, nous devons nous donner toujours quelques bornes; et dans cette contrainte salutaire, nous devons toujours conserver.
(6) Se rencontrassent.
(7) Fortifier.

choses, la peinture d'un chrétien en prison. O Dieu! que son visage est égal et que son action est hardie! mais que cette hardiesse est modeste, mais que cette modestie est généreuse! et qu'il est aisé de le distinguer de ceux que leurs crimes ont mis dans les fers! qu'il sent bien qu'il souffre pour la bonne cause, et que la sérénité de ses regards rend un illustre témoignage à son innocence! Bien loin de se plaindre de sa prison, il regarde le monde au contraire comme une prison véritable. Non, il n'en connaît point de plus obscure, puisque tant de sortes d'erreurs y éteignent la lumière de la vérité; ni qui contienne plus de criminels, puisqu'il y en a presque autant que d'hommes; ni de fers plus durs que les siens, puisque les âmes mêmes en sont enchaînées; ni de cachot plus rempli d'ordures, par l'infection de tant de péchés. Persuadé de cette pensée, il croit que ceux qui l'arrachent du milieu du monde, en pensant le rendre captif, le tirent d'une captivité plus insupportable, et ne le jettent pas tant en prison qu'ils ne l'en délivrent réellement : *Si recogitemus ipsum magis mundum carcerem esse, exisse vos e carcere, quam in carcerem introisse intelligemus* (*Tertul.*, *ad Mart.*, *n.* 2., *pag.* 156).

Ainsi, dans ces prisons bienheureuses, dans lesquelles les saints martyrs étaient renfermés, ni les plaintes, ni les murmures, ni l'impatience, n'y paraissaient pas : elles devenaient des temples sacrés qui résonnaient nuit et jour de pieux cantiques. Leurs gardes en étaient émus; et il arrivait, pour l'ordinaire, qu'en gardant les martyrs ils devenaient chrétiens. Celui qui gardait saint Paul et Silas fut baptisé par l'Apôtre (*Act.*, XVI, 33); les gardes de notre saint se donnèrent à Jésus-Christ par son entremise. C'est ainsi que ces bienheureux prisonniers avaient accoutumé de gagner leurs gardes; et (1) à peine en pouvait-on trouver d'assez durs pour être à l'épreuve de cette corruption innocente. Mais s'ils travaillaient à gagner leurs gardes, ce n'était pas pour forcer leurs prisons; ils ne tâchaient, au contraire, de les attirer que pour les rendre prisonniers avec eux, et en faire des compagnons de leurs chaînes. Longin, Alexandre et Félicien, qui étaient les gardes de saint Victor, les portèrent avec lui et sont arrivés devant lui à la couronne du martyre. (2) O gloire de nos prisonniers, qui, tout chargés qu'ils étaient de fers, se rendaient maîtres de leurs propres gardes pour en faire des victimes de Jésus-Christ! Voilà, Messieurs, en peu de paroles, la première partie du tableau; tels étaient les chrétiens en prison.

Mais jetez maintenant les yeux sur ceux que la fureur publique avait épargnés : voici quels étaient leurs sentiments. Ils avaient honte de leur liberté, et se la reprochaient à eux-mêmes : mais ils entraient fortement dans cette pensée, que Dieu ne les ayant pas jugés dignes de la glorieuse qualité de ses prisonniers, il ne leur laissait leur liberté que pour servir ses martyrs. Prenez, mes frères, ces sentiments, que doit vous inspirer l'esprit du christianisme, et faites avec moi cette réflexion importante. Dieu fait un partage dans son Eglise : quelques-uns de ses fidèles sont dans les souffrances; les autres par sa volonté vivent à leur aise. Ce partage n'est pas sans raison, et voici sans doute le dessein de Dieu. Vous qu'il exerce par les afflictions, c'est qu'il veut vous faire porter ses marques; vous qu'il laisse dans l'abondance, c'est qu'il vous réserve pour servir les autres. Donc, ô riches, ô puissants du siècle, tirez cette conséquence, que si, selon l'ordre des lois du monde, les pauvres semblent n'être nés que pour vous servir, selon les lois du christianisme, vous êtes nés pour servir les pauvres et soulager leurs nécessités.

C'est ce que croyaient nos ancêtres, ces premiers fidèles; et c'est pourquoi, comme j'ai dit, ceux qui étaient libres pensaient n'avoir cette liberté que pour servir leurs frères captifs, et ils leur en consacraient tout l'usage. C'est pourquoi, Messieurs, les prisons publiques étaient le commun rendez-vous de tous les fidèles : nul obstacle, nulle appréhension, nulle raison humaine ne les arrêtait : ils y venaient admirer ces braves soldats, l'élite de l'armée chrétienne; et les regardant avec foi comme destinés au martyre, *martyres designati* (*Tertul.*, *ad Mart.*, *n.* 1, *p.* 155), ils les voyaient tout resplendissants de l'éclat de cette couronne qui pendait déjà sur leurs têtes, et qui allait bientôt y être appliquée. Ils les servaient humblement dans cette pensée, ils les (1) encourageaient avec respect, ils pourvoyaient à tous leurs besoins avec une telle profusion, que souvent même les infidèles, chose que vous jugerez incroyable, et néanmoins très-bien avérée, souvent, dis-je, les infidèles se mêlaient avec les martyrs pour pouvoir goûter avec eux les fruits de la charité chrétienne : tant la charité était abondante, qu'elle faisait trouver des délices même dans l'horreur des prisons.

Voilà, mes frères, les saints emplois qui partageaient les fidèles durant le temps des persécutions. Que vous étiez heureuse, ô sainte Eglise, de voir deux si beaux spectacles! les uns souffraient pour la foi, les autres compatissaient par la charité; les uns exerçaient la patience, et les autres la miséricorde; dignes certainement les uns et les autres d'une louange immortelle. Car à qui donnerons-nous l'avantage? Le travail des uns est plus glorieux, la fonction des autres est plus étendue : ceux-là combattent les ennemis, ceux-ci soutiennent les combattants mêmes. Mais que sert de prononcer ici sur ce doute, puisque ces deux emplois différents que Dieu partage entre ses élus, il lui a plu de les réunir en la personne de

(1) On avait peine à en trouver qui fussent.

(2) O victoire de notre Victor, qui, tout prisonnier qu'il était, s'est rendu maître de ses propres gardes pour en faire des victimes de Jésus-Christ. Mais pendant que ces braves soldats de l'Eglise étendaient ses conquêtes par leur patience, que faisaient cependant leurs frères, que la fureur publique avait épargnés?

(1) Excitaient, exhortaient.

notre martyr? il est prisonnier et libre, et il plaît à notre Sauveur qu'il remporte la gloire de ces deux états. Victor désire ardemment l'honneur de porter les marques de Jésus-Christ. Voilà des chaînes, voilà des cachots, voilà une sombre prison : c'est de quoi imprimer sur son corps les caractères du Fils de Dieu et les livrées de sa glorieuse servitude. Mais Victor, accablé de fers, ne peut avoir la gloire d'animer ses frères. Allez, anges du Seigneur, et délivrez-le toutes les nuits pour exercer cette fonction qu'il a coutume de remplir avec tant de fruit : faites tomber ces fers de ses mains ; ôtez-lui ces chaînes pesantes qu'il se tient heureux de porter pour la gloire de l'Evangile. Ah! qu'il les quitte à regret ces chaînes chéries et bien-aimées! Mais c'est pour les reprendre bientôt. Mais c'est trop de les perdre un moment ; n'importe, Victor obéit. Quoiqu'il cherisse sa prison, il est prêt de la quitter au premier ordre, il n'a d'attachement qu'à la volonté de son Maître : (1) il est ce chrétien généreux dont parle Tertullien : *Christianus etiam extra carcerem sæculo renuntiavit, in carcere etiam carceri* (*Ad Mart.*, *n.* 2, *p.* 156) : Le chrétien, même hors de la prison, renonce au siècle, et en prison il renonce à la prison même.

Vous jugerez peut-être que ce n'est pas une grande épreuve de renoncer à une prison ; mais les saints martyrs ont d'autres pensées, et ils trouvent si honorable d'être prisonniers de Jésus-Christ, qu'ils ne se peuvent dépouiller sans peine de cette marque de leur servitude. Ce qui console Victor, c'est qu'il ne sort de ses fers que pour consoler les fidèles, pour rassurer leurs esprits flottants, pour les animer au martyre. C'est à quoi il passe les nuits avec une ardeur infatigable ; et après un si utile travail, (2) il vient avec joie reprendre ses chaînes, il vient se reposer dans sa prison, et il se charge de nouveau de ce poids aimable que la foi de Jésus-Christ lui impose.

Mes frères, voilà notre exemple, telle doit être la liberté du christianisme. Qui nous donnera, ô Jésus! que nous nous rendions nous-mêmes captifs par l'amour de la sainte retraite, et que jamais nous ne soyons libres que pour courir aux offices de la charité? Heureux mille et mille fois celui qui ne trouve l'usage de sa liberté que lorsque la charité l'appelle! Mais si nous voulons garder de la liberté pour les affaires du monde, gardons-en aussi pour celles de Dieu, et n'en perdons pas un si saint usage. O mains engourdies de l'avare, que ne rompez-vous ces liens de l'avarice qui vous empêchent de vous ouvrir sur les misères du pauvre! Que ne brisez-vous ces liens qui ne vous permettent pas d'aller au secours, ou de l'innocent qu'on opprime, qu'une seule de vos paroles pourrait soutenir ; ou du prisonnier qui languit, et que vos soins pourraient délivrer; ou de cette pauvre famille qui se désespère et qui subsisterait largement du moindre retranchement (1) de votre luxe! Employez, Messieurs, votre liberté dans ces usages chrétiens ; consacrez-la au service des pauvres membres de Jésus-Christ. Ainsi, en prenant part à la croix des autres, vous vous élèverez à la fin à cette grande perfection du christianisme qui consiste à s'immoler soi-même : c'est ce qui nous reste à considérer dans le martyre de saint Victor.

(1) Et nous pouvons lui appliquer ce beau mot de Tertullien.

(2) Il revient dans sa chère prison, il remet ses mains dans les chaînes.

TROISIÈME POINT.

Pour tirer de l'utilité de cette dernière partie, où je dois vous représenter le martyre de saint Victor, je vous demande, mes frères, que vous n'arrêtiez pas seulement la vue sur tant de peines qu'il a endurées ; mais que, remontant en esprit à ces premiers temps où la foi s'établissait par tant de martyres (2), vous vous mettiez vous-mêmes à l'épreuve touchant l'amour de la croix, qui est la marque essentielle du chrétien. Trois circonstances principales rendaient la persécution épouvantable. Premièrement on méprisait les chrétiens, secondement on les haïssait, *Eritis odio omnibus* (*Matt.*, X, 22) ; enfin la haine passait jusqu'à la fureur : parce qu'on les méprisait, on les condamnait sans procédures ; parce qu'on les haïssait, on les faisait souffrir sans modération ; parce que la haine allait jusqu'à la fureur, on poussait la violence jusqu'au delà de la mort. Ainsi la vengeance publique (3) n'ayant ni formalité dans son exercice (4), ni mesure dans sa cruauté, ni bornes dans sa durée, nos pères en étaient réduits aux dernières extrémités. Mais pesons plus exactement ces trois circonstances, pour la gloire de notre martyr et la conviction de notre lâcheté.

J'ai dit premièrement, chrétiens, qu'on ne gardait avec nos ancêtres aucune formalité de justice, parce qu'on les tenait pour des personnes viles, dont le sang n'était d'aucun prix. C'était la balayure du monde : *Omnium peripsema* (I *Cor.*, IV, 13) : ce qui a fait dire à Tertullien : *Christiani, destinatum morti genus* (*De Spectac.*, *n.* 1, *p.* 89). Savez-vous ce que c'est que les chrétiens? C'est, dit-il, *Un genre d'hommes destiné à la mort.* Remarquez qu'il ne dit pas condamné, mais destiné à la mort, parce qu'on ne les condamnait pas par les formes, mais plutôt

(1) De vos excès.

(2) Représentez-vous cette haine étrange contre le nom de chrétien : eussiez-vous pu soutenir l'effort? Pour vous juger sur ce point, méditez attentivement ces trois circonstances qui l'accompagnaient.

(3) Qu'on exerçait sur les chrétiens.

(4) Parce que sans preuve et sans apparence on les chargeait de crimes atroces, dont on les tenait convaincus, seulement à cause d'un bruit incertain qui s'était répandu parmi le peuple. Y avait-il rien de plus vain? et néanmoins sans autre dénonciateur, et sans autre témoin que ce bruit confus, qui n'était pas même appuyé d'une conjecture, on accumulait sur la tête de ces malheureux chrétiens les incestes, les parricides, les rébellions, les sacriléges, tous les crimes les plus monstrueux. Non contente de les charger de ces crimes, la haine publique du genre humain les voulait rendre responsables de tous les malheurs de l'Etat, de toutes les inégalités des saisons, de la pluie, de la sécheresse.

qu'on les regardait comme dévoués au dernier supplice par le seul préjugé d'un nom odieux; *Oves occisionis*, comme dit l'Apôtre (*Rom.*, VIII, 36), des brebis de sacrifices, des agneaux de boucherie, dont on versait le sang sans façon et sans procédures. Si le Tibre s'était débordé, si la pluie cessait d'arroser la terre, si les barbares avaient ravagé quelque partie de l'empire, les chrétiens en répondaient de leurs têtes: il avait passé en proverbe: *Cœlum stetit, causa christiani* (*Apolog.*, *n.* 40, *p.* 36). Pauvres chrétiens innocents, (1) on ne sait que vous imputer, parce que vous ne vous mêlez de rien dans le monde; et on vous accuse de renverser tous les éléments, et de troubler tout l'ordre de la nature; et sur cela on vous expose aux bêtes farouches, parce qu'il a plu au peuple romain de crier dans l'amphithéâtre: *Christianos ad leones* (*Ibid.*): Qu'on donne les chrétiens aux lions. Il fallait cette victime aux dieux immortels, et ce divertissement au peuple irrité, peut-être pour le délasser des sanglants spectacles des gladiateurs par quelque objet plus agréable. Quoi donc! sans formalité immoler une si grande multitude? De quoi parlez-vous? de formalité? Cela est bon pour les voleurs et les meurtriers; mais il n'en faut pas pour les chrétiens, âmes viles et méprisables, dont on ne peut assez prodiguer le sang.

Victor, généreux Victor, quoi! ce sang illustre qui coule en vos veines sera-t-il donc répandu avec moins de forme que celui du dernier esclave! Oui, Messieurs, pour professer le christianisme, il fallait avaler toute cette honte; mais voici quelque chose de plus terrible. Ordinairement, ceux que l'on méprise, on ne les juge pas dignes de colère, et ce foudre de l'indignation ne frappe que sur les lieux élevés. C'est pourquoi David disait à Saül: Qui poursuivez-vous, ô roi d'Israël? contre qui vous irritez-vous? Quoi! un si grand roi contre un ver de terre! *Canem mortuum persequeris et pulicem unum* (I *Reg.*, XXIV, 25). Il ne trouve rien de plus efficace pour se mettre à couvert de la colère de ce prince, que de se représenter comme un objet tout à fait méprisable; et en effet on se défend de la fureur des grands par la bassesse de sa condition. Les chrétiens toutefois, bien qu'ils soient le rebut du monde, n'en sont pas moins le sujet, non-seulement de la haine, mais encore de l'indignation publique; et malgré ce mépris qu'on a pour eux, ils ne peuvent obtenir qu'on les néglige. Tout le monde est armé contre leur faiblesse, et voici un effet étrange de cette colère furieuse. Dans les crimes les plus atroces, les lois ont ordonné de la qualité du supplice, il n'est pas permis de passer outre: elles ont bien voulu donner des bornes même à la justice, de peur de lâcher la bride à la cruauté. Il n'y avait que les chrétiens sur lesquels on n'appréhendait point de faillir, si ce n'est en les épargnant: il leur fallait arracher la vie par toutes les inventions d'une cruauté raffinée: *Per atrociora genera pœnarum*, dit le grave Tertullien (*De Resur. carn.*, *n.* 8, *p.* 385).

Car considérez, je vous prie, ce qu'on n'a pas inventé contre saint Victor. On a soigneusement ramassé contre lui seul tout ce qu'il y a de force dans les hommes, dans les animaux, dans les machines les plus violentes. Qu'on l'attache sur le chevalet, et qu'il lasse durant trois jours des bourreaux qui s'épuisent en le flagellant; qu'un cheval fougueux et indompté le traîne à sa queue par toute la ville ou dans les revues de l'armée, au milieu de laquelle il a paru si souvent avec tant d'éclat; qu'il laisse par toutes les rues non-seulement des ruisseaux de sang, mais même des lambeaux de sa chair; encore n'est-ce pas assez pour assouvir la haine de ses tyrans. Que veut-on faire de cette meule? (1) Quel monstre veut-on écraser et réduire en poudre? Quoi! c'est l'innocent Victor qu'on veut accabler de ce poids, qu'on veut mettre en pièces par ce mouvement! Hé! il ne faut pas tant de force contre un corps humain, que la nature a fait si tendre et si aisé à dissoudre. Mais la haine aveugle des infidèles ne pouvait rien inventer d'assez horrible, et la foi ardente des chrétiens ne pouvait rien trouver d'assez dur. Invente encore, s'il est possible, quelque machine inconnue, ô cruauté ingénieuse! Si tu ne peux abattre Victor par la violence, tâche de l'étonner par l'horreur de tes supplices; il est prêt à en supporter tout l'effort; sa patience surmontera toutes tes attaques. Il ne reçoit aucune blessure qu'il ne couvre par une couronne; il ne verse pas une goutte de sang qui ne lui mérite de nouvelles palmes; il remporte plus de victoires qu'il ne souffre de violences: *Corona premit vulnera, palma sanguinem obscurat, plus victoriarum est quam injuriarum* (*Tertul.*, *Scorp.*, *n.* 6, *p.* 622). Mais enfin la matière manque: quoique le courage ne diminue pas, il faut que le corps tombe sous les derniers coups. Que fera la rage des persécuteurs? Ce qu'elle a fait aux autres martyrs, (2) dont elle poursuivait les corps mutilés jusque dans le sein de la mort, jusque dans l'asile de la sépulture. Elle en use de même contre notre saint, et, lui enviant jusqu'à un tombeau, elle le fait jeter au fond de la mer; mais par l'ordre du Tout-Puissant, la mer officieuse rend ce dépôt à la terre, et la terre nous a conservé ses os, afin qu'en baisant ses saintes reliques, nous y puissions puiser l'amour des souffrances: car c'est ce qu'il faut apprendre des saints martyrs; c'est le fruit qu'il faut remporter des discours que l'on consacre à leur gloire.

Mais, ô croix! ô tourments! ô souffrances!

(1) A peine faites-vous du bruit sur la terre, tant vous êtes paisibles et modestes, et on vous.

(1) Quel marbre veut-on broyer?

(2) Elle allait, dit Tertullien, arracher leurs corps mutilés de l'asile même de la sépulture: *De asylo quodam mortis jam alios nec totos avellunt.* On leur en tait jusqu'à un tombeau, ou plutôt on tâchait de leur dérober les honneurs extraordinaires que la piété chrétienne rendait aux martyrs. Ce fut dans ce sentiment qu'on jeta au fond de la mer le corps de Victor.

les chrétiens prêchent et publient que (1) vous faites toute la gloire du christianisme; les chrétiens vous révèrent dans les saints martyrs, les chrétiens vous louent dans les autres, et par une lâcheté sans égale, aucun ne vous veut pour soi-même; et toutefois il est véritable que les souffrances font les chrétiens, et qu'on les reconnaît à cette épreuve. N'alléguons pas ici l'Ecriture sainte, dont presque toutes les lignes nous enseignent cette doctrine; laissons tant de raisons (2) excellentes que les saints Pères nous en ont données : convainquons-nous par expérience de cette vérité fondamentale : Quand est-ce que l'Eglise a eu des enfants dignes d'elle, et a porté des chrétiens dignes de ce nom? C'est lorsqu'elle était persécutée; c'est lorsqu'elle lisait à tous les poteaux des sentences épouvantables prononcées contre elle; qu'elle voyait dans tous les gibets et dans toutes les places publiques, de ses enfants immolés pour la gloire de l'Evangile.

Durant ce temps, Messieurs, il y avait des chrétiens sur la terre; il y avait de ces hommes forts qui, étant nourris dans les proscriptions et dans les alarmes continuelles, s'étaient fait une glorieuse habitude de souffrir pour l'amour de Dieu. Ils croyaient que c'était trop de délicatesse que de rechercher le plaisir et en ce monde et en l'autre : regardant la terre comme un exil, ils jugeaient qu'ils n'y avaient point de plus grande affaire que d'en sortir au plus tôt. Alors la piété était sincère, parce qu'elle n'était pas encore devenue un art : elle n'avait pas encore appris le secret de s'accommoder au monde et de servir aux négoces des ténèbres. Simple et innocente qu'elle était, elle ne regardait que le ciel, auquel elle prouvait sa fidélité par une longue patience. Tels étaient les chrétiens de ces premiers temps; les voilà dans leur pureté, tels que les engendrait le sang des martyrs, tels que les formaient les persécutions. Maintenant la paix est venue, et la discipline s'est relâchée : le nombre des fidèles s'est augmenté, et l'ardeur de la foi s'est ralentie; et, comme disait éloquemment un ancien : L'on t'a vue, ô Eglise catholique! affaiblie par ta fécondité, diminuée par ton accroissement, et presque abattue par tes propres forces : *Factaque es, Ecclesia, profectu tuæ fecunditatis infirmior, atque accessu relabens et quasi viribus minus valida* (*Salvian., adv. Avar., lib.* I, *pag.* 28, *edit Baluz.*) D'où vient cet abattement des courages? c'est qu'ils ne sont plus exercés par les persécutions. Le monde (3) est entré dans l'Eglise, on a voulu joindre Jésus-Christ avec Bélial; et de cet indigne mélange quelle race enfin nous est née? Une race mêlée et corrompue, des demi-chrétiens, des chrétiens mondains et séculiers, une piété bâtarde falsifiée, qui est toute dans les discours et dans (4) un extérieur contrefait.

(1) Vous êtes la cause de leur salut.
(2) Convaincantes.
(3) S'est uni avec.
(4) Les grimaces.

O piété à la mode, que je me moque de tes vanteries et des discours étudiés que tu débites à ton aise pendant que le monde te rit! Viens, que je te mette à l'épreuve : voici une tempête qui s'élève, voici une perte de biens, une insulte, une contrariété, une maladie; tu te laisses aller aux murmures, pauvre piété déconcertée; tu ne peux plus te soutenir, piété sans force et (1) sans fondement. Va, tu n'étais qu'un vain simulacre de la piété chrétienne; tu n'étais qu'un faux or qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset. La vertu chrétienne n'est pas faite de la sorte : *Aruit tamquam testa virtus mea* (*Psal.* XXI, 16). Elle ressemble à la terre d'argile, qui est toujours molle et sans consistance, jusqu'à ce que le feu la cuise et la rende ferme : *Aruit tamquam testa virtus mea.* Et s'il est ainsi, chrétiens, si les souffrances sont nécessaires pour soutenir l'esprit du christianisme, Seigneur, rendez-nous les tyrans, rendez-nous les Domitien et les Néron.

Mais modérons notre zèle, et ne faisons point de vœux indiscrets; n'envions pas à nos princes le bonheur d'être chrétiens, et ne demandons pas des persécutions que notre lâcheté ne pourrait souffrir. Sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendait nos ancêtres, la matière ne manquera pas à la patience. La nature a assez d'infirmités, le monde a assez d'injustice, sa faveur assez d'inconstance; il y a assez de bizarrerie dans le jugement des hommes, et assez d'inégalité dans leurs humeurs contrariantes. Apprenons à goûter ces amertumes, et quelque sorte d'afflictions que Dieu nous envoie, profitons de ces occasions précieuses, et ménageons-en avec soin tous les moments.

Le ferons-nous, mes frères, le ferons-nous? Nous réjouirons-nous dans les opprobres? nous plairons-nous dans les contrariétés? Ah! nous sommes trop délicats, et notre courage est trop mou. Nous aimerons toujours les plaisirs, nous ne pouvons durer un moment avec Jésus-Christ sur la croix. Mais, mes frères, s'il est ainsi, pourquoi baisons-nous les os des martyrs? pourquoi célébrons-nous leur naissance? pourquoi écoutons-nous leurs éloges? Quoi! serons-nous seulement spectateurs oisifs? quoi! verrons-nous le grand saint Victor boire à longs traits ce calice amer de sa passion, que le Fils de Dieu lui a mis en main? et nous croirons que cet exemple ne nous regarde point, et nous n'en avalerons pas une seule goutte, comme si nous n'étions pas enfants de la croix! Ah! mes frères, gardez-vous d'une si grande insensibilité. Montrez que vous croyez ces paroles : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution* (*Matth.*, V, 10); et ces autres non moins convaincantes : *Celui qui ne se hait pas soi-même, et qui ne porte pas sa croix tous les jours, n'est pas digne de moi* (*Ibid.*, X, 38).

Ah! nous les croyons, ô Sauveur Jésus!

(1) Sans corps.

c'est vous qui les avez proférées. Mais si vous les croyez, nous dit-il, prouvez-le-moi par vos œuvres : ce sont les souffrances, ce sont les combats, c'est la peine, c'est le grand travail, qui justifient la sincérité de la foi. Seigneur, tout ce que vous exigez de nous est l'équité même : donnez-nous la grâce de l'accomplir, car en vain entreprendrions-nous par nos propres forces de l'exécuter : bientôt nos efforts impuissants ne nous laisseraient que la confusion de notre superbe témérité. Soutenez donc, ô Dieu tout-puissant, notre faiblesse par votre Esprit-Saint ! Faites-nous des chrétiens véritables, c'est-à-dire, des chrétiens amis de la croix : accordez-nous cette grâce par les exemples et par les prières de Victor, votre serviteur, dont nous honorons la mémoire; afin que l'imitation de sa patience nous mène à la (1) participation de sa couronne. *Amen.*

PRÉCIS
D'UN PANÉGYRIQUE
POUR LA FÊTE DE SAINT JACQUES.

Désir ambitieux des deux frères; nature de leur erreur; comment Jésus-Christ la corrige, et leur accorde l'effet de leur demande; avec quelle fidélité nous devons boire son calice.

Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo.

Dites que mes deux fils soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche (*Matth.*, XX, 21).

Nous voyons trois choses dans l'Evangile : premièrement leur ambition réprimée : *Nescitis quid petatis* (*Matt.*, XX, 22) : Vous ne savez ce que vous demandez; secondement leur ignorance instruite : *Potestis bibere calicem* (*Ibid.*, 23)? Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? troisièmement leur fidélité prophétisée : *Calicem quidem bibetis :* Vous boirez, il est vrai, mon calice.

PREMIER POINT.

Il est assez ordinaire aux hommes de ne savoir ce qu'ils demandent, parce qu'ils ont des désirs qui sont des désirs de malades, inspirés par la fièvre, c'est-à-dire, par les passions; et d'autres ont des désirs d'enfants, inspirés par l'imprudence. Il semble que celui de ces deux apôtres n'est pas de cette nature : ils veulent être auprès de Jésus-Christ, compagnons de sa gloire et de son triomphe; cela est fort désirable, l'ambition n'est pas excessive. Il veut que nous régnions avec lui, et lui, qui nous promet de nous placer jusque dans son trône, ne doit pas trouver mauvais que l'on souhaite d'être à ses côtés; néanmoins il leur répond : Vous ne savez ce que vous demandez : *Nescitis quid petatis.*

Pour découvrir leur erreur, il faut savoir que les hommes peuvent se tromper doublement, ou en désirant comme bien ce qui ne l'est pas, ou en désirant un bien véritable, sans considérer assez en quoi il consiste, ni les moyens pour y arriver. L'erreur des apôtres ne gît pas dans la première de ces fausses idées : ce qu'ils désirent est un fort grand bien, puisqu'ils souhaitent d'être assis auprès de la personne du Sauveur des âmes; mais ils le désirent avec un empressement trop humain, et c'est là la nature de leur erreur, causée par l'ambition qui les anime. Ils s'étaient imaginé Jésus-Christ dans un trône, et ils souhaitaient d'être à ses côtés, non pas pour avoir le bonheur d'être avec lui, mais pour se montrer aux autres dans cet état de magnificence mondaine : tant il est vrai qu'on peut chercher Jésus-Christ, même avec une intention mauvaise, pour paraître devant les hommes, afin qu'il fasse notre fortune. Il veut qu'on l'aime nu et dépouillé, pauvre et infirme, et non-seulement glorieux et magnifique. Les apôtres avaient tout quitté pour lui, et néanmoins ils ne le cherchaient pas comme il faut, parce qu'ils ne le cherchaient pas seul. Voilà leur erreur découverte et leur ambition réprimée : voyons maintenant dans le second point leur ignorance instruite.

SECOND POINT.

Il semble quelquefois que le Fils de Dieu ne réponde pas à propos aux questions qu'on lui fait. Ses apôtres disputent entre eux pour savoir quel est le plus grand : *Quis videretur esse major* (*Luc.*, XXII, 24); et Jésus-Christ leur présente un enfant, et leur dit : Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum* (*Matth.*, XVIII, 4). Si donc le divin Sauveur, en quelques occasions, ne satisfait pas directement aux demandes qui lui sont faites, il nous avertit alors de chercher la raison dans le fond de la réponse. Ainsi, en ce lieu, on lui parle de gloire, et il répond en représentant l'ignominie qu'il doit souffrir : c'est qu'il va à la source de l'erreur. Les deux disciples s'étaient figuré qu'à cause qu'ils touchaient de plus près au Fils de Dieu par l'alliance du sang, ils devaient aussi avoir les premières places dans son royaume; c'est pourquoi, pour les désabuser, il les rappelle à sa croix : *Potestis bibere calicem?* Et, pour bien entendre cette réponse, il faut savoir qu'au lieu que les rois de la terre tirent le titre de leur royauté de leur origine et de leur naissance, Jésus-Christ tire le sien de sa mort. Sa naissance est royale; il est le fils et l'héritier de David, et néanmoins il ne veut être roi que par sa mort. Le titre de sa royauté est sur sa croix; il ne confesse qu'il est roi qu'étant près de mourir. C'est donc comme s'il disait à ses disciples : Ne prétendez pas aux premiers honneurs, parce que vous me touchez par la naissance; voyez si vous avez le courage de m'approcher par la mort. Celui qui touche le plus à ma croix, c'est celui à qui je donne la première place, non pour le sang qu'il a reçu dans sa naissance, mais pour celui qu'il répandra pour moi dans sa mort : voilà le bonheur des chrétiens. S'ils ne peuvent toucher Jésus-Christ par la naissance, ils le peuvent par la mort, et c'est là la gloire qu'ils doivent envier

(1) Société.

TROISIÈME POINT.

Les disciples acceptent ce parti. Nous pouvons, disent-ils, boire votre calice, *Possumus* (*Matth.*, XX, 22); et Jésus-Christ leur prédit qu'ils le boiront. Leur promesse n'est pas téméraire; mais admirons la dispensation de la grâce dans le martyre de ces deux frères. Ils demandaient deux places singulières dans la gloire, il leur donne deux places singulières dans sa croix. Quant à la gloire, ce n'est pas à moi à vous la donner: *Non est meum dare vobis;* je ne suis distributeur que des croix, je ne puis vous donner que le calice de ma passion; mais dans l'ordre des souffrances, comme vous êtes mes favoris, vous aurez deux places singulières. L'un mourra le premier, et l'autre le dernier de tous mes apôtres; l'un souffrira plus de violence, mais la persécution plus lente de l'autre éprouvera plus longtemps sa persévérance. Jacques a l'avantage, en ce qu'il boit le calice jusqu'à la dernière goutte. Jean le porte sur le bord des lèvres: prêt à boire, on le lui ravit, pour le faire souffrir plus longtemps.

Apprenons par cet exemple à boire le calice de notre Sauveur, selon qu'il lui plaît de le préparer. Il nous arrive une affliction, c'est le calice que Dieu nous présente; il est amer, mais il est salutaire. On nous fait une injure, ne regardons pas celui qui nous déchire; que la foi nous fasse apercevoir la main de Jésus-Christ invisiblement étendue pour nous présenter ce breuvage. Figurons-nous qu'il nous dit: *Potestis bibere* (*Ibid.*, 23)? Avez-vous le courage de le boire? Mais avez-vous la hardiesse, ou serez-vous assez lâches de le refuser de ma main, d'une main si chère? Une médecine amère devient douce en quelque façon, quand un ami, un époux, etc., la présente: vous la buvez volontiers, malgré la répugnance de la nature. Quoi! Jésus-Christ vous la présente, et votre main tremble, votre cœur se soulève! vous voudriez répandre par la vengeance la moitié de son amertume sur votre ennemi, sur celui qui vous a fait tort! Ce n'est pas là ce que Jésus-Christ demande. Pouvez-vous boire, dit-il, ce calice de mauvais traitements, qu'on vous fera boire? *Potestis bibere?* Et non pas: Pouvez-vous renverser sur la tête de l'injuste qui vous vexe ce calice de la colère qui vous anime? La véritable force, c'est de boire tout jusqu'à la dernière goutte. Disons donc avec les apôtres: *Possumus;* mais voyons Jésus-Christ qui a tout bu, comme il l'avait promis: *Quem ego bibiturus sum.* Et quoiqu'il fût tout-puissant pour l'éloigner de lui, il n'a usé de son autorité que pour réprimer celui qui, par l'affection tout humaine qu'il lui portait, voulait l'empêcher de le boire: *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum* (*Joan.*, XVIII, 11)?

PANÉGYRIQUE DE SAINT BERNARD.

(Prêché à Metz.)

La vie chrétienne et la vie apostolique de saint Bernard, fondées l'une et l'autre sur la vie de Jésus-Christ crucifié.

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.

Je n'ai pas estimé que je susse aucune chose parmi vous, si ce n'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié (I *Corinth.*, II, 2).

Nos Eglises de France ont introduit, dans le dernier siècle, une pieuse coutume, de commencer les prédications en invoquant l'assistance divine par les intercessions de la bienheureuse Marie. Comme nos adversaires ne pouvaient souffrir l'honneur si légitime que nous rendons à la sainte Vierge, comme ils le blâmaient par des invectives aussi sanglantes qu'elles étaient injustes et téméraires, l'Eglise a cru qu'il était à propos de résister à leur audacieuse entreprise, et de recommander d'autant plus cette dévotion aux fidèles, que l'hérésie s'y opposait avec plus de fureur. Et parce que nous n'avons rien de plus vénérable que la prédication du saint Evangile, c'est là qu'elle invite tous ses enfants à implorer les oraisons de Marie, qu'elle reconnaît leur être si profitables.

Mais il y a, ce me semble, une autre raison plus particulière de cette sainte cérémonie: c'est que le devoir des prédicateurs est d'engendrer Jésus-Christ dans les âmes. *Mes petits enfants*, dit l'Apôtre (*Galat.*, IV, 19), *pour lesquels je suis encore dans les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.* Vous voyez qu'il enfante et qu'il engendre Jésus-Christ dans les âmes. Ainsi il y a quelque convenance entre les prédicateurs de la parole divine et la sainte Mère de Dieu. C'est pourquoi le grand saint Grégoire ne craint pas d'appeler mères de Jésus-Christ ceux qui sont appelés à ce glorieux ministère (*In Evang.*, *lib.* I, *homil.* 3, *n.* 2, *tom.* I, *pag.* 1444). De là vient que l'Eglise s'est persuadée aisément que vous, ô très-heureuse Marie, bénite entre toutes les femmes, vous qui avez été prédestinée dès l'éternité pour engendrer selon la chair le Fils du Très-Haut, vous aideriez volontiers de vos pieuses intercessions ceux qui le doivent engendrer en esprit dans les cœurs de tous les fidèles.

Mais dans quelle prédication doit-on plus espérer de votre secours que dans celle que ce peuple attend aujourd'hui, où nous avons à louer la grâce et la miséricorde divine dans la sainteté du dévot Bernard, de Bernard, le plus fidèle et le plus chaste de vos enfants; celui de tous les hommes qui a le plus honoré votre maternité glorieuse, qui a le mieux imité votre pureté (1) angélique, qui a cru devoir à vos soins et à votre charité maternelle l'influence continuelle des grâces qu'il recevait de votre cher Fils? Aidez-nous donc par vos saintes prières, ô très-bénite Marie! aidez-nous à louer l'ouvrage de vos prières. Pour cela, nous nous jetons à vos pieds, vous saluant et vous disant avec l'ange: *Ave.*

Parmi les divers ornements du pontife de la loi ancienne, celui qui me semble le plus

(1) Virginale.

remarquable, c'est ce mystérieux pectoral, sur lequel, selon l'Ecriture, il portait gravé ces mots : *Urim et Tumim* (*Levit.*, VIII, 8), c'est-à-dire, vérité et doctrine, ou, comme l'entendent d'autres interprètes, lumière et perfection. Je sais que cela est écrit pour nous faire voir quelles doivent être les qualités des ministres des choses sacrées, et qu'encore que leurs habillements magnifiques semblent les rendre assez remarquables, ce n'est pas là toutefois ce qui les doit discerner du peuple ; mais que la vraie marque sacerdotale, le vrai ornement du grand prêtre, c'est la doctrine et la vérité : c'est ce qui nous est représenté en ce lieu.

Mais si nous portons plus loin nos pensées, si dans le pontife du vieux Testament, qui n'avait que des ombres et des figures, nous considérons Jésus-Christ, qui est la fin de la loi et le pontife de la nouvelle alliance, nous y trouverons quelque chose de plus merveilleux. Chrétiens, c'est ce saint pontife, c'est ce grand sacrificateur qui porte véritablement sur lui-même la doctrine, la perfection et la vérité; non point sur des pierres précieuses, ni dans des caractères gravés, comme faisaient les enfants d'Aaron, mais dans ses actions irrépréhensibles et dans sa conduite toute divine.

Pour comprendre cette vérité nécessaire à l'intelligence de notre texte, remettez, s'il vous plaît, en votre mémoire, que Jésus-Christ, notre (1) Maître, est le Fils de Dieu. Vous êtes trop bien instruits pour ignorer que Dieu n'engendre pas à la façon ordinaire, et que cette génération n'a rien de matériel ni de corruptible. Dieu est esprit, fidèles, et ne vit que de raison et d'intelligence ; de là vient aussi qu'il engendre par son intelligence et par sa raison; de sorte que le Fils de Dieu est le fruit d'une connaissance très-pure, et qui, dans une simplicité incompréhensible, ne laisse pas d'être infiniment étendue. Etant le fruit de la raison et (2) de l'intelligence divine, il est lui-même raison et intelligence; et c'est pourquoi l'Ecriture l'appelle la parole et la sagesse du Père.

Et d'autant qu'il ne se peut faire que Dieu agisse autrement que par sa raison et par sa sagesse, de là vient que nous voyons dans les saintes lettres que Dieu a tout fait par son Verbe, qui est son Fils : *Omnia per ipsum facta sunt* (*Joan.*, I, 3), parce que son Verbe est sa raison et sa lumière. C'est pourquoi cette grande machine du monde est un ouvrage si bien entendu, et fait reluire de toutes parts un ordre si admirable avec une excellente raison. Il ne se peut que la disposition n'en soit belle et tous les mouvements raisonnables, parce qu'ils viennent d'une idée très-sage, et d'une science très-assurée, et d'une raison souveraine, qui est le Verbe et le Fils de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, par qui elles sont disposées et régies.

Or, fidèles, ce Verbe divin, après avoir fait éclater sa sagesse dans la structure et le gouvernement de cet univers, parce que, comme dit l'apôtre saint Jean, par lui toutes choses ont été faites; touché d'un amour incroyable pour notre nature, il nous le manifeste encore d'une façon tout ensemble plus familière et plus excellente dans un ouvrage plus divin, et qui ne laisse pas toutefois de nous toucher aussi de bien plus près. Comment cela? direz-vous. Ah ! voici le grand conseil de notre bon Dieu, et la grande consolation des fidèles : c'est que ce Verbe éternel, comme vous savez, s'est fait homme dans la plénitude des temps; il s'est uni à notre nature, il a pris l'humanité dans les entrailles de la bienheureuse Marie; et c'est cette miraculeuse union qui nous a donné Jésus-Christ, Dieu et homme, notre Maître et notre Sauveur.

Par conséquent la sainte humanité de Jésus étant unie au Verbe divin, elle est régie et gouvernée par le même Verbe. Car, de même que la raison humaine gouverne les appétits du corps qui lui est uni, tellement que la partie même inférieure participe en quelque sorte à la raison, en tant qu'elle s'y soumet et lui obéit, de même le Verbe divin gouverne l'humanité dont il s'est revêtu, et comme il l'a rendue sienne d'une façon extraordinaire, il la régit aussi, il la meut et il l'anime avec un soin et d'une manière ineffable ; si bien que toutes les actions de cette nature humaine que le Verbe divin s'est appropriée sont toutes pleines de cette sagesse incréée qui est le Fils de Dieu, et sont dignes du Verbe éternel auquel elle est divinement unie, et par lequel elle est singulièrement gouvernée. De là vient que les anciens Pères, parlant des actions de cet Homme-Dieu, les ont appelées opérations théandriques, c'est-à-dire opérations mêlées du divin et de l'humain, opérations divines et humaines tout ensemble : humaines par leur nature, divines par leur principe ; d'autant que le Dieu Verbe s'étant rendu propre la sainte humanité de Jésus, il en considère les actions comme siennes, et ne cesse d'y faire couler une influence toute divine de grâces et de sagesse, qui les anime et qui les relève au delà de ce que nous pouvons concevoir.

Notre doctrine étant ainsi supposée, il ne nous sera pas difficile de l'appliquer aux paroles du saint apôtre qui servent de fondement à tout ce discours. Je dis donc que l'humanité de Jésus touchant de si près au Verbe divin, et lui appartenant par une espèce d'union si intime, il était obligé, pour l'intérêt de sa gloire, de la conduire par sa sagesse ; d'où il résulte que toutes les actions de Jésus venaient d'un principe divin et d'un fond de sagesse infinie. Partant, si nous voulons reconnaître quelle estime nous devons faire des choses qui se présentent à nous, nous n'avons qu'à considérer le choix ou le mépris qu'en a fait le Sauveur Jésus pendant qu'il a vécu sur la terre. Comme il est la parole substantielle du Père, toutes ses actions parlent, et toutes ses œuvres instruisent.

(1) Précepteur.
(2) De la connaissance.

On nous a toujours fait entendre que la meilleure façon d'enseigner, c'est de faire. L'action en effet a je ne sais quoi de plus vif et de plus pressant que les paroles les plus éloquentes. C'est aussi pour cela que le Fils de Dieu, ce divin Précepteur que Dieu nous a envoyé du ciel, a choisi cette noble manière de nous enseigner par ses actions; et cette instruction est d'autant plus persuasive et plus forte, qu'étant réglée par la sagesse même de Dieu, nous sommes assurés qu'il ne peut manquer. Bonté incroyable de notre Dieu ! Voyant que nous étions contraints d'aller puiser en divers endroits les ondes salutaires de la vérité, non sans un grand travail et un péril éminent de nous égarer dans une recherche si difficile, il nous a proposé son cher Fils, dans lequel il a ramassé toutes les vérités qui nous sont utiles, comme dans un saint et mystérieux abrégé; et ayant pitié de nos ignorances et de nos irrésolutions, il a tellement disposé sa vie, que par elle toutes les choses nécessaires pour la conduite des mœurs sont très-évidemment décidées: d'où vient que l'apôtre saint Paul nous assure qu'en Jésus-Christ sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi* (*Coloss.*, II, 2, 3). C'est pourquoi, dit le même saint Paul, je ne cherche pas la bonne doctrine dans les écrits curieux, ni dans les raisonnements incertains des philosophes et des orateurs enflés de leur vaine éloquence; seulement j'étudie le Sauveur Jésus, et en lui je vois toutes choses (I *Cor.*, II, 1 *et suiv.*). De cette sorte, fidèles, Jésus n'est pas seulement notre maître, mais il est encore l'objet de nos connaissances ; il n'est pas seulement la lumière qui nous guide à la vérité, mais il est lui-même la vérité dont nous désirons la science; et c'est pourquoi nous sommes appelés chrétiens, non-seulement parce que nous professons de ne suivre point d'autre maître que Jésus-Christ, mais encore parce que nous faisons gloire de ne savoir autre chose que Jésus-Christ. Et certes, ce serait en vain que nous rechercherions d'autres instructions, puisque par le Verbe fait homme la science elle-même nous a parlé; et que la sagesse, pour nous enseigner, a fait devant nous ce qu'il fallait faire, et que la vérité même s'est manifestée à nos esprits et s'est rendue sensible à nos yeux.

Voilà de quelle sorte Jésus-Christ, notre grand pontife, a porté sur lui-même la doctrine et la vérité. Mais d'autant que c'est à la croix qu'il a particulièrement exercé sa charge de souverain prêtre, c'est là, c'est là, mes frères, que, malgré la fureur de ses ennemis et la honte de sa nudité ignominieuse, il nous a paru le mieux revêtu de ces beaux ornements de doctrine et de vérité. Jésus était le livre où Dieu a écrit notre instruction, mais c'est à la croix que ce grand livre s'est le mieux ouvert, par ses bras étendus, et par ses cruelles blessures, et par sa chair percée de toutes parts; car, après une si belle leçon, que nous reste-t-il à apprendre? Fidèles, ce qui nous abuse, ce qui nous empêche de reconnaître le souverain bien, qui est la seule science profitable, c'est l'attachement et l'aveugle estime que nous avons pour les biens sensibles. C'est ce qui a obligé le Sauveur Jésus à choisir volontairement les injures, les tourments et la mort. Bien plus, il a choisi de toutes les injures les plus sensibles, et de tous les supplices le plus infâme, et de toutes les morts la plus douloureuse, afin de nous faire voir combien sont méprisables les choses que les mortels abusés appellent des biens, et qu'en quelque extrémité de misère, de pauvreté, de douleurs que l'homme puisse être réduit, il sera toujours puissant, abondant, bienheureux, pourvu que Dieu lui demeure.

Ce sont ces vérités, chrétiens, que le grand pontife Jésus nous montre écrites sur son corps déchiré, et c'est ce qu'il nous crie par autant de bouches qu'il a de plaies : de sorte que sa croix n'est pas seulement le sanctuaire d'un pontife et l'autel d'une victime, mais la chaire d'un maître et le trône d'un législateur. De là vient que l'apôtre saint Paul, après avoir dit qu'il ne sait autre chose que Jésus-Christ, ajoute aussitôt, et Jésus-Christ crucifié, parce que si ces vérités chrétiennes nous sont montrées dans la vie de Jésus, nous les lisons encore bien plus efficacement dans sa mort, scellées et confirmées par son sang; tellement que Jésus crucifié, qui a été le scandale du monde, et qui a paru ignorance et folie aux philosophes du siècle, pour confondre l'arrogance humaine est devenu le plus haut point de notre sagesse.

Ah ! que l'admirable Bernard s'était avancé dans cette sagesse ! Il était toujours aux pieds de la croix, lisant, contemplant et étudiant ce grand livre. Ce livre fut son premier alphabet dans sa tendre enfance; ce même livre fut tout son conseil dans sa sage et vénérable vieillesse. Il en baisait les sacrés caractères; je veux dire, ces aimables blessures, qu'il considérait comme étant encore toutes fraîches et toutes vermeilles, et teintes de ce sang précieux qui est notre prix et notre breuvage. Il disait avec l'apôtre saint Paul (I *Cor.*, I, 25), que les sages du monde se glorifient, les uns de la connaissance des astres, et les autres des éléments; ceux-là de l'histoire ancienne et moderne, et ceux-ci de la politique; qu'ils se vantent tant qu'il leur plaira de leurs inutiles curiosités; pour moi, si Dieu permet que je sache Jésus crucifié, ma science sera parfaite, et mes désirs seront accomplis. C'est tout ce que savait saint Bernard; et comme l'on ne prêche que ce que l'on fait, lui, qui ne savait que la croix, ne prêchait aussi que la croix.

La science de la croix fait les chrétiens; la prédication de la croix produit les apôtres; c'est pourquoi saint Paul, qui se glorifie de ne savoir que Jésus crucifié (I *Cor.*, I, 23), publie ailleurs hautement qu'il ne prêche que Jésus crucifié. Ainsi faisait le dévot saint Bernard. Je vous le ferai voir en particulier et dans sa cellule étudiant la croix de Jésus, afin que vous respectiez la vertu de ce bon et

parfait chrétien ; mais, après, je vous le représenterai dans les chaires et dans les fonctions ecclésiastiques, prêchant et annonçant la croix de Jésus; afin que vous glorifiiez Dieu, qui nous a envoyé cet apôtre. Vous verrez donc, mes frères, la vie chrétienne et la vie apostolique de saint Bernard, fondées l'une et l'autre sur la science de notre maître crucifié; c'est le sujet de cet entretien. Il est simple, je vous l'avoue; mais je bénirai cette simplicité, si dans la croix de Jésus je puis vous montrer l'origine des admirables qualités du pieux Bernard; c'est ce que j'attends de la grâce du Saint-Esprit, si vous vous rendez soumis et attentifs à sa sainte parole. Commençons avec l'assistance divine, et entrons dans la première partie.

PREMIER POINT.

Si j'ai été assez heureux pour vous faire entendre ce que je viens de vous dire, vous devez avoir remarqué que le Sauveur, pendu à la croix, nous enseigne le mépris du monde d'une manière très-puissante et très-efficace. Car si Jésus crucifié est le Fils et les délices du Père ; s'il est son unique et son bien-aimé, et le seul objet de sa complaisance; si d'ailleurs, selon notre façon de juger des choses, il est de tous les mortels le plus abandonné et le plus misérable ; le plus grand selon Dieu, et le plus méprisable selon les hommes : qui ne voit combien nous sommes trompés dans l'estime que nous faisons des biens et des maux; et que les choses qui ont parmi nous l'applaudissement et la vogue sont les dernières et les plus abjectes : et c'est ce qui inspire jusqu'au fond de l'âme le mépris du monde et des vanités à ceux qui sont savants dans la croix du Sauveur Jésus, où la pompe et les fausses voluptés de la terre ont été éternellement condamnées. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, considérant Jésus-Christ sur ce bois infâme, ah ! dit-il, je suis crucifié avec mon bon Maître. Je le vois, je le vois sur la croix, dépouillé de tous les biens que nous estimons, accablé à l'extrémité de tout ce qui nous afflige et qui nous effraye. Moi qui le crois la sagesse même, j'estime ce qu'il estime; et, dédaignant ce qu'il a dédaigné, je me crucifie avec lui, et rejette de tout mon cœur les choses qu'il a rejetées : *Christo confixus sum cruci* (*Galat.*, II, 19).

Tel est le sentiment d'un vrai chrétien ; mais que cette vérité est dure à nos sens ! Qui la pourra comprendre, fidèles, si Jésus même ne l'imprime en nos cœurs? C'est ainsi qu'il se plaît à nous commander des choses auxquelles toute la nature répugne, afin de faire éclater sa puissance dans notre faiblesse : et, pour animer notre courage, il nous propose des personnes choisies, à qui sa grâce a rendu aisé ce qui nous paraissait impossible. Or, parmi les hommes illustres dont l'exemple enflamme nos espérances et confond notre lâcheté, il faut avouer que l'admirable Bernard tient un rang très-considérable. Un gentilhomme d'une race illustre, qui voit sa maison en crédit et ses proches dans les emplois importants, à qui sa naissance, son esprit, ses richesses promettent une belle fortune, à l'âge de vingt-deux ans renoncer au monde avec autant de détachement que le fit saint Bernard, vous semble-t-il, chrétiens, que ce soit un effet médiocre de la toute-puissance divine? S'il l'eût fait dans un âge plus avancé, peut-être que le dégoût, l'embarras, les ennuis et les inquiétudes qui se rencontrent dans les affaires l'auraient pu porter à ce changement. S'il eût pris cette résolution dans une jeunesse plus tendre, la victoire eût été médiocre dans un temps où à peine nous sentons, et où les passions ne sont pas encore nées. Mais Dieu a choisi saint Bernard, afin de nous faire paraître le triomphe de la croix sur les vanités, dans les circonstances les plus remarquables que nous ayons jamais vues en aucune histoire.

Vous dirai-je en ce lieu ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans ? Quelle ardeur! quelle impatience ! quelle impétuosité de désirs ! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassis ni de modéré. Dans les âges suivants on commence à prendre son pli, les passions s'appliquent à quelques objets, et alors celle qui domine ralentit du moins la fureur des autres : au lieu que cette verte jeunesse n'ayant rien encore de fixe ni d'arrêté, en cela même qu'elle n'a point de passion dominante pardessus les autres, elle est emportée, elle est agitée tour à tour de toutes les tempêtes des passions avec une incroyable violence. Là les folles amours; là le luxe, l'ambition et le vain désir de paraître exercent leur empire sans résistance (1). Tout s'y fait par une chaleur inconsidérée; et comment accoutumer à la règle, à la solitude, à la discipline, cet âge qui ne se plaît que dans le mouvement et dans le désordre, qui n'est presque jamais dans une action composée, et qui n'a honte que de la modération et de la pudeur? *Et pudet non esse impudentem* (*S. Aug.*, *Confess. lib.* II, *cap.* 11, *tom.* I, *p.* 88).

Certes, quand nous nous voyons penchants sur le retour de notre âge, que nous comptons déjà une longue suite de nos ans écoulés, que nos forces se diminuent, et que, le passé occupant la partie la plus considérable de notre vie, nous ne tenons plus au monde que par un avenir incertain : ah ! le présent ne nous touche plus guère. Mais la jeunesse, qui ne songe pas que rien lui soit encore échappé, qui sent sa vigueur entière et présente, ne songe aussi qu'au présent et y attache toutes ses pensées. Dites-moi, je vous prie, celui qui croit avoir le présent tellement à soi, quand est-ce qu'il s'adonnera aux pensées sérieuses de l'avenir? Quelle apparence de quitter le monde, dans un âge où il ne présente rien que de plaisant? Nous voyons toutes choses selon la disposition où nous sommes : de sorte que la jeunesse, qui semble n'être formée que pour la joie et pour les plaisirs , ah ! elle ne trouve

(1) Saint Bernard ne se prend point parmi tant de piéges : il n'a jamais souillé la source de l'amour.

rien de fâcheux; tout lui rit, tout lui applaudit. Elle n'a point encore d'expérience des maux du monde ni des traverses qui nous arrivent: de là vient qu'elle s'imagine qu'il n'y a point de dégoût, de disgrâce pour elle. Comme elle se sent forte et vigoureuse, elle bannit la crainte, et tend les voiles de toutes parts à l'espérance, qui l'enfle et qui la conduit.

Vous le savez, fidèles, de toutes les passions la plus charmante c'est l'espérance. C'est elle qui nous entretient et qui nous nourrit, qui adoucit toutes les amertumes de la vie; et souvent nous quitterions des biens effectifs plutôt que de renoncer à nos espérances. Mais la jeunesse téméraire et mal avisée, qui présume toujours beaucoup à cause qu'elle a peu expérimenté, ne voyant point de difficulté dans les choses, c'est là que l'espérance est la plus véhémente et la plus hardie : si bien que les jeunes gens enivrés de leurs espérances, croient tenir tout ce qu'ils poursuivent; toutes leurs imaginations leur paraissent des réalités. Ravis d'une certaine douceur de leurs prétentions infinies, ils s'imagineraient perdre infiniment s'ils se départaient de leurs grands desseins; surtout les personnes de condition, qui, étant élevées dans un certain esprit de grandeur, et bâtissant toujours sur les honneurs de leur maison et de leurs ancêtres, se persuadent facilement qu'il n'y a rien à quoi ils ne puissent prétendre.

Figurez-vous maintenant le jeune Bernard, nourri en homme de condition, qui avait la civilité comme naturelle, l'esprit poli par les bonnes lettres, la représentation belle et aimable, l'humeur accommodante, les mœurs douces et agréables : ah ! que de puissants liens pour demeurer attaché à la terre ! Chacun pousse de telles personnes : on les vante, on les loue ; on pense leur donner du courage, et on leur inspire l'ambition. Je sais que sa pieuse mère l'entretenait souvent du mépris du monde; mais, disons la vérité, cet âge, ordinairement indiscret, n'est pas capable de ces bons conseils. Les avis de leurs compagnons et de leurs égaux, qui ne croient rien de si sage qu'eux, l'emportent par-dessus ceux des parents.

Triomphez, Seigneur, triomphez de tous les attraits de ce monde trompeur; et faites voir au jeune Bernard, comme vous le fîtes voir à saint Paul, ce qu'il faut qu'il endure pour votre service (*Act.*, IX, 16). Déjà vous lui avez inspiré, avec une tendre dévotion pour Marie, un généreux amour de la pureté : déjà il a méprisé les caresses les plus dangereuses, dans les rencontres que l'honnêteté ne me permet pas de dire en cette audience : déjà votre grâce lui a fait chercher un bain et un rafraîchissement salutaire dans les neiges et dans les étangs glacés, où son intégrité attaquée s'est fait un rempart contre les molles délices du siècle. Son regard imprime de la modestie : il retient jusqu'à ses yeux, parce qu'il a appris de votre Evangile et de votre Apôtre qu'il y a des yeux adultères (*Matth.*, V, 28; II *Petr.*, II, 14). Dans un courage qui passe l'homme on lui voit peintes sur le visage la honte et la retenue d'une fille honnête et pudique. Mais, Seigneur, achevez en la personne de ce saint jeune homme le grand ouvrage de votre grâce.

Et en effet le voyez-vous, chrétiens, comme il est rêveur et pensif; de quelle sorte il fuit le grand monde, devenu extraordinairement amoureux du secret et de la solitude? Là il s'entretient doucement de telles ou de semblables pensées : Bernard, que prétends-tu dans le monde? Y vois-tu quelque chose qui te satisfasse? Les fausses voluptés après lesquelles les mortels ignorants courent d'une telle fureur, qu'ont-elles, après tout, qu'une illusion de peu de durée? Sitôt que cette première ardeur qui leur donne tout leur agrément a été un peu ralentie par le temps, leurs plus violents sectateurs s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien. L'âge et l'expérience nous font voir combien sont vaines les choses que nous avions le plus désirées : et encore ces plaisirs tels quels, combien sont-ils rares dans la vie? Quelle joie peut-on ressentir où la douleur ne se jette comme à la traverse? Et s'il nous fallait retrancher de nos jours tous ceux que nous avons mal passés, même selon les maximes du monde, pourrions-nous bien trouver en toute la vie de quoi faire trois ou quatre mois? Mais accordons aux fols amateurs du siècle que ce qu'ils aiment est considérable : combien dure cette félicité? Elle fuit, elle fuit comme un fantôme qui, nous ayant donné quelque espèce de contentement pendant qu'il demeure avec nous, ne nous laisse en nous quittant que du trouble.

Bernard, Bernard, disait-il, cette verte jeunesse ne durera pas toujours : cette heure fatale viendra, qui tranchera toutes les espérances trompeuses par une irrévocable sentence : la vie nous manquera, comme un faux ami, au milieu de nos entreprises. Là tous nos beaux desseins tomberont par terre; là s'évanouiront toutes nos pensées. Les riches de la terre, qui, durant cette vie jouissant de la tromperie d'un songe agréable, s'imaginent avoir de grands biens, s'éveillant tout à coup dans ce grand jour de l'éternité, seront tout étonnés de se trouver les mains vides. La mort, cette fatale ennemie, entraînera avec elle tous nos plaisirs et tous nos honneurs dans l'oubli et dans le néant. Hélas ! on ne parle que de passer le temps. Le temps passe en effet, et nous passons avec lui; et ce qui passe à mon égard, par le moyen du temps qui s'écoule, entre dans l'éternité qui ne passe pas; et tout se ramasse dans le trésor de la science divine qui subsiste toujours. O Dieu éternel, quel sera notre étonnement lorsque le Juge sévère, qui préside dans l'autre siècle, où celui-ci nous conduit malgré nous, nous représentant en un instant toute notre vie, nous dira d'une voix terrible : Insensés que vous êtes, qui avez tant estimé les plaisirs qui passent, et qui n'avez pas considéré la suite qui ne passe pas !

Allons, concluait Bernard ; et puisque notre vie est toujours emportée par le temps qui ne cesse de nous échapper, tâchons d'y attacher quelque chose qui nous demeure : puis retournant à son grand livre qu'il étudiait continuellement avec une douceur incroyable, je veux dire à la croix de Jésus, il se rassasiait de son sang, et avec cette divine liqueur il humait le mépris du monde. Je viens, disait-il, ô mon Maître ! je viens me crucifier avec vous. Je vois que ces yeux si doux, dont un seul regard a fait fondre saint Pierre en larmes, ne rendent plus de lumières : je tiendrai les miens fermés à jamais à la pompe du siècle ; ils n'auront plus de lumières pour les vanités. Cette bouche divine, de laquelle découlaient des fleuves de cette eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, je vois que la mort l'a fermée : je condamnerai la mienne au silence, et ne l'ouvrirai que pour confesser mes péchés et votre miséricorde. Mon cœur sera de glace pour les vains plaisirs ; et comme je ne vois sur tout votre corps aucune partie entière, je veux porter de tous côtés sur moi-même les marques de vos souffrances, afin d'être un jour entièrement revêtu de votre glorieuse résurrection. Enfin je me jetterai à corps perdu sur vous, ô aimable mort, et je mourrai avec vous ; je m'envelopperai avec vous dans votre drap mortuaire : aussi bien j'apprends de l'Apôtre que nous sommes ensevelis avec vous dans le saint baptême (*Coloss.*, II, 12).

Ainsi le pieux Bernard s'enflamme au mépris du monde, comme il est aisé de le recueillir de ses livres. Il ne songe plus qu'à chercher un lieu de retraite et de pénitence ; mais comme il ne désire que la rigueur et l'humilité, il ne se jette point dans ces fameux monastères que leur réputation ou leur abondance rend illustres par toute la terre. En ce temps-là un petit nombre de religieux vivait à Cîteaux, sous l'abbé Etienne. L'austérité qui s'y pratiquait les empêchait de s'attirer des imitateurs ; mais autant que leur vie était inconnue aux hommes, autant elle était en admiration devant les saints anges. Ils ne se relâchaient pas pour cela, jugeant plus à propos de persister dans leur institut pour l'amour de Dieu, que d'y rien changer pour l'amour des hommes. Cette abbaye, maintenant si célèbre, était pour lors inconnue et sans nom. Le bienheureux Bernard, à qui le voisinage donnait quelque connaissance de la vertu de ces saints personnages, embrasse leur règle et leur discipline, ravi d'avoir trouvé tout ensemble la sainteté de vie, l'extrême rigueur de la pénitence et l'obscurité. Là il commença de vivre de telle sorte, qu'il fut bientôt en admiration, même à ces anges terrestres ; et comme ils le voyaient toujours croître en vertu, il ne fut pas longtemps parmi eux, que tout jeune qu'il était alors, ils le jugèrent capable de former les autres. Je laisse les actions éclatantes de ce grand homme, et pour la confusion de notre mollesse, à la louange de la grâce de Dieu, je vous ferai un tableau de sa pénitence, tiré de ses paroles et de ses écrits.

Il avait accoutumé de dire qu'un novice, entrant dans le monastère, devait laisser son corps à la porte ; et le saint homme en usait ainsi (*Vit. S. Bern.*, *lib.* I, *cap.* 4, *tom.* II, *p.* 1070). Ses sens étaient tellement mortifiés, qu'il ne voyait plus ce qui se présentait à ses yeux. La longue habitude de mépriser le plaisir du goût, avait éteint en lui toute la pointe de la saveur. Il mangeait de toutes choses sans choix, il buvait de l'eau ou de l'huile indifféremment, selon qu'il les avait à la main. A ceux qui s'effrayaient de la solitude, il leur représentait l'horreur des ténèbres extérieures et ce grincement de dents éternel. Si quelqu'un trouvait trop rude ce long et horrible silence, il les avertissait que, s'ils considéraient attentivement l'examen rigoureux que le grand Juge fera des paroles, ils n'auraient pas beaucoup de peine à se taire. Il avait peu de soin de la santé de son corps, et blâmait fort en ce point la grande délicatesse des hommes qui voudraient se rendre immortels, tant le désir qu'ils ont de la vie est désordonné : pour lui, il mettait ses infirmités parmi les exercices de la pénitence. Pour contrecarrer la mollesse du monde, il choisissait d'ordinaire pour sa demeure un air humide et malsain, afin d'être non tant malade que faible, et il estimait qu'un religieux était sain, quand il se portait assez bien pour chanter et psalmodier. Epicure nous apprend, disait-il, à nourrir le corps parmi les plaisirs, et Hippocrate promet de le conserver en bonne santé : pour moi, je suis disciple de Jésus-Christ, qui m'enseigne à mépriser l'un et l'autre. Il voulait que les moines excitassent l'appétit de manger, non par les viandes, mais par les jeûnes, non par la délicatesse de la table, mais par le travail des mains. Le pain dont il usait était si amer, que l'on voyait bien que sa plus grande appréhension était de donner quelque contentement à son corps. Cependant, pour n'être pas tout à fait dégoûté de son pain d'avoine et de ses légumes, il attendait que la faim les rendît un peu supportables. Il couchait sur la dure ; mais pour y dormir, disait-il, il attirait le sommeil par les veilles, par la psalmodie de la nuit et par le travail de la journée : de sorte que, dans cet homme, les fonctions même naturelles étaient exercées, non tant par la nature que par la vertu. Quel homme a jamais pu dire avec plus juste raison ce que disait l'apôtre saint Paul : Le monde m'est crucifié, et moi je suis crucifié au monde : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (*Galat.*, VI, 14).

Ah ! que l'admirable saint Chrysostome fait une excellente réflexion sur ces beaux mots de saint Paul (*De Compunct.*, *lib.* II, *n.* 2, *tom.* I, *pag.* 142). Ce ne lui était pas assez, remarque ce saint évêque, d'avoir dit que le monde était mort pour lui, il faut qu'il ajoute que lui-même est mort au monde. Certes, poursuit ce savant interprète, l'Apôtre considérait que non-seulement les vivants ont quelques sentiments les uns pour les autres, mais qu'il leur reste

encore quelque affection pour les morts, qu'ils en conservent le souvenir, et rendent du moins à leurs corps les honneurs de la sépulture. Tellement que saint Paul, pour nous faire entendre jusqu'à quelle extrémité le fidèle doit se dégager des plaisirs du siècle : Ce n'est pas assez, dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde et le chrétien, comme il l'est entre les vivants et les morts; car il peut y rester quelque petite alliance; mais tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tels doivent être l'un à l'autre le monde et le chrétien.

O terrible raisonnement pour nous autres lâches et efféminés, et qui ne sommes chrétiens que de nom; mais le grand saint Bernard l'avait fortement gravé en son cœur. Car ce qui nous fait vivre au monde, c'est l'inclination pour le monde; ce qui fait vivre le monde pour nous, c'est un certain éclat qui nous charme dans les biens sensibles. La mort éteint les inclinations, la mort ternit le lustre de toutes choses. Voyez le plus beau corps du monde : sitôt que l'âme s'est retirée, bien que les linéaments soient presque les mêmes, cette fleur de beauté s'efface, et cette bonne grâce s'évanouit. Ainsi le monde n'ayant plus d'appas pour Bernard, et Bernard n'ayant plus aucun sentiment pour le monde, le monde est mort pour lui, et lui il est mort au monde.

Chrétiens, quel sacrifice le pieux Bernard offre à Dieu par ses continuelles mortifications! Son corps est une victime que la charité lui consacre; en l'immolant elle le conserve, afin de le pouvoir toujours immoler. Que peut-il présenter de plus agréable au Sauveur Jésus, qu'une âme (1) dégoûtée de toute autre chose que de Jésus même, qui se plaît si fort en Jésus, qu'elle craint de se plaire en autre chose qu'en lui; qui veut être toujours affligée, jusqu'à ce qu'elle le possède parfaitement? Pour Jésus, le pieux Bernard se dépouille de toutes choses, et même, si j'ose le dire, pour Jésus il se dépouille de ses bonnes œuvres.

Et en effet, fidèles, comme les bonnes œuvres n'ont de mérite qu'autant qu'elles viennent de Jésus-Christ, elles perdent leur prix sitôt que nous nous les attribuons à nous-mêmes. Il faut les rendre à celui qui les donne, et c'est encore ce que l'humble Bernard avait appris aux pieds de la croix (*Vit. S. Bern.*, *lib.* I, *cap.* 12, *tom.* II, *p.* 1084). Combien belle, combien chrétienne fut cette parole de l'humble Bernard, lorsque étant entré dans de vives appréhensions du terrible jugement de Dieu : Je sais, je sais, dit-il, que je ne mérite point le royaume des bienheureux; mais Jésus mon Sauveur le possède par deux raisons : il lui appartient (2) par nature et par ses travaux, comme son héritage et comme sa conquête. Ce bon maître se contente du premier titre, et me cède libéralement le second. O sentence digne d'un chrétien! Non, vous ne serez pas confondu, ô pieux Bernard! puisque vous appuyez votre espérance sur le fondement de la croix.

Mais, ô Dieu! comment ne tremblons-nous pas, misérables pécheurs que nous sommes, entendant une telle parole? Bernard, consommé en vertus, croit n'avoir rien fait pour le ciel; et nous, nous présumons de nous-mêmes, nous croyons avoir beaucoup fait quand nous nous sommes légèrement acquittés de quelque petit devoir d'une dévotion superficielle. Cependant, ô douleur! l'amour du monde règne en nos cœurs, le seul mot de mortification nous fait horreur. C'est en vain que la justice divine nous frappe et nous menace encore de plus grands malheurs; nous ne laissons pas de courir après les plaisirs, comme s'il nous était possible d'être heureux en ce monde et en l'autre. Mes frères, que pensez-vous faire, quand vous louez les vertus du grand saint Bernard? En faisant son éloge, ne prononcez-vous pas votre condamnation?

Certes, il n'avait pas un corps de fer ni d'airain; il était sensible aux douleurs et d'une complexion délicate, pour nous apprendre que ce n'est pas le corps qui nous manque, mais plutôt le courage et la foi. Pour condamner tous les âges en sa personne, Dieu a voulu que sa pénitence commençât dès sa tendre jeunesse, et que sa vieillesse la plus décrépite jamais ne la vît relâchée. Vous vous excusez sur vos grands emplois : Bernard était accablé des affaires, non-seulement de son ordre, mais presque de toute l'Eglise. Il prêchait, il écrivait, il traitait les affaires des papes et des évêques, des rois et des princes; il négociait pour les grands et pour les petits, ouvrant à tout le monde les entrailles de sa charité; et parmi tant de diverses occupations, il ne modérait point ses austérités, afin que la mollesse de toutes les conditions et de tous les âges fût éternellement condamnée par l'exemple de ce grand homme.

Vous me direz peut-être qu'il n'est pas nécessaire que tout le monde vive comme lui. Mais du moins faut-il considérer, chrétiens, qu'entre les disciples du même Evangile il doit y avoir quelque ressemblance. Si nous prétendons au même paradis où Bernard est maintenant glorieux, comment se peut-il faire qu'il y ait une telle inégalité, une telle contrariété entre ses actions et les nôtres? Par des routes si opposées, espérons-nous parvenir à la même fin, et arriver par les voluptés où il a cru ne pouvoir atteindre que par les souffrances? Si nous n'aspirons pas à cette éminente perfection, du moins devrions-nous imiter quelque chose de sa pénitence. Mais nous nous donnons tout entiers aux folles joies de ce monde, nous aimons les plaisirs et la bonne chère, la vie commode et voluptueuse; et après cela, nous voulons encore être appelés chrétiens. N'appréhendons-nous pas cette terrible sentence du Fils de Dieu : Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez (*Luc.*, VI, 25)?

Et comment ne comprenons-nous pas que

(1) Ou d'un cœur.

(2) Premièrement par droit de nature, et encore comme le prix de ses travaux et de ses conquêtes

(1) la croix de Jésus doit être gravée jusqu'au plus profond de nos âmes, si nous voulons être chrétiens? C'est pourquoi l'Apôtre nous dit que nous sommes morts, et que notre vie est cachée, et que nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ (*Coloss.*, III, 5). Nous entendons peu ce qu'on nous veut dire, si, lorsqu'on ne nous parle que de mort et de sépulture, nous ne concevons pas que le Fils de Dieu ne se contente pas de nous demander un changement médiocre. Il faut se changer jusqu'au fond; et pour faire ce changement, ne nous persuadons pas, chrétiens, qu'une diligence ordinaire suffise. Cependant l'affaire de notre salut est toujours la plus négligée. Toutes les autres choses nous pressent et nous embarrassent : il n'y a que pour le salut que nous sommes froids et languissants; et toutefois le Sauveur nous dit que le royaume des cieux ne peut être pris que de force, et qu'il n'y a que les violents qui l'emportent (*Matth.*, XI, 12). O Dieu éternel! s'il faut de la force, s'il faut de la violence, quelle espérance y a-t-il pour nous dans ce bienheureux héritage? Mais je vous laisse sur cette pensée; car je me sens trop faible et trop languissant pour vous en représenter l'importance, et il faudrait pour cela que j'eusse quelque étincelle de ce zèle apostolique de saint Bernard que nous allons considérer un moment dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Ce qui me reste à vous dire de saint Bernard est si grand et si admirable, que plusieurs discours ne suffiraient pas à vous le faire considérer comme il faut. Toutefois, puisque je vous ai promis de vous représenter ce saint homme dans les emplois publics et apostoliques, disons-en quelque chose brièvement, de peur que votre dévotion ne soit frustrée d'une attente si douce. Voulez-vous que nous voyions le commencement de l'apostolat de saint Bernard? Ce fut sur sa famille qu'il répandit ses premières lumières, commençant, dès sa tendre jeunesse, à prêcher la croix de Jésus à ses oncles et à ses frères, aux amis, aux voisins, à tous ceux qui fréquentaient la maison de son père. Dès lors il leur parlait de l'éternité avec une telle énergie, qu'il leur laissait je ne sais quoi dans l'âme, qui ne leur permettait pas de se plaire au monde. Son bon oncle Gaudri, homme très-considérable dans le pays, fut le premier disciple de ce cher neveu. Ses aînés, ses cadets, tous se rangeaient sous sa discipline; et Dieu voulut que tous ses frères, après avoir résisté quelque temps, vinssent à lui l'un après l'autre dans les moments marqués par sa Providence. Gui, l'aîné de cette maison, quitta tous les emplois militaires et les douceurs de son nouveau mariage. Tous ensemble ils renoncèrent aux charges qu'ils avaient ou qu'ils prétendaient dans la guerre; et ces braves, ces généreux militaires, accoutumés au commandement et à ce noble tumulte des armes, ne dédaignent ni le silence, ni la bassesse, ni l'oisiveté de Cîteaux, si saintement occupée. Ils vont commencer de plus beaux combats, où la mort même donne la victoire.

(1) Le mépris du monde.

Ces quatre frères allaient ainsi, disant au monde le dernier adieu, accompagnés de plusieurs gentilshommes, que Bernard, ce jeune pêcheur, avait pris dans les filets de Jésus. Nivard, le dernier de tous, qu'ils laissaient avec leur bon père, pour être le support de sa caduque vieillesse, les étant venu embrasser : Vous aurez, lui disaient-ils, tous nos biens. Cet enfant, inspiré de Dieu, leur fit cette belle réponse : Eh quoi! donc, vous prenez le ciel, et vous me laissez la terre (*Vit. Bern.*, *lib.* I, *cap.* 3, *tom.* II, *pag.* 1069)! De cette sorte, il se plaignait doucement qu'ils le partageaient un peu trop en cadet; et cette sainte pensée fit une telle impression sur son âme, qu'ayant demeuré quelque temps dans le monde, il obtint son congé de son père, pour s'aller mettre en possession du même héritage que ses chers frères, non pour le partager, mais pour en jouir en commun avec eux.

Que reste-t-il au pieux Bernard pour voir toute sa famille conquise au Sauveur? Il avait encore une sœur, qui, profitant de la piété de ses frères, vivait dans le luxe et dans la grandeur. Elle les vint un jour visiter, brillante de pierreries, avec une mine hautaine et un équipage superbe. Jamais elle ne ne put obtenir la satisfaction de les voir, jusqu'à ce qu'elle eût protesté qu'elle suivrait leurs bonnes instructions. Alors le vénérable Bernard s'approcha : Et pourquoi, lui dit-il (*Ibid.*, VI, 1075), veniez-vous troubler le repos de ce monastère, et porter la pompe du diable jusque dans la maison de Dieu? Quelle honte de vous parer du patrimoine des pauvres? Il lui fit entendre qu'elle avait grand tort d'orner ainsi de la pourriture; c'est ainsi qu'il appelait notre corps. Ce corps en effet, chrétiens, n'est qu'une masse de boue, que l'on pare d'un léger ornement à cause de l'âme qui y demeure. Car de même que si un roi était contraint par quelque accident de loger en une cabane, on tâcherait de l'orner, et l'on y verrait quelque petit rayon de la magnificence royale : mais c'est toujours une maison de village à qui cet honneur passager, dont elle serait bientôt dépouillée, ne fait point perdre sa qualité. Ainsi cette ordure de notre corps est revêtue de quelque vain éclat, en faveur de l'âme qui doit y habiter quelque temps : toutefois c'est toujours de l'ordure qui, au bout d'un terme bien court, retombera dans la première bassesse de sa naturelle corruption. Avoir tant de soin de si peu de chose, et négliger pour elle cette âme faite à l'image de Dieu, d'une nature immortelle et divine, n'est-ce pas une extrême fureur? Ah! la sœur du pieux Bernard est touchée au vif de cette pensée : elle court aussitôt aux jeûnes, à la retraite, au sac, au monastère, à la pénitence. Cette femme orgueilleuse, domptée par une parole de saint Bernard, suit l'étendard de Jésus avec une fermeté invincible.

Mais comment vous ferai-je voir le comble de la joie du saint homme, et sa dernière

conquête dans sa famille? Son bon père, le vieux Tesselin, qui était seul demeuré dans le monde, vient rejoindre ses enfants à Clairvaux. O Dieu éternel, quelle joie! quelles larmes du père et du fils! Il n'est pas croyable avec quelle constance ce bon homme avait perdu ses enfants, l'honneur de sa maison, et le support de son âge caduc. Par leur retraite il voyait son nom éteint sur la terre; mais il se réjouissait que sa sainte famille allait s'éterniser dans le ciel : et voici que touché de l'Esprit de Dieu, afin que toute la maison lui fût consacrée, ce bon vieillard, sur le déclin de sa vie (1), devient enfant en Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous la conduite (2) de son cher fils, qu'il reconnaît désormais pour son père. N'épargnez pas vos soins, ô parents! à élever en la crainte de Dieu les enfants que Dieu vous a confiés : vous ne savez pas quelle récompense cette bonté infinie vous réserve. Ce pieux Tesselin, qui avait si bien nourri les siens dans la piété, en reçoit sur la fin de ses jours une bénédiction abondante; puisque, par le moyen de son fils, après une longue vie il meurt dans une bonne espérance et, si je l'ose dire, dans la paix et dans les embrassements du Sauveur. Ainsi, vous voyez que le grand saint Bernard est l'apôtre de sa famille.

Voulez-vous que je passe plus outre, et que je vous fasse voir comme il prêche la croix dans son monastère? Combien de sortes de gens venaient, de tous les endroits de la terre, faire pénitence sous sa discipline! Il avait ordinairement sept cents anges, j'appelle ainsi ces hommes célestes, qui servaient Dieu avec lui à Clairvaux, si recueillis, si mortifiés, que le vénérable Guillaume, abbé de Saint-Thierry, nous rapporte que lorsqu'il entrait dans cette abbaye, voyant cet ordre, ce silence, cette retenue, il n'était pas moins saisi de respect que s'il eût approché de nos redoutables autels. Bernard, qui par ses divines prédications les accoutumait à la douceur de la croix, les faisait vivre de telle manière, qu'ils ne savaient non plus de nouvelles du monde, que si un océan immense les en eût séparés de bien loin : au reste, si ardents dans leurs exercices, si exacts dans leur pénitence, si rigoureux à eux-mêmes, qu'il était aisé de juger qu'ils ne songeaient pas à vivre, mais à mourir. Cette société de pénitence les unissait entre eux comme frères, avec saint Bernard comme avec un bon père, et saint Bernard avec eux comme avec ses enfants bien-aimés, dans une si parfaite et si cordiale correspondance, qu'il ne se voyait point dans le monde une image plus achevée de l'ancienne Eglise, qui n'avait qu'une âme et qu'un cœur.

Quelle douleur à cet homme de Dieu, quand il lui fallait quitter ses enfants qu'il aimait si tendrement dans les entrailles de Jésus-Christ! Mais Dieu, qui l'avait séparé dès le ventre de sa mère pour renouveler en son temps l'esprit et la prédication des apôtres, le tirait de sa solitude pour le salut des âmes

(1) Dans son dernier âge.
(2) Discipline.

qu'il voulait sauver par son ministère. C'est ici, c'est ici, chrétiens, où il paraissait véritablement un apôtre. Les apôtres allaient par toute la terre, portant l'Evangile de Jésus-Christ jusque dans les nations les plus reculées : et quelle partie du monde n'a pas été éclairée de la prédication de Bernard? Les apôtres fondaient les Eglises : et dans ce grand schisme de Pierre Léon, combien d'Eglises rebelles, combien de troupeaux séparés Bernard a-t-il ramenés à l'unité catholique, se rendant ainsi comme le second fondateur des Eglises? L'Apôtre compte parmi les fonctions de l'apostolat le soin de toutes les Eglises (II *Cor.*, XI, 28) : et le pieux Bernard ne régissait-il pas presque toutes les Eglises par les salutaires conseils qu'on lui demandait de toutes les parties de la terre? Il semblait que Dieu ne voulait pas l'attacher à aucune Eglise, afin qu'il fût le père commun de toutes.

Les signes et les prodiges suivaient la prédication des apôtres : que de prophéties, que de guérisons, que d'événements extraordinaires et surnaturels ont confirmé les prédications de saint Bernard! Saint Paul se glorifie qu'il prêchait, non point avec une éloquence affectée, ni par des discours de flatterie et de complaisance, mais seulement qu'il ornait ses sermons de la simplicité et de la vérité : qu'y a-t-il de plus ferme et de plus pénétrant que la simplicité de Bernard, qui captive tout entendement au service de la foi de Jésus? Lorsque les apôtres prêchaient Jésus-Christ, une ardeur céleste les transportait et paraissait tout visiblement dans la véhémence de leur action; ce qui fait dire à l'apôtre saint Paul, qu'il agissait hardiment en Notre-Seigneur, et que sa prédication était accompagnée de la démonstration de l'Esprit (I *Thess.*, II, 2; I *Cor.*, II, 4). Ainsi paraissait le zélé Bernard, qui, prêchant aux Allemands dans une langue qui leur était inconnue, ne laissait pas de les émouvoir, à cause qu'il leur parlait comme un homme venu du ciel, jaloux de l'honneur de Jésus.

Une des choses qui était autant admirable dans les apôtres, c'était de voir en des personnes si viles en apparence, cette autorité magistrale, cette censure généreuse qu'ils exerçaient sur les mœurs, cette puissance dont ils usaient pour édifier, non pour détruire. C'est pourquoi l'Apôtre formant Timothée au ministère de la parole : Prends garde, lui dit-il, que personne ne te méprise : *Nemo te contemnat* (I *Tim.*, IV, 12). Dieu avait imprimé sur le front du vénérable Bernard une (1) majesté si terrible pour les impies, qu'enfin ils étaient contraints de fléchir; témoin ce violent prince d'Aquitaine et tant d'autres, dont ses seules paroles ont souvent désarmé la fureur.

Mais ce qui était le plus divin dans les saints apôtres, c'était cette charité pour ceux qu'ils prêchaient. Ils étaient pères pour la conduite, et mères pour la tendresse, et nourrices pour la douceur : saint Paul prend toutes ces qualités. Ils reprenaient, ils aver-

(1) Gravité

tissaient opportunément, importunément, tantôt avec une sincère douceur, tantôt avec une sainte colère, avec des larmes, avec des reproches : ils prenaient mille formes différentes, et toujours la même charité dominait; ils bégayaient avec les enfants, ils parlaient avec les hommes. Juif aux Juifs, Gentil aux Gentils, tout à tous, disait l'apôtre saint Paul, afin de les gagner tous : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos* (I *Cor.*, IX, 22). Voyez les écrits de l'admirable Bernard, vous y verrez les mêmes mouvements et la même charité apostolique. Quel homme a compati avec plus de tendresse aux faibles, et aux misérables, et aux ignorants? Il ne dédaignait ni les plus pauvres, ni les plus abjects. Quel autre a repris plus hardiment les mœurs dépravées de son siècle? Il n'épargnait ni les princes, ni les potentats, ni les évêques, ni les cardinaux, ni les papes. Autant qu'il respectait leur degré, autant a-t-il quelquefois repris leur personne, avec un si juste tempérament de charité, que sans être ni lâche, ni emporté, il avait toute la douceur de la complaisance et toute la vigueur d'une liberté vraiment chrétienne.

Bel exemple pour les réformateurs de ces derniers siècles? Si leur arrogance insupportable et trop visible leur eût permis de traiter les choses avec une pareille modération, ils auraient blâmé les mauvaises mœurs sans rompre la communion, et réprimé les vices sans violer l'autorité légitime. Mais (1) le nom de chef de parti les a trop flattés : poussés d'un vain désir de paraître, leur éloquence s'est débordée en invectives sanglantes; elle n'a que du fiel et de la colère. Ils n'ont pas été vigoureux, mais fiers, emportés et méprisants : de là vient qu'ils ont fait le schisme, et n'ont pas apporté la réformation. Il fallait pour un tel dessein, le courage et l'humilité de Bernard. Il était vénérable à tous, à cause qu'on le voyait et libre et modeste, également ferme et respectueux; c'est ce qui lui donnait une si grande autorité dans le monde. S'élevait-il quelque schisme ou quelque doctrine suspecte? les évêques déféraient tout à l'autorité de Bernard. Y avait-il des querelles parmi les princes? Bernard était aussitôt le médiateur.

Puissante ville de Metz, son entremise t'a été autrefois extrêmement favorable. O belle et noble cité! il y a longtemps que tu as été enviée. Ta situation trop importante t'a presque toujours exposée en proie : souvent tu as été réduite à la dernière extrémité de misères; mais Dieu de temps en temps t'a envoyé de bons protecteurs. Les princes tes voisins avaient conjuré ta ruine; tes bons citoyens avaient été défaits dans une grande (2) bataille; tes ennemis étaient enflés de leur bon succès, et toi enflammée du désir de vengeance : tout se préparait à une guerre cruelle, si le bon Hillin, archevêque de Trèves, n'eût cherché un charitable pacificateur. Ce fut le pieux Bernard, qui, épuisé de forces par ses longues austérités et ses travaux sans nombre, attendait la dernière heure à Clairvaux. Mais quelle faiblesse eût été capable de ralentir l'ardeur de sa charité? Il surmonte la maladie pour se rendre promptement dans tes murs; mais il ne pouvait surmonter l'animosité des esprits extraordinairement échauffés. Chacun courait aux armes avec une fureur incroyable, les armées étaient en vue, et prêtes de donner. La charité, qui ne se désespère jamais, presse le vénérable Bernard : il parle, il prie, il conjure qu'on épargne le sang chrétien et le prix du sang de Jésus. Ces âmes de fer se laissent fléchir; les ennemis deviennent des frères; tous détestent leur aveugle fureur, et d'un commun accord ils vénèrent l'auteur d'un si grand miracle.

O ville si fidèle et si bonne, ne veux-tu pas honorer ton libérateur? Mais, fidèles, quels honneurs lui pourrons-nous rendre? Certes, on ne saurait honorer les saints, sinon en imitant leurs vertus : sans cela nos louanges leur sont à charge et nous sont pernicieuses à nous-mêmes. Fidèles, que pensons-nous faire, quand nous louons les vertus du grand saint Bernard?

O Dieu de nos cœurs, quelle indignité! Cet innocent a fait une pénitence si longue, et nous criminels, nous ne voulons pas la faire. La pénitence autrefois tenait un grand rang dans l'Eglise : je ne sais dans quel coin du monde elle s'est maintenant retirée. Autrefois ceux qui scandalisaient l'Eglise par leurs désordres, étaient tenus comme des gentils et des publicains : maintenant tout le monde leur applaudit. On ne les eût autrefois reçus à la communion des mystères qu'après une longue satisfaction et une grande épreuve de pénitence : maintenant ils entrent jusqu'au sanctuaire. Autrefois ceux qui par des péchés mortels avaient foulé aux pieds le sang de Jésus, n'osaient même regarder les autels où on le distribue aux fidèles, si auparavant ils ne s'étaient purgés par des larmes, par des jeûnes et par des aumônes. Ils croyaient être obligés de venger eux-mêmes leur ingratitude, de peur que Dieu ne la vengeât dans son implacable fureur : après avoir pris des plaisirs illicites, ils ne pensaient pas pouvoir obtenir miséricorde, s'ils ne se privaient de ceux qui nous sont permis.

Ainsi vivaient nos pères dans le temps où la piété florissait dans l'Eglise de Dieu. Pensons-nous que les flammes de l'enfer aient perdu depuis ce temps-là leur intolérable ardeur, à cause que notre froideur a contraint l'Eglise de relâcher l'ancienne rigueur de sa discipline, à cause que la vigueur ecclésiastique est énervée : pensons-nous que ce Dieu jaloux, qui punit si rudement les péchés, en soit pour cela moins sévère, ou qu'il nous soit plus doux, parce que les iniquités se sont augmentées? Vous voyez combien ce senti-

(1) Ils se sont trop laissé flatter.

(2) Ce fut en 1153 que se donna cette bataille. Les Messins, indignés des ravages que commettaient sur leur territoire les seigneurs voisins, dont le chef était Renaud II, comte de Bar, sortirent à leur rencontre. Le combat se livra à Thyrcy, près du Pont-à-Mousson. Les habitants de Metz, quoique plus nombreux, furent défaits, et il en périt environ deux mille qui furent tués ou noyés dans la Moselle.

ment serait ridicule. Toutefois comme si nous en étions persuadés, au lieu de songer à la pénitence, nous ne songeons à autre chose qu'à nous enrichir. C'est déjà une dangereuse pensée; car l'Apôtre avertit Timothée que le désir des richesses est la racine de tous les maux : *Radix omnium malorum est cupiditas* (I *Tim.*, VI, 10) : encore songeons-nous à nous enrichir par des voies injustes, par des rapines, par des usures, par des voleries. Nous n'avons pas un cœur de chrétiens, parce qu'il est dur à la misère des pauvres. Notre charité est languissante, et nos haines sont irréconciliables. C'est en vain que la justice divine nous frappe et nous menace encore de plusieurs malheurs : nous ne laissons pas de (1) nous donner toujours tout entiers aux folles joies de ce monde (2). Le seul mot de mortification nous fait horreur: nous aimons la débauche, la bonne chère, la vie commode et voluptueuse (3); et après cela nous voulons encore être appelés chrétiens. Nous n'appréhendons pas cette terrible sentence du Fils de Dieu : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez* (*Luc.*, VI, 25); et cette autre : *Le ris est mêlé de douleur, et les pleurs suivent la joie de bien près* (*Prov.*, XIV, 13); et celle-ci : *Ils passent leur vie dans les biens, et en un moment ils descendront dans les enfers* (*Job.*, XXI, 13).

Retournons donc, fidèles, retournons à Dieu de tout notre cœur. La pénitence n'est amère que pour un temps; après, toute son amertume se tourne en une incroyable douceur. Elle mortifie les appetits déréglés, elle fait goûter les plaisirs célestes, elle donne une bonne espérance, elle ouvre les portes du ciel. On attend la miséricorde divine avec une grande consolation, quand on tâche de tout son pouvoir d'apaiser la justice par la pénitence.

O pieux Bernard, ô saint pénitent, impétrez-nous par vos saintes intercessions les larmes de la pénitence, qui vous donnaient une si sainte joie; et afin qu'elle soit renouvelée dans le monde, priez Dieu qu'il enflamme les prédicateurs de l'esprit apostolique qui vous animait. Nous vous demandons encore votre secours et votre médiation au milieu des troubles qui nous agitent. O vous, qui avez tant de fois désarmé les princes qui se préparaient à la guerre, vous voyez que depuis tant d'années tous les fleuves sont teints, et que toutes les campagnes fument de toutes parts du sang chrétien! Les chrétiens, qui devraient être des enfants de paix, sont devenus des loups insatiables de sang. La fraternité chrétienne est rompue; et ce qui est de plus pitoyable, c'est que la licence des armes ne cesse d'enrichir l'enfer. Priez Dieu qu'il nous donne la paix, qu'il donne le repos à cette ville que vous avez autrefois chérie; ou que, s'il est écrit dans le livre de ses decrets éternels que nous ne puissions voir la paix en ce monde, il nous la donne à la fin dans le ciel par Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Amen.*

(1) De courir après les plaisirs.
(2) Nous nous impatientons si nous n'avons pas tous nos plaisirs et toutes nos aises; après cela, etc.
(3) Comme s'il nous était possible d'être heureux en ce monde et en l'autre.

PANÉGYRIQUE
DE SAINT GORGON.

(Prêché à Metz.)

Générosité du saint martyr dans l'échange qu'il fait des grandeurs humaines dont il pouvait jouir, pour le mépris et les humiliations attachées au nom chrétien. Son courage invincible au milieu des plus cruels supplices. Sentiments dont il était animé. Comment nous devons imiter sa foi.

Quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.

En regardant la fin de leur conversation, imitez leur foi (*Heb.*, XIII, 7).

Après que les bienheureux martyrs avaient rendu l'âme, les fidèles avaient soin de ramasser, au péril de leur vie, ce qui restait de leurs corps; et l'Eglise conservait si chèrement ce sacré dépôt, que les tyrans, pour leur ôter les honneurs qu'on leur rendait, étaient contraints de faire jeter dans la rivière leurs saintes reliques : que si elle pouvait les dérober à cette dernière cruauté, elle célébrait leurs funérailles avec des cantiques d'actions de grâces, élevant au ciel son cœur et ses yeux pour louer Dieu de les avoir rendus dignes d'un si grand honneur. Au reste, elle ne voulait point qu'on appelât des tombeaux les lieux où elle renfermait leur sainte dépouille : elle les nommait d'un nom plus auguste, les mémoires des martyrs. Et si les tombeaux des hommes ordinaires sont des marques qu'ils ont succombé aux attaques de la mort, elle témoignait au contraire que les tombeaux des martyrs étaient des trophées qu'elle érigeait à leur nom, pour (1) être un monument éternel de la victoire qu'ils ont remportée glorieusement sur la mort.

Mais parmi tout cela les chrétiens ne croyaient point leur pouvoir rendre de plus grands respects, qu'en se les proposant pour exemple. Tout ainsi, dit saint Basile (*Homil.* XVIII, *num.* 1, *tom.* II, *pag.* 141), que les abeilles sortent de leur ruche quand elles voient le beau temps; et parcourant les fleurs de quelque belle campagne, s'en retournent chargées de cette douce liqueur que le ciel y verse tous les matins avec la rosée, de même aux jours illustrés par la solennité des martyrs, nous accourons en foule à leurs mémoires, pour y recueillir comme un don céleste l'exemple de leurs vertus.

Voilà, Messieurs, ce qui nous assemble aujourd'hui. Saint Gorgon en mourant a laissé une certaine odeur de sainteté, que l'Eglise ne manque point de rafraîchir tous les ans : c'est là sans doute ce qui nous en est demeuré de meilleur. Nous ne pouvons pas appeler ces précieux restes les reliques de son corps; mais nous ne nous éloignerons pas de la raison, quand nous les nommerons

(1) Servir à la postérité d'un mémorial éternel.

les reliques de sa sainteté. Conservez-les dans vos cœurs comme dans un saint reliquaire, et faites en sorte que toutes vos affections s'en ressentent. Que la joie vous sera-ce, lorsque vous ressusciterez avec saint Gorgon, de reconnaître en cette bienheureuse entrevue les endroits de son corps que vous aurez baisés sur la terre, et les vertus que vous y aurez imitées ! Je n'ai que faire de vous demander ni silence, ni attention : vous devez ce silence à la majesté de ce lieu ; vous devez vos attentions au récit d'une histoire si mémorable, que je vous ferai simplement et brièvement.

MONSEIGNEUR (1),

Si nous ne devions ce jour tout entier à la gloire de saint Gorgon, ou si j'étais en un lieu où je pusse vous témoigner la joie que toute la ville a reçue de votre arrivée, je vous dépeindrais si bien et avec tant de naïveté les sentiments de ce peuple qu'il a plu à Dieu de commettre à votre garde, que mes auditeurs ne pourraient s'empêcher de donner sur ce sujet à mon discours une approbation publique. Mais outre que votre vertu a paru suffisamment par vos grands emplois, et que votre science a été assez reconnue dans la plus célèbre compagnie de savants qui soit dans le monde, la dignité de cette chaire, ce temple auguste que Dieu remplit de sa gloire, ces sacrés autels où l'on va célébrer le saint sacrifice, demandent de moi une telle retenue, qu'il faut que je m'abstienne de dire la vérité, pour qu'il ne paraisse dans mon discours aucune apparence de flatterie. Seulement je vous dirai que l'honneur imprévu de votre présence est pour moi une rencontre si favorable, que je ne puis vous en dissimuler mon ressentiment. Vous venez d'entendre le sujet que je dois traiter devant vous : plus il est important, plus j'ai besoin des lumières d'en haut pour le faire dignement et d'une manière qui puisse tourner à l'édification de cet auditoire. Prosternons-nous tous ensemble devant le trône de Dieu, pour lui demander sa grâce ; et si nous n'osons approcher une grandeur si terrible, la sainte Vierge, que nous allons saluer par les paroles de l'ange, aura assez de bonté pour se rendre notre avocate auprès de son Fils. *Ave.*

Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre nous exhorte à être toujours sous les armes, puisque nous apprenons par les oracles divins que notre vie est une guerre continuelle. L'esprit de Dieu, que nous avons reçu par le saint baptême, remplit nos âmes de l'idée du souverain bien, pour nous faire regarder avec mépris les mouvements éternels qui agitent la vie humaine. Mais vous le savez, Messieurs, il n'y a point de grande entreprise qui ne trouve de grands obstacles. Le monde entier s'efforce de combattre ce dessein: Il est tout en armes pour en empêcher l'exécution : *Adversum nos omnis mundus armatur* (*Eph.*, VI, 11 ; *Job.*, VII, 1) : Il orne de faux appas toutes les créatures qu'il comprend dans son enceinte, pour tâcher de nous surprendre par ce vain éclat. Que si nous sommes assez généreux pour dédaigner ses faveurs, il nous prépare un grand (1) appareil de peines et de supplices, pour nous émouvoir ; tellement qu'il faut que le serviteur de Dieu soit également sans crainte et sans espérance en la terre, qu'il se rende de tous côtés immobile et inexorable.

Voilà donc les deux batteries que le monde dresse contre nous. Il veut l'emporter de gré ou de force : s'il ne peut se faire aimer, il tâche de se faire craindre ; et quoiqu'il semble que la crainte doive avoir un effet plus prompt, j'estime néanmoins que les complaisances du monde sont pour nous plus dangereuses, parce que nous nous trouvons portés d'inclination à nous y laisser entraîner ; ce qu'il nous sera facile de conclure, si nous comprenons la différence de l'amour et de la crainte, que saint Augustin nous représente si doctement en divers lieux (*Serm.* CLXXIX, *cap.* 9, *t.* V, *p.* 853).

Toute la force de la crainte consiste à retenir ou à troubler l'âme ; mais il n'est pas possible qu'elle en change jamais les dispositions. Rencontrez-vous, par exemple, des voleurs qui vous voient en état de leur résister, ou ils se retirent, ou s'ils vous abordent, c'est avec beaucoup de civilité. Ils n'en sont pas pour cela ni moins voleurs, ni moins avides de carnage et de larcins; mais la crainte les oblige à dissimuler. Vous voyez donc bien qu'elle réprime les sentiments de l'âme, mais qu'elle ne les détruit pas. L'amour seul peut opérer ce changement : c'est lui qui, pour ainsi dire, tient la clef de l'âme, qui l'ouvre et qui la dilate pour y faire entrer les objets. *Os nostrum patet ad vos, o Corinthii! cor nostrum dilatatum est* (II *Cor.*, VI, 11) : L'amour que j'ai pour vous, ô Corinthiens ! ouvre ma bouche et mon cœur, dit le grand Apôtre, qui veut leur témoigner la tendresse de son affection. Et c'est pour cela que, selon la doctrine du même apôtre, la loi ancienne, qui était une loi de crainte, a été écrite au dehors sur des tables de pierre, *Forinsecus in tabulis lapideis;* parce que la crainte ne pénètre pas jusqu'au fond de l'âme pour la transformer, au lieu que la loi nouvelle, qui est gravée dans le fond du cœur, *In tabulis cordis carnalibus* (II *Cor.*, III, 3), opère en elle sa conversion, parce que c'est la loi d'amour. D'où l'on voit qu'il est bien plus difficile de vaincre un mauvais amour qu'une mauvaise crainte ; attendu que l'amour tenant dans l'âme la place principale, il faut, pour le chasser, produire une plus grande révolution : et partant ceux que le monde a gagnés par inclination sont bien plus captifs que ceux qu'il abat par la frayeur des supplices. D'après ces observations, vous pouvez connaître quelle est la nature de la guerre que le monde vous a déclarée, et combien il faut que le soldat de Jésus-Christ soit armé de tous côtés. Car du reste il importe peu à la gloire de saint Gorgon de savoir laquelle des deux entreprises est la plus difficile, puisqu'il a également triomphé

(1) Le maréchal de Schomberg.

(1) Attirail.

du monde en l'une et en l'autre : c'est le partage de mon discours.

Vous le concevrez encore davantage, en considérant, Messieurs, ce qui a animé les puissances de la terre contre les défenseurs de la foi. Ces âmes héroïques n'ont pu plaire au monde, et le monde ne leur a pu plaire : voilà la cause de leurs contrariétés. Le monde ne leur a pas plu, c'est pourquoi ils l'ont méprisé : ils n'ont pas plu au monde, de là vient que le monde a pris plaisir d'affliger ce qui n'était pas à lui; et le tout est arrivé par un ordre secret de la Providence, afin d'accomplir cette parole mémorable de notre divin Sauveur : Je ne suis pas venu pour donner la paix, mais pour allumer la guerre : *Non veni pacem mittere, sed gladium* (*Matth.*, X, 34).

Vous voyez bien par là en quoi consiste le courage d'un véritable martyr. Je vous ai promis de vous en faire voir une idée excellente en la personne de notre saint : c'est ce que je ferai, s'il plaît à Dieu, dans la suite de ce discours. Je vais tâcher de vous mettre devant les yeux le portrait d'une âme héroïque et d'un courage inflexible, que l'espoir des grandeurs n'a point amolli, que la crainte des supplices n'a point ébranlé. Plaise seulement à cet esprit qui souffle où il veut, de graver dans nos cœurs l'image de tant de vertus, afin que nous tous, qui sommes assemblés dans ce temple au nom du Seigneur, nous soyons tellement animés d'un si bel exemple, que nous ne vivions et ne respirions plus que pour Jésus-Christ.

PREMIER POINT.

Saint Gorgon vivait à la cour des empereurs Dioclétien et Maximien, et avait une charge très-considérable dans leur maison. Chacun sait combien l'on estime ces sortes d'emplois chez les princes, et combien les font valoir ceux qui les possèdent. Quiconque a tant soit peu lu l'histoire romaine, y a pu remarquer quel crédit les empereurs donnaient ordinairement à leurs domestiques, que leurs offices appelaient plus souvent près de leurs personnes. Mais sans m'amuser à des conjectures, je n'ai qu'à vous produire le témoignage d'Eusèbe, évêque de Césarée, qui a vécu dans le siècle de notre saint : personnage grave et recommandable à jamais, pour nous avoir donné en si beau style l'histoire des premiers temps de l'Église. Voici donc ce qu'il dit de saint Gorgon et des compagnons de son martyre : Ils étaient montés au suprême degré d'honneur auprès de leurs maîtres, et leur étaient aussi chers que s'ils eussent été leurs enfants. Certes, il ne pouvait nous représenter d'une manière plus sensible le crédit singulier dont ils jouissaient à la cour impériale. Remarquez bien que ces paroles nous font entendre, non-seulement qu'ils étaient en très grande faveur auprès de leurs maîtres, que les empereurs avaient de grands desseins pour les avancer, mais encore qu'ils avaient pour eux une tendresse très-particulière, que notre historien (*Histor. Eccles.*, *lib.* VIII, *cap.* 6, *p.* 296) n'a pu exprimer qu'en disant qu'ils les aimaient comme leurs propres enfants : *Iis æque ac germani filii cari erant.* Mais ce n'est pas mon dessein de vous exagérer beaucoup leur pouvoir : je vous prie seulement de considérer quelle était l'opposition de ces deux qualités, de favoris des empereurs et de disciples de Jésus-Christ. L'une les faisait respecter partout où s'étendait l'empire romain, c'est-à-dire par tout le monde; l'autre les exposait à la risée, à la haine, aux exécrations de toute la terre. Et pour nous faire concevoir combien cette haine était alors violente et aveugle, il est à propos de vous dépeindre quelle était l'estime que l'on avait en ces temps du christianisme : par là vous connaîtrez mieux jusqu'à quel point Gorgon a méprisé les honneurs du monde.

Les chrétiens étaient à tout l'univers un objet de mépris et de raillerie; chacun les foulait aux pieds et les rejetait comme les ordures et les excréments de la terre : *Tanquam purgamenta hujus mundi* (I *Cor.*, IV, 13), ainsi que parle l'Apôtre. On eût dit que les prisons n'étaient faites que pour eux : aussi étaient-elles tellement remplies de ces innocents coupables, qu'il ne restait plus de place dans les cachots pour les malfaiteurs. Dans les crimes les plus énormes, les lois ont ordonné de la qualité du supplice; il n'est pas permis de l'étendre au delà de ce qu'elles prescrivent. C'est ainsi qu'elles ont voulu donner des bornes même à la justice, de peur de lâcher la bride à la cruauté. Les chrétiens seuls étaient une espèce de criminels à l'égard desquels on n'appréhendait d'excéder qu'en les épargnant; il fallait donner toute licence à la barbarie et leur arracher la vie par tout ce qu'une ingénieuse cruauté peut inventer de plus inhumain : *Per atrociora ingenia pœnarum*, dit le grave Tertullien (*De Resurr. carn.*, *n.* 8, *pag.* 385). Quelle fureur! mais ce n'est encore rien. Donner un chrétien aux bêtes farouches, c'était le divertissement ordinaire du peuple romain, quand il était las des sanglants spectacles des gladiateurs : de là ces clameurs si cruelles dont on a ouï souvent résonner les amphithéâtres : *Christiani ad bestias, christiani ad bestias!* Que l'on donne les chrétiens aux bêtes farouches! Après cela, est-il étonnant qu'on n'observât contre eux ni formes ni procédures? Cela était bon pour les voleurs et les meurtriers; mais pour les chrétiens, ils ne méritaient pas qu'on prît tant de précautions. Aussi les traînait-on aux gibets, comme on mène de pauvres agneaux à la boucherie, sans qu'ils ouvrissent la bouche ni aux plaintes ni aux murmures. Et qu'auraient-ils dit pour leur justification qui pût être écouté? C'étaient des incestueux, des magiciens, des parricides qui mangeaient leurs propres enfants dans des sacrifices nocturnes. S'il se trouvait quelqu'un qui voulût les défendre de ces horribles reproches, c'était en les faisant passer pour de pauvres insensés, pour des esprits faibles qui s'amusaient à de vaines superstitions : de sorte qu'on ne les excusait qu'en les chargeant de

nouvelles calomnies. Et voilà, Messieurs, sans feinte et sans exagération, quelle était l'estime que l'on avait dans le monde des premiers chrétiens.

Ne vous en étonnez pas, mes frères : Jésus-Christ devait être tout ensemble un signe de paix et un signe de contradiction. La vérité était étrangère en ce monde; il n'est pas surprenant qu'elle n'y trouvât point d'appui. Mais voyez par là ce que le zèle du christianisme a fait quitter à Gorgon et ce qu'il lui a fait embrasser. Combien ces reproches et cette ignominie doivent-ils être insupportables aux âmes les plus communes, et bien plus encore aux hommes généreux, nourris, comme notre saint, dans la cour et dans le grand monde, qui peuvent espérer d'y faire une si belle fortune? En vérité, Messieurs, n'eussions-nous pas craint de choquer l'empereur et faire tort à notre réputation? Grâces à la Providence divine, qui nous a fait naître dans un siècle et dans un royaume où le nom de chrétien est une qualité honorable. Le peu de soin que nous avons de la gloire de notre Maître, cette lâcheté qui nous fait abandonner chaque jour son service pour de si légères considérations, la honte que nous avons de remplir les obligations que la religion nous impose, nous fait assez connaître que nous sommes redevables aux circonstances où nous sommes nés de ce que nous ne rougissons pas du christianisme. Ah! si nous eussions vécu dans ces premiers temps où être chrétien c'était un crime d'Etat, nous eussions bien épargné aux tyrans la peine de nous tourmenter.

Car enfin que peut-on présumer autre chose des déréglements de notre vie, sinon que nous eussions sans peine renoncé au nom de chrétien, puisque nous ne craignons point de renoncer pour si peu de chose aux plus saints devoirs du christianisme? Je tremble pour moi, quand je considère à combien peu il tient que nous ne devenions infidèles. Ah! race de tant de millions de martyrs qui nous ont engendrés en Jésus-Christ par leur sang, jamais la vertu de ceux qui nous ont précédés dans la foi ne réveillera-t-elle en nos cœurs les mouvements généreux du christianisme? Jusqu'à quand porterons-nous en vain le titre de chrétiens, pour faire blasphémer par les impies le saint nom de Dieu qui a été invoqué sur nous? Que notre esprit, que nos cœurs sont opposés à ceux des saints martyrs, qui faisant profession du christianisme dans un temps où il était odieux à toute la terre, l'ont rendu illustre par la gloire de leurs belles actions! Et nous qui l'avons embrassé depuis qu'il est devenu vénérable parmi tous les peuples, nous à qui il serait si facile de suivre ses préceptes, de régler notre conduite sur ses maximes, nous ne cessons de le déshonorer par nos dissolutions *Obsecro vos, fratres, per misericordiam Dei, ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis* (*Ephes.*, IV, 1) : Je vous conjure, mes frères, par les entrailles de la miséricorde de Dieu, de vous conduire d'une manière convenable à votre vocation. Relevons un peu notre courage, osons du moins mépriser les faveurs du monde, puisque nous ne sommes plus obligés de passer par l'épreuve des tourments.

Saint Gorgon n'a pas été traité avec tant d'indulgence. Qu'il lui en a coûté pour conserver le don de la foi qu'il avait reçu! il n'a pas suffi qu'il méprisât les grandeurs humaines. L'empereur, indigné de sa fermeté, sut se venger cruellement de l'injure que l'indifférence du saint martyr semblait faire à l'amitié dont il l'avait honoré. Outre la haine qu'il avait généralement pour tous les chrétiens, haine si violente qu'il quitta l'empire, désespéré de n'en pouvoir éteindre la race, il était encore rongé d'un secret dépit d'avoir nourri en sa maison un ennemi de l'empire, et même de lui avoir donné part en sa confiance. Il se promet donc d'en faire un exemple qui pourra inspirer de la terreur aux plus déterminés; et voici par où il commence l'exécution de son dessein. D'abord il commande au saint martyr de sacrifier aux idoles; mais Gorgon le refuse généreusement, disant qu'il n'a garde de rendre cet honneur à un métal insensible; qu'il avait appris dans l'école de Jésus Christ à adorer en esprit et en vérité un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, dont la beauté pure ne pouvait être vue par ces yeux mortels, ni représentée sur une matière vile et fragile. Le peuple ignorant, à qui Dieu n'avait point fait entendre dans le cœur ces vérités précieuses, prit pour un blasphème cette céleste philosophie, et s'écria qu'il fallait punir l'ennemi des dieux. Aussitôt on le dépouille, on l'élève avec des cordes pour le faire voir à toute la ville, qui était accourue à ce spectacle; on le bat ensuite de verges si cruellement, qu'en peu de temps il ne resta plus sur son corps aucune partie entière. Déjà le sang ruisselait de tous côtés sur la face des bourreaux. Les nerfs et les os étaient découverts; et la peau étant toute déchirée, ce n'était plus ses membres, mais ses plaies que l'on tourmentait : *Rupta compage viscerum, torquebantur in servo Dei non jam membra, sed vulnera* (*S. Cyprian, ad martyr. et Confess., epist.* VIII, *p.* 16). Cependant Gorgon, glorieux de confesser par tant de bouches la vérité, se réjouit avec l'Apôtre (*Galat.*, VI, 17) de voir qu'il n'y a aucun endroit sur son corps où la passion de son Maître crucifié ne soit imprimée. Et en effet il était de tous côtés tellement meurtri, la douleur l'avait réduit dans un état si pitoyable, qu'on ne pouvait lui donner un plus grand soulagement que de le laisser ainsi suspendu dans le lieu de son supplice. O funeste extrémité! et néanmoins on lui refuse ce cruel adoucissement. Le tyran ordonne qu'on le descende, et ce pauvre corps tout déchiré, à qui les plus doux onguents eussent causé des douleurs insupportables, est frotté de sel et de vinaigre. Il reçoit ce nouveau supplice comme une nouvelle grâce que Dieu lui faisait pour accomplir en sa personne, aussi bien qu'en Jésus-Christ, cette prophétie du Psal-

miste (*Ps.* LXVIII, 27) : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt :* Ils ont ajouté d'autres tourments à la douleur de mes plaies.

Mais ce n'est pas tout : la cruauté, furieuse de son impuissance, cherche quelques autres supplices pour l'abattre; et si elle ne peut le vaincre par la grandeur des tourments, elle tâche au moins de l'étonner par la nouveauté de ses inventions. Ce sel et ce vinaigre n'ont fait, pour ainsi dire, que lui éveiller l'appétit; il lui faut, pour le rassasier, quelque assaisonnement plus barbare. Le tyran fait coucher le saint martyr sur un gril de fer, déjà tout rouge par la véhémence de la chaleur, qui aussitôt rétrécit ses nerfs dépouillés, avec une douleur que je ne puis vous exprimer. Quel horrible spectacle! Gorgon étendu sur un lit de charbons ardents, son corps fondant de tous côtés par la force du feu, et nourrissant de ses entrailles la flamme qui le dévorait. Autour de lui s'élevait une vapeur noire, produite par l'exhalaison des graisses de sa chair qui le suffoquait, et que le tyran humait pour assouvir sa fureur insatiable. Mais enfin, rebuté de la constance du saint martyr, et ne pouvant plus ni supporter ses reproches, ni écouter les louanges qu'il donnait à Jésus-Christ d'une voix mourante, il lui fit promptement arracher les restes d'une vie qui s'éteignait. C'est ainsi qu'en achevant de rompre ses liens il lui procura une parfaite délivrance, et envoya sa belle âme jouir à jamais des embrassements de son bien-aimé. Voilà, Messieurs, quelle a été la fin de notre martyr, qui a méprisé le monde dans ses promesses et dans ses menaces, dans ses délices et dans ses tourments, laissant par sa mort un reproche éternel à la mollesse et au peu de foi de ces derniers siècles.

Après cela, puis-je mieux faire que de conclure, comme j'ai commencé, par les paroles de l'Apôtre : Imitez la foi de ce généreux martyr dont vous venez d'admirer la fin glorieuse : *Quorum exitum intuentes, imitamini fidem* (*Heb.*, XIII, 7). Vous avez vu en esprit quelle a été la constance de Gorgon, sa fidélité jusqu'à la mort, dont il a goûté à longs traits toute l'amertume; que reste-t-il maintenant, si ce n'est que vous imitiez sa foi, cette foi ardente qui lui a fait préférer à tous les honneurs l'opprobre de Jésus-Christ, et qui a rendu son esprit ferme et inébranlable pendant que son corps s'en allait pièce à pièce comme une vieille masure.

SECOND POINT.

Si, après avoir vu quelles impressions la douleur a faites sur son corps, une louable curiosité vous porte à savoir ce que Dieu opérait invisiblement dans son âme, et d'où lui venait, parmi une telle agitation, une si grande tranquillité; en un mot, si vous désirez connaître quelles étaient les pensées dont l'entretenait un chrétien souffrant, je vous les exposerai en peu de mots pour votre édification; et je tâcherai, avec la lumière de l'Esprit-Saint, de pénétrer dans le cœur du saint martyr, pour vous découvrir tous les sentiments dont il était animé parmi des tourments si excessifs.

Les martyrs, mes frères, étaient bien éloignés des dispositions de ces âmes basses, qui se croient à l'instant délaissées de Dieu aussitôt qu'elles ressentent quelque affliction. Rien, au contraire, n'affermissait si bien leur espérance que la considération de leurs supplices : car *la tribulation produit la souffrance, et la souffrance fait l'épreuve*, comme dit l'Apôtre (*Rom.*, V, 3, 4). Or il est évident que quand on prend quelqu'un pour le mettre à l'épreuve, c'est une marque que l'on a dessein de s'en servir. Ainsi les martyrs, que Dieu avait instruits du secret de sa conduite, se persuadaient, par une confiance très-salutaire, que Dieu les réservait à quelque chose de grand, puisqu'il voulait bien avoir la bonté de les éprouver; et c'est, à mon avis, la raison pour laquelle l'Apôtre ajoute que l'épreuve produit l'espérance : *Probatio vero spem.*

Saint Cyprien, dans le livre qu'il a fait de l'Exhortation des Martyrs, nous en fournit encore cette belle raison. Notre Sauveur, dit-il, prophétise en plusieurs endroits que la vie de ceux qui écouteront sa parole sera continuellement traversée; mais aussi il leur promet, après leurs travaux, un soulagement éternel. Et voyez comment le Saint-Esprit se sert de toutes choses pour relever nos courages. C'est pourquoi le saint martyr fait entendre à ses frères, par un discours digne de lui, que Dieu, dont on ne peut compter les miséricordes, n'est pas moins fidèle dans les biens qu'il promet que dans les maux qu'il annonce, et que l'accomplissement de la moitié de la prophétie leur est un témoignage indubitable de la vérité de l'autre. Aussi prenaient-ils leur disgrâce présente pour un gage certain de leur future félicité : et mesurant leurs consolations à venir sur leurs peines présentes, ils croyaient qu'elles ne leur étaient pas tant envoyées pour les tourmenter dans le temps, que pour leur donner de nouvelles assurances d'un bonheur sans fin.

Ces pensées ne sont-elles pas pleines d'une grande consolation? Mais leur esprit, nourri depuis longtemps de la parole divine, en concevait encore de bien plus sublimes. Comme ils ne jugeaient pas des choses par l'extérieur, ils considéraient que l'homme n'était pas ce qu'il nous paraît; mais que Dieu, pour le former, avait fait sortir de sa bouche un esprit de vie, qu'il avait caché comme un trésor céleste dans cette masse du corps; que cet esprit, quoiqu'il fût d'une race divine, comme le dit si bien l'Apôtre au milieu de l'aréopage (*Act.*, XVII, 29), quoiqu'il portât imprimé sur soi l'image de son Créateur, était néanmoins accablé d'un amas de pourriture, où il contractait par nécessité quelque chose de mortel et de terrestre, dégénérant de la pureté de son origine. Dans cette pensée, ils croyaient que les tourments ne faisaient qu'en détacher ce qu'il y avait d'étranger, tout ainsi que le feu sépare de l'or ce qui s'y mêle d'impur : *Tanquam aurum in fornace* (*Sap.*, III, 6). En effet on eût dit,

à les voir, qu'à mesure qu'on leur emportait quelque lambeau de leur chair, leur âme s'en serait trouvée beaucoup allégée, comme si on les eût déchargés d'un pesant fardeau ; et ils espéraient qu'à force d'arracher leur chair pièce à pièce, elle resterait toute pure et toute céleste, et, en cet état, serait présentée au nom de Jésus-Christ devant le trône de Dieu.

Dans ces considérations, vous les eussiez vus, d'un cœur brûlant de charité, s'animer eux-mêmes contre leurs supplices. Tantôt ils se plaignaient (1) de ce qu'ils étaient trop lents, ne souhaitant rien tant que de voir bientôt abattue cette masure ruineuse de leur corps, qui les séparait de leur Maître, et, s'écriant avec l'Apôtre : Je désire d'être dégagé des liens du corps pour vivre avec Jésus-Christ : *Cupio dissolvi et esse cum Christo* (*Phil.*, I, 23). Tantôt ravis d'une certaine douceur que ressentent les grands courages quand il s'agit de souffrir pour ce qu'ils aiment, ils se réjouissaient de se voir enveloppés d'une chair mortelle qui pût fournir matière à la cruauté des bourreaux. De telles et semblables réflexions consolaient les martyrs, en attendant avec patience qu'il plût à Dieu de les appeler à lui ; et saint Gorgon sut si bien prendre ces sentiments de ceux qui l'avaient précédé, qu'il devint lui-même pour la postérité un exemple digne d'être proposé à la piété des fidèles.

C'est vous particulièrement, Messieurs, que cet exemple regarde, puisque vous avez pris saint Gorgon pour votre patron. Vous n'êtes pas obligés de souffrir les mêmes peines ; mais comme vous participez à la même foi, vous devez entrer dans les mêmes sentiments. Il faut que votre paroisse, illustre par tant de titres, mais surtout pour être sous la protection d'un si grand martyr, se rende encore plus recommandable en imitant sa foi, après avoir considéré sa mort si attentivement.

Or il en est des martyrs comme d'un excellent original, dont chaque peintre cherche à copier quelques traits pour embellir son ouvrage. Nous voyons dans leurs actions la vie de Notre-Seigneur si bien exprimée, qu'il n'y a presque rien qui ne nous y doive servir d'exemple ; mais dans un si grand éclat de vertus, il nous faut choisir celles qui nous sont plus nécessaires, selon les occurrences où nous nous trouvons.

Martyr et témoin, c'est la même chose. On appelle martyrs de Jésus-Christ ceux qui, souffrant pour la foi, en ont témoigné la vérité par leur patience, et l'ont scellée de leur sang. Maintenant il n'y a plus de tyrans qui nous persécutent ; mais nous sommes instruits par l'Evangile (*Matth.*, V, 45) que Dieu, qui est notre père, distribue à ses enfants les biens et les maux selon les conseils de sa providence. Ainsi quand nous sommes affligés, si nous prenons nos afflictions de la main de Dieu avec humilité, ne déclarons-nous pas par cette soumission qu'il y a une intelligence première et universelle qui, par des raisons secrètes, mais équitables, nous rend ici-bas heureux ou malheureux? Et n'est-ce pas alors nous montrer les témoins ou les martyrs de la Providence?

Nous vivons, Messieurs, dans un temps et dans une ville où nous avons sujet de mériter cet honneur. Il y a près de vingt ans qu'elle porte presque tout le fardeau de la guerre : sa situation trop importante semble ne lui avoir servi que pour l'exposer en proie à tous ceux qui l'avoisinent : *Diripuerunt eam omnes transeuntes viam* (*Ps.* LXXXVIII, 42) ; et comme si ce n'était pas assez de tant de misères, Dieu, cette année, ayant trompé l'espérance de nos moissons, a frappé la terre de stérilité ; car il ne faut point douter que tous ces maux ne soient arrivés par son ordre. Il punit par la guerre celle que nous lui faisons tous les jours. La terre, par son commandement, nous refuse le fruit de nos travaux, parce que nos âmes ne lui en rapportent aucun, quoiqu'il les ait si soigneusement cultivées. Ah ! Messieurs, humilions-nous sous la puissante main de Dieu, de peur qu'après avoir tout perdu, nous ne perdions encore le fruit de l'affliction que nos calamités nous causent, au lieu de la faire profiter à notre salut.

Il ne faut point nous flatter : nous voyons assez de personnes qui plaignent les malheurs du temps ; mais qui sont ceux qui travaillent sérieusement à faire cesser la vraie cause de tous ces maux? Le ciel ne nous a fait encore que les premières menaces ; et déjà le pauvre tâche d'amasser de quoi vivre par des tromperies, se défiant de la Providence, pendant que le riche prépare ses greniers pour engloutir la nourriture du pauvre, qu'il lui fera acheter bien cher en son extrême indigence. Les plus sages pensent à pourvoir à la nécessité du pays : leur zèle est louable ; mais nous n'avançons rien par ces soins. S'il est vrai que Dieu soit irrité contre nous, comme il nous le fait paraître par les fléaux qu'il nous envoie, pensons-nous pouvoir arrêter le torrent de sa colère par de vaines précautions? Si tu montes jusqu'au ciel, dit le Seigneur, je t'en saurai bien tirer, et ma colère t'ira trouver jusqu'au plus profond des abîmes. Il faut aller à la source du mal, puisque aussi bien nos prévoyances, toujours incertaines, ne peuvent rien contre ses ordres inévitables.

Mais si, reconnaissant nos péchés, nous confessons qu'ils ont justement attiré son indignation sur nos têtes, qu'attendons-nous à faire pénitence? Que ne prévenons-nous sa fureur par un sacrifice de larmes? que ne mettons-nous fin au long désordre de notre vie? que ne rachetons-nous nos iniquités par nos aumônes, ouvrant nos cœurs sur les misères du pauvre? Ah ! Seigneur, nous vous avons grandement offensé, nous ne sommes pas dignes d'être appelés vos enfants ; détournez votre colère de dessus nous, de peur que nous ne disparaissions de devant votre face, comme la poudre qui est emportée par un tourbillon. Nous vous en prions par Jésus-Christ, votre Fils,

(1) De leur lenteur.

qui s'est offert pour nous en odeur de suavité.

C'est ainsi, Messieurs, qu'il nous faut fléchir sa miséricorde : c'est par là qu'il nous faut obtenir cette paix que nous attendons il y a si longtemps. Il semble à tout moment que Dieu veuille nous la donner; et si elle a été retardée, n'attribuons ce délai à aucune raison humaine : c'est lui qui attend de nous que nous commencions de bonne foi à satisfaire à sa justice. La paix qu'il nous prépare semble être prête à descendre vers nous; on dirait qu'il dispose toutes choses à son établissement; arrachons-la-lui par la ferveur de nos prières; et surtout, si nous voulons qu'il nous fasse miséricorde, ayons compassion de nos pauvres frères, que la misère du temps réduira peut-être à d'étranges extrémités. Ainsi puissions-nous recevoir abondamment les faveurs du ciel, et mériter que Dieu rende le premier lustre à cette ville, autrefois si florissante; qu'il rétablisse les campagnes désolées, qu'il fasse revivre partout aux environs le repos et la douceur d'une paix bien affermie. Mais ne bornons pas là nos vœux; et pour voir régner une concorde éternelle entre ses citoyens, désirons qu'il ramène à l'union de la sainte Eglise ceux qui s'en sont séparés par le prétexte d'une réformation illusoire; afin que, les forces du christianisme étant réunies, nous chantions d'une même voix les grandeurs de notre Dieu, et les bontés de notre Sauveur Jésus-Christ, par qui nous espérons triompher à jamais de tous nos ennemis et jouir du repos éternel qui nous est promis. *Amen.*

PRÉCIS

D'UN DISCOURS SUR LE MÊME SUJET.

L'heure du sacrifice, le temps le plus propre pour célébrer les louanges d'un martyr. Avec quelle constance saint Gorgon a surmonté les caresses et les menaces du monde. Vains efforts du tyran contre lui : grands biens qu'il lui a procurés.

Omne quod natum est ex Deo, vincit mundum; et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.

Tout ce qui est né de Dieu surmonte le monde; et la victoire qui surmonte le monde, c'est notre foi (I *Joan*, V, 4).

Il n'est point de temps ni d'heure plus propre à faire l'éloge des saints martyrs que celui du sacrifice adorable pour lequel vous êtes ici assemblés. C'est, mes frères, de ce sacrifice que les martyrs ont tiré toute leur force, et c'est aussi dans ce sacrifice qu'ils ont pris leur instruction. C'est la nourriture céleste que l'on nous donne à ces saints autels, qui les a affermis et fortifiés contre toutes les terreurs du monde; et le sang que l'on y reçoit les a animés à verser le leur pour la gloire de l'Evangile. Et n'est-ce pas dans ce sacrifice que, voyant Jésus-Christ s'offrir à son Père, ils ont appris à s'offrir eux-mêmes en Jésus-Christ et par Jésus-Christ? et cette innocente victime, qui s'immole tous les jours pour nous, leur a inspiré le dessein de s'immoler pour l'amour de lui. Saint Ambroise, après avoir découvert les corps des martyrs de Milan, les mit dans les mêmes autels sur lesquels il célébrait le saint sacrifice; et il en rend cette raison à son peuple : *Succedant*, dit ce grand évêque avec son éloquence ordinaire (*Epist.* XXII, *n.* 13, *tom.* II, *pag.* 877), *succedant victimæ triumphales in locum ubi Christus hostia est :* Il est juste, il est raisonnable que ces triomphantes victimes soient placées dans le même lieu où Jésus-Christ est immolé tous les jours; et si ce sont des victimes, on ne peut les mettre que sur les autels.

Ne croyez donc pas, chrétiens, que l'action du sacrifice soit interrompue par le discours que j'ai à vous faire du martyr de saint Gorgon. Vous quittez un sacrifice : c'est un sacrifice mystique que la foi nous fait voir sur ces saints autels; et c'est aussi un sacrifice que je dois vous représenter en cette chaire. Jésus-Christ est immolé dans l'un et dans l'autre : là il est mystiquement immolé sous les espèces sanctifiées; et ici il sera immolé en la personne d'un de ses martyrs : là il renouvelle le souvenir de sa passion douloureuse : ici il accomplit en ses membres ce qui manquait à sa passion, comme parle le divin Apôtre (*Coloss.*, I, 24). L'un et l'autre de ces sacrifices se fait par l'opération de l'Esprit de Dieu; et pour profiter de l'un et de l'autre, nous avons besoin de sa grâce, que je lui demande humblement par les prières de la sainte Vierge. *Ave.*

Pour entrer d'abord en matière, je suppose que vous savez que nous sommes enrôlés par le saint baptême dans une milice spirituelle, en laquelle nous avons le monde à combattre. Cette vérité est connue; mais il importe que vous remarquiez que cette admirable milice a ceci de singulier, que le prince qui nous fait combattre sous ses glorieux étendards, vous entendez bien, chrétiens, que c'est Jésus, le Sauveur des âmes, nous ordonne non-seulement de combattre, mais encore nous commande de vaincre. La raison en est évidente; car dans les guerres que font les hommes, tout l'événement ne dépend pas du courage ni de la résolution des soldats : je veux dire qu'on n'emporte pas tout ce qu'on attaque avec vigueur. Quelquefois la nature des lieux, qui souvent sont inaccessibles; quelquefois les hasards divers qui se rencontrent dans les combats, rendent inutiles les efforts des assaillants; quelquefois même la résistance est si opiniâtre, que l'attaque la plus hardie n'est pas capable de la surmonter : de là vient que le général ne répond pas toujours des événements; et enfin toutes les histoires sont pleines de ces braves infortunés qui ont eu la gloire de bien combattre sans avoir le plaisir de triompher, qui ont remporté de la bataille la réputation de bons soldats sans avoir pu obtenir le titre de victorieux.

Mais il n'en est pas de la sorte dans les guerres que nous faisons sous Jésus-Christ, notre capitaine. Les armes qu'on nous donne sont invincibles : le seul nom de notre Sauveur, sous lequel nous avons l'honneur de combattre, met nos ennemis en désordre; tellement que, si le courage ne nous manque

pas, l'événement n'est pas incertain, ni la victoire douteuse. C'est pourquoi je vous disais, chrétiens, et j'avais raison de le dire, que dans la milice où nous servons, dans l'armée où nous sommes enrôlés, il n'y a pas seulement ordre de combattre, mais encore que nous sommes obligés de vaincre ; et vous le pouvez avoir remarqué par les paroles que j'ai alléguées du disciple bien aimé de notre Sauveur : *Omne quod natum est ex Deo, vincit mundum :* Tout ce qui est né de Dieu surmonte le monde. Où est l'armée où l'on puisse dire que tous les combattants sont victorieux? Ici vous voyez comme il parle : *Tout ce qui est né de Dieu*, tout ce qui est enrôlé par le baptême : *Quod natum est ex Deo*, ce sont autant de victorieux. Cette milice remporte nécessairement la victoire ; et s'il y a des vaincus, c'est qu'ils n'ont pas voulu combattre, c'est que ce sont des déserteurs. Il est écrit dans les prophètes (*Isai.*, LXV, 2) : *Electi mei non laborabunt frustra :* Mes élus ne travailleront point en vain ; c'est-à-dire, que dans cette armée il n'y a point de vertus malheureuses ; la valeur n'a jamais de mauvais succès, et tous ceux qui combattent bien seront infailliblement couronnés : *Omne quod natum est ex Deo, vincit mundum.*

Venez donc, venez, chrétiens, à cette glorieuse milice. Il y a des travaux à souffrir, mais aussi la victoire est indubitable : ayez la résolution de combattre, vous aurez l'assurance de vaincre. Que si les paroles ne suffisent pas, s'il faut des exemples pour vous animer; en voici un illustre que je vous présente dans le martyre du grand saint Gorgon. Oui, mes frères, il a combattu ; c'est pourquoi il a triomphé. Vous lui verrez surmonter le monde, c'est-à-dire, dit saint Augustin (*De Corrept. et Grat.*, *cap.* 12, *n.* 35, *tom.* X, *pag.* 769), toutes ses erreurs, toutes ses terreurs, et les attraits de ses fausses amours : c'est ma première partie. Mais, mes frères, ce n'est pas assez que vous lui voyiez répandre son sang, il faut que ce sang échauffe le nôtre ; il faut que ses bienheureuses blessures que l'amour de Jésus-Christ a ouvertes, fassent impression sur nos cœurs : il y aurait pour nous trop de honte d'être lâches et inutiles spectateurs de cette glorieuse bataille. Jetons-nous, mes frères, dans cette mêlée, fortifions-nous par les mêmes armes, soutenons le même combat, et nous remporterons la même victoire, et nous chanterons tous ensemble : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum :* Et la victoire qui surmonte le monde, c'est notre foi.

Ce n'est pas à moi, chrétiens, à entreprendre de vous faire voir quelle est la gloire des saints martyrs; il faut que j'emprunte les sentiments du plus illuminé de tous les docteurs : vous sentez que je veux nommer saint Augustin. Ce grand homme, pour nous faire entendre combien la grâce de Jésus-Christ est puissante dans les saints martyrs, se sert de cette belle pensée : d'un côté il nous montre Adam dans le repos du paradis, de l'autre il représente un martyr au milieu des roues et des chevalets, et de tout l'appareil horrible des tourments dont on le menace. Trouvez bon, je vous prie, mes frères, que j'expose ici à vos yeux ces deux objets différents. Dans Adam la charité règne comme une souveraine paisible sans aucune résistance des passions ; dans le martyr la charité règne, mais elle est troublée par les passions et chargée du poids d'un corps corruptible : elle règne sur les passions, comme une reine à la vérité, mais sur des sujets rebelles et qui ne portent le joug qu'à regret. Adam est dans les délices : on en offre aussi aux martyrs ; mais avec cette différence, que les délices dont jouit Adam sont pour l'inviter à bien vivre, et les plaisirs qu'on offre au martyr lui sont présentés pour l'en détourner. Dieu promet des biens à Adam, et il en promet au martyr ; mais Adam tient déjà ce que Dieu promet, et le martyr n'a que l'espérance, et cependant il gémit parmi les douleurs. Adam n'a rien à craindre, sinon de pécher : le martyr a tout à craindre, s'il ne pèche pas. Dieu dit à Adam : Tu mourras, si tu pèches ; et d'autre part il dit au martyr : Meurs, afin que tu ne pèches pas ; mais meurs cruellement, inhumainement. A Adam : La mort sera la punition de ton manquement de persévérance ; à celui-ci : Ta persévérance sera suivie d'une mort cruelle. On retient celui-là comme par force : on précipite celui-ci avec violence. Cependant, ô merveille! dit saint Augustin, ah! c'est notre malheur : Au milieu d'une si grande félicité, avec une facilité si étonnante de ne point pécher, Adam ne demeure point ferme dans son devoir : *Non stetit in tanta felicitate, in tanta non peccandi facilitate* (*S. August.*, *loc. supra cit.*) ; et le martyr, quoique le monde le flatte d'abord, le menace, frémisse ensuite, écume de rage, tonnant avec fureur contre lui, il rejette tout ce qui attire, méprise tout ce qui menace, surmonte tout ce qui tourmente. D'une main il repousse ceux qui le flattent, qui l'embrassent et qui le caressent; de l'autre il soutient les efforts de ceux qui lui arrachent, pour ainsi dire, la vie goutte à goutte. O Jésus, Dieu infirme, c'est votre ouvrage. Il est bien vrai, ô divin Sauveur, que vous nous avez réparés avec une grâce bien plus abondante que vous ne nous aviez établis. Le fort (1) abandonne l'immortalité ; le faible supporte constamment la mort : la puissance succombe, et l'infirmité est victorieuse : *Virtus in infirmitate perficitur* (II *Cor.*, XII, 9). Plus de force, plus d'infirmité ; plus de gloire et plus de bassesse, c'est le mystère de Jésus-Christ fait chair : la force éclate dans la faiblesse : *Unde hoc, nisi donante illo a quo misericordiam consecuti sunt ut fideles essent* (*Aug.*, *ibid.*, *loco supra*)? D'où cela vient-il, si ce n'est de celui qui ne leur a pas donné un esprit de crainte pour céder aux persécuteurs, mais de force, de dilection, de sobriété : sobriété, pour s'abstenir des douceurs ; force, pour ne pas s'effrayer des menaces ; charité, pour supporter les tourments,

(1) Ne garde pas.

plutôt que de se séparer de Jésus-Christ, et pour dire avec l'Apôtre : *Quis ergo nos separabit a charitate Christi* (*Rom.*, VIII, 35)?

N'est-ce pas, mes frères, cet esprit qui a agi dans saint Gorgon? Il faut que je vous le représente dans la cour des empereurs. Vous savez quel crédit avaient auprès d'eux les domestiques qui les approchaient, la confiance dont ils les honoraient, les biens dont ils les comblaient, l'influence qu'ils avaient dans toutes les affaires ; de là cette magnificence qui les environnait, que Jésus-Christ avait en vue lorsqu'il a dit : Ce sont ceux qui habitent les palais des rois, qui sont vêtus mollement : *Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt* (*Matth.*, XI, 6). Et par ces paroles le divin Sauveur nous retrace tout le luxe, la mollesse, les délices des cours. Or on sait combien la cour des empereurs romains était superbe et fastueuse. Quel devait donc être l'éclat de leurs favoris, et en particulier de saint Gorgon? Car Eusèbe de Césarée, qui a vécu dans son siècle, dit de lui et des compagnons de son martyre, que l'empereur les aimait comme ses propres enfants : *Æque ac germani filii chari erant* (*Histor. Eccles.*, *lib.* VIII, *cap.* 6, *pag.* 296), et qu'ils étaient montés au suprême degré des honneurs. Avoir de si belles espérances, et cependant vouloir être, quoi? le plus misérable des hommes, en un mot, chrétien; il faut certes que la vue d'un objet bien effrayant ait fait de vives et fortes impressions sur un cœur. Quels étaient alors les chrétiens, et à quoi s'exposaient-ils? Au mépris et à la haine, qui étaient l'un et l'autre portés aux dernières extrémités. Lequel des deux est le plus sensible? Il y en a que le mépris met à couvert de la haine, et l'on hait bien souvent ce qu'on craint, et ce qu'on craint, on ne le méprise pas. Mais tout s'unissait contre les chrétiens, le mépris et la haine. Ceux qui les excusaient les faisaient passer pour des esprits faibles, superstitieux, indignes de tous les honneurs, qu'il fallait déclarer infâmes. La haine, succédant au mépris, éclatait par la manière dont on les menait au supplice, sans garder aucune forme, ni suivre aucune procédure. Cela était bon pour les voleurs et pour les meurtriers; mais pour les chrétiens, on les conduisait aux gibets comme on mènerait des agneaux à la boucherie. Chrétien, homme de néant, tu ne mérites aucun égard ; et ton sang, aussi vil que celui des animaux, doit être répandu avec aussi peu de ménagement. Ainsi, dans l'excès de fureur dont les esprits étaient animés contre eux, on les poursuivait de toutes parts; et les prisons étaient tellement pleines de martyrs, qu'il n'y avait plus de place pour les malfaiteurs. S'il y avait quelque bataille perdue, s'il arrivait quelque inondation ou quelque sécheresse, on les chargeait de la haine de toutes les calamités publiques (*Tertul.*, *ad Nat.*. *lib.* I, *n.* 9, *p.* 5). Chrétiens innocents, on vous maudit, et vous bénissez; vous souffrez sans révolte et même sans murmure : vous ne faites point de bruit sur la terre ; on vous accuse de remuer tous les éléments, et de troubler l'ordre de la nature. Tel était l'effet de la haine qu'on portait au nom chrétien.

A quoi donc pensait saint Gorgon de descendre d'une si haute faveur à une telle bassesse? Considéré d'abord par tout l'empire, il consent de devenir l'exécration de tout l'empire : *Hæc est victoria quæ vincit mundum.* Et quel courage ne fallait il pas pour exécuter cette généreuse résolution sous Dioclétien, où la persécution était la plus furieuse ; où le diable, sentant approcher peut-être la gloire que Dieu voulait donner à l'Eglise sous l'empire de Constantin, vomissait tout son venin et toute sa rage contre elle, et faisait ses derniers efforts pour la renverser? Dioclétien s'en vantait et se glorifiait d'avoir de tous côtés dévoilé et confondu la superstition des chrétiens : *Superstitione Christianorum ubique detecta.* Vraie marque de sa fureur, et en même temps marque sensible de son impuissance : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum.* Saint Gorgon lui résiste ; et le tyran, pour l'abattre, fait exercer sur son corps toute la violence que la cruauté la plus barbare peut inspirer. Ah! qui viendra essuyer ce sang dont il est couvert, et laver ces blessures que le saint martyr endure pour Jésus-Christ? Saint Paul en avait reçu, et le geôlier même de la prison où il est renfermé, lave ses plaies avec un grand respect : mais ici les tyrans ne permettent pas qu'on procure le moindre adoucissement à saint Gorgon ; et son pauvre corps écorché, à qui les onguents les plus doux, les plus innocents, auraient causé d'insupportables douleurs, est frotté de sel et de vinaigre.

C'est ainsi qu'il devient conforme à son modèle, qui fait deux plaintes sur les traitements qu'il souffre dans sa passion. *His plagatus sum :* Voilà les blessures que j'ai reçues (*Zach.*, XIII, 6); mais ils ont encore ajouté de nouvelles cruautés aux premières douleurs de mes plaies : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt* (*Ps.* LXVIII, 27). Ils m'ont mis une couronne d'épines ; voilà le sang qui en coule : *His plagatus sum;* mais ils l'ont enfoncée par des coups de cannes : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt.* Ils m'ont dépouillé pour me déchirer de coups de fouet: *His plagatus sum*; mais ils m'ont remis mes habits, et, me les ôtant de nouveau pour m'attacher nu à la croix, ils ont rouvert toutes mes blessures : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt.* Ils ont percé mes mains et mes pieds; et ayant épuisé mes veines de sang, la sécheresse de mes entrailles me causait une soif ardente qui me dévorait la poitrine; voilà le mal qu'ils m'ont fait : *His plagatus sum.* Mais lorsque je leur ai demandé à boire avec un grand cri, ils m'ont abreuvé en ma soif de fiel et de vinaigre : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt.* C'est ce que peut dire saint Gorgon : Ils ont déchiré ma peau, ils ont dépouillé tous mes nerfs, ils ont entr'ouvert mes entrailles : *His plagatus sum.* Mais après cette cruauté, ils ont frotté ma chair écorchée avec du vinaigre et du sel,

pour aigrir la douleur de mes plaies : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt.*

Mais ils ont encore passé bien plus loin, et leur brutalité n'est pas assouvie. Ils couchent le saint martyr sur un gril de fer devenu tout rouge par la violence de la chaleur; ô spectacle horrible! et cependant, au milieu de ces exhalaisons infectes qui sortaient de la graisse de son corps rôti, Gorgon ne cessait de louer Jésus-Christ. Les prières qu'il faisait monter au ciel changeaient cette fumée noire en encens : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum.*

Mais en quoi a nui à saint Gorgon tout le mal qu'il a souffert? Tout ce temps de peines et de souffrances est passé comme un songe: *Transierunt tempora laboriosa;* temps de fatigues, temps de travail qui l'a conduit au véritable repos, à la paix parfaite; et c'est ce que le prophète-roi exprime si bien par ces paroles qu'il a dites au nom de tous les martyrs : Nous avons passé par l'eau et par le feu; mais vous nous avez fait entrer dans un lieu de rafraîchissement : *Transivimus per ignem et aquam, et eduxisti nos in refrigerium* (*Psal.* LXV, 12). Dieu a essuyé tous les pleurs; il a ordonné à saint Gorgon de se reposer de tous ses travaux. On a cru lui ôter tout son bien et même la vie; et on ne lui ôte que la mortalité : *Ubi est, mors, victoria tua?* O mort, où est ta victoire (I *Cor.*, XV, 55)? Tu n'as ôté au saint martyr que des choses superflues, car tout ce qui n'est pas nécessaire est superflu. Or une seule chose est nécessaire : *Porro unum est necessarium* (*Luc.*, X, 42). Dieu est cet unique nécessaire; tout le reste est superflu. Les honneurs sont-ils nécessaires? Combien d'hommes vivent en repos, quoique oubliés du monde! Tout cela est hors de nous, et par conséquent ne peut contribuer à notre félicité. Il en est de même des richesses, qui ne sauraient remplir notre cœur; et c'est pourquoi, ayant de quoi nous nourrir et nous vêtir, nous devons être contents : *Habentes victum et vestitum contenti sumus* (I *Tim.*, VI, 8). Tout le reste est superflu : la santé, la vie même, qui doit être regardée comme un bien superflu par celui qui considère la vie éternelle qui lui est promise : *Ipsa vita cogitantibus æternam vitam, inter superflua reputanda est* (*S. Aug.*, *serm.* LXII, *cap.* 9, *tom.* V, *p.* 363) : elle ne nous est utile qu'autant que nous l'avons prodiguée pour Dieu. Ainsi tout ce qu'on ravit à saint Gorgon lui était superflu, puisque, étant dépouillé de toutes ces choses, il se trouve bienheureux. Qu'a donc fait le tyran par tous les efforts de sa cruauté? En vain sa langue a-t-elle concerté les moyens de nuire, et a-t-elle voulu par ses tromperies trancher comme un rasoir bien affilé : *Sicut novacula acuta fecisti dolum* (*Ps.* LI, 4). Que de peines on prend pour aiguiser un rasoir, que de soins pour l'affiler; combien de fois le faut-il passer sur la pierre? Ce n'est au reste que pour raser du poil, c'est-à-dire un excrément inutile. Que ne font pas les méchants? En combien de soins sont-ils partagés pour dresser des embûches à l'homme de bien? Que n'a pas fait le tyran pour abattre notre martyr? Il se travaillait à trouver de nouveaux artifices pour le séduire, de nouveaux supplices pour l'épouvanter. *Quid facturus justo, nisi superflua rasurus* (*S. Aug.*, *Enar. in psal.* LI, *n.* 9, *tom.* VI, *p.* 480)? Mais que fera-t-il contre le juste? il ne lui a rien ôté que de superflu. Qu'est-ce que l'âme a besoin d'un corps qui la charge et la rend pesante? La mort ne lui a rien ôté que la mortalité; et ceux qui ont voulu conserver la vie l'ont perdue; et ils vivent, les misérables, ils vivent pour souffrir éternellement. Parce que saint Gorgon l'a prodiguée, il l'a mise entre les mains de Dieu, où rien ne se perd, et il la conservera pour jamais.

Ainsi le moyen de surmonter le monde, c'est de tout abandonner à Dieu; autrement tout périt et tout passe avec le monde, qui passe lui-même et enveloppe tout dans sa ruine; c'est pourquoi il faut tout donner à Dieu. Saint Paul possédé de cette pensée disait : Je donnerai tout : *Ego autem impendam* (II *Cor.*, XII, 15). Ce n'est pas assez; aussi ajoute-t-il : Et je me livrerai moi-même pour le salut de vos âmes : *Superimpendar ipse pro animabus vestris* (*Ibid.*).

SERMON

DES SAINTS ANGES GARDIENS.

Bienheureuse société que nous avons avec les saints anges. Caractère particulier de leur charité envers les hommes dans le commerce qu'ils ont avec eux. Miséricordieuse condescendance que cette charité leur inspire. Quelle marque de reconnaissance nous leur devons. Témoignage qu'ils rendront contre nous au dernier jour, et vengeance qu'ils exerceront sur nous, si nous n'avons pas profité de leurs bons offices.

Amen dico vobis, videbitis cœlum apertum, et angelos Dei ascendentes et descendentes.

Je vous dis en vérité, vous verrez les cieux ouverts, et les anges de Dieu montant et descendant. Paroles du Fils de Dieu à Nathanaël (*Joan.*, I, 51).

Il paraît par les saintes lettres que Satan et ses (1) anges montent et descendent. Ils montent, dit saint Bernard, par l'orgueil, et ils descendent contre nous par l'envie : *Ascendit studio vanitatis, descendit livore malignitatis* (*In. psal.* Qui habitat, *serm.* XII, *n.* 2, *t.* I, *p.* 361). Ils ont entrepris de monter, lorsqu'ils ont suivi celui qui a dit : *Ascendam*, Je m'élèverai et je me rendrai égal au Très-Haut. Mais leur audace étant repoussée, ils sont descendus, chrétiens, pleins de rage et de désespoir, comme dit saint Jean dans l'Apocalypse : O terre, ô mer, (2) malheur à vous, parce que le diable descend à vous, plein d'une grande colère : *Væ terræ et mari, quia descendit diabolus ad vos, habens iram magnam* (*Apoc.*, XII, 12). Ainsi son élévation (3) présomptueuse est suivie d'une descente cruelle; et quoique Dieu l'ait banni de devant sa face, n'ose-t-il pas encore s'y présenter pour se rendre notre accusateur,

(1) Les esprits malins.
(2) Malheur à la terre, malheur à la mer.
(3) Trompeuse.

selon ce qu'écrit le même apôtre. N'est-ce pas pour cela qu'il est appelé l'accusateur des fidèles, qui les accuse nuit et jour en la présence de Dieu? *Accusator fratrum nostrorum, qui accusabat illos die ac nocte* (*Apoc.*, XII, 10). Et en effet, ne lisons-nous pas qu'il s'est trouvé avec (1) les saints anges pour accuser le fidèle Job : *Adfuit cum illis etiam Satan* (*Job.*, I, 6). Mais étant monté devant Dieu pour le calomnier avec artifice, il est aussi bientôt descendu pour le persécuter avec fureur, tellement que toute sa vie c'est un mouvement éternel, par lequel il monte et descend, méditant toujours en lui-même le dessein de notre ruine.

Que si cet esprit malfaisant se remue continuellement avec ses complices pour persécuter les fidèles, chrétiens, les saints anges ne sont pas oisifs, et ils se remuent pour les secourir; c'est pourquoi vous les voyez monter et descendre : *Ascendentes et descendentes*; et j'espère vous faire voir aisément que tout cela se fait pour notre salut, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Si vous n'avez pas assez entendu la dignité de notre nature et la grandeur de nos espérances, vous le pourrez connaître aisément par la sainte solennité que nous célébrons en cette journée. C'est ici qu'il vous faut apprendre par la sainte société que nous avons avec les saints anges, que notre origine est céleste, que l'homme n'est pas ce que nous voyons; et que ces membres, que cette figure, et enfin tout l'extérieur de ce corps mortel nous le cache plutôt qu'il ne nous le montre. Car, puisque nous voyons ces esprits bienheureux, destinés à notre conduite, venir converser avec les hommes et se faire leurs compagnons et leurs frères; (2) puisque l'amour chaste qu'ils ont pour les hommes leur fait quitter le ciel pour la terre, et trouver leur paradis parmi nous, ne devons-nous pas reconnaître qu'il y a quelque chose en l'homme qui l'approche de ces esprits immortels, et qui est capable de les inviter à se réjouir de notre alliance? (3) C'est que le grand Augustin (*In Joan.*, *Tractat.* XXIII, *n.* 5, *tom.* III, *part.* II, *pag.* 474) nous explique admirablement par cette excellente doctrine, sur laquelle j'établirai ce discours : c'est qu'encore que les anges soient si fort au-dessus de nous par leur dignité naturelle, il ne laisse pas d'être véritable que nous sommes égaux en ce point, que ce qui rend les anges heureux (1) fait aussi le bonheur des hommes; que nous buvons les uns et les autres à la même fontaine de vie, qui n'est autre que la vie éternelle; et que nous pouvons tous chanter ensemble par un admirable concert ce verset du divin Psalmiste : *Mihi autem adhærere Deo bonum est* (*Ps.* LXXII, 28) : Tout mon bien, c'est d'être uni à mon Dieu par de chastes embrassements, et de mettre en lui mon repos.

Sur ce fondement, chrétiens, il est bien aisé d'établir la société de l'homme et de l'ange : car c'est une loi immuable, que les esprits qui s'unissent à Dieu se trouvent en même temps tous unis ensemble. Ceux qui puisent dans les ruisseaux et qui aiment les créatures se partagent en des soins contraires et divisent leurs affections. (2) Mais ceux qui vont à la source même, au principe de tous les êtres, c'est-à-dire au souverain bien, se trouvant tous en cette unité, et se rassemblant à ce centre, ils y prennent un esprit de paix et un saint amour les uns pour les autres; (3) tellement que toute leur joie, c'est d'être associés éternellement dans la possession de leur commun bien : ce qui fait, dit saint Augustin, qu'ils font tous ensemble un même royaume et une même cité de Dieu : *Habent et cum illo cui adhærent et inter se societatem sanctam, suntque una civitas, Dei* (*S. Aug. de Civit. Dei, lib.* XII, *cap.* 9, *tom.* VII, *p.* 308). D'où il est aisé de conclure que les hommes, non moins que les anges, étant faits pour jouir de Dieu, (4) ils ne composent les uns et les autres qu'un même peuple et un même empire, où l'on adore le même prince, où l'on est régi par la même loi, je veux dire par la charité, qui est la loi des esprits célestes, et la loi des hommes mortels, et qui se répandant du ciel en la terre, fait une même société des habitants de l'un et de l'autre. C'est, mes frères, de cette alliance que j'espère vous entretenir et vous en montrer les secrets dans le texte de mon Evangile.

Car quel est ce nouveau spectacle que le Sauveur nous y représente? D'où vient que les cieux sont ouverts? et que veulent dire ces anges qui montent et descendent, d'un vol si léger, de la terre au ciel, du ciel en la terre? Chrétiens, ne voyez-vous pas que ces esprits pacifiques viennent rétablir le com-

(1) Les enfants de Dieu.

(2) Puisque, touchés d'un pieux désir d'entrer en société avec les hommes, ils quittent.

(3) L'Eglise catholique a plus d'étendue que nous ne pensons. C'est peu pour elle d'être répandue sur toute la surface de la terre, elle remplit encore les cieux, et elle les peuple de ses citoyens, non-seulement par le moyen des saints hommes qu'elle envoie de ce lieu d'exil en cette céleste patrie, mais encore par les Esprits bienheureux, lesquels, quoiqu'ils ne soient pas conçus dans son sein, ne laissent pas d'être associés à son unité. C'est ce qui fait dire à saint Augustin, dans cet excellent Manuel, qui comprend un admirable abrégé de toute la doctrine évangélique (*Enchirid.*, *cap* 56, *tom* VI, *p.* 217); c'est, dis-je, Messieurs, ce qui lui fait dire que lorsque nous confessons au sacré symbole l'universalité de l'Eglise, nous y comprenons les esprits célestes, qui composent avec nous cette sainte et bienheureuse cité en laquelle Dieu a mis son trône. Ce que nous enseigne le grand Augustin de la société de l'homme et de l'ange dans l'unité de l'Eglise, il le prouve par un beau principe, sur lequel j'établirai ce discours.

(1) C'est ce qui fait.

(2) Mais ceux qui s'élèvent au principe même, et s'attachent au souverain bien.

(3) Et c'est pourquoi, dit saint Augustin, étant associés si étroitement dans l'amour de leur commun bien, ils font tous ensemble un même royaume.

(4) Ils composent les uns et les autres une même Eglise et un peuple, dont la charité est la loi, et dont Jésus-Christ est le prince. Il est vrai que le péché qui divise tout avait rompu cet accord et cette alliance. Les anges nous avaient déclaré la guerre, parce que nous l'avions déclarée à Dieu en nous joignant au parti rebelle de leurs compagnons séditieux. Mais enfin le Sauveur Jésus a pacifié le ciel et la terre; il a réconcilié les esprits célestes avec les hommes mortels, et vous en voyez une preuve dans le texte de mon Evangile.

merce (1) que les hommes avaient rompu, en prenant le parti rebelle de leurs séditieux compagnons. La terre n'est plus ennemie du ciel, le ciel n'est plus contraire à la terre : le passage de l'un à l'autre est tout couvert (2) d'esprits bienheureux, dont la charité officieuse entretient une parfaite communication entre ce lieu de pèlerinage et notre céleste patrie.

C'est, Messieurs, pour cette raison que vous les voyez monter et descendre : *Ascendentes et descendentes.* Ils descendent de Dieu aux hommes, ils remontent des hommes à Dieu, parce que la (3) sainte alliance qu'ils ont renouvelée avec nous les charge d'une double ambassade. Ils sont les ambassadeurs de Dieu vers les hommes, ils sont les ambassadeurs des hommes vers Dieu. Quelle merveille, nous dit saint Bernard ! Chrétiens, le pourrez-vous croire? Ils ne sont pas seulement les anges de Dieu, mais encore les anges des hommes : *Illos utique spiritus tam felices, et tuos ad nos, et nostros ad te angelos facis.* Oui, Seigneur, nous dit ce saint homme, ils sont vos anges, et ils sont les nôtres (*In Ps.* Qui habitat, *Serm.* XII, *n.* 3, *tom.* I, *pag.* 862). Anges, c'est à dire, envoyés : ils sont donc les anges de Dieu, parce qu'il nous les envoie pour nous assister ; et ils sont les anges des hommes, parce que nous les lui renvoyons pour l'apaiser. Ils viennent à nous chargés de ses dons ; ils retournent chargés de nos vœux : ils descendent pour nous conduire ; ils remontent pour porter à Dieu nos desirs et nos bonnes œuvres. Tel est l'emploi et le ministère de ces bienheureux gardiens ; c'est ce qui les fait monter et descendre : *Ascendentes et descendentes.* Vous voyez en ce mouvement la double assistance que nous recevons par leur entremise; et vous voyez les deux points qui partageront ce discours. Dans le texte que j'ai rapporté, la descente est précédée par l'élévation ; mais permettez-moi, chrétiens, que pour suivre l'ordre du raisonnement, je laisse un peu l'ordre des paroles, et que je parle avant toutes choses de leur descente mystérieuse.

PREMIER POINT.

Il ne suffit pas, chrétiens, que nous remarquions aujourd'hui que les anges descendent du ciel en la terre : si vous n'entendez rien par ce mouvement, sinon qu'ils passent d'un lieu à un autre, vous n'avez pas encore compris le mystère. Il faut élever nos pensées plus haut, et concevoir dans cette descente le caractère particulier de la charité des saints anges, qui la rend différente de celle des hommes. Je m'explique, et je dis, Messieurs, qu'encore que la charité soit la même dans les anges et dans les hommes, qu'elle soit dans tous les deux de même nature, qu'elle dépende d'un même principe; toutefois elle agit en eux par deux mouvements opposés. Elle élève les hommes mortels de la terre au ciel, de la créature au Créateur; au contraire, elle pousse les esprits célestes du ciel en la terre, et du Créateur à la créature. La charité nous fait monter, la charité les fait descendre : chrétiens, c'est un grand mystère que vous comprendrez aisément, si vous savez faire la distinction de l'état des uns et des autres.

Où sommes-nous, et où sont les anges? quelle est notre vie, et quelle est la leur? Misérables (1) bannis, enfants d'Eve, nous sommes ici relégués bien loin au séjour de misère et de corruption (2) : pour eux ils se reposent dans la patrie, à la source même du bien, dans le centre même du repos qu'ils possèdent par la claire vue. Nous pleurons et nous soupirons sur les fleuves de Babylone : ils boivent à longs traits les eaux toujours vives de ce fleuve qui réjouit la cité de Dieu.

Etant donc dans des états si divers, que ferons-nous les uns et les autres? Les hommes demeureront-ils liés aux biens périssables dont ils sont environnés; et les anges seront-ils toujours occupés de leur paix et de leur repos, sans penser à secourir ceux qui travaillent? Non, mes frères, il n'en est pas ainsi : la charité ne le permet pas. Elle nous fait monter, elle fait descendre les anges : elle nous trouve (3) au milieu des biens corruptibles, elle trouve les esprits célestes unis immuablement au bien éternel : elle se met entre deux, et tend la main aux uns et aux autres. Elle nous dit au fond de nos cœurs : Vous (4) qui êtes parmi les créatures, gardez-vous bien de vous arrêter aux créatures ; mais dans cette bassesse où vous êtes, faites qu'elles vous conduisent au Créateur : vous qui êtes au bord des ruisseaux, apprenez à remonter à la source. Elle dit aux anges célestes : Vous qui jouissez du Créateur, jetez aussi les yeux sur ses créatures: vous qui êtes à la source, ne dédaignez pas les ruisseaux. Ainsi vous voyez, chrétiens, qu'une même charité qui remplit les anges et les hommes meut différemment les uns et les autres.

Ce que voient les hommes mortels doit leur faire chercher ce qu'ils ne voient pas ; tel doit être le progrès de leur charité. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean, le disciple chéri de notre Sauveur, le docteur de la charité, a dit ces beaux mots : Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment pourra-t-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? *Qui non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt quomodo potest diligere* (*Joan.*, I *Epist.*, *c.* IV, *v.* 20)? Par où il avertit l'âme chrétienne que le mouvement naturel que le saint amour lui

(1) Que nous avions rompu par nos crimes et par notre désobéissance. Lorsque le commerce entre deux villes est interdit, on ne va pas ordinairement de l'une à l'autre : le chemin n'est pas battu. Les choses vont et viennent continuellement du ciel en la terre, de la terre au ciel; le commerce est donc rétabli.

(2) Rempli.

(3) Sainte société qu'ils ont renouée avec nous.

(1) Captifs.

(2) Nous gémissons dans ce lieu d'exil : ils sont attachés immuablement.

(3) Elle nous trouve au milieu des créatures, elle trouve les esprits célestes unis éternellement au Créateur.

(4) Vous qui êtes parmi les créatures, ne vous arrêtez pas aux créatures; mais dans cette bassesse où vous êtes, faites-vous-en un degré pour monter plus haut.

doit inspirer, c'est de s'exercer sur ce qu'elle voit, pour tendre à ce que les sens ne pénètrent pas. Aussi est-ce pour cela que nous avons dit que son propre, c'est de s'élever : *Ascensiones in corde suo disposuit* (*Psalm.* LXXXIII, 6). Comme elle se trouve en bas, mais se dispose toujours à monter plus haut, elle regarde la terre, non pas comme un siége pour se reposer, mais comme un marchepied pour s'avancer, *Scabellum pedum tuorum* (*Ps.* CIX, 2). Le degré pour aller au trône, ce n'est pas le siége, c'est le marchepied. Elevez-vous sur le marchepied, et tâchez d'arriver au trône. Il n'en est pas ainsi des saints anges : unis à la source du bien et du beau, comme nous avons déjà dit, ils ne peuvent pas s'élever, parce qu'il n'y a rien au-dessus de ce qu'ils possèdent. Mais la charité officieuse qui nous fait monter pour aller à eux, les rabaisse aussi pour venir jusqu'à nous par une miséricordieuse correspondance; et voilà quelle est la descente dont il est parlé dans notre Evangile.

Réjouissons-nous, chrétiens, de cette descente bienheureuse, qui unit le ciel et la terre, et fait entrer les esprits célestes dans une sainte société avec les hommes. O bonheur! ô miséricorde! Car, mes frères, qui le pourrait croire, que ces intelligences sublimes ne dédaignent pas de pauvres mortels; qu'étant au sejour de la félicité et au centre même du repos, elles veulent bien se mêler parmi nos continuelles agitations, et lier une amitié si étroite avec des créatures si faibles et si peu proportionnées à leur naturelle grandeur? O Dieu, que peuvent-elles trouver en ce monde, que peut produire cette terre ingrate, qui soit capable d'y attirer ces glorieux citoyens du paradis? Chrétiens, ne l'ai-je pas dit? c'est la charité qui les pousse; mais encore n'est-ce pas assez. Qui ne sait que la charité est la fin générale de leurs actions? Il nous faut descendre au détail des motifs particuliers qui les pressent de quitter le ciel pour la terre.

Pour bien entendre cette vérité, ce serait peut-être assez de vous dire que telle est la volonté de leur Créateur, et que c'est l'unique raison que désirent de si fidèles ministres: car ils savent que la créature étant faite par la seule volonté de son Créateur, elle doit vivre toujours souple et toujours soumise à cette volonté souveraine. On pourrait encore ajouter que la subordination des natures créées demande que ce monde sensible et inférieur soit régi par le supérieur et intelligible, et la nature corporelle par la spirituelle. Que si on voulait pénétrer plus loin, il serait aisé de vous faire voir que, les hommes étant destinés pour réparer les ruines que l'orgueil de Satan a faites dans le ciel, c'est une sage disposition d'envoyer les anges à notre secours, (1) afin qu'ils travaillent eux-mêmes aux recrues de leurs légions (2), en ramassant cette nouvelle milice, qui doit rendre leurs troupes complètes. Tous ces raisonnements sont solides et très-bien appuyés sur les Ecritures; mais je laisserai à l'Ecole cette belle théologie, pour m'attacher à une doctrine qui me semble plus capable de toucher les cœurs.

Je dis donc, et je vous prie de le bien entendre, que ce qui attire les anges, ce qui les fait descendre du ciel en la terre, c'est le désir d'y exercer la miséricorde. Car ils savent, ces esprits célestes, que sous un Dieu si bon et si bienfaisant, dont les miséricordes n'ont point de bornes, dont les infinies misérations éclatent magnifiquement par-dessus tous ses autres ouvrages (*Psal.* CXLIV, 6); ils savent, dis-je, que sous ce Dieu il n'y a rien de plus grand ni de plus illustre que de secourir les misérables. Que feront-ils, qu'entreprendront-ils? Ils n'en trouvent point dans le ciel, ils en viennent chercher sur la terre. Là ils ne voient que des bienheureux : ils quittent ce lieu de bonheur, afin de rencontrer des affligés. Apprenez ici, chrétiens, de quel prix sont les œuvres de miséricorde. Il manque, ce semble, quelque chose au ciel, parce qu'on ne peut pas les y pratiquer. Encore qu'on y voie Dieu face à face, encore qu'il y enivre les esprits célestes du torrent de ses voluptés; toutefois leur félicité n'est pas accomplie, parce qu'il n'y a point de pauvres que l'on assiste, point d'affligés que l'on console, point de faibles que l'on soutienne, enfin point de misérables que l'on soulage. Mais ils ne découvrent autre chose en ce lieu d'exil; c'est pourquoi vous les voyez accourir en foule. Ils pressent les cieux de s'ouvrir, et ils descendent impétueusement du ciel en la terre : *Videbitis cœlos apertos;* tant ils trouvent de contentement à exercer les œuvres de miséricorde. Ah! mes frères, le grand exemple pour nous, qui sommes au milieu des maux, dans le pays propre de la misère!

Mais disons encore, mes frères, pour consoler ceux qui s'y appliquent, disons et tâchons de le bien entendre, quels charmes, quel agrément et quelle douceur trouvent ces esprits bienheureux à se mêler parmi nos faiblesses, et à prendre part dans nos peines. Il en faut aujourd'hui expliquer la cause; et la voici, si je ne me trompe, autant qu'il est permis à des hommes de pénétrer de si hauts mystères. C'est qu'ils voient face à face et à découvert cette bonté infinie de Dieu: ils voient ces entrailles de miséricorde et cet amour paternel par lequel il embrasse ses créatures : ils voient que de tous les titres augustes qu'il se donne lui-même dans ses Ecritures (*Marc.*, X, 18; II *Cor.*, I, 3), c'est celui de bon et de charitable, de père de miséricorde et de Dieu de toute consolation dont il se glorifie davantage. Ils sont (1) ravis en admiration, chrétiens, de cette bonté infinie et infiniment gratuite, par laquelle il délivre les hommes pécheurs de la damnation qu'ils ont méritée. Mais en considérant ce qu'il donne aux autres, ils savent bien connaître ce qu'ils doivent en particulier à cette bonté. Ils se considèrent eux-mêmes comme des ouvrages de grâce, comme des miracles de miséricorde; car n'est-ce pas la

(1) Pour être coopérateurs de notre salut.
(2) Diminuées par la désertion des anges rebelles.

(1) Etonnés.

bonté de Dieu qui les a tirés du néant, qui les a remplis de lumière dès l'instant qu'il les a formés? *Simul ut facti sunt, lux facti sunt* (*S. Aug., de Civit. Dei, lib.* XI, *cap.* 11, *tom.* VII, *p.* 281); et qui en créant leur nature leur a en même temps accordé sa grâce? *Simul in eis et condens naturam, largiens gratiam* (*Ibid.*, *lib.* XII, *cap.* 9, *p.* 308). N'est-ce pas Dieu qui les a créés avec l'amour chaste, par lequel ils se sont attachés à lui; qui les a faits, et les a faits bons; qui, étant l'auteur de leur être, l'est aussi de leur sainteté, et conséquemment de leur béatitude? Ils doivent donc aussi bien que nous, ils doivent tout ce qu'ils sont à la grâce et à la miséricorde divine. Elle se montre différemment en eux et en nous; mais toujours, dit saint Fulgence, c'est la même grâce: *Una est in utroque gratia operata* (*Ad Trasimund., lib.* II, *cap.* 3, *p.* 90). Elle nous a relevés, mais elle a empêché leur chute: *In illo, ne caderet; in hoc, ut surgeret;* elle nous a guéris de nos blessures; en eux elle a prévenu le coup: *In illo, ne vulneraretur; in isto, ut sanaretur;* elle a remédié à nos maladies; elle n'a pas permis qu'ils fussent malades: *Ab hoc infirmitatem repulit; illum infirmari non sinit.* Reconnaissez donc, ô saints anges, que vous devez tout, aussi bien que nous, à la miséricorde divine.

Ils le reconnaissent, mes frères; et c'est aussi pour cette raison que, désirant honorer la miséricorde qui a été exercée sur eux, ils s'empressent de l'exercer sur les autres: car le meilleur moyen de la reconnaître, chrétiens, c'est de l'imiter, et d'ouvrir nos mains sur nos frères, comme nous voyons les siennes ouvertes sur nous: *Estote misericordes, sicut Pater vester misericors est* (*Luc.*, VI, 36): Soyez, dit-il, miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux. Revêtez-vous, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde: *Induite vos, sicut sancti et electi Dei, viscera misericordiæ* (*Coloss.*, III, 12). Imitez ce que vous recevez, et prenez plaisir de donner en actions de grâces de ce qu'on vous donne. Celui-là ne sent pas un bienfait qui ne sait ce que c'est de bien faire; et il méprise la miséricorde, puisqu'il n'a pas soin de la pratiquer. C'est pourquoi les anges célestes, de peur d'être ingrats envers le Créateur, aiment à être bienfaisants envers ses créatures. La miséricorde qu'ils font glorifie celle qu'ils reçoivent: ils savent, je vous prie, remarquez ceci, que Dieu exige deux sacrifices, l'un pour honorer sa miséricorde, et l'autre pour reconnaître sa justice: l'un détruit, et l'autre conserve; l'un est un sacrifice qui tue, l'autre un sacrifice qui sauve: *Qui fecit misericordiam, offert sacrificium* (*Eccli.*, XXXV, 5).

D'où vient cette diversité? Elle dépend de la différence de ces deux divins attributs. La justice divine poursuit les pécheurs: elle lave ses mains dans leur sang, elle les perd, elle les dissipe: *Pereant peccatores a facie Dei* (*Ps.* LXVII, 3). Au contraire, la miséricorde ne veut pas que personne périsse: *Non vult perire quemquam* (II *Petr.*, III, 9). Elle pense des pensées de paix, et non pas des pensées de destruction: *Ego cogito super vos cogitationes pacis et non afflictionis* (*Jer.*, XXIX, 11). Que ces deux attributs sont opposés! Aussi, Messieurs, les honore-t-on par des sacrifices divers. A cette justice qui rompt et qui brise, qui renverse les montagnes et arrache les cèdres du Liban, c'est-à-dire, qui extermine les pécheurs superbes, il lui faut des sacrifices sanglants et des victimes égorgées, pour marquer la peine qui est due au crime. Mais pour cette miséricorde toujours bienfaisante, qui guérit ce qui est blessé, qui affermit ce qui est faible, et qui vivifie ce qui est mort, elle veut qu'on lui offre en sacrifice, non des victimes détruites, mais des victimes conservées, c'est-à-dire, des pauvres soulagés, des infirmes soutenus, des morts ressuscités, c'est-à-dire des pécheurs convertis. Tels sont, mes frères, les sacrifices qui honorent la miséricorde divine: c'est ainsi qu'elle veut être reconnue.

Venez donc, anges célestes, honorer cette bonté souveraine, venez tous ensemble (1) chercher sur la terre les victimes qu'elle demande; vous ne les pouvez trouver dans le ciel. On n'y peut exercer de miséricorde, parce qu'il n'y a point de misères: *Ibi nulla miseria est, in qua fiat misericordia* (*S. Aug.*, *Enar. in Ps.* CXLVIII, *n.* 8, *tom.* IV, *p.* 1676). Peut-on consoler les affligés, où toutes les larmes sont essuyées? peut-on secourir ceux qui travaillent, où tous les travaux sont finis? peut-on visiter les prisonniers, où tout le monde jouit de la liberté? peut-on recueillir les étrangers, où nul n'est reçu que les citoyens? Ici toutes les misères abondent; c'est leur pays, c'est leur lieu natal. O mes frères, la riche moisson pour ces esprits bienfaisants, qui cherchent à exercer la miséricorde? Il n'y a (2) que des misérables, parce qu'il n'y a que des hommes. Tous les hommes sont des prisonniers, chargés des liens de ce corps mortel: esprits purs, esprits dégagés, aidez-les à porter ce pesant fardeau; et soutenez l'âme qui doit tendre au ciel, contre le poids de la chair qui l'entraîne en terre. Tous les hommes sont des ignorants, qui marchent dans les ténèbres. Esprits qui voyez la lumière pure, dissipez les nuages qui nous environnent. Tous les hommes sont attirés par les biens sensibles: vous qui buvez à la source même des voluptés chastes et intellectuelles, rafraîchissez notre sécheresse par quelques gouttes de

(1) Comme Jésus-Christ, ils suivent les mouvements de leur Maître: *Ascendentes et descendentes.* Quelle beauté nous veulent-ils? celle qu'ils ont: la charité. Car ils aiment la charité, parce que la charité vient de Dieu. Les hommes commencent par l'amour fraternel pour aller à Dieu: les anges par l'amour de Dieu pour aller aux hommes. Ils voient Dieu dans les âmes, quand ils y voient la charité; ils voient le ruisseau dans la source; ils voient comment il n'en est pas séparé; ils voient ce Dieu amour, faisant en nous l'amour: *Intus inhabitat Deus*

(2) Autant d'hommes que vous voyez, autant d'infirmes et de misérables, dont l'extrême nécessité a besoin de votre secours. Ils y viennent, n'en doutez pas, et c'est pour cela qu'ils descendent: *Vidi angelos descendentes.* Et quelle œuvre de miséricorde ne pratiquent-ils pas parmi nous?

cette céleste rosée. Tous les hommes ont au fond de leurs âmes un malheureux germe d'envie, toujours fécond en procès, en querelles, en murmures, en médisance, en divisions. Esprits charitables, esprits pacifiques, calmez la tempête de nos colères, adoucissez l'aigreur de nos haines, soyez médiateurs invisibles, pour réconcilier en Notre-Seigneur nos cœurs ulcérés.

Mais, mes frères, quand aurai-je fait, si j'entreprends de vous raconter tout ce que font ces esprits célestes, qui descendent pour notre secours? Ils s'intéressent à tous nos besoins, ils ressentent toutes nos nécessités: à toute heure et à tous moments ils se tiennent prêts pour nous assister; gardiens toujours fervents et infatigables, sentinelles qui veillent toujours, qui sont en garde autour de nous nuit et jour, sans se relâcher un instant du soin qu'ils prennent de notre salut. Heureux mille et mille fois, d'avoir toujours à nos côtés de si puissants protecteurs!

Mais quelles actions de grâces leur rendrons-nous, et comment reconnaîtrons-nous leurs soins assidus? Combien s'empresse le jeune Tobie à remercier le saint ange qui l'avait conduit durant son voyage (*Tob.*, XII, 2 *et suiv.*)? Ceux-ci nous gardent toute notre vie. Ces princes de la cour céleste, non contents de devenir compagnons des hommes, se rendent leurs ministres et leurs serviteurs, depuis leur naissance jusqu'à leur mort (1); et ils ne rougissent pas d'être ingrats d'une telle miséricorde. A Dieu ne plaise que nous le soyons! chrétiens, étudions-nous à récompenser leurs services. Ah! qu'il est aisé de les contenter! Ils descendent pour notre salut du ciel en la terre. Savez-vous ce qu'ils demandent en reconnaissance? qu'ils ne soient pas venus inutilement, que nous ne les déshonorions pas en les renvoyant les mains vides. Ils sont venus à nous, pleins des dons célestes dont ils ont enrichi nos âmes: ils demandent, pour récompense, que nous les chargions de nos prières, et qu'ils puissent présenter à Dieu quelques fruits des grâces qu'il nous a distribuées par leur entremise. O les amis désintéressés, amis commodes et officieux, qui se croient payés de tous leurs bienfaits, quand on leur donne de nouveaux sujets d'exercer leur miséricorde! Ils sont descendus pour l'amour de nous: chrétiens, les voilà prêts, ils s'en retournent pour notre service: après nous avoir apporté des grâces, ils s'offrent encore à porter nos vœux pour nous en attirer de nouvelles. Usez, mes frères, de leur amitié: il faut, s'il se peut, vous y obliger par cette seconde partie.

SECOND POINT.

Encore que vous voyiez remonter au ciel vos fidèles et bien-aimés gardiens, n'appréhendez pas qu'ils vous abandonnent. Ils peuvent changer de lieu, mais ils ne changent pas de pensée; et, comme ils quittent le ciel sans perdre leur gloire, ils quittent la terre sans perdre leurs soins. Quoiqu'ils descendent du ciel, lieu de félicité (1), ils ne laissent pas de la conserver: autrement, nous dit saint Grégoire, pourraient-ils illuminer les aveugles si eux-mêmes perdaient leur lumière? *Fontem lucis, quem egredientes perderent, cæcis nullatenus propinarent* (*Moral. in Job.*, *lib.* II, *cap.* 3, *tom.* I, *p.* 39). Ainsi, lorsqu'ils marchent à notre secours, lorsqu'ils viennent combattre pour nous, leur béatitude les suit partout; et c'est peut-être en vue d'un si grand mystère que Débora, glorifiant Dieu de la victoire qu'il lui a donnée, dit ces mots au livre des Juges: *Stellæ manentes in ordine suo adversus Sisaram pugnaverunt* (*Judic.*, V, 20): Les étoiles demeurant en leur ordre ont combattu pour nous contre Sisara; c'est-à-dire, les anges, qui brillent au ciel comme des étoiles pleines d'une lumière divine, ont combattu pour nous contre Sisara, contre l'ancien ennemi du peuple de Dieu: *Adversus Sisaram pugnaverunt.* Mais, en s'avançant pour nous secourir, ils sont demeurés en leur ordre: *manentes in ordine suo;* et ils n'ont pas quitté la place que leurs mérites leur ont acquise dans la béatitude éternelle. Concluez de là, chrétiens, qu'ils apportent, venant sur la terre, la gloire dont ils jouissent au ciel, et qu'ils portent avec eux, retournant au ciel, les mêmes soins qu'ils ont sur la terre. Ils y vont traiter nos affaires, ils y vont représenter nos nécessités, ils y portent nos prières et nos oraisons.

Pour quelle raison a-t-il plu à Dieu qu'elles lui soient présentées par le ministère des anges? C'est un secret de sa providence que je n'entreprends pas de vous expliquer; mais il me suffit de vous assurer qu'il n'est rien de mieux fondé sur les Ecritures. Et, afin que vous entendiez combien cette entremise des esprits célestes est utile pour notre salut, je vous dirai seulement ce mot: c'est qu'encore que les oraisons soient d'une

(1) Les saints anges nous assistent extérieurement, en diminuant les efforts du diable, à qui ils font la guerre sans aucune trêve. Raphaël lie Asmodée, démon de l'incontinence. Ils nous secourent par une secrète intelligence qu'ils ont entre eux, pour concourir tous ensemble au salut des hommes qui leur sont commis. Deux personnes sont ennemies, leurs saints anges sont amis, et concourent à les réunir: ce sont des amis communs, et des médiateurs invisibles. Ils nous assistent aussi intérieurement. Si nous avions tout-à-coup les yeux ouverts, et que nous vissions tous les anges de cette assemblée, quelle joie ce beau spectacle ne nous causerait-il pas? Ils attendent ce que nous leur ordonnerons, les requêtes dont nous les chargerons pour Dieu. Ils y portent le bien et le mal. Quand ils retournent, leurs saints compagnons leur demandent de nos nouvelles. Si nous faisons pénitence, c'est pour eux le sujet d'une grande joie, *Gaudium in cœlo.* Si nous nous endurcissons contre Dieu, ces anges de paix, qui voulaient nous procurer le salut, ressentent une douleur amère de notre état: *Angeli pacis amare flebunt.* Notre société envers eux est de converser avec eux: *Conversatio nostra in cœlis est.* Si un homme passe seulement d'une rue à l'autre pour nous venir voir, nous croyons être incivils, si nous ne conversons avec lui. Les anges viennent du ciel en la terre, et nous ne serions pas soigneux de converser avec eux? Deux choses sont nécessaires pour cette conversation; il faut les écouter et leur parler. Si nous ne les écoutons, ils nous quitteront: *Fugiamus hinc*, Fuyons d'ici, disaient-ils autrefois dans le tabernacle. Quittons, quittons les hommes; il n'y a que dissension, qu'envie, qu'injustice parmi eux: retournons au lieu de notre paix

(1) Quand ils descendent du ciel, leur félicité les suit partout.

telle nature, qu'elles s'élèvent tout droit au ciel ainsi qu'un encens agréable que le feu de l'amour divin fait monter en haut, néanmoins le poids de ce corps mortel leur apporte beaucoup de retardement. Trouvez bon ici, chrétiens, que j'appelle le témoignage de vos consciences. Quand vous offrez à Dieu vos prières, quelle peine d'élever à lui vos esprits? Au milieu de quelles tempêtes formez-vous vos vœux? Combien de vaines imaginations, combien de pensées vagues et désordonnées (1), combien de soins temporels qui se jettent continuellement à la traverse, pour en interrompre le cours? Étant donc ainsi empêchées, croyez-vous qu'elles puissent s'élever au ciel, et que cette prière, faible et languissante, qui, parmi tant d'embarras qui l'arrêtent, à peine a pu sortir de vos cœurs, ait la force de percer les nues et de pénétrer jusqu'au haut des cieux? Chrétiens, qui pourrait le croire? Sans doute elles retomberaient de leur propre poids, si la bonté de Dieu n'y avait pourvu. Je sais bien que Jésus-Christ, au nom duquel nous les présentons, les fait accepter. Mais il a envoyé son ange, que Tertullien (*De Orat.*, *n.* 12, *p.* 154) appelle l'ange d'oraison; c'est pourquoi Raphaël disait a Tobie: J'ai offert à Dieu tes prières: *Obtuli orationem tuam Domino* (*Tob.*, XII, 12). Cet ange vient recueillir nos prières, et elles montent, dit saint Jean, de la main de l'ange jusqu'à la face de Dieu: *Et ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum de manu angeli coram Deo* (*Apocal.*, VIII, 4). Voyez comme elles montent de la main de l'ange: admirez combien il leur sert d'être présentées d'une main si pure. Elles montent de la main de l'ange, parce que cet ange se joignant à nous, et aidant par son secours nos faibles prières, leur prête ses ailes pour les élever, sa force pour les soutenir, sa faveur pour les aider (2).

Que nous sommes heureux, mes frères, d'avoir des amis si officieux, des intercesseurs si fidèles, des interprètes si charitables! Mais ils ne se contentent pas de porter nos vœux; ils offrent nos aumônes et nos bonnes œuvres; ils recueillent jusqu'à nos désirs; ils font valoir devant Dieu jusqu'à nos pensées. Surtout qui pourrait assez exprimer combien abondante est leur joie, quand ils peuvent (3) présenter à Dieu, ou les larmes des pénitents, ou les travaux soufferts pour l'amour de lui en humilité et en patience? Car, pour les larmes des pénitents, chrétiens, que puis-je dire de l'estime qu'ils font d'un si beau présent? Comme ils savent que la conversion des hommes pécheurs fait la fête et la joie des esprits célestes, ils assemblent leurs saints compagnons, ils leur racontent les heureux succès de leurs soins et de leurs conseils. Enfin ce rebelle endurci a rendu les armes; cette tête superbe s'est humiliée; ces épaules indomptables ont subi le joug; cet aveugle a ouvert les yeux et déplore les erreurs de sa vie passée: il a rompu ces liens trop doux qui tenaient son âme captive, il renonce à tous ces trésors amassés par tant de rapines; les (1) pleurs du pupille ont percé son cœur; il se résout de faire justice à la veuve qu'il a opprimée. Là-dessus il s'élève un cri d'allégresse parmi les esprits bienheureux; le ciel retentit de leur joie et de l'admirable cantique, par lequel ils glorifient Dieu dans la conversion des pécheurs.

Prends courage, âme pénitente, considère attentivement en quel lieu l'on se réjouit de ta conversion: *Heus! tu peccator, bono animo sis: vides ubi de tuo reditu gaudeatur* (*Tertullian.*, *de Pœnitent.*, *n.* 8, *pag.* 146). Et pour vous qui vivez dans les afflictions, ou qui languissez dans les maladies, si vous souffrez vos maux avec patience, en bénissant la main qui vous frappe, quoique vous soyez peut être le rebut du monde, réjouissez-vous en Notre-Seigneur de ce que vous avez un ange qui tient compte de vos travaux. Mon cher frère, je te le veux dire pour te consoler, il regarde avec respect tes douleurs (2), comme de sacrés caractères qui te rendent semblable à un Dieu souffrant. Je dis quelque chose de plus, il les regarde avec jalousie; et, afin de le bien entendre, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que ce corps qui nous accable de maux nous donne cet avantage au-dessus des anges, de pouvoir souffrir pour l'amour de Dieu, de pouvoir représenter en notre corps glorieux la vie glorieuse de Jésus, en notre corps mortel et passible la vie souffrante du même Jésus: *Ut vita Jesus manifestetur in carne nostra mortali* (II *Cor.*, IV, 11). Ces esprits immortels peuvent être compagnons de la gloire de Notre-Seigneur; mais ils ne peuvent pas avoir cet honneur, d'être les compagnons de ses souffrances. Ils peuvent bien paraître devant Dieu avec des cœurs tout brûlants d'une charité éternelle; mais leur nature impassible ne leur permet pas de signaler la constance d'un amour fidèle, par cette généreuse épreuve des afflictions.

Si vous consultez votre sens, vous me répondrez peut-être aussitôt que ces esprits bienheureux ne doivent pas nous envier ce triste avantage. Mais eux qui jugent des choses par d'autres principes, eux qui savent qu'un Dieu immuable est descendu du ciel en la terre, et s'est revêtu d'une chair mortelle, seulement pour pouvoir souffrir, ah! ils connaissent par là le prix des souffrances; et si la charité le pouvait permettre, ils verraient en nous, avec jalousie, ces caractères sacrés qui nous rendent semblables à un Dieu souffrant. Et voyez combien ils estiment l'honneur qu'il y a de porter la croix. Ils ne peuvent présenter à Dieu leurs propres souffrances, ils empruntent les nôtres pour les lui offrir: s'il ne leur est pas permis de souffrir, ils exaltent du moins ceux

(1) Frivoles, mal digérées.

(2) Il les porte, dit saint Jean, à cet autel d'or, qui nous signifie Jésus-Christ, en qui seul nos prières sont sanctifiées, et au nom duquel elles sont reçues: *Ad altare aureum.*

(3) Porter au ciel.

(1) Cris de l'orphelin ont touché.

(2) Blessures.

qui souffrent. Et je lis avec joie, dans Origène, la belle description qu'il nous fait des enfants de Dieu, assemblés autour de son trône, où ils louent les combats de Job, où ils admirent le courage de Job, où ils publient la constance et la foi de Job, toujours ferme et inviolable dans les ruines de sa fortune et de sa santé : *Venientes ante Deum attestati sunt tolerantiæ, fidei, constantiæ atque dilectionis plenitudini* (*Anonymi in Job. lib.* II, *apud Origen.*, *tom.* II, *pag.* 878). Et d'où vient qu'ils prennent plaisir à rendre à Job ce beau témoignage? C'est qu'ils estiment ce saint homme, heureux de signaler sa fidélité par cette épreuve; ils voient qu'ils ne peuvent pas avoir cet honneur, ils se satisfont en le louant, ils suivent la pompe du triomphe, et prennent part à l'honneur du combat, en chantant la vaillance du victorieux.

Je vous dis ces choses, afin, mes frères, que vous appreniez à goûter les choses célestes. Vous croyez n'être associés qu'avec les hommes, vous ne pensez qu'à les satisfaire, comme si les anges ne vous touchaient pas. Chrétiens, désabusez-vous; il y a un peuple invisible, qui vous est uni par la charité. Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la ville du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, d'une troupe innombrable d'anges : *Accessistis ad Sion montem, Jerusalem cœlestem, et multorum millium angelorum frequentiam* (*Hebr.*, XII, 22). Un de leur compagnie bienheureuse est attaché spécialement à votre conduite; mais tous prennent part à vos intérêts plus que vos parents les plus tendres, plus que vos amis les plus confidents. Rendez-vous dignes de leur amitié, et songez à ménager leur estime. Que si leurs bienfaits ne vous touchent pas, si vous êtes insensibles à leurs bons offices, appréhendez du moins leur indignation, et craignez la juste colère par laquelle ils puniront votre ingratitude.

Sachez donc, et je finis en vous le disant, sachez que ces mêmes habitants du ciel, que vous avez vus y porter nos vœux, sont aussi obligés d'y porter nos crimes : c'est la doctrine de l'Ecriture, c'est la tradition des saints Pères. Ce sont eux qui seront un jour produits contre nous, comme des témoins irréprochables; ce sont eux qui nous seront confrontés, pour vaincre notre perfidie. On ouvrira les livres, nous dit l'Ecriture (*Apoc.*, XX, 12), on nous montrera les saints anges, et on lira dans leur esprit et dans leur mémoire, comme dans des registres vivants, un journal exact de nos actions et de notre vie criminelle. C'est saint Augustin qui le dit : Que nos crimes sont écrits, comme dans un livre, dans la connaissance des esprits célestes qui sont destinés à punir les crimes : *Reatus tanquam in chirographo scriptus, in notitia spiritualium potestatum, per quas pœna exigitur peccatorum* (*Cont. Julian.*, *lib.* VI, *c.* 19, *n.* 62, *tom.* X, *p.* 698). Jugez, jugez, mes frères, combien nos crimes paraîtront horribles, lorsque l'on découvrira d'une même vue, et la honte de notre vie, et la beauté incorruptible de ces esprits purs, qui, nous reprochant leurs soins assidus, feront éclater avec tant de force l'énormité de nos crimes, que non-seulement le ciel et la terre s'irriteront contre nous, mais encore que nous ne pourrons plus nous souffrir nous-mêmes : c'est ce que j'ai tiré de saint Augustin.

Pensez, mes frères, à vos consciences, rappelez en votre mémoire vos (1) dangereux commerces, et écoutez Tertullien qui vous dit : Prenez garde que ces lettres que vous avez écrites ne soient produites un jour contre vous, signées et paraphées de la main des anges : *Ne illæ litteræ negatrices in die judicii adversus vos proferantur, signatæ signis jam advocatorum sed angelorum* (*De Idolol.*, *n.* 23, *p.* 119). On paraphe les écritures, de peur qu'on ne puisse en supposer d'autres; mais, au jugement du grand Dieu vivant, tels supplices (2) ne sont pas à craindre. Pourquoi donc ce paraphe de la main des anges, sinon pour confondre les hommes ingrats?

Quoi! vous aussi, mon gardien fidèle, quoi! vous prenez aussi parti contre moi! Là leur âme éperdue et désespérée sentira l'abandonnement où elle est, en voyant ses meilleurs amis s'élever contre elle. Que si vous doutez, chrétiens, que ces gardiens charitables puissent devenir vos persécuteurs, ouvrez les yeux et reconnaissez que votre péché a tourné à votre perte tout ce qui vous était donné pour votre salut. Un Sauveur devient un juge inflexible; son sang, répandu pour votre pardon, crie vengeance contre vos crimes. Les sacrements, ces sources de grâces, sont changés pour vous en des sources de malédiction. Le corps de Jésus-Christ, la viande d'immortalité, porte la damnation dans vos entrailles; et si telle est la malignité de vos péchés, qu'elle change en venin mortel et en peste les remèdes les plus salutaires, ne vous étonnez pas si je dis que les anges, vos gardiens, deviendront vos persécuteurs et vos ennemis implacables.

Ce n'est pas que je ne confesse qu'ils ont compassion des pécheurs; mais cela va à certaines bornes, hors desquelles la miséricorde se tourne en fureur. Ils ne voient jamais une âme tombée, qu'ils ne songent à la relever. Je les entends concerter ensemble les moyens de la soulager, au chapitre LI de Jérémie. Babylone s'est enivrée, disent-ils; cette âme a bu les plaisirs du siècle, et, la tête lui ayant tourné, elle est tombée d'une grande chute, elle s'est blessée dangereusement : *Cecidit et contrita est.* Aussitôt ils ajoutent : Courons aux remèdes, étanchez le sang, donnez des onguents pour fermer ses plaies : *Tollite resinam ad dolorem ejus, si forte sanetur* (*Jerem.*, LI, 8). Admirez leur empressement pour nous secourir; mais si nous méprisons les remèdes, si nous les rendons inutiles par notre mau-

(1) Pernicieux.
(2) Tromperies.

vais régime, nous les verrons bientôt changer de langage.

Ecoutez la suite de leurs discours : Nous avons traité Babylone, et tous nos remèdes n'ont pas profité : *Curavimus Babylonem, et non est sanata* (*Jer.*, LI, 9). Représentez-vous, chrétiens, des médecins assemblés, qui consultent sur l'état d'un homme frappé d'une maladie périlleuse. La famille, pâle et tremblante, attend le résultat de leur conférence. Cependant ils pèsent entre eux les fâcheux symptômes qu'on a remarqués et les remèdes appliqués inutilement, pour résoudre s'ils tenteront quelque chose encore, ou s'ils abandonneront le malade désespéré. Mais, pendant que l'on consulte de la vie mortelle, peut-être, mes frères, qu'en ce même temps, des médecins invisibles consultent d'une maladie bien plus importante; c'est de la maladie mortelle de l'âme. Nous l'avons traitée avec tout notre art, disent-ils, et nous n'avons pas oublié nos secrets les plus efficaces : tout a réussi contre nos pensées; et telle est sa dépravation, qu'elle s'est empirée parmi nos remèdes : *Derelinquamus eam, et eamus unusquisque in terram suam.* Laissons-la, abandonnons-la. Ne voyez-vous pas sur ce front le caractère d'un réprouvé ; son procès lui est fait au ciel : *Pervenit usque ad cœlos judicium ejus* (*Ibid.*). Ses crimes ont percé les nues, leur cri a pénétré jusque devant Dieu; et la miséricorde divine, accusée de le soutenir trop longtemps, se justifie envers la justice, en le livrant en ses mains ; c'est pourquoi les anges laissent cette âme : *Derelinquamus eam.* Ils la laissent en proie aux démons, et leur patience épuisée est contrainte enfin de l'abandonner. Non contents de l'abandonner, ils sollicitent la juste vengeance des crimes qu'elle a commis. Aiguisez vos flèches, remplissez votre carquois : *Acuite sagittas, implete pharetras.* Voici la vengeance du Seigneur, et il vengera aujourd'hui la profanation de son temple : *Quoniam ultio Domini est ultio templi sui* (*Ibid.*, 11).

Ainsi, mes frères, nos saints anges gardiens ne pouvant plus supporter nos crimes, en poursuivent enfin la vengeance. Quand arrivera ce funeste jour ? C'est un secret de la Providence; et plût à Dieu, chrétiens, qu'il n'arrivât jamais pour nous. Ne contraignons pas ces esprits célestes de forcer leur naturel bienfaisant, et de devenir des anges exterminateurs, et non plus des protecteurs et des gardiens. N'éteignons pas cette charité si tendre, si vigilante, si officieuse; et si nous les avons affligés par notre long endurcissement, réjouissons-les par nos pénitences. Oui, mes frères, faisons ainsi, renouvelons-nous dans ce nouveau temple. Les saints anges, auxquels on l'élève, y habiteront volontiers, si nous commençons aujourd'hui à le sanctifier par nos conversions. Il nous faut quelque victime pour consacrer cette Eglise. Quel sera cet heureux pécheur, qui deviendra la première hostie immolée à Dieu, dans ce temple abattu et relevé, devant ces autels? Mais, ô Dieu! serait-il en cette audience? N'y a-t-il point ici quelque âme attendrie, qui commence à se déplaire en soi-même, à se lasser de ses excès et de ses débauches, et que les soins des saints anges gardiens aient invitée de les reconnaître? O âme ! quelle que tu sois, je te cherche, je ne te vois pas ; mais tu sens, en ta conscience, si Dieu a aujourd'hui parlé à ton cœur. Ne rejette point sa voix qui t'appelle, laisse-toi toucher par sa grâce, hâte-toi de remplir de (1) joie cette troupe invisible qui nous environne, qui s'estimera bienheureuse, si elle peut aujourd'hui rapporter au ciel que la première solennité, célébrée dans leur nouveau temple, a été mémorable éternellement par la conversion d'un pécheur. Mais que dis-je d'un pécheur? Mes frères, si nous savions qu'il y en eût un, qui de nous ne voudrait pas l'être? Pressons-nous de mériter un si grand honneur; et fasse, par ce moyen, la bonté divine, qu'en cherchant un pécheur qui se convertisse, nous en puissions aujourd'hui rencontrer plusieurs qui s'abaissent par la pénitence, pour être relevés par la grâce, et couronnés enfin par la gloire. *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Folie sublime et céleste de saint François, qui lui fait établir ses richesses dans la pauvreté, ses délices dans les souffrances et sa gloire dans la bassesse.

Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens.

S'il y a quelqu'un parmi vous qui paraisse sage selon le siècle, qu'il devienne fou afin d'être sage (I *Cor.*, III, 18).

Le Sauveur Jésus, chrétiens, a donné un ample sujet de discourir, mais d'une manière bien différente, à quatre sortes de personnes, aux Juifs, aux gentils, aux hérétiques et aux fidèles. Les Juifs, qui étaient préoccupés de cette opinion si mal fondée, que le Messie viendrait au monde avec une pompe royale, prévenus de cette fausse croyance, se sont approchés du Sauveur; ils ont vu qu'il était réduit dans un entier dépouillement de tout ce qui peut frapper les sens, un homme pauvre, un homme sans faste et sans éclat ; ils l'ont méprisé : Jésus leur a été un scandale : *Judæis quidem scandalum,* dit le grand Apôtre (I *Cor.*, I, 23). Les gentils d'autre part, qui se croyaient les auteurs et les maîtres de la bonne philosophie, et qui depuis plusieurs siècles avaient vu briller au milieu d'eux les esprits les plus célèbres du monde, ont voulu examiner Jésus-Christ selon les maximes reçues parmi les savants de la terre ; mais aussitôt qu'ils ont ouï parler d'un Dieu fait homme, qui avait vécu misérablement, qui était mort attaché (2) à une croix, ils en ont fait un sujet de risée : Jésus a été pour eux une folie : *Gentibus autem stultitiam,* poursuit saint Paul (*Ibid.*).

(1) *Super uno peccatore pœnitentiam agente.* Ils n'en demandent qu'un. Se seront-ils ici assemblés pour nous sans que nous leur donnions quelque joie? Un pécheur, nous n'en voulons qu'un ; et telle est notre dureté, nous ne pouvons pas le trouver.

(2) Pendu à une potence, à un infâme gibet.

Après eux sont venus d'autres hommes que l'on appelait dans l'Eglise manichéens et marcionites, tous feignant d'être chrétiens, qui, trop émus des invectives sanglantes des gentils contre le Fils de Dieu, l'ont voulu mettre à couvert des moqueries de ces idolâtres, mais d'une manière tout à fait contraire aux desseins de la bonté divine sur nous. Ces faiblesses de notre Dieu, *Pusillitates Dei*, comme les appelait un ancien (*Tertull.*, *adv. Marc.*, *lib.* II, *n.* 27, *p.* 474), leur ont semblé trop honteuses pour les avouer franchement : au lieu que les gentils les exagéraient pour en faire une pièce de raillerie, ceux-ci au contraire tâchaient de les dissimuler, travaillant vainement à diminuer quelque chose des opprobres de l'Evangile, si utiles pour notre salut. Ils ont cru, avec les gentils et les Juifs, qu'il était indigne d'un Dieu de prendre une chair comme la nôtre, et de se soumettre à tant de souffrances; et pour excuser ces bassesses, ils ont soutenu que son corps était imaginaire, et par conséquent que sa nativité et ensuite sa passion et sa mort étaient fantastiques et illusoires : en un mot, à les en croire, toute sa vie n'était qu'une représentation sans réalité. Sans doute les vérités de Jésus ont été un scandale à ces hérétiques, puisqu'ils ont fait un fantôme du sujet de notre espérance : ils ont voulu être trop sages, et par ce moyen ont détruit, selon leur pouvoir, le déshonneur nécessaire de notre foi : *Necessarium dedecus fidei*, dit le grave Tertullien (*De Carne Christi*, *n.* 5, *pag.* 361).

Mais les vrais serviteurs de Jésus-Christ n'ont point eu de ces délicatesses, ni de ces vaines complaisances. Ils se sont bien gardés de croire les choses à demi, ni de rougir de l'ignominie de leur Maître; ils n'ont point craint de faire éclater par toute la terre le scandale et la folie de la croix dans toute leur étendue; ils ont prédit aux gentils que cette folie détruirait leur sagesse. Et quant à ces grandes absurdités que les païens trouvaient dans notre doctrine, nos Pères ont répondu que les vérités évangéliques leur semblaient d'autant plus croyables, que selon la philosophie humaine elles paraissaient tout à fait impossibles : *Prorsus credibile est, quia ineptum est;.... certum est, quia impossibile est*, disait autrefois Tertullien (*loc. cit.*). Ainsi notre foi se plaît d'étourdir la sagesse humaine par des propositions hardies, où elle ne peut rien comprendre.

Depuis ce temps-là, mes frères, la folie est devenue une qualité honorable; et l'apôtre saint Paul a publié, de la part de Dieu, cet édit que j'ai récité dans mon texte : Si quelqu'un veut être sage, il faut nécessairement qu'il soit fou : *Stultus fiat, ut sit sapiens.* C'est pourquoi ne vous étonnez pas si, ayant entrepris aujourd'hui le panégyrique de saint François, je ne fais autre chose que vous montrer sa folie, beaucoup plus estimable que toute la prudence du monde. Mais d'autant que la première et la plus grande folie, c'est-à-dire, la plus haute et la plus divine sagesse que l'Evangile nous prêche, c'est l'incarnation du Sauveur, il ne sera pas hors de propos, pour prendre déjà quelque idée de ce que j'ai à vous dire, que vous fassiez réflexion sur cet auguste mystère, pendant que nous réciterons les paroles que l'ange adressa à Marie, lorsqu'il lui en apporta les nouvelles. Implorons donc l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Cette orgueilleuse sagesse du siècle, qui, ne pouvant comprendre la justice des voies de Dieu, emploie toutes ses fausses lumières à les contredire, se trouve merveilleusement confondue par la doctrine de l'Evangile et par les très-saints mystères du Sauveur Jésus. Déjà la toute-puissance divine avait commencé à lui faire sentir sa faiblesse dès l'origine de l'univers, en lui proposant des énigmes insolubles dans tous les ordres des créatures, et lui présentant le monde comme un sujet éternel de questions inutiles qui ne seront jamais terminées par aucunes décisions. Et certes, il était vraisemblable que ces grands et impénétrables secrets qui bornent et resserrent si fort les connaissances de l'esprit humain, donneraient en même temps des limites à son orgueil. Toutefois, à notre malheur, il n'en est pas arrivé de la sorte, et en voici la cause qui me semble la plus apparente : c'est que la raison humaine, toujours téméraire et présomptueuse, ayant entrevu quelque petit jour dans les ouvrages de la nature, s'est imaginé de découvrir quelque grande et merveilleuse lumière; au lieu d'adorer son Créateur, elle s'est admirée elle-même. L'orgueil, comme vous savez, chrétiens, a cela de propre, qu'il prend son accroissement de lui-même, si petits que puissent être ses commencements, parce qu'il enchérit toujours sur ses premières complaisances par ses flatteuses réflexions.

Ainsi l'homme, s'étant trop plu dans ses belles conceptions, s'est persuadé que tout l'ordre du monde devait aller selon ses maximes. Il s'est enfin lassé de suivre la conduite que Dieu lui avait prescrite, afin de le ramener comme à son principe. Au contraire, il a voulu que la Divinité se réglât selon ses idées; il s'est fait des dieux à sa mode, il a adoré ses ouvrages et ses fantaisies: et, s'étant évanoui, comme dit l'Apôtre (*Rom.*, I, 21), dans l'incertitude de ses pensées, lorsqu'il a cru se voir élevé au comble de la sagesse, il s'est précipité dans une extrême folie : *Dicentes enim se esse sapientes*, *stulti facti sunt* (*Ibid.*, 22).

C'est pourquoi cette sagesse éternelle, qui prend plaisir de guérir ou de confondre la sagesse humaine, s'est sentie obligée de former de nouveaux desseins et de commencer un nouvel ordre de choses par Notre-Seigneur Jésus-Christ; et admirez, s'il vous plaît, la profondeur de ses jugements. Dans le premier ouvrage que Dieu nous avait proposé, qui est cette belle fabrique du monde, notre esprit y voyait d'abord des traits de sagesse infinie. Dans le second ouvrage, qui comprend la doctrine et la vie de notre Maître crucifié, il n'y découvre au premier aspect que folie

et extravagance. Dans le premier nous vous disions tout à l'heure que la raison humaine y avait compris quelque chose et en étant devenue insolente, elle n'a pas voulu reconnaître celui (1) qui lui donnait ses lumières. Dans le second dessein, qui est d'une tout autre excellence, toutes ses connaissances se perdent, elle ne sait du tout où se prendre; et par là il faudra nécessairement, ou bien qu'elle se soumette à une raison plus haute, ou bien qu'elle soit confondue : et de façon ou d'autre, la victoire demeurera à la sagesse divine.

Et c'est ce que nous apprenons par ce docte raisonnement de l'Apôtre. Notre Dieu, dit ce grand personnage, avait introduit l'homme dans ce bel édifice du monde, afin qu'en admirant l'artifice il en adorât l'architecte. Cependant l'homme ne s'est pas servi de la sagesse que Dieu lui donnait, pour reconnaître son Créateur par les ouvrages de sa sagesse, ainsi que l'Apôtre nous le déclare : *Quia in Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum* (I *Cor.*, I, 21). Eh bien! qu'en arrivera-t-il, saint Apôtre? Pour cela, continue-t-il, Dieu a posé cette loi éternelle, que dorénavant les croyants ne pussent être sauvés que par la folie de la prédication : *Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes* (*Ibid.*). A quoi te résoudras-tu donc, ô aveugle raison humaine? Te voilà vivement pressée par cette sagesse profonde qui paraît à tes yeux sous une folie apparente. Je te vois, ce me semble, réduite à de merveilleuses extrémités, parce que de côté ou d'autre la folie t'est inévitable; car dans la croix de Notre-Seigneur et dans toute la conduite de l'Evangile, les pensées de Dieu et les tiennes sont opposées entre elles avec une telle contrariété, que si les unes sont sages, il faut par nécessité que les autres soient extravagantes.

Que ferons-nous ici, chrétiens ? Si nous cédons à l'Evangile, toutes les maximes de prudence humaine nous déclarent fous et de la plus haute folie. Si nous osons accuser de folie la sagesse incompréhensible de Dieu, il faudra que nous soyons nous-mêmes des furieux et des démons. Ah! plutôt démentons toutes nos maximes, désavouons toutes nos conséquences, plions sous le joug de la foi; et, dépouillant cette fausse sagesse dont nous sommes vainement enflés, devenons heureusement insensés pour l'amour de notre Sauveur qui, étant la sagesse du Père, n'a pas dédaigné de passer pour fou en ce monde, afin de nous enseigner une prudence céleste; en un mot s'il y a quelqu'un parmi nous qui prétende à la véritable sagesse, qu'il soit fou afin d'être sage : *Stultus fiat, ut sit sapiens*, dit le grand Apôtre.

La voilà, la voilà, chrétiens, cette illustre, cette généreuse, cette sage et triomphante folie du christianisme qui dompte tout ce qui s'oppose à la science de Dieu, qui rend humble ou qui renverse invinciblement la raison humaine, et toujours en remporte une glorieuse victoire. La voilà cette belle folie qui doit être le seul ornement du panégyrique de saint François, selon que je vous l'ai promis, et qui fera aujourd'hui son éloge. Pour cela, vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il y a une convenance nécessaire entre les mœurs des chrétiens et la doctrine du christianisme. Cette folie apparente, qui est dans la parole du Fils de Dieu, doit passer par imitation dans la vie de ses serviteurs Ils sont un Evangile vivant : l'Evangile qui est écrit dans nos livres et celui que le Saint-Esprit daigne écrire dans l'âme des saints, que l'on peut lire dans leurs actions comme dans de beaux caractères, déplaisent également à la fausse prudence du monde.

Figurez-vous donc que François ayant considéré ces grands et vastes chemins du monde qui mènent à la perdition, s'est résolu de suivre des routes entièrement opposées. Le plus ordinaire conseil que nous donne la sagesse humaine, c'est d'amasser beaucoup de richesses, de faire valoir ses biens, d'en acquérir de nouveaux : c'est à quoi on rêve dans tous les cabinets, c'est de quoi on s'entretient dans toutes les compagnies, c'est le sujet le plus ordinaire de toutes les délibérations. Il y a pourtant d'autres personnes qui se croient plus raffinées, qui vous diront que ces richesses sont des biens étrangers à la nature, qu'il vaut bien mieux jouir de la douceur de la vie et tempérer par les voluptés ses amertumes continuelles; c'est une autre espèce de sages. Mais encore y en a-t-il d'autres qui reprendront peut-être ces sectateurs trop ardents des richesses et des délices. Pour nous, diront-ils, nous faisons profession d'honneur, nous ne recherchons rien avec tant de soin que la réputation et la gloire. Si vous pénétrez dans leurs consciences, vous trouverez qu'ils s'estiment les seuls honnêtes gens dans le monde; ils consument leur esprit de veilles et d'inquiétudes pour acquérir du crédit, pour être élevés aux honneurs. Ce sont, à mon avis, les trois choses qui font toutes les affaires du monde, qui nouent toutes les intrigues, qui enflamment toutes les passions, qui causent tous les empressements.

Ah! que notre admirable François a bien reconnu l'illusion de tous ces biens imaginaires! Il dit que les richesses captivent le cœur, que les honneurs l'emportent, que les plaisirs l'amollissent; que pour lui il veut établir ses richesses dans la pauvreté, ses délices dans les souffrances, et sa gloire dans la bassesse. O ignorance! ô folie! Eh Dieu! que pense-t-il faire? O le plus insensé des hommes selon la sagesse du siècle, mais le plus sage, le plus intelligent, le plus avisé selon la sagesse de Dieu! C'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans la suite de ce discours.

PREMIER POINT.

Quand je me suis proposé de vous entretenir aujourd'hui des trois victoires de saint François sur les richesses du monde, sur ses plaisirs et sur ses honneurs, je m'étais persuadé que je pourrais les représenter les

(1) D'où lui venaient.

unes après les autres; mais je vois bien maintenant que c'est une entreprise impossible, et que, ayant à commencer par la profession généreuse qu'il a faite de la pauvreté, je suis obligé de vous dire que, par cette seule résolution, il s'est mis infiniment au-dessus des honneurs et des opprobres, des incommodités et des agréments, et de tout ce que l'on appelle bien et mal dans le monde : car enfin ce serait mal connaître la nature de la pauvreté que de la considérer comme un mal séparé des autres. Je pense pour moi, chrétiens, que lorsqu'on a inventé ce nom, on a voulu exprimer, non point un mal particulier, mais un abîme de tous les maux et l'assemblage de toutes les misères qui affligent la vie humaine. Et certes, j'oserais quasi assurer que c'est quelque mauvais démon, qui, voulant rendre la pauvreté tout à fait insupportable, a trouvé le moyen d'attacher aux richesses (1) tout ce qu'il y a d'honorable et de plaisant dans le monde : c'est pourquoi notre langage ordinaire les nomme biens d'un nom général, parce qu'elles sont l'instrument commun pour acquérir tous les autres. De sorte que nous pourrions au contraire appeler la pauvreté un mal général, parce que les richesses ayant tiré de leur côté la joie, l'affluence, l'applaudissement, la faveur, il ne reste à la pauvreté que la tristesse et le désespoir, et l'extrême nécessité, et, ce qui est plus insupportable, le mépris et la servitude : et c'est ce qui fait dire au Sage que la pauvreté entrait en une maison tout ainsi qu'un soldat armé : *Pauperies quasi vir armatus* (*Prov.*, VI, 11). L'étrange comparaison!

Vous dirai-je ici, chrétiens, combien est effroyable en une pauvre maison une garnison de soldats? Plût à Dieu que vous fussiez en état de l'apprendre seulement de ma bouche. Mais, hélas! nos campagnes désertes et nos bourgs misérablement désolés nous disent assez que c'est cette seule (2) terreur qui a dissipé deçà et delà tous leurs habitants. Jugez, jugez par là combien la pauvreté est terrible, puisque la guerre, l'horreur du genre humain, le monstre le plus cruel que l'enfer ait jamais vomi pour la ruine des hommes, n'a presque rien de plus effroyable que cette désolation, cette indigence, cette pauvreté qu'elle traîne nécessairement avec elle. Mais du moins n'est-ce pas assez que la pauvreté soit accablée de tant de douleurs, sans qu'on la charge encore d'opprobre et d'ignominie? Les fièvres, les maladies, qui sont presque nos plus grands maux, encore ont elles cela de bon qu'elles ne font de honte à personne. Dans toutes les autres (3) disgrâces, nous voyons que chacun prend plaisir de conter ses maux et ses infortunes : la seule pauvreté a cela de commun avec le vice, qu'elle nous fait rougir, de même que si être pauvre c'était être extrêmement criminel.

(1) Tous les honneurs, tous les plaisirs et toutes les commodités de la vie.
(2) Appréhension.
(3) Aventures, rencontres.

En effet combien y a-t-il de personnes qui se privent des contentements et même des nécessités de la vie, afin de soutenir une pauvreté honorable? Combien d'autres en voyons-nous (1) qui se font effectivement pauvres, tâchant de satisfaire à je ne sais quel point d'honneur, par une dépense qui les consume? Et d'où vient cela, chrétiens, sinon que dans l'estime des hommes qui dit pauvre dit le rebut du monde? Pour cela le prophète David, après avoir décrit les diverses misères des pauvres, conclut enfin par cette excellente parole qu'il adresse à Dieu : *Tibi derelictus est pauper* (*Psal.* IX, 35) : Seigneur, dit-il, on vous abandonne le pauvre; et voyons-nous rien de plus commun dans le monde? Quand les pauvres s'adressent à nous, afin que nous soulagions leurs nécessités, n'est-il pas vrai que la faveur la plus ordinaire que nous leur faisons, c'est de souhaiter que Dieu les assiste. Dieu soit à votre aide, leur disons-nous; mais de contribuer de notre part en quelque chose pour les secourir, c'est la moindre de nos pensées. Nous nous en déchargeons sur la miséricorde divine, ne considérant pas que c'est par nos mains et par notre ministère que Dieu a résolu de leur faire cette miséricorde que nous leur souhaitons ; tant il est vrai que personne ne se met en peine des pauvres. Chacun s'inquiète, chacun s'empresse à servir les grands, et il n'y a que Dieu seul à qui les pauvres ne soient point à charge : *Tibi derelictus est.*

Cela étant ainsi, comme l'expérience nous le fait voir, quand un homme accommodé dans le siècle, comme saint François, prend la résolution de se plaire dans les bassesses de la pauvreté, ne faut-il pas (2) que ce soit une âme extrêmement touchée du mépris de tous ces biens imaginaires, qui remportent parmi nous un si grand applaudissement? Le voyez-vous, chrétiens; François, ce riche marchand d'Assise, que son père a envoyé à Rome pour les affaires de son négoce, le voyez-vous qui s'entretient avec un pauvre au milieu des rues? Eh Dieu! qu'a de commun le négoce avec cette sorte de gens? Quel marché veut-il faire avec ce pauvre homme? Ah! l'admirable trafic, le riche et précieux échange! il veut avoir l'habit de ce pauvre, et pour cela il lui donne le sien; et après, ravi d'avoir fait un si bel échange, d'un habit honnête contre un autre tout déchiré, il paraît tout joyeux habillé en pauvre, pendant que le pauvre a peine à se reconnaître sous son habit de bourgeois.

Jésus, mon Sauveur, qui dites que l'on vous habille quand on couvre la nudité de vos pauvres, pourrais-je bien ici exprimer combien cette action vous fut agréable? L'histoire ecclésiastique m'apprend que saint Martin, votre serviteur, ayant donné la moitié de son manteau à un pauvre qui lui demandait l'aumône, vous lui apparûtes la nuit dans une vision merveilleuse, paré superbement de cette moitié de manteau, vous

(1) Qui deviennent pauvres, de crainte de le paraître.
(2) Qu'il ait en son âme un mépris extrême.

glorifiant en la présence de vos saints anges, que Martin, encore catéchumène, vous avait donné cet habit. Me permettrez-vous, ô mon Maître, une parole familière, que j'ose ici avancer ensuite de ce que vous dites vous-même? S'il est vrai que vous estimiez qu'on vous donne lorsqu'on fait largesse à vos pauvres, combien vous glorifierez vous du don que vous fait François? Ce n'est pas de son manteau seulement qu'il se dépouille pour l'amour de vous : il veut vous revêtir tout entier ; il vous fait présent d'un habit complet. Bien plus, ayant appris de votre Evangile que, lorsque vous étiez sur la terre, vous vous étiez toujours plu dans la pauvreté; non content de vous avoir habillé, il semble vous demander à son tour que vous l'habilliez à votre façon : il se couvre d'un habit de pauvre, afin d'être semblable à vous.

Et dans ce merveilleux appareil, d'autant plus magnifique qu'il était abject, suivons-le, s'il vous plaît, mes chers frères : nous verrons une action qui sans doute sera surprenante. Il s'en va à l'Eglise de Dieu, à la mémoire des apôtres saint Pierre et saint Paul, ces deux pauvres illustres qui ont vu les empereurs prosternés devant leurs tombeaux : là, sans considérer qu'il pourrait être aisément connu, et vous savez que le commerce donne toujours beaucoup d'habitudes, il se mêle parmi les pauvres qu'il sait être les frères et les bien-aimés du Sauveur; il fait son apprentissage de cette pauvreté généreuse à laquelle mon Maître l'appelle; il goûte à longs traits la honte et l'ignominie qui lui a été si agréable; il se durcit le front contre cette molle et lâche pudeur du siècle, qui ne peut souffrir les opprobres, bien qu'ils aient été consacrés en la personne du Fils de Dieu. Ah! qu'il commence bien à faire profession de la folie de la croix et de la pauvreté évangélique !

Mais avant que de passer outre à ses autres actions, fidèles, il est nécessaire, afin que nous en connaissions mieux le prix, que nous tâchions de nous détromper de cette folle admiration des richesses, dans laquelle on nous a élevés : il faut que je vous fasse voir, par des raisonnements invincibles, les grandeurs de la pauvreté selon les maximes de l'Evangile; d'où il sera aisé de conclure combien est injuste le mépris des pauvres, que je vous représentais tout à l'heure. Mais afin de le faire avec plus de fruit, laissons, laissons, s'il vous plaît, aux orateurs du monde la pompe et la majesté du style panégyrique. Ils ne se mettent point en peine que l'on les entende, pourvu qu'ils reconnaissent que l'on les admire. Pour nous qui sommes ici dans la chaire du Sauveur Jésus, ornons notre discours de la simplicité de son Evangile, et repaissons nos âmes de vérités solides et intelligibles.

Je dis donc, ô riches du siècle, que vous avez tort de traiter les pauvres avec un mépris si injurieux : afin que vous le sachiez, si nous voulions monter à l'origine des choses, nous trouverions peut-être qu'ils n'auraient pas moins de droit que vous aux biens que vous possédez. La nature, ou plutôt, pour parler plus chrétiennement, Dieu, le père commun des hommes, a donné dès le commencement un droit égal à tous ses enfants sur toutes les choses dont ils ont besoin pour la conservation de leur vie. Aucun de nous ne peut se vanter d'être plus avantagé que les autres par la nature ; mais l'insatiable désir d'amasser n'a pas permis que cette belle fraternité pût durer longtemps dans le monde. Il a fallu venir au partage et à la propriété, qui a produit toutes les querelles et tous les procès : de là est né ce mot de mien et de tien, cette parole si froide, dit l'admirable saint Jean Chrysostome (*Hom. de S. Philog.*, *n.* 1, *tom.* I, *pag.* 493); de là cette grande diversité de conditions, les uns vivant dans l'affluence de toutes choses, les autres languissant dans une extrême indigence. C'est pourquoi plusieurs des saints Pères, ayant eu égard et à l'origine des choses et à cette libéralité générale de la nature envers tous les hommes, n'ont pas fait de difficulté d'assurer que c'était en quelque sorte frustrer les pauvres de leur propre bien que de leur dénier celui qui nous est superflu.

Je ne veux pas dire par là, mes frères, que vous ne soyez que les dispensateurs des richesses que vous avez; ce n'est pas ce que je prétends. Car ce partage de biens s'étant fait d'un commun consentement de toutes les nations, et ayant été autorisé par la loi divine, vous êtes les maîtres et les propriétaires de la portion qui vous est échue : mais sachez que si vous en êtes les véritables propriétaires selon la justice des hommes, vous ne devez vous considérer que comme dispensateurs devant la justice de Dieu, qui vous en fera rendre compte. Ne vous persuadez pas qu'il ait abandonné le soin des pauvres : encore que vous les voyiez destitués de toutes choses, gardez-vous bien de croire qu'ils aient tout à fait perdu ce droit si naturel qu'ils ont, de prendre dans la masse commune tout ce qui leur est nécessaire. Non, non, ô riches du siècle, ce n'est pas pour vous seuls que Dieu fait lever son soleil, ni qu'il arrose la terre, ni qu'il fait profiter dans son sein une si grande diversité de semences : les pauvres y ont leur part aussi bien que vous. J'avoue que Dieu ne leur a donné aucun fonds en propriété; mais il leur a assigné leur subsistance sur les biens que vous possédez, tout autant que vous êtes de riches. Ce n'est pas qu'il n'eût bien le moyen de les entretenir d'une autre manière, lui sous le règne duquel les animaux, même les plus vils, ne manquent d'aucunes des choses convenables à leur subsistance : ni sa main n'est point raccourcie, ni ses trésors ne sont point épuisés ; mais il a voulu que vous eussiez l'honneur de faire vivre vos semblables. Quelle gloire en vérité, chrétiens, si nous la savions bien comprendre ! Par conséquent, bien loin de mépriser les pauvres, vous les devriez respecter, les considérant comme des personnes que Dieu vous adresse et vous recommande.

Car enfin méprisez-les, traitez-les indignement tant qu'il vous plaira, il faut néanmoins qu'ils vivent à vos dépens, si vous ne voulez encourir l'indignation de celui qui, parmi ces noms si augustes d'Eternel et de Dieu des armées, se glorifie encore de se dire le père des pauvres. Vive Dieu, dit le Seigneur, c'est jurer par moi-même, le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renferment, est à moi : vous êtes obligés de me rendre la redevance de tous les biens que vous possédez. Mais certes, pour moi, je n'ai que faire ni de vos offrandes ni de vos richesses : je suis votre Dieu, et n'ai pas besoin de vos biens. Je ne peux souffrir de nécessité qu'en la personne des pauvres, que j'avoue pour mes enfants ; c'est à eux que j'ordonne que vous payiez fidèlement le tribut que vous me devez. Voyez-vous, mes frères, ces pauvres que vous méprisez tant, Dieu les établit ses trésoriers et ses receveurs généraux : il veut que l'on consigne en leurs mains tout l'argent qui doit entrer dans ses coffres. Il ne leur donne ici-bas aucun droit, qu'ils puissent exiger par une justice étroite; mais il leur permet de lever sur tous ceux qu'il a enrichis un impôt volontaire, non par contrainte, mais par charité. Que si on les refuse, si on les maltraite, il n'entend pas qu'ils portent leur plainte par-devant des juges mortels; lui-même il écoutera leurs cris du plus haut des cieux : comme ce qui est dû aux pauvres, ce sont ses propres deniers, il en a réservé la connaissance à son tribunal. C'est moi qui les vengerai, dit-il : je ferai miséricorde à qui leur fera miséricorde, je serai impitoyable à qui sera impitoyable pour eux. Merveilleuse dignité des pauvres ! la grâce, la miséricorde, le pardon est entre leurs mains, et il y a des personnes assez insensées pour les mépriser : mais encore n'est-ce pas là par où saint François les considère le plus?

Ce petit enfant de Bethléem, c'est ainsi qu'il appelle mon Maître, ce Jésus, *qui, étant si riche, s'est fait pauvre pour l'amour de nous, afin de nous enrichir par son indigence*, comme dit l'apôtre saint Paul (II *Cor.*, VIII, 9); ce roi pauvre qui, venant au monde, n'y trouve point d'ami plus digne de sa grandeur que celui de la pauvreté, c'est là ce qui touche son âme. Ma chère pauvreté, disait-il, si basse que soit ton extraction, selon le jugement des hommes, je ne puis que je ne t'estime, depuis que mon maître t'a épousée. Et certes, il avait raison, chrétiens. Si un roi épouse une fille de basse extraction, elle devient reine : on en murmure quelque temps; mais enfin on la reconnaît; elle est anoblie par le mariage du prince; sa noblesse passe à sa maison, ses parents ordinairement sont appelés aux plus belles charges, et ses enfants sont les héritiers du royaume. Ainsi, après que le Fils de Dieu a épousé la pauvreté, bien qu'on y résiste, bien qu'on en murmure, elle est noble et considérable par cette alliance. Les pauvres, depuis ce temps-là, sont les confidents du Sauveur et les premiers ministres de ce royaume spirituel, qu'il est venu établir sur la terre. Jésus même, dans cet admirable discours qu'il fait à un grand auditoire sur cette mystérieuse montagne, ne daignant parler aux riches, sinon pour foudroyer leur orgueil, adresse la parole aux pauvres, ses bons amis, et leur dit avec une incroyable consolation de son âme : O pauvres, que vous êtes heureux, parce qu'à vous appartient le royaume de Dieu : *Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei* (*Luc.*, VI, 20).

Heureux donc mille et mille fois le pauvre François, le plus ardent, le plus transporté et, si j'ose parler de la sorte, le plus désespéré amateur de la pauvreté qui ait peut-être été dans l'Eglise. Avec quel excès de zèle ne l'a-t-il point embrassée? Combien belle, combien généreuse, combien digne d'être consacrée à la mémoire éternelle de la postérité, fut cette réponse qu'il fit à son père, lorsqu'il le pressait, en présence de l'évêque d'Assise, de renoncer à ses biens? Il accusait son fils d'être le plus excessif en dépense, qui fût dans le pays. Il ne saurait, disait-il, refuser un pauvre : il ne peut souffrir qu'il y ait dans la ville des familles nécessiteuses. Il vend toutes mes marchandises, et leur en distribue le prix. Et en effet, chrétiens, à voir comme François en usait, on eût dit qu'il avait engagé son bien aux pauvres de la province, et que l'aumône qu'il leur faisait était moins un bienfait qu'une dette. Et parce que tout son patrimoine ne pouvait suffire à payer ces dettes infinies d'une charité immense et sans bornes, son père soutenait qu'il était obligé à faire cession de biens; d'autant plus, disait-il, qu'il était incorrigible et qu'il n'y avait aucune apparence qu'il devînt meilleur ménager.

Que répondra François à des accusations si pressantes, faites avec toute la véhémence de l'autorité paternelle? O Dieu éternel, que vous inspirez de belles réponses à vos serviteurs, quand ils se laissent conduire à votre Esprit-Saint ! Tenez, dit François, animé d'un instinct céleste; tenez, ô mon père, je vous donne plus que vous ne voulez ; et dans le même moment, jetant à ses pieds ses habits : Jusqu'ici, poursuit-il, je vous avais appelé mon père; maintenant que je n'attendrai plus aucun bien de vous, j'en dirai plus hardiment et avec une confiance plus pleine : Notre Père qui êtes aux cieux. Quelle éloquence assez forte, quels raisonnements assez magnifiques pourraient ici égaler la majesté de cette parole? Oh ! la belle banqueroute que fait aujourd'hui ce marchand! O homme! non tant incapable d'avoir des richesses, que digne de n'en avoir pas, digne d'être écrit dans le livre des pauvres évangéliques, et de vivre dorénavant sur le fonds de la Providence ! Enfin il a rencontré cette pauvreté si ardemment désirée, en laquelle il avait mis son trésor; plus on lui ôte, plus on l'enrichit. Que l'on a bien fait de le dépouiller entièrement de ses biens, puisque aussi bien on voulait lui ravir ce qu'il estimait de plus beau dans toutes ses posses-

sions, qui était le pouvoir de les répandre abondamment sur les pauvres. Il a trouvé un père qui ne l'empêchera pas de donner, ni ce qu'il gagnera par le travail de ses mains, ni ce qu'il pourra obtenir de la charité des fidèles. Heureux de n'avoir plus rien dans le siècle, son habit même lui venant d'aumône! Heureux de n'avoir d'autre bien que Dieu, de n'attendre rien que de lui, de ne recevoir rien que pour l'amour de lui! Grâces à la miséricorde divine, il n'a plus aucune affaire que de servir Dieu; toute sa nourriture est de faire sa volonté. Que son état est différent de celui des riches! Vous le verrez dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Quand je vous considère, ô riches du siècle, vous me semblez bien pauvres en comparaison de François. Vous ne sauriez avoir tant de richesses, que vos passions déréglées n'en consument encore davantage. Il vous en faut pour la nécessité, pour la vanité, pour le luxe, pour les plaisirs, pour la pompe, pour la parade, pour mille superfluités. François au contraire ne saurait avoir, ni un habillement si sordide, ni une nourriture si modique, qu'il ne soit parfaitement satisfait; tout prêt même à mourir de faim, si telle est la volonté de son Père. Il s'en va tantôt dans une sombre forêt, tantôt sur le haut d'une montagne, admirant les ouvrages de Dieu, invitant toutes les créatures à le louer et à le bénir, leur prêtant pour cela son intelligence et sa voix, passant les jours et les nuits à prononcer, à méditer, à goûter cette pieuse parole : *Notre Père, qui êtes aux cieux;* et cette autre : *Mon Dieu et mon tout*, qu'il avait sans cesse à la bouche : *Deus meus et omnia.* Il court par toutes les villes, par toutes les bourgades, par tous les hameaux; il lève hautement l'étendard de la pauvreté; il commence à exercer un nouveau genre de négoce, il établit le plus beau et le plus riche commerce, dont on se puisse jamais aviser. O vous, disait-il, vous qui désirez acquérir cette perle unique de l'Evangile, venez, associons-nous, afin de trafiquer dans le ciel : vendez tous vos biens, donnez tout aux pauvres; venez avec moi, libres de tous soins séculiers; venez, nous ferons pénitence; venez, nous louerons et servirons notre Dieu en simplicité et en pauvreté.

O sainte compagnie, qui commencez à vous assembler sous la conduite de saint François, puissiez-vous, en vous étendant de toutes parts, inspirer à tous les hommes du monde un généreux mépris des richesses, et porter tous les peuples à l'exercice de la pénitence. Mais que prétendez-vous faire avec ces habits d'une forme si singulière, si pesants en été, si peu propres à vous garantir des rigueurs du froid? Pourquoi n'avez-vous plus d'égard à la nécessité ou à la faiblesse de la chair? Fidèles, le pauvre François, qui leur a donné ce conseil, ne comprend pas ce discours : il est prévenu d'autres maximes plus mâles et plus élevées. Il se souvient de ces feuilles de figuier qui couvrirent, dans le paradis, la nudité de nos premiers parents, sitôt que leur désobéissance la leur eut fait connaître. Il songe que l'homme a été nu, tant qu'il a été innocent; et par conséquent que ce n'est pas la nécessité, mais le péché et la honte qui ont fait les premiers habits. Que si c'est le péché qui a habillé la nature corrompue, il juge qu'il sera bienséant que la pénitence l'habille, après qu'elle a été réparée.

Mais pourquoi vous exténuez-vous par tant de jeûnes? Pourquoi vous consumez-vous par tant de veilles? Pourquoi vous jetez-vous sur ces neiges? Pourquoi vois-je ce cilice inséparable de votre corps, que l'on pourrait prendre pour une autre peau qui se serait formée sur la première? Répondez, François, répondez : vos sentiments sont si chrétiens, que je croirais diminuer quelque chose de leur générosité, si je ne vous les faisais exposer à vous-même. Qui êtes-vous, dira-t-il, vous qui me faites cette question? Ignorez-vous que le nom de chrétien signifie un homme souffrant? Ne vous souvenez-vous pas de ces deux braves athlètes, Paul et Barnabé, qui allaient confirmant et consolant les Eglises? Et que leur disaient-ils pour les consoler? Qu'il fallait par de longs travaux et une grande suite de tribulations, parvenir au royaume des cieux : *Quia per multas angustias et tribulationes oportet pervenire ad regnum Dei* (*Act.*, XIV, 21). Sachez, poursuivra-t-il, et pardonnez-moi, chrétiens, si je prends plaisir aujourd'hui à vous faire parler si souvent ce merveilleux personnage; sachez donc, dira-t-il, que nous autres chrétiens nous avons un corps et une âme qui doivent être exposés à toutes sortes d'incommodités : *ipsam animam, ipsumque corpus expositum omnibus ad injuriam gerimus* (*Tertul.*, *de Patient.*, *n.* 8, *pag.* 164). Et c'est ainsi que pour suivre le commandement de l'Apôtre, afin de ne point courir en vain (I *Cor.*, IX, 26, 27), *je travaille à dompter mon corps et à réduire en servitude* l'appétit de ces voluptés, qui, par leur delicatesse, rendent molle et efféminée cette mâle vertu de la foi : *Discutiendæ sunt deliciæ, quarum mollitia et fluxu fidei virtus effeminari potest* (*Tertul. de Cultu femin.*, *n.* 13, *p.*181). Après tout, quelles plus grandes délices à un chrétien que le (1) dégoût des délices? *Quæ major voluptas, quam fastidium ipsius voluptatis* (*Idem*, *de Spect.*, *n.*29, *p.* 202)? Quoi! ne pourrons-nous pas vivre sans plaisir, nous qui devons mourir avec plaisir? *Non possumus vivere sine voluptate, qui mori cum voluptate debemus* (*Ibid.*, *n.* 28)? Ce sont les paroles du grave Tertullien qu'il prêtera volontiers aux sentiments de François, si dignes de cette première vigueur et fermeté des mœurs chrétiennes.

Sévère, mais évangélique doctrine; dures, mais indubitables vérités, qui faites frémir tous nos sens, et paraissez si folles à notre aveugle sagesse, c'est vous qui avez rendu l'inimitable François si heureusement insensé; c'est vous qui l'avez enflammé d'un violent désir du martyre, qui lui fait chercher de toutes parts quelque infidèle qui ait soif

(1) Mépris.

de son sang. Et certes il est véritable, encore que tous nos sens y répugnent, qu'un chrétien, qui est blessé de l'amour de notre Sauveur, n'a pas de plus grand plaisir que de répandre son sang pour lui. C'est là peut-être le seul avantage que nous pouvons remporter sur les anges. Ils peuvent bien être les compagnons de la gloire de Notre-Seigneur; mais ils ne peuvent pas être les compagnons de sa mort. Ces bienheureuses intelligences peuvent bien paraître devant la face de Dieu, comme des victimes brûlantes d'une charité éternelle; mais leur nature impassible ne leur permet pas de faire une généreuse épreuve de leur affection parmi les souffrances, et de recevoir cet honneur, si doux à celui qui aime, d'aimer jusqu'à mourir, et même de mourir par amour. Pour nous, au contraire, nous jouissons de ce précieux avantage; car des deux sortes de vie qu'il a plu à Dieu de nous donner, l'une, immortelle et incorruptible, fera durer notre amour éternellement dans le ciel, et pour l'autre, qui est périssable, nous la lui pouvons immoler pour signaler cet amour sur la terre. Et c'est, comme je vous disais tout à l'heure, ce qui peut arriver de plus doux à une âme vraiment percée des traits de l'amour divin.

Ne voyez-vous pas, chrétiens, que le Sauveur Jésus durant le cours de sa vie mortelle, n'a point eu de plus délicieuse pensée que celle qui lui représentait la mort qu'il devait endurer pour l'amour de nous? Et d'où lui venait ce goût, ce plaisir ineffable qu'il ressentait dans la considération de maux si pénibles et si étranges? C'est parce qu'il nous aimait d'une charité immense, dont nous ne saurions jamais nous former qu'une très-faible idée. C'est pourquoi il brûle d'impatience de voir bientôt luire au monde cette Pâque si mémorable (*Luc.*, XXII, 15), qu'il devait sanctifier par sa mort. Il soupire sans cesse après ce baptême de sang (*Luc.*, XII, 50), et après cette heure dernière (*Joan.*, XIII, 1), qu'il appelait aussi son heure par excellence, comme étant celle où son amour devait triompher. Lorsque Jean-Baptiste, son saint précurseur, voit reposer le Saint-Esprit sur sa tête, que le ciel s'entr'ouvre sur lui, que le Père le reconnaît publiquement pour son Fils (*Matth.*, III, 16. 17), ce n'est pas là, chrétiens, ce qu'il appelle son heure. Cette heure, qui est la sienne, selon sa façon de parler ordinaire et selon la phrase de l'Écriture, c'est celle à laquelle, portant nos iniquités sur le bois, il se doit immoler pour nous par un sacrifice de charité.

Que si le Créateur trouve une joie si parfaite à mourir pour sa créature, quel contentement doit éprouver la créature de mourir pour son Créateur? Et c'est ici où l'âme fidèle ressent de merveilleux transports dans la contemplation de notre Maître crucifié. Ce sang précieux, qui ruisselle de toutes parts de ses veines cruellement déchirées, devient pour elle comme un fleuve de flammes, qui l'embrase d'une ardeur invincible de se consumer pour lui. Et pourrions-nous voir notre brave et victorieux capitaine verser son sang pour notre salut avec une si grande joie, sans que le nôtre s'échauffât en nous-mêmes par ce spectacle d'amour? Les médecins nous apprennent que ce sont certains esprits chauds, et par conséquent actifs et vigoureux, qui, se mêlant parmi notre sang, le font sortir ordinairement avec une grande impétuosité, sitôt que la veine est ouverte. Ah! que le sang de Jésus-Christ, qui est coulé dans nos veines par la vertu de ses sacrements, anime le sang des martyrs d'une sainte et divine chaleur, qui le fait jaillir d'ici-bas jusque sur le trône de Dieu, lorsqu'une épée infidèle l'épanche pour la confession de sa foi! Regardez ces bienheureux soldats du Sauveur, avec quelle contenance ils allaient se présenter au supplice. Une sainte et divine joie éclatait dans leurs yeux et sur leurs visages, par je ne sais quelle ardeur plus qu'humaine, qui étonnait tous les spectateurs. C'est qu'ils considéraient en esprit ces torrents du sang de Jésus qui se débordaient sur leurs âmes par une inondation merveilleuse.

Je ne m'étonne donc plus si l'incomparable François désire si ardemment le martyre, lui qui ne perdait jamais de vue le Sauveur attaché à la croix, et qui attirait continuellement de ses adorables blessures cette eau céleste de l'amour de Dieu qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Enivré de ce divin breuvage, il court au martyre comme un insensé : ni les fleuves, ni les montagnes, ni les vastes espaces des mers ne peuvent arrêter son ardeur. Il passe en Asie, en Afrique, partout où il pense que la haine soit la plus échauffée contre le nom de Jésus. Il prêche hautement à ces peuples la gloire de l'Évangile : il découvre les impostures de Mahomet, leur faux prophète. Quoi! ces reproches si véhéments n'animent pas ces barbares contre le généreux François? Au contraire, ils admirent son zèle infatigable, sa fermeté invincible, ce prodigieux mépris de toutes les choses du monde : ils lui rendent mille sortes d'honneurs. François, indigné de se voir ainsi respecté par les ennemis de son Maître, recommence ses invectives contre leur religion monstrueuse : mais, étrange et merveilleuse insensibilité! ils ne lui témoignent pas moins de déférence, et le brave athlète de Jésus-Christ, voyant qu'il ne pouvait mériter qu'ils lui donnassent la mort : Sortons d'ici, mon frère, disait-il à son compagnon; fuyons, fuyons bien loin de ces barbares trop humains pour nous, puisque nous ne les pouvons obliger ni à adorer notre Maître, ni à nous persécuter, nous qui sommes ses serviteurs. O Dieu, quand mériterons-nous le triomphe du martyre, si nous trouvons des honneurs, même parmi les peuples les plus infidèles! Puisque Dieu ne nous juge pas dignes de la grâce du martyre, ni de participer à ses glorieux opprobres; allons-nous-en, mon frère, allons achever notre vie dans le martyre de la pénitence, ou cherchons quelque endroit de la terre où nous puissions boire à longs traits l'ignominie de la croix.

Ce serait en cet endroit, chrétiens, qu'il serait beau de vous représenter le dernier trait de folie du sage et admirable François. Que vous seriez ravis de lui voir établir sa gloire sur le mépris des honneurs ! Quelles louanges ne donneriez-vous pas à la naïve enfance de son innocente simplicité, et à cette humilité si profonde, par laquelle il se considérait comme le plus grand des pécheurs ; et à cette confiance fidèle, qui lui faisait fonder tout l'appui de son espérance sur les mérites du Fils de Dieu ; et à cette crainte si humble qu'il avait de faire paraître ces sacrés caractères de la passion du Sauveur, que Jésus crucifié, par une miséricorde ineffable, avait imprimés sur sa chair ? Mais combien seriez-vous étonnés, quand je vous dirai que François, François, cet admirable personnage, qui a mené une vie plus angélique qu'humaine, refuse la sainte prêtrise, estimant cette dignité trop pesante pour ses épaules ? Hélas ! quelque imparfaits que nous soyons, nous y courons souvent sans y être appelés, avec une hardiesse, une précipitation qui fait frémir la religion : téméraires, qui ne comprenons pas la hauteur des mystères de Dieu, et la vertu qu'ils exigent dans ceux qui prétendent en être les dispensateurs. Et François, au contraire, cet ange terrestre, après tant d'actions héroïques et un si long exercice d'une vertu consommée, bien que tout l'ordre ecclésiastique lui tende les bras comme à un homme qui devait être un de ses plus beaux luminaires, tremble et frémit au seul nom de prêtre, et n'ose, malgré la vocation la plus légitime, regarder que de loin une dignité si redoutable. Mais certes, si je commençais à vous raconter ces merveilles, j'entreprendrais un nouveau discours ; et sur la fin de ma course, je m'ouvrirais une carrière immense. Puis donc que nous faisons dans l'Eglise les panégyriques des saints, moins pour célébrer leurs vertus qui sont déjà couronnées, que pour nous en proposer l'exemple, il vaut mieux que nous retranchions quelque chose des éloges de saint François, afin de nous (1) réserver plus de temps pour tirer quelque utilité de sa vie.

Que choisirons-nous, chrétiens, dans les actions de saint François, pour y trouver notre instruction ? Ce serait peut-être une entreprise trop téméraire que de rechercher curieusement celle de ses vertus qui serait la plus éminente : il n'appartient qu'à celui qui les donne d'en faire l'estimation. Que chacun prenne donc pour soi ce qu'il sent en sa conscience lui devoir être le plus utile ; et moi, pour l'édification de l'Eglise, je vous proposerai ce qui me semble le plus profitable au salut de tous : et je ne sais quel sentiment me dit au fond de mon cœur, que ce doit être le mépris des richesses, auxquelles il est tout visible que nous sommes trop attachés. L'Apôtre, parlant à Timothée, instruit en sa personne les prédicateurs comment ils doivent exhorter les riches. Commandez, dit-il, aux riches du siècle, qu'ils se gardent d'être hautains et de mettre leur espérance dans l'incertitude des richesses : *Divitibus hujus sæculi præcipe non sublime sapere, neque sperare in incerto divitiarum* (I *Tim.*, VI, 17). C'est ce que dit l'apôtre saint Paul, où il touche fort à propos les deux principales maladies des riches : la première, ce grand attachement à leurs biens ; la seconde, cette grande estime qu'ils font ordinairement de leurs personnes, parce qu'ils voient que leurs richesses les mettent en considération dans le monde.

(1) Laisser.

Or, mes frères, quand je ne ferais ici que le personnage d'un philosophe, je ne manquerais pas de raisons pour faire voir que c'est une grande folie de faire tant d'état de ces biens, qui nous peuvent être ravis par une infinité d'accidents, et dont la mort enfin nous dépouillera sans ressource, après que nous aurons pris beaucoup de peine à les sauver des autres embûches que leur dressera la fortune. Que si la philosophie a si bien reconnu la vanité des richesses, nous autres chrétiens, combien les devons-nous mépriser ; nous, dis-je, qui établissons ce mépris, non sur des raisonnements humains, mais sur des vérités que le Fils du Père éternel a scellées et confirmées par son sang ? S'il est donc vrai que l'héritage céleste que Dieu nous a préparé par son Fils unique soit l'objet de nos espérances, nous ne devons par conséquent estimer les choses que selon qu'elles nous y conduisent, et nous devons détester au contraire tout ce qui s'oppose à un si grand bonheur. Mais de tous les obstacles que le diable met à notre salut, il n'y en a aucun ni plus grand ni plus redoutable que les richesses. Pourquoi ? Je n'en alléguerai aucune raison, je me contenterai d'employer un mot de notre Sauveur, plus puissant que toutes les raisons. Il est rapporté par trois évangélistes, mais particulièrement par saint Marc, avec une merveilleuse énergie.

Mes enfants bien-aimés, dit notre Maître à ses chers disciples après les avoir longtemps regardés, afin de leur faire entendre que ce qu'il avait à leur enseigner était d'une importance extraordinaire : *Mes enfants bien-aimés, oh ! qu'il est difficile que les riches puissent être sauvés ! Je vous dis en vérité, qu'il est plus aisé de faire passer un câble ou un chameau par l'ouverture d'une aiguille* (*Matth.*, X, 24). Ne vous étonnez pas de cette façon de parler, qui nous paraît extraordinaire. C'était un proverbe parmi les Hébreux, par lequel ils exprimaient ordinairement les choses qu'ils croyaient impossibles ; comme qui dirait parmi nous, plutôt le ciel tomberait, ou quelque autre semblable expression.[1] Mais ce n'est pas là où il faut s'arrêter : voyez, voyez seulement en quel rang le Sauveur a mis le salut des riches. Vous me direz peut-être que c'est une exagération : sans doute vous vous flatterez de cette pensée ; et moi je soutiens au contraire qu'il faut entendre cette parole à la lettre. J'espère vous le prouver par la suite de l'Evangile : rendez-vous attentifs ; c'est le Sauveur qui

parle, il est question d'entendre sa parole, qui est la vie éternelle.

Quand un homme parle avec exagération, cela se remarque ordinairement à son action, à sa contenance, et surtout au sentiment que son discours imprime sur l'esprit de ses auditeurs. Par exemple, s'il m'était arrivé de dire quelque chose de cette sorte, vous le connaîtriez beaucoup mieux, et vous en seriez meilleurs juges que ceux qui ne m'ont pas entendu : rien de plus constant que cette vérité. Or qui sont ceux qui ont écouté le Sauveur ? Ce sont les bienheureux apôtres. Quel sentiment ont-ils eu de son discours ? Ont-ils cru que cette sentence fût prononcée avec exagération ? Jugez-en vous-mêmes par leur étonnement et par leur réponse. A ces paroles du Sauveur, dit l'évangéliste, ils demeurent entièrement interdits, admirant sans doute la véhémence extraordinaire avec laquelle leur Maître avait avancé cette terrible proposition. Faisant ensuite réflexion en eux-mêmes sur l'amour désordonné des richesses qui règne presque partout, ils se disent les uns aux autres : Et qui pourra donc être sauvé ? *Et quis potest salvus fieri* (*Ibid.*, 26)? Ah! qu'il est bien visible, par cette réponse, qu'ils avaient pris à la lettre cette parole du Fils de Dieu ; car il est très-certain qu'une exagération ne les aurait pas si fort émus. Mais Jésus n'en demeure pas là ; au contraire, les voyant étonnés, bien loin de leur lever ce scrupule, comme les riches le souhaiteraient, il appuie encore davantage. Vous dites, ô mes disciples, que si cela est ainsi, le salut est donc impossible : aussi est-il impossible aux hommes, mais à Dieu il n'est pas impossible ; et il en ajoute la raison, parce que, dit-il, tout est possible à Dieu.

Que vous dirai-je ici, chrétiens ? Il pourrait sembler d'abord que le Fils de Dieu se serait beaucoup relâché de sa première rigueur. Mais certes, ce serait mal entendre la force de ses paroles ; expliquons-les par d'autres endroits. Je remarque dans les Ecritures que cette façon de parler n'y est jamais employée que dans une prodigieuse et invincible difficulté. C'est alors en effet, quand toutes les raisons humaines défaillent, qu'il semble absolument nécessaire d'alléguer, pour dernière raison, la toute-puissance divine. C'est ce que l'ange pratique à l'égard de la sainte Vierge, lorsque, lui voulant faire entendre qu'elle pourrait enfanter et demeurer vierge, il lui apporte l'exemple d'une stérile qui a conçu ; parce qu'enfin, poursuit-il, devant Dieu rien n'est impossible. Faites comparaison de ces choses. Une vierge peut concevoir, une stérile peut enfanter, un riche peut être sauvé ; ce sont trois miracles dont les saintes Lettres ne nous rendent point d'autre raison, sinon que Dieu est tout-puissant. Donc il est vrai, ô riche du siècle, que ton salut n'est point un ouvrage médiocre ; donc il serait impossible, si Dieu n'était pas tout-puissant ; donc cette difficulté passe de bien loin nos pensées, puisqu'il faut, pour la surmonter, une puissance infinie.

Et ne me dites pas que cette parole ne vous touche point, parce que peut-être vous n'êtes pas riches. Si vous n'êtes pas riches, vous avez envie de le devenir ; et ces malédictions des richesses doivent tomber, non tant sur les riches, que sur ceux qui désirent de l'être. C'est de ceux-là que l'Apôtre prononce qu'ils s'engagent dans le piége du diable et dans beaucoup de mauvais désirs qui précipitent l'homme dans la perdition (I *Tim.*, VI, 9). Le Fils de Dieu, dans le texte que je vous citais tout à l'heure, ne parle pas seulement des riches, mais de ceux qui se fient aux richesses : *Confidentes in pecuniis.* Or le désir et l'espérance étant inséparables, il est impossible de les désirer sans y mettre son espérance.

Vous raconterai-je ici tous les maux que ce maudit désir des richesses a apportés au genre humain ? Les fraudes, les voleries, les usures, les injustices, les oppressions, les inimitiés, les parjures, les perfidies, c'est le désir des richesses qui les a ordinairement amenés sur la terre. Aussi l'Apôtre a-t-il raison de dire que le désir des richesses est la racine de tous les maux : *Radix omnium malorum est cupiditas* (I *Tim.*, VI, 10). Pourquoi l'avaricieux, mettant sa joie et son espérance dans quelque mauvaise année et dans la disette publique, prépare et agrandit-il ses greniers, afin d'y engloutir toute la substance du pauvre, qu'il lui fera acheter au prix de son sang, lorsqu'il sera réduit aux abois ? Pourquoi le marchand trompeur prononce-t-il plus de mensonges, plus de faux serments qu'il ne débite de marchandises ? Pourquoi le laboureur impatient maudit-il si souvent son travail et la Providence divine ? Pourquoi le soldat impitoyable exerce-t-il une rapine si cruelle ? Pourquoi le juge corrompu vend et livre-t-il son âme à Satan ? N'est-ce pas par le désir des richesses ?

Mais surtout que ceux qui les possèdent veillent soigneusement à leur âme : elles ont des liens invisibles dont nos cœurs ne se peuvent déprendre. Là où est notre trésor, là est notre cœur : or un cœur qui aime autre chose que Dieu ne peut être capable d'aimer Dieu. Oh ! si nous aimions Dieu comme il faut, dit l'admirable saint Augustin, nous n'aimerions point du tout l'argent : *Oh ! si Deum digne amemus, nummos omnino non amabimus* (*In Joan.*, *Tract.* XL, *n.* 10, *tom.* III, *part.* II, *p.* 569). Partant, si nous aimons l'argent, il sera impossible que nous aimions Dieu.

Tirez maintenant cette conséquence : les hommes qui ont beaucoup de richesses, il est presque impossible qu'il ne les aiment; quand ils le voudraient nier, cela paraît trop évidemment par la crainte qu'ils ont de les perdre. Qui aime si fort les richesses, il est impossible qu'il aime Dieu : qui n'aime pas Dieu, il est impossible qu'il soit sauvé. O Dieu, qu'il est difficile que ceux qui ont de grands biens parviennent au royaume du ciel ! *Quam difficile qui pecunias possident, possunt pervenire ad regnum Dei!*

Si les richesses sont donc si dangereuses,

avisez, mes frères, à ce que vous en devez faire. Dieu ne vous les a pas données pour les enfermer dans des coffres, ni pour les employer à tant de dépenses superflues, pour ne pas dire pernicieuses : elles vous sont données pour sustenter Jésus-Christ, qui languit en la personne des pauvres; elles vous sont donnees pour racheter vos iniquités et pour amasser des trésors éternels. Jetez, jetez les yeux sur tant de familles nécessiteuses, qui n'osent vous exposer leur misère; sur les vierges de Jésus, que l'on voit presque défaillir dans leurs cloîtres, faute de moyens pour subsister; sur tant de pauvres religieux, qui, sous une mine riante, cachent souvent une grande indigence. Un peu de courage, mes frères, faites quelques efforts pour l'amour de Dieu. Voyez avec quelle abondance il a élargi ses mains sur nous, par la fertilité de cette année : élargissons les nôtres sur les misères de nos pauvres frères; que personne ne s'en dispense. Ne vous excusez pas sur la modicité de vos facultés : Jésus mettra en ligne de compte jusqu'au moindre présent que vous lui ferez avec un cœur plein de charité : un verre d'eau même, offert dans cet esprit, peut vous mériter la vie éternelle.

C'est ainsi que les biens, qui sont ordinairement un poison, se convertiront pour vous en remède salutaire. Loin de perdre vos richesses en les distribuant, vous les posséderez d'autant plus sûrement, que vous les aurez plus saintement prodiguées. Les pauvres vous les rendront d'une qualité bien plus excellente; car elles changent de nature en leurs mains. Dans les vôtres elles sont périssables : elles deviennent incorruptibles sitôt qu'elles ont passé dans les leurs. Ils sont plus puissants que les rois. Les rois, par leurs édits, donnent quelque prix aux monnaies : les pauvres les rehaussent de prix jusqu'à une valeur infinie, sitôt qu'ils y appliquent leur marque. Faites-vous donc des trésors qui ne périssent jamais : thésaurisez pour le siècle futur un trésor inépuisable; mettez vos richesses à couvert dans le ciel contre les guerres, contre les rapines, contre toutes sortes d'événements; déposez-les entre les mains de Dieu. Faites-vous, par vos aumônes, de bons amis sur la terre, qui vous recevront, après votre mort, dans ces éternels tabernacles, où le Père, le Fils et le Saint-Esprit, seul Dieu vivant et immortel, est glorifié dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

EXORDE

SUR LE MÊME SUJET.

Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens.

S'il y a quelqu'un parmi vous qui paraisse sage selon le siècle, qu'il devienne fou afin d'être sage (I *Cor.*, III, 18).

Que pensez-vous, mes révérends pères, que je veuille faire aujourd'hui dans cette chaire sacrée? Vous avez assemblé vos amis et vos illustres protecteurs, pour rendre leurs respects à votre saint patriarche; et moi je ne prétends autre chose que de le faire passer pour un insensé, je ne veux raconter que ses folies : c'est l'éloge que je lui destine, c'est le panégyrique que je lui prépare. David ayant fait le fol en présence du roi Achis (I *Reg.*, XXI, 14), ce prince le fit éloigner. Mais l'insensé que je vous présente mérite qu'on le regarde; et David lui-même, ayant prononcé : Bienheureux celui qui ne regarde pas les folies trompeuses : *Qui non respexit in vanitates et insanias falsas* (*Ps.* XXXIX, 5), a reconnu tacitement qu'il y avait une folie sublime et céleste, qui avait son fond dans la vérité. C'est de cette divine folie que François était possédé; c'est celle que je dois aujourd'hui vous représenter. Donnez-moi pour cela, ô divin Esprit! non des pensées délicates, ni un raisonnement suivi, mais de saints égarements et une sage extravagance, etc.

Le monde, avec la sagesse humaine, n'ayant pas connu Dieu par les ouvrages de sa sagesse, il a plu à Dieu de sauver, par la folie de la prédication, ceux qui croiraient en lui : *In Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum; placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes* (I *Cor.*, I, 21). Dieu donc, indigné contre la raison humaine, qui ne l'avait pas voulu connaître par les ouvrages de sa sagesse, ne veut plus désormais qu'il y ait de salut pour elle que par la folie. Ainsi deux desseins et deux ouvrages de Dieu forment toute la suite de son œuvre dans le monde. Ces deux ouvrages semblent diamétralement opposés entre eux : car l'un est un ouvrage de sagesse; l'autre, un ouvrage de folie. L'univers est celui de la sagesse. Y a-t-il rien de mieux entendu que cet édifice, rien de mieux pourvu que cette famille, rien de mieux gouverné que cet empire? Dieu avait dessein de satisfaire la raison humaine; mais elle l'a méprisé, elle a méconnu son auteur. Vive Dieu, dit le Seigneur, je ne songerai jamais à la satisfaire; mais je m'appliquerai à la perdre et à la confondre : *Perdam sapientiam sapientium* (*Ibid.*, 19). Et de là ce second ouvrage, qui est la réparation par la folie de la croix : c'est pourquoi il ne garde plus aucune mesure; et en voici la raison. Dans le premier ouvrage, Dieu se contentait de se montrer; et pour cela la proportion y était nécessaire, comme devant être une image de sa sagesse et de sa beauté immortelle : c'est pourquoi tout y est avec mesure, avec nombre, avec poids : *Omnia in numero, pondere et mensura* (*Sap.*, XI, 21). Il a étendu son cordeau, dit l'Ecriture (*Job.*, XXXVIII, 5); il a pris au juste ses alignements pour composer, pour ordonner, pour placer tous les éléments. Ici, non content de se montrer, il veut s'unir à sa créature; c'est-à-dire l'infini avec le fini. Il n'y a plus de proportion ni de mesure à garder : il ne s'avance plus que par des démarches insensées. Il saute les montagnes et les collines, du ciel à la crèche; de la crèche, par divers bonds, sur la croix; de la croix au tombeau et au fond des enfers, et de là au plus haut des cieux. Tout est sans ordre, tout est sans mesure.

Par les mêmes démarches que l'infini s'est

joint au fini, par les mêmes le fini doit s'élever à l'infini : il doit se libérer et s'affranchir de toutes les règles de prudence qui le resserrent en lui-même, afin de se perdre dans l'infini; et cette perte dans l'infini, parce qu'elle met au-dessus de toutes les règles, paraît un égarement. Telle est la folie de François. La perte de la raison fait perdre trois choses. Premièrement, les insensés perdent les biens : ils n'en connaissent plus la valeur; ils les répandent, ils les prodiguent. Secondement, ils perdent la honte : louanges ou opprobres, tout leur est égal; ils s'exposent sans être émus à la dérision publique. Troisièmement, ils se perdent eux-mêmes : ils ne connaissent pas l'inégalité des saisons, ni les excès du froid et du chaud; ils ne craignent pas les périls, et s'y jettent à l'abandon avec joie. François a perdu la raison, non point par faiblesse; mais il l'a perdue heureusement dans les ténèbres de la foi : ensuite il a perdu les biens, la honte et soi-même. Non-seulement il néglige les biens, mais il a une avidité de les perdre; non-seulement il méprise les opprobres, mais il ambitionne d'en être couvert; non-seulement il s'expose aux périls, mais il les recherche et les poursuit. O le plus insensé des hommes selon les maximes du monde, mais le plus sage, le plus prudent, le plus avisé selon les maximes du ciel!

L'âme qui possède Dieu ne veut que lui. J'entrerai dans les puissances du Seigneur; Seigneur, je ne me souviendrai que de votre justice : *Introibo in potentias Domini : Domine, memorabor justitiæ tuæ solius* (*Ps.* LXX, 16). Quand on veut entrer dans les grandeurs et dans les puissances du monde, on tombe nécessairement dans la multiplicité des désirs; mais quand on pénètre dans les puissances du Seigneur, aussitôt on oublie tout le reste, on ne s'occupe que des moyens de croître dans la justice, pour s'assurer la possession d'un si grand bien : *Domine, memorabor justitiæ tuæ solius*. C'est ce que l'Evangile confirme, en nous exhortant à chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus* (*Matth.*, VI, 33). Le règne, c'est *potentias Domini*; c'est pourquoi on travaille à acquérir la justice pour y parvenir : *Memorabor justitiæ tuæ solius*.

Ce n'est pas ici le temps des honneurs : il faut porter la confusion d'avoir méprisé notre Roi. Nous avons dégradé Dieu et sa royauté. Jésus-Christ n'est plus notre Roi; nous avons trangressé ses lois, violé son autorité, foulé aux pieds sa majesté sainte : c'est pourquoi il n'a plus de couronne qu'une couronne d'épines; et sa royauté devient le jouet des soldats, etc.

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE THÉRÈSE.

(Prêché devant la reine mère, en 1658.)

Trois actions de la charité, l'espérance, les désirs ardents, les souffrances, par lesquelles sainte Thérèse, enflammée de l'amour de son Dieu, s'efforce de s'unir à lui en rompant tous ses liens.

Nostra autem conversatio in cœlis est.
Notre société est dans les cieux (*Philipp.*, III, 20)

Dieu a tant d'amour pour les hommes, et sa nature est si libérale, qu'on peut dire qu'il semble qu'il se fasse quelque violence quand il retient pour un temps ses bienfaits, et qu'il les empêche de couler sur nous avec une entière profusion : c'est ce que vous pouvez aisément comprendre par le texte que j'ai rapporté de l'incomparable docteur des gentils. Car encore qu'il ait plu au Père céleste de ne recevoir ses fidèles en son éternel sanctuaire qu'après qu'ils auront fini cette vie, néanmoins il semble qu'il se repente de les avoir remis à un si long terme, puisque le grand Paul nous enseigne qu'il leur ouvre son paradis par avance; et comme s'il ne pouvait arrêter le cours de sa munificence infinie, il laisse quelquefois tomber sur leurs âmes tant de lumières et tant de douceurs, et il les élève de telle sorte par la grâce de son Saint-Esprit, qu'étant encore dans ce corps mortel ils peuvent dire avec l'Apôtre que leur demeure est au ciel et leur société avec les anges : *Nostra autem conversatio in cœlis est*.

C'est ce que j'espère vous faire paraître en la vie de sainte Thérèse; et c'est, Madame, à ce grand spectacle que l'Eglise invite Votre Majesté. Elle verra une créature qui a vécu sur la terre comme si elle eût été dans le ciel; et qui, étant composée de matière, (1) ne s'est guère moins appliquée à Dieu que ces pures intelligences qui (2) brillent toujours devant lui par la lumière d'une charité éternelle, et chantent perpétuellement ses louanges. Mais avant que de traiter de si grands secrets, allons tous ensemble puiser des lumières dans la source de la vérité, prions la sainte Vierge de nous y conduire; et pour apprendre à louer un ange terrestre, joignons-nous avec un ange du ciel. *Ave*.

(3) Vous avez écouté, mes frères, ce que nous a dit le divin Apôtre, qu'encore que nous vivions sur la terre dans la compagnie des hommes mortels, néanmoins il ne laisse pas d'être véritable que notre demeure est au ciel et notre (4) société avec les anges : *Nostra autem conversatio in cœlis est* (*Philipp.*, III, 20). C'est une vérité importante, pleine de consolation pour tous les fidèles; et comme je me propose aujourd'hui de vous en montrer la pratique dans la vie admirable de sainte Thérèse, je tâcherai, avant toutes choses, de rechercher jusqu'au principe cette excellente doctrine (5). Et pour

(1) Ne s'est pas moins élevée.
(2) Brûlent toujours devant lui par le feu d'une charité éternelle.
(3) Puisque la divine Thérèse a mené une vie céleste, puisque son âme, purifiée par les chastes feux de la charité, semblait être presque dégagée de tout ce qu'il y a de terrestre en l'homme, je ne puis mieux vous représenter quelle était cette sainte Vierge que par ces beaux mots de l'Apôtre, par lesquels il ne craint point de nous assurer qu'encore.
(4) Conversation.
(5) Mais comme la vie de sainte Thérèse a été la véri-

cela je vous prie d'entendre, qu'encore que l'Eglise qui règne au ciel et celle qui gémit sur la terre semblent être entièrement séparées, (1) il y a néanmoins un lien sacré par lequel elles sont unies. Ce lien, Messieurs, c'est la charité, qui se trouve dans ce lieu d'exil aussi bien que dans la céleste patrie; qui (2) réjouit les saints qui triomphent et (3) anime ceux qui combattent; qui, se répandant du ciel en la terre et des anges sur les mortels, fait que la terre devient un ciel et que les hommes deviennent des anges.

Car, ô sainte Jérusalem, (4) heureuse Eglise des premiers-nés dont les noms sont écrits au ciel, quoique l'Eglise, votre chère sœur, qui vit et qui combat sur la terre, n'ose pas se comparer à vous, elle ne laisse pas d'assurer qu'un saint amour vous unit ensemble. Il est vrai qu'elle cherche, et que vous possédez; qu'elle travaille, et que vous vous reposez; qu'elle espère, et que vous jouissez. Mais parmi tant de différences, par lesquelles vous êtes si fort éloignées, il y a du moins ceci de commun, que ce (5) qu'aiment les esprits bienheureux, c'est ce qu'aiment aussi les hommes mortels. Jésus est (6) leur vie, Jésus est la nôtre; (7) et parmi leurs chants d'allégresse et nos tristes gémissements, on entend résonner partout ces paroles du sacré Psalmiste : *Mihi autem adhærere Deo bonum est* Mon bien est de m'unir à Dieu (*Psal.* LXXII, 28). (8) C'est ce que disent les saints dans le ciel, c'est ce que les fidèles répondent en terre; si bien que, s'unissant saintement avec ces esprits immortels, par cet admirable cantique que l'amour de Dieu leur inspire, ils se mêlent dès cette vie à la troupe des bienheureux, et ils peuvent dire avec l'Apôtre : Notre conversation est dans les cieux : *Nostra conversatio in cœlis est.* (9) Telle est la force de la charité, qu'elle fait que le saint apôtre ne craint pas de nous établir dans le paradis, même durant ce pèlerinage, et ose bien placer des mortels dans le séjour d'immortalité. Car il faut ici remarquer une merveilleuse doctrine, qui fera le sujet de tout ce discours; c'est, mes frères, que cet Esprit-Saint, qui est l'auteur de la charité, qui la fait descendre du ciel en la terre, a voulu aussi lui donner des ailes pour retourner au lieu de son origine.

En effet, il est véritable, le mouvement de (1) la charité, c'est de tendre toujours aux choses célestes : ni le poids de ce corps mortel, ni les liens de la chair et du sang, ne sont pas capables de la retenir; elle a trop de moyens de s'en détacher et de s'élever au-dessus. Elle a premièrement l'espérance, elle a secondement des désirs ardents, elle a troisièmement l'amour des souffrances. (2) Mais qui pourra entendre ces choses : *Quis sapiens et intelliget hæc* (*Ose.*, XIV, 10)? Qui pourra comprendre ces trois mouvements, par lesquels une âme enflammée et touchée de l'amour de Dieu se déprend de ce corps de mort? Elle se voit au milieu des biens périssables, mais elle passe bientôt au-dessus par la force de son espérance; espérance si ferme et si vigoureuse, qu'elle s'avance, dit saint Paul, au dedans du voile : *Spem incedentem usque ad interiora velaminis* (*Hebr.*, VI, 19); c'est-à-dire, qu'elle perce les cieux pour pénétrer jusqu'au sanctuaire, où Jésus, notre avant-coureur, est entré pour nous : *Præcursor pro nobis introivit Jesus* (*Ibid.*, 20).

Voyez, mes frères, le vol de cette âme que l'amour de Dieu a blessée; elle est déjà au ciel par son espérance; mais hélas! elle n'y est pas encore en effet, les liens de ce corps l'arrêtent. C'est alors que la charité lui inspire des désirs pressants, par lesquels elle s'efforce de rompre ses chaînes, en disant avec saint Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* Ah! que ne suis-je bientôt délivrée, afin d'être avec Jésus-Christ (*Philip.*, I, 23). Ce n'est pas assez des désirs; et la charité qui les pousse étant irritée contre cette chair qui la tient si longtemps captive, (3) semble la vouloir détruire elle-même par un généreux amour des souffrances. C'est par ces

table pratique de cette excellente doctrine que saint Paul nous a enseignée, il faut aujourd'hui pénétrer le fond de cette vérité tout évangélique, et rechercher par les Ecritures pour quelle cause le grand Apôtre établit les chrétiens dans le ciel, même pendant leur pèlerinage, etc.

(1) Il a plu à la Providence qu'il y eût néanmoins un lien sacré par lequel elles fussent unies. Et quel est ce lien, Messieurs, sinon l'esprit de la charité qui, etc.

(2) Enflamme.

(3) Et échauffe.

(4) Chaste.

(5) Ce que vous aimez dans le ciel elle l'aime aussi sur la terre.

(6) Votre.

(7) Et ce divin fleuve de la charité, dont vos âmes sont inondées, a été aussi répandu sur nous par le Saint-Esprit qui nous est donné. D'où il est aisé de comprendre la société qui nous lie avec les esprits bienheureux. Je n'ignore pas, chrétiens, que ces âmes pleines de Dieu, et rassasiées de son abondance, chantent des cantiques de joie, pendant que nous gémissons; qu'elles se réjouissent de leur liberté, tandis que nous déplorons notre servitude. Mais quoique les états soient divers, nous ne respirons tous que le même amour; et parmi, etc.

(8) C'est pourquoi l'apôtre saint Paul nous voyant unis avec eux par ces chastes mouvements de l'amour de Dieu, il ne peut se résoudre à dire que nous soyons encore en ce monde : « Notre demeure, dit-il, est aux cieux. »

(9) Et ne vous persuadez pas que le poids de ce corps mortel empêche cette union bienheureuse : car, mes frères, ce divin esprit qui est l'auteur de la charité, qui l'inspire aux hommes mortels aussi bien qu'aux esprits célestes, lui a aussi voulu donner trois secours pour secouer le poids de la chair sous laquelle elle serait accablée.

(1) La charité, don du ciel à la terre. Espérance et désirs, dons de la terre au ciel. Promesse, échelle par laquelle elle monte. Parole descendue du ciel y attire notre espérance comme une chaîne divine.

(2) Et premièrement, chrétiens, les promesses de Dieu l'animent de telle sorte, que, jouissant déjà par avance du bonheur qui lui est promis, malgré les misères de cet exil, elle peut dire avec l'Apôtre, que son espérance la rend heureuse, *Spe gaudentes* (*Rom.*, XII, 12); et c'est sa première action, l'espérance qui la réjouit par une possession anticipée. Et de là naissent les désirs ardents; parce que parmi les douceurs divines que son espérance lui donne, elle trouve des liens qui l'attachent, elle sent une chair qui lui pèse et qui l'empêche d'aller à Dieu. Que fera-t-elle, qu'entreprendra-t-elle? C'est là que l'âme fait un second effort, et que tâchant de rompre ses chaînes par la violence de ses désirs, elle s'écrie encore avec saint Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*. Que je voudrais être déliée pour être bientôt avec Jésus-Christ (*Philipp.*, I, 23)! Elle ne se contente pas des désirs, elle s'irrite, etc.

(3) Et touchée d'une sainte haine, elle la veut, ce semble, détruire elle-même par de longues mortifications et par l'amour de la pénitence. Voilà donc en peu de paroles toute la vie de sainte Thérèse, enflammée de, etc.

trois divins mouvements, que Thérèse s'élève au-dessus du monde. Ils sont grands, ils sont relevés; et peut-être auriez-vous peine de les retenir ou d'en bien comprendre la connexion, si je ne les répétais encore une fois en les appliquant à notre sainte. Enflammée de l'amour de Dieu, elle le cherche par son espérance; c'est le premier pas qu'elle fait; que si l'espérance est trop lente, elle y court, elle s'y élance par des désirs ardents et impétueux; tel est son second mouvement; et (1) enfin son dernier effort, c'est que les désirs ne suffisant pas pour briser les liens de sa chair mortelle, elle lui livre une sainte guerre; elle tâche, ce semble, de s'en décharger par de longues mortifications et par de continuelles souffrances, afin qu'étant libre et dégagée, et ne tenant presque plus au corps, elle puisse dire avec vérité ces (2) paroles du saint Apôtre : *Nostra autem conversatio in cœlis est.* Notre conversation est dans les cieux.

Ce sont, Messieurs, ces trois actions de la charité de Thérèse qui partageront ce discours. Je commence à vous faire voir quelle est la force de son espérance. Vous comprenez bien, je m'assure, que dans une matière si haute, j'ai besoin d'une attention fort exacte; mais il ne faut rien méditer de bas quand on parle de sainte Thérèse, et quand on a l'honneur, Madame, d'entretenir Votre Majesté.

PREMIER POINT.

L'espérance que je vous prêche, celle que le Fils de Dieu nous enseigne, (3) et qui élève si fort l'âme de Thérèse, n'est pas semblable à ces espérances par lesquelles le monde trompeur surprend l'imprudence des hommes, ou abuse leur crédulité. L'espérance dont le monde parle n'est autre chose, à le bien entendre, qu'une illusion agréable; et ce philosophe l'avait bien compris, lorsque ses amis le priant de leur définir l'espérance, il leur répondit en un mot; c'est un songe de personnes qui veillent : *Somnium vigilantium* (*Apud S. Basil.*, *Epist.* XIV, *n.* 1, *tom.* III, *p.* 93). Considérez, en effet, Messieurs, ce que c'est qu'un homme enflé d'espérance. A quels honneurs n'aspire-t-il pas? quels emplois, quelles dignités ne se donne-t-il pas à lui-même? Il nage déja parmi les délices, et il admire sa grandeur future. Rien ne lui paraît impossible; mais lorsque, s'avançant ardemment dans la carrière qu'il s'est proposée, il voit naître de toutes parts des difficultés qui l'arrêtent à chaque pas; lorsque la vie lui manque, comme un faux ami, au milieu de ses entreprises, ou que, forcé par la rencontre des choses, il revient à son sens rassis, et ne trouve rien en ses mains de toute cette (4) haute fortune dont il embrassait une vaine image; que peut-il juger de lui-même, sinon qu'une espérance trompeuse le faisait jouir pour un temps de la douceur d'un songe agréable? et ensuite ne doit-il pas dire, selon la pensée de ce philosophe, que l'espérance peut être appelée « la rêverie d'un homme qui veille » : *Somnium vigilantium.* Mais, ô espérance du siècle, source infinie de soins inutiles et de folles prétentions, vieille idole de toutes les cours, dont tout le monde se moque et que tout le monde poursuit, ce n'est pas de toi que je parle : l'espérance des enfants de Dieu que je dois aujourd'hui prêcher, et que nous devons tous admirer en sainte Thérèse, n'a rien de commun avec tes erreurs.

Apprenez aujourd'hui, mes frères, à remarquer la différence de l'une et de l'autre, afin que vous puissiez dire avec connaissance : Ah ! vraiment il est meilleur d'espérer en Dieu que de se confier aux grands de la terre ! *Bonum est confidere in Domino, quam confidere in homine* (*Ps.* CXVII, 8). Mais pénétrons profondément cette vérité, et disons, s'il se peut, en peu de paroles, que cette différence consiste en ce point, que l'espérance du monde laisse la possession toujours incertaine et encore beaucoup éloignée; au lieu que l'espérance des enfants de Dieu est si ferme et si immuable, que je ne crains point de vous assurer qu'elle (1) nous met par avance en possession (2) du bonheur que l'on nous propose, et qu'elle fait un commencement de la jouissance. (3) Prouvons-le solidement par les Ecritures; et parmi un nombre infini d'exemples par lesquels elles nous confirment cette vérité, je vous prie d'en remarquer seulement un seul qui n'est ignoré de personne.

Dieu avait promis Jésus-Christ au monde, et Isaïe voyant en esprit cette grande et mémorable journée en laquelle devait naître son libérateur, il s'écrie, transporté de joie : Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné: *Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis* (*Isai.*, IX, 6). Chrétiens, il écrivait cette prophétie plusieurs siècles avant sa naissance; néanmoins il le voit déjà, il soutient qu'il nous est donné, seulement à cause qu'il sait qu'il nous est promis, et que, comme dit le grand Augustin, toutes les choses que Dieu a promises selon l'ordre de ses conseils sont déjà en quelque sorte accomplies, parce qu'elles sont assurées : *Quæ ventura erant*,

(1) Si les désirs ne suffisent pas.
(2) Beaux mots.
(3) Et qui établit l'âme de Thérèse dans la possession du souverain bien.
(4) Grande.

(1) C'est elle qui, contre la nature de toutes les autres, nous met.
(2) De tout le bien qu'elle nous propose.
(3) Expliquons cette vérité par une doctrine solide, et après nous en verrons la pratique dans la vie de sainte Thérèse. Pour entendre solidement cette merveilleuse doctrine, je suppose pour premier principe une vérité très-connue, que l'espérance des chrétiens est fondée sur l'autorité des promesses que Dieu leur a faites et des paroles qu'il leur a données. C'est ici qu'il nous faut entendre, dans l'effusion de nos cœurs, la bonté de Dieu sur les hommes. Car, mes frères, le Père éternel nous voyant bannis en ce monde comme en une terre étrangère, bien que nous fussions criminels et qu'il nous regardât en fureur comme des enfants de colère, néanmoins ce Père miséricordieux, qui même dans sa juste indignation ne peut oublier ses bontés, a remis en son souvenir que notre origine est céleste; et se laissant attendrir sur nous, touché des misères de notre exil, il a aussitôt conçu le dessein de nous rappeler à notre patrie. Qu'a-t-il fait, qu'a-t-il accompli pour exécuter ce dessein? Ecoutez le divin Psalmiste : *Misit Verbum suum, et sanavit eos* (*Ps.* CVI, 20).

jam in Dei prædestinatione velut facta erant, quia certa erant (*De Civit. Dei, lib.* XVII, *cap.* 18, *tom.* VII, *p.* 481). Vous voyez par là, chrétiens, que, selon les Ecritures sacrées, la promesse que Dieu nous donne, à cause de sa certitude, est infaillible.

Notre incomparable Thérèse a imité ce divin prophète. Se sentant appelée par la Providence à procurer la réformation de l'ordre ancien du Carmel, si renommé par toute l'Eglise, elle croit déjà l'ouvrage achevé, parce que c'est Dieu qui lui ordonne de l'entreprendre. C'est un miracle incroyable de voir comment cette fille a bâti ses monastères. Représentez-vous une femme qui, pauvre et destituée de tout secours, a pu bâtir tous les monastères dans lesquels elle a fait revivre une si parfaite régularité : elle n'avait ni fonds pour leur subsistance, ni crédit pour en avancer l'établissement. Toutes les puissances s'unissaient contre elle, j'entends et les ecclésiastiques et les séculières, avec une telle opiniâtreté, qu'elle paraissait invincible. Toutes les personnes zélées que Dieu employait à cette œuvre, et même ses serviteurs les plus fidèles, désespéraient du succès, et le disaient ouvertement à la sainte mère. Elle seule demeure constante dans la ruine apparente de tous ses desseins; aussi ferme que le fidèle Abraham, elle fortifie son espérance contre toute espérance, *In spem contra spem*, dit le grand apôtre (*Rom.*, IV, 18); c'est-à-dire, qu'où manquait l'espérance humaine, accablée sous les ruines de son entreprise, là une espérance divine commençait à lever la tête au milieu de tant de débris. Animée de cette espérance, lorsque tout l'édifice semblait abattu, elle le croyait déjà établi. Et cela pour quelle raison, si ce n'est qu'il est bon d'espérer en Dieu, et non pas d'espérer aux hommes? parce que, ainsi que je l'ai déjà dit, l'espérance que l'on a aux hommes ne nous montre que de fort loin la possession, n'est qu'un amusement inutile qui substitue un fantôme au lieu de la chose; et au contraire l'espérance que l'on met en Dieu est un commencement de la jouissance.

Mais, mes frères, ce n'est pas assez d'avoir établi cette vérité sur des exemples si clairs : afin que vous soyez convaincus combien il est beau d'espérer en Dieu, il faut vous montrer la raison de cette excellente doctrine. Je vous prie de vous y rendre attentifs, elle est tirée d'un très-haut principe; c'est l'immobilité des conseils de Dieu, et sa consistance toujours immuable. Je suis Dieu, dit le Seigneur, et je ne change jamais (*Malach.*, III, 6); et de là s'ensuit une conséquence que je ne puis vous exprimer mieux que par ces beaux mots de Tertullien qui sont tous faits pour notre sujet. Il est digne de Dieu, dit-il, de tenir pour fait tout ce qu'il ordonne, soit pour le présent, soit pour le futur; parce que son éternité, qui l'élève au-dessus des temps, le rend maître absolu de l'un et de l'autre : *Divinitati competit, quæcumque decreverit, ut perfecta reputare : quia non sit apud illam differentia temporis, apud quam uniformem statum temporum dirigit æternitas ipsa* (*Adv. Marcion., lib.* III, *n.* 5, *pag.* 479).

Voilà, Messieurs, de grandes paroles, que nous trouverons pleines d'un sens admirable, si nous le savons bien développer. Il veut dire qu'il y a grande différence entre les promesses des hommes et les promesses de Dieu. Quand vous promettez, ô mortels, de quelque crédit que vous vous vantiez, et fussiez-vous, s'il se peut, plus grands que les rois dont la puissance fait trembler le monde, l'événement est toujours douteux; parce que toutes vos promesses ne regardent que l'avenir, et cet avenir n'est pas en vos mains : un nuage épais le couvre à vos yeux, et vous en ôte la connaissance. C'est pourquoi l'espérance humaine, chancelante, timide, douteuse, sans appui et sans fondement, ne peut mettre l'esprit en repos, parce qu'elle le tient toujours (1) en suspens sur un avenir incertain. (2) Mais ce grand Dieu, ce grand roi des siècles, dont nous révérons les promesses, étant éternel, immuable, seul arbitre de tous les temps, il les a toujours présents à ses yeux, et lui seul en a mesuré le cours. Comme donc le temps à venir n'est pas moins à lui que le présent, il s'ensuit que ce qu'il promet n'est pas moins certain que ce qu'il donne. Le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront pas (*Matth.*, XXIV, 35), et puisqu'il se trouve toujours véritable, soit qu'il donne, soit qu'il promette, le chrétien ne se trouve pas moins assuré lorsqu'il jouit.

Et c'est à quoi regarde le divin Apôtre, lorsqu'il dit que notre demeure est aux cieux. Eveillez-vous, mortels misérables, ne vous imaginez pas être en terre; croyez que votre demeure est au ciel, où vous êtes transportés par votre espérance. Vous en êtes éloignés par votre nature; mais il vous a tendu sa main du plus haut des cieux : *Misit manum suam de cœlo :* c'est-à-dire, il vous a donné sa promesse par laquelle il vous invite à sa gloire. Non-seulement il a promis, mais encore il a juré, dit l'Apôtre, et il a juré par lui-même : *Juravit per semetipsum* (*Hebr.*, VI, 13); et pour faire connaître aux hommes la résolution immuable de son conseil éternel, il a pris sa vérité à témoin que le ciel est notre héritage : *Volens ostendere pollicitationis hæredibus immobilitatem consilii sui, interposuit jusjurandum* (*Ibid.*, 17). (3) Après cette promesse fidèle, après ce ser-

(1) Suspendu.

(2) Mais il n'en est pas de la sorte de l'espérance des chrétiens. Ce grand Dieu.

(3) C'est, Messieurs, sur cette promesse, c'est sur ce serment immuable par lequel Dieu s'engage à nous, que notre espérance s'appuie; et c'est pour cela que je dis qu'elle commence la possession. La raison en est évidente. Car on ne peut révoquer en doute que Dieu ne veuille effectivement tout ce qu'il promet aux fidèles. Il le veut, en peut-on douter? Et quelle force pourrait obliger cette majesté infinie à promettre quelque chose aux hommes, si elle-même ne s'y portait par un mouvement de son amour? Par conséquent il est véritable que Dieu veut tout ce qu'il promet. Maintenant ne savez-vous pas que dans l'ordre de ses conseils faire et vouloir, c'est la même chose? Cette volonté souveraine tient pour fait tout ce qu'elle ordonne, parce que, sentant sa propre puissance, elle sait qu'on ne

ment inviolable par lequel Dieu s'engage à nous, le chrétien peut-il être en doute? Non, mes frères, je ne le crois pas. Une promesse si sûre, si bien confirmée, me vaut un commencement de (1) l'exécution ; et si la promesse divine est un commencement (2) de l'exécution, n'ai-je pas eu raison de vous dire que l'espérance qui s'y attache est un commencement de la jouissance? (3) C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit qu'elle est l'ancre de notre âme : *Quam sicut anchoram habemus animæ tutam et firmam* (*Heb.*, VI, 19). (4) Qu'est-ce à dire que l'espérance est l'ancre de l'âme? Représentez-vous un navire qui, loin du rivage et du port, vogue dans une mer inconnue. Si la tempête l'agite, si les nuages couvrent le soleil, alors le pilote incertain, craignant que la violence des vents et des flots irrités ne le pousse contre des écueils, commande aussitôt que l'on jette l'ancre; et cette ancre lui fait trouver la consistance parmi les flots, de peur que le vaisseau ne soit emporté: la terre au milieu des ondes est comme un port parmi les orages.

C'est ainsi, ô enfants de Dieu; et pour retourner à notre sujet après cette digression nécessaire, c'est ainsi, divine Thérèse, que votre âme s'établit au ciel. Battue de l'orage et des vents qui agitent la vie humaine comme un océan plein d'écueils, et ne pouvant encore arriver au ciel, vous y jetterez cette ancre sacrée, je veux dire, votre espérance, par laquelle étant attachée dans cette bienheureuse terre des vivants, vous trouvez la patrie même dans l'exil, la consistance dans l'agitation, la tranquillité dans la tourmente; et mêlée avec les esprits célestes auxquels votre (5) esprit est uni, vous pouvez dire avec l'Apôtre : *Nostra autem conversatio in cœlis est :* Notre conversation est aux cieux. Ne parlez donc plus à Thérèse de toutes les prétentions de la terre. Accoutumée à une autre vie, elle n'entend plus ce langage; et son âme, élevée au ciel par la force de son espérance, n'a plus de goût ni de sentiment que pour les chastes voluptés des anges. Que le monde s'irrite contre elle, qu'il contredise ses pieux desseins, qu'il la déchire par ses calomnies, qu'on la traîne à l'inquisition comme une femme qui donne la vogue à des visions dangereuses, qu'elle entende même les prédicateurs tonner publiquement contre sa conduite, car cela lui est arrivé, sa compagne en tremblait d'effroi; et figurez-vous, chrétiens, quelle devait être son émotion, se voyant ainsi attaquée dans une célèbre audience : toutefois elle ne sent pas cet orage; toutes ces ondes qui tombent sur elle ne sont pas capables de l'ébranler. Son esprit demeure tranquille, comme dans une grande bonace, au milieu de cette tempête; et cela pour quelle raison? parce qu'il est solidement établi sur cette ancre immobile de son espérance.

Chrétiens, profitons de ce grand exemple. Parmi tous les troubles qui nous tourmentent, parmi tant de différentes agitations, dans les morts cruelles et précipitées de nos proches et de nos amis, jetons au ciel cette ancre sacrée, je veux dire notre espérance. Ah! si nous étions appuyés sur cette espérance immuable, les maladies, les pertes de biens et les afflictions ne seraient pas capables de nous submerger. Toutes ces ondes qui tombent sur nous feraient flotter légèrement ce vaisseau fragile; mais elles ne pourraient pas l'emporter bien loin, parce qu'il serait appuyé sur cette ancre de l'espérance.

Et vous, princes et grands de la terre, pourquoi offrez-vous à Thérèse des richesses? Écoutez comme elle parle à ces saintes filles, qu'une commune espérance unit avec elle : Soyons pauvres, mes chères sœurs, soyons pauvres dans nos maisons et dans nos habits. Elle ne veut rien dans ses monastères qui ne sente la pauvreté de Jésus; elle veut toujours être pauvre, parce que ce n'est pas ici le temps de jouir, mais c'est seulement le temps d'espérer. Soyons chrétiennes, mes sœurs, leur dit-elle. Elle craint de rien posséder, sachant que le vrai chrétien ne possède pas, mais qu'il cherche; qu'il ne s'arrête pas, mais qu'il passe comme un voyageur pressé; qu'il ne bâtit pas sur la terre, parce que sa cité n'est pas de ce monde, et qu'une loi bienheureuse lui est imposée de ne se réjouir que par espérance : *Spe gaudentes* (*Rom.*, XII, 12).

Mais, chrétiens, si vous voulez voir jusqu'où la sainte espérance a élevé l'âme de Thérèse, méditez ce sacré cantique que l'amour divin lui met à la bouche. Je vis, dit-elle, sans vivre en moi, et j'espère une vie si haute, que je meurs de ne mourir pas. Qu'entends-je et que dites-vous, divine Thérèse? Je vis, dit-elle, sans vivre en moi. Si vous n'êtes plus en vous-même, quelle force vous a enlevée, sinon celle de votre espérance? O transports inconnus au monde; mais que Dieu fait sentir aux saints avec des douceurs ravissantes! Thérèse n'est donc plus sur la terre; elle vit avec les anges, elle croit être avec son époux. Et ne vous en étonnez pas : l'espérance a pu faire un si grand miracle. Car, comme les personnes agiles, pourvu qu'elles puissent appuyer la main, porteront après aisément le corps, ainsi l'espérance, qui est la main de l'âme, par laquelle elle s'étend aux objets, sitôt qu'elle s'est appuyée sur Dieu, elle est si forte et si vigoureuse, qu'elle y enlève après

peut lui résister, et nous en voyons les exemples dans les Écritures divines.

(1) La possession.

(2) De la possession.

(3) Ces choses étant ainsi établies, je ne m'étonne pas, chrétiens, si l'espérance des enfants de Dieu est si ferme et si généreuse, si elle jouit déjà par avance des délices des bienheureux; c'est que, adorant la vérité éternelle, elle prend toutes ses promesses pour une espèce d'accomplissement, à cause de leur certitude infaillible. Et de même que les promesses divines commencent en quelque sorte l'exécution, l'espérance qui s'y attache est le commencement de la jouissance.

(4) Admirable pensée de saint Paul, par laquelle vous pourrez comprendre ce que j'ai à dire de sainte Thérèse. Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? Comment est-ce que l'espérance est une ancre, et quel est le sens de l'Apôtre? Il faut que je tâche de vous expliquer cette belle pensée de saint Paul, qui relâchera vos attentions. « Représentez-vous », etc.

(5) Cœur

l'âme tout entière. Vivez donc heureuse, ô Thérèse, vivez avec cet époux céleste qui seul a pu gagner votre cœur. Si vous ne pouvez encore le joindre, envoyez votre espérance après lui; et, enrichie par cette espérance, méprisez hardiment tous les biens du monde. Car quelle possession se peut égaler à une espérance si belle, et quels biens présents ne céderaient pas à ce bienheureux avenir !

Où courez-vous, mortels abusés, et pourquoi allez-vous errants de vanités en vanités, toujours attirés et toujours trompés par des espérances nouvelles ? Si vous recherchez des biens effectifs, pourquoi poursuivez-vous ceux du monde, qui passent légèrement comme un songe ? Et si vous vous repaissez d'espérances, que n'en choisissez-vous qui soient assurées ? Dieu vous promet, pourquoi doutez-vous ? Dieu vous parle, que ne le suivez-vous? Il vaut mieux espérer de lui que de recevoir les faveurs des autres; et les biens qu'il promet sont plus assurés que tous ceux que le monde donne. Espérez donc avec Thérèse ; et pour voir manifestement combien est grand le bien qu'elle cherche, regardez de quelle ardeur elle y court, et par quels désirs elle s'y élance; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est une loi de la Providence, que la jouissance succède aux désirs ; et le chrétien ne mérite pas de se réjouir dans le ciel, s'il n'a auparavant appris à gémir dans ce lieu de pèlerinage. Car pour être vrai chrétien, il faut sentir qu'on est voyageur; et vous m'avouerez aisément que celui-là ne le connaît pas qui ne soupire point après la patrie. (1) C'est pourquoi saint Augustin a dit ces beaux mots qui méritent bien d'être médités : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis* (*Enar. in Psal.* CXLVIII, *n.* 4, *tom.* IV, *p.* 1675) : Celui qui ne gémit pas comme voyageur ne se réjouira pas comme citoyen; c'est-à-dire, si nous l'entendons, il ne sera jamais habitant du ciel, parce qu'il a voulu l'être de la terre ; puisqu'il refuse le travail du voyage, il n'aura pas le repos de la patrie ; et s'arrêtant où il faut marcher, il n'arrivera pas où il faut parvenir : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis.* Ceux au contraire qui déploreront leur exil, seront habitants du ciel, parce qu'ils ne veulent pas l'être de ce monde, et qu'ils tendent par de saints désirs à la Jérusalem bienheureuse. Il faut donc, mes frères, que nous gémissions. C'est à vous, heureux citoyens de la céleste Jérusalem, c'est à vous qu'appartient la joie ; mais pendant que nous languissons en ce lieu d'exil, les pleurs et les désirs font notre partage. Et David a exprimé nos vrais sentiments, quand il a chanté (1) d'une voix plaintive : *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus, dum recordaremur Sion* (*Ps.* CXXXVI, 1) : Assis sur les fleuves de Babylone, nous avons gémi et pleuré, en nous souvenant de Sion.

Remarquez ici, chrétiens, les deux causes de la douleur que ressent une âme pieuse, qui attend avec l'Apôtre l'adoption des enfants de Dieu (*Rom.*, VIII, 23). Pour quelle cause soupirez-vous donc, âme sainte, âme gémissante ; et quel est le sujet de vos plaintes ? Le prophète en rapporte deux : c'est le souvenir de Sion et les fleuves de Babylone. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle pleure, éloignée de ce qu'elle cherche, et exposée au milieu de ce qu'elle fuit ? Elle aime la paix de Sion, et elle se sent reléguée dans les troubles de Babylone, où elle ne voit que des eaux courantes, c'est-à dire, des plaisirs qui passent : *Super flumina Babylonis.* Et pendant qu'elle ne voit rien qui ne passe, elle se souvient de Sion, de cette Jérusalem bienheureuse, où toutes choses sont permanentes. Ainsi, dans la diversité de ces deux objets, elle ne sait ce qui l'afflige le plus, de Babylone où elle se voit, ou de Sion d'où elle est bannie : et c'est pour cela que sainte Thérèse ne peut modérer ses douleurs.

Que dirai-je ici, chrétiens ? Qui me donnera des paroles, pour vous exprimer dignement la divine ardeur qui la presse ? Mais quand je pourrais la représenter aussi forte et aussi fervente qu'elle est dans le cœur de Thérèse, qui comprendra ce que j'ai à dire ? et nos esprits attachés à la terre, entendront-ils ces transports célestes ? Disons néanmoins, comme nous pourrons, ce que son histoire raconte ; disons que l'admirable Thérèse, nuit et jour, sans aucun repos ni trêve, soupirait après son divin Epoux ; disons que (2) son amour s'augmentant toujours, elle ne pouvait plus supporter la vie, qu'elle déchirait sa poitrine par des cris et par des sanglots ; et que cette douleur l'agitait de sorte, qu'il semblait à chaque moment qu'elle allait rendre les derniers soupirs.

Je vous vois étonnés, fidèles : l'amour aveugle des biens périssables ne vous permet pas de comprendre de quelle sorte ces beaux mouvements peuvent être formés dans les cœurs. Mais quittez cet étonnement. Il faut, s'il se peut, vous le faire entendre, en vous décrivant en un mot quelle est la force de la charité, en vous le montrant par les Ecritures.

Sachez donc que c'est la charité qui presse Thérèse, charité toujours vive, toujours agissante, qui pousse sans relâche du côté du ciel les âmes qu'elle a blessées, et qu'elle ne cesse de travailler par de saintes inquiétudes, jusqu'à ce qu'elles y soient établies. C'est pourquoi le grand Paul, en étant rempli, jeûne continuellement : il pleure, il soupire, il se plaint en lui-même, il est pressé

(1) Voulez-vous savoir, dit saint Augustin, qui sont ceux d'entre les mortels qu'on verra un jour citoyens de la Jérusalem bienheureuse? Ce sont ceux qui pleurent, ceux qui gémissent, ceux à qui des désirs ardents font sentir qu'ils sont étrangers tant qu'ils vivent sur la terre. Si vous n'avez pas ce désir, vous ne serez jamais habitants du ciel, parce que vous le voulez être de ce monde, et que vous y vivez comme citoyens, et non pas comme voyageurs.

(1) D'un accent plaintif.
(2) Son âme altérée court au Dieu vivant, comme un cerf aux fontaines d'eau ; et éprise de ses beautés immortelles, elle ne peut souffrir son absence.

et violenté, il souffre des douleurs pareilles à celles de l'enfantement, et son âme ne cherche qu'à sortir du corps : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* (*Rom.*, VII, 24) ? Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? Quelle est la cause de ces transports ? C'est la charité qui le presse ; c'est ce feu divin et céleste qui, détenu contre sa nature dans un corps mortel, tâche de s'ouvrir par force un passage ; et frappant de toutes parts avec violence par des désirs ardents et impétueux, il ébranle tous les fondements de la prison qui l'enserre. De là ces pleurs, de là ces sanglots, de là ces douleurs excessives, qui (1) mettraient sans doute Thérèse au tombeau, si Dieu, par un secret de sa providence, ne la voulait conserver encore pour la rendre plus digne de son amour (2).

Et c'est ici qu'il faut vous représenter un nouveau genre de martyre que (3) la charité fait souffrir à l'incomparable Thérèse. Dieu l'attire, et Dieu la retient. Il lui ordonne de courir au ciel, et il veut qu'elle demeure en la terre : d'un côté il lui découvre d'une même vue toutes les misères de cet exil, tous les charmes et tous les attraits de sa vision bienheureuse, non point dans l'obscurité des discours humains, mais dans la lumière claire et pénétrante de sa vérité infinie. Mais comme elle pense se jeter à lui, charmée de ses beautés immortelles, aussitôt il lui fait connaître qu'il la veut encore retenir au monde. Qu'est-ce à dire ceci, ô grand Dieu? est-il digne de votre bonté de tourmenter ainsi un cœur qui vous aime? Si vous inspirez ces désirs, pourquoi refusez-vous de les satisfaire? Ou ne la tirez pas avec tant de force, ou permettez-lui de vous suivre. Ne voyez-vous pas, ô Epoux céleste, qu'elle ne sait à quoi arrêter son choix? Vous l'appelez, vous la repoussez; si bien que, pendant qu'elle court à vous, elle se déchire elle-même; et son âme ensanglantée par la violence de ces mouvements opposés que vous la forcez de souffrir, ne trouve plus de consolation. En cet état où vous la mettez, n'a-t-elle pas raison de vous dire: *Quare posuisti me contrarium tibi* (*Job.*, VII, 20) ? Dans les désirs que vous m'inspirez, c'est vous qui me rendez contraire à vous-même. Ou qu'une autre main l'attire, ou qu'une autre main la retienne.

O merveille des desseins de Dieu ! ô conduite impénétrable de ses jugements dans l'opération de sa grâce ! *Quis loquetur potentias Domini, auditas faciet omnes laudes ejus* (*Psal.* CV, 2)? Qui nous expliquera ce mystère? Qui nous dira les moyens secrets par lesquels le Saint-Esprit purifie les cœurs? Il sait bien que dans ces combats, dans ces mystérieuses contrariétés, il s'allume un feu dans les âmes qui les rend tous les jours plus pures. Il fait naître de saints désirs, et il se plaît de les enflammer, en différant de les satisfaire. Il se plaît à regarder du plus haut des cieux que Thérèse meurt tous les jours, parce qu'elle ne peut pas mourir une fois : *Quotidie morior*, dit le saint Apôtre (I *Cor.*, XV, 31) ; et il reçoit tous les jours mille sacrifices, en retardant le dernier. Mais je passe encore plus loin ; pourrai-je bien dire ce que je pense ? Il voit que, par un secret merveilleux, elle se détache d'autant plus du corps, qu'elle a plus de peine à s'en détacher ; et que, dans l'effort qu'elle fait pour s'en séparer tout entière, elle le fait d'autant plus qu'elle s'y sent plus longtemps et plus violemment retenue. C'est pourquoi, si la violence de ses désirs ne peut rompre les liens du corps, ils en éteignent tous les sentiments, ils en mortifient tous les appétits : elle ne vit plus pour la chair, et enfin elle devient tous les jours et plus libre et plus dégagée par cette perpétuelle agitation, comme un oiseau qui, battant des ailes, secoue l'humidité qui les rend pesantes, ou dissipe le froid qui les engourdit ; si bien que, portée par ces saints désirs, elle paraît détachée du corps (1) pour vivre et converser avec les anges : *Nostra conversatio in cœlis est.*

Heureuses mille et mille fois les âmes qui désirent ainsi Jésus-Christ ! Mais cependant ses ardeurs s'augmentent, et ce feu, si vif et si agissant, ne peut plus être retenu sous la cendre d'une chair mortelle. Cette divine maladie d'amour prenant tous les jours de nouvelles forces, elle ne peut plus supporter la vie. Chaste Epoux, qui l'avez blessée, que tardez-vous à la mettre au ciel, où elle s'élève par de saints désirs, et où elle semble déjà transportée par la meilleure partie d'elle-même, ou, s'il vous plaît qu'elle vive encore, quel remède trouverez-vous à ses peines ? La mort? mais il vous plaît de la différer, pour élever sa perfection à l'état glorieux et suréminent que votre providence a marqué pour elle. L'espérance ? mais elle la tue; parce qu'en lui disant qu'elle vous verra, elle lui dit aussi dans le même temps qu'elle n'est pas encore avec vous. Que ferez-vous donc, ô Sauveur, et de quoi soutiendrez-vous votre amante, dont le cœur languit après vous ? Chrétiens, il sait le secret de lui faire trouver du goût dans la vie. Quel secret ? secret merveilleux. Il lui enverra des afflictions; il éprouvera son amour par de continuelles souffrances : secret étrange, selon le monde ; mais sage, admirable, infaillible, selon les maximes de l'Evangile. C'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

La langueur de sainte Thérèse ne peut donc plus être soutenue que par des souffrances ; et dans l'ennui qu'elle a de la vie, elle ne trouve point de consolation que de (2) dire continuellement à son Dieu : Seigneur, ou souffrir, ou mourir : *Aut pati, aut mori.* Il est digne de votre audience de comprendre solidement toute la force de cette parole ; et, quand je vous aurai découvert le sens, vous

(1) Mèneraient à la mort.
(2) Et c'est ce qui fait son plus grand martyre.
(3) Le Fils de Dieu fait souffrir à Thérèse, sa fidèle amante.

(1) Et égalée aux intelligences célestes.
(2) Crier.

confesserez avec moi qu'elle enferme comme en abrégé toute la doctrine du Fils de Dieu et tout l'esprit du christianisme. Mais observez avant toutes choses la merveilleuse contrariété des inclinations naturelles, et de celles que la grâce inspire.

La première inclination que la nature nous donne, c'est sans doute l'amour de la vie; la seconde, qui la suit de près ou qui peut-être est encore plus forte, c'est l'amour des plaisirs du monde, sans lesquels la vie serait ennuyeuse. Car, mes frères, il est véritable que, quelque amour que nous ayons pour la vie, nous ne la pourrions supporter si elle n'avait des contentements, et jugez-en par expérience. Combien longues, combien ennuyeuses vous paraissent ces tristes journées que vous passez sans aucun plaisir de conversation ou de jeu, ou de quelque autre divertissement? Ne vous semble-t-il pas alors, si je puis parler de la sorte, que les jours sont durs et pesants, *Pondus diei;* c'est ce qui s'appelle le poids du jour : c'est pourquoi ils vous sont à charge, et vous ne pouvez supporter ce poids. Au contraire est-il rien qui aille plus vite, ni qui s'écoule, s'échappe et vole plus légèrement, que le temps passé parmi les délices? De là vient que ce roi mourant, auquel Isaïe rendit la santé, se plaint qu'on tranche le cours de sa vie lorsqu'il ne faisait que la commencer : *Dum adhuc ordirer, succidit me; de mane usque ad vesperam finies me:* Je finis lorsque je commence, et ma vie s'est achevée du matin au soir (*Isa.*, XXXVIII, 12) . Que veut dire ce prince malade? Il avait près de quarante ans; cependant il s'imagine qu'il ne fait que de naître, et il ne compte encore qu'un jour de son âge : c'est que sa vie passée dans le luxe, dans le plaisir du commandement et dans une abondance royale, ne lui faisait presque point sentir sa durée, tant elle coulait doucement. Je vous parle ici, chrétiens, dans le sentiment des hommes du monde, qui ne vivent que pour les plaisirs; et c'est afin que vous compreniez quel étrange renversement des inclinations naturelles (1) apporte l'esprit du christianisme dans les âmes qui en sont remplies; et voyez-le par l'exemple de sainte Thérèse.

Les afflictions, les douleurs aiguës, ce cruel amas de maux et de peines sous lequel elle paraît accablée, et qui pourrait contraindre les plus patients à appeler la mort au secours, c'est ce qui lui fait désirer de vivre : et au lieu que la vie est amère aux autres, si elle n'est adoucie par les voluptés, elle n'est amère à Thérèse que lorsqu'elle y jouit de quelque repos. Qui lui donne ces désirs étranges? D'où lui viennent ces inclinations si contraires à la nature? En voici la raison solide : c'est qu'il n'est rien de plus opposé que de vivre selon la nature, et de vivre selon la grâce : c'est, comme dit l'apôtre saint Paul (I *Cor.*, II, 12), qu'elle n'a pas reçu l'esprit de ce monde, mais un esprit victorieux du monde : c'est que, pleine de Jésus-Christ, elle veut vivre selon Jésus-Christ. Ce Jésus, ce divin Sauveur n'a vécu que pour endurer; et il m'est aisé de vous faire voir par les Ecritures divines qu'il n'a voulu étendre sa vie qu'autant de temps qu'il fallait souffrir. Entendez donc encore cette vérité, par laquelle j'achèverai ce discours, et qui en fera tout le fruit.

Je ne m'étonne pas, chrétiens, que Jésus ait voulu mourir : il devait ce sacrifice à son Père pour apaiser sa juste fureur et le rendre propice aux hommes. Mais qu'était-il nécessaire qu'il passât ses jours et ensuite qu'il les finît parmi tant de maux? C'est pour la raison que j'ai dite. Etant l'homme de douleurs, comme l'appelait le Prophète (*Isai.*, LIII, 3), il n'a voulu vivre que pour endurer, ou, pour le dire plus fortement par un beau mot de Tertullien, il a voulu se rassasier, avant que de mourir, par la volupté de la patience : *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat* (*De Patient.*, *n.* 3, *p.* 160). Voilà une étrange façon de parler. Ne diriez-vous pas, chrétiens, que, selon le sentiment de ce Père, toute la vie du Sauveur était un festin, dont tous les mets étaient des tourments? Festin étrange, selon le siècle, mais que Jésus a jugé digne de son goût. Sa mort suffisait pour notre salut, mais sa mort ne suffisait pas à ce merveilleux appétit qu'il avait de souffrir pour nous. Il a fallu y joindre les fouets, et cette sanglante couronne qui perce sa tête, et tout ce cruel appareil de supplices épouvantables : et cela pour quelle raison? C'est que, ne vivant que pour endurer, il voulait se rassasier, avant que de mourir, de la volupté de souffrir pour nous : *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat.*

Mais pour vous convaincre plus clairement de la vérité que je prêche, regardez ce que fait Jésus à la croix. Ce Dieu avide de souffrir pour l'homme, tout épuisé, tout mourant qu'il est, considère que les prophéties lui promettent encore un breuvage amer dans sa soif : il le demande avec un grand cri; et après cette aigreur et cette amertume dont le Juif impitoyable arrose sa langue, que fait-il? Il me semble qu'il se tourne du côté du ciel. Eh bien, dit-il, ô mon Père, ai-je bu tout le calice que votre Providence m'avait préparé? ou bien reste-t-il quelque peine qu'il soit nécessaire que j'endure encore? Donnez, je suis prêt, ô mon Dieu! *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* (*Ps.* CVII, 2). Je veux boire tout le calice de ma passion, et je n'en veux pas perdre une seule goutte. Là, voyant dans ses décrets éternels qu'il n'y a plus rien à souffrir pour lui : Ah! dit-il, c'en est fait, tout est consommé, *Consummatum est* (*Joan.*, XIX, 30) : sortons, il n'y a plus rien à faire en ce monde; et aussitôt il rendit son âme à son Père. Et par là ne paraît-il pas, chrétiens, qu'il ne vit que pour endurer, puisque, lorsqu'il aperçoit la fin de ses souffrances, il s'écrie : Tout est achevé, et qu'il ne veut plus prolonger sa vie.

Tel est l'esprit du Sauveur Jésus, et c'est lui qui l'a répandu sur Therèse, sa pudique

(1) Mot.

épouse. Elle veut aussi souffrir ou mourir, et son amour ne peut endurer qu'aucune cause retarde sa mort, sinon celle qui a différé la mort du Sauveur. Chrétiens, échauffons nos cœurs par la vue de ce grand exemple, et apprenons de sainte Thérèse qu'il nous faut nécessairement souffrir ou mourir. Et un chrétien en peut-il douter? Si nous sommes de vrais chrétiens, ne devons-nous pas désirer d'être toujours avec Jésus-Christ? Or, mes frères, où le trouve-t-on cet aimable Sauveur de nos âmes? en quel lieu peut-on l'embrasser? On ne le trouve qu'en ces deux lieux : dans sa gloire ou dans ses supplices, sur son trône ou bien sur sa croix. Nous devons donc, pour être avec lui, ou bien l'embrasser dans son trône, et c'est ce que nous donne la mort; ou bien nous unir à sa croix, et c'est ce que nous avons par les souffrances : tellement qu'il faut souffrir ou mourir, afin de ne quitter jamais le Sauveur. Et quand Thérèse fait cette prière, Que je souffre ou bien que je meure, c'est de même que si elle eût dit : A quelque prix que ce soit, je veux être avec Jésus-Christ. S'il ne m'est pas encore permis de l'accompagner dans sa gloire, je le suivrai du moins parmi ses souffrances, afin que, n'ayant pas le bonheur de le contempler assis sur son trône, j'aie du moins la consolation de l'embrasser pendu à sa croix.

Souffrons donc, souffrons, chrétiens, ce qu'il plaît à Dieu de nous envoyer, les afflictions et les maladies, les misères et la pauvreté, les injures et les calomnies; tâchons de porter d'un courage ferme telle partie de sa croix dont (1) il lui plaira de nous honorer. Quoique tous nos sens y répugnent, il est doux de souffrir avec Jésus-Christ, puisque ces souffrances nous font espérer la société de sa gloire; et cette pensée doit fortifier ceux qui vivent dans la douleur et l'affliction.

Mais pour vous, fortunés du siècle, à qui la faveur, les richesses, le crédit et l'autorité font trouver la vie si commode, et qui, dans cet état paisible, semblez être exempts des misères qui affligent les autres hommes, que vous dirai-je aujourd'hui, et quelle croix vous laisserai-je en partage? Je pourrais vous représenter que peut-être ces beaux jours passeront bien vite, que la fortune n'est pas si constante qu'on ne voie aisément finir ses faveurs, ni la vie si abondante en plaisirs qu'elle n'en soit bientôt épuisée. Mais avant ces grands changements, au milieu des prospérités, que ferez-vous, que souffrirez-vous pour porter la croix de Jésus? Abandonner les richesses, macérer le corps? Non, je ne vous dis pas, chrétiens, que vous abandonniez vos richesses, ni que vous macériez vos corps par de longues mortifications : heureux ceux qui le peuvent faire dans l'esprit de la pénitence, mais tout le monde n'a pas ce courage. Jetez, jetez seulement les yeux sur les pauvres membres de Jésus-Christ, qui, étant accablés de maux, ne trouvent point de consolation. Souffrez en eux, souffrez avec eux, descendez à leur misère par la compassion, chargez-vous volontairement d'une partie des maux qu'ils endurent; et leur prêtant vos mains charitables, aidez-leur à porter la croix, sous la pesanteur de laquelle vous les voyez suer et gémir. Prosternez-vous humblement aux pieds de ce Dieu crucifié, dites-lui, honteux et confus : Puisque vous ne m'avez point jugé digne de me faire part de votre croix, permettez du moins, ô Sauveur, que j'emprunte celle des autres et que je la puisse porter avec eux; donnez-moi un cœur tendre, un cœur fraternel, un cœur véritablement chrétien, par lequel je puisse sentir leurs douleurs, et participer du moins de la sorte aux bénédictions de ceux qui souffrent.

MADAME,

Permettez-moi de vous dire, avec le respect d'un sujet et la liberté d'un prédicateur, que cette instruction salutaire regarde principalement Votre Majesté. Nous répandons tous les jours des vœux pour sa gloire et pour sa grandeur; nous prions Dieu, avec tout le zèle que notre devoir nous peut inspirer, que sa main ne se lasse pas de verser ses bienfaits sur elle; et afin que votre joie soit pleine et entière, qu'il fasse que ce grand roi, votre fils, à mesure qu'il s'avance en âge, devienne tous les jours plus cher à ses peuples et plus redoutable à ses ennemis. Mais parmi tant de prospérités, nous ne croyons pas être criminels si nous lui souhaitons aussi des douleurs. J'entends, Madame, ces douleurs si saintes qui saisissent les cœurs chrétiens à la vue des afflictions, et leur font sentir les misères des pauvres membres du Fils de Dieu. Votre Majesté les ressent, Madame : toute la France a vu des marques de cette bonté qui lui est si naturelle. Mais, Madame, ce n'est pas assez : tâchez d'augmenter tous les jours ces pieuses inquiétudes qui travaillent Votre Majesté en faveur des misérables. Dans ce secret, dans cette retraite où les heures vous semblent si douces, parce que vous les passez avec Dieu, affligez-vous devant lui des longues souffrances de la chrétienté désolée, et surtout des peuples qui vous sont soumis; et pendant que vous formez de saintes résolutions d'y apporter le soulagement que les affaires pourront permettre, pendant que notre victorieux monarque avance tous les jours l'ouvrage de la paix par ses victoires et par cette vie agissante à laquelle il s'accoutume dès sa jeunesse, attirez-la du ciel par vos vœux; et pour récompense de ces douleurs que la charité vous inspirera, puissiez-vous jamais n'en ressentir d'autres, et, après une longue vie, recevoir enfin de la main de Dieu une couronne plus glorieuse que celle qui environne votre front auguste. Faites ainsi, grand Dieu, à cause de votre bonté et de votre miséricorde infinie. *Amen.*

SIRE (1),

Nous prions Dieu, avec tout le zèle que l'amour et le devoir nous peuvent inspirer, que, multipliant vos victoires, il égale votre

(1) Le Sauveur voudra nous charger.

(1) Bossuet s'adresse au roi, devant lequel il prêcha ce sermon dans une autre occasion.

renommée à celle des plus fameux conquérants. Mais, parmi toutes ces prospérités, nous ne croyons pas être criminels si nous lui souhaitons aussi des douleurs : j'entends, Sire, ces saintes douleurs qui saisissent les cœurs chrétiens à la vue des afflictions, et qui leur font sentir les misères des pauvres membres de Jésus-Christ. Sire, ces douleurs sont dignes des rois ; et s'ils sont le cœur des royaumes qu'ils animent par leur influence, il est juste que, comme le cœur, ils ressentent aussi les impressions des maux qu'endurent les autres parties. Votre Majesté les ressent, Sire ; elle fait la guerre dans cet esprit, elle étend bien loin ses conquêtes, elle s'accoutume dès sa jeunesse à cette vie agissante pour assurer la tranquillité publique ; elle sent et elle plaint les maux de ses peuples, elle ne respire qu'à les soulager. Pour récompense de ces douleurs que sa bonté lui fait ressentir, puisse-t-elle jamais n'en éprouver d'autres ; et, après une longue vie, recevoir enfin de la main de Dieu une couronne plus glorieuse que celle qui environne son front auguste.

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE CATHERINE (1).

Abus que les hommes font de la science. La bonne vie, l'édification des âmes, le triomphe de la vérité, fin à laquelle doit être rapportée toute la science du christianisme.

Dedit illi scientiam sanctorum.
Il lui a donné la science des saints (*Sap.*, X, 10).

Encore que l'ennemi de notre salut ne se désiste jamais de la folle et téméraire entreprise de renverser l'Eglise de Dieu, toutefois nous voyons par les Ecritures qu'il n'agit pas toujours par la force ouverte. Souvent il paraît en tyran, il persécute les fidèles ; mais souvent, dit saint Augustin, il fait le docteur et il se mêle de les enseigner (*Enar. in psal.* XXXIX, *n.* 1, *tom.* IV, *pag.* 326) : de sorte qu'il ne suffit pas que Dieu ait opposé à ses violences la victorieuse armée des martyrs, dont (2) le courage invincible a épuisé la cruauté de tous les supplices ; mais il est également nécessaire qu'il éclaire aussi des docteurs pour combattre les dangereuses maximes par lesquelles son ennemi tâche de corrompre la simplicité de la foi et de détruire la vérité de son Evangile.

C'est un grand miracle, Messieurs, qu'une fille de dix-huit ans ait osé (3) marcher sous les étendards de cette armée laborieuse et entreprenante, dont la discipline est si dure qu'elle ne doit l'emporter sur ses ennemis qu'en les lassant par sa patience ; mais je ne crains point d'assurer que c'est quelque chose encore de plus admirable qu'elle tienne rang parmi les docteurs, et que Dieu unissant en elle, si je puis parler de la sorte, toute la force de son Saint-Esprit, elle ait été aussi éclairée pour annoncer la vérité, qu'elle a paru déterminée à mourir pour elle. Un tel prodige, Messieurs, n'est pas proposé en vain à l'Eglise, et nous en tirerons de grandes lumières pour la conduite de notre vie, si Dieu, fléchi par la sainte Vierge dont nous implorons le secours, daigne diriger nos pensées et bénir nos intentions. Disons donc avant toutes choses : *Ave.*

Je n'ignore pas, chrétiens, que la science ne soit un présent du ciel et qu'elle n'apporte au monde de grands avantages ; je sais qu'elle est la lumière de l'entendement, la guide de la volonté, la nourrice de la vertu, l'âme de la vérité, la compagne de la sagesse, la mère des bons conseils ; en un mot, l'âme de l'esprit et (1) la maîtresse de la vie humaine. Mais comme il est naturel à l'homme de corrompre les meilleures choses, cette science, qui a mérité de si grands éloges, se gâte le plus souvent en nos mains par l'usage que nous en faisons. C'est elle qui s'est élevée contre la science de Dieu ; c'est elle qui, promettant de nous éclaircir, nous aveugle plutôt par l'orgueil ; c'est elle qui nous fait adorer nos propres pensées sous le nom auguste de la vérité ; qui, sous prétexte de nourrir l'esprit, étouffe les bonnes affections ; et enfin qui fait succéder à la recherche du bien véritable une curiosité vague et infinie, source (2) inépuisable d'erreurs et d'égarements très-pernicieux.

Mais je n'aurais jamais fait, Messieurs, si je voulais raconter les maux que fait naître l'amour des sciences, et vous dire tous les périls dans lesquels il engage les enfants d'Adam, qu'un aveugle désir de savoir a rendus, avec sa race justement maudite, le jouet de la vanité aussi bien que le théâtre de la misère. Un docteur inspiré de Dieu, et qui a puisé sa science dans l'oraison, en réduit tous les abus à trois chefs. Trois sortes d'hommes, dit saint Bernard, recherchent la science désordonnément. Il y en a qui veulent savoir, mais seulement pour savoir ; et c'est une mauvaise curiosité : *Quidam scire volunt ut sciant, et turpis curiositas est.* Il y en a qui veulent savoir, mais qui se proposent pour but de leurs grandes et vastes connaissances, de se faire connaître eux-mêmes, et de se rendre célèbres ; et c'est une vanité dangereuse : *Quidam scire volunt, ut sciantur ipsi, et turpis vanitas est.* Enfin il y en a qui veulent savoir, (3) mais qui ne désirent avoir de science que pour en faire trafic, et pour amasser des richesses ; et c'est une honteuse avarice : *Quidam scire volunt ut scientiam suam vendant, et turpis*

(1) La légende de sainte Catherine, qu'a suivie M. Bossuet dans ce discours, prêché vers le milieu du siècle dernier, n'a point d'authenticité. Tous les critiques qui ont examiné les actes de cette sainte, Baronius, Bollandus, Baillet, Tillemont, conviennent que l'histoire en est entièrement fabuleuse : « De sorte, dit M. Tillemont (*Mém.*, *tom.* V, *p* 761), qu'on la peut mettre entre ces fictions que la facilité indiscrète des Grecs a reçues sans discernement, et a fait passer ensuite aux Latins » Cependant, quoique les faits sur lesquels portent les instructions du prédicateur soient absolument faux, son discours n'en est pas moins solide, et rempli des plus grandes vérités, comme on s'en convaincra par la lecture.

(2) La patience invincible a soutenu l'effort.

(3) Ecrire son nom dans cette.

(1) L'arbitre.

(2) Féconde, éternelle.

(3) Pour vendre chèrement leur science, et ménage leurs intérêts.

quæstus est (*S. Bern., in Cant., Serm.* XXXVI, *n.* 3, *t.* I, *p.* 1400). Il y en a donc, comme vous voyez, à qui la science ne sert que d'un vain spectacle ; d'autres à qui elle sert pour la montre et pour l'appareil ; d'autres à qui elle ne sert que pour le trafic, si je puis parler de la sorte. Tous trois corrompent la science. La science étant (1) regardée en ces trois manières, qu'est-ce autre chose, mes frères, qu'une très mauvaise occupation qui travaille les enfants des hommes, comme parle l'Ecclésiaste ? *Pessimam hanc occupationem dedit Deus filiis hominum, ut occuparentur in ea* (*Eccles.*, I, 13).

Curieux, qui vous repaissez d'une (2) spéculation stérile et oisive, sachez que cette vive lumière qui vous charme dans la science ne lui est pas donnée seulement pour réjouir votre vue, mais pour conduire vos pas (3) et régler vos volontés. Esprits vains, qui faites trophée de votre doctrine avec tant de pompe, pour attirer des louanges, sachez que ce talent glorieux (4) ne vous a pas été confié pour vous faire valoir vous-mêmes, mais pour faire triompher (5) la vanité. Ames lâches et intéressées, qui n'employez la science que pour gagner les biens de la terre, méditez sérieusement (6) qu'un trésor si divin n'est pas fait pour cet indigne trafic; et que s'il entre dans le commerce, c'est d'une manière plus haute, et pour une fin plus sublime, c'est-à-dire pour négocier le salut des âmes. C'est ainsi que la glorieuse sainte Catherine, que nous honorons, a usé de ce don du ciel. Elle (7) a contemplé au dedans la lumière de la science, non pour contenter son esprit, mais pour diriger ses affections : elle l'a répandue au dehors au milieu des philosophes et des grands du monde, non pour établir sa réputation, mais pour (8) faire triompher l'Evangile : enfin elle l'a fait profiter, et l'a mise dans le commerce, non pour acquérir des biens temporels, mais pour gagner des âmes à Jésus-Christ : (9) c'est par où je me propose de vous faire entendre qu'elle possède la science des saints, et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Je ne suis pas fort surpris que les sciences profanes soient considérées comme un divertissement de l'esprit : elles ont si peu de solidité que l'on peut, sans grande injure, n'en faire qu'un jeu (10). Mais que l'on regarde

(1) Considérée de.
(2) Contemplation.
(3) Et diriger tous vos mouvements. Vous qui étalez votre doctrine.
(4) Ne vous est pas donné de la main de Dieu.
(5) Régner sa.
(6) Que ce céleste.
(7) A mis la science en usage.
(8) Donner la victoire à la vérité.
(9) Ce sont trois effets admirables de la science des saints en sa personne; et comme cette maison se propose de s'y avancer, ce seront les trois points de cette méditation.
(10) Le bien est ce qui nous rend meilleurs, comme les richesses ce qui nous rend riches. La science ne nous rend pas meilleurs, quand elle n'est que pour satisfaire la curiosité. Qu'on se serve ainsi des sciences humaines :

Jésus-Christ comme un sujet de recherches curieuses, et que tant d'hommes se persuadent d'être bien savants dans les mystères de son royaume, quand ils ont trouvé dans son Evangile de quoi exercer leur esprit par des questions délicates, ou de quoi (1) l'amuser par des méditations agréables, c'est ce qui ne se peut souffrir à des chrétiens. Parce que Jésus-Christ est une lumière, ils s'imaginent peut-être qu'il suffit (2) de la contempler et de se réjouir à sa vue; mais ils devraient penser au contraire que cette lumière n'éclaire que ceux qui la suivent, et non simplement ceux qui la regardent. Qui me suit, nous dit-il, et non qui me voit, ne marche point dans les ténèbres : *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris* (*Joan.*, VIII, 12). Par où il nous fait entendre que qui le voit sans le suivre, n'en marche pas moins dans la nuit et dans les ombres de la mort. Ainsi celui qui se vante de le connaître, et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur, dit saint Jean, et la vérité n'est pas en lui : *Qui dicit se nosse Deum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est* (I *Joan.*, II, 4). Pourquoi ne connaît-il point Jésus-Christ? parce qu'il ne le connaît point tel qu'il est : je veux dire qu'il le connaît comme la vérité; mais il ne le connaît pas comme la voie; et Jésus-Christ, comme vous savez, est l'un et l'autre. Je suis, dit-il, la voie et la vérité : *Ego sum via et veritas* (*Joan.*, XIV, 61); vérité qui doit être méditée par une sérieuse contemplation, mais voie où il faut entrer par de pieuses pratiques (3).

(1) Le contenter.
(2) On peut regarder Jésus-Christ en deux manières, ou comme un sujet de spéculation, ou comme une règle de vie. Des premiers il est écrit : *Qui dicit se nosse Deum, et mandata ejus non custodit, mendax est* (I *Joan.*, II, 4). Ceux qui le connaissent de la sorte, il ne les connaît pas : *Nescio vos* (*Matth.*, XXV, 12). C'est pourquoi, pour le bien connaître, il faut l'embrasser comme règle; et de là vient qu'en nous disant qu'il est la vérité, il dit premièrement qu'il est la voie.
(3) Cela paraît une belle distinction, que nous apprenons de l'Evangile. Il y a le temps de voir : alors l'esprit sera satisfait dans toutes ses curiosités raisonnables. Nous verrons face à face : *Facie ad faciem* (I *Cor.*, XIII, 12). Maintenant ce n'est pas le temps. Nous ne voyons qu'en énigme : *Speculum in ænigmate* (*Ibid.*). Ainsi il ne faut pas penser en cette vie à repaître la curiosité et le désir de savoir : c'est pourquoi, heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu : *Beati mundo corde, quoniam Deum videbunt* (*Matth.*, V, 8). *Videbunt*, ils verront. Alors ce sera le temps de satisfaire l'esprit, maintenant c'est le temps de purifier le cœur. Aussi voyons-nous que le Fils de Dieu nous a donné des lumières, non autant qu'il en faut pour nous satisfaire, mais autant qu'il en faut pour nous conduire. Quand au milieu de la nuit on présente une lampe à un homme, ce n'est pas pour réjouir sa vue par la beauté de la lumière : le jour est destiné pour cela. Alors on voit le soleil qui anime toutes les couleurs, et qui réjouit par une lumière vive et éclatante toute la face de la nature. Cette petite lumière qu'on vous met en attendant devant les yeux, n'est destinée que pour vous conduire. Ainsi en a-t-on fait aux hommes; et ce n'est pas moi qui le dis, c'est l'Ecriture elle-même qui compare la saine doctrine à une lampe pendant la nuit : *Quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco* (II *Petr.* I, 19). Voici le temps de l'obscurité : ténèbres de toutes parts. Cependant, de peur que nous ne nous heurtions, Dieu allume devant nos yeux un petit luminaire : *Luminare minus, ut præesset nocti* (*Genes.*, I, 16). Il y a le grand luminaire qui préside au jour, c'est la lumière de gloire que nous verrons. Il en faut maintenant un moindre pour présider à la nuit, c'est la doctrine de l'Evangile au milieu des ténèbres qui nous

C'est donc une maxime infaillible, que la science du christianisme tend à la pratique et à l'action, et qu'elle n'illumine que pour échauffer la connaissance, que pour exciter les affections. Mais nous l'entendrons beaucoup mieux, si nous réduisons les choses au premier principe et à la source de cette science. Cette source, ce premier principe de la science des saints, c'est la foi, de laquelle il nous importe aujourd'hui de bien entendre la nature, afin de connaître aussi son usage et celui de toutes les connaissances qui en dépendent.

Pour cela, nous remarquerons que toute la vie chrétienne nous étant représentée dans les Ecritures comme un édifice spirituel, ces mêmes Ecritures nous disent aussi que la foi en est le fondement. Saint Pierre ne paraît dans l'Evangile comme le fondement de l'Eglise, qu'à cause qu'en reconnaissant Jésus-Christ, il a posé la première pierre, et établi le fondement de la foi. L'Apôtre enseigne aux Colossiens que nous sommes fondés sur la foi, et que c'est la fermeté de ce fondement qui nous rend immobiles et inébranlables dans l'espérance de l'Evangile : *In fide fundati, et stabiles, et immobiles a spe Evangelii* (*Coloss.*, I, 23). Et ensuite le même saint Paul définit la foi, *l'appui et le fondement des choses qu'il faut espérer* (*Heb.*, XI, 1). C'est pourquoi le saint concile de Trente, suivant les traces de cette doctrine, nous décrit aussi la foi en ces termes : *Humanæ salutis initium, fundamentum et radix totius justificationis :* Le commencement du salut de l'homme, la racine et le fondement de toute la justice chrétienne (*Sess.* VI, *cap.* 8).

Cette qualité de fondement, attribuée à la foi par le Saint-Esprit, (1) met, ce me semble, dans un grand jour la vérité que j'annonce ; et il est maintenant bien aisé d'entendre que la foi n'est pas destinée pour attirer des regards curieux, mais pour fonder une conduite constante et réglée. Car qui ne sait, chrétiens, qu'on ne cherche pas la curiosité dans le fondement que l'on cache en terre, mais la solidité et la consistance. Ainsi la foi chrétienne n'est pas un spectacle pour les yeux, mais un appui pour les mœurs. Ce fondement est mis dans l'obscurité, mais ce fondement est établi avec certitude. Telle est la nature de la foi, laquelle, comme vous voyez, ne pouvant avoir l'évidence qui satisfait la curiosité, mais seulement la fermeté et la certitude capables de soutenir la conduite, il est aisé de comprendre qu'elle déploie toute sa vertu à nous appliquer à l'action, et non à nous arrêter à la connaissance.

Sainte Catherine, Messieurs, surmontant par la grandeur de son génie la faiblesse ordinaire de son sexe, avait appris dès sa tendre enfance toutes les sciences curieuses qui peuvent ou égayer, ou enfin illuminer un esprit bien fait. Mais le maître qui l'enseignait au dedans avait rempli son esprit de connaissances bien plus pénétrantes. Aussi le chaste amour qu'elle avait pour elles l'avait tellement touchée, que, méprisant tout le reste, elle rappelait de toutes parts ses autres pensées pour les réduire à la foi, pour les appuyer sur ce fondement, pour ensuite les appliquer de toute sa force aux saintes et bienheureuses pratiques de la piété chrétienne.

Si je ne me trompe, Messieurs, souvent elle méditait ce raisonnement, et je ne me trompe pas ; car quiconque est rempli de l'esprit de Dieu, s'il ne le fait pas dans la même forme que j'ai dessein de le proposer, il ne laisse pas toutefois d'être persuadé de son efficace. Voici donc le raisonnement de la sainte que nous honorons, ou plutôt le raisonnement du vrai chrétien, que chacun de nous doit faire en soi-même : J'ai cru à la parole du Fils de Dieu ; j'ai reçu la doctrine de son Evangile ; j'ai posé par ce moyen un fondement, fondement assuré et inébranlable, contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas : c'est le fondement de la foi, capable de soutenir immuablement la conduite de la vie présente et l'espérance de la vie future. Mais qui dit fondement, dit le commencement de quelque édifice, et qui dit fondement, dit le soutien de quelque chose. Que si la foi n'est encore qu'un commencement, il faut donc achever l'ouvrage, et si la foi doit être un soutien, c'est une nécessité de bâtir dessus. Notre sainte voit si clairement dans une lumière céleste cette conséquence importante, qu'elle n'a point de repos jusqu'à ce qu'elle ait bâti sur la foi, et réduit sa connaissance en pratique. Mais un commencement aussi beau qu'est celui de la foi en Notre-Seigneur, demande pour y répondre un bâtiment magnifique ; et un soutien aussi ferme, aussi solide, attend quelque structure hardie, et quelque miracle d'architecture, si je puis parler de la sorte. Remplie de cette pensée, elle ne médite plus rien qui soit ordinaire ; elle n'a plus dans l'esprit que des choses qui surpassent toute la nature, le martyre, la virginité : celui-là capable de

environnent. Un petit rayon de clarté nous trace un sentier étroit par où nous pouvons marcher sûrement, jusqu'à ce que le jour arrive et que le soleil se lève en nos cœurs : *Lucerna in caliginoso loco, donec dies illucescat, et lucifer oriatur in cordibus nostris.* Ne vous arrêtez pas à cette lumière seulement pour la contempler. Si vous voulez jouir pleinement du spectacle de la lumière, attendez le jour ; cependant marchez et avancez à la faveur de cette lumière, qui vous est donnée pour vous conduire : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* (*Exod.*, XXV, 40). Le flambeau allumé devant vous a de la lumière ; mais il a encore plus d'ardeur. Jésus-Christ, dit saint Jean, qui a commencé à faire briller la lumière de l'Evangile et la science du salut (*Luc.*, I, 77), a dit ces paroles importantes : *Ille erat lucerna ardens et lucens, et voluistis ad horam exsultare in luce ejus* (*Joan.*, V, 35). Voilà nos curieux qui veulent se réjouir à la lumière. Pourquoi divisent-ils le flambeau, en admirant son éclat, et méprisant son ardeur ? Il fallait joindre l'un à l'autre, et se laisser plutôt embraser : car, encore que ce flambeau ait de la lumière, il a beaucoup plus d'ardeur. La lumière est comme cachée, *Thesauri scientiæ absconditi* (*Coloss.*, II, 3) ; l'ardeur de la charité s'y découvre de toutes parts : *Apparuit humanitas et benignitas* (*Tit.*, III, 4). Jésus-Christ nous montre quelque étincelle de la lumière de vérité à travers des nuages et des paraboles : il n'y a que la charité qui est étalée à découvert. Pour la première, quelques paroles ; pour la seconde tout son sang. Pourquoi, sinon pour nous faire entendre qu'il veut luire, mais qu'il veut encore plus échauffer et embraser les cœurs par son saint amour ?

(1) Apporte une grande lumière à.

nous faire vaincre toute la fureur des démons, de nous élever au-dessus de la violence des hommes; celle-ci donnée pour nous égaler à la pureté des esprits célestes.

Et plût à Dieu, chrétiens, que nous eussions aujourd'hui compris, à l'exemple de cette sainte, que, quelque grande que soit la foi, quelque lumineuse que soit la science qui est appuyée sur ces principes, tout cela n'est encore qu'un commencement de l'œuvre qui se prépare. Peut-être que nous rougirions de nous arrêter dès le premier pas, et que nous craindrions de nous attirer ce reproche de l'Evangile : *Hic homo cœpit ædificare* (*Luc.*, XIV, 30); voilà cet homme inconsidéré, ce fou, cet insensé, qui fait un grand amas de matériaux, et qui, ayant posé tous les fondements d'un édifice superbe et royal, tout d'un coup à quitté l'ouvrage, et laissé tous ses desseins imparfaits. Quelle légèreté ou quelle imprudence!

Mais pensons à nous, chrétiens : c'est nous-mêmes qui sommes cet homme insensé. Nous avons commencé un grand bâtiment, nous avons déjà établi la foi qui en est le fondement immuable, qui rend présentes les choses qu'on espère : *Sperandarum substantia rerum*, dit l'Apôtre (*Hebr.*, XI, 1). Pour poser ce fondement de la foi, quel effort a-t-il fallu faire? (1) Le fond destiné pour le bâtiment était plus mouvant que le sable : car est-il rien de moins fixe que l'esprit humain, toujours variable en ses pensées, vague en ses désirs, chancelant dans ses résolutions? Il a fallu l'affermir : que de miracles, que de souffrances, que de prophéties, que d'enseignements, que d'inspirations, que de grâces ont été nécessaires pour servir d'appui! Il y avait d'un côté des hauteurs superbes qui s'élevaient contre Dieu, l'opiniâtreté et la présomption : il a fallu les abattre et les aplanir; de l'autre, des précipices affreux, l'erreur, l'ignorance, l'irrésolution qui menaçaient de ruine : il a fallu les combler. Enfin que n'a-t-il pas fallu entreprendre pour poser ce fondement de la foi? Et après de si grands efforts et tant de préparatifs extraordinaires, on abandonne toute l'entreprise, et on met des fondements sur lesquels on ne bâtit rien; peut-on voir une pareille folie? Insensés, ne voyons-nous pas que ce fondement attend l'édifice, que ce commencement de la foi demande sa perfection par la bonne vie, et que ces murailles à demi élevées, qui se ruinent parce qu'on néglige de les achever, rendent hautement témoignage contre notre folle et téméraire conduite? *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare.*

Mais poussons encore plus loin, et par le même principe, disons, insistons toujours : Quelles choses devons-nous bâtir sur ce fondement de la foi? Quelles autres choses? Messieurs, il est bien aisé de l'entendre : des choses proportionnées au fondement même, des œuvres dignes de la foi que nous professons. Car un architecte avisé, qui conduit son entreprise (1) avec art, proportionne de telle sorte le fondement avec l'édifice, qu'on mesure et qu'on découvre déjà l'étendue, l'ordre, les hauteurs de tout le palais, en voyant la profondeur, les alignements, la solidité des fondations. Ne doutez pas qu'il n'en soit de même, Messieurs, de l'édifice dont nous parlons, qui est la vie chrétienne et spirituelle. Que cet édifice est bien entendu! Que l'architecte est habile, qui en a posé le fondement! Mais de peur que vous en doutiez, écoutez l'apôtre saint Paul : J'ai, dit-il, établi le fondement, ainsi qu'un sage architecte : *Ut sapiens architectus fundamentum posui* (I *Cor.*, III, 10). Mais peut-être s'est-il trompé. A Dieu ne plaise, Messieurs; car il n'agit pas, dit-il, de lui-même : Il agit selon la grâce qui lui est donnée; il bâtit suivant les lumières qu'il a reçues : *Secundum gratiam quæ data est mihi* (*Ibid.*). Il a donc gardé toutes les mesures, et il ne pouvait se tromper, parce qu'il ne faisait que suivre le plan qui lui avait été envoyé d'en haut : *Secundum gratiam quæ data est mihi.* Que s'il a conduit toute l'entreprise suivant les instructions et les règles d'une architecture céleste, qui doute qu'il n'ait gardé toutes les mesures, et ainsi que le bâtiment et l'ordre de l'édifice ne doivent répondre au fondement qu'a posé ce sage entrepreneur?

C'est pour cela, chrétiens, qu'il n'y a rien de plus grand ni de plus magnifique que cet édifice, parce qu'il n'y a rien de plus précieux, ni de plus solide que ce fondement. Car dites-nous, ô grand Paul, quel fondement avez-vous posé? N'entendez-vous pas sa réponse? On ne peut point, dit-il, poser d'autre fondement, sinon celui que j'ai mis, qui est Jésus-Christ : *Fundamentum aliud nemo potest ponere præter id quod positum est, quod est Christus Jesus* (*Ibid.*, 11). Oh! le merveilleux fondement, qui est établi en nous par la foi! et que saint Paul a raison de nous avertir de prendre garde avec soin à ce que nous aurons à bâtir dessus! *Unusquisque videat quomodo superædificet* (*Ibid.*, 10). Certainement, chrétiens, sur un fondement si divin, il ne faut rien élever qui ne soit auguste; si bien que toute la science des saints consiste à connaître ce fondement, et toute la pratique de la sainteté à savoir ériger dessus des choses qui lui conviennent, des œuvres qui sentent son esprit, des mœurs tirées sur ces exemples, une vie toute formée sur ses préceptes, sur sa doctrine.

Ainsi sainte Catherine ayant établi ce fondement, plus elle en connaissait la dignité par la science des saints, plus elle s'étudiait à bâtir dessus un édifice proportionné; et il est aisé de l'entendre. Un Dieu s'est humilié et anéanti; voilà, Messieurs, le fondement. Qu'est-ce que notre sainte a bâti dessus? Un (2) mépris de son rang et de sa noblesse, pour se couvrir tout entière des opprobres de Jésus-Christ et de la glorieuse infamie de son Evangile. Un Dieu est né d'une Vierge :

(1) La terre choisie.

(1) Régulièrement.
(2) Dédain généreux des grandeurs du monde.

(1) voilà le fondement du christianisme ; et Catherine érige dessus, quoi? l'amour immortel et incorruptible de la pureté virginale. Un Dieu a comparu, dit le saint apôtre, devant le tribunal de Ponce-Pilate pour y rendre un témoignage fidèle (I *Tim.*, VI, 13) : voilà le fondement de la foi; et je vois sainte Catherine qui, pour bâtir sur ce fondement, marche au trône des empereurs, pour y rendre un témoignage semblable, et y soutient invinciblement la vérité de l'Evangile. Si Jésus est étendu sur la croix, Catherine se présente aussi pour être étendue sur une roue ; si Jésus donne tout son sang, Catherine lui rend tout le sien : et enfin, en toute manière, il n'y a rien de plus convenable que ce fondement et cet édifice.

Chrétiens, il est véritable : le même fondement est posé en nous par la grâce du saint baptême et par la profession du christianisme. Mais que l'édifice est différent, que le reste de la structure est dissemblable ! Est-ce vous, ô divin Jésus, qui êtes le fondement de notre foi? Pourquoi donc ce mélange indigne de nos désirs criminels avec ce divin fondement? O foi et science des chrétiens! O vie et pratique des chrétiens! est-il rien de plus opposé ni de plus discordant que vous êtes? Voyez la bizarrerie. Un fondement d'or et de pierres précieuses : un bâtiment de bois et de paille. Je parle avec l'Apôtre (I *Cor.*, III, 12), qui nous représente par là les péchés, matière vraiment combustible et propre à exciter et entretenir le feu de la vengeance divine. O foi, que vous êtes pure! O vie, que vous êtes corrompue! Quels yeux ne seraient pas choqués d'une si honteuse inégalité, si on le regardait avec attention? et faut-il autre chose que la sainteté de ce fondement, pour convaincre l'extravagance criminelle de ceux qui ont élevé cet édifice?

Eveillons-nous donc, chrétiens, et que ce mélange prodigieux de Jésus-Christ et du monde, commençant à offenser notre vue, nous presse à nous accorder avec nos propres connaissances. Car comment nous pouvons-nous supporter nous-mêmes, en croyant de si grands mystères, et les déshonorant tout ensemble par un mépris si outrageux? Ne porterons-nous donc le nom de chrétiens que pour déshonorer Jésus-Christ? *Dicuntur Christiani ad contumeliam Christi* (*Salv.*, *de Gub. Dei*, *lib.* VIII, *n.* 2, *p.* 183). Quelle crainte vous peut empêcher de bâtir sur ces fondements? Ce qu'on vous prêche est grand, je le sais : se haïr soi-même, dompter ses passions, se contraindre, se mortifier, vaincre ses plaisirs, mépriser non-seulement ses biens, mais sa vie pour la gloire de Jésus-Christ ; j'avoue que l'entreprise est hardie : mais voyez aussi, chrétiens, combien ce fondement est inébranlable. Quoi ! vous n'appuyez dessus qu'en tremblant, comme s'il était douteux et mal affermi ; vous marchez dessus d'un pas incertain, vous n'osez y mettre qu'un pied, et tenez l'autre posé sur la terre, comme si elle était plus ferme. Et pourquoi chancelez-vous si longtemps entre Jésus-Christ et le monde ? Que vous sert de connaître les vérités saintes, si vous n'allez point après la lumière qu'elles allument devant vos yeux ?

O Jésus, ô divin Jésus ! nous allons changer aujourd'hui par votre grâce une conduite si déréglée; nous ne voulons plus de lumières que pour les réduire en pratique. Nous ne désirons de croître en science que pour nous affermir dans la piété : nous ferons céder au désir de faire, la curiosité de connaître, et nous fortifierons notre volonté par la modération de notre esprit. Ainsi, ayant appris saintement à profiter au dedans de notre science, nous pourrons la produire ensuite dans le même esprit que notre sainte, pour glorifier la vérité par un témoignage fidèle : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La vérité est un bien commun : quiconque la possède, la doit à ses frères, selon les occasions que Dieu lui présente; et quiconque se veut rendre (1) propre ce bien (2) public de la nature raisonnable, mérite bien de le perdre, et d'être réduit, dit saint Augustin, à ce qui est véritablement le propre de l'esprit de l'homme, c'est-à-dire, le mensonge et l'erreur : *Quisquis suum vult esse quod omnium est, a communi propellitur ad sua, id est, a veritate ad mendacium* (*Confess.*, *lib.* XII, *cap.* 25, *tom.* I, *pag.* 221).

Par ce principe, Messieurs, celui que Dieu (3) a honoré du don de science est obligé d'éclairer les autres. Mais comme, en faisant connaître la vérité, il se fait paraître lui-même, et que ceux qui sont instruits par son entremise, lui rendent ordinairement des louanges, comme une juste reconnaissance d'un si grand bienfait, il est à craindre qu'il ne se corrompe par les marques de la faveur publique, et qu'il ne perde sa récompense (4) par un désir empressé de la recevoir (5).

(1) Jésus-Christ, fils d'une Vierge : *Fundamentum posui* : amour de la virginité : *Alius autem superædificat.* Jésus-Christ a rendu un fidèle témoignage devant Ponce-Pilate, *Fundamentum posui.* Sainte Catherine va trouver le tyran : *Alius autem superædificat.* Ainsi nous devons bâtir sur notre foi, de peur qu'on ne dise : *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare*

(1) Particulier.

(2) Universel du genre humain.

(3) A rempli.

(4) En la voulant trop tôt recevoir.

(5) Il n'est pas permis de tenir la vérité cachée : elle ne craint rien que d'être cachée, dit un ancien (*Tertull.*, *adv. Valent.*, *n.* 3, *p.* 284). Et saint Augustin : *Terribiliter admonens nos ut nolimus eam habere privatam* (*Confess. lib.* XII, *cap.* 25, *tom.* I, *p.* 221). C'est un bien public : mais en la manifestant, il faut craindre la vaine gloire. Pour l'empêcher, belle distinction que fait la théologie : *Gratia gratum faciens; gratiæ gratis datæ;* celle-là pour nous, celles-ci toutes pour les autres. Sur cette distinction, raisonner ainsi : ces premières grâces, par exemple la charité, nous sont données pour nous-mêmes et pour l'ornement intérieur de nos âmes, et néanmoins il n'est pas permis d'en tirer de la gloire, parce qu'encore qu'elles soient données pour nous, elles ne viennent pas de nous : *Si accepisti, quid gloriaris* (I *Cor.*, IV, 7)? De la seconde espèce il est bien moins permis de se glorifier. Elle a cela de commun avec la première, qu'elle ne vient point de nous, et cela de particulier, qu'elle n'est pas pour nous. Vous faites un double vol : vous l'ôtez à celui dont elle vient : cela lui est commun avec la première : mais voici un redoublement de mal, c'est que vous la ravissez à celui pour qui elle est donnée.

Que si les têtes les plus fortes sont souvent émues d'un encens si délicat (1) et si pénétrant, combien plus celle d'une jeune fille, en qui l'opinion de science est d'autant plus applaudie, qu'elle est plus extraordinaire en son sexe? C'est ici le miracle de la main de Dieu dans la sainte que nous honorons, et quoique ce soit un grand prodige de voir Catherine savante, c'est encore quelque chose de plus surprenant de voir Catherine modeste, et ne se servir de cette science que pour faire régner Jésus-Christ.

Les dames modestes et chrétiennes voudront bien entendre en ce lieu les vérités de leur sexe. Leur plus grand malheur, chrétiens, c'est qu'ordinairement le désir de plaire est leur passion dominante, et comme, pour le malheur des hommes, elles n'y réussissent que trop facilement, il ne faut pas s'étonner si leur vanité est souvent extrême, étant nourrie et fortifiée par une complaisance presque universelle. Qui ne voit avec quelle pompe elles étalent cette beauté qui ne fait que colorer la superficie? Que si elles se sentent dans l'esprit quelques avantages plus considérables, combien les voit-on empressées à les faire éclater dans leurs entretiens? et quel paraît leur triomphe lorsqu'elles s'imaginent charmer tout le monde? C'est la raison principale pour laquelle, si je ne me trompe, on les exclut des sciences, parce que, quand elles pourraient les acquérir, elles auraient trop de peine à les porter : de sorte que si on leur défend cette application, ce n'est pas tant, à mon avis, dans la crainte d'engager leur esprit à une entreprise trop haute, que dans celle d'exposer leur humilité à une épreuve trop dangereuse.

Pour guérir en elles cette maladie, l'Eglise leur propose sainte Catherine au milieu d'une assemblée de philosophes, également victorieuse de leurs flatteries et de leurs vaines subtilités, et se démêlant d'une même force des piéges qu'ils tendent à son esprit et des embûches qu'ils dressent à sa modestie : *A laqueo linguæ iniquæ et a labiis operantium mendacium* (*Eccli.*, LI, 3). C'est qu'elle sait, chrétiens, que ce beau talent de science ne lui a pas été confié pour en tirer avantage, et lors même que Dieu nous le donne, qu'il n'est pas à nous, pour deux raisons. Premièrement il n'est pas à nous, non plus que les autres dons de la grâce, parce qu'il nous est élargi d'en haut. Mais outre cette raison générale, qui est que ce don ne vient pas en nous de nous-mêmes, il a ceci de particulier, qu'il ne nous est pas donné pour nous-mêmes. Car la théologie n'ignore pas, et je le dirai en passant, que la science n'est pas de ces grâces qui nous rendent plus agréables à la divine majesté, mais de cette autre espèce de grâces qui sont communiquées pour le bien des autres, tel qu'est, comme chacun sait, le don des miracles. Comme donc nous ne sommes pas plus saints ni plus justes pour être éclairés par la science, je ne crains point de vous dire que ce n'est pas un avantage particulier : car c'est une espèce de trésor public, auquel ceux qui le possèdent peuvent bien prendre leur part pour leur instruction, comme les autres enfants de l'Eglise; dont ils ne peuvent se donner la gloire, non plus que s'attribuer la propriété, sans un esprit de vol sacrilége. Car si l'on nous défend de nous glorifier de ce qui nous est donné pour nous-mêmes, combien moins le devons-nous faire de ce qui nous est donné pour les autres, pour toute l'Eglise?

(1) Si subtil.

Ainsi la science chrétienne ne se doit jamais produire au dehors pour se faire admirer elle-même. Elle a un plus digne office dont elle se doit tenir assez glorieuse, c'est de faire paraître Jésus-Christ; et la raison en est évidente. (1) Quand on présente au miroir quelque beau visage, dites-moi, chrétiens, n'est-ce pour faire paraître, non la glace, mais le visage? (2) et tout l'honneur du miroir, si je puis parler de la sorte, n'est que dans une fidèle représentation. La science du christianisme, qu'est-ce autre chose qu'un miroir fidèle et céleste, dans lequel Jésus-Christ se représente? Quand Jésus-Christ donne à ses fidèles la science de ses vérités, que fait-il autre chose en eux, sinon de poser dans leur esprit un miroir céleste de ses propres perfections? Ne vous persuadez pas, ô vous qui êtes ornés de cette science, que vous deviez la faire paraître avec soin, mais seulement Jésus-Christ, dont elle montre au naturel les perfections. C'est pourquoi, dit le saint Apôtre, nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais Jésus-Christ Notre-Seigneur : nous ne montrons le miroir que pour faire voir le visage; nous ne produisons la science, que pour faire connaître Jésus-Christ. Il est vrai qu'il a plu à Dieu de répandre sur nous ses lumières; le même Dieu qui a commandé que la lumière sortît des ténèbres a fait luire sa clarté dans nos cœurs : *Qui dixit de tenebris lumen splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris* (II *Cor.*, IV, 6). Mais ce n'est pas pour nous donner un vain éclat, à nous qui n'étions que ténèbres; c'est qu'il a voulu imprimer dans la science qu'il nous a donnée, comme dans une glace unie, l'image de son Fils, notre Sauveur, afin que tout le monde admirât sa face et fût ravi de ses beautés immortelles : *Ipse illuxit in cordibus nostris, ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu.*

Catherine, voyant reluire en son âme l'image de la vérité dans celle de Jésus-Christ, la trouve si belle et si accomplie, qu'elle veut l'exposer dans le plus grand jour : elle n'emploie sa science que pour faire connaître la vérité; mais afin qu'elle paraisse comme triomphante, elle met à ses pieds la philosophie, qui est son ennemie capitale. Pour confondre la philosophie, elle s'était instruite de tous

(1) Il faut se considérer comme un canal ou comme un miroir.

(2) Si le miroir reluit, ce n'est que d'une lumière empruntée, qui ne vient pas de lui, mais du soleil; et qui n'est pas destinée pour lui, mais afin de rejaillir sur les autres objets par son moyen. Ainsi les docteurs sont des miroirs, *Ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu.*

ses détours; et afin d'assurer le triomphe de la vérité sur cette rivale, elle fait deux choses admirables : elle la désarme et la dépouille. Elle la désarme, comment? Elle détruit les erreurs qu'elle a établies ; c'est ainsi qu'elle la désarme. Elle la dépouille, en quelle manière? Elle lui ôte les vérités qu'elle a usurpées ; c'est ainsi qu'elle la dépouille. Voici, Messieurs, un beau combat et qui mérite vos attentions.

Encore que les philosophes soient les protecteurs de l'erreur, toutefois ils ont découvert quelques rayons de la vérité. Quelquefois, dit Tertullien, ils ont frappé à sa porte: *Veritatis fores pulsant* (*De Testim. anim.*, *n.* 1, *pag.* 80). S'ils ne sont pas entrés dans son sanctuaire, s'ils n'ont pas eu le bonheur de la voir et de l'adorer dans son temple, ils se sont quelquefois (1) présentés à ses portiques, et lui ont rendu de loin quelque hommage. Soit que dans ce grand débris des connaissances humaines, Dieu en ait voulu conserver quelque petit reste, comme des vestiges de notre première institution; soit, comme dit Tertullien (2), que cette longue et terrible tempête d'opinions et de terreurs les ait quelquefois jetés au port par aventure, et par un heureux égarement : *Nonnumquam et in procella, confusis vestigiis cœli et freti, aliquis portus offenditur, prospero errore* (*De Anima*, *n.* 2, *pag.* 305); soit que la Providence divine ait voulu faire éclater sur eux quelque rayon de lumière pour la conviction de leurs erreurs : il est assuré, chrétiens, qu'au milieu de tant de ténèbres, ils ont entrevu quelque jour, et reconnu confusément quelques vérités. Mais (3) le grand Paul (*Rom.*, I, 18) leur reproche qu'ils les ont injustement détenues captives, et en voici la raison. C'est qu'ils voyaient le principe, et il ne voulaient pas ouvrir les yeux pour en reconnaître les conséquences nécessaires. Par exemple, l'ordre visible du monde leur découvrait manifestement les invisibles perfections de son Créateur; et quoique la suite de cette doctrine fût de lui rendre l'hommage qu'une telle majesté exige de nous, ils refusaient de servir celui qu'ils reconnaissaient pour leur souverain. Ainsi la vérité gémissait captive sous une telle contrainte, et souffrait violence en eux, parce qu'elle n'agissait pas dans toute sa force : de sorte qu'il la fallait délivrer du pouvoir (4) de ces violents usurpateurs, et la remettre, comme une vierge honnête et pudique, entre les mains du christianisme, qui seul la conserve dans sa pureté.

C'est ce que fait aujourd'hui sainte Catherine (5) ; elle fait paraître Jésus-Christ avec tant d'éclat, que les erreurs que soutenait la philosophie sont dissipées par sa présence; et les vérités qu'elle avait enlevées violemment, viennent se rendre à lui comme à leur Maître, ou plutôt se réunir en lui comme dans leur centre : ainsi la philosophie est forcée de rendre les armes. Mais quoiqu'elle soit vaincue et persuadée, elle a peine à déposer son premier orgueil, et elle paraît encore étonnée d'être devenue chrétienne. Mais enfin les raisonnements de Catherine l'amènent captive aux pieds de la croix : elle ne rougit plus de ses fers; au contraire, elle s'en trouve honorée, et il semble qu'elle prend plaisir de céder à une sagesse plus haute.

Apprenons d'un si saint exemple (1) à rendre témoignage à la vérité, à la faire triompher du monde, à faire servir toutes nos lumières à un si juste devoir qu'elle nous impose. O sainte vérité, je vous dois trois sortes de témoignages : je vous dois le témoignage de ma parole ; je vous dois le témoignage de ma vie ; je vous dois le témoignage de mon sang. Je vous dois le témoignage de ma parole : ô vérité, vous étiez cachée dans le sein du Père éternel, et vous avez daigné par miséricorde vous manifester à nos yeux. Pour honorer cette charitable manifestation, je vous dois manifester au dehors par le témoignage de ma parole. Périssent tous mes discours, disait le Prophète (*Ps.* CXXXVI, 6), et que ma langue soit éternellement attachée à mon palais, si je t'oublie jamais, ô vérité, et si je ne te rends témoignage.

Mais, chrétiens, il ne suffit pas de lui donner celui de la voix, qui n'est qu'un son inutile ; et notre zèle est trop languissant, s'il ne consacre que des paroles à la vérité, qui ne peut être assez honorée que par des effets dignes d'elle. Car sa solidité immuable n'est pas suffisamment reconnue par nos discours, qui ne sont que des ombres de nos pensées, et il faut qu'elle soit gravée en nos mœurs par des marques effectives de notre affection. Ne donner que la parole à la vérité, c'est donner l'ombre pour le corps et une image imparfaite pour l'original. Il faut honorer la vérité par la vérité, en la faisant paraître en nous-mêmes par des effets dignes d'elle.

Mais, outre le témoignage des œuvres, nous devons encore à la vérité le témoignage du sang. Car la vérité c'est Dieu même : il lui faut (2) un sacrifice complet, pour lui rendre tout le culte qui lui est dû et pour honorer dignement l'éternelle consistance de sa vérité. Nous devons nous préparer tous les jours à nous détruire pour elle, si jamais elle exige de nous ce service. Ainsi a fait Catherine, qui, étant remplie si abondamment de la science des saints, pour en rendre ses actions de grâce à la vérité, l'a glorifiée devant tout le monde par le témoignage de sa parole, qu'elle a soutenu par

(1) Ils ont paru à l'entrée.

(2) Soit que, par une heureuse rencontre, cette grande tempête d'opinions les ait comme par hasard conduits au port, *cœca felicitate*.

(3) Mais elles étaient captives, parce qu'ils ne permettaient pas qu'on en tirât les conséquences légitimes; si bien qu'il semblait qu'ils n'avaient la vérité que pour la falsifier et la corrompre par un indigne mélange.

(4) Arracher des mains.

(5) Elle veut faire régner la vérité sur les philosophes : elle apprend à ces savants orgueilleux a parler le langage des pauvres pêcheurs.

(1) A donner la victoire à la vérité, en lui rendant témoignage.

(2) Un sacrifice entier pour l'honorer selon sa dignité.

celui de sa vie, et enfin scellé et confirmé par celui de son sang : de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si une science si bien employée au service de la vérité a fait un si grand profit dans ce commerce spirituel et a gagné tant d'âmes à Jésus-Christ ; c'est ce qui me reste à vous expliquer dans la troisième partie.

TROISIÈME POINT

C'est un indigne spectacle que de voir les dons de l'esprit servir aux intérêts temporels. Je ne (1) vois rien de plus servile que ces âmes basses qui regrettent toutes leurs veilles, qui murmurent contre leur science, et l'appellent stérile et infructueuse quand elle ne fait pas leur fortune. Mais que les sciences humaines s'oublient de leur dignité jusqu'à n'avoir plus d'usage que dans le commerce, ce n'est pas à moi, chrétiens, de le déplorer dans cette chaire. Faut-il, sainte fille du ciel, source des conseils désintéressés, auguste science du christianisme, faut-il que je vous voie en nos jours si indignement ravilie, que de vous rendre esclave de l'avarice? Un tel opprobre, Messieurs, que font à Jésus-Christ et à l'Évangile les ouvriers mercenaires, mérite bien, ce me semble, que nous établissions ici des maximes fortes, pour épurer les intentions; et la science de notre sainte, consacrée uniquement au salut des âmes, nous en donnera l'ouverture.

Vous croirez aisément, Messieurs, que les lumières de son esprit et la vaste étendue de ses connaissances, soutenues de l'éclat d'une jeunesse florissante et de l'appui d'une race illustre dont elle était l'ornement, lui donnaient de grands avantages pour s'établir dans le monde. En effet, ses historiens nous apprennent que l'empereur et toute sa cour l'avaient regardée comme la merveille de son siècle. Mais elle n'a garde de rabaisser les lumières de l'esprit de Dieu jusqu'à les faire servir à la fortune, surtout dans une cour infidèle : elle fait valoir ce talent dans un commerce plus haut ; elle l'emploie à négocier le salut des âmes.

Et en effet, chrétiens, ce glorieux talent de science est destiné sans doute pour quelque commerce. Jésus-Christ, en le confiant à ses serviteurs : Négociez, leur a-t-il dit, jusqu'à ce que je vienne : *Negotiamini donec venio* (*Luc.*, XIX, 13). Mais c'est un commerce divin où le monde ne peut avoir part, et deux raisons invincibles nous le persuadent. La première se tire de la dignité de ce céleste dépôt ; la seconde, de celui qui nous l'a commis et qui s'en est toujours réservé le fonds. Mettons ces deux raisons dans un plus grand jour; et premièrement, chrétiens, pour apprendre à n'avilir pas le talent de la science chrétienne, considérons sa valeur et sa dignité.

La matière dont est composée cette céleste monnaie, c'est l'Évangile et tous ses mystères. Mais quelle image admirable y vois-je empreinte? *Cujus est imago hæc?* Quelle est cette image (*Matt.*, XXII, 20)? Je l'ai déja dit, chrétiens, l'image qui est imprimée sur notre science c'est l'image de Jésus-Christ, roi des rois. Oh ! que la marque d'un si grand prince rehausse le prix de ce talent, et que sa valeur est inestimable!

Que faites-vous, âmes mercenaires, lorsque vous n'avez autre but que d'en trafiquer avec le monde, pour acquérir des biens temporels? Le commerce se fait par échange; l'échange est fondé sur l'égalité : quelle égalité trouvez-vous entre la science de Dieu qui comprend en elle-même les trésors célestes, et ces malheureux avantages dont la fortune dispose?

Le premier homme, Messieurs, qui a (1) osé mettre de l'égalité entre des choses aussi dissemblables que l'argent et les dons de Dieu, c'est cet infâme Simon le Magicien, qui a mérité pour ce crime la malédiction des apôtres, et ensuite est devenu l'exécration de tous les siècles suivants. Mais je ne crains point d'assurer que ceux qui ne s'étudient à la science ecclésiastique que pour entrer dans les bénéfices, ou pour ménager par quelque autre voie leurs intérêts temporels, marchent sur les pas de ce magicien et attirent sur eux, comme un coup de foudre, cette imprécation apostolique : *Pecunia tecum sit in perditionem :* Que ton argent, malheureux, soit avec toi en perdition (*Act.*, VIII, 20).

Dirai-je ici ce que je pense? Ils s'accordent avec Simon, en égalant les choses divines aux biens périssables : mais il y a cette différence honteuse pour ceux dont je parle, que, dans le marché de Simon, l'argent est le prix qu'il offre, la grâce du Saint-Esprit le bien qu'il veut acquérir ; et que ceux-ci renversent l'ordre du contrat pour le rendre plus profane et plus mercenaire. Ils prodiguent et prostituent le présent du ciel, pour avoir les biens de la terre. Simon donnait son argent pour le don de Dieu, et ceux-ci dispensent le don de Dieu pour mériter de l'argent. Quelle indignité ! Si bien qu'au lieu que saint Pierre reproche à Simon, qu'il avait voulu acquérir le don de Dieu par argent : *Donum Dei existimasti pecunia possideri* (*Ibid.*), nous pouvons dire de ceux-ci qu'ils veulent acquérir de l'argent par le don de Dieu : en quoi ils seraient sans comparaison plus lâches et plus criminels que Simon, n'était qu'il a joint l'un et l'autre crime, et que les Pères ont sagement remarqué que sans doute il ne voulait acheter que dans le dessein de vendre (*S. Aug.*, *Enar. in Ps.* CXXX, *n.* 5, *tom.* IV).

Certainement, chrétiens, ceux qui profanent ainsi la science du christianisme n'en connaissent pas le mérite, autrement ils rougiraient de la ravilir par un usage si bas· aussi voyons-nous ordinairement que ces ouvriers mercenaires altèrent et falsifient par un mélange étranger cette divine monnaie. Ils ne débitent point ces maximes pures qui enseignent à mépriser et non à ménager les biens de la terre. La science qu'ils étudient, n'est pas la science de Dieu, victorieuse (2) du siècle et de ses convoitises,

(1) Puis souffrir ces.

(1) Voulu.

(2) Du monde et ses pompes.

mais une science flatteuse et accommodante, propre aux négoces du monde, et non au sacré commerce du ciel : *Et in avaritia fictis verbis de vobis negotiabuntur* (II *Petr.*, II, 3) : L'avarice les portera à vous séduire par des paroles artificieuses, pour faire de vous une espèce de trafic.

Que si nous méditons saintement la pure science du christianisme, mettons-la aussi à son droit usage, faisons notre gain du salut des âmes; prenons un noble intérêt, et tâchons de profiter dans un commerce si honorable. Imitons sainte Catherine qui fait valoir de telle sorte ce divin talent, que les courtisans et les philosophes, ses amis et ses ennemis, enfin tous ceux qui l'approchent, et même l'impératrice, sont poussés d'un désir ardent de se donner à Jésus-Christ.

C'est ainsi qu'il fallait user de cet admirable trésor qui avait été commis à sa foi. Car pour venir, chrétiens, à la seconde raison que j'ai promis de vous proposer, et avec laquelle je m'en vais conclure, la science du christianisme est un bien qui n'est pas à nous. Jésus-Christ, en le mettant en nos mains, s'en est réservé le fonds; nous l'avons de lui par emprunt, ou plutôt il nous l'a confié ainsi qu'un dépôt duquel nous devons un jour lui rendre raison : *Negotiamini dum venio :* Négociez, je vous le permets; mais sachez que je viendrai vous demander compte de toute votre administration et de l'emploi que vous aurez fait de mon bien.

S'il est ainsi, chrétiens, ne disposons pas de ce bien comme si nous en étions les propriétaires. Il est, ce me semble, assez équitable que si nous employons le bien d'autrui, ce soit dans quelque commerce dans lequel le maître puisse prendre part. Et quelle part donnerez-vous au divin Sauveur dans ces terres, dans ces revenus, dans ces bénéfices que vous accumulez sans mesure ? Ne savez-vous pas qu'il est notre Dieu, et qu'il n'a pas besoin de nos biens? *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* (*Ps.* XV, 2). Mais s'il n'a pas besoin de nos biens, j'ose dire qu'il a besoin de nos âmes. C'est pour ces âmes chéries qu'il descendra bientôt du ciel sur la terre; pour trouver ces âmes perdues et égarées comme des brebis, il a couru tous les déserts; pour les réunir au troupeau sacré, il les a portées sur ses épaules; pour les laver de leurs taches, il a versé tout son sang; pour les guérir de leurs maladies, il a répandu l'onction de son Saint-Esprit; pour les nourrir et les fortifier, il leur a donné son propre corps.

Par conséquent, mes frères, c'est dans ce commerce des âmes qu'il faut faire profiter ses dons; et quand viendra le temps de rendre les comptes, ce grand économe ne rougira pas de partager avec vous un profit si honorable. Il recevra de votre main ces âmes que vous lui aurez amenées; et de sa part, pour reconnaître un si beau travail : Venez, dira-t-il, serviteur fidèle qui avez fait valoir mon dépôt en mon esprit et selon mes ordres, il est temps que vous receviez votre récompense (1).

Quelle sera la proportion de cette glorieuse récompense ? Le prophète Daniel nous le fait entendre : *Qui docti fuerint, fulgebunt quasi splendor firmamenti; et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates :* Ceux, dit-il, qui auront appris des autres la sainte doctrine, brilleront comme la splendeur du firmament; et ceux qui l'auront enseignée, paraîtront comme des étoiles durant toute l'éternité (*Dan.*, XII, 3). Où vous voyez, chrétiens, par quelle sage disposition de la justice divine, ceux qui ont reçu d'ailleurs leurs instructions, sont comparés au firmament qui luit seulement par réflexion de la lumière des astres; mais que ceux qui ont éclairé l'Eglise par la doctrine de vérité, sont eux-mêmes des astres brillants, et sources d'une lumière vive et immortelle.

Ainsi, sainte Catherine réjouit par un double éclat la céleste Jérusalem. Elle est toute lumineuse pour avoir appris humblement, et fidèlement pratiqué ce qu'on enseigne de plus excellent dans l'école de Jésus-Christ; mais cet éclat est relevé au centuple, parce qu'elle a répandu bien loin les lumières de la science de Dieu, et qu'elle a fait luire sur plusieurs âmes les vérités éternelles.

Ne croyez pas, chrétiens, que ceux qui ont reçu dans l'Eglise le ministère d'enseigner les autres soient les seuls à prétendre à cette récompense que même une fille a pu mériter. Tous les fidèles de Jésus-Christ doivent espérer cette gloire, parce que tous doivent travailler à s'édifier mutuellement par de saintes instructions. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul avertit en général les enfants de Dieu qu'ils doivent assaisonner leurs discours du sel de la sagesse divine : *Sermo vester semper in gratia sale sit conditus, ut sciatis quomodo oporteat vos unicuique respondere :* Que votre entretien soit toujours édifiant et assaisonné du sel de la sagesse, en sorte que vous sachiez comment vous devez

(1) C'est pour ce négoce céleste que cette maison est établie : on leur apprend la science, non pour retentir dans un barreau; c'est la science ecclésiastique, destinée pour négocier le salut des âmes. C'est pourquoi on les choisit dès cet âge tendre, pour prévenir le cours de la corruption du siècle, et donner, s'il se peut, aux autels des ministres innocents. O innocence, que tu aurais de vertu dans les fonctions sacerdotales, que de bénédictions et de grâces! Mais où te trouvera-t-on sur la terre? On travaille du moins en cette maison à te conserver des vaisseaux sans tache; ç'a toujours été l'esprit de l'Église. On les doit retenir sous la discipline, les instruire par la doctrine ecclésiastique. *Ut ecclesiasticis utilitatibus pareant* (*Concil. Aquisgr.*, *cap.* 135, *apud. Labb.*, *tom.* VII, *col.* 1400). Quelles sont ces utilités ecclésiastiques? Ce n'est pas d'augmenter les fermes, ni d'accroître le revenu de l'Église; mais c'est afin de gagner les âmes. C'est dans ce dessein qu'on les élève comme de jeunes plantes, et qu'on les fait instruire dans cette maison. Que reste-t-il maintenant, Messieurs, sinon que, pendant que la science, comme un soleil, fera mûrir les fruits, vous arrosiez la racine? La science éclaire par en haut la partie qui regarde le ciel; il reste que vous donniez la nourriture à celle qui est engagée dans la terre. Cette eau salutaire de vos aumônes, en passant par ces plantes que l'on vous cultive, se tournera en fruits de vie, pour leur profit particulier, pour celui de toute l'Église au service de laquelle on les destine, et enfin, Messieurs, pour le vôtre, en vous amassant dans le ciel des couronnes d'immortalité, que je vous souhaite. *Amen* (*).

(*) On voit que ce morceau a été ajouté par le prédicateur, pour appliquer son discours à la circonstance d'un autre lieu où il devait le prêcher.

répondre à chaque personne (*Coloss.*, IV, 6). Oh! que ces conversations sont remplies de grâce, et que ce sel a de force pour faire prendre goût à la vérité! Lorsqu'on entend les prédicateurs, je ne sais quelle accoutumance malheureuse de recevoir par leur entremise la parole de l'Evangile, fait qu'on l'écoute de leur bouche plus nonchalamment. On s'attend qu'ils reprendront les mauvaises mœurs, on dit qu'ils le font d'office, et l'esprit humain indocile y fait moins de réflexion. Mais quand un homme que l'on croit du monde, simplement et sans affectation propose de bonne foi ce qu'il sent de Dieu en lui-même; quand il ferme la bouche à un libertin qui fait vanité du vice, ou qui raille impudemment des choses sacrées, encore une fois, chrétiens, qu'une telle conversation, assaisonnée de ce sel de grâce, a de force pour exciter l'appétit, et réveiller le goût des biens éternels!

Donc, mes frères, que tout le monde prêche l'Evangile dans sa famille, parmi ses amis, dans les conversations et les compagnies; que chacun emploie toutes ses lumières pour gagner les âmes que le monde engage, pour faire régner sur la terre la sainte vérité de Dieu, que le monde tâche de bannir par ses illusions. Si l'erreur, si l'impiété, si tous les vices ont leurs défenseurs, ô sainte vérité! serez-vous abandonnée de ceux qui vous servent? Quoi, ceux mêmes qui font profession d'être vos amis, n'oseront-ils parler pour votre gloire? Parlons, mes frères, parlons hautement pour une cause si juste, résistons à l'iniquité, qui ne se contentant plus qu'on la souffre, ose encore exiger qu'on lui applaudisse. Parlons souvent de nos espérances, de la douce tranquillité d'une âme fidèle, des ennuis dévorants de la vie présente, de la paix qui nous attend en la vie future. Ainsi la vérité éternelle que nous aurons glorifiée par nos discours, nous glorifiera par ses récompenses, dans la sainte société que je vous souhaite aux siècles des siècles avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINT ANDRÉ

(Prêché aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques.)

Conduite étonnante de Jésus-Christ dans la formation de son Eglise; combien inconcevable et divine l'entreprise des apôtres. Triste état de la religion parmi nous; misérables dispositions des chrétiens de nos temps.

Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum. *Venez après moi, et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes* (*Matth.*, IV, 19).

PREMIER POINT.

Jésus va commencer ses conquêtes : il a déjà prêché son Evangile; déjà les troupes se pressent pour écouter sa parole. Personne ne s'est encore attaché à lui; et parmi tant d'écoutants, il n'a pas encore gagné un seul disciple : aussi ne reçoit-il pas indifféremment tous ceux qui se présentent pour le suivre; il y en a qu'il rebute, il y en a qu'il éprouve, il y en a qu'il diffère. Il a ses temps destinés, il a ses personnes choisies. Il jette ses filets; il tend ses rêts sur cette mer du siècle, mer immense, mer profonde, mer orageuse et éternellement agitée. Il veut prendre des hommes dans le monde; mais quoique cette eau soit trouble, il n'y pêche pas à l'aveugle : il sait ceux qui sont à lui; et il regarde, il considère, il choisit. C'est aujourd'hui le choix d'importance; car il va prendre ceux par qui il a résolu de prendre les autres; enfin il va choisir ses apôtres.

Les hommes jettent leurs filets de tous côtés; ils amassent toutes sortes de poissons, bons et mauvais, dans les filets de l'Eglise, selon la parole de l'Evangile. Jésus choisit; mais puisqu'il a le choix des personnes, peut-être commencera-t-il ses conquêtes par quelque prince de la synagogue, par quelque prêtre, par quelque pontife, ou par quelque célèbre docteur de la loi, pour donner réputation à sa mission et à sa conduite. Nullement. Ecoutez, mes frères : *Jésus marchait le long de la mer de Galilée. Il vit deux pêcheurs, Simon et André, son frère, et il leur dit : Venez après moi, et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes* (*Matth.*, IV, 18, 19).

Voilà ceux qui doivent accomplir les prophéties, dispenser la grâce, annoncer la nouvelle alliance, faire triompher la croix. Est-ce qu'il ne veut point des grands de la terre, ni des riches, ni des nobles, ni des puissants, ni même des doctes, des orateurs et des philosophes? Il n'en est pas ainsi. Voyez les âges suivants. Les grands viendront en foule se joindre à l'humble troupeau du Sauveur Jésus. Les empereurs et les rois abaisseront leur tête superbe pour porter le joug. On verra les faisceaux romains abattus devant la croix de Jésus. Les Juifs feront la loi aux Romains : ils recevront dans leurs Etats des lois étrangères qui y seront plus fortes que les leurs propres : ils verront sans jalousie un empire s'élever au milieu de leur empire, des lois au-dessus des leurs; un empire s'élever au-dessus du leur, non pour le détruire, mais au contraire pour l'affermir. Les orateurs viendront, et on leur verra préférer la simplicité de l'Evangile et ce langage mystique, à cette magnificence de leurs discours vainement pompeux. Ces esprits polis de Rome et d'Athènes viendront apprendre à parler dans les écrits des barbares. Les philosophes se rendront aussi; et après s'être longtemps débattus et tourmentés, ils donneront enfin dans les filets de nos célestes pêcheurs, où étant pris heureusement, ils quitteront les rêts de leurs vaines et dangereuses subtilités, où ils tâchaient de prendre les âmes ignorantes et curieuses. Ils apprendront, non à raisonner, mais à croire, et à trouver la lumière dans une intelligence captivée.

Jésus ne rebute donc point les grands, ni les puissants, ni les sages; il ne les rejette pas, mais il les diffère : *Differantur isti superbi, aliqua soliditate sanandi sunt* (*S. Aug.*, *de Verb. Domini*, *Serm.* LXXXVII, *cap.* 10, *tom.* V, *pag.* 469). Les grands veulent que

leur puissance donne le branle aux affaires; les sages, que leurs raisonnements gagnent les esprits. Dieu veut déraciner leur orgueil, Dieu veut guérir leur enflure. Ils viendront en leur temps, quand tout sera accompli, quand l'Eglise sera établie, quand l'univers aura vu, et qu'il sera bien constant que l'ouvrage aura été achevé sans eux; quand ils auront appris à ne plus partager la gloire de Dieu, à descendre de cette hauteur, à quitter dans l'Eglise aux pieds de la croix cette primauté qu'ils affectent: quand ils se réputeront les derniers de tous, les premiers partout, mais les derniers dans l'Eglise; ceux que leur propre grandeur éloigne le plus du ciel, ceux que leurs périls et leurs tentations approchent le plus près de l'abîme. Etes-vous ceux, ô grands, ô doctes, que la religion estime les plus heureux, dont elle estime l'état le meilleur? Non; mais au contraire, ceux pour qui elle tremble, ceux qu'elle doit d'autant plus humilier pour les guérir et les sauver, que tout contribue davantage à les élever et à les perdre. Ainsi votre besoin, et la gloire du Tout-Puissant, exigent que vous soyez d'abord rebutés dans l'exécution de ses hauts desseins, pour vous apprendre à concevoir de vous-mêmes le juste mépris que vous méritez.

En attendant, venez, ô pécheurs; venez, saint couple de frères, André et Simon; vous n'êtes rien, vous n'avez rien: il n'y a rien en vous qui mérite d'être recherché, il y a seulement une vaste capacité à remplir: *Nihil est quod in te expetatur, sed est quod in te impleatur* (*S. Aug.*, *ibid.*). Vous êtes vides de tout, et vous êtes principalement vides de vous-mêmes: venez recevoir, venez vous remplir à cette source infinie: *Tam largo fonti vas inane admovendum est.* Les autres se réjouissent d'avoir attiré à leur parti les grands et les docteurs; Jésus d'y avoir attiré les petits et les simples: *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis:* Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux plus simples (*Matth.*, XI, 25).

Et quel a été le motif d'une conduite qui blesse si fort nos idées? C'est afin que le faste des hommes soit humilié, et que toute langue confesse que vraiment c'est Dieu seul qui a fait l'ouvrage. Jésus considérant ce grand dessein de la sagesse de son Père, tressaillit de joie par un mouvement du Saint-Esprit: *In ipsa hora exultavit Spiritu sancto* (*Luc.*, X, 21). C'est quelque chose de grand, que ce qui a donné tant de joie au Seigneur Jésus. *Considérez, mes frères, qui sont ceux d'entre vous qui ont été appelés à la foi; et voyez qu'il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants et peu de nobles. Mais Dieu a choisi ce qu'il y a d'insensé selon le monde, pour confondre ce qu'il y a de fort. Il a choisi ce qu'il y a de vil et de méprisable selon le monde, et qui n'est rien, pour détruire ce qui est grand; afin que nul homme ne se glorifie devant lui* (I *Cor.*, I, 26).

Rien sans doute n'était plus propre à faire éclater la grandeur de Dieu et son indépendance, qu'un pareil choix. A lui seul il appartient de se choisir pour ses œuvres des instruments qui, loin d'y paraître propres, semblent n'être capables que d'en empêcher le succès; parce que c'est lui qui leur donne toute la vertu qui peut les rendre efficaces. Il est bon, pour qu'on ne puisse douter qu'il a fait tout lui seul, qu'il s'associe des coopérateurs qui, en eux-mêmes, soient absolument ineptes aux grands desseins qu'il veut accomplir par leur ministère. Et comme autrefois, entre les mains des soldats de Gédéon, de faibles vases d'argile cachaient la lumière qui devait jeter l'épouvante dans le camp des Madianites: ici de même ces trésors de sagesse, que Dieu a voulu faire éclater dans le monde pour le salut des uns et la confusion des autres; sont portés dans des vaisseaux très-fragiles (II *Cor.*, V, 7); afin que la grandeur de la puissance qui est en eux, soit reconnue venir de Dieu, et non de ces faibles instruments, et qu'ainsi tout concoure à démontrer la vérité de l'Evangile.

Et d'abord admirez, mes frères, les circonstances frappantes que Dieu choisit pour former son Eglise. Comme il avait différé jusqu'à la dernière extrémité l'exécution du commencement de sa promesse, de même ici il en prolonge le plein accomplissement jusqu'au moment où tout doit paraître sans ressource. Abraham et Sara se trouvent stériles, lorsque Dieu leur annonce qu'ils auront un fils: il attend la vieillesse décrépite, devenue stérile par nature, épuisée par l'âge, pour leur découvrir ses desseins. C'est alors qu'il envoie son ange, qui les assure de sa part que dans un certain temps Sara concevra. Sara se prend à rire, tant elle est merveilleusement surprise de la nouvelle qu'on lui déclare. Dieu, par cette conduite, veut faire voir que cette race promise est son propre ouvrage. Il a suivi le même plan dans l'établissement de son Eglise. Il laisse tout tomber, jusqu'à l'espérance: *Sperabamus:* Nous espérions, disent ses disciples depuis sa mort (*Luc.*, XXIV, 21). Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir, puis il agit. *Sperabamus:* C'en est fait, notre espérance est tombée et ensevelie avec lui dans le tombeau. Après la mort de Jésus-Christ, ils retournent à la pêche: jamais ils ne s'y étaient livrés durant sa vie; ils espéraient toujours, *Sperabamus.* C'est Pierre qui en fait la proposition: *Vado piscari; venimus et nos tecum* (*Joan.*, XXI, 3): Retournons aux poissons, laissons les hommes. Voilà le fondement qui abandonne l'édifice, le capitaine qui quitte l'armée: Pierre, le chef des apôtres, va reprendre son premier métier, et les filets, et le bateau qu'il avait quittés. Évangile, que deviendrez-vous? Pêche spirituelle, vous ne serez plus. Mais dans ce moment Jésus vient: il ranime la foi presque éteinte de ses disciples abattus; il leur commande de reprendre le ministère qu'il leur a confié, et les rappelle

au soin de ses brebis dispersées : *Pasce oves meas* C'en est assez pour leur rendre la paix, et relever leur courage. Rassurés désormais par sa parole, fortifiés par son esprit, rien ne les étonnera, rien ne sera capable de les troubler : ni le sentiment de leur faiblesse, ni la vue des obstacles, ni la grandeur du projet, ni le défaut des ressources humaines, rien ne saurait les ébranler dans la résolution d'exécuter tout ce que leur Maître leur a prescrit. Armés d'une ferme confiance dans le secours qui leur est promis, loin d'hésiter, ils s'affermissent par les oppositions même qu'ils éprouvent ; loin de craindre, ils ressentent une joie indicible au milieu des menaces et des mauvais traitements, que la seule idée du dessein qu'ils ont formé leur attire, et déjà espérant contre toute espérance, ils se regardent comme assurés de la résolution qu'ils méditent. Quel étrange changement dans ces esprits grossiers ! Quelle folle présomption, ou quelle sublime et céleste inspiration les anime !

En effet, considérez, je vous prie, l'entreprise de ces pêcheurs. Jamais prince, jamais empire, jamais république n'a conçu un dessein si haut. Sans aucune apparence de secours humain, ils partagent le monde entre eux pour le conquérir. Ils se sont mis dans l'esprit de changer par tout l'univers les religions établies, et les fausses et la véritable, et parmi les Gentils et parmi les Juifs. Ils veulent établir un nouveau culte, un nouveau sacrifice, une loi nouvelle ; parce que, disent-ils, un homme qu'on a crucifié en Jérusalem l'a enseigné de la sorte. Cet homme est ressuscité, il est monté aux cieux où il est le Tout-Puissant. Nulle grâce que par ses mains, nul accès à Dieu qu'en son nom. En sa croix est établie la gloire de Dieu ; en sa mort, le salut et la vie des hommes.

Mais voyons par quels artifices ils se concilieront les esprits. Venez, disent-ils, servir Jésus-Christ : quiconque se donne à lui, sera heureux quand il sera mort : en attendant, il faudra souffrir les dernières extrémités. Voilà leur doctrine et voilà leurs preuves ; voilà leur fin, voilà leurs moyens.

Dans une si étrange entreprise, je ne dis pas avoir réussi comme ils ont fait, mais avoir osé espérer, c'est une marque invincible de la vérité. Il n'y a que la vérité ou la vraisemblance qui puisse faire espérer les hommes. Qu'un homme soit avisé, qu'il soit téméraire, s'il espère, il n'y a point de milieu : ou la vérité le presse, ou la vraisemblance le flatte ; ou la force de celle-là le convainc, ou l'apparence de celle-ci le trompe. Ici tout ce qui se voit, étonne ; tout ce qui se prévoit, est contraire ; tout ce qui est humain, est impossible. Donc, où il n'y a nulle vraisemblance, il faut conclure nécessairement que c'est la seule vérité qui soutient l'ouvrage. Que le monde se moque tant qu'il voudra : encore faut-il que la plus forte persuasion qui ait jamais paru sur la terre, et dans la chose la plus incroyable, et parmi les épreuves les plus d[illegible] dans les hommes les plus incrédules et les plus timides, dont le plus hardi a renié lâchement son Maître, ait une cause apparente. La feinte ne va pas si loin, la surprise ne dure pas si longtemps, la folie n'est pas si réglée.

Car enfin, poussons à bout le raisonnement des incrédules et des libertins. Qu'est-ce qu'ils veulent penser de nos saints pêcheurs ? Quoi ? qu'ils avaient inventé une belle fable, qu'ils se plaisaient d'annoncer au monde ? mais ils l'auraient faite plus vraisemblable. Que c'étaient des insensés et des imbéciles, qui ne s'entendaient pas eux-mêmes ? mais leur vie, mais leurs écrits, mais leurs lois et la sainte discipline qu'ils ont établie, et enfin l'événement même, prouvent le contraire. C'est une chose inouïe, ou que la finesse invente si mal, ou que la folie exécute si heureusement : ni le projet n'annonce des hommes rusés, ni le succès des hommes dépourvus de sens. Ce ne sont pas ici des hommes prévenus, qui meurent pour des sentiments qu'ils ont sucés avec le lait. Ce ne sont pas ici des spéculatifs et des curieux, qui, ayant rêvé dans leur cabinet sur des choses imperceptibles, sur des mystères éloignés des sens, font leurs idoles de leurs opinions, et les défendent jusqu'à mourir. Ceux-ci ne nous disent pas : Nous avons pensé, nous avons médité, nous avons conclu. Leurs pensées pourraient être fausses, leurs méditations mal fondées, leurs conséquences mal prises et défectueuses. Ils nous disent : Nous avons vu, nous avons ouï, nous avons touché de nos mains, et souvent, et longtemps, et plusieurs ensemble, ce Jésus-Christ ressuscité des morts. S'ils disent la vérité, que reste-t-il à répondre ? S'ils inventent, que prétendent-ils ? Quel avantage, quelle récompense, quel prix de tous leurs travaux ! S'ils attendaient quelque chose, c'était ou dans cette vie, ou après leur mort. D'espérer pendant cette vie, ni la haine, ni la puissance, ni le nombre de leurs ennemis, ni leur propre faiblesse ne le souffre pas. Les voilà donc réduits aux siècles futurs ; et alors, ou ils attendent de Dieu la félicité de leurs âmes, ou ils attendent des hommes la gloire et l'immortalité de leur nom. S'ils attendent la félicité que promet le Dieu véritable, il est clair qu'ils ne pensent pas à tromper le monde ; et si le monde veut s'imaginer que le désir de se signaler dans l'histoire ait été flatter ces esprits grossiers jusque dans leurs bateaux de pêcheurs, je dirai seulement ce mot : Si un Pierre, si un André, si un Jean, parmi tant d'opprobres et tant de persécutions, ont pu prévoir de si loin la gloire du christianisme, et celle que nous leur donnons, je ne veux rien de plus fort pour convaincre tous les esprits raisonnables, que c'étaient des hommes divins, auxquels et l'esprit de Dieu, et la force toujours invincible (1) de la vérité, faisaient voir dans l'extrémité de l'oppression la victoire très-assurée de la bonne cause.

Voilà ce que fait voir la vocation des pê-

(1) Et la confiance inébranlable.

cheurs : Elle montre que l'Eglise est un édifice tiré du néant, une création, l'œuvre d'une main toute-puissante. Voyez la structure, rien de plus grand ; le fondement, c'est le néant même : *Vocat ea quæ non sunt* (*Rom.*, IV, 17). Si le néant y paraît, c'est donc une véritable création ; on y voit quelques parties brutes, pour montrer ce que l'art a opéré. Si c'est Dieu, bâtissons dessus, ne craignons pas. Laissons-nous prendre ; et tant de fois pris par les vanités, laissons-nous prendre une fois à ces pêcheurs d'hommes et aux filets de l'Evangile, qui ne tuent point ce qu'ils prennent, mais qui le conservent ; qui font passer à la lumière ceux qu'ils tirent du fond de l'abîme, transportent de la terre au ciel ceux qui s'agitent dans cette fange : *Apostolica instrumenta piscandi retia sunt quæ non captos perimunt sed reservant ; et de profundo ad lumen extrahunt fluctuantes de infimis ad superna traducunt* (*S. Amb.*, *lib.* IV, *in Luc.*, *n.* 72, *tom.* I, *pag.* [illegible]).

Laissons-nous tirer de cette mer, dont la face est toujours changeante, qui cède à tout vent, et qui est toujours agitée de quelque tempête. Ecoutez ce grand bruit du monde, ce tumulte, ce trouble éternel ; voyez ce mouvement, cette agitation, ces flots vainement émus qui crèvent tout à coup (1), et ne laissent que de l'écume. Ces ondes impétueuses qui se roulent les unes contre les autres, qui s'entrechoquent avec grand éclat (2), et s'effacent mutuellement, sont une vive image du monde et des passions, qui causent toutes les agitations de la vie humaine, où les hommes, comme des poissons, se dévorent mutuellement : *Ubi se invicem homines quasi pisces devorant* (*S. Aug.*, *de Div.*, *Serm.*, CCLII, *cap.* 2, *tom.* V, *pag.* 1039). Voyez encore ces grands poissons, ces monstres marins, qui fendent les eaux avec grand tumulte, et il ne reste à la fin aucun vestige de leur passage. Ainsi passent dans le monde ces grandes puissances, qui font si grand bruit, qui paraissent avec tant d'ostentation. Ont-elles passé? il n'y paraît plus ; tout est effacé, et il n'en reste aucune apparence.

Il vaut donc beaucoup mieux être enfermé dans ces rêts qui nous conduiront au rivage, que de nager et se perdre dans une eau si vaste, en se flattant d'une fausse image de liberté. La parole est le rets qui prend les âmes. Mais on travaille vainement, si Jésus-Christ ne parle pas : *In verbo tuo laxabo rete :* Sur votre parole, Seigneur, je jetterai le filet. C'est ce qui donne efficace.

Saintes filles, vous êtes renfermées dans ce filet ; la parole qui vous a prises, c'est cet oracle si touchant de la vérité : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ?* Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme (*Matt.*, XVI, 26)? Dès lors pénétrées, par l'efficace de cette parole, du néant et des dangers d'un monde trompeur, vous avez voulu donner toutes vos affections à ces biens véritables, seuls dignes d'attirer vos cœurs ; et pour vous mettre plus en état de les acquérir, vous vous êtes empressées de vous séparer de tous les objets qui auraient pu, par des illusions funestes, égarer vos désirs, et détourner votre application de cet unique nécessaire. Persévérez dans ces bienheureux filets qui vous ont mises à couvert des périls de cette mer orageuse, et gardez-vous d'imiter ceux qui, par les différentes ouvertures qu'ils ont cherché dans leur inquiétude à faire aux rets salutaires qui les enserraient, n'ont travaillé qu'à se procurer une liberté, plus déplorable, que le plus honteux esclavage.

SECOND POINT.

Saint André est un des plus illustres de ces divins pêcheurs, et l'un de ceux à qui Dieu a donné le plus grand succès dans cette pêche mystérieuse. C'est lui qui a pris son frère Simon, le prince de tous les pêcheurs spirituels : *Veni et vide* (*Joan.*, I, 46). C'est ce qui donne lieu à Hésychius, prêtre de Jérusalem, de lui donner cet éloge (*Bibl. Phot.*, *cod.* 269) : André, le premier-né des apôtres, la colonne premièrement établie, Pierre devant Pierre, fondement du fondement même, qui a appelé avant qu'on l'appelât, qui amène des disciples à Jésus avant que d'y avoir été amené lui-même. Il rend ainsi au Verbe ceux qu'il prend par sa parole : *Quos in verbo capit, Verbo reddit* (*S. Amb.*, *in Luc.*, *lib.* IV, *n.* 78, *tom.* I, *p.* [illegible]). Car toute la gloire des conquêtes des apôtres est due à Jésus-Christ : c'est en s'appuyant sur ses promesses qu'ils les entreprennent : *In verbo tuo laxabo rete* (*Luc.*, V, 5). Aussi ne sommes-nous pas appelés Pétriens, mais Chrétiens, *Non Petrianos, sed Christianos.* Et ce n'est pas Paul qui a été crucifié pour nous : *Numquid Paulus crucifixus est pro nobis* (I *Cor.*, I, 13) ?

Bientôt André, rempli de ces sentiments, soumettra à son Maître avec un zèle infatigable et un courage invincible, l'Epire, l'Achaïe, la Thrace, la Scythie, peuples barbares et presque sauvages, libres par leur indocile fierté, par leur humeur rustique et farouche : *Omnes illæ ferocia liberæ gentes.* Tous ces succès sont l'effet de l'ordre que Jésus-Christ leur a donné à tous : *Laxate retia :* Jetez vos filets (*Luc.*, V, 5). Dès que les apôtres se sont mis en devoir de l'exécuter, la foule des peuples et des nations convertis se trouve prise dans la parole.

Si nous voulons considérer avec attention toutes les circonstances de la pêche miraculeuse des apôtres, nous y verrons toute l'histoire de l'Eglise, figurée avec les traits les plus frappants. Il y entre des esprits inquiets et impatients ; ils ne peuvent se donner de bornes, ni renfermer leur esprit dans l'obéissance : *Rumpebatur autem rete eorum* (*Ibid.*, 6). La curiosité les agite, l'inquiétude les pousse, l'orgueil les emporte : ils rompent les rets, ils échappent, ils font des schismes et des hérésies, ils s'égarent dans des questions infinies : ils se perdent dans l'abîme des opinions humaines. Toutes les hérésies, pour mettre la raison un peu plus au large,

(1) Ces montagnes d'eau qui s'aplanissent tout à coup.
(2) Avec violence.

se font des ouvertures par des interprétations violentes : elles ne veulent rien qui captive. Dans les mystères, il faut souvent dire qu'on n'entend pas : il faut renoncer à la raison et aux sens. L'esprit libre et curieux ne peut s'y résoudre ; il veut tout entendre, l'Eucharistie, les paroles de l'Evangile. C'est un filet où l'esprit est arrêté. On force un passage, on cherche à s'échapper à travers les mauvaises défaites que suggère une orgueilleuse raison. Pour nous, demeurons dans l'Eglise, heureusement captivés dans ses liens. Il y en demeure des mauvais, mais il n'en sort aucun des bons.

Mais voici un autre inconvénient. La multitude est si grande, que la nacelle surchargée est prête à couler à fond : *Impleverunt ambas naviculas, ita ut pene mergerentur* (*Luc.*, V, 7) : figure bien sensible de ce qui devait se passer dans l'Eglise, où le grand nombre de ceux qui entraient dans la nacelle, a tant de fois fait craindre qu'elle ne fût submergée par son propre poids : *Sed mihi cumulus iste suspectus est, ne plenitudine sui naves pene mergantur* (*S. Ambr.*, *in Luc.*, *lib.* IV, *n.* 77, *p.* 1354). Mais ce n'est pas encore tout ; et ici le danger n'est pas moins redoutable que tous les périls déjà courus. Pierre est agité d'une nouvelle sollicitude ; sa proie même, qu'il a tirée à terre avec tant d'efforts, lui devient suspecte, et il a besoin d'un sage discernement pour n'être pas trompé dans son abondance : *Ecce alia sollicitudo Petri, cui jam sua præda suspecta est* (*Ibid.*, *n.* 78, *p.* 1355). Image vive de la conduite que les pêcheurs spirituels ont dû tenir à l'égard de tous ces poissons mystérieux, qui tombaient dans leurs filets. Faute de cette défiance et de ces précautions salutaires, l'Eglise s'est accrue, et la discipline s'est relâchée ; le nombre des fidèles s'est augmenté, et l'ardeur de la foi s'est ralentie : *Nescio quomodo pugnante contra temetipsam tua felicitate, quantum tibi auctum est populorum, tantum pene vitiorum; quantum tibi copiæ accessit, tantum disciplinæ recessit..... factaque es, Ecclesia, profectu tuæ fecunditatis infirmior et quasi minus valida* (*Salvian.*, *adv. Avar.*, *lib.* 1, *p.* 218). Elle est déchue par son progrès, et abattue par ses propres forces.

L'Eglise n'est faite que pour les saints. Aussi les enfants de Dieu y sont appelés, et y accourent de toutes parts. Tous ceux qui sont du nombre y sont entrés ; mais combien en est-il entré par-dessus le nombre ? *Multiplicati sunt super numerum* (*Ps.* XXXIX, 6). Combien parmi nous, qui néanmoins ne sont point des nôtres ? Les enfants d'iniquité qui l'accablent, la foule des méchants qui l'opprime, ne sont dans l'Eglise que pour l'exercer. Les vices ont pénétré jusque dans le cœur de l'Eglise ; et ceux qui ne devaient pas même y être nommés, y paraissent hautement la tête levée : *Maledictum, et mendacium, et adulterium inundaverunt* (*Ose.*, IV, 2). Les scandales se sont élevés, et l'iniquité étant entrée comme un torrent, elle a renversé la discipline. Il n'y a plus de correction, il n'y a plus de censure. On ne peut plus, dit saint Bernard (*In Cant.*, *Serm.* XXXII, *n.* 16, *tom.* I, *p.* 1393), noter les méchants, tant le nombre en est immense ; on ne peut plus les éviter, tant leurs emplois sont nécessaires ; on ne peut plus les réprimer ni les corriger, tant leur crédit et leur autorité est redoutable.

Dans cette foule, les bons sont cachés ; souvent ils habitent dans quelque coin écarté, dans quelque vallée déserte : ils soupirent en secret, et se livrent aux saints gémissements de la pénitence. Combien de saints pénitents ? Hélas ! A peine dans un si grand amas de pailles aperçoit-on quelques grains de froment : *Vix ibi apparent grana frumenti in tam multo numero palearum* (*S. Aug.*, *Serm.* CCLII, *cap.* 4, *tom.* V, *p.* 1040). Les uns paraissent, les autres sont cachés, selon qu'il plaît au Père céleste, ou de les sanctifier par l'obscurité, ou de les produire pour le bon exemple.

Mais dans cette étrange confusion, et au milieu de tant de désordres, souvent la foi chancelle, les faibles se scandalisent, l'impiété triomphe, et l'on est tenté de croire que la piété n'est qu'un nom, et la vertu chrétienne qu'une feinte de l'hypocrisie. Rassurez-vous cependant, et ne vous laissez pas ébranler par la multitude des mauvais exemples. Voulez-vous trouver des hommes sincèrement vertueux et vraiments chrétiens, qui vous consolent dans ce déréglement presque universel ? Soyez vous-mêmes ce que vous désireriez voir dans les autres ; et vous en trouverez sûrement, ou qui vous ressembleront, ou qui vous imiteront : *Estote tales, et invenietis tales.*

TROISIÈME POINT.

L'Eglise parle à ses enfants : ils doivent l'écouter avec un respect qui prouve leur soumission, et lui obéir avec une promptitude qui témoigne leur fidélité et leur confiance. Dieu parle aussi, et à sa parole tout se fait dans la nature comme il l'ordonne. Si les créatures inanimées, ou sans raison, lui obéissent avec tant de dépendance ; nous qui sommes doués d'intelligence, lui devons-nous moins de docilité quand il parle ? Et en effet, la liberté ne nous est pas donnée pour hésiter, ni pour disputer contre lui ; elle nous donne le volontaire, pour distinguer notre obéissance de celle des créatures inanimées ou sans raison : mais quel que soit notre avantage sur elles, ce n'est pas pour nous dispenser de rendre à Dieu la déférence qui lui est due. Le même droit qu'il a sur les autres êtres, subsiste à notre égard ; et il nous impose la même obligation de lui obéir ponctuellement et dans l'instant même. S'il nous laisse notre choix, c'est non pour affaiblir son empire, mais pour rendre notre sujétion plus honorable.

Ceux qui sont accoutumés au commandement, sentent mieux que les autres combien cette obéissance est juste et légitime, combien elle est douce et aimable. Que sert donc de la refuser ou de la contester ? Les hommes peuvent bien trouver moyen de se soustraire à l'empire de leurs semblables ; mais

Dieu a cela par nature, que rien ne lui résiste. Si la volonté rebelle prétend échapper à sa domination, en s'en retirant d'un côté, elle y retombe d'un autre avec toute l'impétuosité des efforts qu'elle avait faits pour s'en affranchir. Ainsi tout invite, tout presse l'homme de se soumettre à son Dieu, et de lui obéir sans contradiction et sans délai.

Quand on hésite ou qu'on diffère, il se tient pour méprisé et refusé tout à fait. Lorsque la vocation est claire et certaine, qui est capable d'hésiter un moment est capable de manquer tout à fait; qui peut retarder un jour peut passer toute sa vie : nos passions et nos affaires ne nous demandent jamais qu'un délai. C'est pour Dieu une insupportable lenteur que d'aller seulement dire adieu aux siens, que d'aller rendre à son propre père les honneurs de la sépulture. Il faudra voir le testament, l'exécuter, le contester (*S. Chrysost.*, *in Matth.*, *homil.* XXVII, *tom.* VII, *pag.* 330) : d'une affaire il en naît une autre, et un moment de remise attire quelquefois la vie tout entière; c'est pourquoi il faut tout quitter en entrant au service de Dieu. Puisqu'il faudra nécessairement couper quelque part, coupez dès l'abord, tranchez au commencement, afin d'être plutôt à celui à qui vous voulez être pour toujours.

Et combien n'est-on pas dédommagé de ces sacrifices? et quelle confiance ne donnent-ils pas aux âmes, pour oser tout espérer de la bonté d'un Dieu si généreux et si magnifique? Voyez les apôtres, ils n'ont quitté qu'un art méprisable : Pierre en dit-il avec moins de force : Nous avons tout quitté? *Reliquimus omnia* (*Matth.*, XIX, 27). Des filets : voilà le présent qu'ils suspendent à ses autels; voilà les armes, voilà le trophée qu'ils érigent à sa victoire. Qu'il y a plaisir de servir celui qui fait justice au cœur, et qui pèse l'affection; qui veut à la vérité nous faire acheter son royaume, mais aussi qui a la bonté de se contenter de ce que nous avons entre les mains! Car il met son royaume à tout prix, et il le donne pour tout ce que nous pouvons lui offrir : *Tantum valet quantum habes* (*S. Gregor.*, *in Ev.*, *hom.* V, *n.* 2, 3, *tom.* I, *pag.* 1451). Rien qui soit à plus vil prix, quand on l'achète; rien qui soit plus précieux, quand on le possède : *Quid vilius, cum emitur; quid charius, cum possidetur* (*Idem, ibid.*)?

Mais ce n'est pas assez de tout quitter, parents, amis, biens, repos, liberté, il faut encore suivre Jésus-Christ, porter sa croix après lui en marchant sur ses traces, en imitant ses exemples, et se renoncer ainsi soi-même tous les jours de sa vie. Cependant qu'il est difficile, quand tout est heureux, quand tout nous favorise, de résister à ces attraits séduisants d'un monde qui nous amollit et nous corrompt en nous flattant! A qui persuadera-t-on de fuir la gloire, de mépriser les honneurs, de redouter les richesses, lorsqu'ils semblent se présenter comme d'eux-mêmes, et venir, pour ainsi dire, nous chercher dans notre obscurité? Qui peut comprendre qu'il faille se mortifier dans le sein de l'abondance; faire violence à ses désirs, lorsque tout concourt à les satisfaire; devenir à soi-même son propre bourreau, si les contradictions du dehors ne nous en tiennent lieu; et savoir se livrer à tous les genres de souffrances, pour mener une vie vraiment pénitente et crucifiée? Et toutefois y a-t-il une autre manière de se rendre semblable à Jésus-Christ, et de porter fidèlement sa croix avec lui?

O croix aimable, ô croix si ardemment désirée, et enfin trouvée si heureusement! puissé-je ne jamais te quitter, te demeurer tendrement et constamment attaché, afin que celui qui en mourant entre tes bras, par toi m'a racheté, par toi aussi me reçoive et me possède éternellement dans son amour : *Ut per te me recipiat*, *qui per te moriens me redemit.* Tels sont les sentiments dont doivent être animés tous ceux qui veulent sincèrement appartenir à Jésus-Christ : point d'autre moyen de se montrer ses véritables disciples.

Quand est-ce que l'Eglise a vu des chrétiens dignes de ce nom? C'est lorsqu'elle était persécutée, lorsqu'elle lisait à tous les poteaux des sentences épouvantables contre ses enfants, et qu'elle les voyait à tous les gibets et dans toutes les places publiques immolés pour la gloire de l'Evangile. Durant ce temps, mes sœurs, il y avait des chrétiens sur la terre; il y avait de ces hommes forts qui, nourris dans les proscriptions et dans les alarmes continuelles, s'étaient fait une glorieuse habitude de souffrir pour l'amour de Dieu. Ils croyaient que c'était trop de délicatesse à des disciples de la croix que de rechercher le plaisir et en ce monde et en l'autre. Comme la terre leur était un exil, ils n'estimaient rien de meilleur pour eux que d'en sortir au plus tôt. Alors la piété était sincère, parce qu'elle n'était pas encore devenue un art : elle n'avait pas encore appris le secret de s'accommoder au monde, ni de servir au négoce des ténèbres. Simple et innocente qu'elle était, elle ne regardait que le ciel, auquel elle prouvait sa fidélité par une longue patience. Tels étaient les chrétiens de ces premiers temps : les voilà dans leur pureté, tels que les engendrait le sang des martyrs, tels que les formaient les persécutions.

Maintenant une longue paix a corrompu ces courages mâles, et on les a vus ramollis depuis qu'ils n'ont plus été exercés. Le monde est entré dans l'Eglise. On a voulu joindre Jésus-Christ avec Bélial; et de cet indigne mélange quelle race enfin nous est née? Une race mêlée et corrompue, des demi-chrétiens, des chrétiens mondains et séculiers, une piété bâtarde et falsifiée, qui est toute dans les discours et dans un extérieur contrefait. O piété à la mode, que je me ris de tes vanteries et des discours étudiés que tu débites à ton aise, pendant que le monde te rit! Viens que je te mette à l'épreuve. Voici une tempête qui s'élève; voici une perte de biens, une insulte, une disgrâce, une maladie. Quoi!

tu te laisses aller au murmure, ô vertu contrefaite et déconcertée! Tu ne peux plus te soutenir, piété sans force et sans fondement! Va, tu n'étais qu'un vain (1) simulacre de la piété chrétienne; tu n'étais qu'un faux or qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset. La piété chrétienne n'est pas faite de la sorte; le feu l'épure et l'affermit. Ah! s'il est ainsi, chrétiens, si les souffrances sont nécessaires pour soutenir l'esprit du christianisme, Seigneur, rendez-nous les tyrans, rendez-nous les Domitien et les Néron.

Mais modérons notre zèle, et ne faisons point de vœux indiscrets; n'envions pas à nos princes le bonheur d'être chrétiens, et ne demandons pas des persécutions que notre lâcheté ne pourrait souffrir. Sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendait nos ancêtres, la matière ne manquera pas à la patience. La nature a assez d'infirmités, les affaires assez d'épines, les hommes assez d'injustice, leurs jugements assez de bizarreries, leurs humeurs assez d'importunes inégalités, le monde assez d'embarras, ses faveurs assez d'inconstance, ses engagements les plus doux assez de captivités. Que si tout nous prospère, si tout nous rit, c'est à nous à nous rendre nous-mêmes nos persécuteurs, à nous contrarier nous-mêmes.

Pour mener une vie chrétienne, il faut sans cesse combattre son cœur, craindre ce qui nous attire, pardonner ce qui nous irrite, rejeter souvent ce qui nous avance, et nous opposer nous-mêmes aux accroissements de notre fortune. Oh! qu'il est difficile, pendant que le monde nous accorde tout, de se refuser quelque chose! Qui, ayant en sa possession une personne très-accomplie qu'il aurait aimée, vivrait avec elle comme avec sa sœur, s'élèverait au-dessus de tous les sentiments de l'humanité? C'est une aussi forte résolution, dit saint Chrysostome, de ne pas laisser corrompre son cœur par les grandeurs et les biens qu'on possède (*In Matth., hom.* XL, *n.* 4, *tom.* VII, *p.* 442). Ah! qu'il faut alors de courage pour renoncer à ses inclinations et s'empêcher de goûter et d'aimer ce que la nature trouve si doux et si aimable! Sans cesse obligé d'être aux prises avec soi-même, pour s'arracher de vive force à des objets auxquels tout le poids du cœur nous entraîne, combien ne s'y sent-on pas plus fortement incliné, lorsque tout ce qui nous environne nous invite et nous presse de satisfaire à nos désirs? C'est dans une si critique situation qu'il faut vraiment, pour se conserver pur, se rendre en quelque sorte plus cruel à soi-même, en se privant d'autant plus des vains plaisirs que la chair recherche, qu'on a plus de moyens de se les procurer. Si l'esprit veut alors acquérir une noble liberté, qu'il tienne les sens dans une sage contrainte, de peur d'en être bientôt maîtrisé, et que saintement sévère à lui-même, sévère à son corps, il tende, par une bienheureuse mortification de tous les retours de l'amour-propre et de toutes les affections charnelles, à se dégager de plus en plus de tout ce qui l'empêche de retourner à son principe. Peu à peu il trouvera dans les austérités de la pénitence, dans les humiliations de la croix, plus de délices et de consolations que les amateurs du monde ne sauraient en goûter dans toutes les folles joies qu'il leur procure et dans tous les contentements de leur orgueil. C'est ainsi que par les différents progrès du détachement et de la pénitence, nous parvenons à être réellement martyrs de nous-mêmes, nous devenons des victimes d'autant plus propres à être consommées en Jésus-Christ qu'elles sont plus volontaires. Nouveau genre de martyre, où le persécuteur et le patient sont également agréables, où Dieu d'une même main (1) anime celui qui souffre et couronne celui qui persécute.

(1) Fantôme.

Saintes filles, vous connaissez ce genre de martyre, et depuis longtemps vous l'exercez sur vous-mêmes avec un zèle digne de la foi qui vous anime. Peu contentes de vous être dépouillées par un généreux renoncement, que la grâce vous a inspiré, de tous les objets capables de vous affadir, vous avez encore voulu déclarer une guerre continuelle à toutes les affections, à tous les sentiments d'une nature toujours ingénieuse à rechercher ce qui peut la satisfaire; et dans la crainte de céder à ses empressements, vous avez mieux aimé lui refuser sans danger ce qui pourrait lui être permis, que de vous exposer à vous laisser entraîner au delà des bornes, en lui donnant tout ce que vous pouviez absolument lui accorder. Persévérez, mes sœurs, dans cette glorieuse milice, qui vous apprendra à mourir chaque jour à ce que vous avez de plus intime, et qui, vous détachant de plus en plus de la chair, vous élèvera, par une sainte mortification de l'esprit, jusqu'à Dieu, pour trouver en lui cette paix que le monde ne connaît pas, ces délices que les sens ne sauraient goûter, et ce parfait bonheur réservé aux âmes vraiment chrétiennes, que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT JEAN, APÔTRE,

Tendresse particulière de Jésus pour saint Jean. Trois présents inestimables qu'il lui fait, dans les trois états divers par lesquels ce divin Sauveur a passé pendant les jours de sa mortalité Comment le disciple bien-aimé répond à l'amour de son divin Maître pour lui.

Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus.

Je suis à mon bien-aimé, et la pente de son cœur est tournée vers moi (*Cant.*, VII, 10).

Il est superflu, chrétiens, de faire aujourd'hui le panégyrique du disciple bien-aimé de notre Sauveur. C'est assez de dire en un mot qu'il était le favori de Jésus et le plus chéri de tous les apôtres. Saint Augustin dit très-doctement que l'ouvrage est parfait lorsqu'il plaît à son ouvrier : ***Hoc est perfectum quod artifici suo placet*** (***De Genes. contra***

(1) Soutient.

Manich., lib. I, *cap.* 8, *tom.* I, *pag.* 650) ; et il me semble que nous le connaissons par expérience. Quand nous voyons un excellent peintre qui travaille à faire un tableau, tant qu'il tient son pinceau en main, que tantôt il efface un trait, et tantôt il en tire un autre, son ouvrage ne lui plaît pas, il n'a pas rempli toute son idée, et le portrait n'est pas achevé ; mais sitôt qu'ayant fini tous ses traits et relevé toutes ses couleurs, il commence à exposer sa peinture en vue, c'est alors que son esprit est content, et que tout est ajusté aux règles de l'art ; l'ouvrage est parfait, parce qu'il plaît à son ouvrier, et qu'il a fait ce qu'il voulait faire : *Hoc est perfectum quod artifici suo placet.* Ne doutez donc pas, chrétiens, de la grande perfection de saint Jean, puisqu'il plaît si fort à son ouvrier; et croyez que Jésus-Christ, créateur des cœurs, qui les crée, comme dit saint Paul, dans les bonnes œuvres (*Ephes.*, II, 10), l'a fait tel qu'il fallait qu'il fût pour être l'objet de ses complaisances. Ainsi je pourrais conclure ce panégyrique après cette seule parole, si votre instruction, chrétiens, ne désirait de moi un plus long discours.

Sainte et bienheureuse Marie, impétrez-nous les lumières de l'Esprit de Dieu, pour parler de Jean votre second fils. Que votre pudeur n'en rougisse pas ; votre virginité n'y est point blessée. C'est Jésus-Christ qui vous l'a donné, et qui a voulu vous annoncer lui-même que vous seriez la mère de son bien-aimé. Qui doute que vous n'ayez cru à la parole de votre Dieu, vous qui avez été si humblement soumise à celle qui vous fut portée par son ange, qui vous salua de sa part, en disant : *Ave.*

Je remarque dans les saintes Lettres trois états divers dans lesquels a passé le Sauveur Jésus pendant les jours de sa chair, et le cours de son pèlerinage. Le premier, a été sa vie ; le second, a été sa mort ; le troisième a été mêlé de mort et de vie, où Jésus n'a été ni mort ni vivant, ou plutôt il a été tout ensemble et mort et vivant; et c'est l'état où il se trouvait dans la célébration de sa sainte cène, lorsque mangeant avec ses disciples, il leur montrait qu'il était en vie ; et voulant être mangé par ses disciples, ainsi qu'une victime immolée, il leur paraissait comme mort. Consacrant lui-même son corps et son sang, il faisait voir qu'il était vivant, et divisant mystiquement son corps de son sang, il se couvrait des signes de mort, et se dévouait à la croix par une destination particulière. Dans ces trois états, chrétiens, il m'est aisé de vous faire voir que Jean a toujours été le fidèle et le bien-aimé du Sauveur. Tant qu'il vécut avec les hommes, nul n'eut plus de part en sa confiance; quand il rendit son âme à son Père, aucun des siens ne reçut de lui des marques d'un amour plus tendre ; quand il donna son corps à ses disciples, ils virent tous la place honorable qu'il lui fit prendre près de sa personne dans cette sainte cérémonie.

Mais ce qui me fait connaître plus sensiblement la forte pente du cœur de Jésus sur le disciple dont nous parlons, ce sont trois présents qu'il lui fait dans ces trois états admirables où nous le voyons dans son Evangile. Je trouve en effet, chrétiens, qu'en sa vie il lui donne sa croix : à sa mort, il lui donne sa mère; à sa cène, il lui donne son cœur. Que désire un ami vivant, sinon de s'unir avec ceux qu'il aime dans la société des mêmes emplois? et l'amitié a-t-elle rien de plus doux que cette aimable association? L'emploi de Jésus était de souffrir : c'est ce que son Père lui a prescrit, et la commission qu'il lui a donnée. C'est pourquoi il unit saint Jean à sa vie laborieuse et crucifiée, en lui prédisant de bonne heure les souffrances qu'il lui destine : *Vous boirez*, dit-il, *mon calice, et vous serez baptisé de mon baptême* (*Marc.*, X, 39). Voilà le présent qu'il lui fait pendant le cours de sa vie. Quelle marque nous peut donner un ami mourant que notre amitié lui est précieuse, sinon lorsqu'il témoigne un ardent désir de se conserver notre cœur, même après sa mort, et de vivre dans notre mémoire? C'est ce qu'a fait Jésus-Christ en faveur de Jean d'une manière si avantageuse, qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter ; puisqu'il lui donne sa divine mère, c'est-à-dire, ce qu'il a de plus cher au monde. *Fils*, dit-il, *voilà votre mère* (*Joan.*, XIX, 27). Mais ce qui montre le plus son amour, c'est le beau présent qu'il lui fait au sacré banquet de l'Eucharistie, où son amitié n'étant pas contente de lui donner comme aux autres sa chair et son sang pour en faire un même corps avec lui, il le prend entre ses bras, il l'approche de sa poitrine ; et comme s'il ne suffisait pas de l'avoir gratifié de tant de dons, il le met en possession de la source même de toutes ses libéralités, c'est-à-dire de son propre cœur, sur lequel il lui ordonne de se reposer comme sur une place qui lui est acquise. O disciple vraiment heureux ! à qui Jésus-Christ a donné sa croix, pour l'associer à sa vie souffrante ; à qui Jésus-Christ a donné sa Mère, pour vivre éternellement dans son souvenir; à qui Jésus-Christ a donné son cœur, pour n'être plus avec lui qu'une même chose. Que reste-t-il, ô cher favori, sinon que vous acceptiez ces présents avec le respect qui est dû à l'amour de votre bon Maître?

Voyez, chrétiens, comme il les accepte. Il accepte la croix du Sauveur, lorsque Jésus-Christ la lui proposant, Pourrez-vous bien, dit-il, boire ce calice? Je le puis, lui répond saint Jean, et il l'embrasse de toute son âme: *Possumus* (*Marc.*, X, 39). Il accepte la sainte Vierge avec une joie merveilleuse. Il nous rapporte lui-même qu'aussitôt que Jésus-Christ la lui eut donnée, il la considéra comme son bien propre : *Accepit eam discipulus in sua* (*Joan.*, XIX, 27). Il accepte surtout le cœur de Jésus avec une tendresse incroyable, lorsqu'il se repose dessus doucement et tranquillement, pour marquer une jouissance paisible et une possession assurée. O mystère de charité ! O présents divins et sacrés ! Qui me donnera des paroles assez tendres et affectueuses, pour vous expliquer

à ce peuple? C'est néanmoins ce qu'il nous faut faire avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Ne vous persuadez pas, chrétiens, que l'amitié de notre Sauveur soit de ces amitiés délicates, qui n'ont que des douceurs et des complaisances, et qui n'ont pas assez de résolution pour voir un courage fortifié par les maux et exercé par les souffrances. Celle que le Fils de Dieu a pour nous est d'une nature bien différente : elle veut nous durcir aux travaux, et nous accoutumer à la guerre ; elle est tendre, mais elle n'est pas molle, elle est ardente, mais elle n'est pas faible ; elle est douce, mais elle n'est pas flatteuse. Oui certainement, chrétiens, quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime. Comme notre Apôtre est son bien-aimé, il lui fait présent de sa croix; et de cette même main dont il a tant de fois serré la tête de Jean sur sa bienheureuse poitrine avec une tendresse incroyable, il lui présente ce calice amer, plein de souffrances et d'afflictions, qu'il lui ordonne de boire tout plein, et d'en avaler jusqu'à la lie : *Calicem quidem meum bibetis* (*Matth.*, XX, 23).

Avouez la vérité, chrétiens, vous n'ambitionnez guère un tel présent, vous n'en comprenez pas le prix. Mais s'il reste encore en vos âmes quelque teinture de votre baptême, que les délices du monde n'aient pas effacée, vous serez bientôt convaincus de la nécessité de ce don, en écoutant prêcher Jésus-Christ, dont je vous rapporterai les paroles sans aucun raisonnement recherché, mais dans la même simplicité dans laquelle elles sont sorties de sa sainte et divine bouche.

Notre Seigneur Jésus avait deux choses à donner aux hommes, sa croix et son trône, sa servitude et son règne, son obéissance jusqu'à la mort et son exaltation jusqu'à la gloire. Quand il est venu sur la terre, il a proposé l'un et l'autre ; c'était l'abrégé de sa commission, c'était tout le sujet de son ambassade : *Complacuit dare vobis regnum* (*Luc.*, XII, 32): Il a plu au Père de vous donner son royaume; *Non veni pacem mittere, sed gladium* (*Matth.*, X, 34) : Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive ; *Sicut oves in medio luporum* (*Ibid.*, 16). Allez comme des brebis au milieu des loups. Ses disciples, encore grossiers et charnels, ne voulaient point comprendre sa croix, et ils ne l'importunaient que de son royaume ; et lui, désirant les accoutumer aux mystères de son Évangile, il ne leur dit ordinairement qu'un mot du royaume, et il revient toujours à la croix. C'est ce qui doit nous montrer qu'il faut partager nos affections entre sa croix et son trône ; ou plutôt, puisque ces deux choses sont si bien liées, qu'il faut réunir nos affections dans la poursuite de l'un et de l'autre.

O Jean, bien-aimé de Jésus, venez apprendre de lui cette vérité. Il l'a déjà plusieurs fois prêchée à tous les apôtres vos compagnons; mais vous qui êtes le favori, approchez-vous avec votre frère, et il vous l'enseignera en particulier. Votre mère lui dit : Commandez que mes deux fils soient assis à votre droite dans votre royaume : *Dic ut sedeant hi duo filii mei* (*Matth.*, XX, 21). Pouvez-vous, leur répondez-vous, boire le calice que je dois boire? *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum* (*Ibid.*, 22)? Mon Sauveur, permettez-moi de le dire, vous ne répondez pas à propos. On parle de gloire, vous d'ignominie. Il répond à propos ; mais ils ne demandent pas à propos : *Nescitis quid petatis* (*Ibid.*) : Vous ne savez ce que vous demandez. Prenez la croix, et vous aurez le royaume: il est caché sous cette amertume. Attends à la croix, tu y verras les titres de ma royauté. Ce n'est pas à moi à vous donner ce que vous demandez : *Non est meum dare vobis* (*Ibid.*, 23), c'est à vous à le prendre, selon la part que vous voudrez avoir aux souffrances. Cela demeure gravé dans le cœur de Jean. Il ne songe plus au royaume qu'il ne songe à la croix avant toutes choses; et c'est ce qu'il nous représente admirablement dans son Apocalypse (I, 9, 10), Moi Jean, nous dit-il, qui suis votre frère, et qui ai part à la tribulation, au royaume et à la patience de Jésus-Christ, j'ai été dans l'île nommée Patmos pour la parole du Seigneur, et pour le témoignage que j'ai rendu à Jésus-Christ, et je fus ravi en esprit : *Ego Joannes frater vester, et socius in tribulatione, et regno, et patientia, fui in insula quæ appellatur Patmos, propter verbum Dei, et testimonium Jesu: fui in spiritu.* Pourquoi fait-il cette observation : J'ai vu en esprit le Fils de l'homme en son trône, j'ai ouï le cantique de ses louanges? pourquoi? Parce que j'ai été banni dans une île : *Fui in insula.* Je croyais autrefois qu'on ne pouvait voir Jésus-Christ régnant, à moins que d'être assis à sa droite et revêtu de sa gloire ; mais il m'a fait connaître qu'on ne le voit jamais mieux que dans les souffrances. L'affliction m'a dessillé les yeux, le vent de la persécution a dissipé les nuages de mon esprit, et a ouvert le passage à la lumière. Mais voyez encore plus précisément : *Ego Joannes, socius in tribulatione et regno.* Il parle du royaume; mais il parle auparavant de la croix ; il mettait autrefois le royaume devant la croix, maintenant il met la croix la première; et après avoir nommé le royaume, il revient incontinent aux souffrances : *Et patientia.* Il craint de s'arrêter trop à la gloire, comme il avait fait autrefois.

Mais voyons quelle a été sa croix. Il semble que c'est celui de tous les disciples qui a eu la plus légère. Pour nous détromper, expliquons quelle a été sa croix, et nous verrons qu'en effet elle a été la plus grande de toutes dans l'intérieur. Apprenez le mystère, et considérez les deux croix de notre Sauveur. L'une se voit au Calvaire, et elle paraît la plus douloureuse ; l'autre est celle qu'il a portée durant tout le cours de sa vie, c'est la plus pénible. Dès le commencement, il se destine pour être la victime du genre humain. Il devait offrir deux sacrifices. Le dernier sacrifice s'est opéré à l'autel de la croix : mais il fallait qu'il accomplît le sa-

crifice qui était appelé *juge sacrificium* (*Dan.*, VIII, 11, 12, 13), dont son cœur était l'autel et le temple. O cœur toujours mourant, toujours percé de coups, brûlant d'impatience de souffrir, qui ne respirait que l'immolation! Ne croyez donc pas que sa passion soit son sacrifice le plus douloureux. Sa passion le console : il a une soif ardente qui le brûle et qui le consume, sa passion le rafraîchira; et c'est peut-être une des raisons pour laquelle il l'appelle une coupe qu'il a à boire, parce qu'elle doit rafraîchir l'ardeur de sa soif. En effet, quand il parle de cette dernière croix, c'est à présent, s'écrie-t-il, que le Fils de l'homme est glorifié : *Nunc clarificatus est* (*Joan.*, XIII, 31). C'est ainsi qu'il s'exprime après la dernière pâque, sitôt que Judas fut sorti du cénacle. Mais s'agit-il de l'autre croix, c'est alors qu'il se sent vivement pressé dans l'attente de l'accomplissement de ce baptême : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor* (*Luc.*, XII, 50)? L'un le dilate : *Nunc clarificatus est* ; l'autre le presse : *Coarctor.* Lequel est-ce qui fait sa vraie croix? celui qui le presse et qui lui fait violence, ou celui qui relâche la force du mal?

C'est cette première croix, si pressante et si douloureuse, que Jésus-Christ veut donner à Jean. Pierre lui demandait : Seigneur, que destinez-vous à celui-ci? *Domine, hic autem quid* (*Joan.*, XXI, 31)? Vous m'avez dit quelle sera ma croix, quelle part y donnerez-vous à celui-ci? Ne vous en mettez point en peine. La croix que je veux qu'il porte ne frappera pas les sens; je me réserve de la lui imprimer moi même : elle sera principalement au fond de son âme; ce sera moi qui y mettrai la main, et je saurai bien la rendre pesante. Et pour le rendre capable de la soutenir avec un courage vraiment héroïque, il lui inspira l'amour des souffrances. Tout homme que Jésus-Christ aime, il attire tellement son cœur après lui, qu'il ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de voir abattre son corps comme une vieille masure qui le sépare de Jésus-Christ. Mais quel autre avait plus d'ardeur pour la croix que Jean, qui avait humé ce désir aux plaies mêmes de Jésus-Christ, qui avait vu sortir de son côté l'eau vive de la félicité, mais mêlée avec le sang des souffrances? Il est donc embrasé du désir du martyre : et cependant, ô Sauveur, quels supplices lui donnerez-vous? un exil. O cruauté lente et timide de Domitien! Faut-il que tu ne sois trop humain que pour moi, et que tu n'aies pas soif de mon sang? Mais peut-être qu'il sera bientôt répandu. On lui prépare de l'huile bouillante, pour le faire mourir dans ce bain brûlant. Vous voilà enfin, ô croix de Jésus, que je souhaite si vivement. Il s'élance dans cet étang d'huile fumante et bouillante, avec la même promptitude que dans les ardeurs de l'été on se jette dans le bain pour se rafraîchir. Mais, ô surprise fâcheuse et cruelle! tout d'un coup elle se change en rosée. Bien-aimé de mon cœur, est-ce là l'amour que vous me portez? Si vous ne voulez pas me donner la mort, pourquoi forcez-vous la nature de se refuser à mes empressements? O bourreaux, apportez du feu, réchauffez votre huile inopinément refroidie. Mais ces cris sont inutiles. Jésus-Christ veut prolonger sa vie, parce qu'il veut encore aggraver sa croix. Il faut vivre jusqu'à une vieillesse décrépite; il faut qu'il voie passer devant lui tous ses frères les saints apôtres, et qu'il survive presque à tous les enfants qu'il a engendrés à Notre-Seigneur.

De quoi le consolerez-vous, ô Sauveur des âmes? Ne voyez-vous pas qu'il meurt tous les jours, parce qu'il ne peut mourir une fois. Hélas! il semble qu'il n'a plus qu'un souffle. Ce vieillard n'est plus que cendres; et sous cette cendre vous voulez cacher un grand feu. Ecoutez comme il crie : Mes bien-aimés, nous sommes dès à présent enfants de Dieu; mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore : *Dilectissimi, nunc filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus* (I *Joan.*, III, 2). De quoi le consolerez-vous? sera-ce par les visions dont vous le gratifierez? Mais c'est ce qui augmente l'ardeur de ses désirs. Il voit couler ce fleuve qui réjouit la cité de Dieu, la Jérusalem céleste. Que sert de lui montrer la fontaine, pour ne lui donner qu'une goutte à boire? Ce rayon lui fait désirer le grand jour; et cette goutte que vous laissez tomber sur lui lui fait avoir soif de la source. Ecoutez comme il crie dans l'Apocalypse : *Et spiritus et sponsa dicunt : Veni* (*Apocal.*, XXII, 17) : L'esprit et l'épouse disent : Venez. Que lui répond le divin époux? Oui, je viens bientôt : *Etiam venio cito* (*Ibid.*, 20). O instant trop long! *O modicum longum* (*S. August.*, *in Joan. Tract.* CI, *n.* 6, *tom.* III, *part.* II, *p.* 753)! Il redouble ses gémissements et ses cris : Venez, Seigneur Jésus : *Veni, Domine Jesu.* O divin Sauveur, quel supplice! votre amour est trop sévère pour lui. Je sais que dans la croix que vous lui donnez il y a une douleur qui console : *Ipse consolatur dolor* (*S. August.*, *Epist.* XXVII, *n.* 1, *tom.* II, *p.* 42), et que (1) le calice de votre passion que vous lui faites boire à longs traits, tout amer qu'il est à nos sens, a ses douceurs pour l'esprit, quand une foi vive l'a persuadé des maximes de l'Evangile. Mais j'ose dire, ô divin Sauveur, que cette manière douce et affectueuse, avec laquelle vous avez traité saint Jean votre bien-aimé disciple, et ces caresses mystérieuses dont il vous a plu l'honorer, exigeaient en quelque sorte de vous quelque marque plus sensible de la tendresse de votre cœur, et que vous lui deviez des consolations qui fussent plus approchantes de cette familiarité bienheureuse que vous avez voulu lui permettre. C'est aussi ce que nous verrons au Calvaire

(1) Jusqu'ici, mes frères, l'amour de mon Sauveur pour saint Jean semble n'avoir rien eu que de fort sévère, et il paraît tenir davantage des sentiments d'un père qui nourrit son fils dans une conduite ferme et rigoureuse, pour retenir ses passions en bride, que de la tendresse d'un ami qui s'empresse pour témoigner une affection cordiale. Ce n'est pas que je veuille dire que la croix qu'il lui a donnée, tout horrible qu'elle nous paraît, ne soit pleine de consolation, et que, etc.

dans le beau présent qu'il lui a fait, et dans le dernier adieu qu'il lui dit.

SECOND POINT.

Certainement, chrétiens, l'amitié ne peut jamais être véritable, qu'elle ne se montre bientôt tout entière; et elle n'a jamais plus de peine, que lorsqu'elle se voit cachée. Toutefois il faut avouer que dans le temps qu'il faut dire adieu, la douleur que la séparation lui fait ressentir lui donne je ne sais quoi de si vif et de si pressant, pour se faire voir dans son naturel, que jamais elle ne se découvre avec plus de force. C'est pourquoi les derniers adieux que l'on dit aux personnes que l'on a aimées saisissent de pitié les cœurs les plus durs : chacun tâche dans ces rencontres de laisser des marques de son souvenir. Nous voyons, en effet, tous les testaments remplis de clauses de cette nature ; comme si l'amour qui ne se nourrit ordinairement que par la présence, voyant approcher le moment fatal de la dernière séparation, et craignant par là sa perte totale, en même temps qu'il se voit privé de la conversation et de la vue, ramassait tout ce qui lui reste de force pour vivre et durer du moins dans le souvenir.

Ne croyez pas que notre Sauveur ait oublié son amour en cette occasion. Ayant aimé les siens, il les a aimés jusqu'à la fin (*Joan.*, XIII, 1); et puisqu'il ne meurt que par son amour, il n'est jamais plus puissant qu'à sa mort. C'est aussi sans doute pour cette raison, qu'il amène au pied de sa croix les deux personnes qu'il chérit le plus, c'est-à-dire, Marie, sa divine mère, et Jean, son fidèle et son bon ami, qui, remis de ses premières terreurs, vient recueillir les derniers soupirs de son Maître mourant pour notre salut.

Car je vous demande, mes frères, pourquoi appeler la très-sainte Vierge à ce spectacle d'inhumanité? Est-ce pour lui percer le cœur, et lui déchirer les entrailles? Faut-il que ses yeux maternels soient frappés de ce triste objet, et qu'elle voie couler devant elle, par tant de cruelles blessures, un sang qui lui est si cher? Pourquoi le plus chéri de tous ses disciples est-il le seul témoin de ses souffrances? Avec quels yeux verra-t-il cette poitrine sacrée, sur laquelle il se reposait il y a deux jours, pousser les derniers sanglots parmi des douleurs infinies? Quel plaisir au Sauveur, de contempler ce favori bien-aimé, saisi par la vue de tant de tourments; et par la mémoire encore toute fraîche de tant de caresses récentes, mourir de langueur au pied de sa croix? S'il l'aime si chèrement, que ne lui épargne-t-il cette affliction? et n'y a-t-il pas de la dureté de lui refuser cette grâce? chrétiens, ne le croyez pas, et comprenez le dessein du Sauveur des âmes. Il faut que Marie et saint Jean assistent à la mort de Jésus, pour y recevoir ensemble, avec la tendresse du dernier adieu, les présents qu'il a à leur faire, afin de signaler en expirant l'excès de son affection.

Mais que leur donnera-t-il, nu, dépouillé comme il est? Les soldats avares et impitoyables ont partagé jusqu'à ses habits, et joué sa tunique mystérieuse : il n'a pas de quoi se faire enterrer. Son corps même n'est plus à lui : il est la victime de tous les pécheurs; il n'y a goutte de son sang qui ne soit due à la justice de Dieu son Père. Pauvre esclave, qui n'a plus rien en son pouvoir dont il puisse disposer par son testament! Il a perdu jusqu'à son Père, auquel il s'est glorifié tant de fois d'être si étroitement uni. C'est son Dieu, ce n'est plus son Père. Au lieu de dire comme auparavant : Tout ce qui est à vous est à moi, il ne lui demande plus qu'un regard, *Respice in me;* et il ne peut l'obtenir, et il s'en voit abandonné : *Quare me dereliquisti* (*Matth.*, XXVII, 46)? Ainsi, de quelque côté qu'il tourne les yeux, il ne voit plus rien qui lui appartienne. Je me trompe, il voit Marie et saint Jean : tout le reste des siens l'ont abandonné, et ils sont là pour lui dire : Nous sommes à vous. Voilà tout le bien qui lui reste, et dont il peut disposer par son testament. Mais c'est à eux qu'il faut donner, et non pas les donner eux-mêmes. O amour ingénieux de mon Maître! Il faut leur donner, il faut les donner. Il faut donner Marie au disciple, et le disciple à la divine Marie. *Ego dilecto meo*, dit-il : Mon Maître je suis à vous; usez de moi comme il vous plaira. Voyez la suite : *Et ad me conversio ejus* (*Cant.*, VII, 10) : Fils, dit-il, voilà votre mère. O Jean, je vous donne Marie, et je vous donne en même temps à Marie. Marie est à saint Jean, saint Jean à Marie. Vous devez vous rendre heureux l'un et l'autre par une mutuelle possession. Ce ne vous est pas un moindre avantage d'être donnés que de recevoir; et je ne vous enrichis pas plus par le don que je vous fais, que par celui que je fais de vous.

Mais, mes frères, entrons plus profondément dans cet admirable mystère; recherchons par les Ecritures quelle est cette seconde naissance qui fait saint Jean le fils de Marie, quelle est cette nouvelle fécondité qui rend Marie mère de saint Jean; et développons les secrets d'une belle théologie, qui mettra cette vérité dans son jour. Saint Paul parlant de notre Sauveur après l'infamie de sa mort et la gloire de sa résurrection, en a dit ces belles paroles (II *Cor.*, V, 16) : *Nous ne connaissons plus maintenant personne selon la chair; et si nous avons connu autrefois Jésus-Christ selon la chair, maintenant qu'il est mort et ressuscité, nous ne le connaissons plus de la sorte.* Que veut dire cette parole, et quel est le sens de l'Apôtre? Veut-il dire que le Fils de Dieu s'est dépouillé, en mourant, de sa chair humaine, et qu'il ne l'a point reprise en sa glorieuse résurrection? Non, mes frères, à Dieu ne plaise. Il faut trouver un autre sens à cette belle parole du divin Apôtre, qui nous ouvre l'intelligence de ses sentiments. Ne le cherchez pas, le voici : il veut dire que le Fils de Dieu, dans la gloire de sa résurrection, a bien la vérité de la chair, mais qu'il n'en a plus les infirmités; et pour toucher encore plus le fond de cette excellente doctrine, entendons

que l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, a eu deux naissances et deux vies, qui sont infiniment différentes.

La première de ces naissances l'a tiré du sein de Marie, la seconde l'a fait sortir du sein du tombeau. En la première il est né de l'Esprit de Dieu, mais par une mère mortelle, et de là il en a tiré la mortalité. Mais en sa seconde naissance, nul n'y a part que son Père céleste; c'est pourquoi il n'y a plus rien de glorieux. Il était de sa providence d'accommoder ses sentiments à ces deux manières de vie si contraires : de là vient que dans la première il n'a pas jugé indignes de lui les sentiments de faiblesse humaine; mais dans sa bienheureuse résurrection il n'y a plus rien que de grand, et tous ses sentiments sont d'un Dieu qui répand sur l'humanité qu'il a prise tout ce que la divinité a de plus auguste. Jésus, en conversant parmi les mortels, a eu faim, a eu soif : il a été quelquefois saisi par la crainte, touché par la douleur : la pitié a serré son cœur, elle a ému et altéré son sang, elle lui a fait répandre des larmes. Je ne m'en étonne pas, chrétiens : c'étaient les jours de son humiliation, qu'il devait passer dans l'infirmité. Mais durant les jours de sa gloire et de son immortalité, après sa seconde naissance par laquelle son Père l'a ressuscité pour le faire asseoir à sa droite, les infirmités sont bannies; et la toute-puissance divine, déployant sur lui sa vertu, a dissipé toutes ses faiblesses. Il commence à agir tout à fait en Dieu : la manière en est incompréhensible, et tout ce qu'il est permis aux mortels de dire d'un mystère si haut, c'est qu'il n'y faut plus rien concevoir de ce que le sens humain peut imaginer; si bien qu'il ne nous reste plus que de nous écrier hardiment avec l'incomparable docteur des gentils, que si nous avons connu Jésus-Christ selon sa naissance mortelle dans les sentiments de la chair, *Nunc jam non novimus :* maintenant qu'il est glorieux et ressuscité, nous ne le connaissons plus de la sorte; et tout ce que nous y concevons est divin.

Selon cette doctrine du divin Apôtre; je ne craindrai pas d'assurer que Jésus-Christ ressuscité regarde Marie d'une autre manière que ne faisait pas Jésus-Christ mortel. Car, mes frères, sa mortalité l'a fait naître dans la dépendance de celle qui lui a donné la vie : *Il lui était soumis et obéissant*, dit l'Evangéliste (*Luc.*, II, 51). Tout Dieu qu'était Jésus, l'amour qu'il avait pour sa sainte Mère était mêlé sans doute de cette crainte filiale et respectueuse que les enfants bien nés ne perdent jamais. Il était accompagné de toutes ces douces émotions, de toutes ces inquiétudes aimables, qu'une affection sincère imprime toujours dans les cœurs des hommes mortels : tout cela était bienséant durant les jours de faiblesse. Mais enfin voilà Jésus en la croix : le temps de mortalité va passer. Il va commencer désormais à aimer Marie d'une autre manière : son amour ne sera pas moins ardent; et tant que Jésus-Christ sera homme, il n'oubliera jamais cette Vierge Mère. Mais après sa bienheureuse résurrection, il faut bien qu'il prenne un amour convenable à l'état de sa gloire.

Que deviendront donc, chrétiens, ces respects, cette déférence, cette complaisance obligeante, ces soins si particuliers, ces douces inquiétudes qui accompagnaient son amour? Mourront-ils avec Jésus-Christ ? et Marie en sera-t-elle à jamais privée? chrétiens, sa bonté ne le permet pas. Puisqu'il va entrer par sa mort en un état glorieux, où il ne les peut plus retenir, il les fait passer en saint Jean, et il entreprend de les faire revivre dans le cœur de ce bien-aimé. Et n'est-ce pas ce que veut dire le grand saint Paulin par ces éloquentes paroles : *Jam scilicet ab humana fragilitate, qua erat natus ex femina, per crucis mortem demigrans in æternitatem Dei, ut esset in gloria Dei Patris, delegat homini jura pietatis humanæ* (*Epist.* L, *n.* 17) : Etant prêt de passer par la mort de la croix, de l'infirmité humaine à la gloire et à l'éternité de son Père, il laisse à un homme mortel les sentiments de la piété humaine. Tout ce que son amour avait de tendre et de respectueux pour sa sainte Mère vivra maintenant dans le cœur de Jean : c'est lui qui sera le fils de Marie; et pour établir entre eux éternellement cette alliance mystérieuse, il leur parle du haut de sa croix, non point avec une action tremblante comme un patient prêt à rendre l'âme, mais avec toute la force d'un homme vivant, et toute la fermeté d'un Dieu qui doit ressusciter: *Plena virtute viventis et constantia resurrecturi.* Lui qui tourne les cœurs ainsi qu'il lui plaît, et dont la parole est toute-puissante, opère en eux tout ce qu'il leur dit, et fait Marie mère de Jean, et Jean fils de Marie.

Car, qui pourrait assez exprimer quelle fut la force de cette parole sur l'esprit de l'un et de l'autre? Ils gémissaient au pied de la croix; toutes les plaies de Jésus-Christ déchiraient leurs âmes, et la vivacité de la douleur les avait presque rendus insensibles. Mais lorsqu'ils entendirent cette voix mourante du dernier adieu de Jésus, leurs sentiments furent réveillés par cette nouvelle blessure; toutes les entrailles de Marie furent renversées, et il n'y eut goutte de sang dans le cœur de Jean qui ne fût aussitôt émue. Cette parole entra donc au fond de leurs âmes, ainsi qu'un glaive tranchant; elles en furent percées et ensanglantées, avec une douleur incroyable mais aussi leur fallait-il faire cette violence, il fallait de cette sorte entr'ouvrir leur cœur, afin, si je puis parler de la sorte, d'enter en l'un le respect d'un fils, et dans l'autre la tendresse d'une bonne mère.

Voilà donc Marie mère de saint Jean. Quoique son amour maternel, accoutumé d'embrasser un Dieu, ait peine à se terminer sur un homme, et qu'une telle inégalité semble plutôt lui reprocher son malheur que la récompenser de sa perte, toutefois la parole de son Fils la presse; l'amour que le Sauveur a eu pour saint Jean l'a rendu un autre lui-même, et fait qu'elle cherche Jésus-Christ

en lui. Grand et incomparable avantage de ce disciple chéri! Car de quels dons l'aura orné le Sauveur, pour le rendre digne de remplir sa place? Si l'amour qu'il a pour la sainte Vierge, l'oblige à lui laisser son portrait en se retirant de sa vue, ne doit-il pas lui avoir donné une image vive et naturelle? Quel doit donc être le grand saint Jean, destiné à demeurer sur la terre pour y être la représentation du Fils de Dieu après sa mort, et une représentation si parfaite, qu'elle puisse charmer la douleur, et tromper, s'il se peut, l'amour de sa sainte Mère par la naïveté de la ressemblance?

D'ailleurs quelle abondance de grâces attirait sur lui tous les jours l'amour maternel de Marie, et le désir qu'elle avait conçu de former en lui Jésus-Christ? Combien s'échauffaient tous les jours les ardeurs de sa charité, par la chaste communication de celles qui brûlaient le cœur de Marie? Et à quelle perfection s'avançait sa chasteté virginale, qui était sans cesse épurée par les regards modestes de la sainte Vierge, et par sa conversation angélique?

Apprenons de là, chrétiens, quelle est la force de la pureté. C'est elle qui mérite à saint Jean la familiarité du Sauveur; c'est elle qui le rend digne d'hériter de son amour pour Marie, de succéder en sa place, d'être honoré de sa ressemblance. C'est elle qui lui fait tomber Marie en partage, et lui donne une mère Vierge : elle fait quelque chose de plus; elle lui ouvre le cœur de Jésus, et lui en assure la possession.

TROISIÈME POINT.

Je l'ai déjà dit, chrétiens, il ne suffit pas au Sauveur de répandre ses dons sur saint Jean; il veut lui donner jusqu'à la source. Tous les dons viennent de l'amour; il lui a donné son amour. C'est au cœur que l'amour prend son origine; il lui donne encore un cœur, et le met en possession du fonds dont il lui a déjà donné tous les fruits. Viens, dit-il, ô mon cher disciple, je t'ai choisi devant tous les temps pour être le docteur de la charité; viens la boire jusque dans sa source, viens y prendre ces paroles pleines d'onction par lesquelles tu attendriras mes fidèles : approche de ce cœur qui ne respire que pour l'amour des hommes : et pour mieux parler de mon amour, viens sentir de près les ardeurs qui me consument.

Je ne m'étendrai pas à vous raconter les avantages de saint Jean. Mais, Jean, puisque vous en êtes le maître, ouvrez-nous ce cœur de Jésus, faites-nous en remarquer tous les mouvements, que la seule charité excite. C'est ce qu'il a fait dans tous ses écrits : tous les écrits de saint Jean ne tendent qu'à expliquer le cœur de Jésus. En ce cœur est l'abrégé de tous les mystères du christianisme : mystères de charité dont l'origine est au cœur; un cœur, s'il se peut dire, tout pétri d'amour; toutes les palpitations, tous les battements de ce cœur, c'est la charité qui les produit. Voulez-vous voir saint Jean vous montrer tous les secrets de ce cœur? Il remonte jusqu'au principe, *In principio* (*Joan.*, I, 1). C'est pour venir à ce terme, *Et habitavit* (*Ibid.*, 14), Il a habité parmi nous. Qui l'a fait ainsi habiter avec nous? l'amour. C'est ainsi que Dieu a aimé le monde : *Sic Deus dilexit mundum* (*Joan.*, III, 16). C'est donc l'amour qui l'a fait descendre, pour se revêtir de la nature humaine. Mais quel cœur aura-t-il donné à cette nature humaine, sinon un cœur tout pétri d'amour?

C'est Dieu qui fait tous les cœurs, ainsi qu'il lui plaît. Le cœur du roi est dans sa main, comme celui de tous les autres : *Cor regis in manu Dei est* (*Prov.*, XXI, 1). *Regis*, du Roi Sauveur. Quel autre cœur a été plus dans la main de Dieu. C'était le cœur d'un Dieu, qu'il réglait de près, dont il conduisait tous les mouvements. Qu'aura donc fait le Verbe divin en se faisant homme, sinon de se former un cœur sur lequel il imprimât cette charité infinie qui l'obligeait à venir au monde? Donnez-moi tout ce qu'il y a de doux et d'humain : il faut faire un Sauveur qui ne puisse souffrir les misères, sans être saisi de douleur; qui voyant les brebis perdues, ne puisse supporter leur égarement. Il lui faut un amour qui le fasse courir au péril de sa vie, qui lui fasse baisser les épaules pour charger dessus sa brebis perdue, qui lui fasse crier : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi : *Si quis sitit, veniat ad me* (*Joan.*, VII, 37). Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués : *Venite ad me, omnes qui laboratis* (*Matth.*, XI, 28). Venez, pécheurs, c'est vous que je cherche. Enfin il lui faut un cœur qui lui fasse dire : Je donne ma vie parce que je le veux : *Ego pono eam a meipso* (*Joan.*, X, 18). C'est moi qui ai un cœur amoureux, qui dévoue mon corps et mon âme à toutes sortes de tourments.

Voilà, mes frères, quel est le cœur de Jésus, voilà quel est le mystère du christianisme. C'est pourquoi l'abrégé de la foi est renfermé dans ces paroles : Pour nous, nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous : *Nos credidimus charitati quam habet Deus in nobis* (I *Joan.*, IV, 16). Voilà la profession de saint Jean. Pourquoi le Juif ne croit-il pas à notre Evangile? Il reconnaît la puissance; mais il ne veut pas croire à l'amour : il ne peut se persuader que Dieu nous ait assez aimés pour nous donner son Fils. Pour moi, je crois à sa charité; et c'est tout dire. Il s'est fait homme, je le crois; il est mort pour nous, je le crois; il aime, et qui aime fait tout : *Credidimus charitati ejus.*

Mais si nous y croyons, il faut l'imiter. Ce cœur de Jésus embrasse tous les fidèles : c'est là où nous sommes tous réunis, pour être consommés dans l'unité : *Ut sint consummati in unum* (*Joan.*, XVII, 23). C'est le cœur qui parlait, lorsqu'il disait : Mon Père, je veux que là où je suis, mes disciples y soient aussi avec moi : *Volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum* (*Ibid.*, 24). Il ne distrait personne, il appelle tous ses enfants; et nous devons nous aimer, dans les entrailles de la charité de ce divin Sauveur, *in visceribus Jesu Christi* (*Philip.*, I, 8). Ayons donc un cœur de Jésus-Christ, un cœur étendu, qui

n'exclue personne de son amour. C'est de cet amour réciproque qu'il se formera une chaîne de charité, qui s'étendra du cœur de Jésus dans tous les autres, pour les lier et les unir inviolablement : ne la rompons pas; ne refusons à aucun de nos frères d'entrer dans cette sainte union de la charité de Jésus-Christ. Il y a place pour tout le monde. Usons sans envie des biens qu'elle nous procure : nous ne les perdons pas en les communiquant aux autres; mais nous les possédons d'autant plus sûrement : ils se multiplient pour nous avec d'autant plus d'abondance, que nous désirons plus généreusement les partager avec nos frères. Et pourquoi veux-tu arracher ton frère de ce cœur de Jésus-Christ? Il ne souffre point de séparation : il te vomira toi-même. Il supporte toutes les infirmités, pourvu que la charité dont nous sommes animés les couvre. Aimons-nous donc dans le cœur de Jésus. *Dieu est charité; et qui persévère dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui* (I *Joan.*, IV, 16). Ah! qui me donnera des amis que j'aime véritablement par la charité? Lorsque je répands en eux mon cœur, je le répands en Dieu qui est charité. Ce n'est pas à un homme que je me confie, mais à celui en qui il demeure, pour être tel; et dans ma juste confiance, je ne crains point ces résolutions si changeantes de l'inconstance humaine : *Non homini committo, sed illi in quo manet ut talis sit. Nec in mea securitate crastinum illud humanæ cogitationis incertum omnino formido.* C'est ainsi que s'aiment les bienheureux esprits.

L'amour qui les unit intimement entre eux s'échauffe de plus en plus dans ces mutuels embrassements de leurs cœurs. Ils s'aiment en Dieu, qui est le centre de leur union; ils s'aiment pour Dieu qui est tout leur bien. Ils aiment Dieu dans chacun de leurs concitoyens, qu'ils savent n'être grands que par lui; et vivement sensibles au bonheur de leurs frères, ils se trouvent heureux de jouir en eux et par eux des avantages qu'ils n'auraient pas eux-mêmes : ou plutôt, ils ont tout; la charité leur approprie l'universalité des dons de tout le corps; parce qu'elle les consomme dans cette unité sainte qui, les absorbant en Dieu, les met en possession des biens de toute la cité céleste.

Voulons-nous donc, mes frères, participer ici-bas à la béatitude céleste, aimons-nous; que la charité fraternelle remplisse nos cœurs; elle nous fera goûter, dans la douceur de son action, ces délices inexprimables qui font le bonheur des saints; elle enrichira notre pauvreté, en nous rendant tous les biens communs; et, ne formant de nous tous qu'un cœur et qu'une âme, elle commencera en nous cette unité divine qui doit faire notre éternel bonheur, et qui sera parfaite en nous lorsque, l'amour ayant entièrement transformé toutes nos puissances, Dieu sera tout en tous.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY,

Prononcé dans l'église de Saint-Thomas-du-Louvre, en 1668.

Motifs de la résistance de saint Thomas à l'égard de son prince. Sa conduite toujours sage, toujours respectueuse au milieu des violentes persécutions qu'il a à souffrir. Succès de ses combats pour la discipline. Admirable changement que produit sa mort dans ses ennemis; zèle qu'elle inspire à ses frères. Usage que les ecclésiastiques doivent faire de leurs priviléges, de leurs biens et de leur autorité, pour ne pas exposer l'Eglise aux blasphèmes des libertins.

In morte mirabil a operatus est.

Il a fait des choses merveilleuses dans sa mort (*Eccli.*, XLVIII, 15).

Les mystères de Jésus-Christ sont une chute continuelle, et tant qu'il a vu devant soi quelque nouvelle bassesse, il n'a jamais cessé de descendre. Il se compare lui-même dans son Evangile à un grain de froment qui tombe; et en effet il est allé toujours tombant, premièrement du ciel en la terre, de son trône dans une crèche; de là, par plusieurs degrés, il est tombé (1) jusqu'à l'ignominie du supplice, jusqu'à l'obscurité du tombeau, jusqu'à la profondeur de l'enfer. Mais comme il ne pouvait tomber plus bas, c'était là aussi le terme fatal de ses chutes mystérieuses; et ce cours d'abaissements étant rempli, c'est de là qu'il a commencé de se relever couronné d'honneur et de gloire.

Ce que notre chef a fait une fois en sa personne sacrée, tous les jours il l'accomplit dans ses membres; et le martyr que nous honorons nous en est un illustre exemple. Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, s'étant trouvé engagé pour les intérêts de l'Eglise dans de longs et fâcheux démêlés avec un grand roi, avec Henri II, roi d'Angleterre, on l'a vu tomber peu à peu de la faveur à la disgrâce, de la disgrâce au bannissement, du bannissement à une espèce de proscription, et enfin à une mort violente. Mais la Providence divine ayant lâché la main jusqu'à ce terme, a fait commencer de là son élévation. Elle a honoré de miracles le tombeau de cet illustre martyr, elle a mené à ses cendres un roi pénitent, elle a conservé les droits de l'Eglise par le sang de ce saint évêque, persécuté injustement pour sa cause, et tirant sa gloire de ses souffrances. Elle m'a donné lieu de dire de lui ce que l'Ecclésiastique a dit d'Elisée, que sa mort a opéré des miracles : *In morte mirabilia operatus est.* Mais afin de vous découvrir toutes ces merveilles, demandons l'assistance du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave.*

C'est une loi établie que l'Eglise ne peut jouir d'aucun avantage qui ne lui coûte la mort de ses enfants, et que, pour affermir ses droits, il faut qu'elle répande du sang. Son Epoux l'a rachetée par le sang qu'il a

(1) Descendu.

versé pour elle, et il veut qu'elle achète par un prix semblable les grâces qu'il lui accorde. C'est par le sang des martyrs qu'elle a étendu ses conquêtes bien loin au delà de l'empire romain ; son sang lui a procuré et la paix dont elle a joui sous les empereurs chrétiens, et la victoire qu'elle a remportée sur les empereurs infidèles. Il paraît donc qu'elle devait du sang à l'affermissement de son autorité, comme elle en avait donné à l'établissement de sa doctrine ; et ainsi la discipline, aussi bien que la foi de l'Eglise, a dû avoir des martyrs.

C'est pour cette cause, messieurs, que votre glorieux patron a donné sa vie. Nous avons honoré ces derniers jours le premier martyr de la foi; aujourd'hui nous célébrons le triomphe du premier martyr de la discipline: et afin que tout le monde comprenne combien ce martyr a été semblable à ceux que nous ont fait voir les anciennes persécutions, je m'attacherai à vous montrer que la mort de notre saint archevêque a opéré les mêmes merveilles dans la cause de la discipline, que celle des autres martyrs a autrefois opérées lorsqu'il s'agissait de la croyance.

En effet, pour ne pas vous laisser longtemps en suspens, comme (1) les martyrs qui ont combattu pour la foi ont affermi, par le témoignage de leur sang, cette foi que les tyrans voulaient abolir, calmé par leur patience la haine publique qu'on voulait exciter contre eux en les traitant comme des scélérats, confirmé par leur constance invincible les fidèles, qu'on avait dessein d'effrayer par le terrible spectacle de tant de supplices; en sorte que, profitant des persécutions, ils les ont fait servir contre leur nature à l'établissement de leur foi, à la conversion de leurs ennemis, à l'instruction et à l'affermissement de leurs frères; ainsi vous verrez bientôt, chrétiens, que des effets tout semblables ont suivi la mort du grand archevêque de Cantorbéry; et la suite de cet entretien vous fera paraître que le sang de ce nouveau martyr de la discipline a affermi l'autorité ecclésiastique, qui était violemment opprimée; que sa mort a converti les cœurs indociles des (2) ennemis de la discipline de l'Eglise; enfin qu'elle a échauffé le zèle de ceux qui sont préposés pour en être les défenseurs. Voilà ce que j'ai dessein de vous faire entendre dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT

Pour bien entendre le sujet des fameux combats du grand saint Thomas de Cantorbéry pour l'honneur de l'Eglise et du sacerdoce, il faut considérer avant toutes choses quelques vérités importantes qui regardent l'état de l'Eglise; ce qu'elle est, ce qui lui est dû et ce qu'elle doit; quels droits elle a sur la terre, et quels moyens lui sont donnés pour s'y maintenir. Je sais que cette matière est fort étendue et pleine de questions épineuses : mais comme la décision de ces doutes dépend d'un ou de deux principes, j'espère que, en laissant un grand embarras de difficultés fort enveloppées, je pourrai vous dire en peu de paroles ce qui est essentiel et fondamental, et absolument nécessaire pour connaître l'état de la cause pour laquelle saint Thomas a donné sa vie. J'avance donc deux vérités qui expliquent parfaitement, si je ne me trompe, l'état de l'Eglise sur la terre. Je dis qu'elle y est comme une étrangère, et qu'elle y est toutefois revêtue d'un caractère royal, par la souveraineté toute divine et toute spirituelle qu'elle y exerce. Ces deux vérités éclaircies nous donneront par ordre la résolution des difficultés que j'ai proposées.

Et premièrement, l'Eglise est dans le monde comme une étrangère ; cette qualité fait sa gloire. Elle montre sa dignité et son origine céleste, lorsqu'elle dédaigne d'habiter la terre : elle ne s'y arrête donc pas, mais elle y passe; elle ne s'y habitue pas, mais elle y voyage. Ce qu'elle appréhende le plus, c'est que ses enfants s'y naturalisent et qu'ils ne fassent leur principal établissement où ils ne doivent avoir qu'un lieu de passage. Mais nous comprendrons plus facilement cette qualité d'étrangère si nous faisons en un mot la comparaison de l'Eglise de Jésus-Christ avec la synagogue ancienne.

Il n'y a personne qui n'ait remarqué que les livres sacrés de Moïse, outre les préceptes de religion, sont pleins de lois politiques et qui regardent le gouvernement d'un Etat. Ce sage législateur ordonne du commerce et de la police, des successions et des héritages, de la justice et de la guerre, et enfin de toutes les choses qui peuvent maintenir un empire. Mais le prince du nouveau peuple, le législateur de l'Eglise, a pris une conduite opposée. Il laisse faire aux princes du monde l'établissement des lois politiques; et toutes celles qu'il nous donne et qui sont écrites dans son Evangile, ne regardent que la vie future. D'où vient cette différence entre l'ancien et le nouveau peuple? si ce n'est que la synagogue devant avoir sa demeure et faire son séjour sur la terre, il fallait lui donner des lois pour y établir son gouvernement; au lieu que l'Eglise de Jésus-Christ, voyageant comme une étrangère parmi tous les peuples du monde, elle n'a point de lois particulières touchant la société politique; et il suffit de lui dire généralement ce qu'on dit aux étrangers et aux voyageurs, qu'en ce qui regarde le gouvernement, elle suive les lois du pays où elle fera son pèlerinage, et qu'elle en révère les princes et les magistrats : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit* (*Rom.*, XIII, 1). C'est le seul commandement politique que le Nouveau Testament nous donne.

Cette vérité étant supposée, si vous me demandez, chrétiens, quels sont les droits (1) de l'Eglise, qu'attendez-vous que je vous réponde, sinon qu'elle a sans doute de grands

(1) Ceux que j'ai nommés les derniers ont appuyé, établi.

(2) Des persécuteurs de l'Eglise

(1) De cette étrangère.

avantages et des prétentions glorieuses; mais que celui dont elle attend tout, ayant dit que son royaume n'est pas de ce monde (*Joan.*, XVIII, 36), tout le droit qu'elle peut avoir d'elle-même sur la terre, c'est qu'on lui laisse, pour ainsi dire, passer son chemin et achever son voyage en paix? Tellement que rien ne lui convient mieux à elle et à ses enfants que ces mots de Tertullien: Toute notre affaire en ce monde, c'est d'en sortir au plus tôt: *Nihil nostra refert in hoc œvo, nisi de eo quam celeriter excedere* (*Apolog.*, *n.* 41, *p.* 37).

Mais peut-être que vous penserez que je représente l'Eglise comme une étrangère trop faible, et que je la laisse sans autorité et sans fonction sur la terre, enfin trop nue et trop désarmée au milieu de tant de puissances ennemies de sa doctrine ou jalouses de sa grandeur. Non, mes frères, il n'en est pas ainsi. Elle ne voyage pas sans sujet dans ce monde; elle y est envoyée par un ordre suprême, pour y recueillir les enfants de Dieu, et rassembler ses élus dispersés (1) aux quatre vents. Elle a charge de les tirer du monde; mais il faut qu'elle les vienne chercher dans le monde; et en attendant, chrétiens, qu'elle les présente à Dieu, maintenant qu'elle voyage avec eux et qu'elle les tient sous son aile, n'est-il pas juste qu'elle les gouverne, qu'elle dirige leurs pas incertains et qu'elle conduise leur pèlerinage? C'est pourquoi elle a sa puissance, elle a ses lois et sa police spirituelle, elle a ses ministres et ses magistrats, par lesquels elle exerce, dit Tertullien, une divine censure contre tous les crimes: *Exhortationes*, *castigationes et censura divina* (*Apolog.*, *n.* 39, *p.* 34). Malheur à ceux qui la troublent, ou qui se mêlent dans cette céleste administration, ou qui osent en usurper la moindre partie. C'est une injustice inouïe de vouloir profiter des dépouilles de cette épouse du Roi des rois, à cause seulement qu'elle est étrangère et qu'elle (2) n'est pas armée. Son Dieu prendra en main sa querelle et sera un rude vengeur contre ceux qui oseront (3) porter leurs mains sacriléges sur l'arche de son alliance. Mais laissons ces réflexions et avançons dans notre sujet.

Jusqu'ici l'Eglise n'a aucun droit qui relève de la puissance des hommes, elle ne tient rien que de son Epoux. Mais les rois du monde ont fait leur devoir; et pendant que cette illustre étrangère voyageait dans leurs Etats, ils lui ont accordé de grands priviléges, ils ont signalé leur zèle envers elle par des présents magnifiques. Elle n'est pas ingrate de leurs bienfaits, elle (4) s'en glorifie par toute la terre. Mais elle ne craint point de leur dire que, parmi leurs plus grandes libertés, ils reçoivent plus qu'ils ne donnent, et enfin, pour nous expliquer nettement, qu'il y a plus de justice que de grâce dans les priviléges qu'ils lui accordent. Car

(1) Par tout l'univers.
(2) N'a pas d'armes ni d'exécution contre ces lâches et téméraires usurpateurs.
(3) Etendre.
(4) Les publie.

pour ne pas raconter ici les avantages spirituels que l'Eglise leur communique, pouvaient-ils refuser de lui faire part de quelques honneurs de leur royaume, qu'elle prend tant de soin de leur conserver? Ils règnent sur les corps par la force, et peut-être sur les cœurs par l'inclination ou par les bienfaits. L'Eglise leur a ouvert une place plus sûre et plus vénérable; elle leur a fait un trône dans les consciences, en présence et sous les yeux de Dieu même; elle a fait un des articles de sa foi de la sûreté de leurs personnes sacrées, et une partie de sa religion de l'obéissance qui leur est due. Elle va étouffer dans le fond des cœurs, non-seulement les premières pensées de rébellion, mais encore les moindres murmures; et pour ôter tout prétexte de soulèvement contre les puissances légitimes, elle a enseigné constamment et par sa doctrine et par ses exemples, qu'il en faut tout souffrir, jusqu'à l'injustice par laquelle s'exerce secrètement la justice même de Dieu. Après des services si importants (1), si on lui accorde des priviléges, n'est-ce pas une récompense qui lui est bien due? et les possédant à ce titre, peut-on concevoir le dessein de les lui ravir sans une extrême injustice?

Cependant Henri second, roi d'Angleterre, se déclare l'ennemi de l'Eglise. Il l'attaque au spirituel et au temporel; en ce qu'elle tient de Dieu et en ce qu'elle tient des hommes: il usurpe ouvertement sa puissance. Il met la main dans son trésor, qui enferme la subsistance des pauvres. Il flétrit l'honneur de ses ministres par l'abrogation de leurs priviléges et opprime leur liberté (2) par des lois qui lui sont contraires. Prince téméraire et malavisé, que ne peut-il découvrir de loin les renversements étranges que fera un jour dans son Etat le mépris de l'autorité ecclésiastique, et les excès inouïs où les peuples seront emportés, quand ils auront secoué ce joug (3) nécessaire. Mais rien ne peut (4) arrêter ses emportements. Les mauvais conseils ont prévalu, et c'est en vain que l'on s'y oppose; il a tout fait fléchir à sa volonté, et il n'y a plus que le saint archevêque de Cantorbéry qu'il n'a pu encore ni corrompre par ses caresses, ni abattre par ses menaces.

A la vérité il met sa constance à des épreuves bien dures. Qu'on le dépouille, qu'on le déshonore, qu'on le bannisse, il s'en réjouit; mais pourquoi ruiner les siens? C'est ce qui lui perce le cœur. Il n'y a rien de plus insensible, ni de plus sensible tout à la fois que la charité véritable. Insensible à ses propres maux et en cela directement contraire à l'amour-propre, elle a une extrême sensibilité pour les maux des autres. Aussi le grand apôtre, très-peu touché de tout ce qui le regardait, disait aux fidèles: J'ai appris à me contenter de l'état où je me trouve, je sais vivre pauvrement, je sais vivre dans l'abon-

(1) Si considérables.
(2) En établissant des lois tyranniques.
(3) Salutaire.
(4) Ralentir sa fureur aveugle.

dance; j'ai été instruit en toutes choses et en toutes rencontres à être bien traité et à souffrir la faim, à être dans l'abondance et à être dans l'indigence : *Scio et humiliari, scio et abundare; ubique et in omnibus institutus sum, et satiari, et esurire, et abundare, et penuriam pati* (*Philip.*, IV, 12). Et cependant cet homme tout céleste, si indifférent, si dur pour lui-même, ressent le contre-coup de tous les maux, de toutes les peines que peut souffrir le moindre des fidèles. Qui est faible, s'écrie-t-il, sans que je le sois avec lui? qui est scandalisé sans que je brûle? *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror* (II *Cor.*, XI, 29)? Sa tendresse pour ses frères est si grande, qu'il ne peut les voir dans les larmes et dans l'affliction, qu'il n'en soit pénétré d'une vive douleur; que faites-vous de pleurer ainsi et de me briser le cœur? *Quid facitis flentes et affligentes* (Grec, *comminuentes, conterentes*) *cor meum* (*Act.*, XXI, 13)? C'est en vain que vous me fendez le cœur par vos larmes; car pour moi je suis tout prêt de souffrir non-seulement les chaînes, mais la mort même pour le nom du Sauveur Jésus : *Ego enim non solum alligari, sed et mori paratus sum* (*Ibid.*). Ce cœur de diamant, qui semble défier le ciel, et la terre, et l'enfer de l'émouvoir, peut souffrir la mort et les plus dures extrémités, il ne peut souffrir les larmes de ses frères. Combien a dû être touché saint Thomas de voir les siens affligés et persécutés à son occasion! Il se souvient de Jésus, qui n'est pas plutôt né, qu'il attire des persécutions à ses parents, qui sont contraints de quitter leur maison pour l'amour de lui. Il a reçu sa loi d'en haut, et ne peut rien faire pour les siens, sinon de leur souhaiter qu'ayant part aux persécutions ils aient part à la grâce.

Le prophète Zacharie semble avoir voulu nous représenter l'immuable et éternelle concorde qui doit être entre l'empire et le sacerdoce. Celui-là, dit-il, parlant du prince, sera revêtu de gloire, il sera assis et dominera sur son trône; et le pontife sera aussi sur son trône, et il y aura un conseil de paix entre ces deux : *Ipse portabit gloriam, et sedebit et dominabitur super solio suo; et erit sacerdos super solio suo, et consilium pacis erit inter illos duos* (*Zachar.*, VI, 13). Vous voyez que la gloire et l'éclat, et l'autorité dominante sont dans le trône royal. Mais quoique le Fils de Dieu ait enseigné à ses ministres qu'ils ne doivent pas dominer à la manière du monde (*Matth.*, XX, 25, 26), le sacerdoce néanmoins ne laisse pas d'avoir son trône; car le prophète en établit deux; il reconnaît deux puissances, qui sont, comme vous voyez, plutôt unies que subordonnées : *Consilium pacis inter illos;* et le genre humain se repose (1) à l'ombre de cette concorde.

Saint Thomas a souvent représenté au roi d'Angleterre, par des lettres pleines d'une force, d'une douceur et d'une modestie apostolique, que ces puissances doivent concourir

(1) A l'abri.

et se prêter la main mutuellement, et non se regarder avec jalousie, puisqu'elles ont des fins si diverses, qu'elles ne peuvent se choquer sans quitter leur route et sortir de leurs limites. Il soutient ces charitables avertissements avec toute l'autorité que pouvait donner, non-seulement la sainteté de son caractère, mais la sainteté de sa vie, qui était l'exemple et l'admiration de tout l'univers.

Notre France l'avait connue, puisque, lorsqu'il fut exilé, elle lui avait ouvert les bras; et le roi Louis VII, témoin oculaire des vertus apostoliques de ce grand homme, a toujours constamment favorisé et sa personne et la cause qu'il défendait, par toutes sortes de bons offices. Rendons ici témoignage à l'incomparable piété de nos monarques très-chrétiens. Comme ils ont vu que Jésus-Christ ne règne pas, si son Eglise n'est autorisée, leur propre autorité ne leur a pas été plus chère que l'autorité de l'Eglise. Cette puissance royale, qui doit donner le branle dans les autres choses, n'a jamais jugé indigne d'elle de ne faire que seconder dans les affaires (1) spirituelles; et un roi de France, empereur, n'a pas cru se rabaisser, lorsque écrivant aux évêques il les assure (2) de sa protection dans les fonctions de leur ministère; afin, dit ce grand roi, que notre puissance royale servant, comme il est convenable, à ce que demande votre autorité, vous puissiez exécuter vos décrets: *Ut nostro auxilio suffulti quod vestra auctoritas exposcit, famulante, ut decet, potestate nostra, perficere valeatis* (*Ludovic. Pius, Capitul. an.* 823, *cap.* 4, *tom.* I, *pag.* 634, *edit. Baluz.*).

Telles sont les maximes saintes et durables de la monarchie très-chrétienne; et plût à Dieu que le roi d'Angleterre eût suivi les sentiments et imité les exemples de ses augustes voisins! Saint Thomas ne se verrait pas réduit à la dure nécessité de s'opposer à son prince. Mais comme ce monarque se rend inflexible, l'Eglise opprimée est contrainte de recourir aux derniers (3) efforts. Vous attendez peut-être des foudres et des anathèmes. Mais quoique Henri les eût mérités, Thomas, aussi modéré que vigoureux, ne fulmine pas aisément contre une tête royale. Voici ces derniers efforts dont je veux parler; le saint archevêque offre à Dieu sa vie; et sachant que l'Eglise n'est jamais plus forte que lorsqu'elle parle par la voix du sang, il revient d'un long exil avec un esprit de martyr préparé aux violences d'un roi implacable et de toute sa cour irritée.

Saint Ambroise a remarqué, dès son temps, que les hommes apostoliques, qui entreprennent d'un grand courage les œuvres de piété et la censure des vices, sont (4) assez souvent traversés par des raisons politiques (*Serm. contra Auxent.*, *n.* 30, *t.* II, *p.* 872). Car, comme les pécheurs ne peuvent souffrir ceux qui viennent les troubler dans (5) leur

(1) Ecclésiastiques.
(2) De son appui.
(3) Remèdes.
(4) Troublés ordinairement.
(5) Leurs fausses joies.

faux repos; et comme le monde n'a rien tant à cœur que de voir l'Eglise sans force et la piété sans défense, il se plaît de lui opposer ce qu'il a de plus redoutable, c'est-à-dire le nom de César et les intérêts de l'Etat. Ainsi, quand Néhémias relevait les tours abattues et les murailles désolées de Jérusalem, les ministres du roi de Perse publiaient partout qu'il méditait un dessein de rébellion; et comme le moindre soupçon d'infidélité attire des difficultés infinies, ils tâchaient de ralentir l'ardeur de son zèle par cette vaine terreur (*Esdr.*, *lib.* II, *cap.* VI, *v.* 6, 7). Quoique le saint archevêque n'élevât ni des tours ni des forteresses, et qu'il songeât seulement à réparer les ruines d'une Jérusalem spirituelle, toutefois il fut exposé aux mêmes reproches. Henri, déjà prévenu et (1) irrité par les faux rapports, témoigna, avec une aigreur extrême, que la vie de ce prélat lui était à charge. Que de mains furent armées contre lui par cette parole!

Chrétiens, soyez attentifs: s'il y eut jamais un martyre qui ressembla parfaitement à un sacrifice, c'est celui que je dois vous représenter. Voyez les préparatifs : l'évêque est à l'église avec son clergé, et ils sont déjà revêtus. Il ne faut pas chercher bien loin la victime; le saint pontife est préparé, et c'est la victime que Dieu a choisie. Ainsi tout est prêt pour le sacrifice, (2) et je vois entrer dans l'église ceux qui doivent donner le coup. Le saint homme va au-devant d'eux à l'imitation de Jésus-Christ; et pour imiter en tout ce divin modèle, il défend à son clergé toute résistance, et se contente de demander sûreté pour les siens. *Si c'est moi que vous cherchez*, *laissez*, dit Jésus, *retirer ceux-ci* (*Joan.*, XVIII, 8). Ces choses étant accomplies, et l'heure du sacrifice étant arrivée, voyez comme saint Thomas en commence la cérémonie. Victime et pontife tout ensemble, il présente sa tête et fait sa prière. Voici les vœux solennels et les paroles mystiques de ce sacrifice : *Et ego pro Deo mori paratus sum, et pro assertione justitiæ, et pro Ecclesiæ libertate; dummodo effusione sanguinis mei pacem et libertatem consequatur :* Je suis prêt à mourir, dit-il, pour la cause de Dieu et de son Eglise; et toute la grâce que je demande, c'est que mon sang lui rende la paix et la liberté qu'on lui veut ravir. Il se prosterne devant Dieu; et comme dans le sacrifice solennel nous appelons les saints pour être nos intercesseurs, il n'omet pas une partie si considérable de cette cérémonie sacrée, il appelle les saints martyrs et la sainte Vierge au secours de l'Eglise opprimée; il ne parle que de l'Eglise; il n'a que l'Eglise dans le cœur et dans la bouche; et abattu par le coup, sa langue froide et inanimée semble encore nommer l'Eglise.

Mais voici un nouveau spectacle. Après qu'on a dépouillé le saint martyr, on découvre un autre martyre non moins admirable, qui est le martyre de sa pénitence, un cilice affreux tout plein de vermine. Ah! ne méprisons point cette peinture, et ne craignons point de remuer ces ordures si précieuses. Ce cilice lui perce la peau, (1) et il est si attaché à sa peau, qu'il semble qu'il soit une autre peau autour de son corps. On voit que ce saint a été martyr durant tout le cours de sa vie; et on ne s'étonne plus de ce qu'il est mort avec tant de force, mais de ce qu'il a pu vivre (2) au milieu de telles souffrances. O digne défenseur de l'Eglise! Voilà les hommes qui méritent de parler pour elle et de combattre pour ses intérêts : aussi sa victoire est-elle assurée. Les lois qui l'oppriment vont être abolies; et ce que le saint archevêque n'a pas obtenu vivant, il l'accomplira par sa mort.

Le ciel se déclare manifestement. Pendant que les politiques raffinent et raisonnent à leur mode, Dieu parle des miracles si visibles et si fréquents, que les rois même et les plus grands rois, oui, mes frères, nos rois très-chrétiens passent les mers pour aller honorer ses saintes reliques. Louis le Jeune va en personne lui demander la guérison de son fils aîné attaqué d'une maladie mortelle. Nous devons Philippe-Auguste au grand saint Thomas, nous lui devons saint Louis, nous lui devons tous nos rois et toute la famille royale qu'il a sauvée dans sa tige. Voyez, mes frères, quels défenseurs trouve l'Eglise dans sa faiblesse, et combien elle a raison de dire avec l'Apôtre : *Cum infirmor, tunc potens sum* (II *Cor.*, XII, 10). Ce sont ces bienheureuses faiblesses qui lui donnent cet invincible secours, et qui arment en sa faveur les plus valeureux soldats et les plus puissants conquérants du monde, je veux dire les saints martyrs. Quiconque ne (3) ménage pas l'autorité de l'Eglise, qu'il craigne ce sang précieux des martyrs qui la consacre et qui la protége. Pour avoir violé ses droits, Henri est mal assuré dans son trône; sa couronne est ébranlée sur sa tête, son sceptre ne tient pas dans ses mains. Dieu permet que tous ses voisins se liguent, que tous ses sujets se révoltent et oublient leur devoir, que son propre fils oublie sa naissance, et se mette à la tête de ses ennemis. Déjà la vengeance du ciel commence à le presser de toutes parts; mais c'est une vengeance miséricordieuse qui ne l'abat que pour le rendre humble, et pour faire d'un roi pécheur un roi pénitent : c'est la seconde merveille qu'a opérée la mort du saint archevêque : *In morte mirabilia operatus est.*

SECOND POINT.

Dans ce démêlé célèbre où les intérêts de l'Eglise ont engagé saint Thomas contre un grand monarque, je me sens obligé de vous avertir qu'il ne lui a pas résisté en rebelle et dans un esprit de faction; il a joint la fermeté avec le respect. S'il a toujours songé qu'il était évêque, il n'a jamais oublié qu'il était sujet; et la charité pastorale animait de telle sorte toute sa conduite, qu'il ne s'est opposé

(1) Aigri.
(2) Et voici les meurtriers qui entrent.

(1) Et il semble qu'il couvre une seconde peau, ou plutôt il est comme une seconde peau sur son corps.
(2) Avec une telle patience.
(3) Révère.

au pécheur que dans le dessein de sauver le roi.

Il ne doit pas être nouveau aux chrétiens d'avoir à (1) se défendre des grands de la terre, et c'est une des premières leçons que Jésus-Christ a données à ses saints apôtres. Mais encore que cette instruction nous prépare principalement contre les rois infidèles, plusieurs exemples illustres, et entre autres celui du grand saint Thomas, nous font voir assez clairement que l'Eglise a souvent besoin de rappeler toute sa vigueur au milieu de sa paix et de son triomphe. Combien ces occasions sont fortes et dangereuses, vous le comprendrez aisément, si vous me permettez, chrétiens, de vous représenter, comme en deux tableaux, les deux temps et les deux états du christianisme; l'empire ennemi de l'Eglise, et l'empire réconcilié avec l'Eglise.

Durant le temps de l'inimitié, il y avait entre l'un et l'autre une entière séparation. L'Eglise n'avait que le ciel, et l'empire n'avait que la terre : les charges, les dignités, les magistratures, c'est ce qui, selon le langage de l'Eglise, s'appelait le siècle auquel elle obligeait ses enfants de renoncer. C'était une espèce de désertion que d'aspirer aux honneurs du monde; et les sages ne pensaient pas qu'un chrétien de la bonne marque pût devenir magistrat. Quand cela fut permis, à certaines conditions, au premier concile d'Arles, dans les premières années du grand Constantin, les termes mêmes de la permission marquaient toujours quelque répugnance (*Concil. Arelat.* I, *can.* 7, *Lab.*, *tom.* II, *col.* 1427) : *Ad præsidatum prosilire*, par un mot qui voulait dire qu'on s'égarait hors des bornes, qu'on s'échappait, qu'on sortait des lignes. Ce n'est pas que les fidèles ne sussent que les puissances de l'Etat étaient légitimes, puisque même saint Paul leur avait appris qu'elles étaient ordonnées de Dieu (*Rom.*, XIII, 1). Mais dans cette première ferveur, l'Eglise respirait tellement le ciel, qu'elle ne voulait rien voir dans les siens qui ne fût céleste; et elle était encore tellement remplie de la simplicité presque rustique de ses saints et divins pêcheurs, qu'elle ne pouvait accoutumer ses yeux à la pompe et aux grandeurs de la terre.

Il faut vous dire, Messieurs, l'opinion qu'on avait en ce temps-là des empereurs, sur le sujet de la religion. On ne considérait pas seulement qu'ils étaient ennemis de l'Eglise; mais Tertullien a bien osé dire qu'ils n'étaient pas capables d'y être reçus : vous allez être étonnés de la liberté de cette parole. Les Césars, dit-il, seraient chrétiens, si le siècle qui nous persécute se pouvait passer des Césars, ou s'ils pouvaient être Césars et chrétiens tout ensemble : *Cæsares credidissent super Christo, si aut Cæsares non essent sæculo necessarii; aut si et christiani potuissent esse et Cæsares* (*Apolog.*, *n.* 21, *p.* 22). Voilà, direz-vous, de ces excès de Tertullien. Et quoi donc, n'avons-nous pas vu les Césars obéir enfin à l'Evangile, et abaisser leur majesté au pied de la croix? Il est vrai; il faut

(1) Combattre les.

savoir distinguer les temps. Durant les temps des combats, qui devaient engendrer les martyrs, les Césars étaient nécessaires au siècle, le parti contraire à l'Eglise les devait avoir à sa tête; et Tertullien a raison de dire que le nom d'empereur et de César qui, selon les occultes dispositions de la Providence, était un nom de majesté, était incomparable avec le nom de chrétien qui devait être alors un nom d'opprobre. Les fidèles de ces temps-là, regardant les empereurs de la sorte, n'avaient garde de corrompre leur simplicité à la cour : il ne fallait pas craindre que les faveurs des empereurs fussent capables de les (1) tenter; et leurs mains, qu'ils voyaient trempées et encore toutes dégouttantes du sang des martyrs, leur rendaient leurs offres et leurs présents non-seulement suspects, mais odieux. Pour ce qui regardait leurs menaces, il fallait, à la vérité, beaucoup de vigueur pour n'en être pas ému; mais ils avaient du moins cet avantage qu'une guerre si déclarée les déterminait à la résistance, et qu'il n'y avait pas à délibérer si on (2) s'opposerait à une puissance qu'on voyait si ouvertement armée contre l'Evangile.

Mais après la paix de l'Eglise, après que l'empire s'est uni avec elle, les choses peu à peu ont été changées. Comme le monde a paru ami, les fidèles n'ont plus refusé ses présents. Ces chrétiens sauvages et durs, qui ne pouvaient s'apprivoiser avec la cour, ont commencé à la trouver belle; et la voyant devenue chrétienne, ils ont appris à en briguer les faveurs. Ainsi les douceurs de la paix ont amolli ces courages mâles que l'exercice de la guerre rendait invincibles; l'ambition, la flatterie, l'amour des grandeurs se coulant insensiblement dans l'Eglise, ont énervé peu à peu cette vigueur ancienne, même dans l'ordre ecclésiastique qui en était le plus ferme appui; et, comme dit saint Grégoire, on a cherché l'honneur du siècle dans une puissance que Dieu avait établie pour l'anéantir (*Pastor.*, *part.* 1, *cap.* 8, *tom.* II, *p.* 9).

Dans cet état du christianisme, s'il arrive qu'un roi chrétien, comme Henri d'Angleterre, entreprenne contre l'Eglise, ne faudra-t-il pas pour lui résister une résolution extraordinaire? Combien a désiré notre saint prélat, puisqu'il plaisait à Dieu qu'il souffrît persécution pour la justice, que Dieu lui envoyât un Néron ou quelque monstre semblable pour persécuteur! Il n'eût pas eu à combattre tant de fortes considérations qui le retenaient contre un roi, enfant de l'Eglise, son maître, son bienfaiteur, dont il avait été le premier ministre. De plus un ennemi déclaré, à qui le prétexte du nom chrétien n'aurait pas donné le moyen de tromper les évêques par de belles apparences, aurait-il pu (3) détacher tous ses frères les évêques, pour le laisser seul et abandonné dans la défense de la bonne cause? Voici

(1) Toucher.
(2) Céderait.
(3) Gagner.

donc une nouvelle espèce de persécution qui s'élève contre saint Thomas; persécution formidable à qui la puissance royale donne de la force, à qui (1) la profession du christianisme donne le moyen d'employer la ruse. N'est-ce pas en de pareilles rencontres que la justice a besoin d'être soutenue avec toute la (2) vigueur ecclésiastique; d'autant plus qu'il ne suffit pas de résister seulement à ce roi superbe, mais il faut encore tâcher de l'abattre, mais de l'abattre pour son salut, par l'humilité de la pénitence.

Notre saint évêque n'ignore pas qu'il n'est rien de plus utile aux pécheurs que de trouver des obstacles à leurs (3) desseins criminels. Il ne cède donc pas à l'iniquité sous prétexte qu'elle est armée et soutenue d'une main royale; au contraire, lui voyant prendre son cours d'un lieu éminent, d'où elle peut se répandre avec plus de force, il se croit plus obligé de s'élever contre, comme une digue que l'on élève à mesure que l'on voit les ondes enflées. Ainsi le désir de sauver le roi l'oblige à lui résister de toute sa force. Mais que dis-je de toute sa force? Est-il donc permis à un sujet d'avoir de la force contre son prince; et, pensant en faire un généreux, n'en ferons-nous point un rebelle? Non, mes frères, ne craignez rien ni de la conduite de saint Thomas, ni de la simplicité de mes expressions. Selon le langage ecclésiastique, la force a une autre signification que dans le langage du monde. La force, selon le monde, s'étend jusqu'à entreprendre; la force, selon l'Eglise, ne va pas plus loin que de tout souffrir : voilà les bornes qui lui sont prescrites. Ecoutez l'apôtre saint Paul : *Nondum usque ad sanguinem restitistis* (*Heb.*, XII, 4); comme s'il disait : Vous n'avez pas tenu jusqu'au bout, parce que vous ne vous êtes pas défendus jusqu'au sang. Il ne dit pas jusqu'à attaquer, jusqu'à verser le sang de vos ennemis, mais jusqu'à répandre le vôtre.

Au reste saint Thomas n'abuse pas de ces maximes vigoureuses. Il ne prend pas par fierté ces armes apostoliques, pour se faire valoir dans le monde; il s'en sert comme d'un bouclier nécessaire dans l'extrême besoin de l'Eglise. La force du saint évêque ne dépend donc pas du concours de ses amis, ni d'une intrigue finement menée. Il ne sait point étaler au monde sa patience pour rendre son persécuteur plus odieux, faire jouer de secrets ressorts pour soulever les esprits. Il n'a pour lui que les prières des pauvres, les gémissements des veuves et des orphelins. Voilà, disait saint Ambroise, les défenseurs des évêques; voilà leurs gardes, voilà leur armée (*Serm. contra Auxent.*, *n.* 33, *tom.* II, *p.* 873). Il est fort, parce qu'il a un esprit également incapable et de crainte et de murmure. Il peut dire véritablement à Henri, roi d'Angleterre, ce que disait Tertullien, au nom de toute l'Eglise, à un magistrat de l'empire, grand persécuteur de l'Eglise : *Non te terremus, qui nec timemus* (*Ad Scapul.*, *n.* 4, *p.* 87). Apprends à connaître quels nous sommes, vois quel homme c'est qu'un chrétien : *Nous ne pensons pas à te faire peur, et* (1) *nous sommes incapables de te craindre.* Nous ne sommes ni redoutables, ni lâches : nous ne sommes pas redoutables, parce que nous ne savons pas cabaler; et nous ne sommes pas lâches, parce que nous savons mourir.

C'est ce que semble dire le grand saint Thomas, et c'est par ce sentiment qu'il unit ensemble les devoirs de l'épiscopat avec ceux de la sujétion. *Non te terremus*, voilà le sujet toujours soumis et respectueux; *Qui nec timemus*, voilà l'évêque toujours ferme et inébranlable. *Non te terremus*, je (2) ne médite rien contre l'Etat; *Qui nec timemus*, je suis prêt à tout souffrir pour l'Eglise. J'ai donc eu raison de vous dire qu'il résiste de toute sa force; mais cette force n'est point rebelle, parce que cette force c'est sa patience. Encore n'étale-t-il pas au monde cette patience avec une contenance fière et un air de dédain, pour rendre son persécuteur odieux; au contraire, sa modestie est connue de tous, selon le précepte de l'Apôtre (*Philip.*, IV, 5). C'est par là qu'il espère convertir le roi; il se propose de l'apaiser, du moins en lassant sa fureur. Il ne désire que de souffrir, afin que sa vengeance épuisée se tourne à de meilleurs sentiments. Quoiqu'il voie que ses biens ravis, sa réputation déchirée, les fatigues d'un long exil, (3) l'injuste persécution de tous les siens, n'aient pu assouvir sa colère, il sait ce que peut le sang d'un martyr; et le sien est tout prêt à couler pour amollir le cœur de son prince. Il n'a pas été trompé dans son espérance : le sang de ce martyr, le sacrifice sanglant de Thomas, a produit un autre sacrifice, sacrifice d'humilité et de pénitence; il a amené à Dieu une autre victime, victime royale et couronnée.

Je vous ai représenté l'appareil du premier sacrifice; que celui-ci est digne encore de vos attentions Là un évêque à la tête de son clergé, et ici un roi environné de toute sa cour; là un évêque nous a paru revêtu de ses ornements, ici nous voyons un roi humblement dépouillé des siens; là vous avez vu des épées tirées, qui sont les armes de la cruauté, ici une discipline et une haire, qui sont les instruments de la pénitence. Dans le premier sacrifice, si vous avez eu de l'admiration pour le courage, vous avez eu de l'horreur pour le sacrilége; ici tout est plein de consolation. La victime est frappée, mais c'est la contrition qui perce son cœur; la victime est abattue, mais c'est l'humilité qui la renverse. Le sang qui est répandu, ce sont les larmes de la pénitence. *Quidam sanguis animæ* (*S. August.*, *serm.* CCCLI, *cap.* 4, *t.* V, *p.* 1356); l'autel du sacrifice, c'est le tombeau même du saint martyr. Le roi se prosterne devant ce tom-

(1) Le nom de chrétien.
(2) Fermeté.
(3) Mauvais.

(1) Nous nous gardons bien.
(2) N'entreprends rien.
(3) La cruelle.

beau, il faut une humble réparation aux cendres du grand saint Thomas, il honore ces cendres, il baise ces cendres, il arrose ces cendres de larmes, il mêle ses larmes au sang du martyr, il sanctifie ces larmes par la société de ce sang, et ce sang qui criait vengeance, apaisé par ces larmes d'un roi pénitent, demande protection pour sa couronne. Il affermit son trône ébranlé, il relève le courage de ses serviteurs, il met le roi d'Ecosse, son plus grand ennemi, entre ses mains, il fait rentrer son fils dans son devoir qu'il avait oublié ; enfin, en un même jour, il rend la concorde à sa maison, la tranquillité à son Etat, et le repos à sa conscience. Voilà ce qu'a fait la mort de Thomas, voilà la seconde merveille qu'elle a opérée, la conversion des persécuteurs : la dernière dépend en partie de nous ; c'est, mes frères, que notre zèle pour la sainte Eglise soit autant échauffé, comme il est instruit par l'exemple de ce grand homme.

TROISIÈME POINT.

A la mort de Thomas, le clergé d'Angleterre commença à reprendre cœur : le sang de ce martyr ranima et réunit tous les esprits, pour soutenir, par un saint concours, les intérêts de l'Eglise. Apprenons aussi à l'aimer et à être jaloux de sa gloire. Mais, Messieurs, ce n'est pas assez que nous apprenions du grand saint Thomas à conserver soigneusement son autorité et ses droits, il faut qu'il nous montre à en bien user, chacun selon le degré où Dieu l'a établi dans le ministère ; et vous ne pouvez ignorer quel doit être ce bon usage que je vous demande, si vous écoutez un peu la voix de ce sang ; car considérons seulement pour quelle cause il est répandu, et d'où vient que toute l'Eglise célèbre avec tant de dévotion le martyre de saint Thomas. C'est qu'on voulait lui (1) ravir ses priviléges, usurper sa puissance, envahir ses biens ; et ce grand archevêque y a résisté.

Mais si l'on ne se sert de ces priviléges que pour s'élever orgueilleusement au-dessus des autres ; si l'on n'use de cette puissance que pour faire les grands dans le siècle ; si l'on n'emploie ces richesses que pour contenter de mauvais désirs, ou pour se faire considérer par une pompe mondaine, est-ce là de quoi faire un martyr ? Etait-ce là un digne sujet pour donner du sang et pour troubler tout un grand royaume ? N'est-ce pas pour faire dire aux politiques impies que saint Thomas a été le martyr de l'avarice ou de l'ambition du clergé, et que nous consacrons sa mémoire, parce qu'il nous a soutenus dans des intérêts temporels ?

Voilà, direz-vous, un discours d'impie ; voilà un raisonnement digne d'un hérétique ou d'un libertin. Je le confesse, Messieurs ; mais répondons à cet hérétique, fermons la bouche à ce libertin, justifions le martyre du grand saint Thomas de Cantorbéry, il ne sera pas difficile. Nous dirons que si le clergé a des priviléges, c'est afin que la religion

(1) Oter.

soit honorée ; que s'il possède des biens, c'est pour l'exercice des saints ministères, pour la décoration des autels, et pour la subsistance des pauvres ; que s'il a de l'autorité, c'est afin qu'elle serve de frein à la licence, de barrière à l'iniquité, d'appui à la discipline. Nous ajouterons qu'il est peut-être à propos que le clergé ait quelque force même dans le siècle, quelque éclat même temporel, quoique modéré, afin de combattre le monde par ses propres armes, pour attirer ou réprimer les âmes infirmes par les choses qui ont coutume de les (1) frapper. Cet éclat, ces secours, ces soutiens externes de l'Eglise, empêchent peut-être le monde de l'attaquer, pour ainsi dire, dans ses propres biens, dans cette divine puissance, dans le cœur même de la religion, et ce sont, si vous voulez, comme les dehors de cette sainte Sion, de cette belle forteresse de David, qu'il ne faut point laisser prendre ni abandonner, et moins encore livrer à ses ennemis. D'ailleurs, comme le monde gagne insensiblement, quand saint Thomas n'aurait fait qu'arrêter un peu son progrès, le dessein en est toujours glorieux. Voilà une défense invincible, et sans doute on ne pouvait pas répandre son sang pour une cause plus juste.

Mais si le monde nous presse encore, s'il convainc un si grand nombre d'ecclésiastiques de faire servir ces droits à l'orgueil, cette puissance à la tyrannie, ces richesses à la vanité ou à l'avarice ; si cette apologie et notre défense n'est que dans notre bouche et dans nos discours, et non dans nos mœurs et dans notre vie, ne dira-t-on pas qu'à la vérité notre origine était sainte, mais que nous nous sommes démentis nous-mêmes ; que nous avons tourné en mondanité la simplicité de nos pères, et que nous couvrons du prétexte de la religion nos passions particulières ? N'est-ce pas déshonorer le sang du grand saint Thomas, faire servir son martyre à nos intérêts, et exposer aux dérisions (2) injustes de nos ennemis la cause si juste et si glorieuse pour laquelle il a immolé sa vie ?

Fasse donc ce divin Sauveur, qui a établi le clergé pour être la lumière du monde, que tous ceux qui sont appelés aux honneurs ecclésiastiques, en quelque (3) degré du saint ministère qu'ils aient été établis, emploient si utilement leur autorité, qu'on loue à jamais le grand saint Thomas de l'avoir si bien défendue ; qu'ils dispensent si saintement, si chastement, les biens de l'Eglise, que l'on voie par expérience la raison qu'il y avait de les conserver par un sang si pur et si précieux. Qu'ils maintiennent la dignité de l'ordre sacré par le mépris des grandeurs du monde, et non par la recherche de ses honneurs ; par l'exemple de leur modestie, plutôt que par les marques de la vanité ; par la mortification et la pénitence, plutôt que par l'abondance et la délicatesse des enfants du

(1) Toucher.
(2) Criminelles.
(3) Partie du saint ministère qui leur ait été confiée.

siècle ; que leur vie soit l'édification des peuples ; leur parole, l'instruction des simples ; leur doctrine, la lumière des dévoyés ; leur vigueur et leur fermeté, la confusion des pécheurs ; leur charité, l'asile des pauvres ; leur puissance, le soutien des faibles ; leur maison, la retraite des affligés ; leur vigilance, le salut de tous. Ainsi, nous réveillerons dans l'esprit de tous les fidèles cette ancienne vénération pour le sacerdoce ; nous irons tous ensemble, nous et les peuples que nous enseignons, recevoir avec saint Thomas la couronne d'immortalité qui nous est promise. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

PRÉFACE de 1808.

Les Oraisons funèbres de Bossuet n'ont pas besoin de nos éloges pour être célébrées ; point de discours mieux connus, autant applaudis et plus universellement admirés. Jamais l'éloquence n'enfanta rien de plus mâle, jamais orateur ne prit un ton plus noble et plus majestueux ; et tout ce que ces génies tant vantés ont pu produire de grand et de magnifique, paraît à peine capable de le disputer au sublime si merveilleux et si ravissant des Oraisons de Bossuet. Par la force de ses traits il égala l'énergie d'un Démosthènes, s'il ne le surpassa pas ; et quand on lit Bossuet, on croit encore entendre cet orateur si pathétique, si vif et si puissant, qui, semblable à un torrent, renverse, abat et entraîne tout ce qu'il rencontre dans sa course impétueuse. La docte antiquité, quelque riche, quelque féconde qu'elle fût en beaux génies, en grands orateurs, n'eût pu s'empêcher de donner à Bossuet une place distinguée parmi les plus illustres ; on l'eût proposé comme un excellent modèle, et peut-être l'eût-on encore plus considéré qu'il ne l'est parmi nous, parce qu'on aurait été plus capable de connaître son mérite, et plus jaloux de l'apprécier.

L'éloquence de Bossuet suffirait donc pour lui assurer un des premiers rangs entre les plus célèbres orateurs qui ont jamais existé. Mais quelle prééminence ne lui donnera-t-on pas sur les anciens, si l'on considère l'importance et la grandeur des vérités qui forment le fond de ses discours et qui en relèvent infiniment le prix ?

On trouve, il est vrai, dans les pièces de ces maîtres si révérés, toutes les grâces de l'élocution, prodiguées avec une abondance et une délicatesse qui marquent assez et la richesse de leur fonds et la justesse de leur esprit. Quelle sagacité dans la manière dont ils savent mettre en œuvre toutes les ressources de l'art ! quelle merveilleuse dextérité dans la distribution des grands traits propres à frapper leurs auditeurs ! et combien n'est-on pas flatté du bel ordre, de la précision, de la clarté qui règne dans l'enchaînement de leurs preuves ! Pourrait-on ne pas admirer ces chefs-d'œuvre de génie et de goût, qui sont, pour ainsi dire, les derniers efforts de l'esprit humain ?

Cependant, quand on vient à tout peser, quand on approfondit les choses, quel vide n'aperçoit-on pas dans ces discours si pompeux et si magnifiques ? La vanité en est l'âme, l'enflure de l'orgueil en fait la principale élévation, et l'amour-propre en travail dirige toutes les proportions de ces pièces séduisantes. On y remarque de grands mouvements, mais ce sont pour l'ordinaire ceux des passions, adroitement ménagées pour exciter celles des autres, et les persuader plus efficacement en flattant leurs vices. Combien de ressorts n'y fait-on pas jouer pour parvenir à son but ? Que ces hommes industrieux, uniquement occupés du désir de triompher, sont peu délicats sur le choix des moyens ! Le vrai et le faux tiennent le même rang dans leurs discours : le juste et l'injuste s'y confondent, et tous les artifices de la duplicité concourent habilement au même dessein. Enfin, pour tout dire en un mot, le plus grand art qui brille dans leurs plus riches productions, c'est souvent de savoir si bien déguiser le mensonge, à l'aide des beaux ornements dont on le décore, qu'il ose se présenter avec cette noble confiance que donne la vérité, et qu'il réussisse à éblouir les yeux peu clairvoyants et à leur en imposer.

Ainsi l'on peut dire que jamais l'éloquence ne servit plus ouvertement à la satisfaction de la vanité, et par conséquent ne fut plus déplacée ; car son digne emploi est de seconder la vérité, de contribuer à rendre les esprits dociles à ses impressions, mais surtout de les disposer à écouter des vérités qui les intéressent autant que celles de la religion. Les profanes ont réellement usurpé sur les droits de la vérité, en prodiguant leur éloquence à tant d'erreurs, de faussetés, de grandes bagatelles ; et c'est avec raison que les orateurs chrétiens travaillent à dépouiller l'Egypte de ces richesses si mal appliquées, pour les rendre à leur première destination.

Qui a mieux réussi que Bossuet dans cette entreprise, et qui a fait un meilleur usage de toutes ces dépouilles ? Ce n'est pas ici un de ces orateurs futiles, tels que nous n'en voyons que trop, jusque dans nos chaires, qui ne paraissent occupés que du soin de choisir des mots, de bien symétriser leurs phrases, et d'accumuler de puérils ornements pour se faire admirer. Esprits vains, plus appliqués à plaire qu'à instruire, plus jaloux de flatter les oreilles que d'émouvoir les cœurs, qui ne sentent pas la grandeur du ministère qu'ils exercent, et qui ignorent que l'unique moyen de s'y faire estimer, c'est de paraître s'oublier entièrement. Mais malheureusement ils sont trop remplis d'eux-mêmes, trop avides de louanges, pour être touchés de la beauté des vérités célestes, et pour en pénétrer les autres.

Bossuet, ce génie si solide et si éclairé, vivement frappé de l'excellence de la religion, ne pouvait manquer d'éviter scrupuleusement un abus qui la dégrade, qui amortit sa vertu et qui empêche ses succès, parce que le ministère de la parole est un des moyens les plus efficaces pour la faire fructifier dans les âmes. Aussi l'éloquence de Bossuet prend-

elle sa source dans les grandes vérités qu'il annonce : comme sa principale étude est de les méditer et de s'en remplir, elles lui communiquent cette force victorieuse qui leur est propre; elles élèvent son génie mâle à cette sublimité qui forme, pour ainsi dire, le sanctuaire où elles habitent. Les impressions vives qu'elles font sur lui le transportent au-dessus de l'homme, et lui donnent des sentiments, des pensées, des expressions même qui répondent à leur grandeur, et qui le mettent en état de les rendre avec toute la noblesse qui leur convient. Dans cette espèce d'enthousiasme, l'ardeur qui le presse ne lui permet pas de se réduire aux bornes étroites du langage commun; il faut, pour exprimer tout ce qu'il sent, qu'il se donne une pleine liberté; il a besoin de se débarrasser de ces entraves gênantes que l'usage a forgées, et qui retardent l'activité de ses mouvements. Ainsi ses discours ne doivent proprement rien à l'art, mais tout à la nature, ou plutôt à la religion : c'est d'elle qu'il emprunte ces traits qui nous frappent et nous saisissent, ces vues si grandes qui nous ravissent, ces pensées si belles et si solides qui nous pénètrent, et qui forment tout le fond, toute la richesse de ses discours.

En effet, leur mérite ne consiste pas dans une diction pure, une élégance recherchée, une profusion de pensées ingénieuses et délicates, souvent plus brillantes que solides, et qui, après avoir satisfait l'esprit quelques moments, le laissent dans un plus grand vide, dans une indigence plus misérable : semblables à ces belles imaginations que certains rêves nous fournissent, qui nous persuadent que nous sommes en possession des objets que nous avons désirés avec plus d'ardeur : le contentement du cœur répond à ces apparences chimériques ; mais à peine sommes-nous revenus de notre erreur, que nous voyons tristement toutes ces agréables illusions se dissiper ; et l'âme, frustrée de son attente, se trouve plus dénuée, plus affamée qu'elle ne l'était auparavant.

Il n'en est pas ainsi des discours de Bossuet : ils plaisent à l'esprit, mais ils nourrissent et remplissent le cœur; et plus on les étudie, plus on les médite, plus l'âme y trouve de substance et de vie. Il est vrai que ce grand maître ne s'inquiète pas toujours de suivre exactement toutes les règles du langage, qu'il paraît quelquefois peu jaloux de la correction du style et de certaines grâces de l'élocution. Il laisse ces petits soins à ces maigres orateurs qui ont besoin de toutes les ressources de l'art pour se donner quelque consistance. Sa grande âme prend un plus noble essor, et, toute pénétrée des grandes vues qui lui sont présentées, elle n'a garde de perdre dans de minutieux détails un temps précieux, qui lui suffit à peine pour rendre les idées sublimes que son génie fécond veut enfanter.

Ainsi ces grands artistes qui ont conçu un beau dessein se hâtent de l'exécuter tandis que leur imagination, toute remplie de son objet, est plus en état d'en exprimer fortement les traits : mais principalement appliqués à rendre le sujet principal, ils s'arrêtent peu à de petits accessoires, qui ne seraient propres qu'à refroidir leur action. Tels, par exemple, ces peintres célèbres qui s'attachent souvent peu à la correction du dessin, afin d'exprimer avec plus de grandeur, de force et de majesté les caractères des personnages qu'ils doivent représenter, et pour mettre plus de chaleur, d'âme et de vivacité dans leurs peintures. Les fautes légères qu'ils peuvent avoir commises empêchent-elles qu'on n'admire toujours les tableaux de ces grands maîtres, et ne leur sait-on pas, en quelque sorte, bon gré de s'être permis ces petits défauts, pour prendre dans leurs compositions une manière plus ferme, plus hardie et plus savante, qui nous charme et qui leur fait tant d'honneur?

Mais pourquoi perdre le temps à justifier les grands hommes? Quelle est la pièce, quel est le discours si parfait où l'on ne découvrît des imperfections, si l'on voulait l'examiner à la rigueur? Pourrait-on nommer un écrit qui évitât la censure, si, avec un esprit pointilleux, le compas grammatical à la main, on venait en mesurer tous les mots et discuter chaque phrase dans un minutieux détail? Quand il s'agit des productions des grands maîtres, c'est l'ensemble qu'il faut considérer, sans s'attacher à toutes ces bagatelles, c'est l'effet de la pièce entière qui doit décider du mérite ; car ce serait s'abuser que de prétendre trouver tout accompli dans les ouvrages sortis de la main des hommes. Souvenons-nous que les plus grands génies ont leurs bornes ; qu'il faut toujours qu'ils montrent par quelque endroit leur origine et leur faiblesse, et qu'ils nous fassent sentir par certains vides qu'ils ne possèdent que ce qu'ils ont reçu. Mais ce qui ne peut se supporter, c'est de voir et d'entendre tant de petits critiques, qui n'ont jamais rien fait qui pût leur mériter le droit de s'ériger en juges, censurer à l'aventure les écrits de leurs maîtres, au lieu de les étudier pour en prendre l'esprit et le goût; et tellement confondre dans leurs décisions toutes les idées, que si vous les écoutiez et réunissiez leurs avis, vous ne sauriez bientôt plus qu'imiter ou qu'admirer dans ces excellents modèles.

Au reste, si Bossuet a des négligences, qu'il nous dédommage amplement de ces fautes peu essentielles, et qu'il serait à souhaiter qu'il eût beaucoup d'imitateurs! Entre ses mains, les sujets les plus communs deviennent intéressants, et les plus ingrats lui fournissent la matière des plus riches et des plus solides instructions.

Tout le monde sait combien il est difficile à un orateur chrétien de s'acquitter dignement de son ministère dans les éloges funèbres, principalement dans ceux des grands du siècle. Concilier ce qui est dû au rang, aux talents, aux actions mémorables, avec ce qu'exige la vérité; louer les vertus sans honorer les vices, savoir reprendre et condamner ce qui mérite la censure, sans cependant trop offenser les oreilles délicates des hommes puissants, toujours accoutumés

à être flattés dans leurs désirs ; tirer enfin de ces éloges et de ces blâmes de justes conséquences, qui apprennent à mépriser tout ce qui n'est pas Dieu ou ce qui n'a pas Dieu pour fin : c'est là le grand art, le travail le plus épineux, et qui demande un homme aussi habile que dégagé de toutes les vues d'intérêt et d'ambition.

Bossuet l'avait bien compris; aussi dès sa première oraison funèbre, qu'il prêcha en 1662, disait-il : *Je vous avoue, chrétiens, que j'ai coutume de plaindre les prédicateurs, lorsqu'ils font les panégyriques funèbres des princes et des grands du monde. Ce n'est pas que de tels sujets ne fournissent ordinairement de nobles idées : il est beau de découvrir les secrets d'une sublime politique, ou les sages tempéraments d'une négociation importante, ou les succès glorieux de quelque entreprise militaire. L'éclat de telles actions semble illuminer un discours, et le bruit qu'elles font déjà dans le monde aide celui qui parle à se faire entendre d'un ton plus ferme et plus magnifique. Mais la licence et l'ambition, compagnes presque inséparables des grandes fortunes; mais l'intérêt et l'injustice, toujours mêlés trop avant dans les grandes affaires du monde, font qu'on marche parmi des écueils; et il arrive ordinairement que Dieu a si peu de part dans de telles vies, qu'on a peine à y trouver quelques actions qui méritent d'être louées par ses ministres* (1).

Tel est donc le grand embarras des orateurs chrétiens dans ces sortes de panégyriques, la difficulté de trouver un juste sujet aux éloges qu'ils doivent donner : et de là vient qu'on n'en voit malheureusement que trop qui, selon la remarque de Bossuet, *pour orner de telles vies, ont besoin d'emprunter les fausses couleurs de la rhétorique et les discours de la flatterie.* De pareils éloges, à peine tolérables dans les tribunes d'Athènes ou dans les assemblées de quelques académies profanes, font rougir la religion et insultent à la majesté de nos autels.

Bossuet, bien éloigné de prendre un ton si contraire à la dignité de son ministère, n'est appliqué dans ses discours qu'à éviter ce qui pourrait offenser sa rigide exactitude ; il s'est peint, pour ainsi dire, lui-même, et il a fort bien exprimé ses dispositions en de semblables circonstances, lorsqu'il a dit dans l'oraison funèbre déjà citée : *Ce n'est pas ici de ces discours où l'on ne parle qu'en tremblant, où il faut plutôt passer avec adresse que s'arrêter avec assurance, où la prudence et la discrétion tiennent toujours en contrainte l'amour de la vérité.* On voit en effet combien Bossuet est attentif, dans ses Oraisons funèbres, à ménager les intérêts de la vérité. La religion en est toujours la base, et c'est à elle qu'il a soin de tout ramener.

Qu'il est beau de l'entendre changer les éloges qu'il doit donner aux morts en autant de leçons importantes pour les vivants; remonter avec un soin religieux à l'auteur de tout don, pour y découvrir la source et le principe des belles qualités de l'esprit et du cœur; en faire sentir l'illusion, si elles ne sont accompagnées d'une piété sincère qui les sanctifie ; montrer l'abus des actions les plus éclatantes dans le mauvais usage qu'on en fait, soit pour plaire au monde ou se plaire à soi-même; et tirer ainsi des vertus vraies ou fausses de ses héros des maximes salutaires pour régler les dispositions et la conduite des hommes de tout état et de toute condition! Mais que Bossuet paraît sublime lorsque, s'élevant au-dessus de ces grandeurs humaines que le monde admire, il dissipe tout leur faux éclat qui nous éblouit, et les abat à nos pieds pour nous en montrer la vanité dans le néant qui leur est attaché!

S'il loue, c'est pour apprendre à ses auditeurs ce qu'ils doivent raisonnablement estimer et imiter; c'est pour élever eur lâme par la plus noble ambition, celle de la vertu ; c'est pour exciter en eux des sentiments dignes de leur origine, c'est afin de les désabuser de toutes les fausses opinions qui les séduisent; en un mot, dans ces discours, comme le dit un critique sage et judicieux, *aux caractères d'une éloquence sublime se trouvent joints ceux d'une éloquence chrétienne, digne de la majesté de la religion, digne d'un ministre de Jésus-Christ; qui, bien loin d'avilir la sainteté de son ministère par de basses flatteries, en recherchant de vains applaudissements, ne loue que ce que la vérité approuve et ce que Dieu couronne, et trouve le fonds des plus solides instructions pour les auditeurs dans les actions mêmes qui ne peuvent fournir de matière aux éloges.* Quiconque lira les Oraisons funèbres de Bossuet avec cet esprit d'équité nécessaire pour en apprécier le mérite, sera contraint d'en porter le même jugement.

ARTICLE PREMIER.

On rend compte des différentes Oraisons funèbres du prélat.

La première des Oraisons qui composent ce volume est celle du très-révérend père Bourgoing, supérieur général de la congrégation de l'Oratoire : elle n'avait pas encore été publiée, et l'original nous en a été transmis par M. l'abbé de la Motte, docteur de Sorbonne, rempli de zèle pour la mémoire de M. Bossuet, et honoré de la confiance de son neveu. C'est lui qui le premier a commencé à débrouiller avec succès les sermons du prélat ; et il nous a laissé de très-bons matériaux pour la vie de ce grand homme, qui nous donneront encore lieu de parler de lui avec une juste reconnaissance.

On pourrait être d'autant plus curieux de voir l'oraison funèbre du père Bourgoing, qu'elle est la première que Bossuet ait prêchée à Paris. Il la prononça le 4 décembre 1662, et se fit admirer par son éloquence, comme il avait coutume de l'être toutes les fois qu'il parlait en public. Aussi trouve-t-on dans ce discours de grands traits, avec beaucoup de lumière et d'instruction. C'est là qu'on lit ce beau morceau déjà connu, qui caractérise si bien l'esprit de la congrégation de l'Oratoire, et que nous rapporterons ici pour donner une idée de la pièce.

(1) Oraison funèbre du P. Bourgoing, *init.*

En ce temps, Pierre de Bérulle, homme vraiment illustre et recommandable, à la dignité duquel j'ose dire que même la pourpre romaine n'a rien ajouté, tant il était déjà relevé par le mérite de sa vertu et de sa science, commençait à faire luire à toute l'Eglise gallicane les lumières les plus pures et les plus sublimes du sacerdoce chrétien et de la vie ecclésiastique. Son amour immense pour l'Eglise lui inspira le dessein de former une compagnie, à laquelle il n'a point voulu donner d'autre esprit que l'esprit même de l'Eglise, ni d'autres règles que ses canons, ni d'autres supérieurs que ses évêques, ni d'autres biens que sa charité, ni d'autres vœux solennels que ceux du baptême et du sacerdoce. Là une sainte liberté fait un saint engagement ; on obéit sans dépendre, on gouverne sans commander; toute l'autorité est dans la douceur, et le respect s'entretient sans le secours de la crainte. La charité, qui bannit la crainte, opère un si grand miracle; et, sans autre joug qu'elle-même, elle sait non-seulement captiver, mais encore anéantir la volonté propre. Là, pour former de vrais prêtres, on les mène à la source de la vérité; ils ont toujours en main les saints Livres, pour en rechercher sans relâche la lettre par l'étude, l'esprit par l'oraison, la profondeur par la retraite, l'efficace par la pratique, la fin par la charité, à laquelle tout se termine et qui est l'unique trésor du christianisme : Christiani nominis thesaurus, *comme parle Tertullien* (*De Patient.*, *n.* 12, *p.* 167).

Ce tableau si achevé renferme tout; et s'il reste quelque chose à désirer, c'est que les membres de ce corps célèbre, animés de l'esprit qui doit les caractériser, expriment fidèlement tous les traits de cette belle peinture, et rendent encore plus sensible par leurs œuvres la vérité du portrait que l'orateur vient de nous tracer.

Bossuet, si connu à la cour, où il avait fait tant de fois admirer ses rares talents, fut choisi pour prêcher l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, morte le 10 septembre 1669. La vie de cette princesse, toute remplie de ces événements qui inspirent la terreur et la compassion, était bien propre à fournir une ample matière aux réflexions d'un orateur habile. Cependant, quelque noble, quelque grand que fût le sujet de son discours, Bossuet sut l'égaler, et il s'éleva si haut par la sublimité de ses vues, par la magnificence de ses portraits et la vigueur de son éloquence, qu'il étonna son auditoire et fit trembler les superbes du siècle sous le poids terrible des jugements d'un Dieu qui dans sa colère appesantit son bras foudroyant sur les têtes les plus révérées, pour en faire un exemple éclatant de ses vengeances.

Mais, en développant avec tant de dignité la conduite de la Providence à l'égard d'une reine si étrangement humiliée et affligée, il console, il ranime la confiance par la vue des grandes ressources que la véritable religion lui procura dans ses disgrâces, et qu'elle offre aux grands comme aux petits, aux rois comme aux derniers de leurs sujets. Sans elle, que fût devenue la reine d'Angleterre, au milieu de tant de révolutions si accablantes? L'indignation, la colère, le désespoir enfin eussent été l'unique remède que l'orgueil lui eût présenté dans ses malheurs irréparables; et en perdant la couronne avec tout ce qu'elle avait de plus cher au monde, pour comble de désolation elle se fût encore perdue elle-même. Mais, éclairée des lumières d'une foi pure, elle connut la verge qui la frappait, et comprit les desseins de miséricorde que Dieu avait sur elle, lorsqu'il permettait cet étrange renversement. L'Eglise, qu'elle avait toujours constamment chérie dans ses prospérités, lui tendit dans ses infortunes une main secourable, et l'aida à porter le poids de ses tribulations en les partageant avec elle. Cette tendre mère lui mérita par ses larmes des consolations qui adoucirent l'amertume de ses chagrins, et les grâces qu'elle reçut dans son sein lui inspirèrent le courage nécessaire pour soutenir de si pénibles épreuves avec une résignation, un esprit de sacrifice qui pût les lui rendre salutaires. Ainsi cette reine éplorée, si malheureuse aux yeux de la chair, si profondément humiliée devant les hommes, parut plus grande aux yeux de la foi qu'elle ne l'avait jamais été : parce que Dieu, qui pour le salut d'un élu bouleverse des royaumes entiers, fit servir les afflictions dont il inonda son âme à la désabuser de toutes les grandeurs humaines, et lui apprit à régner plus souverainement qu'elle n'avait jamais fait sur le trône d'Angleterre, en méprisant les pompeuses vanités du monde et commandant à toutes ses passions.

L'orateur ne se borne pas ici à montrer les précieux avantages que la religion procure aux grands, et à chacun en particulier; il fait aussi voir combien elle est propre, par sa force douce et victorieuse, à assurer le bonheur des peuples et à maintenir la paix dans un royaume. Jamais l'Angleterre, si elle fût demeurée fidèle à la religion de ses pères, ne se serait portée contre Charles et Jacques à des excès qui doivent à jamais confondre son arrogance, et que Dieu, lorsque la mesure sera comblée, saura punir en Dieu. Quand une fois les hommes en sont venus jusqu'à secouer le joug de la foi, ils n'en connaissent plus : tout ce qui les maîtrise les incommode; et dans cette inquiétude, dans cette agitation que leur cause le désordre de leurs passions, ils n'aspirent qu'à renverser toutes les digues qui s'opposent à leur débordement. Si les rois, par un aveuglement fatal, ont été eux-mêmes les premiers auteurs du bouleversement de la religion, ou s'ils ont donné les mains à sa ruine, quelles suites funestes n'en doivent-ils pas appréhender pour leur personne? N'ont-ils pas alors sujet de craindre que Dieu, justement irrité de leur indifférence ou de leur mépris, ne permette à son tour qu'ils soient traités comme ils ont souffert qu'il le fût dans leurs Etats? Et puisqu'ils ont laissé détruire dans le vrai culte le plus ferme appui de leur trône, ne méritent-ils pas de le voir un jour ébranlé, et enfin abattu par des

secousses qu'ils ont eux-mêmes préparées ou favorisées? La correspondance établie entre l'autorité des princes et celle de la religion est si intime, que si vous rompez les liens qui unissent l'homme à son Dieu, il n'y en a plus qui l'attachent assez efficacement à ses souverains Quel respect peut se promettre la seconde majesté, lorsque la première est indignement méprisée?

Enfin, Jésus-Christ, le vengeur unique des outrages faits à son Eglise, qui n'a pour se défendre d'autres armes que celles d'une patience inaltérable, pourrait-il se taire sur les attentats commis contre elle? Aussi l'oppression de cette épouse chérie a-t-elle toujours attiré les plus terribles châtiments sur les royaumes qui la vexaient. La paix, le bon ordre, ne sauraient subsister longtemps là où elle est humiliée, persécutée; car le sort de l'Etat dépend essentiellement de celui de la religion, et Dieu, dans son établissement, a autant voulu procurer le bonheur temporel des peuples que sa gloire et leur salut. Les rois veulent-ils régner sûrement et glorieusement, qu'ils fassent servir l'autorité dont Dieu les a revêtus à maintenir la foi dans son intégrité, et à bannir de leurs possessions toutes les nouveautés profanes. S'ils ont tant de zèle pour soutenir les prérogatives de leur couronne, et pour empêcher qu'on ne resserre les limites de leur empire, ils peuvent juger par là de l'attention et de la fermeté qu'ils doivent avoir pour ne pas permettre qu'on donne la moindre atteinte aux droits sacrés de la religion, et qu'on remue les bornes anciennes posées par nos pères. Plus ils s'appliqueront à faire ainsi régner le prince des souverains, plus il s'emploiera à contenir dans l'obéissance les peuples qu'il leur a soumis; et dans la juste admiration de leur reconnaissance, ils pourront lui dire avec David : *Benedictus Dominus Deus meus..., qui subdit populum meum sub me* (*Ps.* CXLIII).

Tel est le fond de cette magnifique oraison, qui passera toujours pour un chef-d'œuvre de doctrine et d'éloquence.

Henriette d'Angleterre, fille d'Henriette de France et épouse de Monsieur, frère du roi, fut si touchée du discours du prélat, qu'elle en demanda l'impression; et pensant sérieusement à profiter des grandes vérités qu'elle avait entendues, elle voulut mener une vie plus chrétienne, et demanda pour le règlement de sa conduite des avis à celui qui lui avait si bien fait sentir l'illusion de tous ses désirs. *Elle prenait plaisir*, dit mademoiselle de Montpensier, *à lui parler de son salut : elle lui avait même ordonné d'aller l'entretenir là-dessus aux heures où elle n'avait personne chez elle, parce qu'elle était bien aise de savoir sa religion à fond, dont elle avait été juque-là assez ignorante, et qu'elle voulait commencer à faire son salut.* Mais à peine eut-elle le temps de former quelques résolutions. Hélas! elle ne s'attendait pas que dans peu elle allait elle-même servir d'exemple à son siècle, et fournir à l'orateur qu'elle venait d'admirer, la matière d'un discours aussi capable que le précédent de faire sécher d'effroi les cœurs livrés à l'amour du monde. En effet, environ sept mois après, elle fut frappée d'un mal soudain, qui en moins de dix heures l'arracha du sein des honneurs à la fleur de son âge, lorsque tout semblait concourir à l'élever au comble de la gloire et de la faveur.

Bossuet, choisi pour rendre à cette princesse les devoirs funèbres, s'en acquitta si parfaitement, qu'il se surpassa en quelque sorte lui-même, et sut communiquer à son auditoire tous les sentiments dont cette mort accablante l'avait pénétré. Vivement touché de la perte si précipitée d'une princesse douée des plus belles qualités, il exprima avec tant d'énergie sa douleur et ses regrets, que tous les cœurs attendris, émus, saisis, firent éclater par des sanglots leur profonde affliction: il tira tant d'avantage d'un exemple aussi frappant, il mit si bien à profit les leçons qu'un événement si tragique donnait à tous les mortels, que jamais ils ne furent plus sensiblement convaincus du néant de tous ces objets qui les enchantent, ni les vanités du monde jamais plus hautement confondues.

L'effroi et la consternation parurent sur tous les visages, lorsque, après ce texte si convenable à la circonstance : *Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste ; vanité des vanités, et tout est vanité*, l'orateur, d'un ton lamentable, reprit : *J'étais donc destiné à rendre ce devoir funèbre à très-haute et très-puissante princesse Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans Elle que j'avais vue si attentive pendant que je rendais le même devoir à la reine sa mère, devait être sitôt après le sujet d'un discours semblable; et ma triste voix était réservée à ce déplorable ministère. O vanité! ô néant! ô mortels ignorants de leurs destinées! L'eût-elle cru, il y a dix mois? Et vous, Messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versait tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt vous rassembler pour la pleurer elle-même? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'était-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort? Et la France qui vous revit avec tant de joie, environnée d'un nouvel éclat, n'avait-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux d'où vous aviez remporté tant de gloire et de si belles espérances? Vanité des vanités, et tout est vanité. C'est la seule parole qui me reste, c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si funeste et si sensible douleur.*

Déjà tous les cœurs, abîmés dans la tristesse la plus profonde, pouvaient à peine modérer la violence de l'affliction qui les accablait; mais son excès ne leur permit pas de la contenir, à ces paroles foudroyantes : *Nous devions être assez convaincus de notre néant; mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle :* MADAME SE MEURT; MADAME EST MORTE!... Ici les larmes et les soupirs de l'orateur lui coupèrent la parole;

et les sanglots de l'assemblée, qui éclatèrent en même temps, interrompirent quelques moments son discours. C'est ce qui fait dire à Voltaire que *cette oraison eut le plus grand et le plus rare des succès, celui de faire verser des larmes à la cour* (*Siècle de Louis XIV*, *tom.* III, *pag.* 74).

Madame avait exigé l'impression de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, sa mère; Monsieur voulut aussi que celle de la princesse son épouse fût imprimée. Des volontés aussi respectables obligèrent M. Bossuet à donner ces deux pièces au public, qu'il n'eût pas, sans un pareil ordre, songé à faire paraître; car personne ne fut moins jaloux que lui de se distinguer par le nombre de ses écrits. Les diverses circonstances où la Providence le plaçait l'engageaient à les composer, et les besoins seuls de l'Eglise pouvaient le déterminer à les mettre au jour. Aussi, disait-il souvent qu'il ne comprenait pas qu'on pût faire un livre précisément pour avoir le plaisir de le rendre public et pour devenir auteur. De là tant de discours, de pièces fugitives, qu'il n'a pas même pris soin de conserver, et dont nous aurons occasion de parler en détail, enfin tant d'ouvrages qu'il a laissés manuscrits, quelque empressement qu'on témoignât pour avoir tout ce qui sortait de sa plume.

Le grand nom de Bossuet et la célébrité qu'il s'était acquise par les deux oraisons dont nous venons de rendre compte, lui méritèrent d'être successivement invité pour honorer la mémoire des plus illustres défunts. Il prononça en 1683 l'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France; et quoique son discours ne soit pas aussi pompeux, aussi sublime que les précédents, parce que la matière ne le comportait pas, et que cette princesse, *dans un état plus tranquille*, comme le remarque l'orateur, *donnait aussi un sujet moins vif à son discours*, cependant il n'est ni moins éloquent ni moins instructif que les premiers, et pour tout dire en un mot, il est très-propre, très-convenable à son sujet.

La première partie, qui décrit les avantages de Marie-Thérèse du côté de sa naissance, de son éducation et de son mariage avec Louis XIV, renferme des traits admirables, de très-belles descriptions, de vives peintures; et l'on ne peut rien de plus magnifique que le portrait que fait l'orateur des grandes actions de Louis XIV. Si l'on avait quelque défaut à lui reprocher, ce serait peut-être de donner trop de louanges à ce prince; car on a quelquefois accusé Bossuet de s'être laissé entraîner à ce torrent de la coutume, qui avait comme érigé en loi de ne prononcer aucun discours qui ne retentît des éloges du monarque : tant il en imposait à tous les esprits par ses grandes qualités, ses actions éclatantes, sa puissance redoutable; et tant la crainte ou l'espérance ont de pouvoir sur les hommes, pour les porter au vice qu'ils méprisent le plus, la flatterie.

Dans la seconde partie de l'Eloge de Marie-Thérèse, l'orateur expose de la manière la plus touchante et la plus énergique les vertus admirables de cette princesse, la pureté de son âme, sa foi vive, sa tendre piété, son amour pour l'Eglise et toutes ses pratiques, sa constance dans des épreuves si sensibles, son zèle, son respect et son attachement pour le roi, son humilité sincère et sa modestie dans une si haute élévation; sa charité si compatissante et si généreuse pour les pauvres et les misérables; ses bontés envers les personnes de sa maison, et tant de belles qualités qui rendaient cette reine si chère et si aimable, qui la faisaient plus révérer que la pourpre dont elle était revêtue, et qui causaient dans tous ses sujets une affliction si vive de sa perte.

Malgré toutes les raisons qu'on peut avoir de priser et de louer cette oraison, un écrivain accoutumé à nous débiter les imaginations les plus absurdes, avec ce ton de confiance qui caractérise la petitesse du génie et l'excès de l'amour-propre, pour prouver que Bossuet *n'est plus communément aussi grand, lorsqu'il multiplie dans ses discours les textes de l'Ecriture*, nous dit (*Essai sur l'Eloquence de la Chaire, pag.* 27, 28) : *Je citerai l'oraison funèbre de la princesse Marie-Thérèse d'Autriche; et je me sens forcé d'avouer qu'à l'exception de quelques traits, où, s'il m'est permis de le dire, quelques saillies de l'homme de génie, tout le reste est peu digne de son auteur. C'est un assemblage des mystères de l'Apocalypse et des opérations de la grâce, un mélange continuel du style assorti à notre genre d'écrire, et de celui de ce livre sacré, que Dieu, qui l'a scellé, s'est réservé d'ouvrir lui-même à la fin des temps; enfin, c'est un composé d'images, de figures, de sens mystiques, d'allégories, qui me semblent faire oublier le grand évêque de Meaux. Mais il avait commenté l'Apocalypse, et l'on sent bien qu'il devait la citer avec complaisance.*

Eh quoi! l'Apocalypse est-elle donc un livre si scellé qu'on ne puisse y rien comprendre? Ne contient-il pas, outre les prophéties, dont l'intelligence est réservée pour des temps plus éloignés, d'excellentes règles de mœurs, des exhortations très-touchantes, des avis bien salutaires, que chacun a intérêt de s'appliquer? Les Pères et tous les moralistes ne font-ils pas sans cesse usage des admirables leçon de ce livre divin? et si, selon l'Apôtre, *Toute l'Ecriture est utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger, et pour conduire à la piété et à la justice* (II *Tim.*, III, 16); combien l'Apocalypse, remplie de l'esprit et de la doctrine de tous les livres sacrés, dont toutes les paroles portent dans l'âme une impression si vive de la grandeur de Jésus-Christ glorieux et triomphant, sera-t-elle propre à nourrir la foi et élever l'homme à son Dieu? Est-on chrétien, et connaît-on le prix de ce livre inestimable, lorsqu'on témoigne si peu goûter les sublimes instructions qu'il renferme?

Mais le respect dû à Bossuet demandait au moins qu'on le traitât avec plus d'égards et de ménagement. On serait vraiment indigné des propos que nous venons d'entendre, et de la part d'un si mince écrivain, si quelque chose pouvait étonner dans un siècle où

la témérité, l'arrogance et la fatuité sont montées à leur comble. Aussi des décisions si impertinentes ne méritent-elles pas qu'on s'arrête à les discuter : les noter seulement, c'est faire retomber sur leur auteur le mépris qu'il a osé témoigner pour des discours dont il n'était pas capable de sentir le mérite. La mauvaise plaisanterie qui termine sa critique prouve tout à la fois la délicatesse de son jugement et l'étendue de son savoir : *Mais*, conclut-il, *il avait commenté l'Apocalypse, et l'on sent bien qu'il devait la citer avec complaisance.* Malheureusement pour ce grave érudit, Bossuet n'a donné son Commentaire de l'Apocalypse que six ans après la pièce dont il s'agit ici ; car il l'a publié en 1689, et il a prêché l'oraison funèbre de Marie-Thérèse en 1683. Mais tel est le ton de ces petits-maîtres dans la littérature : ils savent tout, ils décident de tout comme des oracles, ils censurent avec hauteur les plus grands hommes ; et quand on les examine de près, on voit qu'ils n'ont en partage qu'une sotte et présomptueuse suffisance, qui leur tient lieu de toutes les connaissances acquises, et qui couvre pour l'ordinaire dans leur personne l'ignorance la plus grossière : *Non intelligentes neque quæ loquuntur, neque de quibus affirmant* (*I Tim.*, I, 7). Nous aurions bien d'autres inepties à relever dans ce plat écrivain ; mais ce serait lui faire trop d'honneur que de prendre la peine de réfuter toutes les bévues qui composent son livre.

Deux ans après l'oraison de Marie-Thérèse, Bossuet prêcha dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, celle d'Anne de Gonzague de Clèves, princesse palatine. Si la vie de cette princesse est remplie de ces prodiges de grâce qui font éclater les grandeurs de la miséricorde divine, l'oraison funèbre qui les relève nous en fait aussi parfaitement admirer les richesses et la magnificence. Il fallait un pinceau comme celui de Bossuet, pour nous représenter avec des traits aussi vifs des malheurs d'une âme qui, après avoir connu et goûté son Dieu, s'en détache, l'abandonne, et se livre au monde, qui enfin par de déplorables erreurs se précipite dans le plus affreux et le plus funeste aveuglement. Mais il ne fallait pas moins d'énergie et de sublimité pour exprimer dignement la vertu miraculeuse d'une grâce prévenante, qui vient subitement dissiper les ténèbres d'une incrédulité chérie, qui éclaire de ses plus pures lumières une âme si longtemps égarée, et qui, après l'avoir convaincue de son ingratitude, l'arrache à tous les objets de ses passions et lui inspire un amour généreux et constant de toutes les vertus qu'elle a le plus méprisées. C'est là qu'on admire un changement d'esprit, de cœur et de vie, digne de la droite du Très-Haut, et si noblement célébré dans le discours du prélat, que ce serait affaiblir les belles peintures et les grandes vérités qui le composent, que de vouloir en donner ici une idée superficielle.

L'oraison funèbre de Michel le Tellier, prononcée l'année suivante 1686, dans l'église de Saint-Gervais, nous décrit supérieurement les excellentes qualités qui forment un magistrat intègre, un ministre fidèle, uniquement zélé pour les intérêts de son prince et de l'Etat, un chef des conseils plein de sagesse, de lumière et de fermeté pour le maintien des lois et l'exacte administration de la justice. Qu'il est à désirer que ceux qui occupent ces places, dont on connaît toute l'importance, soient vivement pénétrés des sublimes maximes que Bossuet expose ici avec tant de force et de lumière ! Jamais les tribunaux ne seront plus révérés, jamais un Etat ne sera ni mieux gouverné, ni plus heureux, que lorsque ces principes si essentiels à la félicité publique seront bien connus et fidèlement suivis dans la conduite.

Nous ne nous arrêterons pas à observer que cette oraison, outre les belles leçons qu'elle renferme, contient encore, parmi tant d'autres grands traits, de riches et nobles images des temps orageux et des circonstances critiques où Michel le Tellier s'est trouvé dans l'exercice de son ministère. Les caractères des principaux personnages qui ont joué un rôle dans ces affaires si tumultueuses, nous y sont exprimés au naturel. On croit les voir agir ; on distingue tous les ressorts que leur sombre politique met en œuvre pour le succès de leurs projets ; et à l'aide du génie pénétrant de Bossuet, on découvre leurs qualités opposées, on aperçoit les divers mouvements qui les agitent, on décèle leurs intentions les plus secrètes.

Quand on lit ces discours, si pleins de feu et de vie, si remplis de ces sentiments mâles qui forment la véritable éloquence, si enrichis de ces expressions énergiques qui impriment fortement dans l'esprit les pensées de l'orateur, enfin si nourris du suc le plus pur de la doctrine céleste, que la plupart des productions de nos jours paraissent en comparaison froides, languissantes, insipides ! qu'on admire alors Bossuet, et qu'on est étonné de trouver encore des écrivains assez dédaigneux pour ne pas exalter cet orateur inimitable, et assez aveugles pour ne pas sentir que le seul moyen qu'ils eussent peut-être de se distinguer, serait de donner avec un généreux empressement aux écrits de ce savant homme les applaudissements qu'ils méritent !

Sa dernière oraison funèbre, qui est celle du grand Condé, prononcée en 1687, suffirait pour immortaliser son auteur. C'est assez dire qu'elle répond parfaitement à la dignité de son sujet, et qu'on ne pouvait relever avec plus d'éloquence et de majesté les qualités sublimes de ce héros incomparable. Aussi madame de Sévigné écrivait-elle que *Jamais on n'avait fait valoir ni mis en œuvre si noblement une si belle matière.* En effet, était-il possible de nous peindre avec des couleurs plus fortes le caractère magnanime de ce prince, et de nous rendre plus fidèlement tous les traits de sa grande âme ? Qui pourrait nous tracer d'une manière aussi vive et aussi frappante le tableau de ses ac-

tions immortelles, et nous mieux présenter tout l'ensemble d'une vie éternellement mémorable? Que Condé, sous le pinceau de Bossuet, conserve bien toute sa noblesse, et qu'il s'y fait admirer jusqu'entre les bras de la mort même!

Mais si l'orateur nous étonne par le merveilleux exposé qu'il nous fait des talents extraordinaires, de l'élévation du génie, de l'intrépidité et de la bonté du cœur de ce prince; s'il nous ravit par le récit magnifique de ses exploits inouïs, de tant de célèbres victoires et de rapides conquêtes, il nous touche, il nous charme, il nous pénètre d'une sensible consolation, en nous découvrant les dispositions les plus intimes de son héros, qu'il nous montre infiniment plus admirable dans les soins domestiques et religieux de sa vie privée, dans cette affabilité toujours prévenante, qui rend sa société si aimable, dans les combats que la grâce lui apprend à se livrer si généreusement à lui-même, dans les pratiques d'une vie chrétienne et pénitente, dans ces vifs sentiments de la plus haute piété, qu'il exprime avec tant de franchise et de dignité, au milieu des accès redoublés de son mal, dans cette constance si ferme qu'il témoigne aux approches de la mort, et dans ce triomphe de sa foi, qui l'élève au-dessus de toutes les terreurs, pour l'affermir saintement en son Dieu. Condé, dans ces derniers moments, ne nous paraît-il pas plus grand, plus admirable qu'il ne l'a jamais été? et ne nous montre-t-il pas clairement en sa personne que la vraie grandeur de l'homme naît tout entière des sentiments sublimes que la religion lui inspire? C'est aussi ce que l'orateur nous représente divinement, en finissant son oraison funèbre, qu'il veut être la dernière, comme n'ayant plus de louanges à donner, après avoir célébré les vertus d'un prince si recommandable.

SECONDE PRÉFACE DE 1808.

ARTICLE PREMIER.

Pour moi, s'écrie l'orateur, *s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince! le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi; et ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple :* Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra (I Joan., V, 4). *La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. Jouissez, prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours : au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte. Heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint!* Bossuet fut fidèle à cet engagement; et, désormais uniquement appliqué à instruire son peuple et à combattre l'erreur, il laissa à d'autres le soin d'animer par leurs discours ces lugubres cérémonies.

Quelque parfaite que fût cette oraison, il se trouva encore des censeurs qui crurent pouvoir la blâmer. Tel est le sort des plus grands orateurs et des plus illustres écrivains : ils sont sans cesse exposés à la critique, et d'autant plus qu'ils excellent davantage, qu'ils ont un mérite plus éminent. C'est au reste une sorte de consolation qu'il faut accorder à l'amour-propre des auteurs médiocres, qui, ne pouvant atteindre à une si haute perfection, tâchent de s'en dédommager en cherchant à découvrir des défauts dans ces grands maîtres, dont la gloire obscurcit trop vite leur éclat momentané. Il n'est pas étonnant qu'ils travaillent adroitement à se venger de leur supériorité, et qu'ils s'efforcent de les rapprocher un peu de cette médiocrité qui humilie et chagrine si sensiblement la vanité des petites âmes. Faibles enfants, dont les coups ne servent qu'à montrer leur impuissance, et qu'à faire mieux sentir la force de ceux qu'ils attaquent.

Entre les endroits qu'on a pu critiquer dans l'oraison funèbre du prince de Condé, il en est un auquel nous nous arrêterons volontiers, parce que la censure qu'on en a faite a donné lieu à une réponse dont nous avons l'original, que nous ne croyons pas avoir été imprimée, et qui nous a paru remplie de réflexions très-solides, très-propres à fournir des lumières sur d'autres points, en un mot dignes d'être communiquées au public, quoique nous en ignorions l'auteur. Voici cette réponse :

Je sais, comme vous, que la critique s'est fort exercée sur l'endroit de l'oraison funèbre de M. de Meaux, où il joint l'éloge de M. de Turenne à celui de M. le Prince, et paraît vouloir faire un parallèle de ces deux grands hommes. Je sais que des personnes très-éclairées ont trouvé de l'affectation dans ce parallèle, et ont même cru que le héros qu'il voulait louer perdait quelque chose par cette comparaison.

J'avoue que cet avis, appuyé par des juges qui ont une grande réputation dans ces matières, a été suivi d'un grand nombre de ces sortes de gens qui forment toujours leur jugement sur celui des autres : mais je vous dirai sincèrement que je n'ai été entraîné ni par l'autorité, ni par la foule. Voici donc ce que j'ai jugé ou plutôt ce que j'ai senti en lisant cet endroit de l'ouvrage de M. de Meaux : car comme ces traits hardis et singuliers partent plus du sentiment que de la réflexion, ils doivent être examinés dans le même esprit qui les a formés.

Je me représente M. de Meaux qui, entre-

prenant l'éloge de M. le Prince, arrive naturellement et par la suite de son discours à la bataille de Nordlingue. Une si fameuse journée méritait bien d'entrer dans cet éloge. M. de Turenne avait joué un si grand rôle dans cette action, que non-seulement il aurait été difficile de l'oublier, mais il y aurait eu même de l'affectation à n'en parler pas. Voilà donc l'idée de M. de Turenne, qui s'unit naturellement à celle de M. le Prince dans l'esprit de M. de Meaux. Ce n'est pas lui qui va chercher cette idée, c'est sa matière qui la lui fournit. Il voit en un moment, et comme par un coup d'œil, les traits nobles et hardis que cette comparaison ne manquera pas de lui inspirer; et se laissant aller à une espèce d'enthousiasme inconnu aux orateurs médiocres, il suit avec rapidité la force et la grandeur de son génie, et fait entrer la gloire de M. de Turenne comme de nouveaux rayons qu'il ajoute à celle de M. le Prince. Quand il entreprend ce parallèle, il a bien vu qu'il ne blesserait ni les règles de la bienséance, ni celles du panégyrique; il a bien senti qu'il n'avait rien à craindre ni pour lui, ni pour son héros, et qu'il lui conserverait ce degré de supériorité qui l'a frappé d'abord, et qui l'a sans doute déterminé à présenter à toute l'Europe ces deux grands hommes en même temps.

Lisez, pesez tous les termes de cette comparaison, et vous verrez si sa confiance était bien fondée. M. de Meaux paraît touché de la gloire de M. de Turenne, et accablé, s'il faut ainsi dire, de celle de M. le Prince. Il donne de grandes louanges au premier, et tout le monde sait qu'il les méritait. Pour M. le Prince, il ne se sert d'aucune expression qui ne soit un trait de lumière dont il éblouit les autres, après avoir été ébloui lui-même.

L'un parvient à une grande réputation dans la guerre, mais par degrés et par une longue suite d'actions. L'autre n'a besoin ni d'âge, ni d'expérience, et s'attire dès sa première campagne l'admiration de toute l'Europe.

C'est un grand homme qu'il peint en la personne de M. de Turenne : mais tout ce qu'il dit de M. le Prince paraît l'élever au-dessus de la condition humaine.

Dans l'éloge de l'un, il emploie tous les traits de sa noble et forte éloquence; mais il ne paraît point inférieur à sa matière : ses expressions répondent à ses idées, et ses idées à la grandeur de son sujet. Dans l'éloge de son héros, il se livre tout entier aux vives saillies de son imagination échauffée à la vue d'une si brillante gloire, sans oser toutefois espérer d'y pouvoir atteindre. Ce n'est plus éloquence, c'est enthousiasme, c'est possession, s'il m'est permis de parler ainsi; et il ne paraît pas moins inspiré dans son discours, que M. le Prince paraissait l'être dans ses actions.

Mais voyez jusqu'où l'élève et par où finit cet heureux enthousiasme. En ramassant dans le même tableau la gloire de ces deux fameux capitaines, il se fait un chemin pour arriver à celle de Louis le Grand, qui, après avoir exécuté par eux tant de grands projets, et s'être servi si glorieusement de ces deux grands hommes, a su encore plus glorieusement s'en passer, et faire par lui-même de plus grandes choses.

Voilà des réflexions sages, dignes d'un censeur qui fait tout peser, tout comparer pour former un jugement équitable. On trouverait de même très-souvent bien des raisons capables de justifier les grands hommes que l'on critique aveuglément, si l'on pouvait pénétrer dans leurs vues, saisir leurs motifs, s'élever aussi haut qu'eux pour voir les objets comme ils les ont conçus, et surtout si l'on ne se laissait pas préoccuper par ses petites idées. Mais un intérêt secret fait qu'on aime à précipiter sa censure, pour avoir le plaisir malin de condamner ce que l'amour-propre ne permet pas d'admirer, et afin de rabaisser au moins dans son esprit ceux dont on ne peut souffrir l'élévation.

ARTICLE SECOND.

Plusieurs autres oraisons funèbres que M. Bossuet a prêchées à Paris, et fausseté du récit de Voltaire sur celle de la Reine-Mère.

Outre les Oraisons funèbres dont nous venons de rendre compte, le prélat en a encore prêché deux autres à Paris, mais avant son épiscopat. La plus célèbre est celle de la reine-mère, Anne d'Autriche, qu'il prononça dans l'Eglise des Carmélites du Boulloy en 1667, à l'anniversaire de cette princesse, en présence, dit M. Ledieu, d'un grand nombre de prélats et d'une assemblée choisie, M. de Péréfixe, archevêque de Paris, officiant. On ne connaît de ce discours que le texte rapporté dans les Mémoires de Ledieu, lequel était tiré du chap. XXXIII d'Isaïe, verset 62, *Timor Domini, ipse est thesaurus ejus*, « La crainte du Seigneur sera son trésor. » Quelques recherches que nous ayons pu faire, il ne nous a pas été possible de découvrir cette pièce ; et quoiqu'on connaisse assez le génie de Voltaire et qu'on soit accoutumé à ses paradoxes historiques, on ne peut sans étonnement l'entendre nous dire : *L'oraison funèbre de la reine-mère, qu'il prononça en 1667, lui valut l'évêché de Condom: mais ce discours n'était pas encore digne de lui, et il ne fut pas imprimé, non plus que ses sermons* (*Siècle de Louis XIV*, *t.* III, *p.* 74).

D'où Voltaire sait-il que cette oraison n'était pas encore digne de Bossuet, puisque personne ne l'a lue, puisqu'elle n'a jamais été imprimée, puisque nul écrivain du siècle dernier ne l'a critiquée ? *Il faudrait*, comme il le dit sur un autre sujet, *être non-seulement contemporain*, *mais encore muni de preuves pour avancer de telles anecdotes* (*Siècle de Louis XIV*, *tom.* II, *p.* 368, 369, *not.*). Parler ainsi de faits qui se sont passés il y a cent ans, et sur lesquels on ne peut citer aucun témoin, n'est-ce pas s'abandonner à son imagination romanesque, et mériter plus que tout autre d'être compté parmi ces *inventeurs d'anecdotes* (*Ibid.*, *tom.* III, *p.* 223), contre lesquels Voltaire déclame avec tant de force ? Sans doute qu'il pense être le seul qui ait droit de nous débiter ses rêveries, et qu'il lui est bien permis de traiter l'histoire comme il traite sans cesse la religion, avec une infidélité et un mépris qui ne connais-

sent ni règle ni égards. Au reste, quand on n'écrit, ainsi que cet auteur, que pour satisfaire ses préjugés et ses passions, on a besoin de rejeter les faits les mieux établis, d'en avancer sans preuve, de contredire les vivants et les morts ; et après avoir foulé aux pieds le sacré et le profane, l'orgueil n'a plus rien à ménager dans sa haine contre les grands hommes qu'il veut déprimer. Qui a plus aussi calomnié Bossuet que Voltaire, et sur tous les points, sur sa croyance, sur sa vertu, sur ses controverses ? En vérité il lui sied bien de nous vanter sa bonne foi, et de nous faire valoir son zèle contre l'injustice des hommes (*Ibid.*, *tom.* II, *pag.* 371, 372). Quelle confiance ne faut-il pas qu'il ait dans la simplicité du public, pour croire l'amuser par ces vaines protestations tant de fois réitérées ? *On voit par ces témoignages avec quelle exactitude l'auteur du siècle de Louis XIV a cherché la vérité, et avec quelle candeur il l'a dite* (*Ibid.*, *tom.* II, *p.* 133, *not.*). N'est-ce donc pas assez de tromper si grossièrement les hommes, sans insulter encore à leur crédulité ? Mais Voltaire n'a pas ici dessein d'en imposer ; et qui serait assez dupe pour prendre ses paroles à la lettre ? On sait trop combien l'ironie lui est familière, et au surplus il se rend aisément justice. Pouvait-on mieux caractériser ses ouvrages qu'il l'a fait lui-même ? et ne semble-t-il pas qu'il ait voulu se peindre au naturel sous un nom étranger, lorsqu'il a dit : *Nous sommes inondés depuis peu de dictionnaires qui sont des libelles diffamatoires. Jamais la littérature n'a été si déshonorée, ni la vérité si attaquée* (*Siècle de Louis XIV*, *tom.* III, *p.* 229, *not.*). Quoi de plus capable, en effet, de déshonorer la littérature que cette multitude de productions si indécentes que Voltaire enfante continuellement, où la vérité sous tant de formes différentes est si indignement outragée ? Qui ne voit que son but est de la défigurer, de la travestir de telle manière dans toutes ses parties, qu'elle devienne entièrement méconnaissable, et qu'à sa lumière succèdent les ténèbres d'une ignorance qui favorise toutes les erreurs, ou les incertitudes d'un pyrrhonisme si propre à fomenter une superbe indifférence ?

Mais pour nous fixer à notre objet, s'il est vrai, comme l'avance Voltaire, que l'oraison funèbre de Bossuet n'était pas digne de lui, ni par conséquent de la reine-mère, à quel titre a-t-elle pu lui mériter l'évêché de Condom, ainsi que le prétend cet historien ? Il faut au moins, quand on veut imaginer des faits, raisonner en même temps et ne pas se contredire aussi ouvertement. Bossuet dut si peu son élévation à ce discours, qu'il ne fut nommé qu'environ trois ans après à l'évêché de Condom. Le discours fut prêché au commencement de 1667, et le roi ne nomma Bossuet à cet évêché qu'au mois de septembre 1669. Dès qu'on sait la grande réputation que Bossuet s'était faite à la cour par ses sermons si célèbres, a-t-on besoin d'aller chercher des causes inconnues de sa nomination ? *Il avait*, dit Voltaire lui-même (*Siècle de Louis XIV*, *t.* III, *p.* 73), *prêché assez jeune devant le roi et la reine en* 1662, *longtemps avant que le Père Bourdaloue fût connu. Ses discours, soutenus d'une action noble et touchante, les premiers qu'on eût encore entendus à la cour qui approchassent du sublime, eurent un si grand succès, que le roi fit écrire en son nom à son père, intendant de Soissons, pour le féliciter d'avoir un tel fils.* Pourquoi supposer ensuite d'autres motifs de sa promotion, puisque, comme le remarque le Père de la Rue (*Préface de ses Sermons*), *ce fut là le fondement de la haute réputation qui lui attira non-seulement les grands honneurs dont il fut depuis revêtu, mais la confiance du roi sur l'éducation de Monseigneur, et celle de toute la cour sur les plus importantes affaires de la conscience et de la religion.*

Au reste, quoi qu'en dise Voltaire, l'oraison funèbre de la reine-mère répondit parfaitement à la célébrité de son auteur ; et si jamais il dut être pathétique, ce fut dans cette circonstance, où il parlait d'une princesse qui avait eu pour lui tant d'estime et d'affection, et où tous les sentiments de sa reconnaissance ne pouvaient manquer de donner à son génie un nouvel essor. Aussi son secrétaire nous assure-t-il que *son discours fut d'autant plus touchant, qu'il était lui-même plus pénétré de douleur de la grande perte qu'il avait faite.*

Si Bossuet ne fit pas imprimer ce discours, c'est que rien ne l'y obligeait. Nous avons déjà vu quelle était sa maxime sur ce point : fidèle à la suivre, il ne publia ses autres oraisons qu'à la demande des personnes intéressées, et forcé par la nécessité des circonstances. Il avait prêché celle de la reine-mère à la prière des Carmélites, avec lesquelles il était très-lié, et qui avaient voulu donner à la reine défunte cette marque de leur reconnaissance. Ce n'était pas là sans doute un motif assez pressant pour faire imprimer son discours ; que Bossuet, dans l'état où il se trouvait, l'eût mis au jour, sa démarche eût paru affectée, et l'on aurait pu y soupçonner quelque vue secrète d'ambition. La conduite qu'il tint était donc sage, digne d'un homme qui voulait des raisons décisives pour produire ses écrits, qui a négligé tant d'autres pièces mémorables, fort applaudies, qu'il n'a pas même daigné conserver, parce qu'elles ne lui paraissaient d'aucune utilité après l'action pour laquelle elles avaient été faites. Tels sont les *Paranymphes des bacheliers de Navarre*, la harangue latine qu'il prononça dans cette occasion, le discours qu'il fit à la louange du prince de Condé lorsqu'il lui dédia sa tentative ; l'oraison qu'il prêcha le 17 juin 1665, à l'ouverture du synode que tenait cette année M. de Péréfixe, et *qui lui mérita*, dit M. Ledieu, *des applaudissements semblables à ceux qu'il recevait dans toutes ses actions publiques ;* sans parler ici de plusieurs autres pièces de tout genre, très-dignes de nos regrets. Si Bossuet avait été jaloux de se faire imprimer, qui l'aurait empêché de revoir ses sermons et de les donner au public ? Mais il avait si peu d'envie de multi-

plier les livres, que jusqu'à son épiscopat il ne fit paraître d'autres ouvrage que la réfutation du Catéchisme de Paul Ferry, et ne publia que plus de quinze ans après le traité de l'Exposition de la foi, ce livre si utile et si recommandable, qu'il avait composé depuis longtemps; encore fallut-il des raisons pressantes pour l'engager à mettre au jour ces deux écrits.

Mais c'est assez avoir prouvé qu'on ne doit rien conclure du défaut d'impression contre les ouvrages de Bossuet, et qu'on ne saurait trop se défier des récits de Voltaire. Toujours prêt à se glorifier *de ne rien avancer que la preuve à la main; parce qu'il n'est pas permis d'écrire l'histoire autrement* (*Siècle de Louis XIV*, *tom.* II, *p.* 211, *not.*), et assez hardi pour s'applaudir de *dire la vérité dans les plus petites choses* (*Ibid.*, *pag.* 255, *not.*); sous le voile de ces belles maximes et de ces graves protestations, il se fait un jeu de nous débiter continuellement les plus grossiers mensonges. Aussi personne ne mérita mieux que cet historien qu'on lui appliquât ce qu'il dit des *Mémoires de Maintenon. Les fausses anecdotes*, ce sont ses paroles, *sur ceux qui illustrent le beau siècle de Louis XIV, sont répétées dans tant de livres ridicules, et ces livres sont en si grand nombre, tant de lecteurs oisifs et mal instruits prennent ces contes pour des vérités, qu'on ne peut trop les prémunir contre tous ces mensonges ; et si on dément souvent l'auteur des Mémoires de Maintenon* (il eût pu dire avec autant de fondement, l'auteur du *Siècle de Louis XIV*), *c'est que jamais auteur n'a plus menti que lui.* (*Ibid.*, *tom.* II, *p.* 367, *not.*)

Avant l'oraison funèbre de la reine-mère, Bossuet avait prêché, au mois d'avril 1663, celle de Nicolas Cornet, grand maître de Navarre, qu'il prépara dans le court espace de neuf jours. Mais on ne peut juger sûrement du mérite ou des défauts de cette oraison, parce que l'original n'est point parvenu jusqu'à nous, et qu'on ne saurait s'en rapporter au discours que le neveu de ce grand maître fit imprimer en Hollande en 1698, sous le nom du prélat. En effet, à la lecture qu'on lui fit de la pièce, Bossuet déclara, comme l'atteste son secrétaire, ne point absolument s'y reconnaître, et il ne souffrit pas qu'on la réunît à ses autres oraisons dans la nouvelle édition qu'on en donna l'année suivante. La précaution qu'on eut de publier cette oraison en pays étranger, si longtemps après qu'elle eut été prêchée, et sans consulter le prélat, nous fournirait encore plusieurs observations contre son authenticité; mais les faits parlent assez clairement, et n'exigent pas ici nos réflexions. Cependant, malgré toutes les raisons qui pouvaient nous autoriser à supprimer ce discours, comme il a été inséré dans la précédente collection, pour éviter les plaintes, nous avons pris le parti de lui donner également place dans la nôtre.

ARTICLE TROISIÈME.

On venge Bossuet du jugement qu'un faux critique a porté de ses Oraisons funèbres, et l'on parle de celles qu'il a prêchées à Metz.

Parmi les écrivains qui ont prétendu apprécier les Oraisons funèbres de Bossuet, il en est un qui a publié en 1745 une brochure d'environ deux cents pages, imprimée à Paris chez Lottin, et qui a pour titre : *Idée du caractère des Oraisons funèbres.* Là, comparant les Oraisons funèbres de Bossuet avec celles de Fléchier, il n'hésite pas de donner la préférence à l'évêque de Nîmes sur l'évêque de Meaux. Mais un pareil jugement n'a rien qui surprenne de la part d'un écrivain aussi bizarre dans ses idées que l'abbé Lenglet du Fresnoy, auteur de la brochure dont nous parlons. Pour sentir tout le faux de sa décision, il suffit de lire les textes des deux orateurs, qu'il rapporte à sa manière, et qui montrent ou combien cet homme singulier s'est mal connu en s'établissant juge entre ces deux illustres personnages, ou combien il a été aveuglé par ses préjugés et sa partialité. On est vraiment indigné de voir un critique si peu fait pour décider du mérite de Bossuet, prendre à son égard le ton d'un vrai pédant, morceler sans équité les discours de ce grand homme pour y trouver des défauts, accumuler les reproches et les déclamations contre cet orateur incomparable, pour faire disparaître, s'il était possible, ses grandes qualités; tandis qu'il exagère puérilement les beautés de son coryphée, et qu'il dissimule grossièrement la plupart de ses défauts, afin de lui adjuger la palme. Petit génie, qui, au lieu de venir modestement recevoir des leçons d'un aussi grand maître que Bossuet, est assez ridicule pour exiger qu'il se plie à toutes ses idées, s'il veut obtenir son approbation.

Ce n'est pas ici le cas de faire l'examen des règles qu'il pose, souvent très-défectueuses, et encore plus mal appliquées, ni d'entreprendre la discussion de tous ses raisonnements, dont beaucoup pèchent par un défaut de justesse trop ordinaire à cet écrivain. Au reste, il est peut-être encore plus passionné pour sa propre gloire que pour celle de Fléchier; et toutes ses manières, son ton, ses discours font apercevoir assez clairement un dessein principal dans cet homme si vain, qui est de se faire valoir lui-même par un étalage fastueux d'une érudition superflue, pendant qu'il affecte d'élever outre mesure Fléchier, en déprimant contre toute raison Bossuet. Nous nous bornerons à rapporter les avis de maîtres plus versés dans la matière, plus dignes de prononcer dans cette contestation, et d'une autorité plus propre à fixer le jugement du lecteur.

Si les orateurs du siècle dernier avaient eu à décider notre question, justes appréciateurs du vrai mérite, ils n'eussent pas hésité de donner leurs suffrages à Bossuet. Partout ils s'empressent de le combler de leurs éloges; et, jaloux, pour ainsi dire, de prévenir les jugements téméraires d'une race futile, leurs discours sont autant d'arrêts qui assurent éternellement à ce grand homme la prééminence qui lui est due. Aussi, quand ils parlent de cet admirable orateur, semblent-

ils ne pouvoir trouver d'expressions assez magnifiques pour relever ses qualités sublimes. Tantôt ils nous déclarent qu'il avait *remporté les applaudissements de toute la France par ses célèbres prédications* (*Réponse de M. Charpentier au discours de M. Bossuet*); et tantôt ils nous attestent qu'*il parut dans la chaire de l'Evangile comme un Chrysostome, avec de si grands succès, qu'il obscurcit en peu de temps la plupart de ses égaux. Les talents qu'il avait reçus du ciel pour l'éloquence, et qui lui avaient acquis dans les esprits une si haute estime* (*Discours de M. l'abbé de Polignac*), l'auraient fait jouir long-temps de cette supériorité; mais, *méditant déjà des victoires contre les ennemis de l'Eglise, il laissa obtenir à ses rivaux le premier rang qu'il pouvait occuper dans l'éloquence sacrée* (*Réponse de M. l'abbé de Clérembault*). S'ils veulent ensuite caractériser plus particulièrement ses Oraisons funèbres, leur admiration répond à la sublimité de ces pièces *où l'orateur déplora d'une manière si noble et si touchante la fragilité des grandeurs humaines, qui lui ont attiré*, disent-ils, *tant d'acclamations* (*Eloge par l'abbé de Choisy*).... De là, ajoutent-ils, *sont sortis ces discours véhéments, qui saisissaient tous ses auditeurs, ces oraisons fameuses qui nous apprennent comment on peut instruire les vivants par l'exemple des morts* (*Discours de l'abbé de Polignac*).

Et quelle préférence ne donneraient-ils pas à cet incomparable personnage *qui accable par le grand nombre et par l'éminence de ses talents; d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire* (*Discours de Labruyère*); *en faveur duquel la nature leur paraissait avoir ramassé toutes ses forces pour l'enrichir et lui prodiguer tous ses dons* (*Eloge par l'abbé de Choisy*); qu'ils nous représentent enfin comme *un de ces hommes rares et supérieurs qui sont quelquefois montrés au monde pour lui faire seulement sentir jusqu'où peut être porté le mérite sublime, sans laisser presque l'espérance de leur pouvoir trouver des successeurs* (*Discours de l'abbé de Clérembault*).

Mais pour passer à des témoignages encore plus directs, le Père de la Rue, qui avait connu particulièrement nos deux orateurs, qui les avait souvent entendus, nous fait assez sentir combien Bossuet l'emportait sur Fléchier. *Le talent du premier*, ce sont ses paroles, *fut plus naturel, accompagné des grâces extérieures, enrichi par une étude assidue, dont il n'eut pas besoin de dérober aucun moment pour la culture de sa mémoire. Car outre qu'il l'avait très-aisée et très-fidèle, il ne daigna presque jamais lui confier ses sermons, la réservant à de plus hautes et plus importantes confidences. Il ne laissa pas, sans ce secours, d'exceller dans toutes les parties de l'orateur. Aussi sublime dans l'éloge que touchant dans la morale, solide et précis dans l'instruction, insinuant dans la persuasion, juste et noble partout dans l'expression. Ses éloges funèbres en rendront longtemps témoignage, et principalement ceux de la reine d'Angleterre, et de sa fille, duchesse d'Orléans; tous deux remplis de ce beau feu de jeunesse que l'on a vu encore éclater longtemps depuis, dans celui de la princesse palatine, et dans tout ce qu'il a fait en ce genre-là* (*Préface des Sermons*).

Les meilleurs orateurs de notre siècle, pleins de l'esprit et des sentiments de leurs prédécesseurs, ont rendu à Bossuet la même justice. *Il me semble*, dit un écrivain célèbre, M. Rollin (*Traité des études, tom.* I, *p.* 367, 368), que l'abbé Lenglet reconnaît pour un excellent maître, *qu'on voit régner dans tous les écrits de M. Fléchier une sorte de monotonie et d'uniformité. Presque partout mêmes tours, mêmes figures, mêmes manières. L'antithèse saisit presque toutes ses pensées, et souvent les affaiblit en voulant les orner..... M. Bossuet écrit d'une manière toute différente. Peu occupé des grâces légères du discours, et quelquefois négligeant les règles gênantes de la pureté du langage, il tend au grand, au sublime, au pathétique. Il est vrai qu'il est moins égal et se soutient moins, et c'est le caractère du style sublime; mais en récompense il enlève, il ravit, il transporte. Les figures les plus vives lui sont ordinaires et comme naturelles.*

M. Crévier, illustre disciple du maître respectable que nous venons de citer, n'est pas plus favorable aux prétentions de l'abbé Lenglet. *Bossuet*, dit-il dans une de ses harangues, dont l'abbé Desfontaines a traduit les morceaux que nous rapportons, *digne de l'immortalité, avait orné de tant de connaissances son esprit naturellement sublime et élevé, qu'il passait en même temps pour le premier des savants et le prince des orateurs. Quelle chaleur d'esprit et de style non-seulement dans ses Oraisons funèbres, chefs-d'œuvre de sublime, mais encore dans tous ses ouvrages! Ne semblent-ils pas respirer et répandre ce feu produit par le cœur enflammé de l'auteur? Partout, et dans les choses et dans les mots, se fait sentir cette force et cette chaleur intime qui ravit et enflamme le lecteur* (*Observ. sur les écrits modern., tom.* XII, *p.* 78 *et suiv.*).

Mais ce critique judicieux nous donne de Fléchier une idée bien différente, sans toutefois méconnaître ses talents et ses avantages. Voici le portrait qu'il nous en fait: *De l'admiration et de l'amour, je passe souvent à l'indignation, lorsque je lis un orateur d'un caractère bien différent, si recommandable par l'esprit, par la délicatesse, par l'ordre et par la clarté, qu'on ne peut rien trouver de plus parfait en ce genre... Orateur digne du sceptre de l'éloquence française, s'il avait dispensé ses richesses avec plus d'économie, s'il avait négligé certains ornements, s'il n'avait pas énervé les matières les plus importantes par le soin affecté de mesurer les syllabes. Avec quelle noble hardiesse, s'élevant au-dessus des choses humaines, il s'adressait à Dieu pour adorer dans la mort d'un grand homme et d'un grand capitaine, sa main toute-puissante, aussi formidable pour les plus grands que pour la plus vile multitude! Cependant l'orateur fait jouer l'antithèse dans un sujet aussi*

sérieux et aussi lugubre, et il a assez de loisir pour arranger ses mots avec élégance.

L'abbé Desfontaines, bon juge dans cette matière, confirme la réflexion de M. Crévier: *C'est l'effet ordinaire du style ingénieux*, dit ce critique (*Ibid.*, 76, 77, 78), *d'annoncer un orateur tranquille, plus occupé des mots que des choses, et qui par conséquent ne saurait imprimer les mouvements dont il n'est point affecté; ce qui est contraire aux principes de la saine éloquence... La nature*, ajoute-t-il, *varie ses tons et les proportionne à toutes sortes de sujets : la langue n'est que l'interprète des passions. De là cette chaleur dans les discours, qui ne laisse jamais refroidir l'auditeur, qui le persuade, qui le touche, et qui, l'enlevant pour ainsi dire à lui-même, le plonge tout entier dans le sujet. Cette chaleur est l'âme non-seulement des pièces d'éloquence, mais encore de l'histoire et des ouvrages polémiques. C'est à ce sujet que M. Crévier nous a tracé le portrait de Bossuet.*

Le parallèle que l'abbé Desfontaines fait lui-même entre Bossuet et Fléchier est trop vrai, trop décisif, pour n'être pas ici rapporté : *Quoique M. Fléchier soit*, dit-il (*Observ. sur les écrits modern.*, *tom.* XXI, *pag.* 230, 231), *vraiment éloquent dans ses Oraisons funèbres, quoiqu'il y soit insinuant, touchant et même sublime quelquefois, on y trouve cependant une symétrie de style trop étudiée, et qui est contraire à la belle éloquence... M. Fléchier a trop souvent le compas et le niveau à la main. Il veut presque toujours marcher sur des fleurs, et il n'y marche qu'à pas comptés. M. Bossuet, au contraire, ne fait presque jamais usage de l'antithèse, dédaignant l'art, ne se livrant qu'à la nature, sacrifiant l'exactitude et les agréments du langage à l'énergie et à la sublimité des pensées.*

L'abbé Colin, dans la préface de son excellente traduction du Traité de l'Orateur de Cicéron, ne peut s'empêcher de rendre hommage à la supériorité de Bossuet, quand il le compare à Fléchier. *Il n'y a pas tant d'élégance*, nous dit-il, *ni une si grande pureté de langage dans M. Bossuet que dans M. Fléchier; mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle, plus nerveuse. Le style de M. Fléchier est plus coulant, plus arrondi, plus uniforme; celui de M. de Meaux est à la vérité moins égal, moins soutenu ; mais il est plus rempli de ces grands sentiments, de ces traits hardis, de ces figures vives et frappantes qui caractérisent les discours des orateurs du premier ordre. M. Fléchier est merveilleux dans le choix et l'arrangement des mots; mais on y entrevoit beaucoup de penchant pour l'antithèse, qui est sa figure favorite. M. de Meaux, plus occupé des choses que des mots, ne cherche point à répandre les fleurs dans son discours, ni à charmer l'oreille par le son harmonieux des périodes; son unique objet est de rendre le vrai sensible à ses auditeurs. Dans cette vue, il le présente par tous les côtés qui peuvent le faire connaître et le faire aimer. Né pour le sublime, il en a exprimé toute la majesté et toute la force en plusieurs endroits de ses Oraisons, et surtout dans celles de Marie de France, reine d'Angleterre, et d'Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans.*

Mais si nous voulions réunir ici tous les suffrages qui décident en faveur de Bossuet, il nous faudrait former un volume : car quel est le critique équitable et judicieux qui ne se soit fait gloire de réserver à Bossuet sa principale admiration? Concluons donc, et finissant comme nous avons commencé, terminons cette chaîne d'autorités par un dernier témoignage puisé dans les écrivains contemporains de Bossuet. Ce sera celui des auteurs du Journal des savants, lesquels, dans l'éloge historique du prélat, qu'ils publièrent après sa mort, parlent ainsi de ses Oraisons : *Les Oraisons funèbres qu'on a de lui sont autant de chefs-d'œuvre. Ce n'est pas à nous à décider s'il a laissé derrière lui nos plus grands maîtres dans ce genre. On trouvera peut-être dans quelqu'un de ses concurrents une exactitude plus scrupuleuse, quelque chose de plus fini et de plus recherché ; mais l'art qui s'y fait partout sentir décèle le travail de l'orateur. Dans M. de Meaux, l'éloquence n'est pas un fruit de l'étude : tout est naturel en lui, et tout y est au-dessus de l'art, ou plutôt, de la sublimité même de son génie et de ses lumières naît sans effort et sans recherche un art supérieur à celui dont nous connaissons les faibles règles. De là ces tours nobles, ces grands traits, ces expressions vives et hardies, cette force, en un mot, à laquelle rien ne résiste. A cette mâle et vigoureuse éloquence, il joignait l'avantage que lui donnait une science profonde : c'est d'être plein, solide, instructif. Il voulait que la religion fût connue, et ne gagnât le cœur qu'après avoir éclairé l'esprit.* (*Journal du mois de septembre* 1704).

Si l'abbé Lenglet n'eût pas cherché à se distinguer par une façon de penser qui lui fût propre, il n'aurait eu qu'à régler son jugement sur celui de tant de critiques recommandables. Mais des hommes de ce caractère croiraient se faire injure s'ils suivaient respectueusement les avis de ces maîtres, auxquels les autres se font honneur de déférer. Il leur faut des sentiments à part qui puissent les singulariser et leur donner du relief; et c'est précisément ce qui leur attire le souverain mépris qu'ils méritent.

Dès le temps où M. Bossuet était chanoine et grand archidiacre de Metz, il avait déjà commencé à s'exercer dans l'art des oraisons funèbres, et déjà en développant ses talents il annonçait ce qu'on pouvait attendre un jour de son rare génie. Il nous est resté deux de ces premières oraisons, qui sont assez courtes, où l'on remarque de beaux traits, de la force et de la vivacité. L'une est celle d'une abbesse, l'autre celle d'un illustre militaire, et nous avons cru faire plaisir au lecteur en les insérant dans ce recueil, parce qu'on aime à posséder les premières productions des grands maîtres, et à pouvoir considérer les progrès de leur génie et de leurs connaissances. Les lettres à madame de Beringhen, abbesse de Farmoutiers, qui se trouvent dans le douzième volume de la nou-

velle collection in-4° des œuvres de Bossuet, nous apprennent aussi que ce prélat s'était engagé en 1685 à prêcher l'oraison funèbre de sa tante, également abbesse de cette maison, et qu'il a dû s'acquitter de sa promesse; mais nous n'avons trouvé aucune trace de cette pièce. Bossuet, si habitué à parler, si rempli des vérités célestes, n'aura pas eu besoin d'écrire pour prononcer un discours en l'honneur de la défunte.

Nous n'entreprendrons pas de faire ici l'énumération de toutes les éditions des Oraisons funèbres de M. de Meaux : le détail en serait infini et presque impossible. Nous dirons seulement que les deux principales sont celles qui ont été faites sous les yeux de cet illustre prélat. La première parut in-4°, et successivement à mesure qu'il prêchait ses différentes Oraisons. Cette édition, magnifique et accompagnée de belles vignettes, fut publiée par Sébastien Marbre-Cramoisy, imprimeur de la plupart des œuvres de ce grand homme. Bossuet, qui ne cessait de travailler à la perfection de ses ouvrages, revit dans la suite ses Oraisons, y fit des corrections importantes, et ainsi retouchées elles furent toutes réunies pour la première fois dans un volume in-12, imprimé chez Dezallier en 1689. Cette édition a dû servir de modèle à toutes celles qui ont été données depuis, et nous l'avons exactement suivie dans la nôtre.

ORAISON FUNÈBRE

DU RÉVÉREND PÈRE BOURGOING, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE.

Eminentes qualités de son génie; sa longue préparation au sacerdoce. Quelle part il a eue à l'établissement de la congrégation de l'Oratoire : esprit de cette congrégation. De quelle manière le Père Bourgoing a rempli les deux principales fonctions des ministres de Jésus-Christ. Caractère de son éloquence dans ses sermons. Ses talents pour la conduite des âmes; son amour pour l'Eglise; son zèle pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Par quels moyens il s'était familiarisé avec la mort. Comment il faut vivre pour mourir de la mort des justes. Discours aux Pères de la congrégation.

Qui bene præsunt presbyteri, duplici honore digni habeantur.

Les prêtres qui gouvernent sagement doivent être tenus dignes d'un double honneur (I *Tim.*, V, 17).

Je commencerai ce discours en faisant au Dieu vivant des remercîments solennels, de ce que la vie de celui dont je dois prononcer l'éloge a été telle par sa grâce, que je ne rougirai point de la célébrer en présence de ses saints autels et au milieu de son Eglise. Je vous avoue, chrétiens, que j'ai coutume de plaindre les prédicateurs, lorsqu'ils font les panégyriques funèbres des princes et des grands du monde. Ce n'est pas que de tels sujets ne fournissent ordinairement de nobles idées : il est beau de (1) découvrir les secrets d'une sublime politique, ou les sages tempéraments d'une négociation importante, ou les succès glorieux de quelque entreprise militaire. L'éclat de telles actions semble illuminer un discours, et le bruit qu'elles ont déjà dans le monde aide celui qui parle à se faire entendre d'un ton plus ferme et plus magnifique. Mais la licence et l'ambition, compagnes presque inséparables des grandes fortunes ; mais l'intérêt et l'injustice, toujours mêlés trop avant dans les grandes affaires du monde, font qu'on marche parmi des écueils ; et il arrive ordinairement que Dieu a si peu de part dans de telles vies, qu'on a peine à y trouver quelques actions qui méritent d'être louées par ses ministres.

(1) Raconter.

Grâces à la miséricorde divine, le révérend Père Bourgoing, supérieur général de la congrégation de l'Oratoire, a vécu de telle sorte que je n'ai point à craindre aujourd'hui de pareilles difficultés. Pour orner une telle vie, je n'ai pas besoin d'emprunter les fausses couleurs de la rhétorique, et encore moins les détours de la flatterie. Ce n'est pas ici de ces discours où l'on ne parle qu'en tremblant, où il faut plutôt passer avec adresse que s'arrêter avec assurance, où la prudence et la discrétion tiennent toujours en contrainte l'amour de la vérité. Je n'ai rien ni à taire ni à déguiser, et si la simplicité vénérable d'un prêtre de Jésus-Christ, ennemie du faste et de l'éclat, ne présente pas à nos yeux de ces actions pompeuses qui éblouissent les hommes, son zèle, son innocence, sa piété éminente, nous donneront des pensées plus dignes de cette chaire. Les autels ne se plaindront pas que leur sacrifice soit interrompu par un entretien profane ; au contraire, celui que j'ai à vous faire vous proposera de si saints exemples, qu'il méritera de faire partie d'une cérémonie si sacrée, et qu'il ne sera pas une interruption, mais plutôt une continuation du mystère.

N'attendez donc pas, chrétiens, que j'applique au Père Bourgoing des ornements étrangers, ni que j'aille rechercher bien loin sa noblesse dans sa naissance, sa gloire dans ses ancêtres, ses titres dans l'antiquité de sa famille ; car encore qu'elle soit noble et ancienne dans le Nivernais, où elle s'est même signalée depuis plusieurs siècles par des fondations pieuses ; encore que la grand' chambre du parlement de Paris et les autres compagnies souveraines aient vu les Bourgoing, les Leclerc, les Friche, ses parents paternels et maternels, rendre la justice aux peuples avec une intégrité exemplaire, je ne m'arrête pas à ces choses, et je ne les touche qu'en passant. Vous verrez le Père Bourgoing illustre d'une autre manière, et noble de cette noblesse que saint Grégoire de Nazianze appelle si élégamment la noblesse personnelle (*Orat.* 28, *tom.* I, *pag.* 480) ; vous verrez en sa personne un catholique zélé, un chrétien de l'ancienne marque, un théologien enseigné de Dieu, un prédicateur apostolique, ministre non de la lettre, mais de l'esprit de l'Evangile; et, pour tout dire en un mot, un prêtre digne de ce nom, un prêtre de l'institution et selon l'ordre de Jésus-Christ, toujours prêt à être victime; un prêtre, non-

seulement prêtre, mais chef par son mérite d'une congrégation de saints prêtres, et que je vous ferai voir par cette raison, *digne véritablement d'un double honneur* (I *Tim.*, V, 17), selon le précepte de l'Apôtre, et pour avoir vécu saintement en l'esprit du sacerdoce, et pour avoir élevé dans le même esprit la sainte congrégation qui était commise à ses soins : c'est ce que je me propose de vous expliquer dans les deux points de ce discours.

PREMIER POINT.

Suivons la conduite de l'esprit de Dieu, et avant que de voir un prêtre à l'autel, voyons comme il se prépare à en approcher. La préparation pour le sacerdoce n'est pas, comme plusieurs pensent, une application de quelques jours, mais une étude de toute la vie; ce n'est pas un soudain effort de l'esprit pour se retirer du vice, mais une longue habitude de s'en abstenir; ce n'est pas une dévotion fervente, seulement par sa nouveauté, mais affermie et enracinée par un grand usage. Saint Grégoire de Nazianze a dit ce beau mot du grand saint Basile : *Il était prêtre*, dit-il, *avant même que d'être prêtre* (*Orat.* 20, *t.* I, *p.* 325); c'est-à-dire, si je ne me trompe, il en avait les vertus avant que d'en avoir le degré : il était prêtre par son zèle, par la gravité de ses mœurs, par l'innocence de sa vie, avant que de l'être par son caractère. Je puis dire la même chose du Père Bourgoing : toujours modeste, toujours innocent, toujours zélé comme un saint prêtre, il avait prévenu son ordination ; il n'avait pas attendu la consécration mystique, il s'était, dès son enfance, consacré lui-même par la pratique persévérante de la piété ; et se tenant toujours sous la main de Dieu par la soumission à ses ordres, il se préparait excellemment à s'y abandonner tout à fait par l'imposition des mains de l'évêque. Ainsi son innocence l'ayant disposé à recevoir la plénitude du Saint-Esprit par l'ordination sacrée, il aspirait sans cesse à la perfection du sacerdoce; et il ne faut pas s'étonner si, ayant l'esprit tout rempli des obligations de son ministère, il entra sans délibérer dans le dessein glorieux de l'Oratoire de Jésus, aussitôt qu'il vit paraître cette institution, qui avait pour son fondement le désir de la perfection sacerdotale.

L'école de théologie de Paris, que je ne puis nommer sans éloge, quoique j'en doive parler avec modestie, est de tout temps en possession de (1) donner des hommes illustres à toutes les grandes entreprises qui se font pour Dieu. Le Père Bourgoing était sur ses bancs, faisant retentir toute la Sorbonne du bruit de son esprit et de sa science. Que vous dirai-je, Messieurs, qui soit digne de ses mérites ? ce qu'on a dit de saint Athanase : car les grands hommes sont sans envie, et ils prêtent toujours volontiers les éloges qu'on leur a donnés à ceux qui se rendent leurs imitateurs. Je dirai donc du Père Bourgoing ce qu'un saint a dit d'un saint, le grand Grégoire du grand Athanase (*S. Greg. Naz.*, *orat.* 21, *t.* I, *p.* 375), que durant le temps de ses études il se faisait admirer de ses compagnons, qu'il surpassait de bien loin ceux qui étaient ingénieux, par son travail, ceux qui étaient laborieux par son esprit ; ou bien, si vous le voulez, qu'il surpassait en esprit les plus éclairés, en diligence les plus assidus, enfin en l'un et en l'autre ceux qui excellaient en l'un et en l'autre.

(1) Fournir.

En ce temps, Pierre de Bérulle, homme vraiment illustre et recommandable, à la dignité duquel j'ose dire que même la pourpre romaine n'a rien ajouté, tant il était déja relevé par le mérite de sa vertu et de sa science, commençait à faire luire à toute l'Eglise gallicane les lumières les plus pures et les plus sublimes du sacerdoce chrétien et de la vie ecclésiastique. Son amour immense pour l'Eglise lui inspira le dessein de former une compagnie à laquelle il n'a point voulu donner d'autre esprit que l'esprit même de l'Eglise, ni d'autres règles que ses canons, ni d'autres supérieurs que ses évêques, ni d'autres biens que sa charité, ni d'autres vœux solennels que ceux du baptême et du sacerdoce. Là une sainte liberté fait un saint engagement : on obéit sans dépendre, on gouverne sans commander; toute l'autorité est dans la douceur, et le respect s'entretient sans le secours de la crainte. La charité qui bannit la crainte opère un si grand miracle, et sans autre joug qu'elle-même, elle sait non-seulement captiver, mais encore anéantir la volonté propre. Là, pour former de vrais prêtres, on les mène à la source de la vérité : ils (1) ont toujours en main les saints Livres pour en chercher sans relâche la lettre par l'étude, l'esprit par l'oraison, la profondeur par la retraite, l'efficace par la pratique, la fin par la charité, à laquelle tout se termine, et *qui est l'unique trésor du christianisme : Christiani nominis thesaurus* (*De Patient.*, *cap.* 12, *pag.* 167), comme parle Tertullien.

Tel est à peu près, Messieurs, l'esprit des prêtres de l'Oratoire, et je pourrais en dire beaucoup davantage si je ne voulais épargner la modestie de ces Pères. Sainte congrégation, le Père Bourgoing a besoin de vous pour acquérir la perfection du sacerdoce, après laquelle il soupire; mais je ne crains point d'assurer que vous aviez besoin de lui réciproquement pour établir vos maximes et vos exercices. Et en effet, chrétiens, cette vénérable compagnie est commencée entre ses mains, il en est un des quatre premiers avec lesquels son instituteur en a posé les fondements; c'est lui-même qui l'a étendue dans les principales villes de ce royaume. Que dis-je, de ce royaume ? Nos voisins lui tendent les bras; les évêques des Pays-Bas l'appellent, et ces provinces florissantes lui doivent l'établissement de tant de maisons qui ont consolé leurs pauvres, humilié leurs riches, instruit leurs peuples, sanctifié leurs prêtres, et répandu bien loin aux environs la bonne odeur de l'Evangile.

La grande part qu'il a eue à fonder une institution si véritablement ecclésiastique, vous doit faire voir, chrétiens, combien ce grand homme était animé de l'esprit de l'E-

(1) Doivent toujours avoir.

glise et du sacerdoce. Mais venons aux exercices particuliers. Les ministres de Jésus-Christ ont deux principales fonctions : ils doivent parler à Dieu, ils doivent parler aux peuples; parler à Dieu par l'oraison, parler aux peuples fidèles par la prédication de l'Evangile. Ces deux fonctions sont unies, et il est aisé de les remarquer dans cette parole des saints apôtres : *Pour nous*, disent-ils dans les Actes, *nous demeurerons appliqués à l'oraison et au ministère de la parole : Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus* (*Act.*, VI, 4). Prêtres, qui êtes les anges du Dieu des armées, vous devez sans cesse monter et descendre comme les anges que vit Jacob dans cette échelle mystique (*Gen.*, XXVIII, 12). Vous montez de la terre au ciel, lorsque vous unissez vos esprits à Dieu par le moyen de l'oraison; vous descendez du ciel en la terre lorsque vous portez aux hommes ses ordres et sa parole. Montez donc et descendez sans cesse, c'est-à-dire, priez et prêchez; parlez à Dieu, parlez aux hommes; allez premièrement recevoir, et puis venez répandre les lumières; allez puiser dans la source, après venez arroser la terre et faire germer le fruit de vie.

Voulez-vous voir, chrétiens, quel était l'esprit d'oraison de ce fidèle serviteur de Dieu? Lisez ses Méditations toutes pleines de lumières et de grâces. Elles sont entre les mains de tout le monde, des religieux, des séculiers, des prédicateurs, des contemplatifs, des simples et des savants : tant il a été saintement et charitablement industrieux à présenter tout ensemble le pain aux forts, le lait aux enfants, et dans ce pain et dans ce lait le même Jésus-Christ à tous.

Je ne m'étonne donc plus s'il prêchait si saintement au peuple fidèle le mystère de Jésus-Christ qu'il avait si bien médité. O Dieu vivant et éternel! quel zèle, quelle onction, quelle douceur, quelle force, quelle simplicité et quelle éloquence! Oh! qu'il était éloigné de ces prédicateurs infidèles, qui ravilissent leur dignité jusqu'à faire servir au désir de plaire le ministère d'instruire, qui ne rougissent pas d'acheter des acclamations par des instructions, des paroles de flatterie par la parole de vérité, des louanges, vains aliments d'un esprit léger, par la nourriture solide et substantielle que Dieu a préparée à ses enfants! Quel désordre, quelle indignité! Est-ce ainsi qu'on fait parler Jésus-Christ? Savez-vous, ô prédicateurs! que ce divin conquérant veut régner sur les cœurs par votre parole? Mais ces cœurs sont retranchés contre lui, et pour les abattre à ses pieds, pour les forcer invinciblement au milieu de leurs défenses, que ne faut-il pas entreprendre? quels obstacles ne faut-il pas surmonter? Ecoutez l'apôtre saint Paul : *Il faut renverser les remparts des mauvaises habitudes, il faut détruire les conseils profonds d'une malice* (1) *invétérée, il faut abattre toutes les hauteurs qu'un orgueil indompté et opiniâtre élève contre la science de Dieu, il faut captiver tout entendement sous l'obéissance de la foi : Ad destructionem munitionum, consilia destruentes, et omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei, et in captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi* (II *Cor.*, X, 4, 5).

(1) Endurcie.

Que ferez-vous ici, faibles discoureurs? Détruirez-vous ces remparts en jetant des fleurs? Dissiperez-vous ces conseils cachés en chatouillant les oreilles? Croyez-vous que ces superbes hauteurs tombent au bruit de (1) vos périodes mesurées? Et pour captiver les esprits, est-ce assez de les charmer un moment par la surprise d'un plaisir qui passe? Non, non, ne nous trompons pas : pour renverser tant de remparts et vaincre tant de résistance, et nos mouvements affectés, et nos paroles arrangées, et nos figures artificielles sont des machines trop faibles. Il faut prendre des armes plus (2) puissantes, plus efficaces, celles qu'employait si heureusement le saint prêtre dont nous parlons.

La parole de l'Evangile sortait de sa bouche, vive, pénétrante, animée, toute pleine d'esprit et de feu. Ses sermons n'étaient pas le fruit de l'étude lente et tardive, mais d'une céleste ferveur, mais d'une prompte et soudaine illumination; c'est pourquoi deux jours lui suffisent pour faire l'oraison funèbre du grand cardinal de Bérulle, avec l'admiration de ses auditeurs. Il n'en employa pas beaucoup davantage à ce beau panégyrique latin de saint Philippe de Néri; ce prêtre si transporté de l'amour de Dieu, dont le zèle était si grand et si vaste, que le monde entier était trop petit pour l'étendue de son cœur, pendant que son cœur même était trop petit pour l'immensité de son amour. Mais dois-je m'arrêter ici à deux actions particulières du Père Bourgoing, puisque je sais qu'il a fourni de la même force la carrière de plusieurs carêmes, dans les chaires les plus illustres de la France et des Pays-Bas; toujours pressant, toujours animé; lumière ardente et luisante, qui ne brillait que pour échauffer, qui cherchait le cœur par l'esprit, et ensuite (3) captivait l'esprit par le cœur? D'où lui venait cette force? C'est, mes frères, qu'il était plein de la doctrine céleste; c'est qu'il s'était nourri et rassasié du meilleur suc du christianisme; c'est qu'il faisait régner dans ses sermons la vérité et la sagesse; l'éloquence suivait comme la servante, non recherchée avec soin, mais attirée par les choses mêmes. Ainsi, *son discours se répandait à la manière d'un torrent, et s'il trouvait en son chemin les fleurs de l'élocution, il les entraînait plutôt après lui par sa propre impétuosité, qu'il ne les cueillait avec choix pour se parer d'un tel ornement : Fertur quippe impetu suo; et elocutionis pulchritudinem, si occurrerit, vi rerum rapit, non cura decoris assumit* (*S. Aug. de Doct. Christ., lib.* IV, *tom.* III, *part.* I, *n.* 42, *p.* 81). C'est l'idée de l'éloquence que donne saint Augustin aux prédicateurs,

(1) Votre harmonie.
(2) Fortes.
(3) Gagnait.

et ce qu'a pratiqué celui dont nous honorons ici la mémoire.

Après ces fonctions publiques, il resterait encore, Messieurs, de vous faire voir ce saint homme dans la conduite des âmes, et de vous y faire admirer son zèle, sa discrétion, son courage et sa patience. Mais quoique les autres choses que j'ai à vous dire ne me laissent pas le loisir d'entrer bien avant dans cette matière, je ne dois pas omettre en ce lieu qu'il a été longtemps confesseur de feu monseigneur le duc d'Orléans, de glorieuse mémoire. C'est une marque de son mérite d'avoir été appelé à un tel emploi, après cet illustre père, Charles de Condren, dont le nom inspire la piété, dont la mémoire, toujours fraîche et toujours récente, est douce à toute l'Eglise comme une composition de parfums. Mais quelle a été la conduite de son successeur dans cet emploi délicat? N'entrons jamais dans ce détail; honorons par notre silence le mystérieux secret que Dieu a imposé à ses ministres. Contentons-nous de savoir qu'il y a des plantes tardives dans le jardin de l'Epoux; que pour en voir la fécondité, les directeurs des consciences, ces laboureurs spirituels, doivent attendre avec patience le fruit précieux de la terre, comme parle l'apôtre saint Jacques (*Jac.*, V, 7); et qu'enfin le père Bourgoing a eu cette singulière consolation, qu'il n'a pas attendu en vain, qu'il n'a pas travaillé inutilement, la terre qu'il cultivait lui ayant donné avec abondance des fruits de bénédiction et de grâce. Ah! si nous avons un cœur chrétien, ne passons pas cet endroit sans rendre à Dieu de justes louanges pour le don inestimable de sa clémence, et prions sa bonté suprême qu'elle fasse souvent de pareils miracles : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* (II *Cor.*, IX, 15).

Rendons grâces aussi, chrétiens, à cette même bonté, par Jésus-Christ, Notre-Seigneur, de ce qu'elle a fait paraître en nos jours un prêtre si saint, qu'on a vu apporter persévéramment l'innocence à l'autel, le zèle à la chaire, l'assiduité à la prière, une patience vigoureuse dans la conduite des âmes, une ardeur infatigable à toutes les affaires de l'Eglise. Il ne vit que pour l'Eglise, il ne respire que l'Eglise; il veut non-seulement tout consacrer, mais encore tout sacrifier aux intérêts de l'Eglise, sa personne, ses frères, sa congrégation. Il l'a gouvernée en cet esprit durant l'espace de vingt et un ans; et comme toute la conduite de cette sainte compagnie consiste à s'attacher constamment à la conduite de l'Eglise, à ses évêques, à son chef visible, je ne croirai pas m'éloigner de la suite de mon discours, si je trace ici, en peu de paroles, comme un plan de la sainte Eglise selon le dessein éternel de son divin architecte : je vous demande, Messieurs, que vous renouveliez vos attentions.

SECOND POINT.

Vous comprenez, mes frères, par tout ce que j'ai déjà dit, que le dessein de Dieu dans l'établissement de son Eglise est de faire éclater par toute la terre le mystère de son unité, en laquelle est ramassée toute sa grandeur. C'est pourquoi le Fils de Dieu est venu au monde, et *le Verbe a été fait chair, et il a daigné habiter en nous, et nous l'avons vu parmi les hommes plein de grâce et de vérité* (*Joan.*, I, 14); afin que par la grâce qui unit il ramenât tout le genre humain à la vérité qui est une. Ainsi, venant sur la terre avec cet esprit d'unité, il a voulu que tous ses disciples fussent unis, et il a fondé son Eglise unique et universelle, *afin que tout y fût consommé et réduit en un; Ut sint consummati in unum* (*Joan.*, XVII, 23), comme il le dit lui-même dans son Evangile.

Je vous le dis, chrétiens, c'est ici en vérité un grand mystère en Jésus-Christ et en son Eglise. *Il n'y a qu'une colombe et une parfaite : Una est columba mea, perfecta mea* (*Cant.*, VI, 8) : Il n'y a qu'une seule Epouse, qu'une seule Eglise catholique, qui est la mère commune de tous les fidèles. Mais comment est-elle la mère de tous les fidèles, puisqu'elle n'est autre chose que l'assemblée de tous les fidèles? C'est ici le secret de Dieu. Toute la grâce de l'Eglise, toute l'efficace du Saint-Esprit est dans l'unité : en l'unité est le trésor, en l'unité est la vie; hors de l'unité est la mort certaine. L'Eglise donc est une; et, par son esprit d'unité catholique et universelle, elle est la mère toujours féconde de tous les particuliers qui la composent : ainsi tout ce qu'elle engendre elle se l'unit très-intimement; en cela dissemblable des autres mères qui mettent hors d'elles-mêmes les enfants qu'elles produisent. Au contraire, l'Eglise n'engendre les siens qu'en les recevant en son sein, qu'en les incorporant à son unité. Elle croit entendre sans cesse en la personne de saint Pierre ce commandement qu'on lui fait d'en haut : *Tue et mange*, unis, incorpore : *Occide et manduca* (*Act.*, X, 13); et se sentant animée de cet esprit unissant, elle élève la voix nuit et jour pour appeler tous les hommes au banquet où tout est fait un. Et lorsqu'elle voit les hérétiques qui s'arrachent de ses entrailles, ou plutôt qui lui arrachent ses entrailles mêmes, et qui emportent avec eux en la déchirant le sceau de son unité, qui est le baptême, conviction visible de leur désertion, elle redouble son amour maternel envers ses enfants qui demeurent, les liant et les attachant toujours davantage à son esprit d'unité : tant il est vrai qu'il a plu à Dieu que tout concourût à l'œuvre de l'unité sainte de l'Eglise, et même le schisme, la rupture et la révolte.

Voilà donc le dessein du grand architecte, faire régner l'unité en son Eglise et par son Eglise : voyons maintenant l'exécution. L'exécution, chrétiens, c'est l'établissement des pasteurs. Car, de crainte que les troupeaux errants et vagabonds ne fussent dispersés deçà et delà, Dieu établit les pasteurs pour les rassembler. Il a donc voulu imprimer dans l'ordre et dans l'office des pasteurs le mystère de l'unité de l'Eglise; et c'est en ceci que consiste la dignité de l'épiscopat. Le mys-

tère de l'unité ecclésiastique est dans la personne, dans le caractère, dans l'autorité des évêques. En effet, chrétiens, ne voyez-vous pas qu'il y a plusieurs prêtres, plusieurs ministres, plusieurs prédicateurs, plusieurs docteurs; mais il n'y a qu'un seul évêque dans un diocèse et dans une Eglise. Et nous apprenons de l'histoire ecclésiastique que, lorsque les factieux entreprenaient de diviser l'épiscopat, une voix commune de toute l'Eglise et de tout le peuple fidèle s'élevait contre cet attentat sacrilége par ces paroles remarquables : *Un Dieu, un Christ, un évêque: Unus Deus, unus Christus, unus episcopus* (*Cornel., Epist. ad Cypr., apud. Cypr. Ep.* XLVI, p. 60. *Theodoret. Hist. Eccles. lib.* II, *cap.* 14, *t.* III, *p.* 610). Quelle merveilleuse association, un Dieu, un Christ, un évêque ! un Dieu, principe de l'unité; un Christ, médiateur de l'unité; un évêque, marquant et représentant en la singularité de sa charge le mystère de l'unité de l'Eglise. Ce n'est pas assez, chrétiens, chaque évêque a son troupeau particulier. Parlons plus correctement : les évêques n'ont tous ensemble qu'un même troupeau, dont chacun conduit une partie inséparable du tout; de sorte qu'en vérité tous les évêques sont au tout et à l'unité, et ils ne sont partagés que pour la facilité de l'application. Mais Dieu voulant maintenir parmi ce partage l'unité inviolable du tout, outre les pasteurs des troupeaux particuliers, il a donné un père commun, il a préposé un pasteur à tout le troupeau; afin que la sainte Eglise fût une fontaine scellée par le sceau d'une parfaite unité, et qu'*y ayant un chef établi, l'esprit de division n'y entrât jamais : Ut capite constituto schismatis tolleretur occasio* (*S. Hieron. adv. Jovin., lib.* I, *tom.* IX, *p.* 168).

Ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ voulant commencer le mystère de l'unité de son Eglise, il a séparé les apôtres du nombre de tous les disciples; et ensuite voulant consommer le mystère de l'unité de l'Eglise, il a séparé l'apôtre saint Pierre du milieu des autres apôtres. Pour commencer l'unité, dans toute la multitude il en choisit douze; pour consommer l'unité, parmi les douze il en choisit un. En commençant l'unité, il n'exclut pas tout à fait la pluralité : *Comme le Père m'a envoyé, ainsi*, dit-il, *je vous envoie* (*Joan.*, XX, 21). Mais pour conduire à la perfection le mystère de l'unité de son Eglise, il ne parle pas à plusieurs, il désigne saint Pierre personnellement, il lui donne un nom particulier : *Et moi*, dit-il, *je te dis à toi, tu es Pierre; et*, ajoute-t-il, *sur cette pierre je bâtirai mon Eglise* ; *et*, conclut-il, *les portes d'enfer ne prévaudront point contre elle* (*Matth.*, XVI, 18) : afin que nous entendions que la police, le gouvernement, et toute l'ordonnance de l'Eglise se doit enfin réduire à l'unité seule; et que le fondement de cette unité est et sera éternellement le soutien immobile de cet édifice.

Par conséquent, chrétiens, quiconque aime l'Eglise doit aimer l'unité; et quiconque aime l'unité doit avoir une adhérence immuable à tout l'ordre épiscopal, dans lequel et par lequel le mystère de l'unité se consomme, pour détruire le mystère d'iniquité, qui est l'œuvre de rébellion et de schisme. Je dis à tout l'ordre épiscopal : au pape, chef de cet ordre et de l'Eglise universelle ; aux évêques, chefs et pasteurs des Eglises particulières. Tel est l'esprit de l'Eglise, tel est principalement le devoir des prêtres, qui sont établis de Dieu pour être coopérateurs de l'épiscopat. Le cardinal de Bérulle, plein de l'esprit de l'Eglise et du sacerdoce, n'a formé sa congrégation que dans la vue de ce dessein; et le père François Bourgoing l'a toujours très-saintement gouvernée dans cette même conduite.

Soyez bénie de Dieu, sainte compagnie ; entrez de plus en plus dans ces sentiments, éteignez ces feux de division, ensevelissez sans retour ces noms de parti. Laissez se débattre, laissez disputer et languir dans des questions ceux qui n'ont pas le zèle de servir l'Eglise : d'autres pensées vous appellent, d'autres affaires demandent vos soins. Employez tout ce qui est en vous d'esprit, et de cœur, et de lumière, et de zèle, au rétablissement de la discipline, si horriblement dépravée et dans le clergé et parmi le peuple.

Deux choses sont nécessaires à la sainte Eglise, la pureté de la foi et l'ordre de la discipline. La foi est toujours sans tache, la discipline souvent chancelante. D'où vient cette différence, si ce n'est que la foi est le fondement, lequel étant renversé, tout l'édifice tomberait par terre? Or il a plu à notre Sauveur, qui a établi son Eglise comme un édifice sacré, de permettre que, pour exercer le zèle de ses ministres, il y eût toujours à la vérité quelques réfections à faire dans le corps du bâtiment, mais que le fondement fût si ferme, que jamais il ne pût être ébranlé ; parce que les hommes peuvent bien, en quelque sorte, contribuer par sa grâce à faire les réparations de l'édifice, mais qu'ils ne pourraient jamais le redresser de nouveau, s'il (1) était entièrement abattu. Il faudrait que le Fils de Dieu vînt encore au monde; et comme il a résolu de n'y venir qu'une fois, il a fondé son temple si solidement, qu'il n'aura jamais besoin qu'on le rétablisse et qu'il suffira seulement qu'on l'entretienne.

Qui pourrait assez exprimer quel était le zèle du père Bourgoing, pour travailler à ce grand ouvrage? Il regardait les évêques comme ceux qui sont établis de Dieu pour faire vivre dans le peuple et dans le clergé la discipline chrétienne. Il révérait dans leur ordre la vigueur et la plénitude d'une puissance céleste, pour réprimer la licence et arrêter le torrent des mauvaises mœurs, qui, s'enflant et s'élevant à grands flots, menace d'inonder toute la face de la terre. Non content d'exciter leur zèle, il travaillait nuit et jour à leur donner de fidèles ouvriers. Sa compagnie lui doit le dessein d'avoir des institutions ecclésiastiques pour y former de saints prêtres, c'est-à-dire, donner des pères

(1) Avait été ruiné.

aux enfants de Dieu. Et il ne faut pas sortir bien loin pour voir des fruits de son zèle. Allez à cette maison où reposent les os du grand saint Magloire : là, dans l'air le plus pur et le plus serein de la ville, un nombre infini d'ecclésiastiques respire un air encore plus pur de la discipline cléricale ; ils se répandent dans les diocèses, et portent partout l'esprit de l'Eglise : c'est l'effet des soins du père Bourgoing. Mais pourquoi vous parler ici d'un séminaire particulier? toutes les maisons de l'Oratoire n'étaient-elles pas sous sa conduite autant de séminaires des évêques? Il professait hautement que tous les sujets de sa compagnie étaient plus aux prélats qu'à la compagnie, et avec raison, chrétiens, puisque la gloire de la compagnie c'est d'être tout entière à eux, pour être par eux tout entière à l'Eglise et à Jésus-Christ.

De là vous pouvez connaître combien cette compagnie est redevable aux soins de son général, qui savait si bien conserver en elle l'esprit de son institut, c'est-à-dire l'esprit primitif de la cléricature et du sacerdoce. Il en était tellement rempli qu'il en animait tous ses frères; et ceux qui auraient été assez insensibles pour ne se pas rendre à ses paroles auraient été forcés de céder à la force toute-puissante de ses exemples. Et en effet, chrétiens, quel autre était plus capable de leur inspirer l'esprit d'oraison, que celui qu'ils voyaient toujours le plus assidu à ce divin exercice? Qui pouvait plus puissamment enflammer leurs cœurs à travailler sans relâche pour les intérêts de l'Eglise, que celui dont les maladies n'étaient pas capables d'en ralentir l'action, ce grand homme ne voulant pas, autant qu'il pouvait, qu'il fût tant permis aux infirmités d'interrompre les occupations d'un prêtre de Jésus-Christ? Qui a pu leur enseigner plus utilement à conserver parmi les emplois une sainte liberté d'esprit, que celui qui s'est montré dans les plus grands embarras autant paisible, autant dégagé, qu'agissant et infatigable? Enfin de qui pouvaient-ils apprendre avec plus de fruit à dompter par la pénitence la délicatesse des sens et de la nature, que de celui qu'ils ont toujours vu retrancher de son sommeil malgré son besoin, endurer la rigueur du froid malgré sa vieillesse, (1) continuer ses jeûnes malgré ses travaux, enfin affliger son corps par toutes sortes d'austérités malgré ses infirmités corporelles?

O membres tendres et délicats, si souvent couchés sur la dure! O gémissements, ô cris de la nuit, pénétrant les nues, perçant jusqu'à Dieu! O fontaines de larmes, sources de joie! O admirable ferveur d'esprit et de prière continuelle! O âme qui soutenait le corps presque sans aucune nourriture; ou plutôt, ô corps contraint de mourir avant la mort même, afin que l'âme fût en liberté! O appât du plaisir sensible et goût du fruit défendu, surmonté par la continence du père Bourgoing! O Jésus-Christ! ô sa mort! ô son anéantissement et sa croix honorés par sa pénitence! Plût à Dieu que, touché d'un si saint exemple, je mortifie mes membres mortels, et que je commence à marcher par la voie étroite, et que je m'ensevelisse avec Jésus-Christ pour être son cohéritier!

(1) Prolonger.

Car que faisons-nous, chrétiens, que faisons-nous autre chose, lorsque nous flattons notre corps, que d'accroître la proie de la mort, lui enrichir son butin, lui engraisser sa victime? Pourquoi m'es-tu donné, ô corps mortel, fardeau accablant, soutien nécessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec lequel je ne puis avoir ni guerre ni paix; parce qu'à chaque moment il faut s'accorder, et à chaque moment il faut rompre? O inconcevable union, et aliénation non moins étonnante! *Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps mortel? Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus* (*Rom.*, VII, 24)? Si nous n'avons pas le courage d'imiter le père Bourgoing dans ses austérités, pourquoi flattons-nous nos corps, nourrissons-nous leurs convoitises par notre mollesse, et les rendons-nous invincibles par nos complaisances?

Se peut-il faire, mes frères, que nous ayons tant d'attache à cette vie et à ses plaisirs, si nous considérons attentivement combien est dure la condition avec laquelle on nous l'a prêtée? La nature, cruelle usurière, nous ôte tantôt un sens et tantôt un autre. Elle avait ôté l'ouïe au père Bourgoing, et elle ne manque pas tous les jours de nous enlever quelque chose, comme pour l'intérêt de son prêt, sans se départir pour cela du droit qu'elle se réserve, d'exiger en toute rigueur la somme totale à sa volonté. Et alors où serons-nous? que deviendrons-nous? dans quelles ténèbres serons-nous cachés? dans quel gouffre serons-nous perdus? Il n'y aura plus sur la terre aucun vestige de ce que nous sommes. *La chair changera de nature, le corps prendra un autre nom; même celui de cadavre*, dit Tertullien, *ne lui demeurera pas longtemps; il deviendra un je ne sais quoi, qui n'a point de nom dans aucune langue* : tant il est vrai que tout meurt en nos corps, jusqu'à ces termes funèbres, par lesquels on exprimait nos malheureux restes : *Post totum illud ignobilitatis elogium, caducæ carnis in originem terram, et cadaveris nomen; et de isto quoque nomine perituræ in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem* (*Tertul.*, *de Resur. carn.*, *n.* 4, *pag.* 381).

Et vous vous attachez à ce corps, et vous bâtissez sur ces ruines, et vous contractez avec ce mortel une amitié immortelle! Oh que la mort vous sera cruelle! oh que vainement vous soupirerez, disant avec ce roi des Amalécites : *Siccine separat amara mors* (I *Reg.*, XV, 32)! Est-ce ainsi que la mort amère sépare de tout? Quel coup! quel état! quelle violence!

Il n'y a que l'homme de bien qui n'a rien à craindre en ce dernier jour. La mortification lui rend la mort familière; le détachement des plaisirs le désaccoutume du corps, il n'a point de peine à s'en séparer; il a déjà, depuis fort longtemps, ou dénoué ou rompu

les liens les plus délicats qui nous y attachent. Ainsi le père Bourgoing ne peut être surpris de la mort : Ses jeûnes et ses pénitences l'ont souvent avancée dans son voisinage, comme pour la lui faire observer de près : *Sæpe jejunans mortem de proximo novit* (*Tertul.*, *de Jejun.*, *n.* 12, *p.* 710). Pour sortir du monde plus légèrement, il s'est déjà déchargé lui-même d'une partie de son corps, comme d'un empêchement importun à l'âme : *Præmisso jam sanguinis succo, tamquam animæ impedimento* (*Ibid.*) : Un tel homme dégagé du siècle, qui a mis toute son espérance en la vie future, voyant approcher la mort, ne la nomme ni cruelle ni inexorable : au contraire, il lui tend les bras, il lui présente sans murmurer ce qui lui reste de corps, et lui montre lui-même l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort, lui dit-il d'un visage ferme, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher; tu me sépareras de ce corps mortel : ô mort, je t'en remercie; j'ai travaillé toute ma vie à m'en détacher, j'ai tâché de mortifier mes appétits sensuels; ton secours, ô mort, m'était nécessaire pour en arracher jusqu'à la racine. Ainsi, bien loin d'interrompre le cours de mes desseins, tu ne fais qu'accomplir l'ouvrage que j'ai commencé; tu ne détruis pas ce que je prétends, mais tu l'achèves : achève donc, ô mort favorable, et rends-moi bientôt à mon maître.

Ah! qu'il n'en est pas ainsi des impies! *Non sic impii, non sic* (*Ps.* I, 4). La mort ne leur arrive jamais si tard, qu'elle ne soit toujours précipitée; elle n'est jamais prévenue par tant d'avertissements, qu'elle ne soit toujours imprévue. Toujours elle rompt quelque grand dessein et quelque affaire importante : au lieu qu'un homme de bien, à chaque heure, à chaque moment, a toujours ses affaires faites; il a toujours son âme en ses mains, prêt à la rendre au premier signal. Ainsi est mort le père Bourgoing; et voilà qu'étant arrivé en la bienheureuse terre des vivants, il voit et il goûte en la source même combien le Seigneur est doux; et il chante, et il triomphe avec ses saints anges, pénétrant Dieu, pénétré de Dieu, admirant la magnificence de sa maison, et s'enivrant du torrent de ses délices.

Qui nous donnera, chrétiens, que nous mourions de cette mort, et que notre mort soit un jour de fête, un jour de délivrance, un jour de triomphe! Ah! que mon âme meure de la mort des justes! *Moriatur anima mea morte justorum* (*Num.*, XXIII, 10)! Mais pour mourir de la mort des justes, vivez, mes frères, de la vie des justes. Ne soyez pas de ceux qui diffèrent à se reconnaître quand ils ont perdu la connaissance, et qui méprisent si fort leur âme, qu'ils ne songent à la sauver que lorsqu'ils sont en danger de perdre leurs corps, desquels certes on peut dire véritablement qu'ils se convertissent par désespoir plutôt que par espérance. Mes frères, faites pénitence, tandis que le médecin n'est pas encore à vos côtés, vous donnant des jours et des heures qui ne sont pas en sa puissance, et toujours prêt à philosopher admirablement de la maladie après la mort. Convertissez-vous de bonne heure; que la pensée en vienne de Dieu et non de la fièvre, de la raison et non du trouble, du choix et non de la force ni de la contrainte. Si votre corps est une hostie, consacrez à Dieu une hostie vivante; si c'est un talent précieux qui doive profiter entre ses mains, mettez-le de bonne heure dans le commerce, et n'attendez pas à le lui donner qu'il le faille enfouir en terre : c'est ce que je dis à tous les fidèles.

Et vous, sainte compagnie, qui avez désiré d'ouïr de ma bouche le panégyrique de votre père, vous ne m'avez pas appelé dans cette chaire, ni pour déplorer votre perte par des plaintes étudiées, ni pour contenter les vivants par de vains éloges des morts. Un motif plus chrétien vous a excitée à me demander ce discours funèbre à la gloire de ce grand homme : vous avez prétendu que je consacrasse la mémoire de ses vertus, et que je vous proposasse, comme en un tableau, le modèle de sa sainte vie. Soyez donc ses imitateurs comme il l'a été de Jésus-Christ : c'est ce qu'il demande de vous aussi ardemment, j'ose dire plus ardemment que le sacrifice mystique : car, si par ce sacrifice vous procurez son repos, en imitant ses vertus vous enrichissez sa couronne. C'est vous-mêmes, mes révérends pères, qui serez et sa couronne et sa gloire au jour de Notre-Seigneur, si, comme vous avez été durant tout le cours de sa vie obéissants à ses ordres, vous vous rendez de plus en plus après sa mort fidèles imitateurs de sa piété. Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE,

Prononcée le 16 novembre 1669.

La reine d'Angleterre, un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Grandes qualités de cette princesse. Avec quelle bonté elle usait de son pouvoir, et quel zèle elle protégeait les catholiques. Etonnantes entreprises de Henriette pour le salut de l'Angleterre. Son courage dans ses disgrâces : combien elle louait Dieu d'être devenue reine malheureuse. Sa foi, sa charité, sa pénitence.

Et nunc, reges, intelligite : erudimini, qui judicatis terram.

Maintenant, ô rois, apprenez : instruisez-vous, juges de la terre (*Psal.* II, *v.* 10).

MONSEIGNEUR,

Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leur devoir d'une manière souveraine et digne de lui. Car en leur donnant sa

puissance, il leur commande d'en user, comme il fait lui-même, pour le bien du monde; et il leur fait voir en la retirant que toute leur majesté est empruntée, et que pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples. *Et nunc, reges, intelligite: erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines; la félicité sans bornes, aussi bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur, accumulées sur une tête qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons succès; et depuis, des retours soudains, des changements inouïs; la rébellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies, la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois. Ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut: et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire: *Et nunc, reges, intelligite: erudimini, qui judicatis terram:* Entendez, ô grands de la terre, instruisez-vous, arbitres du monde.

Mais la sage et religieuse princesse, qui fait le sujet de ce discours, n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes, pour y étudier les conseils de la divine providence et les fatales révolutions des monarchies, elle s'est instruite elle-même, pendant que Dieu instruisait les princes par son exemple. J'ai déjà dit que ce grand Dieu les enseigne, et en leur donnant et en leur ôtant leur puissance. La reine dont nous parlons a également entendu deux leçons si opposées; c'est-à-dire, qu'elle a usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. Dans l'une, elle a été bienfaisante; dans l'autre, elle s'est montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontés infinies; quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même de vertus. Tellement qu'elle a perdu pour son propre bien cette puissance royale, qu'elle avait pour le bien des autres; et si ses sujets, si ses alliés, si l'Église universelle a profité de ses grandeurs, elle-même a su profiter de ses malheurs et de ses disgrâces plus qu'elle n'avait fait de toute sa gloire. C'est ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de très-haute, très-excellente et très-puissante princesse HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Quoique personne n'ignore les grandes qualités d'une reine, dont l'histoire a rempli tout l'univers, je me sens obligé d'abord à les rappeler en votre mémoire; afin que cette idée nous serve pour toute la suite du discours. Il serait superflu de parler au long de la glorieuse naissance de cette princesse: on ne voit rien sous le soleil qui en égale la grandeur. Le pape saint Grégoire a donné, dès les premiers siècles, cet éloge singulier à la couronne de France: qu'*elle est autant au-dessus des autres couronnes du monde que la dignité royale surpasse les fortunes particulières* (1). Que s'il a parlé en ces termes du temps du roi Childebert, et, s'il a élevé si haut la race de Mérovée, jugez ce qu'il aurait dit du sang de saint Louis et de Charlemagne. Issue de cette race, fille de Henri le Grand et de tant de rois, son grand cœur a surpassé sa naissance. Toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. A la vérité, elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté, quand elle vit qu'elle allait unir la maison de France à la royale famille des Stuarts, qui étaient venus à la succession de la couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII; mais qui tenaient de leur chef, depuis plusieurs siècles, le sceptre d'Ecosse; et qui descendaient de ces rois antiques, dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps. Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande nation, c'est parce qu'elle pouvait contenter le désir immense qui sans cesse la sollicitait à faire du bien. Elle eut une magnificence royale; et l'on eût dit qu'elle perdait ce qu'elle ne donnait pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidèle dépositaire des plaintes et des secrets, elle disait que les princes devaient garder le même silence que les confesseurs, et avoir la même discrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de sa parole, ni désespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant, qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, et qui accorde si heureusement la liberté avec le respect?

(1) Quanto cæteros homines regia dignitas antecedit, tanto cæterarum gentium regna regni vestri profecto culmen excellit. *Ep. lib.* VI, *Ep.* VI, *tom.* II, *p.* 795.

Douce, familière, agréable autant que ferme et vigoureuse ; elle savait persuader et convaincre, aussi bien que commander, et faire valoir la raison non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitait les affaires ; et une main si habile eût sauvé l'Etat, si l'Etat eût pu être sauvé. On ne peut assez louer la magnanimité de cette princesse. La fortune ne pouvait rien sur elle : ni les maux qu'elle a prévus, ni ceux qui l'ont surprise, n'ont abattu son courage. Que dirai-je de son attachement immuable à la religion de ses ancêtres ? Elle a bien su reconnaître que cet attachement faisait la gloire de sa maison, aussi bien que celle de toute la France, seule nation de l'univers qui, depuis douze siècles presque accomplis que ses rois ont embrassé le christianisme, n'a jamais vu sur le trône que des princes enfants de l'Eglise. Aussi a-t-elle toujours déclaré que rien ne serait capable de la détacher de la foi de saint Louis. Le roi, son mari, lui a donné jusqu'à la mort ce bel éloge, qu'il n'y avait que le seul point de la religion où leurs cœurs fussent désunis ; et, confirmant par son témoignage la piété de la reine, ce prince très-éclairé a fait connaître en même temps à toute la terre la tendresse, l'amour conjugal, la sainte et inviolable fidélité de son épouse incomparable.

Dieu, qui rapporte tous ses conseils à la conservation de la sainte Eglise, et qui, fécond en moyens, emploie toutes choses à ses fins cachées, s'est servi autrefois des chastes attraits de deux saintes héroïnes pour délivrer ses fidèles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut sauver la ville de Béthulie, il tendit, dans la beauté de Judith, un piége imprévu et inévitable à l'aveugle brutalité d'Holopherne. Les grâces pudiques de la reine Esther eurent un effet aussi salutaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du roi, son mari, et fit d'un prince infidèle un illustre protecteur du peuple de Dieu. Par un conseil à peu près semblable, ce grand Dieu avait préparé un charme innocent au roi d'Angleterre, dans les agréments infinis de la reine, son épouse. Comme elle possédait son affection (car les nuages qui avaient paru au commencement furent bientôt dissipés), et que son heureuse fécondité redoublait tous les jours les sacrés liens de leur amour mutuel, sans commettre l'autorité du roi son seigneur, elle employait son crédit à procurer un peu de repos aux catholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans elle fut capable de ses soins : et seize années d'une prospérité accomplie, qui coulèrent sans interruption avec l'admiration de toute la terre, furent seize années de douceur pour cette Eglise affligée. Le crédit de la reine obtint aux catholiques ce bonheur singulier et presque incroyable d'être gouvernés successivement par trois nonces apostoliques, qui leur apportaient les consolations que reçoivent les enfants de Dieu de la communication avec le saint-siége.

Le pape saint Grégoire, écrivant au pieux empereur Maurice, lui représente en ces termes les devoirs des rois chrétiens : *Sachez, ô grand empereur, que la souveraine puissance vous est accordée d'en haut, afin que la vertu soit aidée, que les voies du ciel soient élargies, et que l'empire de la terre serve l'empire du ciel* (1). C'est la vérité elle-même qui lui a dicté ces belles paroles : car qu'y a-t-il de plus convenable à la puissance que de secourir la vertu? A quoi la force doit-elle servir, qu'à défendre la raison ? Et pourquoi commandent les hommes, si ce n'est pour faire que Dieu soit obéi ? Mais surtout il faut remarquer l'obligation si glorieuse, que ce grand pape impose aux princes, d'élargir les voies du ciel. Jésus-Christ a dit dans son Evangile : *Combien est étroit le chemin qui mène à la vie* (*Matth.*, VII, 14) ! Et voici ce qui le rend si étroit : c'est que le juste, sévère à lui-même, et, persécuteur irréconciliable de ses propres passions, se trouve encore persécuté par les injustes passions des autres, et ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire et rude, où il grimpe plutôt qu'il ne marche. Accourez, dit saint Grégoire, puissances du siècle ; voyez dans quel sentier la vertu chemine ; doublement à l'étroit, et par elle-même, et par l'effort de ceux qui la persécutent : secourez-la, tendez-lui la main : puisque vous la voyez déjà fatiguée du combat qu'elle soutient au dedans contre tant de tentations qui accablent la nature humaine, mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors. Ainsi vous élargirez un peu les voies du ciel, et rétablirez ce chemin que sa hauteur et son âpreté rendront toujours assez difficile.

Mais si jamais l'on peut dire que la voie du chrétien est étroite, c'est, Messieurs, durant les persécutions. Car que peut-on imaginer de plus malheureux que de ne pouvoir conserver la foi, sans s'exposer au supplice, ni sacrifier sans trouble, ni chercher Dieu qu'en tremblant ? Tel était l'état déplorable des catholiques anglais. L'erreur et la nouveauté se faisaient entendre dans toutes les chaires; et la doctrine ancienne, qui, selon l'oracle de l'Evangile, *doit être prêchée jusque sur les toits* (2), pouvait à peine parler à l'oreille. Les enfants de Dieu étaient étonnés de ne voir plus ni l'autel, ni le sanctuaire, ni ces tribunaux de miséricorde, qui justifient ceux qui s'accusent. O douleur ! Il fallait cacher la pénitence avec le même soin qu'on eût fait les crimes; et Jésus-Christ même se voyait contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles et d'autres ténèbres, que ces voiles et ces ténèbres mystiques, dont il se couvre volontairement dans l'eucharistie. A l'arrivée de la reine, la rigueur se ralentit, et les catholiques respirèrent. Cette chapelle royale qu'elle fit bâtir avec tant de magnificence dans son palais de Sommerset, rendait à l'Eglise sa première

(1) Ad hoc enim potestas : super omnes homines, dominorum meorum pietati cœlitus data est, ut qui bona appetunt, adjuveatur, ut cœlorum via largius pateat, ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur. *S. Greg. Epist. lib.* III, *Ep.* LXV, *tom.* II, *pag.* 675.

(2) Quod in aure auditis, prædicate super tecta. *Matth* X, 27.

forme. Henriette, digne fille de saint Louis, y animait tout le monde par son exemple, et y soutenait avec gloire, par ses retraites, par ses prières et par ses dévotions, l'ancienne réputation de la très-chrétienne maison de France. Les prêtres de l'Oratoire, que le grand Pierre de Bérulle avait conduits avec elle, et après eux les pères capucins, y donnèrent, par leur piété, aux autels leur véritable décoration, et au service divin sa majesté naturelle. Les prêtres et les religieux, zélés et infatigables pasteurs de ce troupeau affligé, qui vivaient en Angleterre pauvres, errants, travestis, *desquels aussi le monde n'était pas digne* (1), venaient reprendre avec joie les marques glorieuses de leur profession dans la chapelle de la reine; et l'Eglise désolée, qui autrefois pouvait à peine gémir librement et pleurer sa gloire passée, faisait retentir hautement les cantiques de Sion dans une terre étrangère. Ainsi la pieuse reine consolait la captivité des fidèles, et relevait leur espérance.

Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de l'Apocalypse (*Apoc.*, IX, 1 *et* 2), c'est-à-dire, l'erreur et l'hérésie ; quand, pour punir les scandales, ou pour réveiller les peuples et les pasteurs, il permet à l'esprit de séduction de tromper les âmes hautaines, et de répandre partout un chagrin superbe, une indocile curiosité et un esprit de révolte ; il détermine dans sa sagesse profonde les limites qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur et aux souffrances de son Eglise. Je n'entreprends pas, chrétiens, de vous dire la destinée des hérésies de ces derniers siècles, ni de marquer le terme fatal dans lequel Dieu a résolu de borner leur cours. Mais si mon jugement ne me trompe pas, si rappelant la mémoire des siècles passés, j'en fais un juste rapport à l'état présent, j'ose croire, et je vois les sages concourir à ce sentiment, que les jours d'aveuglement sont écoulés, et qu'il est temps désormais que la lumière revienne. Lorsque le roi Henri VIII, prince en tout le reste accompli, s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres rois, et commença d'ébranler l'autorité de l'Eglise, les sages lui dénoncèrent qu'en remuant ce seul point, il mettait tout en péril, et qu'il donnait, contre son dessein, une licence effrénée aux âges suivants. Les sages le prévirent; mais les sages sont-ils crus en ces temps d'emportement, et ne se rit-on pas de leurs prophéties? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus impérieuse, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la religion a de plus saint a été en proie. L'Angleterre a tant changé, qu'elle ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir; et plus agitée en sa terre et dans ses ports mêmes que l'Océan qui l'environne, elle se voit inondée par l'effroyable débordement de mille sectes bizarres. Qui sait si, étant revenue de ses erreurs prodigieuses touchant la royauté, elle ne poussera pas plus loin ses réflexions ; et si, ennuyée de ses changements, elle ne regardera pas avec complaisance l'état qui a précédé? Cependant admirons ici la piété de la reine, qui a su si bien conserver les précieux restes de tant de persécutions. Que de pauvres, que de malheureux, que de familles ruinées pour la cause de la foi, ont subsisté pendant tout le cours de sa vie par l'immense profusion de ses aumônes! Elles se répandaient de toutes parts jusqu'aux dernières extrémités de ses trois royaumes ; et s'étendant, par leur abondance, même sur les ennemis de la foi, elles adoucissaient leur aigreur, et les ramenaient à l'Eglise. Ainsi non-seulement elle conservait, mais encore elle augmentait le peuple de Dieu. Les conversions étaient innombrables ; et ceux qui en ont été témoins oculaires nous ont appris que pendant trois ans de séjour qu'elle a fait dans la cour du roi son fils, la seule chapelle royale a vu plus de trois cents convertis, sans parler des autres, abjurer saintement leurs erreurs entre les mains de ses aumôniers. Heureuse d'avoir conservé si soigneusement l'étincelle de ce feu divin que Jésus est venu allumer au monde (*Luc.*, XII, 49)! Si jamais l'Angleterre revient à soi; si ce levain précieux vient un jour à sanctifier toute cette masse, où il a été mêlé par ces royales mains, la postérité la plus éloignée n'aura pas assez de louanges pour célébrer les vertus de la religieuse Henriette, et croira devoir à sa piété l'ouvrage si mémorable du rétablissement de l'Eglise.

Que si l'histoire de l'Eglise garde chèrement la mémoire de cette reine, notre histoire ne taira pas les avantages qu'elle a procurés à sa maison et à sa patrie. Femme et mère très-chérie et très-honorée, elle a réconcilié avec la France le roi son mari et le roi son fils. Qui ne sait qu'après la mémorable action de l'île de Rhé, et durant ce fameux siége de la Rochelle, cette princesse, prompte à se servir des conjonctures importantes, fit conclure la paix qui empêcha l'Angleterre de continuer son secours aux calvinistes révoltés? Et dans ces dernières années, après que notre grand roi, plus jaloux de sa parole et du salut de ses alliés que de ses propres intérêts, eut déclaré la guerre aux Anglais, ne fut-elle pas encore une sage et heureuse médiatrice? ne réunit-elle pas les deux royaumes? Et depuis encore, ne s'est-elle pas appliquée en toutes rencontres à conserver cette même intelligence? Ces soins regardent maintenant vos Altesses Royales (1) : et l'exemple d'une grande reine, aussi bien que le sang de France et d'Angleterre que vous avez uni par votre heureux mariage, vous doit inspirer le désir de travailler sans cesse à l'union de deux rois qui vous sont si proches, et de qui la puissance et la vertu peuvent faire le destin de toute l'Europe.

Monseigneur, ce n'est plus seulement par cette vaillante main et par ce grand cœur

(1) Quibus dignus non erat mundus. *Heb.*, XI, 38.

(1) Le duc et la duchesse d'Orléans.

que vous acquerrez de la gloire. Dans le calme d'une profonde paix, vous aurez des moyens de vous signaler; et vous pouvez servir l'Etat sans l'alarmer, comme vous avez fait tant de fois, en exposant, au milieu des plus grands hasards de la guerre, une vie aussi précieuse et aussi nécessaire que la vôtre. Ce service, Monseigneur, n'est pas le seul qu'on attend de vous; et l'on peut tout espérer d'un prince que la sagesse conseille, que la valeur anime, et que la justice accompagne dans toutes ses actions. Mais où m'emporte mon zèle, si loin de mon triste sujet? Je m'arrête à considérer les vertus de Philippe, et ne songe pas que je vous dois l'histoire des malheurs d'Henriette.

J'avoue en la commençant, que je sens plus que jamais la difficulté de mon entreprise. Quand j'envisage de près les infortunes inouïes d'une si grande reine, je ne trouve plus de paroles; et mon esprit rebuté de tant d'indignes traitements qu'on a faits à la majesté et à la vertu, ne se résoudrait jamais à se jeter parmi tant d'horreurs, si la constance admirable avec laquelle cette princesse a soutenu ses calamités ne surpassait de bien loin les crimes qui les ont causées. Mais en même temps, chrétiens, un autre soin me travaille : ce n'est pas un ouvrage humain que je médite. Je ne suis pas ici un historien qui doive vous développer le secret des cabinets, ni l'ordre des batailles, ni les intérêts des partis : il faut que je m'élève au-dessus de l'homme, pour faire trembler toute créature sous les jugements de Dieu. *Introibo in potentias Domini* (*Ps.* LXX, 15) : J'entrerai avec David dans les puissances du Seigneur, et j'ai à vous faire voir les merveilles de sa main et de ses conseils; conseils de juste vengeance sur l'Angleterre; conseils de miséricorde pour le salut de la reine; mais conseils marqués par le doigt de Dieu, dont l'empreinte est si vive et si manifeste dans les événements que j'ai à traiter, qu'on ne peut résister à cette lumière.

Quelque haut qu'on puisse remonter pour rechercher dans les histoires les exemples des grandes mutations, on trouve que jusqu'ici elles sont causées ou par la mollesse, ou par la violence des princes. En effet, quand les princes, négligeant de connaître leurs affaires et leurs armées, ne travaillent qu'à la chasse, comme disait (1) cet historien, n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaisirs; ou quand, emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni lois ni mesures, et qu'ils ôtent les égards et la crainte aux hommes; en faisant que les maux qu'ils souffrent leur paraissent plus insupportables que ceux qu'ils prévoient : alors ou la licence excessive, ou la patience poussée à l'extrémité, menacent terriblement les maisons régnantes.

Charles Ier, roi d'Angleterre, était juste, modéré, magnanime, très-instruit de ses affaires et des moyens de régner. Jamais prince ne fut plus capable de rendre la royauté, non-seulement vénérable et sainte, mais encore aimable et chère à ses peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon la clémence? Je veux bien avouer de lui ce qu'un auteur célèbre a dit de César : Qu'il a été clément jusqu'à être obligé de s'en repentir : *Cæsari proprium et peculiare sit clementiæ insigne, qua usque ad pœnitentiam omnes superavit* (*Plin.*, *lib.* VII, *cap.* 25). Que ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles, aussi bien que de César : que ceux qui veulent croire que tout est faible dans les malheureux et dans les vaincus ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer. et comme il n'a jamais refusé ce qui était raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui était faible et injuste étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ces dernières épreuves; mais certes il a montré qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la majesté à un roi qui sait se connaître; et ceux qui ont vu de quel front il a paru dans la salle de Westminster et dans la place de Whitehall peuvent juger aisément combien il était intrépide à la tête de ses armées, combien auguste et majestueux au milieu de son palais et de sa cour.

Grande reine, je satisfais à vos plus tendres désirs, quand je célèbre ce monarque; et ce cœur qui n'a jamais vécu que pour lui se réveille, tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher, à qui ses ennemis mêmes accorderont le titre de sage et celui de juste, et que la postérité mettra au rang des grands princes, si son histoire trouve des lecteurs dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux événements, ni à la fortune.

Ceux qui sont instruits des affaires, étant obligés d'avouer que le roi n'avait point donné d'ouverture ni de prétexte aux excès sacriléges dont nous abhorrons la mémoire, en accusent la fierté indomptable de la nation : et je confesse que la haine des parricides pourrait jeter les esprits dans ce sentiment. Mais quand on considère de plus près l'histoire de ce grand royaume, et particulièrement les derniers règnes, où l'on voit non-seulement les rois majeurs, mais encore les pupilles et les reines mêmes si absolus et si redoutés; quand on regarde la facilité incroyable avec laquelle la religion a été ou renversée ou rétablie par Henri, par Edouard, par Marie, par Elisabeth, on ne trouve ni la nation si rebelle, ni ses parlements si fiers et si factieux : au contraire, on est obligé de reprocher à ces peuples d'avoir été trop soumis, puisqu'ils ont mis sous le joug leur foi même et leur conscience.

N'accusons donc pas aveuglément le naturel des habitants de l'île la plus célèbre du monde, qui, selon les plus fidèles histoires, tirent leur origine des Gaules; et ne croyons

(1) Venatus, maximus labor est. *Quint.-Curt. lib.* VIII, 9.

pas que les Merciens, les Danois et les Saxons aient tellement corrompu en eux ce que nos pères leur avaient donné de bon sang, qu'ils soient capables de s'emporter à des procédés si barbares, s'il ne s'y était mêlé d'autres causes. Qu'est-ce donc qui les a poussés? Quelle force, quel transport, quelle intempérie a causé ces agitations et ces violences? N'en doutons pas, chrétiens; les fausses religions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines sans fin, sans règle, sans soumission, a emporté les courages. Voilà les ennemis que la reine a eu à combattre, et que ni sa prudence, ni sa douceur, ni sa fermeté n'ont pu vaincre.

J'ai déjà dit quelque chose de la licence où se jettent les esprits quand on ébranle les fondements de la religion et qu'on remue les bornes une fois posées. Mais comme la matière que je traite me fournit un exemple manifeste et unique, dans tous les siècles, de ces extrémités furieuses, il est, Messieurs, de la nécessité de mon sujet de remonter jusqu'au principe, et de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la religion ancienne et celui de l'autorité de l'Église ont été capables de pousser les hommes.

Donc la source de tout le mal est que ceux qui n'ont pas craint de tenter au siècle passé la réformation par le schisme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautés que la sainte autorité de l'Eglise, ils ont été obligés de la renverser. Ainsi les décrets des conciles, la doctrine des Pères et leur sainte unanimité, l'ancienne tradition du Saint-Siége et de l'Eglise catholique n'ont plus été comme autrefois des lois sacrées et inviolables. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance; et, encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits en les renfermant dans les limites de l'Ecriture sainte, comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendrait l'interprète et croirait que le Saint-Esprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès lors on a bien prévu que la licence, n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieraient jusqu'à l'infini, que l'opiniâtreté serait invincible; et que, tandis que les uns ne cesseraient de disputer, ou donneraient leurs rêveries pour inspirations, les autres, fatigués de tant de folles visions et ne pouvant plus reconnaître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iraient enfin chercher un repos funeste et une entière indépendance dans l'indifférence des religions ou dans l'athéisme.

Tels, et plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la suite, sont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas partout les mêmes ravages, parce que sa rapidité ne trouve pas partout les mêmes penchants et les mêmes ouvertures: ainsi, quoique cet esprit d'indocilité et d'indépendance soit également répandu dans toutes les hérésies de ces derniers siècles, il n'a pas produit universellement les mêmes effets: il a reçu diverses limites, suivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers et des nations, ou enfin la puissance divine, qui donne, quand il lui plaît, des bornes secrètes aux passions des hommes les plus emportées, l'ont différemment retenu. Que s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre, et si sa malignité s'y est déclarée sans réserve, les rois en ont souffert; mais aussi les rois en ont été cause. Ils ont trop fait sentir aux peuples que l'ancienne religion se pouvait changer. Les sujets ont cessé d'en révérer les maximes, quand ils les ont vues céder aux passions et aux intérêts de leurs princes. Ces terres trop remuées, et devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, et n'ont fait voir que d'effroyables précipices. J'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires et extravagantes qu'on voyait paraître tous les jours. Ne croyez pas que ce soit seulement la querelle de l'épiscopat, ou quelques chicanes sur la liturgie anglicane qui aient ému les communes: ces disputes n'étaient encore que de faibles commencements, par où ces esprits turbulents faisaient comme un essai de leur liberté. Mais quelque chose de plus violent se remuait dans le fond des cœurs: c'était un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et une démangeaison d'innover sans fin, après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainsi les calvinistes, plus hardis que les luthériens, ont servi à établir les sociniens, qui ont été plus loin qu'eux, et dont ils grossissent tous les jours le parti. Les sectes infinies des anabaptistes sont sorties de cette même source, et leurs opinions, mêlées au calvinisme, ont fait naître les indépendants, qui n'ont point eu de bornes, parmi lesquels on voit les trembleurs, gens fanatiques qui croient que toutes leurs rêveries leur sont inspirées; et ceux qu'on nomme chercheurs, à cause que, dix-sept cents ans après Jésus-Christ, ils cherchent encore la religion, et n'en ont point d'arrêtée.

C'est, Messieurs, en cette sorte que les esprits une fois émus, tombant de ruines en ruines, se sont divisés en tant de sectes. En vain les rois d'Angleterre ont cru les pouvoir retenir sur cette pente dangereuse, en conservant l'épiscopat. Car que peuvent des évêques qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur chaire et la révérence qu'on doit à la succession, en condamnant ouvertement leurs prédécesseurs jusqu'à la source même de leur sacre, c'est-à-dire, jusqu'au pape saint Grégoire et au saint moine Augustin, son disciple, et le premier apôtre de la nation anglaise? Qu'est-ce que l'épiscopat quand il se sépare de l'Eglise, qui est son tout, aussi bien que du Saint-Siége, qui est son centre, pour s'attacher contre sa nature à la royauté comme à son chef? Ces deux puissances, d'un ordre si différent, ne s'unissent pas, mais s'embarrassent mutuellement, quand on les confond ensemble: et la

majesté des rois d'Angleterre serait demeurée plus inviolable, si, contente de ses droits sacrés, elle n'avait point voulu attirer à soi les droits et l'autorité de l'Eglise. Ainsi rien n'a retenu la violence des esprits féconds en erreurs; et Dieu, pour punir l'irréligieuse instabilité de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curiosité; en sorte que l'ardeur de leurs disputes insensées, et leur religion arbitraire, est devenue la plus dangereuse de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le respect de la majesté et des lois, ni s'ils devinrent factieux, rebelles et opiniâtres. On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids qui seul est capable de tenir les peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet qui s'échappe, si on leur ôte ce frein nécessaire; et on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre maîtres de leur religion. C'est de là que nous est né ce prétendu règne de Christ, inconnu jusqu'alors au christianisme, qui devait aneantir toute la royauté et égaler tous les hommes; songe séditieux des indépendants, et leur chimère impie et sacrilége. Tant il est vrai que tout se tourne en révoltes et en pensées séditieuses, quand l'autorité de la religion est anéantie. Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Esprit a prononcée par une sentence manifeste? Dieu même menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a établie, de se retirer du milieu d'eux; et par là de les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie : *Leur âme*, *dit le Seigneur*, *a varié envers moi* (1), quand ils ont si souvent changé la religion, *et je leur ai dit : Je ne serai plus votre pasteur;* c'est-à-dire, je vous abandonnerai à vous-mêmes et à votre cruelle destinée. Et voyez la suite : *Que ce qui doit mourir aille à la mort; que ce qui doit être retranché soit retranché.* Entendez-vous ces paroles? *Et que ceux qui demeureront se dévorent les uns les autres.* O prophétie trop réelle et trop véritablement accomplie! La reine avait bien raison de juger qu'il n'y avait point de moyen d'ôter les causes des guerres civiles qu'en retournant à l'unité catholique, qui a fait fleurir durant tant de siècles l'Eglise et la monarchie d'Angleterre, autant que les plus saintes Eglises et les plus illustres monarchies du monde. Ainsi, quand cette pieuse princesse servait l'Eglise, elle croyait servir l'Etat; elle croyait assurer au roi des serviteurs, en conservant à Dieu des fidèles. L'expérience a justifié ses sentiments; et il est vrai que le roi, son fils, n'a rien trouvé de plus ferme dans son service que ces catholiques si haïs, si persécutés, que lui avait sauvés la reine, sa mère. En effet, il est visible que, puisque la séparation et la révolte contre l'autorité de l'Eglise a été la source d'où sont dérivés tous les maux, on n'en trouvera jamais les remèdes que par le retour à l'unité et par la soumission ancienne. C'est le mépris de cette unité qui a divisé l'Angleterre. Que si vous me demandez comment tant de factions opposées et tant de sectes incompatibles, qui se devaient apparemment détruire les unes les autres, ont pu si opiniâtrement conspirer ensemble contre le trône royal, vous l'allez apprendre.

Un homme (1) s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance; mais au reste si vigilant et prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées : enfin un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir (*Apocal.*, XIII, 5. 7)? Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois : car comme il eut aperçu que dans ce mélange infini de sectes, qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser, sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits; il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude; et leur subtil conducteur, qui en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu était indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Eglise. Il voulait découvrir, par un grand exemple, tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours : ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. (2) *Je suis le*

(1) Anima eorum variavit in me; et dixi : Non pascam vos. Quod moritur moriatur; et quod succiditur, succidatur; et reliqui devorent unusquisque carnem proximi sui. *Zach.* XI, 8 *et seq.*

(1) C'est ici le portrait du fameux Cromwel, ce sujet rebelle, meurtrier de son roi, usurpateur de son autorité, et oppresseur de sa patrie.

(2) Ego feci terram, et homines, et jumenta quæ sunt

Seigneur, dit-il par la bouche de Jérémie ; *c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes et les animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît*. (1) *Et maintenant j'ai voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur*. Il l'appelle son serviteur, quoique infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. (2) *Et j'ordonne*, poursuit-il, *que tout lui soit soumis jusqu'aux animaux*. Tant il est vrai que tout ploie, et que tout est souple quand Dieu le commande. Mais écoutez la suite de la prophétie : *Je veux que ces peuples lui obéissent, et qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne* (3). Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées : Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde.

Tel a été le sort de l'Angleterre. Mais que dans cette effroyable confusion de toutes choses, il est beau de considérer ce que la grande Henriette a entrepris pour le salut de ce royaume ! ses voyages, ses négociations, ses traités, tout ce que sa prudence et son courage opposaient à la fortune de l'Etat ; et enfin sa constance, par laquelle, n'ayant pu vaincre la violence de la destinée, elle en a si noblement soutenu l'effort. Tous les jours elle ramenait quelqu'un des rebelles ; et de peur qu'ils ne fussent malheureusement engagés à faillir toujours, parce qu'ils avaient failli une fois, elle voulait qu'ils trouvassent leur refuge dans sa bonté, et leur sûreté dans sa parole. Ce fut entre ses mains que le gouverneur de Scharborougk remit ce port et ce château inaccessible. Les deux Hotham, père et fils, qui avaient donné le premier exemple de perfidie, en refusant au roi même les portes de la forteresse et du port de Hull, choisirent la reine pour médiatrice, et devaient rendre au roi cette place avec celle de Beverlei : mais ils furent prévenus et décapités ; et Dieu, qui voulut punir leur honteuse désobéissance par les propres mains des rebelles, ne permit pas que le roi profitât de leur repentir. Elle avait encore gagné un maire de Londres, dont le crédit était grand, et plusieurs autres chefs de la faction. Presque tous ceux qui lui parlaient se rendaient à elle ; et si Dieu n'eût point été inflexible ; si l'aveuglement des peuples n'eût pas été incurable, elle aurait guéri les esprits, et le parti le plus juste aurait été le plus fort.

On sait, Messieurs, que la reine a souvent exposé sa personne dans ces conférences secrètes ; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hasards. Les rebelles s'étaient saisis des arsenaux et des magasins ; et malgré la défection de tant de sujets, malgré l'infâme désertion de la milice même, il était encore plus aisé au roi de lever des soldats que de les armer. Elle abandonne, pour avoir des armes et des munitions, non-seulement ses joyaux, mais encore le soin de sa vie. Elle se met en mer au mois de février, malgré l'hiver et les tempêtes ; et sous prétexte de conduire en Hollande la princesse royale sa fille aînée, qui avait été mariée à Guillaume prince d'Orange, elle va pour engager les Etats dans les intérêts du roi, lui gagner des officiers, lui amener des munitions. L'hiver ne l'avait pas effrayée quand elle partit d'Angleterre ; l'hiver ne l'arrête pas, onze mois après, quand il faut retourner auprès du roi ; mais le succès n'en fut pas semblable. Je tremble au seul récit de la tempête furieuse dont sa flotte fut battue durant dix jours. Les matelots furent alarmés jusqu'à en perdre l'esprit, et quelques-uns d'entre eux se précipitèrent dans les ondes. Elle, toujours intrépide, autant que les vagues étaient émues, rassurait tout le monde par sa fermeté : elle excitait ceux qui l'accompagnaient à espérer en Dieu, qui faisait toute sa confiance ; et, pour éloigner de leur esprit les funestes idées de la mort qui se présentaient de tous côtés, elle disait, avec un air de sérénité qui semblait déjà ramener le calme, que les reines ne se noyaient pas. Hélas ! elle est réservée à quelque chose de bien plus extraordinaire ; et pour s'être sauvée du naufrage, ses malheurs n'en seront pas moins déplorables. Elle vit périr ses vaisseaux, et presque toute l'espérance d'un si grand secours. L'amiral où elle était, conduit par la main de celui qui domine sur la profondeur de la mer, et qui dompte ses flots soulevés, fut repoussé aux ports de Hollande; et tous les peuples furent étonnés d'une délivrance si miraculeuse.

Ceux qui sont échappés du naufrage disent un éternel adieu à la mer et aux vaisseaux (1); et, comme disait un ancien auteur, ils n'en peuvent même supporter la vue. Cependant onze jours après, ô résolution étonnante ! la reine, à peine sortie d'une tourmente si épouvantable, pressée du désir de revoir le roi et de le secourir, ose encore se commettre à la furie de l'océan et à la rigueur de l'hiver. Elle ramasse quelques vaisseaux qu'elle charge d'officiers et de munitions, et repasse enfin en Angleterre. Mais qui ne serait étonné de la cruelle destinée de cette princesse? Après s'être sauvée des flots, une autre tempête lui fut presque fatale : cent pièces de canon tonnèrent sur elle à son arrivée, et la maison où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'assurance dans cet effroyable péril ! mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un si noir attentat ! On l'amena prisonnier peu de temps après ; elle lui pardonna son crime, le livrant pour tout supplice à sa conscience, et à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une princesse si bonne et si généreuse : tant elle était dessus de la vengeance aussi bien que de crainte

super faciem terræ, in fortitudine mea magna et in brachio meo extento, et dedi eam ei qui placuit in oculis meis. *Jerem*. XXVII, 5.

(1) Et nunc itaque ego dedi omnes terras istas in manu Nabuchodonosor regis Babylonis, servi mei. *Ibid*. 6.

(2) Insuper et bestias agri dedi ei, ut serviant illi. *Ibid*.

(3) Et servient ei omnes gentes, et filio ejus, donec veniat tempus terræ ejus et ipsius. *Ibid*. 7.

(1) Naufragio liberati exinde repudium et navi et mari dicunt. *Tertull. de Pœnit. n*. 7, *Edit. Rig*.

Mais ne la verrons-nous jamais auprès du roi, qui souhaite si ardemment son retour? Elle brûle du même désir; et déjà je la vois paraître dans un nouvel appareil : elle marche comme un général à la tête d'une armée royale, pour traverser des provinces que les rebelles tenaient presque toutes. Elle assiége et prend d'assaut en passant une place considérable qui s'opposait à sa marche : elle triomphe, elle pardonne; et enfin le roi la vient recevoir dans une campagne, où il avait remporté l'année précédente une victoire signalée sur le général Essex. Une heure après, on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée. Tout semblait prospérer par sa présence : les rebelles étaient consternés; et si la reine en eût été crue, si au lieu de diviser les armées royales et de les amuser, contre son avis, aux siéges infortunés de Hull et de Glocester, on eût marché droit à Londres, l'affaire était décidée, et cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué : le terme fatal approchait; et le ciel, qui semblait suspendre, en faveur de la piété de la reine, la vengeance qu'il méditait, commença à se déclarer. *Tu sais vaincre*, disait un brave Africain au plus rusé capitaine qui fut jamais; *mais tu ne sais pas user de la victoire* (1) *: Rome que tu tenais t'échappe : et le destin ennemi t'a ôté tantôt le moyen, tantôt la pensée de la prendre* (2).

Depuis ce malheureux moment, tout alla visiblement en décadence, et les affaires furent sans retour. La reine, qui se trouva grosse, et qui ne put par tout son crédit faire abandonner ces deux siéges, qu'on vit enfin si mal réussir, tomba en langueur, et tout l'Etat languit avec elle. Elle fut contrainte de se séparer d'avec le roi, qui était presque assiégé dans Oxford; et ils se disent un adieu bien triste, quoiqu'ils ne sussent pas que c'était le dernier. Elle se retire à Exeter, ville forte, où elle fut elle-même bientôt assiégée. Elle y accoucha d'une princesse; et se vit, douze jours après, contrainte de prendre la fuite pour se réfugier en France.

Princesse, dont la destinée est si grande et si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison! O Eternel, veillez sur elle; anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, et faites la garde autour du berceau d'une princesse si grande et si délaissée. Elle est destinée au sage et valeureux Philippe, et doit des princes à la France dignes de lui, dignes d'elle et de leurs aïeux. Dieu l'a protégée, Messieurs : sa gouvernante, deux ans après, tire ce précieux enfant des mains des rebelles; et quoique ignorant sa captivité, et sentant trop sa grandeur, elle se découvre elle-même; quoique refusant tous les autres noms, elle s'obstine à dire qu'elle est la princesse; elle est enfin amenée auprès de la reine sa mère, pour faire sa consolation durant ses malheurs, en attendant qu'elle fasse la félicité d'un grand prince et la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon histoire.

J'ai dit que la reine fut obligée à se retirer de son royaume. En effet, elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles, qui la poursuivaient de si près, qu'elle entendait presque leurs cris et leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avait fait sur la même mer, lorsque, venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyait, pour ainsi dire, les ondes se courber sous elle, et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers! Maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables, qui avaient eu l'audace de lui faire son procès; tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart d'heure, n'ayant pour elle que Dieu et son courage inébranlable, elle n'avait ni assez de vents ni assez de voiles pour favoriser sa fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Brest, où après tant de maux il lui fut permis de respirer un peu.

Quand je considère en moi-même les périls extrêmes et continuels qu'à courus cette princesse sur la mer et sur la terre, durant l'espace de près de dix ans; et que d'ailleurs je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne, pendant que tout réussit d'une manière surprenante contre l'Etat; que puis-je penser autre chose, sinon que la Providence, autant attachée à lui conserver la vie qu'à renverser sa puissance, a voulu qu'elle survécût à ses grandeurs; afin qu'elle pût survivre aux attachements de la terre et aux sentiments d'orgueil, qui corrompent d'autant plus les âmes, qu'elles sont plus grandes et plus élevées? Ce fut un conseil à peu près semblable, qui abaissa autrefois David sous la main du rebelle Absalon. *Le voyez-vous ce grand roi*, dit le saint et éloquent prêtre de Marseille; *le voyez-vous seul, abandonné, tellement déchu dans l'esprit des siens, qu'il devient un objet de mépris aux uns, et, ce qui est plus insupportable à un grand courage, un objet de pitié aux autres; ne sachant*, poursuit Salvien, *de laquelle de ces deux choses il avait le plus à se plaindre, ou de ce que Siba le nourrissait, ou de ce que Séméi avait l'insolence de le maudire* (1)?

Voilà, Messieurs, une image, mais imparfaite, de la reine d'Angleterre, quand, après de si étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paraître au monde, et d'étaler, pour ainsi dire, à la France même et au Louvre, où elle était née avec tant de gloire, toute l'étendue de sa misère. Alors elle put bien dire avec le prophète Isaïe : *Le Seigneur des armées a fait ces choses pour anéantir tout le faste des grandeurs humaines, et tourner en*

(1) Tum Maharbal : Vincere scis, Annibal; victoria uti nescis. *Tit. Liv. Dec.* III, *Lib.* II

(2) Potiundæ urbis Romæ, modo mentem non dari, modo fortunam *Ibid Lib.* VI. *Dans l'historien, c'est Annibal qui parle ainsi de lui-même.*

(1) Dejectus usque in servorum suorum, quod grave est, contumeliam; vel, quod gravius, misericordiam; ut vel Siba eum pasceret, vel maledicere Semei publice non timeret. *Salv. Lib.* II *de Gubern. Dei. cap.* 5.

ignominie ce que l'univers a de plus auguste (1). Ce n'est pas que la France ait manqué à la fille de Henri le Grand. Anne la magnanime, la pieuse, que nous ne nommerons jamais sans regret, la reçut d'une manière convenable à la majesté des deux reines. Mais les affaires du roi ne permettant pas que cette sage régente pût proportionner le remède au mal, jugez de l'état de ces deux princesses. Henriette, d'un si grand cœur, est contrainte de demander du secours : Anne, d'un si grand cœur, ne peut en donner assez. Si l'on eût pu avancer ces belles années, dont nous admirons maintenant le cours glorieux : Louis, qui entend de si loin les gémissements des chrétiens affligés ; qui, assuré de sa gloire, dont la sagesse de ses conseils et la droiture de ses intentions lui répondent toujours, malgré l'incertitude des événements, entreprend lui seul la cause commune, et porte ses armes redoutées à travers des espaces immenses de mer et de terre ; aurait-il refusé son bras à ses voisins, à ses alliés ; à son propre sang, aux droits sacrés de la royauté, qu'il sait si bien maintenir ? Avec quelle puissance l'Angleterre l'aurait-elle vu invincible défenseur, ou vengeur présent de la majesté violée ? Mais Dieu n'avait laissé aucune ressource au roi d'Angleterre : tout lui manque, tout lui est contraire. Les Ecossais, à qui il se donne, le livrent aux parlementaires anglais ; et les gardes fidèles de nos rois trahissent le leur. Pendant que le parlement d'Angleterre songe à congédier l'armée : cette armée toute indépendante réforme elle-même à sa mode le parlement, qui eût gardé quelques mesures, et se rend maîtresse de tout.

Ainsi, le roi est mené de captivité en captivité ; et la reine remue en vain la France, la Hollande, la Pologne même, et les puissances du Nord les plus éloignées. Elle ranime les Ecossais, qui arment trente mille hommes : elle fait avec le duc de Lorraine une entreprise pour la délivrance du roi son seigneur, dont le succès paraît infaillible, tant le concert en est juste. Elle retire ses chers enfants, l'unique espérance de sa maison ; et confesse à cette fois, que parmi les plus mortelles douleurs on est encore capable de joie. Elle console le roi, qui lui écrit de sa prison même qu'elle seule soutient son esprit, et qu'il ne faut craindre de lui aucune bassesse ; parce que sans cesse il se souvient qu'il est à elle. O mère, ô femme, ô reine admirable, et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étaient quelque chose ! Enfin il faut céder à votre sort : vous avez assez soutenu l'Etat, qui est attaqué par une force invincible et divine : il ne reste plus désormais, sinon que vous teniez ferme parmi ses ruines.

Comme une colonne, dont la masse solide paraît le plus ferme appui d'un temple ruineux, lorsque ce grand édifice qu'elle soutenait fond sur elle sans l'abattre : ainsi la reine se montre le ferme soutien de l'Etat, lorsqu'après en avoir longtemps porté le faix, elle n'est pas même courbée sous sa chute.

Qui cependant pourrait exprimer ses justes douleurs ? qui pourrait raconter ses plaintes ? Non, Messieurs, Jérémie lui-même, qui seul semble être capable d'égaler les lamentations aux calamités, ne suffirait pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec ce prophète : *Voyez, Seigneur, mon affliction : mon ennemi s'est fortifié, et mes enfants sont perdus. Le cruel a mis sa main sacrilége sur ce qui m'était le plus cher. La royauté a été profanée, et les princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi, je pleurerai amèrement ; n'entreprenez pas de me consoler : l'épée a frappé au dehors ; mais je sens en moi-même une mort semblable* (1).

Mais après que nous avons écouté ses plaintes, saintes filles, ses chères amies ; car elle voulait bien vous nommer ainsi, vous qui l'avez vue si souvent gémir devant les autels de son unique protecteur, et dans le sein desquelles elle a versé les secrètes consolations qu'elle en recevait ; mettez fin à ce discours, en nous racontant les sentiments chrétiens dont vous avez été les témoins fidèles. Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes grâces ; l'une, de l'avoir faite chrétienne ; l'autre, Messieurs, qu'attendez-vous ? peut-être d'avoir rétabli les affaires du roi son fils ? Non, c'est de l'avoir faite reine malheureuse.

Ah ! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle. Il faut éclater, percer cette enceinte, et faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue. Que ses douleurs l'ont rendue savante dans la science de l'Evangile, et qu'elle a bien connu la religion et la vertu de la croix, quand elle a uni le christianisme avec les malheurs ! Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes, et les sentiments de la foi. De là naissent des monstres de crimes, des raffinements de plaisir, des délicatesses d'orgueil, qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles malédictions que Jésus-Christ a prononcées dans son Evangile : *Malheur à vous qui riez ! Malheur à vous qui êtes pleins* (2) *et contents du monde !*

Au contraire, comme le christianisme a pris naissance de la croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient. Là on expie ses péchés ; là on épure ses intentions ; là on transporte ses désirs de la terre au ciel ; là on perd tout le goût du monde, et on cesse de s'appuyer sur soi-même et sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter ; les plus

(1) Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ, et ad ignominiam deduceret universos inclytos terræ. *Isa.* XXIII, 9.

(1) Facti sunt filii mei perditi, quoniam invaluit inimicus. *Lam.* I, 16. Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus. *Ibid.* I, 10. Polluit regnum et principes ejus. *Ibid.* II, 2. Recedite a me, amare flebo; nolite incumbere, ut consolemini me. *Is.* XXII, 4. Foris interficit gladius, et domi mors similis est. *Lam.* I, 20.

(2) Væ qui saturati estis.... Væ vobis, qui ridetis. *Luc.* VI, 25.

expérimentés dans les affaires font des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne! et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, et nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas : nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait, et de ce que nous avons manqué de faire; et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse, qui se croyait infaillible. Nous voyons que Dieu seul est sage; et en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité, avec cette singulière consolation qu'on les répare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans sans relâche, sans aucune consolation de la part des hommes, notre malheureuse reine (donnons-lui hautement ce titre, dont elle a fait un sujet d'actions de grâces), lui faisant étudier sous sa main ces dures, mais solides leçons. Enfin, fléchi par ses vœux et par son humble patience, il a rétabli la maison royale. Charles II est reconnu, et l'injure des rois a été vengée. Ceux que les armes n'avaient pu vaincre, ni les conseils ramener, sont revenus tout à coup d'eux-mêmes : déçus par leur liberté, ils en ont à la fin détesté l'excès, honteux a avoir eu tant de pouvoir, et leurs propres succès leur faisant horreur. Nous savons que ce prince magnanime eût pu hâter ses affaires, en se servant de la main de ceux qui s'offraient à détruire la tyrannie par un seul coup. Sa grande âme a dédaigné ces moyens trop bas. Il a cru qu'en quelque état que fussent les rois, il était de leur majesté de n'agir que par les lois ou par les armes. Ces lois qu'il a protégées l'ont rétabli presque toutes seules. Il règne paisible et glorieux sur le trône de ses ancêtres, et fait régner avec lui la justice, la sagesse et la clémence.

Il est inutile de vous dire combien la reine fut consolée par ce merveilleux événement : mais elle avait appris par ses malheurs à ne changer pas dans un si grand changement de son état. Le monde une fois banni n'eut plus de retour dans son cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu, qui avait rendu inutiles tant d'entreprises et tant d'efforts, parce qu'il attendait l'heure qu'il avait marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre, comme par la main, le roi son fils pour le conduire à son trône. Elle se soumit plus que jamais à cette main souveraine, qui tient du plus haut des cieux les rênes de tous les empires; et dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés, elle attacha son affection au royaume (1) où l'on ne craint point d'avoir des égaux, et où l'on voit sans jalousie ses concurrents. Touchée de ces sentiments, elle aima cette humble maison plus que ses palais. Elle ne se servit plus de son pouvoir que pour protéger la foi catholique, pour multiplier ses aumônes, et pour soulager plus abondamment les familles réfugiées de ses trois royaumes, et tous ceux qui avaient été ruinés pour la cause de la religion ou pour le service du roi.

(1) Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes. *S. Aug. lib.* V *de Civit. Cap.* 24.

Rappelez en votre mémoire avec quelle circonspection elle ménageait le prochain, et combien elle avait d'aversion pour les discours empoisonnés de la médisance. Elle savait de quel poids est non-seulement la moindre parole, mais le silence même des princes; et combien la médisance se donne d'empire, quand elle a osé seulement paraître en leur auguste présence. Ceux qui la voyaient attentive à peser toutes ses paroles, jugeaient bien qu'elle était sans cesse sous la vue de Dieu; et que fidèle imitatrice de l'institut de sainte Marie, jamais elle ne perdait la sainte présence de la majesté divine. Aussi rappelait-elle souvent ce précieux souvenir par l'oraison et par la lecture du livre de l'Imitation de Jésus, où elle apprenait à se conformer au véritable modèle des chrétiens. Elle veillait sans relâche sur sa conscience. Après tant de maux et tant de traverses, elle ne connut plus d'autres ennemis que ses péchés. Aucun ne lui sembla léger : elle en faisait un rigoureux examen; et soigneuse de les expier par la pénitence et par les aumônes, elle était si bien préparée, que la mort n'a pu la surprendre, encore qu'elle soit venue sous l'apparence du sommeil.

Elle est morte cette grande reine; et par sa mort elle a laissé un regret éternel; non-seulement à Monsieur et à Madame, qui, fidèles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des respects si soumis, si sincères, si persévérants; mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la servir ou de la connaître. Ne plaignons plus ses disgrâces, qui font maintenant sa félicité. Si elle avait été plus fortunée, son histoire serait plus pompeuse; mais ses œuvres seraient moins pleines; et avec des titres superbes, elle aurait peut-être paru vide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la croix au trône; et qu'elle a mis ses malheurs au nombre des plus grandes grâces, elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent. Puisse donc ce Dieu de miséricorde accepter ses afflictions en sacrifice agréable! Puisse-t-il la placer au sein d'Abraham; et content de ses maux, épargner désormais à sa famille et au monde de si terribles leçons!

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, DUCHESSE D'ORLÉANS,

Prononcée le 21 d'août 1670.

Combien cette princesse était distinguée par sa naissance et son rare mérite. Sa modestie, sa docilité, son application à connaître ses défauts : sa prudence et sa dextérité dans les affaires les plus délicates. Exemple

qu'elle fournit aux ambitieux pour se convaincre qu'ils n'ont aucun moyen de se distinguer. Merveilles que Dieu a opérées pour le salut d'Henriette d'Angleterre. Grands sentiments dont elle a été pénétrée à la fin de sa vie. Fruit que les hommes doivent tirer d'un spectacle si frappant.

Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes : Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.

Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste : Vanité des vanités, et tout est vanité (*Eccl.*, I, 2).

MONSEIGNEUR (1),

J'étais donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à très-haute et très-puissante princesse HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, DUCHESSE D'ORLÉANS. Elle que j'avais vue si attentive pendant que je rendais le même devoir à la reine sa mère, devait être sitôt après le sujet d'un discours semblable; et ma triste voix était réservée à ce déplorable ministère. O vanité! ô néant! ô mortels ignorants de leurs destinées! L'eût-elle cru, il y a dix mois? Et vous, Messieurs, eussiez vous pensé, pendant qu'elle versait tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'était-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort? Et la France, qui vous revit, avec tant de joie, environnée d'un nouvel éclat, n'avait-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous au retour de ce voyage fameux, d'où vous aviez remporté tant de gloire et de si belles espérances? *Vanité des vanités, et tout est vanité.* C'est la seule parole qui me reste; c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je point parcouru les livres sacrés, pour y trouver quelque texte que je pusse appliquer à cette princesse. J'ai pris, sans étude et sans choix, les premières paroles que me présente l'Ecclésiaste, où, quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte, qui convient à tous les états et à tous les événements de notre vie, par une raison particulière devient propre à mon lamentable sujet; puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes, ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement : tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

Mais, dis-je la vérité? L'homme que Dieu a fait à son image n'est-il qu'une ombre? Ce que Jésus-Christ est venu chercher du ciel en la terre; ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, acheter de tout sang, n'est-ce qu'un rien? Reconnaissons notre erreur. Sans doute ce triste spectacle des vanités humaines nous imposait; et l'espérance publique, frustrée tout à coup par la mort de cette princesse, nous poussait trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier; de peur que, croyant avec les impies que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, après avoir commencé son divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes les pages du mépris des choses humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, et conclut tout son discours en lui disant : *Crains Dieu, et garde ses commandements; car c'est là tout l'homme : et sache que le Seigneur examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien ou de mal* (1). Ainsi tout est vain en l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde; mais au contraire tout est important, si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois tout est vain en l'homme, si nous regardons le cours de sa vie mortelle; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui, à la vue de cet autel et de ce tombeau, la première et la dernière parole de l'Ecclésiaste; l'une qui montre le néant de l'homme; l'autre qui établit sa grandeur. Que ce tombeau nous convainque de notre néant; pourvu que cet autel, où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix, nous apprenne en même temps notre dignité. La princesse que nous pleurons sera un témoin fidèle de l'un et de l'autre. Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi; voyons ce qu'une sainte mort lui a donné. Ainsi nous apprendrons à mépriser ce qu'elle a quitté sans peine; afin d'attacher toute notre estime à ce qu'elle a embrassé avec tant d'ardeur, lorsque son âme, épurée de tous les sentiments de la terre, et pleine du ciel où elle touchait, a vu la lumière toute manifeste. Voilà les vérités que j'ai à traiter, et que j'ai cru dignes d'être proposées à un si grand prince, et à la plus illustre assemblée de l'univers.

Nous mourons tous, disait cette femme dont l'Ecriture a loué la prudence au second livre des Rois, *et nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour* (2). En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine; et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots : ils ne cessent de s'écouler; tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus

(1) Monsieur le Prince.

(1) Deum time, et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo : et cuncta quæ fiunt adducet Deus in judicium, sive bonum, sive malum illud sit. *Eccle.* XII, 13, 14.

(2) Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur. II *Reg.* XIV, 14.

de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes : de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'océan avec les rivières les plus inconnues.

Et certainement, Messieurs, si quelque chose pouvait élever les hommes au-dessus de leur infirmité naturelle; si l'origine qui nous est commune, souffrait quelque distinction solide et durable entre ceux que Dieu a formés de la même terre : qu'y aurait-il dans l'univers de plus distingué que la princesse dont je parle? Tout ce que peuvent faire non-seulement la naissance et la fortune, mais encore les grandes qualités de l'esprit pour l'élévation d'une princesse, se trouve rassemblé, et puis anéanti dans la nôtre. De quelque côté que je suive les traces de sa glorieuse origine, je ne découvre que des rois, et partout je suis ébloui de l'éclat des plus augustes couronnes. Je vois la maison de France, la plus grande sans comparaison de tout l'univers, et à qui les plus puissantes maisons peuvent bien céder sans envie, puisqu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette source. Je vois les rois d'Ecosse, les rois d'Angleterre, qui ont régné depuis tant de siècles sur une des plus belliqueuses nations de l'univers, plus encore par leur courage que par l'autorité de leur sceptre. Mais cette princesse, née sur le trône, avait l'esprit et le cœur plus hauts que sa naissance. Les malheurs de sa maison n'ont pu l'accabler dans sa première jeunesse; et dès lors on voyait en elle une grandeur qui ne devait rien à la fortune. Nous disions avec joie que le ciel l'avait arrachée, comme par miracle, des mains des ennemis du roi son père, pour la donner à la France : don précieux, inestimable présent, si seulement la possession en avait été plus durable.

Mais pourquoi ce souvenir vient-il m'interrompre! Hélas! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la princesse, sans que la mort s'y mêle aussitôt pour tout offusquer de son ombre. O mort, éloigne-toi de notre pensée, et laisse-nous tromper pour un peu de temps la violence de notre douleur, par le souvenir de notre joie. Souvenez-vous donc, Messieurs, de l'admiration que la princesse d'Angleterre donnait à toute la cour. Votre mémoire vous la peindra mieux avec tous ses traits et son incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle croissait au milieu des bénédictions de tous les peuples; et les années ne cessaient de lui apporter de nouvelles grâces. Aussi la reine sa mère, dont elle a toujours été la consolation, ne l'aimait pas plus tendrement que faisait Anne d'Espagne. Anne, vous le savez, Messieurs, ne trouvait rien au-dessus de cette princesse. Après nous avoir donné une reine, seule capable, par sa piété et par ses autres vertus royales, de soutenir la réputation d'une tante si illustre; elle voulut, pour mettre dans sa famille ce que l'univers avait de plus grand, que Philippe de France son second fils épousât la princesse Henriette; et quoique le roi d'Angleterre, dont le cœur égale la sagesse, sût que la princesse sa sœur, recherchée de tant de rois, pouvait honorer un trône, il lui vit remplir avec joie la seconde place de France, que la dignité d'un si grand royaume peut mettre en comparaison avec les premières du reste du monde.

Que si son rang la distinguait, j'ai eu raison de vous dire qu'elle était encore plus distinguée par son mérite. Je pourrais vous faire remarquer qu'elle connaissait si bien la beauté des ouvrages de l'esprit, que l'on croyait avoir atteint la perfection, quand on avait su plaire à Madame. Je pourrais encore ajouter que les plus sages et les plus expérimentés admiraient cet esprit vif et perçant, qui embrassait sans peine les plus grandes affaires, et pénétrait avec tant de facilité dans les plus secrets intérêts. Mais pourquoi m'étendre sur une matière où je puis tout dire en un mot? Le roi, dont le jugement est une règle toujours sûre, a estimé la capacité de cette princesse, et l'a mise par son estime au-dessus de tous nos éloges.

Cependant ni cette estime, ni tous ces grands avantages n'ont pu donner atteinte à sa modestie. Tout éclairée qu'elle était, elle n'a point présumé de ses connaissances, et jamais ses lumières ne l'ont éblouie. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande princesse a honorés de sa confiance. Quel esprit avez-vous trouvé plus élevé? Mais quel esprit avez-vous trouvé plus docile? Plusieurs, dans la crainte d'être trop faciles, se rendent inflexibles à la raison, et s'affermissent contre elle. Madame s'éloignait toujours autant de la présomption que de la faiblesse; également estimable, et de ce qu'elle savait trouver les sages conseils, et de ce qu'elle était capable de les recevoir. On les sait bien connaître quand on fait sérieusement l'étude qui plaisait tant à cette princesse. Nouveau genre d'étude, et presque inconnu aux personnes de son âge et de son rang; ajoutons, si vous voulez, de son sexe. Elle étudiait ses défauts; elle aimait qu'on lui en fît des leçons sincères : marque assurée d'une âme forte que ses fautes ne dominent pas, et qui ne craint point de les envisager de près, par une secrète confiance des ressources qu'elle sent pour les surmonter. C'était le dessein d'avancer dans cette étude de sagesse, qui la tenait si attachée à la lecture de l'histoire, qu'on appelle avec raison la sage conseillère des princes. C'est là que les plus grands rois n'ont plus de rang que par leurs vertus; et que dégradés à jamais par les mains de la mort, ils viennent subir, sans cour et sans suite, le jugement de tous les peuples et de tous les siècles. C'est là qu'on découvre que le lustre qui vient de la flatterie est superficiel, et que les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là notre admirable princesse étudiait les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire : elle y perdait insensiblement le goût des romans et de leurs fades héros

et soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisait ces froides et dangereuses fictions. Ainsi sous un visage riant, sous cet air de jeunesse qui semblait ne promettre que des jeux, elle cachait un sens et un sérieux dont ceux qui traitaient avec elle étaient surpris.

Aussi pouvait-on sans crainte lui confier les plus grands secrets. Loin du commerce des affaires et de la société des hommes, ces âmes sans force aussi bien que sans foi, qui ne savent pas retenir leur langue indiscrète. *Ils ressemblent*, dit le Sage, *à une ville sans murailles, qui est ouverte de toutes parts* (1), et qui devient la proie du premier venu. Que Madame était au-dessus de cette faiblesse! Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appât d'une flatterie délicate ou d'une douce conversation, qui souvent épanchant le cœur en fait échapper le secret, n'était capable de lui faire découvrir le sien; et la sûreté qu'on trouvait en cette princesse, que son esprit rendait si propre aux grandes affaires, lui faisait confier les plus importantes.

Ne pensez pas que je veuille, en interprète téméraire des secrets d'Etat, discourir sur le voyage d'Angleterre, ni que j'imite ces politiques spéculatifs, qui arrangent suivant leurs idées les conseils des rois, et composent sans instruction les annales de leur siècle. Je ne parlerai de ce voyage glorieux que pour dire que Madame y fut admirée plus que jamais. On ne parlait qu'avec transport de la bonté de cette princesse, qui, malgré les divisions trop ordinaires dans les cours, lui gagna d'abord tous les esprits. On ne pouvait assez louer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à guérir ces défiances cachées, qui souvent les tiennent en suspens, et à terminer tous les différends d'une manière qui conciliait les intérêts les plus opposés. Mais qui pourrait penser, sans verser des larmes, aux marques d'estime et de tendresse que lui donna le roi son frère? Ce grand roi, plus capable encore d'être touché par le mérite que par le sang, ne se lassait point d'admirer les excellentes qualités de Madame. O plaie irrémédiable! Ce qui fut en ce voyage le sujet d'une si juste admiration est devenu pour ce prince le sujet d'une douleur qui n'a point de bornes. Princesse, le digne lien des deux plus grands rois du monde, pourquoi leur avez-vous été sitôt ravie? Ces deux grands rois se connaissent; c'est l'effet des soins de Madame: ainsi leurs nobles inclinations concilieront leurs esprits, et la vertu sera entre eux une immortelle médiatrice. Mais si leur union ne perd rien de sa fermeté, nous déplorerons éternellement qu'elle ait perdu son agrément le plus doux, et qu'une princesse, si chérie de tout l'univers, ait été précipitée dans le tombeau, pendant que la confiance de deux si grands rois l'élevait au comble de la grandeur et de la gloire.

La grandeur et la gloire! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort? Non, Messieurs; je ne puis plus soutenir ces grandes paroles, par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas apercevoir son néant. Il est temps de faire voir que tout ce qui est mortel, quoiqu'on ajoute par le dehors pour le faire paraître grand, est par son fonds incapable d'élévation. Ecoutez à ce propos le profond raisonnement, non d'un philosophe qui dispute dans une école, ou d'un religieux qui médite dans un cloître: je veux confondre le monde par ceux que le monde même révère le plus, par ceux qui le connaissent le mieux; et ne lui veux donner, pour le convaincre, que des docteurs assis sur le trône. *O Dieu*, dit le roi-prophète, *vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous* (1). Il est ainsi, chrétiens: tout ce qui se mesure, finit; et tout ce qui est né pour finir, n'est pas tout à fait sorti du néant où il est sitôt replongé. Si notre être, si notre substance n'est rien; tout ce que nous bâtissons dessus que peut-il être? Ni l'édifice n'est plus solide que le fondement; ni l'accident attaché à l'être, plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient si bas, que peut faire la fortune pour nous élever? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables; vous n'en trouverez point de mieux marquée, ni qui vous paraisse plus effective, que celle qui relève le victorieux au-dessus des vaincus qu'il voit étendus à ses pieds. Cependant ce vainqueur, enflé de ses titres, tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur superbe triomphateur; et du creux de leurs tombeaux sortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs: *Vous voilà blessé comme nous; vous êtes devenu semblable à nous* (2). Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la bassesse de notre nature.

Mais peut-être, au défaut de la fortune, les qualités de l'esprit, les grands desseins, les vastes pensées pourront nous distinguer du reste des hommes. Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos pensées, qui n'ont pas Dieu pour objet, sont du domaine de la mort. *Ils mourront*, dit le prophète, *et en ce jour périront toutes leurs pensées* (3); c'est-à-dire, les pensées des conquérants, les pensées des politiques, qui auront imaginé dans leurs cabinets des desseins où le monde entier sera compris. Ils se seront munis de tous côtés par des précautions infinies; enfin ils auront tout prévu, excepté leur mort qui emportera en un moment toutes leurs pensées. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, le roi Salomon, fils du roi David; car je suis bien aise de vous faire voir la succession de la même doctrine dans un même trône; c'est, dis-je, pour cela que l'Ecclésiaste, faisant le dénombrement des illusions

(1) Sicut urbs patens et absque murorum ambitu, ita vir qui non potest in loquendo cohibere spiritum suum. *Prov.* XXV, 28.

(1) Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tamquam nihilum ante te. *Ps.* XXXVIII, 6.

(2) Et tu vulneratus es, sicut et nos; nostri similis effectus es. *Is.* XIV, 10.

(3) In illa die peribunt omnes cogitationes eorum. *Ps.* CXLV, 4.

qui travaillent les enfants des hommes, y comprend la sagesse même. *Je me suis*, dit-il, *appliqué à la sagesse, et j'ai vu que c'était encore une vanité* (1); parce qu'il y a une fausse sagesse qui, se renfermant dans l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant. Ainsi, je n'ai rien fait pour Madame, quand je vous ai représenté tant de belles qualités qui la rendaient admirable au monde, et capable des plus hauts desseins où une princesse puisse s'élever. Jusqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu, une si illustre princesse ne paraîtra dans ce discours, que comme un exemple le plus grand qu'on se puisse proposer, et le plus capable de persuader aux ambitieux qu'ils n'ont aucun moyen de se distinguer, ni par leur naissance, ni par leur grandeur, ni par leur esprit; puisque la mort, qui égale tout, les domine de tous côtés avec tant d'empire, et que, d'une main si prompte et si souveraine, elle renverse les têtes les plus respectées.

Considérez, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause; et il les épargne si peu, qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle; puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant: mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle: Madame se meurt, Madame est morte (2)! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts: on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse. Partout on entend des cris; partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète: *Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement* (3).

Mais, et les princes et les peuples gémissaient en vain. En vain, Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise: *Stringebam brachia; sed jam perdideram quam tenebam* (*Orat. de ob. Pat. frat. lib.* I, *n.* 19): Je serrais les bras; mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres; et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi donc, elle devait périr sitôt! Dans la plupart des hommes les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup: Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait; avec quelles grâces, vous le savez: le soir nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions, par lesquelles l'Ecriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devaient être pour cette princesse si précises et si littérales! Hélas! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux. Le passé et le présent nous garantissaient l'avenir, et on pouvait tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle allait s'acquérir deux puissants royaumes par des moyens agréables. Toujours douce, toujours paisible, autant que généreuse et bienfaisante, son crédit n'y aurait jamais été odieux: on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée; elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder. Cet attachement qu'elle a montré si fidèle pour le roi jusqu'à la mort, lui en donnait les moyens. Et certes, c'est le bonheur de nos jours, que l'estime se puisse joindre avec le devoir, et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du prince, qu'on en révère la puissance et la majesté. Les inclinations de Madame ne l'attachaient pas moins fortement à tous ses autres devoirs. La passion qu'elle ressentait pour la gloire de Monsieur n'avait point de bornes. Pendant que ce grand prince, marchant sur les pas de son invincible frère, secondait avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins dans la campagne de Flandre, la joie de cette princesse était incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menaient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles; et si quelque chose manquait encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. Telle était l'agréable histoire que nous faisions pour Madame; et pour achever ces nobles projets, il n'y avait que la durée de sa vie, dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui semblait si vive? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable, mais triste mort.

A la vérité, Messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son âme, ni ce courage paisible qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidents les plus redoutables. Oui, Madame fut douce envers la mort, comme elle l'était envers tout le monde. Son grand cœur ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brave pas non plus

(1) Transivi ad contemplandam sapientiam..... locutusque cum mente mea, animadverti quod hoc quoque esset vanitas. *Eccle.* II, 12, 15.

(2) Ici M. Bossuet fut interrompu par les larmes de toute l'assemblée et par les siennes.

(3) Rex lugebit, et princeps induetur mœrore, et manus populi terræ conturbabuntur. *Ezech.* VII, 27.

avec fierté, contente de l'envisager sans émotion et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue. C'est la grande vanité des choses humaines. Après que, par le dernier effet de notre courage, nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie; la voilà telle que la mort nous l'a faite : encore ce reste tel quel va-t-il disparaître. Cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job (*Job*, XXI, 26), avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places.

Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place; et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature : notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, dit Tertullien (1), parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps : il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres, par lesquels on exprimait ses malheureux restes.

C'est ainsi que la puissance divine, justement irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant; et que, pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines? Peut-on appuyer quelque grand dessein sur ce débris inévitable des choses humaines? Mais quoi, Messieurs; tout est-il donc désespéré pour nous? Dieu qui foudroie toutes nos grandeurs, jusqu'à les réduire en poudre, ne nous laisse-t-il aucune espérance? Lui, aux yeux de qui rien ne se perd, et qui suit toutes les parcelles de nos corps, en quelque endroit écarté du monde que la corruption ou le hasard les jette, verra-t-il périr sans ressource ce qu'il a fait capable de le connaître et de l'aimer? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi; les ombres de la mort se dissipent; *Les voies me sont ouvertes à la véritable vie* (2). Madame n'est plus dans le tombeau; la mort qui semblait tout détruire, a tout établi : voici le secret de l'Ecclésiaste, que je vous avais marqué dès le commencement de ce discours, et dont il faut maintenant découvrir le fond.

Il faut donc penser, chrétiens, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps, avec la nature changeante et mortelle, nous avons, d'un autre côté, un rapport intime et une secrète affinité avec Dieu; parce que Dieu même a mis quelque chose en nous qui peut confesser la vérité de son être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude; quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance, s'abandonner à sa haute et incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité. De ce côté, Messieurs, si l'homme croit avoir en lui de l'élévation, il ne se trompera pas. Car comme il est nécessaire que chaque chose soit réunie à son principe, et que c'est pour cette raison, dit l'Ecclésiaste, *Que le corps retourne à la terre dont il a été tiré* (1), il faut, par la suite du même sentiment, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, y soit aussi rappelé. Or ce qui doit retourner à Dieu, qui est la grandeur primitive et essentielle, n'est-il pas grand et élevé? C'est pourquoi, quand je vous ai dit que la grandeur et la gloire n'étaient parmi nous que des noms pompeux, vides de sens et de choses, je regardais le mauvais usage que nous faisons de ces termes. Mais, pour dire la vérité dans toute son étendue, ce n'est ni l'erreur, ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques : au contraire, nous ne les aurions jamais trouvés, si nous n'en avions porté le fond en nous-mêmes. Car où prendre ces nobles idées dans le néant? La faute que nous faisons, n'est donc pas de nous être servis de ces noms; c'est de les avoir appliqués à des objets trop indignes. Saint Chrysostome a bien compris cette vérité, quand il a dit : *Gloire, richesses, noblesse, puissance, pour les hommes du monde ne sont que des noms : pour nous, si nous servons Dieu, ce seront des choses. Au contraire, la pauvreté, la honte, la mort, sont des choses trop effectives et trop réelles pour eux : pour nous, ce sont seulement des noms* (2); parce que celui qui s'attache à Dieu ne perd ni ses biens, ni son honneur, ni sa vie.

Ne vous étonnez donc pas si l'Ecclésiaste dit si souvent : *Tout est vanité.* Il s'explique, *Tout est vanité sous le soleil* (*Eccle.*, I, 2; III, 7, etc.); c'est-à-dire, tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté par la rapidité du temps. Sortez du temps et du changement, aspirez à l'éternité, la vanité ne vous tiendra plus asservis. Ne vous étonnez pas si le même Ecclésiaste méprise tout en nous, jusqu'à la sagesse, et ne trouve rien de meilleur que de goûter en repos le fruit de son travail (*Eccle.*, I, 17; II, 14, 24). La sagesse, dont il parle en ce lieu, est cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir, qui, par beaucoup de raisonnements et de grands efforts, ne fait que se consumer

(1) Post totum ignobilitatis elogium, caducæ in originem terram, et cadaveris nomen; et de isto quoque nomine perituræ, in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem. *Tertull. de Resur. carnis*, n. 4.

(2) Notas mihi fecisti vias vitæ. *Ps.* XV, 11.

(1) Revertatur pulvis ad terram suam, unde erat : et spiritus redeat ad Deum qui dedit illum. *Eccle.* XII, 7.

(2) Gloria enim et potentia, divitiæ et nobilitas, et his similia, nomina sunt apud ipsos; res autem apud nos : quemadmodum et tristitia, mors et ignominia, et paupertas, et similia, nomina sunt apud nos; res apud illos. *Homil* LVIII, *in Matt.* n. 5, *tom.* VII, *pag.* 591

inutilement en amassant des choses que le vent emporte. *Hé!* s'écrie ce sage roi, *y a-t-il rien de si vain*(1)? Et n'a-t-il pas raison de préférer la simplicité d'une vie particulière, qui goûte doucement et innocemment ce peu de biens que la nature nous donne, aux soucis et aux chagrins des avares, aux songes inquiets des ambitieux? *Mais cela même*, dit-il, *ce repos, cette douceur de la vie est encore une vanité* (2), parce que la mort trouble et emporte tout. Laissons-lui donc mépriser tous les états de cette vie; puisqu'enfin, de quelque côté qu'on s'y tourne, on voit toujours la mort en face, qui couvre de ténèbres tous nos plus beaux jours. Laissons-lui égaler le fou et le sage; et même, je ne craindrai pas de le dire hautement en cette chaire, laissons-lui confondre l'homme avec la bête : *Unus interitus est hominis et jumentorum.*

En effet, jusqu'à ce que nous ayons trouvé la véritable sagesse; tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, sans y démêler par l'intelligence ce secret principe de toutes nos actions, qui étant capable de s'unir à Dieu, doit nécessairement y retourner : que verrons-nous autre chose dans notre vie, que de folles inquiétudes? et que verrons-nous dans notre mort, qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent et se déconcertent; enfin qu'une machine qui se dissout et qui se met en pièces? Ennuyés de ces vanités, cherchons ce qu'il y a de grand et de solide en nous. Le Sage nous l'a montré dans les dernières paroles de l'Ecclésiaste; et bientôt Madame nous le fera paraître dans les dernières actions de sa vie : *Crains Dieu et observe ses commandements, car c'est là tout l'homme* (3) : comme s'il disait : Ce n'est pas l'homme que j'ai méprisé, ne le croyez pas; ce sont les opinions, ce sont les erreurs par lesquelles l'homme abusé se déshonore lui-même. Voulez-vous savoir en un mot ce que c'est que l'homme? Tout son devoir, tout son objet, toute sa nature, c'est de craindre Dieu : tout le reste est vain, je le déclare; mais aussi tout le reste n'est pas l'homme. Voici ce qui est réel et solide, et ce que la mort ne peut enlever; car, ajoute l'Ecclésiaste : *Dieu examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien et de mal* (4). Il est donc maintenant aisé de concilier toutes choses. Le Psalmiste dit qu'*A la mort périront toutes nos pensées* (5); oui, celles que nous aurons laissé emporter au monde! dont la figure passe et s'évanouit. Car encore que notre esprit soit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il consacre aux choses mortelles; de sorte que nos pensées, qui devaient être incorruptibles du côté de leur principe, deviennent périssables du côté de leur objet. Voulez-vous sauver quelque chose de ce débris si universel, si inévitable? Donnez à Dieu vos affections; nulle force ne vous ravira ce que vous aurez déposé en ses mains divines. Vous pourrez hardiment mépriser la mort, à l'exemple de notre héroïne chrétienne. Mais, afin de tirer d'un si bel exemple toute l'instruction qu'il nous peut donner, entrons dans une profonde considération des conduites de Dieu sur elle, et adorons en cette princesse le mystère de la prédestination et de la grâce.

Vous savez que toute la vie chrétienne, que tout l'ouvrage de notre salut est une suite continuelle de miséricordes. Mais le fidèle interprète du mystère de la grâce, je veux dire le grand Augustin, m'apprend cette véritable et solide théologie, que c'est dans la première grâce et dans la dernière que la grâce se montre grâce, c'est-à-dire que c'est dans la vocation qui nous prévient, et dans la persévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous sauve paraît toute gratuite et toute pure. En effet, comme nous changeons deux fois d'état, en passant premièrement des ténèbres à la lumière, et ensuite de la lumière imparfaite de la foi à la lumière consommée de la gloire; comme c'est la vocation qui nous inspire la foi, et que c'est la persévérance qui nous transmet à la gloire; il a plu à la divine bonté de se marquer elle-même au commencement de ces deux états, par une impression illustre et particulière; afin que nous confessions que toute la vie du chrétien, et dans le temps qu'il espère, et dans le temps qu'il jouit, est un miracle de grâce.

Que ces deux principaux moments de la grâce ont été bien marqués par les merveilles que Dieu a faites pour le salut éternel de Henriette d'Angleterre! Pour la donner à l'Eglise, il a fallu renverser tout un grand royaume. La grandeur de la maison d'où elle est sortie, n'était pour elle qu'un engagement plus étroit dans le schisme de ses ancêtres : disons des derniers de ses ancêtres; puisque tout ce qui les précède, à remonter jusqu'aux premiers temps, est si pieux et si catholique. Mais, si les lois de l'Etat s'opposent à son salut éternel, Dieu ébranlera l'Etat pour l'affranchir de ses lois. Il met les âmes à ce prix; il remue le ciel et la terre pour enfanter ses élus; et comme rien ne lui est cher que ces enfants de sa dilection éternelle, que ces membres inséparables de son Fils bien-aimé, rien ne lui coûte pourvu qu'il les sauve. Notre princesse est persécutée avant que de naître, délaissée aussitôt que mise au monde, arrachée en naissant, à la piété d'une mère catholique, captive, dès le berceau, des ennemis implacables de sa maison; et, ce qui était plus déplorable, captive des ennemis de l'Eglise; par conséquent destinée, premièrement par sa glorieuse naissance, et ensuite par sa malheureuse captivité, à l'erreur et à l'hérésie. Mais le sceau de Dieu était sur elle; elle pouvait dire avec le Prophète : *Mon père et ma mère m'ont aban-*

(1) Et est quidquam tam vanum? *Eccle.*, II, 19.

(2) Vidi quod hoc quoque esset vanitas. *Eccle.*, II, 1.

(3) Deum time, et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo. *Eccle.*, XII, 14.

(4) Et cuncta quæ fiunt adducet Deus in judicium pro omni errato, sive bonum, sive malum illud sit. *Eccle.*, XII, 14.

(5) In illa die peribunt omnes cogitationes eorum. *Ps.* CXLV, 4.

donnée; mais le Seigneur m'a reçue en sa protection (1). Délaissée de toute la terre dès ma naissance, *je fus comme jetée entre les bras de sa Providence paternelle; et dès le ventre de ma mère il se déclara mon Dieu* (2). Ce fut à cette garde fidèle que la reine, sa mère, commit ce précieux dépôt. Elle ne fut point trompée dans sa confiance. Deux ans après, un coup imprévu et qui tenait du miracle, délivra la princesse des mains des rebelles. Malgré les tempêtes de l'Océan et les agitations encore plus violentes de la terre, Dieu, la prenant sur ses ailes comme l'aigle prend ses petits, la porta lui-même dans ce royaume; lui-même la posa dans le sein de la reine sa mère, ou plutôt dans le sein de l'Eglise catholique. Là elle apprit les maximes de la piété véritable, moins par les instructions qu'elle y recevait, que par les exemples vivants de cette grande et religieuse reine. Elle a imité ses pieuses libéralités. Ses aumônes, toujours abondantes, se sont répandues principalement sur les catholiques d'Angleterre, dont elle a été la fidèle protectrice.

Digne fille de saint Edouard et de saint Louis, elle s'attacha du fond de son cœur à la foi de ces deux grands rois. Qui pourrait assez exprimer le zèle dont elle brûlait pour le rétablissement de cette foi dans le royaume d'Angleterre, où l'on en conserve encore tant de précieux monuments? Nous savons qu'elle n'eût pas craint d'exposer sa vie pour un si précieux dessein; et le ciel nous l'a ravie! O Dieu! que prépare ici votre éternelle Providence? Me permettez-vous, ô Seigneur, d'envisager, en tremblant, vos saints et redoutables conseils? Est-ce que les temps de confusion ne sont pas encore accomplis? Est-ce que le crime, qui fit céder vos vérités saintes à des passions malheureuses, est encore devant vos yeux, et que vous ne l'avez pas assez puni par un aveuglement de plus d'un siècle? Nous ravissez-vous Henriette par un effet du même jugement qui abrégea les jours de la reine Marie, et son règne si favorable à l'Eglise? ou bien voulez-vous triompher seul? Et, en nous ôtant les moyens dont nos désirs se flattaient, réservez-vous, dans les temps marqués par votre prédestination éternelle, de secrets retours à l'État et à la maison d'Angleterre? Quoi qu'il en soit, ô grand Dieu, recevez-en aujourd'hui les bienheureuses prémices en la personne de cette princesse. puisse toute sa maison et tout le royaume suivre l'exemple de sa foi. Ce grand roi, qui remplit de tant de vertus le trône de ses ancêtres, et fait louer tous les jours la divine main qui l'y a rétabli comme par miracle, n'improuvera pas notre zèle, si nous souhaitons devant Dieu que lui et tous ses peuples soient comme nous : *Opto apud Deum... non tantum te, sed etiam omnes.... fieri tales, qualis et ego sum* (*Act.*, XXVI, 29). Ce souhait est fait pour les rois; et saint Paul, étant dans les fers, le fit la première fois en faveur du roi Agrippa : mais saint Paul en exceptait ses liens : *Exceptis vinculis his* (*Ibid*) : et nous, nous souhaitons principalement que l'Angleterre, trop libre dans sa croyance, trop licencieuse dans ses sentiments, soit enchaînée comme nous de ces bienheureux liens, qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ses pensées, en le captivant sous l'autorité du Saint-Esprit et de l'Eglise.

Après vous avoir exposé le premier effet de la grâce de Jésus-Christ en notre princesse, il me reste, Messieurs, de vous faire considérer le dernier, qui couronnera tous les autres. C'est par cette dernière grâce que la mort change de nature pour les chrétiens; puisqu'au lieu qu'elle semblait être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence, comme dit l'Apôtre (II *Cor.*, V, 3), à nous revêtir, et nous assure éternellement la possession des biens véritables. Tant que nous sommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons assujettis aux changements, parce que, si vous me permettez de parler ainsi, c'est la loi du pays que nous habitons; et nous ne possédons aucun bien, même dans l'ordre de la grâce, que nous ne puissions perdre un moment après par la mutabilité naturelle de nos désirs. Mais aussitôt qu'on cesse pour nous de compter les heures, et de mesurer notre vie par les jours et par les années; sortis des figures qui passent et des ombres qui disparaissent, nous arrivons au règne de la vérité, où nous sommes affranchis de la loi des changements. Ainsi notre âme n'est plus en péril; nos résolutions ne vacillent plus; la mort, ou plutôt la grâce de la persévérance finale a la force de les fixer : et de même que le Testament de Jésus-Christ, par lequel il se donne à nous, est confirmé à jamais, suivant le droit des Testaments et la doctrine de l'Apôtre (*Heb.*, IX, 15), par la mort de ce divin testateur, ainsi la mort du fidèle fait que ce bienheureux Testament, par lequel de notre côté nous nous donnons au Sauveur, devient irrévocable.

Donc, Messieurs, si je vous fais voir encore une fois Madame aux prises avec la mort, n'appréhendez rien pour elle. Quelque cruelle que la mort vous paraisse, elle ne doit servir à cette fois que pour accomplir l'œuvre de la grâce, et sceller en cette princesse le conseil de son éternelle prédestination. Voyons donc ce dernier combat; mais encore un coup affermissons-nous. Ne mêlons point de faiblesse à une si forte action, et ne déshonorons point par nos larmes une si belle victoire.

Voulez-vous voir combien la grâce qui a fait triompher Madame, a été puissante? Voyez combien la mort a été terrible. Premièrement elle a plus de prise sur une princesse qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeunesse! que de joie elle enlève à cette fortune! que de gloire elle ôte à ce mérite! D'ailleurs, peut-elle venir ou plus

(1) Pater meus et mater mea dereliquerunt me; Dominus autem assumpsit me. *Ps.* XXVI, 10.
(2) In te projectus sum ex utero : de ventre matris meæ Deus meus es tu *Ps.* XXI, 11.

prompte ou plus cruelle? C'est ramasser toutes ses forces, c'est unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que de joindre, comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévue. Mais quoique, sans menacer et sans avertir, elle se fasse sentir tout entière dès le premier coup, elle trouve la princesse prête. La grâce, plus active encore, l'a déjà mise en défense. Ni la gloire, ni la jeunesse n'auront un soupir. Un regret immense de ses péchés ne lui permet pas de regretter autre chose. Elle demande le crucifix sur lequel elle avait vu expirer la reine, sa belle-mère, comme pour y recueillir les impressions de constance et de piété que cette âme vraiment chrétienne y avait laissées avec les derniers soupirs. A la vue d'un si grand objet, n'attendez pas de cette princesse des discours étudiés et magnifiques : une sainte simplicité fait ici toute la grandeur. Elle s'écrie : *O mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas toujours mis en vous ma confiance!* Elle s'afflige, elle se rassure; elle confesse humblement, et avec tous les sentiments d'une profonde douleur, que de ce jour seulement elle commence à connaître Dieu; n'appelant pas le connaître, que de regarder encore tant soit peu le monde. Qu'elle nous parut au-dessus de ces lâches chrétiens qui s'imaginent avancer leur mort quand ils préparent leur confession, qui ne reçoivent les saints sacrements que par force; dignes certes de recevoir pour leur jugement, ce mystère de piété qu'ils ne reçoivent qu'avec répugnance! Madame appelle les prêtres plutôt que les médecins. Elle demande d'elle-même les sacrements de l'Église; la pénitence avec componction; l'Eucharistie avec crainte et puis avec confiance, la sainte onction des mourants avec un pieux empressement. Bien loin d'en être effrayée, elle veut la recevoir avec connaissance. Elle écoute l'explication de ces saintes cérémonies, de ces prières apostoliques qui, par une espèce de charme divin, suspendent les douleurs les plus violentes, qui font oublier la mort (je l'ai vu souvent) à qui les écoute avec foi : elle les suit, elle s'y conforme. On lui voit paisiblement présenter son corps à cette huile sacrée, ou plutôt au sang de Jésus qui coule si abondamment avec cette précieuse liqueur.

Ne croyez pas que ces excessives et insupportables douleurs aient tant soit peu troublé sa grande âme. Ah! je ne veux plus tant admirer les braves et les conquérants. Madame m'a fait connaître la vérité de cette parole du Sage : *Le patient vaut mieux que le fort; et celui qui dompte son cœur, vaut mieux que celui qui prend des villes* (1). Combien a-t-elle été maîtresse du sien? Avec quelle tranquillité a-t-elle satisfait à tous ses devoirs! Rappelez en votre pensée ce qu'elle dit à Monsieur. Quelle force! quelle tendresse! O paroles qu'on voyait sortir de l'abondance d'un cœur qui se sent au-dessus de tout! paroles que la mort présente et Dieu plus présent encore ont consacrées; sincère production d'une âme, qui, tenant au ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité, vous vivrez éternellement dans la mémoire des hommes; mais surtout vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand prince. Madame ne peut plus résister aux larmes qu'elle lui voit répandre. Invincible par tout autre endroit, ici elle est contrainte de céder. Elle prie Monsieur de se retirer; parce qu'elle ne veut plus sentir de tendresse que pour ce Dieu crucifié, qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous vu? qu'avons-nous ouï? Elle se conformait aux ordres de Dieu; elle lui offrait ses souffrances en expiation de ses fautes; elle professait hautement la foi catholique et la résurrection des morts, cette précieuse consolation des fidèles mourants. Elle excitait le zèle de ceux qu'elle avait appelés pour l'exciter elle-même, et ne voulait point qu'ils cessassent un moment de l'entretenir des vérités chrétiennes. Elle souhaita mille fois d'être plongée au sang de l'Agneau : c'était un nouveau langage que la grâce lui apprenait. Nous ne voyions en elle ni cette ostentation par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une âme alarmée, par lesquelles on se trompe soi-même. Tout était simple, tout était solide, tout était tranquille; tout partait d'une âme soumise et d'une source sanctifiée par le Saint-Esprit.

En cet état, Messieurs, qu'avions-nous à demander à Dieu pour cette princesse, sinon qu'il l'affermît dans le bien et qu'il conservât en elle les dons de sa grâce? Ce grand Dieu nous exauçait : mais souvent, dit saint Augustin, en nous exauçant, il trompe heureusement notre prévoyance. La princesse est affermie dans le bien d'une manière plus haute que celle que nous entendions. Comme Dieu ne voulait plus exposer aux illusions du monde les sentiments d'une piété si sincère, il a fait ce que dit le Sage : *Il s'est hâté* (1). En effet, quelle diligence! en neuf heures l'ouvrage est accompli. *Il s'est hâté de la tirer du milieu des iniquités.* Voilà, dit le grand saint Ambroise, la merveille de la mort dans les chrétiens : elle ne finit pas leur vie; elle ne finit que leurs péchés et les périls où ils sont exposés (2). Nous nous sommes plaints que la mort, ennemie des fruits que nous promettait la princesse, les a ravagés dans la fleur; qu'elle a effacé, pour ainsi dire, sous le pinceau même, un tableau qui s'avançait à la perfection avec une incroyable diligence, dont les premiers traits, dont le seul dessein montrait déjà tant de grandeur. Changeons maintenant de langage; ne disons plus que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde et de l'histoire qui se commençait le plus noblement : disons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une âme chrétienne peut être assaillie. Et, pour ne point parler ici des tentations infinies qui attaquent à chaque pas la faiblesse humaine,

(1) Melior est patiens viro forti; et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium. *Prov.* XVI, 32.

(1) Properavit educere illum de medio iniquitatum. *Sap.* IV, 14.

(2) Finis factus est erroris; qui culpa, non natura defecit. *De Bono mortis, cap.* 9, *n.* 38, *tom. I, p.* 405.

quel péril n'eût point trouvé cette princesse dans sa propre gloire? La gloire ! qu'y a-t-il pour le chrétien de plus pernicieux et de plus mortel? quel appât plus dangereux? quelle fumée plus capable de faire tourner les meilleures têtes? Considérez la princesse; représentez-vous cet esprit qui, répandu par tout son extérieur, en rendait les grâces si vives : tout était esprit, tout était bonté.

Affable à tous avec dignité, elle savait estimer les uns sans fâcher les autres; et quoique le mérite fût distingué, la faiblesse ne se sentait pas dédaignée. Quand quelqu'un traitait avec elle, il semblait qu'elle eût oublié son rang pour ne se souvenir que de sa raison. On ne s'apercevait presque pas qu'on parlât à une personne si élevée; on sentait seulement au fond de son cœur, qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouillait si obligeamment. Fidèle en ses paroles, incapable de déguisement, sûre à ses amis; par la lumière et la droiture de son esprit elle les mettait à couvert des vains ombrages, et ne leur laissait à craindre que leurs propres fautes. Très-reconnaissante des services, elle aimait à prévenir les injures par sa bonté; vive à les sentir, facile à les pardonner.

Que dirai-je de sa libéralité? Elle donnait non-seulement avec joie, mais avec une hauteur d'âme qui marquait tout ensemble et le mépris du don, et l'estime de la personne. Tantôt, par des paroles touchantes, tantôt même par son silence, elle relevait ses présents; et cet art de donner agréablement, qu'elle avait si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivie, je le sais, jusqu'entre les bras de la mort. Avec tant de grandes et tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration? Mais avec son crédit, avec sa puissance, qui n'eût voulu s'attacher à elle? N'allait-elle pas gagner tous les cœurs? c'est-à-dire, la seule chose qu'ont à gagner ceux à qui la naissance et la fortune semblent tout donner. Et si cette haute élévation est un précipice affreux pour les chrétiens, ne puis-je pas dire, Messieurs, pour me servir des paroles fortes du plus grave des historiens, qu'*Elle allait être précipitée dans la gloire* (1)? Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées? La gloire, il est vrai, les défend de quelques faiblesses; mais la gloire les défend-elle de la gloire même? ne s'adorent-elles pas secrètement? ne veulent-elles pas être adorées? Que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre? Et que se peut refuser la faiblesse humaine, pendant que le monde lui accorde tout? N'est-ce pas là qu'on apprend à faire servir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, et la vertu, et la religion, et le nom de Dieu? La modération, que le monde affecte, n'étouffe pas les mouvements de la vanité : elle ne sert qu'à les cacher; et plus elle ménage le dehors, plus elle livre le cœur aux sentiments les plus délicats et les plus dangereux de la fausse gloire. On ne compte plus que soi-même, et on dit au fond de son cœur : *Je suis, et il n'y a que moi sur la terre* (1).

En cet état, Messieurs, la vie n'est-elle pas un péril? la mort n'est-elle pas une grâce? Que ne doit-on pas craindre de ses vices, si les bonnes qualités sont si dangereuses? N'est-ce donc pas un bienfait de Dieu d'avoir abrégé les tentations avec les jours de Madame, de l'avoir arrachée à sa propre gloire, avant que cette gloire, par son excès, eût mis en hasard sa modération? Qu'importe que sa vie ait été si courte? Jamais ce qui doit finir ne peut être long. Quand nous ne compterions point ses confessions plus exactes, ses entretiens de dévotion plus fréquents, son application plus forte à la piété dans les derniers temps de sa vie; ce peu d'heures, saintement passées parmi les plus rudes épreuves et dans les sentiments les plus purs du christianisme, tiennent lieu toutes seules d'un âge accompli. Le temps a été court, je l'avoue; mais l'opération de la grâce a été plus forte; mais la fidélité de l'âme a été parfaite. C'est l'effet d'un art consommé de réduire en petit tout un grand ouvrage; et la grâce, cette excellente ouvrière, se plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Je sais que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles : mais si la témérité insensée des hommes abuse de ses bontés, son bras, pour cela, n'est pas raccourci, et sa main n'est pas affaiblie. Je me confie pour Madame en cette miséricorde, qu'elle a si sincèrement et si humblement réclamée. Il semble que Dieu ne lui ait conservé le jugement libre jusqu'au dernier soupir, qu'afin de faire durer les témoignages de sa foi. Elle a aimé en mourant le Sauveur Jésus : les bras lui ont manqué plutôt que l'ardeur d'embrasser la croix. J'ai vu sa main défaillante chercher encore en tombant de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres ce bienheureux signe de notre rédemption. N'est-ce pas mourir entre les bras et dans le baiser du Seigneur? Ah ! nous pouvons achever ce saint sacrifice, pour le repos de Madame, avec une pieuse confiance. Ce Jésus en qui elle a espéré, dont elle a porté la croix en son corps par des douleurs si cruelles, lui donnera encore son sang, dont elle est déjà toute teinte, toute pénétrée, par la participation à ses sacrements et par la communion avec ses souffrances.

Mais en priant pour son âme, chrétiens, songeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir? Quelle dureté est semblable à la nôtre, si un accident si étrange, qui devrait nous pénétrer jusqu'au fond de l'âme, ne fait que nous étourdir pour quelques moments? Attendons-nous que Dieu ressuscite des morts pour nous instruire? Il n'est point nécessaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau : ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau

(1) In ipsam gloriam præceps agebatur, *Tacit.*, *Vit. Agric.* n. 41.

(2) Ego sum, et præter me non est altera, *Isa.* XLVII, 10

doit suffire pour nous convertir; car, si nous savons nous connaître, nous confesserons, chrétiens, que les vérités de l'éternité sont assez bien établies. Nous n'avons rien que de faible à leur opposer ; c'est par passion, et non par raison, que nous osons les combattre. Si quelque chose les empêche de régner sur nous, ces saintes et salutaires vérités, c'est que le monde nous occupe, c'est que les sens nous enchantent, c'est que le présent nous entraîne. Faut-il un autre spectacle pour nous détromper et des sens, et du présent, et du monde? La Providence divine pouvait-elle nous mettre en vue, ni de plus près, ni plus fortement, la vanité des choses humaines? Et si nos cœurs s'endurcissent, après un avertissement si sensible, que lui reste-t-il autre chose que de nous frapper nous-mêmes, sans miséricorde? Prévenons un coup si funeste, et n'attendons pas toujours des miracles de la grâce. Il n'est rien de plus odieux à la souveraine puissance que de la vouloir forcer par des exemples, et de lui faire une loi de ses grâces et de ses faveurs. Qu'y a-t-il donc, chrétiens, qui puisse nous empêcher de recevoir, sans différer, ses inspirations? Quoi! le charme de sentir est-il si fort que nous ne puissions rien prévoir? Les adorateurs des grandeurs humaines seront-ils satisfaits de leur fortune, quand ils verront que, dans un moment, leur gloire passera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, et leurs dignités peut-être à leurs envieux? Que si nous sommes assurés qu'il viendra un dernier jour où la mort nous forcera de confesser toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriser par raison ce qu'il faudra un jour mépriser par force? Et quel est notre aveuglement, si toujours avançant vers notre fin, et plutôt mourants que vivants, nous attendons les derniers soupirs pour prendre les sentiments que la seule pensée de la mort nous devrait inspirer à tous les moments de notre vie?

Commencez aujourd'hui à mépriser les faveurs du monde; et toutes les fois que vous serez dans ces lieux augustes, dans ces superbes palais, à qui Madame donnait un éclat que vos yeux recherchent encore; toutes les fois que, regardant cette grande place qu'elle remplissait si bien, vous sentirez qu'elle y manque, songez que cette gloire que vous admiriez faisait son péril en cette vie, et que, dans l'autre, elle est devenue le sujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable de la rassurer, que cette sincère résignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu, et les saintes humiliations de la pénitence.

ORAISON FUNÈBRE

DE MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, INFANTE D'ESPAGNE, REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE,

Prononcée le 1er septembre 1683.

Grandeur de l'extraction de Marie-Thérèse, et sainteté de son éducation. Circonstances mémorables de son mariage avec Louis XIV. Foi vive et humble de Marie-Thérèse; son amour pour la prière. Sainte horreur qu'elle avait des moindres péchés. Sa soumission dans ses épreuves; ses différentes vertus. Combien elle était affamée de la chair de Jésus-Christ. Avec quelle précipitation la mort l'a enlevée, sans la surprendre. Motifs pressants, pour les chrétiens, de se préparer sans cesse à la mort, et de faire pénitence.

Sine macula enim sunt ante thronum Dei.
Ils sont sans tache devant le trône de Dieu (*Apoc.*, XIV, 5).

MONSEIGNEUR,

Quelle assemblée l'apôtre saint Jean nous fait paraître! Ce grand prophète nous ouvre le ciel, et notre foi y découvre, *sur la sainte montagne de Sion*, dans la partie la plus élevée de la Jérusalem bienheureuse, l'Agneau qui ôte le péché du monde, avec une compagnie digne de lui. Ce sont ceux dont il est écrit au commencement de l'Apocalypse: *Il y a dans l'Eglise de Sardis un petit nombre de fidèles*, pauca nomina, *qui n'ont pas souillé leurs vêtements* (1), ces riches vêtements dont le baptême les a revêtus; vêtements qui ne sont rien moins que Jésus Christ même, selon ce que dit l'Apôtre: *Vous tous qui avez été baptisés, vous avez été revêtus de Jésus-Christ* (2). Ce petit nombre chéri de Dieu pour son innocence, et remarquable par la rareté d'un don si exquis, a su conserver ce précieux vêtement et la grâce du baptême. Et quelle sera la récompense d'une si rare fidélité? Ecoutez parler le juste et le saint: *Ils marchent*, dit-il, *avec moi revêtus de blanc, parce qu'ils en sont dignes* (3): dignes par leur innocence de porter dans l'éternité la livrée de l'Agneau sans tache, et de marcher toujours avec lui, puisque jamais ils ne l'ont quitté depuis qu'il les a mis dans sa compagnie: âmes pures et innocentes, *âmes vierges* (4), comme les appelle saint Jean, au même sens que saint Paul disait à tous les fidèles de Corinthe: *Je vous ai promis comme une vierge pudique à un seul homme, qui est Jésus-Christ* (5). La vraie chasteté de l'âme, la vraie pudeur chrétienne est de rougir du péché, de n'avoir des yeux ni d'amour que pour Jésus-Christ, et de tenir toujours ses sens épurés de la corruption du siècle.

C'est dans cette troupe innocente et pure que la reine a été placée; l'horreur qu'elle a toujours eue du péché lui a mérité cet honneur. La foi qui pénètre jusqu'aux cieux, nous la fait voir aujourd'hui dans cette bienheureuse compagnie. Il me semble que je reconnais cette modestie, cette paix, ce recueillement que nous lui voyions devant les autels, qui inspirait du respect pour Dieu et pour elle. Dieu ajoute à ces saintes dispositions

(1) Habes pauca nomina in Sardis, qui non inquinaverunt vestimenta sua. *Apoc.* III, 4.
(2) Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis. *Gal.*, III, 27.
(3) Ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt. *Apoc.*, III, 4.
(4) Virgines enim sunt. Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. *Ibid.*, XIV, 4.
(5) Despondi vos uni viro virginem castam exhibere Christo. II *Cor.*, XI, 2.

le transport d'une joie céleste. La mort ne l'a point changée, si ce n'est qu'une immortelle beauté a pris la place d'une beau é changeante et mortelle. Cette éclatante blancheur, symbole de son innocence et de la candeur de son âme, n'a fait, pour ainsi parler, que passer au dedans, où nous la voyons rehaussée d'une lumière divine. *Elle marche avec l'Agneau, car elle en est digne* (*Apoc.*, III, 4). La sincérité de son cœur, sans dissimulation et sans artifice, la range au nombre de ceux dont saint Jean a dit, dans les paroles qui précèdent celles de mon texte, que *Le mensonge ne s'est point trouvé en leur bouche* (1), ni aucun déguisement dans leur conduite, ce qui fait qu'on les voit sans tache devant le trône de Dieu : *Sine macula enim sunt ante thronum Dei* (*Ibid.*, XIV, 5). En effet, elle est sans reproche devant Dieu et devant les hommes : la médisance ne peut attaquer aucun endroit de sa vie, depuis son enfance jusqu'à sa mort, et une gloire si pure, une si belle réputation est un parfum précieux qui réjouit le ciel et la terre.

Monseigneur, ouvrez les yeux à ce grand spectacle : pouvais-je mieux essuyer vos larmes, celles des princes qui vous environnent, et de cette auguste assemblée, qu'en vous faisant voir, au milieu de cette troupe resplendissante, et dans cet état glorieux, une mère si chérie et si regrettée? Louis même, dont la constance ne peut vaincre ses justes douleurs, les trouverait plus traitables dans cette pensée. Mais ce qui doit être votre unique consolation doit aussi, Monseigneur, être votre exemple, et ravi de l'éclat immortel d'une vie toujours si réglée et toujours si irréprochable, vous devez en faire passer toute la beauté dans la vôtre.

Qu'il est rare, chrétiens, qu'il est rare encore une fois de trouver cette pureté parmi les hommes! mais surtout qu'il est rare de la trouver parmi les grands! Ceux que vous voyez revêtus d'une robe blanche, ceux-là, dit saint Jean, viennent d'une grande affliction (2) : *De tribulatione magna*, afin que nous entendions que cette divine blancheur se forme ordinairement sous la croix, et rarement dans l'éclat trop plein de tentations des grandeurs humaines.

Et toutefois il est vrai, Messieurs, que Dieu, par un miracle de sa grâce, se plaît à choisir parmi les rois de ces âmes pures. Tel a été saint Louis, toujours pur et toujours saint dès son enfance, et Marie-Thérèse, sa fille, a eu de lui ce bel héritage.

Entrons, Messieurs, dans les desseins de la Providence, et admirons les bontés de Dieu, qui se répandent sur nous et sur tous les peuples dans la prédestination de cette princesse. Dieu l'a élevée au faîte des grandeurs humaines, afin de rendre la pureté et la perpétuelle régularité de sa vie plus éclatante et plus exemplaire. Ainsi sa vie et sa mort, également pleines de sainteté et de grâce, deviennent l'instruction du genre humain. Notre siècle n'en pouvait recevoir de plus parfaite, parce qu'il ne voyait nulle part dans une si haute élévation une pareille pureté. C'est ce rare et merveilleux assemblage que nous aurons à considérer dans les deux parties de ce discours. Voici en peu de mots ce que j'ai à dire de la plus pieuse des reines, et tel est le digne abrégé de son éloge. Il n'y a rien que d'auguste dans sa personne, il n'y a rien que de pur dans sa vie.

Accourez, peuples, venez contempler dans la première place du monde la rare et majestueuse beauté d'une vertu toujours constante. Dans une vie si égale, il n'importe pas à cette princesse où la mort frappe; on n'y voit point d'endroit faible par où elle pût craindre d'être surprise. Toujours vigilante, toujours attentive à Dieu et à son salut; sa mort si précipitée et si effroyable pour nous n'avait rien de dangereux pour elle. Ainsi son élévation ne servira qu'à faire voir à tout l'univers, comme du lieu le plus éminent qu'on découvre dans son enceinte, cette importante vérité, qu'il n'y a rien de solide, ni de vraiment grand parmi les hommes, que d'éviter le péché; et que la seule précaution contre les attaques de la mort, c'est l'innocence de la vie. C'est, Messieurs, l'instruction que nous donne dans ce tombeau, ou plutôt du plus haut des cieux, très-haute, très-excellente, très-puissante et très-chrétienne princesse MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, infante d'Espagne, reine de France et de Navarre.

Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est Dieu qui donne les grandes naissances, les grands mariages, les enfants, la postérité. C'est lui qui dit à Abraham : *Les rois sortiront de vous* (1), et qui fait dire par son prophète à David : *Le Seigneur vous fera une maison* (2). *Dieu qui d'un seul homme a voulu former tout le genre humain*, comme dit saint Paul, *et de cette source commune le répandre sur toute la face de la terre* (3), en a vu et prédestiné dès l'éternité les alliances et les divisions, *marquant les temps*, poursuit-il, *et donnant des bornes à la demeure des peuples*, et enfin un cours réglé à toutes ces choses. C'est donc Dieu qui a voulu élever la reine par une auguste naissance à un auguste mariage, afin que nous la vissions honorée au-dessus de toutes les femmes de son siècle, pour avoir été chérie, estimée et trop tôt, hélas! regrettée par le plus grand de tous les hommes.

Que je méprise ces philosophes qui, mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général, d'où le reste se développe comme il peut! Comme s'il avait à notre manière des vues générales et confuses; et comme si la

(1) In ore eorum non est inventum mendacium. *Apoc.*, XIV, 5).

(2) Hi qui amicti sunt stolis albis... hi sunt qui venerunt de tribulatione magna. *Apoc.* VII, 13, 14.

(1) Reges ex te egredientur. *Gen.*, XVII, 6.

(2) Prædicit tibi Dominus, quod domum faciat tibi Dominus. II *Reg.*, VII, 11.

(3) Deus.... qui fecit ex uno omne genus hominum inhabitare super universam faciem terræ, definiens statuta tempora, et terminos habitationis eorum. *Act.*, XVII, 24, 26.

souveraine Intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières, qui seules subsistent véritablement. N'en doutons pas, chrétiens : Dieu a préparé dans son conseil éternel les premières familles qui sont la source des nations, et dans toutes les nations les qualités dominantes qui devaient en faire la fortune. Il a aussi ordonné dans les nations les familles particulières dont elles sont composées; principalement celles qui devaient gouverner ces nations, et en particulier, dans ces familles, tous les hommes par lesquels elles devaient ou s'élever, ou se soutenir, ou s'abattre.

C'est par la suite de ces conseils que Dieu a fait naître les deux puissantes maisons d'où la reine devait sortir; celle de France et celle d'Autriche, dont il se sert pour balancer les choses humaines : jusqu'à quel degré et jusqu'à quel temps? il le sait, et nous l'ignorons.

On remarque dans l'Ecriture, que Dieu donne aux maisons royales certains caractères propres; comme celui que les Syriens, quoique ennemis des rois d'Israël, leur attribuent par ces paroles : *Nous avons appris que les rois de la maison d'Israël sont cléments* (1).

Je n'examinerai pas les caractères particuliers qu'on a donnés aux maisons de France et d'Autriche; et sans dire que l'on redoutait davantage les conseils de celle d'Autriche, ni qu'on trouvait quelque chose de plus vigoureux dans les armes et dans le courage de celle de France; maintenant que, par une grâce particulière, ces deux caractères se réunissent visiblement en notre faveur, je remarquerai seulement ce qui faisait la joie de la reine; c'est que Dieu avait donné à ces deux maisons, d'où elle est sortie, la piété en partage : de sorte que sanctifiée, qu'on m'entende bien, c'est-à-dire, consacrée à la sainteté par sa naissance, selon la doctrine de saint Paul (1), elle disait avec cet apôtre : Dieu que ma famille a toujours servi, et à qui je suis dédiée par mes ancêtres : *Deus cui servio a progenitoribus* (II *Tim.*, I, 3).

Que s'il faut venir au particulier de l'auguste maison d'Autriche, que peut-on voir de plus illustre que sa descendance immédiate, où durant l'espace de quatre cents ans on ne trouve que des rois et des empereurs, et une si grande affluence de maisons royales, avec tant d'états et tant de royaumes, qu'on a prévu, il y a longtemps, qu'elle en serait surchargée?

Qu'est-il besoin de parler de la très-chrétienne maison de France, qui par sa noble constitution est incapable d'être assujettie à une famille étrangère; qui est toujours dominante dans son chef; qui seule dans tout l'univers et dans tous les siècles se voit, après sept cents ans d'une royauté établie (sans compter ce que la grandeur d'une si haute origine fait trouver ou imaginer aux curieux observateurs des antiquités), seule, dis-je, se voit, après tant de siècles, encore dans sa force et dans sa fleur, et toujours en possession du royaume le plus illustre qui fut jamais sous le soleil, et devant Dieu, et devant les hommes : devant Dieu, d'une pureté inaltérable dans la foi; et devant les hommes, d'une si grande dignité, qu'il a pu perdre l'empire sans perdre sa gloire ni son rang.

La reine a eu part à cette grandeur, non-seulement par la riche et fière maison de Bourgogne, mais encore par Isabelle de France, sa mère, digne fille de Henri le Grand, et, de l'aveu de l'Espagne, la meilleure reine comme la plus regrettée qu'elle eût jamais vue sur le trône. Triste rapport de cette princesse avec la reine sa fille : elle avait à peine quarante-deux ans quand l'Espagne la pleura; et pour notre malheur la vie de Marie-Thérèse n'a guère eu un plus long cours. Mais la sage, la courageuse et la pieuse Isabelle devait une partie de sa gloire aux malheurs de l'Espagne, dont on sait qu'elle trouva le remède par un zèle et par des conseils qui ranimèrent les grands et les peuples, et, si on le peut dire, le roi même. Ne nous plaignons pas, chrétiens, de ce que la reine sa fille, dans un état plus tranquille, donne aussi un sujet moins vif à nos discours; et contentons-nous de penser que, dans des occasions aussi malheureuses, dont Dieu nous a préservés, nous y eussions pu trouver les mêmes ressources.

Avec quelle application et quelle tendresse Philippe IV son père ne l'avait-il pas élevée? On la regardait en Espagne non pas comme une Infante, mais comme un Infant; car c'est ainsi qu'on y appelle la princesse qu'on reconnaît comme héritière de tant de royaumes. Dans cette vue, on approcha d'elle tout ce que l'Espagne avait de plus vertueux et de plus habile. Elle se vit, pour ainsi parler, dès son enfance, tout environnée de vertus, et on voyait paraître en cette jeune princesse plus de belles qualités, qu'elle n'attendait de couronnes. Philippe l'élève ainsi pour ses états; Dieu, qui nous aime, la destine à Louis.

Cessez, princesses et potentats, de troubler par vos prétentions le projet de ce mariage. Que l'amour, qui semble aussi le vouloir troubler, cède lui-même. L'amour peut bien remuer le cœur des héros du monde; il peut bien y soulever des tempêtes et y exciter des mouvements qui fassent trembler les politiques et qui donnent des espérances aux insensés; mais il y a des âmes d'un ordre supérieur à ses lois, à qui il ne peut inspirer des sentiments indignes de leur rang. Il y a des mesures prises dans le ciel, qu'il ne peut rompre; et l'Infante, non-seulement par son auguste naissance, mais encore par sa vertu et par sa réputation, est seule digne de Louis.

C'était *la femme prudente qui est donnée proprement par le Seigneur*, comme dit le Sage (1). Pourquoi donnée proprement par le Seigneur, puisque c'est le Seigneur qui

(1) Ecce audivimus quod reges domus Israel clementes sint. III *Reg.*, XX, 31.
(2) Filii vestri ... sancti sunt. I *Cor.*, VII, 14.

(1) A Domino proprie uxor prudens. *Prov.*, XIX, 14.

donne tout? Et quel est ce merveilleux avantage qui mérite d'être attribué, d'une façon si particulière, à la divine bonté? Il ne faut, pour l'entendre, que considérer ce que peut dans les maisons la prudence tempérée d'une femme sage pour les soutenir, pour y faire fleurir dans la piété la véritable sagesse, et pour calmer des passions violentes qu'une résistance emportée ne ferait qu'aigrir.

Ile pacifique, où se doivent terminer les différends de deux grands empires à qui tu sers de limites; île éternellement mémorable par les conférences de deux grands ministres, où l'on vit développer toutes les adresses et tous les secrets d'une politique si différente; où l'un se donnait du poids par sa lenteur, et l'autre prenait l'ascendant par sa pénétration : auguste journée, où deux fières nations, longtemps ennemies, et alors réconciliées par Marie-Thérèse, s'avancent sur leurs confins, leurs rois à leur tête, non plus pour se combattre, mais pour s'embrasser; où ces deux rois, avec leur cour d'une grandeur, d'une politesse et d'une magnificence, aussi bien que d'une conduite si différente, furent l'un à l'autre et à tout l'univers un si grand spectacle : fêtes sacrées, mariage fortuné, voile nuptial, bénédiction, sacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies et vos pompes avec ces pompes funèbres, et le comble des grandeurs avec leurs ruines? Alors l'Espagne perdit ce que nous gagnions : maintenant nous perdons tout les uns et les autres; et Marie-Thérèse périt pour toute la terre. L'Espagne pleurait seule : maintenant que la France et l'Espagne mêlent leurs larmes, et en versent des torrents, qui pourrait les arrêter? Mais si l'Espagne pleurait son Infante, qu'elle voyait monter sur le trône le plus glorieux de l'univers, quels seront nos gémissements à la vue de ce tombeau, où tous ensemble nous ne voyons plus que l'inévitable néant des grandeurs humaines? Taisons-nous : ce ne sont pas des larmes que je veux tirer de vos yeux. Je pose les fondements des instructions que je veux graver dans vos cœurs; aussi bien la vanité des choses humaines, tant de fois étalée dans cette chaire, ne se montre que trop d'elle-même sans le secours de ma voix, dans ce sceptre sitôt tombé d'une si royale main, et dans une si haute majesté si promptement dissipée.

Mais ce qui en faisait le plus grand éclat, n'a pas encore paru. Une reine si grande par tant de titres, le devenait tous les jours par les grandes actions du roi et par le continuel accroissement de sa gloire. Sous lui, la France a appris à se connaître. Elle se trouve des forces que les siècles précédents ne savaient pas. L'ordre et la discipline militaire s'augmentent avec les armées. Si les Français peuvent tout, c'est que leur roi est partout leur capitaine; et après qu'il a choisi l'endroit principal qu'il doit animer par sa valeur, il agit de tous côtés par l'impression de sa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus inévitable, puisqu'en méprisant les saisons, il a ôté jusqu'à la défense à ses ennemis. Les soldats, ménagés et exposés quand il faut, marchent avec confiance sous ses étendards : nul fleuve ne les arrête, nulle forteresse ne les effraie. On sait que Louis foudroie les villes plutôt qu'il ne les assiége; et tout est ouvert à sa puissance.

Les politiques ne se mêlent plus de deviner ses desseins. Quand il marche, tout se croit également menacé : un voyage tranquille devient tout à coup une expédition redoutable à ses ennemis. Gand tombe avant qu'on pense à le munir : Louis y vient par de longs détours; et la reine, qui l'accompagne au cœur de l'hiver, joint au plaisir de le suivre celui de servir secrètement à ses desseins.

Par les soins d'un si grand roi, la France entière n'est plus, pour ainsi parler, qu'une seule forteresse, qui montre de tous côtés un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle est capable de tenir la paix avec sûreté dans son sein; mais aussi de porter la guerre partout où il faut, et de frapper de près et de loin avec une égale force. Nos ennemis le savent bien dire; et nos alliés ont ressenti, dans le plus grand éloignement, combien la main de Louis était secourable.

Avant lui la France, presque sans vaisseaux, tenait en vain aux deux mers : maintenant on les voit couvertes, depuis le levant jusqu'au couchant, de nos flottes victorieuses; et la hardiesse française porte partout la terreur avec le nom de Louis. Tu céderas ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disais en ton cœur avare : Je tiens la mer sous mes lois, et les nations sont ma proie. La légèreté de tes vaisseaux te donnait de la confiance; mais tu te verras attaquée dans tes murailles, comme un oiseau ravissant qu'on irait chercher parmi ses rochers et dans son nid où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves. Louis a brisé les fers dont tu accablais ses sujets, qui sont nés pour être libres sous son glorieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur, tu te tournes contre toi-même, et tu ne sais comment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages. Les pilotes étonnés s'écrient par avance : *Qui est semblable à Tyr? toutefois elle s'est tue dans le milieu de la mer* (1); et la navigation va être assurée par les armes de Louis.

L'éloquence s'est épuisée à louer la sagesse de ses lois et l'ordre de ses finances. Que n'a-t-on pas dit de sa fermeté, à laquelle nous voyons céder jusqu'à la fureur des duels? La sévère justice de Louis, jointe à ses inclinations bienfaisantes, fait aimer à la France l'autorité sous laquelle, heureusement réunie, elle est tranquille et victorieuse. Qui veut entendre combien la raison préside dans les conseils de ce prince, n'a qu'à prêter l'oreille quand il lui plaît d'en expliquer les motifs. Je pourrais ici

(1) Quæ est ut Tyrus, quæ obmutuit in medio maris? *Ezech.*, XXVII, 32.

prendre à témoin les sages ministres des cours étrangères, qui le trouvent aussi convaincant dans ses discours que redoutable par ses armes. La noblesse de ses expressions vient de celle de ses sentiments ; et ses paroles précises sont l'image de la justesse qui règne dans ses pensées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur surprenante lui ouvre les cœurs et donne, je ne sais comment, un nouvel éclat à la majesté qu'elle tempère.

N'oublions pas ce qui faisait la joie de la reine. Louis est le rempart de la religion. C'est à la religion qu'il fait servir ses armes redoutées par mer et par terre; mais songeons qu'il ne l'établit partout au dehors, que parce qu'il la fait régner au dedans et au milieu de son cœur. C'est là qu'il abat des ennemis plus terribles que ceux que tant de puissances, jalouses de sa grandeur, et l'Europe entière, pourraient armer contre lui. Nos vrais ennemis sont en nous-mêmes : et Louis combat ceux-là plus que tous les autres. Vous voyez tomber de toutes parts les temples de l'hérésie : ce qu'il renverse au dedans est un sacrifice bien plus agréable; et l'ouvrage du chrétien, c'est de détruire les passions qui feraient de nos cœurs un temple d'idoles. Que servirait à Louis d'avoir étendu sa gloire partout où s'étend le genre humain? Ce ne lui est rien d'être l'homme que les autres hommes admirent : il veut être, avec David, *l'homme selon le cœur de Dieu* (I *Reg.*, XIII, 14); c'est pourquoi Dieu le bénit. Tout le genre humain demeure d'accord qu'il n'y a rien de plus grand que ce qu'il fait, si ce n'est qu'on veuille compter pour plus grand encore tout ce qu'il n'a pas voulu faire, et les bornes qu'il a données à sa puissance.

Adorez donc, ô grand roi! celui qui vous fait régner, qui vous fait vaincre et qui vous donne dans la victoire, malgré la fierté qu'elle inspire, des sentiments si modérés. Puisse la chrétienté ouvrir les yeux et reconnaître le vengeur que Dieu lui envoie. Pendant, ô malheur! ô honte! ô juste punition de nos péchés! pendant, dis-je, qu'elle est ravagée par les infidèles qui pénètrent jusqu'à ses entrailles, que tarde-t-elle à se souvenir, et des secours de Candie, et de la fameuse journée du Raab, où Louis renouvela dans le cœur des infidèles l'ancienne opinion de armes françaises, fatales à leur tyrannie, et par des exploits inouïs devint le rempart de l'Autriche, dont il avait été la terreur?

Ouvrez donc les yeux, chrétiens, et regardez ce héros, dont nous pouvons dire, comme saint Paulin disait du grand Théodose que nous voyons en Louis, *non un roi, mais un serviteur de Jésus-Christ et un prince qui s'élève au-dessus des hommes plus encore par sa foi que par sa couronne* (1).

C'était, Messieurs, d'un tel héros que Marie-Thérèse devait partager la gloire d'une façon particulière, puisque, non contente d'y avoir part comme compagne de son trône, elle ne cessait d'y contribuer par la persévérance de ses vœux.

Pendant que ce grand roi la rendait la plus illustre de toutes les reines, vous la faisiez, Monseigneur, la plus illustre de toutes les mères. Vos respects l'ont consolée de la perte de ses autres enfants. Vous les lui avez rendus; elle s'est vue renaître dans ce prince qui fait vos délices et les nôtres; et elle a trouvé une fille digne d'elle dans cette auguste princesse qui, par son rare mérite, autant que par les droits d'un nœud sacré, ne fait avec vous qu'un même cœur. Si nous l'avons admirée dès le moment qu'elle parut, le roi a confirmé notre jugement; et maintenant devenue, malgré ses souhaits, la principale décoration d'une cour dont un si grand roi fait le soutien, elle est la consolation de toute la France.

Ainsi notre reine, heureuse par sa naissance, qui lui rendait la piété, aussi bien que la grandeur, comme héréditaire, par sa sainte éducation, par son mariage, par la gloire et par l'amour d'un si grand roi, par le mérite et par les respects de ses enfants, et par la vénération de tous les peuples, ne voyait rien sur la terre qui ne fût au-dessous d'elle. Elevez maintenant, ô Seigneur, et mes pensées et ma voix. Que je puisse représenter à cette auguste audience l'incomparable beauté d'une âme que vous avez toujours habitée, qui n'a jamais *affligé votre Esprit saint* (1), qui jamais n'a perdu *le goût du don céleste* (2), afin que nous commencions, malheureux pécheurs, à verser sur nous-mêmes un torrent de larmes; et que, ravis des chastes attraits de l'innocence, jamais nous ne nous lassions d'en pleurer la perte.

A la vérité, chrétiens, quand on voit dans l'Evangile la brebis perdue, préférée par le bon pasteur à tout le reste du troupeau (*Luc.*, XV, 4 *et* 20); quand on lit cet heureux retour du prodigue retrouvé, et ce transport d'un père attendri qui met en joie toute sa famille; on est tenté de croire que la pénitence est préférée à l'innocence même, et que le prodigue retourné reçoit plus de grâces que son aîné qui ne s'est jamais échappé de la maison paternelle. Il est l'aîné toutefois; et deux mots, que lui dit son père, lui font bien entendre qu'il n'a pas perdu ses avantages. *Mon fils*, lui dit-il, *vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous* (3). Cette parole, Messieurs, ne se traite guère dans les chaires; parce que cette inviolable fidélité ne se trouve guère dans les mœurs. Expliquons-la toutefois, puisque notre illustre sujet nous y conduit, et qu'elle a une parfaite conformité avec notre texte. Une excellente doctrine de saint Thomas nous la fait entendre, et concilie toutes cho-

(1) In Theodosio non imperatorem, sed Christi servum, nec regno, sed fide principem prædicamus. — *Le texte porte :* In Theodosio non tam imperatorem quam Christi servum.... nec regno, sed fide principem prædicarem. *Ad Sev. Epist.*, XXVIII, *n.* 6, *pag.* 175.

(1) Nolite contristare Spiritum sanctum Dei. *Ephes.*, IV, 30.

(2) Gustaverunt donum cœleste. *Heb.*, VI, 4.

(3) Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt *Luc.*, XV, 21.

ses. Dieu témoigne plus d'amour au juste toujours fidèle : il en témoigne davantage aussi au pécheur réconcilié; mais en deux manières différentes. L'un paraîtra plus favorisé, si l'on a égard à ce qu'il est; et l'autre, si l'on remarque d'où il est sorti. Dieu conserve au juste un plus grand don; il retire le pécheur d'un plus grand mal. Le juste semblera plus avantagé, si l'on pèse son mérite; et le pécheur plus chéri, si l'on considère son indignité. Le père du prodigue l'explique lui-même : *Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous* (*Luc.*, XV, 31); c'est ce qu'il dit à celui à qui il conserve un plus grand don : *Il fallait se réjouir; parce que votre frère était mort, et il est ressuscité* (1); c'est ainsi qu'il parle de celui qu'il retire d'un plus grand abîme de maux. Ainsi les cœurs sont saisis d'une joie soudaine par la grâce inespérée d'un beau jour d'hiver, qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde; mais on ne laisse pas de lui préférer la constante sérénité d'une saison plus bénigne; et s'il nous est permis d'expliquer les sentiments du Sauveur par ces sentiments humains, il s'émeut plus sensiblement sur les pécheurs convertis qui sont sa nouvelle conquête; mais il réserve une plus douce familiarité aux justes qui sont ses anciens et perpétuels amis : puisque s'il dit, parlant du prodigue : *Qu'on lui rende sa première robe* (2); il ne lui dit pas toutefois : *Vous êtes toujours avec moi;* ou, comme saint Jean le répète dans l'Apocalypse : Ils sont toujours avec l'Agneau, et paraissent sans tache devant son trône : *Sine macula sunt ante thronum Dei* (*Apoc.*, XIV, 4, 5).

Comment se conserve cette pureté dans ce lieu de tentations, et parmi les illusions des grandeurs du monde? Vous l'apprendrez de la reine. Elle est de ceux dont le Fils de Dieu a prononcé dans l'Apocalypse : Celui qui sera victorieux, je le ferai comme une colonne dans le temple de mon Dieu : *Faciam illum columnam in templo Dei mei.* Il en sera l'ornement, il en sera le soutien par son exemple : il sera haut, il sera ferme. Voilà déjà quelque image de la reine. Il ne sortira jamais du temple : *Forus non egredietur amplius* (*Apoc.*, III, 12). Immobile comme une colonne, il aura sa demeure fixe dans la maison du Seigneur, et n'en sera jamais séparé par aucun crime. *Je le ferai*, dit Jésus-Christ (*Ibid.*), et c'est l'ouvrage de ma grâce. Mais comment affermira-t-il cette colonne? Écoutez, voici le mystère : et *J'écrirai dessus*, poursuit le Sauveur (*Ibid.*); j'élèverai la colonne, mais en même temps je mettrai dessus une inscription mémorable. Eh! qu'écrirez-vous, ô Seigneur? Trois noms seulement; afin que l'inscription soit aussi courte que magnifique. *J'y écrirai*, dit-il, *le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu la nouvelle Jérusalem, et mon nouveau nom* (1). Ces noms, comme la suite le fera paraître, signifient une foi vive dans l'intérieur, les pratiques extérieures de la piété dans les saintes observances de l'Église et la fréquentation des saints sacrements : trois moyens de conserver l'innocence, et l'abrégé de la vie de notre princesse. C'est ce que vous verrez écrit sur la colonne, et vous lirez dans son inscription les causes de sa fermeté.

Et d'abord : *J'y écrirai*, dit-il, *le nom de mon Dieu*, en lui inspirant une foi vive. C'est, Messieurs, par une telle foi, que le nom de Dieu est gravé profondément dans nos cœurs. Une foi vive est le fondement de la stabilité que nous admirons; car d'où viennent nos inconstances, si ce n'est de notre foi chancelante? Parce que ce fondement est mal affermi, nous craignons de bâtir dessus, et nous marchons d'un pas douteux dans le chemin de la vertu. La foi seule a de quoi fixer l'esprit vacillant : car écoutez les qualités que saint Paul lui donne : *Fides sperandarum substantia rerum* (*Heb.*, XI, 1) : La foi, dit-il, est une substance, un solide fondement, un ferme soutien. Mais de quoi? de ce qui se voit dans le monde? Comment donner une consistance ou, pour parler avec saint Paul, une substance et un corps à cette ombre fugitive? La foi est donc un soutien, mais des choses qu'on doit espérer. Et quoi encore? *Argumentum non apparentium* : C'est une pleine conviction de ce qui ne paraît pas. La foi doit avoir en elle la conviction. Vous ne l'avez pas, direz-vous : j'en sais la cause; c'est que vous craignez de l'avoir, au lieu de la demander à Dieu qui la donne. C'est pourquoi tout tombe en ruine dans vos mœurs; et vos sens trop décisifs emportent si facilement votre raison incertaine et irrésolue. Et que veut dire cette conviction dont parle l'Apôtre, si ce n'est comme il dit ailleurs, *Une soumission de l'intelligence entièrement captivée sous l'autorité d'un Dieu qui parle* (2)? Considérez la pieuse reine devant les autels : voyez comme elle est saisie de la présence de Dieu. Ce n'est pas par sa suite qu'on la connaît; c'est par son attention et par cette respectueuse immobilité, qui ne lui permet pas même de lever les yeux. Le sacrement adorable approche : ah! la foi du centurion, admirée par le Sauveur même, ne fut pas plus vive, et il ne dit pas plus humblement : « Je ne suis pas digne. » Voyez comme elle frappe cette poitrine innocente, comme elle se reproche les moindres péchés, comme elle abaisse cette tête auguste devant laquelle s'incline l'univers. La terre, son origine et sa sépulture, n'est pas encore assez basse pour la recevoir : elle voudrait disparaître tout entière devant la majesté du Roi des rois. Dieu lui grave, par une foi vive,

(1) Gaudere oportebat, quia frater tuus hic mortuus erat, et revixit. *Luc.*, XV, 32.

(2) Dixit pater ad servos suos : Cito proferte stolam primam, et induite illum. *Ibid.*, 22

(1) Scribam super eum nomen Dei mei, et nomen Civitatis Dei mei novæ Jerusalem... et nomen meum novum. *Apoc.*, III, 12.

(2) In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi. *II Cor.*, X, 5.

dans le fond du cœur, ce que disait Isaïe : (1) *Cherchez des antres profonds ; cachez-vous dans les ouvertures de la terre devant la face du Seigneur et devant la gloire d'une si haute majesté.*

Ne vous étonnez donc pas si elle est si humble sur le trône. O spectacle merveilleux, et qui ravit en admiration le ciel et la terre! Vous allez voir une reine qui, à l'exemple de David, attaque de tous côtés sa propre grandeur et tout l'orgueil qu'elle inspire. Vous verrez dans les paroles de ce grand roi la vive peinture de la reine, et vous en reconnaîtrez tous les sentiments. *Domine, non est exaltatum cor meum* (*Ps.* CXXX, 11) : O Seigneur, mon cœur ne s'est point haussé : voilà l'orgueil attaqué dans sa source. *Neque elati sunt oculi mei* (*Ibid.*, 2) : Mes regards ne se sont pas élevés : voilà l'ostentation et le faste réprimés. Ah! Seigneur, je n'ai pas eu ce dédain qui empêche de jeter les yeux sur les mortels trop rampants, et qui fait dire à l'âme arrogante : (2) *Il n'y a que moi sur la terre.* Combien était ennemie la pieuse reine de ces regards dédaigneux? et dans une si haute élévation, qui vit jamais paraître en cette princesse, ou le moindre sentiment d'orgueil, ou le moindre air de mépris? David poursuit : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me* (*Ibid.*, 2) : Je ne marche point dans des vastes pensées, ni dans des merveilles qui me passent. Il combat ici les excès où tombent naturellement les grandes puissances. *L'orgueil qui monte toujours* (3), après avoir porté ses prétentions à ce que la grandeur humaine a de plus solide, ou plutôt de moins ruineux, pousse ses desseins jusqu'à l'extravagance, et donne témérairement dans des projets insensés, comme faisait ce roi superbe, digne figure de l'ange rebelle (4), lorsqu'il disait en son cœur : *Je m'élèverai au-dessus des nues ; je poserai mon trône sur les astres, et je serai semblable au Très-Haut.* Je ne me perds point, dit David, dans de tels excès ; et voilà l'orgueil méprisé dans ses égarements. Mais après l'avoir ainsi rabattu dans tous les endroits par où il semblait vouloir s'élever, David l'atterre tout à fait par ces paroles : Si, dit-il, je n'ai pas eu d'humbles sentiments, et que j'aie exalté mon âme : *Si non humiliter sentiebam, sed exaltavi animam meam* (*Ibid.*, 3) : ou, comme traduit saint Jérôme : *Si non silere feci animam meam* : Si je n'ai pas fait taire mon âme : si je n'ai pas imposé silence à ces flatteuses pensées qui se présentent sans cesse pour enfler nos cœurs. Et enfin il conclut ainsi ce beau psaume : (5) *Sicut ablactatus ad matrem suam, sic ablactata est anima mea :* Mon âme a été, dit-il, comme un enfant sevré. Je me suis arraché moi-même aux douceurs de la gloire humaine, peu capables de me soutenir, pour donner à mon esprit une nourriture plus solide. Ainsi l'âme supérieure domine de tous côtés cette impérieuse grandeur, et ne lui laisse dorénavant aucune place. David ne donna jamais de plus beau combat. Non, mes frères, les Philistins défaits et les ours même déchirés de ses mains ne sont rien en comparaison de sa grandeur qu'il a domptée. Mais la sainte princesse que nous célébrons, l'a égalé dans la gloire d'un si beau triomphe.

Elle sut pourtant se prêter au monde avec toute la dignité que demandait sa grandeur. Les rois, non plus que le soleil, n'ont pas reçu en vain l'éclat qui les environne : il est nécessaire au genre humain ; et ils doivent pour le repos, autant que pour la décoration de l'univers, soutenir une majesté qui n'est qu'un rayon de celle de Dieu. Il était aisé à la reine de faire sentir une grandeur qui lui était naturelle. Elle était née dans une cour où la majesté se plaît à paraître avec tout son appareil, et d'un père qui sut conserver avec une grâce, comme avec une jalousie particulière, ce qu'on appelle en Espagne les coutumes de qualité et les bienséances du palais. Mais elle aimait mieux tempérer la majesté, et l'anéantir devant Dieu, que de la faire éclater devant les hommes. Ainsi nous la voyions courir aux autels, pour y goûter avec David un humble repos, et s'enfoncer dans son oratoire où, malgré le tumulte de la cour, elle trouvait le Carmel d'Elie, le désert de Jean et la montagne si souvent témoin des gémissements de Jésus.

J'ai appris de saint Augustin, que l'âme attentive se fait elle-même une solitude : *Gignit enim sibi ipsa mentis intentio solitudinem* (*De divers. quæstion. ad Simplic. l.* II, *quæst.* 4, *tom.* VI, *p.* 118). Mais, mes frères, ne nous flattons pas ; il faut savoir se donner des heures d'une solitude effective, si l'on veut conserver les forces de l'âme. C'est ici qu'il faut admirer l'inviolable fidélité que la reine gardait à Dieu. Ni les divertissements, ni les fatigues des voyages, ni aucune occupation ne lui faisait perdre ces heures particulières qu'elle destinait à la méditation et à la prière. Aurait-elle été si persévérante dans cet exercice, si elle n'y eût goûté la *manne cachée, que nul ne connaît que celui qui en ressent les saintes douceurs* (1)? C'est là qu'elle disait avec David : O Seigneur, votre servante a trouvé son cœur pour vous faire cette prière : *Invenit servus tuus cor suum* (II *Reg.* VII, 27). Où allez-vous, cœurs égarés? Quoi, même pendant la prière vous laissez errer votre imagination vagabonde! vos ambitieuses pensées vous reviennent devant Dieu; elles font même le sujet de votre prière? Par l'effet du même transport qui vous fait parler aux hommes de vos prétentions, vous en venez encore parler à Dieu,

(1) Ingredere in petram, et abscondere in fossa humo a facie timoris Domini, et a gloria majestatis ejus. *Isa.*, II, 10.

(2) Dicis in corde tuo : Ego sum, et non est præter me amplius. *Isa.*, XLVII, 8.

(3) Superbia eorum qui te oderunt, ascendit semper. *Ps.* LXXIII, 24.

(4) Qui dicebas in corde tuo : In cœlum ascendam; super astra cœli exaltabo solium meum.. Ascendam super altitudinem nubium : similis ero Altissimo. *Isa.*, XIV, 13 et 14.

(5) *La Vulgate porte* : Sicut ablactatus est super matre sua, ita retributio in anima mea. *M. Bossuet traduit ici selon l'Hébreu et dans le même sens que saint Jérôme.*

(1) Vincenti dabo manna absconditum... et... nomen novum... quod nemo scit nisi qui accipit. *Apoc.*, II, 17.

pour faire servir le ciel et la terre à vos intérêts! Ainsi votre ambition, que la prière devait éteindre, s'y échauffe : feu bien différent de celui que David *sentait allumer dans sa méditation* (1). Ah! plutôt puissiez-vous vous dire avec ce grand roi et avec la pieuse reine que nous honorons : *O Seigneur, votre serviteur a trouvé son cœur.* J'ai rappelé ce fugitif, et le voilà tout entier devant votre face.

Ange saint, qui présidiez à l'oraison de cette sainte princesse, et qui portiez cet encens au-dessus des nues, pour le faire brûler sur l'autel que saint Jean a vu dans le ciel, racontez-nous les ardeurs de ce cœur blessé de l'amour divin (*Apoc.*, VIII, 3) : faites-nous paraître ces torrents de larmes que la reine versait devant Dieu pour ses péchés. Quoi donc, les âmes innocentes ont-elles aussi les pleurs et les amertumes de la pénitence? Oui sans doute; puisqu'il est écrit que *rien n'est pur sur la terre* (2) et que *celui qui dit qu'il ne pèche pas, se trompe lui-même* (3). Mais c'est des péchés légers : légers par comparaison, je le confesse : légers en eux-mêmes; la reine n'en connaît aucun de cette nature. C'est ce que porte en son fond toute âme innocente. La moindre ombre se remarque sur ces vêtements qui n'ont pas encore été salis; et leur vive blancheur en accuse toutes les taches.

Je trouve ici les chrétiens trop savants. Chrétien, tu sais trop la distinction des péchés véniels d'avec les mortels. Quoi! le nom commun de péché ne suffira pas pour te les faire détester les uns et les autres! Sais-tu que ces péchés qui semblent légers, deviennent accablants par leur multitude, à cause des funestes dispositions qu'ils mettent dans les consciences? C'est ce qu'enseignent, d'un commun accord, tous les saints docteurs après saint Augustin et saint Grégoire. Sais-tu que les péchés qui seraient véniels par leur objet, peuvent devenir mortels par l'excès de l'attachement? Les plaisirs innocents le deviennent bien, selon la doctrine des saints; et seuls ils ont pu damner le mauvais riche pour avoir été trop goûtés. Mais qui sait le degré qu'il faut pour leur inspirer ce poison mortel? Et n'est-ce pas une des raisons qui fait que David s'écrie : *Delicta quis intelligit ?* Qui peut connaître ses péchés (*Ps.* XVIII, 13)? Que je hais donc ta vaine science et ta mauvaise subtilité, âme téméraire, qui prononces si hardiment : Ce péché que je commets sans crainte est véniel! L'âme vraiment pure n'est pas si savante. La reine sait en général qu'il y a des péchés véniels; car la foi l'enseigne, mais la foi ne lui enseigne pas que les siens le soient. Deux choses vous vont faire voir l'éminent degré de sa vertu. Nous le savons, chrétiens, et ne nous donnons point de fausses louanges devant ces autels. Elle a dit souvent dans cette bienheureuse simplicité qui lui était commune avec les saints, qu'elle ne comprenait pas comment on pouvait commettre volontairement un seul péché, pour petit qu'il fût. Elle ne disait donc pas : il est véniel; elle disait : il est péché; et son cœur innocent se soulevait. Mais comme il échappe toujours quelque péché à la fragilité humaine, elle ne disait pas : Il est léger; encore une fois : Il est péché, disait-elle. Alors pénétrée des siens, s'il arrivait quelque malheur à sa personne, à sa famille, à l'Etat, elle s'en accusait elle seule.

Mais quels malheurs, direz-vous, dans cette grandeur et dans un si long cours de prospérités? Vous croyez donc que les déplaisirs et les plus mortelles douleurs ne se cachent pas sous la pourpre, ou qu'un royaume est un remède universel à tous les maux, un baume qui les adoucit, un charme qui les enchante? Au lieu que, par un conseil de la Providence divine qui sait donner aux conditions les plus élevées leur contrepoids, cette grandeur, que nous admirons de loin comme quelque chose au-dessus de l'homme, touche moins quand on y est né, ou se confond elle-même dans son abondance; et qu'il se forme, au contraire, parmi les grandeurs, une nouvelle sensibilité pour les déplaisirs, dont le coup est d'autant plus rude qu'on est moins préparé à le soutenir. Il est vrai que les hommes aperçoivent moins cette malheureuse délicatesse dans les âmes vertueuses. On les croit insensibles; parce que, non-seulement elles savent taire, mais encore sacrifier leurs peines secrètes. Mais le Père céleste se plaît à les regarder dans ce secret; et comme il sait leur préparer leur croix, il y mesure aussi leur récompense.

Croyez-vous que la reine pût être en repos dans ces fameuses campagnes qui nous apportaient coup sur coup tant de surprenantes nouvelles? Non, Messieurs, elle était toujours tremblante; parce qu'elle voyait toujours cette précieuse vie, dont la sienne dépendait, trop facilement hasardée. Vous avez vu ses terreurs; vous parlerai-je de ses pertes et de la mort de ses chers enfants! Ils lui ont tous déchiré le cœur. Représentons-nous ce jeune prince que les grâces semblaient elles-mêmes avoir formé de leurs mains : pardonnez-moi ces expressions. Il me semble que je vois encore tomber cette fleur. Alors, triste messager d'un événement si funeste, je fus aussi le témoin, en voyant le roi et la reine, d'un côté, de la douleur la plus pénétrante, et de l'autre, des plaintes les plus lamentables; et sous des formes différentes, je vis une affliction sans mesure. Mais je vis aussi des deux côtés la foi également victorieuse; je vis le sacrifice agréable de l'âme humiliée sous la main de Dieu, et deux victimes royales immoler, d'un commun accord, leur propre cœur.

Pourrai-je maintenant jeter les yeux sur la terrible menace du ciel irrité, lorsqu'il sembla si longtemps vouloir frapper ce dauphin même, notre plus chère espérance! Pardonnez-moi, Messieurs, pardonnez-moi

(1) Concaluit cor meum intra me, et in meditatione mea exardescet ignis. *Ps.* XXXVIII, 4.

(2) Cœli non sunt mundi in conspectu ejus. *Job.*, XV, 15.

(3) Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus. I *Joan*, I, 8.

si je renouvelle vos frayeurs. Il faut bien, et je le puis dire, que je me fasse à moi-même cette violence; puisque je ne puis montrer qu'à ce prix la constance de la reine. Nous vîmes alors dans cette princesse, au milieu des alarmes d'une mère, la foi d'une chrétienne; nous vîmes un Abraham prêt à immoler Isaac, et quelques traits de Marie quand elle offrit son Jésus. Ne craignons point de le dire, puisqu'un Dieu ne s'est fait homme que pour assembler autour de lui des exemples pour tous les états. La reine, pleine de foi, ne se propose pas un moindre modèle que Marie; Dieu lui rend aussi son fils unique qu'elle lui offre d'un cœur déchiré, mais soumis; et veut que nous lui devions encore une fois un si grand bien.

On ne se trompe pas, chrétiens, quand on attribue tout à la prière. Dieu qui l'inspire ne lui peut rien refuser. *Un roi*, dit David, *ne se sauve pas par ses armées, et le puissant ne se sauve pas par sa valeur* (1). Ce n'est pas aussi aux sages conseils qu'il faut attribuer les heureux succès. *Il s'élève*, dit le Sage, *plusieurs pensées dans le cœur de l'homme* (2): reconnaissez l'agitation et les pensées incertaines des conseils humains : *Mais*, poursuit-il, *la volonté du Seigneur demeure ferme;* et pendant que les hommes délibèrent, il ne s'exécute que ce qu'il résout. *Le Terrible, le Tout-Puissant qui ôte, quand il lui plaît, l'esprit des princes* (3), le leur laisse aussi quand il veut, pour les confondre davantage, et les *prendre dans leurs propres finesses* (4). Car *il n'y a point de prudence, il n'y a point de sagesse, il n'y a point de conseil contre le Seigneur* (5). Les Machabées étaient vaillants; et néanmoins il est écrit qu'ils combattaient par leurs prières plus que par leurs armes : *Per orationes congressi sunt* (II *Mach.*, XV, 25) : assurés, par l'exemple de Moïse, que les mains élevées à Dieu enfoncent plus de bataillons que celles qui frappent. Quand tout cédait à Louis, et que nous crûmes voir revenir le temps des miracles, où les murailles tombaient au bruit des trompettes, tous les peuples jetaient les yeux sur la reine, et croyaient voir partir de son oratoire la foudre qui accablait tant de villes.

Que si Dieu accorde aux prières les prospérités temporelles, combien plus leur accorde-t-il les vrais biens, c'est-à-dire, les vertus? Elles sont le fruit naturel d'une âme unie à Dieu par l'oraison. L'oraison, qui nous les obtient, nous apprend à les pratiquer, non-seulement comme nécessaires, mais encore comme reçues *du Père des lumières, d'où descend sur nous tout don parfait* (6) : et c'est là le comble de la perfection; parce que c'est le fondement de l'humilité. C'est ainsi que Marie-Thérèse attira, par la prière, toutes les vertus dans son âme. Dès sa première jeunesse, elle fut dans les mouvements d'une cour alors assez turbulente, la consolation et le seul soutien de la vieillesse infirme du roi, son père. La reine, sa belle-mère, malgré ce nom odieux, trouva en elle, non-seulement un respect, mais encore une tendresse que ni le temps, ni l'éloignement n'ont pu altérer. Aussi pleure-t-elle sans mesure et ne veut point recevoir de consolation. Quel cœur, quel respect, quelle soumission n'avait-elle pas eue pour le roi? Toujours vive pour ce grand prince, toujours jalouse de sa gloire, uniquement attachée aux intérêts de son Etat, infatigable dans les voyages, et heureuse pourvu qu'elle fût en sa compagnie : femme enfin, où saint Paul aurait vu l'Eglise occupée de Jésus-Christ (*Eph.*, V, 24) et unie à ses volontés par une éternelle complaisance. Si nous osions demander au grand prince qui lui rend ici avec tant de piété les derniers devoirs, quelle mère il a perdue, il nous répondrait par ses sanglots; et je vous dirai en son nom ce que j'ai vu avec joie, ce que je répète avec admiration, que les tendresses inexplicables de Marie-Thérèse tendaient toutes à lui inspirer la foi, la piété, la crainte de Dieu, un attachement inviolable pour le roi, des entrailles de miséricorde pour les malheureux, une immuable persévérance dans tous ses devoirs, tout ce que nous louons dans la conduite de ce prince.

Parlerai-je des bontés de la reine tant de fois éprouvées par ses domestiques? et ferai-je retentir encore devant ces autels les cris de sa maison désolée? Et vous, pauvres de Jésus-Christ, pour qui seuls elle ne pouvait endurer qu'on lui dît que ses trésors étaient épuisés; vous premièrement, pauvres volontaires, victimes de Jésus-Christ, religieux, vierges sacrées, âmes pures dont le monde n'était pas digne; et vous, pauvres, quelque nom que vous portiez, pauvres connus, pauvres honteux, malades, impotents, estropiés, *restes d'hommes* (1), pour parler avec saint Grégoire de Nazianze; car la reine respectait en vous tous les caractères de la croix de Jésus-Christ : vous donc qu'elle assistait avec tant de joie, qu'elle visitait avec de si saints empressements, qu'elle servait avec tant de foi; heureuse de se dépouiller d'une majesté empruntée et d'adorer, dans votre bassesse, la glorieuse pauvreté de Jésus-Christ, quel admirable panégyrique prononceriez-vous, par vos gémissements, à la gloire de cette princesse, s'il m'était permis de vous introduire dans cette auguste assemblée? Recevez, père Abraham, dans votre sein cette héritière de votre foi, comme vous, servante des pauvres et digne de trouver en eux, non plus des anges, mais Jésus-Christ même. Que dirai-je davantage? Ecoutez tout en un mot : fille, femme, mère, maîtresse, reine telle que nos vœux l'au-

(1) Non salvatur rex per multam virtutem; et gigas non salvabitur in multitudine virtutis suæ. *Ps.* XXXII, 16.

(2) Multæ cogitationes in corde viri; voluntas autem Domini permanebit. *Prov.*, XIX, 21.

(3) Vovete et reddite Domino Deo vestro... terribili et ei qui aufert spiritum principum. *Ps.* LXXV, 12, 13.

(4) Qui apprehendit sapientes in astutia eorum. *Job.*, V, 13; I *Cor.*, III, 19.

(5) Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum. *Prov.*, XXI, 30.

(6) Omne datum optimum, et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum. *Jac.*, I, 17.

(1) Veterum hominum miseræ reliquiæ. *Orat.*, XVI, p. 244.

raient pu faire, plus que tout cela, chrétienne; elle accomplit tous ses devoirs sans présomption, et fut humble non-seulement parmi toutes les grandeurs, mais encore parmi toutes les vertus.

J'expliquerai en peu de mots les deux autres noms que nous voyons écrits sur la colonne mystérieuse de l'Apocalypse et dans le cœur de la reine. Par le (1) *nom de la sainte cité de Dieu, la nouvelle Jérusalem*, vous voyez bien, Messieurs, qu'il faut entendre le nom de l'Eglise catholique, cité sainte dont toutes *les pierres sont vivantes* (2), dont Jésus-Christ est le fondement; *qui descend du ciel* avec lui, parce qu'elle y est renfermée comme dans le chef dont tous les membres reçoivent leur vie; cité qui se répand par toute la terre et s'élève jusqu'aux cieux pour y placer ses citoyens. Au seul nom de l'Eglise, toute la foi de la reine se réveillait. Mais une vraie fille de l'Eglise, non contente d'en embrasser la sainte doctrine, en aime les observances, où elle fait consister la principale partie des pratiques extérieures de la piété.

L'Eglise, inspirée de Dieu et instruite par les saints apôtres, a tellement disposé l'année, qu'on y trouve, avec la vie, avec les mystères, avec la prédication et la doctrine de Jésus-Christ, le vrai fruit de toutes ces choses dans les admirables vertus de ses serviteurs et dans les exemples de ses saints; et enfin un mystérieux abrégé de l'ancien et du nouveau Testament et de toute l'histoire ecclésiastique. Par là toutes les saisons sont fructueuses pour les chrétiens; tout y est plein de Jésus-Christ, qui est toujours *admirable* (3), selon le Prophète, et non-seulement en lui-même, mais encore *dans ses saints* (4). Dans cette variété, qui aboutit toute à l'unité sainte, tant recommandée par Jésus-Christ (*Luc.*, X, 42), l'âme innocente et pieuse trouve, avec des plaisirs célestes, une solide nourriture et un perpétuel renouvellement de sa ferveur. Les jeûnes y sont mêlés dans les temps convenables, afin que l'âme, toujours sujette aux tentations et au péché, s'affermisse et se purifie par la pénitence. Toutes ces pieuses observances avaient dans la reine l'effet bienheureux que l'Eglise même demande: elle se renouvelait dans toutes le fêtes, elle se sacrifiait dans tous les jeûnes et dans toutes les abstinences. L'Espagne, sur ce sujet, a des coutumes que la France ne suit pas; mais la reine se rangea bientôt à l'obéissance : l'habitude ne put rien contre la règle, et l'extrême exactitude de cette princesse marquait la délicatesse de sa conscience.

Quel autre a mieux profité de cette parole : *Qui vous écoute, m'écoute* (5)? Jésus-Christ nous y enseigne cette excellente pratique, de marcher dans les voies de Dieu, sous la conduite particulière de ses serviteurs qui exercent son autorité dans son Eglise. Les confesseurs de la reine pouvaient tout sur elle dans l'exercice de leur ministère, et il n'y avait aucune vertu où elle ne pût être élevée par son obéissance. Quel respect n'avait-elle pas pour le souverain pontife, vicaire de Jésus-Christ, et pour tout l'ordre ecclésiastique? Qui pourrait dire combien de larmes lui ont coûté ces divisions toujours trop longues, et dont on ne peut demander la fin avec trop de gémissements? Le nom même et l'ombre de division faisait horreur à la reine, comme à toute âme pieuse. Mais qu'on ne s'y trompe pas, le saint-siége ne peut jamais oublier la France, ni la France manquer au saint-siége. Et ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, couverts, selon les maximes de leur politique, du prétexte de piété, semblent vouloir irriter le saint-siége contre un royaume qui en a toujours été le principal soutien sur la terre, doivent penser qu'une chaire si éminente, à qui Jésus-Christ a tant donné, ne veut pas être flattée par les hommes, mais honorée, selon la règle, avec une soumission profonde; qu'elle est faite pour attirer tout l'univers à son unité, et y rappeler à la fin tous les hérétiques; et que ce qui est excessif, loin d'être le plus attirant, n'est pas même le plus solide ni le plus durable.

Avec le saint nom de Dieu et avec le nom de la cité sainte, la nouvelle Jérusalem, je vois, Messieurs, dans le cœur de notre pieuse reine le nom nouveau du Sauveur. Quel est, Seigneur, votre nom nouveau, sinon celui que vous expliquez quand vous dites : *Je suis le pain de vie, et ma chair est vraiment viande* (1); et : *Prenez, mangez; ceci est mon corps* (2)? Ce nom nouveau du Sauveur est celui de l'Eucharistie, nom composé de bien et de grâce, qui nous montre dans cet adorable sacrement une source de miséricorde, un miracle d'amour, un mémorial et un abrégé de toutes les grâces, et le Verbe même tout changé en grâce et en douceur pour ses fidèles. Tout est nouveau dans ce mystère : c'est le *Nouveau Testament* (3) de notre Sauveur, et on commence à y boire ce *vin nouveau* (4) dont la céleste Jérusalem est transportée. Mais pour le boire dans ce lieu de tentation et de péché, il s'y faut préparer par la pénitence. La reine fréquentait ces deux sacrements avec une ferveur toujours nouvelle. Cette humble princesse se sentait dans son état naturel quand elle était, comme pécheresse, aux pieds d'un prêtre, y attendant la miséricorde et la sentence de Jésus-Christ. Mais l'Eucharistie était son amour. Toujours affamée de cette viande céleste, et toujours tremblante en la recevant, quoiqu'elle ne pût

(1) Qui vicerit... scribam super eum nomen... civitatis Dei mei, novæ Jerusalem, quæ descendit de cœlo a Deo meo. *Apoc.*, III, 12.
(2) Ad quem (Christum) accedentes lapidem vivum... et ipsi tamquam lapides vivi superædificamini domus spiritualis. I *Pet.*, II, 4, 5.
(3) Vocabitur nomen ejus, Admirabilis. *Isa.*, IX, 6.
(4) Mirabilis in sanctis suis. *Ps.* LXVII, 36.
(5) Qui vos audit, me audit. *Luc*, X, 16.

(1) Ego sum panis vitæ... Caro mea vere est cibus. *Joan.*, VI, 48, 56.
(2) Accipite, et comedite : hoc est corpus meum. *Matth.*, XXVI, 26.
(3) Hic est sanguis meus novi testamenti. *Matth.*, XXVI, 28.
(4) Non bibam amodo de hoc genimine vitis, usque in diem illum, cum illud bibam vobiscum novum in regno Patris mei. *Ibid.*, 29.

assez communier pour son désir, elle ne cessait de se plaindre humblement et modestement des communions fréquentes qu'on lui ordonnait. Mais qui eût pu refuser l'Eucharistie à l'innocence, et Jésus-Christ à une foi si vive et si pure? La règle que donne saint Augustin est de modérer l'usage de la communion, quand elle tourne en dégoût. Ici on voyait toujours une ardeur nouvelle, et cette excellente pratique de chercher dans la communion la meilleure préparation, comme la plus parfaite action de grâces pour la communion même. Par ces admirables pratiques, cette princesse est venue à sa dernière heure, sans qu'elle eût besoin d'apporter à ce terrible passage une autre préparation que celle de sa sainte vie; et les hommes, toujours hardis à juger les autres, sans épargner les souverains, car on n'épargne que soi-même dans ses jugements, les hommes, dis-je, de tous les états, et autant les gens de bien que les autres, ont vu la reine emportée avec une telle précipitation dans la vigueur de son âge, sans être en inquiétude pour son salut.

Apprenez donc, chrétiens, et vous principalement qui ne pouvez vous accoutumer à la pensée de la mort, en attendant que vous méprisiez celle que Jésus-Christ a vaincue, ou même que vous aimiez celle qui met fin à nos péchés et nous introduit à la vraie vie, apprenez à la désarmer d'une autre sorte, et embrassez la belle pratique où, sans se mettre en peine d'attaquer la mort, on n'a besoin que de s'appliquer à sanctifier sa vie.

La France a vu de nos jours deux reines, plus unies encore par la piété que par le sang, dont la mort, également précieuse devant Dieu, quoique avec des circonstances différentes, a été d'une singulière édification à toute l'Eglise. Vous entendez bien que je veux parler d'Anne d'Autriche, et de sa chère nièce, ou plutôt de sa chère fille Marie-Thérèse. Anne, dans un âge déjà avancé, et Marie-Thérèse dans sa vigueur; mais toutes deux d'une si heureuse constitution, qu'elle semblait nous promettre le bonheur de les posséder un siècle entier, nous sont enlevées contre notre attente, l'une par une longue maladie, et l'autre par un coup imprévu. Anne, avertie de loin par un mal aussi cruel qu'irrémédiable, vit avancer la mort à pas lents et sous la figure qui lui avait toujours paru la plus affreuse. Marie-Thérèse, aussitôt emportée que frappée par la maladie, se trouve toute vive et tout entière entre les bras de la mort, sans presque l'avoir envisagée. A ce fatal avertissement, Anne, pleine de foi, ramasse toutes les forces qu'un long exercice de la piété lui avait acquises, et regarde sans se troubler toutes les approches de la mort. Humiliée sous la main de Dieu, elle lui rend grâces de l'avoir ainsi avertie; elle multiplie ses aumônes toujours abondantes, elle redouble ses dévotions toujours assidues, elle apporte de nouveaux soins à l'examen de sa conscience toujours rigoureux. Avec quel renouvellement de foi et d'ardeur lui vîmes-nous recevoir le saint Viatique? Dans de semblables actions, il ne fallut à Marie-Thérèse que sa ferveur ordinaire: sans avoir besoin de la mort pour exciter sa piété, sa piété s'excitait toujours assez elle-même et prenait dans sa propre force un continuel accroissement.

Que dirons-nous, chrétiens, de ces deux reines? Par l'une, Dieu nous a appris comment il faut profiter du temps; et l'autre nous a fait voir que la vie vraiment chrétienne n'en a pas besoin. En effet, chrétiens, qu'attendons-nous? Il n'est pas digne d'un chrétien de ne s'évertuer contre la mort qu'au moment qu'elle se présente pour l'enlever. Un chrétien, toujours attentif à combattre ses passions, *meurt tous les jours* avec l'Apôtre : *Quotidie morior* (I *Cor.*, XV, 31). Un chrétien n'est jamais vivant sur la terre, parce qu'il y est toujours mortifié, et que la mortification est un essai, un apprentissage, un commencement de la mort. Vivons-nous, chrétiens, vivons-nous? Cet âge que nous comptons, et où tout ce que nous comptons n'est plus à nous, est-ce une vie? Et pouvons-nous n'apercevoir pas ce que nous perdons sans cesse avec les années? Le repos et la nourriture ne sont-ils pas de faibles remèdes de la continuelle maladie qui nous travaille? Et celle que nous appelons la dernière, qu'est-ce autre chose, à le bien entendre, qu'un redoublement, et comme le dernier accès du mal que nous apportons au monde en naissant? Quelle santé nous couvrait la mort que la reine portait dans le sein! De combien près la menace a-t-elle été suivie du coup! Et où en était cette grande reine, avec toute la majesté qui l'environnait, si elle eût été moins préparée? Tout d'un coup on voit arriver le moment fatal, où la terre n'a plus rien pour elle que des pleurs. Que peuvent tant de fidèles domestiques, empressés autour de son lit? Le roi même, que pouvait-il, lui, Messieurs, lui qui succombait à la douleur avec toute sa puissance et tout son courage? Tout ce qui environne ce prince l'accable. Monsieur, Madame venaient partager ses déplaisirs, et les augmentaient par les leurs. Et vous, Monseigneur, que pouviez-vous, que de lui percer le cœur par vos sanglots? Il l'avait assez percé par le tendre ressouvenir d'un amour qu'il trouvait toujours également vif après vingt-trois ans écoulés. On en gémit, on en pleure : voilà ce que peut la terre pour une reine si chérie; voilà ce que nous avons à lui donner, des pleurs, des cris inutiles.

Je me trompe, nous avons encore des prières; nous avons ce saint sacrifice, rafraîchissement de nos peines, expiation de nos ignorances et des restes de nos péchés. Mais songeons que ce sacrifice d'une valeur infinie, où toute la croix de Jésus est renfermée, ce sacrifice serait inutile à la reine, si elle n'avait mérité, par sa bonne vie, que l'effet en pût passer jusqu'à elle. Autrement, dit saint Augustin, qu'opère un tel sacrifice (*De Verb. Apost. Serm.* CLXXII, *tom.* V, *p.* 827)? Nul soulagement pour les morts, une faible consolation pour les vivants. Ainsi tout le salut vient de cette vie, dont la fuite précipi-

tée nous trompe toujours. *Je viens*, dit Jésus-Christ, *comme un voleur* (1). Il a fait selon sa parole, il est venu surprendre la reine dans le temps que nous la croyions la plus saine, dans le temps qu'elle se trouvait la plus heureuse. Mais c'est ainsi qu'il agit : il trouve pour nous tant de tentations, et une telle malignité dans tous les plaisirs, qu'il vient troubler les plus innocents dans ses élus. Mais il vient, dit-il, *comme un voleur*, toujours surprenant, et impénétrable dans ses démarches. C'est lui-même qui s'en glorifie dans toute son Ecriture. Comme un voleur, direz-vous : indigne comparaison ! N'importe, qu'elle soit indigne de lui, pourvu qu'elle nous effraye, et qu'en nous effrayant elle nous sauve.

Tremblons donc, chrétiens, tremblons devant lui à chaque moment : car qui pourrait ou l'éviter quand il éclate, ou le découvrir quand il se cache? *Ils mangeaient*, dit-il, *ils buvaient*, *ils achetaient*, *ils vendaient*, *ils plantaient*, *ils bâtissaient*, *ils faisaient des mariages aux jours de Noé et aux jours de Loth* (2), et une subite ruine vint les accabler. Ils mangeaient, ils buvaient, ils se mariaient. C'étaient des occupations innocentes : que sera-ce quand, en contentant nos impudiques désirs, en assouvissant nos vengeances et nos secrètes jalousies, en accumulant dans nos coffres des trésors d'iniquité, sans jamais vouloir séparer le bien d'autrui d'avec le nôtre, trompés par nos plaisirs, par nos jeux, par notre santé, par notre jeunesse, par l'heureux succès de nos affaires, par nos flatteurs, parmi lesquels il faudrait peut-être compter des directeurs infidèles, que nous avons choisis pour nous séduire ; et enfin par nos fausses pénitences qui ne sont suivies d'aucun changement de nos mœurs, nous viendrons tout à coup au dernier jour? La sentence partira d'en haut: La fin est venue, la fin est venue : *Finis venit*, *venit finis* (*Ezech.*, VII, 2). La fin est venue sur vous: *Nunc finis super te* (*Ibid.*, 3). Tout va finir pour vous en ce moment. Tranchez : *Fac conclusionem* (*Ibid.*, 23) : Concluez ; frappez l'arbre infructueux, qui n'est plus bon que pour le feu : *Coupez l'arbre*, *arrachez ses branches*, *secouez ses feuilles*, *abattez ses fruits* (3) : périsse par un seul coup tout ce qu'il avait avec lui-même. Alors s'élèveront des frayeurs mortelles et des grincements de dents, préludes de ceux de l'enfer.

Ah! mes frères, n'attendons pas ce coup terrible! Le glaive qui a tranché les jours de la reine est encore levé sur nos têtes : nos péchés en ont affilé le tranchant fatal. *Le glaive que je tiens en main*, dit le Seigneur notre Dieu, *est aiguisé et poli; il est aiguisé, afin qu'il perce; il est poli et limé*, *afin qu'il brille* (1). Tout l'univers en voit le brillant éclat. Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de faire! toute la terre en est étonnée. Mais que nous sert ce brillant qui nous étonne, si nous ne prévenons le coup qui tranche? Prévenons-le, chrétiens, par la pénitence. Qui pourrait n'être pas ému à ce spectacle? Mais ces émotions d'un jour qu'opèrent-elles? Un dernier endurcissement, parce qu'à force d'être touché inutilement, on ne se laisse plus toucher d'aucun objet. Le sommes-nous des maux de la Hongrie et de l'Autriche ravagées? Leurs habitants passés au fil de l'épée, et ce sont encore les plus heureux; la captivité entraîne bien d'autres maux et pour le corps et pour l'âme : ces habitants désolés, ne sont-ce pas des chrétiens et des catholiques, nos frères, nos propres membres, enfants de la même Eglise, et nourris à la même table du pain de vie? Dieu accomplit sa parole. *Le jugement commence par sa maison* (2), et le reste de la maison ne tremble pas!

Chrétiens, laissez-vous fléchir; faites pénitence; apaisez Dieu par vos larmes. Ecoutez la pieuse reine qui parle plus haut que tous les prédicateurs. Ecoutez-la, princes; écoutez-la, peuple ; écoutez-la, Monseigneur, plus que tous les autres : elle vous dit par ma bouche et par une voix qui vous est connue, que la grandeur est un songe, la joie une erreur, la jeunesse une fleur qui tombe, et la santé un nom trompeur. Amassez donc les biens qu'on ne peut perdre. Prêtez l'oreille aux graves discours que saint Grégoire de Nazianze adressait aux princes et à la maison régnante. *Respectez*, leur disait-il, *votre pourpre* (3); respectez votre puissance qui vient de Dieu, et ne l'employez que pour le bien. *Connaissez ce qui vous a été confié*, *et le grand mystère que Dieu accomplit en vous. Il se réserve à lui seul les choses d'en haut; il partage avec vous celles d'en bas : montrez-vous dieux aux peuples soumis*, en imitant la bonté et la munificence divine. C'est, Monseigneur, ce que vous demandent ces empressements de tous les peuples, ces perpétuels applaudissements, et tous ces regards qui vous suivent. Demandez à Dieu avec Salomon (*Sap.*, IX, 1) la sagesse, qui vous rendra digne de l'amour des peuples et du trône de vos ancêtres; et quand vous songerez à vos devoirs, ne manquez pas de considérer à quoi vous obligent les immortelles actions de Louis le Grand et l'incomparable piété de Marie-Thérèse.

ORAISON FUNÈBRE
DE MADAME ANNE DE GONZAGUE DE CLÈVES, PRINCESSE PALATINE,

Prononcée le 9 août 1685.

Son éducation chrétienne dans l'abbaye de

(1) Veniam ad te tamquam fur. *Apoc.*, III, 3.

(2) Sicut factum est in diebus Noe, ita erit et in diebus Filii hominis... Uxores ducebant, et dabantur ad nuptias; similiter sicut factum est in diebus Lot : edebant et bibebant; emebant et vendebant; plantabant et ædificabant. *Luc.*, XVII, 26, 27, 28.

(3) Clamavit fortiter, et sic ait : Succidite arborem, et præcidite ramos ejus; excutite folia ejus, et dispergite fructus ejus. *Dan.*, IV, 11.

(1) Hæc dicit Dominus Deus : Loquere : Gladius, gladius exacutus est, et limatus. Ut cædat victimas, exacutus est; ut splendeat, limatus est. *Ezech.*, XXI, 9 *et* 10.

(2) Tempus est ut incipiat judicium a domo Dei. I *Pet.*, IV, 17.

(3) Imperatores, purpuram vereamini... Cognoscite quantum id sit, quod vestræ fidei commissum est, quantumque circa vos mysterium... Supera solius Dei sunt; infra autem, vestra etiam sunt. Subditis vestris deos vos præbete. *Orat.* XXVII, *tom.* I, *p.* 471.

Farmoutiers et ses heureux commencements. De quelle manière elle fut engagée dans l'amour du monde. Conduite déplorable qu'elle tint les premières années de son veuvage. Songe miraculeux dont Dieu se servit pour ramener la princesse de son égarement. Changement admirable que sa conversion opéra dans toute sa conduite. Combien son exemple confondra au dernier jour les mauvaises raisons des incrédules et les vaines excuses des impénitents.

Apprehendi te ab extremis terræ, et a longinquis ejus vocavi te : elegi te, et non abjeci te : ne timeas, quia ego tecum sum.

Je t'ai pris par la main, pour te ramener des extrémités de la terre, je t'ai appelé des lieux les plus éloignés : je t'ai choisi, et je ne t'ai pas rejeté : ne crains point, parce que je suis avec toi. C'est Dieu même qui parle ainsi (*Is.*, XLI, 9, 10).

MONSEIGNEUR,

Je voudrais que toutes les âmes éloignées de Dieu, que tous ceux qui se persuadent qu'on ne peut se vaincre soi-même, ni soutenir sa constance parmi les combats et les douleurs; tous ceux enfin qui désespèrent de leur conversion ou de leur persévérance, fussent présents à cette assemblée. Ce discours leur ferait connaître qu'une âme fidèle à la grâce, malgré les obstacles les plus invincibles, s'élève à la perfection la plus éminente. La princesse à qui nous rendons les derniers devoirs, en récitant selon sa coutume l'office divin, lisait les paroles d'Isaïe que j'ai rapportées. Qu'il est beau de méditer l'Ecriture sainte, et que Dieu y sait bien parler, non-seulement à toute l'Eglise, mais encore à chaque fidèle selon ses besoins ! Pendant qu'elle méditait ces paroles (c'est elle-même qui le raconte dans une lettre admirable), Dieu lui imprima dans le cœur que c'était à elle qu'il les adressait. Elle crut entendre une voix douce et paternelle qui lui disait : *Je t'ai ramenée des extrémités de la terre, des lieux les plus éloignés* (*Isai.*, XLI, 9) ; des voies détournées où tu te perdais, abandonnée à ton propre sens, si loin de la céleste patrie et de la véritable voie qui est Jésus-Christ. Pendant que tu disais en ton cœur rebelle : Je ne puis me captiver, j'ai mis sur toi ma puissante main, et j'ai dit : *Tu seras ma servante. Je t'ai choisie dès l'éternité, et je n'ai pas rejeté* ton âme superbe et dédaigneuse. Vous voyez par quelles paroles Dieu lui fait sentir l'état d'où il l'a tirée. Mais écoutez comme il l'encourage parmi les dures épreuves où il met sa patience : *Ne crains point* (*Ibid.*) au milieu des maux dont tu te sens accablée, *parce que je suis ton Dieu* qui te fortifie : *Ne te détourne pas de la voie où je t'engage, puisque je suis avec toi;* jamais je ne cesserai de te secourir : *Et le juste que j'envoie au monde*, ce Sauveur miséricordieux, ce pontife compatissant, te tient par la main : *Tenebit te dextera Justi mei* (1). Voilà, Messieurs, le passage entier du saint prophète Isaïe dont je n'avais récité que les premières paroles. Puis-je mieux vous représenter les conseils de Dieu sur cette princesse, que par des paroles dont il s'est servi pour lui expliquer les secrets de ces admirables conseils?

(1) La Vulgate porte : *Suscepit te*, etc. *Is.*, XLI, 10.

Venez maintenant, pécheurs, quels que vous soyez, en quelques régions écartées que la tempête de vos passions vous ait jetés ; fussiez-vous dans ces terres ténébreuses dont il est parlé dans l'Ecriture, et dans l'ombre de la mort (1); s'il vous reste quelque pitié de votre âme malheureuse, venez voir d'où la main de Dieu a retiré la princesse Anne; venez voir où la main de Dieu l'a élevée. Quand on voit de pareils exemples dans une princesse d'un si haut rang, dans une princesse qui fut nièce d'une impératrice, et unie par ce lien à tant d'empereurs, sœur d'une puissante reine, épouse d'un fils de roi, mère de deux grandes princesses, dont l'une est un ornement dans l'auguste maison de France, et l'autre s'est fait admirer dans la puissante maison de Brunswick; enfin dans une princesse dont le mérite passe la naissance, encore que, sortie d'un père et de tant d'aïeux souverains, elle ait réuni en elle, avec le sang de Gonzague et de Clèves, celui des Paléologues, celui de Lorraine et celui de France par tant de côtés : quand Dieu joint à ces avantages une égale réputation, et qu'il choisit une personne d'un si grand éclat pour être l'objet de son éternelle miséricorde, il ne se propose rien moins que d'instruire tout l'univers.

Vous donc qu'il assemble en ce saint lieu, et vous principalement, pécheurs, dont il attend la conversion avec une si longue patience, n'endurcissez pas vos cœurs, ne croyez pas qu'il vous soit permis d'apporter seulement à ce discours des oreilles curieuses. Toutes les vaines excuses, dont vous couvrez votre impénitence, vous vont être ôtées. Ou la princesse palatine portera la lumière dans vos yeux, ou elle fera tomber, comme un déluge de feu, la vengeance de Dieu sur vos têtes. Mon discours, dont vous vous croyez peut-être les juges, vous jugera au dernier jour; ce sera sur vous un nouveau fardeau, comme parlaient les prophètes : *Onus verbi Domini super Israel* (*Zach.*, XII, 1); et si vous n'en sortez plus chrétiens, vous en sortirez plus coupables.

Commençons donc avec confiance l'œuvre de Dieu. Apprenons, avant toutes choses, à n'être pas éblouis du bonheur qui ne remplit pas le cœur de l'homme; ni des belles qualités, qui ne le rendent pas meilleur; ni des vertus, dont l'enfer est rempli, qui nourrissent le péché et l'impénitence et qui empêchent l'horreur salutaire que l'âme pécheresse aurait d'elle-même. Entrons encore plus profondément dans les voies de la divine Providence, et ne craignons pas de faire paraître notre princesse dans les états différents où elle a été. Que ceux-là craignent de découvrir les défauts des âmes saintes, qui ne savent pas combien est puissant le bras de Dieu pour faire servir ces défauts non-seulement à sa gloire, mais encore à la perfection de ses élus. Pour nous, mes frères, qui sa-

(1) Populus qui ambulabat in tenebris... Habitantibus in regione umbræ mortis. *Is.*, IX, 2.

vons à quoi ont servi à saint Pierre ses reniements, à saint Paul les persécutions qu'il a fait souffrir à l'Eglise, à saint Augustin ses erreurs, à tous les saints pénitents leurs péchés, ne craignons pas de mettre la princesse palatine dans ce rang, ni de la suivre jusque dans l'incrédulité où elle était enfin tombée. C'est de là que nous la verrons sortir pleine de gloire et de vertu; et nous bénirons avec elle la main qui l'a relevée : heureux, si la conduite que Dieu tient sur elle nous fait craindre la justice qui nous abandonne à nous-mêmes, et désirer la miséricorde qui nous en arrache. C'est ce que demande de vous TRÈS-HAUTE ET TRÈS-PUISSANTE PRINCESSE, ANNE DE GONZAGUE DE CLÈVES, PRINCESSE DE MANTOUE ET DE MONFERRAT, ET COMTESSE PALATINE DU RHIN.

Jamais plante ne fut cultivée avec plus de soin, ni ne se vit plus tôt couronnée de fleurs et de fruits, que la princesse Anne. Dès ses plus tendres années elle perdit sa pieuse mère, Catherine de Lorraine. Charles, duc de Nevers, et depuis duc de Mantoue, son père, lui en trouva une digne d'elle, et ce fut la vénérable mère Françoise de la Châtre, d'heureuse et sainte mémoire, abbesse de Farmoutiers, que nous pouvons appeler la restauratrice de la règle de saint Benoît, et la lumière de la vie monastique. Dans la solitude de sainte Fare, autant éloignée des voies du siècle que sa bienheureuse situation la sépare de tout commerce du monde, dans cette sainte montagne que Dieu avait choisie depuis mille ans, où les épouses de Jésus-Christ faisaient revivre la beauté des anciens jours, où les joies de la terre étaient inconnues, où les vestiges des hommes du monde, des curieux et des vagabonds ne paraissaient pas; sous la conduite de la sainte abbesse, qui savait donner le lait aux enfants aussi bien que le pain aux forts, les commencements de la reine Anne étaient heureux. Les mystères lui furent révélés, l'Ecriture lui devint familière; on lui avait appris la langue latine, parce que c'était celle de l'Eglise, et l'office divin faisait ses délices. Elle aimait tout dans la vie religieuse, jusqu'à ses austérités et à ses humiliations, et durant douze ans qu'elle fut dans ce monastère, on lui voyait tant de modestie et tant de sagesse, qu'on ne savait à quoi elle était le plus propre, ou à commander, ou à obéir. Mais la sage abbesse, qui la crut capable de soutenir sa réforme, la destinait au gouvernement, et déjà on la comptait parmi les princesses qui avaient conduit cette célèbre abbaye, quand sa famille, trop empressée à exécuter ce pieux projet, le rompit.

Nous sera-t-il permis de le dire? La princesse Marie, pleine alors de l'esprit du monde, croyait, selon la coutume des grandes maisons, que ses jeunes sœurs devaient être sacrifiées à ses grands desseins. Qui ne sait où son rare mérite et son éclatante beauté, avantage toujours trompeur, lui firent porter ses espérances? Et d'ailleurs dans les plus puissantes maisons, les partages ne sont-ils pas regardés comme une espèce de dissipation, par où elles se détruisent d'elles-mêmes, tant le néant y est attaché? La princesse Bénédicte, la plus jeune des trois sœurs, fut la première immolée à ces intérêts de famille. On la fit abbesse, sans que, dans un âge si tendre, elle sût ce qu'elle faisait, et la marque d'une si grande dignité fut comme un jouet entre ses mains. Un sort semblable était destiné à la princesse Anne. Elle eût pu renoncer à sa liberté, si on lui eût permis de la sentir, et il eût fallu la conduire, et non pas la précipiter dans le bien. C'est ce qui renversa tout à coup les desseins de Farmoutiers. Avenai parut avoir un air plus libre, et la princesse Bénédicte y présentait à sa sœur une retraite agréable. Quelle merveille de la grâce! Malgré une vocation si peu régulière, la jeune abbesse devint un modèle de vertu. Ses douces conversations rétablirent dans le cœur de la princesse Anne ce que d'importuns empressements en avaient banni. Elle prêtait de nouveau l'oreille à Dieu qui l'appelait avec tant d'attraits à la vie religieuse; et l'asile qu'elle avait choisi pour défendre sa liberté devint un piége innocent pour la captiver. On remarquait dans les deux princesses la même noblesse dans les sentiments, le même agrément, et, si vous me permettez de parler ainsi, les mêmes insinuations dans les entretiens; au dedans les mêmes désirs, au dehors les mêmes grâces; et jamais sœurs ne furent unies par des liens ni si doux ni si puissants. Leur vie eût été heureuse dans leur éternelle union, et la princesse Anne n'aspirait plus qu'au bonheur d'être une humble religieuse d'une sœur dont elle admirait la vertu.

En ce temps, le duc de Mantoue leur père mourut; les affaires les appelèrent à la cour. La princesse Bénédicte, qui avait son partage dans le ciel, fut jugée propre à concilier les intérêts différents dans la famille. Mais, ô coup funeste pour la princesse Anne! la pieuse abbesse mourut dans ce beau travail, et dans la fleur de son âge. Je n'ai pas besoin de vous dire combien le cœur tendre de la princesse Anne fut profondément blessé par cette mort. Mais ce ne fut pas là sa plus grande plaie. Maîtresse de ses désirs, elle vit le monde, elle en fut vue; bientôt elle sentit qu'elle plaisait, et vous savez le poison subtil qui entre dans un jeune cœur avec ces pensées. Ces beaux desseins furent oubliés. Pendant que tant de naissance, tant de biens, tant de grâces qui l'accompagnaient, lui attiraient les regards de toute l'Europe, le prince Edouard de Bavière, fils de l'électeur Frédéric V, comte palatin du Rhin et roi de Bohême, jeune prince qui s'était réfugié en France durant les malheurs de sa maison, la mérita. Elle préféra aux richesses les vertus de ce prince, et cette noble alliance où de tous côtés on ne trouvait que des rois. La princesse Anne l'invite à se faire instruire; il connut bientôt les erreurs où les derniers de ses pères, déserteurs de l'ancienne foi, l'avaient engagé. Heureux présages pour la maison palatine! Sa conversion fut suivie de

celle de la princesse Louise, sa sœur, dont les vertus font éclater par toute l'Église la gloire du saint monastère de Maubuisson, et ces bienheureuses prémices ont attiré une telle bénédiction sur la maison palatine, que nous la voyons enfin catholique dans son chef. Le mariage de la princesse Anne fut un heureux commencement d'un si grand ouvrage. Mais, hélas! tout ce qu'elle aimait devait être de peu de durée. Le prince son époux lui fut ravi et lui laissa trois princesses, dont les deux qui restent pleurent encore la meilleure mère qui fut jamais, et ne trouvent de consolation que dans le souvenir de ses vertus. Ce n'est pas encore le temps de vous en parler : la princesse palatine est dans l'état le plus dangereux de sa vie.

Que le monde voit peu de ces veuves dont parle saint Paul, qui, *vraiment veuves et désolées* (1), s'ensevelissent, pour ainsi dire, elles-mêmes dans le tombeau de leurs époux, y enterrent tout amour humain avec ces cendres chéries, et, délaissées sur la terre, *mettent leur espérance en Dieu, et passent les nuits et les jours dans la prière!* Voilà l'état d'une veuve chrétienne, selon les préceptes de saint Paul : état oublié parmi nous, où la viduité est regardée, non plus comme un état de désolation, car ces mots ne sont plus connus, mais comme un état désirable, où, affranchi de tout joug, on n'a plus à contenter que soi-même, sans songer à cette terrible sentence de saint Paul : *La veuve qui passe sa vie dans les plaisirs* (2); remarquez qu'il ne dit pas : La veuve qui passe sa vie dans les crimes; il dit : *La veuve qui la passe dans les plaisirs, elle est morte toute vive;* parce que, oubliant le deuil éternel et le caractère de désolation qui fait le soutien comme la gloire de son état, elle s'abandonne aux joies du monde. Combien donc en devrait-on pleurer comme mortes, de ces veuves jeunes et riantes, que le monde trouve si heureuses? Mais surtout quand on a connu Jésus-Christ et qu'on a eu part à ses grâces, quand la lumière divine s'est découverte, et qu'avec des yeux illuminés on se jette dans les voies du siècle, qu'arrive-t-il à une âme qui tombe d'un si haut état, qui renouvelle contre Jésus-Christ, et encore contre Jésus-Christ connu et goûté, tous les outrages des Juifs, et le crucifie encore une fois?

Vous reconnaissez le langage de saint Paul. Achevez donc, grand apôtre, et dites-nous ce qu'il faut attendre d'une chute si déplorable. *Il est impossible,* dit-il (3), *qu'une telle âme soit renouvelée par la pénitence.* Impossible : quelle parole! soit, Messieurs, qu'elle signifie que la conversion de ces âmes, autrefois, si favorisées, surpasse toute la mesure des dons ordinaires, et demande, pour ainsi parler, le dernier effort de la puissance divine, soit que l'impossibilité dont parle saint Paul veuille dire qu'en effet il n'y a plus de retour à ces premières douceurs qu'a goûtées une âme innocente, quand elle y a renoncé avec connaissance; de sorte qu'elle ne peut rentrer dans la grâce que par des chemins difficiles et avec des peines extrêmes.

Quoi qu'il en soit, chrétiens, l'un et l'autre s'est vérifié dans la princesse palatine. Pour la plonger entièrement dans l'amour du monde, il fallait ce dernier malheur. Quoi? la faveur de la cour. La cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez, vous trouvez partout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité; et dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir.

Le génie de la princesse palatine se trouva également propre aux divertissements et aux affaires. La cour ne vit jamais rien de plus engageant, et sans parler de sa pénétration, ni de la fertilité infinie de ses expédients, tout cédait au charme secret de ses entretiens. Que vois-je durant ce temps? quel trouble! quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux! La monarchie ébranlée jusqu'aux fondements, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au dedans et au dehors, les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux; les princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril encore plus grand; ce prince, que l'on regardait comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie, dont il avait été le soutien; et ensuite, je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle; un ministre persécuté, et devenu nécessaire, non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs, où l'autorité souveraine était engagée. Que dirai-je? Était-ce là de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois? Et le calme profond de nos jours devait-il être précédé par de tels orages? Ou bien étaient-ce les derniers efforts d'une liberté remuante, qui allait céder la place à l'autorité légitime? Ou bien était-ce comme un travail de la France, prête à enfanter le règne miraculeux de Louis? Non, non : c'est Dieu qui voulait montrer qu'il donne la mort, et qu'il ressuscite; qu'il plonge jusqu'aux enfers, et qu'il en retire (1); qu'il (2) secoue la terre et la brise, et qu'il guérit en un moment toutes ses brisures.

Ce fut là que la princesse palatine signala la fidélité et fit paraître toutes les richesses de son esprit. Je ne dis rien qui ne soit connu.

(1) Viduas honora quæ vere viduæ sunt... Quæ autem vere vidua est et desolata, speret in Deum, et instet obsecrationibus et orationibus nocte ac die. I *Tim.*, V, 3 *et* 5.

(2) Nam quæ in deliciis est, vivens mortua est. *Ibid.*, 6.

(3) Impossibile est enim eos qui semel sunt illuminati, gustaverunt etiam donum cœleste, et participes facti sunt Spiritus sancti, gustaverunt nihilominus bonum Dei verbum, virtutesque sæculi venturi, et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam, rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei, et ostentui habentes. *Heb.*, VI, 4 *et seq.*

(1) Dominus mortificat, et vivificat; deducit ad inferos, et reducit. I *Reg.*, II, 6.

(2) Commovisti terram, et conturbasti eam; sana contritiones ejus, quia commota est. *Ps.* LIX, 4.

Toujours fidèle à l'Etat et à la grande reine Anne d'Autriche, on sait qu'avec le secret de cette princesse elle eut encore celui de tous les partis : tant elle était pénétrante, tant elle s'attirait de confiance, tant il lui était naturel de gagner les cœurs. Elle déclarait aux chefs des partis jusqu'où elle pouvait s'engager, et on la croyait incapable ni de tromper, ni d'être trompée. Mais son caractère particulier était de concilier les intérêts opposés, et en s'élevant au-dessus, de trouver le secret endroit, et comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui servirent ses rares talents? Que lui servit d'avoir mérité la confiance intime de la cour, d'en soutenir le ministre deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, contre la malignité de ses ennemis, et enfin contre ses amis, ou partagés, ou irrésolus, ou infidèles? Que ne lui promit-on pas dans ces besoins ? Mais quel fruit lui en revint-il, sinon de connaître par expérience le faible des grands politiques, leurs volontés changeantes ou leurs paroles trompeuses, la diverse face des temps, les amusements des promesses, l'illusion des amitiés de la terre, qui s'en vont avec les années et les intérêts, et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres? O éternel Roi des siècles, qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfère, voilà ce qui éblouit les âmes qu'on appelle grandes!

Dans ces déplorables erreurs, la princesse palatine avait les vertus que le monde admire, et qui font qu'une âme séduite s'admire elle-même : inébranlable dans ses amitiés et incapable de manquer aux devoirs humains. La reine sa sœur en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étaient désunis. Un nouveau conquérant s'élève en Suède. On y voit un autre Gustave, non moins fier ni moins hardi, ou moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles Gustave parut à la Pologne, surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle? Où sont ces âmes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? Ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. En même temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite infidèle, et plus encore par le Tartare, qu'elle appelle à son secours dans son désespoir. Tout nage dans le sang et on ne tombe que sur des corps morts. La reine n'a plus de retraite, elle a quitté le royaume : après de courageux, mais de vains efforts, le roi est contraint de la suivre. Réfugiés dans la Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté allait tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains et frappé de tant de coups à sa racine, ou qui enlèverait les rameaux épars (1).

Dieu en avait disposé autrement. La Pologne était nécessaire à son Eglise et lui devait un vengeur. Il la regarde en pitié. Sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il était. Il se venge sur le Danois, dont la soudaine invasion l'avait rappelé, et déjà il l'a réduit à l'extrémité. Mais l'Empire et la Hollande se remuent contre un conquérant qui menaçait tout le Nord de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux; le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie, et la Pologne est délivrée. Mais le premier rayon d'espérance vint de la princesse palatine. Honteuse de n'envoyer que cent mille livres au roi et à la reine de Pologne, elle les envoie du moins avec une incroyable promptitude. Qu'admira-t-on davantage, ou de ce que ce secours vint si à propos, ou de ce qu'il vint d'une main dont on ne l'attendait pas, ou de ce que, sans chercher d'excuse dans le mauvais état où se trouvaient ses affaires, la princesse palatine s'ôta tout pour soulager un cœur qui ne l'aimait pas? Les deux princesses ne furent plus qu'un même cœur. La reine parut vraiment reine par une bonté et par une magnificence dont le bruit a retenti par toute la terre, et la princesse palatine joignit au respect qu'elle avait pour une aînée de ce rang et de ce mérite une éternelle reconnaissance.

Quel est, Messieurs, cet aveuglement dans une âme chrétienne, et qui le pourrait comprendre, d'être incapable de manquer aux hommes, et de ne craindre pas de manquer à Dieu? Comme si le culte de Dieu ne tenait aucun rang parmi les devoirs. Contez-nous donc maintenant, vous qui les savez, toutes les grandes qualités de la princesse palatine; faites-nous voir, si vous le pouvez, toutes les grâces de cette douce éloquence qui s'insinuait dans tous les cœurs par des tours si nouveaux et si naturels ; dites qu'elle était généreuse, libérale, reconnaissante, fidèle dans ses promesses, juste ; vous ne faites que raconter ce qui l'attachait à elle-même. Je ne vois dans tout ce récit que le Prodigue de l'Évangile (*Luc.*, XV, 12, 13), qui veut avoir son partage, qui veut jouir de soi-même et des biens que son père lui a donnés, qui s'en va le plus loin qu'il peut de la maison paternelle, *dans un pays écarté*, où il dissipe tant de rares trésors, et en un mot où il donne au monde tout ce que Dieu voulait avoir.

Pendant qu'elle contentait le monde et se contentait elle-même, la princesse palatine n'était pas heureuse, et le vide des choses humaines se faisait sentir à son cœur. Elle n'était heureuse, ni pour avoir, avec l'estime du monde qu'elle avait tant désirée, celle du roi même ; ni pour avoir l'amitié et la con-

(1) Clamavit fortiter, et sic ait : Succidite arborem, et præcidite ramos ejus ; excutite folia ejus, et dispergite fructus ejus. *Dan.*, IV, 11. Succident eum alieni, et crudelissimi nationum, et projicient eum super montes; et in cunctis convallibus corruent rami ejus, et confringentur arbusta ejus in universis rupibus terræ. *Ezech.*, XXXI, 12.

fiance de Philippe, et des deux princesses qui ont fait successivement avec lui la seconde lumière de la cour; de Philippe, dis-je, ce grand prince, que ni sa naissance, ni sa valeur, ni la victoire elle-même, quoiqu'elle se donne à lui avec tous ses avantages, ne peuvent enfler; et de ces deux grandes princesses, dont on ne peut nommer l'une sans douleur, ni connaître l'autre sans l'admirer.

Mais peut-être que le solide établissement de la famille de notre princesse achèvera son bonheur. Non; elle n'était heureuse, ni pour avoir placé auprès d'elle la princesse Anne, sa chère fille et les délices de son cœur, ni pour l'avoir placée dans une maison où tout est grand. Que sert de l'expliquer davantage? On dit tout, quand on prononce seulement le nom de Louis de Bourbon, prince de Condé, et de Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien. Avec un peu plus de vie, elle aurait vu les grands dons, et le premier des mortels, touché de ce que le monde admire le plus après lui, se plaire à le reconnaître par de dignes distinctions. C'est ce qu'elle devait attendre du mariage de la princesse Anne. Celui de la princesse Bénédicte ne fut guère moins heureux, puisqu'elle épousa Jean Frédéric, duc de Brunswick et de Hanovre, souverain puissant, qui avait joint le savoir avec la valeur, la religion catholique avec les vertus de sa maison, et pour comble de joie à notre princesse, le service de l'Empire avec les intérêts de la France. Tout était grand dans sa famille, et la princesse Marie, sa fille, n'aurait eu à désirer sur la terre qu'une vie plus longue. Que s'il fallait, avec tant d'éclat, la tranquillité et la douceur, elle trouvait dans un prince, aussi grand d'ailleurs que celui qui honore cette audience, avec les grandes qualités, celles qui pouvaient contenter sa délicatesse; et dans la duchesse, sa chère fille, un naturel tel qu'il le fallait à un cœur comme le sien, un esprit qui se fait sentir sans vouloir briller, une vertu qui devait bientôt forcer l'estime du monde, et, comme une vive lumière, percer tout à coup avec grand éclat un beau, mais sombre nuage. Cette alliance fortunée lui donnait une perpétuelle et étroite liaison avec le prince qui de tout temps avait le plus ravi son estime; prince qu'on admire autant dans la paix que dans la guerre, en qui l'univers attentif ne voit plus rien à désirer, et s'étonne de trouver enfin toutes les vertus en un seul homme.

Que fallait-il davantage, et que manquait-il au bonheur de notre princesse? Dieu, qu'elle avait connu, et tout avec lui. Une fois elle lui avait rendu son cœur. Les douceurs célestes qu'elle avait goûtées sous les ailes de sainte Fare étaient revenues dans son esprit. Retirée à la campagne, séquestrée du monde, elle s'occupa trois ans entiers à régler sa conscience et ses affaires. Un million, qu'elle retira du duché de Réthelois, servit à multiplier ses bonnes œuvres, et la première fut d'acquitter ce qu'elle devait, avec une scrupuleuse régularité, sans se permettre ces compositions si adroitement colorées, qui souvent ne sont qu'une injustice couverte d'un nom spécieux. Est-ce donc ici cet heureux retour que je vous promets depuis si longtemps? Non, Messieurs: vous ne verrez encore à cette fois qu'un plus déplorable éloignement. Ni les conseils de la Providence, ni l'état de la princesse ne permettaient qu'elle partageât tant soit peu son cœur: une âme comme la sienne ne souffre point de tels partages, et il fallait ou tout à fait rompre, ou se rengager tout à fait avec le monde. Les affaires l'y rappelèrent: sa piété s'y dissipa encore une fois; elle éprouva que Jésus-Christ n'a pas dit en vain: *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus* (*Luc.*, XI, 26): L'état de l'homme qui retombe devient pire que le premier. Tremblez, âmes réconciliées, qui renoncez si souvent à la grâce de la pénitence; tremblez, puisque chaque chute creuse sous vos pas de nouveaux abîmes; tremblez, enfin, au terrible exemple de la princesse palatine. A ce coup, le Saint-Esprit irrité se retire, les ténèbres s'épaississent, la foi s'éteint.

Un saint abbé (1), dont la doctrine et la vie sont un ornement de notre siècle, ravi d'une conversion aussi admirable et aussi parfaite que celle de notre princesse, lui ordonna de l'écrire pour l'édification de l'Eglise. Elle commence ce récit en confessant son erreur. Vous, Seigneur, dont la bonté infinie n'a rien donné aux hommes de plus efficace pour effacer leurs péchés, que la grâce de les reconnaître, recevez l'humble confession de votre servante, et en mémoire d'un tel sacrifice, s'il lui reste quelque chose à expier après une si longue pénitence, faites-lui sentir aujourd'hui vos miséricordes. Elle confesse donc, chrétiens, qu'elle avait tellement perdu les lumières de la foi, que lorsqu'on parlait sérieusement des mystères de la religion, elle avait peine à retenir ce ris dédaigneux qu'excitent les personnes simples, lorsqu'on leur voit croire des choses impossibles: *Et*, poursuit-elle, *c'eût été pour moi le plus grand de tous les miracles*, *que de me faire croire fermement le christianisme.* Que n'eût-elle pas donné pour obtenir ce miracle? Mais l'heure marquée par la divine Providence n'était pas encore venue. C'était le temps où elle devait être livrée à elle-même, pour mieux sentir dans la suite la merveilleuse victoire de la grâce. Ainsi elle gémissait dans son incrédulité qu'elle n'avait pas la force de vaincre. Peu s'en faut qu'elle ne s'emporte jusqu'à la dérision, qui est le dernier excès et comme le triomphe de l'orgueil, et qu'elle ne se trouve parmi *ces moqueurs* dont le jugement est si proche, selon la parole du Sage: *Parata sunt derisoribus judicia* (*Prov.*, XIX, 29).

Déplorable aveuglement! Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui, détaché de toute autre cause, et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre, avec l'impression de

(1) Le célèbre M. de Rancé, abbé de la Trappe, à qui la princesse avait fait part de son état.

sa main, le caractère de son autorité : c'est Jésus-Christ et son Eglise. Il a mis dans cette Eglise une autorité, seule capable d'abaisser l'orgueil et de relever la simplicité, et qui, également propre aux savants et aux ignorants, imprime aux uns et aux autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris.

Mais qu'ont-ils vu ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres? Quelle ignorance est la leur! et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues les ont méprisées? Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien, ils n'ont pas même de quoi établir le néant, auquel ils espèrent après cette vie; et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice et à la vertu, quelle idole! Que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, et encore ce qu'il a créé capable d'un bon et d'un mauvais choix, qui leur dira, ou ce qui lui plaît, ou ce qui l'offense, ou ce qui l'apaise? Par où ont-ils deviné que tout ce qu'on pense de ce premier Etre soit indifférent, et que toutes les religions qu'on voit sur la terre lui soient également bonnes? Parce qu'il y en a de fausses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable, ou qu'on ne puisse plus connaître l'ami sincère, parce qu'on est environné de trompeurs? Est-ce peut-être que tous ceux qui errent, sont de bonne foi? L'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis, par ses préventions, à des lumières plus pures? Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugements humains, et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle? Que s'il est telle justice, souveraine, et par conséquent inévitable; divine, et par conséquent infinie, qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature, et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel?

Où en sont donc les impies, et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin se plonger dans l'abîme de l'athéisme et mettront-ils leur repos dans une fureur qui ne trouve presque point de place dans les esprits? Qui leur résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom? Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras. Les absurdités où ils tombent, en niant la religion, deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne; et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent, l'une après l'autre, d'incompréhensibles erreurs.

Qu'est-ce donc après tout, Messieurs, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et en un mot, un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire, qui ne peut souffrir une autorité légitime? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens. L'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse. Comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés, et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion, qu'il a si longtemps révérée : il se met au rang des gens désabusés; il insulte en son cœur aux faibles esprits, qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes; et devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son Dieu.

C'est dans cet abîme profond que la princesse palatine allait se perdre. Il est vrai qu'elle désirait avec ardeur de connaître la vérité. Mais où est la vérité sans la foi, qui lui paraissait impossible, à moins que Dieu l'établît en elle par un miracle? Que lui servait d'avoir conservé la connaissance de la divinité? Les esprits même les plus déréglés n'en rejettent pas l'idée, pour n'avoir point à se reprocher un aveuglement trop visible. Un Dieu qu'on fait à sa mode, aussi patient, aussi insensible que nos passions le demandent, n'incommode pas. La liberté qu'on se donne de penser tout ce qu'on veut fait qu'on croit respirer un air nouveau. On s'imagine jouir de soi-même et de ses désirs; et dans le droit qu'on pense acquérir de ne se rien refuser, on croit tenir tous les biens, et on les goûte par avance.

En cet état, chrétiens, où la foi même est perdue, c'est-à-dire, où le fondement est renversé, que restait-il à notre princesse? Que restait-il à une âme qui, par un juste jugement de Dieu, était déchue de toutes les grâces, et ne tenait à Jésus-Christ par aucun lien? Qu'y restait-il, chrétiens, si ce n'est ce que dit saint Augustin? Il restait la souveraine misère et la souveraine miséricorde : *Restabat magna miseria, et magna misericordia* (*Enar. in Ps.* L, *n.* 8, *tom.* IV, *p.* 466). Il restait ce secret regard d'une providence miséricordieuse, qui la voulait rappeler des extrémités de la terre, et voici quelle fut la prémière touche. Prêtez l'oreille, Messieurs, elle a quelque chose de miraculeux. Ce fut un songe admirable, de ceux que Dieu même fait venir du ciel par le ministère des anges, dont les images sont si nettes et si démêlées, où l'on voit je ne sais quoi de céleste. Elle crut, c'est elle-même qui le raconte au saint abbé : écoutez, et prenez garde surtout de n'écouter pas avec mépris l'ordre des avertissements divins et la conduite de la grâce. Elle crut, dis-je, *que, marchant seule dans une forêt, elle y avait rencontré un aveugle dans une petite loge. Elle s'approche pour lui demander s'il était aveugle de naissance, où s'il l'était devenu par quelque accident. Il répondit qu'il était aveugle-né. Vous ne savez donc pas, reprit-elle, ce que c'est que la lumière qui est si belle et si agréable, et le soleil qui a tant d'éclat et de beauté? Je n'ai, dit-il,*

jamais joui de ce bel objet, et je ne m'en puis former aucune idée. Je ne laisse pas de croire, continua-t-il, qu'il est d'une beauté ravissante. L'aveugle parut alors changer de voix et de visage; et prenant un ton d'autorité: Mon exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il y a des choses très-excellentes et très-admirables qui échappent à notre vue, et qui n'en sont ni moins vraies ni moins désirables, quoiqu'on ne les puisse ni comprendre ni imaginer. C'est en effet qu'il manque un sens aux incrédules, comme à l'aveugle, et ce sens c'est Dieu qui le donne, selon ce que dit saint Jean : Il nous a donné un sens pour connaître le vrai Dieu et pour être en son vrai Fils : *Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero Filio ejus* (I *Joan.*, V, 20). Notre princesse le comprit. En même temps, au milieu d'un songe si mystérieux, *Elle fit l'application de la belle comparaison de l'aveugle aux vérités de la religion et de l'autre vie :* ce sont ses mots que je vous rapporte. Dieu, qui n'a besoin ni de temps, ni d'un long circuit de raisonnements pour se faire entendre, tout à coup lui ouvrit les yeux. Alors, par une soudaine illumination, *Elle se sentit si éclairée,* c'est elle-même qui continue à vous parler, *et tellement transportée de la joie d'avoir trouvé ce qu'elle cherchait depuis si longtemps, qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser l'aveugle, dont le discours lui découvrit une plus belle lumière que celle dont il était privé. Et,* dit-elle, *il se répandit dans mon cœur une joie si douce et une foi si sensible, qu'il n'y a point de paroles capables de l'exprimer.*

Vous attendez, chrétiens, quel sera le réveil d'un sommeil si doux et si merveilleux. Ecoutez, et reconnaissez que ce songe est vraiment divin. *Elle s'éveilla là-dessus,* dit-elle, *et se trouva dans le même état où elle s'était vue dans cet admirable songe, c'est-à-dire, tellement changée, qu'elle avait peine à le croire.* Le miracle qu'elle attendait est arrivé : elle croit, elle qui jugeait la foi impossible : Dieu la change par une lumière soudaine et par un songe qui tient de l'extase. Tout suit en elle de la même force. *Je me levai,* poursuit-elle, *avec précipitation: mes actions étaient mêlées d'une joie et d'une activité extraordinaires.* Vous le voyez : cette nouvelle vivacité qui animait ses actions se ressent encore dans ses paroles. *Tout ce que je lisais sur la religion me touchait jusqu'à répandre des larmes. Je me trouvais à la messe dans un état bien différent de celui où j'avais accoutumé d'être.* Car c'était de tous les mystères celui qui lui paraissait le plus incroyable. *Mais alors,* dit-elle, *il me semblait sentir la présence réelle de Notre-Seigneur, à peu près comme l'on sent les choses visibles, et dont l'on ne peut douter.* Ainsi elle passa tout à coup d'une profonde obscurité à une lumière manifeste. Les nuages de son esprit sont dissipés : miracle aussi étonnant que celui où Jésus-Christ fit tomber, en un instant, des yeux de Saul converti, cette espèce d'écaille dont ils étaient couverts (*Act.*, IX, 18). Qui donc ne s'écrierait à un si soudain changement : *Le doigt de Dieu est ici* (1)? La suite ne permet pas d'en douter, et l'opération de la grâce se reconnaît dans ses fruits. Depuis ce bienheureux moment, la foi de notre princesse fut inébranlable : et même cette joie sensible qu'elle avait à croire lui fut continuée quelque temps.

Mais au milieu de ces célestes douceurs, la justice divine eut son tour. L'humble princesse ne crut pas qu'il lui fût permis d'approcher d'abord des saints sacrements. Trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés parmi tant d'illusions, et à préparer sa confession. Dans l'approche du jour désiré où elle espérait de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissa ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si longue et si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal, et après les affres de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des sacraments de l'Eglise, qui, donnés ou différés, font sentir à l'âme la miséricorde de Dieu ou tout le poids de ses vengeances. Son confesseur qu'elle appelle la trouve sans force, incapable d'application, et prononçant à peine quelques mots entrecoupés : il fut contraint de remettre la confession au lendemain.

Mais il faut qu'elle vous raconte elle-même quelle nuit elle passa dans cette attente. Qui sait si la Providence n'aura pas amené ici quelque âme égarée qui doive être touchée de ce récit? *Il est,* dit-elle, *impossible de s'imaginer les étranges peines de mon esprit, sans les avoir éprouvées. J'appréhendais à chaque moment le retour de ma syncope, c'est-à-dire, ma mort et ma damnation. J'avouais bien que je n'étais pas digne d'une miséricorde que j'avais si longtemps négligée; et je disais à Dieu dans mon cœur que je n'avais aucun droit de me plaindre de sa justice, mais qu'enfin, chose insupportable! je ne le verrais jamais; que je serais éternellement avec ses ennemis, éternellement sans l'aimer, éternellement haïe de lui. Je sentais tendrement ce déplaisir; et je le sentais même, comme je crois,* ce sont ses propres paroles, *entièrement détaché des autres peines de l'enfer.*

Le voilà, mes chères (2) sœurs, vous le connaissez, le voilà ce pur amour que Dieu lui-même répand dans les cœurs avec toutes ses délicatesses et dans toute sa vérité. La voilà cette crainte, qui change les cœurs : non point la crainte de l'esclave, qui craint l'arrivée d'un maître fâcheux ; mais la crainte d'une chaste épouse, qui craint de perdre ce qu'elle aime. Ces sentiments tendres, mêlés de larmes et de frayeur, aigrissaient son mal jusqu'à la dernière extrémité. Nul n'en pénétrait la cause, et on attribuait ces agitations à la fièvre dont elle était tourmentée.

Dans cet état pitoyable, pendant qu'elle se regardait comme une personne réprouvée et presque sans espérance de salut, Dieu qui fait entendre ses vérités en telle manière et

(1) Digitus Dei est hic. *Exod.*, VIII, 19.

(2) Les religieuses carmélites du faubourg Saint-Jacques, où cette oraison funèbre fut prononcée.

sous telles figures qu'il lui plaît, continua de l'instruire comme il a fait Joseph et Salomon; et durant l'assoupissement que l'accablement lui causa, il lui mit dans l'esprit cette parabole si semblable à celles de l'Evangile (*Matth.*, XIII, 3). Elle voit paraître ce que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de nous donner comme l'image de sa tendresse : une poule devenue mère, empressée autour des petits qu'elle conduisait. Un d'eux s'étant écarté, notre malade le voit englouti par un chien avide. Elle accourt, elle lui arrache cet innocent animal. En même temps on lui crie d'un autre côté qu'il le fallait rendre au ravisseur, dont on éteindrait l'ardeur en lui enlevant sa proie. *Non*, dit-elle, *je ne le rendrai jamais.* En ce moment elle s'éveilla, et l'application de la figure qui lui avait été montrée se fit en un instant dans son esprit, comme si on lui eût dit : *Si vous, qui êtes mauvaise* (*Matth.*, VII, 11), *ne pouvez vous résoudre à rendre ce petit animal que vous avez sauvé, pourquoi croyez-vous que Dieu infiniment bon vous redonnera au démon, après vous avoir tirée de sa puissance? Espérez, et prenez courage.* A ces mots elle demeura dans un calme et dans une joie qu'elle ne pouvait exprimer; *comme si un ange lui eût appris*, ce sont encore ses paroles, *que Dieu ne l'abandonnerait pas.*

Ainsi tomba tout à coup la fureur des vents et des flots, à la voix de Jésus-Christ qui les menaçait (*Marc.*, IV, 39; *Luc.*, VIII, 24); et il ne fit pas un moindre miracle dans l'âme de notre sainte pénitente, lorsque, parmi les frayeurs d'une conscience alarmée et *les douleurs de l'enfer* (1), il lui fit sentir tout à coup, par une vive confiance, avec la rémission de ses péchés, cette *paix qui surpasse toute intelligence* (2). Alors une joie céleste saisit tous ses sens, *et les os humiliés tressaillirent* (3). Souvenez-vous, ô sacré pontife, quand vous tiendrez en vos mains la sainte Victime qui ôte les péchés du monde, souvenez-vous de ce miracle de sa grâce. Et vous, saints prêtres, venez; et vous, saintes filles; et vous, chrétiens; venez aussi, ô pécheurs : tous ensemble commençons d'une même voix le cantique de la délivrance, et ne cessons de répéter avec David : *Que Dieu est bon, et que sa miséricorde est éternelle* (4)!

Il ne faut point manquer à de telles grâces, ni les recevoir avec mollesse. La princesse palatine change en un moment tout entière : nulle parure que la simplicité, nul ornement que la modestie. Elle se montra au monde à cette fois, mais ce fut pour lui déclarer qu'elle avait renoncé à ses vanités. Car aussi, quelle erreur à une chrétienne, et encore à une chrétienne pénitente, d'orner ce qui n'est digne que de son mépris, de peindre et de parer l'idole du monde, de retenir comme par force, et avec mille artifices, autant indignes qu'inutiles, ces grâces qui s'envolent avec le temps? Sans s'effrayer de ce qu'on dirait, sans craindre comme autrefois ce vain fantôme des âmes infirmes, dont les grands sont épouvantés plus que tous les autres, la princesse palatine parut à la cour si différente d'elle-même, et dès lors elle renonça à tous les divertissements, à tous les jeux, jusqu'aux plus innocents, se soumettant aux sévères lois de la pénitence chrétienne, et ne songeant qu'à restreindre et à punir une liberté qui n'avait pu demeurer dans ses bornes. Douze ans de persévérance, au milieu des épreuves les plus difficiles, l'ont élevée à un éminent degré de sainteté. La règle qu'elle se fit dès le premier jour fut immuable : toute sa maison y entra : chez elle on ne faisait que passer d'un exercice de piété à un autre. Jamais l'heure de l'oraison ne fut changée ni interrompue, pas même par les maladies. Elle savait que dans ce commerce sacré tout consiste à s'humilier sous la main de Dieu, et moins à donner qu'à recevoir. Ou plutôt, selon le précepte de Jésus-Christ (1), son oraison fut perpétuelle, pour être égale au besoin. La lecture de l'Evangile et des livres saints en fournissait la matière. Si le travail semblait l'interrompre, ce n'était que pour la continuer d'une autre sorte. Par le travail on charmait l'ennui, on ménageait le temps, on guérissait la langueur de la paresse et les pernicieuses rêveries de l'oisiveté. L'esprit se relâchait; pendant que les mains industrieusement occupées, s'exerçaient dans des ouvrages dont la piété avait donné le dessein : c'était ou des habits pour les pauvres, ou des ornements pour les autels. Les psaumes avaient succédé aux cantiques des joies du siècle. Tant qu'il n'était point nécessaire de parler, la sage princesse gardait le silence. La vanité et les médisances, qui soutiennent tout le commerce du monde lui faisaient craindre tous les entretiens, et rien ne lui paraissait ni agréable ni sûr, que la solitude. Quand elle parlait de Dieu, le goût intérieur, d'où sortaient toutes ses paroles se communiquait à ceux qui conversaient avec elle; et les nobles expressions qu'on remarquait dans ses discours ou dans ses écrits, venaient de la haute idée qu'elle avait conçue des choses divines. Sa foi ne fut pas moins simple que vive. Dans les fameuses questions qui ont troublé en tant de manières le repos de nos jours, elle déclarait hautement qu'elle n'avait autre part à y prendre que celle d'obéir à l'Eglise.

Si elle eût eu la fortune des ducs de Nevers ses pères, elle en aurait surpassé la pieuse magnificence, quoique cent temples fameux en portent la gloire jusqu'au ciel, *Et que les églises des saints publient leurs aumônes* (2). Le duc son père avait fondé dans ses terres de quoi marier tous les ans soixante filles :

(1) Dolores inferni circumdederunt me. *Ps.* XVIII, 6.
(2) Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum. *Philip.*, IV, 7.
(3) Auditui meo dabis gaudium et lætitiam, et exsultabunt ossa humiliata. *Ps.* CXXXV, 1.
(4) Confitemini Domino, quoniam in æternum misericordia ejus. *Ps.* CXXXV, 1.

(1) Oportet semper orare, et non deficere. *Luc.* XVIII, 1.
(2) Eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia sanctorum. *Eccli.*, XXXI, 11.

riche oblation, présent agréable. La princesse sa fille en mariait aussi tous les ans ce qu'elle pouvait, ne croyant pas assez honorer les libéralités de ses ancêtres si elle ne les imitait. On ne peut retenir ses larmes quand on lui voit épancher son cœur sur de vieilles femmes qu'elle nourrissait. Des yeux si délicats firent leurs délices de ces visages ridés, de ces membres courbés sous les ans. Ecoutez ce qu'elle en écrit au fidèle ministre de ses charités, et dans un même discours apprenez à goûter la simplicité et la charité chrétienne. *Je suis ravie*, dit-elle, *que l'affaire de nos bonnes vieilles soit si avancée. Achevons vite au nom de Notre-Seigneur; ôtons vitement cette bonne femme de l'étable où elle est, et la mettons dans un de ces petits lits.* Quelle nouvelle vivacité succède à celle que le monde inspire! Elle poursuit: *Dieu me donna peut-être de la santé pour aller servir cette paralytique; au moins je le ferai par mes soins, si les forces me manquent, et joignant mes maux aux siens, je les offrirai plus hardiment à Dieu. Mandez-moi ce qu'il faut pour la nourriture et les ustensiles de ces pauvres femmes; peu à peu nous les mettrons à leur aise.* Je me plais à répéter toutes ces paroles, malgré les oreilles délicates; elles effacent les discours les plus magnifiques, et je voudrais ne parler plus que ce langage.

Dans les nécessités extraordinaires, sa charité faisait de nouveaux efforts. Le rude hiver des années dernières acheva de la dépouiller de ce qui lui restait de superflu : tout devint pauvre dans sa maison et sur sa personne. Elle voyait disparaître avec une joie sensible les restes des pompes du monde, et l'aumône lui apprenait à se retrancher tous les jours quelque chose de nouveau. C'est en effet la vraie grâce de l'aumône, en soulageant les besoins des pauvres, de diminuer en nous d'autres besoins, c'est-à-dire ces besoins honteux qu'y fait la délicatesse, comme si la nature n'était pas assez accablée de nécessités.

Qu'attendez-vous, chrétiens, à vous convertir, et pourquoi désespérez-vous de votre salut? Vous voyez la perfection où s'élève l'âme pénitente, quand elle est fidèle à la grâce. Ne craignez ni la maladie, ni les dégoûts, ni les tentations, ni les peines les plus cruelles. Une personne si sensible et si délicate, qui ne pouvait seulement entendre nommer les maux, a souffert douze ans entiers, et presque sans intervalle, ou les plus vives douleurs, ou des langueurs qui épuisaient le corps et l'esprit; et cependant, durant tout ce temps et dans les tourments inouïs de sa dernière maladie, où ses maux s'augmentèrent jusqu'aux derniers excès, elle n'a eu à se repentir que d'avoir une seule fois souhaité une mort plus douce. Encore réprima-t-elle ce faible désir, en disant aussitôt après, avec Jésus-Christ, la prière du sacré mystère du jardin; c'est ainsi qu'elle appelait la prière de l'agonie de notre Sauveur : *O mon Père, que votre volonté soit faite et non pas la mienne* (1).

(1) Pater... non mea voluntas, sed tua fiat. *Luc.*, XXII, 42.

Ses maladies lui ôtèrent la consolation qu'elle avait tant désirée, d'accomplir ses premiers desseins, et de pouvoir achever ses jours sous la discipline et dans l'habit de sainte Fare. Son cœur donné ou plutôt rendu à ce monastère, où elle avait goûté les premières grâces, a témoigné son désir; et sa volonté a été, aux yeux de Dieu, un sacrifice parfait. C'eût été un soutien sensible à une âme comme la sienne, d'accomplir de grands ouvrages pour le service de Dieu; mais elle est menée par une autre voie, par celle qui crucifie davantage, qui, sans rien laisser entreprendre à un esprit courageux, le tient accablé et anéanti sous la rude loi de souffrir. Encore s'il eût plu à Dieu de lui conserver ce goût sensible de la piété qu'il avait renouvelé dans son cœur au commencement de sa pénitence; mais non, tout lui est ôté; sans cesse elle est travaillée de peines insupportables. *O Seigneur*, disait le saint homme Job, *vous me tourmentez d'une manière merveilleuse* (1). C'est que, sans parler ici de ses autres peines, il portait au fond de son cœur une vive et continuelle appréhension de déplaire à Dieu. Il voyait d'un côté sa sainte justice, devant laquelle les anges ont peine à soutenir leur innocence. Il le voyait, avec ces yeux éternellement ouverts, observer toutes les démarches, *compter tous les pas d'un pécheur, et garder ses péchés, comme sous le sceau* (2), pour les lui représenter au dernier jour : *Signasti quasi in sacculo delicta mea* (*Job.*, XIV, 17). D'un autre côté, il ressentait ce qu'il y a de corrompu dans le cœur de l'homme: *Je craignais*, dit-il, *toutes mes œuvres* (3). Que vois-je? le péché, le péché partout. Et il s'écriait nuit et jour : *O Seigneur, pourquoi n'ôtez-vous pas mes péchés* (4)? et que ne tranchez-vous une fois ces malheureux jours où l'on ne fait que vous offenser, afin qu'il ne soit pas dit que *je sois contraire à la parole du Saint* (5)? Tel était le fond de ses peines, et ce qui paraît de si violent dans ses discours n'est que la délicatesse d'une conscience qui se redoute elle-même, ou l'excès d'un amour qui craint de déplaire.

La princesse palatine souffrit quelque chose de semblable. Quel supplice à une conscience timorée! Elle croyait voir partout dans ses actions un amour-propre déguisé en vertu. Plus elle était clairvoyante, plus elle était tourmentée. Ainsi Dieu l'humiliait par ce qui a coutume de nourrir l'orgueil, et lui faisait un remède de la cause de son mal. Qui pourrait dire par quelles terreurs elle arrivait aux délices de la sainte table? Mais elle ne perdait pas la confiance. *Enfin*, dit-elle, c'est ce qu'elle écrit au saint prêtre que Dieu lui avait donné pour la soutenir dans ses peines, *enfin je suis parvenue au divin*

(1) Mirabiliter me crucias. *Job.* X, 16.
(2) Gressus meos dinumerasti. *Ibid.* XIV, 16.
(3) Verebar omnia opera mea. *Ibid.* IX, 28.
(4) Cur non tollis peccatum meum, et quare non aufers iniquitatem meam? *Ibid.*, VII, 21.
(5) Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcat, nec contradicam sermonibus Sancti. *Ibid.*, VI, 10

banquet. Je m'étais levée dès le matin, pour être devant le jour aux portes du Seigneur; mais lui seul sait les combats qu'il a fallu rendre. La matinée se passait dans ce cruel exercice. *Mais à la fin*, poursuit-elle, *malgré mes faiblesses, je me suis comme traînée moi-même aux pieds de Notre-Seigneur; et j'ai connu qu'il fallait, puisque tout s'est fait en moi par la force de la divine bonté, que je reçusse encore, avec une espèce de force, ce dernier et souverain bien.* Dieu lui découvrait dans ces peines l'ordre secret de sa justice sur ceux qui ont manqué de fidélité aux grâces de la pénitence. *Il n'appartient pas*, disait-elle, *aux esclaves fugitifs, qu'il faut aller reprendre par force, et les ramener comme malgré eux, de s'asseoir au festin avec les enfants et les amis; et c'est assez qu'il leur soit permis de venir recueillir à terre les miettes qui tombent de la table de leurs seigneurs.*

Ne vous étonnez pas, chrétiens, si je ne fais plus, faible orateur, que répéter les paroles de la princesse palatine; c'est que j'y ressens la manne cachée et le goût des Ecritures divines, que ses peines et ses sentiments lui faisaient entendre. Malheur à moi, si dans cette chaire j'aime mieux me chercher moi-même que votre salut, et si je ne préfère à mes inventions, quand elles pourraient vous plaire, les expériences de cette princesse qui peuvent vous convertir. Je n'ai regret qu'à ce que je laisse, et je ne puis vous taire ce qu'elle a écrit touchant les tentations d'incrédulité. *Il est bien croyable*, disait-elle, *qu'un Dieu qui aime infiniment, en donne des preuves proportionnées à l'infinité de son amour et à l'infinité de sa puissance; et ce qui est propre à la toute-puissance d'un Dieu passe de bien loin la capacité de notre faible raison. C'est*, ajoute-t-elle, *ce que je me dis à moi-même quand les démons tâchent d'étonner ma foi, et depuis qu'il a plu à Dieu de me mettre dans le cœur*, remarquez ces belles paroles, *que son amour est la cause de tout ce que nous croyons, cette réponse me persuade plus que tous les livres.* C'est en effet l'abrégé de tous les saints livres et de toute la doctrine chrétienne.

Sortez, Parole éternelle, Fils unique du Dieu vivant, sortez du bienheureux sein de votre Père, et venez annoncer aux hommes le secret que vous y voyez. Il l'a fait, et durant trois ans il n'a cessé (1) de nous dire le secret des conseils de Dieu. Mais tout ce qu'il en a dit est renfermé dans ce seul mot de son Evangile : *Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique* (2). Ne demandez plus ce qui a uni en Jésus-Christ le ciel et la terre, et la croix avec les grandeurs; *Dieu a tant aimé le monde.* Est-il incroyable que Dieu aime, et que la bonté se communique? Que ne fait pas entreprendre aux âmes courageuses l'amour de la gloire, aux âmes les plus vulgaires l'amour des richesses, à tous enfin tout ce qui porte le nom d'amour? Rien ne coûte, ni périls, ni travaux, ni peines, et voilà les prodiges dont l'homme est capable. Que si l'homme, qui n'est que faiblesse, tente l'impossible, Dieu, pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire?

Disons donc pour toute raison, dans tous les mystères : *Dieu a tant aimé le monde.* C'est la doctrine du Maître, et le disciple bien-aimé l'avait bien comprise. De son temps un Cérinthe, un hérésiarque, ne voulait pas croire qu'un Dieu eût pu se faire homme et se faire la victime des pécheurs. Que lui répondit cet apôtre vierge, ce prophète du nouveau Testament, cet aigle, ce théologien par excellence, ce saint vieillard qui n'avait de force que pour prêcher la vérité et pour dire : *Aimez-vous les uns les autres en Notre-Seigneur;* que répondit-il à cet hérésiarque? Quel symbole, quelle nouvelle confession de foi opposa-t-il à son hérésie naissante? Ecoutez et admirez. Nous croyons, dit-il, et nous confessons l'amour que Dieu a pour nous : *Et nos credimus charitati quam habet Deus in nobis* (I *Joan.*, IV, 16). C'est là toute la foi des chrétiens, c'est la cause et l'abrégé de tout le symbole. C'est là que la princesse palatine a trouvé la résolution de ses anciens doutes. Dieu a aimé, c'est tout dire. S'il a fait, disait-elle, de si grandes choses pour déclarer son amour dans l'Incarnation, que n'aura-t-il pas fait pour le consommer dans l'Eucharistie, pour se donner, non plus en général à la nature humaine, mais à chaque fidèle en particulier?

Croyons donc avec saint Jean en l'amour d'un Dieu : la foi nous paraîtra douce, en la prenant par un endroit si tendre. Mais n'y croyons pas à demi, à la manière des hérétiques, dont l'un en retranche une chose, l'autre une autre : l'un le mystère de l'Incarnation, et l'autre celui de l'Eucharistie; chacun ce qui lui déplaît. Faibles esprits, ou plutôt cœurs étroits et *entrailles resserrées* (1), que la foi et la charité n'ont pas assez dilatées pour comprendre toute l'étendue de l'amour d'un Dieu. Pour nous, croyons sans réserve, et prenons le remède entier, quoi qu'il en coûte à notre raison. Pourquoi veut-on que les prodiges coûtent tant à Dieu? Il n'y a plus qu'un seul prodige que j'annonce aujourd'hui au monde. O ciel! ô terre! étonnez-vous à ce prodige nouveau! C'est que, parmi tant de témoignages de l'amour divin, il y ait tant d'incrédules et tant d'insensibles. N'en augmentez pas le nombre, qui va croissant tous les jours. N'alléguez plus votre malheureuse incrédulité, et ne faites pas une excuse de votre crime. Dieu a des remèdes pour vous guérir, et il ne reste qu'à les obtenir par des vœux continuels. Il a su prendre la sainte princesse dont nous parlons, par le moyen qu'il lui a plu; il en a d'autres pour vous jusqu'à l'infini, et vous n'avez rien à craindre que de désespérer de ses bontés. Vous osez nommer vos ennuis, après les peines terribles où vous l'avez vue?

(1) Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit. *Joan.*, I, 18.

(2) Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret. *Joan.*, III, 16.

(1) Cor nostrum dilatatum est..... Angustiamini autem in visceribus vestris. II *Cor.*, VI, 11, 12.

Cependant, si quelquefois elle désirait d'en être un peu soulagée, elle se le reprochait à elle-même. *Je commence*, disait-elle, *à m'apercevoir que je cherche le paradis terrestre à la suite de Jésus-Christ, au lieu de chercher la montagne des Olives et le Calvaire, par où il est entré dans sa gloire.* Voilà ce qu'il lui servit de méditer l'Évangile nuit et jour, et de se nourrir de la parole de vie. C'est encore ce qui lui fit dire cette admirable parole, qu'*elle aimait mieux vivre et mourir sans consolation, que d'en chercher hors de Dieu.* Elle a porté ces sentiments jusqu'à l'agonie, et prête de rendre l'âme, on entendit qu'elle disait d'une voix mourante : *Je m'en vais voir comment Dieu me traitera, mais j'espère en ses miséricordes.* Cette parole de confiance emporta son âme sainte au séjour des justes.

Arrêtons ici, chrétiens ; et vous, Seigneur, imposez silence à cet indigne ministre qui ne fait qu'affaiblir votre parole. Parlez dans les cœurs, Prédicateur invisible, et faites que chacun se parle à soi-même. Parlez, mes frères, parlez : je ne suis ici que pour aider vos réflexions. Elle viendra cette heure dernière; elle approche, nous y touchons, la voilà venue. Il faut dire avec Anne de Gonzague : Il n'y a plus ni princesse, ni palatine ; ces grands noms, dont on s'étourdit, ne subsistent plus. Il faut dire avec elle : Je m'en vais, je suis emporté par une force inévitable; tout fuit, tout diminue, tout disparaît à mes yeux. Il ne reste plus à l'homme que le néant et le péché : pour tout fonds, le néant; pour toute acquisition, le péché. Le reste, qu'on croyait tenir, échappe ; semblable à de l'eau gelée, dont le vil cristal se fond entre les mains qui le serrent, et ne fait que les salir. Mais voici ce qui glacera le cœur, ce qui achèvera d'éteindre la voix, ce qui répandra la frayeur dans toutes les veines : *Je m'en vais voir comment Dieu me traitera.* Dans un moment, je serai entre ces mains dont saint Paul écrit en tremblant : *Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu* (1); et encore : *C'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant* (2); entre ces mains, où tout est action, où tout est vie; rien ne s'affaiblit, ni ne se relâche, ni ne se ralentit jamais. Je m'en vais voir si ces mains toutes-puissantes me seront favorables ou rigoureuses ; si je serai éternellement, ou parmi leurs dons, ou sous leurs coups. Voilà ce qu'il faudra dire nécessairement avec notre princesse. Mais pourrons ajouter avec une conscience aussi tranquille : *J'espère en sa miséricorde?* Car qu'aurons-nous fait pour la fléchir? Quand aurons-nous écouté *la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur* (3)? Comment? par la pénitence. Mais serons-nous fort contents d'une pénitence commencée à l'agonie, qui n'aura jamais été éprouvée, dont jamais on n'aura vu aucun fruit; d'une pénitence imparfaite, d'une pénitence nulle, douteuse si vous le voulez, sans forces, sans réflexion, sans loisir pour en réparer les défauts? N'en est-ce pas assez pour être pénétré de crainte jusque dans la moelle des os?

Pour celle dont nous parlons, ah! mes frères, toutes les vertus qu'elle a pratiquées se ramassent dans cette dernière parole, dans ce dernier acte de sa vie : la foi, le courage, l'abandon à Dieu, la crainte de ses jugements, et cet amour plein de confiance qui seul efface tous les péchés. Je ne m'étonne donc pas si le saint pasteur qui l'assista dans sa dernière maladie, et qui recueillit ses derniers soupirs, pénétré de tant de vertus, les porta jusque dans la chaire et ne put s'empêcher de les célébrer dans l'assemblée des fidèles. Siècle vainement subtil, où l'on veut pécher avec raison, où la faiblesse veut s'autoriser par des maximes, où tant d'âmes insensées cherchent leur repos dans le naufrage de la foi, et ne font d'effort contre elles-mêmes que pour vaincre, au lieu de leurs passions, les remords de leur conscience, la princesse palatine t'est donnée comme un signe et un prodige. *In signum et in portentum* (*Isai.*, VIII, 18). Tu la verras au dernier jour, comme je t'en ai menacé, confondre ton impénitence et tes vaines excuses. Tu la verras se joindre à ces saintes filles et à toute la troupe des saints ; et qui pourra soutenir leurs redoutables clameurs?

Mais que sera-ce quand Jésus-Christ paraîtra lui-même à ces malheureux, quand *ils verront celui qu'ils auront percé* (1), comme dit le Prophète, dont ils auront rouvert toutes les plaies, et qu'il leur dira d'une voix terrible : *Pourquoi me déchirez-vous par vos blasphèmes*, nation impie : *Me configitis, gens tota* (*Malach.*, III, 9)? Ou si vous ne le faisiez pas par vos paroles, pourquoi le faisiez-vous par vos œuvres? Ou, pourquoi avez-vous marché dans mes voies d'un pas incertain, comme si mon autorité était douteuse? Race infidèle, me connaissez-vous à cette fois? Suis-je votre roi, suis-je votre juge, suis-je votre Dieu? Apprenez-le par votre supplice. Là commencera *ce pleur éternel; là ce grincement de dents* (2) qui n'aura jamais de fin.

Pendant que les orgueilleux seront confondus, vous, fidèles, *qui tremblez à sa parole* (3), en quelque endroit que vous soyez de cet auditoire, peu connus des hommes et connus de Dieu, vous commencerez à *lever la tête* (4). Si, touchés des saints exemples que je vous propose, vous laissez attendrir vos cœurs, si Dieu a béni le travail par lequel je tâche de vous enfanter en Jésus-Christ et que, trop indigne ministre de ses

(1) Nolite errare, Deus non irridetur. *Gal.*, VI, 7.
(2) Horrendum est incidere in manus Dei viventis. *Heb.*, X, 31.
(3) Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini... Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ. *Luc.*, III, 4, 8.

(1) Aspicient ad me, quem confixerunt. *Zach.*, XII, 10.
(2) Ibi erit fletus et stridor dentium. *Matth.*, VIII, 12.
(3) Ad quem autem respiciam, nisi ad pauperculum, et contritum spiritu, et trementem sermones meos?... Audite verbum Domini, qui tremitis ad verbum ejus. *Isa.*, LXVI, 2, 5.
(4) Respicite, et levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra. *Luc.*, XXI, 28.

conseils, je n'y aie pas été moi-même un obstacle, vous bénirez la bonté divine qui vous aura conduits à la pompe funèbre de cette pieuse princesse, où vous aurez peut-être trouvé le commencement de la véritable vie.

Et vous, prince, qui l'avez tant honorée pendant qu'elle était au monde, qui, favorable interprète de ses moindres désirs, continuez votre protection et vos soins à tout ce qui lui fut cher, et qui lui donnez les dernières marques de piété avec tant de magnificence et tant de zèle; vous, princesse, qui gémissez en lui rendant ce triste devoir, et qui avez espéré de la voir revivre dans ce discours, que vous dirai-je pour vous consoler? Comment pourrai-je, Madame, arrêter ce torrent de larmes que le temps n'a pas épuisé, que tant de justes sujets de joie n'ont pas tari? Reconnaissez ici le monde : reconnaissez ses maux toujours plus réels que ses biens, et ses douleurs par conséquent plus vives et plus pénétrantes que ses joies. Vous avez perdu ces heureux moments où vous jouissiez des tendresses d'une mère qui n'eut jamais son égale; vous avez perdu cette source inépuisable de sages conseils; vous avez perdu ces consolations qui, par un charme secret, faisaient oublier les maux dont la vie humaine n'est jamais exempte. Mais il vous reste ce qu'il y a de plus précieux, l'espérance de la joindre dans le jour de l'éternité; et en attendant, sur la terre, le souvenir de ses instructions, l'image de ses vertus et les exemples de sa vie.

ORAISON FUNÈBRE

DE MESSIRE MICHEL LE TELLIER, CHANCELIER DE FRANCE,

Prononcée le 25 janvier 1686.

Toutes les qualités d'un grand magistrat, admirées en lui dès sa jeunesse. Conduite pleine de prudence, de courage et de désintéressement qu'il tint au milieu des fureurs des guerres civiles. Dans quelles dispositions il reçut la charge de chancelier, et avec quelle douceur, quel zèle, quelle dignité il s'en acquitta. De quel œil il vit la mort approcher, et comment il se disposa à sortir de ce monde.

Posside sapientiam, acquire prudentiam, arripe illam, et exaltabit te; glorificaberis ab ea, cum eam fueris amplexatus.

Possédez la sagesse, et acquérez la prudence : si vous la cherchez avec ardeur, elle vous élèvera, et vous remplira de gloire quand vous l'aurez embrassée (*Prov.*, IV, 7, 8).

MESSEIGNEURS (1),

En louant l'homme incomparable dont cette illustre assemblée célèbre les funérailles et honore les vertus, je louerai la sagesse même; et la sagesse que je dois louer dans ce discours n'est pas celle qui élève les hommes et qui agrandit les maisons, ni celle qui gouverne les empires, qui règle la paix et la guerre, et enfin qui dicte les lois et qui dispense les grâces. Car encore que ce grand ministre, choisi par la divine Providence pour présider aux conseils du plus sage de tous les rois, ait été le digne instrument des desseins les mieux concertés que l'Europe ait jamais vus; encore que la sagesse, après l'avoir gouverné dès son enfance, l'ait porté aux plus grands honneurs et au comble des félicités humaines, sa fin nous a fait paraître que ce n'était pas pour ces avantages qu'il en écoutait les conseils. Ce que nous lui avons vu quitter sans peine n'était pas l'objet de son amour.

(1) A messeigneurs les évêques qui étaient présents en habit.

Il a connu la sagesse que le monde ne connaît pas, cette sagesse qui vient d'en haut, qui descend du Père des lumières (1) et qui fait marcher les hommes dans les sentiers de la justice. C'est elle dont la prévoyance s'étend aux siècles futurs et enferme dans ses desseins l'éternité tout entière. Touché de ses immortels et invisibles attraits, il l'a recherchée avec ardeur, selon le précepte du Sage (2). *La sagesse vous élèvera*, dit Salomon, *et vous donnera la gloire quand vous l'aurez embrassée.* Mais ce sera une gloire que le sens humain ne peut comprendre. Comme ce sage et puissant ministre aspirait à cette gloire, il l'a préférée à celle dont il se voyait environné sur la terre : c'est pourquoi sa modération l'a toujours mis au-dessus de sa fortune.

Incapable d'être ébloui des grandeurs humaines, comme il y paraît sans ostentation, il y est vu sans envie, et nous remarquons dans sa conduite ces trois caractères de la véritable sagesse, qu'élevé sans empressement aux premiers honneurs, il y a vécu aussi modeste que grand; que, dans ses importants emplois, soit qu'il nous paraisse, comme chancelier, chargé de la principale administration de la justice, ou que nous le considérions dans les autres occupations d'un long ministère, supérieur à ses intérêts, il n'a regardé que le bien public, qu'enfin dans une heureuse vieillesse, prêt à rendre, avec sa grande âme, le sacré dépôt de l'autorité, si bien confié à ses soins, il a vu disparaître toute sa grandeur avec sa vie, sans qu'il lui en ait coûté un seul soupir : tant il avait mis en lieu haut et inaccessible à la mort son cœur et ses espérances. De sorte qu'il nous paraît, selon la promesse du Sage, dans une gloire immortelle, pour s'être soumis aux lois de la véritable sagesse, et pour avoir fait céder à la modestie l'éclat ambitieux des grandeurs humaines, l'intérêt particulier à l'amour du bien public, et la vie même au désir des biens éternels. C'est la gloire qu'a remportée TRÈS-HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR MESSIRE MICHEL LE TELLIER, CHEVALIER, CHANCELIER DE FRANCE.

Le grand cardinal de Richelieu achevait son glorieux ministère, et finissait tout ensemble une vie pleine de merveilles. Sous sa ferme et prévoyante conduite, la puissance d'Autriche cessait d'être redoutée, et la France, sortie enfin des guerres civiles, commençait à donner le branle aux affaires de l'Europe. On avait une attention particulière à celles d'Italie, et, sans parler des autres

(1) Sapientia desursum descendens. *Jac.*, III, 15.
(2) Exaltabit te (sapientia) : glorificaberis ab ea, cum eam fueris amplexatus. *Proverb.*, IV, 8.

raisons, Louis XIII, de glorieuse et triomphante mémoire, devait sa protection à la duchesse de Savoie, sa sœur, et à ses enfants. Jules Mazarin, dont le nom devait être si grand dans notre histoire, employé par la cour de Rome en diverses négociations, s'était donné à la France, et, propre par son génie et par ses correspondances à ménager les esprits de sa nation, il avait fait prendre un cours si heureux aux conseils du cardinal de Richelieu, que ce ministre se crut obligé de l'élever à la pourpre. Par là il sembla montrer son successeur à la France, et le cardinal Mazarin s'avançait secrètement à la première place.

En ce temps, Michel le Tellier, encore maître des requêtes, était intendant de justice en Piémont. Mazarin, que ses négociations attiraient souvent à Turin, fut ravi d'y trouver un homme d'une si grande capacité et d'une conduite si sûre dans les affaires : car les ordres de la cour obligeaient l'ambassadeur à concerter toutes choses avec l'intendant, à qui la divine Providence faisait faire ce léger apprentissage des affaires d'État. Il ne fallait qu'en ouvrir l'entrée à un génie si perçant, pour l'introduire bien avant dans les secrets de la politique. Mais son esprit modéré ne se perdait pas dans ces vastes pensées, et renfermé, à l'exemple de ses pères, dans les modestes emplois de la robe, il ne jetait pas seulement les yeux sur les engagements éclatants, mais périlleux, de la cour. Ce n'est pas qu'il ne parût toujours supérieur à ses emplois.

Dès sa première jeunesse tout cédait aux lumières de son esprit, aussi pénétrant et aussi net qu'il était grave et sérieux. Poussé par ses amis, il avait passé du grand-conseil, sage compagnie où sa réputation vit encore, à l'importante charge de procureur du roi. Cette grande ville se souvient de l'avoir vu, quoique jeune, avec toutes les qualités d'un grand magistrat, opposé non seulement aux brigues et aux partialités qui corrompent l'intégrité de la justice, et aux préventions qui en obscurcissent les lumières, mais encore aux voies irrégulières et extraordinaires où elle perd avec sa constance la véritable autorité de ses jugements. On y vit enfin tout l'esprit et les maximes d'un juge qui, attaché à la règle, ne porte pas dans le tribunal ses propres pensées, ni des adoucissements ou des rigueurs arbitraires, et qui veut que les lois gouvernent, et non pas les hommes. Telle est l'idée qu'il avait de la magistrature. Il apporta ce même esprit dans le conseil, où l'autorité du prince, qu'on y exerce avec un pouvoir plus absolu, semble ouvrir un champ plus libre à la justice, et toujours semblable à lui-même, il y suivit dès-lors la même règle qu'il y a établie depuis, quand il en a été le chef.

Et certainement, Messieurs, je puis dire avec confiance que l'amour de la justice était comme né avec ce grave magistrat, et qu'il croissait avec lui dès son enfance. C'est aussi de cette heureuse naissance que sa modestie se fit un rempart contre les louanges qu'on donnait à son intégrité, et l'amour qu'il avait pour la justice ne lui parut pas mériter le nom de vertu, parce qu'il le portait, disait-il, en quelque manière dans le sang. Mais Dieu, qui l'avait prédestiné à être un exemple de justice dans un si beau règne et dans la première charge d'un si grand royaume, lui avait fait regarder le devoir de juge, où il était appelé, comme le moyen particulier qu'il lui donnait pour accomplir l'œuvre de son salut. C'était la sainte pensée qu'il avait toujours dans le cœur, c'était la belle parole qu'il avait toujours à la bouche, et par-là il faisait assez connaître combien il avait pris le goût véritable de la piété chrétienne. Saint Paul en a mis l'exercice, non pas dans ces pratiques particulières que chacun se fait à son gré, plus attaché à ces lois qu'à celles de Dieu, mais à se sanctifier dans son état, et chacun dans les emplois de sa vocation : *Unusquisque in qua vocatione vocatus est* (I *Cor.*, VII, 20). Mais si, selon la doctrine de ce grand apôtre, on trouve la sainteté dans les emplois les plus bas, et qu'un esclave s'élève à la perfection dans le service d'un maître mortel, pourvu qu'il y sache regarder l'ordre de Dieu, à quelle perfection l'âme chrétienne ne peut-elle pas aspirer dans l'auguste et saint ministère de la justice, puisque, selon l'Ecriture, l'on y exerce le jugement, non des hommes, mais du Seigneur même (1)?

Ouvrez les yeux, chrétiens; contemplez ces augustes tribunaux où la justice rend ses oracles, vous y verrez avec David les dieux de la terre, qui meurent, à la vérité, comme des hommes (2), mais qui cependant doivent juger comme des dieux, sans crainte, sans passion, sans intérêts. *Le Dieu des dieux* à leur tête, comme le chante ce grand roi, d'un ton si sublime, dans ce divin psaume; *Dieu assiste*, dit-il, *à l'assemblée des dieux, et au milieu il juge les dieux* (3). O juges, quelle majesté de vos séances! quel président de vos assemblées! mais aussi quel censeur de vos jugements! Sous ces yeux redoutables, notre sage magistrat écoutait également le riche et le pauvre, d'autant plus pur et d'autant plus ferme dans l'administration de la justice, que, sans porter ses regards sur les hautes places dont tout le monde le jugeait digne, il mettait son élévation, comme son étude, à se rendre parfait dans son état.

Non, non, ne le croyez pas, que la justice habite jamais dans les âmes où l'ambition domine. Toute âme inquiète et ambitieuse est incapable de règle. L'ambition a fait trouver ces dangereux expédients, où, semblable à un sépulcre blanchi, un juge artificieux ne garde que les apparences de la justice. Ne parlons pas des corruptions qu'on a honte d'avoir à se reprocher : parlons de la lâcheté ou de la licence d'une justice arbi-

(1) Non enim hominis exercetis judicium, sed Domini. II *Paral.*, XIX, 6.

(2) Ego dixi : Dii estis..... vos autem sicut homines moriemini. *Ps.* LXXXI, 6, 7.

(3) Deus stetit in synagoga deorum : in medio autem deos dijudicat. *Ibid.*, 1.

traire qui, sans règle et sans maxime, se tourne au gré de l'ami puissant. Parlons de la complaisance qui ne veut jamais ni trouver le fil ni arrêter le progrès d'une procédure malicieuse. Que dirai-je du dangereux artifice qui fait prononcer à la justice, comme autrefois aux démons, des oracles ambigus et captieux? Que dirai-je des difficultés qu'on suscite dans l'exécution, lorsqu'on n'a pu refuser la justice à un droit trop clair? La loi est déchirée, comme disait le prophète, et le jugement n'arrive jamais à sa perfection : *Non pervenit usque ad finem judicium* (*Habac.*, I, 4). Lorsque le juge veut s'agrandir et qu'il change en une souplesse de cour le rigide et inexorable ministère de la justice, il fait naufrage contre ces écueils. On ne voit dans ses jugements qu'une justice imparfaite, semblable, je ne craindrai pas de le dire, à la justice de Pilate : justice qui fait semblant d'être vigoureuse, à cause qu'elle résiste aux tentations médiocres et peut-être aux clameurs d'un peuple irrité, mais qui tombe et disparaît tout à coup lorsqu'on allègue, sans ordre même et mal à propos, le nom de César. Que dis-je, le nom de César? Ces âmes, prostituées à l'ambition, ne se mettent pas à si haut prix : tout ce qui parle, tout ce qui approche, ou les gagne, ou les intimide; et la justice se retire d'avec elles. Que si elle s'est construit un sanctuaire éternel et incorruptible dans le cœur du sage Michel le Tellier, c'est que, libre des empressements de l'ambition, il se voit élevé aux plus grandes places, non par ses propres efforts, mais par la douce impulsion d'un vent favorable, ou plutôt, comme l'événement l'a justifié, par un choix particulier de la divine Providence.

Le cardinal de Richelieu était mort peu regretté de son maître, qui craignit de lui devoir trop. Le gouvernement passé fut odieux. Ainsi, de tous les ministres, le cardinal Mazarin, plus nécessaire et plus important, fut le seul dont le crédit se soutint; et le secrétaire d'Etat, chargé des ordres de la guerre, ou rebuté d'un traitement qui ne répondait pas à son attente, ou déçu par la douceur apparente du repos qu'il crut trouver dans la solitude, ou flatté d'une secrète espérance de se voir plus avantageusement rappelé par la nécessité de ses services, ou agité de ces je ne sais quelles inquiétudes dont les hommes ne savent pas se rendre raison à eux-mêmes, se résolut tout à coup à quitter cette grande charge. Le temps était arrivé que notre sage ministre devait être montré à son prince et à sa patrie. Son mérite le fit chercher à Turin, sans qu'il y pensât. Le cardinal Mazarin, plus heureux, comme vous verrez, de l'avoir trouvé, qu'il ne le conçut alors, rappela au roi ses agréables services; et le rapide moment d'une conjoncture imprévue, loin de donner lieu aux sollicitations, n'en laissa pas même aux désirs. Louis XIII rendit au ciel son âme juste et pieuse; et il parut que notre ministre était réservé au roi son fils.

Tel était l'ordre de la Providence, et je vois ici quelque chose de ce qu'on lit dans Isaïe. La sentence partit d'en haut, et il fut dit à Sobna, chargé d'un ministère principal : Je t'ôterai de ton poste, et je te déposerai de ton ministère : *Expellam te de statione tua, et de ministerio tuo deponam te* (*Isa.*, XXII, 19). En ce temps, j'appellerai mon serviteur Eliakim... et je le revêtirai de ta puissance (1). Mais un plus grand honneur lui est destiné : le temps viendra que, par l'administration de la justice, il sera le père des habitants de Jérusalem et de la maison de Juda, *Erit pater habitantibus Jerusalem.* La clef de la maison de David, c'est-à-dire, de la maison régnante, sera attachée à ses épaules; il ouvrira, et personne ne pourra fermer; il fermera, et personne ne pourra ouvrir (2) : il aura la souveraine dispensation de la justice et des grâces.

Parmi ces glorieux emplois, notre ministre a fait voir à toute la France que sa modération, durant quarante ans, était le fruit d'une sagesse consommée. Dans les fortunes médiocres, l'ambition, encore tremblante, se tient si cachée, qu'à peine se connaît-elle elle-même. Lorsqu'on se voit tout d'un coup élevé aux places les plus importantes, et que je ne sais quoi nous dit dans le cœur qu'on mérite d'autant plus de si grands honneurs, qu'ils sont venus à nous comme d'eux-mêmes, on ne se possède plus : et si vous me permettez de vous dire une pensée de saint Chrysostome, c'est aux hommes vulgaires un trop grand effort que celui de se refuser à cette éclatante beauté qui se donne à eux. Mais notre sage ministre ne s'y laissa pas emporter. Quel autre parut d'abord plus capable des grandes affaires? Qui connaissait mieux les hommes et les temps? Qui prévoyait de plus loin, et qui donnait des moyens plus sûrs pour éviter les inconvénients dont les grandes entreprises sont environnées? Mais dans une si haute capacité et dans une si belle réputation, qui jamais a remarqué ou sur son visage un air dédaigneux, ou la moindre vanité dans ses paroles? Toujours libre dans la conversation, toujours grave dans les affaires, et toujours aussi modéré que fort et insinuant dans ses discours, il prenait sur les esprits un ascendant que la seule raison lui donnait. On voyait, et dans sa maison et dans sa conduite, avec des mœurs sans reproches, tout également éloigné des extrémités, tout enfin mesuré par la sagesse.

S'il sut soutenir le poids des affaires, il sut aussi les quitter, et reprendre son premier repos. Poussé par la cabale, Châville le vit tranquille, durant plusieurs mois, au milieu de l'agitation de toute la France. La cour le rappelle en vain : il persiste dans sa paisible retraite, tant que l'état des affaires le put souffrir, encore qu'il n'ignorât pas ce qu'on machinait contre lui durant son ab-

(1) Et erit in die illa : vocabo servum meum Eliacim filium Helciæ, et induam illum tunica tua.... et potestatem tuam dabo in manu ejus. *Is.*, XXII, 20, 21.

(2) Et dabo clavem domus David super humerum ejus, et aperiet, et non erit qui claudat; et claudet, et non erit qui aperiat. *Is.*, XXII, 21, 22.

sence ; et il ne parut pas moins grand en demeurant sans action, qu'il l'avait paru en se soutenant au milieu des mouvements les plus hasardeux. Mais dans le plus grand calme de l'Etat, aussitôt qu'il lui fut permis de se reposer des occupations de sa charge sur un fils qu'il n'eût jamais donné au roi, s'il ne l'eût senti capable de le bien servir ; après qu'il eut reconnu que le nouveau secrétaire d'Etat savait, avec une ferme et continuelle action, suivre les desseins, et exécuter les ordres d'un maître si entendu dans l'art de la guerre : ni la hauteur des entreprises ne surpassait sa capacité, ni les soins infinis de l'exécution n'étaient au-dessus de sa vigilance : tout était prêt aux lieux destinés ; l'ennemi également menacé dans toutes ses places ; les troupes, aussi vigoureuses que disciplinées, n'attendaient que les derniers ordres du grand capitaine, et l'ardeur que ses yeux inspirent : tout tombe sous ses coups, et il se voit l'arbitre du monde. Alors le zélé ministre, dans une entière vigueur d'esprit et de corps, crut qu'il pouvait se permettre une vie plus douce.

L'épreuve en est hasardeuse pour un homme d'Etat ; et la retraite presque toujours a trompé ceux qu'elle flattait de l'espérance du repos. Celui-ci fut d'un caractère plus ferme. Les conseils où il assistait lui laissaient presque tout son temps ; et après cette grande foule d'hommes et d'affaires qui l'environnait, il s'était lui-même réduit à une espèce d'oisiveté et de solitude : mais il la sut soutenir. Les heures qu'il avait libres furent remplies de bonnes lectures et, ce qui passe toutes les lectures, de sérieuses réflexions sur les erreurs de la vie humaine et sur les vains travaux des politiques, dont il avait tant d'expérience. L'éternité se présentait à ses yeux comme le digne objet du cœur de l'homme. Parmi ces sages pensées, et renfermé dans un doux commerce avec ses amis aussi modestes que lui : car il savait les choisir de ce caractère, et il leur apprenait à le conserver dans les emplois les plus importants et de la plus haute confiance ; il goûtait un véritable repos dans la maison de ses pères, qu'il avait accommodée peu à peu à sa fortune présente, sans lui faire perdre les traces de l'ancienne simplicité ; jouissant en sujet fidèle des prospérités de l'Etat et de la gloire de son maître.

La charge de chancelier vaqua, et toute la France la destinait à un ministre si zélé pour la justice. Mais, comme dit le Sage, autant que le ciel s'élève, et que la terre s'incline au-dessous de lui, autant le cœur des rois est impénétrable (1). Enfin le moment du prince n'était pas encore arrivé ; et le tranquille ministre, qui connaissait les dangereuses jalousies des cours et les sages tempéraments des conseils des rois, sut encore lever les yeux vers la divine Providence dont les décrets éternels règlent tous ces mouvements. Lorsque après de longues années il se vit élevé à cette grande charge, encore qu'elle reçût un nouvel éclat en sa personne, où elle était jointe à la confiance du prince, sans s'en laisser éblouir, le modeste ministre disait seulement que le roi, pour couronner plutôt la longueur que l'utilité de ses services, voulait donner un titre à son tombeau, et un ornement à sa famille. Tout le reste de sa conduite répondit à de si beaux commencements. Notre siècle, qui n'avait point vu de chancelier si autorisé, vit en celui-ci autant de modération et de douceur que de dignité et de force ; pendant qu'il ne cessait de se regarder comme devant bientôt rendre compte à Dieu d'une si grande administration. Ses fréquentes maladies le mirent souvent aux prises avec la mort. Exercé par tant de combats, il en sortait toujours plus fort et plus résigné à la volonté divine.

La pensée de la mort ne rendit pas sa vieillesse moins tranquille ni moins agréable. Dans la même vivacité, on lui vit faire seulement de plus graves réflexions sur la caducité de son âge et sur le désordre extrême que causerait dans l'Etat une si grande autorité dans des mains trop faibles. Ce qu'il avait vu arriver à tant de sages vieillards, qui semblaient n'être plus rien que leur ombre propre, le rendait continuellement attentif à lui-même. Souvent il se disait en son cœur, que le plus malheureux effet de cette faiblesse de l'âge était de se cacher à ses propres yeux ; de sorte que tout à coup on se trouve plongé dans l'abîme, sans avoir pu remarquer le fatal moment d'un insensible déclin : et il conjurait ses enfants, par toute la tendresse qu'il avait pour eux, et par toute leur reconnaissance, qui faisait sa consolation dans ce court reste de vie, de l'avertir de bonne heure quand ils verraient sa mémoire vaciller ou son jugement s'affaiblir, afin que par un reste de force il pût garantir le public et sa propre conscience des maux dont les menaçait l'infirmité de son âge. Et lors même qu'il sentait son esprit entier, il prononçait la même sentence, si le corps abattu n'y répondait pas : car c'était la résolution qu'il avait prise dans sa dernière maladie ; et plutôt que de voir languir les affaires avec lui, si ses forces ne lui revenaient, il se condamnait, en rendant les sceaux, à rentrer dans la vie privée, dont aussi jamais il n'avait perdu le goût ; au hasard de s'ensevelir tout vivant et de vivre peut-être assez pour se voir longtemps traversé par la dignité qu'il aurait quittée ; tant il était au-dessus de sa propre élévation et de toutes les grandeurs humaines.

Mais ce qui rend sa modération plus digne de nos louanges, c'est la force de son génie né pour l'action, et la vigueur qui, durant cinq ans, lui fit dévouer sa tête aux fureurs civiles. Si aujourd'hui je me vois contraint de retracer l'image de nos malheurs, je n'en ferai point d'excuse à mon auditoire, où de quelque côté que je me tourne, tout ce qui frappe mes yeux, me montre une fidélité irréprochable ou peut-être une courte er

(1) Cœlum sursum, et terra deorsum, et cor regum inscrutabile. *Prov.*, XXV, 3.

reur réparée par de longs services. Dans ces fatales conjonctures, il fallait, à un ministre étranger, un homme d'un ferme génie et d'une égale sûreté, qui, nourri dans les compagnies, connût les ordres du royaume et l'esprit de la nation. Pendant que la magnanime et intrépide régente était obligée à montrer le roi enfant aux provinces, pour dissiper les troubles qu'on y excitait de toutes parts, Paris et le cœur du royaume demandaient un homme capable de profiter des moments, sans attendre de nouveaux ordres et sans troubler le concert de l'Etat. Mais le ministre lui-même, souvent éloigné de la cour, au milieu de tant de conseils, que l'obscurité des affaires, l'incertitude des événements et les différents intérêts faisaient hasarder, n'avait-il pas besoin d'un homme que la régente pût croire? Enfin il fallait un homme qui, pour ne pas irriter la haine publique déclarée contre le ministère, sût se conserver de la créance dans tous les partis, et ménager les restes de l'autorité.

Cet homme, si nécessaire au jeune roi, à la régente, à l'Etat, au ministre, aux cabales mêmes, pour ne les précipiter pas aux dernières extrémités par le désespoir : vous me prévenez, Messieurs, c'est celui dont nous parlons. C'est donc ici qu'il parut comme un génie principal. Alors nous le vîmes s'oublier lui-même, et comme un sage pilote, sans s'étonner ni des vagues, ni des orages, ni de son propre péril, aller droit comme un terme unique d'une si périlleuse navigation, à la conservation du corps de l'Etat et au rétablissement de l'autorité royale. Pendant que la cour réduisait Bordeaux, et que Gaston, laissé à Paris pour le maintenir dans le devoir, était environné de mauvais conseils, le Tellier fut le Chusaï qui les confondit et qui assura la victoire à l'oint du Seigneur (II *Reg.*, XVII). Fallut-il éventer les conseils d'Espagne, et découvrir le secret d'une paix trompeuse que l'on proposait, afin d'exciter la sédition pour peu qu'on l'eût différée? Le Tellier en fit d'abord accepter les offres : notre plénipotentiaire partit; et l'archiduc, forcé d'avouer qu'il n'avait pas de pouvoir, fit connaître lui-même au peuple ému, si toutefois un peuple ému connaît quelque chose, qu'on ne faisait qu'abuser de sa crédulité.

Mais s'il y eut jamais une conjoncture où il fallut montrer de la prévoyance et un courage intrépide, ce fut lorsqu'il s'agit d'assurer la garde des trois illustres captifs. Quelle cause les fit arrêter? Si ce fut ou des soupçons ou des vérités, ou de vaines terreurs ou de vrais périls, et, dans un pas si glissant, des précautions nécessaires, qui le pourra dire à la postérité? Quoi qu'il en soit, l'oncle du roi est persuadé : on croit pouvoir s'assurer des autres princes, et on en fait des coupables, en les traitant comme tels. Mais, où garder des lions toujours prêts à rompre leurs chaînes, pendant que chacun s'efforce de les avoir en sa main, pour les retenir ou les lâcher au gré de son ambition ou de ses vengeances? Gaston, que la cour avait attiré dans ses sentiments, était-il inaccessible aux factieux? Ne vois-je pas au contraire autour de lui des âmes hautaines, qui, pour faire servir les princes à leurs intérêts cachés, ne cessaient de lui inspirer qu'il devait s'en rendre le maître? De quelle importance, de quel éclat, de quelle réputation au dedans et au dehors, d'être le maître du sort du prince de Condé? Ne craignons point de le nommer; puisqu'enfin tout est surmonté par la gloire de son grand nom et de ses actions immortelles. L'avoir entre ses mains, c'était y avoir la victoire même, qui le suit éternellement dans les combats. Mais il était juste que ce précieux dépôt de l'Etat demeurât entre les mains du roi, et il lui appartenait de garder une si noble partie de son sang.

Pendant donc que notre ministre travaillait à ce glorieux ouvrage, où il y allait de la royauté et du salut de l'Etat, il fut seul en butte aux factieux. Lui seul, disaient-ils, savait dire et taire ce qu'il fallait : seul il savait épancher et retenir son discours; impénétrable, il pénétrait tout; et pendant qu'il tirait le secret des cœurs, il ne disait, maître de lui-même, que ce qu'il voulait. Il perçait dans tous les secrets, démêlait toutes les intrigues, découvrait les entreprises les plus cachées et les plus sourdes machinations. C'était ce sage dont il est écrit : Les conseils se recèlent dans le cœur de l'homme, à la manière d'un profond abîme sous une eau dormante : mais l'homme sage les épuise; il en découvre le fond : *Sicut aqua profunda, sic consilium in corde viri : vir sapiens exhauriet illud* (*Prov.*, XX, 5). Lui seul réunissait les gens de bien, rompait les liaisons des factieux, en déconcertait les desseins, et allait recueillir dans les égarés ce qu'il y restait quelquefois de bonnes intentions. Gaston ne croyait que lui; et lui seul savait profiter des heureux moments et des bonnes dispositions d'un si grand prince. Venez, venez, faisons contre lui de secrètes menées : *Venite, et cogitemus contra eum cogitationes;* unissons-nous, pour le décréditer : tout ensemble, frappons-le de notre langue, et ne souffrons plus qu'on écoute tous ses beaux discours : *Percutiamus eum lingua, et non attendamus ad universos sermones ejus* (*Jer.*, XVIII, 18).

Mais on faisait contre lui de plus funestes complots. Combien reçut-il d'avis secrets que sa vie n'était pas en sûreté! Et il connaissait dans le parti de ces fiers courages dont la force malheureuse et l'esprit extrême ose tout et sait trouver des exécuteurs. Mais sa vie ne lui fut pas précieuse, pourvu qu'il fût fidèle à son ministère. Pouvait-il faire à Dieu un plus beau sacrifice que de lui offrir une âme pure de l'iniquité de son siècle, et dévouée à son prince et à la patrie? Jésus nous en a montré l'exemple : les Juifs mêmes le reconnaissaient pour un si bon citoyen, qu'ils crurent ne pouvoir donner auprès de lui une meilleure recommandation à ce centenier, qu'en disant à notre Sauveur : Il aime notre nation (1)

(1) Diligit enim gentem nostram. *Luc.*, VII, 5.

Jérémie a-t-il plus versé de larmes que lui sur les ruines de sa patrie? Que n'a pas fait ce Sauveur miséricordieux pour prévenir les malheurs de ses citoyens? Fidèle au prince comme à son pays, il n'a pas craint d'irriter l'envie des Pharisiens en défendant les droits de César (*Matth.*, XXII, 21); et lorsqu'il est mort pour nous sur le Calvaire, victime de l'univers, il a voulu que le plus chéri de ses évangélistes remarquât qu'il mourait spécialement pour sa nation : *Quia moriturus erat pro gente* (*Joan.*, XI, 51).

Si notre zélé ministre, touché de ces vérités, exposa sa vie, craindrait-il de hasarder sa fortune? Ne sait-on pas qu'il fallait souvent s'opposer aux inclinations du cardinal, son bienfaiteur? Deux fois, en grand politique, ce judicieux favori sut céder au temps et s'éloigner de la cour. Mais, il le faut dire, toujours il y voulait revenir trop tôt. Le Tellier s'opposait à ses impatiences jusqu'à se rendre suspect; et sans craindre ni ses envieux, ni les défiances d'un ministre également soupçonneux et ennuyé de son état, il allait d'un pas intrépide où la raison d'Etat le déterminait. Il sut suivre ce qu'il conseillait. Quand l'éloignement de ce grand ministre eut attiré celui de ses confidents, supérieur par cet endroit au ministre même, dont il admirait d'ailleurs les profonds conseils, nous l'avons vu retiré dans sa maison, où il conserva sa tranquillité parmi les incertitudes des émotions populaires et d'une cour agitée; et résigné à la Providence, il vit sans inquiétude frémir à l'entour les flots irrités : et parce qu'il souhaitait le rétablissement du ministre, comme un soutien nécessaire de la réputation et de l'autorité de la régence, et non pas, comme plusieurs autres, pour son intérêt, que le poste qu'il occupait lui donnait assez de moyens de ménager d'ailleurs : aucun mauvais traitement ne le rebutait. Un beau-frère sacrifié, malgré ses services, lui montrait ce qu'il pouvait craindre. Il savait, crime irrémissible dans les cours, qu'on écoutait des propositions contre lui-même; et peut-être que sa place eût été donnée, si on eût pu la remplir d'un homme aussi sûr. Mais il n'en tenait pas moins la balance droite. Les uns donnaient au ministre des espérances trompeuses, les autres lui inspiraient de vaines terreurs; et en s'empressant beaucoup, ils faisaient les zélés et les importants. Le Tellier lui montrait la vérité, quoique souvent importune, et industrieux à se cacher dans les actions éclatantes, il en renvoyait la gloire au ministre, sans craindre, dans le même temps, de se charger des refus que l'intérêt de l'Etat rendait nécessaires. Et c'est de là qu'il est arrivé, qu'en méprisant par raison la haine de ceux dont il lui fallait combattre les prétentions, il en acquérait l'estime, et souvent même l'amitié et la confiance. L'histoire en racontera de fameux exemples, je n'ai pas besoin de les rapporter; et, content de remarquer des actions de vertu dont les sages auditeurs puissent profiter, ma voix n'est pas destinée à satisfaire les politiques ni les curieux.

Mais puis-je oublier celui que je vois partout dans le récit de nos malheurs? Cet homme (1) si fidèle aux particuliers, si redoutable à l'Etat; d'un caractère si haut, qu'on ne pouvait ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi; ferme génie, que nous avons vu, en ébranlant l'univers, s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée, ainsi qu'il eut le courage de le reconnaître dans le lieu le plus éminent de la chrétienté, et enfin comme peu capable de contenter ses désirs, tant il connut son erreur et le vide des grandeurs humaines. Mais pendant qu'il voulait acquérir ce qu'il devait un jour mépriser, il remua tout par de secrets et puissants ressorts; et après que tous les partis furent abattus, il sembla encore se soutenir seul, et seul encore menacer le favori victorieux de ses tristes et intrépides regards. La religion s'intéresse dans ses infortunes, la ville royale s'émut, et Rome même menace. Quoi donc, n'est-ce pas assez que nous soyons attaqués au dedans et au dehors par toutes les puissances temporelles? Faut-il que la religion se mêle dans nos malheurs, et qu'elle semble nous opposer de près et de loin une autorité sacrée? Mais par les soins du sage Michel le Tellier, Rome n'eut point à reprocher au cardinal Mazarin d'avoir terni l'éclat de la pourpre dont il était revêtu : les affaires ecclésiastiques prirent une forme réglée; ainsi le calme fut rendu à l'Etat. On revoit dans sa première vigueur l'autorité affaiblie : Paris et tout le royaume, avec un fidèle et admirable empressement, reconnaît son roi gardé par la Providence et réservé à ses grands ouvrages : le zèle des compagnies, que de tristes expériences avaient éclairées, est inébranlable : les pertes de l'Etat sont réparées, le cardinal fait la paix avec avantage. Au plus haut point de sa gloire, sa joie est troublée par la triste apparition de la mort : intrépide, il domine jusqu'entre ses bras et au milieu de son ombre. Il semble qu'il ait entrepris de montrer à toute l'Europe que sa faveur, attaquée par tant d'endroits, est si hautement établie, que tout devient faible contre elle, jusqu'à une mort prochaine et lente. Il meurt avec cette triste consolation; et nous voyons commencer ces belles années, dont on ne peut assez admirer le cours glorieux.

Cependant la grande et pieuse Anne d'Autriche rendait un perpétuel témoignage à l'inviolable fidélité de notre ministre, où, parmi tant de divers mouvements, elle n'avait jamais remarqué un pas douteux. Le roi, qui dès son enfance l'avait vu toujours attentif au bien de l'Etat et tendrement attaché à sa personne sacrée, prenait confiance en ses conseils; et le ministre conservait sa modération, soigneux surtout de cacher l'important service qu'il rendait continuellement à l'Etat, en faisant connaître les hommes capables de remplir les grandes places, et en leur rendant à propos des offices qu'ils ne savaient pas. Car que peut faire de plus utile

(1) Le cardinal de Retz.

un zélé ministre, puisque le prince, quelque grand qu'il soit, ne connaît sa force qu'à demi, s'il ne connaît les grands hommes que la Providence fait naître en son temps pour le seconder?

Ne parlons pas des vivants dont les vertus, non plus que les louanges, ne sont jamais sûres dans le variable état de cette vie. Mais je veux ici nommer par honneur le sage, le docte et le pieux Lamoignon que notre ministre proposait toujours comme digne de prononcer les oracles de la justice dans le plus majestueux de ses tribunaux. La justice, leur commune amie, les avait unis; et maintenant ces deux âmes pieuses, touchées sur la terre du même désir de faire régner les lois, contemplent ensemble à découvert les lois éternelles d'où les nôtres sont dérivées; et si quelque légère trace de nos faibles distinctions paraît encore dans une si simple et si claire vision, elles adorent Dieu en qualité de justice et de règle.

Ecce in justitia regnabit rex, et principes in judicio præerunt (*Is.*, XXXII, 1): Le roi régnera selon la justice, et les juges présideront en jugement. La justice passe du prince dans les magistrats; et du trône elle se répand sur les tribunaux. C'est dans le règne d'Ezéchias, le modèle de nos jours. Un prince zélé pour la justice nomme un principal et universel magistrat, capable de contenter ses désirs. L'infatigable ministre ouvre des yeux attentifs sur tous les tribunaux; animé des ordres du prince, il y établit la règle, la discipline, le concert, l'esprit de justice. Il sait que si la prudence du souverain magistrat est obligée quelquefois, dans les cas extraordinaires, de suppléer à la prévoyance des lois, c'est toujours en prenant leur esprit; et enfin qu'on ne doit sortir de la règle qu'en suivant un fil qui tienne, pour ainsi dire, à la règle même. Consulté de toutes parts, il donne des réponses courtes, mais décisives, aussi pleines de sagesse que de dignité: et le langage des lois est dans son discours. Par toute l'étendue du royaume, chacun peut faire ses plaintes, assuré de la protection du prince; et la justice ne fut jamais ni si éclairée ni si secourable. Vous voyez comme ce sage magistrat modère tout le corps de la justice: voulez-vous voir ce qu'il fait dans la sphère où il est attaché, et qu'il doit mouvoir par lui-même?

Combien de fois s'est-on plaint que les affaires n'avaient ni de règle ni de fin; que la force des choses jugées n'était presque plus connue; que la compagnie où l'on renversait avec tant de facilité les jugements de toutes les autres ne respectait pas davantage les siens; enfin que le nom du prince était employé à rendre tout incertain, et que souvent l'iniquité sortait du lieu d'où elle devait être foudroyée. Sous le sage Michel le Tellier, le conseil fit sa véritable fonction; et l'autorité de ses arrêts, semblable à un juste contre-poids, tenait par tout le royaume la balance égale. Les juges, que leurs coups hardis et leurs artifices faisaient redouter, furent sans crédit; leur nom ne servit qu'à rendre la justice plus attentive. Au conseil comme au sceau, la multitude, la variété, la difficulté des affaires n'étonnèrent jamais ce grand magistrat. Il n'y avait rien de plus difficile, ni aussi de plus hasardeux que de le surprendre; et dès le commencement de son ministère, cette irrévocable sentence sortit de sa bouche, que le crime de le tromper serait le moins pardonnable. De quelque belle apparence que l'iniquité se couvrît, il en pénétrait les détours; et d'abord il savait connaître, même sous les fleurs, la marche tortueuse de ce serpent. Sans châtiment, sans rigueur, il couvrait l'injustice de confusion, en lui faisant seulement sentir qu'il la connaissait; et l'exemple de son inflexible régularité fut l'inévitable censure de tous les mauvais desseins. Ce fut donc par cet exemple admirable, plus encore que par ses discours et par ses ordres, qu'il établit dans le conseil une pureté et un zèle de la justice, qui attire la vénération des peuples, assure la fortune des particuliers, affermit l'ordre public, et fait la gloire de ce règne.

Sa justice n'était pas moins prompte qu'elle était exacte. Sans qu'il fallût le presser, les gémissements des malheureux plaideurs, qu'il croyait entendre nuit et jour, étaient pour lui une perpétuelle et vive sollicitation. Ne dites pas à ce zélé magistrat qu'il travaille plus que son grand âge ne le peut souffrir: vous irriterez le plus patient de tous les hommes. Est-on, disait-il, dans les places pour se reposer et pour vivre? ne doit-on pas sa vie à Dieu, au prince et à l'Etat? Sacrés autels, vous m'êtes témoins que ce n'est pas aujourd'hui par ces artificieuses fictions de l'éloquence que je lui mets en la bouche ces fortes paroles. Sache la postérité, si le nom d'un si grand ministre fait aller mon discours jusqu'à elle, que j'ai moi-même souvent entendu ces saintes réponses. Après de grandes maladies, causées par de grands travaux, on voyait revivre cet ardent désir de reprendre ses exercices ordinaires, au hasard de retomber dans les mêmes maux; et tout sensible qu'il était aux tendresses de sa famille, il l'accoutumait à ces courageux sentiments. C'est, comme nous l'avons dit, qu'il faisait consister, avec son salut, le service particulier qu'il devait à Dieu, dans une sainte administration de la justice. Il en faisait son culte perpétuel, son sacrifice du matin et du soir, selon cette parole du Sage: *La justice vaut mieux devant Dieu que de lui offrir des victimes* (1). Car quelle plus sainte hostie, quel encens plus doux, quelle prière plus agréable, que de faire entrer devant soi la cause de la veuve, que d'essuyer les larmes du pauvre oppressé, et de faire taire l'iniquité par toute la terre? Combien le pieux ministre était touché de ces vérités, ses paisibles audiences le faisaient paraître.

Dans les audiences vulgaires, l'un, toujours précipité, vous trouble l'esprit; l'autre, avec un visage inquiet et des regards incertains, vous ferme le cœur: celui-là se pré-

(1) Facere misericordiam et judicium, magis placet Domino quam victimæ. *Prov.*, XXI, 3.

sente à vous par coutume ou par bienséance, et il laisse vaguer ses pensées sans que vos discours arrêtent son esprit distrait; celui-ci, plus cruel encore, a les oreilles bouchées par ses préventions, et, incapable de donner entrée aux raisons des autres, il n'écoute que ce qu'il a dans son cœur. A la facile audience de ce sage magistrat, et par la tranquillité de son favorable visage, une âme agitée se calmait. C'est là qu'on trouvait ces douces réponses qui apaisent la colère (1), et ces paroles qu'on préfère aux dons : *Verbum melius quam datum* (*Eccli.*, XVIII, 16). Il connaissait les deux visages de la justice : l'un facile dans le premier abord; l'autre sévère et impitoyable quand il faut conclure. Là elle veut plaire aux hommes, et également contenter les deux partis : ici elle ne craint ni d'offenser le puissant ni d'affliger le pauvre et le faible. Ce charitable magistrat était ravi d'avoir à commencer par la douceur; et dans toute l'administration de la justice, il nous paraissait un homme que sa nature avait fait bienfaisant, et que la raison rendait inflexible. C'est par où il avait gagné les cœurs. Tout le royaume faisait des vœux pour la prolongation de ses jours; on se reposait sur sa prévoyance; ses longues expériences étaient pour l'Etat un trésor inépuisable de sages conseils; et sa justice, sa prudence, la facilité qu'il apportait aux affaires, lui méritaient la vénération et l'amour de tous les peuples.

O Seigneur, vous avez fait, comme dit le Sage, l'œil qui regarde et l'oreille qui entend (2). Vous donc, qui donnez aux juges ces regards bénins, ces oreilles attentives et ce cœur toujours ouvert à la vérité, écoutez-nous pour celui qui écoutait tout le monde. Et vous, doctes interprètes des lois, fidèles dépositaires de leurs secrets, et implacables vengeurs de leur sainteté méprisée, suivez ce grand exemple de nos jours. Tout l'univers a les yeux sur nous. Affranchis des intérêts et des passions, sans yeux comme sans mains, vous marchez sur la terre semblables aux esprits célestes; ou plutôt, images de Dieu, (3) vous en imitez l'indépendance. Comme lui, vous n'avez besoin ni des hommes ni de leurs présents; comme lui, vous faites justice à la veuve et au pupille : l'étranger n'implore pas en vain votre secours; et assurés que vous exercez la puissance du juge de l'univers, vous n'épargnez personne dans vos jugements. Puisse-t-il, avec ses lumières et avec son esprit de force, vous donner cette patience, cette attention et cette docilité toujours accessible à la raison que Salomon lui demandait pour juger son peuple (II *Reg.*, III, 9).

Mais ce que cette chaire, ce que ces autels, ce que l'Evangile que j'annonce, et l'exemple du grand ministre dont je célèbre les vertus, m'oblige à regarder plus que toutes choses, c'est les droits sacrés de l'Eglise. L'Eglise ramasse ensemble tous les titres par où l'on peut espérer le secours de la justice. La justice doit une assistance particulière aux faibles, aux orphelins, aux épouses délaissées et aux étrangers. Qu'elle est forte cette Eglise, et que redoutable est le glaive que le Fils de Dieu lui a mis dans la main! Mais c'est un glaive spirituel, dont les superbes et les incrédules ne ressentent pas le double tranchant (1). Elle est fille du Tout-Puissant: mais son Père, qui la soutient au dedans, l'abandonne souvent aux persécuteurs; et, à l'exemple de Jésus-Christ, elle est obligée de crier dans son agonie : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissée (2)? Son époux est le plus puissant comme le plus beau et le plus parfait de tous les enfants des hommes (3) : mais elle n'a entendu sa voix agréable : elle n'a joui de sa douce et désirable présence qu'un moment (4) : tout d'un coup il a pris la fuite avec une course rapide; et plus vite qu'un faon de biche, il s'est élevé au-dessus des plus hautes montagnes (5). Semblable à une épouse désolée, l'Eglise ne fait que gémir, et le chant de la tourterelle (6) délaissée est dans sa bouche. Enfin elle est étrangère et comme errante sur la terre, où elle vient recueillir les enfants de Dieu sous ses ailes; et le monde, qui s'efforce de les lui ravir, ne cesse de traverser son pèlerinage.

Mère affligée, elle a souvent à se plaindre de ses enfants qui l'oppriment. On ne cesse d'entreprendre sur ses droits sacrés : sa puissance céleste est affaiblie, pour ne pas dire tout à fait éteinte. On se venge sur elle de quelques-uns de ses ministres, trop hardis usurpateurs des droits temporels: à son tour la puissance temporelle a semblé vouloir tenir l'Eglise captive, et se récompenser de ses pertes sur Jésus-Christ même. Les tribunaux séculiers ne retentissent que des affaires ecclésiastiques : on ne songe pas au don particulier qu'a reçu l'ordre apostolique pour les décider : don céleste que nous ne recevons qu'une fois par l'imposition des mains (7); mais que saint Paul nous ordonne de ranimer, de renouveler et de rallumer sans cesse en nous-mêmes comme un feu divin; afin que la vertu en soit immortelle. Ce don nous est-il seulement accordé pour annoncer la sainte parole, ou pour sanctifier les âmes par les sacrements? N'est-ce pas aussi pour policer les Eglises, pour y établir

(1) Responsio mollis frangit iram. *Prov.*, XV, 1.
(2) Aurem audientem et oculum videntem, Dominus fecit utrumque. *Prov.*, XX, 12.
(3) Dominus Deus vester, ipse est Deus deorum, et Dominus dominantium : Deus magnus et potens, et terribilis, qui personam non accipit, nec munera. Facit judicium pupillo et viduæ, amat peregrinum, et dat ei victum atque vestitum. *Deut.*, X, 17, 18.

(1) De ore ejus gladius utraque parte acutus exibat. *Apoc.*, I, 16. Vivus est sermo Dei et efficax, et penetrabilior omni.
gladio ancipiti. *Heb.*, IV, 12.
(2) Eli, Eli, lammasabacthani : hoc est, Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? *Matth.*, XXVII, 46.
(3) Speciosus forma præ filiis hominum. *Ps.* XLIV, 3.
(4) Amicus sponsi, qui stat et audit eum; gaudio gaudet propter vocem sponsi. *Joan*, III, 29.
(5) Fuge, dilecte mi, et assimilare capreæ hinnuloque cervorum super montes aromatum. *Cant.*, VIII., 14.
(6) Vox turturis audita est in terra nostra. *Cant.*, II, 12.
(7) Admoneo te ut resuscites gratiam Dei, quæ est in te per impositionem manuum mearum. II *Tim.*, I, 6.

la discipline, pour appliquer les canons inspirés de Dieu à nos saints prédécesseurs, et accomplir tous les devoirs du ministère ecclésiastique?

Autrefois, et les canons et les lois, et les évêques et les empereurs concouraient ensemble à empêcher les ministres des autels de paraître, pour les affaires même temporelles, devant les juges de la terre. On voulait avoir des intercesseurs purs du commerce des hommes; et on craignait de les rengager dans le siècle, d'où ils avaient été séparés pour être le partage du Seigneur. Maintenant c'est pour les affaires ecclésiastiques qu'on les y voit entraînés; tant le siècle a prévalu, tant l'Eglise est faible et impuissante. Il est vrai que l'on commence à l'écouter : l'auguste conseil et le premier parlement donnent du secours à son autorité blessée : les sources du droit sont révélées; les saintes maximes revivent. Un roi zélé pour l'Eglise, et toujours prêt à lui rendre davantage qu'on ne l'accuse de lui ôter, opère ce changement heureux : son sage et intelligent chancelier seconde ses désirs. Sous la conduite de ce ministre, nous avons comme un nouveau code, favorable à l'épiscopat; et nous vanterons désormais, à l'exemple de nos pères, les lois unies aux canons. Quand ce sage magistrat renvoie les affaires ecclésiastiques aux tribunaux séculiers, ses doctes arrêts leur marquent la voie qu'ils doivent tenir, et le remède qu'il pourra donner à leurs entreprises.

Ainsi la sainte clôture, protectrice de l'humilité et de l'innocence, est établie : ainsi la puissance séculière ne donne plus ce qu'elle n'a pas; et la sainte subordination des puissances ecclésiastiques, image des célestes hiérarchies et lien de notre unité, est conservée : ainsi la cléricature jouit, par tout le royaume, de son privilége : ainsi sur le sacrifice des vœux et sur ce *grand sacrement de* l'indissoluble *union de Jésus-Christ avec son Eglise* (1), les opinions sont plus saines dans le barreau éclairé et parmi les magistrats intelligents que dans les livres de quelques auteurs qui se disent ecclésiastiques et théologiens. Un grand prélat a part à ces grands ouvrages : habile autant qu'agréable intercesseur auprès d'un père porté par lui-même à favoriser l'Eglise, il sait ce qu'il faut attendre de la piété éclairée d'un grand ministre; et il représente les droits de Dieu sans blesser ceux de César. Après ces commencements, ne pourrons-nous pas enfin espérer que les jaloux de la France n'auront pas éternellement à lui reprocher les libertés de l'Eglise toujours employées contre elle-même?

Ame pieuse du sage Michel le Tellier, après avoir avancé ce grand ouvrage, recevez devant ces autels ce témoignage sincère de votre foi et de notre reconnaissance, de la bouche d'un évêque trop tôt obligé à changer en sacrifices pour votre repos ceux qu'il offrait pour une vie si précieuse. Et

(1) Sacramentum hoc magnum est : ego autem dico in Christo et in Ecclesia. *Eph.*, V, 32.

vous, saints évêques, interprètes du ciel, juges de la terre, apôtres, docteurs et serviteurs des Eglises; vous qui sanctifiez cette assemblée par votre présence, et vous qui, dispersés par tout l'univers, entendrez le bruit d'un ministère si favorable à l'Eglise, offrez à jamais de saints sacrifices pour cette âme pieuse. Ainsi puisse la discipline ecclésiastique être entièrement rétablie : ainsi puisse être rendue la majesté à vos tribunaux, l'autorité à vos jugements, la gravité et le poids à vos censures. Puissiez-vous, souvent assemblés au nom de Jésus-Christ, l'avoir au milieu de vous et revoir la beauté des anciens jours. Qu'il me soit permis du moins de faire des vœux devant ces autels, de soupirer après les antiquités, devant une compagnie si éclairée, et d'annoncer la sagesse entre les parfaits (1).

Mais, Seigneur, que ce ne soit pas seulement des vœux inutiles. Que ne pouvons-nous obtenir de votre bonté, si, comme nos prédécesseurs, nous faisons nos chastes délices de votre Ecriture, notre principal exercice de la prédication de votre parole, et notre félicité de la sanctification de votre peuple; si, attachés à nos troupeaux par un saint amour, nous craignons d'en être arrachés; si nous sommes soigneux de former des prêtres, que Louis puisse choisir pour remplir nos chaires; si nous lui donnons le moyen de décharger sa conscience de cette partie la plus périlleuse de ses devoirs; et que, par une règle inviolable, ceux-là demeurent exclus de l'épiscopat qui ne veulent pas y arriver par des travaux apostoliques. Car aussi comment pourrons-nous, sans ce secours, incorporer tout à fait à l'Eglise de Jésus-Christ tant de peuples nouvellement convertis, et porter avec confiance un si grand accroissement de notre fardeau? Ah! si nous ne sommes infatigables à instruire, à reprendre, à consoler, à donner le lait aux infirmes et le pain aux forts, enfin à cultiver ces nouvelles plantes, et à expliquer à ce nouveau peuple la sainte parole, dont, hélas! on s'est tant servi pour le séduire, le fort armé, chassé de sa demeure, reviendra plus furieux que jamais, avec sept esprits plus malins que lui, et notre état deviendra pire que le précédent (2).

Ne laissons pas cependant de publier ce miracle de nos jours : faisons-en passer le récit aux siècles futurs. Prenez vos plumes sacrées, vous qui composez les annales de l'Eglise : agiles instruments d'un prompt écrivain et d'une main diligente (3), hâtez-vous de mettre Louis avec les Constantin et les Théodose. Ceux qui vous ont précédés dans ce beau travail racontent, qu'avant qu'il y eût eu des empereurs dont les lois eussent ôté les assemblées aux hérétiques, les sectes demeuraient unies et s'entretenaient longtemps. Mais, poursuit Sozomène,

(1) Sapientiam loquimur inter perfectos. I *Cor.*, II, 6.
(2) Tunc vadit et assumit septem alios spiritus secum, nequiores se; et ingressi habitant ibi : et fiunt novissima illius pejora prioribus. *Luc.*, XI, 21, 24, 25, 26.
(3) Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis. *Ps.* XLIV, 2.

depuis que Dieu suscita des princes chrétiens, et qu'ils eurent défendu ces conventicules, la loi ne permettait pas aux hérétiques de s'assembler en public; et le clergé, qui veillait sur eux, les empêchait de le faire en particulier. De cette sorte, la plus grande partie se réunissait, et les opiniâtres mouraient sans laisser de postérité; parce qu'ils ne pouvaient ni communiquer entre eux, ni enseigner librement leurs dogmes (1). Ainsi tombait l'hérésie avec son venin; et la discorde rentrait dans les enfers d'où elle était sortie.

Voilà, Messieurs, ce que nos pères ont admiré dans les premiers siècles de l'Eglise. Mais nos pères n'avaient pas vu, comme nous, une hérésie invétérée tomber tout à coup, les troupeaux égarés revenir en foule, et nos églises trop étroites pour les recevoir : leurs faux pasteurs les abandonner, sans même en attendre l'ordre, et heureux d'avoir à leur alléguer leur bannissement pour excuse : tout calme dans un si grand mouvement, l'univers, étonné de voir dans un événement si nouveau la marque la plus assurée comme le plus bel usage de l'autorité, et le mérite du prince plus reconnu et plus révéré que son autorité même. Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs sur la piété de Louis; poussons jusqu'au ciel nos acclamations, et disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cent trente Pères dirent autrefois dans le concile de Chalcédoine : Vous avez affermi la foi, vous avez exterminé les hérétiques : c'est le digne ouvrage de votre règne, c'en est le propre caractère. Par vous l'hérésie n'est plus : Dieu seul a pu faire cette merveille. Roi du ciel, conservez le roi de la terre : c'est le vœu des Eglises, c'est le vœu des évêques (2).

Quand le sage chancelier reçut l'ordre de dresser ce pieux édit, qui donne le dernier coup à l'hérésie, il avait déjà ressenti l'atteinte de la maladie dont il est mort. Mais un ministre, si zélé pour la justice, ne devait pas mourir avec le regret de ne l'avoir pas rendue à tous ceux dont les affaires étaient préparées. Malgré cette fatale faiblesse qu'il commençait de sentir, il écouta, il jugea et il goûta le repos d'un homme heureusement dégagé, à qui ni l'Eglise, ni le monde, ni son prince, ni sa patrie, ni les particuliers, ni le public, n'avaient plus rien à demander. Seulement Dieu lui réservait l'accomplissement du grand ouvrage de la religion ; et il dit en scellant la révocation du fameux édit de Nantes, qu'après ce triomphe de la foi et un si beau monument de la piété du roi, il ne se souciait plus de finir ses jours. C'est la dernière parole qu'il ait prononcée dans la fonction de sa charge ; parole digne de couronner un si glorieux ministère.

En effet, la mort se déclare; on ne tente plus de remède contre ses funestes attaques; dix jours entiers, il la considère avec un visage assuré, tranquille. Toujours assis, comme son mal le demandait, on croit assister jusqu'à la fin, ou à la paisible audience d'un ministre, ou à la douce conversation d'un ami commode. Souvent il s'entretient seul avec la mort; la mémoire, le raisonnement, la parole ferme, et aussi vivant par l'esprit qu'il était mourant par le corps, il semble lui demander d'où vient qu'on la nomme cruelle. Elle lui fut nuit et jour toujours présente; car il ne connaissait plus le sommeil, et la froide main de la mort pouvait seule lui clore les yeux. Jamais il ne fut si attentif : Je suis, disait-il, en faction ; car il me semble que je lui vois prononcer encore cette courageuse parole : Il n'est pas temps de se reposer ; à chaque attaque il se tient prêt et il attend le moment de sa délivrance.

Ne croyez pas que cette constance ait pu naître tout à coup entre les bras de la mort : c'est le fruit des méditations que vous avez vues, et de la préparation de toute sa vie. La mort révèle les secrets des cœurs. Vous, riches, vous qui vivez dans les joies du monde, si vous saviez avec quelle facilité vous vous laissez prendre aux richesses que vous croyez posséder; si vous saviez par combien d'imperceptibles liens elles s'attachent et, pour ainsi dire, elles s'incorporent à votre cœur, et combien sont forts et pernicieux ces liens que vous ne sentez pas, vous entendriez la vérité de cette parole du Sauveur : Malheur à vous, riches (1); et vous pousseriez, comme dit saint Jacques, des cris lamentables et des hurlements, à la vue de vos misères (2). Mais vous ne sentez pas un attachement si déréglé. Le désir se fait mieux sentir ; parce qu'il a de l'agitation et du mouvement. Mais dans la possession, on trouve, comme dans un lit, un repos funeste, et on s'endort dans l'amour des biens de la terre, sans s'apercevoir de ce malheureux engagement.

C'est, mes frères, où tombe celui qui met sa confiance dans les richesses; je dis même dans les richesses bien acquises. Mais l'excès de l'attachement que nous ne sentons pas dans la possession, se fait, dit saint Augus-

(1) Nam superiorum imperatorum temporibus, quicumque Christum colebant, licet opinionibus inter se dissentirent, a Gentilibus tamen pro iisdem habebantur.... Quam ob causam singuli facile in unum convenientes, separatim collectas celebrabant, et assidue secum mutuo colloquentes, tametsi pauci numero essent, nequaquam dissipati sunt. Post hanc vero legem nec publice collectas agere eis licuit, lege id prohibente; nec clanculo, cum singularum civitatum episcopi ac clerici eos sollicite observarent. Unde factum est ut plerique eorum, metu perculsi, Ecclesiæ catholicæ sese adjunxerint. Alii vero, licet in eadem sententia perseveraverint, nullis tamen opinionis suæ successoribus post se relictis, ex hac vita migrarunt : quippe qui nec in unum coire permitterentur, nec opinionis suæ consortes libere ac sine metu docere possent. *Sozom.*, *Hist. lib.* II, *cap.* 32.

(2) Hæc digna vestro imperio : hæc propria vestri regni... Per te orthodoxa fides firmata est : per te hæresis non est. Cœlestis Rex, terrenum custodi. Per te firmata fides est... Unus Deus qui hoc fecit.... Rex cœlestis, Augustam custodi, dignam pacis.... Hæc oratio Ecclesiarum : hæc oratio pastorum. *Concil. Chalced.*, *act.* VI.

(1) Væ vobis divitibus. *Luc.*, VI, 24.

(2) Agite nunc, divites, plorate ululantes in miseriis vestris, quæ advenient vobis. *Jac.*, V, 1.

tin, sentir dans la perte (1). C'est là qu'on entend ce cri d'un roi malheureux, d'un Agag outré contre la mort, qui lui vient ravir tout à coup, avec la vie, sa grandeur et ses plaisirs : *Siccine separat amara mors* (I *Reg.*, XV, 32)? Est-ce ainsi que la mort amère vient rompre tout à coup de si doux liens? Le cœur saigne; dans la douleur de la plaie, on sent combien ces richesses y tenaient; et le péché que l'on commettait par un attachement si excessif se découvre tout entier : *Quantum hæc amando peccaverint, perdendo senserunt.* Par une raison contraire, un homme dont la fortune protégée du ciel ne connaît pas les disgrâces; qui, élevé sans envie aux plus grands honneurs, heureux dans sa personne et dans sa famille, pendant qu'il voit disparaître une vie si fortunée, bénit la mort et aspire aux biens éternels; ne faut-il pas voir qu'il n'avait pas mis *son cœur dans le trésor que les voleurs peuvent enlever* (2), et que, comme un autre Abraham, il ne connaît de repos que *dans la cité permanente* (3)?

Un fils consacré à Dieu s'acquitte courageusement de son devoir comme de toutes les autres parties de son ministère; et il va porter la triste parole à un père si tendre et si chéri. Il trouve ce qu'il espérait, un chrétien préparé à tout, qui attendait ce dernier office de sa piété. L'extrême-onction, annoncée par la même bouche à ce philosophe chrétien, excite autant sa piété qu'avait fait le saint viatique. Les saintes prières des agonisants réveillent sa foi : son âme s'épanche dans les célestes cantiques; et vous diriez qu'il soit devenu un autre David, par l'application qu'il se fait à lui-même de ses divins psaumes. Jamais juste n'attendit la grâce de Dieu avec une plus ferme confiance; jamais pécheur ne demanda un pardon plus humble, ni ne s'en crut plus indigne.

Qui me donnera le burin que Job désirait, pour graver sur l'airain et sur le marbre cette parole sortie de sa bouche en ces derniers jours : *Que depuis quarante-deux ans qu'il servait le roi, il avait la consolation de ne lui avoir jamais donné de conseil que selon sa conscience; et dans un si long ministère, de n'avoir jamais souffert une injustice qu'il pût empêcher?* La justice demeurer constante et, pour ainsi dire, toujours vierge et incorruptible parmi des occasions si délicates : quelle merveille de la grâce! Après ce témoignage de sa conscience, qu'avait-il besoin de nos éloges? Vous étonnez-vous de sa tranquillité? Quelle maladie ou quelle mort peut troubler celui qui porte au fond de son cœur un si grand calme? Que vois-je durant ce temps? des enfants percés de douleur; car ils veulent bien que je rende ce témoignage à leur piété, et c'est la seule louange qu'ils peuvent écouter sans peine. Que vois-je encore? une femme forte, pleine d'aumônes et de bonnes œuvres, précédée, malgré ses désirs, par celui que tant de fois elle avait cru devancer. Tantôt elle va offrir devant les autels cette plus chère et plus précieuse partie d'elle-même; tantôt elle rentre auprès du malade, non par faiblesse; mais, dit-elle, *pour apprendre à mourir et à profiter de cet exemple.* L'heureux vieillard jouit jusqu'à la fin des tendresses de sa famille, où il ne voit rien de faible; mais pendant qu'il en goûte la reconnaissance, comme un autre Abraham, il la sacrifie; et en l'invitant à s'éloigner : *Je veux*, dit-il, *m'arracher jusqu'aux moindres vestiges de l'humanité.*

Reconnaissez-vous un chrétien qui achève son sacrifice; qui fait le dernier effort, afin de rompre tous les liens de la chair et du sang, et ne tient plus à la terre? Ainsi parmi les souffrances et dans les approches de la mort s'épure, comme dans un feu, l'âme chrétienne. Ainsi elle se dépouille de ce qu'il y a de terrestre et de trop sensible, même dans les affections les plus innocentes. Telles sont les grâces qu'on trouve à la mort. Mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est quand on l'a souvent méditée, quand on s'y est longtemps préparé par de bonnes œuvres; autrement la mort porte en elle-même, ou l'insensibilité, ou un secret désespoir, ou, dans ses justes frayeurs, l'image d'une pénitence trompeuse, et enfin un trouble fatal à la piété.

Mais voici dans la perfection de la charité, la consommation de l'œuvre de Dieu. Un peu après, parmi ses langueurs, et percé de douleurs aiguës, le courageux vieillard se lève; et les bras en haut, après avoir demandé la persévérance : *Je ne désire point*, dit-il, *la fin de mes peines; mais je désire de voir Dieu.* Que vois-je ici, chrétiens? la foi véritable, qui, d'un côté ne se lasse pas de souffrir, vrai caractère d'un chrétien; et de l'autre, ne cherche plus qu'à se développer de ses ténèbres et, en dissipant le nuage, se changer en pure lumière et en claire vision. O moment heureux où nous sortirons des ombres et des *énigmes* (1) pour voir la vérité manifeste! Courons-y, mes frères, avec ardeur : hâtons-nous de *purifier notre cœur*, *afin de voir Dieu* (2), selon la promesse de l'Evangile. Là est le terme du voyage; là se finissent les gémissements; là s'achève le travail de la foi, quand elle va, pour ainsi dire, enfanter la vue. Heureux moment, encore une fois! qui ne le désire pas, n'est pas chrétien.

Après que ce pieux désir est formé par le Saint-Esprit dans le cœur de ce vieillard plein de foi, que reste-t-il, chrétiens, sinon qu'il aille jouir de l'objet qu'il aime? Enfin, prêt à rendre l'âme : *Je rends grâces à Dieu*,

(1) Illi autem infirmiores, qui terrenis his bonis, quamvis ea non præponerent Christo, aliquantula tamen cupiditate cohærebant, quantum hæc amando peccaverint, perdendo senserunt. Tantum quippe doluerunt, quantum se doloribus inseruerunt. *August. de Civit. Dei, lib.* I, *cap.* 10, *n.* 2.

(2) Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra.. ubi fures effodiunt et furantur. Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo. Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum. *Matth.*, VI, 19, 20, 21.

(3) Exspectabat fundamenta habentem civitatem. *Heb.*, XI, 10.

(1) Videmus nunc per speculum in ænigmate. I *Cor.*, XIII, 12.

(2) Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt *Matth.*, V, 8.

dit-il, *de voir défaillir mon corps devant mon esprit.* Touché d'un si grand bienfait, et ravi de pouvoir pousser ses reconnaissances jusqu'au dernier soupir, il commença l'hymne des divines miséricordes : *Misericordias Domini in æternum cantabo* (*Ps.* LXXXVIII) : Je chanterai, dit-il, éternellement les miséricordes du Seigneur. Il expire en disant ces mots, et il continue avec les anges le sacré cantique. Reconnaissez maintenant que sa perpétuelle modération venait d'un cœur détaché de l'amour du monde, et réjouissez-vous en Notre-Seigneur de ce que riche il a mérité les grâces et la récompense de la pauvreté.

Quand je considère attentivement, dans l'Evangile, la parole, ou plutôt l'histoire du mauvais riche, et que je vois de quelle sorte Jésus-Christ y parle des fortunés de la terre, il me semble d'abord qu'il ne leur laisse aucune espérance au siècle futur. Lazare, pauvre et couvert d'ulcères, *est porté par les anges au sein d'Abraham* (1), pendant que le riche, toujours heureux dans cette vie, *est enseveli dans les enfers.* Voilà un traitement bien différent que Dieu fait à l'un et à l'autre. Mais comment est-ce que le Fils de Dieu nous en explique la cause? *Le riche,* dit-il, *a reçu ses biens, et le pauvre ses maux dans cette vie* (2) ; et de là, quelle conséquence? Ecoutez, riches, et tremblez : *Et maintenant,* poursuit-il, *l'un reçoit sa consolation, et l'autre son juste supplice.* Terrible distinction ! funeste partage pour les grands du monde ! Et toutefois ouvrez les yeux : c'est le riche Abraham qui reçoit le pauvre Lazare dans son sein ; et il vous montre, ô riches du siècle, à quelle gloire vous pouvez aspirer, si, *pauvres en esprit* (3), et détachés de vos biens, vous vous tenez aussi prêts à les quitter qu'un voyageur empressé à déloger de la tente où il passe une courte nuit. Cette grâce, je le confesse, est rare dans le Nouveau Testament, où les afflictions et la pauvreté des enfants de Dieu doivent sans cesse représenter à toute l'Eglise un Jésus-Christ sur la croix. Et cependant, chrétiens, Dieu nous donne quelquefois de pareils exemples ; afin que nous entendions qu'on peut mépriser les charmes de la grandeur, même présente, et que les pauvres apprennent à ne désirer pas avec tant d'ardeur ce qu'on peut quitter avec joie.

Ce ministre, si fortuné et si détaché tout ensemble, leur doit inspirer ce sentiment. La mort a découvert le secret de ses affaires, et le public, rigide censeur des hommes de cette fortune et de ce rang, n'y a rien vu que de modéré. On a vu ses biens accrus naturellement par un si long ministère et par une prévoyante économie, et on ne fait qu'ajouter à la louange de grand magistrat et de sage ministre celle de sage et vigilant père de famille, qui n'a pas été jugée indigne des saints patriarches. Il a donc, à leur exemple, quitté sans peine ce qu'il avait acquis sans empressement : ses vrais biens ne lui sont pas ôtés, et sa justice demeure aux siècles des siècles. C'est d'elle que sont découlées tant de grâces et tant de vertus que sa dernière maladie a fait éclater. Ses aumônes, si bien cachées dans le sein du pauvre, ont prié pour lui (1) ; sa main droite les cachait à sa main gauche, et à la réserve de quelque ami, qui en a été le ministre ou le témoin nécessaire, ses plus intimes confidents les ont ignorées ; mais *le Père qui les a vues dans le secret, lui en a rendu la récompense* (2).

Peuples, ne le pleurez plus ; et vous qui, éblouis de l'éclat du monde, admirez le tranquille cours d'une si longue et si belle vie, portez plus haut vos pensées. Quoi donc! quatre-vingt-trois ans passés au milieu des prospérités, quand il n'en faudrait retrancher ni l'enfance, où l'homme ne se connaît pas, ni les maladies, où l'on ne vit point, ni tous les temps dont on a toujours tant de sujet de se repentir, paraîtront-ils quelque chose à la vue de l'éternité, où nous nous avançons à si grands pas? Après cent trente ans de vie, Jacob, amené au roi d'Egypte, lui raconte la courte durée de son laborieux pèlerinage, qui n'égale pas les jours de son père Isaac, ni de son aïeul Abraham (3). Mais les ans d'Abraham et d'Isaac, qui ont fait paraître si courts ceux de Jacob, s'évanouissent auprès de la vie de Sem, que celle d'Adam et de Noé efface. Que si le temps comparé au temps, la mesure à la mesure, et le terme au terme, se réduit à rien, que sera-ce si l'on compare le temps à l'éternité, où il n'y a ni mesure ni terme? Comptons donc comme très-court, chrétiens, ou plutôt comptons comme un pur néant tout ce qui finit ; puisqu'enfin quand on aurait multiplié les années au delà de tous les nombres connus, visiblement ce ne sera rien, quand nous serons arrivés au terme fatal.

Mais peut-être que, prêt à mourir, on comptera pour quelque chose cette vie de réputation, ou cette imagination de revivre dans sa famille, qu'on croira laisser solidement établie. Qui ne voit, mes frères, combien vaines, mais combien courtes et combien fragiles sont encore ces secondes vies, que notre faiblesse nous fait inventer, pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort? Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière. Ah! si quelques générations, que dis-je, si quelques années après votre mort, vous

(1) Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ. Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno. *Luc.*, XVI, 22.

(2) Et dixit illi Abraham : Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua ; et Lazarus similiter mala. Nunc autem hic consolatur ; tu vero cruciaris. *Ibid.*, 25.

(3) Beati pauperes spiritu. *Matth.*, V, 3.

(1) Conclude eleemosynam in corde pauperis ; et hæc pro te exorabit. *Eccli.*, XXIX, 15.

(2) Te faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua.... Et Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi. *Matth.*, VI, 3, 4.

(3) Respondit Jacob : Dies peregrinationis meæ centum triginta annorum sunt, parvi et mali ; et non pervenerunt usque ad dies patrum meorum, quibus peregrinati sunt. *Genes.*, XLVII, 9.

reveniez, hommes oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfants. Est-ce là le fruit du travail dont vous vous êtes consumés sous le soleil, vous amassant un trésor de haine et de colère éternelle au juste jugement de Dieu?

Surtout, mortels, désabusez-vous de la pensée dont vous vous flattez, qu'après une longue vie la mort vous sera plus douce et plus facile. Ce ne sont pas les années, c'est une longue préparation qui vous donnera de l'assurance. Autrement un philosophe vous dira en vain que vous devez être rassasiés d'années et de jours, et que vous avez assez vu les saisons se renouveler, et le monde rouler autour de vous, ou plutôt que vous vous êtes assez vus rouler vous-mêmes et passer avec le monde. La dernière heure n'en sera pas moins insupportable, et l'habitude de vivre ne fera qu'en accroître le désir. C'est de saintes méditations, c'est de bonnes œuvres, c'est ces véritables richesses que vous enverrez devant vous au siècle futur, qui vous inspireront de la force, et c'est par ce moyen que vous affermirez votre courage. Le vertueux Michel le Tellier vous en a donné l'exemple : la sagesse, la fidélité, la justice, la modestie, la prévoyance, la piété, toute la troupe sacrée des vertus qui veillaient, pour ainsi dire, autour de lui, en ont banni les frayeurs, et ont fait du jour de sa mort le plus beau, le plus triomphant, le plus heureux jour de sa vie.

ORAISON FUNÈBRE

DE LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, PREMIER PRINCE DU SANG,

Prononcée le 10 mars 1687.

Ses mémorables exploits devant Rocroy et dans ses différentes campagnes. Guerres malheureuses dans lesquelles il fut entraîné lorsqu'il sortit de prison; regret sincère qu'il eut de ses fautes. Parallèle de ce prince avec le maréchal de Turenne. Sa vie édifiante et pleine de charité; sentiments extraordinaires de foi, de religion et de pénitence qu'il fit paraître dans sa dernière maladie. Leçons qu'il fournit à tous par son exemple.

Dominus tecum, virorum fortissime... Vade in hac fortitudine tua... Ego ero tecum.

Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes. Allez avec ce courage dont vous êtes rempli. Je serai avec vous (*Judic.*, VI, 12, 14, 16).

MONSEIGNEUR (1),

Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de Louis de Bourbon, prince de Condé, je me sens également confondu, et par la grandeur du sujet, et, s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires du prince de Condé et les merveilles de sa vie? On les raconte partout : le Français qui les vante n'apprend rien à l'étranger, et quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup au-dessous. Nous ne pouvons rien, faibles orateurs, pour la gloire des âmes extraordinaires. Le Sage a raison de dire que *leurs seules actions les peuvent louer* (1) : toute autre louange languit auprès des grands noms, et la seule simplicité d'un récit fidèle pourrait soutenir la gloire du prince de Condé. Mais en attendant que l'histoire, qui doit ce récit aux siècles futurs, le fasse paraître, il faut satisfaire, comme nous pourrons, à la reconnaissance publique et aux ordres du plus grand de tous les rois.

Que ne doit point le royaume à un prince qui a honoré la maison de France, tout le nom français, son siècle, et, pour ainsi dire, l'humanité tout entière? Louis le Grand est entré lui-même dans ces sentiments. Après avoir pleuré ce grand homme, et lui avoir donné par ses larmes, au milieu de toute sa cour, le plus glorieux éloge qu'il pût recevoir, il assemble dans un temple si célèbre ce que son royaume a de plus auguste, pour y rendre des devoirs publics à la mémoire de ce prince, et il veut que ma faible voix anime toutes ces tristes représentations et tout cet appareil funèbre. Faisons donc cet effort sur notre douleur.

Ici un plus grand objet et plus digne de cette chaire se présente à ma pensée. C'est Dieu qui fait les guerriers et les conquérants. *C'est vous*, lui disait David, *qui avez instruit mes mains à combattre, et mes doigts à tenir l'épée* (2). S'il inspire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles et surnaturelles, et du cœur et de l'esprit. Tout part de sa puissante main : c'est lui qui envoie du ciel les généreux sentiments, les sages conseils et toutes les bonnes pensées. Mais il veut que nous sachions distinguer entre les dons qu'il abandonne à ses ennemis, et ceux qu'il réserve à ses serviteurs. Ce qui distingue ses amis d'avec tous les autres, c'est la piété : jusqu'à ce qu'on ait reçu ce don du ciel, tous les autres non-seulement ne sont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en sont ornés. Sans ce don inestimable de la piété, que serait-ce que le prince de Condé avec tout ce grand cœur et ce grand génie? Non, mes frères, si la piété n'avait comme consacré ses autres vertus, ni ces princes ne trouveraient aucun adoucissement à leur douleur, ni ce religieux pontife aucune confiance dans ses prières, ni moi-même aucun soutien aux louanges que je dois à un si grand homme.

Poussons donc à bout la gloire humaine par cet exemple : détruisons l'idole des ambitieux; qu'elle tombe anéantie devant ces autels. Mettons ensemble aujourd'hui, car nous le pouvons dans un si noble sujet, toutes les

(1) M. le Prince.

(1) Laudent eum in portis opera ejus. *Prov.*, XXXI, 31.

(2) Benedictus Dominus Deus meus, qui docet manus meas ad prælium, et digitos meos ad bellum. *Psalm.* CXLIII, 1

plus belles qualités d'une excellente nature; et, à la gloire de la vérité, montrons dans un prince admiré de tout l'univers que ce qui fait les héros, ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble, valeur, magnanimité, bonté naturelle, voilà pour le cœur; vivacité, pénétration, grandeur et sublimité de génie, voilà pour l'esprit: ne seraient qu'une illusion, si la piété ne s'y était jointe; et enfin, que la piété est le tout de l'homme. C'est, Messieurs, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT PRINCE LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, PREMIER PRINCE DU SANG.

Dieu nous a révélé que lui seul il fait les conquérants, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu, qui l'avait nommé deux cents ans avant sa naissance dans les oracles d'Isaïe? Tu n'es pas encore, lui disait-il, mais je te vois et je t'ai nommé par ton nom; tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats; à ton approche je mettrai les rois en fuite, je briserai les portes d'airain. C'est moi qui étends les cieux, qui soutiens la terre, qui nomme ce qui n'est pas comme ce qui est (1); c'est-à-dire, c'est moi qui fais tout, et moi qui vois dès l'éternité tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu, qui en a fait voir de si loin, et par des figures si vives, l'ardeur indomptable, à son prophète Daniel? Le voyez-vous, dit-il, ce conquérant, avec quelle rapidité il s'élève de l'Occident comme par bonds, et ne touche pas à terre (2)? Semblable, dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche, à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains; à sa vue il s'est animé: *Efferatus est in eum*, dit le Prophète: il l'abat, il le foule aux pieds; nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte, ni lui arracher sa proie (3).

A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, Messieurs, sous cette figure? Alexandre, ou le prince de Condé? Dieu donc lui avait donné cette indomptable valeur pour le salut de la France, durant la minorité d'un roi de quatre ans. Laissez-le croître, ce roi chéri du ciel, tout cédera à ses exploits; supérieur aux siens comme aux ennemis, il saura tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux capitaines; et seul sous la main de Dieu, qui sera continuellement à son secours, on le verra l'assuré rempart de ses Etats. Mais Dieu avait choisi le duc d'Enghien pour le défendre dans son enfance; aussi, vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre; mais la victoire le justifia devant Rocroy. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai; elle est composée de ces vieilles bandes vallonnes, italiennes et espagnoles, qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors. Mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspiraient à nos troupes le besoin pressant de l'Etat, les avantages passés, et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux? Dom Francisco de Mellos l'attend de pied ferme, et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos. Alors, que ne vit-on pas? Le jeune prince parut un autre homme: touchée d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière: son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur.

A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine il reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel: et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups.

Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants, trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois avec sa cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés. Le prince l'a prévenu: les bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci toujours en garde craignent la surprise de quelque nouvelle attaque. Leur effroyable décharge met les

(1) Hæc dicit Dominus christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram... Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo: portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam...; ut scias quia ego Dominus, qui voco nomen tuum... Vocavi te nomine tuo... Accinxi te, et non cognovisti me... Ego Dominus, et non est alter, formans lucem, et creans tenebras, faciens pacem, et creans malum: ego Dominus faciens omnia hæc, etc. *Isai.*, XLV, 1, 2, 3 *et seq.*

(2) Veniebat ab Occidente super faciem totius terræ, et non tangebat terram. *Dan.*, VIII, 5.

(3) Cucurrit ad eum in impetu fortitudinis suæ; cumque appropinquasset prope arietem, efferatus est in eum, et percussit arietem...; cumque eum misisset in terram, conculcavit, et nemo quibat liberare de manu ejus. *Ibid.*, 6, 7, 20.

nôtres en furie; on ne voit plus que carnage : le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner.

Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur? De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces? Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines ! Mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince, qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroy, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres.

Le prince fléchit le genou, et dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là, on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces : toute la France suivit; on y élevait jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghien. C'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne; mais pour lui, c'est le premier pas de sa course.

Dès cette première campagne, après la prise de Thionville, digne prix de la victoire de Rocroy, il passa pour un capitaine également redoutable dans les siéges et dans les batailles. Mais voici dans un jeune prince victorieux quelque chose qui n'est pas moins beau que la victoire. La cour, qui lui préparait à son arrivée les applaudissements qu'il méritait, fut surprise de la manière dont il les reçut. La reine régente lui a témoigné que le roi était content de ses services : c'est dans la bouche du souverain la digne récompense de ses travaux. Si les autres osaient le louer, il repoussait leurs louanges comme des offenses; et indocile à la flatterie, il en craignait jusqu'à l'apparence. Telle était la délicatesse, ou plutôt telle était la solidité de ce prince. Aussi avait-il pour maxime (écoutez, c'est la maxime qui fait les grands hommes) que dans les grandes actions il faut uniquement songer à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu. C'est ce qu'il inspirait aux autres; c'est ce qu'il suivait lui-même. Ainsi la fausse gloire ne le tentait pas; tout tendait au vrai et au grand. De là vient qu'il mettait sa gloire dans le service du roi et dans le bonheur de l'Etat : c'était là le fond de son cœur; c'étaient ses premières et ses plus chères inclinations.

La cour ne le retint guère, quoiqu'il en fût la merveille. Il fallait montrer partout, et à l'Allemagne comme à la Flandre, le défenseur intrépide que Dieu nous donnait. Arrêtez ici vos regards. Il se prépare contre le prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroy, et pour éprouver sa vertu, la guerre va épuiser toutes ses inventions et tous ses efforts. Quel objet se présente à mes yeux? Ce n'est pas seulement des hommes à combattre, c'est des montagnes inaccessibles; c'est des ravins et des précipices d'un côté, c'est de l'autre un bois impénétrable, dont le fond est un marais, et derrière des ruisseaux, de prodigieux retranchements; c'est partout des forts élevés et des forêts abattues, qui traversent des chemins affreux : et au dedans, c'est Merci avec ses braves Bavarois enflés de tant de succès et de la prise de Fribourg; Merci qu'on ne vit jamais reculer dans les combats; Merci, que le prince de Condé et le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avait perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à leurs conseils. Ici donc, durant huit jours et à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entreprendre à la guerre.

Nos troupes semblent rebutées autant par la résistance des ennemis que par l'effroyable disposition des lieux, et le prince se vit quelque temps comme abandonné. Mais, comme un autre Machabée, son bras ne l'abandonna pas, et son courage, irrité par tant de périls, vint à son secours (1). On ne l'eut pas plutôt vu pied à terre forcer le premier ces in accessibles hauteurs, que son ardeur entraîna tout après elle. Merci voit sa perte assurée : ses meilleurs régiments sont défaits, la nuit sauve les restes de son armée. Mais que des pluies excessives s'y joignent encore, afin que nous ayons à la fois, avec tout le courage et tout l'art, toute la nature à combattre; quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, et dans quelque affreuse montagne qu'il se retranche de nouveau, poussé de tous côtés, il faut qu'il laisse en proie au duc d'Enghien non-seulement son canon et son bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle. Philisbourg est aux abois en dix jours, malgré l'hiver qui approche : Philisbourg qui tint si longtemps le Rhin captif sous nos lois, et dont le plus grand des rois a si glorieusement réparé la perte. Worms, Spire, Mayence, Landau, vingt autres places de nom ouvrent leurs portes. Merci ne les peut défendre et ne paraît plus devant son vainqueur. Ce n'est pas assez, il faut qu'il tombe à ses pieds, digne victime de sa valeur. Nordlingue en verra la chute; il y sera décidé qu'on ne tient non plus devant les Français en Allemagne qu'en Flandre, et on devra tous ces avantages au même prince. Dieu, protecteur de la France et d'un roi qu'il a destiné à ses grands ouvrages, l'ordonne ainsi.

Par ces ordres, tout paraissait sûr sous la conduite du duc d'Enghien; et sans vou-

(1) Salvavit mihi brachium meum, et indignatio mea ipsa auxiliata est mihi. *Is.*, LXIII, 5.

loir ici achever le jour à vous marquer seulement ses autres exploits, vous savez, parmi tant de fortes places attaquées, qu'il n'y en eut qu'une seule qui put échapper à ses mains; encore releva-t-elle la gloire du prince. L'Europe, qui admirait la divine ardeur dont il était animé dans les combats, s'étonna qu'il en fût le maître, et, dès l'âge de vingt-six ans, aussi capable de ménager ses troupes que de les pousser dans les hasards, et de céder à la fortune que de la faire servir à ses desseins. Nous le vîmes partout ailleurs comme un de ces hommes extraordinaires qui forcent tous les obstacles. La promptitude de son action ne donnait pas le loisir de la traverser. C'est là le caractère des conquérants. Lorsque David, un si grand guerrier, déplora la mort de deux fameux capitaines qu'on venait de perdre, il leur donna cet éloge : Plus vites que les aigles, plus courageux que les lions (1). C'est l'image du prince que nous regrettons. Il paraît en un moment comme un éclair dans les pays les plus éloignés. On le voit en même temps à toutes les attaques, à tous les quartiers. Lorsque, occupé d'un côté, il envoie reconnaître l'autre, le diligent officier qui porte ses ordres s'étonne d'être prévenu, et trouve déjà tout ranimé par la présence du prince. Il semble qu'il se multiplie dans une action : ni le fer ni le feu ne l'arrêtent. Il n'a pas besoin d'armer cette tête qu'il expose à tant de périls : Dieu lui est une armure plus assurée; les coups semblent perdre leur force en l'approchant, et laisser seulement sur lui des marques de son courage et de la protection du ciel. Ne lui dites pas que la vie d'un premier prince du sang, si nécessaire à l'Etat, doit être épargnée : il répond qu'un prince du sang, plus intéressé par sa naissance à la gloire du roi et de la couronne, doit, dans le besoin de l'Etat, être dévoué plus que tous les autres pour en relever l'éclat.

Après avoir fait sentir aux ennemis, durant tant d'années, l'invincible puissance du roi, s'il fallut agir au dedans pour la soutenir, je dirai tout en un mot, il fit respecter la régence; et puisqu'il faut une fois parler de ces choses dont je voudrais pouvoir me taire éternellement, jusqu'à cette fatale prison, il n'avait pas seulement songé qu'on pût rien attenter contre l'Etat; et dans son plus grand crédit, s'il souhaitait d'obtenir des grâces, il souhaitait encore plus de les mériter. C'est ce qui lui faisait dire : je puis bien ici répéter devant ces autels les paroles que j'ai recueillies de sa bouche, puisqu'elles marquent si bien le fond de son cœur; il disait donc, en parlant de cette prison malheureuse, qu'il y était entré le plus innocent de tous les hommes, et qu'il en était sorti le plus coupable. « Hélas! poursuivait-il, je ne respirais que le service du roi et la grandeur de l'Etat. » On ressentait dans ses paroles un regret sincère d'avoir été poussé si loin par ses malheurs. Mais, sans vouloir excuser ce qu'il a si hautement condamné lui-même, disons, pour n'en parler jamais, que, comme dans la gloire éternelle les fautes des saints pénitents, couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer, et de l'éclat infini de la divine miséricorde, ne paraissent plus, ainsi, dans des fautes si sincèrement reconnues et dans la suite si glorieusement réparées par de fidèles services, il ne faut plus regarder que l'humble reconnaissance du prince qui s'en repentit, et la clémence du grand roi qui les oublia.

Que s'il est enfin entraîné dans ces guerres infortunées, il y aura du moins cette gloire, de n'avoir pas laissé avilir la grandeur de sa maison chez les étrangers. Malgré la majesté de l'Empire, malgré la fierté d'Autriche et les couronnes héréditaires attachées à cette maison, même dans la branche qui domine en Allemagne, réfugié à Namur, soutenu de son seul courage et de sa seule réputation, il porta si loin les avantages d'un prince de France et de la première maison de l'univers, que tout ce qu'on put obtenir de lui fut qu'il consentît de traiter d'égal avec l'archiduc, quoique frère de l'empereur et fils de tant d'empereurs, à condition qu'en lieu tiers ce prince ferait les honneurs des Pays-Bas. Le même traitement fut assuré au duc d'Enghien, et la maison de France garda son rang sur celle d'Autriche jusque dans Bruxelles. Mais voyez ce que fait faire un vrai courage. Pendant que le prince se soutenait si hautement avec l'archiduc qui dominait, il rendait au roi d'Angleterre et au duc d'York, maintenant un roi si fameux, malheureux alors, tous les honneurs qui leur étaient dus; et il apprit enfin à l'Espagne trop dédaigneuse quelle était cette majesté que la mauvaise fortune ne pouvait ravir à de si grands princes.

Le reste de sa conduite ne fut pas moins grand. Parmi les difficultés que ses intérêts apportaient au traité des Pyrénées, écoutez quels furent ses ordres, et voyez si jamais un particulier traita si noblement ses intérêts. Il mande à ses agents, dans la conférence, qu'il n'est pas juste que la paix de la chrétienté soit retardée davantage à sa considération; qu'on ait soin de ses amis, et pour lui, qu'on lui laisse suivre sa fortune. Ah! quelle grande victime se sacrifie au bien public! Mais quand les choses changèrent, et que l'Espagne lui voulut donner, ou Cambrai et ses environs, ou le Luxembourg en pleine souveraineté, il déclara qu'il préférait à ces avantages et à tout ce qu'on pouvait jamais lui accorder de plus grand : quoi? son devoir et les bonnes grâces du roi. C'est ce qu'il avait toujours dans le cœur, c'est ce qu'il répétait sans cesse au duc d'Enghien. Le voilà dans son naturel. La France le vit alors accompli par ces derniers traits, et avec ce je ne sais quoi d'achevé que les malheurs ajoutent aux grandes vertus; elle le revit dévoué plus que jamais à l'Etat et à son roi. Mais dans ses premières guerres il n'avait qu'une seule vie à lui offrir; maintenant il en a une autre qui lui est plus chère que la sienne.

Après avoir, à son exemple, glorieusement

(1) Aquilis velociores, leonibus fortiores. II *Reg.*, I, 23.

achevé le cours de ses études, le duc d'Enghien est prêt à le suivre dans les combats. Non content de lui enseigner la guerre, comme il a fait jusqu'à la fin par ses discours, le prince le mène aux leçons vivantes et à la pratique. Laissons le passage du Rhin, le prodige de notre siècle et de la vie de Louis le Grand. A la journée de Senef, le jeune duc, quoiqu'il commandât, comme il avait déjà fait en d'autres campagnes, vient dans les plus rudes épreuves apprendre la guerre aux côtés du prince, son père. Au milieu de tant de périls, il voit ce grand prince renversé dans un fossé, sous un cheval tout en sang. Pendant qu'il lui offre le sien et s'occupe à relever le prince abattu, il est blessé entre les bras d'un père si tendre, sans interrompre ses soins, ravi de satisfaire à la fois à la piété et à la gloire. Que pouvait penser le prince, si ce n'est que, pour accomplir les plus grandes choses, rien ne manquerait à ce digne fils que les occasions? Et ses tendresses se redoublaient avec son estime.

Ce n'était pas seulement pour un fils, ni pour sa famille qu'il avait des sentiments si tendres. Je l'ai vu, et ne croyez pas que j'use ici d'exagération, je l'ai vu vivement ému des périls de ses amis; je l'ai vu, simple et naturel, changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choses comme dans les plus importantes; dans les accommodements, calmer les esprits aigris, avec une patience et une douceur qu'on n'aurait jamais attendue d'une humeur si vive ni d'une si haute élévation. Loin de nous les héros sans humanité. Ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires, mais ils n'auront pas les cœurs.

Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix; et les grands dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire, des douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le prince dont nous parlons : jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçait les villes et qui gagnait les batailles? Quoi! il semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre! Reconnaissez le héros, qui, toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paraître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes : comme un fleuve majestueux et bienfaisant, qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant; qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle que lorsque avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours.

Telle a été la douceur, et telle a été la force du prince de Condé. Avez-vous un secret important? Versez-le hardiment dans ce noble cœur : votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce prince que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grâce, c'est lui qui paraît l'obligé; et jamais on ne vit de joie ni si vive ni si naturelle, que celle qu'il ressentait à faire plaisir. Le premier argent qu'il reçut d'Espagne avec la permission du roi, malgré les nécessités de sa maison épuisée, fut donné à ses amis, encore qu'après la paix il n'eût rien à espérer de leur secours : et quatre cent mille écus distribués par ses ordres firent voir, chose rare dans la vie humaine, la reconnaissance aussi vive dans le prince de Condé, que l'espérance d'engager les hommes l'est dans les autres.

Avec lui la vertu eut toujours son prix : il la louait jusque dans ses ennemis. Toutes les fois qu'il avait à parler de ses actions, et même dans les relations qu'il en envoyait à la cour, il vantait les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre, chacun avait son rang dans ses discours; et parmi ce qu'il donnait à tout le monde, on ne savait où placer ce qu'il avait fait lui-même. Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi, et qu'il fortifiât une place; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisît ses amis dans ces superbes allées au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisaient ni jour ni nuit : c'était toujours le même homme, et sa gloire le suivait partout. Qu'il est beau, après les combats et le tumulte des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles et cette gloire tranquille, qu'on n'a point à partager avec le soldat non plus qu'avec la fortune; où tout charme et rien n'éblouit; qu'on regarde sans être étourdi, ni par le son des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par les cris des blessés; où l'homme paraît tout seul aussi grand, aussi respecté, que lorsqu'il donne des ordres et que tout marche à sa parole!

Venons maintenant aux qualités de l'esprit; et puisque, pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'est-à-dire, l'art militaire, est en même temps ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus habile, considérons d'abord par cet endroit le grand génie de notre prince. Et premièrement, quel général porta jamais plus loin sa prévoyance? C'était une de ses maximes, qu'il fallait craindre les ennemis de loin pour

ne plus craindre de près et se réjouir à leur approche. Le croyez-vous, comme il considère tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre? Avec quelle vivacité il se met dans l'esprit en un moment, les temps, les lieux, les personnes, et non-seulement leurs intérêts et leurs talents, mais encore leurs humeurs et leurs caprices? Le croyez-vous, comme il compte la cavalerie et l'infanterie des ennemis, par le naturel des pays ou des princes confédérés? Rien n'échappe à sa prévoyance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail et du plan universel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui survient. Il tire d'un déserteur, d'un transfuge, d'un prisonnier, d'un passant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il sait, et, pour ainsi dire, ce qu'il ne sait pas : tant il est sûr dans ses conséquences. Ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses : on l'éveille à chaque moment; car il tenait pour maxime qu'un habile capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui est pas permis d'être surpris. Aussi lui devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure et de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours sur ses gardes, toujours prêt à fondre sur eux, et à prendre ses avantages.

Comme une aigle qu'on voit toujours, soit qu'elle vole au milieu des airs, soit qu'elle se pose sur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçants, et tomber si sûrement sur sa proie, qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux ; aussi vifs étaient les regards, aussi vite et impétueuse était l'attaque, aussi fortes et inévitables étaient les mains du prince de Condé. En son camp on ne connaît point les vaines terreurs , qui fatiguent et rebutent plus que les véritables. Toutes les forces demeurent entières pour les vrais périls : tout est prêt au premier signal ; et, comme dit le Prophète, toutes les flèches sont aiguisées, et tous les arcs sont tendus (1). En attendant on repose d'un sommeil tranquille, comme on ferait sous son toit et dans son enclos. Que dis-je, qu'on repose? A Piéton, près de ce corps redoutable que trois puissances réunies avaient assemblé, c'était dans nos troupes de continuels divertissements : toute l'armée était en joie, et jamais elle ne sentit qu'elle fût plus faible que celle des ennemis. Le prince par son campement avait mis en sûreté non-seulement toute notre frontière et toutes nos places, mais encore tous nos soldats : il veille, c'est assez. Enfin l'ennemi décampe; c'est ce que le prince attendait. Il part à ce premier mouvement : déjà l'armée hollandaise, avec ses superbes étendards, ne lui échappera pas. Tout nage dans le sang, tout est en proie : mais Dieu sait donner des bornes aux plus beaux desseins. Cependant les ennemis sont poussés partout : Oudenarde est délivrée de leurs mains. Pour les tirer eux-mêmes de celles du prince, le ciel les couvre d'un brouillard épais. La terreur

(1) Sagittæ ejus acutæ, et omnes arcus ejus extenti. *Is.*, V, 28.

et la désertion se met dans leurs troupes : on ne sait plus ce qu'est devenue cette formidable armée. Ce fut alors que Louis, qui, après avoir achevé le rude siége de Besançon et avoir encore une fois réduit la Franche-Comté avec une rapidité inouïe, était revenu tout brillant de gloire, pour profiter de l'action de ses armées de Flandre et d'Allemagne, commanda ce détachement qui fit en Alsace les merveilles que vous savez, et parut le plus grand de tous les hommes, tant par les prodiges qu'il avait faits en personne, que par ceux qu'il fit faire à ses généraux.

Quoiqu'une heureuse naissance eût apporté de si grands dons à notre prince, il ne cessait de l'enrichir par ses réflexions. Les campements de César firent son étude. Je me souviens qu'il nous ravissait, en nous racontant comme en Catalogne, dans les lieux où ce fameux capitaine par l'avantage des postes contraignit cinq légions romaines (*De bello civil.*, *lib.* I) et deux chefs expérimentés à poser les armes sans combat; lui-même il avait été reconnaître les rivières et les montagnes qui servirent à ce grand dessein : et jamais un si digne maître n'avait expliqué par de si doctes leçons les commentaires de César. Les capitaines des siècles futurs lui rendront un honneur semblable. On viendra étudier sur les lieux ce que l'histoire racontera du campement de Piéton et des merveilles dont il fut suivi. On remarquera dans celui de Chatenoy l'éminence qu'occupa ce grand capitaine, et le ruisseau dont il se couvrit sous le canon du retranchement de Schélestadt. Là, on lui verra mépriser l'Allemagne conjurée ; suivre à son tour les ennemis, quoique plus forts; rendre leurs projets inutiles, et leur faire lever le siége de Saverne, comme il avait fait un peu auparavant celui de Haguenau. C'est par de semblables coups, dont sa vie est pleine, qu'il a porté si haut sa réputation, que ce sera dans nos jours s'être fait un nom parmi les hommes et s'être acquis un mérite dans les troupes, d'avoir servi sous le prince de Condé, et comme un titre pour commander, de l'avoir vu faire.

Mais si jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut être éclairé et voir tranquillement toutes choses, c'est dans ces rapides moments d'où dépendent les victoires, et dans l'ardeur du combat. Partout ailleurs il délibère; docile, il prête l'oreille à tous les conseils : ici, tout se présente à la fois ; la multitude des objets ne le confond pas; à l'instant le parti est pris; il commande et il agit tout ensemble, et tout marche en concours et en sûreté. Le dirai-je? Mais pourquoi craindre que la gloire d'un si grand homme puisse être diminuée par cet aveu ? Ce n'est plus ses promptes saillies qu'il savait si vite et si agréablement réparer, mais enfin qu'on lui voyait quelquefois dans les occasions ordinaires : vous diriez qu'il y a en lui un autre homme, à qui sa grande âme abandonne de moindres ouvrages, où elle ne daigne se mêler. Dans le feu , dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout à coup je ne sais quoi de si net,

de si posé, de si vif, de si ardent, de si doux, de si aimable pour les siens, de si hautain et de si menaçant pour les ennemis, qu'on ne sait d'où lui peut venir ce mélange de qualités si contraires. Dans cette terrible journée, où aux portes de la ville et à la vue de ses citoyens, le ciel sembla vouloir décider du sort de ce prince; où avec l'élite des troupes il avait en tête un général si pressant; où il se vit plus que jamais exposé aux caprices de la fortune : pendant que les coups venaient de tous côtés, ceux qui combattaient auprès de lui nous ont dit souvent, que si l'on avait à traiter quelque grande affaire avec ce prince, on eût pu choisir de ces moments où tout était en feu autour de lui : tant son esprit s'élevait alors, tant son âme leur paraissait éclairée comme d'en haut en ces terribles rencontres : semblable à ces hautes montagnes dont la cime au-dessus des nues et des tempêtes, trouve la sérénité dans sa hauteur, et ne perd aucun rayon de la lumière qui l'environne.

Ainsi dans les plaines de Lens, nom agréable à la France, l'archiduc, contre son dessein, tiré d'un poste invincible par l'appât d'un succès trompeur; par un soudain mouvement du prince, qui lui oppose des troupes fraîches à la place des troupes fatiguées, est contraint à prendre la fuite. Ses vieilles troupes périssent; son canon où il avait mis sa confiance, est entre nos mains; et Bek, qui l'avait flatté d'une victoire assurée, pris et blessé dans le combat, vient rendre en mourant un triste hommage à son vainqueur par son désespoir. S'agit-il ou de secourir ou de forcer une ville, le prince saura profiter de tous les moments. Ainsi, au premier avis que le hasard lui porta d'un siége important, il traverse trop promptement tout un grand pays; et d'une première vue, il découvre un passage assuré pour le secours, aux endroits qu'un ennemi vigilant n'a pu encore assez munir. Assiége-t-il quelque place, il invente tous les jours de nouveaux moyens d'en avancer la conquête. On croit qu'il expose les troupes : il les ménage en abrégeant le temps des périls par la vigueur des attaques. Parmi tant de coups surprenants, les gouverneurs les plus courageux ne tiennent pas les promesses qu'ils ont faites à leurs généraux : Dunkerque est pris en treize jours, au milieu des pluies de l'automne; et ces barques si redoutées de nos alliés paraissent tout à coup dans tout l'Océan avec nos étendards.

Mais ce qu'un sage général doit le mieux connaître, c'est ses soldats et ses chefs; car de là vient ce parfait concert qui fait agir les armées comme un seul corps, ou, pour parler avec l'Ecriture, comme un seul homme : *Egressus est Israel tamquam vir unus* (1). Pourquoi comme un seul homme? Parce que sous un même chef, qui connaît et les soldats et les chefs comme ses bras et ses mains, tout est également vif et mesuré. C'est ce qui donne la victoire : et j'ai ouï dire à notre grand prince, qu'à la journée de Nordlingue, ce qui l'assurait du succès, c'est qu'il connaissait M. de Turenne, dont l'habileté consommée n'avait besoin d'aucun ordre pour faire tout ce qu'il fallait. Celui-ci publiait de son côté qu'il agissait sans inquiétude, parce qu'il connaissait le prince, et ses ordres toujours sûrs. C'est ainsi qu'ils se donnaient mutuellement un repos qui les appliquait chacun tout entier à son action : ainsi finit heureusement la bataille la plus hasardeuse et la plus disputée qui fut jamais.

Ç'a été dans notre siècle un grand spectacle de voir, dans le même temps et dans les mêmes campagnes, ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes pensées que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre; tantôt opposés front à front, et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance : comme si Dieu, dont souvent, selon l'Ecriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campements, que de belles marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources!

Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires? L'un paraît agir par des réflexions profondes; et l'autre par de soudaines illuminations : celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité : celui-là d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire; mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie : l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie : l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osait l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune : l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers; l'un emporté d'un coup soudain meurt pour son pays, comme un Judas le Machabée; l'armée le pleure comme son père, et la cour et tout le peuple gémit; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point pour le temps : l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un Da-

(1) *Le texte sacré porte :* Et egressi sunt quasi vir unus. I *Reg.* XI, 7

vid, comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges de Dieu, et instruisant sa famille; et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie, que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre! C'est ce qu'a vu notre siècle : et, ce qui est encore plus grand, il a vu un roi se servir de ces deux grands chefs, et profiter du secours du ciel; et après qu'il en est privé par la mort de l'un et les maladies de l'autre, concevoir de plus grands desseins, exécuter de plus grandes choses, s'élever au-dessus de lui-même, surpasser et l'espérance des siens, et l'attente de l'univers : tant est haut son courage, tant est vaste son intelligence, tant ses destinées sont glorieuses.

Voilà, Messieurs, les spectacles que Dieu donne à l'univers, et les hommes qu'il y envoie quand il y veut faire éclater, tantôt dans une nation, tantôt dans une autre, selon ses conseils éternels, sa puissance ou sa sagesse. Car ses divins attributs paraissaient-ils mieux dans les cieux qu'il a formés de ses doigts, que dans ces rares talents qu'il distribue, comme il lui plaît, aux hommes extraordinaires? Quel astre brille davantage dans le firmament, que le prince de Condé n'a fait dans l'Europe? Ce n'était pas seulement la guerre qui lui donnait de l'éclat : son grand génie embrassait tout, l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime, et les arts avec les sciences. Il n'y avait livre qu'il ne lût : il n'y avait homme excellent, ou dans quelque spéculation, ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entretînt; tous sortaient plus éclairés d'avec lui, et rectifiaient leurs pensées, ou par ses pénétrantes questions, ou par ses réflexions judicieuses. Aussi sa conversation était un charme, parce qu'il savait parler à chacun selon ses talents; et non-seulement aux gens de guerre de leurs entreprises, aux courtisans de leurs intérêts, aux politiques de leurs négociations; mais encore aux voyageurs curieux de ce qu'ils avaient découvert, ou dans la nature, ou dans le gouvernement, ou dans le commerce; à l'artisan, de ses inventions et enfin aux savants de toutes les sortes, de ce qu'ils avaient trouvé de plus merveilleux. C'est de Dieu que viennent ces dons : qui en doute? Ces dons sont admirables : qui ne le voit pas? Mais, pour confondre l'esprit humain qui s'enorgueillit de tels dons, Dieu ne craint point d'en faire part à ses ennemis.

Saint Augustin considère parmi les païens tant de sages, tant de conquérants, tant de graves législateurs, tant d'excellents citoyens, un Socrate, un Marc-Aurèle, un Scipion, un César, un Alexandre, tous privés de la connaissance de Dieu, et exclus de son royaume éternel. N'est-ce donc pas Dieu qui les a faits? Mais quel autre les pouvait faire, si ce n'est celui qui fait tout dans le ciel et dans la terre? Mais pourquoi les a-t-il faits? et quels étaient les desseins particuliers de cette sagesse profonde, qui jamais ne fait rien en vain? Ecoutez la réponse de saint Augustin. Il les a faits, nous dit-il, pour orner le siècle présent : *Ut ordinem sæculi præsentis ornaret* (*Cont. Julian.*, *lib.* V, *n.* 14, *tom.* X, *p.* 636). Il a fait dans les grands hommes ces rares qualités, comme il a fait le soleil. Qui n'admire ce bel astre? Qui n'est ravi de l'éclat de son midi, et de la superbe parure de son lever et de son coucher? Mais, puisque Dieu le fait luire sur les bons et sur les mauvais, ce n'est pas un si bel objet qui nous rend heureux : Dieu l'a fait pour embellir et pour éclairer ce grand théâtre du monde. De même, quand il a fait dans ses ennemis, aussi bien que dans ses serviteurs, ces belles lumières d'esprit, ces rayons de son intelligence, ces images de sa bonté; ce n'est pas pour les rendre heureux qu'il leur a fait ces riches présents; c'est une décoration de l'univers, c'est un ornement du siècle présent. Et voyez la malheureuse destinée de ces hommes qu'il a choisis pour être les ornements de leur siècle. Qu'ont-ils voulu ces hommes rares, sinon des louanges et la gloire que les hommes donnent? Peut-être que pour les confondre, Dieu refusera cette gloire à leurs vains désirs? Non : il les confond mieux en la leur donnant, même au delà de leur attente. Cet Alexandre, qui ne voulait que faire du bruit dans le monde, y en fait plus qu'il n'aurait osé espérer. Il faut encore qu'il se trouve dans tous nos panégyriques; et il semble, par une espèce de fatalité glorieuse à ce conquérant, qu'aucun prince ne puisse recevoir de louanges, qu'il ne les partage. S'il a fallu quelque récompense à ces grandes actions des Romains, Dieu leur en a su trouver une convenable à leurs mérites comme à leurs désirs. Il leur donne pour récompense l'empire du monde, comme un présent de nul prix.

O rois, confondez-vous dans votre grandeur : conquérants, ne vantez pas vos victoires. Il leur donne pour récompense la gloire des hommes : récompense qui ne vient pas jusqu'à eux; qui s'efforce de s'attacher, quoi? peut-être à leurs médailles ou à leurs statues déterrées, restes des ans et des barbares; aux ruines de leurs monuments et de leurs ouvrages qui disputent avec le temps, ou plutôt à leur idée, à leur ombre, à ce qu'on appelle leur nom. Voilà le digne prix de tant de travaux, et dans le comble de leurs vœux la conviction de leur erreur. Venez, rassasiez-vous, grands de la terre : saisissez-vous, si vous pouvez, de ce fantôme de gloire, à l'exemple de ces grands hommes que vous admirez. Dieu, qui punit leur orgueil dans les enfers, ne leur a pas envié, dit saint Augustin, cette gloire tant désirée; et vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs : *Perceperunt mercedem suam, vani vanam* (*In Ps.* CXVIII, *Serm.* XII, *n.* 2, *t.* IV, *p.* 1306).

Il n'en sera pas ainsi de notre grand prince : l'heure de Dieu est venue, heure attendue, heure désirée, heure de miséricorde et de grâce. Sans être averti par la maladie, sans être pressé par le temps, il exécute ce qu'il méditait. Un sage religieux, qu'il appelle

exprès, règle les affaires de sa conscience : il obéit, humble chrétien, à sa décision ; et nul n'a jamais douté de sa bonne foi. Dès lors aussi on le vit toujours sérieusement occupé du soin de se vaincre soi-même, de rendre vaines toutes les attaques de ses insupportables douleurs, d'en faire par sa soumission un continuel sacrifice. Dieu, qu'il invoquait avec foi, lui donna le goût de son Écriture, et dans ce Livre divin, la solide nourriture de la piété. Ses conseils se réglaient plus que jamais par la justice : on y soulageait la veuve et l'orphelin; et le pauvre en approchait avec confiance. Sérieux autant qu'agréable père de famille, dans les douceurs qu'il goûtait avec ses enfants, il ne cessait de leur inspirer les sentiments de la véritable vertu; et ce jeune prince, son petit-fils, se sentira éternellement d'avoir été cultivé par de telles mains. Toute sa maison profitait de son exemple. Plusieurs de ses domestiques avaient été malheureusement nourris dans l'erreur que la France tolérait alors. Combien de fois l'a-t-on vu inquiété de leur salut, affligé de leur résistance, consolé par leur conversion? Avec quelle incomparable netteté d'esprit leur faisait-il voir l'antiquité et la vérité de la religion catholique? Ce n'était plus cet ardent vainqueur qui semblait vouloir tout emporter; c'était une douceur, une patience, une charité qui songeait à gagner les cœurs et à guérir des esprits malades.

Ce sont, Messieurs, ces choses simples : gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice et miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut, et souffrir les maux qu'il envoie; ce sont ces communes pratiques de la vie chrétienne, que Jésus-Christ louera au dernier jour, devant ses saints anges et devant son Père céleste. Les histoires seront abolies avec les empires, et il ne se parlera plus de tous ces faits éclatants dont elles sont pleines.

Pendant qu'il passait sa vie dans ces occupations, et qu'il portait au-dessus de ses actions les plus renommées la gloire d'une si belle et si pieuse retraite, la nouvelle de la maladie de la duchesse de Bourbon vint à Chantilly comme un coup de foudre. Qui ne fut frappé de la crainte de voir éteindre cette lumière naissante? On appréhenda qu'elle n'eût le sort des choses avancées. Quels furent les sentiments du prince de Condé, lorsqu'il se vit menacé de perdre ce nouveau lien de sa famille avec la personne du roi? C'est donc dans cette occasion que devait mourir ce héros. Celui que tant de siéges et tant de batailles n'ont pu emporter, va périr par sa tendresse. Pénétré de toutes les inquiétudes que donne un mal affreux, son cœur, qui le soutient seul depuis si longtemps, achève, à ce coup, de l'accabler : les forces qu'il lui fait trouver l'épuisent. S'il oublie toute sa faiblesse à la vue du roi qui approche de la princesse malade; si, transporté de son zèle, et sans avoir besoin de secours à cette fois, il accourt pour l'avertir de tous les périls que ce grand roi ne craignait pas, et qu'il l'empêche enfin d'avancer: il va tomber évanoui à quatre pas; et on admire cette nouvelle manière de s'exposer pour son roi. Quoique la duchesse d'Enghien, princesse dont la vertu ne craignit jamais que de manquer à sa famille et à ses devoirs, eût obtenu de demeurer auprès de lui pour le soulager : la vigilance de cette princesse ne calme pas les soins qui le travaillent; et, après que la jeune princesse est hors de péril, la maladie du roi va bien causer d'autres troubles à notre prince.

Puis-je ne m'arrêter pas en cet endroit? A voir la sérénité qui reluisait sur ce front auguste, eût-on soupçonné que ce grand roi, en retournant à Versailles, allât s'exposer à ces cruelles douleurs où l'univers a connu sa piété, sa constance et tout l'amour de ses peuples? De quels yeux le regardions-nous, lorsque, aux dépens d'une santé qui nous est si chère, il voulait bien adoucir nos cruelles inquiétudes par la consolation de le voir; et que, maître de sa douleur comme de tout le reste des choses, nous le voyions tous les jours non-seulement régler ses affaires selon sa coutume, mais encore entretenir sa cour attendrie, avec la même tranquillité qu'il lui fait paraître dans ses jardins enchantés? Béni soit-il de Dieu et des hommes, d'unir ainsi toujours la bonté à toutes les autres qualités que nous admirons. Parmi toutes ses douleurs, il s'informait avec soin de l'état du prince de Condé; et il marquait pour la santé de ce prince une inquiétude qu'il n'avait pas pour la sienne. Il s'affaiblissait, ce grand prince, mais la mort cachait ses approches. Lorsqu'on le crut en meilleur état, et que le duc d'Enghien, toujours partagé entre les devoirs de fils et de sujet, était retourné par son ordre auprès du roi, tout change en un moment, et on déclare au prince sa mort prochaine.

Chrétiens, soyez attentifs, et venez apprendre à mourir : ou plutôt, venez apprendre à n'attendre pas la dernière heure pour commencer à bien vivre. Quoi ! attendre à commencer une vie nouvelle, lorsqu'entre les mains de la mort, glacés sous ses froides mains, vous ne saurez si vous êtes avec les morts ou encore avec les vivants ! Ah ! prévenez par la pénitence cette heure de troubles et de ténèbres. Par là, sans être étonné de cette dernière sentence qu'on lui prononça, le prince demeure un moment dans le silence; et tout à coup : *O mon Dieu !* dit-il, *vous le voulez, votre volonté soit faite : je me jette entre vos bras; donnez-moi la grâce de bien mourir*. Que désirez-vous davantage? Dans cette courte prière, vous voyez la soumission aux ordres de Dieu, l'abandon à sa providence, la confiance en sa grâce, et toute la piété. Dès lors aussi, tel qu'on l'avait vu dans tous ses combats, résolu, paisible, occupé sans inquiétude de ce qu'il fallait faire pour les soutenir : tel fut-il à ce dernier choc ; et la mort ne lui parut pas plus affreuse, pâle et languissante, que lorsqu'elle se présente au milieu du feu, sous l'éclat de la victoire qu'elle montre seule

Pendant que les sanglots éclataient de toutes parts : comme si un autre que lui en eût été le sujet, il continuait à donner ses ordres ; et s'il défendait les pleurs, ce n'était pas comme un objet dont il fût troublé, mais comme un empêchement qui le retardait. A ce moment, il étend ses soins jusqu'aux moindres de ses domestiques. Avec une libéralité digne de sa naissance et de leurs services, il les laisse comblés de ses dons, mais encore plus honorés des marques de son souvenir. Comme il donnait des ordres particuliers et de la plus haute importance, puisqu'il y allait de sa conscience et de son salut éternel, averti qu'il fallait écrire et ordonner dans les formes : quand je devrais, Monseigneur, renouveler vos douleurs, et rouvrir toutes les plaies de votre cœur, je ne tairai pas ces paroles qu'il répéta si souvent; qu'il vous connaissait; qu'il n'y avait, sans formalité, qu'à vous dire ses intentions ; que vous iriez encore au delà, et supléeriez de vous-même à tout ce qu'il pourrait avoir oublié. Qu'un père vous ait aimé, je ne m'en étonne pas, c'est un sentiment que la nature inspire; mais qu'un père si éclairé vous ait témoigné cette confiance jusqu'au dernier soupir, qu'il se soit reposé sur vous de choses si importantes, et qu'il meure tranquillement sur cette assurance ; c'est le plus beau témoignage que votre vertu pouvait remporter: et malgré tout votre mérite, Votre Altesse n'aura de moi aujourd'hui que cette louange.

Ce que le prince commença ensuite, pour s'acquitter des devoirs de la religion, mériterait d'être raconté à toute la terre, non à cause qu'il est remarquable ; mais à cause, pour ainsi dire, qu'il ne l'est pas, et qu'un prince, si exposé à tout l'univers, ne donne rien aux spectateurs. N'attendez donc pas, Messieurs, de ces magnifiques paroles qui ne servent qu'à faire connaître, sinon un orgueil caché, du moins les efforts d'une âme agitée, qui combat ou qui dissimule son trouble secret. Le prince de Condé ne sait ce que c'est que de prononcer de ces pompeuses sentences ; et, dans la mort comme dans la vie, la vérité fit toujours toute sa grandeur. Sa confession fut humble, pleine de componction et de confiance. Il ne lui fallut pas longtemps pour la préparer : la meilleure préparation pour celle des derniers temps, c'est de ne les attendre pas.

Mais, Messieurs, prêtez l'oreille à ce qui va suivre. A la vue du saint Viatique qu'il avait tant désiré, voyez comme il s'arrête sur ce doux objet. Alors il se souvint des irrévérences, dont, hélas ! on déshonore ce divin mystère. Les chrétiens ne connaissent plus la sainte frayeur dont on était saisi autrefois à la vue du sacrifice. On dirait qu'il eût cessé d'être terrible, comme l'appelaient les saints Pères; et que le sang de notre victime n'y coule pas encore aussi véritablement que sur le Calvaire. Loin de trembler devant les autels, on y méprise Jésus-Christ présent; et, dans un temps où tout un royaume se remue pour la conversion des hérétiques, on ne craint point d'en autoriser les blasphèmes. Gens du monde, vous ne pensez pas à ces horribles profanations : à la mort, vous y penserez avec confusion et saisissement.

Le prince se ressouvint de toutes les fautes qu'il avait commises ; et trop faible pour expliquer avec force ce qu'il en sentait, il emprunta la voix de son confesseur pour en demander pardon au monde, à ses domestiques et à ses amis. On lui répondit par des sanglots : ah ! répondez-lui maintenant en profitant de cet exemple. Les autres devoirs de la religion furent accomplis avec la même piété et la même présence d'esprit. Avec quelle foi, et combien de fois pria-t-il le Sauveur des âmes, en baisant sa croix, que son sang répandu pour lui ne le fût pas inutilement ! C'est ce qui justifie le pécheur, c'est ce qui soutient le juste, c'est ce qui rassure le chrétien. Que dirai-je des saintes prières des agonisants, où, dans les efforts que fait l'Eglise, on entend ses vœux les plus empressés, et comme les derniers cris par où cette sainte mère achève de nous enfanter à la vie céleste? Il se les fit répéter trois fois ; et il y trouva toujours de nouvelles consolations. En remerciant ses médecins : *Voilà*, dit-il, *maintenant mes vrais médecins :* il montrait les ecclésiastiques dont il écoutait les avis, dont il continuait les prières; les psaumes toujours à la bouche, la confiance toujours dans le cœur. S'il se plaignit, c'était seulement d'avoir si peu à souffrir pour expier ses péchés. Sensible jusqu'à la fin à la tendresse des siens, il ne s'y laissa jamais vaincre; et au contraire, il craignait toujours de trop donner à la nature.

Que dirai-je de ses derniers entretiens avec le duc d'Enghien? Quelles couleurs assez vives pourraient vous représenter et la constance du père, et les extrêmes douleurs du fils ? D'abord le visage en pleurs, avec plus de sanglots que de paroles ; tantôt, la bouche collée sur ces mains victorieuses, et maintenant défaillantes; tantôt, se jetant entre ces bras et dans ce sein paternel, il semble, par tant d'efforts, vouloir retenir ce cher objet de ses respects et de ses tendresses. Les forces lui manquent ; il tombe à ses pieds. Le prince, sans s'émouvoir, lui laisse reprendre ses esprits : puis, appelant la duchesse, sa belle-fille, qu'il voyait aussi sans parole et presque sans vie, avec une tendresse qui n'eut rien de faible, il leur donne ses derniers ordres où tout respirait la piété. Il les finit en les bénissant avec cette foi et avec ces vœux que Dieu exauce, et en bénissant avec eux, ainsi qu'un autre Jacob, chacun de leurs enfants en particulier; et on vit de part et d'autre tout ce qu'on affaiblit en le répétant.

Je ne vous oublierai pas, ô prince, son cher neveu, et comme son second fils, ni le glorieux témoignage qu'il a rendu constamment à votre mérite, ni ses tendres empressements, et la lettre qu'il écrivit en mourant, pour vous rétablir dans les bonnes grâces du roi, le plus cher objet de vos vœux ; ni tant de belles qualités qui vous ont fait ju-

ger digne d'avoir si vivement occupé les dernières heures d'une si belle vie. Je n'oublierai pas non plus les bontés du roi, qui prévinrent les désirs du prince mourant; ni les généreux soins du duc d'Enghien, qui ménagea cette grâce; ni le gré que lui sut le prince d'avoir été si soigneux, en lui donnant cette joie, d'obliger un si cher parent. Pendant que son cœur s'épanche, et que sa voix se ranime en louant le roi, le prince de Conti arrive pénétré de reconnaissance et de douleur. Les tendresses se renouvellent : les deux princes ouïrent ensemble ce qui ne sortira jamais de leur cœur ; et le prince conclut, en leur confirmant qu'ils ne seraient jamais ni grands hommes, ni grands princes, ni honnêtes gens, qu'autant qu'ils seraient gens de bien, fidèles à Dieu et au roi. C'est la dernière parole qu'il laissa gravée dans leur mémoire : c'est, avec la dernière marque de sa tendresse, l'abrégé de leurs devoirs. Tout retentissait de cris, tout fondait en larmes : le prince seul n'était pas ému, et le trouble n'arrivait pas dans l'asile où il s'était mis. O Dieu ! vous étiez sa force, son inébranlable refuge, et, comme disait David, ce ferme rocher où s'appuyait sa constance (*Ps.* XXVI, 39).

Puis-je taire, durant ce temps, ce qui se faisait à la cour et en la présence du roi? Lorsqu'il y fit lire la dernière lettre que lui écrivit ce grand homme, et qu'on y vit, dans les trois temps que marquait le prince, ses services qu'il y passait si légèrement au commencement et à la fin de sa vie, et dans le milieu ; ses fautes, dont il faisait une si sincère reconnaissance : il n'y eut cœur qui ne s'attendrît à l'entendre parler de lui-même avec tant de modestie; et cette lecture, suivie des larmes du roi, fit voir ce que les héros sentent les uns pour les autres. Mais lorsqu'on vint à l'endroit du remercîment, où le prince marquait qu'il mourait content, et trop heureux d'avoir encore assez de vie pour témoigner au roi sa reconnaissance, son dévouement ; et, s'il l'osait dire, sa tendresse : tout le monde rendit témoignage à la vérité de ses sentiments ; et ceux qui l'avaient ouï parler si souvent de ce grand roi dans ses entretiens familiers, pouvaient assurer que jamais ils n'avaient rien entendu ni de plus respectueux et de plus tendre pour sa personne sacrée, ni de plus fort pour célébrer ses vertus royales, sa piété, son courage, son grand génie, principalement à la guerre, que ce qu'en disait ce grand prince avec aussi peu d'exagération que de flatterie. Pendant qu'on lui rendait ce beau témoignage, ce grand homme n'était plus. Tranquille entre les bras de son Dieu, où il s'était une fois jeté, il attendait sa miséricorde et implorait son secours, jusqu'à ce qu'il cessa enfin de respirer et de vivre.

C'est ici qu'il faudrait laisser éclater ses justes douleurs à la perte d'un si grand homme. Mais pour l'amour de la vérité, et à la honte de ceux qui la méconnaissent, écoutez encore ce beau témoignage qu'il lui rendit en mourant. Averti par son confesseur, que si notre cœur n'était pas encore entièrement selon Dieu, il fallait, en s'adressant à Dieu même, obtenir qu'il nous fît un cœur comme il le voulait, et lui dire, avec David, ces tendres paroles : *O Dieu! créez en moi un cœur pur* (1); à ces mots, le prince s'arrête comme occupé de quelque grande pensée; puis, appelant le saint religieux qui lui avait inspiré ce beau sentiment : *Je n'ai jamais douté*, dit-il, *des mystères de la religion, quoi qu'on ait dit.* Chrétiens, vous l'en devez croire ; et, dans l'état où il est, il ne doit plus rien au monde que la vérité. *Mais*, poursuivit-il, *j'en doute moins que jamais. Que ces vérités*, continuait-il, avec une douceur ravissante, *se démêlent et s'éclaircissent dans mon esprit! Oui*, dit-il, *nous verrons Dieu comme il est, face à face.* Il répétait en latin, avec un goût merveilleux, ces grands mots : *Sicuti est; facie ad faciem*, et on ne se lassait point de le voir dans ce doux transport.

Que se faisait-il dans cette âme? quelle nouvelle lumière lui apparaissait? quel soudain rayon perçait la nue, et faisait comme évanouir en ce moment, avec toutes les ignorances des sens, les ténèbres même, si je l'ose dire, et les saintes obscurités de la foi? Que deviennent alors ces beaux titres dont notre orgueil est flatté? Dans l'approche d'un si beau jour, et dès la première atteinte d'une si vive lumière, combien promptement disparaissent tous les fantômes du monde ! que l'éclat de la plus belle victoire paraît sombre ! qu'on en méprise la gloire, et qu'on veut de mal à ses faibles yeux, qui s'y sont laissés éblouir !

Venez, peuples, venez maintenant ; mais venez plutôt, princes et seigneurs ; et vous, qui jugez la terre ; et vous, qui ouvrez aux hommes les portes du ciel ; et vous, plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies, et couvertes de votre douleur comme d'un nuage : venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts: voilà tout ce qu'ont pu faire la magnificence et la piété, pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et des fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant : et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine; pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros.

Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides. Quel autre fut plus digne de vous commander? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans les hasards

(1) Cor mundum crea in me, Deus. *Ps.* L, 12.

sous lui se sont formés tant de renommés capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre. Son ombre eût pu encore gagner des batailles, et voilà que, dans son silence, son nom même nous anime; et, ensemble, il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières; et admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien : ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus; et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple.

Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai, en action de grâces, ces belles paroles du bien-aimé disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (I *Joan.*, V, 4) : La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. Jouissez, prince, de cette victoire; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours : au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte. Heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME YOLANDE DE MONTERBY, ABBESSE DES RELIGIEUSES BERNARDINES DE *** (1).

La vie, estimable non par sa longueur, mais par l'usage que nous en faisons. Grandes vertus qui ont sanctifié les longues années de cette abbesse.

Ubi est, mors, victoria tua?
O mort, où est ta victoire? (I *Cor.*, XV, 55).

Quand l'Eglise ouvre la bouche des prédicateurs dans les funérailles de ses enfants, ce n'est pas pour accroître la pompe du deuil par des plaintes étudiées, ni pour satisfaire l'ambition des vivants par de vains éloges des morts. La première de ces deux choses est trop indigne de sa fermeté, et l'autre trop contraire à sa modestie. Elle se propose un objet plus noble dans la solennité des discours funèbres : elle ordonne que ses ministres, dans les derniers devoirs que l'on rend aux morts, fassent contempler à leurs auditeurs la commune condition de tous les mortels, afin que la pensée de la mort leur donne un saint dégoût de la vie présente, et que la vanité humaine rougisse en regardant le terme fatal que la Providence divine a donné à ses espérances trompeuses.

Ainsi n'attendez pas, chrétiens, que je vous représente aujourd'hui ni la perte de cette maison, ni la juste affliction de toutes ces dames, à qui la mort ravit une mère qui les a si bien élevées. Ce n'est pas aussi mon dessein de rechercher bien loin dans l'antiquité les marques d'une très-illustre noblesse qu'il me serait aisé de vous faire voir dans la race de Monterby, dont l'éclat est assez connu par son nom et ses alliances. Je laisse tous ces entretiens superflus pour m'attacher à une matière et plus sainte et plus fructueuse. Je vous demande seulement que vous appreniez de l'abbesse, très-digne et très-vertueuse, pour laquelle nous offrons à Dieu le saint sacrifice de l'Eucharistie, à vous servir si heureusement de la mort qu'elle vous obtienne l'immortalité. C'est par là que vous rendrez inutiles tous les efforts de cette cruelle ennemie; et que, l'ayant enfin désarmée de tout ce qu'elle semble avoir de terrible, vous lui pourrez dire avec l'Apôtre : O mort, où est ta victoire? *Ubi est, mors, victoria tua* (I *Cor.*, XV, 55)? C'est ce que je tâcherai de vous faire entendre dans cette courte exhortation, où j'espère que le Saint-Esprit me fera la grâce de ramasser en peu de paroles des vérités très-considérables que je puiserai dans les Ecritures.

C'est un fameux problème, qui a été souvent agité dans les écoles des philosophes, lequel est le plus désirable à l'homme, ou de vivre jusqu'à l'extrême vieillesse, ou d'être promptement délivré des misères de cette vie. Je n'ignore pas, chrétiens, ce que pensent là-dessus la plupart des hommes. Mais comme je vois tant d'erreurs reçues dans le monde avec un tel applaudissement, je ne veux pas ici consulter les sentiments de la multitude, mais la raison et la vérité, qui seules doivent gouverner les esprits des hommes.

Et certes, il pourrait sembler au premier

(1) Nous ignorons de quelle maison cette dame était abbesse : le manuscrit ne l'indique pas : et quelque recherche que nous ayons faite, nous n'avons rien pu découvrir de certain sur sa famille.

abord que la voix commune de la nature, qui désire toujours ardemment la vie, devrait décider cette question. Car si la vie est un don de Dieu, n'est-ce pas un désir très-juste de vouloir conserver longtemps les bienfaits de son Souverain? Et d'ailleurs étant certain que la longue vie approche de plus près l'immortalité, ne devons-nous pas souhaiter de retenir, si nous pouvons, quelque image de ce glorieux privilége dont notre nature est déchue?

En effet, nous voyons que les premiers hommes, lorsque le monde plus innocent était encore dans son enfance, remplissaient des neuf cents ans par leur vie; et que lorsque la malice est accrue, la vie en même temps s'est diminuée. Dieu même, dont la vérité infaillible doit être la règle souveraine de nos sentiments, étant irrité contre nous, nous menace en sa colère d'abréger nos jours: et au contraire il promet une longue vie à ceux qui observeront ses commandements. Enfin, si cette vie est le champ fécond dans lequel nous devons semer pour la glorieuse immortalité, ne devons-nous pas désirer que ce champ soit ample et spacieux, afin que la moisson soit plus abondante? Et ainsi l'on ne peut nier que la bonne vie ne soit souhaitable.

Ces raisons qui flattent nos sens gagneront aisément le dessus. Mais on leur oppose d'autres maximes qui sont plus dures, à la vérité, et aussi plus fortes et plus vigoureuses. Et premièrement, je nie que la vie de l'homme puisse être longue: de sorte que souhaiter une longue vie dans ce lieu de corruption, c'est n'entendre pas ses propres désirs. Je me fonde sur ce principe de saint Augustin: *Non est longum quod aliquando finitur* (*In Joan. Tract.* XXXII, *n.* 9, *t.* III, *part.* II, *pag.* 529): Tout ce qui a fin ne peut être long. Et la raison en est évidente; car tout ce qui est sujet à finir s'efface nécessairement au dernier moment, et on ne peut compter de longueur en ce qui est entièrement effacé. Car de même qu'il ne sert de rien de remplir lorsque j'efface tout par un dernier trait: ainsi la longue et la courte vie sont toutes égalées par la mort; parce qu'elle les efface toutes également.

Je vous ai représenté, chrétiens, deux opinions différentes qui partagent les sentiments de tous les mortels. Les uns, en petit nombre, méprisent la vie; les autres estiment que leur plus grand bien c'est de la pouvoir longtemps conserver. Mais peut-être que nous accorderons aisément ces deux propositions si contraires, par une troisième maxime, qui nous apprendra d'estimer la vie, non par sa longueur, mais par son usage; et qui nous fera confesser qu'il n'est rien de plus dangereux qu'une longue vie, quand elle n'est remplie que de vaines entreprises, ou même d'actions criminelles; comme aussi il n'est rien de plus précieux, quand elle est utilement ménagée pour l'éternité. Et c'est pour cette seule raison que je bénirai mille et mille fois la sage et honorable vieillesse d'Yolande de Monterby; puisque dès ses années les plus tendres jusqu'à l'extrémité de sa vie, qu'elle a finie en Jésus-Christ après un grand âge, la crainte de Dieu a été son guide, la prière son occupation, la pénitence son exercice, la charité sa pratique la plus ordinaire, le ciel tout son amour et son espérance.

Désabusons-nous, chrétiens, des vaines et téméraires préoccupations, dont notre raison est tout obscurcie par l'illusion de nos sens: apprenons à juger des choses par les véritables principes, nous avouerons franchement, à l'exemple de cette abbesse, que nous devons dorénavant mesurer la vie par les actions, non par les années. C'est ce que vous comprendrez sans difficulté par ce raisonnement invincible.

Nous pouvons regarder le temps de deux manières différentes: nous le pouvons considérer premièrement en tant qu'il se mesure en lui-même par heures, par jours, par mois, par années; et dans cette considération je soutiens que le temps n'est rien, parce qu'il n'a ni forme, ni substance; que tout son être n'est que de couler, c'est-à-dire, que tout son être n'est que de périr, et partant que tout son être n'est rien.

C'est ce qui fait dire au Psalmiste retiré profondément en lui-même, dans la considération du néant de l'homme: *Ecce mensurabiles posuisti dies meos* (*Ps.* XXXVIII, 6): Vous avez, dit-il, établi le cours de ma vie pour être mesuré par le temps; et c'est ce qui lui fait dire aussitôt après: *Et substantia mea tanquam nihilum ante te:* Et ma substance est comme rien devant vous; parce que tout mon être dépendant du temps, dont la nature est de n'être jamais que dans un moment qui s'enfuit d'une course précipitée et irrévocable, il s'ensuit que ma substance n'est rien, étant inséparablement attachée à cette vapeur légère et volage, qui ne se forme qu'en se dissipant, et qui entraîne perpétuellement mon être avec elle d'une manière si étrange et si nécessaire, que si je ne suis le temps, je me perds, parce que ma vie demeure arrêtée; et d'autre part, si je suis le temps qui se perd et coule toujours, je me perds nécessairement avec lui: *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te.* D'où passant plus outre il conclut: *In imagine pertransit homo* (*Ibid.*): L'homme passe comme les vaines images que la fantaisie forme en elle-même, dans l'illusion de nos songes, sans corps, sans solidité et sans consistance.

Mais élevons plus haut nos esprits; et après avoir regardé le temps dans cette perpétuelle dissipation, considérons-le maintenant en un autre sens, en tant qu'il aboutit à l'éternité; car cette présence immuable de l'éternité, toujours fixe, toujours permanente, enfermant en l'infinité de son étendue toutes les différences des temps, il s'ensuit manifestement que le temps peut être en quelque sorte dans l'éternité; et il a plu à notre grand Dieu, pour consoler les misérables mortels de la perte continuelle qu'ils font de leur être, par le vol irréparable du

temps, que ce même temps qui se perd, fût un passage à l'éternité qui demeure : et de cette distinction importante du temps considéré en lui-même, et du temps par rapport à l'éternité, je tire cette conséquence infaillible :

Si le temps n'est rien par lui-même, il s'ensuit que tout le temps est perdu auquel nous n'aurons point attaché quelque chose de plus immuable que lui, quelque chose qui puisse passer à l'éternité bienheureuse. Ce principe étant supposé, arrêtons un peu notre vue sur un vieillard qui aurait blanchi dans les vanités de la terre. Quoique l'on me montre ses cheveux gris, quoique l'on me compte ses longues années, je soutiens que sa vie ne peut être longue, j'ose même assurer qu'il n'a pas vécu. Car que sont devenues toutes ses années? Elles sont passées, elles sont perdues. Il ne lui en reste pas la moindre parcelle en ses mains; parce qu'il n'y a rien attaché de fixe, ni de permanent. Que si toutes les années sont perdues, elles ne sont pas capables de faire nombre. Je ne vois rien à compter dans cette vie si longue; parce que tout y est inutilement dissipé. Par conséquent tout est mort en lui; et sa vie étant vide de toutes parts, c'est erreur de s'imaginer qu'elle puisse jamais être estimée longue.

Que si je viens maintenant à jeter les yeux sur la dame si vertueuse qui a gouverné si longtemps cette noble et religieuse abbaye, c'est là que je remarque, fidèles, une vieillesse vraiment vénérable. Certes, quand elle n'aurait vécu que fort peu d'années, les ayant fait profiter si utilement pour la bienheureuse immortalité, sa vie me paraîtrait toujours assez longue. Je ne puis jamais croire qu'une vie soit courte, lorsque j'y vois une éternité tout entière glorieusement attachée.

Mais quand je considère quatre-vingt-dix ans si soigneusement ménagés; quand je regarde des années si pleines et si bien marquées par les bonnes œuvres ; quand je vois dans une vie si réglée, tant de jours, tant d'heures et tant de moments comptés et alloués pour l'éternité, c'est là que je ne puis m'empêcher de dire : O temps utilement employé ! ô vieillesse vraiment précieuse ! *Ubi est, mors, victoria tua?* O mort, où est ta victoire? Ta main avare n'a rien enlevé à cette vertueuse abbesse ; parce que ton domaine n'est que sur le temps, et que la sage dame dont nous parlons, désirant conserver celui qu'il a plu à Dieu lui donner, l'a fait heureusement passer dans l'éternité.

Si je l'envisage, fidèles, dans l'intérieur de son âme, j'y remarque, dans une conduite très-sage, une simplicité chrétienne. Etant humble dans ses actions et ses paroles, elle s'est toujours plus glorifiée d'être fille de saint Bernard, que de tant de braves aïeux, de la race desquels elle est descendue. Elle passait la plus grande partie de son temps dans la méditation et dans la prière. Ni les affaires, ni les compagnies n'étaient pas capables de lui ravir le temps qu'elle destinait aux choses divines. On la voyait entrer en son cabinet avec une contenance, une modestie, et une action toute retirée, et là elle répandait son cœur devant Dieu avec cette bienheureuse simplicité qui est la marque la plus assurée des enfants de la nouvelle alliance. Sortie de ces pieux exercices, elle parlait souvent des choses divines avec une affection si sincère, qu'il était aisé de connaître que son âme versait sur ses lèvres ses sentiments les plus purs et les plus profonds. Jusque dans la vieillesse la plus décrépite, elle souffrait les incommodités et les maladies sans chagrin, sans murmure, sans impatience; louant Dieu parmi ses douleurs, non point par une constance affectée, mais avec une modération qui paraissait bien avoir pour principe une conscience tranquille, et un esprit satisfait de Dieu.

Parlerai-je de sa prudence si avisée dans la conduite de sa maison? Chacun sait que sa sagesse et son économie en a beaucoup relevé le lustre. Mais je ne vois rien de plus remarquable que ce jugement si réglé avec lequel elle a gouverné les dames qui lui étaient confiées; toujours également éloignée et de cette rigueur farouche, et de cette indulgence molle et relâchée : si bien que, comme elle avait pour elles une sévérité mêlée de douceurs, elles lui ont toujours conservé une crainte accompagnée de tendresse, jusqu'au dernier moment de sa vie, et dans l'extrême caducité de son âge.

L'innocence, la bonne foi, la candeur, étaient ses compagnes inséparables. Elles conduisaient ses desseins, elles ménageaient tous ses intérêts, elles régissaient toute sa famille. Ni sa bouche, ni ses oreilles n'ont jamais été ouvertes à la médisance; parce que la sincérité de son cœur en chassait cette jalousie secrète qui envenime presque tous les hommes contre leurs semblables. Elle savait donner de la retenue aux langues les moins modérées; et l'on remarquait dans ses entretiens cette charité dont parle l'Apôtre (I *Cor.*, XIII, 5), qui n'est ni jalouse, ni ambitieuse, toujours si disposée à croire le bien, qu'elle ne peut pas même soupçonner le mal.

Vous dirai-je avec quel zèle elle soulageait les pauvres membres de Jésus-Christ? Toutes les personnes qui l'ont fréquentée savent qu'on peut dire, sans flatterie, qu'elle était naturellement libérale, même dans son extrême vieillesse, quoique cet âge ordinairement soit souillé des ordures de l'avarice. Mais cette inclination généreuse s'était particulièrement appliquée aux pauvres. Ses charités s'étendaient bien loin sur les personnes malades et nécessiteuses : elle partageait souvent avec elles ce qu'on lui préparait pour sa nourriture; et dans ces saints empressements de la charité, qui travaillait son âme innocente d'une inquiétude pieuse pour les membres affligés du Sauveur des âmes, on admirait particulièrement son humilité, non moins soigneuse de cacher le bien, que sa charité de le faire. Je ne m'étonne plus, chrétiens, qu'une vie si religieuse ait été couronnée d'une fin si sainte.

ORAISON FUNEBRE

DE MESSIRE HENRI DE GORNAY.

Egalité que la nature a mise entre tous les hommes. Efforts qu'ils font pour se distinguer les uns des autres. Vices énormes que produit cette orgueilleuse ambition. Haute élévation de l'illustre maison de Gornay. Rares vertus du défunt.

Non privabit bonis eos qui ambulant in innocentia : Domine virtutum, beatus homo qui sperat in te.

Il ne privera point de ses biens ceux qui marchent dans l'innocence : Seigneur des armées, heureux est l'homme qui espère en vous (*Ps.* LXXXIII, 13).

C'est, Messieurs, dans ce dessein salutaire que j'espère aujourd'hui vous entretenir de la vie et des actions de messire Henri de Gornay, chevalier, seigneur de Talange de Louyn sur Seille, que la mort nous a ravi depuis peu de jours; où, rejetant loin de mon esprit toutes les considérations profanes, et les bassesses honteuses de la flatterie, indignes de la majesté du lieu où je parle, et du ministère sacré que j'exerce, je m'arrêterai à vous proposer trois ou quatre réflexions, tirées des principes du christianisme, qui serviront, si Dieu le permet, pour l'instruction de tout ce peuple et pour la consolation particulière de ses parents et de ses amis.

Quoique Dieu et la nature aient fait tous les hommes égaux, en les formant d'une même boue; la vanité humaine ne peut souffrir cette égalité, ni s'accommoder à la loi qui nous a été imposée, de les regarder tous comme nos semblables. De là naissent ces grands efforts, que nous faisons tous, pour nous séparer du commun et nous mettre en un rang plus haut par les charges ou par les emplois, par le crédit ou par les richesses. Que si nous pouvons obtenir ces avantages extérieurs, que la folle ambition des hommes a mis à un si grand prix, notre cœur s'enfle tellement que nous regardons tous les autres comme étant d'un ordre inférieur à nous; et à peine nous reste-t-il quelque souvenir de ce qui nous est commun avec eux.

Cette vérité importante et connue si certainement par l'expérience, entrera plus utilement dans nos esprits, si nous considérons avec attention trois états, où nous passons tous successivement: la naissance, le cours de la vie, sa conclusion par la mort. Plus je remarque de près la condition de ces trois états, plus mon esprit se sent convaincu que quelque apparente inégalité que la fortune ait mise entre nous, la nature n'a pas voulu qu'il y eût grande différence d'un homme à un autre.

Et premièrement la naissance a des marques indubitables de notre commune faiblesse. Nous commençons tous notre vie par les mêmes infirmités de l'enfance; nous saluons tous, en entrant au monde, la lumière du jour par nos pleurs; et le premier air que nous respirons nous sert à tous indifféremment à former (1) des cris. Ces faiblesses de la naissance attirent sur nous tous généralement une même suite d'infirmités dans tout le progrès de la vie; puisque les grands, les petits et les médiocres vivent également assujettis aux mêmes nécessités naturelles, exposés aux mêmes périls, livrés en proie aux mêmes maladies. Enfin, après tout, arrive la mort, qui, foulant aux pieds l'arrogance humaine, et abattant sans ressource toutes ces grandeurs imaginaires, égale pour jamais toutes les conditions différentes par lesquelles les ambitieux croyaient s'être mis au dessus des autres; de sorte qu'il y a beaucoup de raison de nous comparer à des eaux courantes, comme fait l'Écriture sainte. Car, de même que quelque inégalité qui paraisse dans le cours des rivières, qui arrosent la surface de la terre, elles ont toutes cela de commun, qu'elles viennent d'une petite origine; que dans le progrès de leur course, elles roulent leurs flots en bas par une chute continuelle, et qu'elles vont enfin perdre leurs noms avec leurs eaux, dans le sein immense de l'Océan, où l'on ne distingue point le Rhin, ni le Danube, ni ces autres fleuves renommés, d'avec les rivières les plus inconnues : ainsi tous les hommes commencent par les mêmes infirmités. Dans le progrès de leur âge, les années se poussent les unes les autres comme des flots; leur vie roule et descend sans cesse à la mort, par sa pesanteur naturelle; et enfin, après avoir fait, ainsi que des fleuves, un peu plus de bruit les unes que les autres, ils vont tous se confondre dans ce gouffre infini du néant, où l'on ne trouve plus ni rois, ni princes, ni capitaines, ni tous ces autres augustes noms qui nous séparent les uns des autres; mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture qui nous égalent. Telle est la loi de la nature et l'égalité nécessaire à laquelle elle soumet tous les hommes dans ces trois états remarquables, la naissance, la durée, la mort.

Que pourront inventer les enfants d'Adam, pour combattre, pour couvrir ou pour effacer cette égalité, qui est gravée si profondément dans toute la suite de notre vie? Voici, mes frères, les inventions par lesquelles ils s'imaginent forcer la nature et se rendre différents des autres, malgré l'égalité qu'elle a ordonnée. Premièrement, pour mettre à couvert la faiblesse commune de la naissance, chacun tâche d'attirer sur elle toute la gloire de ses ancêtres et la rendre plus éclatante par cette lumière empruntée. Ainsi l'on a trouvé le moyen de distinguer les naissances illustres d'avec les naissances viles et vulgaires, et de mettre une différence infinie entre le sang noble et le roturier, comme s'il n'avait pas les mêmes qualités et n'était pas composé des mêmes éléments; et par là, vous voyez déjà la naissance magnifiquement relevée. Dans le progrès de la vie, on se distingue plus aisément par les grands emplois, par les dignités éminentes, par les richesses et par l'abondance. Ainsi on s'élève et on s'agrandit, et on laisse les autres dans la lie du peuple. Il n'y a donc plus la mort, où l'arrogance humaine est bien confondue; car c'est là que l'egalité est inévitable; et, encore que la vanité tâche en quelque sorte d'en couvrir la honte par les honneurs de la

(1) Pousser.

sépulture, il se voit peu d'hommes assez insensés pour se consoler de leur mort par l'espérance d'un superbe tombeau ou par la magnificence de ses funérailles. Tout ce que peuvent faire ces misérables amoureux des grandeurs humaines, c'est de goûter tellement la vie, qu'ils ne songent point à la mort. La mort jette divers traits [qui préparent son triomphe. Elle se fait sentir] dans toute la vie par la crainte, [les maladies, les accidents de toute espèce]; et son dernier coup est inévitable. Les hommes superbes croient faire beaucoup d'éviter les autres; c'est le seul moyen qui leur reste de secouer, en quelque façon, le joug insupportable de sa tyrannie, lorsqu'en détournant leur esprit, ils n'en sentent pas l'amertume.

C'est ainsi qu'ils se conduisent à l'égard de ces trois états, et de là naissent trois vices énormes, qui rendent ordinairement leur vie criminelle; car cette superbe grandeur dont ils se flattent dans leur naissance, les fait vains et audacieux. Le désir démesuré dont ils sont poussés de se rendre considérables (1) au dessus des autres, dans tout le progrès de leur âge, fait qu'ils s'avancent à la grandeur par toutes sortes de voies, sans épargner les plus criminelles; et l'amour désordonné des douceurs qu'ils goûtent, dans une vie pleine de délices, détournant leurs yeux de dessus la mort, fait qu'ils tombent entre ses mains sans l'avoir prévue; au lieu que l'illustre gentilhomme dont je vous dois aujourd'hui proposer l'exemple, a tellement ménagé toute sa conduite, que la grandeur de sa naissance n'a rien diminué de la modération de son esprit; que ses emplois glorieux dans la ville et dans les armées n'ont point corrompu son innocence; et que, bien loin d'éviter l'aspect de la mort, il l'a tellement méditée, qu'elle n'a pas pu le surprendre, même en arrivant tout à coup, et qu'elle a été soudaine sans être imprévue.

Si autrefois le grand saint Paulin, digne prélat de l'Eglise de Nole, en faisant le panégyrique de sa parente sainte Mélanie, a commencé les louanges de cette veuve si renommée, par la noblesse de son extraction (*Ad Sever.*, *Epist* XXIX, *n.* 7, *p.* 178, *ed. Murat.*); je puis bien suivre un si grand exemple, et vous dire un mot en passant de l'illustre maison de Gornay, si célèbre et si ancienne. Mais pour ne pas traiter ce sujet d'une manière profane, comme fait la rhétorique mondaine, recherchons, par les Ecritures, de quelle sorte la noblesse est recommandable, et l'estime qu'on en doit faire selon les maximes du christianisme.

Et premièrement, chrétiens, c'est déjà un grand avantage qu'il ait plu à notre Sauveur de naître d'une race illustre par la glorieuse union du sang royal et sacerdotal dans la famille d'où il est sorti : *Regum et sacerdotum clara progenies* (*Ibid.*, *pag.* 179). Et pour quelle raison, lui qui a méprisé toutes les grandeurs humaines, qui n'a appelé, ni beaucoup de sages, ni beaucoup de nobles : *Non multi sapientes, non multi nobiles* (I *Cor.*, I, 26), pourquoi a-t-il voulu naître de parents illustres? Ce n'était pas pour en recevoir de l'éclat; mais plutôt pour en donner à tous ses ancêtres. Il fallait qu'il sortît des patriarches, pour accomplir en sa personne toutes les bénédictions qui leur avaient été annoncées. Il fallait qu'il naquît des rois de Juda, pour conserver à David la perpétuité de son trône, que tant d'oracles divins lui avaient promise.

Louer dans un gentilhomme chrétien ce que Jésus-Christ même a voulu avoir, [n'aurait rien, ce semble, que conforme aux règles de la foi. Mais cette noblesse temporelle est en soi trop] peu de chose, pour qu'on doive s'y arrêter; c'est un sujet trop profane, [pour mériter les éloges des prédicateurs]. Néanmoins [nous louerons ici] d'autant plus volontiers [la noblesse de la famille du défunt], qu'il y a quelque chose de saint à traiter. Je ne dirai point ni les grandes charges qu'elle a possédées, ni avec quelle gloire elle a étendu ses branches dans les nations étrangères, ni ses alliances illustres avec les maisons royales de France et d'Angleterre, ni son antiquité, qui est telle que nos chroniques n'en marquent point l'origine. Cette antiquité a donné lieu à plusieurs inventions fabuleuses, par lesquelles la simplicité de nos pères a cru donner du lustre à toutes les maisons anciennes; à cause que leur antiquité, en remontant plus loin aux siècles passés dont la mémoire est tout effacée, a donné aux hommes une plus grande liberté de feindre. La hardiesse humaine n'aime pas à demeurer court; où elle ne trouve rien de certain, elle invente. Je laisse toutes ces considérations profanes, pour m'arrêter à des choses saintes.

Saint Livier, qui vivait environ l'an 400, selon la supputation la plus exacte, est la gloire de la maison de Gornay (1). Le sang qu'a répandu ce généreux martyr, l'honneur de la ville de Metz, pour la cause de Jésus-Christ, vous donne plus de gloire que celle que vous avez reçue de tant d'illustres ancêtres. [Vous pouvez dire, à juste titre, avec Tobie]: Nous sommes la race des saints : *Filii sanctorum sumus* (*Tobie*, II, 18). L'histoire remarque que saint Livier était issu de parents illustres : *claris parentibus;* ce qui est une conviction manifeste qu'il faut reprendre la grandeur de cette maison d'une origine plus haute.

Mais tous ces titres glorieux n'ont jamais donné l'orgueil (au respectable défunt que nous regrettons): il a toujours méprisé les vanteries ridicules dont il arrive assez ordinairement que la noblesse étourdit le monde. Il a cru que ces vanteries étaient plutôt dignes des races nouvelles, éblouies de l'éclat non accoutumé d'une noblesse de peu d'années; mais que la véritable marque des

(1) Recommandables.

(1) M. Bossuet n'examine point ici en généalogiste l'origine de la maison de Gornay : il s'en tient à l'opinion que cette maison, comme bien d'autres, pouvait avoir de son antiquité; et si le prélat en eût discuté les preuves, il n'est pas douteux, après ce qu'il a dit quelques lignes plus haut, qu'il aurait bien rabattu des prétentions de cette maison.

maisons illustres, auxquelles la grandeur et l'éclat étaient, depuis plusieurs siècles, passés en nature, ce devait être la modération. Ce n'est pas qu'il ne jetât les yeux sur l'antiquité de sa race, dont il possédait parfaitement l'histoire : mais comme il y avait des saints dans sa race, il avait raison de la contempler pour s'animer par ces grands exemples. Il n'était pas de ceux qui semblent être persuadés que leurs ancêtres n'ont travaillé que pour leur donner sujet de parler de leurs actions et de leurs emplois. Quand il regardait les siens, il croyait que tous ses aïeux illustres lui criaient continuellement, jusque des siècles les plus reculés: Imite nos actions ou ne te glorifie pas d'être notre fils. Il se jeta dans les exercices de sa profession, à l'imitation de saint Livier : il commença à faire la guerre contre les hérétiques rebelles. Il devint premier capitaine et major dans Falzbourg, corps célèbre et renommé. Les belles actions qu'il y fit l'ayant fait connaître par le cardinal de Richelieu, auquel la vertu ne pouvait pas être cachée, [il s'en servit avantageusement dans les] négociations d'Allemagne. [Mais partout il montra une vertu digne de sa naissance]. Ordinairement ceux qui sont dans les emplois de la guerre croient que c'est une prééminence de l'épée de ne s'assujettir à aucunes lois. Pour lui, il a révéré celles de l'Eglise, [jusque dans les points qui paraissaient les plus incompatibles avec son état]. Jamais on ne l'a vu violer les abstinences [prescrites, sans une raison capable de lui procurer une dispense légitime]. Comment n'aurait-il pas respecté la loi qu'il recevait de toute l'Eglise; puisqu'il observait si soigneusement, et avec tant de religion, celles que sa dévotion particulière lui avait imposées? Il jeûnait régulièrement tous les samedis, gardait, avec la plus scrupuleuse exactitude et le plus grand respect, toutes les pratiques que la religion lui imposait. Bien différent de ces militaires qui déshonorent la profession des armes par cette honte trop commune de bien faire les exercices de la piété. On croit assez faire pourvu qu'on observe les ordres du général. Sa vieillesse, quoique pesante, n'était pas sans action: son exemple et ses paroles animaient les autres. Il est mort trop tôt : non; car la mort ne vient jamais trop soudainement, quand on s'y prépare par la bonne vie.

ORAISON FUNÈBRE

DE MESSIRE NICOLAS CORNET, GRAND MAITRE DU COLLÉGE DE NAVARRE.

Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito.

Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché (*Matth.*, XIII, 44).

Ceux qui ont vécu dans les dignités et dans les places relevées, ne sont pas les seuls d'entre les mortels dont la mémoire doit être honorée par des éloges publics. Avoir mérité les dignités et les avoir refusées, c'est une nouvelle espèce de dignité, qui mérite d'être célébrée par toutes sortes d'honneurs; et comme l'univers n'a rien de plus grand que les grands hommes modestes, c'est principalement en leur faveur, et pour conserver leurs vertus, qu'il faut épuiser toutes sortes de louanges. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner si cette maison royale ordonne un panégyrique à M. Nicolas Cornet son grand maître, qu'elle aurait vu élevé aux premiers rangs de l'Eglise, si, juste en toutes autres choses, il ne s'était opposé en cette seule rencontre à la justice de nos rois. Elle doit ce témoignage à sa vertu, cette reconnaissance à ses soins, cette gloire publique à sa modestie; et étant si fort affligée par la perte d'un si grand homme, elle ne peut pas négliger le seul avantage qui lui revient de sa mort, qui est la liberté de le louer. Car comme, tant qu'il a vécu sur la terre, la seule autorité de sa modestie supprimait les marques d'estime, qu'elle eût voulu rendre aussi solennelles que son mérite était extraordinaire, maintenant qu'il lui est permis d'annoncer hautement ce qu'elle a connu de si près, elle ne peut manquer à ses devoirs particuliers, ni envier au public l'exemple d'une vie si réglée. Et moi, si toutefois vous me permettez de dire un mot de moi-même, moi, dis-je, qui ai trouvé en ce personnage, avec tant d'autres rares qualités, un trésor inépuisable de sages conseils, de bonne foi, de sincérité, d'amitié constante et inviolable, puis-je lui refuser quelques fruits d'un esprit qu'il a cultivé avec une bonté paternelle dès sa première jeunesse, ou lui dénier quelque part dans mes discours, après qu'il en a été si souvent et le censeur et l'arbitre? Il est donc juste, Messieurs, puisqu'on a bien voulu employer ma voix, que je rende, comme je pourrai, à ce collége royal son grand maître, aux maisons religieuses leur père et leur protecteur, à la faculté de théologie l'une de ses plus vives lumières, et celui de tous ses enfants qui peut-être a autant soutenu (qu'aucun) cette ancienne réputation de doctrine et d'intégrité, qu'elle s'est acquise par toute la terre; enfin à toute l'Eglise et à notre siècle l'un de ses plus grands ornements.

Sortez, grand homme, de ce tombeau, aussi bien y êtes-vous descendu trop tôt pour nous: sortez, dis-je, de ce tombeau que vous avez choisi inutilement dans la place la plus obscure et la plus négligée de cette nef. Votre modestie vous a trompé aussi bien que tant de saints hommes qui ont cru qu'ils se cacheraient éternellement en se jetant dans les places les plus inconnues. Nous ne voulons pas vous laisser jouir de cette noble obscurité que vous avez tant aimée; nous allons produire au grand jour, malgré votre humilité, tout ce trésor de vos grâces, d'autant plus riche qu'il est plus caché. Car, Messieurs, vous n'ignorez pas que l'artifice le plus ordinaire de la sagesse céleste est de cacher ses ouvrages; et que le dessein de couvrir ce qu'elle a de plus précieux est ce qui lui fait déployer une si grande variété de conseils profonds. Ainsi toute la gloire de cet homme illustre, dont je dois aujourd'hui prononcer l'éloge, c'est d'avoir été un trésor caché; et je ne le louerai pas selon ses mérites, si, non

content de vous faire part de tant de lumières, de tant de grandeurs, de tant de grâces du divin Esprit, dont nous découvrons en lui un si bel amas, je ne vous montre encore un si bel artifice, par lequel il s'est efforcé de cacher au monde toutes ses richesses.

Vous verrez donc Nicolas Cornet, trésor public et trésor caché; plein de lumières célestes, et couvert, autant qu'il a pu, de nuages épais; illuminant l'Eglise par sa doctrine, et ne voulant lui faire savoir que sa seule soumission; plus illustre, sans comparaison, par le désir de cacher toutes ses vertus que par le soin de les acquérir et la gloire de les posséder. Enfin, pour réduire ce discours à quelque méthode, et vous déduire par ordre les mystères qui sont compris dans ce mot évangélique de *trésor caché*, vous verrez, Messieurs, dans le premier point de ce discours, les richesses immenses et inestimables qui sont renfermées dans ce trésor; et vous admirerez dans le second l'enveloppe mystérieuse, et plus riche que le trésor même, dans laquelle il nous l'a caché. Voilà l'exemple que je vous propose; voilà le témoignage saint et véritable que je rendrai aujourd'hui devant les autels, au mérite d'un si grand homme. J'en prends à témoin ce grand prélat, sous la conduite duquel cette grande maison portera sa réputation. Il a voulu paraître à l'autel; il a voulu offrir à Dieu son sacrifice pour lui. C'est ce grand prélat que je prends à témoin de ce que je vais dire; et je m'assure, Messieurs, que vous ne me refuserez pas vos attentions.

Ce que Jésus-Christ, Notre-Seigneur, a été naturellement et par excellence, il veut bien que ses serviteurs le soient par écoulement de lui-même et par effusion de sa grâce. S'il est Docteur du monde, ses ministres en font la fonction : et comme en qualité de Docteur du monde, *en lui*, dit l'Apôtre (*Coloss.*, II, 3), *ont été cachés les trésors de science et de sagesse*, ainsi il a établi des docteurs qu'il a remplis de grâce et de vérité, pour en enrichir ses fidèles; et ces docteurs, illuminés par son Saint-Esprit, sont les véritables trésors de l'Eglise universelle.

En effet, chrétiens, lorsque la faculté de théologie est et a été si souvent consultée en corps, et que ses docteurs particuliers le sont tous les jours, touchant le devoir de la conscience, n'est-ce pas un témoignage authentique, qu'autant qu'elle a de docteurs, autant devrait-elle avoir de trésors publics, d'où l'on puisse tirer, selon les besoins et les occurrences différentes, de quoi relever les faibles, confirmer les forts, instruire les simples et les ignorants, confondre et réprimer les opiniâtres? Personne ne peut ignorer que ce saint homme dont nous parlons ne se soit très-dignement acquitté d'un si divin ministère. Ses conseils étaient droits, ses sentiments purs, ses réflexions efficaces, sa fermeté invincible. C'était un docteur de l'ancienne marque, de l'ancienne simplicité, de l'ancienne probité, également élevé au-dessus de la flatterie et de la crainte, incapable de céder aux vaines excuses des pécheurs, d'être surpris des détours des intérêts humains, [de se prêter] aux inventions de la chair et du sang : et comme c'est en ceci que consiste principalement l'exercice des docteurs, permettez-moi, chrétiens, de reprendre ici d'un plus haut principe la règle de cette conduite.

Deux maladies dangereuses ont affligé en nos jours le corps de l'Eglise : il a pris à quelques docteurs une malheureuse et inhumaine complaisance, une pitié meurtrière, qui leur a fait porter des coussins sous les coudes des pécheurs, chercher des couvertures à leurs passions, pour condescendre à leur vanité et flatter leur ignorance affectée. Quelques autres, non moins extrêmes, ont tenu les consciences captives sous des rigueurs très-injustes : ils ne peuvent supporter aucune faiblesse; ils traînent toujours l'enfer après eux, et ne fulminent que des anathèmes. L'ennemi de notre salut se sert également des uns et des autres, employant la facilité de ceux-là pour rendre le vice aimable, et la sévérité de ceux-ci pour rendre la vertu odieuse. Quels excès terribles et quelles armes opposées! Aveugles enfants d'Adam, que le désir de savoir a précipités dans un abîme d'ignorance, ne trouverez-vous jamais la médiocrité, où la justice, où la vérité, où la droite raison a posé son trône?

Certes, je ne vois rien dans le monde qui soit plus à charge à l'Eglise que ces esprits vainement subtils qui réduisent tout l'Evangile en problèmes, qui forment des incidents sur l'exécution de ses préceptes, qui fatiguent les casuistes par des consultations infinies : ceux-là ne travaillent, en vérité, qu'à nous envelopper la règle des mœurs. Ce sont des hommes, dit saint Augustin, qui se tourmentent beaucoup pour ne pas trouver ce qu'ils cherchent : *Nihil laborant, nisi non invenire quod quærunt* (*De Gent. cont. Manich.*, *lib.* II, *c.* II, *t.* I, *pag.* 665); et, comme dit le même saint, qui tournant s'enveloppent eux-mêmes dans les ombres de leurs propres ténèbres, c'est-à-dire, dans leur ignorance et dans leurs erreurs, et s'en font une couverture. Mais plus malheureux encore les docteurs indignes de ce nom, qui adhèrent à leurs sentiments et donnent poids à leur folie. Ce sont des astres errants, comme parle l'apôtre saint Jude (*Jud.*, 13), qui, pour n'être pas assez attachés à la route immuable de la vérité, gauchissent et se détournent au gré des vanités, des intérêts et des passions humaines. Ils confondent le ciel et la terre; ils mêlent Jésus-Christ avec Bélial; ils cousent l'étoffe vieille avec la neuve, contre l'ordonnance expresse de l'Evangile (*Marc.*, II, 21); des lambeaux de mondanité avec la pourpre royale : mélange indigne de la piété chrétienne; union monstrueuse qui déshonore la vérité, la simplicité, la pureté incorruptible du christianisme.

Mais que dirai-je de ceux qui détruisent, par un autre excès, l'esprit de la piété; qui trouvent partout des crimes nouveaux, et accablent la faiblesse humaine en ajoutant

au joug que Dieu nous impose? Qui ne voit que cette rigueur enfle la présomption, nourrit le dédain, entretient un chagrin superbe et un esprit de fastueuse singularité, fait paraître la vertu trop pesante, l'Evangile excessif, le christianisme impossible? O faiblesse et légèreté de l'esprit humain! sans point, sans consistance, seras-tu toujours le jouet des extrémités opposées? Ceux qui sont doux deviennent trop lâches; ceux qui sont fermes deviennent trop durs. Accordez-vous, ô docteurs! et il vous sera bien aisé, pourvu que vous écoutiez le Docteur céleste. Son joug est doux, nous dit-il, et son fardeau est léger (*Matth.*, XI, 31). Voyez, dit saint Chrysostome, le tempérament : il ne dit pas simplement que son Evangile soit ou pesant ou léger; mais il joint l'un et l'autre ensemble, afin que nous entendions que ce bon Maître ni ne nous décharge, ni ne nous accable, et que si son autorité veut assujettir nos esprits, sa bonté veut en même temps ménager nos forces (*In Matth.*, *Homil.* XXXVIII, *n.* 3, *t.* VII, *p.* 429).

Vous donc, docteurs relâchés, puisque l'Evangile est un joug, ne le rendez pas si facile, de peur que, si vous êtes chargés de son poids, vos passions indomptées ne le secouent trop facilement, et qu'ayant rejeté le joug, nous ne marchions indociles, superbes, indisciplinés, au gré de nos désirs impétueux. Vous aussi, docteurs trop austères, puisque l'Evangile doit être léger, n'entreprenez pas d'accroître son poids; n'y ajoutez rien de vous-mêmes, ou par faste, ou par caprice, ou par ignorance. Lorsque ce Maître commande, s'il charge d'une main, il soutient de l'autre : ainsi, tout ce qu'il impose est léger; mais tout ce que les hommes y mêlent est insupportable.

Vous voyez donc, chrétiens, que pour trouver la règle des mœurs, il faut tenir le milieu entre les deux extrémités : et c'est pourquoi l'oracle toujours sage nous avertit (*Prov.*, IV, 27) de ne nous détourner jamais, ni à la droite ni à la gauche. Ceux-là se détournent à la gauche, qui penchent du côté du vice et favorisent le parti de la corruption; mais ceux qui mettent la vertu trop haut, à qui toutes les faiblesses paraissent des crimes horribles, ou qui des conseils de perfection font la loi commune de tous les fidèles, ne doivent pas se vanter d'aller droitement, sous prétexte qu'ils semblent chercher une régularité plus scrupuleuse. Car l'Ecriture nous apprend que si l'on peut se détourner en allant à gauche, on peut aussi s'égarer du côté de la droite; c'est-à-dire, en s'avançant à la perfection, en captivant les âmes infirmes sous des rigueurs trop extrêmes. Il faut marcher au milieu : c'est dans ce sentier où la justice et la paix se baisent de baisers sincères; c'est-à-dire qu'on rencontre la véritable droiture et le calme assuré des consciences : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi; justitia et pax osculatæ sunt* (*Ps.* LXXXIV, 11).

Il est permis aux enfants de louer leur mère; et je ne dénierai point ici à l'école de théologie de Paris la louange qui lui est due, et qu'on lui rend aussi par toute l'Eglise. Le trésor de la vérité n'est nulle part plus inviolable; les fontaines de Jacob ne coulent nulle part plus incorruptibles. Elle semble divinement être établie avec une grâce particulière, pour tenir la balance droite, conserver le dépôt de la tradition; elle a toujours la bouche ouverte pour dire la vérité : elle n'épargne ni ses enfants, ni les étrangers, et tout ce qui choque la règle n'évite pas sa censure.

Le sage Nicolas Cornet, affermi dans ses maximes, exercé dans ses emplois, plein de son esprit, nourri du meilleur suc de sa doctrine, a soutenu dignement sa gloire et l'ancienne pureté de ses maximes. Il ne s'est pas laissé surprendre à cette rigueur affectée, qui ne fait que des superbes et des hypocrites; mais aussi s'est-il montré implacable à ces maximes moitié profanes et moitié saintes, moitié chrétiennes et moitié mondaines, ou plutôt toutes mondaines et toutes profanes, parce qu'elles ne sont qu'à demi chrétiennes et à demi saintes. Il n'a jamais trouvé belles aucunes des couleurs de la simonie; et pour entrer dans l'état ecclésiastique, il n'a pas connu d'autre porte que celle qui est ouverte par les saints canons. Il a condamné l'usure sous tous ses noms et sous tous ses titres. Sa pudeur a toujours rougi de tous les prétextes honnêtes des engagements déshonnêtes, où il n'a pas épargné le fer et le feu pour éviter les périls des occasions prochaines. Les inventeurs trop subtils de vaines contentions et de questions de néant, qui ne servent qu'à faire perdre, parmi des détours infinis, la trace toute droite de la vérité, lui ont paru, aussi bien qu'à saint Augustin, des hommes inconsidérés et volages, qui soufflent sur de la poussière et se jettent de la terre dans les yeux : *Sufflantes pulverem, et excitantes terram in oculos suos* (*Conf.*, *lib.* XII, *c.* XVI, *tom.* I, *p.* 216). Ces chicanes raffinées, ces subtilités en vaines distinctions, sont véritablement de la poussière soufflée, de la terre dans les yeux, qui ne font que troubler la vue. Enfin il n'a écouté aucun expédient pour accorder l'esprit et la chair, entre lesquels nous avons appris que la guerre doit être immortelle. Toute la France le sait, car il a été consulté de toute la France; et il faut même que ses ennemis lui rendent ce témoignage, que ses conseils étaient droits, sa doctrine pure, ses discours simples, ses réflexions sensées, ses jugements sûrs, ses raisons pressantes, ses résolutions précises, ses exhortations efficaces, son autorité vénérable, et sa fermeté invincible.

C'était donc véritablement un grand et riche trésor; et tous ceux qui le consultaient, parmi cette simplicité qui le rendait vénérable, voyaient paraître avec abondance, dans ce trésor évangélique, les choses vieilles et nouvelles, les avantages naturels et surnaturels, les richesses des deux Testaments, l'érudition ancienne et moderne, la connaissance profonde des saints Pères et

des scolastiques, la science des antiquités et de l'état présent de l'Eglise, et le rapport nécessaire de l'un et de l'autre. Mais parmi tout cela, Messieurs, rien ne donnait plus d'autorité à ses décisions que l'innocence de sa vie. Car il n'était pas de ces docteurs licencieux dans leurs propres faits, qui, se croyant suffisamment déchargés de faire de bonnes œuvres par les bons conseils, n'épargnent ni ne ménagent la bonne conscience des autres, indignes prostituteurs de leur intégrité : au contraire, Nicolas Cornet ne se pardonnait rien à lui-même; et pour composer ses mœurs, il entrait dans les sentiments de la justice, de la jalousie, de l'exactitude d'un Dieu qui veut rendre la vérité redoutable. Nous savons que dans une affaire de ses amis qu'il avait recommandée comme juste, craignant que le juge, qui le respectait, n'eût trop déféré à son témoignage et à sa sollicitation, il a réparé de ses deniers le tort qu'il reconnut, quelque temps après, avoir été fait à la partie : tant il était lui-même sévère censeur de ses bonnes intentions.

Que vous dirai-je maintenant, Messieurs, de sa régularité dans tous ses autres devoirs? Elle paraît principalement dans cette admirable circonspection qu'il avait pour les bénéfices : bien loin de les désirer, il crut qu'il en aurait trop, quand il en eut pour environ douze cents livres de rente. Ainsi, il se défit bientôt de ses titres, voulant honorer en tout la pureté des canons, et servir à la sainteté et à l'ordre de la discipline ecclésiastique. Tant qu'il les a tenus, les pauvres et les fabriques en ont presque tiré tout le fruit. Pour ce qui touchait sa personne, on voyait qu'il prenait à tâche d'honorer le seul nécessaire, par un retranchement effectif de toutes les superfluités; tellement que ceux qui le consultaient, voyant cette sagesse, cette modestie, cette égalité de ses mœurs, le poids de ses actions et de ses paroles; enfin cette piété et cette innocence qui, dans la plus grande chaleur des partis, étaient toujours demeurées sans reproche : et admirant le consentement de sa vie et de sa doctrine, croyaient que c'était la justice même qui parlait par sa bouche; et ils révéraient ses réponses comme des oracles d'un Gerson, d'un Pierre d'Ailly et d'un Henri de Gand. Et plût à Dieu, Messieurs, que le malheur de nos jours ne l'eût jamais arraché de ce paisible exercice!

Vous le savez, juste Dieu, vous le savez, que c'est malgré lui que cet homme modeste et pacifique a été contraint de se signaler parmi les troubles de votre Eglise. Mais un docteur ne peut pas se taire dans la cause de la Foi; et il ne lui était pas permis de manquer en une occasion où sa science exacte et profonde, et sa prudence consommée ont paru si fort nécessaires. Je ne puis non plus omettre en ce lieu le service très-important qu'il a rendu à l'Eglise, et je me sens obligé de vous exposer l'état de nos malheureuses dissensions; quoique je désirerais beaucoup davantage de les voir ensevelies éternellement dans l'oubli et dans le silence. Quelle effroyable tempête s'est excitée en nos jours, touchant la grâce et le libre arbitre? Je crois que tout le monde ne le sait que trop; et il n'y a aucun endroit si reculé de la terre où le bruit n'en ait été répandu. Comme presque le plus grand effort de cette nouvelle tempête tomba dans le temps qu'il était syndic de la faculté de théologie; voyant les vents s'élever, les nues s'épaissir, les flots s'enfler de plus en plus; sage, tranquille et posé qu'il était, il se mit à considérer attentivement quelle était cette nouvelle doctrine, et quelles étaient les personnes qui la soutenaient. Il vit donc que saint Augustin, qu'il tenait le plus éclairé et le plus profond de tous les docteurs, avait exposé à l'Eglise une doctrine toute sainte et apostolique touchant la grâce chrétienne; mais que, ou par faiblesse naturelle de l'esprit humain, ou à cause de sa profondeur ou de la délicatesse des questions, ou plutôt par la condition nécessaire et inséparable de notre foi, durant cette nuit d'énigmes et d'obscurités, cette doctrine céleste s'est trouvée nécessairement enveloppée parmi des difficultés impénétrables; si bien qu'il y avait à craindre qu'on ne fût jeté insensiblement dans des conséquences ruineuses à la liberté de l'homme : ensuite il considéra avec combien de raisons toute l'Ecole et toute l'Eglise s'étaient appliquées à défendre les conséquences; et il vit que la faculté des nouveaux docteurs en était si prévenue, qu'au lieu de les rejeter, ils en avaient fait une doctrine propre : si bien que la plupart de ces conséquences, que tous les théologiens avaient toujours regardées jusqu'alors comme des inconvénients fâcheux, au devant desquels il fallait aller pour bien entendre la doctrine de saint Augustin et de l'Eglise; ceux-ci les regardaient au contraire comme des fruits nécessaires, qu'il en fallait recueillir; et que ce qui avait paru à tous les autres comme des écueils contre lesquels il fallait craindre d'échouer le vaisseau, ceux-ci ne craignaient point de nous le montrer comme le port salutaire auquel devait aboutir la navigation. Après avoir ainsi regardé la face et l'état de cette doctrine, que les docteurs, sans doute, reconnaîtront bien sur cette idée générale, il s'appliqua à connaître le génie de ses défenseurs. Saint Grégoire de Nazianze, qui lui était fort familier, lui avait appris que les troubles ne naissent pas dans l'Eglise par des âmes communes et faibes : *Ce sont*, dit-il, *de grands esprits, mais ardents et chauds, qui causent ces mouvements et ces tumultes :* mais ensuite les décrivant par leurs caractères propres, il les appelle excessifs, insatiables, et portés plus ardemment qu'il ne faut aux choses de la Religion : paroles vraiment sensées, et qui nous représentent au vif le naturel de tels esprits.

Vous êtes étonnés peut-être d'entendre parler de la sorte un si saint évêque. Car, Messieurs, nous devons entendre que si l'on peut avoir trop d'ardeur, non point pour aimer la saine doctrine, mais pour l'éplucher

de trop près et pour la rechercher trop subtilement; la première partie d'un homme qui étudie les vérités saintes, c'est de savoir discerner les endroits où il est permis de s'étendre et où il faut s'arrêter tout court, et se souvenir des bornes étroites dans lesquelles est resserrée notre intelligence : de sorte que la plus prochaine disposition à l'erreur est de vouloir réduire les choses à la dernière évidence de la conviction. Mais il faut modérer le feu d'une mobilité inquiète, qui cause en nous cette intempérance et cette maladie de savoir, et être sages sobrement et avec mesure, selon le précepte de l'Apôtre, et se contenter simplement des lumières qui nous sont données plutôt pour réprimer notre curiosité, que pour éclaircir tout à fait le fond des choses. C'est pourquoi ces esprits extrêmes, qui ne se lassent jamais de chercher, ni de discourir, ni de disputer, ni d'écrire; saint Grégoire de Nazianze les a appelés excessifs et insatiables.

Notre sage et avisé syndic jugea que ceux desquels nous parlons étaient à peu près de ce caractère : grands hommes, éloquents, hardis, décisifs, esprits forts et lumineux, mais plus capables de pousser les choses à l'extrémité, que de tenir le raisonnement sur le penchant; et plus propres à commettre ensemble les vérités chrétiennes, qu'à les réduire à leur unité naturelle; tels enfin, pour dire en un mot, qu'ils donnent beaucoup à Dieu, et que c'est pour eux une grande grâce de céder entièrement à s'abaisser sous l'autorité suprême de l'Eglise et du saint-siége. Cependant, les esprits s'émeuvent et les choses se mêlent de plus en plus. Ce parti, zélé et puissant, charmait du moins agréablement, s'il n'emportait tout à fait la fleur de l'Ecole et de la jeunesse; enfin il n'oubliait rien pour entraîner après soi toute la faculté de théologie.

C'est ici qu'il n'est pas croyable combien notre sage grand maître a travaillé utilement parmi ces tumultes, convainquant les uns par sa doctrine, retenant les autres par son autorité, animant et soutenant tout le monde par sa constance; et lorsqu'il parlait en Sorbonne dans les délibérations de la faculté, c'est là qu'on reconnaissait par expérience la vérité de cet oracle : La bouche de l'homme prudent est désirable dans les assemblées, et chacun pèse toutes ses paroles en son cœur : *Os prudentis quæritur in ecclesia, et verba illius cogitabunt in cordibus suis* (*Eccli.*, XXI, 20). Car il parlait avec tant de poids, dans une si belle suite et d'une manière si considérée, que même ses ennemis n'avaient point de prise. Au reste, il s'appliquait également à démêler la doctrine et à prévenir les pratiques par sa sage et admirable prévoyance; en quoi il se conduisait avec une telle modération, qu'encore qu'on n'ignorât pas la part qu'il avait en tous les conseils, toutefois à peine aurait-il paru, n'était que ses adversaires, en le chargeant publiquement presque de toute la haine, lui donnèrent aussi, malgré lui-même, la plus grande partie de la gloire. Et certes, il est véritable qu'aucun n'était mieux instruit du point décisif de la question. Il connaissait très-parfaitement et les confins et les bornes de toutes les opinions de l'Ecole, jusqu'où elles couraient, et où elles commençaient à se séparer : surtout il avait grande connaissance de la doctrine de saint Augustin et de l'école de saint Thomas. Il connaissait les endroits par où ces nouveaux docteurs semblaient tenir les limites certaines par lesquelles ils s'en étaient divisés. C'est de cette expérience, de cette connaissance exquise, et du concert des meilleurs cerveaux de la Sorbonne, que nous est né cet extrait de ces cinq propositions, qui sont comme les justes limites par lesquelles la vérité est séparée de l'erreur; et qui étant, pour ainsi parler, le caractère propre et singulier des nouvelles opinions, ont donné le moyen à tous les autres de courir unanimement contre leurs nouveautés inouïes.

C'est donc ce consentement qui a préparé les voies à ces grandes décisions que Rome a données; à quoi notre très-sage docteur, par la créance qu'avait même le souverain pontife à sa parfaite intégrité, ayant si utilement travaillé, il en a aussi avancé l'exécution avec une pareille vigueur, sans s'abattre, sans se détourner, sans se ralentir : si bien que par son travail, sa conduite et par celle de ses fidèles coopérateurs, ils ont été contraints de céder. On ne fait plus aucune sortie, on ne parle plus que de paix. O qu'elle soit véritable ! ô qu'elle soit effective ! qu'elle soit éternelle ! Que nous puissions avoir appris par expérience combien il est dangereux de troubler l'Eglise, et combien on outrage la sainte doctrine, quand on l'applique malheureusement parmi des extrêmes conséquences ! Puissent naître de ces conflits des connaissances plus nettes, des lumières plus distinctes, des flammes de charité plus tendres et plus ardentes, qui rassemblent bientôt en un, par cette vénérable concorde, les membres dispersés de l'Eglise !

Mais je reviens à celui qui nous fournit à ce jour une si riche matière de justes louanges. Quelqu'un entendant son panégyrique, voyant tant de grands services qu'il a rendus à l'Eglise, et découvrant en ce personnage un si admirable trésor de rares et excellentes qualités, murmurera peut-être en secret de ce qu'une lumière si vive n'a pas été exposée plus haut sur le chandelier, et déclamera en son cœur contre l'injustice du siècle. Cette plainte paraît équitable, mais je dois néanmoins la faire cesser. Vous qui paraissez indignés qu'une vertu si rare n'a pas été couronnée, n'avez-vous pas entendu que j'ai dit au commencement de ce discours, que ce grand homme s'était éloigné de toutes les dignités? Je l'ai dit, et je le dis encore une fois : le siècle n'a pas été injuste, mais Nicolas Cornet a été modeste. On a recherché son humilité, mais il n'y a pas eu moyen de la vaincre; nos rois ont connu son mérite, l'ont voulu reconnaître, mais on n'a pu le résoudre à recevoir d'une main mortelle, quoique royale; les ministres et les prélats con-

courant également à l'estimer. Je pourrais ici alléguer cet illustre prélat qui fera paraître bientôt une nouvelle lumière dans le siége de saint Denis et de saint Marcel, et qui a cette noble satisfaction de voir croître tous les jours sa gloire avec celle de notre monarque. Quand je considère les grands avantages qui lui ont été offerts, je ne puis que je n'admire cette vie modeste, et je ne vois pas dans notre siècle un plus bel exemple à imiter.

Les deux augustes cardinaux qui ont soutenu la majesté de cet empire ont voulu donner la récompense qui était due à son mérite, mais il a tout refusé.

Le premier l'ayant appelé, lui fit des offres dignes de son Eminence : le second l'ayant présenté à notre auguste reine, mère de notre invincible monarque, lui proposa ses intentions pour une prélature; mais il remercia Sa Majesté et son Eminence, déclarant qu'il n'avait pas les qualités naturelles et surnaturelles nécessaires pour les grandes dignités. Vous voyez par là quelle a été son humilité, et combien il a été soigneux de cacher les illustres avantages qu'il avait reçus de Dieu ; puisque même il allait jusqu'au devant des propositions qu'on lui voulait faire.

Et, Messieurs, permettez-moi que je fasse une petite digression : j'ai vu un grand homme mépriser ce qu'il y a de plus éclatant dans le siècle ; et cependant je vois une jeunesse emportée, qui n'a de toutes les qualités nécessaires que des désirs violents pour s'élever aux charges ecclésiastiques, sans considérer si elle pourra s'acquitter des obligations qui sont attachées à ces dignités. On emploie tous les amis; on brigue la faveur des princes; on croit que c'est assez de monter sur le trône de Pharaon, comme Joseph, pour gouverner l'Egypte; mais il faut, comme lui, avoir été dans le cachot, auparavant que d'être le favori de Pharaon. Ah ! modération de Cornet, tu dois bien confondre cette jeunesse aveuglée : on t'a présenté des dignités et tu les a refusées. *Rara virtus humilitas honorata* (*S. Bern.*, *Hom.* IV, *super Missus est*, *n.* 9, *tom.* I, *pag.* 753) : Que c'est une chose rare de voir une personne humble, quand elle est élevée dans l'honneur ! Notre grand maître a eu cette vertu pendant sa vie ; mais parce qu'il s'est humilié, il faut qu'il soit glorifié après sa mort.

Le Fils de Dieu, qui n'a prononcé que des oracles, a dit que celui qui s'humilie sera exalté : *Qui se humiliat, exaltabitur* (*Luc.*, XIV, 11). Nicolas Cornet ayant été humble toute sa vie, est et sera bientôt en possession de la gloire. Comme il a eu l'humilité, il a eu toutes les autres vertus dont elle est le fondement. Il a été sage dès son enfance; la pudeur est née avec lui; il a voué sa virginité à Dieu dès ses plus tendres années; il a suivi le conseil de saint Paul, qui ordonne à tous les chrétiens de se consacrer à Dieu comme des hosties saintes et vivantes : *Obsecro vos per viscera misericordiæ, ut exhibeatis vos hostiam sanctam, viventem*, etc. (*Rom.*, XII, 1). Il fit un sacrifice de son corps et de son âme à Dieu : il consacra son entendement à la foi, sa mémoire au souvenir éternel de Dieu, sa volonté à l'amour, son corps au jeûne et à la piété. Il fut simple dans ses discours, inviolable dans sa parole, incorruptible dans sa foi, fidèle aux exercices de l'oraison, et surtout attaché aux affaires de notre salut.

Ah ! sainte Vierge, je vous en prends à témoin : vous savez combien de nuits il a été prosterné aux pieds de vos autels; combien il a imploré votre assistance pour le soulagement des pauvres peuples, et pour la consolation des affligés.

Ce grand homme, cette âme forte et solide, qui savait que Jésus-Christ nous a recommandé d'être des lumières (*Matth.*, V, 14), c'est-à-dire, de donner de bons exemples; et d'ailleurs, que notre vie doit être cachée, c'est-à-dire, doit être humble, a pratiqué parfaitement ces deux préceptes. Il fut humble et exemplaire : il faisait quelques petites aumônes en public, pour édifier le prochain ; mais en particulier, il en faisait de grandes : il était le protecteur des pauvres, et le soulagement des hôpitaux. Voilà les vertus qu'il a cachées.

Je ne parle pas du respect envers notre monarque, de sa soumission à l'Eglise, de son amour immense envers son prochain. Il est certain que la France n'a pas eu d'âme plus française que la sienne, et que l'Etat n'a pas eu d'esprit plus attaché à son prince que le sien. Mais il ne s'est pas contenté de cette fidélité qui a duré toute sa vie; il a, avant que de mourir, inspiré son esprit à cette maison royale.

Je ne finirais jamais, Messieurs, si je voulais faire le dénombrement de toutes ses belles qualités. Finissons, et retenons ce torrent; mais avant que de finir, voyons à quelle fin on m'a obligé de faire cet éloge funèbre. Quel fruit faut-il tirer de ce discours? Ah! Messieurs, je ne suis monté en cette chaire que pour vous proposer ses vertus pour exemple. Heureux seront ceux qui vivront comme il a vécu ! heureux seront ceux qui pratiqueront les vertus qu'il a pratiquées! heureux seront ceux qui mépriseront les charges et les titres que le monde recherche ! heureux seront ceux qui retranchent les choses superflues! heureux seront ceux qui ne s'enivrent pas de la fumée du siècle! heureux seront ceux qui ne vont pas se plonger dans la boue des plaisirs du monde! C'est ce que ce grand homme a fait, et que vous devez faire. Pourquoi, homme du monde, vous arrêter à un plaisir d'un moment? pourquoi occuper tous vos soins et toutes vos pensées pour amasser des choses que vous n'emportez pas? pourquoi assiéger tous les matins la porte des grands? Ne pensez qu'à une seule chose; c'est le Fils de Dieu qui l'a dit : *Porro unum est necessarium* (*Luc.*, X, 42) : Il n'y a qu'une chose nécessaire; il n'y a qu'une chose importante, qui est notre salut. *In me unicum negotium mihi est* (*Tertull.*, *de Pal.*, *n. p.* 138), dit Tertullien : Je n'ai qu'une affaire, et cette affaire est bien secrète; elle est dans le fond de mon cœur : c'est une affaire qui se doit passer entre Dieu et moi; et comme elle est de si grande importance, elle doit, toute ma vie, tous les jours, toutes les heures, à tout moment, occuper mes soins et mes pensées.

Voilà, Messieurs, l'affaire à laquelle s'est occupé Nicolas Cornet. Entrez dans les sentiments de ce grand homme; imitez ses vertus, pratiquez l'humilité comme lui, aimez l'obscurité comme il l'a aimée.

Mais avant que de finir, il faut que je m'adresse à toi, royale maison, et que je te dise deux mots. Célèbre sa mémoire, conserve son souvenir; et, si je puis demander quelque récompense pour ses travaux, imite ses vertus, va croissant de perfection en perfection. Ce grand exemple est digne d'être imité. Mais je me trompe, tu l'imites et dans sa doctrine et dans ses mœurs; continue et persévère.

Et vous, grands mânes, je vous appelle, sortez de ce tombeau : je crois que vous êtes dans la gloire; mais si vous n'êtes pas encore dans le sanctuaire, vous y serez bientôt. Nous allons tous offrir à Dieu des sacrifices pour votre repos. Souvenez-vous de cette maison royale, que vous avez si tendrement chérie, et lui procurez les bénédictions du ciel. C'est ce que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

FIN DU TOME VINGT-CINQUIÈME.

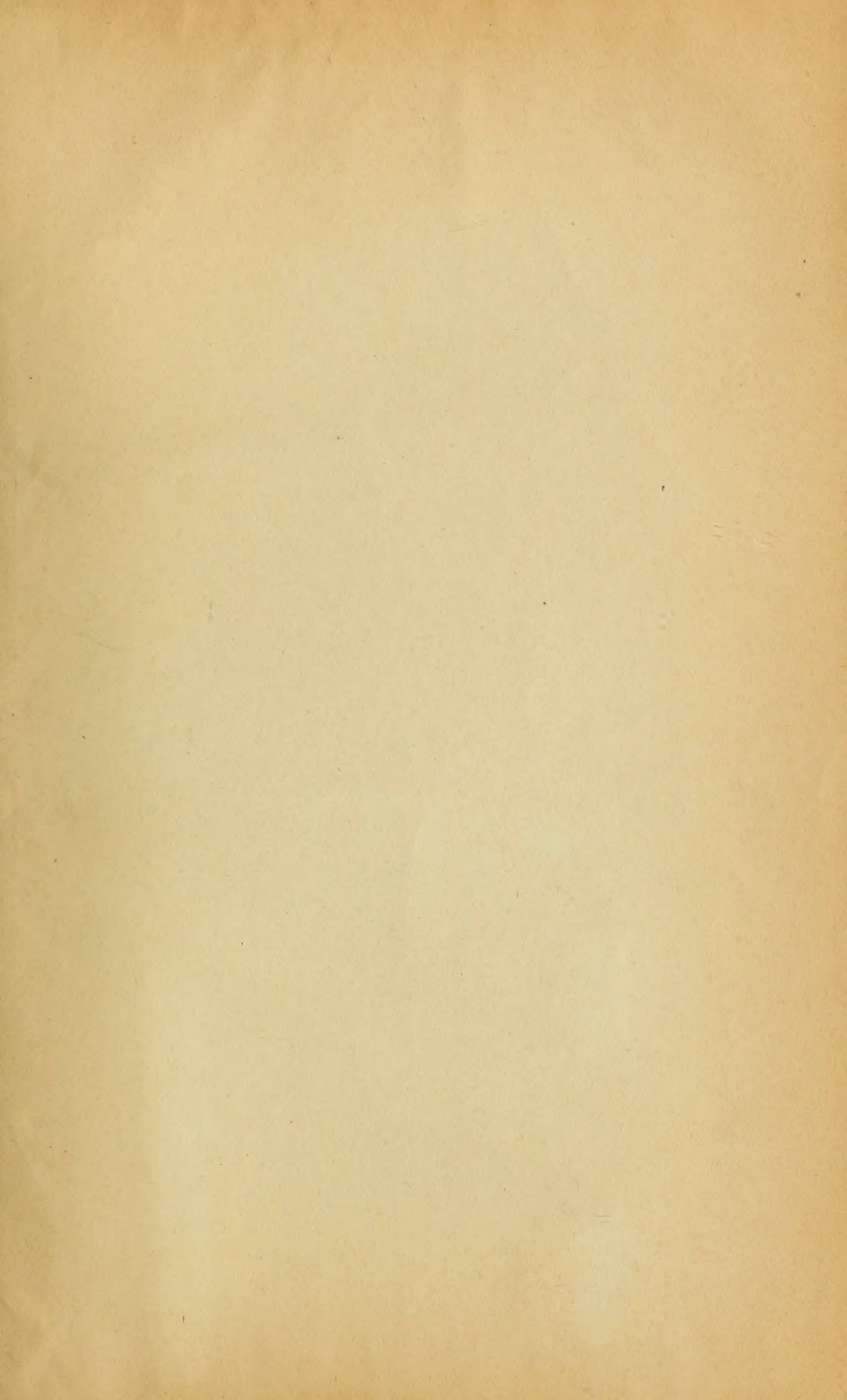
TABLE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS CE VOLUME.

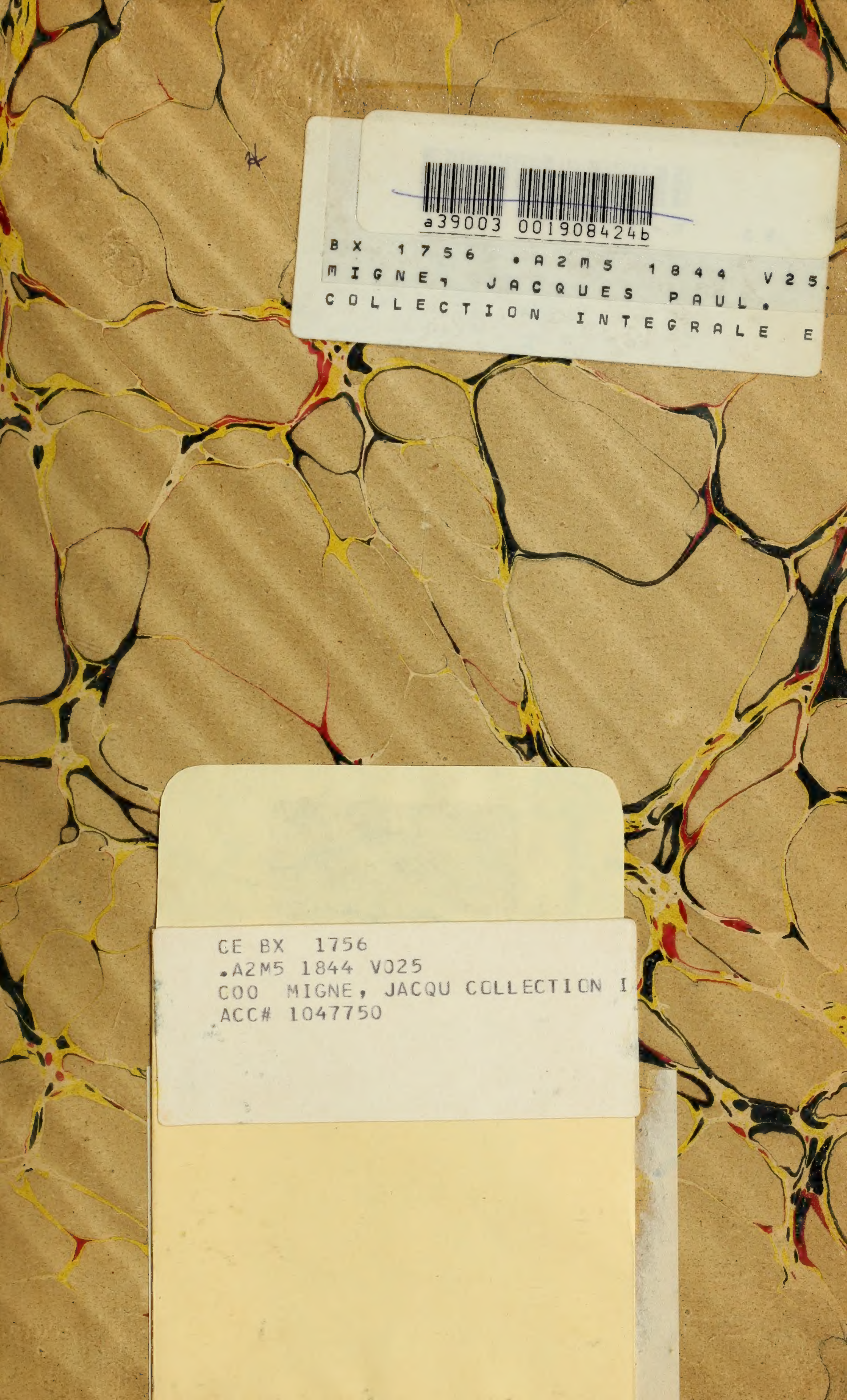
FIN DE LA TABLE DU VINGT-CINQUIÈME VOLUME.

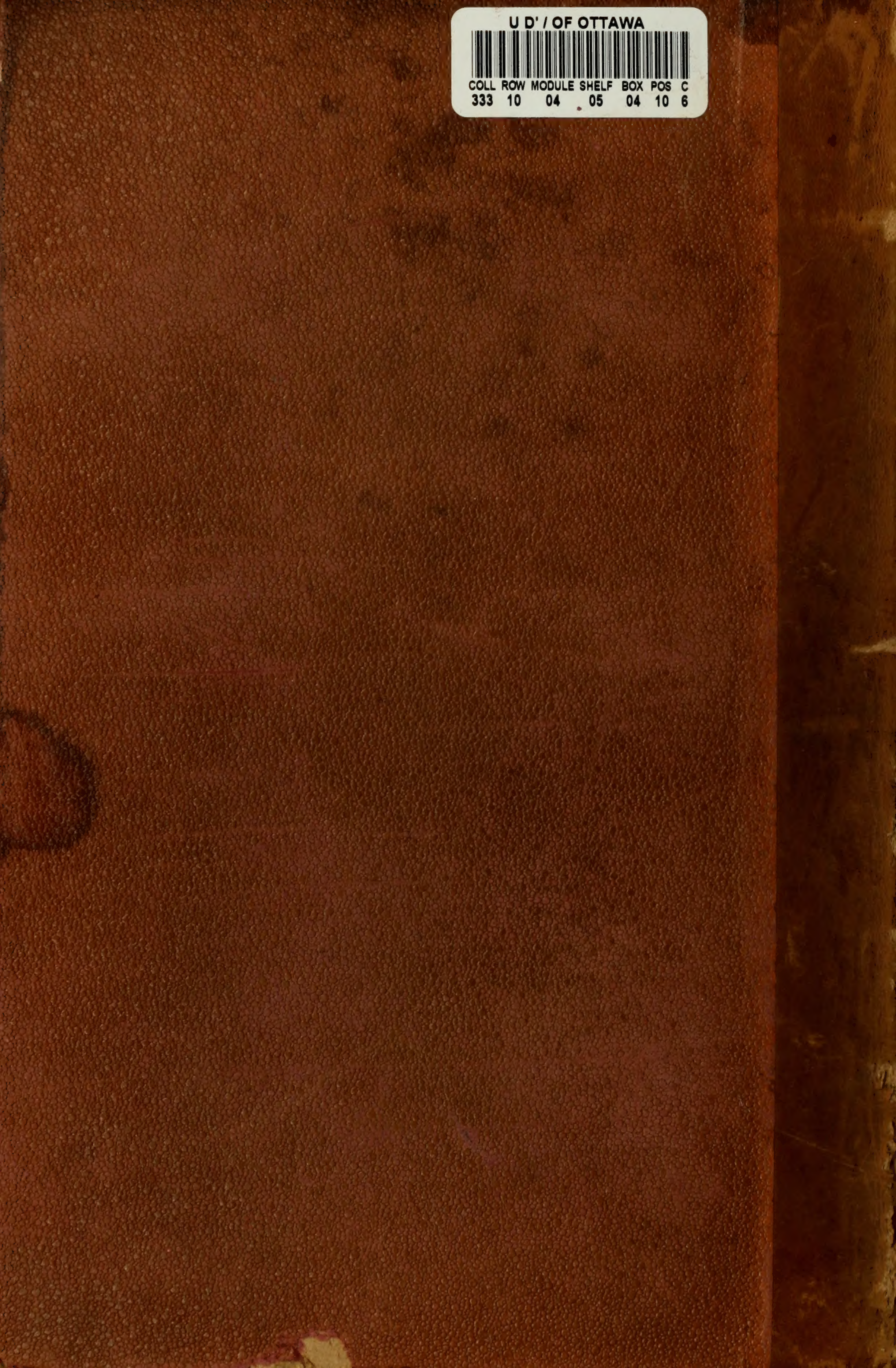









a39003 001908424b
BX 1756 .A2M5 1844 V25.
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 V025
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047750


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 04 10 6